



**HAL**  
open science

# Les représentations du franquisme dans la filmographie et les écrits de Fernando Fernán-Gómez (1921-2007)

Stéphane Dormoy

► **To cite this version:**

Stéphane Dormoy. Les représentations du franquisme dans la filmographie et les écrits de Fernando Fernán-Gómez (1921-2007). Littératures. Université de Poitiers, 2017. Français. NNT : 2017POIT5013 . tel-03820391

**HAL Id: tel-03820391**

**<https://theses.hal.science/tel-03820391>**

Submitted on 19 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THESE

Pour l'obtention du Grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE POITIERS  
(Diplôme National - Arrêté du 25 mai 2016)

U.F.R. : Lettres et Langues

Ecole Doctorale : Lettres, Pensée, Arts et Histoire

Section CNU : 14

Présentée par :

M. Stéphane DORMOY

\*\*\*\*\*

## **Les Représentations du franquisme dans la filmographie et les écrits de Fernando Fernán-Gómez (1921-2007)**

\*\*\*\*\*

Directeur de Thèse : Elvire DIAZ

### **JURY**

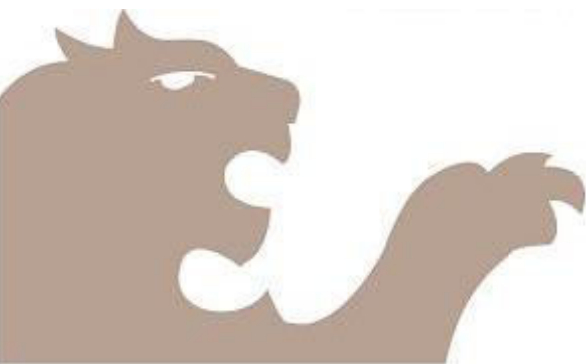
M. Philippe MERLO-MORAT, Professeur à l'Université de Lyon

Mme Pascale THIBAudeau, Professeur à l'Université de Paris VIII

Mme Christine Pérès, Professeur à l'Université de Toulouse Jean Jaurès

Mme Elvire DIAZ, Professeur à l'Université de Poitiers

Soutenue le : 17/11/2017



**Monsieur Dormoy Stéphane**

*« Les Représentations du franquisme dans la  
filmographie et les écrits de Fernando Fernán-Gómez  
(1921-2007) »*

**Mots clefs :**

**Cinéma, Civilisation de l'Espagne contemporaine,  
Franquisme, Post-franquisme, Théâtre, Presse...**

## Remerciements

Madame le Professeure Elvire Díaz, recevez, je vous prie mes plus sincères remerciements pour vos bons conseils, ceux-là même qui m'ont permis d'achever ce travail de thèse, pour votre patient accompagnement, votre disponibilité et le temps que vous m'avez consacré. Je vous en suis très reconnaissant. Merci également à la *Filmoteca de Madrid*, à José Luis et surtout Trinidad, qui ont en toutes occasions répondu à mes demandes, qui m'ont permis d'accéder à la filmographie pléthorique de FFG et qui m'ont toujours accueilli avec le sourire. Je n'oublie pas non plus la Bibliothèque Nationale de Madrid, plus particulièrement les bibliothécaires de « *La Sala de prensa y revistas* », qui m'ont encouragé et qui m'ont ouvert l'accès à la presse franquiste. Merci aussi à l'accueil reçu à *l'Archivo General de la Administración*, à Alcalá de Henares, à la Cinémathèque Française où je travaillais beaucoup ainsi qu'à la bibliothèque de la Goutte d'Or pour ces longues heures passées en votre compagnie. Merci à ma grand-mère qui a toujours cru en moi. Comment omettre de citer Emma Cohen, décédée il y a peu, Rosa Salgado, Fernando Fernán-Gómez fils, José Bárcena et Rosa de la *Plataforma contra la impunidad del franquismo*, anonymes, élèves, collègues et amis qui ont participé à mon sondage sur FFG, à tous ceux m'ont accordé de leur temps afin de les interviewer longuement et qui ont donné à ce travail une certaine épaisseur. Merci à Hervé, Marianne, Sylvie, Nicolas, Catherine qui ont eu la gentillesse de bien vouloir procéder à des relectures. Je n'oublie pas non plus ma sœur, ma grand-mère, ma marraine, mes ami(e)s pour leur appui inconditionnel et M qui m'a poussé, bien malgré lui à m'accrocher et à croire en moi lorsqu'il souligna le désintérêt d'un tel travail de recherches : « ça ne sert à rien », punctua-t-il. J'ai voulu montrer qu'un tel travail de recherches, outre l'aspect universitaire, la beauté du défi et de la discipline, enrichit et nous apprend beaucoup de nous. C'est un mécanisme d'horlogerie fragile qui requiert patience et opiniâtreté. Je pense aussi à mon grand-père, Bernard, Marie-Louise, Thomas, Mariem, David, Mebahia, Michaël, Gabriel, Federico, Rafael, Metatron, Simiel, Uriel, Judicaël, Samuel, Sandalphon...

# Table des matières

<b>Introduction</b>	01-06
<b>Première Partie : Retour sur la trajectoire personnelle, cinématographique et littéraire de FFG</b>	07-168
<b>Chapitre I : Généalogie et genèse d'un enfant pas comme les autres</b>	11-59
1/ Une belle ascendance	11-16
2/ Une naissance exceptionnelle	16-20
3/ L'absence d'une mère et une grand-mère comme référent	20-28
4/ Une vie de « pensions en pensions »	28-36
5/ Une éducation mouvementée et paradoxale	37-59
<b>Chapitre II : Itinéraire artistique, théâtral et littéraire de FFG</b>	59-142
1/ Les premiers pas au théâtre	59-80
2/ L'attente du succès	80-90
3/ Des rencontres décisives	91-105
4/ Des sommets aux bas-fonds : un artiste accompli et polymorphe	105-142
<b>Chapitre III : Un témoin de son temps</b>	143-168
1/ Un homme complexe, FFG, l'anarchiste	143-155
2/ Un témoin de son temps, la vieillesse et les leçons de l'existence	155-163
3/ La camarade, le drapeau anarchiste et le nouveau théâtre Fernán-Gómez	163-168
<b>Deuxième partie : Représentations multiples du franquisme dans le cinéma de Fernán-Gómez</b>	169-379
<b>Chapitre I : Le franquisme en question</b>	175-316
1/ Qu'entend-on par <i>Représentations du franquisme</i> ? Essai d'une définition, enjeux et	

caractéristiques des <i>Représentations du franquisme</i>	175-241
2/ Un acteur très populaire pendant le franquisme : radiographie des rôles types : un acteur du régime?	242-304
3/ FFG dans la presse de l'époque et analyse des affiches de ses films : la mise en scène du franquisme	304-316
<b>Chapitre II : Résistance et dissidence</b>	317-345
1/ Contourner la censure : « <i>El Instituto Italiano de Cultura</i> » et « <i>Los Telúricos</i> »	317-320
2/ Devant et derrière la caméra	320-345
<b>Chapitre III : Puniton, oubli, résurrection : transformer les contraintes en opportunité</b>	345-379
1/ Puniton et mise au banc, le clivage Art et Pouvoir, la vengeance franquiste : galère, misère et oubli	345-347
2/ Vers d'autres horizons, l'art comme rempart et réponse à l'injustice et la bêtise	348-349
3/ La résurrection : la présence décisive de quelques uns	349-350
4/ La « récupération » d'un artiste polymorphe oublié : un cinéaste enfin compris par la jeune critique	350-366
5/ Des rôle clefs jusqu'au bout	366-379
<b>Troisième Partie : L'écrivain, homme de théâtre, chroniqueur : un auteur engagé et parfois intransigeant</b>	379-524
<b>Chapitre I : Á bonne école</b>	381-395
1/ Un auteur sommeillait depuis toujours en lui, rêves, influences	381-383
2/ Cafés, bars, cabarets : de l'intellectualité à la culture « <i>alterne</i> »	383-395
<b>Chapitre II : Un nouvel élan « engagé »</b>	395-515
1/ Une autre carrière : Un artiste remis en selle	395-399
2/ État des lieux des écrits de FFG	399-404

3/ Thématiques, <i>Représentations du franquisme</i> dans ses écrits : Un bloc disparate mais cohérent	404-494
4/ Des écrits adaptés au cinéma, une seconde vie	494-515
<b>Chapitre III : Entre reconnaissance et méconnaissance</b>	515-524
1/ Prix, récompenses, honneurs : vers l'éternité ?	515-521
2/ Un auteur hélas trop méconnu	521-524
<b>Conclusion</b>	525-535
<b>Bibliographie</b>	536-569

« Le dessein de l'art est de  
lutter contre les  
obligations »

Amedeo Modigliani



## Introduction

Alors que la Cinémathèque basque vient de rendre hommage au cinéaste que fut Fernando Fernán-Gómez en projetant à Tabakalera un cycle de huit films en mai et juin 2017, que le théâtre de la Ville de Madrid, qui se réclame de son nom, a présenté sa pièce mémorielle, *Las bicicletas son para el verano* (1977), entre le 9 mars et le 30 avril 2017, et que la chaîne espagnole *RTVE* avait consacré la semaine du 22 mai 2015, à l'acteur qu'il fut en retransmettant ses plus grands films avec l'intention de remettre au goût du jour une grande partie du patrimoine cinématographique espagnol du XXe siècle, suivie de tables rondes autour d'historiens du cinéma, spécialistes et critiques, l'humaniste qu'il fut semble être plus que jamais d'actualité alors qu'il nous a quitté depuis presque dix ans maintenant. Pour ma part, je dois avouer humblement que mon rapport à Fernán-Gómez, cette icône du cinéma espagnol, n'a pas été toujours facile et que je n'ai pas accroché immédiatement au personnage, tout simplement parce que je le connaissais peu et que mes principales références, assez pauvres en somme, s'ancraient autour de trois films, *La lengua de las mariposas* (1999), *Todo sobre mi madre* (1999) et *El embrujo de Shanghai* (2002), dans lesquels il était déjà bien vieux malgré sa puissante incarnation et ses fulgurances interprétatives. À l'époque, j'ignorais encore tout de sa filmographie pléthorique et encore plus de l'existence de chefs d'œuvre en tant que simple acteur comme *El destino se disculpa* (Sáenz de Heredia, 1945), *El último caballo* (Edgar Neville, 1950), *Vida en sombras* (Llobet Gracia, 1948) et que dire de sa production en tant que réalisateur, qui m'était méconnue, je veux bien sûr parler de *La vida por delante* (1958), *El mundo sigue* (1963) ou *El extraño viaje* (1964). Ses écrits m'étaient également complètement étrangers, aussi bien ses romans que son théâtre, ses articles que ses essais, ses poèmes que ses récits satiriques et humoristiques. C'est dire à quel point je partais de loin dans cette thèse et que le labeur qui serait le mien allait s'avérer titanesque. Mais, il faut bien reconnaître qu'avec le temps, le travail régulier et intense, Fernán-Gómez m'a d'abord intrigué, surpris, puis séduit et enfin, je suis devenu admiratif de l'œuvre polymorphe, étendue et exigeante qu'il avait construite au fil des années, jusqu'à me sentir convaincu au point de souhaiter me positionner comme défenseur et d'en devenir une sorte de passeur, bien humblement. Bien évidemment, la patiente connaissance de sa filmographie, que j'ai pu aborder durant trois mois à la Cinémathèque de Madrid, la lente mais sûre lecture de ses écrits tout comme l'aura et le charisme de notre acteur-réalisateur, confortés par la rencontre de quelques êtres qui lui ont été chers, -comme sa compagne Emma

Cohen, son fils aîné, Fernando Fernán-Gómez junior, la monteuse de la plupart de ses longs-métrages pendant le franquisme, Rosa Salgado ou encore José Bárcena, serveur, observateur et mémoire actuelle du *Gran Café Gijón*, qui connaissait en chair et en os notre artiste polymorphe-, m'ont permis de nourrir un attachement particulier pour sa figure. De ce fait, il n'a pas toujours été très facile de trouver la juste distance entre la passion et le recul qu'impose un diagnostic universitaire. Des points communs biographiques nous rapprochant, comme le fait d'avoir été abandonné par son père, élevé par sa grand-mère ou encore avoir détesté l'école primaire, lui préférant les jeux à l'air libre avec « les copains », n'ont fait qu'accroître les liens et la sympathie naissante. Outre ces considérations personnelles, il faut bien reconnaître que Fernando Fernán-Gómez (1921-2007) est un des personnages illustres de la culture espagnole et une figure incontournable et représentative de toute une génération. Membre de *La Real Academia Española (RAE)* pendant sept ans (2000-2007, fauteuil n°B), Prix National de théâtre, primé plusieurs fois au Festival de Berlin (Ours d'Argent) et à la Cérémonie des *Goyas* pour ses interprétations magistrales, décoré par le Roi Juan Carlos, le 11 juin 1980, de la Médaille d'Or du Mérite des Lettres et des Arts, Prix Prince des Asturies des Arts en 1995, ce comédien de théâtre, acteur, réalisateur, dramaturge et romancier mais aussi poète et chroniqueur de presse a marqué de son sceau pendant plus de soixante ans la mémoire vive des Espagnols tout comme des amoureux de l'Espagne. A lui seul il représente tout un pan de l'histoire de son pays à travers la pluralité des Arts.

Né en 1921, au Pérou, mais reconnu en Argentine, il est pourtant indissociable de la ville de Madrid où il situe la plupart de ses œuvres, bien qu'il y vît le jour lors d'une tournée de sa mère Carola Gómez bien loin de « *la Villa y Corte* ». Témoin de son temps, il a assisté aux vicissitudes de l'Espagne (dictature de Primo de Rivera, II République, Guerre d'Espagne, quand il avait à peine quinze ans, franquisme et post-franquisme, Transition démocratique et avènement de celle-ci, et sa forte personnalité « *polifacética* » en fait un être d'exception, témoin d'un passé douloureux et traumatique, comme le corroborent les différents supports artistiques qui ont été siens, et sa vocation de passeur. D'ailleurs, tout son art à la densité et variété incroyables en est le véhicule récurrent. Sa mort survenue le 21 novembre 2007 ouvre un vaste champ de recherches facilité par l'ouverture des Archives du franquisme, la démocratie venue (1979). Deux thèses lui ont été consacrées pour l'instant, en Espagne, et toutes deux s'attachent à mettre en lumière sa littérature. La plus ancienne de Cristina Ros Berenguer date de 1996, de l'Université d'Alicante et dont le titre est *Fernando Fernán-Gómez autor*. La seconde soutenue à l'Université de Málaga en 2008 par Manuel

Barrera Benítez, se penche sur sa littérature dramatique. Á ce jour, à ma connaissance, aucune thèse n'a porté sur son cinéma et personne n'a encore appréhendé comme objet d'étude son œuvre plurielle, peut-être parce que les matériaux sont très denses et personne ne s'est penché sur les *Représentations multiples du franquisme*, qui, pourtant, transparaissent dans son œuvre bigarrée et non moins passionnante. C'est ce que j'ai décidé de faire. Plusieurs ouvrages clefs ont été également publiés comme *El hombre que quiso ser Jackie Cooper* en 1993 par Jesús Ángulo et Francisco Llinas, *Las conversaciones con Fernando Fernán-Gómez* d'Enrique Brasó en 2002, et le dernier ouvrage remarqué du Professeur de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle, José Luis Castro de Paz, intitulé sobrement *Fernando Fernán-Gómez*, et qui s'intéresse au réalisateur qu'il fut entre 1953 et 2000, en proposant une analyse cinématographique très détaillée et pionnière. Nous avons donc décidé d'analyser dans ce travail les *Représentations du franquisme* dans son oeuvre. Il nous paraît important, sans tout dévoiler pour autant, d'esquisser ici en préambule, les contours de cette expression, en proposant une première approche laconique. Que sont-elles vraiment ? A notre sens, toutes les manifestations renvoyant aux spécificités de ce régime qui dura près de quarante ans et qui causa des dommages liberticides et meurtriers : censure, propagande, contrôle des médias, exécutions, tortures, intimidations, peurs inoculées au sein de la population, délation, culte de la personnalité, discours unilatéral et contrôlé, concentration des pouvoirs en une seule personne, le Caudillo, sa tendance à vouloir diviser pour mieux régner, les dates d'anniversaires et de fêtes tout comme l'usage d'un cérémonial ponctué autour d'inaugurations et de discours unificateurs, de décors, l'emploi d'une sémantique et d'une rhétorique étudiées, le choix du protectionnisme et de l'autarcie, sans compter sur l'oligarchie, la présence policière répressive, le couvre-feu, le rationnement, les alliances odieuses, l'adoration du drapeau, la primauté de l'Armée puis de l'Église, l'interdiction de la contraception, des unions libres et du divorce, le contrôle répressif des mœurs de la société, le poids des valeurs morales et traditions, l'encadrement des femmes, le patriarcat exacerbé, l'enseignement orienté vers la dictature : hispanité outrée, relecture et réinterprétation de l'histoire, croisade contre le communisme et la franc-maçonnerie, encadrement des Arts et surveillance des artistes, création de modèles rassurants et fédérateurs, musèlement de la liberté d'expression, un cinéma et une culture pour servir le régime, la création d'un inconscient collectif de toute pièce et un modelage de plusieurs générations à travers un « lavage de cerveau » régulier, et plus encore, etc.

Mais aussi l'existence de contre-représentations à travers la présence d'une dissidence

et d'une résistance, d'une guérilla et de guérilleros qui avaient pris le maquis (entre 1939-1951/52), de manifestations, d'une contre-propagande, d'un langage métaphorique propre pour passer entre les mailles du filet oppressif, de codes, de sous-entendus, de déviations ingénieuses de la censure, de messages communs, de création et d'inspiration, d'adaptabilité, d'édification d'une contre-culture et de diffusion d'une autre approche de la société où la part de rêve, d'autres valeurs humaines et du libre arbitre auraient une place de choix. Toute l'œuvre de FFG y fait écho et il est logique que cette longue traversée dans l'Espagne s'accompagne de quelques zones d'ombre que nous allons tenter d'éclairer. Bien évidemment, quatre-vingts ans d'existence mettent en exergue des paradoxes parfois criants lorsqu'on se penche sur une telle trajectoire, mais ces derniers sont davantage dus à une évolution, à une maturation, au chemin que tout homme entreprend lorsqu'il grandit et affine son regard, ses pensées et son propos. Ces contradictions, à l'image du *Paradoxe sur le comédien* (1994) de Denis Diderot, ne sont pas si flagrantes que le prétend une certaine minorité mal pensante, qui met en avant qu'il aurait été franquiste, car lorsqu'on s'imprègne bien de son œuvre, de ses discours, de ses paroles, celles-ci trouvent tout leur sens et sont nuancées et présentées avec pondération et honnêteté intellectuelle. Ce sera aussi l'une des entreprises de cette thèse. Pour bien comprendre la complexité du personnage, qui nous invite à une réflexion sur une longue période de près de quatre-vingt-dix ans et à une analyse transversale et pluridisciplinaire, nous proposons d'explorer en premier lieu sa trajectoire personnelle, cinématographique et littéraire, qui permettra de retracer toute une époque et d'évoquer aussi des personnages qui ont connu le franquisme et donc contribué à son histoire et à ses *Représentations*. Pour ce faire, nous nous appuyons largement sur les Mémoires de FFG, *El tiempo amarillo* (1990), sur nos lectures diverses, sur la thèse de Cristina Ros Berenguer, sur nos rencontres et nos recherches. Puis nous aborderons les *Représentations multiples du franquisme* dans son cinéma en tant qu'acteur du cinéma stéréotypé du franquisme, c'est-à-dire dans les années 40, 50 et début des années 60. Nous n'oublierons pas une autre facette de son talent et de sa trajectoire, en faisant la part belle à un changement brutal, lorsqu'il passera derrière la caméra comme réalisateur, et sera acteur de ses propres films tout en créant un esprit de troupe autour des acteurs qu'il mettra en scène, comme une seconde famille. Pour bien comprendre l'après-guerre et le franquisme, nous analyserons la réception de son œuvre dans la presse de son époque, *Arriba*, *Ya*, *ABC*, *Primer Plano*, *Fotogramas* entre autres et nous commenterons les affiches de ses films. Nous ferons référence à sa mise au ban, survenue à la suite de sa position en faveur des mineurs des Asturies, malmenés par les autorités franquistes et la signature d'un manifeste en 1963, et qui marquera un avant et un après dans sa carrière,

confronté à la mise au ban franquiste. Tout cela nous mènera vers d'autres rôles clefs bien au-delà du franquisme, en montrant la récupération de cette mémoire oubliée chez d'autres cinéastes post franquistes.

Nous devons alors nous demander, comme certains l'ont pensé, si l'on peut considérer ou non, Fernán-Gómez comme un acteur du régime. Enfin, la dernière partie de notre thèse se centrera sur la mutation engagée par FFG vers l'écriture comme conséquence de sa mise à l'écart de tous médias publics de 1963 jusqu'au début des années 70. Après avoir montré l'importance des cafés comme le *Gran Café Gijón* et d'autres dans son parcours vers les lettres, fait un état des lieux de toute sa production littéraire composée de théâtre, romans, poèmes, essais et de chroniques de presse, nous analyserons dans certains de ses écrits, comme nous l'avons fait pour sa filmographie, comment se matérialisent et se reflètent les *Représentations du franquisme*, et reconnaitrons une cohérence et une uniformité entre ses films et ses écrits. Nous soulignerons enfin qu'en tant qu'homme de lettres, FFG est encore trop peu connu. Á la lumière de cette présentation, de nombreux questionnements d'importance surgissent, tels que le rapport entre Art et Pouvoir, c'est-à-dire entre FFG et l'État franquiste, le musèlement de l'Art par la dictature, grand ennemi de la pensée libre et de la raison, danger premier des États totalitaires, par le biais de la censure, le discours unique, mais aussi la sublimation artistique qu'une telle contrainte menaçante peut engendrer, en créant malgré elle un dépassement de soi, un foisonnement artistique, des trouvailles, un langage nouveau et codé. Plusieurs interrogations quant à ce choc entre un modèle établi par la dictature et la liberté de l'artiste ou des artistes s'imposent : quels effets produit-il sur eux : une négation totale de leur vocation, un découragement, une peur inhibitrice, l'impossibilité de s'exprimer ? Quid de la prison, de la torture, de la mort symbolique ou de la mort même, l'exil ? Quel genre d'artiste est-on sous une dictature ? Quelles en sont ses réactions ? L'Art s'en trouve-t-il affecté, notamment à travers l'autocensure ? Comment décide-t-on ou devient-on un artiste engagé et pourquoi ? Le décide-t-on vraiment ou cela naît-il de manière spontanée ? Quelles sont les formes, les trouvailles, les stratégies artistiques pour détourner la censure ? Comment l'Art peut être un rempart et un obstacle à la dictature, une contre-propagande de celle-ci ? Mais aussi comment la machine à broyer franquiste a-t-elle pu annihiler la puissance artistique de plusieurs générations d'hommes ou de femmes tout en favorisant d'autres ? Comment les ponts entre les Arts peuvent-ils être une arme contre cette oppression ? Dans quelle mesure l'artiste peut-il se révéler face à ce bâillon, éprouver et tester sa vocation et découvrir tout un pan de sa personne qu'il ignorait jusqu'alors ? Comment est-

on adoubé et considéré artiste du régime ? Comment le franquisme a su créer un cinéma au service de son idéologie ? L'Art pouvait-il avoir raison de ce bras de fer idéologique ? Les opposants cachés malgré la situation tendue et qui mettait en cause leur vie avaient-ils une chance de faire entendre leurs voix ? Comment une grande partie de la société était-elle l'otage de ces *Représentations* destinées à servir l'Administration franquiste et ses desseins ? Quelle était la volonté du régime en plongeant et pétrissant les Espagnols d'un esprit « castillan », en leur inculquant des *Représentations* cinématographiques (et de comédies stupides, frivoles et légères au théâtre telles les « *astracanas* », les vaudevilles, les farces grossières et les mélodrames sirupeux<sup>1</sup>) dont les références étaient le Roman National, le passé illustre de l'Espagne, les grands auteurs et les figures glorieuses telles que les Rois Catholiques, Charles Quint et Philippe II ? En d'autres termes, comment le concept de Culture était-il savamment encadré par le régime pour empêcher les consciences de s'éveiller et de réfléchir en l'orientant et l'appauvrissant grandement ? Comment des générations d'Espagnols furent-ils façonnés et contrôlés à travers un lavage de cerveau quotidien et dont la forme était celle de ses *Représentations* calculées et propagandistes ? Comme le disait Susanne Fielding, ces problématiques nous invitent à établir un rapport direct avec « la politisation des Arts, à la modernisation, aux mutations, à la mémoire et aux marges, au rôle de l'artiste en tant que modernisateur » et accoucheur de conscience et donc dans un certain cas à sa dimension politique et à nous interroger sur la mémoire du passé en tant que témoignage historique et artistique : celle-ci est-elle toujours fidèle ? Peut-elle être sublimée, transformée, réinventée comme nous le donnaient à voir le dramaturge espagnol Ramón del Valle-Inclán et le poète Luis Cernuda en soulignant que « *Quien recuerda miente* ». C'est ce que nous proposons de découvrir à travers cette thèse.

---

<sup>1</sup> La première thèse consacrée à Fernando Fernán-Gómez, et donc pionnière, celle de Cristina Ros Berenguer à l'Université d'Alicante s'intitulant « Fernando Fernán-Gómez, autor » (1996), faisait la part belle au théâtre et analysait les caractéristiques de celui-ci pendant la République, la guerre civile et le franquisme.

## **Première partie : Retour sur la trajectoire personnelle, cinématographique et littéraire de Fernando Fernán-Gómez**

« Nací actor, bueno, malo o mediano, pero actor. Yo creo que cuando hago otros trabajos dentro del espectáculo, como escribir o dirigir, escribo como actor. Si tuviera obligación absoluta de definirme, elegiría lo de actor<sup>2</sup>. »

Pour être à même de bien comprendre Fernando Fernán-Gómez<sup>3</sup> et de le décrypter au mieux, il convient de revenir sur sa trajectoire personnelle, cinématographique et littéraire -et pour ce faire, nous nous appuyerons sur ses Mémoires, *El tiempo amarillo*<sup>4</sup>, sur la thèse de doctorat de Cristina Ros Berenguer *Fernando Fernán-Gómez autor*, soutenue en 1996, à l'Université d'Alicante. Nous reviendrons également sur des articles de presse le concernant. D'ailleurs ces trois trajectoires sont étroitement liées puisque FFG a beaucoup transposé dans ses œuvres au sens large maints éléments de sa propre existence. Cela est d'autant plus flagrant quand on a une bonne connaissance de sa personne, à travers ses rôles, ses scénarii, ses films en tant que réalisateur ou à travers son théâtre ou ses romans. De fait, l'anatomie d'un mythe se nourrit tout d'abord à partir de l'homme anonyme qu'il fut et l'acteur, le scénariste, le réalisateur, l'écrivain, le poète, font appel eux, -pour donner naissance à leur création, aux histoires et aux personnages- aux souvenirs d'antan, aux expériences d'hier et aux épisodes marquants du passé d'une manière plus générale. C'est pourquoi ces deux entités, -le commun des mortels qu'il fut et la star qu'il devint-, sont intimement reliées et ont contribué à créer le FFG que les spectateurs conquirent, que le public adula, que les médias suivirent. C'est comme s'il y avait création d'une nouvelle *persona* ancrée entre l'hier et ce que cet hier a composé aujourd'hui à travers ses œuvres. D'ailleurs, sa vie privée n'aurait aucun sens si elle n'éclairait pas son aura d'acteur, tel ou tel personnage, tel thème dans un film ou telle inspiration dans un livre ou une pièce de théâtre. La *persona* de FFG est ancrée dans la mémoire et l'histoire de l'être profond qu'était FFG et ces deux dernières rejaillissent

---

<sup>2</sup> Interview de Fernando Fernán-Gómez réalisée par José Luis Rubio, « Fernán-Gómez y las bicicletas », in *Cambio 16*, 22/08/1983.

<sup>3</sup> Pour la suite de ce travail, pour plus de commodité et comme une empreinte artistique, nous appellerons désormais, Fernando Fernán-Gómez, FFG.

<sup>4</sup> Mémoires qui ont eu trois grandes éditions et trois formats différents, la dernière en date en février 2015 dont le prologue est de Luis Alegre. Elles ont constitué trois ans de travail pour FFG en ce qui concerne la première mouture et une année pour leur extension.

inlassablement dans tous les supports artistiques qu'il a utilisés. Témoin de la mémoire de l'Espagne, de son patrimoine historique et culturel en quelque sorte, de son instabilité politique<sup>5</sup> entre 1921 et 2007, FFG a pu assister et vivre tous ces moments capitaux d'une manière viscérale et parfois traumatisante, qu'il a pu retranscrire et /ou « transmettre », tel un passeur, à travers les arts qui ont été pour lui un support essentiel. Il n'est donc point étonnant que son ami Francisco Umbral le définissait comme « interprète de sí mismo » et comme un acteur, qui tout au long de sa vie, plus que d'approfondir ses personnages, avait fait d'eux son propre reflet :

« (...) Fernando Fernán-Gómez estuvo de acuerdo conmigo en El Escorial en que 'lo más profundo es la piel'. Lo dijo Gide, lo dijo Valéry. El primero que lo dijo fue Josep Pla, sólo que como lo dijo en catalán no se enteró nadie. O según Baudelaire 'la única profundidad es el pasado' : por eso yo soy memorialista. Y me encanta sobre todo, saberme de la raza del genial FFG, de los que hacen su obra con la materia misma de sus sueños, que son su vida<sup>6</sup>. »

Comme le donne à voir fort bien la citation ci-dessus, Francisco Umbral<sup>7</sup> situe l'artiste FFG parmi « la race des mémorialistes », c'est-à-dire que ses créations se nourrissent de sa propre vie, des épisodes marquants de celle-ci et en pratiquant l'art comme une authentique « cérémonie de la mémoire ». Ainsi, le point de départ de FFG place le « je » véhément en la conscience du temps, du vécu et en en faisant l'essence même de toute son oeuvre et de l'individu. L'artiste pluriel qu'était FFG créa ses personnages à partir de lui-même si bien que l'on peut aisément déceler dans ses compositions des traces de sa vie (les bonnes, son

---

<sup>5</sup> Rappelons que FFG a connu la dictature de Primo de Rivera, la Proclamation de la II République, la Guerre Civile, la longue nuit de pierre du franquisme, la mort de Franco et l'accession au trône de Juan Carlos Ier, la Transition Démocratique, la tentative de Coup d'État de Tejero, les Premières Élections Libres, la Victoire historique de Felipe González en 1982 et l'alternance politique PSOE/PP, et même la Loi sur la mémoire Historique, quelques jours avant de mourir.

<sup>6</sup> Interview de Francisco Umbral, « El intérprete de sí mismo », *El Mundo*, 18/08/91.

<sup>7</sup> « (Francisco Pérez Martínez ; Madrid, 1935 - Boadilla del Monte, Madrid, 2007) Escritor y periodista español cuya obra prolonga en la segunda mitad del siglo XX el realismo de raíz decimonónica. Pasó gran parte de su infancia en Valladolid ; luego se instaló en Madrid, donde colaboró con los principales diarios y revistas, y se ganó una notable popularidad por el tono directo, irónico y no exento de provocación de sus artículos periodísticos. Su obra narrativa, deudora del M. J. de Larra de *Artículos de costumbres*, del B. Pérez Galdós de *Episodios nacionales* y del R. Gómez de la Serna de las *Greguerías*, se inició con *Balada de gamberros* (1965) y *Travesía de Madrid* (1966), y adquirió luego una toma de conciencia personal, a partir del recuerdo y las limitaciones de la educación recibida, como recurso artístico que permitiese comprender la realidad presente. Esta preocupación se hizo evidente en *El giocondo* (1970), *Memorias de un niño de derechas* (1972), *Mortal y rosa* (1975), novela de tono intimista y desesperanzado, y *Las ninfas* (1976). Pour davantage de détails, veuillez vous en référer à l'Annexe IV « Personajes famosos ». In <http://www.biografiasyvidas.com/>



enfance, la guerre, l'après-guerre, le monde du cinéma et du théâtre, etc.), de sa pensée ou de son monde intérieur, ce qui revient à dire que ses personnages, les situations abordées et même la plupart des thématiques développées furent issus de son expérience propre et de « la matière de ses rêves », fusion parfaite entre la vie et la fiction. FFG lui-même exprime assez bien ce point de vue dans ses Mémoires, *El tiempo amarillo* à la page 117 et nous confirme ce que nous avons entrevu :

« Algunos de mis trabajos de escritor pueden considerarse autobiográficos. Es más, cuando en el trance de redactar estas memorias los he consultado y he pedido a mi documentalista que los ordene, me he encontrado con la confirmación de lo que ya sospechaba : muchos de ellos son, efectivamente, como me hizo notar el profesor Francisco Rico, autobiográficos. Si los utilizo de nuevo en este libro algunos lectores los leerán dos veces, pero si no los incluyo, hurto buena parte de mi autobiografía. »

L'aspect autobiographique et la sublimation biographique revêtent donc une importance essentielle dans la matière même de la création de ses oeuvres, de ses rôles, et de ses personnages. La réalité et la fiction sont donc fortement entremêlées dans l'ensemble de son oeuvre comme le corrobore à juste titre Cristina Ros Berenguer dans sa thèse sur *Fernando Fernán-Gómez, auteur* dans son Prologue III lorsqu'elle souligne que : « El elemento autobiográfico vertebró, pues, el conjunto de su obra. (...) La multiplicidad estética en el marco artístico y cultural de la época revela, asimismo, una relación de dependencia entre el autor y su propio tiempo, hasta el punto de que ésta condiciona de manera sustancial toda su evolución artística.<sup>8</sup> » (p. 11)

La réflexion de Cristina Ros Berenguer qui insiste sur la corrélation entre le temps et l'oeuvre de FFG prend pour nous tout son sens comme nous allons le démontrer à travers les lignes qui suivent. Nous avons délibérément choisi d'employer tour à tour ses Mémoires, ses Confessions, son Livre autobiographique, son Autobiographie ou *El tiempo amarillo* afin d'éviter trop souvent les répétitions étant donné que c'est une de nos bases premières et que nous nous y reportons à maintes reprises, conscients qu'il existe quelques nuances, mais aussi sûrs de respecter l'esprit de FFG qui, lui-même revenait sur le mince distinguo entre ces termes aux pages 481 et 482 de ce même ouvrage :

---

<sup>8</sup> Thèse de Doctorat de Cristina Ros Berenguer, *Fernando Fernán-Gómez autor* sous la Direction du Professeur Juan Antonio Ríos Carratalá, Université d'Alicante, Prologue III, 1996.

« Ocho años después de publicados los capítulos anteriores de las pretendidas 'Memorias' de este osado cómico metido en otras camisas, se cuestiona -pero con buena fe no a mala idea- si el subtítulo « Memorias » se debe a una elección de autor o es un truco editorial. En cualquiera de los dos casos se reprocha que induce a error. El autor está en su derecho a no hacer a los demás partícipes de su intimidad, pero entonces el libro más que 'Memorias' debería adjetivarse 'Recuerdos', para no defraudar a quienes están interesados en saber, por ejemplo, si determinada mujer ejerció influencia en la vida del autor. Sin hacer de ello una cuestión académica, y en vista de esta nueva edición ampliada (1990), he procurado informarme de la diferencia que puede haber entre 'Memorias' y 'Recuerdos'. Pues creo que no les falta razón a quienes opinan que no se pueden anunciar 'Recuerdos' y vender 'Memorias', o viceversa. Según los diccionarios más usuales, 'memoria' es la presencia en la mente de una cosa pasada. Una cosa recordada. La facultad psíquica con la que se recuerda. Y en plural (Moliner) : 'escrito que contiene recuerdos personales junto con datos de la propia vida del que escribe'. El DRAE lo registra sólo en singular : 'Libro o relación escrita en que el autor narra su propia vida o acontecimientos de ella.' El 'recuerdo' es la memoria que se hace o aviso que se da de una cosa pasada o de que se habló. Como se ve entre 'memorias' y 'recuerdos' hay una especie de matrimonio de antes del divorcio. »

FFG poursuivait en ces termes :

« Aparte de estas superficiales y facilonas consultas a los diccionarios, he tenido ocasión de cambiar impresiones sobre este tema con dos profesores de literatura, dos insignes escritores, una novelista, dos editores, un neurólogo y un académico. Entre constantes muestras de ingenio y de cultura y observaciones perspicaces, se echaban la pelota unos a otros. *Memorias, recuerdos, autobiografía...* Pasé unos ratos estupendos, de charlas elevadísimas, y al final el que se quedó con la pelota fui yo ; pues soy quien sabe redactar esta ampliación de *El tiempo amarillo*, y parece que hay acuerdo en que, en la materia de que se trata, el autor tiene derecho a subtitular como quiera. También lo hay en que no está bien censurar lo que no existe, lo que el autor no ha escrito. »

Dans cette première partie, nous évoquerons de la même façon, une série de personnes témoin de toute une époque, souvent des personnalités reconnues, et qui, participèrent, de près ou de loin selon les cas, de manière plus marquante que d'autres- par leur Art, leur influence, leurs réseaux, leurs paroles, la position qu'ils occupaient dans les arcanes du pouvoir ou dans *l'Intelligentsia* dominante d'alors. En citant leur nom, il s'agira parfois de leur rendre hommage et de les relier avec leur temps, de ressusciter leur parcours en lien avec FFG, mais aussi de faire référence aux *Représentations du franquisme* dont ils prirent part et furent des acteurs indissociables de ces années-là. Mais il est temps de revenir à la genèse de cette histoire et de nous intéresser à sa filiation riche d'enseignements.

# Chapitre I : Généalogie et genèse d'un enfant pas comme les autres

## 1/ Une belle ascendance

L'on a coutume de dire que l'on choisit ses amis mais pas sa famille. C'est ce que FFG a souvent dû penser en s'entourant de comédiens et d'actrices lors de sa période de réalisateur en recréant avec force et conviction cette idée de troupe, cette seconde famille théâtrale qui lui était si chère et à laquelle il restera toujours fidèle en multipliant les collaborations. Peu de monde sait que FFG a une ascendance prestigieuse d'un côté, et assez modeste de l'autre. Lui, élevé essentiellement par sa grand-mère maternelle et secondé de temps à autre par sa mère, très souvent absente, car toute dédiée à son métier de comédienne sur la scène madrilène, nationale et internationale. Et ce n'est pas un hasard s'il exerça plus tard, le même métier que ses grands-parents paternels, son père, qui ne l'a jamais reconnu ni éduqué et sa mère. Dans son roman *El viaje a ninguna parte* (1986), consacré aux comédiens ambulants sur les routes de La Manche dans les années cinquante, Carlos Galván retrouve son fils Carlitos, qu'il n'a jamais élevé et qui, à presque 18 ans, revient se faire reconnaître par son père afin qu'il en assume les responsabilités. Alors qu'il doit rejoindre la compagnie théâtrale et y travailler, son père lui parle de « la voz de la sangre », « -¿Tú sabes lo que es la voz de la sangre ?<sup>9</sup> », c'est-à-dire, du don familial comique que l'on hérite de père en fils. En ce qui concerne FFG, et a contrario de Carlitos, il semble que ce don soit inscrit dans son sang. Lui qui, très jeune<sup>10</sup>, a observé sa mère répéter et jouer, l'attendant de longues heures dans les coulisses ou les loges, lui, descendant de la grande actrice María Guerrero -dont le vrai nom n'était autre que María Ana de Jesús Guerrero Torija<sup>11</sup>-, née à Madrid le 17 avril 1867 et décédée en janvier 1928), qui n'était autre que sa grand-mère et d'un comédien aristocrate, grand d'Espagne sans le sou, l'acteur Fernando Díaz de Mendoza<sup>12</sup>, comte de Lalaing y de Belazot, marquis de Fontana. Revenons quelques instants sur leur biographie respective. La grande María Guerrero :

« Nació el 17 de abril de 1867 en Madrid. Cursó estudios en el colegio de San Luis de los Franceses. Hija de un tapicero que le pone en contacto con el mundo del teatro, ya que por su oficio hacía el mobiliario en gran parte de los teatros de la capital. Con 18 años recibe clases de Teodora Lamadrid, además cursó estudios de alemán, canto y música. Hizo su presentación en el teatro de la

---

<sup>9</sup> Fernando Fernán-Gómez, *El viaje a ninguna parte*, Madrid, Catédra, 1986, p. 85.

<sup>10</sup> Il avait 4 ans la première fois qu'il vit sa mère monter sur scène au printemps 1925 au Teatro del Centro, où elle jouait un mystérieux rôle à l'intérieur d'une immense cage.

<sup>11</sup> Voir l'excellent article de Rosanna Torres « La feroz María Guerrero y la saga familiar del Cómico », in *El País*, 23/11/2007.

<sup>12</sup> <http://www.laopiniondemurcia.es/>

Princesa, con la obra *Sin familia* de Miguel de Echegaray<sup>13</sup>. Interpretó también algunos papeles de vodevil, género de moda en su época. En el año 1890 actúa en la *Comedia nueva* de Leandro Fernández de Moratín, cosechando tal éxito que en la temporada siguiente interpretó el papel principal en *El vergonzoso en palacio* y Doña Inés en el *Don Juan Tenorio* de Zorrilla. Marcha a París a recibir clases de Sarah Bernhardt y de C.B. Coquelin, y en el año 1892, se casa con el también actor Fernando Díaz de Mendoza. El matrimonio interpretó obras de Pío Baroja, Galdós, Benavente, Marquina, Villaespesa, Valle-Inclán, los hermanos Quintero, etc. Su padre compró el Teatro Princesa (hoy María Guerrero), donde el matrimonio además de estrenar obras españolas y extranjeras, siempre dedicó un espacio a los clásicos españoles. Construyó el Teatro Cervantes de Buenos Aires. A lo largo de su carrera llegó a interpretar más de 300 obras. Falleció el 23 de enero de 1928 en Madrid. »

Alors que la camarde l'emportait, FFG venait d'avoir tout juste sept ans. Quant à son grand-père Fernando Díaz de Mendoza, né à Murcie en 1862 et qui s'éteignit à Vigo en 1930, (FFG lui ressemblait beaucoup et avait 9 ans lorsqu'il disparut), il est défini comme :

« Actor teatral español, esposo de la famosa actriz María Guerrero, con quien triunfó en los principales escenarios españoles y sudamericanos. Recibió una educación en la que cultivó especialmente las Artes y, desde muy joven, mostró aptitudes para la interpretación en representaciones llevadas a cabo en los salones aristócratas de la época y con ocasión de festivales benéficos. La primera actuación con su futura esposa tuvo lugar en la representación de *Mariana*, de José Echegaray. Poco después fue contratado por la compañía que poseía el padre de la actriz, Ramón Guerrero, dirigida por el insigne actor Ricardo Calvo y Revilla. La pareja, ya consagrada en los escenarios, contrajo matrimonio en 1896 y, al frente de una compañía permanente, recorrió toda España, Hispanoamérica y gran parte de Europa. Díaz de Mendoza destacó especialmente en el género de la tragedia, en la que hacía gala de un gran dominio escénico ; así lo mostró en el estreno de la elogiada obra de Ángel Guimerá *María Rosa* (1894). Actuó durante varias temporadas en el Teatro Español de Madrid, fue propietario del Teatro Princesa de la capital (1910), promovió la construcción del Teatro Cervantes de Buenos Aires y también dirigió durante algún tiempo el Conservatorio de Música de Madrid. Con su labor artística y empresarial contribuyó en gran medida al renacimiento del teatro del Siglo de Oro español, así como al conocimiento de las obras de autores contemporáneos como Pérez Galdós, Gregorio Martínez Sierra, Jacinto Benavente, Tamayo y Baus y el propio Guimerá. Reunió en su casa una notable biblioteca de manuscritos y escritos de diversos autores. Su hijo primogénito, Fernando Díaz de Mendoza y Guerrero, fue un notable actor (padre de FFG) que continuó al frente de la

---

<sup>13</sup> « (Quintanar de la Orden, 1848 - Madrid, 1927) Autor teatral español, hermano del célebre José Echegaray. Formó parte del gran trío de libretistas de género chico en el que le acompañaban Vital Aza y Miguel Ramos Carrión. Su primera obra estrenada fue *Cara y Cruz* (1864), llevada a la escena del teatro del Circo cuando sólo contaba dieciséis años. Estudió Filosofía y Letras y Derecho; al licenciarse, ejerció como abogado, con bufete propio, por unos breves años. Inmerso en la vida política del momento, destacó como notable orador y desempeñó oficios varios en distintos ministerios, con puesto de secretario particular de su hermano José, durante el mandato de éste en los ministerios de Fomento y Hacienda; en las Cortes de 1873, fue elegido diputado. Tras la Restauración, volvió a la creación literaria y, en particular, a la escritura de piezas dramáticas, que se representaron en su mayoría en los teatros Lara y de la Comedia. Entre las obras de esta época de madurez, hay que mencionar *La niña mimada* (1891), comedia en tres actos y en verso ; *El dúo de la Africana* (1893), zarzuela en un acto con música de Fernández Caballero; *Gigantes y cabezudos* (1898), zarzuela en tres actos que ganó fama que aún le dura, y *La viejecita* (1898). Las obras de Miguel Echegaray revelan a las claras sus fuentes clásicas y el gusto por lo popular, lo burgués y hasta lo callejero; al mismo tiempo, su amplia cultura y dominio de lenguas diversas (entre ellas, el hebreo) lo convirtieron en un autor apreciado por todos y respetado incluso por los profesionales de la lengua española, que lo llevaron a un sillón de la Real Academia de la Lengua el 18 de diciembre de 1913. » In Biografísyvidas.

compañía de sus padres.<sup>14</sup> »

Si cette glorieuse ascendance put avoir un sens, elle ne saurait avoir été que symbolique ou que partagée par les liens du sang, car les grands-parents de FFG et surtout sa grand-mère, se tinrent toujours à l'écart de sa personne tout comme celle de sa mère considérant cette hypothétique union comme une mésalliance qu'elle refusa catégoriquement. S'il est question d'illustres aïeux, ils n'ont hélas que le nom et la transmission de certaines gênes quant au spectacle.

Il en sera d'ailleurs de même avec son père, Luis Fernando Díaz de Mendoza y Guerrero, qu'il ne connaîtra presque pas, si ce n'est le jour de ses 16 ans, lorsque sa grand-mère l'emmènera au théâtre et lui désignera, de loin, un homme bedonnant sur les planches, en lui déclarant qu'il s'agissait de son père. Père qu'il crut jusqu'à cet épisode mort depuis longtemps comme sa mère lui avait expliqué tout jeune. Cet homme, qui marque bien l'histoire d'un manque et d'une absence, était un comédien de bon niveau qui tomba dès son plus jeune âge dans cet univers théâtral comme ce fut le cas de son fils Fernando plus tard. Voici quelques compléments concernant sa trajectoire. Luis Fernando Díaz de Mendoza y Guerrero vit le jour à Madrid le 5 mars 1897 et trouva la mort d'une manière « rocambolesque » dans un naufrage sur l'Océan Atlantique le 27 septembre 1942. FFG avait 21 ans.

« Fue un actor español. Hijo de los insignes actores María Guerrero y Fernando Díaz de Mendoza, desde muy pequeño estuvo integrado en el mundo de la interpretación, de forma que debutó sobre los escenarios siendo todavía un niño, al igual que ocurriría con su hermano pequeño Carlos. Hasta la muerte de sus padres formó parte de su compañía, formó parte del elenco en obras como *Campo de armiño* (1916), *Los cachorros* (1918), ambas de Jacinto Benavente, *El último pecado* (1918), de Pedro Muñoz Seca, *El abanico de Lady Windermere* (1920), de Oscar Wilde, *El padre Juanico* (1922), de Ángel Guimerá, *Don Luis Mejía* (1925), de Eduardo Marquina, *El doncel romántico* (1922), *La vidriera milagrosa* (1924), *Doña Diabla* (1925), las tres últimas de Luis Fernández Ardavín o *Desdichas de la fortuna o Julianillo Valcárcel* (1926), de los Hermanos Machado. No obstante, hizo también representaciones con otras compañías como en la obra *El llanto* (1924), de Pedro Muñoz Seca, con Emilio Thuillier. Casado en primeras nupcias con su prima María O'Donell y Díaz de Mendoza el 27 de agosto de 1917 de la que enviudó dos años después, con posterioridad mantuvo una relación con Carolina Fernán Gómez, fruto de la cual nació quien más tarde sería uno de los actores más notables de España en el siglo XX, Fernando Fernán Gómez, al que sin embargo nunca reconoció como hijo. Casado en segundas nupcias en 1927 con su prima hermana la también actriz María Guerrero López, con la que tuvo sus hijos Fernando, Fernanda y María Esperanza, a la muerte de sus padres, mantuvo el nombre de la compañía actuando junto a su esposa. Falleció en aguas del Atlántico en el hundimiento del mercante Monte Gorbea en trayecto de Buenos Aires a Bilbao torpedeado por el buque alemán U-512, en 1942. »

---

<sup>14</sup> Biografiasyvidas »[http://www.biografiasyvidas.com/biografia/d/diaz\\_de\\_mendoza.htm](http://www.biografiasyvidas.com/biografia/d/diaz_de_mendoza.htm)

Nous avons bien vu que d'un côté, sa branche paternelle fut illustre, tiraillée entre un titre très honorifique de « Grand d'Espagne », celui de son grand-père, un aristocrate désargenté, mais alliant le paradoxe en épousant la cause du théâtre et en formant un couple théâtral à la scène comme à la ville avec María Guerrero (*les Représentations*) tout en y consacrant leur vie, leurs passions et leurs œuvres à travers une compagnie de renom. En ce qui concerne la branche maternelle, plus humble, elle fut surtout remarquable eu égard au caractère très affirmé de cette famille également pas comme les autres et du sceau de la fortune comme nous allons l'exposer ci-après.

Dans le rôle de la grand-mère maternelle de FFG, voici Carola Gómez de la Fuente. Un personnage clef et décisif dans la vie de FFG. Elle sera davantage connue sous le nom de Doña Carola. D'un milieu très modeste, fille du menuisier Gómez et de Fernanda López de la Fuente, surnommée « *la Rubia* », elle sera très jeune orpheline, à onze ans, âge auquel elle commencera à travailler. De sa mère elle apprit beaucoup comme nous le raconte FFG dans *El tiempo amarillo* : « Aprendió a ser buena, heroica y perfecta cristiana (de ahí su anticlericalismo, su odio a los curas y a todo lo que representaban, y a la cabeza de todos ellos, el Papa<sup>15</sup>). »

Couturière de profession dans diverses maisons du quartier et de la noblesse, Carola se maria à un homme autoritaire, socialiste convaincu, de onze ans son aîné<sup>16</sup>, l'Asturien Álvaro Fernández-Eres y Pola, imprimeur<sup>17</sup>, bon acteur, inventif et écrivain dans l'âme<sup>18</sup>, renvoyant également à l'hérédité du sang et à la vocation d'écrivain, qui sera très importante par la suite pour FFG. Carola et son mari donnèrent naissance à leur garçon Carlos et à leur fille, Carolina, en 1899. Le couple ne s'entendait pas particulièrement bien et Doña Carola se sentait peu liée à son époux, voire lasse de lui. Le temps passa bon an mal an, avec ses conflits et déceptions. Les enfants grandissaient et Carolina trouva un poste de dactylographe entre les quartiers Tribunal et la Glorieta de Bilbao à Madrid. Elle n'y resta pas longtemps car le destin fit son œuvre. De fait, un jour passa par hasard à l'imprimerie où elle travaillait un représentant de la compagnie théâtrale *Guerrero-Díaz Mendoza*, qui, subjugué par la beauté, l'allure, le maintien de Carolina Gómez, lui proposa de rejoindre la troupe. Déjà éprise en

---

<sup>15</sup> Fernando Fernán-Gómez, *El Tiempo amarillo*, Madrid, Capitán Swing, 2015, p. 92.

<sup>16</sup> La carrière de la femme à cette époque était le mariage.

<sup>17</sup> Renvoyant comme un symbole à l'autre don de FFG.

<sup>18</sup> Il écrivit et imprima le *Manual del perfecto cajista* et deux pièces de théâtre, *Juanito o las hadas del bosque* et *Las dos rosas*.

secret des acteurs tels que Iván Mosjugin et Rudolph Valentino<sup>19</sup>, la décision de la jeune Carolina fut facile à prendre mais déclencha l'ire et le refus catégorique de son père eu égard à des raccourcis et des amalgames quant à une profession encore très mal perçue et connotée à l'époque. Le personnage de Manolita fait d'ailleurs écho à cette histoire et on peut y voir un parallélisme certain dans sa pièce de théâtre *Las bicicletas son para el verano*, où il est question des difficultés rencontrées par celle-ci pour faire son entrée dans le monde de la comédie. Cela s'avéra donc être le moment idoine pour Carola, la grand-mère, fatiguée par l'autoritarisme de son époux, et contre toute attente, elle prit une décision très rare et courageuse pour son temps : partir seule avec sa fille et recommencer une nouvelle vie. Cette force de caractère, cet avant-gardisme social, cette vision de l'existence et ce courage sont à mettre en exergue comme un tempérament hors du commun pour 1918. L'appel du destin et ce conte de fée en ce qui concerne la découverte de Carolina Gómez par un impresario de la troupe Guerrero-Díaz Mendoza, tout comme le rapport à l'écriture, à l'imprimerie du grand-père de FFG, ne font que souligner l'importance de la destinée et de la vocation inscrites dans la filiation de FFG. Bien malgré lui, et par l'entremise de sa mère, sa vie allait prendre une toute autre direction. Celle-ci, comédienne de premier plan, travaillera pour plusieurs compagnies théâtrales (*Guerrero-Díaz de Mendoza, Antonia Plana-Emilio Díaz, Casimiro Ortas, Loreto-Prado-Enrique Chicote*), voyagera beaucoup en Amérique Latine dans de longues tournées ou en province et sera une des figures phare des planches madrilènes.

Nous avons vu comment l'arbre généalogique de FFG est intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord le rejet de sa grand-mère María Guerrero de légitimer l'union entre son fils et Carolina Gómez à cause d'horizons sociaux trop lointains, la non reconnaissance de ce petit fils, descendant d'une lignée de « Grands d'Espagne », resté toujours à la marge de cette famille, et se construisant sans elle, et une éducation de mère célibataire entouré d'une grand-mère très présente dans un univers plus fragile et précaire que celui espéré si son père avait assumé sa paternité. Nous avons déjà tous les ingrédients d'une future personnalité particulière dans cette Espagne très conservatrice et traditionnelle. FFG s'est donc construit avec des modèles différents de son époque, une famille réduite au sens premier du terme, l'absence de référents masculins et d'une structure familiale de part et d'autre déséquilibrée. Assurément, cela en fit un petit garçon à part, original, plongé dans les livres, dans les histoires de sa grand-mère, dans le rêve et l'imagination. Si sa famille de sang constitua des

---

<sup>19</sup> *El tiempo amarillo, Op. cit.*, p. 101.

lignes floues et brumeuses, la famille artistique, la troupe, les pensions sordides dans lesquelles ils habitèrent devinrent une vraie famille de cœur sur laquelle poser des fondements. Mais avant de développer davantage ces aspects, il est une naissance tout aussi surprenante que sa filiation finalement malheureuse.

## 2/ Une naissance rocambolesque

Fernando Fernández<sup>20</sup>, de son vrai nom<sup>21</sup>, surnommé 'Pirulo', dans son enfance en raison de sa rousseur<sup>22</sup>, naquit très loin de l'Espagne, le 28 août 1921, lors d'une tournée en Amérique Latine<sup>23</sup> dans laquelle sa mère et son géniteur figuraient sous la direction de María

---

<sup>20</sup> Voir Annexe I concernant sa chronologie personnelle.

<sup>21</sup> Qui choisira délibérément, -et pour éviter la redite de Fernando Fernández, difficilement prononçable-, le nom de sa mère apocopé, Fernández devenant « Fernán » et le nom de famille de sa grand-mère « Gómez », comme nom artistique, qui lui portera bonheur.

<sup>22</sup> FFG était roux à la peau blanche et aux yeux bleus clairs, ce qui en faisait un être différent eu égard au standard physique de l'époque (A peu près 3% des gens sont roux sur terre). De fait, lorsque la couleur apparut au cinéma, il fut perçu autrement derrière l'écran et cela eut pu lui poser problèmes. Les roux, de tout temps ont fasciné ou créé des clivages. Nos sociétés ont l'habitude de les considérer géniaux, atypiques, singuliers mais aussi les associent à des êtres diaboliques. Dans un article pour *Life*, (12/02/10), la journaliste Charlotte Pudlowski revenait sur les origines de ces discriminations en ce qui concerne les roux : « l'anti-roussisme ne date pas des groupes Facebook ; pas même du web 1.0. Plutôt du IV<sup>ème</sup> avant notre ère. A l'époque, Hippocrate, dans la lignée d'un certain Zopyre, divise l'humain en 'gras' et en 'maigre', et élabore la théorie des quatre humeurs. Ce sont les débuts de la physiognomonie, pseudoscience qui associe le physique des gens à leur caractère. Le zoomorphisme suit, et les roux subissent de plein fouet l'apparition de ces théories fumeuses selon lesquelles à chaque homme correspond un animal. Pour les roux, ce sera le renard et le porc. Or renards et cochons ont mauvaise presse : les premiers seraient fourbes et croqueurs de poules ; les autres sales et lubriques... Si on ajoute à cela que le roux évoque la couleur du feu, donc des flammes de l'enfer, on arrive aux comparaisons satanistes, pas tellement flatteuses. » Outre ces considérations stigmatisantes, comme le met en avant la journaliste, les roux auraient une filiation directe avec le judaïsme, comme le croyait la Sainte Inquisition Espagnole (1478-1834), qui les punissait pour cela, et les femmes rousses étaient souvent cataloguées selon « La Suprema » de sorcières qui allaient tout droit au bûcher. Etant donné que les traits physiques sont aussi la marque d'un caractère, le roux représente la force, la vigueur comme le donnent à voir son rapprochement avec la couleur des fauves, du feu et certains l'associent aussi à un tempérament passionné et à un caractère bien trempé chez l'homme. Dans de nombreuses cultures, les roux ont souvent été jugés avec méfiance et crainte comme le corroborent au Moyen-Age, *Le roman de Renart*, qui met en avant une vision ambiguë de l'animal, certes rusé mais également mauvais envers son oncle Ysengrin. Judas Iscariote, quant à lui est bien des fois, représenté en roux. Dans l'Antiquité, chez les grecs, donner naissance à un enfant roux, était signe de fatalité et de malédiction si bien qu'on en tuait les bébés. Lorsqu'on se réfère au cinéma, le personnage du roux a souvent campé des traîtres, ce qui n'est pas le cas de FFG. Ce que les dermatologues définissent comme le 'gène celtique', a déchaîné les passions depuis la nuit des temps, en mettant en avant aussi des critères positifs comme la finesse, la subtilité, l'intelligence, l'astuce et le génie. Rappelons que dans l'Égypte antique, Ramsès II, dont le règne marque l'apogée de la civilisation égyptienne, était roux et que cette marque prouvée par les archéologues a valu à la dynastie le surnom de Sethi, donné aux pharaons par leurs sujets, à cause précisément de leurs cheveux flamboyants comme ceux de Seth. Enfin, dans la Bible, il est fait mention seulement deux fois, de deux personnages roux : Essäü et David, le bien aimé de Dieu, celui qui remporte la victoire sur Goliath. Il deviendra Roi et est l'ancêtre de Jésus-Christ, comme nous l'apprend Charlotte Pudlowski dans son article. Pensons aussi au célèbre sultan Muhammad Ibn Yusuf Ibn Nasr, connu sous le nom de Alhamar, fondateur de la dynastie Nasride (1237), roux, qui a donné son nom à la ville palatine « La Alhambra » qui signifie en arabe « la rouge », à cause de sa couleur de cheveux.

<sup>23</sup> À l'époque celles-ci duraient plus d'un an.



Guerrero, sa grand-mère, comme nous l'avons évoqué auparavant. Depuis quelque temps déjà, Carolina Gómez entretenait une relation secrète avec Luis Fernando Díaz de Mendoza y Guerrero, et fils de la grande prêtresse du théâtre. Carolina accoucha au Pérou et donna naissance à un enfant qui ne fut reconnu qu'en Argentine quelques jours après. Premier gros problème pour FFG adulte. Sa date de naissance reste incertaine eu égard à ce retard de reconnaissance et aux longues distances entre le Pérou et l'Argentine. En effet, il y a dix-neuf jours d'écart entre sa naissance et sa reconnaissance officielle à Buenos Aires comme l'atteste son acte de naissance qu'il publie dans *El tiempo amarillo* aux pages 52 et 53. FFG avoue dans ces mêmes pages que « Nunca he sabido esto con precisión. Como tampoco sé si mi madre hizo el largo viaje con la compañía o si lo hizo sola. Nunca me atreví a pedir que iluminaran un poco más aquellas oscuras circunstancias. » L'on connaît l'importance d'une naissance et de la date qui lui est accolée. Ce mystère est un peu celui de la date de naissance du Christ d'une certaine manière et vient de nouveau renforcer cet aspect irréel et mythique. FFG lui accorde beaucoup d'importance puisqu'il l'aborde en premier lieu comme un leitmotiv comme le signale, toujours dans ses Mémoires, cet autre passage évocateur :

« Desde que en 1931, para comenzar el bachillerato hube de poner en regla mi documentación, en todos mis papeles ha figurado que nací en Buenos Aires el 28 de agosto<sup>24</sup> de 1921. Pero esto no está muy claro, sino que, por el contrario, añade una oscuridad más a mi nacimiento, pues siempre he sabido -porque así me lo contaron, no con mayor base- que nací en Lima y me inscribieron en el registro en Buenos Aires. Hace muy poco (escribo en 1986), tras minuciosas rebuscas en casa de mi madre, ya fallecida, conseguí encontrar una copia de mi partida de nacimiento, en negativo, de lectura imposible, pero en la que mi agente, José María Gavilán, consiguió hallar los datos necesarios para que enviaran de Buenos Aires una copia algo más legible. »

Il en aura besoin très vite pour réclamer la nationalité espagnole en 1970 seulement,

---

<sup>24</sup> Du signe astrologique de la Vierge, signe de terre et dont les planètes sont Mercure et Chiron, son horoscope caractérise sa personnalité ainsi : « La Vierge est le sixième signe du Zodiaque. L'individu né sous ce signe de Terre possède de grandes aptitudes organisationnelles. Réaliste et discipliné, il connaît la valeur de l'argent et ne se laisse pas aveugler par des idées de grandeur ou par de fausses promesses. Il préfère gagner son pain lentement, sûrement, mais surtout honnêtement. Le natif du signe de la Vierge est loyal, sympathique et amical. Il ne démontre pas son affection de manière émotive, mais en prenant ses responsabilités familiales et amicales au sérieux. Fiable et attentionné, on peut toujours compter sur lui. Perdre son temps en focalisant sur les petits détails, critiquer et juger les autres sont des défauts de la Vierge qui lui octroie un air froid et inaccessible. L'individu né sous le signe de la Vierge doit apprendre à être moins perfectionniste et à abaisser les standards inatteignables auxquels il juge les autres », in [www.signe-zodiaque.com/signe-vierge.html](http://www.signe-zodiaque.com/signe-vierge.html). Cette note peut, en effet, surprendre, mais il convient de préciser par exemple que l'astrologie en tant que thème d'études a fait l'objet de thèse et d'ouvrages sérieux, éclairant parfois, le caractère de personnalités. Ce fut le cas le samedi 7 avril 2001, où, Madame G. Elizabeth Hanselmann-Teissier (dite Elizabeth Teissier) soutenait une thèse de sociologie, intitulée *Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination/rejet dans les sociétés postmodernes* à l'Université Paris V, sous la direction de Michel Maffesoli. Nous pouvons également citer l'ouvrage du chilien Alejandro Jodorowsky, *La voie du Tarot*, Paris, Aldin Michel, 2004. Alejandro Jodorowsky, artiste multiforme - cinéaste, acteur, dramaturge, auteur visionnaire... - et psychothérapeute novateur, s'est engagé depuis une trentaine d'années dans la Voie du tarot.

point très important quant à notre sujet et le protégeant d'une certaine manière des affres du franquisme, nous y reviendrons ultérieurement.

Carolina Gómez, d'un milieu trop humble pour plaire à celle qui partagea les planches à Paris avec Sarah Bernhardt, se heurta au refus d'une telle union et dut prendre en charge seule le nouveau-né et changer précipitamment de troupe. Elle rejoignit dans l'urgence celle de *Antonia del Plata y Emilio Díaz* et dut appeler sa mère à la rescousse. Dans ses Mémoires, *El tiempo amarillo*, FFG aborde avec précision ce moment unique de sa vie au chapitre II « *Cómo empezó todo* » et non sans humour comme le corrobore la page 47 :

« Recuerdo haber leído no sé dónde que no se debe escribir sobre la infancia, porque la infancia de todos los hombres es la misma. Efectivamente, yo nací, como todo el mundo en Lima. Pero no me registraron allí, sino que, como a todos los hombres, me sacaron del Perú casi de contrabando, porque la compañía en que actuaba mi madre continuaba su gira, y fui inscrito días después en Buenos Aires. Mi abuela, como las abuelas de todos los demás, tuvo que desplazarse – a sus sesenta años de costurera madrileña- a la ciudad del Plata para hacerse cargo del evento, ya que mi madre se había contratado en otra compañía trashumante, la de Antonia Plana y Emilio Díaz, y no sabía qué hacer con aquel regalo de la Providencia<sup>25</sup>. Durante algunos meses, también como todos los niños, tuve un ama negra. »

Deux autres faits essentiels, exprimés dans ses Mémoires sont à aborder dans la lignée de la construction du mythe que nous avons ébauché plus haut. Ce sont deux situations extrêmement importantes toutes deux articulées autour de la grand-mère Carola Gómez, qui explique en partie le lien très fort qui les unira toute leur vie et ce jusqu'à sa disparition en 1945. Arrivée en catastrophe à Buenos Aires, Carola Gómez pris en charge FFG, s'occupa de lui comme une deuxième mère. Elle resta neuf mois alors que la mère de FFG était occupée par ses rôles et ses spectacles. La situation devint compliquée dès lors que Carolina Fernández avait regagné « *La Villa y Corte* », que sa mère s'était attachée à FFG et qu'elle dut retourner à Madrid sous les ordres de sa fille. La trajectoire de FFG put alors prendre une toute autre direction. La grand-mère projeta de ne jamais revenir, de commencer une nouvelle vie à Buenos Aires qu'elle trouvait une digne capitale avec ses avenues impressionnantes, son architecture contrairement à Madrid qui pour elle était un village. Elle dut se faire violence, elle qui avait tout prévu pour recommencer à zéro, trouver du travail, une maison. FFG évoque cet épisode de manière poignante à la page 48 :

« Aproximadamente nueve meses después mi abuela me trasladó a España. No por su gusto,

---

<sup>25</sup> Nous le voyons ici, la naissance de FFG fut placée sous le sceau du destin.

sino ante la insistencia de mi madre. Mi abuela había elaborado otro proyecto ; quedarse con el niño en Buenos Aires y emprender una nueva vida, sin acordarse para nada de su marido, de su hija ni de su hijo. (Ya se verá más adelante qué suficientes motivos tenía para querer olvidarlos.) Se encontraba con energías suficientes para trabajar como costurera por las casas o para hacer lo que fuera y ahorrar y enriquecerse y quedarse allí para siempre, en el extranjero, un extranjero milagroso en el que se hablaba su mismo idioma, en aquella ciudad prodigiosa que ella nunca había podido soñar. Allí quería quedarse, trabajar, echar raíces y allí quería que creciese su nieto y se hiciera hombre. Consiguió un empleo de 'lectora' en una casa rica. Pero pudieron más las demandas y los derechos de mi madre que me reclamaba, ya desde Madrid, adonde había llegado. »

Le retour en bateau depuis Buenos Aires reste un moment miraculeux et douloureux pour cette grand-mère au grand cœur qui passa par tous les états lors de cette traversée. FFG, âgé de neuf mois contracta une maladie pendant le voyage et manqua de mourir. Ajoutée à l'envie de s'établir pour toujours en terre « *gaucha* », aux inquiétudes de ramener à sa fille une dépouille et de voir son petit-fils trépasser, Carola Gómez avait perdu espoir, lorsqu'un médecin allemand à bord participa au miracle et à la guérison de son bambin. Á posteriori FFG, après maintes cogitations pensa avoir contracté une méningite comme il le dévoile dans ses Mémoires, la méningite est une inflammation des méninges : les enveloppes de la moelle épinière et du cerveau dans lesquelles circule le liquide céphalorachidien (Vidal). Dans les deux cas, le bébé qu'était FFG était dans un état très grave et ce docteur allemand lui sauva la vie. Malgré la gravité de la situation, et un fort risque de mortalité infantile, FFG nous raconte par la voix de sa grand-mère cette anecdote, avec toujours cet humour qui le caractérise comme le montrent les pages 48 et 49 de ses Mémoires :

« Muchas veces me contó mi abuela nuestro viaje en barco, cómo un médico alemán le recomendó que echara unas gotas de coñac en mis papillas y me diera a comer muchas uvas peladas. He conservado la afición a las uvas peladas, pero a lo largo de mi vida no me ha sido fácil encontrar quien me las pele. Padecí durante el viaje no sé qué dolencia muy grave en el cuello o en la garganta, que me curó por medio de una operación urgente, el médico alemán, al que mi abuela guardó siempre una profunda gratitud y un gran respeto, porque me salvó la vida. Años más tarde, al considerar mi comportamiento con algunos empresarios y algunas mujeres, he pensado si aquel médico no me operaría de meningitis. Pero hace poco tiempo, mi compañero y amigo José Sacristán, cuando leyó este dato en un avance de estas memorias que publicó la revista *Triunfo*, me dijo que aquella enfermedad pudo ser una difteria. Me inclino a pensar que estaba cierto, por la pequeña huella de la operación que conservo en el cuello. Mi abuela me decía que estuve a punto de morir y de que me tiraran al mar, y que lo que más pena le daba a ella era que su nietecito tuviera aquel final. »

Si cette naissance si particulière, totalement romanesque, nous invite dès la tendre enfance à rejoindre le mythe, elle ne cache pas néanmoins la réalité quelque peu désordonnée de la situation et l'embarras dans lequel se trouva sa mère, dépassée par les événements,

naissance quasi biblique comme le donne à voir la référence à la Providence, miracle quasi christique, en échappant à la mort. Probabilité d'une autre vie si la grand-mère, Carola Gómez, au caractère bien trempé, avait décidé d'un autre chemin loin de Madrid et de sa fille, autre destin possible aussi. Cette omniprésence de la grand-mère et son attachement à son petit-fils ne doit pas masquer la situation de mère célibataire que vivait à son retour dans l'Espagne rétrograde et dure des années 20, période difficile d'autant plus que s'initiait de 1923 à 1930 la dictature de Primo de Rivera, FFG avait à peine 2 ans. Être fille-mère, doublée d'une actrice, engendrait toutes les pensées et jugements les plus réducteurs, méprisants et infâmants. Fort heureusement, la grand-mère de FFG jouait le rôle d'une seconde mère et complétait son éducation pendant les longues absences de sa mère, qui devait rapporter l'argent nécessaire au foyer et qui était une femme libre, insoumise.

### **3/ L'absence d'une mère et une grand-mère comme référent**

Comme nous l'avons évoqué précédemment, Carola Gómez tissa des liens affectifs très forts avec son petit-fils, ancrés dès sa naissance et dont la genèse fut celle de cet épisode de Buenos Aires. Elle seconda sa fille merveilleusement comme le décrit très bien FFG dans ses Mémoires à la page 47 : « Mi abuela, que cuando acompañó a su hija en su condición de madre de la artista, había descubierto Sevilla, la alegría de sus balcones rebosantes de Flores y los encantos del barrio de Santa Cruz se quedó prendada del esplendor de Buenos Aires. »

L'importance de cette grand-mère apparaît très claire d'autant plus que FFG parle davantage d'elle que de sa propre mère tout au long de *El tiempo amarillo* :

« Me lo contaba (la abuela) después de cenar, en el 11 de Álvarez de Castro, en el cuarto deslavazado de la camilla cuadrada, la rinconera con mis papeles, el armario de cocina pintado de verde en que guardábamos mi ropa y mis juguetes. O a la salida del colegio, cuando, después de jugar en la calle con los chicos me quedaba un rato junto al balcón, esperando la hora de cenar y sin encender la luz, para ahorrar, mientras las siete de la tarde, las ocho, nos iban envolviendo a los dos en tristeza, en aislamiento y en melancolía, en recuerdos, en suspiros y en nuestra comunión. O me lo contaba en los largos paseos. Como todos los viejos, contaba las mismas cosas muchas veces<sup>26</sup>. »

Ses Mémoires sont imprégnées du doux souvenir de cette grand-mère hors du commun comme le prouvent ces morceaux choisis comme bien d'autres passages qui oscillent

---

<sup>26</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 48.

entre la nostalgie et la mélancolie et qui renvoient au paradis de l'enfance :

« Tengo nueve años y setenta y uno mi abuela, que aparenta menos, y se conserva erguida, con porte señorial, del que siempre estuvo orgullosa. Bajamos la escalera del número 11 –luego lo cambiarían en 9- de la calle del General Álvarez de Castro, todo lo deprisa que sus reumáticas piernas le permiten. Llegamos al portal. » (p. 34), « Mi abuela había visto en la calle la entrada de Amadeo de Saboya, afectuosamente acogido por los madrileños. » (p. 35), « Al proclamarse la República en abril, muy pronto llegaron las vacaciones. Me encontraba en el curso denominado superior. Tras él se abandonaban los estudios o era preciso presentarse al examen de ingreso para comenzar el bachillerato. La edad que se exigía eran diez años. (...) En vista de lo cual se decidió que don Francisco, uno de los profesores del colegio Santa Teresa, me preparase para el ingreso durante el verano. En compensación por este estudio intensivo mi abuela decidió llevarme casi todas las noches al cine de verano, al aire libre. » (p. 41), « A mi abuela, como podrá ver más adelante el curioso y paciente lector, le fueron casi siempre muy mal las cosas. Lo contaban con sus viejas amigas, vestidas como ella, de negro, delante de mí, sin discreción, sin precaverse. No sé si lo hacía así porque, como casi todas las personas mayores, creía que los niños no se enteran de nada, o porque, mujer más lista que muchas otras, consideraba conveniente que su nieto se fuese enterando de todo poco a poco. » (p. 49)

Il était donc tout naturel qu'elle s'occupât de FFG. Carolina Fernández étant très accaparée par son métier de comédienne, sa grand-mère joua donc un rôle clef dans son éducation, devenant sa mère par intérim comme le souligne *El tiempo amarillo* à la page 56 :

« ¿Por qué vivíamos mi abuela y yo en una habitación de la casa de 'Francisco Ávila. Sastre', en el paisaje de la Alhambra ? A mis dos o tres años, aquello no me interesaba nada. Pero más adelante, por simple curiosidad, me interesó. No sé si no me decidí nunca a preguntarlo, o lo pregunté y con el tiempo llegué a olvidar la respuesta. Lo cierto es que en la edad en que empezó a distraerme hacer recuento de mi vida ya no tenía a quién preguntárselo. »

Si sa grand-mère représentait la proximité, la complicité, la joie, le jeu, la surprise, sa propre mère incarnait quant à elle le prototype de l'actrice, c'est-à-dire, une beauté hiératique et une figure lointaine et évaporée comme FFG nous le donne à comprendre à travers ses sensations d'enfant à la page 60 de ses Mémoires :

« Para mí, mi abuela era la ternura, el calor, la compañía ; mi madre, el misterio, la lejanía, la belleza. Jugaba yo en la Plaza de Santa Ana, con algún otro niño desconocido, y allí por el fondo de la plaza, donde está aún Villa Rosa, doblando la esquina, se dibujaba una aparición sonriente, venía hacia mí llena de belleza. Era mi madre. Lo más bello que había en toda la plaza. Me traía besos, abrazos, un regalo, un juego de dominó con las fichas de chocolate, una caja de lápices de colores. »

Un autre sentiment similaire en est le corrolaire à la page 68 : « Mi madre llegó, bella y alegre como siempre. El regalo de aquella tarde me parece que era un soldado de cartón con su ros y todo que, si se le quitaba la cabeza, estaba lleno de caramelos. »

L'histoire est d'ailleurs très belle, puisque cette femme, qui avait énormément souffert

et qui perdit dix de ses douze enfants, tous en bas âge, se voyait confier un fils symbolique, qu'elle adorait. FFG grandissait, se passionnait pour la lecture afin de combler le manque d'un frère ou d'une sœur, ce qui stimulait son imagination et son activité créatrice, gage d'inspiration pour le futur. C'est en outre la grand-mère républicaine qui apprit à lire à Fernando, alors que ce rôle est souvent dévolu aux parents et à la mère plus généralement. Il est très touchant d'imaginer que les mots lui vinrent de sa mère-grand comme il l'évoque en détail dans *El Tiempo amarillo* à la page 66 :

« Era mi abuela una gran lectora. Su madre, Fernanda López de la Fuente, analfabeta, quiso que por encima de todo aprendiera a leer, porque sin saber leer los pobres no podrían nunca defenderse, y leyó durante toda su vida. Me enseñó a leer a mí en una cartilla cuyas letras grandísimas me parece ver ahora. También, tiempo atrás, me había enseñado a reconocer las letras en los rótulos de las tiendas, y con un alfabeto, que quizás me regalara mi madre, de cartoncitos cuadrados en los que cada letra ilustraba con una figura : la e con un elefante, la f con un faro, la o con un oso... Cuando me supe la cartilla, me compró un libro de lectura para párvulos, *El cantarada* y en él leímos los dos. Rompí, sin querer, una página y ella la pegó con papel de goma transparente. Muy poco después me llevó al colegio. »

Cette triangularité familiale n'était pas sans poser problèmes même si elle fut juste un temps entrecoupée par la venue des cousins de FFG dans la maison de sa mère. D'abord parce que la stabilité n'était pas au rendez-vous. De fait, l'argent récolté par Carolina, parfois manquant, poussait à de nombreux changements de logements et d'écoles, -aspect que nous développerons ensuite de manière plus détaillée- et les deux conceptions politiques de la mère et la fille s'opposaient nettement, créant des conflits. Carola Gómez, qui avait vu avec liesse la Proclamation de la Seconde République le 14 avril 1931 et qui avait amené son petit-fils sur la *Puerta del Sol* pour assister à ce jour exceptionnel était une fervente socialiste dans l'âme, une femme libre et résolument moderne pour son temps. Dans *El tiempo amarillo*, la page 36 se réfère en particulier à ce moment historique, presque mémoriel :

« Al día siguiente mi abuela me vistió de domingo y me llevó a la Puerta del Sol. ¿Hicimos el recorrido a pie ? Se tardaba más de media hora desde casa. Mucho para mi abuela, aquejada de reumatismo, aunque muy vigorosa. Quizás fuéramos en metro hasta la plaza de Isabel II (días después, Plaza de la Ópera), pues sé que estuvimos allí. O hasta la estación de Gran Vía. Anduvimos por la calle de la Montera y ya llevaba yo puesto el gorro frigio de papel y enarbolaba la bandera republicana que mi abuela me había comprado. También compró una lámina con la alegoría de la República –la matrona abanderada y el león- y unos retratos de Galán y García Hernández en medallones. A mi abuela, la más vieja que se veía en aquella riada humana, la saludaban algunos con simpatía y cariño :

-¡Viva la República, abuela !

-¡Lo que hace falta es que la dejen vivir ! –contestaba ella-, ¡Que no le pase lo que a la otra, a la primera !

Y sin perder su sonrisa, se le asaltaban las lágrimas. »

Cet épisode de la II République eut une saveur particulière pour FFG comme le relatent les lignes qui suivent de la page 75, de nouveau dans *El tiempo amarillo* : « Es mi intención volver más adelante sobre aquellos tiempos hasta llegar de nuevo a 1931, año que resultó crucial en mi vida, en la Historia de España y en el ambiente en que me desenvolvía. »

Carolina Fernández, la mère de FFG, celle qu'on surnommait plus tard « la Fernán-Gómez », était d'un tout autre bord politique. Monarchiste avérée, conservatrice<sup>27</sup>, sensible aux apparences, elle offrait à FFG un contrepoint parfait de celui de sa mamie. Parfois elles se disputaient même quant à l'éducation à donner au petit Fernando, -école publique ou privée ?-, ce qui créait dans son esprit une dualité<sup>28</sup> et une distension flagrante assez déstabilisante. A travers son regard d'enfant de dix ans, FFG nous rapporte ainsi, page 41 de ses Mémoires, cette réalité déconcertante :

« Empecé a enterarme también, desde poco antes de abril de 1931 hasta poco después, no sólo que mi abuela era republicana, sino socialista, y de que mi madre era monárquica. Cuando se proclamó la República, mi madre estaba contratada en la compañía de Casimiro Ortas y hacía una tournée por provincias. Muy poco después escribí a casa : 'Con esto de la República, no viene ni un alma a los teatros.' El hecho era cierto, y mi abuela hubo de reconocerlo cuando poco después hablaron de ello, pero mi madre, al resaltarlo, manifestaba sus ideas, opuestas a las de la abuela, y la política entraba en nuestra casa iniciando la división de mi pensamiento. Empezaban a nacer mis dudas políticas. »

Un bras de fer récurrent s'engagea donc entre la mère et la fille et des décisions souvent drastiques et opposées se prenaient quand l'une était en tournée, loin de Madrid et que la grand-mère avait carte blanche et toute liberté pour l'éducation de son petit-fils, d'autres intervenaient quand Carolina Fernández avait plus de temps et était à résidence à Madrid. Le passage de la page 138 du *Tiempo amarillo* est assez explicite à cet égard :

---

<sup>27</sup> La grande majorité des artistes, des comédiens, acteurs avaient une sympathie naturelle vers le républicanisme et le socialisme, la libre pensée, l'amour libre, l'anarchisme. Beaucoup laissèrent derrière eux l'Espagne lorsqu'éclata la guerre civile afin de fuir les représailles. Carolina Fernández n'était bien sûr pas la seule à avoir des idées similaires, mais elles appartenaient quand même à une certaine minorité.

<sup>28</sup> Cette dualité entre les idées de sa mère et sa grand-mère peut aussi expliquer en partie ces différentes phases politiques. L'appui tout jeune au franquisme pour des raisons peu sérieuses comme le fait de fréquenter les salles de jeu de l'Action Catholique et leurs goûters, le fait que les jeunes hommes de droite étaient plus élégants et attireraient davantage les filles. Le jeune garçon qu'il était voulait aussi plaire à sa mère et la séduire par des choix idéologiques plus en phase avec ses croyances. Cette distorsion politique peut aussi être à l'origine ensuite de son anarchisme non feint et de son goût pour la provocation. Dans cette dernière partie de sa vie, il fut davantage fidèle aux idéaux de sa grand-mère.

« Mi madre elegía mis trajes de pantalón bombacho contra el gusto de mi abuela. Me hacía creer sus fantasías, que dentro de un año o dos tendría compañía propia y un automóvil, como tenía la Heredia. Y que a mis diecisiete años, que estaban al caer, yo conduciría el automóvil, cuando fuera estudiante de Derecho o de Medicina o de Arquitectura. »

La page 140 issue du même ouvrage ne fait qu'insister quant à cette opposition et illustrer le combat mère versus fille : « Cuando andaba por los trece o catorce años, mi abuela insistía en su tendencia a vestirme de pobre y mi madre era partidaria de disfrazarme de muchacho rico. En eso, yo estaba con mi madre. »

Nous en avons un petit aperçu, lorsque, en tournée à Barcelone avec son fils, sa mère voulut le faire monter sur scène afin d'y remplacer un gamin malade et que le petit Fernando refusa catégoriquement cette idée, sa mère lui tint alors ces paroles comme l'illustre *El tiempo amarillo* à la page 108 : « ¡Vaya educación que te ha dado la abuela ! –se lamentaba mi madre, que a todo trance quería quedar bien con sus empresarios. »

L'idée du professeur particulier et de l'école San José chez les Frères maristes, était celle de sa mère qui voulait absolument qu'il ressemblât à un petit bourgeois. Dans *El tiempo amarillo*, les pages 41, 42 et 43 le corroborent de manière claire :

« En vista de lo cual se decidió (la mère) que don Francisco, uno de los profesores del colegio Santa Teresa, me preparase para el ingreso durante el verano. », (...) A la mañana siguiente, antes o después de ir a dar clase con don Francisco, (...). Cuando me preparaba para el ingreso don Francisco, cuando estudiaba en casa, cuando me sometía al examen en el atemorizador Instituto del Cardenal Cisneros, no suponía ni por asomo lo que me esperaba. »

Il n'est pas surprenant que FFG ait étudié chez les Frères maristes comme le désirait sa mère, qu'il ait reçu une éducation rigoureuse, stricte, religieuse tout comme il n'est pas non plus étonnant, que derrière le dos de sa fille, doña Carola, ait changé son petit-fils d'école, du privé vers le public, jugeant la sévérité de ce type d'institution trop rigide et sévère. Nous reparlerons de ce point ultérieurement.

Pour appréhender au mieux la présence affective et rassurante de la grand-mère de Fernando et l'absence-retrait de sa mère, nous pourrions résumer les choses ainsi. Si sa mère compensait son éloignement par des cadeaux, par cette volonté de vouloir le mieux pour son fils, Carola Gómez sa grand-mère représentait l'innocence, la légèreté ; la surprise, l'évasion.



Il en est sans cesse question dans les Mémoires de FFG, surtout dans la première partie qui revient largement sur son enfance. En voici quelques exemples précis :

« Este es, en cambio, mi mejor recuerdo de aquellos años : la calle, el día en que mi abuela, una mañana templada, con sol, me sacó de casa, buscó a un chico con la mirada, le llamó :

-¿Cómo te llamas?

-Vicente.

-Este es mi nieto Fernando. ¡Hala, a ver cuál de los dos corre más !

Nos dio sendos empujones y se marchó a la compra. Vicente, el de la verdulería y frutería, que estaba en nuestra misma casa, fue mi primer amigo de la calle. Mi abuela acababa de hacerme el mejor regalo de mi infancia y uno de los mejores que me han hecho nunca. (...) Nueve años tenía cuando mi abuela me echó a correr en libertad, y había de tardar muy pocos meses en decidir lo que quería ser. Quería ser dos cosas : el niño actor Jackie Cooper y escritor de novelas de Salgari. » (p. 44)

Cette grand-mère était étonnante à plus d'un titre, même dans le rapport direct à sa fille et à son indépendance résolument primordiale comme les lignes qui suivent nous l'exposent :

« Una de las condiciones impuestas por mi abuela para esta convivencia era que ella se pagaría lo suyo, para no ser gravosa. Aceptaba el techo y la cama, pero nada más. Para mantenerse se puso a trabajar como costurera en casa de unos conocidos que tenían una pensión en la calle Campoamor. Allí cobraba muy poco y le daban unos alimentos que ella se cocinaba en casa. Otra de las condiciones era que no se hablaría con nadie. Se marchaba por la mañana y volvía a la atardecida.<sup>29</sup> »

Son savoir-faire résidait en transformer des activités ennuyeuses pour un enfant et les rendre extraordinaires, tout simplement parce qu'elle les rendait ludiques et drôles. Ce fut notamment le cas des visites des églises quand FFG était petit comme l'aborde dans son autobiographie le roux le plus célèbre d'Espagne et non sans ironie :

« Mi abuela solía llevarme a la iglesia porque le gustaba lo que el ceremonial tenía de espectáculo gratuito, aunque detestaba a los curas y a los frailes, que consideraba enemigos de los pobres, de la clase obrera. De escuchar sermones surgió en mí la vocación de orador<sup>30</sup>. Me subía a una silla bajita de enea, de las del obrador y lanzaba a las costureras discursos religiosos. » (p. 54)

Ou bien encore comme les pages 60 et 61 nous le rapportent :

« Pero principalmente, íbamos a la iglesia a preguntar a San José si yo había sido bueno o malo en el transcurso del mes. Llegábamos frente al altar. Allí estaba el santo azul. Aún le veo. El resto de la iglesia era gris oscuro y el santo era azul rodeado de lucecitas. Veo sus facciones rígidas y bondadosas, su barba. Mi abuela me animaba :

---

<sup>29</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 110.

<sup>30</sup> Déjà enfant, FFG avait les qualités nécessaires du beau comédien et du grand acteur par le verbe et l'envie de briller à travers la parole, organe essentiel à tout bon histrion.

-Anda, pregúntale si has sido bueno.

Yo, sin apartar mis ojos del santo, preguntaba :

-San José, ¿He sido bueno este mes ?

Quizás alguna beata reía, cariñosa.

Yo miraba fija, muy fijamente la cabeza del santo. Y la cabeza del santo se movía de manera casi imperceptible, se movía una o dos veces hacia adelante. ¡Sí, había sido bueno ! Si, por el contrario, había sido malo, lo hacía de derecha a izquierda. Solucionado el enigma de mi maldad y mi bondad, salíamos del templo. Si había sido bueno mi abuela me llevaba a un bazar de ‘Todo a 0, 65’. »

Elle avait aussi l’habitude de traiter le petit Fernando non comme un simple enfant mais telle une grande personne. Nous en avons un aperçu dans *El tiempo amarillo* à la page 120 :

« Mientras pintaba o hacía construcciones de madera o cartulina –de éstas, la más bonita y que más trabajo me costó fue un barco pirata- mi abuela me leía lo que consideraba más interesante del *Heraldo de Madrid*. No lo que podía estar destinado a los chicos, porque, pasada la primera infancia, siempre me trató como a una persona mayor, y le parecía que mi obsesión por leer tebeos era una lastimosa pérdida de tiempo. Me leía los comentarios sobre política, los sucesos, y unos artículos entre sensibleros y revolucionarios que escribía un sacerdote llamado Juan García Morales<sup>31</sup>, y que a ella le gustaban mucho. »

La très bonne connaissance qu’avait FFG de Madrid est due essentiellement à sa grand-mère, vraie héroïne comme l’atteste *El tiempo amarillo*. Cette dernière aimait beaucoup se promener (*La calle Luchana, La Plaza de Santa Ana, La Puerta del Sol, La Calle del Vergel, La calle Montera*, etc.) à travers la capitale espagnole avec le jeune Fernando comme l’expriment les deux passages suivants :

« En la Plaza del Ángel -que atravesábamos en otro de nuestros itinerarios, el que nos

---

<sup>31</sup> « El profesor de la Universidad de Alcalá, Antonio César Moreno Cantano (Granada, 1979) ha trabajado científicamente, junto a otros investigadores, en la recuperación de la figura del sacerdote y periodista Hugo Moreno López *Juan García Morales* (Almería, 1883-1946). Al sacerdote Moreno se le ha dedicado una calle en Albalá y en Huércal Overa se le reconocen sus escritos y poemas ensalzando la figura del Cura Valera en *Mercurio*, publicación prestigiosa para España e Hispanoamérica. Hugo Moreno fue bautizado en la parroquia de Santiago, en la capital almeriense. "Yo me había quedado huérfano de padre", ha dejado escrito, "y mi abuelo, con dos pesetas escasas de jornal, tuvo el corazón abierto para mi madre y para mí. Proletarios humildísimos fueron mis antepasados, picapedrero mi abuelo materno, carabinero mi abuelo paterno". Cuando su abuelo murió en acto de servicio a causa del disparo de un contrabandista, "mi pobre abuela se vio en la miseria, en la más espantosa miseria. Mi madre tuvo que ponerse a servir; yo, en la edad de la niñez, tuve que soportar todos los rigores de la vida". El sacerdote estuvo muy vinculado con el catolicismo social mediante la participación en diarios locales de este signo, como *La Independencia* o *Bonifacio*. Participó en las misiones del padre Francisco de Paula Tarín, en Almería, conociendo de primera mano la cruda realidad económica de la provincia, despertando en su interior la defensa de los más desfavorecidos frente a los abusos de clases acomodadas. En 1917 se trasladó a Madrid, con el apoyo y visto bueno de su obispado. » Reportez-vous à l’Annexe IV pour plus de détails à ce sujet. In <http://www.laopiniondealmeria.com/> Voir aussi à ce propos l’article de Antonio César Moreno Cantano, « El cura rojo del Heraldo de Madrid », octobre de 1934, in <http://heraldodemadrid.net/>

llevaba a la iglesia de San Sebastián- que estaba la relojería de los Chinos, la de Canseco. En su escaparate, un gran reloj con dos grandes figuras de chinos. Mi abuela me llevaba casi a diario a ver cómo los coletudos daban la hora con un dulce tintineo mecánico. Pasado el reloj de los Chinos estaba la iglesia de San Sebastián, que tenía una gran tienda de flores en su atrio. Y en el interior de la iglesia de San Sebastián estaba San José (...). » « Casi todas las costumbres tradicionales de Madrid las vi y las viví de la mano de mi abuela. También las procesiones, la del Corpus era deslumbrante ; los puestos de la Plaza de Santa Cruz, en diciembre, en los que se vendía musgo, corcho, figuras y casitas para los nacimientos. Mi abuela me contaba que ella y su madre (...) recogían durante todo el año cajas usadas de cartón y con ellas iban haciendo casitas de nacimiento que luego vendían allí, en aquella plaza. »<sup>32</sup>

Nous achèverons cette rubrique en nous focalisant sur des souvenirs de la tendre enfance chers à FFG, ceux des berceuses chantées par cette tendre grand-mère comme nous le remémorons dans *El tiempo amarillo* aux pages 91 et 92 :

« Mi abuela nunca tuvo rubor de mecer mi infancia con estas canciones. Había cantado también el *Trágala* y luchó como pudo y donde pudo, al lado de los liberales, de los que, según ella creía, deseaban el progreso y el bienestar de los pobres, contra los cavernícolas, que no hacían más que darse golpes de pecho y estaban incapacitados para la comprensión y la caridad. »

Ceux de son petit goûter fait d'amour et d'attentions, qui resta longtemps gravé dans l'esprit de FFG comme il nous le conte dans *El tiempo amarillo* à la page 60 :

« Si era por la tarde, mi abuela solía llevarme un bocadillo de carne y una naranja, como merienda. Pelaba muy bien las naranjas. Unas veces la cáscara parecía una estrella o una flor, otras una larguísima serpentina de carnaval. Cuando me había comido la carne y la naranja procuraba que jugase con algún otro niño, pero aquella forzada convivencia no resultaba fácil. »

Ceux de leur union et complicité autour de la lecture comme il nous en rend compte à la page 66, toujours dans ses Mémoires :

« Poco después, años treinta, leíamos los dos, uno a cada lado de la camilla. Ella, *El Heraldo*, del que le gustaban especialmente los artículos de Juan García Morales, presbítero ; yo, cualquier novela de aventuras o revista para chicos, *Pichi*, *Pulgarcito*, *El infantil*, *Pocholo*... Los dos nos interrumpíamos uno a otro para leernos algo que nos llamaba la atención. Yo la regañaba por interrumpirme, y ella me decía : ¿Pues no me interrumpes tú a mí ? -y simulaba un enfado de niño-. »

Même si avec le temps, la vieillesse de cette grand-mère aidant, le fossé des années se creusant, FFG se rapprocha davantage de sa mère et fut plus dur et moins patient avec Carola Gómez comme nous pouvons le constater à travers cette citation : « Estaba más tiempo en casa (su madre) y yo me fui inclinando a su partido y despreciando a mi abuela, que era vieja,

---

<sup>32</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, pp. 60 et 62.

anticuada, torpe. La pobre a veces me abrazaba y me besaba en la cabeza, gimoteando : ‘Ya no me preguntas nunca como antes : abuelita, ¿me quieres<sup>33</sup> ? »

Comme nous l’avons montré dans cette partie et cela est indéniable, la grand-mère de FFG a joué un rôle capital auprès de lui dès sa naissance, lors de son enfance et de son adolescence alors que sa mère Carolina Fernández, actrice, brilla beaucoup par son absence. L’opposition parfois musclée entre les deux femmes quant à l’éducation du petit Fernando était bien réelle. Rattachée à l’apprentissage de la lecture, le cinéma en plein air, les promenades dans Madrid pleines de connivence, les nombreuses histoires qu’elle lui racontait et la légende familiale, cette femme d’un milieu modeste, ayant eu une vie difficile, sut transmettre à son petit fils le goût des belles choses. Plus qu’une grand-mère, elle fut une mère de substitution pour FFG, une colonne vertébrale et lui communiqua bien de choses qui allaient faire de lui dans le futur, un homme et un artiste accompli. Et s’il lui rend un hommage remarqué dans son Autobiographie, cela montre bien ô combien elle fut un être inoubliable, hors du commun et à l’origine de la plupart de ses fondements.

#### **4/ Une vie de “pensions en pensions”**

Comme nous l’avons déjà souligné au-dessus, le métier de comédienne de sa mère, Carolina Fernán-Gómez, le fait d’être seule pour assumer et éduquer le jeune Fernando, les aléas du métier d’actrice, les tournées répétées, favorisèrent une certaine instabilité et un déracinement fréquent dans la vie quotidienne de la famille. De très nombreux déménagements sont à mettre en exergue, l’éloignant des camarades du quartier. Le premier grand déménagement arriva lorsqu’il avait neuf mois comme nous l’avons évoqué au début, et eut la forme d’un long voyage en bateau du port de Buenos Aires jusqu’à Madrid. La vie de Fernando se calqua bien souvent sur les déplacements de sa mère, sur les rentrées d’argent plus ou moins abondantes et sur la disponibilité de la diva. Il habita parfois seul avec sa grand-mère dans des pensions miteuses, des maisons d’hôtes, ils partagèrent aussi une chambre avec un accès à la cuisine, certaines décrépies et remplies de comédiens et actrices qui faisaient la vie, ils s’associèrent aussi à des colocataires pour réduire le coût du loyer et

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 138.

enfin ils purent jouir d'un grand appartement avec sept chambres quand la situation allait mieux et accueillirent même les cousins de FFG et toute leur famille pendant un moment. Cette vie-là avait le mérite d'être variée, amusante, joyeuse mais aussi parfois difficile et précaire. Il nous faut rappeler que certains hôtels et pensions étaient interdits à Madrid aux histrions<sup>34</sup> car ils avaient mauvaise réputation, étaient considérés comme des fêtards, des gens de mauvaise vie et des mauvais payeurs. Cela compliquait parfois l'existence de ce *mundillo*. Si cette réalité est évoquée abondamment dans *El tiempo amarillo*, elle est aussi bien présente dans plusieurs de ses ouvrages et notamment celui qui fut en premier lieu un feuilleton radiophonique et qui devint un film à succès puis un roman, *El viaje a ninguna parte*<sup>35</sup>. Les occurrences du thème du logement, aux nombreux déménagements, à l'instabilité sont conséquentes dans son Autobiographie puisqu'elles apparaissent dans douze pages au total. Dans le Chapitre II de la page 50 à 54, dans le Chapitre III aux pages 59, 60, 67 et 71. Dans le chapitre IV aux pages 77, 104 et 109.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces passages, il est légitime de commencer par cette citation extraite de ses Mémoires qui situent bien la réalité économique de cette famille réduite qui parfois vivota comme nous le prouve la page 77 : « Mi madre, mi abuela y yo éramos pobres porque no éramos dueños de nada, y mi madre tenía que trabajar lejos de mí para que mi abuela y yo viviéramos en una habitación pequeña, sin ventana a la calle ni al callejón, y que no tenía más luz que la amarillenta de la única bombilla. »

Ces allusions à la pauvreté sont de nouveau répétées quatre autres fois aux pages 108, 119, 121 et 139. Il est intéressant de nous arrêter un instant sur celles-ci : « Cuando mi madre estaba en la compañía de *Loreto Prado-Enrique Chicote* y vivíamos en el entresuelo<sup>36</sup> del 10 de Álvarez de Castro, mis primos Carlos y Manolo -Carlos me llevaba medio año y Manolo tenía un año menos- eran más ricos que yo. »

---

<sup>34</sup> Ce fut notamment le cas du Ritz mais aussi d'établissements plus humbles et de certaines pensions.

<sup>35</sup> Il y a deux éditions de ce roman mémoriel. Le premier fut édité chez *Cátedra* avec une préface du Professeur d'Alicante Juan A. Ríos Carratalá en 1985. Le livre fut réédité avec les Mémoires de FFG en ouvrant celles-ci en 1990 dans l'édition *Península*. Ce qui frappe dans ce livre et dans bien d'autres, c'est la réappropriation des éléments autobiographiques au service de la fiction, et, c'est, de fait, une marque récurrente dans le cinéma et la littérature de FFG.

<sup>36</sup> Détail d'importance, puisque les deux parties d'un immeuble les moins chères, en ce temps, furent toujours le sous-sol et les appartements sous les toits. Nous en avons d'ailleurs un bel exemple dans son film en tant que réalisateur et acteur, *El mundo sigue*, qui date de 1963.

Le titre évocateur du Chapitre 7, faisant référence à la famille de FFG nous renvoie à cette même idée « Criadas pobres para casas pobres » avec la préoccupation de trouver « una criada fiel, ahorrativa », même si ces dernières ne restaient pas trop longtemps à leur service car : « Si tenían esas condiciones que tanto deseaba mi abuela pronto se iban a otra casa en la que pudieran ganar más o se casaban. » De même FFG ne put pas toujours faire certaines activités à cause du manque d'argent comme il l'évoque dans les lignes qui suivent : « Cuando llegó la verbena, antes de que me mandara al número 10, a vivir con mi madre, le pregunté a mi abuela por qué no entrábamos en 'El tubo de la risa', que era tan divertido, y me contestó que porque no teníamos dinero para esas cosas<sup>37</sup>. » Enfin, FFG reprend cette même idée lorsqu'il rappelle que : « Éramos muchachos de la clase media, más bien de la baja clase media aunque muchos de ellos se creyeran otra cosa, y esa clase media en aquellos años no sabía para dónde tirar.<sup>38</sup> »

Ce furent sans nul doute ces années chiches qui édifièrent en lui le désir de la célébrité et de devenir riche comme nous pouvons l'entrevoir à la page 78 :

« Bien sé que esta obsesiva afición a la riqueza, despertada a tan temprana edad, y rayana con la envidia mala, no es algo de lo que deba enorgullecerme, y si la consigno es porque el enfrentarse a unas memorias obliga a una relativa sinceridad. Aunque sean triviales como éstas, y no se acerquen a 'confesiones', sí no son más verdaderas que una simple conversación de sociedad, si no se trasluce que en ellas el autor está dispuesto a decir de vez en cuando algo que no estaría dispuesto a decir a todo el mundo en su trato cotidiano, poco derecho tiene el que las escribe a reclamar la atención del lector. »

Mais revenons à nos pensions, très en vogue de Madrid à Barcelone, des pensions pour la plupart familiales, souvent à l'affiche dans les films espagnols qui vont de *Vida en sombras* (1948), *Esa pareja feliz* (1951), *El Pisito* (1959), *La tonta del bote* (1970), *El viaje a ninguna parte* (1986) et bien d'autres. Lorsque l'on cherche dans le dictionnaire on y trouve cette définition laconique : « Establecimiento de baja categoría que ofrece alojamiento ». Dans ces endroits très simples et assez dépouillés le résident pouvait simplement se loger, choisir un régime en demi-pension ou pension complète. Bien souvent, les habitants n'en avaient pas la clef et devaient sonner lorsqu'ils rentraient. Il y avait des horaires à respecter et il était formellement interdit d'y recevoir. La pension la plus célèbre qu'évoque FFG avec le plus de fréquence est la « Pensión Adame » à Madrid, une pension résolument différente des

---

<sup>37</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 121.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 139.

autres par sa taille, sa propreté et sa clientèle.

Ces pensions, très pratiques pour les petits budgets mais bien peu confortables et assez peu intimes avaient beaucoup de succès pendant l'après-guerre en Espagne eu égard à la situation de nombreux ménages et à la pauvreté ambiante et elles reflétaient une certaine précarité et renvoyaient aux douloureux problèmes du logement dans la capitale espagnole que la propreté franquiste utilisait largement afin de montrer son intérêt pour la population et vanter ses mérites en matière de modernisme, ce qui dans la réalité n'était qu'un leurre. La plupart du temps, les résidents des pensions payaient en retard et vivaient à crédit tant la conjoncture était alarmante, et pour tous. FFG y vécut beaucoup, tant enfant que jeune comédien dans le besoin. Si bien que le tableau qui nous en est fait dans *El tiempo amarillo* est parfois pathétique, on y rencontrait une faune particulière, mais c'était aussi un lieu de rencontres, de nouvelles amitiés, de soutien, de fraternité, de familles recomposées, d'amours adultères, de bonheur malgré tout. Arrêtons-nous sur plusieurs de ces évocations afin de nous replacer dans cette réalité de l'époque :

« Una bombilla cuelga de su cable trenzado en el centro de la habitación. Habitaciones pequeñas de pensiones o de casas de huéspedes. Habitaciones con una ventana que daba a un patio o a una galería. O sin ventana. Pero con una luz amarilla que cuelga del techo. No hay un adorno, un cuadro, un papel pintado, un friso, un zócalo de otro color ; de otro color que no sea blanco (en realidad, gris blancuzco), con el tono amarillento que a partir de las ocho de la noche le da a luz de la bombilla que pende del cable trenzado. Suelos de baldosín. Paredes de yeso. Paredes pintadas hace tiempo, sin reparar ; una cama, una mesilla de noche, pocas veces un armario, una silla ; la ventana o el montante de sobre la puerta ofrecen durante el día un rectángulo de entriscada luz que mi abuela puede aprovechar para zurcir los calcetines o remandar la ropa demasiado usada. Habría, aunque no lo recuerdo, un lavabo de madera usada. Habría, aunque no lo recuerdo, un lavabo de madera o metal con su jarro, su cubo y su palangana. Estos jarros, estos cubos, estas palanganas, las paredes blanqueadas, sin decorar, sin cuadros, la bombilla en el centro de la habitación, el orinal debajo de la cama o en la mesilla, son el decorado de mi primera infancia.<sup>39</sup> »

Nous voyons bien que la description faite par FFG, longtemps un habitué de ces dernières n'a rien d'envoûtant et qu'elles se réduisent au strict minimum, proche d'une cellule monacale quant elles n'étaient pas parfois des taudis. Mais attardons-nous un peu sur cette pension Adame dont FFG parle beaucoup dans *El tiempo amarillo*, renvoie à ses souvenirs d'enfance et à sa peur d'abandon comme le corroborent les pages 51 et 52 :

« Siempre pensé que algún día tendría que investigar por qué aquella pensión se llamaba pensión Adame. Adame se llamaba un escritor y crítico teatral al que conocí años después. La pensión estaba en el mismo edificio de la calle Carretas en el que estaba la botillería de Pombo, en cuya cripta se

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 50.

reunía la tertulia de Gómez de la Serna. Pero para mí, durante muchísimos años, esto permaneció ignorado. Hoy no existe el edificio. En aquella pensión pasé uno de los momentos más angustiosos de mi vida. Según mis cálculos, quizás erróneos, aún no habría cumplido los cinco años. Era la hora de comer y mi abuela se fue al comedor. A sentarse ‘a mesa puesta’, según ella decía repetidas veces, como colmo de la felicidad. Yo me había quedado en nuestro cuarto. Cuartucho, si utilizamos bien el castellano, pues no tenía ventana ni a la calle, ni al -inmenso- patio, ni al callejón trasero. De pronto, sentí que me había cagado. Yo, sin mi abuela, no era nadie. Me recuerdo aún dando vueltas y vueltas alrededor del cuarto, diciendo : abuelita, abuelita, abuelita...Pues no sabía qué hacer. Comprendo que en la vida de un hombre adulto sobrevienen problemas mayores, angustias sartrianas que aquélla, pero cuando algunas las releo ahora en anotaciones que he ido tomando a lo largo de mi vida me sorprende porque se habían hundido en el pozo de la desmemoria, mientras que aquellos minutos angustiosos jamás los he olvidado, aquellas vueltas y vueltas con la mierda en el culo y sin saber dónde debía ponerla. Felizmente, como siempre en aquellos tiempos, mi abuela llegó. »

La page 102 fait aussi allusion à ce monde de l'enfance suspendu dans le temps :

« Algunos años después, cuatro o cinco, en el cuartito de la pensión Adame, una tarde que mi madre había ido de visita, en lo que hablaba con la abuela yo me quedé en un pupitre que me habían comprado y con el que me encariñé mucho, coloreando un cuaderno en estampas. Luego, cuando mi madre se marchó, le hice observar a mi abuela que no había usado el lápiz amarillo porque había oído decir a mi mamá que ese color traía mala suerte<sup>40</sup>. Pero le hablé de otra cosa, para mí más importante. »

Fort heureusement la pension Adame fut aussi reliée à de bons souvenirs pour FFG. Surtout celui des femmes. Effectivement, la fréquentation des pensions dans lesquelles ils séjournèrent offrait un univers presque exclusivement féminin, en somme un monde d'actrices et de comédiennes qui éveillait déjà ses sens. La page 51 de ses Mémoires en témoigne :

« En una de aquellas pensiones, la de la calle de Carretas, « Pensión Adame », vivía también la gran actriz doña Concha Catalá<sup>41</sup>, que actuaba en el Teatro Lara. A mí me gustaba mucho que al volver del teatro -debía de ser a la hora de la cena- me sentara sobre sus rodillas para jugar conmigo. Recuerdo sus brazos espléndidos, desnudos, carnales, provocativos, en los que yo intentaba hundir mis dedos y mis manos, apañusarlos, mientras ella no contenía su risa abierta y luminosa, que le dio fama. Eran mis inicios en el juego sexual. También me gustaba ver el cuarto de la señora, que se dedicaba a hacer flores artificiales. Mi abuela a veces me llevaba, y charlaba con ella. Yo me quedaba extasiado mirando las flores. Siempre estaba el cuarto muy bonito, porque tenía las flores, de trapo, recién pintadas y puestas a

---

<sup>40</sup> Chez les comédiens et comédiennes, la couleur verte est un mauvais présage avant de rentrer sur scène et est donc proscrite tout comme la corde sur le plateau ou les œillets que l'on ne doit jamais offrir à une actrice. Bien que ce soit des superstitions ; elles sont encore très en vogue de nos jours.

<sup>41</sup> « La actriz Concha Catalá nació, en el año 1881, en la ciudad de Bilbao. Su padre era director de orquesta. De muy pequeña se trasladó con su familia a Madrid, y, ya con una clara vocación artística, se matricula en el Conservatorio, recibiendo allí clases de interpretación por parte de la actriz Teodora Lamadrid. Su debut teatral tiene lugar en el año 1900, con la compañía de la prestigiosa actriz Rosario Pino. Lo hace en el Teatro de la Comedia de Madrid con la obra *Los Galeotes*, a la que le sigue, al año siguiente, *Las flores*, ambas de los hermanos Alvarez Quintero. Al cabo de poco tiempo, la actriz se incorpora en una de las compañías teatrales más prestigiosas de la época, la de María Guerrero, y trabaja con los intérpretes más relevantes del momento, como Francisco Morano o José Tallaví. Concha está considerada como una de las mejores actrices de nuestro panorama teatral de la primera mitad del siglo XX ». In <http://www.biografias.es/> voir la suite en Annexe IV « Personajes famosos ».



secar, colgadas de unos cordeles a lo largo de las paredes, del techo. Yo, desde que entraba en el cuarto, dejaba de mirar a la señora y a mi abuela y no separaba los ojos hacia arriba. La señora hacía aquellas flores para venderlas en una tienda, quizás en la calle de Núñez de Arce, que duró muchos años y puede que todavía esté. No lo he comprobado. Las manchitas amarillas, rosas, azules, colgando del techo, cruzando la lóbrega habitación, no las he olvidado nunca. »

Comme nous l'évoquions précédemment, le mouvement et les déplacements d'une pension à une autre ou d'une situation à une suivante furent dans la vie de FFG assez répétés. Avant la pension Adame, grand-mère et petit-fils logeaient dans une pension sordide mais la mère de FFG la jugea indigne et voulut qu'ils en changeassent :

« A mi madre, que quizás esté de turné con la compañía Antonia-Plana-Emilo Díaz, le parece nuestro alojamiento demasiado miserable y nos trasladamos a la pensión Adame, en la calle de Carretas. Una pensión grande, limpia, con espacioso comedor y galería encristalada, que da a un patio. Es de primera categoría y en ella se hospedan personas importantes. » (p. 53)

L'instabilité, justifiée en partie par les moments de fastes et de disettes, -comme le résume fort bien FFG dans *El tiempo amarillo* « Vivimos a expensas de las circunstancias », est un élément qui revient donc à maintes reprises comme le soulignent les différents extraits que nous allons citer, tous dans les Confessions de FFG :

« Cuando tuvimos que marcharnos de la casa de 'Francisco Ávila Sastre' fuimos por segunda vez a la pensión Adame, en la calle de Carretas. Solíamos dar paseos, de los que recuerdo tres itinerarios. » (p. 59), « (...) esto coincidió con el momento en que mi abuela decidió que nos fuéramos a vivir a una habitación con derecho a cocina en el número 16 de General Álvarez de Castro, justo en el mismo edificio en que se encontraba el colegio de Santa Teresa, academia Domínguez. » (p. 71), « Estuvimos esta primera vez poco tiempo (en la pensión Adame) -volveríamos después-, porque me llevaron a vivir con mi madre a la calle General Álvarez de Castro, al número 4, a un piso que mi madre tuvo a medias con una amiga separada de un guardia civil. » (p. 53), « La misma facilidad y la misma inquietud que a lo largo de muchos años de su vida mostró mi madre para cambiar de domicilio, la tuvo para cambiarme a mí de colegio. En una misma calle puso casa en el número 4, en el 10, en el 11 y en el 22. Como yo además viví una temporada en el 16, en una habitación con derecho a cocina, viví en cinco casas de la misma calle de 1921 a 1936. Si añadimos una pensión que he olvidado, la de la calle de Carretas, la casa del sastre, y el sitio en que viviera los meses de Buenos Aires, resultan nueve casas sin salir de turné y sin contar los veraneos. »

La liste est encore longue et nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux pages 77, 104 et 109 de ses Mémoires pour plus de détails. Mais une chose est sûre, malgré ses nombreux déplacements comme l'attestent les passages ci-dessus, FFG est indissociable du quartier de *Chamberí* de Madrid. Voici quelques informations sur ce quartier emblématique de Madrid, véritable madeleine de Proust pour FFG :

« Los terrenos en los que se asienta Chamberí fueron propiedad de la Orden del Temple hasta su desaparición. Posteriormente fueron tierras adscritas al municipio de Fuencarral, que, cubiertas de bosques, servirán a los miembros de la Corte para realizar monterías y partidas de caza. Esta situación perdura hasta el Reinado de Carlos V, período en el que van desapareciendo los bosques para el abastecimiento de las necesidades de la construcción y caldeo de los cercanos habitantes de Madrid. El interés arquitectónico de este barrio radica en la extraordinaria abundancia de edificios modernistas, neogóticos y neomudéjares, no sólo casas de vecinos sino de instituciones e iglesias. También alberga dos joyas del racionalismo : la Estación de Servicio de Vallehermoso y la Casa de las Flores. La línea 1 del metro, la más antigua de la red de Madrid, inaugurada en 1919 tiene cuatro estaciones en el distrito de Chamberí : Cuatro Caminos, Ríos Rosas, Iglesia y Bilbao. La estación de Chamberí pertenecía a esta línea, pero se cerró en 1966. »

Mais le quartier de *Chamberí* réserve aussi d'autres surprises :

« Durante todos estos años se la ha conocido popularmente como la 'estación fantasma'. En marzo de 2008 se ha inaugurado como sede del Museo de Metro de Madrid 'Andén 0'. Los trabajos de recuperación y restauración íntegra del interior -suelos, muros, bóvedas y carteles publicitarios-, así como la recuperación del mobiliario y los andenes originales se ha llevado a cabo según el proyecto de los arquitectos Pau Soler y Miguel Rodríguez. En los años 50 se construyó una manzana completa para instituciones educativas y es por esto que Chamberí es uno de los distritos madrileños que más plazas escolares ofrece debido a la existencia de un número elevadísimo de centros de enseñanza primaria y secundaria, tanto pública como laica o religiosa. Chamberí es uno de los distritos con mayor terreno no urbanizable, una de sus mayores deficiencias eran, paradójicamente, las zonas verdes, ya que los terrenos libres están ocupados por los depósitos reguladores del Canal de Isabel II. »

Enfin de nos jours le « *barrio de Chamberí* » est toujours un lieu qui attire les concitoyens pour ses espaces verts et ses nombreux équipements pour les jeunes :

« Actualmente también se han abierto los Jardines de Enrique Herrero, el Parque de Santander y el Centro de Ocio y Deportes Tercer Depósito del Canal de Isabel II. Por otra parte, son numerosas las plazas ajardinadas a las que hay que sumar también zonas recuperadas. La mayor parte del viario del distrito se encuentra completamente arbolado, en las dos aceras cuando el ancho de la calle lo permite. Las principales especies que aparecen son : prunos, hibiscos, acacias, castaños de indias, almeces y plátanos de sombra. También está magníficamente conservada la población de moreras en el Parque Móvil y los cedros centenarios de las diversas instalaciones del Canal de Isabel II.<sup>42</sup> »

C'est ainsi qu'aux pages 44 et 104 de ses Mémoires, FFG évoque son quartier de toujours, ses jeux avec ses camarades, leurs courses éperdues à travers « *La Calle Álvarez de Castro, (...) la calle de Fernández de los Ríos (...), la calle de Luchana, (...) el cine Luchana* », puisqu'il y vécut plus de quinze ans, bien que ce ne fût pas au même numéro. Les rues qu'il arpentait, véritable territoire de courses poursuites résonnent comme le paradis perdu de l'enfance :

---

<sup>42</sup> Artículo de J. Esteban Mucientes que fecha del 13 de agosto de 2013, in *Una docena de...*

« La calle del General Álvarez de Castro, con sus dobles filas de acacias frágiles que hoy ya son robustas, con suelo de tierra, que nosotros, los chicos de la calle, vimos asfaltar, esa calle con sus colores que se iban poblando, con su verbena del Carmen que se alzaba como un grito de alegría todos los veranos, esa calle que creció al mismo tiempo que yo, con sus golfos, sus hijos de obreros, sus hijos de empleados de clase media, que era tan ancha, tan hermosa, tan tranquila, tan dispuesta para el juego, fue entonces mi paraíso y es hoy mi paraíso perdido. »

Le rythme binaire et la répétition du déictique « esa », teintée de nostalgie et à valeur hypochoïstique, l'utilisation du superlatif « *tan* » à quatre reprises pour sublimer les adjectifs mélioratifs et la référence au paradis de son enfance nous donnent à voir l'attachement de FFG à son quartier symbole de toute une époque ancrée dans le temps qui passe :

« Del barrio de Chamberí mis más lejanos recuerdos son los del cine al aire libre, que se instalaba todos los veranos en un solar en el que acababa la calle Álvarez de Castro. El cine estaba delante de la tapia de los lavaderos. Desde mi balcón vi por primera vez en la pantalla a ese esquiador que en pleno salto parece que nos va a arrollar, que se abalanza hacia nosotros, pero vuela por encima. » (p. 104)

Pour clôturer cette partie sur les pensions, sur les cinq déménagements majeurs dans la vie du jeune FFG, nous allons terminer par l'arrivée dans une maison immense qui correspond à une belle période pour la mère de FFG et à une vie plus opulente comme nous le donnent à voir les lignes suivantes à la page 50 dans *El Tiempo amarillo* :

« Más adelante, cuando yo no vivía de pensión o en casa de huéspedes con mi abuela, sino en casa de mi madre, en su piso de siete habitaciones, con tres balcones a una calle ancha y arbolada, que a mi abuela le recordaba su añorada avenida de Mayo, pero menos viva, menos rica, el cuarto de estar, también mi cuarto de jugar y comedor de a diario, era una habitación pequeña, de unos seis metros cuadrados, con poquísimos, pobres y descabalados muebles, de paredes blanqueadas y una bombilla en el centro y conforme entrábamos nos teñía las caras del amarillo de la luz eléctrica ; de la luz eléctrica escasa. »

Il est bien légitime, à la lecture de cette citation renvoyant à une amélioration économique sensible de Carolina Gómez<sup>43</sup> et à ce stade de notre travail, de nous interroger sur la provenance de cet argent et aux réseaux d'influences que cette dernière eut pu avoir dans cette Espagne-là et peut-être même de l'aide reçue par un homme puissant qui aurait facilité de manière si radicale la nouvelle fortune de la famille, comme le suggère la grandeur d'une telle maison en nette rupture avec les pensions d'autrefois. Son propre enfant s'en étonne lui-même à la page 104 tant le changement fut drastique :

---

<sup>43</sup> Rappelons ici qu'elle était royaliste, conservatrice et plutôt favorable à la droite. La page 116 est à cet égard très intéressante car elle évoque une somme d'argent reçue par la mère de FFG très étrange et suspecte quant à de possibles relations embarrassantes.

« Este piso que tenía mi madre en el 10 de Álvarez de Castro era un entresuelo con dos balcones a la calle, a no más de metro y medio de la acera. Eso para mí tenía un encanto extraordinario, casi fantástico. Hasta entonces había vivido en habitaciones sin ventana, o con una ventana a un callejón o a un patio, como la del del cercano 16, donde estaba el colegio. Y ahora me encontraba en un sitio desde el que veía la calle entera, una calle inmensamente ancha, en la que no dejaban de suceder cosas. Pasaban hombres que lanzaban pregones, el mielero, el del requesón, el del arropo, el de los pichones. Pasaban los burros de los botijeros. Un día a la semana, justo al pie de mis balcones, se instalaba un mercadillo. »

En ultime instance, cette évolution presque miraculeuse d'un statut précaire à un autre plus cossu permit l'arrivée des cousins de FFG -rompant ainsi son statut solitaire de fils unique-, de leur mère et d'une partie de la famille (*Cf.* pp. 108-112), ce qui modifia les habitudes et transforma cette famille réduite à trois personnes en une famille nombreuse pendant un laps de temps d'une année. Seul le père manquait, puisque le frère de la Fernán-Gómez, Carlos, banquier d'affaires, avait été emprisonné pour une sombre affaire et allait écoper de six ans d'incarcération. Une autre étape s'ouvrait pour FFG, jeux, bagarres avec les cousins, complicité avec la bonne, débuts d'amourettes avec celle-ci, insouciance, rêveries. Mais alors que ses cousins, sorte de demi-frères, portaient déjà, un sentiment de vide se produisit dans la jeune vie de FFG comme ces lignes en sont le véhicule :

« A Laredo se fueron a vivir mis primos, y yo lamenté su marcha porque me había acostumbrado a ellos, que se habían convertido en hermanos míos. La gente nos lo decía. (...) Volví a ser un niño 'sin familia', aunque muchísimo menos desdichado que el de la novela de Héctor Malot, porque por mí velaban dos hadas madrinas. Y las criadas.<sup>44</sup> »

Comme nous nous sommes efforcé de le montrer ci-dessus, l'enfance, les jeunes années de FFG jusqu'à ses 15 ans ont été très mouvementées et placées sous le signe de l'instabilité géographique. De cette époque est à retenir une certaine précarité, des temps durs et flous, un va-et-vient permanent entre Carola la grand-mère et Carolina la mère, des oppositions et des points de vue divergents, des tensions. Pour dure qu'elle eût été, cette phase fut aussi surprenante et joyeuse, pleine de vie car certaines pensions favorisaient la communication, la solidarité, les échanges et les rencontres et FFG était le chéri de ses dames dans un cadre presque exclusivement féminin ce qui commença à faire naître en lui ses premiers désirs et sa sensibilité pour le beau sexe. Nous poursuivrons notre récit en nous concentrant sur son éducation emprunte de paradoxes et riches en rebondissements.

---

<sup>44</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, pp. 116-117.

## 5/ Une éducation pas comme les autres

L'éducation que reçut FFG fut une éducation variée, complète, précoce et dense, et celle-ci ne doit point se réduire à la seule école comme institution. De nombreux paramètres la confortèrent : sa grand-mère, les bonnes, sa mère, la lecture, le cinéma, le théâtre, les cours de déclamation, sa curiosité personnelle, l'Action Catholique, la CNT et le *SEU* lorsqu'il était étudiant et pour finir son groupe d'amis de l'école de Barcelone « *los Telúricos* », *El Instituto Italiano de Cultura*, le *Gran Café Gijón* et ses conférences-causeries à l'âge adulte. Et on peut également penser aux nombreuses rencontres qu'il fit tout au long de sa vie et dont il sut se nourrir et s'imprégner tout comme à son émerveillement des choses et à son esprit d'autodidacte. Toutes ces composantes contribuèrent à forger l'homme, cet acteur intellectuel, cet artiste humaniste, ce sage, ce personnage lettré et très cultivé, ce philosophe de son temps.

Mais avant d'entrer un peu plus dans le cœur du sujet, notons que ses années d'écoliers, de collégien et lycéen se heurtèrent à la même instabilité que nous avons développée précédemment en matière de logement. De fait, sa mère et sa grand-mère ne partageaient point la même conception de l'éducation. Si l'une était plus tournée vers la liberté, l'ouverture, le pragmatisme, l'autre, sa mère, accordait plus d'importance au cadre, à la discipline, aux apparences, à la sévérité et à la tradition. C'est ainsi que sa grand-mère et sa mère passèrent leur temps à le changer d'établissements tout au long de sa scolarité au gré de l'absence de l'une et la présence de l'autre, puisqu'il connut quatre établissements au total et même six si nous comptabilisons les retours dans deux d'entre eux. En voici la liste : *San Estanislao de Kotska*, *La Institución de Libre Enseñanza* et sa pédagogie innovatrice, *La Academia Domínguez* qui abritait le collège *Santa Teresa* et l'Institution mariste de *San José* de la rue Fuencarral. La citation de la page 67 de ses Mémoires est assez claire à ce sujet : « La misma facilidad y la misma inquietud que a lo largo de muchos años de su vida mostró mi madre para cambiar de domicilio, la tuvo para cambiarme a mí de colegio. »

Pour bien donner à comprendre ces tiraillements scolaires - dus à la personnalité catégoriquement opposée des deux femmes et dont le sous-titre du chapitre ne peut être plus explicite « El problema escolar », dans *El Tiempo amarillo* au chapitre 8 -, nous pouvons nous pencher sur les mots suivants :

« Mi abuela era partidaria de que estudiara en el colegio de Santa Teresa, no por estar puesto bajo la advocación de la santa de Ávila, sino porque era un colegio seglar y muy barato ; y mi madre prefería que fuera alumno de los maristas porque le parecía más elegante y desde luego lo era. Pero poco después de marcharse a Laredo mis primos, cuando mi madre se hallaba de turné por esas ciudades de España o quizás de nuevo por América con Rambal, pues estuvo dos veces, ocurrió un accidente que obró en apoyo de la tesis de mi abuela. »

Cet autre passage, qui fait de nouveau référence à un changement d'école et à l'importance du quand dira-t-on de la part de la mère Carolina Fernández -dont la représentation sociale et physique était très forte-, conforte notre propos dans ce que nous évoquons un peu plus haut comme le rapporte l'extrait qui suit :

« Mis primos fueron conmigo al colegio de Santa Teresa. Pero no sé qué incidente provocaríamos, que mi extraña familia de abuelas y madre decidió que no podíamos estudiar juntos. Tras unas deliberaciones de las que me llegaban referencias, comprendí que mi madre quería que estudiase en un colegio religioso y, como en los Jesuitas no podía ser, porque no admitían a niños de mi condición<sup>45</sup>, se averiguó que en el cercano colegio de San José, de hermanos maristas, sí los admitían. Y allí fui un día con mi abuela, a hablar en un despachito, y otro día con mi madre y en seguida me incorporé a la clase de párvulos, en la que permanecí muy poco tiempo porque estaba más adelantado. (...) Entré en el colegio como 'mediopensionista', porque a mi madre le parecía más elegante y para que no estuviera en casa, alborotando con los primos.<sup>46</sup> »

De très nombreuses allusions à l'école se retrouvent dans ses Mémoires de la page 43 à 45, 66 à 71, et aux pages 110, 130, 134, 135, 137, 138,140, 141, 142, 143, 144. Bien évidemment nous ne pouvons pas les citer tous, c'est pourquoi nous nous focaliserons sur ceux jugés les plus intéressants et retraçant un ordre chronologique avéré quant à la situation du petit Fernando. Commençons donc par l'école San Estanislao de Kostka :

« En cuanto a colegios, el de la calle de la Cruz frente a la tienda de capas de Seseña le pareció demasiado miserable para su hijo y me llevaron<sup>47</sup> al colegio San Estanislao de Kostka, que era más grande y más importante, y estaba en la calle de Atocha, cerca también de la pensión Adame. Aquel colegio tenía la ventaja de que a veces se veía pasar a los soldados por la calle. Se escuchaba la trompería y los niños gritábamos (...). » (pp. 67-68)

La seconde école dans laquelle le jeune FFG arriva, fut la célèbre *Institución de Libre Enseñanza* fondée par Francisco Giner de los Ríos et dont la doctrine était le

---

<sup>45</sup> Impossibilité d'accueillir le petit Fernando pour deux raisons essentielles. Tout d'abord parce que Carolina Fernández était fille-mère, un vrai scandale pour l'époque, et de plus, elle était actrice, ce qui renvoyait à une vie dissolue et dont les amalgames signifiaient parfois la prostitution ou le commerce de la chair.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>47</sup> Notez bien, qu'à plusieurs reprises quand FFG se réfère à une décision de sa mère, au lieu d'utiliser la troisième personne du singulier comme il serait légitime, il emploie soit une troisième personne du pluriel, soit le on, d'une manière très évasive. Je crois que cela est vraiment porteur de sens.

*Regeneracionismo* comme le corroborent les lignes de la page 69, de nouveau dans *El tiempo amarillo* :

« (...) Me sacaron del colegio San Estanislao de Kostka y me llevaron al que era, indudablemente, el mejor de Madrid, y en el que se habían educado todos los hombres y mujeres que estaban resultando importantes y se educaban todos los que lo serían en el futuro : la Institución de Libre Enseñanza, en la calle de Martínez Campos. »

Ce nouveau chamboulement n'était pas pour plaire à la grand-mère de FFG et pointa encore leurs désaccords en matière éducative comme nous pouvons le voir grâce aux répliques de Carola Gómez adressées à sa fille, relayant son incompréhension, et ce, toujours dans la même page : « Si ese colegio es tan bueno como dices –protestaba mi abuela-, será carísimo ; no podrás sostenerlo. (...) Además -mi abuela seguía en su oposición-, Martínez Campos está lejísimos. »

De fait, cet établissement, loin de la zone d'habitation de la famille, incluait plusieurs changements de tramway et compliquait l'existence de la grand-mère qui était chargée d'amener et de venir chercher FFG à l'école. La distance, fort longue, fatiguait aussi l'enfant, et l'on peut se demander si cette soudaine envie de changement de la part de la mère de FFG n'était pas due à la mode dont était victime cet établissement et sa réputation d'y accueillir une certaine élite espagnole, elle qui adorait tout ce qui rimait avec « bon chic, bon genre. » C'est dire si cela était important pour elle, puisque FFG nous rapporte que :

« Venció mi madre y me convertí en alumno de la Institución de Libre Enseñanza. Aquel colegio me pareció maravilloso. En primer lugar, por una cosa, la más importante de todas para mí : parecía un colegio de ricos. Era, por tanto, como si yo me hubiera hecho rico. Tenía un gran patio con árboles y flores y las clases estaban alrededor. Íbamos al colegio niños y niñas, y ellas, las niñas, todas estaban muy bien vestidas como algunas de las niñas que había visto en Recoletos y en el Retiro acompañadas por ayas de atuendos inverosímiles. Era un gozo verlas correr y saltar. (...) Otro de los atractivos del colegio era que las horas de recreo duraban más que las de clase y que la maestra no enseñaba nada<sup>48</sup>. »

La *Institución de Libre Enseñanza (ILE)* dont la pédagogie était novatrice, où l'élève était au centre de son enseignement, où la liberté, le jeu, les sorties scolaires jouaient un rôle clef et la mixité était un de ses fondements comme la coopération avec les familles et l'intuition au niveau des apprentissages, eut ses partisans mais aussi de vrais détracteurs. Laissez-moi vous en donner plus de caractéristiques à travers la « Legislación y Documentos sobre Educación Superior » :

---

<sup>48</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 69.

« La Institución Libre de Enseñanza fue fundada en 1876 por varios catedráticos y auxiliares de la Universidad e Instituto, separados de sus clases a consecuencia de su protesta contra los decretos de Instrucción pública de 1875, atentatorios de la libertad de la cátedra. En el proyecto de creación dicen sus fundadores que obedece aquél a la necesidad de sustraer a la esfera de acción del Estado fines de la vida y órdenes de la actividad que piden una organización independiente; que la historia contemporánea muestra la dificultad de armonizar la libertad que reclaman la investigación científica y la función del profesor con la tutela que ejerce el Estado, el cual tiende, a veces, a desconocer en su origen el valor absoluto de la ciencia y la fuente pura de donde se derivan los bienes que está llamada a producir para el individuo y para la sociedad; y que dar el primer paso en el camino de la independencia en ese orden es el fin que al establecer la Institución se proponen. »

On y apprenait aussi que :

« Créose, y se mantiene, sin subvención alguna oficial, con el solo concurso de la iniciativa particular, mediante acciones y donativos voluntarios, a más de los ingresos de su matrícula y demás servicios. Nació y permanece completamente ajena a todo espíritu e interés de comunión religiosa, escuela filosófica o partido político ; apartada de apasionamientos y discordias, de cuanto no sea, en suma, la elaboración y la práctica de sus ideales pedagógicos. En armonía con su origen, comenzó por ser un centro de estudios universitarios y de segunda enseñanza ; mas la experiencia puso de manifiesto bien pronto que una reforma educativa profunda no puede cimentarse sino en la escuela primaria. Inauguróse, pues, en 1878, una escuela inspirada en las ideas y métodos que en aquella época pugnaban en otros países por informar la educación hacia nuevos derroteros, y este ensayo fue el comienzo de una serie de innovaciones con objeto de extender a la segunda enseñanza el mismo espíritu e iguales procedimientos, y de infundir en la superior, andando el tiempo, principios homogéneos con los de ambas. »

Enfin il était question de son évolution, de ses aspirations et de ses fondements :

« Así ha nacido el interés con que la Institución, al par que en su obra interna, viene ocupándose en la reforma de la educación nacional, de donde procede el influjo que, en medio de las naturales protestas y explicables prevenciones, han podido ejercer sus principios -generalizados y aun vulgares hoy ya muchos de ellos- sobre la opinión pedagógica del país y, consiguientemente, a veces, sobre el régimen de nuestra educación pública y privada. Una de las manifestaciones de la continuidad que la Institución aspira a dar a su influjo educador es la ‘Corporación de Antiguos Alumnos’ (C. A.) y uno de los medios de salvar los límites en que, por fuerza, ha de encerrarse la obra que realiza, es su Boletín, órgano oficial de la Institución, y a cuyo frente figura el artículo 15 de los Estatutos, que fija claramente el carácter de esta Sociedad educadora : ‘La Institución Libre de Enseñanza es completamente ajena a todo espíritu e interés de comunión religiosa, escuela filosófica o partido político; proclamando tan sólo el principio de la libertad e inviolabilidad de la ciencia y de la consiguiente independencia de su indagación y exposición respecto de cualquiera otra autoridad que la de la propia conciencia del profesor, único responsable de sus doctrinas.’ La Institución se estableció en 1876, en el piso principal del número 9 de la calle de Esparteros. En 1880 se trasladó al número 42 de la calle de las Infantas, y reside desde 1884 en el actual inmueble de su propiedad<sup>49</sup>. »

Pour approfondir ce sujet relatif à la Institución de Libre Enseñanza, très intéressant à plus d’un titre, nous prions nos lecteurs de se rapporter à l’Annexe II. Dans tous les cas, FFG

---

<sup>49</sup> In Boletín de la Institución de Libre Enseñanza, 1934, pp. 87 à 94.



ne resta pas très longtemps à la *Institución Libre de Enseñanza*, non qu'il n'aimât pas s'y rendre, tout le contraire, mais sa pédagogie particulière ne plut pas beaucoup à sa grand-mère et de ce fait il changea assez vite d'école. Le dialogue dans *El tiempo amarillo* entre les pages 69 et 70 nous indique pourquoi :

« ¿Qué has hecho hoy en el colegio?

Contestaba ingenuamente la verdad :

-Hemos cantado.

-¿El qué ?

-Cada uno lo que sabía.

-¿Y tú que has cantado?

-Quinto, levanta... Luego la maestra nos ha enseñado una canción y la hemos cantado todos al mismo tiempo.

-¿Qué canción ?

-Se me ha olvidado. »

« -O bien otro día :

-Hemos estado pintando con los lápices de colores, luego ha venido un señor y nos ha contado un cuento.

-¿Y por la tarde ?

-Por la tarde cada uno ha hecho lo que ha querido.

-¿Y tú que has hecho?

-Nada.

-¿Por qué?

-No tenía gana.

-¿Y no te han regañado?

-En este colegio no regañan. »

L'on peut envisager aisément, à travers ces questions-réponses de la grand-mère et de son petit-fils que le sort de celui-ci dans cette école à la pédagogie innovante allait être très vite scellé et que, une fois encore il allait quitter cette école pour en gagner une autre. C'est comme cela qu'il nous l'explique dans son Autobiographie aux pages 70-71 :

« Unida la aventura del lazo a mis explicaciones sobre los procedimientos pedagógicos de la Institución de Libre Enseñanza, a la larga distancia que era necesario recorrer varias veces al día y a las

veinticinco pesetas mensuales que costaba la clase de párvulos, también me sacaron de aquel colegio. No sé si volví al de San Estanislao o esto coincidió con el momento en que mi abuela decidió que nos fuéramos a vivir a una habitación con derecho a cocina en el número 16 de General Álvarez de Castro, justo en el mismo edificio en que se encontraba el colegio de Santa Teresa, Academia Domínguez. El primer día en que subí a este colegio y me llevaron a la clase de párvulos comprendí que había vuelto a ser pobre. »

L'école Santa Teresa où il retourna par deux fois, une petite école populaire à taille humaine et de quartier, qui avait les faveurs de la grand-mère, est plutôt liée à de bons souvenirs et notamment à la coexistence avec ses cousins. Il en parle d'ailleurs de manière assez neutre par rapport aux autres écoles comme nous pouvons le constater à travers ce paragraphe :

« Seguí yendo al mismo colegio de Santa Teresa, porque estaba muy cerca. El fundador del colegio era un empleado del metro que se lo traspasó a su hermano, que había sido cura pero colgó los hábitos. Era un hombre joven que a mí me parecía mayor, de aspecto linfático, no muy atrayente pero tampoco feo, casado con una señorita muy joven y guapísima que daba clase a los párvulos y demostraba una total ignorancia<sup>50</sup>. »

L'établissement dont FFG parle le plus est sans conteste celui de San José, rue Fuencarral dirigé par les Frères maristes<sup>51</sup>. Sa mère avait insisté afin qu'il y allât puisqu'elle « préférerait tener un hijo educado en el que a ella le parecía un colegio de lujo » (p. 138). Nous en avons une première approche à la page 66 de ses Mémoires : « Más adelante, año 28 o 29, cuando ya alumno de los maristas, tenía un libro llamado *Lecturas graduadas*, nos reunía a mis primos y a mí antes de cenar y nos leía los mejores fragmentos. *La nochebuena del poeta* de Alarcón, nos hacía llorar. »

De nombreuses anecdotes relatent ce double passage chez les curés. La plupart des écoles et lycées étaient dirigés en Espagne par des congrégations religieuses comme les Lassaliens, les Salésiens, les Maristes et les Jésuites. L'éducation des filles était assurée par les bonnes sœurs. Presque tous ces établissements imposaient l'uniforme, la culture religieuse et il y régnait « honneur, tradition, discipline, excellence ». FFG fit donc son entrée chez les Frères maristes, nom dévié de Marie, la mère de Dieu dont la dévotion y est toute particulière. Voici quelques informations quant à l'histoire des Frères maristes :

« Marcellin Champagnat fondait, le 2 janvier 1817, à La Valla (France), l'Institut religieux laïque, ou Institut religieux de Frères, sous le nom de Petits Frères de Marie. Il l'envisageait comme une branche de la Société de Marie. Le Saint-Siège nous approuvait en 1863 comme Institut autonome et de

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>51</sup> Les Frères maristes, accusés dans l'actualité récente, dans plusieurs établissements scolaires de Barcelone, d'actes de pédophilie et d'attouchements sur des jeunes garçons. (Février/mars 2016)

droit pontifical. Tout en respectant notre nom d'origine, il nous donnait celui de Frères maristes des Ecoles (F.M.S. Fratres Maristae at Scholis). Nous, Frères Maristes, sommes des religieux consacrés à Dieu et nous suivons Jésus à la manière de Marie. Nous vivons en communauté et nous nous consacrons spécialement à l'éducation des enfants et des jeunes, avec une préférence pour ceux qui sont les plus négligés. Nous sommes plus de 3.500 frères, dispersés dans 79 pays sur cinq continents. Nous partageons notre tâche de manière directe avec plus de 72.000 laïcs et nous nous occupons d'environ 754.000 enfants et jeunes. »

Le site internet de la communauté des Frères maristes poursuit en disant :

« L'itinéraire mariste comprend les étapes suivantes : nous discernons notre vocation, nous postulons l'entrée dans une communauté de formation, nous vivons un temps de noviciat qui aboutit à la profession des vœux ou à un engagement. Ensuite, nous entreprenons une période de formation académique pour nous préparer à nos tâches futures, puis nous débutons de manière directe notre apostolat auprès des enfants et des jeunes dans les plus diverses situations, conscients que notre service est d'une valeur inestimable. Marcellin Champagnat, conscient de ce dont la jeunesse manquait, et assailli par de nombreuses demandes qui lui venaient de partout, en vient à s'écrier : 'Il nous faut des frères'. Aujourd'hui, dans un nouveau contexte social et ecclésial, mais avec les mêmes urgences, Marcellin répéterait son vœu et l'élargirait : 'Il nous faut des frères et des sœurs, des hommes et des femmes, des religieux et des laïcs, des professeurs, des animateurs de groupes des coopérants... qui veulent vivre un projet de fraternité'. » (Voir la suite en Annexe III)

Il convient de détailler davantage cette histoire qui opposa le Frère mariste à FFG et quelles en furent les conséquences. Alors que le jeune Fernando était assez dissipé, bavardait beaucoup pendant le cours du religieux, ce dernier perdit son sang froid et s'énerma contre l'unique roux de la classe comme nous le précise FFG aux pages 129 et 130 de ses Confessions : « se acercó hacia mí con alevosía y sigilo y al grito de : '¡He dicho que en clase no se habla' ! » Plus que le ton employé, ce fut le geste qui succéda à la parole qui entraîna ce souvenir obscur dont il se rappela jusqu'à la fin de sa vie :

« Me descargó una hostia<sup>52</sup> tremenda en la oreja derecha. Me puse a llorar al tiempo que de mi oreja caían gotitas de sangre que, por consejo del feroz marista, me enjuagué con mi mocoso pañuelo. Cuando la criada me recogió a la salida se quedó horrorizada. Fuimos corriendo hacia casa. Allí mi abuela, (...) llamó al médico. (...) El resultado del accidente fue que mi abuela se personó en el colegio San José, insultó a los hermanos y, sin molestarse en consultar por carta a mi madre, me volvió a llevar al colegio de don Alejandro Domínguez, al Santa Teresa, donde, poco después en el mes de abril, me pilló la Proclamación de la República, como ya he referido. »

Le fil directeur de l'école étant nettement soumis aux modifications, FFG partit de chez les frères maristes pour y revenir quelque temps après, une fois que le comportement du religieux et celui de la grand-mère furent apaisés, et une nouvelle fois sur injonction de la

---

<sup>52</sup> Il était très fréquent, à l'époque et qui plus est dans ses congrégations religieuses d'utiliser les châtiments corporels comme punition.

Fernán-Gómez comme l'attestent les mots de FFG, encore et toujours dans *El tiempo amarillo* à la page 138 :

« Y fui de nuevo alumno de los maristas, como yo quería. Pero no asistía nunca a la misa de los domingos, en la capilla, cuando iban los alumnos más piadosos con sus familias. Y una de las primeras cosas que hice, en silencio, durante la clase, fue clasificar a aquellos discípulos (en dos grupos), (...) en pobres y ricos. Quizás uno o dos, Beltrán, Avelino, Del Pozo, fueran más pobres que yo. Los demás, cerca de veinte, eran todos más ricos. No se lo diría a mi madre, pero aquello era un engaño. »

Mais arrêtons-nous un moment sur le type d'éducation que l'on prodiguait dans ces établissements de confession religieuse et voyons dans quelle mesure le politique y entrait volontiers et comment ils se faisaient le relais d'un conservatisme droitier appuyé, comme le démontre parfaitement le cours de Don Remigio, professeur d'histoire<sup>53</sup> que nous conte FFG de la page 142 à 144 dans *El tiempo amarillo* :

« Fue entonces cuando, para rebajar la tensión, se puso a hablar de otra cosa. Nos recordó su promesa de demostrarnos que por medio de la psicología se le podían quitar a un hombre los calcetines sin quitarle antes los zapatos, y añadió que no nos iba a hacer esa demostración, sino otra mucho más interesante y más adecuada a las fechas en que nos encontrábamos, muy cercanas a las elecciones. Dijo que por un rato nos olvidábamos de la lección del día y nos brindó su experimento psicológico. Nosotros le diríamos, uno por uno, la profesión de nuestros padres y él iría contestando a qué candidatos votarían. Aquello nos pareció maravilloso a todos, por lo que tenía de formativo y a otros por permitirnos no dar clase.

-Señor Aguilera, ¿en qué trabaja su padre ?  
-Es camarero en un bar de Cuatro Caminos.  
-Votará al Partido Socialista.  
-Sí, señor.  
-Señor Suárez, ¿qué es su padre ?  
-Comandante de infantería.  
- Votará a Gil Robles<sup>54</sup>.  
-Sí, señor.

---

<sup>53</sup> Rappelons ici deux choses. Tout d'abord que le savoir était encyclopédique à cette époque, basé essentiellement sur le par cœur et non sur la réflexion personnelle, que de nombreuses matières étaient inspirées par le gouvernement en place, et que FFG lui-même interprète le rôle d'un professeur d'histoire affligé dans une école privée catholique dans son opus *La vida por delante*, 1958.

<sup>54</sup> « José María Gil Robles y Quiñones ; Salamanca, (1898 - Madrid, 1980), político español. Tras licenciarse en derecho por la Universidad de Salamanca (1919), se integró en la redacción del periódico madrileño *El Debate*, órgano de la opinión católica y conservadora más militante (1922). Se inició en la política bajo la dictadura de Miguel Primo de Rivera (1923-30), colaborando con el ministro Calvo Sotelo en la redacción del Estatuto Municipal. Tras la caída de la Dictadura y la proclamación de la Segunda República (1931), consiguió un acta de diputado en las Cortes constituyentes. En aquel mismo año alcanzó el liderazgo del partido Acción Popular, desde el cual participó en la oposición a las reformas del gobierno de Manuel Azaña. En 1933 consiguió formar alrededor de su partido una gran coalición conservadora, la Confederación Española de Derechas Autónomas (CEDA), que resultó el partido más votado en las elecciones de aquel año. Erigido en árbitro de la situación política, en 1934 consiguió tres carteras ministeriales para la CEDA en el gobierno de coalición de las derechas, lo cual provocó el estallido de la Revolución de Octubre, pues la izquierda veía en Gil Robles el representante español de la oleada de dictadores reaccionarios que se estaba adueñando de Europa (Mussolini, Hitler, Dollfuss...). Reprimida la revolución de 1934 por el Ejército, al año siguiente la CEDA obtuvo cinco carteras en el Gobierno, con Gil Robles como ministro de la Guerra; desde ese puesto se dispuso a desmontar la obra reformadora del primer bienio republicano, pero un escándalo político (el caso del *estraperlo*) lo impidió, al romper la coalición en aquel mismo año. » Pour plus d'informations nous vous prions de consulter l'Annexe VII. Ver in [http://www.biografiasyvidas.com/biografia/g/gil\\_robles.htm](http://www.biografiasyvidas.com/biografia/g/gil_robles.htm)

-Señor Cardenal...  
 -Empleado de telégrafos.  
 - Votará a Lerroux<sup>55</sup>.  
 -Sí, señor.  
 (...) Y me llegó el turno.  
 -Mi madre estará de viaje.  
 -Es verdad –recordó Don Remigio-. Ya sé. Usted estará solo con su abuela. (...)  
 -Su abuela no votará. No tiene ideas políticas. Gracias a Dios, a esas edades se está al margen de estas preocupaciones.  
 Me levanté, serio, contundente.  
 -Sí, señor ; mi abuela vota siempre por el Partido Socialista. (...) Es socialista.

Todos se rieron, porque se imaginaban a mi abuela de huelguista, con una bandera roja (...). »

Si la grand-mère proposait une éducation faite de longues promenades commentées dans Madrid, la visite d'églises et surtout la récompense suprême du cinéma en plein air, parfois quotidiennement tout comme l'amour de la lecture, sa mère, quant à elle, était sur un autre créneau : le théâtre ! FFG reconnaît du reste à la page 125 qu'il fut le plus jeune spectateur dans une salle : « A mí, a mis catorce años -el espectador más joven que había en el teatro-. » Eu égard à cet art et à la relation que FFG entretenait avec celui-ci les pages 113, 114, 115 et 125, sont idéales afin de comprendre cet attrait et ce lien. Il vit sa mère pour la première fois sur les planches quand il avait quatre ans, apparaissant dans une grande cage, ce qui lui déclencha pléthores d'interrogations :

« Como espectador, antes de cumplir los cuatro años, había visto los Piccoli de Podrecca, la zarzuela *La Bejarana* y la revista *Las corsarias*, que hizo furor en su momento. Pero la revelación, la gran sorpresa, la magia de que era capaz el teatro me llegaron a los siete años de edad, cuando mis primos vivían en casa y asistimos a las representaciones de la Compañía de Gran Espectáculo de Enrique Rambal. »

Carolina Fernández venait de rejoindre cette nouvelle troupe<sup>56</sup>, et il fut donc aisé à son

---

<sup>55</sup> « Alejandro Lerroux García, político español (La Rambla, Córdoba, 1864 - Madrid, 1949). Militó desde joven en las filas del republicanismo radical, como seguidor de Ruiz Zorrilla. Practicó un estilo periodístico demagógico y agresivo en las diversas publicaciones que dirigió (*El País*, *El Progreso*, *El Intransigente* y *El Radical*). Su discurso populista y anticlerical, así como la intervención en diversas campañas contra los gobiernos de la Restauración, le hicieron muy popular en los medios obreros de Barcelona, que acabaron constituyendo la base de un electorado fiel. Fue elegido diputado por primera vez en 1901; y de nuevo en 1903 y 1905, en las candidaturas de la Unión Republicana que había contribuido a formar junto con Nicolás Salmerón. La defección de éste hacia la coalición Solidaridad Catalana en 1906, llevó a Lerroux a separarse, formando el Partido Republicano Radical (1908) y encabezando la lucha contra el creciente nacionalismo catalán. Hubo de exiliarse en varias ocasiones, primero para escapar a la condena dictada por uno de sus artículos (1907) y más tarde huyendo de la represión gubernamental por la Semana Trágica de Barcelona (1909). » Afin de bien prendre la mesure de ce personnage nous vous invitons à lire l'Annexe VII. In <http://www.biografiasyvidas.com/biografia/l/lerroux.htm>

<sup>56</sup> Elle venait tout juste d'abandonner la troupe Loreto Prado-Enrique Chicote avec laquelle elle obtint de très grands succès qui la rendirent fort populaire et avait passé une saison avec celle d'Aurora-Redondo-Valeriano León avant de devenir la première actrice de Rambal.

filis d'assister à un grand nombre de représentations. Rambal<sup>57</sup> pour FFG-enfant, incarnait le rêve, la surprise, la magie, la créativité, bref le bonheur suprême. Il était comme en extase devant ses spectacles et il ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Parmi les références foisonnantes à Rambal, et ce de manière dithyrambique, nous avons choisi délibérément celle-ci :

« En el repertorio de Rambal la acción era lo primordial, y lo que más debía resultarse, y aquella acción estaba confiada, en primerísimo lugar, a los decorados, a la luz, a la tramoya. Los actores eran unos seres tranquilos, casi apáticos, que se limitaban a entrar, salir y permanecer, casi sin evolucionar. Pero los decorados se transformaban constantemente, las obras se componían de diez, doce, veinte cuadros, en oposición a los tres actos obligados del que entonces era el teatro al uso<sup>58</sup>. »

Le théâtre de Rambal<sup>59</sup> représentait des grands classiques pour les enfants comme : « *El signo del Zorro, La corte del Rey Sol. El jorobado o El juramento de Lagardère, Volga, 20. 000 leguas de viaje submarino, La vuelta al mundo en 80 días, Miguel Strogoff, el correo del Zar. El carnet del diablo. Las mil y una noches.* »

Et cela d'une manière spectaculaire et féerique.

Sa mère lui proposa de monter sur scène pour remplacer un gamin malade et honorer un contrat quand il n'avait pas dix ans et il refusa catégoriquement. Néanmoins, il était facile pour un fils de comédienne d'être rompu assez tôt à l'exercice de ce que représentait la comédie, puisqu'il la voyait jouer souvent, il lui rendait visite dans ses loges, lui portait son

---

<sup>57</sup> Rambal constitua la nouveauté pour le théâtre de l'époque et eut un succès retentissant auprès du public. Il représentait une véritable révolution artistique dans un théâtre des années 30 dominé par la comédie. Ses effets spéciaux et tours de passe-passe plaisaient beaucoup aux enfants. Cependant, ses spectacles étaient assez manichéens, le bien triomphait toujours sur le mal, la vérité sur le mensonge, ce qui en faisaient des spectacles populistes. On l'appelait « le mago » et on créa même un néologisme dérivé de son nom de famille pour se référer à ce type de théâtre, « el rambalismo ». Avec la guerre civile, la compagnie de Rambal amorça un déclin et il s'exila au Mexique. Pour toutes ces informations et d'autres encore, voir la thèse de doctorat de Cristina Berenguer, *Fernando Fernán-Gómez autor*, Université d'Alicante, 1996.

<sup>58</sup> In *El tiempo amarillo, Op. cit.*, pp. 114-115.

<sup>59</sup> Para entender la realidad de nuestro teatro, en el siglo XX, no podemos limitarnos al nivel de actrices como la Guerrero o la Xirgu : habrá que estudiar también a Loreto Prado, Casimiro Ortas, Valeriano León... o Enrique Rambal. Nació Rambal el 21 de septiembre de 1889 en Utiel (Valencia). No estudió, trabajó como cajista de imprenta (igual que el honrado Julián de La verbena de la Paloma) y de componer las letras de los folletines pasó a intentar escribirlos. Descubrió el teatro viendo a Julia Cibera, en *Fedora*, y a María Guerrero, en *En Flandes se ha puesto el sol*. Formó una compañía de aficionados y fue contratado por primera vez en 1910 por el actor Manuel Llorens. Al disolverse esta compañía, formó Rambal la suya : en el valenciano Teatro de la Princesa representaron, el 20-IV-1912 *El perro Fantasma*, a la que siguieron *La dama de las camelias*, *La almoneda del diablo* (ya en el Teatro Principal) y dos obras del repertorio más popular: *La pata de cabra* y el sainete valenciano de Escalante *La escaleta del dimoni*. A partir de ahí, su vida es una novela, llena de anécdotas increíbles : recorrió Hispanoamérica con su compañía una docena de veces, ganó y perdió millones, fue un ídolo popular. FFG adorait Rambal. Pour plus de précisions quant à son théâtre et à sa trajectoire, voir l'Annexe IV. Andrés Amorós, Universidad Complutense de Madrid, in « El teatro popular : Enrique Rambal », pp. 471-475, in Centro Virtual Cervantes, Actas XIII Congreso AIH, tomo III.

repas le soir avec la bonne ou sa grand-mère et elle l'invita aussi à maintes reprises comme l'atteste cette citation dans *El tiempo amarillo* à la page 125 : « En 1936, cuando contaba catorce años y estaba en sexto de bachillerato en el colegio de los maristas, mi madre me compró un abono para tres recitales de González Marín en el Teatro Español. »

Parmi tous ses apprentissages, l'un d'entre eux eut un impact décisif pour son futur métier d'acteur, car complémentaire : la déclamation<sup>60</sup> ! De fait, l'enfant qu'il était, fut un « réciteur » de poèmes et apprit la difficile maîtrise de la diction et de la justesse afin d'éviter l'école emphatique, ampoulée et grandiloquente de certains diseurs. Cette pratique de la récitation nécessitait mémoire, compréhension du texte, rythme, sensibilité et théatralité. Il débuta cet exercice chez les Frères maristes comme il nous le rapporte à la page 124 de ses Confessions :

« La primera persona que a mí me enseñó a decir versos fue un hermano marista. Nos explicó a todos los de párvulos que para decir versos había que detenerse un poquito después de cada renglón, y ese era el único secreto. La segunda persona que me enseñó fue mi madre : me explicó que el secreto consistía en no detenerse un poquito después de cada renglón, pues eso era un vicio feísimo que se llamaba 'renglonear'. A mi madre le habían enseñado el oficio de actriz dos personas. La primera, la eximia María Guerrero<sup>61</sup>, que aprovechaba el viaje en barco a América para dar clases a diario a los jóvenes de su compañía. » (Voir Annexe V, « L'art de réciter les vers »)

Parallèlement sa mère lui fit prendre des cours avec la grande actrice Carmen Seco qui contribua à ses progrès et dont il garda un souvenir fort. Il le relate avec ses mots : « También me enteré de que según mi profesora de declamación, doña Carmen Seco, los que peor decían los versos eran los propios poetas, porque los recitaban siempre como si estuvieran presumiendo de lo bien que habían sabido poner los acentos.<sup>62</sup> »

Il nous semble important de revenir sur cette grande dame du théâtre, -d'autant plus qu'il y a des connexions avec la grand-mère paternelle de FFG-, personnage incontournable de la scène théâtrale espagnole des années 30 qui marqua son temps. La thèse de doctorat de Nieves Mateo López, en date de 2013 et sous la direction du Professeur Francisco Gutiérrez Carbajo, intitulée *Maestras y actrices del teatro español (1934-2011)*, et qui s'intéresse à trois

---

<sup>60</sup> Le dictionnaire Larousse nous propose trois acceptions du mot : « Art de réciter devant un public un texte de manière expressive : *Ce sont des textes qui se prêtent peu à la déclamation*. Emphase, affectation, enflure dans l'expression orale ou écrite ; discours pompeux ; emphatique : *Tomber dans la déclamation*. Art de la diction expressive pour l'interprétation d'un texte chanté. (Il repose à la fois sur les accents des paroles et les valeurs mélodiques et rythmiques de la musique). »

<sup>61</sup> Comme nous l'avons évoqué au début, ce fut sa grand-mère et elle ne le reconnut jamais.

<sup>62</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 125.

actrices en particulier Carmen Seco, Adela Escartín et Charo Amador est un document tout à fait passionnant. On y apprend donc que :

« La actriz María del Carmen Seco Cea nace en Villafranca de Duero (Valladolid) el 28 de marzo de 1888. Fue hija de labradores. En Villafranca del Duero hay una calle que lleva su nombre en la actualidad. Carmen se irá a vivir con unos tíos a Madrid a los tres años de edad. Poco ha trascendido de su entorno familiar. Seco declara : ‘Yo me dediqué al arte del teatro por vocación. De mi familia nadie ha pisado las tablas. Por si le interesa le diré que desde los tres años vivo con mis tíos’ (*La Información*, 19-06-1920). Físicamente es menuda, no es guapa pero tiene presencia. Su forma de vestir siempre fue acomodada a las modas de su tiempo. Era católica, de ello da cuenta la cruz que cuelga en su cuello en muchos retratos, y las obras pías que realizaba. »

L’on peut également en savoir davantage sur sa formation, l’époque à laquelle elle vécut et comment elle devint une référence en matière de déclamation :

« Carmen Seco se formó e inició su carrera teatral durante la monarquía de Alfonso XIII (1902-1923). Fue primera actriz en la compañía de Ricardo Calvo y Jacinto Benavente en el Teatro Español y en la compañía del actor José Romeu durante la Dictadura de Primo de Rivera (1923-1931). Inicia su magisterio como profesora de declamación en el Conservatorio de Música y Declamación de Madrid en 1934, durante la II República española. Da clases en la escuela de la CNT (Sindicato Único del Espectáculo), denominada Escuela de Capacitación Profesional, durante la Guerra Civil. Al finalizar la guerra, tras su petición de reintegro al conservatorio y proceso depuratorio, continúa como profesora de declamación, obteniendo la cátedra de ‘Declamación Práctica’ en 1944. Se integra en el elenco del recién formado del Teatro Nacional en 1939, de la mano del director Luis Escobar, permaneciendo en la compañía del María Guerrero durante el franquismo. Carmen Seco joua un rôle clef dans la vie du petit FFG et son apprentissage de la déclamation fut un gage pour le futur. » (Voir suite en Annexe IV)

Grâce aux conseils avisés de sa mère et de Carmen Seco, bien encadré par ces deux femmes et se prenant au jeu de l’exercice, FFG put se servir de l’art de réciter les vers pour séduire la bonne comme nous pouvons le voir aux pages 122, 123 et 127 de son Autobiographie :

« En aquellos tiempos aún se suponía decírseles versos a las chicas para enamorarlas. », (...) « No podía imaginarse en aquellos días que llegaría un momento en el que cómo recitar los versos podía ser para mí un problema : y no sólo para mí, sino para la profesión teatral en España. En la época de mis tardes poéticas con María<sup>63</sup>, ya era yo niño recitador en dos colegios, el de San José, de hermanos maristas, y el de Santa Teresa, en Álvarez de Castro, 16, dirigido por don Alejandro Domínguez. Pero si alguien me hubiera preguntado cómo se decían los versos no habría sabido qué responderle. Afortunadamente, nadie me lo preguntó. », « Ni, por descontado, al cuarto de estar de mi casa, donde yo le recitaba a la sensible María, entre otras composiciones, la *Marcha triunfal*, de Rubén Darío, o *El gaitero de Gijón*, de Campoamor. »

---

<sup>63</sup> María fut la bonne dont FFG garde le meilleur souvenir et il fut épris d’elle si bien qu’il lui récitât des vers afin de la courtiser. La présence de la bonne est récurrente dans l’écriture de FFG, notamment dans *Las bicicletas son para el verano* (1977).



Si la récitation des vers<sup>64</sup> (Annexe V, L'art de bien réciter les vers) fut pour FFG un moyen de séduction pour attirer l'attention de la bonne María, elle lui permit aussi d'acquérir plus de confiance en lui et même de briller contrairement aux autres matières scolaires. Il put donc s'y faire remarquer et y récolter quelques succès comme l'évoque *El Tiempo amarillo* aux pages 123 et 127 :

« Estando en el colegio de San José -los maristas de la calle de Fuencarral- el hermano nos encargó a los alumnos que nos aprendiéramos de memoria la poesía de Vital Aza *Un valiente*. En la clase había dos niños que recitaban muy bien, y a mí me dio mucha envidia no saber recitar como ellos, aunque cuando llegó mi turno el hermano me dijo que no estaba mal, que después de ellos dos, Santiago y Ventura, era el que mejor lo había hecho. A partir de entonces, me aficioné a estudiar y recitar poesías. En el colegio de Santa Teresa, gracias a *Un Valiente*, de Vital Aza, y a la *Reina Isabel*, de Antonio de Trueba, conseguí ser el niño recitador de la clase y asombrar a todos cuando el maestro, don Secundino, nos mandó aprendernos *El dos de mayo*, de López García. », (...) « En un festival de la academia Bilbao -aunque en aquel año estudiaba en los maristas- recité *El embargo*, de José María Gabriel y Galán. Vestido de cheviot, con chaqueta cruzada y pantalones bombachos -como un adolescente normal de entonces-, el 'señor juez' que pretendía llevarse la cama en la que yo había dormido con mi difunta esposa, le gritaba colérico ; apretaba, rabioso, los puños y llegaban a saltáreme las lágrimas. Al público le pareció muy bien mi interpretación y aplaudió con entusiasmo, sobre todo las personas mayores. Al salir a la calle, la chica que me gustaba -trece años, uno menos que yo, si no me fallan los cálculos-, y que era de otro colegio pero había aceptado mi invitación para presenciar el espectáculo, me dijo : 'no lo has hecho nada mal, sabes recitar ; pero te lo has tomado demasiado en serio. »

FFG n'aimait pas beaucoup l'école et préférait de loin les jeux de rue avec ses camarades ou la compagnie des bonnes. Ses résultats furent, dans leur globalité, assez moyens. Ce n'était pas un élève très travailleur et le système ne lui correspondait pas forcément. Le système scolaire à l'époque en Espagne (et encore aujourd'hui d'ailleurs), était basé surtout sur l'apprentissage par cœur et la mémorisation, que sur la réflexion propre. Pour bien nous faire une idée de cette réalité, penchons-nous sur le début de ses Mémoires entre les pages 43 et 45 :

« A las cinco de la tarde se terminaba el colegio, mi martirio, y creo que el de muchos más, pues la salida del colegio y la llegada a la calle eran siempre como una explosión de regocijo, de jolgorio. » (p. 44), « no podía permanecer hasta la anochecida en la calle porque había que subir de nuevo a casa, a estudiar. A simular que se estudiaba, pues mi odio hacia los libros de texto era ya patente. Mentía diciendo que se estudiaba en el colegio. Pero pronto se supo en casa que el estudio no se me daba bien y que si me gustaba mucho copiar en casa dibujos de los tebeos y colorearlos, no me gustaba nada hacer lo mismo con los mapas de Europa, América, Asia, África y Oceanía. Me obstinaba en imaginar novelas parecidas a las de Salgari, y en el colegio, durante la clase de geografía del feroz y sarcástico don Horacio, se las contaba en voz baja a mi compañero de pupitre, Ángel Campos. » (pp. 44-45).

---

<sup>64</sup> Pour plus de considérations sur l'art de réciter les vers, et ici un peu hors sujet à notre propos, nous vous prions de vous pencher sur les pages 122, 124, 125, 126. Voir également l'article de FFG « Cómo deben decirse los versos » dans *El País Semanal*, section « Impresiones y depresiones », en date du 30/04/1989.

Ce rapport de souffrance et de malaise ressenti en pensant à l'école est une nouvelle fois appréhendé dans *El tiempo amarillo* aux pages 43, 44, 134 et 135 :

« El peor recuerdo de mi infancia y mi adolescencia es el bachillerato, la aridez de los libros de texto, el terror que nos inspiraban algunos profesores, el miedo a los exámenes. Me sentí un niño malvado, injusto, al no estudiar, al no pagar de alguna manera los sacrificios que por mí hacían aquellas dos mujeres. Así me lo reprochó, estando ya en tercer año, don Alejandro, el director del colegio. Pero estudiar era imposible mientras hubiera quioscos llenos de tebeos y novelas, y condiscípulas tan guapas, y cines, y con aquella calle toda entera, abierta, ofrecida de la mañana a la noche para jugar. » (pp. 43-44), « Recuerdo los estudios de bachillerato como una tortura espantosa. Muchas de aquellas materias consiguieron despertar mi curiosidad y mi atención años después ; pero en aquel tiempo no había nada que me interesase menos que el estudio, los libros de texto. Casi siempre fui de los últimos de la clase, y muchos exámenes los aprobé por extrañas casualidades. » (p. 134), « Por eso Álgebra y Química son mis dos únicos suspensos<sup>65</sup>. Pero, en realidad, a mí los estudios me interesaron poquísimo. Lo que me apasionaba entonces era jugar con mis amigos en la calle Álvarez de Castro, el cine, las funciones teatrales de aficionados, en las que escribía unos versos espantosos que, afortunadamente, luego no les entregaba. » (p. 135)

Le jeune FFG, habité davantage par les rêveries, un monde intérieur fort, le goût du dessin ou du cinéma à l'américaine, reconnaît que les bonnes<sup>66</sup> qui défilèrent à la maison eurent un impact presque plus décisif que l'école et que les parents même, c'est ce qu'il développe dans *El tiempo amarillo* aux pages 119, 120, 121 et 122 :

« Creo que no debo de ser el único hombre en cuya educación han tenido gran influencia las criadas. Que los padres sean los encargados y los responsables de la educación de los hijos siempre me ha parecido un disparate<sup>67</sup>. La inmensa mayoría de los padres no sólo no están capacitados para educar niños, ni tienen por qué estarlo, sino ni siquiera para elegir colegios. Los padres jóvenes, y suelen serlo todos los padres de niños en formación, tienen muchas cosas que hacer -entre ellas, una de las más importantes, prioritaria, divertirse, gozar de la vida- y es natural que, a poco que su economía se lo permita, procuren liberarse durante bastantes horas de la absorbente y a veces insoportable compañía de los niños y los entreguen al cuidado de las criadas. Sé de bastantes personas, por trato directo o por lecturas, que han tenido en sus primeros años un mentor que les ha dejado una huella imborrable y ha enriquecido su mundo interior, su espíritu. » (p. 119), « Las conversaciones con las criadas solía tenerlas en la cocina, en lo que fregaban o preparaban algo de cena. Aquellas criadas, chicas pobres que venían de los pueblos, estaban en casa de algún tiempo, se marchaban, volvían, no sé por qué razones. La más antigua que recuerdo -aunque en este caso más bien es un recuerdo de recuerdos- es Aurelia, llamada en el barrio 'la Pirula', porque a mí me llamaban Pirulo. Debía de ser una chica con bastante atractivo, pues en nuestra calle se hizo muy popular, y los verbeneros que llegaban en julio, por la Virgen del Carmen, en seguida se amistaban con ella y la dejaban entrar gratis en las barracas. », (p. 120), « Otra criada de la que me acuerdo bastante bien, aunque nunca llegase a sentir por ella el cariño que por María, ni llegáramos a tener amistad, fue Florentina. Una hermana suya, Ilumniada, 'la Lumi', fue

---

<sup>65</sup> Il nous paraît indéniable que le personnage de Luisito dans *Las bicicletas son para el verano*, son œuvre théâtrale majeure, constitue son double littéraire ou son alter ego fictif en raison des nombreuses correspondances que nous avons décelées.

<sup>66</sup> Il n'est pas étrange si tout son cinéma comme cinéaste et nombre de ses oeuvres littéraires reprennent le sujet des bonnes avec une certaine tendresse, notamment la célèbre 'Clotilde', jouée par Rafaela Aparicio dans *La vida por delante*, (1958) ou encore María, la jeune domestique dans *Las bicicletas son para el verano* (1977), fantasma sexuel de Luisito.

<sup>67</sup> Nous pouvons noter un certain goût pour la provocation quant à FFG, voire un anarchisme de la pensée eu égard à l'éducation de ces enfants et à son avis sur la question.

también alternativamente criada nuestra, hasta que se casó, y ésa sí que era una buena criada, según el parecer de mi abuela, porque 'tiraba mucho de la cuerda' -que ahorra, que regateaba en la compra-, pero su hermana Florentina era una presumida y nada más. » (p. 122)

L'une des forces de FFG-enfant et adolescent a toujours résidé dans le fait, qu'outre l'école, il sut parfaitement, -et ce, tout au long de sa vie-, réagir en parfait autodidacte et apprendre beaucoup par lui-même, notamment à travers ses lectures personnelles. Dès la tendre enfance, ce fut pour lui un refuge, un moyen de progresser et d'améliorer son expression générale, de s'édifier un univers imaginaire comme il nous le rapporte de manière tout à fait convaincante dans *El tiempo amarillo* à la page 144 :

« Yo no era más que un chico. Un chico pelirrojo, feo y con acné. Novelas policíacas, novelas de aventuras, Edgar Wallace, Dumas, Wilkie Collins, Sabatini, Michel Zevaco, Paul Feval, Simenon... *Los tres mosqueteros*, *Sandokan*, *Michel Zevaco*, *Tarzán de los monos*, *El coche número 13*, *La cabeza de un hombre*... (Sin novedad en el frente y *Cuatro de infantería* ya no eran para mí novelas de aventuras.) Todo aquello, aquel mundo imaginario, las aventuras, asesinatos, intrigas, persecuciones, misterios, secuestros, espionajes, iba a convertirse de repente en una tremenda, canallesca, sanguinaria realidad. »

L'importance de la lecture est évoquée à maintes reprises tout au long de ses Mémoires tel un fil rouge : « Quería ser dos cosas : el niño actor Jackie Cooper y escritor de novelas de Salgari<sup>68</sup>. » (p. 44), « Me obstinaba en imaginar novelas parecidas a las de Salgari, y en el colegio, durante la clase de geografía (...), se las contaba en voz baja a mi compañero de pupitre (...). »

Et cette passion semble remonter très loin et afficher le sceau de la destinée comme

---

<sup>68</sup> « Emilio Salgari fut l'auteur préféré de FFG, enfant. Très apprécié en Italie, Emilio Salgari est à peu près inconnu en France. On ignore souvent qu'il est à l'origine du cycle des "Sandokan", qui fit les délices du téléspectateur des années 70. Cet auteur fut pourtant traduit à maintes reprises en français autrefois : on trouve nombre de ses textes aux éditions Tallandier (*Le Tigre de Mompracem*, *La cité du roi lépreux*, *Les mystères de la jungle noire*, etc.), et ses œuvres ont également connu un certain succès dans les collections de livres de prix. Salgari est né à Vérone en 1862. Il étudia sans grand succès à l'institut naval de Venise. Alors que cet auteur n'a guère voyagé sur l'eau, son intérêt pour l'univers maritime se retrouve dans les motifs de ses œuvres, où les flibustiers, les corsaires et les pirates sont une composante essentielle. Mais il faudrait ajouter l'influence de la littérature d'aventures antérieure, celle de Gustave Aimard, Mayne Reid, Jules Verne, Alexandre Dumas ou Louis Boussonard... » FFG était un lecteur passionné de Salgari, c'est pourquoi, afin de mieux le connaître nous vous conseillons de vous reporter à l'Annexe IV. In, Bibliothèque des Grandes aventures, <http://mletourneux.free.fr/auteurs/italie/salgari/Salgari.html#biographie>.

nous le voyons à la page 55 dans *El Tiempo amarillo* :

« -¿Qué quieres que te regale ?  
Yo ya era tímido, huidizo, difícil para el trato. Escondí la cara para decir con voz profunda :  
-*Libos*, quiero *libos*.  
-Que quiere libros, libros de cuentos –tradujo mi abuela.  
-Pero si aún no sabe leer.  
-Pero le gusta pasar las hojas y mirar las estampas.

Durante muchos años estuve oyendo a mi abuela contar a todas las visitas que cuando me habían preguntado qué quería que me regalasen habían preguntado que quería *libos*, sólo *libos*. »

Le temps passa, FFG grandit, et n'obtint pas son baccalauréat -il lui manqua l'Algèbre et la Chimie à valider-, lui qui voulait poursuivre des études de Philosophies et Lettres, matières vers lesquelles sa sensibilité, son attrait pour les auteurs, la réflexion, les beaux textes et son penchant pour la lecture et l'écriture. Sa mère, elle, voulait qu'il fût avocat ou médecin, ce qui contribua à installer le débat et quelques frictions. Finalement, l'éclatement du Coup d'État du 18 juillet 1936, le début de la guerre civile, ce désir pour les études littéraires se vit contrarier. Peu avant, FFG adhéra aux jeunes de l'Action Catholique, ce qui modifia ses horizons et ses rencontres :

« Dos muchachos de clase media, Manolo Suárez, uno de los cuatro huérfanos del comandante, y el hijo de la cómica, jugábamos al billar en el centro de la Juventud Mariano-Alfonsiano de Acción Católica, la tarde del 13 de julio de 1936, cuatro días antes de la insurrección militar que daría origen a la guerra civil<sup>69</sup>. »

Il nous paraît ici important de nous attarder un moment sur ce mouvement des années trente (1932-1936), -essentiel dans l'Espagne de l'époque- et que Miguel Silva Tapia (Université de Pamplona, Navarre) dans son article de 2007 « La juventud de Acción Católica », publié dans la Revue *La Flecha*, (Annuaire de *l'Histoire de l'Église*, volume 16, pp. 453-457) retraça fort bien. Ici les Archives de l'Action Catholique de Tolède, nous donnent ces quelques éclaircissements :

« Los primeros intentos que hace la Iglesia, en los tiempos modernos, para organizar la acción confesional de los laicos tiene lugar a mitad del siglo XIX en los países de la vieja Europa. En estas iniciativas predomina una clara motivación defensiva. Los siguientes puntos programáticos de la asociación de los católicos españoles puede resumir el carácter de este incipiente movimiento laical :

---

<sup>69</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 145.

‘Mantener la unidad católica y defender la libertad de la Iglesia, utilizar, para conseguir los fines propuestos, todos los medios que están dentro de las leyes y de la moral católica, formar una Junta Superior, radicada en Madrid, con ramificaciones en Juntas Provinciales, de Distrito y Parroquiales, bajo la guía de los Prelados diocesanos, con la finalidad de contrarrestar la acción funesta de la impiedad’. »

Eu égard à ses commencements, les Archives de l’Action Catholique de Tolède nous révèle que :

« Tal vez estos primeros intentos de bajar a la arena de lo social y lo político, donde se juega el futuro de la iglesia y del hombre, hayan marcado la orientación primordial que más tarde ha definido el campo del apostolado de los laicos en torno a lo secular : la "*consecratio mundi*" o el aspecto temporal-sacramental del Reino de Dios, que hoy es doctrina común. Con el paso del tiempo y de los acontecimientos y con la clarificación que ha experimentado esta doctrina se han modificado profundamente las motivaciones, los modos de presencia y la comprensión de lo social-político y de la acción apostólica. Esto ha ayudado a plantear con mayor nítidez las relaciones entre el anuncio evangelizador y la transformación de las estructuras mundanas. Podemos concluir que estos comienzos son el punto de arranque de un largo trayecto que va desde la defensa a la acción transformadora. »

Enfin :

« La Acción Católica surge en este contexto con una gran indeterminación, en lo que se refiere a la definición de sus componentes. En un primer momento tanto se utiliza la expresión Acción Católica para designar a la Junta Central de la Obra de los Congresos, como a la acción organizada de los católicos en una amplia variedad de asociaciones, o a una organización principal (*ordinatio princeps*, según la conocida expresión de Pío XI y Pío XII) o ‘vía maestra’ del multiforme apostolado asociado y ‘forma singular de ministerialidad laical’ (Pablo VI y Juan Pablo II) que poco a poco adquirirá fisonomía propia hasta cuajar en las cuatro notas ya clásicas. Durante los pontificados de Pío IX, Pío X e incluso Pío XI se mantiene la indeterminación. La denominación Acción Católica oscilaba entre el apostolado de los seglares en general y designar una asociación concreta con características peculiares<sup>70</sup>. » (Voir Annexe III)

Nous croyons que cette adhésion aux Jeunesses de l’Action Catholique, en 1936, alors qu’il avait 15 ans, mouvement à la mode à l’époque en Espagne, fut une demande expresse de la mère de FFG, toujours très portée vers la représentation et les apparences et d’une idéologie politique plus droitère. Plusieurs passages font référence à ce mouvement dans ses Mémoires et nous devons admettre qu’il avait des accointances politiques assez marquées, l’Église ayant été toujours un allier naturel et un bastion sûr de la Dictature de Primo de Rivera puis du Général Franco ensuite, en devenant religion d’État. De nombreux enfants de Phalangistes<sup>71</sup> en occupaient les rangs. Cependant les motivations de l’adolescent que FFG fut, étaient bien

---

<sup>70</sup> In Les Archives de l’Action catholique de Tolède. Voir à ce propos l’article de Chiaki Whatanabe dans son article, « La juventud católica Española. Orígenes y Primer desarrollo. », In *Espacios y Forma*, Serie V, Historia Contemporánea, Tome 8, 1995. pp. 131-139.

plus pragmatiques qu'idéologiques, plus intéressées que pieuses, transformant les contraintes en opportunités. De fait, là-bas, tous les jeunes garçons de bonne famille participaient à cette association où l'on jouait au foot, *au babyfoot*, où l'on proposait de nombreuses activités ludiques et Fernando aimait y participer car on s'y amusait beaucoup et il y avait de bons goûters. De plus, pour lui, tous les franquistes étaient « bon chic bon genre » et plaisaient davantage aux filles, alors il voulut être comme eux. Voici les quelques passages que nous avons décidé de citer dans *El Tiempo amarillo* entre les pages 137-140 :

« Casi todos los chicos de mi barrio se habían apuntado en un centro de Juventud de Acción Católica, porque allí se podía jugar al ping-pong y hasta daban botas, camisetas, y balón de reglamento para el fútbol. Yo me apunté también, y en seguida comencé a tomar parte en las veladas teatrales. Representábamos unas horribles comedias adaptadas sólo para hombres. Allí nació mi amistad con Cayetano Torregrosa, que era nuestro director de escena, gran aficionado al teatro, amistad que perduró hasta su muerte en los años sesenta. »

FFG pointe alors la difficulté bien réelle de se retrouver au milieu d'un tel mouvement, d'une grand-mère socialiste et progressiste et d'une mère monarchiste et conservatrice :

« Pero definirse no era fácil. Estudiábamos en aquel sexto curso del bachillerato Ética y Derecho ; en el Centro Mariano-Alfonsiano de Juventud de Acción Católica nos enseñaban Apologética<sup>72</sup> ; el hermano Daniel y los jóvenes falangistas nos enseñaban corporativismo<sup>73</sup> y la teoría del golpe de Estado<sup>74</sup> ; en casa se leía el *Heraldo*, diario demagógico y divertido de izquierdas. »

---

<sup>72</sup> « La palabra inglesa “apology” viene de una palabra griega que significa fundamentalmente ‘dar una defensa’. La Apologética Cristiana, entonces, es la ciencia de dar una defensa de la fe cristiana. Hay muchos escépticos que dudan de la existencia de Dios y/o atacan una creencia en el Dios de la Biblia. Hay muchos críticos que atacan la inspiración y la inerrancia de la Biblia. Hay muchos falsos maestros que promueven doctrinas falsas y niegan las verdades claves de la fe cristiana. La misión de los apologeticos cristianos es combatir estos movimientos, y en su lugar, promover al Dios cristiano y la verdad cristiana. Probablemente el versículo clave en la Biblia para la apologética cristiana es 1 Pedro 3:15, “sino santificad a Dios el Señor en vuestros corazones, y estad siempre preparados para presentar defensa con mansedumbre y reverencia ante todo el que os demande razón de la esperanza que hay en vosotros...” No hay excusa ninguna por qué un cristiano sea completamente incapaz de defender su fe. Todo cristiano debe poder dar una presentación razonable de su fe en Cristo. No, no todo cristiano necesita ser experto en la apologética. » Voir l'Annexe III afin de connaître plus de précisions. In <http://www.gotquestions.org/>

<sup>73</sup> « El corporativismo es un término con diferentes acepciones, dependiendo del período histórico estudiado. Si consideramos la Edad Media, el corporativismo se describe el modo en que la sociedad de la época empezaba organizarse social y económicamente, desde el siglo XII. Los llamados gremios, fueron las asociaciones típicamente urbanas, construidos por los grupos de artesanos que se dedicaron al mismo tipo de actividad productiva. A través de los gremios de artesanos, los precios, la calidad y la cantidad de bienes producidos en el margen de beneficio sobre las ventas se determinarían sobre la base de dichas entidades. El trabajo artesanal, bajo esta regulación, eliminaba en prácticamente su totalidad la competencia económica entre aquellos que desempeñaban una misma actividad productiva (oficio), debido al control sobre todo lo producido y vendido en lugares determinados. Otra característica importante de los gremios fue la forma en que se establecieron relaciones de trabajo. Rígidos códigos disciplinarios determinaban las relaciones entre maestros, oficiales y aprendices. Los maestros eran propietarios en el taller, es decir, eran propietarios de los medios de producción (herramientas y materias primas). Los aprendices estaban subordinados a los maestros, que les habían entregado los recursos materiales y conocimientos necesarios para un buen entrenamiento profesional (vocación). En la etapa avanzada de aprendizaje, los jóvenes aprendices se convirtieron en oficiales, para después reemplazar el

L'on comprend bien à l'issue de la lecture de ces lignes que, Les Jeunesses de l'Action Catholique étaient aussi un instrument de propagande politique et donc d'éveil des consciences qui allait compter énormément dans les prochaines semaines avant le début de la guerre civile.

Non sans ironie et humour, FFG donne bien à voir les paradoxes qui l'habitaient quant à ce mélange idéologique, qui aurait pu être embarrassant pour son jeune âge :

« Era yo en aquel año de 1936 un alumno de los maristas, hijo de una cómica, aspirante de la Juventud de Acción Católica, amigo y compañero de juegos de los hijos de los obreros de mi barrio, y también amigo de los hijos del comandante, del nieto del registrador de la propiedad. Mi madre era monárquica y, quizás por deformación profesional, le gustaba ir siempre bien vestida. Mi abuela era liberal (libérala, decía ella) y socialista -sin advertir la incongruencia entre tales términos, como parecen no advertirla los gobernantes de hoy- y no sé cuántas cosas más ; odiaba a los curas y adoraba a San Antonio porque la ayudaba a encontrar el dedal, las gafas, el huevo de zurcir... » (p. 140)

Au centre de toute cette confusion et des très nombreuses informations pour un jeune de 15 ans, il dut être compliqué de se forger une opinion claire et de savoir se positionner. Il est possible que FFG se soit servi de cette ambiguïté et qu'il se soit adapté souvent à ses interlocuteurs en fonction de la situation et de son intelligence comme il semble l'avouer sans détour lorsqu'il renvoie à la complexité situationnelle entre les avis de sa mère et de sa grand-mère : « El caso es que cada una tiraba para su lado y yo, a veces, me veía obligado a comportarme con cierta hipocresía. En algún aspecto tenía más claro el problema. » (p. 140)

Cette dernière citation toujours dans *El tiempo amarillo*, nous permet de nous approcher de ses opinions politiques au milieu d'un tel chaos d'idées : « Por lo que a mí

---

nivel de maestro. » Voir l'Annexe VI pour la définition complète. In Escuelapedia.com Voir à cet effet l'article de Sergio Fernández de l'Université de Murcia « Corporativismo y relaciones en España : una historia de la organización del trabajo como sistema de Política social », in *Cuadernos de relaciones Laborales*, Vol. 29, Núm. 1, pp. 157-175, 2011.

<sup>74</sup>« Llegó la hora de la respuesta, de “dejar las cosas claras respecto al origen inmediato de la guerra civil” y contrarrestar el revisionismo de derechas que descalifica la República para legitimar la rebelión de militar de 1936. Todo comenzó en la primavera de 2011 cuando la Real Academia de Historia (RAH) sorprendió con la publicación de los primeros volúmenes del Diccionario Biográfico Español. Los mitos y leyendas construidos durante los años posteriores a la Guerra Civil por los golpistas y rejuvenecidos por parte de la derecha española durante la democracia se disfrazaron de verdad absoluta bajo el manto de la RAH a cargo de los Presupuestos Generales del Estado (6,4 millones de euros). Más que un diccionario, la obra pareció una burla de proporciones históricas. En tal diccionario nunca se definió a Franco como un dictador y sí como un “valeroso militar” y el franquismo fue calificado de “autoritario, pero no totalitario”. El golpe de Estado del 18 de julio fue denominado “alzamiento” y la Guerra Civil fue sustituida a menudo por otros términos como “cruzada” o “guerra de liberación”. Pero el revisionismo fue aun más lejos. A la salvaje represión ocurrida en Badajoz tras ser conquistada por los franquistas se la denominó “normalizar la vida ciudadana”. » Veuillez vous reporter à l'Annexe VI afin de lire toute la note. Article d'Alejandro Torrus, « Diez falsos mitos del franquismo y de la derecha », in *Público.es*, 23/03/13.

respecta, en cuanto a política, era liberal, anarquista, católico -éste era un concepto político- y un poco de derechas por parte de madre, aunque nunca conseguí ser monárquico como ella. » (p. 140)

En ultime instance et avant de refermer cette longue partie dédiée à l'éducation de FFG, celui-ci fut affilié au *SEU* -quand il était étudiant en Philosophie et Lettres, avant que n'éclate la guerre civile-, un syndicat universitaire obligatoire et corporatiste encadré par le régime, à tendances fascistes, et nous semblant être un grand écart presque incroyable avec le FFG anarchiste de la deuxième partie de son existence et ce jusqu'à sa mort, nous montrant, une fois de plus, les obligations idéologiques de cette époque, où tout le monde devait adhérer à ces partis ou syndicats sous peine d'être en délicatesse avec la loi et être soupçonné d'être « un rouge ». Voici quelques compléments sur le *SEU* mais pour plus d'informations sur ce thème, nous vous invitons à consulter l'ouvrage de Miguel Ángel Ruiz Carnicer, *El sindicato Español Universitario (SEU), 1939-65 : La sociabilización política de la juventud universitaria en el franquismo* :

« El Sindicato Español Universitario (SEU) fue una organización sindical estudiantil de carácter corporativista, similar a las vinculadas a los partidos fascistas en Italia y Rumania, creada durante la Segunda República Española por Falange impulsada por su líder, José Antonio Primo de Rivera en 1933, de quien tomó la máxima de que 'Hay que convertir la universidad en un organismo vivo de formación total'. Oficialmente se inscribió como organización en 1935, siendo su presentación el día 20 de enero, declarando su intención de ser sindicato único de los estudiantes universitarios con *‘Vocación de una universidad imperial’*. Antes de finalizar el año el número de afiliados era de algo más de 5.000 (uno de cada seis universitarios). Durante el período de 1935 al inicio de la Guerra Civil Española en julio de 1936, el SEU mantuvo graves enfrentamientos con el sindicato universitario marxista de la izquierda republicana denominado *Federación Universitaria Escolar* (FUE), que llegaron a causar disturbios en algunas universidades. »

Ensuite nous apprenons que le *SEU* :

« Al igual que Falange, el SEU apoyó, al inicio de la Guerra Civil Española al Bando Nacional, en un momento en el que contaba, a un año y medio de su fundación, con más de 9.000 afiliados, uno de cada tres estudiantes de España. Durante la Guerra Civil buena parte de sus integrantes pasaron a formar parte como oficiales del ejército franquista con el grado de *Alférez provisional*. El resto que no fueron nombrados oficiales nutrieron buena parte de la primera línea de combate de Falange en los distintos frentes en los que combatió en la guerra, por lo que fue amplio el número de bajas. Al finalizar el conflicto fueron también numerosos los miembros del SEU que se integraron en la División Azul<sup>75</sup>.

---

<sup>75</sup> La División Azul española fue la 250ª División de Infantería de las fuerzas armadas alemanas que luchó en el frente del Este. La formaron unos 45.500 hombres, de corte mayoritariamente falangista al principio (voluntariado azul) y militar al final ("caquis" obligados). Ésta División surgió como pago humano que se hubo de hacer a Alemania por la ayuda prestada a Franco, aunque no sería un pago equilibrado, pues España dejó en suelo ruso a 5.000 hombres, cuando Alemania había perdido en la península a poco más de 300. El ataque alemán a la URSS se desencadenó en la madrugada del 22 de junio de 1941: 119 divisiones de infantería, 19 acorazadas y 15 motorizadas (3.050.000 hombres en total), con la ayuda de 18 divisiones finlandesas y 12



El gobierno resolvió por decreto de 23 de septiembre de 1939 que el SEU sería la única organización estudiantil legal, disolviendo todas las demás y obligando a otros movimientos juveniles de apoyo al régimen a integrarse, como la Agrupación Escolar Tradicionalista y la Federación de Estudiantes Católicos. »

Pour finir il est question de la reconnaissance du *SEU*, de son évolution et de son extension :

« Mediante la *Ley de Ordenación Universitaria* de 29 de julio de 1943 se reconoció al SEU su condición de *órgano universitario* tanto en la Universidad como en las distintas facultades (a excepción de las Escuelas Técnicas). Pero el propio régimen, al igual que hizo en parte con la Falange Española, no le ofreció un papel relevante fuera de la estructura del Movimiento Nacional, y ni siquiera permitió que sus cuadros participasen en el Consejo de Educación del Estado. Todo ello unido a que algunos dirigentes del SEU empezaron a cuestionar puntos de la política española, llevó a su disolución el formal el 5 de abril de 1965. Uno de los últimos dirigentes del sindicato fue Rodolfo Martín Villa, que ejerció la jefatura nacional del mismo hasta 1964. Desaparecido de la vida universitaria en los últimos años del franquismo, en 1977, tras la recuperación de las siglas históricas de Falange por el grupo liderado por Raimundo Fernández-Cuesta, el SEU se reorganiza en el seno del partido recuperando su actividad. Las posteriores escisiones falangistas dieron lugar a diversas agrupaciones que del mismo modo reivindican el uso de las siglas históricas del sindicato, que ha logrado mantener una cierta presencia en algunas universidades, sobre todo de Madrid<sup>76</sup>. »

Comme nous avons tenté de le démontrer dans cette longue partie consacrée à l'éducation de FFG, cette dernière fut parfois paradoxale, parfois aux antipodes mais riche en enseignement multiple car composée par de nombreux points de vue et multitudes « d'écoles », très différentes, semant quelquefois le doute et la confusion dans son esprit mais aussi l'ouvrant à la tolérance et à la nuance. Souvent ballotté dans son enfance, habitué à changer d'établissements scolaires selon les préférences de sa grand-mère ou de sa mère, il eut la chance d'avoir une formation complète entre la pédagogie innovante *del Instituto de Libre Enseñanza*, l'Institution *Santa Teresa* ou les Frères maristes où régnaient discipline et exigence. Il y étudia le latin et la déclamation. Il fut sensibilisé très tôt au théâtre, grâce à sa mère, il fut spectateur privilégié des représentations, des répétitions et même des loges et monta lui même sur scène pour y réciter, avec un savoir-faire certain, des poèmes classiques.

---

rumanas, embistieron las posiciones soviéticas a lo largo de un frente de 2.400 kilómetros, desde el océano Ártico hasta el mar Negro. El Ministro español de Asuntos Exteriores, Ramón Serrano Súñer, informó a Franco, su cuñado, y le planteó la posibilidad de contribuir a la lucha alemana con un contingente falangista voluntario. El reclutamiento de voluntarios para la División Azul fue rápido y masivo. Tras diez días de concentración, los voluntarios marcharon a Alemania a mediados de julio. Se concentraron en la localidad bávara de Grafenwörhr donde tuvieron un intenso programa de entrenamiento durante algo más de un mes. Cf Annexe VI pour de plus amples informations. In <https://historiayviajes.wordpress.com> Voir à ce propos l'article de Xavier Moreno Juliá de l'Université Rovira Virgili (Tarragona), « La División Azul en el contexto de las Relaciones entre La España de Franco y la Alemania nazi » in *Cuadernos de Historia Contemporánea*, Vol. 35, pp. 63-90, 2012.

<sup>76</sup> In [www.enciclonet.com/](http://www.enciclonet.com/)

Pas très doué pour l'académisme de l'école et sa rigidité, plus passionné par la rue, les jeux avec ses copains de quartier ou par ses lectures personnelles, il est dur à croire, que cet homme érudit que l'on connaît, cet artiste cultivé et lettré, fut un cancre, enfant. Plus motivé par les histoires de sa grand-mère, la conversation avec les bonnes, les rêveries de l'enfance et par un monde intérieur fort, il réussit son baccalauréat et s'inscrit à l'Université pour y étudier la Philosophie et les Belles Lettres. Mais la venue de la guerre allait contrecarrer ses plans : « El hambre se veía, se olía a nuestro alrededor, aunque nadie fuera capaz entonces de imaginar a qué niveles podían elevarla (...) el General Franco y sus secuaces (...). » (p. 140), et le conduire tout droit sur les planches comme nous le verrons ci-après.

## Chapitre II : Itinéraire artistique, théâtral et littéraire de Fernán-Gómez

### 1/ Les premiers pas au théâtre

Mère et grand-mère s'opposèrent aussi quant à l'avenir du jeune FFG qui devenait un homme. Entre les fantasmes de Carolina Fernández et le pragmatisme de sa grand-mère, toutes deux campaient sur leurs positions, et FFG maintenait ses rêves en secret :

« Entre los ensayos, el estudio de los papeles, lo que intentaba escribir en casa, la lectura de tebeos y novelas, tenía absolutamente abandonados los estudios. En secreto, ya había decidido ser actor. Lo guardaba en secreto, porque veía claramente que mi madre prefería que me dedicase a cualquier otra profesión menos insegura y más prestigiosa : médico, abogado... Mi abuela, en cambio, opinaba que aquello era zarandajas, que mi madre no ganaba dinero suficiente para darme una carrera, sobre todo por la frecuencia de las paradas<sup>77</sup>, en las que había que empeñar los mantones de Manila y las escasas y modestas joyas, y que debía elegir un oficio limpio : cajista de imprenta, ebanista.<sup>78</sup> »

Si, comme nous venons de le voir, sa mère rêvait pour lui un futur métier plus ambitieux et conforme à l'ascension sociale, comme avocat ou médecin, FFG fit ses premiers pas sur les planches, tout d'abord comme un passe-temps. Rappelons en premier lieu, que le théâtre fit toujours parti de son ADN et qu'il fut ancré en lui depuis la tendre enfance, - notamment en voyant sa mère travailler ses rôles, jouer ou en apportant le traditionnel repas du soir à l'actrice pendant l'entracte, comme nous le rapporte à juste titre Cristina Berenguer dans sa thèse de doctorat, *Fernando Fernán-Gómez autor-* et qu'il fut un brillant déclamateur de poésie. Ce fut le cas donc en 1933, lors de son passage par l'Académie Bilbao où il interpréta le rôle d'un serveur dans la pièce de Vital Aza, *El padrón municipal*. Il se remémore cette première expérience en tant qu'acteur en ces mots dans *El tiempo amarillo* à la page 136 :

« Lo que más me apasionaba eran las funciones teatrales de aficionados. Era ya el niño recitador de los dos colegios a los que asistí alternativamente. Como, además, era hijo de una artista, cuando los mayores de la academia Bilbao fundaron un cuadro artístico, me llevaron para que trabajase con ellos. Mi primer papel fue de camarero en la obra de Vital *El padrón municipal*. Tenía yo entonces doce años, y los demás, todos de dieciséis para arriba. Eran ya unos hombres. Creo que toda mi actuación consistía en la enumeración de un menú. Mi madre, que asistió a la representación, me dijo después que yo había sido el más natural. Esto me dio una gran alegría ; pero en cambio se le ocurrió mandarme una caja de bombones, que a mí me hizo pasar una gran vergüenza, porque me parecía que

<sup>77</sup> Le travail n'était pas continu et parfois Carolina Fernán-Gómez passait de longues périodes chômees.

<sup>78</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 137.

acusaba mi infantilidad en medio de aquellos hombres y mujeres ya tan mayores. »

En 1935, en plein *Bienio negro*<sup>79</sup>, il participa à une série de représentations avec les Jeunesses de l'Action Catholique et n'en garda pas un souvenir mémorable à lire ses impressions comme il nous le relate dans son Autobiographie à la page 137 : « representábamos unas horribles comedias adaptadas sólo para hombres. »

Si la guerre n'avait pas éclaté il est probable que FFG eût poursuivi ses études à la Faculté de Philosophie et Lettres -après y avoir rattrapé les deux matières dans lesquelles, il était recalé-, malgré son attirance pour le métier d'acteur, même s'il n'aimait pas forcément étudier plus jeune, le goût lui vint avec la maturité et le temps :

« Pero en realidad, a mí los estudios me interesaron poquísimo. Lo que me apasionaba entonces era jugar con mis amigos en la calle Álvarez de Castro, el cine, las funciones teatrales, en las que empecé a tomar parte. » (p. 135), (...), « En secreto, ya había decidido ser actor. (...) Pero mi intención no era ser actor de teatro, sino de cine. » (p. 137), (...) A pesar de mi predilección por el cine, mis primeras armas como actor las hice en el teatro. La guerra cortaría mis estudios, cuando me quedaba para acabar el bachillerato una asignatura del sexto curso : la Química. » (p. 137)

Bien que ses premières expériences professionnelles se déroulassent sur les planches, il n'en demeure pas moins palpable que sa véritable vocation se tournât davantage vers le cinéma comme il l'atteste à travers ces mots :

« Había despertado mi vocación (de actor) el niño actor Jackie Cooper, en aquellas películas que interpretó con Wallace Beery, *Champ*, de King Vidor ; *La isla del tesoro*... Y también, todo hay que decirlo, me atraía el cine como cálculo para un porvenir, la libertad de las escenas de amor que se usaban en el cine de entonces. El ideal para mí en aquellos tiempos era pasarme las tardes y las noches con Marlene Diestrich<sup>80</sup>... Durante muchos años conservé mi ilusión por una mujer a lo Marlene -sin saber que no era así ni la propia Marlene, que recibiera en un cuarto con tules, rasos, almohadones y pieles por el suelo.<sup>81</sup> »

---

<sup>79</sup> « La derecha española minoritaria en la constituyente de 1931, como resultado de su incapacidad política en la solución de los problemas del país y su conservadurismo se encontraba desacreditada y desorganizada. A partir de 1931 (verano) surgen los primeros intentos de reconstruir un partido, y lo hace a través del periódico "El Debate" dirigido por Ángel Herrera : defensa de la religión, de la familia, del orden y de la propiedad. La posibilidad de un Ley de Reforma Agraria, la política religiosa del gobierno, el matrimonio civil y el divorcio eran sus blancos. Al mismo tiempo el ascenso de los partidos totalitarios de Europa (fascistas y nazis) tuvo su reflejo en la radicalización política en España. El golpe de estado fracasado del general Sanjujo en Sevilla (1932) fue el primer intento de destruir violentamente la legalidad republicana. (Annexe VII). In <http://profehistoriaespaa.blogspot.com.es/>

<sup>80</sup> Elle incarne pour lui, et ce pendant très longtemps, la femme par excellence, un sexe symbole fort, l'image de la femme fatale dont il était tombé amoureux. Rappelons ses rôles titres comme *l'ange bleu* (1930), *Fatalité* (1931), *L'express de Shanghai* (1932).

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 137.

Alors qu'il allait débiter en tant que « *comparsa*<sup>82</sup> », sur la scène théâtrale de Madrid et poursuivre parallèlement ses études de théâtre affilié à la Confédération Nationale du Travail (CNT), les tensions étaient patentes dans cette Espagne d'avant guerre civile qui ne faisait que couvrir le drame qui allait arriver. Il nous semble important d'être au fait de la situation politique à la veille de la guerre civile, de ses clivages, pour tout d'abord comprendre dans quel état d'esprit pouvait être FFG en débutant sa carrière de comédien, et bien sûr celui des milliers d'Espagnols. C'est l'occasion pour nous de dire à quel point ses Mémoires sont aussi un véritable objet d'histoire, comme nous le prouvent les lignes suivantes :

« Pero la derecha, toda la derecha, incluso la derecha liberal, en el año 36, después del triunfo del Frente Popular en las elecciones del 16 de febrero, daba la impresión de sentirse fascista, de ver en el fascismo su única tabla de salvación, de defensa de sus privilegios –ridículos privilegios los de la clase media, pero que a ellos les parecían grandes y respectabilísimos al compararse con los miserables obreros de entonces. (...) En aquellos tiempos, Gil Robles, líder de la democracia cristiana -que entonces no se llamaba así- no sólo parecía fascista, sino que lo era ; como Calvo Sotelo<sup>83</sup>, como Salazar Alonso. José Antonio Primo de Rivera lo confesaba ; los otros no. Pero todos parecían estar deseando ocupar su puesto en una futura España nacional-sindicalista, autoritaria, corporativa, católica, imperial. Los programas políticos de la extrema izquierda parecían demagógicos y la actitud de los partidos obreristas y de los sindicatos a partir de febrero del 36 quizás demostraba un enloquecimiento resentimiento y una falta de eficaz sabiduría política.<sup>84</sup> »

Afin d'exposer au mieux le climat dans lequel vécut le jeune homme FFG, nous pouvons juste ajouter que la liesse due à la chute de la Monarchie et d'Alphonse XIII<sup>85</sup>, la Proclamation de la Seconde République, le 14 avril 1931, qui avait été accueillie comme un symbole fort de liberté et de fin des privilèges d'une partie des Espagnols, le vote accordé aux

---

<sup>82</sup> Comprendons cette appellation comme « figurant », au théâtre.

<sup>83</sup> « (Tui, 1893 - Madrid, 1936) Político ultraderechista español cuyo asesinato precipitó la sublevación militar y la guerra civil española. José Calvo Sotelo estudió Derecho en Zaragoza y Madrid y se doctoró con premio extraordinario en la universidad madrileña, por lo que ingresó pronto en el Cuerpo de Abogados del Estado, el año 1916. Inició su actividad política dentro del partido de Antonio Maura. Su primera obra escrita fue, precisamente, *El proletariado ante el socialismo y el maurismo*, del año 1917. Ya antes, en el año 1915, fue nombrado secretario de la Sección de Ciencias Políticas y Morales del Ateneo de Madrid, cargo que le proporcionó la oportunidad de contactar con lo más granado de la intelectualidad del momento, sobre todo con los últimos epígonos del krausismo, y le permitió imbuirse de las propuestas que éstos pregonaban sobre la necesaria reforma del sistema liberal, si bien Calvo Sotelo readaptó esa reforma dotándola de un profundo carácter autoritario que se reflejó en su segunda obra, del año 1917. », *La doctrina del abuso del derecho subjetivo*. Cf Annexe VII afin de prendre connaissance de toute la note. In <http://www.biografiasyvidas.com>

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>85</sup> « (Madrid, 1886 - Roma, 1941) Rey de España (1902-1931). Hijo póstumo de Alfonso XII, durante su minoría de edad ejerció la Regencia su madre, María Cristina de Habsburgo-Lorena, quien le dio una educación eminentemente militar. Su reinado se inició al ser declarado mayor de edad en 1902, con el país aún bajo los efectos de la reciente derrota en la guerra contra Estados Unidos y la consiguiente pérdida de los restos del imperio colonial (1898). Juró la Constitución de 1876, pero no puede decirse que ejerciera lealmente el papel de un rey constitucional : desde el comienzo afirmó su voluntad de poder personal y manifestó una inclinación desmedida hacia los militares. », <http://www.biografiasyvidas.com/> Voir Annexe VII pour plus d'informations.

femmes, les lois sur le mariage civil et le divorce en 1932, la séparation de l'Église et de l'État, la mixité scolaire, avaient déchaîné les passions des plus conservateurs, dans ce qui fut finalement, en l'espace de cinq ans, une période très instable -*bienio izquierdista, bienio negro, Frente Popular*-. N'oublions pas que parallèlement à ces avancées politiques et sociales, il y eut la création de la Phalange Espagnole<sup>86</sup> par José Antonio Primo de Rivera<sup>87</sup> en 1933 et la Tentative de Coup d'État du Général Sanjurjo<sup>88</sup>, «*La Sanjurjada*<sup>89</sup>», qui montraient, ô combien l'atmosphère était pesante, une vraie bombe à retardement qui allait donner lieu à l'Insurrection du 18 juillet 1936 depuis le Maroc Espagnol. Le climat régnant était fort pesant, la II République n'ayant pas donné des résultats probants et déçut beaucoup les gens -une réforme agraire catastrophique-, l'affrontement des forces de gauche, très dispersées et tiraillées entre les socialistes, les républicains, les anarchistes, les communistes, les Libres penseurs et les partisans de l'amour libre, dessinait un panorama de divisions et

---

<sup>86</sup> « Movimiento político español, paramilitar y fascista, fundado en 1933. Primo de Rivera fue su líder hasta su muerte en 1936. En abril de 1937 se fusionó con el Tradicionalismo (carlistas), formando FET y de las JONS (Falange Española Tradicionalista y de las Juntas de Ofensiva Nacional Sindicalista), que durante el franquismo (1939-76) constituyó la única organización política autorizada en España. » Pour de plus amples informations voir [www.falange.es/](http://www.falange.es/)

<sup>87</sup> « (José Antonio Primo de Rivera y Sáenz de Heredia) Político fascista español, fundador de la Falange (Madrid, 1903 - Alicante, 1936). Hijo primogénito del dictador Miguel Primo de Rivera, decidió entrar en política para defender la memoria de su padre, generalmente denostada en los años del hundimiento de la dictadura y de la implantación de la Segunda República (1931). José Antonio fracasó en su intento de obtener un escaño de diputado en las elecciones de 1931, a las que se presentó con la Unión Monárquica Nacional; pero consiguió su propósito en las de 1933, integrado en una coalición conservadora. Utilizó su escaño y las libertades democráticas del régimen republicano para lanzar un nuevo partido de inspiración netamente fascista, atraído por los modelos de Mussolini y Hitler. » Cf Annexe VII pour de plus amples détails. In <http://www.biografiasyvidas.com/>

<sup>88</sup> « José Sanjurjo y Sacanell; Pamplona, 1872 - Estoril, Portugal, 1936) Militar español. Huérfano de un coronel carlista, siguió la carrera militar y recibió destinos en Cuba (1894-98) y Marruecos (1898-1921). Ascendió por méritos de guerra hasta el generalato en 1921, año en que fue nombrado gobernador militar de Zaragoza. Desde allí secundó el golpe de Estado de Miguel Primo de Rivera (1923), con cuya dictadura colaboró estrechamente. Como comandante general de Melilla preparó el desembarco de Alhucemas (1925), que acabó con la insurrección de Abd-el-Krim, consolidó el protectorado español en Marruecos y proporcionó a la dictadura uno de sus mayores éxitos. Su labor al frente del ejército de Marruecos le proporcionó ascensos, condecoraciones, un título nobiliario (marqués del Rif, en 1927) y un prestigio incontestado entre los jóvenes oficiales *africanistas*. » Veuillez vous reporter à l'Annexe VII pour prendre connaissance de la note complète In <http://www.biografiasyvidas.com/>

<sup>89</sup> « El 10 de agosto de 1932, el general José Sanjurjo se sublevó en Sevilla contra la República. Declaró el Estado de guerra y en la clásica tradición del pronunciamiento militar publicó un manifiesto, redactado por el periodista Juan Pujol, director de *Informaciones* y agente del millonario Juan March, en el que se anunciaba la disolución de las Cortes y la toma del poder por una Junta provisional. Lo hacía “por amor a España”, para “salvarla de la ruina, de la iniquidad y de la desmembración”. Fuera de la capital andaluza, sin embargo, nadie consiguió sumarse al golpe, y Sanjurjo, al comprobar que se había quedado solo y que sus subordinados se negaban a enfrentarse con las tropas procedentes de Madrid, abandonó la ciudad. Fue detenido en Huelva, unas horas después, cuando intentaba ganar la frontera portuguesa. Así acabó lo que se conoció después como la “sanjurjada”, la primera sublevación militar contra la República, poco más de un año después de su proclamación. Ruidos de sables hubo ya desde el verano de 1931, cuando se conocieron las primeras medidas de la reforma militar de Manuel Azaña, duramente combatidas por un sector de la oficialidad y por los medios políticos conservadores. » Cf Annexe VII pour plus de détails. “Por amor a España”, Julio Casanova, Universidad de Zaragoza, *El País*, 10/08/12.

d'affrontement permanent. De l'autre côté, les conservateurs, les Carlistes, les grands propriétaires terriens, l'armée, l'Église, les Monarchistes, une bonne partie de la classe moyenne, ne voulaient pas perdre ses privilèges et avaient une peur bleue d'une communisation de l'Espagne, elle berceau de l'Église. Voilà à peu près la situation dans laquelle se trouvait le pays quand FFG avait 15 ans et qui allait déclencher la guerre civile.

Cette atmosphère lourde et asphyxiante poussa la mère de FFG à protéger ses arrières, si bien qu'elle envoya son jeune fils et sa mère en province afin de réduire le danger qui se dessinait comme le corrobore le passage qui suit :

« Debía yo veranear aquel verano en Colmenar Viejo, a treinta kilómetros de Madrid, porque mi madre y mi abuela -mejor informadas que el gobierno- sabían desde meses atrás, al igual que la inmensa mayoría de los españoles, que se preparaba una militarada, y no consideraban prudente que el niño se desplazase a Gijón, a Torrelavega, a San Sebastián, como en años anteriores, ya que, según les daban a entender sus conocimientos de táctica y estrategia, las comunicaciones podían quedar interceptadas. (...) (Fue así como) decidieron que Colmenar Viejo, a mitad de camino entre Madrid y la sierra de Guadarrama, era el lugar apropiado para que pasase quince o veinte días.<sup>90</sup> »

En lisant avec attention ses Mémoires, il semble évident pour tous, que quelque chose allait se passer, même si la gravité des événements en cours était minimisée, alors que ce thème restait récurrent, dans toutes les conversations, comme nous le donnent à voir les deux extraits suivants dans *El tiempo amarillo* à la page 146 :

« (...) En el recorrido hasta nuestras casas comentábamos, como debían de estar haciendo a la misma hora todos los españoles, que el alzamiento militar era inminente. A pesar de la cortísima distancia que separa Colmenar Viejo de Madrid y la necesidad de que respirase aire puro, resulta sorprendente ahora, vistos los acontecimientos al cabo del tiempo, que mi madre y mi abuela no decidieran suspender mi verano. Pero hay que tener en cuenta que si bien todo el mundo pensaba que iba a ocurrir algo -había ocurrido en pocos años el pronunciamiento de Primo de Rivera, la sublevación del general Sanjurjo y la revolución de Asturias<sup>91</sup>-, nadie se imaginaba que aquel algo iba a resultar lo que resultó. Es bastante lógico que las personas normales, no los gobernantes no los militares ni los

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>91</sup> Fue en Asturias donde, gracias a las heroicas y decididas acciones de los mineros, la Revolución del 34 alcanzó su cénit. Se trató de una auténtica insurrección coordinada entre las diferentes fuerzas de la izquierda asturiana, agrupada bajo las siglas UHP (Unión Hermanos Proletarios, Unión Hijos del Proletariado o Unión de Hermanos Proletarios. Las tres versiones aparecen en carteles y panfletos de la época) En esta Alianza Obrera se encuadraron la Federación Socialista Asturiana del PSOE, la UGT, la Confederación Regional del Trabajo de Asturias, León y Palencia de la CNT, y las organizaciones trotskistas Bloque Obrero y Campesino (BOC) e Izquierda Comunista. Al Partido Comunista de España (PCE) que solicitó su ingreso en septiembre de 1934, no se le permitió la adhesión hasta que no retiró de su petición todos los puntos que hacían referencia a su antitrotskismo. Tanto socialistas como anarquistas fueron inflexibles en este extremo: ante todo, unidad de acción y nada de enfrentamientos intestinos. CF Annexe VII pour prendre connaissance de la note complète. In <http://www.portaloaca.com/>

traficantes de armas, pensarán que se sublevaría el ejército, ganaría o perdería la sublevación, y a la semana siguiente habría otro gobierno o el mismo, y la gente se iría de veraneo o seguiría trabajando o en el paro, según sus posibilidades. Prueba de que este era el pensamiento más común es que cuando, efectivamente, tuvo lugar la insurrección, los más prevenidos acapararon víveres para cuatro o cinco días. »

Les communications coupées entre Madrid et Colmenar Viejo rendirent difficile le retour vers la « *Villa y Corte* », et l'obligation d'obtenir un permis de circulation comme il se devait « expedido por la policía o por los revolucionarios. », nous raconte FFG dans *El tiempo amarillo* à la page 147. Et il ajoute : « La obtención del salvoconducto en muchos casos no resultaba fácil. » (p. 151)

Ce laissez-passer fut obtenu par l'intermédiaire de sa mère qui appela à l'aide son frère, qui avait un réseau influent et douteux afin de pouvoir retourner à Madrid et fuir Colmenar Viejo, lieu de passage obligé de nombreux révolutionnaires et donc dangereux comme il l'évoque dans *El tiempo amarillo* aux pages 151 et 152 :

« Era mucha coincidencia que aquella vieja y el señorito hubieran llegado al pueblo, a un pueblo por el que pasaron buena parte de los insurrectos fugitivos de Madrid, precisamente dos días antes de la sublevación. Estaba claro que podían haber ido a tomar 'puntos de mira'. » (p. 151), « Lo cierto es que durante unos días, tanto mi abuela como yo, como la familia de los posaderos, pensábamos que los revolucionarios del pueblo quizá nos mataran. Quince días antes, el asesinato sin fundamento de una anciana de sesenta y seis años y su nieto de catorce habría parecido inverosímil ; pero en aquellos pocos días se había producido un gran cambio según el cual morir seguía siendo tan terrible como siempre, pero matar carecía de importancia. »

Deux paragraphes font référence à la résolution de ce problème du laissez-passer pour pouvoir retourner à Madrid dans *El tiempo amarillo* à la page 155 et 158, mais ne retenons ici que le second, plus clair et concis :

« Recibimos el salvoconducto que nos envió el tío Carlos desde Madrid, y pudimos regresar. En el autobús de línea que nos devolvía a Madrid, viajaban muchas mujeres. Aunque mi abuela y yo habíamos exhibido los salvoconductos que nos habían agenciado mi tío (agenciar fue un verbo muy utilizado durante la guerra), aquellas mujeres lanzaban pullas contra nosotros. Mi abuela era para ellas la vieja beata que había ido a la iglesia nada más llegar y yo no era hijo de un obrero. Mi abuela y yo pasamos miedo en aquel viaje. »

Ce retour à Madrid après de belles frayeurs et avoir vu la mort de près fut synonyme d'enfermement, d'angoisse, de peur et d'inquiétudes motivées par la situation très instable, la



ville partagée en deux zones, la républicaine et la phalangiste, les bombes, les coupures d'électricité, d'eau, les vols d'avion dans le ciel, les détonations, la pénurie, la faim, les suspicions et la présence obsédante et indécente de la mort.

Voici quelques morceaux choisis dans *El tiempo amarillo* qui témoignent de ces moments terribles que fut la guerre civile à Madrid, un vrai document mémoriel que nous pouvons retrouver dans sa pièce de théâtre *Las bicicletas son para el verano* (1977), Prix Lope de Vega et faisant partie, elle aussi de l'écriture de la mémoire collective espagnole, renvoyant par là-même aux *Représentations du franquisme* comme fondation<sup>92</sup> :

« De nuevo en Madrid, fin del pintoresco veraneo. Muy pocas veces salí a la calle en aquel mes de agosto. Algunos amigos del barrio y del colegio venían a mi casa y nos reuníamos en el comedor. Charlábamos y jugábamos a las cartas. Cuanto salía, porque el chico no podía estar siempre encerrado, me acompañaba mi tío, que acababa de fundar con un amigo una especie de compañía de seguros para arreglar aparatos de radio. La radio<sup>93</sup> era entonces media vida para los que esperaban noticias de lo desaparecidos, para los que no se creían nada de lo que contaba la prensa leal, para los que estaban deseando enterarse de que se había terminado *esto*<sup>94</sup>. » (p. 158), « En Madrid empezaban a escasear los víveres y el dinero. Se pagaba a veces con unos vales sellados por los sindicatos, los partidos políticos, los ateneos libertarios. Las colas empezaron a ser espectáculo frecuente. » (p. 158)

FFG poursuit ainsi :

« A cualquier hora del día o de la noche se oyen desde las casas y las calles de Madrid los cañonazos. El gobierno aconseja evacuar Madrid. Pide a la población civil que cada uno se traslade a donde pueda, donde tenga parientes capaces de acogerlos. Sentados a la mesa del comedor, mi madre, mi abuela, mi tío y yo cambiamos impresiones. Los escasos parientes que tenemos viven aún más cerca de los frentes de batalla que nosotros, hacia Guadalajara y algo más allá. Siguen llegando a Madrid interminables caravanas de evacuados, cuando ya nos piden también colchones para estos evacuados - ahuecados los llama ya el humor castizo, y con ese título se estrenó un sainete- ; nos piden prendas de abrigo para los milicianos que combaten en la sierra, porque allí el otoño es invernal y los ha pillado a todos con la camiseta y el mono que pasarían a la historia. Por un decreto se crea el Ejército Popular ; los milicianos se convertirán en soldados ; por otro, los comisarios políticos. » (pp. 159-160)

La peur est partout, à travers les canons, les obus, la guerre, la faim, la mort :

« Cada tres o cuatro días los cañonazos se oyen más próximos. » (p. 160), « El terror, el hambre y el disparate se unían en el sueño, como en la vida y como en la guerra. » (p. 161), « En noviembre ya hace frío en Madrid. Los chicos ya no juegan en la calle. Balas perdidas rompen de

---

<sup>92</sup> Nous considérons pour notre travail de thèse, que *Les représentations du franquisme* intègrent comme genèse et fondation du franquisme la Proclamation de la II République, les deux bieno, le Front populaire et bien sûr la guerre civile de 1936 à 39.

<sup>93</sup> Nous verrons le moment venu, que la radio s'érigeait en vrai personnage dans sa pièce de théâtre, *Las bicicletas son para el verano*, 1977.

<sup>94</sup> La famille de FFG surnomma la guerre civile « esto », simple démonstratif vague afin de ne pas se ronger les sangs et peut-être dédramatiser le conflit et réduire la peur.

pronto los cristales de las casas. La nuestra está de cara al frente de batalla, no lejos de él. » (p. 161), « Sobre las calles estallan balas de obuses, bombas de aviación. Cuando el bombardeo es continuo nos refugiarnos en el sótano de la casa. Suelo bajar el libro de Química para seguir estudiando, porque esto tiene trazas de acabarse pronto y habrá exámenes en enero. (...) En el sótano están las hijas de los caseros y también María, nuestra criada –que no es aquella María con la que leía versos en la mesa camilla de la otra casa-, y la mujer de un vecino, guapa y mal envuelta en una bata. Hay otros refugiados, pero menciono únicamente a las mujeres que más llamaban mi atención. » (p. 162), « Solemos desde hace tiempo cenar en la cocina porque el comedor, con su mirador de amplias cristalerías, se ha convertido en un lugar peligroso. Ya ha recibido algún disparo de los rebeldes y de los militares que persiguen a los pacos. No obstante, a pesar de que dos balas perdidas han entrado en esa habitación y pueden entrar en cualquier de las otras cuatro exteriores que tiene la casa seguimos haciendo vida en ellas. » (p. 162)

Fernán-Gómez termine de cette façon cette évocation du conflit :

« Cuando en casa, entre combate y combate, y en la sobremesa del arroz con chirulas o las lentejas sin nada », (p. 173), « Casi nada había para comprar en el Madrid cercado ; puede, por tanto, pensarse que el dinero era innecesario, pero todo para adquirir víveres de estraperlo. », (p. 186), « Los bombardeos de Madrid -las pavas desde el aire, los obuses desde Garabitas- eran cada vez más feroces, más imperdonables » (p. 168), « A pesar de los consejos de las autoridades no encontramos lugar al que marcharnos, como tantos otros madrileños, y en la ciudad sitiada pasé toda la guerra. A las noticias de los ‘paseos’<sup>95</sup>, y los registros domiciliarios de los primeros meses en busca de fascistas escondidos o de colchones para los evacuados sustituyeron los bombardeos y el hambre : esas son las imágenes que con más intensidad conservo de aquella época. Durante los últimos cinco meses del año 36 y buena parte del 37 no hacía nada. Estaba casi siempre encerrado en casa, leyendo o escribiendo, tratando de inventar juegos sobre la guerra o el fútbol utilizando el hule a cuadros que protegía la mesa del comedor. Mi madre y mi abuela tenían un miedo exagerado por mí ; miedo que desapareció poco a poco, no porque yo creciera, sino porque la guerra se fue convirtiendo en costumbre. » (p. 201)

Après six mois cloîtrés en 1936 et une bonne partie de 1937, il fallait réagir et réapprendre à vivre malgré les bombes, la peur, l’angoisse de la mort et l’incertitude d’une guerre qui ne devait être, au début au moins, qu’une question de jours. FFG, en pleine fleur de l’adolescence ne pouvait pas continuer à vivoter et mère et grand-mère devaient arrêter de s’inquiéter de son sort en imaginant toujours le pire. C’est pourquoi il se tint un conciliabule familial afin de décider de la suite des événements, comme nous pouvons le lire dans le paragraphe qui suit :

---

<sup>95</sup> Ce substantif au pluriel est très important eu égard aux *Représentations du franquisme*. De fait, il s’agissait d’une technique de la part de la Guardia Civil afin de capturer des républicains, socialistes, anarchistes, libre-penseurs convaincus ou sur délation. Ces hommes agissaient la plupart du temps le soir ou la nuit, faisaient irruption chez la personne en question, l’enlevait, la frappait, lui bandait les yeux pendant le trajet de sorte que les victimes ignoraient où elles allaient, on leur faisait faire le tour de la ville, ‘la promenade’, et à la sortie de celle-ci, dans la campagne le plus souvent, les personnes séquestrées étaient battues, alignées et fusillées froidement, puis enterrées dans un vulgaire trou, dans l’anonymat le plus complet. Lorca et de très nombreuses personnes anonymes subirent cet horrible technique du ‘paseo’, cette promenade vers la mort.

« Y se tomó una decisión. Yo debería ponerme a trabajar. En realidad, las circunstancias ayudaron a tomarla. También a mi tío se le pidió su parecer. Pero no había mucho que pensar y la vieja polémica entre mi madre y mi abuela sobre el oficio limpio o la posibilidad de darme carrera -médico, abogado... - no tenía lugar. El trabajo en la zona republicana era obligatorio a partir de los dieciséis años, incluso para los extranjeros como yo, que llevaba mi banderita en la solapa. Por otro lado, el dinero que podría aportar era imprescindible. Como no podían discutir sobre el presente, discutieron sobre el porvenir. En cuanto esto acabara, yo me examinaría de Química para ingresar en la universidad y empezar una carrera. Lo del oficio limpio que aconsejaba mi abuela, para mi madre era inaceptable. Significaba volver a caer en la clase baja. La solución más lógica, la única viable, era que empezase a trabajar como actor ; como comparsa, que era como se empezaba entonces. Sería actor, pero sólo provisionalmente.<sup>96</sup> »

Alors que FFG devait reprendre du service et recommencer à travailler pour aider le foyer, il fut donc décidé que ce serait en tant que comédien, la solution la plus logique. De longues discussions s'opèrent avec sa mère autour de son nom artistique, car Fernando Fernández paraissait difficile à prononcer à travers la redûte vocale du prénom et du nom de famille. Diverses possibilités furent avancées, comme nous le donne à voir l'extrait suivant à la page 174 de ses Mémoires :

« Para mí todo lo que se nos ocurría me parecía ridículo, tanto Fernando Madrid, como Fernando del Plata, como Fernando Fernán, y al fin le dije a mi madre que puesto que era el hijo de la Fernán-Gómez, debía llamarme Fernando Fernán-Gómez. Creo que mi decisión le pareció muy bien, y que era lo que ella esperaba. »

À plusieurs reprises dans sa carrière, quand le temps se faisait long et qu'il n'arrivait pas à percer, et bien après, lorsqu'on le trouva démodé et qu'il ne joua plus longtemps il regretta ce choix auquel il imputait la faute de ces années noires. Et, de fait, il pensa alors qu'il aurait dû simplement s'appeler Fernando Fernández, patronyme plus court, plus percutant, plus simple que celui avec lequel le public le connut et reconnut.

Ainsi, pour lancer sa carrière il commença donc des cours de déclamation et de théâtre à l'École Professionnelle de la CNT dirigée par Valentín de Pedro et put donc recevoir sa première carte professionnelle du syndicat de la Confédération Nationale du Travail comme nous le voyons bien à travers ces lignes :

« Esta cuestión del apellido no me planteaba problemas para inscribirme en la escuela de actores o para solicitar mi carné profesional en la CNT, pues en ambos sitios les tenía sin cuidado cómo

---

<sup>96</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 172.

te llamaras y quisieras llamarte ; pero no era tan sencilla frente a las autoridades, como había comprobado meses atrás, cuando debí poner en regla mi documentación. »

C'est d'ailleurs par le biais de la *Escuela Profesional de la CNT* qu'il commença à se faire connaître -Sala Ariel- comme grâce à son nom -tout le petit monde du théâtre savait quelle actrice était la Fernán-Gómez et il put compter sur plusieurs de ses amitiés-, à travers les textes classiques, engagés, résolument modernes, de jeunes écrivains et des auteurs étrangers.

Sur les conseils avisés de sa mère, il étudierait la déclamation auprès de Carmen Seco à la CNT, même si Carolina Fernández était ennemie du système, « de la Junta de Espectáculos y de los sindicatos, incluso de la CNT, que la había amparado y proporcionado el puesto de trabajo ». <sup>97</sup> C'est bien qu'elle crut qu'il allait être dans les meilleures mains possibles. FFG nous rapporte ses premiers pas au théâtre de la CNT ainsi que les qualités de son professeur en ces termes dans *El tiempo amarillo* :

« Hasta que llegase ese momento iría, por consejos de mi madre, a estudiar declamación con Carmen Seco en una escuela de arte dramático que acababa de organizar la CNT. Todavía andamos por los escenarios y los platos algunos actores de los que en ella aprendimos. A pesar del hambre, del frío y del miedo, lo pasábamos bien dando clases de declamación, ensayando funciones, charlando chicos y chicas, todos unidos por una misma afición ; aunque también había los que acudían sólo por entretenimiento. Mi profesora de declamación fue la gran actriz Carmen Seco, primera actriz de Ricardo Calvo durante varios años, y a ella debo mi paso de niño recitador y de aficionado a actor profesional. También dirigían las comedias que representábamos María Boixader y Luis Pérez de León. Muchos de los que allí estudiaban luego abandonaron este oficio. Algunos ni siquiera pensaban seguirlo. Había chicas -Milagros, Amparo Atarés, Juanita Marcos... - que acudían allí por llenar el tiempo libre, que en el Madrid cercado de la guerra era larguísimo. De una de aquellas chicas se murmuraba que era hermana de uno de los asesinos del teniente Castillo. » (pp.181-182)

Ces années d'apprentissage furent importantes, fortes, constructives, forcément un peu politiques et cette École Professionnelle de la CNT (Voir Annexe VIII), où il y avait beaucoup de passion et d'émulation, fut l'une des réussites du théâtre de la République où le théâtre brilla comme jamais à Madrid mais seulement de 1937 à 1938. Des pages entières se rapportent à l'époque de l'École d'acteurs de la CNT dans les Mémoires de FFG, et toutes avec beaucoup de positif et d'éloges :

« Además, había tomado tal cariño a la escuela de actores, a su ambiente, a los amigos que allí había hecho, que me resultaba insoportable el tiempo de actuación a horas fijas, repetidas, monótonas

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 181.

tarde tras tarde en el Teatro Eslava. Al incorporarse el escritor sindicalista Valentín de Pedro a la dirección de la escuela, ésta se convirtió en un auténtico centro de enseñanza del arte teatral. Todo el edificio incautado, excepto el Teatro Alcazar, se dedicó a aulas y una pequeña parte a la oficina. Se impartían clases de declamación, historia del traje, teoría teatral, canto, baile clásico, español y de fantasía. En un pequeño teatrillo que estaba en la parte de atrás aprendían los menores de dieciséis años, adiestrados por el famoso fotógrafo, actor y director de cuadros infantiles Luis Pérez de León, y representaban zarzuelas los domingos. También los domingos actuábamos para el público, con taquilla abierta, los mayores, en un lujoso cabaré que había en los sótanos y al que Valentín de Pedro hizo las transformaciones necesarias para convertirlo en teatro. » (p. 194), « El sindicato del espectáculo de la CNT tenía sus oficinas en una de los palacios incautados, uno que había en la calle Miguel Ángel y que no sé si aún se conserva, pues no recuerdo cómo era su entrada. El tal palacio no había sido desmantelado, no se observaban en él muestras de vandalismo. La gran biblioteca se hallaba en perfecto estado y a disposición de los afiliados al sindicato. No sólo se podía leer allí, sino llevarse los libros a casa, tras mostrar el carné y rellenar una ficha. (...) En aquella aristocrática biblioteca de la revolucionaria CNT mostré mi carné rojo y negro y me llevé a casa, como primer libro de mi experimental carrera hacia atrás, *Zalacaín, El aventurero*, de Pío Baroja. » (p. 197)

Cette école de la CNT était selon Francisco Villaespesa : « una escuela de actores que aspiraba a la purificación y decencia del teatro.<sup>98</sup> » En effet, le théâtre de l'époque était un théâtre bourgeois, fondé sur le simple divertissement, fait de mauvaises farces grossières, des *vaudevilles*<sup>99</sup> insipides, des *astracanes*<sup>100</sup> ridicules et lourds, des pièces de boulevard et où l'usage du *retruécano*<sup>101</sup> était quasi systématique. Bref, c'était une scène enlisée dans la médiocrité de son théâtre commercial, dans son pathétisme et bien loin de la rénovation esthétique et du retour du tragique que Valle-Inclán, Alberti et Lorca avaient amorcé entre 1920 et 1936.<sup>102</sup> Si la CNT, malgré ses démêlés avec la UGT, était force de propositions pour un théâtre dit « révolutionnaire » en éliminant la grosse comédie, le mélodrame conventionnel au profit d'une nouvelle esthétique et idéologie du drame et une volonté sociale affichée, politique et engagée d'amener le théâtre vers le peuple et de l'éduquer ; le théâtre bourgeois gardait sa suprématie, son conservatisme esthétique, sa médiocrité culturelle. Hélas le début de la guerre civile, la mort de Valle-Inclán le 5 janvier 1935, l'assassinat de Lorca le 18 août 1936, l'exil d'Alberti et de son épouse María Teresa León tout comme celui de la compagnie

---

<sup>98</sup> *Blanco y Negro*, N°7, Julio, 1938.

<sup>99</sup> « Chanson strophique gaie, satirique et malicieuse, chantée en France du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> s. Petite comédie légère, d'une intrigue amusante et vive, mêlée de couplets souvent composés sur un air connu et populaire. Comédie légère fondée sur l'intrigue et le quiproquo. », in *Le Dictionnaire Larrousse*.

<sup>100</sup> « Comedia teatral, disparatada y generalmente de poca calidad, que se basa en el malentendido, el chiste fácil y los juegos de palabras. », in *DRAE*.

<sup>101</sup> « 1. m. Juego con las palabras en que se suele producir una repetición.

2. m. Ret. Inversión de los términos de una proposición o cláusula en la siguiente para que el sentido de esta última forme contraste o antítesis con el de la primera, como en ¿Siempre se ha de sentir lo que se dice ? ¿Nunca se ha de decir lo que se siente ? »

<sup>102</sup> Consultez à ce propos l'ouvrage collectif dirigé par Monique Martínez Thomas, *Le retour du tragique, Le théâtre espagnol face à la rénovation esthétique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Didact Espagnol », 2007, 214p.

de Margarita Xirgu marquent la fin de cette belle initiative avec une nouvelle organisation spécifique au régime. FFG se souvient de son arrivée à l'École de la CNT ainsi :

« En agosto de 1937 cumplí dieciséis años y tenía ya, por consiguiente, el derecho y la obligación de trabajar, pese a mi condición de extranjero. En el sindicato de actores de la CNT, su secretario, Fernando Collado, que después de muchos avatares llegaría a ser mi amigo, empresario, socio y durante unos años eminencia gris del panorama teatral español, firmó mi primer carné sindical.<sup>103</sup> »

FFG interpréta son premier rôle au sein de la *Escuela de actores de la CNT* à la salle Ariel, dirigée par María Boixader et Luis Pérez de León et sous leur direction, dans le drame historique *La leona de Castilla*, où il joua le Marquis de Villena, proposition ambitieuse car écrite en vers par Francisco Villaespesa, en 1935. Ce fut donc un moment inoubliable et qui marqua la fin de l'enfermement et le début d'une nouvelle vie. Signer sa première carte syndicale du spectacle à la CNT, (dont le secrétaire, dédié aux acteurs était Fernando Collado), signifiait beaucoup pour lui surtout que cela avait un avant-gût de militantisme et de politique, même s'il n'en fut pas d'emblée conscient. À ce stade de nos recherches, et étant donné l'importance que la CNT eut dans l'Histoire d'Espagne, et la fierté de FFG d'y avoir adhéré, et puisque cela renvoie aussi à nos *Représentations du franquisme*, -oppositions, contre-représentations, contre-propagande-, il nous semble essentiel de nous focaliser un moment sur son histoire :

« El origen de la CNT lo encontramos en la *Federación Regional de Española* (FRE) de la AIT, fundada en 1870. La FRE vivió el debate entre marxistas y anarquistas planteado en el seno de la AIT. Pero, mientras que en las instituciones centrales de la I Internacional dominó la corriente marxista, en la FRE se consolidó la mayoría formada por sindicalistas y anarquistas. Finalmente el sector marxista madrileño sería expulsado de la FRE en 1872 y constituyeron lo que ellos llamaron «*la Nueva Federación Madrileña*» que, años después, daría lugar al PSOE. Desaparecida la Internacional de los Trabajadores, las disputas internas y en especial la represión llevada a cabo por el gobierno de la Restauración, puso fin a la FRE, la primera experiencia internacionalista en España. En 1881 se fundó la *Federación de Trabajadores de la Región Española* (FTRE), heredera de la anterior y que experimentó un rápido crecimiento. Pero la FTRE no tardaría mucho tiempo en verse obligada a pasar a la clandestinidad y en correr la misma suerte que su predecesora. La dura represión (especialmente en el campo andaluz) terminó por dividir a la Federación. Su heredera fue la *Organización Anarquista de la Región Española* (OARE) que actuó desde la clandestinidad y que inauguraría en España lo que sería conocido como *la propaganda por el hecho*. Este nuevo periodo de atentados anarquistas se prolongaría hasta finales del siglo XIX, momento en el que se iniciaría una reorganización sindical en el país. »

---

<sup>103</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 182.

L'évolution de la CNT se poursuivait :

« En 1907 se formó el sindicato catalán *Solidaridad Obrera*, que recogía los restos del espíritu internacionalista así como los planteamientos del sindicalismo revolucionario francés recogidos en la *Carta de Amiens*. Ambas corrientes se hicieron una sola para terminar convirtiéndose en lo que posteriormente se conocería como anarcosindicalismo. Finalmente, en noviembre de 1910 *Solidaridad Obrera* convocó un Congreso Obrero Nacional en el Teatro Bellas Artes de Barcelona. En dicho comicio se aprobó trascender el ámbito regional catalán hacia un ámbito estatal español con el nombre de *Confederación Nacional del Trabajo* (CNT). El objetivo no era otro sino «*apresurar la emancipación económica de la clase trabajadora a través de la expropiación revolucionaria de la burguesía*». La CNT comenzó siendo pequeña, con alrededor de 30.000 miembros a través de varios sindicatos y otras confederaciones. Su crecimiento fue rápido, aunque estuvo marcado constantemente por largos períodos de clandestinidad que debilitaron a la organización. »

Enfin :

« En 1911 con ocasión de su primer congreso se convocó una huelga general lo que provocó que el sindicato fuese ilegalizado hasta 1914. A partir de 1916 la CNT cambió de estrategia con respecto a la UGT estableciendo relaciones con este sindicato, lo que hizo que ambas organizaciones convocaran conjuntamente la huelga general de 1917. Pero la actuación de la UGT durante su desarrollo evidenció para buena parte de los libertarios que la dirección ugetista, aunque interesada en la presión social para conseguir sus objetivos, no rebasaría nunca los límites parlamentarios que encauzaban a los trabajadores por senderos aceptables para la burguesía<sup>104</sup>. » (Voir Annexe VII)

Parallèlement à la *Escuela de actores de la CNT*, FFG fut engagé dans la troupe du Théâtre *Pavón* comme « *Comparsa* », c'est-à-dire, comme simple figurant, (Annexe VIII). Le répertoire de ce théâtre se composait de mélodrames de propagande, de sujets socio-politiques, sous la direction d'Horacio Socías. FFG rappelle aussi à quel point les circonstances de la guerre jouèrent en sa faveur, entre les soldats au front, l'exil, Madrid était désertée de toutes parts et il n'y avait pas beaucoup de comédiens sur place, nous renvoyant ainsi aux *Représentations du franquisme*, si, comme nous l'avons vu auparavant, nous considérons que nos bornes temporelles vont, en fait, de la II République à l'Avènement de la démocratie. Voici ses mots :

« Durante la época roja estaba prohibido trabajar gratis en el teatro<sup>105</sup> -en el teatro y en cualquier otra parte-. Es decir, que no existía el meritoriaje, y que en los talleres, los aprendices debían cobrar. Como los actores jóvenes estaban todos en el frente era fácil encontrar puestos en los teatros y no tardé

---

<sup>104</sup> Site internet de la CNT-AIT, Federación Local de Madrid, Plaza de Tirso de Molina. <http://madrid.cnt.es/historia/>

<sup>105</sup> Ce que le franquisme ne manquera pas de rétablir dès sa victoire et de réinstaurer le rôle des « méritorios », comédiens qui répétaient pendant six mois, apparaissaient brièvement dans les pièces et n'étaient pas payés.

demasiado en entrar como comparsa, con un duro de sueldo, en el Pavón, teatro especializado entonces en melodramas de propaganda política dirigidos por Horacio Socías.<sup>106</sup> »

Aux pages 183, 185 et 186 de son Autobiographie, il évoque ses premiers rôles qui restèrent presque inaperçus :

« La primera obra en la que intervine se titulaba *Consejo de guerra*. Los demás comparsas y yo, hasta un número de seis u ocho, estábamos sentados en el patio de butacas, vestidos con nuestras cazadoras, la prenda de moda en aquel Madrid, y figurábamos el jurado, pero nosotros figurábamos el público, porque aquel teatro (como a los otros en que se representaban espectáculos políticos) casi nunca iba nadie, y a los que iban, cuando, como jurado, se les pedía su opinión, no la manifestaban. Ahí interveníamos nosotros, los comparsas. Desde el escenario se preguntaba a los espectadores si el acusado era culpable o inocente, y nuestra misión consistía en levantarnos y alzar el puño. Esa fue mi primera actuación como profesional del teatro. » (p. 183)

Il joua ensuite deux autres œuvres assez brèves du même auteur, *A la orden de la República* et *Mi puesto está en las trincheras*. Mais aussi :

« *Retaguardia*, de Álvaro de Orriols<sup>107</sup>, estrenada el 13 de junio de 1938, hice, como comparsa, sin hablar una palabra -pero cantando a coro *La santa espina*- de miliciano rojo, de soldado de Regulares, de ciudadano en la cola del pan-... Este trabajo como comparsa duró poco tiempo. Recibí un comunicado del sindicato en el que me decían que al día siguiente, a la hora de los ensayos, me presentase en el Teatro Eslava para incorporarme a la compañía en calidad de actor. Sustituía a otro que acababan de movilizar<sup>108</sup>. Así pasé a la compañía de vodeviles en la que era primera actriz la célebre *vedette* de revista Laura Pinillos<sup>109</sup> y primer actor y director José Balaguer, al que ya conocía, porque había sido compañero de mi madre en la compañía de Casimiro Ortas<sup>110</sup> y fue de los que en mayo del

<sup>106</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 182.

<sup>107</sup> « Originaire de Barcelone, Alvaro de Orriols est un écrivain aujourd'hui bien oublié, mais qui eut, en Espagne, son heure de gloire, ami de Lorca et de Machado, célèbre pour un recueil de poèmes intitulé *Nervio*, et surtout pour des pièces de théâtre, comme *Rosas de Sangre*. Militant du Parti socialiste espagnol, Álvaro de Orriols participa avec sa famille, après la victoire de Franco, à l'exode des Républicains, civils et militaires, qui fuyaient vers la France. Il abandonna à Madrid sa maison et tous ses biens et perdit, dans la fuite, deux valises qui contenaient toute son oeuvre. Enfermé quelques mois, en 1939, dans le camp de concentration du Polo-Beyris, il devint professeur d'espagnol, à Itxassou, auprès d'orphelins de la guerre d'Espagne, s'installa en août 1940 à Bayonne, vivant d'abord à Saint-Esprit, puis dans le quartier des arènes où il demeura jusqu'à sa mort, le 18 novembre 1976. De cette terrible expérience de l'exode, Álvaro de Orriols a tiré un récit, *Las Hogueras del Pertus, diario de la evacuación de Cataluña* », déjà publié en 1995 à Paris et en 2008 en Espagne, mais qui n'avait jamais encore été traduit en français. Veuillez prendre connaissance de la note entière à l'Annexe IV. In *Sud-Ouest*, « La mémoire oubliée de l'exode espagnol », 28/11/2015.

<sup>108</sup> En sa qualité d'étranger, de citoyen Argentin, FFG ne pouvait être mobilisé pendant la guerre civile.

<sup>109</sup> « *Vedette* » de Musical, meneuse de revue (1900-1970), qui présentait sur scène des numéros avec sa sœur Victoria, toutes deux étaient connues comme « Les sœurs Pinillos ». Elles eurent leurs heures de gloire. Laura Pinillos se retira de la scène à la fin des années 40.

<sup>110</sup> « « El actor Casimiro Ortas nació el día 1 de mayo del año 1880 en la localidad de Brozas, en la provincia de Cáceres. Su vocación se dió a muy temprana edad, probablemente por el hecho de que nació en una familia de artistas. Así, sus primeros pasos en la profesión tuvieron lugar junto a su padre, con pequeños papeles en algunas zarzuelas como *Serafín el pinturero* o *La verbena de la paloma*. Más tarde, aunque se dedicó también al teatro, siguió interpretando obras líricas como *El asombro de Damasco*. De hecho, el género lírico fue en lo que llegaría a destacar posteriormente Casimiro, siendo considerado una de las más importantes figuras de la época en esta faceta. Más tarde empezó a trabajar en el Teatro Apolo de Madrid. Allí, Casimiro alcanzó un éxito tras el otro, hasta el punto de que muchos escritores de teatro prestigiosos como Pedro Muñoz Seca o Carlos Arniches



33, cuando hice tardíamente mi primera comunión, quedaron incluidos en nuestra brevísima lista de visitas y se vieron obligados a darme un duro. » (p. 186)

FFG ne garda pas un bon souvenir de ce passage au théâtre Eslava, même s'il passait d'un statut de figurant à celui de « vrai acteur » et ce pour plusieurs raisons. Premièrement parce que sa première entrée sur scène fut loin d'être un succès, deuxièmement parce que la pauteur des loges, le théâtre décrépit ne le faisaient pas rêver, troisièmement, parce que les pièces du répertoire de ce théâtre se résumaient à des stupides comédies, à des vaudevilles ridicules tels que *Noche de amor en un mesón* d'Ángel Ramos ou *¡Yo quiero ser vedette!*, d'Enrique Povedano, *La casa de los tíos o el sostén de la Milagros* de Moreno Lorite par exemple. Ces pièces étaient le reflet du mauvais goût de l'époque comme nous avons pu le développer auparavant, c'étaient des oeuvres vulgaires, inconsistantes et médiocres. Enfin, parce que le public qui assistait à ces représentations brillait par son indifférence généralisée. Permettez-nous d'évoquer ici, ces quelques épisodes, tous dans *El tiempo amarillo* aux pages 186, 187 et 191 :

« Ensayé solamente la tarde del día de mi primera actuación, dos horas antes de salir a escena. Cuando entré en el escenario sin decorados terminaba el ensayo del próximo estreno, y el regidor se acercó y me dio una cuartilla con mi texto. (...) Pensé, mientras lo recogía, un tonto orgulloso, que ya era un actor profesional. Después me explicaron por dónde entraba y salía y dónde me quedaba quieto. Ensayé mis tres únicas frases (...). Entre paño y bola me contestó el actor que compartía conmigo la escena, un veterano, Domingo Rivas (...). Después me dijeron cuál era mi camerino, que compartía con un viejo actor, y que allí tenía traje de camarero. (...) Llegó el momento de mi salida a escena. (...) El regidor me dio la orden con la primera frase de mi pale, según era costumbre : '¿Qué van a tomar los señores ?' Yo abrí la puerta, entré. Allí estaban Domingo Rivas y una actriz. Frente a mí la inmensa y amenazadora boca oscura del escenario. Sin saber por qué, permanecí un instante en silencio, quizás para tomar aliento. Oí la voz de Domingo Rivas que decía : '¿Viene usted a preguntarnos qué deseamos tomar ?' Como esto no era lo previsto, me quedé en silencio otro instante pensando si debía responder afirmativamente o improvisar otra respuesta. Ya Domingo Rivas había dicho : 'Tráiganos dos whiskys. Pero sin hielo.' Yo, otro instante más, dudé si marcharme ya o quedarme para decir mi última frase que, de momento, no recordaba si era la primera, la segunda o la tercera. (...) Y con un afable empujoncito me echó (Rivas) del escenario y cerró la puerta. » (p. 186-187), « A partir del día siguiente sí pude hablar. Pero mi vocación de actor teatral se debilitó mucho en los días sucesivos. El ambiente del teatro me pareció sórdido<sup>111</sup>,

---

escribieron algunas obras con papeles expresos para él. Durante su época en el Apolo, sus actuaciones iban normalmente acompañados de la música de Jacinto Guerrero Torres, más conocido como *Maestro Guerrero*. Interpretó un gran número de obras, entre ellas algunas muy conocidas actualmente y que fueron estrenadas por él. Encima de las tablas protagonizó montajes como *Diana la cazadora*, *La tela*, *Los extremeños se tocan* o *La venganza de la Petra*. No tardó en formar su propia compañía, junto a su mujer, también una conocida actriz, Aurora García Alonso. En ella estrenaron, entre otras, la obra de Enrique Jardiel Poncela *El cadáver del señor García*. En cuanto al cine, trabajó muy poco en este medio, pudiendo destacarse algunos títulos como *Los apuros de un paleta* o *Poderoso caballero*. Casimiro Ortas falleció el día 10 de marzo del año 1947 en Barcelona. », In <http://www.biografias.es/>

<sup>111</sup> Il nous paraît important de relever et commenter les adjectifs péjoratifs eu égard aux premières expériences dans le monde du théâtre de FFG, lesquelles insistent sur la pauteur des loges, leurs états délabrés, sur les comédies niaises qu'il devait interpréter et sur le manque de concentration du public, bien loin de goûter aux plaisirs du théâtre et dont le comportement envers les comédiens était inadmissible. « Sórdido », « lóbrego », « estúpida la comedia », « ajeno el público », « distantes de mí los otros actores », « mucho mayores que yo ».

lóbrego mi camerino, estúpida la comedia, ajeno el público, distantes de mí los otros actores, mucho mayores que yo. »

Il est évident que le choc entre le Théâtre *Eslava* et l'école de la CNT était violent. De fait, le Théâtre Eslava, commercial, superficiel quant à sa programmation, théâtre de variétés et l'École d'acteurs de la CNT qui était aux antipodes à travers des textes exigeants et des auteurs de talent, de la culture mise en avant, de la dimension socio-politique, de l'Avant-garde et de l'ouverture sur l'étranger comme FFG le raconte très bien dans *El tiempo amarillo* aux pages 194 et 195 constituait un abîme :

« El mundo de la escuela de la CNT, de la sala Ariel -nombre que se puso al nuevo teatro, el de los mayores- y el de la compañía de vodeviles del Teatro Eslava no sólo me parecían distintos, sino antagónicos. En uno se recitaba a Lorca, a Juan Ramón Jiménez, a Antonio Machado, a Rubén Darío, a Vicenta Medina, a los clásicos ; se ensayaban y representaban obras de Romain Rolland, de Dimitri Merejkowski, del humorista sueco Soya, que fue para mí una revelación. En el Teatro Eslava, con la justificación -sin duda, cierta- de que los milicianos que volvían del frente y la atormentada población civil necesitaban divertirse, se cultivaba el género más ramplón y se utilizaban los recursos más zafios para provocar la risa. (...) Del repertorio y del ambiente no estaba satisfecho, pero sí de mi trabajo. »

Alors que FFG continuait d'apprendre son métier d'acteur grâce aux bons enseignements complets de l'École de la CNT, qu'il supportait de moins en moins ces petits rôles sans âme au Théâtre Eslava, au milieu de cette guerre civile sans fin, le 28 mars 1939, l'armée des rebelles, répondant aux ordres du plus jeune Général qu'ait connu l'Espagne, Francisco Franco Bahamonde, franchit les portes de Madrid qui avait pourtant résisté jusqu'au bout, sous les cris acharnés de la Pasionaria « *No pasarán* », « *Más vale morir de pie que vivir de rodillas* ». Le jour qui suivit l'Armistice de la guerre civile, les théâtres fermèrent leurs portes et furent rendus à leurs patrons, et FFG, comme autant d'autres professionnels de son temps, fut un acteur de plus au chômage, les permis de travail délivrés par la CNT n'eurent plus aucune valeur et devinrent caduques. Très vite la monnaie en circulation frappée du temps de la République n'eut plus aucune valeur, le travail payant des jeunes comédiens en herbe redevint gratuit et le régime remit à l'ordre du jour les fameux « *meritorios* » qui travaillaient pour rien, et prit une mesure coup d'épée contre les acteurs, suspectés d'être rouges dans leur majorité : le salaire de ces derniers passa de 18 à 10 pesetas. Beaucoup craignaient les représailles, les délations, et bien sûr pour leur vie. FFG reprit donc son travail de « *meritorio* » pendant une quinzaine de jours au *Teatro Español*, dans la compagnie d'Ana

---

Nous pouvons donc en conclure, à travers ces six adjectifs très négatifs que son entrée dans le métier fut loin d'être rose et parfait. Il en gardera toute sa vie des souvenirs amers.

Adamuz-José Romeu, où travaillait aussi sa mère. Il remplaça le « *pregonero* » dans la pièce historique d'Eduardo Marquina, *En Flandes se ha puesto el sol* mais ne continua pas sa collaboration avec cette compagnie puisqu'il intégra celle de Juan Bonafé, au répertoire comique, grâce à sa mère qui le tenait pour un bon ami. Fort malheureusement, ce nouveau passage à la catégorie d'acteur professionnel ne dura que quinze jours à cause du peu de public qui répondit à l'événement. Sa participation se limita donc à deux rôles, *El orgullo de Albacete* de Antonio Paso Cano et *La educación de los padres* de José Fernández de Villar. Les temps durs se succédèrent car il fut à nouveau au chômage en 1940 désespérant et pestant de ne pas percer dans le métier.

Les réseaux de sa mère lui permirent de travailler de temps à autres et de ne pas déprimer complètement. Ce fut de nouveau grâce à elle et à Guillermo Marín qu'il fut recommandé spécialement à Nicolás Navarro et put faire son entrée dans la troupe Bassó-Navarro, qui malgré les bons acteurs qu'elle contenait, ne réussit à présenter qu'une pièce à succès et fut dissoute dans la foulée. Cela pointe la réalité de l'après-guerre : un pays décimé, une population affaiblie, affamée, une pauvreté croissante, des morts à foison, une guerre fratricide éprouvante, Madrid dévastée, bref, le temps n'était pas à la fête et aux spectacles mais au deuil de ses défunts et à la victoire des rebelles sur une autre Espagne qui accusait le coup. Dans ce contexte morose FFG reprit ses études et réussit son entrée à l'Université où il comptait étudier la Philosophie et les Lettres, mais, en 1940, il décida finalement de persévérer dans la voie du théâtre, jugeant ce recours finalement plus facile étant donné la situation de l'Espagne, les contacts de sa mère et en se raccrochant à ses bons souvenirs de la CNT. Même si reprendre tout de zéro ne fut pas chose aisée. Pour la troisième année il serait donc « *meritorio* », et sans aucun revenu, du moins dans un premier temps.

Mais dans la cruauté et les *Désastres de la guerre* si bien dépeints par Goya, la chance arriva malgré tout grâce à Nicolás Navarro avec qui il avait déjà travaillé. Engagé dans la compagnie du Théâtre de la Comedia à Madrid où travaillait également comme auteur le dramaturge Enrique Jardiel Poncela, il put reprendre son métier, même par la petite porte. Ce vieux loup du théâtre madrilène, intrigué par la dégaine et la rousseur de ce jeune de 19 ans très différent des autres, à l'allure d'acteurs américains, mince comme un fil, lui confia un petit rôle dans sa pièce *Eloísa está debajo de un almendro*, vrai classique de l'humour espagnol, dont la première eut lieu le 24 mai 1940. Ce rôle tout à fait mineur lui valut les éloges de Jardiel Poncela comme le rapporte Cristina Ros Berenguer dans sa thèse, *Fernando Fernán-Gómez autor*, pages 39 et 40 en reprenant les propos du dramaturge : « Los ensayos

siguieron –ya de la obra completa y con mi presencia diaria- y en uno de ellos, entre el grupo de meritorios descubrí un chico pelirrojo, llamado Fernán-Gómez, en el que creí ver condiciones de actor, y al que me prometí coger por mi cuenta y dar ‘un trabajo en el futuro’.<sup>112</sup> »

Depuis ce jour béni, Jardiel Poncela se prit d’affection pour le jeune FFG qui n’avait pas encore vingt ans et le prit sous son aile pour l’aider à réaliser son rêve. Bien qu’il ne fût qu’un « *meritorio* » lors de cette représentation, il partagea l’affiche avec d’autres de renom, María Asquerino, Elvira Noriega, Carlos Lemos et José Otas, ce qui lui fit engranger de l’expérience et rêver encore plus, d’autant plus que cette pièce eut un succès retentissant, peut-être le plus grand de Poncela avec plus de 230 représentations. Un père symbolique venait d’apparaître.

Pour comprendre qui était Jardiel Poncela et l’importance décisive de cette rencontre pour FFG, un homme influent, talentueux et aux sympathies politiques très droitières, l’article de presse du journaliste de *ABC*, Madrid, Julio Bravo en date du 17 février 2015 et intitulé : « Enrique Jardiel Poncela : un escritor política, social y moralmente incorrecto » nous semble une bonne entrée :

« Enrique Jardiel Poncela (1901-1952) es una rara avis de nuestra literatura : concentra iguales dosis de admiración y de indiferencia, y más de medio siglo después de su muerte sigue siendo un célebre desconocido, valga la paradoja. La casualidad ha querido que coincidan en las librerías dos libros destinados a arrojar un poco más de luz sobre «el gran renovador del humor español», como le califican los dos autores de los libros: Víctor Olmos (*¡Haz reír, haz reír!*, Editorial Renacimiento) y Enrique Gallud Jardiel (*Jardiel y la risa inteligente*, Editorial Doce Robles). La primera es una biografía prolija en datos y documentación, mientras que la segunda es una semblanza y un estudio de la obra del dramaturgo. »

Dans cet article nous sommes mis au fait de deux livres sur Poncela et sur l’importance du rire dans son existence à l’heure d’appréhender cette figure essentielle du théâtre espagnol et madrilène :

« Los dos libros presentan un concepto común : la risa. Y es que ambos autores coinciden en señalar que Jardiel Poncela cambió el humor en el teatro español. ‘Hasta entonces era costumbrista y sainetero. Y él lo hizo cosmopolita y atemporal. Lo que ocurre es que el humor se valora muy poco en este país, y a los humoristas se les considera por lo general escritores de segunda fila’, explica Gallud Jardiel, que además de nieto del dramaturgo es un gran estudioso de su obra. Víctor Olmos, que ha empleado dos años y medio en la elaboración de

---

<sup>112</sup> Voir à ce propos, Enrique Jardiel Poncela, « Circunstancias en que se imaginó, escribió y se estrenó *Eloísa está debajo de un almendro* », *Obras Teatrales Escogidas*, Madrid, Aguilar, 1948, pp. 766-767.

su biografía, señala por su parte : ‘Las comedias de Jardiel fueron muy populares, pero no tuvieron tanto éxito de crítica. Solo dos críticos le apoyaron : Alfredo Marqueríe, en *Informaciones* primero y después en *ABC*, y Víctor Ruiz Iriarte, en *La hoja del lunes*. Pero el resto de la crítica le consideraba muy superficial y no vieron el avance que suponía su obra. Pero su obra es vanguardista cien por cien y su humor completamente nuevo y renovador. »

Jardiel Poncela était aussi un personnage atypique pour son époque comme nous le relate le journaliste, c’est pourquoi sa figure doit être mieux connue et réhabilitée :

« Enrique Jardiel Poncela fue un personaje que hoy sería calificado como políticamente incorrecto. ‘Política, social y moralmente incorrecto. Y machista’, amplía Olmos. ‘Siempre fue un individualista y tuvo opiniones eclécticas’, añade Gallud. Jardiel tuvo una educación progresista : estudió en la Institución Libre de Enseñanza y en el Liceo francés, y además su padre era de los fundadores del PSOE y su madre, pintora, combatió por los derechos de la mujer. Sin embargo, a Jardiel se le ha arrinconado, entre otras razones, por motivos políticos. ‘Durante la II República, fue considerado un ultraconservador -explica Olmos- ; pero él escribió : ‘Yo no me sentía hombre de derechas, ni fascista ni tradicionalista ni falangista. Yo me sentía, únicamente, anti-izquierdista de las izquierdas españolas’. Yo no creo que fuera una cuestión política, sino más bien intelectual. Jardiel era intelectualmente clasista, y en este aspecto se sentía superior’. Gallud está de acuerdo en que el arrinconamiento-‘injusto’- tiene causas políticas. Pero a pesar de que muchos le consideran un escritor cercano al régimen franquista, la verdad es, y en esto coinciden los dos biógrafos, que fue durante aquellos años objeto constante de censura. ‘Se puede decir que se le persiguió literariamente -asegura Gallud-, e incluso cuando murió no se le quería enterrar en sagrado. A Jardiel le gustaba más escribir novelas que teatro, aunque dejó de hacerlo porque estuvieron prohibidas y no se pudieron publicar hasta 1960’. Y completa Olmos. ‘El régimen de Franco no se portó bien con él. La censura utilizó el lápiz rojo en muchos diálogos de sus comedias, y prohibió algunas, como ‘Madre, el drama padre’. Hubo una doble censura, la política y la moral ; se le consideraba un escritor libidinoso y blasfemo. »

Enfin, le journaliste et le biographe de Poncela insistent sur le fait que tous les personnages du dramaturge furent inspirés de lui même et de l’étendue de ses personnalités. On y apprend aussi l’importance de ses maîtresses, fort nombreuses et qu’il termina ruiné malgré ses succès et l’abondance de son théâtre très prolifique :

« Asegura Víctor Olmos que Jardiel dejó en sus obras muchas pistas sobre su propio personaje. Un biógrafo de Jardiel tiene una gran ayuda en él mismo. Contó sus idas y venidas en numerosos textos, y Jardiel es su teatro. Toda su obra es biográfica. No solo es el autor, sino el protagonista. Todos los personajes masculinos de sus comedias y sus novelas son Jardiel Poncela... Tienen su edad en el momento de escribirla, se comportan igual que él... Y las mujeres tienen los rasgos de las que fueron sus amantes. Tuvo treinta y cuatro. No podía vivir sin ellas, pero al mismo tiempo las atacaba sin compasión. Jardiel Poncela, recuerdan los dos autores, murió en la miseria. ‘Dilapidó el dinero entre otras cosas en el juego. Pero cualquier país hubiera mantenido a un escritor de su talla, y sin embargo a su entierro, en 1952, no asistió ni un solo ministro’, dice Olmos. ‘La SGAE, que ahora le rinde homenaje, le persiguió por unas deudas que tenía con ella, y hasta le embargó el coche -añade Gallud-. Y se le reconoce más en Estados Unidos o Latinoamérica que aquí en España’. »

Mais ce fut alors que FFG dut choisir entre le théâtre et ses études. La conjoncture de l'après-guerre, ses efforts consentis à l'École d'acteurs de la CNT, les relations qu'entretenait sa mère dans ce monde déjà apprivoisé, « l'appel du sang », la vocation et le besoin d'un salaire d'appoint pour le foyer pesèrent dans la balance et contribuèrent à le convaincre lui-même. De plus, l'appui de Jardiel Poncela fut une vraie opportunité qui lui donna confiance et cette aide n'allait peut-être jamais se représenter. Et il eut raison. De fait, Jardiel Poncela, fort de sa découverte et intrigué par ce jeune-homme roux, assez grand, au physique malingre et à l'allure des acteurs américains lui proposa deux autres petits rôles dans ses deux prochaines pièces. La première, *El amor sólo dura 2000 metros* eut lieu en janvier 1941. Ce fut l'occasion pour Jardiel Poncela de réitérer ses éloges à l'égard de l'acteur novice qu'était encore FFG : « Tuve la satisfacción de comprobar que no me había equivocado tiempo atrás, cuando advertí condiciones de actor en el muchacho pelirrojo llamado FFG, pues ya en *El amor sólo dura 2000 metros* se le repartieron 'cosas' de responsabilidad, y con la guía de González prometía cumplir a la perfección.<sup>113</sup> »

Toujours en 1941, Jardiel Poncela pensa à lui dans un rôle de composition, celui du policier, dans la pièce *Los ladrones somos gente honrada*. L'idée de Poncela était de construire un personnage au fur et à mesure des trois actes et d'en faire un rôle qui aurait ébloui le public. Mais la peur de mettre peut-être trop de pression sur les épaules encore frêles du jeune comédien, la tension que cela provoquerait, la volonté de ne pas l'envoyer au casse-pipe, firent qu'il interpréta le rôle du majordome roux et ce avec maestria. Le rôle du policier revint finalement au premier acteur, José Rivero. Ce changement s'avéra compréhensible et plus sage. La force de FFG fut d'attirer la lumière sur lui avec ce rôle secondaire, de se faire remarquer et de faire rire les spectateurs. C'est d'ailleurs de ce moment que date, le surnom de FFG, « pelirrojo », grâce à la phrase de Poncela '*el pelirrojo fantástico*' après sa prestation. FFG se souvient ainsi de cette aventure et de ce rôle qui lui échappa dans *El tiempo amarillo* aux pages 350 et 351 :

« El papel que se me encomendó no aparecía hasta el final del primer acto. Tenía sólo cinco frases y era un personaje serio de policía, sin ninguna posibilidad de lucimiento. Jardiel Poncela debió de advertir mi desolación, porque me dijo aparte, cuando los demás no le oían : 'no te preocupes, chato. Tu papel está creciendo en el segundo acto.' Y efectivamente, creció, creció tanto que me lo quitaron. Como Jardiel no solía trabajar con un plan previo al que se

---

<sup>113</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 350.

ajustara el desarrollo de la obra, se encontraba con sorpresas de este género, y el policía Menéndez, mi personaje, se apodera de la segunda mitad del segundo acto, la del final de la obra, y se convirtió en un personaje de primera fila, a cuyo cargo estaban los momentos máxima responsabilidad. »

Le succès aidant, Jardiel Poncela maintenant protecteur et mentor du jeune FFG, lui confia deux autres interventions en 1941 et 1942. *Madre, el drama padre* et *Es peligroso asomarse al exterior*, preuve de sa confiance. Déjà Poncela organisait la prochaine saison 1942-43 au Théâtre de la Comedia et préparait un rôle tout à fait comique pour FFG, celui d'un squelette dans sa pièce *Los habitantes de la casa deshabitada*. Ce fut à ce moment précis que FFG reçut une proposition très intéressante au cinéma par la production cinématographique CIFESA aux accointances douteuses avec le régime pour un rôle comique dans le film adapté d'un roman à l'eau de rose à succès de l'époque : *Cristina Guzmán, profesora de idiomas*, promettant un généreux cachet, l'ouverture vers le cinéma et le début d'une autre vie.

Comme nous l'avons montré tout au long de cette partie, les premiers pas au théâtre de FFG eurent un contexte politique et social bien particulier, celui de la guerre civile, des bombardements, de la peur de mourir, de la faim et de l'enfermement. Si dans un premier temps il vécut en reclus chez lui six mois en 1936 et une grande partie de l'année 1937, cette situation ne pouvait prolonger et une décision familiale fut prise eu égard à son avenir. Il devait reprendre du service, apporter sa contribution à la famille dans cette Espagne désolée. S'il profita de ce temps pour décrocher son entrée à l'Université, cette idée fut vite abandonnée à cause de la conjoncture. Il deviendrait comédien de théâtre, possibilité la plus naturelle, logique et la plus facile à prendre grâce aux connaissances de sa mère.

Arrivé à l'École d'acteurs de la CNT un autre monde s'ouvrit à lui : textes de qualité, apprentissages variés, jeunes auteurs, Avant-garde, ouverture sur le répertoire étranger, engagement socio-politique et culturel. Mais parallèlement à cette grande école, il devait gagner sa vie et travailler dans des théâtres comme les Théâtres Pavón et Eslava qui ne le faisaient pas rêver et loj s'en faut. Ce dernier, qui s'appuyait sur des vaudevilles stupides, des mélodrames médiocres et des comédies idiotes offrait un contrepoint tout à fait sidérant avec la CNT et le décevait énormément. S'il fut content de ses prestations il n'en fut pas de même du fond et des choix de ce théâtre. La fin de la guerre éclata et avec elle ses vengeances, ses règlements de compte, ses repréailles

et ses délations. Les lendemains de la guerre, dans une Espagne décimée, pauvre, affamée, détruite, à l'image de Madrid et où la victoire avait sonné et non la paix, pour paraphraser Don Luis dans *Las biciletas son para el verano*, auguraient de terribles moments. FFG fut à plusieurs reprises au chômage comme des milliers d'Espagnols et s'en sortit une nouvelle fois grâce à la position ambiguë avec le pouvoir de sa mère et grâce à ses connaissances. C'est ainsi qu'il connut en 1940, le dramaturge Jardiel Poncela, homme talentueux et influent dans ce Madrid de l'immédiate après-guerre qui crut en lui, l'aïda et lui confia des rôles mineurs, mais où le jeune FFG ne put se faire remarquer comme il l'aurait aimé. Il avait vingt ans quand, la société de Production la plus emblématique de l'époque, CIFESA, lui proposa son premier rôle au cinéma qui allait signer un autre temps. En effet, lui qui avait rêvé d'être acteur de cinéma avait à présent le pied à l'étrier.

## **2/ Débuts au cinéma, l'impatience et l'attente du succès**

L'on peut légitimement penser que cette décision inopinée de quitter le Théâtre de la Comedia et de faire faux bon au dernier moment à celui qui fut son mentor, Enrique Jardiel Poncela, eut entraîné des conséquences négatives pour lui pour le futur comme le laissait entrevoir l'administrateur du théâtre, Tirso Escudero, lorsque FFG lui annonça la mauvaise nouvelle : « No le sentaría bien a Jardiel, que tanto ha hecho por usted. Además, se va usted de la compañía precisamente cuando habíamos decidido aumentarle el sueldo en cinco pesetas diarias.<sup>114</sup> »

Mais les liens tissés entre Jardiel Poncela et FFG étaient plus forts qu'un abandon prématuré de la troupe et la compréhension entre les deux hommes au-delà des querelles et des rancunes possibles comme le corrobore la réaction de Jardiel Poncela à la page 279 de ses Mémoires, lorsque FFG vint lui apprendre la nouvelle, réaction pleine de tendresse : « Que tengas mucha suerte, chatito. »

Nous rappellerons ici que le jeune FFG, l'enfant qui passait son temps au cinéma avec sa grand-mère et ses copains, l'adolescent admiratif de Gregory Peck, Garry

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 278.



Cooper et Clark Gable, rêvait en secret de devenir un jour acteur de cinéma comme il le déclare plusieurs fois dans son Autobiographie :

« Pero mi intención no era ser actor de teatro, sino de cine. » (p. 137), « Habría preferido empezar en el cine, para llegar a ser algo parecido a mi ídolo, Garry Cooper ; y si mi avanzada edad me lo impedía, parecido a su compañero en *Champ, El arrabal, La isla del tesoro*, el fabuloso, prodigioso actor, mi admiradísimo Wallace Beery, cuyo rostro revelaba de manera explícita el mundo interior del personaje, como uno desearía que en la vida real lo revelasen las personas. » (p. 185)

Si aucune rancœur ne se fit sentir lors de ce changement de programme et de ce passage des planches au cinéma, on peut penser qu'il y eut des regrets de la part de l'encadrement de la compagnie quant à pareille décision comme FFG clairement à la page 282 dans *El Tiempo amarillo* :

« Mi director y maestro don Manuel González había dicho que era una pena que abandonase el teatro<sup>115</sup> para dedicarme al cine, porque si hubiera seguido en el Teatro de la Comedia, al cabo de cinco años sería el mejor actor de España. ¡Cinco años ! ¡Qué horror ! ¿Había espacio en el cerebro humano para calcular la inmensidad de ese tiempo ? Me parecía muy bien que actores como Rivelles, Antonio Vico, Rafael Somoza, Valeriano León ocupasen las cabeceras de los carteles, los mejores meses de los teatros, pero junto a Ricardo Calvo, ya con más de sesenta años, junto al guapo Carlos Lemos y el elegante y casi anciano Mariano Asquerino, ¿no podía haber un puesto en la cabecera de algún cartel para un joven de veinte años, impetuoso, aunque pelirrojo y feo, perfectamente dotado para este oficio, con saber y entusiasmo ? Tenía prisa. »

Essayons de comprendre les raisons d'une telle décision avant de développer la suite des événements. Outre son désir absolu devant la caméra et de réaliser son rêve d'enfant, il faut une nouvelle fois encore nous ramener au contexte de l'Espagne d'après-guerre où la pauvreté, la faim, le manque d'argent et la vie à crédit paralysaient la vie quotidienne. Il lui fallait bien se nourrir et payer son loyer, participer à la vie du foyer, pouvoir sortir un peu aussi et avoir des projets d'avenir. Le cachet qu'offrait la maison de Production CIFESA (*Compañía Industrial Film España, S.A*) était sans comparaison plus élevé que ses rôles secondaires au théâtre et lui faisait entrevoir la possibilité d'une évolution, car CIFESA véhiculait du rêve. CIFESA représentait un soulagement financier, la fin de la précarité et de

---

<sup>115</sup> FFG fut un grand comédien de théâtre, il y joua beaucoup à un moment de sa vie et avec succès. Mais il n'a jamais caché préférer et de loin le cinéma au théâtre. C'est pourquoi il n'y accorda pas toute l'importance que recélait son talent naturel sur les planches. Cela s'explique par plusieurs facteurs. Tout d'abord le théâtre était beaucoup plus exigeant, deux représentations par jour à Madrid (matinée et soirée), les unes à la suite des autres lui paraissaient une chose terrible physiquement, et cela exigeait à une hygiène de vie parfaite et à une concentration trop importante si bien qu'il ne pouvait pas s'intéresser à d'autres choses quand il y jouait. La monotonie du texte et ces répétitions sempiternelles lui pesaient. En vieillissant, les trous de mémoire l'effrayaient. Malgré cela rappelons à quel point il était intense dans cet Art qu'il maîtrisait avec brio. Nous y reviendrons plus tard.

la fragilité de l'existence. Voilà dans les grandes lignes les motifs qui expliquèrent sans hésitation le choix de ce nouvel itinéraire.

FFG évoque à plusieurs reprises la maison de Production valencienne et son entrée dans le monde du cinéma<sup>116</sup> et ce que représentait cette nouvelle étape dans sa vie comme nous le donnent à voir dans *El tiempo amarillo* aux pages 269, 270, 277, 278, 279 et cela en ces mots :

« Una mañana me llamaron de Cifesa. ¡Cifesa ! Aquello era como decir Hollywood, para nosotros, los actorcitos españolitos que estábamos viniendo al mundo de la posguerra. Gonzalo Delgrás, uno de los directores más prestigiosos del momento, deseaba contratarme para interpretar un personaje cómico de joven extranjero en *Cristina Guzmán*. Me preguntaron cuánto quería cobrar por aquellos tres meses de trabajo y dije que más de las trescientas pesetas que adeudaba. Me dieron bastantes pesetas más (4. 500), un abrigo, un esmoquin y un traje gris a rayas ; devolví a don Tirso las trescientas, comencé mi trabajo de actor cinematográfico y la chica de la que me había enamorado no me vio vestido de esqueleto. (pp. 269-270), (...) Para el cine me había descubierto, como lo decía entonces, ahora el término está algo en desuso, Gonzalo Delgrás. »

Sur la maison de production valencienne FFG poursuit ainsi dans *El tiempo amarillo* :

« No sé por qué circunstancia me acompañó a las oficinas de Cifesa mi amigo Francisco Loredó, con el que intentaba por aquellas fechas escribir comedias humorísticas. » (p. 277), « Pero aseguré a Loredó que aceptaría la oferta de Cifesa, por mala que fuera, con tal que mi amada no me viera durante días en mi desmedrada realidad, puesto que para mí el de esqueleto no era un disfraz. » (p. 277), « Hube de discutir las condiciones de mi contrato con el que después llegaría a ser popular director de cine, Luis Luciz, entonces en funciones de jefe de producción, que había llegado en plena juventud a ocupar ese cargo en parte por sus estudios y merecimientos (...). Quedé muy contento del resultado de la discusión, firmé el contrato y salí a darle la buena noticia a mi amigo Loredó, que me esperaba en un bar de enfrente. » (p. 278)

Le premier film que l'on proposait à FFG, *Cristina Guzmán, profesora de idiomas* était donc une adaptation basée sur un roman à l'eau de rose de Carmen Icaza, qui avait été très à la mode<sup>117</sup>, et que l'on avait publié pour la première fois dans *Blanco y negro*, en 1935. Carmen Icaza était la représentante du roman rose de l'après-guerre. Évoquons un instant cette femme emblématique d'une époque :

---

<sup>116</sup> N'oublions pas qu'il y existait une opposition forte entre les puristes, qui considéraient le théâtre comme un Art supérieur et qui méprisaient les acteurs de cinéma et le Septième Art, et ceux, qui, voyaient dans le cinéma la modernité, une manière plus dépouillée et plus naturelle d'interpréter les rôles et un moyen de s'ouvrir au monde.

<sup>117</sup> Notons ici que la grand-mère de FFG était une lectrice assidue des romans à l'eau de rose de l'époque.

« Nació en Madrid en 1904 y falleció en 1979. Novelista española. Era hija del poeta y académico mejicano Francisco A. de Icaza, a la sazón embajador de su país en Madrid. Su misma infancia transcurrió dentro de un ambiente literario al que contribuía en buena medida la tertulia de su padre, a la que acudían Juan Ramón Jiménez, Ortega, Rubén Darío y Amado Nervo, también diplomático mexicano. Posteriormente, la carrera de su padre la llevaría por diversas ciudades de Europa. Especialmente importante fue su estancia en Berlín, donde recibió una esmerada educación en lenguas clásicas y modernas. En 1925, y de nuevo en España, muere su padre. La falta de recursos de la familia la lleva a solicitar un puesto en el diario El Sol merced a la amistad de su padre con Ortega, fundador del periódico. Se ocupa de la página femenina, desde la que se hace eco de los problemas de la mujer. En seguida comienza a colaborar en *ABC*, *Blanco y Negro* y *Ya*, de cuya redacción pasará a formar parte en 1935 y desde el que realiza una campaña a favor de las madres solteras y los niños desvalidos. »

Nous en apprenons davantage quant à son évolution :

« Se casó con Pedro Montojo Sureda y al año siguiente tuvo a su única hija, a la que dedicaría gran parte de su tiempo debido a su enfermiza constitución. Durante el paro forzoso comienza *Cristina Guzmán, profesora de idiomas*, que saldrá por entregas en 1935 y como libro en 1936. Se trata de una novela de las llamadas de amor y lujo, género con el que más se identifica a esta autora. No obstante, ya había publicado con anterioridad *La boda del duque Kurt*, con seudónimo, en 1935. Se trataba de una novela escrita durante sus años juveniles en Berlín que rehizo a petición del diario *Ya* y que en 1950 volvió a publicar, de nuevo corregida, bajo el título de *Talia*. Tras la guerra civil, durante la que forma parte del Auxilio Social (institución a la que permanecerá ligada, así como a Cruz Roja, durante más de veinte años), prosigue su labor novelística con *¡Quién sabe...!* (1940). »

Pour finir il est question du roman à l'eau de rose, littérature essentiellement féminine à l'époque et d'un genre à la mode qui conduisit Carmen Icaza (Voir Annexe IV) à une adaptation littéraire à l'écran avec la collaboration de Luis de Vargas :

« A éste seguirán *Soñar la vida* (1941), título muy adecuado para un género al que la población femenina se aferraba como medio de evasión ante la terrible realidad de la postguerra española y la guerra mundial ; *Vestida de tul* (1942) ; *El tiempo vuelve* (1945) ; *La fuente enterrada* (1947), su novela preferida, que supone un giro en su carrera que la lleva a independizarse de su editor y a abandonar el género rosa, aunque sin salir de la temática sentimental ; *Yo, la Reina* (1950) ; *Las horas contadas* (1953) y *La casa de enfrente* (1960). Autora de éxito (en 1945 fue proclamada la novelista más leída del año), su obra se tradujo a todas las lenguas de la Europa Occidental y conoció adaptaciones cinematográficas (*Cristina Guzmán*) y televisivas (*Vestida de tul*). La propia autora realizó en 1939 una adaptación dramática de *Cristina Guzmán* en colaboración con Luis de Vargas y, en 1944, esta vez en solitario, de *Vestida de tul*. Creada expresamente para el teatro fue *Frente a frente* (1941). También es suyo el guión televisivo *Proceso a Mariana Pineda*.<sup>118</sup> »

La quatrième de couverture du roman de Carmen de Icaza, *Cristina Guzmán, profesora de idiomas*, dans la collection Castalia nous apprend que :

---

<sup>118</sup> <http://www.biografiasyvidas.com/>

« La necesidad de Carmen de Icaza de comunicar sus sentimientos, sus vivencias, sus impresiones comienza apenas sabía escribir. Aunque todos los personajes de sus obras están descritos con innegable destreza, son las protagonistas femeninas sobre las que recae el peso del relato, y las que marcan el espíritu de cada novela. Pues si bien las aventuras que corren son meros productos de la imaginación de su autora, ésta ha sabido, consciente o inconscientemente insuflar en ellas su propia personalidad. Para dilucidar el éxito tan extraordinario que alcanzó esta novela de la que se lanzaron miles y miles de libros, se llevó en dos versiones al cine, se representó en una comedia, se escribieron guiones de radio y de televisión sobre su argumento, se tradujo a ocho idiomas e hizo que innumerables madres españolas de aquel entonces pusieran de nombre a sus hijas Cristina, no cabe considerar tan sólo la amenidad del relato, sino que hay que tener en cuenta el fenómeno sociológico que supuso que en un momento dado una gran cantidad de mujeres se identificaran con Cristina Guzmán y la tomaran de ejemplo, sencillamente porque ella respresenta el triunfo de la bondad, del optimismo y la alegría de vivir. »

Le rôle que Gonzalo Delgrás proposa à FFG (1943), n'était pas un rôle pour lequel il convenait cependant de s'enflammer, c'était un rôle mineur dans lequel il devait interpréter un professeur étranger, d'origine anglo-saxonne. FFG revient sur les circonstances de ce rôle dans *El tiempo amarillo* à la page 380 :

« Yo era, en la terminología que se usaba antes, un galán cómico, con papeles de cierto lucimiento. En uno de estos papeles me vio Gonzalo Delgrás, un director que en aquel momento estaba en auge, sobre todo por dos películas, *La tonta del bote*, que tuvo muchísimo éxito popular y *Un marido a precio fijo*, la típica comedia rosa de imitación americana. Me propuso para un papel pequeño en su película siguiente, *Cristina Guzmán*, que también era una novela rosa popularísima, muy leída en aquellos tiempos, aunque se había publicado antes de la guerra. Yo creo que me eligió por mi aspecto, que encajaba bien en un personaje de joven extranjero. Sólo recuerdo que se llamaba Bob, no me acuerdo si era inglés, americano o algo así. Debió ser por este aspecto singular mío, de ser rubio y muy delgadito en aquella época. »

Comme nous l'avons déjà dit, si le rôle était assez minime, ce fut surtout la chance de pouvoir tourner avec CIFESA et de gagner 6 000 pesetas pour deux mois de contrat nourri-logé qui avait séduit FFG, car rappelons qu'au théâtre il ne gagnait que 20 pesetas pour chaque représentation. Mais arrêtons-nous un peu sur cette maison de production assez intrigante, qui connut son succès dans deux époques très différentes, pendant la II République et pendant le premier franquisme, renvoyant, de fait, à nos *Représentations du franquisme*, c'est-à-dire, à un certain cinéma très en vogue pendant cette période. L'article de Octavi Martín « Un libro sobre Cifesa rompe con el tópico existente sobre la productora valenciana », dans *El País* de Barcelone en date du 30 janvier 1983 et retrouvé dans les Archives du journal nous offre une mise en perspective intéressante :

« La historia del cine está repleta de aventuras. La del libro *Cifesa, la antorcha de los éxitos*, de Félix Fanés, parece calcada de la de una de esas producciones guadianescas, anunciada mil veces y que, sin embargo, tarda en arrancar. El tiempo, los esfuerzos, el entusiasmo, se han consumido en solucionar una serie de problemas ajenos al proyecto. El libro rompe con el tópico de que Cifesa fue la productora

que hizo los títulos centrales de la filmografía franquista. Al final, la ayuda más clara que recibieron sus empresarios del poder fue el silencio que rodeó el pleito que siguió a su quiebra. Un silencio que ha notado, todavía, Fanés.

‘El origen del libro hay que buscarlo en mi tesis doctoral. Inicialmente la Filmoteca tenía que editarla. El proyecto se paró por falta de dinero’. Fracasaron, asimismo, intentos de edición privada. ‘Y es ahí cuando surge el Festival de Cine de Valencia que se propone editar el libro. Estamos en primavera de 1981 y lo cierto es que no se hace nada hasta quince días antes de comenzar el festival. Se traduce en 48 horas y el resultado es ilegible’. Aquella edición nunca se puso a la venta, y es ahora, bajo los auspicios de la diputación valenciana y de la Institució Alfons el Magnànim, cuando aparece una versión correcta. Pero ¿qué fue Cifesa? ‘Cifesa funciona como metáfora del cine español, casi del capitalismo español. No es exacto el tópic que la identifica con el régimen. Una cosa es que los hermanos Casanova, los propietarios, fueran personas muy conservadoras y otra que su producción estuviera pensada para halagar el franquismo. Hay coincidencias, búsqueda de influencias, de amistades -Casanova era amigo de Carrero Blanco-, pero en la práctica era una empresa con unos planteamientos bastante enloquecidos, que creía que iban a dar dinero cosas que no lo daban; que se planteaba un mercado que no existía; que no tenía en cuenta las normativas ministeriales y, demasiadas veces, iba contra corriente’.

Lo cierto es que ni el almirante Carrero ni el contar en el consejo de administración con el marqués de Huétor de Santillán, jefe de la Casa Civil del Jefe del Estado, salvaron a Cifesa de la ruina.

El cine de Cifesa durante la República no se distinguió precisamente por su progresismo, pero sí por ser hijo de la primera productora con mentalidad capitalista, que intentaba racionalizar las inversiones y el trabajo, que no se planteaba cada filme como una aventura. ‘La mayor parte de sus películas tuvieron mucho éxito. Si hubiera que caracterizarlas ideológicamente, diría que son el resultado de una mentalidad rural, calderoniana, que explota los temas del honor, la honradez de la sangre, el españolismo. Probablemente es un reflejo inconsciente de lo incómodos que se sentían con la República, una incomodidad que les llevaba a refugiarse en la glorificación de los valores más tradicionales. Con la República defendían algo así como las esencias de la raza; con Franco tan sólo tenían que preocuparse de ganar dinero’. La autarquía y el proteccionismo franquista hicieron que los Casanova se plantearan las cosas a lo grande: producción en serie, contratos en exclusiva con las grandes estrellas, abundante nómina fija, sueldos astronómicos (en 1949 Aurora Bautista tenía un contrato de 500.000 pesetas por película y el compromiso de tres títulos por año). ‘Supongo que las dimensiones de la empresa fueron la causa de su hundimiento. Eso y el no tener en cuenta las exigencias de la política cinematográfica oficial, que, en el mismo momento en que Cifesa se empeñaba en grandes superproducciones, apoyaba económicamente los filmes de pequeño y medio presupuesto’.

Los años cuarenta suponen el inicio de una serie de cineastas -Lucía, Orduña, Gil- y un cambio de orientación ideológica. La comedia se impone como género, al menos hasta 1945, momento en que se produce la primera crisis empresarial, resuelta por la vía de la más primaria de las evidencias económicas: el gran éxito de *Locura de amor*. » (Voir Annexe IX afin de glaner plus d’informations sur la Maison de Production CIFESA si importante eu égard à la première période du cinéma franquiste<sup>119</sup>.)

La force de CIFESA résidait, comme le déclare dans son ouvrage pionnier, Félix Fanés, *Cifesa, la antorcha de los éxitos* à la page 51, dans son nouveau mode de fonctionnement: « Cifesa tiene el mérito de haber sido la primera empresa, en la historia del cine español que basó su trabajo en un modo operandi de tipo capitalista, de forma que hasta

---

<sup>119</sup> CIFESA sera relayée quelque temps après par la maison de Production Dibildos, qui proposera une vision de l’Espagne tronquée, une image idéalisée de la Péninsule Ibérique pour gentils petits étrangers, sublimée et très à l’américaine dont les deux principales stars seront FFG et Analía Gadé. Il est indispensable de consulter l’ouvrage de Félix Fanés, *Cifesa, la antorcha de los éxitos*, Valencia, Institució Alfonso el Magnànim, 1982.

la aparición de la compañía valenciana, la producción de films en España no era una industria, sino una aventura. »

Les points forts de CIFESA et son côté novateur résidaient avant tout dans sa politique d'entreprise, dans l'établissement d'un solide réseau de distribution dirigé avec succès, dans sa vision au sens large pour réaliser d'autres projets, la stratification et la conquête de nouveaux marchés (Amérique Latine), participèrent également à sa projection et réussite internationale comme Cristina Ros Berenguer le souligne avec à propos dans sa thèse de Doctorat, *Fernando Fernán-Gómez, autor*. De fait, son patron, Vicente Casanova, et ce d'une manière très judicieuse, en s'inspirant des Etats-Unis, axa la croissance de sa société sur la création d'une politique du star system qui porta ses fruits : artistes sous contrat, publicités dans la presse, première événementielle en présence des artistes, interviews, etc. Il ne laissa pas de côté non plus les acteurs secondaires qu'il sut mettre en valeur en s'entourant d'un vedettariat de premier ordre, mais aussi en composant les meilleures équipes autour de ces histrions : cinéastes, metteurs-en-scène, décorateurs, opérateurs, musiciens. C'est ainsi, comme le souligne Félix Fanés que : « se garantizaba una superioridad absoluta de los propios productos sobre los otros. » (p. 62). Le grand public mordait de ce fait à l'hameçon grâce à « una hábil política de imagen, que, en aquellos años consistía una auténtica novedad en la industria del cine español » comme le redit très bien l'auteur de *Cifesa, la antorcha de los éxitos*, page 62 de son ouvrage. C'est dans ce contexte et pendant les grandes années de CIFESA, que FFG commença à sortir de l'anonymat des planches et qu'il ne voulut pas laisser passer sa chance. C'est pourquoi comme il le souligne dans ses Mémoires à la page 279 : « Estudié el papel de Bob en *Cristina Guzmán* con muchísimo cuidado, con gran atención, durante horas y horas de soledad, aunque el personaje no intervenía en muchas escenas y su texto no era demasiado extenso. Hasta entonces no había trabajado más que en el teatro, y mi gran ilusión era actuar en cine. »

Il relate d'ailleurs l'importance de rentrer dans le personnage à travers la précision du choix du costume, dans une perspective naturaliste, l'habit juste et soigneusement réfléchi, lui donnant le ton juste à son interprétation, mais aussi sûreté et confiance, (Voir Annexe X, entrevue avec Emma Cohen) :

« Como necesitaba para el personaje unas cuantas prendas de vestir elegantes, en buen uso, llegamos al acuerdo de que las confeccionaría mis sastre, Francisco Ávila, y que las abonaría yo de mi

sueldo. Por esta razón siempre he dicho que por mi primer trabajo cinematográfico cobré cuatro mil pesetas, un traje gris a rayas, un esmoquín y un abrigo de sport.<sup>120</sup> »

Malgré tout l'enthousiasme qui l'habita pour ce rôle et cette nouvelle existence, alors qu'il avait beaucoup travaillé de son côté pour proposer une interprétation de qualité, un problème se présenta qui contribua à le stresser et à lui faire perdre quelque peu ses moyens comme il le raconte toujours dans ses Confessions : « Todo lo estudiado se vino abajo en el momento de rodar la primera escena. Gonzalo Delgrás, el director de la película, mi descubridor, me dijo : 'Pero usted tiene que hablar con acento americano. (...) ¿No sabe usted imitar el acento americano ?' ». Cette précision de dernière minute fut à l'origine d'un sérieux embarras car, effectivement, il n'était pas averti et eut du mal à se défaire de sa préparation du rôle. Mais le système de l'époque avait un avantage et un inconvénient de choix, car pour contrôler les dialogues et les films, la censure avait imposé un doublage systématique de tous les films en espagnol<sup>121</sup>, ce qui lui laissait du temps pour travailler cet accent que réclamait le cinéaste :

« Como la película había que doblarla dos meses después, me pasé aquel tiempo viendo películas de Laurel y Hardy. A esos actores se les doblaba siempre con acento americano. Cuando la película se estrenó, la dueña de la pensión en que vivía en Barcelona fue a verla y me felicitó por lo bien que imitaba el acento francés<sup>122</sup>. Y lo sabía de buena tinta porque había tenido muchos huéspedes franceses.<sup>123</sup> »

Cette année 1943 fut à signaler d'une pierre blanche, puisque FFG intervint dans sept films au total, toujours à travers de petits rôles, mais au moins il tournait et se rompait peu à peu à l'exercice de la caméra et aux recommandations des cinéastes. Signalons à titre d'exemples *Rosas de otoño*, dirigé par Juan de Orduña<sup>124</sup>, mélodrame d'après une pièce de Jacinto Benavente, *La chica del gato*, une comédie de Carlos Arniches et adaptée au cinéma par le réalisateur Ramón Quaderny. Il n'est pas étonnant que ces deux films fussent deux adaptations littéraires à l'écran, c'était alors une tendance forte et une des *Représentations du franquisme* de l'époque. En effet, cela évitait de traiter des sujets trop polémiques et risqués,

---

<sup>120</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 379.

<sup>121</sup> Nous sommes, de fait, en pleines *Représentations du franquisme*. Les films étrangers étaient aussi doublés en espagnol pour contrôler les débordements possibles et pour respecter le code édicté par la censure, les blasphèmes, les thématiques interdites, les hérésies, le péché. Nous aborderons la thématique de la censure de manière détaillée dans un prochain chapitre.

<sup>122</sup> De fait, pour réussir à imiter l'accent américain qu'il ne connaissait pas, FFG se servit de ses rudiments de français pour son imitation, de sorte que dans le film, il s'appuie sur la langue de Molière afin de se créer un accent particulier et qui ait du sens.

<sup>123</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op.cit.*, p. 279.

<sup>124</sup> Cinéaste remarqué pendant le franquisme avec ses opus, *Locura de amor* (1948), *El último cuplé* (1957).

ce qui arrangeait bien le régime qui poussait dans cette direction. Le patrimoine espagnol était aussi revisité et l'on soulignait la grandeur de l'Espagne à travers ses auteurs. Enfin, cela évitait de faire trop réfléchir le peuple et le maintenait dans une posture neutre et non dangereuse.

FFG continuait sa progression qui s'avérait néanmoins plus lente que prévue, mais il célébrait son nouveau statut même s'il nuançait quelque peu : « Yo era ya actor cinematográfico. Pero actor cinematográfico español, que significaba y significa algo bastante distinto a ser uno de los actores cinematográficos americanos de la época dorada que tomábamos como ejemplo.<sup>125</sup> »

De 1943 à 1947, FFG travailla donc davantage mais dut se « délocaliser » à Barcelone<sup>126</sup> –et à nouveau vivre dans des pensions- où beaucoup de Maisons de productions s'étaient établies car la réalisation y était moins onéreuse qu'à Madrid qui traversait une crise et qui était en ruine. Il s'agissait globalement de films de séries B ou C, dont les Catalans étaient devenus des spécialistes. De plus, en Espagne à cette époque, le pays vivant en autarcie, les réalisateurs manquaient de pellicules vierges pour tourner et cela causait de nombreux problèmes. La position géographique de Barcelone, proche de la France, offrait une plus grande liberté, même en plein franquisme, notamment à travers le marché noir de ces fameuses pellicules (aspiration de la frontière vers une autre), et donc les films coûtaient moins chers à réaliser, un avantage certain au moment où l'Espagne manquait de liquidité. FFG fait référence à cette réalité dans ses Mémoires à la page 289 :

« El relativo aislamiento a que se condenó a España hizo que escaseara el celuloide virgen. El gobernador de Cataluña solicitó permiso a más altas instancias para hacer la vista gorda y, aprovechar la cercanía de los Pirineos, determinadas cosas escasearon menos que en Madrid. Entre ellas, el celuloide. Aunque tampoco abundara ; pero permitía hacer películas serie B o C en las que se especializaron las casas productoras catalanas. Tuve yo suerte al caer entonces por Barcelona, pues a pesar de lo restringido de mis sueldos y de los retrasos en los pagos<sup>127</sup>, posiblemente en Madrid me hubiera ido peor. (...) Las películas a que me refiero de aquella época barcelonesa costaban medio. Se salvan de esta precariedad *Rosas de otoño*, de Orduña, y *Noche fantástica*, de Marquina, ambas producidas o distribuidas por Cifesa. Las demás, *Viviendo al revés*, de Iquino ; *La chica del gato*, *Una chica de*

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>126</sup> La rivalité entre l'école de Barcelone et de Madrid date de cette époque et elle se poursuivra avec le temps.

<sup>127</sup> *Les Représentations du franquisme* nous mènent à évoquer cette histoire de retards de paiement qui étaient généralisés en Espagne à cette époque, dus au manque de circulation des liquidités et du peu d'argent qu'il y avait dans le pays. Toute l'Espagne vivait à crédit et attendait d'être remboursée. FFG en fait mention à maintes reprises dans ses Mémoires.



*opereta, Mi enemigo y yo, Eres un caso*, las cuatro de Quaderny ; *Los habitantes de la casa deshabitada*, de Gonzalo Delgrás -que por las extrañas fluctuaciones del mercado del prestigio en nuestro país había pasado en tres años de ser el número uno a estar en el paro y verse obligado a aceptar lo que fuera - ; *Se le fue el novio*, de Julio Salvador, si no costaron medio millón fue porque costaron menos. »

FFG avait pensé que travailler avec CIFESA allait changer de manière radicale sa vie. Hélas il n'en fut pas tout de suite ainsi, et les jours avançaient et se ressemblaient, le succès et les grands rôles n'étaient pas encore au rendez-vous et l'impatience chronique qui le caractérisait, augmentait de plus en plus. En 1944, il tourna *El camino de Babel* de Jerónimo Mihura et *Empezó en boda* de Raffaello Matarazzo, aux côtés de Sara Montiel avec qui il jouera plusieurs fois dans sa carrière d'acteur, quatre au total. Le cinéaste italien, qui aimait bien FFG parut déceler la source du problème et les blocages qui empêchaient sa renommée tant attendue et l'accès à de meilleurs rôles et films, ce dernier lui tint ce langage :

« Usted es un buen actor. Muy buen actor, en relación con su edad. Veintitrés años para un oficio tan difícil como el suyo no son nada. Pero tiene usted un defecto : ha visto muchas películas americanas. Se esfuerza usted en imitar a los actores americanos. Se le nota el esfuerzo. Y además no consigue usted parecer uno de los españoles que yo veo por la calle en estos meses que llevo aquí. Sus dotes de observación debe aplicarlas a la realidad española y no a las películas americanas.<sup>128</sup> »

Ces conseils avisés, probablement à la source de la lente venue du succès dont il rêvait tant, ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd, et FFG tâcha de les retenir, d'apprendre d'eux, de modifier certains tics et de coller davantage à la réalité espagnole. C'était d'abord dans son pays qu'il souhaitait être connu. Au reste, il qualifia les mots du réalisateur italien comme suit : « Quizás nunca he recibido un consejo mejor. » (p. 292)

Mais comme nous l'avons souligné, le temps passait et la gloire tant espérée n'arrivait pas encore. Nous étions en 1944, cela faisait sept ans que FFG avait embrassé la carrière de comédien et d'acteur, et il trouvait que cela était long, trop long pour son ambition débordante. Cette impatience répétée qui ressort très nettement dans son Autobiographie démontre une envie de crever l'écran, étonnante et surtout de rencontrer le succès et la fortune. Voici les passages qui s'y rapportent :

« Después de *Cristina Guzmán* me surgieron bastantes contratos, unos detrás de otros, unos antes del estreno de esa primera película y otros después. Casi todas aquellas eran películas muy modestas -por esa razón en una de ellas, *La chica del gato*, me encomendaron de cumplir los veintidós, me parecía también un éxito-, y todas se rodaron en Barcelona ; por ello durante un año, salvo pequeñas escapadas, viví en aquella ciudad, cuyo encanto, a pesar de la penuria de los tiempos, se apoderó de

---

<sup>128</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 292.

mí. » (p. 283), « Tenía prisa. Muchísima prisa. No sé si el tiempo iba entonces tan despacio como a mí me parecía. O si la Historia había dejado de progresar. ¿Todo estaba paralizado? Era necesario empujarlo. Empujarlo todo. Estaba destinado a ser un actor importante<sup>129</sup>. » (p. 281), « Me había enamorado y era necesario que el tiempo corriese. Que corriese a su velocidad normal. No con la lentitud con que lo estaba haciendo. Porque yo necesitaba ser alguien. Para que no fuese un disparate llevarme a la chica. Necesitaba ser alguien porque sin ser alguien era imposible existir en aquel tiempo. Aquel tiempo, que a mí, a los de mi edad, que no habíamos conocido otro, nos parecía el tiempo normal, el tiempo natural, el tiempo que Dios había creado. No sabíamos aún que igual que a nuestras familias les habían robado el dinero, a nuestra juventud podían robarle el tiempo<sup>130</sup>. Yo no veía culpables. Ni tenía interés en verlos. Lo que quería eran éxitos, fama, no por los éxitos y la fama en sí, sino para que me proporcionasen dinero y me librasen de ser un pobre ridículo. » (p. 282), « Y para tener dinero tenía que hacerme famoso en mi oficio, porque no conocía otro medio, y para hacerme famoso en mi oficio necesitaba que muy deprisa, muy deprisa me ofreciesen contratos. Contratos con papeles muy largos y muy divertidos. Para que la gente dijese que yo era más gracioso que Miguel Ligeró, que era el Mickey Rooney español, que era mejor que James Stewart, y así me pagasen más, más, cada vez más, para comprar un piso de los poquísimos que entonces había. Y muebles, alfombras, cortinas, vajilla, batería de cocina, lámparas. Y como no podía dedicar todos mis ingresos a poner casa y mantenerme a mí y a la chica rubia, y abandonar a mi madre y a mi abuela, necesitaba más<sup>131</sup> dinero, un poco más de dinero para ellas. » (p. 283)

Même si le temps de la célébrité se fera encore attendre un peu, de nouvelles offres lui seront faites et des soutiens inattendus lui seront apportés, l'accompagnant lentement mais sûrement vers cette renommée inscrite en lui. En attendant des rôles plus aboutis se présenteraient à lui et prépareraient les succès à venir.

Nous pouvons tirer rapidement un bilan des premiers pas au cinéma de FFG. Ayant délaissé le théâtre et son mentor Jardiel Poncela qui espérait beaucoup de lui pour la production phare en Espagne, CIFESA, son premier film, *Cristina Guzmán*, dont il espérait beaucoup lui permit de tourner sept films, mais de moindre qualité et qui passèrent assez inaperçus. Les ravages de la guerre civile, les difficultés dans lesquelles se trouvaient le pays, le manque de pellicules vierges, la crise du cinéma madrilène, le poussa à partir vivre à Barcelone où de nombreuses productions et réalisateurs se trouvaient afin de réduire les coûts de confection. Impatient, sûr de sa future renommée, confiant en l'avenir, FFG avait 23 ans et

<sup>129</sup> Nous pouvons admirer ici la confiance que le jeune FFG avait en lui et la haute opinion qu'il se faisait de son futur quand il n'avait pas encore connu la renommée. Cette dernière nous apparaît assez déconcertante et digne d'admiration.

<sup>130</sup> Il est remarquable de voir, que dans cette grande énumération, le fond épouse la forme et que FFG nous fait voyager dans ce sablier qui ne s'écoule pas assez vite pour lui comme le donne à voir l'anaphore du substantif « tiempo », répétée à six reprises et insistant sur ce temps inexorablement trop lent.

<sup>131</sup> Notons également le procédé employé par FFG pour manifester son impatience et pour conjurer le mauvais sort et connaître une existence faite de succès : quatre occurrences de l'adverbe « muy » dont le corrolaire est « deprisa », et 6 occurrences du superlatif « más », toujours accompagné du substantif « dinero », pour préfigurer cette célébrité tant attendue.

était déterminé à compter dans le paysage cinématographique espagnol. Ce temps n'allait pas tarder à arriver, notamment grâce à des rencontres décisives et à une volonté implacable.

### 3/ Des rencontres décisives

Un destin peut totalement basculer en fonction des rencontres qui se présentent sur notre route. C'est ce que pensait, Huma Rojo, de surcroît le personnage qu'interprétait Marisa Paredes dans le film *Todo sobre mi madre* de Pedro Almodóvar en 1999, quand elle disait à Manuela : « Quien quiera que sea, siempre he confiado en la bondad de los desconocidos ». La transition est facile à établir, puisque FFG jouait également dans ce film où il était le père de la religieuse Rosa, atteint de la maladie d'Alzheimier, et que Marisa Paredes apparut plusieurs fois à ses côtés, elle qui était une bonne amie et avait prononcé le discours de son Prix National de Théâtre. Nous avons vu que des rencontres importantes avaient déjà eu lieu et aidé le jeune FFG à progresser dans l'art de la comédie grâce notamment à Carmen Seco, Jardiel Poncela et plus tard dans le cinéma grâce aux conseils avisés du réalisateur italien Matarazzo quant à sa posture interprétative qui allait lui servir plus tard. Gonzalo Delgrás fut aussi son premier mentor au cinéma et d'autres hommes influents allaient bientôt surgir. Ce fut le cas lors de son séjour à Barcelone où il rencontra Carlos Serrano de Osma et Pedro Lazaga avec qui il forma le groupe « *los Telúricos* », qui misait sur un cinéma expérimental, plus élitiste et intellectuel en totale opposition avec le cinéma d'alors et comme une solution à la censure existante. Ces deux nouvelles amitiés furent importantes car FFG apprit les rudiments de la réalisation avec ses deux compères. Il se souvient de ce moment particulier dans *El tiempo amarillo* : « Guardo un buen recuerdo de aquellos días : el rato con Carlos Serrano de Osma y con Pedro Lazaga, de los que procuré ir aprendiendo la técnica cinematográfica con un papel y un lápiz sobre las mesas de los restaurantes y los cafés, con la gran ventaja de poder después contrastar la teoría con el trabajo del plató. » (p. 303)

Le spécialiste et critique de cinéma, J. Pérez Perucha définit le cinéma entrepris par « los Telúricos » comme : « Un cine de ruptura puramente formal inspirado en el cine europeo de los años treinta, en el expresionismo y sobre todo preocupado por una cuestión totalmente inusual e inédita en el cine español de la época, producir significación mediante la imagen, mediante la exposición, mediante la estructura.<sup>132</sup> »

---

<sup>132</sup> Voir article de J. Pérez Perucha « FFG y el cine de los cincuenta », p. 39.

FFG retrouvera d'ailleurs à Barcelone Carlos Serrano de Osma, Pedro Lazaga, Lorenzo Llobet Gracia et Salvador Torres Garriga, constituant la colonne vertébrale d'un tel projet ambitieux. FFG sera le porte-parole du groupe comme nous le rappelle Perucha et l'acteur protagoniste de projets compliqués à réaliser et étranges. FFG évoque cette époque et sa participation dans ce groupe novateur lorsqu'il avance que : « El hecho de que yo hiciera estas películas de esa tendencia es porque ésa era la tendencia de Serrano de Osma y Lazaga. Yo dentro de ese grupo, era el actor, pero no fue una elección mía, aunque yo estaba muy de acuerdo con aquel intento bastante disparatado, en el momento, de hacer una especie de cine de vanguardia.<sup>133</sup> »

Comme le fait très bien remarquer FFG, l'homme orchestre de ce projet d'avant-garde était Serrano de Osma, celui-là même qui participa de manière influente à l'éveil du désir de FFG pour la réalisation. Dans un article de *El País* en date du 27 juillet 1984 relayant sa disparition, le journaliste de cinéma et ami de FFG, Diego Galán, retraçait la carrière de Serrano de Osma à travers sa nécrologie :

« A los 68 años de edad, y de un súbito ataque al corazón, falleció en la madrugada de ayer, en Alicante, donde veraneaba, el director de cine, Carlos Serrano de Osma, a quien se deben algunas de las más insólitas y arriesgadas películas de los años de posguerra. Retenida su actividad por la timidez de los productores, abandonó el cine en 1960, pero continuó escribiendo guiones que ya nunca dirigiría mientras, al tiempo, trabajaba con cierta regularidad en programas menores de Televisión Española.

Profesor durante algunos años en la Escuela Oficial de Cine, impartió asimismo un curso de dirección en el Centro Experimental de Cine de Roma. Últimamente, antes de obtener la jubilación, trabajó junto a Luis García Berlanga en los archivos de la Biblioteca Nacional.

Fue un director insólito. Desde que se acercara al cine como crítico, en los años 30, Serrano de Osma expresó su entusiasmo por las renovaciones formales. Cuando dirigió su primer filme, en 1947, *Abel Sánchez*, no sólo se inspiró en una novela de Unamuno, lo que entonces podía resultar herético, sino que ensayó encuadres y fórmulas narrativas que se colocaban en las antípodas del adocenado cine de la época. Su siguiente película, *Embrujo*, fue ya, definitivamente, un reto a la mentalidad de productores y censores, incluso del público. Contando en su reparto con Lola Flores y Manolo Caracol, la película se perfilaba como una obra "telúrica", con esbozos surrealistas, que desconcertó a todos, pero que hoy, contemplada por públicos más jóvenes, ha despertado entusiasmos : su proyección en el festival de Sevilla hace dos años le mereció, tardíamente, un premio de la crítica.

En los años 40 prolongó su actividad en una asombrosa versión de *Parsifal* y en la adaptación de *La sirena negra*, de Emilia Pardo Bazán, probablemente su mejor película : en ella, el rigor alternaba con la imaginación y el misterio, de forma que sigue siendo una obra sorprendente en el panorama de nuestro cine. Sus restantes trabajos lograron menos impacto : *La sombra iluminada* versaba sobre el mundo de los alienados, *Rostro al mar*, sobre los campos de concentración y *La rosa roja*, sobre la vida de La Parrala. Sus declaraciones, sin embargo, solían contradecir ese talante experimental. Serrano de Osma confesaba estar interesado "por un cine vivo, directo, sobre la realidad cotidiana, la problemática

---

<sup>133</sup> In « FFG a Francisco Llinás y Jesús Ángulo », *FFG. El hombre que quiso ser Jackie Cooper*, San Sebastián, Patronato de Cultura, 1993, p. 219.

de nuestro país", ilusión que fue abandonando "porque no encontraba estímulos para ello y me fue cundiendo el desánimo". La batalla perdida contra quienes sólo se interesaban por un cine de fácil consumo le apartó de trabajos directamente creativos, pero seguía con interés la labor de cineastas más jóvenes, que solía analizar con pasión y objetividad. »

Alors que FFG pensait qu'après la production CIFESA et le film qui en découlait, *Cristina Guzmán, profesora de idiomas* les choses allaient rentrer dans l'ordre et signifier pour lui la voie du succès, il dut attendre huit films pour se voir confier un rôle intéressant et pas avec n'importe qui.

Globalement, sur ces huit films, tous des petits rôles insignifiants, il joua quatre fois sous les ordres de Ramón Quadreny. Ces rôles ne le contentaient pas, ils ne lui permettaient pas de montrer sa palette interprétative et ne le mettaient donc pas en valeur. Un certain découragement se profilait quand il fit la rencontre d'un homme très influent, qui à l'instar de Jardiel Poncela allait le prendre sous son aile et l'aider à percer au cinéma et à devenir une star : José Luis Sáenz de Heredia. Ce dernier lui confia un second rôle dans le film très poétique et très bien réalisé, *El destino se disculpa*, en 1945, fondé sur une adaptation littéraire d'un texte de Wenceslao Fernández Flórez qui deviendra d'ailleurs un ami. Cet opus était le pendant espagnol de *La vie est belle* de Capra, une très grande réussite et une histoire prenante. De plus il jouerait aux côtés de la star masculine espagnole du moment Rafael Durán avec qui il proposerait un tandem équilibré et complice. Ce rôle d'excellente facture que lui proposait Sáenz de Heredia, celui du meilleur ami qui allait mourir et revenir ici-bas sous la forme d'un spectre ou d'un ange pour sauver son acolyte et lui prodiguer les bons choix, lui permit de briller à l'écran et de se faire réellement remarquer et de gagner en notoriété. FFG évoque bien entendu plusieurs fois Sáenz de Heredia<sup>134</sup> et les films qu'il tourna avec lui comme nous le donnent à voir les passages suivants, tirés de *El tiempo amarillo* :

« Pero *El destino se disculpa* era otra cosa. Sáenz de Heredia había dirigido una película de humor de gran éxito, *A mí no me mire usted*, y las dos producciones más grandes, más triunfantes del cine español, *Raza* y *El escándalo*. Sus intérpretes principales, Alfredo Mayo, Ana Mariscal, Blanca de Silos, Armando Calvo, Mercedes Vecino, Guillermo Marín, Manuel Luna, se convirtieron automáticamente en estrellas. Contaba *El destino se disculpa* -en la que Sáenz de Heredia volvía a intentar el género de humor- con la aportación de Rafael Morán<sup>135</sup>, el actor más popular del momento,

---

<sup>134</sup> Deux aspects sont à retenir lorsque l'on évoque ce réalisateur influent et emblématique du franquisme, tout d'abord le cinéaste officiel du régime, puis le cinéaste des saynètes. Nous reviendrons en détail sur cet homme qui nous renvoie, de fait, aux Représentations du franquisme et qui les incarne aussi.

<sup>135</sup>Rafael Durán (1911-1994) « fue, junto a Alfredo Mayo, el galán más característico del cine español. Comenzó su carrera cinematográfica en 1935 con *Rosario la Cortijera*, y cuatro años más tarde el filme *La tonta del bote*, dirigido por Gonzalo Delgrás y con Josita Hernán como protagonista femenina, le lanzó a la fama. Después

en el papel del protagonista. Y mi personaje, divertido y tierno a la vez, era casi tan importante como el suyo. Si las otras diez películas no me habían servido más que para ser conocido en los ambientes profesionales, aquella podía ser mi ocasión definitiva. » (p. 293), « Sin duda era aquel papel mi trabajo más importante de las diez películas en las que había intervenido desde que tres años antes Delgrás me contrató para *Cristina Guzmán*. » (p. 292-93), « Estaba convencido de que mi trabajo en *El destino se disculpa* era bueno. Lo que había visto durante el doblaje me había confirmado esa impresión. Había entendido perfectamente todas las indicaciones del director Sáenz de Heredia, hombre conocedor del mundo de los actores, de su psicología, de su temperamento, simpático, delicado, encantador en su trato y con unas misteriosas dotes para imponer su autoridad sin necesidad de recurrir a amenazas ni a histéricas salidas de tono. Siempre he envidiado esa condición que yo no poseo. Tenía también la impresión de que mi modo de actuar se ajustaba mucho a lo que Sáenz de Heredia esperaba de mí. Creo que no le decepcioné... » (p. 292)

Le moment est venu de nous arrêter sur la trajectoire de José Luis Sáenz de Heredia, homme clef de la période franquiste dans le champ du cinéma, homme influent dans les arcanes du pouvoir, homme à la filiation intéressante et homme qui fit partie des *Représentations du franquisme* puisqu'il en fut un acteur étant le réalisateur du régime. FFG tournera à nouveau avec lui en 1945, *Bambú* aux côtés de Imperio Argentina, Sara Montiel et en 1948, *La mies es mucha*, deux films propres à deux thématiques chères à Franco et à la propagande franquiste, le premier, la Guerre de Cuba, le deuxième, le cinéma religieux à travers le zèle missionnaire, l'ascétisme, le mysticisme et le sacrifice d'un jeune religieux dans les Missions en Inde. Mais focalisons-nous à présent sur ce personnage incontournable que fut José Luis Sáenz de Heredia en nous appuyant sur la thèse de Doctorat de Nancy Berthier en date de 1994 intitulée « Cinéma et propagande en Espagne sous Franco. Etude de trois cas: *Raza*, *Franco ese hombre* et *El último caído* de José Luis Sáenz de Heredia », devenu livre quelques années après sous le titre *Le franquisme et son image. Cinéma et propagande* (Préface de Bartolomé Benassar). Cette dernière a eu aussi la chance de l'interviewer à plusieurs reprises en 1991. Nancy Berthier nous présente le réalisateur estampillé cinéaste du franquisme selon ces termes de l'introduction de sa thèse et de son livre :

« José Luis Sáenz de Heredia offre toutes les garanties d'un point de vue politique : 'Ce jeune homme (...) a subi la persécution des rouges, ce qui est normal vu ses ascendances familiales et son idéologie, et a pu fuir de Madrid d'une manière assez romanesque ; puis il s'est présenté dans la Zone

---

llegaron películas como *Muñequita* (1940) y *Pimentilla* (1941), también con Hernán, consiguiendo como pareja un impacto popular cercano al de Alfredo Mayo y Amparito Rivelles. Con una excelente voz y una buena imagen, Durán alcanzó gran popularidad en aquellos años, consolidada con filmes como *El clavo* (junto a la Rivelles), *La vida en un hilo* (una historia de Neville), *La fe* (en el papel de un sacerdote atormentado por un amor prohibido) y *Jeromín* (dirigida por Luis Lucia). Tras intervenir en más de 80 películas, se retiró a finales de los años sesenta ». In *El País Archivo*, 14 février 1994.

Nationale pour lutter dans la Croisade en tant que lieutenant d'artillerie de réserve, grade qu'il a conservé jusqu'à la fin de la campagne.' (...) Cousin germain du fondateur de la Phalange, José Antonio de Rivera y Sáenz de Heredia à qui il vouait une grande admiration et neveu de Miguel Primo de Rivera, le réalisateur a toujours clairement affiché ses sympathies politiques. Il a choisi son camp très tôt lors de la guerre civile et témoigné d'un attachement particulier pour la personne de FRANCO. José Luis Sáenz de Heredia est, par conséquent, politiquement irréprochable au regard des vainqueurs de la guerre civile. » (p. 35).

Nancy Berthier nous apprend aussi que :

« Cela dit, à partir de *Raza*, le réalisateur se voit propulser sur le devant de la scène cinématographique. Comme une sorte de gratification indirecte, la plupart de ses films suivants est encensée par la critique : il reconnaît lui-même avoir été l' 'enfant gâté' des journalistes. Il est d'ailleurs l'un des réalisateurs les plus primés du cinéma espagnol dans les années cinquante et soixante. Les treize films qu'il réalise de 1941 à 1959 recevront tous des prix du Syndicat National du Spectacle -dont quatre premiers prix et quatre seconds prix-, auxquels viennent des prix du CEC (Cercle d'écrivains du Cinéma), des labels 'Intérêt National', etc. (Totalemment différent de FFG réalisateur.) (...) La spécificité de son parcours cinématographique après *Raza* et jusqu'à *Franco ese hombre* réside dans sa variété, dans le fait que, tout au long de cette période, il n'a cessé d'exploiter de nouveaux 'filons', d'ouvrir ou de consacrer de nouvelles voies : le cinéma dit de *levitas* (films à costumes dont l'intrigue se situe au XIXème siècle) avec *El escándalo*, le cinéma religieux avec *La mies es mucha*, l'adaptation cinématographique de classiques de la littérature avec *Don Juan*, la comédie avec *El destino se disculpa*, le drame social avec *Las aguas bajan negras*, le film musical avec *La verbena de la Paloma* ; etc. (...) Entre 1942 et 1963, José Sáenz de Heredia réalise 18 films très différents mais qui révèlent cependant d'une intention commune : exploiter les possibilités offertes par le champ cinématographique et essayer de répondre aux attentes du public. (Très différent de FFG). (...) A la fin de l'année 1963, José María Escudero, Directeur Général du Cinéma et du théâtre, contacte José Luis Sáenz de Heredia afin qu'il réalise un court-métrage documentaire sur Franco, à l'occasion des 25 années de Paix : 'ils m'ont appelé parce qu'ils pensaient faire un petit documentaire, une sorte de carte de visite'. Les raisons pour lesquelles on fait appel à José Luis Sáenz de Heredia pour ce film de commande sont évidentes : il a antérieurement prouvé, avec *Raza*, son savoir faire. Il a, par ailleurs, au long des décennies précédentes, montré également sa capacité à réaliser un cinéma de qualité et en même temps populaire, un cinéma qui sait aussi plaire à un régime qui le récompense régulièrement et pour lequel il ne cache pas son admiration. Enfin, son passage dans l'administration, à la tête de l'IIEC (qui deviendra l'Ecole officielle de Cinéma), entre 1959 et 1962, le consacre, au début des années soixante, comme une des personnalités les plus éminentes du cinéma espagnol. Le Régime sait qu'il peut lui accorder une confiance absolue. » (p. 74). (Voir Partie II N°2 et Annexe X entrevue de N. Berthier)

L'on peut simplement ajouter que Sáenz de Heredia avait un avis dithyrambique sur FFG qu'il qualifiait d'acteur de « talla universal ». Dans un article qui lui était consacré, « FFG, ese muchacho », José Luis Sáenz de Heredia, confiait ainsi au journaliste Juan Munso Cabus à propos de FFG et de son talent :

« Fernando es de los pocos actores que tenemos en el cine español que tiene, por decirlo así, talla universal. Además de actor, es un intelectual puro. Es un comediante extraordinario en el cine, pero lo es más aún en el teatro<sup>136</sup>, porque FFG es un escultor... escultor de lo que hace. En el teatro puede ir

<sup>136</sup> Si nous sommes d'accord avec Sáenz de Heredia pour reconnaître que FFG était un grand comédien de théâtre, en revanche, -et en reprenant les différentes réflexions de l'acteur même-, nous pensons a contrario qu'il

modelando muchísimo más el personaje que en el cine, en donde los directores le cortamos – a él y a todos- la secuencia, según el encuadre de la cámara. Yo creo que en donde Fernando se encuentra más a gusto es en el teatro, en donde la continuidad la crea él mismo. »

Cette collaboration fructueuse grâce à la figure tutélaire de Sáenz de Heredia signa donc un renouveau et permit à FFG de se faire remarquer. Cette même année en 1945, FFG se maria avec l'actrice et chanteuse canarienne María Dolores Pradera, en pleine après-guerre, comme il l'évoque à la page 290 de son autobiographie : « nos habíamos casado muy poco antes, en 1945 » et en profite pour rappeler combien la situation était difficile c'est pourquoi le temps des fiançailles avaient une durée hyperbolique :

« Todo Madrid, toda España estaba rebotante aquellos años de matrimonios en ciernes a lo que sólo les faltaba el piso. Incluso hubo varones que prolongaron durante años y años la situación transitoria de noviazgo con la disculpa de que no encontraban piso<sup>137</sup>. Con una o dos oportunidades como aquella de *El destino se disculpa* (titre prophétique) yo podría dejar de ser uno de los desdichados individuos del montón. » (p. 291), (...) Cuatro años de noviazgo ya eran demasiados. María Dolores Pradera, entonces mi novia cumple años el 29 de agosto y yo el 28 del mismo mes. Elegimos para la boda el 28 porque en ese día yo le llevaba cuatro años en vez de tres y nos parecía bien que en la pareja el hombre fuera mayor que la mujer. Para que pudiéramos casarnos en esa fecha la productora de la película en la que, en Barcelona, trabajábamos los dos (...) tuvo la gentileza de arreglar el plan de trabajo de forma que dispusiéramos de tres o cuatro días libres. » (p. 296)

Mais son bonheur fut terni car : « Mi abuela murió tres días antes de mi boda. Cuando salimos de la iglesia, María Dolores y yo fuimos al cementerio y dejamos sobre su tumba el ramo de azahar. » (p. 297)

Revenons sur María Dolores Pradera (1926) qui restera l'épouse de FFG pendant douze ans, qui lui apportera la stabilité affective, qui lui donnera deux enfants, Fernando et Elena et qui sera la représentante de la musique 'ranchera' en Espagne :

« Actriz y cantante española. Trabajó como actriz tanto en cine como en teatro y en su faceta como cantante irrumpió con un estilo muy personal encuadrado dentro del género lírico-folklorico hispanoamericano. Popularizó temas que alcanzaron un gran éxito en España y en Hispanoamérica como son *La flor de la canela*, *El rosario* o *Fina estampa*, entre otros.

---

était bien meilleur au cinéma car ce format lui convenait le mieux et qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de prises tant il incarnait bien ses rôles et pouvait également sculpter ses personnages. En outre, FFG a toujours reconnu sa nette préférence pour le cinéma comme nous l'avons développé antérieurement dans la mesure où le théâtre était trop exigeant et fatigant et l'ennuya très vite compte tenu de son caractère répétitif et monotone.

<sup>137</sup> Revoir à ce sujet : *Esa pareja feliz*, *El pisito* et *La vida por delante*.



Cuando contaba seis años de edad se marchó a Chile, donde su padre tenía negocios en la zona salitrera. Tras varios meses, regresó a España y, al finalizar la guerra civil, inició los estudios de bachillerato, que no llegó a terminar.

Su primer trabajo en el cine lo realizó en 1941 cuando aún era estudiante de quinto curso de bachiller. En esta ocasión, María Dolores Pradera intervino como extra en la película del director Juan de Orduña, *Porque te vi llorar*. Después de trabajar en los filmes *Mi vida en tus manos*, en el que por primera vez figuró con su actual nombre artístico, y *Antes de entrar dejen salir*, intervino en las dos películas que le hicieron saltar a la fama como actriz dramática : *Altar Mayor*, en 1943 con Maruchi Fresno y Luis Peña y, al año siguiente, en *Inés de Castro*, con Antonio Vilar, en la que representaba a Doña Blanca de Navarra.

Paralelamente a sus papeles en el cine, María Dolores Pradera se sintió también atraída por los escenarios, lo que la llevó a entrar como meritoria en la Compañía de Carmen Carbonell y Antonio Vico, en la que no permaneció demasiado tiempo, ya que pasó a formar parte de la Compañía de Guadalupe Muñoz Sampedro, para trabajar en la comedia de Enrique Jardiel Poncela titulada *Madre, el drama padre* (1942).

A este trabajo le siguieron otras interpretaciones cinematográficas, como las realizadas en *Espronceda* de Fernando Alonso (1945); *Es peligroso asomarse al exterior*, de Alejandro Ulloa ; *Embrujo*, de Carlos Serrano de Osma (1946); *María Antonia la Caramba* de Antonio Ruiz Castillo (1950) y en 1951 trabajó en *Niebla y sol* de José María Forqué.

Posteriormente, su carrera como actriz de teatro continuó en ascenso y se convirtió en primera actriz del Teatro Eslava de Madrid con la versión de *La Celestina*, de Escobar, comedia con la que acudió, más tarde, al Festival de Teatro de las Naciones que se celebró en París. En 1952 debutó como cantante en la "boite" madrileña Alazán. Su repertorio se encuadró dentro del género lírico-folklórico hispanoamericano.

En 1954, el Teatro Nacional María Guerrero la contrató por tres temporadas. Tomó parte, con éxito, en las comedias *El Rinoceronte*, *El Jardín de los cerezos*, *Soledad*, etc. En el Teatro Lara representó la comedia de Alejandro Casona, *Las tres perfectas casadas*, y en 1968 interpretó *Mariana Pineda*, de García Lorca, en el Teatro Marquina de Madrid. Tras esta obra, inició una retirada del mundo de los escenarios. Sus últimos trabajos en el cine fueron : en 1969 la película *Fortunata y Jacinta*, de Angelino Fons, y un año más tarde trabajó en la película *La Orilla*. Poco a poco abandonó también el cine, para dedicarse a sus recitales de canciones.

Como cantante realizó varias giras por Hispanoamérica con Los Gemelos, y alcanzó un enorme éxito debido al estilo novedoso que imprimía a los distintos aires folklóricos hispanoamericanos. Convertida ya en una gran figura de la canción, María Dolores Pradera cantó temas de Chabuca Granda y de José Alfredo Jiménez. Entre sus éxitos se encuentran : *Amarraditos*, *La flor de la canela*, *El rosario*, *Fina estampa*, *Que te vaya bonito*, *Caballo prieto azabache* y *El tiempo que te quede libre*, entre otros<sup>138</sup>. » (Voir Annexe IV)

FFG partagera avec elle la réplique dans *Es peligroso asomarse al exterior*, *Los habitantes de la casa deshabitada* et dans le film du catalan Lorenzo Llobet Gracia, en 1948, trois ans après leur mariage, *Vida en sombras*.

Mais revenons au neveu de l'ancien dictateur Primo de Rivera. Sáenz de Heredia porta chance à FFG en quelque sorte avec *El destino se disculpa* (titre hautement symbolique)

---

<sup>138</sup> In biografiasyvidas.com (Edgar Neville).

puisque FFG allait jouer encore cinq fois (6 au total) sous sa direction, et, qu'à partir de leur collaboration de nouveaux films allaient s'enchaîner tel un porte-bonheur comme il en fait mention dans *El tiempo amarillo* à la page 291 : « Pero la llamada del destino fue doble, pues al mismo tiempo que comencé mis conversaciones sobre el contrato de *El destino se disculpa* se me presentó otra posibilidad, la de hacer una comedia ligera dirigida por un director italiano y titulada *Empezó en boda*. » Lorsque FFG évoque sa longue traversée du désert jusqu'à la reconnaissance, voilà son analyse :

« Once años de personajes estúpidos, de películas casi siempre anodinas, de sueldos miserables, de hambre, de largas épocas de paro, de momentos –larguísimos momentos, momentos que no deben llamarse así- de desaliento, de desesperanza. Tenía suerte en mi trabajo, sobre todo si se compara con otros, pero a veces no las inmensas cantidades de suerte que en este oficio hacen falta para ser alguien. Igual que me ayudó Jardiel Poncela en mis primeros pasos teatrales, me ayudó José Luis Sáenz de Heredia en el cine. Con este último llegaría a hacer cuatro películas en muy pocos años. Era el director más solicitado. Esa fue mi suerte, porque si me hubieran admirado, intentado ayudarme otras personas menos situadas, mi carrera hubiera sido bien distinta<sup>139</sup>. »

Il rencontre un autre homme qui allait aussi permettre à FFG de finaliser son ascension, Edgar Neville (1899-1967) qui lui offrit en 1945 un rôle dans *Domingo de Carnaval*, pièce inspirée de *Martes de Carnaval* de Valle-Inclán. Plusieurs collaborations entre les deux hommes se produiront dans le futur et ils deviendront même amis. FFG insiste encore sur le poids de Sáenz de Heredia qui permit de débloquer sa trajectoire : « Quizás como resultado del éxito personal que obtuve en *El destino se disculpa* intervine en dos películas en Madrid, de más envergadura que las de Barcelona, *Bambú* también de Sáenz de Heredia, y *Domingo de carnaval*, de Edgar Neville. » (p. 295) Edgar Neville était un personnage détonnant, un dandy bourgeois aux sympathies franquistes, qui avait été quelque temps à Hollywood et qui offrit de beaux rôles à FFG malgré le peu de retombées. Voyons d'un peu plus près qui était cet écrivain et cinéaste excentrique :

« Estudió derecho en la Universidad Central de Madrid, ingresó en 1922 en la carrera diplomática y alternó la actividad profesional con una carrera literaria iniciada con sus *crónicas sobre la guerra de Marruecos* (1921). Después colaboró en las publicaciones *Blanco y Negro*, *Nuevo Mundo* y algunas revistas de humor, al mismo tiempo que publicaba la colección de relatos *Eva y Adán* (1926) y la novela *Don Clorato de Potasa* (1929), cuyo título ya denota el carácter humorístico que Neville imprimió a toda su obra posterior. En 1929 viajó a Estados Unidos y se hizo cargo del consulado de España en Los Ángeles, donde entró en contacto con el mundo del cine, que por aquella época se convertía en sonoro, y recibió varios encargos para escribir las versiones españolas de filmes realizados en Hollywood, como *Yo quiero que me lleven a Hollywood* (1931). »

---

<sup>139</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 293.

Edgar Neville fut le défenseur acharné du genre « sainete » (Cf. Annexe VIII) qu'il considérait comme « una forma natural de expresión española, un venero de vida y de fábula con calor humano<sup>140</sup>. » Edgar Neville (Voir Annexe IV et III Partie) aura un impact essentiel sur FFG et sur son style de cinéma. De fait, les saynètes cinématographiques de Neville seront une des bases fondamentales de certains films de Sáenz de Heredia et surtout de FFG. Un type de personnage bien précis (néoréalisme), des personnages singuliers, archétypaux et appartenant aux classes populaires ou ouvrières, des personnages familiers pour les spectateurs doués d'une certaine ironie. Le personnage récurrent du perdant dans le cinéma de FFG en est l'exemple parfait car il existait une vraie affinité et filiation esthétique entre Edgar Neville et FFG, puisée dans une culture espagnole forte. Ils partageaient une conception de l'art et de l'existence, et une même attraction pour l'écrivain Wenceslao Fernández Flórez. Tous deux ont contribué à la diffusion du néoréalisme italien<sup>141</sup> en Espagne, en l'appliquant à la réalité espagnole. (Cf. *El último Caballo*, 1950). Et il n'est pas étonnant que FFG ait repris en 1955 *El malvado Carabel*, film que Neville avait d'abord tourné en 1935. Pour mieux comprendre cette filiation intéressons-nous à l'analyse du critique de cinéma et spécialiste de ces deux monuments, Julio Pérez Perucha :

« FFG es hijo de actores, es hijo de una buena actriz llamada Carola Fernán-Gómez y de un eminente actor, Fernando Díaz de Mendoza. Entonces no sólo conoce la tradición escénica de estos grandes actores, sino que, por su edad, ha conocido los últimos tiempos de esa tradición popular que se desarrolló desde principios de siglo y desde antes y en la época de la República, cuando él era alumno de la CNT, no sólo el sainete sino encima cierto tipo de humorismo, que es el humorismo que pone en pie Jardiel Poncela (...). Posteriormente FFG empieza a hacer películas como actor en el año 43 y a vincularse con otro tipo de tradición : la del sainete, y no del sainete teatral sino en su tradición cinematográfica y fundamentalmente a vincularse tanto por razones amistosas como por razones de afinidad con la figura de Edgar Neville.<sup>142</sup> »

Dans son ouvrage *El actor y los demás*, FFG décrivait Edgar Neville ainsi : « Director de cine singularísimo, raro no sólo para el público en general sino para los aficionados, y que

<sup>140</sup> Julio Perucha, in *El cinema de Edgar Neville*, Valladolid, 27 Semana Internacional de cine, 1982, p. 125.

<sup>141</sup> « El neorrealismo italiano se puede entender como una especie de escuela o tendencia con determinadas premisas estéticas (como pueden serlo la nouvelle vague o el free cinema) o como un simple producto de determinadas circunstancias histórico-sociales (la situación de Italia de la posguerra). Sea como sea, lo que no pareció encontrar tal corriente fue una "voz" musical propia : los filmes que siguieron a *Roma, ciudad abierta* (*Roma, città aperta*, 1946) de Roberto Rossellini continuaron una tradición musical anterior a la guerra, un sinfonismo con cierto tono popular y un gusto por la búsqueda de la "gran melodía" de corte puccinesco. » In <http://www.mgar.net/> Consulter à ce propos les articles « Neorrealismo Italiano » de Fernando David Caldevilla Domínguez de l'Université de la Complutense de Madrid (fama. us.es) et de Francisco Fernández Verdeal, Biblioteca. uam. es.

<sup>142</sup> Julio Pérez Perucha, « FFG y el cine español de los 50 », p. 38.

no se esforzó en disimular en su obra la pereza, la despreocupación y la elegante frivolidad, cualidades que, presididas por el sentido del humor, le adornaban en su vida cotidiana<sup>143</sup>. »

Après *El destino se disculpa* et *Bambú*, FFG intervint dans un troisième film sous la direction de Sáenz de Heredia. Ce fut *La mies es mucha* en 1948, qui eut un retentissement certain. Le film fut estampillé du très prestigieux « Interés Nacional », avec la diffusion qui en suivait et les crédits les plus importants, et il put profiter de tous les outils de propagande en vigueur : publicité, affiches, radio, presse, interviews, un très grand nombre de cinémas le présentait des séances spéciales pour les écoles, pour l'administration, et même pour le Dictateur au Pardo. Il y eut même une audience spéciale au Vatican et le Souverain Pontife, accompagné de l'Archevêque Sagarmínaga et de Sáenz de Heredia, adressa ses plus sincères félicitations à Franco, ce qui ne put que lui plaire. FFG fut donc reconnu et put jouir d'une notoriété en hausse à travers ce rôle parfait pour lui de missionnaire dévoué, bon, mystique, touchant, prêt à se sacrifier pour la juste cause divine. Voici un des passages se référant à ce film dans *El tiempo amarillo* à la page 308 :

« En octubre asistieron al inicio del rodaje de *La mies es mucha*, Sáenz de Heredia –en la que Sara Montiel<sup>144</sup> volvía a compartir conmigo la cabecera del cartel, tras el súbito despido de Lupe Sino a los dos días de rodaje, por razones muy confusas-, altas jerarquías eclesiásticas. Y llegó 1949, que se inicia con elogiosísimas críticas de *La mies es mucha*. »

Mais le vrai moment de gloire arriva la même année avec le film de Ramón Torrado, *Botón de ancla*, un film qui exhortait la franche camaraderie dans la Marine, l'amitié virile entre soldats, l'amour du drapeau, de la discipline, de la Patrie et du sacrifice que l'on peut faire pour ses amis et pour la juste cause. Le film entra dans la catégorie du cinéma militaire, très en vogue dans les années 40. Cet opus permettait à FFG de crever l'écran et de mettre en exergue tout son talent comique et dramatique. Il supposa pour lui la voie du succès et la reconnaissance du public comme nous le voyons bien dans l'inter-titre de ses Mémoires consacré à ce film qu'il intitule à la page 303 : « Hacia la popularidad callejera ». FFG parle

---

<sup>143</sup> FFG, *El actor y los demás*, Barcelona, Laia, 1987, *Op. cit.*, p. 135.

<sup>144</sup> « La actriz Sara Montiel ha fallecido hoy a los 85 años en su casa en el madrileño barrio de Salamanca. La intérprete, nacida en 1928 en Campo de Criptana (Ciudad Real), fue la primera gran estrella española que llegó hasta Hollywood. Protagonizó películas como *Veracruz* o *El último cuplé*. Metáfora inequívoca de cierta España de los 50, los 60 y los 70, la actriz y cantante interpretó, además, canciones de resonancias inolvidables tales como *Fumando espero* o *Bésame mucho*. Sara Montiel, que también fue una de las más cotizadas actrices en el terreno de las variedades, decidió dejar el cine en 1974. » Cf Annexe IV. Víctor Núñez Jaime, « Fallece la actriz Sara Montiel, Mito del cine español », *El País*, 08/04/2013.

ainsi de ce film charnière qui constitua un pas décisif dans sa carrière et de la situation qu'il était la sienne juste auparavant :

« Cuando me ofrecieron la oportunidad de *Botón de ancla*, que resultó ser la mejor de las que hasta entonces se me habían presentado, había actuado en teatro de aficionados, profesional, en la radio, en el cine y en el doblaje. También había escrito comedietas radiofónicas y publicado algunos articulillos en la prensa. No faltaban quienes opinaban que había tenido suerte y me había colocado muy pronto. Pero yo no me encontraba nada colocado y aquellos diez años se me antojaban una eternidad. Hambre, escasez, inseguridad –inseguridad profesional, quiero decir, inseguridad en el futuro. Cuando me ofrecieron *Botón de ancla*, en plena crisis del cine español, una de las muchas por las que ha pasado, estaba en Barcelona interviniendo en películas supereconómicas, en algunas de las cuales lo más difícil no era aprenderse el papel ni interpretarlo, sino conseguir cobrar<sup>145</sup>. » (...) Lo que me ofrecía con *Botón de ancla* era todo lo contrario (de una singular película vanguardista) : una película frívola, desenfadada y un personaje divertido. Aunque yo entonces era partidario del cine trascendente, la oferta me pareció muy bien, porque veía más fácil colocarme<sup>146</sup>, alcanzar el éxito y salir de las estrecheces por el camino de lo cómico que por el del drama intelectual y esteticista. (...) Quizás una de las razones de la aceptación popular de *Botón de ancla* fue la reaparición de los uniformes, esta vez en una comedia frívola, ligera y en la que, como novedad, el ambiente era más juvenil que en las comedias anteriores. » (pp. 304-305).

Ce film fut fondamental dans la trajectoire de FFG comme le donnent à voir les lignes suivantes :

« El motivo de que se rodara *Botón de ancla* fue un tanto casual. No entraba en los planes de la productora ni partió de ella el proyecto. José Luis de Azcárraga, entonces joven capitán auditor de la Armada, había obtenido el premio Virgen del Carmen por una novelita –una novela corta- medio rosa, medio de humor. A un alto mando de la Marina, o al ministro, no recuerdo, le gustó la novelita y le dio al capitán auditor una carta de presentación para Cesáreo González<sup>147</sup>, que era un productor muy bien tratado por la Administración<sup>148</sup>. Incluso se decía –no puedo garantizar que fuera verdad- que entraba fácilmente en El Pardo. Cesáreo, en justa correspondencia a las atenciones recibidas, se creyó obligado a convertir en película la novela, y sin interesarse mucho más a uno de sus frecuentes viajes por Latinoamérica. En un principio lo que más interesó al director, Ramón Torrado, y a sus colaboradores fue que el rodaje debía realizarse en Galicia y en verano. Pero lo cierto es que más adelante todos se fueron encariñando con la película, que años después, cuando pasó a formar parte de la historia del cine

---

<sup>145</sup> Il s'agit du thème central de son roman réédité *El vendedor de naranjas*, Madrid, Austral, 1986, 176p.

<sup>146</sup> L'une des obsessions du jeune Fernando, percer à tout prix, se placer et devenir riche.

<sup>147</sup> « Su propia biografía, como la de otros emigrantes que regresaron para convertirse en empresarios en su tierra, es una peripecia de prolongado metraje. Vigués nacido en 1903 e hijo de orensanos, como casi no podía ser Impulsor en los años cincuenta y sesenta de una verdadera industria cinematográfica en nuestro país, fue un productor a la americana, capaz de lanzar un potente "star system" nacional que exportó con éxito a México, Brasil y Argentina de otra manera. De padres originarios de Nogueira de Ramuín, la localidad natal de otro gran personaje casi coetáneo, también de exitosa vida empresarial por una diferente vía pero en paralelo, Eduardo Barreiros. En 1915, a la edad de doce años, Cesáreo González fue enviado a Cuba para acompañar a un familiar dedicado a la venta ambulante. Como un criado infantil y lazarillo. No existen muchos datos a partir de su juventud, solo retazos, entre ellos uno que se repite : terminó por convertirse en jugador de póker semiprofesional, frecuentador de los hoteles y casinos de aquella Habana poblada de gánsters que en invierno bajaban al calor del Caribe desde Estados Unidos ». Reportez-vous à l'Annexe IV afin de prendre connaissance de toute la note. In <http://www.vigocasisecreto.com/>

<sup>148</sup> Cette précision nous donne à voir le clientélisme, le népotisme et le piston dont certains amis du régime pouvaient profiter et caractérise l'état des *Représentations du franquisme*.

español, quedó incluida por la crítica en la corriente de propaganda militarista que se cultivó en la inmediata posguerra<sup>149</sup> (...). »

Le personnage qu'incarnait FFG, très lié d'amitié avec deux autres officiers de la Marine avec lesquels il faisait des farces aux jeunes recrues, avec lesquels s'étaient tissés des liens très forts de fraternité et de complicité, allait trouver la mort dans une manœuvre et se sacrifier pour sauver la vie de ses camarades. Juste avant qu'il expirât ils scellèrent un pacte éternel d'amitié. C'est en partie grâce à cet épilogue que FFG allait devenir populaire et séduire les spectateurs. Le film fut visionné par le Corps de la Marine avant d'être présenté à l'Administration franquiste :

« Se estimó que antes de presentarla a la censura sería mejor someterla a la opinión de los mandos de la Marina. A dichos mandos la película les divirtió mucho y las ingenuidades las vieron como lo que realmente eran. *Botón de ancla* se exhibió en su versión íntegra y fue bien recibida por la crítica, por el público y, lo que entonces era más importante, por las autoridades<sup>150</sup>. »

L'ascension de FFG, qui aura pris une dizaine d'années après ses premiers pas au théâtre en 1938 en pleine guerre civile, ce bilan qu'il dressa lui même dans ses Mémoires, nous semble un bon résumé de sa trajectoire aux pages 305 et 306 :

« Después de aquellos primeros aciertos en los breves personajes cómicos que representé en el Teatro Eslava durante la guerra civil, y del éxito personal obtenido, con la ayuda de Jardiel Poncela y del director Manuel González, en *Los ladrones somos gente honrada*, y de haber pasado en sólo seis o siete meses de actor secundario de cine a protagonista, y de haber dicho el mismo González que yo podía haber sido el mejor actor teatral de España, y del estreno de *El destino se disculpa*, cuando, en aquel bar de enfrente del cine, creí que aquella era la noche de mi consagración definitiva, al estrenarse *Botón de ancla* tuve la sensación de que hasta entonces no había triunfado. Comparado con aquel éxito, lo anterior había sido una serie de fracasos. Todo aquello que a mí me había parecido buena acogida, admiración y elogios no era más que indiferencia. Por primera vez, en 1948, desde que en 1938, diez años antes, me dediqué a este oficio, había logrado un éxito popular. Cuando hacíamos presentaciones en los cines de reestreno, las ovaciones eran estruendosas, los saludos, los abrazos, rebosaban admiración, simpatía, cariño. La gente me reconocía por la calle. No se habían aprendido todavía mi nombre, pero me señalaban y decían : '¡Mira, mira, el que se muere en *Botón de ancla* ! '. »

Afin de clore cette partie s'attachant à retracer les rencontres décisives de FFG, le menant jusqu'à la célébrité, nous ne pouvions faire l'économie de nous arrêter sur le Gran Café Gijón à Madrid qui fut sa deuxième maison, lieu emblématique pendant le franquisme, passage obligé des intellectuels, point de convergence des écrivains, poètes, acteurs,

---

<sup>149</sup> In *El tiempo amarillo*, Op. cit., pp. 303-304.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 305.

réalisateurs, peintres, hommes politiques, mannequins et autres starlettes. Ce lieu très à la mode, représentatif d'un bouillonnement artistique, culturel et politique mais aussi l'antre de nombreuses créations et débats, accueillait en bonne intelligence « vainqueurs et vaincus » de la guerre civile. Ce fut aussi un endroit propice à l'émergence de l'inspiration où l'on se réunissait pour prendre part à de nombreuses « tertulias », sorte de conférences-causeries, débats sur toutes sortes de thématiques comme : la littérature, la poésie, le cinéma, l'histoire, l'art, le football. FFG y parfaiera ses connaissances, ce sera pour lui une université de la vie où il apprendra beaucoup. Il sera un des piliers de ce lieu historique, y allant, un long temps, chaque jour rejoindre les copains, partager les idées, débattre, polémiquer, rire et même pleurer. Plusieurs de ses œuvres cinématographiques et littéraires émaneront du Café Gijón pour lequel il créa un prix littéraire pour les jeunes écrivains. Il y rencontrera des gens importants et décisifs pour son avenir, il s'y fera des amis de toute la vie, y trouvera des pères, bref, une nouvelle famille. De nombreux passages dans *El tiempo amarillo* font référence au *Gran Café Gijón* (pages 336, 372 à 378). En voici des morceaux choisis :

« Muchas veces he pensado que aquella primera tertulia del Café Gijón suplió con ventaja lo que habría podido aprender en la universidad de los años cuarenta -que me vi obligado a abandonar por penuria y por mi poca disposición para el estudio-, no sólo por el deterioro causado por la Guerra Civil, sino por culpa mía, que escuchaba mejor con una taza de café por medio que en el pupitre de un aula. Como casi todos los tertulios eran mayores que yo y sabían más, procuraba aprovechar sus enseñanzas. Pero no sólo sirvieron aquellos años para ilustrarme, sino para divertirme, pues entre los asistentes no faltaban los que daban abundantes pruebas de ingenio, cáustico la mayoría de las veces, como el propio José García Nieto, que a su inspiración y su exhaustivo conocimiento de la técnica poética siempre ha unido, en rara compañía, un excepcional y agudísimo sentido del humor, y Eugenio Suárez y Julián Ayesta y Manuel Pilares y Juan Pérez Creus y<sup>151</sup> Camilo José Cela, cuyo prestigio, recién ganado con *La familia de Pascual Duarte*, elevaba la tertulia, y cuyas salidas procaces la vivificaban y la acercaban más a la realidad inmediata. (pp. 372-373)

FFG présente ainsi le Prix *Gran Café Gijón* :

« (...) Puesto que era rico, en el año 48 me ofrecí como mecenas para el premio Café Gijón de novela corta. Pagaría todos los años mil quinientas pesetas al autor premiado y sufragaría los gastos de la edición. Mi afición a las letras, mi vocación de escritor de novelas de Salgari, no me había abandonado, aunque el pobre Salgari había quedado atrás, y Rubén Darío, Azorín, Cervantes, Balzac, Dickens, Saroyan, Ramón Gómez de la Serna, los de la generación perdida, los socialistas de entreguerras y quién sabe más le habían arrebatado la señal. » (p. 373), (...) El Gran Café de Gijón fue durante los años del franquismo, como bien lo ha definido Francisco Umbral, 'una isla de libertad'. Se perdían las caretas al vuelo de su puerta giratoria y únicamente las conservaban los 'informadores'. Durante los años cincuenta se produjo una lenta pero constante invasión de cómicos. En los sesenta se fueron escindiendo de la vieja tertulia los novelistas, los dramaturgos, y se quedaron solos los poetas en su rincón. Allí se veía a García Nieto, Ramón de Garciasol, Pilares, Gerardo Diego, Jesús Acacio, y

---

<sup>151</sup> Notons, qu'à travers la polysyndète du 'y', de conjonction de coordination, FFG insiste sur le foisonnement intellectuel d'un tel lieu, sur les nombreuses rencontres et sous-entend à travers cette anaphore la richesse de cet endroit par le truchement de ses êtres d'une importance capitale eu égard à leurs apports multiples et géniaux.

Azcoaga a su regreso de Argentina. Durante unos años me había visto escindido entre cómicos y escritores. No sabía con qué carta quedarme. Por un lado me parecía mal, habiendo tantas mesas de cómicos, sentarme en la de los literatos. Por otro, al abandonar aquella tertulia, que había sido el motivo de que comenzase a acudir al Café, comprendía que mi educación quedaba sin rematar. » (p. 374), (...) Desde muy pronto estuve considerado como un ‘actor intelectual’, así me lo hizo notar Juan Tébar en el largo diálogo que mantuvimos para la colección *De Palabras*. Creo que esto se debió en parte, en muy buena parte, a mi asistencia cotidiana al Gran Café de Gijón » (p. 374)

FFG était alors intarissable à l’heure de s’épancher sur le *Gran Café Gijón* :

« (...) En el Café tuvieron su mesa, hasta su ancianidad, las actrices hermanas Companys. Y a otras mesas se sentaban las maniqués de Vargas-Ochavia y las de Herrera y Ollero ; las actrices María Asquerino, María Luisa Ponte, Conchita Montes, Blanca de Silos, Lola Cardona... Allí se fraguaban proyectos teatrales y cinematográficos, que algunas veces se convertían en realidad y cientos quedaban en el acogedor mundo de las fantasías. » (p. 375), (...) Durante años, cuando mis domicilios no eran más que mis dormitorios, el Café Gijón fue mi casa. Allí se planeó y desde allí se llevó a cabo el misterioso crimen de la Gran Vía -el de los años cincuenta, no el de los treinta-, con ramificaciones en el espionaje internacional, y en cuyo descubrimiento trabajaron afanosamente el operador cinematográfico Golberger, padre de la acusada, y el escritor, político clandestino y gran amigo José Suárez Carreño. (p. 375), (...) A pesar de que el Café no era un nido de rojos, sino un cálido albergue de monárquicos, demócratas, republicanos, católicos, comunistas, anarquistas, tecnócratas y hombres que acababan de dejar en el armario la camisa azul y la pistola<sup>152</sup>, a él iban los enchutados de la violencia cuando no sabían dónde descargar sus palos de ciego. En los años sesenta, a la caída de la tarde, se creó una tertulia, de pie, en la barra, a la que acudían, entre muchos otros, porque acabó siendo multitudinaria, Enrique Álvarez Diosdado, Conrado San Martín, Francisco Rabal, José María Rodero – que un día se enfadó y prometió no volver-, Fernando Rey, Guillermo Marín, Pastor Serrador, Félix Dagaue, Juan José Alonso Millán... »

Fernán-Gómez se souvient enfin des illustres personnes qui avaient leurs ronds de serviette au *Gran Café Gijón* et insiste sur le fait que tout s’y savait avant tout le monde :

« A la misma hora, incluso antes y después -durante los años sesenta aquello no tenía horario, no era una tertulia, ni varias tertulias, sino la plaza de una ciudad de la Grecia antigua- a una mesa se sentaban Antonio Buero Vallejo, Alfonso Paso, el apuntador Burguitos y los que quisieran arrimarse. (...) A otras mesas se sentaban los abogados, a otras los militares, a otras los pintores, a otras los gallegos... Manuel Luna, nuestro camarero amigo, y desde una mesa cercana a la barra don José – llamado en tiempos ‘Pepe el del Gijón’- los tenían bien clasificados. A comienzos de los sesenta, hombres del Opus Dei llegaron al poder. Allí, en el Café, se sabía que esto significaba la liquidación de la Falange y que la ‘obra’ se había fundado en los años veinte para rivalizar con las organizaciones fascistas en su labor antirrevolucionaria. En aquellos tiempos en los que casi nadie estaba enterado de nada, en aquel café se sabía todo. A veces se sabía incluso lo que era verdad. » (pp. 375-376)

En guise de synthèse nous avons vu que les rencontres ont jalonné la vie de FFG. Nous n’avons pas la prétention de les avoir toutes recensées dans cette partie, c’est pourquoi

---

<sup>152</sup> Référence claire et précise aux Phalangistes et à la *División Azul*.



les annexes développeront plus largement ce sujet. Ces rencontres multiples, souvent décisives lui ont permis de réaliser son rêve, gravir les échelons au plus vite et devenir un personnage de premier plan dans le cinéma espagnol des années 40. Si l'influence de Jardiel Poncela au théâtre a été clef, si la confiance qu'il avait mise en lui l'aida et le rassura, ses petits rôles lui servirent à mettre en avant sa vis comica. Gonzalo Delgrás fut son premier mentor au cinéma grâce au film *Cristina Guzmán, profesora de idiomas*. Si le rôle fut mineur, FFG put profiter de la Production star de l'époque CIFESA et toucher ses premiers cachets conséquents. Si après ce film une période vide et des rôles stupides s'enchaînèrent, FFG eut la chance de rencontrer le cinéaste le plus influent de l'époque franquiste, José Luis Sáenz de Heredia, qui, à l'instar de Poncela le pris sous sa protection et lui proposa plusieurs rôles de premier ordre. Grâce à lui il commença à se faire un nom et à croire à nouveau au destin. Au bout de quatre collaborations en sept ans, FFG put tirer profit de ses interprétations. La notoriété de Sáenz de Heredia et son talent propre lui offrirent d'autres opportunités dont il sut profiter. Un personnage singulier s'arrêta aussi sur sa route. Ce fut le dandy Edgar Neville, réalisateur atypique et homme d'un port royal. Il influença FFG dans son esthétique et devint un proche assez vite, leur alchimie et leurs correspondances étant très fortes. De lui, FFG gardera un profond sens du formalisme et un goût pour porter à l'écran des petites gens. Après dix ans de profession, d'impatience et de désespoir, le succès attendu arriva avec *Botón de ancla* de Ramón Torrado (1948), et signifia la reconnaissance du public qui le confondait dans la rue avec son personnage. La gloire était enfin là. Parallèlement, le Gran Café Gijón auquel il prit part presque quotidiennement fut une école de l'existence et un endroit sacré où il put peaufiner sa culture, ses connaissances et rencontrer des gens lettrés, cultivés, puissants. Il put s'y faire des amis pour la vie, reconstruire sa famille de cœur et y trouver une inspiration profonde.

#### **4/ Des sommets aux bas-fonds : un acteur accompli et polymorphe**

Cette partie vise à être une radiographie des moments clefs de la carrière de FFG tant à travers ses moments de gloire que lorsqu'il dut « manger son pain noir ». C'est, sans conteste, l'une des parties les plus importantes pour comprendre le passage de l'acteur au réalisateur, et celui de réalisateur/acteur à celui d'écrivain. Les circonstances de l'existence, la censure, le régime, ses prises de position, sa personnalité et la lassitude de rôles peu enthousiasmants qu'on lui proposa (et ceux que l'on ne lui proposait jamais), expliquent cette évolution et vont

nous guider afin de bien entendre ces différentes transitions et la construction d'un artiste polymorphe dont l'œuvre au sens large se nourrit du rapport entre l'Art et le Pouvoir, - dictature/liberté/contraintes/bâillonnements- et dont la contamination des arts est une donnée essentielle pour retrouver cette autonomie artistique quel que soit le support utilisé. Insistons par là même que, à travers tous ces arts, l'acteur domine toujours et reste prépondérant, même si la démarche varie. Il ne s'agira pas ici d'étudier en détail les films, les pièces de théâtre ou les écrits mais de les répertorier et de démontrer les différentes étapes de la vie de FFG. La seconde partie de cette thèse consacrée aux *Représentations du franquisme* se focalisera quant à elle sur ses œuvres de manière beaucoup plus précise en analysant en quoi celles-ci sont subversives, en quoi elles racontent et/ou dénoncent une époque et comment elles évoquent ces multiples *Représentations*.

Donc, fort du triomphe de *Botón de ancla* menant à la notoriété, FFG va être très prolifique. Dans une carrière aussi longue que la sienne, plus de soixante ans dédiés au théâtre, au cinéma, à l'écriture, il est forcé de trouver dans sa production des chefs d'œuvre comme des navets, ou autrement dit, des films alimentaires. De fait, FFG fut grandement utilisé par les cinéastes et producteurs dans toutes sortes de comédies frivoles, de films commerciaux ou dans de petits rôles insignifiants afin que son nom sur l'affiche attire les spectateurs, comme un produit d'appel. FFG vécut très mal cette période, mais c'est aussi une réalité du cinéma sous le franquisme. Nous y reviendrons plus tard. Mais parmi tous ces films, il est à signaler en premier lieu le très bel opus néoréaliste, *Vida en sombras* (1948) du barcelonais Lorenzo Llobet Gracia dont il partagea l'affiche avec son épouse María Dolores Pradera et Isabel de Pomés. Bien que ce film fasse parti des chefs d'œuvre du cinéma espagnol, il n'eut que peu de succès. Film insolite, à la marge, il permettra comme le soulignait Román Gubern dans *Historia del cinema español* (pp. 108-109), de briser le tabou de la représentation de la guerre civile à l'écran imposé depuis 1943. Une des justifications de son échec est à attribuer au cinéma en vogue à l'époque qui paralysait tout autre essai de changement, c'est-à-dire le « cinéma de croisade », parfait exemple du montage du franquisme et qui fit de *Vida en sombras* un film à part dans le paysage audio-visuel ibérique. Sa production fut donc agitée et le scénario dut être retouché plusieurs fois à cause de l'interdiction de la censure, ajoutés aux problèmes personnels de son auteur, pourtant talentueux, qui constitua donc le seul opus du cinéaste de « *la Ciudad Condal* ». Malgré cela le film revêt pourtant une place importante dans le cinéma espagnol comme FFG l'évoque dans ses Mémoires à la page 302 bien qu'il occasionnât des problèmes économiques :

« Hace poco (escribo en 1989), los críticos especializados han publicado una lista de las que, en su opinión, son las diez mejores películas españolas. Entre ellas se menciona *Vida en sombras*, una obra modestísima y casi experimental que en 1947 escribió, dirigió y produjo a sus expensas el director amateur Lorenzo Llobet Gracia. Ni él ni sus socios y actores debieron de echar bien las cuentas porque llegó un momento, en el mes de enero, en que yo debía ya dos meses de hotel<sup>153</sup>, por lo cual me llamaron correctamente la atención. (...) Me pareció un buen motivo para suplicar a Llobet Gracia que me diese a María Dolores y a mí algo de dinero que nos adeudaba. »

En 1949 et 1950, FFG put jouir de son récent succès et de sa désignation par la revue de cinéma *Triunfo*, -vrai passage obligé de la presse de stars-, comme l'acteur préféré des Espagnols et vrai signe de popularité. Il relate ce prix ainsi : « En este mismo mes resulté elegido actor favorito de los lectores de *Triunfo*, con 20 000 votos ; el favorito extranjero fue Ronald Colman con 15.000. » Suite à cette célébrité naissante, FFG tourna une série de films, des comédies pour la majorité comme *Alas de juventud* dit le synopsis de *Filmaffinity* :

« Dos cadetes de la Academia General del Aire, Daniel y Luis, se disputan el amor de Elena, la hija del Coronel. Daniel intenta impresionarla ejecutando difíciles piruetas sobre su casa, que provocan la ira del Coronel. Daniel se convierte en un estudiante ejemplar. Luis le envidia y le desafía para el regreso a Almería. Se produce una tormenta, el avión de Luis se incendia y tiene que lanzarse en paracaídas. Su única posibilidad de sobrevivir es ser rescatado por Daniel. »

*Facultas de letras* (qui recrée l'ambiance universitaire à Madrid autour de quatre jeunes), *Tiempos felices* (un étudiant galicien tombe amoureux d'une fille dont le père ne supporte pas les gens de cette région) et le néoréaliste *El último caballo* d'Edgar Neville. FFG rapporte cette époque dans *El tiempo amarillo* :

« Después de *Botón de ancla* intervine en muchas películas, entre ellas *Tiempos felices*, de Enrique Gómez, *Facultad de Letras*, de Pío Ballesteros, *El capitán veneno*, de Marquina, *La mies es mucha* de Sáenz de Heredia, pero ninguna conseguiría la aceptación de aquella. » (p. 321), (...) En octubre –tras haber simultaneado unos días el rodaje de *Tiempos felices* con *Facultas de letras* – comencé *La trinca del aire* de Ramón Torrado. En noviembre se estrenó en Madrid *Alas de juventud*, de Antonio del Amo. (p. 309), (...) La película era una sosa imitación de *Botón de ancla*, con la que se intentaba pisar la posibilidad de hacer una segunda parte de aquella. Mi personaje era aún más soso que la película y además muy corto y sin ninguna característica acusada. Si no me opuse a hacerlo fue por mi decisión de considerarme únicamente un profesional y no rechazar ninguna oferta mientras tuviera tiempo libre y no hubiera alcanzado la riqueza. Las escenas exteriores de la película se rodaron en San Javier, provincia de Murcia. Puse en el contrato un tope de tres semanas para mi permanencia en aquel

---

<sup>153</sup> C'était une réalité historique du franquisme, le pays vivait systématiquement à crédit. Cela était su et connu de tous et tout le monde s'y conformait. L'argent ne circulait presque pas, l'Espagne étant en autarcie totale, seule l'oligarchie franquiste disposait des capitaux les plus importants du pays. Le reste de la population était condamné à la misère, aux trafics et au marché noir, le fameux *estraperlo*.

lugar. El trabajo fue más lento de lo previsto y me pidieron que estuviese unos días más. Concedí el favor. Me volvieron a suplicar que me quedase más días y entonces me negué enérgica y desabridamente. » (pp. 309, 312, 313 et 321)

L'année 1951 eut raison de l'impatience de FFG. En effet, un autre succès décisif allait sceller définitivement la montée vers les sommets du roux le plus célèbre d'Espagne, puisque dans la rue, on allait le confondre avec son personnage dans un premier temps et ensuite retenir son nom : « Habría que esperar a *Balarrasa*, une película –como muchos, los de más edad, aún recuerdan- de curas. De curas y de guerra. » (P. 321 de ses Mémoires). Il s'agissait d'un film de propagande, hybride entre le cinéma militaire et le cinéma religieux : *Balarrasa*, de José Antonio Nieves Conde dont voici le synopsis : « Javier Mendoza (surnommé Balarrasa et joué par Fernando Fernán Gómez), un misionero católico establecido en Alaska, rememora, cuando está a punto de morir, los años de su juventud y su relación con su familia y sus amigos. » FFG consacre plusieurs pages dans *El tiempo amartillo* à ce film charnière, qui le fera rentrer durablement dans le cœur des Espagnols et des amoureux du Septième Art, dans un rôle de composition :

« La razón de que se me encomendase el papel de *Balarrasa* está en una película anterior. *La mies es mucha*, de José Luis Sáenz de Heredia, en la que también hacía de cura<sup>154</sup>. Estábamos en plena etapa de cine de propaganda religiosa<sup>155</sup>, que se había iniciado con *Misión blanca*. Frecuentemente se recurre al cine o al teatro para hacer propaganda de eso o de aquello, pero no estoy seguro de que el sistema dé buenos resultados. No creo que nadie se haya hecho sacerdote por vez alguna de esas películas. Algo parecido ocurre con las comedias moralizantes sobre conflictos matrimoniales. (...) El caso es que *La mies es mucha* tuvo bastante aceptación, su guionista, Vicente Escrivá, pensó en mí para su inmediata película, *Balarrasa*. » (p. 321)

Le tournage fut rocambolesque comme FFG en témoigne :

« Unas cuantas escenas se rodaron en Salamanca, en el seminario. El resto, como he dicho, se rodó en decorados, en Sevilla Films ; en el rodaje se dio una circunstancia que pocas veces se ha repetido en la historia del cine : casi toda la película, o una gran parte, se rodó dos veces. Al principio, *Balarrasa* (nom du personnage interprété par FFG), era una producción Aspa Films que habría de distribuir CIFESA, pero antes de concluirse el rodaje pasó a ser íntegramente una producción CIFESA. Al llegarse a este acuerdo, los altos mandos de CIFESA visionaron todo el material rodado y acordaron que, excepto lo rodado en el seminario, lo demás había que repetirlo porque los ambientes eran poco lujosos. Aquí tropezamos con la influencia del cine americano. Los decorados de aquella primera visión eran excelentes, ajustados a la realidad -según las corrientes que se estaban imponiendo en Europa, por influencia del neorrealismo italiano-. Pero aquellos interiores señoriales del barrio de Salamanca, aquellas 'salas de fiesta', a CIFESA le parecían pobres para su prestigio y para el gusto del público. El director José Antonio Nieves Conde trató de defender al decorador, pero prevaleció la opinión de la

---

<sup>154</sup> Rappelons qu'étant enfant, FFG avait voulu être prêtre.

<sup>155</sup> Quant à sa participation et à des rôles clés dans des films militaires, dans l'étape du cinéma religieux ou dans ses accointances, FFG est considéré par certains comme l'un des acteurs du régime, du moins dans la première partie de sa carrière.

casa productora, el decorador se marchó y trajeron a otro muy habituado a los gustos de CIFESA. Y ya, rodeados del imprescindible lujo, repetimos casi todo lo hecho. Hubo que sustituir a algunos actores, que tenían otros compromisos. Uno de los que no pudieron concluir su trabajo fue Alfredo Mayo, al que sustituyó Eduardo Fajardo. » (pp. 321-326)

Un acteur instinctif comme FFG, outre le caractère prestigieux de cette nouvelle collaboration avec CIFESA sentit immédiatement la qualité du rôle qui lui était attribué et qui lui offrait la possibilité de s'exprimer dans des registres différents. Il ne lui en fallut pas tant pour accepter et être séduit par son personnage :

« Desde la primera lectura de *Balarrasa* me pareció que se trataba de un guión convencional, muy adecuadamente escrito, muy bien estructurado, en el que alternaban hábilmente la comedia y el melodrama y que contaba con todos los elementos necesarios para interesar a un amplio sector del público de entonces. Algunos de sus personajes -como los de José María Rodero, Manolo Morán, los dos alcanzaron grandes éxitos personales en esta película- y el mío estaban diseñados con gran acierto para despertar la atención y la simpatía de los espectadores. » (pp. 323-324)

Au-delà du rôle titre qui lui était consacré, FFG adresse quelques lignes à l'intention de Nieves Conde, un esthète dont il loue la qualité du travail et la maîtrise filmique :

« Partiendo de este guión se trataba sobre todo de conseguir una obra bien hecha, atendiendo primordialmente a la perfección formal. Supongo que ésta fue la razón por la que se eligió como director a Nieves Conde<sup>156</sup> que, a pesar de lo escasa de su obra anterior, tenía fama de ser nuestro mejor técnico, el que mejor había asimilado las lecciones de Hitchcock, William Wyler, Siodmak, Otto Preminger, los maestros de entonces. En fin, él sabrá mejor que yo quiénes fueron sus maestros. Este Nieves Conde, que siempre se llevó muy bien conmigo, tenía también fama -creo que merecida- de hombre adusto, seco, duro, muy exigente en el trabajo, cosa que aquí nunca cae bien. » (p. 324)

Le film éponyme *Balarassa* constituait donc une étape essentielle dans la vie professionnelle de FFG, et permit d'asseoir son succès sur la durée et de se faire une place aux côtés d'acteurs de renom comme Alfredo Mayo, Manolo Morán, Fernando Rey, et tant d'autres. FFG revient une nouvelle fois sur ce film et atténue le parfum de scandale autour de cette famille qui vivait dans le vice :

« A *Balarrasa*, a pesar de su extraordinario éxito, que superó con mucho el de *Botón de ancla*, se la tachó de ingenua. Estaba yo de acuerdo con los que ponían este reparo. Las maldades, los delitos, los pecados que cometía la familia eran que un señor jugaba a las cartas, una chica fumaba -tabaco-, otra salía de noche y el peor se dedicaba al tráfico de divisas. Si la película se hubiera rodado en el extranjero, estos temas habrían sido la homosexualidad, las drogas, los atracos. » (p. 325)

---

<sup>156</sup> Évoquer toutes ces personnes, c'est aussi ressusciter toute une partie des 'acteurs' du franquisme et donc, se référer à ses représentations. (Annexe IV)

La gloire tant attendue et l'argent furent au rendez-vous, et ironie du sort, ce fut le rôle d'un militaire devenu jeune séminariste, envoyé en mission par son père spirituel auprès de sa famille avant ses vœux définitifs, et chargé de les ramener dans le droit chemin qui le consacra comme nous le montrent les lignes suivantes dans *El tiempo amarillo* :

« He triunfado. La riqueza se avecina. El porvenir aparece despejado. Tenía yo razón : este es un oficio en el que uno puede enriquecerse. De niño, oía comentar a los cómicos compañeros de mi madre que el gran actor Ernesto Vilches se había arruinado tres veces por culpa del juego y de las mujeres. Para arruinarse tres veces debió enriquecerse otras tantas. Cuando se estrenó *Balarrasa* en el cine Rialto María Dolores y los niños no debían de estar en Madrid, porque yo vivía en el Hotel Emperador<sup>157</sup>, desde cuyos ventanales – no los de mi pequeña habitación interior, sino los del salón piso- se veía en la acera de enfrente la fachada del cine, con el título de la película, *Balarrasa*, y mi nombre y mi rostro en grandes proporciones. Aquellos días y durante cerca de dos años, la radio repetía el eslogan : '*Balarrasa* divierte, *Balarrasa* subyuga, *Balarrasa* emociona.' Por la calle ya no sólo me llamaban 'el que se muere en *Botón de ancla*', sino *Balarrasa* ; y a veces 'las menos, oía decir : «'Mira, ése es Fernán-Gómez'. » (pp. 325-326)

La belle vie put enfin commencer : beaux hôtels, restaurants chics, sorties jusqu'au bout de la nuit dans des cabarets, des « *Clubes de alterne* », la vie nocturne madrilène du côté de la Gran Vía et de Santo Domingo, les différents cafés reçurent tel un habitué FFG pendant que sa carrière se poursuivait et pendant ses moments de temps libre. FFG l'avoue sans détours dans ses Mémoires :

---

<sup>157</sup> « Desde su construcción en 1946, el Hotel Emperador ha perdurado a través del tiempo como un edificio elegante, de estilo señorial y tradicional con una arquitectura de los siglos XIX y XX. Cada salón, cada habitación o suite desprende historia, lo que le confiere al inmueble un encanto que invita a imaginar y a realizar un viaje en el tiempo. Durante la década de los años cincuenta, la buena ubicación del hotel, en plena Gran Vía, hizo que en él confluyeran sinergias, especialmente, de tipo cultural. Se convirtió en el centro de la vida social con servicios como pastelería propia o uno de los referentes para degustar el típico cocido madrileño. Hoy en día, mantiene el espíritu cultural y artístico de la época, alojando y prestando servicio a diferentes personalidades de sociedad, cultura, cine o música, entre otros. (...) Lo que más seduce del Hotel Emperador de cara a la temporada estival es su impresionante terraza con piscina en la azotea del hotel. Desde allí, se puede contemplar la singular vista panorámica de Madrid, que refleja la historia y evolución de la ciudad mientras se disfruta de un refrescante chapuzón. Otro de los atractivos es la localización privilegiada del Hotel Emperador, que permite a sus huéspedes acceder a pie a un importante conjunto de atracciones turísticas de Madrid dada su proximidad. Puntos emblemáticos de la ciudad como la Plaza Mayor, la Plaza de España, la Puerta del Sol o el Palacio Real están a menos de diez minutos andando, así como otros recursos turísticos, de ocio y cultura como teatros y salas de cine, entre otros. Construido en 1946, fue renovado por última vez en 2013. Este hotel de 4 estrellas se encuentra ubicado en el número 53 de una de las principales arterias de Madrid, la Gran Vía. Forma parte del edificio Lope de Vega, proyectado por los arquitectos Julián y Joaquín Otamendi, siendo este último uno de los responsables, entre otras obras, del Edificio de Correos de la Plaza Cibeles. Gracias a su ubicación, clientela y estilo arquitectónico, el Hotel Emperador está considerado como una de las referencias urbanísticas de la capital y, sin duda, fue este hecho lo que permitió que fuera el lugar elegido para la celebración de los actos de clausura del centenario de la Gran Vía. Cuenta con 232 habitaciones, dos suites y 12 salas para organizar cualquier tipo de evento, ya sea de carácter corporativo o particular, con todo el equipamiento técnico necesario. » In <https://lasllavesdeoro.wordpress.com>

« Comencé a acudir al club Riscal, local que hasta entonces tenía por vedado, que desconocía pero imaginaba. Una tarde le oí decir a Camilo José Cela, en la tertulia del Gran Café Gijón, que había estado allí con Sánchez Mazas. En la tertulia se hacía un silencio religioso y todos escuchábamos. Se rumoreaba que iba algunas noches un ministro de Franco con su amante<sup>158</sup> ; y que se dejaban ver. Mi amigo Cayetano Torregrosa o Manuel Alexandre o José María Gavilán me acompañarían una de aquellas primeras noches -luego Riscal acabó siendo para mí una segunda casa, como el Gijón-, cuando un señor como de cincuenta y tantos años, enjuto, muy elegante, se levantó de su mesa y vino hacia la mía para abrazarme y decirme, sin ocultar que estaba conmovido : 'Es usted el actor de cine ; le he visto en *Botón de ancla*, en *Balarrasa*, y sobre todo en ésta, en *Balarrasa*, es usted mi hijo, ¡mi hijo ! Déjeme que le abrace, *Balarrasa*. (p. 326), (...) Ya me había zambullido en la frivolidad y en la vida nocturna, que me entusiasmó desde que la conocí. (p. 459), (...) En Riscal -bellas putas de lujo, algún ministro, toreros, banqueros, traficantes de divisas, marqueses, duques consortes, insignes periodistas, cómicas, cómicos, productores de cine, maniqués, señoritas de la mejor sociedad, estafadores, soldados americanos-, una chica de las habituales se acerca a la mesa en la que, solitario, apuro el whisky de madrugada. 'Fernando -me dice con ternura mientras deja volar su mano sobre mi cabeza-, aquí no encontrarás la mujer que buscas. (p. 460), (...) En mis largos tiempos de vida irregular y noctívaga he conocido chulos de la más baja categoría y otros muy distinguidos y que laboraban en alturas bastante elevadas. Siempre me ha atraído ese difícil oficio y he sentido curiosidad hacia sus pormenores. He tenido con algunos de ellos conversaciones bastante largas en las que yo era el modesto aprendiz. Tenía interés, entre otros lados, por saber si era cierto que el éxito de un buen chulo se apoyaba en el tan difundido masoquista que late en el interior de muchísimas mujeres. » (pp. 326, 359, 459 à 467, 502, 503)

La même année que *Balarrassa* il se servit de sa notoriété pour aider deux jeunes cinéastes inconnus alors : Juan Antonio Bardem et Luis García Berlanga et devenant le personnage principal de leur film néoréaliste *¡Esa pareja feliz!*, aux côtés de Elvira Quintillá :

« Juan y Carmen son un humilde matrimonio madrileño. Ella se ocupa de las labores domésticas y él trabaja como electricista en unos estudios de cine. Sus sueños de bienestar se hacen realidad cuando ganan un concurso patrocinado por una marca de jabón. Se trata de la elección de "la pareja feliz" : durante 24 horas la pareja seleccionada recibe toda clase de invitaciones y obsequios. Pero, precisamente el mismo día, Juan debe resolver dos serios problemas que Carmen desconoce. »

Il s'agit d'un chef d'œuvre espagnol copié du néoréalisme<sup>159</sup> italien et adapté à la réalité espagnole, mais c'est aussi un film engagé, loin du cinéma religieux, de l'étape historique ou du cinéma militaire, quant aux différentes thématiques abordées. FFG nous rapporte les objectifs de ce film dans *El tiempo amarillo* :

---

<sup>158</sup> Voilà un exemple parfait des *Représentations du franquisme*. Un régime qui diffusait et imposait les valeurs morales et des traditions, la chrétienté, un certain conservatisme et des schémas rigides et qui, dans la discrétion et l'hypocrisie des alcôves avait des pratiques contradictoires et en claire opposition avec la famille, l'église et tous ces procepts qu'incarnait l'Espagne de Franco.

<sup>159</sup> En Annexe IX, nous nous arrêtons sur le néoréalisme et sa spécificité espagnole comme FFG le développe dans *El tiempo amarillo*.

« Con *¡Esa pareja feliz!* no se pretendía hacer una película aleccionadora, sino, simplemente, divertir al público mostrándole una parcela de la realidad. El propósito de Bardem y Berlanga era hacer una película que se apoyara en la realidad inmediata, en el entorno. O en una serie de pequeñas realidades. Seguían en esto la línea del neorrealismo italiano, que ya había tenido en España sus secuaces, como Edgar Neville, en *El último caballo* ; Antonio del Amo, en *Día tras día* ; Nieves Conde, en *Surcos*... La película arranca con una especie de sátira del cine histórico, que viene a ser por parte de los directores una declaración de principios. (...) Pero lo más característico era el intento de buscar la fuente de inspiración en la vida cotidiana. A ese cotidianismo se apuntaba *Esa pareja feliz*. » (p. 327)

#### FFG met avant les apports du film :

(...) Han pasado ya muchos años desde que Bardem Y Berlanga con *Esa pareja feliz*, *Bienvenido, Mister Marshall*, *Calle mayor* y *Calabuch* renovaron el cine español. Y lo renovaron no sólo con la influencia del neorrealismo italiano, sino recurriendo a una fuente muy española : el sainete uno de los géneros más castizos del humor teatral nacional. Bardem incluso recurrió a Arniches, aunque tiraría pronto por otros derroteros, pero Berlanga insistiría en esta línea. Y renovaron no sólo el cine español, sino también el concepto de sainete como género dramático. Podría decirse que en su versión cinematográfica el género se hacía algo más culto, más irónico, con un propósito no de servicio a la supuesta moral convencional del público, sino lo ganaba en sinceridad, en riqueza de intenciones. (p. 328), (...) Creo que el papel del protagonista de *Esa pareja feliz* se me ofreció porque en aquel momento era un actor de moda. Pero se equivocaron, pues la mecánica actor-público en nuestro cine es muy distinta a la de otros países, sin que nadie haya sabido explicar por qué. El que *Esa pareja feliz* estuviera protagonizada por Balarrasa, por 'el que muere en *Botón de ancla*', no sirvió de nada. Costó trabajo encontrar una distribuidora que se interesase por la película, costó trabajo estrenarla, y la verdad es que cuando se estrenó pasó sin pena ni gloria, aunque hoy ocupe un puesto de honor en la historia del cine español. » (pp. 327-331)

FFG n'attirait pas que la jeune génération ou les cinéastes en vogue. Il tourna beaucoup et eut même des propositions étrangères, notamment des offres du cinéma italien et du célèbre cinéaste allemand Georg Wilhelm Pabst<sup>160</sup>, en 1953 avec film intitulé en espagnol *La conciencia acusa*, qui entraîna un déplacement de plusieurs mois à Rome et qui comptait sur une distribution internationale prestigieuse. FFG revient longuement sur ce séjour en Italie dans le chapitre 26 de son Autobiographie intitulé Roma :

---

<sup>160</sup> « (Raudnitz, 1885 - Viena, 1967) Director de cine alemán. Hijo de un ferroviario, Georg Wilhelm Pabst rechazó ejercer sus estudios de ingeniería, como deseaba su padre, y se orientó pronto hacia el más inestable campo de la interpretación. Consiguió entrar como aprendiz en una modesta compañía teatral y a los dieciocho años participó en montajes por Austria y Alemania. En 1910 emigró a los Estados Unidos e ingresó en la Compañía del Teatro Popular Alemán de Nueva York, donde alternó sus trabajos como actor con la ayudantía de dirección escénica. El elevado número de la colonia alemana residente en Nueva York hizo posible que esta compañía representara sus obras en lengua germana, y allí Pabst comenzó a labrarse una considerable reputación como director de escena. En 1914 fue enviado a Alemania para contratar nuevos actores dispuestos a incorporarse a la compañía, y de paso por París le sorprendió el estallido de la Primera Guerra Mundial. » Cf Annexe IV pour plus de détails. In <http://www.biografiasyvidas.com/>



« Estaba un poco nervioso ante mi presentación a Pabst. No sabía hablar italiano ni francés y temía encontrarme muy solo durante el trabajo en la película. Habría preferido que me acompañase otro actor español o que me hubieran puesto en contacto con algún representante de CIFESA. (p. 335), (...) De Pabst me llamaron la atención la seguridad y la confianza en sí mismo. Aldo Fabrizi, del que me habían hablado muy mal (respecto a su carácter, quiero decir), me recibió de una manera sencilla y agradable. Recordaba aún algo del español aprendido cuando interpretó y dirigió en Buenos Aires la película *Emigrantes*. (p. 336), (...) Cuando lo leí, conté los párrafos que teníamos cada uno. Fabrizi tenía el doble que cualquier otro, y los demás eran casi todos iguales. Pero el papel de Fabrizi era más pesado. El mío tenía una escena de presentación muy vistosa, con la lectura, en el refectorio, de la vida de Santa Rosa y un mareo para terminar, y, además, la escena final de la película, bastante buena. (...) Mi personaje era un joven sacerdote que atravesaba no una crisis de fe, sino de confianza en sí mismo. Pensaba que no servía para su misión, que su sacrificio era inútil y proyectaba abandonar el convento. (p. 334), (...) Me llevaron a un palacio del Trastevere, donde se rodaban interiores naturales, y Paolonelli, el ayudante de dirección, me presentó a Pabst. El director vienés tenía alrededor de cincuenta y seis años. Era grueso, con nariz inclinada, ojos penetrantes, uno más guiñado que otro, y llevaba anteojos pequeños. Se mostró cordialísimo, podría decir simpático. No hablaba italiano, pero nos entendimos algo en francés. Aquella presentación fue para mí en extremo grata. Pabst me elogió, creo que cordialmente, y elogió también con insistencia la película *Balarrasa*. Dijo que era la primera vez que contrataba a un actor sin conocerlo en persona. Siempre he admirado el mérito de esta gente de buen rato, que envidio desde mi áspera cobardía. » (p. 334)

Malheureusement le film de Pabst, pour international qu'il fût, n'eut pas le retentissement escompté, se solda par un échec et ne profita pas à la carrière de FFG, lui qui comptait beaucoup sur ce film pour élargir ses collaborations. Il revient sur la réception de cette co-production multiple dans *El tiempo amarillo* :

« La gran coproductora italo-franco-española no significó nada en mi carrera, no me sirvió para nada. Señaló el declive final del genio cinematográfico de G. W. Pabst. No interesó ni a la crítica, ni a los aficionados, ni al gran público, ni en Italia, ni en Francia, ni en España. Tuvo muchos títulos : primero, como he dicho, *Tres días son poco*, después *La voz del silencio* ; en España, *La conciencia acusa* ; en Francia, *La casa del silencio*. » (p. 348)

Ce déplacement qui dura plusieurs semaines dans la ville sainte fit grandir un certain manque de Madrid, une certaine mélancolie et une solitude difficile à vivre au quotidien, loin de son *Gran Café Gijón*, loin des nuits madrilènes et son rythme effréné, une mélancolie propice à l'écriture, puisqu'il écrivit un recueil de poèmes intitulé *A Roma por algo* pour y tromper l'ennui et pour calmer cette neurasthénie qui l'habitait tant :

« No encontré ningún entretenimiento especial en Roma ; no hice amistades ; no había teatro ; y en aquellas fechas de verano los programas de cine no eran muy atractivos. Entre pasear y dormir iba llenando mi tiempo. Fui a Cinecittá a preguntar si tenía unos días libres para hacer un corto viaje a España. Prometieron contestarme pronto. (pp. 338-339), (...) Tras las obligadas visitas artísticas y culturales -mi sensibilidad no estaba tan cultivada como para ver a diario la Capilla Sixtina-, y a pesar de las bellezas de la ciudad, que recorrí a pie veces y veces, mi aburrimiento en Roma llegaba a extremos que lo hacían insoportable. Había momentos en los que me encontraba tan nervioso que llegaba a preocuparme un poco. Por eso crecían a cada momento mis deseos del viaje a Madrid. (p.

339), (...) También por acudir al Gijón, y dejarme contagiado de los poetas, una noche romana en la que la soledad, la angustia y la nostalgia no me dejaban dormir escribí un librito-, *A Roma por algo*. García Nieto publicó el experimento teatral en la revista *Acanto* y los versos en *Poesía española*. » (p. 377)

Malgré l'ennui et la tristesse-solitude, FFG rencontra Gregory Peck, Audrey Hepburn, et les acteurs français Daniel Gélin et Jean Marais qui faisaient partie de la distribution du film, Aldo Fabrizi et Paolo Panelli. FFG était reconnu à l'étranger du moins dans le microcosme du cinéma et put échanger avec toutes ces personnalités de premier plan, preuve irréfutable qu'il avait atteint les sommets, comme le démontre cette expérience italienne. Il faillit collaborer avec le réalisateur à l'époque encore novice Federico Fellini, plus connu comme scénariste, mais ce projet échoua par faute de budget comme il le conte de manière mystérieuse dans ses Mémoires :

« Uno de aquellos días, en las mesas de la terraza de Rossatti o en Cinecittá, se dirigió a mí un señor que se presentó como ayudante de dirección. Dijo que llevaba unos días tratando de localizarme para proponerme interpretar un papel en una película italiana que comenzaría próximamente. (...) No supe nada de aquel ayudante de dirección ni en dos o tres días ni en los quince siguientes, pero después me lo encontré en Via Veneto (...) y me dijo desolado (...): 'Lo teníamos casi todo listo. Pero a última hora nos ha fallado la parte principal. No es sorprendente, porque el director es casi nuevo. Sólo ha hecho una película, *El jeque blanco*: ésta, *I vitelloni*, será la segunda. Como guionista, Federico Fellini está muy acreditado, pero como director todavía no, y encontrar el dinero no es fácil.<sup>161</sup> »

Ces rencontres ratées sont bien significatives des hauts et des bas dans la carrière de FFG. Sa carrière eut pu avoir une dimension internationale si ces rendez-vous avaient eu lieu ou si certains projets eurent été réalisés. Je veux bien sûr parler de Pabst, Fellini ou encore de Simone Signoret et Yves Montant, qu'il devait rencontrer lors d'un de ses voyages à Paris afin de collaborer avec eux, choix éminemment symbolique et politique. Parfois il suffit de peu pour qu'une grande carrière nationale ne tutoie d'autres cieux et ce fut le cas pour FFG, bien qu'il tournât aussi en Argentine plus tard. Effectivement, le voir à l'écran sous la direction de Fellini, pouvoir l'admirer aux côtés de Signoret ou Montant dans *La chasse aux sorcières* d'Arthur Miller ou transformer l'essai avec Pabst aurait signifié une connaissance et reconnaissance au-delà des murs de l'Espagne.

De retour en Espagne, FFG continua de travailler fort. Il était sans cesse dans de multiples projets et travaillait de tous côtés. Une nouvelle série de comédies ou de films prête-

---

<sup>161</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 347.

nom se succedèrent alliant le bon et le moins bon : *Aeropuerto*, de Luis Lucía en 1953, comédie réussie et dont il nous relate un épisode qui reflète l'état des *Représentations du franquisme* quant aux décors et au peu d'argent qui circulait alors dans *El tiempo amarillo* :

« La película *Aeropuerto*, que en principio había de dirigir Luis María Delgado, se aplazó cuando ya estaban construidos algunos decorados, y decidimos rodar en ellos, dirigida por los dos, *Manicomio*, para la cual aportaría yo mis ahorros, el imprescindible Cayetano Torregrosa su crédito y unos cuantos, entre técnicos y actores, el resto por ir en cooperativa. Como el cine español acababa de salir de una crisis y ya había entrado en otra, grandes figuras estaban dispuestas a trabajar en condiciones miserables. » (p. 352)

Il poursuivit avec *Nadie lo sabrá*, de Ramón Torrado la même année, passé plus inaperçu, le célèbre et drôle *Morena Clara* aux côtés de la plus andalouse des femmes, Lola Flores en 1954, succès populaire garanti, toujours de Luis Lucia, focalisant le film sur le folklore et les espagnolades. Ces années 1953 et 1954 allaient marquer un autre temps dans la carrière de FFG. Fatigué de devoir se confronter à la polémique qui le consacrait comme acteur du régime -pour sa participation dans des films estampillés franquistes-, las qu'on l'associe souvent à ses relations amicales connotées -Jardiel Poncela, Edgar Neville, José Luis Sáenz de Heredia, Camilo José Cela et d'autres- et agacé d'apparaître dans des rôles type -militaire, soldat, marin, missionnaire, prêtre, curé, moine, ou comique de service-, il expliqua à maintes reprises ne pas se reconnaître dans cette représentation et dans cette filiation. Il insistait sur le fait qu'un acteur doit accepter les rôles qu'on lui propose, qu'être un vrai professionnel était une de ses caractéristiques et qu'économiquement il en avait besoin et qu'il n'avait pas forcément le choix s'il voulait percer et vivre de son métier pendant ces années de dictature. La polémique était fautive pour lui, et il n'allait pas payer le fait d'être né durant ces années noires. Dans un article accordé au journaliste Espagnol Emilio Lahera, « Fernán-Gómez, de actor a director », comme le relaie l'universitaire Cristina Ros Berrenguer dans sa thèse *Fernando Fernán-Gómez autor*, FFG se justifiait ainsi :

« Yo no he tenido nunca un criterio de selección en mi trabajo, digamos ideológico. Me he considerado simplemente un profesional que tenía que hacer su trabajo. En aquella época mi aspiración era la de colocarme. Pensaba, por encima de todo, en cómo ascender peldaños en mi profesión y en cómo me era más fácil el éxito. En aquella época se intuía que este tema del cine religioso iba a tener gran aceptación del público. Cuando me hicieron la primera oferta del género, coincidió con que venía de José Luis Sáenz de Heredia, que era el director que más admiraba yo en aquella época. El papel me pareció espléndido, también el guión, y no tuve reparo alguno en hacerlo. » (p. 224)

Le peu de qualité des propositions qui étaient faites, les rôles clefs qui n'arrivaient pas, les critiques quant à sa participation dans le cinéma franquiste, l'utilisation systématique de son nom à l'affiche comme un produit marketing et son désir de s'exprimer librement et de montrer l'étendue artistique qui sommeillait en lui signifiaient une nouvelle étape : l'écriture de scénarii et le grand saut vers la réalisation après 48 films en tant qu'acteur. Rappelons qu'il avait appris les rudiments de cinéaste lors de l'époque de Barcelone avec son groupe « *los Telúricos* », sous le regard avisé de Serrano de Osma et de Pedro Lazaga. Enfin, cette évolution naturelle s'inscrivait dans un aboutissement artistique et dans la volonté de s'accomplir en tant qu'artiste polymorphe et complet. D'ailleurs, pourquoi vouloir cloisonner les rôles ? Un artiste n'est-il pas un tout doué de talents multiples ?

Dans son Autobiographie, FFG aborde sans détours cet aspect-là de sa carrière et cette réalité dans un sous-chapitre intitulé « A aprender se va a Salamanca » aux pages 357 et 358 :

« Contra lo que pudiera parecer lógico y natural, a partir de *Balarrasa* mi carrera cinematográfica había caído en una especie de marasmo. Me convertí en un actor bien cotizado, al que se le utilizaba para ponerle en la cabecera de los repartos de películas casi siempre mediocres porque, con arreglo al sistema de protección vigente, era necesario justificar gastos. A Franco le gustaba el cine ; además, se había creído el hombre aquello de Lenin de que 'el cine es el arte de nuestro tiempo'. De ahí que se hicieran en aquella época tantas películas, de las que la mayoría -a causa de la indomeñable picaresca española- se hacían para cubrir el expediente. Una buena parte de los insulsos protagonistas de aquellas películas de 'estopa mascada', como decía Fernández Flórez, corrieron a mi cargo. Eran personajes que oscilaban entre pretendidamente cómicos y galanes de comedieta. Llegué en aquellos años a ser como galán el más feo, y como actor cómico el menos gracioso. El desaliento que esa situación me producía fue una de las razones que me movieron a dirigir y financiar mis películas. »

Cristina Ros Berenguer parle de la trajectoire de FFG dans les années 50 comme « *la década de la incertidumbre* », et de fait, c'est une période certes riche et variée mais particulièrement confuse et contradictoire, jalonnée par la tradition, les transitions et les changements car ce sont ainsi des moments décisifs quant aux projets semés et à son devenir comme le donne à voir Carlos F. Heredero dans son ouvrage *Las huellas del tiempo : cine español 1951-61*.

Au total FFG réalisera 27 films dont 19 pendant le franquisme de 1953 à 1976 et en y englobant la plupart de ses économies. Une production très hétérogène et très éclectique, enchaînant des chefs-d'œuvre et des films alimentaires. Ses choix furent marqués dans son propre cinéma (opposé aux commandes) par des thématiques audacieuses, par une volonté

subversive dans certains opus et par une volonté artistique engagée dès son *opera prima*, *Manicomio*, en 1953. Un film qui se déroule dans une clinique psychiatrique et où les fous enferment les médecins pour prendre leur place. FFG ne cessera de dire que l'Espagne de ces années 50 n'est qu'à l'image de cet opus : une vraie maison de fous ! Il s'agit pourtant d'un film plaisant, bien mené et bien réalisé, voire exigeant et foisonnant par ses nombreuses digressions. Film d'apprentissage, il constitue un premier essai de qualité et très intéressant quant aux sous-entendus diffusés pendant toute l'histoire et à des prises de position osées par rapport à l'appareil de la censure. C'est sûrement une des raisons pour laquelle le film se vit cantonner à l'anonymat alors que c'est une vraie réussite. FFG accorde quelques mots à cette première expérience cinématographique dans *El tiempo amarillo* à la page 352 :

« Quizás lo único de algún valor que tiene la película *Manicomio* le llegue de no ser original, sino adaptación de obras ajenas. En el esquema del famosísimo cuento de Edgar Allan Poe *El sistema del doctor Alquitrán y el profesor Pluma* –los locos encierran a los loqueros y cambian con ellos sus papeles- se insertan otras narraciones con el mismo tema de la demencia. Francisco Tomás Comes, además de seleccionar entre muchos los cuentos, compuso conmigo el guión. Nuestra intención era presentarlo al concurso del Sindicato del Espectáculo y, si resultaba premiado, intentar encontrar un productor. Era el mismo proyecto que se había frustrado poco tiempo atrás con *Bandera neutral*. *Manicomio* en este primer intento también se frustró, porque el guión no obtuvo premio. (...) Una vez realizada, a pesar de la ayuda de Eduardo Haro Tecglen, que facilitó un estreno previo, auspiciado por el diario *Informaciones*, la película no interesó ni al público ni a la crítica. Estaba claro que una de las razones, no la única, de su fracaso era lo que a nosotros -a mí, al colaborador en el guión y al codirector Luis María Delgado- más nos gustaba : su raíz literaria, su exceso de literatura. »

Le scénario interdit par la censure à cause du thème de la folie qui ne devait pas faire l'objet de plaisanterie déployé dans tout le film fit lever les yeux au ciel de FFG qui trouva cela ridicule : « Esto, en el país de Don Quijote, me parecía absurdo. », comme il l'évoque dans *El tiempo amarillo*.

Le second film réalisé par FFG, *El mensaje*, en 1955, relate les batailles de la guerre d'Indépendance Espagnole contre Napoléon (1808-1814). C'est un film historique qui est loin d'être une réussite et qui ne restera pas dans les annales. Mais au-delà de ce raté, la force de FFG va être d'alterner ses films en tant que réalisateur dans lesquels il sera derrière et devant la caméra la plupart du temps, et les films en tant qu'acteur pour d'autres réalisateurs. C'est ainsi qu'il apparaîtra dans des films divers entre 1955 et 1956 comme *Congreso en Sevilla*, une comédie loufoque, mais surtout le très populaire *El fenómeno* dans le milieu du football dont l'intrigue repose sur un quiproquo et la confusion entre un grand chercheur et un joueur

de foot<sup>162</sup> à Madrid qui consacre FFG dans un rôle à plusieurs emplois et d'un comique détonnant. FFG crève l'écran et offre une partition de choix dans un exercice presque schizophrénique : comment un Maître de conférence pourrait-il endosser le rôle d'un sportif de haut niveau et comment être à la fois devant un amphithéâtre et dans un stade ? FFG y arrive à merveille ! Voici quelques mots au sujet de ce film :

« En *El fenómeno* el verdadero fenómeno no era yo, ni Paulowsky -el personaje que represento-, sino José María Elorrieta, el director y en cierto modo productor. (...) Para rodar algunos planos de la escena del partido de fútbol -que se rodó en dos campos de Madrid y uno de Murcia- hubo que recurrir a un partido que no fuera de liga ni de copa, porque habría sido poco serio. Rodamos durante un partido homenaje a Mencia. Se enfrentaba el Atlético al Newcastle, un equipo inglés o escocés, no recuerdo. Se consiguió permiso de las directivas de ambos clubs para que yo pudiera salir al principio al campo marchando con los jugadores del Atlético y vistiendo su camisa. Poco antes de empezar el partido estaba a la puerta de los vestuarios, vestido ya de futbolista, sentado tranquilamente y fumándome un pitillo. », (...) *El fenómeno*, al estrenarse, tuvo más éxito del que se esperaba. Pasó de un cine a otro de la Gran Vía -cosa muy desusada- porque en el primero estaba contratada sólo para quince días, y eso porque era obligatorio proyectar películas españolas. » (pp. 360-361)

Comme un clin d'œil à Edgard Neville, FFG va tourner *El Malvado Carabel* (1956), nouvelle adaptation littéraire puisqu'il s'agit du roman, homonyme d'un de ses auteurs préférés, Wenceslao Fernández Flórez<sup>163</sup>. De nouveau FFG est acteur et réalisateur et fait montre de ses qualités d'acteur comique et clownesque et de ses savoirs-faire de cinéaste. Le film est un bijou. Il s'agit d'une comédie burlesque qui narre l'existence d'Amaro Carabel (FFG), un homme bon et simple qui habite avec sa tante et qui ne parvient pas à se marier à cause de sa misérable situation (sans le sou, au chômage). Lors d'une course dominicale organisée par son entreprise où Amaro est un petit fonctionnaire, celui-ci commet une gaffe et est congédié. A partir de ce moment, celui qui était un ange devient un loup carnivore et tout est bon pour s'extirper de cette situation et épouser sa fiancée. Mais devenir méchant est tout un art, et Amaro Carabel échoue même dans cette perspective. Il s'agit d'un film sur l'échec et la thématique des perdants, thème récurrent dans la filmographie de FFG. Ce film, malgré sa qualité n'aura pas le succès escompté alors que FFG fait un numéro de haute volée et nous

---

<sup>162</sup> Le football était un « des pains et des jeux » (« Pan y Circo ») du franquisme avec la corrida, les fêtes et dates d'anniversaire du régime.

<sup>163</sup> « (La Coruña, 1879 - Madrid, 1964) Escritor español que cultivó en sus novelas, relatos y artículos periodísticos un humorismo cargado de crítica social. Se inició como periodista y obtuvo popularidad a través de una serie de crónicas parlamentarias tituladas *Acotaciones de un oyente*, que realizó para el diario madrileño *ABC* entre 1915 y 1934. Sus primeras novelas se centran en la descripción de la vida provinciana gallega mediante un enfoque naturalista en el que no falta la nota melancólica. Entre ellas destacan *La procesión de los días* (1914) y *Volvoreta* (1917). Con *Ha entrado un ladrón* (1920) comienza a practicar un humorismo escéptico que será característico de creaciones posteriores como *El secreto de Barba Azul* (1923), *Relato inmoral* (1928), *El malvado Carabel* (1931) y *El hombre que compró un automóvil* (1932). » Cf Annexe IV afin de retrouver toute la trajectoire de l'auteur. In <http://www.biografiasyvidas.com>

délivre une partition d'acteur de très bon niveau. Pour le spécialiste d'histoire du cinéma espagnol Fernando Méndez-Leite, il s'agit « de una de las diez mejores películas de los años 50 ». FFG fait référence à cet opus dans *El tiempo amarillo* à la page 354 :

« De la novela de Wenceslao Fernández Flórez *El malvado Carabel* me atraía la idea central - el hombre que nace para bueno no puede remediarlo- y el personaje protagonista, que nace bueno para bueno no puede remediarlo- y el personaje protagonista, que me parecía muy adecuado para mis condiciones de actor. Llevé el guión, que había escrito en colaboración con Manuel Suárez-Caso, al productor Eduardo Manzanos y lo aceptó, aunque debería yo hacer una pequeña aportación económica aparte de mis trabajos como guionista, director y actor. Era la primera vez que un productor me aceptaba como director y esto me hacía sentirme más profesional. La película se estrenó en un cine poco acreditado –aunque en él se habían estrenado grandes éxitos, como *Bazar de las sorpresas*, de Lubistch- y no interesó ni a la crítica, ni al público, ni a los cinematografistas, ni a los amigos. »

Suivirent des films populaires, comme *Faustina*<sup>164</sup> de Sáenz de Heredia en 1956 aux côtés de María Félix où FFG interprète un démon, *El inquilino* de José Antonio Nieves Conde (1957), des comédies légères et frivoles pour la plupart, représentant une vision de l'Espagne très américanisée, une vision pour étrangers, où FFG jouait souvent les maris aux côtés de femmes ravissantes telle Analía Gadé ou Emma Penella comme *Viaje de novios* de León Klimovsky (1956), *Las muchachas de azul* (1957) de Pedro Lagaza, *Un marido de ida y vuelta* (1957) de Luis Lucia, et *Ana dice sí* (1959) et *Luna de verano* (1959) de Pedro Lagaza. Ce fut l'époque reine du producteur José Luis Dibildos<sup>165</sup>, présentant un cinéma soigné et de propagande pour attirer les touristes en sublimant la réalité espagnole et presque toujours autour d'histoires d'amour.

Une année avant, FFG réalise le film qui va le mieux marcher dans sa carrière de

---

<sup>164</sup> Avec l'équipe de ce film et José Luis Sáenz de Heredia il ira même au Festival de Cannes présenter son film en compétition : « Ya en Cannes, Goyanes me dijo que mi invitación para el cóctel de Checoslovaquia la tenía Fernando Rey. (...) En el Hall del Martínez encontré a Fernando Rey, que me dio mi invitación para la proyección de la noche. (...) A pesar de ser el día del estreno de *Faustina* pude observar un poco más de ambiente porque me sobró tiempo. El hotel Martínez me pareció amplio y lujoso, pero bastante frío. Había por las paredes y en las vitrinas fotos grandes de actrices y actores, casi nunca populares y nunca españoles. (...) El público matutino, compuesto en su inmensa mayoría de mujeres, era mucho más numeroso y amable de lo que esperaba. Aplaudía mucho durante la primera mitad de la película, y luego otra vez al final. A la salida nos pidieron autógrafos, como es costumbre, y José Luis decidió que la película no necesitaba ningún corte de urgencia para la proyección de la noche. » In, *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, pp. 363 à 365.

<sup>165</sup> « La muerte del productor y guionista, nacido el 9 de abril de 1929, se produjo de forma inesperada. Dibildos estaba casado desde 1971 con la actriz sevillana y presentadora de televisión Rocío Espinosa, más conocida como Laura Valenzuela, y tenían una hija, Lara Dibildos. La capilla ardiente será instalada hoy a las 10.15 horas en el tanatorio de la M-30 de Madrid. José Luis Dibildos es un nombre fundamental en la historia del cine español de las últimas décadas. El 3 de febrero de 2001 recibió, de manos de su propia hija, el Goya de Honor de la Academia de Cine en un acto muy emotivo. Cf Annexe IV afin de prendre connaissance de toute la note. In *ABC*, Hemeroteca, « Muere José Luis Dibildos, productor y guionista que inventó la tercera vía », 13/06/2002.

réalisateur, lui le cinéaste maudit. C'est pourtant la seule création totale de FFG, la plus ancrée dans la réalité et elle est vierge de toute adaptation littéraire. Il s'agit de la comédie à succès *La vida por delante* (1958) qui le met en scène aux côtés de l'Argentine Analía Gadé<sup>166</sup>. C'est une création de FFG qui est à la fois co-scénariste avec Manuel Pilares, acteur et réalisateur. C'est sans aucun doute son film le plus commercial, à travers une satire de l'Espagne de la fin des années 50 (consumérisme, mariage, famille, thème du logement, travail négligé, voyages, crédit, etc). Cette comédie de très bonne facture, bien construite et prenante retrace les mésaventures d'un jeune couple qui vient de finir ses études à Madrid et qui veut se marier et s'installer pour commencer une vie commune. La recherche d'un appartement digne de ce nom dans un Madrid encore dévasté par la guerre et celle d'un emploi constitue une des trames humoristiques de cet opus.

FFG consacre plusieurs paragraphes à ce film emblématique, réussi et divertissant, mais en même temps plein de sous-entendus et de critiques acerbes à l'égard du régime sous fond de comédie et d'humour. Dans le chapitre 29 intitulé « *La isla de la libertad* » et dans la sous-partie « *Una comedia ligera* », FFG se repenche sur l'histoire de ce film aux pages 371 et 372 en ces termes :

« El guión de *La vida por delante* lo escribí con mi gran amigo y gran escritor Manuel Pilares. Él llevaba entonces una sección en una publicación universitaria que era una especie de diálogos o de impresiones de una pareja de jóvenes. Su estilo directo, sencillo, ingenioso, sus dotes de observación me parecieron muy adecuados para ayudarme en lo que pretendía hacer. De los diversos sentidos o intenciones que podía tener aquella comedieta uno estaba para mí bastante claro : era una sátira de la chapuza española. Queríamos explicar que muchos obreros trabajaban chapucosamente, que casi nadie trabajaba por amor a la obra bien hecha, sino para salir del paso, para ganarse la vida, aunque su modo de mal trabajar fuese también en detrimento de los demás, y que tan chapuceros como esos obreros eran muchos estudiantes de Medicina, de Derecho, etcétera y, por tanto, muchos médicos, abogados, etcétera -y no decíamos nada de los políticos porque en aquellos tiempos prehistóricos no los había- ; en fin, queríamos contar que todos éramos chapuceros y que sí nos engañábamos, nos estafábamos unos a otros. Pero esta idea previa, por torpeza mía, no se trasluce bastante en la película, que parece tratar de otras cosas. »

---

<sup>166</sup> « Pareja en el escenario y en la ciudad con Fernán-Gómez durante un largo período después de María Dolores Pradera. Actriz de talento muy notable y singular belleza, Analía Gadé vino al mundo en Córdoba, Argentina, el 28 de octubre de 1931. De ancestros españoles, su verdadero nombre es María Esther Gorostiza Rodríguez. Muy joven, ganó un certamen de belleza organizado por la revista *Caras y caretas*, y poco después, volvió a quedar en primer lugar en un concurso equivalente, convocado por un famoso espacio radiofónico. El premio, muy apetecible, consistía en participar como actriz en una película. Fue así como Analía debutó en el cine argentino. Tras rodar *La serpiente de cascabel* (1948), de Carlos Schliepper, la joven sumó una nueva fase a tan insólito comienzo profesional, creciendo como actriz en los escenarios teatrales. Con un singular acierto de expresión e innegable presencia escénica, pronto formó compañía propia, y además lo hizo en compañía de su futuro esposo, el actor y director Juan Carlos Thorry. » Cf Annexe IV pour de plus amples informations. In <http://cvc.cervantes.es/>



Fernán-Gómez raconte les aléas commerciaux :

« Cuando tuvimos concluido el guión se lo presenté a algunos productores, dos o tres. Como todos lo rechazaron pensé que tenía que hacer lo mismo que en ocasiones anteriores : rebañar mis ahorros y producirlo en parte a mis expensas. Esto de en parte quiere decir que adelantaría el escaso metálico que en aquellos tiempos era necesario para arrancar el rodaje, y un productor asociado aportaría los créditos públicos y privados. Encontré una productora, Estela Films, a la que el proyecto no le pareció mal y que a su vez encontró una distribuidora dispuesta a hacerse cargo de la película. Pero cuando ésta estuvo terminada, a la distribuidora no le pareció bien, se acogió a una cláusula del contrato que decía que el compromiso quedaba anulado si la película, a juicio de la propia distribuidora, no tenía la calidad suficiente, y nos dejó colgados. Este hecho no es nada insólito en el cine, pero es dramático. Supone pasarse tiempo y tiempo recorriendo oficinas con las latas de película bajo el brazo. Y sin poder olvidar la amenaza de que la película se quede para siempre en el almacén. Con lo que eso supone de dinero perdido, de trabajo inútil y de ilusiones frustradas. (...) Por fin, al cabo de muchos meses, una distribuidora, Mercurio, se interesó por la película y tuvo un buen estreno en el cine Callao. » (pp. 371-372)

FFG nous rend compte de la réception du film :

« Al público de aquel día le gustó, incluso la interrumpió en una escena para dar un gran aplauso al genial José Isbert<sup>167</sup>, cosa que no es tan frecuente en el cine como en el teatro. Yo estaba satisfechísimo, porque llegó a estar en el cine de estreno seis semanas, cuando ninguna de las anteriores dirigidas por mí había pasado de la segunda. (...) Pero en fin, seis semanas para una película española sin niño y sin cantante no estaba del todo mal. A pesar de que en su tiempo fuese prohibida por menores, a pesar de que algunos izquierdistas dijeran que era la película más de oposición al régimen que se había hecho hasta entonces, a pesar de que un crítico católico protestase porque estaba hecha 'como si Dios no existiera', y de que muchos abogados estuvieron a punto de publicar -un amigo generoso, José Vicente Puente, lo impidió- una carta colectiva pidiendo que se suspendieran sus proyecciones, y de que a partir de que rodamos nosotros se prohibió rodar en la Facultad de Derecho, desde hace años *La vida por delante* se ve simplemente como una comedia ligera que no pretende sino entretener. » (pp. 371-372)

Seulement un an après, FFG tournera et réalisera la suite de *La vida por delante*, *La*

---

<sup>167</sup> « (Madrid, 1886 - 1966) Actor cómico español. Estudió Comercio y obtuvo el título de la Escuela Central. Llegó al teatro a los 19 años, cuando debutó con la compañía del Teatro Apolo; luego pasó a la compañía del Teatro Lara de Madrid, con la que visitó Hispanoamérica y recorrió España con distintas obras, hasta que en 1935 formó su propia compañía. Sus primeros contactos con el cine se limitaron a la película rodada en 1912 *Asesinato y entierro de don José de Canalejas*, en la que interpretaba al personaje del asesino, Pardiñas, y por la que cobró 100 pesetas; siguieron algunas películas mudas y su trabajo en Francia, en los estudios de la Paramount, realizando las versiones castellanas de los éxitos de Hollywood. Pero el trabajo continuado y la fama de José Isbert como actor de cine llegaron con la posguerra : primero con varios papeles secundarios, y luego en varios papeles protagonistas como los que interpretó en *¡Bienvenido, Mister Marshall !* (1953) o *El verdugo* (1963). Otras películas importantes en que participó fueron *Calabuch* (1956), *Los jueves, milagro* (1957), *Historias de la radio* (1955), *El cochecito* (1960), *La gran familia* (1962) y *Los dinamiteros* (1963). Su peculiar físico y su voz lo convirtieron en uno de los actores preferidos del público, en especial por su sentido del humor. Creador de una saga de artistas, es el padre de la actriz María Isbert y abuelo del actor Tony Isbert. » In [www.biografiasyvidas.com/](http://www.biografiasyvidas.com/)

*vida alrededor*, films qui se veulent comme un diptyque et surfant sur le succès du premier opus afin de suivre les aventures des personnages et leur évolution. Comme le rapporte le site *Filmaffinity* :

« Josefina y Antonio han alcanzado un delicado equilibrio económico después de contraer matrimonio. El sueldo de abogado de él, y el que gana ella en el hospital, les permite sobrevivir y fantasear con algún capricho. La situación se complica al recibir la noticia de que Josefina espera un hijo. Anticipándose a la debacle que puede suponer el tener un "niño que se lo come todo, incluso la comida", Josefina le imparte al bebé que todavía lleva en el vientre, cursillos de enseñanza superior, para así ahorrarse algún dinerillo en colegios. Mientras, Antonio se introduce en el mundillo del hampa, buscando clientes a los que ofrecer sus servicios como abogado. Secuela de *La vida por delante*. »

*La vida alrededor*<sup>168</sup>, malgré des moments très drôles n'eut pas la saveur hilarante du premier volet et le succès de cette suite fut mineur et décevant, notamment à cause de nombreuses coupes de la part de la censure, et signifia un échec économique pour FFG. Il revient sur ce film dans *El tiempo amarillo* à la page 415 :

« Entre algunos elogios, que no faltan, me enteré por mi libro-homenaje de que en *La vida alrededor* -segunda parte de *La vida por delante*-, una vez exprimidos los personajes, se hizo inevitable añadir otros personajes accesorios y otras situaciones marginales que hacen que la película pierda definición y potencia. Se acentúa el sentimentalismo y aparece un elemento seudomágico –el hipnotismo- que hace que la historia pierda pie, intrincándose por un territorio fantástico –por decir así- que distorsiona sin remedios los propósitos iniciales. Se acerca a los desenfoques idealistas de la comedia capriana. ‘Es sintomático que un crítico como Fernando Méndez Leite (padre) escribiera en una *Historia del cine español* que *La vida alrededor* cumple su finalidad de alejar al espectador de sus cotidianas preocupaciones, cuando se supone, precisamente, que esas cotidianas preocupaciones son las que la película quiere reflejar’. »

Cet échec tout relatif ne l'empêcha pas de continuer à tourner des films en tant qu'acteur et en tant qu'acteur-réalisateur. Toujours dans la même veine des comédies, il enchaîna *Bomba para la paz* d'Antonio Román en 1959 avant de réaliser en 1960 un film en noir et blanc, *Sólo para hombres*, toujours aux côtés d'Analía Gadé dans un film d'époque sur fond d'instabilité politique entre les conservateurs et les libéraux où une femme veut briser les tabous et prendre part à la sphère publique en travaillant et être considérée comme un être à part entière. Un beau film où les images historiques et le cinéma muet ont toute leur place.

---

<sup>168</sup> Notons que *La vida por delante* et *La vida alrededor* sont presque les deux seules créations alors que la majorité de son œuvre cinématographique se caractérise par les adaptations littéraires à l'écran.

En 1961 FFG adapte au cinéma la pièce du célèbre dramaturge Pedro Muñoz Seca<sup>169</sup> et en fait un film en couleur très personnel. Il est de nouveau derrière et devant la caméra et propose une interprétation carton-pâte pour accentuer la parodie et axe tout son travail sur du théâtre filmé. C'est une satire du cinéma historique de l'époque duquel il fut plus ou moins écarté, c'est pourquoi en 23 ans de carrière ce fut la première fois qu'il joua un personnage historique. Malgré les problèmes avec la censure et des coups de ciseaux à des moments clefs le film fut assez bien amorti, c'est un de ses meilleurs économiquement parlant. Dans *El tiempo amarillo* FFG nous parle abondamment de ce film si particulier de la page 383 à 387 dans un chapitre très évocateur quant à la symbolique « *Una revancha* » :

« *La venganza de Don Mendo*, la celeberrima, popularísima obra teatral de don Pedro Muñoz Seca, en su versión cinematográfica, se realizó en 1961. La idea de llevarla al cine no partió de mí, sino de los productores González y Carballo, que le encargaron el trabajo al director Fernández Ardavín, y a mí se dirigieron sólo para contratarme como actor. Pero aquel proyecto era algo muy distinto de lo que al final se hizo. Se trataba de montar una representación teatral, en un escenario, de *La venganza de Don Mendo* y en dos días y en blanco y negro rodar esa representación. Se pensaba que, por lo económico del procedimiento, el negocio siempre resultaría rentable. A última hora, no sé por qué razones, el director (...) se echó atrás y los productores (...) me ofrecieron que además de interpretar la película la dirigiese. (...) El caso es que unos y otros ven en esta obra una sátira, una parodia, una burla de lo que creen que es el teatro clásico, relacionan eso con el colegio, con la cultura, con sus mayores, y rien doblemente con los chistes. Pero mi problema no consistía en averiguar por qué la obra divertía a la gente, sino en encontrar alguna manera de divertirme ya al trasladarla al cine. (...) Recogiendo la idea de los productores (...) de rodar una representación teatral pensé que podía hacer una película que no reprodujese una representación, pero que se inspirase en los modos teatralesseudorrománticos en cuanto a decoración, vestuario, trucos, interpretaciones... Esto ya lo había hecho, con otras intenciones, Laurence Olivier en *Enrique V*, pero nosotros lo haríamos en broma, que siempre es más socorrido. (...) *La venganza de don Mendo* era una oportunidad para tomarme la revancha. Como actor, podía darme el lujo de interpretar el personaje de un noble de la Edad Media. Y como director podía montar escenas de

---

<sup>169</sup> « (Puerto de Santa María, 1881 - Paracuellos del Jarama, 1936) Dramaturgo español. Practicó la abogacía y fue profesor particular, pero su verdadero oficio fue el de autor teatral. Máximo representante del teatro humorístico de principios del siglo XX, sus obras gozan aún de una gran popularidad. Su habilidad para versificar y para los juegos de palabras, junto a la distorsión grotesca de la realidad que presentaba en sus piezas, crearon el llamado "astracán", una variante del género chico. Aunque por su falta de autocrítica es considerado un autor menor, y a pesar de que sus obras halagaron en exceso a los sectores conservadores, lo cierto es que su teatro cosechó un éxito popular rotundo, hasta el punto que se hizo costumbre aprender de memoria fragmentos de sus estrenos, especialmente de *La venganza de don Mendo* (1918), parodia delirante de los dramas medievales. Muñoz Seca alcanzó éxitos resonantes. Entre sus obras más célebres pueden citarse *Los extremeños se tocan*, zarzuela sin música; *Usted es Ortiz* (1919), burla de las tendencias superrealistas; *Faustina* (1919) y *Satanelo* (1930), visiones jocosas del mito de Fausto; *La plasmatoria* (1935), con el tema del espiritismo y la reencarnación del Tenorio. También escribió farsas como *La caraba* (1922), y *Calamar* (1927), sátira contra el mundo del cine; y *La oca* (siglas de una imaginaria Libre asociación de "obreros cansados y aburridos"), una sátira antiobrera. En *El roble de la Jarosa* (1915) intentó la comedia seria. Colaboró con frecuencia con Pedro Pérez Fernández. El teatro de Muñoz Seca puede valorarse como un antecedente de la obra humorística audaz, pero inteligente y sólida, de Enrique Jardiel Poncela. Muñoz Seca, que en varias ocasiones había manifestado desde la escena sus ideas antirrepublicanas, murió asesinado por las turbas en la revolución de julio de 1936. » In <http://www.biografiasyvidas.com/> Voir E. Díaz, « La littérature humoristique », *Dictionnaires de la littérature hispanique*, I. Bonelles, Laffont.

solemnes cortejos reales, manejar modestas multitudes de extras en planos de grandes batallas. Estas que llevo apuntadas me parecieron razones suficientes para aceptar la oferta de los productores González y Carballo. »

Si *La venganza de Don Mendo* constitua un film rentable, FFG dut attendre encore trois ans avant de réaliser à nouveau, en ayant toujours des projets en tête ou dans les tiroirs. Il continuait à intervenir en simple acteur comme le corroborent les films les plus emblématiques de cette période entre 1961 et 1965 : *Adiós, mimi Pompón* (1961) de Luis Marquina, *Riffi en la ciudad* (1963) de son ami José Franco, *Un vampiro para dos* (1965) de sa vieille connaissance, Pedro Lazaga et aux côtés des comiques Gracita Morales et José Luis López Vázquez, mais rien de transcendant, en somme. Entre temps, en 1963 de gros projets furent à l'ordre du jour puisqu'il mit en scène et joua dans le film *El mundo sigue*<sup>170</sup>, inspiré du roman homonyme de Juan Antonio Zunzunegui qu'il admire par dessus tout. Il s'agit d'un drame familial à Madrid dans le quartier de Maravillas qui conte l'histoire de gens simples de la classe ouvrière et où deux sœurs (Lina Canalejas y Gemma Cuervo) se déchirent et se jalourent entraînant le suicide de la plus jeune Eloísa. Cet opus reflète la misère et la pauvreté de l'Espagne franquiste, l'hypocrisie d'une société, la critique de l'opus Dei, et aborde des thèmes comme la prostitution, le jeu, la tromperie, l'apparence, la faim, la violence, l'adultère. FFG joue le rôle d'un serveur, mari volage et inconséquent de Eloísa, il est violent, fainéant, ne s'occupe pas de sa famille et brille par son absence. Il est maladivement attiré par les paris sportifs pour lesquels il dépense compulsivement le salaire du foyer. Luisa est la

---

<sup>170</sup> « Fernando Fernán Gómez contaba que en 1963, con motivo de sus bodas de plata con la profesión de actor, se propuso aceptar todas las ofertas de trabajo que le surgieran tanto en cine como en teatro y costear con ello la producción de la película que quería dirigir, *El mundo sigue*, según la novela de su admirado Juan Antonio de Zunzunegui. No tuvo suerte. La censura prohibió el guión aunque en aquel momento hubiese una cierta apertura respecto al cine para festivales internacionales —el llamado “nuevo cine español”—, y hubo luego que hacerle *adaptaciones*. Una vez rodada la película aquella mínima apertura se había quedado en agua de borrajas y fue calificada con la categoría mínima, lo que dificultaba su exhibición en salas; de hecho, se estrenó dos años después de filmarse, de forma casi clandestina, en un modesto cine de Bilbao y en programa doble. *El mundo sigue* quedó como “película maldita”, olvidada, salvo en circuitos de filmotecas y cine-clubes donde viene siendo considerada obra maestra; al decir de muchos, de las más importantes de Fernán Gómez como director, si no la mejor, entre otras razones por su carácter insólito. Es un drama recio y duro con ausencia total de humor, en el que se cuenta cómo en esta sociedad “sólo se puede medrar a través de la bajeza; quien se comporta bien tiene prevista su compensación en el más allá”, en palabras del autor. Ahora, cincuenta años después, sale de nuevo a la luz *El mundo sigue*, estrenándose en salas con el respeto que entonces no tuvo. Cobrarán de nuevo vida esa crónica desgarrada de un Madrid infeliz —la película tiene en ocasiones aspecto de documental— y unas gentes sobrecogidas por la miseria, no sólo económica : el hambre, la violencia de género, la envidia, la ambición... Sus intérpretes forman un magnífico elenco en el que destaca el mismísimo Fernán Gómez con uno de los personajes más aviesos de su carrera. Junto a él, Lina Canalejas, Gemma Cuervo, Milagros Leal, Francisco Pierrá... grandes del cine español, la mayoría ya fallecidos, que soportaron en su momento el desprecio que frente a *El mundo sigue* manifestaron censores y autoridades. Aunque decía Bardem que la censura a una obra queda para siempre, hay ocasiones, como ésta, en la que se pueden corregir sus designios... aunque ya sea tarde para sus autores. » In *El País*, « El mundo sigue », Diego Galán, 02/07/15.

sœur d'Eloisa, elle est l'aînée et se sauve de l'appartement familial après une bagarre avec sa sœur, ancienne Miss Maravillas et une fois que son père, gardien de la paix, l'ait battue violemment. À travers la prostitution de luxe elle trouvera un mari riche, échappera à sa famille et fera sa fierté en leur offrant des cadeaux précieux. FFG atteint une maîtrise exceptionnelle dans ce film d'une grande technique, notamment lors de la scène de l'escalier où la mère, se souvient de l'enfance de sa fille avec plus de 50 plans très courts qui clignent à une rapidité foudroyante. Le rôle de la musique et de la rumba précisément, la galerie variée de personnages comme les parents ou le fils membre de l'Opus Dei, prêtre défroqué devenu petit fonctionnaire ou bien encore, l'ami de la famille, scénariste, interprété par Manuel Alexandre et ancien soupirant de Eloísa, font de ce film un chef d'œuvre du cinéma espagnol et pour nous, le film le plus abouti de FFG. Hélas, il dut en découdre avec la censure et ne fut donc jamais représenté avant la démocratie et donc n'eut pas les crédits nécessaires et la diffusion qu'il méritait. FFG évoque ce film dans ses Confessions de la page 387 à 390 ; il expose d'abord l'attrait du texte de Zunzunegui<sup>171</sup> :

« (...) Zunzunegui, el autor de la novela, tenía grandes dotes de observación y una aguda intuición para imaginar lo que no estaba en su entorno. Conseguía en su obra que los personajes pareciesen siempre seres vivos, y particularmente en aquella novela, mostraba una gran habilidad para dramatizar- las situaciones, el choque de sentimientos, de conductas. Todo esto parecía un material sugerente para hacer una película. Cuando menos, una película a mi gusto, aunque no fuera del gusto de la inmensa mayoría, y quizás tampoco el de la minoría selecta. Creo tener una especie de fijación con los temas de la pobre gente, de la gente común. (...) Le película *El mundo sigue* no se pudo estrenar nunca, nunca se exhibió ante el público de una manera normal. Fue rechazada por el público antes de que pudiera verla. Es la adaptación de una novela de Juan Antonio Zunzunegui que tiene el mismo título. La novela se publicó en 1960 y la película se realizó en 1963. La novela, como muchas otras del mismo autor, refleja el ambiente del Madrid posterior a la Guerra Civil. La película y la novela, en los años en que se rodó la una y se escribió la otra, se referían a ambientes, a temas, a circunstancias que eran actuales. Como lo eran también los personajes. En esto se diferencia de mis dos películas anteriores como director, *Sólo para hombres* y *La venganza de don Mendo*, cuya acción se desarrolla en épocas pretéritas. En otro aspecto se diferencia no sólo de esas dos, sino de casi todas las que he dirigido : ésta no es una cómica. Ni de humor, como puede serlo *La vida por delante*, ni paródica, como *La venganza de don Mendo*. No faltó quien me dijera que la película le había divertido porque la había encontrado cómica en el fondo, incluso en la forma. Veía en ella una sátira, algo de esperpento<sup>172</sup>.

---

<sup>171</sup> « (Portugalete, 1901 - Madrid, 1982) Novelista vasco en lengua castellana. Hijo de un industrial vasco, cursó estudios en los jesuitas de Orduña en Deusto y, posteriormente, Leyes y Filosofía y Letras en las universidades de Deusto y Salamanca, donde, en esta última, fue alumno de Unamuno. Haciendo uso de la narración corta, destacó por sus dotes de observador de paisajes y ambientes de su tierra, y por el profundo conocimiento de la psicología de sus personajes. Influido por Maupassant y Zola, todas las obras de Zunzunegui ofrecen un retrato de la vida contemporánea española, y con frecuencia describe personajes socialmente desarraigados. Su técnica narrativa pertenece al estilo tradicional realista propio del siglo XIX. » Voir Annexe IV pour prendre connaissance de toute la note. In <http://www.biografiasyvidas.com>

<sup>172</sup> Dans <http://literatura.about.com/> on peut lire : « El esperpento es un género literario creado por Ramón del Valle-Inclán, dramaturgo y novelista de la generación del 98, que presenta una visión deformada y grotesca de la realidad con el fin de criticar o satirizar. Marcó una ruptura con el realismo burgués, un giro importante en la evolución del teatro contemporáneo. Valle-Inclán comparó esta estética con el reflejo en un espejo cóncavo: "Las imágenes más bellas, en un espejo cóncavo son absurdas. Deformemos la expresión en el mismo espejo que nos deforma las caras y toda la vida miserable de España". El esperpento se caracteriza por la degradación,

Desde luego, no era ésa mi intención. Lo de sátira no lo rechazo, pero nunca sátira cómica, sino sátira triste. Y en cuanto a lo de esperpento, casi siempre asoma la oreja cuando se intenta retratar la vida española. La comicidad no la encuentro, pero acepto que la pueda añadir algún espectador, como la suelen añadir los niños cuando venden ramas para mayores. A mí, las cosas que suceden en la novela me parecen un drama. En el sentido figurado del término drama. » (p. 388)

Un film magnifique qui passa donc aux oubliettes, mort né. 1963 signifiait beaucoup puisque FFG fêtait ses 25 ans de cinéma alors qu'il allait jouer dans trois films seulement cette année-là dont un de lui, c'est-à-dire, très peu pour un artiste aussi prolifique et travailleur acharné que lui. FFG s'arrête longuement sur cette année 1963 qui allait marquer un avant et un après comme nous le verrons. Mais en attendant voici ses mots :

« He dedicado estas líneas a recordar sucesos de aquel año porque 1963 tenía para mí un significado muy especial : era el año de mis bodas de plata con el oficio de actor, y esa fue una de las razones de que se realizase *El mundo sigue*. Decidí celebrar mis veinticinco años de trabajo de la siguiente manera : no diciéndoselo a nadie y trabajando lo más posible. Aceptaría todas las ofertas que me hicieran bien o mal pagadas, con personajes feos o bonitos, aunque algunos días tuviera que hacer jornada doble, y además, con mis ahorros, como en otras ocasiones, produciría *El mundo sigue*, cuyo guión había escrito el año anterior y que había sido rechazado por los productores.<sup>173</sup> »

Cette année 1963 fut une année charnière et puisque les offres de cinéma étaient à la baisse en ces mois, FFG se tourna à nouveau vers ses premières amours, le théâtre. N'oublions pas qu'il avait déjà écrit *Pareja para la eternidad* en 1947, qu'il avait animé, monté et interprété avec ses amis des pièces du répertoire Italien - Pirandello (1949), Diego Fabri, Vittorio Calvino, Ugo Betti, Conrado Álvaro-, dans l'extra-territorialité et l'immunité que lui offrait l'Instituto Italiano de Cultura et qu'il était aussi remonté sur scène avec triomphe à la fin des années 50 pour interpréter *La vida en un bloc* de Carlos Llopis qui fut un grand succès tant FFG était un grand homme de théâtre, naturellement. FFG revient sur cette pièce de théâtre dans son Autobiographie de la page 354 à 357 :

« La comedia fue un gran éxito. Como el autor había acudido al teatro vestido de trapillo, alguien tuvo que prestarle una americana oscura. Y salió a recibir los saludos resplandeciente de felicidad. Para mí aquella noche significaba la consagración como primer actor de teatro. ¿Ponía el pie en el camino de la riqueza ? ¿Podría, de entonces en adelante, arruinarme dos o tres veces, como el gran Ernesto Vilches, comprarme un edificio de apartamentos, como Shirley McLaine, invertir toda mi fortuna en rodar una película del corte de *Enrique V*, como Laurence Olivier ? » (p. 357)

---

animalización o cosificación de los personajes; coloquialismos, gitanismos, y lenguaje popular y desgarrado; lugares feos y de mala reputación como los bares, burdeles, casinos de juego y callejones oscuros; la presencia de la muerte; y el empleo excesivo de contrastes. *Lucas de bohemia* (1920) es la primera obra teatral de Valle-Inclán que recibe el marbete "esperpento". »

<sup>173</sup> In *El tiempo amarillo*, Op. cit., pp. 390-391.

1963, faute de gros contrats au cinéma, serait consacré au théâtre<sup>174</sup> à la fois comme metteur en scène et comme comédien comme le corrobore la pièce constestataire et politique, qui reçut un bon accueil *Un enemigo del pueblo* de Ibsen :

« En los larguísimos años de deficiente trabajo como actor de cine tuve la suerte de que llegaran a mis manos excelentes textos teatrales, como *Mi querido embustero*, de Bernard Shaw, *La sonata a Kreutzer*, de Tolstói, *El pensamiento*, de Andreiev, y poco después, en un cambio radical de género -cosa que siempre me ha tentado- el humor de las comedias de Juan José Alonso Millán, *Mayores con reparos*, *Gravemente peligrosa* y *La vil seducción*. » (p. 403)

FFG excellait par dessus tout dans l'art du théâtre (même si la pièce *Los lunáticos* eut un résultat mitigé), mais avec le temps il le délaissa de plus en plus car il le jugeait trop exigeant, trop fatigant eu égard au système des deux représentations quotidiennes qu'imposaient les théâtres madrilènes et au long texte à apprendre qui le stressait et l'angoissait (p. 422, *El tiempo amarillo*). Le répertoire de cette année fut étranger essentiellement mais pas seulement, et FFG retrouvait le goût du théâtre comme au bon vieux temps de l'Instituto Italiano de Cultura comme il y fait référence dans ses Confessions à la page 391 :

« Gracias a esta decisión, aquel año representé en el Teatro Recoletos y después en el de la Comedia *La sonata a Kreutzer*, de Tolstói, durante seis meses. En dos de esos meses rodé al mismo tiempo, por las mañanas, la película *Se vive una vez*, que dirigió Arturo González. Después interpreté en Marbella *Rififi en la ciudad*, dirigida por Jesús Franco<sup>175</sup>. Al terminarla, rodé en Madrid, como actor y director, *El mundo sigue*. Empecé a continuación a ensayar *El pensamiento*, de Andreiev, que estrené en el Teatro Marquina en octubre. Mientras la representaba ensayamos *El capitán veneno*, de Alarcón, que estrenamos a primeros de diciembre. (...) *La sonata de Kreutzer*, que fue un gran éxito, me dio ganancias moderadas, porque el Teatro Recoletos, como su nombre indica, era muy pequeño, y porque mis empresarios y la empresa del local eran habilidosísimos para las cuentas.<sup>176</sup> », (...) « *El pensamiento* de Andreiev-Semprún, que se estrenó en el Teatro Marquina, fue mi mayor éxito personal el día del estreno. Ahí quedó eso, que decían antes los cómicos. Pero la crítica que mandaba en la taquilla descubrió que Andreiev estaba trasnochado. Había seguido el simbolismo de Ibsen y eso estaba

---

<sup>174</sup> Plusieurs projets de théâtre échouèrent: *La muerte de Danton*, de Büchener, *Las brujas de Salem* dont les contenus idéologiques trop marqués rendirent impossible leur représentation dans un théâtre public et avec la crainte de la censure et de l'épisode de la pétition en défense des mineurs des Asturies.

<sup>175</sup> « Nace en Madrid, en 1930. Estudia piano en el Real Conservatorio de Música de Madrid y se licencia en Derecho. Su formación cinematográfica la inicia en el Instituto de Investigaciones y Experiencias Cinematográficas (IEC). Artista multidisciplinar, ha trabajado como novelista, director y actor de teatro, compositor de cine y director. Amigo de Fernán-Gómez. Ha trabajado en más de 180 películas, en las que firmaba con distinto seudónimo, en función del trabajo que hubiera realizado. Fue ayudante de dirección de Orson Welles en "Campanadas a medianoche". Con la dirección de su segunda película, "Labios rojos" (1961), inicia su trayectoria como director en el género del terror. En 1967 dirige "Necronomicón", con la que obtiene reconocimiento a nivel internacional. Ha trabajado en diversos países europeos y en Estados Unidos. Fallece en Málaga, en 2013. » In <http://www.xn--espaescultura-tnb.es/>

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 391.

mal visto desde hacía unos cuantos años, desde que se inició la era chejoviana. El público teatral madrileño, tan sensible siempre a la evolución del fenómeno poético, acudió escasamente y, por tanto, los ingresos fueron igual de escasos. »

Ensemble à la scène et à la ville, FFG et Analía Gadé constituèrent un tandem efficace qui attirait le public à travers des comédies romantiques drôles :

« Mi afición ‘al cambio de género’, a la que más arriba me he referido, me indujo a un error : montar entre estas obras casi vodevilesas, y después de habernos acreditado la Gadé y yo como pareja especializada en el género, un drama político-filosófico de Pedro Laín Entralgo, *Cuando se espera*. Hoy, juzgado el hecho con la frialdad que proporciona la distancia, creo que aquella decisión errónea mía nos perjudicó a nosotros, pero más a Laín<sup>177</sup>. »

FFG vécut même une courte saison à Buenos Aires aux côtés d’Analía Gadé où ils reprirent leurs meilleurs succès, mais cette expérience, à leur grand étonnement tourna mal et constitua un échec cuisant et incompréhensible comme nous le raconte son Autobiographie aux pages 404 et 405. Il joua aussi le théâtre de Miguel Mihura<sup>178</sup> qu’il adorait, notamment *El señor vestido de violeta*, qui « no constituyó un fracaso, pero tampoco un gran éxito. Pasados los primeros días, cuando dejaron de ir los ‘iniciados’ y comenzó a acudir el gran público, desde el escenario teníamos la impresión de que los espectadores no entendían la intención de lo que decíamos. » (p. 420)

Luis Alegre (Lechago, Teruel, 1962), Professeur d’Université à Saragosse, écrivain, journaliste, agitateur culturel, présentateur de télévision, réalisateur et ami de FFG dans ses dernières années nous rappelle dans sa préface à la nouvelle édition des Mémoires de FFG (février 2015) que :

---

<sup>177</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 403.

<sup>178</sup> « (Madrid, 1905 - 1977) Comediógrafo y humorista español a quien se debe la renovación del teatro cómico de la posguerra. Su obra maestra, *Tres sombreros de copa* (escrita en 1932 pero no estrenada hasta 1952), supuso una ruptura radical con el humor tradicional, al atacar tanto los tópicos estilísticos como las convenciones sociales, distorsionando el enfoque costumbrista por medio de un deslumbrante ingenio verbal y una sátira fresca y libre. En su producción posterior continuó siendo fiel a su visión iconoclasta, aunque hizo concesiones al público rebajando el tono crítico. Miguel Mihura realizó estudios superiores y, a título personal, estudió también lenguas extranjeras, dibujo, pintura y música. En su juventud fue dibujante y periodista en revistas cómicas, aunque siempre frecuentó los ambientes teatrales. Al igual que Enrique Jardiel Poncela, sus inicios estuvieron determinados por las corrientes vanguardistas, y en especial por Ramón Gómez de la Serna. Bajo el pseudónimo de Miguel Santos, colaboró en las revistas madrileñas *Buen Humor*, *Cosquillas*, *Muchas gracias*, *Gutiérrez y*, durante la guerra civil, en *La ametralladora*, escondiéndose, por miedo a represalias, bajo otro pseudónimo, Lilo. » Cf Annexe IV afin de lire toute la note à ce sujet. In <http://www.biografiasyvidas.com/>



« En los años 60 Fernando dirigió e interpretó la obra de teatro *La pereza* y a él le gustaba hablar y escribir sobre la pereza. Y del secreto alivio que sentía cuando un trabajo se suspendía a última hora, aunque fuera por alguna pequeña desgracia. ‘Se ha suspendido’, eran tres de las palabras que más le gustaba escuchar. »

Fin des années 70, FFG<sup>179</sup> représente la pièce classique de Calderón de la Barca, *El alcalde de Zalamea*, projet qui lui tenait très à cœur et sur lequel il travailla avec sa compagne Emma Cohen. Il rescucite ses moments dans *El tiempo amarillo* entre les pages 420 et 428 :

« Ofrecí al director del Palacio inaugurar nuestras actividades teatrales con *El alcalde de Zalamea*. (...) El estreno (de la pieza) pasó sin pena ni gloria. No respondió a las esperanzas de mi empresario ni a las mías. En los ensayos, regañando a los obreros, me quedé absolutamente afónico. Recurrí a mi médico, el doctor Martínez Fornés, que inmediatamente me envió a mi otorrino, el amigo Loredó, quien se quedó espantado al ver mi laringe. (...) Inyecciones, aerosoles, prohibición absoluta de fumar y de beber licores. (...) Me vi obligado a hacer el estreno en pésimas condiciones, muy disminuido. Pero eso no tuvo nada que ver con la indiferente acogida que tuvo el espectáculo. Pues en dos o tres días yo estaba repuesto y los críticos no acudieron, como años atrás era costumbre, el día del estreno, sino en días sucesivos y espaciadamente. Recuerdo que un día en que asistió Adolfo Prego la representación transcurrió entre aclamaciones. Pero las críticas unas fueron favorables y otras no, y el público llenó la sala en las representaciones de sábados y domingos, fue bastante nutrido en las de tarde y acudió tan escasamente a las de noche que alguna vez pensamos suspender la representación. En el ambiente teatral nuestra breve temporada no despertó ningún eco. »

A l'été 1992, FFG participa au Récital d'automne de Barcelone au Théâtre *Poloriama* où il interprète plusieurs sketches qui déclenchèrent les rires des spectateurs et qui constituèrent ces derniers pas au théâtre. En voici un extrait : « Anónimo del Siglo XX. Busco mujer hasta 40 años, guapa, bonita, alegre, incomprensible, para amistad, no soy atractivo, pero tengo mucho tiempo libre », « Sin prisa, visitamos, sin prisa, fantasía, sin prisa, día y noche, sin prisa, con visa. »

Mais revenons à cette année 1963. Cette dernière rime aussi avec une prise de position

---

<sup>179</sup> « La comedia dramática *El alcalde de Zalamea*, de Pedro Calderón de la Barca, se repone mañana en el Centro Cultural de la Villa de Madrid, en una versión dirigida por Fernando Fernán Gómez, que también interpreta el personaje de Pedro Crespo. En el reparto de la obra, que se representará durante dos meses, figuran además Joaquín Kremel, Emina Coben, Gabriel Llopart, Carmen Rossi, Marisa Tejada, Julio Sanchidrián, Fernando Ransanz, Manuel de Benito y José Barceló. Fernando Fernán Gómez declaró ayer que una de las obligaciones de los hombres de teatro es ofrecer los clásicos al público actual, ser conocidos no sólo por el libro, sino a través del escenario. «El teatro clásico me interesa como fenómeno. Son muy pocas las obras clásicas que me gustan del todo; *El alcalde de Zalamea* es una de ellas, y para un actor tiene además la interpretación de Pedro Crespo, uno de los personajes más atractivos de nuestro Siglo de Oro. Lo que más me preocupa es cómo dar un clásico de una forma clara y comprensible, pero sin traicionar el propósito del autor; buscar un término medio que sirva al público actual, sin que sea forzosamente actualizarlo. » Cf Annexe VIII pour plus de détails sur cette note. In *El País Archivo*, 15/12/1979.

irréversible. N'oublions pas le Manifeste de 1963, qui réunit plus de 100 personnalités et qui prit fait et cause pour les mineurs des Asturies brutalisés et malmenés par l'Etat franquiste, ce dernier eut ensuite un effet dévastateur pour FFG qui y avait pris part. De fait, la vengeance des Autorités se manifesta et FFG fut mis au banc pendant 6 ou 7 ans. Mais revenons un peu sur cet épisode. Les grèves<sup>180</sup> de 1962-63 en Espagne ont commencé dans les mines de charbon des Asturies, où elles ont réuni entre 40 000 et 50 000 mineurs entre juillet et septembre 1963. Elles touchèrent en 1962 essentiellement Nalón, avec comme capitale Langreo, et Caudal, avec Mieres. Ces grèves, entamées au printemps 1962, furent une étape marquante de l'histoire de l'Espagne franquiste, régime qui proscrivait tout droit de grève en application des principes du national-syndicalisme, et furent le premier mouvement social d'envergure depuis la fin de la guerre civile. Cette prise de position entraîna pour FFG une presque impossibilité de travailler, d'être médiatisé et il fut brandi l'épouvantail pour quiconque eut voulu l'employer. FFG était devenu marxiste selon la doxa dominante et se trouva dans une impasse délicate et gênante moralement et financièrement. Il se voyait coiffer du *Sambenito* de « l'Inquisition franquiste ». Il accorde un gros paragraphe à cet épisode à la page 395 de ses Mémoires :

« En 1963, al ministro de Información, que acababa de pedir diálogos, se le olvidó informarnos a unos cuantos de que no debíamos escribirle una carta preguntándole si era cierto que en Asturias se torturaba a los mineros que protestaban ; nosotros escribimos la carta, y al día siguiente casi toda la prensa del país se volcó contra los firmantes. A partir de ese momento, yo era rojo. Mi madre, encargada de coleccionar mis recortes de prensa, estaba aterrorizada. Yo no sabía qué hacer para destruir, antes de que ella lo viese, el trabajo de tantos gacetilleros injuriosos. Como resultado de aquello en la Dirección General de Seguridad me pusieron mala nota y, durante mucho tiempo, tener en regla mi documentación, salir de España, regresar a ella, fue un verdadero martirio. En Radio Nacional y en Televisión prohibieron mi nombre durante algunos años. Como consecuencia de esto tampoco se me podía contratar, hasta que tiempo después Jaime de Armiñán consiguió que me levantaran el sambenito. Se rumoreó que a los que habíamos firmado la carta, fuera el que fuera nuestro oficio, nos iba a resultar

---

<sup>180</sup> « Tout commence un 23 avril 1962. Ce sont d'abord 60.000 mineurs des Asturies qui cessent le travail, fatigués de réclamer, en vain, une revalorisation de leurs salaires, bloqués depuis 1959. Contre toute attente, le mouvement va prendre une ampleur inédite. La grève gagne les provinces basques, puis celles du Léon et de Jaén, les villes de Barcelone et Cordoue... Les ouvriers de la métallurgie et de la construction navale rejoignent les mineurs, puis les « péones » des grands domaines agricoles et les travailleurs des vignobles réclament à leur tour des hausses de salaire. Va alors commencer une épreuve de force d'autant plus remarquable que la Constitution espagnole interdit la grève et la définit, depuis octobre 1960, comme un crime d'insurrection contre l'Etat, relevant de la justice militaire. Mais forts du soutien de l'opinion publique, les mineurs et les ouvriers vont gagner la bataille au bout d'un mois de lutte. Le 24 mai, un décret stipule que le salaire de base dans les mines comme dans les chemins de fer passe de 35 à 70 pesetas et le salaire réel, avec les primes et les heures supplémentaires, de 95 à 160 pesetas. Le régime a capitulé, contraint de s'adapter aux transformations profondes de l'économie et de la société espagnoles. Depuis déjà plusieurs années, Madrid ne peut que constater que les Espagnols tolèrent de moins en moins la médiocrité de leurs conditions d'existence d'autant que leurs voisins européens commencent, eux, à bénéficier des effets des « Trente glorieuses ». Depuis 1957, les autorités, rompant avec le système autarcique en vigueur depuis 1939, ont ouvert l'Espagne aux investissements étrangers et mis fin au dirigisme d'Etat. Un vrai succès qui a conduit à évoquer un « miracle économique espagnol ». Les grèves du printemps en sont la rançon sociale. » In, *Les Echos.fr*, Florence Renard, 23/04/2012.

difícil encontrar trabajo. Recuerdo que entonces Emilio Romero, al que no conocía personalmente, me echó una mano encargándome la dirección de una comedia suya. En fin, todo esto, que aún permanece en la memoria, algún día caerá en el olvido. »

Concrètement cela signifie des années et des mois difficiles et une paralysie de son quotidien et de ses activités professionnelles à travers une dénonciation publique. Pendant toute une année il n'eut aucune proposition de travail et de plus il avait investi toutes ses économies dans *El mundo sigue* et se trouvait dans une situation catastrophique. Il s'agit ici, d'une des *Représentations* (parfaites) *du franquisme* et de comment le Pouvoir et l'Art peuvent rentrer en collision, comment la dictature étouffe l'Art et peut facilement l'anéantir. Ce fut aussi le cas avec son film, *El extraño viaje*, en 1964, film qui abordait la dictature et l'autorité extrême à travers le personnage de la sœur aînée, Doña Ignacia, le travestissement, le meurtre et la provocation dans un petit village anodin de province et qui, souffrit des affres de la censure. Le synopsis du film pourrait être le suivant : « Dans un village, vivent trois frères et sœurs : la sévère Ignacia et les timides Paquita et Venancio. Une nuit de tempête, Paquita et Venancio se réfugient dans la chambre de leur sœur et y aperçoivent quelqu'un... »

Ce film, d'une perfection esthétique certaine, d'une histoire prenante et d'un suspense à couper le souffle jusqu'à l'ultime image est resté aussi à la marge et fut redécouvert plus tard, dans les années 70 par la jeune critique. A mi-chemin entre plusieurs genres -le thriller, le film noir, le film policier et la comédie-dramatique- il fut inspiré d'une histoire vraie « El crimen de Mazarrón », double homicide dans cette bourgade dont la presse avait beaucoup parlé et fut une idée de Berlanga au départ. Dans cet opus FFG est exclusivement réalisateur et n'apparaît donc pas dans la distribution où Lina Canalejas, Carlos Larrañaga, Tota Alba, Rafaela Aparicio<sup>181</sup> et Jesús Franco sont les protagonistes. FFG s'attarde pendant plusieurs pages (399 à 402) sur ce film qui fait parti aujourd'hui du panthéon du cinéma espagnol :

---

<sup>181</sup> « Actriz popular por excelencia que desempeñó la mayor parte de las veces segundos papeles exquisitos como criadas, chachas o madres ya viejas a las que se les iba la cabeza. Interpretó papeles famosos con Fernán-Gómez como director en *La vida por delante* y *La vida alrededor*, y *El extraño viaje*, *El mar y el tiempo*. Carlos Saura le regaló dos papeles famosos en *Ana y los lobos* y *Mamá cumple cien años*. La actriz Rafaela Díaz Valiente, conocida popularmente como Rafaela Aparicio -fallecida el pasado domingo a causa de una trombosis, a los 90 años, en la residencia La Santina, donde vivía desde hace dos años-, fue enterrada ayer en la Sacramental de San Justo en Madrid, en un acto en el que se echó en falta a la profesión teatral, cinematográfica y televisiva, con la que la actriz compartió toda una vida de trabajo. » Reportez-vous à l'Annexe IV pour prendre connaissance de toute la note. Rosa Torres, *El País*, 11/06/96.

« La mayor parte de *El extraño viaje* se rodó en el pueblo de Loeches. En la película –aunque producto de la imaginación del guionista Beltrán, inspirada en un hecho real- se cuenta un crimen, pero ese crimen no sucedió en Loeches. Se eligió Loeches porque resultaba muy adecuado para las peripecias de la historia. Sobre todo, la plaza, donde vive la familia rica de la película. Desde los balcones de la casa se veía pasear a la gente por la plaza y desde el ayuntamiento se veía la casa. Esto era muy útil para algunas secuencias. No nos equivocamos en la elección, porque el trabajo marchó como queríamos y todo el mundo nos acogió muy bien, nos perdonó las molestias y colaboró con nosotros. Mi comentario sobre esta película podría ser continuación de las páginas que he dedicado a mis bodas de plata con el oficio. Un folletín del siglo pasado comenzaría diciendo : ‘Dejamos a nuestro héroe en la más absoluta ruina...’ Quitado lo de héroe, esa era mi situación a principios de 1964, el año en que se rodó *El extraño viaje*, si por ruina no fuera dinero de bolsillo ni del otro, ni contratos a la vista, aunque la ruina no fuera perceptible desde el exterior gracias al grado de conversación de mis trajes y al crédito en las tiendas del barrio conseguido por el mayordomo Paco. » (pp. 399-400)

Il poursuit ainsi :

(...) Porque aquella película se quedó olvidada en los anaqueles de la distribuidora, que era también productora asociada, y no volvió a aparecer hasta seis años después, momento en que, sin anunciarse, se exhibió en un cine de barriada como complemento en un programa doble de una película americana del Oeste. Pero el cine tiene unos jóvenes enamorados que se consideran obligados a conocer hasta el último rincón del objeto de su amor. Uno de ellos, el cronista y también investigador cinematográfico Jesús García de Dueñas –hoy director- se acercó al cine de barriada al enterarse de que allí se proyectaba una película española para él desconocida. Y publicó una nota en la revista *Triunfo* con un bello título que aún recuerdo, sin necesidad de recurrir a la documentación : ‘El extraño viaje del señor Fernán Gómez, cuando ya no tiene la vida por delante’. No recuerdo, en cambio, el contenido de la nota, pero sí que era elogiosa y melancólica. » (p. 401)

Luis Alegre, ami de FFG, auteur avec David Trueba du documentaire-testament *La silla de Fernando* (2006), auquel l’on doit la nouvelle préface lors de la dernière édition des *Mémoires* de Fernán-Gómez en février 2015 évoque dans cet avant-propos introductif à la page 20 les deux films emblématiques dont nous avons parlé en amont :

« Fernando dirigió en los primeros 60 dos películas, *El mundo sigue* y *El extraño viaje*, que han pasado a la historia, pero, en su momento, la primera no se estrenó en Madrid y la segunda lo hizo de tapadillo con cinco años de retraso. Esa fue la época en la que Fernando estuvo más de un año sin recibir ni una sola propuesta de trabajo y tuvo que recurrir al dinero de los amigos para sobrevivir. »

Dans son Autobiographie FFG fait référence à cette période :

« Tenía cuarenta y un años y estaba en la ruina. Aún no había conseguido enriquecerme como Ernesto Vilches, pero sí arruinarme como él. » (p. 392), « Mi carrera como actor de cine en aquellos años era declinante. En 1964 no tuve ni una sola oferta de trabajo como actor. » (p. 399)

Effectivement, les temps furent difficiles pour FFG pendant plusieurs années et il put compter malgré tout sur ses ami(e)s pour dénicher tel ou tel projet afin de le sortir de l’embarras. Surtout du théâtre et quelques films comme réalisateur : *Los palomos* (1964), *Ninette y un señor de Murcia* (1965), *Mayores con reparos* (1966), *Crimen imperfecto* (1970), *Cómo casarse en 7 días* (1971). Des films alimentaires<sup>182</sup> qui ne brillèrent pas par leur finesse et qualité contrairement aux deux autres cités plus haut. Il suffit de regarder sa production passée pour voir le ralentissement dû à cette punition issue de cette pétition en défense des mineurs des Asturies. De là l’aura de « cinéaste maudit » qui ternit tout le cinéma de FFG. C. F Heredero, Professeur d’Histoire du Cinéma Espagnol, dans son article « Los caminos del heterodoxo » nous donne cette explication quant au cinéma de FFG en tant que réalisateur :

« Dos facetas pueden contribuir a explicar, al menos parcialmente, esta difícil inserción del cine de FFG en las coordenadas de su propio tiempo. Dos rasgos que le diferencian y que están posiblemente *malgré lui*, en la base del carácter dilitante que exhibe sin alharacas ni autocomplacencia : su apego consciente a la dimensión literaria y su recurrente formalización en clave autoenunciativa, tendente a subrayar y explicitar en la imagen los mecanismos del relato. Ninguna de las dos tiene vocación teórica o programática, y tampoco responden a la pretensión de inscribir las películas en el campo de la vanguardia (ni siquiera en el caso, meramente coyuntural y paradójico, que supone la propuesta ensayada dentro del encargo asumido en *La venganza de don Mendo*), pero ambas tienden a forzar o al menos a teñir de una cierta incomodidad y extrañeza los cauces narrativos de sus films. »

FFG quant à lui a sa petite idée afin d’expliquer l’échec de son cinéma en tant que cinéaste comme il l’explique dans *El tiempo amarillo* à la page 390 :

« También un amplio sector de público rechaza las películas que les hablan de las penas que tienen en casa. En cambio, yo reconozco que cuando en el cine, en el teatro, en las novelas, en la poesía, encuentro algo que me parece referirse a mis penas siento algo así como si el autor, con su comprensión, a través del tiempo y de la distancia, me echase una mano ; y esta comunicación con un desconocido -más conocido a partir de ese momento que algunos amigos- me cambia el dolor en placer, y hasta me regodeo en mi tristeza. »

Pour ma part, la supposée et dans un certain point, réelle, « malédiction » du cinéma de FFG en tant que réalisateur est due justement à des choix ambitieux, très littéraires ou nouveaux, trop intellectuels, auxquels le peuple n’était pas éduqué, baigné dans un cinéma franquiste qui agissait comme un lavage de cerveau et à travers un cinéma pauvre de sens et de thèmes pour ne pas éveiller la conscience des gens : « du pain et des jeux !! ». Profusion du

---

<sup>182</sup> Parmi ces films en tant que réalisateur et qui ne sont pas que des films alimentaires il faut bien sûr citer dans sa production postérieure : *Yo la vi primero* (1974), *La querida* (1976), et surtout les très beaux films *Mi hija Hildegart* (1977) et *Mambrú se fue a la guerra* (1986), qui hélas n’auront pas le succès qu’ils méritent. Emettons quelques réserves sur *Cinco tenedores* (1979), qui, est le reflet parfait d’un film alimentaire.

cinéma nord-américain, et sur le terrain du cinéma national : de petites comédies frivoles, des enfants chanteurs, différentes périodes de cinéma inspiré du roman «à l'eau de rose », du feuilleton, des grands classiques revisités à l'écran pour souligner la grandeur de l'Espagne d'antan, des fresques historiques, des films de militaires, religieux ou mystiques. Après la terrible guerre civile et les années noires de l'après-guerre, les spectateurs, dans leur grande majorité, avaient envie d'un simple divertissement qui ne faisait pas trop réfléchir, ils voulaient s'évader. De plus, et cela me paraît une raison essentielle, le renouveau que constituait le cinéma de FFG mettait en relief, comme « un réfléchisseur », un miroir parfois corrosif, la réalité du peuple espagnol et de l'Espagne, ce à quoi il n'était pas prêt car il est toujours très difficile et douloureux de se voir matérialisé ainsi, même par le biais de l'écran.

Les spectateurs n'étaient donc pas préparés à cela ni aux innombrables clins d'œil critiques, aux codes que tous ces films véhiculaient en critiquant le régime et en voulant éveiller les consciences. FFG ne cherchait pas à plaire à tout prix en appliquant une recette qui aurait pu marcher quant aux films qui avaient un succès important à l'époque, il voulut simplement ne pas être à la mode, ne pas être en décalage avec ses inspirations et ses choix et il ne souhaita pas donner au public ce qu'il voulait voir. Certains soulignent qu'il y avait un problème d'identification des spectateurs à ses personnages et que la barrière du bien et du mal n'était pas assez claire et nette pour permettre une adhésion à ses films. Enfin, l'apport du néoréalisme italien et son application à la réalité espagnole n'a pas été un franc succès et le cinéma de FFG, bigarré, surprenant, ambitieux, exigeant même, n'a pas su correspondre à ce moment là, à ce que les gens désiraient. Il n'y eut donc pas de rencontre et pas de séduction et d'effervescence mais une incompréhension quant à la qualité de ce cinéma resté souvent à la marge. Le manque de chance et la mauvaise conjoncture, la censure et les nombreuses coupes dans plusieurs de ses films escamotés, massacrés ont joué un rôle essentiel, comme le peu de crédits et aides nationales accordés et donc, sa sphère de divulgation en a été réduite au plus simple appareil, donc à l'anonymat et à l'oubli.

C'est justement cette période de vache maigre, de silence complet des réalisateurs et producteurs, plus aucune invitation médiatique, plus aucun scénario présenté qui va révéler en FFG une autre voie après celle d'acteur, de scénariste et de réalisateur. Touché par cette punition qui le meurtrit profondément, taxé de marxiste, articles relayés par la presse, qui vont réveiller en lui l'auteur qui sommeillait. Grand lecteur depuis l'enfance, passionné par Dumas, Victor Hugo et très féru de littérature française, par Dickens, Brecht, amoureux de la littérature médiévale, épris du roman picaresque, il n'est pas étonnant qu'il ait alors donné

libre cours à cette nouvelle approche de l'art. Rappelons que si la guerre n'avait pas éclaté, si les circonstances avaient été meilleures, il aurait été étudiant en Lettres et Philosophie car il écrivait depuis toujours, des scénarios (9 scénarios écrits avant cette mésaventure) certes, mais aussi d'autres productions qui terminaient par échouer dans des cartons et autres tiroirs. Preuve en est faite quand dès 1947 il écrit sa première pièce de théâtre, *Pareja para la eternidad*, dès 1954, lors d'un tournage à Rome, pris par le spleen, il composa un recueil de poèmes, *A Roma por algo*, et en 1961, il écrit le roman satirique, *El vendedor de naranjas*, sur les années 60 dans le milieu du cinéma, baigné dans la corruption, en campant un scénariste exploité par la maison de production qui attend désespérément d'être payé. Ce roman sera republié avec succès en 1987. C'est d'ailleurs ce bannissement métaphorique qui va le conduire à transformer les contraintes en opportunité. C'est aussi de sa part une autre volonté de ne pas laisser triompher l'ennemi et donc, de nouveau une posture politique pour celui qui allait de plus en plus dans l'anarchisme. En attendant, la reconnaissance littéraire viendra plus tard.

Pendant ces années de galères et de stagnation il y eut au moins quelques films qui sortirent du lot, *Pierna creciente, falda menguante* (1970) de Javier Aguirre où FFG rencontra sa compagne Emma Cohen (qui avait participé à l'insurrection étudiante de Mai 68 à Nanterre). Il lui donne la réplique. Quant à elle, elle interprète une danseuse de Cabaret très sexy. L'action se passe en 1916 entre Saint-Sébastien et Madrid, et à travers une fresque historique romancée, cet opus nous raconte l'histoire du Duc Daroca, Amadeo et ses instincts libertins et sybarites. C'est le coup de foudre. De plus, tous deux partagent les mêmes idéaux anarchistes et une vision de la vie commune. Malgré une séparation de quelques années, les deux âmes sœurs se marieront en 2000, et Emma Cohen, actrice, intellectuelle anarchiste, écrivaine restera auprès de lui jusqu'à la fin. Elle tient un rôle clef à ses côtés. Je l'ai d'ailleurs rencontrée dans leur maison dans la périphérie de Madrid où elle m'a accordé une série d'entrevues qui apparaîtront dans ma dernière partie.

N'oublions pas non plus ces autres titres même rares comme *Los gallos de la madrugada* (1971) de José Luis Sáenz de Heredia, *Vera, un cuento cruel* (1972) de Josefina Molina ou bien encore *Don Quijote cabalga de nuevo* (1973) de Roberto Gavaldón dans lequel FFG incarne Alonso Quijano alias Don Quichotte et enfin *La leyenda del alcalde de Zalamea* (1973) de Mario Camus. FFG n'avait toujours pas retrouvé son rythme de travail et était considéré comme un acteur démodé, symbole d'un temps passé.

Cette rencontre de la jeune Emma Cohen<sup>183</sup>, de 25 ans sa cadette<sup>184</sup>, va, en quelque sorte porter chance à FFG. En effet, trois cinéastes visionnaires, vont inverser le cours des choses et redonner sa place à FFG, oublié et jugé *Has been* par la profession. En effet, en 1973, Carlos Saura, va lui proposer le rôle du frère ermite dans *Ana y los lobos*, qui se déroule dans l'Espagne franquiste des années 60 et ce dernier permettra à FFG de faire un retour remarqué sur le devant de la scène alors que plus personne ne l'attendait. Un rôle fort et glaçant, une interprétation saisissante dans la lignée des hommes d'église qu'il joua par le passé. Víctor Erice va lui emboîter le pas, avec son opus *El espíritu de la colmena*, aux côtés de la jeune Ana Torrent, dans une Espagne du franquisme rurale et malsaine, où tout est désolation, lenteur et non dit, où cet homme mystérieux et intérieur cultive sa ruche sous les yeux de ses deux petites filles. En ultime instance, Jaime de Armiñán, avec *El amor del Capitán Brando* (1974), finit de façonner cette nouvelle image d'acteur intellectuel qui retrouve enfin de sa superbe et étonne son monde. Le phénix renaissait de ses cendres.

Une autre étape s'ouvre pour FFG après ce retour en grâce au cinéma. Prix Lope de Vega en 1977, pour sa pièce mémorielle *Las bicicletas son para el verano*, il participa à cette récupération de la mémoire collective de la guerre civile, comme l'illustre Elvire Díaz dans son ouvrage paru en 2011, *Oubli et Mémoire, La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, lorsqu'elle s'exclame : « Après la Transition démocratique et son discuté et sans doute discutabile 'pacte du silence', la récupération de la mémoire du passé –guerre civile et franquisme- ne cesse d'être revendiquée. La modalité littéraire espagnole contemporaine accorde une place essentielle au référent historique récent (Seconde République, Guerre Civile, après-guerre, Transition) dans l'écriture, notamment le roman depuis l'époque de la Transition. » Effectivement, l'on peut considérer *Las bicicletas son*

---

<sup>183</sup> « Ahora es preciso recordar algo. Fernando tuvo tres grandes amores : María Dolores Pradera en los años 40 y primeros 50 ; Analía Gadé en los 50 y 60 ; y Emma Cohen (Emanuela Beltrán) desde los 70 hasta su muerte. A las tres las he conocido y, en el caso de María Dolores y Emma, son muy amigas mías. Pues bien, puedo asegurar que Fernando logró enamorar a tres mujeres distinguidas, todo sea dicho, por su enorme cultura, gracia e inteligencia. Fernando era un profundo romántico que, durante toda su vida, soñó con encontrar a la mujer soñada. Mientras tanto, la encontró tres veces. » In Prefacio de *El tiempo amarillo*, Luis Alegre, p. 21.

<sup>184</sup> FFG cite plusieurs fois Emma Cohen dans ses Mémoires, mais de manière pudique. Tout d'abord aux pages 405-406, dans le chapitre « La buena racha », qui constitue leur rencontre en 1970. « La década de los sesenta fue mi mejor verano, un poco tardío, pues, me llegó el otoño. Un día, durante el trabajo, entre los árboles de la Casa de Campo, dentro de un coche de caballos, disfrazada de antigua, encontré a la compañera de mi vida ». Il en est une nouvelle fois question à la page 413 de ses Confessions, toujours de manière simple : « Y nos fuimos todos a ver el Taj Mahal, que eso sí era un verdadero premio, aunque yo echase de menos a mi compañera. » Enfin, à la page 431, de façon entre laconique et elliptique, « Decía que al regreso de la gira de *El alcalde de Zalamea* mi compañera me había abandonado. Un año después, ante mi insistencia volvió conmigo. »



*para el verano*, *El viaje a ninguna parte* et *El mar y el tiempo* comme une trilogie de la mémoire<sup>185</sup> qui se déroule à trois époques différentes, de 1936 à 1939 pour la première citée, 1950 la deuxième et 1960. Ses Mémoires, *El Tiempo amarillo*, reprennent d'ailleurs toutes les époques évoquées par Elvire Díaz et confirment bien son propos avec une citation en épigraphe du poète Miguel Hernández, exécuté par les franquistes : « ... un día se pondrá el tiempo amarillo sobre mi fotografía. »

Dans *Las bicicletas son para el verano*, FFG narre ses souvenirs de la guerre civile à Madrid, la ville divisée en deux zones, la peur, les bruits des bombes, la faim, l'incertitude, la radio comme média-personnage essentiel, le petit Luis qui ne sait pas s'il pourra un jour avoir son vélo tant désiré et le sort de plusieurs familles de bords politiques différents, ne sachant pas de quoi le lendemain sera fait, dans l'attente pressée et angoissante de la fin de la guerre. Avec cette pièce de théâtre, FFG entre dans une autre sphère et est reconnu comme dramaturge de talent. Il ne cessera alors plus d'écrire jusqu'à sa mort. Et couronnement, il reçoit en 1997 le Prix National de Théâtre pour lequel il prononça ce discours publié par *Cambio 16* :

« Señoras y señores, queridos amigos y compañeros : muchas gracias por vuestra asistencia, y a la revista *Cambio 16* por la concesión de este premio, del que me enorgullezco y que en estos tiempos audiovisuales tiene la virtud de recordarme que mis primeros y torpes pasos de cómico los di en un escenario. No sólo en el campo del espectáculo sino en campos muy distintos, algunos honores se reciben por la obra hecha, pero otros por la que se ha dejado de hacer. En el no hacer algo también se puede mostrar un rigor, un talento, una exigencia consigo mismo, un respeto al público que son merecedores de recompensa. La gran actriz y bellísima mujer estadounidense Shirley Mac-Laine, en el momento de recibir su Óscar de Hollywood, mostrando al público la dorada estatuilla, exclamó con sonrisa orgullosa y resplandeciente : '¡Creo que me merezco este premio !' Hoy yo, salvando distancias, puedo decir lo mismo aunque por un motivo bien distinto. La estrella americana creía merecer aquel premio -también creo que Shirley Mac-Laine lo merecía-, y así lo proclamaba, por lo que había hecho. Yo creo merecer éste, cuya concesión agradezco cordialmente y alienta mi imprescindible vanidad de actor y proporcionará alegría a mis amigos, creo merecer éste, digo, por lo que no he hecho. Y lo afirmo sin ningún ánimo irónico. »

À travers *Cambio 16* FFG en profite pour remonter le temps, faire allusion à sa retraite des planches et commenter son Prix National de Théâtre :

« A lo largo de mi vida de cómico, comencé en 1938, hay autores como los magníficos humoristas Jardiel Poncela y Alonso Millán, de los que he representado tres o cuatro comedias ; de Pirandello, dos ; de otros, entre los que debo mencionar como cumbres más destacadas a Tirso de Molina, Benavente, Mihura, Maquiavelo, Boccaccio, Casona, Shakespeare, De Filippo, Bernard Shaw, Tolstói, Andreiev, Ibsen, Calderón, sólo una. Pero eso para mí es tiempo pasado, pasadísimo. Lo veo

---

<sup>185</sup> En y ajoutant légitimement son film mémoriel *Mambrú se fue a la guerra* (1986), l'on pourrait parler aisément de tétralogie.

desde hoy, 1997, como algo remoto, hecho por un personaje al que puedo observar con cariño pero con cierta frialdad. De estos veinticinco años que *Cambio 16* celebra llevo dieciocho sin intervenir como actor de teatro. Mis últimas actuaciones, en una tournée por diversas ciudades de España, representando *El alcalde de Zalamea*, tuvieron lugar en 1980. Desde entonces hasta ahora he tenido la prudencia de no subir al escenario. Y vuelvo a lo dicho anteriormente : el no hacer algo también dignifica, también aumenta el prestigio de lo que sí se ha hecho. Son muchos los artistas de cualquier especialidad que gozarían de mejor fama si algo de lo que han hecho hubieran dejado de hacerlo. No sé si esto es justo o injusto, pero es así. Puedo yo entender que este premio se me concede generosamente, por méritos retrospectivos o, también generosamente, por la prudencia de no haber hecho nada, en lo que a mi trabajo como actor teatral se refiere, en los últimos dieciocho años. En cualquiera de los dos casos, reitero mi gratitud<sup>186</sup>. »

Outre d'autres pièces de qualité comme *Del Rey ordás y su infamia* (1983), *Los domingos, bacanal* et *La coartada* en 1984, *Lazarillo de Tormes* (1994), il est à signaler de nombreux ouvrages sur le Moyen Âge, *El mal amor* (1987), *El ascensor de los borrachos* (1994), *La cruz y el lirio* (1998), *Oro y hambre* (1999), *Capa y espada* (2001), des essais sur la condition de l'acteur, le théâtre, *El actor y los demás* (1987) et le cinéma, *Desde la última fila* (1995), des romans d'inspiration picaresque, un hommage à Sancho Panza et Don Quichotte, *Defensa de Sancho Panza* (2002), *Morir cuerdo y vivir loco* (2004), des chroniques de presse sur l'histoire du cinéma, la société, la télévision, dans plusieurs organes de presse de renom tels que *ABC*, *El País*, *La Vanguardia*, un roman sur le milieu du cinéma en Espagne dans les années 60, *El vendedor de naranjas* (1961/1986), un roman d'amour, *¡Stop !, novela de amor* (1997) et deux recueils de poèmes, *A Roma por algo* (1954), *El canto es vuelo* (2002). Ses *Mémoires*, *El tiempo amarillo*, publiées à trois reprises et réactualisées en 2006 viennent de reparaitre en février 2015 avec un nouveau prologue de Luis Alegre, moins brillant que le précédent de l'écrivain Juan Marsé mais plus intime cependant.

Grâce à son retour au cinéma au premier plan<sup>187</sup> en 1973 et 1974, FFG n'arrêtera pas de tourner et ce jusqu'en 2006, un an avant sa mort. Jusqu'à 85 ans il a délivré des partitions d'acteur de premier plan. Tantôt émouvant, déconcertant, horripilant, surprenant, là où on ne l'attendait pas (rôles à contre-emploi), il a su brouiller les cartes et donner une autre facette de celle des années de gloire du franquisme. Il a très souvent joué des héros républicains ou des personnages ayant eu un lien très fort avec « les perdants » de l'Espagne franquiste, souvent malmenés, épris de liberté et atteints par la tyrannie : *La corte del faraon*, *Manbrú se fue a la guerra*, *El mar y el tiempo*, *El viaje a ninguna parte*, *La lengua de las mariposas*, *El embrujo*

---

<sup>186</sup>In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, pp. 573-574.

<sup>187</sup> Il avait coutume de dire que ses trois meilleurs rôles étaient arrivés à 77 ans.

de *Shanghai*, *En la ciudad sin límites*, *Para que no me olvides*, *Mía Sarah*, mais aussi a été utilisé à contre emploi dans des rôles rares d'opresseurs de la cause franquiste, « des vainqueurs », des hommes sans scrupules et sans âme comme le corroborent les films suivants : *Pim, Pam, Pum... ¡Fuego !*, *La mitad del cielo*, *Ana y los lobos* et *Mamá cumple cien años*. Il a aussi pendant toute sa carrière fait référence à des rôles types du franquisme qu'il joua, tels des prêtres, ascètes, *¡Arriba Azaña !*; *Réquiem por un campesino español*, *Plenilunio*, *El anacoreta*, *Stico*, renouvelant le genre, ou des rôles de militaires comme *Botón de ancla*, *Balarrassa*, ou dans le satirique *Mi General*. Il faut rappeler ici que trois films dans lesquels FFG joua reçurent le prestigieux Oscar d'Hollywood : *Belle époque* (1992) de Fernando Trueba, *El abuelo* (1998) de José Luis Garcí et *Todo sobre mi madre* (1999) de Pedro Almodóvar. Il faut rajouter que FFG joua aussi un petit rôle dans ce même film qui obtint à Cannes le Prix du meilleur réalisateur pour le cinéaste *manchego*. De précieuses récompenses, donc, et on a plaisir à penser, que, FFG apporta sa pierre à l'édifice.

N'oublions pas que FFG a aussi collaboré avec la télévision et notamment *TVE*. De fait, ce qui peut être présenté comme le nouveau cinéma à la maison peut s'enorgueillir d'avoir fait travailler FFG. Lui-même a su avec intelligence se servir de ce nouveau média en vogue et être à la page de son temps. Il reconnaît sans ambages que le petit écran payait bien mieux que le cinéma pour des efforts moins exigeants. Mettons en avant les films *Juan soldado* (1973), *El pícaro* (1974), tentative réussie de renouveler, à l'époque moderne, le genre Picaresque qu'il affectionnait tant, *Las mujeres de mi vida* (1992), et son intervention dans la série *Cuéntame cómo pasó* (2001), -série populaire par excellence et à grand succès (18 saisons, plus de 300 épisodes et la série espagnole la plus longue de l'histoire) qui retrace l'Espagne de la fin du franquisme, la mort de Franco jusqu'à l'Avènement de la Démocratie en passant par les premières élections libres en Espagne, le gouvernement d'Adolfo Suárez et la UCD, la Transition, les nouvelles libertés, l'émancipation des femmes, etc., à travers l'histoire d'une famille emblématique de la classe moyenne, la famille Alcántara- où il interprète un curé, Don Venancio qui :

« Fue el primer cura del barrio y profesor de Carlitos. En 1968, abandonó la parroquia debido a que estaba algo delicado, y no hubo más noticias sobre él. Al final del capítulo 151, emitido a los pocos días de la muerte del actor que lo interpretara, Fernando Fernán Gómez, el equipo de la serie aprovechó para rendirle un nostálgico homenaje, con Carlitos recordando a su querido profesor de la infancia. » (RTVE)

Voici une liste de ses interventions télévisées : *Fábulas* (1968) (Série), *El alcalde de Zalamea* (episodio de « Estudio 1 ») (1968), *Del dicho al hecho* (Série) (1971), *Juan soldado* (1973), *El pícaro* (Mini-serie) (1974), *Memorias del cine español* - (Episodio) (1978), *Fortunata y Jacinta* (Mini-série) (1980), *El alcalde de Zalamea* (episodio de « Teatro estudio ») (1981), *Ramón y Cajal* (Série) (1982), *Los desastres de la guerra* (Mini-série) (1983), *Las pícaras* - (episodio) (1983), *El jardín de Venus* (Série) (1983), *Nuevo amanecer* (episodio de « Cuentos imposibles ») (1984), *La noche del cine español* - (Dos episodios) (1985 - 1986), *Juncal* (Mini-série) (1987), *La mujer de tu vida: La mujer perdida* (1988), *La mujer de tu vida 2: Las mujeres de mi vida* (1992), *Esta noche es Nochebuena* (episodio de « Farmacia de guardia ») (1992), *Los ladrones van a la oficina* (Série) (1993-1995) *Cuéntame cómo pasó* (2001).

FFG aura joué avec tous les grands réalisateurs de son temps<sup>188</sup>, Edgar Neville, José Luis Sáenz de Heredia, José Antonio Nieves, Ramón Torrado, Antonio Román, Llobet Gracia, Rafael Gil, Bardem y Berlanga, Pedro Lazaga, José María Forqué, León Klimovsky, Ignacio F. Iquino, Javier de Aguirre, Luis Lucia, José Marío Elorrieta, Josefina Molina, Carlos Saura, Víctor Erice, Mario Camus, Luigi Comencini, Manuel Gutiérrez Aragón, José Sacristán, Jaime de Armiñán, et toute la jeune génération de Pedro Almodóvar à José Luis Cuerda, de Fernando Trueba à Imanol Uribe et Gustavo Ron, José Luis Garci et Patricia Ferreira, David Trueba et Luis Alegre dans son documentaire testament, *La silla de Fernando*, tentative de mettre en images et d'une manière plus incarnée, ses Mémoires.

En ultime instance terminons par plusieurs moments très forts dans l'existence de FFG. Tout d'abord les honneurs et les prix, comme nous le rappelle Luis Alegre, dans son introduction à la nouvelle édition des Mémoires de FFG :

« Desde los años 90, especialmente, recibió un aluvión de reconocimientos : el Oso de Honor del Festival de Berlín, el premio Donostia del Festival de San Sebastián, el homenaje en la primera edición de Cine del festival Español de Málaga, el Premio Nacional de Cinematografía, el Premio Príncipe de Asturias de las Artes, la Medalla de Oro de la Academia de Cine o numerosos premios Goya, que siempre recogía su adorable hija Helena. » (pp. 25-26)

---

<sup>188</sup> Nous reviendrons en Annexe IV sur certaines trajectoires de ces réalisateurs et acteurs indissociables de la culture sous Franco ou en opposition avec la dictature.

Mais un des plus beaux moments de sa vie fut sans aucun doute la décoration reçue de la part du Roi Juan Carlos de Borbón y Borbón de la médaille d'Or du Mérite et des Arts le 11 juin 1980, récompense qui resta gravée pour toujours dans la mémoire de Fernán-Gómez et qui faisait sa fierté, comme il l'évoque dans la première page de son Autobiographie :

« Su Majestad el Rey de España, Don Juan Carlos, me estrecha la mano. Sonríe abiertamente, sin que su sonrisa llegue a romper el protocolo, y mi imaginación me lleva a pensar que quiere significarme en silencio un afecto especial. El Rey estrecha la mano de un cómico. El nieto del último Rey de España estrecha la mano del hijo de la cómica. (...) Cuando este Rey aún no había nacido yo tenía nueve años<sup>189</sup>. »

Mais n'oublions pas non plus sa nomination à la Real Academia Española en 2000, au fauteuil N°B qu'il occupera pendant sept ans comme Luis Alegre en fait mention dans la préface de la nouvelle édition de ses Mémoires :

« Una de sus últimas grandes satisfacciones fue ser elegido miembro de la Real Academia Española. Con él entró el cine en la Academia. A Fernando le hacía mucha ilusión formar parte de una institución tan vinculada a la lengua, a la literatura, a la palabra. (...) Hasta que la salud se lo permitió, cada jueves asistía a las reuniones de la Academia, a charlar con gente que él quería y admiraba tanto como Antonio Muñoz Molina o Francisco Rico. » (p. 26)

Comme nous l'avons vu, la carrière et la vie de FFG pourraient être un film à elles seules quant aux nombreux coups de théâtre qu'il connut. Consacré acteur populaire pendant le franquisme, ayant atteint les sommets après presque dix ans de petits rôles insignifiants et pressé par le succès, FFG avait réussi à devenir une figure incontournable dans la vie de milliers d'Espagnols et s'était fait un nom aux firmaments. Rêvant de gloire et de richesse, il put apprendre comme le déclarait Huma Rojo (Marisa Paredes) dans *Tout sur ma mère* (1999) de Pedro Almodóvar que « el éxito no tiene olor, ni sabor y cuando te acostumbras a él, es como si no existiera », et que celui-ci était aussi bien fragile. Utilisé dans maintes comédies frivoles comme prête-nom sur les affiches afin de faire venir le public, fatigué par cette situation et de plus en plus frustré par les propositions, il décidera début des années 50 de passer derrière la caméra après avoir écrit avec brio plusieurs scénaris mais se verra souvent stoppé par la machine infernale de la censure franquiste qui mit à mal plusieurs de ses oeuvres. Doué, sa production en tant que réalisateur-acteur sera très hétérogène oscillant entre des films prometteurs (*Manicomio*, *El malvado Carabel*) et une authentique reconnaissance

---

<sup>189</sup> Cette précision prend tout son sens et nous invite à reconnaître l'importance de la trajectoire de FFG et le place en témoin décisif de l'histoire de l'Espagne à travers sa vision globale et distante de son pays et des événements clefs de sa patrie. Cela lui confère un rôle de sage et de philosophe de son temps.

populaire avec *La vida por delante*, son film le plus célèbre quant au public. Vrai génie dans *El mundo sigue* et *El extraño viaje*, il n'aura pas beaucoup de chance et ces deux merveilles tant formelles, esthétiques que scénaristiques passeront inaperçues et devront attendre les années 70 pour trouver une nouvelle vie et une reconnaissance. Ruiné, mis au banc pour avoir signé une pétition de soutien aux mineurs des Asturies en 1963, il sera écarté de la scène médiatique et rencontrera de graves difficultés pour subsister. Plusieurs de ses amis (es) l'aideront et le soutiendront. L'amitié était sacrée pour FFG, une seconde famille. Plusieurs passages se réfèrent à ses amitiés et les citent même dans la préface à ses Mémoires de Luis Alegre aux pages 8, 10, 11, 19, 20 et 21. En voici des exemples :

« Él conoció bien el caso de Enrique Jardiel Poncela, una de las figuras del teatro español. Jardiel fue fundamental en el despegue de la carrera de Fernando, la primera persona que confió en él. Fernando siempre recordó su apoyo. En los últimos años de su vida Jardiel las pasó canutas y, como otros amigos. Fernando le enviaba dinero de forma anónima. Jardiel murió sin saber que Fernando era uno de sus benefactores. Pero el pudor y la elegancia le impidieron a Fernando contar algo así en *El tiempo amarillo*. Sin embargo, no tuvo ningún inconveniente en confesar que, cuando él, Fernando, se arruinó, varios amigos le prestaron dinero o que gracias a Analfa Gadé pudo pagar la clínica de su madre. (p. 19), (...) Yo fui (Luis Alegre) testigo muy directo de su extrema generosidad con los amigos, otra de sus grandes prioridades. Su íntimo amigo -y mío- Perico Beltrán se peleó con un camarero que, en un centro regional de Madrid, le había reprochado repetidas veces que metiera la cuchara en una paella que no era la suya. El camarero rompió el brazo de Perico por varios sitios. Le llevaron a un hospital, le operaron y tuvo que permanecer ingresado. Perico, un genio y un desastre, no podía de ninguna manera costearse aquello. Fernando, también de manera anónima, se hizo cargo de todo. Pero Perico se enteró y llamó a Fernando para darle las gracias. La respuesta de Fernando fue : 'Gracias a ti, Perico, por darme la oportunidad de demostrarte mi amistad. » (pp. 20-21)

FFG était un ami fidèle qui put compter sur la solidarité de ses camarades :

« Entre sus amigos<sup>190</sup> creadores se contaban Berlanga, Bardem, Azcona, Juan Estelrich y Perico Beltrán, unas personalidades que representan a una generación muy llamativa del cine español. Era un grupo muy potente, que nunca lo tuvo fácil y que a menudo logró lo más difícil. Fernando dirigió en los primeros 60 dos películas, *El mundo sigue* y *El extraño viaje*, que han pasado a la historia, pero, en su momento, la primera no se estrenó en Madrid y la segunda lo hizo de tapadillo con cinco años de retraso. Esa fue la época en la que Fernando estuvo más de un año sin recibir ni una sola propuesta de trabajo y que tuvo que recurrir al dinero de los amigos para sobrevivir. » (pp. 20-21)

Pendant ces années de pain noir, le théâtre sera un refuge, l'écriture aussi et le coup du sort le fera découvrir d'autres talents enfouis en lui depuis toujours donnant une autre

---

<sup>190</sup> Parmi ses meilleurs amis il faut citer Manuel Alexandre abonné aux seconds rôles et que FFG fit jouer énormément dans ses films, Paco Rabal et le critique théâtral Eduardo Haro Tecglen

voie/voix à son sens artistique varié et étendu tel un chef d'orchestre. Relancé par plusieurs cinéastes, l'après 70 signera son retour sur le devant de la scène enchaînant les projets et les triomphes tant cinématographiques, théâtraux, littéraires que personnels. FFG venait de connaître en quelques années les sommets et les bas fonds et ressusciter encore et encore... La jeune génération fit appel à lui et il tourna jusqu'en 2006, un an avant sa mort. Et puis il y a aussi tous ces honneurs, tous ces prix, tous ces hommages pour cette figure tutélaire qui marqua de son sceau plusieurs époques et diverses générations.

### **Chapitre III : Un témoin de son temps**

#### **1/ Un homme complexe**

FFG a souvent été mal compris, caricaturé ou mal jugé. Comme tout être sensible et fragile, il s'agit d'un acteur qui comme beaucoup a une part d'enfance très profonde en lui par son métier, par le biais du jeu, par son histoire, par l'absence d'un père et par le fait qu'il ait été élevé par deux femmes, sa grand-mère et sa mère. Cela en fait un personnage doué d'un monde intérieur très fort parfois difficile à comprendre. De plus, les circonstances de sa naissance, à la veille de la dictature de Primo de Rivera, et par la suite tous les événements que l'on connaît, se sont caractérisés par une instabilité déconcertante et traumatisante pour un adolescent : la Proclamation de la Seconde République et ses joies éphémères, les deux *Bienios* catégoriquement opposés, les deux Coups d'États avortés, le Front populaire et l'insurrection du 18 Juillet 1936, qui allait donné lieu à la Guerre Civile Espagnole, le marquèrent fortement. S'ensuivit la longue nuit du franquisme, ses années d'autarcie, ses souffrances, ses manques, la faim, la peur, ses représailles, etc. L'avènement de la Démocratie ne constitua pas non plus un havre de paix entre la Tentative du Coup d'État du 23 février 1981 et les successifs attentats sanglants du Groupe Terroriste *ETA*. Il est facile d'imaginer qu'un tel parcours marqué par l'oppression, par tous ces chamboulements d'une violence extrême, ces changements soudains aient pu donner naissance à un caractère difficile à déchiffrer et à une personnalité complexe, et ont sûrement dû laisser des traces et nourrir des traumatismes dans une personnalité singulière.

Ce qui gêne parfois lorsque l'on évoque FFG c'est une lourde ambiguïté quant à sa trajectoire idéologique et des choix jugés par certains criticables. Comme nous l'avons montré au début de ce chapitre, une des explications sur ces zones d'ombres est liée en premier lieu à l'éducation qu'il avait reçue entre une mère monarchiste et conservatrice, pour qui l'apparence était très importante et une grand-mère socialiste, républicaine et révolutionnaire. Plusieurs fois dans son Autobiographie, FFG s'était exprimé à ce sujet et se qualifiait même d'une certaine hypocrisie dans sa jeunesse afin de plaire à l'une et à l'autre, n'osant pas les contredire. De fait, pour faire plaisir à sa mère, il abondait parfois dans son sens et vice versa avec sa grand-mère. De toute évidence, dans son adolescence, du fait de l'influence des frères maristes et de l'Action Catholique, son terreau était forcément favorable à la diffusion de telles idées, inconsciemment fût-il ou par réflexes ; il assumait que vers ses seize ans il se croyait franquiste et était en faveur de la victoire des Nationaux. Mais en analysant mieux son propos, nous apprenions que ce n'était pas pour les bonnes raisons et qu'il s'agissait bien de transformer les contraintes en opportunités et que la salle de jeux de l'Action Catholique, ses goûters, la fréquentation de jeunes plutôt chics et l'attraction que ceux-ci provoquaient envers les jeunes filles étaient parvenus à le décider. Quant à son affiliation au SEU, elle était obligatoire et il n'avait donc pas voie au chapitre. Plus tard, il fit sa révolution avec le Théâtre de la CNT et l'apprentissage qui lui fut dispensé, preuve d'une versatilité qui allait le suivre toute sa vie et qui s'avéra être pour certains une qualité d'adaptation et pour d'autres une inconséquence ou de l'hypocrisie. Le propre du bon comédien n'est-il pas de savoir jouer avec les masques et d'être un bonimenteur ? C'est, nous croyons, le postulat de son ouvrage consacré à l'acteur, *El actor y los demás*, clin d'œil à Diderot et à son *Paradoxe du comédien*.

Plus tard encore, FFG fut incompris à l'heure de choisir ses rôles. Coïncidant avec l'époque franquiste il interpréta une série de rôles qui le menèrent au succès et à la reconnaissance du public et de ses pairs. Jeune premier du franquisme, s'adaptant à presque toutes les étapes initiales de son cinéma -militaire, religieux, comédies légères, comique de service, espagnolades-, il sera taxé par une certaine critique d'acteur du régime et montré du doigt par ces bien-pensants prompts aux jugements et à clouer au pilori. Il suffit pourtant juste de le lire ou de l'écouter pour comprendre ces étapes. Une chose que ces gens à la langue bien déliée oublient et qu'à cette époque on n'avait tout simplement pas le choix si l'on voulait en faire son métier. C'est bien le propre de la dictature. Le dictionnaire *Robert* est bien clair à ce sujet lorsqu'il donne sa définition : « Concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un



individu, d'une assemblée, d'un parti, d'une classe. » Le sens figuré est aussi digne d'intérêt « pouvoir absolu, suprême ». Il donne même un synonyme édifiant : « Tyrannie ».

Luis Alegre évoque une anecdote quant à ce passé trouble dans sa préface. Lors d'un cycle de conférences à Saragosse en mars 1996 que dirigeait Alegre, « *Yo confieso* », un homme l'interrogea par rapport à cette prétendue étiquette d'acteur du régime :

« -Señor Fernán Gómez, usted presume de libertario pero veo en su filmografía que rodó muchísimas películas durante el franquismo. ¿Qué me tiene que decir ?

Entonces, Fernando, más rápido que una ardilla, le respondió :

-Sí, es verdad que yo estaba en contra del franquismo. Pero, por lo visto, el franquismo no estaba en contra de mí. » (p. 14)

Une autre donnée à prendre aussi en compte réside dans la détermination de FFG comme nous l'avons souligné dans les pages du premier chapitre. Il avait envie de percer plus que tout, il accepterait donc tous les rôles qu'on lui proposerait car son métier était celui d'acteur ; et que de toute manière la situation économique du pays, les cachets bien bas et la famille qu'il avait sous sa responsabilité ne plaidaient pas pour un refus.

Beaucoup oublie souvent de faire le distinguo pourtant essentiel entre être acteur de films des autres et acteur de ses propres films. Lorsque FFG décide de devenir cinéaste car il en avait assez des rôles ennuyeux et fades, lorsqu'il se met derrière et devant la caméra, son propos s'exprima presque toujours à travers des films audacieux et dotés d'un caractère engagé. Il critique le régime de manière subtile en s'appuyant sur l'humour, il adopte des codes de langage que seuls les initiés peuvent reconnaître, il joue avec le langage et les doubles sens, il déplace l'époque ou le pays pour ne pas être censuré, il se concentre sur des sous-entendus ou des symboles pour se faire comprendre. C'est d'ailleurs tout ce cinéma-là, le sien, qui va en découdre avec la censure et la malchance et qui va rester confidentiel, au moins pour quelques-uns de ses films de bonne facture. C'est d'autant plus une preuve qui contredit la doxa malveillante à son égard.

Quant à ceux qui s'appuient sur ses fréquentations pour le qualifier de franquiste, ils sont encore dans l'erreur. Certes FFG a eu comme entourage des gens très variés et très différents, mais il a pu compter sur des soutiens clefs dans son accession aux sommets et des

personnalités dont l'idéologie était franchement franquiste : Jardiel Poncela, José Luis Sáenz de Heredia, Edgar Neville, Camilo José Cela, Wenceslao Fernández Flórez, Miguel Mihura... Mais celui ne faisait pas pour autant de lui un Phalangiste... Luis Alegre revient sur ces amitiés et désamorce ces malentendus et ces raccourcis réducteurs. De fait, FFG était plus complexe qu'il n'y paraissait :

« Tuvo cientos de amigos, del cine, del teatro, de la televisión, de la literatura, del periodismo, del derecho, de la medicina, de la escalera de su casa, de los cafés y de la noche, de izquierdas, de derechas, franquistas (...) antifranquistas, comunistas o libertarios. Él siempre colocó su sentido de la amistad muy por encima de la ideología. Él se sentía 'anarco-solidario. Así se definió delante de un Alfredo Landa boquiabierto mientras rodaban *Marcelino, Pan y vino* con Luigi Comencini en Piediluco. » (p. 2)

Il était surtout très intelligent, faisait la part des choses et avait cette capacité d'adaptation pour s'exprimer de manière naturelle face à n'importe quel interlocuteur. C'est l'apanage des grands. C'était à la fois un grand intellectuel et un noceur de première, qui aimait fréquenter les clubs (avant sa rencontre avec Emma Cohen dans les années 70), les prostituées et les « *chulos* ».

Un autre aspect interpelle les critiques et autres, le thème récurrent de l'argent et l'appât du gain. Son autobiographie et de nombreux articles de presse regorgent de références à l'argent comme une obsession. Cela rend opaque pour certains son ancrage à gauche et son anarchisme affiché. A maintes reprises, ce thème se répète dans son Autobiographie et dans ses films la thématique du perdant en est le corollaire. Il l'énonce de manière claire aux pages 282 et 283 de ses Mémoires :

« Lo que quería eran éxitos, fama, no por los éxitos y la fama en sí, sino para que me proporcionasen dinero y me librasen de ser un pobre ridículo. » (p. 282), (...) Y para tener dinero tenía que hacerme famoso en mi oficio, porque no conocía otro medio, y para hacerme famoso mi oficio necesitaba que muy de prisa, muy de prisa, muy de prisa me ofreciesen contratos. (...) Necesitaba más dinero, un poco más de dinero (...). Para conseguir todas esas cantidades de dinero no era imposible, no era muy difícil ; era muy sencillo. » (p. 283)

Il en est encore question dans *El tiempo amarillo* à la page 296 : Bueno, pues a pesar de todo creí que aquellos sueldos exigüos, sumados unos a otros -en tres años hice dieciséis películas, siete de ellas como protagonista- podían darme cierta seguridad y me atrevé a fijar la fecha de mi boda. »

La liste continue et FFG évoque ses tribulations financières :

« De acuerdo con José María Gavilán, gerente del teatro, cuyo empresario era Alberto Closas, retiramos la obra para poner en escena la que teníamos en reserva y considerábamos infalliblemente comercial, *El capitán Veneno*, de Alarcón, en adaptación de Víctor Ruiz Iriarte, y a ésa ya no fue nadie. Si con la otra no gané dinero, con ésa perdí lo que me quedaba.<sup>191</sup> (...) Así, con estos rodeos, quiero explicar que al final del año de mis bodas de plata con el trabajo, y a causa de la extraña manera de celebrarlo que se me ocurrió, los actores y las actrices que había contratado para trabajar en la película *El mundo sigue* y en la temporada del Teatro Marquina –María Luisa Ponte, Agustín González, Gemma Cuervo, Fernando Guillén, Francisco Pierrá, Julia Lorente, Charo Moreno...- me prestaban generosamente el dinero necesario para subsistir.<sup>192</sup> »

Ou bien encore :

« Tenía cuarenta y un años y estaba en la ruina. Aún no había conseguido enriquecerme como Ernesto Vilches, pero sí arruinarme como él.<sup>193</sup> (...) De pronto me di cuenta. Era rico. Por primera vez desde que empecé a trabajar tenía el dinero necesario para vivir el año siguiente, sin reducir mis gastos, con mi mismo plan de vida, y además me sobraba bastante.<sup>194</sup> »

Pour bien comprendre cette obsession de l'argent qui rejaillit même sur ses personnages à travers la thématique du perdant, il faut comprendre que FFG a eu faim, qu'il a manqué, qu'il a vécu à crédit et qu'il vivait au jour le jour sans savoir ce que serait les lendemains. De la même manière, lorsqu'il gagnait un peu d'argent il réinvestissait ces sommes dans de nouveaux projets et la plupart du temps dans tous ces films. Il perdit beaucoup d'argent à cause de la censure et de la malchance puisque la majorité de ses films en tant que réalisateur ont peu marché. Il faut aussi souligner une réalité. FFG prêta de l'argent à ses amis comme eux lui en prêtèrent, mais il vécut pendant longtemps au-dessus de ses moyens pendant plusieurs années lorsqu'il fréquentait le *Gran Café Gijón* et les cabarets jusqu'au petit matin sirotant du whisky à n'en plus finir, fréquentant des prostituées de luxe et en offrant allègrement des bouteilles à ses compagnons de route. Luis Alegre parle de cet aspect dans sa préface à la page 13 :

« Esa fue una de las noches memorables. Fernando siempre se desenvolvió muy bien en el ambiente de las charlas a deshoras, de los garitos que cerraban al alba, de las cafeterías que parecía que nunca cerraban. Eran los años 40 y los 80 ese, el de la noche, fue uno de sus mundos más queridos. (...) Su compañero más habitual de esas noches fue Paco Rabal<sup>195</sup>, otro coloso. La pareja Paco y Fernando,

---

<sup>191</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 391.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 465.

<sup>195</sup> « Otro actor de la talla de FFG. (Águilas, Murcia, 1926 - Burdeos, 2001) Actor español. Francisco Rabal Valera nació el 8 de marzo de 1926 en la Cuesta de Gos, una pedanía de Águilas, Murcia. De origen humilde

por las noches del Madrid de los 50 y 60, debía de ser algo de otro mundo. Alguna vez Fernando dijo que él dejó de salir por las noches desde que en ellas no se encontraba con Paco Rabal, al que en un artículo definió como 'el novio de la vida. »

Luis Alegre témoigne de ces problèmes d'argent de FFG dans sa préface et les souligne aux pages 18 et 19 lors de l'enregistrement du documentaire-testament *La silla de Fernando* qu'il réalisa en 2006 avec David Trueba et s'étonnait déjà de cette réalité :

« Cuando grabamos las charlas de Fernando tenía 80 años. Un día nos confesó que no sólo no había logrado vivir en el lujo con el que alguna vez soñó sino que de ninguna manera tenía su futuro asegurado, que no podía dejar de trabajar. Nos impresionó aquella confesión y nos pareció que era una buena metáfora de muchas cosas. Del país y de la cultura del país, por ejemplo. No nos imaginábamos que, por ejemplo en Francia, una figura de la talla de Fernán Gómez, a los 80 años, se viera obligada a trabajar para mantener un modo de vida tan poco lujoso como el suyo. Es muy revelador que *El tiempo amarillo* se cierre con estas palabras escritas en 1997-98, cuando Fernando tenía 76 años : 'Estoy en el jardín de nuestra casa, a la vista de los rosales, frente a los árboles caducos, esperando la llegada de unos amigos, el regreso de mi compañera, que ha ido a la ciudad a hacer recados, la oferta de un nuevo trabajo... »

Avec les femmes FFG a parfois été très complexe. Comme nous le disions plus en avant, éduqué et entouré par des femmes, il a souvent montré son attrait et amour pour elles et sa vie professionnelle s'est bien des fois mélangée à ses amours ou aventures. Lui, amoureux transi de Marlène Dietrich, la femme par excellence. Il plaisait aux femmes et était un homme à femmes. Bien des actrices qui ont tourné avec lui ont terminé dans son lit : María Dolores Pradera, Analía Gadé, Lina Canalejas, Gemma Cuervo, Emma Cohen. Mais il n'eut que trois femmes avec qui il partagea sa vie et qu'il aima très fort : María Dolores Pradera, Analía Gadé et Emma Cohen, sa veuve. Fort sensible au beau sexe, attiré par les bonnes que sa mère employait, FFG ne croyait pas à l'amitié entre les hommes et le sexe féminin. Luis Alegre aborde ce sujet avec précision dans sa préface à la page 21 :

---

(padre minero, madre molinera, dos hermanos), contaba seis años cuando la familia se trasladó a Madrid, y allí comenzó a ayudar a la maltrecha economía de los suyos con lo que ganaba, en plena Guerra Civil, primero como vendedor de golosinas y luego como aprendiz en una fábrica de bombones. Gracias a un cura conocido de la familia, consiguió más tarde el empleo que lo conduciría a su definitiva profesión, el de ayudante de electricista en los estudios cinematográficos Chamartín. Su iniciación ante las cámaras se produjo gracias al director Rafael Gil, quien en 1946 lo incluyó como actor de reparto en dos de sus películas, *La pródiga* y *Reina Santa*. En el teatro, fueron fundamentales las recomendaciones del poeta Dámaso Alonso, el actor Luis Escobar y el director José Tamayo. En 1947 pasó a integrar el elenco de la compañía Lope de Vega dirigida por este último, del que formaba parte la actriz catalana María Asunción Balaguer. Se casaron en enero de 1951, y no obstante los confesos vaivenes sentimentales del actor a lo largo de su vida, ella fue su incondicional compañera hasta el último instante. » Cf Annexe IV pour une lecture totale de la note. In <http://www.biografiasyvidas.com/>

« Fernando adoraba la amistad y adoraba a las mujeres. Él fue un niño raro que creció rodeado de mujeres. En los años 20 no eran frecuentes ni los hijos únicos, ni las madres solteras. Y él era el hijo único de una cómica soltera que pasaba mucho tiempo con su abuela y con las criadas de su casa. Fernando adoraba a las mujeres pero se declaraba incapaz de mantener una relación de amistad con una mujer : ‘Si creo que puede existir una relación de amistad entre un hombre y una mujer. Siempre que el hombre no sea yo.’ Para él una mujer significaba seducción, amor, sexo –relaciones táctiles como decía él- o varias de esas cosas a la vez. Sentía una debilidad total por las mujeres guapas. En nuestra charla grabada le preguntamos si no valoraba el que una mujer fuera culta para que le resultara atractiva. Fernando contestó que no, que la cultura no volvía a sus ojos más atractiva a una mujer ; pero que una mujer culta le parecía muy bien para que le fuera a enseñar filosofía medieval de seis a siete. Ese era el Fernando sincero e incorrecto en estado puro. A nosotros nos encantaba esa reflexión que, por otro lado, parecía muy generalizada, aunque nadie se atreviera a decirla en voz tan alta como la de Fernando : conocíamos a muy pocas mujeres cultas pero feas que hubieran seducido a hombres muy guapos ; conocíamos a muy pocos hombres cultos pero feos que hubieran seducido a mujeres muy guapas. »

FFG était vraiment désopilant et sa réflexion inattendue pour un intellectuel de sa trempe. Il était surprenant à bien des égards et se positionnait bien souvent là où on ne l’attendait pas. Ce que semble résumer parfaitement Luis Alegre, dans la nouvelle introduction de la réédition du *Tiempo amarillo* : « Fernando adoraba las paradojas : detectarlas, crearlas, subrayarlas, exprimirlas, recrearlas, con su escepticismo socarrón, su perplejidad divertida, su finísima ironía. Esos son algunos de sus rasgos de conversador que brillan también, como escritor, en *El tiempo amarillo*. »

Luis Alegre abonde dans notre sens en dépeignant un FFG qui ne pouvait se définir de manière laconique mais un être qui :

« Era lúcido, explosivo, incorrecto, subversivo, magnético, vitriólico, desconcertante, inagotable, hipnótico, chocante, muy divertido y definitivamente genial. (p. 17), (...) Nunca se apoyaba en lugares comunes, siempre parecía genuino y también por eso resultaba tan inesperado. Tenías con él la fantástica impresión de que decía lo que se le pasaba por la cabeza, que no impostaba nada, que no maquillaba nada. Que un personaje público dijera lo que de verdad pensaba nos parecía directamente, revolucionario. » (p.17)

En ce qui concerne son engagement de « gauche », FFG était très discret à cet égard. Nous avons bien vu que ses prises de position en faveur des mineurs des Asturies avaient été payées chèrement et que les années noires qu’il vécut contribuèrent à cette évolution et son penchant vers l’anarchisme qui n’avait pas besoin de partis et de vitrine publique. Sa compagne Emma Cohen joua, sans doute, un rôle important dans ce façonnement politique, elle qui avait participé à Mai 68 à Paris et Nanterre, très active et affiliée à la FAI. Dans ses Mémoires tout comme dans son pendant filmique, le documentaire testament, FFG insiste sur le fait qu’il n’a jamais milité dans un parti politique, qu’il n’a jamais pris des positions claires

quant à ses choix politiques, ni pris part à des associations ou visité les prisonniers. Cependant, ses articles de presse en tant que chroniqueur dans plusieurs journaux d'importance comme ses chroniques traitant de la nécessaire protection du cinéma ibérique, la déliquescence du 7<sup>ème</sup> Art espagnol, son apologie des comédiens et acteurs, sa radiographie de l'évolution politique de l'Espagne depuis la Dictature ou encore son analyse de la jeunesse d'aujourd'hui nous montrent le contraire. Luis Alegre déclare d'ailleurs dans sa préface que :

« Fernando admitía que había sido un mal compañero de viaje de la gente de izquierdas porque no se implicaba en ningún tipo de activismo político, ni asistía a manifestaciones ni a actos reivindicativos. Sin embargo, a Fernando, su apoyo en 1962 a los mineros asturianos en huelga le costó el veto en sitios como la radio y la televisión públicas. Y, en febrero de 2003, en silla de ruedas, con Pedro Almodóvar y Leonor Watling, leyó en la Puerta del Sol un manifiesto en contra de la guerra en Irak y de la intervención de España en el conflicto. » (Préface, p. 20)

FFG était un être beaucoup plus complexe qu'il n'y paraissait. A la fin du séminaire organisé par Luis Alegre à Saragosse, FFG, provocateur fit le salut anarchiste. Et nous pouvons trouver une trace de cet anarchisme dans *El tiempo amarillo* à la page 487 lorsqu'il explique que :

« Sí, en mis tiempos de casado, compartía la vida con mi mujer, carecía aquella vida de algo que siempre me ha importado muy poco, que nunca he considerado como un valor positivo : la malicia, el peligro, la atracción de lo prohibido ; pero carecía también de algo a lo que sí tenía yo muchísima estima : la diversidad, la posibilidad de la aventura, el estar abierto a lo desconocido, la promiscuidad. »

Luis Alegre fait aussi mention d'une réflexion de FFG qui pourrait choquer et renvoyer à un certain anarchisme de la pensée en parlant de ses enfants :

« En las memorias dice algo que forma parte de su lado más incorrecto : para él, en una época, esa prioridad estuvo por encima, por ejemplo, de la tarea de educar a sus hijos. Fernando pensaba que era un disparate que los padres se encargaran de algo tan complicado como la educación de los hijos. » (p. 19)

Dans la même veine, nous pouvons constater que dans ses Mémoires, FFG se laisse parfois entraîner par l'histoire et ses propos et se contredit à plusieurs reprises, participant à la complexité du personnage et nous signalant que c'est toujours l'acteur qui prime sur ses autres facettes, -il est aussi acteur quand il écrit-. Nous pouvons en avoir un exemple précis entre les pages 338 et 346 et nous nous proposons de les relever en annexe afin de montrer la prééminence de cet art sur les autres. A la page 338, en évoquant son séjour à Rome pour le tournage de *La conciencia acusa* de Pabst FFG disait :

« No encontré ningún entretenimiento especial en Roma ; no hice amistades ; no había teatro ; y en aquellas fechas de verano los programas de cine no eran muy atractivos. Entre pasear y dormir iba llenando mi tiempo. » (p. 338). A la page 346, toujours à Rome, FFG déclare : « Tuve que renunciar a ir por Via Veneto, que era mi única diversión y donde había hecho amistades. »

Il en semble être de même dans cet extrait :

« De los libros que he leído no tienen que gustarme uno más que los otros, de manera destacadísima. Y en el supuesto de que esto fuese así, no creo que pudiera interesar mucho a nadie. Pero la pregunta de cuál es su libro preferido es tan obligada en las entrevistas que muchas veces me he sorprendido a mí mismo tratando de averiguarlo aun sabiendo de antemano que no prefería ninguno en particular. (...) Algunas veces he dicho que mi lectura preferida era *El Quijote*, otras *La Celestina*, otras *Pickwick*, otros los cuentos de Saroyan, otros el conjunto de Simenon o de Panait Istrati, otras *22 de agosto*, de Nathan Asch, narración casi desconocida que me impresionó profundamente allá por mis veintitantos años. » (p. 199)

D'ailleurs, lors de la dernière réédition de ses Mémoires, *El tiempo amarillo*, il consacre toute la fin de celui-ci à relever et corriger les incohérences ou imprécisions de façon très drôle et spirituelle (pp. 484-488). Mais passons à d'autres caractéristiques de sa complexité.

FFG n'aimait pas la tension et avait souvent peur d'être déçu. Il n'aimait pas beaucoup les récompenses que le cinéma octroyait. Il avait en outre l'habitude, peut-être incompréhensible pour beaucoup, de s'installer dans un bar seul le soir de la Première et n'assistait donc pas au visionnage de ses films avec l'équipe technique, les producteurs et les acteurs. Cela pourrait paraître étrange et farfelu, déplacé même, mais FFG était ainsi. Cela contribue à renforcer son caractère complexe. De la même manière, il fut très mal compris par ses pairs, car lors d'une des dernières cérémonies des *Goyas* où il était nommé plusieurs fois, il n'assista pas à la cérémonie ce qui déclencha les foudres de la profession contre lui, des journalistes, des critiques, de certains acteurs, qui, cette nuit-là où il fut la star incontestée de ces récompenses, il resta chez lui à lire sagement, et ce fut Emma, son épouse qui lui apprit la nouvelle de ses nombreux prix. Dans *El tiempo amarillo* il est question de cet épisode dans le chapitre intitulé « Premios » entre les pages 475 et 478, à la page 575.

Grâce à une enquête faite en Espagne et en France sur un panel important que nous publierons en annexe, FFG représente pour les uns l'acteur du régime franquiste, pour les

autres, « une grande gueule », pour d'autres encore, cet acteur grandiloquant à la voix puissante, ce jeu aiguisé capable d'interpréter le bottin, cet anarchiste incontrôlable à cette spontanéité désarmante. Il apparaît aussi comme l'acteur d'un autre temps et comme celui de la dissidence. Grâce à ses chroniques de presse dans *El País*, *ABC*, *La Vanguardia*, il incarne le philosophe de son temps, avec ce recul nécessaire pour relier l'histoire de l'Espagne, lui qui avait tout vécu. Pour la jeune génération qu'il ne connaissait pas il est cet homme colérique qui insulta un admirateur qui voulait un autographe : « ¡Váyase a la mierda ! » Il en devient ce grincheux et ronchon frustré, comme cette scène qui passa en boucle dans des émissions de télé-poubelle lorsqu'elle se produisit et même le jour de sa mort, comme si c'était la seule chose à retenir de lui. D'ailleurs, comble des combles, on retrouve cette vidéo en troisième position quand on tape Fernando Fernán-Gómez sur *you tube*, tout un symbole de la génération internet. Cette scène fit même partie de bêtisiers en Espagne. Luis Alegre se rappelle de cet épisode qui lui colla à la peau dans son avant-propos aux pages 26-27 :

« Sin embargo, la mayor presencia de Fernando Fernán Gómez en las televisiones de la España de finales del siglo XX y principios del XXI no estuvo provocada por ninguno de sus interminables méritos. Esa relevancia fue debida a un incidente ocurrido, precisamente, en la presentación de la nueva edición, ampliada, de *El tiempo amarillo*. Fue en el Círculo de Bellas Artes, el miércoles 21 de octubre de 1998. El presentador del acto era José Luis Borau, entonces presidente de la Academia de Cine. Fernando había advertido a la editora, Lourdes Lucía, que no quería firmar libros y le había solicitado que una persona avisara de ello a los asistentes que solicitaran la firma. El caso es que la persona encargada de esa tarea se ausentó mientras acompañaba a Borau al retrete y, en ese momento, un caballero abordó a Fernando y le pidió que le dedicara *El tiempo amarillo*. Fernando se negó. El caballero insistió una y otra vez y Fernando, reacio desde muy joven a que se le insistiera en nada, se volvió a negar una y otra vez. El caballero se puso pesadísimo y Fernando, que no podía con los plastos, desató toda su furia : cogió el libro, lo tiró al suelo y, cuando el hombre aludió a su mal carácter y dijo : '¡Así yo también soy anarco !', Fernando se fue hacia él y le gritó : 'Usted dice que yo tengo mal carácter, ¿verdad ? ¡Pues lo tengo pero !' y, a continuación, por dos veces : '¡Váyase a la mierda !' (Pues, déjarme en paz, déjarme en paz, ahora está bien, ¡A la mierda !). El caballero le dijo '¡Pues con lo que yo le admiraba...' y Fernando replicó : '¡Pues que no me admire !' Uno de los invitados a la presentación era Jorge Sanz, su compañero en *Belle époque*, al que Fernando había dirigido en otra de sus películas malditas, *Mambrú se fue a la guerra*. Un programa de televisión entrevistaba a Jorge y le preguntaba por Fernando. Mientras Jorge decía que Fernando era un ser encantador, al fondo del plano se veía a Fernando increpar al caballero. Parecía un gag, pero no lo era. »

Pour l'écrivain Juan Marsé<sup>196</sup> qui avait préfacé l'édition précédente du *Tiempo amarillo*, la complexité de FFG n'était pas seulement mentale mais aussi physique, et elle se traduisait ainsi :

---

<sup>196</sup>« (Barcelona, 1933) Novelista español. Su visión lúcidamente crítica de la posguerra lo sitúa entre los autores más notables de la narrativa española de la segunda mitad del siglo XX. De formación autodidacta, trabajó en un taller de joyería hasta 1960, año en que decidió dedicarse de lleno a la literatura. En el marco de las tendencias del realismo social, sus primeras novelas, *Encerrados con un solo juguete*, de 1960 y *Esta cara de la luna* (1962), tratan asuntos relacionados con las consecuencias de la guerra civil sobre la juventud. De 1961 a 1963 vivió en París y escribió algunos guiones para el cine. Consiguió un resonante éxito con *Últimas tardes con*



« Es un señor zanquilargo y narizotas, de voz campanuda y pelirrojo. Tiene pinta de payaso eminente, nórdico y genial momentos antes de maquillarse para la función. Lo mismo que los payasos, visto de espaldas parece un científico despistado que se ha puesto una americana que no es la suya, demasiado pequeña. Tiene una mirada incisiva, la frente despejada y prominente, la boca grande y dinámica y las cejas hirsutas. Es una cara importante por sus excesos, su amistoso color zanahoria y su textura, con esa cualidad mórbida de la patata pelada, de la verdad cruda. El gesto puede parecer adusto cuando sólo es directo y llano, las orejas son artesonadas y el talante de primer orden. (...) Pero la mente que domina esta faz es clásica, y el civismo y la sensibilidad más sutil cohabitan en toda la variada gama de expresiones, incluida la del oculto payaso. El dinamismo de la boca es notable. Se puede fruncir como enrabiada y, al mismo tiempo, articula amabilísimas palabras o historias divertidas. Es una boca que parece engatillada, presta a disparar contra sandios y mentecatos y figurones, una boca cavernosa y afable de gran causticidad, ronquera y humo. La llamada vis cómica del personaje no es otra cosa que un exceso de amabilidad, un deseo de comprendernos.<sup>197</sup> »

Eduardo Haro Tecglen<sup>198</sup>, un de ses plus vieux amis eut les mots suivants pour FFG :

« Supongo que un día sucede una catástrofe, el mundo se viene abajo y todos perdemos todo lo que tenemos. Supongamos que en el nuevo mundo que se inicia nadie conoce a nadie y todo vuelve a empezar. Supongamos que en ese nuevo mundo a Fernando le encargan ser uno de los barranderos de

---

*Teresa* (1965), obra ganadora del premio Biblioteca Breve, en la que construye una brillante sátira de la burguesía barcelonesa sirviéndose de la atractiva figura del Pijoaparte, joven trepador que intenta seducir a una muchacha rica haciéndose pasar por un militante político. Su intención testimonial y de denuncia se plasma en un realismo de corte clásico magistralmente armonizado con nuevas técnicas narrativas y complementado con un empleo de la parodia y la ironía que ha creado escuela entre las nuevas generaciones de escritores. Posteriormente apareció *La oscura historia de la prima Montse* (1970), implacable análisis de los sectores tradicionales de la sociedad catalana y su relación con la emigración, y *Si te dicen que caí* (1973), que tuvo que publicar en México a causa de la censura franquista. En esta novela lleva a cabo una hábil caricatura de la España de posguerra utilizando las "aventis", historias inventadas por sus personajes a partir de hechos realmente acontecidos. *La muchacha de las bragas de oro* (1978), que obtuvo el premio Planeta, trata de un escritor falangista que retoca incansablemente su pasado sirviéndose de unas memorias, mientras que en *El amante bilingüe* (1991) juega con la idea del doble a través del personaje de Marés, que intenta reconquistar a su mujer transformándose en el charnego Faneca. La recuperación de la infancia es el tema principal de algunos de sus libros siguientes, como *El embrujo de Shangai* (1993) y *Rabos de lagartija* (2000). También ha escrito la novela *Un día volveré* (1982), los relatos de *Teniente Bravo* (1987) y los artículos reunidos en *Confidencias de un chorizo* (1977), y *Señoras y señores* (dos series, 1977 y 1988). » In <http://www.biografiasyvidas.com/>

<sup>197</sup> In *El tiempo amarillo*, Barcelona, Península, 2006, incipit de Juan Marsé, p. 11.

<sup>198</sup> « Sabina decía de Tecglen que era "demasiado comunista para ser anarquista y demasiado anarquista para ser comunista" y lo cierto es que la vida de Eduardo Haro Tecglen -fallecido el 19 de octubre en Madrid a los 81 años- es el confuso espejo del siglo en que vivió. De sus contradicciones y de su desmesura. Fue falangista, estalinista, demócrata y republicano. Idealizó el azañismo de su infancia y abominó de Franco, pero prestó su pluma para loarle y a su sombra creció como periodista. Fundador y alma máter del mítico semanario Triunfo, la edad le fue empujando hacia opiniones cada vez más extremadas que defendió con vehemencia casi hasta el mismo día de su muerte. Nacido en Pozuelo en 1924, Haro Tecglen pasó la infancia en el barrio castizo de Chamberí, correteando por la glorieta de Quevedo, yendo al teatro de la mano de su padre, soñando con la silueta de Celia Gámez, de la que siempre confesó haber estado enamorado. Terminada la guerra, y cuando su padre, periodista republicano, estaba en la cárcel -pese a que el Frente Popular le había cerrado el periódico-, entró a los 15 años de meritorio en 'Informaciones', donde le acogió Víctor de la Serna y Espina. Aquel periodista del Régimen, conocido por su respaldo a la Alemania nazi, fue dando trabajo discretamente a jóvenes proscritos, como Haro o como el crítico de teatro Pablo Corbalán. » Voir Annexe IV. In *El mundo.es*, Eduardo Suárez, 20/10/2005.

su calle. Pues bien, estoy seguro de que el trozo que le encargaran barrer a Fernando sería el mejor barrido de toda la calle. » (Préface Luis Alegre, p. 15)

Dans un article très personnel sur FFG, « El abuelo y yo », publié dans la revue *Nickel Odeon*, édité par José Garci et dirigé par Juan Cobos, Cayetana Guillén Cuervo n'hésitait pas à écrire les mots suivants sur ce grand acteur :

« Estaba aterrada. Llevaba ensayando tres semanas, pero no con él. Acercar mi voz a la suya sería llenar la sala, o vaciarla. Me latía el corazón como antes del primer beso, y nada, ni la mano del director, siempre a mi lado, y a favor, me protegía de mi pensamiento. Porque todo está ahí, sobre las cejas, en la mente fruncida por pensar por ti y por los demás, por Dios. Porque la mente en blanco es un instante que, como una bola de mercurio, no hay quien agarre entre los dedos. Saludó sin cruzar su mar Mediterráneo con otros ojos y se sentó, mirando al folio y sin más palabra que la de Galdós. Se protegía de los que como yo temblaban –una forma de hablar- por mirar las barbas, esperando que fuera Dios el que empezara a hablar robando el tiempo a aquella tarde de septiembre. Que es molesto sentir cómo te observan de los pies a las cejas y viceversa, en busca –digan lo que digan- de la diferencia. Y el tiempo se paró. Leyó, no como Dios, sino como el abuelo, que era, por una vez, más que ser Dios. Y es que si el universo es tan pequeño como el salón azul de *Nickel Odeon*, un guión en tus narices, seis actores más –que buscan la diferencia- y tu director, acertar –otra vez-, APROBAR, es, por una vez, más que ser Dios. Su voz rompió el azul de las paredes y arrastró mi voz, deshizo el nudo, estiró la espalda, la cintura, el cuello de Lucrecia, condesa todavía en minifalda que empezaba a explicarle que la razón no sólo es pequeña, insuficiente, parca frente al amor, sino que miente, engaña, justifica apagar lo único grande de la vida. Que el alma es una nube que cambia de color y de dueño, que el amor nace eterno pero muere casi sin avisar, como la propia muerte. Y que un amor sincero, que te quema la piel, que te aclara un poquito el color de los ojos, que te enferma de ganas de vivir o morir a su lado, es tan sagrado como el que juró fidelidad delante de una cruz y quedó grabado en la memoria de miradas extrañas, transitorias. Y Fernando, el abuelo, escuchaba mi texto, mi voz, apoyaba en mis ojos su mar Mediterráneo, y me dejaba ver, majestuoso, sereno, cuál es –o no- la diferencia. Y es que el león, el grande de verdad, no necesita que te echas a temblar para marcar su paso ; que, al contrario, prefiere tu equilibrio, tu fuerza, tu talento ; admirar –más o menos- es la única forma de respeto, la última posibilidad de que te vea si te está mirando, de que te escuche si te oye, de que sepa tu nombre. »

Pleine d'émotion Cayetana Guillén Cuervo poursuivait ainsi :

« Y no le importa si su barba tiembla con la destemplanza de su corazón, o que sepas que en su calma hay miedo, agujeros negros, vértigo, dolor, porque la ironía, el humor, el ingenio, el verbo, la sabiduría, le dejará sobrevolar tus dudas y las tuyas, la amargura, el horror y aterrizará, siempre brillante, con otro tema de conversación. Me roba la atención. Y la risa. Cualquier tema me acerca a su talento para contar las cosas. Pagaría por sentarme a mirarle las manos sin disimular, cómo borran o enfatizan un rasgo del relato que hace distinto, irreplicable, lo que vaya a narrar. Y esas cejas que a veces le acompañan y otras te intentan avisar de que exagera, miente o calla la verdad. Sentada frente a sus arrugas me he sentido grande, como él, por poder compartir el instante de una realidad de mentira, tan viva que arrastra con sus tonos, sus gestos, su disfraz, a la que nace como única verdad, la que hasta ayer te definía y hoy se mezcla sin puertas ni ventanas con lo que no era nada y hoy lo es todo. Porque si el bar de Rick estaba en Casablanca, a Lucrecia Richmond se le rompió el alma al confirmar que el señor de Polán no podría entenderla jamás. Todo verdad. Cada suspiro. A éste y al otro lado del estrecho. Por eso, compartir un instante de esa mentira eterna, inmoral, con uno de los, pocos que ya tienen la inmortalidad –indiscutible- en un bolsillo y que guardan en el otro una gran sabiduría y su propia opinión de la verdad, era morir de un placer raro, peculiar, intentando atrapar el momento más allá del recuerdo. Siempre calmo. Rodar con él me dio serenidad. Y no ensayar antes de hacer la toma me ayudó a provocar culpas, rencores, miedos, emociones que el texto entre sus labios me arrancaba

desde lo más profundo. Con su voz, con su pelo alrededor y el mar Mediterráneo en mis pupilas tenía ya bastante para enfrentarme a mí y a él. Nunca un mal tono y sí varias sonrisas de cómplice derrota ente los malos tiempos. Una nube o un sol de mil demonios que permitía rodar y no huir más hacia delante. Un vino y un queso compartido que daban bigote, a la barba y la media sonrisa una excusa para no frenar. Algún viaje en avión y patinando por los largos pasillos de la nueva y eterna terminal de Barajas que, además de agujetas, nos dejó algún tema de conversación. Y no sé si será coincidencia, pero recuerdo siempre mucho humor. Conmigo, mucho humor. Mirada inteligente. Siempre. <sup>199</sup>»

Comme nous avons pu nous en rendre compte FFG était un être complexe et parfois paradoxal, extrêmement sensible et de temps à autres colérique, il pouvait surprendre par ses réponses et ses réactions. Mais il ne faut pas oublier qu'un artiste et a fortiori un acteur est doué d'une sensibilité exacerbée façonnée au cours des années et qu'il ne réagit pas comme tout un chacun. FFG avait le goût de la provocation et de la contradiction, il aimait nager à contre courant et était un être particulier. Il ne riait pas sur commande, souriait quand il en avait envie et renfermait une certaine pudeur qui n'était pas de la froideur comme on pouvait le croire et comme ses yeux bleus le faisaient paraître. En tant qu'artiste polymorphe, et au vu de son vécu, c'était un écorché vif, mais avant tout un homme réfléchi et pondéré qui pouvait sortir de ses gonds quand on allait trop loin. Sa complexité a souvent donné lieu à des raccourcis ou à des méprises le concernant. Il pouvait être mystérieux et secret comme quand il aidait des amis dans l'embarras en toute discrétion et dans l'anonymat. Il pouvait s'adapter à tout interlocuteur et mener une conversation avec tous les milieux. Avant d'être une star c'était un homme simple avec ses faiblesses et ses limites, et il ne fallait pas le chercher. Fort d'un monde intérieur très riche, il ressemblait dans sa vieillesse à un philosophe ou un savant fou, et voyait défiler sous ses yeux près de 80 ans d'existence.

## **2/ FFG l'homme lettré, philosophe de son temps et les leçons de l'existence**

Si nous venons de nous focaliser sur la complexité de l'homme et de l'artiste cela s'explique par le fait que FFG ne fut pas un simple acteur comme les autres ou un artiste comme il y en a pléthores. FFG était un artiste cultivé et lettré, réfléchi et pondéré et son monde intérieur était habité par ses lectures (de la prose à la poésie, du théâtre, des romans de tout ordre jusqu'aux intrigues policières) et ses nombreuses références à la culture hispanique et mondiale. Ce n'est pas un hasard s'il entra parmi « Les Immortels » à la *RAE* ou s'il eut pendant toute sa vie la renommée d'être un acteur intellectuel et un cinéaste parfois trop

---

<sup>199</sup> In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, pp. 590-592.

hermétique compte tenu de ses références ou clins d'œil pas toujours compris de tous. C'est en partie une de nos suppositions quant à l'échec de son cinéma en tant que réalisateur, jugé trop ambitieux ou trop enclin à l'intellectualisation comme nous l'avons développé plus haut. Lecteur<sup>200</sup> passionné depuis l'enfance, curieux et solitaire, lui qui fut fils unique put trouver dans les livres un monde imaginaire qui constitua un rempart à l'ennui et lui fit découvrir de nombreux amis imaginaires. Il n'est pas étonnant qu'il maniât aussi bien le verbe et que les mots et la pensée eussent tenu une place d'importance dans son existence. Dans les premières pages de son Autobiographie, il rapporte que -d'ailleurs sa grand-mère Carola aimait inlassablement raconter cette histoire à ses amies -, à peine tout petit, pour son anniversaire, on lui demanda ce qu'il voulait comme cadeau et lui, s'exclama contre toute attente : « Libos, quiero, libros. » (p. 55). Nous allons voir, comment de nombreux passages dans ses Mémoires nous ramènent à cette idée :

« Alfredo me prestó - ¿o quizás fue Mariano ?-, recomendándome con mucho interés que la leyera con atención, *Sin novedad en el frente*, de Remarque, en un ejemplar en papel prensa de la colección Novelas y Cuentos. Yo había visto la película durante un verano en el que mi abuela prefirió que fuera a diario al cine en vez de pasarme las tardes en la verbená. Me pareció una película de acción como otra cualquiera, sin que llegara lo que años después llamaríamos 'el mensaje'. Pero la lectura de la novela, rabiosamente antimilitarista, cuando la rebelión se había convertido en guerra y llamaba amenazadoramente a las puertas de todos nosotros, aumentó mi perplejidad. » (p. 154)

FFG poursuit, intarissable, la liste de ses lectures préférées et, comme une madeleine, il revient dans *El tiempo amarillo* sur ses lectures d'enfant :

« Pero siempre he olvidado mencionar un libro que si de alguna manera puedo señalar como el que más placer me ha producido, sí es muy posiblemente uno de los que más han contribuido a perfilar algunos aspectos de mi conducta. Me refiero al libro infantil *Vidas de hombres célebres*, de la editorial Sopena, que leí en aquella curiosa biblioteca escolar formada por don Alejandro Domínguez, en la que se encontraban las novelas de Salgari y la serie completa de las truculentas aventuras de *Rocambole*, que mi abuela y yo leímos al limón en la mesa camilla, a la caída de las tardes. Bastantes años después de haberlo leído sospeché que aquellas *Vidas de hombres célebres* me habían impresionado tanto que quedé convencido de que debía ser *hombre célebre*. No veía otro destino adecuado para mí, y cualquier otra posibilidad se me había antojado una frustración. Aníbal, el Cid, Mozart, Edison y unos cuántos más desfilaban por las páginas del libro, aureolados por éxitos constantes, coronados por la fama, y dejaban en un pobre y tristísimo lugar a las personas normales. Leído por un niño de nueve años, el libro se convertía en una luminosa revelación, y los seres cuyas singularísimas vidas se narraban en él no se aparecían en mi imaginación infantil como los componentes de otro grupo, de un grupo distinto al mío, sino como mis compañeros, mis iguales. » (pp. 199-200)

---

<sup>200</sup> Les livres constituèrent une seconde école pour FFG, lui l'autodidacte.

Pendant la Guerre Civile, les livres ont permis à l'adolescent FFG de se réfugier dans un monde imaginaire qui put l'aider à surmonter ses peurs et ces trois années éprouvantes ; la lecture a donc été salutaire et un rempart à la barbarie :

« Precisamente en los comienzos de la guerra de España lei *Los miserables*, de Víctor Hugo, y la fascinante descripción de la batalla de Waterloo me incitó aún más a considerar la guerra como un hecho literario, como algo que se producía para que pudiese ser narrado después. » (p. 179), (...), « A mí me faltaban algunos años para comprobar que en dos obras maestras, *La cartuja de Parma* y *Guerra y paz*, dos testigos de batallas trascendentales para la marcha de la historia las habían visto de forma muy parecida a la de mi vecino Manolo. » (p. 180)

Son Autobiographie est truffée de références à des livres, des pensées tant dans sa jeunesse avec Dickens ou Salgari qu'à l'âge adulte où des livres l'accompagnaient toujours, participant à la continuité de sa formation intellectuelle -avec le Gran Café Gijón -, lui qui n'avait pas pu suivre ses études de Philosophie et de Lettres à cause du début de la Guerre Civile. En outre, pour rédiger ses Mémoires, FFG a beaucoup lu d'autres autobiographies de gens qu'il admirait comme le soulignent les pages 271 à 276 du *Tiempo amarillo* : Chaplin, Lauren Bacall, Laurence Olivier, Humphrey Bogart, Jackie Cooper, María Asquerino, etc. Voici encore quelques exemples relatifs à sa curiosité intellectuelle :

« Había leído en aquel tiempo un opúsculo sobre historia de la literatura –creo que de Gili y Gaya- en el que encontré un consejo muy útil para los que sentían curiosidad por leer a los clásicos pero hallaban ardua esa lectura, dificultosa : empezar leyendo las obras más importantes, a juicio de la crítica, de la época actual y del género que más interesase al lector, y seguir luego en la dirección cronológica inversa. Primero, literatura del siglo XX ; después del XIX, del XVIII, del XII... De cada autor consagrado debían leerse dos o tres obras. » (p. 197), (...) « Con autorización de mi madre, *El 93* y *Los miserables*, de Víctor Hugo, *El collar de la reina*, *El conde de Montecristo*, *José Bálamo*, *memorias de un médico* y *Caballero de Casa Roja*, de Alejandro Dumas, *El hijo de la parroquia*, de Dickens y *La tournée de Dios*, de Jardiel Poncela, fueron bajando de la buhardilla a mi cuarto. » (p. 198)

Ou encore :

« De los libros que he leído no tienen que gustarme uno más que los otros, de manera destacadísima. Y en el supuesto de que esto fuese así, no creo que pudiera interesar mucho a nadie. Pero la pregunta de cuál es su libro preferido es tan obligada en las entrevistas que muchas veces me he sorprendido a mí mismo tratando de averiguarlo aun sabiendo de antemano que no prefería ninguno en particular. (...) Algunas veces he dicho que mi lectura preferida era *El Quijote*, otras *La Celestina*, otras *Pickwick*, otros los cuentos de Saroyan, otras el conjunto de Simenon o de Panait Istrati, otras *22 de agosto*, de Nathan Asch, narración casi desconocida que me impresionó profundamente allá por mis veintitantos años. » (p. 199)

Des lectures exigeantes et très variées figurent dans ses Confessions et montrent à quel point lire était important dans son parcours et son existence :

« Yo seguí leyendo más que con insistencia con frenesí. Mis lecturas eran muy heterogéneas, pues aunque gozaba con la literatura trascendente y me forzaba en leer lo que consideraba necesario para mi formación, no conseguía –ni lo deseaba– apartarme de mi afición a las novelas policiacas. Mi reciente amigo Manuel Alexandre me introdujo, a través de *Así hablaba Zaratustra*, en la lectura de Nietzsche. Leía en la cama, al despertarme. Y en el metro, al ir a la escuela de actores o al teatro, y al volver, y andando por la calle, y en el retrete, y mientras comía –lo que desesperaba a mi abuela, porque ni en esos instantes hablaba con ella-, y de nuevo en la cama, mientras me llegaba el sueño. » (p. 211)

Fin des années 40 et juste avant la consécration, FFG insistait encore sur l'importance des livres<sup>201</sup>, complément naturel de l'artiste et nourriture spirituelle pour l'homme mais aussi pour l'histrión, c'est pourquoi il achetait beaucoup d'ouvrages, gages de son univers lettré :

« Si me preguntan de dónde sacaba el dinero para comprar libros en el mercadillo de Atarazanas, no tengo respuesta. Pero allí un día cualquiera, un librero, al ver los que despertaban mi curiosidad, sacó del interior de la caseta una pila de libros de Arnold Zweig, Glaeser, Tcheng Chen, Heinrich Mann, Ann Shegers, Nathan Asch y ¡Panait Istrati!, aquel escritor casi desconocido del que tanto me había hablado mi compañero Antonio Ayora en mi primera turné teatral. Todos eran libros prohibidos<sup>202</sup> y supongo que por esa razón, por dificultad de deshacerse de ellos, el librero me los dio a muy bajo precio y puede que a pagos diferidos. Aquella dolorosa literatura había de proporcionarme muchas horas de amargo placer. Y, en particular, Panait Istrati fue una revelación cuyo deslumbramiento no he olvidado.<sup>203</sup> »

Pour rédiger ses Mémoires<sup>204</sup>, trouver une légitimité à le faire et pour avoir du sens, il lut d'innombrables autobiographies de stars du cinéma ou du théâtre comme il le démontre ici :

« Cuando en 1984 estuve en la URSS<sup>205</sup> aún no había leído *Confesiones de un actor* de Laurence Olivier. Lo leí en 1987, después de haber escuchado los aplausos del público ruso en espectáculos no de primera calidad. Por eso no me resultó inverosímil el relato de su representación de Otelo en Moscú, en 1965, con la Compañía del Teatro Nacional.<sup>206</sup> »

---

<sup>201</sup>Lorsque que j'ai été reçu par sa veuve Emma Cohen dans leur maison La Luna n°25, dans l'urbanisation Santo Domingo, à Algete, à 40 minutes de Madrid, j'ai pu constater ô combien sa bibliothèque était impressionnante.

<sup>202</sup>Rappelons que pendant le franquisme la censure, mise en place par le régime de Franco, il y avait un index (comme pendant l'Inquisition), sur lequel figuraient les livres interdits, les films proscrits et les auteurs bannis.

<sup>203</sup>In *El tiempo amarillo*, *Op. cit.*, p. 303.

<sup>204</sup>Les Mémoires de FFG ont été rédigées sur différentes périodes et plusieurs moutures ont été éditées, l'avant-dernière en date du temps de FFG en 2006 avec un prologue de Juan Marsé et accompagnée de son roman *El viaje a ninguna parte*, qui fait l'ouverture. La dernière version est presque similaire à celle de 2006, le texte de FFG n'a pas été retouché, seule la préface est nouvelle et elle fut écrite par Luis Alegre en 2002 à Teruel. La nouvelle édition date de février 2015.

<sup>205</sup>Voyage avec sa compagne Emma Cohen.

<sup>206</sup>*Ibid.*, p. 446.

Mais laissons la lecture de côté et intéressons-nous davantage à l'intellectuel et l'homme de lettres comme FFG l'aborde à la page 374 de son Autobiographie :

« Desde muy pronto estuve considerado como un 'actor intelectual', así me lo hizo notar Juan Tébar en el largo diálogo que mantuvimos para la colección *De Palabra*. Creo que esto se debió en parte, en muy buena parte, a mi asistencia cotidiana al Gran Café de Gijón. Puede ser que hubiera en este oficio actores mucho más leídos que yo, más 'intelectualizados', y no se les tenía por tales porque iban a otro café. »

Afin de bien nous rendre compte de l'homme de culture que FFG était nous allons citer une série de passages pour illustrer notre propos. Mais avant, souvenons-nous que FFG était un passionné et spécialiste du roman picaresque (ami de Francisco Rico<sup>207</sup>), du Moyen-âge et du Siècle d'Or espagnol. Voici quelques morceaux choisis concernant donc l'homme cultivé qu'il était comme nous le donne à voir son Autobiographie :

« Uno de los libros de 'memorias' que más interés me despertaron en mi juventud fue el de Fouché. Le releí después, y lo utilicé para un trabajo sobre la historia de la picaresca. » (p. 482), (...) « Hay escritores y críticos partidarios de que las novelas no sean narradas desde un punto de vista concreto, sino que el escritor sea una suerte de novelista-Dios<sup>208</sup> que esté en todas partes y en todos los tiempos, fuera y dentro de todos los personajes, de sus pensamientos, de sus conciencias. Así pensaba, por ejemplo excelente, Flaubert. 'La tercera persona novelesca (la preferida por el Dios invisible y omnipresente con que Flaubert identificaba al artsita) frecuentemente supone un universo estable y unívoco... (Francisco Rico). Otros prefieren que el punto de vista sea el del personaje central, aquel con quien el lector tiende a identificarse, el llamado comúnmente 'protagonista'. Entre éstos, algunos eligen el camino de la narración en primera persona, desde el punto de vista de un personaje ficticio que se autobiografía, procedimiento analizado con la minuciosidad, profundidad y cúmulo de conocimientos que le distinguen por el Profesor Francisco Rico en sus estudios sobre *Lazarillo de Tormes* y *Guzmán de Alfarache*. Narradores hay que han elegido el punto de vista de un personaje secundario o 'personaje testigo' -último ejemplo señero, Arturo Pérez-Rivera-, pero son los menos. » (p. 494)

FFG pouvait disserter des heures sur *La Celestina* :

« Y aquí viene lo anecdóticamente curioso. Veinte años después la colección Cátedra publica *La Celestina* en edición de Dorothy S. Severin. Por ella, los que no lo sabíamos nos enteramos de que, según advirtió P. E. Russell, 'el lado cómico de *La Celestina* o (*tragi*) *comedia de Calisto y Melibea* no

---

<sup>207</sup> « Barcelona, 1942) Erudito español. Catedrático de literaturas hispánicas medievales en la Universidad Autónoma de Barcelona, ha estudiado la literatura medieval castellana y la novela picaresca. Es autor de *La novela picaresca y el punto de vista* (1970), *El pequeño mundo del hombre* (1970), *Alfonso el Sabio y la «General estoria»* (1972), *Predicación y literatura en la España medieval* (1977), *Problemas del «Lazarillo»* (1988), *Texto y contextos. Estudios sobre la poesía del siglo XV* (1990), *Breve biblioteca de autores españoles* (1990). Desde 1986 es miembro de la Real Academia Española. » In <http://www.biografiasyvidas.com/>

<sup>208</sup> *Le Deus Ex Machina*.

ha sido tenido en cuenta suficientemente por la crítica del siglo XIX'. En la interesantísima introducción se habla de 'parodia', se menciona el 'punto de vista humorístico'. Se relata que el propio autor 'nos dice en varias ocasiones que emprendió su tarea después de haber encontrado un texto divertido y que decidió continuarlo en la misma vena...'. Unos amigos le dijeron que no podía denominar 'comedia' a una obra que tenía un final trágico. No es seguro que puedan considerarse trágicos el asesinato de Celestina ni que mueran ajusticiados Sempronio y Pármeneo, pues son 'los malos' y sus muertes, según sean escenificadas, pueden mover al público a risa sana. Sí son trágicas las muertes de Calisto y Melibea. Por ello, en atención al parecer de sus amigos, aunque el episodio trágico es muy breve en proporción a la longitud de la obra, Rojas, convencido de que no había escrito una tragedia, la rebautizó 'tragicomedia'. Y ahí quedó. » (pp. 495-496)

FFG était capable de fulgurances sur de nombreux thèmes et avait une vaste culture comme nous pouvons nous en rendre compte à travers la citation qui suit, dans ses Mémoires à la page 482 :

« Sobre esta cuestión de la veracidad o de la falsedad me viene ahora del fondo de la memoria o del recuerdo que una de las cosas que más me divertieron de la fantástica época del Renacimiento italiano fue « las batallas sin muertos ». En aquel tiempo eran muy frecuentes las guerras entre las diversas « ciudades-estado » y entre un *condotiero* y otro *condotiero*. En muchas de estas guerras los jefes de los ejércitos contendientes ordenaban a sus soldados que procurasen herir a los soldados enemigos, para dejarlos indefensos, fuera de combate, pero con cuidado de no matarlos. La razón de esta orden es fácil de averiguar : si los herían, podían curarse y tomar parte en otras batallas. Si los mataban, como no eran muchos los soldados, y sí muchísimos los jóvenes italianos que huían de las levadas, dentro de poco no habría soldados, no, por lo tanto, batallas ni ejércitos ni jefes de los ejércitos. Como digo, la idea me pareció divertidísima, inteligentísima. »

Pour Luis Alegre, comme il en fait mention dans sa Préface à la nouvelle édition des Mémoires de FFG :

« Además de su peso cultural y vital, además de cosas que contar, Fernando tenía innumerables virtudes como conservador. Decía lo que no decía nadie y como no lo decía nadie, algo a lo que le ayudaba su condición de gran actor y su imponente y hermosa voz » (p.17), (...) Fernando era un gigante de la cultura que había vivido en un país culturalmente enano. (p. 19), (...) Fernando supo muy pronto que ser un grande de la cultura española no garantizaba la ausencia de dificultades para vivir con dignidad. » (p.19)

FFG était un homme de son temps et agissait comme un artiste engagé comme nous pouvons nous en rendre compte dans *El tiempo amarillo* aux pages 563 à 565 et 572, lorsqu'il remet en cause la politique du PSOE eu égard au cinéma espagnol dans le chapitre « *Sobre la protección al cine* », en reproduisant un article de 1996 qu'il publia dans le journal



conservateur ABC<sup>209</sup> :

« Uno de los numerosos errores del gobierno anterior, el llamado socialista, fue el de la protección al cine nacional. Entre las últimas medidas que adoptó estuvo la de limitar las subvenciones a las películas para cuya realización el productor hubiera elegido un director no profesional. O, cuando menos, de muy escasa profesionalidad ; si había dirigido más de dos películas, ya no tenía derecho el productor a percibir subvención. Como ocurre casi siempre, esta medida molestó a muchísima gente ; en esta caso, a los profesionales. (...) Entre los perjudicados por dicho sistema estábamos todos los directores de mi generación y aun de generaciones posteriores si habían conseguido hacer más de dos películas. Como es sabido, los sedicentes socialistas perdieron las últimas elecciones y fueron sustituidos por los conservadores, derechistas, centristas, liberales, neocapitalistas, tecnócratas, socialdemócratas, que según costumbre inveterada, se consideraron obligados en todo o en casi todo, por lo menos en lo más aparente, a hacer o prometer lo contrario que hicieron o prometieron sus antecesores en el poder y ahora oponentes. »

Enfin, pour clore cette partie, concentrons-nous sur le sage qu'il était, sur la vieillesse, la distance du temps et les leçons de l'existence qu'un tel homme avait tirées comme nous pouvons nous en rendre compte dans le documentaire-testament (pendant filmique de ses Mémoires) de Luis Alegre et David Trueba, réalisé en 2006, *La silla de Fernando*, un an avant la mort de FFG, constituant un document exceptionnel, dans la tranquillité de sa maison, La Luna, à l'âge de 85 ans.

Dans cette *opera prima* pour les réalisateurs, mais *opera última* pour FFG, celui-ci évoque successivement : la renommée, l'enfance, l'école et les Frères maristes, la problématique paternelle, la difficulté d'avoir été le fils d'une comédienne et mère célibataire, l'histoire d'Espagne -la Guerre Civile, la libération de Madrid, la vie madrilène de l'après-guerre, le regard rétrospectif sur Franco et le franquisme, les préoccupations d'alors, le cinéma, la vie nocturne d'antan, les femmes, le thème de l'identité espagnole, les croyances, la religion, l'addiction à l'alcool et aux femmes, son caractère bien trempé, les déceptions de l'existence, les regrets et la nostalgie du temps qui passe, la vieillesse. Luis Alegre avait conscience néanmoins pendant le dernier tournage de la vie de FFG que ces derniers moments revêtaient une importance particulière comme il le raconte dans sa Préface à la page 18 :

« También creíamos que si alguna vez aquello se convertía en una película (*La silla de Fernando*) podía tener un gran valor testimonial, sobre todo para las generaciones futuras sólo hacía falta pensar en el tesoro que hoy sería una película en la que pudiéramos ver y oír a Cervantes, Quevedo, Goya o Galdós charlar de las cosas de la vida. » (p.18)

---

<sup>209</sup> Il est légitime d'être étonnés, qu'un anarchiste comme FFG écrive des tribunes dans un journal conservateur comme celui-ci. Cependant, comme nous l'avons dit, c'était avant tout un homme complexe.

Voici d'autres exemples, eu égard à son recul sur le temps qui passe :

« Si alguien quisiera hoy hacerse una idea exacta de lo que fue la exultante alegría del pueblo de Madrid en aquella fecha histórica (14 de abril de 1931), más que las referencias literarias le servirán las imágenes cinematográficas que se han conservado y que de manera reiterada se han ofrecido en películas y en documentales de televisión. Son más expresivas, más exactas y más conmovedoras, en su indudable objetividad, que cualquier descripción, aunque sea la de un testigo presencial tan limpio como un chico de nueve años. » (*El tiempo amarillo*, p. 37)

« Por lo tanto, respecto a una glorificación o todo lo contrario de la figura del General Franco, yo no sentía ninguna de estas dos cosas. (...) Más, más adelante, pasados los 10, 20, 30 años, el juicio que he podido yo tener del General Franco, ha sido totalmente adverso, me ha aparecido un hombre que ha ido siempre a lo suyo, una especie de capitán de fortuna, de capitán de bandoleros. (...) No puedo olvidar que firmó penas de muertes 15 días antes de morir él, cuando estaba en la agonía y cuando casi no podía, el pulso, no lo dejaba firmar. (...) Para mí es ahora, es ahora una figura funesta de España. »

« ¿Cómo mi futuro ? Yo veo con sinceridad que ya no tengo futuro, ya está bien, mi futuro es esto, mi futuro es esto desde 8 o 9 años, mi futuro sería muy inmediato. (...) Ahora es inútil estudiar una buena carrera, es inútil, conseguir una finca enorme, es inútil, todo depende en que decidieron que el dinero de la zona roja no servía, todos los que habían ahorrado se quedaron absolutamente pobres, (...) y el dinero que tenía no valía nada. Sin embargo, me gustaría dar una lección por mis muchos años me puedo permitir ese gusto, (...) a todos los que creen que el futuro está en sus manos, y no en las manos de los que se han apoderado del futuro de todos nosotros. »

Pour conclure, voici les mots de FFG sur la vieillesse :

« La vejez no es agradable, no es placentera, no produce ningún gozo por sí misma ; pero tampoco es dolorosa -si no se convierte en enfermedad o en un cúmulo de enfermedades- porque no se la siente. El espíritu, o la memoria, viven en plena juventud, a la espera de algo. » (*El tiempo amarillo*, p. 595)

Il a en outre écrit un poème à ce sujet à la fin de ses Mémoires, méditant à 80 ans dans son jardin de La Luna que nous reproduisons ici :

« Sabemos que es mentira  
la juventud de los viejos.  
Los viejos nacen viejos de repente.  
Nacen en el seto de un parque.  
En la cama de una familia.  
De pronto, a media mañana,  
En la esquina de una calle.  
-Un viejo, un viejo

-grita la chiqueillería que sale del colegio- ;  
 ha nacido un viejo !  
 Nadie ha visto antes a este viejo,  
 Cuando aún no lo era.  
 Ni está en las fotografías amarillas  
 De ese estudiante,  
 O ese soldado,  
 O ese cura,  
 O ese señoritingo  
 Que baila en la verbena.  
 Ninguno de esos hombres  
 Es este viejo.  
 Porque los viejos  
 No han existido antes,  
 Nunca han sido jóvenes.  
 Han nacido viejos de repente,  
 Casi todos en las calles oscuras de la noche  
 en esos ratos en que se descuidan los serenos<sup>210</sup>. »

Comme nous venons de le démontrer, FFG était de la race des grands. Lettré, curieux, toujours avec une grande soif de connaissance, il n’aura pas arrêté durant toute son existence d’apprendre, de progresser, d’enrichir sa culture générale et de découvrir des choses. Les livres furent ses meilleurs amis et participèrent à renforcer en lui sa fibre artistique et à abreuver son jeu, sa voix, son être. Très humble et simple, FFG n’était pas du genre à étaler ses connaissances, mais une conversation avec Fernando se transformait vite en spectacle inoubliable. C’était un grand orateur et converseur, il avait une facilité à parler et à enchaîner les idées et les beaux mots. Toutes les étapes et épreuves qu’il avait vécues lui donnaient cette aura du sage qui a longtemps réfléchi et qui fait preuve de tempérance, mesure, esprit d’ouverture et d’analyse affûtée. Il avait une vue d’ensemble sur les choses et avait connu l’horreur la plus complète de la nature humaine comme ses douceurs exaltantes. FFG c’était à la fois un professeur, un philosophe et un homme espagnol presque comme tout le monde si on ne le connaissait pas. A lui seul c’était un peu toute l’Histoire de l’Espagne contemporaine et du cinéma des années 40 à nos jours. C’était un grand homme avisé au sens classique du terme, un passeur comme le démontre l’énumération de tous les livres cités dans ses

---

<sup>210</sup> *El tiempo amarillo, Op. cit.*, pp. 592-593.

*Mémoires*, comme si, maintenant c'était à notre tour, de les lire et de les faire connaître en reprenant l'esprit de passeur qui caractérisait FFG.

### **3/ La camarde, le drapeau anarchiste et le nouveau Théâtre Fernando Fernán-Gómez**

« Nuestras vidas son los ríos  
que van a dar en la mar,  
que es el morir,  
allí van los señoríos  
derechos a se acabar  
y consumir;  
allí los ríos caudales,  
allí los otros medianos  
y más chicos,  
y llegados, son iguales  
los que viven por sus manos  
y los ricos. »,

Jorge Manrique, *Coplas por la muerte a su padre, III*

Et la vieillesse arrive et rattrape tout sur son passage. Alors que lorsqu'on est enfant on s'ennuie et l'on est frustré de ne pas faire ce que font les grands, eh bien, le temps nous rejoint et nous emmène avec lui : petits, grands, pauvres, génies, riches, inconnus, célèbres, ignorants, savants, artistes, commun des mortels. Et FFG n'échappa pas à la camarde. Très diminué depuis une petite dizaine d'années : « sus piernas le impedían salir de casa pero nosotros sí que íbamos a verle de vez en cuando », nous confesse Luis Alegre dans sa préface. Fernando n'aimait plus trop sortir comme il le raconte dans ses Mémoires car il avait souvent la morve au nez et il avait peur de déplaire ou d'être un repoussoir pour les gens avec qui il se serait retrouvé. Mais malgré cela, FFG était un petit vieux étonnant comme le rapporte Luis Alegre dans sa Préface en indiquant que :

« Fernando tenía la edad de un anciano pero se parecía muy poco a la mayoría de los ancianos.

Su curiosidad insaciable, sus ganas de que le pasarán cosas, su tendencia a ir a contracorriente y a no tragar, su instinto rebelde, su libertad de pensamiento y su fascinación por las chicas guapas no eran los de un anciano fatigado de la vida. » (p. 18)

Cependant : « La época dorada de las cenas con Fernando duró hasta el año 2000. Ese año Fernando sufrió un serio trastorno de salud -debido, como supimos luego, a un cáncer de colon, que logró superar- y tuvo que abandonar el rodaje de la película que dirigía, *Lázaro de Tormes*. » (p. 14)

Dernièrement, et peu avant de mourir : « Fernando sufría problemas de movilidad en las piernas y le resultaba una tortura bajar las escaleras. Para llegar hasta nosotros Fernando, ayudado de un aparato se deslizaba por el barandado. » (p. 16)

Et ce qui devait arriver, arriva. Transporté à l'Hôpital Universitaire de La Paz pour des problèmes respiratoires, il s'éteignit dans un sommeil à l'âge de 86 ans. Le Chef du Gouvernement Espagnol, José Luis Rodríguez Zapatero le décora à titre posthume de la Médaille de la Grande Croix de l'Ordre Civil d'Alphonse Le Sage, et le maire de Madrid, Alberto Luis Gallardón annonça que le Centre Culturel de Madrid porterait désormais son nom. Il fut incinéré au Cimetière madrilène de la Almudena. Selon mes souvenirs des entrevues avec sa veuve Emma Cohen, la moitié des cendres ont été partagées entre ses enfants Fernando et Helena et son épouse, qui, elle a dispersé les cendres dans le potager que FFG aimait tant à Algete.

Le journal *Le monde* a même accordé au fils de la Fernán-Gómez –avec quelques erreurs et approximations- un grand article en guise de nécrologie intitulé en gros caractère : « Fernando Fernán-Gómez », quatre jours après sa mort, le 25 novembre 2007 avec une brève rétrospective de ses œuvres en tant qu'acteur et réalisateur mais a aussi souligné l'écrivain et dramaturge qu'il était sans oublier le chroniqueur de presse. Dans ce dernier, le chapeau disait :

« Les funérailles de Fernando Fernán-Gómez n'ont pas été tristes. Le corps de l'acteur espagnol, mort mercredi 21 novembre<sup>211</sup> à Madrid à l'âge de 86 ans, a été veillé jeudi sur la scène du Théâtre Espagnol, dans la capitale espagnole. Le décor reproduisait le Café Gijón, le traditionnel bistrot de la bohème intellectuelle, fameux bien avant qu'Almodovar ne célèbre la Movida madrilène. Un drapeau anarchiste couvrait le cercueil. »

L'article du monde poursuit en ces termes :

---

<sup>211</sup> Il est très symbolique de voir que FFG s'éteignit un jour après la date de mort de Franco, le 20 novembre, mais trente-deux ans après.

« Pour rendre hommage à cet immense comédien, les amis se sont succédés, les uns lisant des poèmes, les autres interprétant un tango (*Caminito*) ou un 'chotis'. Le chef du Gouvernement, José Luis Rodríguez Zapatero, est aussi venu présenter ses condoléances. Sur un immense portrait accroché au fond de la scène, le disparu lui-même semblait jeter un regard ironique sur son ultime spectacle. »

Luis Alegre, pour sa part, toujours dans son introduction à la nouvelle édition des *Mémoires* de FFG, relatait l'annonce de la disparition de FFG ainsi :

« El miércoles 21 de noviembre por la tarde, murió. Nada más anunciarse la noticia, me llamó Penélope Cruz<sup>212</sup> y rompimos a llorar. Para espantar la tristeza, Emma se puso a preparar su propio homenaje a Fernando. En el escenario del Teatro Español se iba a instalar la capilla ardiente. La idea de Emma era colocar un atril en ese escenario, el lado del féretro, y que los amigos salieran a recitar poemas y textos escritos por Fernando. Emma quería que fuera una despedida muy especial y me llamó para que la ayudara a localizar a Enrique Morente. La ilusión de Emma es que, antes de que el cuerpo de Fernando abandonara el Teatro Español, Morente le dedicara *Caminito*, el tango favorito de Fernando. Emma sabía que Morente lo bordaba porque nosotros tuvimos la suerte de que, acompañado al piano por Bebo Valdés, lo grabara para cerrar con él *La silla de Fernando*. El jueves 22 miles de personas se acercaron al Teatro Español. Los amigos y compañeros de Fernando le rindieron el tributo que Emma quería y, uno detrás de otro, leyeron en el atril textos de Fernando. En un momento dado, Emma me dijo : 'Y ahora tú vas a cantarle *La bien pagá*'. Me quedé estupefacto y, con toda la delicadez que pude, le dije a Emma que tal vez no era el momento para cantar una canción así. Pero Emma me insistió : 'Se le cantaste muchas veces cuando él estaba vivo. Estupendo que lo hagas ahora también.' El caso es que lo hice. Fue uno de los gestos más surrealistas de mi vida. Pero qué maravilla. » (p. 29)

Le journal *Le Monde* insiste sur le fait que FFG était un « bon vivant, fidèle en amitié, amateur de bon vin, il était un pilier des conversations des *tertulias* littéraires. Il puise dans son expérience et dans la tradition orale de l'Espagne la matière d'une œuvre littéraire vouée à explorer la mémoire avec un regard lucide, humaniste, sans acrimonie, loin de tous les dogmes. » Pour le journaliste Paulo A. Paranagua, les chroniques de presse de FFG donnaient le reflet « d'un commentateur désabusé de la société contemporaine ». Il termine son article par des éloges : « Alors que d'autres le sont uniquement à cause de leur origine aristocratique, FFG est devenu, par son seul talent, un '*Grande de España*<sup>213</sup>'. »

Lors de la disparition de FFG, le syndicat anarchiste de la CNT-AIT a tout de suite publié un communiqué le jour même de sa mort, rédigé par le secrétaire en charge de la

---

<sup>212</sup> Ils avaient tous deux partagé l'affiche du film de Fernando Trueba, *Belle époque* (1992) et de *Todo sobre mi madre* (1999). « En una de mis últimas visitas fui con Penélope Cruz, en las navidades de 2006. Penélope veneraba a Fernando y Fernando estaba encantado de tener en su casa a una chica linda, inteligente y cariñosa como Penélope », Luis Alegre, Prefacio, *El tiempo amarillo*, Op. cit., p. 28.

<sup>213</sup> Le journaliste ignore que FFG était issu de par son grand-père d'une famille de Grand d'Espagne, ce qui en fait une fin comique, qui aurait beaucoup plu à l'intéressé.

Presse et de la Propagande, José Antoni Sarrión, afin de lui rendre hommage et dont le titre était accrocheur : « Fernando Fernán-Gómez, el último viaje de un anarquista ». Dans ce communiqué nous pouvons lire :

« Este miércoles, 21 de noviembre de 2007, ha sido para nosotros un día gris, porque nos ha dejado FFG, (...) profundamente libertario en toda su vida y su obra para todos aquellos que lo quieran leer a fondo y con sentido, como así lo ha querido demostrar en su último resto, el de abrigarse con una bandera roja y negra en su ataúd, en su capilla ardiente del Teatro de la Plaza de Santa Ana en Madrid, símbolo del movimiento anarcosindical. Su relación con el movimiento libertario y anarcosindical español no acabó ahí, sino que continuó con su presencia en el mitin de la CNT en Montjuic en 1977, y su pertenencia activa en el Sindicato de Espectáculos de Barcelona adherido a la CNT-AIT, durante la Transición. Y su último gesto, cuando fue a recoger el premio Goya y realizó en el escenario el gesto libertario de levantar y juntar las manos. Esta cercanía a los ambientes libertarios le acompañará siempre. En FFG encontramos una sensibilidad especial hacia los desposeídos, hacia los trabajadores, hacia los inconformistas. No fue un artsita de panfletos, ni falta que le hacía. Con su saber hacer nos ha hecho reír, nos ha hecho llorar, nos ha hecho pensar : estamos, por tanto, ante el artista total. Comprometido con su tiempo y con su arte. Le agradecemos, y mucho, que no haya sido un artista de glorias vanas, de escapatate, de modas, un intelectual orgánico con tufo de salones de poder. Llévate, compañero Fernando, un abrazo de los libertarios y anarcosindicalistas, que seguiremos disfrutando y aprendiendo de tu obra, tal vez el mejor homenaje que se pueda hacer a un artista. Sit tibi terra levis. »

Pour Luis Alegre,

« Fernando es la personalidad del cine español que, de forma más equilibrada y sostenida en el tiempo, logró esa rarísima mezcla de popularidad y prestigio. Desde los años 40 hasta el final de su vida, Fernando brilló, como actor, creador o/y director, en algunas de sus obras y con algunos de los directores más relevantes de nuestro cine. » (Préface, p. 25), « He tenido mucha suerte en esta vida. He conocido a seres fabulosos que me han permitido ser su amigo. Nunca les olvidaré. Pero, de entre los inolvidables, Fernando Fernán-Gómez tal vez sea el más inolvidable de todos. (p. 30)

Pour son ami intime José Sacristán<sup>214</sup>, le plus touché directement par sa grandeur, son talent et son amitié, « Fernando es una referencia imprescindible. Lo tiene en la boca, (...) estoy en primero de Fernando. » (pp. 22-23). Pour Álex de la Iglesia, FFG incarnait : « *el puto amo* ». Berlanga demandait toujours quand il cherchait FFG : « *¿Cómo anda el maestro ?* »

---

<sup>214</sup> « (Chinchón, 1937) Actor y director cinematográfico español. Debutó como actor de teatro en 1962 e inició su carrera cinematográfica en 1965. Intervino en numerosas comedias de consumo, pero gracias al éxito de *Vida conyugal sana* (R. Bodegas, 1973) se convirtió en uno de los actores más importantes de su generación, interviniendo en películas como *Asignatura pendiente* (J.L. Garcí, 1976), *Un hombre llamado Flor de Otoño* (P. Olea, 1977), *Solos en la madrugada* (J.L. Garcí, 1977), *Operación Ogro* (G. Pontecorvo, 1979), *La colmena* (M. Camus, 1982), *Epílogo* (G. Suárez, 1984), *La noche más hermosa* (M. Gutiérrez Aragón, 1984), *La vaquilla* (L. García Berlanga, 1985), *El vuelo de la paloma* (J.L. García Sánchez, 1988), *Un lugar en el mundo* (A. Aristarain, 1992), *El pájaro de la felicidad* (P. Miró, 1993), *Madregilda* (F. Regueiro, 1993), *Adán y Eva* (J. Leitaó, 1995) y *Pasiones rotas* (N. Hamm, 1998). Ha intervenido en las series de televisión *¿Quién da la vez ?* (1995) y *Este es mi barrio* (1996). Ha dirigido e interpretado *Soldados de plomo* (1983), *Cara de acelga* (1987) y *Yo me bajo en la próxima, ¿y usted ?* (1992). Paralelamente ha desarrollado una carrera teatral, con éxitos como *Las guerras de nuestros antepasados*, de Miguel Delibes, estrenada en 1990. »

La journaliste Elvira Lindo, dans un article de *El País*, intitulé « *Nuestro Fernando* » en date du 24 novembre 2013 se souvenait :

« Y hace poco, al calor de la muerte del actor y escritor Fernando Fernán-Gómez, el exalcalde Gallardón decidió cambiar el nombre del Centro Cultural de la Villa por el del querido cómico. (...) A mí ese cambio me provocó una dulce alegría interior : cada vez que cruzaba la horripilante plaza de Colón, me encontraba con las letras que conformaban el apellido de uno de los hombres más admirables que he conocido y eso me reconfortaba el paseo y me reconciliaba con esa plaza que merece una enmienda a la totalidad. ‘Allí estás Fernando’, pensaba, y me acordaba de su voz tremenda, de su piel iluminada y de la melena blanca. Y de unos ojos, ante los que había que estar alerta, porque unas veces eran acariciadores y otras veces te traspasaban. »

Pour refermer cette première partie, nous souhaitons terminer sur ces mots de Luis Alegre concernant la formidable capacité d'improvisation de FFG : « Fernando era el improvisador más inesperado. Un día le escuché que ‘las improvisaciones hay que prepararlas muy bien’, pero él las improvisaciones las improvisaba como nadie. » (Préface, p. 17)

Il laisse un grand vide dans le monde culturel en Espagne. Car Fernando Fernán-Gómez, reste un artiste d'exception, bougon, mal aimable et « grande gueule » pour les uns, acteur au jeu affecté et grandiloquent pour les autres, génie de son temps et artiste inoubliable pour beaucoup, anarchiste et artiste engagé, philosophe de son temps, il demeure aussi ce « cinéaste maudit » victime de la dictature, de sa censure et des circonstances. Ce qui est sûr c'est qu'il ne laisse personne indifférent. Quoi qu'on pense de lui, sa production artistique polymorphe impressionnante force le respect comme l'attestent ses près de 200 films, ses 19 scénarios, ses 27 films en tant que réalisateur, ses 13 romans, pamphlets et/ou essais, ses 12 pièces de théâtre, ses 2 recueils de poèmes, et ses quelque 250 articles de presse<sup>215</sup>. Mais avant tout, ce qui frappe, ce sont tous les témoignages qu'il nous a laissés, pour ne jamais perdre la mémoire et ne pas reproduire les horreurs du passé comme le déclarait le sociologue et historien britannique Hugh Thomas à propos de la guerre civile et le poète Luis Cernuda : « Para que no se repita, recuérdala ».

---

<sup>215</sup> « En la carrera de Fernando figuran más de 200 películas y decenas de obras de teatro y de televisión como actor y/o director. Y montones de libros, artículos y conferencias. Fernando comenzó a trabajar desde adolescente y no dejó de hacerlo nunca. Durante unos 70 años. Desde luego, fue un perezoso muy extraño », Luis Alegre, Prefacio, *El tiempo amarillo*, p. 24.



## **Deuxième partie : Représentations multiples du franquisme dans la filmographie de Fernando Fernán-Gómez**

« Tenía prisa. Muchísima prisa. No sé si el tiempo iba entonces tan despacio como a mí me parecía. O si la Historia había dejado de progresar. ¿Todo estaba paralizado ? Era necesario empujarlo todo. Estaba destinado a ser un actor importante. Sí, lo sabía, me lo habían dicho. »,

*El tiempo amarillo*, p. 281.

Après avoir évoqué dans la première partie la trajectoire personnelle, cinématographique et littéraire de Fernando Fernán-Gómez, il nous faut désormais rentrer dans la partie la plus importante de la thèse et y aborder les *Représentations multiples du franquisme* dans sa filmographie. Ici, il sera d'ailleurs important de faire le distinguo entre les rôles de FFG au cinéma comme simple acteur, rôles clefs et films alimentaires, puis ceux en tant que scénariste, acteur et réalisateur de ses propres films sans oublier les films de commande. Après avoir bien défini ce que l'on entend par *Représentations du franquisme* et jeté les bases historiques essentielles quant à ses enjeux et caractéristiques en nous concentrant sur divers ouvrages de références, auteurs, films, périodiques, il s'agira de nous pencher sur la première partie de la carrière de FFG jusqu'aux premiers succès en y explorant

la radiographie des rôles type, correspondant à la politique du régime et d'étudier la connivence avec certains réalisateurs et producteurs connotés, ce qui nous conduira à nous poser la question : peut-on considérer FFG comme un acteur du régime ? Nous procéderons ensuite à une revue de presse de son temps dans les principaux médias de l'époque franquiste pour y dégager l'image et la réception de l'acteur, la mise en scène du franquisme et la projection qui l'accompagnait alors. Son aura, sa popularité et sa perception publique furent-elles instrumentalisées par l'Administration franquiste à travers les organes de presse ? Nous en profiterons pour faire une synthèse des affiches de films de FFG dans le laps de temps qui nous intéresse et déboucher sur des conclusions. Peu à peu nous rentrerons dans les années clefs de FFG et nous aborderons d'autres *Représentations du franquisme* en soulignant l'importance qu'eut pour lui, *El Instituto Italiano de Cultura*, lieu jouissant des mêmes avantages d'extraterritorialité qu'une ambassade qui lui permettra d'avoir accès à des livres interdits dans l'après-guerre, de monter des projets inédits et novateurs en détournant de manière intelligente le « monstre » franquiste. Nous arriverons à une époque charnière, début des années 50. Las de devoir interpréter des rôles stéréotypés, plats, vides et même ridicules selon les critères édictés par le régime, déçu que sa popularité serve à attirer le public sur l'affiche des films comme s'il fut un simple prête-nom, FFG décide de passer derrière la caméra en proposant un autre type de cinéma, très différent et plus personnel que celui jugé officiel. Ce sont les temps de la dissidence, des beaux projets comme rassembler sa famille artistique mais aussi ceux des ennuis avec la censure, des déboires avec les financements de l'État, puis de la naissance progressive du « cinéaste maudit », du clivage et des tensions entre Art et Pouvoir et le temps des difficultés matérielles. Ce qui nous invite à nous questionner sur le libre arbitre, sur comment être artiste dans une dictature, sur les recours pour exister, les codes, les déguisements, les sous-entendus, le double ou triple langage, sur les subterfuges subtils pour esquiver et tromper l'appareil oppresseur. Bien évidemment toutes ces données nous renvoient aux *Représentations du franquisme* et nous aident à nourrir une réflexion fondée et éclairer cette période sombre. Une pétition signée en 1963 afin de soutenir les mineurs des Asturies malmenés par les autorités franquistes et en grève sera fatale à FFG. Celle-ci sera publiée et révélera les différents signataires, sonnante ainsi sa « petite mort » médiatique, la fin des projets, l'éloignement des producteurs, la mise au ban totale pendant presque dix ans. Il est évident que cet épisode nous renseigne sur la portée de la parole de l'artiste, sur son rôle dans la société, sur sa position de médiateur, sur sa vocation à rendre meilleur le monde dans lequel nous vivons, sur l'engagement dont il est le porte-parole. Cela nous donne aussi à voir le bras de fer entre l'artiste libre, que l'on ne peut contraindre et

l'Administration franquiste prête à tout brouiller sur son passage pour empêcher et détruire la libre expression, contenir les messages, conserver une *Représentation*, une mise en scène fausse et orchestrée de toute part pour tromper la population à travers une propagande, loin des vagues et des esclandres. Cela pose aussi clairement la question de la fragilité de l'artiste dans ce monde, sa vulnérabilité face à l'ogre franquiste, mais aussi le danger que celui-ci signifie pour lui -avec son substrat culturel, sa vision de l'existence, l'importance de la justice, son libre arbitre, sa sensibilité- et donc le besoin impérieux de l'anéantir. Nous savons ô combien, les Dictatures haïssent les artistes et les intellectuels. La punition fut rude et l'exil artistique douloureux et dur à avaler, entraînant toutes sortes de problèmes basement matériels, d'affront public, de vide artistique car FFG fut condamné à l'oisiveté, harcelé par de folles rumeurs dans la presse, banni dans tous les secteurs radio, cinéma, théâtre, télévision. Cela nous emmène à réfléchir sur le caractère éphémère de l'existence et des choses, à sa vacuité, à son instabilité car l'on peut se demander comment une vedette comme FFG en 1963 a pu passer en si peu de temps (pot de terre versus pot de fer) de la lumière, des paillettes, de la gloire à l'anonymat et à l'impossibilité de s'exprimer en tant qu'artiste, réduit qu'il était au silence, empêché dans ce pourquoi il vivait, vibrait, respirait, ce qui conditionnait son existence. Cela en dit beaucoup sur L'Espagne de Franco et sur le contrôle qu'exerça la dictature pendant presque 40 ans, car tout du moins à travers ce positionnement radical et violent, elle trahit sa rigidité, ses craintes mais aussi ses faiblesses et ses limites. Personne ne peut tenir en otage un artiste, le contraindre ou le bâillonner, tout au moins sur la distance car l'art est plus fort que tout. Et de fait, FFG trouva d'autres ressources inscrites en lui depuis l'enfance. Car comme disait Sartre, « L'enfance décide ». Depuis tout gamin, lecteur passionné comme nous l'avons abordé dans la première partie, FFG rêvait et avait une imagination débordante qui normalement auraient dû le conduire à étudier les Humanités si la Guerre Civile n'avait pas éclaté le 18 juillet 1936 et contrecarré ses espérances. À partir de là, il allait écrire en secret, garder des projets dans ses tiroirs, -romans, poèmes, pièces de théâtre, nouvelles radiophoniques, essais-, et la fréquentation quotidienne des « tertulias » du *Gran Café Gijón*, la rencontre d'hommes illustres, l'encouragement fraternel de ces derniers lui permettront de gagner en confiance et accoucher de projets salvateurs. Car comme pour *Lazarillo* (qu'il aimait tant) que le vin sauva, l'écriture s'avéra décisive pour mieux repartir et faire un pied de nez à l'Administration franquiste. Le triomphe ne tardera pas à arriver. À côté de cela, quelques amis fidèles l'aideront, même son majordome lui prêterait de l'argent, et quelques maigres projets grâce à des compagnons de toujours lui permettront de faire contre mauvaise fortune, bon coeur. Dans les premiers mois de 1970, passée la foudre et le temps,

quatre jeunes réalisateurs du nouveau cinéma espagnol -Saura, Erice, Armiñán, Olea- et la jeune critique menée par Jesús García de Dueñas et Enrique Brasó (qui redécouvrirent dans un cinéma de seconde zone en deuxième partie d'un film américain *El mundo sigue* et *El extraño viaje*) vont lui permettre de remettre le pied à l'étrier et avec des rôles soit à contre-emploi, soit plus intellectuel et sérieux, soit d'un autre genre. Ils vont l'aider à revenir sur le devant de la scène, montrer une autre image de lui-même et évoquer aussi d'autres *Représentations du franquisme* à l'aube de la mort de Franco et de la Transition démocratique. Effectivement, grâce à ces quatre hommes, et ce jusqu'à la fin, FFG interprètera des rôles capitaux, parmi ceux-là, plusieurs touchant à notre sujet, dans un mouvement de récupération de la mémoire de ce passé traumatique oublié ou tu pour permettre la réconciliation. Il y jouera les premiers rôles aux côtés des plus illustres et divers réalisateurs à la fois reconnus, à la mode ou en devenir. Juste un an avant sa mort, en 2006, il apparaîtra encore à l'écran, désireux aussi d'être un peu garant de cette mémoire qui se perd, en passeur, notamment à travers le documentaire testament de Luis Alegre et David Trueba. Ces deux hommes ressuscitent tous ces morceaux de vie, depuis son enfance pendant la II République, en passant par son adolescence durant la Guerre d'Espagne, sa jeune vie d'adulte pendant la récente après-guerre et tout le franquisme, sans oublier sa vie, les femmes, l'Église, le succès, ses contradictions, les personnes rencontrées. C'était presque comme s'il était mort sur scène. Revenons à présent *Représentations du franquisme*, d'en définir les contours, de jauger leurs mots-maux, de revenir sur leurs enjeux et caractéristiques et d'évoquer l'épaisseur de leur histoire.

Avant de rentrer dans le vif du sujet et nous attarder plus longuement sur ce que nous entendons par *Représentations du franquisme*, après de très nombreuses lectures sur ce thème clef qui nous serviront durant toute cette partie, nous allons nous appuyer sur une liste d'ouvrages de références, non exhaustive, qui a nourri notre réflexion, enrichi nos connaissances et nous a permis de croiser les différentes sources complémentaires qui apparaissent dans notre bibliographie. L'on pourrait simplement ajouter que nous n'ignorons pas que les histoires du franquisme et les biographies de Franco sont aussi le produit d'une interprétation idéologique en fonction des positions politiques de leurs auteurs, des clivages gauche/droite et de leur époque de publication. Tout d'abord, nous n'avons pas pu faire l'économie d'ouvrages généraux que l'on peut appeler des incontournables sur l'Histoire d'Espagne, aussi nous avons commencé par lire et relire Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*,

(Paris, Fayard, 1996) ; Bartolomé Bennassar, *Histoire des Espagnols*, (Paris, Robert Laffont, Tome 888, 1992) ; Paul Preston, *Franco Caudillo de España*, Barcelona, Ed. Grijalbo, 1994 ; de nouveau Bennassar, *Franco*, Paris, (Perrin, 1995) ; Marcel Oms, *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, (Éditions Cerf, 1986) ; Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne*, (Paris, Laffont, 2009) ; Marie-Aline Barrachina, *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945), Discours, mises en scène, supports culturels*, (Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1995) et *Propagande et Culture dans l'Espagne franquiste*, (Ellug, Université Stendhal, Grenoble, 1998) ; Nancy Berthier, *Le franquisme et son image*, (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998) ; Elvire Díaz, *Oubli et mémoire, La résistance au franquisme depuis la Transition*, (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011) ; Román Gubern et Domènec Font, *Un cine para el cadalso*, (Barcelona, Editorial Euros, 1975) ; Domènec Font, *Del azul al verde, El cine español durante el franquismo*, (Barcelona, Avance, 1976) ; un livre de grande divulgation d'Alberto Gil, *La censura cinematográfica en España*, (Barcelona, Ediciones B, 2009) ; l'épais ouvrage écrit à quatre mains par Vicente Sánchez Biosca et Rafael Tranche, *NO-DO : el tiempo y la memoria*, Cuaderno de la Filmoteca n°1, Madrid, Instituto de la Cinematografía y de las Artes Audiovisuales, (Ministerio de Cultura, 1993) ; Magi Crussells, *La guerra civil española : cine y propaganda*, (Barcelona, Ariel, 2000) ; le long chapitre d'enquêtes sur l'Opus Dei dans l'ouvrage d'investigation de Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Les nouveaux soldats du pape (Légion du Christ, Opus Dei, Traditionnalistes)*, (Paris, Éditions du Panama, 2005) ; le livre de Juan Eslava Galán, déjà cité, *De la alpargata al seiscientos*, (Barcelona, Planeta, 2010) ; enfin les DVD d'Histoire réalisés par Elías Andrés, *Memoria de España (España, España -1923-1939- et Franco, Franco, Franco -1940-1975-)*, (TVE, 2004).

Tous ces ouvrages ne sont pas de même nature, ils oscillent entre écrits de spécialistes et de divulgation, mais ils finissent par configurer une atmosphère, un régime. Bien évidemment, il y a encore beaucoup d'autres ouvrages qu'il serait trop long de citer ici, mais qui figurent dans notre bibliographie.

Une grande partie de la filmographie de FFG et parmi sa production littéraire nous ont aidé également dans ce travail de définition et de caractérisation des *Représentations du franquisme*. Citons par exemple dans le cinéma de FFG en tant que réalisateur, *Manicomio* (1954), *El Malvado Carabel* (1956), *La vida por delante* (1958), *La vida alrededor* (1959), *El mundo sigue* (1963), *El extraño viaje* (1964), *Mayores con reparos* (1966), *Mambrú se fue a*

*la guerra* (1986), *El viaje a ninguna parte* (1986), *El mar y el tiempo* (1989). Dans ses rôles en tant que simple acteur, nous avons pu aussi trouver une grande source d'inspiration ce qui nous a permis de réaliser de manière étendue une radiographie variée et plurielle répondant à notre objet d'étude. Nous pouvons évoquer : *Rosas de otoño* (Juan de Orduña, 1943), *La mies es mucha* (Sáenz de Heredia, 1948), *Botón de ancla* (Ramón Torrado, 1948), *Vida en sombras* (Llobet Gracia, 1948), *Alas de juventud* (Antonio del Amo, 1949), *Facultad de letras* (Ballesteros, 1950), *Balarrasa*, (José Antonio Nieves, 1951), *Esa pareja feliz* (Bardem y Berlanga, 1951), *La trinca del aire*, (Ramón Torrado), *Aeropuerto* (Luis Lucia, 1953), *Morena Clara* (Luis Lucia, 1953), *El fenómeno* (José María Elorrieta, 1956), *Viaje de novios* (León Klimovsky, 1956), *El inquilino* (José Antonio Nieves Conde, 1957), *Las muchachas de azul* (Pedro Lazaga, 1957), *Ana dice sí* (Pedro Lazaga, 1959), *Luna de verano* (Pedro Lazaga, 1959), *Un vampiro para dos* (Pedro Lazaga, 1965), *Los gallos de la madrugada* (Sáenz de Heredia, 1971), *Ana y los lobos*, (Carlos Saura, 1973), *El espíritu de la colmena* (Víctor Erice, 1973), *Pim, pam, pum... ¡fuego!* (Pedro Olea, 1975), *Arriba Azaña* (Gutiérrez Santos, 1978), *Mamá cumple cien años* (Carlos Saura, 1979), *Requiem por un campesino español* (Francisco Betriu, 1984), *La corte del Faraón* (García Sánchez, 1985), *La mitad del cielo* (Manuel Gutiérrez Aragón, 1985), *La lengua de las mariposas* (José Luis Cuerda, 1999), *El embrujo de Shanghai*, (Fernando Trueba, 2002), *En la ciudad sin límites* (Antonio Hernández, 2002), *Para que no me olvides* (Patricia Perreira, 2005), *La silla de Fernando* (David Trueba y Luis Alegre, 2006).

Dans ses écrits il faut citer : *El vendededor de naranjas* (1961, 1986), *El mar y el tiempo* (1988), *La Puerta del Sol* (1995), *El viaje a ninguna parte* (2006), ses Mémoires, *El tiempo amarillo* (2006), sa pièce mémorielle, *Las bicicletas son para el verano* (1978), *Desde la última fila* (1995), mais aussi *¡Stop!*, *novela de amor* (1997), *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen* (1997), et pour finir des chroniques de presse, *Impresiones y depresiones* (1997) et un essai théorique sur le théâtre, *¡Aquí sale hasta el apuntador!* (1997). N'oublions pas également plus de seize ans de presse quotidienne épiluchée avec attention de 1947 à 1963<sup>216</sup> dans les médias phalangiste *¡Arriba!* et catholique

---

<sup>216</sup> Nous nous sommes concentré sur cette période car la carrière de FFG commence vraiment en 1948 et son plus grand moment de gloire, à ses débuts, dans des rôles types du régime se situe bien dans ses seize années. À partir de 1963 il est mis au ban et pendant dix petites années (9 ans exactement) il est sur liste noire et n'apparaît pas dans la presse, ce qui nous fait arriver aux années soixante-dix et l'approche de la démocratie, ce qui, au regard de notre sujet, ne nous intéressait pas d'explorer davantage ces deux organes de presse du régime car cela n'apportait rien à notre grille de lecture et à nos problématiques.

Ya qui ont participé à cette réflexion tout comme les entrevues réalisées d'Emma Cohen, Rosa Salgado, Fernando Fernán-Gómez fils et José Bárcena, interviews en Annexe X ainsi qu'une chronologie se rapportant à notre sujet (Annexe XI).

## **Chapitre I : Le franquisme en question**

### **1/ Qu'entend-on par *Représentations du franquisme* ? Essai d'une définition, enjeux et caractéristiques des *Représentations du franquisme***

Essayer de définir avec justesse et précision ce que l'on entend par *Représentations du franquisme* n'est pas si aisé qu'il y paraît. D'abord parce qu'il faut tenter de bien expliquer le vocable *Représentations* qui est ici polysémique et s'appuie sur plusieurs acceptions qui ont dans cette thèse un enjeu essentiel. Ensuite parce qu'il faut aussi se référer au néologisme « franquisme » dérivé de la personne de Franco et évoquer à travers différents ouvrages, auteurs, livres, essais, une période rassemblant presque 40 ans avec ses particularités, ses restrictions, ses symboles, ses caractéristiques, ses rituels, ses mises en scène. L'expression entière *Représentations du franquisme*, comme un syntagme figé aura aussi son importance et sa propre signification qui pourra diverger légèrement des mots isolés en préambule. Avant de passer à cette étape essentielle nous devons convenir que nous développerons à la fois les *Représentations du franquisme* du côté des vainqueurs, -c'est-à-dire tout ce qui se réfère à la politique franquiste, à ses actions, sa répression, ses thèmes, ses décisions-, tout comme du côté des vaincus et explorer ces contre *Représentations*, -c'est-à-dire, les contre pouvoirs, les déviations, les moyens mis en œuvre pour subsister en terre hostile et contrôlée, et les recours pour essayer d'exister dans un état totalitaire, qui plus est quand on est un artiste libre et plus tard anarchiste-. Voici toute la teneur de cette sous-partie qui est le cœur de notre thèse et qui implique de nombreuses évocations, un travail de longue haleine eu égard à la civilisation, au

rapport entre Art et Pouvoir, au conformisme instauré dans une Dictature qui s'oppose avec force au libre arbitre de l'artiste dans sa totalité.

Nous croyons qu'il est temps de définir en premier lieu le terme *Représentations* qui ici, a une importance singulière. Le Dictionnaire Larousse (2016) nous rappelle tout d'abord que le mot *Représentation*<sup>217</sup>, vient du latin « *repræsentatio* » et qu'il implique « l'action de représenter quelqu'un, une collectivité ; la ou les personnes qui en sont chargées ». Comme nous l'avons souligné plus haut, c'est un vocable polysémique qui englobe plusieurs domaines de nature bien distincte comme les sciences politiques par exemple, la diplomatie, l'Art, le théâtre, la psychologie, le Droit, la Philosophie ou même la cartographie. On a coutume d'être familiarisé avec les expressions de « représentation théâtrale » ; « *Représentation* diplomatique », la « démocratie représentative », les « *Représentations* du monde ». Le Dictionnaire Larousse va plus loin lorsqu'il précise que : « ces différentes occurrences reposent toutefois sur un sens commun : la représentation rend présent ce qui est absent. Elle repose sur une logique de substitution symbolique : ce qui représente agit en lieu et place de ce qu'il représente. La personne qui représente s'efface devant la fonction (est-ce bien le cas du dictateur Franco ? Ou le culte de la personnalité est-il plus fort et écrase-t-il la fonction même ?), l'acteur représente le personnage, le diplomate représente le pays, (le président, les citoyens et les Institutions). La *Représentation* suppose que le signe, évoque ce qu'il signifie et, en même temps, indique clairement qu'il n'est pas ce qu'il signifie. Cette double condition permet d'éviter l'imitation, qui se fait passer pour ce qu'elle imite, si, en effet, le représentant s'emploie à faire oublier qu'il n'est que représentant, il y a usurpation ».

Cela est très intéressant car il nous semble, et nous le détaillerons plus avant, que dans le cas du franquisme, il s'agit tout à fait de cela, et qui dit usurpation, dit mensonge, dit tromper, dit manipulation du peuple et en faire des marionnettes, des pantins que l'on exploite à merci pour assouvir son pouvoir. Et encore plus si les *Représentations* sont là pour cacher la misère et donnent vie au vide et à l'absence.

Le Dictionnaire Larousse poursuit en ses termes : « *la Représentation* est donc une médiation : elle donne une présence à ce qui ne peut être présent. Elle vient au secours d'une impuissance, mais elle n'abolit pas ce qu'elle sert. La notion de *Représentation* joue un rôle

---

<sup>217</sup> Sur la question, quelle représentation pour Fernán-Gómez ? ; à savoir, quelle école interprétative, quels modèles et quelles inspirations, veuillez se reporter à mon entretien avec Emma Cohen, publié en Annexe X.



capital dans le système démocratique tel que les démocraties occidentales l'ont adopté. Elle fait l'objet de remises en cause et de critiques, mais elle garde toute son actualité ».

Il est bien sûr évoqué dans ces définitions de la *Représentation* la démocratie représentative sur laquelle nous ne nous attarderons pas ici. Il s'agit de l'affirmation de la souveraineté du peuple qui, dans notre cas, et selon la période qui nous intéresse dans ce travail n'a pas de lien puisqu'il s'agit de la dictature de Francisco Franco Bahamonde (1892-1975). Celle-ci d'ailleurs, se rapproche davantage d'une monarchie de droit divin par l'étendue de ses pouvoirs et par l'élan dont Franco se croyait porté « *Caudillo de España por la gracia de Dios* » et par tout le catéchisme dans lequel il avait foi et qui fut largement mis en avant par la propagande franquiste : la Vierge Marie l'aurait sauvé d'une balle perdue qui aurait dû avoir raison de lui, tout comme la fameuse « *Baraka* » chère à Bartolomé Bennassar. Toutes ces circonstances heureuses qui écartèrent une série de généraux morts de manière inopinée alors qu'ils prétendaient au pouvoir suprême, font partie de cette mythification. Cela reviendrait à poser la question suivante : s'agit-il seulement de représentations scéniques, préparées, orchestrées, qui n'ont comme seul but de présenter un spectacle et d'en mettre plein les yeux ou celles-ci ont-elles comme ambition de représenter aussi le peuple, au sens politique s'entend ?

Mais continuons avec notre définition de *Représentation*, qui, toujours selon le Dictionnaire Larousse, serait une « action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, d'un symbole, d'un signe : L'écriture est la *représentation* de la langue parlée par des signes graphiques. Image, figure, symbole, signes qui représentent un phénomène, une idée : *Représentation* graphique de l'évolution des prix. Action de représenter par le moyen de l'art ; œuvre artistique figurant quelque chose, quelqu'un : Une *représentation* sculptée de la Vierge. Action d'évoquer quelque chose, quelqu'un par le langage : Des Mémoires qui donnent une représentation véridique d'une époque. Action de donner un spectacle devant un public, en particulier au théâtre ; ce spectacle lui-même, action de représenter quelqu'un, une collectivité ; la (les) personne(s) qui en sont chargées : La *représentation* des minorités. Activité de quelqu'un qui représente une entreprise commerciale dans un secteur déterminé : Obtenir la *représentation* d'une marque d'automobiles ». En Droit, ce même dictionnaire nous rappelle que la *Représentation* est un « Procédé juridique en vertu duquel le « représentant » accomplit un acte au nom et pour le compte du « représenté ». (La *représentation* peut être légale, conventionnelle ou judiciaire). Procédé juridique en vertu duquel des héritiers du

défunt viennent à sa succession, à la place d'un de leurs ascendants prédécédé » Droit de *représentation*, droit de communiquer directement une œuvre au public par le moyen d'interprètes ou par le moyen de supports matériels, ou encore par télédiffusion ou par satellite. (Le droit de *représentation*, qui nécessite le consentement de l'auteur, est l'un des droits patrimoniaux de l'auteur). Frais de *représentation*, somme destinée à indemniser certaines personnes des frais auxquels les oblige leur situation. *Représentation* en justice, droit accordé aux avocats et aux avoués de se présenter devant les juridictions de leur ressort au nom des plaideurs ; faculté accordée à toute personne de se présenter au nom de quelqu'un d'autre devant les tribunaux d'exception à condition d'être munie d'un pouvoir régulier. (Les avocats peuvent se présenter sans pouvoir de leur client). » En philosophie -Shopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* (1820)-, il s'agit d'une « Connaissance fournie à l'esprit par les sens ou par la mémoire » ; quant en psychologie, il est question d'une « Perception, image mentale, etc., dont le contenu se rapporte à un objet, à une situation, à une scène, etc., du monde dans lequel vit le sujet ». En ce qui concerne le monde de la cartographie, cela signifierait une « *représentation* plane, une projection ». Bref, cela pourrait signifier maintes choses comme l'action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, dans ce cas là ses synonymes seraient : « emblème, portrait ». Ou l'action de représenter par le moyen de l'art ; ou une œuvre artistique, synonymes qui pourraient correspondre à « description, évocation, figuration, fresque, illustration, peinture, reproduction, tableau ». Enfin il pourrait s'agir de l'action de donner un spectacle devant un public, en particulier, ce qui nous donnerait les termes suivants : « exhibition, présentation, séance, spectacle ».

Mais revenons aux *Représentations* théâtrales ou la représentation d'un personnage. La *représentation* théâtrale pourrait être l'incarnation même d'une illusion. Pour camper le personnage, déjà dans l'Antiquité grecque, les comédiens<sup>218</sup> avaient besoin « d'instruments » afin de devenir le personnage comique ou tragique qu'ils devaient incarner. Ces masques appelés aussi *persona*, ces cothurnes, ces rembourrages corporels donnaient vie aux personnages, pouvaient modifier la tessiture vocale et l'aspect physique, ce qui nous emmène à penser que représenter un personnage pour un comédien, c'était au sens propre « l'animer », lui prêter l'espace de la *représentation*, son élan vital. Chaque soir, avec ou sans « loups », à l'aide de costumes, maquillage, perruque, effets comiques dans le geste, la situation ou la

---

<sup>218</sup> Nous pouvons citer deux ouvrages nécessaires à cette réflexion sur le comédien : Louis Jouvet, *Le comédien désincarné*, Paris, Flammarion, 1954 et Bertolt Brecht, *L'art du comédien*, Paris, L'Arche, 1999.

voix, le comédien se fait le récepteur de l'illusion, celle de la *représentation*. Il arrive à faire croire aux spectateurs, qui pourtant sont au fait de la situation, que l'histoire à laquelle ils vont assister est vraie, ce qui revient à dire que le spectateur amoureux de théâtre est complice d'une chimère dont personne n'est dupe mais qu'il arrive à oublier à travers la magie du jeu des acteurs, la qualité de la mise en scène, la force de conviction du naturel et la véracité de l'incarnation du personnage, in fine, du talent des histrions.

La *représentation* du personnage est aussi essentielle au cinéma<sup>219</sup>, il ne faut pas perdre le fil de l'histoire alors que les scènes s'enchaînent à l'envers, d'une manière anarchique eu égard à l'intrigue en fonction des lieux de tournage et repérages, ce qui n'est pas simple pour les acteurs qui doivent toujours avoir en mémoire le scénario, car il faut aussi donner l'illusion de la vie même et de la réalité constante de la situation, du lien entre les personnages, du ton juste à adopter par rapport à la diégèse. Effectivement, l'acteur de cinéma a un avantage, il peut se reprendre et améliorer son jeu grâce aux coupes et reprises de la caméra, ce qui est impossible au comédien sur les planches qui chaque jour doit convaincre, proposer, faire rire ou pleurer, briller. Mais cela ne signifie pas que l'acteur ne doit pas également participer à cette *représentation*. Nous pouvons nous interroger justement sur FFG et nous demander comment dans un univers hostile, lorsqu'on ne figure pas dans le bottin des artistes officiels du régime, il a pu monter, interpréter, conduire et construire ses propres *Représentations*, quelle fut la place de l'autocensure, s'il lui a fallu courber l'échine et/ou transgresser, tronquer ses idéaux pour exister dans le cinéma très codifié du franquisme ou bien si des plages de liberté étaient possible grâce à des ruses, des codes, différentes lectures d'un même long-métrage, des sous-entendus, des clins d'œil ? Y avait-il donc une marge de manœuvre en utilisant son intelligence, sa subtilité.

L'humour noir pouvait-il être un rempart au contrôle et à la terrible censure ? Des *contre-représentations* pouvaient-elles voir le jour et circuler ? Pouvait-on sortir de l'étai du franquisme et de ses *Représentations* figées ? L'Art pouvait-il sauver ? Comment le binôme Art et Pouvoir coexistait-il ensemble ? Comment s'exprimaient les tensions, les clivages, les musellements, les favoritismes et les mises au ban ? Dans quelle mesure le cinéma et le théâtre en vogue pendant le franquisme étaient-ils le reflet de l'oligarchie et de la bourgeoisie dominante et produisaient-ils des *Représentations* de classe tout en les enrichissant, en

---

<sup>219</sup> L'ouvrage de Jacqueline Nacache, *L'acteur de cinéma*, Paris, Armand Colin, 2005 nous a été d'une grande utilité.

donnant le tempo d'un type de cinéma stéréotypé et dont l'imaginaire collectif les servait en premier lieu ? Comment une grande partie de la société était-elle l'otage de ces *Représentations* destinées à servir l'Administration franquiste et ses desseins ? Quelle était la volonté du régime en façonnant les Espagnols et en leur imprimant un esprit « castillan », en les assénant de *Représentations* cinématographiques (et de comédies stupides, frivoles et légères au théâtre telles les « *astracanadas* », vaudevilles, farces grossières et mélodrames sirupeux<sup>220</sup>) dont les références étaient le Roman National, le passé illustre de l'Espagne, les grands auteurs et les figures glorieuses telles les Rois Catholiques, Charles Quint et Philippe II ? En d'autres termes, comment le concept de Culture était-il savamment encadré par le régime pour empêcher les consciences de s'éveiller et de réfléchir, en orientant cette culture et l'appauvrissant grandement ? Comment des générations d'Espagnols furent-ils façonnés et contrôlés à travers un lavage de cerveau quotidien dont la forme était celle de ses *Représentations* calculées et propagandistes ?

Afin de bien comprendre cette histoire de *Représentation*, il convient d'évoquer succinctement plusieurs figures qui se sont intéressées à ce sujet. Pour Diderot<sup>221</sup> le comédien doué doit être un observateur attentif de la nature dont il doit puiser des modèles et grâce à laquelle il peut proposer une recombinaison juste à travers le naturel.

Pour Constantin Stanislavski<sup>222</sup>, le comédien est un infatigable travailleur qui pour « performer » et jouer juste doit puiser son énergie dans l'exercice quotidien de la répétition, de manière toujours régulière et s'ouvrir aux autres arts comme la danse pour acquérir les bonnes postures, le chant pour façonner sa voix, la lecture, la poésie pour accueillir le beau. Il doit aussi, pour jouer juste, se relier à son moi intérieur, à son expérience, à son passé, à son vécu afin de trouver l'expression la plus véridique pour habiter et faire vivre son personnage. Pour cela, il doit se servir de ses fêlures, car l'expression théâtrale se nourrit de l'émotion remémorée dans un rapport presque psychanalytique.

Pour Lee Strasberg<sup>223</sup>, le célèbre mentor de Marilyn Monroe et inventeur de la

---

<sup>220</sup> La première thèse consacrée à Fernando Fernán-Gómez, et donc pionnière, celle de Cristina Ros Berenguer à l'Université d'Alicante s'intitulant « Fernando Fernán-Gómez, autor » (1996), faisait la part belle au théâtre et analysait les caractéristiques de celui-ci pendant la République, la guerre civile et le franquisme.

<sup>221</sup> Voir à ce sujet, *Paradoxe sur le comédien*, Paris, Gallimard, 1994.

<sup>222</sup> Cf les deux ouvrages *La construction du personnage* (1984) et *La formation de l'acteur* (1986), Paris, Pygmalion, tous deux dans la même édition.

<sup>223</sup> *Le travail à l'Actors Studio*, Paris, Gallimard, 1969.

fameuse posture de l'Actors Studio, l'acteur doit également explorer son vécu, piocher en lui au plus profond à travers ses souvenirs et ses expériences et faire ressurgir ces sentiments d'une manière instinctive et animale, presque grégaire, pour trouver le chemin de la juste incarnation du personnage. Il lui faut faire remonter ces sensations primaires et ressenties dans des situations passées afin d'atteindre la vérité du je/jeu.

Pour Bertolt Brecht, qu'admirait beaucoup Fernán-Gómez, et qu'il monta au théâtre, la représentation sur les planches et le travail des comédiens doivent « s'imbiber » de la distanciation, théorie développée par le dramaturge allemand. Il s'agit, à la fois pour un auteur, un metteur en scène, un acteur, de créer une certaine distance, -comme le préfigure son propre terme-, entre le spectacle et le spectateur afin de développer l'esprit critique de celui-ci, par le choix du sujet, par diverses techniques de mise en scène, par le jeu des histrions. Comme le donne à voir B. Brecht dans *Écrits sur le théâtre*, (trad. De J. Tailleur, Paris, L'Arche, 1972, p. 337), l'avantage essentiel que le théâtre épique tire de cette technique de la distanciation, -et qui vise exclusivement à appréhender le monde sous un certain jour afin qu'il soit susceptible d'être pris en main par les hommes-, c'est justement sa perspective naturelle et terrienne, son sens de l'humour, sa négation de toute mystique dont le théâtre plus classique est redevable à des époques depuis longtemps dépassées.

Mais il ne faut pas oublier que la représentation ne repose pas entièrement sur le spectacle, car il s'agit d'abord d'un texte. En effet, pour que ce texte littéraire prenne vie et devienne théâtre, il faut la *représentation*, le public, le lever du rideau, la respiration des spectateurs, ce vivre ensemble public/comédiens, les lumières, la mise en scène, la sueur, les rires et les larmes, la peur puis le lâcher prise. Nous ne devons jamais oublier que le théâtre a été créé pour être représenté. Mais il est légitime de nous interroger : y-a-t-il primauté de l'écriture sur la théâtralité ou le contraire ? Nous croyons que dans ce cas, il n'y a pas de dualité qui tienne mais plutôt une complémentarité subtile qui implique que les deux entités ont besoin l'une de l'autre pour exister et se révéler. Ces représentations, étaient, avec des traitements différents entre l'Antiquité grecque et romaine, les lieux où s'exprimaient la catharsis, l'endroit où se dénouaient les passions, les maux des hommes, même si le théâtre grec accordait plus d'importance au texte que le théâtre romain pour qui la théâtralité y était supérieure. De toute évidence, le texte pour nous, doit se révéler à travers une parole qui se réalise par le biais de la représentation.

In fine, il ne faut pas omettre qu'une *représentation* est avant tout celle du monde et de la poétique de l'artiste (peu ou prou fidèle à l'auteur initial comme on a pu le voir avec la réalisation de la pièce de Fernán-Gómez, *Las bicicletas son para el verano*, adapté par Jaime Chávarri, et qui déchaîna les foudres du propre écrivain) ; sa conception esthétique de ce que peut être l'œuvre d'art est également la manifestation d'un regard sur le monde, c'est pourquoi il est important à nos yeux, qu'auteur et metteur en scène travaillent ensemble pour donner naissance à un langage théâtral qui corresponde à l'âme de la pièce tel que l'a écrit son géniteur. Comme le fit remarquer à juste titre Antonin Artaud dans *Le théâtre et son double* (1964), sans les décors, les lumières, les costumes, les acteurs dans leur juste situation et incarnation, le texte reste littéraire et n'est jamais représentation.

Pour clore cette première réflexion sur les *Représentations*, nous aimerions établir un parallèle entre l'artiste, le comédien et le dictateur Francisco Franco Bahamonde : quels points communs peuvent ressortir d'un rapprochement, a priori si étrange ? Nous pouvons signifier qu'à la fois l'acteur et le tyran, partagent certaines similitudes dans l'exercice de leur « métier ». Pour Franco, il s'agit d'une mission de droit divin, « *el César Visionario* », représenté sur la coupole du Valle de los Caídos. Pour le comédien il s'agit en deux heures de temps que durent la *représentation* de donner au public l'équivalent de cinq ans d'émotion et de vécu. Les deux jouent avec l'illusion pour la faire réalité (No-Do) ; l'un, mais cela reste un jeu, est sur les planches, l'autre, et c'est une manipulation perverse du réel plus tragique, circule dans le pays en déformant la réalité, donnant une image tronquée et fautive de la société et de son bien être comme si tout était parfait, comme si l'Espagne était le meilleur pays du monde, comme si le peuple était heureux, exempt de souffrances, de problèmes, de famine, de pénuries... Nous avons pu le constater dans la consultation précise (de 1947 à 1963, voir Annexe XII) de l'organe de presse franquiste *¡Arriba !*, où il est question d'un monde qui ne reflète pas le quotidien des Espagnols, où le Caudillo est omniprésent chaque jour dans de multitudes villes d'Espagne, comme s'il possédait le don d'ubiquité. Tantôt il inaugure un nouveau barrage et coupe des rubans, puis une centrale électrique, tantôt il est auprès de la Section Féminine de Pilar Primo de Rivera et assiste à des fêtes votives, à des danses régionales, à des chœurs de femmes. On le dit et le voit partout. Il reçoit des dictateurs et personnalités politiques<sup>224</sup> (Perón, le roi Hussein de Jordanie, le roi du Maroc, les présidents des Etats-Unis Eisenhower en 1959 et Nixon en 1970), il participe à poser la

---

<sup>224</sup> Bartolomé Bennassar parle même de « pluie d'images : les deux chefs d'État côte à côte, tout sourire, les accolades... », *Franco*, Paris, Perrin, 1995, p. 290.

première pierre de futurs logements sociaux, il prend place dans le *palco* d'honneur de l'arène avec Carmen en mantille pour profiter du spectacle d'une corrida à Séville, il est dans les gradins pour un match de football opposant le *Real Madrid* à l'*Atletico*, il prononce un discours sur le balcon du Palais Royal de la Place d'Orient, lien officiel et symbolique du pouvoir franquiste et des méga rassemblements. Au *Pardo*, *Centinela de Occidente*, il travaille jusqu'au petit matin ses dossiers et la lampe de son bureau est toujours allumée. Dans la presse catholique *Ya*, même si le ton est moins solennel, moins grandiloquent que dans *Arriba*, si sa ligne éditoriale est plus concentrée sur le religieux, il est aussi beaucoup question des voyages du Caudillo dans toute l'Espagne : « *El Caudillo entrega a Santander la Catedral reconstruida* », « *El Caudillo y su esposa asisten a la salve honor de la Patrona de San Sebastián* », « *Franco inaugura los Colegios Mayores Guadalupe y José Antonio* », « *Franco preside en Córdoba los homenajes al Gran Capitán* », « *Franco presencia demostraciones de fumigación aérea forestal* », « *Franco visita el gran matadero de Lugo* », « *El Caudillo renueva su esperanza en la Universidad* », « *Franco inaugura la primera Feria del Campo* », dans un long *et caetera*. L'on peut aisément dire qu'il s'agit de *Représentations politiques*, de propagande afin que le peuple le voie comme un demiurge, un Dieu vivant, qu'il soit sur toutes les lèvres et dans toutes les têtes<sup>225</sup>, comme s'il voyait et savait tout, et surtout, pour que les Espagnols le voient comme un travailleur infatigable, le garant du bien du pays, l'homme à l'œuvre à chaque instant. C'est sa dynamique qui est mise en avant, son enthousiasme et son énergie pour redresser le pays, rendre la vie plus douce à la population et montrer sa proximité avec le peuple. Il est pourtant question d'omniprésence médiatique, d'une hyper « présidence », d'une manipulation des esprits, d'un lavage de cerveau en bonne et due forme. Franco (ou ses ministres) mettait en scène chaque jour ses déplacements, ses actions, ses paroles, on l'a bien vu à travers le NO-DO (*Noticario Documental*), qui se projetait avant chaque film au cinéma, aspect que nous développerons plus tard, chaque jour était une représentation théâtrale, il jouait d'ailleurs au grand dictateur, dans un contre-emploi presque parfait puisque son aspect physique, sa fébrilité, sa voix fluette, de chatré disaient certains, suite à la blessure testiculaire contractée au Maroc (Andrée Bachoud, *Franco ou la réussite d'un homme ordinaire*, Fayard, 1997), ne correspondaient pas à l'image que l'on se fait d'un dictateur<sup>226</sup>. L'on peut d'ailleurs se demander si cet emploi du temps chargé était vrai, si cette vie trépidante faite de mouvements, de rencontres, d'inauguration d'écoles, de

<sup>225</sup> Cela est particulièrement perceptible chez certains personnages comme Nicasio dans le roman de Alfons Cervera, *Maquis*, Barcelona, Montesinos, 1997.

<sup>226</sup> Hervé Poutet, « La croisade de Franco en Nouvelle Terre Sainte », in Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne, n°24, décembre 1996, CNRS, 3Imaginaires et symboliques dans l'Espagne du franquisme.

plaques commémoratives, de statues à son effigie, de rues à son patronyme reflétaient la réalité. Certains commentateurs (Juan Eslava Galán<sup>227</sup> par exemple ou Bartolomé Bennassar<sup>228</sup>), ont insisté sur le fait, surtout dans la seconde partie de sa vie, que Franco ne se dédiait plus qu'à la chasse et la pêche et qu'il était assez pantouflard, affalé devant sa télévision le soir aux côtés de sa femme Carmen Polo, soufflant à sa fille, « Menuca », les vœux de nouvelle année aux Espagnols à travers le petit écran, en soulignant de pures *Représentations* chimériques à travers la propagande franquiste. Il se susurre aussi qu'il aurait eu un double afin de procéder à sa place aux multiples voyages dans les provinces d'Espagne comme le met en scène de manière humoristique et pleine d'ironie Antonio Mercero dans son film *Espérame en el cielo* (1988) avec José Soriano qui campe le personnage de Franco, José Sazatornil et Chus Lampreave (acteurs populaires du franquisme). Franco a alimenté les mythes et les rumeurs tout au long de sa vie, les fantasmes, les supputations, les inventions multiples, aussi, voici donc un autre élément renvoyant aux *Représentations* qui nous occupent. Pour finir, si le comédien ou l'acteur apporte divertissement, rires, émotion, beauté dans le cas d'un Art non contrôlé par une dictature, les *Représentations*<sup>229</sup>, du *Grand Théâtre de la vie*<sup>230</sup> (Calderón de la Barca) de Franco pendant presque un demi siècle, n'ont fait que semer la peur, le contrôle de la population, le clivage entre l'oligarchie et le peuple, privilèges et misère, injustices et exécutions. Cela nous amène à réfléchir grandement sur la *représentation du pouvoir* et sur le pouvoir de *représentation*. Et en effet, pour Nancy Berthier « s'il est vrai que le pouvoir est indéniablement l'exercice du pouvoir -qui parfois s'appuie sur l'usage de la force, à laquelle il est difficile de résister -, néanmoins, il est aussi l'image qui est donnée de lui, l'image qu'on s'en fait. L'exercice du pouvoir s'appuie sur l'image du pouvoir<sup>231</sup>. » Autrement dit la propagande.

Après ces considérations sur le mot *Représentations*, nous allons définir d'abord

<sup>227</sup> Dans son livre de large divulgation, *De la alpargata al seiscientos*, Barcelona, Editorial Planeta, 2010.

<sup>228</sup> Dans son ouvrage *Franco*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1995.

<sup>229</sup> Bartolomé Bennassar parle même de « spectacle espagnol » eu égard à la gouvernance de Franco dans la biographie qu'il lui dédie.

<sup>230</sup> « C'est pourquoi, sans doute, les représentations théâtrales privilégient les *autos sacramentales*, dont la charge émotionnelle favorise efficacement le sentiment de communion. Cela n'est pas un hasard si le *Teatro Nacional* créé en 1938 avec comme directeur Luis Escobar, choisit de donner pour sa première représentation à Ségovie un *auto sacramental* avec la participation du chapitre sur la scène. Dionisio Ridruejo rapporte que l'émotion fut assez forte pour qu'à un moment le public s'agenouillât. Ce phénomène est exemplaire du détournement à des fins politiques d'une tradition culturelle et religieuse et de la connaissance empirique des effets produits sur une foule par un cérémonial fondé sur le sacré. », In Marie-Aline Barrachina, *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945), Discours, mises en scène, supports culturels*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1995, p. 222.

<sup>231</sup> *Le franquisme et son image*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 17.



brièvement pour l'instant ce que l'on entend par « franquisme ». Mais avant cela l'on peut dire que beaucoup ont réfléchi au franquisme et on essayé de décrypter ses modes de fonctionnement et ses particularités. C'est ce qui faisait écrire à l'hispaniste Marie-Aline Barrachina dans son ouvrage *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945), Discours, mises en scène, supports culturels*, (Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1995) que :

« Soucieux de retracer l'histoire du franquisme, les historiens ont dans un premier temps mis l'accent sur les moyens tangibles de l'instauration du régime, de son maintien et de son évolution : les institutions (Église, Armée, Organisations d'État, etc.), les soutiens fournis par les classes dominantes, la répression physique, politique et sociale. » (p. 8)

C'est justement en faisant leur approche des lectures de ces historiens et spécialistes que nous allons essayer de résumer leur pensée en les confrontant à notre réflexion. Le franquisme<sup>232</sup>, qui n'avait pas de sens sans Francisco Franco Bahamonde<sup>233</sup> qui en était son incarnation, est le régime établi par lui après adhésion de courants politiques divers et contradictoires comme l'Armée, l'Église, les conservateurs, la bourgeoisie, bref de l'oligarchie, des petits commerçants, des grands propriétaires terriens « *latifundistas* », des monarchistes (Sanjurjo, Kindelan) et carlistes<sup>234</sup> (Muñoz Grandes), de certains ouvriers, à

---

<sup>232</sup> « Quarante années, ou peu s'en faut, d'un pouvoir quasi absolu : 1<sup>er</sup> octobre 1936 -20 novembre 1975. Mais à vrai dire, dès 1928 au moins, le général Franco était un personnage notable de l'histoire d'Espagne et l'on peut prétendre à bon droit qu'il le demeura pendant l'année qui suivit sa mort, cette année au cours de laquelle Carlos Arias Navarro apporta –bien malgré lui- la preuve que le franquisme sans Franco n'avait pas de sens. De sorte que Francisco Franco a tenu pendant un demi-siècle ou presque le premier rôle dans le spectacle espagnol. », In Bartolomé Bennassar, *Franco*, Paris, Perrin, 1995, p. 7.

<sup>233</sup> « Francisco Franco (Bahamonde) est né le 4 décembre 1892 au sein d'un ghetto (et on dit qu'il avait des origines juives), et peut-être ne l'a-t-il jamais su, le futur Caudillo d'Espagne 'par la grâce de Dieu', mais El Ferrol était bien, en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, un ghetto –un ghetto militaire- installé tout au bout d'une ria large et profonde que les humeurs iodées de l'Océan pénètrent au rythme éternel des marées. », op.cit., p. 21. Issu d'une famille de petits bourgeois, ayant fait ses classes dans la marine, Franco, souvent en avance sur sa tranche d'âge, entre en 1907 à l'Académie d'infanterie de Tolède où il obtient le grade de sous-lieutenant. Il a construit avec patience son chemin en attendant le bon moment. Passé par l'Académie militaire de Saragosse, ayant démontré son potentiel en Afrique (Guerre du Rif) par deux fois en 1912 et en 1920, adoubé par le dictateur Miguel Primo de Rivera et Alphonse XIII, décoré de la légion d'Honneur et encensé pour son rôle dans le débarquement d'Alhucemas, ambitieux, plus jeune général d'Europe à 33ans, nommé directeur de l'Académie militaire de Saragosse où il restera jusqu'en 1931, avant d'être désigné Commandant général aux Baléares, lieu depuis lequel il dirigea la répression de la révolution des Asturies en 1934. Il est chef de l'État-major en 1936 et devient commandant militaire aux Canaries. Franco fut un des derniers à se décider à rentrer dans la Guerre d'Espagne et profita d'une série de circonstances favorables, d'un extraordinaire alignement des planètes avant de prendre le commandement et le leadership (Le 2 septembre, *La Junta de Defensa Nacional* de Burgos le nomme chef suprême des trois armées et puis chef du gouvernement et chef d'État, en 1937 il devient le chef politique de la FET et des JONS) de cette sanglante guerre civile dans le camp des rebelles et nationalistes jusqu'à devenir le « Caudillo de España », « sentinelle de l'Occident », le « César vaincu », « l'homme choisi par la Providence pour sauver son peuple », « le génial artisan de l'œuvre de reconquête et de restauration », comme le qualifie Bartolomé Bennassar dans son livre, *Franco*, p. 10

<sup>234</sup> Les carlistes, monarchistes de l'ancienne branche dynastique de don Carlos, catholiques et anti-libéraux, avaient participé à la guerre civile avec un corps d'élite : les *Requetés*.

partir du 1<sup>er</sup> avril 1939, jour de la victoire. Nancy Berthier, spécialiste de cinéma et du franquisme, Professeure à Paris IV, dans son ouvrage *Le franquisme et son image*, (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998), relayait dans son introduction les premières réactions de Franco :

« Premier avril 1939 : la guerre civile prend fin. Franco a vaincu par les armes : Aujourd'hui après avoir fait prisonnière l'Armée Rouge et l'avoir désarmée, les troupes nationales ont atteint leur ultime objectif militaire' (Francisco Franco, Burgos, le 1er avril 1939. Archives Générales de l'Administration d'Alcalá de Henares, section culture, Boîte (Caja) 805.), informe son dernier communiqué de guerre. La première activité du régime issu de la guerre civile est de restructurer un pays dévasté par trois années de combat et d'édifier une 'Espagne nouvelle'. Le 17 avril 1939, Franco déclare à Séville : 'La guerre brillante, la guerre des canons et des fusils est finie. Mais maintenant, il vous reste une mission, celle de reconstruire l'Espagne, de la relever et de la renforcer, de veiller à son honneur et à sa grandeur.' (Francisco Franco, *El pensamiento político de Franco*, Madrid, Ediciones del Movimiento, 1975, p. 572.) » (p.11)

Mais l'on pourrait s'interroger sur la date initiale du 1<sup>er</sup> octobre 1936<sup>235</sup>, -quand Franco<sup>236</sup> fut décrété leader à travers le superlatif de « *Generalísimo* » pour mener la Croisade contre les « rouges »- ; si cette dernière n'était pas finalement, même de manière incomplète, la date d'anniversaire de ce courant politique à travers les premiers pas du franquisme. D'ailleurs le terme n'aura de raison d'être que jusqu'au 20 novembre 1975, date de la mort de Franco, même s'il durera effectivement jusqu'en 1978 dans les faits et l'avènement de la Transition Démocratique, le temps de dissoudre durablement, et de manière significative, ce que l'on appelait le Bunker, la dernière frange encore un peu active, au moins dans les esprits, des nostalgiques et apparatchiks du régime. Cette victoire contre les Républicains, après trois ans de guerre fratricide<sup>237</sup>, donne naissance à la dictature de Franco, de type fasciste<sup>238</sup>,

---

<sup>235</sup> Cette question est très intéressante, et nous aurions aimé la développer davantage, mais par manque de temps, nous allons en esquisser les contours. Pour bien appréhender les mécanismes du franquisme, son Acte de foi, son « *pronunciamiento* », il faudrait remonter à la II République. Car selon Robert O. Paxton, comme le soulignait Carlos Serrano, dans sa préface du colloque « Imaginaires et symboliques dans l'Espagne du franquisme », qu'il organisait en 1996, à l'Université de Province, « Aucun fascisme avant l'émergence d'une société politique massivement mobilisée », ne peut prendre corps. (...) « Pour donner naissance à un fascisme, une société doit avoir reconnu la liberté politique » (p.1), ce qui nous conduirait à réhabiliter la II République, et son rôle majeur. Ce n'est sans doute pas un hasard, si FFG en parle beaucoup dans ses Mémoires, *El tiempo amarillo*, moment historique qu'il vécut dans la liesse sur la Puerta del Sol avec sa grand-mère. Lydie Salvayre, dans son roman, *Pas pleurer*, Prix Gongourt 2014, par la voie de sa mère, relate avec émotion, l'avènement, le 14 avril 1931 de cette Deuxième République, elle nous montre sa modernité, son côté libertaire, ce nouveau monde qui arrivait et qui allait entraîner le Soulèvement du 18 Juillet 1936.

<sup>236</sup> Franco avait compris une chose qu'il appliqua toute sa vie, « la politique, c'est l'art du bon moment ! ».

<sup>237</sup> L'on peut comptabiliser quelque 150 000 victimes (sans compter les exécutions) de la répression franquiste et quelque 500 000 exilés.

<sup>238</sup> Marie-Aline Barrachina, dans son ouvrage sur la propagande franquiste, *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945)*, *Discours, mises en scène, supports culturels*, (Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1995); nous précise le distinguo qu'il y a entre fascisme et franquisme : 'Nationalisme -Arbitraire juridique- Culte des élites- Racisme- Militarisme- Anticléricalisme- Culte de la famille- Contrôle jaloux des appareils éducatif et informatif- Anti-intellectualisme- Corporatisme'. « On retrouve ces composantes idéologiques du fascisme dans le franquisme avec quelques variantes en ce qui concerne le

Phalangiste<sup>239</sup> plus exactement et catholique, basée sur la peur, -et comme le rapporte Bartolomé Bennassar dans sa biographie *Franco*, à la lueur du diagnostic de l'hispaniste Hugh Thomas en 1985, « le franquisme était un système en lui-même bien plus qu'une variété de fascisme. L'historien anglais observait que le franquisme était la synthèse du fascisme espagnol (le phalangisme), du catholicisme militant, du carlisme, du légitimisme alphonsin, du capitalisme ultranationaliste (dans sa première version) et d'un patriotisme de style bismarckien dans son rapport aux travailleurs. » -, à un système totalitaire et à un culte de la personnalité du Général Franco, à la faveur d'une série de circonstances très particulières, réussit à s'imposer comme *Caudillo*. Le prisme du franquisme, qui à travers des slogans comme « *Una, Grande, Libre* », veut insister sur l'unité nationale (qu'il mettait en scène), est basé sur une conception très traditionnaliste et conservatrice de la société, avec l'exaltation des valeurs de la famille, du drapeau, de la patrie, appuyée par trois pôles dominants, trois colonnes vertébrales essentielles à son bon déroulement et garantes de son pouvoir : l'Armée, l'Église et la Phalange (*El Movimiento*). Quelle forme prend donc ce pouvoir illicite<sup>240</sup> ? Eh bien, celle d'un parti unique où la concentration de tous les pouvoirs sont dans les mains d'un seul homme, Franco, dans une Espagne dévastée par la guerre, meurtrie par les morts, déchirée entre deux camps. Les nationalistes d'un côté et les « rouges » de l'autre, - appellation franquiste, péjorative et bien trop schématique, ne rendant pas la réalité des faits, puisqu'il faut évoquer des réalités plurielles et contradictoires : socialistes, républicains, anarchistes, communistes stalinistes et communistes trotskystes, libertaires,- dont le pouvoir nouvellement en place n'a qu'une seule obsession : instaurer un régime de terreur et anéantir ! Nous développerons en détail à travers l'expression initiale *Les représentations du franquisme*<sup>241</sup>, et pour les deux camps, les mécanismes mis en œuvre pour répondre à cet état

---

racisme et l'anticléricisme. Le franquisme ne se caractérise pas par la persécution raciale mais par l'exaltation d'une race hispanique idéale [...]. Quant à l'anticléricisme, il aurait été en grave contradiction avec les objectifs du franquisme [...] ». (In Manuel Vázquez Montalbán : *Los demonios familiares de Franco*, Planeta, Barcelone, 1987, p. 11, citant Nicos Poulantzas : *Fascismo y Dictadura*, Siglo XXI, Madrid, 1971, et Palmiro Togliatti : *Il Fascismo* 1928), p. 13.

<sup>239</sup> Mouvement d'inspiration fasciste créé par José Antonio en 1933. El Movimiento ou l'Espagne franquiste figée dans le Mouvement.

<sup>240</sup> « (...) le régime naît dans l'illégitimité – l'action d'un groupe de militaires qui se soulève contre un pouvoir légal. Son acte fondateur est une guerre civile, véritable lutte fratricide qui sera vécue comme un péché originel. Le discours de légitimation s'avérera donc d'autant plus nécessaire qu'il sera empreint de cette culpabilité. Dans une étude consacrée à l'histoire de l'Espagne de 1936 à 1986, Javier Tusell va jusqu'à affirmer : 'le régime de Franco n'a été que la continuation de la guerre civile, par d'autres moyens' (In Javier Tusell, *Los hijos de la sangre*, Madrid, Espasa-Calpe, 1986, p. 265.). Par ailleurs, la caractéristique du discours de légitimation franquiste vient de la spécificité du régime qui le produit. », In Nancy Berthier, *Op. cit.*, p. 12.

<sup>241</sup> Preuve irréfutable d'une certaine théâtralité de ces *Représentations du franquisme*, Franco prenait des pseudonymes et intervenait dans la presse, dans la vie culturelle en se faisant passer pour quelqu'un d'autre. C'est le cas avec le film *Raza*, puisqu'il l'écrit sous le nom d'emprunt de Jaime de Andrade, comme N. Berthier l'a précisé dans sa thèse de Doctorat. Obsédé par la Franc-maçonnerie, il signera 49 articles dans *Arriba* à ce

de fait et cette nouvelle donne faite d'oppression. L'autre Espagne (et elle existe encore aujourd'hui), persistera néanmoins soit dans l'exil<sup>242</sup>, soit dans le secret et le silence des maisons, des prisons, des bagnes, des camps de concentration ou de la dissidence<sup>243</sup>, malgré la répression mise en place par l'Administration franquiste, en portant le masque idéologique de la nouvelle majorité issue des vainqueurs, même si dans le fond, elle n'en pensait pas moins. Il fallait donc « jouer » à être comme les autres.

Comme nous l'avons déjà expliqué, nous ferons la distinction dans l'évocation détaillée de ces *Représentations du franquisme* entre les deux camps et opposerons donc, d'un côté ce qui fut propre au camp franquiste, et ensuite, ce qui caractérisa les mécanismes et les « contre-représentations » des vaincus. Nous agirons en deux temps, premièrement nous procéderons à une énumération afin de caractériser ces *Représentations*, et dans un deuxième temps, -bien sûr nous ne pourrons pas tout traiter, nous ferons des choix à la lumière de notre sujet et de ses enjeux, et nous nous en tiendrons à l'essentiel de nos problématiques-, nous approfondirons en nous appuyant sur les auteurs et ouvrages cités ci-dessus.

Que seraient donc réellement ces *Représentations du franquisme* ? A notre avis, ce

---

sujet, avec le prête-nom de Jakim Boor.

<sup>242</sup> « L'exil des intellectuels frappe par son ampleur. Il convient d'observer que la plupart d'entre eux ont quitté l'Espagne dès 1936. C'est le cas des grands noms de l'université et des lettres : Claudio Sánchez Albornoz, Américo Castro, Pedro Salinas, Jorge Guillén, Montesinos, Menéndez Pidal, Juan Ramón Jiménez, Ortega, Marañón... Ils ne se sentaient pas le cœur de participer à la guerre fratricide qui déchirait leur pays. La plupart, même quand ils en désapprouvaient certains aspects, se sentaient solidaires de la cause républicaine ; tout leur paraissait détestable chez les 'nationaux'. Certains mettront un point d'honneur à ne pas rentrer du vivant de Franco ; ils s'installeront à demeure aux Etats-Unis ou en Amérique latine où ils contribueront à la diffusion et à l'enrichissement de la culture espagnole ; c'est à eux qu'on doit, par exemple, la fondation de ce centre de recherches de haut niveau qu'est le Collège de Mexico. Cependant, tous les intellectuels qui s'étaient exilés n'étaient pas insensibles au combat de Franco. Azorin, par exemple, s'installe à Paris en octobre 1936 ; il rentre en Espagne à la fin de la guerre et reprend son activité de journaliste, comme si de rien n'était ; il donne des gages : il fait l'éloge de José Antonio Primo de Rivera (« un maître pour les écrivains nationaux ») dans le journal de la Phalange, *Arriba*. On dira qu'Azorin était réactionnaire. Que dire d'Ortega qui, en mai 1937, dans une revue anglaise, proteste contre l'attitude d'Einstein et d'autres intellectuels favorables à la république espagnole ? Dans sa correspondance privée, entre 1937 et 1939, Ortega se montre plutôt favorable à Franco ; en apprenant l'entrée des 'nationaux' à Madrid, il envoie ce message à Marañón : 'Télégramme de joie et de congratulations'. Il est vrai que ces prises de position ne sont pas rendues publiques. Après son retour dans l'Espagne franquiste, Ortega sera tenu à l'écart ; il ne peut faire fonctionner que pendant deux ans (1948-1950) l'institut d'humanités où il tentait de reprendre l'enseignement de la philosophie, puisque l'université lui était désormais fermée. », In Joseph Pérez, *Op. cit.*, p. 799.

<sup>243</sup> « Les intellectuels contestataires se réfugièrent dans les catacombes où ils constituèrent de petits groupes en rupture idéologique totale avec le régime, d'inspiration communiste ou socialiste quoiqu'ils fussent coupés des leaders émigrés. Au Retiro se forma une cellule communiste autour de quelques étudiants d'ingénierie : Cecilio Benítez, Manuel Bermejo, Juan Antonio Bardem. Il profita de ses nombreux voyages à l'étranger pour raisons professionnelles pour renouer avec les communistes émigrés, et il accomplit un énorme travail pour reconstituer le parti en Espagne. Mais il mourut prématurément dans un accident de chemin de fer. », Bartolomé Bennassar, *Histoire des Espagnols*, *Op. cit.*, p. 848.

sont toutes les caractéristiques inhérentes à ce régime, ses particularités, ses actes de foi, ses valeurs, ses objectifs et priorités, ses obsessions, ses décisions, sa manière d’appréhender la société, de l’encadrer, de la contrôler et de proposer un pouvoir propre aux régimes fascistes.

Pour bien comprendre les ressorts, il faut repenser qu’une moitié de l’Espagne de l’époque s’est dressée contre l’autre car elle ne partageait pas sa vision du monde, qu’elle avait peur de perdre ses privilèges, ses intérêts, le monopole d’une société qui était à son avantage avant la II République. L’acte de naissance du franquisme se produit sur un Coup d’État contre le Front Populaire, celui du 18 juillet 1936, ce qui souligne bien son illégitimité, « son illégitimité<sup>244</sup> » dit Nancy Berthier, sa tentative de force contre la démocratie, et c’est bien cela le nœud du problème. Cette guerre d’Espagne ou guerre civile, fut construite sur la peur, sur l’instrumentalisation par les rebelles de cette dernière et sur la crainte d’une perte d’identité de ses racines (européennes et castillanes) en brandissant le monstre communiste, le spectre de la franc-maçonnerie, la perte d’influence de l’Église, la bolchévisation de la société. Cette guerre fratricide fut donc, une lutte de classe. Car il faut bien se souvenir ce qui entraîna cette insurrection des rebelles depuis l’Afrique. La proclamation de la II République, le 14 avril 1931, qui avait signifié la fin de la Dictature de Primo de Rivera et la faillite de la Monarchie d’Alphonse XIII instaura des changements drastiques dans la société espagnole, évolutions qui n’étaient pas partagées par cette frange du pays qui allait participer et adhérer au Soulèvement du 18 juillet, à savoir, valorisation d’un libéralisme social, droit de vote pour les femmes, mariage civil, droit au divorce, séparation de l’Église et de l’État, « *desamortización*<sup>245</sup> » des biens de l’Église, avènement de la coéducation, réforme agraire, fermeture des académies militaires. Cette nouvelle ère ne pouvait que nourrir du ressentiment, de la colère, de la haine et de l’effroi chez cette couche de la société la plus réactionnaire. C’est pourquoi, il est aisé de comprendre la fameuse *Sanjurjada*<sup>246</sup> de 1932, qui voulait

---

<sup>244</sup> « (...) Très peu de publications s’attachent à étudier la façon dont l’histoire du franquisme, au-delà de ces aspects, est également l’histoire d’une justification, et ce, depuis la période de la guerre civile jusqu’au testament du *Caudillo*. (Alberto Reig Tapia, *Franco “Caudillo” : mito y realidad*, Madrid, Tecnos, 1995, ou les Actes du colloque organisé en 1995 par Carlos Serrano, *Imaginaires et symboliques dans l’Espagne du franquisme*, *Bulletin d’Histoire Contemporaine de l’Espagne*, n°24, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1996). Or, ce discours permanent de légitimation est une composante essentielle de ce régime qui a couvert presque un demi siècle de l’histoire de l’Espagne. C’est à cause d’une propagande constante, polymorphe, que Franco et le franquisme continuent, aujourd’hui encore, à bander la mémoire collective des Espagnols. », Nancy Berthier, *Op. cit.*, p. 12.

<sup>245</sup> Ensemble de mesures dont le but était d’exproprier et de revendre les biens des « mains fortes », Église, aristocratie, État et propriétés communales.

<sup>246</sup> \**Sanjurjada* : tentative manquée de coup d’État militaire, en 1932, contre la République, dans l’intention de provoquer la restauration de la monarchie, dirigée par le général José Sanjurjo. Celui-ci condamné à mort, puis gracié, s’exila au Portugal.

anéantir ces projets et ce nouveau monde. Quelques années plus tard, même avec la victoire en poche, les nationalistes étaient toujours chargés de cette violence, de cette rancœur, de ce goût de vengeance et de cette soif de sang contre l'ennemi si bien qu'il n'est pas surprenant donc, qu'à la fin de la pièce de FFG, *Las Bicicletas son para el verano*, le père Luis, après la victoire des conservateurs dise à son fils Luisito : « *No ha venido la paz, ha venido la victoria* ». Cette citation illustre parfaitement ce qui va se passer dans cette nouvelle Espagne. Alors que Franco<sup>247</sup> et son camp avaient promis qu'il n'arriverait rien aux républicains qui n'avaient pas commis de crimes, qu'il y aurait réconciliation sans représailles<sup>248</sup>, ce nouveau projet de société, -pas si nouveau que cela d'ailleurs, inspiré grandement des Rois Catholiques (Reconquête) et des régimes fascistes-, allait avoir comme obsession la vengeance contre les vaincus, la Loi du Talion. Bartolomé Bennassar dans sa biographie, *Franco*, présente très bien la situation lorsqu'il déclare :

« Selon leur vision manichéenne du monde, ils étaient l'Espagne face à l'anti-Espagne. Mais après la victoire, celui qui prétendait à la vocation messianique de soldat de Dieu, à la défense de la civilisation chrétienne contre la barbarie, parut n'avoir jamais su qu'il se réclamait d'une religion de rédemption. Il avait gagné la guerre, il ne sut jamais gagner la paix. Comme s'il ne connaissait que le Dieu vengeur de l'Ancien Testament, il réincarna le Grand Inquisiteur. Les délits des temps nouveaux étaient la maçonnerie, le communisme, le socialisme, l'anarchisme, la libre pensée, et ils devaient être punis sans pitié. Le ton fut donné dès le 3 avril 1939, deux jours après le défilé madrilène de la victoire par un communiqué du généralissime :

'Espagnols ! Alarme ! L'Espagne est encore en guerre contre tous les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, perpétuellement fidèle à ses morts. L'Espagne avec la faveur de Dieu poursuit sa marche...'. », (p. 125)

De là, une chaîne de mesures répressives et liberticides pour asseoir encore plus le pouvoir des Vainqueurs et une grille de lecture du fonctionnement du pays « au garde à vous », sans aucun autre choix possible. D'ores et déjà, nous pouvons ébaucher une liste thématique des ces *Représentations du franquisme* de manière raisonnée avant de commenter certains aspects primordiaux, en se rapportant aux spécialistes évoqués auparavant.

## 1) Du côté franquiste

---

<sup>247</sup> L'une des grandes obsessions de Franco est basée sur la théorie du complot contre lui et son régime.

<sup>248</sup> « Les quelques 270 719 personnes qui étaient détenues à la fin de l'année 1939, après les vagues d'arrestations qui suivirent la défaite de la République, ne pouvaient guère espérer être rendues promptement à la 'circulation sociale' car elles étaient 'nuisibles', perverses, empoisonnées politiquement et moralement. », In Bennassar, *Franco*, p. 125.

Aborder le pouvoir et l'administration franquiste, c'est avant tout s'arrêter sur ses modes de fonctionnement et ses institutions, ses leviers et ses garde-fous. Le franquisme c'est aussi, malgré l'apparente unité, un panier de crabes ou un nœud de vipères ; le théâtre politique et ses coulisses nauséabondes ; l'autoritarisme ; l'existence de la Phalange de sang, *JONS, FET, SEU* ; la Garde maure de Franco ; les discours de Franco ; la Division bleue ; l'accueil de chefs d'Etat non politiquement corrects, en grande partie des dictateurs ; les Lois Organiques comme apparente démocratie aux yeux du monde, les alibis « poudre aux yeux », le paternalisme social-catholique avec une conception autoritaire de la paix sociale ; l'autarcie (1945) ; l'ère des technocrates de l'Opus Dei ; la censure et les censeurs, la commission de censure ; les coupes dans les films, le doublage obligatoire ; les films destinés à l'extérieur et à l'intérieur ; l'index de livres, films, auteurs et artistes interdits ; la concentration de tous les pouvoirs en la personne de Franco ; les mouvements séparatistes ; le système policier, l'établissement de fichiers<sup>249</sup> et de listes qui collationnaient toutes les possibles informations à propos des suspects afin de connaître leurs antécédents sociopolitiques ; les conseils de guerre ; le changement de monnaie effectué par Franco pour donner un coup définitif aux Républicains ; Franco a nommé Lisardo Doval pour les services spéciaux et aussi un psychopathe tel que Joaquin del Moral directeur général des prisons ; la persécution des homosexuels ; la Loi de Succession (Juan Carlos) ; l'obsession pour la franc-maçonnerie et le complot, la Croisade anticommuniste ; les XXV années de Paix en grande pompe ; le monopole des femmes sous le commandement de Pilar Primo de Rivera à travers la Section Féminine (1939-1977) qui modela des générations de femmes pendant tout le franquiste et qui détenait le monopole des femmes en Espagne, *el Auxilio social y la Cruz Roja*, diviser pour mieux régner ; l'exclusion comme ciment de l'unité ; la « satanisation » et la disqualification de l'ennemi ; l'extermination, la peur distillée au quotidien comme socle du pouvoir.

### **\*Lois fondamentales de l'État franquiste**

Les Lois Fondamentales du Royaume d'Espagne sont connues comme l'ensemble de sept lois qui organisaient les pouvoirs de l'État pendant le Régime du général Franco. Plus

---

<sup>249</sup> « La 'Causa general'. (...) Ce document, réuni par le Ministère de la Justice, dirigé alors par Eduardo Aúnos, en 1944, à la suite du décret de 1940, et qui a pour titre *La dominación roja en España*, recense les personnes qui ont un dossier judiciaire, une instruction en cours contre eux, notamment les républicains présents à Paracuellos del Jarama et qui ont participé à la répression contre des nationalistes. En effet le personnage de don Fernando est mêlé aux événements de Paracuellos, où en novembre-décembre 1936 furent exécutés des centaines de nationalistes, à l'initiative de la Junta de Defensa de Madrid. », In Elvire Díaz, *Oubli et mémoire, La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011), pp. 145-146.

que d'une Constitution, il s'agissait d'une Charte accordée, puisqu'elles n'avaient pas été élaborées ni approuvées par des représentants populaires. Cette série de lois avait pour but de donner une image plus politiquement correcte du Régime, l'illusion d'une démocratie organique afin de soigner son image extérieure et d'apporter des signes forts à l'opinion publique, textuellement de la « draguer ». On est typiquement dans les *Représentations du franquisme*.

#### **\*Fuero del Trabajo de 1938.**

Elle fut influencée par la *Carta di Lavoro* fasciste (Mussolini). Sous une rhétorique de protection des travailleurs, cette loi décrétait la mise au pas de ceux-ci en leur interdisant toute possibilité de négociation collective et en leurs conditions de travail au bon vouloir de l'employeur.

#### **\*Loi Constitutive des Cortès de 1942.**

Cette loi établissait la création des Cortès franquistes, censées régler la « participation du peuple espagnol » aux tâches législatives. Ce Parlement franquiste serait organisé en trois « tiers », censés représenter les trois institutions fondamentales qui organisent la vie sociale de la nation : syndicat, commune, famille. En réalité, il s'agissait d'un organe corporatiste et purement consultatif, à l'image du Conseil fasciste italien, où étaient représentés les bureaucraties et groupes de pouvoir qui faisaient partie du régime : responsables syndicaux, maires, militaires, évêques.

#### **\*Fuero de los Españoles de 1945.**

Cette loi accordait une série de droits et garanties aux Espagnols (mais qui pouvaient nonobstant être abrogés à tout moment selon des besoins de la « sécurité de l'État »). On essayait par ce biais d'envoyer un message de démocratisation aux Alliés. L'hispaniste et historien Joseph Pérez nous éclaire un peu plus sur cette loi :

« Après la défaite de Hitler, Franco croit devoir faire quelques concessions de forme. C'est à quoi tend la charte des Espagnols (*Fuero de los Españoles*), que les Cortès approuvent, par acclamation le 16 juillet 1945. La Charte garantit un certain nombre de libertés fondamentales, mais dans des limites qui reviennent à les nier. Par exemple, les Espagnols peuvent exprimer librement leurs opinions à



condition de ne pas mettre en cause les principes de base de l'État ; on leur reconnaît le droit d'association pourvu que ces associations respectent l'unité spirituelle, nationale et sociale de la patrie', ce qui exclut tout parti politique et tout syndicat autre que le syndicat officiel. Enfin, l'article 34 renvoie à plus tard les lois nécessaires pour exercer les droits reconnus dans la Charte. C'est ce que, dans la terminologie du régime, on appellera la 'démocratie organique'<sup>250</sup>. »

### **\*Loi du Référendum National de 1945.**

On permet la participation directe du peuple au processus législatif, en lui soumettant des projets de loi rédigés par les Cortès mais on exige une pression sur tous les citoyens pour qu'ils aillent voter.

### **\*Loi de succession à la direction (*Jefatura*) de l'État de 1947.**

L'Espagne se configure comme un Royaume, mais Franco est proclamé chef d'État à vie. Or son successeur (qu'il était libre de désigner et changer à tout moment) régnerait à titre de roi ou régent d'une monarchie « traditionnelle et non libérale ». Une fois de plus le spécialiste en civilisation hispanique, Joseph Pérez nous apporte quelques éléments :

« La loi de succession, promulguée le 31 mars 1947, définit la nature et la forme du régime : l'Espagne est 'un État catholique, social et représentatif qui, conformément à sa tradition, se constitue en royaume (article premier) ; le chef de l'État est le '*Caudillo* d'Espagne et de la croisade, généralissime des armées, Francisco Franco Bahamonde' (article 2). (...) La loi de succession est soumise à référendum, le 6 juillet 1947. Elle est approuvée à une majorité écrasante ; quatorze millions de voix (82% des inscrits, 93% des votants) ; un peu plus de sept cent mille électeurs ont voté non ; près de trois millions se sont abstenus ou bien ont voté blanc ou nul des inscrits. (...) En vertu de la loi de succession, Franco se considère désormais comme un roi sans le titre ; il s'arroge donc les prérogatives attachées à cette fonction, notamment celle de créer des titres de noblesse (il en créera 39 au cours de son règne). Jamais dans l'histoire d'Espagne aucun souverain n'avait disposé d'une telle concentration de pouvoirs'<sup>251</sup>. »

### **\*Loi des Principes du Mouvement National de 1958.**

Cette loi insistait sur l'intangible unité de l'Espagne, « unité de destin dans l'Universel », sur l'importance de la famille et de la Patrie, déclarait « l'obéissance à la Loi de Dieu selon la doctrine de la Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine » et consacrait la représentation à travers les institutions locales et syndicales de la « démocratie organique ».

---

<sup>250</sup> L'Espagne de Franco (1939-1975), p. 793 à 831 in *Histoire de l'Espagne* de Joseph Pérez, Paris, Fayard, 1996, pp. 801-802.

<sup>251</sup> Joseph Pérez, *Op. cit.*, p. 802.

Surtout, ces principes consacraient le Mouvement National non plus comme parti unique ou organisation politique, mais comme « communion des Espagnols dans les idéaux qui donnèrent vie à la Croisade ». En même temps, ces principes étaient proclamés comme immanents et inaltérables : ils constituaient donc l'essentiel même du régime.

### **\*Loi Organique de l'État de 1967.**

On systématise la place et le fonctionnement de chaque institution du régime. On réforme les Cortès avec l'élection « démocratico-organique » des chefs de famille qui représentaient le « tiers familial ». La loi prévoyait également des mécanismes de représentation de différents secteurs de la société à travers la création d'« associations » au sein du Mouvement et qui seront contrôlées par celui-ci.

Postérieurement à la mort de Franco, une autre loi sera approuvée avec rang de Loi Fondamentale, la Loi pour la Réforme Politique de 1977 qui, en réalité, établit les conditions minimales pour choisir des Cortès par le suffrage universel et habilite pour la même procédure à la réforme constitutionnelle des lois fondamentales. Celle-ci fut l'instrument juridique qui avait permis d'articuler la Transition espagnole.

S'intéresser à l'Espagne de Franco, c'est souligner les appuis de cette Espagne-là et les « renvois d'ascenseur » pour ses partisans, son oligarchie, ses avantages et privilèges. Le favoritisme, le piston « *enchufe* », le népotisme, la conservation des privilèges pour les vainqueurs ; le monopole des licences de production cinématographique vers l'extérieur et des thèmes à l'intérieur du pays ; Opus Dei ; monopole de la plupart des richesses du pays, l'argent, le pouvoir, la domination, la nomination de cette oligarchie aux meilleurs postes, influence dans les plus hautes sphères de la société, sont des concepts et des idées à mettre en relief.

Comment bien comprendre l'Espagne franquiste sans pointer du doigt la répression, les vengeances, les punitions, les exécutions ? Impossible. Il nous faut citer : *los Paseos* ; les fosses communes ; les épurations et les commissions d'épuration ; les emprisonnements, peines capitales ; la prison à perpétuité ; les coups ; blessures ; tortures ; « les maquis

blancs<sup>252</sup> » ; les listes noires ; les rapports ; la forte répression contre les homosexuels et personnes transsexuelles (Carla Antonelli) sous le franquisme ; l'enlèvement d'enfants des « rouges » pour extirper la menace communiste (40 000) ; la terreur quotidienne ; la vengeance ; « *No ha venido la paz, ha venido la victoria* » ; « *El trabajo redentor* », (la rédemption par le travail) à travers la construction du « *Valle de los Caídos* » ; les confiscations de biens ; les sinistres patrouilles de l'aube ; la Brigade d'investigation criminelle d'Agapito Garcia Atadell à Madrid ; le Bureau juridique d'Eduardo Borriobero à Barcelone qui utilisa les services de droit commun et qui contribuèrent généreusement au martyrologue espagnol (1936-1939) ; les exécutions massives ; les fusillades ; l'infiltration franquiste dans la guérilla ; la brigade des mœurs ; le couvre-feu (*toque de queda*) ; les régressions sociales et sociétales (toutes les avancées novatrices et modernes de la République furent supprimées) ; la création des tribunaux populaires à partir du 23 août 1939 ; les jugements sommaires sans équité ; la violation des Droits de l'Homme ; les persécutions ; la délation (*el chivatazo*) ; le système policier, l'établissement de fichiers et de listes qui collationnaient toutes les possibles informations à propos des suspects afin de connaître leurs antécédents sociopolitiques ; les conseils de guerre ; le changement de monnaie effectué par Franco pour donner un coup définitif aux Républicains ; Franco a nommé Lisardo Doval pour les services spéciaux et aussi un psychopathe tel que Joaquin del Moral directeur général des prisons ; la Croisade anticommuniste et contre la franc-maçonnerie ; la disqualification de l'adversaire ; la « satanisation » de l'adversaire ; « l'exclusion comme ciment de l'unité » ; l'extermination.

L'Église fut un des soutiens indéfectible du régime presque jusqu'à la fin des années 60 ou le début des années 70, lorsque les consciences commencèrent à se réveiller et les langues à se délier, entraînant le pardon d'une part de l'épiscopat espagnol, surtout au Pays Basque. Mais cela ne doit pas nous aveugler. L'Église avait appuyé dès la guerre civile l'entreprise de Franco et s'était convertie en « enfant chéri » du régime, et l'un des plus solides pilier de l'Espagne de Franco. S'il était certain qu'il était un fervent catholique, sa

---

<sup>252</sup> « L'image de la Garde civile, comme institution et des gardes civils comme personnages est généralement critique, la cruauté, la haine, la barbarie les caractérisent, à une exception près, le jeune garde Norberto Pérez Expósito, plus soucieux que ces camarades d'armes de la loi, de la justice. Mais Norberto sera puni pour sa différence. Une des techniques des gardes civils est la création des 'maquis blancs'. Ils furent mis en place par le Ministère de l'Intérieur (Gobernación), à l'initiative du général de la Garde Civile Manuel Pizarro Cenjor, mais inspirés du général Yagüe, qui organisa des groupes de gardes civils camouflés et établit des 'Escuelas Especiales Antiguerrilla' à Madrid, Barcelone, Alcalá de Henares, en Galice, Andalousie et Estrémadure. », In Elvire Díaz, *Op. cit.*, p. 132.

femme Carmen Polo encore davantage. Croyant plusieurs fois avoir été sauvé par la providence divine, Franco se considérait un envoyé de Dieu sur terre pour exercer sa mission et redresser l'Espagne. Il vouait un culte particulier à Saint Jacques et à Sainte Thérèse d'Avila. Il n'est pas étonnant donc ; qu'il décida de substituer aux premières loges la Phalange en instaurant un National Catholicisme, qui se convertissait en religion d'État. Après les tourments rouges, on revenait aux racines de l'Espagne pieuse, sainte et on reprenait le culte de la culpabilité, des mortifications et du dolorisme. De grandes messes avec encens, thuriféraires, somptueux habits, processions chargées, fleurs, musique sacrée, selon le rite traditionnel avaient lieu dans toute l'Espagne, celles-ci étaient mises en scène et constituaient un grand spectacle digne des meilleurs théâtres, en reprenant la tradition sacramentelle. L'Église s'occuperait de la morale et des bonnes mœurs, il fallait remettre de l'ordre dans le pays, corriger les mauvaises habitudes, donner des lignes de conduite, expier ses péchés. Les confesseurs abuseront bien souvent de leur rôle et profiteront pour rentrer dans les familles, se mêler de leur quotidien et d'influencer les femmes. L'Église participera à la propagande du régime et à la censure dans laquelle elle eut une place de choix. De concert avec Franco, elle supprimera la coéducation, aura le monopole de l'enseignement à travers des écoles catholiques privées (en uniformes) tenues par des ordres religieux comme les Jésuites, les Lassalliens, les Salésiens, les Maristes ou des ordres féminins. Souvent réputées pour leur sévérité, leur autorité, leurs exigences et pour utiliser les châtiments corporels ; ces écoles seront la prolongation du régime en dispensant un enseignement choisi et favorable au franquisme : heures glorieuses de l'Espagne, Hispanité, Siècle d'Or, exaltation des valeurs patriotiques et religieuses, Roman National, révision de l'Histoire, valorisation de figures mythiques comme les Rois Catholiques, Christophe Colomb, Charles Quint, Philippe II et insisteront sur l'Espagne noire. Les récentes Recherches sur le rôle de l'Église grâce à des chercheurs et journalistes d'investigation ont prouvé que cette dernière a été engluée dans de sombres affaires : attouchements, viols d'enfants, pédophilie, abus de sa position d'autorité, enlèvement de bébés et d'enfants de communistes (40 000), jetant le discrédit sur cette Institution et entraînant le silence des responsables ecclésiastiques.

Dans *Histoire des Espagnols*, (1992), Bartolomé Bennassar, fait le point sur le rôle de l'Église sous Franco et déclare :

« La victoire de 1939 avait aussi été celle de l'Église à qui, après tout, la seconde république avait déclaré la guerre et que le Front populaire chercha à éliminer physiquement dans de nombreux diocèses après le 18 juillet. On connaît les chiffres. Ils expliquent l'esprit de revanche qui anima cette

Église pendant la guerre et après la victoire. Il est certain que l'Église dans son ensemble, et notamment la hiérarchie, apporta un appui sans faille au régime : après la mort du cardinal-Gomá, Enrique Pla Y Deniel devient archevêque de Tolède et ce cardinal-primat était un partisan fervent du caudillo : sa pastorale d'août 1945 était une vigoureuse plaidoirie en faveur du régime, et, en février 1946 encore, il défendait devant le collège cardinalice à Rome l'idée que le combat des nationalistes avait été une authentique croisade. Quant à l'orientation germanophile du régime, l'évêque de Calahorra, Fidel Garcia Martinez, publia en 1942 et 1944 deux énergiques pastorales antinazies. Un seul prélat, l'enfant terrible du traditionalisme catholique, le cardinal-archevêque de Séville, Segura, condamna les idéaux phalangistes et ridiculisa en chaire en 1940, le régime du Caudillo. » (p. 853)

Il poursuit ainsi :

« Des personnalités catholiques se voyaient confier des postes ministériels importants. Elles procédaient généralement de l'Action Catholique nationale de propagandistes (ACNP) qui avait déjà contribué sous la République à l'organisation de la CEDA et qui fut reconstituée après la guerre civile. Alberto Martín Artajo, le président national de l'Action Catholique, qui durant près de douze ans (1945-1957) détenait le portefeuille des Affaires étrangères. Les ministères de la justice et de l'Éducation furent presque toujours confiés à des catholiques. Le catholicisme était reconnu comme valeur spirituelle suprême. En 1940 José Antonio Girón lui-même déclara que « la révolution phalangiste était orientée avant tout vers l'accomplissement de la mission spirituelle catholique de l'Espagne. Franco lui fit écho en affirmant le 14 mai 1946 devant l'assemblée des corporations : « Pour nous, l'État parfait est l'État catholique... les lois sont nécessaires pour maintenir ce principe et corriger les abus. » (p. 854)

Enfin, ces derniers mots prennent cette tournure et nous conforte dans nos propos liminaires :

« L'Église recouvrait sa prééminence dans l'éducation. Le premier ministre de l'Instruction publique de Franco, Pedro Sainz Rodríguez, mit en place dès 1938 un nouveau programme d'études secondaires où l'enseignement religieux et les humanités retrouvaient les places d'honneur. La loi universitaire de 1943 reconnut « comme guide suprême le dogme et la morale chrétienne et ce que disposaient les secrets canons en matière d'enseignement. (...) L'Église put reconquérir de fortes positions dans la presse et l'information. Trente-quatre des cent neuf quotidiens publiés en 1956 étaient des journaux catholiques, et l'on en comptait pas moins alors de huit cent quarante sept publications diverses dirigées par des prêtres ou par des membres laïques d'associations catholiques. Cependant, ces trente-quatre journaux ne représentaient qu'un tirage quotidien de 337 800 exemplaires sur un total de 1 800 000, soit 18,74% seulement du total; car seuls *Ya* de Madrid, *La Gaceta del norte* et *El Correo Español- El pueblo Vasco* de Bilbao étaient des journaux de tirage important ; en revanche, la presse catholique couvrait l'ensemble du territoire national. Le contrôle concernait près de 70% des tirages, plus de 5 600 000 exemplaires. » (p. 855)

Les entrées suivantes nous proposent d'autres pistes : l'appui de l'Église au franquisme ; le National Catholicisme<sup>253</sup> ; l'Action Catholique et les jeunesses de l'Action

---

<sup>253</sup> « L'expression *national catholicism* devient alors un instrument utile, dans la mesure où elle indique clairement que la propagande du franquisme se tient en chaire autant qu'à la tribune. Autrement dit, dans le cas du franquisme, la propagande religieuse semble être une des conditions *sine qua non* de l'efficacité de la propagande politique. (...) Ce qu'il importe de noter, c'est déjà la reconnaissance explicite du rôle de la religion dans la tradition nationale. Une idéologie fascisante dans un pays comme l'Espagne ne pouvait pas faire l'économie du Catholicisme, de la même façon qu'elle n'avait pu la faire en Italie. (...) Puissamment appuyé par une Église réactionnaire, le franquisme ne se contente donc pas de reconnaître le rôle du Catholicisme dans

Catholique ; l'influence des curés sur les femmes ; l'Opus Dei ; la messe dominicale ou quotidienne obligatoire ; les processions ; le dolorisme ; les cérémonies pompeuses ; les confessions abusives ; l'introduction déplacée dans la vie de la famille ; les fiançailles et les mariages obligatoires pour initier une relation amoureuse ; les mariages arrangés téléguidés par les prêtres ; le machisme ; le monopole de l'Éducation ; les attouchements ; la pédophilie ; l'enlèvement de bébés et d'enfants de rouges (bonnes sœurs) ; la manipulation des apprentissages ; la sévérité excessive ; l'autorité ; les châtiments corporels, l'hypocrisie ; les contradictions ; le goût de l'apparat ; l'influence ; les avantages ; l'attrait pour le pouvoir et les premiers rôles.

Parler du camp des vainqueurs, c'est revenir sur la propagande franquiste. « Par propagande, on entendra tout discours dont le but explicite est d'obtenir l'adhésion immédiate à une politique précise à court terme » ; (p. 25, 178, 179), nous souffle Marie-Aline Barrachina dans son livre déjà cité, consacré à cette question. Elle ajoute que :

« Dans la définition la plus large, que nous empruntons au dictionnaire *Le Robert*, la propagande serait 'l'ensemble des moyens mis en oeuvre pour propager des idées ou pour susciter des comportements.' (...) Plus précise, l'*Encyclopaedia Universalis*, (version 1976) replace la notion de propagande dans sa perspective historique, en précisant que la propagande connaît une mutation avec l'avènement des fascismes :

'C'est alors qu'elle cesse de se confondre avec l'emploi des moyens traditionnels de persuasion, pour devenir une technique hautement rationalisée, tandis que son secteur se voit délimité. L'identification du sujet au pouvoir est systématiquement recherchée par la mobilisation de l'affecte et la contagion émotionnelle'.

Elle poursuit en disant que :

« Pour qu'une propagande soit une propagande de type fasciste, il faut donc, tout d'abord, qu'elle soit une propagande au sens moderne, c'est-à-dire qu'elle se fonde sur les affects plus que sur la raison. Il faut aussi qu'elle ne souffre aucune propagande contradictoire. Il faut enfin qu'elle tienne un discours unique, sans faille apparente, et qui se donne comme **la** vérité. (...) Contrairement à ce qui se produit dans l'Allemagne nazie, en effet, le régime franquiste ne se fonde pas, faut-il le rappeler ici, sur une idéologie unique préétablie disposant d'un appareil de propagande préalablement élaboré en harmonie avec un projet politique. Dès les premiers jours du soulèvement, la nécessité d'une propagande efficace est à l'ordre du jour aussi bien parmi les militaires soucieux de la victoire que parmi les différentes milices désireuses, de leur côté, de faire triompher leur propre projet politique. Comparant les propagandes de la Zone républicaine et de la Zone nationale, Marcel Oms souligne ces divergences :

---

l'histoire de l'Espagne, il adopte résolument l'idée que les intérêts de Dieu et ceux de la Patrie sont les mêmes. (...) C'est en quelque sorte sur cette idée que se fonde le discours idéologique qui sert de substrat à la propagande du franquisme. Aussi, décrire la propagande des premières années du franquisme, c'est faire l'histoire d'une manipulation idéologique fondée sur une tradition religieuse fortement ancrée. Les cérémonies religieuses deviennent des manifestations de 'l'esprit national' et de l'unité de la 'race hispanique'. », In Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, p. 219.

'Du côté franquiste, l'effort de propagande relativement mieux coordonné n'en laisse pas moins transparaître des conceptions diverses de la finalité du conflit entre les militaires proprement dits et les volontaires phalangistes, plus soucieux d'idéologie et de 'révolution nationale'. (Marcel Oms : *la guerre d'Espagne au cinéma : mythes et réalités* préface de Pierre Broué, Cerf, Paris, 1986, p. 19.) »

Et conclue ainsi :

« Il y a d'une part la propagande directe et collective, celle dont on se souvient et dont on peut dire : 'j'y étais'. C'est le cas des grandes mises en scène de type fasciste, les grands rassemblements plus modestes dans les villages lors du lancement des différentes campagnes : campagnes sanitaires et campagnes d'alphabétisation par exemple. C'est aussi le cas des sermons d'église et des inaugurations de toutes sortes. Ces rassemblements peuvent être aussi vécus par procuration, grâce à l'intervention des *medias* : radio, cinéma, actualités cinématographiques, et bien évidemment, la presse. Il y a aussi la propagande des signes : affiches, statuaire, constructions de prestige, toponymes... Il y a enfin une forme de propagande qui passe par le filtrage des publications, par la multiplication des rééditions. » (p. 185)

L'on peut donner les exemples suivants : la disqualification de l'adversaire ; *Arriba* ; *Ya* ; la manipulation et le contrôle de la presse ; la propagande et le lavage de cerveau quotidien ; un inconscient collectif à modeler et diriger ; le cinéma utilisé en tant que propagande (CIFESA, Dibildos, Cesáreo González) ; le monopole des femmes sous le commandement de Pilar Primo de Rivera à travers de la Section Féminine (1939-1977) ; *el Auxilio social y la Cruz Roja*, le *NO-DO (Noticario Documental)*, qui était toute une institution, rythma la vie des milliers d'Espagnols pendant tout le franquisme et façonna leur inconscient collectif. Avant l'apparition du NO-DO, l'Espagne était dépendante de l'Allemagne (UFA) et de l'Italie eu égard aux documentaires de guerre. L'arrivée du NO-DO rompit cette dépendance. Lorsqu'on évoque le NO-DO, on ne peut que se rapporter au travail de pionniers qu'ont réalisé les spécialistes de cinéma, Vicente Sánchez Biosca et Rafaël Tranche dans leur livre : *NO-DO : el tiempo y la memoria*, (Cuaderno de la Filmoteca, n°1, Madrid, Instituto de la Cinematografía y de las Artes Audiovisuales, Ministerio de la Cultura, 1993) et qui constitue à l'heure actuelle la Bible et l'ouvrage de référence à ce sujet.

Le NO-DO fait partie des stéréotypes du franquisme, et il incarne l'entité officielle du régime. La déclaration la plus célèbre du NO-DO (1942-1981) est sans aucun doute, l'élocution de Franco, le 1<sup>er</sup> avril 1939 après sa victoire contre la République : « En el día de hoy, cautivo y desarmado el ejército rojo, han alcanzado las tropas Nacionales sus últimos objetivos militares. La guerra ha terminado ». (Burgos, 1<sup>er</sup> de abril de 1939. Año de la Victoria. El Generalísimo). (Cf en *La silla de Fernando* (2006). Mais de quoi s'agissait-il

exactement ? Il s'agissait d'un journal national et international cinématographique, qui prenait la forme d'un documentaire, et qui, avait une interprétation toute personnelle du traitement de l'actualité. Il était accompagné de musique, et présenté en *voix off*, de manière assez solennelle. Sa projection était obligatoire. Il était projeté dans les salles de cinéma avant le début de chaque film et relayait la propagande du régime. Franco en était le protagoniste, on pouvait le voir inaugurer une usine, prononcer un discours, aller à l'encontre de la population, se rendre sur le lieu d'une catastrophe climatique, sourire en train de serrer des mains, accueillir un Chef de Gouvernement en visite à l'aéroport, etc. Il s'agissait presque d'un « théâtre filmé », rythmant la vie quotidienne des Espagnols, qui renvoyait à la scénographie du régime et aux « Représentations du franquisme ». En revanche, ce que l'on ignore le plus souvent, comme les auteurs le donnent à voir, c'est l'ample production de films documentaires (570), qu'a produit le NO-DO pendant quarante-ans, la plupart d'entre eux des courts-métrages, et qui ne doivent surtout pas être confondus avec la production quotidienne du NO-DO. De fait, à l'inverse du NO-DO, ils n'étaient pas diffusés de manière obligatoire et ne jouissaient pas de l'exclusivité du genre. Comme l'ouvrage de Sánchez Biosca et Rafaël Tranche nous y invite, il est intéressant de penser et d'analyser les documentaires du NO-DO en tant que communication publique et procédé politique institutionnel à dimension propagandiste. L'arrivée de la télévision en noir et blanc a signifié pour le NO-DO, un avant et un après. À partir de 1968, elle l'a forcé à se moderniser et a amorcé sa mue à travers une revue hebdomadaire, *Imágenes*. Une réorientation de son contenu est également adoptée vers des reportages et des documentaires spécifiques qui servent à la promotion internationale de l'Espagne. L'évolution sociale et le franquisme tardif ont entraîné son déclin tout comme la fin de l'obligation d'exhibition en 1974. En 1977, le NO-DO ne réalisait plus que des documentaires sur commande. S'il a survécu à la Transition, il cessera définitivement en 1981. Dans son ouvrage, *Oubli et mémoire, La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, (2011), le Professeure Elvire Díaz, confirmait sans ambages, l'importance qu'avait exercé sur des millions d'Espagnols ce support cinématographique et propagandiste :

« Le NO-DO, appellation sous forme abrégée et populaire de *Noticiarios Y Documentales Cinematográficos*, est cité trois fois dans *Maquis*. Appartenant à la mémoire collective des Espagnols et l'ayant parfois configurée, ces informations ont été vues par tous ceux qui ont vécu jusqu'en 1975. Le NO-DO fut créé le 29 septembre 1942 puis le *BOE* du 22 décembre 1942 établit l'obligation de sa projection dans toutes les salles de cinéma commercial à partir de janvier 1943 ; la diffusion en fut obligatoire jusqu'en 1981. Les informations données par cet organe d'état, ce 'medio de propaganda y de socialización política', indique quelle était la culture politique sous le régime. Au cinéma, seule source pas chère de loisirs avant l'arrivée de la télévision en 1956, le NO-DO annonçait : 'el mundo entero al alcance de los españoles'. C'est pourquoi Alfons Cervera l'inclut dans son roman, malgré une



erreur de chronologie qui le fait commencer en 1941, pour montrer l'impact du NO-DO, y compris sur les opposants, hommes, femmes ou enfants : 'los niños ayudaban al chófer a bajar los sacos con el Nodo y la película del domingo' (p. 29) ; (Paco el Vatio à Nicasio) : 'lo he visto en el Nodo, y tú también. Pero el Nodo es el Nodo...' (p. 50). Quant à Guadalupe, elle voit 'los pájaros blancos que salen en el Nodo cuando aparece Franco tirando la caña al mar'. (p. 135). » (p. 142)

De son côté, Marie-Aline Barrachina, dans son livre sur *Les Ressorts de la propagande franquiste* nous informait que :

« Le 4 janvier 1943 fut présenté en salle le premier *NO-DO*. L'heure n'était plus désormais aux déclarations d'héroïsme brillant et tapageur, mais à la prudence vis-à-vis de l'extérieur et à la reconstruction intérieure. Il est temps de substituer la figure de l'homme mûr retiré dans son cabinet de travail à celle du soldat, ainsi que le montre le propos tenu par la voix *off* qui illustre les premières images de ce premier numéro du *NO-DO* :

'En el palacio de El Pardo, como en otro tiempo en su cuartel general, el jefe del estado, caudillo victorioso de nuestra guerra y de nuestra paz, reconstrucción y trabajo, se consagra a la tarea de regir y gobernar a nuestro pueblo [...] (D'après V. Sánchez-Biosca et Rafael R. Tranche : *NO-DO : el tiempo y la memoria*, Cuaderno de la Filmoteca 1993 n°1, instituto de la Cinematografía y de las Artes Audiovisuales, Ministerio de la Cultura, Madrid, 1993, p. 27.) (Dans le palais de El Pardo, comme en d'autres temps dans son quartier général, le chef de l'État, *caudillo* victorieux de notre guerre et de notre paix, de notre reconstruction et de notre travail, se consacre entièrement à la tâche de gérer et de gouverner notre peuple.) (p. 300-301)

Elle développait à la page 208, en relayant certains articles du Bulletin du Mouvement et une citation des auteurs sur l'ouvrage de référence concernant le NO-DO, Vicente Sánchez-Biosca et Rafael R. Tranche, *NO-DO : el tiempo y la memoria* :

« Dans la foulée, est enfin créé le *NO-DO*, institution nationale promise à une longue existence, puisque la projection en salle de ses productions reste obligatoire jusqu'en 1975 -l'Ordonnance du 22 août 1975 (BOE du 19 septembre 1975) émanant du Ministère de l'Information et du Tourisme supprime l'obligation de la projection du *NO-DO*- et qu'il en disparaît réellement qu'en 1981. (...) Pendant la Guerre civile, (...), l'Espagne franquiste dépend de l'aide étrangère. Mais en 1938, d'après la documentation de la *Filmoteca Nacional* espagnole, les premières informations documentaires cinématographiques espagnoles sortent en salle avec *Noticario Español*, dont la périodicité semble variable, et qui comporterait une trentaine d'éditions sorties en salle de mai 1938 à mars 1941. Toutes ces éditions, sans exception, sont, sans aucuns doutes possibles, des documents de propagande sur les activités de guerre, ou sur la vie publique et privée du *Caudillo* et de sa famille ; aucune en revanche ne concerne l'étranger. *Noticario Español* semble s'interrompre de février 1940 à mars 1941, où une dernière édition atypique par rapport aux précédentes est consacrée à l'inauguration du club sportif de Bilbao et au match de football Portugal/Espagne qui s'est déroulé à Bilbao le 16 mars 1941. (...) Quoiqu'il en soit, la création du *Noticario Cinematográfico Español* (NO-DO) est décidée le 29 septembre 1942, et le 17 décembre de la même année le Vice-secrétariat de l'Éducation populaire rend une ordonnance qui accorde au *NO-DO* l'exclusivité des reportages et de l'information cinématographiques, et qui impose la projection obligatoire de ces productions dans toutes les salles du territoire national. »

« Les auteurs de *NO-DO, el tiempo y la memoria*, affirment :

'Es bien sabido que, contra lo que puede sospechar, *NO-DO* no solía recibir consignas escritas de signo ideológico y, desde luego, jamás se transmitían éstas por escrito [...] En suma, el estilo *NO-DO*, independientemente de su empeño ideológico, el cual se fue desdibujando con los años, respondió a la obra de un equipo de profesionales que practicaban una hábil autocensura.' »

La censure a été un des outils sur lequel s'est appuyé à foison le régime. Afin d'évoquer avec pertinence ce thème, nous allons nous baser sur trois livres clefs, qui vont nous aider à procéder à une synthèse efficace. Tout d'abord, nous nous appuyerons sur les ouvrages de Román Gubern et Domènec Font, *Un cine para el cadalso, 40 años de censura cinematográfica en España*, (1975) ; puis sur celui d'Alberto Gil, *La censura cinematográfica en España*, (2009), enfin, nous nous pencherons sur la réflexion du catalan Domènec Font, par le truchement de son essai *Del Azul al Verde, El cine español durante el franquismo*, (1975). Ils seront nos guides à travers ces lignes.

La Censure dans l'Espagne de Franco, souvent très aléatoire et pendant très longtemps sans aucune règle ni code de pointage, a été à l'origine de nombreux malentendus, de drames multiples, en ruinant la carrière de cinéastes de qualité, en mutilant des chefs d'œuvre, en condamnant des réalisateurs à la ruine avec son système de subvention, en dénaturant l'âme de nombreux longs-métrages et en produisant un cinéma uniforme, répondant à la répétition de recettes et filons, de mauvaise qualité dans sa grande majorité, et soumis aux aléas d'une commission de Censure souvent incompétente et plus habitée par la régulation de la morale que par une fidélité à l'esprit des films, à leur construction originelle, et au sens premier, qui était le leur. En consultant plusieurs rapports de Censure de certains films de FFG qui avaient eu maille à partir avec cette Institution à Alcalá de Henares en el *Archivo General de la Administración*, j'ai pu me rendre compte, que les rapports étaient bien souvent assez bâclés, parfois vides, d'autres assez lapidaires et enfin la teneur de ce qui leur était reprochée, le plus souvent, ridicule et risible. De nombreux thèmes étaient interdits, tout d'abord, tout ce qui touchait à la chair, comme la prostitution, l'homosexualité, les baisers, les effusions et les élans trop érotiques et langoureux, la pornographie, les zones du corps trop visibles, l'esprit coquin, les bas-fonds, la danse en général. Tout décolleté trop ouvert, toute jupe fendue exhibant trop les jambes, tout pantalon trop serré, toute robe trop courte, tout maquillage trop appuyé déchaînaient les foudres des censeurs. Il y avait aussi une autre catégorie, dénommée

« démon » à laquelle il ne fallait surtout pas toucher sous peine de se voir interdire son film. Les thèmes touchant à la famille, au mariage et au divorce, à l'adultère, à l'euthanasie, à l'avortement et au suicide, aux vices et vertus, de la morale, à la critique de l'Église faisaient bondir la commission de censure. Dans son livre, *La Censura cinematográfica en España*, (2009), Alberto Gil, détaille toutes ces catégories et traite la question en détail. Il évoque une troisième catégorie, celle « du monde », qui est aussi proscrite par les censeurs. Les thématiques qui y appartiennent sont : la jeunesse, la psychologie, la police, le crime et châtiment, la violence, la guerre, le fascisme, la Démocratie et le communisme, tout ce qui avait trait à l'Espagne et aux Espagnols. Cette liste assez longue et très astreignante donne à voir la complexité pour tout cinéaste face à sa création et le casse tête qui était le sien à l'heure d'écrire le scénario, de faire les repérages, d'obtenir le permis de tourner, et de passer les tests intermédiaires et finaux. De fait, les censeurs examinaient d'abord le scénario et donnaient leur autorisation pour poursuivre, exigeaient des modifications ou décrétaient le film impossible. Une fois le permis de tourner obtenu, ils inspectaient collégalement le film. De la classification finale des films (Interés Especial, Interés Nacional (subvention de 50%), *Primera A* (subvention de 40%), *Primera B* (subvention de 35%), *Segunda A* (subvention de 30%), *Segunda B* (subvention de 15%), *Tercera A* (aucune subvention), dépendaient les subventions octroyées par l'Administration franquiste, le type de cinéma dans lesquels ils pouvaient être projetés, la publicité (qui pouvait être faite) dans la presse, le genre d'affiches autorisées (à être confectionnées) et les permis accordés pour produire des films à l'extérieur. Il va s'en dire, que, en ces temps où l'argent manquait et était un vrai problème, chaque décision des censeurs pouvaient entraîner la ruine des cinéastes. Certains réalisateurs étaient les bêtes noires de la commission des censeurs, et d'autres figuraient parmi les enfants chéris du régime. Cette *Junta Superior de Censura Cinematográfica* (1937) était triée sur le volet par le régime et composée de prêtres, évêques, militaires, phalangistes, de membres de l'Opus Dei, de membres de l'Administration franquiste, d'artistes, d'intellectuels ou de producteurs estampillés du régime. Il était possible de demander une « révision » de la part des censeurs après avoir consulté les rapports<sup>254</sup> de ceux-ci, mais, la plupart du temps, ils ne changeaient pas leur avis originel. Le cinéma de cette époque était tourné en son indirect, si bien que tous les films nationaux et étrangers étaient redoublés en castillan en studio et que des dialogues

---

<sup>254</sup> « Estos expedientes, agrupados bajo el epígrafe 121, que reúne los archivos de la censura cinematográfica, incluyen los testimonios de puño y letra de los censores que vigilaron, cortaron, manipularon o prohibieron todas las producciones que aspiraban a llegar a las pantallas de nuestro país. Los adjetivos que empleaban, sus juicios de valor y sus argumentos son una extraordinaria radiografía del pensamiento oficial y el férreo control cultural durante la dictadura. (...) 'Las ponzoñosas aguas de la censura'. », In Alberto Gil, *La censura cinematográfica en España*, (Barcelona, Ediciones B, 2009), p. 14.

entiers pouvaient passer à l'as, des séquences complètes étaient coupées par le « *tijeretazo* » des censeurs, entraînant des aberrations dans l'économie des films, coups de ciseaux fait de manière brutale et barbare. La censure engendra aussi l'autocensure des scénaristes, cinéastes et artistes, ce qui était un vrai problème. Certains réalisateurs ont su passer à travers la censure, la moquer<sup>255</sup> même sans que les censeurs s'en rendent compte vraiment, en déplaçant l'action dans une autre époque, dans un autre pays, en adoptant un langage codé, en utilisant des sous-entendus, des clins d'œil, en se servant de l'humour noir, de l'ironie, en utilisant les grilles de lecture des censeurs et en leur donnant à voir ce qu'ils voulaient voir, en faisant preuve d'invention et de création, en utilisant l'image (que les censeurs ne dominaient pas) comme « trompe-l'œil » pour y exprimer l'inexprimable. On pense particulièrement à *Viridiana* de Buñuel, *Plácido* de Berlanga, *Calle Mayor* de Bardem, *La vida por delante* et *La vida alrededor* de Fernán-Gómez, *Furtivos* de José Luis Borau, *Nuevas cartas a Berta y Canciones para después de una guerra* de Basilio Martín Patino, *El desencanto* de Jaime Chávarri ou encore *El crimen de Cuenca* de Pilar Miró. Mais cela était rare et relevait du vrai miracle. Pour bien réaliser l'ampleur de la censure, il convient de vous référer à mes interviews réalisées, en annexe, avec l'épouse de FFG et la réalisatrice de la plupart des films de FFG pendant le franquisme, en tant que réalisateur, Rosa Salgado. Tant FFG que sa monteuse la plus fidèle, ont évoqué à plusieurs reprises la bêtise de la censure, ses marottes, et notamment, le film *La venganza de Don Mendo* (1961), adapté de la pièce de Muñoz Seca, qu'il réalisa et qui souffrit les affres de la « machine infernale ». L'une des scènes, esthétiquement bien soignée, et qui avait fait l'objet d'une attention particulière lors du tournage et du montage, fut complètement coupée par la censure, et de manière barbare, car une danseuse du ventre qui offrait son spectacle et sa dextérité, se tortillait et avait le nombril trop apparent. Cela fut fait si sauvagement, que tout le film en fut déséquilibré et que l'économie narrative s'en ressentit durement.

Alberto Gil, dans ce même ouvrage initialement cité, dès l'introduction, pose d'abord le décor et nous plonge dans l'atmosphère de l'époque :

« Palacio del Pardo. La sala de proyección privada del general Franco. (...) Los pocos testimonios que quedan de aquellas sesiones reservadas cuentan que el dictador, siempre discreto, expresaba su desagrado con una leve tosecita. (...) Puso en marcha una de las maquinarias censoras más implacables, extensas y arbitrarias del siglo XX. Entre marzo de 1937 -en plena Guerra Civil- cuando la censura empezó a operar en la llamada zona "nacional" y noviembre de 1977, momento en que fue

---

<sup>255</sup> Consulter à ce propos l'article de presse qui figurera en Annexe, « Los que saltaron la férrea censura », *Cambio* 16, 24/03/2008.

suprimida por decreto bajo el primer gobierno de Adolfo Suárez. (...) Documentales, cortometrajes, anuncios publicitarios, películas para proyecciones domésticas y largometrajes de todos los géneros y procedencias pasaron por el riguroso filtro censor, que operó de forma inflexible ante cualquier desviación frente a las imprecisas normas impuestas por el franquismo. Ni el mismísimo NO-DO, el noticiario elaborado por el Régimen y que precedía imperativamente cualquier sesión de cine, eludió el control de la censura pese a su probada fidelidad a las consignas de cada momento. La intervención de la censura cinematográfica en los largometrajes de producción nacional o extranjera se prodigó en prácticas muy generalizadas : altercaciones sustanciales en los guiones, modificaciones en pleno rodaje, manipulación de frases y argumentos a través del doblaje, cambios de finales y cortes de planos y escenas, realizadas al principio toscamente y diestramente mejoradas con el paso de los años para que pasaran inadvertidas al espectador. » (p. 90)

Il continuait ainsi :

« Cuando una película “no tenía arreglo” se dictaba una lacónica sentencia : ‘prohibida su exhibición en todo el territorio nacional’, y la cinta en cuestión pasaba a engrosar la larga lista de títulos que nunca se distribuyeron en España o fueron vetados durante años por le estrechez intelectual y moral de la censura. Obras maestras como *Roma*, *Città aperta*, *Extraños en un tren*, *Senso*, *El partamento*, *Viridiana*, *Lolita*, *Arroz amargo*, *La dolce vita*, *Con faldas y a lo loco*, *Duelo al sol*, *Un tranvía llamado deseo*, *Breve encuentro*, *Desayuno con diamantes*, *El gran dictador...*, y tantísimas otras que reflejaron la evolución cultural del siglo XX, quedaron fuera de nuestras pantallas o tuvieron que esperar a la muerte de Franco para que pudieran verse en nuestro país. El simple mecanismo de la prohibición escamoteó la presencia de las principales corrientes cinematográficas : el neorrealismo, la Nouvelle Vague, el Free Cinema, la producción de los países del Este, el cine político latinoamericano e incluso los realizadores estadounidenses de finales de los sesenta (Robert Altman, Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Woody Allen...), creando un enorme vacío cultural y una honda fractura entre el cine que se permitió hacer en España y el que se hacía más allá de nuestras fronteras. » (pp. 9-11)

Et nous donnait quelques précisions sur l’histoire de cette censure, sur le contexte et les réactions que celle-ci entraîne de la part du secteur :

« La censura cinematográfica en España, que se remonta a 1913 y se mantuvo en plena vigencia durante las décadas siguientes -incluidos los años de la República-, alcanzó una virulencia inusitada durante el franquismo. Una publicación tan ponderada como el *Dictionnaire de la censure au cinéma*, realizado en 1998 por Presses Universitaires de France, comienza así el artículo dedicado a la censura en España : Pocos países han alcanzado las cimas de una censura triunfante como la España de Franco, convirtiéndose en un verdadero sistema el absurdo de sus principios y sus contradicciones. (...) Tras unos primeros años de titubeos y bandazos, se fueron sucediendo largas etapas de rigor extremo y tibios conatos de flexibilidad (...). Es muy significativo que algunos de los títulos más valientes (y mejores) de la cinematografía española desencadenaran grandes tormentas políticas, ceses de altos cargos sospechosos de aperturismo y, por último, un endurecimiento de la censura. Películas como *Surcos*, visión del éxodo rural rodada por el falangista José Antonio Nieves Conde en 1951; *Viridiana*, dirigida por Buñuel en 1961, (...) provocaron la furiosa reacción de los sectores más intransigentes, que sentían que el cine olvidaba su destino circense y les estaba quitando el poder de las manos. » (pp. 11-12)

Malgré de petits changements terminologiques, la Censure continuait à être

implacable :

« (...) Es preciso que algo cambie para que todo siga igual, hicieron modestos cambios en la denominación oficial de la censura : Comisión Nacional de Censura, Junta Superior de Ordenación Cinematográfica, Junta de Censura y Apreciación de Películas, (...) que solo eran collares distintos para el mismo perro. (...) Las pantallas no podían mostrar tramas que justificaran el divorcio, el adulterio, la prostitución, el alcoholismo, las relaciones sexuales “ilícitas”, los métodos anticonceptivos, el aborto, el suicidio, la eutanasia, las perversiones sexuales (catalogando como tal la homosexualidad) y muchas otras “lacras” que, en bastantes casos, estaban perfectamente vivas en la sociedad española. (...) Las normas censoras estaban destinadas a garantizar el respeto a la ideología política que las sustentaba, así como al Jefe del Estado, la Iglesia y la Patria (...) prohibiendo “las películas blasfemas; pornográficas y subversivas o “el falseamiento tendencioso de los hechos, personajes y ambientes históricos. » (pp. 11-12)

L'intérêt du livre de Alberto Gil, au-delà de traiter le thème de la censure avec humour, distance et dérision, c'est aussi la mise à jour qu'il en a faite, sa multitude d'exemples filmiques, et son corpus international. En effet, il ne s'est pas borné à citer seulement des longs-métrages espagnols, mais à puiser dans une large palette de films connus ou très célèbres en y ajoutant pléthore d'anecdotes qui font sourire, c'est ce qui fait, à mon sens, sa richesse et son caractère didactique. Voici quelques pépites :

« *LA GATA SOBRE EL TEJADO DE ZINC* (1958). Cuando el primer visionado de una película era en blanco y negro, los censores tenían dificultades añadidas para calibrar la peligrosidad de sus escenas carnales y era habitual que reclamaran un nuevo visionado en color para emitir informes más autorizados. Sucedió con *La gata sobre el tejado de zinc* (*Cat on a Hot tin Roof*, literalmente *Gata sobre el tejado caliente*), dirigida por Richard Brooks en 1959 y protagonizada por Elizabeth Taylor y Paul Newman. La trama -basada en una conocida obra teatral de Tennessee Williams- no contaba con la simpatía de los censores, que la calificaron como “una película estúpida y tonta”, pero, sobre todo, se encontró con numerosas objeciones a los diálogos y su autorización quedó supeditada a que se presentaran ‘arreglados y limpios de expresiones groseras’. Finalmente, tras la limpieza de rigor, la censura la autorizó para mayores de 18 años y se limitó a hacer algunas reclamaciones, entre ellas : “Debe verse en color para comprobar el efecto de los planos de Maggie cambiándose de medias” y “revisar en color la secuencia de la misma en combinación”. (...) Si unos muslos y unos pechos eran materia reservada, la visión de un desnudo integral -ni siquiera fugaz- era sencillamente inaceptable. En ese terreno, hombres y mujeres compartían la misma maldición. (pp. 49-59). »

Alberto Gil évoque aussi largement le grand classique avec Marilyn Monroe, Jack Lemon et Tiny Curtis, *Certains l'aiment chaud* (1959) :

« (...) *CON FALDAS YA LO LOCO*. Pero entre todas las películas del inteligente realizador, la que tuvo un recibimiento más airado fue *Con faldas y a lo loco* (*Some like it Hot*, literalmente *Algo caliente como esto*). La provocativa sensualidad de Marilyn Monroe y el hecho de que los protagonistas masculinos, Jack Lemmon y Tony Curtis, vistan de mujer en la mayor parte de la película eran dos razones de peso para impedir su proyección. La prohibición fue unánime y aparentemente insalvable, pero la distribuidora CB Films hizo considerables esfuerzos para que la cinta fuera admitida, introduciendo un total de dieciséis cortes que la dejaron mutilada pero no alteraron el criterio censor. La

película volvió a ser visionada, ya con el título *Con faldas y a lo loco*, y los censores la consideraron “inadmisible, sin posible arreglo”. Nuevamente, en 1963, *Con faldas y a lo loco* sucumbió al filtro censor, que consideró que “en la película hay una sobrecarga de equívocos, escenas y exhibiciones de clara intención lasciva”. Hubo que esperar a 1973, catorce años después de su rodaje, para que el film llegara a las pantallas españolas, sin corte de ningún tipo y autorizado para mayores. » (pp. 63-65)

Enfin, Alberto Gil n’oubliait pas de citer *Un tramway nommé désir* (1951) de Tennessee Williams qui eut aussi à en découdre avec la Censure en Espagne :

« *UN TRANVÍA LLAMADO DESEO*. Todo jugaba en contra del film de Elia Kazan, que supuso la consagración de Marlon Brando en su magnético papel de Stanley Kowalsky. Desde el título *Un tranvía llamado deseo*, que convertía el deseo sexual en algo tan cotidiano como los tranvías, hasta las camisetas sudorosas de Brando o el guión firmado por el siempre sospechoso Tennessee Williams. A estos ingredientes había que añadir la propia trama triangular del primario Stanley, su mujer, Stella (interpretada por Kin Hunter), y la reprimida hermana de ésta, Blanche (Vivien Leigh). Así que no sorprende que la censura prohibiera durante años la presencia de la película en las pantallas españolas. La junta la visionó por primera vez en 1952, un año después de su estreno en Estados-Unidos. (...) Otros censores fueron menos flexibles y defendieron su prohibición, así que la película tuvo que pasar al pleno de la Comisión Superior, que dirimía los casos más conflictivos. (...) La prohibición fue el recurso automático cuando los simples cortes de escenas no conjuraban el clima sensual de una película. » (pp. 70-73)

Afin de ne rien laisser de côté, nous pouvons évoquer les mots clefs suivants : censure multiple/censeurs ; les commissions de censure, les rapports de censure ; les coupes drastiques dans les films modifiant l’esprit originel du projet initial ; la mutilation ; le contrôle des scénarios, les permis de tourner ; la classification des films ; les primes accordées selon la classification ; le droit de regard sur la projection des films ; le doublage obligatoire ; les films destinés à l’extérieur et à l’intérieur ; l’index de livres ; films ; auteurs et artistes interdits ; les mises au ban de certains artistes; les cinéastes et producteurs du régime.

Évoquer la vie quotidienne, c’est parler de la réalité des Espagnols : « *Apagones de luz* », (coupure d’électricité) ; restrictions d’eau ; le froid ; les carnets de rationnement ; le manque de produits basiques ; « *Los salvaconductos para trasladarse a cualquier parte* », (laisser-passer) pour pouvoir circuler librement ; la destruction de Madrid ; la triste situation du logement pendant le franquisme, « *las chabolas* » ; le taux de natalité, les prix, concours et avantages pour les familles nombreuses ; l’interdiction du vote pour les femmes ; l’interdiction du ‘*beso*’ dans la rue ; l’interdiction du concubinage ; les fiançailles hyperboliques ; les mariages à l’Eglise ; la messe dominicale ; l’interdiction du divorce et des contraceptifs ; le « *toque de queda* » (couvre-feu) ; les régressions sociales et sociétales ; les

« chapuzas » ; la délation « *el chivatazo* » ; « *estraperlo* », (marché noir), le troc ; le changement de monnaie effectué par Franco pour donner un coup définitif aux Républicains ; le peu d'argent, la circulation difficile des capitaux sauf pour l'oligarchie dominante ; les paiements en retard ; la vie à crédit ; le monopole des femmes sous le commandement de Pilar Primo de Rivera à travers de la Section Féminine (1939-1977), *el Auxilio social y la Cruz Roja* ; la solidarité, la méfiance, la peur, le port du deuil pour les femmes et des habits noirs ; la religiosité excessive.

Aborder l'art<sup>256</sup> et la culture<sup>257</sup> sous Franco, c'est forcément nous confronter à la pauvreté des propositions et au vide comme ciment de l'idéologie franquiste pour empêcher les consciences de s'éveiller et se manifester. Ce ne signifie pas néanmoins qu'il n'y avait pas de manifestations artistiques et culturelles, bien au contraire. Celles-ci prenaient la forme de grandes cérémonies<sup>258</sup>, de rituels. La vie des Espagnols était ponctuée et rythmée par les fêtes, les cérémonies, les défilés militaires, les liturgies, les rituels qui permettaient de les tenir tranquilles et les empêchaient de réfléchir. Il y en avait des tas tout au long de l'année. Comme le note Marie-Aline Barrachina, « le régime célèbre exclusivement ses propres dates fondatrices. » (p. 231). Celles-ci sont les suivantes : Célébration de la victoire de 1939 (1er avril) ; Célébration du soulèvement de 1936 (18 juillet) ; Célébration de la 'fête nationale du Caudillo' (1er octobre) ; créée par décret du 28 septembre 1939, pour commémorer la désignation de Franco comme généralissime en octobre 1936 ; Célébration enfin de la mort de José Primo de Rivera en 1936 (20 novembre). Elles sont célébrées en grande pompe et sont toujours une occasion pour louer les mérites du Caudillo, son efficacité, le fait qu'il ait sauvé

---

<sup>256</sup> « Un symbole pharaonique de ce manichéisme est toujours visible, à quelques kilomètres de l'Escorial. C'est le monument de la Vallée des morts (El Valle de los Caídos) à la gloire de l'Espagne de la croisade. La décision de le construire a été prise dès le 1<sup>er</sup> avril 1940. José Antonio Primo de Rivera et Franco sont enterrés dans le chœur. », In, Joseph Pérez, *Op. cit.*, p. 798.

<sup>257</sup> « L'Ateneo de Madrid, sorte d'Université libre, et les tertulias des cafés, voici l'opposition intellectuelle, aussi. A partir de 1950, l'une des plus intéressantes de ces tertulias fut celle du café des Cuevas de Sesamo; le propriétaire, Tomás Cruz, ancien membre de la FUE républicaine avait été pilote dans l'aviation républicaine. Dans les années 1954-1955, l'opposition universitaire s'enhardit. Autour d'un personnage étonnant, le Basque Enrique Mugica, qui était arrivé à Madrid à l'automne 1953 pour s'y inscrire en quatrième année de droit et avait reçu la révélation marxiste. Mugica en dévoilait son affiliation communiste, consacrée à Paris lors d'une rencontre avec Carlos Semprun, Santiago Carrillo et Vicente Uribe. Le groupe réussit à s'infiltrer dans le SEU et lança l'idée d'un congrès des Ecrivains qui publia plusieurs bulletins et arriva à rassembler des gens comme José Luis Abellán, Julio Diamante, Varlos Bustelo, Gabriel Tortella, etc. Une première manifestation du dynamisme du groupe s'organisa à l'occasion des obsèques d'Ortega y Gasset. », In Bartolomé Bennassar, *Histoire des Espagnols*, *Op. cit.*, p.849.

<sup>258</sup> « (...) la fonction de la mise en scène dans le franquisme des premières années : mise en scène immédiate des défilés.(...) Mise en scène médiatisée par le montage filmique, d'autre part, qui donne une signification univoque aux actions militaires. (...) L'unité nationale autour du *Caudillo*. (...) Dans de très nombreux cas, la propagande opère aussi par le canal de célébrations religieuses traditionnelles *rethéatralisées* au profit de mise en scène de l'unité nationale. », In Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, pp. 215-216.



l'Espagne, bref, elles sont toujours organisées pour servir la propagande et embrigader encore plus le peuple. Marie-Aline Barrachina, qui a analysé ces fêtes, leur éclosion et leur théâtralité, nous donne leur origine :

« On annonce dans le détail le programme des cérémonies officielles ; à Madrid, les trois journées du 18, 19, 20 mai seront chômées partiellement ou totalement, selon les cas. Désormais en effet, la fête de la Victoire (1er avril 1939), en tant que fête nationale, est jour férié sur l'ensemble du territoire. (...) L'année 1939 est en fait, l'année des grandes mises en scènes fortement inspirées des mises en scène nazies. », (pp. 233-234)

Des fêtes religieuses comme la Semaine Sainte, la fête du corpus, l'Annonciation, les grandes messes de Noël, de Pâques, de l'Assomption, la fête de Saint Jacques Saint Patron de l'Espagne, de Sainte Thérèse D'Avila, la San Isidro, patron de Madrid sont d'autres moments de célébrations, qui, à l'instar des autres cérémonies ou rituels, servent le régime et sa propagande. Le dolorisme dont certaines processions interminables comme celle de la Semaine Sainte, le *Cristo de los Gitanos* ou la *Virgen de los Dolores*, celle de la *Macarena*, la *Virgen de las Angustias*, la *Virgen de la Paloma*, la *Virgen del Carmen*, Patronne des marins et bien d'autres, rappellent, bien souvent les heures sombres de l'Espagne de l'Inquisition (1478-1834).

Autres fêtes importantes au calendrier, les fêtes votives, les fêtes régionales, réunissant « *Coros y Danzas* » en habits traditionnels, et celles organisées par la Section Féminine de Pilar Primo de Rivera (1939-1977) à laquelle Franco avait confié le monopole des femmes en Espagne, afin de les modeler selon les archétypes et attentes du régime, en n'en faisant des femmes dévouées au dictateur, -qu'elles voyaient en père de la Nation-, de bonnes épouses, des filles obéissantes, utiles à la Patrie, capables de servir les malades et les plus nécessiteux, avec comme vertu le goût du sacrifice et l'oubli de soi. Marie-Aline Barrachina nous donne quelques compléments d'information sur cette thématique :

« (...) la section Féminine de FET-JONS. (...) l'Organisation Féminine de la Phalange, (...) plus de 10 000 affiliées venues de toutes les provinces avaient été convoquées à cette occasion dans ce lieu qui se voulait symbolique puisqu'il était le lieu où avait vécu la reine Isabelle la Catholique, à laquelle la Section Féminine avait emprunté son emblème. (...) Une impressionnante démonstration au cours de laquelle défilèrent les fillettes de l'organisation juvénile féminine (*les flechas*) et les affiliées de la Section Féminine. (...) L'incontournable présence des prestations de *Coros y danzas* de la Section Féminine (116 groupes permanents en 1942, ces groupes se développent jusqu'au début des années 60, il y en existe 2540) dans la plupart des grandes mises en scènes de l'unité nationale. » (pp. 236-237)

L'anniversaire de la Victoire, tous les 1<sup>er</sup> avril, sur l'*Avenida del Generalísimo* à Madrid, devenue *Castellana*, est toujours l'occasion d'une célébration grandiose qui tient l'affiche médiatique en effervescence à travers les journaux *Ya* et *Arriba*, à travers le NO-DO, et donne l'occasion aux badauds de voir à quel point le régime déploie des moyens stratosphériques et majestueux pour mettre en scène sa force, son unité (apparente), et sa somptuosité. Dans son ouvrage, *Le franquisme et son image*, Nancy Berthier évoque l'importance des prémices des années soixante eu égard à ces dates d'anniversaires et nous rappelle à quel point elles participent activement à la propagande franquiste et à la valorisation de l'Espagne de Franco et cite G. PAYNE, *Franco (el Perfil de la historia)*, (Madrid, Espasa, 1992) :

« Le début des années soixante coïncide par ailleurs avec une série d'anniversaires célébrés en grande pompe : le premier avril 1959, date anniversaire de la victoire, est inauguré le *Valle de los Caídos* ; le 17 juillet 1961, un grand défilé commémore le soulèvement de 1936 ; quelques mois plus tard, le premier octobre 1961, une grande cérémonie est organisée à Burgos pour fêter l'accession -'la exaltación'- de Franco au pouvoir. Ces commémorations servent de prétextes à des bilans enthousiastes. Mais c'est surtout en 1964, pour l'anniversaire des '25 années de Paix', que le régime brille de ses mille feux :

'Ce fut réalité [le nouveau contexte] qui permit au régime de célébrer en 1964 – au moment où le développement était devenu réalité et où l'optimisme à propos du futur économique était à son apogée -les 25 années de paix qui furent, en outre, une célébration véritablement orgiaque de l'exaltation de la figure de Franco.' (*Ibidem*, p. 163). »

Bartolomé Bennassar, dans sa biographie *Franco*, nous donne, quant à lui, quelques détails sur l'instigateur du projet, sur sa portée « en communication », et sur ses desseins lors d'une cérémonie qui devait marquer par son caractère exceptionnel :

« Fraga inventa le slogan 'Vingt-cinq années de paix' pour accompagner l'année 1964 et, organisa de grandes manifestations afin de célébrer cette heureuse conjoncture, mais il ne put obtenir que l'amnistie concédée à cette occasion fût totale : elle se limita à des remises de peine, dosées en fonction de l'importance des condamnations. En 1965, le ministre de l'Information parvint enfin à faire passer la loi sur la presse à laquelle il travaillait depuis son entrée au gouvernement. Javier Tusell estime que, dans la législation de cette époque, aucune loi n'eut plus d'influence sur la politique et la société espagnoles que cette loi sur la presse. » (pp. 223-224)

Après ces considérations, nous pouvons énumérer quelques mots clefs : le grand théâtre de la vie, les *Représentations* et postures du régime franquiste : une scénographie bien rodée ; les défilés militaires ; les gerbes de fleurs sur la tombe de José Antonio ; les 25 années de Paix ; les commémorations ; les symboles ; les fêtes votives ; les processions religieuses ;

« *Coros y danzas* ». Mais aussi les artistes<sup>259</sup> et intellectuels « officiels » amènes au régime ; la réutilisation des décors d'autres films pour de nouvelles productions ; les modèles ; les célébrations religieuses théâtralisées ; les remises de médailles ; « *Pan y circo* » ; l'*españoloría*, l'Espagne « *de pandereta* » ; flocklore ; Toros ; Flamenco ; football ; l'Espagne éternelle<sup>260</sup> ; interdiction de parler les langues régionales (catalan, basque, valencien, galicien, *bable*) ; le monopole des femmes sous le commandement de Pilar Primo de Rivera à travers de la Section Féminine (1939-1977) ; *el Auxilio social y la Cruz Roja* .

Convoquer le fantôme de Franco, c'est évoquer son égo et le culte de la personnalité. Franco se considérait comme « l'homme providentiel », « *El César Visionario* » « le doigt de Dieu », et souvent, les gens pensaient qu'il était doué de pouvoir comme celui de pouvoir voir partout et savoir tout ce qu'il se passait, tel un demi-Dieu (*Cf Maquis*, Alfons Cervera). Le culte de la personnalité autour de Franco (Franco revêtait successivement lors des grandes cérémonies : l'habit militaire de la Légion, celui de l'Armée de l'Air et celui de l'Amiral de la Marine, qu'il n'avait jamais été) ; et ses généraux (Statues ; monnaie à son effigie ; plaques commémoratives ; noms de rue ; théâtres ; écoles ; hôpitaux ; gymnases ; cette notion de 'Père de la nation' est utilisée par le régime à travers la propagande au cours des années 1960 ; la théorie du complot ; diviser pour mieux régner ; la concentration de tous les Pouvoirs en la personne de Franco ; l'amour addictif de la chasse et de la pêche de Franco ; le changement de monnaie effectué par Franco pour donner un coup définitif aux Républicains ; la nomination de Lisardo Doval de la part de Franco pour les services spéciaux et aussi celle d'un psychopathe tel que Joaquin del Moral directeur général des prisons ; franc-maçonnerie,

---

<sup>259</sup> « Dans le domaine artistique, la situation n'est pas meilleure. Il s'agit, là aussi, de 'rétablir l'ordre', comme le proclame Franco en 1940 en inaugurant l'École supérieure des beaux-arts de Saint-Georges, à Barcelone. On encourage les artistes à cultiver les thèmes épiques et les gloires impériales : la Reconquête, l'époque des Rois Catholiques, la découverte de l'Amérique... une évolution se dessine après 1945. En peinture, l'école d'Altamira, créée en 1948 rassemble les plasticiens qui s'efforcent de renouer avec des mouvements d'avant-garde. À partir de 1951, les biennales hispano-américaines d'art sont une autre tentative de modernisation et d'ouverture. Un premier congrès d'art abstrait se tient à Santander, en 1953, mais l'atmosphère n'est guère propice à l'épanouissement des créateurs. Ceux qui le peuvent partent pour Paris ; c'est le cas du sculpteur Chillida et, un peu plus tard, du peintre Tapiès ; tous deux, il est vrai appartiennent à des communautés –basque et catalane– que le centralisme du régime veut priver de leur langue et de leurs moyens d'expression. », Bennassar, *Franco, Op. cit.*, p. 809.

<sup>260</sup> « On le voit ici, l'histoire de l'Europe n'intéresse Franco que dans la mesure où elle renvoie à la grandeur de l'Espagne. (...) A plusieurs reprises, s'adressant aux castillans, Franco leur rappelle le rôle historique de la castille. (...) Le recours à la Castille comme lieu de l'Histoire fournit le fondement du mythe concomitant de l'Espagne éternelle, ainsi qu'on peut le constater dans l'exemple tardif cité ci-dessus. Dans une conjoncture internationale désormais favorable aux Alliés, Franco tente d'établir un rapport de continuité entre le gouvernement des JONS et le mouvement des *comuneros*, parfois considéré comme l'un des premiers mouvements démocratique. Il n'hésite pas, d'ailleurs, dans ce même discours du 20 mai 1945, à faire de l'Espagne la fondatrice de la véritable démocratie (...). », In Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, pp. 149-150.

la grande obsession de Franco ; la Croisade anticommuniste ; la propension à savoir bien s'entourer ; un discours adapté à chaque interlocuteur ; le don de la patience ; la *Baraka* ; la cruauté ; l'addiction au pouvoir ; l'hyper présidence ; le génie de contrôler et s'appuyer sur les médias ; les discours de Franco servait sa propagande ; la disqualification et « satanisation » de l'adversaire ; l'exclusion ; l'extermination ; le désir de tout contrôler à travers sa formule « *Atado y bien atado* ».

La connaissance et la culture étant l'ennemi principal des dictatures, on peut facilement imaginer que les écoles, les Université et l'enseignement en général, étaient sous contrôle et faisaient l'objet d'une mission particulière et d'une redéfinition fidèle à l'idéologie du régime. On peut bien sûr penser aux exécutions des maîtres d'école républicains<sup>261</sup> ; à la révocation des Professeurs d'Université, des Recteurs (Unamuno). Franco avait favorisé l'enseignement confessionnel et la fin de la coéducation ; l'histoire officielle (tronquée), le révisionnisme, la manipulation de l'histoire et de la culture ; le Roman National ; l'exaltation de l'Hispanité et de l'esprit castillan<sup>262</sup> ; les heures glorieuses de l'Espagne depuis Le Cid ; Christophe Colomb, San Fernando ; Santiago de Compostela et Santa Teresa de Ávila (Saints Patrons de l'Espagne) Santiago Matamoros ; les Rois Catholiques, Charles Quint ; Philippe II ; le Siècle d'Or ; Agustina de Aragón ; le syndicat étudiant franquiste (SEU) ; l'Hymne « *Cara al sol* » ; les prières à l'école ; la discipline ; l'honneur ; la tradition ; l'autorité du maître, les grèves étudiantes.

La peur est la meilleure arme de tous les totalitarismes et ce fut aussi une des devises de Franco pour contenir et contrôler la société. Á l'image de Franco, l'homme en général rappelle sans cesse à travers sa suprématie et sa toute puissance le « Père de la Nation ». Il est le référent, il incarne l'autorité et la supériorité. Si bien que le machisme fait des ravages en

---

<sup>261</sup> « La place de l'enseignement, à travers la figure de l'instituteur, est importante dans les trois romans. On relève l'importance de l'instituteur, incarnation de la transmission de la connaissance et d'une morale et personnage représentatif des qualités républicaines, une métonymie, des vertus des secteurs démocratiques, éclairés, libéraux. Rappelons que les instituteurs républicains furent durement frappés par la répression franquiste car proches du peuple ils étaient les transmetteurs de la connaissance mais aussi des réformes politiques. Après la guerre, le corps des instituteurs fut épuré à plus de 90% dont plus de 50% furent exécutés. L'imagerie positive associée à la figure du maître d'école est rappelée par Antonio Gómez López Quiñones à propos du maître d'école du film *La lengua de las mariposas* (1999). », Elvire Díaz, *Op. cit.*, p. 138.

<sup>262</sup> « Le discours de Franco n'est pas ancré dans une connaissance concrète des réalités quotidiennes régionales. Nous avons vu cependant dans le premier chapitre de cette partie que la métaphore qui lui était la plus familière était celle du sillon fécondé, (...) renvoie à celui de la terre de Castille plus qu'à tout autre. De fait, Franco s'essaie parfois à des élans lyriques pour parler de la Castille, dans la mesure où elle est, pour les intellectuels phalangistes qui nourrissent sa conception de l'Espagne, la quintessence de cette dernière. (...) Pour Franco, la Castille est l'Espagne parce qu'elle renvoie à l'image impériale de l'Espagne. Elle est le creuset de l'histoire de cette Espagne, et donc, du monde. », *Ibid.*, pp. 148-149.

rendant les femmes soumises ; en créant une dépendance totale au mari (les femmes n'avaient pas droit d'avoir un compte en banque, devaient demander une autorisation de leur part pour retirer de l'argent). La réclusion à la maison, « des femmes d'appartement » ; le peu de visibilité dans la sphère publique ; la fée du logis « *el ángel del hogar* » ; « *el ama de casa* » ; Matriarcat<sup>263</sup>, la typique *maruja* espagnole. Grosso modo trois types de femmes font partie de la société : la sainte (la religieuse, la pieuse) ; la mère de famille<sup>264</sup> ; la prostituée. Création par Franco de la sécurité sociale et des retraites. Nous pouvons également souligner le scandale du silence de l'opinion publique et des gouvernements extérieurs. La tradition, le conservatisme ; la rigidité ; la forte politique de natalité ; les prix ; concours et avantages pour les familles nombreuses ; l'histoire officielle (revisitée et reinventée), le révisionnisme, la manipulation de l'histoire et de la culture ; le contrôle des médias ; médias officiels (*Arriba et Ya, Primer Plano*) ; l'interdiction du vote pour les femmes ; les femmes ne pouvaient pas travailler et c'était aussi un moyen de réguler le chômage. On sait que les quotidiens espagnols de cette époque ne paraissaient pas le lundi : ils étaient relayés par la *Hoja del lunes* qui donnait dans toutes les provinces la même information générale où les résultats sportifs avaient la plus large place, plus de la moitié de la surface rédactionnelle ; interdiction du 'beso' dans la rue, sous l'œil averti du *sereno*, le garde-chiourme ; l'interdiction du concubinage ; les fiançailles hyperboliques ; les mariages à l'Eglise ; la messe dominicale ; les offices des laudes et des vêpres ; l'interdiction du divorce et des contraceptifs ; les régressions sociales et sociétales ; « *las materias del hogar* » ; l'exode rurale, les bidonvilles, l'émigration des campagnes vers les villes ; « *las chapuzas* » (le travail bâclé) ; « *el chivatazo* » (la délation) ; « *el estraperlo* », (le marché noir) ; le troc ; le changement de monnaie effectué par Franco pour donner un coup définitif aux Républicains ; le peu d'argent, la circulation difficile des capitaux sauf pour l'oligarchie dominante ; la misère ; la faim ; le monopole des femmes ; *el Auxilio social y la Cruz Roja*.

### **\*Mythes et Mythologies :**

« Dans le sens où Southworth l'emploie, explique E. Larraz, mythe signifie mensonge et

---

<sup>263</sup> L'on croit toujours, sans nuances, que le franquisme se caractérise essentiellement par le patriarcat, à l'image du père de la Nation qu'était Franco. Cela est vrai, en partie, puisque les hommes sont supérieurs aux femmes et ont tous les droits sur elles. Cependant, un fort matriarcat était aussi présent en Espagne, celui-ci, plutôt à l'intérieur des foyers, où les femmes avaient une influence très forte, comme le prouve la méthode pour apprendre l'alphabet : « Mi mamá me mima, mi mamá me ama, yo amo a mi mamá ».

<sup>264</sup> Notons que pendant le franquisme, une épouse qui se refuse à son mari, peut avoir des ennuis avec la justice et être même punie pour cela si son mari porte plainte.

falsification. Si l'on tire les conséquences ultimes de cette interprétation, on arrive à la conclusion que, pour H.R Southworth, le récit franquiste de la Guerre civile comme croisade est une construction organisée et orchestrée dans les moindres détails dans un but explicite de propagande, dans une intention consciente de manipulation. Emmanuel Larraz, quant à lui (« Raza et le mythe de la croisade dans le cinéma franquiste », *Hispanistica XX*, N°3, *Les mythologies hispaniques dans la seconde moitié du XXème siècle, actes du colloque international*, 22-23 novembre 1975, Dijon, 1986, p. 133-140), suggère d'entendre le mot mythe au sens où l'entend Mircea Eliade (*Aspects du mythe*, Gallimard, coll. 'idées', Paris, 1963, p.10). Dès lors, plutôt qu'une falsification cynique, le mythe de la croisade fonctionnerait comme un « récit exemplaire et sacré », comme un « mythe d'origine » qui justifierait la création d'un État qui précisément se proclamerait 'nouveau'. (...) L'interprétation de Southworth implique que des motivations cyniques – une volonté politique consciente de justifier l'instauration de la dictature par un mensonge –, auraient présidé à l'élaboration d'un récit au schéma préétabli ne laissant pas de place au hasard. (...) L'autre interprétation du mot mythe n'est qu'apparemment contradictoire avec la première : le mensonge organisé ne pourrait-il être si bien adapté à son objectif qu'il deviendrait un mythe fondateur ? En d'autres termes, comme le suggère Emmanuel Larraz, le récit de la Guerre civile comme Croisade ne serait pas véritablement un mensonge à sa source. Ses créateurs croiraient à leur création, précisément parce que celle-ci s'enracinerait dans un imaginaire collectif où elle peut éclore sans peine. (...) Le mythe de l'Espagne selon Franco se fonde sur des thèses développées par les penseurs espagnols de la fin de la Restauration, comme Ganivet et Unamuno<sup>265</sup>. »

C'est pourquoi l'on peut citer : le fantasme d'un double de Franco (*Espérame en el cielo*, Antonio Mercero, 1988 avec José Soriano, José Sazatornil, Chus Lampreave), le don d'ubiquité ; Franco, le dieu vivant ; la « *Baraka* » de Franco ; la Vierge l'aurait sauvé d'une balle qui était destinée à échouer dans son cœur, mais qui termina dans ses « parties » ; il aurait eu des visions de Sainte Thérèse d'Avila. La rencontre Franco-Hitler à Hendaye le 23 octobre 1940. Comme nous le rappellent à la fois Bartolomé Bennassar et Joseph Pérez, le mythe qui consistait en ce que Franco s'opposa à Hitler avec autorité afin de ne pas entrer dans la guerre est totalement faux (Instrumentalisation de l'histoire). De fait, Franco se serait montré trop gourmand sur plusieurs points afin de monnayer sa participation au conflit en exigeant des armes, des vivres à souhait, des hydrocarbures et surtout en voulant récupérer l'Afrique française, ce que Hitler ne pouvait pas lui concéder car il ne souhaitait pas se brouiller avec Pétain.

En matière internationale Franco aurait pu y laisser « sa peau » après la chute des puissances de l'Axe. Il aurait pu être renversé. Fort heureusement pour lui cela n'arriva pas. Il retint cependant la leçon en projetant au monde une image sublimée de l'Espagne, servant au monde une parodie de démocratie à travers les Lois Organiques et en relâchant un temps ses mesures liberticides. Il comprit assez vite qu'il avait besoin des autres et qu'il dépendait de quelques alliances fructueuses. Il sut s'appuyer sur des pactes et des échanges salvateurs. Les mots d'ordre furent l'ouverture, le tourisme, les Plans de développement, les Accords avec les Etats-Unis, l'appui de l'Argentine Péroniste, du Canada, de l'Allemagne nazie, du Portugal de

---

<sup>265</sup> Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, pp. 138-139.

Salazar et de l'Italie mussolinienne. Les Plans de Stabilisation, le « Développement » ; l'impact américain en Espagne ; les bases navales et aériennes ; la manipulation de l'Opinion Internationale lui permirent de sauver sa tête et de relancer son pays. « *La España de Sol y Playa* » ; les petites suédoises ; les françaises ; l'évolution des mœurs grâce au tourisme et à l'ouverture ; la modernisation servirent le changement et l'évolution des mentalités grâce à des slogans comme « *España es diferente* » par exemple.

Le thème des valeurs a souvent été pris en otage par les nationalistes qui se sont appropriés la paternité et la primauté de ce concept, laissant planer le doute sur l'absence de celles-ci chez leurs adversaires. L'on peut mettre en exergue les termes suivants : l'Armée, l'Eglise, le drapeau, la famille, l'hymne « *Cara al sol* » ; les valeurs morales ; l'hypocrisie de la société franquiste en prou à ses contradictions ; la supériorité de l'homme sur la femme, le machisme, la domination, la violence, la conception primaire et archaïque des rapports humains ; la discipline ; l'honneur ; la tradition ; l'autorité et la rigidité.

## **2) Du côté des vaincus**

Si la majorité de ces *Représentations*, et cela tombe sous le sens puisque il s'agit du cœur de notre sujet, étaient, comme nous venons de le démontrer, franquistes, du côté des vaincus s'organisait la résistance, la dissidence, des stratégies pour survivre, des codes, des clin d'œil pour tromper la censure, une contre-propagande était en marche pour déjouer les mensonges et les raccourcis, les artistes pour exister devaient faire montre d'imagination, de création, de génie parfois pour dire ce qu'ils avaient envie d'exprimer grâce à différentes lectures, à des allusions, en déplaçant les époques, les pays, en maniant l'ironie, la dérision, l'humour noir, les sous-entendus. Pour les vaincus, malgré le peu d'éléments qui étaient leur, malgré le peu d'organisation à leur service, des choses se passaient, des gens se mobilisaient en secret, communiquaient, se cachaient, arrivaient à faire passer l'information, et que ce soit en exil, en prison ou en liberté, ils pouvaient s'appuyer sur une résistance et une dissidence, bien que amputée, elle était encore debout, au péril de leur vie et des représailles. La guérilla serait présente jusqu'en 1952 et donnerait du fil à retordre aux nationalistes jusqu'à ce qu'ils aient raison d'elle. La culture, l'art, la connaissance, la lecture, des référents et paradigmes différents, une vision du monde aux antipodes, un esprit humaniste concentré autour du libre arbitre, de l'honnêteté intellectuelle, des libertés plurielles faisaient que, malgré la répression et la dictature, il était possible de s'accrocher à des fondements précieux qui permettaient de

tenir et croire en des lendemains plus chantants et à un monde meilleur.

La résistance a joué un rôle clef, même si elle a dû se rendre à l'évidence que tout était « *atado y bien atado* ». Lorsqu'on consulte le dictionnaire pour donner une juste définition de la guérilla, on trouve « Forme irrégulière de guerre réalisée par de petits hommes dispersés et connaissant le terrain, contre une armée numériquement et techniquement supérieure ». Ces origines datent de la résistance des Ibères à l'occupation romaine et aux luttes entre chrétiens et musulmans pendant la Reconquête. Mais, là où le terme a pris le plus d'ampleur, c'est lors de la Guerre d'Indépendance contre les troupes napoléoniennes (1808-1814). De nombreux « guérilleros » de cette époque sont passés à la postérité, Juan Martín el Empecinado, le curé Merino, Espoz y Mina, El Charro. Le Mouvement guérillero sous Franco, a joué un rôle important. Il correspond, grosso modo, aux dix premières années du régime (1950). Les guérilleros ont incarné avec hargne et courage la résistance et ont avancé à contre courant pour déjouer les pièges des gardes civils et des phalangistes. Cachés dans les montagnes, s'abritant et vivant dans des terriers comme des taupes, ils se déplaçaient le plus souvent la nuit pour ne pas être repérés et étaient prêts à tout pour faire tomber le régime. Leur spécialité était l'embuscade et la fuite. Ils vivaient souvent en petit groupe et communiquaient avec des signes. Leurs conditions de vie étaient très dures, car ils n'avaient pas de répit, étaient livrés aux intempéries et ne pouvaient pas avoir d'hygiène suivie. Les maquisards correspondaient avec les villages alentours, avec des contacts, coopéraient avec les femmes, l'instituteur, le médecin, qui faisaient parti de leurs cercles et qui partageaient leur idéologie. Les franquistes pratiquaient sur eux la disqualification et la diabolisation en les qualifiant de « bandoleros », « forajidos », « hombres del saco ». Le PCE a animé et organisé les groupes de « guérilleros » (*Agrupación de Guerrilleros Españoles*), qui dans le cadre de l'UNE (Union nationale espagnole) ont réalisé des tentatives d'invasion à travers les Pyrénées. Le plus célèbre échec est la tentative du Val d'Aran en 1944, où les guérilleros sont pris au piège et doivent battre en retraite, mais tout le monde n'y parviendra pas et certains termineront exécutés. Afin d'éliminer totalement la guérilla, le régime infiltra de faux maquisards, ceux-ci furent baptisés « *Maquis blancos* ». La Guérilla antifranquiste s'éteint en 1950. Plusieurs films ont porté à l'écran des guérilleros, nous pouvons donner l'exemple de *El espíritu de la colmena*, de Víctor Erice (1973) ; *Pim, pam, pum... ¡fuego!*, de Pedro Olea, (1975) ; *El embrujo de Shanghai*, de Fernando Trueba, (2002) ou *El laberinto del fauno*, de Guillermo del Toro, (2006).

Dans son ouvrage, *Histoire des Espagnols*, (1992), Bartolomé Bennassar évoque les



clandestins et les guérilleros en ces termes :

« La répression demeurait nécessaire parce que l'hydre marxiste n'était pas définitivement vaincue. Au cours de l'été 1944, le MIDI de la France était libéré et de nombreux combattants espagnols de la guerre civile réfugiés en France et qui avaient renforcé les maquis résistants prirent une part importante à cette libération. (...) Anarchistes, socialistes, communistes avaient des projets différents. L'offensive des guérilleros fut un échec. Elle donna lieu à des combats très durs en terrain montagneux et à des pertes dans les troupes franquistes, autant ou davantage parmi les guérilleros. Ces maquis devaient travailler les populations, recruter de nouveaux combattants, s'assurer des appuis et coordonner leurs actions de façon, à organiser un soulèvement généralisé quand les circonstances seraient favorables. Les régions choisies furent León, Asturies, La Galice, le Maeztrazgo, les monts universaux, La Sierra de Gredos, la Morena, et les maquis y développèrent une activité non négligeable, réussirent quelques coups spectaculaires comme la séquestration en septembre 1945 du président de la Députation provinciale de León, l'ingénieur Lapico Arriola. Les guérilleros basques, vétérans du bataillon qui avaient combattu l'armée américaine, jouèrent leur propre partie. A partir de 1947, les guérillas déclinèrent, quoiqu'elles aient pu survivre plusieurs années encore, jusqu'en 1952, dans les Asturies. » (p. 887)

Pour sa part, l'hispaniste Elvire Díaz, dans son ouvrage *Oubli et mémoire, La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, (2011), s'est intéressée aussi de très près au sujet et en balisait les contours :

« De même, la guérilla termine-t-elle en 1951-1952, comme l'indiquent quantité de titres de monographies consacrées à la guérilla dans telle ou telle région, dure-t-elle carrément jusqu'en 1975 ? Plusieurs dates en tout cas balisent cette période : l'arrivée de maquisards de France en 1943, la tentative d'évasion du Val d'Aran en octobre 1944, appelée *Reconquista de España*, la guérilla dénoncée par le PCE en 1947, la loi de répression du 'bandidaje y terrorismo' du 18 avril 1947 ; l'exil des derniers maquisards en 1951 (cas de Martínez López, dit 'El Quico'), les dernières exécutions (celle de José Castro Veiga, en 1965, après 26 ans de résistance). Une distinction est aussi faite entre le maquis rural qui durerait jusqu'en 1952 et la guérilla urbaine, jusqu'en 1963. » (p.49)

Elvire Díaz précisait aussi à ce sujet que :

« Le débat historiographique autour des organisateurs politiques de la guérilla trouve son écho littéraire dans les trois romans (*Luna de lobos, Maquis, La voz dormida*). Les années 1940 ont vu une floraison de groupes de guérilleros, soit comme 'autochtones' soit comme membres d'une *Agrupación* liée à un parti. Si dans *Luna de lobos*, seul l'avis de recherche inséré indiquait l'appartenance politique de Angel à la CNT, dans *La voz dormida* les références sont nombreuses. Paulino affirme à Pepita : 'Soy comunista, y lo seré toda mi vida. Voy a Toulouse a ponerme a disposición del Comité central (...) soy un huido' (p. 169-170). » (p. 148)

Un peu plus loin, Elvire Díaz faisait référence à une des spécialistes de la question et relayait sa réflexion sur l'épisode du Val d'Arán :

« Mercedes Yusta, évoquant le maquis en Aragon, décrit ainsi cette opération militaire conçue par la direction du PCE en France et menée à travers l'organisation unitaire 'Unión Nacional Española', qui avait canalisé la participation des militants communistes et autres, dans la Résistance en France, peu de temps avant la libération :

'Cette entrée massive de guérilleros, qui eut lieu en octobre 1944 à travers différents points de la frontière mais

principalement dans le Val d'Arán, marque la véritable origine de la guérilla aragonaise. En effet, malgré l'échec de l'opération d'infiltration, qui visait à établir une 'tête de pont' en territoire espagnol, plusieurs groupes de guérilleros réussirent à pénétrer à l'intérieur du territoire et (...) constituèrent les noyaux de ce qui serait, avec le temps, l'une des plus puissantes, organisations de guérilla du territoire espagnol pendant les années quarante : *l'Agrupación Guerrillera de Levante y Aragón* (AGLA), placée sous contrôle communiste'. » (p. 149)

En ultime instance, Elvire Díaz mettait en exergue l'importance des contacts en relation avec les guérilleros et plus particulièrement rendait hommage aux femmes, qui dans les villages collaboraient avec eux et étaient une proie facile pour les autorités franquistes :

« Pour leurs actions et leur survie, les guérilleros font appel aux 'enlaces'. Ces contacts, hommes et femmes, ont un rôle et une implication variables. Outre les femmes de la famille et des proches, de nombreux personnages viennent en aide aux guérilleros. Ils sont, boulanger, meunier, mineur, médecin, etc. Secundino Serrano assimile les contacts aux guérilleros en intitulant la partie de son ouvrage qu'il leur consacre : 'Los enlaces : los otros guerrilleros', il évalue à 20 000 et peut-être quatre ou cinq fois plus le nombre de contacts qui furent arrêtés ou moururent dans leur lutte (p. 241). Les femmes, omniprésentes dans les trois textes, voient leur rôle et leur statut dans la résistance se préciser et s'amplifier au fil des romans. Elles y sont nombreuses, mères, épouses, sœurs, membres de la famille, victimes puis actives, elles prennent en charge des actions d'aides, ce sont des contacts, parfois des militantes et des guérilleras comme Elvira, Hortensia ou Carmina dans *La voz dormida*. » (pp. 130-131)

Plusieurs autres mots clefs peuvent entrer dans cette catégorie : les Brigades Internationales ; la résistance au franquisme ; la guérilla (1952) ; les guérilleros ; la lutte antifranquiste ; rêve d'un gros coup contre le régime franquiste ; la contre-propagande ; rôle des syndicats UGT, CNT, CC. OO. ; l'exil/exilés ; la dissidence en exil, en France (Toulouse, Bordeaux, Bayonne, Perpignan, Paris, etc.), Mexique, Angleterre, Russie ; naissance de *ETA* qui, au moins au début avait un but noble, lutter contre le franquisme avant sa radicalisation ; les grèves des mineurs des Asturies (1963) et les manifestations étudiantes (*SEU*) (1956) ; organisation dans les prisons de la résistance ; le rôle essentiel des femmes dans les villages et les villes notamment dans la guérilla ou la résistance ; le rôle des intellectuels et des artistes ; les réunions secrètes.

En ce qui concerne la dissidence, nous pouvons citer : l'exil ; les exilés ; les grèves des mineurs des Asturies (1963) et manifestations étudiantes (*SEU*) (1956) ; dans les prisons, s'organisait aussi la dissidence ; le rôle essentiel des femmes dans les villages et les villes notamment dans la guérilla ou la dissidence ; la dissidence en exil : en France (Toulouse, Bordeaux, Bayonne, Perpignan, Paris, etc.), Mexique, Angleterre, Russie ; les tracts ; les professions de foi politique ; les rassemblements discrets et cachés.

Quant à la culture et l'art, il faut prendre en compte : *Los Telúricos* ; *El Gran Café Gijón* ; *El Instituto Italiano de Cultura* ; l'autocensure ; marché parallèle pour avoir accès à certaines lectures, certains ouvrages, certains produits ; le rôle de la frontière avec la France (aspiration, influences) ; rôle des artistes sur le territoire ou en exil ; l'alphabétisation ; la culture comme remède au franquisme.

Dans le champ Politique, nous soulignons la contre-propagande ; le rôle des syndicats UGT, CNT, CC. OO. ; l'exil et les exilés ; la naissance de *ETA* qui a au moins au début, avait un but noble, c'est-à-dire lutter contre le franquisme avant sa radicalisation ; les grèves des mineurs des Asturies (1963) et les manifestations étudiantes (*SEU*) (1956) ; la division des gauches (communistes Vs socialistes Vs anarchistes Vs libertaires Vs libres penseurs) ; l'attente désespérée d'une réaction de l'opinion internationale et de l'arrivée des Brigades Internationales, la sensation que le régime était à sa fin quand en réalité ce n'était pas le cas, la déception, les coups au moral, l'illusion ; le décalage sur la réalité du pays entre l'intérieur et l'extérieur, la dissidence en exil : en France (Toulouse, Bordeaux, Bayonne, Perpignan, Paris, etc.), Mexique, Angleterre, Russie ; les réunions secrètes et cachées ; la reconstruction des partis politiques dans le franquisme tardif.

Comme nous l'avons développé avant, les franquistes ont souvent confisqué le thème des valeurs et en ont fait leurs exclusivités, édifiant une image violente et dégénérée des républicains et communistes. Mais cela ne signifie pas pour autant que le peuple de gauche et de résistants était dépourvu de valeurs, notamment de vertus humanistes. Il convient d'évoquer la diffusion d'une autre approche de la société où la part de rêve, d'autres valeurs humaines et du libre arbitre auraient une place de choix ; la solidarité ; la fraternité ; le soutien ; l'entraide ; le partage ; le goût du sacrifice pour des idéaux suprêmes ; l'ouverture au monde ; la flexibilité ; la primauté du groupe sur l'individu ; l'espérance, la connaissance.

Passer entre les mailles de l'Administration franquiste, tentative compliquée et risquée, mais possible, c'était avant tout rassembler son esprit pour trouver des stratégies, faire des trouvailles, penser à des détournements, rivaliser d'inventions, bref, s'appuyer sur des codes, des sous-entendus, des clins d'œil ; des déviations ingénieuses de la censure, des messages communs, un langage propre et être imaginatifs. La création et l'inspiration, l'invention et la réinvention ; le jeu ; l'adaptabilité ; l'édification d'une contre-culture ;

d'autres référents ; de symboles autres ; d'une approche différente de la société ; la patience et l'attente ; les doubles ou triples lectures ; les déplacements de l'action dans une autre époque ; un autre pays ; l'utilisation de l'humour noir ; de l'ironie ; de la dérision, des nuances, de l'objet filmique, des plans, de la technique cinématographique comme langage brouillé, « *el silbo* » (Canaries), afin de communiquer dans une autre langue et d'avertir des dangers.

Il convient de rationaliser toutes ces idées à travers les quatre grandes périodes, qui, selon nous, vont jalonner le franquisme : I) Les désastres de la guerre, le semi fascisme à l'espagnole (1936-1944) ; II) Autarcie et isolement (1945-1951) ; III) L'Ouverture des années 50 ; IV) Le Développement des années 60 V) La fin du Régime (1969-1975) ...

Mais l'on pourrait tout aussi bien rendre compte de cette période de près de 40 ans de la manière suivante :

- 1) Le fascisme et la non-belligérance (1939-1941) ; 2) La démocratie organique et la neutralité (1942) ; 3) L'ouverture extérieure (1948) ; 4) Le Développement et les plans de stabilisation (1959) ; 5) Le franquisme tardif et la « *dictablanda* » (1973) ; 6) Maladie, agonie et construction de l'après Franco.

En somme, cela revient à peu près au même, il est juste question de détailler plus ou moins les périodes ou de les regrouper de manière plus concentrée, la philosophie du pouvoir, elle, ne change pas. Ce qui est certain, c'est que Franco était avide de pouvoir, il s'y accrocha jusqu'à la fin, ce qui fait dire à Bartolomé Bennassar dans sa biographie *Franco*, que « Hitler a duré douze ans ; Mussolini vingt et un ou vingt-trois, Staline vingt-neuf, Franco davantage et, comme Staline, il est mort dans un lit. » (p.7)

Il nous semble ici nécessaire de revenir de manière condensée sur ces différentes étapes du régime pour en comprendre les rouages et avancer dans notre appréciation de ces *Représentations du franquisme*.

## **I) Les désastres de la guerre, le semi fascisme à l'espagnole (1939-1945)**

Cette étape est la genèse du franquisme, conséquence directe du Soulèvement militaire (*El Glorioso Alzamiento*) contre la Seconde République et le Front Populaire. Pendant cette

période le Général Franco et son Administration furent à l'origine d'un système politique intermédiaire entre la dictature militaire espagnole traditionnelle, accompagnée de certaines notes de féodalisme, et le fascisme moderne. Comme l'armée<sup>266</sup> avait joué les premiers rôles en se mettant derrière Franco (avec l'appui de l'Italie de Mussolini et de l'Allemagne d'Hitler), et en contribuant à sa victoire, il fallait la remercier et la faire participer aux responsabilités. Elle avait joué un rôle crucial comme nous le rappelle Joseph Pérez :

« La victoire de 1939 est d'abord celle de l'armée. Rien ne peut se faire sans l'armée, à plus forte raison contre elle. En théorie, Franco n'agit que par délégation ; ce sont les généraux qui l'ont installée au pouvoir. Il s'est arrangé pour y rester, mais il n'est pas à l'abri d'une mauvaise surprise ; ce que les militaires ont fait, ils peuvent le défaire. Franco ne peut se permettre de les heurter de front. Il les consulte régulièrement, les associe à ses décisions les plus importantes et il s'efforce de les persuader que la situation exige son maintien aux affaires afin de garantir l'ordre public à l'intérieur et l'indépendance de l'Espagne vis-à-vis de l'étranger. (...) L'armée a la hantise du désordre et du retour à l'anarchie. C'est en cultivant ce réflexe que Franco s'installe dans la durée. L'armée reste jusqu'au bout le plus ferme soutien du régime<sup>267</sup>. »

Elle était aussi chargée d'assurer la sécurité, la répression, l'intimidation et la subversion dans tout le pays ; veiller au couvre-feu, aux mauvaises mœurs dans l'espace public, -d'ailleurs, il était interdit de vivre en concubinage (*parejas de hecho*) ou de s'embrasser dans la rue-, dénicher les dissidents, repérer les brebis galeuses, bref la présence des képis, moustaches, tricornes, chemises bleues, gardes civils était omniprésente depuis la victoire finale comme le corroborent les nombreux défilés militaires, les cérémonies en l'honneur de la Phalange ou la remise de gerbes de fleurs sur la tombe de José Antonio. C'est ainsi que les premières années du Régime sont marquées par le poids politique de la Phalange et de l'obsession des valeurs morales. C'est ce que corrobore parfaitement Joseph Pérez lorsqu'il affirme :

« Les films produits en Espagne sont tenus de respecter un code qui garantit la décence ; ceux qu'on importe de l'étranger sont retouchés : on gomme les décolletés, les baisers trop appuyés ; on coupe ou on atténue les situations scabreuses. Les amoureux qui s'embrassent en public risquent une amende, de même que ceux qui profèrent des blasphèmes. Les prédicateurs tonnent contre les danses lascives. On refuse la communion aux femmes trop fardées. Les piscines publiques doivent prévoir une séparation des sexes ; les maillots de bain sont réglementés. On est en pleine hypocrisie ; ce

---

<sup>266</sup> « En effet toute l'armée ne s'est pas associée au Mouvement, il s'en faut de beaucoup : nombre d'officiers, supérieurs ou subalternes, la majorité des sous-officiers sont demeurés fidèles au gouvernement de la République de même que les gardes d'assaut. Un seul exemple, mais significatif : sur vingt et un généraux de division en activité quatre seulement se sont ralliés au mouvement : Cabanellas, Franco, Goded et Queipo de Llano. Voilà qui contredit le cliché classique d'un soulèvement de l'armée contre la nation. », Bennassar, *Franco, Op. cit.*, pp. 101-102.

<sup>267</sup> Joseph Pérez, *Op. cit.*, pp. 802-803.

puritanisme, en effet, s'accommode d'une profonde dégradation morale, du développement de la corruption et de la prostitution. C'est l'Espagne qu'évoquent les films de J. A. Bardem (*Muerte de un ciclista*, *Calle mayor*) ou le roman de C. J. Cela, *La colmena*, avec les séquelles de la guerre civile, la faim, le chômage, le marché noir, la corruption, la médiocrité de la vie quotidienne, l'absence de toute perspective et de tout idéal<sup>268</sup>... »

Mais le régime avait d'autres préoccupations et une feuille de route à tenir à cet égard puisqu'il devait aussi consolider et assurer la défense des privilèges des grands propriétaires, faire fructifier l'oligarchie, implanter une religion<sup>269</sup> d'État, le national catholicisme<sup>270</sup>, seule religion obligatoire et officielle, garante du contrôle des bonnes mœurs, de la morale ambiante tout en ménageant les rivalités entre les différentes dominantes du pays, car l'Armée, demeurait dans cette première partie du moins, la colonne vertébrale de la Nation Glorieuse. Sur l'importance de l'Église pendant l'Espagne de Franco, Joseph Pérez dresse ce bilan :

« L'Église d'Espagne s'est solidarisée avec le soulèvement qu'elle a assimilé à une croisade. Le régime se montre reconnaissant. Le catholicisme redevient religion d'État ; les autres cultes n'ont plus d'existence légale. Les lois laïques (divorce, mariage et enterrements civils) sont abrogées. On rend obligatoire l'enseignement de la religion, de l'école élémentaire à l'université. On subventionne l'Église et ses établissements scolaires. On associe le clergé à toutes les manifestations publiques. On prétend s'inspirer des recommandations de l'Église en matière de morale sociale et privée. Les mouvements d'action catholique sont les seules associations autorisées en dehors de la Phalange et de ses satellites. De son côté, le Vatican s'est toujours montré bienveillant à l'égard du régime. Pie XII a salué la victoire de Franco comme celle de l'Espagne catholique : 'Le peuple élu par Dieu comme instrument principal de l'évangélisation du Nouveau Monde et comme rempart inexpugnable de la foi catholique vient de donner aux prosélytes de l'athéisme matérialiste de notre temps la preuve la plus élevée que, au-dessus de tout, se trouvent les valeurs éternelles de la religion et de l'esprit<sup>271</sup>. » (Message de Pie XII, le 16 avril 1939).

Il fallait aussi contrôler les médias<sup>272</sup> (presse et radio) et la culture (cinéma, théâtre, livres, auteurs, paroles de chansons) en créant une censure et un appareil propagandiste solide qui seraient chargés de faire le tri dans l'information à diffuser, dans le type de cinéma qui servirait ses intérêts et qui serait un complément de choix afin d'influencer et contrôler la population. Servant cette propagande, les discours de Franco méritent une attention

---

<sup>268</sup> *Ibid.*, pp. 808-809.

<sup>269</sup> « On observe en effet dans les premières années du franquisme, que propagande religieuse et propagande politique se soutiennent mutuellement avec une harmonie apparemment parfaite. », In Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, p. 219.

<sup>270</sup> Martín Artajo, ministre des Affaires étrangères d'un gouvernement remanié le 20 juillet 1945 et soutenu par l'Église, est la figure centrale d'une orientation nouvelle vers le national catholicisme.

<sup>271</sup> Joseph Pérez, *Ibid.*, p. 803.

<sup>272</sup> « Le franquisme des années 1940 et 1950, c'est enfin, l'ordre moral. Depuis 1938, la presse et l'édition sont soumises à une réglementation sévère : censure préalable, obligation d'insérer les communiqués officiels (consignes, informations, annonces de cérémonies et de manifestations). Une loi de 1941 est venue préciser certains aspects : rien ne peut être imprimé sans l'accord du vice-secrétariat à l'éducation populaire. », *Ibid.*, p. 809.

particulière, en ce sens qu'ils participent, comme sa personne, à cette mise en scène chère au dictateur et qu'ils constituent un appui. Tout comme pour le comédien ou l'acteur ; « *les Représentations* » doivent s'appuyer sur un texte complémentaire à ces dernières. Marie-Aline Barrachina a étudié avec précision la teneur de ces discours, dans lesquels les vocables « *España* », « *Patria* », « *Nación* », « *Estado* », « *Pueblo* » sont particulièrement récurrents, mais aussi le fond et la forme et il en ressort des choses très intéressantes. Elle commence par cette observation :

« C'est donc surtout dans les derniers mois de la Guerre civile et les premiers mois qui suivent la 'Victoire' que Franco ponctue du pronom sujet *yo* ses différentes interventions, encore qu'avec beaucoup de modération. Il y renonce ensuite en 1940 et 1941, pour en reprendre cette pratique qu'à partir de 1942<sup>273</sup>. »

Elle poursuit avec des précisions qui confirment que le texte est en lui-même un « spectacle », car ponctué de métaphores et d'allusions (le navire, le bateau, le destin maritime), d'illusions « christiques » (le blé, la terre, les graines, les semences), étant au service de ces *Représentations*. N'oublions pas qu'un discours c'est effectivement un texte mais aussi une incarnation, un ton, une augmentation ou inflexion de la voix, des gestes qui accompagnent la parole, un regard, une interprétation, un charisme, bref un jeu de scène plus ou moins soutenu selon les réactions recherchées. C'est ainsi que l'auteure du livre sur les ressorts de la propagande franquiste ajoute :

« Un certain nombre de métaphores ou plus précisément de clichés récurrents – ou thèmes – dans les discours de Franco renforcent cette idée selon laquelle une force transcendante ferait du Généralissime un chef désigné. (...) Ces clichés appartiennent fondamentalement à trois champs lexicaux bien caractérisés : le travail de la terre – semailles, labours, ... – qui, d'une façon évidente, renvoie au thème du sang et de la race par le biais de la métaphore sexuelle liée au thème d'ensemencement ; le voyage (le chemin) – sur terre ou sur mer ; le travail de la forge. (...) Dans le discours du 18 juillet 1942 en effet, Franco affirme que les nouvelles organisations syndicales éviteront 'que reverdissent les vieilles semences' ('el reverdecimiento de las viejas semillas<sup>274</sup>). »

Franco évoque bien sûr l'ennemi dans ses discours : 'Y a vosotros, enemigos de España, que todavía sacrificáis la vida y el esfuerzo en una resistencia doblemente criminal en su esterilidad, parece innecesario que os diga, porque bien lo sabéis, que estáis vencidos.' (19 avril 1938) ; mais il fait bien attention à opter pour un langage vague qui ne le matérialise pas

---

<sup>273</sup> Marie-Aline Barrachina, *Op. cit.*, p. 43.

<sup>274</sup> *Ibid.*, pp. 46-49.

un tant qu'humain, dans le cas contraire, il s'arrange pour bien faire le distinguo entre « eux » et « nous » ou « vous » et « eux. C'est ce que confirme Marie-Aline Barrachina :

« Mais le plus souvent l'adversaire, quand il est mentionné, l'est à la troisième personne. Il est celui dont on parle mais que l'on ignore comme objet de parole. » (Dans le discours politique plus encore peut-être que dans n'importe quel autre type de discours, la troisième personne est une 'non personne', comme le souligne E. Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, Paris, 1966, p. 255-256.) (...) En dépit d'un discours volontariste d'inclusion, Franco ne pratique que l'exclusion : par le jeu de la distinction entre **vosotros** et **ellos**, que nous avons analysé plus haut au sujet d'un point précis, et qui fonctionne au niveau général, l'expression même : '¡Españoles todos !' qui devient très vite le coup d'envoi obligé de la plupart des discours de Franco. (...) Sont en effet exclus du groupe des destinataires tous ceux des Espagnols à qui est refusée cette condition dans la mesure où ils n'adhèrent pas explicitement au discours produit. (...) '**Nuestra España**', qui distingue cette Espagne d'une Espagne autre que l'on rejette, celle de l'adversaire. Il est d'ailleurs remarquable que la fréquence de cette dernière occurrence diminue substantiellement à partir de 1939, au profit de deux autres occurrences, qui finissent par se substituer à elle : '**nuestro** Estado' et '**nuestro** régimen' sont des expressions prononcées une vingtaine de fois dans le discours de 1945, alors que l'expression '**nuestra** España' n'y apparaît plus du tout<sup>275</sup>. »

Franco n'a pas toujours tant habité ses discours, ce n'était pas si naturel chez lui, il a su s'inspirer de la Phalange mais aussi rajeunir son lexique, il a pioché partout, aussi bien dans la Bible que dans une tradition de droite et de gauche, il lui a fallu du temps, du travail et de l'expérience pour être rompu à l'exercice du pouvoir, deux ans à peu près, mais avec le temps il a pris de l'assurance et du plaisir, les responsabilités l'ont grisé et il a su compenser son physique fluet, sa voix haut perchée, son côté insipide à première vue pour se transcender afin d'atteindre, comme le suggère Marie-Aline Barrachina une certaine aura :

« Le discours de Franco est en effet exemplaire de celui que l'on attend du chef charismatique, et cela plus particulièrement à partir du discours du décret de l'Unification du 18 avril 1938, quand le généralissime trouve dans une phraséologie phalangiste revisitée la plupart des éléments idéologiques sur lesquels il va pouvoir asseoir son autorité incontestée. (...) Ces premières remarques permettent de constater que Franco emprunte indéniablement à la Phalange une part de son lexique, mais il en redistribue la hiérarchie en mettant l'accent, nous venons de le voir, sur la nouveauté, la jeunesse, la tradition, mais aussi sur des notions relevant du mysticisme, comme la foi et le sacrifice, ainsi que le martyr, cautionnant ainsi plus que jamais le discours fascinant au stade le plus primaire. (...) Le franquisme n'invente pas un vocabulaire ; il reprend à son compte une partie du vocabulaire de la Phalange qui elle-même a emprunté son lexique à la mystique d'une part, au vocabulaire militaire d'autre part, sans compter le vocabulaire de la droite classique et un certain nombre de termes récupérés de la gauche marxiste. Mais comme nous venons de le voir en partie, Franco opère une certaine sélection<sup>276</sup>. »

Si la composante du discours participe comme nous l'avons vu aux *Représentations*

---

<sup>275</sup> *Ibid.*, pp. 55-61.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 63 ; p. 80 ; p. 84.



du franquisme, son instrumentalisation dans la presse phalangiste *Arriba*<sup>277</sup>, à l'aide d'envolées lyriques, d'un style ampoulé et dithyrambique à l'endroit de Franco et de la situation de l'Espagne, la réalité était autre. Au milieu du chaos dans lequel se trouvait le pays après la guerre, dans un panorama de ruines et destructions, le régime tentait bon an mal an, de maintenir cet équilibre fragile<sup>278</sup> entre les forces en présence en surfant sur l'esthétique fasciste, en mettant en avant son militarisme social, et surtout, en recourant à la force et à la violence politique si besoin était. Il va s'en dire, qu'il n'était pas nécessaire de commettre l'irréparable pour déchaîner les foudres bellicistes, car les Historiens avance le chiffre conséquent de quelque 150 000 espagnols victimes de la répression franquiste à la fois pendant la guerre et l'après-guerre, sans compter bien évidemment les exécutions. Dans ces circonstances l'opposition au Régime est presque inexistante. L'évolution de la guerre mondiale provoque des changements politiques. En 1942 sont créées les *Cortès*. L'Historien et ancien directeur de la *Casa de Velázquez* Joseph Pérez nous en dit un peu plus sur ces dernières :

« Il s'agit d'une assemblée qui n'aura aucun pouvoir délibératif, ni même consultatif ; son rôle se borne à approuver ce qu'on lui propose au nom du *Caudillo*. Quel peut être alors l'intérêt de cette institution ? Franco donne la réponse : 'échanger des opinions dans le cadre du régime'. La composition des *Cortès* est telle qu'elle offre toutes garanties de docilité. Ses 586 *procuradores* se répartissent en trois catégories : membres de droit, membres nommés, membres élus. Entrent dans la première catégorie les ministres, les membres du conseil national de la Phalange, les chefs de l'armée, les maires des capitales de provinces, ainsi que ceux des villes du Maroc espagnol (Ceuta y Melilla), les recteurs d'université, les responsables des syndicats verticaux. Le *Caudillo* désigne une cinquantaine de *procuradores* de la deuxième catégorie. La troisième catégorie (membres élus) comprend des délégués syndicaux, des représentants des conseils municipaux et provinciaux et, enfin, une vingtaine de représentants des professions libérales. Directement et indirectement, tous les *procuradores* dépendent du pouvoir central<sup>279</sup>. »

La crainte des conséquences de la perte de la guerre par les puissances de l'Axe entraîne des modifications, l'idéologie fasciste et totalitaire de la Phalange cède la place à l'anticommunisme. En 1945, avec le triomphe des Alliés, le gouvernement énonce une série de lois destinées à montrer à l'opinion publique et au monde une image plus édulcorée du

<sup>277</sup> « *Arriba* a représenté toutes les tendances qui convergeaient vers le phalangisme : les lamentations sur la décadence de la patrie; la préoccupation d'un style viril et poétique de la vie; les attaques contre le capitalisme juif et international; l'anti-séparatisme militant; l'exaltation guerrière et militariste, enfin la préoccupation pour le panorama mondial. *Arriba* consacrait; d'autre part, une rhétorique vouée à faire fortune : *l'intempérie*, la *clarté* et *l'héroïsme* face au *barbare*, au *trouble*, au *criard* et au *stérile* sont les mots-clés -pour employer le terme linguistique approprié- d'une génération. », *Ibid.*, p. 75.

<sup>278</sup> « Depuis ses origines, le franquisme s'appuie sur trois piliers : l'armée, l'Église et le parti unique. L'habileté de Franco a considéré à jouer entre ces trois forces, éventuellement à les opposer entre elles, sans se lier avec aucune ; il s'agit de faire croire à chacune qu'on tient compte de ses avis, mais qu'on est obligé de ménager les autres. Pendant une vingtaine d'années, le *Caudillo* maîtrise le jeu. À partir de 1960, il rencontre des difficultés, mais son autorité reste intacte jusqu'au bout. », Joseph Pérez, *Ibid.*, p. 802.

<sup>279</sup> In Joseph Pérez, *Op. cit.*, p. 801.

régime, plus politiquement correcte, en somme. Celui-ci ne serait pas le grand méchant loup comme tout le monde le pensait. C'est pourquoi on assiste à la proclamation du *Fuero de los Españoles* (7 juin) ; à la suppression du salut fasciste (11 septembre) ; à l'amnistie de certains prisonniers politiques (9 octobre) et à la loi du Référendum populaire (22 octobre), avec la seule idée de montrer des signes forts à l'international. Mais cela suffirait-il ? Á l'extérieur et alors que sévit la Seconde guerre Mondiale, Franco opte pour la « non-belligérance » et la « neutralité » et arrive à résister aux pressions d'Hitler et Mussolini qui aimeraient qu'il fasse son entrée dans le conflit. Il rencontre le premier à Hendaye le 23 octobre 1940. Comme nous le rappellent à la fois les historiens Bartolomé Bennassar et Joseph Pérez, le mythe qui consistait en ce que Franco s'opposât à Hitler avec autorité afin de ne pas entrer dans la guerre, est totalement faux. De fait, Franco se serait montré trop gourmand sur plusieurs points afin de monnayer sa participation au conflit en exigeant des armes, des vivres à souhait et surtout en voulant récupérer l'Afrique française, ce que Hitler ne pouvait pas lui donner car il ne souhaitait pas se brouiller avec Pétain. Cette question du mythe autour de Franco fait parti intégrante des multiples *Représentations du franquisme*. On trafiquait la réalité et on s'arrangeait avec. Il rencontrera aussi Mussolini le 11 février à Bordighera. Finalement, l'unique participation espagnole à la guerre mondiale consistera à l'envoi de la *División Azul* en Union Soviétique en 1942. Autre signe fort de ces « Représentations du franquisme », la construction *del Valle de los Caídos*. Le rêve de tout roi, de tout Chef d'État est de marquer son temps en y laissant son empreinte pour rentrer dans la postérité. Ce fut le cas des Rois Catholiques qui firent construire dans l'Alhambra l'église Sainte-Marie, édifiée sur l'ancien site de la Mosquée ou le Monastère Saint Jérôme dans la ville ; Charles Quint procéda de même en faisant édifier à l'intérieur de l'Alhambra, son Palais style Renaissance, par l'architecte Machuca entre 1527 et 1557. Philippe II, pour sa part, laissa aussi sa trace en faisant émerger le Monastère de l'Escorial après la victoire sur les français lors de la bataille de Saint Quentin, le jour de la Saint Laurent. Ce chantier fut confié aux architectes Juan Bautista de Toledo et Juan de Herrera (1563-1584). Grand édifice pharaonique, il incarnait fondamentalement la force et la puissance du régime franquiste tout comme son idéologie. Sa grandeur, les années de construction nécessaires à son éclosion, par les prisonniers politiques républicains, son symbole, s'incarnaient automatiquement en Franco. Nous pouvons nous rapporter au site internet de la Vallée des Morts dans lequel il nous est dit que :

« La edificación de la Basílica del Valle de los Caídos tuvo lugar entre 1940 y 1958, bajo la dirección de dos arquitectos : Pedro Muguruza hasta 1950 y Diego Méndez desde este año, cuando

sustituyó al primero por motivos de enfermedad. La decisión partió del propio Jefe del Estado, Francisco Franco, por unos decretos de abril de 1939 y abril de 1940. Desde el principio se dispuso que el Estado español, recién salido de una terrible guerra, no invirtiera una sola peseta en su construcción. Para poder financiarlo, se destinaron los fondos sobrantes de la denominada “suscripción nacional”, es decir, las aportaciones materiales voluntarias hechas para financiar al “bando nacional” durante la guerra. Como luego se vio que no era suficiente, desde 1957 se realizaron unos sorteos extraordinarios de “Lotería Nacional” y a ello se añadieron algunos donativos particulares. Tales sorteos se habían celebrado en los años anteriores para la reconstrucción de la Ciudad Universitaria de Madrid, que había quedado arrasada por ser frente de batalla durante los tres años de la guerra. En las obras de construcción participaron principalmente trabajadores libres y un porcentaje menor, aunque significativo, de presos, éstos entre los años 1942 y 1950, en régimen de redención de penas. La presencia de éstos encuentra su causa en la organización del sistema penitenciario español, que contemplaba la existencia de la “Obra de Redención de Penas por el Trabajo”, bajo la dirección de un Patronato Central que recogía las peticiones voluntarias de los presos que deseasen reducir el tiempo de su condena por este medio, además de cobrar un salario igual al de los trabajadores libres del ramo y en el lugar, y de disponer de una serie de ventajas (seguros sociales, amplia libertad de movimientos y trato normal con empleados libres, visitas y estancias de familiares, mejor alimentación, etc.). Algunos de ellos permanecieron trabajando como libres después de redimir su tiempo de condena<sup>280</sup>. »

Dans son ouvrage, *Le franquisme et son image*, (1998), Nancy Berthier nous précise que le cinéaste de *Raza* et *Franco ese hombre*, José Luis Sáenz de Heredia considérait :

« Le *Valle de los Caídos* comme un objet esthétique à part entière » et que pour lui, le monument constitue, 'le symbole suprême de la paix et de la concorde nationales'. En d'autres termes, présenter le monument dans les diverses phases de sa réalisation, c'est montrer l'incarnation d'une idée, elle-même fruit d'une politique : le désir de paix. En plaçant le second volet de la biographie de Franco sous les auspices du *Valle de los Caídos*, Sáenz de Heredia prend position sur le sens à donner au franquisme. Fidèle à l'esprit de *Franco ese hombre*, il va donc présenter Franco comme l'artisan de la Paix. Le *Valle de los Caídos* est là pour concrétiser sa volonté 'que cessent pour toujours les luttes douloureuses et lamentables qui nous attachent depuis des siècles. » (pp. 170-171)

## II) Autarcie et isolement (1945-1951)

Après la Seconde Guerre Mondiale et la victoire des Alliés, guerre à laquelle l'Espagne ne participa pas comme nous l'avons rappelé, en choisissant une politique de « non-belligérance » et de « neutralité », le régime franquiste eut un temps peur du sort qui aurait pu lui être réservé, notamment en envisageant que les vainqueurs de la guerre envahissent ou libèrent l'Espagne du joug franquiste. D'ailleurs, nombreux furent ceux parmi les républicains silencieux sur le territoire, comme ceux plus résistants dans l'exil<sup>281</sup> qui nourrissaient l'espoir fou d'une délivrance en comptant sur l'opinion internationale, la médiatisation de leurs réalités, l'oppression dans laquelle ils vivaient. Mais cela n'arriva

---

<sup>280</sup> <http://www.valledeloscaidos.es/monumento/historia>

<sup>281</sup> Dans l'exil, le PSOE est divisé et recherche des alliances avec des monarchistes et des républicains. Le PCE préconise une politique « d'union nationale » et organise une action de guérilla ayant pour but de provoquer une insurrection populaire.

jamais et ce rêve se transforma en « agua de borrajas ». Malgré cela, la guérilla (communistes, anarchistes, libertaires, socialistes des Asturies, mouvements urbains, catalans, etc.) s'étendit sur tout le territoire. Le général Alonso Vega était à la tête de la *Guardia Civil* et était chargé de la faire tomber. Après une période d'intense activité (1946), après infiltration de celle-ci par le régime, grâce aux « *maquis blancos* », après sa persécution quotidienne comme nous le donne à voir le film du cinéaste mexicain Guillermo del Toro, *El laberinto del fauno* (2006), celle-ci s'épuisa vers 1948 et disparut vers 1952. Quelques prolongations verront le jour notamment à travers certaines actions anarchistes plus urbaines que montagneuses, jusqu'à la mort de « Quico » Sabater à Barcelone en 1960. Néanmoins, afin de faire bonne figure aux yeux du monde et craignant pour sa survie, le régime franquiste adopta une attitude plus « douce », du moins, momentanément, en ralentissant sa répression politique, en commuant les peines de mort à compter de 1943, en abandonnant son côté fasciste et en se resserrant derrière son National Catholicisme. Cela ne changera rien à la décision de l'ONU qui rejetta, le 9 février 1945 l'entrée de l'Espagne comme membre participant.

Même si le pire n'arriva pas, à savoir, une invasion du sol espagnol, les puissances internationales entravèrent la marche de l'Espagne de Franco en lui imposant un veto diplomatique, en exigeant le retrait de ses ambassadeurs et diplomates (décembre 1946), en fermant les frontières, comme le fit la France (1<sup>er</sup> mars 1946) et en stoppant les échanges pour ceux qui en avaient, l'Espagne se trouvant alors refermée sur elle-même, prise à son propre piège, isolée du monde et dans un système autarcique. Pourtant, Franco pourra compter sur ses relations diplomatiques et économiques avec l'Argentine de Perón (1946-1955), et en échange de formation militaire, de modernisation de son armée, de stages dans les deux pays pour y contribuer, le pays « gaucho » fournira à l'Espagne des aides en blé et en viande afin de dépasser, du moins quelque peu, sa crise alimentaire. Entre 1946 et 1950, le rythme de croissance industrielle est lente (1,1% par an), et sévissent le manque de matières premières de base, la faim, la souffrance, la « misère énergétique », et par conséquent la stagnation industrielle, illustrations parfaites de cette phase du franquisme. Cette époque « misérabiliste » de l'histoire de l'Espagne est particulièrement bien illustrée, -fait rare, car le régime ne montra que peu cette phase difficile, celle-ci ne collant pas avec ses *Représentations*-, dans trois films dans lesquels FFG apparaît en tant qu'acteur, c'est-à-dire, *Esa pareja feliz*, (Bardem et Berlanga, 1951) ; *La ironía del dinero*, (Edgar Neville, 1955) et *El inquilino*, (José Antonio Nieves, 1957).

Dans leur documentaire testament, *La silla de Fernando*, (2006), réalisé dans l'intimité de sa maison, La Luna n°25, à Algete, et mettant en scène, à travers une conversation simple, FFG, les réalisateurs, David Trueba et Luis Alegre, en adéquation avec les thèmes abordés dans l'entrevue et sur la musique saisissante d'Enrique Morente, réalisent un travail de montage bouleversant à partir de photos et de documents d'Archives de cette Espagne misérabiliste : « *Morts a la Plaça Catalunya*, Agustí Centelles, 19 de julio de 1936 © Sergi y Octavi Centelles » ; « *Nens jugant a guerra*, Agustí Centelles, Barcelona » ; « *Bombardeos de Lleida*, Agustí Centelles, Lleida, 2 de noviembre de 1937 » ; « La calle Joan Colom, circa 1958-1961 » ; « *Un niño, Calle Joan Colom*, circa 1958-1961 » ; « *Un hombre en el suelo, Calle Joan Colom*, circa 1958-1961 » ; « Una madre con su hijo en brazo, Calle Joan Colom, circa 1958-1961 » ; « *Una mujer embarazada, la calle, su barriga*, Calle Joan Colom, circa de 1958-1961 » ; « *El culo de una mujer, Calle Joan Colom*, circa de 1958-1961, Museo Nacional de Catalunya ».

Non seulement les désastres de la guerre avaient été terribles, mais aussi le pays était paralysé par la cessation d'activité, que la machine économique ne tournait plus et le froid et les fortes chaleurs avaient fait leurs ravages, les récoltes avaient été bien mauvaises : la péninsule ibérique se trouvait dans une situation alarmante et catastrophique. Les historiens ont baptisé cette époque comme « *los años del hambre* », synonymes de : famine, pauvreté, maladies, misérabilisme, chômage, mortalité en hausse, parents disparus, familles détruites et parfois sans logis. Et le régime, qui n'en finissait pas de durcir la répression<sup>282</sup> et de martyriser ceux qu'il pensait coupables et sans rémission aucune, n'arrangeait rien. Ce furent les années de pain noir, de carnets de rationnement, de marché noir « *estraperlo* » et de troc et l'oligarchie en profita au maximum pour accroître de nouveau ses richesses et son patrimoine, en instrumentalisant la situation et la misère, comme l'évoque de manière éloquent, le film

---

<sup>282</sup> « Après la défaite de l'Allemagne, en 1945, alors que son régime paraît condamné, Carrero Blanco donne à Franco ce conseil : 'Nous devons nous en tenir à cette formule : ordre, unité, patience. De bonnes mesures de police pour prévenir toute subversion ; le cas échéant, une répression énergique sans se soucier des protestations de l'opinion internationale ; il vaut mieux sévir durement dès le début plutôt que de laisser se développer le mal'. Toute la politique du franquisme tient dans cette phrase. De 1939 jusqu'à la mort de Franco en 1975, le franquisme reste identique à lui-même. Il s'adapte seulement aux circonstances. Ce qui change, c'est la forme ; on renonce à des signes extérieurs trop compromettants, comme le salut fasciste, et à un vocabulaire qui rappellerait trop le totalitarisme. Pour désigner le parti unique, on parle plus volontiers du Mouvement et moins souvent de la Phalange. Sur l'essentiel, on ne cède rien. De bout en bout, le franquisme reste un régime autoritaire dans lequel la moitié de l'Espagne impose sa domination à l'autre. », Joseph Pérez, *Op. cit.*, p. 798.

*Pim, pam, pum, fuego* de Pedro Olea (1975), dans lequel FFG campe le personnage de Julio, qui a amassé sa fortune grâce à la contrebande. Et pour donner une idée de la gravité de la situation, en 1956, l'Espagne était revenue au niveau économique de 1936, c'est dire si les difficultés étaient grandes. Devant un tel panorama, dos au mur, l'État franquiste n'avait pas d'autres choix que d'effectuer un changement radical de politique en se portant garant d'évolutions positives et significatives quant aux libertés individuelles, à la conception de son gouvernement et en s'engageant à montrer à l'opinion publique un autre visage, du moins, en façade. Ce blocus initial, économique et politique, engluant l'Espagne dans une posture suicidaire du « Change ou crève », donnera des idées au Caudillo, qui basera sa nouvelle position plus politiquement correcte sur un anticommunisme proclamé et l'instauration jouissive par Franco et non sa restauration, -cette petite nuance, ayant une importance capitale-, de la monarchie comme Don Juan de Borbón eut pu la rêver. De fait, sous la pression de certains généraux monarchistes (Varela, Saliquet, Kindelan, Davila, etc), Franco dut penser concrètement au futur et une entrevue fut organisée sur le yacht *Azor* entre lui et don Juan qui envisageait la possibilité d'une éducation princière pour son fils Juan Carlos selon les desseins du dictateur. Dans ce changement de fusil d'épaule, dès 1947, le blocus international se relâche. Franco se créa des alliés, notamment les Etats-Unis, qui partageaient depuis la guerre froide cette Croisade contre le communisme et qui favorisa la normalisation de leurs relations, en débouchant sur des accords inespérés qui allaient sauver une situation bien mal engagée et transformer peu à peu l'Espagne et refaire naître l'espoir grâce à des crédits bancaires, la présence de la flotte américaine à El Ferrol (1949), et, enfin, déboucher sur la reconnaissance internationale du régime le 4 novembre 1950.

### III) Les années 50 : l'Ouverture

Le changement se fait de plus en plus patent. En matière de politique internationale, le régime de Franco se renforce comme le corrobore le retour des ambassadeurs de Grande-Bretagne et des Etats-Unis en mars 1951 sur le territoire espagnol et l'admission de l'Espagne dans l'organisation mondiale de la santé (mai 1951) et à l'UNESCO. Unis dans leur lutte commune contre le communisme (*La caza de Brujas*), le 20 septembre 1953 des accords<sup>283</sup>

---

<sup>283</sup> « El Acuerdo de Cooperación Militar y Económico (Pacto de Madrid) lo firmaron en el palacio de Santa Cruz, el 26 de septiembre, Alberto Martín-Artajo, ministro de Asuntos Exteriores, y el embajador norteamericano James Clement Dunn. Los acuerdos eran tres: defensa mutua, cooperación económica y asistencia técnica. Si descendemos a la letra pequeña del contrato se advierte que no fue tan ventajoso como la propaganda hizo creer a los aperreados españolitos. España no participaría en el Plan Marshall. Una parte

entre l'Espagne et les Etats-Unis sont entérinés. Ils prendront la forme d'une collaboration basée sur la coopération et les échanges. De fait, contre une aide économique significative mais plus modeste qu'espérée (enjôlement de la propagande franquiste), les Etats-Unis pourront installer sur le territoire espagnol des bases aériennes<sup>284</sup> (Morón de la Frontera, dans la province de Séville, Zaragoza y Torrejón dans la province de Madrid) et navales (Rota, dans la province de Cádiz), afin d'avoir un œil sur l'Europe et la Russie. Cet accord signé, le décollage économique s'accélère donc à partir de 1953 grâce aux USA. C'est d'ailleurs à la lumière de ces accords que le cinéaste José Luis Sáenz de Heredia réalise le film *Todo es posible en Granada* (1954) qui raconte l'arrivée d'une délégation d'une compagnie minière à Grenade à la recherche de terrains dans lesquels il y aurait de l'uranium. Margaret, la représentante de cette multinationale américaine veut acheter pour son patron plusieurs terrains à cet effet. Mais voilà qu'il y a un problème, car tous les propriétaires sont d'accord pour lui vendre, sauf un, Fernando Ortega. Détenteur de la Cueva Petaca, dans le Sacromonte, théâtre de spectacles de flamenco, celui-ci se refuse à la vente, car selon son ancêtre, la Cueva serait construite sur le trésor de Boabdil qu'il aurait caché dans le sous-sol avant son départ pour Las Alpujarras puis pour Fès. L'histoire se terminera par la découverte du trésor lorsque les deux personnages joués par Paco Rabal et Merle Oberon s'embrasseront et tomberont éperdument amoureux. Mais reprenons le fil de notre propos et parlons des bénéfices de ces accords pour le peuple espagnol. Pour la population, c'est la fin des carnets de rationnement (1952), des *chirlas*, des lentilles, des cadavres de *bacalao* pour donner du goût aux rares aliments ou des *garbanzos*. Avec l'arrivée des américains en Espagne, on assiste à la

---

importante de la ayuda americana se invertiría en los gastos de las propias bases americanas. El 60 por ciento de los fondos de contrapartida financiaban la construcción de las bases americanas ; otro 10 por ciento se asignaba a los gastos administrativos de los norteamericanos en España. El Gobierno español dispondría del 30 por ciento restante, para inversiones en transportes, comunicaciones e industrias defensivas previamente aprobadas por las autoridades norteamericanas. Sólo cinco años después (1958-1959), España pudo disponer del 90 por ciento de las ayudas y gastárselas libremente. En cuanto a los fondos de contrapartida, un 80 por ciento eran para el Gobierno español y un 20 por ciento para los norteamericanos, pero sólo el 43,63 por ciento era donación : el 36,36 por ciento restante era un préstamo. Los católicos americanos (National Catholic Welfare Conference) enviaron 129,4 millones de dólares en alimentos y ropa que distribuyó la organización Caritas : leche en polvo, queso Cheddar, mantas y colchones. El montante aproximado de las ayudas en el decenio de 1953 a 1963 ronda los mil quinientos millones, especialmente en productos agrícolas, materias primas y maquinaria. Era una ayuda pequeña si la comparamos con la que recibieron Francia, Gran Bretaña, Alemania, Italia, Bélgica, Holanda... procedente del Plan Marshall, que podemos estimar 2,5 veces mayor en promedio. », In Juan Eslava Galán, *Op. cit.*, pp. 74-75.

<sup>284</sup> « El acuerdo abarcaba un período de diez años renovables por otros dos de cinco años. Se instalaron tres bases aéreas en Morón de la Frontera (Sevilla), Zaragoza y Torrejón (Madrid) ; una naval, en Rota (Cádiz) ; dos aéreas secundarias : San Pablo (Sevilla) y Reus (Tarragona) ; dos navales secundarias : El Ferrol (La Coruña) y Cartagena (Murcia) ; un almacén de munición y combustible en Cartagena ; estaciones de comunicaciones en Puig Major (Mallorca), Menorca, Guardamar del Segura (Alicante), San Pablo (Sevilla), Humosa (Madrid) y Elizondo (Navarra) , instalaciones de navegación en Estaca de Bares (La Coruña) y Estartit (Gerona) y una estación meteorológica y sismológica en Sonceca (Toledo). », In Juan Eslava Galán, *Op. cit.*, p.76.

modernisation des électroménagers, grâce à leur aide financière, la mécanisation de l'agriculture est en marche, les zones industrielles reprennent vie, ce qui produit une forte émigration vers ces lieux où le travail renaît. D'autres décident de s'exiler à l'étranger, en Suisse, en France ou en Allemagne afin de gagner davantage d'argent et d'accéder à des conditions de vie meilleure. C'était tout l'enjeu de la comédie satirique, *Un vampiro para dos* (1965) de Pedro Lazaga, mettant en scène un couple de jeunes mariés travaillant dans le métro à Madrid, rôles revenant à Gracita Morales et José Luis López Vázquez, submergés par leur emploi décalé qui les empêche de se voir. Face à cette situation insoutenable, tous deux décident de partir pour Dusseldorf où le fameux Comte Dracula (Fernán-Gómez) les attend afin de le servir tout en nourrissant d'autres desseins plus sanguinaires. Parallèlement, l'Espagne est en route vers la modernité d'autant plus que, l'observation du mode de vie américain dans les bases concernées crée un appel d'air vers le relâchement des mœurs, la mode, la vie quotidienne. Persuadé qu'il fallait aller de l'avant et continuer le changement, plusieurs hommes de l'ombre arrivent à convaincre Franco, qui n'avait aucune compétence en économie, de la constitution d'un nouveau gouvernement, comme le corrobore Bartolomé Bennassar dans son ouvrage, *Franco* :

« Dans la situation du jongleur qui ne maîtrise plus toutes ses boules, Franco choisit de laisser tomber lourdement la boule phalangiste. Il ne risquait qu'un accès de mauvaise humeur d'une Phalange domestiquée. Le 21 février 1957, le Caudillo arrêta la composition du nouveau gouvernement au cours d'une longue séance de travail avec Carrero Blanco. C'était le plus important remaniement auquel il ait jamais procédé. En fait, il s'agissait d'un changement d'équipe, d'une 'nouvelle donne' puisque douze des dix-huit titulaires des portefeuilles ministériels disparaissaient dont quelques-unes des figures de proue du précédent gouvernement. » (p. 203)

Bartolomé Bennassar nous en dit davantage sur cette nouvelle donne<sup>285</sup>, en date du 25 février 1957 :

« Il ne s'agissait pas seulement d'un changement de personnes. Le dosage habituel entre les diverses forces du régime était bouleversé aux dépens de la Phalange qui ne conservait que des 'seconds couteaux', par exemple le Navarrais Fermin Sanz Orriol au Travail. Les catholiques traditionnels gardaient le ministère des Affaires étrangères avec la substitution de Martin Artajo par Castiella, et les

---

<sup>285</sup> « (...) La création d'un secrétariat général technique auprès de la Présidence du gouvernement, que Laureano Lopez Rodo avait proposé à Carrero Blanco. Ce secrétariat fut institué par le décret-loi du 20 décembre 1956 et son premier titulaire fut précisément Lopez Rodo. Celui-ci avait conçu ce service comme l'instrument d'une réforme administrative profonde qui ferait du régime un véritable État de droit. (...) Lopez Rodo exerça pendant une dizaine d'années une influence considérable sur le gouvernement de l'Espagne. On peut admettre que la création de l'École d'administration publique, installée à Alacá de Henares, près de Madrid, dont l'inauguration eut lieu le 15 décembre 1960, compléta ce dessein : il s'agissait de transformer le régime de l'intérieur, sans en avoir l'air ou presque, et il faut convenir que ce but fut atteint. Ce sont ces transformations quasi souterraines, dont Franco lui-même ne mesura pas toute l'ampleur, qui rendirent possible le succès de la 'transition démocratique'. », In Bennassar, *Franco, Op. cit.*, p. 205.



monarchistes pouvaient compter sur Jorge Vigon qui remplaçait aux Travaux publics le comte de Vallellano, de même tendance. (...) Franco appelait à l'Intérieur le général Camilo Alonso Vega, son camarade d'enfance, alors directeur de la Garde civile. C'était l'affirmation non déguisée d'une volonté de fermeté à l'intention des étudiants contestataires, des grévistes potentiels et des agitateurs éventuels, car Camilo n'était pas un tendre. (...) Cependant, la grande nouveauté était l'apparition de techniciens de l'économie et des finances dont l'appartenance politique était incertaine et qui furent qualifiés de 'technocrates' parce que, selon Alberto Ullastres, le nouveau ministre du Commerce, il était impossible de les étiqueter politiquement. (...) Ces nouveaux ministres –l'ingénieur agronome Cirilo Canovas à l'Agriculture ; l'économiste catalan Pere Gual Villalbi, ministre sans portefeuille, Mariano Navarro Rubio aux Finances et Alberto Ullastres au Commerce- avaient en commun leur compétence économique. Les deux derniers nommés étaient sans doute les personnalités les plus intéressantes du nouveau gouvernement. Leur désignation est significative de la manière de gouverner de Franco à ce stade de sa carrière : il ne savait pas ce qu'il fallait faire mais il savait trouver ceux qui étaient capables de le faire. » (p. 204)

Cette nouvelle promotion se caractérise donc par une dominante du courant catholique des technocrates de l'Opus Dei (13 ministres sur 17) à des postes clefs en s'appuyant sur leurs expertises (Ullastres, ministre du Commerce ; López Rubio, ministre des Finances), ce qui signifie l'hégémonie des financiers sur l'aristocratie et la bourgeoisie « terrataniente ». La *Ley de Principios del Movimiento Nacional* du 17 mai 1958 illustre parfaitement cette évolution. Toutefois, l'Administration franquiste reste dans une accablante posture répressive et autoritaire comme le prouve la création, en 1958, d'une juridiction spéciale relative aux activités extrémistes : la *Ley de Orden Público* de 1959 ou pis encore, la *Ley contra el bandidaje y Terrorismo* en 1960, empêchant de sortir de ce carcan fait de contrôle, d'oppression et vengeances. Deux hommes sont chargés de faire appliquer ces lois, le « *Ministro de la Gobernación* », Camilo Alonso Vega et celui de la « *Dirección General de Seguridad* », Carlos Arias Navarro. Eu égard aux prémices du Plan de Stabilisation, Franco commença à refuser. Comme nous le donne à voir Bartolomé Bennassar, dans sa biographie, *Franco*, il fallut faire preuve de persévérance pour convaincre de son inéluctable nécessité :

« Franco donna son accord et, en Juillet 1959, Mariano Navarro Rubio et Alberto Ullastres purent présenter le 'plan de stabilisation' devant les Cortes. Á vrai dire, certaines des dispositions du plan étaient déjà en application. (...) Le succès rapide du plan de stabilisation permit à Navarro Rubio d'annoncer le lancement d'un véritable 'plan de développement' lors de la session plénière des Cortes, le 19 décembre 1960. (...) Franco lui-même, satisfait des résultats de la nouvelle politique économique, défendait maintenant le plan avec un certain à-propos face aux critiques de l'ancien ministre du Commerce, Arburua. (...) A la fin de l'année 1961, impressionné par l'essor économique du pays et convaincu des bienfaits de la nouvelle orientation, il reprenait à son compte la note que lui avait communiquée Lopez Rodo. (...) Pour lancer le premier 'plan de développement', Franco recruta comme ministre de l'Industrie un brillant ingénieur naval, convaincu des vertus de la nouvelle politique, Gregorio Lopez Bravo. » (pp. 208-209)

Les mesures économiques du Plan Stabilisation dès 1959, permirent à l'Espagne de

s'engager dans un processus de croissance économique qu'elle n'avait plus connu depuis des lustres. Nonobstant, le succès du Plan a signifié une forte augmentation de l'émigration (Suisse, Allemagne, France, Belgique), la chute du PIB, la baisse des salaires.

Si en dehors du pays il existe une résistance, celle-ci composée par le PCE et le PSOE n'a pas de réelle incidence sur la vie politique espagnole. Ceci étant, à l'intérieur du pays de nouveaux groupes politisés font leur apparition et sont sûrement dus à l'ouverture. On peut citer par exemple le FLP (*Frente de Liberación Nacional*) qui a créé son association étudiante *Nueva Izquierda Universitaria* ; divers groupes de démocrates chrétiens (Gil Robles, Dionisio Ridruejo) ou encore l'association *Funcionalista* portée par le futur maire de Madrid, Enrique Tierno Galván. Porté par un séparatisme ravageur, l'interdiction de parler les langues régionales comme le basque, le catalan, le galicien, l'opposition gronde à la fois en Catalogne et au Pays Basque, notamment par le biais du *PSUC*, *Moviment Socialista*, *Comité del Consell Nacional de la Democracia* pour le premier cité, le *PNV* pour sa part enfante divers groupes comme *EKIN*, *Euzko-Gastedi* et fin des années 50, *ETA*, qui, rappelons-le, fut créé dans son état originel comme un mouvement de résistance au franquisme. Alors que dans la dictature de Franco il n'y a presque aucune organisation solide, des mouvements de grève voient le jour à Barcelone, Pampelune, Bilbao, Valence, dans le secteur minier des Asturies. Suivant cette dynamique protestataire, en 1956, les étudiants manifestent contre la contrainte et la restriction du seul syndicat franquiste existant à l'Université, le *SEU*, *Sindicato Español Universitario* et mettent la pagaille dans l'image d'Épinal si parfaite construite par le régime. Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est que, parmi les manifestants beaucoup étaient des fils de vainqueurs qui n'avaient pas connu la guerre civile et qui s'élevaient contre l'ordre établi aux côtés d'autres jeunes plus radicaux comme l'évoque FFG dans son feuilleton radiophonique devenu roman et film *El mar y el tiempo* (1988), mais nous y reviendrons plus tard.

#### **IV) Le développement économique des années 60**

Ce sont les années du « miracle économique ». Grâce à l'ouverture, le tourisme<sup>286</sup> s'est développé pour atteindre un tourisme de masse considérable, « la masificación », comme

---

<sup>286</sup> Voir à ce propos de la thèse de doctorat d'Hervé Poutet, *Genèse des images touristiques de l'Espagne. De la propagande politique à la promotion touristique*, (L'Harmattan, 1993), soutenue en 1993 à Paris IV sous la direction bicéphale de Paul Guinard et Carlos Serrano.

l'attestent les 14 millions de visiteurs en 1955, chiffre qui a plus que doublé en 1972, et la politique des Paradors Nationaux. C'est d'ailleurs cette image qui est reprise dans des films populaires avec Manolo Escobar, à Benidorm, comme *Un beso en el puerto* (Ramón Torrado, 1966), *La mujer es un buen negocio* (Valerio Lazarov, 1977) ou encore *El turismo es un gran invento* (Pedro Lazaga, 1968), avec les impayables José Luis Vázquez et Alfredo Landa. Un des points très caractéristiques des ambivalences du régime, c'est le cas de la ville de Torremolinos. Dans les années 50 et 60, cette ville au sud de Málaga, est célèbre pour son tourisme libertaire, sexuel, reprenant l'adage 'Sea, Sex and Sun ». Des films y sont tournés, des stars comme Franck Sinatra et Brigitte Bardot y passent du bon temps, des établissements homosexuels ouvrent, bref, c'est l'époque dorée de Torremolinos comme le corrobore Nacho Gay pour *Vanitatis*, le 23 juin 2017 :

« Hubo un tiempo en que Torremolinos fue el epicentro de un cierto tipo de vanguardia digamos sexual. Corrían los años 50 y 60 del siglo pasado. Mientras el resto de España sufría las restricciones morales del franquismo, la ciudad de la Costa del Sol se convirtió en un parterre de libertad (para algunos quizá libertinaje) que el régimen tuvo que aceptar a cambio de un fajo de billetes con el rostro de algún que otro presidente estadounidense. Ese dinero lo invirtieron en el país los estudios de Hollywood que filmaron una gran cantidad de películas en la zona tras un beneficioso acuerdo entre gobiernos. »

Mais en 1972, et cela est emblématique des *Représentations du franquisme*, des centaines d'homosexuels sont arrêtés et maltraités, alors que pendant vingt ans, le régime avait fermé les yeux sur les pratiques de cet endroit « protégé » grâce à l'argent qu'il dégagait et à l'image d'ouverture qu'il promouvait. Un exemple de plus des paradoxes saisissants de l'Espagne de Franco. Outre cela, les investissements étrangers dans la péninsule ont permis à l'Espagne de devenir la dixième puissance mondiale économique. Le rythme de croissance du PIB a atteint 7,5% par an et cela jusqu'en 1966 quand le revenu national a augmenté en moyenne de 6,5% et le revenu *per capita* de 5,4%, chiffres avancés par Bartolomé Bennassar. Les explications de cette croissance sont nombreuses, comme nous l'avons dit : les bons résultats du tourisme sont à prendre en considération tout comme les dépenses des étrangers dans le pays ; les devises des 2,2 millions d'émigrés espagnols, soit 10% de la population de l'époque, enfin, s'ajoutent à ces données joyeuses, l'abondante main d'œuvre bon marché issue de la crise de l'agriculture et un dernier paramètre de cette croissance. Le moral est donc à l'optimisme. La politique économique mise en place se concentre sur deux axes principaux, la planification à l'intérieur ; des tentatives de rapprochement avec le marché commun à l'extérieur. La *Ley de Publicación del Plan de Desarrollo* (1963) a été suivie de

trois autres plans de développement, chacun d'une durée de quatre ans. Malgré les bons efforts consentis pour un rapprochement durable avec l'Europe, les diverses négociations ne débouchent sur rien de sérieux et Alberto Ullastres, chargé des ces pourparlers, n'arrive pas à débloquer une progression empêchée par les questions des Droits de l'Homme. Il faudra encore attendre quelques années pour réaliser le rêve européen (1986). Eu égard à la politique intérieure, un nouveau gouvernement est nommé en juillet 1962, celui-ci est réorganisé trois ans après, afin d'assurer une « meilleure homogénéité technocratique ». Tout est fait par le régime pour aller dans le sens de la croissance économique. D'ailleurs Franco se sert savamment de la propagande pour n'être pas tant le vainqueur de la guerre mais l'excellent Chef de l'État dans l'exercice maîtrisé du pouvoir et ne rate jamais une occasion pour faire valoir auprès des Espagnols, ses réussites, en les mettant en scène. Toujours pour donner l'illusion d'une démocratie, le 14 décembre 1966, la *Ley Orgánica del Estado* est soumise à un référendum populaire ; le oui reçoit 98% des suffrages avec 85,5% de participation, chiffre digne d'un régime totalitaire. Elle sera promulguée le 10 janvier 1967. La modernisation continuait son chemin comme le donnait à voir la *Ley de Información y Prensa* portée par Manuel Fraga Iribarne en mars 1966. La pression de la frange la plus monarchiste exercée sur Franco depuis quelque temps déjà, les tentatives en sous main de Don Juan de Borbón et de certains Généraux comme Kindelan, Davila, Moscardo ou Orgaz accélèrent les choses et le Prince Juan Carlos est proposé comme successeur du Caudillo le 22 juillet 1966, devant les *Cortès*. Malgré ces avancées et changements, l'administration judiciaire est renforcée par la création des *Tribunales de Orden Público*. Finalement, « il faut que tout change pour que rien ne change », et à partir de 1967 on assiste à un durcissement du pouvoir qui s'associe sur la nomination de Carrero Blanco à la vice-présidence, celui-là même qui déclarait que « le seul défaut de Franco était qu'il n'était pas éternel ». Ce tour de vis se confirma par la présence de Généraux qualifiés « d'ultras » et affectés à des postes importants : Iniesta, García Rebull, etc. Dans ce contexte de retour à l'ordre et à la rigidité, les élections syndicales sont suspendues et le ton monte dans divers secteurs de la société : grèves, manifestations, déclarations contre le régime, instabilité sociale. L'on peut citer ici, à titre d'exemples, les grèves du printemps 1962 qui entraînent l'intensification de la résistance des ouvriers et leur mise en ordre. Cette opposition interne au régime est l'histoire des mouvements syndicaux tels que CC. OO. ; USO ; ASO ; UGT ; auxquels s'agrègent les étudiants (FUDE ; CUDE ; *Sindicatos Democráticos Universitarios*). Le grenadin, Antonio García Trevijano (1927), juriste, avocat, politique, républicain convaincu, proche de Don Juan de Borbón, fut l'opposant numéro un de Franco, et faillit mourir à deux reprises. Mais il ne fut

pas le seul. Contre toute attente, un des secteurs clef du franquisme allait se retourner contre lui et produire un séisme. De fait, le Concile de Vatican II (1962-1965) avait changé la donne et l'Église ne légitimait plus comme jadis le régime de Franco. De nombreux prêtres, évêques et quelques cardinaux se rebiffèrent, certains d'entre eux, convertis aux théories de la Libération. Il ne s'agissait plus du Dieu vengeur de l'ancien Testament mais du Dieu amour du Nouveau. La doctrine avait changé, le traditionalisme était derrière, le prêtre ne faisait plus la messe dos aux fidèles et en latin, mais face à eux et dans une langue vernaculaire. Si bien que des organisations de l'Action Catholique soutinrent des grèves, d'autres religieux n'hésitèrent plus à s'épandre dans leurs homélies et à faire barrage au franquisme. Monseigneur Escarré, l'abbé de Montserrat condamna durement le régime. Ils ne furent pas les seuls. D'autres manifestations d'opposition à la dictature de Franco se multiplièrent chez les prêtres basques, dans les positions du père Díez Alegría ou dans les sermons de González Ruiz à Málaga. De sévères sanctions furent prises par la dictature, et une prison (Cárcel de Zamora) fut spécialement dédiée à la réclusion des curés ; des amendes leur furent infligées. Ceux qui avaient appuyé autrefois le régime de Franco, surnommé « *el enano* » ; partisan du pardon et de la réconciliation étaient à leur tour les proies des autorités franquistes.

#### **V) La fin du régime (1969-1975)**

Malgré la politique centraliste et répressive du régime de Franco, le sentiment nationaliste catalan et basque a réussi à survivre à ces interdits. L'opposition catalane est la première à unir ses forces contre le franquisme lors d'une assemblée catalane alors que le Pays Basque (*PNV*) maintient vivant ses influences républicaines. Symbole fort contre la dictature, ETA assassine le Commissaire en Chef de la Police de San Sebastián, Melitón Mazanas. Un choc ! La folle répression contre *ETA* produit des effets contreproductifs. Par ailleurs, l'Espagne des années soixante-dix n'a plus rien à voir avec celle d'hier, elle a cessé d'être un pays agraire et compte maintenant dans le concert mondial. La naissance d'une société de consommation moderne, le bien être économique, l'évolutions des us et coutumes, ont contribué aux évolutions des mentalités. Tout bouge. Le monde universitaire, depuis plusieurs années en conflit contre le régime, s'érige à travers la libre pensée, ses grèves, ses manifestations, comme un adversaire de poids. Les affrontements avec la police sont monnaie courante. Il paraît évident que dans les années soixante-dix, le franquisme ait perdu définitivement le contrôle de l'Université, réceptacle des futurs dirigeants politiques de

demain. En 1970 on peut comptabiliser 16 000 grèves alors que celles-ci sont normalement proscrites. De la même manière la lutte ouverte pour la liberté syndicale et les libertés politiques sont plus que jamais, d'actualité. Mais jusqu'à la fin, même à l'agonie, Franco promulguera des décrets d'exécutions. Le régime durcit sa réponse contre la lutte ouvrière et réprime dans la violence les mouvements de grèves. Beaucoup d'ouvriers trouvent la mort durant ces dernières années du franquisme lors d'affrontements avec les Autorités. De plus, les dirigeants syndicaux seront persécutés et emprisonnés (CC. OO.). L'Église, qui s'était rebellée, prépare son futur. En 1971, elle demande pardon pour sa participation à la dictature après la guerre d'Espagne, pour ne pas avoir agi dans un esprit de réconciliation et prend ses distances avec le pouvoir. En 1973, paralysé par la maladie de Parkinson et ralenti par son âge (80 ans), Franco renonce à la présidence du gouvernement. Depuis plusieurs années il se dédiait plus à la pêche et la chasse qu'autre chose, déléguait, et se concentrait sur le seul Conseil des Ministres, pour faire illusion. Il nomme à sa place son plus fidèle collaborateur en la personne de l'Amiral Carrero Blanco pour poursuivre sa tâche. Le nouveau président arrive au pouvoir au pire moment car le navire fait eau de toutes parts. De fait, le franquisme, -qui n'a jamais brillé par son unité, et ce, malgré l'apparente cohésion instiguée par la propagande- est scindé entre les immobilistes versus les partisans de l'ouverture. Et personne ne pourra plus arrêter le mouvement d'opposition enclenché depuis quelques années. L'attentat, d'une portée symbolique très forte contre Carrero Blanco et revendiquée par l'ETA, le 20 décembre 1973 n'arrange pas les choses et sonne comme un avertissement contre le régime. De fait, avec la mort de l'Amiral, le seul homme synonyme d'avenir, sonnait le glas de toute une époque. Carlos Arias Navarro est désigné comme successeur. Il doit mettre en marche l'étape finale du franquisme. Partisan du Bunker, le futur Roi Juan Carlos le qualifiait avec mépris de « *remedio sin paliativo* » et l'héritier d'un vieux franquisme qui n'était pas dans l'air du temps. En 1974 l'opposition qui n'a fait que gagner du terrain ces dernières années et a accru sa présence dans la rue pèse de plus en plus au sein de la société. Les différents partis (PCE et PSOE) s'organisent pour pouvoir jouer un rôle significatif venu l'après Franco. Un autre attentat de ETA, en date du 13 septembre 1974, fait sauter la Cafeteria Rolando de Madrid et fait douze morts et 80 blessés. Arias Navarro en profite pour faire machine arrière eu égard à sa prétendue ouverture. Mais l'air du temps est à la révolution et au « dégaisme ». Le 25 avril 1974, la Révolution portugaise des œillets éclate et sonne comme un dernier avertissement pour le franquisme tardif. Comme toujours, la sempiternelle réponse du franquisme à tous les problèmes est la répression. Le 27 septembre 1975, deux militants activistes de ETA sont fusillés et trois autres du FRAP (*Grupo de ultra izquierda*) ; et ce,

malgré les protestations internationales et les demandes de clémence. La population reste partagée. Si une partie de celle-ci souhaite tourner la page du franquisme, une autre se réunit fréquemment Place d’Orient pour manifester son soutien et son attachement au dictateur moribond. Après une longue agonie, le 20 novembre 1975, la nouvelle de la mort de Franco s’étend dans tous le pays : « *Franco ha muerto* », annonce Arias Navarro. Des funérailles nationales lui seront consacrées et un deuil national sera décrété. Le Cardinal Primat d’Espagne mènera la cérémonie sur la Place d’Orient et il sera enterré au *Valle de los Caídos*. Pendant deux jours sa dépouille sera exposée au public au *Palacio Real*. Des millions d’Espagnols viendront lui rendre un dernier hommage. Le 22 novembre 1975, Juan Carlos sera déclaré Roi d’Espagne et Adolfo Suárez sera chargé de mettre en place la Transition démocratique. Franco dirigea d’une main de fer la destinée du pays pendant 40 ans en le soumettant à une dictature militaire et le fit évoluer, avec le temps, vers un régime autoritaire. Jusqu’à sa mort il aura mis en scène les *Représentations du franquisme* dans une cérémonie grandiose faite de cris, de pleurs et de larmes alors qu’une moitié de cette Espagne non réconciliée sur le fond, rêvait à un futur fait de liberté et de belles promesses.

En guise de bilan, nous pouvons dire, que le franquisme, « qui s’inscrit dans la longue tradition des chimères autoritaires, ennemi de la raison pure et de la pensée, évident héritier de la pensée réactionnaire espagnole, antilibérale, contre-révolutionnaire et antidémocratique, a été le fruit de l’émergence de la société de masse qu’il a su unir contre la République et le Front populaire », comme le disait Carlos Serrano. Notre démonstration nous a permis de voir que le franquisme s’est toujours appuyé sur des *Représentations* et des postures autoritaires, - que nous n’avons pas pu toutes développer, car le sujet est trop vaste et nous avons dû faire des choix<sup>287</sup> - pour asseoir son idéologie et diffuser sa propagande. L’Armée et l’Église ont la plupart du temps été main dans la main pour y participer même si des rivalités existaient. Si au lendemain de la guerre civile l’Armée a la primauté sur l’Église, cette dernière est une alliée de choix sous Franco jusqu’à ce que le dictateur déclare le catholicisme religion d’État. À travers maintes *Représentations* (Mythes, symboles, rhétorique, discours, décors, signes, images, références, etc.), le régime s’est mis en scène tout au long des quarante ans de la dictature. Mais celles-ci ont changé au gré des circonstances, des tensions et dangers. La grande force de Franco a presque toujours été son sixième sens, son adaptation aux situations (son extraordinaire mutabilité) les plus incommodes et sa capacité à flairer l’air du temps.

---

<sup>287</sup> Nous évoquerons tout au long de cette partie et dans les chapitres suivants d’autres « Représentations du franquisme » afin de rendre compte des films, périodes, analyses.

Si dans les premières années du régime, les *Représentations du franquisme* prenaient la forme de grands défilés militaires fidèles à l'esthétique fasciste, de grandes messes sacramentelles (*Cerro de los Angeles en Toledo*), de grandes parades, de discours incarnés et charismatiques pour servir sa propagande. Si le salut fasciste était de mise, si la répression atteignait son paroxysme, si le contrôle de la presse<sup>288</sup>, la censure cinématographique était ravageuse, l'Espagne de Franco allait changer et devait rapidement montrer une autre facette en apportant des garanties. Après la victoire des Alliés, Franco qui, certes avait occupé une position ambiguë mais neutre, allait subir de plein fouet la situation de mise au ban dans son pays, à cause des manquements aux Droits de l'Homme, des exécutions sommaires, et de la forme même de son gouvernement, né dans l'illégitimité par Coup d'État, qui était une dictature. Boycotté par les autres pays, isolé de tous, montré du doigt par l'opinion internationale, souffrant de famine, de manque de produits de base, d'une baisse significative de ses activités et d'un bilan économique catastrophique, l'Espagne allait vivre des années d'autarcie traumatisantes et douloureuses. Forcé à changer sa stratégie sous peine de voir mourir ses concitoyens, Franco se repliera, encore une fois sur la scénographie du pouvoir pour donner une autre image de son pays et se racheter aux yeux du monde : fin du salut fasciste, nouveau monopole de l'Église qui remplaçait la Phalange, celle-ci rebaptisait *Movimiento*, éléments de langage et adoption d'un lexique moins clivant, Lois Organiques donnant l'apparence d'une Démocratie, National-Catholicisme, Croisade anticommuniste, commutation des crimes pour les prisonniers politiques, « *aperturisme* », expression chère à Bartolomé Bennassar. Cette nouvelle devanture, plus politiquement correcte parviendrait à séduire les Etats-Unis avec lesquels Franco fit un pacte économique et militaire. Cette nouvelle donne allait changer peu à peu le quotidien de milliers d'Espagnols. Le pays allait s'ouvrir, la modernisation se mettre en marche, les plans de développement et de Stabilisation, pilotés par les Technocrates de l'Opus Dei, faire leur œuvre, l'évolution des mœurs être galopante, la progression des mentalités évidentes. Mais dès qu'il y avait un problème, le régime renouait avec ses vieux démons et recourait à la répression. Ce qui marchait hier, ne fonctionna plus aujourd'hui. Les tensions montaient peu à peu, grèves et

---

<sup>288</sup> « De surcroît, la presse restait soumise à un contrôle strict. Les journalistes accrédités avaient dû subir une sélection sévère, sur critères politiques, avant d'être inscrits sur le registre de presse. Ils recevaient des consignes précises et, comme l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, Franco écrivait lui-même, sous des pseudonymes divers (ainsi Jakin Boor), des articles publiés dans plusieurs journaux. », In Bennassar, *Franco*, *Op. cit.*, p.156.



manifestations se multipliaient dans divers secteurs (ouvrier, syndicat, université, secteur minier) alors qu'elles étaient normalement interdites. Le régime perdait de plus en plus la bataille de la rue. Franco vieillissait, le pouvoir commençait à présenter des signes de faiblesses. Une opposition sur le territoire naissait. L'essor du tourisme de masse faisait du bien au pays, le pacte avec les USA avait régénéré l'économie espagnole, les devises des Espagnols à l'étranger faisaient leurs effets et le faible coût de la main d'œuvre espagnole y contribuait aussi. Les années 60 étaient celles du « miracle espagnol », et les prières de Franco avaient été exaucées. Elles ne le serraient pas pour toujours. *ETA*, qui à son origine fut créé pour faire barrage au régime et en finir avec lui, noircissait et contrariait les *Représentations du franquisme*, qui se voulait « parfaites », en semant le désordre, la peur, et en montrant à travers des assassinats d'une forte portée symbolique (Chef de la Police, Carrero Blanco, etc.), que la dictature avait perdu un peu la main et ne dominait plus tout. Le temps passait et Franco délégua de plus en plus et passait toujours plus de temps à la chasse et à la pêche. Il commençait à s'affaiblir y dut nommer un successeur. Il tomba malade et avec lui le franquisme s'éteignit peu à peu. Comme nous l'avons vu, le franquisme reposait essentiellement sur Franco et sur son art de bien savoir s'entourer. Il savait choisir les hommes, composer avec les divers courants de son régime en manipulant à souhait, et tout au long de ses 40 ans de règne, c'est ce qu'il prouva. Comme le déclarait Fernando Fernán-Gómez, dans le documentaire testament, *La silla de Fernando* (2006), réalisé par David Trueba et Luis Alegre, un an avant sa disparition, « Franco ha sido un canalla, un capitán de bandoleros, que siempre fue a lo suyo y que hasta el final, cuando casi ya no le daba el pulso, en la agonía, firmó decretos de muerte ». Finalement, Franco était un grand comédien, un prestidigitateur de haute volée qui pendant toutes ces années avait réussi à tromper son monde, à incarner ce qu'il n'était pas, à faire croire qu'il était César. La seule chose qu'il n'avait pas prévu était la mort mais même cette dernière fut l'occasion de grandes cérémonies, d'un deuil national de trois jours, de larmes, de défilés de mantilles noires et colliers de perles, d'un spectacle digne des meilleures tragédies. Franco avait réussi sa sortie, il pouvait tirer sa révérence. Pour élargir, permettez-nous de nous en remettre à l'analyse brillante de Carlos Serrano, qui dans sa Préface du colloque intitulé, « Imaginaires et Symboliques de l'Espagne du franquisme » (1996, Université de Provence), et inspiré de ses lectures de Paxton, déclarait :

« Et c'est peut-être par là, dans sa quête de continuité et sa volonté brutale d'imposer à la société toute entière les signes exclusifs de sa propre identité, que le franquisme affirme le mieux une

certaine modernité : clérical et militariste, le franquisme affirme, et ce n'en est pas moins une mise au pas violente et traumatique de la société espagnole réalisée au bénéfice de ces 'conservateurs menacés par la perte de leur capacité d'encadrer la population', qui assurent les succès des fascismes là où il a triomphé » (p. 27)

Toutes ces *Représentations du franquisme* se reflètent-elles dans la filmographie de Fernán-Gómez et de quelle façon ? Telle sera notre étude.

## **2/ Un acteur très populaire pendant le franquisme : radiographie des rôles types : un acteur du régime ?**

En préambule, et avant d'aborder de manière détaillée FFG et son rapport au cinéma de l'Espagne franquiste, nous aimerions poser certains présupposés et évoquer la production de l'époque avant même l'accession de celui-ci au Septième Art. Pour cela, nous allons nous appuyer sur l'historien Marc Ferro qui, dans *Cinéma et Histoire*, (Paris, Denoël, 1977), faisait cette remarque essentielle :

« [...] Dès que les dirigeants d'une société comprirent la fonction que le cinéma pouvait jouer, ils essayèrent de se l'approprier, de le mettre à leur service : les différences se situent au niveau des prises de conscience, non pas des idéologies : car à l'Ouest et à l'Est les dirigeants eurent la même attitude. » (Cité par Nancy Berthier, page 12)

De la même manière, Marc Ferro déclarait dans cet ouvrage, que : « Le film a la capacité de tout exprimer sans rien dire. (...) Le film est un agent de l'Histoire », pensée que nous partageons, -dans la même filiation que Nancy Berthier en premier lieu et Pilar Martínez Vasseur ensuite, qui s'étaient appuyées sur cette grille de lecture- et que nous allons reprendre à l'heure d'aborder et d'analyser les films en tant qu'acteur auxquels Fernán-Gómez collabora entre 1943 et 1960, longs-métrages qui rentrent dans la catégorie de la production franquiste de l'époque et qui se caractérise par leur cinéma stéréotypé. Nous voudrions affirmer, et cela est primordial à nos yeux, que pour nous, le cinéma, même de fiction, est une radiographie et une photographie d'une époque, qu'il représente donc, un peu comme comme le sont les archives, une source de documents précieux, pertinents, susceptibles de nous apporter des clefs, nous aidant à appréhender toute une époque. Voilà donc, notre ambition, avant de rentrer plus en avant dans lesdits films.

Dans son ouvrage, *Le franquisme et son image*, (1998), Nancy Berthier, en réfléchissant à la portée du cinéma comme instrument politique relayait plusieurs pensées et citations à ce sujet, qui ici, nous intéressent doublement. Premièrement elle citait Bartolomé Mostaza qui, dans “Le cinéma comme moyen de propagande”, (*Primer Plano* n°10, 22/12/1940), déclarait :

« Le cinéma est peut-être le seul parmi les arts que les gens vivent presque entièrement. C'est pour cette raison, qu'il serait stupide de se priver de son utilisation pour catéchiser les masses, pour les émouvoir, pour les entraîner dans une entreprise, pour leur enseigner tout ce que le politique considère comme fondamental ou bienséant. » (N. Berthier, p. 22)

La spécialiste de cinéma évoque aussi dans son livre, José Sanz y Díaz (*Radiocinema* n°50, 15/04/1940), ancien membre de la Junte supérieure de Censure Cinématographique qui, dans un article au titre très évocateur, « Vers un cinéma national. La mission de l'écran : distraire et éduquer », développait l'utilisation que le régime allait faire du cinéma :

« On n'utilisera pas seulement le cinéma pour cimenter les bases de la culture des enfants et des jeunes, avec des thèmes intéressants et artistiquement présentés (...) ; on l'orientera en outre dans le but de faire connaître, à l'intérieur comme à l'extérieur, l'Espagne authentique et véritable. » (Cité par N. Berthier, p. 22)

Ce dernier ajoutait aussi que :

« Nous voulons (...) un cinéma qui exalte les hauts faits et les exploits de ceux qui ont combattu et ont donné leur vie pour la mission et la grandeur de leur Patrie, avec un esprit et une attitude vitale nettement hispanique (...). Nous voulons un cinéma qui exalte l'obéissance et la soumission à la discipline et à la tâche commune dans la marche militaire de l'État. », (José Sanz y Díaz, *Primer Plano* n°7, 01/12/1940) (Berthier, p. 22)

Nancy Berthier, dans l'ouvrage déjà cité, posait les bases de ce cinéma une fois la victoire des rebelles acquises :

« Célébrer la victoire des franquistes et, du même coup, la légitimer, tel est le but assigné à ce nouveau cinéma 'd'exaltation patriotique'. “ (Cf Román Gubern, dans *1936-1939 : La guerra de España en la pantalla*, distingue le 'cinéma de croisade' du 'cinéma militariste ou d'exaltation de l'armée' (*op.cit.*, p. 82). Mais, en réalité, il ne s'agit que de différences conjoncturelles (les premiers portent exclusivement sur la guerre civile tandis que les deuxièmes peuvent porter sur d'autres moments historiques). Néanmoins, ils relèvent d'une même esthétique et d'une même idéologie. Pour des raisons pratiques (ils sont peu nombreux et notre intention est de les envisager plus dans leurs points communs que dans leurs différences), nous regrouperons ici le corpus sous l'appellation générique 'cinéma d'exaltation patriotique'. » (Berthier, p. 22)

Elle nous précise aussi, en se rapportant au spécialiste de cinéma Fernando Méndez Leite, et en le citant, que :

« Quand la guerre civile prend fin et que s'engage le nouveau combat des vainqueurs, celui qui consiste à convaincre, l'attitude de ces derniers par rapport au cinéma est placée sous le signe de ce double héritage : l'exemple des modèles totalitaires européens et une pratique concrète de l'utilisation du cinéma de l'idéologie au long de la guerre. L'historien du cinéma franquiste, Fernando Méndez Leite, rend compte rétrospectivement de l'état d'esprit qui anime la volonté de restructuration de l'appareil cinématographique dans l'après-guerre :

'Le cinéma est une arme pacifique et efficace de pénétration politique, et toute indulgence ou négligence éventuelles dans l'action de l'arracher des mains de l'ennemi aurait été impardonnable. Il fallait doter notre cinéma, dès le début, d'une personnalité profondément hispanique qui permette d'exercer, surtout, une influence idéologique irrésistible.' (In Fernando Méndez Leite Von Haffe, *Historia del cine español*, Madrid, Rialp, 1965, tome I, p. 393.) », (Berthier, page 13).

Mais afin de développer ce type de cinéma, baptisé « cinéma d'exaltation patriotique », et de s'en servir pour enrôler les masses, il fallait s'appuyer et s'inspirer sur des modèles et des patrons qui avaient fait leurs preuves et qui pouvaient devenir des références incontestables. C'est ce que Nancy Berthier semble vouloir dire dans sa thèse de Doctorat devenue livre :

« L'Italie fasciste ne va pas seulement servir de modèle au cinéma espagnol. Elle va également y collaborer matériellement au moyen de coproductions. (...) C'est le film de l'Italien Agusto Genina, *L'assedio dell'Alcázar*, qui répond le mieux aux critères officiels. *L'assedio dell'Alcázar* retrace un épisode mythique de la guerre civile : la défense de l' *Alcázar* de Tolède par les nationalistes. Sorti en Espagne le 28 octobre 1940 sous le titre espagnol de *Sin novedad en el Alcázar*, ce film est présenté pour les réalisateurs espagnols comme un modèle à suivre :

'Voici la valeur et la mission du cinéma portée au pinnacle du sacerdoce. Voici le cinéma élevé et profond. Voici le cinéma comme chaire. Voici le cinéma essentiel et consubstantiellement national. Voici le support cinématographique atteignant enfin la mesure exacte de sa valeur comme système de diffusion de l'âme des peuples. (...) C'est en suivant les traces de *Sin novedad en el Alcázar* que nous pouvons réussir à créer un cinéma national.' (In 'Cinéma National : le cinéma et l'histoire', *Radiocinema* n°58, 30/11/1940). » (Berthier p. 23)

Nancy Berthier nous rappelle que, malgré ces modèles « fascistes », la question des films « d'exaltation patriotique » que l'on peut qualifier de « modèles » sur le territoire espagnol, était loin d'être réglée et de faire l'unanimité, en ce sens que ces films n'étaient pas très convaincants et donc, qu'ils ne pourraient répondre à leur mission initiale, que la question restait à régler le plus vite possible :

« (...) Le nombre de films répondant vraiment aux attentes officielles est relativement faible. Entre la fin de la guerre civile et la sortie de *Raza*, en janvier 1942, la production cinématographique totalise approximativement soixante-dix longs métrages. (Chiffres donnés par Fernando Méndez Leite, in *Historia del cine español, op. Cit.* : 15 films de long métrage pour 1939 (p. 387), 24 pour 1940 (p. 407), 31 pour 1941 (p. 419). Parmi eux, trois seulement entrent dans le genre cinématographique d'exaltation patriotique : *El crucero Baleares, Escuadrilla et Harka*. La production courante se compose pour l'essentiel de films d'évasion, comédies ou drames, aux titres révélateurs : *Usted tiene ojos de mujer fatal, La linda Beatriz, La Dolores, Eran tres hermanas, La gitanilla, La chica del gato...* (...) Il est évident que le cinéma dit 'd'évasion' tel qu'il se développera abondamment en Espagne sous Franco n'est pas sans implications politiques et contribuera largement, au contraire, à la survie du système par d'autres moyens. (...) Forme indirecte de politisation de la culture. » (Berthier p. 24)

Effectivement, ce cinéma dit « d'exaltation patriotique », n'est autre qu'un cinéma de propagande pour servir les desseins du régime et envahir l'inconscient collectif des Espagnols de l'époque, et donc, assouvir son pouvoir en touchant au cerveau de la population et en téléguidant le peuple, en les habituant à une présence bien particulière dans l'espace public, c'est-à-dire, celle des deux colonnes vertébrales du régime de Franco : l'Armée (la Phalange), et l'Église (les religieux au sens large). Nancy Berthier nous parle de la spécificité de ce cinéma de propagande qui va marquer l'Espagne de toute sa superbe :

« Le film de propagande est d'une nature tout à fait spécifique dans la mesure où c'est de façon délibérée qu'il assume un discours d'ordre politique. Dans le film de propagande, les données fictionnelles sont subordonnées à une intention politique originelle et se structurent en fonction de cette dernière. En ce sens, le film de *Raza* assume, par son titre, sa qualité, de film de propagande. » (Berthier, p. 44)

Pour sa part, Marie-Aline Barrachina, dans son ouvrage *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945), Discours, mises en scène, supports culturels*, (1995), revenait aux origines de ce cinéma « d'exaltation patriotique » comme instrument de propagande et citait Jean-Michel Desvois à cet égard, en nous rappelant que :

« C'est en effet dès le discours d'investiture que Franco adopte de façon significative un vocabulaire qui, pour appartenir à la langue de la tradition du soldat pétri de religiosité, n'en devient pas moins dès ce moment la langue du 'moine-soldat' que le Généralissime salue plus tard en José Antonio. Jean-Michel Desvois relevait en effet ce qu'il appelle la 'ligne de conduite' du phalangiste qui doit être un soldat (respect de la discipline, sens du devoir, obéissance), (p. 80), pourvu de toutes les qualités du chrétien (générosité, renoncement, chasteté) (In Jean-Michel Desvois, "Le contenu de *F. E.*, hebdomadaire de la Phalange, décembre 1933-juillet 1934", *Presse et société*, publications de Rennes 2, 1989, p. 94.). Or ce sont ces mêmes valeurs que prône Franco : exaltation de la mission, de l'esprit et de la spiritualité, mais aussi, dès le début du soulèvement, exaltation de la foi, du sacrifice et du martyre, mot qui ne fait son apparition dans *FE* que le 1er février 1934 (31 textes traités par informatique), et que Primo de Rivera emploie assez peu, alors que Franco en fait un plus ample usage. » (pp. 79-80)

Après ces remarques liminaires pour contextualiser, nous pouvons nous recentrer sur les débuts au cinéma de FFG et explorer dans sa filmographie, les longs-métrages qui

renvoient à ce cinéma de propagande ou instrumentalisés comme tel. Mais avant rappelons quelques rudiments. Mais qu'entend-on précisément par cinéma franquiste ? Dans un article de *Radiocinema*, n°44, en date du 16 janvier 1940, et observant à la lettre, les directives de l'Administration franquiste, celui-ci était défini de la sorte :

« Un cinema de hondas raíces clásicas. Ahí tenemos las vidas de nuestros navegantes, de nuestros santos y de nuestros poetas. El Cid y Hernán Cortés bien merecen un film. Y nuestra gran reina Isabel, y nuestro Cardenal Cisneros, y nuestro Cervantes, y nuestro Lope. Ahí tenemos nuestras figuras caballerescas, nuestros grandes amadores y nuestros grandes místicos. (...) Ya que español es una de las pocas cosas serias y fundamentales que se puede ser en la vida, hagamos de nuestra industria cinematográfica una industria digna de España, de esta España que se acaba de forjar sobre la sangre de nuestros mejores catedráticos, que son aquellos que, a la sombra de las banderas del Caudillo desplegaron al Mundo, la emoción del más grande ejemplo que registra la Historia. »

Si l'on résume bien, ce cinéma franquiste, serait enlisé dans un passé lointain, il se caractériserait par les heures glorieuses de son Histoire, la Reconquête, avec le Cid et Isabelle la Catholique, auquel on aurait pu ajouter *Santiago Matamoros*, l'Empire et les colonies, avec Hernán Cortés, les grandes figures littéraires du Siècle d'Or, Cervantes, Lope, les grands mystiques, Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse d'Avila, etc. Il renverrait donc à la mort, puisque ce sont des figures très anciennes, de plusieurs siècles, à son immobilisme et à son manque d'audace et de modernité. Il incluerait la Patrie, le drapeau<sup>289</sup>, à travers le sang versé, une nouvelle Espagne, et une quête d'exemplarité aux yeux du monde. Il se considérerait supérieur, « *el más grande ejemplo* », et investi d'une mission divine « *el más grande ejemplo que registra la Historia* ». Il serait un modèle pour les autres nations, et serait porté par la figure tutélaire du Caudillo, et l'exaltation patriotique et religieuse. Dans ces quelques lignes, tout est dit. Le cadre est posé, et il nous donne à voir sa volonté et son ambition. Comment cette définition s'incarne-t-elle dans le cinéma premier de FFG ? Lui correspond elle ? Retrouve-t-elle certains échos, certaines caractéristiques ? Nous allons tâcher de le montrer.

Enfant déclamateur, habitué aux coulisses des théâtres où il allait rendre visite à sa mère, formé à l'École d'interprétation de la CNT (1937), passé par le théâtre en tant que « *Meritorio* », « *Comparsa* », lancé par Jardiel Poncela dans des comédies bourgeoises, FFG débuta au cinéma, en laissant derrière lui les planches en 1942, dans une production

---

<sup>289</sup> Drapeau « rojo y gualdo » sur lequel on peut voir une première bande rouge qui représente le sang versé pour la Patrie. Le jaune central renvoie aux valeurs éternelles. Tandis que la dernière bande rouge incarne de nouveau le sang qui sera versé pour sa défense.

stéréotypée du régime franquiste<sup>290</sup>, *Cristina Guzmán*, une comédie mélodramatique de Gonzalo Delgrás, adaptée du roman à l'eau de rose de Carmen de Icaza, dans laquelle il jouait le petit rôle d'un étranger, Bob, en tant que *galán cómico*, selon la terminologie qu'on utilisait alors. Suivra la comédie *La chica del gato*, de Ramón Quaderney (1943), encore une adaptation de la pièce de Carlos Arniches (1921), qui, présenté au théâtre Eslava de Madrid, avait connu un grand succès et plusieurs adaptations au cinéma. FFG interprétait un des domestiques de la maison bourgeoise, et campait le personnage de Paco. Ces deux premières apparitions au cinéma de FFG, encore dans des rôles mineurs, mais dans lesquels il sut attirer à lui la lumière sont cependant intéressants car ils étaient produits par la célèbre maison de production CIFESA. Production vedette et « enfant chéri » du franquisme (participant à ses *Représentations*) car elle permettait une publicité digne des plus grands matraquages, une exhibition longue dans les cinémas les plus en vogue de l'époque et était considérée comme le « Hollywood espagnol », selon l'expression même de FFG.

De fait, les acteurs de CIFESA jouissaient de beaucoup d'avantages, de juteux cachets, de conditions de travail optimales, d'une médiatisation importante qui les conduisait vers la popularité à coup sûr. Dans sa thèse de Doctorat sous la direction du Professeur Juan Antonio Ríos Carratalá (Alicante, 1996), *Fernando Fernán-Gómez autor*, Cristina Ros Berenguer évoque longuement CIFESA (Compañía Industrial Film España, S. A), et met en exergue sa singularité. Nous allons en résumer les contours. Fondée en 1932 à Valence par la famille Trénor, bien que ce fût grâce aux Casanova qu'elle devint l'entreprise productrice de films la plus importante d'Espagne, pendant deux périodes politiques aussi différentes que le furent les années de la République et les dix premières années du franquisme. Dans son livre *Cifesa, la antorcha de los éxitos*, (Valencia, Institución Alfonso el Magnánimo, 1982), l'auteur, Félix Fanés, affirmait que : « Cifesa tiene el mérito de haber sido la primera empresa en la historia del cine español que basó su trabajo en un modo operandi de tipo capitalista, de forma que hasta la aparición de la compañía valenciana, la producción de films en España no era una industria, era una aventura. » (p. 51)

Dans une exposition organisée par la Filmoteca Española en décembre 2007, au Palais Perales (Madrid), sur Félix Fanés, Rafael Gil y CIFESA, on pouvait lire dans le catalogue d'exposition que :

---

<sup>290</sup> Cinéma fait avec peu de moyens financiers, sauf pour les artistes du régime, voir l'entrevue accordée par le fils de FFG.

« Siempre se ha pensado que la compañía valenciana había sido una empresa ejemplarmente ‘capitalista’ ; pues bien, hay que decir que la primera casa de producción de películas de España siempre tuvo -desde el punto de vista económico- los pies de barro. (...) Y no obstante, CIFESA ha sido la casa vertebradora de la producción española durante los años 30 y 40, que fueron dos épocas de claro relanzamiento industrial. Los años 30, a causa de la crisis del sonoro, y los años 40, por la finalización de la Guerra Civil. Así pues, por bien que no fuera “la primera empresa capitalista”, o que detrás de los formalismos externos se escondiese una peligrosa inconsistencia económica, CIFESA ha sido importante. Y lo ha sido porque, aunque fuera a trancas y barrancas, produjo un número considerable de filmes, formó numerosos profesionales y, sobre todo, porque durante muchos años -aunque fuera como consecuencia de un equívoco- fue el punto de referencia del cine español. »

Le catalogue de l’exposition approfondit son origine, sa trajectoire en explorant plus en profondeur son évolution et sa politisation :

« (...) Durante la República fue una productora independiente. Hacía los filmes que creía que el mercado debía absorber. Como empresa, no se le conocía ningún lazo o relación política. Durante la guerra, las cosas cambiaron : hubo la voluntad de la empresa de someterse a las necesidades políticas del momento : filmes de guerra y propaganda. Fue, sin duda, el momento de toma de posición política más fuerte de la compañía. Después, una vez acabado el conflicto, las cosas se deben volver a matizar mucho : se mantuvieron algunas de las relaciones establecidas anteriormente con organismos del Estado (para realizar cortometrajes, que no duraron mucho, sin embargo) y quedó también la voluntad de sumisión. Pero en lo concerniente a filmes de larga duración, se volvió al criterio republicano : la producción era pensada de cara a halagar los gustos del público. Fue a raíz de la crisis del 1946 que a CIFESA se le ocurrió -creo que por primera vez -la posibilidad de convertirse en una empresa paraestatal (ponerse bajo el cobijo protector del INI). El origen de esta idea se debe buscar en la amistad de Casanova con Carrero Blanco, el cual, durante la segunda mitad de los años 40, había pensado a menudo en CIFESA como productora del Estado. Pero esta idea no se llegó a materializar nunca. (...). Todo lo que nos ilustra sobre la problemática de CIFESA, nos hace ver también la ambigua política cinematográfica del Estado, el cual, en efecto, casi destroza al cine español al imponerle el doblaje y, a continuación, lo protege hasta casi asfixiarlo; después de protegerlo tan rígidamente, sin embargo, deja que se desarrolle siguiendo el propio impulso, sobre todo porque no sabe qué hacer. La política del Estado en relación con el cine no solamente fue ambigua, sino también contradictoria. En este terreno, por lo tanto, es delicado de simplificar. No obstante, algunas cosas se pueden asegurar con rotundidad: a pesar de las tentaciones de un lado y del otro, CIFESA nunca fue una empresa paraestatal; como tampoco fue nunca más favorecida por el régimen que otras productoras; ni nunca fue el portavoz de una política filmica del Estado (entre otras razones, porque el Estado no tuvo nunca ninguna). Eso está muy claro. Como también lo está el hecho de que CIFESA fue una productora conservadora durante la República; derechista, activa y militante, durante la guerra; hondamente franquista a lo largo de la posguerra. »

Dans le catalogue de l’exposition consacré à CIFESA nous pouvons aussi nous rendre compte de ses différentes étapes, des balbutiements à ses moments de gloire jusqu’à son extinction et à son influence sous Franco comme le corroborent les lignes qui suivent :

« Vamos a ver los componentes ideológicos de estas actitudes políticas. Se pueden distinguir tres etapas dentro del mundo de las ideas de CIFESA. *La época republicana* : por la escasez organizativa de la empresa y por la escasez de filmes producidos, todos los resortes -o la mayoría- son controlados directamente por Casanova. Como consecuencia de



ello, las películas del periodo republicano son las que resultan más directamente ligadas a la mentalidad de esta familia valenciana; es decir, agrarismo, profundo catolicismo, escena social hecha de relaciones precapitalistas... Más que de una política ideológica, consciente, podríamos decir que es el universo cultural de la familia Casanova y su entorno ajeno lo que todos estos filmes transmiten. *La época franquista de 1940 a 1945* : durante estos años CIFESA funcionó como un mundo cerrado, recogido sobre sí mismo, no solamente en lo concerniente a la organización de la empresa, sino sobre todo a causa de la influencia del sistema de producción en la manera de organizarse : fueron los años de la realización de filmes en serie. La estructuración de la empresa como una pequeña sociedad y la imposibilidad de controlar la producción seriada hicieron que las relaciones del hecho filmico con el mundo real dejaran de pasar por una sola mano y se convirtieran en el poso de muchas manos, de varias mentalidades. En líneas generales, la producción continuaba siendo conservadora y organizándose en comedias, pero, de hecho, la sustancia quedó modificada : se perdió la ideología primitiva de la etapa anterior y se entró en un mundo más moderno, urbano y mecanizado. Esta fue la primera consecuencia. »

Puis il était question de la seconde conséquence qui eut des répercussions sur CIFESA :

« La segunda fue la presencia reiterada del tema del equívoco de la personalidad, que podemos leer como un reflejo, más o menos neblinoso, del trauma producido por la Guerra Civil sobre la sociedad española de la época. Es decir : al pasar los filmes de ser controlados por una sola mano a serlo por varias, se colaron en el conjunto de la producción retales de realidad, de una realidad fundamentalmente psíquica, que ya no pertenece al universo mental de una sola persona, sino del colectivo que ha intervenido en el proceso de producción. Se trata, sin duda, de uno de los momentos más interesantes de CIFESA. *La época franquista de 1947 a 1951*: a raíz de la crisis, y después de la II Guerra Mundial, Casanova renunció al trabajo en serie e hizo funcionar la empresa a medio camino entre la etapa republicana y la primera etapa franquista; si bien entonces la compañía, al dejar de producir películas en serie, a pesar de conservar una estructura de mundo cerrado, volvió otra vez a la ideología particular, singular, ya que toda la producción pasó por el control de un solo individuo. De todas formas, los tiempos habían cambiado mucho y esta ideología particular ya no era el reflejo más o menos inconsciente de una mentalidad primitiva, sino la decidida voluntad de contactar con un pensamiento integrista (simbolizado por la figura del almirante Carrero Blanco), principal legitimador, en la época, de la realidad histórica del régimen. »

Enfin, le catalogue d'exposition s'intéressait au style CIFESA, à son esthétique, à ses caractéristiques, à sa « patte », et c'est avec cela que nous pouvons refermer le chapitre CIFESA qui aura marqué durablement les films et l'Espagne de l'époque :

« Hablemos, por fin, del aspecto –del *look*– de los filmes de CIFESA. Hubo, ciertamente, una manera de hacer, un estilo visual CIFESA. Eso provenía de dos circunstancias suficientemente claras. En primer lugar, hay que hacer referencia a la producción en serie y a la costumbre de trabajar siempre con los mismos equipos, lo que inevitablemente daba una imagen unitaria al conjunto de la producción (mismos decorados, mismos actores, mismos directores, etc.). En segundo lugar, hay que tener presente una determinada ideología que recubría las relaciones laborales de la empresa hasta dar un determinado tono a todo lo que emanaba de ella. (...) Era un cine sencillo, algo gris, algo plano, con una clara voluntad de llegar al público por un camino entendedor y sin complejidades, y eso tanto por un afán de comunicación como por una sensibilidad de punto de partida más bien opaca y poco creativa, artísticamente hablando; es decir, la sensibilidad de un pequeño industrial valenciano que había subido como el humo. No se puede olvidar, sin embargo, que este estilo de CIFESA marcó hondamente el cine español. (...) Puso en circulación un número importante de filmes, formó numerosos profesionales, cosa que durante

muchos años ha tenido un peso importante en la configuración del cine español, que, como CIFESA, ha sido un tanto suave, un tanto gris, un tanto desprovisto de relieve y de veleidad, pero que, también como CIFESA, de vez en cuando, y como por casualidad, nos ha sorprendido con la cata de alguna comida sabrosa. »

Comme nous avons pu nous en rendre en compte en nous intéressant à CIFESA, apparaît dans des films produits par la maison de production de Casanova, c'était déjà un peu participer aux *Représentations du franquisme* et se politiser d'une certaine manière, même si, pour percer, pour exercer son métier, pour monter les marches vers la gloire, il n'y avait pas d'autres choix dans cette Espagne là. Les acteurs avaient-ils conscience au moment de le vivre et de s'engager, ce que signifiait cette maison de production et quelles étaient ses accointances ? Ou le besoin impérieux de manger, de vivre, de se loger prenait-il le pas sur le reste ?

Lorsque l'on souhaite analyser la production cinématographique franquiste de CIFESA (1939-1954), on ne peut éviter de parler de production stéréotypée et contrôlée, comme nous l'avons déjà énoncé plus haut et de diverses périodes que l'on rythmées. Mais quelles sont les caractéristiques globales de ce cinéma franquiste ? Dans le catalogue de l'exposition du Centre Georges Pompidou intitulée *30 ans de cinéma espagnol 1958-1988*, qui eut lieu du 20 janvier au 18 avril 1988 à Paris, Marcel Oms n'hésitait pas à le schématiser ainsi :

« Ainsi donc, à partir de 1939 et *grosso modo* jusqu'aux Conversations de Salamanque (en 1955) le cinéma espagnol, comme replié sur lui même et n'ayant dans un premier temps de vrais contacts et échanges qu'avec l'Italie et l'Allemagne, vit dans un système protectionniste qui favorise une relance interne mais se contente de reprendre de vieilles recettes, de réaliser de nouvelles versions de succès passés et d'exploiter jusqu'à l'usure des thèmes ressassés. Les comédies anodines, les mélodrames religieux, l'exaltation militariste et les éternelles espagnolades se partagent les écrans comme pour créer un consensus d'oubli et d'apaisement. (...) D'une manière générale, et à un niveau technique moyen, le cinéma des années 40 exploite les mêmes thèmes que le cinéma fasciste italien, le cinéma français de Vichy, ou la production nazie : alibis culturels dans l'adaptation littéraire, évocation d'un lointain passé glorieux, éloge des valeurs spirituelles et guerrières, bons sentiments et manichéisme environnant. » (pp. 9-10)

Le cinéma des années 40 et 50 dans lequel FFG se produisit en tant qu'acteur, fut, nous semble-t-il, le parfait reflet de ce qu'énonça, et avec une grande justesse, Marcel Oms. Nous allons tacher de le montrer de manière efficace et pertinente. Mais avant cela nous devons situer le contexte. Très pressé de se faire connaître et reconnaître, Fernán-Gómez, continua sa progression et put se servir du tremplin CIFESA. De fait, en 1943, et ce grâce à

CIFESA, il joue dans sept films. Même si de nombreux projets s’offraient à lui, le grand rôle tant attendu tardait encore à venir, jouant sur ses nerfs et sur son impatience. De 1943 à 1947, FFG travailla davantage à Barcelone qu’à Madrid, et enchaîna les films de série B ou C, dont les productions catalanes étaient spécialistes. On le vit apparaître dans les nombreux genres établis par le franquisme dès 1943, vrai passage obligé pour y exercer son métier, ainsi, des comédies légères : *Noche fantástica* (Luis Marquina, 1944) ; *Empezó en boda* (Ramón Quaderny, 1944) ; *El camino de Babel* (Jerónimo Mihura, 1945) ; *Se le fue el novio* (Julio Salvador, 1945) ; *Congreso en Sevilla* (Antonio Román, 1955) ; *Bombas para la paz* (Antonio Román, 1959) ; dans des films historiques-nationaux, la fameuse fazaña, ou historiques tout court, en costumes, carton-pâte, qualifié de « *cine de levita* », *Espronceda*, (Fernando Alonso Casares, 1945) ; *Bambú* (Sáenz de Heredia, 1945) ; *Vida en sombras*, (Llobet Gracia, 1948) ; *La otra vida del Capitán veneno* (Luis Marquina, 1951) ; *El mensaje*, (FFG, 1954) ; *Pierna creciente, falda menguante* (Jaime Aguirre, 1970) ; des adaptations littéraires à l’écran : *La chica del gato*, (Ramón Quaderney 1943, Arniches) ; *Cristina Guzmán* (Carmen de Icaza, 1945) ; *El destino se disculpa* (Sáenz de Heredia, 1945, Wenceslao Fernández Flórez) ; *Es peligroso asomarse al exterior*, (Alejandro Ulloa, Arthur Duarte, 1946, Jardiel Poncela) ; *Los habitantes de la casa deshabitada* (Gonzalo Delgrás, 1946, Jardiel Poncela) ; *Manicomio* (FFG, 1954, Edgar Allan Poe, Andriev, Ramón de la Serna) ; *El Malvado Carabel* (FFG, 1956, Wenceslao Fernández Flórez) ; *Sólo para hombres* (FFG, 1960, Miguel Mihura) ; *El mundo sigue* (FFG, 1963, Juan Antonio Zunzunegui) ; *Ninette y un señor de Murcia* (FFG, 1965, Miguel Mihura).

Cela n’aura échappé à personne, mais au même titre que Jardiel Poncela fut le mentor de FFG au théâtre, José Luis Sáenz de Heredia le fut au cinéma. De fait, celui-ci aida énormément Fernán-Gómez au début de sa carrière comme l’attestent les deux films cités en 1945 et qui en appelleront d’autres et pas des moindres. La personne de Sáenz de Heredia ne peut laisser indifférente et représentait quelque chose de très fort à l’époque. Nancy Berthier, qui eut la chance de le rencontrer et de l’interviewer, dans son ouvrage *Le franquisme et son image*, (1998), soulignait à la fois ses liens de sang et son inclination politique :

« Cousin germain du fondateur de la Phalange, José Antonio de Rivera y Sáenz de Heredia à qui il vouait une grande admiration et neveu de Miguel Primo de Rivera, le réalisateur a toujours clairement affiché ses sympathies politiques. Il a choisi son camp très tôt lors de la guerre civile et témoigné d’un attachement particulier pour la personne de FRANCO.

José Luis Sáenz de Heredia<sup>291</sup> est, par conséquent, politiquement irréprochable au regard des vainqueurs de la guerre civile. » (p. 36.)

L'hispaniste, spécialiste de cinéma, ajoutait eu égard à Sáenz de Heredia que :

« Lorsqu'on parle de cinéma de propagande sous Franco, le nom d'un cinéaste s'impose immédiatement, celui de José Luis Sáenz de Heredia, qui, depuis la mort de Franco, a généralement été considéré comme le 'réalisateur du régime'. Cela dit, si dans l'ensemble, si l'on considère les films qu'il a réalisés entre 1939 et 1975, force et de constater que, dans l'ensemble, ils ne sont pas plus 'franquistes' que ceux des autres réalisateurs – ni moins, du reste, tout dépend des critères. Certains même, comme *Historias de la radio* – 1955- ou *El destino se disculpa* -1944-, sont des œuvres d'auteur qui configurent un univers très personnel, fruit de véritables préoccupations esthétiques et ont d'ailleurs été reconnus comme telles. A vrai dire, c'est fondamentalement la réalisation de deux films *Raza* – 1941 – et *Franco ese hombre* – 1964 -, qui a valu à José Luis Sáenz de Heredia sa réputation de 'réalisateur du régime'. De fait, *Raza* et *Franco ese hombre* sont indéniablement des films de propagande, au sens restreint du terme : la réalisation du premier est engagée sur l'initiative de Franco lui-même, à partir d'un texte qu'il a personnellement écrit ; quant au second, il émane au départ d'une commande faite par le Ministère de l'Information et du Tourisme à Sáenz de Heredia dans le cadre de la célébration des '25 ans de Paix'. Ces deux films ont conditionné le jugement porté rétrospectivement sur l'ensemble de la carrière du réalisateur, au détriment des autres. A cela venaient s'ajouter ses liens de parenté avec José Antonio Primo de Rivera, le fondateur de la Phalange, interprétés comme la confirmation de ses sympathies politiques, mais également son attachement profond à Franco, attachement qu'il avait manifesté en luttant à ses côtés pendant la guerre civile et qu'il n'avait cessé de proclamer par la suite. » (p. 17)

Si bien évidemment, nos relations, nos amitiés ne déterminent pas ce que nous sommes, cette proximité, ce lien fort qui allait perdurer, put donner lieu à des confusions ou pour le moins, à des raccourcis regrettables. Il n'en demeure pas moins que José Luis Sáenz de Heredia était une personne clivante, qui représentait un lien avec la dictature, qui incarnait les valeurs du fascisme et qui faisait parti des artistes les plus choyés par le régime.

En étant attentifs à la filmographie de FFG, on peut aisément dégager plusieurs périodes dans son cinéma en tant qu'acteur, qui renvoient à la production franquiste en vogue à l'époque. Il s'agit des rôles de militaires, de missionnaires, de « moine-soldat », de l'espagnolade, de comédies bourgeoises frivoles, de comédies sentimentales légères,

---

<sup>291</sup> « De fait, Sáenz de Heredia, en 1941, est loin d'être un amateur. Il a à son actif, en tant que réalisateur, quatre longs-métrages, *Patricio miró una estrella* (1934), *La hija de Juan Simón* (1935), *¿Quién me quiere a mí ?* (1936) et *¡A mí no me ire usted!* (1941). Ces comédies lui ont permis d'apprendre à maîtriser la technique cinématographique. Il a assumé la réalisation de deux d'entre elles, *La hija de Juan Simón* (1935) et *¿Quién me quiere a mí ?* (1936), sous les ordres de Luis Buñuel qui en était le producteur. (...) Sáenz de Heredia sera un de ces "prête-nom". (...) S'il est vrai que le nom de Buñuel ne constitue pas une garantie sur le plan politique, en revanche, il reste une référence sur le plan strictement cinématographique. Par ailleurs, Sáenz de Heredia a déjà partiellement mis ces qualités au service de la cause politique, au sein de la Délégation Nationale de la Presse et de la Propagande. Il réalise notamment le court-métrage de propagande, *Via crucis del señor por tierras de España*, produit par le Département National du Cinéma. », In Nancy Berthier, *Op. cit.*, p. 35.

incarnation du couple parfait à l'écran et dans une Espagne sublimée, des mélodrames, des films historiques en carton pâte, des adaptations littéraires à l'écran, des comédies de divertissement centrées sur la tauromachie et le football, l'absence de célébration du *Cuplé* ou de la naissance du *Destape*. Nous en rendrons compte de manière détaillée dans les paragraphes qui suivent sans prétendre à l'exhaustivité.

## **BAMBÚ**

L'on peut commencer par un film difficilement définissable, *Bambú*, (1945), de José Luis Sáenz de Heredia, en noir et blanc, avec Imperio Argentina, Luis Peña, Fernando Fernán-Gómez, Sara Montiel. Ce film hybride mélange plusieurs genres à la mode durant l'Espagne franquiste : comédie, comédie musicale, tragédie, le film d'aventure colonial. L'action se passe à Cuba avant 1898 et la perte des colonies espagnoles<sup>292</sup>. Alejandro Arellano est un jeune compositeur madrilène qui, accablé par un double échec sentimental et artistique, décide de s'engager comme volontaire dans la guerre de Cuba. Là-bas, il se lie d'amitié avec Antonio (FFG), avec lequel ils deviennent inséparables. Lorsque tous deux font la connaissance de Bambú, une indigène vendeuse de fruits, la rivalité amoureuse ne tarde pas à apparaître entre eux. Le film est classé par la censure d'Intérêt National, et disposera des subventions les plus fortes (50%). Il profitera d'une large publicité et sera diffusé massivement. Outre la mise en avant de deux soldats qui vont combattre pour leur pays, l'Espagne, il s'agit ici d'un thème fort dans l'imaginaire franquiste, la nostalgie de la perte de Cuba, l'Espagne puissante et impérialiste antérieure à 1898, la glorification d'un passé lointain. Marie-Aline Barrachina, dans son ouvrage *Recherches sur les ressorts de la propagande franquiste (1936-1945), Discours, mises en scène, supports culturels*, (1995), mettait en avant l'importance du thème de l'impérialisme dans l'usage de la propagande franquiste :

---

<sup>292</sup> 1898, c'est une date symbolique, tout comme son lieu, Cuba, qui renvoient à l'une des obsessions des militaires, la perte de l'Empire. Conformément à l'idée, fort répandue chez les nationalistes, et très chère à Franco, la guerre civile serait une revanche sur l'histoire du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce terme a eu un rôle essentiel dans l'imagerie du franquisme.

« En définitive, Empire et Unité sont les thèmes les plus récurrents du récit historique dans l'Espagne franquiste, à l'École, dans les médias et dans la propagande explicite. Ce récit relève en quelque sorte d'une conception théologique de l'histoire dans la mesure où il pose comme principe inexorable du Bien – il faut entendre par 'triomphe du Bien' le triomphe universel du catholicisme et de l'Espagne en tant que porteuse désignée par Dieu de cet idéal catholique-. (...) Dans l'ordre de la politique intérieure et de la propagande qui la soutient, le développement du thème de l'Empire a pour fonction de justifier l'isolement présent par la conviction d'une mission passée projetée dans l'avenir. (...) C'est dans cette perspective d'un Empire 'spirituel' que se développe le mythe de la 'Hispanidad' déjà bien élaboré dès la fin du XIXème siècle, au coeur de la crise de Cuba. Ce concept naît en effet au moment où l'Espagne cesse définitivement d'être une puissance coloniale. » (pp. 424-426)

Le film développait aussi une autre thématique chère à la propagande franquiste, à savoir, la relation d'amitié entre les deux soldats, qui, outre leur rivalité amoureuse, pour conquérir le cœur de Bambú, se voyaient vivre des moments forts à travers les valeurs traditionnelles de la franche camaraderie, de la complicité, de la fraternité, de la virilité par le biais de la protection de Bambú. Hymne militaire, uniformes, décorations, Espagne coloniale, amour pour sa Patrie et pour le drapeau, bref, tous les ingrédients essentiels au genre étaient réunis. Il était question également du sacrifice que l'on fait pour son ami, en s'effaçant au profit de « son frère d'âme », tel que le fera Alejandro lorsque son copain lui dira qu'il veut se marier avec l'indigène et qu'il lui a acheté une bague, et vice-versa. Mais les choses se compliquent et Bambú préfère Alejandro à Antonio. Ce dernier n'hésitera pas à laisser la place à son camarade et à garder sa souffrance en lui, car le plus important reste l'amitié vraie, que rien ne peut détruire, pas même une femme. Mais après être revenus de la guerre, après s'être retrouvés, Alejandro sur le point de déclarer son amour à Bambú recevra une balle en plein corps. Il aura juste le temps de s'épancher sur ses sentiments, alors que la belle indigène sera tuée en plein cœur. Le film explore aussi quelques clichés de militaires, le goût pour l'alcool, l'esprit belliqueux et le sang chaud dont ils peuvent faire preuve quand éclate une bagarre dans un bar entre Antonio et le vieux qui exploite Bambú. Antonio revient avec un cocard, et se fait soigner par sa belle. Enfin, le thème de la « Race » est abordé de manière significative, puisqu'il est clairement fait mention de la différence entre les indigènes et les soldats espagnols, entre mulâtres et colons. Le film laisse penser sans ambages, à la supériorité espagnole sur les natifs de l'île, surtout lors d'une scène particulièrement suggestive, qui montre les nobles jeter de l'argent sur les indigènes en train de danser et faire le spectacle, comme s'ils donnaient à manger à des chiens et scène dont le racisme affiché et si naturel, ne peut être nié. Il n'est pas étonnant de retrouver dans les discours de Franco, de manière répétée, de nombreuses occurrences au substantif « Race », qui donne à voir la domination espagnole et sa primauté sur quiconque.

Toujours dans le catalogue de l'exposition du Centre Georges Pompidou consacré au cinéma espagnol (1988), Marcel Oms se référait au cinéma militaire, -que nous allons continuer à explorer-, et disait :

« Quant aux films militaires chantant la fraternité virile, les combats sur tous les terrains, la gloire de toutes les armes, citons *Escuadrilla* (Antonio Román, 1941) sur l'aviation, *Harka* (Carlos Arévalo, 1941) sur les troupes coloniales, *A mi la legión* (Juan de Orduña, 1942) sur la légion (le « tercio ») et le désormais fameux *Raza* (Sáenz de Heredia, 1941) dont on finit par savoir que Franco lui-même en avait écrit le scénario sous le pseudonyme de Jaime de Andrade. » (pp. 9-10.)

## ***BOTÓN DE ANCLA***

Mais la chance de FFG vint avec son rôle principal dans *Botón de ancla*, (Ramón Torrado, 1947), aux côtés d'Antonio Casal, Jorge Mistral et Isabel Pomés. Il s'agissait d'un film de propagande qui avait pour cadre la Marine espagnole mais qui mêlait aussi la comédie et le drame. Le film fut déclaré, avec tous les avantages que cela procurait, d'Intérêt National (label accordé aux films répondant aux exigences morales, sociales et politiques de l'État Espagnol) et une dédicace spéciale fut adressée au Ministère de la Marine et à son École Navale et Militaire. L'histoire était celle de trois militaires en herbe qui faisaient leurs classes dans la Marine et étaient basés à l'École Navale de la Marine de Vigo. Carlos, José Luis et Enrique (FFG<sup>293</sup>) étaient connus comme formant partie du groupe baptisé « *Botón de ancla* », et étaient des amis inséparables. Carlos, fait la connaissance de María Rosa, fille d'un armateur de pêche, de laquelle il tombe amoureux, et en oublie l'artiste avec laquelle il sortait, Dorita Beltrán. Peu après, Dorita arrive à Vigo pour s'y produire sur scène et fait la connaissance d'Enrique et José Luis. À partir de ce moment, elle monte un stratagème, en faisant croire qu'elle est tombée amoureuse de José Luis pour rendre jaloux Carlos et se venger de lui. Dès le début du film en noir et blanc, le ton est donné. Le générique fait apparaître les marins tout de blanc vêtus, coiffés de leur casquette de la marine, se mettant au garde à vous lors d'un grand rassemblement et accompagnés par la fanfare qui entonne un chant patriotique dans lequel la trompette est la pièce maîtresse. Nous rentrons dans l'intimité de la caserne et à travers ces trois camarades nous vivons au rythme des militaires. Le film exploite aussi les clichés des marins. De fait, Carlos est dépeint comme un coureur de jupons qui a une femme dans chaque port : puisque son carnet d'adresses est rempli de noms de

---

<sup>293</sup> Ajoutons que FFG jouera, en 1950, un militaire de la Garde montée, dans le film néoréaliste d'Edgard Neville, *El último caballo* (1950).

« belles plantes ». Il a du bagout et sait noyer le poisson pour se tirer des meilleurs faux pas. Dans le train qui les mène à Pontevedra pour leur permission, les officiers sont tous ensemble et chantent allègrement. La bonne humeur est de la partie ainsi que les blagues et les rires. Ils arborent un uniforme de la marine bleu, un bouton d'ancre et une casquette blanche et bleue. Nous remarquons tout de suite l'univers exclusivement masculin qui compose les troupes. Certains jouent aux cartes, d'autres parlent de leurs conquêtes comme c'est le cas d'Enrique (FFG), qui dans sa valise a plusieurs objets féminins (un gant, un mouchoir, une fleur, etc.), qui correspondent à une femme et à une anecdote. Ces officiers-là sont tous en dernière année et attendent avec impatience leurs galons. Parmi tant de militaires, un groupe sort du lot, c'est celui des trois héros du film, qui sont liés par un pacte d'amitié fait au sang, ensemble pour le meilleur et pour le pire, mettant en relief, une des caractéristiques de la propagande franquiste, c'est-à-dire, l'exaltation de l'amitié virile et fidèle, contre vents et marées. Dès le début du film, Enrique (FFG) déclare : « Antes de presentarnos al Jefe de servicio es necesario que renovemos nuestro juramento. » Les deux autres acolytes acquiescent et chacun à leur tour vont énoncer un vœu. Premièrement Enrique commence : « Prometemos por nuestro honor de caballero no dar por ofendido y buscar querrela a ningún compañero que trate de arrebatarnos la mujer que cortejamos. » Carlos poursuit de son côté : « Sacrificarnos cada uno por todos y no abandonar jamás el compañero que esté en peligro. » José Luis termine : « Considerar que el dinero de cada uno es de la disposición del primero si lo necesita. » Et tous les trois en cœur scellent le pacte qui donne le nom au film : « Botón de ancla, Botón de ancla, todos unidos, todos nos salvamos de todos modos ; tira la bota, tira la chancla, Botón de ancla, Botón de ancla. » C'est un peu le « Tous pour un et un pour tous » des trois Mousquetaires.

Il est clair à l'écoute de ce pacte que la fraternité est une priorité, l'union qui fait la force une devise inaltérable, et que l'entraide, l'esprit de sacrifice et de camaraderie seront toujours la pierre angulaire de ce trio d'amis. Nous voilà de retour à la base navale et un gros plan suivi d'un long travelling latéral descendant sur l'imposante École Navale galicienne, accompagné d'une musique des plus solennelles, pose le décor. Tout le film va se centrer autour de l'exaltation de ces valeurs patriotiques et des poncifs autour de la vie entre militaires. Aussi peut-on y voir le bizutage des plus jeunes qui rentrent en première année, Enrique se fait passer pour le commandant en se mettant une fausse moustache, blagues potaches, arrêt du réveil, lits en portefeuille dans les dortoirs, plaintes typiques sur la nourriture. Mais également les manœuvres en groupe avec armes en marchant au pas en



rythme en suivant la fanfare, parfait alignement, défilé militaire, salut devant le commandant qui leur dit « La marina necesita hombres fuertes y sanos », discipline et ordre, tout y passe. Malgré l'exigence de la rigueur, du respect des horaires et des consignes sans rechigner, du lever à 6 heures du matin, l'amitié franche, l'esprit de groupe et l'unité prévalent sur tout. C'est un peu l'unité de l'Espagne elle-même qui est suggérée, et l'âme de cette Patrie dont ils sont si fiers. Des officiers saints dans un corps sain, voilà l'un des axes du film. Au-delà de ces passages obligés, l'humour est présent tout au long du long-métrage que ce soit au bal des officiers, où seules deux laiderons n'ont pas de cavalier et avec lesquelles le commandant les oblige à danser en rappelant que « la cortesía es un acto de servicio ». Un autre moment comique participe aux rires lorsque les trois camarades doivent tirer au sort le bouton d'ancre pour se coltiner les deux demoiselles. Enfin, lorsque les trois inséparables regardent le soir en pyjama la carte pour savoir où ils iront accoster le lendemain en bateau le jour de leur permission, en espérant repérer un endroit où il y aura de belles filles, contribuent à la trame légère et humoristique. Plus que des amis, le film met en exergue qu'ils sont comme des frères, prêts à mourir les uns pour les autres.

D'autres éléments se rapportent aux *Représentations du franquisme*. Lors de leur permission, une femme tombe à l'eau et Carlos, en sauveur, se jette dans la mer pour la sauver. L'esprit de sacrifice pour l'autre est de nouveau mis en avant. Il s'agit de María Rosa, qui sait en fait très bien nager et se cache derrière un bateau. Au départ vexé, Carlos tombe rapidement sous ses charmes. Celle-ci l'invite chez elle pour laver et sécher ses affaires. Elle évoque son père, très protecteur qui se fâcherait s'il la voyait avec un homme, puis le grand-père de María Rosa, ancien marin qui mourut pour sa Patrie à l'occasion de la guerre de Cuba. La vie continue à la caserne avec ses rituels, ses rires, ses blagues et ses aventures. Carlos ne fait que penser à María Rosa qui lui fait parvenir par colis son uniforme repassé et propre. Mais ce sont ses deux amis qui l'ouvrent en son absence, et Enrique, le clown du groupe, émet l'idée d'écrire une fausse lettre en se faisant passer pour la jeune fille. Les deux amis sont hilares. La partie sentimentale du film laisse place à la vie de la marine. Les officiers, accompagnés de musique martiale, s'entraînent lors de manœuvres en mer. Des missiles sont lancés, on simule la guerre. Toujours de bonne humeur, les officiers qui arborent sur leur casquette et sur le pompon « *Por la Patria* », chantent et marchent en cadence après avoir réussi l'exercice avec brio. Ils entonnent « *Sole, sole, sole, soledad.* » Alors que Carlos va revoir María Rosa, ses deux amis le couvrent et font en sorte qu'il ne soit pas repéré. Que ce soit lors des manœuvres, de la guerre simulée ou lors de la visite portes-ouvertes de l'École

Navale, tout est fait pour montrer aux spectateurs et au monde, que la puissance militaire et navale de l'Espagne est à la pointe.

L'attachement de Carlos pour María Rosa est de plus en plus grand, et lorsque celui-ci veut l'embrasser, bien évidemment, comme le veut la censure, on ne voit que la préparation et l'intention du baiser et rien d'autre. Pour sa part, Carlos se montre inquiet de la fréquentation entre José Luis et Dorita, car cette dernière veut aussi se jeter dans les bras d'Enrique afin de séparer les amis de toujours. Mais Dorita réussit son stratagème, et Carlos et José Luis en viennent aux mains sur la plage à cause d'elle, entraînant une sanction disciplinaire. Les examens arrivent et Carlos sèche, il ne sait rien. Ce qui préoccupe les commandants, d'ailleurs l'un d'entre eux déclare : « Yo le tengo más miedo a una mujer en tierra que a cien barcos en la mar. », phrase qui reflète un certain machisme des Armées. Le commandant décide d'entamer une conversation avec Carlos pour lui faire part de son inquiétude, et l'on retrouve la liturgie fasciste : « Ahora no es el profesor o el jefe que se le acerca sino el compañero, el amigo y el camarada. En el mar y en la vida hay que mirar lejos y alto. » L'Armée et la Marine sont une grande famille, la virilité masculine et fraternelle est de nouveau mise en exergue à travers le discours du commandant. La musique omniprésente, ajoutée à une superposition d'images en fondus enchaînés de Carlos dans ses différentes activités militaires vient nous rappeler que Carlos était un marin exemplaire avant son histoire d'amour. Les examens sont avancés. Une fois encore, le film insiste sur des lieux communs des militaires, la triche et les éternelles « *chuletas* ». Enrique et José Luis en pleine nuit cherchent dans le bureau de l'un des instructeurs les sujets. Le commandant qui les a vus a jeté de l'encre dans le dos d'Enrique pour le piéger et compte sur cela pour dénicher le responsable. Il fait appeler tous les soldats qui se mettent en rang et croit coincer le coupable. Il les fait tous se retourner et coup de théâtre, tous ont des grosses tâches d'encre dans le dos, rendant impossible sa punition. L'esprit de fraternité, de complicité et de camaraderie est encore renforcé et triomphe de tout. Le commandant est écœuré.

Le dénouement approche. Un soir de grande pluie, dans un café de la ville, José Luis a des remords quant à sa brouille avec Carlos à cause de Dorita. Enrique va essayer d'arranger la situation. De retour à la caserne, les hauts parleurs annoncent qu'à cause des intempéries quatre bateaux sont toujours en mer et n'arrivent pas à revenir à la base navale. Radio Vigo informe les marins que trois bateaux se sont réfugiés dans le port mais que le dernier reste sans nouvelles. Tous ceux qui appartiennent à l'équipe de sauvetage doivent se présenter

d'urgence au port. La tempête est monstrueuse. Carlos, José Luis et Enrique suivis de quelques autres prennent la mer en pleine tempête. L'accent est mis sur leur courage, leur dévotion, leur altruisme et leur esprit de sacrifice compte tenu du péril de la mer démontée. Les hommes unis comme un seul homme rament de toutes leurs forces et bravent la mer en colère. Enrique (FFG) se jette à la mer pour sauver les hommes. Carlos crie « Enrique, Enrique, vuelve », alors que ce dernier, est emporté par la mer. Ses camarades le repêchent. Enrique est à présent mourant au petit matin dans les bras de ses deux camarades, un filet de sang s'échappe de sa bouche. Sur son lit de mort, Enrique prend les mains de ses deux amis et leur enjoint d'oublier leur vieille querelle. Le serment est réitéré et Enrique expire, laissant ses deux « frères d'âme » en pleurs. Le film met en valeur l'exaltation de l'héroïsme envers autrui, la Patrie, la vertu exemplaire du don de soi, de l'oubli de soi pour un dessein supérieur, le sacrifice, la belle amitié fraternelle, les relations de camaraderie indestructibles comme le prouvent les dernières paroles de Carlos : « Gracias al pobre Enrique que dio su vida por todos. » Á la fin du film, les deux camarades restants prennent la valise d'Enrique avec tous ses objets précieux et la jettent à la mer.

La toute fin du film revient aux fondamentaux du discours militaire et de la propagande militaire franquiste. En *voix off* comme dans le NO-DO, lors des funérailles d'Enrique, le Commandant s'exclame :

« En la gloriosa tradición de nuestra marina no se interrumpe nunca en la guerra como en la paz cuando el peligro les llama, ninguno de nuestros hombres en capacidad de ofrecer su vida en el ánimo de todos está en estos momentos la acción del alférez de navía Don Enrique Tejada Sandoval. El resto sublime de su heroísmo, la lección más bella, la del sacrificio, cuando desfiléis ahora. »

L'esprit de camaraderie vivra toujours en eux. Un grand défilé final en hommage à Enrique prend vie, l'on écoute les officiers répéter en chœur : « ¡Viva la Marina Española ! ¡Viva España ! », et sous la fanfare militaire, tous ont en mémoire le sacrifice du camarade Enrique, modèle de sacrifice, pour eux mais aussi pour toute la fière Espagne.

Pour clore la présentation détaillée de ce film, voici quelques informations complémentaires. Le film eut un succès retentissant. La production *Suevia Films*, dont nous parlerons tout à l'heure, put compter sur les facilités que lui procura le Ministère. Basé sur un scénario original du Capitaine José Luis de Azcárraga, les scènes extérieures ont été filmées à l'École Navale et Militaire de Marín, à Pontevedra, comptant sur le soutien total de la Marine.

La commission de censure lui accorde la meilleure classification, « *Primera A* » et le film est déclaré d'Intérêt National, comme nous l'avons dit en préambule. La première de *Botón de ancla* eut lieu à Madrid, en session spéciale et sa publicité fut assurée par le Ministère de la Marine. Succès populaire incontestable, ce film qui conjugue les genres, la comédie, le drame, le documentaire et sa forte charge de « *españolidad* » dans le thème, reçut le deuxième Prix annuel du Syndicat National du Spectacle et pour couronner le tout, le Ministère de l'Éducation Nationale se targua de recevoir, tout au long de l'année 1948, de nombreuses lettres des différentes délégations provinciales, vantant ses valeurs et ses vertus et sa réception dans tout le pays. Fernán-Gómez deviendra « el que se muere en *Botón de ancla* », il sera reconnu et appelé ainsi dans la rue, et deviendra avec ce rôle une star nationale. Autre facteur important à mentionner et renvoyant aux « Représentations du franquisme », c'est la figure de son producteur, étroitement lié au régime et prolongation et renouveau de CIFESA, Cesáreo González (1903-1968). Dans son excellent ouvrage, *Del azul al verde. El cine español durante el franquismo*, Domènec Font évoque l'irrésistible ascension de son producteur et de sa maison de Production, *SUEVIA FILMS*. C'est ainsi qu'il évoque ses relations étroites avec l'oligarchie du franquisme et retrace son parcours en ces mots :

« Es así como a partir de 1947 se procederá a una primera y tímida concentración productora - presagiando la política futura de García Escudero- en base a eliminar productoras ocasionales y fortalecer, vía protección, un monopolio para-estatal que pueda dar la suficiente guerra competitiva. Para ello se necesita una empresa que reorganice el magma dejado por CIFESA y concentre las apetencias de esta burguesía compradora en pleno auge a finales de la década. El punto de partida de esta 'nueva' operación va a ser formalizado por Cesáreo González y su productora-distribuidora SUEVIA FILMS. Ante las limitaciones estructurales de Casanova con la que la Administración se muestra cada vez más reacia, SUEVIA FILMS se presenta como la empresa más idónea –incluso desde un planteamiento político cara al exterior- para incorporar al cine español algunas superficialidades exteriorizadoras y cuchufletas aperturistas 'ad usum' y poder vender la mercancía en el mercado nacional. A partir de esta fórmula de la Administración, SUEVIA FILMS se convertirá en el almamater del cine español tanto en un sentido nacionalista ligado todavía a los devaneos autárquicos (no se puede romper la tajada de un golpe saco) –impuso a un 'nuevo' star system folklórico que incluye majas, cupletistas y niños prodigio-, cuanto en un sentido que se pretende 'europeísta', consagrando definitivamente a Bardem y saliendo a Festivales Internacionales para soslayar las sucesivas 'aperturas' promocionadas por el régimen franquista. En pago a sus servicios, SUEVIA FILMS producirá 14 películas declaradas de Primera categoría a efectos de importación, 6 en Segunda A y sólo 2 en Tercera A, estando las 22 acogidas al crédito sindical con un total de 16.500. 000 pesetas, muy superior a la media. Y en el momento en que atravesase dificultades financieras, la Administración sabrá perdonar los ronroneos estraperlistas de Cesáreo González y sus sospechosas salidas al extranjero. » (pp.119-120)

## **LA TRINCA DEL AIRE**

Reprenant exactement les mêmes ficelles et les mêmes symboles, les mêmes *Représentations du franquisme*, le film de Ramón Torrado, aussi réalisateur de *Botón de ancla*, épaulé par la même maison de production, SUEVIA FILMS, piloté par l'emblématique Cesáreo González, donneront naissance à *La trinca del aire* (1951). Quatre ans après, en changeant juste la Marine par l'Armée de l'Air et en recyclant sur les mêmes recettes : défilés militaires dans les rues en cadence accompagnés de chants patriotiques, exercices militaires, amour de la Patrie et du drapeau, amitié et fraternité entre soldats-parachutistes, exaltation de la franche camaraderie et du sacrifice, discipline, rigueur, uniformes, blagues, humour, introduction de la comédie et de l'amour. Un « *remake* » presque total avec les mêmes buts propagandistes.

À présent, nous allons nous intéresser au cinéma religieux, qui fut une arme redoutable, surtout si on lui applique ce que Marx considérait comme « l'opium du peuple », on peut imaginer sa perspective, son impact et sa volonté de catéchiser les foules. Pour cela, nous allons analyser les deux films les plus emblématiques de FFG en ce qui concerne cette étape et ainsi, voir en quoi ils se réfèrent aux *Représentations du franquisme*. Mais avant cela, nous pouvons de nouveau prendre appui sur Marcel Oms qui, dans le catalogue de l'Exposition dédié au cinéma espagnol du Centre Beaubourg en 1988, nous renseignait à ce sujet :

« Après la guerre mondiale, le régime évoluant habilement à la faveur de la guerre froide vers un anticommunisme exacerbé et un cléricisme rénové, la production fait place de plus en plus large aux personnages de prêtres, héros et martyrs : synthèses de toutes les vertus du système, symboles enfin d'un renouveau idéologique dont les signes sont plus subtils qu'il n'y parut parfois, et coïncident avec le discours franquiste sur la 'croisade'. (...) Les films 'missionnaires' procèdent par ailleurs d'un discours devenu dominant qui se nourrit de l'aventure impériale pour rappeler au monde la vocation de l'Espagne à diffuser les valeurs de l'Occident, non sans quelque malice parfois, comme dans *Los últimos de Filipinas* (Antonio Román, 1945) où la présence espagnole dans le Pacifique suggère quelques comparaisons avec la défaite de Mac Arthur plutôt à l'avantage des anciens colons ibériques. » (p. 11)

De manière concrète, cette étape du cinéma franquiste se reflète dans deux longs-métrages en tant qu'acteur de FFG et répondent aux caractéristiques énoncées par Marcel Oms : *La mies es mucha* (Sáenz de Heredia, 1948) et *Balarrasa* (José Antonio Nieves, 1952), deux grands moments dans la carrière de notre artiste. Initié par Juan de Orduña, le thème de la mission fut abordé à travers son film *Misión blanca*, en 1945, où il était question de la Guinée. En 1947, Arturo Ruiz Castillo, avec *La Manigua sin Dios*, ressuscite l'action des Jésuites de Saint-Ignace de Loyola en Amérique.

## *LA MIES ES MUCHA*

En 1948 donc, FFG tourna pour la seconde fois aux côtés de José Luis Sáenz de Heredia, dans le film *La mies es mucha* qui a pour cadre les Indes. L’affiche est portée par Sara Montiel, Enrique Guitart, Rafael Romero Marchant, Julia Caba Alba, Rafael Bardem et FFG qui endosse le rôle du jeune Père Santiago. Le long-métrage est déclaré d’Intérêt National et décroche plusieurs prix. Il est même montré au Vatican et le Pape sera enthousiasmé par cette histoire. Il s’agit de l’histoire du missionnaire espagnol Santiago Hernández (FFG) qui arrive à Kattinga, en Inde, pour succéder au Père Daniel, gravement malade et qui expire quelques jours après son installation. Sandem, un trafiquant doublé d’un usurier sans scrupules, prête de l’argent aux indigènes, qui, quand ils ne peuvent honorer leurs dettes, sont obligés de devenir ses esclaves dans une mine de sa propriété, de laquelle ils ne reviennent pas en vie. Afin de rompre ces desseins, le Père Santiago signe un avoir correspondant à tous les dus de la tribu. Au même moment où Sandem réclame l’argent au Père, plusieurs indiens commencent à revenir malades de la peste. La première image du film nous plonge directement dans l’ambiance et nous renseigne sur la portée voulue par le film. De fait, un long verset extrait de l’Évangile de Saint-Mathieu (9, 35-38), donne la tonalité au film, nous montre son essence en posant ses fondements tout en justifiant son titre :

« Y Jesús emprendió un recorrido de todas las ciudades y aldeas, enseñando en sus sinagogas y predicando las buenas nuevas del reino y curando toda suerte de dolencia y toda suerte de mal. Al ver las muchedumbres, se compadeció de ellas, porque estaban desoladas y desparramadas como ovejas sin pastor. Entonces dijo a sus discípulos :

‘Sí, la mies es mucha, pero los obreros son pocos. Por lo tanto, rogad al amo de la mies que envíe obreros a su siega’. »

Puis suit une musique sacrée, apparaît une carte du monde que l’on voit en travelling latéral et une *voix off*<sup>294</sup> intervient, prenant les mêmes airs solennels que le NO-DO ou Dieu :

« En este mismo momento antes y después cuando cada uno de nosotros descansa hay un misionero que no conoce el descanso ni la comodidad ni la paz. Desde Alaska a la Tierra de Fuego, desde la Amazona al mar del Japón, en la India, en África, en la China, en Oceanía por todos los

---

<sup>294</sup> L’on peut affirmer que la *Voix off* est un procédé beaucoup utilisé dans le cinéma de l’étape franquiste et qu’il est par conséquent, une de ses caractéristiques formelles.

redondas del mundo camina esta milicia derramando la única luz que alumbrará hasta la consumación de los Indios. La fe de Cristo. »

Il paraît assez clair qu'à l'écoute de ces deux paragraphes, que la volonté première est soit d'évangéliser le peuple, soit de le plonger dans une atmosphère pieuse tout en faisant l'éloge de l'Espagne et de sa vocation missionnaire dans le monde, qui serait une des caractéristiques inhérentes de l'âme espagnole. Après ces saintes paroles, le cinéaste fait un insert sur la carte de l'Inde et, toujours en *voix off*, nous donne quelques détails sur son histoire, notamment, « 4 millones de católicos entre 400 habitantes », et focalise l'image sur le Père Santiago (FFG), vêtu d'une soutane noire et d'un grand chapeau de la même couleur, insistant sur ses vertus de sacrifice et de don de soi : « Un misionero español acaba de salir de Castilla, aun perdura en sus ojos el poldío de la última siega y la lágrima con que se despidió de sus padres y de su Patria. » Après l'Espagne, la Castille est mise en avant, et cela ne constitue pas un hasard mais bel et bien une volonté, car la propagande franquiste considère cette région comme le berceau de l'Espagne, le lieu sacré de tous les impossibles, la Patrie des figures les plus glorieuses.

Dans le train pour rejoindre sa mission, le Père Santiago, qui a sa Bible en main, se retrouve aux côtés du propriétaire d'une mine, qui lui soumet son désir de diminuer le temps de trajet à deux jours, sans se préoccuper du sort des indigènes. Un indien à turban d'une caste importante, maltraite un indigène, ce qui fait réagir immédiatement le missionnaire, fidèle à sa mission de défense des plus pauvres : « ¿Qué ha hecho con ese pobre hombre ? ¿Cree que es una bestia ? ¿Es que un paria no es un hombre como usted y como yo ? ». Le propriétaire de la mine regarde le Père Santiago et lui lance alors « Tendrá que acostumbrarse Padre, Oriente es Oriente y Occidente es Occidente » jetant les bases de la réalité et des difficultés à venir.

À son arrivée en Inde, le Père Santiago (FFG) est reçu par le Vicaire, qui arbore un habit blanc et une grande croix autour du cou et qui lui offre à boire. Après une longue discussion et les conseils d'usage, le missionnaire, escorté par l'indien Modú, mettra trois longs jours pour parvenir jusqu'à sa mission. L'exotisme de la jungle, les cris des tigres, les herbes remuantes et le son des serpents ne rassurent que peu l'homme de Dieu qui, enfin, pénètre dans sa mission à Kattinga. En civil, avec une grande croix autour du cou, il est reçu par le Père Daniel, en soutane blanche, qui joue les arracheurs de dents auprès des indiens.

L'on comprend vite que la mission qui lui incombe en Inde est multiple : évangéliser, éduquer, soigner, défendre. Le père Daniel, qui réunit les indigènes leur présente le nouveau venu, et dans leur langue, leur fait savoir que : « El nuevo Padre les saluda y los bendice con todo cariño. » Passage obligé, les deux religieux se recueillent et prient en communauté. Le Père Santiago, à genoux devant la vierge et Bible en main, fait acte de simplicité, d'humilité et de grande dévotion. FFG fait montre de son talent interprétatif en optant pour un jeu dépouillé, quelques mimiques qui rendent bien le personnage et un sérieux à toute épreuve. Le Père Daniel interroge le nouveau venu : « ¿Te gusta la Iglesia ? » ; ce à quoi, répond le Père Santiago, tout ému et illuminé : « Más aún, me emociona. » Nous voici peu à peu plongé dans la vie des deux missionnaires qui font acte de pauvreté et se contentent de manger du riz blanc, de faire pénitence, de s'occuper des indigènes, de leur enseigner la foi dans le Christ. Très vite, ils sont confrontés à un problème récurrent, que le Père Daniel, qualifie de « tragedia ». Le sorcier non loin de la mission a récupéré certains indiens récemment convertis, et les a convaincus de brûler l'oratoire, fait de bois et de paille. Le thème de l'évangélisation versus la sorcellerie, les croyances indigènes versus la foi en Jésus sont des réalités de la mission. Alors que le Père Daniel s'absente pendant trois jours, le nouveau missionnaire, qui ne domine pas encore la langue, se retrouve seul pour gérer la mission. Et il est mis à l'épreuve dès les premiers moments. Une fillette indienne s'est fait piquer par un serpent vénimeux et se trouve entre la vie et la mort. Le sorcier n'ayant pu la soigner, on fait appel à lui en urgence, et on lui fait comprendre, que s'il guérit la gamine, les indigènes se convertiront au christianisme et de s'éloigneront du sorcier. D'abord paniqué, le Père se rend au chevet de la petite avec la trousse de secours. Celle-ci est presque vide, elle contient seulement de la vaseline et du bicarbonate de soude. Après une grande respiration, sa croix en main et de l'eau bénite, le Père Santiago récite cette humble prière : « Jesús mío, no permitas que mis torpezas no sirven para quebrantar la labor de tu misionero, toma toda la angustia que mi temor te ofrece y dame tu auxilio para salvar a esta desventurada. Así sea. » D'un signe de croix et en prononçant en latin « Au nom du père, du fils et du Saint-Esprit », il la signe et lui donne de l'eau bénite à boire. Malgré ses efforts, la jeune fille n'a pas survécu, et le Père Santiago rentre dans une crise de foi, et remet en cause sa venue à la mission, soulignant ainsi, que ce sont des hommes comme les autres, avec leurs doutes et leurs peurs.

Tout le film n'est qu'un enchaînement de difficultés que le Père Santiago doit résoudre pauvrement. De retour de son voyage, le Père Daniel atteint de la malaria, meurt dans ses bras et le laisse seul à la tête de la mission. Avant son dernier soupir, le Père Daniel apprend au



Père Santiago, qu'il a réussi à vaincre le sorcier, empêché la destruction de la chapelle et réussi à convaincre cinq nouveaux indigènes de recevoir le Sacrement du Baptême, ce qui lui fait dire : « Se ve que Dios está con usted ». Dans une scène digne de la propagande franquiste, alors que le Père Daniel n'en finit pas d'expirer, le Père Santiago, lui demande de lui accorder la confession « Padre, quiero confesarme ». Le Père Daniel, dans un dernier influx d'énergie lui répond, en saint homme : « Confesar... esto nunca está de más. Descargue este pecho. » On assiste alors à la confession du Père Santiago, insistant sur ce fait, sur l'importance de ce Sacrement. En pleurs, le Père Santiago se lamente de ne pas avoir pu sauver la jeune fille et d'avoir fait preuve d'orgueil en réclamant la grâce de Dieu :

« No la pedí, la exigí porque mi angustia y mi vanidad me hicieron creer que mis méritos tenían ese derecho, murió la enferma y mi alma protestó y juzgó injusto que siendo tan fácil para Dios no me hubiese atendido. Cuando me serené, empecé a considerar el tamaño de mi insolencia, me horroricé y me afligí hasta el punto de pasar la noche llorando de bruces sobre esa mesa. »

Une fois encore, la reconnaissance de ses péchés, la lutte contre l'orgueil, l'importance de battre sa coulpe, l'humilité, l'abandon et la pauvreté sont au cœur de cette confession, qui montre bien que la nature humaine est faible, et que les missionnaires, les prêtres sont des hommes comme les autres avec leurs faiblesses, leurs doutes et leurs travers. L'essentiel est de se faire tout petit devant Dieu et d'accueillir son pardon, voici, selon nos impressions, tout le message de cette propagande religieuse, qui a pour vocation d'inspirer les fidèles, de les maintenir sous le joug du prêtre et qui aussi peut agir sur les rebelles et les incroyants en les catéchissant.

Le Père Daniel, dans une agonie hyperbolique, lui tint ces paroles d'une bonté bouleversante :

« Sin un estado de aturdimiento usted no hubiera exigido el milagro. Sabe de sobra que eso no es exigible y que nuestros méritos, si es que los tenemos, es Dios y no nosotros que los califica. En efecto, peca usted pero le disculpa algo la tensión nerviosa en que las circunstancias le colocaron. Y no piense que Dios le desatendió. Yo creo que le atendió mejor con este fracaso que habiéndole dado un éxito tan fácil. »

Le Père Santiago, après la bénédiction du Père Daniel en latin, fait mention de son besoin de la confession : « Tenía urgencia del perdón del cielo. » Avant de trépasser définitivement, le Père Daniel donne une clef à son jeune confrère, et lui montre une boîte dans l'armoire et lui explique le contenu de celle-ci :

« Dentro de ese sobre, están las reservas financieras de la misión. Es nuestro tesoro. 50 libras, las recibí de mi antecesor contra la promesa de no tocarla sino en caso de extrema emergencia. (...) Jamás la abrí. Claro que pasé fatigas y apuros y más de una vez me faltó esto para abrirlo. Pero me vencí siempre y luego todo se resolvió. Siempre llegó in extremis la mano de Dios. »

Il est évident, qu'ici, le cinéaste et son scénariste, ont mis en exergue la sainteté du Père Daniel, qui, malgré les difficultés, les ennuis et les chutes, n'a jamais douté de sa confiance en Dieu pour résoudre ses problèmes. Comme s'il avait toujours dit « En tes mains, je remets ma vie », il a toujours été exaucé et sa foi a été récompensée. En filigrane, la propagande franquiste sous-entend que la sainteté est une vertu et une qualité intrinsèque que l'Espagnol a hérité de Dieu, qu'elle est dans ses gènes et donc, que les Espagnols sont un peuple d'élus. Marie-Aline Barrachina, dans son livre sur la propagande franquiste, semble partager ce point de vue lorsqu'elle déclare que « la spécificité de l'Espagne serait fondée sur une spiritualité qu'elle aurait la vocation universelle de développer et de sauvegarder. », (p. 139). Le Père Daniel finit par mourir paisiblement dans les bras du Père Santiago qui le bénit avant que celui-ci prononce sa dernière phrase : « En tu mano señor, encomiendo mi espíritu, hasta el cielo, Padre Santiago. » La bienveillance, la bonté et l'amour de Dieu du Père Daniel, ne nous empêchent pas d'affirmer que, Franco et ses hommes, pourtant des catholiques convaincus, sont loin d'un tel supplément d'âme eu égard aux Républicains, à la réconciliation et au pardon, nous renvoyant encore une fois à leurs contradictions et à la différence entre les paroles et les actes.

Le film avance et nous montre que le Père Santiago s'aguerrit, procède à des baptêmes, attire toujours plus de monde dans son église, entouré et aidé par son jeune apprenti, Modú, qui lui, parle espagnol. Ce dernier lui fait part du méchant homme, l'usurier, qui prête de l'argent aux indigènes et qui ensuite, lorsqu'ils ne peuvent honorer leurs dettes, les envoie à la mine jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le Père Santiago se meut en vrai Bartolomé de Las Casas, prend leur défense, les protège, en bon pasteur, il s'occupe de ses brebis et va à la rencontre de ce Sandem, auquel il rachète, de manière symbolique, par un avoir, toutes les dettes des indigènes, s'élevant à 47 livres. Tous les indiens reconnaissants se jettent sur lui en lui criant « Padre » et viennent ensuite massivement assister à la messe. Confronté à de nombreuses autres péripéties du quotidien, enseignant à Modú, qu'il a converti au christianisme et qui veut entrer au séminaire, avec douceur, patience, ascèse, privation, le Père Santiago aura ses mots pour son, à présent disciple, empreints de catéchisme franquiste :

« La mayor ilusión del Papa es que sean sus propios hijos los que evangelizan la India. Y la mayor alegría del Padre Santiago es la que tú acabas de darme tu vocación. (...) Para Dios no cuentan las razas, Modú, ni las castas, ni las distancias. Acuérdate de las manos de Pedro el pescador, lo sublime de nuestra doctrina está allí, en que tú y cualquier hombre pueda ser elevado ministro del señor y aún sentarse si Dios lo dispone en la silla suprema de Roma. »

De nouvelles épreuves se dressent sur la route du Père Santiago, l'arrivée d'une concurrence religieuse à travers le culte protestant, l'attrait de la nouveauté des indigènes qui désertent son église, la peste massive qui touchera les indiens, la menace de la destruction de son oratoire, la figure de l'usurier Sandem qui souhaite récupérer son argent, le doute et le découragement combattus par la prière, etc. Mais des miracles arrivèrent aussi, avec le retour des brebis au bercail, la conversion du méchant Sandem, acculé par la maladie et pour lequel le Père Santiago aura des paroles réconfortantes et apaisantes : « Usted ha sido bueno alguna vez, Sandem. (...) Su madre le enseñaría a rezar muchas veces, recuérde Sandem, aun puede salvarse. Dios no se cansa de perdonar Sandem, Dios no ha querido dejarlo solo en este trance. Siempre hay plazos para Dios. »

À travers la conversion du plus mauvais et du plus cruel de la mission, un homme qui avait réduit à l'esclave des centaines d'indiens en profitant de leur candeur, un usurier qui ne pensait qu'au profit, c'était comme établir un parallèle avec les Républicains, et montrer la mansuétude de Dieu, sa grande miséricorde et la possibilité d'un repentir salvateur même pour les cas les plus désespérés. Sauf que ce pardon, Franco était dans l'impossibilité de leur donner. Sandem, sur son lit de mort se réconcilie avec le Christ, le Père Santiago lui fait embrasser la croix et il peut s'éteindre en paix, signe que rien n'est impossible à Dieu.

Le dénouement du film approche. Atteint de la peste, le Père Santiago se meurt. Avant de rejoindre le ciel, celui-ci confie l'enveloppe à Modú qui est invité à prendre 10 livres. Le jeune indien, ouvre l'enveloppe et se rend compte qu'il n'y a pas d'argent, mais un message : « Lo mismo da tener 50 libras que fe en Dios y en que se tienen 50 libras. », autrement dit, la foi est plus forte que tout, elle peut déplacer des montagnes. Le Père Santiago s'étonne de la réaction de Modú et lui dit : « ¿Qué pasa Modú, no hay 50 libras ? », ce à quoi le jeune indigène répond en pleurs : « Hay mucho más Suaní ». Le Père meurt en paix.

Le vent se lève, les fenêtres s'ouvrent, ellipses. Modú a vieilli, il est à présent prêtre et porte la soutane et la croix du Père Santiago, il officie dans la même mission que ceux Pères Daniel et Santiago. Devant leurs tombes respectives, il récite alors cette prière :

« Señor, te ruego por los fundadores de esta misión ; ellos vinieron de un país noble y católico para misionar tu nombre entre nosotros y para que la luz del evangelio iluminara nuestros bosques y nuestros corazones. Dame fuerza señor y concédeme la fe y el valor que ellos tuvieron para que sus heroicas siembras se añadiesen a la suprema verdad de mi pueblo. Amén. »

Le flambeau a été passé, la force de saints hommes simples, pauvres, humbles, en Dieu a permis de faire des miracles et d'apporter la bonne parole, d'évangéliser les indigènes, de les ramener vers Dieu, de semer des vocations et de changer le monde. Et cette tâche a été remplie par deux missionnaires espagnols, et à travers eux c'est la victoire de tout un peuple, de toute une Patrie qui a reçu cette mission en héritage de la part de Dieu. Tout d'un coup, on entend du ciel la voix du Père Santiago « Modú, hijo mío », l'orgue et les cantiques résonnent, on entrevoit une vision du ciel.

## **BALARRASA**

Le second film en tant qu'acteur de FFG participant au cinéma religieux<sup>295</sup>, et qui signifia la consécration définitive de notre artiste, était *Balarrasa*, nom de son héros éponyme. Réalisé en 1951 par José Antonio Nieves Conde, la distribution du film s'appuyait sur María Rosa Salgado, Mamolo Morán, Dina Sten et Fernando Aguirre, et bien sûr Fernán-Gómez dans le rôle titre. Classé d'Intérêt National par la censure, sélectionné à Cannes et couronné d'un *Fotogramas de Plata* récompensant le meilleur acteur (FFG), ce long-métrage connut un triomphe, ainsi que son acteur principal. Produit par *CIFESA*, *Balarrasa* profitera un maximum de la publicité quotidienne de sa maison de production ainsi que de l'Administration franquiste. Faisant parti d'un genre hybride, ce film appartient à la catégorie du « soldat-moine » et fut tourné à Salamanque et en studio. Sur la neige blanche d'Alaska, un prêtre-missionnaire espagnol gît sur le sol glacé, moribond. Á ce moment décisif de son existence, il se souvient de son passé. Le missionnaire fut officier de l'Armée Espagnole, dans laquelle ses camarades l'appelaient affectivement, « *Balarrasa* » en hommage à sa joie et son je m'en foutisme. La mort sur le champ de bataille de l'un de ses plus chers amis, de laquelle il se sent responsable, le pousse à la réflexion et il décide d'abandonner l'Armée pour rentrer

---

<sup>295</sup> FFG campera aussi un prêtre dans le film de Pabst, *La conciencia acusa* en 1952.

au séminaire. Avant de prononcer ses vœux définitifs, son directeur spirituel lui conseille de retourner quelque temps dans sa famille pour éprouver sa foi. De retour dans le giron familial, le jeune séminariste est horrifié par la vie immorale des siens. Il va profiter de son séjour pour lui venir en aide.

Marcel Oms, en évoquant le film *Balarrasa*, dans le catalogue de l'Exposition de Beaubourg, qui rendait hommage à trente de cinéma espagnol (1958-1988), déclarait :

« José Antonio Nieves Conde, avec *Balarrasa* faisait d'un légionnaire forte tête le missionnaire Don Javier, expiant dans les neiges de l'Alaska sa faute originelle : la guerre civile. Film décisif, comme un tournant dans une thématique figée, *Balarrasa* participe aussi d'une remise en cause de la bonne conscience des vainqueurs par eux-mêmes. Il dément également l'opinion admise selon laquelle le cinéma franquiste aurait longtemps passé sous silence toute allusion à la guerre civile (présente en réalité dès 1940 dans la production officielle). » (p. 11)

Dès les premières images, il est évident qu'il s'agit d'un film faisant partie du cinéma religieux. Un défilé de curés descend les escaliers pour se rendre à l'église et rejoint le chœur où ils chantent l'Alléluia qui monte jusqu'au ciel que l'on entrevoit au milieu des nuées, produisant une image surnaturelle. En *voix off*, un curé précise que « Dios vela sobre la noche ártica como vela sobre los campos y sobre las ciudades. » Alors qu'un missionnaire a du mal à tirer son traîneau sous la neige de l'Arctique, *la voix off* poursuit : « Ahora es un misionero español como antes fueron otros, no debió salir esta noche. Se lo advirtieron mucho pero tenía prisa porque alguien necesitaba de él. (...). Nada sería capaz de detenerle más que la muerte. »

Sous la neige, la croix entre les mains, le missionnaire Javier, s'adresse à Dieu : « Señor tú dirás si ésta es la hora, la acepto pero creo que el plazo es muy corto para no presentarme a ti con las manos vacías sin embargo, tú dispones de nuestras vidas y la mía debió acabar ya hace mucho tiempo. » À partir de ce moment et de ces prières, le film se construit sur une analepse, un *flash back* en cinéma, qui va permettre au religieux à la fois de raconter son histoire et de comprendre les raisons de sa pénitence en Alaska. Grâce à l'amorce « Aquella noche », nous voici revenu en arrière des années auparavant, au début de la guerre civile, lorsque Javier était jeune légionnaire et qu'il faisait la guerre. Lors d'une fête entre militaires, le soldat Mendoza (FFG) anime la soirée en chantant et jouant du piano. L'ambiance est à la joie, les militaires se chamaillent et rient car le lieutenant Javier vient de dire que « La cuarta (división) va detrás de la tercera », dans un esprit de régiment habituel.

Les soldats boivent du whisky de contrebande. Un des légionnaires est de garde dans un camion. On entend « *Eso es la disciplina* » et « *El día que entremos en Madrid* ». Un des soldats se réveille en ayant rêvé de Madrid et « de la Puerta de Toledo ». Sur la base militaire, des ordres résonnent auxquels le légionnaire Mendoza répond avec vivacité « *A la orden* », « *Sí comandante* », « *Lo tendré en cuenta mi comandante* », alors que son supérieur hiérarchique lui fait remarquer qu'il a des marques de rouge à lèvres sur la joue. Le lieutenant Mendoza, s'amuse de la réaction de son chef et s'exclame en riant : « *Menos mal que el comandante haya sido cocinero antes de fraile.* », pointant ainsi la morale pudibonde.

Les soldats sont à présent en seconde ligne des combats et jouent aux cartes en buvant du whisky pour passer le temps avant que le légionnaire Mendoza, baptisé « *Balarrasa* » par ses collègues, ne prenne son tour de garde. Son meilleur ami propose un pari à *Balarrasa*. Si ce dernier gagne, il ne fera pas sa garde et sera remplacé par le perdant. À minuit, son camarade après avoir perdu le défi, va prendre la garde du lieutenant Javier Mendoza qui continue à jouer aux cartes. En hors champ dans les tranchées, on entend un soldat tirer et tuer l'ami de *Balarrasa*, qui initialement, ne devait pas être là. Tous les hommes se rapprochent, l'aumônier du camp en soutane aussi et bénit le défunt. L'un des camarades de *Balarrasa* lui fait alors cette remarque, dans un ton de reproche : « *Mala suerte, esa bala venía por ti* ».

Cette tragédie provoque un bouleversement total chez *Balarrasa*. Se sentant coupable, ne se pardonnant pas l'échange de la garde, il décide d'abandonner définitivement la légion et de se convertir. Au sens étymologique du terme, se convertir, c'est se tourner vers Dieu, si bien qu'il décide de dire adieu à l'argent, aux femmes, aux cartes et au whisky. Il demande à s'entretenir avec l'aumônier, auquel il fait part de son désir de rentrer au séminaire et de donner sa vie à Dieu pour gagner son pardon et travailler à sa rédemption. Le prêtre du camp se charge de lui rappeler le caractère irrévocable d'une telle décision « *Ha meditado bien lo que significa este paso* », et se montre ensuite plus accueillant : « *Las puertas del Seminario están abiertas para todos. Dios elige a los que han de entrar por ella, así que yo sepa esa es la única influencia que vale* ».

Renonçant à sa liberté, à sa vie dissolue, au péché de la chair, au jeu, à l'alcool, à la violence de la guerre, l'ancien lieutenant Javier Mendoza est accompagné par son aumônier au séminaire qu'il confie à un prêtre : « *El capitán Mendoza se queda ahora en el seminario. Encárgate de aposentarlo.* » Sa formation durera cinq ans. Dans sa cellule d'une pauvreté rudimentaire, composée d'une croix au mur, d'une table, d'une armoire en bois, d'une

couche, le séminariste Javier Mendoza, en soutane, semble transfiguré comme l'atteste la lumière qui éclaire son visage. Il a l'air en paix. Il écrit à son père pour lui annoncer la nouvelle, lequel ne vit pas bien sa décision qui se limite à « Tirar una carrera militar de este modo. » D'une famille bourgeoise et privilégiée, Javier Mendoza a deux sœurs et un frère. Dans un cadre fort beau, celui du séminaire de Salamanque, on suit Javier qui apprend les déclinaisons latines, on assiste à la descente de tous les séminaristes en habit traditionnel qui, en passant par le cloître vont gagner l'église de *la Purísima* et se placer devant l'autel pour chanter et adresser les louanges de la Vierge Marie. Puis l'on est témoin d'une causerie que Javier mène sur Saint-Augustin. Bref, il s'agit des heures qui rythment la vie du séminaire (laudes, vêpres et complies) et son cocon douillet. C'est ainsi que pour tester sa foi, son directeur spirituel lui pose un ultimatum : « Quiero que tú y los demás os deis cuenta que del antiguo Balarrasa ya no queda nada. Puede que a los tuyos los haga bien tu presencia. »

De retour chez lui en arborant son habit religieux, Don Javier est accueilli par la bonne qui l'appelle « *señorito Javier* ». Dès son entrée dans la maison, on se rend compte immédiatement que sa famille appartient à l'oligarchie. Tout est meublé avec goût et finesse, et la grandeur du logis est impressionnante. Lorsqu'il foule le seuil, et alors que la pièce est dans la pénombre, Javier se dirige vers la fenêtre, et tel un symbole de la maison qui vivrait dans le péché, il ouvre énergiquement les rideaux, « *Fiat lux* », pour y faire entrer la lumière. Personne n'est là pour le recevoir, si bien qu'après avoir fait le bénédicité, il déjeune seul. Le fiancé d'une de ses sœurs, Octavio, fait ensuite son entrée et critique son amie en laissant entendre que « es una chica muy moderna ». *Balarrasa*, en s'accrochant au précepte évangélique, décrète que « Los últimos eran siempre los primeros ». Le fiancé qui se dit délaissé par sa promise veut lui ouvrir les yeux et souhaite le prévenir sur la situation : « Créame, en esta casa soy yo el que más se alegra de que hayas vuelto. » Et de fait, l'on sent que dans cette maison, il y a quelque chose qui ne va pas. Cette famille serait-elle l'incarnation du péché ?

Parti se coucher sans avoir encore vu aucun membre de sa famille, le séminariste Javier se réveille dans la nuit en entendant du bruit. Successivement, au petit matin, sa première sœur, puis la deuxième et enfin son père rentrent à la maison. Ce dernier se sert même un scotch. Le midi, on assiste au repas en famille. L'une des sœurs ne peut s'empêcher de tirer à bout portant sur son fiancé qui pour elle « es un chico que no tiene porvenir. » Pour

finir, Javier s'étonne de l'arrivée de son frère à 9 heures du matin, lequel rétorque « los negocios ». Mais quel genre d'affaires ?

De passage dans un bar, Javier se fait remarquer par un de ses anciens camarades soldat qui, le voyant en soutane s'exclame, choqué, « El capitán Mendoza se ha metido a cura. » ; « ¿Pero que ha hecho usted mi capitán ? ». Tous deux prennent un taxi et vont jusqu'au cimetière de la Almudena se recueillir sur la tombe d'un de leur collègue, mort pour la Patrie. Puis il se rend au « *Club alpino* » voir ses anciens copains. Il s'agit d'un club privé, où se retrouvent filles et fils de bonnes familles, tous sont vêtus en « señoritos », en costumes et d'une rare élégance. La scène paraît assez frivole.

De retour dans sa famille, Javier est de nouveau seul et s'installe pour dîner. Son frère Fernando fait irruption et s'excuse « siento que cenas solo esta noche. » Javier lui fait remarquer ses drôles d'horaires puisqu'il semble travailler de nuit, Fernando s'en sort par un sourire et une pirouette « exigencias de la vida moderna », dit-il de manière lapidaire. Javier se rend bien compte que cette situation est bizarre : son frère travaille de nuit, son père s'adonne au jeu (Poker) et à la boisson, ses sœurs rentrent à l'aube, bref, tous ont une vie dissolue et sont des noctambules, complètement en décalage avec la nouvelle vie du séminariste. Javier se décide à observer plus attentivement et à questionner sa sœur Maïte. « ¿Te has divertido ? » Maïte fait une réponse sybilique « Como todos los días, ni fu, ni fa ». Javier insiste « ¿Qué hiciste hoy, dime ? » ; Maïte lui offre une réponse frivole : « A las 2 tomé el aperitivo con la panda en el Club, después comimos en una tasca nueva que ha abierto (...), por la tarde un poco de tenis para conservar la línea, después fuimos a un cóctel y fuimos bailando hasta ahora (...). »

Javier s'étonne qu'elle puisse mépriser son petit ami et lui reprocher de faire partie de la classe moyenne. Maïte se comporte en enfant gâtée, en petite bourgeoise sans limites. Lorsqu'elle se sert un verre, Javier lui pose une batterie de questions sur le comportement de toute la famille et lui fait part de son étonnement au sujet des liquidités de Fernando. D'où vient tout cet argent ? Rappelons que dans la symbolique chrétienne, l'argent est associé à Satan, à la luxure, à la perte. Déterminé à « prendre le taureau par les cornes », Javier se rend au club « *Capri* » que fréquente son frère, Fernando. Une fille, « Nina », lui saute dessus, et trait d'humour, crie « *Balarrasa* ». Javier demande à voir don Fernando Mendoza, que l'on fait appeler. Il officie dans les salons privés où le champagne coule à flot et est lié à un trafic d'argent sale. Ayant découvert toutes ces sombres affaires, Javier assis sur un prie-Dieu dans



une église, alors que l'orgue résonne confie sa famille au seigneur comme dernier recours : « Dame acierto señor para llevarlos al buen camino, ellos son buenos y si tú quieres volver a ser más dignos de ti. Ni prisa, ya no cuenta. »

Même la bonne de la famille, Faustina ironise sur le repas de famille forcé que le père veut maintenir pour que « al menos se lleve un buen recuerdo nuestro », se moque de ce simulacre de famille unie destiné à préserver les apparences : « Señorito Javier, le están esperando para cenar, sí vaya al comedor, le impresionará el cuadro, no lo harían mejor en el Teatro. » Inquiet de la situation familiale, Javier écrit à son directeur spirituel et l'avise qu'il restera quelques jours de plus. À table, il force tout le monde à réciter le bénédicité comme au bon vieux temps : « Damos gracias a la Providencia del señor para que así nos haga hoy con el sustento de lo de mañana, que su bendición sea sobre todos de esta casa ahora y siempre. Amén. » Fernando, qui lit le journal en plein repas, quitte la table pour livrer un paquet urgent. Il se rend à l'aéroport et procède à un changement de malette, qu'il confiera sur la route à un collègue. Javier qui le suivait, se rend compte que la valise était pleine d'argent, et décide de prendre en main la situation et de dénouer cette affaire. Il monte dans la voiture de son frère Fernando et attend qu'il revienne. Lorsque Fernando pénètre dans celle-ci, Javier s'énerve contre lui et lui demande d'arrêter : « ¿Sabes lo que dirá la gente de ti ? Que eres un estafador, un vulgar delincuente, ¡Vaya ! ; Restaurantes, coches pagados, todo ello al precio de la indignidad, del deshonor, te has puesto al margen de la Ley ». Á ces mots, insupportables pour lui, Fernando frappe son frère séminariste qui tombe et saigne de la lèvre, fendue. Mais finalement, il s'engage à sortir de ce cercle de malhonnête.

Javier veut aussi aider Octavio à récupérer sa sœur Maïté et, pour ce faire, donne un coup de poing à son prétendant, ce qui ramène cette dernière auprès de son fiancé premier. Javier est comme un ange descendu sur terre pour aider les siens, il est là pour remettre les choses en ordre et ne veut que leur bien.

Alors que Javier pensait que tout était rentré dans l'ordre et que le « *Club alpino* » organisait un dîner en son honneur, le taxi le prévient que son frère Fernando est prêt à replonger dans des sales affaires avec Mario Santos. Armé de son bréviaire, Javier se rend chez Mario pour le menacer il lui demande de cesser de mêler sa famille à ses trafics et lui fait croire que son livre de prières, caché sous un habit, est un pistolet. De retour chez eux, Javier et Fernando, se rendent compte que l'autre sœur, Lina, a disparu. Elle est en fait avec Mario Santos, qui lui révèle tout. Lina veut descendre de la voiture, Javier et Fernando, dans une

course poursuite les suivent, l'action s'accélère. Mario Santos trouve la mort, Lina, blessée, vit encore et s'adresse à Javier : « Tú tenías razón contra todos Javier, necesito confesar todas mis culpas. » Avant même de recevoir la confession, Lina, emportée par le vice, perd la vie. Le bien a triomphé mais a laissé des traces. Javier, tel l'homme de la Providence, a su remettre sur pied sa famille à l'aide de sa foi, de son courage, de sa bienveillance pour venir à bout de la perversion qui avait étourdi les siens. Tous avaient été fourvoyés à cause du démon de l'argent. Ellipse. Ordination sacerdotale de Javier. Dans l'église de la Purísima de Salamanca, entouré de ses proches, qui lui baisent les mains, il est vêtu d'un manteau de brocard. Quelque temps après, le Père Javier Mendoza, dit adieu à sa famille et s'en va, en tant que missionnaire à l'autre bout du monde. Les adieux sont tristes et émouvants. Retour à la diégèse. En Alaska, le missionnaire, devenu barbu, vient de repasser toutes les étapes de sa vie, il avance dans la neige à l'article de la mort. Il a juste la force de prononcer ces derniers mots pour le Seigneur : « Aquí acaba mi prisa, Señor, tú sabes como he esperado este momento, aquí está Balarrasa, Señor, no seas demasiado duro con él. » Au milieu des chants religieux, Javier Mendoza, alias Balarrasa, se meurt.

Se sacrifier pour sa famille, lutter pour elle, aider chacun de ses membres à sortir de la débauche, de l'obscurité de laquelle il est prisonnier, se repentir, changer de vie, sont quelques thématiques du film. Mais aussi se reposer sur le seigneur pour réaliser de grandes choses, déplacer des montagnes grâce à la foi, réaliser l'impossible, puiser sa force dans l'éternel, s'oublier pour les autres, demander encore et encore pardon, rester pauvre et humble devant le divin, voilà en quelques mots, le message que délivre ce film et sur laquelle s'appuie la propagande franquiste. Pour conclure cette étape de ce que FFG appelait cinéma de « *Curas y militares* », il convient de revenir aux mots mêmes de notre acteur :

« Hace algunos años, a finales del régimen franquista, cuando la mayoría de los españoles eran de izquierdas, quiero decir poco antes de descubrirse que la mayoría eran monárquicos de derechas, algunos periodistas me preguntaban agresivamente, dadas mis tendencias, cuál era mi opinión sobre aquel tiempo en que me había especializado en películas de cura y de militar. Pues bien, pasé algunos años bastante deprimido por no tener aire castrense o aspecto clerical. Los mejores papeles que se repartían solían ser de esta índole. Tenía la idea de que para alcanzar el éxito lo mejor era que le confiaran a uno un personaje cómico con ribetes de drama, que en una escena se emborrachase y en otra se muriera. Si el personaje era cura o militar, miel sobre hiuelas, ya que la película ofrecía más garantías de éxito. Pero tal mezcolanza parecía imposible. Y me ofrecieron un papel de guardiamarina en *Botón de ancla*, un personaje cómico que al final se moría. Llegó la popularidad. Y poco después, cosa de magia, me ofrecieron el personaje de un militar juerguista y borracho, alegre, divertido, que se metía a cura y al final también se moría : *Balarrasa*. Fue la consagración, dentro de lo que cabe. Siempre he estado muy satisfecho, muy orgulloso de haber interpretado aquellos papeles de curas y militares. » (*El tiempo amarillo*, p. 288)

## L'ESPAGNOLADE, ESPAÑOLERÍAS, ESPAÑA DE PANDERETA

Après nous être attardés sur le cinéma religieux, il convient de nous arrêter sur un autre type de cinéma qui fut aussi un instrument de la propagande franquiste et qui atteindra son apogée dans les années 60 : « l'espagnolade<sup>296</sup> », terme que le régime n'utilisa jamais puisqu'il préféra l'appellation de « folklore régional ». Mais que signifie ce terme vraiment ? Le dictionnaire de *Uso del español* de María Moliner, nous en donne quelques explications : « Cualquier cosa, por ejemplo un espectáculo, una fiesta, etc., que se falsean, por exageración o por limitación al aspecto más espectacular, las cosas típicas de España. » Bien que cela puisse paraître paradoxal, -et nous y reviendrons-, le cinéma sous Franco s'est, en effet appuyé sur un certain régionalisme. Il a su le mettre en avant, se le réapproprié et l'utiliser à ses fins à travers le cinéma : flamenco, taumachie, héroïne des bas-fonds qui change de vie du jour au lendemain grâce à son don pour la scène, le chant et la danse, gitane pétillante qui allie la grâce et le charisme et qui déplace des foules et ensorcelle le cœur des hommes tout en faisant l'admiration des femmes, etc. Ce type de cinéma a su mêler la comédie, le drame ou le mélodrame mais aussi l'actualité, lors des événements de la Section Féminine de Pilar Primo de Rivera. On pense aussi, comme le conte Juan Eslava Galán dans son livre, *De la alpargata al seiscientos* à :

« Carmen Sevilla y el resto de la farándula (que) regresa a la madre patria con los operadores del NO-DO, que compondrán un reportaje tranquilizador con las imágenes de la simpática actriz bailando sevillanas con un paracaidista mientras el resto de la milicia aplaude y memoriza los contoneos de la artista para regurgitarlos después, en los íntimos alivios de la noche africana, tan lejos de la novia y tan cerca de la muerte. » (pp. 434-435)

Lorsque l'on pense à « l'espagnolade<sup>297</sup> », une série d'images y sont associées et occupent notre psyché collective : « *vestido de lunares y volantes* », « *bata de cola* », « *mantillas* », « *abanicos* », « *tacneos* », « *palmas* », « *castañuelas* », « *el compás* », « *el cante jondo* », « *la guitarra* », « *el trance* ». Cette catégorie de « l'espagnolade », appelée également « *españolerías* » ou « *España de pandereta* », fut un genre folklorique à composante musicale à la mode, emprunt de clichés, et comme le pense Domènec Font dans

---

<sup>296</sup> Consulter à ce propos, Carlos Serrano, *El nacimiento de Carmen, Símbolos, mito y nación*, Madrid, Taurus, 1999.

<sup>297</sup> Voir à ce propos le chapitre « El folklorismo regionalista : 'la españolada' », in Domènec Font, *Op. cit.*, pp. 98-104.

son livre *Del azul al verde. El cine español durante el franquismo*, ce genre bien particulier servit en premier lieu les grands propriétaires terriens, les caciques, la bourgeoisie andalouse, bref l'oligarchie :

« (...) Este género folklórico-cultural de viva exaltación patriótica y ejemplo de virtudes cristianas está navegando a dos aguas sin decantarse por ninguna. Ni corresponde al cine drama burgués individualista típico de la República y de la mayoría de países europeos durante los años 30-40 –la carencia de una tradición cultural burguesa era su handicap– ni corresponde al cine histórico propiamente dicho (pues es sabido que en la Historia franquista de España no existen amoríos sino heroicidades y victorias). Es éste un cine academista y ‘pompiér’ cuyo regusto de ‘qualité’ no nos hace olvidar, en lo más mínimo, la meridiana claridad de su propósito : el de ser expresión ideológica de la España agraria (terratenientes castellanos y aristocracia andaluza que al defender los valores raciales y morales sólo procura encerrarse en el inmovilismo social y político, único modo de perpetrar todos sus intocables privilegios). De ahí ese espíritu anti-liberal y anti-modernista que films y obras referenciales respiran en todo momento, procurando dar fe de una cultura integrista y ‘nacional’, libre de toda contaminación contemporánea. » (pp. 94-95)

Olga Cantón Caro, quant à elle, dans la Revue *1895*, Revue de l'association française sur le cinéma, dans un article intitulé : « L'Hispanité comme élément différenciateur dans les discours cinématographiques du premier franquisme : vers une reformulation des modèles historiographiques », nous les jalons de l'espagnolade :

« Les films associés à l'espagnolade sont à la base des comédies musicales avec une forte connotation folklorique. Ils sont perçus de façon péjorative dans la totalité des discours car ils utilisent un cliché de l'Espagne de provenance étrangère (« films de castagnettes », « films de toreros », etc.) et ils s'associent de la sorte à la diffusion de la Légende Noire. La notion d'espagnolade sert alors de contrepoint à celle d'hispanité. Cependant, le phénomène de l'espagnolade se révèle beaucoup plus complexe que ce que les écrits peuvent en dire : le grand nombre de productions correspondant à ces critères nous amène à nous demander quel était le degré d'acceptation par le régime d'un produit si contraire, en théorie, aux vraies valeurs hispaniques. Ainsi faut-il procéder de la même façon que pour l'hispanité : analyser les discours et les productions, ainsi que d'autres notions associées (folklore, populaire, etc.). N'oublions pas que ce qui était banni dans les textes ne l'était pas pour autant de la production. Mais même cela peut être perçu dans un contexte de rapport de forces et de censure. Dans l'optique de Bourdieu, un genre populaire –comme pouvait l'être la comédie musicale folklorique– n'est qu'une prolongation de la domination exercée par le pouvoir et les classes dominantes (et plus encore si cela était admis...). D'ailleurs, dans les discours, l'espagnolade étant perçue comme l'antithèse de l'hispanité est donc nécessaire à celle-ci dans la mesure où elle sert à instaurer une opposition de valeurs en sa faveur. Cette fonction de « repoussoir » explique pourquoi elle est à la fois bannie et « permise » : dans l'argumentaire idéologique chacune présuppose l'autre. » (pp. 82-108)

Olga Cantón Caro touche à plusieurs points qu'il nous convient d'explicitier et de mettre en lumière notamment lorsqu'elle développe l'idée ingénieuse que l'espagnolade eut pu être un « produit si contraire, en théorie, aux vraies valeurs hispaniques ». Et c'est tout à fait cela. Dans un article très intéressant, intitulé « Espagne folklorique et Espagne éternelle.

L'irrésistible ascension de l'espagnolade », présenté (puis publié dans le Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne en 1996), lors du Colloque « Imaginaires et symboliques du franquisme », organisé par l'hispaniste Carlos Serrano à l'Université de Provence en 1995, Nancy Berthier nous rappelait que ce cinéma « de l'espagnolade » était très en vogue sous la II République. Entre autre chose, N. Berthier parlait du film de Florián Rey, qui en était l'archétype, *Nobleza baturra*, et qui était donc un potentiel ennemi du cinéma franquiste par rapport à tout ce qu'il pouvait véhiculer. De fait, si l'on y regarde de plus près, c'est une évidence. L'Espagne franquiste a toujours privilégié le centralisme, la primauté du « castellanisme » sur tout autre enjeu national, étouffé les particularités régionales et les « nationalismes périphériques ». La Castille s'imposait comme référent absolu, comme berceau de l'âme espagnole, et sous Franco, il était interdit de s'exprimer dans les langues régionales, de cultiver son intra-histoire, ce qui nous conduit à nous interroger sur la curiosité et le paradoxe que constitua le cinéma de « l'espagnolade », repris et instrumentalisé par le régime franquiste, qui n'était pas, certes, exempt de contradictions comme le mettait en avant Nancy Berthier. Et, en effet, il eut du mal à s'imposer et souffrit de nombreuses critiques et de disqualifications comme Nancy Berthier s'en fait echo dans l'article déjà cité :

« Dès lors, l'espagnolade va faire l'objet d'attaques constantes, très nombreuses au début des années 40, plus irrégulières par la suite. Le premier argument majeur qu'on retient contre elle est son inauthenticité fondamentale, dénoncée comme une véritable trahison : elle donne une image du pays qui ne correspond à la réalité -ou plus subtilement, mais ce n'est pas dit, à ce que l'on souhaite que soit la réalité- à ce que doit être la réalité. » (p. 246)

Nancy Berthier creuse un peu plus ce qui gêna le régime franquiste qui tenta dans un premier temps de mettre un frein au développement du cinéma de « l'espagnolade », et qui eut voulu s'en débarrasser. En effet, arguant que cette démarche folklorique présentait des contre-modèles par rapport au discours dominant et donnait une image de la femme libre qui dérangeait fortement car comme elle le dit, « *la folklórica* incarne des personnages à la moralité toujours un peu ambiguë, assez souvent douteuse, et en tout cas bien éloignée du canon féminin sous Franco. » (p. 247)

Ce type de cinéma ne semblait pas compatible avec l'imagerie que Franco voulait édifier, et notamment avec le cinéma d'exaltation patriotique, de l'Espagne éternelle et des valeurs du catholicisme que cette Espagne prônait, souligne la spécialiste de cinéma. Plus encore, continue-t-elle, l'État franquiste avait peur que les espagnolades ne rivalissent avec les modèles qu'elle souhaitait imposer et ne volent la vedette à la thématique de l'Espagne éternelle dans le panorama cinématographique franquiste. Nancy Berthier va jusqu'à

employer l'expression de «crime de lèse-patrie » en parlant du cinéma de « l'espagnolade » et de ce qu'il représentait au début pour le régime, ce qu'elle confirme en relayant l'analyse qui est faite dans la revue officielle de cinéma *Primer Plano* :

« Desde 1936, amigos y no amigos, sabemos que la mujer española no es la cigarrera de navaja y castañuela, sino la madre abnegada, la enfermera heroica y la camarada ejemplar, y los españoles no son tampoco el Drancaire ni el don José, sino los que dieron al mundo el espectáculo de su heroísmo en Toledo, Oviedo, Belchite, Teruel, y los que sigue hoy dándolo en los campos de Rusia. » (N°87, 14-VI-1942, in Berthier, p. 247)

Malgré le boycott affiché par le régime et le discrédit jeté sur ce genre, « l'espagnolade » va s'imposer contre toute attente sur le territoire ibérique, et l'une des raisons que nous pourrions ajouter aux réflexions de Nancy Berthier et qui nous semble primordiale, est que les Espagnols l'aiment, qu'il les divertit et qu'ils se le réapproprient, car c'est un genre populaire et en même temps exotique pour une grande partie de la population. Autre facteur essentiel qui va jouer en sa faveur, et que Nancy Berthier développe dans son article, c'est le contexte national et la politique menée par l'Administration franquiste. En effet, et nous avons pu nous en rendre compte au moment de dépouiller seize années de presse officielle (1947-1963), que ce soit dans *Primer Plano*, *Arriba* ou *Ya*, on note l'omniprésence des films américains au détriment du cinéma national. Voilà toute la clef du rachat et de la réhabilitation faits des « *españoleras* ». Disons-le clairement, il s'agit d'un choix tactique. De fait, pour lutter contre le monopole du cinéma étasunien dans les années 40, le régime va s'appuyer sur « l'espagnolade » comme contrepoint. Et Nancy Berthier l'explique très bien, à savoir, le particulier (l'espagnolade, donc !), va devenir au fond, l'expression de l'universel (Espagne). Ce genre très singulier va être réintégré dans la fibre patriotique, dans l'Espagne éternelle pour contrecarrer l'invasion dans la péninsule du cinéma nord-américain, et restaurer une priorité nationale. On aura donc : cinéma national (dont l'espagnolade) vs cinéma étranger (dont le cinéma US). L'équation est résolue et l'on peut ainsi mettre en exergue, après tant de manœuvres, la mauvaise foi du régime franquiste. En complément des nombreux apports de Nancy Berthier, nous pourrions avancer qu'à la fois l'ouverture du tourisme et son impact vont aller dans le sens de « l'espagnolade », en la légitimant, en en faisant un « passage obligé », synonyme d'Espagne éternelle. Dans ce même article sur son « irrésistible ascension », Nancy Berthier résume les choses de la manière suivante :

« Ainsi, après des débuts difficiles en matière de légitimité –car par ailleurs, la production n'a

cessé de prouver la vitalité du genre-, le cinéma folklorique va finir par avoir droit de cité dans l'Espagne de Franco. On n'hésitera plus à en revendiquer l'existence, voire même, comme le fait le producteur Vicente Casanova (CIFESA), à le mettre sur le même plan que le cinéma historique et à le doter d'une certaine représentativité nationale. » (pp. 251-252)

Néanmoins, et Nancy Berthier nourrit toujours notre réflexion à travers son article sur l'Espagne folklorique, si le franquisme va instrumentaliser « l'espagnolade » dans son cinéma, -en insistant sur sa fibre patriotique-, celui-ci n'atteindra pas le niveau du cinéma militaire ou religieux. De sorte que, même s'il sera repris par la propagande franquiste, il ne recevra jamais les grands prix du Syndicat National et encore moins le précieux label « d'Intérêt National » ou « d'intérêt spécial » comme nous l'avons mentionné pour *Botón de ancla*, *La trinca del aire*, *La mies es mucha* ou *Balarrasa*. Et cela n'est pas anodin. Si l'Espagne de Franco récupère « l'espagnolade », elle va y apporter son lot de modifications pour y laisser son empreinte en y déployant le thème de l'exaltation patriotique, en la centrant davantage sur le « castellanisme », en gommant l'accent andalou, jugé vulgaire, en l'empreignant d'un sentiment national fort, ce qui va fonder sa légitimité. C'est ainsi que « l'espagnolade » va se « moraliser », comme l'indique Nancy Berthier, va se centrer davantage sur la religion pour correspondre parfaitement à l'idéologie du franquisme, en étant de ce point de vue là irréprochable et en se coulant dans son imaginaire. La censure jouera aussi son rôle en agissant sur les limites à ne pas dépasser et en réorientant son chemin. In fine, nous pouvons récapituler et revenir à nos *Représentations du franquisme*, en accord avec l'analyse de Nancy Berthier, qui reconnaît au régime une propension à l'assimilation et à la récupération à son propre service, d'éléments assez éloignés de son prisme d'origine et qui vont coller parfaitement à son idéologie ensuite, en opérant des réaménagements qui vont dans son sens :

« En somme, et pour en revenir au thème de ce colloque, l'imaginaire du franquisme, je voudrais conclure cette approche d'ensemble en soulignant un principe : la capacité d'adaptation du Régime et sa faculté d'assimilation d'éléments au départ assez éloignés de principes idéologiques fermement défendus par ailleurs. Face à l'irrésistible ascension de l'espagnolade, le Régime va finalement récupérer cette dernière dans ses aspects les plus conservateurs, au point de la faire accéder au statut de composante de l'imaginaire du franquisme. Cette faculté d'assimilation fondamentale permet de comprendre le manque de cohérence et parfois les contradictions de l'imaginaire du franquisme. Au fond, le grand principe du franquisme - et par conséquent la clef de sa longévité -, ne serait-il pas précisément sa capacité à 'faire feu de tout bois' ? » (p. 254)

Nombreux sont les films marqués par le genre de « l'espagnolade » en cette année

1954, comme les recense Nancy Berthier et que nous reproduisons ici en partie : *La danza de los deseos, La Hermana alegría, Un caballero andaluz, Malvaloca, Morena Clara, Sucedió en Sevilla, Suspiros de Triana, Veraneo en España, etc.* Fernando Fernán-Gómez n'échappera pas à la mode de « l'espagnolade » et interviendra en tant qu'acteur dans quatre films se réclamant de ce genre, trois en parfaite adéquation avec les propos que nous avons développés, et un film hybride entre « le folklore » et la comédie bourgeoise. Qu'on nous permette d'en faire l'évocation.

## ***EMBRUJO***

Dans *Embrujo* (Carlos Serrano de Osma, 1947), film tourné à Barcelone en huit semaines et amputé par la censure (passant de deux millions et demi de pesetas à un million sept-cent mille, comme le corrobore le rapport de censure C/63.310, Exp 7.023 et 39.300), on retrouve l'hostilité initiale de l'Administration franquiste, comme nous l'avons vu précédemment. Film difficilement définissable, il met en scène le folklore et « l'espagnolade » mais aussi le drame musical et le mélodrame et de nombreux symboles en transversale. Film des plus singuliers, insolite pour l'époque, il peut aussi se réclamer du surréalisme. D'ailleurs, son réalisateur, Carlos Serrano de Osma, était connu pour son cinéma expérimental et très différent du cinéma en vogue. L'affiche est tenue par Lola Flores, la grande incarnation du cinéma de « l'espagnolade <sup>298</sup> » en Espagne, Manolo Ortega, « Caracol », Fernando Fernán-Gómez (Mentor), María Dolores Pradera, Camino Garrigó, etc. Mêlant le spectacle, le chant, la danse, la filiation artistique et la transmission, l'étoile qui s'éteint et celle qui naît et qui la remplace, le Pygmalion artistique, l'histoire d'amour, la fin d'une idylle, les conséquences d'un amour perdu, la vie et la mort, le film chargé d'onirisme (et de poétique), était défini par son cinéaste dans la Revue *Cinema N°13*, le 15 octobre 1946, en une phrase impactante : « Llegar a las tinieblas del inconsciente por las brillantes rutas del folklore ». C'est l'histoire de Lola. Ancienne gloire de la danse espagnole, elle reçoit un hommage sur scène d'une jeune artiste qu'elle reconnaît comme héritière spirituelle. Ce lien, la mène à raconter son histoire à la danseuse en devenir et à explorer son existence passée. Collègue sur les planches d'un chanteur de flamenco, Manolo, celui-ci lui propose de former un duo, ce qu'elle accepte. Son influence, ses conseils et sa fascination pour la jeune femme lui permettent de développer ses talents et de la mener vers le succès et la reconnaissance.

---

<sup>298</sup> La notion d'espagnolade est externe à l'Espagne. Ce sont les voyageurs du XIX<sup>ème</sup> siècle qui l'ont créée et les peintres. Les Espagnols n'utilisent pas ce terme. Voir Hervé Poutet, *Op. cit.*, III partie.



Mais dans son ascension, son pygmalion tombe amoureux d'elle, sentiment que la nouvelle star ne partage pas, ce qui les conduit à la séparation. Lola, poursuit seule son chemin vers la gloire, avec la sensation étrange de sentir toujours sa présence, tandis que Manolo s'enfonce dans la tristesse, l'alcool et la destruction. Loin de son pays, elle décide de revenir en Espagne, et lors d'une représentation, Manolo, rongé par l'alcoolisme est invité par son ami Mentor, à voir se produire son ex-amour. L'émotion causée par sa présence et de son aura sur scène, lui provoque une crise cardiaque qui lui est fatale. Ignorant sa présence, Lola, s'évanouit au même moment sur scène. Au fait de la mésaventure, consciente de la genèse de son triomphe, se sentant coupable, elle décide de tirer sa révérence et d'abandonner le flamenco. Au terme de son histoire, Lola et celle qui sera sa relève, vont porter des fleurs sur la tombe de Manolo, le malchanceux. Le long-métrage aborde aussi la marginalité des gitans, le contrôle qui leur est imposé par les gardes civils et la suspicion dont ils peuvent faire l'objet. Nous ne rentrerons pas ici dans les nombreuses symboliques qui habitent le film et qui peut se lire selon une fiction double et antagoniste à travers Lola et Manolo, mais qui délivre aussi un message sur l'écriture et sur la production artistique. Pour en revenir à l'accueil qui était fait à ce type de production mettant à l'honneur le cinéma de « l'espagnolade » comme Nancy Berthier, la critique fut violente et hostile puisque un journaliste anonyme de la *Gaceta de Cádiz* allait jusqu'à déclarer que « Cintas así no deberían autorizarse, aunque no fuera más que por ahorrar película virgen, de la que tanta escasez hay. »

### **MORENA CLARA**

Mais focalisons nous maintenant sur film de Luis Lucia, dans lequel évoluèrent les deux stars de l'époque qu'étaient Lola Flores et Fernán-Gómez, *Morena Clara* (1954). Film déjà réalisé par Florián Rey en 1936, ce dernier est basé sur une comédie homonyme de Antonio Quintero et Pascual Guillén et mêle plusieurs genres en un produit fini et défini sous l'appellation de « l'espagnolade ». En effet, celui-ci se déroule à travers différentes époques (Égypte ancienne, Siècle d'Or, années 50), et utilise plusieurs genres cinématographiques comme le cinéma historique, la « science fiction », la comédie romantique et le cinéma folklorique régional andalou. Outre le thème des gitans et leur marginalisation, le vol, la dureté des gardes civils à leur égard, l'injustice, l'opposition pauvres vs riches, puissants vs faibles, le chant et la danse sont mis en vedette, la *vis comica* de FFG et de Lola Flores<sup>299</sup>

---

<sup>299</sup> Surnommée « La Faraona ». Voir à ce propos le livre de Tico Medina, *Lola en carne viva*, Madrid, Ed. Temas de hoy, 1990 et celui de J. I García Garzón, *Lola Flores*, Madrid, Ed. Edaf Antillas, 2003.

participent à la réussite du long-métrage qui nous arrache des rires et des larmes. Cette production *Suevia films* (Benito Perojo<sup>300</sup>) s'ouvre sur l'Égypte Ancienne où remonteraient tous les lieux communs que la société s'est construite autour des gitans. De fait, la propension exagérée pour la fête du Pharaon Ramsés XLV fut déjà poursuivie par la Loi, ce qui entraîna son exil et celui de sa cour, mais fut aussi à l'origine des moeurs et coutumes de ses ancêtres, les bohémiens, et dont les traits de caractère étaient : le goût du nomadisme, l'attrait pour les nuits blanches sous les ponts, la fête, le non respect de la propriété privée, accentué surtout à l'heure de la faim. Ces habitus se léguèrent à travers les générations, depuis la domination romaine jusqu'au Moyen Âge, en y ajoutant la pratique pour la sorcellerie et la divination. C'est ainsi qu'au XVIème siècle, la petite tzigane Trinidad (Lola Flores) est arrêtée et accusée de magie noire par le fonctionnaire du Roi, Lope de Baena (FFG). Lors de son procès, Trinidad l'endort avec une formule magique, et lui augure que dans le futur ils se retrouveront et qu'il tombera à ses pieds, épris d'elle. Trinidad en profite pour s'échapper et éviter la prison. Nous voici ramenés à l'époque actuelle de l'histoire, années 50. La prophétie s'est accomplie et le chemin des deux protagonistes va bientôt se recroiser. Trinidad Marqués, sa descendante, se voit de nouveau confrontée à un autre Baena, Enrique (FFG), Juge au tribunal de Séville, et homme qui n'a pour seule raison de vivre que sa mère et les Lois. Ce dernier la condamne à trois mois de prison pour le vol de six jambons que son oncle, Regalito, aurait dérobés. Accusé par la défense de racisme anti-gitans, Enrique, sans réfléchir aux conséquences de ses paroles, s'engage à accueillir les gens du voyage chez lui s'ils promettent de lui faire confiance ce qui fait grand bruit dans la presse. Le prenant au mot, Trinidad se présente à son domicile, une grande et belle demeure andalouse, et propose ses services comme bonne. La mère d'Enrique, doña Teresa, la reçoit et l'engage ce qui rend furieux le juge qui fera tout pour la renvoyer. Parallèlement à la diégèse, comme ange et démon, les ancêtres<sup>301</sup> des deux protagonistes commentent les faits et gestes de leurs parents éloignés et passent leur temps à se chamailler. L'accent andalou et le parler gitan de Trini, les colères et les ruses d'Enrique, la tendresse de la mère pour la nouvelle servante, la drôlerie des deux femmes, les assiettes cassées de la nouvelle recrue, les quiproquos, le comique de geste et de situation emporteront l'adhésion des spectateurs. Le juge Enrique est convaincu que le

---

<sup>300</sup> Les co-productions abordées par *Suevia Films* avec Benito Perojo en tête, bien aidé par l'aisance narrative de Luis Lucia, signifièrent l'hégémonie du cinéma populaire des années cinquante, et ce fut notamment le cas des films « musicaux », qui occupèrent un rang privilégié et une efficacité incroyable qui s'appuyait sur la présence de stars de la chanson andalouse, comme c'est le cas ici avec Lola Flores.

<sup>301</sup> Les ancêtres s'adressent directement à la caméra en *voix off*, une des marques du cinéma du franquisme comme nous l'avons déjà signalé.

comportement anti-social de Trinidad est dû à ses origines « caraques<sup>302</sup> », si bien qu'il se met en tête de toutes les gommer ; entreprise qui, non seulement échouera lamentablement mais qui ouvrira une brèche. Enrique, comme annoncé dans les horoscopes de l'ancêtre de Trinidad, se prendra de passion pour cet art, sera touché et intrigué par l'honnêteté et la naïveté de la bohémienne jusqu'à en tomber éperdument amoureux. Mais sa mère et don Elías, le Président du Tribunal, mettront en place un stratagème pour qu'il cesse de penser à la gitane. Une grande soirée est organisée chez les notables où toutes les belles prétendantes sévillanes sont conviées. Attristée, Trinidad apprend la nouvelle par don Elías, et interprète, en partant, un tour de chant bouleversant. Mais Enrique n'a que faire de toutes ces demoiselles et ne peut s'empêcher de penser à Trini qu'il cherche. Accompagné de son oncle Regalito, il décide d'aller à sa recherche. Pour ne pas attirer l'attention du quartier, il recourt aux vêtements de son guide et arrive à la modeste grotte où demeure la jeune femme. Mais il est arrêté par les gardes civils qui, alertés par son accoutrement, son impossibilité à justifier son identité, et la montre dérobée qu'il a dans sa poche, l'emmènent au commissariat. S'appuyant sur sa connaissance parfaite du code civil, sa dextérité et son art oratoire, il parvient à mettre leur erreur évidence. Alors que Trinidad la gitane et Enrique le juge s'embrassent, leurs ancêtres s'avouent aussi leur amour et font descendre du ciel céleste qui les protège, deux beaux bébés.

Le film fut classé *Primera B* par la commission de censure et non *Primera A*, comme l'espéraient le réalisateur et la maison de production, ce qui voulait dire concrètement qu'il était restreint à un public âgé de plus de seize ans et n'avait pas les subventions les plus importantes. La cause d'un tel déclassement ? Eh bien, le travestissement de l'ancêtre de Trinidad, qui pour faire bouger les fils de la trame et provoquer l'hilarité des spectateurs, se déguisera en garde municipal, arborant une grosse moustache et un uniforme, fait insolite pour l'époque et certainement pas du goût des censeurs. Mais pas seulement. La réplique de Trinidad à Regalito mettant en cause la justice et ses modes de fonctionnement, avec un accent andalou parfait en son genre : « Ellos se lo guisan y se lo comen tóo, en esta función nosotros no pintamos náa », a sûrement influencé à cette classification. D'autres allusions ironiques sont à mettre en exergue dans cette comédie à « l'espagnolade ». Des réflexions mordantes sur le cinéma et les médias de l'époque comme l'illustrent les dialogues : « ¡Yo creí que tenía delante a la Aurora Bautista ! », s'exclamera Trinidad dans une colère

---

<sup>302</sup> Mot populaire, d'origine occitane provençale issu de « caraco » qui signifie gitan, bohémien.

exagérée ; « ¿Que no sabe organizar una fiesta ? », demande don Elías a doña Teresa, réponse qu'il s'adresse à lui-même « ¡Pues no tiene más que sacar una entrada para una película española ! », dit-il en esquissant un pas de danse flamenco en moquant ce cinéma national. Enrique, lors de la fête organisée par sa mère et face aux questions indiscretes d'une des riches convives, aura ses mots pour elle : « ¿Es usted de la prensa ? », interrogation que cette dernière prendra au premier degré et à laquelle elle retorquera « no, pero tengo un tío canónigo que dirige la hoja parroquial ». Et le chant dans tout cela ? *Las Coplas* sont utilisées au bon moment et contribuent à servir l'intrigue, bien qu'un des censeurs fasse remarquer dans son rapport (Expediente Administrativo C/13.817, Exp 66-54R ; C/74.188, Exp 1.280 y 48.707 ; C/34.496, EXP 12.888 y C/34.517 EXP 13.397) que le film « parece una sátira de las películas folklóricas y de la 'españolada' » et conclue « es una nueva versión de la comedia de Quintero y Guillén que no la conocen ni sus propios padres ». Mais au-delà de ces considérations, pas très malignes des censeurs, comme toujours, pour notre part nous voulons considérer cet opus comme un double hommage de l'auteur, tout d'abord à ses prédécesseurs (les créateurs, Florián Rey), mais aussi à la grande famille de « *la farándula* », aux bohèmes au sens large, au flamenco dans sa totalité, à tous ceux qui ont souffert de marginalisation, d'injustices, de stigmatisation. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que l'ouverture du film fasse une référence appuyée et, à notre sens, délibérée, au *Romancero gitano* de Federico García Lorca, démarche audacieuse en 1954, lui-même, défenseur et porte-voix des gitans et des femmes, assassiné en 1936 entre Viznar et Alfacar par les milices franquistes.

## **SOLEDAD**

En 1958, FFG est à l'affiche d'un film emblématique de « l'espagnolade », après toutes les modifications apportées par l'Administration franquiste comme nous en avons donné des preuves tangibles, que nous ne pouvions laisser de côté dans ce travail sur sa filmographie. Il s'agit de l'opus de Enrico Gras et Mario Carveni, *Soledad*, où il joue aux côtés de Pilar Cansino (Soledad) et Germán Cobos (Manuel). Il est dans la peau de Paco. Ce long-métrage évoque l'Espagne monumentale, le folklore régional et nous apparaît comme l'un des plus aboutis jusqu'alors. Le synopsis de *Soledad* est le suivant : Manuel était promis à Soledad, femme dont il était épris depuis l'enfance. Mais un mauvais pressentiment le fait changer d'avis inopinément. Soledad épousera donc un autre homme, bien plus âgé qu'elle, don Antonio, le plus riche du village, et Manuel, qui se consacre à la vente ambulante de mantilles, jarretières et dentelles, partira avec sa charrette. En chemin, il fait la rencontre de

Paco Morales (FFG), vendeur comme lui, mais d'autres marchandises : des tresses (cheveux) utilisées comme postiche ou extension, outil essentiel pour tromper et séduire les jeunes filles qu'il connaît au long de ses périples. Lors des festivités de la *Santa Águeda*, jour exceptionnel dans l'année où les hommes et les femmes intervertissent leurs rôles, Manuel et Soledad se revoient. Tous deux pensent encore l'un à l'autre. Manuel est toujours amoureux de son ancienne fiancée, alors que le temps s'écoule, et Soledad est d'autant plus vulnérable que son mari a disparu sans crier gare. Malgré cela, Manuel fait le choix d'oublier Soledad et cherche une épouse. Mais, sur le point de se marier, rongé par le doute, il disparaît. Lors de la « *Romería del Rocío* » (15 août), Manuel et Soledad se retrouvent. Celui-ci lui raconte la tragédie qu'il a encore subie, et Soledad lui apprend la disparition de son mari Antonio. Tous deux décident enfin de se marier. Mais pour les unir, le curé de la paroisse a besoin de preuves de la mort de don Antonio, sans elles, ils ne pourront prêter serment devant Dieu. Manuel part donc à la recherche des dites preuves, et découvre alors des affaires troubles, des femmes abandonnées, des manœuvres illicites. Après avoir traversé une bonne partie du pays, il doit se rendre à l'évidence, le mari est introuvable, mort ou vivant. Désespéré, il ne sait plus que faire. Mais la chance frappe à sa porte. Lors d'une procession de la Semaine Sainte (voir le traitement de la religion, massivement ajouté à l'espagnolade pour la rendre acceptable et irréprochable), il retrouve son ami Paco. Leur vient alors l'idée d'échafauder un plan bien rodé : Paco sera son garant et témoignera devant le prêtre d'avoir assisté à la mort de Don Antonio. Le problème résolu, Soledad et Manuel convoleront en justes noces.

Initialement, les réalisateurs devaient faire un documentaire et non un film dont le titre *Érase una vez en Andalucía*, était plus qu'explicite. Sur cette base, il va s'en dire que le projet eut des difficultés avec la censure qui examine le scénario le 4 novembre 1957 et qui émet de sérieuses objections quant à ses valeurs morales et à la vision que deux étrangers peuvent offrir de l'Espagne. Car, en effet, il s'agit d'une co-production hispano-italienne. Après des modifications et réadaptations, le scénario est de nouveau présenté à la commission de censure, qui autorise enfin, le tournage, le 30 novembre de la même année. Les plans du film sont pris à Grenade, puis Mojácar (Almería), Guadix (Grenade), Zamarramala (Ségovie) et Béjar (Salamanque). La projection est faite en fermeture du Festival de Venise, hors compétition, en 1958. Mais le film ne sortira que l'année suivante, précisément après réexamen des censeurs, qui lui assignent, malgré les changements apportés, une classification de *Primera B*, à savoir, 35% de subventions à hauteur de 23 901 50 Pts, alors que le film avait coûté 6.829.000 pesetas. Le plus grand obstacle vient de la vision de l'Espagne qui se dégage

du film et qui n'est pas appréciée par la *Junta de Clasificación y Censura*, qu'elle juge « *arbitraria* », « *pintoresca* » ou « *sencillamente falsa* ». Malgré cela, *Soledad* est bien accueilli à la fois par les critiques et par les spectateurs.

Par exemple, Carlos Fernández, du journal catholique *Ya* (22 mai 1959), reconnaît que les réalisateurs ont su montrer des choses « *sorprendentes para los mismos españoles, que las ignoran o, si llegaron a saber algo de ellas, las desdeñaron como si fueran invenciones de fantaseador chistoso* ». Pour sa part, Alfonso Sánchez, de *Informaciones*, ne tarit pas d'éloges sur le film, puisqu'il déclare le 22 mai 1959 que « *pocas veces hemos visto una España tan fiel y tan bellamente traducida al cine.* » Et, de fait, *Soledad* nous offre une peinture de l'Espagne, de ses paysages authentiques du sud de la Péninsule et du centre, celle de la culture gitane, du flamenco, de ses fêtes, coutumes et traditions qui en font sa particularité. Grâce au travail ambulancier de Manuel et Paco, aux recherches de Manuel pour trouver des preuves de la mort de don Antonio, le spectateur voyage à travers l'Andalousie ; puis découvre l'Aqueduc romain de Ségovie<sup>303</sup>, la cathédrale de Burgos (*El Cid*), les murailles d'Ávila ((*Santa Teresa, ciudad de Cantos y Santos*), vraie vitrine internationale de l'Espagne de Franco, le film nous plonge dans le passé et dans l'histoire de la péninsule. Mais en même temps, il développe des aspects plus traditionnels, plus rétrogrades et conservateurs comme le corrobore le mariage de Soledad et don Antonio. Jugé par les habitants du village comme un mariage d'argent, une union purement intéressée, ceux-ci bloquent le passage de la future épouse sur le chemin qui mène à l'église avec les moyens dont ils disposent : rideaux de feu avec le bois, troupeau de moutons, coups de fusil, autant d'obstacles pour empêcher la noce vue comme une imposture et comme insincère. Les « commérages » du village vont bon train, montrant pour ainsi dire, la méchanceté, la dureté et l'hostilité de tout un village. Les aspects les plus archaïques de la tradition concernent essentiellement la préparation de la mariée et les rituels nocturnes auxquels doivent se soumettre les deux promis la veille de la noce. Le futur mari est accompagné jusqu'à la chambre de sa fiancée, qu'il doit veiller jusqu'à l'aube, alors que cette dernière est étendue sur le lit, vêtue ou dévêtue pour l'occasion, dans une posture qui n'est pas sans rappeler celle de la mort. L'autre aspect primordial du film réside dans les nombreux renvois aux espagnolades, au folklore et aux fêtes populaires, mais adaptés aux exigences de l'Administration franquiste en y injectant de nombreuses références à la religion. C'est ainsi que nous assistons à un « *encierro taurino* », puis à la « *Romería del Rocío* », lors de laquelle

---

<sup>303</sup> L'aqueduc romain de Ségovie évoque la « Rome Antique » et est un thème privilégié de la propagande franquiste tout comme el *Alcázar de los Reyes Católicos* qui évoquent la chrétienté.

se retrouvent Soledad et Manuel, moment clef où ils font part au curé de leur désir de mariage, mais aussi à la procession de la Semaine Sainte, aux festivités de Santa Águeda. Tant de garanties données à la censure pour assurer la bonne réception du film. Autre moment fort de l'opus, clin d'œil au cliché de l'Espagne « monumentale », c'est sans aucun doute la séquence de montage où Manuel parcourt le pays à la recherche de preuves tangibles de la mort de don Antonio, séquence qui nous offre un panorama hétérotique du territoire espagnol et un portrait plein d'abnégation de l'homme envers sa promesse, pour avoir enfin le droit de l'épouser. Mais pour conclure sur cette focalisation concernant « l'espagnolade », nous pouvons affirmer que la vraie vedette du film, reste le flamenco, thématique constante et récurrente de *Soledad*.

Après cette approche sur « l'espagnolade », nous allons maintenant aborder un autre type de cinéma cher au franquisme, et qui connut ses heures de gloire : la comédie bourgeoise et frivole, qui pour FFG avait cette résonance :

« El cine que estaba en auge en España durante esos años era el de comedietas ligeras, alegres, despreocupadas, apoyadas en la belleza y la fotogenia de actrices a las que se descubría y se desechaba en muy pocos años, y en la gracia eficaz, directa y castiza de los actores cómicos, que resultaron de más larga duración. » (*El tiempo amarillo*, pp. 411-412)

Mélangant les gags, les intrigues, les rebonsissements, l'amour et la jalousie, les malentendus, le vaudeville, et se terminant presque toujours sur « *un happy end* », « cette comédie de classe », présentant la plupart des fois des personnages issus de la classe dominante et de l'oligarchie, avait pour but de faire rêver les Espagnols, de les divertir et de donner une image idyllique de l'Espagne à l'extérieur. Très inspirée des comédies à l'américaine, offrant une image de carte postale de l'Espagne, ces comédies bourgeoises et frivoles vont s'incarner dans plusieurs noms tels l'Argentin, résidant en Espagne, León Klimovski, Luis Lucia, mais surtout, le spécialiste en la matière, Pedro Lagaza. Elles auront comme grand diffuseur, José Luis Dibildos, qui prendra la relève de Casanova et de sa maison de production, CIFESA, et « s'acoquinera » avec le régime pour produire ce que les historiens du cinéma appellent « la tercera vía ». Dans son ouvrage, *Del azul al verde. El cine español durante el franquismo*, Domènec Font accorde une analyse intéressante à Dibildos et à sa troisième voie, nous renvoyant une fois de plus aux *Représentations multiples du franquisme* :

« José Luis Dibildos es, sin ningún género de dudas, el representante más lúcido del capital cinematográfico español. Sus fórmulas, presentes en la industria nacional de los años 50 con la Fundación de su productora propia Agata Films, han sido siempre un modelo de servicio para la burguesía nacional, una burguesía que lucha desesperadamente por abrirse paso hacia Europa a fin de poder mantener su propia supervivencia como clase hegemónica. Por encima de cuantos adláteres ha tenido el capital cinematográfico –algunos de ellos nacidos precisamente a la sombra de Agata Films como es el caso de Antonio Cuevas, productor de los últimos escarceos pseudo-erótico-moralistas de Manolo Summers-, Dibildos propone fórmulas desarrollistas embadurnadas de un criterio político que las legitima, de un ‘desparpajo europeísta’ que las afinaza entre la mediana burguesía nacional, próxima a Fraga y *Cambio 16*, para entendernos. » (pp. 323-324)

Le couple qui incarnera le mieux ces comédies « guimauves » et non représentatives de la réalité quotidienne espagnole, puisque toujours sublimées dans un glamour outrancier et une image policée, une perfection, un côté très hollywoodien, ne sera autre que Fernán-Gómez et l'Argentine, qui avait choisi l'Espagne, Analía Gadé. L'une des recettes de ces comédies bien ficelées, souvent plaisantes et drôles, à la télégénie agréable résidera dans la véracité de ce couple mythique à la scène comme à la ville, d'une rare complicité et alchimie. Mais avant d'approfondir le contenu de quelques uns de ces opus, revenons à Domènec Font, qui, dans la même étude, continuait ainsi, au sujet de José Luis Dibildos :

« Y para ello sabe escoger modelos coyunturales y organizar debidamente sus resultados. A finales de los cincuenta y principios de los sesenta, Dibildos propone para el cine español la fórmula de la comedia sentimental y agrídulce a medio camino entre el quinqu-estraperlismo y el desarrollo del ‘seiscientos’, consiguiendo un cierto impacto popular aunque ninguna repercusión en el exterior, marco al cual en principio pretendía legar ilusoriamente con sus propuestas. » (p. 324)

D'ailleurs, dans la revue de cinéma, *Nuestro cine*, n°15 (décembre 1962), José Luis Dibildos, expliquait son parcours et évoquait la spécificité de ses comédies et de cette troisième voie :

« Tras fundar Agata Film en 1956 produje *Viaje de novios*, que fue la primera comedia en color con arreglo a una fórmula luego tantas veces repetida. Me propuse con ella algo que por entonces era atractivo : iniciar una fórmula de cine inédita aquí, que gustase al público de estreno (...) desde 1956 a 1960 hice ocho ‘comedietas’ de este tipo (en las que) tuve suerte de encontrar al público (...). Pero el gran problema es el mercado internacional ; con la anterior etapa ya había llegado al público español, pero el público extranjero estaba completamente perdido para nuestro cine... »

Mais Domènec Font, toujours dans son ouvrage cité, va plus loin à l'heure d'explorer l'expérience Dibildos et fait donc ce constat :

« Dibildos lanza la comedia *azucarada* en un momento histórico en el que el mercado nacional no tiene absolutamente nada para abastecerse. En cuanto este tipo de producción prolifera -aumenta la



competencia, por tanto- Dibildos efectúa un desplazamiento parcial instalándose a sus anchas en la coproducción que durante toda la década de los sesenta le proporcionará buenos y contados dividendos. Y tan pronto las seguridades en este terreno empiezan a decrecer, Dibildos armonizará la nueva fórmula de la 'tercera vía', esta vez ya pensada según criterios 'europeístas' entre otras razones –junto a la principal de ampliar mercados para comercializar el productor- porque el público de los años 70 difícilmente puede quedar abastecido con las secretarias y chicas de la Cruz Roja de comienzos de la década anterior. (...) Cine español desde la burguesía aunque no dirigido exclusivamente a ella ; he ahí la fortuna y el parti-pris ideológico de la operación Dibildos. Sus productos quieren representar una alternativa 'progresista' sobre las zonas textuales que trabajan (política y sexo), alternativa progresista que viene redoblada por la intervención de los asalariados, las colaboraciones de cierto sector de la 'progresía', y los valores adicionales que le imparte el sector sociologista de la crítica madrileña con vistas a incrementar la tasa de beneficios, la 'tercera vía' dibildiana se convierte en una sucesiva acumulación de productos considerados no como valores de uso (para la burguesía), ni siquiera como producción de valores de cambio, sino como producción de plusvalía social e ideológica. » (pp. 324-327)

Les films correspondants à ces comédies bourgeoises et « aigres-douces », sont nombreux, puisque José Luis Dibildos en a réalisé huit ; nous pouvons citer : *Viaje de novios*, (León Klimovski, 1956) ; *Las muchachas de azul*, (Pedro Lazaga, 1956) ; *Un marido de ida y vuelta*, (Luis Lucia, 1957) ; *Faustina*, (Sáenz de Heredia, 1957) ; *Ana dice sí*, (Lazaga, 1958) ; *Luna de verano*, (Lazaga, 1959), etc. Nous n'allons bien sûr pas toutes les commenter et les analyser, car ces comédies frivoles et bourgeoises répondent toutes, au même schéma, aux mêmes recettes et ont le même esprit.

### ***UN MARIDO DE IDA Y VUELTA***

Nous allons commencer, pour surprenant qu'il puisse paraître, par *Un marido de ida y vuelta*, d'après l'adaptation d'une pièce de Jardiel Poncela, réalisée en 1957, en ne respectant pas la chronologie, et c'est un parti pris, car cet opus est un « film passerelle », qui fait parfaitement la jonction entre « l'espagnolade » et la comédie bourgeoise. Luis Lucia, le réalisateur valencien de *Morena Clara*, met en scène dans cette comédie légère et réussie, FFG (José), Emma Penella, Fernando Rey, Xan Da Bolas, tous les quatre étant des figures connues et familières du cinéma du franquisme pour les spectateurs, jouissant d'une grande popularité. Le pitch du film s'articule de la sorte : José (FFG), est un mari qui a de grandes responsabilités à la tête de la présidence d'une multinationale, mais il est totalement dominé par son épouse, castratrice (Emma Penella), capricieuse et très exigeante. Le jour d'un bal masqué organisé par sa femme dans leur grande maison bourgeoise avec jardin et serviteurs, José, vêtu en torero avec son habit de lumière, fait une crise cardiaque et décède. Juste avant

sa mort, sa femme l'avait obligé à se raser la barbe à laquelle il tenait beaucoup. Alors qu'elle passe par différentes phases, et surmonte rapidement avec le meilleur ami de son mari, le spectre de son défunt époux revient ici-bas, roder dans la villa et provoque les péripéties les plus drôles et surprenantes, jusqu'à ce qu'il parvienne à se matérialiser et s'installe définitivement dans sa demeure.

D'entrée, on est immédiatement plongé dans l'Espagne des années 50, mais pas celle de la faim ou de la pauvreté. Il s'agit d'un couple de la haute bourgeoisie qui vit dans l'opulence et le luxe, probablement des vainqueurs de la guerre civile, car ils jouissent de nombreux privilèges tout comme d'une position tant professionnelle que personnelle des plus confortables. José, le mari, est à la tête d'une grande société d'assurances, et sa femme, Laetitia, ne travaille pas. Elle profite de la vie, est habillée richement, et a, à son service cinq domestiques (deux hommes, trois femmes), et soumis à ses caprices de bourgeoise et à ses marottes. Loin des poncifs de la femme soumise du franquisme, Laetitia est excentrique, très gâtée et aime tout régenter. Elle domine d'ailleurs son époux qui fait ses quatre volontés. Laetitia a longtemps hésité à se marier avec Pepe (José), car Paco, son meilleur ami, était aussi un de ses prétendants. Le choix de Laetitia s'était alors porté sur la barbe de José. Femme oisive, Laetitia aime organiser des soirées et inviter tout le gratin de la société. Elle décide donc d'organiser un grand bal costumé, fête où elle recevra leurs amis et au cours de laquelle elle veut apparaître la plus belle, la plus sensationnelle, la plus remarquée. Son mari, Pepe, revêtira « *el traje de luces* » et incarnera un torero ; d'ailleurs, il adore jouer des pasodobles au piano. Une jeune femme lors de la soirée déguisée fera son entrée en danseuse de flamenco, avec éventail et peineta, clin d'œil, à « l'espagnolade » et au film précédent de Luis Lucia, *Morena Clara*. Si les tenues des invités renvoient à l'imaginaire collectif du franquisme : Paco est déguisé en capitaine de la légion des Tercios de Flandres, la tante handicapée en *Maja vestida* de Goya, d'autres en Don Quichotte et Sancho, en chevaliers, princesses, Mousquetaires, curé en soutane. Évocation du passé glorieux de l'Espagne et des piliers du régime (Armée, Église, monarchie, bourgeoisie). Laetitia, quant à elle a choisi d'être Cléopâtre et fait une crise de nerfs quand l'une des invitées qu'elle déteste, parce qu'elle est la maîtresse de Paco, arrive habillée exactement comme elle. Alors que la fête bat son plein, au gré des excentricités et des lubies de Laetitia, José, a une crise cardiaque et, avant de mourir, il fait jurer à son ami Paco de ne pas se marier avec son épouse. La presse locale publie, dans la rubrique « *Esquelas* », dans laquelle il est mentionné, comme le voulait la tradition sous Franco : « El señor Don José López Garcerán, director gerente de

Aseguradora, S. A, después de recibir los Santos Sacramentos, ha sido enterrado (...) en presencia de su desconsolada esposa, doña Leticia Romero ». Laetitia porte alors le deuil, un voile en crêpe, et par le surjeu, nous offre des passages comiques. Cependant, incapable de résigner à vivre seule, dès le premier jour, Laetitia appelle Paco et nous gratifie de répliques drôles : « Yo quisiera reconcentrarme en una vida intensamente espiritual », puis deux minutes après : « Paco, te llamaba para saber cuando puedo cobrar mi seguro, de los dos millones », femme avide d'argent et vénale, Laetitia n'a que cela en tête. Dans une scène caricaturale, un an après la mort de Pepe, accompagnée de Paco, Laetitia se rend sur la tombe de son défunt mari vêtue d'un long manteau noir très élégant, portant de longs gants et un bonnet de la même couleur, elle « fait son cinéma ». Paco, qui porte une moustache « brosse à dents », -mise à la mode par les généraux franquistes et le *Caudillo* lui-même-, en profite, alors que le temps a passé, pour lui révéler son amour. À peine un an après la mort de Pepe et un deuil express, Laetitia épouse Paco et reprend goût à la vie dans toutes ses dimensions. L'hypocrisie est abordée à travers les frictions et les disputes entre Gracia, l'ex-maîtresse de Paco et Laetitia. Selon cette dernière, Gracia s'est élevée dans la société grâce aux hommes, c'est pour Laetitia une forme de prostitution qui ne veut pas dire son nom, Gracia n'étant qu'une petite paysanne venue d'un village sordide. C'est aussi cela la double morale du franquisme, les clubs de rencontres « *alterne* », les « maisons close » ; les doubles vies des hommes qui ont tous les droits. Alors que Laetitia affiche son nouveau bonheur, qu'elle n'a pas respecté le deuil, que Paco n'a pas tenu sa promesse, le fantôme de José apparaît et vient hanter la maison (il y a ici, une intertextualité cinématographique et une référence non dissimulée au film de Sáenz de Heredia, *El destino se disculpa*, (1945), dans lequel FFG, incarnait déjà un spectre). Son arrivée se manifeste par nombre de péripéties : la chute de Paco en sortant de l'église, l'arbre qui tombe dans le jardin, le jour du banquet de noce, les pneux éclatés de la voiture de son ami et de son ex-femme à chaque baiser, des télégrammes mystérieux, les déviations sur la route. Puis Pepe apparaît, d'abord aux domestiques, ensuite à Laetitia, nous réservant une série de moments hilarants. Après cela Laetitia décide de porter à nouveau le deuil, dans une robe noire haute-couture, ultra sexy. Alors que Pepe disparaît et retourne au ciel, Laetitia meurt. Paco a un accident de voiture et péri également. Tous trois se retrouvent, et la réplique de Laetitia « estupendo, otra vez los tres juntos, ¡qué ilusión ! », suggère par le rire, qu'il s'agit d'un ménage à trois !

## **VIAJE DE NOVIOS**

Pour en finir avec ces comédies bourgeoises et légères, nous allons évoquer la toute première de Dibildos (Agata Film), *Viaje de novios*, (León Klimovski, 1956), premier film en couleur, et qui nous paraît fort représentatif du genre, mettant en scène la classe dominante et les images d'Épinal d'une certaine Espagne. Le film, autorisé aux moins de seize ans, repose sur le couple Fernán-Gómez/Analía Gadé, auquel s'ajoutent Lida Banarrova, Rolf Wanka, María Martín, Manuel Alexandre, Antonio Ozores et Aurora del Alba. *Viaje de novios*, nous raconte l'histoire de Juan et Ana, lui Espagnol et elle Argentine, qui se sont mariés « por poderes<sup>304</sup> » (par procuration). Alors que Juan attend son épouse à l'aéroport de *Barajas*, un de ses amis, l'incite à boire... La musique du générique - où le nom de FFG apparaît en plus gros que celui d'Analía Gadé -, est une marche nuptiale, et l'on peut voir les deux protagonistes, dans une voiture, façon personnages de dessins animés. Juan (FFG), se trouve à l'aéroport de Madrid, et attend l'arrivée de l'avion de Ana, qu'il a épousée sans la voir ni la connaître. Celle-ci, argentine, vient faire connaissance de son nouveau mari et commencer avec lui, une vie de couple. Par la fenêtre du bar, Juan voit passer sur le tarmac, des femmes élégantes, trois marocains en habit traditionnel, un prêtre en soutane. Un homme, don Federico, en costume, l'invective « Juan, Juan muchacho ». Juan est vêtu avec mauvais goût : cravate rouge, noire, marron, chemise verte et costume beige et arbore un chapeau colonial blanc (Soudan), car il était jusqu'alors en Afrique. Don Federico, en nœud papillon, lui propose un cognac pour tuer le temps, en attendant sa promise. Le fameux bar de l'aéroport de Barajas, emblématique pendant le franquisme, est le cadre de leur rencontre. Juan ne veut pas d'alcool et il dit ne pas supporter et préfère une tisane, mais il se laisse emporter par don Federico, si bien que tous deux finissent saouls, éboulés sur le comptoir du bar. Une Allemande s'exprime difficilement au comptoir, on songe à l'ouverture et au tourisme. Alors qu'Ana descend de l'avion, Don Federico et Juan vont à sa rencontre en titubant. Ana dit se sentir « *mareada* », le plus âgé des deux hommes fait les présentations puisqu'il a été en charge de ce mariage arrangé et à distance et, tout de suite, le ton est donné, puisque, Juan, ivre, se trompe de femme, embrasse l'hôtesse de l'air et s'écrie, enthousiaste et maladroit « me gusta más que en las fotografías », laissant Ana interdite et choquée, de cette première

---

<sup>304</sup> « El matrimonio por poderes va a tener lugar cuando dos personas quieren celebrar matrimonio pero por cuestiones varias se encuentran cada uno en lugares/países distintos y no pueden estar los dos cónyuges presentes en el momento de la celebración del mismo. Se usa generalmente para poder contraer matrimonio entre español y extranjero al que por diferentes motivos no ha podido serle concedido un visado para poder estar en España. Así de esta manera podrán casarse gracias a un poder notarial que sustituye la presencia física del que está lejos. Se regula en el artículo 55 del Código Civil. », In <http://www.parainmigrantes.info>

rencontre. Sur le chemin de l'hôtel, apparaît une des réalités du franquisme, très révélatrice, les routes sont déglinguées, non éclairées, non goudronnées. Très vite, Ana regrette aussitôt ce mariage, elle trouve Juan mal éduqué et laid. Alors qu'ils sont sur le point d'avoir un accident, que les échanges sont froids, ils arrivent enfin à l'Hôtel Levante, où une affiche promotionnelle vante les particularités espagnoles « España país de toro, caballo, flamenco... ». Don Federico s'adresse à la réception et présente le couple arrivant comme « la pareja feliz », autre intertextualité cinématographique avec le film de Bardem et Berlanga (1951), sauf que cette fois-ci, ce ne sont pas des pauvres mais des bourgeois. Le réceptionniste leur attribue la chambre 109, « le gustará, tiene dos camas », chambre dans laquelle une bouteille de champagne les attend pour fêter leur union. Ana fait la tête et ne veut pas boire de « bulles », aussi, Juan avale les deux coupes. Ana, atterrée, se met à jouer la comédie et hurle dans la chambre pour attirer l'attention des autres pensionnaires : « Déjame, no me toques, soy una mujer decente ». Tout semble dit à travers cette réplique qui illustre bien la position des femmes, et la vision de la sexualité dans l'inconscient collectif à la fois à cause du régime et à cause de l'Église. Faire l'amour, c'était sale, mal, dégoûtant, indécent, car seule la procréation comptait et justifiait de tels actes. Le lendemain matin au réveil, une musique, comme dans un charme, accompagne le lever. Ana sur son lit à une place, en chemise de nuit blanche, un gros ruban rouge dans les cheveux, s'éveille et ne semble pas avoir consommé leur union. Une dispute éclate dès le matin ; Juan, sous la douche avant sa femme, ne lui a pas laissé d'eau chaude. Très vite nous remarquons qu'il s'agit d'un hôtel pour les couples et les jeunes mariés (tourisme thématique). Près de la « sierra » et dans la campagne, cadre apparemment idyllique et propice aux nouvelles unions. L'hypocrisie de l'époque est de nouveau soulignée, elle concerne un vieil homme récemment marié à une jeune fille qui pourrait être sa fille, en maillot blanc une pièce, sexy et pétillante, comme le prouvent les répliques suivantes : « Diana, por favor, no salgas así... Tápate más... » ; à quoi sa jeune épouse lui rétorque « ¿Por qué ? , Siempre te ha gustado así ». Son mari Luis a alors cette phrase très évocatrice et correspondant à l'Espagne de Franco « Sí pero ahora es distinto, recuerda, somos marido y mujer. » L'hypocrisie semble partout, puisque un des jeunes, marié à une femme rousse n'hésite pas à regarder les autres femmes, ce qui fait dire à son épouse : « las mujeres solas deberían estar prohibidas », une opinion assez révélatrice du franquisme. De fait, la femme était soit une religieuse, soit une nonne séculaire célibataire vivant avec ses parents, soit une femme mariée entièrement dévouée à son foyer, son mari et ses enfants, sans rôle défini dans l'espace public, soit une prostituée. La plupart des femmes ne travaillait pas, tour de passe-passe, comme le souligne Marie-Aline Barrachina pour gonfler les chiffres du

chômage et afficher de meilleurs résultats économiques. Dans ce cadre champêtre, Ana arrive sur la terrasse en belle robe bleue, seule, dans une esthétique très américaine. Juan la rejoint, ses chaussures à la main. Alors que le patron de l'hôtel leur rapporte le gâteau de mariage, celui-ci trébuche et le gâteau échoue sur la tête de Juan, offrant un gag aux spectateurs et reprenant l'emploi de FFG comme *galán cómico-gafe* à la Jerry Lewis. Les différents couples récemment mariés s'observent, se rencontrent. Un vieux monsieur, marié depuis longtemps à son épouse, est odieux et prononce des propos cyniques et désobligeants : « Llevo 25 años pescando. Desde que me casé, es una válvula de escape. Las mujeres todavía no pescan. » Sa femme, de son côté se confie à Ana et lui donne ce conseil par rapport à la pêche : « No deje que se aficione. Lo dejan todo por la caña. La casa, la esposa... » Son épouse ajoute, « Hemos venido a celebrar las bodas de plata (25). Nos casamos en abril de 1931. » Sur ces mots, deux hommes font leur apparition, se targant de leur virilité, de leur savoir-faire, fiers comme des paons, deux poissons à la main, ridicules finalement.

Dans cette société « petit-bourgeois » du franquisme, il est évident que les apparences ont la dent dure, il faut toujours afficher un certain honneur, de la décence, faire attention à l'image que l'on peut donner aux autres, contrôler ses comportements, du moins à première vue. Car en fait cette société est sans cesse en proie à ses contradictions et ses paradoxes, et derrière le beau vernis qui brille se cachent : mensonges, sournoiserie, alibis, édification d'une morale qui n'est qu'une construction fautive et bien fragile, à l'image des *Représentations du franquisme*. D'ailleurs, Ana adresse ces critiques à Juan et lui reproche son naturel et son relâchement :

« Es que no te das cuenta. Nos estamos poniendo en evidencia. Lo del comedor ha sido horrible. ¡Qué aspecto tenías con los zapatos en la mano ! Y del pastel no hablamos. Todavía te veo lleno de nata. No podemos seguir siendo la nariz del hotel. Pase lo que pase entre tú y yo, delante de los otros tenemos que disimular. »

Si Ana réclame une parfaite façade vis-à-vis des autres couples, elle même se contredit et attire l'attention en s'enfermant à clef dans la chambre et en refusant d'ouvrir à Juan, ce qui entraîne les cancans des autres, qui prennent plaisir à les espionner et à commenter leur attitude, ainsi le vieux observe : « ¡Qué pareja más rara ! ¡No han estado juntos de todo el día ! ». Ana atteint des extrémités, séparant la chambre en deux à l'aide d'un fil à linge et un couvre-lit, participant à la veine comique du film, surtout lorsque la femme de chambre apporte au couple son petit-déjeuner, et, qu'une fois encore, elle se focalise sur les

apparences, et retire son petit système pour ne pas attirer l'attention et les commentaires. Le mari de la rousse court après la bonne qu'il tente de séduire ouvertement dans le couloir, puis nous assistons au revirement d'Ana qui, reprenant le catéchisme franquiste appris par les femmes pendant des générations, lui lâche : « ¡Qué raros son los hombres ! Mi obligación de mujer es tratar de corresponderte » ; toujours dans le sacrifice, l'abnégation, l'oubli de soi et un certain dolorisme de toute une époque.

Dans ces comédies bourgeoises et frivoles, tout est outré et rien ne correspond vraiment à la réalité, au vécu du peuple. Ce cinéma est construit autour de représentations, d'un imaginaire plus américain, à l'image de la très prolifique production cinématographique étasunienne largement diffusée en Espagne, et de manière trop envahissante. Pour preuve, Ana arrive près de la piscine avec un maillot bleu ciel, un paréo rouge et blanc assorti à son sac de plage, sourcils parfaits, rouge aux lèvres vif, démarche très élégante, telle une star américaine. La rouquine en la voyant la jalouse, les hommes la dévorent du regard avec envie, le vieux et Juan viennent l'aider à sortir de l'eau et cette dernière les fait tomber dans la piscine. À travers ce nouveau comique de situation, on touche un point très important de ces *Représentations du franquisme*. Dans la majorité des cas, ces comédies, ces gags, ces rires, ces farces, sont là pour occuper les gens, c'est l'arbre qui cache la forêt, c'est une façon de les hypnotiser, de les divertir pauvrement pour les empêcher de réfléchir, pour les contenir, pour éviter la rébellion, pour contrôler les consciences, bref, c'est l'utilisation du fameux adage « du pain et des jeux », qui a fait ses preuves depuis l'Antiquité. Voilà toute la stratégie du franquisme, sa mise en scène permanente dans tous les domaines ; essayer de faire oublier la réalité, la misère, les difficultés quotidiennes, faire croire à une apparente démocratie, en projetant dans les cerveaux un imaginaire collectif qui ne correspond pas à la vérité, mais le faire croire en modelant les consciences à travers un lavage de cerveau en règle. Ce qui revient à dire, dans une certaine mesure, télécommander.

Un autre couple, inconnu jusqu'alors fait son apparition. Il est également le sujet de conversations, car il s'enferme dans la chambre d'hôtel durant deux longs jours, profitant au maximum de sa lune de miel et de ses ébats. « Ce sont des jeunes mariés », murmure-t-on, pour exécuter leurs performances. La jouissance sexuelle pour le simple plaisir du sexe n'était pas bien vue, contrôlée par des interrogatoires gênants des prêtres, elle était assimilée au péché, à la faute, au démon et instrumentalisée par le franquisme. La relation sexuelle était réduite essentiellement à la procréation et pour leur propre plaisir, nombreux étaient les hommes qui

fréquentaient, en toute discrétion et dans le secret, les prostituées, les clubs d'entraîneuses, ce que l'on appelait, par euphémisme pendant le franquisme, « la salas de fiestas », ou « los clubes de alterne ». Fernán-Gómez évoque ces lieux dans plusieurs de ses films en tant que réalisateurs ainsi, *El mundo sigue* (1963), *Mayores con reparos* (1966), en sont un fidèle reflet, une revendication de la liberté, mais aussi une critique, de la société, surtout qu'il fréquenta ces lieux, et qu'il y rencontra des hommes mariés, des figures importantes du régime, des généraux franquistes. Dans son livre très documenté, *De la alpargata al seiscientos*, Juan Eslava Galán, évoque en fil rouge tout au long de son récit, notamment dans le chapitre 5, « ¡Niñas, al salón ! » ; « el prostíbulo de la calle Echegaray », à Madrid, dans lequel officiaient, pendant le franquisme, des « *madamas* », sous la direction de la tenancière, la Uruguaya. Cet endroit regorgeait de messieurs importants comme d'anonymes, venant se défouler et assouvir leurs fantasmes inavouables.

Le film poursuit ensuite dans sa veine comique, toujours par le biais de Juan, qui s'assoie sur une chaise où repose le gâteau du couple, et se fait une fois de plus remarquer pour sa malchance et sa maladresse en interprétant un des registres type de la comédie, « *el gafe* ». Par la suite, tous les couples sont réunis pour participer à une sortie collective qui aura comme cadre « *un tablao* », un clin d'œil à « l'espagnolade », et à son genre populaire comme nous avons pu le montrer antérieurement. Sur la scène, deux danseuses de flamenco, un « *cantaor* » et deux guitaristes, dans leurs typiques tenues traditionnelles divertissent les invités. Sur le mur, par un travelling latéral, le réalisateur se focalise sur une affiche de tauromachie, des poteries artisanales du quartier de Triana, des photos de toreros, les traditionnels pots de fleurs. Remarquons au passage que ces comédies bourgeoises font habilement référence à de nombreux genres cinématographiques de l'Espagne de Franco, en les recyclant dans de nombreuses séquences courtes. Alors que les convives dansent le flamenco, ce qui fait dire à Juan « *ella es muy española*<sup>305</sup> », elle casse son collier, les perles roulent par terre, elle commence à les ramasser mais, lorsqu'un homme tente de leur voler en les cachant sous sa chaussure, claire allusion à la picareque locale, une bagarre collective digne des plus grandes comédies, éclate. Même Ana y prendra part et assomera le « *gamberro* », le « *chorizo* », « *la gentuza* », à l'aide d'une bouteille.

Hommes et femmes forment deux cercles distincts. Diana, une des épouses se plaint, insistant sur le poids d'être épouse, sur les qualités prétendument intrinsèques des femmes, à

---

<sup>305</sup> Encore une illustration de la récupération du folklore régional dans ce qui représente l'âme espagnole, l'Espagne éternelle.



savoir, la sensibilité excessive et la fragilité : « Las que pagamos son siempre las mujeres que somos unas tontas y sufrimos por todo ». Les cinq hommes, de leur côté, unis et solidaires, se racontent des blagues et rient aux éclats, rires que nous notons peu naturels, voire forcés, pour attirer l'attention de leurs épouses, et pour montrer que sans elles, ils passent un bon moment. Quant à Ana, devant Diana et son vieux mari, elle enlace Juan et l'embrasse, toujours en représentation mondaine, ce qui agace fortement Juan qui lâche : « No hagas teatro delante de los demás ». L'habitude de cette société bourgeoise, comme à l'école du franquisme qui séparait les garçons des filles, c'est de se concentrer entre hommes et femmes, chacun de son côté. Aussi, Lolita, la rousse, se vante auprès des autres femmes et leur montre l'album de son mariage en ajoutant une remarque très snob : « ¿No visteis las fotos en el ABC ? ; Pues más de 300 invitados. »

Une autre séquence s'ouvre, sans les femmes. Les maris sont attirés par le chant d'une femme seule, à l'écart. Celle-ci chantonne « La bombonera, un bombón de chocolate », en robe très courte, immaculée. On comprend qu'il s'agit de l'artiste Yolanda Clavel. Près de la rivière, elle virevolte avec un tourne-disque, sexy et libérée. Curro émet l'idée de s'en approcher. Les hommes n'en peuvent plus et bavent, cachés derrière un rocher, ridicules et peu discrets. Au loin, les cinq épouses, les observent avec une longue vue, furieuses et jalouses. Le thème de la jalousie des femmes n'est ni nouveau, ni révolutionnaire, il est souvent employé dans les films de l'époque franquiste, manipulé aussi, car, on présente la femme sous des jours peu agréables et inquiètes, voire obsessionnelles par rapport à cette question, alors que dans la réalité, leurs craintes sont fondées par le caractère volage et « coureur de jupons » de leurs compagnons. Dans la culture espagnole, cette représentation de la femme jalouse, possessive, « hystérique », piquant des crises, date de l'époque de *Juana la Loca* (XV<sup>ème</sup>) et de ses réactions qui ont fait histoire et qui ont été souvent mal interprétées eu égard à son mari, Philippe le Beau. Enfin de retour, les hommes sont confrontés à leurs épouses, et la femme de l'odieux, en colère, mais non sans humour, lui lance « Un bombón de chocolate en forma de corazón », soulevant les rires des spectateurs. À la suite de cet épisode, Ana, qui ne veut pourtant pas se livrer à Juan, farouche, enlisée dans son obsession pour la décence, fait appel à Don Federico, qui finira par arriver à l'hôtel, après plus de trois heures de route depuis Madrid et qui réussira à recoller les morceaux, non sans culpabiliser Ana, « Tienes que perdonar, Ana, los hombres somos como niños, pero tú también tienes la culpa », et souligner un autre cliché inhérent aux hommes, mais facilement excusable. León Klimovski et José Luis Dibildos continuent, tout le long de l'opus, à exploiter le filon de la

drague, de l'hypocrisie, de la vengeance des femmes qui endorment leurs maris pour s'en débarrasser et prendre leur revanche, du cercle fermé des hommes jouant aux cartes en recourant à leurs blagues viriles ; et de l'autre côté, les femmes avec leurs préoccupations et leurs tracasseries, faisant corps, solidaires pour leur montrer de quel bois elles se chauffent. Après avoir tous enterrés la hache de guerre, tous les couples sont sur leur trente et un, en smoking et en robes de soirée, cocktails en main, élégants, comme s'ils sortaient tous du Festival de Cannes et dansent la valse, alors que le vieux réclame un pasadoble. Juan et Ana tombent chacun dans les bras de l'autre, enlacés, et Juan fait sa déclaration à Ana « Te quiero, Ana », dans un happy end, cliché, couronné par deux baisers de cinéma, -bien évidemment, comme le voulait l'usage pendant le franquisme, et qui entraînait les soupirs et les plaintes des spectateurs dans les salles obscures-, coupés par la censure, soulignant à l'aide d'une ellipse le mouvement initial et l'après bisous. Sur une musique d'enchantement, de conte de fée et avec l'aide d'un travelling circulaire sur les champs, la terrasse de l'hôtel et d'un zoom-insert sur Juan et Ana, en gros plan, les, désormais amoureux éperdus se perdent dans le regard de l'autre et reçoivent leur gâteau de mariage. Le film s'achève sur une marche nuptiale, l'amour à encore triomphé des peurs, des malentendus, des conflits, des disputes.

Enfin, pour conclure ce chapitre dédié au cinéma franquiste dans la filmographie en tant qu'acteur de FFG, nous allons nous focaliser sur la comédie de divertissement<sup>306</sup>. Celle-ci a pu avoir comme cadre la tauromachie, *La Becerrada*, de José María Forqué, (1962), *El traje de luces*, d'Edgard Neville, la mise en scène de toreros célèbres comme *Brindis a Manolete*, de Florián Rey, *Currito de la Cruz*, de Luis Lucia, et surtout, celle qui, ici nous occupe, la comédie portant à l'écran le football, une vraie religion pour les Espagnols, une passion fervente, presque mystique. Que ce soit la comédie autour de la tauromachie ou du football, les mêmes ingrédients sont utilisés, c'est-à-dire, les fondamentaux de la comédie de base mais aussi et surtout, le thème du héros qu'on admire pour son aura, pour son génie, pour incarner un être entre l'homme et Dieu, un semi-dieu. Comme nous l'avions évoqué auparavant, le régime franquiste va s'appuyer sur ce genre de comédie pour préfigurer une vieille recette infaillible, à savoir, l'adage « du pain et des jeux ». D'ailleurs, Bartolomé Bennassar dans son *Histoire de l'Espagne*, développe de manière captivante, comment la tauromachie et le football, le cyclisme, à une autre échelle, ont pu être des vecteurs de propagande du régime franquiste, dans le sens où ils ont pu servir, bien malgré eux, une politisation des sports et une

---

<sup>306</sup> Celle-ci pouvait mêler les genres, la comédie sentimentale, le drame ou mélodrame, forte en rebondissements, concentrée sur l'humour, les gags, le comique de geste et de situation, les malentendus, les situations cocasses, elle n'était pas si linéaire que l'on eut pu penser.

instrumentalisation judicieuse. Par manque de temps, et aussi parce que cela ne concorde pas avec la filmographie de FFG, nous allons seulement évoquer les comédies de divertissement autour du football. Mais il serait pertinent de se rapporter aux pages de Bennassar pour appréhender le poids de la starisation des toreros et des footballeurs, et comment la barrière entre le simple sport et le régime en place, fut assez fragile, et se concentrer sur les sports en tant que valeurs économiques, connivence avec les arcanes du pouvoir, et instrument à son propre service. Il n'est donc pas si incensé d'établir un parallèle entre certaines « étoiles » de la corrida ou du football, qui déplacent les masses, qui les soulèvent, qui créent des sensations de transe, et le dictateur, Franco. Á la fois sur la Place d'Orient, lors des grands défilés, des grandes liturgies du régime, lors de ses sempiternels déplacements à travers la péninsule, tout au long de ses décennies à la tête de l'Espagne, Franco fut capable de concentrer les foules, qui, à l'instar des supporters du ballon rond, ou des « *aficionados de toros* », criaient « *Franco, Franco, Franco* », « *Una España, grande, libre* », « *Una Patria, un Estado, un Caudillo* ». Les similitudes semblent évidentes, ces slogans participent aux *Représentations du franquisme*, cette ferveur presque religieuse en est la preuve. D'ailleurs, le journal phalangiste *Arriba* et le catholique *Ya*, que nous avons consultés sur microfilms à la Bibliothèque Nationale de Madrid, section hémérothèque, de 1947 à 1963, soulignaient à plusieurs reprises, la présence de Franco dans la tribune d'honneur qui lui était réservée (de même que dans les arènes) à des matchs de football du *Real Madrid* ou de l'*Atlético*, saluant la foule, recevant les hourras, et relayée par la propagande. Ce n'est pas un hasard, si cet intérêt pour le sport et sa dimension politique ; furent l'objet de réflexions par le régime, et que, Pilar Primo de Rivera, la cheftaine des femmes en Espagne, avait parfaitement compris sa force et son utilité. C'est ainsi que la Section Féminine de la Phalange se pencha sur la question, préparait des programmes spéciaux et proposait aux femmes, afin de les mieux encadrer, les contrôler avec plus d'efficacité, diffuser son idéologie, bref, avoir la main mise sur elles, l'accès à la gymnastique et à d'autres activités physiques. C'est une des thèses que développaient Danièle Bussy-Genevois, Mercedes Yusta et Marie-Aline Barrachina, et bien plus encore, dans leur ouvrage *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, que nous avons consulté.

## ***EL FENÓMENO***

Pour nous recentrer sur notre propos, on peut préciser que, Fernán-Gómez participa à trois projets autour du football. Une première comédie de divertissement, *El sistema pelegrín*, (F. Iquino, 1951), un documentaire intitulé *50 años del Real Madrid*, (Rafael Gil, 1952), dans lequel il fit quelques brèves apparitions, et qui coïncidait avec les noces d'Or du club madrilène, dont de nombreuses archives du NO-DO figurent, et surtout, *El Fenómeno*, de José María Elorrieta, en date de 1956, qui fut un film à succès. Qu'il nous soit permis de nous arrêter seulement sur ce dernier. Cet opus en noir et blanc, de quatre-vingt-trois minutes, produit par Gredos Films, à l'affiche duquel étaient FFG, Lina Canalejas, María Piazzai, Raúl Calvo, Antonio Riquelme, Rafael Albaicín, nous plongeait dans le Madrid de la seconde partie du XXème siècle, en faisant à la perfection le portrait de la société espagnole et de sa passion vibrante pour le football, en évoquant précisément l'*Atlético de Madrid*, à travers une comédie de divertissement, s'ouvrant à la fin sur la comédie sentimentale. Tourné à Madrid mais en partie en Allemagne, l'affiche du film, loin d'être neutre, corroborait nos propos antérieurs, en étant très explicite : « El fútbol en tiempo de Franco ». L'histoire se base sur un quiproquo, une erreur initiale, qui va déterminer toute la saveur comique du film. Alejandro Paulovsky, joueur de football russe, talentueux et prometteur, doit être recruté par l'Atlético de Madrid et pour cela réussir à passer le rideau de fer, grâce à l'habileté de ses agents. Sur le point de monter dans l'avion à Berlin pour rejoindre Madrid, on lui conseille de ne pas prendre le vol. Parallèlement à cette situation initiale, un Professeur des Universités en Philosophie (FFG), Allemand de nationalité, fait parti de ce même avion et doit se rendre à la « Villa y Corte » pour y présenter un cycle de conférences. Á la descente de l'avion, à sa grande surprise, alors qu'il est de tempéramment discret, le Professeur « d'Éthique et morale » est accueilli comme une star par photographes, journalistes, fans, organisation du Club, est devra endosser, bien malgré lui, sans savoir ce que signifie « un hors jeu », le rôle du crack du foot, sans abandonner ce pourquoi il était venu et assurer ces colloques. Le thème de l'erreur d'identité est exploré dans les moindres détails pour y puiser toute sa veine comique, son lot de farces, de situations ubuesques, de rebondissements, de malentendus, de rires, tout en ouvrant une porte à l'amour. Ce dédoublement schizophrénique, oscillant entre le calme, le sérieux, la stature du Professeur de Faculté et la position du sportif, plus physique que mentale, plus habitué au terrain et aux médias, adulé par le public, est une des recettes réussies, qui met en évidence, une fois encore, le talent pluriel de FFG et sa large palette interprétative. Il nous sera impossible, ici de revenir dans les détails sur ce film, mais nous pouvons, en revanche, évoquer succinctement les principaux ressorts. L'incompréhension du Maître de Conférences devant la situation qu'il ne comprend pas tout de suite, le décalage

entre l'anonymat des séminaires, leur confidentialité et la réception qui lui est réservée par le Président du club, la presse, les badauds à son arrivée à Madrid et pendant le transfert à son luxueux hôtel, est, un des moments forts de cette comédie tout comme les dialogues fulgurants et brillants. Postérieurement, le jeu fondé sur cette fausse identité et les conséquences de celle-ci, c'est-à-dire, immerger un Professeur de Philosophie, rêveur, gauche, peu pratique (voir l'usage des poncifs comme ressort comique), qui n'a jamais vu de sa vie un ballon, en le faisant passer pour une star internationale du football, nous offrent des situations drolatiques, cocasses et des plages de rires qui dans une Espagne terne et autoritaire. Cela devait agir comme un bol d'oxygène et une échappatoire pour ce peuple vivant dans l'oppression. C'est en tous cas, une des raisons du succès du film, *El Fenómeno*, dans lequel, FFG, qui porte tout le long-métrage sur ses épaules, fait étalage de toutes ses facéties et de son génie.

## DU COUPLÉ AU DESTAPE

Passé également par le filon du *cuplé*, genre en vogue à la fin des années 50, puis repris à plusieurs reprises, et dont la grande Sara Montiel fut l'ambassadrice, notamment dans *El último cuplé* (Juan de Orduña, 1957) et *La violetera* (Luis César Amadori, 1958), -mettant en scène des origines modestes, la route vers le succès grâce à un mentor, le talent caché qui éclos, le sex-appeal de son héroïne et ses tourments amoureux- ; FFG est intervenu dans *Adiós Mimi pompón* (Luis Marquina, 1961, avec comme vedette Silvia Pinel), *Pim, pam, Pum... ¡fuego!* (Pedro Olea, 1975, avec comme star Concha Velasco), *La querida* (Jaime de Armiñán, 1976, avec comme chanteuse Rocío Jurado). Presque à la même époque, il a réussi à échapper à un autre genre du franquisme, étape pauvre et vide de ce cinéma (fin des années 50, début des années 60), l'émergence des enfants chanteurs, incarnés par les péripéties de Joselito, « *el pequeño ruiseñor* » et Marisol. Enfin, à l'approche de la démocratie, l'ouverture des mœurs début des années 70, FFG a surfé, bien que de manière confidentielle, sur l'une des « sucettes » reçues en cadeau par l'Administration franquiste, « *el destape* ». Il s'agissait de l'effeuillage à l'écran de jolies actrices, comme le corroborent à la fois son film en tant que réalisateur, alliant de nombreuses influences et difficilement classifiable, *Crimen imperfecto* (FFG, 1970) et le film de Pedro Lagaza, de 1975, dans lequel il évolue en tant qu'acteur et qui

voit prendre forme ces scènes d'effeuillage, de femmes sexys, libérées, entreprenantes, *Yo soy fulana de tal*.

Au bout du compte, FFG s'est fait connaître pendant le franquisme, il a participé aux mises en scènes du régime qui, utilisaient le cinéma, -comme l'avaient fait l'Union Soviétique, l'Espagne Républicaine, l'Allemagne nazie, l'Italie Mussolinienne-, comme propagande, se rendant compte de sa portée, de sa puissance et de son efficacité pour catéchiser les masses. S'il est certes intervenu dans la plupart de ces genres stéréotypés - cinéma militaire, cinéma religieux, « moine-soldat », films historiques, adaptations littéraires à l'écran, « l'espagnolade », comédies bourgeoises et légères, comédie de divertissement autour du football, de la corrida, *Cuplé*, *Destape*- ; s'il a travaillé avec des personnalités clivantes, car marquées à droite et caractérisées par leurs penchants non cachés pour le fascisme ou directement séduites par Franco (Jardiel Poncela, Edgar Neville, José Luis Sáenz de Heredia, Camilo José Cela, Wenceslao Fernández Flórez, Juan Antonio Zunzunegui, etc.) ; il nous paraît pour autant assez réducteur de pouvoir conclure, qu'il a compté comme un acteur du régime, bien que certains puissent penser que le simple fait d'y participer, c'était aussi légitimer le régime. Estampillé ainsi par une frange droitiste qui se réclamait de son héritage dans ce type de rôle très ciblé, considérait comme un opportuniste ou un cabotin, récupéré par la presse de son époque, FFG a toujours été très clair sur cette question comme le montrent parfaitement ses Mémoires, *El tiempo amarillo* (2006), ses entrevues, sa trajectoire et son évolution personnelle vers l'anarchisme. Dans son autobiographie, il rappelait, que, vers seize ans, en pleine guerre civile, influencé par sa mère, monarchiste, fatigué et apeuré par la violence des bombardements, la peur de mourir, il souhaitait, que tout finisse, et donc, la victoire de Franco. Á ce même âge, il se disait plutôt de droite, fréquentant l'Action Catholique, non par adhésion de pensées ni d'idées, mais parce qu'on y offrait des bons goûters, on y jouait beaucoup, et parce que les filles étaient davantage attirées par le style vestimentaire soigné des jeunes garçons de bonne famille, qui eux, étaient de l'autre Espagne. Bref, des raisons amusantes, juvéniles et tout sauf sérieuses. Á Maintes reprises, FFG a précisé en premier lieu, qu'il voulait percer, devenir connu, gagner bien sa vie, avec cette urgence d'arriver sur le devant de la scène. Effectivement, ce cinéma franquiste de propagande lui a permis, dès 1947, de se faire un nom, et après dix ans de « galère », de devenir une figure populaire du cinéma de l'époque. Mais les choses n'ont pas été simples et ont engendré des sacrifices et des périodes difficiles, des moments de privation. Pour réfléchir au rapport entre le cinéma franquiste et le métier d'acteur, il convient de se concentrer sur sa

fonction. Quel est son rôle ? De toute évidence, jouer, interpréter, camper un personnage. C'est ce que FFG a toujours mis en avant, lui qui n'a jamais refusé une proposition, un scénario, un projet. Il considérait qu'être acteur, c'était incarner, et qu'il fallait faire la part des choses, car finalement, un histrion n'est pas le personnage, n'est pas le film, il n'est que son instrument, son vecteur, un corps qui donne naissance à une réalité, à une psychologie, à un être imaginaire, totalement inventé. La fiction filmique fait croire que le film est la vie, alors qu'elle n'est que construction, chimère, création et montage du réel. Le personnage n'est donc pas l'acteur qui l'incarne, même si, effectivement, quand le rôle est tenu avec charisme et brio, les spectateurs peuvent s'y tromper et sublimer la situation fictionnelle. Ce fut d'ailleurs le cas avec *Botón de ancla*, lorsque les gens appelaient FFG dans la rue « el que se muere », ou dans *Balarrasa*, lorsqu'ils le confondaient avec son personnage. Deux autres aspects sont à prendre également en compte : la situation de l'Espagne de l'après-guerre et la personnalité de FFG. De fait, si un acteur voulait vivre de son métier, il n'y avait pas d'autres choix, dans un premier temps, que d'accepter ces rôles stéréotypés qui relayaient la propagande franquiste. Puis, une réalité sociale, économique, politique, s'imposait. Il fallait bien survivre, se loger, manger. Il ne faut pas oublier qu'être acteur dans l'Espagne franquiste, à part pour les « chouchous » du régime, ce n'était pas l'*Eldorado*, ce n'était pas Hollywood, et que la situation était très instable, très fragile. Les acteurs étaient payés moins bien qu'en France, au Royaume Uni ou aux États-Unis, souvent en retard, il était donc impossible de rejeter les propositions qui étaient faites. Nous rappelons, ici, qu'après la guerre d'Espagne, un climat de suspicion et de répression régnait fortement sur le pays, c'est pourquoi, se mettre dans une posture de refus de tel ou tel rôle, signifiait prendre position, trahir ses principes, alerter le régime, se condamner à la « dépuración », la prison, les camps voire la mort.

Maintenant, évoquons les amitiés particulières de FFG. Nous avons cité une liste assez impressionnante de ses amis, qui, étaient amènes au régime. Cela faisait-il pour autant de lui un franquiste ? Non, bien au contraire, FFG misait sur la discussion, sur le débat, sur les paradoxes qui font la vie, sur la différence source de richesses, alors qu'il n'était pas dans la provocation ou l'agressivité, mais dans la liberté et le respect de l'autre. Pour revenir à la problématique et à la relation entre Art et Pouvoir que nous avons déjà mis en exergue à plusieurs occasions, l'artiste de gauche, libéral, au sens premier, c'est-à-dire, qui défend la liberté dans sa totalité, devait opter pour une posture bien difficile et risquée, à savoir, faire le distinguo entre la sphère privée et publique, entre la devanture pour subsister, et le secret, entre un personnage de composition et la vraie identité, entre le jeu et la réalité, bref être un

vrai caméléon. Cela revient donc à dire, qu'il fallait presque toujours, du moins jusqu'en 1954, en ce qui concerne FFG, courber l'échine, surveiller ses dires et faire, donner à voir, participer donc un peu, à ces *Représentations du franquisme* pour pouvoir les tromper, les contourner, les moquer. Emma Cohen, la dernière épouse de FFG qui m'a accordé plusieurs entretiens (Cf Annexe X), soulignait que cette participation au cinéma franquiste, qu'elle qualifiait de « *postura equívoca* », était en grande partie pour financer ses projets plus personnels en tant que réalisateur-acteur. Enfin, et pour conclure définitivement cette sous-partie, notons que tant Franco et son régime, que FFG, mais aussi, les acteurs « vaincus » au sens large, partageaient des similitudes, à travers la mise en scène perpétuelle, à travers le jeu/je, à travers la distorsion de la réalité, par le biais de l'édification d'une société, inventée de toute pièce, fondée en fait, sur la fiction et la représentation. Celle-ci n'est autre qu'une image, qu'une projection d'un imaginaire que l'on souhaite donner à voir. La seule différence réside, bien sûr, dans l'utilisation qui en fut faite. Pour les vaincus, c'était, naviguer en eau trouble, adopter un double discours pour s'en sortir, tromper l'ennemi, se taire, faire croire à l'incroyable. Pour l'acteur, comme FFG, c'était, s'appuyer sur l'Art comme rempart, sur la culture, sur les mots, contrepoin parfait de la scénographie du régime ; pour Franco, c'était instrumenter le cinéma, agir sur les consciences, modeler l'inconscient collectif du peuple, édifier un cinéma, qui était le relais de sa politique oppressive et répressive, en faire une arme fatale de sa propagande et inventer une Espagne qui n'existait pas comme telle. Pour briser définitivement cette ambiguïté, si tant est qu'elle existait, à partir de 1952, FFG passerait derrière la caméra, signerait ses scénarios, seul, en collaboration ou en adaptant des lectures qu'il affectionnait, jouerait en même tant dans la plupart de ses films afin d'accéder à des rôles moins clichés, plus intenses, plus intéressants, et adopterait des thèmes bien plus subversifs, signant son entrée dans la « dissidence ». En annexe X, l'on peut se rapporter à ma longue entrevue avec sa compagne, Emma Cohen, qui m'a accordé plusieurs temps forts, dans laquelle elle revenait sur toutes ces questions afin d'éclairer certains points en suspens. Mais après l'évocation, l'analyse et les commentaires de ces « rôles type », il convient à présent de rendre compte de la présence de FFG dans la presse de son époque.

### **3/ FFG dans la presse de l'époque et analyse des affiches de ses films : de justes représentations ?**



Afin de compléter le décryptage des « rôles type » que nous avons précédemment effectué, nous allons nous focaliser maintenant sur la presse de son époque dans un premier temps et ensuite décrire et analyser les affiches de films dans lesquels FFG a participé. Nous nous en tiendrons à l'époque du franquisme, mais, plus précisément de ses balbutiements jusqu'à son pic de popularité, et surtout jusqu'à sa mise au ban, qui coïncidera avec son absence de la scène médiatique, problématique que nous avons déjà évoquée dans la première partie. Les années qui nous intéressent ici, oscillent entre 1947 à 1963. Cette borne temporelle n'a pas été choisie au hasard car elle correspond dans toute sa dimension aux années où FFG participera le plus au cinéma franquiste, même si, dès les débuts 50, il est plus occupé par l'écriture de ses scénarios, la réalisation de ses propres films, dans lesquels, pour la plupart, il jouera aussi l'acteur. Cependant, parallèlement, il continue à tourner et à se soumettre donc aux propositions qui lui sont faites, selon la mode du cinéma de l'Espagne de Franco. La presse est un bon reflet d'un pays, elle permet de jauger la liberté d'expression de ses journalistes, la manière dont l'actualité est diffusée. Dans le cas de la dictature de Franco, il est évident que celle-ci ne faisait que relayer la propagande franquiste, qu'elle allait toujours dans le sens de son Administration, qu'elle était contrôlée, qu'on lui insufflait ses mots, qu'on avait mis en place des directeurs de presse et des journalistes favorables au régime afin d'être le perroquet de son idéologie et de figer ses *Représentations*. C'est ainsi que, pour nous rendre compte de tout cela, nous avons donc dépouillé à la Bibliothèque Nationale de Madrid, sur microfilms, à partir des archives de l'hémérothèque et de la presse papier, seize ans de la vie de plusieurs journaux et revues de son époque, *Arriba*, *Ya*, *ABC*, *Fotogramas*, *Primer Plano*, matériel que vous pourrez retrouver en Annexe. Avec ce travail assez fastidieux, nous voulions non seulement, constater la réception qui lui était faite mais aussi répondre à des questions clefs : Comment apparaissait-il dans ces différents organes de presse et avec quelle fréquence ? De quelle manière parlait-on de lui ? Était-il récupéré par certains médias ? Quels genres de films avaient droit à une publicité plus appuyée ? En quoi sa présence ou son absence était-elle évocatrice ? Est-ce que cette promotion dans les papiers d'alors participait-elle aux *Représentations du franquisme* ? Quelles analyses et conclusions pouvons-nous émettre de ses apparitions ? Et plus encore.

## ***ARRIBA***

Nous commencerons par le quotidien *ARRIBA*, de couleur fasciste, existant de 1935 à

1979, très épais, bien écrit malgré des accents lyriques et grandiloquents, très détaillé sur la presse nationale et internationale, mais avec une ligne éditoriale partisane dans le traitement de son actualité. Encline au régime, il va s'en dire, et vantant sans cesse les déplacements quasi quotidien de Franco, insistant de manière exagérée et déformée sur le bon état de l'Espagne, sur son rayonnement, sa force, et l'essence même de son hispanité et de son importance au cœur du monde. Comme dans beaucoup de journaux, on y retrouve à la Une, les actualités les plus importantes, développées de manière sommaire, puis dans le reste du corps l'actualité internationale, un volet national très détaillé autour de Franco, de l'accueil des Chefs d'État, des ministres, des projets de logement, des inaugurations de barrages et visites, des bilans et des progressions faites depuis la fin de la guerre. Des articles reviennent sur les activités de la Section Féminine de Pilar Primo de Rivera, sur les grandes heures de l'Histoire d'Espagne, de l'Armée, de la Marine, sur les grands auteurs « Cervantes, Lope, Calderón, etc. ». Un encart sur la vie à Madrid, un autre autour des femmes, une partie culturelle autour des livres du moment ou des auteurs favorables au régime ont leur place dans *Arriba*. La partie spectacle dédiée au théâtre et « *la cartelera* » de cinéma, une partie assez développée autour de la tauromachie, les toreros emblématiques et leurs hauts faits dans la « *Plaza de toros de las Ventas* » y figurent en bonne place. On peut y suivre assidûment les résultats sportifs, surtout ceux du football, organisés autour du *Real Madrid* et de l'*Atlético*, puisqu'il s'agit de l'édition de la capitale. Une partie « *esquelas* », chronique nécrologique, puis, les jeux : « *quinielas* » et « *lotería* », les petites annonces, des publicités d'électroménagers et de vêtements, le plus souvent adressées aux femmes, et la promotion faite aux produits essentiellement espagnols : « *el anís del Mono* », « *el cava Freixenet ou Bordiú* », etc., comptent parmi les rubriques existantes.

Après ces brefs propos d'introduction, nous allons nous centrer sur les références que le journal fasciste *Arriba* accorde aux films de FFG. En 1947, le journal ne l'évoque pas, il faut attendre les débuts de l'année 1948. De fait, le 10 janvier (page 4) de cette même année, *Arriba* fait la promotion du film *Botón de ancla*, dans lequel il est acteur et joue l'un des personnages principaux, en l'occurrence un marin. Dans toute l'année 1948, nous avons observé 9 occurrences à ce film, d'Intérêt National qui vante l'amitié virile, le « compagnérisme », les valeurs humaines, le drapeau, l'hymne, le sacrifice pour sa patrie, comme nous l'avions montré auparavant. FFG n'est pas mis en avant particulièrement, c'est surtout, le film. Donnons l'exemple du 4 avril 1948, où, en plus de l'affiche du film, quelques mots accompagnent sa promotion : « 50 000 personas han visto ya con inefable entusiasmo el

delicioso y emotivo film. » (p. 6). En cette même année, il est aussi question dans *Arriba*, du film sur l'espagnolade, *Embrujo*, avec FFG, Lola Flores, Manolo Caracol, qui apparaît par deux fois, le 29 avril avec cette appréciation « Sensacional acontecimiento cinematográfico » (p. 4), et le 2 mai 1948. En 1949, deux films en tant qu'acteur sont mis en avant par le journal *Arriba*, *La mies es mucha*, de Sáenz de Heredia, un film sur les missions, et *Alas de juventud*, d'Antonio Vilar, un mélodrame sentimental. Nous avons noté 7 occurrences et publicités pour le film, *La mies es mucha*, qualifié, le 26 mars 1949 de « Epopeya de la abnegación y del heroísmo » (p. 4), classifié d'Intérêt National par la censure, diffusé dans les écoles. En ce qui concerne *Alas de juventud*, celui-ci a été cité six fois dans le journal depuis le 4 novembre au 13 novembre. Ce n'est pas l'acteur, une nouvelle fois, qui est mis en avant, sinon le film en lui-même. En 1950, *Arriba* fait la promotion de trois films de FFG en tant qu'acteur. Le 5 mars 1959, c'est au tour de *Hoy no pasamos lista* (une occurrence). Le film d'Egar Neville, dans lequel FFG incarne un militaire de la garde montée, *El último caballo*, film néoréaliste, nous avons enregistré quatre références, depuis le 23 novembre 1950 jusqu'au 10 décembre 1950. Le 3 novembre, la publicité du film était accompagnée de ce commentaire laconique : « Semana de éxito de la película de Edgar Neville. ». Puis, le film *Balarrasa*, de Nieves Conde, dans lequel FFG interprète un militaire repenté et décidé à consacrer sa vie à Dieu, après la mort d'un de ses camarades qui avait pris sa place, enregistre en seulement dix jours, cinq mentions et publicités. C'est une production CIFESA, déclarée d'Intérêt National, elle est accompagnée d'un matraquage publicitaire comme nous allons nous en rendre compte en 1951, d'articles élogieux, et l'opus est qualifié par un des critiques de *Arriba*, le 20 décembre 1950 de « Impresionante superproducción ». Depuis le 2 janvier 1951 jusqu'au 5 avril 1951, le film profite d'une promotion extraordinaire, quasiment quotidienne dans *Arriba* : grandes affiches, petits encarts publicitaires, articles, mise en avant de CIFESA et de son opus plus que de FFG, même s'il apparaît clairement sur les affiches. Au total, et cela donne le tournis, 41 occurrences et promotions en trois mois ! Un autre long-métrage est à la fête dans *Arriba* en 1951, *La trinca del aire*, remake de *Botón de ancla*, mais cette fois dans l'armée de l'air. Depuis le 11 septembre 1951 jusqu'au 14 octobre de la même année, nous avons observé douze mentions à ce film, sans volonté de mettre en évidence FFG. En 1952, trois films en tant qu'acteur sont exposés dans *Arriba* : *Facultad de letras*, *El sistema pelegrín*, *Los ojos dejan huellas*, de Sáenz de Heredia, une production CIFESA. Si la comédie *Facultad de letras* est citée deux fois, *El sistema pelegrín*, comédie autour du football, apparaît trois fois tandis que la superproduction, *Los ojos dejan huellas*, un drame amoureux, récolte quinze occurrences et promotions. En 1953, *Los ojos dejan huellas* est cité une fois, *Esa pareja feliz*,

critique mordante de la société espagnole, des classes moyennes, du misérabilisme de l'époque, œuvre de Berlanga et Bardem, est mentionnée une fois, preuve que *Arriba*, se trompe parfois, car le film est assez caustique sur le régime. L'opus de Luis Lucia, *Aeropuerto*, une comédie agréable autour de l'aéroport Barajas, dans laquelle FFG est un pilote, nous renseigne sur le lieu de vie qu'était cet endroit, son bar, qui représentait pendant le franquisme un lieu ouvert très tard après la fermeture des autres établissements, et où il se passait beaucoup de choses. Ce dernier reçoit onze promotions et arrive en quatrième semaine au cinéma Rialto de Madrid. En 1954, preuve que *Arriba* parfois va trop vite et fait des erreurs, le premier film de FFG en tant que cinéaste, *Manicomio*, est mis en exergue une fois, alors que son message est assez désagréable pour la société espagnole du franquisme puisqu'il la compare à un asile d'aliénés. La comédie, *Morena Clara* sur l'espagnolade, une production CIFESA, de Luis Lucia avec FFG et Lola Flores, soutenu par le magnat Cesáreo González, est citée huit fois. Elle profitera d'un matraquage publicitaire très agressif en 1955 entre le 5 janvier 1955 et le 12 décembre de la même année : 20 occurrences, 28 en tout avec la fin 1954. Le film de Rafael Gil, production historique, en habits d'époque, *La otra vida del Capitán Contreras*, avec FFG et María Asquerino, jouira de quatre mentions, d'affiches et d'un article succinct. Le film italien de Pabsts, *La conciencia acusa*, aux côtés de Jean Marais, Aldo Frabrizi, dans lequel FFG interviendra, aura deux références. Enfin, la comédie *Congreso en Sevilla*, d'Antonio Román, une superproduction CIFESA avec FFG, Carmen Sevilla, Manolo Morán, José Isbert, sera digne des moyens engagés dans sa publicité. Entre le 31 août 1955 et le 16 octobre, 36 occurrences et réclames inondent le journal. 1956 voit la valorisation de trois longs-métrages : *El fenómeno*, *El soltero* et *Viaje de novios*. Trois comédies. Pour le premier cité : quatre mentions. Pour le second : 20 occurrences. Pour le dernier : 3 mais avec de très grandes affiches. En 1957, quatre films dans lesquels FFG est à l'affiche sont promotionnés. La comédie de Sáenz de Heredia, *Faustina*, sur les tentations du diable, et qui peut se targuer d'avoir réunie des stars comme FFG, María Felix, Fernando Rey, et que le critique d'*Arriba* qualifie de « Una farsa de ingenio y humor endiablamente divertido », profite d'articles, d'affiches et de cinq publicités. *Un marido de ida y vuelta*, une comédie bourgeoise et frivole, avec à l'affiche FFG, Emma Penella y Fernando Rey, recueille trois références. *Los ángeles del volante*, d'Ignacio F. Iquino, seulement deux mentions. *Las muchachas de azul*, autre comédie bourgeoise, avec Analía Gadé et FFG, enregistre trois promotions. En 1958, *Arriba* met en exergue deux films. Tout d'abord, et c'est la deuxième fois après *Manicomio*, le journal fasciste, évoque le film en tant que réalisateur de FFG, dans lequel il joue également, *La vida por delante*. Ce dernier, a droit à dix

promotions, deux articles, dont un assez long, une très grande affiche et fait l'objet d'un jeu concours, offrant 5 000 pesetas au vainqueur. Il est recommandé aux « *Universitarios y enamorados de casarse* ». Ce qui est surprenant, et ce n'est pas la première fois, c'est que *Arriba* fasse la promotion de films qui ont une double lecture, comme c'était le cas de *Esa pareja feliz*, *Manicomio* et de *La vida por delante* qui, sous ses apparences de « gentilles comédies », renferment une satire extrêmement dure de l'Espagne de la fin des années 50. En effet, ces trois films dénoncent de nombreux aspects : la politique du logement, le travail bâclé, la difficulté des classes moyennes, un pays en retard, la critique du système universitaire, etc. Cela donne à voir des failles dans le système et la difficulté pour le régime à appréhender, de temps à autre, les codes, les sous-entendus, l'humour noir de certains films et leur portée beaucoup plus subversive qu'il n'y paraît. La même année, la comédie de Pedro Lagaza, *Ana dice sí*, toujours avec FFG et Analía Gadé, comme dans le film précédent, enregistre trois mentions, deux affiches, un article. En 1959, trois films avec FFG sont évoqués : *Luna de verano*, (deux occurrences), la comédie « scientifique », *Bomba para la paz*, (deux références), le film de FFG en tant que réalisateur et acteur, suite de *La vida por delante*, et qui se veut également comme une vision acerbe de la société espagnole, *La vida alrededor*, est cité deux fois, un article et deux petites affiches lui sont consacrés. En fait, comme nous l'avons déjà rappelé, dès le début des années 50, FFG s'ouvre une autre voie, en étant devant et derrière la caméra. Nous avons remarqué que, plus nous avançons dans le temps, moins de films avec FFG font l'objet de publicités. Et encore moins ses films, même si, par erreur ou non, quatre de ses projets ont été mis en évidence dans *Arriba*, seule *La vida por delante* a bénéficié d'une promotion efficace. En ce qui concerne 1960, pendant les six premiers mois, aucun film avec ou de FFG n'a été promotionné. Certes, cela correspond à une période intense de création de sa part en tant que scénariste, réalisateur de ses propres films et acteur, mais *Arriba*, aime à porter les productions américaines, les comédies « stupides », les mélodrames, les films de pur divertissement, sans fond, appliquant la politique de l'Administration franquiste. Nous avons pu relever certains de ces titres, qui, à la lecture de leurs simples intitulés, sont très évocateurs de leur vacuité : *Imposible para una solterona*, *2 novias y un torero*, *La cubana española*, *Papá, mamá, la muchacha y yo*, *La suerte de ser mujer*, *La sombra de una mujer*, *El viudo no es vivo*, *Hoguera de odios*, *La escondida*, *La panadera y el emperador*, *Primavera en el corazón*. Et nous pourrions continuer longtemps comme cela. Malgré le côté dissident du cinéma de FFG, en 1960, un de ses films en tant que réalisateur et acteur, qui se déroule au 19<sup>ème</sup> siècle, et qui est un film historique, en noir et blanc, témoin de l'instabilité du pouvoir en Espagne, entre libéraux et conservateurs, *Sólo*

*para hombres*, adaptation du roman de Miguel Mihura, *Sublime decisión*, et qui évoque aussi l'histoire d'une femme, Analía Gadé, qui bouscule les codes et veut travailler, recevra trois mentions et trois promotions. En 1961 et 1962, pris par ses propres projets, *Arriba* ne cite pas de films de FFG, tout comme en 1963, où il est écarté des médias, interdit d'antenne à la radio, à la télévision et où les producteurs lui tourne le dos, pour avoir signé une lettre ouverte, qui dénonçait le traitement inhumain qui était fait aux mineurs des Asturies par les autorités franquistes.

Afin de dresser un premier bilan et interpréter ces résultats, entre 1947 et 1963, FFG a participé à 79 films en tant qu'acteur et a également réalisé des films dans lesquels il jouait. *Arriba* a fait la promotion de 32 films en tant qu'acteur, incluant, quatre films en tant qu'acteur et réalisateur de FFG. Soit beaucoup moins de la moitié, c'est-à-dire, 25, 28 %. *Arriba*, et ce n'est pas surprenant, a surtout fait la promotion des films de FFG en tant qu'acteur, reprenant les thèmes valorisés par le régime, et à son modèle de société, classés d'Intérêt National pour ceux qui ont profité des plus larges expositions, des produits « franquistes » : films de militaires, cinéma religieux, cinéma historique, adaptations littéraires à l'écran, « l'espagnolade », comédies bourgeoises et sucrées, comédies légères, bref, la production stéréotypée de l'Administration franquiste, que nous avons analysée précédemment. Mais malgré tout, *Arriba* n'a pas été exempt d'erreurs, et a parfois évoqué des films à double ou triple lecture, des films plus subversifs qu'il n'y semblait, et cette réalité, même minime, est intéressante.

## YA

À présent intéressons-nous au journal catholique, traditionnel et monarchique, *YA*. Créé en 1935, il s'arrête en 1996. Assez concis à ses débuts, moins de dix pages, plus le temps passe, plus il s'épaissit. Plus sobre que *Arriba*, organe du Mouvement, comme son nom l'indique ¡*Arriba España!* , ¡*Viva Franco!* , ce quotidien est plus condensé, évoque davantage les thèmes religieux et les codes de la moralité et de se bien comporter, il compte cependant, beaucoup plus de publicités, parfois vraiment à l'excès. Comme dans *Arriba*, l'actualité internationale et nationale est développée, chaque mot est choisi pour être dans la même ligne que le régime. Ce qui est choquant, c'est que le journal catholique *Ya* est capable de dénoncer les manques de libertés individuelles et la dureté de certains pays en matière de droit de l'homme, quand, il ne dit jamais un mot sur l'Espagne de Franco qui reçoit tous les

suffrages. Les dates d'anniversaire du franquisme, à l'instar de *Arriba*, figurent dans les nouvelles du journal, les déambulations de Franco à travers la péninsule sont reines, les questions économiques, sociales, culturelles, ont une place importante. Le communisme et la franc-maçonnerie sont abordés, comme la question des maquisards. On évoque les catastrophes naturelles dans telle ou telle région, l'on parle de l'Espagne sous des traits positifs, sublimés, la plupart du temps à travers « *la hoja de la caridad* ». L'évocation de la vie des Saints, les reportages sur le Vatican et le Pape, du Jubilé, on parle de Lourdes, de Fatima, des grandes fêtes religieuses : « *El día del Domund* », « *la Virgen del Pilar* », « *Santa Teresa de Ávila* », « *la Semana Santa* », « *Las Navidades* », « *la Anunciación* », « *la Asunción* », sont déployées largement, on y fait la publicité de statues saintes, de chapelets et médailles miraculeuses. *Ya*, revient sur l'Histoire d'Espagne, sur la piété d'Isabelle la Catholique, sur la vie recluse dans un monastère de Jeanne la folle, sur l'ascétisme de Philippe II. Une chronique de la bonne société est rédigée. Une partie culture évoque le théâtre et le cinéma à Madrid, étant donné qu'il s'agit de son édition, si au début l'actualité cinématographique est très présente, plus le journal avance dans le temps, plus elle se fait moins détaillée et plus épisodique, au profit des réclames. Comme dans *Arriba* on y retrouve sa rubrique sportive où le football a une place de choix, le monde de la corrida figure aussi dans les thématiques soulevées. Nécrologies, jeux, petites annonces complètent cette liste. L'évolution du quotidien, outre l'accumulation des produits et des enseignes : « *Coñac Terry* », « *Codorníu* », « *Philips* », « *Marie Brizard* », « *El Corte Inglés* », « *Iberia* », tend à se féminiser en faisant la part belle à des rubriques de plus en plus féminines : mode, couture, qualité des tissus, électroménagers dernier cri, cuisine, liste de lectures autorisées.

Nous allons rendre compte maintenant de l'évocation des films de FFG dans le journal catholique et franquiste *Ya*. L'année 1947 est marquée par l'absence de références par rapport aux projets filmographiques de FFG. C'est au début de 1948 que commence sa mention avec deux promotions de films en tant qu'acteur, *Botón de ancla*, (4 fois) et *Embrujo*, (deux fois). En 1949, deux films dans lesquels il participe figurent dans le quotidien : *La mies es mucha*, (trois fois seulement), *Alas de juventud*, (quatre occurrences). 1950 est une petite année eu égard à la promotion des films dans lesquels il est à l'affiche, puisque seul le film *El último caballo*, d'Edgar Neville est évoqué à deux reprises, et *Balarrasa*, dans lequel il a le rôle titre, et qui représente le « moine-soldat », est cité pour la première fois. En 1951, la publicité autour du film religieux *Balarrasa* a la part belle. Du 3 janvier 1951 au 3 avril, on observe vingt-trois promotions le concernant, 24 au total si nous comptabilisons la mention de fin 1950. Et ce n'est pas une surprise, tant le film correspond parfaitement au journal catholique :

la conversion, le repentir, la lutte contre la péché, le sacrifice pour sa famille, la lutte contre le démon de l'argent. Le film militaire, *La trinca del aire*, dans lequel FFG est un parachutiste de l'Armée de l'air est évoqué, pour sa part, cinq fois. 1952 est l'année des publicités des comédies, ainsi, *Facultad de letras*, est mis en exergue quatre fois, *El sistema pelegrín*, une seule fois, *Los ojos dejan huellas*, du très politiquement correct, Sáenz de Heredia, est mis en évidence huit fois. En 1953, et à notre étonnement, comme dans *Arriba*, le film de Bardem et Berlanga, *Esa pareja feliz*, est promotionné à cinq reprises, outre la vision de la société qu'il défend, la mise en scène de la pauvreté du couple, et les différentes lectures que l'on peut faire de son histoire. Quant à la comédie *Aeropuerto*, elle revient neuf fois dans le journal. 1954 voit un seul film plébiscité, il s'agit du genre de l'espagnolade, pourtant jadis ennemi du régime, *Morena Clara*, à travers de petits encarts publicitaires, reçoit neuf occurrences. 1955 est une grande année dans la promotion des films de FFG en tant qu'acteur, puisque six des films dans lesquels il joue sont à l'honneur : *Morena Clara*, (onze mentions), *La otra vida del Capitán Contreras*, (six fois), *La conciencia acusa*, (une référence), *El guardián del paraíso*, (une), *Congreso en Sevilla*, (26 promotions), *El mensaje*, film de FFG sur la Guerre d'Indépendance contre les Français (1808-1814), (trois mentions). En 1956, tout s'articule autour de deux longs-métrages. *El fenómeno*, comédie qui a comme thème le football, (six publicités), *Viaje de novios*, (quatre évocations). En 1957, il on peut noter la promotion de quatre comédies : *Faustina*, (5), *Un marido de ida y vuelta*, (2), *Los ángeles del volante*, (1), *Las muchachas de azul*, (3). En 1959, deux films sont mis en évidence : *La vida por delante*, de FFG, deux mentions, malgré son double sens, la comédie bourgeoise, *Ana dice sí*, onze fois citées, même si de nombreux petits encarts s'y rapportent. En 1959, deux films apparaissent : *Luna de verano*, cinq promotions, *Bombas para la paz*, deux mentions. En 1960, aucun film n'est à signaler de ou avec FFG, tout comme en 1961. Nous avons déjà fait remarquer que depuis les années 50, FFG était essentiellement centré sur l'écriture et la réalisation. En 1962, un film est mis en avant, l'adaptation de la pièce de Muñoz Seca, *La venganza de Don Mendo*, en couleur, mutilée par la censure, cinq références. Enfin, en 1963, un seul film est évoqué avant sa mise à l'écart par le régime, *La Becerrada* de José María Forqué, qui apparaît cinq fois. Nous pouvons commenter cette énumération. Premièrement, il nous semble étonnant, qu'à part *Balarrasa*, le cinéma religieux n'ait pas été davantage mis en évidence par le quotidien catholique. Nous pensons en priorité à *La mies es mucha*. Certes le cinéma militaire est cité à trois reprises, mais sa publicité est assez discrète. Ensuite, ce sont essentiellement des comédies frivoles qui sont valorisées. Comme pour *Arriba*, à la fois *Esa pareja feliz* et *La vida por delante* ont droit à une promotion dans le journal alors qu'ils



portent un message qui va à l'encontre de l'idéologie de celui-ci. Sur 79 films, entre 1947 et 1963, *Ya* fait la promotion de seulement 29 d'entre eux, c'est dire si la presse catholique ne fait que peu de cas des films de FFG en tant qu'acteur ou réalisateur-acteur. Soit, 22, 91 %.

### ***ABC***

Maintenant concentrons-nous sur le journal de droite, *ABC*. Ce qui frappe, au premier abord dans *ABC*, contrairement à *Arriba* et à *Ya*, c'est la variété des supports qui se rapportent à FFG. On y trouve une large palette de documents qui, la plupart des fois, retracent de manière complète ses plus grands succès tant comme simple acteur utilisé par le régime mais aussi en tant que réalisateur-acteur de ses propres films, en tant qu'homme de Lettres à travers la publication de son recueil de poème, *A Roma por algo*, comme intellectuel dans les « tertulias » du *Gran Café Gijón*, comme comédien de théâtre sur les planches. Le plus de *ABC* se reflète dans son sérieux quant à l'évocation de la pluralité artistique de FFG, et de manière souvent élogieuse. Le journal de droite ne se contente pas de mentionner quelques affiches de films, de nombreux articles bien écrits participent à la richesse et à la complexité de l'artiste. Contrairement aux deux autres organes de presse, qui évoquaient des films plus que l'acteur même, le journal *ABC* met davantage en valeur l'homme, l'acteur de génie, le comédien éloquent à la voix puissante, le poète, l'homme de Lettres et la versatilité de son talent.

### ***PRIMER PLANO***

Dans *Primer Plano*, revue spécialisée dans le cinéma, c'est une dimension plus « people » qui est mise en avant, on se centre davantage sur la vedette, on y publie des interviews des acteurs, des photos assez glamours, on insiste plus sur la starisation des personnages. Mais pas seulement. Effectivement, le magazine met en Une telle héroïne d'un film, ou tel autre protagoniste, suivant la sortie d'un long-métrage ou le succès d'un projet. Eu égard à FFG, toujours très lointain et méfiant envers « *la prensa del corazón* », il apparaît en première de couverture pratiquement jamais seul, l'utilisation qui est faite de sa personne sur le papier glacé de cette dite presse, est celle du couple idéal. C'est ainsi, qu'il est très souvent aux côtés de ses différentes partenaires, en costume, souriant ou sérieux, et la

*Représentation* qui en est faite, fidèle aux comédies bourgeoises et frivoles dans lesquelles il a tourné, c'est l'incarnation d'un mariage heureux, d'un beau couple, aux allures à l'américaine, d'une complicité, et de la réussite et du succès. *Primer Plano* est beaucoup plus varié qu'on pourrait le penser. Le cinéma en tant qu'acteur, en tant que réalisateur-acteur scénariste de FFG est évoqué largement. Outre les articles de cinéma détaillés, des photos du film en question, des affiches de films, des entrevues, des dossiers sur telle ou telle partenaire, des enquêtes sur les réalisateurs, des informations sur les adaptations littéraires à l'écran, sur les auteurs, sur les maisons de Productions et leur directeur (CIFESA), sur la vie privée, sans oublier les critiques des différents opus. La popularité de cette revue cinématographique, qui fait également référence aux grandes dates du régime, c'est l'américanisation des « étoiles » espagnoles, c'est d'avoir réussi le pari de faire entrer dans le quotidien des gens le cinéma et ses héros, comme s'ils leur étaient familiers. Dans *Primer Plano*, se mélangent propagande franquiste et rêve de vie de star, intimité, la fiction devient réelle, les schémas représentatifs du cinéma viennent se mêler aux *Représentations du franquisme*, et agir sur l'imagerie collective du peuple.

### **FOTOGRAMAS**

Dans *Fotogramas* (1946-2006), autre revue de cinéma très en vogue pendant le franquisme, le postulat de départ est très proche de *Primer Plano*. De fait, la mise en évidence des artistes, la projection d'une certaine élégance et du triomphe, les actrices ou acteurs à la Une, l'analyse des films, les critiques, les affiches, les entrevues occupent une place importante. L'histoire du cinéma espagnol y figure également et une approche très moderne à travers une « politique à la fois du proche et du lointain », pour conserver le mystère des stars et de l'utilisation du feuilleton littéraire -appliqué au cinéma- afin de créer du suspense, sont des recours fréquents. Le courrier des lecteurs pour fidéliser les fans, les photos des vedettes et des scènes des films, le traitement très sérieux et professionnel de l'actualité cinématographique, même s'il est à déplorer, bien trop de fois, que la continuité du magazine, aille dans le même sens des productions stéréotypées du régime, en mettant en relief l'essentiel de ses thématiques. L'intention de *Fotogramas* suit les mêmes contours que *Primer Plano*, c'est-à-dire, persuader les lecteurs, que l'extraordinaire partage leur vie quotidienne, que les acteurs les plus emblématiques de leur pays, sont des frères, des sœurs, des cousins, des amis, bref, des figures certes qui ont triomphé, mais qui font partie de leur monde à eux.

## AFFICHES DE FILMS DE FFG

Enfin, nous allons nous focaliser sur les affiches de films de FFG, entre 1942 et 1963, et tacher d'en dégager l'essentiel. Elles ont été extraites d'un livre que nous avons acheté et qui a été édité par Diego Galán, en 1985 et sponsorisé par la Mairie de Valence, est sobrement intitulé *Fernando Fernán-Gómez*. L'on peut observer, en premier lieu, que dans ses huit premiers films, la majorité dans de petits rôles, entre 1942 et 1944, il n'apparaît pas sur les affiches. C'est à partir de 1944, dans *El camino de Babel*, (Jerónimo Mihura), qu'il est sur une affiche, et en compagnie d'une femme qui est sa partenaire. Cela sera le cas également de *Empezó en boda*, (Rafael Matarazzo), film dans lequel, il représente le couple parfait avec Sara Montiel, tous deux entourés d'un gros cœur. Ces affiches de films sont soit des dessins, soit des montages photos. Sur les soixante-dix affiches en notre possession, FFG est présent 56 fois. C'est dire l'importance de sa présence au casting et sur ces dernières. D'ailleurs, après avoir atteint la popularité suprême, il se plaindra souvent de l'utilisation qui sera faite de sa notoriété et de son nom sur la liste des acteurs et sur ces mêmes affiches, parfait alibi pour attirer les producteurs mais aussi les spectateurs, en étant réduit à un « prête-nom » et dans des projets insipides. C'est une des raisons qui le conduira à passer derrière la caméra. Sa présence sur ces affiches présente plusieurs configurations. Sur 77 d'entre elles, il n'en fait pas parti 21 fois. Sur les 56, la plupart du temps, comme nous l'avions développé pour *Primer Plano*, sa fonction est réduite à la « représentation » du couple, au bras d'une très belle femme. Quant il ne s'agit pas de cet emploi, l'iconographie des affiches exploite sa fibre comique, il est entouré d'autres personnages, le plus souvent des hommes, est représenté d'une manière humoristique, en costume de scène, dans une posture drôle, en train de faire la moue, etc. Enfin, 14 fois sur 77, il est seul sur l'affiche de cinéma, ou il est le grand protagoniste (nous avons laissé de côté volontairement, les scènes de couple, dans lesquelles certes, il était mis en avant, mais où il représentait une autre catégorie). C'est le cas des opus suivants : *La mies es mucha* (Sáenz de Heredia, 1948) ; *El último caballo* (Edgar Neville, 1950) ; *Esa pareja feliz* (Bardem y Berlanga, 1951) ; *Manicomio* (FFG, 1952) ; *El mensaje* (FFG, 1953) ; *La otra vida del Capitán veneno* (Rafael Gil, 1954) ; *El guardián del paraíso* (Arturo Ruiz Castillo, 1955) ; *El fenómeno* (José María Elorrieta, 1956) ; *Un marido de ida y vuelta* (Luis Lucia, 1957) ; *El inquilino* (J. A Nieves Conde, 1958) ; *Bombas para la paz* (Antonio Román, 1958) ; *La Becerrada* (José María Forqué, 1962) ; *El mundo sigue* (FFG, 1963) ; *Riffi en la ciudad* (Jesús Franco, 1963). Au total de ses 14 affiches en « guest star »,

trois sont de lui en tant que réalisateur.

Pour clore cette partie, nous avons vu que, à la fois dans la presse fasciste (*Arriba*) et dans la presse catholique (*Ya*), l'image de FFG en tant qu'acteur ou réalisateur-acteur, avait été nettement sous-exploitée, que les films évoqués dans ces pages, sont principalement des films où il a été choisi comme acteur, la plupart des fois dans les productions édictées par l'Administration franquiste et répondant à la politique mise en place par Franco. L'on peut donc conclure, si des doutes persistaient, que bien qu'ayant participé activement à ces « Représentations », FFG n'était pas ce que l'on peut appeler un acteur du régime. Son cinéma en tant que réalisateur le prouvera sans ambages. Dans les autres organes de presse cités : *ABC*, *Primer Plano*, *Fotogramas*, une autre approche avait été choisie. Si *ABC* s'impose largement comme le média ayant de manière plus juste et sérieuse relayé la variété de son talent, son côté polymorphe, en s'intéressant tour à tour à l'acteur, au réalisateur-acteur-scénariste, à l'homme de Lettres, au comédien de théâtre, à l'intellectuel, et que son traitement de l'actualité cinématographique est très étendu, pour *Primer Plano* et *Fotogramas*, c'est encore autre chose. Si l'on reconnaît aisément, des qualités certaines au premier cité, large palette des films en tant qu'acteur mais aussi réalisateur, on est cependant gêné par l'évocation des grandes heures du franquisme mélangé au cinéma. Pour le reste, il s'agit d'une mise en exergue de la starification, d'un postulat plus glamour, d'un choix dans les projets, d'une instrumentalisation des acteurs, d'articles certes fouillés mais essentiellement focalisés sur des genres précis, renvoyant au cinéma de propagande et faisant apparaître bien trop souvent Fernán-Gómez en compagnie de l'actrice titre du long-métrage, soulignant les comédies bourgeoises et frivoles. Malgré cela, une certaine modernité peut se dégager de ces deux magazines : l'attention apportée aux fans, le courrier des lecteurs, la mise en feuillets des films ou de l'Histoire du cinéma espagnol, le fait d'avoir fait entrer les stars dans le quotidien des Espagnols. Outre cela, l'intérêt pour la vie des vedettes, les entrevues, les dossiers sur les réalisateurs, leurs influences, les origines des opus, et les Maisons de Production, sont tant de réalité que le film porte en lui. Enfin, l'objet « revue » ou « magazine », son côté « bombon » ou « papier glacé », sa confection bien étudiée, en font un instrument bien plus attractif et plaisant que *Arriba* ou *Ya*. Mais revenons un peu en arrière, et mettons en lumière la manière de contourner la censure et le régime.

## Chapitre II : Résistance et dissidence

### 1/ Contourner le régime et la censure : “*El Instituto Italiano de Cultura*” et « *los Telúricos* »

Afin de bien matérialiser les possibilités qui existaient, en pleine Espagne franquiste, de contourner le régime et de moquer la censure, il nous faut pour cela, utiliser « l’analepse » ou le *flash back*, et donc revenir un peu en arrière. Avant d’accéder à la renommée, FFG a roulé sa bosse, et, avec son groupe d’amis, il a pu jouir, de circonstances particulières en investissant un lieu, à Madrid, qui ne dépendait pas directement du régime, et qui offrait les mêmes caractéristiques qu’une Ambassade, c’est-à-dire, un statut d’extraterritorialité, et donc, une immunité totale, quant à la liberté intellectuelle. Il s’agissait de l’ « *Instituto Italiano de Cultura* », où il put consulter des livres interdits par la Censure, s’ouvrir au néoréalisme italien, monter une troupe de théâtre, organiser des représentations pour son cercle proche, mettre en scène des auteurs et pièces inaccessibles sous Franco. Il s’agissait de *La mandrágora*, de Maquiavelo, *La morsa*, de Pirandello, *El seductor*, de Fabbri, *la corrupción en el palacio de justicia*, de Betti, *Farsa del cornudo apaleado*, de Bocaccio-Casanova, *La torre sobre el gallinero*, Italo de Calvino, *Legítima defensa*, Primo de Levi, *La larga noche de Medea*, de Conrado Álvaro, *El yerno de las almas*, de Valle-Inclán. Il put même monter plusieurs pièces de Federico García Lora. Cette idée avait germé tranquillement lors des réunions littéraires au *Gran Café Gijón*, et ses acolytes, Ignacio Aldeca, Jesús Fernández Santos, Alfonso Sastre, Alfonso Paso, José María de Quinto, Miguel Martín et Francisco Tomás Comes, comme il le raconte dans *El tiempo amarillo*, (2006), avait sollicité gratuitement son aide et sa collaboration comme acteur et metteur en scène. Sa réaction fut positive et remplie d’excitation, comme il le rapporte dans ses *Mémoires* : « Era como dar marcha atrás en el tiempo y volver al teatro de aficionados. Desde el primer momento me sedujo la idea. » (p. 310)

Cette période de « *l'Instituto Italiano de Cultura* », correspond d'ailleurs aux meilleurs souvenirs de FFG sur les planches, au plus grand plaisir ressenti, à sa plus grande joie, lui, pourtant un comédien de théâtre hors pair, sentira toute sa carrière une certaine angoisse, une lassitude due à la répétition, une fatigue physique, et, émettait souvent le souhait secret, d'une annulation de la représentation. Il y a sans doute, dans cette sensation désagréable, des raisons remontant à l'enfance. C'est ce que FFG semble avouer dans son autobiographie, *El tiempo amarillo* :

« La aversión que sentí por el teatro al iniciarme como profesional no era hacia el teatro en sí, sino al ambiente, a la representación cotidiana de la misma situación y el mismo personaje, a la frialdad y la ignorancia del público de diario. Pero había una gran diferencia de calidad y de intención entre los textos teatrales, que no había dejado de leer, y los de las películas insulsas en las que actuaba. Tuve ocasión de satisfacer lo que aún me quedaba de vocación escénica dirigiendo durante esos años con mi amigo Comes –ahogado después en los mares de la burocracia- aquellas representaciones del Instituto Italiano de Cultura, que disponía de un pequeño escenario en un salón con capacidad para unas cien o ciento cincuenta personas. » (p. 310)

Cette folle aventure, outre le libre arbitre qu'elle procurait, la jouissance de dévier les règles de l'Administration franquiste et de se retrouver entre camarades dans un esprit de « troupe », était également une source de création immense. Effectivement, tout était inventé et fabriqué. Cela allait des décors, de la mise en scène, des recherches des habits et accessoires au *Rastro* de Madrid, de la confection des costumes, des éclairages, etc. (Voir Annexe X, ma longue entrevue avec Emma Cohen, la femme de FFG, qui, m'avait parlé de cet aspect justement).

Cette entreprise était donc la preuve que, avec réflexion, sagesse, distance, il était donc possible de trouver des chemins de traverse et naviguer entre deux eaux, afin de passer entre les mailles des censeurs et des Autorités franquistes, ainsi, pouvait-on échapper à leurs « *Représentations* » et se recréer les siennes. Compte tenu de la place limitée dont disposaient les membres, il était question de convier les personnes idoines, comme le corrobore FFG dans ses mémoires : « Invitaremos sólo a personalidades del mundo de la cultura, autores, académicos, críticos, y a técnicos teatrales -nos dijo el director, Mario Penna, persona inteligente y amable, de ingenio agudo, con un repunte de picardía en la mirada. » (p. 310)

Pendant trois ou quatre ans, ce groupe de « *aficionados* », organisa ses représentations, en toute tranquillité, dans un cadre protégé, donnant libre cours à leur imagination, leur

créativité, et en faisant connaître à leur entourage, ce répertoire interdit en Espagne. Pour cela, ils purent s'appuyer sur de nombreuses personnalités connues, comme le précise Fernán-Gómez dans *El tiempo amarillo* :

« Para todas contamos con la colaboración de actores y actrices profesionales : Diana Salcedo, Asunción Sancho, María Luisa Ponte, María Dolores Pradera, Mayrata O'Wisiedo, Elvira Quintillá, María Asquerino, Ena Sedeño, Julia Lorente, Félix Dafauce, José Vivó, Manuel Alexandre, José Manuel Martín, Eugenio Domingo, Manuel Collado, Luis Varela, José María Gavilán... En el estreno de *El yerno de las almas*, el director cinematográfico Luis María Delgado nos hizo el impagable favor de sustituir a un actor indipuesto, y Juan Antonio Bardem y Luis García Berlanga desempeñaron en algunas ocasiones, sólo por colaborar, cometidos de escasa importancia. » (p. 311)

Fernando Fernán-Gómez, consacre plusieurs pages à « l'*Instituto Italiano de Cultura* » dans son livre autobiographique, aussi serait-il judicieux de se reporter aux pages 308-312. Pour notre part, nous nous en tiendrons à cette ultime citation, toujours issue du même ouvrage, et qui nous semble bien résumer les enjeux d'un tel endroit et les sentiments qui s'en suivirent : « Y también por saber que en aquellos penosísimos años trabajábamos en libertad, aunque para un público muy restringido, pues al gozar de extraterritorialidad el Instituto Italiano de Cultura no estábamos sometidos al arbitrio de la estúpida censura franquista. » (p. 311)

Autre moyen de contourner la censure, de passer entre les filets du régime et d'emprunter d'autres voies, fut sa participation au groupe des « *Telúricos* » à Barcelone, où, grâce à ses amis, Fernán-Gómez apprit les rudiments de la réalisation et une vision particulière d'appréhender le Septième Art. Cette bande de copains constituée par : Serrano de Osma, Pedro Lazaga, FFG, le directeur de photographie Salvador Torres Garriga, le producteur José A. Martínez Arévalo, s'essaya au nouveau cinématographique en explorant de nouvelles pistes, bien différentes des « grosses ficelles » du franquisme, optant pour un scénario plus solide, un fond plus travaillé, une esthétique plus soignée, des effets plus inventifs. Ils ouvrirent la porte à un cinéma expérimental et audacieux, en totale opposition avec la production de l'époque. FFG garde de ce temps-là, un souvenir tendre, comme il l'évoque dans *El tiempo amarillo* :

« Guardo un buen recuerdo de aquellos días : el trato con Carlos Serrano de Osma y con Pedro Lazaga, de los que procuré ir aprendiendo la técnica cinematográfica con un papel y un lápiz sobre las mesas de los restoranes y los cafés, con la gran ventaja de poder después contrastar la teoría con el trabajo del plató. » (p. 303)

Même si leur proposition resta à la marge, elle eut le mérite d'exister, de réfléchir à d'autres modèles, à d'autres inspirations, de croire en d'autres valeurs formelles et techniques et de prendre conscience que la censure et l'autoritarisme du régime n'étaient pas une fatalité et qu'il existait bien d'autres échappatoires. FFG s'en souviendra à l'heure de passer derrière la caméra et de produire ses 27 films en tant que cinéaste. Cette expérience avec les « *Telúricos* », -et oui, tremblez, nous voici !- ; lui donnera l'envie d'aller au-delà du métier d'acteur et d'initier une nouvelle étape dans sa vie artistique. C'est justement cela que nous allons aborder dans les lignes qui suivent.

## **2/ Devant et derrière la caméra : résistance et dissidence ?**

Fort de son apprentissage de la réalisation parmi le groupe des « *Telúricos* » à Barcelone, séduit par ce nouveau moyen d'expression, las de contribuer à la « mascarade » du cinéma officiel, déçu par les rôles proposés et par l'utilisation de son nom et de sa popularité sur les affiches et au générique, conscient que son talent n'était pas exploité à sa juste mesure, mu par multitudes de thèmes et de projets, FFG décide de passer derrière la caméra à l'aube des années 50. Déjà embarqué dans des projets novateurs par le biais du cinéma de Barcelone, il participa à un rôle titre, à un premier film de la dissidence en tant qu'acteur. Aux côtés de María Dolores Pradera, couple à l'écran et à la ville, de Carlos Durán et Isabel Pomés, il délivrera une partition de choix dans le chef d'œuvre de Lorenzo Llobet-Gracià, *Vida en sombras*, en 1948. Évoquant plusieurs époques ; cet opus dont l'esthétique et la réflexion sur le cinéma ne peuvent laisser indifférent, est l'histoire d'un homme, Carlos (FFG), reporter de guerre, fauché par la vie, lorsque sa femme (María Dolores Pradera), enceinte, est tuée au début de la guerre civile<sup>307</sup>. Développant les thèmes de la II République, de la guerre civile, du Coup d'État, de l'immédiate après-guerre, de la magie et de la synchronie entre le cinéma et la vie, le film fut très mal reçu par la censure, au point de décourager et « d'assassiner » symboliquement son réalisateur, pourtant un des plus doués de sa génération, qui ne referra aucun film. Cet épisode nous montre à quel point la relation entre Art et Pouvoir pouvait être particulièrement destructrice et fatale. Gênée par les thématiques de la Deuxième République, de la représentation des rebelles phalangistes comme des traîtres, chipotant pour la présence de Carlos dans « *la zona roja* » puis dans « *la Nacional* », altérés par la mention d'anarchistes réclamant la révolution, par les références du film, son esthétique, la commission de censure

---

<sup>307</sup> La mort d'Ana, à forte dimension symbolique doit se voir comme un augure, et présage la défaite des Républicains lors de la guerre d'Espagne et les représailles qui s'ensuivront.



classifia le film, en août 1948, de Tercera A (Exp. Adm. 8. 424. C/ 34. 336), le qualifiant dans son rapport de censure de « (...) sin interés en ningún aspecto, inconcebible, inaceptable, inadmisible, impresentable ». Cette décision injuste constitua le pire couperet possible. Le film fut interdit à Barcelone et Madrid, et ne sortira que cinq ans après, dans des salles obscures de troisième catégorie. Pourtant une déclaration d'amour au Septième Art, très intéressant dans les sujets abordés, subtil, d'une pellicule léchée, d'une bande son soignée, d'une approche symbolique forte, ce long-métrage de l'école de Barcelone passera aux oubliettes et son réalisateur ne figurera jamais dans les Histoires sur le cinéma espagnol.

Avant de nous focaliser sur le cinéma de FFG en tant que réalisateur, nous évoquerons deux autres films de la dissidence, dans lesquels il intervint en temps qu'acteur : *Esa pareja feliz* (Bardem<sup>308</sup> y Berlanga, 1951) et *El inquilino* (José Antonio Nieves Conde<sup>309</sup>, 1957). Ces deux films, à six ans d'intervalle, avaient en commun de peindre sans concession la réalité crue de l'époque, de mettre en exergue la pauvreté, les difficultés du peuple, et de donner la parole aux pauvres gens. Peu de longs-métrages dans l'Espagne franquiste, peuvent se targuer d'une telle volonté, car le régime n'avait pas intérêt à montrer lors de ses *Représentations*, cet aspect là de la société, lui qui voulait toujours mettre en scène un pays sublimé, sans problèmes, revigoré grâce aux vainqueurs de la guerre. Dans *Esa pareja feliz*, les cinéastes Bardem et Berlanga, encore inconnus, choisissent FFG<sup>310</sup> à son apogée pour défendre leur film, et compte sur lui pour incarner, aux côtés d'Elvira Quintilla, « ce couple heureux ». Le titre du film, revêt une dimension bien plus importante qui n'y paraît, à travers l'antéposition du déictique « *Esa* », qui oscille entre la dimension péjorative et le couple que l'on connaît, nous donnant des clés sur le relatif bonheur, de ses deux protagonistes, fait de peu de choses, accumulant les galères et survivant dans un Madrid dévasté. Quelle est l'innovation du film ? Sa perspective néoréaliste. À la fois Edgar Neville, FFG et Bardem et Berlanga, vont importer depuis l'Italie, ce nouveau cinéma, en l'appliquant à la situation espagnole. Mais qu'est-ce ce néoréalisme ? Rompant avec le cinéma franquiste de l'époque, presque toujours ancré dans d'autres époques, ce cinéma social, sorte de fiction-documentaire, radiographie des préoccupations des « petites gens », offre une vision fidèle de la réalité. C'est en cela que

---

<sup>308</sup> Avec *Calle Mayor* (1956), Bardem fera une critique amère de la société espagnole et de la province, du célibat, des comportements des gens, de la religion, des apparences, de l'hypocrisie ambiante et de la cruauté humaine.

<sup>309</sup> Son film, *Surcos* (1951), esquissait déjà les premiers pas vers le réalisme.

<sup>310</sup> Il accepte sans hésitation de travailler avec deux jeunes réalisateurs et de ne pratiquement rien toucher pour ce film, conscient de contribuer à un cinéma différent et d'aider deux camarades qu'il avait connus à *l'Instituto Italiano de Cultura*.

cette tentative d'un nouveau souffle dans le cinéma de l'époque consiste, prisonnier de ses formats. Le film se déroule dans les années 50, nous conte la vie précaire et faite de misères de Juan, ouvrier dans les studios de cinéma<sup>311</sup>, et Carmen, sa compagne, avec laquelle il vit dans une chambre sordide, avec accès à une cuisine qu'ils partagent avec d'autres familles. Pour s'en sortir, et offrir une meilleure qualité de vie à sa femme, Juan se remet en question, et étudie l'électronique, espérant un meilleur futur. Carmen, en revanche, rêve de gagner le concours<sup>312</sup> « *Pareja feliz* », organisé par la marque de savon Florit. Elle est d'ailleurs obsédée par les jeux, comme des milliers d'Espagnols sous Franco, « *concursos, lotería, quinielas* », afin d'échapper à leur triste réalité. Celle-ci occasionne, du reste, des frictions dans leur ménage. Juan réussit à construire un récepteur de radio qui ne marche pas vraiment. Il est aussi congédié de son emploi au studio de cinéma. Pensant réaliser un gros coup, il s'associe avec un collègue, Rafa, investit le peu d'argent qu'il a et se fait avoir. Alors que la situation du couple est au plus mal, Carmen, entend à la *Radio Nacional de España* (tout un symbole pendant le franquisme, un personnage), qu'elle a gagné le concours et qu'elle va incarner avec Juan la « *Pareja feliz* » et jouir d'une journée hors norme. Mais celle-ci sera-t-elle à la hauteur de ses espérances ? Pas vraiment. Alors que le couple escorté dans une voiture de luxe enchaîne les rendez-vous des différents sponsors qui leur remettent des cadeaux, la déception est de mise : une convention obsèque, des talons trop étroits, un fusil de chasse pour la plongée, un repas gâché, une soirée-cabaret qui vire au scandale et à la bagarre. Bref, ils finissent au commissariat. Dans une dernière scène tendre, Juan et Carmen, amoureux, déposent les fameux cadeaux sur un banc où dorment des clochards et repartent en s'embrassant, sans assister au baiser, la caméra suggérant le geste et se focalise sur les pieds des deux protagonistes.

Tourné avec de petits moyens, ce film qui avait le mérite de donner la parole aux « perdants » et de montrer la réalité d'une certaine frange de la société espagnole, la majorité, eut des problèmes momentanés avec la censure, puisque l'écrivain et censeur, Wenceslao Fernández Flórez, n'hésita pas à qualifier l'opus de manière assez négative en déclarant qu'il « *olía a cocido* », retardant de deux ans sa sortie. Cette comédie « *agridulce* », dégageant une

---

<sup>311</sup> Le film s'ouvre sur les studios de cinéma où se tournent des films historiques grandiloquents et carton-pâte, les acteurs sont en costume et postiches, et Bardem et Berlanga font, par ce truchement, une critique ouverte du cinéma franquiste.

<sup>312</sup> Ce thème des concours, vraie réalité du franquisme, est aussi abordé dans le film de Antonio Ozores, *Chica para todo* (1963), à travers le personnage de Petra, incarné par Gracita Morales, figure emblématique du cinéma franquiste, et de manière très comique puisqu'elle ne cesse d'acheter du « *caldo de pollo* » pour la famille dans laquelle est servante afin de gagner un concours qui lui permettra de passer à la télévision et de rencontrer son idole.

vision amère du couple, s'appuyant sur des procédés fréquents pendant le franquisme, comme le recours à la *voix off*, l'accumulation d'anecdotes et de points de vue, est avant tout un film sur la solitude d'une population, sur le mirage d'un bonheur éphémère, la lutte silencieuse de classe, la réalité sociale de milliers de gens oubliés par le franquisme. Mettant en avant la picaresque locale, la popularité du cinéma comme Art de masse, la raréfaction de la pellicule vierge, les coupures d'eau et d'électricité courantes dans l'après-guerre, les tâches ménagères dévolues aux femmes, la passion pour les jeux et concours, les pensions sordides, le problème du logement, la fragilité de l'emploi, les ruines de la ville, la survie plus que la vie, le film est une photographie réussie des années 50. Le dénouement semble nous dire que le vrai bonheur est en nous même et qu'il ne faut pas le chercher ailleurs, en se terminant sur une note positive.

Le film, *El inquilino* va dans le sens de *Esa pareja feliz*. FFG y donne la réplique à María Rosa Salgado qui est sa femme. Evaristo (FFG), sa femme et leurs quatre enfants, vivent au dernier étage dans un appartement déglingué de Madrid. Alors que l'immeuble doit être démoli, et la famille mise à la rue, ce père de famille courageux, va tenter tout ce qu'il peut pour retarder l'expulsion d'au moins quelques jours, car, sans solution de rechange. Vaste problème du franquisme, la question du logement, pourtant, largement relayée par la propagande franquiste dans *Arriba* et *Ya*, -mettant à tout va Franco en première ligne, inaugurant de nouveaux immeubles, posant la première pierre de chantiers de logements sociaux, se vantant d'avoir résolu cette problématique-, a toujours été actuelle. Thème repris dans plusieurs films, dont, *La vida por delante* (FFG, 1958), *El pisito* (1959), de Marco Ferreri, de nombreuses familles furent confrontées à ces difficultés, vivant de manière indécente et précaire. L'Exode rurale vers les villes n'a fait qu'accroître le problème, et a vu l'extension de bidonvilles et maisons de fortune, comme Bartolomé Bennassar l'évoque dans son *Histoire des Espagnols* et précise que 1 200 000 familles n'avaient pas de foyer dans l'Espagne qui se voulait si parfaite de Franco. *El Inquilino*, fait également référence à ce sujet mais aussi à la critique mordante des nouveaux logements construits, faits à la va-vite, ces « bricolages », comme le corrobore le film, lorsqu'Evaristo visite un appartement pilote dans l'urbanisation *Mundis-Jauja*, comprendre « la cage immonde », qui s'écroule de partout, qui est trop petit, qui est rafistolé de toute part. Ce film engagé sur le logement, sans solution « bis » par l'Administration franquiste, met en lumière les contradictions et les limites de sa propagande à cet égard. C'est aussi l'occasion de voir que cette Espagne catholique, bigote, faite de mises en scène grandioses, ne faisait pas grand cas des plus pauvres, et qu'entre son discours, sa piété apparente et la réalité des plus faibles, il y avait un océan. Face à des

solutions toujours plus fantasques et illégales, Evaristo sera mis à la rue, et entre meubles et paravents, il échouera sur le trottoir avec sa famille, pointant du doigt l'indifférence et la cruauté d'une société en proie à ses paradoxes. Bloqué une première fois par la censure à l'étape du scénario, obligé de changer certains passages et de ne pas critiquer cette question, invité à ne surtout pas mettre en cause l'État franquiste et à ne surtout pas citer les organismes idoines, le film finira par être autorisé le 27 octobre 1958. Malheureusement, lors des projections provinciales, il sera suspendu sur l'ordre de Arias Salgado, responsable de ce Ministère car jugé trop incisif.

## **FFG, réalisateur**

Après 48 films en tant qu'acteur du cinéma franquiste, dix ans après ses débuts au cinéma, FFG décide d'élargir sa palette et de passer derrière la caméra. Sur trente films à son actif, si l'on compte ses trois projets pour TVE (*Juan soldado*, *El Pícaro* et *Las mujeres de mi vida*), quinze sont des films personnels, deux (*La Puerta del Sol* et *Lázaro de Tormes*), n'ont pas pu être réalisés à cause de problèmes d'argent et de santé de leur réalisateur, treize sont des films de commande et/ou alimentaires. Parmi tous ses longs-métrages, treize d'entre eux sont des adaptations littéraires à l'écran. En ce qui concerne ce que l'on a appelé cinéma de la résistance et de la dissidence, nous évoquerons ici, en ne prétendant pas à l'exhaustivité et en faisant des choix délibérés, cinq d'entre eux qui, à notre humble avis, sont à la fois les mieux réussis et les plus riches quant à leur contenu et à la période qui nous intéresse : *Manicomio* (1952) ; *El Malvado Carabel* (1955) ; *La vida por delante* (1958) ; *El mundo sigue* (1963) et *El extraño viaje* (1964). Afin de rendre compte de leurs spécificités et de leur valeur engagée, nous nous appuyerons sur nos recherches et sur le livre pionnier, -qui fut l'objet d'une présentation publique en octobre 2010, à la Filmoteca Española de Madrid, à laquelle j'avais assisté, et en présence de Emma Cohen-, de José Luis Castro de Paz, *Fernando Fernán-Gómez*, (Cátedra, 2010), qui s'attache au réalisateur. Autre particularité de sa transition vers la réalisation, c'est qu'il ne se contente pas seulement d'être cinéaste, il est aussi acteur de ses propres films, en l'occurrence dix-huit fois sur vingt-cinq, si l'on écarte les deux films inaboutis et ses trois collaborations pour la télévision. Cette double « casquette », motivée par des rôles plus intéressants et en adéquation avec sa personnalité et ses idéaux, impose cependant une organisation spécifique et des instructions précises données aux opérateurs. C'est ce qu'à la fois Emma Cohen et Rosa Salgado m'avaient confié lors de nos entrevues,

aussi peut-être serait-il profitable de s'y référer en Annexe X. Entre 1952 et 1976, FFG aura réalisé 19 films pendant le franquisme. Production hétérogène, renfermant un cinéma, la plupart des fois de qualité, quelques chefs d'œuvres « morts nés » du fait de la censure, ses films de commande, alimentaires, sont beaucoup plus discutables. Néanmoins, malgré un réel don et des dispositions certaines, son cinéma en tant que cinéaste est peu connu, a été peu valorisé, sinon que très tardivement, et à la lueur de ces nombreux échecs, FFG porte le *sambenito* de « réalisateur maudit ».

Une de mes « théories » sur la supposée et dans un certain point, réelle, « malédiction » de FFG en tant que réalisateur est due justement à des choix ambitieux, très littéraires ou nouveaux, trop intellectuels, auxquels le peuple n'était pas éduqué, baigné dans un cinéma franquiste qui agissait comme un lavage de cerveau et à travers un cinéma pauvre de sens et de thèmes pour ne pas éveiller les consciences : « *Pan y Circo* ». Profusion du cinéma nord-américain, et sur le terrain du cinéma national : de petites comédies frivoles, des enfants chanteurs, différentes périodes de cinéma inspiré du roman à l'eau de rose, du feuilleton, des grands classiques revisités à l'écran pour souligner la grandeur de l'Espagne d'antan, des fresques historiques, des films de militaires, religieux ou mystiques. Après guerre civile et les années noires de l'après-guerre, les spectateurs, dans leur grande majorité, avaient envie d'un simple divertissement qui ne faisait pas trop réfléchir, ils voulaient s'évader. De plus, et cela me paraît une raison essentielle, le renouveau que constituait le cinéma de FFG mettait en relief, comme « un réfléchisseur », un miroir parfois corrosif, la réalité du peuple espagnol et de l'Espagne, ce à quoi il n'était pas prêt car il est toujours très difficile et douloureux de se voir matérialiser ainsi, même par le biais de l'écran. Les spectateurs n'étaient donc pas préparés à cela, ni aux innombrables clin d'œil critiques, aux codes que tous ces films véhiculaient en critiquant le régime et en voulant éveiller leur sens critique. FFG ne cherchait pas à plaire à tout prix en appliquant une recette qui aurait pu marcher quant aux films qui avaient un succès important à l'époque, il voulut simplement ne pas être à la mode<sup>313</sup>, ne pas être en décalage avec ses inspirations et ses choix et il ne souhaita pas donner au public ce qu'ils voulaient voir. Certains soulignent qu'il y avait un

---

<sup>313</sup> Et de fait, il ne l'était pas, car il gardait de nombreux manuscrits dans ses tiroirs, ceux-ci écrits depuis longtemps. Il les ressortait des années après et leur donnait vie soit au cinéma, soit à travers l'écriture fictionnelle ou le théâtre. Cette précision est essentielle pour comprendre ses échecs, car FFG était en perpétuel décalage avec l'air du temps et les envies des spectateurs, bien qu'il réussit, quelque fois, à être en synthronie avec eux. Rappelons-nous que le cinéma est une économie et une industrie, qu'il doit produire et dégager des bénéfices, et comme le disait à ses étudiants le Professeur de cinéma dans *Tesis* (Amenábar, 1996), « il faut donner au public ce qu'il veut voir ».

problème d'identification des spectateurs à ses personnages et que la barrière du bien et du mal n'était pas assez claire et nette pour permettre une adhésion à ses films. Enfin, l'apport du néoréalisme italien et son application à la réalité espagnole n'a pas été un franc succès et le cinéma de FFG, bigarré, surprenant, ambitieux, exigeant même, n'a pas su correspondre à ce moment là, à ce que les gens désiraient. Et l'on sait l'importance, pour qu'un film marche, de la rencontre qui doit s'opérer entre le film d'une part, et le public, et pourquoi, la vision du réalisateur, d'autre part. Au bout du compte, il n'y eut donc ni séduction ni effervescence mais une incompréhension quant à la qualité de ce cinéma, resté souvent à la marge. Si le peu de moyen pour réaliser, la censure, quelques coupes, quelques ciseaux, ont mutilé certains longs-métrages, et ce n'est pas une majorité, ce sont surtout les barrages faits à ses projets (à l'échelle de la censure, de très mauvaises classifications), qui ont joué un rôle essentiel dans cette mise au pas. Il faut aussi souligner le peu de crédits et aides nationales accordés ; de ce fait, sa sphère de divulgation en a été réduite au plus simple appareil, donc à l'anonymat et à l'oubli. Pour finir sur ce point, force est de constater, et ce n'est pas négligeable, que les journalistes et critiques du franquisme, ont eu leur rôle à jouer en ayant une vision biaisée et en ne faisant pas correctement leur travail.

Comme le rappelle parfaitement José Luis Castro de Paz dans son livre *Fernando Fernán-Gómez* (2010), « La maduración intelectual de *Fernán-Gómez*, motivada tanto por su trayectoria vital y profesional como su incesante actividad lectora, le aproxima poco a poco hacia la escritura y la dirección cinematográfica. » (p. 39)

## **MANICOMIO**

*Manicomio* (1952), est, dans ce sens, sa première expérience<sup>314</sup>. Initialement conçu pour concourir lors d'un festival et remporter le Prix du scénario, il s'agit d'une co-direction avec Luis María Delgado, alors que le scénario était l'histoire d'un trio de copains : FFG, Francisco Tomás Comes et Luis María Delgado. Plusieurs amis du *Gran Café Gijón*, Camilo José Cela, Alfredo Marquerie, Julián Cortés Cabanillas, participèrent au projet en tant qu'acteurs en raison du peu de moyens. Basé sur plusieurs adaptations littéraires étrangères tels que Aleksandr Kuprin (*Una equivocación*), Leonidas Andreiev (*El médico loco*), Edgar A.

---

<sup>314</sup> D'ailleurs, et il est utile de le rappeler, les trois premiers films de FFG-réalisateur, *Manicomio* (1952), *El mensaje* (1954) et *El Malvado Carabel* (1956), sont à appréhender comme des films d'apprentissage, et en ce sens, ils sont dignes d'indulgence.

Poe (*El sistema del doctor Alquitrán y el profesor Pluma*), et Ramón Gómez de la Serna (*La mona de imitación*), ce film constitue son *ópera prima*. Carlos (FFG) va rendre visite à sa fiancée (la Doctora Vélez) qui travaille dans une clinique psychiatrique à Guadalix de la Sierra, il est reçu par le directeur du centre qui lui présente plusieurs internes, notamment sa nièce, obsédée par la harpe, et qui, quand elle commence à jouer ne peut plus s'arrêter, puis un homme, qui répète tout ce qu'il dit. Enfermé dans ce « manicomio », un grand manoir effrayant, il va vite se rendre compte, après quelques péripéties, que les « malades », ont réussi à s'échapper et échanger leur rôle avec les médecins, à présent en cellule. Comédie dramatique aux accents sociaux, c'est une réflexion sur la société, la thématique de la folie, dont le parti pris du film est l'interrogation suivante : qui sont les vrais fous ? Cela n'est pas nouveau, depuis *Don Quijote* (1605-1615), cette thématique fait partie intégrale de la culture espagnole. Aussi, par l'intermédiaire de la distorsion de la diégèse, nous allons assister à l'histoire de trois personnes et connaître les explications qui les a conduit à la folie : Un employé, qui raconte le cas de « la mona de imitación », Amanda, une infirmière, qui évoque l'histoire d'une femme qui restera figée en jouant la folle et un Docteur, Eugenia Posada, qui tue avec un presse-papier l'étudiant (Alejo) duquel elle est amoureuse. À travers ces trois histoires, on comprend que le passage de la raison à la folie est bien maigre, que ces trois personnages ont manqué de chance, et, tout au long du film, en filigrane, un parallélisme subtil et judicieux est adopté sur la société du franquisme, suspectée d'être pire que ces gens-là. C'est ce qui fait dire à José Luis Castro de Paz, dans son ouvrage déjà cité que : « Por lo demás, las tres historias narradas por dementes al loco narrador del film (Carlos/Fernán-Gómez) concuerdan en el atroz retrato de una sociedad enferma y desquiciada, donde (en cada plano) reina la locura y los intelectuales deben vivir reclusos. », (p. 50). C'est ainsi que les limites entre la folie et la sagesse sont questionnées, et que naissent des binômes tels que cuerdo/loco, hotelito/manicomio, locos/reclusos, casarón/España, enfermos/franquistas, realidad/ficción, realismo/fantasia, sueño/vigilia, cómico/trágico.

Il est à souligner dans cet opus l'humour noir constant, le sarcasme, l'irrévérence, qui, nous ouvrent la voie pour bien entendre la tonalité du film, sa satire et ses doubles sens. Dans un article de María Teresa García-Abad, intitulé *Literatura, Disparate y Humor en Manicomio* (*Anales de Literatura Española*, 19 (2007), pp. 59-80), celle-ci n'hésitait pas à rapprocher l'humour du film aux *aguafuertes* de Goya et citait le *Buscón* comme source d'inspiration tout comme le grotesque et le burlesque. Elle faisait aussi cette analyse très pertinente :

« *Manicomio* es una película que cobra cuerpo como solución casi providencial a un disparate cuyos tentáculos se bifurcan en una extravagante historia, epítome de las carencias de una industria, un sistema cultural y una sociedad emergente de cenizas que apenas dejan atisbar los torpes movimientos de un intento de incorporación al cine de su tradición cultural más original y representativa. » (p. 60)

*Manicomio*, projet de bonne qualité pour un premier film, ambitieux, décapant, audacieux, touchait à un thème dérangeant pour l'Administration franquiste, la folie, c'est pourquoi il eut plusieurs ennuis avec la censure. Lors de notre visite al « *Archivo General de la Administración* », à Alcalá de Henares, pour y consulter les rapports de censure, nous avons pu nous rendre compte que le film, examiné par cinq censeurs, avait reçu une première amende le 11 novembre 1952, pour avoir débuté le tournage sans la permission de la commission et sans l'examen fini du scénario. Celui-ci a été accordé ensuite sans problème. Le film terminé (le 19 janvier 1953) a subi un nouvel examen, après des modifications, dont le rapport suivant, Exp. 36/3447, délivrait au film la classification Segunda A, autorisée uniquement pour les plus de seize ans, le marginalisant quelque peu. De toute manière, ce premier long-métrage ne rencontrera pas un franc succès et FFG perdra de l'argent. Au-delà de cela, évoquer la folie, comme le fit FFG, était un acte courageux et subversif, surtout en ces circonstances déployées dans *Manicomio*, car il ne faut pas oublier que, sous Franco, ces maisons de fous étaient atroces, on y rentrait pour la vie et on n'en ressortait jamais, on vous torturait, lobotomosait, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive, on essayait sur vous des prototypes, etc. Nombreux sont ceux qui y ont échoué, républicains, résistants, dissidents, homosexuels, maquisards, tous convaincus d'être aliénés alors qu'ils ne l'étaient pas. C'est ce message, diffusé par le film qui nous interpelle. FFG avait été très remonté suite aux décisions de la censure concernant son film *Manicomio*, et ne comprenait pas sa courte diffusion et son exposition dans des cinémas de seconde zone, pour un pays qui avait vu naître el *Quijote*, cela lui semblait aberrant et ridicule, un contresens total.

### ***EL MALVADO CARABEL***

En 1955, FFG adapte la comédie homonyme de Wenceslao Fernández Flórez, *El Malvado Carabel*. Film en noir et blanc (87 minutes), bien rythmé, on peut se rendre compte de la vis-comica de FFG, qui incarne Amaro Carabel, un homme d'une trentaine d'années, sans le sous et qui vit chez sa tante. Fiancé à Silvia, il ne peut se marier avec elle car son salaire congelé provisoirement et sa situation personnelle, ne lui permettent pas de faire ce



pas. Lors d'une course champêtre organisée par son entreprise « Giner y Bofarull », un dimanche matin, Carabel engage une conversation bien attentionnée avec l'un de ses clients mais fait preuve d'indiscrétion et il est immédiatement congédié. À partir de cette mésaventure, le gentil Carabel va se muer en un homme tout autre, convaincu que son tempérament trop bon et son honneur, l'ont conduit jusqu'à cette impasse. Pressé par sa promesse et par la mère de celle-ci, au pied du mur dans toutes les étapes de sa vie, il va tenter de donner naissance à un « monstre ». Mais la méchanceté ne s'apprend pas, et malgré tous ses efforts, il ne parviendra pas à se transformer en cet être sans cœur, voleur, sans scrupules, dont il avait rêvé. Film qui dans le fond et la forme est un vrai succès, on peut y observer de nombreuses critiques sur l'Espagne des années 50. FFG pointe du doigt la pauvreté, la misère, un Madrid encore en ruines dans certains quartiers, des rues déglinguées, en terre, le fort poids du patriarcat et des mariages arrangés, la précarité du travail, le problème du logement, les apparences qui gouvernent ce monde, le peu de perspectives futures, l'inégalité d'une société à plusieurs vitesses, la picaresque locale, le vol, l'immoralité, l'injustice qui conduit Carabel à envisager les pires scénari pour s'en sortir, le chantage, l'argent roi.

Formellement parlant, de nombreux ressorts utilisés par FFG et aussi dans un certain cinéma du franquisme (Sáenz de Heredia, Neville), sont à signaler : la *voix off*, les multi-points de vue, le registre comique poussé à son extrême, frolant la farce grotesque, le cinéma de diversion, l'emploi de *galán cómico* attribué à FFG, et tenu remarquablement, le *happy end* à travers la résolution finale et les retrouvailles de ce couple heureux. Néanmoins, FFG propose un portrait néoréaliste de cette Espagne-là, en donnant la parole aux « perdants », thème constant dans son cinéma en tant que cinéaste. Examiné par la *Junta de Clasificación y Censura*, le 24 novembre 1955, le scénario est accepté sans problème. Puis le rapport de la commission de censure (Exp. 36- 03534), en date du 25 mars 1957, conclue à l'interdiction de la comédie pour les moins de seize ans. En date du 6 mai 1960, le rapport des censeurs déclare « Le fecha de producción de la película, año 1955, hace suponer un tipo de producción muy por bajo del nivel actual del cine español. » *El Malvado Carabel* est réexaminé le 4 octobre 1960. Le 29 novembre 1960 la décision définitive tombe, le film est classé Primera A (subventions de 40%, soit presque la moitié de la valeur du film), non sans compter sur ses soutiens au sein des censeurs, comme le propre auteur de la comédie et Camilo José Cela.

## **LA VIDA POR DELANTE**

*La vida por delante* (1958), que FFG qualifie de « una sátira de la chapuza española » (*El tiempo amarillo*, p. 371), est le seul de ces films-là qui n'est pas une adaptation littéraire à l'écran. Le scénario est de FFG et il a été inspiré par *Esa pareja feliz*. Il n'aborde pas cette fois la vie d'un couple pauvre, comme c'était le cas chez Bardem et Berlanga, mais celle de la petite bourgeoisie, à travers les premiers pas dans la vie de Josefina (Analía Gadé) et Antonio (FFG). Film le plus populaire de toute sa filmographie, cette comédie en apparence légère est bien plus féroce qu'il n'y paraît à première vue. C'est d'ailleurs ce que retenait Marcel Oms dans le Catalogue d'exposition « 30 ans de cinéma espagnol, 1958-1988 », de Paris-Beaubourg :

« Entre-temps, Fernán-Gómez est passé à son tour à la mise en scène, enchaînant deux comédies amères : *La vida por delante* et *La vida alrededor*, qui, sans avoir la féroce des films écrits par Azcona, n'en constituent pas moins une démystification des comédies de divertissement alors en vogue. » (p. 13)

Josefina (jeune médecin) et Antonio (futur avocat) vont de se marier, après que celui-ci eut fini ses études. Alors qu'ils débutent dans la vie, ils sont confrontés à une série de mésaventures. En effet, il est question de la difficile fin d'études d'Antonio, du manque d'argent pour s'installer ensemble, de la délicate étape provisoire de vivre ensemble chez leurs parents respectifs. Mais aussi de la difficulté de trouver un travail pour Antonio, d'un voyage de lune de miel en car sur la Costa Brava qui tourne au cauchemar. Sans jamais voir la mer, dans un bus rempli par un groupe imposant, empêchant tout rapprochement physique, ils sont confrontés à problèmes de communication sur les routes déglinguées et à un voyage qui n'a que de beau la carte postale. Pour couronner le tout, de retour à Madrid les difficultés s'accumulent : jalousies et disputes avec sa femme, l'achat d'un appartement (sur plan) qui s'écroule, le peu d'intimité qu'offre ce dernier avec des vis-à-vis indécents, les fantaisies et excentricités de sa jeune épouse et sa lenteur à lui, les facéties de leur bonne (Rafaela Aparicio), des familles de part et d'autre très envahissantes...

Le film commence par la fin et se caractérise donc par sa circularité. Au générique, des vues de Madrid, accompagnées d'une musique du bonheur, jouée par « una Tuna ». Puis nous passons à un autre plan, qui nous présente la vie du couple, installé dans son nouvel appartement. Un nouveau plan nous montre Josefina, dans son cabinet, en train d'hypnotiser ses clients, tous des hommes. Retour à leur studio. Nous sommes tout de suite intrigués par sa

petitesse, son étroitesse et la proximité exagérée de leurs voisins, si bien qu'il s'agit presque d'une auberge espagnole ; tout le monde entend tout, les murs sont très fins, la convivence est outrée. Par le biais d'un *flash back*, le personnage narrateur, FFG, reprend les débuts de l'histoire : la rencontre entre Josefina et Antonio à la terrasse d'un café, l'obsession de celle-ci pour le mariage « Mis propósitos son casarme » (3 fois), leur séance de sport en amoureux à la Casa de Campo, leurs premiers flirts, Antonio à la faculté de Droit qui passe ses oraux pour devenir « abogaducho », le syndicat étudiant *SEU*, ses échecs en civil, etc. Un fondu enchaîné nous déplace à la maison de ses parents, inquiets par l'attitude de leurs fils, comme le souligne de manière comique son propre père : « Es la primera vez en la vida que me llama padre, antes me llamaba papá. » Aussi, font-ils appel au médecin de famille, qui déclare « Antonio está enamorado, y los enamorados se vuelven idiotas. Para curar esta enfermedad, el amor, pues sólo cabe el matrimonio. »

Nous passons au point de vue de la famille de Josefina, sa mère est hostile à ses projets avec Antonio « Déjate de pamplinas », son père partage son avis et tous deux pensent que son futur époux « es sólo un chico del *SEU*<sup>315</sup> », et que « siempre te hemos dado todos tus caprichos. » Pour que leur union ait lieu, Antonio, très mauvais étudiant, doit terminer ses études d'avocat au plus vite et valider ses examens. Nous assistons aux encouragements de Josefina, aux longues séries de révisions de l'étudiant en Droit, aux récitations devant sa fiancée. Il finit par réussir son examen, composé essentiellement de par cœur. Ellipse. Le voyage de noce des jeunes mariés, contracté par l'agence « *Ultramás* », les voit monter à bord d'un autobus rempli. Les deux familles, très présentes, sont au départ et se distinguent par leurs conseils, leurs au-revoir. Ils partent de Madrid pour la Costa Brava, et le voyage va s'avérer un véritable cauchemar : le bus n'avance pas, Josefina passe son temps à soigner les passagers, le bus tombe en panne, ils font une partie de la route en âne, on les réveille tous les jours à 6 heures du matin, et ils ne voient jamais la mer. Le slogan de l'agence, « Viaje ultramás, siempre llegarás », était un attrape-nigaud, et par cette aventure épique, FFG-réalisateur, critique cyniquement le tourisme de masse<sup>316</sup>. Dans son *Histoire des Espagnols*,

---

<sup>315</sup> « Une politique comparable fut menée à l'égard des étudiants par l'intermédiaire du *SEU*. Il suffisait donc de faire du *SEU* le syndicat unique des étudiants : un décret de septembre 1939 proclama l'unification sous l'égide du *SEU* de toutes les organisations étudiantes, dont la confédération des étudiants catholiques et les associations scolaires traditionalistes. Les associations d'Action catholique ne se laissaient pas absorber par le syndicat universitaire. Le *SEU* resta longtemps la seule structure d'accueil offerte à la masse des étudiants : il disposait de chambres, de restaurants, il procurait les loisirs et les aides sociales. Le *SEU* parvint ainsi à maintenir son contrôle idéologique sur les universités ». In Bennassar, *Histoire des Espagnols*, *Op. cit.*, p. 860.

<sup>316</sup> « Un entusiasta usuario de la Vespa es don Pedro Zaragoza Orts (Falangista), de treinta y cuatro años, alcalde de Benidorm. (...) Hace un par de años, don Pedro emitió un decreto municipal en el que prohibía al vecindario,

Bartolomé Bennassar se souvient de cette ouverture au tourisme et nous en rappelle ses fondements et son protagoniste :

« L'un des meilleurs exemples de réussite extraordinaire est sans doute celui du promoteur catalan José Banús, presque self-made man. Jusqu'en 1959, il travailla dans la construction de logements mais aussi sur les chantiers du *Valle de los Caídos*. C'est à Madrid que ce catalan va mener jusqu'à la fin des années 1950, l'essentiel de son activité : la création de la conception fut sa première grande réalisation, puis celui également madrilène du Pilar, où vivent aujourd'hui 150 000 personnes. A l'occasion de ces réalisations, Banús effectua des opérations immobilières particulièrement juteuses, notamment avec le terrain de la Vaguada, 126 000 mètres carré, qui de 1957 à 1975 connut une énorme plus value. Toujours dans l'agglomération madrilène, Banús construit les quartiers de San José de Valderas, Villamid, Ciudad Residencial Guadalupe, Tres Cantos, La Jarosa de la Sierra, au total environ 50 000 logements. (...) Mais à partir de 1960, il se lance dans les grandes réalisations touristiques de la Costa del Sol, autour de Marbella, dont il est le véritable créateur à travers plusieurs entreprises : Constructora de Andalucía la Nueva, Banús Spada, EL Rodeo, Playas Españolas, Puerto Banús de Andalucía la Nueva, etc. (...) Il vise la clientèle riche et recherche donc les réalisations de qualité : cités-jardins, bungalows égarés parmi les fleurs, maison de style andalou, établissements de jeux, terrains de golf, piscine et courts de tennis, hôtels, restaurants, discothèques, port de plaisance et la plaza de Toros de Marbella qui peut recevoir 12 000 spectateurs... Sa plus belle réalisation est peut-être Puerto Banús, un port de plaisance encadré par un village de style méditerranéen construit en belle pierre où s'ancrent plusieurs centaines de yachts, près d'un millier. Sur la Costa del Sol, il a vendu de nombreuses résidences à la clientèle internationale. José Banús a été sans aucun doute proche des équipes au pouvoir du franquisme. Il a été à plusieurs reprises violemment attaqué par la presse. On ne peut qu'admirer leur qualité qui devrait garantir la durée alors que l'avenir des monstrueux abcès touristiques de Torremolinos ou Fuengirola paraît beaucoup plus hypothétique. En fait, Banús est le type du capitaliste intelligent, dynamique, imagitatif, tendu par la recherche du profit, indifférent à l'idéologie et prêt à travailler avec tous les régimes politiques » (pp. 900-901)

Au cabinet d'avocat dans lequel il travaille, Antonio apprend une mauvaise nouvelle, tous les employés sont renvoyés, car le patron a décidé de partir vivre à Cuba et de profiter de la vie. Cette fois-ci, FFG dénonce avec humour, la facilité avec laquelle on renvoyait les salariés dans ce pays, sans raisons fondées. Antonio n'a pas d'autre choix que de faire les petites annonces et de rechercher un travail. Il va s'en dire que c'est une odysée. À travers cette situation laborieuse, FFG pointe la difficulté pour trouver un emploi, le piston, le népotisme et l'oligarchie qui se réserve les meilleurs postes. Heureusement qu'il fait parti de la petite bourgeoisie. Successivement, Antonio est vendeur de voiture, dessinateur pour

---

bajo pena de multa, insultar a las turistas extranjeras que se bañaban en la playa en bikini. (...) Con la excomuni3n en la cartera y la noticia cierta de que dos ministros meapilas est3n presionando al gobernador civil para que lo destituya de su alcaldía, don Pedro Zaragoza, caballero en su moto Vespa, va a ver al Caudillo en solicitud de amparo. (...) Legalizado el bikini, don Pedro concibe el plan de atraer masivamente el turismo a su pueblo. En primer lugar saca las aguas fecales de la playa y compra pozos a los pueblos del entorno para paliar el déficit de agua potable que padece Benidorm ; después, en 1956, idea un Plan General de Ordenaci3n Urbana que reconvierte todo el término municipal en terreno edificable. (...) Finalmente, en 1964, hicimos un convenio con una entidad financiera vasca para que todos los novios que se casaran el día de la Virgen de Begoña viajaran a Benidorm con los gastos pagados. Nosotros regalábamos la canastilla para el bebé que tuvieran, porque presumíamos que se había engendrado en Benidorm, claro. Y luego hicimos el Festival de Benidorm, que le dio fama al pueblo (de pescadores). De él salieron Julio Iglesias y Raphael. », In Juan Eslava Galán, *Op. cit.*, pp. 116-119.

enfants, vendeur en électroménagers, présentateur-animateur dans un cabaret, extra au cinéma. Son court passage en tant que vendeur d'électroménagers, encore très comiques par sa maladresse à faire fonctionner les divers appareils, nous donne à voir l'évolution de la société, la modernisation<sup>317</sup> de celle-ci, l'ouverture au consumérisme (*Vespa*, *Biscúter*), comme le prouvent la vie à crédit, les hypothèques, son cadeau ridicule d'un Biscúter, petite voiture yahourt à deux places, qui ressemblait à un gadget ou à une voiture d'enfant. C'est ainsi que Bartolomé Bennassar dans son *Histoire des Espagnols*, revient sur cette période :

« Il en est ainsi dans les secteurs de l'électroménager : la production de réfrigérateurs, nulle en 1959, démarre en 1960 avec 29 000 appareils, bondit à 61 000 en 1962, 243 000 en 1963, 428 000 en 1964, 1 009 000 en 1970, 1 303 000 en 1974. Même élan pour la production des machines à laver : 77 000 en 1960, 301 000 en 1964, 554 000 en 1970, 836 000 en 1974. Le succès populaire de la télévision en Espagne est tel qu'il provoque un essor extraordinaire de la fabrication, excessif à vrai dire parce qu'il provoquera une saturation précoce du marché intérieur : 39 000 appareils produits en 1960, année de démarrage de l'industrie nationale, 322 000 en 1962, 575 000 en 1964, 618 000 en 1970, 970 000 en 1974. L'Espagne se dote d'une industrie efficiente de matériel téléphonique, de sorte qu'elle s'équipe rapidement : de 1961 à 1969, le nombre des abonnés double, et l'on compte alors 120 téléphones par 1000 habitants. (...). L'avènement de la TV est une des conséquences de la baisse de la fréquentation des salles de ciné. » (p. 904)

Josefina décide de passer une annonce dans *ABC* pour trouver un appartement. Alors que tous deux sont au lit, Josefina épluche des pages du journal de droite, dans lesquelles on peut y lire « el hogar es el altar de la mujer », reprenant le catéchisme ambiant auprès des femmes, débouchant sur de parfaites épouses, *La perfecta casada*, de Fray Luis de León et le fameux « *Ángel del Hogar* ». Désespéré par ses échecs professionnels, Antonio apprend par hasard, qu'un professeur d'Histoire est recherché dans un établissement catholique privé. Sans aucune expérience ni qualification, il est recruté car il donne confiance au premier abord. Il enseignera dans une classe de filles en uniformes. Sans autorité, improvisant ses cours, FFG profite de cette immersion de un « *Instituto de pago* » pour ironiser sur la politique de l'enseignement, sans réflexion, faite de par cœur, évoquant simplement le Roman National (*Imperio*, *Reconquista*, *Siglo de Oro*, *Franquismo*), et la manipulation de l'éducation. Ne

<sup>317</sup> « Seat son las siglas de Sociedad Española de Automóviles de Turismo. La empresa se creó el 9 de mayo de 1950 con siete socios : cinco bancos españoles, el Instituto Nacional de Industria (INI) y la empresa Fiat italiana, que aportaba las licencias. La fábrica, instalada en la Zona Franca de Barcelona, ocupaba veintidós hectáreas, que comenzaron a construirse después de la concesión por Estados Unidos de un crédito de sesenta y dos millones de dólares. Franco inauguró la fábrica en 1952 aprovechando su estancia en Barcelona con motivo del Congreso Eucarístico. (...) Del modelo básico del Seat 1 400 se construyeron dos mil quinientas unidades. Al año siguiente salió 1 400/ A y en 1956, la serie 1 400/ B, cada vez con más cromados que imitaban los de los coches americanos de moda. Finalmente, saldría un Seat 1 400/ C con una carrocería distinta, precursora de la del Seat 1 500. Todas las piezas procedían de Italia. Lo único que puso España fue la mano de obra, pero po algo se empieza. La competencia más directa de Seat vendría de Renault, que instaló en Valladolid FASA-Renault y comenzó su modelo 4/4, también con piezas traídas de fuera, en esta caso de Francia. », Juan Eslava Galán, *Op. cit.*, p. 81.

disant rien à sa femme quant à ce nouveau « job », celle-ci le suit et se rend compte que certaines de ses élèves sont éprises de lui. Cela permet à FFG de développer des scènes de rires extrêmement drôles autour de Josefina, jalouse, en pleurs, qui décide de revenir chez ses parents, et qui leur offre des répliques faites sur mesure : « Es un sultán, mamá, es un sultán, trabaja en un colegio de niñas. (...) Sí parece un gallo en un gallinero. » Finalement, Antonio parviendra à la convaincre de lui pardonner et de revenir à la maison.

D'autres aventures sont à programme, ne nous les détaillerons pas toutes. Mentionnons la scène hilarante, un des climaxes comiques du film, l'utilisation du *Biscúter*<sup>318</sup> par Josefina, qui, pensant à autre chose, dans un chemin de terre, ressemblant à la rase campagne, dans un Madrid, vrai « *pueblo* », a un accident, qui termine au commissariat et qui nous gratifie de dialogues drôles, de comique de geste et de situation, à travers les témoins et les interprétations diverses d'une même réalité, notamment grâce au bègue (Pepe Ibsert), qui avait vu l'accrochage.

Film à plusieurs lectures, à multi-points de vue, *La vida por delante*, regorge de clins d'œil, de sous-entendus, de codes, de critiques et dénonciations de cette Espagne franquiste et s'élève en parfaite contradiction face à la propagande que pouvaient diffuser *Arriba* et *Ya*. À travers l'humour noir, la satire, la caricature volontaire, FFG réussit parfaitement un grand film à la fois utile, drôle, divertissant mais aussi politique. Il n'est pas surprenant que la commission de censure (Exp. 36/ 3648 et 36/ 3676), décidait de le classer *Segunda A*, à la majorité absolue, correspondant à un financement de 30%. Révisé à trois reprises, à la demande de FFG, le film passera de *Segunda A* à *Primera B*, puis sera à nouveau, rabaisé. Les Censeurs écrivaient dans le rapport que le film « carece de contenido, no hay trama suficiente para una película. », (27/06/1958). Voulu comme un dyptique, la suite, *La vida alrededor* (1959), moins bien réussi, restera dans le même esprit.

---

<sup>318</sup> « El Biscúter o *Zapatilla* es un claro exponente del quiero y no puedo en el que se mueve la clase media que intenta emerger de la miseria sin conseguirlo. En muchos lugares de España comienzan a llamar Biscúter a la minúscula botella de cerveza que contiene un quinto de litro. Su diseñador, el ingeniero Gabriel Voisin, lo llamó Biscooter (bis + scooter = dos motos Scooter). Como ningún fabricante francés se interesó por el proyecto, lo vendió a la empresa barcelonesa Autonacional S. A. El Biscúter, una esquemática carrocería de duraluminio con asiento de dos plazas coorido, se propulsaba con un motor de un cilindro, 197 centímetros cúbicos y dos tiempos, con transmisión a la rueda delantera derecha. Alcanzaba una potencia de nueve caballos y una velocidad de sesenta kilómetros por hora, mejorable cuesta abajo. Para arrancar se utilizaba una manivela. (...) Entre 1953 y 1959 se fabricaron unos doce mil Biscúteres. El Seat 600 lo expulsó del mercado. », *Ibid.*, pp 165-166.

## ***EL MUNDO SIGUE***

Sans doute, les deux chefs d'œuvre de FFG-réalisateur, *El mundo sigue* (1963) et *El extraño viaje* (1964), font partie des dix meilleurs films de l'Histoire du cinéma espagnol. Si dans le premier film cité, FFG est devant et derrière la caméra, dans le second, il est exclusivement réalisateur. *El mundo sigue* est une adaptation littéraire à l'écran du roman homonyme de Juan Antonio Zunzunegui (franquiste), drame, tragédie humaine, *esperpento*, c'est un opus à la fois très abouti formellement et d'une richesse thématique par rapport au cinéma de la dissidence s'entend. FFG s'appuie sur une distribution de grande qualité : Lina Canalejas, Gemma Cuervo, Milagros Leal, Agustín González, Francisco González, José Morales, Fernando Guillén.

C'est l'histoire d'une famille de la classe moyenne, composée de trois enfants, et qui va littéralement exploser et se déchirer. La rumba s'inscrit tout au long du film, comme musique qui nous conduit vers la tragédie finale. Dans le Madrid du début des années 60, plus précisément dans le quartier ouvrier de Maravillas (entre *Chueca* et *Argüelles*), Doña Eloísa et son mari, Don Agapito, gardien de la paix, vivent bon an mal an, dans un « *ático* ». Ils ont trois enfants très différents : Luisa, qui habite avec eux, travaille comme vendeuse dans un magasin de mode assez coté. Son ambition suprême est de dénicher un mari fortuné et d'accéder à une vie confortable, à l'abri des soucis, en se faisant passer la bague au doigt. Son autre sœur, Eloísa, ancienne star du quartier pour avoir remporté un concours de Miss important dans sa jeunesse, est mariée avec Faustino avec qui elle a trois enfants en bas âge. Vivant dans un entre sol, elle est loin de l'existence qu'elle avait rêvée. Soumise à l'inconstance de son époux serveur, accro aux jeux et paris sportifs, il est peu concerné par l'éducation de ses deux enfants. Elle vit un véritable calvaire, manquant de tout et régulièrement battu par lui. Rodolfo, leur frère, ancien séminariste défroqué, appartenant à l'Opus Dei, employé administratif, est insignifiant et moralisateur. Sous l'apparent calme de cette famille sans histoire, une cocotte minute est prête à imploser. Elle prendra la forme d'une dispute violente entre les deux sœurs qui se détestent et se jalourent, évoquant le drame biblique au féminin, de Caïn et Abel ou la guerre fratricide qui a secoué l'Espagne lors de la guerre civile. L'incipit du film pose de façon délibérée sa tonalité, et comme une prophétie, FFG met en exergue une citation de Fray Luis de Granada, *Guía de pecadores* : « Verás maltratados los inocentes. Perdonados los culpados, menospreciados los buenos. Honrados y sublimados los malos : verás los pobres y humildes abatidos. Y poder más en todos los

negocios el favor que la virtud. » (Libro 1, parte tercera, capítulo XXVIII)

La photographie du Madrid populaire, misérabiliste, s'opère à travers la mère, Doña Eloísa, qui descend faire son marché, en devant tout compter, et qui, en surcharge pondérale, a bien du mal à marcher avec aisance, trahie par le langage du corps, c'est comme si elle annonçait, la tragédie à venir. Son vocabulaire corrobore cette sensation, puisque, lorsqu'elle rencontre Don Andrés, une connaissance du quartier, elle fait montre d'une certaine négativité : « Tirando, qué quiere que le diga ». Sa montée sans fin des escaliers, cinq étages, la douleur qu'elle porte sur son visage, nous font douter sur la séquence que nous voyons, à savoir, est-ce le début du film ou sa conclusion. La venue de la fille, Eloísa, se plaignant de sa situation et de la disparition de son mari, de son manque d'argent, va entraîner le conflit avec sa sœur Luisa. Leur frère, Rodolfo, étudie et prie, et dans un premier temps, ignore sa sœur. Son père le sollicite pour essayer de résoudre la situation de sa fille Eloísa. Alors que c'est un bon chrétien, qu'il a failli être prêtre, et qu'il est membre de l'Opus Dei, il ne semble pas avoir d'empathie pour sa sœur et se met à râler : « Llevo dedicando estos días mis raciones por ella. (...) Que conste que eso no es el camino de la resignación. » Il finit par donner un peu d'argent à sa sœur, mais à contrecœur. Triste, taciturne, égoïste, insensible à la douleur de l'autre, bigot, FFG critique à travers lui l'Église et l'Opus Dei. Plusieurs répliques le mettent en cause dans le film : sa mère lui reproche son inertie : « Echa una mano Rodolfo, que no es hora de rezar » ; sa sœur, Luisa se moque ouvertement de lui, « Vete a paseo Sacristán, que ni para cura serviste », ce qui l'amène à préciser : « Yo no soy sacristán Luisa, tú lo sabes, soy empleado administrativo. Si dejé el seminario es que me puse enfermo. » Rodolfo ne rate jamais une occasion pour faire la morale ou juger les autres, comme le montre son sermon fait à sa sœur Luisa : « Que el señor no tome en cuenta tus palabras porque el castigo que había de darte sería horrible. ¿Pero por qué eres así ? ¿Por qué cuando te enfrentas a tu hermana te vistes de tan espeluznante maldad ? »

Nous pouvons nous arrêter quelque temps sur cette « secte blanche », satirisée de manière évidente à travers le personnage de Rodolfo, et qui aura une influence importante en Espagne, en entrant au gouvernement, ceux qui furent connus comme les technocrates de l'Opus Dei, seront chargés de portefeuille clef et de la rénovation du pays. Dans leur livre, *Les nouveaux soldats du pape*, (Paris, Éditions du Panama, 2008), les journalistes Caroline Fourest et Fiammenta Venner, ont enquêté sur cette secte blanche et nous en parlent en ces



termes :

« Son image élitiste ferait presque oublier qu'il s'agit d'un mouvement autrement plus large, destiné à former des catholiques laïques se sanctifiant par leur travail, et donc tourné vers le prosélytisme via la formation professionnelle. Fondée en 1928 par Josemaría Escrivá<sup>319</sup>, l'Opus compte beaucoup plus de membres laïques que de religieux. Selon l'annuaire officiel de l'Opus Dei, sur 85 491 membres de par le monde, on dénombrerait à peine 1 850 prêtres, dont 23 évêques sous la direction de la prélature, et 18 évêques appartenant à la Société sacerdotale de la Sainte-Croix, non dépendants de la prélature. Le gros des troupes agit au sein de la société civile et a été recruté via son réseau éducatif et professionnel comportant 15 universités, 7 hôpitaux (gérant 300 000 patients, 1000 médecins), 11 écoles de commerce, 36 écoles, 97 établissements d'enseignement technique et 170 résidences universitaires. » (p. 103)

Elles ajoutent que :

« Les clercs sont donc minoritaires au sein de l'Opus Dei. Pour une raison simple : l'Œuvre n'a pas été pensée pour offrir à l'Église des bataillons de prêtres, mais des soldats agissant dans le siècle. Le fondateur a beaucoup insisté sur le fait qu'il s'agit d'inciter des laïques à mener une vie saine tout en restant actifs au sein de la société :

'L'Œuvre est née pour contribuer à ce que ces chrétiens, insérés dans le tissu de la société civile –par leur famille, leurs amitiés, leur travail professionnel, leurs nobles aspirations–, comprennent que leur vie, telle qu'elle est, peut-être l'occasion d'une rencontre avec le Christ, c'est-à-dire qu'elle est un chemin de sainteté et d'apostolat.' »

Elles poursuivent ainsi :

« L'un des symboles de l'Opus Dei, une simple croix dans un cercle, témoigne de cette volonté d'accéder à la sainteté en vivant selon les principes de l'Évangile au milieu du monde. Par le travail, et non par la seule prière. Une mini-révolution qui donnera bien du fil à retordre au droit canonique pour trouver un statut adéquat à l'Opus Dei. » (pp. 103-104)

Il faudrait consulter cette enquête avec précision, car cette investigation, qui a mis plusieurs mois, a le mérite de lever le voile, sur une des caractéristiques de l'Opus Dei, son aura de mystères, sa puissance dans le monde, ses intérêts propres, son implantation, et ses profondes contradictions. Terminons juste son évocation par les mots des deux investigatrices :

« Sous Franco, on a compté jusqu'à 19 ministres issus de l'Opus Dei. Quant à Pinochet,

---

<sup>319</sup> « Son nom aurait pu lui porter malheur. En espagnol, Escrivá s'écrit parfois Escriba, soit le mot 'scribe' associé de façon si péjorative aux pharisiens dans les Évangiles. Quant à 'de Balaguer', les adversaires de l'Opus Dei relèvent qu'il s'agit d'un ajout tardif, destiné à anoblir le nom du fondateur, alors qu'il n'évoque rien d'autre que la terre catalane dont est originaire une branche de ses ancêtres. Josemaría vient néanmoins d'une bonne famille. Il est né le 9 janvier 1902 à Barbastro, en Aragon. Ses parents sont de fervents catholiques. Sa mère, Dolorès, vient d'une lignée catalane très pieuse et plusieurs de ses frères sont prêtres. Riche commerçant et militant catholique, son père fréquente des journaux comme *Le Croisé aragonais* et le Centre catholique de Barbastro, dont le but est surtout de 'promouvoir la défense et la mise en place de l'ordre social et de la civilisation chrétienne selon les enseignements de l'Église. », In FOUREST Caroline, VENNÉ Fiammenta, *Les nouveaux soldats du pape*, Paris, Éditions du Panama, 2008, p. 121.

plusieurs membres éminents de son entourage appartenait à l'Œuvre. Aujourd'hui encore, la mort des anciens cadres de la dictature donne lieu à des messes organisées par l'Opus. Ses superbes universités, sa très grande bibliothèque de Santiago servent régulièrement à organiser des cocktails mondains et des conférences en faveur de l'ultralibéralisme, où se retrouve le gratin des catholiques ultra-libéraux, qui sont aussi souvent des nostalgiques du général. Ce mélange d'intégrisme catholique et d'idéologie sanctifiant le travail sur un mode ultra-libéral caractérise l'Œuvre. » (p. 102)

Quant à son fondateur, José María Escrivá, il a effectivement pris position pour Franco, comme les deux femmes nous le rapportent :

« En mars 1939, Escrivá fait son entrée à Madrid en soutane et au milieu des troupes nationalistes. Des gens viennent lui baiser la main. L'Œuvre dont il rêve et qui tâtonne depuis si longtemps va enfin pouvoir se développer à la faveur de deux événements : le retour en force du catholicisme suite à la victoire de Franco et l'arrivée d'un nouveau pape conservateur, Pie XII, à la tête de l'Église. Dans un message radio diffusé le 16 avril 1939, Pie XII adresse 'ses paternelles congratulations pour le don de la paix et de la victoire' aux catholiques espagnols et donc au régime de Franco :

'Nous exhortons les dirigeants et les pasteurs de la catholique Espagne à éclairer l'esprit de ceux qui se sont laissé abuser, en leur montrant avec amour les racines matérialistes et laïcistes d'où procédaient leurs erreurs et leurs malheurs'. », (p. 129).

Mais en approfondissant, sa position n'est pas aussi nette qu'il n'y paraît :

« On a souvent reproché au fondateur de l'Opus Dei d'avoir soutenu le franquisme. Qu'il l'ait apprécié est incontestable, mais la position de Josemaría Escrivá est plus ambiguë. Dans l'ordre des pouvoirs qu'il respecte, le pouvoir temporel arrive toujours loin derrière le pouvoir spirituel. Autrement dit, Josemaría Escrivá admire en premier Dieu puis le Saint-Siège puis franco. (...) Le fondateur de l'Opus Dei savoure pleinement la victoire de Franco dont le régime s'empresse de protéger l'Église et de soutenir toute personne pouvant diffuser l'esprit du catholicisme. Sans doute même rêve-t-il d'aller au-delà : vers une monarchie entièrement fondée sur le religieux et non limitée par ce pouvoir militaire conservant la royauté pour la forme. Il rêve aussi de convertir les rouges, mais il reste choqué par certaines exactions commises par la dictature, selon une position très exactement conforme à la volonté de Pie XII. » (pp. 130-131)

Mais revenons au film, *El mundo sigue*. Alors que Eloísa se plaint de son sort, sa sœur Luisa, ne peut s'empêcher de réagir et s'exclame : « Me parece que con el sinvergüenza del papá que disfrutan, van a tener que seguir alimentándose de aire. », signe évident que dans cette Espagne franquiste, il n'y a pas de solidarité de femmes. La réaction brutale de la plus jeune des deux sœurs, Eloísa confirme nos dires : « Calla, asquerosa, que un hombre como el mío quisieras tú para los ratos de nerviosidad. » Le ton ne fait que monter, les répliques agressives fusent, les deux sœurs se déchirent et en viennent aux mains : la guerre est déclarée. Rodolfo, dans un coin immobile, ne trouve que cela à dire : « Por Dios y los Santos, estas dos hermanas mías están tocadas por todos los demonios. (...) Y eso pretende ser una

familia cristiana. » Devant tant de fiel, la mère, doña Eloísa, émet un ultimatum : « Así no podéis seguir, más que hermanas, parecéis dos fieras. »

L'histoire suit son cours, de son côté, Eloísa retrouve son mari qui surgit de nulle part, et lui adresse ses reproches, elle l'exhorte à lui donner de l'argent, se dit lasse de ces conditions de vie. Sa sœur Luisa, quant à elle, après son travail, ne rentre pas à la maison, et se fait inviter par Don Guillermo, le patron du magasin, qui ensuite la ramène devant chez elle mais tardivement. Son absence se fait remarquer, et son retour tardif, dans la belle voiture de son supérieur, que les siens voient, déchaîne les passions de tous. Sa sœur Elo d'abord, « Esa golfa de la visita. Se ha liado con el dueño de la tienda y nos está deshonrando a todos. » Son père, ensuite : « La mato, es que la mato, una hija mía. Todo lo tolero menos una hija así. (...) Y eso le llamas tú trabajar, toma », dit-il, en la frappant. Ce déchaînement de jalousie, de haine, de morale, le poids de l'honneur et des apparences, conduiront Luisa à s'échapper en cachette avec sa valise et à travailler comme « *chica de alterne* » dans une « *sala de fiesta* ».

Quant à Eloísa, ancienne *Miss Maravillas*, sa vie se résume aux conflits avec Faustino, aux bagarres, à la violence, à la plainte. Tantôt elle se déchire avec son époux, tantôt ils se réconcilient sur l'oreiller. Et puis tout recommence. Père absent, homme volage, mari violent, il est mu par la destruction de sa personne, la vie au jour le jour, le rêve du gain aux jeux, l'égoïsme suprême. Croyant gagner gros à la loterie, il dépense tout son salaire dans des mises multiples alors que sa famille n'a ni à boire ni à manger. Apprenant qu'il a gagné, il court l'annoncer à sa femme, qui, telle *Perrette et le pot au lait*, échafaude mille projets, mille achats, rêvant à une autre vie. Elle l'annonce à ses parents, croit enfin au destin et espère un autre monde pour ses trois enfants. Mais hélas, cette mise gagnante n'est pas celle d'un seul homme, et Faustino se retrouve à toucher une somme modique, précipitant le couple dans la tragédie : séparation, pauvreté accrue, position de mère célibataire pour Eloísa, idée de recours à la prostitution pour finir les fins de mois, ménages. Luisa, qui a multiplié les hommes et en a berné certains ; surtout le dernier auquel elle fit croire qu'elle était enceinte, puis qu'elle allait se faire avorter, réalise enfin le rêve de sa vie. Elle a fait la connaissance d'un milliardaire, beau, puissant avec qui elle vit et qu'il l'entretient. Il réalise tous ses caprices. Fière, elle rend visite en cachette à sa mère après plusieurs mois de silence, qui, éblouie par sa réussite et comblée par ses cadeaux pour elle, son mari et ses frères et soeurs, ne comprend pas vraiment qu'il s'agit de la prostitution qui ne dit pas son nom, ou ne veut simplement pas le voir. Une chevalière pour son père, une montre en or pour sa mère, de l'argent pour son frère et sa sœur, voilà qui fait tout oublier. Le père, bouche-bée, aura cette

réaction : « La verdad es que con esa hija nos hemos equivocado. (...) Por lo que suponen los regalos, porque son señores regalos y porque supongo que no habrá dejado sin nada a los hermanos. (...) Siempre me pareció que la Luisita tenía buen corazón.»

Jadis paria, Luisa récupère son honneur perdu, à tel point que pour son père « a mí me pareció siempre la más lista » et que pour sa mère, dans le déni, « una vez que se lanzó en lo que se lanzó », sa fille revêt toutes les qualités : « Tiene más clase y elegancia que la otra, tiene más gancho para los hombres, más picante, no me extrañaría que acabaría casándose. » Pute hier, immorale, honteuse, la réussite de Luisa, ses riches tenues de haute couture, ses présents, la voiture de luxe de son compagnon, ont permis d'acheter ses deux parents et de comparer les deux sœurs « La otra es más metida adentro, más seca, más amargada », et de prendre parti pour l'aînée.

Alors que Elo avait songé à donner son corps aux hommes, elle n'y arrive pas et se contente de ménages. Plus le film avance, plus elle sombre dans la dépression, le désespoir, la plainte, l'auto-destruction. Faute de mauvais choix, sa vie qui avait si bien commencé avec ce concours de Miss, les avances d'un homme bon, comme Don Andrés, qu'elle avait toujours rejetées, Eloísa, qui au fil des plans, se réduit à Elo, preuve de son amoindrissement, est inéluctablement conduit, comme dans les tragédies grecques, vers son tragique destin sur lequel elle n'a plus de prise. Parallèlement, sa sœur Luisa, dans la voiture de luxe de son mari, Don Anselmo, conduite par son chauffeur, avance doucement dans les rues étroites de son ancien quartier et se dirige chez ses parents, où sa sœur, attend sa fin prochaine. Alertée par son arrivée, Doña Eloísa, commente à sa fille Elo, la provenance de la voiture et à qui elle appartient. Sur le coup, celle-ci, n'arrive pas à réaliser. La gamine se penche au balcon, et Eloísa, qui devient folle, se met à hurler : « No quiero verla, no quiero verla », en se balançant contre les murs, « no quiero verla », et se jette du balcon, et atterrit sur la voiture de sa sœur Luisa, morte, alors que résonne la rumba. *El mundo sigue*. Film sur la pauvreté et la misère, la prostitution, l'avortement, le suicide, le jeu, l'abandon, le destin inéluctable, la dualité, la rivalité féminine, l'Opus Dei, la critique de la famille comme André Gide aurait pu le scander : « Famille, je vous hais », sur l'adultère, l'ambition, l'orgueil, la violence, les apparences, l'hypocrisie, le mauvais traitement fait aux femmes, et plus encore, le monde qui est dépeint dans *El mundo sigue*, et celui d'une Espagne noire, prise aux pièges sur elle-même. Tout est confondu, à l'image de la citation de Fray Luis de Granada. Celle qui s'est pervertie jusqu'au bout mais qui a accédé à ses rêves est devenue sainte, exemplaire, digne

d'admiration. Mais celle qui n'est pas parvenu à se compromettre, qui n'a pas réussi à aller au-delà de ses limites, qui a, finalement été la plus morale, la plus droite, eh bien c'est celle qui a tout perdu et qui finit par se suicider. À la simple lecture des thèmes développés dans le film, il est évident que celui-ci cocha toutes les cases de la *Junta de Clasificación y Censura*. Dans le rapport fait par les censeurs, (Exp. 36/ 4031), le film est d'abord classé *Segunda A*. La maison de Production propose alors des modifications (élimination des effusions de Faustino et Elo, rajout de répliques religieuses de Rodolfo, passage de Fray Luis de Granada) afin d'améliorer sa classification. Le 17 décembre 1963, le film obtient finalement la classification *Primera B*. Mais son problème n'est pas tant les subventions mais sa projection. « Présenté à Bilbao au cinéma Buenos Aires le 10 juillet 1965 » (p. 218), comme le souligne José Luis Castro de Paz, le film est retiré de la programmation immédiatement. Cantonné aux salles de seconde zone, et en deuxième partie de soirée lors des doubles séances, le film passera inaperçu et terminera dans l'oubli le plus total.

### ***EL EXTRAÑO VIAJE***

Enfin voici notre dernier film, *El extraño viaje*, dans lequel il se consacrait seulement à la réalisation. Film inspiré d'un fait réel dans la presse, le crimen de Mazarrón, idée initiale de Berlanga, à la croisée des genres : film fantastique, enquête policière, comédie dramatique, drame familial, *esperpento*, film à suspense, il fut très bien réalisé sur un scénario solide et bien écrit. En noir et blanc, *El extraño viaje* s'appuie sur la participation de Carlos Larrañaga, Lina Canalejas, Tota Alba, Rafaela Aparicio, Jesús Franco, María Luisa Ponte et Xan Das Bolas. Dans un petit village non loin de Madrid, vit une famille composée de trois membres : Ignacia, l'aînée, dominante et stricte, et ses deux frères et sœurs, Venancio et Paquita, timides, criards, retardés. Dans ce bourg insignifiant, cette famille qui habite un grand manoir donnant sur la place du village, est le sujet de toutes les conversations, d'autant plus qu'elle est la plus riche et l'objet des fantasmes les plus fous. Chaque samedi soir, la monotonie de cette localité bien humble est rompue par le bal du village, l'arrivée des musiciens depuis la capitale. Un samedi de tempête, Paquita et Venancio, pris par la peur, entendent des bruits dans leur maison austère et s'acheminent vers la chambre de leur sœur, Ignacia. Dans l'entrebâillement de la porte, ils croient distinguer une quatrième personne, ce que nie fermement cette dernière.

Bien sûr, la sœur aînée, Ignacia, rigide, sèche, dominatrice, est une « Bernarda Alba en puissance », mais est aussi la métaphore du franquisme, se promenant toujours avec son trousseau de clefs, elle cadenasait tout sur son passage, elle verrouille, et semble reprendre à la perfection la maxime de Franco, « Atado y bien atado. » Double du dictateur, elle inspire la peur à ses deux frères et sœurs, les commande, les domine, leur crie dessus et les mène à la baguette, de manière énergique et militaire.

Le film s'ouvre sur une musique stridente, et à l'aide d'un travelling descendant et latéral, un gros plan est fait sur des magazines de l'époque (*Life*, *La Codorniz*). Une vue de la place du village nous montre quatre femmes vêtues de noir, « mantón negro » sur les épaules, fichu sur la tête, austères. L'une d'entre elle, mercière, se plaint du vol d'un de ses corsets et sous-entend que ce serait la plus déléguée du village qui aurait commis le larcin. Alors que le bal du samedi soir se prépare, que la musique résonne, que les vieux jouent aux cartes, que d'autres dansent, « *la guapa del pueblo* » attire tous les regards et commentaires à voix basse. C'est Angelines. Très moderne, sexy, libre, elle se tortille et se plaint de l'insistance de la gent masculine, qu'elle ressent sur elle : « qué burros hay en ese pueblo. » Tout le film est centré sur cette énigme : avec qui était Ignacia ? La construction habile de l'histoire va laisser pour la dernière partie du film cet aspect et maintenir les spectateurs en haleine. Ce que l'on sait, c'est que celle que les habitants appellent « *Doña Drácula en su Castillo* », cache un secret.

Outre Angelines qui ne rêve que de s'enfuir du village pour aller à Madrid, Beatriz (Lina Canalejas), est vendeuse chez la mercière, et amoureuse de Fernando (Carlos Larrañaga), qui chante dans l'orchestre. Entre Madrid et ce bourg, Fernando résiste à la pression de Beatriz qui veut se marier avec lui. Pour retarder l'échéance, Carlos invente une histoire à dormir debout, son frère, handicapé et dont il aurait la charge, l'empêche de s'engager davantage, du moins pour l'instant. Ignacia de son côté, reçoit des visites dans son manoir pour le faire expertiser et le vendre ainsi que ses terres. Elle prend le prétexte de penser à son frère et sa sœur : « Lo hago por vosotros. Todavía estéis en edad de disfrutar de la vida. Hay que ver mundo. En este pueblo no hay más que gente zafia. Por eso no nos hemos casado porque no son de nuestra clase. » Réflexion qu'aurait pu faire Bernarda Alba à ses filles. Ignacia, normalement fermée et terre à terre, rêve désormais de voyages, de « Cartagena », « Canarias », « París », « Hong Kong », de « paisajes exóticos ». Comme si quelque chose, s'était passé. Conscients que quelque chose se trame, Venancio et Paquito, de vrais enfants, très immatures, épient leurs sœurs. Celle-ci, en chemise de nuit sexy blanche, les cheveux lâchés, les fixe du regard lorsqu'ils la surprennent. Pris de panique, sans réfléchir,

Venancio l'assomme avec une bouteille, et tombe. Elle est inanimée. Un travelling lateral nous montre le visage de Paquita, puis se focalise sur la porte qui s'ouvre. Venancio et Paquita poussent un cri, la porte grince. Ellipse. Ils traînent le corps de leur sœur, on ne voit pas leur visage et la jette dans la cuve à vin de la maison au sous-sol, accompagnés d'une troisième personne inconnue. Dans le village, on commente l'absence d'Ignacia, qui va normalement à la messe dominicale tous les dimanches avec ses frères et sœurs. Mais voilà qu'en ce dimanche, les trois notables sont introuvables.

FFG-réalisateur évoque les commérages et les rumeurs dans le village, le temps long qui ne s'écoule jamais, le simulacre du mariage, l'obsession de Beatriz, le mensonge, l'imposture, l'opposition *pueblo* vs *ciudad*, pauvres vs riches, tradition vs modernité, la morale, le réalisme, le goût pour l'argent.

De retour chez Venancio et Paquita, les deux se mettent à fouiller dans les affaires de leurs sœurs et découvrent des objets surprenants comme de la lingerie fine et sexy, un corset, des bouteilles d'alcool. Alors qu'ils s'apprêtent à trinquer, hystériques, quelqu'un en noir rentre dans la chambre. Ils hurlent, puis s'évanouissent, les chats se sauvent en miaulant. Sans nouvelle d'Ignacia, tout le village commente son étrange disparition. Un taxi a été témoin de la fuite des trois frères et sœurs pendant la nuit, à 2H30 du matin. Les policiers font une perquisition dans le manoir, vide. Une drôle d'odeur se fait sentir. Les policiers interrogent les villageois. Sur la plage de Cabo de Palos, deux corps sont retrouvés, inertes. On reconnaît Venancio et Paquita, une bouteille de champagne près d'eux. Une grande enquête est ouverte et tout le village est questionné. Alors que les paysans du coin goûtent le vin d'Ignacia, absente, l'un d'entre eux trouve qu'il a un goût étrange, de jambon. Fernando en fait un malaise. Coup de théâtre, Fernando, après ce commentaire sur le vin, avoue qu'il était ami intime de Ignacia. Un *flash back* nous les montre tous les deux, le soir, tard, dans la chambre de cette dernière, séductrice et sexy comme jamais. Doña Ignacia, lui faisait essayer des robes qu'elle avait achetées, comme s'il était une femme (thème du travestissement), ils discutaient et buvaient un verre. Jalouse de Beatriz, amoureuse de Fernando, celui-ci raconte aux Gardes Civils qu'Ignacia voulait tout vendre, partir à l'étranger et se marier avec lui. Nous nous rendons compte qu'elle avait une double vie. Mais Fernando ne l'aimait pas et faisait cela pour l'argent. Paquita avait tout découvert, Fernando étant assis sur le rocking chair. Tout fini par se recouper : Fernando avait volé le corset pour Ignacia, dans le taxi, la nuit de la fuite, ce n'était pas Ignacia, déjà morte, mais Fernando, d'une stature similaire à elle, travestie en

Ignacia, une mantille sur la tête. Quant à Paquita et Venancio, Fernando avoue au juge, qu'insupportables en arrivant sur la plage, il n'avait pas l'intention de les tuer, et avait mis juste des somnifères dans leur champagne qui s'étaient avérés trop forts. Les espoirs de Beatriz s'effondrent avec cette déclaration, « Yo no quería matarles, lo siento por Beatriz, yo no quería matarlos. Aquí está todo el dinero. » Fernando est emporté par les Gardes Civiles, sous les yeux en larmes de Beatriz. Son rêve vient de s'écrouler comme un château de cartes. Le village est en deuil, un défilé des hommes en noir rend hommage aux disparus. Abordant le thème du travestissement, du meurtre, montrant Angelines dans des postures et tenues sexys, le film fut classé, *Segunda A* (Exp. 36- 4862). Comme le précise Castro de Paz, « *El extraño viaje* permanecía exclusivamente en manos de la empresa de un José María Reyzábal que, en palabras del propio cineasta, 'decidió que no servía para ser exhibida y ahí se acabó la historia de la película, aunque sin duda afina más Francisco Molero cuando asegura que el motivo fundamental del lamentable 'congelamiento del film estuvo directamente ligado al carácter blasfemo que, a juicio del muy católico empresario, poseía. » (pp. 241-242)

Le cinéma de FFG en tant que réalisateur et acteur de ses propres films, pour la plupart, dans un esprit de troupe, dans la bonne humeur et dans une certaine liberté en ce qui concerne la direction<sup>320</sup>, s'appuyait souvent sur les mêmes têtes, avec lesquelles il réalisa de nombreux projets. Avec Madrid en toile de fond, son cinéma de la résistance et de la dissidence, abordait non seulement des thématiques interdites par le régime (avortement, suicide, travestissement, remise en cause de la famille, critique de l'Opus Dei, prostitution, addiction au jeu, immoralité, hypocrisie et apparences, etc.), mais avait une particularité formelle, l'image étant aussi une manière de dévier la censure dans ses effets, sa subtilité, ses plans, ses techniques. Donnant la parole aux « perdants », faisant le portrait d'une Espagne misérabiliste, il s'appuya sur le néoréalisme, dont la principale caractéristique résidait en sa dimension sociale et en son inspiration puisée dans la réalité. Fondés sur la satire, l'humour noir, l'ironie (tragique), les sous-entendus, clins d'œil, codes, références en commun, un imaginaire collectif propre, l'invention, la créativité, et les adaptations littéraires, les films de FFG par leur puissance, leur refus de la concession, leur portée politique, engagée, s'ancrent dans la culture, l'art, la connaissance, convaincu qu'avec ces armes-là, on luttait le mieux contre le franquisme, qui était son juste opposé. Qualifié parfois de trop élitiste et

---

<sup>320</sup> Emma Cohen lors de notre entretien à relire en Annexe, me disait justement qu'une fois avoir choisi très attentivement ses acteurs adaptés aux personnages, FFG leur laissait beaucoup de liberté dans leur jeu et avait une totale confiance en eux. Bien sûr, il pouvait arriver qu'il reprît un dialogue ou un ton, une posture, mais en général, sa direction d'acteurs se caractérisait par une grande autonomie et un libre arbitre certain.



intellectuel, le cinéma de FFG a souffert lamentablement de la censure, des faibles subventions accordées, d'une diffusion à la marge ou nulle, lui faisant porter l'étiquette de « cinéaste maudit », mais comment pouvait-il en être autrement quand on observe avec attention le courage de sa démarche, l'absence de calculs, la portée de sa vision et l'esprit qui était sien.

### **Chapitre III : Punition, oubli, résurrection : transformer les contraintes en opportunités**

#### **1/ Punition et mise au banc : galère, misère et oubli**

L'année 1963 signifie pour FFG un tournant. Déçu de la réception de ses films, ayant investi toutes ses économies dans ses projets<sup>321</sup>, il se trouve dans une situation « d'équilibriste », « en la cuerda floja ». Et les choses ne vont pas s'arranger. L'Administration franquiste n'apprécie guère son cinéma en tant que réalisateur comme nous avons pu le voir, et participe à sa perte en lui mettant des bâtons dans les roues, preuve de cela, la mauvaise classification de ses longs-métrages, pour la plupart, les coupures dans ses films et surtout, comme ce fut flagrant avec *El mundo sigue* et *El extraño viaje*, des opus mis directement à la marge en empêchant délibérément leur projection, les tuant dans l'œuf. En ces débuts des années 1960, l'Espagne gronde et le mécontentement de certaines franges de la société se fait entendre. Au printemps et surtout à l'automne 1961, les grèves s'étendent à Barcelone, Madrid, Valence, Grenade. Un effet boule de neige se produit : les étudiants se rebellent et ne veulent plus du seul syndicat franquiste, le *SEU*, en Biscaye, les travailleurs métallurgistes entrent dans le mouvement, suivis des ouvriers agricoles d'Andalousie au début de 1962, enfin, en juillet 1963, dans le nord de l'Espagne, l'action des mineurs des Asturies se heurte à la répression et la violence de la Garde Civile. Dans cette configuration, un ensemble d'artistes et d'intellectuels, dont FFG, publie une lettre de soutien à cette cause et signent une pétition. Ce sera le coup de trop. L'État franquiste réagit avec la manière, puisque FFG est mis au ban, nous invitant à réfléchir, au rapport entre Art et Pouvoir. Dans ses Mémoires, *El tiempo amarillo*, FFG revient sur cet épisode marquant :

---

<sup>321</sup> Voici un point qui mérite d'être éclairci. Sa participation au cinéma franquiste en tant qu'acteur, a eu pour but d'accumuler suffisamment d'argent pour le réinvestir dans ses projets en tant que réalisateur-acteur. FFG n'a jamais épargné et prévu l'avenir dans cette phase de sa vie, car toutes ses économies ont toujours été réutilisées dans ce sens. Cela explique d'autant plus cette époque de « vache maigre ».

« En 1963, al ministro de Información, que acababa de pedir diálogo, se le olvidó informarnos a unos cuantos de que no debíamos escribirle una carta preguntándole si era cierto que en Asturias se torturaba a los mineros que protestaban ; nosotros escribimos la carta, y al día siguiente casi toda la prensa del país se volcó contra los firmantes. A partir de ese momento, yo era rojo. Mi madre, encargada de coleccionar mis recortes de prensa, estaba aterrorizada. Yo no sabía qué hacer para destruir antes de que ella lo viese, el trabajo de tantos gacetilleros injuriosos. Como resultado de aquello en la Dirección General de Seguridad me pusieron mala nota, y durante mucho tiempo, tener en regla mi documentación, salir de España, regresar a ella, fue un verdadero martirio. En Radio Nacional y en Televisión prohibieron mi nombre durante algunos años. Como consecuencia de esto tampoco se me podía contratar, hasta que tiempo después Jaime de Armiñán consiguió que me levantaran el sambenito. Se rumoreó que a los que habíamos firmado la carta, fuera el que fuera nuestro oficio, nos iba a resultar difícil encontrar trabajo. Recuerdo que entonces Emilio Romero, al que no conocía personalmente, me echó una mano encargándome la dirección de una comedia suya. En fin, todo esto, que aún permanece en la memoria, algún día caerá en el olvido. » (p. 395)

Le rôle d'un artiste ou d'un intellectuel est d'inter-agir avec la société, de prendre position, de s'exprimer mais aussi de défendre les causes auxquelles il croit, de défendre les plus faibles et pourquoi pas de les aider. N'oublions pas que le manifeste de 1963, qui réunit plus de 100 personnalités et qui prend fait et cause pour les mineurs des Asturies brutalisés et malmenés par l'Etat franquiste et qui a eut ensuite un effet dévastateur pour FFG qui y avait pris part, le mettra à l'écart pendant presque dix ans. Mais revenons quelque peu sur ces grèves, qui rappelons-le, comme toutes manifestations, étaient proscrites par le régime franquiste, preuve éloquent, qu'en ces-années-là, il ne dominait plus du tout comme jadis, et donnait des signes de faiblesses de sorte que leurs *Représentations* n'avaient plus les mêmes effets. Les grèves de 1962-63 en Espagne ont commencé dans les mines de charbon des Asturies, où elles ont réuni entre 40 000 et 50 000 mineurs entre juillet et septembre 1963. Elles touchèrent en 1962 essentiellement Nalón, avec comme capitale Langreo, et Caudal, avec Mieres. Ces grèves, entamées au printemps 1962, sont une étape marquante de l'histoire de l'Espagne franquiste, régime qui, comme nous l'avons dit plus haut, interdisait tout droit de grève en application des principes du national-syndicalisme, et furent le premier mouvement social d'envergure depuis la fin de la guerre civile. Ce mouvement, beaucoup plus important qu'il n'y paraît, aura une influence décisive pour le futur puisqu'il va inspirer et donner des idées à d'autres organisations, va semer l'espoir et permettre de reconstruire, sur le territoire espagnol, une résistance digne de ce nom.

Pour revenir à notre sujet, de 1963 au début des années 1970, FFG va être interdit de médias, radio, télévision, cinéma. Emma Cohen, sa dernière épouse, évoque lors de notre entrevue cet épisode de manière sobre : « El Manifiesto de los mineros lo firmó Fernando y le

vetaron en todas partes a todos los que participaron en ello. Bueno eso muestra como es el régimen desde dentro. Sólo con esto tienes una prueba palpable... »

Son nom va être mis sur liste noire et il ne pourra plus jouer au cinéma. En plus de sa mise à l'écart de la scène médiatique, la presse de l'époque va s'acharner sur lui et instrumenter cette prise de position, le présentant comme un « rouge », « un homme dangereux », « irresponsable ». Très gêné par rapport aux conséquences d'un acte qu'il pensait naturel, honteux face à une telle déflagration, il était surtout abattu vis-à-vis de sa mère, conservatrice et monarchique, et avait peur qu'elle n'en souffre plus que lui-même en lisant les journaux. Pour bien comprendre cette situation, Emma Cohen, lors de notre interview, nous parlait de l'impossibilité pour les réalisateurs d'engager FFG car les producteurs ne voulaient alors nullement investir, ainsi que tout un système mis en place pour lui faire barrage : « Los productores no lo vetaron directamente. Es que la censura si ve que en el guión lo va a interpretar éste, no pasas el guión y así no se hace la película. Formas sutiles ; entre comillas de vetarte. Mira por ejemplo : 'No con Fernán-Gómez no se hace este guión'. »

Ruiné, sans ressources, FFG va passer quasiment dix années très difficiles. D'autant plus qu'il a toujours été sur le devant de la scène et que, durant cette longue « punition », personne ne parlera de lui nulle part. La peur de l'oubli lui est sûrement passée par la tête, car, et cela est encore plus vrai en Espagne qu'en France, surtout à cette époque, un jour on est fait roi, un autre, on est quiconque. C'est exactement ce que nous confirmait Emma Cohen lors de notre entretien en Annexe X :

« Bueno en España nunca es grande nadie. Un éxito no vale para nada. No es continuado. No te sitúa en ningún lugar especial en el planeta de los triunfadores. En España no hay planeta de triunfadores. Hay flashes, relámpagos de éxito. Pero no quiere decir que por haber hecho *Botón de ancla* que los actores que salen en esta peli, el público, a pesar de su éxito les va a ir a ver siempre... como intérprete no. Esta película tiene éxito y boum y ya está... Y FFG también ya está... Eso no quiere decir que lo van a ir a ver siempre. Haga lo que haga. Aquí en España pasa esto porque se considera que ha sido suerte. Porque no hay ningún aprecio al talento ni al estudio, todo es el destino, la fortuna. Es una manera de ser nuestra en la que no existe como valor muy prioritario el esfuerzo, no se tiene en cuenta y todo es por casualidad y así tú de esta forma te disculpas a ti mismo cuando tú no te esfuerzas. Es una defensa personal de esta forma de ser tan etérea... »

Criblé de dettes, sans plan B, perturbé, dans une situation fragile, FFG n'aura pas d'autres choix que de réclamer de l'aide. Il ira même jusqu'à demander de l'argent à son majordome. Fort heureusement, quelques amis répondront, le soutiendront et lui proposeront quelques pièces de théâtre, quelques petits projets anodins, mais rien de spectaculaire. Une

autre heure allait venir, changer la donne et révéler une autre facette de l'artiste.

## **2/ Transformer les contraintes en opportunités : l'Art comme un rempart ?**

Habitué à un certain rythme de vie, à jouer beaucoup, cette mésaventure va lui permettre, après la réalisation, de se tourner vers l'écriture, et d'initier, encore une fois, une nouvelle étape de sa vie. C'est justement cette période de vache maigre, de silence complet des réalisateurs et producteurs, l'absence totale d'invitation médiatique et de scénario à présenter, qui va révéler en FFG une autre voie après celle d'acteur, de scénariste (*Manicomio, La vida por delante, La vida alrededor*) et de réalisateur. Fort touché par cette sanction qui le meurtrit profondément, taxé de marxiste, articles relayés par la presse, c'est ainsi qu'il va réveiller en lui l'auteur qui sommeillait depuis toujours. Grand lecteur depuis l'enfance, passionné par Salgari, Jule Vernes, Dumas, Victor Hugo et très fêru de littérature française, par Dickens, Brecht, amoureux de la littérature Médiévale, épris du roman picaresque, grand admirateur de Cervantes et du *Quichotte*, il n'est pas étonnant qu'il ait alors donné libre cours à cette nouvelle approche de l'Art. Rappelons que si la guerre n'avait pas éclaté, si les circonstances eussent été meilleures, il aurait été étudiant en Philosophie et Lettres et qu'il écrivait depuis toujours des scénarios (9 scénarios écrits avant cette mésaventure) certes, mais aussi d'autres productions qui terminaient par échouer dans des cartons et autres tiroirs. Preuve en est faite que dès 1947 il écrit sa première pièce de théâtre, *Pareja para la eternidad*, que dès 1954, lors d'un tournage à Rome, pris par le spleen, il composa un recueil de poèmes, *A Roma por algo*, et qu'en 1961, voit le jour son roman satirique, *El vendedor de naranjas*, qui abordent les années 60 dans le milieu du cinéma, baigné dans la corruption, en campant un scénariste exploité par la maison de production qui attend désespérément d'être payé, en vain. Ce roman sera republié avec succès en 1987. C'est d'ailleurs ce bannissement métaphorique qui va le conduire à transformer la déprime en création, c'est un peu comme s'il avait pensé en son fort intérieur : « Tu es né artiste, artiste tu seras, trouve les solutions en toi même ». D'ailleurs, il avait été à bonne école en étant un assidu des « *Tertulias* » du *Gran Café Gijón*, et ses amis l'encourageaient dans cette voie depuis longtemps, il fallait simplement un déclic, une force majeure, être mis au pied du mur. C'est aussi de sa part une volonté de ne pas laisser triompher l'ennemi et donc, de nouveau une posture politique pour celui qui allait grimper de plus en plus dans l'anarchisme au fil du temps. Temps pour réfléchir, beaucoup lire, prendre du recul, vivre en sage, s'accorder du temps, se reposer, analyser, ces dix ans de « pause » forcée, vont s'avérer bien plus positifs

pour FFG qui n'avait jamais arrêté une seconde depuis 1942. In fine, écoutant la vie, transformant les contraintes en opportunités, cette lourde épreuve allait contribuer à lui rendre service et à donner naissance à un nouvel homme, à un écrivain talentueux et à un intellectuel de premier plan. En attendant, la reconnaissance littéraire viendra plus tard, nous lui accorderons une large place dans la troisième partie de cette thèse.

### **3/ La “récupération” d'un artiste polymorphe oublié : un cinéaste enfin compris par la jeune critique**

Nous avons évoqué les échecs commerciaux des deux meilleurs films de FFG, *El mundo sigue* et *El extraño viaje*, qui, après une mauvaise classification par la censure, avaient été relégués à des salles de seconde zone, en provinces, loin de Madrid, et étaient restés soit très peu à l'affiche, soit « morts nés ». La vie offre des secondes chances, pour tardives qu'elles soient. C'est à la faveur du hasard que plusieurs critiques de cinéma, faisant partie de la jeune génération, allaient redécouvrir tout d'abord *El extraño viaje*. Ils s'appelaient Jesús García de Dueñas, qui écrivit, le 27 septembre 1969, dans *Triunfo*, un article élogieux, remarqué et inspiré par la filmographie de notre homme : « El extraño viaje del señor Fernán-Gómez : cuando ya no tiene la vida por delante » ; Enrique Brasó, dans le numéro 1094 de *Fotogramas*, en date du 3 octobre 1969, - qui tous deux deviendront des intimes de Fernán-Gómez -, Miguel Marías et Alfonso Sánchez. Cette découverte inespérée, entraînant une revalorisation du film, de Prix et d'un bouche à oreille contagieux, entraînerait ensuite, celle du premier nommé, *El mundo sigue*. Cette attention inopinée de la part de jeunes journalistes de cinéma va changer la donne. Oublié, cet homme qui avait été pourtant une des figures centrales du cinéma du franquisme, passé derrière la caméra et ayant engagé des projets personnels subversifs et dissidents va renaître de ses cendres. Son éviction pour son soutien aux mineurs des Asturies, lui, jugé irrévérencieux, éloigné à dessein du système médiatique, jugé dépassé par le nouveau cinéma espagnol va bientôt devenir un lointain souvenir. Et bien plus, car il va signifier un regain d'intérêt pour son cinéma, finalement très peu connu et valorisé, puis va remettre au goût du jour l'acteur talentueux qu'il était et rompre cette « punition » politique. Tout va se passer en 1969. José Luis Castro de Paz, qui a réalisé un gros travail sur le cinéma de FFG, en publiant un ouvrage inédit et très documenté, le meilleur à ce jour, *Fernando Fernán-Gómez* (Cátedra, 2010), est revenu avec précision sur ce moment clef, car ne l'oublions pas, « l'histoire absout », rachète les justes et réévalue les oeuvres :

« Así las cosas -y tras algún oscuro y fuga estreno en provincias-, sólo complemento de un *western* en un programa doble, y todavía el 15 de septiembre de 1969, la película habría de ver la luz en el madrileño cine Odeón. A partir de ahí, y gracias a la célebre crítica de Jesús García de Dueñas en *Triunfo*, a la que se unirían enseguida otras no menos laudatorias como las de Enrique Brasó, Miguel Marías o el mismo Alfonso Sánchez en la *Hoja del Lunes*, tras obtener el film ese mismo año el premio del Círculo de Escritores Cinematográficos a la mejor película española, iría forjándose con el paso del tiempo, por medio de ciclos diversos y sesiones de cines-clubs y filmotecas, el incuestionable prestigio crítico, el general reconocimiento público y, en definitiva, el eminente lugar en la historia de nuestro cine de los que con toda justicia goza en la actualidad. Pese a ello, la idea ‘de haber perdido el tranvía de la juventud’, el desempeño y la ‘espantosa pena y melancolía’ que tal situación de olvido y desprecio produjeron en el cineasta nunca desaparecerán del todo. Si a partir de *El extraño viaje* decidió no volver a poner en pie proyecto alguno y limitarse a esperar que lo llamasen para dirigir cualquier tipo de encargo en el que sólo se le exigiese ‘un cierto conocimiento del oficio y una habilidad en la dirección de actores’, la situación, de hecho, tampoco iba a variar demasiado cuando, cinco o seis años después, la revalorización del film escrito por Pedro Beltrán –a la que se sumaría en los primeros años setenta, más lentamente, la de *El mundo sigue*- pareció fugazmente situarlo en lugar más idóneo para intentar poner en pie nuevos proyectos personales. » (pp. 242-243)

Fort de cette reconnaissance même tardive, le mal avait été fait et le passé ne se rattrape pas. Cependant, quelques cinéastes allaient permettre à Fernán-Gómez de revenir sur le devant de la scène en lui offrant de nouveaux rôles et en mettant fin à cette disette de plusieurs années. Le temps atténuait les maux et le destin frappait de nouveau à sa porte.

#### **4/ La résurrection : la présence décisive de quelques-uns**

Les années 70 vont apporter leur lot de chance et de renouveau. Fini l’oubli, le retrait, place au retour sur le devant de la scène. Dans cette optique, la rencontre avec sa compagne, Emma Cohen, dans un film historique, *Pierna creciente, falda menguante* (Javier de Aguirre, 1970), va lui porter bonheur. En effet, quatre cinéastes visionnaires, Carlos Saura, Víctor Erice, Jaime de Armiñán et Pedro Olea vont inverser le cours des choses et redonner ses lettres de noblesse à FFG, oublié et jugé *has been* par la profession.

#### ***ANA Y LOS LOBOS***

En effet, en 1972, Carlos Saura va lui proposer le rôle du frère ermite dans *Ana y los lobos*, qui se déroule dans l’Espagne franquiste des années 60 et ce dernier permettra à FFG de faire un retour remarqué sur le devant de la scène alors que plus personne ne l’attendait. Un rôle fort et glaçant, une interprétation saisissante dans la lignée des hommes d’église qu’il joua par le passé, mais dans un contre-emploi réussi, eu égard au côté obscur de la foi. Il

donne la réplique à Géraldine Chaplin, José María Prada, José Vivó, Rafaela Aparicio, Marisa Porcel, Anny Quintas et Charo Soriano. La scène se passe dans une grande maison bourgeoise « *Finca La JJARA* », isolée en pleine « *Sierra de Guadarrama* », à une petite heure de Madrid. C'est l'histoire d'une famille aisée, vainqueurs de la guerre civile, qui vit en huis clos et dont le personnage central est la mère (Rafaela Aparicio), veuve, obèse, hypocondriaque, nostalgique d'un temps passé, ancrée dans d'anciennes splendeurs. Elle a trois fils singuliers : José, autoritaire, collectionneur d'uniformes militaires, pauvre d'esprit. Fernando (FFG), mi ermite, mi mystique, chercheur infatigable de l'union et de l'harmonie avec Dieu. Juan, écrivain de lettres follement érotiques. Juan est marié à Lucie et a trois filles qui, en plein jeu, font une découverte bizarre, celle de poupées torturées et enterrées. Au sein de cette famille étrange, sorte de cocotte minute prête à exploser à tout moment, une jeune anglaise, Ana Boulton, 25 ans, fait son apparition et devient la fille au pair-institutrice des trois enfants. Très vite, celle-ci est confrontée, bien malgré elle, à des situations toujours plus surprenantes, inquiétantes et dangereuses.

Dès le générique et les premières images, des *Représentations du franquisme* apparaissent de manière flagrante. Une marche militaire, une photo de famille dans laquelle, les trois frères portent l'uniforme militaire, la force du patriarcat incarnée par la mère omniprésente, la tradition, un certain conservatisme, l'éducation reçue, *etc.* Il est évident qu'il s'agit d'une famille faisant partie de l'oligarchie dominante comme l'attestent leur niveau de vie (service à table), leurs biens (argenterie, tableau, vaisselle fine, meubles, château), les trois bonnes. À peine Ana est arrivée que José, l'incarnation métaphorique de Franco, vient lui demander ses papiers et contrôle tous les détails. Il lui fait même un interrogatoire sur son voyage et se permet de vérifier un de ses livres, référence claire à l'Index de censure et se permet de faire cette réflexion les concernant « *pero a veces peligrosos compañeros* ». Il se montre ferme, rigide, et met en garde Ana sur son rôle dans ce grand manoir : « *Quería decirle una cosa, una advertencia. Si tiene algún problema con las niñas, no recurra a sus padres, recurra siempre a mí (...) porque soy el responsable de mantener el orden en esta casa.* » Le cadre est posé, et l'atmosphère de la maison ne fait plus aucun doute, ornée d'armures, de trophées de chasse, d'une collection d'uniformes militaires et de képis, c'est un quartier général dirigé par José.

La mère, malade depuis la mort de son époux, assez castratrice, qui perd la tête, hurle et fait des crises violentes, porte toujours le deuil et a besoin d'être assistée à tous instants.

Déplacée en chaise portable comme le Roi Philippe II, elle a du mal à se déplacer et a des fixations. Dès le début du film, elle établit un parallèle avec la religion lorsqu'elle réclame de manière insistante un tableau : « Y mi cuadro de San Sebastián, ¿Dónde está mi cuadro de San Sebastián ? », qui pourrait être une clef du film, car ce Saint est un des premiers sacrifiés et martyrisés de l'Église. Faut-il y voir une allusion prophétique qui expliquerait le dénouement ? Nous le pensons fortement. Personnage comique malgré elle, elle pense que les bonnes sont des voleuses et que « Me faltan al respeto, y no sé lo que ha pasado con las cajas de mis hijos, se las han llevado ellas que son unas ladronas, ladronas, ladronas. » Couchée dans sa chambre, en chemise de nuit blanche, elle prie et autour de son lit on trouve : croix, images pieuses, Bible, statue de la Vierge. Elle est obsédée par l'ordre : « Os dáis cuenta, todo desordenado, todo patas arriba en esta casa. » Sa vision traditionnelle sur le rôle de la femme, l'importance et de sa fonction procréatrice ne fait aucun doute : « Los hijos lo único que vale la pena. Si no hubiera muerto mi marido yo tendría todavía, ¿sabe ? , todavía me sube la leche. »

Rapidement, nous nous rendons compte que beaucoup de choses cloquent dans cette demeure : Fernando le « moine » regarde fixement la nounou, Ana, il écoute des chants grégoriens ; Juan, insiste pour que cette dernière fasse en sorte que ses filles soient moins sous l'influence de leur mère, il se fait très envahissant, couche avec Amparo la bonne tout en la courtisant, et José, observe toujours plus les actions des habitants de le manoir. D'ailleurs, il vient porter une lettre à Ana, celle-ci viendrait du Japon, dactylographiée, elle s'avère être un condensé d'insanités à connotations sexuelles « Estoy en un prostíbulo y pienso en tus pechos ». On va très vite comprendre que l'auteur de ces missives érotiques, qui l'observe depuis la terrasse et depuis un judas dans le mur lorsqu'elle est dans sa chambre ou dans la salle de bain, n'est pas José mais Juan, le père des trois fillettes.

Fernando pour sa part a un comportement de plus en plus saugrenu. Il se balade avec une brouette, repeint une grotte, est obsédé par le blanc, couleur avec laquelle il s'habille, s'invente des histoires et croit que dans cette caverne, tel Beltenebros ou Don Quichotte, vivait un anachorète comme il l'explique à Ana : « Se ponía de rodillas, cien años de rodillas. (...) Los ermitas renunciaban a todo, se consagraban a la meditación y a la penitencia, se purificaban. » Tel un illuminé, on comprend qu'il veut en suivre le chemin. D'ailleurs, il repeint en blanc la grotte, qui est son nouvel endroit de prédilection, il y a installé un crâne, une bougie et une Bible. Il y est à genoux :



« Porque no se sale de las penas y angustias de los retretes de los apetitos hasta que esto estén amortiguados y dormidos, sí, voy a quedar a vivir aquí. Así lo hacían los anacoretas y otros santos ermitaños que los anchísimos y grandísimos desiertos escogían el menor lugar que les podía bastar edificando estrechísimas celdas y cuevas y encerrándose allí. Lo dice el libro. »

Ana qui s'inquiète de son sort, vient le voir et lui apporte à manger, mais il la juge indésirable à ses yeux, car elle évoque la femme, la nouvelle Ève, la tentatrice, lui héritier d'une conception de la religion rétrograde, franquiste, faite de sacrifices, privations, mortifications, dolorisme, comme celle des grands mystiques espagnols, Saint Jean de la Croix ou Sainte Thérèse d'Avila. Si bien qu'il la rejette : « Por favor Ana, necesito la soledad, déjame Ana, déjame. »

La matriarche, qui s'entretient dans sa chambre avec Ana, s'enquiert de son fils Fernando auprès de la jeune femme qu'elle sait intriguée : « Fernando está en la cueva, ¿verdad ? ; ¿Irás a verlo ? » Et à partir de cette question, elle se confie à la nurse : « Mi marido quería una niña pero el señor nos castigó. » Et l'on comprend à ses explications que suite à cette malédiction divine, selon eux, ils habillèrent Fernando en fille jusqu'à sa première communion. La mère a nourri une forte affection pour Fernando, une préférence « Mi Fernando, el mejor de todos », et poursuit ses anecdotes par rapport à lui, devant Ana interdite. Comme il suçait son pouce enfant, pour l'empêcher de continuer, elle et son mari, lui avaient mis un faux doigt plein d'épines pendant quelques mois. Elle aborde un point important. L'éducation à la dure de cette époque, le franquisme, faite de châtiments corporels, punitions extrêmement dures pour des enfants, exigences démesurées. Elle termine en faisant allusion à ses autres fils (qu'Ana voit défiler devant la fenêtre en complotant), auxquels elle pardonne tout, car ils ont des circonstances atténuantes d'après elle : « Mis hijos, tienes que ser comprensivos con ellos. José, ya sé, a veces parece autoritario, despótico, intransigente. Pero es su deber, él nos protege a todos. Juan, tienes que comprender a Juan, una boda desgraciada, él se merecía otra cosa. Y mi Fernando, está solo, necesita compañía y... »

Le portrait fait par la mère peut effrayer et l'on peut se demander si cette famille n'est pas celle de dégénérés. Une maison de fous, de psychopathes, voilà ce que nous inspirent les dires de la chef de famille.

José continue à tout surveiller et contrôler. Alors qu'il s'ouvre un peu à Ana en lui

montrant ses collections de drapeaux, d'uniformes militaires, de képis, incarnation de la Phalange : « Yo quería ser militar pero no se hace siempre lo que se quiere. » Il s'en prend à elle, en soulignant son absence lors de l'attaque de sa mère : « ¿Dónde estaba cuando mamá sufrió el ataque ? » ; et en profite pour lui demander son aide pour s'occuper du musée militaire, service qu'il compensera par une récompense financière. Lorsqu'il vient lui donner une nouvelle lettre, venue de Grèce, cette fois, un premier conflit éclate entre eux. Ana a noté que plusieurs de ses missives étaient ouvertes, symbole de la censure. : « Usted ha censurado mis cartas. ¿Con qué derecho ? » Son long plaidoyer laisse sans voix : « Evidentemente he sacado una copia de cada una. (¿Con qué derecho ?), con el derecho que me otorga mi situación, señorita. Yo soy el responsable (*el pater*) de mantener la buena orden de esta casa y la paz que hasta ahora estamos disfrutando. »

José, métaphore de l'Inquisition, la met en garde sur ses frères et lui demande d'être discrète et de se taire : « Mi hermano Fernando, un desmesurado. Y Juan, con esa cabeza llena de semen y sus obsesiones. » Tout le monde est au courant des tares de la fratrie, mais tous doivent se taire et éviter de les commenter, mettant en exergue l'hypocrisie familiale.

Juan devient de plus en plus pesant avec Ana. Il essaye de l'embrasser dans le cou et de la coincer dans un couloir, lui fait des louanges sur son attrait physique, alors qu'il est marié et a des rapports avec la bonne, nous montrant une société hypocrite et en proie à ses contradictions. Alors que les petites cherchent leurs poupées qui ont disparu, elles sont retrouvées torturées, les cheveux coupés, enterrées dans la boue. Pour les filles, « Han sido los lobos ». Ana avise Juan. Celle-ci est choquée par ce geste et « (quiere) saber qué maniático ha hecho eso a la muñeca. » Juan confesse à Ana que Fernando est l'auteur de cet acte. En repensant à ses premières années « en fille », sa représentation de la femme, cela nous semble évident et une scène encore plus grave pourrait surgir de cette histoire. Fernando de son côté refuse de manger et fait pénitence, comme pour expier ses péchés. Tout le monde tente de le convaincre d'arrêter, Ana lui apporte des vivres, jusqu'à ce que José l'oblige à sortir de la caverne et le force à manger. Entre une marche militaire, les hurlements de la mère, les excentricités de Fernando et Juan, les inquiétudes croissantes de la fille au pair, les parades de militaire de Juan, Ana semble toucher un point clairvoyant : « Desde luego, los uniformes transforman a las personas. » Uniformes pluriels, Fernando n'a-t-il pas revêtu celui de l'ascète ?

En synthétisant le reste du film, la situation ne fait que s'aggraver. La femme de Juan, Lucie, reproche l'attitude de la famille à son endroit « Me tratáis como un mueble, como si no existiera, peor », alors qu'Ana semble devenir de plus en plus la cible et la cause de la fin de l'harmonie familiale, à la fois la matriarche souhaite son départ : « José, tú quien eres el que manda, échala de una vez, échala », tout comme le « dictateur » de la maison qui l'exhorte à partir au plus vite « Fuera, fuera inmediatamente de esta casa. » Serait-ce un moyen de la sauver ?

La dernière séquence du film voit Ana faire sa valise et s'en aller sous un soleil de plomb. Alors qu'elle descend, les trois frères la coincent, la portent, se jettent sur elle (elle hurle et pleure), et comme avec la poupée, Juan lui brise les genoux, la viole, lui met des menottes et Fernando lui coupe les cheveux, symbole éminemment puissant, on tondait aussi les Républicaines pour les punir et les humilier. Les jambes écartées, le sang sur les lèvres, vivant un supplice, José s'approche et lui tire une balle dans la tête et une autre dans le cœur. Une marche militaire conclut cette barbarie. On peut s'interroger sur la suite de ce crime, qui ne sera jamais puni, car José effacera toutes traces, brûlera ses affaires et cachera le corps dans les montagnes, ni vu ni connu, cette famille de vainqueur, comme la future Amnistie des crimes franquistes, ne craindra rien, comptant sur leur pouvoir et leurs relations. Cette critique féroce de cette Espagne, à travers une famille de l'oligarchie dominante, caractérisée par ses tares, sa cruauté, sa folie, grande métaphore du monstre, portrait sans concession des vainqueurs, appuyé sur les emblèmes du franquisme : l'Armée, la religion, la famille, le drapeau, les privilèges, coûtera à Carlos Saura l'interdiction du film au moins de 18 ans.

### ***MAMÁ CUMPLE CIEN AÑOS***

Dans ce qui aurait pu être une suite, FFG, Rafaela Aparicio et Géraldine Chaplin se retrouveront quelques années après, dans un même esprit, une atmosphère proche et en exploitant les mêmes ressorts, *Mamá cumple cien años* (Carlos Saura, 1979), sans la fin tragique de *Ana y los lobos*, critiquera de manière acerbe cette bourgeoisie enlisée encore dans les *Représentations du franquisme* et dans ses souvenirs, conflits, paradoxes, obsessions et désenchantements.

Pour conclure sur cet opus, laissons les derniers mots à Domènec Font, qui s'est intéressé à Carlos Saura, dans son ouvrage, *Del azul al verde. El cine español durante el*

*franquismo*, et qui déclarait :

« De cara a configurar la tipología de las clases dimanantes en España la filmografía de Saura, indudablemente incisiva, se concreta en el análisis de uno o varios segmentos tradicionales de la formación social española, apoyándose en la arquetipicidad de sus personajes y en la representación más inmediata de parámetros políticos reconocibles. (...) La parábola sauriana juega con la contraposición burguesía retrógrada/burguesía europeísta, ambas significadas a partir de meras actitudes rituales y fantasmáticas de sus representantes, y la realidad se traduce en una simple formulación moralista sobre el arcaísmo versus el progreso que, a la postre, sería la representación última de la contraposición inter-burguesa que pretende significar en sus films. » (pp. 336-339)

## ***EL ESPÍRITU DE LA COLMENA***

Víctor Erice va lui emboîter le pas, avec son opus *El espíritu de la colmena* (1973), aux côtés de la jeune Ana Torrent, Teresa Gimpera, Isabel Tellería, dans l'Espagne de l'immédiate après-guerre (1939-1942), rurale et malsaine, où tout est désolation, lenteur et non dit, où cet homme mystérieux et intérieur cultive sa ruche sous les yeux de ses deux petites filles. « Un lugar de la Meseta castellana hacia 1940 ». Dans un petit village de Castille, un couple avec ses deux petites filles, survivent. Alors que le père (FFG) observe avec passion une ruche dans laquelle se cache « el reposo mismo de la muerte », sa femme, écrit en secret des lettres destinées à un inconnu. L'arrivée du cinéma ambulancier, -qui a constitué une concurrence certaine pour les comédiens « de la legua », jusqu'à leur fin-, et la projection du film *El Doctor Frankenstein*, de James Whale, servira de révélateur à la benjamine, Ana (Torrent) et lui ouvrira un univers et des valeurs qui se situent à la marge des conventions assumées dans cette société. Une fois s'être libérée de l'influence pragmatique de sa sœur, rompue aux conventions du monde qui l'entoure, elle affirmera tout d'abord sa rébellion en venant en aide à un fugitif (maquisard), qui mourra abattu, traqué, la nuit lors d'une fusillade, et dont le corps échouera sous le même écran, maintenant noir, sur lequel elle avait vu les lumières et les ombres qui donnèrent vie à la créature du Docteur Frankenstein. Entre rêve, fantaisies de l'enfance, par l'intermédiaire desquelles elle crut se retrouver en face du monstre, Ana fera l'expérience d'une leçon de vie, en prenant le chemin définitif de la fuite intérieure.

*Concha de Oro* au Festival de Donostia en 1973, tourné dans les localités de Hoyuelos (Segovia) et Cíjara et Parla (Toledo), chef d'œuvre esthétique, le pari essentiel du film fut d'introduire un univers magique autour de Frankenstein et des rêveries d'une enfant. Celles-ci se confondent avec la réalité dans un référent socio-historique particulier, à savoir

l'immédiate après guerre caractérisée par la destruction, la pauvreté, le misérabilisme de ce village dans lequel le temps semble figé. Les longs silences, l'austérité de ce milieu agricole, l'obscurité, l'ennui apparent et réel, l'éternelle *pregonera* qui annonce avec une petite trompette le programme du soir, l'attention infatigable du père, suspendu à sa ruche et à ses abeilles dans un recueillement presque monastique, sa femme en *voix off* qui écrit cachée à son ancien amoureux, un républicain parti à la guerre et dont elle n'a aucune nouvelle, les gens vêtus strictement dans une dominante de noir, les routes en terre.

Il est aussi question de la vie en autarcie de cette humble famille, qui vit correctement grâce à son cochon, leurs poules, les abeilles, métaphore de la société. Fernando et sa femme semblent être des intellectuels comme l'attestent leur grande bibliothèque, des photos en présence d'écrivains, le tableau des Vanités et la lecture quotidienne du mari qui ne lit pas *ABC*, *Arriba* ou *Ya* mais *El Mundo*, peut-être le moins pire. Pouvons-nous pour autant conclure à leur républicanisme ? C'est fort probable. Le père est trop occupé pour jouer avec ses filles, il semble préférer la compagnie de ses abeilles, comme si quelque chose était arrivé et qu'il s'était détourné de la vraie vie : la Victoire des fascistes ? Le monstre du cinéma ambulante vient, par métaphore suggérer une question : Qui est le vrai monstre ? Ce n'est certainement pas celui-là, semble dire le film, car dans ses chimères Ana le rencontre et il n'est pas si méchant. Il est juste marginalisé par son aspect physique. La fillette, dans la première partie du film, passe son temps à s'interroger, elle le fait savoir à sa sœur puis aux adultes. Dans la seconde partie du film, elle sera mutique, silence qu'elle rompra devant le *maquis*, « Ten », en lui tendant une pomme. C'est comme si Ana faisait un chemin initiatique vers la connaissance, dans une Espagne où, justement, celle-ci est une ennemie pour le régime, car capable de le montrer tel qui est vraiment.

Des signes religieux sont largement présents dès le menu : icône de la Vierge Reine, bougie, Ana fait sa prière avant de dormir, et la maison semble être un monastère, avec ses jeux d'ombres et de lumière, ses fenêtres en forme d'alvéoles, la flûte paraît sortir d'un chœur de moines, les bougeoirs sont en forme de coquilles Saint-Jacques, au dessus du lit des filles, le tableau de l'Archange Michel qui tient la main d'une enfant, crève l'écran par sa grandeur. Une sorte de mystère et de mysticisme envahit le film du début à la fin. À l'école du village, les filles sont toutes ensemble d'un côté et les garçons de l'autre. Tous les âges sont mélangés. Le drapeau de l'Espagne victorieuse trône sur la façade, et un gros crucifix est accroché au mur. Un portrait de Franco prend place sous la croix. La lecture de la Bible et du « *libro de las*

*misas* » font partie des rituels de la classe. Un tableau de la Vierge et une prière au tableau « *Oh señora mía* », complètent le cadre.

Les terres et les champs à perte de vue participent à la rigueur de l'endroit, à sa froideur, à son dépouillement, qui, comme celle du père, saisissant de sobriété et d'intériorité (FFG), laisse libre cours à des suppositions et énigmes. Celui-ci prend enfin le temps d'être avec ses filles et va avec elles à la cueillette de champignons dans les bois. Sont-ils bons ou mauvais ? L'évocation du père de Fernando tombe à point en ressuscitant son souvenir car il était un adepte des champignons. Qu'est-il devenu ? Les silences et les non-dits, le mystère, s'irigent en vrai personnage. Le cours que fait le père à ses deux enfants semble teinté de double sens lorsqu'il évoque « *las orejas* » : « *Es la peor de toda, el que la coja, se muere sin remisión* », et il l'écrase.

L'évocation du maquisard prend place au matin, un homme saute du train quand celui-ci est en pleine marche. Il se fait mal et, à l'air blessé à la jambe. En gabardine kaki, il se réfugie dans une maison abandonnée et en ruine, il cherche une planque. La poésie du film, omniprésente, s'opère aussi quand à la fois Ana et le fugitif dorment dans le refuge et lorsque la gamine l'observe dans son sommeil. Après la pomme, elle ramène à l'homme à pistolet qui sera bientôt exécuté une veste de son père (dans laquelle sa montre se trouve) et des vivres, du pain et du miel. Elle soigne sa jambe. Les regards silencieux, les sourires, les mots, inutiles, contribuent à ce beau passage de cinéma, simple et profond. Très peu de temps après, le père d'Ana sera escorté par un Garde Civil à cause de la présence de sa montre, retrouvée en possession du fugitif. Soupçons de collaboration et aide ? Le résistant abattu serait-il l'amoureux secret de la mère ?

À travers la parole confisquée, le temps suspendu, l'absence d'informations périphériques sur l'histoire extra-films des personnages, la vision d'un couple devenu étranger, les non-dits, la guitare nostalgique, la fugue d'Ana, nous sommes plongés dans cette Espagne des années 40 angoissante et mystérieuse. Les rencontres vraies ou sublimées de la gamine, sa mutation, la confusion entre le rêve et la réalité, l'imagination, l'ennui, la prison du temps, immobile, la nonchalance du père, qui s'endort toujours sur son bureau et qui n'a goût à la vie que pour sa ruche et les champignons, comme si on lui avait volé sa sève, ne font que conforter ces sentiments. Cette maison-couvent, cette lumière et cet univers à la Vermeer, Rembrandt mais surtout Zurbarán, ce dépouillement total, nous brossent le tableau

de cette Espagne à la fois inquiétante, poétique et insolite. Erice a donné à FFG une nouvelle aura, pleine de retenue, de sobriété et de contenance, proche du cinéma muet, ses silences, ses expressions du visage, son personnage de moine séculaire, son interiorité troublante valent bien plus que d'éternelles paroles. Il nous suffit de voir pour sentir, de sentir pour comprendre. Pour Domènec Font, *El espíritu de la colmena* de Víctor Erice fait partie du secteur intellectuel progressiste et compte parmi les plus grandes réussites de son producteur, Querejeta. Dans son ouvrage déjà cité à plusieurs reprises, *Del azul al verde*, il consacre ces quelques lignes à Erice :

« A través de la escasa densidad informativa de sus imágenes, nos sitúa en un pueblo castellano y dentro de él en los mecanismos familiares que determinan la única norma de defensa y supervivencia. (...) Lo que gana Erice es la habilidad por contextualizar un referente con arreglo a una escritura que alguien ha llamado razonablemente 'de resistencia'. Es *El espíritu de la colmena* uno de los films más controlados y medidos de la historia del cine español (ausencia de toda retórica en la formalización de los mecanismos que describe ; es, por otra parte, un film sin ruidos, detalle que conduce a un cierto resquemor por parte del público asistente al considerarlo lento y pesado) y contrariamente a los de Saura, uno de los pocos filmes españoles que sólo adquiere entidad a través de sus significativas ausencias (ausencia principal y sobredeterminante : el contexto histórico en el que la anécdota y el mito se desarrollan, la meseta castellana, años 40, el fascismo en propiedad ; nada de esto nos dice Erice en el film). » (pp. 340-341)

FFG a pu aussi compter sur Jaime de Armiñán, en 1974 qui lui fit confiance pour jouer dans *El amor del capitán Brando*, dans un rôle à contre emploi total quant à la production franquiste, en interprétant un vieux républicain exilé qui fait son retour au pays. Aux côtés de Ana Belén, Amparo Soler Leal, Julieta Serrano, Antonio Ferrandis, cette histoire, sur laquelle nous n'allons pas nous attarder, raconte les premiers pas de Aurora, maîtresse d'école. Son arrivée dans un petit village castillan va entraîner les commérages et le parfum des scandales, à la fois pour ses méthodes pédagogiques modernes et pour un malentendu autour d'un de ses élèves de douze ans, amoureux d'elle. Aurora, pourra heureusement compter sur le retour au bercail d'un vieux républicain en exil (FFG) et qui lui sera d'une grande d'aide et d'un grand soutien, débouchant sur des relations affectives. Armiñán finit de façonner cette nouvelle image d'acteur intellectuel qui retrouve enfin de sa superbe et étonne son monde. Le rôle remarquable et éminemment politique et encore tabou de FFG, à la veille de la mort de Franco, est à signaler et à saluer.

***PIM, PAM, PUM... ¡FUEG0!***

Enfin, nous allons terminer par *Pim, pam, pum... ¡fuego!*, de Pedro Olea, (1975), qui constitue également un rôle étonnant pour FFG, celui du « poderoso estraperlista » Julio, franquiste et dans une autre interprétation de « méchant » comme dans *Ana y los lobos*. Pour Marta Hernández de la revue *Doblón*, il s'agit de « un film claramente solidario con los oprimidos » (n°50, 1975). La distribution s'organise autour de FFG (Julio), Concha Velasco (Paca), José María Flotats (Luis) et José Orjas (padre de Paca). Surfant sur le fil du rasoir de la très récente mais jamais bien définie « ouverture », le film se passe vers les années 40. Une choriste, Paca revient en train à Madrid, après une tournée en province. Dans le même wagon qu'elle voyage Luis, un jeune garçon « *de pueblo* » séduisant, avec lequel elle sympathise. Arrivée à Madrid, Luis la suit et lui demande de l'héberger. Paca qui vit avec son père accepte de le loger lorsqu'ils se rendent compte de leurs affinités politiques, c'est-à-dire, de la dissidence. Alors que la troupe dans laquelle elle travaillait jusqu'alors se dissout, elle est obligée de chercher un autre emploi. Une de ses collègues lui conseille une académie de danse où vont des vieux fortunés passer les après-midis. Elle réussit à trouver un poste, mais, Julio, un homme important et haut placé qui la poursuit depuis longtemps car, attiré par elle, parvient à faire pression sur le patron pour qu'il la congédie. De cette manière et en la mettant dans l'embarras, il compte se rendre indispensable et l'avoir à sa merci. Mais bientôt, des sentiments se nouent entre Luis et elle, conduisant les deux personnages vers la tragédie.

Le film met en lumière de nombreuses *Représentations du franquisme*. De fait, la présence de femmes en deuil dans le train, d'un curé, l'arrivée de la police pour contrôler, Luis, le jeune homme qui n'a pas de billet et demande à Paca de ne pas le dénoncer et de l'aider à se cacher dans les toilettes, l'entraide, la peur des Autorités, la solidarité des gens, qui, dans le train Séville-Madrid, jettent des provisions par la fenêtre aux Républicains, la présence des uniformes, la dissuasion par les armes. Et ce ne sont que les premières séquences du film.

Luis qui a suivi Paca dans la rue, lui demande de l'aide : « Quería hablar contigo. (...) No tengo dinero, si pudiera dormir en tu casa. » Elle qui habite le quartier de *Lavapiés*, toujours soucieuse de sa décence, lui conseille d'aller dans une pension, ce que sa situation de maquisard lui interdit comme il lui fait savoir : « No, en la pensión piden la documentación ». Inquiète de sa réponse, Paca l'interroge : « Un momento, ¿a ti te busca la policía ? ¿Qué has hecho ? », Luis répond franchement : « Nada. Yo quiero irme a Francia y si me cogen, no me sueltan. (...)¿No has oído hablar de los maquis ? (...) Yo estaba en el monte con ellos.» Paca, spontanée, laisse échapper sa fougue, et alors qu'elle risque gros en accueillant Luis, elle lui



fait comprendre qu'ils sont du même bord politique : « ¡Mierda de política ! ¡Éramos pocos y parió la abuela ! , ¡Anda pa arriba ! , ¡A ver qué dice mi padre ! , ¡Vamos, no tengas miedo, él es de tu cuerda ! »

Dans ce Madrid de l'après-guerre, on peut voir des ruines, des bâtiments détruits, la vision d'un Madrid vrai « *pueblo* », avec ses charettes, ses ânes, ses routes en terre. Lorsqu'ils entament la conversation, Paca, qui est chanteuse dans un cabaret miteux, ne cache pas la difficulté de la situation, les temps durs dans la réalité du franquisme : « Mira, estoy harta de salir en estas compañías de mierda. Menos mal que nos han pagado la última semana. » Le travail manque dans les théâtres et les cabarets, l'exil de nombreux comédiens, la suppression de nombreuses compagnies, constituées pendant la République, la réputation de la sympathie politique des « saltimbanques » pour le républicanisme avaient été autant de facteurs qui rendaient la situation catastrophique. Il était d'ailleurs fréquent d'être payé en retard, tout le monde vivait à crédit. Un peu plus loin, la popularité du cinéma à l'époque, un divertissement de pauvres, est souligné par le désir de Luis d'y aller avec Paca.

Le père de Paca, Républicain, perdant de la Guerre d'Espagne, le reçoit les bras ouverts et n'hésite pas à s'étendre sur son parcours :

« Muchacho, esta noche te quedas aquí. La maldita guerra. Imagínate yo clavado en la cama desde el 38, una bomba, clac y la columna vertebral como un mondadientes. Y tuve suerte. Si no me cogen entero cuando entraron en Madrid, no me salvan, y la madre que me parió. (Paca), tú dices a la señora Encarna que es tu primo y que va a pasar aquí la noche, mañana ya veremos. »

Il était courant de devoir donner des explications aux logeuses, à la concière, car c'étaient des espionnes en puissance, des indics de premier plan. La délation, comme sous l'Inquisition, faisait rage et était commune dans cette Espagne franquiste, encore plus dans l'immédiate après-guerre, obsédée par le complot, la chasse aux « Rouges », la franc-maçonnerie<sup>322</sup> et les *maquis*.

---

<sup>322</sup> « La bestia negra de Franco es la masonería. El Caudillo está convencido de que la masonería está en todas partes, actuando sibilinamente, en la sombra, infiltrada en las más respetables instituciones, siempre activa en todo lo que pueda perjudicar a España y, sobre todo, deseando moverle el sillón a él, que tanto la ha denunciado en sus discursos y en sus artículos. (...) El odio de Franco por la masonería venía de antiguo. Cuando alcanzó el poder dictó la Ley para la Represión de la Masonería y el Comunismo, que entró en vigor el 1 de marzo de 1940. Estaba convencido de que « sobre los Estados, sobre la vida propia de los gobiernos, existe un superestado : el superestado masónico, que dectea sus leyes a los afiliados, a los que envía sus órdenes y sus consignas », como dijo en un discurso a los asesores religiosos de la Sección Feminina, en el año 1945. Entre 1946 y 1951 publicó cuarenta y nueve artículos sobre la masonería en el diario falangista *Arriba* con el seudónimo Jakim Boor. Más

Beaucoup d'éléments suivant notre grille d'analyse sont évoqués : le désir frustré du père de Paca, condamné à l'immobilisme, qui aurait aimé fuir, les projets de Luis de passer en France, les passeurs, les contacts, la confection de faux papiers dans la résistance, les cartes de rationnement, les cachettes, la contrebande et le marché noir (*estraperlo*) à travers Julio, franquiste assumé qui a fait fortune en exploitant la misère. D'ailleurs Julio, marié et ayant deux enfants, n'est nullement gêné de son désir de faire de Paca sa maîtresse attirée et se justifie sans ambages sur ce qui l'a mené vers la richesse : « ¿Tú crees que hay algo limpio hoy en día ? » Julio se sert de sa position et de la misère humaine, concrètement celle de Paca et son père, pour arriver à ses fins. Aussi, lui fait-il cadeau de produits difficiles à obtenir en 1940 : du sucre, du riz, du café, de l'huile. Si elle refuse dans un premier temps, elle pense à son père et accepte. La voilà entrer dans un système de dépendance dangereux pour elle. Son père s'étonnera de ses produits et Paca mentira ouvertement : « Me ha tocado la tómbola. » Dans cette petite chambre, ils vivent à deux, puis à trois avec le maquiard Luis, qui va s'installer pour plus longtemps que prévu. Entre un petit lit d'appoint pour elle, un matelas par terre pour le maquiard, les conditions de vie sont réduites au minimum.

Un peu plus tard, on retrouve Paca dans un cabaret pour touristes, se pliant à la mode de l'espagnolade, vêtue de « *lunares* », de grosses boucle-d'oreilles rouges, elle chante et danse le flamenco. Il s'agit en fait d'un *flash back* dans lequel on voit Julio user de son influence en exerçant sa corruption sur le patron du cabaret, en lui offrant café et sucre en échange de l'éviction de la chanteuse, mettant en avant le patriarcat, et le refus du père de Paca de la voir travailler dans ce genre d'endroit. Invention totale pour la marginaliser et l'avoir que pour lui. Dans cette Espagne de Franco, les riches et les puissants font la loi et sont les rois du monde.

Paca de son côté rapporte de la nourriture et du tabac à Luis et prend soin de lui. Des relations se tissent et celui-ci, qui ne devait rester qu'une nuit, est encore là car il y a eu des fuites, la police le cherche et est au fait de son projet de passer la frontière. Alors que Paca passe encore une audition, en espérant trouver un travail, Julio Fariñas, lui met encore des bâtons dans les roues, en offrant du ciment et du fer au propriétaire du cabaret qui s'exécute. Content de son effet, Julio promet une surprise à Paca, et l'emmène dans un grand

---

adelante aparecieron reunidos en un libro. », In Juan Eslava Galán, *Op. cit.*, p. 377.

appartement refait à neuf, avec une grande cheminée, et lui fait comprendre que si elle fait ce qu'il veut, il sera sien. Alors qu'il tente de l'embrasser, elle lui crache au visage. Mais cette rébellion ne va pas durer longtemps. Peu de temps après, on la voit lui dire « Aquí me tienes », et pleurer de toutes ses larmes en plein acte sexuel, apparenté à un viol. Tout se paye. Paca est dégoûtée, mais devenue son esclave pour la bonne cause, Julio la remet en place « No hagas un drama, Paca. Tenía que pasar y ha pasado », pointant la condition des femmes pendant le franquisme, surtout celle des artistes, assimilées à des femmes faciles, à des prostituées. Paca a beau lui expliquer « Pero tú no me entiendes, yo no te quiero », Julio reste figé dans ses modèles et persiste et signe : « Yo te daré todo lo que necesitas », en espérant que le temps fera son œuvre.

De retour à la pension de son père, Paca retrouve Luis, et ne peut le regarder. Il la sent étrange, ils s'embrassent et elle se déclare à lui « Quiero estar contigo Luis, quiero estar contigo. » Ils font l'amour et après les étreintes et enlacements, elle lui confesse la vérité. Luis, en colère, veut casser la figure de Julio. Paca tente de le calmer : « ¿Y que se consigue con eso? Ir a la cárcel. (...) No Luis, lo único que puedo hacer es aguantarse y acostumbrarse, estoy acostumbrada », claire évocation du sacrifice féminin, de l'oubli de soi.

Après d'autres aventures, Paca révèle à son père qu'un homme l'aide, qu'il lui a trouvé un appartement, qu'elle va s'y installer, et celui-ci comprend la réelle signification de cet aveu honteux. Une scène très émouvante entre père et fille débouche sur les pleurs de son paternel qui s'exclame « Lo sabía. Sabía que iba a ocurrir. Ojalá hubiera muerto aquel día. » Paca joue avec le feu et veut que Luis, vienne vivre avec elle dans le nouvel appartement. Il se cachera si Julio arrive. Entre passages de souffrances et de jalousies, de conflits et de dégoût avec Julio, le film s'emballe. Julio se présente un matin à l'improviste, sachant, en l'ayant surveillé, de quoi il en retournait. Un petit détail va faire naître le drame, le mégot de cigarette de Luis. Caché dans l'armoire, Luis ne bouge pas, jusqu'à ce que Julio s'adresse à Paca en ces termes : « Al chulo que tienes en casa, zorra. » En rage, Luis sort de sa cachette et donne un coup de poing au puissant « estraperlista ». Paca essaie bien de mentir et d'inventer que son cousin du village est venu lui rendre visite, rien ni fait. Julio, agacé et vexé qu'elle le prenne pour un imbécile, s'écrie « Zorra (...). Tu primo. Los primos de las zonas no les parten la cabeza a los imbéciles que les mantiene. » Sa vengeance sera terrible.

La fin est tragique. Alors que Julio lui fait croire en son pardon en attendant le moment

propice, Luis part de son côté en ayant obtenu des papiers en espérant gagner la France. Paca, désamparée, ne se doute pas de ce qui se trame. Julio prépare sa revanche. Il achète un journal, emmène Paca à la sortie de Madrid, comme le faisaient les Gardes Civils lors du fameux « *Paseo* », qui a signifié la mort de Lorca et tant d'autres. Il lui donne le journal et lui dit : « Buscaba un sitio tranquilo para que leas esto. » Elle se met à lire la Une du journal : « Captura y muerte de un maquis ». Elle poursuit : « Ayer tarde la estación del norte la fuerza pública a solicitar la identificación de un individuo, descubrió inmediatamente que su documentación era falsa. Al ver descubierto intentó la huida ... los disparos. » On comprend très vite que Julio a fait donner des faux papiers à Luis et a organisé sa fusillade. Paca aussi. Julio la regarde dans les yeux : « Conmigo no se juega y has jugado tú. » Il prend son pistolet et la tue d'une balle dans la tête, il ouvre la porte et la laisse tomber par terre. Un dernier plan général nous montre les champs et la campagne. Silence. Pour une analyse axée davantage sur le thème des maquisards, il conviendrait de consulter l'article de Pedro Poyato Sánchez, de l'Université de Córdoba : « Del maquis huido al maquis comprometido : *Pim, pam, pum... ¡fuego!* (Pedro Olea, 1975) vs. *Los días del pasado* (Mario Camus, 1977) », publié dans le n°7 de *Hispanisme*, revue de la SHF. Elvire Díaz, dans *Oubli et mémoire, La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, (2011), citait l'historien Julián Casanova qui écrivait dans *El País* (08/09/2008) à propos de la floraison de films revendiquant la mémoire que :

« El cine actual ha pasado a la batalla por la memoria, a la lucha contra la indiferencia como forma de olvido social. Se narran la resistencia a la opresión y las ilusiones perdidas (*Silencio roto*, Montxo Armendáriz, 2001), la represión y la apología que los vencedores hicieron de la violencia (*Las 13 rosas*, Emilio Martínez-Lázaro, 2007), la muerte de la República y de la cultura (*La lengua de las mariposas*, José Luis Cuerda, 1999), o la complicidad del clero en la persecución y el asesinato (*Los girasoles ciegos*, José Luis Cuerda, 2008). En todos esos casos, y mucho más en *Salvador* (Manuel Huerfano, 2008), aparece de forma muy clara la responsabilidad política, criminal y moral de los vencedores de la guerra y de quienes proyectaron la violencia sobre la sociedad española durante décadas. Se trata, en suma, de un viaje al pasado a través del testimonio (*Soldados de Salamina*, David Trueba, 2002), porque no hay memoria sin sujetos, del mismo modo que no hay historia sin reconstrucción fidedigna de los hechos' . » (p.52)

Véritable ange du mal, c'est la deuxième fois après *Ana y los lobos*, que FFG a un rôle aussi violent et mauvais, prêt à tout dans un premier temps pour faire de Paca son « jouet », dans la séduction, puis dans la corruption pour l'empêcher d'être embauchée, elle lui résiste, et ensuite devient sa chose, croit pouvoir se jouer de lui, se trahit, et finit par être l'obsession de sa double vengeance. Il piège Luis, le fait éliminer, et sa cruauté va jusqu'à faire croire à sa maîtresse qu'elle a gagné son pardon. Après avoir attendu le moment idoine, la tactique

parfaite de Franco, il la fait d'abord souffrir par l'intermédiaire d'un journal dans lequel elle apprend la mort de son amour. Enfin, dans un sang froid et dans une indifférence totale, il la tue d'une balle dans la tête et la fait glisser hors de la voiture. Le personnage qu'interprète FFG a été étudié de près par lui. Physiquement et psychologiquement, c'est un franquiste : moustache fine type « brosse à dent », comme à l'époque, habillé élégamment, costume cravate, gabardine, carnet d'adresse, manipulateur, prêt à tout pour en venir à ses fins, violent avec les femmes, mari volage, hypocrite, en proie à ses contradictions, dans l'apparence la plus fausse, à l'abri de la justice, froid, il ne craint pas le meurtre de Paca, entouré par ses amis et son camp, il n'hésitera pas à recommencer avec une autre femme. Une partition de premier choix pour Fernán-Gómez, qui réussit à être complètement crédible et qui nous fait oublier qui il est en s'effaçant devant Julio Fariñas, el « *estraperlista*<sup>323</sup> ».

Nous concluerons cette partie par la citation de Domènec Font qui dans *Del azul al verde*, a réfléchi à la fois à notre film et l'a mis en parallèle avec *Los amores del Capitán Brando* et *Furtivos*, en arrivant à cette conclusion sur les *Représentations du franquisme* :

« (...) Resultan altamente significativos, los tres, del refinamiento a que puede llegar el capital y la Administración para suministrar el modelo europeo y, al propio tiempo, de la capacidad de maniobra que cada uno de sus autores dispone tanto en el interior del sistema fílmico como en la batalla emprendida con el sistema de control en la ampliación del área de nuevos decibles. Los tres presentan un carácter relativamente atípico dentro del conjunto del cine nacional tanto en la composición de sus figurantes, cuanto en las relaciones que se establecen entre ellos (relaciones que en los tres definen un triángulo que pese a su atipicidad en modo alguno violenta los márgenes de lo decible permitido ; relaciones entre una profesora, un republicano ocioso y un niño en *Los amores del Capitán Brando...*, una cupletista, un maquis y un estraperlista en *Pim, pam, pum... fuego*, una colegiala, un quinqu y un alimañero en *Furtivos...*). » (pp. 341-345)

Domènec Font terminait ainsi sa réflexion :

« Reclamándose de una significativa solidez de factura, los tres productos se apoyan en una discreta ortodoxia narrativa en función de la necesaria asequibilidad con que deben presentarse ante su público -sectores intermedios y burguesía ilustrada fundamentalmente- a fin de conseguir la influencia ideológica que pretenden y para la cual han sido montados. (...) Bien es cierto que estas presencias también sobredeterminan el film de Olea. Y que todas aparecen determinadas por relaciones sexuales y/o 'políticas'. Pero el que distingue el film de Olea de los otros es la honestidad de su autor, honestidad que le permite desplazar los derroteros 'comprometidos' que figuraban en los otros films para centrarse en la narración de una historia funcional perfectamente localizada en una situación histórico-política determinada, cual es la España de la inmediata posguerra. (...) La comprensión del presente a partir del pasado viene determinada por la composición de clase de sus protagonistas y no por el discurso retórico del realizador (...). » (pp. 341-345)

---

<sup>323</sup> Persona que practica el estraperlo, es decir el comercio ilegal.

Hier mis au ban et en grandes difficultés morales et financières, oublié et écarté de la scène médiatique, FFG a su rebondir. Premièrement, en se tournant vers l'écriture et puis grâce à l'audace et le courage de quatre cinéastes qui lui ont offert des rôles nouveaux, à contre emploi, et qui ont pu révéler une autre facette que celle connue pendant les années 40 et 50. Adieu aux : militaire, « moine-soldat », « prêtre-missionnaire », « *galán cómico* », « boute-en-train ». Loins le couple bourgeois des comédies frivoles ou le footballeur « *gafe* ». Révélant pour les uns, une face plus sombre et cruelle, ils ont montré par son intermédiaire le côté obscur des années du franquisme, en critiquant les usages et les personnes, un mettant en cause un système, ce qui n'avait jamais été fait jusque-là. Pour d'autres, il a été question de dévoiler une dimension plus intellectuelle de Fernán-Gómez, plus sobre, plus intérieure et de le montrer dans la retenue, le silence et la contemplation. Dans tous les cas, que ce soit Saura, Erice, Armiñán ou Olea, tous ont permis à FFG de revenir sur le devant de la scène, de surprendre à la fois les réalisateurs et les spectateurs et d'initier à cinquante-deux ans une nouvelle carrière. Le phénix renaissait de ses cendres.

## **5/ Des rôle clefs jusqu'au bout**

Grâce à son retour au cinéma au premier plan entre 1972 et 1975, FFG n'arrêtera pas de tourner et ce jusqu'en 2006, un an avant sa mort. Jusqu'à 85 ans il délivrera des partitions d'acteur de qualité, même si, venant la vieillesse, il apparaîtra davantage dans de seconds rôles. Tantôt émouvant, déconcertant, horripilant, surprenant, là où on ne l'attendait pas, il a su brouiller les cartes, prolonger dans la cruauté ses emplois du franquisme mais aussi donner une autre facette de ces années-là, en interprétant des rôles plus engagés. Il a très souvent joué des héros républicains ou des personnages ayant eut un lien très fort avec « les perdants » de l'Espagne franquiste, souvent malmenés, épris de liberté et atteints par sa tyrannie. Après les traumatismes ressentis avec son cinéma de réalisateur, qualifié de « cinéaste maudit », sa mise à l'écart avait signifié son retrait de la réalisation, qu'il reprendra sur le chemin de sa résurrection. Nous nous proposons, ici, d'établir une liste et de faire une synthèse rapide des films, tant comme acteur et réalisateur-acteur, renvoyant aux *Représentations du franquisme*. La longueur de cette seconde partie, les quelque deux-cents films dans la filmographie de FFG, la période temporelle, qui dépasse notre objet d'étude, puisque nous nous intéressons en priorité aux opus ayant été produits et réalisés pendant la Dictature de Franco, ne nous permettent pas de nous attarder en détail sur ces autres longs-métrages que nous avons pourtant visionné plusieurs fois à la Filmoteca de Madrid pendant trois mois et travaillé

largement. Étant donné que les films dont nous allons brièvement parlé sont tous datés de l'époque post-franquiste, entre 1977 et 2006, même s'ils se réclament de cette mémoire oubliée et de thèmes qui rentreraient sans problème dans notre étude, l'immense densité du sujet de notre thèse, nous oblige à cette rigueur succincte et à prolonger ces derniers dans un travail d'articles universitaires et de publications ultérieures.

### ***¡ARRIBA AZAÑA !***

Qu'il nous soit permis de nous focaliser sur douze d'entre eux, liste non exhaustive, guidée par l'intérêt suprême de notre objet d'étude. Deux ans seulement après la mort du Caudillo, FFG participait au film, *¡Arriba Azaña !*, du réalisateur José María Santos, opus qui rejoignait l'autobiographie de notre acteur-réalisateur, lorsqu'il étudiait chez les Frères Maristes. Reprenant la veine des grands rôles qui avaient été siens sous le franquisme, FFG y interprétait de nouveau un prêtre, « *el Hermano prefecto* », dans un pensionnat de garçons caractérisé par sa dureté, ses châtiments corporels, sa sévérité excessive, sa religiosité, avant que n'éclate la rébellion des élèves sous le cri de *¡Arriba Azaña !* Parabole évidente de la décadence du nationalcatoliscisme et de l'échec du réformisme entrepris par le régime, ce film mettait en exergue la fin d'une époque et de méthodes poussiéreuses, plus adaptées à son temps.

### ***RÉQUIEM POR UN CAMPESINO ESPAÑOL***

Toujours dans un rôle d'écclésiastique, FFG donne la réplique à Antonio Banderas dans le film de Francesc Betriu, adapté du roman de Ramón J. Sender, *Réquiem por un campesino español* (1985). Mosé Millán (FFG), le curé du village, est assis dans la sacristie et attend la famille et les amis de « *Paco el Molino* », qui fut jadis son enfant de chœur et protégé, pour célébrer une messe de Requiem en son honneur. Alors qu'il attend dans un état d'angoisse, car il suppose que très peu de gens viendront à ses funérailles, il se souvient de toutes les étapes qui l'ont conduit jusqu'à la mort. Le film se déroule entre la II République et l'après guerre civile. Il évoque les tensions entre conservateurs et modernistes, fascistes et

républicains, pauvres et riches, paysans et caciques locaux. Le poids de la religion, l'éducation à la dure, les intérêts de classe, le milieu agricole ; sont des thèmes clefs. Paco, à la fois populaire et craint, est suspecté d'être révolutionnaire. Celui-ci, porte-parole des paysans, veut s'attaquer aux privilèges du duc, en l'obligeant à leur rendre les terres et refuse donc de lui payer la location de celles-ci. Et la Proclamation de la II République ne va pas arranger les choses. Trois femmes sont rasées sur la Place du village pour leur appartenance à la mouvance républicaine et le drapeau rouge, jaune et violet, est brûlé. Deux Espagnes s'opposent au sein du village ce qui va précipiter le drame final de Paco, jugé responsable de son influence malsaine. Des femmes sont fusillées. La répression des militaires est en marche et Paco, caché dans les montagnes et les champs, est leur proie numéro un. Alors que le prêtre prend sa défense et paraît convaincre les militaires de ne pas le tuer, ils lui tirent une balle dans la tête. Comble de l'hypocrisie, les trois notables phalangistes, coupables de ces crimes, assistent aux obsèques de Paco.

### ***LA CORTE DEL FARAON***

Dans *La corte del faraon* (José Luis García, 1985), l'action se déroule dans les années 40 et évoque la censure. Une troupe de théâtre d'amateurs, représente sans permis ni autorisation de la censure, la comédie musicale (*Zarzuela*) du même nom, supposée sulfureuse, érotique, politiquement dérangeante et blasphématoire religieusement. Celle-ci est soi disant au profit des œuvres du couvent de *San Donato*. Un prêtre qui assiste au spectacle, le Père Calleja, est scandalisé par les blagues à double sens, la portée sexuelle des répliques, les insinuations et son message politique. Arrêtés après la représentation, les comédiens encore en costume passent la nuit au commissariat où ils sont interrogés pour savoir ce qui les a mené à pareille folie, la comédie étant normalement interdite et sur liste noire. Don Roque (FFG), le producteur et sa famille (sa femme et son fils) font partie des prisonniers. Cette longue garde à vue sera l'occasion de remonter le temps, de comprendre ce qui a conduit les comédiens à y participer et à revenir sur leurs relations personnelles, sur les répétitions et sur les scènes clefs du spectacle. À la fin de la nuit, en échange de bons procédés, le producteur et sa famille, fortunés, seront relâchés sans problème alors que les comédiens resteront derrière les grilles de la prison. Tout le film est construit sur la dislocation de la diégèse, compté à rebours, à travers un long *flash back*. Abordant les thèmes de la censure, de l'impact de



l'Église, de la critique de la famille, d'une société à deux vitesses, de l'injustice, du népotisme, de l'intimidation, de l'hypocrisie, de la vision et du mauvais traitement fait aux comédiens, du marché noir, des codes et doubles sens pour tromper la censure, du langage métaphorique, de la répression, de l'homosexualité, du triangle amoureux, de l'érotisme, de la critique politique, du communisme, de l'obsession du mariage, de la satire des autorités. Portrait critique et dénonciateur de cette époque, société gangrénée, les bastions principaux du régime sont moqués : Église, Autorités, Famille, comme si tout reposait sur un leurre.

### ***LA MITAD DEL CIELO***

Dans *La mitad del cielo* (Manuel Gutiérrez Aragón, 1986) ; comme dans *Pim, pam, pum... ¡ fuego !*, FFG est utilisé à contre emploi et joue le rôle d'un vainqueur de la guerre. Le film commence en 1959 et se déroule les années successives. Rosa vit à la campagne, après s'être mariée avec un arnaqueur et eut une enfant, Olvido, elle attend sa mort pour fuir à Madrid où un autre destin sera le sien. Elle parvient à trouver un emploi sur un marché couvert, dans un petit coin où elle vend des restes de viande. Là-bas, elle rencontre un étudiant, Juan. Après plusieurs ennuis avec d'autres marchands, puis les Gardes Civils, elle écope de la prison et est délivrée, par un homme influent, Don Pedro (FFG), qui se sert de ses relations. Rosa décide d'ouvrir un petit restaurant, et Juan, qui est chargé des comptes, s'avère être un très mauvais trésorier. Malgré cet échec, Rosa et Juan tombent amoureux. Le restaurant ferme. La petite Olvido grandit. Don Pedro, vainqueur de la guerre, phalangiste, prend sous sa protection Rosa et lui offre de travailler dans son restaurant de luxe, sorte de repères d'hommes du régime : militaires, notables, hommes d'Église, technocrates, etc. Il est clair qu'il est épris d'elle. Elle accepte et fait des merveilles. Le restaurant est toujours plein, et est le seul à Madrid, qui ferme aussi tard et qui jouit d'horaires assez libres. Rosa, qui n'avait rien, par ses amitiés particulières avec Don Pedro, devient une bourgeoise protégée. Sans vouloir le voir, elle a pactisé avec les franquistes pour réaliser son rêve, être à la tête d'un grand restaurant. Amoureuse de Juan, attaché à Don Pedro, tous trois forment un triangle amoureux apaisé. Le film évoque la campagne vs la ville, la pauvreté, la délation, la religion, les Autorités, l'injustice, le destin, la soumission, les compromissions, les vainqueurs, les arrangements entre amis, l'Oligarchie, la protection, l'argent.

## ***MAMBRÚ SE FUE A LA GUERRA***

FFG avait repris la réalisation dans la deuxième moitié des années 70. Dans *Manbrú se fue a la guerra*<sup>324</sup>, (FFG, 1986), à la fois réalisateur et acteur de son propre film, il évoque la situation et la vie particulière d'un homme, Emiliano, républicain convaincu qui, après la victoire de Franco, le 1<sup>er</sup> avril 1939, prend une décision drastique : se cacher et vivre dans sa cave aménagée, à l'abri des regards, faisant croire à sa mort. Il n'en ressortira pas jusqu'à la mort du Caudillo. Basé sur un fait divers, et d'après le scénario de Pedro Beltrán, ce film, qui évoque la résistance, la lutte anonyme contre le régime, le sacrifice, le secret, mais aussi qui critique la famille, la nature humaine, l'appât du gain, l'égoïsme, l'hypocrisie et les relations touchantes grand-père/fils. Seule sa femme, Florentina (María Asquerino) est au fait de cette ruse, les autres membres de la famille et la société, pensent tous que le père fut une victime de la guerre. Alors que Franco est agonisant, la femme d'Emiliano lui rend visite en cachette la nuit pour lui annoncer la nouvelle afin qu'il se prépare à sortir. Mais l'annonce de la mère à ses enfants et à sa famille, qui dans un premier temps est accueillie avec un bonheur immense, va très vite déboucher sur un drame. La cause première, la pension que touche la mère suite au décès de son époux. Opus sur la réalité des événements, car de nombreux Républicains se cachèrent dans les caves, greniers, armoires à double fond, *Mambrú se fue a la guerra*, donne la parole aux perdants de la guerre d'Espagne, qui, parfois, peuvent s'avérer aussi horribles que les nationalistes. Fernán-Gómez nous livre une interprétation très juste et qui reste dans les mémoires.

## ***EL VIAJE A NINGUNA PARTE Y EL MAR Y EL TIEMPO***

À la fois dans *El viaje a ninguna parte* (FFG, 1986) et *El mar y el tiempo* (1989),

---

<sup>324</sup> *Mambrú se fue a la guerra*, *El viaje a ninguna parte* et *El mar y el tiempo*, peuvent se lire et s'interpréter comme une trilogie sur la mémoire et la récupération de celle-ci ayant comme vocation de la sortir du pacte du silence et de l'oubli qui a débouché de la Transition Démocratique.

deux projets personnels, FFG est devant et derrière la caméra. Initialement deux feuilletons radiophoniques, puis des romans, ces deux films, sur lesquels nous allons être assez laconiques, car nous les aborderons dans leur dimension littéraire en troisième partie, sont deux opus engagés. Dans le premier nommé, il est question de la récupération de toute une mémoire oubliée, celle des comédiens ambulants sur les routes d'Espagne, dans les petits villages, qui apportaient la culture et le répertoire traditionnel aux coins reculés. Dans les années 50, ces « *Cómicos de la legua* », qui prenaient la forme de compagnies, la plupart du temps familiales, vivaient misérablement, marchaient toute la journée, manquaient de vivres et étaient confrontés aux injustices et à la violence des caciques locaux : maire, curé, propriétaires terriens, notables. Le cinéma parlant a signifié d'abord la concurrence puis a participé à leur extinction. Ce film à la distribution exceptionnelle est un chef d'œuvre.

Pour sa part, *El mar y el tiempo* raconte l'existence d'une famille de perdants de la guerre, qui s'est reconstruit bon an mal an, mais dont les traces de la défaite sont encore suintantes. Fin des années 60, Madrid. Eusebio vit avec sa mère, Doña Eusebia, et une de ses deux filles. Alors que la matriarche, veuve, a perdu la tête suite aux désastres et conséquences de la guerre, un événement inattendu va modifier l'apparente harmonie de cette famille : le retour du fils exilé en Argentine depuis presque 30 ans, Jesús. Ce film traite de l'exil, de l'oubli, du temps qui passe, de la perte d'engagement, de la peur, de la folie, des blessures de la guerre. Mais aussi de la résignation, de la famille et de sa dislocation, des grèves étudiantes, de la mort, de la lâcheté, des relations avec l'ennemi, de la prostitution, d'une société contradictoire, et de se sentir étranger au sein de sa propre famille et de son pays. C'est une réflexion sur la manière dont chacun se bat et se recompose dans un milieu hostile, même n'arrive plus à se regarder ensuite dans la glace. Les nouvelles générations sont abordées, avec leurs référents, leurs rêves et la projection de la fin du franquisme.

### ***EL EMBRUJO DE SHANGHAI***

Dans *El embrujo de Shanghai* (Fernando Trueba, 1996), adaptation littéraire à l'écran du roman homonyme d'un des écrivains aimé de FFG, Juan Marsé (1993). Dans la Barcelone de 1948, les apparitions et disparitions des maquisards qui arrivent de l'autre côté de la frontière et le récit de leurs aventures sont l'unique raison de vivre des personnages dans

l'atmosphère grisâtre de l'après-guerre. Entre autre chose, la narration de l'aventure de l'un de ces héros mythiques qui embarquent en direction de Shanghai pour accomplir une mission dangereuse parmi des assassins nazis et des femmes superbes, donne tout son sens à la vie morne de deux adolescents, Dani le dessinateur et Susana, la malade. Jusqu'au jour où ils se libéreront de ce sortilège et retrouveront la réalité. C'est Dani, -compagnon des excentricités du fantasque « *Capitán Blay* » (FFG), résistant loufoque, qui vit caché dans une armoire double derrière laquelle prend place une pièce secrète-, qui est le narrateur de cette histoire. C'est donc le point de vue d'un enfant qui nous est conté. À travers un procédé de mise en abyme, trois récits nous sont rapportés : celui du Capitaine et de son fils, celui de Dani et son père et celui de El Kim et des républicains. La distribution est excellente. Les thématiques développées sont nombreuses : le non-dit, les maquisards, le complot fasciste, la disparition, la résistance, les vaincus de la guerre, la haine des curés, le cinéma, la dissidence, la délinquance. Mais également : le secret, le mystère, le traumatisme, le manque du père, le don, l'amitié, la solidarité et l'entraide, les libertaires, les réseaux de résistance vers Toulouse, les messagers, la réalité des femmes de résistants, la perte des êtres chers (fils du Capitaine), la fatalité, le mythe, rumeurs et cancans, la prostitution, l'imagination et la rêverie. Cet opus très réussi, tente de racheter avec poésie et délicatesse, la mémoire perdue des *maquis* et les vies fauchées des familles de la résistance. Dans la posture d'un vieux surprenant et à première vue « fou », FFG nous offre des passages à la fois drôles, inventifs et émouvants, les horreurs de la guerre peuvent faire perdre le nord à n'importe qui, semble dire le film, et cette « folie » est avant tout, comme Don Quichotte, la figure du « *cuerto loco* ».

### ***LA LENGUA DE LAS MARIPOSAS***

*La lengua de las mariposas* (José Luis Cuerda, 1999), a pour cadre un village de Galice, l'hiver 1936. Moncho, un garçon de huit ans, fils du tailleur et sa femme, fait enfin son entrée à l'école communale. Don Gregorio (FFG), le maître, se caractérise par sa bonté et sa pédagogie bienveillante et intelligente. À partir de ce moment, Moncho commence son apprentissage du savoir et de la vie en communauté avec ses camarades, surtout avec Roque. Au milieu de la campagne verte galicienne, des aventures, « *del caza mariposas* », Don Gregorio marquera ses élèves en leur faisant découvrir l'origine de la pomme de terre ou la nécessité pour les papillons d'avoir une langue en forme de spirale. Mais tout basculera le 18

Juillet 1936, jour du Coup d'État. Dans cette nouvelle conjoncture, les êtres vont se révéler et laisser libre cours à leurs instincts les plus grégaires. Les thèmes relayés par le film sont : les tentatives de séduction-corruption du maître, le respect du professeur, le poids de l'Église et des caciques locaux, la Garde Civile, la liberté vs oppression, l'anarchisme du maître, une Espagne arriérée et agraire. Mais aussi l'orchestre du village et les bals populaires, la nature, la peur, la suspicion, le qu'en-dira-t-on, les apparences, le basculement, les uniformes, les tenues sévères des femmes, tradition vs modernité, la Loi du Talion, la cruauté, la force du groupe, les alibis, le lynchage final, l'injustice, le besoin de victimes, les bourreaux, les exécutions, la prison, une société archaïque et grégaire. Le lynchage final du maître, son exécution, est aussi symboliquement celle de la culture.

### ***EN LA CIUDAD SIN LÍMITES***

Dans *En la ciudad sin límites* (Antonio Hernández, 2002), le réalisateur adapte le livre de Joaquín Navarro Montaves, alias Rancel. Le film est dédié à son père. Tout le film, qui ne trouve sa résolution totale que dans les dernières séquences, est construit sous le sceau du mystère et du secret, du mensonge et de la révélation finale. Il ya a deux bornes temporelles. Le temps actuel, celui de l'Histoire, les années 2000. Et le temps du passé, celui de Rancel et de Max, entre l'Espagne et Paris, les années 50. La libération de l'énigme à résoudre, prendra corps entre le passé et le présent et la chute du masque du mensonge. Victor, rejoint sa famille pour être au chevet de son père, Max, malade et à l'hôpital à Paris. Un jour, il est surpris par son comportement et se rend compte qu'il ne prend pas son traitement et jette celui-ci aux toilettes. Convaincu qu'un complot se trame, comme s'il était dans une autre époque, il ne pense qu'à s'échapper de la clinique. Victor, le plus jeune fils, décide d'aider son père et d'enquêter, grâce aux bribes que Max lui donne. Il va remonter le temps et réaliser que la maladie de son père est ancrée dans le passé, et que sa mère est au cœur de ce drame, qui remonte aux années 50. Max et Rancel avaient une amitié forte et ambiguë. Rancel, résistant espagnol, devait se jour-là rejoindre Max à la gare et monter dans un train. Il n'est jamais venu et Rancel a été arrêté, jugé et mis en prison pour ses idées politiques et pour sa participation à la résistance. On apprend, après que Victor recompose le puzzle, que la femme

de Max (Géraldine Chaplin), jalouse de ces liens, a dénoncé Rance à la police. L'incompréhension a été présente chez les deux hommes durant toutes ces années, 50 ans.

### ***PARA QUE NO ME OLVIDES***

*Para que no me olvides*, de Patricia Ferreira (2005), juste deux ans avant la mort de FFG, évoque les représailles passées des perdants de la guerre d'Espagne. Irene, vit avec son fils David et son vieux père, qui a perdu sa maison et toute sa famille lors de la guerre d'Espagne. Celui-ci est ancré dans ses souvenirs mais n'a pas perdu la joie de vivre malgré les injustices dues au régime. David est épris de Clara, sa petite amie et souhaite emménager avec elle. Sa mère, inquiète pour ses études et son futur ne partage pas ce désir. Un accident inopiné viendra modifier la vie de tous et les mettre à l'épreuve, les poussant à apprendre à se mieux connaître et découvrir des aspects d'eux jusque-là inconnus. David est le réceptacle initial qui évoque les Républicains, lorsqu'il raconte à sa fiancée l'histoire de son grand-père. C'est certes un peu scolaire au début mais lors du dialogue entre les deux, les choses deviennent plus naturelles. L'oubli ou la non acceptation des drames du passé, est ici exploré sur divers jours : le grand-père, bien sûr, mais aussi David, le petit-fils, qui écrivait dans de petits cahiers et dont une de ses fictions portait le titre du film. L'une des questions essentielle, après l'accident de David dans le coma, et posée par le film, de manière très judicieuse, est la suivante : Paie-t-on pour ses ancêtres ? Ce que l'on appelle la psychogénéalogie, comme le donne à voir le livre de Anne Ancelin-Schutzberger, *Aïe, mes aïeux* (1993), explique que parfois, des drames familiaux, comme ceux de son grand-père, sautent des générations, et dans l'inconscient familial, prennent forme et réalité alors que l'on ne l'avait jamais envisagé. L'accident de David est-il relié aux souffrances passées de Mateo, son grand-père sous Franco et la confiscation injuste de ses biens ? C'est une piste tout à fait probable, et pour avoir analysé de nombreux films sur le sujet, m'être passionné pour cette question de répétition générationnelle, c'est la première fois que je vois les choses présentées ainsi, et je trouve son traitement très original et recevable. Si l'on prend un exemple dans la Bible, Caïn aurait assassiné Abel de manière inconsciente, prisonnier du passé familial qui n'avait jamais pu s'exprimer, par exemple. Dans certains arbres généalogiques, une série de morts incompréhensibles se reproduisent en sautant, deux, trois générations. On se rend compte en étudiant ces derniers, que c'est parce que la famille ne s'est pas libérée des fantômes du passé et qu'il faut faire un travail profond sur la question

pour sortir de ce cercle infernal. Mateo, vit dans le passé. Il va vouloir en sortir, en reprenant l'écriture que David, son petit-fils, toujours dans un sommeil profond, adorait. Et pour délivrer les siens, il va coucher sur papier son histoire, afin de s'en guérir. Irene et Clara vont même retrouver sa maison et conjurer le passé. Mateo publiera son livre sur sa famille et sur David, qu'il offrira à Clara.

### ***LA SILLA DE FERNANDO***

Enfin, *La silla de Fernando*, documentaire testament de David Trueba et Luis Alegre, tourné en 2006, un an seulement avant la disparition de FFG mérite quelques mots. Film de montages, témoignage vibrant face à la caméra dans le cadre de sa maison La Luna n°25, urbanisation *Santo Domingo*, à Algete, avec vue sur la Sierra de Guadarrama, à 40 minutes de Madrid en bus, évoque à la fois les premières années de FFG, son enfance, l'école, les copains, la religion, sa grand-mère et sa mère. Il est aussi question de la II République, du Coup d'État, de la guerre civile, des bombardements, de sa vie pendant le franquisme jusqu'à l'agonie du Général Franco. Il ressuscite tous ces moments avec humour et tendresse, en se perdant dans ses souvenirs : les privations, la misère, « *el estraperlo* », ses premiers pas au cinéma, son attraction pour Marlène Diestrich, ses films cultes, les femmes, les grandes fêtes chez Lola Flores, en compagnie de Franck Sinatra et Ava Gardner, les clubs « *alterne* » et la nuit, la notion d'engagement, le bien et le mal, ses leçons avec le recul du temps, la vieillesse. Il s'agit en fait de la mise en images de ses Mémoires, *El tiempo amarillo* et c'est un document unique sur la période. Le film se termine sur son tango préféré, *Caminito*, chanté par Enrique Morentes.

Durant près de soixante ans de cinéma, FFG aura partagé l'affiche avec les acteurs les plus en vue : Gabriel Algora, Manuel Arbró, Alfredo Mayo, Manolo Morán, Rafael Durán, Antonio Casal, Jorge Mistral, Florián Rey, Fernando Rey, Jean Marais, José Luis Ozores, José Sazatornil, Tony Le Blanc, Rafael Bardem, Félix Fernández, José Luis López Vázquez, Fernando Guillén, Carlos Larrañaga, Jesús Franco, Manuel Alexandre, José Isbert, Xan das Bolas, Héctor Alterio, Gabino Diego, Pepe Sacristán, Antonio Banderas, Jorge Sanz. Il aura accompagné les actrices les plus talentueuses à travers les générations : Imperio Argentina, Sara Montiel, Conchita Montes, María Dolores Pradera, Analía Gadé, Elvira Quintillá, Lola

Flores, Emma Penella, Gracita Morales, Rafaela Aparicio, Isabel de Pomés, María Rosa Salgado, Lina Canalejas, Gemma Cuervo, Milagros Leal, Lina Morgan, Julia Caba Alba, María Luisa Ponte, María Asquerino, Géraldine Chaplin, Ana Torrent, Conchita Velasco, Rocío Jurado, Ana Belén, Ángelina Molina, Julieta Serrano, Maribel Verdú, Ariadna Gil, Rosa María Sardá, Chus Lampreave, Emma Cohen, Marisa Paredes, Penélope Cruz, et tant d'autres.

De la même manière, il aura joué avec tous les grands réalisateurs espagnols de son temps, Edgar Neville, José Luis Sáenz de Heredia, José Antonio Nieves, Ramón Torrado, Antonio Román, Llobet Gracia, Rafael Gil, Bardem y Berlanga, Pedro Lazaga, José María Forqué, León Klimovsky, Ignacio F. Iquino, Javier de Aguirre, Luis Lucia, José Marío Elorrieta, Josefina Molina, Carlos Saura, Víctor Erice, Mario Camus, Luigi Comencini, Manuel Gutiérrez Aragón, José Sacristán, Jaime de Armiñán, et toute la jeune génération de Pedro Almodóvar à José Luis Cuerda, de Fernando Trueba à Imanol Uribe et Gustavo Ron, José Luis Garci et Patricia Ferreira, David Trueba et Luis Alegre.

Afin de récapituler cette seconde partie, nous pouvons affirmer que dans un premier temps, nous avons tenté de bien définir à la fois les termes de *Représentations*, de « Franquisme » et l'expression complète de « *Représentations du franquisme* ». Nous pensons avoir réussi à les mettre en exergue, en établissant un parallèle entre le comédien, l'acteur, sur les planches ou derrière la caméra, qui, pour rentrer dans la peau du personnage, doit faire un travail de préparation, d'immersion pour camper et incarner son rôle. Cela peut être à travers une école interprétative comme nous l'avons montré, à travers le choix des costumes et tenues, dans une perspective naturaliste en réalisant un travail de recherches ou en ayant une lecture personnelle ou guider par le metteur en scène, le réalisateur ou le répétiteur. Nous sommes persuadé que, Franco, qui changeait souvent d'uniformes (Légion, Amiral des Mers, Armée de l'Air), d'écharpes, de décorations et médailles, de képis, caché derrière ses lunettes enveloppantes, montant sur les estrades et prononçant des paroles adressées à la population, devait rentrer dans son personnage de Dictateur et dessiner les contours de son interprétation, car n'oublions pas, il y a d'une part l'homme, celui de l'intimité, et le personnage public, animé par des ardeurs supérieures qui doivent se matérialiser devant un public. Peut-être avait-il un double, comme nous l'avons souligné. Bref, les *Représentations du franquisme*, toujours bien orchestrées, où rien n'était laissé au hasard, s'appuyaient sur les discours, sur leur sémantique, leurs allusions, leurs références, sur une rhétorique bien définie, sur des



symboles, des images et des mythologies. Comme au théâtre, la mise en scène de sa réalité, était exploitée au maximum. Sauf qu'une scénographie donne l'illusion de la réalité alors qu'elle est fautive. Parades, défilés militaires, inaugurations de barrages, dépôts de gerbes de fleurs sur la tombe de José Antonio, grandes cérémonies liturgiques et messes sacramentelles, déplacements quotidiens, monnaie frappée à son effigie, timbres le représentant, pseudonymes (Jaime de Andrade pour l'écriture de *Raza*, Jakim Boor, auteur de 49 articles sur le Franc-maçonnerie dans *Arriba*), instrumentalisation de la vie au Pardo, voyages avec sa femme Carmen Polo, vœux de Noël aux côtés de sa fille Nenuca, Anniversaire du 18 Juillet à *la Granja*, célébrations de la Section Féminine, Danses folkloriques et Chœurs de jeunes femmes, rencontres de Chefs d'État, déclarations dans la presse, promesses, bilans, rassemblements sur la Place d'Orient, chasse et pêche, Franco était partout. Pour asseoir son pouvoir, Franco s'appuya sur ces éternels bastions : L'Armée, l'Église, la Garde Civile, l'Oligarchie, les Monarchistes, Carlistes, Latifondistes, ouvriers. Bien que les forces en présence aient été modifiées avec le temps, elles sont restées identiques, c'est l'ordre qui a changé. Régime rétrograde, conservateur, réactionnaire, ennemi de la liberté et de la pensée, Franco va contrôler toute la société à l'aide de la censure, de la propagande, de l'intimidation permanente dans les rues, imposer un couvre-feu, des cartes de rationnement (jusqu'en 1952), et va perpétuellement entrer dans la vie des Espagnols à travers la Presse officielle : *Arriba*, *Ya*, *ABC*. Avec le NO-DO, il contrôlera l'actualité internationale et nationale, en imposant sa présence au cinéma. Celui-ci fut instrumentalisé pour servir le régime dans une production type, qui servait ses intérêts politiques et de classe. Comme l'avait dit Franco lui-même, « *Todo estaba atado y bien atado* ». Après la perte de la Seconde Guerre mondiale, Franco doit changer son fusil d'épaule et apporter des modifications en supprimant le salut fasciste, en adaptant son lexique, en donnant la priorité à l'Église par rapport à la Phalange, en donnant des garanties à l'opinion publique, de peur d'être envahi et déboulonné. Très fort pour s'adapter aux nouvelles situations et sentir l'air du temps, Franco, qui était un manipulateur et meneur d'hommes et qui savait bien s'entourer, après une période d'isolement, d'autarcie, pauvreté extrême, saura réagir et pacter avec les USA, trouver un dénominateur commun, la lutte contre le Communisme, et présenter une façade plus politiquement correcte. Les Accords économiques avec les Etats-Unis contre des bases aériennes et militaires sur le sol espagnol vont modifier la donne. L'idée des Lois Organiques, des Cortés, de la diminution de la répression, du moins sur le papier, fut de grandes idées pour donner l'apparence de la Démocratie. L'ouverture, les pressions de certains phalangistes pour désigner un successeur en la personne de Juan Carlos, les Plans successifs de Stabilisation, le pari du tourisme,

l'entrée des technocrates de l'Opus Dei dans son gouvernement, vont consolider le pays et le faire passer dans la modernité en modifiant les mentalités et en créant une dynamique positive. Mais ce ne fut pas s'en redonner des forces à la grève, à la résistance, aux étudiants et aux syndicats, à *ETA*. L'Espagne va petit à petit s'embraser, alors que les manifestations étaient en principe interdites. Au fil du temps la situation semblait échapper à Franco, qui fatiguait, déléguait de plus en plus. Plusieurs attentats terroristes d'*ETA*, assassinant des personnages clefs, et qui brouillaient les fameuses *Représentations du franquisme*, pendant des années, parfaites, vont écorner son image, surtout après l'assassinat de Carrero Blanco. La maladie de Franco, le temps qui s'érode, l'influence du tourisme, faisaient sentir le vent du changement qui devint définitif à la mort du Dictateur, celui qui s'était pris pour un Roi. Après avoir évoqué dans les détails, toutes ces *Représentations*, en ne prétendant pas à l'exhaustivité, en opérant des choix, nous avons défini ce cinéma franquiste et avons montré, en quoi la première partie de la carrière de FFG en tant qu'acteur, reflétait ce cinéma cliché, vrai outil de la propagande franquiste. Nous l'avons analysé attentivement et, après réflexion, bien aidés par le dépouillement de la presse de l'époque, avons conclu que FFG certes avait participé à ce cinéma fait de genres bien établis et de modes cycliques, l'avait légitimé quelque peu, mais n'était pas à nos yeux, un acteur du régime. Pour se faire, nous avons rendu compte de son évolution. En passant derrière la caméra, en étant acteur de ses propres films, et en se penchant sur des thèmes en ruptures avec la production franquiste, nous avons conclu qu'il avait évolué, par un ensemble de raisons vers la dissidence. Ses contenus filmiques et esthétiques, son côté subversif, ses prises de position, son cheminement vers l'anarchisme, l'ont conduit, par le biais de thèmes, ennemis de la censure et du régime, à produire un cinéma hétérodoxe, varié, intéressant. Mais l'on contraint aussi à la marge et l'on écarté de la scène médiatique, préfigurant ainsi la réalité de l'Espagne de Franco, la punition, la mise au ban, nous donnant un exemple, comme, il y en eut pléthores, des tensions et clivages entre Art et Pouvoir. Dans le besoin, sans réserves économiques, sonné par ses échecs personnels, il va s'accrocher à l'écriture et trouver en un autre art, une consolation, une autre issue, et faire un pied de nez à l'Administration franquiste. D'abord redécouvert par la jeune critique, quatre cinéastes vont le sortir de l'oubli et du néant en lui proposant des rôles nouveaux et en exploitant une autre facette de son jeu. Revenu au premier plan, de 1975 à 2006, un an avant sa mort, les propositions vont pleuvoir tant comme acteur, réalisateur et acteur de ses propres films. Il jouera avec les plus grands noms tant de la réalisation que de l'actoriat. Utilisé par de nombreux cinéastes pour interpréter et ressusciter « la mémoire oubliée » de l'Histoire Espagnole, il incarnera des vainqueurs, des vaincus, des figures marquantes et bouleversantes,

des êtres cruels, des hommes silencieux, loufouques, montrant sa dimension artistique et toute l'étendue de son talent. Sa filmographie « *polifacética* » a pu mettre en exergue les multiples *Représentations du franquisme* dans son œuvre, et d'en faire état. Un an avant sa mort, il jouait encore. Mourir sur scène, il ne lui manquait que ce rôle. Il aura marqué de son empreinte et de sa voix puissante des générations de spectateurs et téléspectateurs.

### **Troisième Partie : L'écrivain, homme de théâtre, poète, chroniqueur, philosophe de son temps : un auteur engagé et parfois intransigeant**

« Sabiéndola a ella cerca, o lejos, pero en aquella casa, o sintiéndola a mi lado, o aguardando que regresase de su trabajo, pero seguro de que había de llegar, escribí un drama (iniciado años antes), *La coartada*, que obtuvo el accésit del premio Lope de Vega, y luego, una comedia, *Las bicicletas son para el verano*, que obtuvo el premio en el mismo concurso. Cuando a medianoche nos comunicaron la noticia -ella cogió el teléfono, nunca había visto tanto gozo en su mirada- descorchamos una botella de champán, recorrimos la casa pateando a grandes zancadas, muertos de risa, saludándonos al cruzarnos, enhorabuena, enhorabuena ; llenos los dos de la misma alegría. », *El tiempo amarillo*, p. 406.

Après avoir procédé à la biofilmographie de Fernán-Gómez dans la première partie, avoir mis en lumière sa trajectoire personnelle et son parcours professionnel, nous nous sommes intéressé dans la deuxième partie aux *Représentations du franquisme*. Nous les avons défini, nous avons montré dans quelle mesure le cinéma de FFG en tant qu'acteur répondait à ces dernières en émettant cependant des nuances, à savoir, qu'il n'était pas un acteur du régime franquiste. L'analyse de la presse de son époque, de sa traversée du désert, de l'ouverture vers un autre art, la littérature après avoir été écarté du monde médiatique, le retour aux affaires grâce à la récupération de la jeune critique d'alors, et le zèle de quelques cinéastes courageux, lui avaient permis de revenir sur le devant de la scène, et ce jusqu'à la fin, en travaillant avec les plus grands réalisateurs et acteurs de son époque. Dans cette troisième et dernière partie, nous allons nous concentrer, sur sa facette la moins connue du grand public, c'est-à-dire, sur celle de l'homme de Lettres. Après avoir montré que dès enfant,

il rêvait d'être écrivain et était un lecteur assidu, nous verrons que sa mise au ban par l'État franquiste, lui aura permis de se libérer et de sauter le pas vers l'écriture. L'influence de certains ne nous aura pas échappé. Après avoir fait état de toute sa production littéraire, nous analyserons dans quelques ouvrages clefs les *Représentations du franquisme* et les mettrons en exergue. Nous évoquerons aussi le cas des adaptations littéraires à l'écran, en nous focalisant sur trois cas bien particuliers. Ensuite il sera temps de nous pencher sur la reconnaissance du succès, de l'entrée de FFG à la *Real Academia de la Lengua*, consécration suprême, et nous conclurons en soulignant qu'hélas, malgré son talent évident pour l'écriture et ses réussites indéniables dans ce domaine, l'acteur de cinéma écrase tout le reste, car l'homme de Lettres demeure encore peu connu, même dans son propre pays. Pour répondre au mieux à tous les enjeux de ce dernier volet, nous nous appuierons sur les Mémoires de FFG, *El tiempo amarillo* (1998), la thèse de Doctorat de Cristina Ros Berenguer, *Fernando Fernán-Gómez autor* (Université d'Alicante sous la direction du Professeur Juan Antonio Ríos Carratalá, 1996), et celle de Manuel Barrera Benítez, *La literatura dramática de Fernando Fernán-Gómez* (Université de Málaga sous la direction du Professeur Enrique Baena, 2007), toutes deux attachées à la figure de l'auteur qu'il fut.

## Chapitre I : Á bonne école

### 1/ Un auteur sommeillait en lui depuis toujours : rêves et influences

La légende familiale veut que, alors tout petit enfant, à la question de sa grand-mère qui lui demandait ce qu'il voulait comme cadeau, le petit Fernando avait répondu spontanément « *Libos, quiero libros* ». L'influence qu'eut cette « maman-mamie », d'une famille d'analphabètes, grande lectrice, tant de nouvelles à l'eau de rose que de romans d'évasions, de feuilletons à *Así hablaba Zaratustra*, de romans étrangers traduits sur la bonne société anglaise et américaine à Azorín, des romans d'aventures, de la lecture quotidienne de la presse, el *Heraldo* et *El Socialista* comme il en fait mention aux pages 66-67 dans ses Mémoires, joua sans aucun doute un rôle essentiel tant dans sa formation que dans ses habitudes. C'est d'ailleurs cette mère de substitution qui lui apprit à lire comme il l'évoque au début de *El tiempo amarillo* :

« Me enseñó a leer a mí en una cartilla cuyas letras grandísimas me parece ver ahora. También, tiempo atrás, me había enseñado a reconocer las letras en los rótulos de las tiendas, y con un alfabeto, que quizás me regalara mi madre, de cartoncitos cuadrados en los que cada letra iba ilustrada con una figura : la e con un elefante, la f con un faro, la o con un oso... Cuando me supe la cartilla, me compró un libro de lectura para párvulos, *El cantarada*, y en él leímos los dos. » (p. 66)

La lecture attentive de son autobiographie, nous permet de nous rendre compte que, dès les premières pages jusqu'à la fin, il est question de lectures, de livres, de références littéraires, d'auteurs que FFG admirait et qui furent des moteurs, des inspireurs, des modèles ou qui nourrissent sa réflexion. Enfant unique, il se sentait parfois seul et en souffrait, comme il l'évoquait dans son autobiographie lorsqu'il reconnaissait que « Volví a ser un niño 'sin familia', aunque muchísimo menos desdichado que el de la novela de Héctor Malot, porque por mí velaban dos hadas madrinas. Y las criadas. » (p. 117). Aussi, FFG avait-il une imagination débordante et aimait-il se plonger dans la lecture ce qui non seulement l'occupait, le distrayait mais aussi lui assurait une présence réconfortante comme il nous le donne à voir dans *El tiempo amarillo* :

« Yo no era más que un chico. Un chico pelirrojo, feo y con acné. Novelas policiacas, novelas de aventuras, Edgar Wallace, Dumas, Wilkie Collins, Sabatini, Michel Zevaco, Paul Feval, Simenon... *Los tres mosqueteros*, *Sandokan*, *Tarzán de los monos*, *El coche número 13*, *La cabeza de un hombre*... (*Sin novedad en el frente* y *Cuatro de infantería* ya eran para mí, novelas de aventuras.) Todo aquello, aquel mucho mundo imaginario, las aventuras, asesinatos, intrigas, persecuciones, misterios, secuestros, espionajes, iba a convertirse de repente en una tremenda canallesca sanguinaria realidad. » (p. 144)

Comme nous venons de le voir, les lectures de FFG-enfant étaient assez variées puisqu'il était ouvert à différents auteurs étrangers, aux romans d'aventures et policiers, à la littérature de guerre et aux contes avec leurs rebondissements. Son monde imaginaire s'en trouva sans nul doute enrichi, tout comme le fut la découverte de *La cartuja de Parma* et de *Guerra y paz*. Mais il ne s'arrêta pas là, comme il le confirme toujours dans ses Mémoires :

« Con autorización de mi madre, *El 93* y *Los miserables*, de Víctor Hugo, *El collar de la reina*, *El conde de Montecristo*, *José Bálamo*, *Memorias de un médico* y *El caballero de Casa Roja*, de Alejandro Dumas, *El hijo de la parroquia*, de Dickens y *La tournée de Dios*, de Jardiel Poncela, fueron bajando de la buhardilla a mi cuarto. Pero con sorpresa advertí que las novelas que yo creí haber visto en el baúl los primeros días desaparecían. De aquellas de Pedro Mata, *Zamacois*, *El Caballero Audaz*, Alberto Insúa, faltaban algunas. Mi madre no podía creerlo y llegó a sospechar de mí, puesto que a la buhardilla sólo subía yo, y registraba el baúl alumbrándome con una vela, porque en aquel camarachón no había luz eléctrica. El misterio no se aclararía hasta terminada la guerra. El propietario de la finca, el escultor religioso que tenía su taller en la planta baja, por lo que al edificio se le llamaba en el barrio 'la casa de los santos', y que había desaparecido a los pocos días de estallar la contienda, y al que todos los vecinos dimos por muerto o por fugado a la zona nacional, había pasado aquellos tres años oculto en las buhardillas, adonde alguno de sus familiares le subía la comida. Él era quien se las había ingeniado para abrir nuestra buhardilla y entretenía sus ocios con aquella inocente lectura. » (pp. 198-199)

Si les livres eurent un impact décisif dans sa trajectoire vers la littérature et ces pages de son autobiographie 55, 66, 67, 144, 180, 198-201, 303, 404, le montrent de manière évocatrice, il convient aussi d'aborder sa propre mère qui, étant comédienne, lui permit de baigner dans un univers romanesque, fait de jeux, de costumes, de théâtre, de personnages à incarner. La déclamation, à laquelle il s'adonna avec tant de brio lorsqu'il était petit, a très certainement eu sa part dans son processus inventif. Si les bonnes jouèrent également un rôle primordial dans sa propension à créer et imaginer, les spectacles fantastiques de théâtre-magie de Rambal, que FFG adorait, lui en mettaient plein les yeux, le laissaient subjugué et le nourrissaient d'autant plus qu'ils étaient à cheval entre le théâtre et le cinéma, qu'ils se caractérisaient par les effets spéciaux utilisés et reprenaient des thèmes qui éblouissaient les plus jeunes. FFG rend longuement hommage à Rambal dans *El tiempo amarillo* et par ses yeux d'adultes qui reviennent en enfance, il revit ces moments inoubliables aux pages 113-116. Son passage par *El Instituto Italiano de Cultura*, durant trois ou quatre ans, qui lui avait

ouvert un monde, eut également des répercussions très positives quant à la pensée, l'invention et ses créations futures.

Pour clore ce chapitre consacré au rôle capital de la lecture dans sa vocation future d'homme de lettres, il faut obligatoirement faire allusion à sa mère, ce personnage absent, évanescent, presque « mythique », représentant la beauté, la star mystérieuse, celle qui fait naître sans le savoir l'imagination. On peut la relier aux contes et inventions qu'un enfant peut construire et se poser afin d'essayer d'expliquer ou de justifier à lui même le silence, le passage, les allers et venues, les longs départs et les retours de fête, l'émotion, et ce que Julien Gracq appelait « les angoisses et désirs de l'attente ». Cette mère, qui l'attendait parfois et qui mettait des mois à réapparaître, a été, sans contestation, propice à l'éveil d'un enfant aux rêves et projections mentales, l'objet de tous les fantasmes. Car ne l'oublions pas, comme le disait Sartre, « l'enfance décide », et dans le cas qui nous occupe ici, c'est pendant celle-ci que s'est forgée l'écrivain en la personne de Fernán-Gómez, qui, si la Guerre d'Espagne n'avait pas éclaté, aurait suivi des études de Lettres et Philosophie.

D'ailleurs, dans la Préface de *El vendedor de naranjas*, (1961), Juan Tébar considérait que « Leer es espiar, y no hay autor sincero que no haya sido apasionado lector. Y en el recuerdo, se espía a sí mismo. » (p. 21). Il n'en fallait pas tant à FFG pour avouer et témoigner eu égard à l'importance des livres dans son parcours, pendant la Guerre d'Espagne et l'immédiate après-guerre, nous renvoyant inexorablement à nos *Représentations du franquisme* :

« (...) Por eso yo también fui ladrón de libros. No en los prodigiosos sesenta, sino muy al principio de los desastrosos cuarenta, y más aún en el feroz 39. Leía en una biblioteca popular de mi barrio, porque en la Nacional los nacionales prohibieron la entrada a los que no tuvieran carné universitario y yo aún no lo tenía. Pero leía también en casa y en el 'metro' y en el tranvía, y en el camerino, y andando por la calle. Compraba libros baratos en las librerías de viejo. Compraba uno y robaba otro. No robaba novelas policiacas o de aventuras, aunque me gustaban mucho, sino clásicos, poesía, filosofía, porque me sentía más justificado. Lo hice pocas veces, menos de las que yo quisiera, no por falta de vocación, sino porque mi timidez, mi cobardía y mi falta de habilidad manual me lo impedían. '¿Se daban cuenta aquellos libreros de viejo de la calle de San Bernardo de que el muchacho larguirucho, desnutrido, famélico, se llevaba dos libros y sólo pagaba la peseta de uno? Siempre he preferido pensar que sí, que se daban cuenta pero no decían nada.' » (p. 21-22)

## **2/ Cafés, bars et cabarets : de l'intellectualité à la culture « alterne »**

La culture des Cafés en Espagne est toute une institution. On ne reçoit pas beaucoup chez soi, on a davantage l'habitude de se voir dans les bars ou cafés, ce que l'on pourrait appeler la « sociologie des cafés ». Cette tradition remonte au XVIIIème siècle, à Vienne, où les habitants avaient la coutume de prendre un café dans les lieux publics, rituel qui s'est ensuite étendu à toute l'Europe. C'est au XIXème siècle, à Madrid, que les cafés commencèrent à avoir de l'importance et se transformèrent en lieux de rencontres, refuge de conspirateurs et théâtre de divers cercles culturels, donnant naissance aux célèbres *tertulias*, ces conférences causeries. C'est précisément ces dernières qui, par leurs richesses intellectuelles et leurs membres qui furent à l'origine de la renommée des cafés les plus emblématiques et qui leur apportèrent du prestige. Les *tertulias* étaient dirigées par des personnages illustres appartenant à différents domaines de l'art, du milieu taurin, de l'intelligentsia culturelle et/ou littéraire. Parmi les lieux en vogue qui offraient les meilleures *tertulias* de Madrid, il convient de citer le *Café de Oriente*, *La Flor y Nata*, le *Café Rigat*, le *Café Gaviria*, le *Café Montestoril*, et bien sûr, le roi des cafés, el *Gran Café Gijón*. Tous ces cafés eurent pour cadre une ou plusieurs *tertulias* quotidiennes, concentrées surtout dans les années 30, communément baptisées années de la bohème madrilène. Il convient bien sûr de signaler particulièrement celles tenues par des écrivains connus comme Valle-Inclán au Café de l'Ateneo ou à celui de *La Flor y Nata* ou bien encore, celle dirigée par Ramón Gómez de la Serna qui se tenait au *Café Pombo*, célèbre pour sa crypte dans laquelle se déroulaient les réunions. Dans les années 50, en plein franquisme, ces Cafés étaient des lieux particuliers où l'on parlait culture, où l'on évoquait la société, où l'on parlait tauromachie et football, et où les artistes et intellectuels commentaient les hauts faits des toreros comme Bienvenida ou Miguel Báez el Litri. Mais c'étaient aussi des lieux où s'organisait la dissidence et la résistance comme le corrobore Bartolomé Bennassar, dans *Histoire des Espagnols* :

« L'Ateneo de Madrid, sorte d'Université libre, et les tertulias des cafés, voici l'opposition intellectuelle, aussi. A partir de 1950, l'une des plus intéressantes de ces tertulias fut celle du café des Cuevas de Sesamo; le propriétaire, Tomás Cruz, ancien membre de la FUE républicaine avait été pilote dans l'aviation républicaine. Dans les années 1954-1955, l'opposition universitaire s'enhardit. Autour d'un personnage étonnant, le Basque Enrique Mugica, qui était arrivé à Madrid à l'automne 1953 pour s'y inscrire en quatrième année de droit et avait reçu la révélation marxiste. Mugica en dévoilait son affiliation communiste, consacrée à Paris lors d'une rencontre avec Carlos Semprun, Santiago Carrillo et Vicente Uribe. Le groupe réussit à s'infiltrer dans le SEU et lança l'idée d'un congrès des Ecrivains qui publia plusieurs bulletins et arriva à rassembler des gens comme José Luis Abellán, Julio Diamante, Varlos Bustelo, Gabriel Tortella, etc. Une première manifestation du dynamisme du groupe s'organisa à l'occasion des obsèques d'Ortega y Gasset. » (p. 849)



Lieux d'échanges intellectuels, de partages, de foisonnement d'idées, d'apprentissage et de voyages initiatiques, de naissance de romans ou de pièces de théâtre, de scénarii, endroits contradictoires où parfois coexistaient vainqueurs et vaincus de la Guerre Civile, puissants et poètes, bohèmes et argentés, c'était aussi un lieu de recomposition de la famille, celle que l'on choisit, celle des copains et amis, où l'on pleure et où l'on rit, où l'on se confie et où l'on évoque ses projets et ses envies. On y entrait en général coopté par un ami. C'étaient aussi des lieux où le champagne coulait à flot, où le whisky et la glace crépitaient dans les verres, où l'on draguait et rencontrait des femmes libérées et qui, vendaient leurs charmes. FFG les aborde largement dans *Desde la última fila* et ses Mémoires, et insiste surtout sur ce qui constitua pour lui, une Université, el *Gran Café Gijón*, qu'il fréquenta pendant presque trente ans entre 1940 et 1960. Mais nous y reviendrons un peu plus tard. Qu'il nous soit permis avant cela de ressusciter les autres Cafés de l'époque.

## Le Café Rigat

Fernán-Gómez y fut invité par Luis Peña comme il l'évoque dans son livre *Desde la última fila* :

« Me llevó Luis Peña, padre (padre del famoso Luis Peña de *Harka*, *A mí la legión*, *Boy* y tantas películas de la inmediata posguerra). Yo había estado en Rigat sólo una vez, con Jardiel Poncela, por la mañana, cuando actuaba en la compañía del Teatro de la Comedia, de Madrid. Pudo ser el verano de 41. Me pareció un lugar muy elegante y de escasa clientela. Luis Peña, que vivía en la misma pensión que yo, en la calle Pelayo (los dos habíamos ido a Barcelona a rodar *Noche fantástica*, de Marquina, según un cuento de Stefan Zweig), me llevó por la tarde a una tertulia a la que acudían escritores de la radio, algún crítico de teatro o de cine (...). » (p. 24)

Il y découvrit les joies de ce Café composé d'écrivains, de metteurs en scène de théâtre comme José Rivero -qui avait dirigé les comédies *Es peligroso asomarse al exterior* et *Madre* du dramaturge franquiste Jardiel Poncela, pygmalion de FFG à ses débuts- ; Félix de Pomés, beau-père de FFG dans ses deux opus *La vida por delante* et *La vida alrededor* figure emblématique du lieu, comme il le rapporte dans *Desde la última fila* : « Pero la figura más destacada de la tertulia era Félix de Pomés, de la aristocracia catalana, hombre de gran apostura, que había sido algún galán de cine en la época del cine mudo y primeros años del sonoro, en Hollywood. », (p. 24) ; José María Lado, Rafael J. Salvia, scénariste très

prolifique entre 1950 et 1980 et le champion d'escrime Bébé Daniels. Les femmes y étaient en grande partie absentes, « En aquella tertulia, a la que no asistía ninguna mujer, se hablaba exclusivamente de asuntos de trabajo, a nivel poco interesante, no se mencionaba nunca la política, y el aspecto artístico de nuestro oficio parecía que no existiese. », (p. 24), sauf les *cupletistas* et danseuses, car, venu le soir, le Rigat devenait cabaret, salle de danse où les « chicas de alterne », sorte d'entraîneuses et de prostituées de luxe qui ne voulaient pas dire leur nom, (toute l'hypocrisie des *Représentations du franquisme*) attiraient les hommes et jouaient de leurs atouts. Dans *Desde la última fila*, Fernán-Gómez nous accorde ces quelques lignes :

« El aspecto del café Rigat experimentaba un cambio radical al llegar la noche. Al fondo del local había una sala de baile y todo el Rigat se transformaba en un lujoso cabaret. Hasta peluquería de caballeros tenía. Años más adelante lo frecuenté con los hermanos Mihura, Miguel y Jerónimo, guionista y director, respectivamente, de *Me quiero casar contigo*, intento de comedia a la americana en la que compartí la cabecera del reparto con Elena Espejo, el inolvidable Manolo Morán y la americana Virginia Kelly, que no sé por qué azares del destino, cayó por estas tierras. Los hermanos Mihura eran aficionados a charlar con las chicas del Rigat, las « señoritas de alterne », afición que yo compartía con ellos, de lo que no me arrepiento, que me ha compensado de malos ratos y a la que debo algunos de mis más placenteros recuerdos. » (pp. 24-25)

## Le Café Gaviria

FFG fit son entrée au Café Gaviria grâce à l'invitation de son ami Eduardo de la Fuente, chef de production du film *El Camino de Babel* (1944), dans lequel il intervenait comme acteur. « Al Gaviria, allí nos reunimos unos cuantos de esto del cine », (pp. 25-26), déclarait FFG dans *Desde la última fila*. Tertulia spécialisée dans le football, FFG nous parle de ses origines et de son histoire comme il l'évoque dans les lignes qui suivent :

« En Gaviria, sucursal de un acreditadísimo café de San Sebastián, era uno de los establecimientos abiertos en Madrid a consecuencia de la victoria en la guerra civil de las provincias sobre la capital, como las sastrerías y camiserías de Celso García, procedente de Salamanca. Si no me falla la memoria, el propietario, Fernando Gaviria, era directivo del Atlético Aviación, y por esa causa en la tertulia a la que me vi incorporado se hablaba más de fútbol que de cualquier otra cosa, incluido el cine. » (*Desde la última fila*, p. 26)

Bien que composée d'acteurs, la *tertulia* dédiée essentiellement au ballon rond, comptait également des gens hors du sérail comme FFG s'en souvient dans *Desde la última fila* :

« Por ser tertulia futbolística acudían a ella personas que no tenían nada que ver con el cine, como un funcionario de la Comisaría de Abastos, importantísima en aquella época, y un agradable

muchacho cuya familia estuvo implicada en un turbio asunto relacionado con la elaboración del pan, y también el entonces célebre Chiquito el de la moto – joven farmacéutico y personaje característico del mundo señorial de la posguerra, compañero habitual de la bellísima Maruja la Mala-, y otros vencedores desmovilizados. » (p. 26)

## **Le Café Montestoril**

« Estaba situado en una zona de Madrid céntrica y cinematográfica » (p. 26), comme le rappelle FFG en *Desde la última fila*, à savoir à quelques encablures de San Bernardo et des Maisons de Production et de distribution. Le patron du *Café Montestoril* était une figure connue, en la personne de Arturo González, le frère du célèbre producteur Cesáreo González, qui s'enrichit pendant le franquisme à travers le système en vogue de licences de cinéma extérieures et intérieures et qui sut profiter au mieux de la situation.

Étant donné l'astuce du patron, sa proximité plaisante avec le monde du cinéma, il semble évident que tout le petit monde des salles obscures ne se faisait pas prier pour assister aux causeries et débats qu'offraient le *Café Montestoril*, comme FFG le reconnaît à travers ces lignes : « Estos eran motivos suficientes para que allí se reuniesen múltiples tertulias de actores de cine, directores, técnicos. Solíamos acudir desde las cuatro de la tarde hasta la hora del vermú de la noche. Sus tiempos de esplendor fueron los años cincuenta. », (*Desde la última fila*, p. 27). Fernán-Gómez se souvient de ses états d'âme à cette époque de fréquentation du *Café Montestoril* comme le prouvent les mots qui suivent :

« Estos años cincuenta, según un diccionario del ramo, fueron fecha clave en mi historial, pues en ellos di mi primer paso como director, y a pesar de altibajos (siempre según dicho diccionario), conseguí años más adelante, ya en el decenio de los sesenta, realizar películas muy meritorias, como *El mundo sigue* y *El extraño viaje*. (...) También en aquellos años (me refiero ya a los sesenta) se iba produciendo en mí, como profesional de teatro y del cine, una especie de fusión, de enlace, de matrimonio, o de experiencia prematrimonial -de noviazgo, podríamos decir- del cine y la tele, cuyos principales oficiantes fuimos nosotros, los actores. » (*Desde la última fila*, p. 27)

## **Le Riscal**

Contrairement aux autres Cafés, le Riscal était un bar de nuit, un cabaret dédié à la diversion, aux femmes, à la fête, moment très important afin d'évacuer les tensions liées au régime franquiste. C'était un havre de libertés, de perversions si nous nous en tenons à la

morale catholique, un lieu de tous les fantasmes où se retrouvaient des gens fortunés, célèbres mais aussi des Généraux du franquisme, des politiques en vue. Ce lieu était une juste radiographie des *Représentations du franquisme*, de ses hypocrisies et de ses paradoxes. Mais aussi, c'était un « *night club* » qui agissait comme une catharsis. FFG le fréquenta de manière assidue, pendant sa période de noctambule, seul ou accompagné de certains de ses amis comme Jesús Franco ou Juan Estelrich comme nous pouvons le constater dans *El tiempo amarillo* :

« En Riscal -bellas putas de lujo, algún ministro, toreros, banqueros, traficantes de divisas, marqueses, duques consortes, insignes periodistas, cómicas, cómicos, productores de cine, maniqués, señoritas de la mejor sociedad, estafadores, soldados americanos-, una chica de las habituales se acerca a la mesa en la que, solitario, apuro el whisky de madrugada.

'Fernando -me dice con ternura mientras deja volar su mano sobre mi cabeza-, aquí no encontrarás la mujer que tú buscas'. » (p. 460)

Lieu pour tromper la solitude, à la source du bruit et de la nuit, endroit de réflexion, d'inspiration à travers l'observation des situations, des rencontres diverses, club pour trouver une partenaire sexuelle ou la femme de sa vie, le *Riscal* était tout cela et bien plus encore. Ce club permettait aussi d'être présent pour tout oublier, pour y exercer les avantages liés à la célébrité, la puissance et la domination eu égard à l'argent, participer à des fêtes inoubliables, comme le film de FFG, *Mayores con reparos* en est un juste exemple. En tous cas, *En el tiempo amarillo*, Fernán-Gómez termine ainsi ses réminiscences par rapport au *Riscal* :

« A pesar del consejo de la sabiduría, siguieron las noches y noches, con José María Mompín, con Estelrich, con Almorós, con Jesús Franco. O en un grupo, o con desconocidos. Noche vieja. Música 'latina'. Serpentinatas enrolladas al cuello. Confetis en el pelo, en las solapas. Esa puta de lujo, amiga mía, que tiene en su mesilla de noche la foto de un falangista de uniforme y cuya lectura predilecta es Juan Ramón Jiménez, se acerca a mí. Trae una copa de champán en cada mano. Me ofrece una. Alza la suya para brindar. Sin alegría, evadiéndose del jolgorio del festejo, me dice : « Fernando, que en el nuevo año encuentres la mujer que tú te mereces. » (pp. 460-461)

### **Le bar de l'aéroport *Barajas***

Un lieu unique. Lorsque tous les bars, cafés, cabarets, « salas de fiestas » de la capitale fermaient en respectant le couvre-feu, un seul endroit offrait des heures « extraordinaires », jouissant d'une situation particulière eu égard au tourisme et à sa clientèle étrangère, le bar de l'aéroport *Barajas* à vingt-cinq minutes du centre de Madrid. FFG l'a évoqué plusieurs fois,

en partie dans ses Mémoires, car c'était un lieu de prolongation de la vie festive et un moyen de contourner l'heure officielle de fermeture des autres endroits : l'aéroport de Madrid *Barajas*. Dans les années 50, c'était un lieu de « dissidence nocturne ». Il y régnait une certaine liberté.

Ce n'est pas étonnant si le film *Aeropuerto*, a été réalisé par Luis Lucia, en 1953 et qu'il a été produit par CIFESA, (Sevilla Films, estudios de Madrid), ce qui confirme la légende de ce lieu noctambule et festif. Son synopsis est le suivant : Différents personnages arrivent à l'aéroport de Madrid. Les uns accompagnent leurs chefs, les autres viennent juste d'atterrir. Fernando, un des pilotes accompagne une petite fille qui vient de México pour la remettre à sa famille madrilène. Ceferino et sa femme ont gagné un concours et vont voyager le lendemain au Paraguay. Monsieur Beltrán est très nerveux car il revient en Espagne après de nombreuses années d'exil. Quant à Luis (FFG), il rencontre Liliane (demoiselle franco-espagnole) à l'aéroport et la « drague ». Il se proposera d'être son chevalier servant pendant son séjour madrilène, avec toutes les conséquences que cela implique, les passages comiques ou plus graves. La fin les réunira dans un amusant parallélisme. Film choral qui suppose le portrait de toute une époque sur l'aéroport de Madrid *Barajas* (aujourd'hui Adolfo Suárez), comme toile de fond et à travers lequel quatre histoires s'entremêlent avec humour, émotion et un certain comique.

### ***Villa Rosa***

Club nocturne (*Tablao de Plaza Santa Ana*) ouvert à une élite et à une clientèle de stars, le luxueux « *Villa Rosa* », au-delà de trier sur le volet, accueillait le monde cosmopolite et les gens fortunés. FFG n'était pas un habitué de ce lieu, et par simple hasard, avait rencontré Lola Flores, Luis Miguel Dominguín, le torero, comme il se le remémore dans *El tiempo amarillo* :

« Estaba una noche en Villa Rosa, no el colmado andaluz de la Plaza de Santa Ana, sino el resplandeciente y lujoso nosequé nocturno de Ciudad Lineal, con Juan Estelrich, cuando descubrimos en una mesa un grupo en el que se encontraban, acompañados por un señor y una señora de aspecto americano, el torero Luis Miguel Dominguín, Ava Gardner, Franck Sinatra y Lola Flores. Se levantaron y Luis Miguel se acercó a nuestra mesa. Nos invitó a sumarnos a ellos y subir a un cuarto reservado en el que iban a cantar unos flamencos. Aceptamos la invitación con entusiasmo. Allí, en el cuarto, a la luz de las velas, escuchamos un poco de cante. » (p. 461)

## **Le bar *Chicote***

Lieu des intellectuels, ce bar où l'on dansait le *chotis* et qui réunissait la crème des têtes pensantes de Madrid, fut un lieu que FFG fréquenta avec plaisir et où les bons mots et les références littéraires et cinématographiques fusaient. Il lui accorde un paragraphe dans son ouvrage *Desde la última fila* (1995) et se souvient avoir été en compagnie d'Edger Neville et des frères Mihura<sup>325</sup> :

« 'En Chicote un agasajo postinero, con la crema de la intelectualidad', sigue cantando el chotis que desde la lejanía dedicó a Madrid Agustín Lara en los años de nuestra posguerra. Quizás se pregunte alguien, mientras lo escucha o mientras lo baila sobre una imaginaria baldosa, quiénes eran esa crema intelectualidad. Esa crema de la intelectualidad del bar Chicote eran, con algunos otros, Miguel y Jerónimo Mihura, Tono, Joaquín Calvo Sotelo, José Luis Sáenz de Heredia, Tony Román y el escritor humorista y director de cine que hoy atrae nuestra atención : Edgar Neville. » (p. 254)

## **El Gran Café Gijón**

Situé *Paseo de Recoletos* à Madrid, proche de *la Plaza Colón*, ce repère d'intellectuels, d'artistes, de poètes, connut ses heures de gloire bien avant que FFG le fréquente, coïncidant avec l'extinction des autres Cafés, assumant une autre fonction à cause du temps qui passe. Toujours aussi à la mode de nos jours, bien que sa première fonction eu égard aux *tertulias* soit à l'heure actuelle dépassée, il reste un lieu de mémoire et d'histoire où il est agréable de boire un verre et de dîner. Des propres mots de Fernán-Gómez, qui le fréquenta de 1940 au début des années 60 :

« Este fue nuestro café, mi café, el café por antonomasia. Ya en el año 42 acudía a él, a la tertulia del poeta García Nieto. Pero su gran época –al menos, a mi parecer- fue la comprendida en los años cincuenta y sesenta (*Plácido, Viridiana, Campanadas a medianoche, La caza, El verdugo, Peppermint frappé*). Se habían diversificado las tertulias : la de los poetas, los existencialistas, los pintores, los cómicos, los modistas y maniqués, la de los gallegos. En una tertulia que se formaba poco antes de la cena y que ocupaba toda la barra de un extremo a otro, podía encontrarse a Guillermo Marín con su perrito *Willy*, a Manuel Dicenta, Arturo Fernández, Alonso Millán, Joaquín y Rafael Romero Marchent, a Francisco Rabal, Conrado San Martín, Manuel Alexandre, Juan Esterlisch, José María

---

<sup>325</sup> Voir à ce propos la thèse de doctorat d'Elvire Díaz, *Miguel Mihura (1905-1977) : de l'humoriste de presse (1923-1933) au dramaturge (1932-1968)*.

Rodero, Agustín González, Fernando Guillén, Jesús Franco, Enrique Diosdado, José Bódalo, José María Mompín, Pedro Beltrán, Tony Leblanc... Y por las mesas, Antonio Buero Vallejo, Alfonso Paso, Adolfo Marsillach, Vicente Escrivá, José Luis Dibildos, Gustavo Pérez-Puig, Bardem, Berlanga, Neville... Y las chicas : María Luisa Ponte, María Asquerino, Blanca de Silos, Lola Cardona, Carmen Lozano, Conchita Montes, Mikaela, Victoria Rodríguez... » (*Desde la última fila*, p. 28)

Nous avons eu la chance, pour notre thèse, de rencontrer et de réaliser une interview avec Don José Bárcena, serveur au *Gran Café Gijón*<sup>326</sup> depuis 42 ans (1974), et chargé de communiquer sur le passé du *Gran Café Gijón* (Cf Annexe X). Il écrit et a déjà publié trois livres, collabore régulièrement avec la presse et organise tous les événements culturels de ce lieu emblématique de la bohème madrilène. Aujourd'hui il représente « la memoria histórica del *Gran Café Gijón* », selon ses propres mots. Alors que je l'interroge sur Fernán-Gómez et le temps qui passe, immédiatement il m'avoue que « Es imposible olvidarle por muchas razones, entre ellas la amistad, la admiración a su persona y a su obra ». Il se souvient des premiers pas de FFG au *Gran Café Gijón*, de la périodicité avec laquelle il venait, des *tertulias* qu'il fréquentait et de l'impact que ces dernières eurent sur lui :

« Acudió al Gijón en los años 40 y 60 para asistir a las tertulias literarias y abrirse camino en su vocación literaria. Fue componente de la tertulia de los Poetas, « Nueva Juventud Creadora ». Dejó de asistir al enfadarse por los comentarios críticos de los dueños del Café con la gente de izquierdas. Solía ir casi a diario. Por las tardes primero a la tertulia de los Poetas y posteriormente por las noches a la tertulia de los cómicos, con los mecenas del mundo del espectáculo. (...) En el Café Gijón contactó con la intelectualidad de Madrid, con los mecenas del mundo del Arte, con los creativos y bohemios. Fue como recibir clases de la universidad del Arte. Se cargó las pilas creativas, artísticas. » (Voir Annexe X)

Don José Bárcena, auteur de l'article « La partitura interminable », garant du passé glorieux du Gran Café Gijón, revenait sur le site web de cette illustre maison sur ses origines et son histoire :

« Los Cafés literarios, como el Gran Café de Gijón, constituyen algo más que un café tradicional. Son instituciones culturales, símbolos de la ciudad que les alberga, son repúblicas de sueños para los artistas, los creadores, para los intelectuales. El Gran Café de Gijón fue fundado en la primavera de 1888 por el emprendedor y nostálgico gijonés Don Gumersindo García, que bautizó a su negocio, ubicado entre la Cibeles y Colón en el Paseo de Recoletos número 21 de la llamada Villa y

---

<sup>326</sup> « Francisco Umbral subraya lo singular de su presencia en la tertulia de actores que se reunía en dicho lugar : 'FFG, con esa cosa de opositor pelirrojo que ha tenido siempre, como si viniera de una academia triste de preparar unas oposiciones que nunca va a sacar, y mientras tanto iba haciendo teatro, cine, televisión, cosas, de gran calidad y singular talento. Su forma de hablar, su voz, su entonación entre irónica y enfática, había creado escuela entre los actores jóvenes y todos le imitaban en la peculiar sintaxis y la altiva fonética. Luego no le imitaban tanto en la lectura de libros y la vocación intelectual'. », In *La noche en que llegué al Café Gijón*, Barcelona, Destino, 1977, p. 31.

Corte de los Milagros, Madrid, con el nombre de la ciudad que le vio nacer. Aquel asturiano escribió las primeras notas musicales de este Café, cuya composición continúa escribiéndose bajo la dirección de nuevos “músicos”, los nuevos regentadores. El local estaba dividido en dos partes. En uno de los lados se servía el café a los clientes que llegaban en carruajes hasta la puerta, en el otro lado estaban las cocheras. Lo que no se podía figurar el fundador es que con el tiempo el Gran Café de Gijón llegaría a ser celebridad, una institución, el Café más famoso de España, uno de los Cafés más prestigiosos del mundo, incidiendo en la vida sociocultural de los avatares de España. En 1914 D.Gumersindo traspasó el negocio a un peluquero extremeño que tenía una barbería en la calle Almirante Don Benigno López Jabato, quien se puso al timón de su nuevo trabajo y a escribir en la partitura de la historia del Café. En seguida intuyó que iba a ser un próspero negocio. Encargó la primera reforma del Café en 1925, obra realizada por el arquitecto Laorga. Quien decora la fachada e incorpora una puerta giratoria. Suprimió las cocheras ampliando el Café. Por aquellas fechas del traspaso del Café se tiene la constancia de que llegó al Gijón la mismísima Mata-Hari. Ya habían pasado parroquianos clientes tan famosos como Benito Pérez Galdós, con sus bigotes de gato literario, sus amantes y sus cuartillas de escritor debajo del brazo, José Canalejas, Santiago Ramón y Cajal, Ramón María del Valle-Inclán, Jacinto Benavente, Julio Romero de Torres... Con su presencia escribieron notas musicales en la partitura interminable del pentagrama del ilustre Café Gijón. »

Don José Bárcena continuait ainsi :

« Al morir Don Benigno López, la viuda Doña Encarnación Fernández se hizo cargo del negocio hasta su muerte en 1970. Fue bajo la tutela de esta valiosa mujer cuando el literario y artístico Café vivió sus años más gloriosos, y en el pentagrama de la historia del Café se escribieron las notas musicales más bellas y aplaudidas. Doña Encarnación, como luego su hija Doña María López Fernández, supieron atraer a su Café toda una célebre ilustre clientela, un lujo de tertulianos, siempre por su acertada dirección del negocio, facilitando que la historia del Café Gijón se fuera escribiendo con tinta de leyenda, con todos aquellos parroquianos la flor y nata social, artística y cultural del Madrid de sus épocas, aglutinando en las tradicionales tertulias a los componentes que le han hecho célebre al Café Gijón. »

José Bárcena ajoutait que :

« Las primeras tertulias fueron monopolizadas por los hombres: Federico García Lorca, Dalí, Buñuel, Ignacio Sanchez Mejías, se les llegó a unir Ruben Darío... Rafael “El Gayo”, el gran Ramón Gómez de la Serna, Benlliure, Soroya, Eugenio D’ors, Jardiel Poncela, Pedro Muñoz Seca, Arniches. El Gijón albergó a las primeras trasgresoras: Maruja Mallo, María Blanchar, Celia Gámez... y las primeras tertulianas escritoras: Mercedes Fornica, Carmen de Mora, Angelina Gatell, Adelaida Las Santas, Elena Soriano. La vida del Café se iba intensificando. Al Café iban los escritores a buscar calor e inspiración. Se citaron pintores componentes de la Escuela de Vallecas, la Escuela de Madrid, como posteriormente lo haría los del grupo El Paso. Tras la Guerra Civil salió el primer movimiento literario de las mesas del Gijón por los componentes de Nueva Juventud Creadora, que lo componían: José García Nieto, Jesús Juan Garcés, Pedro de Lorenzo, Eugenio Mediano. A ellos se les fueron uniendo Camilo José Cela, Eusebio García Luengo, Pancho Cosío, Antonio Buero Vallejo y la mayoría de los componentes de la llamada Generación Perdida, la de los 50. La tertulia acabó siendo presidida por Gerardo Diego durante varias décadas. Por esa tertulia, llamada de los poetas, han pasado los más ilustres poetas del solar patrio. »

Le *Gran Café Gijón*, comme nous le raconte José Bárcena, a toujours évolué au cours des années, en témoigne ces nouveaux aménagements et réformes, fin des années 40 :



« En 1949 se llevó a cabo una nueva reforma realizada por el arquitecto Carlos Arniches, hijo del célebre Sainetero, incorporando al salón cuatro espejos fijos a las paredes para que se reflejasen los ya muchísimos ilustres clientes. El Café logró su gran auge. En aquel mismo año de la reforma Fernando Fernán Gómez creó el premio de novela corta Café Gijón, que se continúa convocando. Se agregaron para regentar el Café D. José García y D. José López de Brito, nietos de D. Benigno López, el barbero. El Café se convirtió en un catálogo de tertulias, albergando a las primeras figuras de la literatura, artes plásticas, músicos, actores, bohemios, musas de mesa e intelectuales, componentes que en la partitura musical iban dejando las notas musicales de sus virtudes. Nombres míticos como César González Ruano, Severo Ochoa, Raul del Pozo, Manuel Vicent, Manuel Alexandre, tantos y tantos ... El Café Gijón ha sido citado constantemente en libros, periódicos, películas, ha sido pintado por prestigiosos artistas. Se han escrito 12 libros al Café, destacando *Crónicas del Café Gijón* de Marino Gómez Santos, “La noche que llegué al Café Gijón” de Francisco Umbral y *La Ronda del Gijón*, libro testimonial de 17 personajes vinculados al Gijón recogidos por Marcos Ordoñez. En 1963, todavía la nave capitaneada por Doña Encarnación, acomete una nueva reforma de ampliación, la hizo el arquitecto Francisco Inza. La novedad importante fue la incorporación de un restaurante en el sótano del local, “La Cripta Embrujada” obra que realizó forrando de madera de roble americano el sótano. La vida del Gijón era notoria, donde en el precio de un café iba incluido el deseo de soñar y encontrar amigos. »

Enfin, José Bárcena concluait sur les derniers changements du Café, tout en préservant son histoire et son prestige :

« En 1997 el Gijón cambió de dueños, músicos escribiendo la sinfonía gloriosa del Café, cuya partitura parece interminable. D. Gregorio Escamilla Saceda y sus hijos continuán al frente del Gran Café de Gijón, y aunque los tiempos y las circunstancias son otras la historia prosigue, y el nombre del Café Gijón continúa ampliando su eco más allá del ámbito de España, logrando rebosante popularidad. La historia continúa. Hoy como ayer, el Gran Café de Gijón, en el bullicio gentil de sus tertulias, se suscitan las emociones, acogiendo a los soñadores, creadores, inventores, investigadores, habilidosos, inteligentes y artistas que han hecho del Gran Café de Gijón una cátedra humanidad en la que se manifiestan el talento, el ingenio y la amistad. El Gran Café de Gijón ha tenido un pasado histórico, vive un presente de tradición y continuidad, le espera un futuro de gloria. »

Pour Fernán-Gómez, ce *Gran Café Gijón* le surprit au début, ensuite il devint un lieu d'apprentissage et de formation intellectuelle, puis, une tendre amie, une maîtresse, une famille, une drogue, presque. Il y venait deux fois par jour pendant trente ans, y avait ses habitudes, sentait le besoin vital d'y assister, d'être présent, comme si sa vie en dépendait. Dans ses Mémoires de nombreuses pages se réfèrent au *Gran Café Gijón*, page 12, 13, 372-378, mais c'est surtout le tournant de vie que cet endroit signifia, d'une part, puis le rôle de ses amis d'autre part, qu'il faut ici mettre en exergue, eu égard à la confiance acquise pour passer le pas et s'assumer en tant qu'écrivain et sa décision de créer un prix littéraire *Gran Café de Gijón* avec ses propres économies, voici ses mots :

« Me sorprendió que en la tertulia convivieran los de izquierdas y los de derechas ; había

falangistas, católicos, comunistas, algunos que acababan de salir de la cárcel, otros con camisa azul, y a veces se hablaba de política con un descaro y una agresividad que me parecían asombrosos, incomprensibles en aquella época de represión, de terror, (p. 449), (...) En 1945 se produce la rendición incondicional de Alemania. Ha terminado la segunda guerra mundial. Estoy en Barcelona y lamento no poder ir a la hora de siempre al café Gijón, donde tendrá verdadera resonancia el eco de este hecho histórico. (...) Puesto que era rico, en el año 48 me ofrecí como mecenas para el premio Café Gijón de novela corta. Pagaría todos los años mil quinientas pesetas al autor premiado y sufragaría los gastos de la edición. (p. 552). En aquellos tiempos en los que casi nadie estaba enterado de nada, en aquel Café se sabía todo. A veces se sabía incluso lo que era verdad. » (p. 555)

José Bárcena, quant à lui, se souvient de la création du Prix Gran Café Gijón dont FFG fut à l'origine : « El Premio lo creó en el año 1949, para ayudar a los escritores que en aquellos años pasaban hambre y escaseces. El impacto fue muy sonoro ya que se le dio mucha publicidad entre los literatos. El Premio continúa vigente al día de hoy ».

Pour FFG, le Gran Café Gijón, fut présent à des étapes clefs de son existence, et même s'il décida à la fin des années 60 de ne plus s'y rendre, cela ne se fit pas sans souffrances, comme il en témoigne dans *Desde la última fila*, dans un chapitre intitulé « Sin café », entre les pages 28 et 30 :

« Aproximadamente a finales de los sesenta y comienzos de los setenta (tiempos de *Tristana*, *Mi querida señorita*, *Furtivos*, *El Jardín de las delicias*) dejé de acudir al Café Gijón. La tele derrotaba ya al cine, y las tertulias televisivas derrotaban a las literarias, plásticas, teatrales y cinematográficas que hasta entonces constituían para mí el atractivo del café. Las conversaciones sobre la televisión eran monótonas, circunscritas exclusivamente a si me han dado un papel, me han quitado un papel o me van a dar un papel. (...) Por esa y quizás otras razones que ahora no acierto a precisar, fui dejando de acudir al café, a mi café. Y no lo abandoné con satisfacción, sino con dolor, pues había llegado a quererlo como se puede querer a una persona. »

Mais malgré cela, le Café Gijón lui porta chance, lorsque, à la marge du milieu artistique, après sa mise à l'écart, on lui annonça son retour aux affaires :

« Pero fue precisamente en 'el café' donde me citó el productor Elías Querejeta para ofrecerme interpretar un personaje en *Ana y los lobos*, de Carlos Saura, una de las películas que con *El amor del capitán Brando*, de Armiñán, y *El espíritu de la colmena*, de Erice, propició un cambio significativo en mi trabajo ; pasé de ser un actor más o menos gracioso a ser un especialista del cine intelectual. Y al cabo de los años, en esas estamos. » (*Desde la última fila*, p. 29)

Nostalgique de ses heures à débater et dissenter avec les amis, conscient du temps qui court et de la spécificité de ce Café, FFG regrettait que, de nos jours, des endroits comme

celui-là n'étaient pas légion : « Hoy no hay un sitio en el que, si te encuentras solo, sepas que desde las doce de la mañana hasta las tres de la madrugada, como antes en el café, puedes encontrar quien te acompañe. », (p. 29). Une autre époque avait vu le jour.

## Chapitre II : Un nouvel élan « engagé »

### 1/ Une autre carrière : Un artiste remis en selle

Quelques années avant sa mise au ban de la part de l'État franquiste, comme nous l'avons abordé auparavant, à cause de sa signature sur la pétition qui soutenait les mineurs des Asturies bien malmenés par la Garde Civile, FFG avait déjà commencé à écrire. Preuve en est faite que dès 1947 il composa sa première pièce de théâtre en un acte, *Pareja para la eternidad*, comme il le rapporte dans *El tiempo amarillo* :

« Por verme casi a diario en el Café, no había otra razón, los jóvenes existencialistas me encargaron una comedia en un acto. Habían organizado unas representaciones de teatro de vanguardia que tenían lugar en el Beatriz. Pero fueron tan efímeras, que cuando concluí de escribir la obra, *Pareja para la eternidad*, cuya duración no superaba la media hora, aquella campaña teatral ya se había frustrado. » (p. 377)

Éloigné de Madrid, dès 1954, lors du tournage à Rome du film de Pabst, *La conciencia acusa*, pris par le spleen, il donna naissance à un recueil de poèmes, *A Roma por algo*. Dans *El tiempo amarillo*, dans un chapitre intitulé « Intelectualidad », FFG en parlait ainsi :

« También por acudir al Gijón y dejarme contagiar de los poetas, una noche romana en la que la soledad, la angustia y la nostalgia no me dejaban dormir, escribí un librito de versos –aún más breve que la comedia a la que me he referido-, *A Roma por algo*. García Nieto publicó el experimento teatral en la revista *Acanto* y los versos en *Poesía española*. » (p. 377)

En 1961, comme s'il avait ressenti à l'avance ce qui allait arriver en 1963, son premier roman satirique, *El vendedor de naranjas*, vit le jour. Ce dernier traitait des années 60 et avait pour cadre le milieu du cinéma, baigné dans la corruption, dont le héros était un scénariste exploité par sa maison de production qui attendait désespérément d'être payé, en vain. Ce roman sera republié avec succès en 1987. Dans son autobiographie, nous avons retrouvé ce

paragraphe qui évoquait ce roman d'apprentissage : « Un último fruto de las cosechas del Café fue la novela de humor sobre el ambiente misérrimo del cine español *El vendedor de naranjas*, que publicó el editor Giner, también contertulio. » (p. 377)

Mais ces premiers projets d'écriture étaient voués pour l'instant à l'intimité et à la confidentialité, car pour aller au-delà, il lui faudrait attendre d'être au pied du mur, gagner en confiance et n'avoir plus rien à perdre. C'est ce qu'il se passera à partir de 1964. Nous croyons que cela mis du temps à se réaliser, tout simplement car en tant qu'acteur il avait montré toute l'étendue de son talent, que son étape en tant que réalisateur, qui n'avait pas été aussi heureuse que celle qu'il espérait et qui l'avait conduit, pour toutes les raisons que nous avons données dans la seconde partie, à une certaine déception et frustration, avaient créé en lui des doutes, de la distance et l'avaient ébranlé au plus profond. C'est donc un problème de légitimité en tant qu'écrivain qui a retardé son acceptation à s'assumer comme tel. C'est d'ailleurs la thèse que défendait Cristina Ros Berenguer dans son doctorat, *Fernando Fernán-Gómez, autor* et citait les paroles de Fernán-Gómez lui-même le 11 mai 1987 lors de la présentation de son livre, *El actor y los demás*, à la *Sociedad General de Autores de España* :

« Creo que todos deberíamos cambiar de oficio cada diez o doce años. Hace ya tiempo que estoy dando vueltas a la idea de abandonar mi trabajo de actor, que de hecho ya he abandonado en el teatro, y dedicarme a escribir y a dirigir, pero soy consciente, después de cuarenta y ocho años de profesión, de que me siento más capacitado como actor que como director o escritor. »

Avant de décider d'enfin visualiser et de s'accepter comme homme de lettres, de comprendre que c'était la meilleure parade contre l'Administration franquiste qui l'avait marginalisé, de montrer que l'art était plus puissant que la haine, la sottise, le contrôle, la répression, FFG eut besoin de partir de l'Espagne. Comme si cela avait été plus qu'une fuite, une nécessité de s'évader et de récupérer, de s'accrocher aux seuls petits projets qu'il avait encore et de renouer avec le succès et la paix intérieure. C'est ainsi que, avec Analía Gadé, ils s'envolèrent pour Buenos Aires pour y présenter les deux plus grands succès au théâtre que tous deux avaient connu à Madrid, *La sonata de Kreutzer* et *Mayores con reparos*, expérience qui s'avéra être, comme l'on dit familièrement dans le milieu artistique, « un bide ». Dans *El tiempo amarillo*, dans le chapitre « Más difícil todavía », FFG faisait allusion à cet épisode :

« Pocos años después acometí otro experimento que no me pareció en principio tan peligroso

como el anterior : realizar una breve temporada de teatro en Buenos Aires con Analía Gadé. Ella, argentina, llevaba más de diez años fuera de su país, del que se marchó cuando iniciaba muy brillantemente su carrera cinematográfica y teatral. Podía haber curiosidad en el público y en los ambientes profesionales por comprobar su evolución al cabo de aquellos años. (...) Ni entonces, ni cuando después de representar en Buenos Aires el drama de Tolstói y la comedia de Alonso Millán ante la más indiferencia por parte del público, de los profesionales y de la crítica, regresé a Madrid. En mi interior, siempre me quedó la sospecha -después de presenciar unos cuantos espectáculos en Buenos Aires- de que la calidad de los actores argentinos era muy superior a la mía. » (pp. 404-405)

Finalmente l'espoir de retrouver la sérénité avec ces représentations à Buenos Aires n'eut pas l'effet escompté et ce qu'il appelait « mala racha » continua à s'interposer sur son chemin. Cependant, la foi en lui et ses projets furent plus forts comme il semble le partager dans son autobiographie :

« Siempre he sabido encontrar el lado bueno de mis desdichas. En algunos casos incluso antes de que sucedieran, cuando no eran sino un presagio, lo que disminuía el dolor, al no hallarme desprevenido. En este caso, aunque de momento pensé lo contrario, pues creí que el lado bueno no aparecería nunca, ocurrió lo mismo que otras veces. Los amigos me acogieron, me rodearon. » (p. 429)

De nouveau fort dans sa tête et bien dans son corps, épaulé par les amis du Gran Café Gijón et ceux d'autres horizons, guidé et porté par la rencontre de sa nouvelle compagne, Emma Cohen qui lui porta bonheur et qui est clairement identifiée à toute sa période d'homme de Lettres, FFG revint au premier plan, mais cette fois-ci non grâce au cinéma mais à l'écriture et allait connaître des succès retentissants comme il le partage dans ses Mémoires :

« Sabiéndola a ella cerca, o lejos, pero en aquella casa, o sintiéndola a mi lado, o aguardando que regresase de su trabajo, pero seguro de que había de llegar, escribí un drama (iniciado años antes), *La coartada*, que obtuvo el accésit del premio Lope de Vega, y luego, una comedia, *Las bicicletas son para el verano*, que obtuvo el premio en el mismo concurso. Cuando a medianoche nos comunicaron la noticia -ella cogió el teléfono, nunca había visto tanto gozo en su mirada- descorchamos una botella de champán, recorrimos la casa pateando a grandes zancadas, muertos de risa, saludándonos al cruzarnos, enhorabuena, enhorabuena, llenos los dos de la misma alegría. » (*El tiempo amarillo*, p. 406)

Cette pièce de théâtre mémorielle, *Las bicicletas son para el verano* (1977), sur la récupération d'un passé oublié, -et sur laquelle nous reviendrons en détail plus tard-, celui de la mémoire de la Guerre d'Espagne, et très fortement autobiographique, allait connaître un triomphe et signifier pour Fernán-Gómez une reconnaissance eu égard à sa facette de dramaturge et d'homme de théâtre, d'autant plus que, la pièce ferait l'unanimité et le remettrait en selle pour d'autres aventures. Symbole de poids, même si la mort de Franco (20 novembre 1975) et la Transition Démocratique entraînaient le changement, sa résurrection dans un autre Art que le cinéma ou la réalisation et pied de nez aux déboires multiples qu'il

avait subis en défiant cette Espagne franquiste. L'énergie que lui apporta cette victoire transparaît dans *El tiempo amarillo* et valait beaucoup plus qu'un simple prix :

« Sin duda estimulados por el premio Lope de Vega obtenido por *Las bicicletas son para el verano* y en la creencia de que ello me podía dar algún prestigio como autor, mi ayudante de dirección en *El alcalde de Zalamea*, Alberto Alonso, y Emma Cohen se esforzaron en poner en escena *Los domingos, bacanal*, una comedia que había terminado de escribir hacía unos dos años y que concebí más bien como un ejercicio para actores sin público. Pero lo cierto es que unos actores sin público no son tales actores, y estaba deseando que la obra se representase. » (p. 427)

FFG avait repris le goût de l'écriture et des projets ambitieux, et cette pièce de théâtre, unique en son genre, *Los domingos, bacanal*, hommage direct à Berlanga et à son film, *Los jueves, milagro*, voulu comme un exercice et un jeu pour les acteurs, par exemple pour les échauffer et les préparer à rentrer en scène, ou bien conçu pour des réunions entre ami(e)s, comme un amusement collectif et interactif, allait constituer une vraie empreinte artistique. FFG revient sur cette pièce, ébauchée dès 1966 et restée dans ses tiroirs jusqu'alors dans *El tiempo amarillo* :

« Empecé a escribir esta obra con otro título que ahora no recuerdo, once años antes que *Las bicicletas son para el verano*, y definitivamente la hice entre el 78 y el 80, no lo sé con exactitud. Cuando la comencé, años sesenta, intenté trivializar, poner al alcance del público común un género de teatro minoritario entonces en boga, sobre los problemas de la identidad, la máscara, la personalidad. Tanto a Juan Tébar como a Haro Tecglen la obra les parecía bien, pero encontraba desacertado el final. La modifiqué cuando la obra se publicó, y a Haro Tecglen, que fue el encargado de escribir el prefacio, le pareció peor todavía, o más difícil de aceptar por los espectadores. Creo que los dos finales son desacertados. » (p. 428)

Comme nous l'avons souvent dit, une des caractéristiques de FFG, et qui dans un certain sens peut expliquer parfois l'échec de certains de ses films, de ses pièces de théâtre, essais ou romans, vient du fait que ces derniers, bien souvent, ont été commencés ou écrits plusieurs années en arrière et, attendaient leur moment idoine pour voir le jour, condamnaient à la solitude des tiroirs. C'est ce que nous avons appelé la technique du recyclage. Si bien que FFG avait toujours plusieurs projets en attente et qu'il pouvait en sortir un à tout moment lorsque un producteur, un éditeur, une radio lui faisaient une commande. Et FFG sortait de son chapeau telle ou telle œuvre. Le gros problème pour lui et pour son image, c'est que trop de fois, ces derniers ne correspondaient plus à l'air du temps et donc étaient destinés à ne pas rencontrer le public, car confectionnés il y avait des années. FFG rend compte de cela dans ses Mémoires :

« Me pidieron para Radio Nacional alguna comedia, o algo parecido, que durase

aproximadamente una hora. Recurrí a una que tenía empezada. Una especie de glosa del popular romance de la niña guerrera, del que existen varias versiones en nuestro país. Cuando años antes empecé a escribirla, la abandoné porque no conseguí que la acción se ciñera a un corto número de personajes y a muy pocos decorados. Lo que me salía era más un guión de cine que una obra teatral de fácil montaje. Mas para el cine no veía adecuado el tema ni el lenguaje versificado y de largas parrafadas que pensaba utilizar. Para la radio, en cambio, nada de esto -ni el extenso reparto, ni el verso, no la movilidad y cantidad de los decorados- eran problemas. Escribí la versión radiofónica de *Ojos de bosque*, que dirigió Concha Barral y en la que intervinieron como actores, entre otros, Emma Cohen, Emilio Gutiérrez Caba, Ángel Picazo, Francisco Algora, Luis Verala... » (p. 431)

## **2/ Scénarios, romans, théâtre, essais, articles de presse, chroniqueur de son temps, poèmes, Mémoires : radiographie des genres : un éventail très riche et divers**

L'objectif de ce chapitre est de procéder à l'état des lieux des œuvres de Fernán-Gómez en tant qu'homme de lettres, sans rentrer trop dans les détails et en dressant un bilan. Dans le chapitre suivant, nous accorderons une large place aux œuvres qui nous intéressent ici, toujours en explorant le prisme des *Représentations du franquisme* dans ses écrits afin d'établir un pendant avec sa filmographie et dégager des lignes de force à cet égard. FFG avait commencé par écrire des scénarii seul ou en collaboration, et était arrivé au chiffre de dix-neuf d'entre eux comme nous pouvons le voir ci-dessous :

### **\*Scénarii (19)**

-*Manicomio*, 1952.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso d'après une nouvelle d'Edgar Allan Poe, Ramón Gómez de la Serna, Alexandre Kuprin et Leonidas Andreiev. Co-réalisé avec Luis María Delgado.

-*El mensaje*, 1953.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso.

-*El malvado Carabel*, 1955.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso d'après le roman homonyme de Wenceslao Fernández Flórez.

-*La vida por delante*, 1958.

Écrit en collaboration avec Manuel Pilares.

-*La vida alrededor*, 1959.

Écrit en collaboration avec Florentino Soria et Manuel Pilares

-*Sólo para hombres*, 1960.

Écrit en collaboration avec Miguel Mihura d'après sa comédie *Sublime decisión*.

-*La venganza de Don Mendo*, 1961.

D'après la comédie homonyme de Pedro Muñoz Seca.

-*El mundo sigue*, 1963.

D'après le roman homonyme de Juan Antonio Zunzunegui.

-*Los palomos*, 1964.

Écrit en collaboration avec José María Rodríguez d'après la comédie de Alfonso Paso.

-*Ninette y un señor de Murcia*, 1965.

Écrit en collaboration avec José María Otero d'après la comédie de Miguel Mihura.

-*Mayores con reparos*, 1966.

D'après la comédie de Juan Alonso Millán.

-*Cómo casarse en 7 días*, 1971.

Écrit en collaboration avec Alfonso Paso.

-*Yo la vi primero*, 1974.

Écrit en collaboration avec Chumy Chuméz, Manuel Summers et Arturo Ruibal.

-*Bruja más que bruja*, 1976.

Écrit en collaboration avec Pedro Beltrán.

-*Mi hija Hildegart*, 1977.

Écrit en collaboration avec Rafael Azcona d'après l'ouvrage *Aurora de sangre* de Eduardo Guzmán.

-*Gulliver*, 1978.

Écrit en collaboration avec Alfonso Ungría.

-*Los Zancos*, 1984.

Écrit en collaboration avec Carlos Saura.

-*Stico*, 1984.

Eu égard aux romans écrits par lui, nous pouvons en dénombrer treize, qui embrassent des thèmes très divers comme le roman humoristique, la récupération de la mémoire des Espagnols, des romans autour de la Picaresque, du Moyen Âge, du XIX-XXème siècle, des récits ayant comme thématique l'amour (courtois et moderne) et la société espagnole sous Franco, qui viennent comme suit :

### **\*Romans (13)**



- El vendedor de naranjas*, Madrid, Tebas (cies), 1961, Madrid, Espasa-Calpe (Selecciones A'établir un pendantustral, 147), 1986 (prólogo de Juan Tébar).
- El viaje a ninguna parte*, Debate, Madrid, 1985.
- *El viaje a ninguna parte*, Biblioteca El Mundo, 2001 (prólogo de José Luis Alonso de Santos).
- Los ladrones*, Anaya, Madrid, 1986 (cuento infantil).
- El mal amor*, Planeta, Barcelona, 1987. Finalista Premio Planeta.
- El mar y el tiempo*, Planeta, Barcelona, 1988.
- El ascensor de los borrachos*, Espasa-Calpe, Madrid, 1993. Premio Espasa-Humor, 1993.
- La puerta del sol*, Espasa-Calpe, Madrid, 1995. Premio Fastenrath 1995 de la Real Academia Española.
- ¡Stop! Novela de amor*, Espasa-Calpe, Madrid, 1997.
- La cruz y el lirio dorado*, Espasa Calpe, Madrid, 1998.
- La escena, la calle y las nubes*, Espasa Calpe, Madrid, 1999.
- Oro y hambre*, Barcelona, Muchnik, 1999.
- Capa y espada*, Espasa-Calpe, Madrid, 2001.
- El tiempo de los trenes*, Espasa Calpe, Madrid, 2004.

En ce qui concerne les essais, il convient d'en comptabiliser douze. Dans une production très hétérogène qui aborde des sujets très différents comme l'histoire du roman picaresque, l'époque médiévale, un essai théorique sur le monde des acteurs, des anecdotes sur le monde du théâtre, Cent ans de cinéma, deux ouvrages sur Madrid et ses quartiers dont ayant comme point d'appui, les toits de la «*Villa y Corte* », prétexte pour évoquer son histoire et l'importance des mots, reproduction de son discours d'entrée à la *RAE*, «*La aventura de la palabra en el siglo XX* ».

### **\*Essais (12)**

- « *Edad Media y modernidad : La experiencia teatral* », en VV. AA.,  *Edad media y literatura contemporánea*, Trieste, Madrid, 1985.
- Impresiones y depresiones*, Planeta, Barcelona, 1987.
- El actor y los demás*, Laia Literatura, Barcelona, 1987, 183p.
- Historias de la picaresca*, Planeta, Barcelona, 1989.

- Imagen de Madrid, El País-Aguilar, Madrid, 1992.*
- El arte de desear, Temas de Hoy, Madrid, 1992.*
- Tejados de Madrid, Telefónica de España, Madrid, 1992.*
- Desde la última fila, Cien años de cine, Espasa-Calpe, Madrid, 1995, 286p.*
- Las anécdotas del teatro ¡Aquí sale hasta el apuntador! , Planeta, Barcelona, 1997.*
- Nosotros, los mayores, Temas de Hoy, Madrid, 1999.*
- Aventura de la palabra en el siglo XX. Discurso de ingreso en la Real Academia Española el día 30 de enero de 2000, Real Academia Española, Madrid, 2000.*
- Puro teatro y algo más, Alba Editorial s. L. U., Barcelona, 2002.*

La rédaction de ses Mémoires, a d'abord été centrée sur deux tomes avec photos, dans les années 90, qui retracent plus de soixante ans de vie d'une des figures les plus emblématiques de la scène des Arts de l'Espagne contemporaine. Celles-ci, dans lesquelles le thème de la mémoire est central, seront révisées et republiées avec un prologue de Juan Marsé en 1998 et concentrées en un gros ouvrage de près de sept-cents page, illustré de photographies de moments forts de son existence, depuis sa tendre enfance jusqu'à ses derniers pas. La dernière édition, de 2015, ne verra pas d'autres modifications que celle de la préface faite cette fois-ci par Luis Alegre. Au-delà de l'artiste polymorphe, ces dernières embrassent tout un pan de l'Histoire d'Espagne et de la scène culturelle espagnole et mondiale avec ses anecdotes et ses hommages. C'est un document exceptionnel.

### **\*Mémoires (2)**

- El tiempo amarillo. Memorias I (1921-1943) y II (1943-1987), Debate, Madrid, 1990.*
- El tiempo amarillo, (édition remaniée corrections et ajouts), Península, Barcelona, 2006, 544p.*
- El tiempo amarillo, Préface réécrite par Luis Alegre, Capitán Swing, Madrid, 2015.*

Bien souvent, on a tendance à oublier, que Fernán-Gómez était aussi un poète et qu'il savait manier les vers avec dextérité et finesse. Cela s'est vérifié tant dans ses romans médiévaux, que dans certaines pièces de théâtre où les rythmes et les alexandrins étaient importants ou encore dans les poèmes dédiés à sa grand-mère. En 1954, lors d'un tournage à Rome, il donna naissance à quatorze poèmes, qui transmettaient une certaine mélancolie du pays et de ses habitudes.

## **Poèmes (2)**

-*A Roma por algo*, (14 poemas) sous la direction de José García Nieto, in *Poesía española*, 1954, Fernán-Gómez Arte y Ediciones, Madrid, 1982.

-*El canto es vuelo*. Visor, Madrid, 2002 (Poesía completa).

Lorsque l'on interroge les gens, en Espagne ou en France, peu savent que Fernán-Gómez avait un don pour écrire des pièces de théâtre et se concentrent quasi exclusivement sur l'acteur. Il a pourtant écrit des chefs d'œuvre en tant que dramaturge et compte parmi les figures importantes. Sa production est intéressante et très hétérodoxe, elle compte douze pièces de théâtre qui ont pour thème l'amour, la mémoire vive des Espagnols et la récupération de la Guerre d'Espagne, des comédies légères et agréables, un drame historique ayant comme cadre l'Italie des Médicis, une comédie se voulant être un exercice pour les acteurs, plusieurs pièces autour de la Picaresque et du Moyen Âge, ses thèmes de prédilection. Un double problème se pose, lorsque l'on convoque le théâtre dramatique de FFG. Premièrement, il est assez méconnu, et deuxièmement, il est parfois difficile de l'obtenir pour l'étudier, c'est ce que constatait Manuel Barrera Benítez lors de sa thèse de Doctorat, *La literatura dramática de Fernán-Gómez* :

« Parte de la producción dramática de Fernando Fernán-Gómez continúa hoy en día inédita. En su mayor parte se trata de obras que han sido estrenadas pero no publicadas, aunque hay alguna que ni siquiera ha llegado a las tablas. Y, sin embargo, estamos hablando de obras importantes tanto desde el punto de vista del valor artístico de cada una de ellas en sí mismas como desde las perspectivas que proporcionan del conjunto de la obra dramática de su autor, completamentando ciclos y periodos que sin la consideración de tales obras perderían su pleno sentido o dejarían ciertos elementos injustificados. Ni que decir tiene que conseguir, hoy por hoy, esas obras en el mercado resulta imposible. » (Prólogo, p. 15)

## **\*Pièces de théâtre (12)**

-*Pareja para la eternidad*, Revista Acanto N°14, Madrid, 1947.

-*Marido y medio*, Comédie représentée le 7 juin 1950 au théâtre Gran vía de Madrid, non éditée.

-*Las bicicletas son para el verano*, Espasa-Calpe, Madrid, 1984.

-*Las bicicletas son para el verano*, Espasa Calpe S. A, Madrid, 1997 (decimonovena edición),

introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Las bicicletas son para el verano*, Primer Acto-Girol Books, Inc., Madrid, 1989, con estudio de Domingo Ynduráin y críticas del estreno.

-*Las bicicletas son para el verano*, Austral-Espasa Calpe, Madrid, 1999, introducción de Eduardo Haro Tecglen y apéndice de Luis Fernández Fernández.

-*Las bicicletas son para el verano*, Vicens Vives, Barcelona, 2004 (octava reimpresión), edición de Manuel Aznar-Soler y J. Ramón López García.

-*La coartada*, Espasa-Calpe, Madrid, 1985, introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Los domingos, bacanal*, Espasa-Calpe, Madrid, 1985, introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Del Rey Ordás y su infamia*, Comédie représentée le 22 août 1983 au théâtre Palacio Progreso de Madrid, non éditée.

-*Ojos de bosque*, Comédie représentée le 9 juillet 1986 sur la plaza de la Almudena de Madrid et le 8 septembre 1992, non éditée.

-*El pícaro. Aventuras y desventuras de Lucas Maraña*, représentée au théâtre Central Hispano de Séville, le 8 septembre 1992, non éditée.

-*Lazarillo de Tormes*, Adaptation Castilla Editores, Valladolid, 1994.

-*Los invasores del palacio*, Fundación Autor SGAE, Madrid, 2000, non éditée.

-*Defensa de Sancho Panza*, représentée au XXV Festival International de Teatro Clásico de Almagro le 19 juillet 2002, non éditée.

-*Morir cuerdo y vivir loco*, représentée au théâtre principal de Saragosse le 13 janvier 2004, non éditée.

Enfin, FFG a été chroniqueur de presse dans *El País*, *ABC*, *La Vanguardia*, une centaine d'articles sont à son actif, que tout un chacun peut consulter depuis le site internet de ces différents organes de presse via l'hémérothèque en ligne. La plupart de ses chroniques de presse ont été publiées à travers trois ouvrages, *El actor y los demás*, *Desde la última fila* et *Impresiones y depresiones* (1986-1987, *País Semanal*), et abordent des thématiques très diverses comme : le monde du cinéma, le théâtre, la problématique des acteurs, la guerre civile, l'animal politique, le Marché Commun. Mais également la malédiction divine, la scène, la télévision, le Moyen-âge, les comédiens, la Littérature, la politique, le temps qui passe, ses souvenirs, le rôle de la mémoire, le peu de cas fait aux subventions cinématographiques en Espagne, la Guerre en Irak et des morceaux choisis, etc. Voici l'exemple de trois d'entre eux qui ont retenu notre attention : « Cómo deben decirse los

versos », *El País Semanal*, (30/04/1989) ; « El abrazo de la lectura », *El País*, (23/04/94) ; « La aventura de la palabra », *El País*, (31/01/00).

### **3/ Thématiques, Représentations du franquisme dans les écrits de FFG : Un bloc disparate mais cohérent**

Comme nous l'avions montré pour les films en tant qu'acteur et réalisateur-acteur dans lesquels intervenait Fernán-Gómez lors de la seconde partie, nous allons à présent nous concentrer dans ce chapitre sur certains de ses écrits mettant en exergue les *Représentations du franquisme*. Ici, nous en analyserons six dans toute sa production, en écartant deux de ceux-ci, *El viaje a ninguna parte* (1986) et *El mar y el tiempo* (1988), non pas qu'ils n'entrent pas dans notre catégorie, mais parce qu'ils auront une seconde vie, en étant adaptés au cinéma par FFG lui-même, c'est pourquoi nous les traiteront dans le chapitre suivant et cela de manière délibérée. En ce qui concerne les écrits choisis, nous opterons pour un traitement chronologique. Très divers, ils vont du roman satirique et humoristique, *El vendedor de naranjas*, (1961-1986) ; de la pièce de théâtre mémorielle, *Las bicicletas son para el verano*, (1977) ; d'une fiction historique, *La Puerta del Sol*, (1995) ; d'un Essai sur le cinéma, *Desde la última fila*, (1995). Il faut aussi évoquer un livre un peu particulier, autour des discussions de Fernán-Gómez et son ami Eduardo Haro Tecglen, mais publié par Diego Galán, *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, (1997) ; et enfin, les Mémoires de FFG, *El tiempo amarillo*, (1990-2006), dont la dernière édition sera notre référent (2015, Prologue de Luis Alegre). Mais comment se reflètent les *Représentations du franquisme* dans ces écrits si différents ? Nous allons tâcher de le montrer dans les lignes qui suivent.

#### **\**El vendedor de naranjas*, (1961-1986)**

Ce roman satirique et humoristique, vrai document sur le monde du cinéma dans les années 50, inspiré du vécu de FFG, était défini dans la préface commentée par Juan Tébar en ces termes : « Pero también *El vendedor de naranjas* es una sátira costumbrista del mundo cinematográfico y sus latiguillos, sus supuestas verdades, sus tabúes... » (p. 31). Le personnage principal, un anti-héros, un certain Lafuente, scénariste de cinéma, passe son temps à poursuivre les producteurs englués dans la corruption pour être enfin payé, en vain. Ceux-ci, et c'est une des critiques les plus féroces du roman, une des *Représentations (réelles) du franquisme*, ne pensent qu'à une chose, le profit. C'est ce que Juan Tébar remarquait dans

son avant-propos au roman :

« En *El vendedor de naranjas*, novela absolutamente realista, no como la obra teatral antes citada, el problema del dinero es principalísimo. Lafuente, el guionista, se pasa la novela intentando cobrar su dinero. Y la desaparición, casi escamoteo, del dinero para la película, es uno de los temas protagónicos obsesivos. » (p. 37)

Si nous nous en tenons à la troisième de couverture, ce roman réaliste, au titre en apparence poétique, *El vendedor de naranjas*, pourrait avoir le résumé suivant :

« La novela es una sátira del mundo del cine que narra la disparatada aventura emprendida por *Pumicas Films*, joven empresa cinematográfica empeñada en producir su primera película. En el desfile de personajes se entremezclan los más extraños protagonistas, como ese Castro, productor y vendedor de naranjas, inexperto y tímido guionista (Lafuente) que no cobrará su trabajo y verá transformarse la deuda en la participación de unos beneficios inexistentes. »

Fernán-Gómez avait écrit ce premier roman à quarante ans, en 1961, il fut publié pour la première fois, sans trop de succès, il faudra attendre sa seconde publication, en 1986, pour que *El vendedor de naranjas*, rencontre son public et déjoue les résultats de la première fournée. Juan Tébar, dans la préface du livre, revient sur le parcours de FFG en tant qu'écrivain et nous situe le contexte dans lequel il entreprit une autre carrière :

« FFG escribió *El vendedor de naranjas* en 1961. Tardaría veintiún años en que se le reconociese públicamente como escritor, aun cuando él lo había sido siempre -desde que cuando niño, soñaba con novelas de aventuras ; desde que asistía a tertulias en el Café Gijón, entonces santuario capitalino de la literatura española -, y pasarían dos años más hasta que en la Feria del Libro madrileña, la gente (el público, los críticos, los otros, ese eco imprescindible) hiciese cola para que el autor les firmara ejemplares de *Las bicicletas son para el verano*, su segunda novela (...). Había tardado mucho en volver a ser novelista. (...) Fernando no había vuelto a intentar este 'arte mayor' de la creación literaria hasta que los años de trabajo duro y personal como autor, director y autor dramático y cinematográfico le hicieron cariño de la gente y prestigio de las instituciones. (...) 'Escritor escondido', era de verdad 'el actor más respetado de nuestro país'. » (p. 10)

Pour FFG, la volonté première de l'écriture de ce roman satirique avait comme objectif d'évoquer de manière assez réaliste mais avec ironie, le monde du cinéma de la fin des années 50, comme il le confessait simplement à Juan Tébar : « Yo trataba de reflejar un mundo del cine español, pero el de un cine español ya de cuatro o cinco años de cuando la escribí ; (1956-1957). », (p. 13). Pour sa part, Juan Tébar ajoutait ces précisions eu égard au roman :

« Contar la peripecia de una aventura cinematográfica disparatada, donde los trabajadores no cobran (especialmente el guionista, 'último mono' de la producción) porque el asunto está en manos de

insolentes, tráfugas de mundos no sólo opuestos sino inimaginablemente relacionados con el arte...; ofrecer el retrato de las artimañas forjadas por inútiles que disfrazan su incapacidad con la mentira de un sueño urdido con mezquinos retales de trapisondas, de cortinas de humo... es un documental más que una ficción. » (p. 30)

S'inspirant à la fois de son autobiographie, de son expérience sous Franco, FFG s'attaquait dans *El vendedor de naranjas* à plusieurs organismes d'importance qu'il moquait et satirisait de manière évidente. C'est ce qu'avait noté Juan Tébar qui résumait efficacement les forces en présence dans sa préface :

« Podían ser los hermanos maristas entonces quienes supuestamente daban dinero a un vendedor de naranjas para realizar una biografía cinematográfica del venerable padre Champagnat. Habrá de ser luego el Opus Dei para lo que en su momento le convenga. Sucesivamente partidos políticos o la propia Administración subvencionarán proyectos filmicos. O un vivaldes dirá que se los subvencionan, ocultando la decisiva participación económica en la producción de una adinerada meretriz, o de un financiero que precisa justificar gastos, o de un simple canalla que necesita blanquear su persona o sus negocios. (...) Los advenedizos metidos a productores madrugan todas las mañanas cumpliendo un horario casi obligatorio de visitantes en los ministerios ; los guionistas ven muy difícil que los obreros se convenzan de que escribir también es un trabajo (por eso cobran más tarde o nunca). » (p. 30)

Fernán-Gómez n'hésitait pas, dans *El vendedor de naranjas*, à pointer du doigt l'hypocrisie du système de production pour réaliser des films, en dénonçant l'attitude des banques, qui refusaient de prêter de l'argent aux cinéastes, étant donné qu'elles considéraient films et réalisateurs comme un monde de saltimbanques, univers qu'elles méprisaient. Mais aussi donnaient toute la primauté aux producteurs véreux qui, n'en avaient que faire du Septième Art, et qui ne pensaient qu'aux bénéfiques juteux qu'ils amassaient, ignorant la posture des plus faibles, comme Lafuente, dont ils se servaient. C'est bien cela que Juan Tébar et Fernán-Gómez avaient en tête à l'heure d'écrire ces mots :

« En los tiempos tan familiares de *El vendedor de naranjas*, los bancos tienen orden (Sic) de no aceptar ni una operación que tenga relación con cosas de cine. Muy mal estaban (no están mucho mejor) las cosas para los jóvenes que habían soñado orgasmos con la cámara cinematográfica. Y los escritores (nuestro protagonista, el pobre Lafuente, de quien tan pocas veces se dice el nombre en la novela, lo es) necesitan comer. Sobre todo, pescado. (Por lo del fósforo para la capacidad creativa, FERNÁN-GÓMEZ dixit, supongo que en broma, pero con ese tipo de broma amarguilla y realista que venimos aquí subrayando.) (...) Los mismos perros con distintos collares, se diría popularmente. Usamos la metáfora del disfraz, tan cercana del teatro, ya que Fernando FERNÁN-GÓMEZ ha dedicado buena parte de su vida a ese menester. » (pp. 33-34)

Outre ces considérations préliminaires, le roman regorge de références aux

*Représentations du franquisme*, comme nous allons le voir. À la page 45 il est clairement fait allusion au contexte de l'époque, de l'organe de presse franquiste dédié au cinéma et de l'importance du National-catholicisme : « Sobre la mesa, varios ejemplares atrasados de *Primer Plano*, y la guía de teléfonos. Adornaba una de las paredes una fotografía, no muy grande, de su Santidad Pío XII, clavada, pensé que provisionalmente, con tachuelas. » À la page 47, il est clairement fait mention de la production cinématographique de l'Espagne franquiste, premièrement avec le prix du syndicat, et trois films clefs, renvoyant au cinéma stéréotypé de la période, un film militaire, un autre sur l'arrivée des américains dans un petit village, témoin des accords avec les Etats-Unis, et enfin, un film de la production religieuse :

« Pero – rectificó con cierta actitud Ortega – es el eterno Molinó... Lleva ya más de siete años haciendo guiones ; le han dado el premio del Sindicato de este año, y el año pasado, y el del año cuarenta y nueve... Ha intervenido en el guión de *Locura de amor* y en el de *Bienvenido Mister Marschall* y en el de *Marcelino, pan y vino*. »

La maison de production *Pumicas Films*, donne l'ordre à Enrique Lafuente, de retravailler un scénario, celui-ci, comme la majorité des films produits pendant le franquisme, répondant à une histoire stupide, et surfant sur le folklore régional andalou, à travers la fameuse espagnolade, genre en vogue à ce moment. Enrique Lafuente devient par là même l'alter ego de Fernán-Gómez, qui se veut critique avec la qualité de ce cinéma et qui ironise sur les recettes toutes faites eu égard à l'Administration franquiste. Nous pouvons nous en rendre compte de manière évidente à la page 50 :

« Era un poco ridícula la historia. Elemental, mejor dicho. En síntesis la cosa es que un muchacho y una muchacha se quieren, pero el muchacho es muy aficionado a los toros, como mero espectador, no se asuste, esto no es un folclore, y el padre de la chica, como buen asturiano, aborrece la fiesta nacional. Por lo visto, según afirma Hilario Casas, a los asturianos nunca les han gustado los toros, allá él. Y esto es causa de que el matrimonio sea imposible, hasta que, por azar, el padre de la chica se enriquece con un negocio taurino y todo se soluciona. »

À la page 51, il est évoqué clairement la solidarité entre les gens pendant la Guerre Civile, fraternité qui se paye avec le temps, car, il faut ensuite renvoyer l'ascenseur, sous peine de se voir exercer une certaine pression ou de la délation. « Se lo encargamos a Muñoz-Ribeiro. (...) Es un gran amigo mío – explicó el señor Puche-, por eso aceptó. En parte está obligado a mí. Le ayudé cuando la guerra. »

L'autocensure est une donnée qui n'a jamais été prise suffisamment en compte eu



égard aux censeurs et qui est essentielle à l'heure d'évoquer les scénarii, car les créateurs devaient éviter quelques thèmes, faire des clins d'œil à d'autres, introduire telle référence plus ou moins obligatoire et respecter certains filons que la commission aimait voir développer dans l'histoire. Cela pouvait être un vrai casse-tête chinois, comme FFG l'aborde de manière hilarante dans son livre à la page 51 en n'oubliant pas de citer la reine des maisons de production :

« Pero hemos tenido que prescindir de casi todo – prosiguió Ortega-. Luego le encargamos los diálogos a Lizárraga, que después del estreno de la comedia ésa, *Margarita no volverá*, parece que es nuestro mejor guionista. Tuvo el guión cerca de un mes y nos mandó al cabo de ese tiempo unas notas diciendo que le parecía mejor que el padre de la chica se negase al matrimonio por no tener porvenir el muchacho en la carrera de medicina ; entonces el muchacho se marchaba a la guerra de Filipinas y volvía de allí hecho un gran cirujano, pero tarde : la chica se había casado con un político. Al político le pegaban un tiro los anarquistas. Entonces el joven médico le opera. Clímax final : ¿le mata, no le mata? Y, al fin, le salva. Renunciación, y el chico se vuelve a Filipinas. A mí no me parecía mal. Pero la familia, los herederos de Hilario Casas se opusieron porque se apartaba demasiado del original. Entonces se lo dimos a Vicente Ruiz López, ese muchacho que ganó el segundo premio de guiones del año pasado, para que entre los dos argumentos hiciera uno nuevo. Y lo hizo. Y le quedó bien. Pero como se dio cuenta de que era nuevo, se lo vendió a CIFESA y ya lo están rodando. Y, en fin, que hemos acabado por donde debíamos haber empezado : hemos hecho el guión aquí, entre todos nosotros. »

L'importance de la religion et la mise en scène de cette dernière dans le cinéma franquiste, comme nous l'avons vu dans la seconde partie, et qui eut ses heures de gloire, comme la thématique du « soldat-moine », faisait que les producteurs, pour avoir la meilleure classification de la part de la censure, et donc, avoir droit à des subventions conséquentes et des permis d'exploitation destinés à l'extérieur, créait une démagogie évidente, en donnant à voir à la commission de censure ce qu'elle voulait voir. Cependant, cela donnait naissance à des films insipides, figés, manquant de naturel et de fond. C'est ce qui est mis en relief entre les pages 53 et 54 :

« Don Arturo es el cura del pueblo. No se sabe por qué a Hilario Casas se le ocurrió insinuar que estaba medio enamorado, aunque sufriendo grandes tormentos por ello, de una muchacha del lugar. Esto en la acción es secundario y, como usted comprenderá, no lo vamos a poner en la película. Habrá que hacer que Don Arturo esté enamorado de esa chica, pero que no sea cura. (...) Pero no nos conviene que la película se quede sin un sacerdote. (...) Y entonces, como el tendero del pueblo es un hombre muy bonachón y no se enamora de nadie, hemos pensado convertirle en sacerdote. Con esto se pierde lo de que dar comestibles a fiado a los pobres, pero, en fin, se puede buscar cualquier otra cosa. (...) Es fundamental que lo haga usted, señor Lafuente -me dijo el señor Castro-. El papel del nuevo sacerdote debe tener, además, bastante importancia, ¿comprende? Y perdone que yo le haga esta sugerencia... Ya sé que no es lo mío... »

Le titre du roman est enfin explicité, et l'on comprend qu'un des producteurs, Castro, qui rêvait enfant d'être vendeur d'oranges, avait eu ce rêve alors que le pays valencien était,

cette année-là, envahi par des tonnes d'oranges, insistant sur la prospérité, quand, d'autres recoins d'Espagne vivaient chichement et dans la pauvreté :

« Un año debieron de bajar mucho los precios de las naranjas... O la cosecha fue excesiva, no sé. Era cuando la república. El caso es que se llenó Madrid de unos camiones que vinieron de Valencia cargados de naranjas. Y se paraban en todas las esquinas... (...) Se paraban en todas las esquinas y unos hombres en mangas de camisa las vendían. Las vendían a perra gorda el kilo. Y las voceaban. Parece que aún los oigo : '¡A perra gorda el kilo!' Las criadas compraban y las señoras. Y, a veces, un señor se detenía y compraba también. Pero debía de haber muchísimas, porque se seguían viendo camiones descubiertos, con el lomo amarillo de naranjas, que iban de un lado a otro. Y el hombre de arriba tiraba naranjas al de abajo, que las iba pensando, como los malabaristas del circo. Yo me quedaba entusiasmado viéndolos vender. Nunca había visto vender nada más bonito. Nunca había visto nada que me conmoviese más que aquellas montañas doradas. Ni el amanecer que me enseñó mi madre desde la ventanilla del tren. Encima de aquellos montones de oro los naranjeros parecían personajes de cuento. Entonces, y por una temporada muy larga, pensé que cuando fuera mayor sería vendedor de naranjas. » (pp. 58-59)

À la page 62, il est question d'un des grands classiques de l'Espagne franquiste. De fait, l'argent manquant, tout le monde chez les plus pauvres vivait à crédit et accumulait des retards de paiement, et cela dans tous les secteurs de la société, pour se loger, se nourrir, s'habiller, pour toucher sa paye, etc. Toute la thèse du roman, *El vendedor de naranjas*, repose sur la quête kafkaïenne d'Enrique Lafuente, qui, réalise tous les scénarii de Pumicas Films, et qu'on ne paie jamais. De nombreuses promesses lui sont faites, et il attend toujours. L'argent est donc le fil rouge du récit mais aussi son obsession constante, et il s'érige en vrai personnage toujours présent mais dans la réalité, incroyablement absent. C'est ce que nous rappellent les pages 62-63 du livre :

« Habíamos acordado Miró y yo que percibiría el primer tercio de mis honorarios siete días después de comenzada la película. Pero como ese día cayó un martes me suplicaron que aguardase hasta el sábado, que era el día de caja. La cosa parecía de lo más normal, pero falló, porque, al no estar mi dinero en la previsión de la segunda semana, sino en la de la primera, se encontraron cuando me presenté a cobrar con que no tenían efectivo suficiente. Insiné que me pagasen con un cheque, pero Miró me dijo que eso era imposible por una cuestión de sistema. Debía esperarme a la semana siguiente, que ya contarían conmigo en la previsión de fondos. (...) Y acabó prometiéndome que el próximo sábado me abonaría de un golpe el primer plazo de mi contrato y el segundo, anticipando este último en una semana, para resacirme así de los posibles trastornos originados por mis confusiones al cobrar el primero. »

Le thème de l'escroquerie (du *chorizo* ou *gamberro*) est bien présent dans le livre car, la situation étant très difficile, tous les coups étaient permis pour arrêter de trimer, s'en sortir coûte que coûte, nous renvoyant inexorablement à la littérature picaresque, et au vaurien *Lazarillo de Tormes*. Il convient de citer la critique acerbe de ces hommes d'affaires riches, qui pour faire du profit, se sont intéressés au cinéma, sans pour autant le connaître, ni l'aimer,

afin d'accroître leurs fortunes, stigmatisés dont a souffert très souvent l'Espagne franquiste. C'est exactement le cas du producteur Puche, qui avait engagé Enrique Lafuente, et qui rêvait d'oranges :

« Al primer golpe de vista, engaña. Se educó en los frailes. Pero es uno de esos clásicos tipos que tanto abundan en nuestro cine y que donde ponen la mano se llevan lo que pueden. A la productora Cataluña Films la arruinó en medio año. Luego se jugó al póquer la pequeña fortuna de su mujer, y ahora, claro, le ha ocurrido lo que le tenía que ocurrir tarde o temprano : le han metido en la cárcel por deudas, cheques sin fondos, letras de peloteo y cosas de ésas... » (p. 70)

Le livre aborde des thèmes si variés comme les escroqueries, la tromperie, les mensonges, le manque de scrupules, l'abandon, l'amour, les investissements, le monde des acteurs et comédiens, la vision négative qui leur était faite, la prison, la prostitution, l'immoralité, les apparences, bref, une société en proie à ses paradoxes : « Y no me citaba en el estudio ni en la oficina, sino en el Restorán Olé. Ya saben ustedes que a pesar de su nombre popular este es uno de los sitios más elegantes de Madrid y que es frecuente ver sentados a sus mesas a ministros, marquesas, *cocottes*, contrabandistas y además gente de posibles. » (p. 76)

De manière limpide et à travers les projets du producteur Castro, il était aussi question d'une société gangrenée par le piston, le népotisme, la corruption et la prostitution<sup>327</sup>. FFG ne mettait pas de gants pour la dénoncer et mettre en exergue l'honneur douteux de certains vainqueurs, prêts à tout pour s'enrichir :

« Yo iba muchos domingos con algún amigo a la calle Serrano a ver a pasear a las señoritas finas. Está llena de empleados del Ministerio de Industria, ya lo sabrá usted, Lafuente. Y este negocio del cine depende de ellos. La película ya está en marcha. Ya es algo como una ofensiva que no se puede contener. Tengo sólo dos meses para entrar en el ambiente, y necesito entrar de arriba abajo. Necesito en este breve plazo ser conocido en las productoras, en las distribuidoras, en los Cafés de cómicos, en los *cocktailes*, en los clubes, en los ministerios. Tendré que trabajar mucho, lo sé. He celebrado varias conferencias con los de CIFESA, que son amigos míos de allá, de Valencia, para pedirles consejo. Me han orientado. A mí no me humilla pedir consejo, ¿sabe usted? » (p. 81)

FFG-enfant a été élève chez les Frères maristes, et en s'appuyant sur son vécu, et par la voix du producteur méprisant avec les artistes et condescendant, habitué des clubs d'entraîneuses, mais reprenant les sermons des prêtres quant au mariage et au péché, ne peut s'empêcher d'ironiser sur eux et de les impliquer dans les investissements liés au cinéma :

« Lo que iba a decirle cuando se acercó a nuestra mesa es que quienes realmente me respaldan

---

<sup>327</sup> Hypocrisie et fallacieuses justifications de Castro, en apparence un homme bien sous tous rapports, marié, bon pratiquant mais qui fréquente les « señoritas finas » et la culture « alterne ». « Castro me llevó otra vez al Restorán Olé a ver a las mujeres maravillosas de la espalda al aire. Otra vez al cabaret Miami a ver a 'la Gatito' (putas), a Gloria, a Raquel... con sus vestidos de pompaduras, de holandesitas, con sus copitas de coñac, que esta vez fueron vasos de *whisky*, y me hizo una nueva confidencia. », p. 107.

a mí son los curas. (...) Claro hombre. Pumicas es una productora católica. Quiero decir que es una productora que se va a especializar en el cine religioso. (...) Tabernáculo Films... ya le contaré a usted. A mí quienes me protegen, quienes me administran ... o a quienes administro yo, ¿usted me entiende ? ... Son los maristas », (pp. 93-94) ; Los maristas están estudiando un nuevo nombre. Creo que la productora se llamará Producciones Gólgota. » (p. 108)

La Critique directe de Castro, qui est en fait un gigolo et qui vit au crochet d'une femme plus âgée qui pourrait elle être aussi une prostituée de luxe qui a réussi est criante. Il a profité à maintes reprises de ses largesses en échange de coucheries. Coup de théâtre aussi, les Frères maristes sont une couverture derrière lesquels se cachent '*la Capullito*', une femme de mauvaise vie, qu'il fréquente en secret. Jalouse, elle pense que s'il investit dans le cinéma avec son argent, c'est pour coucher avec la réplique d'Elvira Quintillá. Celle-ci, à travers une lettre nous avoue toute l'histoire, les habitudes financières sous Franco, ainsi que l'origine de Castro, républicain, qui aurait retourné sa veste en s'acoquinant avec les vainqueurs :

« (...) estoy algo así como mareada por tus recuerdos cómo me acariciaban tus manos cuando acabó la guerra y viniste del campo de concentración. (...) Estoy muerta de celos por eso de que en lo que te gastes mi dinero sea en cosas del cine y ya me he dado cuenta de que si te has metido en eso de las películas es por acostarte con Elvira Santillana. Desde luego te alabo el gusto porque de las españolas es la única que vale algo. Pero te advierto que Torras el de Sabadell que, como sabrás, es cliente, me ha dicho que en la cama es de madera. (...) Lo que me parece que llevas es muy mala administración y perdona que me meta en esto, pero ya sabes que yo entiendo más que tú. Te mandé al principio doscientas mil pesetas y en eso del cine nunca hace falta invertir más porque como si la película se corta no cobra nadie no le queda a la gente más remedio que trabajar a fiado. (...) Lo que hace todo el mundo es una pequeña inversión, casi siempre crediticia, de doscientas o trescientas mil pesetas, y lo demás se ven obligado a darlo a crédito los mueblistas, transportistas, decoradores, sastres, laboratorios y estudios. Y si falta dinero esos mismos señores lo prestan con un interés del diez por ciento. También, si te ves apurado, porque necesitas una pequeña cantidad para un pago urgente -nunca hay pagos urgentes si te preocupas de dar trabajo sólo a personas ricas, ya lo sabes-, puedes recurrir a unos usureros que casi todo el mundo utiliza que prestan al diez por ciento mensual con la única garantía que luego da el Estado. » (pp. 113-114)

Au milieu de cette société engluée dans le vice et le paraître, que nous suivons à travers le personnage du producteur Castro, ancien républicain qui avait été interné dans les camps de concentration de Franco, sauvé par une prostituée de luxe, marié, catholique pratiquant, fréquentant sans arrêt, sous couvert du travail (*double moral*) les cabarets et « *salas de fiestas* », vivant au crochet des femmes riches pour lui même s'en payer quelques unes, il est question de la fête, de l'alcool, de la vénalité, de se servir des riches, de la lubricité, de la *División Azul*, des rapports et listes noires, de l'espionnage, du personnage du perdant, de la bonté Versus la sournoiserie. Enrique Lafuente, toujours trop bon, se fait exploiter, et à travers lui, c'est de l'esclavage moderne qu'il est question car depuis des mois, il n'est jamais payé. Il se rend enfin compte qu'il a été arnaqué :

« Me habían estafado. Me habían hecho una auténtica cochinada y él no comprendía cómo yo podía haber aguantado todo con aquella corrección y aquel buen temple. Indudablemente, yo era un caballero. Si se me ocurría reclamar contra los hermanos Puig le tendría siempre de mi parte. Aquello que nos habían hecho nos unía para siempre ; era una de esas clásicas porquerías que los financieros hacen a los pobres trabajadores. » (p. 155)

Lafuente fréquente même le Gran Café Gijón et ses camarades l’avaient averti sur les risques qu’il encourrait, comme nous le voyons : « La misma monserga se la venía oyendo a los compañeros del Café Gijón, donde teníamos la tertulia literaria. Yo estaba avergonzado, porque había presumido mucho ante ellos cuando *Pumicas Films* me encargó el trabajo. », (p. 139).

Á la fin, le pauvre Enrique Lafuente découvre le pot aux roses, et se rend compte de toute l’histoire, que son patron, Castro, n’a fait que dilapider la fortune qu’il n’a jamais eu, en profitant de plusieurs personnes, en mentant, en noyant le poisson, en s’en sortant par des ruses, en arpentant des chemins de traverse, en faisant attendre et espérer les autres. C’est ce que découvrit Lafuente en lisant ce long rapport, très représentatif des procédés usés pendant le franquisme :

« *Pumicas Films*, es una empresa productora de películas matriculada en Valencia, en octubre del año próximo pasado. Es creación de don Rafael Castro Bonet, de oficio delineante. Capital social de la empresa : cincuenta mil pesetas. Don Rafael Castro Bonet llegó a Madrid en agosto dispuesto a meterse en negocios cinematográficos. Consultó con algunos valencianos empleados en empresas del mismo ramo y se orientó rápidamente. Como no tenía dinero, se asoció a un grupo de técnicos de los que tienen poco trabajo y aceptan cualquier combinación. Necesitaba algún numerario para empezar y convenció a unos discípulos valencianos, los hermanos Puig, de herederos de Puig, Mobiliario Clásico y Moderno, de que le avalasen unos créditos e invirtiesen además en el negocio una pequeña cantidad en metálico. Los hermanos Puig son muy respetados en el mundo de las finanzas y si se decidieron a aceptar la proposición de don Rafael Castro debió de ser porque le consideraban totalmente regenerado después de sus quince años de matrimonio. »

On y apprendait que :

« Durante ese largo plazo llevó una vida apacible y ordenada en la finca de su mujer y no se habló nada de él. Pero antes de su matrimonio había intervenido en varios negocios de poca duración que casi pueden considerarse como estafas. Estuvo recluido, además, durante una corta temporada, haciendo una cura contra el alcoholismo. Fundó, en esa época de su juventud, una revista poética, *La flecha de papel*, se guardó el dinero de las suscripciones, sacó cuarenta mil pesetas, para ayudar a los poetas pobres de la región valenciana, a una marquesa viuda, y dejó a deber trece mil pesetas al impresor. Pero su vida de casado fue muy pacífica y regular y por eso consiguió entre los créditos, la aportación de los hermanos Puig y veinte mil duros que le facilitó Encarna García (a) 'la Morritos', dueña de un conocido prostíbulo de Valencia, a la que en otros tiempos ya había chuleado un poco, reunir un capital bastante respetable para producir una película. Parece que la vida de Madrid trastornó a Rafael Castro. Intentó alternar con las artistas cinas, y al no conseguirlo, quizá porque aún era poco conocido, se lanzó de lleno a frecuentar los cabarets, las 'boites' y 'las salas de fiesta'. »

Le rapport ajoutait que :

« Pronto empezó a sustraer del capital de la empresa fuertes sumas que invertía en aparentar ante sus socios y los técnicos y artistas de la película una posición desahogada. Para inspirar confianza y respeto en los medios cinematográficos oficiales y profesionales se valió del nombre de los hermanos Maristas y difundió la especie de que eran quienes realmente financiaban la película, cuando lo cierto es que lo único que le une a ellos es haber cursado estudios de bachillerato en su colegio de Valencia. Aseguró también el Rafael Castro que era propietario de unos naranjales, de unos camiones y de diversas industrias ; la verdad es que todo esto pertenece a su mujer, que nunca le ha autorizado de forma pública ni privada a disponer de ello ni a solicitar créditos bancarios o particulares como garantía. La producción de la película fue un desastre, en parte por la mala administración de Castro ; en parte por sus gastos personales excesivos y en parte porque él se empeñaba en ocuparse de todo sin entender nada de lo que tenía entre manos. »

Dans le rapport on pouvait lire l'évolution surprenante de Castro :

« Al final se desentendió de todo y dejó la película abandonada para dedicarse de lleno a la vida de juerga. Como cada vez se engolfaba más en el cabaret -ya se le conocía en los ambientes nocturnos como 'el valenciano de las confituras'-, cayeron sobre él como una plaga las señoritas alternadoras y se le comieron lo poco que quedaba del dinero de los hermanos Puig, de 'la Morritos', de los Hermanos Maristas y del Sindicato Nacional de Espectáculo. En sus trece meses de permanencia en Madrid ha estado liado con Dolores Martínez Méndez del Río (a) 'la Gatito' ; con Matilde Gallego Heredia (a) 'la Sevillana' y con Juana Casas Navarrete (a) 'la Túrmix'. En mayo de los corrientes tuvo que llevar a 'la Gatito' a que le hicieran un raspado. Su esposa, Teresa Lloréns Puerta, se ha enterado de alguna de estas cosas y ha obtenido recientemente la separación legal para ocuparse ella sola de la administración de sus bienes y de la educación de sus hijos. La cantidad distraída por el tal Castro en este negocio de la película se calcula aproximadamente en un millón cien mil pesetas. A fuerza de engaños consiguió que ninguno de sus socios percibiesen ni una peseta ; tampoco han cobrado casi ninguno de los que intervinieron como técnicos y actores en realidad de la película. »

Enfin le rapport concluait :

« Actualmente los hermanos Puig, para salvar su prestigio, se han hecho cargo de la liquidación de Pumicas Films, cuyas deudas ascienden a cerca de dos millones de pesetas. Aunque, como ya no dispone de dinero, no le hacen caso a ninguna parte, 'el valenciano' sigue frecuentando los cabarets, y para alternar con las chicas les habla de trabajo en futuras películas ; pero ya se le va acabando el cuento. Se ve que el sujeto no se desanima fácilmente, porque ahora quiere convencer a los estudios, a los que adeuda a producir una nueva cantidad, de que le ayuden a producir una nueva película sobre nuestra guerra de liberación, asegurándoles que por sus influencias en los ministerios y en el episcopado, se resarcirán de todo. De cualquiera manera, no parece fácil que Rafael Castro (a) 'el valenciano' ligue nada por Madrid, ni que pueda montar otro tinglado. No es aconsejable ninguna relación comercial ni particular con este sujeto. Carece en absoluto de crédito y de relaciones y es inútil intentar sacarle ni un cuarto. » (pp. 162-164)

La chute de l'histoire n'en est que plus surprenante, l'avocat auquel Lafuente a recouru, lui fait comprendre qu'il n'aura pas droit à un centime, que tout son travail est parti en fumée, qu'il ne reverra pas cet argent. Contre toute attente, et c'est le côté burlesque et

comique du dénouement, Lafuente préférera raconter à sa femme Regina des sottises, passer pour un égoïste, un mauvais, un bringueur que d'être un naïf ou un loser, entraînant la colère de son épouse :

« Sí... Perdóname... No sé cómo decírtelo... Te he estado engañando... La verdad es que esa pobre gente de Pumicas Films me ha ido pagando poco a poco a lo largo de estos catorce meses. Me han dado hasta diecisiete mil pesetas. Lo demás son los descuentos. Yo ni me había dado cuenta de que era tanto el dinero recibido. En tantos meses uno se distrae, no se fija, ¿comprendes? Dos mil pesetas hoy, quinientas mañana, mil dentro de dos meses. Se va el dinero sin saber cómo. Creí que me quedaba algo más por cobrar, pero he ido hoy y restaban sólo esas dos mil pesetas. Ya se lo había ido sacando todo a los de Pumicas en pequeños pellizcos. » (p. 173)

Le roman se terminera sur cette vision peu glorieuse de sa femme :

« Hijo, tu padre, mírale, ha derrochado por ahí en los hoteles, en los teatros, en los juegos de bolos, una fortuna, mientras tú no tienes libros para el colegio, ni zapatos, mientras tu madre friega y cose de la mañana a la noche y no puede ni ir al cine todos los sábados, como las demás vecinas. ¡Ése es tu padre! ¡Malvado! Eso es lo que eres tú : ¡un malvado! ¡malvado! , sí, ¡malvado! » (pp. 174-175)

Roman certes comique et satirique, *El vendedor de naranjas*, est une bonne radiographie fidèle, malgré l'humour et la caricature, du milieu du cinéma de la fin des années 50 et du début des années 60. Critique acerbe et violente de la société de l'époque, plongée dans le vice, les compromis, les mensonges, la corruption, la fin n'en est pas moins évocatrice de la mentalité des gens, qui, à l'image de Enrique Lafuente, floué de toutes parts, préfère faire un pact trompeur que d'assumer humblement la réelle situation. Il est plus doux pour lui de passer pour un gougeat, un irresponsable ou un égoïste, que d'avoir été berné. Il n'en demeure pas point, qu'à nos yeux, Lafuente reste un perdant, qui a été à bonne école, et qui a adopté les réflexes de cette société franquiste, rongée par les maux.

**\* *Las bicicletas son para el verano*, (1977)**

Ayant comme filiation *La calle* (1929) de Elmer Rice, *Historia de una escalera* (1947) ou *El tragaluz* (1967) de Buero Vallejo, *Las bicicletas son para el verano* (1977) est un drame historique réel, qui fut à l'honneur encore récemment au Théâtre de la Ville de Madrid Fernando Fernán-Gómez, du 9 mars au 30 avril 2017. Avant de commencer l'étude de la pièce la plus importante de FFG, celle qui est à la fois la plus autobiographique et celle qui l'a conduit au succès en obtenant le Prix Lope de Vega en 1978, signifiant la reconnaissance de toute la profession et ensuite la rencontre avec le public, réussissant à faire l'unanimité. Parlant de théâtre, il est essentiel de souligner ici, l'importance pour que celui-ci prenne vie, au-delà du texte initial, d'évoquer sa représentation, sans laquelle, il n'existe pas et ne prend

pas chair. C'est à cela que tenait FFG, dans *Impresiones y depresiones*, (Barcelona, Planeta, 1987), lorsqu'il affirmait sans détours :

« Se ha dicho muchísimas veces, y nadie lo pone en duda, que una obra teatral no adquiere su verdadera entidad hasta que no sube al escenario y allí los actores le dan vida, la convierten en acción, en drama. Si esto no ocurre, la obra no llega a ser teatro, se queda en literatura dramática. Pero también se ha dicho, y no con menos razón, que en el escenario es donde el autor, que permanece fuera de él, puede ser traicionado ; y perder la obra su entidad. » (p. 101)

Cette pièce de théâtre, dédiée à son épouse, Emma Cohen : « compañera de mi mejor verano », exangue de tout manichéisme, a comme toile de fond Madrid, et débute en février 1936 avec la victoire du Front populaire. C'est l'histoire de différentes familles d'un même immeuble, locataires, de bords politiques différents, en pleine Guerre Civile. L'on peut compter vingt-trois personnages, la majorité d'entre eux avec des liens familiaux. Il y a entre autre chose, la famille de don Luis et sa femme doña Dolores, tous en faveur de la République, qui ont deux enfants, Manolita l'aînée, artiste et femme libre et Luisito, 14 ans, - amoureux de la bonne María-, qui a été recalé en physique et de ce fait, la promesse que ses parents lui avaient faite, celle de lui offrir un vélo pour le récompenser de ses bons résultats, va rester lettre morte, entraînant sa déception et donnant le titre à la pièce. Dans la suite narrative de la pièce, qui annonce le destin des personnages, composée par FFG et connue sous le titre de *¿Qué fue de aquella gente ?*, il s'engagera dans la Division Bleue. Mais d'autres comptent comme le cousin de Luisito, Anselmo, milicien, anarchiste, affilié à la CNT. María, la bonne, favorable à la République au début, puis qui appuiera ensuite les rebelles nationaux. Mais aussi doña Antonia la voisine, assez âgée, partisane des Nationaux, qui a deux fils, Pedro et Julio, ce dernier veut se marier avec Manolita. Doña Marcela, vieille dame, qui ne comprend rien ni à la révolution, ni aux progrès de la société, Don Ambrosio pour le Front populaire et sa femme Laura, amis de doña Marcela. Une autre voisine, doña María Luisa, son mari (en zone nationale) et leur fille, Maluli, dans le camp des vainqueurs de la guerre. Outre les histoires mêlées, c'est avant tout la chronique humaine de plusieurs familles qui vivent leurs histoires personnelles avec humour, tensions et désir ardent de survivre au conflit, sous les bombes, dans la privation et le manque, la peur, soulignant la fragilité de l'existence, la mort qui rôde, l'inconnu, les lendemains incertains et la difficulté de se projeter dans un avenir proche. La pièce, dont la structure est divisée en quatre parties, prologue, première partie (sept tableaux), seconde partie (huit tableaux), épilogue, fait référence à divers lieux, même s'il convient de considérer deux grands pôles, l'intérieur et



l'extérieur, qui marquent l'essentiel des tableaux. Cependant, de nombreux endroits reviennent : la Cité Universitaire, la salle à manger de doña Dolores, la chambre de Luis et celle de María, la salle à manger de doña Antonia, la cave et le parc. En ce qui concerne les thèmes clefs, on peut évoquer laconiquement : la radio, le bruit des bombardements, la solidarité, l'effroi de la mort, l'importance de la cave pour s'abriter des bombes, le marché noir, les idéologies diverses, le clivage Républicains/Nationaux, la faim, le froid, les coupures d'eau et d'électricité, le désir de la fin de la guerre, la liberté, l'incertitude, les injustices, l'adolescence, la prison. De nombreuses vraisemblances avec la réalité, c'est-à-dire, la Guerre Civile qu'avait connu FFG-adolescent, sont à prendre en compte à l'heure de bien appréhender la pièce de théâtre. C'est ce qu'évoquait FFG, dans l'ouvrage-discussion publié par Diego Galán, mais dont les héros étaient FFG et Haro Tecglen, *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, (Alfaguara, Madrid, 1997) :

« Tenía catorce años cuando estalló la guerra civil y diecisiete al acabar, y no salí de Madrid, y por lo tanto no vi nada fundamental. Me he enterado de la guerra civil, leyendo luego a esos autores extranjeros en la editorial *Ruedo Ibérico*... El único libro que recuerdo de aquella época de un español que me pudiera ilustrar fue el de Antonio Barea, *La forja de un rebelde*. El segundo tomo, que transcurría en Madrid durante la guerra, me explicó lo que había pasado realmente, a pesar de que yo mismo hubiera estado viviendo en Madrid. De lo único que me enteraba entonces era de lo que decía mi madre cuando llegaba a casa del teatro y nos contaba que un señor le había contado lo que a su vez le había contado otro, que si estaba ocurriendo tal o cual cosa. A mi casa también llegaba el periódico *El socialista* y mi madre discutía con mi abuela que todo lo que decía ese periódico era mentira y mi abuela, por el contrario que era verdad precisamente porque lo decía ese periódico. Y cuando por la noche oímos en secreto Radio Burgos, y allí explicaban las cosas que habían alcanzado los llamados nacionales, yo pensaba que quizás no habían tomado cota alguna » (pp. 36-37)

D'ailleurs, si l'on considère, et avec raison, que la Guerre Civile est l'acte de fondation du franquisme, il est évident, que *Las bicicletas son para el verano* (1977) participent à ce que l'on appelle les écrits revendiquant la récupération de la mémoire espagnole, et qu'il s'agit d'une pièce de théâtre mémorielle. Comme nous le confirme Elvire Díaz dans l'introduction de son ouvrage *Oubli et mémoire*, après la mort de Franco, un phénomène se produit en Espagne avec la finalité de revenir sur ce passé perdu et oublié, et *Las bicicletas son para el verano* fait partie de ce cas, cette fois-ci pas en tant que roman mais en tant que théâtre, ce qui est plus rare dans toute la production qui répond à ce mouvement :

« Après la Transition démocratique et son discuté et sans doute discutible 'pacte du silence', la récupération de la mémoire du passé –Guerre Civile et Franquisme–, ne cesse d'être revendiquée. La modalité littéraire, comme les autres secteurs, s'est emparée du sujet, d'autant que la littérature espagnole contemporaine accorde une place essentielle au référent historique récent (Seconde République, Guerre Civile, après-guerre, Transition) dans l'écriture, notamment le roman depuis l'époque de la Transition. » (p. 7)

Elvire Díaz, qui a étudié en détails la question de son livre cité précédemment, nous en dit davantage sur ce phénomène important qui a secoué l'Espagne après la mort du dictateur :

« Des livres collectifs consacrés plus précisément à l'écriture de la mémoire du Franquisme ont suivi comme celui de Marie-Claude Chaput sur le mouvement guérilléro, *Maquis y guerrillas antifranquistas. Historia y representaciones*, en 2004 et à la mémoire littéraire de la Guerre Civile comme les actes du colloque 'L'héritage de la Guerre civile dans les créations littéraires, 1975-2000', organisé en mars 2005 par le Département d'espagnol de l'Université de Clermont-Ferrand. (...) Sans compter la quantité d'essais espagnols publiés sur cette création littéraire historique publiée depuis la Transition. Parmi les plus récents, nous citerons celui de l'universitaire Antonio Gómez López Quiñones, qui s'est intéressé à l'analyse thématique de cette production dans son ouvrage *La guerra persistente. Memoria, violencia, utopía : representaciones contemporáneas de la Guerra civil española* (Vervuert, 2006), celui d'Ana Luengo, *La encrucijada de la memoria. La memoria colectiva de la Guerra civil española en la novela contemporánea* (Berlín, Tranvía, 2004) et de Javier Gómez Montero, *Memoria literaria de la Transición* (2007). » (p. 8)

Mais, avant d'aller plus loin dans l'analyse de *Las bicicletas son para el verano*, nous pouvons nous interroger sur la nature même de cet élan littéraire et sur la spécificité de ces œuvres. Pour Jacques Soubeyroux, cité par Elvire Díaz, « Il ne fait aucun doute que l'Histoire est une des composantes essentielles de la renarrativisation qui caractérise le roman espagnol depuis 1975. » (p. 52) ; alors que pour Jean Tena, également mentionné par Elvire Díaz : « L'écriture de la mémoire n'est pas un simple épiphénomène de transition, mais une donnée fondamentale de la production narrative espagnole de ces trente dernières années. » (p. 53) ; deux points de vue auxquels nous souscrivons sans hésitation. Toujours dans son livre sous-titré, *La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, Elvire Díaz, nous précisait la fonction de ces œuvres et leurs mécanismes :

« Ces romans que nous qualifierons d'historiques, de mémoriels ou de la mémoire (...) travaillent à la fin du silence sur la mémoire des vaincus et en cela, ils écrivent l'histoire des perdants, comme le souhaitait Walter Benjamin et ils 'parlent au nom des morts' ('même les morts ne sont pas à l'abri des vainqueurs', Thèse VI). Ces récits réalistes, basés sur la recherche documentaire et les témoignages, sont des récits métahistoriques, complémentaires de l'historiographie, qui comblent les manques historiographiques, voire les suppléent au risque de supplanter l'histoire. (...) Au final, ces romans mémoriels sont des lieux de mémoire, des traces symboliques, plus encore ce sont des lieux symboliques de sépulture pour les 'morts rémanents', pour reprendre l'expression de Daniel Arroyo dans 'La muerte suspendida.' (...) Ces romans rendent leur sépulture aux disparus et permettent le travail de deuil des héritiers, biologiques ou spirituels. » (pp. 161-163)

*Las bicicletas son para el verano*, accompagnées d'un glossaire, de notes en bas de pages concernant l'histoire de l'Espagne et la vie pendant la guerre à Madrid, d'une

chronologie à la fin du livre et fortement inspirées du témoignage de FFG, qui avait 15 ans à cette époque en y mélangeant la fiction dramatique à travers ses lectures personnelles et la patte de l'écrivain, vont dans la volonté et le sens voulu par « Jorge Semprún à propos de la littérature de l'Holocauste : 'La seule manière selon moi de prolonger la mémoire est la mémoire romanesque' », comme le citait Elvire Díaz (p. 67), mais aussi correspondaient à un ensemble de référents communs et à une démarche particulière et précise, c'est ce que Elvire Díaz mettait en avant en s'appuyant sur le roman de Dulce Chacón :

« (...) La liste des témoignages recueillis pour écrire *La voz dormida*, la force référentielle des toponymes, de l'onomastique, des événements, du vécu de témoins, (qui) concourent à l'aspect documentaire des romans. Ils sont une réflexion sur le temps, sur les idéologies. D'un point de vue générique, ce sont des romans hybrides, qui mêlent le référentiel et le fictionnel, l'histoire et la mémoire, mais où l'objectivité est supplantée par le pathos et l'imaginaire. » (pp. 62-63)

L'écrivaine Dulce Chacón, dans un entretien avec *El cultural*, expliquait ce qui avait motivé l'éclosion de toutes ces œuvres littéraires autour de la mémoire, comme le confirme notre reportage à Madrid sur *la Puerta del Sol* que nous pouvons trouver en Annexe XII :

« Los pactos de silencio nos llevaron a una transición amnésica. La armonía no se construye sobre el olvido, en este caso no, y los que protagonizaron los hechos históricos fueron borrados de la Historia. Les dolió esa nueva condena, pero les duele más que después de veinticinco aún se cuestione si tienen derecho a sus recuerdos. » (E. Díaz, pp. 68-69)

Alfons Cervera, ancien boulanger et touché de près dans son histoire familiale par les ravages et horreurs de la Guerre d'Espagne, originaire de la communauté de Valence, romancier à succès, a construit toute son œuvre, comme d'autres écrivains à l'instar de Julio Llamazares, Javier Cercas ou Carlos Ruiz Zafón, sur cette récupération de la mémoire et avec cette volonté puissante, qui ne l'a jamais quittée, de raconter ce passé, de briser le silence, de ressusciter tous ces morts et de leur accorder leurs justes places dans l'Histoire et la reconnaissance et de donner un point de vue, qui, pendant des décennies et particulièrement sous Franco, était très minoritaire, voire inexistant. C'est ce que rappelait Elvire Díaz dans *Oubli et mémoire*, en lui donnant la parole :

« Dans *Maquis*, Cervera revendique la reconnaissance d'une autre mémoire que celle des vainqueurs :

'Hay otra memoria que es la memoria maltrecha de los vencidos, la que ha sido creciendo frente a los pardones inmensos del silencio levantados cuando se acabó la guerra, cuando se acabaron las dos guerras, primero la de

todos contra todos y luego la que hicieron unos pocos en el monte contra casi todos'. » (p. 69)

La lecture attentive de l'ouvrage d'Elvire Díaz apporte bien sûr beaucoup plus de détails et de nuances, c'est pourquoi, il serait souhaitable de s'y rapporter pour s'intéresser plus amplement à la question. Pour notre part, nous terminerons cette évocation autour de la mémoire par cette citation de Georges Tyras, par Elvire Díaz, et qui correspond parfaitement à FFG dans son entreprise, son cinéma et une partie de son écriture, lui qui réhabilite les perdants et leurs histoires, leur donne la parole : « (...) Cervera emprende con la escritura una labor de reivindicación ética y empática del mundo de los perdedores » (p. 69)

Manuel Barrera Benítez, dont la thèse a été consacrée à la littérature dramatique de Fernán-Gómez, est revenu dans son ouvrage du même nom, sur l'histoire du titre de la pièce de théâtre et de ses fluctuations, avant de s'arrêter définitivement sur celui que nous connaissons aujourd'hui :

« El título de trabajo que tenía era *La casa de los santos*, que era la casa donde vivía Fernán-Gómez, conocida en el barrio con ese nombre porque abajo contaba con el taller del santero, del escultor, que también tenía escaparates con imágenes policromadas. El título definitivo lo decidí a la mitad del trabajo más o menos, recogiendo lo que en principio no era más que la frase de un personaje. Pero no solo se enorgullece su autor del título, sino de la obra misma, considerándola su obra más importante y lograda :

'Estoy muy contento de ese título, porque es bonito en sí, responde mucho a la obra y carga a la bicicleta de un sentido que en principio no tenía. Creo que de lo que he hecho para teatro y de lo que he hecho para cine, todo junto, la obra mía más lograda es *Las bicicletas son para el verano*. Es lo que pienso'. », (p. 100).

Le spécialiste de théâtre, Manuel Barrera Benítez, essayait de comprendre les raisons du triomphe de la pièce et arrivait à la conclusion que les nombreux mérites de celle-ci étaient dus à la période de son exhibition, à son contexte, au style de l'auteur, bien évidemment, à son équilibre, mais aussi à la qualité de sa forme et de son fond :

« *Las bicicletas son para el verano* fue uno de los textos y de los estrenos que más propició el triunfo del teatro de la normalidad democrática, como lo ratifica su éxito debido no solo a su perfecta estructura y estilo, sino también al hecho de presentar el pasado sin maniqueísmos, sin ira, acercándolo al corazón, sin renunciar a nada : ni a un largo e importante reparto, ni a una necesaria escenografía, ni a la narración, ni al monólogo, sin someterse a las imposiciones de mercado. (...) No solo no es de extrañar que la obra se celebrara como una victoria y como una exaltación de la libertad y de la vida ; sino que hay que reconocer que la inteligencia del autor ha ido incluso más allá, estableciendo una complicidad con el lector-espectador al dotarlo generosamente de una posición olímpica que posibilita

dicha lectura simbólica. Y lo hace además sin perder naturalidad, sin artificio. Fernán-Gómez, por tanto, no solo ha tomado el relevo sin más de la lista de dramaturgos que se han atrevido a tratar de la Guerra Civil española, sino que ha sabido acercarse a él desde una perspectiva original y superadora de las demás por cuanto se hace eco del cambio de costumbres y del desarrollo de la sociedad española (...). » (p. 101)

Outre son intensité dramatique, la qualité de son écriture, la force des personnages, leur destin, le retour sur l'une des pages de l'histoire les plus célèbres même si son abord est aussi fictionnel, la pièce, *Las bicicletas son para el verano* est riche quant à notre grille de lecture autour des *Représentations du franquisme*. Ainsi, qu'il nous soit permis de présenter les éléments qui s'y rapportent comme ils se présentent ci-dessous à partir de l'édition *Austral* de 2001, la 26ème.

## **\*Première Partie, p. 45 à 130**

### **Prologue P. 45 à 50**

Tout d'abord, il est fait mention de la situation de l'Espagne pendant la guerre civile, à la page 45 : « Por las carreteras sin asfaltar... » Ensuite, l'importance du cinéma comme distraction populaire pendant le franquisme apparaît clairement à travers les paroles de Pablo à son ami Luis : « Sí, como todos los domingos. Se han empeñado en ir al Proye. (...) Me han mandado a las once a la cola, pero yo he sacado las entradas para el Bilbao. Luego les digo que en el Proye ya no quedaban, y listo. » (p. 45). La pièce évoque aussi certains cinémas en vogue et les quartiers de Madrid, que FFG connut parfaitement, pour avoir sillonné la ville avec sa grand-mère :

« Proye es el Cine Proyecciones. Con el Bilbao, citado antes, siguen estando en la calle Fuencarral, entre las glorietas de Bilbao y Quevedo. Sitúan el lugar de la acción, el barrio Chamberí ; y las películas enunciadas, la fecha : el verano de 1936. La preferencia por *Rebelión a bordo* frente a *Vuelan mis canciones* (una fantasía sobre la vida de Schubert, interpretada por los cantantes Jan Kiepora y Marta Egghert) subraya la tendencia a la aventura de los personajes, dentro de un ambiente de época. » (p. 45)

Nous pouvons noter également l'influence nord-américaine dans le cinéma de l'époque, lorsque Pablo et son ami Luis discutent : Pablo : « ¿Tú cuál vas a ver ? » ; Luis : « Yo, *Rebelión a bordo*, de Clark Gable. » (p. 46). Les influences de l'époque en période de guerre tout comme la propagande franquiste, semblent se dessiner à travers cette réplique de

Luis à Pablo : « ¿Y novelas de guerra has leído ? » (p. 46). En poursuivant ces dernières, il est évident que, si pour Luis, -un des alter-ego de FFG avec Manolita, Luis et Anselmo-, la lecture est la chose la plus importante, pour son ami Pablo, il n'en est pas forcément ainsi, puisque le cinéma est comme le support qu'il affectionne le plus : « A mí no me gusta leer novelas. El cine, sí. En el cine lo ves todo. En cambio, en las novelas no ves nada. Todo tienes que imaginártelo. » (p. 47). Les divergences entre les deux amis concernant ces deux activités transparaissent à travers ces répliques : Luis à Pablo : « Pero es como si lo estuvieras viendo. » Idée que Pablo ne partage pas spécialement : Pablo à Luis : « ¡ Qué va ! Y, además, son mucho más largas. En el cine en una hora pasan la mar de cosas. Coges una novela y en una semana no la acabas. Son un tostonazo. » Luis insiste sur la faculté d'imagination que procure un roman et fait allusion une fois encore au genre de guerre : « Es igual. Yo, ahora mismo, me acuerdo de *El tanque número 13* y puedo ver aquí los combates. » (p. 47). Pour lui, le thème de la guerre revient souvent et il est important que Pablo comprenne sa vision : « Lo que quería explicarte es que si leo una novela de guerra, pues lo veo todo... Y luego, si salgo al campo, lo vuelvo a ver. Aquí veo a los soldados de *El tanque número 13* y *Sin novedad en el frente*, que también la he leído. Y lo mismo me pasa con las del Oeste o las policiacas, no te lo creas... » (p. 48)

La réalité de la Guerre Civile, au-delà de l'imagination qui peut s'exprimer tant chez Luis ou Pablo à travers la lecture et le cinéma, semble inéluctable lorsque Luis fait remarquer à son ami Pablo que l'appui dont l'Espagne de Franco a pu profiter en armement, tanque, aviation est venu de l'Allemagne : « Sí, esto podría ser un buen campo de batalla. En aquel bosquecillo está emboscada la infantería. Por la explanada avanzan los tanques. Los tanques y la infantería son alemanes. » (p. 48). Pour autant, Pablo, comme beaucoup de républicains, ne croyait pas à la possibilité d'un conflit dans l'Espagne qui précédait le Coup d'Etat du 18 Juillet, comme il le faisait savoir à Luis : « Aquí no puede haber guerra por muchas razones. « (...) En las ciudades no puede haber batallas. (...) Mientras este sitio (Ciudad Universitaria) esté aquí es imposible que haya una guerra. » (p. 49). Le diagnostic de Pablo est totalement erroné d'autant plus que la Cité Universitaire sera, en effet, comme il est question dans la pièce, le théâtre de nombreux combats pendant presque trois ans.

## **\*Cuadro I, p. 51 à 70**

Comme nous l'avons abordé précédemment, une dialectique intérieure-extérieure est présente dans *Las bicicletas son para el verano*, et un certain enfermement eu égard aux scènes qui se passent dans les appartements, qui traduit une des réalités de la guerre, à travers notamment les salles à manger de doña Dolores et doña Antonia, « Espacioso comedor en casa de Doña Dolores. » (p. 49), la chambre de Luis et celle de María.

Une des thématiques récurrentes, celle du manque de nourriture, ce douloureux problème, est repris en diverses occasions, comme nous donne à voir Doña Dolores à travers la réplique qu'elle adresse à Doña Antonia : « Cocido, como siempre. ¿Qué quiere usted que ponga ? Antes comíamos arroz con pollo los domingos, pero no están los tiempos para florituras. » « Pues usted no puede quejarse, Doña Dolores, que otros andamos peor. » (p. 52). Le manque de vivres, fait souvent croire que le sort des autres est meilleur que le sien, comme Doña Antonia semble le penser lorsqu'elle s'adresse à Doña Dolores, en lui coupant la parole : « Pero su marido, en lo de los vinos, cobra un buen sueldo. Y tiene dietas y comisiones. » (p. 53). Si le pain et les produits de première nécessité font défaut, l'eau de vie ou l'anisette sont bien présentes, telle une tradition pendant le franquisme, comme lorsque Doña Dolores « saca una botella de anís (del Mono). » (p. 54), alcool qui est présent tout au long de la pièce et dans d'autres écrits et films de FFG.

« Un seul être vous manque est tout est dépeuplé », écrivait Lamartine. Eh bien, tout comme il arrive avec la nourriture, plus elle est manquante, plus elle est au centre des conversations, il en est de même avec l'argent, qui est sur toutes les bouches mais était aux mains d'une minorité, d'une oligarchie dominante. Doña Dolores aborde ce thème avec Doña Antonia : « Si se queda de profesora le pagarán muy poco. Pero, algo es algo. Aunque no sea más que para el sueldo de la criada. » (p. 54), ce qui fait dire à Doña Antonia : « ¡Ay, si pudiera yo tener, por lo menos, una asistenta ! Pero, de verdad se lo digo, con lo que me queda del traspaso de la mercería y la viudedad, es que no llego a fin de mes, ¡que no llego ! Por más que tire de la cuerda, no llego. » (p. 55). Comme dans plusieurs des films de FFG, l'argent est ici une thématique récurrente et obsessionnelle à l'instar de *El Malvado Carabel*, *El mundo sigue...*

Un mythe que l'on retrouve beaucoup pendant le franquisme et qui est souvent issu des plaintes des femmes aisées, c'est celui de la bonne voleuse, qui, acculée par les nécessités, n'hésite pas à se servir dans les produits de la cuisine ou à substituer des choses. C'était déjà le cas dans *La casa de Bernarda Alba* (1936), à travers la bonne n°1 et La Poncia. Doña Antonia s'en plaint sans concession à Doña Dolores : « (...) Los chicos no podían ayudarme, porque una mercería no es trabajo de hombres. Como no iba a atender el trabajo yo sola, necesitaba una empleada...(...). Todas eran unas ladronas. » (p. 55). Mais l'on peut aussi se demander si cette phobie pour le vol, n'est pas encore une manière d'écraser et de culpabiliser les plus pauvres et de manifester une supériorité de classe. C'est un thème très fréquent tant au cinéma que dans la littérature sous Franco.

Outre les problèmes de faim, d'argent, une des réalités quotidiennes est celle des coupures d'électricité et d'eau. Doña Antonia s'en fait écho et le commente à Doña Dolores : « (...) ¿Sabe usted lo que no me gusta de mi piso ? » Doña Dolores, répond sans hésiter : « Que no tiene luz. » Doña Antonia continue sur sa lancée quant à ce problème: « No me extraña, porque lo digo siempre. En el patio da la luz de diez a once, y se acabó. Luego, ya lo sabe usted : un túnel. Cada vez que entro aquí, en su casa, me dan una envidia (...) estos balcones a la calle... » (p. 55)

Par l'intermédiaire de Manolita, la fille de don Luis, qui travaille comme professeure, et qui touche un bien maigre salaire, pointant ainsi le problème du travail et le manque de valorisation des employés, la précarité dans laquelle ils vivent, comme elle le fait savoir à sa mère qui l'interroge sur la nécessité de cet argent pour la vie familiale : « Pero no te hagas ilusiones, mamá. Es una miseria lo que dan. Trescientas pesetas. » (p. 57). L'argent s'érige, comme la radio et la nourriture en vrai personnage. À la page 60, à travers l'expression commune de « Don Luis, el cabeza de familia », il est fait mention du rôle supérieur octroyé aux hommes, qui, depuis leur toute puissance, sont à la tête de la pyramide familiale et en sont les référents et les décideurs. C'est justement par le patriarche de cette famille, don Luis, qui commente à sa femme Doña Dolores le journal *Ahora*, qui, comme le précise la note de bas de page de la pièce, était un « diario en formato reducido y con páginas en hueco grabado, reproducía la fórmula de *ABC*, pero con ideología republicana », nous donnant ainsi à voir l'idéologie du personnage : « ¿Qué cara quieres que traiga ? No sabéis cómo está Madrid. ¡Y el puñetero periódico ! (Arroja un periódico, el « Ahora », sobre la mesa). » (p. 59). Sa femme, Doña Dolores fait d'ailleurs remarquer la triste situation du Madrid assiégé et des



horreurs de la guerre : « No abre uno una página en la que no haya un muerto, un incendio... Yo no sé dónde va a parar la situación. » (p. 61). Cette situation du pays et de Madrid, est bien résumée et de manière humoristique par Don Luis, lorsqu'il dit : « A las bodegas, no. En este país si las cosas van bien, se bebe vino, y si van mal, se bebe más. » (p. 61). La violence et les tensions sont omniprésentes dans la capitale divisée en deux camps et qui tombera en dernier lors de la guerre d'Espagne. Don Luis, dans une conversation avec sa femme laisse entrevoir cette réalité : « ¡Yo qué sé ! Los comunistas, dicen. Y ahí lo tienes, en primera página : ayer, cuando salía de su casa, han asesinado a tiros a un guardia. » (p. 61). Sa femme, Doña Dolores ne comprend pas vraiment : « Pero ¿quién, Dios mío, quién ? » (p. 61). Don Luis lui éclaire donc les faits : « Los de Falange, parece. » (p. 61)

Dans cette famille plutôt libertaire et partageant les idéaux de la République, don Luis respecte la personnalité de sa fille Manolita, qui veut être artiste, au-delà des poncifs en vogue à l'époque en Espagne, faisant l'amalgame entre une profession artistique et le plus vieux métier du monde : « (...) Yo sé que a ti te gusta ser libre, defenderte por ti misma, y me parece muy bien. » Pour sa part, Luis, qui n'a pas validé tous ses examens et qui a échoué en sciences physiques, réclame son cadeau, à savoir, une bicyclette, présent qu'il n'aura pas car le contrat avec son père n'a pas été respecté. Pour lui, « lo de la bicicleta... (me) le parece injusto. » (p. 61), et la voudrait pour l'été, pour se rapprocher de Charito et se promener vers la Casa de Campo avec sa bande d'amis. Mais pour don Luis, cela n'est pas d'actualité, il faudra attendre l'an prochain : « Pues el año que viene también tiene verano. » (p. 64). Mais voilà, y-aura-t-il un autre été ? Tout l'enjeu de la guerre conduit à se poser la question. Car pour Luis, « Las bicicletas son para el verano. », (p. 64). Cette discussion est l'occasion d'évoquer le cadre spécial dans lequel se sont tenus les examens, et Luisito a son idée sur la question, comme le corroborent ses propos :

« Pero estos exámenes han sido políticos. (...) Claro ; todo el mundo lo sabe. Tú sabes que mi colegio es muy de derechas. Don Aurelio, el director, es de Gil Robles. (...) Como en febrero, con las elecciones, ha cambiado todo, a nuestro colegio le han mandado a examinarse a un instituto nuevo en el que todos los catedráticos son de izquierdas, en vez de mandarle como siempre al Cardenal Cisneros, donde don Aurelio untaba a los Catedráticos, y, claro, se han cebado. (...) A Bermúdez, el primero de sexto, se le han cargado en Ética y Derecho por decir que el divorcio era inmoral... Y él no tenía la culpa : lo dice el libro. El Gobierno lo que quiere es fastidiar. » (pp. 64-66)

Enfin, la peur et la méfiance sont mises en relief, notamment à travers Doña Dolores

qui réprimande son fils car il parle trop fort, mettant en avant une discrétion nécessaire et la défiance vis-à-vis des voisins: « No hables tan alto, Luis, que en esta casa se oye todo. » (p. 69)

### **\*Cuadro II, p. 71 à 74**

Malgré la guerre et la peur de la mort, la vie continue, et Luis, est amoureux de Charito, qui elle, a un vélo. Il lui offre ce poème : « Claro. Es una poesía. La he escrito para ti. Para que te la lleves al veraneo. Y si quieres, la lees de vez en cuando. » (p. 71). Il se dévoile à elle et lui lit à haute voix :

« Quiero estar siempre a tu lado –quiero a tu lado estar siempre, -aunque se pasen las horas, - aunque se vayan los trenes, - aunque se acaben los días, - y aunque se mueran los meses. – Quiero estar frente a tus ojos, - quiero a tu lado estar siempre. – Quiero estar frente a tus labios, - quiero estar frente a tus dientes. – La mariposa se va, -la mariposa no vuelve. Sé como la golondrina – para que siempre regreses, - que los caminos del cielo – los encuentra y no los pierde. » (pp. 71-72)

Le fait d'avoir été recalé et donc, de ne pas avoir de vélo, compliquera les choses puisqu'elle l'invitera à se balader avec elle et ses amis, invitation qu'il devra rejeter car il n'a pas de moyen de locomotion pour se joindre à elle : « Ya sabes que no tengo bicicleta. Como me han suspendido... » (p. 72)

### **\*Cuadro III, p. 75 à 83**

L'action de ce tableau commence dans le « Comedor en casa de Doña Antonia. » (p. 75). Les mauvaises conditions de vie sont mises en avant « Más pequeño que el de la casa de Doña Dolores. Muy lóbrego. Una única ventana que da a un patio algo oscuro. » (p. 75). Julio, vingt-ans, le fils aîné de la famille est affligé, assis sur le fauteuil, « un ejemplar de *Cinegramas* en las manos. » (p. 75). Il est contrarié car il vient de se rendre compte que la fille qu'il aime, Manolita, celle des voisins est devenue artiste comme le prouve la revue de cinéma qu'il vient de consulter. Il commente à sa mère, doña Antonia : « Es un concurso, un concurso para sacar artistas nuevas. Y Manolita se ha presentado, y ha mandado la foto. Quiere ser artista. » (p. 75). Doña Antonia, scandalisée, nous montre la mentalité de l'époque : « ¡Válgame Dios ! Pero esa chica está loca. Seguro que sus padres no saben esto. » (p. 75). Une note de bas de page nous renseigne sur la revue en question, *Cinegramas*, « fundada en

1934, una de las muchas revistas populares dedicadas al cine, destinada a publicar fotografías de lectores que aspiraban a ser « estrella ». No se recuerda que ninguno de aquellos aspirantes consiguiera sus propósitos, al menos por esa vía. » (p. 76). Pour Julio la déception est grande car il confond la fonction d'un métier, celle d'artiste avec la projection libertaire qu'il s'en fait, c'est pourquoi il croit que sa relation avec Manolita est menacée : « Íbamos a ser novios. » (p. 77). Pedro, le benjamin fait son entrée et consulte le journal annonçant de mauvaises nouvelles et encore des épisodes de violence ancrés dans la réalité historique : Pedro : « Se han cargado a Calvo Sotelo. Anoche. (Por el periódico.) Aquí no viene ; pero ya lo sabe todo el mundo. » (p. 78). Une nouvelle note de bas de page nous précise qui était José Calvo Sotelo, « jefe de la oposición contra el Frente Popular, fue asesinado el 13 de julio de 1936. El dato sitúa la acción de la obra al día siguiente. » (p. 77). Doña Antonia ne peut s'empêcher de raconter à son plus jeune fils la trajectoire prise par la voisine Manolita, et, Pedro, plein de préjugés, déconcertant et drôle, s'adresse à son frère de la sorte : « Pues si se hace artista, mejor para ti : te la tiras y ya está. » (p. 77)

Un peu plus tard, Doña Antonia a décidé d'inviter don Ambrosio et sa femme Laura. Don Ambrosio en profite lors de la discussion pour faire part de ses inquiétudes quant à la guerre : « A mí lo que me preocupa es lo que harán los militares. » (p. 80). Pour sa part, Pedro ne croit pas au danger : « No creo que puedan hacer mucho, porque como todo el mundo se huele hace tiempo que quieren dar la campanada, el gobierno ya estará prevenido. » (p. 80). Alors qu'arrivent d'autres convives, Don Luis, Doña Dolores, Manolita et Luis, les conversations continuent sur la guerre et aux règlements de compte, si bien que don Luis s'adresse à Don Simón et à Doña Marcela : « No cabe duda de que es una represalia por lo del teniente Castillo. » (p. 81). La note de bas de page non seulement nous plonge dans le contexte historique mais nous précise aussi qui était le « Teniente Castillo, de la Guardia de Asalto, fue asesinado por pistoleros derechistas a la salida de su casa en la calle de Augusto Figueroa ; durante la guerra civil. Dicha calle se llamó del Teniente Castillo. » (p. 81). Don Simón, avertit l'assistance qu'il ne pourra pas rester trop tard car il a des obligations politiques ce soir : « Yo me tomo la copita muy de prisa porque me tengo que ir a la Casa del Pueblo. Une nouvelle note de bas de page nous renseigne sur la portée politique et humaniste de Las Casas del Pueblo, « predominantemente socialistas, tuvieron en un principio un propósito cultural y de enseñanza, como los Ateneos Libertarios de los anarquistas ; trataban de suplir la carencia de la enseñanza para las clases trabajadoras. Se concebía la cultura

popular como un arma. » (p. 81). Les tensions et assassinats font dire à Don Ambrosio : « Sean las que sean las ideas de cada uno, yo creo que estos no son momentos de comentarios, sino de lamentar lo sucedido. » (p. 82). Sa femme, doña Marcela, se sent assez dépourvue de solutions comme elle l'exprime son époux : « Pero ¿qué quieres hacer ? ¿Ponerte otra vez el gorrito merengue y el pañuelo y salir a la calle cantando el Chíbiri ? » Une note de bas de page nous éclaire sur les origines de ce mot particulier « *el Chíbiri* » :

« Se llamaron Chibiris (por el estribillo de una canción popular que entonaban a coro) a grupos de izquierdas que solían ir a merendar a la Casa de Campo, que la República había convertido en propiedad colectiva ; antes lo era de la Corona. Llevaban unos gorros parecidos a los de los marineros americanos, llamados 'merengues' por su forma. A veces eran atacados por grupos falangistas ; así fue asesinada Juanita Rico, a unos metros de la casa de la calle Álvarez de Castro, donde vivía FFG y sucede la acción de la obra, en el verano de 1934. » (p. 82)

#### **\*Cuadro IV, p. 85 à 94**

La scène s'ouvre sur le : « Comedor en casa de Doña Dolores » (p. 83). Nous constatons le changement d'avis de la part de Julio par rapport au désir de Manolita d'être artiste : « A mí... no me importa que quieras ser artista... Lo he pensado (...) Comprendo que tienes que vivir. Y el ser artista es un trabajo como cualquiera. Mi madre lo dice ; lo que pasa en un teatro, igual pasa en una oficina. » (p. 86). Très vite, la tolérance de Julio à l'égard de Manolita est troublée par le contexte historique et le Coup d'État du 18 Juillet 1936 comme l'annonce le jeune fils Luis : « ¡Se han sublevado los militares ! ¡En África ! Lo hemos oído decir en el café de la esquina ! (Va a conectar la radio.) Dicen que se han sublevado los militares. » (pp. 86-87). Á la fois la mère Doña Dolores réagit avec effroi : « ¡Dios mío ! » tout comme Pablo : « Hay guerra. » (p. 87). Luis rectifie la compréhension erronée de son ami : « No, esto no es guerra. Es un golpe de estado. » (p. 87). La radio qui est omniprésente dans la pièce et constitue un lien entre les événements et la population, une source d'apaisement et d'inquiétudes comme nous pouvons le voir ci-après : avec le '*Locutor de la radio*' : « ... una parte del Ejército de Marruecos se ha levantado en armas contra la República. Nadie, absolutamente nadie, se ha sumado en la Península a este empeño... (Sigue hablando en un segundo plano, el Locutor de la RADIO.) » (p. 89). Manolita ne fait que confirmer cela : « La radio acaba de decir que en la Península no ha pasado nada. » (p. 90). Pour don Luis, il faut prendre ces informations avec précaution : « Bueno, todo son rumores. » (p. 90). Mais ce que l'on ne peut pas omettre c'est le rôle que va jouer la radio jusqu'à la fin après le Coup d'État

comme nous le voyons ici :

« ... Y heroicos núcleos de elementos leales resisten a los sediciosos en las plazas del Protectorado. El Gobierno de la República domina la situación. Última hora : Todas las fuerzas de la Península mantienen una absoluta adhesión al Gobierno. La escuadra ha zarpado de Cartagena hacia los puertos africanos y pronto logrará establecer la tranquilidad. Transmitimos ahora un comunicado de la U.G.T. : Camaradas, en estos momentos cruciales para el destino de la clase obrera de España y de los compañeros obreros de todo el mundo, os pedimos serenidad. Las fuerzas de la reacción de nuevo se han alzado contra nosotros... » (p. 90)

Alors que la situation inquiète, que le conflit a éclaté et que l'issue de cette guerre civile n'est pas connue, « En la radio suena ahora el himno de Riego » (p. 91), hymne de la République et des libertés.

### **\*Cuadro V, p. 95 à 108**

Plus le temps passe, plus la guerre est longue, plus l'alimentation manque comme la bonne María le fait savoir à Doña Dolores, la maîtresse de maison : « Y en la otra tienda ya no queda nada, de verdad. Ni bacalao ni escabeche tienen. Sólo les quedan garbanzos y no sé qué más. Y con unas colas... » (p. 95). María explique la situation à doña Dolores : « Claro. El dueño –que tiene cinco tiendas en Madrid, no vaya usted a creer que es un don nadie –, ha desaparecido. Pero dan por seguro que le han matado, porque estaba muy mal visto en el sindicato. Basilio, mi paisano, está muy bien visto, y como el otro dependiente, que llevaba más tiempo que él, se ha ido a la sierra de miliciano... ¡Menudo era ! Fue de los que quemaron los conventos al empezar esto. Y de los que entraron en el cuartel ése a tiros. » (p. 96). Une note de bas de page complète l'allusion à La sierra de Guadarrama, « donde se organizó la primera resistencia frente a las fuerzas que bajaban de Castilla sobre Madrid. « Miliciano » fue una antigua palabra a la que se dio un nuevo sentido, el de voluntario civil frente a los « soldados » del Ejército regular. » (p. 96). FFG le vécut avec sa grand-mère, lorsqu'il était parti se cacher à Colmenar Viejo (été 1936), et que débutait l'insurrection, comme il en fait état dans ses Mémoires aux pages 157 et 158. María termine l'évocation du cas de Basilio ainsi : « Sí, que le han dado el paseo, que es como llaman a eso. (...) Y se ha metido en una embajada. » (p. 97). Deux notes de bas de page nous donnent des compléments d'informations sur cette « fameuse promenade<sup>328</sup> », utilisée fréquemment par les Gardes

---

<sup>328</sup> « Mais avant même que son mari n'ait eu le temps de s'asseoir, une équipe d'épureurs, dont certains n'ont

Civils : « Paseo, es una palabra tomada del cine de los « gangsters » : la invitación a « dar un paseo » a la víctima suponía sacarla del casco urbano y asesinarla en descampado. » ; et sur le rôle des ambassades pendant le conflit : « Numerosas embajadas practicaron el derecho de asilo, y acogieron en sus edificios a personas perseguidas. Nunca fueron asaltadas. Muchas veces se permitió la salida de los refugiados hacia el extranjero en coches protegidos por la bandera del país de asilo. Hay alguna literatura sobre esas situaciones, desde el punto de vista de los perseguidos y asilados, principalmente *Una isla en el mar Rojo*, de W. Fernández Florez, y *Madrid, de Corte a Checa, de Agustín de Foxá*. » (p. 97)

Manolita fait ensuite allusion aux changements qui ont été introduits suite au début du conflit et à l'obligation d'adhérer à un syndicat pour pouvoir avoir droit à un travail. C'est ce qu'elle confirme à sa mère, Doña Dolores : « De que me deje hablar. (...) Aunque no me hace falta. En el sindicato me han dicho que yo tengo derecho a trabajar y que mis padres no pueden impedírmelo. Ahora, para trabajar, hay que estar sindicada. Y yo esta tarde he ido al Sindicato de Espectáculos con Vicenta, que tiene un amigo allí, y nos hemos apuntado. Ya tengo el carné. » (p. 102). Alors que Doña Dolores veut obliger sa fille à avouer à son père qu'elle s'est inscrite au syndicat du Spectacle et qu'elle souhaite débiter une carrière d'actrice, don Luis, fidèle à ses idéaux politiques libertaires, fait montre d'ouverture d'esprit et de respect eu égard au choix de sa fille. C'est ainsi qu'il exprime à sa femme et sa fille sa pensée :

« (...) La profesión de cómico es una profesión como otra cualquiera. (...) Como otra cualquiera : está llena de golfos, de vagos, de borrachos, de jugadores, de maricas, de putas... Y supongo que de gente corriente y de pobres desgraciados, como cualquier otra. Además, yo quería escribir obras de teatro, ¿no te acuerdas ? (...) Claro. Por eso hablo solo. (*Se sienta a la mesa.*) Bueno, Manolita, y eso, ¿cómo se aprende ? Porque no vas a ser María Guerrero, así de repente... ¿O tiras para lo de Celia Gámez ? » (p. 103-104)

Manolita aborde la situation des comédiens dans ce Madrid enlisé par la guerre et

---

pas seize ans, surgit dans la maison, et le fait monter à l'arrière d'un camion. C'est le dernier voyage. Le dernier paseo (la dernière promenade, c'est ainsi que l'on dit). Parfois les équipes d'épuration opèrent en pleine nuit. Des hommes frappent à coups de crosse à la porte du suspect, ou s'introduisent chez lui munis de passes. Ils se précipitent dans le salon endormi, fouillent avec des gestes hystériques les tiroirs de la commode, pénètrent d'un coup de pied dans la chambre conjugale et intimement à l'homme, réveillé en sursaut, l'ordre de les suivre pour une vérification. L'homme, qui essaie tant bien que mal de s'habiller, est poussé vers la sortie, ses bretelles dépassant sous les pans de sa chemise, et l'arrache des bras de sa femme qui pleure. Tu diras aux enfants que je... À coups de crosse dans le dos, on le fait grimper à l'arrière d'un camion où d'autres hommes, silencieux, sont assis tête baissée, les mains allongées sur leurs pantalons de coutil. Le camion d'ébranle. Quelques instants d'espoir. Puis le camion quitte la route pour s'engager sur un chemin de terre. On fait descendre les hommes. On les aligne. On les abat. », In Lydie Salvayre, *Op. cit.*, p. 56.

confrontés aux nouvelles mesures : « No, papá ; si no sé cantar. Antes se empezaba de meritoria sin sueldo. Pero ahora, de comparsa con un duro, porque han prohibido trabajar gratis. Ahora es fácil colocarse porque, como es verano, muchas compañías están fuera, y en Madrid casi no hay cómicos. » (p. 104). Pour don Luis, sa fille s'est compliquée la vie et n'a pas choisi le moment opportun : « Ni teatros. Están todos cerrados. Has elegido un buen momento. » (p. 104). Mais Manolita ne se décourage pas et croit en l'importance de la présence des histrions dans la société : « Pero los van a ir abriendo. Los cómicos tienen que trabajar... Se están incautando de los teatros para explotarlos por su cuenta... La gente, además, necesita entretenerse, aunque sea en una situación como ésta. » (p. 104)

Alors que les personnages essaient de se rattacher à la vie comme ils peuvent, les désastres de la guerre font, une fois encore irruption dans leur monde. Luis parle d'un nouveau mort : « Han matado al casero. » (p. 105). Son père, don Luis, se cache comme bien souvent derrière l'humour, car celui-ci sauve : « Como cambio de tema, no está mal. También han matado al marquesito. » (p. 105). Le contexte politique de l'Espagne est évoqué par don Luis : « Sí, la han respetado. Porque estaba en Méjico. Se escapó hace tres años con un torero. Abre la radio, Luisito, a ver si dicen algo de la no intervención. Las potencias democráticas han decidido no intervenir ni a favor de unos ni de otros. Francia va a cerrar la frontera. » (p. 106). La note en bas de page développe un peu plus cette question :

« El acuerdo de No Intervención fue firmado el 28 de agosto de 1936 por veintiocho países : obligaba a los pactantes a no participar en la guerra de España bajo ningún concepto. En la zona republicana se consideró « en sentido único », aludiendo a que Alemania, Italia y Portugal siguieron combatiendo directamente junto a Franco, mientras las democracias abandonaban a la República. » (p. 106)

En situation de guerre, des mesures sont prises. Alors que don Luis s'étonne de voir : « ¿Por qué está la luz encendida y las persianas levantadas ? » (p. 106), sa femme, Doña Dolores lui explique les raisons : « Porque lo han mandado así, ¿no te acuerdas ? » (p. 106). Son fils Luis de son côté précise d'où viennent les informations quant à l'attitude à adopter : « Lo dijo la radio. Es por los pacos. Para que no se escondan... » (p. 106). Une autre note de bas de page dans la pièce explique ce terme abscons de « Pacos » : « Francotiradores. El vocablo procede de la « guerra de África » (o de colonización de Marruecos) y es onomatopéyico, por el ruido del disparo y de su eco rompiendo la calma. » (p. 106). D'autres fois, les consignes sont d'éteindre toutes les lumières et de fermer les volets comme le donne à voir don Luis à son fils : « ¡Echa las persianas, Luisito, echa las persianas ! » (p. 106). Il

faut aussi se baisser lorsqu'il y a des bombes ou des avions qui traversent le ciel de Madrid, c'est ce que don Luis rappelle à son fils : « ¡Agáchate, Luis ! » (p. 106). Les didascalies suivantes reprennent le même esprit « (Luis se agacha. Inmediatamente suena un disparo. La bala rompe el vidrio del balcón. Todos se levantan de la mesa de un salto.) » (p. 107). La peur de la guerre et de la mort, l'angoisse croissante font parfois comprendre mal les choses. Doña Dolores avait mal écouté les consignes en temps de conflit, il ne s'agissait pas d'allumer les lumières et de tenir les volets ouverts, mais tout le contraire. C'est ce que son mari don Luis leur fait comprendre : « ¡Apagad la luz, coño ! Y decías tú que persianas arriba y luces encendidas. (...) No, mujer, si tú no tienes la culpa... ¡Joder con los leales y con los facciosos y con la madre que los parió ! » (p. 107). Les bombes s'invitent parmi les personnages et les laissent comme statufiés, comme les didascalies le prouvent : « (Suena una explosión lejana. Todos se quedan un momento en suspenso.) » (p. 107). Une scène est identique à celle des Mémoires de FFG, lorsqu'il était enfant, en voici la preuve :

Don Luis : « Yo creo que... que ha sido una bomba... »

Doña Dolores : « ¿Una bomba ?

Don Luis : « Sí, pero muy lejos. »

Manolita : « ¿Una bomba... de la aviación ? »

Didascalies : « (Dos explosiones más, seguidas.) (p. 108).

### **\*Cuadro VI, p. 109 à 112**

Dès le début de ce tableau VI, la religion, le poids des traditions et de la prière apparaissent à travers du personnage de la bonne, María :

« Dios te salve, María. Llena eres de gracia. El Señor está contigo. Benditá tú eres entre todas las mujeres, y bendito es el fruto de tu vientre, Jesús. Santa María, madre de Dios, ruega por nosotros, pecadores, ahora y en la hora de nuestra muerte. Amén. (Después de secarse, apaga la luz y se mete en la cama.) » (p. 109)

Les indications scéniques nous renseignent presque toujours sur l'utilisation de la radio, des bombes, de l'effroi des personnages comme à la page 110. La guerre est bien



présente comme le témoignent les didascalies de la même page : « (Suena una explosión lejana, muy amortiguada por la distancia, pero ninguno de los dos le presta atención. De vez en cuando, a lo largo de toda la escena, se oirán, muy lejanos, cañonazos, disparos aislados, un corto tableteo de ametralladora.) »

La présence de l'autobiographie dans la fiction est une autre réalité de la pièce qu'il convient de prendre en compte avec attention, comme souvent dans les œuvres bigarées de FFG tant au cinéma qu'en littérature. Elle s'exprime non seulement à travers la guerre, les bombes, le temps historique mais aussi dans les relations que Luis et la bonne ont tissées. De fait, Luis a des relations sexuelles secrètes avec elle, comme FFG-adolescent qui était amoureux de différentes bonnes, comme il en fait part dans ses Mémoires. María ne se laisse pas faire et essaye de résister à Luis : « Te dije que no te acercaras. Quita las manos, Luis. (Breve pausa.) ¡Que no me toques ! » (p. 111). Pour Luis, se sont les premiers émois amoureux : « Si es que... es que... que te quiero, María, te quiero mucho... » (p. 112). Mais alors que les personnages s'accrochent à la vie, à leurs amours ou préoccupations empiriques, comme toujours, la réalité de la guerre refait parler d'elle. Comme pour leur dire que « Tout fuit, tout passe, l'espace, efface, le bruit » comme le disait si bien Victor Hugo (1802-1895), - que FFG adorait-, dans son poème *Les Djinns*<sup>329</sup>, mais qu'en même temps cette apparente tranquillité est bien fragile et peut se montrer à nouveau brutale et surprenante comme l'illustrent à la fois le poète et les didascalies : « Cris de l'enfer ! Voix qui hurle et qui pleure ! L'horrible essaim, poussé par l'aquilon, sans doute, ô ciel ! S'abat sur ma demeure. Le mur fléchit sous le noir bataillon. La maison crie et chancelle penchée, et l'on dirait que, du sol arrachée, ainsi qu'il chasse une feuille séchée, le vent la roule avec leur tourbillon ! », « (Un silencio. Dos explosiones seguidas, a lo lejos. Tableteo de ametralladoras más largo que antes.) (p. 111). Celles-ci annoncent souvent le bruit des bombes et des canons : « (Un cañonazo más fuerte que los otros. Más tableteo de ametralladoras. Muchos disparos de fusil. Se generaliza el tiroteo.) (p. 111), devant la stupeur des personnages : María : « Hay combate. » (p. 112)

---

<sup>329</sup> Créatures surnaturelles issues de croyances de tradition sémitique.

## \*Cuadro VII, p. 113 à 130

L'enfermement et la dialectique intérieur-extérieur sont importants dans la pièce, c'est ainsi que le tableau VII s'ouvre sur le « Comedor de Doña Dolores. Es el mes de noviembre. De dos y media a tres de la tarde. »

Doña Dolores fait ce qu'elle peut et s'accroche à l'espoir pour dépasser ce moment de terreur qu'est la guerre : « Pero el año que viene es distinto, la vida ya será normal. », (p. 116). Doña Dolores se fâche en découvrant que son fils Luis a des rapports sexuels avec la bonne María, lui qui fréquentait l'Action Catholique (comme FFG jeune) : « Y será verdad. No, con mujeres de ésas, no... ¡Señor, un chico de Acción Católica ! » (p. 117). La note de bas de page évoque ces « juventudes de Acción Católica donde se ejercía una labor cultural, catequética y recreativa, pero también política. FFG perteneció a la Mariano-Alfonsiana, que tenía su sede en la iglesia del Perpetuo Socorro, en la calle de Manuel Silvela. » (p. 117). Doña Dolores, en accord avec son mari don Luis, fait tout son possible pour éloigner la bonne de son fils, si bien qu'elle l'invite à rejoindre son village de Torrelaguna, se basant sur une réalité de la campagne, c'est-à-dire la possibilité d'y trouver plus de vivres grâce aux potagers, arbres fruitiers, poules et autres animaux de la ferme. C'est ce qu'elle exprime clairement à la bonne María : « No, lo de la miseria lo dije yo. Y que te habías enterado de que en el pueblo había más víveres y que podías ayudar a tu tía, porque su marido y su hijo se habían ido a las milicias. » (p. 119). Luis vient d'avoir tout juste 15 ans...

L'anis « *del Mono* » est de nouveau convoqué dans la salle à manger de la famille de Doña Dolores, qui en boit un verre avec son mari don Luis, alors que la radio résonne : « Los intelectuales antifascistas del mundo entero han lanzado una convocatoria pidiendo solidaridad con el pueblo español, y próximamente tendrá lugar una asamblea. » (p. 122). La note de bas de page tente d'éclairer ces soutiens favorables au peuple espagnol :

« Parece referirse al Congreso Internacional de Escritores, que se inauguró en Valencia, el 4 de julio de 1937, para trasladarse a Madrid, ya cercado, donde continuó en la Residencia de Estudiantes de la calle del Pinar, mientras a unos kilómetros sucedía la batalla de Brunete. Hay testimonios de Malraux, Hemingway, André Chamson, Louis Aragón, Dos Passos ; entre los españoles, de Bergamín y de Alberti. Sin embargo, el contexto de acontecimientos de estas escenas (combates en la Ciudad Universitaria, salida del Gobierno hacia Valencia) son anteriores y se refieren a noviembre de 1936. » (p. 122).

La radio permet de connaître le déroulement des événements de la guerre, comme nous pouvons le voir ici : « ... han sido ya designados los miembros que constituirán la junta de Defensa. El cargo de presidente de dicha Junta ha recaído en el General Miaja. Dentro de unos minutos dirigirá la palabra al pueblo de Madrid Dolores Ibárruri, *la Pasionaria*. » (p. 123)

Une des réalités de la guerre et de l'immédiate après-guerre fut le marché noir (*estraperlo*), la contrebande dont certains profitèrent pour s'enrichir. À la page 124 de la pièce, une discussion entre don Luis et son fils porte justement sur ce thème :

Don Luis : « Pues lo he pensado. Esa señora tiene cajas de puros, ¿no ? »

Luis à son père : « Sí, bastante. Son de decomiso del contrabando. »

Don Luis à Luis, son fils : « Ya. Y quiere cambiarlas por vino. »

Luis : « (Bromeando.) No es que sea una borracha... es que están acostumbrados a beber vino en las comidas. Y, además, piensa que a lo mejor puede cambiar las botellas de vino por garbanzos o por algo así. Nosotros también podríamos cambiar las cajas de puros por víveres, ¿no? »

Don Luis à Luis : « Hombre, de momento... No lo había pensado... Pero sí, podemos cambiar algunas cajas y yo fumarne algún purito suelto, ¿no te parece ? Porque si no, yo podía cambiar directamente el vino por bacalao, y ya estaba. » (p. 124)

La crainte, la peur des bombes et d'être tué sont aussi des préoccupations quotidiennes à l'heure de sortir et de se réhabituer à la vie, c'est ce que Luis explique à son père : « Es que a mamá le da miedo si salgo. » (p. 123). Pour don Luis qui répond à son fils, il est nécessaire de vivre à tout prix et non d'amoindrir son monde par effroi de la guerre. C'est en tout cas à cela que le père exhorte Luis : « Ya, ya ; pero no le tengas mucho caso. Hay que hacerse a todas las circunstancias. Hay que vivir siempre. » (p. 124)

La pièce évoque par la voix de Luis, « La Cruz Roja » et « (...) De las otras, de las que son algo mayores... algunas van al Socorro Rojo. » (p. 126), deux entités dédiées à l'aide des personnes en tant de guerre, comme le confirme don Luis à son fils : « Sí, hombre. Vamos, creo que sí, que lo sé. Es una asociación para ayudar a los presos, a los perseguidos. (...) Pues inscriben socios, recaudan fondos que mandan luego a la central, hacen un periódico mural... se reúnen. » (p. 126). La religion fait de nouveau son apparition, lorsque don Luis rappelle à son fils que : « Tu madre se quejaba de que llevas un año sin ir a misa... » (p. 127). On comprend par sa réponse que la messe n'est pas sa tasse de thé, « Es que a mí ir a misa... » (p.

127) et que, en évoquant une autre entité religieuse, l'Action catholique, on comprend que Luis n'y allait pas pour les bonnes raisons, exactement comme FFG-adolescent, brouillant ainsi la frontière réalité-fiction : « Tú eras de la Juventud Católica para jugar al fútbol y al billar. » (p. 127)

Alors que nous sommes plongés dans l'intimité du père et du fils, dans leur vie quotidienne, les didascalies viennent encore une fois rappeler le contexte de la guerre, omniprésente : « (Suenan la explosión de un obús, cercana. Inmediatamente, otras dos muy seguidas.) ; « (Fuerte tiroteo, muy continuado. Disparos de fusil, tableteo de ametralladoras, explosiones de granadas.) » (p. 128). Comme précédemment avec doña Dolores, la voisine doña Antonia pense que la guerre touche à sa fin, comme pour se rassurer : « Son los últimos coletazos. El Gobierno ha huido a Valencia. » (p. 129). Ce n'est hélas pas le point de vue de don Luis : « Se ha trasladado. Pero ya hace días que se estaba procediendo a esa retirada de los mandos. Y lo de que se haya acabado esto no lo veo claro, doña Antonia, porque precisamente hoy llegan a Madrid las brigadas de extranjeros... » (p. 129). Pedro, le fils de doña Antonia, évoque une personnalité importante du siège de Madrid : « Sí, eso me han dicho. Y que iba a hablar la Pasionaria », celle qui dans ses discours enflammés exhortaient le peuple à continuer le combat à travers des slogans comme « Más vale morir de pie que vivir de rodillas. » Les indications scéniques ramènent les personnages à leur cruel univers : « (Se han sentado todos a escuchar la radio. Sigue el tiroteo, las explosiones.) » (p. 129) et Julio fait ce constat terrible : « Pero, mamá, si ahora combate lo hay todos los días. » (p. 129). La guerre est un personnage à part entière, elle rythme la vie du peuple de Madrid, l'empêche et le fait résister, le terrifie et lui fait sentir la vie au plus profond, le fait craindre et espérer. C'est un combat de tous les jours. Les didascalies, par la musique redonnent un peu d'espérance et on peut croire à un dénouement heureux : « (Sin que deje de oírse la música sinfónica, empieza a oírse, cantada a coro por hombres y mujeres, 'la Varsoviana'). » (p. 130). La note de bas de page précise qu'il s'agit d'un « Himno revolucionario eslavo, convertido con la letra traducida y adaptada en el de los libertarios españoles. » (p. 130). La radio pour sa part, ne communique pas de nouvelles fraîches, comme don Luis le commente : « No dan noticias, doña Antonia. Sólo himnos. » (p. 130). Depuis le balcon, Pedrito voit des soldats : « Sí, son milicianos que van al frente. » Enfin, dans un mélange de bruits inaudibles, les didascalies témoignent de ce brouhaha insupportable, à l'image de ce que cette guerre est : « (Don Luis, de mal humor, sube la radio. Suenan al mismo tiempo las explosiones, los disparos de fusil, el tableteo de las ametralladoras, 'la Varsoviana' y la música sinfónica.

Todos se sientan a escuchar la radio.) (p. 131)

## **Deuxième partie, p. 132 à 208**

### **P. 132, Cuadro VIII**

Si l'envie de se sauver pour échapper à la guerre se faisait sentir, les deux jeunes hommes, Pablo et Luis, ne pourraient la dévier, comme Pablo le souligne à son copain : « Nosotros, es que no podemos irnos a ningún lado... » (p. 132). Pablo fait allusion aux recommandations données par la radio : « Pero el Gobierno ha dado orden de evacuar Madrid... » (p. 132), et ne peut s'empêcher de penser à ses frères et de pointer les diverses situations de chacun : « Lo digo por mis hermanos. Seguro que Salvador está ya en el frente. Y a lo mejor el otro también. O algo peor, porque es comunista. Sí, pero no comunista. Jerónimo es partidario de que no haya propiedad, que todo sea del Estado, y que los hijos no hereden a los padres, y del amor libre y todo eso... » (pp. 133/134). Pablo évoque le cas de sa bonne et fait le lien avec les Brigades Internationales, venues appuyer et aider les Républicains : « Sí. Se ha casado de repente (Florentina, la bonne de la famille de Pablo). Como se casan ahora. Con un extranjero, uno de esos de la brigadas internacionales. » (p. 135). Il termine sur la faim qui entame les organismes et qui est une bataille psychologique : « (A punto de llorar.) Claro, claro que comí... hace la mar de tiempo que no comía tanto. » (p. 136)

### **\*Cuadro IX, p. 139 à 147**

Un nouvel homme est introduit dans la pièce, absent jusqu'à présent. C'est le personnage d'Anselmo, le cousin de Luisito, qui reflète les côtés les plus anarchistes et libertaires de FFG. Immédiatement interrogé par Doña Dolores, Anselmo refuse de répondre et semble accuser le coup face à la terrible situation : « Mira, no me preguntes, no me preguntes porque vengo echando leches... Sale uno de aquí, del barro, de la mierda, de la sangre, de los montones de amigos, muertos, del hambre... Y se encuentra con aquello, ¡qué cabronada, tío! Hazte una idea : los puestos del mercado están llenos de comida... » (p. 140). Les didascalies viennent souligner le bruit des armes : « (Por el tableteo de las ametralladoras, los disparos de fusil que suenan de vez en cuando) » (p. 140). Anselmo s'étonne que son

oncle don Luis ne soit pas plus au fait de ce qui se passe, notamment à travers le média libertaire « Y esa música no la han oído. Pero, ¿vosotros no compráis la CNT ? » (p. 142). La note de bas de page rappelle ce qu'était ce journal : « CNT fue el título de un diario fundado en la guerra civil que correspondía a la ideología del sindicato libertario. *A B C*, el viejo periódico monárquico, fue incautado por el Partido Socialista y no interrumpió nunca su publicación. » (p. 142).

Anselmo converse sur la guerre avec Doña Dolores et se caractérise par son utopie :

« (...) En lo único que se nota la guerra es en que hay carteles pegados por las paredes, 'El enemigo escucha' y leches de ésas. También se ven milicianos, claro, como yo, de los que llegan de otra parte. Además, Francia va a abrir la frontera y entonces entrará todo lo que queramos : armas, víveres, lo que sea. Cuestión de días, ya os digo. » (p. 142)

Doña Dolores, pour sa part est beaucoup plus sceptique, même si elle souhaite ardemment la fin du conflit : « Dios te oiga. Perdona, ojalá, quiero decir. Porque aquí se ven las cosas tan distintas... Combates y más combates, bombardeos, hambre... No pasa día sin que nos llegue la noticia de una muerte. » (p. 143). Pour Anselmo, les responsables de la guerre sont : « (...) los curas y los militares se han vendido al capital para hacernos la puñeta a nosotros, a los de siempre, a los que arrimamos el hombro. Pero, joder, si eso lo ve un ciego. » (p. 143). Libertaire et plus utopiste que jamais, Anselmo croit à un monde meilleur ainsi qu'à la victoire de ses idéaux :

« Que está acabando y que todo va a ser distinto. Distinto y mucho mejor que antes. Vendrá la paz, pero una paz cojonuda y para mucho tiempo. Ya no nos cargaremos a nadie ; sólo al que no quiera trabajar, al que escurra el bulto ; a ése sí. Se terminó ya lo de los explotadores y los explotados. (...) Trabajar el menos posible, que ese es el ideal. » (p. 144)

Alors que Doña Dolores évoque à Anselmo et son mari les normes actuelles : « Ahora para andar por la calle hace falta la carta de trabajo. » (p. 144), Anselmo quant à lui se cantonne à leur parler, toujours aussi utopiste, des contours de son univers idéal :

« Anda ésta, pues claro. Primero, a crear riqueza ; y luego, a disfrutarla. Que trabajen las máquinas. Los sindicatos lo van a industrializar todo. La jornada de trabajo, cada vez más corta ; y la gente, al campo, al cine o a donde sea, a divertirse con los críos... Con los críos y con las gachís... Pero sin hostias de matrimonio, ni de familia, ni documentos, ni juez, ni cura... Amor libre, señor, amor libre... Libertad en todo : en el trabajo, en el amor, en vivir donde te salga de los cojones...¿Que te

gusta Madrid ? Pues Madrid. ¿Que te gusta la montaña ? Pues la montaña. (...) Se acabó el pecado, joder. Únicamente hay que respetar, eso sí, el mutuo acuerdo entre la pareja. (...) Y la educación, igual para todos, eso por descontado. » (pp. 144-145)

Doña Dolores a du mal à croire aux idéaux d'Anselmo : « Y de verdad tú crees que será pronto todo eso que dices ? » (p. 145). Pour Anselmo, ce n'est qu'une question de temps court : « Pero, tía Dolores, si está a la vuelta de la esquina. Bueno, si nos dejan. » (p. 145). Alors que Anselmo s'édifie tous ses châteaux en Espagne et pense que son monde meilleur est à venir, la guerre fait son retour brutal, comme pour gâcher ces belles images et ces rêves, les indications scéniques le montrent : « (Dos explosiones de obús muy cerca. Se quedan todos quietos un instante. Y en silencio. Una explosión más.) » (p. 146), Doña Dolores invite en toute urgence tout le monde à venir se protéger à la cave : « Al sótano, al sótano. » (p. 146), tandis que les didascalies s'attachent aux déflagrations : « (Continúan las explosiones). » (p. 146).

### **\*Cuadro X, p. 147 à 152**

Doña Antonia commente à Doña Dolores, la prise de Santander, écoutée à la radio : « La otra noche, después de oír Radio Burgos. El día que dieron la noticia de la ocupación de Santander. » (p. 150). Fil rouge tout au long de la pièce de théâtre, les bombes s'imposent dans les didascalies : « (El tiroteo se generaliza. Explosiones.) » (p. 151). Doña Dolores, réagit à celles-ci : « Hay combate. » (p. 151)

Les nouvelles lois de la République, que ce soit en matière de vote pour les femmes, le retour à la co-éducation, le mariage civil ou le divorce, la réforme agraire ou la désamortisation des biens de l'Église, ont changé la donne dans le paysage espagnol. Ce sera d'ailleurs une des raisons du Coup d'État du 18 Juillet 1936 avancées par les rebelles. Doña Marcela annonce la nouvelle de son divorce prochain à Doña Dolores. En voici les répliques :

« Doña Marcela a Doña Dolores : « Me divorcio, doña Dolores. »

Doña Antonia : « ¿Qué dice usted ?

Doña Marcela : Que me divorcio, doña Antonia.

Doña Dolores : Pero, perdóneme doña Marcela, ¿a estas alturas ?

Doña Marcela a Doña Dolores : « ¿Y a qué alturas quiere usted que lo hubiera hecho, si antes no había divorcio ? Miren ustedes, en cuanto lo implantaron, al llegar la República, pensé pedirlo, y ya me dirán lo que hubieran hecho ustedes casadas con ese cafre...(...) Pero ahora, en esa situación, que cada uno hace lo que le sale de las narices...

Doña Dolores : Pero su marido, ¿está de acuerdo ?

Doña Marcela a Doña Dolores : Si toda la vida ha sido partidario de la libertad, del progreso, del librepensamiento... » (p. 152)

### **\*Cuadro XI, p. 153 à 157 : Comedor de Doña Dolores**

L'action débute dans la salle à manger de doña Dolores. Manolita rend compte à sa mère des changements opérés dans la société espagnole, en rupture avec l'autre Espagne : « Las cosas no son como antes, de verdad. » (p. 154). De fait, Manolita est enceinte d'un milicien : « José Fernández. Un miliciano de un batallón de los sindicatos. » (p. 154). Doña Dolores, contrariée, rend coupable la guerre de tous les maux : « ¡Esta guerra, esta maldita guerra ! » (p. 154)

Plus en avant, l'humour qui sauve de toutes les situations et qui est utilisé particulièrement par don Luis à travers la pièce, lui qui a « mucha guasa », est cette fois-ci le fait de Doña Dolores qui commente à Doña Antonia : « De ahora en adelante el amor es libre, doña Antonia. ¡Lo que nos hemos perdido usted y yo ! » (p. 157)

### **\*Cuadro XII, p. 159 à 168**

Lorsque les bombardements sont trop violents et qu'ils menacent la vie de l'immeuble, tous courent se réfugier dans la cave pour éviter de perdre la vie. FFG connut les mêmes rituels lorsqu'il avait 15 ans comme Luis. La scène s'ouvre sur « El sótano de la casa » (p. 159). Les didascalies nous renseignent sur l'ambiance de celle-ci : « (Al principio, oscuro total. Suena la explosión de un obús. Luego otra. Inmediatamente, dos más seguidas. Ruido de una puerta al abrirse. Se enciende la luz de una bombilla que cuelga del techo.), (p. 159). La partie narrative nous dépeint la cave : « En el sótano hay amontonados grandes cajones de madera y algunas cajas de cartón, y muchas figuras, grandes, de vírgenes y santos de



escayola, blancos, sin policromar. » (p. 159). Les bombardements reprennent de plus belle : (« Siguen sonando las explosiones de los obuses. ») (p. 159). Dans cette Guerre Civile, malgré la peur quotidienne et la brutalité des déflagrations, on peut se rendre compte de la force de l'homme puisque : « La gente se acostumbra a todo. » (p. 160). Les tirs ne cessent pas : « (Suenan una explosión más cercana que las otras. ») (p. 162). Pour Doña Antonia : « Esto de los bombardeos es un crimen, un crimen... » (p. 162). Pour doña María Luisa, riche et favorable au Coup d'État, la remarque de sa voisine est inacceptable :

« ¿Qué dice usted, doña Antonia ? Si no bombardean las ciudades, esto no acabará nunca. En las ciudades están los centros de aprovisionamiento, los almacenes, los mandos... No falta nada. Las potencias extranjeras siguen negando su ayuda a los revolucionarios. Y aquí, los militares, después de la toma de Burriana, están a punto de ocupar Valencia. Aunque los periódicos de Madrid no lo digan. » (p. 163)

Doña María Luisa, sans vergogne, n'hésite pas à profiter des explosions pour demander à don Luis s'il peut intervenir pour elle afin d'obtenir des produits rares du marché noir : « Me han dicho... Bueno, ha llegado a mis oídos, que usted tiene víveres. » (p. 165). Beaucoup de membres de l'oligarchie dominante se sont enrichis de manière conséquente sur le dos des plus pauvres pendant la guerre et pendant le franquisme. Manuel Barrera Benítez, dans sa thèse de doctorat sur la littérature dramatique de Fernán-Gómez, revient sur l'origine de *l'estraperlo* :

« El estraperlo, motivo temático obligado en *Las bicicletas son para el verano*, estalló en España en 1935. Los austriacos Strauss y Perlo, inventores y presuntos explotadores de una ruleta eléctrica en España, molestos por la clausura del casino de San Sebastián, acusaron públicamente de soborno a altos personajes de la política, incluido Aurelio Lerroux, sobrino del Presidente del Gobierno, que se derrumbó. La ruleta, en realidad, pasó pronto de actualidad ; pero su nombre tuvo larga vida y a partir de la Guerra Civil vino a significar mercado negro, primero en la zona republicana y más tarde en toda España. El hambre desesperada hacía resurgir la picaresca española y el estraperlo se convirtió en el modo de subsistir y de medrar durante al menos un par de décadas, desapareciendo poco a poco conforme fue mejorando la situación económica del país. » (p. 116)

Don Luis, choqué par cette requête, fait part de son indignation à doña María Luisa :

« Qué barbaridad. Cómo es la gente. Pero si estamos muertos de hambre. Que lo que más me preocupa es lo de Luisito, por la edad en que le ha pillado esto. Sí, estas cosas se comentan... Y, a veces, me sacrifico y cambio una botella de las que estoy deseando beberme, por un kilo de bacalao para que mi hijo y mi nieto no se mueran... Pero de eso a que yo tenga en casa un almacén de abastos... » (pp. 165-166)

Mais Doña María Luisa ne s'avoue pas vaincue et revient à la charge en s'adressant de nouveau à Don Luis : « Si usted cambia algo del vino que esté dispuesto a no beberse, por garbanzos o bacalao o chocolate de ése que han mandado de Suiza, acuérdesese de mi hija, de Maluli... » (p. 166)

Le tableau XII se referme sur les didascalies qui soulignent de nouveaux bombardements mortifères : « (Una tremenda explosión cercanísima. Seguida de otra inmediata. Todos se sobresaltan. Se levantan los que estaban sentados. Dos explosiones más. Parece que la casa se tambalea.) » (pp. 167/168). Les réfugiés dans la cave ont le souffle coupé.

### **\*Cuadro XIII, p. 169 à 180**

Tous les produits alimentaires manquent, et de surcroît la nourriture pour bébé. Don Luis est très reconnaissant à la bonne María, qui a ramené de la campagne de la farine : « Mira, María, no hay que andarse con pamplinas : el niño está hecho un fideo. Ahora veremos si con la maizena que nos has traído... » (p. 169). Manolita est encore plus touchée par ce geste : « Nunca sabré cómo agradeceréte. » Cette thématique est inspirée directement de l'expérience de Fernán-Gómez, qui, dans l'immédiate après-guerre avait été père et avait manqué lourdement de « pelargol », un produit pour bébés, presque introuvable dans cette Espagne misérable. Il s'agissait en fait de lait maternel comme il en fait cas dans ses Mémoires, *El tiempo amarillo*. Basilio, comme si tout le monde l'ignorait, précise à don Luis et Manolita : « (...) Pero es que, ya lo comprenderás, camarada, los pocos víveres que quedan están controladísimos. » (p. 169). Réalité qui était un vrai secret de polichinelle. Don Luis lui répond en s'attachant à la vision de la rue : Ya. ¿qué me vas a decir, compañero ? Si no hay más que ver a la gente por la calle : es un desfile de esqueletos. » (p. 170). Doña Dolores, qui ne nomme jamais la guerre en tant que telle, façon de l'éluder et qui reprend un ressort usé fréquemment par FFG dans son autobiographie, « esto », s'accroche comme elle peut à son déni : « Digo yo que si quedan tan pocos víveres, esto no podrá durar mucho. » Pour Basilio, c'est surtout à Madrid que se pose le problème, puisqu'il pense qu'ailleurs les vivres sont présents mais personne ne peut les ramener dans la capitale : « Quedan pocos para aquí, para Madrid. En Levante y en los pueblos hay más. Pero es difícil traerlos : falta combustible y faltan camiones. » (p. 170)

Doña Dolores, épuisée, semble être sur la corde raide: « Pues a fin de cuentas viene a ser lo mismo. Si nos morimos de hambre, tendrá que acabarse esto. No comprendo a qué tanto resistir, resistir, resistir... Cuanto antes llegue la paz, mejor para todos. ¿No es verdad, María ? » (p. 170). La dernière partie de la citation de Doña Dolores fait écho à la citation finale de don Luis qui déclare à son fils : « No ha llegado la paz, ha llegado la victoria. ». María, qui a ramené de la nourriture depuis le village et qui a aussi une autre perspective des événements, puisqu'elle est sortie de Madrid, semble dire que la situation est critique : « Se puede conseguir muy poco, doña Dolores. » (p. 172). Basilio paraît corroborer cette vérité : « Para la población civil no queda nada. ¿No conocen ustedes a alguien que esté en un batallón, en intendencia ? » (p. 172). Don Luis, qui avant pouvait participer à la contrebande pour aider sa famille grâce à son travail de caviste ne peut plus le faire aujourd'hui en raison des deux zones qui séparent Madrid, la zone républicaine dans laquelle ils vivent et la zone nationaliste où se trouve sa boutique : « Yo, antes, cambiaba alguna de las botellas que me correspondían en las Bodegas por otra cosa : bacalao, garbanzos... Pero como ahora las Bodegas están en la otra zona... » (p. 173)

C'est ainsi que le rationnement à la maison est la seule solution pour s'en sortir. Tous luttent contre le manque et la faim. Tous s'arrangent aussi avec les règles comme nous allons le voir. Doña Dolores, préposée aux fourneaux, fait d'abord ce constat : « (A Manolita y a Luis) No sé si habréis notado que hoy casi no había lentejas. » (p. 174). Il est vrai que les squelettes de bacalao, les pois chiche et les lentilles constituaient l'apport quotidien et en petite quantité des besoins alimentaires des familles. La note de bas de page souligne d'ailleurs l'importance de ces dernières :

« Las lentejas se convirtieron en el símbolo de la resistencia : 'Píldoras de la resistencia del Dr. Negrín', fueron llamadas. Bien porque en la zona republicana continuaba su cultivo, bien por importaciones masivas, fueron la alimentación básica del Madrid cercado, junto con las 'chirlas' (almejas pequeñas), los 'chicharros' (pescados de baja calidad) y algunas hortalizas. » (p. 175)

Pour sa part, Don Luis se plaint des faibles quantités du rationnement : « Pero hace meses que la ración que dan con la cartilla es casi la misma. » (p. 175). Chacun leur tour, les membres de la famille ne respectent pas les règles et piochent en cachette dans la marmite pour étouffer leur faim. C'est ce que relaye Doña Dolores : « Hija, el hambre...Pero, en fin,

yo lo único que quería preguntaros. Preguntaros a todos, porque la verdad es que las lentejas desaparecen. » (p. 176). Doña Dolores, à la limite de ses forces, n'en peut plus de cette situation et réclame la fin des combats : « (Desesperada) ¡Que llegue la paz ! ¡que llegue la paz ! Si no, vamos a comernos unos a otros. » (p. 178). Alors que son mari, don Luis, regrette que la communauté internationale soit restée presque silencieuse quant à cette affaire : « Si hubieran ayudado las potencias democráticas, hace dos años que esto estaría liquidado. » (p. 179)

### **\*Cuadro XIV, P. 181 à 185, en el sótano**

Tout le monde ne descend plus dans la cave pour se cacher, la lassitude s'est installée comme l'atteste Doña María Luisa : « No bajan porque la gente se cansa de todo. Pero sigue habiendo peligro. ¿No oís la alarma ? Es que vienen aviones. » (p. 181). Sa fille Maluli, essaye de donner une raison à ce changement : « También vinieron el otro día. Pero no bombardean ; tiran octavillas. » (p. 181). Don Luis, excédé par les mensonges et les approximations corrige le point de vue de la mère et la fille : « ¡ Doña María Luisa, Maluli ! ¡No bombardean, están tirando pan ! » (p. 182). La note de bas de page nous en dit plus sur ce lâché de pains de la part des nationalistes :

« El bombardeo de pan existió en la realidad : pequeñas barras de las llamadas de Viena envueltas en papel con la bandera llamada entonces monárquica, hoy nacional. Fue fabricado especialmente para esta ocasión, para dar la sensación a la población cercada y hambrienta de la abundancia de los sitiadores, pero en la realidad ya no existía en sus filas. Fue el último pan blanco que vieron los madrileños hasta pasados muchos años. La victoria tampoco trajo el pan. » (p. 182)

Les informations quant à la situation s'enchaînent et viennent du benjamin, Luis, qui les a écoutées à la radio : « Perdida Barcelona, y toda Cataluña. Y con el Presidente de la República en el extranjero. (...) Resulta que algunos se habían apuntado ya en la Falange clandestina. » (p. 183). Pour Doña María Luisa, ce détail est une évidence : « Medio Madrid, Luisito ; eso no es ningún secreto. » (p. 183). Doña Dolores selon son fils Luis, qui n'a pas voulu descendre à la cave, n'attend qu'une chose, la fin de la guerre : « Fíjese, la pobre (su madre) da saltos de alegría... En cuanto llegamos a casa nos abraza gritando : ¡La paz ! ¡La

paz ! Está como loca... » (p. 183). Pour sa part, Doña María Luisa songe déjà à l'avenir et prépare l'après-guerre : « ¡Bueno, al fin vuelve a haber proyectos ! El taller lo estamos poniendo en orden, ¿sabes ? Para que cuando llegue mi marido lo encuentre todo dispuesto. » (p. 184). Celui-ci a réussi à rejoindre la zone nationale et est à présent en lieu sûr, auprès des futurs vainqueurs : « Sí, por la Cruz Roja. Estuvo unos meses en una embajada, y luego se pasó a la zona nacional. » (p. 185)

### **\*Cuadro XV, Comedor de Doña Dolores, p. 187 à 202**

Doña Marcela se plaint que les divorces et mariages autorisés par la République ne valent à présent plus rien à cause des nationaux : « Y ahora, y a ver, no vale... No vale ningún divorcio de estos de la zona roja. Ni los divorcios ni los matrimonios. » (p. 187). Pour sa part, doña Antonia souffre pour son fils, fait prisonnier par les rebelles et emmené dans un camp pour le punir de son appartenance politique : « Ese pobre hijo en un campo de concentración... » (p. 187). Elle souligne sa triste situation, puisque ses deux fils ont été victimes des futurs franquistes : « Pero... es que yo... ¿Cómo me voy a quedar sola, sola del todo ? Me matan a un hijo... Se me llevan al otro... Y ahora... ¿Sola del todo ? » (p. 187). Doña Marcela préfère quant à elle se cacher derrière ses illusions : « Ambrosio, mi hijo, va a volver al banco, pero le tienen que depurar. » (p. 190). La note de bas de page nous donne une définition de cette répression particulière :

« Las depuraciones<sup>330</sup> trataron de discriminar los comportamientos durante la guerra civil en la zona republicana. Generalmente consistía en las respuestas juradas a un cuestionario, al que había que añadir avales de personas de garantía. Eran una forma menor de la represión, aunque la palabra 'depuración' pueda aplicarse, también, con un carácter general a todas las medidas de castigo. » (p. 190)

---

<sup>330</sup> « Les comités d'épuration nationale sont essentiellement composés de fiers-à-bras grisés par le pouvoir de terrifier que leur confère la chemise bleue de la phalange ou le bonnet rouge des carlistes. Excités à l'idée de faire sur des hommes l'essai de leur férocité, ils retroussent patriotiquement leurs manches et affûtent patriotiquement leurs armes afin d'éliminer la racaille qui ne pense pas comme il faut et d'inculquer aux réfractaires, par la même occasion, la grandeur de l'esprit national. Remarques : un bel esprit d'émulation règne au sein de ces comités. Des dispenses sont accordées par les Autorités pour passer outre au cinquième commandement de l'Église. (...) L'épuration nationale exige une organisation et des méthodes rigoureuses. Elle doit éviter de se perdre en subtilités superflues et dédaigner toutes les opérations qui retardent et compliquent son exercice, telle celle qui consisterait par exemple à distinguer les assassins des innocents. (...) Les équipes d'épurateurs, encore appelés les punisseurs de Dieu, opèrent de préférence la nuit, car l'effet de surprise est plus grand ainsi que la terreur qu'elles inspirent. Mais elles peuvent agir également en plein jour, dans la rue, ou s'introduire par la force chez les suspects qui ont été dénoncés par des âmes impeccables. », Lydie Salvayre, *Op. cit.*, pp. 79-80.

Eu égard aux changements opérés entre les Lois de la République et celles de la zone nationale, par rapport au mariage civil par exemple, María ne semble pas surprise « (...) A mí no me extraña, porque eran unas bodas muy fáciles, como las del cine. » (p. 192). Celle-ci annonce d'ailleurs à Doña Dolores le drame de son père : « A mi padre lo fusilaron. Se enteró Basilio... » (p. 193). Don Luis fait quant à lui référence à un épisode cruel de la part de Franco, qui, avait changé la monnaie en vigueur afin de ruiner les Républicains et de leur donner un dernier coup au moral : « Pues eso... Que las ocho mil pesetas... Los billetes de cincuenta y los de cien y los dos de quinientas... Los he llevado, he ido a una ventanilla, los he entregado, según ordenaban en la prensa, y son estampitas... (Se rebusca en los bolsillos y saca un papelito.) Esto me han dado. » (p. 195). Á la question de sa femme sur le pouvoir de ce papier, don Luis ne tarde pas à répondre dans un langage cru « Para limpiarte el culo. » (p. 195). La note de bas de page nous aide à y voir plus clair quant à cette ruse de Franco :

« Los billetes y monedas acuñados por la República fueron declarados sin ningún valor ; fueron admitidas, con diversos porcentajes, series de billetes inmediatamente anteriores a la guerra civil. Las cuentas bancarias y de caja de ahorros sufrieron el mismo tratamiento, en relación con las fechas de los ingresos efectuados. » (p. 195)

Les représailles venues du camp des nationaux ne se sont pas faites attendre comme don Luis en fait mention : « No queda nadie. Al tío Ramón y a Manolo los fusilaron los nacionales nada más empezar la guerra. Juan murió en la batalla del Ebro. Dice Encarna que a lo mejor Damián se ha escapado a última hora por la frontera. » (p. 196). La situation est catastrophique mais don Luis veut espérer que les choses rentreront dans l'ordre en partie grâce au nombre de personnes qui figure dans son camp : « No te preocupes, mujer, te lo cuento porque tengo que contártelo, pero todo se arreglará. No van a dejar que media España se muera de hambre. » (p. 197). Luis, victime collatérale de la guerre ne peut même pas passer son rattrapage : « No puedo matricularme. » (p. 197) car tous les examens et diplômes passés pendant la Guerre Civile ont été annulés par le régime naissant.

### **\*Epilogue, p. 203 à 208**

Ce Madrid assiégé, qui court vers le dénouement du conflit peu après la chute de Barcelone, présente un visage composé de « *edificios destruidos*. » (p. 204). Les didascalies

nous précisent que « (Por entre las trincheras y los nidos de ametralladoras pasean Luis y su padre.) » (p. 204). Don Luis, fervent républicain prépare le terrain à son fils, Luis et déclare : « Oye, Luis, yo quería decirte una cosa... Es posible que me detengan... » (p. 204). Luis s'adresse à son père et lui demande pourquoi. Don Luis lui répond simplement : « Pues...no sé... Pero están deteniendo a muchos... Y como yo fundé el Sindicato... Y nos incautamos de las Bodegas... » (p. 204). La punition est sans appel dans la bouche de don Luis : « Pues... Todavía no se sabe bien... Llevan a la gente a campos de concentración. » (p. 204). Alors que Franco avait promis de ne pas s'acharner sur les Républicains s'ils n'avaient pas commis de crime, la situation est bien différente des paroles prononcées. Luis le dit à sa manière : « Hay que ver... Con lo contenta que estaba mamá porque había llegado la paz... » (p. 206). La réplique emblématique de la pièce, celle que don Luis adresse à son fils, ne laisse rien présager de bon pour l'avenir : « Pero no ha llegado la paz, Luisito, ha llegado la victoria. » (p. 206). Don Luis, comme toujours, préfère s'accrocher à l'humour comme s'il faisait une pirouette : « Pero, ¿has estudiado Física roja o Física nacional ? » (p. 207). Enfin, don Luis conseille son fils pour le futur et le verrait bien comme : « *chico de los recados* », « para una oficina de importación/exportación... Para este empleo te vendría bien la bicicleta que te iba a comprar cuando pasase esto, ¿te acuerdas ? » (p. 208). Luis, pour la première fois se confesse à son père sur le vrai désir de ce vélo : « Ya lo creo. Yo la quería para el verano, para salir con una chica. » (p. 208). La pièce de théâtre se referme sur cette citation très évocatrice de la part de don Luis : « Sabe Dios cuando habrá otro verano. » (p. 208)

Pour conclure, nous pouvons juste insister sur le fait que FFG a intégré des aspects autobiographiques dans plusieurs personnages : le FFG-adulte dans don Luis pour ses idéaux et sa liberté, son humour, dans Anselmo pour les mêmes raisons mais avec une note anarchiste plus poussée, dans Manolita, pour le métier d'acteur et pour son libre arbitre, et bien évidemment dans le jeune Luis, 15 ans, puisqu'il avait exactement son âge lorsque la guerre éclata. Pour élargir, nous pouvons nous en remettre à Manuel Barrera Benítez, qui, dans sa thèse de doctorat sur la *Literatura dramática de Fernando Fernán-Gómez* faisait cette remarque que nous avions nous aussi signalée :

« Hay que tener en cuenta, por tanto, lo íntimamente ligada a su propia historia que está la historia de *Las bicicletas son para el verano* : la asignatura de química que le quedó pendiente cuando estalló la guerra, el sótano de su edificio, las hijas de los caseros de las que estaba enamorado, la necesidad de cenar en la cocina menos peligrosa que el comedor, las dos radios, la republicana y la nacional, el juego en la ciudad universitaria donde parecía imposible que hubiese guerra, la vecina, doña Luisa, sin radio, con dos hijos, su madre que trabajaba en el teatro Alcázar, él mismo que empezó como meritorio, el baúl de la buhardilla, los libros, la criada que en realidad nunca abrió la puerta de su

habitación, las lentejas como plato más común, las idas y venidas furtivas a la cocina, la asociación de Acción Católica a la que perteneció, el dinero que no vale tras la guerra, la separación de sus abuelos por incompatibilidad de caracteres, él escritor frustrado, etc. » (p. 103)

\* *La Puerta del Sol*, (1995)

Roman à cheval entre le XIXème et le XXème siècle, mi-historique, mi-fictif, prévu pour être adapté au cinéma par FFG, *La Puerta del Sol*, (1995), ne pourra être réalisé à cause de problèmes de santé de son créateur. Ce récit passionnant raconte la vie de Mariana Bravo, tout d'abord servante dans une petite ville de la province de Salamanque, dans une maison bourgeoise, au service de la « señora Micaela ». Après bien des péripéties elle gagnera Madrid où elle deviendra gardienne d'immeuble au numéro 9 de la rue de *Vergel*, non loin de la rue *Fuencarral*, près de *la Puerta del Sol*, avec son mari Ramón Gómez, salarié dans une compagnie théâtrale. Tous deux partisans de la République qu'ils verront proclamer, libertaires, ils auront trois enfants : Moncho, Miguel et Aurora. Caressant le rêve d'être à la tête d'une mercerie près de *la Puerta del Sol*, Mariana verra son désir contrarié par les circonstances mouvementées de la vie, leur idéologie et l'éclatement de la Guerre Civile. La victoire des nationaux signifiera pour toute la famille : souffrance, angoisse, punition, anéantissement. Le roman, qui commence fin 1900 et s'achève vers 1945, suit l'existence de Mariana Bravo et de son mari, leurs difficultés, leur philosophie, leurs idéaux politiques, les changements et évolutions de l'Espagne depuis la dictature de Primo de Rivera, la chute de la monarchie, la Proclamation dans la liesse de la Seconde République, le Front Populaire, le Coup d'État et le premier franquisme. *La Puerta del Sol* aborde des thèmes comme la vie des pauvres gens, la servitude, le milieu artistique, le rêve brisé, la rencontre amoureuse, la liberté, l'amour libre, le militantisme politique à gauche, le secret, les contradictions des libertaires, l'espérance en un monde nouveau, la famille, la Guerre Civile, la délation<sup>331</sup>, la vengeance, les représailles, la prison, l'éclatement de la cellule familiale à cause de la guerre, la misère, la perte, la mort, la désillusion, etc. Ce roman, dédié « *A la hija de la portera* », grand fantasme de FFG-adolescent, peut se réclamer également de l'écriture de la mémoire,

---

<sup>331</sup> « Les délateurs par la bouche desquels Dieu manifeste sa volonté se recrutent à tous les niveaux de la société, avec une proportion assez remarquable de prêtres, de dames de la haute qui bêlent leur amour du prochain et portent à leur corsage l'image sacrée du Cœur de Jésus d'où coule un joli filet de sang, d'épouses de gradés qui sont du dernier bien avec le père Untel nettoyeur de consciences, de cafetiers, de boulangers, de chevriers, de garçons de ferme, de nigauds faciles à catéchiser, de traîne-savates en manque d'exercice, de petites gens que l'on persuade de se décorer d'un pétard à la ceinture au nom de la nation en péril. », In Lydie Salvayre, *Ibid.*, p. 78.



d'autant plus que FFG choisit trois citations en épigraphe qui sont chargées de sens et que tout le récit donne la parole à de petites gens, des anarchistes politiques, autre voix de la guerre et l'après-guerre. Ces trois dernières dont les auteurs sont Azorín, Bertrand Russell et Jorge Luis Borges, diffusant un message à la dimension politique forte et correspondant à la mentalité de FFG, donne la tonalité au roman :

« El presente de hace cincuenta años no se ha desvanecido en el tiempo. Tengo la certidumbre honda, incommovible, de que todo es presente. No hay más que un plano del tiempo, y en ese plano -presente siempre- está todo. Junto a nosotros presentimos como presentes el pasado y el futuro. », Azorín

« Cuando no se tema la pobreza, el deseo codicioso de posesión no estará tan extendido. », Bertrand Russell

« Creo que con el tiempo, mereceremos que no haya gobiernos. », Jorge Luis Borges

Mais maintenant, intéressons-nous aux *Représentations du franquisme* dans le roman *La Puerta del Sol* de FFG. Celles-ci s'expriment dans la dernière partie du récit, plus précisément entre les pages 201 et 253. Tout d'abord, lors de la naissance de la petite dernière, la famille est confrontée à un dilemme, c'est-à-dire, le prénom qu'il faut choisir à l'enfant : « Lllamarla Aurora o Esperanza. Son nombres libertarios y, sin embargo, están en el santoral. Las marquesas beatas que os ayudan no podrán decir nada. Y con Aurora se quedó. También Miguel estaba en el santoral, aunque el pequeño llevase el nombre en homenaje a Bakunin. » (p. 201-202). Si les parents, Miguel, appelé ainsi en hommage à Bakunin, « desde que nació, al año siguiente de la huelga general revolucionaria » (p. 203) et Aurora la plus jeune partageaient les mêmes idéaux révolutionnaires, Moncho, l'aîné, était fort différent de la fratrie comme le corrobore la citation suivante :

« Moncho, con dieciocho años, se había ido transformando en un desconocido que vivía en casa. Seguía trabajando en el taller de carpintería y ebanistería del señor Pedro Méndez, ya era oficial y estaba siempre maldiciendo su suerte, harto, decía, de alimentarse de virutas y serrín ; pero no había heredado el espíritu revolucionario que en su juventud tuvieron sus padres. A él, aquello de la idea no le parecía más que una serie de paparruchas, ganas de perder el tiempo. » (p. 203)

La récupération de la mémoire historique, comme nous l'avons vu avec Elvire Díaz, concerne aussi la II République et son accueil dans la joie, son épisode libertaire<sup>332</sup> comme le

---

<sup>332</sup> « Su credo libertario no les obligaba a elegir entre república y monarquía, puesto que el verdadero enemigo era el Estado, pero desde el punto de vista social estaban convencidos de que la monarquía derrotada era menos partidaria de las reformas, de las reivindicaciones obreras, de la igualdad, de la justicia, de la Revolución, que la

défend la romancière Lydie Salvayre dans son Prix Goncourt, *Pas pleurer* (Paris, Points, 2014), à travers les yeux de sa mère :

« Regarder cette parenthèse libertaire qui fut pour ma mère un pur enchantement, cette parenthèse libertaire qui n'eut je crois d'autres équivalents en Europe, et que je suis d'autant plus heureuse de réanimer<sup>333</sup> qu'elle fut longtemps méconnue, plus que méconnue, occultée par les communistes espagnols, occultée par les intellectuels français qui étaient presque tous à cette époque proches du PC, occultée par le président Azaña, qui espérait en la niant trouver un appui dans les démocraties occidentales, et occultée par Franco qui réduisit la guerre civile à un affrontement entre l'Espagne catholique et le communisme athée. » (p. 83-84)

Ce sentiment de liberté, cette force, ce bonheur si profond ressenti ce jour du 14 avril 1931 signifiant la fin des privilèges, la mort d'un vieux monde, sorte de révolution française à l'espagnole, avec toutes ses caractéristiques, sous les chants révolutionnaires, « Si las monjas y frailes supieran la paliza que les van a dar, subirían al corro cantando : ¡Libertad, libertad, libertad ! » (pp. 204-205), et l'Hymne de Riego, moderne, événement auquel FFG-enfant avait assisté avec sa grand-mère sur la Puerta del Sol et dont il s'est nourri apparaît avec puissance à la page 203 du roman :

« Una tibia tarde primaveral de 1931, la del 13 de abril, al saberse que, como resultado de la derrota monárquica en las elecciones municipales, el rey se marchaba de España, empezaron a recorrer Madrid unos automóviles descapotados en los que grupos de activistas de los distintos partidos de la coalición vencedora, republicanos y socialistas, participaban la victoria a la gente agolpada en los balcones. Comenzaron a aparecer algunas colgaduras con los colores de la República, y también banderas ; pero en mayor número surgieron sobre las barandillas mantones de Manila, colchas, alfombras y tapetes de colores. En el 7 de la calle del Vergel unos vecinos engalanaron sus balcones y otros no. Uno de los automóviles descapotados, con un grupo de personas vociferantes, apareció por la esquina de Fuencarral y recorrió la calle hacia la plaza del Dos de Mayo. Gritaban a los vecinos que se agolpaban en los balcones : '¡El Rey ha abdicado ! ¡ Se va de España !' » (p. 203)

Son évocation est largement traitée dans *La Puerta del Sol*, et le style de FFG est si prenant, les mots si bien choisis, l'atmosphère si bien recrée qu'il semble que nous assistons à ce moment historique de l'Histoire de l'Espagne :

« Algunas voces contestaban ¡Viva la República ! Era la hora en que Ramón debía salir hacia el teatro ; después de abrazar y besar a su mujer, hacia allá se marchó, corredera de San Pablo abajo, como si fuera a perder un tren. A la mañana siguiente vistieron de domingo a la pequeña Aurora ; los otros dos, hacía años que se vestían solos. ¡Viva la República ! , gritaba el pueblo de Madrid con un

---

República triunfadora. Manolo el zapatero les preguntó adónde iban. ¿Dónde habían de ir ? , a la Puerta del Sol, como toda aquella riada de gente alborozada que marchaba por la calle Fuencarral abajo. Y Manolo el zapatero cerró el taller y se sumó al grupo. » In FFG, *La Puerta del Sol*, Madrid, Espasa, 1995, p. 204.

<sup>333</sup> Pour nous, il est clair qu'une des entreprises du roman de Lydie Salvayre est de participer à cette récupération de la mémoire à travers un récit à plusieurs voix comme celui de sa mère, son oncle libertaire mais aussi Georges Bernanos et *Les Grands Cimetières sous la lune* (1940) et toutes les recherches historiques qu'elle a introduites.

único grito proferido por miles y miles de gargantas unánimes en aquella dorada mañana de primavera, la más alegre de su historia. Radiantes colores, voces populares, triunfales, alegres. Luminosos colores y colorines de farolillos de baile callejero, de barracas de verbena, de cartel de toros. La detonante combinación de colores de la bandera republicana, el casi desagradable emparejamiento del morado con el amarillo, le iban bien a aquella fiesta gloriosa y chabacana, en la que la zafiedad, la charanga y la pandereta eran guiones deliberadamente izados para señalar los nuevos caminos a los atildados burgueses de buen gusto. Casaba bien aquel violento contraste de colores con las disfónicas, desgañitadas voces que cantaban el Himno de Riego y proferían soeces insultos contra el rey, sus ministros y los curas. Pero de aquel día en adelante, así lo indicaban la razón y la esperanza, el gualda de la bandera ya no debía ser el amarillo del dinero, sino el del trigo ; el rojo no debía ser el de la sangre derramada, sino el de la que recorre las venas. » p. (203-204)

Malgré tous les espoirs que signifia la Proclamation de la Seconde République, la déception arriva vite. Non seulement avec certaines promesses non tenues mais aussi à cause de l'attitude des plus riches qui firent fuir les capitaux, entraînant des déséquilibres dans l'économie, l'émigration, la division des gauches et les mouvements spontanés de révolutionnaires qui créèrent la pagaille et la répression inattendue de la République. Sans compter l'aversion de la frange plus conservatrice qui n'acceptait pas cette nouvelle Espagne et qui se préparait en sous-main pour revenir à l'ancien modèle, comme le fut le très symbolique Coup d'État de 1932, rebaptisé « *La Sanjurjada* », du nom de son investigateur, le Général Sanjurjo, qui échoua totalement. *La Puerta del Sol* nous rend compte de certains de ces épisodes, comme un témoignage historique :

« Los porteros del 9 de la calle del Vergel y sus tres hijos, tras la proclamación de la República, en contra de lo que habían supuesto, vieron en peligro la estrecha seguridad en que vivían. Los ricos se apresuraron a llevar su dinero al extranjero, o a emigrar ellos mismos. En el bando contrario, muy pronto hubo revueltas libertarias en Andalucía, en Aragón, en Cataluña, provocadas por la impaciencia. La revolución había comenzado el 14 de abril del 31, aunque muchos se obstinaron en no verlo, pero tardaba en dar sus frutos, y el gobierno de la República sofocó las revueltas con la fuerza de las armas, como habría hecho cualquiera de los gobiernos del antiguo régimen. También había comenzado la gran conspiración monárquica, cuya primera manifestación ostensible, próxima al ridículo, fue el inútil pronunciamiento del General Sanjurjo en 1932. » (p. 206)

Les tensions présentes dans cette Espagne qui se voulait nouvelle et régénératrice, la non acceptation de cette réalité par les secteurs les plus réactionnaires qui perdaient leurs pouvoirs et leurs influences, le manque de cohésion des gauches eurent des effets dévastateurs. Tout comme la fragilité de cette nouvelle donne, le ressentiment, la peur du changement, l'opposition franche entre deux conceptions de la société conduirent à la victoire du Front populaire mais aussi à ce que la partie la plus traditionnelle appelle à une contre-révolution en refusant le résultat des urnes et en initiant un Coup d'État. C'est ce que recrée de manière claire dans le roman :

« Las fuerzas de izquierda y los sindicatos obreros se unieron en el llamado Frente Popular y derrotaron a los contrarrevolucionarios de Gil Robles en febrero del 36. Y empezó de nuevo la Revolución. La derecha la denunciaba constantemente, y tenía razón al hacerlo ; la Revolución reprimida durante todo el siglo XIX había iniciado por fin su marcha, que ahora parecía irreprimible a pesar de la conspiración monárquica, ya nada soterrada, y de la agresividad del pistolero fascista de Falange<sup>334</sup>. Las fuerzas regresivas, aristocracia monarquizante, capitalismo, alto clero, mandos superiores del ejército, latifundistas, se unieron en el esfuerzo contrarrevolucionario y paradójicamente se dispusieron a justificarse con el derecho a la revolución. » (p. 208)

Père et fils, révolutionnaires dans l'âme mais aussi dans les faits à leur façon, définissaient dans le roman la portée de l'adjectif révolutionnaire auquel ils ajoutaient une certaine noblesse et une conscience humaniste. Ramón Gómez, le patriarche, insistait sur le fait que : « Lo que distingue al verdadero revolucionario es que, aunque llegue a la acción violenta, es humano y generoso... Lucha por sí mismo, es egoísta, pero también lucha por los demás... Si no, no es un verdadero revolucionario... » (p. 209). Pour Miguel, son fils :

« Los revolucionarios sienten afán de justicia, pero lo convierten en pasión. Para ellos la justicia no es algo frío, como puede serlo para los jueces o los curas. Es una pasión y están dispuestos a sufrir persecución por ella. Y sin revolución no puede haber justicia, porque estamos en el imperio de la injusticia, estamos en pleno feudalismo en que unos hombres son propiedad de otros. La Revolución es absolutamente necesaria, porque es necesario que los de abajo, los desheredados, los proletarios, los que no tienen más riqueza que su prole, y ni esa, porque en cuanto es productiva... Es necesario que los de abajo tengan ocasión de disfrutar de los placeres con la misma libertad y en la misma medida que los otros, los favorecidos por la fortuna... -había vuelto a concederse a sí mismo el uso de la palabra Miguel, sin hacer caso de los sarcasmos de su hermano mayor, a los que estaba habituado-» (p. 209-210)

La violence toujours plus croissante depuis la République ne fit que s'accroître et le nombre d'assassinats, de règlements de compte, de tensions, d'insécurité, de vengeances, si bien que Madrid allait connaître ses pires heures et à cause de la guerre, divisée en deux zones, vivrait dans la peur et sous les bombardements comme le roman en fait état dans les lignes qui suivent :

« En su ejercicio de la acción violenta, pistoleros de Falange asesinaron cuando salía de su casa para dirigirse al trabajo al teniente Castillo, de la Guardia de asalto. Al día siguiente fue asesinado

---

<sup>334</sup> « La Falange Española tenía como objetivo trasladar a España el sistema que en Italia había implantado el dictador Mussolini. Cuando el avance revolucionario de las clases obrera y campesina en Italia era incontenible, Benito Mussolini, un antiguo socialista, se pasó al bando contrario, al de los grandes industriales y comerciantes y combatió a los obreros no con razonamientos ni con votos en las urnas o leyes en el Parlamento, sino con la violencia, asaltando los centros sindicales, asesinando a los directivos, cercando a los revolucionarios por medio de terror. Mussolini triunfó, reprimió la Revolución y consiguió establecer el orden, un orden. José Antonio Primo de Rivera intentaba hacer lo mismo aquí, en España. Después de esta información la mirada de Mariana al señorito Manuel Cámara cuando éste la saludó (...) fue de perplejidad, de incompreensión. », In FFG, *La Puerta del Sol*, Op. cit., p. 207.

Calvo Sotelo, líder de la oposición parlamentaria. Pocos días después tuvo lugar el pronunciamiento del General Franco en el Llano Amarillo de Ketama. La revolución obrera y campesina de la que había muestras más o menos ostensibles desde 1931, mucho más acusadas a partir del triunfo del Frente Popular en febrero del 36, se hizo del todo evidente como durísima réplica al alzamiento militar. Fracasado éste a los pocos días se transformó en guerra civil. Madrid iba a conocer los años más trágicos de su historia. Asaltos a cuarteles, escasez de alimentos, ‘paseos’ –el padre del escritor Evaristo Suárez fue asesinado por ‘incontrolados’ en el Hotel del Negro, y también el marido de doña Benigna en Paracuellos del Jarama-, terror, hambre, cerco de la ciudad que duraría casi tres años. » (p. 212)

Mais la mère, Mariana, comme dans un sixième sens, savait parfaitement le rapport de son fils Miguel à la guerre et à l’injustice, lui, qui sans le vouloir portait le prénom de Bakunin, comme si sa personne endossait le poids d’un tel héritage. Miguel, ancré dans ses convictions révolutionnaires et libertaires irait jusqu’au bout et son destin était tout tracé, il appartenait à la révolution et le conflit l’emporterait comme nous le donne à voir sa mère :

« Desde hacía más de dos años Mariana tenía la impresión de que sobre su hijo Miguel, el más pequeño, caía todo el peso de la Revolución, de la guerra. Había estado en la sierra, conteniendo a los fascistas y a los militares sublevados, también en Guadalajara y en el frente de la Ciudad Universitaria. Luego, hacía ya dos años, porque aquello no acababa nunca, se le llevaron no sabía dónde. (...) Debía comprender que Miguel estaba movilizado, que pertenecía al ejército del pueblo, que ahora era un soldado, no un miliciano, como en los días de la militarada y de la Revolución. Además era libertario activo. Podían requerirle tanto los mandos del ejército como sus compañeros. Ella, Mariana, la madre, lo sabía. Sí, lo sabía, pero no comprendía por qué tenía que perder a sus hijos (...). » (p. 215-217)

La fin de la guerre avait eu lieu et les rebelles nationalistes avaient gagné après trois ans de durs combats. Mariana n’avait toujours aucune nouvelle de son fils Miguel et l’accueil fait aux vainqueurs par la population mettait la famille dans l’embarras du fait de leurs convictions, car c’étaient eux qui avaient perdu et ils allaient donc le payer d’une façon ou d’une autre, même s’ils avaient œuvré en toute discrétion et n’avaient tué personne :

« Gran parte del pueblo de Madrid tributó una acogida triunfal a las tropas vencedoras cuando entraron en la capital el 28 de marzo de 1939. Desde el portal de la calle del Vergel número 9, Ramón Gómez, Mariana Bravo y su hija Aurora veían cómo nutridos grupos de gente que cantaba, reía, se abrazaba, iban calle Fuencarral abajo, hacia la Puerta del Sol. Como telón de fondo, la fachada del Hospicio, que a esa hora de la mañana aún permanecía en sombra. (...) Mientras desde la acera de la calle del Vergel los porteros del 9 contemplaban el espectáculo, los pensamientos de Mariana, pasada la primera impresión, iban por otro lado. Aquello que estaban viendo era la victoria de sus enemigos ; sobre todo para ella, para Mariana, la victoria de los enemigos de su hijo Miguel. También eran los enemigos de ella y de su marido, pero Franco había prometido que nada les sucedería a los que no tuvieran las manos manchadas de sangre. Ella no se había ocupado más que de atender a la portería, de fregar la escalera, de tener muy limpio el portal y su vivienda y Ramón, a pesar de sus ideas, ya no era desde hacía años más que un borracho inútil, inofensivo. Ahora estaba acobardado, temeroso. En cualquier momento podía presentarse la policía o uno de esos ‘falangistas clandestinos’. Registrarían la casa. Poco podrían encontrar, pero por si acaso, Ramón decidió quemar los diez o doce libros que, con un diccionario y los del colegio de los chicos, tenían en el estante y que podían resultar comprometedores. Pidió la ayuda de Mariana y de Aurora. Retiró la cama, levantó cuatro o cinco baldosines de los que estaban bajo ella y, trabajosamente, escondió allí los libros y volvió a colocar los

baldosines. » (p. 219)

Le choc de la plus jeune, Aurora, partageant les idéaux de ses parents, bien qu'à un degré moindre, fut si violent lorsqu'elle assista au retour des soldats vainqueurs qu'elle se sentit bizarre, étrangère en son propre pays à tel point que le poids brutal d'une telle réalité retomba sur ses épaules à la vue de tant d'ennemis pour elle et sa famille :

« Aurora volvió de la Puerta del Sol desconcertada. Se había visto envuelta en el entusiasmo del pueblo de Madrid recibiendo a los vencedores. No había tenido más remedio que gritar alguna vez muerta de miedo y de vergüenza ¡Franco, Franco ! , y ¡Arriba, arriba ! , para acompañar las voces de triunfo de doña Benigna. La Puerta del Sol estaba casi llena. De Arenal y de Mayor hacia Alcalá y la carrera de San Jerónimo la cruzaban camiones blindados en los que cantaban himnos las tropas de la Casa de Campo y de los Carabancheles. Los madrileños los vitoreaban y algunas mujeres les lanzaban flores. Ondeaban banderas monárquicas, de Falange Española y del Requeté. Con asombro, pensaba Aurora que todo aquel gentío que aclamaba a los vencedores estaba compuesto por sus enemigos, por los enemigos de los republicanos, los comunistas, los socialistas, los anarquistas... Por los enemigos de ella y de su familia. » (p. 223)

La paix qui avait été promise n'était en réalité qu'un mot, seule la victoire d'un camp comptait et cela voulait dire que l'autre bord, celui de Mariana et de sa famille allait payer amèrement ce mauvais choix et c'est cette peur des lendemains qui paralysait tout le monde et les mettait dans une situation délicate et embarrassante. Mais Mariana croyait en la justice de la vie et savait pertinemment qu'ils n'avaient rien à se reprocher de grave :

« En aquellos primeros días de paz, no la alegría o la tranquilidad, sino el miedo se había apoderado de Mariana, de Ramón, incluso de la joven Aurora. Eran del bando derrotado, y los vencedores estaban dentro de la ciudad. Estarían durante muchísimos años. Tenían un miedo al futuro, que era el más leve, pues estaba superado por el miedo del inmediato presente, a los militares, a los falangistas, a los guardias, a los policías que se presentarían de un momento a otro para llevarse a Ramón el *Traspunte*, teniendo en cuenta sus antecedentes. Confiaban en la ayuda de los vecinos, en sus testimonios. Ellos sabían que durante los tres años de guerra ni Mariana ni Ramón, a pesar de sus ideas, habían hecho ningún mal. » (p. 223)

Pour son appartenance à la CNT et par décision des vainqueurs, Ramón Gómez n'avait plus de travail, ce qui mettait en péril la vie de la famille. Les premières représailles se faisaient sentir en attendant d'autres. Un messenger arriva jusqu'à Mariana qui lui apprit en toute discrétion que son fils Miguel était vivant mais qu'il ne pouvait lui en dire davantage. Ramón, malgré son bonheur éphémère quant à cette nouvelle, n'était pas optimiste pour la suite : « Le cazarán después de hacerle correr a campo traviesa ocultarse, pasar noches sin

probar boca... (...) Le cazarán como una alimaña y le acribillarán a balazos o le llevarán ante un tribunal para tomarle a chacota... y después condenarle a muerte... Lo están haciendo con muchos... » (p. 228-229). Le messenger apparut deux autres fois en avril et en mai, mais à chaque fois en apportant des informations laconiques comme « Miguel está bien. » (p. 219)

Toute la fin de l'histoire est jonchée de mauvaises nouvelles et la famille de Mariana est condamnée au châtement franquiste. Tout d'abord, les Gardes Civils font irruption dans la loge du couple et embarquent Ramón sous les pleurs et les cris de sa femme, qui dénonce une injustice :

« Uno de aquellos días la visita de los policías tuvo peores consecuencias. Se llevaron al portero Ramón Gómez, ante el desesperado llanto de Mariana, que le vio alejarse entre dos guardias, con la cabeza vuelta hacia ella, suplicante, los ojos empañados, sin fuerza para dar los pasos necesarios hasta llegar al coche policial detenido frente a la fachada del Hospicio. Los guardias no llevaban agarrado por los brazos a Ramón para que no huyese, sino que le sujetaban por los sobacos para que no se derrumbase sobre el empedrado. (...) Por la fuerza de las armas o por la del dinero o por la voluntad de Dios que, a lo peor, sí existía, doña Benigna y su clase habían vencido, y ella, la portera, no era más que una derrotada que había subido al segundo a suplicar. » (p. 231)

La voisine, doña Benigna, partisane des vainqueurs et sans nul doute à l'origine de délations concernant le mari de Mariana se caractérise par sa cruauté, son manque de tact, comportement fréquent en Espagne après la victoire de Franco :

« Ha llegao el momento de que compruebe usted de qué lado estaba la razón, si del de los creyentes en Dios o del de los criminales. Yo hablaré con mi cuñado Antón, que uno de estos días vuelve de Burgos y con el coronel Villalta, primo mío, y veremos lo que se puede hacer. Que no deje usted de acudir a la Audiencia, el día en que juzguen a su marido. Para que pueda usted comprobar por sí misma la justicia y la generosidad de nuestro Caudillo salvador. Ya sabe que los juicios se celebran en Las Salesas. » (p. 231)

Ramón fut jugé assez vite et de manière sommaire, jugements qui s'enchaînaient de dix en dix ou de vingt en vingt sous Franco et écopa d'une lourde peine de prison aux côtés de journalistes et d'ouvriers :

« Las tres pes, periodistas, policías y porteros, pagaron sus culpas y las de muchos otros, fueron de los perseguidos con más saña. Permaneció Ramón escaso tiempo en el campo de concentración y pronto fue trasladado a la cárcel. Le juzgaron antes de concluir el año de la Victoria, en un juicio sumarísimo de urgencia. Los juzgaban de diez en diez, de veinte en veinte. A Ramón le tocó con otros colegas de oficio, con uno que se había incautado del taller en que trabajaba, con dos periodistas, un obrero que había incendiado la iglesia de su pueblo con el cura dentro, uno que estuvo en una cheka... (...) El fiscal pidió algunas penas de muerte, dos o tres cadenas perpetuas y varias condenas menores, una de ellas para Ramón. » (p. 233)

Mariana et sa fille Aurora vivaient seules et se soutenaient mutuellement. Miguel n'avait pas réapparu et aucune information à son égard n'avait fuité. Les deux femmes se démenaient pour joindre les deux bouts et en plus des exigences de la loge, elles devaient effectuer quelques travaux de coutures dans des ateliers aux alentours. Plusieurs jeunes du quartier, pourtant à la base républicains, s'étaient engagés volontaires dans la *División Azul* pour montrer leur repentance. Seuls deux revinrent vivants. Un messager apporta une bien mauvaise nouvelle à Mariana après l'emprisonnement de son époux. Cette fois-ci Miguel avait été pris : « *Bakunin* ha sido detenido cuando intentaba pasar la frontera de Portugal. Perdona que me vaya inmediatamente. Quizás estén siguiéndome. » (p. 238). Mariana en fut détruite et se plongea un peu plus dans l'alcool et dans l'Anis del Mono. La dureté de la vie à cette époque, le froid, le manque de vivres, les coupures d'eau et d'électricité, la peur de la répression, les contrôles policiers quotidiens, les espionnages ne ménageaient pas les faibles gens :

« La vida en el Madrid de aquellos años les parecía a él y a Mariana muy <sup>2</sup>distinta a la de antes de la guerra. Con restricciones de luz y de agua ; racionados los alimentos y el tabaco ; con necesidad de salvaconductos para trasladarse a cualquier parte ; con policías pidiendo la documentación en las carreteras, en los trenes, en las calles ; en los cafés. A Ramón le parecía natural que también durante la guerra todo hubiera sido muy distinto. Pero ahora, en la paz... ¿Aquello era la paz ? Aquello era una mierda. El vino y el aguardiente de garrafa eran malísimos, pero hacían su efecto. Menos mal. (...) La lucha desesperada contra el hambre, el estraperlo, la carencia de fluido eléctrico, de agua, los sistemas para combatir el frío, los sucedáneos, los familiares presos eran los problemas que preocupaban a la gente media y a la gente baja y los temas más comunes de conversación. Al fin y al cabo, los afectados definitivamente por la guerra habían sido una minoría : apenas un millón en un país que iba para los treinta. Los demás podían –debían- seguir viviendo. » (pp. 239-240)

Ramón Gómez, au bout de plusieurs longues années sortit enfin de prison, très affaibli, une bronchite chronique, des furoncles, il avait changé de regard et n'était plus que l'ombre de lui même. Il aurait eu besoin de cures thermales régulières pour soigner son mal, mais la pauvreté de la famille ne lui permettait pas d'accéder à ce type de soin. Il finit par expirer, vaincu par la prison :

« En Madrid hay miles de casos como este, doña Mariana -decía el doctor-. El hambre ha disminuido las defensas de sus habitantes y lo que podía haber sido un simple catarro, ahora es algo más grave. Ramón había sentido con frecuencia escalofríos y pinchazos en el costado. Aquella noche la tos fue casi constante. No podía permanecer tumbado y a cada momento se incorporaba para intentar dormir, apoyada la espalda en la cabecera de la cama. La lucha entre el sueño y la tos que le impedía dormir, le angustiaba. Mariana y Aurora no se separaron de la cama en toda la noche. Si apagaban la luz, Ramón, haciéndose entender con gran dificultad, pedía que la encendieran. No conseguía hablar, pero quizás intentaba decir que quería verlas a los dos. Murió poco después del alba. » (pp. 247-248)

Affligé par la mort de son mari Ramón, perturbée par le dernier message de son fils,



Mariana fut convoquée à l'Ambassade de France à Madrid, convaincue que cela signifiait une autre mauvaise nouvelle et la confirmation de la mort de son fils Miguel :

« La había recibido el propio embajador, quien, consultando de vez en cuando unas notas, le resumió lo que había sido de Miguel Gómez Bravo desde que dejaron de saber de él a finales de 1939. Apresado por la policía de Franco cuando estaba a punto de pasar la frontera de Portugal, estuvo unos cuantos meses en un campo de concentración de Cataluña, del que consiguió evadirse con un grupo de prisioneros y pasar la frontera de Francia, auxiliados por los contrabandistas. Estos mismos les pusieron en contacto con el maquis, que iniciaba su resistencia contra las fuerzas alemanas de ocupación. » (pp. 252-253)

Son fils, qui avait été dans la résistance, avait participé à plusieurs gros coups aux côtés des révolutionnaires. Il compta parmi ceux qui mirent en place des sabotages, des assauts contre les quartiers généraux des nationaux, des embuscades et il fut pris au piège, fait prisonnier et tué alors qu'il était engagé dans l'Armée Française. Rappelons ici, le rôle primordial des Espagnols en exil, les anarchistes de la Nueve, dans la Deuxième DB du Général Leclerc qui libéra Paris. Mariana reçut de la part de l'Ambassade de France un diplôme reconnaissant les mérites de son fils, mort dans l'exercice du combat. L'existence de Mariana n'était que morte, sa fille Aurora, volerait de ses propres ailes, et elle, à 56 ans, épuisée, malade, sans argent, mourut sur un lit d'hôpital des Sœurs de la Charité, visitée par sa voisine franquiste. Elle avait, elle aussi, bien payé la victoire des franquistes.

### ***Desde la última fila, (1995)***

Il s'agit d'un recueil d'articles de presse publiés dans divers journaux et conférences, dont le fil conducteur est le cinéma. Le livre se divise en quatre parties : cinéma, cinéma et littérature, cinéma et théâtre et enfin, cinéma, télévision et personnalités. À l'occasion du centenaire du cinématographe, FFG rend hommage à « l'Art de notre siècle ». *Desde la última fila* nous entraîne dans un parcours passionnant à travers l'histoire du cinéma et sa géographie mondiale, depuis les années dorées d'Hollywood jusqu'au cinéma espagnol. Les relations entre le cinéma et le théâtre, entre le cinéma et la littérature, sont explorées et les références à des films précis, à des acteurs et cinéastes qui ont participé à la longévité du genre complètent ce large panorama, depuis le regard d'un des plus grands hommes de la

culture espagnole. Depuis ce dernier fauteuil de la salle obscure, l'observateur Fernán-Gómez, comme dans ces vieux cinémas d'un autre temps, il était aisé de regarder, de prendre de la distance, de réfléchir, d'avoir une conception du monde différente. Quelques *Représentations du franquisme* apparaissent dans cet ouvrage, où FFG évoque les cafés emblématiques du franquisme, certains lieux nocturnes à la mode dans une parabole concernant l'homme de la nuit qu'il fut à une certaine période, et surtout, des personnalités clefs de cette Espagne de Franco, qui jouèrent un rôle essentiel dans son évolution et sa carrière. Qu'il nous soit permis d'en faire état dans les paragraphes qui suivent.

En premier lieu, FFG se rappelle de ce temps-là, c'est-à-dire les années 40, 50 et 60, où il fréquentait assidûment le *Gran Café Gijón* et le cabaret *Riscal*, le mot d'ordre étant de profiter de la vie, des nourritures spirituelles et des folles nuits jusqu'au petit matin, de vivre *la dolce vita* à l'espagnole. C'était un autre temps où il était aisé de sortir et de s'amuser sans que cela fuite dans les journaux ou que les stars soient placardées en première page dans les revues à scandales. C'est en somme ce dont il parle à travers ces lignes :

« Sobre todo para personas como yo, que durante algunos años no sabía cómo definir, en aquellos tiempos, del existencialismo, la existencia que llevaba en casa y, en cambio, tenía una vida privada, una intimidad, en el Café Gijón y en el Club Riscal, donde entonces no solía haber fotógrafos y los periodistas iban a descansar. » (p. 62)

C'est d'ailleurs de lui dont il parle pendant ces années de fêtes et de noctambulisme dans le chapitre intitulé « La parábola del hombre nocturno », entre les pages 65 et 67, car malgré les apparences, malgré les soirées arrosées et les petits matins de retour chez lui avec des filles de la nuit, FFG cherchait au plus profond l'amour. Il n'a jamais pu vivre sans amour, sous peine de se disperser, de se perdre dans la brume de la nuit et d'être malheureux. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette parabole dans laquelle il est plus facile d'avouer certains penchants par l'intermédiaire d'un tiers anonyme :

« Las dos cosas que más le gustaban eran la noche y las mujeres. En aquellos tiempos, hasta las mujeres fáciles eran difíciles. Noche tras noche, enhebradas una a otra como si se tratara de una sola noche sin alba, buscaba a la suya, a la desconocida, la entresoñada, de *boîte en boîte*, de sala de fiestas en sala de fiestas, de cabaré en cabaré. Era actor. En aquella época católico-burguesa-nacionalsindicalista, para gustar a las chicas era casi imprescindible parecerse a Gable, Robert Taylor o Gary Cooper (los tres eran algo burgueses, pero ninguno católico ni nacionalsindicalista ; cosas de la vida). » (p. 65)

Toujours en parlant de lui à la troisième personne du singulier, FFG évoque ces lieux

de la bohème madrilène. Lieux où il pouvait exhiber sa célébrité, en profiter, oublier cette Espagne franquiste conservatrice et réactionnaire, où l'on se trouvait dans des terres de liberté, d'insouciance, de légèreté, là où on pouvait être avec les amis, rencontrer des gens différents et là où ont pu naître des histoires, des films, des scénarii, bref, des endroits favorables à l'imagination, aux fantasmes et à la création. C'était aussi toute une époque qui y était représentée, avec ses rites, ses codes, ses contradictions. Les *Représentations du franquisme* s'y révélaient aussi à leurs manières :

« En ninguno de estos lugares se encontraba mal. Le gustaba su luz, su arquitectura, su decoración, la música, el baile, los alegres espectáculos de la pista, el alcohol, la frivolidad, la charla trivial, la indiferencia respecto al exterior. 'Esto no es la felicidad –solía decir-, pero ¿dónde se puede estar mejor a estas horas? Así no consiguió resolver sus problemas sexuales, pero se aprendió los nombres de todas las chicas de alterne, los de los *maîtres*, la hora a la que empezaban las actuaciones, la cantidad de mesas que tenían, los precios dónde falsificaban el whisky y dónde no, qué clase de clientes acudían a unos o a otros, si las chicas se acostaban con los clientes, si la cerillera era alcahueta... Pero si le acompañaban algunos galanes de moda, Jorge Mistral, Conrado san Martín, Francisco Rabal, Fernando Rey... » (pp. 65-66)

On a souvent dit pendant ce travail de thèse que FFG n'avait jamais beaucoup épargné, qu'il avait l'habitude, de réinvestir tout son argent dans ses projets. Cela est juste, mais il convient aussi de mettre en exergue, que, pendant ces moments de célibats -qui furent entrecoupés par trois grandes relations qui pourraient d'ailleurs correspondre à un découpage de ces trois grandes époques de vie, à savoir María Dolores Pradera, Analía Gadé et Emma Cohen-, FFG sortait beaucoup et était un pilier de la nuit madrilène. Cela a impliqué que tant dans ses dépenses lors de ces « voyages nocturnes », dans les boissons qui coulaient à flot, dans les invitations des « chicas de alterne » ou celles des amis, FFG a, pendant toute une époque qui va des années 40 jusqu'à la rencontre d'Emma Cohen début des années 70, souvent vécu bien haut dessus de ses moyens en profitant au maximum de la vie et de ses charmes. C'est en fait ce qu'il avoue par le biais de cette parabole à travers un double chimérique qui n'est autre que lui : « Otro inconveniente era que sus ingresos de actor no le permitirían llevar aquella encantadora vida mucho tiempo más. » (p. 66)

Puis, dans le chapitre consacré aux personnalités importantes du monde du cinéma sous le franquisme (pp. 253-284), FFG évoque une galerie de personnages de premier choix, celles qui ont fait l'histoire et qui ont jalonné son parcours. Convoquer ces personnes, c'est un peu ressusciter toute une époque, tout un univers et donc, se replonger dans ces années de l'après-guerre et du franquisme. Dans « El dandy en la taberna » (p. 253 à 257), FFG fait

référence à un être singulier de cette période, le cinéaste élégant Edgar Neville, franquiste averti, homme surprenant et raffiné avec qui il tourna plusieurs fois et qui devint son ami. C'est ainsi qu'il se souvient de leur première rencontre :

« Hace cerca de cuarenta años, en tiempos de *La colmena*, cuando yo empezaba –mejor diría : intentaba empezar- a trabajar en el cine, recibí un recado para que fuese a visitar a Edgar Neville, que quería proponerme un papel en su próxima película. (...) Vivía Edgar Neville en la calle de Serrano, una de las más elegantes de Madrid. Aún no se había trasladado al chalé de la Moncloa. Amplio portal con entrada para coches. El mayordomo me acompañó al salón y me dijo que en seguida vendría el señor Conde. Sobre la mesa camilla, cubierta con ricas telas, estaban las cuartillas de un trabajo iniciado. Elogió Neville mis interpretaciones en las comedias de Jardiel Poncela y en alguna película. Me dijo que yo era feo y que por eso me había elegido como galán para su próxima película, porque no le gustaba que sus actores fueran guapos como los de las películas americanas. Conviene aclarar que Neville, aunque ya estaba engordando, era más guapo que muchos galanes americanos.» (p. 253)

Edgar Neville qui avait été un des premiers Espagnols à aller à Hollywood et qui avait fait fortune au début dans le cinéma qui avait un système différent que celui que connut Fernán-Gómez, qui s'était aussi engagé en politique en acceptant un poste d'Ambassadeur, fut l'un des hommes, qui, avec FFG et Berlanga, importèrent le néoréalisme en Espagne. Comme il n'avait jamais d'argent et que ces films étaient budgétés au millimètre, il engagea plusieurs fois FFG sans le payer selon la valeur qu'il représentait. C'était aussi une réalité des « Représentations du franquisme », mais aussi cela nous renseigne sur la psychologie de FFG et sur la chance que constituait pour lui de tourner sous les ordres d'un être aussi talentueux que Neville, inventif et intellectuel. C'est ce que cette citation essaye de retenir :

« Después me explicó que sabía lo que yo cobraba en la película que estaba a punto de comenzar, y que por intervenir en la suya me ofrecía exactamente la mitad. Ante mi tímida sorpresa, añadió que rodaría la película en el mismo estudio y que a mí me utilizaría únicamente en los días o en los ratos que no tuviera que actuar en la otra. Si alguna vez me necesitaba y yo no podía acudir, como la acción de la película se desarrollaba en carnaval, le pondría una careta a un doble y asunto arreglado. Que yo no iba, el personaje salía con careta. Que de pronto podía ir yo, el personaje se quitaba la careta. Así planteada la oferta, me pareció bien y acepté. Después charlamos un poco sobre la película. Lo que más le apasionaba del proyecto era trasladar al cine la estética del pintor Solana, y lo barato que le iba a salir el rodaje, ya que pensaba también aprovechar algunos decorados construidos para otra película. Y en sus ojos de azul nórdico asomaba la chispa española de la picardía. » (p. 253)

FFG tournera trois films avec Edgar Neville, et l'admiration mutuelle qu'ils se portaient, fit qu'ils gardèrent contact et se revirent en dehors du cinéma. Non sans humour, une amie des deux hommes et actrice de certains de ses films et de ceux de FFG, eut cette réflexion amusante à propos de cette rencontre :

« Conchita Montes, bella, elegante, gentil, me dijo con una sonrisa encantadora : 'Ya has ingresado en su galería de monstruos.' Ella presumía de ser uno de los monstruos porque sabía que era

todo lo contrario. ¿Quién era en aquel tiempo Edgar Neville ? ¿Quién es ahora ? Es una costumbre actual muy extendida -sobre todo en el mundo del arte, de la cultura, de la diversión- volverse de espaldas al pasado inmediato. » (p. 253)

Lui rendant un hommage appuyé dans *Desde la última fila* et le considérant comme un cinéaste spécial, loin des recettes du cinéma stéréotypé du franquisme, FFG concluait son évocation de manière élogieuse et fraternelle, révélant son admiration et toute sa sympathie :

«Neville, aristócrata y diplomático, en su faceta de escritor humorista fue uno de ‘los que pasaron por Hollywood’ a comienzos de los años treinta<sup>335</sup>. Y por eso a su vuelta a España se convirtió en director de cine. En un director de cine singularísimo, raro no sólo para el público en general, sino para los aficionados, y que no se esforzó en disimular en su obra la pereza, la despreocupación y la elegante frivolidad, cualidades que, presididas por el sentido del humor, le adornaban en su vida cotidiana. Este dandy, distinguido *sportman*, casi extranjero, de cultura y vida internacionales, hizo un cine de puras imágenes españolas. No sintió la necesidad de simular en su obra, como la mayoría de los directores españoles del momento, un lujo americano, porque ya tenía perro, chalé, coche, piscina, amante, secretaria y mayordomo, cuando los demás teníamos café con leche. (...) En aquellos años de pereza, de agradable renuncia, pasé algunas Nochebuenas en casa de Neville. Solían estar, además de Conchita, los hermanos Mihura, Tono y Mingote. » (p. 254)

Un peu plus loin dans son livre, FFG évoque, dans un chapitre intitulé : « Berlanga, contra el poder y la gloria » (p. 264 à 266), tiré de l’ouvrage de Gómez Rufo, cette autre figure centrale du cinéma espagnol avec qui il travailla. FFG en plus d’avoir collaboré avec lui et Bardem, s’était retrouvé avec eux aux fameuses Conversations de Salamanque (1955), où ils avaient assuré tous trois une conférence et où il était question de faire un état des lieux complet du cinéma ibérique. La prise de parole de Bardem, grâce à ses formules chocs était rentrée dans l’histoire : « El cine español actual es : políticamente ineficaz, socialmente falso, intelectualmente ínfimo, estéticamente nulo, industrialmente raquítico. » Bien que ce rendez-vous ne se passât pas bien et fit dire à FFG qu’il s’agissait d’un arrangement et d’un trucage entre communistes et franquistes, pour difficile que ce soit de le croire, cela déboucha sur le nouveau cinéma espagnol dont il fut exclu et qui ne rapporta pas les résultats excomptés. Cela n’empêcha pas FFG de leur rendre hommage et de reconnaître l’apport indiscutable des deux hommes eu égard au cinéma espagnol : « (...) Bardem y Berlanga con *Esa pareja feliz*, *Bienvenido Mister Marshall* y *Calabuig* renovaron el cine español. Lo renovaron, precisamente, desde el sainete, una de las fuentes más castizas del humor teatral nacional. (...) Y renovaron no sólo el cine español, sino también el concepto del sainete como género dramático. » (p. 37)

---

<sup>335</sup> « La otra generación del 27 », Cf thèse d’Elvire Díaz.

Enfin, nous concluons notre analyse de *Desde la última fila*, avec ce propos sur des acteurs. Figures emblématiques du cinéma pendant le franquisme, Paco Rabal et Fernando Rey ont marqué leur temps et sont sans conteste des références du Septième Art espagnol qui ont laissé leurs empreintes. C'est cela que FFG voulait retenir d'eux en leur témoignant à travers ces lignes son admiration :

« Es admirable y asombroso lo conseguido por Francisco Rabal y Fernando Rey. Dos actores que, partiendo de un país como el nuestro, cuya cinematografía es ignorada por los públicos extranjeros, han alcanzado un prestigio internacional y lo mantienen durante cerca de treinta años. La hazaña, por insólita, es digna de un homenaje, aunque sea el modestísimo de estos renglones. Francisco Rabal y Fernando Rey, aparte de la admiración del público, de los elogios de la crítica, de premios nacionales e internacionales, han conseguido algo mucho más difícil, difícilísimo : ser dos actores españoles de los que cuando se pronuncia por esos mundos su nombre ante un vendedor de películas, un distribuidor, un productor, un periodista, no es necesario explicar quiénes son. » (pp. 277/278)

***\*La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen (1997)***

Ce livre-conversation dont les héros sont Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen a été publié par leur ami commun, Diego Galán. Comme le montre son titre, *La buena memoria*, c'est un ouvrage sur la mémoire, sur le retour de deux intellectuels de la même génération, amis, qui avaient respectivement quinze et douze ans lorsque la Guerre d'Espagne éclata. Tous deux ont connu les vicissitudes de l'Espagne contemporaine : la dictature de Primo de Rivera, la Proclamation de la Seconde République, le Front Populaire, la Guerre Civile, le franquisme, la Transition et l'avènement de la Démocratie. Leurs témoignages, leurs visions, la réflexion qu'ils ont mûrie, la distance qu'ils ont prise avec leur Histoire et ses événements sont donc intéressants à plus d'un titre. C'est d'ailleurs cela que mettait en avant dans son introduction Diego Galán :

« Fernán-Gómez y Haro Tecglen (...) [tienen] una capacidad de análisis -Y tienen en común, nada menos que el haber vivido algunas de las etapas más intensas de la historia española de este siglo : la Segunda República, que les descubrió un mundo nuevo, limpio y rico en los tiempos de su recién comenzada adolescencia, y que los ha marcado ya para siempre ; los tres años de guerra en aquel Madrid combativo que sobrevivía bajo el terror de las bombas ; luego, el largo franquismo, que anuló sus esperanzas de recuperar las libertades en las que se habían formado ; y ahora, esta actual democracia-. » (p. 15)

Tous deux ont des trajectoires qui se mêlent, bien que différentes. Fernán-Gómez fut fils d'une actrice fille-mère, monarchiste, élevé par sa grand-mère socialiste et révolutionnaire. Il s'est consacré au monde des Arts tant comme acteur, scénariste, cinéaste,

auteur, dramaturge et chroniqueur de presse, philosophe de son temps. Eduardo Haro Tecglen vient d'une famille bourgeoise de gauche, il a vécu dans un milieu intellectuel et a été éduqué à travers les principes de liberté. Il a suivi la filiation paternelle en étant journaliste, ce qui lui a permis de vivre entre Paris et Tanger et d'échapper aux pressions de l'Espagne franquiste. Critique de théâtre et analyste politique, il a collaboré à la revue *Triunfo*, signant de son nom mais aussi de pseudonymes, comme nous le rappelle Diego Galán, Pozuelo, Juan Aldebarán et Pablo Berbén. Il a participé par ses commentaires et ses articles à décrypter le monde, notamment dans sa rubrique quotidienne dans *El País*. Il a aussi souffert de près de la vengeance franquiste puisque son propre père a été jugé par les « Tribunaux de guerre » et condamné à la prison. Comme le raconte Diego Galán, FFG et Haro Tecglen se connaissent depuis longtemps :

« Fernando y Eduardo se conocieron en el Madrid de la posguerra. (...) Fernando, actor de muchas malas y otras bastante buenas películas del cine español, mecenas de un premio y director de muchas obras teatrales que sin él no se hubieran conocido en aquella España. Ambos, intelectuales inquietos y ambiciosos, siempre fueron independientes de consignas y partidos. Fernán-Gómez desde sus ideas ácratas, y Haro Tecglen desde las suyas comunistas, soñaron con una sociedad justa y libre. » (pp. 16-17)

Le postulat de ce livre qui lutte contre l'amnésie, ressuscite toute une époque et nous invite à revivre à travers les yeux et l'expérience de deux grandes figures emblématiques de l'Espagne contemporaine ce que furent les *Représentations du franquisme*, avec recul, parfois douleur, humour et complicité :

« (...) Fernán-Gómez y Haro Tecglen repasan, de manera un tanto informal, pero con observaciones ingeniosas y siempre informal, aspectos de su infancia, juventud y actual madurez, trascendiendo la anécdota. Relatan buena parte de la vida española desde los años treinta hasta nuestros días, y se dibujan a sí mismos y a numerosos ausentes con una espontaneidad poco común. » (pp. 17-18)

Nous avons sélectionné ici les éléments se rapportant aux « Représentations du franquisme », en en laissant délibérément de côté afin d'éviter les redites, pour nous concentrer sur de nouvelles évocations et nous focaliser sur l'expérience vitale des deux hommes.

Dans le premier chapitre, tant FFG que Haro Tecglen évoquent leur jeunesse pendant le franquisme et la difficulté à cause de la guerre et du régime ensuite, de la vivre de manière insouciant et relâchée. Pour Haro Tecglen, être jeune pendant cette période était plus un fardeau qu'autre chose : « No me gustaría volver a ser joven porque no era entonces buena

cosa, era muy desagradable y fastidioso. » (p. 23). Quant à FFG, il partageait cette analyse car le contexte politique avait eu raison de leur adolescence et les avait faits plus adultes qu'ils n'étaient en réalité : « (...) Pero a mí tampoco me gustó ser joven de mi tiempo. Mi juventud coincidió con la posguerra y de ninguna manera querría volver a vivir aquella miseria, aquella hambre espantosa, aquel miedo... » (p. 23). Avec un certain humour, FFG rappelle les fondements de cette Espagne franquiste et l'écart qui existait entre son éducation et celle voulue sous Franco : « A mí siempre me dijeron que había que dejar pasar primero a las señoritas y a los sacerdotes. (Y para ellos era) Primero al sacerdote, y luego a la señorita. » (p. 26).

Dans le deuxième chapitre (pp. 29-35), FFG et Haro Tecglen abordent la justice pendant le franquisme, des jugements sommaires et rapides, des procès de guerre auxquels ils assistèrent pour apprendre, et ils font référence à des cas particuliers qui durent en découdre avec l'entité judiciaire, comme Valentín de Pedro<sup>336</sup>, directeur de l'École Dramatique de la CNT où FFG avait étudié, condamné à mort par le régime franquiste :

« Al terminar la guerra íbamos a ver los juicios para ejercitarnos como periodistas. Especialmente fuimos a ver los que hubo contra algunos de nuestros profesores en la Escuela de actores de la CNT. Concretamente el juicio contra Valentín de Pedro, que había sido antes director de *la Farsa*, y que dirigió la Escuela dramática de la CNT durante los últimos años de la guerra. (...) Eran tres, Valentín de Pedro, Diego San José, que había estrenado en la Escuela una pequeña obra, y un periodista de *El Sindicalista*. Fueron condenados a muerte por instigar a la rebelión, aunque luego, felizmente, las condenas no se aplicaron. (...) Por su parte, Diego San José echó un discurso, casi llorando, diciendo que el Caudillo había dicho que a los que no tuvieran manos manchadas de sangre no les pasaría nada, y que él sólo se había dedicado a escribir. » (pp. 33-35)

À la fois FFG et Eduardo Haro Tecglen ne peuvent oublier ces jugements suivis avec voyeurisme, le manque de clémence malgré les promesses de Franco, l'injustice, la composition des jurés et le monde qui se déplaçait pour y assister. FFG s'en souvient comme si c'était hier : « (...) Yo seguí algunos juicios de la posguerra, cuando se iniciaba la represión. Eran públicos, y las salas siempre estaban llenas. Mucha gente de pie en el fondo. » (p. 35). Haro Tecglen : « Se llamaban consejos de guerra sumarísimos de urgencia. Eran todos militares, tenían el sable puesto sobre la mesa y el crucifijo detrás. Yo sólo asistí al de mi

---

<sup>336</sup> « Valentín de Pedro volverá a ser citado como director de la Escuela dramática de la CNT. Periodista, crítico teatral en *Castilla libre* y *CNT*, novelista (*Veinticuatro horas fuera del colegio*, *El arlequín azul*, *Una aventura...*), autor teatral (*El verano del tango*), fue subdirector del diario *El Sindicalista*. Como director de las Escuelas Profesionales de la CNT, descubrió numerosos nuevos talentos para la escena, y abrió el teatro Fontalba. Al entrar las tropas de Franco en Madrid, y tras sufrir el juicio al que alude Fernán-Gómez, regresó a su Argentina natal. », in Diego Galán, *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, Madrid, Alfaguara, 1997, p. 34.



padre, que fue juzgado con otros catorce, y todos también acabaron condenados a muerte. » (p. 35)

Dans le troisième chapitre (pp. 36-42), le problème de l'injustice de l'Histoire et de ceux qui la font est clairement posé, les historiens sont mis en cause par les deux hommes eu égard aux survivants et perdants de la Guerre d'Espagne. Pour FFG, le nœud du problème tourne autour de : « Como mientras se habla de que la memoria de los supervivientes no tiene valor científico para los Historiadores (...) » (p. 36). FFG continue de déployer sa réflexion à ce sujet et émet de sérieuses réserves quant aux sources et aux supports de certains historiens pour analyser cette Guerre Civile :

« Pero los historiadores tampoco aceptan lo que viene en los periódicos. No hay ningún historiador serio que para estudiar ahora los tres años de la guerra civil española se base en los periódicos de Madrid de aquella época. Recurren a otras fuentes, que están igual de falseadas. Ellos saben que los periódicos no valen, ni las estadísticas de la carne que entró en Madrid, ni la cifra de milicianos que fueron al frente. La labor de los pobres historiadores es como imposible. « (...) Y menos aún cuando lo que quieren estudiar es la vida cotidiana a través de la prensa, porque de lo que se ocupa la prensa es precisamente de lo que no es cotidiano. Por eso hay unos cuantos libros que hablan de la vida cotidiana en Madrid durante la guerra civil, sacados de los periódicos, que son completamente falsos. Nada era así, porque la vida cotidiana no suele venir en los periódicos. Pero ¿cómo se puede contar la vida cotidiana en Madrid durante la guerra, si no pasaba nada ? » (p. 39)

Eduardo Haro Tecglen, dont le père fut condamné à mort et mis en prison après un jugement sommaire pour ses idées politiques, nous rend compte de sa situation particulière et de ce que l'homme est capable de faire contre ses propres convictions, tenaillé par la peur et dans l'espoir de sauver des exécutions un être cher comme un père, ravalant ainsi tout ce que l'on croit et prenant la défense d'un homme aussi méprisable que Franco. Il se souvient : « Martín Prieto escribió que ha encontrado en la hemeroteca un artículo mío, de cuando mi padre estaba en la cárcel condenado a muerte, en el que yo hacía grandes elogios de Franco (...). » (p. 40). Il en profite pour citer entièrement l'article de Martín Prieto, « *La momia* », (*El Mundo*, 7 de julio de 1996), très évocateur en ce sens de ce que l'on nomme le parjure avec des fins nobles :

« Deambulando en procura de nuevos adjetivos encomiásticos [para el Caudillo], me di un asueto extrayendo de los armarios de la colección de *Informaciones* de un año de los primeros de la II Guerra Mundial. Abrí al azar el tomo, busqué una primera página y topé con una columna de opinión titulada y firmada en gruesos caracteres por Eduardo Haro Tecglen, poniendo tan alto a Francisco Franco que de su texto tomé vergonzante y ladronamente las alabanzas que no se me ocurrían. Leyéndolo en aquella alta madrugada del jurásico superior se me saltaban las lágrimas porque sabía de los forzados trabajos de la entonces jovencísima 'momia' por evitar la condena a muerte de su padre, oficial de la Armada, por el delito de mantener su fidelidad a la Constitución republicana que le tocó jurar y acatar. Y es que yo soy capaz de llorar en los cines. » (p. 40)

Dans le chapitre 4 (pp. 43-47), les deux hommes reviennent sur ce que Elvire Díaz et d'autres historiens comme l'hispaniste et journaliste de *L'humanité*, Jean Ortiz appellent le « discuté et sans doute discutable pacte du silence », -qui eut lieu après le Transition, décidant l'Amnistie des crimes du franquisme-, selon les mots de la première nommée, et critique vivement, et selon nous, à raison, ce qui a été pendant longtemps montré comme un modèle du genre. En Annexe XII vous pouvez retrouver d'ailleurs notre reportage sur la « Plataforma contra la impunidad del franquismo », qui depuis sept ans, et à l'image de « Las abuelas de la Plaza de Mayo » à Buenos Aires, se réunit chaque jeudi sur la place de la *Puerta del Sol* de 20 heures à 21 heures, en face de ce qui était naguère la *Dirección General de Seguridad* pour réclamer la fin de l'impunité des crimes du franquisme et qui nous avait accordé un entretien au mois de mai 2017. Les deux hommes n'y vont pas par quatre chemins pour dénoncer l'attitude du PSOE et de Felipe González sur cette question épineuse où de nombreux politiques n'ont pas pris leurs responsabilités. Pour Haro Tecglen :

« El Partido Socialista, como sabéis muy bien, cuando llegó al poder puso todo su esfuerzo en borrar la guerra civil, en que sus propios socialistas históricos se quedaran al margen para que no envenenaran las nuevas relaciones. (...) Felipe González batalló dentro del partido Socialista en contra del anterior, que era el de la guerra civil. Todo su trabajo ha sido borrar la guerra civil, llegar al pacto social, a la reconciliación y no sé qué, y apartar de los puestos del partido cuanto tuviera que ver con la guerra civil. » (p. 46)

FFG partageait pleinement la vision et le point de vue de son ami Eduardo Haro Tecglen lorsqu'il se rappelait du postulat de : « (...) Tierno Galván<sup>337</sup> [él presentaba la tesis contaria a González] : 'Hay que recordar todo aquello para que no vuelva a suceder.' No quería que olvidáramos, tesis que se ve que era la contraria a la de Felipe González. » (p. 46). Dans cette lignée d'une mémoire souillée et oubliée, Haro Tecglen, qui faisait ce travail de récupération de celle-ci à sa manière tout comme FFG, ne pouvait pas omettre, et avec une certaine émotion, les Brigades Internationales et de repenser à leur défilé à Madrid lorsqu'il était encore enfant et d'établir un lien gênant entre les Généraux franquistes d'hier et certains politiques du PP d'aujourd'hui comme Gallardón ou Varela :

« Se celebraba el sesenta aniversario de la llegada a Madrid de las Brigadas, el 6 o el 7 de noviembre de 1997, no recuerdo con exactitud. Pero sí me acuerdo del desfile de los brigadistas por las

---

<sup>337</sup> Surnommé ensuite « Le vieux Professeur », opposant au franquisme, il créa le PSP, maire de Madrid et chantre de la Movida, comme le rappelle l'hispaniste Hervé Poutet dans son article : « Tierno Galvan, démiurge et/ou fossoyeur de la Movida ? », dans *Mélanges offerts à Charles Leselbaum*, Paris, Editions Hispaniques, 2002, pp. 582-591.

calles, de sus chaquetones de cuero, de sus fusiles... pasaron por delante de mi casa hacia la Casa de Campo, que era donde se había decidido que 'no pasarían' los fascistas, y recuerdo que sentí una cierta emoción ante aquellos ciudadanos que venían para ayudarnos a evitar que 'aquello' avanzara sobre nosotros. Pero evidentemente también otros podrían pensar que los brigadistas venían a fastidiarles y retrasar el final de la guerra, y que sin esa colaboración, la hubieran ganado antes. Estos del Parlamento de ahora son los nietos de aquellos. (...) Pues este Alberto Ruiz Gallardón es el nieto de aquel Ruiz Albéniz, (franquista). » (pp. 46-47)

Dans le chapitre 5 (pp. 48 à 64), FFG et Haro Tecglen reviennent largement sur l'École Interprétative de la CNT dans laquelle FFG apprit beaucoup. Pour Haro Tecglen, « Aquella Escuela de teatro de la CNT era prácticamente la única que había, porque la CNT controlaba todo el espectáculo en Madrid. » (p. 48). FFG ajoutait pour sa part quelques informations la concernant : « La CNT controlaba todos los teatros de Madrid, menos el de la Zarzuela, que era del Partido Comunista, y en el que se hacía teatro político. Allí estaban Alberti y María Teresa León. También nosotros hacíamos teatro político, claro. » (p. 49)

FFG en profitait pour revenir sur ses débuts et se montrait disert sur la CNT qui fut son quotidien pendant plusieurs mois et toute une institution, finalement mal connue par beaucoup d'entre nous :

« (...) Puesto que no se podía comenzar a trabajar hasta los dieciséis años mi madre me aconsejó que aprovechara el tiempo yendo a las clases de declamación de Carmen Seco. (...) La CNT se había incautado de todo el edificio del teatro Alcázar, había mantenido el teatro, y había instalado oficinas y clases de teatro, danza y de todas las demás asignaturas. (...) Aunque a la gente no le quepa en la cabeza, la CNT era una asociación apolítica, y durante la guerra muchos fascistas entraron en ella. Todos los profesores de la Escuela eran, pues, de derechas y todos estaban lo que se dice emboscados, incluso el primer director, Luis Pérez de León, que era un señor normal, fotógrafo, de derechas. Pero como les debió de parecer demasiado, para que la Escuela estuviera, al menos ideológicamente, de acuerdo con lo que era la CNT, nombraron director a Valentín de Pedro, que era sindicalista y, además, director del periódico *El Sindicalista*. Pero los demás, como Carmen Seco, eran gente de derechas que estaban deseando que entraran los nacionales en Madrid. » (pp. 49-50)

À partir de l'évocation de la CNT, le thème de l'anarchisme s'impose entre les deux hommes comme naturel. On sait que FFG avait évolué vers ce courant politique et surtout de pensée, surtout après sa mise au ban par l'Administration franquiste et encore davantage après sa rencontre avec sa compagne Emma Cohen avec laquelle il partageait ses idéaux, en étant abonné par exemple au journal de la FAI. Haro Tecglen, dans son *Diccionario político*, (Madrid, Planeta, 1995), revenait sur son histoire en citant la figure de Federica Montseny :

« Fue también en España donde el anarquismo sufrió una de las más dolorosas contradicciones ; la de participar en un gobierno considerado de izquierdas para hacer frente a la sublevación militar.

Federica Montseny asumió esa responsabilidad y aceptó ser ministra con otros compañeros cenetistas ; cuando murió en el exilio, asumido voluntariamente, en 1994, la polémica aún se mantenía en el seno de los continuadores » (p. 51)

Pour sa part, FFG revenait sur ses premières lectures et sur son apprentissage de l'anarchisme en pur autodidacte :

« Yo leí las primeras cosas sobre el anarquismo (creo que la palabra *acracia* no se usaba entonces) porque mi tío, el hermano de mi madre, que se dedicaba a los seguros, entró en la CNT, por esa razón que digo de que se entraba con facilidad. (...) Y era mi tío quien llevaba a casa folletos de propaganda donde se hablaba de la *acracia*. Me acuerdo de haber leído algunos explicando lo que era el amor libre, lo que era la economía desde el punto de vista sindicalista... Esos folletos fueron mis lecturas primeras del fenómeno anarquista, y de donde me vino lo que simplemente tengo yo hacia el anarquismo (...). Luego, en la época de Franco, sí he leído libros, pero la tendencia me vino de la publicidad que mi tío llevaba a casa (...). » (pp. 52-53)

Haro Tecglen fait référence à des endroits de dissidence qui existaient sous Franco dans la dernière période du régime, appelée par certains en référence au passé, « *dictablanda* », et où l'on pouvait entendre un discours différent de celui qui était officiel, une sorte de monde parallèle. Celui-ci s'exprimait notamment dans certaines salles de théâtre, renvoyant à des contre-représentations du franquisme :

« Durante la última etapa de Franco existían en Madrid unas salas de teatro que se llamaban independientes en las que se representaban obras antifranquistas, y recuerdo las largas colas donde el público llevaba bajo el brazo su *Triunfo*, su *Hermano lobo*, sus *Cuadernos para el diálogo*, revistas que estaban todas en una misma idea. Había una unión. (...) El teatro siempre ha sido una metáfora. La literatura busca unas formas de decir las cosas cuando no se pueden decir directamente. » (pp. 57-59)

Pour FFG, la naissance de ce type d'endroits de résistance ou dissidence sont clairement dus à la censure comme il le fait remarquer : « La censura es la creadora de eso. » (p. 59). Pour Haro Tecglen : « Al tener enfrente unos obstáculos, censuras o cuanto se interponga entre ti y la posibilidad de decir la verdad directamente, te esfuerzas en buscar metáforas, situaciones que te ayuden... » (p. 59). FFG quant à lui nuance quelque peu : « (...) Es como decir que el obstáculo era sólo la censura. No. El obstáculo es mucho más fuerte que la censura, pero ahora no hay ataques contra él. » (p. 60)

Le chapitre 6 (pp. 65-74), met en lumière un événement insolite, qui n'est pas forcément connu de l'Histoire. Haro Tecglen et FFG évoquent une certaine Nini Montián, qui se serait dédiée à de l'espionnage pour le compte de Franco. Haro Tecglen ressuscite cette

figure marquante : « Nini Montían. (Seudónimo de Elena de Ampudia, hija del General al que se dedica una calle en Madrid. Ese parentesco le obligó a encontrar un nombre 'artístico' para su actividad como actriz, pero su ocupación parece haberse concentrado en el espionaje político al servicio de Franco.) » (p. 69). Pour FFG « Ésta era algo así como agente internacional, se dedicaba a tráfico de personas, de políticos... » (p. 70). Haro Tecglen ajoute : « ... y de abrigos de piel. », (p. 70). Enfin, FFG conclut : « Los abrigos de piel eran la tapadera. Ella hacía otras cosas más serias, de alta política, pero no creo que quisiera ser presidenta de la república. » (p. 71)

Ensuite, les deux amis mettent en relief la grande popularité du cinéma pendant l'après-guerre, cet Art qui rassemblait les foules et qui était très peu coûteux. C'était une des rares distractions alors. FFG se souvient que :

« Veíamos muchas veces aquellas películas. No sé si ocurre lo mismo con la gente joven de ahora. Nos gustaba verlas una y otra vez, aunque puede que se debiera al sistema de programas dobles por el que siempre habíamos visto antes al menos una. Y allí me pasaba la tarde viendo las películas más de una vez. No tenía absolutamente nada que hacer dada la absoluta carencia de medios electrónicos que había. Se tomaba café, sí, pero era sólo eso, un café. (...) En esa época comencé a ir a diario al Café Gijón. Pero recuerdo eso, que sólo podía tomar café. Uno en el día. » (pp. 72- 73)

Haro Tecglen confirme les propos de FFG quant au cinéma et ajoute que celui-ci prit un autre tournant à partir du conflit fratricide : « Cuando llegó la guerra, Madrid cambió de población, vino gente de fuera, los milicianos por ejemplo, y muchos de ellos iban al cine Carretas sin saber lo que era. » (p. 73)

Le chapitre 7 (pp. 75-89) intéressent notre grille de lecture en se concentrant surtout sur les hymnes comme le donnent à voir FFG et surtout Haro Tecglen :

« (...) Después, al final de la guerra, había que cantar el 'Cara al sol'. El otro día me escribió un lector de mi libro (*El niño republicano*, Alfaguara, 1996) quejándose de que yo no decía que el régimen de Franco era tan odioso que obligaba a poner los discos con la música de los himnos oficiales, el 'Oriamendi', que era de los requetés, el 'Cara al sol' y la 'Marcha real'. » (p. 88)

FFG se permettait de rectifier et de dire : « No, era el himno de la Legión. » (p. 88).

Le chapitre 8 (pp. 90 à 102), traitait « De los penosos y sorprendentes recuerdos de aquellas penurias de la posguerra (...) » (p. 90). Pour rendre compte de cette réalité, le livre

faisait mention de :

« *La vida por delante*, dirigida e interpretada por Fernán-Gómez en 1958, fue escrita en colaboración con Manuel Pilares. La intención de los autores fue de hacer 'una sátira de la chapuza española', decir que nadie trabajaba 'por el amor de la obra bien hecha sino por salir del paso, por ganarse la vida, aunque este modo de mal trabajar fuera en perjuicio de los demás'. Un crítico entusiasmado calificó *La vida por delante* como 'la película de mayor oposición al régimen'. (...) buena parte de *La vida por delante* es una especie de sátira sobre la chapuza española, o lo que algunos llaman el ingenio español. » (pp. 90-91)

À partir de la thématique de la pénurie, les années de l'autarcie sont convoquées par les deux hommes qui, avec humour et gravité, soulignent ces privations et manques. FFG commence par une anecdote drôle autour d'une blague fréquente qui se faisait pendant l'après-guerre :

« Y surgió aquello del hombre que decía. 'Déme usted un café'. 'Sí'. '¿Pero es café?' Sí, señor. '¿café, café?'. 'Sí, señor'. 'Pero ¿café, café, café?' 'No, señor, eso ya no'. Es un chiste tonto, pero un retrato válido de lo que era la época. Duró mucho tiempo. Hasta que los norteamericanos se pusieron de acuerdo con el Caudillo, y entraron los tecnócratas y todo eso, que fue como hacia el año 1950. Desde 1936, en que se sublevaron, hasta ese momento. » (p. 92)

Haro Tecglen rappelle cette horreur de café : « El café era malta con achicoria, y se fumaba de todo, hasta cáscaras de patatas. » (p.92). Et FFG revit avec une certaine souffrance à son évocation ces années d'autarcie, de faim, d'absence de produits de base :

« ¡Pero qué penurias ! ¡Qué cosas tremendas ! (...) En toda aquella época, la gente bien situada conseguía traerse las cosas de Portugal. (...) '¡Qué barbaridad, cómo estaríamos nosotros!' Nuestra guerra fue corta, experimental como todo el mundo sabe, duró tres años estudiados de antemano, pero la posguerra fue como inacabable, y seguía y seguía, y durante esta posguerra es cuando se traían las cosas de Portugal. Todo venía de Portugal. » (p. 92)

Puis, FFG aborde le thème de la morale et des mœurs dans cette société du franquisme. Il se souvient que le concubinage était proscrit sous Franco, qu'il était jugé immoral et un péché et que cela arrivait même à des personnalités en vue comme « Lupe Sino y Manolete. » (p. 93), ce qui fit à l'époque scandale. Il reconnaît d'ailleurs qu'il aurait aimé être plus courageux et militant quant à cette question, qu'il aurait dû jouer un rôle plus visible, et que longtemps, il fut protégé par sa nationalité argentine, même s'il était souvent contrôlé :

« (...) y me hubiera gustado tener yo más valor y vivir de una manera más libertaria en este sentido. No puedo decir que he vivido siempre aterrorizado, pero miedo siempre he tenido. Miedo al aparato del Estado con sus guardias y sus policías. (...) Puesto que enseguida vino la guerra civil, y más tarde lo que se llamó la represión, en la que aunque no hubieras hecho nada estabas muerto de miedo.

He tenido la suerte en la vida de poder acogerme durante bastantes años a eso de ser argentino, pero por eso de ser argentino nunca he tenido mis documentos del todo en regla, y me detenían cuando iba en tren o cuando viajaba al extranjero, siempre me faltaba un papel, un documento, y siempre estaba aterrorizado. » (pp. 95-96)

Le chapitre 9 (pp. 103 à 108), très succinct en ce qui concerne notre analyse, fait juste référence à l'absence de miracles auxquels FFG ne croyait pas dans sa filmographie en tant qu'acteur du cinéma religieux de la production franquiste comme *La mies es mucha* ou *Balarrasa* dans lesquelles il interprétait un missionnaire et un prêtre : « Yo he hecho películas religiosas, pero no milagrosas. Era un cine religioso, pero hecho con bastante prudencia. Por eso no había milagros. » (p. 108)

Le chapitre 10 (pp. 109-136), s'ouvre sur le fait que FFG n'a presque jamais refusé un rôle et qu'il a donc beaucoup joué et accumulé une filmographie très hétérogène. Questionné à cet effet par Haro Tecglen, il répond sans détours :

« Yo creo que casi nunca. Sólo lo he hecho porque coincidiera con otro proyecto, o porque el papel me pareciera fatigoso. Desde luego, en los diez últimos años, he rechazado las películas con muchos exteriores, que exigen muchas caminatas o en las que haya que subir lomas. También rechacé hace mucho tiempo por una razón parecida aquella película que se hizo sobre la División Azul, *Embajadores en el infierno*, porque al leer el guión vi que se desarrollaba en unas chabolas rodeadas de nieve y supuse que haría mucho frío. Pero quiero comer, pagar las cosas, los taxis... Hasta hace unos años ocho años he tenido siempre el dinero justo para vivir el año siguiente, pero nada más. » (p. 110)

FFG mentionne alors des moments plus difficiles financièrement pour essayer de justifier le fait qu'il ne rejeta que très peu de propositions de travail et insiste sur un point important, son goût pour l'argent et le luxe, qui transparaît dans toute son œuvre filmographique et littéraire d'une manière ou d'une autre. Le thème de la réussite et du perdant inondent sa production en général :

« Salvo durante dos años, cuando tenía yo cuarenta o cuarenta y uno, en que lo tuve que pedir prestado a un amigo. No tuve trabajo, y el año siguiente, por tanto, no estaba cubierto. Afortunadamente, tenía yo entonces un mayordomo con gran habilidad para convencer a los proveedores del barrio de que cobraran más tarde. (...) Ahora mismo tengo asegurados tres o cuatro años, pero no se debe a una oscilación de mi carrera sino a que las series de las televisiones nos han permitido a muchos de nosotros recibir más por el mismo trabajo. (...) Siempre he tenido tendencia al lujo (...). Siempre me ha tentado el lujo y siempre creí (ya hace muchos años que no lo creo), que si me colocaba iba a conseguir el lujo. » (pp. 110-111)

Il n'est pas surprenant que tant en réinvestissant son argent dans ses projets que par son train de vie, il ait parfois connu des difficultés, même s'il faisait en sorte de bloquer l'argent qui lui permettait de vivre une année complète sans travailler, dans l'optique où surviendrait un problème, dans les faits cela était plus compliqué. À partir de 1963-64, alors mis au ban par le régime pour son soutien aux mineurs des Asturies, il va connaître une décennie difficile, qui le conduira à la ruine. C'est d'ailleurs celle-ci qui lui rappelle celle de son mentor : « (...) Jardiel Poncela también se arruinó en su gira por América, pero claro, es que tenía 300 000 pesetas que equivaldrían a 7 millones ahora. Jardiel vivió arruinado toda su vida. Nunca tenía nada. Y quedó en la miseria. Durante los últimos quince años de su vida vivía de préstamos de la Sociedad de Autores.» (p. 111)

Un peu plus loin, FFG aborde les bords politiques de Jardiel Poncela et de José Luis Sáenz de Heredia, ses deux pygmalions au théâtre et au cinéma. Il met en relief un paradoxe, celui de son mentor au théâtre, qui, bien que résolument franquiste, avait eu maille à partir avec la censure qui lui avait donné du fil à retordre :

« Jardiel era un señorito absolutamente de derechas con sus ideas y absolutamente libertario en sus costumbres, con todas sus novelas prohibidas por el Caudillo, aunque él fue franquista hasta la muerte. Cuando llegaba al saloncillo diciendo que le habían prohibido una representación y que habían cerrado el teatro, decía siempre que el censor era un canalla, que estaba arruinando el gobierno de un hombre tan maravilloso como el general Franco, argumento que le oí decir muchos años después a Sáenz de Heredia, cuando asistió a la proyección de una película normal en la que se evidenciaban los cortes de censura y el público protestaba en el cine. 'Este censor va a arruinar toda la obra que está haciendo el generalísimo Franco'. Eran unos hombres tan convencidos de su ideología que siempre acababan pensando que Franco era muy bueno y que los malos eran quienes le rodeaban. » (pp. 113-114)

Haro Tecglen, en parlant de Franco, met le doigt sur une réflexion très répandue pendant la dictature et qui dotait la personne du Caudillo de dons surnaturels, qui pouvait tout voir, lire dans les pensées et qui savait tout ce qu'il se passait. Alfons Cervera dans *Maquis* (1997) reprend exactement cette pensée à travers ces personnages, c'est dire si cela faisait partie de l'inconscient collectif des gens : « Se decía mucho aquello de 'si Franco supiera lo que está pasando'. » (p. 114). Après Jardiel Poncela et Sáenz de Heredia, FFG mentionne un autre de ces auteurs préférés et personnage qu'il admirait en tant qu'écrivain, « Fernández Flórez (...). Lo curioso es que él era también un hombre absolutamente de derechas, pero con una literatura absolutamente disolvente, de izquierdistas, libertaria, antimilitarista, defensora del amor libre... » (p. 113). Celui-ci, tout comme Poncela, avait souffert de la censure malgré



ses penchants pour le régime, ce qui lui faisait dire par la voix de Haro Tecglen : « 'Pues que han ganado los míos, y que no puedo escribir porque todo lo que he escrito en la vida me lo han prohibido.' Le habían prohibido, claro, las obras antimilitaristas como aquellas del general Miquis, que era un experto en reiteradas (...). Ellos creían que ser de derechas era ganar dinero y vivir como reyes. » (p. 115)

Continuant à débattre sur ce thème, FFG et Haro Tecglen essayaient de comprendre les raisons de l'adhésion de certains de leurs amis ou connaissances à Franco et faisaient une liste de ces artistes considérés comme franquistes ouvertement mais qui n'étaient pas dépourvus de contradictions, nous montrant une nouvelle fois certaines *Représentations du franquisme* :

« Yo creo que lo que caracterizaba a este grupo, lo que les unificaba, es que todos eran señoritos, y no lo digo muy peyorativamente. No tenían absolutamente nada que ver con el franquismo en su ideología, pero paradójicamente, todos eran de Franco. Eran Edgar Neville, Rafael Gil, Antonio Román, Miguel Mihura, Pepe López Rubio, Enrique Jardiel Poncela, (...) lo que en su ignorancia por la lejanía llamó Agustín Lara 'la crema de la intelectualidad'. Toni Román y Rafael Gil en el momento de estallar la guerra eran comunistas, y Edgar Neville había sido de todo. Y al acabar la guerra se encontraron con que ellos eran los franquistas del momento, la intelectualidad franquista, pero en moral y en costumbres, que es lo que cuenta al fin y al cabo en la vida, eran todo lo contrario al hombre del Pardo. (...) Señoritos, eran señoritos alegres, frívolos, divertidos. Nada religiosos, nada oprimidos por alguna cosa de éstas. Eran libertarios y libertinos en su modo de vivir. Y franquistas, eso sí. » (p. 116-117)

Revenant à la morale et à la répression, FFG, qui fut un papillon de nuit pendant presque trente ans, faisait référence, non sans humour, à l'existence d'une Brigade des mœurs qui contrôlait la moralité des gens et qui se voulait la vestale des comportements dans de nombreux lieux de la capitale, Madrid :

« De la Brigada del Vicio y Costumbres, que era como en realidad se llamaba, pero en su lenguaje policial no decían lo del vicio y se presentaba sólo como de la Brigada de Costumbres. Ahí entraban los burdeles, el juego clandestino, y la tontería de los cabarés de noche. En los teatros también había siempre un policía, y había que reservarle una localidad en todas las representaciones, pero el hombre casi siempre estaba en el bar de al lado, porque se hartaba de ver la función tantas veces. » (p. 127)

Le chapitre 11 (pp. 137-161), s'intéresse une nouvelle fois à la morale sous le franquisme. FFG le rappelle laconiquement : « De la moral durante el franquismo, de las parejas de hecho, de sus respectivas bodas por la Iglesia, de Edgar Neville... » (p. 137). Haro Tecglen opine du chef et confirme l'obligation du mariage à l'église sous Franco, la religion catholique étant religion d'État : « La primera vez que me casé por la Iglesia era

imprescindible. » (p. 137). Pour FFG, qui se maria avec María Dolores Pradera en 1945, le mariage devant le curé ne représentait rien de plus qu'un devoir : « Y como a mí, el sacramento del matrimonio no me infundía ningún respeto, me era completamente igual aceptarlo que rechazarlo. » (pp. 137-138). FFG se dit surpris de la réaction de l'Administration franquiste concernant les bonnes mœurs : « (...) la presión del Estado sobre el individuo es feroz en determinados aspectos, y en la enemistad que tiene el Estado contra el amor libre, no sé por qué razón. » (p. 138). FFG pointe aussi du doigt l'hypocrisie d'une société qui prône le mariage à l'église mais où les hommes vont voir les prostituées ou ont des maîtresses en secret, c'est aussi cela les « Représentations du franquisme » : « (...) y le expliqué que en España el sistema era el de tener una amante. (...) '¡Qué va ! En España, que un psiquiatra, un arquitecto o un catedrático de universidad, esté casado y tenga una amante, no desprestigia nada'. » (p. 141). Haro Tecglen confirme les dires de son ami : « Sobre todo en Barcelona, que ha estado siempre más adelantada que Madrid, hubo un momento en que los grandes industriales tenían una querida aunque no les interesaba. En los estrenos del Liceo tenía que ir la querida con sus joyas, cuantas más mejor, para que la vieran todos y pudieran comentar que era su amante. (...) En Madrid, el sistema era ponerle un pisito en el barrio de Salamanca. O una mercería. » (p. 141). Avec ironie FFG parle sémantique pour souligner l'imposture de cette société : « Y el señor se llamaba entonces 'protector'. » (p. 141). FFG fait le lien avec la mort de Neville en 1967, dont la maîtresse attirée était Conchita Montes : « Yo estuve en el velatorio de Edgar Neville<sup>338</sup>, y allí estaba Conchita Montes recibiendo las condolencias del duelo. No había ningún escándalo. Pero eso ya ocurrió en una fecha más cercana. » (p. 142). Haro Tecglen fait aussi mention du cas *Loreto-Chicote* et interpelle FFG à ce sujet, qui n'était pas le seul bien sûr :

« ¿Te acuerdas del entierro de Loreto Prado? (...) Loreto (Prado) y Chicote. (...) No estaban casados, pero vivían juntos. (...) La puerta del teatro Cómico estaba abarrotada de gente esperando que bajaran el féretro de Loreto, y de pronto hubo un grito de horror porque la bajaban en un féretro blanco, que era el reservado para los niños y las vírgenes. (...) La gente admitía que siendo soltera viviera con Enrique pero no admitía que la enterraran en un féretro blanco. » (p. 145)

Haro Tecglen évoque aussi l'histoire des trois **P** : « (...) **p**eriodistas, **p**olicías y **p**rostitutas. » (p. 155), qui avaient étaient les têtes de turc du régime franquiste après la

---

<sup>338</sup> « Fue un republicano burgués ; se pasó a franquista en el momento de la guerra y después procuró hacer un cine social, un cine de humildes, pobres, humillados. Le quedaba mucho del otro tiempo (...). Con Conchita Montes fue a Hollywood hacia 1934, con algunos de los grandes de su generación : López Rubio, Jardiel Poncela, Tono... ¡los humoristas ! », Eduardo Haro Tecglen, *Babelia, El País*, 7 de marzo de 1992.

guerre. FFG souscrit à cette analyse : « Cuando los 'nacionales' entraron en Madrid se dijo que la persecución más inmediata, la represión más eficaz, sería contra **las tres pes**, que en ese momento eran periodistas, policías y porteros. (...) Y lógicamente al acabar la guerra, los más culpables desde el punto de vista de los vencedores debían haber sido los políticos. » (pp. 155-156). L'ordre moral fut aussi dévastateur comme le corrobore à travers sa question à FFG, Haro Tecglen : « ¿Te acuerdas, a pesar de eso, de la época de la persecución de las putas después de la guerra ? » (p. 156). FFG a une bonne mémoire et atteste que :

« Se las llevaban a todas en los coches. (...) Los policías les pedían la documentación, y a las que tuvieran carné del Sindicato del Espectáculo se las llevaban, porque a las putas que hacían la carrera les habían dado ese carné. Y cuando una actriz salía del teatro por la noche, y la policía le pedía la documentación, se la llevaban detenida. Las pobres actrices, cuando había redada, resultaba que llevaban carné de puta. » (p. 156)

Haro Tecglen remarque et lui en fait part, que FFG du temps du *Gran Café Gijón* était toujours bien habillé, qu'il portait son sempiternel costume-cravate, sorte de code unanime dans la société de l'après-guerre, avec cette petite moustache fine et un chapeau, ce que Haro Tecglen confirme : « En Madrid hubo un tiempo en que se identificaba la ideología política de las gentes por la forma en que se vestían. » (p. 160). FFG partage son avis : « Es cierto. Se consideraba que los abrigos Loden de color verde eran de gente de derechas. » (p. 160), Haro Tecglen ironise à cet égard : « Porque lo llevaba Fraga (...). » (p. 160). Effectivement, pendant le franquisme les codes et autres trouvailles étaient importants pour communiquer sans se faire remarquer et se passer des messages, comme le fut un temps le langage des éventails. C'est ce que FFG raconte avec malice : « El color verde era monárquico en época de la República porque las siglas del color VERDE significaba 'Viva EL REY DE España'. (...) Como la palabra CAFÉ quería decir 'Camarada, Arriba, Falange Española'... Un señor neutral no podía ir de color verde ni de color café. » (p. 161)

Le chapitre 12 n'a pas retenu notre attention eu égard à notre sujet d'étude. Aussi, allons-nous nous concentrer sur le chapitre 13 (pp. 176-209). Le thème développé s'articule autour « el recuerdo de lo malo que era el cine español de la posguerra... » (p. 176). N'allons pas chercher plus loin la vocation de FFG, car « cuando yo tenía catorce años me consideraba muy aficionado al cine, iba una vez a la semana (...) era aficionado también a las revistas de cine. » (p. 176). Tant Haro Tecglen que FFG sont assez durs avec la qualité du cinéma espagnol de l'époque, et à raison : cinéma en carton-pâte, décors qui servaient pour plusieurs films, peu de moyens mis en œuvre, cinéma enlisé dans des recettes et calculs, répétitions

inlassables des mêmes thématiques, adaptations littéraires plates, comédies frivoles de simple divertissement, vacuité des scénarii, etc. Pour Haro Tecglen, qui : « Estaba en el grupo de los que no veíamos películas españolas. No se podían ver. » (p. 177). Pour FFG « En mi clase, en los maristas, (...) Carro Mena (...) me explicaba que ver películas españolas y que a uno le gustaran, no podía ser. Para un verdadero aficionado, para una persona medio culta, el cine español era espantoso. » (p. 177). Ce qu'il se disait souvent selon FFG, quand le film était bon : « ¡Oye, esta película qué bien está, no parece española ! » (pp. 177-178)

Le chapitre 14 (pp. 210-219), sur José Bergamín, aborde la fameuse histoire de la pétition pour défendre les mineurs des Asturies en 1963, baptisée communément « *Carta de los 102* ». En revenant à Pepe Bergamín, qui signa aussi cette lettre ouverte, FFG parle de lui en ces termes : « Debió de ser un problema mental fuerte el haber sido filocomunista, católico, exiliado de España, regresado y vuelto a exiliar. » (p. 213). Alors que FFG était sûr qu'il ne risquait rien en étant un de ces signataires, il était en effet clair que le seul Bergamín allait avoir des ennuis, FFG eut, comme nous le savons de graves soucis. C'est ainsi qu'il se souvient de cette affaire :

« Me acuerdo de que cuando firmamos aquella protesta por las torturas que había habido en Asturias en 1963, una carta dirigida a Fraga, cuando me llamaron para tomarme declaración, había un hombre encargado de darnos la consigna a todos, que me dijo en voz baja : 'No te preocupes, van sólo contra Bergamín', o sea que ya estaba considerado como peligro por la policía. Aquella carta la habíamos firmado ciento dos personas, y el primer firmante no era Bergamín que era el segundo, sino Vázquez Díaz. No se trataba más que de una carta en la que se preguntaba si era cierto que en la represión de las huelgas de Asturias se habían aplicado torturas a los mineros. Bergamín llevó una vida rarísima en este sentido. » (pp. 213-314)

José Bergamín, un des ennemis du franquisme, avait passé beaucoup de temps caché dans une armoire derrière laquelle se dissimulait un petit appartement aménagé, fait fréquent après la victoire des rebelles dans cette Espagne de Franco, comme ce fut le cas dans *Mambrú se fue a la guerra*, mais cette fois-ci dans une cave, ou dans *El embrujo de Shanghai*, où le Capitaine Blay se réfugie souvent dans cette armoire à double fond pour se camoufler. FFG confirme : « Me contó una vez que se pasó no sé si meses o años en el interior de un armario cuando terminó la guerra, en Valencia. » (p. 215). Haro Tecglen précise exactement le dispositif employé : « No era exactamente un armario sino una especie de despensa, más grande que un armario, que tenía un agujero frente al cual habían puesto una cántara. José salía por las noches y se paseaba por la casa. Luego pasó un año más en la cárcel, y en París, ya en libertad, prefería seguir viviendo en la cueva. » (p. 215)

Le chapitre 15 (pp. 220-234) se concentre sur la censure franquiste à la lumière de la « *Carta de los 102* », de la manie des censeurs à écrire des pièces de théâtre et des possibilités de FFG d'avoir pu s'exiler en Amérique Latine. FFG revient en détail sur les conséquences de cette prise de position qui lui fut fatale pendant des années :

« (...) Pero en algunas empresas oficiales como Radio Nacional se prohibió mi nombre, en algún periódico, que quizás fuera *Arriba*, también, y desde luego en Televisión Española. Parte de este parón correspondió exclusivamente a Televisión ya que al prohibirse mi nombre no se me podía contratar. Al crítico Alfredo Marquerie le hacía mucha gracia porque tenía que escribir 'Analía Gadé y el actor que la acompaña', aunque él no quisiera hacerlo. Al final fueron dos personas, cada una por su lado, las que se esforzaron en romper esto explicando que les parecía una idiotez, Emilio Romero y Jaime de Armiñán. Cada uno me ofreció un trabajo, y el de Armiñán, como era concretamente en Televisión, forzó la situación. Esto es lo único que noté directamente como represalia. (...) El teatro que yo hacía, que era un teatro frívolo y sin ninguna importancia política o moral, tenía infinidad de cortes de censura. (...) Pero esto no tenía ninguna relación con la famosa carta, sino que era una arbitrariedad absoluta que existía en la censura de la época. » (pp. 221)

Au-delà de la censure que FFG dut endurer et qui signifia sa mise à l'écart pendant des années, il fut aussi convoqué par la Garde Civile et dut s'expliquer sur cette lettre ouverte signée par cent-deux intellectuels :

« No hubo una respuesta oficial. (...) Fraga Iribarne, en la que decía que nosotros habíamos firmado esa carta (...). Una emisora de radio que había en Praga, Pasionaria había hecho la recomendación de que se hiciera esta carta simplemente para perjudicar al Gobierno. (...) En mi caso no llegó a haber proceso, pero sí fui interrogado por un juez que me preguntaba que por qué había firmado dicha carta, qué motivos tenía yo, que si me injería en la política. (...) Como aquella carta se llamaba algo así como 'de los intelectuales', lo primero que me preguntó aquel juez fue si yo era un intelectual. » (pp. 221-222)

Haro Tecglen souligne aussi que d'autres personnes eurent de gros problèmes avec cette affaire, dont un célèbre écrivain : « Por firmar la carta también tuvo problemas Torrente Ballester, que era crítico de *Arriba*, y le echaron. Fue entonces cuando se marchó a América. » (p. 222). FFG affirme de son côté qu'un certain nombre fut confronté à des ennuis : « Me he referido especialmente a mi caso, pero tengo entendido que hubo más represaliados. » (p. 223). Haro Tecglen nous parle d'un certain langage fait de codes, déviations, clins d'œil, allusions, l'usage de la métaphore ou d'autres figures de style, de transpositions, qui permirent de moquer la censure et d'échapper à ses cruels ciseaux :

« Yo he decidido mi vida a no tener problemas con la censura. Todo mi ingenio o todo mi trabajo consistía en escribir de una forma determinada que se pudiera entender y que no lo prohibiera la

censura. Eso es todo lo que he aportado a este tipo de trabajo. No he tenido graves problemas. Los cierres que tuvo *Triunfo* (1971 et 1975) siempre han sido por cosas que a mí se me han escapado. No mías, sino de otros, y que yo no me daba cuenta de que podían causar esos problemas. Si no, no hubieran salido, naturalmente. (...) Cuando murió Franco me puse a escribir sin buscar claves ni segundos lenguajes ni metalenguajes ni metáforas ni nada, sino decir las cosas directamente, y noto una reacción en contra. (...) En la época de Franco era al revés, porque se buscaba una especie de lenguaje para decir lo que no se podía decir. » (pp. 224-226)

FFG nous fait partager avec l'humour qui le caractérise un épisode avec la censure qui nous prouve à quel point celle-ci pouvait être partielle et stupide. En voici un extrait :

« De cortes de censura recuerdo, como lo más gracioso, que me impusieron una multa por dar demasiados besos a la actriz en escena. Alguien me aconsejó que me personara en el departamento de censura para que me levantaran el castigo. Fui con el libro de la obra al señor que me recibió, que se llamaba Bautista de la Torre, que también era autor de teatro, para explicarle que en el libreto aprobado por la censura había más besos que los que yo realmente daba. 'Usted ha dado siete besos a la actriz'. 'Sí, pero fíjese que en el libreto están autorizados once'. Y el hombre me levantó la sanción con un informe que conservo y en el que dice 'que habiéndose comprobado que dio siete besos a la actriz y estando autorizados once, quedan a su favor cuatro besos, y se le levanta la sanción'. » (p. 228)

Haro Tecglen vient à poser une question à FFG, question que je me suis souvent posé et que j'aborde lors de mes rencontres avec Emma Cohen et que vous pouvez consulter en Annexe. Pourquoi, ayant la nationalité argentine, FFG ne s'est-il pas exilé en Amérique Latine ? La réponse qu'apporta FFG à cette interrogation prenait la forme suivante :

« Yo no pensaba que mi mercado natural de trabajo fuera aquel, sino al contrario. Como me había educado aquí, en España, pensaba que éste era mi sitio de trabajo normal. Lo que ocurrió es que una vez, al tratar de poner en regla mi documentación por ser argentino residente en España, sin darme cuenta, a un cónsul nuevo que acababa de llegar, le comenté mi mala suerte porque pudiendo elegir mi nacionalidad tenía que elegir entre Franco y Perón. Y el hombre me reprendió, diciéndome : 'Son dos magníficos países y dos extraordinarios gobernantes'. Naturalmente le dije que tenía razón y que precisamente por ello me era muy difícil la elección. » (p. 233)

Le chapitre 16 (pp. 235-249) s'intéresse au communisme et à la résistance au régime franquiste et suggère que cette croisade contre le communisme fut une idée de génie de la part du dictateur afin de diffuser sa propagande dans tout le pays. L'opposition au régime, selon Haro Tecglen fut réduite à son minimum : « (...) Yo no vi en un momento determinado que hubiera más oposición al régimen de Franco que la comunista. No había otra. La socialista no existía, la republicana estaba en el exilio, que era un limbo, y no vi más que esa posibilidad. » (p. 235). FFG tombe d'accord sur ce constat : « A todos nos afectaba por igual que los únicos que hacían algo contra el régimen de Franco de una manera más o menos ordenada y constante fueran los comunistas. » (p. 236). D'ailleurs, Haro Tecglen rappelle que la

propagande franquiste faisait tout pour effrayer les gens eu égard au communisme : « Lo decía Franco. 'Si no soy yo, es el comunismo'. (...) He visto a mucha gente que no quería ser comunista creyendo lo que los franquistas decían del comunismo. » (p. 237). FFG fait une claire différence assumée entre ceux qui se disaient socialistes et les autres qui se réclamaient du communisme, installant une échelle du moins au plus grave :

« (...) Se podía decir tranquilamente que alguien tenía ideas socialistas, pero comunistas no se podía. Muchos de izquierdas se llamaban a sí mismos liberales porque no se atrevían a considerarse comunistas. Se consiguió que el comunismo diera miedo. Has recordado ahora muy bien que cuando Franco decía que si él se iba vendría el comunismo, se consiguió contagiar el miedo. » (p. 244)

Pour Haro Tecglen, avec tout le passif que l'on sait quant à son père condamné par le régime, être un rouge était une fierté qu'il revendiquait en silence : « Yo soy rojo a la manera en que lo definían los franquistas : clase única, raza. Sin odio, sin sangre, sin revanchas : pero rojo. » (p. 245). Dans le milieu du cinéma ou du théâtre où se mouvait FFG, être communiste était un fait normal, logique et naturel, c'est ce qu'il essaie d'expliquer : « Es que en aquel momento, en nuestro ambiente, el no ser comunista era casi, casi tan grave como ser fascista o ser franquista. Había que ser comunista si no eras de los de Franco. » (p. 247)

Le chapitre 17 (pp. 250-256) ne présente aucun lien avec notre objet d'étude, c'est pourquoi nous nous focaliserons directement sur le chapitre 18 (pp. 257-287). Cette partie, très courte, voit FFG insister sur la responsabilité que doit porter un chef politique lorsqu'il y a dans un pays une guerre, ce que Franco ne fit jamais ou reconnu. C'est ce qu'il souhaite exprimer à travers ces mots : « Los políticos deben reconocer su error si estalla una guerra. Y no te digo nada cuando la guerra es civil, como la nuestra, en cuyo caso no hubo que dejarla en manos de los militares, sino que ellos mismos la declararon. » (p. 262). Plus en avant les deux amis se questionnent sur la terminologie de « Guerre Civile », expression qu'ils ne comprennent pas et à laquelle ils n'adhèrent pas forcément car pour eux une Guerre Civile oppose dans un même pays deux factions armées professionnelles et non une armée de carrière contre le peuple. C'est cela que veut remettre en ordre FFG : « Entonces debería llamarse guerra interna, pero no civil. ¿Es que no son también militares los de las guerras civiles ? Cuando éstas son como las sudamericanas, la mitad de los militares contra la otra mitad de los militares, no lo entiendo. No sé el origen del término. » (p. 287)

Le chapitre 19 (pp. 288-317) se concentre sur les nuits madrilènes auxquelles FFG participa largement comme nous l'avons vu en commentant les différents cafés et bars qu'il fréquenta de manière entrecoupée de la fin des années 40 jusqu'au début des années 70, avant de se ranger aux côtés de sa « media naranja », Emma Cohen. FFG se remémore un des clubs les plus emblématiques du Madrid de l'après-guerre : « Al club *Riscal*, para el que tenías que tener una tarjeta de socio que, por otro lado, le daban absolutamente a todo el mundo. » (p. 309). Pour Haro Tecglen, le « *Riscal* era un sitio de señoritas de lujo, de putitas de las que tanto te gustaban... ¡Fernando! ¡Fernando ! ¡Qué te veo dubitativo y no me oyes ! » (p. 309). Taquiné par son ami, FFG qui était un habitué du *Riscal*, reconnaît son attrait pour le lieu et ce qu'il s'y faisait :

« ¿Cómo dubitativo? ¡Si iba al *Riscal* a diario ! Todos los días que no trabajaba me iba al cine después del *Café Gijón*, y luego a *Riscal*, donde iba tanta gente bien, marqueses y marquesas, como las chicas que tú vergonzosamente llamas putitas, y que son las putitas, y que son las putas. Era un sitio de los que ya no existen, porque ahora sigue habiendo lugares en los que están las putitas esas, pero están solas con las que en su lenguaje ellas llaman los cabritos, y luego los chulos que están en la barra. Yo fui hace algún tiempo, pero son sitios que ya no tienen gracia porque en *Riscal* había gente que bailaba, había la orquesta, la paella, actores, y sobre todo no había jóvenes. Para que un joven entrara allí tenía que ser por lo menos torero, y sin embargo ahora, en un sitio parecido a aquel, no hay más que jóvenes. Yo pude empezar a ir al *Riscal* después de la película *Balarrasa*. Hasta entonces, mi caché no era suficiente como para permitirme alternar en ese sitio. » (pp. 309-310)

Le patron du *Riscal*, Alfonso Camorra, était une connaissance de FFG comme il le rappelle et les habitudes qui se pratiquaient alors étaient celles d'un autre temps le nôtre aujourd'hui : « (...) Yo era amigo suyo, incluso un día le presté dinero para pagar la nómina de los camareros. No porque hubiera caído en la miseria, sino porque le ocurría esto que les pasa mucho a los ricos, que no tienen 'liquidez'. Muchos otros días él me descontó cheques. Era una España distinta aquella. » (p. 311). Noctambule notoire, FFG n'était pas gêné de le reconnaître, surtout que nous avons commenté que fréquenter ces clubs, cafés, bars de nuits, cabarets, « salas de fiestas », était un moyen de se déconnecter de cette Espagne franquiste et d'y trouver des plages de liberté et d'insouciance : « Me he pasado todas las noches de mi vida, pero todas, todas, en cabarés. » (p. 311). D'ailleurs, contrairement à l'hypocrisie ambiante et à la pudibonderie, FFG a toujours assumé ses sorties et ses pratiques libertaires :

« Pero yo no digo nada en contra. Eran unos sitios en los que tocaban la música, bailaban las parejas (yo no sabía bailar), había chicas de alterne por las mesas, había otros señores y señoras que no eran de alterne, pero sobre todo, lo que yo no conocía en aquella época era otro sitio donde se pudiera estar mejor desde las doce de la noche hasta las tres de la madrugada. » (p. 313)



Une soirée normale selon les habitudes de FFG, comme nous pouvons nous en rendre compte dans divers écrits comme ses Mémoires par exemple, commençait avant par le *Gran Café Gijón*, puis il fallait dîner à l'extérieur, accompagné de quelques copains. Enfin, la nuit commençait et on faisait ce que l'on appelait de manière imagée « *el viacrucis* », c'est-à-dire la tournée des bars. Sachant qu'il y avait un couvre-feu et que les clubs du centre ville fermaient vers deux heures du matin avec une certaine tolérance, il fallait rivaliser d'ingéniosité et gagner en taxi ou voiture particulière d'autres lieux en banlieue qui n'avaient pas les exigences horaires de Madrid :

« El problema que teníamos en Madrid los noctámbulos de entonces era el de saber que a las dos de la madrugada se terminaba, y que había que saber a qué sitio se podía ir donde hubiera alimento. (...) La noche consistía en ir a varios sitios. Teníamos que ir a tres o cuatro cada noche, lo que era muy disparatado, y según pienso ahora, carísimo. Había el inconveniente de que estos sitios no tenían ambiente hasta las once de la noche, es decir, hasta que la gente terminara de cenar, pero a las dos de la madrugada tenían que cerrar. Con un poco de tolerancia, les permitían estar hasta las dos y media o las tres, pero seguía aún muy pronto y había que seguir la noche. Los sitios abiertos a esas horas estaban en las afueras, y teníamos que trasladarnos en coche (bar del aeropuerto). Allí estábamos un par de horas más y luego nos dirigíamos a las gasolineras, donde estábamos hasta las seis o las siete de la mañana. » (pp. 315-316)

Le chapitre 20 (pp. 318-344), qui clôt cet ouvrage s'attache à plusieurs thématiques comme la difficulté de reprendre une vie normale après une guerre éprouvante et une après-guerre traumatisante, à l'ignorance des exilés eu égard à l'avenir de Franco et enfin la peur que les femmes provoquent en FFG. Tout d'abord, le cri du cœur de Haro Tecglen nous invite à réfléchir sur la guerre : « Nada es normal después de la guerra, éste es otro mundo, un mundo raro. (...) Todo está falseado después de la guerra. » (p. 318). Pour lui, à la fois la guerre et surtout la suite de celle-ci, infinie, a laissé des traces profondes dans sa manière d'être et de voir les choses :

« Hubo una guerra, y se suponía que cuando terminara todo volvería a ser como era antes, a tener el cauce anterior, volverías a tu casa, tu padre trabajaría en unos periódicos, todo sería normal. Pero esa guerra no terminó ya nada fue como antes. Hablo de mí, yo seguí esperando que terminara lo que había venido después de esa guerra para volver a hacer la vida normal. Pero esa posguerra no terminó nunca, y yo seguí viviendo una vida artificial, trabajé, me casé, pero ya no era el mismo país en el que yo había estado. Esto era otra cosa, una rareza. No me explico bien... » (pp. 318-319)

À travers l'anecdote de sa mère, FFG se souvient qu'après la guerre, une longue période interminable vit le jour, comme l'a ressenti d'ailleurs Haro Tecglen, car l'enfer avait succédé à l'enfer :

« (...) Recuerdo muy bien, y así lo tengo en algún lado, que le recordé un día a mi madre una promesa que había hecho. Seguramente era el año 39. Mi madre había conseguido tabaco a pesar de que

era muy difícil, y vi que fumaba. 'Pero mamá', le dije, '¿no habías prometido a San José durante la guerra que cuando esto terminase estarías un año sin fumar?', y me respondió : 'Sí, hijo, pero es que esto no ha terminado'. Entonces comprendí, pero sobre todo lo comprendí más adelante, lo mismo que acabas de contar tú, que 'esto', es decir, la situación creada por la guerra en cuanto a diferencia con el modo de vivir anterior, no había terminado. » (p. 321)

Pour FFG, l'après-guerre fut la période la plus difficile de sa vie et il s'en souvient avec amertume et souffrance :

« Ya he dicho también antes que la posguerra fue la etapa más horrible que he vivido, al menos en mi recuerdo. Quizás he magnificado también lo que tenía de horrible. Puede no haberlo sido. En mi caso se daban más bien estas segundas cosas... Llevábamos todos unas gabardinas, y en ellas unos higos secos (almendras y avellanas) para cuando nos diera hambre por la calle. Y esta cosa horrible de comer las castañas pilongas. En realidad nos alimentábamos de esas cosas, y el que ahora diga lo contrario..., aunque ya no hay nadie que lo diga porque nosotros somos de los mayores que quedan. Los que pudieran contradecirnos se han muerto casi todos. » (p. 322)

Parallèlement aux difficultés de l'immédiate après guerre, le thème de l'exil prend un tour important. Les exilés ont cru longtemps, et à tort, que le régime n'allait pas tenir, que l'opinion internationale, la défaite des forces de l'Axe allaient contribuer à la chute de Franco, mais celui-ci fut particulièrement inspiré en changeant son fusil d'épaule et en faisant du communisme son cheval de bataille en s'alliant aux USA et en concentrant tous les pouvoirs en l'Église. Les Lois Organiques, donnant l'apparence d'une démocratie ont eu aussi leurs effets de trompe-l'œil. FFG fait allusion à tout cela :

« Dentro del país veíamos todo con mucha más certeza que en el exilio. Aquí se veía con más claridad que tenía Franco en el poder y, sobre todo, se veía mucho más clara la unión que había hecho con el poder norteamericano a partir del momento en que Franco se quitó el gorro aquel de legionario, y se compró un sombrero flexible con una cinta de seda alrededor. Y cuando dio una entrevista al responsable de United Press explicándole que lo que él estaba haciendo era implantar en España la democracia. Fue una entrevista muy larga en la que invitaba a que la banca norteamericana hiciera aquí lo que quisiese. » (p. 326)

Pour Fernán-Gómez, les exilés vivaient dans l'illusion et n'avaient pas un juste point de vue de comment se passaient les choses à l'intérieur, ce qui a précipité sûrement la fin des foyers de guérilleros à la fin des années 40 et au début des années 50, et a contribué à ce que les manœuvres et désirs des exilés n'aient aucune efficacité au final :

« Desde dentro del país se veía todo de una forma más clara de la que, para mi sorpresa, me encontré cuando en México y en Buenos Aires hablé con exiliados españoles. Estaban absolutamente equivocados en cuanto a la decadencia del poder de Franco en España, y nosotros teníamos la visión más cierta de que no existía esa supuesta decadencia, y que este hombre estaba finísimo. La perspectiva

que teníamos en España a partir de los años cincuenta era de que esto duraría hasta que se durmiera ese señor. (...). Entre todos los grupos de exiliados que estudiaban las razones objetivas para regresar pronto, había al menos uno que mantenía que esos proyectos no valían porque Franco era inmortal. » (p. 340)

FFG termine sur une note positive en convoquant l'amour et avoue que : « Me puedo haber enamorado en la vida tres o cuatro veces, lo que me parece poco en una vida de setenta y cinco años. » (p. 326)

### **\*El tiempo amarillo (1990-2006)**

En 1990, FFG publie pour la première fois ses Mémoires, *El tiempo amarillo*, en deux tomes, accompagnés de photos qui retracent les moments de son existence, à savoir plus de 60 ans de vie de l'une des figures les plus importantes de la scène et des Arts espagnols contemporains. En 1998, celles-ci sont augmentées pour la première fois (1921-1997), corrigées et republiées en un seul volume de presque 600 pages avec au milieu un album photos depuis sa naissance jusqu'aux dernières années de son parcours. Le prologue est écrit, comme un symbole par Juan Marsé, l'auteur entre autre de *El embrujo de Shanghai*. En 2015, elles sont une nouvelle fois republiées sans changement spécifique quant à l'écriture, si ce n'est l'éditeur et le prologue, qui cette fois-ci est écrit par Luis Alegre. Avant d'entrer dans le cœur de ce livre autobiographique, nous voudrions revenir sur le mot mémoire et vous faire partager ce que FFG lui même pensait de ce genre particulier de l'écriture, comme il l'exprimait dans *Desde la última fila* (1995), dans le chapitre intitulé « *Memorias* » :

« El género de memorias ha sido muy cultivado en España, sobre todo desde finales del siglo XVIII, a pesar de que con insistencia se diga desde hace algunos años lo contrario. Lo que ya no es tan frecuente es la costumbre de leerlas y, por lo tanto, la de insistir en sus ediciones. Pero lo que sí es cierto, es que hasta hace pocos años no abundaban los libros de memorias íntimas ; sólo los de memorias políticas o militares, que pretendían servir de fundamento a trabajos históricos. La escasez de memorias íntimas entre nosotros puede atribuirse a un exceso de pudor, característica de nuestra sociedad, o al consabido sentimiento de inferioridad, que deriva en timidez. La verdad es que si un actor español insigne y condecorado publicase sus memorias, nadie esperaría encontrar en ellas el pormenor que nos cuenta Sir Laurence Olivier en su libro autobiográfico : que adolecía desde su juventud de eyaculación precoz y que esa fue una de las causas de que su mujer, la delicadísima Vivien Leigh, se marchase con un actor australiano. » (pp. 261-262)

Avec l'évolution de la société, la montée du voyeurisme, l'engouement pour la presse du cœur et celle à scandales, la recherche constante du buzz ont fait que le sensationnalisme

est au centre de nos vies encore et toujours plus, ce qui a, dans un sens, relancé le genre littéraire des autobiographies, Mémoires, témoignages de vie, en se centrant davantage sur le scoop que sur la qualité à proprement dit. C'est cela que FFG voulait retenir :

« Últimamente, en una de estas oscilaciones pendulares a que tan acostumbrados nos tiene nuestro país, las memorias íntimas no escasean, sino que abundan, gracias al gran impulso que han recibido de las llamadas *revistas del corazón*. Y como en otras ocasiones, aunque sin recibir elogios por ello, los abanderados y las abanderadas han tenido que ser la gente del espectáculo. Están acostumbrados a exhibirse ; son menos vergonzosos, o más desvergonzados, como ustedes gusten, y han sido los primeros en liarse la manta a la cabeza y sacar a relucir los trapos sucios y los limpios. Puede que tras ellos vengan los demás, los menestrales, los universitarios, los ejecutivos, la aristocracia, los curas, y nos enteremos de las vidas íntimas de todos. Aunque es algo dudoso, pues todas esas clases tienen, en cuanto a prestigio moral, algo que perder ; mientras nosotros, los cómicos y las cómicas, lo tenemos ya tradicionalmente perdido. » (p. 262)

*El tiempo amarillo* offre au lecteur une nouvelle vision, qui plus est personnelle sur plusieurs décennies de l'Espagne, et surtout, un retour distancié sur l'existence de FFG, son parcours, son évolution, ses succès et ses échecs. *El tiempo amarillo* évoque aussi son cheminement, sans oublier les grands moments de sa carrière, les rencontres faites, ses inspirations, et rend hommage non seulement aux acteurs et écrivains qui ont jalonné sa route mais aussi fait une déclaration d'amour au Septième Art à travers un langage précis, sincère et plein d'émotion. Comme il ne vous aura pas échappé, des Mémoires sont faites pour se retourner sur son passé et faire un bilan, et il n'est pas étonnant que FFG les ait écrites à presque 70 ans. Aborder le temps qui passe, ressusciter les grandes heures de l'histoire de l'Espagne, évoquer ses souvenirs, son vécu librement sans être contraint aux limites de la fiction mais en se laissant guider par sa propre réalité, voilà le parti pris de ce livre. Et plus encore, car l'aventure de se raconter devient quelque chose de plus fort qu'un texte littéraire, il s'agit presque d'une reconstitution de la mémoire, d'une fusion de la vérité et du rêve dans laquelle se matérialisent ses propres inquiétudes et expériences. Si bien qu'à notre humble avis, et, en désaccord avec la thèse de Cristina Ros Berenguer (qui donnait la primauté à l'auteur sur l'acteur), l'acteur est omniprésent dans l'écriture et étouffe l'auteur, car comme le disait Valle-Inclán, et c'est une donnée certaine tout au long de *El tiempo amarillo*, « Quien recuerda, miente. » C'est justement la parfaite adéquation entre le fond et la forme qui donne tout son pouvoir à ces Mémoires. Il n'est pas surprenant que José Sacristán, ami de FFG et compagnon au cinéma pensait qu'il s'agissait de : « Una de las crónicas más lúcidas, vibrantes y divertidas de cuantas se han escrito de aquellos años. » Pour Luis Alegre, auteur de la Préface de la nouvelle mouture des Mémoires, il en était de même : « A mí también *El tiempo amarillo* me parece una delicia, una obra maestra de la literatura de la memoria. » (p.

7)

Lorsque l'on s'intéresse à ces Mémoires, il convient obligatoirement de les associer à son pendant filmique, *La silla de Fernando* (2006), documentaire testament réalisé par David Trueba et Luis Alegre et qui reprend de manière condensée l'essence de celles-ci. Il s'agit donc d'une tentative réussie de mise en images de cette autobiographie et dont le maître mot, tel un fil rouge, constitue la mémoire comme FFG lui-même le déclarait dans ce même ouvrage :

« Los recovecos de la memoria y de la desmemoria son inexcrutables y todo lo que no recordamos es como si no hubiera sucedido. Quizás deberían todas las personas tener en determinado momento de su vida una necesidad tan acuciante de recordarla como ésta que tengo yo ahora, para que la vida no fuera pareciendo momento a momento a una muerte. » (II, p. 38)

Les thèmes abordés dans ce livre autobiographique sont : les voyages de la mémoire, ses débuts, les promenades à travers Madrid étant enfant avec sa grand-mère, sa filiation, l'avènement de la II République, le théâtre, la déclamation, la poésie, l'enfance, la lecture, le théâtre de magie, l'adolescence. Il est également question de ses différentes écoles, de la Guerre d'Espagne, des bombardements, de la bataille de Madrid, de son père absent, de l'École d'interprétation de la CNT, de ses premiers pas au théâtre. Il n'oublie pas de faire références à Franco, au *SEU*, à ses balbutiements au cinéma, à CIFESA, à ses mentors, à l'après-guerre, au *Gran Café Gijón*, à ses rôles clefs, à sa vie personnelle. Enfin, il parle aussi de Barcelone vs Madrid, du triomphe, de la dissidence, de la vie nocturne, des cafés, bars et cabarets à la mode, de son passage derrière la caméra, de ses déboires, de ses amitiés, de la censure, des hommages, de ses amours, des comédiens et acteurs, du cinéma.

Outre les nombreux thèmes développés dans ses Mémoires, nous pouvons affirmer ici, grâce à l'analyse d'Elvire Díaz dans *Oubli et Mémoire*, que *El tiempo amarillo* se réclame d'une écriture de la mémoire. De fait, ce livre autobiographique, s'il s'ancre essentiellement dans la réalité, ajoute une dose de fiction. L'édition de 1998, présentait la préface de Juan Marsé, que nous identifions à un écrivain engagé et relié par son roman *El embrujo de Shanghai* à la récupération de la mémoire. Sa date initiale de publication, 1990, nous montre que celles-ci ont été rédigées bien après la Transition, passage obligé pour se revendiquer d'une telle écriture et que FFG a beaucoup lu autour de ces thèmes et qu'il a fait des recherches et s'est documenté pour les aborder. Dans son intégralité, FFG ressuscite par son intermédiaire la mémoire vivante des Espagnols et un temps qui va de 1921 à 1997. Que ce soit la II République, le Front Populaire, la Guerre Civile, le franquisme, le personnage de Franco,

tous ces thèmes figurent dans *El Tiempo amarillo*. Enfin, le titre de ses Mémoires qui figure en incipit dans les deux premières éditions, est extrait d'un poème de Miguel Hernández : « Pero yo sé que algún día se pondrá el tiempo amarillo sobre mi fotografía », évoque ces photos sépias, la fuite du temps, la mort, etc. Le choix de Miguel Hernández (1910-1942) n'est pas un choix au hasard, puisque ce poète de la génération de 27 est hautement symbolique et diffuse un message fort. Républicain convaincu, amené aux idées marxistes lors de sa rencontre à Madrid avec le poète chilien Pablo Neruda, Miguel Hernández incarne la victime de l'oppression franquiste tout comme Federico García Lorca. En effet, après la guerre il est arrêté à Orihuela à cause de ses idées et condamné à la prison à perpétuité. Il mourut en 1942 dans la geôle, de tuberculose. Pour prouver que la mémoire est le thème clef de ce livre autobiographique, mémoire individuelle et collective, nous nous en remettons à FFG qui, dans *El tiempo amarillo* disait :

« A los que tenemos esta tendencia viciosa a volver los ojos al pasado, sobre todo al nuestro, y nos esforzamos inútilmente en hacer de los recuerdos una realidad viva, como si en aquellos tiempos nos hubiéramos dejado muchas cosas a medio hacer, nos gusta encontrar sitios como el parterre del Retiro, en los que si no existe nuestra infancia, se conserva por lo menos su escenario, y a poco que nos esforcemos, nos vemos trepar por los árboles o corretear entre los setos. » (p. 411)

Comme nous avons passé beaucoup de temps à évoquer et citer les Mémoires de FFG lors de la première partie de cette thèse, nous allons faire un compte rendu assez concis de cette écriture de la mémoire et mettre en exergue les *Représentations du franquisme* qui figurent dans cette autobiographie. Le chapitre numéro un, intitulé « Los viajes de la memoria » est axé autour du mot liberté et se concentre sur la proclamation de la II République. FFG la vécut aux côtés de sa grand-mère socialiste et révolutionnaire. Cette évocation prend appui sur la cérémonie de remise de la Médaille d'Or des Beaux Arts, présidée par le Roi Juan Carlos, le 11 juin 1980, et qui comme une pelote de laine qu'on déroule, transporte FFG des années en arrière, quand il avait neuf ans, lors de la célébration historique du 14 avril 1931 :

« Mi siempre caprichosa memoria me juega una trastada : en este instante, en esta solemne y para mí conmovedora ceremonia, me hace evocar el 14 de abril de 1931, día de la proclamación de la República, de la Segunda República. Cuando este rey aún no había nacido y yo tenía nueve años. Ahora, con casi sesenta, bajo del estrado y me siento en mi butaca. Sin apartar mi mirada del noble, entrañable y un poco desvalido rostro de Juan Carlos I, veo los radiantes colores de aquel día, escucho sus sonidos, sus voces populares, triunfales, alegres. '¡Viva la República !', grita el pueblo de Madrid con un único grito proferido por miles y miles de gargantas unánimes en aquella dorada mañana de primavera, la más alegre de su historia. No asocio lo que mi cabeza y mi corazón guardan de aquella explosión de esperanza con el romántico frenesí de *La libertad guiando al pueblo*, de Delacroix, ni mucho menos con la patética, armoniosa sobriedad de *El cuarto estado*, de Pellizza da Volpedo, sino

con un cuadro muy posterior, de 1945 : *Boogie-boogie de la victoria*, de Mondrian. Luminosos colores y colorines de faralillos de baile callejero, de barracas de verbena, de cartel de toros, eso quedó en mi retina. La detonante combinación de colores de la bandera republicana, el casi desagradable emparejamiento del morado con el amarillo, le iban bien a aquella fiesta gloriosa y chabacana, en la que la zafiedad, la charanga y la pandereta eran guiones deliberadamente izados para señalar los nuevos caminos a los atildados burgueses de buen gusto. Casaba bien aquel violento contraste de colores con las disfónicas, desgañifadas voces que cantaban el *Himno de Riego* y proferían soeces insultos contra el rey, sus ministros y los curas. » (pp. 33-34)

Après la II République, le Front populaire était convoqué par FFG, dans un nouvel exercice de récupération de la mémoire commune oubliée :

« Pero la derecha, toda la derecha, incluso la derecha liberal, en el año 36, después del triunfo del Frente Popular en las elecciones del 16 de febrero, daba la impresión de sentirse fascista, de ver en el fascismo su única tabla de salvación, de defensa de sus privilegios –ridículos privilegios los de la clase media, pero que a ellos les parecían grandes y respetabilísimos al compararse con los miserables obreros de entonces-. Por ello no es ilógico ni capcioso que socialistas, comunistas, anarquistas llamasen fascistas a todos los que estaban enfrentados con la revolución obrera, aunque fuera desde otros ángulos. » (p. 139)

Si la Guerre Civile est évoquée de manière diffuse pendant la première moitié des Mémoires, elle est condensée dans le chapitre 10 intitulé « La comedia humana » entre les pages 157 et 172. Là encore, il s'agit de la récupération de la mémoire de la Guerre d'Espagne. Pour en rendre compte nous nous contenterons de morceaux choisis :

« Estábamos ya en los primeros días de agosto del 36. Cuando redacto estas páginas de confusos recuerdos, hace ya medio siglo. Acorazados alemanes llegaban a los puertos dominados por los facciosos. No puede el ejército leal bombardear Algeciras porque hay buques ingleses en Gibraltar. El constructor de aviones alemán Messerschmidt se entrevista con Franco. Buques de transporte, bombardeos pesados llegan desde Alemania y desde Italia en ayuda de los militares monárquicos españoles. » (p. 157)

Le déroulement de la guerre civile y est développé avec précision en suivant une double posture, celle distante et froide de l'observateur adulte et celle beaucoup plus viscérale de l'adolescent qui avait assisté au conflit. FFG oscille en effet entre ces deux postulats comme ces extraits choisis le donnent à voir :

« En la región extremeña, el avance de los sublevados hacia Madrid resultó incontenible : doscientos kilómetros en una semana. Las radios facciosas lo decían. Pero las fuerzas gubernamentales contuvieron al ejército del norte, al mando de Mola, en la sierra de Guadarrama y allí se estabilizó el frente. (...) El ejército republicano consiguió recuperar la mitad del territorio aragonés, y la columna del anarquista Durruti llegó casi a las puertas de Zaragoza ; por el sur, Badajoz era tomada al asalto por las fuerzas de Yagüe, el general falangista. (...). De nuevo en Madrid, fin del pintoresco veraneo. Muy pocas veces salí a la calle en aquel mes de agosto. Algunos amigos del barrio y del colegio venían a mi casa y nos reuníamos en el comedor. Charlábamos y jugábamos a las cartas. Cuando salía, porque el

chico no podía estar siempre encerrado, me acompañaba mi tío, que acababa de fundar con un amigo una especie de compañía de seguros para arreglar aparatos de radio. » (p. 158)

La bataille de Madrid est abordée entre les pages 165 et 172 et également reprise en détail dans son recueil d'articles de presse pour *El País Semanal, Impresiones y depresiones*, (1987) dans le chapitre « *La guerra civil* », entre les pages 11 et 32. Sous forme de journal, FFG aborde mois par mois ce conflit à Madrid entre août et décembre 1936 et, entre les pages 217 et 222, la fin de la guerre est à l'honneur. Nous ne pouvons rendre compte de tout, le temps nous manque et le sujet est très étendu, mais en voici quelques bribes :

« Los bombardeos de Madrid cada vez son más intensos, más frecuentes. Estamos refugiados en el sótano de la casa. Hay allí picos y palas, por si una bomba derriba la escalera, obstruye la puerta. También hay imágenes de santos en escayola, aún sin policromar, porque el casero, escultor religioso, utiliza el sótano como almacén. Cuando más cercano es el sonido de las explosiones, alguien dice : '¡Cuándo acabará esto !'. (...) Mientras tanto, seguían los encarnizados combates en la Casa de Campo, la Ciudad Universitaria, la carretera de La Coruña ; y las Cortes se reunían en Valencia, en el Levante feliz. (...). Una noche de guerra como otra cualquiera tomamos la decisión. En aquellos meses ya no dábamos importancia al tableteo de las ametralladoras o al ruido de los disparos sueltos que llegaban desde la Ciudad Universitaria. Alguno de nosotros decía simplemente : 'Hay combate'. (...) Un día de primavera, el 28 de marzo del 39, al despertarme a media mañana, me sorprendió el ruido que venía de la calle. (...) Aquel alboroto era mucho mayor que el de días antes, cuando la aviación de Franco 'bombardeó' las calles de Madrid con panecillos. (...) Me vestí todo lo deprisa que pude y me lancé a la calle. (...) Los jóvenes gritaban '¡Arriba España !' y '¡Viva Franco !'. (...) La guerra no había terminado, como nos anunció María, pero Madrid había abierto sus puertas al ejército nacional. Los soldados de la República, por orden de sus jefes, abandonaron las trincheras. » (pp.165-218)

En ce qui concerne Francisco Franco, FFG l'évoque dans ses Mémoires, outre le changement de monnaie effectué par le *Caudillo*, et qui ruinait tous les Républicains, l'une de ses premières mesures concernant les théâtres, qui, comme tout le monde sait, était des lieux où le républicanisme était très fort :

« Al día siguiente de firmar Franco el conocido parte que ponía final a la Guerra Civil se cerraron los teatros -incautados, como he dicho ya, y que se devolverían a sus dueños- y me convertí en un actor parado. Aquello fue, aunque no lo sintiese así entonces, como un espaldarazo. Ya era un actor normal. Un verdadero miembro de esta profesión, que empecé otra vez, ésta como meritorio sin sueldo, pues se autorizó de nuevo el trabajo gratuito de los meritorios en las compañías, como el de los aprendices en los talleres. El sueldo mínimo de los actores se rebajó de dieciocho pesetas, que había sido durante la guerra de Madrid, a diez, el que regía en 1936, antes de la insurrección. » (p. 223)

Le dictateur est cité un peu plus loin dans *El tiempo amarillo*, mettant en avant sa supposée immortalité, ses opposants et le désir encore inaccessible de sa disparition :

« También de la oposición a Franco en general, pero éste era un proyecto que podíamos llamar negativo y que al fin y al cabo llegaría a fraguar, pues, aunque los síntomas indicaran todo lo contrario,



era muy probable que Franco se muriese alguna vez. Ya habían dado a entender los americanos que hasta que la vida del Caudillo no se extinguiera habría que contar con él. Sus especialistas en política exterior no habían encontrado otra solución. Pero los enemigos del régimen neofascista impuesto por Franco, partidarios de una república, una monarquía con rey, un socialismo pabloiglesiano, una democracia, un socialcristianismo, un sindicalismo libertario o una acracia no bullían tanto como los comunistas. No eran pocos los ciudadanos sin definir políticamente que creían a pies juntillas que cuando Franco desapareciese, por la ‘muerte del tirano’ justificada por Santo Tomás o por natural extinción de su ciclo biológico, lo que tendríamos aquí sería un comunismo (...). Esto, como siempre, a unos les parecía bien y a otros les parecía mal. » (pp. 395-396)

Enfin, à travers l'énumération de ce qui se passa en 1975 et la liste des personnes décédées cette année-là, dans un chapitre intitulé « No pasa nada, y si pasa no importa », comme pour retirer de l'importance à sa disparition et la mettre dans son contexte, FFG fait allusion à la mort du Caudillo, à sa réaction en privé et en l'espoir du changement qui se faisait attendre :

« (...) En España, el delincuente apodado ‘el Lute’ se hizo muy popular por sus reiteradas fugas, un tanto incomprensibles para los profanos ; Amparo Muñoz obtuvo el título de Miss Universo, por primera vez, un escritor español, Jorge Semprún, obtuvo en París el premio Fémina de novela ; (...). Luis Buñuel, rodó en Toledo *Tristana*, y con *El discreto encanto de la burguesía* consiguió el Óscar de Hollywood a la mejor película extranjera. Murieron de sobredosis varios cantantes de rock antes de cumplir los treinta años ; murieron también Bertrand Ruselle, Heidegger, Neruda, Vittorio de Sica, Luchino Visconti (...), Picasso (...), Luis Mariano, Jorge Mistral, Escrivá de Balaguer, y el 20 de noviembre de 1975, el general Francisco Franco. (...) No hubo aquí revolución de los claveles ni explosión de alegría como en el vecino Portugal. El champán lo tomamos en privado. Tampoco hubo la ‘ruptura’ que algunos esperaban ; se produjo lo que llamaron el ‘cambio’. » (p. 410)

Pour conclure ce travail sur *El tiempo amarillo*, nous allons établir une liste thématique des *Représentations du franquisme* présentes dans les Mémoires de FFG. Tout d'abord, le thème de la faim qui revient souvent, vrai personnage, était une préoccupation quotidienne comme le corroborent ces morceaux choisis :

« El hambre se veía, se oía a nuestro alrededor, aunque nadie fuera capaz entonces de imaginar a qué niveles podían elevarla -para los demás, no para ellos- el general Franco y sus secuaces durante casi veinte años. », (p. 326). (...) El frío y el hambre aumentaban. Los víveres ya estaban racionados. No nos enterábamos de que la victoria inútil del pueblo en armas sobre los militares a las puertas de Madrid era uno de los acontecimientos más señalados de la historia de la libertad del hombre en este siglo, como la ejecución de Saco y Vanzetti, la Revolución de octubre o mayo del 68. (p. 357). (...) Cuando la guerra estaba próxima a su final, que para todos era evidente, viajar en metro por Madrid se convirtió en una batalla. El Hambre y los padecimientos habían agriado el carácter de los madrileños y, sin miedo ya a las autoridades, que veíamos próximas a la derrota, nos empujábamos, nos insultábamos, nos agredíamos para conseguir entrar en el vagón, para alcanzar un asiento si el viaje era largo. (p. 363). (...) Pocos meses antes de acabar la guerra nadie podía suponer que con la victoria se prolongarían los años de hambre, que faltaría hasta el pan, ni que los boniatos, las castañas pilongas, las cáscaras de patata salvarían a España de la inanición. Aquellos primeros años de posguerra fueron los del tifus exantemático, lo que la gente llamaba ‘el piojo verde’, pero que muy pocos sabían que en los libros de Medicina tenía nombres más hermosos y dramáticos : tifus de la guerra y tifus del hambre’. » (p. 433)

La pauvreté est aussi présente à diverses reprises dans *El tiempo amarillo* :

« Mi madre, mi abuela y yo éramos pobres porque no éramos dueños de nada, y mi madre tenía que trabajar lejos de mí para que mi abuela y yo viviéramos en una habitación pequeña, sin ventana a la calle ni al callejón, y que no tenía más que luz que la amarillenta de la única bombilla. », (p. 266).  
« (...) ¿No es un fracasado? ¿O es un triunfador porque el cuarto de estar en que se desarrolló buena parte de su infancia medía seis metros. » (p. 266)

Ensuite, pauvreté et participation aux Jeunesses de l'Action Catholique sont évoquées à travers ces lignes, notamment pour les familles des perdants de la Guerre Civile :

« Se organizó en el Centro Mariano-Alfonsiano de las Juventudes de Acción Católica un reparto de juguetes el día de Reyes entre los niños pobres del barrio. (...) En el salón, como espectadores, nos hallábamos algunos jóvenes católicos, familiares de los niños pobres y algunas señoras de las que habían contribuido con donativos. (...). Se celebraba el día de Reyes por primera vez en la posguerra y algunos de aquellos niños pobres eran huérfanos recientes, otros tenían a sus padres en la cárcel, casi todos eran hijos de los vencidos. Algunos eran muy pequeños, tenían cuatro o cinco años. Pero los había hasta de diez y de once. Esperaban ellos y sus familiares que aquellos regalos prometidos sirvieran para remediar en algo su pobreza. Se iban acercando al estrado y un Rey Mago, les entregaba a cada uno un juguete. » (p. 572)

Puis, les décors non changeants d'un film à un autre, qui illustraient le peu d'argent et de moyens au service du cinéma, pratique courante pendant le franquisme, comme ce fut le cas avec long-métrage *Aeropuerto*, apparaissent dans ses Mémoires :

« Quizás la razón que ahora he olvidado de que se rodara en diferentes estudios era que se iban aprovechando decorados de otras películas. Este procedimiento no es tan insólito como pueda aparecer. En muchos estudios de por ahí se dejan los decorados contruidos para que los aproveche con someras transformaciones el director de la película siguiente. » (p. 539)

Si FFG s'est caractérisé adulte, pour ses amitiés particulières et parfois difficilement compréhensibles, il en était parfois de même dans son enfance :

« Mi amigo Cayetano, hombre paradójico, hijo de un guardia civil, había sido presidente de un centro de juventudes de Acción Católica y después de la guerra era profundamente anticlerical. No se sentía fascista pero admiraba a Franco (...) había dos enemigos de la sociedad : los curas y los comunistas » (p. 417)

La participation de FFG aux Jeunesses de l'Action Catholique, pour des raisons plutôt frivoles que par adhésion, pour les bons goûters qu'il s'y distribuait, pour le jeu et pour dissiper les soupçons sont clairement racontées par lui dans *El tiempo amarillo* :

« Casi todos los chicos de mi barrio se habían apuntado en un centro de Juventud de Acción Católica, porque allí se podía jugar al ping-pong y hasta daban botas, camisetas y balón de reglamento para el fútbol. Yo me apunté también, y en seguida comencé a tomar parte en las veladas teatrales. (...)

En el Centro Mariano-Alfonsiano de Juventud de Acción Católica nos enseñaban Apologética; el hermano Daniel y los jóvenes falangistas nos enseñaban corporativismo y la teoría del Golpe de Estado. (...) Si eras un muchacho de derechas, un muchacho fascista, las chicas que estaban bien te miraban con mejores ojos. (...) Era yo en aquel año de 1936 un alumno de los maristas, hijo de una cómica, aspirante de la Juventud de Acción Católica, amigo y compañero de juegos de los hijos de los obreros de mi barrio, y también amigo de los hijos del comandante, del nieto del registrador de la propiedad. (...) Dos muchachos de la clase media, Manolo Suárez, uno de los cuatro huérfanos del comandante, y el hijo de la cómica, jugábamos al billar en el Centro de la Juventud Mariano-Alfonsina de Acción Católica la tarde del 13 de Julio de 1936, cuatro días antes de la insurrección que daría origen a la guerra civil. » (pp. 322-326)

La peur figure aussi parmi les thématiques de ses Mémoires : « Ha sido una bomba de aviación (...) Pero es imposible olvidar que a los pocos minutos tuve que ir al retrete. (...) Pero a mí, en el retrete, sentado en la taza, sí que me daba vergüenza (...) Yo era un cobarde. (p. 344). (...) El terror, el hambre y el disparate se unían en el sueño, como en la vida y como en la guerra. » (p. 346). Tout comme la violence : « Al padre de Angel, comandante de carabineros, acaban de asesinarle en Paracuellos del Jarama. » (p. 348). Á la fois la religion, l'importance de la messe sous Franco sont présentes dans *El tiempo amarillo* : « Hasta julio de 1936 solía ir a misa los domingos por la mañana, casi siempre con mi amigo Toño. A partir de esa fecha en vez de misa, y poco más o menos a la misma hora, iba a la asamblea de la CNT. Se celebraban estas asambleas en los teatros, semanalmente. » (p. 396). Le seul syndicat étudiant, le *SEU*, dépendant du régime est aussi cité : « Tras aprobar el ingreso en la Universidad, decidí inscribirme en el *SEU*. En parte porque tenía entendido que era necesario como tendencia política -y a la monarquía, me sentía más partidario de los difusos programas de Falange. » (p. 396). Les obus et les bombes figurent en bonne place tout au long des Mémoires de FFG, comme s'il les entendait encore :

« Cada tres o cuatro días los cañonazos se oyen más próximos. », (p. 345). (...) Balas perdidas rompen de pronto los cristales de las casas. La nuestra está de cara al frente de batalla, no lejos de él. », (p. 346). (...) Cuando el bombardeo es continuo nos refugiamos en el sótano de la casa. (p. 347). (...) Pero la ausencia de los más estaba justificada por la terrible noticia del día : el asesinato de Calvo Sotelo. (pp. 348-349). (...) Nos enteramos después de que el mundo entero estuvo pendiente de aquella batalla. Su sonido es inolvidable para mí : el tableteo de las ametralladoras, muy corto, como asmático, distinto a lo que yo me imaginaba por las novelas, las historietas y las películas ; los disparos aislados de los fusiles, encadenados de pronto unos a otros, como si un grupo de hombres hubiera enloquecido ; el sordo estallido de las bombas, de las balas de los obuses. Aumentaba esta sinfonía por las noches, cuando me acostaba con hambre y frío pero sin miedo (...). Los bombardeos de Madrid -las pavas desde el aire, los obuses desde Garabitas- eran cada vez más feroces, más imperdonables. (p. 346). (...) Pero más importante era la realidad práctica, las llamadas de lo inmediato. El hambre siempre es pragmática. En aquel tremendo acontecimiento histórico, dos cosas preocupaban fundamentalmente a todo ser pensante y no encargado del gobierno de los demás : comer y librarse de las bombas. Para librarse de las bombas, uno podía pasarse todo el día en el sótano de la casa. Pero la voluntad no era ésa. La voluntad era estar vivo ya, guardar la vida para el día de mañana. » (p. 357)

L'évocation des caves où l'on se cachait pour se protéger est aussi une réalité des Mémoires : « En el sótano están las hijas de los caseros y también María nuestra criada » : y en cuanto hacen explosión las primeras balas de obuses corremos escaleras abajo, hacia el sótano. Todos tenemos miedo y hambre. » (p. 347). Le thème de la mort fait aussi partie de cette longue liste : « Mi abuela no baja al refugio; dice que le da igual morir de un bombazo que asfixiada bajo tierra. Nosotros, mi madre y mi tío, también nos hemos hecho a la idea de que es lo mismo que muera de una forma o de otra. » (p. 348)

Imaginé à partir de son oncle, le personnage d'Anselmo dans *Las bicicletas no son para el verano* avait les mêmes idées que ce dernier : « Mi tío era ya un anarcosindicalista muy enterado y convencido. Llevaba folletos y algún libro a casa. A la hora de la comida no podía evitar hacer algo de propaganda. Mi madre -monárquica nostálgica, además, dueña de la casa- imponía su autoridad y le hacía callarse. No debía meterle al chico -a mí- esas ideas en la cabeza. » (p. 352)

Le thème de la nourriture, toujours manquante, est bien évidemment, partie prenante dans *El tiempo amarillo* :

« Durante la guerra, los dos platos más comunes entre la población civil madrileña fueron el arroz con chirlas y las lentejas sin nada. Pero en casa, quizá por la ayuda de mi tío; comimos más frecuentemente un plato que se llamaba garbanzos guisados, (...) una especie de cocido sin patata, sin carne, sin jamón, sin tocino, sin embutidos, sin verdura, al que con un poquito de ajo y otro poquito de pimentón se intenta dar algo de sabor y con una cucharada de harina un poco de consistencia. » (p. 390)

Comme les vivres absents, l'argent manquait toujours et était dans les mains de l'oligarchie dominante. La difficulté de se faire payer était aussi une situation courante pendant le franquisme :

« El escaso dinero que había en España estaba en muy pocas manos. No debe olvidarse que recién terminada la guerra, Franco anuló de la mayor parte del dinero que estuvo en circulación en la zona republicana, con lo cual infinidad de españoles se encontraron con que el dinero que habían reservado para hacer frente a la nueva situación se había transformado en cromos repetidos de una colección imaginaria. », (p. 462). (...) « Cuando me ofrecieron *Botón de ancla*, en plena crisis del cine español, una de las muchas por las que he pasado, estaba en Barcelona interviniendo en películas supereconómicas, en algunas de las cuales lo más difícil no era aprenderse el papel ni interpretarlo, sino conseguir cobrar. » (p. 486)

Enfin, la censure est largement représentée dans *El tiempo amarillo*, celle-ci

empoisonna la vie des artistes, cinéastes, écrivains, penseurs, intellectuels et biaisa les choses pour la population, et tout cela pour servir le régime de Franco. Nous allons en avoir un aperçu à travers la sélection des passages suivants :

« Y ya habían elaborado una lista de los planos que habría que cortar. Se estimó que antes de presentarla a la censura sería mejor someterla a la opinión de los mandos de la Marina. (...) *Botón de ancla* se exhibió en su versión íntegra y fue bien recibida por la crítica, por el público y, lo que entonces era más importante, por las autoridades. (p. 487). (...) Porque había una Junta de Clasificación que clasificaba las películas con arreglo a su costo, y según ese costo daba más o menos dinero de subvención. Si los decorados eran de papel, los de la Junta no iban a dar nada. (p. 488). (...) En *La venganza de don Mendo*, de Muñoz Seca, hubo problemas. Uno de ellos, fue con el personaje del obispo. Que un obispo hablase cómicamente en el teatro, podía pasar, pero en el cine era otra cosa. Tuvimos que transformar al obispo en fraile, porque según aquellos censores, los frailes sí podían hablar cómicamente. Como íbamos de pillo a pillo, rodamos todos los planos del obispo con ropa de obispo y con ropa de fraile, por si acaso. » (p. 562)

Enfin voici d'autres passages évocateurs :

(...) La otra cosa con la que no transigieron los censores fue el ombligo de Naima Cherky. Naima Cherky era de las mujeres más hermosas que había en aquel momento. (...) Conseguimos contratar a Naima para que bailase en *La venganza de Don Mendo* en una tienda de campaña ante el rey. (...) Como todo el mundo lo sabe, en la danza del vientre se mueve el ombligo. Es inevitable, porque está ahí. A mí se me ocurrió que podía tener gracia que el trovador recitase al ritmo del ombligo. Que el ombligo iba lento, el trovador recitaba lento. Que el ombligo iba rápido, rápidos iban los versos (...). Pero resultó que uno de los censores tenía fijación umbilical y cortó casi todos los planos del ombligo de Naima, y en la película no se entiende bien por qué el trovador recita deprisa o despacio. (p. 565). (...) *El extraño viaje*, en contra de lo que se ha supuesto a veces en las revistas especializadas, tuvo solo pequeños problemas con los censores. Se limitaron a dar uno o dos cortes estúpidos para justificar su sueldo y seguir fieles a su carácter. » (p. 580)

En guise de bilan de ce chapitre, nous avons montré que la production écrite de FFG était variée, hétérogène, riche et comme ce fut le cas avec les films, sa littérature renvoyait parfaitement à notre objet d'étude et suivait donc une cohérence entre le support cinématographique et le support littéraire. Forts de cela, nous avons pu explorer son œuvre en tant qu'auteur et recenser de manière sérieuse les *Représentations du franquisme* qui y apparaissaient afin de former une logique et un tout entre ces deux domaines, ce qui nous conduit à la conclusion que notre grille de lecture fut aussi importante pour FFG à l'heure de créer et composer. C'est, sans nul doute, la trace d'un artiste pluriel engagé et qui se sentait concerné par son temps, notamment au moment de revendiquer cette écriture de la mémoire qui s'exprime dans de nombreux textes et de participer à cette récupération de ce passé souillé, oublié et perdu. La seule volonté de le ressusciter fait que celui-ci n'est pas encore mort et que la deuxième ou troisième guerre métaphorique n'est pas encore perdue. Maintenant, permettez-nous de rendre compte des adaptations littéraires à l'écran, qui, elles

aussi, dans un projet convergent, renvoient également à cette écriture particulière et ambitieuse qu'est la littérature mémorielle.

#### 4/ Des écrits adaptés au cinéma, une seconde vie

Si les adaptations littéraires à l'écran ont caractérisé massivement le cinéma de Fernán-Gómez en tant que cinéaste, nous voulons bien sûr faire référence à Edgar Allan Poe, Andriev, Ramón de la Serna, Wenceslao Fernández Flórez, Miguel Mihura, Juan Antonio Zunzunegui et tant d'autres, il a été beaucoup plus rare qu'il en fasse de même avec ses propres romans. C'est pourtant le cas avec deux d'entre eux, *El viaje a ninguna parte* (1986) et *El mar y el tiempo* (1988). Nous allons d'ailleurs leur donner la part belle. Mais avant cela permettez-nous d'évoquer l'adaptation polémique (1984) qui fut faite à sa pièce mémorielle, *Las bicicletas son para el verano* (1977) qu'il aurait bien aimé adapter lui-même et qui fut confiée à un cinéaste certes de talent, Jaime Chávarri, mais qui entraîna la colère et la déception de FFG à cause du non respect de sa structure interne, de ses thèmes et des lieux dans lesquels les personnages évoluaient. Notamment, un des personnages de passage mais important, le cousin Anselmo, anarchiste, était pratiquement gommé de l'adaptation filmique. Manuel Barrera Benítez, dans sa thèse de doctorat sur *La literatura dramática de Fernando Fernán-Gómez*, revenait sur ce moment douloureux pour l'artiste :

« Y quizás ese apego tan grande por esta obra sea, a lo menos en parte, la razón por la cual Fernando Fernán-Gómez no está satisfecho del guión de cine ni de la película que sobre ella realizó Jaime Chávarri ; aunque el hecho de que no le ofreciesen a él la posibilidad de dirigirla, siendo su autor y director de cine, tampoco le sentó nada bien. (...) Fernán-Gómez escribía además que se sintió traicionado porque la obra teatral que él había creado se desarrollaba casi totalmente en el comedor de una casa modesta no por razones técnicas, sino porque en el comedor de una casa modesta se había desarrollado su propia vida, su propia experiencia en los años de la guerra, y productor y guionista decidieron que el público echaría de menos en la película los ambientes eludidos en la obra de teatro. » (pp. 102-103)

Dans *Desde la última fila* (1995), FFG réagissait à ce qu'il vécut comme bien plus qu'une désillusion, une vraie trahison, qu'il exprimait de la sorte :

« Sólo una vez he pasado por la experiencia de que una obra mía, escrita por mí, una obra teatral, fuese adaptada al cine por otras personas. Y qué profundo dolor, qué tremendo padecimiento. Qué sensación de haber sido incomprendido, y de estar siendo traicionado, no sólo en el momento de leer el guión, sino siempre que se proyectase la película en cualquier cine. » (p. 137)

Lors de mes entrevues avec la compagne de FFG, Emma Cohen, je l'avais questionné à ce propos et elle m'avait fait entendre qu'il s'agissait beaucoup plus d'un problème politique que d'autre chose, voici la réponse qu'elle m'avait faite :

« Lo que pasó y no vamos a exagerar, pero que (FFG) no estaba de acuerdo con la adaptación que se había hecho y primero con el guión. Cuando le pasó el guión advirtió que había una serie de ausencias en el guión que creía que quitaban el espíritu de la obra como el personaje del anarquista, una serie de situaciones que rebajaron la crispación, que rebajaron la acritud, que lo indulzaban todo un poco. Lo de que fue demasiado larga la obra de teatro fue una excusa... En realidad tampoco la obra es tan dura si te la lees la obra en sí... Lo que ocurrió (es que tanto ese director como el productor) es que el productor estimó que la guerra civil había pasado y que no convenía recordar exactamente los sucesos de esa forma tan directa, lo ocurrido en *Las bicicletas*, que es una visión de la guerra civil (que no es nada comparable con lo que ocurrió durante la guerra civil) y rebajó... porque toda la Transición se basaba en un pacto entre vencedores y vencidos, y entonces pues, era de derechas el productor, qué quieres que te diga... Pero quiero decirte que no fue por un problema de longitud de la que tienes que cortar sino de intensidades. Incluso *Las bicicletas* en la Transición cuando se ofreció para pasarla en televisión la rechazaron porque no era apropiada para el momento que era un encuentro y tal y que podría despertar –donde estamos ahora con lo de la Memoria Histórica no estaban entonces- que no había que remover... »

Mais pour l'heure, fermons donc ce chapitre polémique et intéressons-nous aux deux romans de FFG, qui, furent adaptés par lui même avec succès et brio. En préambule, signalons que les films *Mambrú se fue a la guerra* (1986), *El viaje a ninguna parte* (1986) et *El mar y el tiempo* (1988) constituent une trilogie de la mémoire. Initialement commandé par Fernando Delgado pour être un feuilleton radiophonique sur la radio nationale (1984), *El viaje a ninguna parte*, qui s'intéresse à la récupération de la mémoire oubliée de « cómicos de la legua » sur les routes de la Manche dans les années 50, a été ensuite un roman à succès (1985), et enfin a été adapté, joué et réalisé par FFG au cinéma (1986). Le film obtiendra trois Goyas : meilleur film, meilleure réalisation, meilleur scénario. Dans l'avant-propos du roman satirique *El vendedor de naranjas*, Juan Tébar revenait sur l'essence même du roman devenu film :

« *El viaje...*, libro que ha conocido un éxito considerable, no es la primera muestra de una tendencia y un talento novelístico. Incluso podríamos decir que una no se concibe plenamente sin la anterior. En la segunda, el autor rinde tributo homenaje a una parte íntima y entrañable de su vida : la 'farándula', los 'cómicos de la legua', el teatro en su aspecto más popular, aventurero, patético y digno de amor. Si *El viaje...* no se basa necesariamente en experiencias estrictamente autobiográficas, es indiscutible que su conocimiento personal y familiar del ambiente – las representaciones en los pueblos, el hambre, los frustrados sueños de gloria, la rivalidad con el cine, bohemia y soledad en compañía – le han facultado muy ventajosamente para escribirla. » (p. 16)

L'adaptation littéraire à l'écran, construite sur la distorsion de la diégèse, le *flashback*,

le débordement du naturalisme à travers l'interprétation des acteurs par exemple, comme le soulignait Cristina Ros Berenguer, nous offre un témoignage inédit et oublié des historiens, c'est-à-dire l'histoire à la fois drôle et émouvante d'un groupe d'hommes et de femmes que l'on peut regrouper sous le nom de comédiens ambulants de la compagnie de théâtre *Iñiesta-Galván*, qui sillonnait les routes de campagne pour apporter la culture dans ces endroits reculés. Souvent familiales, ces troupes de théâtre reprenaient le répertoire de Benavente, Arniches, Muñoz Seca, les frères Quintero et adaptaient des comédies, des vaudevilles, de grosses farces, des « *astracanes* », « *altas comedias* », bref un théâtre grandiloquent et affecté, qui avait pour but de divertir les spectateurs. Pauvres, vivant dans des conditions d'existence difficiles, se logeant comme ils le pouvaient dans des pensions crasseuses, ils ne mangeaient pas tous les jours à leur faim et étaient souvent mal reçus par les caciques locaux, le maire, le curé, les grenouilles de bénitier, la garde civile. Ils marchaient aussi de longues heures pour atteindre ces petits bourgs et souffraient physiquement de cette précarité. L'avènement du cinématographe signifia une rude concurrence et la fin de leur métier.

Pour le journal *El País*, il s'agit de « una de las obras mayores de la historia del cine español. » S'appuyant sur un casting de premier choix : FFG, José Sacristán, Laura del Sol, Juan Diego, María Luisa Ponte, Gabino Diego, Nuria Gallardo, *El viaje a ninguna parte* présente deux bornes temporelles, celle du temps présent, celui de la narration, en 1973, depuis une maison de retraite, Carlos Galván, le fils du patriarche don Arturos, se souvient de son passé sur les routes d'Espagne dans les années 50, et évoque les péripéties à travers son analyse, de cette bande de comédiens (temps de l'histoire), courageux, vivant au jour le jour et qui luttait pour s'en sortir dans des conditions matérielles précaires, dans la marginalité et confrontés à une Espagne dure et inculte. Déclaration d'amour aux comédiens, ce film leur rend hommage et montre ô combien leur destinée était rude, aléatoire, qu'ils étaient mal considérés, méprisés même et que de nombreux clichés dévalorisants leur collaient à la peau. Dans *El tiempo amarillo*, FFG précisait que cette adaptation littéraire à l'écran avait été enfantée par des comédiens : « El film lo ha escrito y dirigido un actor, lo han interpretado una veintena de actores, lo han producido dos actores, lo ha musicalizado un noctámbulo actor del saxo y lo ha fotografiado un maestro indagador de rostros de actores. No podía ser de otra manera. » (p. 469). À la base, ce fut un projet de Jaime de Armiñán qu'il abandonna. Ayant apprécié fortement la lecture du roman, Julián Mateos, séduit, proposa à FFG de le réaliser et de l'adapter. Pour ce film, tout coïncida avec une telle facilité que le tournage fut si agréable si bien qu'il constitua un des meilleurs souvenirs de réalisation pour FFG comme il



le donne à voir dans *El tiempo amarillo* :

« Nunca en tantos años de trabajo como actor de teatro y de cine he tenido tan clara conciencia de que mi oficio era algo mágico como durante los meses de trabajo en *El viaje a ninguna parte*. Absoluta dedicación a la labor cotidiana por parte de todos. Convivencia. Nacimiento constante de nuevas amistades. Admiración recíproca. Al recrear los cómicos el mundo de los cómicos, al sentir que estábamos dedicando un homenaje a los menos afortunados del mágico y sacerdotal oficio, todos nos sentimos infundidos de un hálito inefable que llegó a contagiar a los técnicos y a los obreros durante las diez semanas que duró el rodaje. Cada uno sentimos cómo nuestra libertad se ensanchaba y cómo nuestras realidades se acercaban, dentro de lo posible, a nuestra imaginación. » (p. 473)

### ***EL VIAJE A NINUGUNA PARTE***

Dans *El viaje a ninguna parte*, le thème de la mémoire est essentiel. Carlos Galván, qui se confie à son thérapeute, applique parfaitement la citation de Valle-Inclán : « quien recuerda, miente ». Le rêve, le fantasme, la réinvention de sa vie, la sénilité se mêlent à la réalité vécue et recomposent une vision sublimée des faits qui nous montre Carlos Galván accéder au triomphe et être reconnu par toute la profession grâce à un ressort comique de sa voix, alors qu'en fait, ce fut un comédien anonyme et discret, condamné à l'oubli et à l'indifférence. Ce n'est pas si étonnant si le film s'ouvre sur lui et que la première phrase soit : « Hay que recordar, hay que recordar. » Mais comment se reflètent les *Représentations du franquisme* dans cette adaptation littéraire à l'écran ?

Le narrateur omniscient, qui est en fait Carlos Galván se confiant au médecin-psychiatre et qui essaie de recomposer, bon an mal an, l'histoire de sa vie, raconte la trajectoire de sa famille, des comédiens ambulants allant sur des petits chemins de traverse, dans le froid, sous la pluie ou la neige, en emportant sur eux « leur maison », à savoir, presque rien. À travers leurs déambulations, c'est aussi une radiographie de l'Espagne rurale qui nous est offerte, misérable, arriérée, rétrograde et fermée. Se logeant dans des taudis, leurs conditions d'existence sont sommaires, sans aucune intimité puisqu'ils sont entassés à plusieurs. Quand ils ont de l'argent, ils prennent le car, mais la plupart du temps, ils portent malles, cartons, accessoires et marchent des heures durant pour atteindre un notre bourg, dans lequel ils ne seront pas forcément bien reçus. Dépendant de l'agressivité des gens, de leurs violences, ils sont mal traités et associés à une vie dissolue, ils sont considérés comme fainéants, voleurs, alcooliques, noceurs, volages. Rien de surprenant que la fille du maire, Engracia, dise au fils de Carlos : « Artistas, sólo se dedican los pobres. » La réalité

analphabète de l'Espagne des années 50, a fortiori dans ces petits villages, impliquait que les comédies dussent être adaptées au public ignorant. C'est ce que Carlos Galván explique à Carlitos :

« Las comedias las tenemos que arreglar nosotros porque los autores las escriben demasiado largas. Entre tu abuelo y yo las cortamos y suprimimos los personajes que sobran, porque si salen muchos el público se marea. (...) Algunos ponemos que hablan por teléfono, otros los sustituimos por una carta, o de dos hacemos uno, queda mucho mejor. »

La faim qui tord les estomacs pousse parfois à faire des choses auxquelles on ne s'attendait pas. Alors que Carlitos doit intervenir dans la pièce avec son grand-père, son père et sa tante, il préfère aller jouer au football dans un village d'à côté parce qu'ils lui donnent le goût. D'ailleurs, Carlos Galván évoque la détérioration du métier de comédien ambulant lorsqu'il reconnaît que : « Llegaron malos tiempos, para ser más exactos, llegaron peores tiempos. A veces íbamos a un pueblo sin estar contratados porque otra cosa más segura no teníamos. Otras veces no nos dejaban hacer la función o estaba el pelicularo. » Carlos Galván avoue à son médecin qu'en ce temps-là, « Aunque el trabajo me gustaba, el hambre no me dejaba disfrutarlo. » Toutes ces conditions horribles, poussa Juanita, la compagne de Carlos Galván, à abandonner la compagnie et à préférer un poste d'entraîneuse dans la base américaine de Rota. D'ailleurs Juanita, avant de partir, expliquait son choix à Carlos :

« Son muchas cosas Carlos. No es una sola. Últimamente con la llegada del chico, tú has cambiado tu trato conmigo. (...) A mí las ilusiones no me quedan. Tengo hambre, Carlos, (...), no sólo ahora, siempre. Desde hace algunos meses, y también el año pasado. (...) Algunos días no hemos comido, otros un poco de queso y chorizo. Esto no es un oficio, Carlos. Somos vagabundos. (...) El teatro se muere, Carlos. Sobre todo el teatro de vagabundos. Y no quiero que me entierren con él. »

Un des personnages, Maldonado, intrigue. Ancien soldat de la *División Azul*, il fait partie de la troupe de théâtre, joue de petits rôles et s'occupe des comptes. Il a la bouteille facile, et quand il est saoul, il se caractérise par sa violence. Carlos Galván le présente ainsi : « Maldonado, cuando volvió de la División Azul, se metió de extra en el cine, se defendió bien e hizo papeles en el teatro. »

Les temps ont changé, et Carlos Galván commence à le réaliser. C'est en tout cas ce qu'il semble admettre : « Antes era más fácil comer en los pueblos que en Madrid. Pero me ha dicho que a lo mejor se vuelve. » Confronté à l'hostilité des paysans, aux tyrans locaux, lorsque un film se tournait dans la région, les comédiens ambulants furent maltraités et menacés : « A nosotros aquí no nos quita el pan ningunos forasteros. O se largan ustedes o se

va a armar una buena. » Un peu plus loin, alors qu'ils sont obligés d'aller à la messe dominicale pour se faire bien voir par le maire et les autorités locales, afin d'avoir du travail, ils se font malmener par la bigote de doña Florentina : « Todos lo habéis oído como yo, blasfemando mientras don Damián leía el evangelio. (...) En el Recinto Sagrado, sí. Hay que detener a esos blasfemos, ¡hay que lapidarlos, son rojos, rojos, rojos ! » La compagnie finira par se dissoudre et Carlos et Rosa rejoindront Madrid pour commencer une nouvelle vie. *L'ans del Mono* revient à plusieurs reprises, le *Gran Café Gijón* est cité par Rosa qui veut s'y rendre en espérant se faire des contacts pour travailler dans le cinéma, et les retards de paiement de la pension de Carlos et Rosa sont pointés du doigt par doña Eleonor. Afin de constater la mise à l'écart des histrions, acteurs et artistes, *El viaje a ninguna parte* insiste sur le fait que de nombreux hôtels et pensions comme le Ritz par exemple leur étaient interdits à cause de leur réputation de fêtards invétérés et de mauvais payeurs. Carlos Galván mourra sur son lit dans la maison de retraite, au milieu de ses divagations, lui le comédien raté, pauvre et inconnu du public. C'est l'occasion pour FFG de mettre en relief le thème du masque de l'acteur, de travailler sur le mensonge et la vérité et de réhabiliter ces comédiens ambulants qui animaient la vie des lieux-dits et des villages reculés, qui apportaient culture et distraction et qui étaient en général très mal traités. Si l'histoire les a oubliés, FFG non.

### ***EL MAR Y EL TIEMPO***

*El mar y el tiempo* (Madrid, Planeta, 1988), initialement prévue dans les années 50 par FFG pour être une comédie théâtrale, comme nous le rappelle Cristina Berenguer, mettant en exergue le thème de l'exil, n'a jamais pu voir le jour en tant que tel à cause de la situation politique et de la structure de l'œuvre. Bien plus tardivement, en 1987, ce projet tronqué devient une série télévisée de cinq épisodes sur commande de la chaîne *TVE*, puis un roman et enfin un film. Ce qui s'est passé avec *El mar y el tiempo* est très caractéristique du recyclage des projets de FFG au cours de sa carrière. Outre le thème de l'exil, la situation des personnages se passe dans les années 60 et évoque l'histoire familiale de trois générations (grand-mère, fils et petites-filles), des perdants de la guerre et qui se sont reconstruits, bon an mal an, en sacrifiant leurs idéaux et leurs rêves. Le retour l'un des fils, Jesús, exilé en Argentine depuis 30 ans et qui n'a pas jamais foulé son pays, l'Espagne, revient à Madrid, tous les souvenirs, toutes les douleurs de la guerre et l'après-guerre refont alors surface et

perturbent l'apparente paix de ces gens qui vivent dans l'oubli, le déni et les contradictions. Le film aborde largement l'hypocrisie de cette société, les pactes vils avec les vainqueurs, la folie et les blessures engendrées par la guerre, le manque d'engagement politique de la nouvelle génération qui s'est fourvoyée et ne connaît pas son passé, les souvenirs, la mémoire, le temps qui passe, l'oubli. Mais aussi les grèves étudiantes et la dissidence, la répression, l'amour et le mensonge, la cellule familiale, l'absence, la sensation bizarre d'appartenir à un pays que l'on ne reconnaît pas et à une famille d'étrangers, l'apparence, la mort, etc. Eusebio (FFG), le frère de Jesús et le fils de doña Eusebia est l'un des protagonistes. Séparé de sa première épouse, vivant avec sa mère et l'une de ses filles, il fréquente l'insaisissable Lupe (Emma Cohen), qui tient une boutique de mode dans laquelle se tiennent des performances d'artistes en direct, et qui commerce de manière outrageuse avec les vainqueurs de la guerre en dépassant très largement le cadre de ses activités qui semblent être une couverture. Dans sa thèse de doctorat, *Fernando Fernán-Gómez autor*, Cristina Ros Berenguer, en parlant du personnage de Eusebio, « entre el ilusionismo y la decipitud » (p. 88), reconnaissait que celui-ci représentait « el mejor retrato de un perdedor lúcido que nuestro cine nos haya dado nunca, acaso la culminación y síntesis de esa galería de supervivientes, de esos antihéroes, que son todos y cada uno de los protagonistas de las películas de su autor » (p. 87), d'une part et que c'était aussi le vif reflet de son auteur qui transparaisait, dès lors que « FFG comparte con él los mismos extremos : honestidad y picaresca, laboriosidad y parasitismo. » (p. 88). La première aura lieu à Madrid, le 29 septembre 1989 comme nous le donne à voir Cristina Ros Berenguer, et le film sera récompensé la même année en recevant le Prix spécial du jury du Festival de cinéma de San Sebastián. Dans *Desde la última fila* (1995), FFG déclarait au sujet de l'adaptation littéraire à l'écran que :

« Como la última película dirigida por mí ha sido acogida por la crítica de manera unánimamente favorable, entiendo que la definición es muy acertada. (...) Ahora la película ha sido seleccionada para un festival internacional y se ha estrenado en un local de la Gran Vía. En el festival ha obtenido un premio ; la acogida de los críticos no ha podido ser mejor. Algunos adjetivos encomiásticos ni yo mismo me habría atrevido a elegirlos. » (pp. 76-77)

Réfléchissant à *El mar y el tiempo* et essayant de comprendre la différence de réception entre le roman qui fut un échec et l'adaptation littéraire à l'écran, qui, au contraire, fut un succès, FFG, qui était devant et derrière la caméra, donnait tout le crédit à ses acteurs pour expliquer cet état de fait comme le corroborait ses propos dans *Desde la última fila* :

« Pero creo yo que la razón definitiva del éxito de la película frente al fracaso de la novela está en la aportación de los actores. Rafaela Aparicio, José Soriano, Aitana Sánchez-Gijón, Cristina Marsillach, Iñaki Miramón, Ramón Madaula, Eutalia Ramón, Fernando Guillén Cuervo, Emma Cohen, María Asquerino, Manuel Alexandre, Ángel Rello, Laura Bayonas han convertido unos nombres, doña Eulalia, Jesús, Mer, Chus, Anselmo... en seres de carne y hueso. (...) Por ellos, por su maestría y su magia, los ‘diálogos insulsos, vulgares’, se han convertido en ‘bellos, penetrantes, reales, a veces con exceso de literatura’. Ellos, los actores, han transformado las letras muertas de las páginas en latidos de corazones, han sabido expresar la biografía de cada uno de aquellos nombres –ahora seres verdaderos– con la mirada, con la voz, con un ademán, simplemente con el modo de estar. Los intérpretes de estos hechos cotidianos, desde los más jóvenes a los más viejos, han convertido en realidad cargada de significado lo que antes no aparecía sino como el frío capricho de un ignorante que, como tenía tiempo libre, se sentaba algunos ratos ante la máquina de escribir. A ellos, a su amor a este misterioso oficio, a su inspiración y a su memoria, a su conocimiento de la vida y de los hombres, a su facultad de trance, he de agradecer que les haya resultado a los críticos cinematográficos fácilmente visible lo que por mi torpeza no pudieron leer críticos literarios. » (pp. 77-78)

Le roman et l’adaptation cinématographique qui en est faite, repose sur la métaphore et le mythe biblique du retour de l’enfant prodigue au bercail, en la personne de Jesús. L’action se passe en 1968 mais fait aussi référence directe à la Guerre Civile que cela soit en évoquant le père de Jesús et Eusebio, mari de doña Eusebia, mort en 1948 (p. 43), qui n’a pas survécu à la prison et sa dureté, ses tortures, ses conditions de vie difficiles. On comprend qu’il faisait partie du camp des vaincus et qu’il était républicain. Mais aussi la référence à l’exil est essentielle par l’intermédiaire de Jesús, qui s’est exilé en Argentine en 1939 pour échapper aux représailles comme bon nombre de ses camarades. Il ne revient à Madrid qu’en 1968 et sa mère Eusebia López Corchales ne le reconnaît pas et s’est inventée une histoire bien à elle pour justifier son absence. Il serait mort noyé dans la mer. Trente ans loin des siens, c’est long et c’est pourquoi la mère le prend pour un mauvais comédien qui vient lui jouer un mauvais rôle, celui de son fils chéri dont elle n’a plus de nouvelles depuis fort longtemps, et cela pour qu’elle puisse s’en aller en paix. La dédicace du roman, dans un souci de mémoire, rendait hommage aux exiliés : « A Gori Muñoz, A Luis Lafuente. Exiliados en Buenos Aires ». Rappelons que plus de 500 000 Espagnols ont fui l’Espagne en 1939 vers la France, la Grande Bretagne, le Mexique, L’Argentine, la Russie, la Suisse, ...

Avant d’entrer plus en détail dans l’analyse, il convient de réaliser une courte radiographie des personnages afin de comprendre leurs liens et leurs histoires. Eusebia, la mère (Rafaela Aparicio), sénile, malade, enlisée dans le passé. Deux frères : Jesús qui s’est exilé en Argentine en 1939 et Eusebio Muñiz (FFG) qui vit avec sa mère et l’une de ses filles Mer (17 ans, étudiante à la faculté). Eusebio est propriétaire d’un restaurant, *la Cafetería Denver*. Son autre fille, Chus (« *veintitantos años* ») travaille dans un hôtel et a une fille

(Líber) de six mois avec Anselmo Gato, un dessinateur dont les parents sont franquistes. Sa femme Chus est tombée amoureuse de Mariano et se sépare vite d'Anselmo qui veut se suicider. Lupe (Emma Cohen) est la compagne de Eusebio et est la patronne d'une boutique chic à Madrid et travaille beaucoup avec Biarritz et une clientèle aisée pour ne pas dire des femmes de vainqueurs de la guerre civile. Mais aussi avec leurs maris. Sa démarche est ambiguë car elle a un carnet d'adresse bien rempli mais a un peu vendu son âme au diable : entremetteuse, collaboratrice avec l'ennemi, prostituée de luxe, femme libertine et libre, elle se sert de ses contacts pour libérer des prisonniers anarchistes comme Basilio, éperdument amoureux de Mer qui se suicidera à la fin. Lupe fournit aussi de la drogue à son cercle de riches amis...Sa boutique est à l'Avant-garde pour l'époque...musicien guitariste qui joue dans sa boutique de manière lactive, musique de fond, galerie d'Art, disposition originale, performances en direct, pluridisciplinalité, etc...Nacha est l'employée de Lupe « *Lupe Modas* ». Pepe Landete est un ami d'Anselmo et est en couple avec Trini Cantalapiedra qui est psychologue et qui donne des conseils sur l'état de doña Eusebia. La famille Muñiz se caractérise par son idéologie libertaire et révolutionnaire, surtout les deux filles d'Eusebio et leurs amis (hippies et engagés). Marcela est la mère biologique des deux filles et est devenue alcoolique des conséquences de la guerre et de sa séparation. L'essentiel de ce roman réside aussi dans les petits arrangements que chacun fit dans l'après-guerre pour s'en sortir et rompre leurs engagements passés : Lupe, Eusebio, les jeunes en général qui sont opposés au régime en place mais qui vont finir par ne pas assister à la manifestation étudiante de 1968 qui est née à la faveur de Mai 1968 à Paris...Une opposition de façade, au fond. *Las bicicletas son para el verano*, *El mar y el tiempo* et *El viaje a ninguna parte* pourraient se revendiquer comme une trilogie de la mémoire autour du franquisme, documents uniques dans la littérature espagnole. Dans *Desde la última fila* il était question du rôle de la mémoire et de la désillusion des deux frères :

« (...) El papel de la memoria, es tan frágil frente a los embates de la realidad. *El mar y el tiempo* lo aborda en relación con el exilio político del que vuelve el protagonista, Jesús, y su reencuentro con su hermano Eusebio (FFG), también protagonista, como lúcido perdedor que se ha acomodado a la España del franquismo para sobrevivir. Ambos tienen origen común y, a pesar de la distancia que les ha separado, experiencias marcadas por el desencanto, las contradicciones y el acomodo a una realidad poco compatible con las ilusiones que se remontan a ese período republicano que, como en tantas obras de FFG, es el origen de las esperanzas de sus personajes a menudo quebradas por la Guerra Civil y la propia vida. » (p. 49)

Dans le chapitre 1, le narrateur qui n'est autre que FFG, situe le lieu de l'action qui revêt une dimension très autobiographique, puisque ce fut le quartier où notre homme passa

son enfance et son adolescence, et nous renseigne aussi sur le quadrillage en vigueur pendant le franquisme, renvoyant aux *Représentations*, qui concentraient d'un côté l'Espagne oligarchique et proche du régime et de l'autre celle se réclamant des idées de gauche :

« El madrileño distrito de Chamberí, a pesar de su prestigio barriobajero y castizo, igual que algunas grandes ciudades, está dividido en dos zonas muy claramente delimitadas, la rica y la pobre, la señorial y la popular, la moderna y la galdosiana. A París lo divide el Sena ; al distrito de Chamberí, la calle Santa Engracia (durante cerca de cuarenta años García Morato). Hoy todo está, en esto como en tantas otras cosas, más mezclado, menos definido, pero hace medio siglo, si alguien se situaba en la plaza de Alonso Martínez junto a la estatua de Quevedo, que allí se encontraba entonces, de espaldas a la lejana Puerta del Sol, a la derecha de Santa Engracia tenía el Chamberí de derechas y a la izquierda el de izquierdas, por pura casualidad, desde luego. La calle Cardenal Cisneros estaba y todavía está en este último lado, en el de la izquierda, en la zona pobre y popular. Otro fin del mundo estaba en la calle Luchana, donde el barrio se transformaba de popular en señorial ; calle ancha, cuyos edificios eran casi todos modernos y residenciales, de gente de derechas. En la calle Luchana nunca había niños jugando. » (pp. 7-8)

Le grand appartement de la famille Muñiz, de classe moyenne, laissait entrevoir encore en 1968, un décor propre aux années franquistes et à l'après-guerre, comme si le temps s'était figé et bloqué après le traumatisme de la perte du conflit contre les nationalistes :

« Eusebio Muñiz vivía en esta casa con lo que, tras los consabidos avatares, quedaba su familia. Era un hogar de clase media, no muy grande, confortable pero sin ningún lujo ni demasiadas notas de buen gusto. Debió de amueblarse y decorarse aproximadamente en 1955, en pleno franquismo aún con huellas de la larguísima posguerra, pero conservaba algunos trastos de muchos años antes y se habían ido añadiendo cosas compradas después sin mucha preocupación de que compusieran un buen conjunto. » (pp. 12-13)

La radio, qu'écoutait au petit matin, Eusebio Muñiz, le jour de l'arrivée depuis l'Argentine de son frère, Jesús, qu'il n'avait plus vu depuis trente ans, témoignait en plein franquisme de l'ouverture et de l'évolution des mentalités, entre autre chose, l'introduction de la mini-jupe sur le territoire espagnol, du bikini et d'autres mœurs, naguère interdits :

« La famosa modista inglesa Mary Quant, que ha popularizado en el mundo la minifalda, anuncia su próxima llegada a Madrid con objeto de presentar su última colección de modelos. Sin duda trata de ayudar con su presencia a la promoción de dicha prenda, que tan desfavorable acogida ha tenido entre las mujeres españolas. » (p. 13)

Cette dernière, évoquait aussi le contexte du moment et la rébellion étudiante contre le régime franquiste, qui avait pris corps à la suite d'une série de manifestations des ouvriers dans plusieurs parties de l'Espagne et s'était joint au conflit :

« Prosigue la agitación universitaria. Se han registrado graves incidentes estudiantiles en Manchester, en Roma y en Burdeos. También ha habido manifestaciones y ausencias a clase en las universidades españolas de Santiago de Compostela y de Salamanca. Pero en estos centros docentes la agitación ha sido de menor importancia. » (p. 14)

Ces grèves étudiantes de 1968, qui avaient été inspirées du mouvement parisien de Mai 68, et auxquelles devaient assister les filles d'Eusebio et leurs amis, n'étaient d'ailleurs pas les premières, et s'étaient déjà exprimées dans les années 50 afin de faire part de son mécontentement eu égard à la politique du Général Franco. Dans son ouvrage sur *Franco*, et en citant Pablo Lizcaño, *La Generación del 56. La Universidad contra Franco*, livre d'une grande richesse d'informations à propos de la résurrection de l'opposition de la jeunesse intellectuelle au régime franquiste à partir des années 1950, Bartolomé Bennassar nous rappelait le début des événements quant au mouvement étudiant :

« Le 9 février 1956 avait éclaté la révolte universitaire, à laquelle Franco n'accorda pas une importance capitale mais qu'il étouffa aussitôt en décrétant l'état d'exception, en fermant provisoirement l'Université et en incarcérant plusieurs dirigeants étudiants : Roman Tames, Enrique Mugica, Javier Pradera, etc. (...) Sans doute Franco ne comprit-il pas alors qu'une fracture décisive venait de se produire. (...) Franco était particulièrement irrité par la dissidence de la jeunesse lorsqu'elle procédait des cadres du régime. (...) Beaucoup de ceux qui flirtaient avec les idées socialistes ou communistes et qui s'efforçaient de créer des organisations d'opposition et de renouer des relations avec les exilés étaient les fils ou les neveux des vainqueurs de la Guerre Civile : Juan Manuel Kindelan, étudiant des Mines et neveu du général ; Mariano Rubio, dont on devait beaucoup reparler, fils d'un colonel de la Police Armée ; Carlos de Zayas y Mariategui, neveu du marquis de Zayas, fondateur de la Phalange à Majorque ; Ignacio Romero de Solís, l'un des dirigeants communistes de l'intérieur, fils du marquis de Marchelina, colonel carliste. » (p. 194)

Redisons simplement que les grèves, manifestations, révoltes, rébellions, mouvements de foules, dissidence, résistance étaient durement réprimés par le régime franquiste et hors la loi, nous montrant une fois de plus les *Représentations du franquisme*, leur effritement, et que plus les années avançaient, plus un noyau fort et uni se reformait afin de contrecarrer les plans des autorités et proposer une vraie opposition, qui avait été, pendant des années étouffée dans le sang et les larmes.

Mer, seize ans, la plus jeune fille de Eusebio, fait part à son père de son intention de participer à la grève contre l'Université et en rejet total à la guerre du Vietnam, alors que son oncle Jesús l'exilé arrive depuis Buenos Aires : « Pero hoy hay una manifestación en la Universidad. Vamos todos : Chus, Anselmo, Mariano, Trini, Pepe, Basili, todos. (...) Hemos liado a un montón. No vamos a faltar nosotros. » (p. 17). Alors qu'elle a déjà été à plusieurs,



son père lui suggère de manquer celle-ci pour accueillir son oncle, ce que les deux sœurs feront finalement sans trop avoir besoin d'insister.

Chus, la grande sœur de Mer et fille aînée de Eusebio, est mariée à Anselmo le bourgeois dessinateur et ont une fille. Celle-ci, en rupture avec les convenances bourgeoises, se refuse maintenant à participer à cette mascarade. Elle a d'ailleurs rendez-vous avec Mariano Andrade (cela rappelle le pseudonyme de Franco, Jaime de Andrade), avant 10 heures, qui est en fait son amant depuis trois mois. Tous deux comptent lui annoncer la nouvelle. Elle va quitter son compagnon actuel pour lui et vivre l'amour libre, sans attachement ni contraintes sociales, comme les libertaires, puisque son bébé s'appelle en hommage à la Liberté, Líber. Devant leurs amis, puisque pour eux ce n'est pas un problème, Anselmo et Chus, apprennent la nouvelle à Anselmo Gato, qui, profondément touché veut se suicider en se jetant par la fenêtre de leur appartement. Malgré leurs idéaux libertaires, le piston et les contacts sont bien présents, puisque, Pepe Landete, un de ses amis va l'aider afin de décrocher un travail, car il connaît bien le patron : « Me va a acompañar a Edicasa, para presentarme al ejecutivo. » (p. 24). L'on peut dégager la vision communiste de partage et l'absence de propriété comme le laisse entrevoir Mariano :

« Cierto. En realidad podemos decir que todas las cosas privadas tienen algo de públicas, y viceversa. Es más, aunque lo que tenemos que decirte fuera algo íntimo, no creo que esa intimidad se haya roto por la llegada de Pepe Landete y Trini Cantalapiedra, puesto que somos todos del mismo grupo y compartimos las mismas... » (p. 25)

Basilio, jeune homme anarchiste amoureux de Mer, qui, elle, l'ignore, et qui finira par se suicider à cause de son dédain, fait mention de la possible dangerosité de la manifestation, pourtant pacifique initialement, par peur des débordements de la part des Gardes Civils : Basilio à Mer : « Pero ahora no se sabe lo que puede pasar. Los grises cada día están más bestias. » (p. 27)

Pour sa part, Eusebio prépare sa mère qui a perdu la tête, suite à défaite à la guerre, et qui refuse de croire au retour de son fils, qui, pour se protéger des souffrances, s'est construite une justification mentale, en s'inventant sa disparition. Voici ce qu'elle dit à Eusebio quant à cette prochaine venue qu'elle refuse :

« Escucha : hace ya mucho tiempo que tu hermano se marchó -le dijo, hablándole como a un niño pequeño-, y ahora no puede volver aunque le dejen, aunque él quiera, porque han pasado muchos

años, muchísimos. Y contra el tiempo nadie puede nada, absolutamente nada. Ni los que tienen más fuerza o más salud, ni los más listos, ni los más santos. El tiempo, ¿sabes ?, se alarga, se alarga... se estira como una goma, pero llega un momento en que de tanto estirarse y estirarse, se rompe. Y entonces ya no se puede seguir andando : se cae uno, como a un precipicio. » (p. 28)

Le thème de la manifestation universitaire contre les États-Unis revient dans la conversation lorsque nous nous situons une nouvelle fois chez Chus et Anselmo. Tous vont y aller, sauf Anselmo, petit bourgeois, fils de franquistes convaincus, qui émet des doutes sur sa participation à cause de son probable nouveau travail. Mariano, son rival, ne supporte pas ce qu'il appelle vulgairement selon la terminologie politique, « un pisse-froid » ou dans le jargon des anarchistes « un social-traître » : « Pepe Landete y Trini Cantalapiedra aseguraron que ellos sí pensaban ir. Anselmo no estaba seguro de poder asistir porque quizá le entretuvieron en Edicasa. Mariano le despreció, era un tibio. (...) Y lo natural era que se lo dijeran a Anselmo, porque entre amigos no se podía hacer una cerdada. » (p. 29)

Devant le drame représentait par son ex-compagnon, Anselmo, leur séparation, Chus, qui voulait être en rupture totale avec l'inconscient collectif lié au dolorisme, à la faute, à l'auto-flagellation, édifié par le poids de la religion, trouvait les mots pour briser cet esprit : « Su mujer, Chus, le hizo observar que nadie tenía la culpa, ni Mariano ni ella la tenían ; él, Anselmo, tampoco la tenía. Certificó Trini Cantalapiedra, autorizada por sus conocimientos profesionales de psicología, que no existía la culpa. » (p. 30). Anselmo commence à s'énerver et, guidé par son éducation traditionnelle et rigide, dont il ne peut se défaire, a peur du qu'en-dira-t-on, des apparences, du jugement d'autrui. Il craint fortement les réactions de ses parents, des conservateurs, créant un gouffre de pensées entre lui et Chus sur leur conception même de l'existence : « ¿No te das cuenta de cómo quedo yo ahora con mi familia, con los vecinos, en mi barrio ? Si no nos hubiéramos casado, yo era un golfo que se había tirado a la hija de un *maître*, y santas pascuas. Pero ahora, ¿qué soy ? » (p. 34). Les deux partis semblent désormais irréconciliables comme Chus le montre à travers le lexique qu'elle emploie pour le signifier et sa réaction :

« Me estás ofendiendo con la palabra. Utilizando palabras que nosotros no utilizamos, porque piensas que así me haces más daño. Como si quisieras decirme que nosotros no somos quienes somos, que yo no soy quien soy, que no soy quien creo ser. Que no soy más que una puta de las de antes. Lo que tienes que preguntarte no es por qué me empeñé en casarme, sino porqué me empeño ahora en marcharme. » (p. 35)

Chus insiste bien en faisant le distinguo entre « eux » et « les autres », c'est-à-dire, les

franquistes et les partisans de l'amour libre. Ses amis et elle sont des pacifistes, des libertaires et cela ne veut pas dire qu'ils sont dans le péché pour autant, car ils ne croient pas en lui et en ce que l'État franquiste avait mis dans la tête des Espagnols pendant des décennies. Ils sont en claire opposition à ce système de pensée. Nous assistons à des contre-représentations du franquiste, car, de fait, ces jeunes des années 1965-68, sont une nouvelle génération ; ils vivent beaucoup en groupe et ne restent plus ensemble toute leur vie comme leurs grands-parents et leurs parents, ils veulent des expériences et se libérer du poids de la faute, de la culpabilité, des attaches, du mal. Pour eux ce n'est pas gênant de régler leurs comptes en public car ils ont une vision communiste de l'existence et n'ont rien à se cacher, c'est pourquoi Chus crie « Puertas abiertas, puertas abiertas, Anselmo. » (p. 37).

L'arrivée de Jesús à Madrid après plus de trente d'absence nous plonge dans le passé comme le prouve la narration : « Durante veintinueve años, del 39 al 68, Jesús había estado en América, no había regresado a España, pero su cabeza y su corazón no habían salido de Madrid. » (p. 41). Le thème de l'exil est abordé entre les deux frères et Jesús s'empare de la question : « De lo que hace el gobierno de la República en el exilio, digo. Porque cuando el Caudillo muera, y parece que le falta poco, acá habrá que hacer algo. Y nosotros allá tenemos un Gobierno. » Un profond décalage sur la question de la résistance et du thème de Franco se fait sentir dans la réaction d'Eusebio, comme une résignation : « Sí, claro -asintió Eusebio-, al que no parecía apasionarle mucho el tema. » Jesús est intéressé par la relève des jeunes dans le combat contre Franco comme il le formule : « El Gobierno legítimo –remachó Jesús, muy convencido-. ¿Qué opinan acá ? Sobre todo lo que más nos interesa saber allá es qué opinan acá los jóvenes. Pensá bien la respuesta, por favor : ¿qué piensan los jóvenes españoles del Gobierno de la República en el exilio ? » (p. 42). Mais de nouveau, Eusebio, fataliste et mou, ne semble pas accrocher au sujet : « ¿Los jóvenes ? –preguntó Eusebio, como si no hubiera entendido bien, para tomarse tiempo. Sí, los jóvenes. Nada. » (p. 43). Le fossé entre les exilés et ceux restés en Espagne semble infranchissable. Avec le temps et l'exil, l'oubli cause des dégâts et Jesús a oublié que son père, un républicain, est mort depuis 20 ans. Celui-ci, qui demandait : « -¿ Y el viejo ? », se rattrape et fait une pirouette, en évoquant le père de la patrie, en faisant référence à Franco, qui pour Eusebio, en 1968, « está en las últimas », tandis que Jesús, lui, émet une idée très répandue à l'époque, comme nous l'avions déjà suggéré dans notre travail, à savoir, le mythe de la supposée immortalité du dictateur : « Allá muchos pensábamos que era inmortal » (p. 43). Comme beaucoup d'exilés, tel Picasso, Jesús avait fait la promesse de ne jamais refouler l'Espagne tant que Franco serait au pouvoir, vœu qu'il a

contre toute attente rompu comme le conte le narrateur :

« Jesús, el exiliado, años atrás se había hecho a sí mismo la promesa de no regresar a España hasta que el Caudillo abandonase el poder. Pero al parecerle, cuando se afirmó la ayuda norteamericana a España, que Franco ya no abandonaría el poder jamás, se prometió no regresar hasta que muriese ; lo del Parkinson le hizo creer durante algún tiempo que la fecha estaba próxima. Mas al llegarle a los exiliados de Buenos Aires noticias de que el Caudillo presentaba síntomas de inmortalidad decidió venir a Madrid, donde su infancia y su juventud le llamaban, en una especie de viaje de inspección. » (pp. 43-44)

Sur le chemin de la maison où une fête d'accueil était organisée pour le retour de Jesús, que Eusebio, son frère, était venu chercher à l'aéroport de Barajas, ce dernier se sentait étranger dans son propre pays, il ne reconnaissait rien. Mer, qui attendait son oncle avec sa grand-mère dans l'appartement, ne se rendra pas finalement à la manifestation tout comme sa sœur. Basilio, qui joint Mer au téléphone, lui demande si elle compte y aller : « ¿No vas a la manifestación ? Habíamos quedado todos en la taberna, pero he ido y no había nadie. Estaban los del grupo de Lucas, pero de los nuestros ni uno. Yo solo ; por eso me he vuelto aquí en seguida. » (p. 49). Jeunesse drapée dans de beaux discours, finalement très peu iront à la manifestation. Le quotidien les rattrape. Basilio, lui, y participera. Cette réalité met bien en exergue le décalage évoqué dans la conversation entre les deux frères quant à la jeunesse espagnole et au militantisme. Comme si ceux qui étaient restés au pays avaient subi un lavage de cerveau, Eusebio ne se souvient de presque rien du passé, alors que son frère a encore la mémoire vive concernant les événements écoulés :

« Al reformar la zona, le dieron a la vieja Ciudad Lineal el nombre de su creador, Arturo Soria. Recordó Jesús a su hermano la huelga de 1934 contra los hermanos Soria, unidos los dos sindicatos obreros, la UGT y la CNT. Eusebio no recordaba nada de aquello. Si acaso, la huelga de la construcción de 1936, la que parecía que no iba a acabar nunca y, efectivamente, nunca acabó. Jesús, el exiliado, lo recordaba todo como si acabase de suceder meses atrás. Al llegar al barrio de Salamanca la ciudad ya se le hizo reconocible, aunque aquella era la zona que menos frecuentaron de muchachos. Durante la guerra, sí ; durante la guerra fue zona protegida, la que los fascistas no bombardeaban, porque allí estaban casi todas las casas de los ricos. » (p. 52)

Cependant, la vision qu'avait Jesús de l'après Franco paraît dépassée, utopique, comme beaucoup de résistants hors de l'Espagne qui ne connaissaient pas la situation réelle. C'est comme s'il était resté bloqué en 1939 comme le témoignent les lignes suivantes :

« Miraba a un lado y a otro y a cada momento estaba convencido de que Madrid les iba a encantar, aunque la situación política no fuera como para dar saltos de alegría. Pero todo iba a cambiar pronto. Tenían suerte los españoles : Oganía estaba en la flor de la vida, pero Franco era ya una momia, y con el Parkinson le quedaban días. Y cuando se muriera, las grandes potencias tendrían que poner orden en

España. » (p. 50)

Mais malgré cela, Jesús n'avait pas perdu son humour et jugeait sa situation risible : « Huir de Franco para caer en Perón. Qué destino el mío. » (p. 54). Eusebio, quant à lui, est glaçant de pessimisme : « Yo me quedé -respondió su hermano-, y no sé quien se equivocó más. » (p. 55). L'arrivée dans le quartier de leur enfance, les comparaisons entre ici et là-bas cessèrent. De son côté, dans l'attente de l'arrivée de son fils Jesús, doña Eusebia qui radotait toujours des choses de la guerre, racontait pour la énième fois à la psychologue amie de Chus les mêmes rengaines :

« Y tantos años sin verle... Se marchó porque perdió la guerra. Si la hubiera ganado, se habría quedado conmigo y hoy estaríamos tan ricamente. A los que ganaron les fue muy bien. Pero mi Jesús, ¿cómo iba a ganar una guerra ? ¿Él qué sabía de eso ? Si era un infeliz. Tuvo que salir huyendo. Y luego se escondió para que no le pillaran. Se escondió en el mar, ¿sabes ? Se metió en el mar por un lado-prosiguió doña Eusebia- y ¡zas ! , salió por el otro, donde ya no le podían coger. » (p. 56)

Jesús est enfin dans l'appartement et rencontre sa famille qu'il ne connaissait presque que sur photos. Sa mère Eusebia le prend tout d'abord pour un étranger, puis la psychologue, Cantalapedra, amie de Chus, aide la vieille dame à relier les événements et s'émeut enfin de retrouver son fils. Ils se serrent dans les bras et pleurent. Très vite, l'émotion trop vive reprend le dessus et la matriarche ne peut s'empêcher de renouer avec le passé :

«Ya sé, ya sé que te perseguían como si fueras un criminal. ¡Mi Jesulín un criminal ! ¡Te querían fusilar, me acuerdo, me acuerdo ! No creí que volvieras nunca. Todos me decían que no volverías, que te habías ahogado. Pero a mí me lo decían, sí ; que habías levantado la piel del mar para esconderte porque te perseguían, te perseguían como perros, con luces, con escopetas... » (p. 62)

À travers le cas de Jesús que les franquistes voulaient fusiller, et qui, pour se sauver dut s'exiler en Argentine, à travers la situation du père, emprisonné pour avoir soutenu la République, on peut forcément imaginer, que le reste de la famille dut courber l'échine, dut faire des compromis avec « l'ennemi » afin de ne pas être, elle-même, menacée de représailles. Cela veut-il dire pour autant pactiser avec l'ennemi franquiste ?

Fatiguée par tant de monde et d'émotions, doña Eusebia gagne sa chambre pour se reposer, et, comme si c'était une autre personne, son visage se transfigure et elle commence à hurler sur Eusebio, croyant à un spectacle et à avoir eu à faire non pas à son fils, mais à un

mauvais comédien, engagé pour la circonstance :

« ¡Pero este hombre qué coño va a ser mi hijo ! Me queréis hacer comulgar con ruedas de molino. Yo he hecho la pamera para no desilusionar al pobre señor. Y creo que lo he hecho muy bien, ¿verdad ? ¿Quién es ese tío ? ¿De dónde le has sacado ? ¿Es un cómico ? Seguro que es un cómico. ¿Cuánto le has dado por venir aquí a hacer el gilipollas ? Le habrás encontrado en el restorán, como si lo viera. Y me juego lo que sea a que le has pagado con una cena, porque estos pobres desgraciados andan siempre a la cuarta pregunta. » (p. 64)

Conséquence de la manifestation universitaire, Basilio l'anarchiste, soupirant de Mer, appelle sa mère depuis le commissariat où il a été arrêté et tabassé par la Garde Civile pour avoir été un militant actif : « La policía había detenido a su hijo, a ese infeliz, al pobre Basilio. La desdichada mujer lo repetía una y otra vez, entre sollozos. Le habían vuelto a detener a su hijo, a su Basilio. » (p. 69). Mer, au fait des mésaventures de Basilio, contacte Lupe, la compagne de son père, pour qu'avec ses contacts précieux, c'est-à-dire, des gens haut placés au Ministère, elle puisse le faire libérer. Bien évidemment, cela n'était jamais sans compensations, comme le montrent les fonctions multiples de cette dernière : à la fois patronne d'un magasin de mode, entremetteuse pour les hommes de la Phalange et pour les franquistes, vendeuse de drogue, prostituée de luxe... Elle fait d'ailleurs appel à une certaine Leticia, patronne d'un bordel et se sert de son réseau pour régler cette histoire :

« Bueno, Leticia, corta el rollo. Tienes que buscarme a Vicky o a la Negra... No, no necesito coca. A la que encuentres, le dices que llame cuanto antes al comisario... Sí, eso es. Y que se pongan en contacto conmigo. Pero les adviertes que se trata de que Alfonso dé un toque al magistrado... ¿Cómo que a cuál ? ¡Pues a cualquiera !... Que me llamen luego, ¿eh ?... ¡No es nada de drogas, coño ! » (p. 88)

Eusebio semble fermer les yeux sur la situation et au commerce de sa compagne qui a le bras long, comme s'il était dans le déni et avait cessé de se battre, comme s'il avait renoncé à tout esprit critique. Pour lui, cela paraissait normal, comme il le commentait à son frère :

« Lo que pasa es que no es tonta, y está muy bien relacionada. Por su trabajo, ¿comprendes ? Lleva ya tres años en eso y conoce, además, a muchas modelos. La *boutique* es pequeña, pero Lupe organiza desfiles de modas no sólo aquí, sino en Barcelona, en San Sebastián, en Marbella... Conoce a las mejores mujeres de España. Las de bandera, como decíamos antes. Algunas no son modelos. Son, en fin, chicas guapas que quieren ganar dinero como sea, porque les hace falta, y Lupe las ayuda. Se codea también con la aristocracia, con ejecutivos, políticos de la situación, hombres de negocios que no quieren viajar solos... Por lo del *stress* y lo del *relax*, ¿sabes ? » (p. 89)

La radio reprend du service et met en relief les mesures édictées par le régime de

Franco en matière de politique familiale. En effet, il était fréquent que les familles soient nombreuses, elles pouvaient atteindre jusqu'à quatorze ou quinze enfants, cela permettait à ces familles d'acquérir des avantages comme les prix de natalité qui étaient octroyés aux plus grandes d'entre elles. Elles avaient aussi droit à la gratuité ou la réduction des transports publics, des aides en matière éducative et pour les loisirs, comme la piscine, à travers une carte de famille nombreuse, car Franco pensait qu'un taux de natalité important reflétait la santé et la vigueur de la Patrie :

« Han sido concedidos los premios nacionales de natalidad. El primero ha recaído en un mozo de estación, con cinco mil seiscientas pesetas de sueldo, padre de diecinueve hijos, de los que viven catorce y doce habitan en casa del padre. Los premios serán entregados próximamente por su excelencia el Caudillo. » (p. 70)

Les deux frères arrivent à trouver du temps pour passer des moments ensemble, et, dans l'intimité des confidences fraternelles, Jesús raconte à son frère, sa fuite traumatique par le port d'Alicante en 1939 :

« Los míos no te podés imaginar. Pero aún peor fue acá, al terminar la guerra, lo del puerto de Alicante, cuando los barcos franceses que nos habían prometido no llegaban para evacuarnos. (...) Ya supongo. Allá se anda lo uno con lo otro. Pero aquello de Alicante fue espantoso. Miles y miles de hombres desesperados en el puerto, derrotados, fugitivos, y los fascistas entrando en la ciudad por el otro lado. Y los barcos, allí, a la vista, pero sin acercarse, por enredos de la diplomacia y esas cosas. Estaban allí para evacuarnos, para llevarnos a Marsella, pero aguardaban una orden de París y la orden no llegaba. Los políticos, ¿comprendes? Los políticos, como siempre, con sus componendas, sus trapucheos. Y nosotros, en el puerto, amontonados, apretujados, sin poder movernos. » (pp. 91-92)

Le pessimisme et la fatalité d'Eusebio, ses arrangements avec la vie, son restaurant toujours plein et son acquisition mystérieuse, ses relations avec Lupe qui pactisait avec le démon franquiste, nous invitent à avoir des doutes sur sa personne, sur comment il avait pu remonter aussi vite la pente après la mort de son père, la fuite de son frère. Avait-il lui aussi fait des pactes avec les vainqueurs ? Très certainement. Et voilà que, au milieu de cette conversation avec son frère sur les conditions de son exil, le secret tombe : « Tampoco en el campo de concentración se estaba en la gloria. » (p. 92)

D'ailleurs Jesús, qui a compris que son frère Eusebio n'était pas un saint, s'épanche largement sur sa trajectoire en exil et ses débuts compliqués à Buenos Aires. Il a d'abord été proxénète, il a profité du marché noir et de la contrebande pour s'enrichir à travers les

pauvres, s'est accroché à la vie comme il pouvait, a fait des petits arrangements entre connaissances pour monter les échelons et faire sa place. Chacun avait fait comme il pouvait pour s'en sortir, mais la vision des deux frères, sans jugement intempestif, est finalement assez négative.

L'avortement clandestin est ensuite évoqué par le biais de Chus, enceinte de son amant Mariano et qui veut partir se faire avorter à Londres. Mariano lui fait savoir « Yo, el dinero para que vayas a Londres lo tengo (p. 108). Rappelons ici que la contraception et l'avortement étaient interdits en Espagne, ce qui expliquait aussi un taux aussi haut de natalité et qui assujettissait les femmes à être des ventres professionnels, des mères-pondeuses qui se tuaient la santé et mouraient souvent en couche. Bien évidemment, dans une Espagne très catholique, l'avortement était tabou, plus encore, c'était un crime, un péché mortel, et il n'est pas étonnant d'ailleurs que Chus ait des réticences à le dévoiler à son père Eusebio, même si elle le fera par la suite. Trini, essaye de l'aider à sa façon : «Puedes decirle que vas a cualquier otro sitio, porque si le hablas de Londres... » (p. 108). La conversation entre père et fille est axée sur la décision à prendre de Chus, et Eusebio lui demande si elle va garder ou pas l'enfant. Sa réponse est claire et univoque, c'est une femme moderne et libre, qui ne veut pas être attachée à un boulet : « No. Eso es lo que quería decirte. Lo hemos hablado los dos. Mariano y yo. Él dice que yo haga lo que quiera, que lo que yo diga le parecerá bien. Y yo he pensado que lo mejor es quitármelo. Para eso necesito ir a Londres. » (p. 111).

Mer veut aller à Paris avec son petit ami faire Mai 68. Notons l'intervention autobiographique dans la fiction puisque, en réalité, c'est bien Emma Cohen qui, était partie manifester au mois de Mai 1968 et qui s'était faite arrêtée par la police et ramenée de force à Barcelone chez ses parents quand elle avait dix-huit ans. Elle le fait savoir à Lupe : « Son sólo unos días, Lupe, tenlo en cuenta. Ya te digo que yo pienso volver muy pronto. » (p. 130)

Personnage du franquisme tardif, fierté nationale, icône gay, Massiel, gagnante de l'Eurovision en 1968 est mise en lumière à travers la radio : « Después del triunfo de nuestra Massiel en el Festival de Eurovisión. Toda España canta el 'la, la, la'... » (p. 133). Comme si sa victoire inattendue et rafraîchissante, redonnait du courage et du bonheur à des milliers d'Espagnols. Parallèlement, Anselmo, qui vit très mal encore la fin de son histoire avec Chus et qui a fait une tentative de suicide ratée, a été répudié par ses parents phalangistes, qui ne lui parlent plus. Mer, part pour Paris avec son petit ami Lucas, et son oncle Jesús, l'exilé, le



militant, n'a pas l'air de bien apprécier le départ de sa nièce. Pour lui, il faudrait déjà agir ici, en Espagne, à Madrid, ce sera déjà un bon commencement. Pour sa part, Basilio, par dépit amoureux et devant l'indifférence de Mer, s'est suicidé dans sa baignoire et a été retrouvé par sa mère, inanimé. La fin de l'histoire est proche. Le départ imminent de Jesús approche. Les Adieux entre la mère et son fils, qui lui parle toujours comme à un étranger se précisent, il est impossible de rattraper le temps perdu, trente ans loin de tous, c'est une trop grosse tranche d'existence et les liens sont trop distendus pour arriver à raccomoder durablement le passé. Doña Eusebia, fidèle à elle même, ne croit toujours pas qu'il s'agit de son fils et s'accroche à ses certitudes et à ses divagations :

« Usted aquí no tiene porvenir. Pero, hombre, si cómicos como usted aquí los hay a montones. ¡Pues menuda tierra de payasos y de farsantes es ésta ! Hágame caso, que le hablo como le hablaría su madre : a los políticos que les vayan dando. Sean del color que sean. Usted toréelos ; y si hay que cambiar de chaqueta, pues se cambia. ¿No chaquetean ellos cuando les sale de los cojones ? ¡Pues entonces ! No haga usted como mi marido, mi pobre Jesús ; que en gloria esté, que perdió media vida con que si la idea, que si el reparto... O mi Jesúsín, mi hijo mayor, que tuvo que esconderse en el mar, y de nada le valió. Se ahogó, se ahogó para siempre. » (pp. 179-180)

Dans les dernières pages, nous assistons à une fête d'adieux. Jesús qui espérait beaucoup de ce retour en Espagne a été déçu, il n'a rien reconnu, il ne s'est pas senti à son aise et a surtout éprouvé le manque de Buenos Aires. C'est à présent davantage un Argentin qu'un Espagnol, le cadeau fait par sa famille, celui de « *la muleta* » qu'usent les toreros le montre, -d'ailleurs il a toujours détesté la corrida-, et c'est aussi pourquoi Lupe lui offre un disque de Carlos Gardel, *Mi buenos Aires querido*, qu'elle met à tue-tête. Les paroles résonnent dans tout l'appartement et l'adaptation à l'écran du roman se termine sur ces dernières... Le passé serait-il irréconciliable avec l'avenir lorsque l'on s'est fourvoyé et que l'on a trahi ses idéaux ? La guerre a-t-elle tout emporté sur son passage et laissé des blessures béantes et inguérissables ? Finalement, le déni, l'oubli, le manque de projection et la volonté de ne pas réfléchir au passé, ne sont-ils pas des stratégies pour ne pas sombrer et s'écrouler ? Nous laissons ces questions en suspens...

En dernière instance, il convient de dresser un bilan de ces trois adaptations littéraires à l'écran. L'une, non réalisée par FFG a permis de montrer que l'adaptation d'un roman ou d'une pièce mémorielle comme *Las bicicletas son para el verano*, devait soit être confiée à l'auteur, soit engager un travail main dans la main entre celui-ci et le cinéaste afin d'éviter des déceptions, des écueils, des ratés et de ménager les susceptibilités. De fait, une pièce de

théâtre aussi personnelle que celle-ci si liée à une histoire bouleversante et tragique, ne peut être prise et traitée à la légère. Pour nous, et cela tombe sous le sens, une étroite collaboration entre les personnes concernées ne pourrait que servir l'adaptation et la rendre plus crédible, en évitant de blesser l'auteur. En ce qui concerne les deux autres œuvres, *El viaje a ninguna parte* et *El mar y el tiempo*, elles nous ont permis de continuer à explorer d'autres *Représentations du franquisme* que nous n'avions pas forcément évoquées jusque-là, ce qui a donné à notre travail une autre dimension et les a complété. Dans *El viaje a ninguna parte*, nous avons pu nous intéresser à la récupération de la mémoire des comédiens ambulants, qui, pendant les années 40 et 50, sillonnaient les routes d'Espagne pour y apporter, comme Lorca le fit lui-même avec *La Barraca*, la culture dans des endroits isolés, où elle n'arrivait d'ordinaire jamais. Peu d'historiens, si ce n'est aucun, se sont intéressés à ces pauvres gens, qui recevaient un accueil hostile et étaient en première ligne face à des caciques locaux, tyrans, dictateurs de provinces, curé, propriétaires terriens, etc., qui exerçaient sur eux leurs violences et leurs mépris. Marginalisés, vivant dans des conditions indécentes, ces « *Cómicos de la legua* », cette « *farándula* », ont bien trop souffert, jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans l'anonymat et l'indifférence, concurrencés par le cinématographe. Quant à *El mar y el tiempo*, tantôt série télévisuelle, roman, film, son étude nous a permis de nous focaliser sur des pans importants de l'histoire, à savoir, l'exil, les perdants, se sentir étranger dans son pays, se créer un nouveau monde pour ne pas avoir à revivre des passages douloureux de l'existence, comme Eusebia, qui, finalement, a terminé par approcher la folie, conséquence directe de la guerre. Marcela, elle, l'ex-femme d'Eusebio, est tombée dans l'alcool. D'autres, comme Lupe, Eusebio ont préféré ne pas penser le passé, se relever comme ils pouvaient et pactiser avec les vainqueurs, sans jamais se poser de questions. La plus jeune génération, celle qui n'avait pas connu la guerre, bercée par de beaux discours et se réclamant des idéaux libertaires, a certes fait une rupture avec leurs grands-parents et parents et avec cette Espagne noire. Mais dans les faits, et en y regardant de plus près, elle s'est aussi fourvoyée à travers un militantisme qui est plus de façade que de raison. C'est un peu dommageable, surtout que, presque personne du groupe ne s'est rendu finalement à la manifestation universitaire contre le Vietnam, en se faisant rattraper par leur quotidien. Il existe un fossé entre l'idéologie et sa juste application concrète. C'est aussi ce que critique FFG à travers cette œuvre. Basilio, le vrai militant anarchiste, emprisonné, roué de coups par les gardes civils, s'est suicidé. Anselmo, le petit bourgeois, a lui aussi fait une tentative pour s'ôter la vie, mais il n'a pas réussi à aller au bout. Rejeté par sa famille, délaissé par son épouse, c'est aussi un grand perdant de cette histoire. Tous le sont, et FFG, une nouvelle fois leur a rendu cette parole que

l'on leur avait arrachée. Enfin, les thèmes de la rébellion étudiante, de la contraception, de l'avortement clandestin, des familles nombreuses et des Prix de natalité, la radio, omniprésente comme dans *Las bicicletas* ou le clin d'œil à Massiel, ont contribué à accentuer la réalité et à aborder d'autres sujets laissés jusqu'à présent à l'abandon. C'est donc tout l'intérêt de ces trois adaptations littéraires à l'écran, toutes trois dans un genre et une portée différente.

### **Chapitre III : Entre reconnaissance et méconnaissance**

#### **1/ Prix, récompenses, honneurs : vers l'éternité ?**

Déjà auréolé de maints prix et honneurs, comme la Médaille d'Or des Beaux Arts, l'accessit du Prix Lope de Vega pour *La coartada* en 1975 et le Prix lui même pour *Las bicicletas son para el verano* en 1977, le Prix National de théâtre par deux fois, le Prix de la cinématographie, Prix Prince des Asturies des Arts, lauréat à multiples reprises du Goya récompensant le meilleur acteur, Ours d'argent à Berlin à deux reprises, FFG a derrière lui une longue liste de récompenses ayant reconnu son talent artistique pluriel et sa place spéciale dans la culture espagnole et européenne. Honoré aux Festivals de Huelva, Donostia, il était aussi, en 1985, la vedette d'un Colloque à Bordeaux III, intitulé : « Fernando Fernán-Gómez Acteur, réalisateur et écrivain espagnol ». La consécration définitive arriva en 2000, lorsqu'il fut nommé Membre de *La Real Academia Española*, et cela pendant sept ans (2000-2007), où il occupa le fauteuil n°B. Il fut d'ailleurs le premier comédien et acteur à faire son entrée dans cette illustre Maison. Lui, ce touche-à-tout génial, qui avait commencé comme acteur, scénariste, qui avait continué comme réalisateur acteur de ses propres films, et qui s'était essayé à l'écriture, lui, éternel lecteur depuis l'enfance. Dramaturge, poète, essayiste, romancier, chroniqueur de presse, penseur-philosophe, voilà tout ce que la *RAE* récompensait en le désignant parmi les immortels. Finalement, et c'est ce que nous aimerions retenir, on faisait d'un mortel, un immortel.

Amoureux des mots, il les caressa dès son plus jeune âge à travers la déclamation. Comme comédien de théâtre et acteur, il se fit un défi de les bien dire et de servir les plus beaux textes, lui à la voix si profonde et puissante. Ils résonnaient en lui. En tant que poète, il

savait comme nul autre que l'équilibre des mots, le choix des rimes, le ruissellement des voyelles et le cognement des consonnes devaient s'agencer les unes dans les autres avec légèreté. Il n'est donc par surprenant, si, lors de son discours d'entrée parmi les sages, le 30 janvier 2000, il choisit comme thème « *La aventura de la palabra en el siglo XX* ». D'une virtuosité qui donne la chair de poule, très érudit et d'une puissance poétique certaine, son discours à la fois humble et vivifiant montrait bien à quel point FFG était un magicien ou un ensorceleur des mots. Il débutait en fixant la primauté du mot ou des mots. Il disait sa difficulté, au moment de s'adresser aux membres de l'Académie, de choisir les mots les plus idoines. Et pour cela, il décidait de se laisser guider par ses sens. Ces derniers lui ouvrirent le chemin. Qui pouvait incarner et représenter mieux les académiciens que les mots même ? C'est pourquoi, le premier vocable qui lui vint à l'esprit fut la reconnaissance qu'il ressentait à l'égard des membres de la *RAE* pour l'avoir choisi, lui, le saltimbanque. Et il leur dit, tout simplement merci. Après avoir reconnu que depuis ses débuts en tant que comédien et acteur, il avait été toujours l'humble serviteur des mots, il élargissait et se considérait aussi leur meilleur ami tant dans ses loisirs, défenses ou conquêtes. Il passa à travers les époques « d'enfant de chœur des mots » à « prédicateur de leur culte ». D'ailleurs, il a toujours eu conscience, au-delà de son amour des mots, qu'ils n'étaient pas siens exclusivement et qu'ils appartenaient aussi aux autres, à ses interlocuteurs comme à ses relations amoureuses. Pour lui, la générosité de la *RAE*, en le faisant membre, reconnaissait aux yeux de tous, son culte des mots. Il est persuadé qu'il a été accueilli dans cette Institution non pour sa personne, mais parce qu'il est à la croisée de deux mondes, à savoir le théâtre et le cinéma. Il ne peut s'empêcher, tant l'émotion le tenaille, de repenser à tous les histrions qui ont souffert pendant des siècles mépris et rejet. C'est pourquoi, il a conscience que plus que le bohème, c'est avant tout l'artiste polymorphe du monde des Arts qui est reçu, l'amant des mots, silencieux, oralisés ou écrits. Une fois fait l'hommage de rigueur à son prédécesseur, il relie les mots à la voix, au langage, redit leur importance et cite avec émotion le traité de phonologie de Emilio Alarcos Llorach, véritable autel des mots. Il le rejoint d'autant plus que, cet ouvrage de linguistique, qui produit en lui une jouissance ineffable, est un de ses livres de chevet, lui, comédien, ouvrier des mots. Le linguiste fait d'ailleurs le distinguo entre les mots destinés à l'écrit et les autres qui correspondent davantage à une langue parlée. Si bien que le comédien qu'il est se retrouve pris dans un dilemme : doit-il prononcer son texte plus axé sur un langage écrit ou parlé ? Là est la question, et pour FFG, certains textes invitent davantage soit à l'un, soit à l'autre, car les mots ne sont pas les mêmes. Si l'on évoque par exemple les vocables phonèmes et morphèmes, jargon du spécialiste en linguistique, faut-il par là même en déduire

qu'il existe une hiérarchie dans l'utilisation des mots, c'est-à-dire, entre spécialistes, sages, profanes, amoureux des mots ou communs des mortels ? Ensuite, FFG fait observer à l'Académie qu'une des premières choses que font les amoureux c'est de se rebaptiser à l'aide d'un surnom tendre, alias que les gens à l'extérieur du couple ignorent la majorité des fois et qui peut être mièvre. Puis, il fait allusion à une série de termes comme phonèmes, morphèmes, voix, mots, néologismes, jargon, qui, effectivement font partie du champ sémantique des vocables. Après avoir convenu que les mots constituent le lien le plus propice pour dissenter, il insiste sur le fait que le théâtre a presque toujours utilisé les mots et qu'en général, toutes les modalités du spectacle en ont fait de même. Et ce n'est pas les seuls. Ainsi le télégraphe, le cinéma, la radio ou la télévision. La suite se voit focaliser sur la difficulté de savoir si une trouvaille lexicale est bonne ou s'il s'agit d'un barbarisme.

FFG poursuit son discours et pose le problème du mime qui pratique son art sans le moindre mot puisqu'il est muet et n'agit que par gestes, mimiques, moues, mouvements corporels. Mais ceux-ci sont pourtant traduisibles en mots. Les mots ont toujours existé dans le spectacle sans être forcément prononcés, c'est cela la magie des mots. FFG remonte à l'Antiquité et pose le principe que les mots ont toujours été utilisés dans les spectacles sacrés ou profanes, et cela dans toutes les cultures. Il fait alors allusion au cinématographe qui a tant évolué depuis sa création et qui a détrôné bien des formes de spectacles comme le mime ou le théâtre. La télévision en a fait de même par la suite avec son écran-aimant. À l'aide de la figure du *flashback* ou de l'analepse, il déroule la pelote des mots. La voix est faite pour entendre les mots. Parler, penser les mots avec la voix, la mémoire. Il pose le problème, de manière assez provocatrice, que les comédiens ou les acteurs seraient les mieux lotis pour manier les mots, les penser et les utiliser, davantage du moins que d'autres professions puisqu'il s'agit de leur quotidien, comme pour l'écrivain ou le poète. D'ailleurs parfois la pensée va plus vite que l'écriture, la machine à écrire, ou l'ordinateur, souligne-t-il. Sa provocation concernant l'avantage des histrions quant à avoir une meilleure dextérité des mots est corrigée en citant d'autres professions, qui elles aussi ont l'habitude de travailler tous les jours avec les mots et d'en avoir fait une spécificité. C'est le cas des politiques qui distorsionnent les mots, des charlatans et des arnaqueurs qui doivent avoir du bagout, des avocats et juges, des professeurs, des assureurs, des prêtres, des banquiers, tous doivent dominer les mots pour réussir dans leur entreprise. Malgré cela chaque profession, famille, milieu social a ses propres modes d'expression et utilisent les mots à sa façon. Ils ne les disent pas de la même façon et ne les prononcent pas pareil et donc, ceux-ci n'ont pas la même

portée chez tout un chacun. La sphère sociale dans laquelle on a baigné, l'univers culturel dans lequel on a évolué, tout comme les générations auxquelles on appartient influent sur nos mots. Pourtant les hommes tombent d'accord sur les grands concepts comme le sont : la beauté, l'amour, la famine, l'espoir, le désir, la joie, etc. Malgré cela, que l'on soit le commun des mortels, un homme lettré, un érudit, un enfant, un étudiant, un pauvre, la signification des mots varie. Bien des fois, les gens du peuple utilisent les mots sans connaître leur signification précise, tandis que les politiques les utilisent sans se soucier guère si les gens les comprennent. Pour aller plus loin, FFG apporte des nuances dans son discours sur les mots. Il faudrait faire le distinguo entre les mots écrits, les mots parlés et les mots écrits destinés à être utilisés pour leur oralité. N'oublions pas que les troubadours diffusaient dans les villages les contes oraux et la littérature orale. Toujours en se réclamant du *flashback*, FFG convoque Gutenberg et le XV<sup>ème</sup> siècle, qui grâce à son invention de l'imprimerie, a donné des ailes aux mots en leur ouvrant la porte de l'écrit. La lecture à haute voix est apparue grâce à lui. D'une invention à l'autre, ce fut ensuite celle du télégraphe qui unit l'électricité et les lettres de l'alphabet. Ce fut l'œuvre de l'Écossais Marshall, en 1753, et cela permit aux mots de voler même si le langage des télégrammes fut plus laconique. Retour au théâtre et à celui qualifié de théâtre bourgeois. Jadis, grâce aux trucages et artifices, grâce aux masques et faux nez, sans le moindre effort, le comédien pouvait pousser ses mots jusqu'au poulailler. Pour le comédien ou l'acteur, le geste s'alliait à la parole, donc aux mots. L'utilisation de la voix se voulait au service du mot ou des mots.

Avec l'arrivée du cinéma, à la genèse, muet, celui-ci devenait le grand ennemi des mots. Le silence pouvait-il mettre en échec les mots ? Telle était la question. Les péripéties des mots. Jugé trop ridicule par la jeune génération à cause des gesticulations et de l'affectation de son jeu, le cinéma muet qui très vite devint un spectacle de masse, ne parvint pas à séduire ni à produire des bénéfices sur le long terme. Son échec serait dû à la disparition des mots parlés et à l'influence des intellectuels qui n'y adhéraient pas car les mots leur manquaient. Mais bientôt l'Italien de Bologne, Guglielmo Marconi, fut un des sauveurs des mots en inventant la radio. Celle-ci entra dans tous les foyers et les endroits, sans discrimination aucune, et rendit sa place aux mots par l'intermédiaire de la voix sans image, tout le contraire du cinéma muet qui lui, offrait l'image sans la voix. Puis ce fut le tour des frères Lumière qui inventèrent le cinéma sonore et ce dernier restaura la primauté du mot ou des mots. Avec le cinéma sonore, Hollywood vit le jour et avec cela l'envie d'y triompher. Les actrices espagnoles en rêvèrent mais pour cela il fallait dominer l'anglais et le bien parler.

C'était élargir ses mots et s'ouvrir à d'autres mots dans une langue étrangère. FFG évoque ce qu'il appelle « la monstruosité inutile », c'est-à-dire le doublage. Obligatoire en Espagne où les films étaient tournés en son indirect, le doublage, plus que détériorer les mots et l'incarnation des personnages, ouvrait la porte à la manipulation des mots, du sens et donc de la pensée. Le cinéma devint alors le grand défenseur des mots. Comme tout s'enchaîna vite, le cinéma sonore conduit à l'invention de la télévision. Avec la télévision, les mots poursuivent leur aventure. Elle est inventée en 1928 mais n'arrive en Espagne que dans les années 60. Avec elle, c'est l'introduction de plein de mots dans toutes les maisons. La diversité des mots est grande puisque les acteurs, comédiens, les politiques, la messe et les homélies, les journalistes, les chanteurs, les présentateurs, les speakerines s'immiscent dans la vie quotidienne des spectateurs. Le spectacle arrête d'être exceptionnel et devient quotidien et s'invite dans la cuisine, le salon ou la chambre. FFG donne l'exemple d'un grand-père qui s'endort bercé par les mots en les écoutant sans comprendre forcément le programme auquel il assiste. Mais plus que les mots, c'est une présence à travers eux. La radio ou la télévision ont au moins l'avantage de rompre la solitude des personnes âgées et des gens isolés, elle est un refuge des mots instantanés. C'est une boîte à images et aux mots qui offre toujours quelque chose à quelqu'un. FFG pointe du doigt la responsabilité des pouvoirs publics car il leur appartient d'élever le niveau culturel des citoyens. Si l'on peut entendre les problématiques liées à l'audience, la télévision se doit d'être exigeante et de respecter ce que García Nieto appelait le « don suprême des mots ». En ce sens, elle doit être variée en proposant des programmes qui correspondent à tous en garantissant la liberté de chacun. La liberté, quel beau mot ! Et pour la défendre, eh bien il n'y a pas de meilleur outil que les mots eux mêmes et la pensée. Á travers la télévision les mots s'expriment de toutes les façons : les mots écrits pour être prononcés, les mots spontanés, ceux des professionnels, ceux de l'homme lettré, ceux du professeur, ceux des politiques, de l'accusé, du juge, du défenseur, du Roi, de l'homme de la rue, du voleur, du prêtre, bref de tout un chacun. La télévision s'est imposée avec force dans les foyers et parfois de manière intrusive. C'est le compagnon de la solitude. FFG conclut son texte en demandant aux académiciens de bien vouloir le prier de l'excuser pour son discours peu académique. Nous avons essayé de rendre compte de ce beau discours, même si de manière bien gauche et nettement moins bien que celui de FFG dont nous publions un extrait ci-dessous et qui est à consulter en entier sur le site de la *RAE* pour découvrir à quel point une simple prise de parole de Fernán-Gómez pouvait se transformer en un vrai spectacle à l'aide des mots.

« Señores académicos,

Cuando hace meses comencé a pergeñar este discurso me resultó imposible saber cuál iba a ser el sentimiento que dominase mi ánimo en el momento de pronunciarlo días después ante ustedes. Y, por lo tanto, cuál sería la palabra o el conjunto de palabras adecuado para expresarlo. Decidí renunciar a adivinaciones y ceñirme a lo que en aquel momento sentía. Representáis, Señores Académicos, de manera muy señalada, entre otras características honrosísimas, la dedicación, el culto, el amor a la palabra. Sea no la primera sino una de las primeras que yo utilicé ahora -puesto que, palabron de por mí, ya van unas cuantas- *agradecimiento*. Y habréis advertido que, cómico de oficio, me he esforzado en que se advierta la mayúscula fonética, ya que no ortográfica, en esa palabra : *agradecimiento*.

Inicié yo mis trabajos siendo modesto servidor de la palabra, con vocación de servirla aún más, de no cesar nunca en su servicio, de utilizarla en mis trabajos, en mis ocios, en mis defensas, en mis conquistas. Era yo monaguillo de la palabra cuando ya me hormigueaba la vocación de ser no sólo intérprete de ella sino sacerdote de su culto.

Entendía que no sólo la palabra era mía, sino que, como en arriesgada relación amorosa, era yo de ella, pertenencia de ella, porque sin poder ser yo haberme expresado por las palabras de otros ¿habría constancia de mi existencia ?

Con la generosidad de que habéis dado muestra al aceptarme entre vosotros -y ¿cómo voy a recordaros, sin sentir rubor, que el germen de la palabra *generosidad* en *gen* y que, a sabiendas, me habéis aceptado como persona de vuestra alcurnia ? -, con la generosidad, digo, de que habéis dado muestra al admitirme entre vosotros, officantes de este culto, me impulsáis a creer que mi viejísima, por haberla sentido de muy joven, vocación no era del todo equivocada.

Bien sé que no vengo aquí exclusivamente por mí mismo -y mucho menos por mis méritos- sino también en representación de dos mundos cuyos habitantes pueden considerarse hasta cierto punto gemelos, aunque no tanto como univitelinos : el del cine y el del teatro.

El teatro, en cuanto a literatura, poesía dramática, ha tenido desde los primeros tiempos de esta ilustre Institución representantes muy meritorios en ella. No ha ocurrido lo mismo en cuanto a los intérpretes de esa poesía, los representantes, cómicos, actores, que con tantas palabras, farandules, comediantes, histriones, se nos ha denominado, pasando por



las de hipócritas y farsantes, que, no teniendo en principio sentido peyorativo, lo tuvieron después por aplicársenos a nosotros, a los cómicos. Esta es la primera ocasión, si no me equivoco, en que, con paso dudoso, un sacerdote del diablo pisa las mismas alfombras que vosotros.

Como representante del primero de los mundos a que me he referido, el cine, no se me recibe -o al menos así lo entiendo yo- por mi oficio de cómico, sino por haber servido en diversos menesteres: actor, director, guionista, financiero... Y deseo creer que se me admite también, aunque en menor medida, por unir a esos trabajos la fidelidad a mi vocación de escritor, mi amor a la palabra, no sólo a la lanzada al público desde un escenario o a través de una cámara y un micrófono, sino a la palabra escrita en silencio y soledad. De este amor a la palabra, escrita o hablada, del estudio de este amor, venía el Académico a quien sucedo. »

## **2) Un auteur encore trop méconnu ?**

Pour clore cette partie, nous aimerions souligner que Fernán-Gómez auteur reste encore beaucoup trop méconnu voire inconnu par pléthores de gens, et ne parlons pas de sa présence parmi les immortels de la *RAE*. C'était d'ailleurs le constat que faisaient déjà, à la fois Vincent Garmendia, Directeur des études Ibériques et Ibéro-Américaines de l'Université de Bordeaux III ainsi que le président de cette Université à l'époque, Jacques Monférier, lors du Colloque qu'ils organisaient en 1985 autour de la figure artistique plurielle de FFG. Ils déploraient, lors de la présentation du congrès, qu'il restait surtout connu des hispanistes et spécialistes, et, que si certes, en tant qu'acteur il pouvait fédérer davantage, sa facette d'écrivain et de dramaturge était méconnue et qu'en somme, son talent polymorphe était ignoré. Manuel Barrera Benítez, dans sa thèse sur *La literatura dramática de Fernando Fernán-Gómez*, signalait aussi les difficultés qu'il avait eues pour trouver certaines œuvres, seulement écrites mais non publiées ou juste faites pour être représentées une seule fois. Pour ma part, j'ai aussi dû m'employer pour pouvoir réunir certaines d'entre elles, qui sont restées introuvables, et sans l'aide d'Emma Cohen, qui m'en a offert plusieurs, je n'aurai pu ni les lire, ni les analyser. Lors de ma rencontre avec le fils de FFG, j'avais évoqué avec lui ce problème, et il est vrai que j'avais pu comprendre que personne dans la famille ne s'occupait de la diffusion des œuvres écrites ni des films de notre artiste polymorphe. De fait, l'absence de diffusion des écrits et de la filmographie de FFG, fait que beaucoup sont épuisés et sont

donc impossibles à acquérir sur le marché. Veiller à leur circulation et à la bonne gestion de tous ces trésors serait, tel un passeur, une activité intéressante et humaniste, profitable à tous. Pour m'appuyer de manière concrète sur des faits, pour corroborer cette réalité et la mettre en lumière, nous avons réalisé lors de cette thèse, une enquête, à la fois en France et en Espagne, guidée par dix questions clefs sur FFG et sa production tant littéraire que cinématographique, tant sur sa posture personnelle que la projection de celle-ci et sur ses activités variées. J'ai interrogé les gens de diverses façons : des anonymes dans la rue spontanément, une de mes classes de terminale, des connaissances et amis par mail, des personnes de mon entourage, etc. Globalement, plus les gens sont vieux, plus ils connaissent FFG. La jeune génération, tant en Espagne qu'en France, pratiquement à 95% ne le connaît pas. Plus les gens sont lettrés, plus ils sont cultivés et ont fait des études, plus ils sont à même de connaître divers aspects de sa personne. FFG reste donc, et, c'est encore plus criant en France, une figure très peu connue, sauf pour les spécialistes et hispanistes. C'est, par conséquent, et peut-être pis encore, le même constat qu'en 1985 lors du Colloque de Bordeaux III. Cette étude, que vous retrouverez en Annexe XII, tient compte d'un panel de cent personnes pour pouvoir être représentative, elle se veut large, de 14 ans à 75 ans, inclut tous les milieux sociaux et ne fait pas de discrimination en matière d'études universitaires. Si bien que nous avons 55 Espagnols pour 45 Français, hommes et femmes confondus. Voilà ce que cette dernière révèle. Sur les cent interrogés, 67% reconnaît FFG comme acteur, soit, 20 français sur 45 et 47 espagnols sur 55. Les mots clefs qui apparaissent sont : « intellectuel » (4, pour 1 seul Français), « artiste polymorphe » (3, tous espagnols), « icône du cinéma espagnol » (2), « grand acteur », (2). La deuxième question portait sur la représentation de FFG en général, c'est-à-dire sur son image, nous donnait les résultats suivants : comme un terrible cliché lancinant, qui était né deux fois à cause d'un fait coupé du contexte que nous avons largement détaillé dans la première partie, le masque de l'homme colérique, provocateur, mauvais caractère, irascible, « A la mierda », revenait inlassablement (23%), 22 Espagnols pour 1 Française. 12% des sondés mettait en avant son rôle de comédien, soit, 7 Français et 5 Espagnols. Pour 9 personnes, il était une « figure majeure du cinéma espagnol », sont tous d'Espagne. Pour 9% aussi, il était une personne célèbre, à savoir, 5 Espagnols et 5 Français. Cultivé, érudit, pour 8 personnes sur 100, soit 6 Espagnols et 2 Français. Autour des mots liberté, libre arbitre, libre, il réunissait 7% des gens, soit 6 Espagnols et 1 Français. Pour 5% il était un artiste « polifacético », 4 Espagnols pour 1 Français. L'adjectif créatif et le substantif création, pour leur part réunissaient 3% des interrogés. Enfin, 1% seulement savait qu'il était aussi écrivain contre 0% pour cinéaste. Cela est très symptomatique du manque de connaissance quant à cette

figure centrale de la Culture espagnole, ce que certains sondés, reconnaissaient sans ambages. La troisième question était autour de l'écrivain. 22% était au courant de cette facette du personnage, 18 Espagnols pour seulement 4 Français, et tous des professeurs d'espagnol. 8% des personnes mentionnaient directement le théâtre, 7% sa pièce mémorielle *Las bicicletas son para el verano*, 5%, son roman sur les comédiens ambulants, *El viaje a ninguna parte*, 4% ses Mémoires, *El tiempo amarillo* et 1% le Gran Café Gijón. La quatrième question concernait le cinéaste. Seuls 10% des interrogés étaient au fait de cette évolution derrière la caméra, c'est-à-dire très peu, soit 6 Espagnols et 4 Français. Deux films revenaient : *El viaje a ninguna parte* (4) et *Mambrú se fue a la guerra* (2). La cinquième question portait sur ses liens avec le franquisme. D'une manière plus ou moins subtile et détaillée, 46% du panel reconnaissait cette réalité, à savoir, 30 Espagnols pour 16 Français. Les mots clefs qui composaient ces réponses étaient : « des bâtons dans les roues par le régime » (7%), « antifranquiste » (6%), « anarchiste » (5%), « opposant » (4%), « rouge » (3%), « franquiste » (3%), « résistance/dissidence » (1%). La sixième question tournait autour de l'artiste engagé. Seuls 20% des sondés vont dans ce sens, soit 14 Espagnols pour 6 Français, c'est bien maigre. La septième interrogation invitait le panel à exprimer librement un aspect relié à FFG. Seul 20% y ont souscrit. Pour 6% FFG était une personne libre ou libertaire, tous espagnols. Pour 5%, il représentait un certain humanisme, 4 français, 1 espagnol. Pour 5% il était drôle, avait de l'humour, était comique, soit 5 espagnols. Pour 3% il était charismatique, soit, 2 Espagnols et 1 Français. Pour 1%, c'était une personne populaire. Enfin, nous avons recensé le « top 5 » des films les plus cités dans le sondage. Celui qui arrive en tête de tous les suffrages, et sans surprise, c'est son rôle de maître d'école républicain dans *La lengua de las mariposas*, et c'est un plébiscite tant chez les Espagnols (16) que les Français (12), soit 29%. D'ailleurs, c'est le seul film que les jeunes français connaissent pour l'avoir travaillé en cours d'espagnol. Vient ensuite, à notre grande surprise l'adaptation littéraire de Galdós, *El abuelo*, 9%, tous Espagnols. Pour sa part, *El viaje a ninguna parte* reçoit 7%, 5 Espagnols, 2 Français. Le film de David Trueba, *Belle époque*, recueille 7%, 6 Espagnols, 1 Français. Enfin, *La vida por delante* attirait 6% des sondés, tous espagnols, et plutôt de l'ancienne génération.

Ce travail nous a permis de mettre en exergue la méconnaissance l'œuvre de FFG, et force est de constater que l'acteur écrase de tout son poids les autres « facettes » artistiques de FFG. L'écrivain est plus connu que l'auteur en lui-même, le spécialiste du roman picaresque est presque toujours ignoré, la production théâtrale de FFG est certes citée, mais elle a tendance à être réduite à *Las bicicletas son para el verano*, qui fut un succès retentissant et

surtout son adaptation filmique, pourtant largement moins bien que la pièce, et réalisée par Jaime Chávarri. Et que dire des romans médiévaux, de ses merveilleux textes sur le Quichotte, *Defensa de Sancho Panza* et *Morir cuerdo y vivir loco*, de ses essais sur le théâtre ou le cinéma, de ses pièces *La coartada* ou *Los domingos, bacanal*, de ses deux livres poétiques et passionnants sur les quartiers et les toits de Madrid, occasion de refaire l'histoire de la ville, de ses chroniques de presse que seule une personne sur cent évoque, de ses romans satiriques et humoristiques ou alors encore de ses poèmes ? En tout cas, cette étude nous a permis de mettre en relief les béances concernant de nombreux aspects de son œuvre, et l'homme de lettres qu'il fut.

## Conclusion

Il convient désormais de dresser un bilan des apports de cette thèse et de tirer quelques conclusions. Premièrement, nous aimerions affirmer que cette thèse a eu aussi pour objectif de rendre hommage à des figures illustres de l'hispanisme, qui, comme des passeurs nous ont apporté leurs expériences, leurs connaissances, leurs réflexions, nous pensons bien sûr à Bartolomé Bennassar, Joseph Pérez, Marcel Oms, Carlos Serrano, Emmanuel Larraz, Marie-Aline Barrachina, Román Gubern, Domènec Font, Hugh Thomas, Nancy Berthier et tant d'autres, qui nous ont fait prendre conscience, tout comme Fernán-Gómez, de l'utilité de reprendre le flambeau et de relayer auprès de nos élèves et étudiants cette histoire, pour ne jamais l'oublier et pour exorciser le passé. C'est un honneur et une humble tâche que de nous positionner dans leur sillage et d'apprendre encore et encore de leurs recherches et de leur érudition.

Dans la première partie nous sommes revenus sur la trajectoire professionnelle et privée de Fernán-Gómez depuis sa naissance jusqu'à son décès, et en y mettant en exergue certaines *Représentations du franquisme* liées à son parcours. Après être revenu sur son illustre filiation paternelle avec des Grands d'Espagne, après avoir connu un peu mieux l'histoire familiale du côté de sa mère et grand-mère, la romanesque aventure de sa naissance et ses premiers mois en Argentine, la volonté de sa grand-mère d'entamer une vie seule avec lui à Buenos Aires et l'anecdote de leur retour en bateau, la maladie du petit, qui risquait de mourir, nous avons pu dévider la pelote de ces premiers instants. Á l'heure de brosser le tableau de ces années madrilènes, nous avons pu voir que FFG avait eu une enfance mouvementée, sans père, avec une mère, symbole de l'actrice, mythique et évanescence, absente et une éducation exercée par sa grand-mère. De bords politiques différents et opposés, l'une étant monarchique et conservatrice, l'autre socialiste et révolutionnaire, des distensions ont pu naître chez le jeune FFG, notamment dans l'éducation qu'il fallait lui donner. Mère et fille ont souvent été en désaccord à travers des frictions et des divergences irréconciliables, lorsque Carolina Gómez revenait de tournées ou était présente à Madrid. Balloté à droite et à gauche, de pensions en pensions, d'écoles publiques en écoles privées catholiques comme les Frères maristes, FFG est passé aussi par la très novatrice et moderne *Institución Libre de Enseñanza*, inspirée par *Francisco Giner de los Ríos* et qui révolutionna la pédagogie en Espagne. Son goût pour la lecture, sa passion pour le cinéma dans sa jeunesse, sa solitude parfois d'enfant unique, fit que les camarades et les bonnes de passage comptèrent beaucoup

pour lui tout comme les jeux de rue, un imaginaire très foisonnant, propice à ses futurs activités d'acteur, scénariste, cinéaste, homme de lettres, chroniqueur de presse, philosophe de son temps. Lui qui se rêvait acteur américain, admirateur de Jackie Cooper (1922-2011), son contemporain, a livré dans ses Mémoires des souvenirs intenses, parfois véritable madeleine de Proust, avec émotion, sincérité et humour. Membre de l'Action Catholique, nous avons pu nous rendre compte qu'il le fut pour des raisons externes et amusantes, comme pour les activités que cette institution proposait, pour ses goûters, pour être avec les camarades ou encore pour séduire les filles, plus attirées par les garçons bien sous tout rapport qui fréquentaient ce cercle. Puis ce fut le *SEU*, ce syndicat étudiant franquiste obligatoire. Recalé en sciences physiques, l'éclatement de la guerre l'empêcha ensuite de poursuivre comme il le voulait ses études de Philosophie et Lettres. Revenant sur la Guerre Civile, l'Après-guerre de manière généreuse, sur ses trois amours qui correspondent à trois époques de vie et qui peuvent structurer toute son œuvre, à savoir, ses premiers pas comme comédien et acteur et les premiers succès avec María Dolores Pradera, la reconnaissance et la consécration, l'homme de théâtre et le passage derrière la caméra avec Analía Gadé, et enfin l'homme de Lettres, le comédien génial, l'acteur intellectuel et l'anarchiste avec Emma Cohen et ce jusqu'à sa disparition. Évoquant en détail comédiens, acteurs, actrices, personnalités de l'Espagne franquiste, FFG s'arrêtera aussi avec profusion sur la bohème madrilène, les nuits des cabarets et les Cafés à la mode, notamment, le *Gran Café Gijón* par antonomase, qui fut à la fois une seconde famille, une école de la vie et un voyage initiatique à travers les apprentissages. Acteur très populaire, icône de la comédie espagnole, s'invitant dans les foyers des Espagnols, FFG était à la fois un père, un frère, un cousin, un ami, un copain, bref, un membre de la famille. Dans *El tiempo amarillo* il aborde aussi les variations de l'existence, les coups durs, les moments d'intense bonheur, sa trop lente ascension, ses rôles phare, ses moments creux et son retour sur le devant de la scène, les rencontres, ses goûts en matière littéraire, son admiration pour quelques grands noms, ses chroniques de la vie sous le franquisme, la résurrection de toute une époque, le thème de la vieillesse, voici en somme ce que nous avons montré dans la première partie destinée à mieux le connaître et à poser les fondements de cette thèse.

Dans la seconde partie, nous avons tâché de faire un gros travail de définition, tout d'abord afin de bien cerner ce que nous entendions par *Représentations du franquisme*. Nous avons montré que les représentations étaient, entre autre chose, liées au théâtre, au jeu, à une scénographie, à un spectacle, mais pas seulement. Cela nous a permis de faire le lien entre les

représentations et le franquisme, et nous avons souligné le rôle des discours, des décors, de la rhétorique, de la sémantique, des rituels, des fêtes d'anniversaire, des défilés militaires et des grandes messes sacramentelles, la part importante eu égard à Franco du costume qui pouvait être rapproché de celui du comédien de théâtre ou de l'acteur afin d'incarner ces *Représentations* en tant que dictateur. Aussi, les différents uniformes militaires du *Caudillo* : celui de la Légion, de l'Amiral de la Marine qu'il revêtait mais qu'il n'avait jamais été, celui de l'Armée de l'Air, accompagnés de « breloques », de képis, de lunettes, d'une démarche précise et d'un ton de voix plus affirmé ou d'une inflexion de celle-ci qui ponctuait ses paroles plus au moins enflammées selon les circonstances, permettaient de créer de toute pièce la vraisemblance de ces dernières. La propagande, la censure, la répression, l'oppression, l'art du bon moment et de sentir l'air du temps, savoir bien s'entourer et s'adresser différemment à ses divers interlocuteurs, avaient été des démarches et des outils sur lesquels s'appuyer. Sa volonté de tout contrôler, d'inonder la presse franquiste et catholique de sa présence qui entrait dans tous les foyers quotidiennement et même au cinéma à travers le NO-DO, permettait de façonner les esprits et d'œuvrer sur les cerveaux, afin de modeler l'inconscient collectif des gens. Nous avons également parlé de contre-représentations qui s'opposaient au franquisme : la résistance, la dissidence à l'intérieur ou dans l'exil, les foyers de guérilleros, les artistes et intellectuels, qui, à leur manière et prudemment, essayaient bon an mal an de court-circuiter le régime. Leurs démarches prenaient la forme de réunions secrètes, de tracts distribués sous le manteau, d'organisation d'une dissidence dans les prisons ou les camps, et de codes, d'un langage métaphorique, de déviations, de clin d'œil, de sous-entendus et pour les cinéastes par exemple, se servir de la subtilité et des moyens de l'image, à travers les plans et les effets, pour diffuser des messages, que la censure n'était pas à même de repérer et reconnaître. Puis, nous avons montré en détail, dans un premier temps que les débuts de FFG avaient coïncidé avec le cinéma franquiste, qu'il s'était fait un nom grâce à cette production, entre autre dans des rôles spécifiques et types de militaires, marins, prêtres, missionnaires, de « *galán cómico* », d'amuseurs public ou encore dans des espagnolades, des comédies frivoles aux côtés de belles et plantureuses actrices avec lesquelles il formait un couple modèle, la vision sublimée d'une Espagne de carte postale dans laquelle il jouait les premiers rôles, sans oublier les films de divertissement autour de la tauromachie ou du football. Nous avons évoqué ses amitiés particulières, Jardiel Poncela, Camilo José Cela, Edgar Neville, Sáenz de Heredia, Wenceslao Fernández Flórez, les frères Mihura, tous franquistes « assumés », et après un dépouillement de la presse de son temps, dans laquelle, il apparaissait clairement, mais pas en tant que personnage vedette, nous avons nuancé et

affirmé, grâce à son témoignage, qu'il était impossible d'identifier FFG à un acteur du régime, car premièrement la seule manière d'exister en tant qu'acteur pendant le régime, c'était de participer à ces *Représentations* et de plus, FFG acceptait toutes les propositions qu'on lui faisait, car sa vocation était celle-ci. Passé derrière la caméra, acteur de la plupart de ses propres films, FFG s'était servi de l'argent glané dans les productions franquistes, pour proposer un cinéma personnel, exigeant et intéressant, en totale opposition avec celui en vogue à l'époque, dans la lignée d'Edgar Neville ou de Jardiel Poncela, se servant de leur humour, en critiquant fortement, à travers ses longs-métrages, cette Espagne de Franco. Si quelques films avaient fonctionné, la majorité de sa production en tant que réalisateur avait eu des problèmes avec la censure, avec la difficile identification du public pas prêt à un tel cinéma et avec le temps et les échecs, une aura de cinéaste maudit l'avait enveloppé. En artiste engagé, il avait signé la pétition de soutien des mineurs des Asturies que l'État franquiste maltraitait, la « Carta de los 102 », et avait été évincé et puni pour cette insolence, le privant d'exposition médiatique pendant presque dix ans et entraînant pour lui des déboires financiers et moraux conséquents. L'on sait pertinemment que les dictatures s'attaquent toujours en premier lieu aux artistes et c'est ce qui était arrivé à FFG. D'abord secoué par cet état de fait, FFG réussit à transformer les contraintes en opportunités et répondre à sa manière, en forme de pied de nez à la censure qui lui était faite en entamant une nouvelle carrière d'écrivain, dramaturge, se servant de l'Art comme rempart à la répression. Revenu au premier plan grâce à la nouvelle critique qui redécouvrit ses deux chefs d'œuvre, *El extraño viaje* et *El mundo sigue*, aidé par Jaime de Armiñán, Carlos Saura et Víctor Erice, il put se remettre en selle et à nouveau s'exprimer en tant qu'acteur d'une part et puis en tant que réalisateur, d'autre part. Ces trois réalisateurs ont façonné son image et donné à celui qui était jugé démodé et *has been*, une dimension intellectuelle. La chance une nouvelle fois de son côté, FFG allait jouer jusqu'à la fin avec les plus grands, les plus en vue et la jeune génération de cinéastes, en faisant montre d'une richesse interprétative exceptionnelle et en participant, dans plusieurs projets à la récupération de la mémoire oubliée de l'Histoire d'Espagne, de la Guerre Civile, de l'après-guerre et du franquisme. C'était aussi être un artiste engagé à sa manière.

Dans la troisième partie, il était question d'une toute autre facette de son talent, celle de l'homme de lettres puisque nous explorions, après avoir fait l'état des lieux de sa production, les *Représentations du franquisme* dans ses écrits, qui correspondaient à notre analyse des films mis en exergue. Cela nous permettait d'aborder d'autres *Représentations* que nous n'avions pas mises en avant jusque-là comme la participation de FFG à la



récupération de la mémoire espagnole à travers l'évocation de la II République, du Front Populaire, de la Guerre Civile et de l'immédiate après-guerre comme le corroborent son autobiographie, *El tiempo amarillo* et sa pièce mémorielle, *Las bicicletas son para el verano*. Grâce aux autres ouvrages, nous avons pu nous attarder sur le thème de l'exil, sur la sensation de se sentir étranger dans son pays et dans sa propre famille, sur la perte de ses idéaux, sur la compromission avec l'ennemi, sur la jeune génération n'ayant pas connu la guerre, sur les libertaires et partisans de l'amour libre, sur les militants de façade ou sur les grèves étudiantes sous Franco. Nous avons pu entrevoir également l'interdiction de la contraception, le thème de l'avortement, l'espionnage pendant le franquisme, le fossé entre la vision des exilés et celle du peuple vivant la dictature, les lieux de dissidence, les Conseils de guerre, la longue et interminable après-guerre, la faim, la censure et les stratégies pour la tromper, etc. Nous avons insisté sur l'importance de la lecture et du *Gran Café Gijón* dans la trajectoire littéraire de FFG et avons pu ainsi remarquer, à l'aide de notre sondage, que l'acteur de cinéma avait tendance à écraser de tout son poids les autres dimensions artistiques qui étaient siennes, à savoir, le cinéaste et l'écrivain, que peu connaissent. Même dans son propre pays, FFG est ignoré par la jeune génération, pour qui, il ne représente rien. Pour trouver trace de références le concernant, il faut remonter aux générations ayant connu le franquisme ou s'adresser à un public lettré ou ayant suivi des études supérieures. Cette thèse nous a permis de procéder à une monographie sur les *Représentations du franquisme* et à conjuguer tous les supports qu'avait utilisés FFG, ce qui n'avait jamais été fait jusque-là, et ainsi de confronter le cinéma, en tant qu'acteur, réalisateur-acteur-scénariste, l'homme de lettres, le chroniqueur de presse et le philosophe de son temps. Force est de constater, que tous les Arts, pour hétérogène que soit la production bigarrée de FFG, offrent de nombreuses passerelles et correspondances et créent un tout uniforme et cohérent, par exemple à travers notre objet d'étude, à travers le thème du perdant, à travers les thèmes de la faim, de la peur, de l'argent ou bien des vaincus, qui, jusqu'ici, n'avaient pas eu droit à la parole. Plusieurs de ces films et écrits, pourraient se réclamer sans problème d'une filiation autour de la mémoire et d'une trilogie inédite à cet effet comme nous avons essayé de le démontrer. Non seulement la jeune génération mais tout être qui ignore cette matière, gagnerait à connaître et reconnaître ce passé, à la fois riche d'enseignements et porteur d'une réflexion profonde sur l'Histoire, la nature humaine et la répétition des événements, car comme le disait l'hispaniste et sociologue Hugh Thomas, disparu il y a peu, en parlant de la Guerre d'Espagne, « Para que no se repita, recuérdala. » FFG aura joué avec tous les grands réalisateurs de son temps, Edgar Neville, José Luis Sáenz de Heredia, José Antonio Nieves, Ramón Torrado, Antonio Román, Llobet Gracia, Rafael

Gil, Bardem y Berlanga, Pedro Lazaga, José María Forqué, León Klimovsky, Ignacio F. Iquino, Javier de Aguirre, Luis Lucia, José Marío Elorrieta, Josefina Molina, Carlos Saura, Víctor Erice, Mario Camus, Luigi Comencini, Manuel Gutiérrez Aragón, José Sacristán, Jaime de Armiñán, et toute la jeune génération de Pedro Almodóvar à José Luis Cuerda, de Fernando Trueba à Imanol Uribe et Gustavo Ron, José Luis Garcí et Patricia Ferreira, David Trueba et Luis Alegre dans son documentaire testament, *La silla de Fernando*, tentative de mettre en images et d'une manière plus incarnée, ses Mémoires. Ses dernières années, FFG ne sortait plus beaucoup, affaibli par des problèmes respiratoires et reclus dans sa villa La Luna au numéro 25 dans la zone résidentielle de Santo Domingo à quarante minutes de Madrid, il était entouré de son épouse, l'actrice et intellectuelle anarchiste, Emma Cohen (décédée en juillet 2016) et pouvait, en fermant les yeux, voir défiler, une carrière riche en expériences, surprises, émotions et rebondissements. Il s'est éteint le 21 novembre 2007 à l'Hôpital Universitaire de Madrid, La Paz, atteint d'une pneumonie. Sa ville de résidence, Algete, a décrété une journée de deuil en son honneur. Les funérailles de Fernando Fernán-Gomez n'ont pas été tristes. Le corps de l'acteur espagnol, mort à Madrid à l'âge de 86 ans, a été veillé sur la scène du Théâtre Espagnol, dans « la Villa y Corte ». Le maire de l'époque, Alberto Luis Gallardón a annoncé que le centre culturel de la ville porterait désormais son nom. Le décor reproduisait le *Gran Café Gijón*, le traditionnel bistrot de la bohème intellectuelle où il était un des piliers emblématiques. Un drapeau anarchiste, rouge et noir couvrait le cercueil ainsi que sa médaille de la Real Academia. Deux jours après sa mort, le 23 novembre, il reçut à titre posthume de la main du Président du Gouvernement José Luis Rodríguez Zapatero, la Médaille de la Grande Croix de l'Ordre Civil d'Alphonse Le Sage. Il laisse un grand vide dans le monde culturel en Espagne. Car FFG, reste un artiste d'exception, bougon, mal aimable et grande gueule pour les uns, acteur au jeu affecté et grandiloquent pour les autres, génie de son temps et artiste inoubliable pour beaucoup, anarchiste et artiste engagé, philosophe de son temps, il demeure aussi ce « cinéaste maudit » victime de la dictature et de sa censure. Ce qui est sûr c'est qu'il ne laisse personne indifférent. Quoi qu'on pense de lui, sa production artistique polymorphe force le respect comme l'attestent ses près de 200 films, ses 19 scénarios, ses 27 films en tant que réalisateur, ses 13 romans, pamphlets et/ou essais, ses 12 pièces de théâtre, ses 2 recueils de poèmes, et ses quelques 250 articles de presse. Mais avant tout, ce qui frappe, ce sont tous ses témoignages qu'il nous a laissés, pour ne jamais perdre la mémoire et ne pas reproduire les horreurs du passé. L'œuvre plurielle de FFG, que ce soit son cinéma en tant qu'acteur, celui en tant que réalisateur-acteur, ses écrits et ses pensées, ses chroniques de presse, pourraient sans problèmes être enseignés dans le

secondaire et encore davantage à l'Université, notamment à travers le travail de l'oral, de l'analyse filmique et historique, de la traduction ou encore de la civilisation. En ce qui me concerne, et dans une projection future, l'attention particulière à la diffusion de ses œuvres filmiques et littéraires, en accord avec sa famille, la traduction de ses ouvrages clefs, le projet de mettre en scène son théâtre. En guise d'élargissement, nous aimerions établir des ponts entre le franquisme et la société espagnole d'aujourd'hui, car nous nous sommes aperçus que de nombreux fléaux persistent (piston, népotisme, corruption, prévarication, une moyenne de 60 victimes de violence machiste chaque année sur 10 ans, économie souterraine entre 20 et 25%), ceux-là mêmes que FFG dénonçait dans certains de ses films ou ses écrits. Si l'Espagne a évolué grandement après le franquisme, parfois trop vite et sans assimiler toutes les étapes d'une vraie démocratie, de nombreux aspects positifs sont à signaler. L'ouverture au mariage homosexuel, au droit à l'adoption pour les couples gays et lesbiens et la possibilité d'un changement d'état civil pour les transsexuelles, tout cela depuis 2005, malgré les manifestations du PP et de sa frange plus conservatrice, de l'Église, sont quand même, des signes forts et encourageants. Si les femmes ont pu s'imposer dans l'espace public de manière significative, même s'il reste encore du chemin vers cette libération au niveau des postes clefs et des salaires, de la représentation politique, si la fin du bipartisme PP/PSOE et l'émergence de nouveaux partis comme *Podemos* et *Ciudadanos* est un signe de vigueur démocratique, de nombreux points noirs sautent aux yeux. Le manque de mobilisation des jeunes par rapport à la politique, l'abstention galopante, la mauvaise connaissance de son histoire récente, les nombreuses fêtes qui ponctuent l'année calendaire, la plupart religieuse, certes garantes de la culture et de la tradition mais aussi comme pour empêcher la population de penser par soi-même et l'anesthésier, le fort tribut que l'État paie encore à l'Église, le durcissement de la centralisation du pouvoir et la baisse violente des subventions pour certaines régions, comme la Catalogne, le Pays Basque ou l'Andalousie, des bastions toujours contestataires, tout cela ne présage rien de bon. La forte corruption du PP enlisé dans près de soixante cas de corruption, l'affaire Gürtel dans laquelle le propre Chef du Gouvernement, Mariano Rajoy aurait été impliqué et couvert par ses sbires, les cas Bárcenas, Lezo, Acuamed, Baltar, Bitel, Andratx, etc., ne font que montrer la fragilité des Institutions, d'autant plus que la justice n'est pas indépendante et que le parti au pouvoir nomme les juges, ce qui pose un vrai problème de conflit d'intérêts. Rita Barberá, ancienne maire de Valence, décédée il y a quelques mois, était à la tête d'une sombre affaire mêlant les comptes de sa ville et l'organigramme du PP, Esperanza Aguirre, ancienne dirigeante de l'Autonomie de Madrid, et élue au conseil de la capitale, vient de démissionner pour un scandale de détournement de fonds eu égard au Canal

Isabel II, alors que l'actuelle présidente de la région, Cristina Cifuentes, est citée dans une nouvelle affaire de corruption. Il n'est pas étonnant que Podemos et son chef, Pablo Iglesias, aient ordonné tout récemment une Motion de Censure contre le PP et que Irene Montero, porte-parole du parti mauve ait recensé devant le parlement tous ces cas. Et que dire du cas *Noós* dans lequel la fille du Roi Émérite, Juan Carlos, a été impliquée avec son mari, Iñaki Urdangarín, une vaste trame de détournement de plusieurs millions, pour laquelle il a été certes condamné à 6 ans et trois mois de prison et une amende de 510 200 euros, alors qu'il aurait dû écoper du double ; peine, qu'avec les appels et aménagements, il ne fera certainement pas. Sa fille, Cristina, couverte par le système et les relations de la Couronne, a été absoute mais doit en même temps la somme de 265 000 euros, preuve qu'elle n'est pas toute blanche. Son père, le Roi Juan Carlos, englué aussi dans des affaires étranges, a dû démissionner suite à ce scandale et céder la place à son fils Felipe VI. Il n'est alors pas surprenant que lors de l'anniversaire des 40 ans de la Démocratie, le 28 juin 2017, il n'ait pas été convié, ce qui lui a fait dire, de manière rageuse et symptomatique d'une certaine vision méprisante : « Invitan a la hija de la Pasionaria y a mí me dejan fuera. » Dans un pays où un SDF a été condamné à trois mois de prison ferme pour un vol de pâtes, ou un autre a été puni plusieurs mois pour un vélo volé et où des marionnettistes politiques de rue ont eu des problèmes graves avec la justice ; ou encore, le cas récent d'une jeune femme, en mars dernier, Cassandra Vera, condamnée par les Autorités à un an de prison pour s'être moquée à travers un *tweet* de la mort de l'Amiral Carrero Blanco, laissent pantois et nous donnent l'image d'une impunité pour les barons de la politique et d'une justice à deux vitesses pour le peuple. Parfois les observateurs et le peuple même se croient retournés des années en arrière, en plein franquisme et nous souscrivons à cette impression. Et que dire de la maladresse de Rajoy ? Et que penser de la lutte des citoyens espagnols de la Plateforme contre l'impunité des crimes franquistes, qui, chaque jeudi défilent depuis sept ans devant la mairie de Madrid sur la *Puerta del Sol*, ancienne *Dirección General de Seguridad* pendant le franquisme et qui demandent la fin de l'Amnistie de 1978 et la lumière sur les 40 000 bébés volés pendant la dictature ? Et comment prendre le gel total du budget alloué à *La Ley de Memoria Histórica* (2007) de la part du Gouvernement de Rajoy depuis 2012 et qui empêche toute évolution en la matière ? Quid de la filiation du PP, une émanation de *Alianza Popular* et des petits-fils ou arrières petits fils de Généraux franquistes dans leurs rangs ? Qu'en est-il des places franquistes, médaillons, rues, écoles, plaques commémoratives, avenues, que certains élus du PP se refusent à changer ? En visite officielle à Paris le 16 juillet, accueilli par le nouveau Président de la République, Emmanuel Macron, en grande pompe, alors qu'à l'issue de la

rencontre on rendait hommage au jeune photographe républicain qui survécut au camp de Mauthausen, Francisco Boix, celui-ci n'a pas eu la délicatesse de s'y rendre, ce qui veut tout dire. L'on perçoit souvent dans le PP une projection naturelle du franquisme comme le donne à voir l'existence de la très controversée *Fundación Nacional Francisco Franco*<sup>339</sup>, sans cesse dans le prosélytisme, qui publie les messes en l'honneur du Dictateur et qui est chargée de la gestion des visites du *Pazo de Meirás*, ancienne propriété de l'écrivaine galicienne Emilia Pardo Bazán, qui fut offerte à Franco et où il aimait aller en villégiature. L'existence de cette dernière, dédiée à vanter les mérites de l'homme, du Chef d'État et de ses actions, nous paraît être un scandale, une insulte et une provocation pour toutes les familles qui ont souffert du joug franquiste. À l'heure où nous avons le recul nécessaire sur la dictature de Franco, où les Archives ont été ouvertes depuis des années et où les historiens ont fait un travail de fond sur toute cette période, cette Fondation Nationale Francisco Franco apparaît comme indécente tout comme les treize messes répertoriées qu'elle organise dans tout le pays à Madrid, Séville, Grenade, Burgos, Ségovie, Valladolid ou Barcelone le jour de sa mort le 20 novembre en son honneur, sans oublier Primo de Rivera et les « Morts tombés pour Dieu et l'Espagne ». Et que penser de la paroisse *San Fermín de los Navarros* à Madrid, qui sous l'impulsion de cette même Fondation est à l'origine de nombreuses célébrations religieuses vouées à Franco ? Mais ce ne sont pas les seuls problèmes. Que dire du contrôle politique du PP exercé sur la chaîne de télévision *TVE*, verrouillée et dont le traitement de l'information est discutable et biaisé contre des subventions juteuses du Gouvernement en place ? Et la liberté de la presse ? Si l'on se penche avec attention sur la production cinématographique et télévisuelle, on remarque que celle-ci se confond bien souvent avec celle de jadis, accaparée par les productions américaines et réduite à des *comedias facilonas*, de pur divertissement sans grand fond et subtilités qui s'accumulent et optent pour les mêmes recettes : *Ocho apellidos vascos y catalanes* (Emilio Martínez Lázaro), *Perdiendo el norte* (Nacho G. Velilla), *Que mueran los feos* (Nacho G. Velilla), *Al final del Camino* (Roberto Santiago), *Kiki, el amor se hace* (Paco León), *No culpes al Karma de lo que te pasa por gilipollas* (María Ripoll) ou encore *Villaviciosa de al lado* (Nacho G. Velilla). La télévision pour sa part, renoue avec le franquisme en proposant des séries qui sont de grandes fresques historiques depuis plusieurs années sur les grandes heures de l'Espagne, Franco ne ferait pas mieux : *Isabel*, *Carlos Quinto*, *Rey Emperador*, *Santa Teresa de Ávila*, *Juana (La loca)*, *Los últimos de Filipinas*, ou l'histoire d'une religieuse, dont la vie est loin d'être courante, à travers le feuilleton

---

<sup>339</sup> [www.fnff.es](http://www.fnff.es)

hebdomadaire, *Perdóname, Señor. Carmina* et *Paquirri*, deux téléfilms diffusés sur *Telecinco* reviennent sur les aventures de Carmen Ordoñez et du torero qui fut son mari, deux familles liées au *mundillo de la corrida* depuis des générations qui lui coûtera la vie en pleine *faena*. Quant à l'émission des samedis, *Cine de barrio*, qui lorsqu'elle était naguère présentée par Carmen Sevilla, proposait des films de meilleure qualité qu'aujourd'hui, se cantonne depuis que Concha Velasco la dirige, à proposer un cinéma qui aurait fait plaisir au dictateur : des comédies insipides avec Manolo Escobar, les meilleurs films de Marisol et les plus grands succès de Joselito, « *el pequeño ruiseñor* ». Le goût pour la télé-réalité et le sensationnalisme envahissent les écrans, l'Espagne est à sa dix-septième édition de *Gran Hermano*, elle adapte son concept aux célébrités et son show *Supervivientes* accumule déjà au moins cinq ou six saisons. Le programme « poubelle », qui dure cinq heures tous les jours, *Sálvame* et a sa spéciale les samedis, *Sálvame de luxe*, est le programme le plus vu en Espagne. Une nouvelle télé-réalité avait été testée il y a quelques mois, tournée à Granada, il s'agissait de nonnes qui allaient faire leurs vœux définitifs mais qui avant de rentrer en clôture, devaient se confronter au monde extérieur et notamment aux hommes pour éprouver leur foi, il s'agissait de *Pérdoname, Señor*. Enfin, comme l'évoquait FFG dans *El vendedor de naranjas*, les producteurs véreux ont encore la dent dure en Espagne et de longues années devant eux. La chérie du peuple, Belén Esteban, arnaquée par son manager, Tony Sanchís avec qui elle travaillait depuis dix ans, et qui apparaît à la télévision comme un paon, niant l'évidence, vient de perdre son procès contre son ancienne protégée et doit lui reverser plus de 600 000 euros après avoir falsifié ses comptes. Malgré cela et cette étrange ressemblance avec l'Espagne franquiste, ce qui prouve que le combat n'est pas encore terminé, certaines nouvelles nous donnent du baume au cœur, comme le retrait de Franco du *Valle de los Caídos*, entériné en juin 2017 ainsi que du grand médaillon à l'effigie du *Caudillo* sur la *Plaza Mayor* de Salamanque. D'autres voix se font entendre, comme la très médiatique religieuse dominicaine argentine, -qui réside en Espagne depuis vingt-sept ans et qui appartient au Couvent *Santa Clara de Manresa*-, Lucía Caram (1966), qui, enfant, eut en découdre avec la dictature argentine (1976-1983), qui prône le dialogue interreligieux, qui s'occupe d'une banque contre la faim qu'elle a créée, la *Fundación Rosa Oriol* et qui vient en aide chaque jour à plus de 1 400 familles défavorisées. Cette nonne au grand cœur, qui ose dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas n'hésite pas à dénoncer dans tout le pays ses nombreux dysfonctionnements, la corruption du PP et les aberrations d'un système qu'elle juge injuste et inégal, ce qui a conduit de nombreux hommes politiques du Parti Populaire à en appeler au Pape pour la bâillonner et à la retrancher dans son Monastère en usant des

propos inacceptables et d'une agressivité sans nom, au point de vouloir la faire destituer. D'autres projets sont porteurs d'espoir et nous montrent que l'on peut associer danse et militantisme politique. C'était le cas lors du Festival de Danse de Valence, qui, le 5 juin a remis les Prix Max et dont Carmen Portaceli, a obtenu l'accessit (Meilleur spectacle de théâtre et meilleure mise en scène) pour son spectacle *Només sén dones (Sólo con mujeres)*, le récit poignant de cinq femmes pendant la Guerre d'Espagne et le franquisme et dont les protagonistes étaient Míriam Isla, Maika Makovski et Sol Picó. De son côté, le cinéaste manchègue, Pedro Almodóvar, lors de la remise des Prix Platino le 23 juillet 2017, cérémonie pour laquelle il a reçu celui de la meilleure mise en scène pour son film *Julieta* (2016), a tenu à dédier sa récompense aux disparus de la Guerre Civile<sup>340</sup> et à leurs familles, pour lui, « una de las experiencias más horribles » et a offert son prix à « los cientos de miles que siguen buscando a los desaparecidos durante la Guerra Civil », comme le rapporte Gregorio Belinchón dans le journal *El País*. Son dernier film, très différent de tous les autres qui se passe à l'époque contemporaine, est un drame déchirant dans lequel une mère, Julieta, interprétée successivement par Adriana Ugarte dans sa jeunesse et par Emma Suárez plus vieille, raconte la souffrance muette et déchirante d'une femme dont la fille, Antía, a disparu mystérieusement après une retraite spirituelle dans les Pyrénées. Le réalisateur de *La mauvaise éducation* (2004), très ému lors de son discours, a adressé ces mots aux victimes du franquisme : « Cuando ustedes oigan eso de que abrir las fosas y encontrar a los muertos es abrir heridas, no les hagan caso : es cerrarlas y acabar por fin con nuestra maldita Guerra Civil. » Les choses avancent, mais encore trop doucement, notamment grâce à des artistes engagés comme FFG, Pedro Almodóvar ou Carmen Portaceli, grâce à des êtres anonymes comme Rosa et les citoyens qui ont rejoint la Plateforme contre l'impunité des crimes franquistes sur la Puerta del Sol, mais la lutte continue, car la deuxième guerre est encore loin d'être gagnée...

---

<sup>340</sup> « Durante años, y puede que se refiriera como uno de esos guiones que no llegaron a buen puerto, Pedro Almodóvar tuvo los derechos cinematográficos de *Decidme cómo es un árbol*, las memorias del poeta Marcos Ana, que estuvo encerrado en prisiones franquistas durante 23 años. En aquel tiempo, el cineasta contaba: 'Mi filme empezaría con Marcos Ana saliendo de la cárcel en el 1961. Según él mismo confiesa era un niño de 42 años que se da de bruces con la libertad, en el Madrid de principio de los 60. La experiencia física fue durísima, sus sentidos no están acostumbrados a los espacios abiertos y extensos, ni a la luz, montar en un vehículo le provocaba vómitos. Tampoco está acostumbrado a la presencia de las mujeres jóvenes. Le atraen enormemente pero reacciona como un niño'. », Gregorio Belinchón, *El País digital*, 23/07/2017.

# Bibliographie

## I-Textes de Fernando Fernán-Gómez

### a) Romans

-*El vendedor de naranjas*, Madrid, Tebas (cies), 1961, Madrid, Espasa-Calpe (Selecciones Austral, 147), 1986 (prólogo de Juan Tébar).

-*El viaje a ninguna parte*, Debate, Madrid, 1985.

-*El viaje a ninguna parte*, Biblioteca El Mundo, 2001 (prólogo de José Luis Alonso de Santos).

-*Los ladrones*, Anaya, Madrid, 1986 (cuento infantil).

-*El mal amor*, Planeta, Barcelona, 1987. Finalista Premio Planeta.

-*El mar y el tiempo*, Planeta, Barcelona, 1988.

-*El ascensor de los borrachos*, Espasa-Calpe, Madrid, 1993. Premio Espasa-Humor, 1993.

-*La puerta del sol*, Espasa-Calpe, Madrid, 1995. Premio Fastenrath 1995 de la Real Academia Española.

-*¡Stop! Novela de amor*, Espasa-Calpe, Madrid, 1997.

-*La cruz y el lirio dorado*, Espasa Calpe, Madrid, 1998.

-*La escena, la calle y las nubes*, Espasa Calpe, Madrid, 1999.

-*Oro y hambre*, Barcelona, Muchnik, 1999.

-*Capa y espada*, Espasa-Calpe, Madrid, 2001.

-*El tiempo de los trenes*, Espasa Calpe, Madrid, 2004.

### b) Essais (12)

-“Edad Media y modernidad : La experiencia teatral”, en VV. AA., *Edad media y literatura contemporánea*, Trieste, Madrid, 1985.

-*Impresiones y depresiones*, Planeta, Barcelona, 1987.



- El actor y los demás*, Laia Literatura, Barcelona, 1987, 183p.
- Historias de la picaresca*, Planeta, Barcelona, 1989.
- Imagen de Madrid*, El País-Aguilar, Madrid, 1992.
- El arte de desear*, Temas de Hoy, Madrid, 1992.
- Tejados de Madrid*, Telefónica de España, Madrid, 1992.
- Desde la última fila, Cien años de cine*, Espasa-Calpe, Madrid, 1995, 286p.
- Las anécdotas del teatro ¡Aquí sale hasta el apuntador!*, Planeta, Barcelona, 1997.
- Nosotros, los mayores*, Temas de Hoy, Madrid, 1999.
- Aventura de la palabra en el siglo XX*. Discurso de ingreso en la Real Academia Española el día 30 de enero de 2000, Real Academia Española, Madrid, 2000.
- Puro teatro y algo más*, Alba Editorial s. L. U., Barcelona, 2002.

### **c) Mémoires (2)**

- El tiempo amarillo*. Memorias I (1921-1943) y II (1943-1987), Debate, Madrid, 1990.
- El tiempo amarillo* (édition remaniée corrections et ajouts), Península, Barcelona, 2006, 544p.

### **d) Poèmes (2)**

- A Roma por algo*, (14 poemas) sous la direction de José García Nieto, in *Poesía española*, 1954, Fernán-Gómez Arte y Ediciones, Madrid, 1982.
- El canto es vuelo*. Visor, Madrid, 2002 (poesía completa).

### **e) Pièces de théâtre (12)**

- Pareja para la eternidad*, Revista Acanto N°14, Madrid, 1947.
- Marido y medio*, Comédie représentée le 7 juin 1950 au théâtre Gran vía de Madrid, non éditée.
- Las bicicletas son para el verano*, Espasa-Calpe, Madrid, 1984.

-*Las bicicletas son para el verano*, Espasa Calpe S. A, Madrid, 1997 (decimonovena edición), introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Las bicicletas son para el verano*, Primer Acto-Girol Books, Inc., Madrid, 1989, con estudio de Domingo Ynduráin y críticas del estreno.

-*Las bicicletas son para el verano*, Austral-Espasa Calpe, Madrid, 1999, introducción de Eduardo Haro Tecglen y apéndice de Luis Fernández Fernández.

-*Las bicicletas son para el verano*, Vicens Vives, Barcelona, 2004 (octava reimpresión), edición de Manuel Aznar-Soler y J. Ramón López García.

-*La coartada*, Espasa-Calpe, Madrid, 1985, introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Los domingos, bacanal*, Espasa-Calpe, Madrid, 1985, introducción de Eduardo Haro Tecglen.

-*Del Rey Ordás y su infamia*, Comédie représentée le 22 août 1983 au théâtre Palacio Progreso de Madrid, non éditée.

-*Ojos de bosque*, Comédie représentée le 9 juillet 1986 sur la plaza de la Almudena de Madrid et le 8 septembre 1992, non éditée.

-*El pícaro. Aventuras y desventuras de Lucas Maraña*, représentée au théâtre Central Hispano de Séville, le 8 septembre 1992, non éditée.

-*Lazarillo de Tormes*, Adaptation Castilla Editores, Valladolid, 1994.

-*Los invasores del palacio*, Fundación Autor SGAE, Madrid, 2000, non éditée.

-*Defensa de Sancho Panza*, représentée au XXV Festival International de Teatro Clásico de Almagro le 19 juillet 2002, non éditée.

-*Morir cuerdo y vivir loco*, représentée au théâtre principal de Saragosse le 13 janvier 2004, non éditée.

## **f) Artículos escritos por Fernán-Gómez**

-Recopilación de artículos in *El actor y los demás*, Laia Literatura, Barcelona, 1987, 183p.

-“Cómo deben decirse los versos”, *El País Semanal*, in “Impresiones y depresiones”, 30/04/1989.

-“El abrazo de la lectura”, *El País*, 23/04/1994.

-Recopilación de artículos in *Desde la última fila, Cien años de cine*, Espasa-Calpe, Madrid, 1995, 286p.

-“La aventura de la palabra”, *El País*, 31/01/2000.

## **II- Filmographie de Fernando Fernán-Gómez**

### **a) L'acteur (179 films)**

- Rosas de otoño*, Juan de Orduña, Eduardo Morena, 1943.
- Se vende un palacio*, Ladislao Vajda, 1943.
- Turbante blanco*, Ignacio F. Iquino, 1943.
- Viviendo al revés*, Ignacio F. Iquino, 1943.
- Cristina Guzmán*, Gonzalo Delgrás, 1943.
- Noche fantástica*, Luis Marquina, 1943.
- Una chica de opereta*, Ramón Quaderny, 1944.
- Empezó en boda*, Ramón Quaderny, 1944.
- Mi enemigo y yo*, Ramón Quaderny, 1944.
- Eres un caso*, Ramón Quaderny, 1945.
- Espronceda*, Fernando Alonso Casares, 1945.
- Se le fue el novio*, Julio Salvador, 1945.
- El destino se disculpa*, José Luis Sáenz de Heredia, 1945.
- El camino de Babel*, Jerónimo Mihura, 1945.
- Bambú*, José Luis Sáenz de Heredia, 1945.
- Domingo de carnaval*, Edgar Neville, 1945.
- La próxima vez que vivamos*, Enrique Gómez.
- Los habitantes de la casa deshabitada*, Gonzalo Delgrás, 1946.
- Es peligroso asomarse al exterior*, Alejandro Ulloa, Arthur Duarte, 1946.
- Noche sin cielo*, Ignacio F. Iquino, 1947.
- La muralla feliz*, Enrique Herreros, 1947.

- La sirena negra*, Carlos Serrano de Osna, 1947.
- Embrujo*, Carlos Serrano de Osna, 1947.
- Hoy no pasamos lista*, Raúl Alfonso, Rafael Alonso, 1948.
- Pototo, Boliche y compañía*, Ramón Barreiro, 1948.
- Encrucijada*, Pedro Lagaza, 1948.
- La mies es mucha*, José Luis Sáenz de Heredia, 1948.
- Botón de ancla*, Ramón Torrado, 1948. (La reconnaissance).
- Vida en sombras*, Lorenzo Llobet Gracia, 1948.
- Noventa minutos*, Antonio del Amo, 1949.
- Alas de juventud*, Antonio del Amo, 1949.
- Facultad de letras*, Pío Ballesteros, 1950.
- Tiempos felices*, Enrique Gómez, 1950.
- El último caballo*, Edgar Neville, 1950.
- La noche del sábado*, Rafael Gil, 1950.
- Balarrasa*, José Antonio Nieves, 1951. (La gloire).
- Conde*, 1951.
- La trinca del aire*, Ramón Torrado, 1951.
- El capitán Veneno*, Luis Marquina, 1951.
- Cincuenta años del Real Madrid*, Rafael Gil, 1952.
- El sistema Pelegrín*, Ignacio F. Iquino, 1952.
- Me quiero casar contigo*, Jerónimo Mihura, 1952.
- Los ojos dejan huellas*, José Luis Sáenz de Heredia, 1952.
- La conciencia acusa*, Georg Wilhelm Pabst, 1953.
- Esa pareja feliz*, Juan Antonio Bardem, Luis García Berlanga, 1953.
- Aeropuerto*, Luis Lucia Mingarro, 1953.
- Nadie lo sabrá*, Ramón Torredo, 1953.

-*Rebeldía*, José Antonio Nieves Conde, 1954.

-*Morena Clara*, Luis Lucia Mingarro, 1954.

-*La otra vida del capitán Contreras*, Rafael Gil, 1955.

-*El guardián del paraíso*, Arturo Ruiz Castillo, 1955.

-*Congreso de Sevilla*, Antonio Román, 1955.

-*Lo scapolo/ El soltero*, Antonio Pietrangeli, 1955.

-*La gran mentira*, Rafael Gil, 1956.

-*El Fenómeno*, José María Elorrieta, 1956.

-*El Malvado Carabel*, Fernando Fernán-Gómez, 1956.

-*Viaje de novios*, León Klimovsky, 1956.

-*El inquilino*, José Antonio Nieves Conde, 1957.

-*Las muchachas de azul*, Pedro Lazaga, 1957.

-*Faustina*, José Luis Sáenz de Heredia, 1957.

-*Un marido de ida y vuelta*, Luis Lucia, Migarro, 1957.

-*Los ángeles del volante*, Ignacio F. Iquino, 1957.

-*La vida por delante*, Fernando Fernán-Gómez, 1958.

-*Ana dice sí*, Pedro Lazaga, 1959.

-*Luna de verano*, Pedro Lazaga, 1959.

-*Soledad*, Mario Craveri, Enrico Grus, Felix Acuso, 1959.

-*Bombas para la paz*, Antonio Román, 1959.

-*La ironía del dinero*, Edgar Neville, 1959.

-*Sólo para hombres*, Fernando Fernán-Gómez, 1959.

-*La vida privada de Fulano de tal*, José María Forn, 1960.

-*Crimen para recién casados*, Pedro Luis Ramírez, 1960.

-*Les trois etc du colonel*, Claude Boissel, 1960.

- La venganza de Don Mendo*, Fernando Fernán-Gómez, 1961.
- Adiós Mimi Pompón*, Luis Marquina, 1961.
- Fantasma en la casa*, Pedro Luis Ramírez, 1961.
- ¿Dónde pongo este muerto?*, Pedro Luis Ramírez, 1961.
- Benigno, hermano mío*, Arturo González hijo, 1962.
- Rififi en la ciudad*, José Franco, 1963.
- La becerrada*, José María Forqué, 1963.
- El mundo sigue*, Fernando Fernán-Gómez, 1963.
- Un vampiro para dos*, Pedro Lazaga, 1965.
- La mujer de tu prójimo*, Enrique Carreras, 1966.
- La vil seducción*, José María Forqué, 1968.
- ¿Por qué pecamos a los cuarenta?*, Pedro Lazaga, 1969.
- Las panteras se comen a los ricos*, Ramón Fernández, 1969.
- Carola de día, Carola de noche*, Jaime de Armiñán, 1969.
- Un adulterio de antes*, Rafael Gil, 1969.
- Estudio amueblado 2. P*, José María Forqué, 1969.
- El triangulito*, José María Forqué, 1970.
- De profesión, sus labores*, Javier Aguirre, 1970.
- Pierna creciente, falda menguante*, Javier de Aguirre, 1970.
- Cómo casarse en 7 días*, Javier Aguirre, 1971.
- Las ibéricas F.C*, Pedro Maso, 1971.
- Los gallos de la madrugada*, José Luis Sáenz de Heredia, 1971.
- Vera, un cuento cruel*, Josefina Molina, 1972.
- Don Quijote cabalga de nuevo*, Roberto Gavaldón, 1973.
- La leyenda del alcalde de Zalamea*, Mario Camus, 1973.

- Ana y los lobos*, Carlos Saura, 1973.
- El espíritu de la colmena*, Víctor Erice, 1973.
- Yo la vi primero*, Fernando Fernán-Gómez, 1974.
- El amor del capitán Brando*, Jaime de Armiñán, 1974.
- Sensualidad*, Germán Lorente, 1975.
- Pim, Pam, pum... ¡fuego!*, Pedro Olea, 1975.
- Yo soy Fulana de Tal*, Pedro Lazaga, 1975.
- Jó, papá*, Jaime de Armiñán, 1975.
- La querida*, Jaime de Armiñán, 1976.
- El anacoreta*, Juan Estelrich, 1976.
- Gulliver*, Alfonso Ungría, 1976.
- Las cuatro novias de Augusto Pérez*, José Jarre, 1976.
- Imposible para una solterona*, Rafael Romero Marchent, 1976.
- Reina Zanahoria*, Gonzalo Suárez, 1977.
- La ragazza dal pigiama giallo*, Flavio Mogherini, 1977.
- Parranda*, Gonzalo Suárez, 1977.
- Más fina que las gallinas*, Jesús Yagüe, 1977.
- Chely*, Ramón Fernández, 1977.
- Los restos del naufragio*, Ricardo Franco, 1978.
- Arriba Azaña*, José María Gutiérrez Santos, 1978.
- Madrid al desnudo*, Jacinto Molina, 1979.
- Milagro en el circo*, Alejandro Galindo, 1979.
- Mamá cumple cien años*, Carlos Saura, 1979.
- Yo qué sé*, Emma Cohen, 1980.
- Maravillas*, Manuel Gutiérrez Aragón, 1981.

- 127 millones libres de impuestos*, José Masó, 1981.
- Apaga...y vámonos*, Antonio Hernández, 1982.
- Copia cero*, Eduardo Campay, 1982.
- Bésame, tonta*, Fernando González de Canales, 1982.
- Soldados de plomo*, José sacristán, 1983.
- Interior Roig*, Eugenio Angeada, 1983.
- La colmena*, Mario Camus, 1983.
- Juana la loca...de vez en cuando*, José Ramón Larraz, 1983.
- Stico*, Jaime de Armiñán, 1984.
- Feroz*, Manuel Gutiérrez Aragón, 1984.
- Los zancos*, Carlos Saura, 1984.
- La noche más hermosa*, Manuel Gutiérrez Aragón, 1984.
- De hombre a hombre*, Ramón Fernández, 1985.
- Luces de Bohemia*, Miguel Ángel Díez, 1985.
- Requiem por un campesino español*, Francesc Betriu, 1984.
- La corte de faraón*, José Luis García Sánchez, 1985.
- Marbella, un golpe de cinco estrellas*, Miguel Hermosa, 1985.
- La mitad del cielo*, Manuel Gutiérrez Aragón, 1985.
- Pobre mariposa*, Raúl de la Torre, 1986.
- El viaje a ninguna parte*, Fernando Fernán-Gómez, 1986.
- Delirio de amor*, Antonio Gonzalez Vigil, Luis Eduardo Aute, Cristina Andreu, Felix Rotaeta, 1986.
- El gran serafín*, José María Veloque, 1987.
- Cara de acelga*, José Sacristán, 1987.
- Mi general*, Jaime de Armiñán, 1987.



- Moros y cristianos*, Luis García Berlanga, 1987.
- Esquilache*, Josefina Molina, 1987.
- El mar y el tiempo*, Fernando Fernán-Gómez, 1989.
- El río que nos lleva*, Antonio del Real, 1989.
- Fuera de juego*, Fernando Fernán-Gómez, 1991.
- El Rey pasmado*, Imanol Uribe, 1991.
- Marcelino*, Luigi Comencini, 1991.
- Chechu y familia*, Álvaro Sáenz de Heredia, 1992.
- Belle époque*, Fernando Trueba, 1992.
- Cartas desde Huesca*, Antonio Artero, 1993.
- Así en el cielo como en la tierra*, José Luis Cuerda, 1995.
- Pintadas*, Juan Estelrich, 1996.
- Pesadilla para un rico*, Fernando Fernán-Gómez, 1997.
- Tranvía a la Malvarrosa*, José Luis Sánchez, 1996.
- La hermana*, Juan José Porto, 1997.
- El sueño de los héroes*, Sergio Renán, 1997.
- Pepe Guindo*, Manuel Iborra, 1998.
- El abuelo*, José Luis Garci, 1998.
- Todo sobre mi madre*, Pedro Almodóvar, 1999.
- Plenilunio*, Imanol Uribe, 1999.
- La lengua de las mariposas*, José Luis Cuerda, 1999.
- Voz*, Javier Aguirre, 2000.
- Visionarios*, Manuel Gutiérrez Aragón, 2001.
- El embrujo de Shanghai*, Fernando Trueba, 2002.
- En la ciudad sin límites*, Antonio Hernández, 2002.

- Bibliofrenia*, Marcos Moreno, 2003.
- ¡Hay motivo!*, varios, voz en el epílogo, 2004.
- Tiovivo C. 1950*; José Luis Garci, 2004.
- Para que no me olvides*, Patricia Ferreira, 2005.
- La silla de Fernando*, David Trueba, Luis Alegre, 2005.
- Mía Sarah*, Gustavo Ron, 2006.
- Fuera de carta*, Nacho G. Velilla, 2007.

## **b) Le réalisateur (27 au total)**

- Manicomio*, co-réalisé avec Luis María Delgado, 1952.
- El mensaje*, 1953.
- El malvado Carabel*, 1955.
- La vida por delante*, 1958.
- La vida alrededor*, 1959.
- Sólo para hombres*, 1960.
- La venganza de Don Mendo*, 1961.
- El mundo sigue*, 1963.
- Los palomos*, 1964.
- El extraño viaje*, 1964.
- Ninette y un señor de Murcia*, 1965.
- Mayores con reparos*, 1966.
- Crimen imperfecto*, 1970.
- Cómo casarse en 7 días*, 1971.
- Yo la vi primero*, 1974.
- La querida*, 1976.

- Bruja más que bruja*, 1976.
- Mi hija Hildegart*, 1977.
- Cinco tenedores*, 1979.
- Mambrú se fue a la guerra*, 1986.
- El viaje a ninguna parte*, 1986.
- El mar y el tiempo*, 1989.
- Fuera de juego*, 1991.
- Siete mil días juntos*, 1994.
- Pesadilla para un rico*, 1997.
- La Puerta del Sol*, 1998. (Jamais réalisé)
- Lázaro de Tormes*, José Luis García Sánchez (para TVE), 2001.

### **c) Scénarii (19)**

-*Manicomio*, 1952.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso d'après une nouvelle d'Edgar Allan Poe, Ramón Gómez de la Serna, Alexandre Kuprin et Leonidas Andreiev. Co-réalisé avec Luis María Delgado.

-*El mensaje*, 1953.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso.

-*El malvado Carabel*, 1955.

Écrit en collaboration avec Manuel Suárez Caso d'après le roman homonyme de Wenceslao Fernández Florez.

-*La vida por delante*, 1958.

Écrit en collaboration avec Manuel Pilares.

-*La vida alrededor*, 1959.

Écrit en collaboration avec Florentino Soria et Manuel Pilares

-*Sólo para hombres*, 1960.

Écrit en collaboration avec Miguel Mihura d'après sa comédie *Sublime decisión*.

-*La venganza de Don Mendo*, 1961.

D'après la comédie homonyme de Pedro Muñoz Seca.

-*El mundo sigue*, 1963.

D'après le roman homonyme de Juan Antonio Zunzunegui.

-*Los palomos*, 1964.

Écrit en collaboration avec José María Rodríguez d'après la comédie de Alfonso Paso.

-*Ninette y un señor de Murcia*, 1965.

Écrit en collaboration avec José María Otero d'après la comédie de Miguel Mihura.

-*Mayores con reparos*, 1966.

D'après la comédie de Juan Alonso Millán.

-*Cómo casarse en 7 días*, 1971.

Écrit en collaboration avec Alfonso Paso.

-*Yo la vi primero*, 1974.

Écrit en collaboration avec Chumy Chuméz, Manuel Summers et Arturo Ruibal.

-*Bruja más que bruja*, 1976.

Écrit en collaboration avec Pedro Beltrán.

-*Mi hija Hildegart*, 1977.

Écrit en collaboration avec Rafael Azcona d'après l'ouvrage *Aurora de sangre* de Eduardo Guzmán.

-*Gulliver*, 1978.

Écrit en collaboration avec Alfonso Ungría.

-*Los Zancos*, 1984.

Écrit en collaboration avec Carlos Saura.

-*Stico*, 1984.

#### **d) Prix**

Fotogramas de Plata de la meilleure interprétation espagnole, Espagne, (1957).

Fotogramas de Plata de la meilleure interprétation de télévision, Espagne, (1970).

Fotogramas de Plata de la meilleure interprétation de télévision, Espagne, (1974).

TP d'or du meilleur acteur national aux prix TP de Oro, Espagne, (1975).

Fotogramas de Plata du meilleur acteur de cinéma, Espagne, (1987).

Prix pour l'ensemble de sa carrière par l'union des acteurs espagnols, Espagne, (1993).

Prix Prince des Asturies, Espagne, (1995).

Prix Cinemania aux Prix Ondas de Barcelone, Espagne, (1996).

Prix Spécial aux prix Fotogramas de Plata, Espagne, (1998).

Prix Donostia pour l'ensemble de sa carrière au festival international du film de San Sebastián, Espagne, (1999).

Euro-FIPA d'Honneur au festival international des programmes audiovisuels de Biarritz, France, (1999).

Ours d'Or d'honneur au festival international du cinéma de Berlin, Allemagne (2005).

### **III – Textes concernant Fernando Fernán-Gómez**

#### **a) Thèses**

-BARRERA BENÍTEZ, Manuel, *La literatura dramática de Fernán-Gómez*, Universidad de Málaga sous la direction de Monsieur le Professeur Enrique Baena, 2007.

-ROS BERENGUER, Cristina, *Fernando Fernán-Gómez autor*, Alicante, Universidad, de. Digital en Cervantesvirtual.com, 1996.

#### **b) Ouvrages, Actes de Colloque, articles**

-ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL DE BORDEAUX, *Fernando Fernán-Gómez acteur, réalisateur et écrivain espagnol*, Bordeaux, Presses Universitaires, 1985.

-ANGULO Jesús, LLINAS Francisco, *Fernando Fernán-Gómez. El hombre que quiso ser Gary Cooper*, San Sebastián, Patronato Municipal de Cultura, 1993.

-BRASO ENRIQUE, *Conversaciones con Fernando Fernán-Gómez*, Espasa Calpe, Madrid, 2002.

-CASTRO DE PAZ José Luis, *Fernando Fernán-Gómez*, Madrid, Cátedra, 2010.

-DE LA PEÑA SEVILLA, Jesús, *Fernando Fernán-Gómez Director de cine en la década de los años 50*, Murcia, 2002.

-GALÁN Diego y LLORENS ANTONIO, *Fernando (Apasionadas andanzas de un señor pelirrojo)*, Valencia, Fundación municipal de cine y Fernando Torres Ed, 1984.

-HIDALGO, Manuel : *Fernando Fernán-Gómez*, VII Festival de cine iberoamericano de Huelva, 1981.

-RUBIO, José Luis, “Fernán-Gómez y las bicicletas”, *Cambio 16*, 22/08/1993

-TEBAR, Juan, *Fernando Fernán-Gómez, escritor* (diálogo en tres actos), Madrid, Anjana,

1984.

-UMBRAL, Francisco, “El intérprete a sí mismo”, *El mundo*, 18/08/1991.

-VV. AA. , *El cine de Fernando Fernán-Gómez*, Nicel Odeon (Revista de Cine), nº9, Madrid, invierno 1997.

### **c) Articles généraux**

-ALAMEDA Soledad, “Me da vergüenza decirlo, pero soy feliz”, in *El País*, juin 1977.

-ÁLVARO FRANCISCO, “*Las bicicletas son para el verano*, de Fernando Fernán-Gómez”, en *El espectador y la crítica*, edición del autor, Valladolid, 1983, pp. 30-36.

-AMORÓS ANDRÉS, “*Las bicicletas de Fernando*”, en *Diario cultural*, in *Espasa Calpe*, Madrid, 1983.

-BOSCH Ignasi, “Bicicletas con soda”, in *Contracampo*, nº35.

-DOSSIER FERNANDO FERNÁN GÓMEZ, in *Filmoteca*, nº3, catalogue 72/73 de la Filmoteca Nacional de España.

-FERNÁNDEZ TORRES Alberto, “Retrato del autor inexistente” in *Contracampo*, nº35, A propos de l'homme de théâtre.

-FREIXAS Ramón, “El eterno maldito, Fernando Fernán-Gómez”.

-GALÁN Diego, Fernando Fernán-Gómez : crítica y humor” in *Memorias del cine español* (supplément de la revue *Telediario*).

-HARO TECGLLEN Eduardo, Préface de *Las bicicletas no son para el verano*, de. Espasa-Calpe, 1984.

-LARRAZ Emmanuel, “Fernando Fernán-Gómez, grand acteur et metteur en scène maudit” in *Cahiers de la Cinémathèque* “Le cinéma de l'Espagne franquiste “, nº38-39, février 1984. Premier texte important publié en langue française.

-LATORRE José María, “Fernando Fernán-Gómez, una realidad no documental” in *Dirigido por*, nº33, mai 1976.

-SERRANO DE OSMA Carlos, “El comediante” in *Contracampo*, nº35, printemps 1984.

-TÉBAR JUAN, “Un escritor llamado Fernando Fernán-Gómez”, *El País*, Suplemento *Libros*, IV, 153, 26/09/1982, pp. 1-9.

-TORRES Rosanna, “La feroz María Guerrero y la saga familiar del Cómico”, *El País*, 23/11/2007.

-UMBRAL FRANCISCO, “Spleen de Madrid : Fernando Fernán-Gómez”, *El País*, 23/02/1982.

-VEZA Juan Luis, “Del Rey Ordás y su infamia” in *Reseña*, nº 145, sept-oct. 1983.

-VIDAL ESTEVEZ M, “El cine de perra gorda”, in *Contracampo* nº35.

#### **d) Artículos concernants Fernán-Gómez**

-BLOG anónimo, “Lista de ex franquistas y ahora chupópteros del sistema”, *minutodigital.com*, 21/03/2007.

-ÁLVAREZ GUTIÉRREZ, Pepe, “¿Fue realmente un anarquista Fernán-Gómez?”, *Kaosenlared*, 27/12/2007.

-SACRISTÁN, Pepe, “Sacristán evocó a Fernán-Gómez”, *Eldiariomontes.es*, 08/08/2012.

#### **e) Artículos concernant l’oeuvre dramatique de FFG**

-ALONSO DE SANTOS, José Luis, “Las bicicletas son para el verano, de Fernán-Gómez”, *ABC*, 29/01/1984.

-AMESTOY EGUIGUREN, Ignacio, “Hoy es la caverna todavía”, *Primer Acto*, núm. 185, septiembre-octubre, 1982 (Sobre *Las bicicletas son para el verano*).

-AMORÓS, Andrés, “Las bicicletas de Fernando”, *Diario Cultural*, Madrid, Espasa-Calpe, 1983.

-ARAGONÉS, Juan Emilio, “Un gran sainete trágico de Fernando Fernán-Gómez”, *Nueva Estafeta*, núm. 42, mayo, 1982 (Sobre *Las bicicletas son para el verano*).

-ARCE, Juan Carlos, “Ojos de bosque, romance para noches de estío”, *El Público*, núm. 16, 1986.

-ARJONA, Emilio, “Fernando Fernán-Gómez presentó con éxito su *Lazarillo de Tormes*”, *ABC*, 12/07/1990.

-ARMIÑO, Mauro, “Fernando Fernán-Gómez, viejo actor, autor nuevo”, S. D. 21 /III / 1983 (sobre *Del Rey Ordás y su infancia*).

-ARROYO, Julia, “Casi un drama calderoniano”, *Ya*, 28 / IV / 1985 (sobre *La coartada*).

-BAYÓN, Miguel, “Las bicicletas serán para el otoño”, *Cambio 16*, núm. 549, junio, 1982.

-“El Madrid sitiado”, *Cambio 16*, núm. 612, agosto, 1983.

- “Las ilusiones perdidas”, *Cambio 16*, núm. 634, enero, 1984.
- BELLAS, Ramón, “Las bicicletas son para el verano”, *Reseña*, núm. 139, julio-agosto, 1982.
- BENACH, Joan-Anton, “*El pícaro* sabio de Fernán-Gómez”, *La Vanguardia*, 24 / I / 1992.
- CENTENO, Enrique, “Formidable Lazarillo”, *Diario 16*, 28 / IV / 1992.
- “La España hambrienta”, *Diario 16*, 28 / IX / 1992 (sobre *El pícaro*).
- CORBALÁN, Pablo, “El escritor Fernán-Gómez”, *Hoja del lunes*, Madrid, 21 / II / 1983 (Sobre *Las bicicletas son para el verano*).
- DÍAZ SANDE, José Ramón, “José Carlos Plaza logra el triunfo de lo normal”, *Reseña*, núm. 139, julio-agosto, 1982 (sobre *Las bicicletas son para el verano*).
- ESPADA, Arcadi (entrevista), “Fernando Fernán-Gómez, vocación renacentista”, *El País Semanal*, núm. 1433, domingo 14 de marzo de 2004.
- FERNÁNDEZ TORRES, Alberto, “Las bicicletas son para el verano, de Fernando Fernán-Gómez”, *Ínsula*, núm. 433, diciembre, 1982.
- FERNÁNDEZ TORRES, Alberto y PÉREZ COTERILLO, Moisés, “Quince y muchos más títulos de autor para una crónica del teatro de la transición”, *El Público*, vol. IX, 1985.
- FLAQUER, José Antonio, “Fernán-Gómez repite como autor teatral con *La coartada*”, *El Noticiero Universal*, 1985.
- GALINDO, Carlos, “*La coartada*, nueva obra histórica de Fernán-Gómez”, *ABC*, 24 / IV / 1985.
- “Rafael Álvarez, *El Brujo*, nuevamente pícaro”, *ABC*, 20 / XI / 1992.
- “La picaresca a través de las aventuras de Lucas Maraña”, *ABC*, 20 / XI / 1992.
- HARO TECGLÉN, Eduardo, “Pérdida de sustancia”, *El País*, 29 / IV / 1985 (sobre *La coartada*).
- “La rebelión tranquila de un actor : Fernando Fernán-Gómez”, *El País*, 17 / XI / 1985.
- “Vive Lázaro de Tormes”, *El País*, 26 / IV / 1992.
- “Hambre y melancolía”, *El País*, 28 / XI / 1992.
- “Un juguete literario”, *El País*, 21 / VIII / 1993 (sobre *Del Rey Ordás y su infamia*).
- IGLESIAS, Pepe, “La escena, desde la butaca”, *El correo de Andalucía*, 8 / IX / 1992 (sobre *El Pícaro*).
- “Fernando Fernán-Gómez vuelve al teatro con su obra *Los domingos, bacanal*”, *ABC*, 8 / XI



/ 1991.

- LABORDA, A., “Fernando Fernán-Gómez, premio Lope de Vega”, *ABC*, 16 / V / 1978.
- LOZANO, Eugenia M., “Fernando Fernán-Gómez y su Pícaro”, *Diario 16*, 8 / IX / 1992.
- LÓPEZ GARCÍA, Liborio, “Las bicicletas son para el verano”, *Monteagudo*, núm. 78, 1982.
- LÓPEZ SANCHO, Lorenzo, “Los domingos, bacanal, experimento de Fernán-Gómez”, *ABC*, 7 / VIII / 1980.
- “*La coartada*, introspección de lo trágico, por Fernán-Gómez”, *ABC*, 28 / IV / 1985.
- “*Ojos de bosque*, de Fernando Fernán-Gómez, en las gradas de la Almudena”, *ABC*, 11 / VII / 1986.
- “Nieva y Fernán-Gómez o un regreso necesario”, *ABC*, 20 / IV / 1985.
- “Lucas Maraña, el nieto teatral de los pícaros de los Siglos de Oro”, *ABC*, 28 / IX / 1992.
- MARQUERÍE, Alfredo, “Marido y medio”, *ABC*, 8 / VII / 1950.
- MONLEÓN, José, “*El Lazarillo*, de Fernán-Gómez”, *Diario 16*, 28 / IV / 1990.
- MORENO, Francisco, “*Ojos de bosque. Divertimento*”, *Reseña*, núm. 167, septiembre-octubre, 1986.
- NAVARRO, Nuria, “Yo crearía el Ministerio de Diversión”, s. d., 1991 (sobre *El Lazarillo de Tormes*).
- NEWBERRY, Wilma, “*La coartada. Los domingos, bacanal.*”, *Estreno*, Vol. XIII, núm. 2, otoño, 1987.
- PADILLA, José Manuel, “Un noble vestido de patrañuelo”, *Diario 16*, 10 / IX / 1992 (sobre *El Pícaro*).
- PAVÓN, Juan Luis, “Lucas Maraña, el último pícaro, trae al Festival de Otoño la tentación de la ‘vida libertaria’”, *Diario 16*, 26 / IX / 1992.
- ROSADO, Antonio, “Entrevista Fernando Fernán-Gómez, actor y dramaturgo”, *Diario Sur*, Málaga, 14 / I / 1998.
- SABÁT, Nuria, “El magnífico retablo de Maese Lucas Maraña”, *El Periódico de Cataluña*, 24 / I / 1992.
- SEGURA, Ricardo, “Fernán-Gómez y el brujo celebran las quinientas representaciones de *El Lazarillo*”, *Diario 16*, 1 / II / 1994.
- SESÉ, Teresa, “Al cómico siempre se le ha reconocido cualquier cosa menos dignidad”, *La Vanguardia*, 11 / IX / 1991 (sobre *Lazarillo de Tormes*).

- TORRES, Rosanna, “*Ojos de bosque*, de Fernán-Gómez, se estrena hoy en Madrid, *El País*, 9 / VII / 1986.
- “Fernán-Gómez defiende la vida libertina”, *El País*, 25 / IX / 1992 (sobre *El pícaro*).
- TRANCÓN, Santiago, “Fernando Fernán-Gómez. Reconciliarse con el público”, *Primer Acto*, núm. 196, noviembre-diciembre, 1982.
- UMBRAL, Francisco, “*Lazarillo de Tormes*”, *El Mundo*, 25 / IV / 1992.
- “La España pícaro”, *El Mundo*, 28 / IX / 1992 (sobre *El pícaro*).
- “Fernán-Gómez o la realidad”, *La revista de El Mundo*, 11 de febrero de 1996, n.17.
- VALIENTE, Pedro, “Pícaro y brujo”, *El Público*, núm. 79, julio-agosto, 1990 (sobre *El Lazarillo de Tormes*).
- VIGORRA, Jesús, “Un pícaro quijotesco”, *El Correo de Andalucía*, 10 / IX / 1992.
- VIZCAÍNO, Juan Antonio, “El cineasta García Sánchez dirige la última comedia teatral de Fernán-Gómez”, *El País*, 8 / IX / 1991 (sobre *Los domingos, bacanal*).
- YEBRA, T. G., “Fernán-Gómez vuelve a la novela con una reflexión sobre el mundo de los cómicos”, *Diario Sur*, Málaga, 20 / II / 2004.

#### **f) Artículos concernant la Première de *Las bicicletas son para el verano***

- AMESTOY EGUIGUREN IGNACIO, “Hoy es la caverna todavía”, *Primer Acto*, 195 (septiembre-octubre 1982), pp. 4-6.
- AMESTOY EGUIGUREN IGNACIO, “*Las bicicletas son para el verano*. Aquella victoria a la que llamaron paz”, *Diario 16*, (25 de abril de 1982), p. 37.
- ARAGONÉS JUAN EMILIO, “Un gran sainete trágico de Fernando Fernán-Gómez”, *Nueva Estafeta*, 1982 (mayo), pp. 117-120.
- CORBALÁN PABLO, “Fernán-Gómez : *Las bicicletas son para el verano*”, *Hoja del Lunes de Madrid*, 3 de mayo de 1982.
- GARCÍA PAVÓN FRANCISCO, “Llegó un autor nuevo y excepcional”, *Ya*, 27 de abril de 1982.
- HARO TECGLÉN EDUARDO, “Una obra maestra”, *Pueblo*, 27 de abril de 1982, p. 13.
- INTERINO, “Memoria adolescente de la guerra”, *ABC*, 25 de abril de 1982, p. 75.
- PÉREZ COTERILLO MOISÉS, “*Las bicicletas son para el verano*, crónica cotidiana de la guerra civil”, *ABC*, 23 de abril de 1982.

-TRENAS JULIO, “Fernán-Gómez y su sainete histórico”, *La vanguardia*, 25 de abril de 1982.

#### **IV- Entretiens avec Fernán-Gómez**

-BRASÓ Enrique, *Conversaciones con Fernando Fernán-Gómez*, Madrid, Espasa, 2002.

-CASTRO Antonio, *El cine en el banquillo*, Madrid, F. Torres ED., 1974.

-GALÁN Diego LARA Fernando, *Fernando Fernán-Gómez, un camino hacia la destrucción* in *Triunfo* (5 septembre 1970), repris par les auteurs dans *18 españoles de posguerra*, Ed. Planeta.

-GALÁN Diego, *La buena memoria de Fernando, Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, Madrid, Alfaguara, 1997.

-HERRERO SAN MARTÍN, in *La estafeta literaria*, n° 154 –15 novembre 1958.

-LLINÁS Francisco, MARÍAS Miguel et TORRES Augusto M, *Recapitulación de un gran desconocido* in *Nuestro Cine*, n°94, février 1970.

-LLINÁS Francesc TELLEZ José Luis VIDAL ESTEVEZ M : *El viaje del comediante* in *Contracampo*, n° 35, Printemps, 1984.

-MARTIALAY Felix, in *Film Ideal*, n°2 –novembre 1956.

-MUNSO CABUS Juan in *Fotogramas*, 20 juin 1969.

-PALACIOS René, in *La gaceta del libro*, 1a quin. Févr. 1985.

-PEICOVICH Esteban, in *Fotogramas*, n° 1496, 11 juin 1977-PEREZ-ORNIA J. R in *El País*, 20 février 1982.

-PICAS Jaime in *Fotogramas*, n° 908 -11 mars 1966.

-TEBAR Juan, *Fernando Fernán-Gómez escritor*, Anjana Ed. 1984.

-TORRES Augusto M, *El polifacético Fernán-Gómez o el fracaso como vocación*, in *El País*, 16 février 1980.

-UNGRÍA Alfonso y COCOLISO in *Fotogramas*, n° 1447, 9 juillet 1976.

#### **V- Articles relayant la mort de Fernán-Gómez**

- CRESPO, Mario, « El viaje a ninguna parte », *Diario Alerta de Cantabria*, 21/11/2007.
- SECRETARIADO PERMANENTE DE LA CNT, « Fernando Fernán-Gómez, el anarquista que amaba la palabra », *Comunicado de la CNT*, 23/11/2007.
- RODRÍGUEZ, Mary Carmen, « Fallece Fernando Fernán-Gómez », *Las Horas Perdidas*, 21/11/2007.
- BELATEGUI, Oskar L., « Muere Fernán-Gómez, el cascarrabias genial », *elcorreo.com*, 21/11/2007.
- MARTÍNEZ, Óscar, « Fallece Fernando Fernán-Gómez », *e. Cartelera. es*, 21/11/2007.
- « Fallece Fernando Fernán-Gómez a los 86 años en Madrid », *Hola.com*, 21/11/2007.
- « Fallece Fernán-Gómez », *Cultura. elpais.com*, 21/11/2007.
- « Fernando Fernán-Gómez fallece en Madrid », *Elmundo.es*, 21/11/2007.
- « Fallece Fernando Fernán-Gómez a los 86 años », *El Periódico de Aragón*, 21/11/2007.
- « Fallece el actor, cineasta y escritor Fernando Fernán-Gómez », *madridiario*, 21/11/2007.
- SANTOS FERNÁNDEZ, Elsa, « Muere el cómico total », *El País*, 22/11/2007.
- ASTORGA, Antonio, « Muere Fernando Fernán-Gómez, el tiempo es ya amarillo », *ABC*, 22/11/2007.
- JANSA, Mercedes, « Muere Fernán-Gómez, un grande de la cultura española a los 86 años », *El Periódico de Extremadura*, 22/11/2007.
- « Fernando Fernán-Gómez ha muerto a los 86 años », *20 minutos.es*, 22/11/2007.
- PARANAGUA, Paulo A, « Fernando Fernán-Gómez », *Le Monde.fr*, 24/11/2007.
- SACRISTÁN, Pepe, « Sacristán evocó a Fernán-Gómez », *Eldiariomontes.es*, 08/08/2012.
- LINDO, Elvira, « Nuestro Fernando », *El País*, 24/11/2013.

## **VI- Sitographie**

- <http://www.biografiayvidas.com/>
- <http://www.laopiniondemurcia.es/>
- <http://www.laopiniondealmeria.com/>
- <http://www.biografia.es/>
- <http://www.mletourneux.free.fr/>
- Centro Virtual Cervantes, Acyas XIII Congreso AIH Tomo III
- <http://www.gotquestions.org/>
- <http://www.Publico.es/>
- <http://www.Escuelapedi.com/>

-<http://www.enciclonet.com>  
-<http://www.historiayviajes.wordpress.com>  
-<http://www.profilhistoriaespaa.blogspot.com.es/>  
-<http://www.falange.es/>  
-<http://www.portaloaca.com/>  
-<http://www.madrid.cnt.es/historia/>  
-Biblioteca.uam.es  
-DRAE  
-<http://www.vigocasisecreto.com/>  
-<http://www.lasllavesdeoro.wordpress.com>  
[http:// CVC. Cervantes.es/](http://CVC.Cervantes.es/)  
<http://literatura.about.com/>  
-<http://www.xn-espaaescultura-tnb.es/>

## **VII- Fernando Fernán-Gómez sur les réseaux sociaux**

Premio Príncipe de Asturias de las Artes. Disponible en Web:

-<http://www.fundacionprincipedeasturias.org/premios/1995/fernando-fernan-gomez/>

El País. Personajes, a fondo. Disponible en Web:

-<http://www.elpais.com/todo-sobre/persona/Fernando/Fernan-Gomez/753/>

El Mundo. Magazine núm.206. Disponible en Web:

-<http://www.elmundo.es/magazine/num206/textos/fernando.html>

20Minutos.es. Disponible en Web:

-<http://www.20minutos.es/noticia/308660/0/fernando/fernán>

Discurso de Fernando Fernán Gómez en la segunda edición de los Premios Goya (1988)

-<https://www.youtube.com/watch?v=3ASAaNi6x7U>

Fernando Fernán-Gómez. Biografía

-[https://www.youtube.com/watch?v=I\\_w2bIPzI88](https://www.youtube.com/watch?v=I_w2bIPzI88)

El inquilino Fernando Fernan Gómez

-<https://www.youtube.com/watch?v=tEvyIrk0rgA>

El mar y el tiempo, película completa fernando fernan gomez, 1989

-<https://www.youtube.com/watch?v=1exQoFuD6-w>

Discurso de Fernando Fernán-Gómez en El Abuelo

-<https://www.youtube.com/watch?v=Kdql-cy3sSg>

Fernando Fernán Gómez: ¡¡¡A LA MIERDA!!! (Versión completa)

-<https://www.youtube.com/watch?v=5eDrXPiXv8s>

Fernando Fernán Gómez- ¡¡¡NO LO SÉ!!! (Versión completa)

-<https://www.youtube.com/watch?v=xJK594SKHiU>

## **VIII- Ouvrages et articles dédiés au cinéma et à l'image**

### **a) Ouvrages**

-AGUILAR Carlos, *El cine español en sus intérpretes*, Madrid, Verdoux, 1992.

-AA VV, “Cinéma et Espagne franquiste, en hommage à Marcel Oms”, Co-textes, n°27-28, Montpellier, Editions du CERS, 1994.

-AA VV, “Guerra y franquismo en el cine”, *Revista de Occidente*, n°53, octubre 1985.

-AA VV, *Le cinéma de l'Espagne franquiste (1939-1975)*, cahiers de la cinémathèque, n°21, Perpignan, Institut Jean Vigo, 1977.

-AA VV, “Franco en el cine español”, dossier réuni dans *Filmhistoria*, volume I, n°3, Barcelone, Centro de investigaciones cinematográficas, 1991.

-BERTHIER Nancy, *Le franquisme et son image*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998.

-BERTHIER N. & THIBAUDEAUD P. (dir.), *Visions cinématographiques de Madrid. 1950-2000*, Cahiers de Civilisation Espagnole Contemporaine [revue en ligne], n° 13, Automne 2014, en ligne : URL : <http://ceec.revues.org/4176>

-BURGUELIN Olivier, *Censure et société*. Revue “Communications”, num. 9, Paris, Éditions du Seuil, 1967.

-CAPARRÓS-LERA José María, *El cine español bajo el régimen de Franco*, Barcelone, Universitat de Barcelona, 1983.

-CASTRO DE PAZ José, *Fernando Fernán-Gómez*, Madrid, Cátedra, 2010.

-CRUSSELS Magí, *La guerra civil española : cine y propaganda*, Barcelona, Ariel, 2000.

-DIEZ PUERTAS, *El montaje del franquismo, La política cinematográfica de las fuerzas*

- sublevadas*, Barcelona, Laertes, S.A de Editores, 2002.
- FANÉS Félix, *Cifesa, la antorcha de los éxitos*, Valence, Instituto Alfonso el Magnánimo, 1981.
- FERRO Marc, *Cinéma et Histoire*, Paris, Gallimard, 1993.
- , *Historia contemporánea y cine*, Barcelona, Ariel, 1995.
- FONT Domenec, *Del azul al verde : el cine español durante el franquismo*, Barcelone, Planeta, 1973.
- GARCÍA ESCUDERO José María, *Una política para el cine español*, Madrid, Editora Nacional, 1967.
- GIL Alberto, *La censura cinematográfica en España*, Barcelona, Ediciones B, 2009.
- GUBERN Román, FONT Domenec, *Un cine para el cadalso*, Barcelona, Editorial Euros, 1975, 378 p.
- GUBERN Román, *Raza, un ensueño del general Franco, Historia secreta del franquismo*, Madrid, ediciones 99, 1977.
- GUBERN Román, *La censura : función política y ordenamiento jurídico bajo el franquismo*, Barcelone, Península, 1981.
- GUBERN Román, *1936-1939 : la guerra de España en la pantalla; de la propaganda a la historia*, Madrid, Filmoteca española, 1986.
- LARRAZ Emmanuel, *Le cinéma espagnol des origines à nos jours*, Paris, Edition du Cerf, 1985.
- LARRAZ Emmanuel, “Raza et le mythe de la croisade dans le cinéma franquiste” *Les Mythologies Hispaniques*, voir supra Bachoud..., p. 133-140.
- MAMERTO Luis, TAPIA L, *La censura de cine en España*. “ABC del cine”, Madrid, 1963.
- MERLO-MORAT Philippe, *La Peinture espagnole au musée des Beaux-Arts de Lyon - peintures anciennes*, Lyon, GRIM, Passages XXX/XXI, 2012.
- OMS Marcel, *la guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, préface de Pierre Broué, Paris, Cerf, 1986.
- PÉRÈS Christine, « De la imagen mental a las relaciones transestéticas : el diálogo entre texto e imagen en la obra novelesca de Antonio Muñoz Molina », in Geneviève Champeau (éd), *Relaciones transestéticas en la España contemporánea*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, « Collection de la Maison des Pays Ibériques », 2011, pp. 59-76.
- PÉRÈS Christine, « Traduire en images un univers poétique : l’album *4 poemas de Rafael Alberti y un ancla abandonada* de José Aguilar (2008) », in Pérès, Christine (éd.), *Grands*

*auteurs pour petits lecteurs*, Carnières-Morlanwelz, Lansman Editeur, 2011, pp. 105-119

-RODRÍGUEZ Saturnino, *EL No-Do-Catecismo social de una época*, Madrid, de.Complutense, 1999.

-SÁNCHEZ BIOSCA Vicente et TRANCHE Rafaël R, *NODO : el tiempo y la memoria*, Cuaderno de la Filmoteca, nº1, Madrid, Instituto de la Cinematografía y de las Artes Audiovisuales, Ministerio de la Cultura, 1993.

-THIBAudeau Pascale, *Image, mythe et réalité dans le cinéma de Victor Erice*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2001.

-VALLES COPEIRO DEL VILLAR Antonio, *Historia de la política de fomento del cine español*, Valence, Filmoteca de la Generalitat valenciana, 1992.

## **b) Articles sur le cinéma**

-GALÁN Diego, "El mundo sigue", *El País*, 02/07/2015.

-NÚÑEZ JAIME Víctor, "Fallece la actriz Sara Montiel, Mito del cine español", *El País*, 08/04/2013.

-CASTRO DE PAZ José Luis, "Sáenz de Heredia en el cine español de los años 40", in *Revista de la Asociación de semiótica*, 2011.

-SUÁREZ Eduardo, "Eduardo Haro Tecglen", *El Mundo.es*, 20/10/2005.

-"Muere José Luis Dibildos, productor y guionista que inventó la tercera vía", *ABC*, Hemeroteca, 13/06/2002.

-"Muerte de Rafael Durán", *El País Archivo*, 14/02/1994.

-TORRES Rosa, "Rafaela Aparicio", *El País*, 11/06/96.

-PÉREZ PERUCHA Julio, "El cinema de Edgar Neville", Valladolid, 27 Semana Internacional de cine, 1982, p. 125.

-"FFG y el cine de los cincuenta", p. 38.

-"El alcalde de Zalamea", *El País Archivo*, 15/12/1979.

-"L'appareil d'État et le contrôle des films", in *Revue Cinéthique*, num. 13, Paris, 1971.

-"¿Crisis en el cine español?", en *Nuestro Cine*, núm. 62, junio de 1967.

-Opinions de Yannick Bellon, Claude Autant Lara, Raymond Borde, Roger Tailleur, Jean Mitry, George Sadoul, Louis Séguin et autres intellectuels français : "La censure contre le cinéma", num. 140-141, (In *Revue Images et son*, Paris, avril-mai 1961.



## **IX- Ouvrages et articles concernant le théâtre et l'interprétation**

- Antonin Artaud dans *Le théâtre et son double* (Paris, Gallimard, 1964)
- Bertolt Brecht, *L'art du comédien*, Paris, L'arche, 1999.
- Constantin Stanislavski, *La construction du personnage*, Paris, Pygmalion, (1984).
- Constantin Stanislavski, *La formation de l'acteur*, Paris, Pygmalion, (1986).
- Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien*, Paris, Gallimard, 1994.
- Edwige Saint-Eloi, *Gabin, Une vraie histoire*, Paris, City, 2016.
- Enrique Jardiel Poncela, "Circunstancias en que se imaginó, escribió y se estrenó *Eloísa está debajo de un almendro*", Obras Teatrales Escogidas, Madrid, Aguilar, 1948.
- Jacqueline Nacache, *L'acteur de cinéma*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Lee Strasberg, *Le travail à l'Actors Studio*, Paris, Gallimard, 1969.
- Louis Jouvet, *Le comédien désincarné*, Paris, Flammarion, 1954.
- Ouvrage Collectif dirigé par Monique Martínez Thomas, *Le retour du tragique, Le théâtre espagnol face à la rénovation esthétique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection "Didact Espagnol", 2007.
- Patrick et Olivier De Funès, *Ne parlez pas trop de moi, les enfants !*, Paris, Le Cherche Midi, 2013.
- Pierre Le Prohon, *Gérard Philipe*, Paris, Éditions de La République des Lettres, 2012.

## **X – Ouvrages, textes et articles historiques**

### **a) Ouvrages et textes historiques**

- ABELLA Rafael, *La vida cotidiana en España bajo el régimen de Franco*, 2ème édition, Barcelona, Argos Vergara, 1985.
- ABELLA Rafael, *Por el imperio hacia Dios*, crónica de una post-guerra (1939-1955), Barcelona, Planeta, Espejo de España, 1978.
- ÁLVAREZ Bolado Alfonso, *El experimento del nacional-catolicismo*, 1939/1975, Madrid, Cuadernos para el Diálogo, 1976.

-ARANGUREN Eduardo L., López Pina Antonio, *La cultura política de la España de Franco*, Madrid, Taurus, 1976.

-ARCHIVOS DE ACCIÓN CATÓLICA DE TOLEDO.

-BARRACHINA, Marie-Aline, *Propagande et culture dans l'Espagne franquiste (1936-1945)*, Grenoble, Ellug, 1998.

-BARRACHINA, Marie-Aline, « L'opposition au régime de Franco », Compte rendu du Colloque La oposición al régimen de Franco, UNED (19 au 22 octobre 1988, Madrid), *Vingtième siècle*, Revue d'Histoire, 1989, n°22, p. 151-154.

-BENNASSAR Bartolomé, *Franco*, Paris, Perrin, 1995.

-BENNESSAR Bartolomé, *Histoire des Espagnols*, Paris, Robert Laffont, Tome II, 1992.

-BENNESSAR Bartolomé, *Franco*, Paris, Perrin, 1995, 409p.

-BENNESSAR Bartolomé, *Le défi espagnol*, Besançon, La Manufacture, 1991, 329p.

-BIESCAS José Antonio, Tuñón De Lara Manuel, *Historia de España*, vol X, "España bajo la dictadura franquista (1939-1975)", Barcelona, Labor, 1980.

-BOLETÍN de la Institución de Libre Enseñanza, pp. 87 à 94, 1934.

-CÁMARA VILLAR Gregorio, *Nacional-Catolicismo y escuela. La socialización política del franquismo (1936-1951)*, Jaén, Hesperia, 1984.

-CIERVA Ricardo, *Historia del franquismo. Orígenes y configuración (1939-1945)*, Barcelona, Planeta, Espejo de España, 1975.

-CIRICI Alexandre, *La estética del franquismo*, Barcelona, Gustavo Gili, 1977.

-COSTA Joaquín, *Cultura bajo el franquismo (La)*, José María Castellet (éditeur), Barcelona, ediciones de bolsillo, 1977.

-DE CASTRO Ignacio Fernández y GOYTRE Antonio, *Clases sociales en España en el umbral de los años 70*. Madrid, Siglo XXI editores, 1974.

-CHAPUT Marie-Claude, MARTÍNEZ-MALER, Odette et RODRÍGUEZ, Fabiola, (Éds.), *Maquis y guerrillas antifranquistas. Historias y representaciones*, regards7, Publidix, Université de Paris 10, 2004.

-DES MAZERY Bénédicte et Patrice, *L'Opus Dei*, Paris, J'ai lu n°7886, 2005.

-DÍAZ Elías, *Pensamiento español en la era de Franco (1939-1975)*, Madrid, Tecnos, 1983.

-DIAZ, Elvire, *Miguel Mihura (1905-1977). De l'humoriste de presse (1923-1933) au dramaturge (1932-1968)*, Thèse, Université Bordeaux 3, 1994

- DIAZ, Elvire, *Oubli et mémoire. La résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.
- DIAZ, Elvire, « Entre roman historique, roman mémoriel et roman de la mémoire historique, construction littéraire d'une revendication politique », in E. Fisbach et R. Mogin-Martin (Dir.), *Après la dictature. La société civile comme vecteur mémoriel*, Rennes, PUR, 2012, p. 131-142.
- DIAZ, Elvire, « Générations et Transition espagnole (1975-1986). Le roman mémoriel comme objet générationnel », *Hispanismes*, 8, « Générations dans le monde ibérique et ibéro-américain », 2016, p. 206-215.  
[http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes\\_8/15\\_Diaz\\_Elvire\\_HispanismeS\\_8.pdf](http://www.hispanistes.fr/images/PDF/HispanismeS/Hispanismes_8/15_Diaz_Elvire_HispanismeS_8.pdf)
- DÍAZ Plaja Fernando, *La España franquista en sus documentos*, Barcelona, Plaza y Janés, 1976.
- DONÍZAR Javier : *La España de Franco, 1939-1973*,..., voir infra, García Nieto...
- DUBORGEL Véronique, *Dans l'enfer de l'Opus Dei*, Paris, Albin Michel, 2007.
- ESLAVA GALÁN Juan, *De la alpargata al seiscientos*, Colección Booket, 2013.
- FERRANDO BADÍA Juan, *El Régimen de Franco, un enfoque político jurídico*, Tecnos, Madrid, 1984.
- FERRER BENIMELI José A., "Franco y la masonería", *España bajo el franquismo. ...*, p. 247-268.
- FONTANA José María, *Franco, radiografía del personaje para sus contemporáneos*, Barcelona, Ediciones Acervo, 1979.
- FONTANA Josep, "Reflexiones sobre la naturaleza y las consecuencias del franquismo", *España bajo el franquismo...*, p. 9-38.
- FRADIER Catherine, *Camino 999*, Paris, Éditions Après la lune, 2007.
- FUSI Juan Pablo, *Franco. Autoritarismo y poder personal*, Madrid, Ed. *El País*, 1985.
- GALLO Max, *Histoire de l'Espagne franquiste*, Paris, Marabout Université, 1969, (2 vol).
- GARCÍA Nieto María Carmen, Donízar Javier, *la España de Franco, 1939-1973, Bases documentales de la España contemporánea*, vol. 11, Madrid, Guadiana, 1975.
- GEORGEL Jacques, *El franquismo, historia y balance, 1939-1969*, Paris, Ruedo Ibérico, 1970.
- GIMÉNEZ Caballero Ernesto, *Memorias de un dictador*, Barcelona, Planeta, espejo de España, 1979.

-GODICHEAU François, *La guerre d'Espagne, de la démocratie à la dictature*, Paris, Gallimard, 2006.

-GUBERN Román, *La censura, función política bajo el Franquismo (1936-1975)*, Barcelona, Península, 1981.

-HEINE Harmut, *La oposición política al franquismo de 1939 a 1952*, barcelona, Crítica, Grijalbo, 1983.

-HERMET Guy, *L'Espagne de Franco*, Paris, Armand Colin, Collection U prisdme, 1974.

*La politique dans L'Espagne franquiste*, Paris, Armand Colin, Collection U2, 1971.

*Les Catholiques dans L'Espagne Franquiste*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1980, (2 vol.).

-JATO MIRANDA David, *la Rebelión de los estudiantes, apuntes para una historia del alegre S.E.U.*, Madrid, talleres Gráficos, 1953, 2ème édition corrigée et augmentée, madrid, 1968, 3ème édition, Madrid, 1975.

-LLOMBART HUESCA M. & THIBAUDEAUD P. (dir.), *Politiques, Récits et Représentations de la mémoire en Espagne et en Amérique Latine aux XXème et XXIèmes siècles*, Pandora, 12, Saint-Denis, Université Paris 8, 2014, 417 p. URL : <http://dialnet.unirioja.es/revista/11750/A/2014>

-MARSAL Juan F., *Pensar bajo el franquismo, intelectuales y política en la generación de los años cincuenta*, Barcelona, Península, 1979.

-MIGUEL Amando de ... , *Sociología del franquismo*, Barcelona, Euros, 1975.

-MORODO José R., *Los orígenes ideológicos del franquismo : Acción Española*, Madrid, Alianza Editorial, 1985. (1ère édition, 1980).

-OMS Marcel, *Oposición al régimen de Franco, estado de la cuestión y metodología de la investigación (La)*, (actas del congreso internacional 19-22 octubre 1988) coord., Javier Tussel, Alicia Alted, Abdón Mateos, Madrid, Uned, 1990.

-PAYNE Stanley, *El régimen de Franco*, Madrid, Ed. Alianza Editorial, 1987.

-PAYNE Stanley, *El perfil de la Historia*, Madrid, Ed. Espasa-Calpe. Biografías, 1992.

-PEREZ Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996.

-POULANTZAS Nicos, *Primer franquismo (El), España durante la segunda guerra mundial, V Coloquio de Historia Contemporánea de España*, dir. Manuel Tuñón de lara, Madrid, Siglo XXI, 1989.

-PRESTON Paul, *Franco Caudillo de España*, Barcelona, Ed. Grijalbo, 1994.

- RAMÍREZ Luís, *Francisco Franco, historia de un mesianismo*, paris, Ruedo Ibérico, 1970.
- RAMÍREZ Manuel, *España 1939-1975 (Régimen e ideología)*, Barcelona, Guadarrama, punto Omega, 1978.
- REIG TAPIA Alberto, “Francisco Franco, un 'caudillismo' frustrado”, *Revista de política comparada*, universidad Internacional Menéndez Pelayo, n°9, verano 1982, p. 187-220.
- Ideología e historia sobre la represión franquista y la Guerra civil*, Madrid, Akal, España sin espejo, 1984.
- REMIS Anna, “Discours nationaliste et stratégies discursives” “Nation” et *nationalisme en Espagne...*, p. 11-20.
- Representaciones del tiempo histórico (Las)*, de. Jacqueline Covo, Lille, travaux et recherches, presses Universitaires de Lille, 1994.
- RODRÍGUEZ JIMÉNEZ José-Luis, *Historia de la Phalange española e las JONS*, Madrid, Alianza, 2000.
- RODRIGUES Denis, *L’Espagne sous le régime de Franco*, PUR, 2016.
- RUÍZ CARNICER Miguel Ángel, “El sindicato Español Universitario (SEU) y el surgimiento de la oposición estudiantil al régimen”, *La oposición al régimen de Franco, estado de la cuestión y metodología de la investigación...*
- SAÉZ MARÍN Juan, *El Frente de Juventudes, política de juventud en la España de la postguerra, 1937-1960, Madrid, Siglo XXI, 1988.*
- SINOVA Justino, *La censura de prensa durante el franquismo*, Madrid, Espasa-Calpe, S.A, 1989, 310p.
- SOUTHWORTH Herbert Rutledge, *El Mito de la cruzada de Franco*, Paris, Ruedo Ibérico, 1963.
- SUÁREZ FERNÁNDEZ Luís, *Francisco Franco y su tiempo*, Madrid, Fundación Nacional Francisco Franco, Azor, 1984, (8 vol.).
- TAMAMES Ramón, *Historia de España Alfaguara VII, La República, La Era de Franco, Madrid, Alianza Universidad, 1973, 350p.*
- THOMAS Hugh, *La Guerre d'Espagne*, Paris, Laffont, 1961.
- TRABAJO COLECTIVO, *Capitalismo español : de la autarquía a la estabilización*, Madrid, in “Cuadernos para el diálogo”, 1974.
- TUÑÓN DE LARA Manuel, (coord.) *Historia de España*, Barcelona, Labor, 1980-1985, (13 Vol).

, en collaboration avec José Antonio Biescas : *Historia de España*, vol X, “España bajo la dictadura franquista (1939-1975)”, Barcelona, Labor, 1985.

-TUSSEL Javier, *La Dictadura de Franco*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.

-TYRAS Georges, *Memoria y Resistencia. El maquis literario de Alfons Cervera*, Barcelone, Montesinos, 2007.

-VALLS MONTÉS Rafael, *La interpretación de la historia de España y sus orígenes ideológicos en el bachillerato franquista (1938-1953)* prólogo de pedro Ruíz Torres, Valencia, Institut de Ciències de L'Educació, Universidad de Valencia, 1983.

-VÁZQUEZ MONTALBÁN Manuel, *Los Demonios familiares de Franco*, Barcelona, Planeta, 1987.

-VÁSQUEZ DE PRADA Andrés, *Le fondateur de l'Opus Dei : vie de Josemaría Escrivá*, vol. I, Le Laurier/Wilson & Lafleur, Canada, 2001.

-VILAR Sergio, *La Oposición a la dictadura, protagonistas de la España democrática*, Barcelona, Aymá, 1976.

-VIVER PI-SUNYER Carles, *El personal político de Franco (1936-1945) contribución empírica a una teoría del régimen franquista*, Barcelona, Vicens Vives, 1978.

-VIDAL César, JIMÉNEZ LOS SANTOS Federico, *Historia del franquismo*, Barcelona, Colección Booket, 2013.

-YUSTA RODRIGO, Mercedes, *Guerrilla y resistencia campesina, la resistencia armada contra el franquismo (1939-1952)*, Prensas universitarias de Zaragoza, 2003.

## **b) Artículos de presse historiques**

-HERNÁNDEZ GABRIEL, “Francisco Franco será juzgado por conducción temeraria”, *El País*, 30/03/2016.

-SERRANO MARÍA, “Francisco Castillo, 12 años, fusilado. Antonia Molina, 13 años, fusilada”, *El Ideal*, 20/03/2016.

-POBES ANA, “Un grupo de vecinos impide la retirada de dos placas franquistas en La Merced”, *La tribuna de Ciudad Real*, 16/03/2016.

-TORRÚS ALEJANDRO, “Querrela contra el franquismo por todos sus crímenes contra las mujeres”, *El País*, 16/03/2016.

-CORIA JAVIER, “El lado oscuro de los orfanatos del franquismo”, *La Vanguardia*, 14/03/2016.

-BEDOYA G. JUAN, “¿Por qué Franco odió a los masones?”, *El País*, 13/03/2016.

-SERRANO MARÍA, “Comienzan los trámites para declarar lugares de Memoria 13 campos de concentración franquistas” : *Andaluces.es*, 12/03/2016.

-ANULA ÁLVARO, “Ramona Llimargas, la monja que se bilocaba a Franco”, *ABC*, 11/03/2016.

-CLAVERO VICENTE, “Privatizar la memoria histórica”, *Público*, 11/03/2016.

-BENÍTEZ BRAIS, “Los horrores cometidos a niños en los internados del franquismo”, *Lamarea.com*, 27/02/2016.

-ANSEDE MANUEL, “La ciencia que desmanteló Franco”, *El País*, 25/07/2015.

-ANGOSTO LUIS PEDRO, “Fernández Díaz, Ministro de Franco”, *Público*, 14/08/2015.

-MURGUI TOMÁS DANIEL, “Carolina Marín recoge el oro con el himno español del franquismo”, *Público*, 16/08/2015.

-CONSTENLA TEREIXA, “Franco se apropió el dinero que no iba dirigido a él”, *El País*, 29/09/2015.

-TORRÚS ALEJANDRO, “Franco : un dictador fascistoide, con tendencia a lo nazi, que salió de la guerra con 34 millones de pesetas” : *El País*, 07/10/2015.

-GALAZ MABEL : “Confesiones televisadas de la nieta del dictador Franco”, *El País*, 08/10/2015.

-PLANES Emmanuel, “La mémoire oubliée de l’Exode espagnol”, *Sud-Ouest*, 28/11/2015.

-ORTIZ JEAN, “Franco dictateur au service de la finance”, *L’Humanité*, 21/11/2015.

-AVENDAÑO ANTONIO, “Franco está muerto, pero mal enterrado”, *ABC*, 21/11/2015.

-ESTEBAN JULIO, “Aniversario de la muerte de Franco : 40 años sin el dictador, retrato de Francisco Franco” : *20 minutos*, 20/11/2015.

-GUTIÉRREZ MARCO, “España 40 años bajo la sombra de Franco”, *ABC*, 20/11/2015.

-SÁNCHEZ GABRIEL, “Así se dio la noticia de la muerte de Franco”, *El País*, 20/11/2015.

-GALLERO MARISA, “Españoles... Franco ha muerto”, *ABC*, 20/11/2015.

-TORRÚS ALEJANDRO, “Al menos 16 misas honrarán la memoria de Franco en todo el Estado”, *ABC*, 20/11/2015.

-NOGUERA JAIME, “Franco era un ejemplo para mí”, *El País*, 20/11/2015.

-GIL JUAN, “40 años después de Franco, España es una nación mucho mejor”, *El País*, 20/11/2015.

-NAVARRO JOSÉ, “Mi abuelo era entrañable, no me imponía respeto”, *Digital.com*, 20/11/2015.

-RODRÍGUEZ PABLO, “Aranjuez retirará a Franco la medalla de Oro de la localidad”, *20 minutos*, 19/11/2015.

-ARDILA MÉNDEZ ANTONIA, “Franco solo un personaje de historia para jóvenes españoles 40 años después”, 18/11/2015.

-TORRÚS ALEJANDRO, “No se puede borrar a Franco de la Historia”, *La Vanguardia*, 17/11/2015.

-BOUTREUX LAURENCE, “Los historiadores desmontan las mentiras de Franco 40 años después”, *AFP Archivos*, 17/11/2015.

-SÁNCHEZ GABRIEL, “Así era la España kitsch de Franco”, *El País*, 17/11/2015.

-PEÑAFIEL JAIME, “El precio de la agonía de Franco”, *ABC*, 15/11/2015.

-YAGUE MARÍA EUGENIA, “Entrevista a la hija de Franco Carmen Franco”, *EL Mundo*, 14/11/2015.

-RENARD Florence, “Les grèves des mineurs des Asturies de 1962-63”, *Les Echos.fr*, 23/04/2012.

-CASONOVA Julio, “Por amor a España”, *El País*, 10/08/2012.

-ANCIBERRO Jérôme, “Opus Dei : de la légende noire à la normalisation médiatique”, *Le Monde diplomatique* n°648, mars 2008.

-TINCQ Henri, “La canonisation expresse de Josemaría Escrivá, fondateur de l’Opus Dei”, *Le Monde*, 27 février 2002.

-WHATANABE Chiaki, “La juventud Católica Española. Orígenes y Primer desarrollo”, *Espacios y Forma*, Serie V, Historia Contemporánea, Tome 8, 1995, pp. 131 à 139.

-VILLAESPESA Francisco, “La CNT”, *Blanco y negro*, N°7, julio de 1938.

## **XI- Articles et ouvrages généraux**

-ALFONS Cervera, *Maquis*, Barcelona, Montesinos, 1997.

-ANCELIN-SCHUTZENBERGER, *Aïe, mes aïeux !*, Paris, La Méridienne, 1993.

-CERCAS Javier, *Soldados de Salamina*, Barcelona, Tusquets, 2001.

-CHACÓN Dulce, *La voz dormida*, Barcelona, Alfaguara, 2003.



- DUVIOLS Jean-Paul, SORIANO Jacinto, *Dictionnaire culturel Espagne*, Paris, Ellipses, 1999.
- JODOROWSKY Alejandro, *La voie du Tarot*, Paris, Albin Michel, 2004.
- LLAMAZARES Julio, *Luna de lobos*, Barcelona, Seix Barral, 1985.
- MUCIENTES Esteban, “El barrio de Chamberí”, *una docena de...*, 13/08/2013.
- PUDLOWSKI Charlotte : “Anti-roussisme”, *Life*, 12/02/2010.
- SALVAYRE Lydie, *Pas pleurer*, Paris, Éditions du seuil (Prix Goncourt 2014), 2014.
- VIGNON Jean, *Le Père Champagnat*, Paris, Édition Fleurus, 1990.

# **Annexes**

## Avant propos

Ces Annexes ont comme objectif de donner des compléments d'informations, de développer davantage certains thèmes qui auraient pris trop de place dans le corps de la thèse comme certaines citations trop longues, certaines recherches importantes mais pas essentielles. Le jury pourra aussi y trouver une chronologie sur la vie de FFG, un document sur la *Institución de Libre Enseñanza*, un autre sur la religion mais aussi sur les personnages célèbres qui ont coïncidé avec FFG sans oublier un texte sur l'Art de réciter les vers, sur des notions politiques, théâtrales et cinématographiques. Des entrevues de personnes ayant bien connu FFG ou ayant travaillé avec lui, toutes réalisées à Madrid appuieront notre propos et nous donneront une base solide afin d'analyser au mieux la personne et l'artiste polymorphe qu'il fut. Nous avons également relayé des entretiens publiés dans la thèse de Nancy Berthier sur l'image du franquisme tout comme l'interview de FFG réalisé en 1993 par Jesús Ángulo et Francisco Llinas. Á Madrid, nous avons aussi eu la chance de participer au rassemblement de *La Plataforma contra los crímenes impunes del franquismo* et nous avons rencontré Rosa qui nous a accordé un peu de temps pour nous parler de ce rituel tous les jeudis depuis 7 ans inspiré de las *Madres de la Plaza de Mayo* à Buenos Aires. Ensuite, une chronologie viendra compléter nos « Représentations du franquisme » et portera tant sur le Caudillo que sur les presque 40 ans du régime. Nos recherches sur la presse de l'époque : *Arriba, Ya, Primer Plano, ABC, Fotogramas*, qui nous ont permis d'éclairer objectivement cette période et de la mettre parallèle avec FFG seront à disposition. Quelques affiches de films de Fernán-Gómez figureront également parmi ces Annexes. Enfin, certaines enquêtes d'un échantillon de cent personnes en Espagne et en France nous montreront ce que les jeunes et les moins jeunes savent et connaissent de FFG aujourd'hui.

## Annexes

### Annexe I : Le Institution Libre de Enseñanza

.../... He aquí los más importantes, aunque de escasa novedad, sin duda, para las personas familiarizadas con el movimiento de la educación contemporánea. La Institución se propone, ante todo, educar a sus alumnos.

Para lograrlo, comienza por asentar, como base primordial, ineludible, el principio de la "reverencia máxima que al niño se debe". Por eso precisamente no es la Institución, ni puede ser de ningún modo, una escuela de propaganda. Ajena, como se ha dicho, a todo particularismo religioso, filosófico y político, abstiéndose en absoluto de perturbar la niñez y la adolescencia, anticipando en ellas la hora de las divisiones humanas. Tiempo queda para que venga este "reino", y hasta para que sea "desolado". Quiere, por el contrario, sembrar en la juventud, con la más absoluta libertad, la más austera reserva en la elaboración de sus normas de vida y el respeto más religioso para cuantas sinceras convicciones consagra la Historia.

Pretende despertar el interés de sus alumnos hacia una amplia cultura general, múltiplemente orientada; procura que se asimilen aquel todo de conocimientos (humanidades) que cada época especialmente exige, para cimentar luego en ella, según les sea posible, una educación profesional de acuerdo con sus aptitudes y vocación, escogida más a conciencia de lo que es uso; tiende a prepararlos para ser en su día científicos, literatos, abogados, médicos, ingenieros industriales...; pero sobre eso, y antes que todo eso, hombres, personas capaces de concebir un ideal, de gobernar con sustantividad su propia vida y de producirla mediante el armonioso consorcio de todas sus facultades.

Para conseguirlo, quisiera la Institución que, en el cultivo del cuerpo y del alma, "nada les fuese ajeno". Si le importa forjar el pensamiento como órgano de la investigación racional y de la ciencia, no le interesa menos la salud y la higiene, el decoro personal y el vigor físico, la corrección y nobleza de hábitos y maneras; la amplitud, elevación y delicadeza del sentir; la depuración de los gustos estéticos; la humana tolerancia, la ingenua alegría, el valor sereno, la conciencia del deber, la honrada lealtad, la formación, en suma, de caracteres armónicos, dispuestos a vivir como piensan; prontos a apoderarse del ideal en dondequiera; manantiales

de poesía en donde toma origen el más noble y más castizo dechado de la raza, del arte y de la literatura españoles.

Trabajo intelectual sobrio e intenso, juego corporal al aire libre; larga y frecuente intimidad con la Naturaleza y con el arte; absoluta protesta, en cuanto a disciplina moral y vigilancia, contra el sistema corruptor de exámenes, de emulación, de premios y castigos, de espionaje y de toda clase de garantías exteriores; vida de relaciones familiares, de mutuo abandono y confianza entre maestros y alumnos; íntima y constante acción personal de los espíritus, son las aspiraciones ideales y prácticas a que la Institución encomienda su obra.

La Institución estima que la coeducación es un principio esencial del régimen escolar, y que no hay fundamento para prohibir en la escuela la comunidad en que uno y otro sexo viven en la familia y en la sociedad. Sin desconocer los obstáculos que el hábito opone a este sistema, cree, y la experiencia lo viene confirmando, que no hay otro medio de vencerlos, sino acometer con prudencia la empresa, dondequiera que existan condiciones racionales de éxito. Juzga la coeducación como uno de los resortes fundamentales para la formación del carácter moral, así como de la pureza de costumbres, y el más poderoso para acabar con la actual inferioridad positiva de la mujer, que no empezará a desaparecer hasta que aquélla se eduque, en cuanto se refiere a lo común humano, no sólo como, sino con el hombre.

Mixtas han sido las escuelas en muchos pueblos de la antigüedad clásica; mixtas son hoy las rurales y las universidades, casi en todas partes, y en España, por fortuna, hasta los Institutos; coeducación existe en todos los grados de la enseñanza oficial en los Países Bajos; en casi todas las escuelas secundarias de los Estados Unidos; en muchas primarias y secundarias de Alemania, Suiza y países escandinavos, y coeducativas son los más recientes y famosos ensayos de escuelas privadas en Alemania e Inglaterra.

Los principios cuya más alta expresión en la época moderna corresponde a Pestalozzi y a Froebel, y sobre los cuales se va organizando en todas partes la educación de la primera infancia, cree la Institución que deben y pueden extenderse a todos los grados, porque en todos caben intuición, trabajo, personal y creador, procedimiento socrático, método heurístico, animadores y gratos estímulos, individualidad de la acción educadora en el orden intelectual como en todos, continua, real, viva, dentro y fuera de la clase.

Por lo que se refiere al programa, no existe la separación usual entre la escuela de párvulos, la primaria y la secundaria, sino que estos tres períodos constituyen uno solo y continuo: el de la educación general. Los alumnos, conforme al grado de su desarrollo, se dividen en secciones, dispuestas para que todos puedan tomar parte activa en el trabajo, y lejos de estudiar "asignaturas" aisladas, las diversas enseñanzas marchan todas paralelamente, de tal suerte, que el niño -cuando el régimen no se perturba por nuestra carencia de medios- debe aprender, en el fondo y durante todo el tiempo de su educación, las mismas cosas en las primeras secciones que en las últimas, aunque en la medida y según el carácter que a cada grado de desarrollo le corresponde. Exceptuando las lenguas clásicas, cuyo estudio piensa la Institución convendría retrasar, por creer que no deben imponerse a todos los alumnos por igual, sino sólo a aquellos que muestren inclinación por determinadas orientaciones, entran en el programa, desde el primer grado, todas las enseñanzas que constituyen la base de la cultura general de nuestro tiempo: así, la lengua materna y las vivas, las ciencias matemáticas, fisico-químicas y naturales, las sociales, las filosóficas, la historia de la civilización, la geografía, la literatura, la teoría y la historia del arte, el dibujo y el modelado, la música y el canto, el trabajo manual en diversas aplicaciones...; aunque siempre -conviene repetirlo- en la medida en que la frecuente, casi continua, insuficiencia de medios lo hace posible.

La Institución aspira a que sus alumnos puedan servirse pronto y ampliamente de los libros como fuente capital de cultura; pero no emplea los llamados "de texto", ni las "lecciones de memoria" al uso, por creer que todo ello contribuye a petrificar el espíritu y a mecanizar el trabajo de clase, donde la función del maestro ha de consistir en despertar y mantener vivo el interés del niño, excitando su pensamiento, sugiriendo cuestiones y nuevos puntos de vista, enseñando a razonar con rigor y a resumir con claridad y precisión los resultados. El alumno los redacta y consigna en notas breves, tan luego como su edad se lo consiente, formando así, con su labor personal, única fructuosa, el solo texto posible, si ha de ser verdadero, esto es, original, y suyo propio; microscópico las más veces, pero sincera expresión siempre del saber alcanzado. La clase no sirve, pues, como suele entenderse, para "dar y tomar lecciones", o sea, para comprobar lo aprendido fuera de ella, sino para enseñar y aprender a trabajar, fomentando, que no pretendiendo vanamente suprimir, el ineludible esfuerzo personal, si ha de haber obra viva, y cultivándolo reflexivamente, a fin de mejorar el resultado. Y no a otra cosa responden las tareas que los alumnos hayan de hacer también fuera de la clase, ya que nunca se encomiendan como mero aprendizaje de las usuales y estériles lecciones memoristas, sino como ejercicios que obliguen a buscar, a reflexionar, a resolver, a

componer, siempre personalmente. Cuando se trata, claro está, del cultivo especial de la memoria, se procura enriquecer con trozos y motivos selectos el caudal literario del niño y su tesoro de inspiración y de goce poético. El trabajo fuera de clase, que apenas si se inicia en las primeras secciones, aumenta con moderación hasta la última, en que adquiere todo su desarrollo; pero cuidando siempre de evitar, no aquella saludable fatiga, necesaria para el recreo de las fuerzas y la plena estimación del trabajo, sino el exceso malsano, que destruye la salud, engendra el desamor hacia la escuela y agota inútilmente las energías de la inteligencia.

Las excursiones escolares, elemento esencial del proceso intuitivo, forman una de las características de la Institución desde su origen. Cursos completos hay, verbigracia, los de historia del arte, que se dan, a veces, casi exclusivamente ante los monumentos y los museos, cuyas colecciones se utilizan también para los demás estudios, sobre todo el de historia. Y otro tanto ocurre con la industria, las ciencias naturales, las sociales, etc. Las vacaciones se utilizan, en la medida de lo posible, para que los alumnos salgan de excursión durante varios días. No sólo las ciudades, centros y sitios de interés próximos a Madrid, sino casi todas las regiones de España, han sido objeto, muchas de ellas repetidas veces, de excursiones más o menos largas. Algunas han llegado a Portugal y a Francia. Hay excursiones en que predomina el estudio: arte, geología, industria, etc.; en otras, el ejercicio físico y el goce de la vida rural, la marcha por el campo y la montaña; a veces, la permanencia tranquila de aquélla a la orilla del mar, y con frecuencia, la combinación de estas finalidades. La sierra vecina, sobre todo, es visitada por los alumnos desde las primeras secciones, ya que la Institución tiene allí desde 1912 una casa refugio, construida gracias a los auxilios de don Luis del Valle y del ex alumno don Manuel Rodríguez Arzuaga.

Pero en estas excursiones, la cultura, el aumento de saber, el progreso intelectual entran sólo como un factor, entre otros. Porque ellos ofrecen con abundancia los medios más propicios, los más seguros resortes para que el alumno pueda educarse en todas las esferas de su vida. Lo que en ellas aprende en conocimiento concreto es poca cosa si se compara con la amplitud de horizonte espiritual que nace de la varia contemplación de hombres y pueblos; con la elevación y delicadeza del sentir que en el rico espectáculo de la naturaleza y del arte se engendran; con el amor patrio a la tierra y a la raza, el cual sólo echa raíces en el alma a fuerza de abrazarse el hombre a aquéllas ; con la serenidad de espíritu, la libertad de maneras, la riqueza de recursos, el dominio de sí mismo, el vigor físico y moral, que brotan del esfuerzo realizado, del obstáculo vencido, de la contrariedad sufrida, del lance y de la

aventura inesperados; con el mundo, en suma, de formación social que se atesora mediante el variar de impresiones, el choque de caracteres, la estrecha solidaridad de un libre y amigable convivir de maestros y alumnos. Hasta la ausencia es siempre origen de justa estimación y de ternura y amor familiares. Por algo ha sido Ulises en la poesía dechado de múltiples humanas relaciones y de la vida armoniosa, y la Odisea, una de las fuentes más puras para la educación del hombre en todas las edades.

La Institución, por último, considera indispensable a la eficacia de su obra la activa cooperación de las familias. Excepto en casos anormales, en el hogar debe vivir el niño, y a su seno volver todos los días al terminar la escuela. Esta representa para él lo que la esfera profesional y las complejas relaciones sociales para el hombre; y al igual de éste, no hay motivo para que el niño perturbe, y mucho menos suprima, sino excepcionalmente, la insustituible vida familiar, sagrado e inviolable asilo de las intimidades personales. Nada tan nocivo para la educación del niño como el manifiesto o latente desacuerdo entre su familia y la escuela. Nada, por el contrario, tan favorable como el natural y recíproco influjo de una en otra.

Aporta la familia, con el medio más íntimo en que el niño se forma y con sus factores ancestrales, un elemento necesario para el cultivo de la individualidad. Y por la familia, principalmente, recibe la escuela la exigencia más espontánea y concreta de las nuevas aspiraciones sociales, obligándola así a mantener abierta, flexible, viva, en vez de languidecer petrificada en estrechas orientaciones doctrinarias. La escuela, en cambio, ofrece, sobre aquellos materiales, la acción reflexiva, el experimento que pone a prueba, que intenta sacar a luz lo ignorado, y que aspira a despertar la conciencia para la creación de la persona. Y a la familia ha de volver, para que también ella misma se eduque, la depuración de aquellas aspiraciones. Los resultados prácticos de la elaboración sistemática de los principios educativos, que como su especial obra le incumbe, Establecer esta íntima relación entre escuela y familia, no sólo mediante el niño, sino directamente, es tal vez hoy el problema pedagógico-social de superior interés y novedad en los pueblos más cultos.

La Institución quisiera continuar acentuando en su escuela aquella orientación educativa a que constantemente aspiró, y que consiste, no en aprender las cosas, sino en aprender a hacerlas. Este carácter es aplicable a todas las enseñanzas. Pero mientras en las



llamadas teóricas (Lenguaje, Matemáticas, Historia, Filosofía. etc.), exige para su realización pocos medios exteriores, pues el hacer depende en ellas casi exclusivamente del ejercicio del pensar reflexivo, en las que se llaman prácticas (Dibujo, Física, Química, Ciencias Naturales, etc.), no porque lo sean más que las otras, sino porque su hacer depende en gran parte de la actividad manual, se necesitan, para aprender a hacer, muchas condiciones exteriores.

La carencia de ellas, la pobreza de recursos -conviene declararlo insistentemente-, ha venido con frecuencia a imitar la obra de la Institución en esta última esfera.

Siempre que es factible, realízanse por la tarde todas las enseñanzas de carácter manual, a fin de conseguir la indispensable continuidad y persistencia de los ejercicios, concentrando en la mañana las teóricas.

Las clases, por la mañana, comienzan a las nueve y quince, terminan a las doce y media. Por la tarde, la hora de entrada es a las dos y cuarenta y cinco, y la salida se verifica de cuatro y media a cinco y media, según las secciones, y atendiendo a la elasticidad con que hay que contar siempre en los trabajos de taller y de laboratorio.

La Institución encarece la puntualidad y la continuidad en la asistencia de los alumnos, en beneficio del aprovechamiento de los mismos, de la creación de hábitos de regularidad y del espíritu del deber.

Las excursiones a los museos, fábricas, etc., suelen verificarse el sábado por la mañana. El juego organizado se realiza el miércoles por la tarde. Algunos de sus más constantes favorecedores han puesto al servicio de la Institución, en usufructo, y en un terreno de cuatro hectáreas, a diez minutos del Hipódromo, por el tranvía de Chamartín, sitio sano y de espléndido paisaje, un campo de fútbol, otro de tenis y un pequeño pabellón para todos los servicios necesarios. Los alumnos, por tanto, así como los antiguos alumnos, pueden disponer con entera independencia de un elemento tan importante para su educación y su recreo.

La duración de las clases suele ser de cuarenta y cinco minutos, excepto las de las primeras secciones, que son más cortas. Entre aquéllas, hay siempre un intervalo de quince minutos, en que los alumnos salen a descansar o a jugar libremente en el jardín. En el intermedio de las clases de la mañana a las de la tarde, pueden almorzar en la Institución, bajo las condiciones que establece la Secretaria. Concluido el almuerzo, juegan en el jardín hasta

que vuelven a comenzar las clases. Los domingos se verifican partidas de juegos en el campo, donde pasan la mañana, y, a veces, el día, acompañados de varios profesores.

Para los alumnos de las secciones superiores, suele haber también algún curso de lección semanal, y después de las horas habituales de clase, así como sencillas audiciones musicales, con las explicaciones técnicas e históricas necesarias.

El curso se divide en tres trimestres, separados por las vacaciones de Navidad (del 22 de diciembre al 6 de enero, ambos inclusive), las de primavera (del miércoles santo al de Pascua, ambos inclusive), y las del verano (julio, agosto y septiembre). Durante las vacaciones, cesan las clases escolares, pero se aprovecha este tiempo, siempre que es posible, para excursiones dentro y fuera de Madrid.

En el verano, la Institución organiza, en la medida de sus recursos, alguna de las excursiones escolares largas, ya mencionadas, así como la estancia a la orilla del mar o en el campo.

La imposibilidad de alterar o detener la marcha de secciones ya formadas, que deben desenvolver un mismo programa durante varios cursos, obliga a la Institución a desear que el ingreso de sus alumnos se verifique únicamente por las primeras. El ideal consistiría en que todos sus alumnos nuevos fuesen párvulos. La matrícula continúa, sin embargo, abierta en todas las secciones, admitiendo a aquellos niños que, a juicio de los profesores, y después de un período de prueba se hallan en situación de aprovechar las labores de clase.

Los derechos mensuales de matrícula son, para las secciones de párvulos e inferiores, 25 pesetas; para las secciones superiores, 30 pesetas, y 10 más por las clases de lenguas vivas (inglés o alemán).

La Institución, opuesta al régimen de internado, en el sentido que tiene entre nosotros y aun en otros países, procura ofrecer, en cambio, a los padres de fuera de Madrid, cuando recibe instancias al efecto, facilidades para que le envíen sus hijos, organizando, si le es posible, como en ocasiones lo ha hecho, la vida en familia de un corto número de alumnos en casa de algunos de sus profesores. Las personas que deseen utilizar este servicio pueden dirigirse a la Secretaría de la Institución.

Aspira la Institución a no abandonar por completo a sus discípulos después de recorrido el ciclo de su educación general, y a intentar para ello modo, ya que no de darles toda una educación especial conforme a sus ideas -que para esto carece hoy de medios-, de seguir, al menos, ayudándolos, hasta donde le sea posible, con sus lecciones y consejos en la preparación para las profesiones a que se destinan y aplicando en este orden los mismos principios que en el de la educación general.

Con pocos alumnos, y de una manera muy incompleta, ha podido ejercer todavía esta dirección. Aprovechan aquéllos, por ejemplo, ciertas clases de los establecimientos oficiales, pero cursan libremente sus estudios. La Institución les aconseja sobre el plan y modo como deben hacerlos, procurando suplir los vacíos que pueda ofrecer en su organización la enseñanza del Estado, ya mediante la asistencia a otras cátedras de distintos centros, ya proporcionándoles clases y trabajos especiales, organizados por la misma Institución, gracias al concurso generoso de las personas y Corporaciones privadas a quienes acude, y que le prestan sus servicios o sus medios de enseñanza, ya guiándolas, por último, en sus lecturas y estudios individuales. Se les obliga a ejercitarse en trabajos relativos a su especialidad, cada vez con mayores exigencias, conforme van adelantando en sus estudios. Y se procura, por último, que no pierdan de vista en absoluto la unidad y universalidad del saber, y sigan todos los años algún curso, ya oficial, ya privado, enteramente ajeno a aquella especialidad; alguna serie de excursiones, conferencias, manipulaciones, etc., verbigracia, en los estudios referentes a ciencias físicas y naturales, que tanto interés despiertan hoy en la cultura general humana.

Harto siente la Institución la deficiencia de sus medios de todas clases para dar cima a su obra. En ésta, únicamente le satisfacen los principios a que procura acomodarse en lo posible y la conciencia de no omitir esfuerzo alguno para mejorarla.<sup>1</sup> »

## **Annexe II : Les Frères Maristes, Acción Católica y la Apologética**

.../... Marcellin était un passionné du Royaume de Dieu. Il avait compris que le projet de Dieu était le bien de l'homme et de la femme. C'était un mystique actif. Il avait la conviction que "Aimer Dieu et s'efforcer de le faire connaître et aimer doit être le but essentiel de la vie d'un frère". La pédagogie et la psychologie sont indispensables si l'on veut servir les jeunes,

---

<sup>1</sup> In Boletín de la Institución de Libre Enseñanza, 1934, pp. 87 à 94.

mais elles ne suffisent pas. Marcellin communiqua aux premiers frères sa passion pour le Royaume de Dieu. Dans la mesure où ils veulent vivre l'esprit de Marcellin, les éducateurs et éducatrices, les animateurs de groupes, les membres du Mouvement Champagnat s'engagent avec passion pour l'avènement du Royaume. Tous sont précieux et sont un don pour notre Institut, pour l'Eglise et pour le monde d'aujourd'hui.

Vivre à la manière de Marie, la Bonne Mère. La devise de Marcellin nous le rappelle: "Tout à Jésus par Marie, tout à Marie pour Jésus". Marie joue dans l'histoire du salut un rôle essentiel, mais elle n'est pas le personnage principal. Comme on dit au théâtre: "Il n'y a pas de petits rôles, mais plutôt de petits acteurs". La simplicité et la discrétion, la proximité, la présence sont sa vie de tous les jours. S'engager pour le projet de Marcellin à la manière de Marie signifie collaborer sans occuper la première place, porter le monde à Dieu, avoir l'esprit de service, maintenir de cordiales relations. Les attitudes de ceux qui partagent le projet de Marcellin doivent être le reflet de la spiritualité de Marie.

Marcellin rompt avec les schémas de son époque quand il s'efforce d'arriver à l'égalité des chances: "Il comprend l'urgente nécessité de créer une congrégation qui puisse donner aux enfants des campagnes, et à moindre coût, la bonne éducation que d'autres donnent aux enfants des villes". Le dernier Chapitre général affirme: "Nous nous sentons appelés à mettre l'accent sur la solidarité comme dimension essentielle de notre éducation et à mettre nos œuvres au service des pauvres. Nous nous sentons appelés à revivre "l'expérience du jeune Montagne "par fidélité au Christ et au Fondateur, à éveiller la solidarité et à évangéliser".

Les charismes des fondateurs ont toujours été considérés comme des dons pour les instituts qu'ils ont fondés. Aujourd'hui, dans une nouvelle vision de l'Eglise, les charismes sont considérés comme des dons pour toute l'Eglise. La spiritualité et la mission de Marcellin ne sont pas la propriété exclusive des frères, mais elles sont proposées à tous ceux, hommes et femmes, qui veulent concrétiser dans leur vie les valeurs maristes, qui veulent participer, chacun à sa place, au projet qui a inspiré Marcellin. Les frères ont une vocation particulière, mais ils partagent aujourd'hui leur spiritualité et leur mission avec de nombreux jeunes éducateurs, avec des professeurs, avec le Mouvement Champagnat de la Famille Mariste, avec tant d'autres qui voient dans le projet de Marcellin une invitation à réaliser leur propre croissance humaine et spirituelle<sup>2</sup>. »

---

<sup>2</sup> Voir à ce propos : Jean Vignon, *Le Père Champagnat*, Fondateur de l'Institut des Petits frères de Marie ou

**Acción Católica :** .../... En 1926 y 1927 el fascismo disuelve las organizaciones especializadas de la Acción Católica Italiana: scultismo, asociaciones deportivas, universitarias, etc., y en 1931 Mussolini se atreve a disolver las Juventudes de Acción Católica, provocando la reacción de Pío XI. Por fin, el 3 de septiembre de 1931 se llega a un acuerdo, al que se debe el Estatuto de 30 de diciembre de 1931 y que reduce el campo de actuación de la Acción Católica a lo estrictamente religioso y parroquial, como ocurrirá más tarde bajo el nazismo, que trató de recluir la actividad eclesial en el recinto interno de la Parroquia.

¿Qué había pasado? Pío XI, para salvar un mínimo de apostolado seglar, único posible en la Italia fascista, afirma en el Estatuto de 1931 que la Acción Católica no tiene más que el fin religioso de la Iglesia, identificándole así con el fin propio de la jerarquía. Tácticamente se ve obligado a vincular, de la manera más estrecha posible, el apostolado seglar al propio apostolado de la jerarquía, porque espera que el fascismo no se atreverá contra el apostolado jerárquico, ni osará tocar a la "niña de sus ojos".

De este planteamiento estrecho del apostolado, obligado por la situación política y que minimiza el pensamiento de Pío X y del mismo Pío XI, nace la célebre fórmula definitoria de la Acción Católica como participación en el apostolado jerárquico. Esta fórmula, tomada a la letra por canonistas y tratadistas teóricos, originará una interpretación de la esencia de la Acción Católica que no tiene justificación seria, fuera de la anécdota histórica que hemos explicado.

Pero el Estatuto italiano de 1931, Estatuto de circunstancias y minimizador, será el que inspire las Bases españolas para la Acción Católica, de 1932, y lo que es peor, el que inspire la teoría sobre la Acción Católica en los tratadistas de aquella época, como acabamos de señalar.

Ya es hora de caer en la cuenta de cómo la fuerza de los acontecimientos ha contribuido a desarrollar una evolución en lo que es concepto básico de la Acción Católica, a saber su cooperación en el apostolado y su vinculación a la jerarquía.

El Vaticano II no habla de "participación en el apostolado jerárquico", sino de que "el fin inmediato de estas asociaciones es el fin apostólico de la Iglesia" y de "cooperación (en el apostolado), según el modo que les es propio, con la jerarquía". En otro lugar habla de "acción y directa cooperación con el apostolado jerárquico".

La expresión de la cuarta nota "*actúan bajo la superior dirección de la misma jerarquía*" es necesario leerla en relación con otras dos: la que sanciona la original seglaridad de la Acción Católica (nota 2) y la que indica que en estas organizaciones la jerarquía "asume una responsabilidad especial, [...] las asocia más estrechamente a su propia misión apostólica, [...] sin privar por eso a los seglares de su necesaria facultad de obrar espontáneamente". A estas alturas, la famosa expresión "manus longa", aplicada a la Acción Católica, ha quedado neutralizada y ha caído en desuso.

Acción Católica en España. Simplificando una historia con muchos matices, podría afirmarse que, en España, la Acción Católica nace de la reorganización operada en 1926 por el cardenal Reig y Casanova (Principios y bases de reorganización de la Acción Católica Española) y bajo el influjo de la personalidad posibilista y conciliadora de Angel Herrera Oria, que fue presidente de su Junta Central en los difíciles años de la República, y la del cardenal Vidal y Barraquer, que gestionó la aprobación de las Bases de 1931.

La Juventud de Acción Católica Española, que en 1931 contaba con 200 centros y 10.000 socios, adopta el lema de piedad-estudio-acción y el método de los círculos de estudio. Cada Centro Parroquial elabora su programa anual sobre temas de fe, liturgia, moral y doctrina social católica. Para su tiempo significó una nueva catequesis juvenil, integrada con la liturgia parroquial, los ejercicios espirituales, el conocimiento del Evangelio y de San Pablo, el estudio de las encíclicas sociales, la asistencia al suburbio, la promoción de actos públicos de afirmación y propaganda y de peregrinaciones, etc.

Las Bases de 1931 (ya se ha dicho que inspiradas en las italianas) estructuran cuatro ramas de carácter unitario -hombres, mujeres, juventud masculina y juventud femenina- que, a partir de los Estatutos de 1959, constituirán la llamada Acción Católica General. Su Junta Central, integrada por seglares, propulsa una rápida expansión, basada en la formación de dirigentes mediante instituciones como la Casa del Consiliario, el Instituto Social Obrero, la Universidad Católica de Verano y la Escuela de Propagandistas Diocesanos.

Nos puede servir de pauta en esta historia de la Acción Católica Española las tres etapas descritas a continuación:

1. La Acción Católica de la preguerra civil: "Pastoral de segregación". La Iglesia replegada sobre sí misma y con mentalidad defensiva. La Acción Católica como liga de seglares para la defensa de los derechos de la Iglesia.

2. Después de 1936: "Nacionalcatolicismo". La Iglesia en el triunfalismo de la victoria y del nacionalcatolicismo. "Pastoral de autoridad". La Acción Católica busca más la presencia en todas las Parroquias, en todas las ceremonias religiosas e incluso civiles, que la formación profunda de sus miembros.

3. Desde 1950: "Pastoral de testimonio". La Acción Católica pretende encauzar el apostolado de hombres y mujeres que, inmersos en los ambientes de la sociedad, y con claros principios cristianos, influyan, con ejemplo y palabra, en la cristianización de personas y estructuras.<sup>3»</sup>

**La Apologética :** .../... Todo cristiano, sin embargo, debe saber lo que cree, por qué lo cree, cómo compartirlo con otros, y cómo defenderlo contra mentiras y ataques. El segundo aspecto de la apologética cristiana, la cual es evitada muchas veces, es la segunda mitad de 1 Pedro 3:15, "con mansedumbre y reverencia". El defender la fe cristiana con la apologética nunca debe involucrar el ser mal educado, enojado, o irrespetuoso. Mientras practicamos la apologética cristiana, debemos esforzarnos a ser fuertes en nuestra defensa, y al mismo tiempo, como Cristo en nuestra presentación. Si ganamos un debate, pero alejamos aun más a la persona de Cristo por nuestra actitud, hemos perdido el propósito verdadero de la apologética cristiana. Hay dos aspectos primarios / métodos de la apologética cristiana. El primero, comúnmente conocido como la apologética clásica, involucra el compartir pruebas y evidencias que muestran que el mensaje cristiano es verdad. El segundo, comúnmente conocido como la apologética presuposicional, involucra el confrontar las presuposiciones (ideas preconcebidas, suposiciones) tras de las posiciones anticristianas. Proponentes de los dos métodos de la apologética cristiana a menudo se debaten sobre cuál método sea el más

---

<sup>3</sup> In Les Archives de l'Action catholique de Tolède. Voir à ce propos l'article de Chiaki Whatanabe dans son article, « La juventud católica Española. Orígenes y Primer desarrollo. », in *Espacios y Forma*, Serie V, Historia Contemporánea, Tome 8, 1995. pp. 131 à 139.

eficaz. Parece ser más productivo usar ambos métodos, dependiendo de la persona y la situación. La apologética cristiana es fundamentalmente la presentación de una defensa razonable de la fe y la verdad cristiana a aquellos que no estén de acuerdo con ellas. La apologética cristiana es un aspecto necesario de la vida cristiana. Somos todos mandados a estar preparados y equipados para proclamar el evangelio y defender nuestra fe (Mateo 28:18-20; 1 Pedro 3:15). Esta es la esencia de la apologética cristiana.

### **Annexe III Personajes famosos**

**Francisco Umbral:** .../... Su profusa producción, aunque al margen de las tendencias más modernas de la narrativa española, ocupa un destacado puesto dentro de ésta merced a su estilo chispeante, al uso de un léxico popular y hasta marginal, y a la contundencia de sus artículos periodísticos, que lo han consagrado como notable cronista. Algunas de las más destacadas recopilaciones de estas crónicas, en las que retrata con lucidez, ironía y humor la vida social, política y cultural del país, y el paisaje humano de Madrid, son *Diario de un snob* (1974), *Spleen de Madrid* (1973), *La rosa y el látigo* (1994) o *Las señoritas de Aviñón* (1995). Los temas frecuentados en estas colaboraciones para la prensa y los del erotismo y la infancia forman parte de un mismo universo literario, de modo que las fronteras entre crónica, memorialismo y ficción son casi imperceptibles en la mayoría de sus libros. A su extensa producción cabe agregar *La noche que llegué al Café Gijón* (1977), *Diario de un escritor burgués* (1979), *Memorias de un hijo del siglo* (1986), *La forja de un ladrón* (1997) o *El socialista sentimental* (2000), entre sus obras narrativas; *Larra, anatomía de un dandy* (1965), *Lola Flores, sociología de la petenera* (1971), *Ramón y las vanguardias* (1978), *Y Tierno Galván ascendió a los cielos* (1991), entre las biografías; *España como invento* (1984), *El fetichismo* (1986), *Guía de la posmodernidad* (1987), *El socialfelipismo* (1991), *Del 98 a don Juan Carlos* (1992), *La década roja* (1993), *La palabra de la tribu* (1994), entre las crónicas y ensayos. Si bien es cierto que algunos sectores intelectuales le cuestionaron su escasa ambición innovadora, otros lo ensalzan como una de las figuras más relevantes de la literatura española del siglo XX, junto a Ramón del Valle-Inclán y Camilo José Cela. La subjetividad, la presencia de la memoria, un estilo incisivo y brillante y una permanente renovación del lenguaje son características que aparecen a lo largo de su extensa obra. En 1996 fue galardonado con el premio Príncipe de Asturias y en el 2000 con el Cervantes.



**Juan García Morales :** .../... Dio comienzo a una brillante carrera literaria y cultural, publicando en destacados medios de la capital, como *Cervantes* (dirigida por Francisco Villaespesa), *La Voluntad* o *La Esfera*. Profundizó en el estudio de los grandes ascetas y místicos de la España del Siglo de Oro. Gracias a estos textos entró en contacto con un gran número de escritores modernistas, como Azorín y Pío Baroja. En 1927 la diócesis de Madrid le retiró las licencias ministeriales y le conminó a regresar a su tierra de procedencia. Lejos de acatar esta medida, permaneció en la capital y, con la llegada de la Segunda República, se presentó públicamente bajo el pseudónimo de *Juan García Morales*, un personaje marcadamente anticlerical y promotor de una profunda reforma que acabase con las desigualdades sociales. Sus numerosos artículos en *Heraldo de Madrid* o *El Cristo Rojo* son elocuentes, así como sus críticas a los golpistas. En 1939 se exilió en Francia, donde conoció la pobreza, la enfermedad y la prisión. En 1941 fue internado en el campo de Gurs. El trabajo de la Universidad de Alcalá pretende rescatar su memoria del olvido y dar a conocer su figura a las nuevas generaciones. Moreno Cantano forma parte del Grupo de Investigación de la UAL "Historia del Tiempo Presente", dirigido por el catedrático Rafael Quirosa.

**Carmen Seco :** .../... Ejemplo de su protagonismo en el teatro español de los años 30 es el lugar que ocupa en el homenaje a la actriz María Palou y al dramaturgo Jacinto Benavente, el 5 de diciembre de 1930, en el hotel Ritz de Madrid. Se sienta en la mesa presidencial junto a Margarita Xirgu, Pilar Millán-Astray, Carmen Ruiz Moragas, Valle-Inclán, Pérez de Ayala, Serafín y Joaquín Álvarez Quintero, Eduardo Marquina y Pedro Muñoz Seca. En las mesas laterales se encontraban Margarita Nelken, Magda Donato, Felipe Sassone, Fernando Fernández de Córdoba o Manuel Machado.

No estableció conexión profesional con las corrientes renovadoras del teatro español durante la II República. No participa en proyectos experimentales y vanguardistas como *los teatros de arte* ni actúa en obras de Valle-Inclán, García Lorca, Azorín, Casona o Alberti. Su camino fue el del teatro comercial de calidad en su primera etapa como primera actriz en la compañía de Calvo y Benavente en el Teatro Español y la compañía de José Romeu, y el teatro oficial del régimen franquista, con sede en el Teatro María Guerrero de Madrid, tras la Guerra Civil española.

Sus discípulas más importantes han sido Berta Riaza, María Jesús Valdés, María Fernanda D'Ocón y Alicia Hermida. Todas han trabajado como primeras actrices en el teatro

nacional María Guerrero en Madrid, continuando la escuela interpretativa de su maestra Carmen Seco. »

**Rambal :** .../... Durante la guerra, residió en Burjassot y actuó en Valencia: el 15-11-1936, en el Principal, junto a Rivelles, Pierrá, Martí, Puga y el propio Benavente, en *Los intereses creados*, a beneficio de los niños evacuados; poco después, en el homenaje a Isaura y el gran Miguel de Molina; el 15-XII-1936, en una función «Pro Komsomol», para construir un barco soviético, que sustituya al hundido por las tropas de Franco. Desde 1939 está a su lado su yerno Roberto Carpió, Director Adjunto de la Compañía Lope de Vega. Heredan su repertorio sus hijos Enriqueta y Enrique. Todavía representa en 1955 en Utiel, su pueblo, *El soldado de la fe*, con 87 trajes (Los datos sobre Rambal los tomo de dos libros, el muy curioso de Luis Ureña: Rambal. (Veinticinco años de actor y empresario), San Sebastián: Imprenta V. Echeverría, 1942, y un reciente estudio publicado en su pueblo natal: J. Martínez Ortíz: Rambal, mago de la escena, valenciano ilustre, hijo de Utiel, Utiel, 1989. A eso hay que añadir un artículo de Joaquín Álvarez Barrientes: «Enrique Rambal (1889-1956)», en Teatro de magia II, Ermanno Caldera cord., Roma: Bulzoni, 1991, págs. 91-114. A eso hay que añadir también las anécdotas recogidas por Luis Maté, Alfredo Marquerié, Fernando Vizcaíno Casas... y múltiples referencias periodísticas al actor y a sus espectáculos. 2 Ricardo Bellveser, Teatro de la encrucijada, Valencia, 1987, pág. 11. 471 472 ANDRÉS AMORÓS) distintos, y tiene proyectos: representar *La divina comedia*, dar la vuelta al mundo con teatro español, impulsar el teatro infantil... Muere Rambal en Valencia, atropellado por una moto, el 10-V-1956. Sólo había realizado dos películas: la muda *El crimen del bosque azul* (1920) y la sonora *El desaparecido* (1934) pero había estrenado nada menos que 1.789 obras teatrales. Además de actor, fue creador de compañía, director de escena, adaptador de textos, empresario, innovador de la escenografía... Según Sirera, fue, sobre todo, un empresario teatral en el más amplio sentido, que trabajó siempre de cara al público y constituyó «un verdadero acontecimiento popular». Rodríguez de León afirmó que Rambal ha sido, en España, «el único que ha conseguido que las muchedumbres aceptaran a Shakespeare, Pirandello, Lope o Calderón». Heredaba Rambal, evidentemente, una larga tradición de teatro popular: comedias de magia, melodramas, folletines... «El chico del folletín» fue su apodo inicial. Revisando su repertorio, distingo 7 apartados: 1) Melodramas y folletines: *Las dos huérfanas de París*, *El judío errante*, *El cura de la aldea*, *El jorobado*... 2) Clásicos de aventuras: *El conde de Montecristo*, *Las cuatro plumas*, *Artagnan*... Y varias novelas de Julio Verne: *Miguel Strogoff*, *Veinte mil leguas de viaje submarino*, *La vuelta al mundo en 80*

días... 3) Biografías: Hernán Cortés, Isabel la Católica, María Antonieta... 4) Dramas policíacos y de misterio: *Nick Carter*, *Al Capone*, *Sherlock Holmes*, *Raffles*, *El misterio de un crimen*... 5) Tema religioso: *El cardenal*, *Magdalena*, y su éxito máximo, *El mártir del Calvario*. 6) Clásicos españoles: *Don Juan Tenorio*, *Don Alvaro*, *El hombre de mundo* y varias obras de Benavente: *La fuerza bruta*, *El nido ajeno*, *El collar de estrellas*... 7) Clásicos universales: *Cyrano de Bergerac*, *La dama de las camelias*, el *Enrique IV* de Pirandello, *Fray Luis de Sousa* de Almeida Garrett y varios Shakespeare (*Hamlet*, *El rey Lear*, *Antonio y Cleopatra*)... Los estudios sobre Rambal ofrecen datos concretos de sus éxitos: en Sevilla le llevan a hombros hasta el hotel; en Madrid, su temporada dura tres años sin interrupción; *El mártir del Calvario* alcanzó más de cinco mil representaciones... También son curiosos los datos económicos: al comienzo, alquiló todo el vestuario que había en Andalucía para el Tenorio y, así, con seis espectáculos simultáneos, ganó diez mil pesetas. En América se hizo millonario pero se peleó con su compañía y fletó un barco para él solo, desde Valparaíso al Perú. En Venezuela (-3 Rodolf Sirera, «Prólogo» al libro de J. Martínez Ortiz. 4 A. Rodríguez de León, «Enrique Rambal, creador de grandes espectáculos», *ABC*, Madrid, enero 1956. EL TEATRO POPULAR: ENRIQUE RAMBAL 473) ganó medio millón de bolívares con *Miguel Strogoff*. La revista musical París-París triunfó en esa ciudad pero en Madrid le hizo perder medio millón. Los indios del Amazonas le pagaban la entrada con pepitas de oro. En los años 20, un nuevo montaje podía tener un coste inicial superior a las cien mil pesetas y la nómina diaria 17.500. En Méjico, en tres días, el Tenorio recaudó cien mil. Su compañía incluía más de 80 actores, 20 toneladas de equipaje, un equipo de técnicos, un sastre francés, unos enormes talleres propios en Valencia... Un solo ejemplo: en *Miguel Strogoff* aparecían en escena 175 personajes. En un viaje a Estados Unidos, en 1930, compró Rambal unos aparatos eléctricos muy nuevos, que le permitían presentar en escena efectos como un temporal de arena en el desierto, un tormenta en el mar, el arco iris... Se hizo famoso Enrique Rambal por sus trucos: los efectos escenográficos más espectaculares, que competían con éxito con lo que entonces ofrecía el cinematógrafo. En *Miguel Strogoff*, por ejemplo, ardía un bosque gracias a unos árboles de hierro, huecos, dentro de los cuales se encendían bengalas. En *Las mil y una noches*, una batería, unas explosiones de pólvora y unos potentes ventiladores daban la impresión de un siroco en el desierto. En otras obras, el público veía estallar un volcán, se asomaba al fondo del mar o contemplaba cómo Rambal caminaba sobre las aguas. He localizado un par de textos adaptados por Rambal (junto a Manuel Soriano Torres y José Pérez Bulto) que dan buena idea de sus espectáculos. *Drácula*, basada en la novela de Bram Stoker, se estrenó en el Fontalba de Madrid el 6-VII-43.5 Comprendía 25

cuadros y 33 personajes. Comenzaba con un telón corto y un viejo pergamino con esta inscripción: «Los vampiros son unos seres siniestros...». Se sucedían luego los decorados: un camino, un mar tempestuoso, el cementerio, los espectros... La primera parte acababa como un folletín: «¡Ahora empieza lo peor!». En el cuadro 3º, titulado «Luces siniestras», ésta es la acotación: «Telón corto representando un camino en terreno abrupto, por el cual avanza velozmente una diligencia. Delante del coche vuela un enorme murciélago. A lo lejos se ve el castillo de *Drácula*. Extrañas llamas azuladas brotan del suelo. Se oyen a lo lejos aullidos de lobos». Y en «El descarrilamiento del expreso de Oriente», el espectador tenía que ver nada menos que todo esto, según la acotación: «Telón de montañas con la salida de un túnel. Caseta del guardagujas. *Drácula* arranca los raíles de la vía del tren. En la lejanía aullan lobos. Se ve en el fondo del túnel el expreso que va avanzando hasta salir al exterior. Descarrila. Confusión. Gritos de angustia. *Drácula* ríe satánicamente». Los mismos adaptadores, incluido el propio Rambal, se encargaron de llevar al teatro Rebeca, estrenada en el Teatro Calderón de Madrid el 10-VI-44, que incluía 19 personajes y 26 cuadros distintos: un acantilado, el castillo de Manderley (- 5 Madrid: Taifa, 1944, n.º LI. 474 ANDRÉS AMORÓS), un gran hotel en Montecarlo, una playa, un paseo en automóvil...(6 El cuadro n.º18 se titula «El descubrimiento del buzo» y la acotación reza así: «Decoración fantástica, representando el fondo del mar. El yatch encallado. Baja el buzo. Entra en el barco, del que se ve su interior. Fuerza una puerta, se ve un esqueleto. El buzo figura que lo va a recoger. Cuadro impresionante, acompañado por la orquesta». (Nótese la ponderación ingenua de esta frase final). El cuadro último se titula «Manderley en llamas» y presenta, primero, un exterior: «A través de las ventanas, las llamas que devoran la habitación y la sombra de la Sra. Danvers que atraviesa, rígida, con el candelabro en la mano, siguiendo su obra de destrucción. Oscuro». Pasamos luego al interior del castillo: «Arden los muebles, caen los techos, se derrumban las paredes; y en la estancia, trágica, horrible, la demoníaca figura de la Sra. Danvers, siempre con su candelabro en la mano. Parece gozar de su espantosa agonía entre aquellas paredes, que cobijaron al ser que tanto amó». «En medio del espantoso infierno de llamas, arde la Sra. Danvers, y se queman sus ropas, sus pies, sus brazos, su cara, y ella, impasible, parece que goza en verse arder... Y tras este cuadro dantesco de horror y de muerte, cae el telón». Me parece que estas acotaciones dan buena idea del efecto que causarían las representaciones en un público ingenuo, no intelectual. Un par de anécdotas más. En un libro delicioso, *Historia de una tertulia*, Antonio Díaz-Cañabate nos transmite el recuerdo de José María de Cossío: José María cuenta que él una vez en Valladolid fue comparsa de la compañía de Rambal. Representaba éste *La Pasión y muerte de Nuestro Señor*

*Jesucristo*, una obra de tan clamoroso éxito que de los pueblos cercanos y lejanos de la capital llegaba la gente a pie, en carro, en tren y se despoblaban los vecindarios casi en masa, como antaño con *La pata de cabra*... Ver a Rambal entre bastidores, esperando salir a escena para representar la escena final, en la que Nuestro Señor aparecía en la Cruz, vestido el buen Rambal con unas mallas color rosa pálido, con su lanzada en el costado hecha con bermellón y fumando un enorme puro, muy sonriente, era impresionante... Por cierto que de San Juan hacía una señorita bastante agraciada. ¡Rambal, gran actor...! Recuerdo el final de aquel melodrama, en el que decía: «Muerta, no, electro-cu-ta-da por el procedimiento más moderno». Y bajaba el telón.<sup>7</sup> Parece ser que Rambal solía intercalar una vocal en los grupos consonánticos, no se sabe si por un defecto vocal o por efectismo. En una novela hoy olvidada se nos cuenta que su personaje, perseguido por unos malhechores, se refugiaba en una gruta y el gran actor le decía a su compañera: -¡Ata-ran-ca la ta-ram-pa! Al oírlo, un espectador zumbón le aclamó, imitando su forma de pronunciar: -¡Ba-ra-vo! Y él, muy digno, contestó: -¡Ga-ra-cias! Sólo han pasado cuatro décadas desde que murió Enrique Rambal pero nos parece que han pasado cuatro siglos... «¿Hoy las ciencias adelantan?». Quizá. Era, desde luego, otro tipo de teatro: el tradicional, el que conmovía a un público ingenuo... No todo era peor en aquel teatro que hacía Rambal. Su nombre, en todo caso, debe incorporarse inexcusablemente a la historia de nuestro teatro. Adolfo Azcárraga, *Fuera de combate*, Valencia, 1948, pág. 200.

**Salgari :** .../... Son premier récit, *I Selvaggi della Papuasias* paraît en 1883 dans le journal milanais *La Valigia*. Son premier roman, *La Rosa del Dong-Giang* (publié d'abord sous le nom de *Tay-See*) sort la même année. Suivront plus de 80 romans d'aventures, écrits à un rythme étourdissant (25 ans !) pour répondre à d'incessants besoins d'argent, auxquels il faut ajouter quelques 150 récits et nouvelles et de nombreux articles de vulgarisation scientifique, sans compter le travail de traduction (Salgari a ainsi traduit plusieurs oeuvres de Louis Bousсенard). Le rythme de l'écriture et la publication en feuilleton expliquent la forme particulière des oeuvres de Salgari, sans temps morts et aux très nombreux rebondissements, jusqu'à devenir parfois un peu répétitif. Ils expliquent également que les romans se ressemblent parfois. On considère en général que l' "âge d'or" de Salgari recouvre la période qui court de 1894 à 1908. Par la suite, l'état dépressif de l'auteur affecte la qualité de son oeuvre, avant de le conduire au suicide en 1911. Parmi les œuvres de l'auteur, il faut placer au premier plan la série des Sandokan, qui compte 11 épisodes parmi lesquels *I Misteri della Jungla Nera*, *I Pirati della Malesia* (1891-92 et 1902), *Le Tigri di Mompracem* (1883-84 et

1900), *Le due Tigri* (1904), et qui s'achève avec *La Rivincita di Yanez*. D'autres séries, moins connues, peuvent être évoquées: *Les aventures maritimes du Corsaire Noir* qui comptent 5 tomes (dont *Il Corsaro Nero*, 1898, *Il Figlio del Corsaro Rosso*, 1906), *Les aventures de Tête de Pierre et de sir William* (*I Corsari delle Bermude*, *La Crociera della "Tuonante"*, 1910), quelques récits de type western (*Sulle Frontiere del Far-West*, 1908), ou encore des récits météores, tel l'improbable *Al Polo Australe in Velocipede* (1896). La difficulté de rendre compte de l'ensemble de l'oeuvre de Salgari vient de ce que d'une part, cet auteur a écrit sous de nombreux pseudonymes et, d'autre part, de ce que bien des romans publiés sous son nom ont été écrits par d'autres auteurs ou en collaboration. S'il n'existe plus d'édition française d'oeuvres d'Emilio Salgari, on peut aisément trouver la plupart des textes de l'auteur en langue italienne, aux éditions Mursia. Ce même éditeur semble avoir fait paraître un volume de récits brefs (collection "Le Pleiadi"). On peut encore trouver chez Mondadori un recueil de textes rares de Salgari: *Gli Antropofaghi del Mare del Corallo - Racconti ritrovati*. Les romans de Salgari se destinaient à un public essentiellement enfantin et adolescent. Ils parcourent les principaux thèmes de la littérature d'aventures: robinsonnades (*I Robinson Italiani*, 1896), western (*I Selve Ardenti*, 1910), récits historiques (*La Crociera della "Tuonante"*, 1910), récits de pirates et de corsaires (*La Regina dei Caraibi*, 1901), récits exotiques (*La Giraffa Bianca*, 1902), aventures extraordinaires (*Al Polo Australe in Velocipede*, 1896, *La meraviglie del duemila*, ), etc. Le style de Salgari n'est certes pas des plus subtils, mais ses récits témoignent d'une frénésie contagieuse. L'intrigue est souvent lâche, enchaînant les épisodes sans lien véritable, mais toujours avec un rythme soutenu. Les descriptions elles-mêmes témoignent d'une grande densité, telle la présentation des *Sunderbunds* dans les premières pages d'*I misteri della jungle nera* qui dépeint en un bref paragraphe un univers d'épines, d'eaux jaunâtres, de crocodiles gigantesques, de tigres, de rhinocéros, serpents, et de Thugs étranglants... Ce court passage a une fonction programmatique bien plus que descriptive: il annonce les principaux épisodes du récit. Certes, tous ne seront pas actualisés (ainsi, le rhinocéros est absent du roman !), mais ils donnent la tonalité narrative de l'oeuvre. Il s'agit moins de décrire le monde, que de présenter un univers fantasmatique, essentiellement utopique et uchronique. Les régions et les époques présentées, ne correspondent pas tant à la réalité qu'à un vaste terrain d'aventures, de dangers et d'émerveillements, un peu comme la carte de *L'île au trésor* que coloriait Stevenson. Il y a chez Salgari une densité rarement rencontrée ailleurs. Si l'on meurt par dizaines chez cet auteur, la mort n'est jamais ni dramatique ni horrible; elle participe plutôt d'une sorte d'écriture frénétique et baroque, où chaque tempête est la plus extraordinaire, chaque bataille

la plus formidable, chaque ennemi le plus terrible. La surenchère permanente fait qu'on n'a jamais vraiment peur pour les héros, et qu'on accepte de se prendre au jeu, et de croire, si c'est le bon plaisir de l'auteur, qu'il est possible aux personnages d'affronter seuls des centaines d'ennemis, comme Sandokan et ses amis face à James Brook, dans *I Pirati della Malesia*. Ainsi, pour le lecteur de Salgari, c'est l'aspect ludique de l'aventure qui prédomine: on regarde les héros lutter contre mille dangers, comme on joue aux pirates dans la cour de récréation. Pourtant, derrière le plaisir léger de la lecture, il existe comme un malaise et l'aventure se trouble de sa face pessimiste. Les personnages correspondent à un modèle beaucoup plus sombre que celui du héros fade des romans d'aventures traditionnels. Ils s'inscrivent au contraire dans une tradition byronienne mâtinée de Monte-Cristo, tradition tourmentée et pessimiste qui emprunte en partie au roman-feuilleton l'expression de son désarroi. Certes, au lieu des héros en devenir du roman d'aventures traditionnel, enfants passant progressivement à l'âge adulte, on découvre des personnages adultes qui ont déjà fait leurs preuves. Mais il ne leur reste plus alors que le déclin comme destin possible. Ainsi, épuisé par ses aventures, Sandokan s'exclame: "le Tigre est mort pour toujours !" (*Le tigri di Mompracem*); ailleurs, Tremal-Naik, fiévreux, délire: "Le soleil se couche... Les ténèbres s'abattent comme des corbeaux sur les bambous!..." (*I misteri della jungle nera*); quant à Sir William, le héros d'*I corsari delle Bermude*, "pauvre jeune homme", il est toujours perdu dans ses sombres rêveries; enfin, le corsaire noir renonce à son rêve de vengeance... Il y a du désespoir dans la révolte des héros, persuadés que leur combat est vain. Les personnages s'opposent toujours à l'envahisseur, en particulier l'envahisseur britannique, et la marche triomphante de l'Empire rend leur lutte désespérée. Mais c'est plus encore le déclin des valeurs du *Risorgimento* qui est regretté dans ce constat: la puissance du capitalisme et la marche du progrès tuent toute générosité. Les héros ne peuvent avoir de place que dans l'espace abstrait du roman, corsaires, pirates et flibustiers, ils sont bannis de la réalité. Au terme du cycle de *Sandokan*, Yanez paraît faire le constat de la mort de l'aventure lorsqu'il affirme "Désormais, Mompracem ne combat plus, et mes Tigres engraisseront". En Italie, Emilio Salgari a eu une influence majeure sur la littérature enfantine. Il a généré en particulier un certain nombre d'imitations, parmi lesquelles il faudrait citer Luigi Motta (qui a écrit plusieurs suites aux aventures de Sandokan, comme *Lo Scettro di Sandokan* ou *La Gloria di Yanez*). S'il fallait souligner une spécificité nationale des récits de Salgari, il faudrait sans doute relever le caractère paradoxal qu'y revêt l'exotisme: loin de privilégier une vision coloniale du monde, Salgari semble mettre en avant les visées autonomistes de ses héros. Sandokan et ses pirates luttent contre les Anglais pour que leur île, Mompracem et à travers elle la Malaisie tout entière, reste autonome. Quant à

Testa di Pietra, il participe activement à la guerre d'Indépendance américaine (*I Corsari delle Bermude*).

**Álvaro de Orriols :** .../... Il s'agit pourtant d'un témoignage exceptionnel sur un événement historique dont l'importance est, parfois, sous-évaluée. « Ce fut le plus grand exode de l'histoire de l'Europe, souligne le Bayonnais Didier Damestoy, petit-fils de l'écrivain. 500 000 Républicains y prirent part. » Âgé de 37 ans, cet ancien cadre bancaire avait, depuis longtemps, envie de traduire l'œuvre de son grand-père pour la faire notamment connaître des autres descendants de Républicains espagnols vivant en France. Étant bilingue, il se sentait parfaitement à même de mener à bien cette tâche. En 2007, Didier Damestoy s'est mis en quête d'un éditeur et a, tout de suite, pensé à Privat dont le siège est à Toulouse, ville qui fut le refuge des premiers Républicains en exil. L'éditeur a immédiatement accepté. « Les Feux du Perthus, journal de l'exode espagnol » vient donc de paraître en français. Le texte d'Alvaro de Orriols est accompagné de l'ensemble des soixante-neuf dessins d'origine qui sont, eux aussi, de la main l'auteur, ancien élève des Beaux-Arts de Madrid. Et il est précédé d'une préface de l'historien Serge Salaün, professeur à Paris III-Sorbonne nouvelle, qui met en lumière l'intérêt historique et littéraire de ce récit, « extraordinaire aventure humaine, avec ses moments d'angoisse et même de désespoir, ses épisodes où le tragique de la mort omniprésente, le feu, les bombardements, mais aussi la "picaresque" espagnole et la solidarité entre vaincus obligent à réinventer en permanence un quotidien hasardeux. » Et pourtant, ajoute le préfacier, « le ton est toujours ferme, lucide, le plus souvent comme distancié devant tant de difficultés, énergique envers et contre tout, avec des dialogues savoureux, parfois même avec une pointe d'humour, de cet humour noir espagnol qui serait la politesse du désespoir ». Ayant seulement 4 ans quand il est mort, Didier Damestoy de Orriols a très peu connu son grand-père, mais il en a beaucoup entendu parler, par sa mère Mercédès, qui avait, elle-même 4 ans lors de l'exode, et par beaucoup de Bayonnais, notables et intellectuels, qui lui ont dit combien c'était un personnage « charismatique ». Conscient qu'il n'a plus la célébrité qu'il mériterait, Didier Damestoy souhaiterait maintenant traduire d'autres œuvres de son grand-père, notamment deux œuvres théâtrales qui lui semblent toujours d'actualité (« Athael » et « Maquinas », proche des « Temps modernes » de Chaplin), ainsi qu'un récit inédit, « Campanarios », rassemblant les témoignages de guerilleros recueillis à la fin des années 40 et au début des années 50. Guerilleros réfugiés en France après 1945 et auxquels Alvaro de Orriols avait permis, à la demande des autorités françaises, de régulariser leur situation.



**María Dolores Pradera : (Rajouter Mémoires, ce qui est relatif au divorce avec FFG) .../...**

Después de tres años de inactividad, como consecuencia de haber padecido dos graves enfermedades por las que fue internada, en junio de 1987 reapareció en un programa de televisión. En abril de 1988 presentó, en el teatro Albéniz de Madrid, su disco *A mis amigos*, al que siguieron María Dolores (1989), en el que colaboraron, entre otros, José Carreras, Paloma San Basilio y María del Mar Bonet. Le siguieron *Entrañable* (1990), *Por Derecho* (1992) y *Toda un vida* (1994), en el que recopiló 18 temas clásicos y dos temas inéditos de su repertorio, el célebre bolero "Toda una vida", que da título al disco, y "Dos amores". En septiembre de 1993 llegó a México para realizar una gira titulada "20 Años México", y el 8 de octubre participó en el XXI Festival Internacional Cervantino.

Una recopilación de más de sesenta canciones, interpretadas por la cantante en solitario o en colaboración con otros artistas, se editó en el año 2000 bajo el título *Esencia de mujer*. En los últimos días de 2001, coincidiendo con el aniversario de la muerte de Carlos Cano, lanzó al mercado un disco homenaje al malogrado cantante granadino. El trabajo, grabado bajo el título *A Carlos Cano* y dirigido por Rosa León, recogía la experiencia musical que compartieron ambos artistas en la gira que realizaron juntos durante dos años (1997-1998) y que llamaron *Amarraditos*. Ambos habían proyectado grabar el disco recopilatorio de sus actuaciones en enero de 2001 pero la repentina muerte de Cano frustró la idea.

La producción musical de María Dolores Pradera es extensa y por ella ha cosechado más de 30 discos de oro. Entre los premios que ha recibido figuran el Nacional de Teatro y la medalla de Bellas Artes. El 29 de julio de 1987, el alcalde de Madrid, Juan Barranco, le hizo entrega de la medalla de Madrid al Mérito Artístico, que también recibió la actriz Concha Velasco. En 1992 María Dolores Pradera recogió, junto a otros galardonados, el premio Larra, que fue otorgado en las ediciones de 1962 y 1964 y que en esa ocasión no pudo recoger por problemas con la censura. En 1993 le fue entregado el Premio Orquídea, que anualmente concede el grupo de mujeres latinoamericanas afincadas en España: "Sudacas Reunidas".

El Consejo de Ministros celebrado el 27 de abril de 2001 aprobó la concesión de la Medalla de Oro al Mérito en el Trabajo. Ese mismo año recibió el Premio Homenaje de la industria discográfica en la ceremonia de entrega de los Premios Amigo. Está separada del actor Fernando Fernán Gómez desde 1957, con el que contrajo matrimonio en 1945, y tiene dos hijos: Elena y Fernando.

**Analía Gadé :** .../... Entre tanto, fue añadiendo títulos a su filmografía: *La rubia Mireya* (1948), de Manuel Romero, *Vidalita* (1949), de Luis Saslavsky, *Nacha Regules* (1950), de Luis César Amadori, *Concierto de bastón* (1951), de Enrique Cahen Salaberry, y *Sala de guardia* (1952), de Tulio Demicheli. En 1956 Analía Gadé triunfó en los escenarios madrileños, y ese mismo año rodó en España *Viaje de novios* (1956), película dirigida por su compatriota León Klimovsky, y escrita por Noel Clarasó y José Luis Dibildos. En el reparto, la actriz coincidió con Fernando Fernán-Gómez, con quien formó pareja en la ficción y también en la vida real. Afincada en España, la intérprete argentina se especializó en comedias donde podía lucir su aire sofisticado y encantador. Junto a Fernán-Gómez, protagonizó *Las muchachas de azul* (1957), de Pedro Lazaga, y luego encabezó el reparto de *Una muchachita de Valladolid* (1958), una película del argentino Luis César Amadori cuyo argumento se inspiraba en la obra de José María Pemán. Cabe añadir que junto al protagonista de dicha cinta, Alberto Closas, Analía formó una de las parejas artísticas más elegantes del cine español de la época. Fernando Fernán-Gómez actuó con Analía en *La vida por delante* (1958) y *La vida alrededor* (1959), dos espléndidas comedias costumbristas que dirigió el propio actor. Formando un curioso díptico sobre la vida matrimonial, ambas películas destilaban elementos de crónica social heredados del neorrealismo, pero refinados por una comicidad propia del dramaturgo Enrique Jardiel Poncela. Por coincidencia, se inspiraba en un libreto de Jardiel *Tú y yo somos tres* (1961), una coproducción hispanoargentina dirigida por Rafael Gil, donde Analía Gadé se encontraba con un compatriota, el galán Alberto de Mendoza. En un periodo más tolerante y agitado —y también menos imbuido de prejuicios—, la actriz tuvo la oportunidad de discernir un tono nuevo, incorporando figuras sensuales, distinguidas y de poderoso atractivo. Explican esa inteligente evolución largometrajes como *La mentira tiene cabellos rojos* (1960), de Antonio Isasi-Isasmendi, *Madame Sans-Gêne* (1961), de Christian-Jaque, *Mayores con reparos* (1966), de Fernán-Gómez, *El monumento* (1970), de José María Forqué, y *Coqueluche* (1970), de Germán Lorente. Su progresiva separación del cine quedó compensada por una elogiada carrera teatral. No obstante, la madurez de su estilo aún resalta en producciones como *Tormento* (1974), de Pedro Olea, y *Las largas vacaciones del 36* (1976), de Jaime Camino.

**Edgar Neville :** .../...(Rechercher)

**Sara Montiel :** .../... Y no dio (no parecía dar) muestras de fatiga. Porque jamás tuvo en mente bajarse de los escenarios. “En primavera me pongo a dar conciertos. Y me va muy bien. Pero en diciembre y enero no hago nada, ¿eh? El año pasado hice seis galas. Me quieren mucho en toda España. Estoy dos horas en el escenario y todos salen encantados. Y no hago nada para cuidar mi voz”, dijo en octubre pasado en última entrevista concedida al *País*. En 1957, con el estreno de *El último cuplé* le llegó el éxito. A partir de entonces comenzó a protagonizar una cadena de melodramas musicales. Y puso su tarifa: “Un millón de dólares por película”. Ella misma elegía las canciones que iba a interpretar. También el vestuario, para que estuviera a juego con la escenografía. Y hasta el horario de trabajo. “Porque me negué a volver a madrugar. En México y Estados Unidos tenía que levantarme a las cinco y media o seis de la mañana. ¡Nunca más!”. Se olvidó de Hollywood. “En todas partes cayó *El último cuplé* como una avalancha y en todas partes triunfó. ¿Quién, en un caso así, querría volver a hacer de india?”. Nació en Campo de Criptana (Ciudad Real), un pueblo humilde que subsistía gracias a la agricultura y reconocido por sus molinos de viento, uno de los cuales lleva su nombre, y que algunos señalan como aquellos contra los que luchó Don Quijote de La Mancha. Al estallar la Guerra Civil, se fue con su familia a Orihuela (Alicante), y ahí la futura estrella comenzó a estudiar en un colegio de monjas, donde sor Leocadia le enseñó a cantar. María Antonia Abad Fernández (que era su verdadero nombre) tenía 16 años cuando en la Semana Santa de 1941 cantó una saeta que escuchó el periodista José Ángel Ezcurra, fundador de la revista *Triunfo*, y quiso conocerla. Ezcurra le puso una profesora de canto y la animó a presentarse a un concurso. Interpretó *La morena de mi copla* y ganó. Luego la llevaron a Barcelona para hacer unas pruebas de cine, y debutó, no sin ciertas reticencias, con *Empezó en boda*, al lado de Fernando Fernán-Gómez. “Fue el primero que me besó. Yo tenía 16 años y no sabía. Y me explicó cómo se hacían las películas. Yo creía que se hacían como se ven: del principio al final”. Pensó en Alejandra como nombre artístico. Pero al ilustrador Enrique Herreros no le gustó. Requería un “apellido contundente”, como Montiel. Por su parte, ella recordó que su bisabuela se llamaba Sara, un nombre que le agradaba. Así nació Sara Montiel. Y así la llamaron por primera vez en la revista *Primer Plano*. Llegaron más películas. En *Locura de amor*, por ejemplo, hizo de “mala malísima”. “Pero ahí el público comenzó a notar que en realidad yo estaba buenísima”. Sentía, con todo, que su carrera de actriz no despegaba. Un día, el dramaturgo Miguel Mihura (“mi primer amor, el hombre que me hizo mujer y al que volvía loco en la cama y dejaba como un trapo”) la recomendó a la productora Hispamex, que la contrató para hacer *Furia roja* en México. Sara Montiel llegó al Distrito Federal acompañada por su madre en abril de 1950. “¡Ay, qué país

México! Una industria cinematográfica muy profesional, en plena época de oro. ¡Y la gente se podía divorciar! Una realidad que contrastaba con la España cutre que teníamos. Al instante me hice famosa. Cómo no, si me pusieron al lado de Pedro Infante. Hice tres películas con él. Y me hice mexicana, claro. Todavía tengo mi carta de nacionalidad en la caja fuerte. Cuando me casé con Tony Mann, en Los Ángeles, me casé con mi otro pasaporte, el mexicano”. A Sara, Sarita, Saritísima, le sobreviven sus dos hijos (adoptados) y una de las más grandes leyendas del cine español.

**Cesáreo González :** .../... En un año indeterminado se trasladó - quizás tuvo que huir - a México, donde un tío tenía una panadería y él se casó con su prima, dedicándose a los negocios familiares. Que luego vende y en 1931, dieciséis después de haber tomado el barco de la emigración, con 28 años y un considerable capital regresa a Vigo para abrir la sala de fiestas Savoy, en la calle del Príncipe. También consigue la distribución de vehículos Citroën y se afilia a Falange como miembro de primera hornada, todo un "camisa vieja". Sus actividades en los años de la contienda civil las ignoramos, aunque no debió alejarse mucho de Vigo, puesto que en 1938 encargó al arquitecto Francisco Castro Represas el edificio racionalista de cuatro plantas que hoy lleva su nombre en la Plaza de Portugal. Finalizada la guerra, en 1940 inicia su excepcional carrera cinematográfica como productor. Más listo que el hambre, se puede decir con mucha propiedad. Entre 1941 y 1967 produjo más de ciento treinta películas, cinco por año, a las que hay que sumar coproducciones con países latinoamericanos, especialmente México, Brasil y Argentina, protagonizadas por las estrellas "hollywoodenses" que él inventó y lanzó: Paquita Rico, Sara Montiel, Lola Flores, Carmen Sevilla. Acompañadas por actores como Vicente Parra, Fernando Rey o Paco Rabal. Y los astros mexicanos Jorge Negrete y María Félix. Pero también fue el productor que hizo posible parte de la filmografía de Bardem (*Calle Mayor* y *Muerte de un ciclista*) y de Berlanga (*Vivan los novios*). A partir de su primera película, "Polizón a bordo", que decidió financiar en 1940, cuando aun residía en Vigo dedicado a otros negocios, Cesáreo González supo levantar una potente industria cinematográfica en aquella España cutre, tan precaria en tantas cosas pero con muchas ganas de cine folclórico como forma de evasión. Todo un emporio basado en un sistema de "star system" a la manera americana. En 1953, Cesáreo González inauguró el Gran Hotel - remodelación del Hotel Moderno, que había adquirido unos años antes - en el magnífico edificio modernista del arquitecto Pacewicz, en el arranque de Policarpo Sanz. Y lo hizo a lo grande, con la presencia de su elenco de estrellas, lo que se celebró como un gran acontecimiento en una ciudad de algo más de cien mil habitantes.

Aunque todavía de mayor impacto fue doce años después, en 1965, la celebración de los veinticinco años de Suevia Films, en el mismo Gran Hotel y de nuevo con el protagonismo de actrices y actores, con proyecciones de sus películas en todos los cines de la ciudad. Cuentan las crónicas que Paquita Rico se arrancó a bailar por muiñeiras; y que Lola Flores expresó que quería probar "pescaito", probablemente de alguna especie más sabrosa que "El Pescaílla". Una celebración y una fiesta a la que acudió y de la que disfrutó Manuel Fraga Iribarne, a la sazón ministro de Información y Turismo del Régimen y, como es bien sabido, buen aficionado por entonces a las señoras con tablas. Cesáreo González, que tanto quiso a su ciudad, falleció en Madrid dos años después, en 1967, a la edad de sesenta y tres. Con él desapareció el imperio cinematográfico de Suevia Films, dando paso a otros productores que siguieron su estela. En Vigo lleva su nombre una calle en Las Traviesas, la que bordea por el sur el complejo deportivo municipal, que pocos conocen a quién está dedicada.

**Pabst :** .../... Recluido en un campo de concentración durante cuatro años, pasó por difíciles situaciones personales que dejaron una huella profunda en su posterior vida y obra cinematográfica. Una vez liberado se estableció en Viena, donde dirigió el Neuer Wiener Theater, especializado en el género "Kammerspiel". La falta de medios económicos es suplida con imaginación, y relanza la interrumpida carrera de Pabst. Sus montajes intimistas y la profundización en la psicología de los personajes le convierten en fruto apetecible para las empresas cinematográficas, en un momento en el que se está evolucionando hacia películas más densas y elaboradas. Es por ello que en 1921 Pabst funda en Berlín, con su amigo Carl Froelich, una productora que empieza sus actividades con *In banne der kralle*, donde el futuro cineasta interviene como actor. Tras unos cuantos trabajos como ayudante de Froelich accede a la dirección en 1923 con *Der schatz*, historia de la búsqueda de un tesoro que entronca con otros filmes de la época y que le permite conocer los rudimentos del medio sin grandes riesgos. Este título prefigura, no obstante, algunos rasgos que posteriormente desarrolló a lo largo de su carrera: el odio entre personas como consecuencia de la falta de dinero, el naturalismo en la descripción de los sentimientos o la imparable fuerza del amor y el erotismo. A *Der schatz* le seguirá *La condesa Donelli*, típico largometraje de encargo para el que se pedía poco más que oficio y cierta elegancia narrativa. Es a partir de su matrimonio con la joven y culta Gertrude Hennings cuando dio el salto definitivo que le situó en poco tiempo como uno de los artistas fundamentales del cine mundial. Apenas finalizada su luna de miel rueda la mítica *Bajo la máscara del placer*, donde presenta las devastadoras consecuencias físicas y morales de cualquier guerra, asunto que desgraciadamente le era muy

cercano al propio Pabst. Con ella obtiene un enorme éxito de público que le permite desarrollar un proyecto inspirado en las teorías psicoanalíticas de Sigmund Freud, *Geheimnisse einer seele*. Dicha doctrina estaba en su momento de apogeo, y de hecho varios discípulos directos de Freud participaron como asesores en el rodaje de una película que planteaba un argumento audaz para la época, como lo serían otros muchos de los posteriores materiales con los que trabajó Pabst: la influencia de los celos en la impotencia sexual masculina. Con *Sendas del pecado*, en 1928, inició una trilogía erótica de fama mundial que le afianzaría como uno de los cineastas de universo más atormentado y escéptico. Su negativa visión de la sociedad y su ideología socialdemócrata se mezclan para crear unos largometrajes donde los ricos salen malparados y la pobreza es vista como algo que conduce de manera inexorable a la prostitución carnal o moral. La liberación sexual de las mujeres es uno de los escasos elementos positivos que aparecen en el horizonte, aun siendo un arma de doble filo si se utiliza mal, puesto que, como en *La caja de Pandora*, podrían esparcirse mayores desgracias por el universo. Aunque ocasionalmente Pabst volvió al filme de género, caso de *Prisioneros de la montaña*, protagonizada por la que más tarde sería realizadora nazi Leni Riefensthal, su obra fue volviéndose más ambiciosa tanto en lo económico como en su deseo de golpear con agresividad las conciencias de una sociedad podrida. Si *Cuatro de infantería* marca uno de sus mayores éxitos de crítica y de taquilla, no le queda atrás *La comedia de la vida*, basada en una obra teatral de Bertolt Brecht, con quien mantuvo fuertes discrepancias durante la fase de preparación que llevaron finalmente a que éste renunciara a participar en el proyecto. La sátira implacable de instituciones como la iglesia, la justicia o la policía y el humor corrosivo contra el capitalismo y la moral hipócrita suscitó una polémica de considerable alcance en Europa. *Carbón*, en cambio, apenas tuvo fortuna en las taquillas aunque Pabst firmaba con ella una de sus obras más perfectas. Pero el público empezaba a cansarse de las películas de agitación política y se decantaba, incluso los más humildes trabajadores, por comedietas o dramas sensibleros. Este fracaso le empuja a emprender la aventura fuera de Alemania, primero en Francia (donde rueda *La Atlántida* y una de las mejores versiones jamás realizadas de *Don Quijote*) y después en Estados Unidos, donde contratado por la Warner Bros consume su tiempo sin apenas oportunidades de trabajo. Desilusionado, retorna a Europa y peregrina de Francia a Italia o Austria buscando productores interesados en financiar las películas de un cineasta que en los años veinte y treinta había conseguido cuantiosos éxitos críticos y de público. El ascenso del nazismo provoca su retorno a Alemania, donde intenta al principio trabajar ofreciendo su visión política socialdemócrata y más tarde se da cuenta de que debe moderar sus planteamientos

para evitarse problemas. Rueda bajo estos condicionantes una serie de películas históricas (*Comediantes*, *Paracelsus*) que en parte incomodan al régimen de Hitler pero que por otro lado son instrumentalizadas como símbolo de las presuntas libertades de las que gozan los creadores en Alemania. Cansado de batallar, marchó de nuevo a otros países como Austria o Italia, donde cada vez con mayores dificultades logró sobrevivir haciendo un cine insustancial en el que se reconoce con dificultades la grandeza creativa de un mito como Pabst.

**Wenceslao Fernández Flórez :** .../... No obstante, su libro más ambicioso es *Las siete columnas* (1926), fantasía alegórica según cuya curiosa tesis el mundo sería atrapado por un mortal aburrimiento si no lo sostuvieran los siete pecados capitales, motores que impulsan las empresas humanas. En los años de gobierno republicano y durante la guerra civil española, el autor se decantó por la sátira política de inspiración conservadora, con títulos como *Aventuras del caballero Rogelio de Amaral* (1933), *Los trabajos del detective Ring* (1934) y *Una isla en el mar Rojo* (1939). El gusto por una comicidad basada en la deformación de los hechos y orientada por una intención crítica es el rasgo más sobresaliente de Fernández Flórez, que abordó las ideas de progreso, liberalismo y democracia guiado por su visión pesimista del mundo. Después de la guerra publicó *El bosque animado* (1943), novela en la que recuperó los escenarios rurales de su Galicia natal. También son notables los relatos de *Las gafas del diablo* (1918) y *Visiones de neurastenia* (1924), donde su humor corrosivo brilla concentrado en los límites de la narración breve. Aunque su escritura rechazó todo tipo de experimentación, la ironía mordaz de su estilo posee una gran frescura. Ante el tono y el espíritu de nuestro autor, se ha hablado, por comparación, de la humana cordialidad de Dickens y de la ironía escéptica de Anatole France.

**Dibildos :** .../... Se licenció en Derecho por la Universidad de Granada y a continuación comenzó, en Madrid, los estudios de Ciencias Económicas, que no llegó a terminar, ya que decidió dedicarse al cine. En 1950 escribió su primer guión, titulado *Hombre acosado*, que se convirtió en película de éxito. Después pasó a colaborar con el gran autor teatral Alfonso Paso, y fruto de esa colaboración fueron películas como «Felices Pascuas» (1954), donde también participó Juan Antonio Bardem, *Camino cortado* (1955) y *Sierra maldita* (1955), galardonada como el mejor argumento original por el Círculo de Escritores Cinematográficos. Posteriormente escribió en colaboración con el escritor catalán Noel Clariso otros tres guiones: *Viaje de novios* (1956), *Las muchachas de azul* (1957) y *Ana dice sí* (1958). Ya metido de lleno en el mundo cinematográfico, en 1956 decidió ir más lejos y

creó su propia productora, Agata Film, con la que desde entonces simultaneó el trabajo como guionista y productor. Basadas en guiones suyos surgieron películas como *Luna de verano* (1959), *Los tramposos* (1959), *Trío de damas* (1960) y *¿Pena de muerte?* (1961), entre otras. En la década de los 60 realizó también importantes coproducciones. Así, en 1963 produjo «Llanto por un bandido», dirigida por Carlos Saura, con Francisco Rabal, y un año después trabajó con Alain Delon en «El tulipán negro». En 1965 se interesó por la novela de Darío Fernández Flores *Lola, espejo oscuro*, y juntos escribieron el guión. Le siguieron *Las que tienen que servir* (1967), *Soltera y madre en la vida* (1969), *Españolas en París*, *Tocata y fuga de Lolita*, *Mi mujer es muy decente, dentro de lo que cabe* (1975), *La mujer es cosa de hombres* (1976), *Hasta que el matrimonio nos separe* (1976), etc. En 1982 escribió el guión y produjo el que sería su gran éxito «La colmena», basada en la novela del Premio Nobel Camilo José Cela y dirigida por Mario Camus, que obtuvo el Oso de Oro a la mejor película en el Festival de Berlín de 1983. En 1985 escribió el guión y produjo su última película, *A la pálida luz de la luna*. Luego se retiró, aunque siguió gestionando la explotación de sus títulos. José Luis Dibildos está considerado como el inventor de la llamada «tercera vía», una forma de hacer cine durante el franquismo que durante los años 70 intentó esquivar las fuertes restricciones de la censura. En octubre de 1998, el Festival de Cine de Valladolid le dedicó un extenso ciclo y le otorgó la Espiga de Oro en reconocimiento a su carrera.

**Mihura :** .../...En 1941 fundó *La Codorniz*, famosa revista semanal de la posguerra, que dirigió hasta 1946. La revista se impuso por su comicidad nueva, ilógica y surrealista que, con la denominación de "humor codornicesco", caracterizó también la producción teatral del autor. Mihura fue además guionista de más de veinticinco películas, entre ellas *Bienvenido Mr. Marshall*, dirigida por Luis García Berlanga en 1952. Pero su verdadera vocación artística era el teatro, con el cual había tenido relación desde niño, por ser hijo de un actor, pero al que no se dedicó hasta mucho más tarde. Su primera comedia, *Tres sombreros de copa*, fue escrita en 1932, pero sólo pudo ser representada veinte años después. Los motivos de este rechazo van desde considerarla irrepresentable hasta la indignación de un Valeriano León, que la juzga "la obra de un demente". Hasta cierto punto, no ha de sorprender este rechazo dentro de un panorama teatral español eminentemente conservador, marcado por los límites moderados en las formas y en los contenidos del modelo establecido por Jacinto Benavente. Si, en estos momentos, la obra no deja de responder al tipo de humor, cercano al absurdo, que está en boga en toda Europa (piénsese en Samuel Beckett o en Eugène Ionesco), lo cierto es que, de haberse representado en 1932, se habría adelantado, sin duda, a algunos de los resortes de este



nuevo teatro. Estrenada en el Teatro Español de Madrid el 24 de noviembre de 1952, la anécdota de *Tres sombreros de copa* es extremadamente sencilla: Dionisio duerme en una pensión su última noche antes de casarse, cuando irrumpe en la habitación un grupo de bailarinas de varietés y organizan una juerga noctámbula que durará hasta la madrugada y que casi terminará con los sanos proyectos del protagonista. Se plantea la oposición que hay entre el mundo falso y sumamente estrecho de la burguesía de provincias y la libertad (quizá falsa también) de ese otro modo de vida que es el de las artistas, entregadas a la sorpresa de cada nuevo día. Lo verdaderamente nuevo en esta obra es el absurdo aparente de numerosas situaciones y diálogos. Para evidenciar los rasgos tragicómicos de la vida y poner en duda la validez de los conceptos sobre los que la cultura oficial basaba su propia seguridad, el autor recurrió a la estrategia de destruir la solidez semántica del lenguaje, negando la lógica a través de un sutil e inexorable juego de referencias surreales y de asociaciones inverosímiles. La problemática presente en *Tres sombreros de copa*, es decir, el conflicto entre libertad y orden burgués, entre autenticidad y falsedad de algunos valores esenciales, reaparece, aunque más diluida, en las obras escritas en colaboración con sus colegas de *La Codorniz* (J. Calvo Sotelo en *¡Viva lo imposible! o el contable de las estrellas*, 1939; Antonio Lara en *Ni pobre ni rico, sino todo lo contrario*, 1943; Álvaro de Laiglesia en *El caso de la mujer asesinadita*, 1946) y en obras posteriores. Entre ellas destacan también *El caso de la señora estupenda*, *Una mujer cualquiera*, *A media luz los tres* (1953), *El caso del señor vestido de violeta* (1954) *¡Sublime decisión!*, *La canasta* (1955), *Mi adorado Juan* (1956), *Carlota* (1957), *Melocotón en almíbar* (1958), *Maribel y la extraña familia* (1959), *El chalet de Madame Renard* (1961), *La bella Dorotea* (1965), *Ninette y un señor de Murcia* (1964), *La tetera* (1965) y *Sólo el amor y la luna traen fortuna* (1968). Casi unánime, la crítica ha encontrado en ellas una postura ambigua del autor, debatiéndose entre el deseo de responder a las exigencias estéticas del público burgués y sus propias exigencias de libertad creativa. Independientemente del abandono de su primitiva intransigencia, se le reconoce sin embargo el mérito de haber explorado nuevas fronteras teatrales. El propio Eugène Ionesco lo elogió como precursor del teatro del absurdo y por su combinación de elementos trágicos y ridículos, dentro de un talante irracional que a su juicio "puede desvelar, mucho mejor que el racionalismo formal o la dialéctica automática, las contradicciones y la estúpidez del espíritu humano". Sin embargo, Mihura tiene una carga poética que no tienen los cultivadores ultrapirenaicos del género; a pesar de los disparates prodigados en el lenguaje, sus personajes conservan una extraordinaria dosis de humanidad. Ello es particularmente aplicable a *Tres sombreros de copa*, obra que, junto a *Historia de una escalera*, de Antonio Buero Vallejo (estrenada en 1949) y *Escuadra*

*hacia la muerte*, de Alfonso Sastre (1953), marcan el cambio profundo que experimentó el teatro español de después de la contienda.

**Juan Antonio Zunzunegui :** .../... En 1926 publicó su primer libro, *Vida y paisaje de Bilbao*, al que siguió la novela *Chiripi* (1931), que trata de la historia de un jugador de fútbol, víctima de una popularidad pasajera, y, posteriormente, una antología de narraciones recopiladas bajo el título *Tres en una* (1935). En 1940 publicó *El chiplichandle*, novela picaresca en la que retrató a la burguesía española de los años 1914 a 1934. Le siguen *Ay... estos hijos* (1943), *El barco de la muerte* (1945), *La quiebra* (1947) y *La úlcera* (1949), testimonio crítico de la burguesía mediocre e hipócrita y de sus herederos sin moral. El autor utiliza el humor, o más bien el sarcasmo, para conseguir sus propósitos. Inició su mejor época como escritor con *Las ratas del barco* (1950) y *El supremo bien*, de 1951, a partir de las cuales aparecen sus obras más representativas: *Esta oscura desbandada* (1952), *La vida como es* (1954) y *El hijo hecho a contrata* (1956), que constituyen todo un abanico de aprovechados, degenerados, prostitutas y seres marginales. Preocupado por describir los escándalos de la sociedad decadente siguió con *Una mujer sobre la tierra* (1959), *El camión justiciero*, *El camino alegre*, *Todo queda en casa* (1965), *Un hombre entre dos mujeres* (1966) y *Una rica hembra* (1970). Sus obras completas se publicaron en ocho volúmenes en 1976. Fue miembro de la Real Academia Española desde 1957. »

**Rafaela Aparicio : (Rajouter biographie + filmo)** .../... Al sepelio sólo acudió la familia, la prensa y gente de la calle que aireaba su indignación: "Da pena y casi rabia que al final la hayan abandonado sus compañeros de trabajo, mientras estamos aquí gente que la queríamos sin haberla conocido personalmente". Como único representante de la profesión escénica estaba, en un rincón, el autor Miguel Sierra. Por el velatorio, instalado en la tarde del domingo en el Tanatorio de la M-30 de Madrid, sólo pasaron los actores Andrés Pajares, Luis Varela, Juanjo Menendez, Julia Martínez, Rafael Hernández y el director teatral Antonio Guirao, así como representantes de la vida política como José María Álvarez del Manzano y Juan Antonio Gómez Angulo, alcalde y concejal de cultura del Ayuntamiento de Madrid, respectivamente, o Eduardo Galán, subdirector de teatro del Ministerio de Cultura. María, del Carmen Díaz, hermana de Rafaela Aparicio, comentó que la actriz no pudo ver cumplido un gran deseo que tuvo a lo largo de toda su vida: "Su ilusión era morir encima de un escenario, le gustaba el cine y la televisión, pero su gran pasión era el teatro, a ella le gustaba el calor del público"; y añadió: "En los momentos de demencia, que a veces sufría en la última etapa,

creía estar en escena y en muchas ocasiones decía que la fueran a recoger para ir a hacer la función". Su hijo, Erasmo Pascual, ayer sólo quiso hablar del carácter bondadoso y alegre de su madre y se negó a hacer declaración alguna acerca del olvido de los compañeros de profesión de la actriz: "Tal y como me encuentro más vale que no conteste a esa pregunta, porque hoy estoy muy caliente".

**Eduardo Haro tecglen :** .../... Al adictivo olor de los tinteros, Haro Tecglen fue dando los primeros pasos de una fulgurante carrera que le llevó en tan sólo unos años de la sección de deportes a los puestos de redactor jefe y editorialista. Cuenta la leyenda que un día hubo de aguantar los reproches de su director por haber escrito un editorial a velocidad de vértigo: "Lo has escrito demasiado rápido, hazlo de nuevo". Con socarrona picaresca, Haro esperó un par de horas y lo volvió a poner intacto sobre la mesa del jefe. "¿Ves?", le increpó el director, "así, reposado, está mucho mejor". La guinda de su época en 'Informaciones' fue la corresponsalía en París (1957-1960), pero sin duda su artículo más recordado es Dies Irae, publicado en 1944 en el aniversario de la muerte de José Antonio. Encopetada evocación de la España de la Falange, el artículo llegaba a decir: "Hoy, ante la tumba de José Antonio, hemos visto la figura egregia del caudillo Franco. El mensaje recto de destino y enderezador de historia que José Antonio traía es fecundo y genial en el cerebro y en la mano del Generalísimo. (...) Una alegría tenemos; la de ver que a José Antonio sucede un hombre tan firme y sereno como el que lleva a España por los senderos que él marcó". Tal era su cercanía con el Régimen que el 13 de mayo de 1952 formó parte -junto al padre de José María Aznar- de la selecta delegación de la prensa española que visitó Westminster. A duras penas y muchos años después, Haro trató de justificarse en su obra 'El refugio' (1999) asegurando: "Estoy satisfecho de haber vivido de rodillas esperando el momento de ponerme de pie". A la vuelta de París, su carrera dio un giro inesperado. Le hicieron director de un diario malagueño ('El sol de España') y luego regresó a Marruecos para dirigir el España de Tánger, muy cerca del lugar donde pasó la mili convertido en improvisado corresponsal de Efe y locutor en la emisora de su batallón. De África volvió para embarcarse en la aventura del semanario 'Triunfo', verdadera referencia crítica de la España tardofranquista. Embozado detrás de pseudónimos como Pozuelo, Juan Aldebarán o Pablo Berbén, se convirtió en una de las grandes firmas de la publicación y descubrió para la literatura a un jovencísimo Vázquez Montalbán, que le hizo llegar el original de su 'Crónica sentimental de España'. Recién estrenada la Transición, se incorporó al diario 'El País', donde ha venido escribiendo casi hasta el día de su muerte. Primero artículos editoriales y crítica de teatro; en los últimos

tiempos, una columna diaria en las páginas de Televisión, desde la que su prosa lacónica, casi funeraria, lanzaba diatribas más y más escoradas hacia la izquierda. Protagonizó incontables polémicas. El 2 de marzo de 1997, recién llegado el PP al poder, escribió un durísimo artículo contra Aznar: "Aumenta la fascistización progresiva... Todo un Gobierno fascistizado, mussoliniano, franquista, lanza su peso contra una empresa que emite información y opinión, incluso la mía tan pequeña y pobretona [por Prisa]. (...) En las vísperas del 36, luego del 39, nadie creía que le iban a encarcelar, menos que le iban a matar. Y los periodistas fueron su presa, su carnaza. Yo mismo no estoy seguro de que no me vaya a pasar nada. Y ¿quién sabe? Quizá los pistoleros andan ya limpiando sus armas, cuando sus antiguos camaradas empiezan a acudir a los juzgados a denunciar, sucia palabra". Apenas un año después, al día siguiente de la muerte de Antonio Herrero, su artículo se titulaba 'Qué más da' y decía: "Busco mis sentimientos por la muerte de Antonio Herrero: no tengo. (...) La muerte de un enemigo ya es insignificante: otro saldrá y, además, es igual: son gentes de otras estructuras". En el que es ya el último de sus muchos duelos, se batió en marzo de este año con Esperanza Aguirre, a quien al hilo de las sedaciones de Leganés tildó de "cristofascista". Aguirre le respondió mentando su defensa de totalitarismos de todos los signos. Incluido el soviético, al que Haro jaleó en Babelia con el ya histórico artículo Gracias, Stalin. Fue autor de una biografía de Mao y de una docena de libros entre los que destacan 'El niño republicano' y 'Ser de izquierdas', pero la mayor parte de su obra se halla dispersa por los muchos periódicos en los que trabajó. Por ella recibió diversos premios, entre ellos el Francisco Cerecedo. Padre de seis hijos, se sobrepuso a la trágica muerte de tres, entre ellos el factótum de la movida Eduardo Haro Ibars. Al anunciar al alba su fallecimiento, la página 'web' de Eduardo Haro Tecglen -la que le regaló Concha, su mujer, cuando cumplió 80 años- revelaba que había donado su cuerpo a la ciencia. Por expreso deseo suyo, no habrá velatorio. En la solapa de 'El niño republicano' él mismo cuenta en pocas palabras todo lo que ha vivido: "He tenido amores enormes y pequeñitos, hijos perdidos, grandes penas, pocas esperanzas. Me queda la de descansar. La fecha del descanso la pondrán otros". Amargo epitafio para una intensa vida atravesada por todas las contradicciones de nuestro doloroso siglo XX.

**Paco Rabal :** .../... Por entonces, Rabal estaba a punto de lograr su primer éxito teatral con *La muerte de un viajante*, de Arthur Miller. Un papel destacado que luego le permitió encabezar el reparto en obras como *Edipo rey* o *Las brujas de Salem*, junto a figuras reconocidas como Analía Gadé, Berta Riaza, Maruchi Fresno, Manuel Dicenta o Andrés Mejuto. Al mismo tiempo obtuvo papeles de protagonista en grandes éxitos del cine de la

época, como *Historias de la radio* (1955), de José Luis Sáenz de Heredia, o *Amanecer en puerta oscura* (1957), de José María Forqué. Y pronto extendió esos primeros pasos e inauguró su carrera internacional a las órdenes de Gillo Pontecorvo en *Prisioneros del mar* (1957). Actor sobrio y eficaz, dotado de una voz grave y pastosa, logró llamar la atención de realizadores extranjeros, con los que participó en numerosas películas relevantes. A fines de la década se produjo en México su encuentro con Luis Buñuel (*Nazarín*, 1958; *Viridiana*, 1961), decisivo en su trayectoria, que gozó en los años siguientes de su etapa más interesante gracias al trabajo con creadores como Juan Antonio Bardem (*Sonatas*, 1959; *A las cinco de la tarde*, 1960), Michelangelo Antonioni (*El eclipse*, 1961), Leopoldo Torre-Nilsson (*La mano en la trampa*, 1961; *Setenta veces siete*, 1963), Carlos Saura (*Llanto por un bandido*, 1963), Lucas Demare (*Hijo de hombre*, 1964), Manuel Antín (*Intimidación de los parques*, 1964), Claude Chabrol (*María Chantal contra el doctor Kha*, 1965), Jacques Rivette (*La religiosa*, 1966), Luchino Visconti (*Las brujas*, 1966), de nuevo Buñuel (*Bella de día*, 1966), o Glauber Rocha (*Cabezas cortadas*, 1970). Posteriormente, tras un período de inflexión marcado por trabajos puramente alimenticios que poco aportaron a tan brillante currículum, Rabal resurgió en su madurez con fuerza arrolladora. Ahí queda un florido manojito de personajes que, de la mano de Mario Camus, Gonzalo Suárez, Vicente Aranda, Pedro Almodóvar, José Luis García Sánchez, Arturo Ripstein, Alain Tanner o Carlos Saura, el veterano actor supo incorporar a sus visajes y hacerlos únicamente suyos. Desde comienzos de la década de los ochenta experimentó un contundente renacimiento a través de una serie de buenas películas y aún mejores papeles que su cara cuarteada y su voz rota hicieron inolvidables. Uno de ellos, el gran Azarías de *Los santos inocentes* (1984), de Mario Camus, le reportó un premio de interpretación en Cannes, y a partir de entonces ocupó el justo lugar que requería su peso. Otro, el de *Goya en Burdeos* (1999), además de valerle el galardón que lleva el nombre del pintor, sirvió de broche anticipado a una trayectoria artística destacadísima. Nada menos que cuarenta títulos sumados a su filmografía en esta última etapa de actividad casi febril. Y como contrapartida, un ciclo vital de guerrero en reposo, de viejo patriarca familiar orgulloso de su saga de artistas. De su mujer Asunción, que volvió al ruedo tras muchos años de permanecer a su sombra; de sus hijos Benito, director de cine, y Teresa, cantante y actriz; de su nieto, el actor Liberto Rabal, de su biznieto Daniel... Y de su exuberante memoria, generosa en anécdotas que hicieron las delicias de sus interlocutores y que en sus últimos años quiso plasmar en dos libros: *Mis versos y mi copla* y *Si yo te contara*. Por sus páginas desfilan los recuerdos del poeta amigo de poetas, del hombre de izquierdas de toda la vida, del galán de las grandes estrellas, de sus conquistas amorosas, de sus giras de cómico, de sus numerosos

viajes... Falleció el 29 de agosto a causa de un enfisema pulmonar en Burdeos, a bordo del avión en que regresaba de Canadá, donde había recibido un premio por el conjunto de su carrera en el XXV Festival de Films du Monde de Montreal. Al enterarse de las peripecias de su muerte, el escritor Miguel Delibes concluyó: «En realidad, su dinamismo era tan grande que no podía morir de otra manera que yendo de acá para allá». Otra distinción de similar categoría, el premio Donostia del 49º Festival de San Sebastián, que iba a serle entregado el 24 de septiembre, hubo de ser recogido por su nieto, el también actor Liberto Rabal, en un emotivo homenaje tributado por sus amigos de oficio. Rabal tenía setenta y cinco años y llevaba más de cincuenta en el cine, un medio en el que se mantenía tan activo como siempre y que le dio las más grandes satisfacciones a través del reconocimiento de directores y críticos y del cariño palpable del público, de sus allegados y de todos sus compañeros de profesión. Su madurez artística y personal coincidió con el período más creativo y fecundo de su extensa carrera. Actor hecho a sí mismo, con las técnicas que aprendió del oficio y de la vida y dueño de una memoria portentosa, había dejado de interpretar para aprehender cada personaje e incorporarlo a su manera de ser. Brindó así un inconfundible Paco Rabal que la magia de los ropajes y las luces convertía y multiplicaba en presencias rotundas, llenas de vitalidad. Desde luego, había perdido por completo la apostura física que en su juventud le franqueara tantas puertas, sobre todo en su rápida proyección internacional hacia un cine de autor que lo situó en un nivel de fama y prestigio insólitos entonces para un actor español. Pero con su buena planta también habían quedado en el recuerdo cierta propensión a declamar -que halló mejor destino en sus recitales de poesía- y la inseguridad que, tras una etapa de escaso brillo, le produjeron las cicatrices que un accidente dejó en su rostro.

#### **Annexe IV : L'art de réciter les vers (Mémoires p. 122 à 126)**

#### **Annexe V : Corporatismo, Teoría del Golpe de Estado**

**Corporatismo :** .../... En general, los gremios de artesanos de la Edad Media expresaban la sociabilidad y las costumbres de cohesión social y las características de la tradición medieval. El advenimiento del modo de producción capitalista causó la destrucción completa de los gremios de artesanos. En la transición entre el siglo XIX y el siglo XX, el corporativismo como término ha ganado un nuevo significado y sirve para designar una doctrina política que propugna la organización de la sociedad desde la creación de asociaciones (o corporaciones)

con el fin de canalizar y expresar los intereses económicos y profesionales de los miembros. Se trató de eliminar con ello, o al menos controlar, o incluso minimizar, el conflicto y las contradicciones inherentes al capitalismo industrial, con el objetivo principal de eliminar el riesgo de alteración del orden social debido a la intensificación de la lucha de clases. Los supuestos ideológicos que impregnaban el corporativismo moderno, por lo tanto, poseen raíces medievales en relación con el principio rector de la regulación de las actividades económicas y productivas con el fin de asegurar la armonía y la cohesión social. El corporativismo se convirtió rápidamente en una poderosa ideología de extrema derecha y anti-democrática, perdía por completo su rostro simpático para convertirse en un mecanismo de subordinación y control represivo de la sociedad (principalmente los sindicatos y trabajadores en general) por el Estado. En Europa, los regímenes fascistas de Italia (liderado por Mussolini) y España (dirigido por Franco) fueron los principales patrocinadores de la ideología del corporativismo. Cabe destacar, sin embargo, que tanto en Europa como en América Latina, ningún régimen político lograría implementar completamente el modelo corporativista. Esto se debe principalmente a la complejidad y el alcance de las contradicciones inherentes a los diferentes intereses que permean la estructura de una sociedad industrial. En el último cuarto del siglo XX, el corporativismo alcanzó un nuevo significado, que permanece inalterado hasta la actualidad. El corporativismo ha llegado a designar un monopolio sindical, que representa y defiende los intereses locales, regionales o nacionales de un determinado grupo profesional y económico. La novedad presentada por el nuevo sentido es que el corporativismo se produce en la iniciativa de varios grupos de la sociedad civil y no como una imposición de un Estado. Su adherencia es positiva en aspectos sociales y laborales. Por otra parte, el corporativismo como concepto ha adquirido una connotación peyorativa al estar muy identificado como un tipo de forma asociativa que tiene como objetivo garantizar la protección y privilegios para sus miembros y para determinados segmentos o sectores de la sociedad, en detrimento de una colectividad más amplia (es decir, la sociedad en su conjunto) o incluso el interés de un país por encima de otros.

**Teoría del Golpe de Estado :** .../... En definitiva, todo un panfleto digno de ser firmado por el mismísimo Fraga durante sus años como ministro de Información. La obra surge como respuesta al Diccionario Biográfico Español de la RAH La historiografía española, agraviada ante el despropósito financiado por el erario público, se puso desde el primer momento manos a la obra para desmontar las afirmaciones y falacias que el diccionario vierte. En abril vio la luz *En el combate por la historia* (Editorial Pasado y presente) y esta semana ha llegado a las

librerías *Los mitos del 18 de julio* (Crítica), “uno de los mayores y más completos esfuerzos de demolición de ciertas interpretaciones sobre el golpe, y la guerra civil que sobrevino a continuación”, según escribe en el prólogo Francisco Sánchez Pérez, coordinador de la obra, en la que también participan los historiadores Fernando Puell de la Villa, Julio Aróstegui, Eduardo González Calleja, Hilari Ragner, Xosé M. Núñez Seixas, Fernando Hernández Sánchez y José Luis Ledesma. La obra trata de sintetizar y esclarecer las razones que propiciaron que el golpe de Estado se produjera exactamente el 18 de julio, el papel que desarrollaron en la sublevación el cuerpo civil y militar, la idea revolucionaria de las izquierdas y la contrarrevolucionaria de las derechas, el peso de la defensa del catolicismo y de la nación entre los sublevados, la presunta amenaza comunista y la realidad de la España de 1936. En definitiva, un libro que planta batalla al revisionismo de derechas que descalifica la República para legitimar la rebelión militar. A modo de decálogo pueden enumerarse una lista de diez falsos mitos creados por el franquismo y sus herederos ideológicos con el propósito de justificar el golpe de Estado militar.

1. La II República no fue un desastre. “La República no fue un fracaso que conducía inexorablemente a una guerra” sino que fue “destruida por un golpe militar” que, al contar con la connivencia de un país extranjero y no triunfar en buena parte del país y en la capital, se encaminó automáticamente a la guerra civil. La República fue una democracia de entreguerras de nueva creación y como otras muchas democracias europeas de Europa tuvo que lidiar por un lado con la derecha autoritaria, fascinada por la experiencia fascista, y con la izquierda obrera que consideraba, de manera habitual, que la democracia era incompatible con el capitalismo. Durante los años de dictadura franquista, el régimen justificó el golpe de Estado por “el peligro comunista”. Sin embargo, las justificaciones conservadores han ido evolucionando de manera que es cada vez más habitual oír a los políticos de derechas nombrar el supuesto fracaso de la República como causa directa y sustancial de la guerra y nunca culpar de la misma el golpe de Estado militar que degeneró en una guerra civil. Las justificaciones de la guerra civil de la derecha ya no son los rojos y marxistas sino los mismos políticos republicanos. Como ejemplo sirve la entrevista que Manuel Fraga concedió a *El País* en 2007 en la que aseguró: “Pero los muertos amontonados son de una guerra civil en la que toda responsabilidad, toda, fue de los políticos de la II República. ¡Toda!”. En esta misma línea se manifestó Esperanza Aguirre en un artículo publicado recientemente en ABC en el que afirmó: “La "II República fue un auténtico desastre para España y los españoles (...). Muchos políticos republicanos utilizaron el régimen recién nacido para intentar imponer sus proyectos y sus ideas -en algunos casos, absolutamente totalitarias- a los demás, y que faltó generosidad y patriotismo". Las



justificaciones de la guerra civil de la derecha ya no son los rojos y marxistas sino los mismos políticos republicanos y su escasa habilidad y operatividad. 2. El asesinato de Calvo Sotelo no precipitó nada. El hecho de que el golpe de Estado se produjera el 18 de julio no tiene nada que ver con el asesinato de Calvo Sotelo, que se produjo el día 13 de julio de 1936 y conocido el día 14. Su muerte, señala la obra “no precipitó nada” y “no tiene nada que ver”. De hecho, hubo un proyecto de atentado terrorista contra la vida de Azaña, como respuesta al asesinato de Calvo Sotelo, que fue abortado por los militares golpistas que se encontraban en la capital. “Prohibido terminantemente. Todo está preparado en Madrid y eso podría echarlo a perder”, le dijo el coronel Ortiz de Zárate a Eusebio Vegas Latapié, cabecilla del proyecto. 3. La fecha del golpe dependía del apoyo fascista. La fecha de inicio del golpe está ligada a la promesa de intervención de la Italia fascista de Mussolini, con la que los monárquicos, liderados por Calvo Sotelo, suscribieron el día 1 de julio un acuerdo para la compra de una “espectacular cantidad de material bélico de primer nivel”. Estos contratos de venta de armas y promesa de intervención fueron firmados en Roma por Pedro Sainz Rodríguez con el apoyo personal de Antonio Goicoechea y “el más que probable conocimiento de Calvo Sotelo”. De hecho, la obra reproduce tales contratos, conseguidos por el historiador Ángel Viñas, que hasta ahora estaban inéditos, a pesar de encontrarse en archivos españoles, “quizá negligentemente olvidados o convenientemente evitados”, explica el coordinador Francisco Sánchez. 4. No existen las dos Españas destinadas a enfrentarse. El hecho de que la ejecución del golpe de Estado dependiera de la llegada del armamento italiano permite al historiador Ángel Viñas desmontar otro mito repetido cientos de veces: la guerra civil no se produjo simplemente por cuestiones internas sino que contó con la connivencia de la Italia fascista, sin la cual “aquel golpe medio conseguido, medio fracasado” no se hubiese transformado en una guerra civil. Sin la ayuda italiana la intentona golpista no habría tenido éxito. La participación italiana no se produce, por tanto, una vez iniciada la contienda sino que su apoyo previo al golpe fue fundamental para las esperanzas golpistas. Los contratos conseguidos por Viñas muestran como Italia facilitó a España “más de 40 aviones, miles de bombas, gasolina etilada, ametralladoras y proyectiles” sin los cuales los militares sublevados no hubieran podido iniciar una guerra civil. “Esta tesis desbarata completamente la idea apocalíptica que ha acompañado durante décadas, y que creó cuerpo historiográfico, de las dos Españas destinadas a enfrentarse, del guerracivilismo como una realidad endémica del país y en particular de que hubiese una guerra civil no declarada dentro de la sociedad española en los años treinta”, escribe Sánchez. 5. Los civiles monárquicos jugaron un papel crucial. El golpe del 18 de julio no solo fue obras de militares sino también de civiles, en particular de los

monárquicos de Calvo Sotelo, que tuvieron un papel sustancial para que el golpe triunfara, y no meramente de apoyo. “Sin la trama civil interna, en una palabra, los militares golpistas quizá no hubiera tenido éxito”, escribe Viñas. La importancia de los civiles radica en tres aspectos. En primer lugar, sin el apoyo del partido alfonsino, Renovación Española liderado por Calvo Sotelo, los golpistas probablemente nunca hubieran conseguido el apoyo armamentístico de la Italia fascista. En segundo lugar, la trama civil, según argumenta Viñas, fue fundamental para la preparación de la sublevación de Franco en los términos exactos que este había diseñado para Canarias. En tercer y último lugar, la trama civil fue esencial para crear las condiciones necesarias y suficientes para que pudiera florecer el movimiento insurreccional. La responsabilidad, en este caso, recaía en políticos y grupos de acción directa que debían conseguir “la deshumanización del adversario político”, “la provocación sistemática de la izquierda” y el estímulo y excitación de los propios partidarios”. 6. La defensa de la Iglesia y del catolicismo no existió en el diseño y ejecución del golpe. Entre las motivaciones alegadas por los militares en sus bandos de guerra iniciales de julio de 1936 (incluido el del propio Franco) no se cita ni una sola vez la recurrente “persecución religiosa” ni tampoco hay clérigos entre los conspiradores. “Nadie se creía en julio de 1936 que los militares rebeldes comenzasen semejantes fusilamientos masivos en defensa de la religión”, opina Sánchez. La propaganda religiosa no empezó hasta septiembre de 1936. No fue hasta bastantes días después cuando la propaganda de los rebeldes utiliza la defensa de la religión para justificar la guerra civil. Otra cosa es la postura de la mayoría de los obispos, que apoyaron el golpe casi de inmediato, ofreciendo un respaldo ideológico formidable motivados, en su mayoría, por la defensa de sus privilegios casi feudales. Los obispos españoles fueron los encargados de bautizar a la guerra como cruzada, pero cabe recordar que ningún papa utilizó el término cruzada para referirse a la guerra civil. Mucho más que la religión, la justificación invocada por los golpistas era la amenaza de la revolución comunista y la de defensa de la nación española frente a los separatismos. La defensa de la religión no se sitúa en el mismo escalón que la defensa de la patria hasta el 8 de septiembre cuando fue publicado en el Boletín Oficial de la Junta de Defensa de Burgos. 7. No había ninguna revolución comunista en marcha. Durante 39 años de dictadura franquista, el régimen señaló repetidamente que la sublevación militar fue la respuesta aun inminente levantamiento comunista. El anticomunismo sirvió a Franco para legitimar la insurrección contra el gobierno legítimo, presentándola como una contrarrevolución preventiva. Basta para desmentir estas teorías conspiratorias la propia declaración del entonces embajador estadounidense, Claude Bowers, que recoge la obra: “A aquellos que fuera de España después tuvieron que escuchar

con machacona insistencia la calumnia fascista de que la rebelión era para impedir una revolución comunista, puede sorprenderles saber que durante tres años y medio nunca oí semejante sugestión de nadie, mientras, por el contrario, todos hablaban confidencialmente de un golpe de Estado militar”. Los motivos que llevaron a la sublevación a los militares fue frenar en seco las reformas progresistas, y democráticas, diseñadas en el primer bienio de la II República. Es decir, la reforma agraria, los estatutos de autonomía y la reforma militar. De hecho, a pesar de la existencia de muchos discursos revolucionarios en la España de los 30, no solo obreros sino también burgueses, ninguna organización republicana u obrera se puso manos a la obra para subvertir el orden constitucional en la primavera de 1936. El número de empresarios y propietarios que fueron asesinados en los meses anteriores al 18 de julio es ínfimo 8. El golpe de Estado militar sí que prevé un plan de conquista del poder y de la guerra. Las derechas contrarrevolucionarias o antiliberales y ciertos sectores militares sí se pusieron manos a la obra para subvertir el orden constitucional y recabaron con éxito la intervención internacional de la Italia fascista antes del golpe, es decir, hicieron todo aquello de lo que acusaban falsamente a la izquierda republicana y obrera. Prueba de ellos son los contratos anteriormente mencionados; los planes de Mola que hacían referencia a una sublevación “sangrienta” que debía llevar a las tropas desde el extrarradio de la península a Madrid, ya que como predijo el propio militar: el golpe fracasaría en Madrid y Barcelona. 9. En la primavera de 1936 no existía el terror rojo. “No había ninguna dinámica de exterminio ni liquidación de los enemigos de clase que pudiera continuarse después del 18 de julio, es decir, no se asesinaba a las gentes de orden”. Para demostrar esta afirmación y desmontar el mito del terror rojo en la primavera del '36, el coordinador de la obra Francisco Sánchez recurre a los datos. El número de empresarios y propietarios que fueron asesinados en los meses anteriores al 18 de julio es ínfimo y el de religiosos inexistente. “Por lo que sabemos murieron más empresarios entre 1919 y 1923 en toda España que en la primavera de 1936”, asegura Sánchez, quien añade que en 1923 fue asesinado un arzobispo y un cardenal (Soldevila). “Lo que no ocurrió en toda la República”, sentencia. 10. La URSS o la Komintern no planeaban ninguna intervención en España. La Unión Soviética, en contacto directo con el PCE, no tenía prevista una intervención revolucionaria en España. De hecho, en ningún lugar de Europa entre 1918 y 1939 triunfó ninguna revolución obrera ni hubo ninguna “expansión comunista”, pues el comunismo “no pudo o no supo salir de la URSS”. Las pruebas que en este sentido ofrecieron los conspiradores fueron una serie de documentos cuya autoría se desconoce a “ciencia cierta”, pero que “diversos indicios permiten endosárselas al propio Mola”. Estos documentos venían a señalar el inicio de una revolución soviética en el

verano del '36. No obstante, una vez iniciada la guerra, esos documentos que habían sido el hazmerreír de muchos cuando se hicieron públicos, se transformaron en una de las principales herramientas propagandísticas del bando franquista. “Y sorprendentemente, todavía hoy continúan siendo esgrimidos por algunos para justificar la rebelión militar”, sentencia Sánchez.

### **Annexe VI : Política**

**Gil Robles :** .../... Al no ser llamado a formar gobierno por el presidente Niceto Alcalá Zamora, como él esperaba, Gil Robles se inclinó ya decididamente por la opción de un golpe militar para tomar el poder, aunque el golpe no fraguó entonces porque lo consideraron prematuro los militares con los que Gil Robles estaba en contacto (como Mola o Franco). En las elecciones celebradas en 1936 se dio un retroceso importante de la CEDA, paralelo al triunfo de las fuerzas de izquierdas agrupadas en el Frente Popular. Al producirse finalmente el golpe militar en el verano de aquel año, Gil Robles prefirió salir de España y desarrolló una campaña de apoyo a los sublevados desde Portugal. Tras el triunfo en la Guerra Civil (1936-39) del bando de Francisco Franco, que no le reservó papel político alguno, Gil Robles se integró en el consejo del pretendiente monárquico don Juan de Borbón y Battenberg. En 1953 regresó a España e intentó formar un movimiento demócrata-cristiano (1953); expulsado de nuevo en 1962, no pudo volver a la política activa hasta la muerte del dictador, en 1975. Participó entonces en la formación de la Federación Demócrata Cristiana, con la que se presentó a las elecciones de 1977, en las que fracasaron tanto él como su opción política.

**Alejandro Lerroux García :** .../... De vuelta a España, aceptó entrar en la Conjunción Republicano-Socialista, con la que volvió a ser elegido diputado en 1910. Desde entonces se vio envuelto en una serie de escándalos que le alejaron de su electorado barcelonés, entre acusaciones de corrupción (hasta el punto de que hubo de cambiar de distrito, presentándose por Córdoba en 1914). Bajo la dictadura de Primo de Rivera (1923-30) su partido se vio debilitado por la escisión de los Radical-Socialistas de Marcelino Domingo (1929). No obstante, continuó en la política activa, participando en el comité revolucionario que preparó el derrocamiento de Alfonso XIII y la proclamación de la Segunda República en 1931. Bajo el régimen republicano desempeñó un papel político de primera fila. Formó parte de la coalición de izquierdas que sostuvo las reformas del gobierno Azaña durante el primer bienio (1931-33), en el que participó personalmente como ministro de Estado (1931). Pero fue derivando

hacia posturas de derechas que le acercaron a la oposición, pasando en 1933-36 a formar parte de la mayoría conservadora que accedió al poder; fue tres veces presidente del gobierno entre 1933 y 1935 y ocupó carteras ministeriales tan destacadas como la de Guerra (1934) y la de Estado (1935). Tras señalarse en la represión del intento de revolución obrera de 1934, quedó de nuevo desacreditado ante la opinión pública por el escándalo del *estraperlo* (un caso de corrupción ligado al negocio del juego), que acabó por romper su alianza con la derecha y deteriorar incluso su posición dentro del partido. En las elecciones de 1936 ni siquiera salió elegido diputado y, cuando aquel mismo año estalló la Guerra Civil (1936-39), prefirió ponerse a salvo en Portugal. Regresó a España en 1947.

**La división Azul :** .../... El viaje hacía Rusia fue muy duro. Necesitaron 53 días, hasta mediados de octubre, para llegar al frente. La primera parte del viaje la hicieron en tren, pero desde Suwalki (Polonia) hasta las proximidades de Moscú lo hicieron a pie (casi 900 kilómetros). Se impuso un ritmo de entre 30 y 40 kilómetros diarios en jornadas de siete u ocho horas. Cuando la División Azul transitaba ya por la autopista que la conducía a Smolensko, Muñoz Grandes recibió la inesperada orden de virar. En lugar de dirigirse a Moscú, debía hacerlo hacia el norte, hacia Novgorod. Era una decisión de Hitler ante la necesidad de refuerzos en la zona y ante los malos y prejuiciosos informes alemanes sobre los españoles. La unidad mantenía una ambigua relación con sus colegas alemanes, cuyo “orgullo racial” y concepto del orden dificultaban la interacción con personas de ámbito mediterráneo, más propensas al individualismo y la improvisación. Durante la marcha, en la ciudad de Grodno, los divisionarios confraternizaron con las muchachas judías, para disgusto de los alemanes. Cantaban, iban con los primeros botones de la guerrera desabrochados y se relacionaban con los residentes, al margen de credos y prejuicios raciales. Sus tratos con los civiles rusos generalmente fueron sencillos y amables, afectuosos incluso (por no hablar de los muchos idilios de divisionarios con rusas). Pero una vez en el frente, los españoles se ganarían la confianza de los alemanes por su manera de entender el combate, sin concesiones a los reveses (lo reconoció Hitler ante los suyos, en privado, y ante los micrófonos de la radio). Y cuando se cambiaran las tornas para los invasores, sabrían resistir e improvisar. La reconciliación hispano-alemana de manos de la lucha lo sería hasta tal punto que, tras su repatriación, la “Blaue Division” se echaría en falta. El momento del combate llegó en la zona del río Voljov, en torno a la ciudad de Novgorod. El avance español, que empezó con el cruce del río y la toma de diversas localidades, duró unos días y alcanzó Posselok, Otenki y Possad. Pero la reacción soviética obligó a los divisionarios a una dura lucha en el invierno de

1941 y 1942 que fue el más frío de cuantos se habían vivido en lo que se llevaba de siglo. Al finalizar el año, los muertos de la División Azul ascendían ya a 1.400, en tanto que los alemanes se acercaban a 250.000. Moscú no había sido tomada y Leningrado resistía. En enero de 1942, una operación que requería cruzar el helado lago Ilmen supuso más de un 90% de bajas en un equipo de unos doscientos soldados. La división siguió en la zona hasta finales de agosto, cuando fueron trasladados a Kolpino. A principios de 1943, un ataque soviético en Krasny Bor, otra barriada de Leningrado, provocó 2.252 bajas entre los españoles en un solo día (de ellas, 1.125 fueron muertos), casi el 25% de las habidas en dos años. En octubre la División Azul abandonaba el frente de combate. Sin embargo, quedó allí una Legión Azul como una especie de parche del régimen de Franco para justificar ante Alemania la retirada de la División Azul. Sólo vivió un mes en el frente. A finales de febrero, Hitler decidió su repatriación. Acabada también la Legión Azul, quedaron aún al lado de Alemania unos cientos de combatientes españoles, pero ya no como unidad oficial, sino como voluntarios que luchaban clandestinamente, pues el régimen abominó de ellos. La causa aliada se imponía de forma clara a un Eje en paulatina descomposición. Franco cambió de rumbo: la de congraciarse con los aliados. Y ello hasta el extremo de olvidarse a varios cientos de divisionarios en el presidio soviético durante más de 10 años (entre 1941 y 1954). Éstos llegaron el viernes 2 de abril de 1954 al puerto de Barcelona a bordo del buque Semíramis, entre el fervor de muchos y la ausencia de Franco.

**El Bienio Negro :** .../... La política de agrupación de organizaciones derechistas cristalizó en 1932 con la formación de la formación de la Confederación Española de Derechas Autónomas (CEDA) dirigida por Gil Robles, de orientación socialcatólica, pronto tuvo fuerte presencia en Castilla, su programa: revisar la Constitución y derogar las leyes laicas de la república, oposición radical a la reforma agraria. Solo el PNV y la Lliga, nacionalistas de derechas, se mantuvieron fuera de la CEDA. En 1933 Hitler sube al poder en Alemania, en 1931 Ramiro Ledesma había creado la IONS (Junta Ofensiva Nacional Sindicalista) de orientación nazi y en 1933 José Antonio Primo de Rivera creó la FE (Falange Española). Ambos partidos (más tarde fusionados) abogaban por la supresión de la democracia, utilizando la violencia política (pistoleroismo). En el campo de la izquierda el radicalismo se manifestaba en los continuos embites de la CNT a la legalidad republicana, el aumento de la influencia del PCE entre los trabajadores y en la división de estrategia política dentro del PSOE, dos tendencias, una pragmática y moderada: Julián Besteiro e Indalecio Prieto y otra revolucionaria que se aproximaba a los comunistas, Francisco Largo Caballero. Caído el

gobierno republicano-socialista como resultado de los sucesos de Casas Viejas, las elecciones celebradas en 1933 trastocaron la composición de las Cortes. La CEDA consigue casi la mitad de los escaños mientras que los republicanos y la izquierda quedan en minoría; la abstención propugnada por los anarquistas colaboró al fracaso electoral de los partidos republicanos y de izquierda. Desde 1933 hasta 1936 la política española se fue radicalizando y deslizando hacia los extremos. Los primeros gobiernos de las derechas dirigidos por Lerroux y apoyado por la CEDA pusieron en marcha una política tendente a dismantlar las reformas republicanas: se modificó la política religiosa, se devolvieron las tierras a los terratenientes, se amnistió a los participantes del golpe militar de Sanjurjo, etc. La política del gobierno desató la radicalización social, ya con el PSOE en la oposición, las huelgas generales campesinas en Andalucía y Extremadura en 1934 se saldaron por cientos muertos y más de diez mil detenidos. En 1934, Lerroux le cede a la CEDA tres ministerios. Este último partido con un gran número de monárquicos en sus filas y con un lenguaje muy próximo a la propaganda fascista especialmente en su organización : juvenil era acusado por la izquierda y los republicanos como el instrumento para acabar con la república en el mejor de los casos y en el peor de establecer un estado totalitario de carácter nazifascista. El resultado fue la polarización de las posiciones. Los sindicatos UGT y CNT junto a otras organizaciones de izquierda establecieron en 1934 una alianza para hacer caer el gobierno radical-cedista y hacer la revolución social. La alianza UHP (Unión de Hermanos Proletarios) convocó a la insurrección arriada. La insurrección fracasó en la mayor parte de España, en Cataluña el gobierno suprimió la autonomía catalana y encarceló al gobierno autónomo pero en Asturias los sindicatos se hicieron con el control de las zonas mineras y la capital y otras ciudades, es la Revolución de Asturias de 1934. La represión gubernamental fue encomendada a las tropas de élite del ejército de África mandadas por el general Franco. La represión que fue brutal anunciando la guerra civil. La república socialista de Asturias fue ahogada en sangre: 20000 detenidos y 4000 muertos y fusilados aproximadamente. En 1935 los gobiernos radical-cedistas ascendieron a los militares más conservadores, entregaron el ministerio de agricultura a los terratenientes, se acercó al Vaticano y se vio salpicado por escándalos de índole económica. En diciembre de 1935 el presidente de la república Alcalá Zamora nombró primer ministro a Portela Valladares con el encargo de convocar nuevas elecciones y pusieron en marcha una política más moderada (centrista).

**Calvo Sotelo :** .../... En el año 1919 consiguió su primer acta de diputado a Cortes, representando al distrito de O Carballiño, dentro de las filas del partido de Antonio Maura. En

el año 1921, el gobierno de Maura lo nombró gobernador civil de Orense, lo que inició su arraigo con dicha provincia y con sus prohombres políticos. Seguidamente pasó a ocupar el mismo cargo en Valencia. Pero la carrera política de Calvo Sotelo no alcanzó relevancia hasta el advenimiento de la Dictadura del general Primo de Rivera (1923-29), siempre sin romper con el "maurismo", y guardando ciertas distancias con el antiparlamentarismo de Primo de Rivera. Calvo Sotelo se propuso colaborar con el régimen y así llevar a cabo las reformas del Estado que él consideraba necesarias. Fue puesto al frente de la Dirección General de la Administración, donde se propuso solucionar los problemas que embargaban a la administración local y provincial, las cuales se debatían entre la impotencia económica y el caciquismo heredado desde los tiempos de la restauración canovista. Sus intenciones reformistas las realizó con la promulgación de los Estatutos Municipales (Decreto-Ley del 8 de marzo del año 1924), y los Estatutos Provinciales (Real Decreto del 20 de marzo del año 1925), en un intento de fortalecer los poderes locales, a la vez que también éstos eran controlados por el Estado. Por medio de este último decreto, la provincia quedó marcada como la jurisdicción dominante sobre los municipios inscritos en ella. El proceso de reforma se amplió con la introducción del sistema de Mancomunidades regionales en Galicia y en el País Valenciano, regiones éstas que él conocía muy bien por su práctica política. Este proyecto chocó enseguida con la resistencia pertinaz de las oligarquías locales, perfectamente adaptadas al ámbito provincial, por lo que el proyecto no se pudo llevar a cabo. Otra medida adoptada por Calvo Sotelo fue la remodelación de los gobernadores civiles y la creación del delegado gubernativo, con resultados políticos no siempre satisfactorios. En el año 1925 fue nombrado ministro de Hacienda por el general Primo de Rivera, cargo que ocupó hasta el año 1929. Durante este período pretendió realizar la reforma del sistema económico español, tratando de incorporar las nuevas pautas mundiales, mediante la superación del liberalismo clásico y la creación de un aparato de Estado intervencionista. Sus decisiones más importantes dentro de este ministerio fueron la creación del Monopolio de Petróleo (CAMPSA); la creación de los Bancos de Crédito Local, Exterior de España e Hipotecario; la nacionalización de varias empresas; la promulgación de la Ley de Contrabando y Defraudación; y el intento de reforzar la inspección tributaria. Su política económica al frente del ministerio de Hacienda fue altamente contestada por la oposición, así como por las clases sociales oligárquicas, ya que la veían excesivamente intervencionista. Por todo ello, cuando cayó la Dictadura a finales del año 1929, Calvo Sotelo no tuvo más remedio que dimitir. No obstante, continuó su actividad política e intentó crear, durante el gobierno provisional de Berenguer, un partido, la Unión Monárquica Nacional, con la finalidad de agrupar a todos los monárquicos



comprometidos con el anterior gobierno. La proclamación, el 14 de abril del año 1931, de la II República española le impidió seguir adelante con su proyecto político, obligándole la nueva situación política (totalmente en contra de su persona y de su pasado con Primo de Rivera) a exiliarse, primero en Lisboa y posteriormente en París (1931-34). Durante su estancia en Francia, Calvo Sotelo entró en contacto con los ideólogos del autoritarismo nacionalista monárquico francés, lo que resultó en una evolución política hacia posturas cada vez más extremistas de tipo fascista-corporativista. Por otra parte, el exilio le proporcionó la ocasión de escribir sus ideas políticas y de excusarse de las acusaciones que se le hacían en los círculos políticos españoles. De su pluma salieron las obras *En defensa propia* (1932), *Las responsabilidades políticas de la Dictadura: un proceso histórico* (1933), y *La voz de un perseguido* (1933). En las Cortes Constituyentes fue elegido diputado por Orense, pero, dada su situación de exiliado político, se le impidió hacer acto de posesión formal del Acta de diputado. En las elecciones para la primera legislatura, celebradas en noviembre del año 1933, salió elegido diputado con dos Actas, por Orense y La Coruña, representando al partido *Renovación Española*. Finalmente, el 4 de mayo del año 1934, regresó del exilio en virtud de la amnistía decretada por el gobierno republicano derechista de Alejandro Lerroux y de Gil Robles, lo que le permitió acceder a su puesto de diputado por Orense y reanudar su actividad política. A su vuelta del exilio y con ideas nuevas, se propuso llevar a cabo la creación de un amplio grupo político, afecto a la monarquía, de carácter renovado, en función de sus nuevas orientaciones y contactos con el autoritarismo francés e italiano, que aglutinase a todos aquellos grupos y sectores contrarios al régimen democrático y republicano imperante. La idea cristalizó con la creación del partido Bloque Nacional, dispuesto a unir los esfuerzos de todos esos grupos para la instauración de una monarquía totalitaria. Para Calvo Sotelo, la enfrentamientos con Casares Quiroga. Calvo Sotelo se convirtió en el portavoz del ultraderechismo de la Cámara, posición ésta que compatibilizaba con todo tipo de actividades antirrepublicanas fuera del Parlamento. En la madrugada del día 12 al 13 de julio del año 1936, Calvo Sotelo fue sacado de su domicilio mediante engaño y asesinado en una camioneta de la Guardia de Asalto. Fue su muerte la que precipitó y dio argumentos a la rebelión militar que ya se venía organizando meses atrás. La muerte de Calvo Sotelo fue considerada por los sublevados como la gota de agua que colmaba el vaso de la paciencia patriótica. Calvo Sotelo fue declarado por los golpistas el primer mártir de la cruzada contra los "enemigos de la patria".monarquía tan sólo era un instrumento útil para poder superar el sistema liberal y parlamentario (corrupto bajo su punto de vista), y así proceder a la creación de un poder ejecutivo fuerte y estatizante, al igual que el modelo italiano. Sobre la base de

tales argumentos políticos giró el discurso que pronunció en la Academia de la Jurisprudencia y Legislación, el 20 de noviembre del año 1935, con el significativo título de *El capitalismo contemporáneo y su evolución*. El *Bloque Nacional* de Calvo Sotelo no obtuvo los resultados esperados, ya que gran parte de su posible electorado se decidió por apoyar al partido derechista de la *C.E.D.A*, presidido por Gil Robles, el cual tenía mayores posibilidades de éxito. Calvo Sotelo intentó ingresar en el partido Falange Española, de José Antonio Primo de Rivera, hijo del general que presidió la Dictadura. José Antonio se negó en redondo debido a las insalvables diferencias personales e ideológicas habidas entre ambos dirigentes. Con la victoria, en febrero del año 1936, de las fuerzas de izquierdas coaligadas en el Frente Popular, Calvo Sotelo fue elegido diputado por Orense, con un Acta de diputado protestada por el Frente Popular Local, aunque luego fue aprobada por la mayoría de izquierdas de la Cámara, puesto que veían imprescindible la presencia de Calvo Sotelo en el Parlamento como interlocutor válido. Todos estos reveses políticos inclinaron a Calvo Sotelo a adoptar una política decididamente conspiradora, radical y antirrepublicana. Desde su escaño protagonizó diversos incidentes que le hicieron ganarse la hostilidad de las fuerzas izquierdistas, destacándose sus continuos enfrentamientos con Casares Quiroga. Calvo Sotelo se convirtió en el portavoz del ultraderechismo de la Cámara, posición ésta que compatibilizaba con todo tipo de actividades antirrepublicanas fuera del Parlamento. En la madrugada del día 12 al 13 de julio del año 1936, Calvo Sotelo fue sacado de su domicilio mediante engaño y asesinado en una camioneta de la Guardia de Asalto. Fue su muerte la que precipitó y dio argumentos a la rebelión militar que ya se venía organizando meses atrás. La muerte de Calvo Sotelo fue considerada por los sublevados como la gota de agua que colmaba el vaso de la paciencia patriótica. Calvo Sotelo fue declarado por los golpistas el primer mártir de la cruzada contra los "enemigos de la patria".

**Alfonso XIII :** .../... Continuó la política de turno pacífico en el gobierno entre los partidos dinásticos, que se basaba en admitir el sistemático falseamiento de las elecciones: así confió el poder a los conservadores Silvela, Fernández Villaverde, Maura y Azcárraga (1902-05) y luego a los liberales Montero Ríos, Moret, López Domínguez y Vega de Armijo (1905-07). Posteriormente el rey abrió paso a los intentos de desmontar el caciquismo y modernizar el sistema político desde el Gobierno por parte de los conservadores (Maura, 1907-09) y de los liberales (Canalejas, 1910-12). Con el asesinato de Canalejas empezó a romperse el bipartidismo por la disgregación en facciones de los partidos del turno (gobiernos del liberal Romanones en 1912-13 y 1915-17 y del conservador Dato en 1913-15). Aquella situación

desembocó en la quiebra del sistema de la Restauración a partir de la gran crisis de 1917, en la que se concitaron contra el régimen una huelga general, un movimiento corporativo en el ejército (las «Juntas de Defensa») y una Asamblea de Parlamentarios que reclamaba reformas democratizadoras al margen de las instituciones establecidas. Después del fracaso del Gobierno de Unión Nacional de 1918, el reinado se caracterizó por una gran inestabilidad política (con 13 cambios de gabinete) y social (aumento del terrorismo anarquista). Los nacionalismos aumentaban su influencia y sus demandas. Y la situación colonial se deterioraba en Marruecos con el desastre de Annual (1921). Alfonso actuó en varias ocasiones en su papel de representante del Estado en el exterior: en 1904 recibió en Vigo al emperador alemán Guillermo II y trató con él sobre la cuestión de Marruecos; en 1907 se entrevistó en Cartagena, para tratar de la situación en el Mediterráneo, con el rey Eduardo VII de Inglaterra, con cuya sobrina Victoria Eugenia (o Ena) de Battenberg había contraído matrimonio el año anterior; en 1913 visitó Francia para ratificar el tratado que repartía Marruecos entre ambos países; realizó otros viajes oficiales a Inglaterra, Francia, Alemania y Austria; y desempeñó un papel relevante en la defensa de la neutralidad española en la Primera Guerra Mundial (1914-18). Pero el reinado quedó marcado por la cobertura que prestó don Alfonso al golpe de Estado del general Primo de Rivera en 1923 y la dictadura que éste implantó, decisión que le haría perder el Trono. Insensible a las peticiones de los presidentes de las dos cámaras de que cumpliera sus obligaciones constitucionales, se complació en cambio en visitar con el dictador la Italia de Mussolini (1923). Cuando, acuciado por la oposición interna, cayó Primo de Rivera, el rey encargó formar Gobierno sucesivamente al general Berenguer (1930) y al almirante Aznar (1931); pero el regreso a la normalidad constitucional no era ya posible. La deslealtad del rey y su compromiso con la pasada dictadura produjeron un vuelco en la opinión pública, que en las elecciones municipales de 1931 se mostró mayoritariamente republicana. Don Alfonso suspendió el ejercicio del poder real (aunque no abdicó formalmente) y abandonó España al tiempo que se proclamaba la Segunda República (1931). Juzgado y condenado en ausencia por las Cortes republicanas, el ex rey se refugió en la Italia fascista y en 1941 abdicó en su hijo Juan antes de morir. Antes había sobrevivido a tres atentados, uno en París (1905) y dos en Madrid (1906 y 1913). Quedó enterrado en Roma hasta que en 1980, restaurada ya la monarquía de los Borbones, su nieto Juan Carlos I hizo traer su cuerpo a España para depositarlo en el Panteón de Reyes de El Escorial.

**José Antonio Primo de Rivera :** .../... Tras varios intentos fracasados, en 1933 creó la Falange Española; al año siguiente la fusionó con otro grupo de ideología similar, las Juntas

de Ofensiva Nacional Sindicalista de Onésimo Redondo y Ramiro Ledesma Ramos, dando lugar a FE de las JONS. Combinando la agitación callejera (frecuentemente violenta) de sus jóvenes militantes con la propaganda política, la Falange fue adquiriendo notoriedad en la vida pública española. Pero las elecciones de 1936, en las que no obtuvo ni un solo escaño, demostraron su escaso apoyo entre la opinión pública. Por entonces, la Falange estaba ya decididamente inclinada hacia el uso de la fuerza y el abandono de la lucha política legal, contra el ascenso del poder de la izquierda y de los nacionalismos regionales, que entendía como amenazas contra sus valores esenciales. La derrota electoral de 1936 confirmó esa tendencia y lanzó a los falangistas al pistolero y a la conspiración contra la República. En aquel mismo año, el gobierno de izquierdas declaró ilegal a la Falange como responsable de desórdenes públicos, y encarceló a su jefe, José Antonio Primo de Rivera. Cinco meses más tarde tuvo lugar el golpe de Estado militar encabezado por Mola y Franco, con el que dio comienzo la Guerra Civil (1936-39). El gobierno republicano, consciente de la connivencia de la Falange con los golpistas, trasladó a José Antonio de Madrid a una cárcel más segura en Alicante, donde fue condenado a muerte por un tribunal popular y fusilado. Los militares alzados en armas contra la República no hicieron nada por salvar la vida de José Antonio, cuya muerte en plena juventud les suministró un mito heroico ampliamente explotado en los años siguientes; al mismo tiempo, la desaparición de José Antonio eliminó del bando rebelde al único líder con carisma que podía hacer sombra a los militares, dejando el camino expedito para la conversión de la Falange en partido único del régimen (unificada con los tradicionalistas formando FET de las JONS), una Falange domesticada y desprovista de su mística revolucionaria inicial, con Franco como jefe nacional.

**Sanjurjo :** .../... Al proclamarse la Segunda República (1931), aceptó el cargo de director de la Guardia Civil, del que fue destituido por sus excesos en la represión contra movimientos obreros como el de Arnedo (Logroño) en 1932. Pasó entonces a dirigir el Cuerpo de Carabineros; pero la derecha instrumentalizó este cambio presentándolo como una discriminación sectaria del gobierno de Manuel Azaña. Desde luego, Sanjurjo no simpatizaba ni con la orientación izquierdista del gobierno ni con el carácter democrático del régimen republicano, como demostró encabezando un intento de golpe de Estado en Sevilla, que fracasó (1932); aquella intentona reafirmó la voluntad reformista de las autoridades republicanas, decidiéndolas a aprobar poco después la Ley de Reforma Agraria y el Estatuto de autonomía de Cataluña. En cuanto a Sanjurjo, la pena de muerte le fue conmutada por la de cadena perpetua; pero apenas había empezado a cumplirla cuando fue excarcelado por el

gobierno de derechas que salió de las elecciones de 1933. Partió al destierro en Portugal (1934), donde pudo conspirar contra la República con total libertad. Convertido en un símbolo para los militares reaccionarios descontentos con el triunfo electoral de la izquierda en 1936, fue reconocido como jefe por Emilio Mola, Francisco Franco y los demás conspiradores que prepararon el alzamiento del mes de julio. Murió en un accidente de aviación cuando se disponía a viajar a Burgos para asumir la jefatura del Estado que le ofrecían los sublevados.

**La sanjurjada :** .../... Los primeros intentos conspirativos fueron neutralizados muy pronto, aunque algunos militares y un grupo notable de civiles alfonsinos comenzaron a buscar apoyos exteriores en la fascista Italia, algo que iban a repetir las conspiraciones militares y civiles contra la República. Sanjurjo no mostró mucho interés al principio, pero su destitución como director general de la Guardia Civil tras los luctuosos sucesos de Arnedo de enero de 1932, que dejaron 11 muertos en la plaza de esa localidad riojana, y su traslado a la dirección de Carabineros, un puesto de menor relieve, le hicieron cambiar. Lo consideró un castigo y empezó a pensar que había motivos para sustituir a esa República por una dictadura. El compromiso de Sanjurjo animó y unió a otros, aunque la organización era bastante deficiente y la falta de discreción permitió a las Fuerzas de Seguridad del Estado controlarlos y detener el 15 de junio al general Luis Orgaz, uno de sus cabecillas. La insurrección, no obstante, estaba ya decidida y, antes de que el Gobierno de Azaña pudiera desarticular completamente la trama, los conspiradores la fijaron para el 10 de agosto. En las primeras horas de ese día, un grupo de militares y civiles armados, al mando de los generales Barrera y Cavalcanti, intentaron tomar el Ministerio de la Guerra y el cercano Palacio de Comunicaciones. Varias unidades de la Guardia Civil y de Asalto sofocaron la rebelión, en la que murieron nueve sublevados y unos cuantos quedaron heridos. En otras provincias del sur, la insurrección fracasó también. Solo en Sevilla el general Sanjurjo logró arrastrar por unas horas a la guarnición militar y a las unidades de la Guardia Civil, hasta las 3.30 horas, cuando desde el Ministerio de la Gobernación informaron a la prensa de que la rebelión “había quedado liquidada”. El castigo para los sectores militares, de la aristocracia y de la extrema derecha que habían participado en la sublevación fue severo. Varios centenares de militares fueron destituidos por su intervención o complicidad y 145 jefes y oficiales fueron deportados a la base sahariana de Villa Cisneros, en aplicación de la Ley de Defensa de la República, como se había hecho con los anarquistas unos meses antes. Muchos periódicos conservadores fueron suspendidos y notables monárquicos fueron detenidos o tuvieron que huir a otros países. Al

ministro de la Gobernación le llegaron telegramas de muchas ciudades y pueblos pidiendo “ejemplar castigo” para Sanjurjo e incluso “última pena”. Manuel Azaña, por el contrario, percibió desde el principio la necesidad de no hacer de él un mártir, como había hecho la Monarquía con Galán y García Hernández tras el fracaso de la sublevación de Jaca, y anotó en su diario de 25 de agosto de 1932: “Procuremos no incurrir en un yerro análogo. Se ha de acabar con la historia de los levantamientos y con los fusilamientos, haciendo ver que esas acciones no producen ni gloria. Más ejemplar escarmiento es Sanjurjo fracasado, vivo en presidio, que Sanjurjo glorificado, muerto”. Y así fue. Condenado a muerte por un consejo de guerra, “como responsable en concepto de autor de un delito consumado de rebelión militar”, la pena fue conmutada por cadena perpetua, pese a que Santiago Casares Quiroga, ministro de la Gobernación, se opuso porque pensaba que el indulto “rompe la firmeza del Gobierno, alienta a los conspiradores y nos impide ser rigurosos con los extremistas”. El indulto provocó disturbios en varias ciudades, “chispazos de la cólera popular contra Sanjurjo”, escribió Azaña. Sanjurjo estuvo preso en el penal cántabro de El Dueso, hasta que, amnistiado por el Gobierno de Alejandro Lerroux en abril de 1934, estableció su residencia en Portugal. Desde allí encabezó otro golpe contra la República en julio de 1936, de fatales consecuencias porque causó una guerra civil, aunque no pudo ver su desenlace. Murió el 20 de julio, cuando la avioneta que debía trasladarlo a España, pilotada por Ansaldo, se estrelló nada más despegar del aeródromo de Cascais. Había encabezado dos rebeliones militares en cuatro años.

**La Revolución del 34 :** .../... El PCE firmó, por fin, su ingreso en UHP, pero, sin embargo, su afán de partido conductor de todas las iniciativas le hizo redactar el 4 de octubre, tan sólo 24 horas antes del inicio de la Revolución, un panfleto que fue distribuido por las cuencas mineras y que, entre otras lindezas, decía: “¡Trabajadores! No os dejéis engañar por ese falso camino que os brindan para la unidad. Vuestros jefes os traicionan. La Alianza Obrera es el nervio vivo de la contrarrevolución ¡Abajo la Alianza Obrera de la traición!” En fin, como siempre, intentando protagonizarlo todo y sacar tajada de todas partes, de la UHP y de los opuestos a la UHP. Tan sólo cuando, horas más tarde, el PCE comprendió que el movimiento era imparable, se convirtió en su mayor defensor. Y llegó el día 5. Los mineros disponían de armas y dinamita y la revolución estaba muy bien organizada. En Oviedo se proclamó la República Socialista Asturiana y se atacaron los puestos de la Guardia Civil, los ayuntamientos y otras instituciones de los poderes burgueses. A los tres días casi toda Asturias estaba en manos de los mineros, incluidas las fábricas de armas de Trubia y La Vega. A los diez días, unos 30.000 trabajadores forman el Ejército Rojo y desde el Gobierno se considera que la

revuelta es una guerra civil en toda regla, por lo que Lerroux y Gil Robles deciden adoptar medidas enérgicas, entre las que destacan la de llamar a los generales Goded y Franco (que tenía ya experiencia por haber participado en la represión de la huelga general de 1917 en Asturias) para que dirijan el ataque contra los revolucionarios desde el Estado Mayor de Madrid. Estos recomiendan que se traigan de África tropas de la Legión y de los Regulares, pues tienen experiencia en combates y, además, psicológicamente, infunden pánico entre los ciudadanos, pues estos mercenarios tienen permiso para asesinar, violar y saquear a la población sometida: victoria -por cualquier método- a cambio de botín (el cabrón de Franco ya apuntaba maneras) Tampoco se recomienda la participación de jóvenes reclutas peninsulares por la impredecible reacción del pueblo ante sus posibles muertes y, porque al fin y al cabo, eran hijos del proletariado. También se temía el testimonio que pudieran difundir sobre la feroz represión que ya tenían planeada. Mientras esto sucedía, el Ejército Rojo Asturiano se planteaba una marcha sobre Madrid, iniciativa que fue abortada por el rápido sitio militar al que fue sometida la recién nacida república rebelde. Poco antes del brutal allanamiento de Asturias, la aviación lanzó sobre Mieres el panfleto que sigue: "Rebeldes de Asturias, rendíos. Es la única manera de salvar vuestras vidas: la rendición sin condiciones, la entrega de las armas antes de 24 horas. España entera, con todas sus fuerzas, va contra vosotros, dispuesta a aplastaros sin piedad, como justo castigo a vuestra criminal locura. La Generalidad de Cataluña se rindió a las tropas españolas en la madrugada del domingo. Companys y sus hombres esperan en la cárcel el fallo de la Justicia. No queda una huelga en toda España. Estáis solos y vais a ser las víctimas de la revolución vencida y fracasada. El daño que os han hecho los bombardeos y las armas de las tropas no son más que un triste aviso del que recibiréis implacablemente si antes de ponerse el sol no habéis depuesto la rebeldía y entregado las armas. Después iremos contra vosotros hasta destruirlos sin tregua ni perdón. ¡Rendíos al gobierno de España! ¡Viva la República!" Y así fue: sin tregua ni perdón. El general López Ochoa, comandando las fuerzas militares gubernamentales, y el aún coronel Yagüe, al frente de sus embrutecidos legionarios apoyados por la aviación, avanzaron devastadoramente sobre Oviedo, primero, y, poco después, sobre Gijón. La resistencia revolucionaria fue heroica, llegando, en ocasiones, a la lucha casa por casa, pero infructuosa debido a la enorme diferencia de efectivos y medios. El día 19 todo había terminado y comenzaba la dura represión que se extendió por el pueblo asturiano.

**La CNT :** .../... El estallido de la I Guerra Mundial favoreció el desarrollo de la economía española y produjo enormes beneficios a los grandes industriales y en el sector

agrario. En este período los patronos accedieron con relativa facilidad a las demandas obreras de mejores salarios. Esta eficacia de los sindicatos hizo afluir a estas grandes masas, que vieron en ellos un arma para arrancar mejoras a los patronos y para defenderse, a la vez, del movimiento alcista de los precios. La CNT reunía en 1915 a 15.000 afiliados y a finales de 1919 había pasado a contar con 714.000.

Para la burguesía, el anarcosindicalismo se estaba convirtiendo en una clara amenaza para el orden social que sustentaba su hegemonía social y económica. La prueba de fuego entre ambos se inició el 5 de febrero de 1919 con el conflicto de *la Canadiense* en Barcelona, una huelga mítica en la historia del sindicalismo libertario por su importancia, duración y dimensiones. La huelga concluiría con un balance bastante favorable para los trabajadores: jornada de ocho horas, mejoras salariales, readmisión de los despedidos y libertad para los detenidos.

Por entonces comenzó a cundir el pánico entre los patronos, lo que dio origen del pistolero que propició un auge de la violencia, especialmente en las calles de Barcelona. La lucha social de clases se había convertido en el gran problema para las clases dirigentes del país. Esta espiral de violencia y pistolero, iniciada por la patronal y a la que respondió la CNT, duraría hasta finales de 1923 con el golpe de estado de Primo de Rivera y que supondría la vuelta a la clandestinidad del sindicato.

Tras la caída del dictador en 1930, la CNT volvió a la legalidad y los sindicatos y las estructuras locales y regionales se reorganizaron con enorme pujanza por toda la geografía española. Contrariamente a las previsiones de Primo de Rivera, el anarcosindicalismo había sobrevivido a su mandato, como ya sucediera en el siglo pasado, cuando oficialmente se certificara la defunción de la Internacional Española.

El 14 de abril de 1931 fue proclamada la Segunda República en España. Al poco tiempo, Largo Caballero, ministro de Trabajo y secretario general de la UGT, implantó los jurados mixtos, que no eran sino los comités paritarios de la Dictadura (estructura análoga a los comités de empresa actuales). Las leyes laborales de Largo Caballero situaban a la CNT en clara desventaja respecto a la UGT, ya que este decreto dejaba fuera de la ley a la Confederación, sector mayoritario del proletariado español organizado, por ir contra los principios más básicos de ésta. Toda diferencia entre obreros y patronos tenía que ser previamente arbitrada y, por otra parte, aquella disposición, claramente dirigida contra el



anarcosindicalismo, tendía a la supresión del derecho de huelga. Las masas obreras comprendieron prontamente que el nuevo régimen no acertaría a colmar sus razonables aspiraciones.

Desde 1931 se propagó en los sindicatos un ambiente revolucionario que la militancia moderada (con Ángel Pestaña a la cabeza) intentó frenar con la publicación en agosto de 1931 del «*Manifiesto de los Treinta*». Los partidos políticos recibieron el manifiesto con complacencia. Desde siempre habían tendido a embridar a la Confederación, a hacerla siempre entrar por los cauces que convenía a los intereses políticos -y si esto fracasaba, entonces se ponía en marcha la política de exterminio-. Los políticos catalanistas, sobre todo, juzgaron favorable la ocasión e influyeron para hacer estallar el cisma en ciernes.

Los Treintistas comenzaron a ser desplazados de todas sus responsabilidades orgánicas. Los sindicatos de Sabadell, con más de 20.000 afiliados y partidarios del Treintismo, fueron expulsados de la Confederación. Este hecho condujo a la escisión que originó los llamados Sindicatos de Oposición. El larvado proceso reformista de Pestaña, ya fuera de la CNT, reveló toda su trascendencia en el clímax final, con la creación a finales de 1932 del Partido Sindicalista, que, por otra parte, al aspirar a constituirse en motor e inspirador de los sindicatos obreros, confirmaría las tesis de sus opositores. El Partido Sindicalista marcó una ruptura formal con el anarquismo y su evolución hacia un sindicalismo político inspirado en el laborismo inglés.

Ya por esta época, coincidiendo con la caída de los treintistas, se crearon los cuadros de Defensa Confederales, con la idea de dotar al anarcosindicalismo de un aparato paramilitar con el que, en su día, poder batir victoriosamente a las fuerzas armadas. Los cuadros de defensa, organizados territorialmente en zonas muy delimitadas respecto a otros grupos, formados por seis miembros, con tareas muy precisas de carácter informativo, de espionaje e investigación, eran la organización armada clandestina primaria de la CNT.

La CNT, exasperada por la política monopolizadora de los socialistas en el Ministerio de Trabajo, comenzó una etapa insurreccionalista para combatir a un régimen republicano que se había propuesto neutralizar el anarcosindicalismo. Fue entonces cuando comenzó a hablarse de la llamada "*gimnasia revolucionaria*". Las huelgas, disturbios y asaltos que culminaban con la proclamación del comunismo libertario se sucedieron en diversos puntos del país a lo largo de los años venideros. Mención especial merecen los sucesos de Casas

viejas en 1933. La matanza llevada a cabo por la guardia civil, mandatada por el gobierno republicano, resultó pródiga en consecuencias. Conocidos los hechos en el resto del país, se produjo un gran escándalo periodístico y parlamentario, que terminó por provocar la caída de Manuel Azaña como Presidente del Consejo de Ministros, así como el desprestigio del gobierno republicano por parte de las clases populares.

Así se saldaría la primera experiencia de gobierno a cargo del socialismo español, que la había perseguido con tenacidad a través de largos y tediosos años de historia parlamentaria.

La crisis del gobierno Radical-Socialista provocó la convocatoria de nuevas elecciones generales para noviembre de 1933 que dieron una amplia victoria a la derecha. El anarcosindicalismo asistía con atención a la evolución del socialismo, que había sido arrojado del poder y se entregaba a amargas lamentaciones. Desahuciados, los socialistas, pensaban ahora en la revolución. Pero la CNT no olvidaba su gestión en el gobierno.

En este contexto se produjo la revolución de octubre de 1934, que principalmente se dio en Asturias y un poco en Cataluña, donde la CNT participó activamente. En el resto de España no hubo sino huelgas y violencias esporádicas. La represión estuvo a la altura de las mayores represiones de todas las épocas. Las empresas mineras despidieron en masa a los trabajadores y solamente los admitieron luego de depuración previa. Hubo numerosísimas ejecuciones y más de veinte mil personas fueron a parar a las cárceles. La amplitud del movimiento de Asturias, si bien logró el objetivo de quebrar el gobierno radical-cedista, desbordó sin duda las previsiones de los estrategas socialistas.

Finalmente, las elecciones de febrero de 1936 dieron la victoria al frente popular y Azaña fue nombrado Presidente de la República. Pronto empezaron a cundir rumores acerca de la preparación de un Golpe de Estado. Mientras, se incrementaban las huelgas y las ocupaciones de tierras por los campesinos, a lo que el gobierno respondió con el envío de sus fuerzas para reprimirlas. También en las grandes ciudades estallaron numerosas huelgas de mayo a junio. Especialmente importante fue la huelga en junio de la construcción en Madrid, a la que acabarían sumándose cien mil trabajadores. El impulso cobrado por la CNT en Madrid era, a la sazón, impresionante. El crecimiento de la Confederación se hacía a expensas de los sindicatos ugetistas.

El 17 de julio de 1936 el ejército del norte de Marruecos y diversas guarniciones peninsulares dieron un Golpe de Estado. El poder político, impotente, empavorecido, atomizado, lo recogió el pueblo en la misma calle.

El 19 de julio la sublevación llegaría a Barcelona donde en treinta y tres horas la clase trabajadora sofocaría el levantamiento fascista. La victoria fue ampliamente celebrada en la ciudad condal. Al mismo tiempo, el pueblo, que se había apoderado de las armas, se lanzó a la revolución social con el binomio CNT-FAI a la cabeza. Grupos armados se desplazaron a toda la región y Tarragona, Gerona y Lérida siguieron la suerte de Barcelona. La CNT y la FAI quedaron dueñas absolutas de la vida de Cataluña, comenzando así lo que pasaría a la historia como la *revolución social española*. Sin embargo, rechazada la propuesta de García Oliver y de la Comarcal del Bajo Llobregat de *ir a por el todo*, se creó el Comité Central de Milicias Antifascistas, compuesto por todas las fuerzas "*de izquierda*" de Cataluña, y que pasó a convertirse en un órgano paralelo a un gobierno de la Generalitat fantasma. De cualquier manera, aunque no se había aprobado *ir a por el todo*, el hecho es que la clase trabajadora catalana, impaciente, se lanzó a la colectivización de las tierras y de los medios de producción.

A las cuarenta y ocho horas del alzamiento el país se hallaba dividido en dos zonas: en general, las provincias agrarias, Galicia, Castilla y León, Aragón, Navarra y Andalucía, quedaban en poder de los nacionales; mientras Cataluña, Levante, Asturias, País Vasco y Madrid bajo el dominio de la República.

En Cataluña, el 24 de julio la Columna Durruti, formada por unos 2.500 milicianos, salió de Barcelona y se dirigió hacia Zaragoza, con el objetivo de liberar la ciudad del yugo fascista y así extender la revolución social. Pero el decreto de militarización de las Milicias Populares produjo un gran descontento entre los milicianos voluntarios. Tras largas y enconadas discusiones, parte de los milicianos abandonaron los frentes. En febrero de 1937 se celebró una asamblea de columnas confederales que trató la cuestión de la militarización. Las amenazas de no suministrar armas, alimentos, ni soldada, a las columnas que no aceptaran la militarización, sumada al convencimiento de que los milicianos serían integrados en otras unidades, ya militarizadas, surtieron efecto. La ideología de unidad antifascista y la colaboración de la CNT-FAI en las tareas gubernamentales, en defensa del Estado

republicano, triunfaron contra la resistencia a la militarización. Nuevo error que el anarquismo español pagaría muy caro.

El 4 de noviembre de 1936, ya disuelto el comité de milicias antifascistas, la CNT entró en el gobierno republicano de Largo Caballero, siendo los titulares designados por la misma CNT: Juan García Oliver (Ministro de Justicia), Federica Montseny (Sanidad), Juan Peiró (Industria) y Juan López (Comercio). Naturalmente hubo muchas críticas que vinieron del anarquismo y anarcosindicalismo exterior, así como muchas oposiciones internas a la actitud gubernamental de la CNT, pero tampoco los opositores lograron señalar una alternativa convincente para la masa confederal. Y en realidad, también hubo una complicidad inconfesada en muchos militantes enemigos de la colaboración, quienes criticaban al mismo tiempo que dejaban hacer. Las circunstancias impuestas por una guerra implacable determinaba de modo paulatino la absorción por el estado de los órganos populares creados por el impulso revolucionario. Trataría de controlarlos primero, enmarcarlos posteriormente en la legalidad y destruirlos al fin brutalmente.

A pesar de los muchos proyectos y decretos promulgados por los cuatro ministros anarquistas, la realidad es que su labor en el gobierno se vio muy limitada por la escasa duración de su mandato, que no llegó a alcanzar un semestre. El Partido Comunista ya llevaba tiempo planeando el asalto al poder ejecutivo y en mayo de 1937 Negrín fue colocado al frente del ejecutivo, en detrimento de Largo Caballero.

A partir de entonces el avance del stalinismo fue imparable. Ya la situación conflictiva entre las tendencias que se proponían la revolución por la base (los anarquistas y la CNT), y la conquista del poder político por la cúspide (los comunistas, el PCE y el PSUC), culminó el 2 de mayo con el ataque por sorpresa en Barcelona de doscientas unidades de las Fuerzas de Asalto comandadas por las cúpulas comunistas al edificio de la Telefónica, entidad que estaba incautada por la CNT. Comenzó así un enfrentamiento en las calles de la ciudad entre la CNT-FAI y el POUM, por un lado, y el PSUC y la UGT por otro. Los Comités de la CNT tratataban de demostrar la extralimitación de funciones del consejero de Seguridad Interior y mientras, la radio CNT-FAI, difundía sin cesar proclamas tendentes a imponer el "alto el fuego". Estas proclamas frenaron el impulso ofensivo de los cuadros de base, desconcertados por la actitud conciliadora de los Comités responsables. Estas vacilaciones eran aprovechadas por sus enemigos para conquistar nuevas posiciones.

Al fin se logró el apaciguamiento y la CNT creyó, o quiso creer en la vistualidad de aquella paz, pero la verdad fue que a partir de aquel momento, el equilibrio de fuerzas políticas en Cataluña se venció del lado del PSUC y la Generalitat. La contrarrevolución republicana-stalinista había triunfado y se formó un nuevo Gobierno de coalición -en un intento de mantener la ficción de la unidad-, siempre presidido por Companys. Esto afectaría al desarrollo de la contienda en todo el país y la unidad antifascista quedaría en lo sucesivo como mero tema para la propaganda y el proselitismo partidista.

A raíz de los sucesos de mayo, se decretó la destrucción de las colectividades campesinas, que fueron asaltadas militarmente. Las tierras y herramientas de los colectivistas fueron entregadas a los viejos propietarios expropiados. Más de 600 militantes de la CNT fueron detenidos, hubo entre ellos muertos y heridos, y más de un millar tuvieron que emigrar a otras regiones o buscar refugio en las trincheras amigas.

Estos hechos señalaron el fin de la revolución social y el principio de la hegemonía stalinista en el ámbito de la República, una contrarrevolución llevada a cabo por los partidos comunistas (PCE-PSUC), dirigidos por Dolores Ibárruri ("*La Pasionaria*") y Santiago Carrillo, a su vez teledirigidos desde Moscú. La revolución española había sido destruida y el stalinismo se hizo hegemónico en aquella república burguesa que, paradójicamente, carecía de apoyos sociales burgueses, pues la gran burguesía catalana y vasca se habían adherido a la sublevación militar e instalado en Burgos, sede del fascismo que habría de triunfar finalmente bajo el caudillaje del genocida Francisco Franco.

La experiencia colectivista que se desarrolló en Cataluña entre julio de 1936 y enero de 1939, a pesar de que no pudo alcanzar plenamente sus objetivos debido a los condicionamientos y dificultades con que tuvo que enfrentarse, constituye una de las transformaciones más radicales del siglo XX. Transformación que afectó todos los aspectos de la vida política, económica, social y cultural no sólo de la región sino del país entero.

El 26 de diciembre de 1938 caía Cataluña. La retaguardia de la zona, hambrienta y desmoralizada, se resignaba a la derrota. El 10 de febrero el ejército nacional ocupaba el último tramo de los pirineos, cerrando así las fronteras. El 27 de febrero de 1939 Azaña dimitió de la presidencia de la República y el 4 de marzo Negrín y los dirigentes comunistas abandonaron España. Entonces se conocieron las condiciones fijadas por el gobierno del

general Franco: rendición total. No había negociación posible. A partir de entonces en la zona republicana se vivió como en una pesadilla.

El 1 de abril de 1939 el ejército nacional dictó el último parte. La guerra civil había terminado, dando paso a la instauración de un régimen fascista con Francisco Franco auto-erigido Caudillo de España que durante los primeros años pondría especial énfasis en perseguir y exterminar a los disidentes políticos. Había terminado la guerra pero la paz no había llegado. Ni llegaría.

El destierro de los refugiados fue muy diverso. Los menos consiguieron un pasaje para América Latina. Francia fue el asiento de la gran masa de emigrados, siguiendo luego Inglaterra y África del Norte, ya en un tono menor. Aquellos que tenían aval de un deudo o un amigo podían abandonar los campos de refugiados en Francia y hallar un trabajo para mitigar su miseria. Otros muchos fueron a parar a los campos y a las gigantescas obras hidráulicas («barrages») a la sazón en marcha en el país vecino. Otros muchos fueron a alistarse a la legión extranjera o a los batallones de trabajadores.

En noviembre de 1941, bajo la mirada de la Gestapo -las tropas de Hitler ya habían tomado Francia- los hombres del Barrage formaron la Comisión organizadora del Movimiento Libertario Español en Francia, el cual agrupaba a hombres de las tres ramas (CNT, FAI, FIJL). La reorganización se extendió a la zona libre y a la ocupada, llegando con el paso del tiempo a todos los puntos del país. Poco antes del desembarco aliado en la playa de Normandía, quedó vertebrada toda la CNT en Francia. La CNT continuaba siendo, por el número de sus militantes y actividad, la organización más importante del exilio republicano. Pero tras el final de la II Guerra Mundial el sector mayoritario dio por cerrado el período de colaboración y gubernamentalismo, a lo que se oponían una minoría, esto terminó por generar una escisión en el exilio en dos ramas que no se reunificarían hasta 1960.

En el interior, la represión que ejerció el franquismo durante los primeros años fue sanguinaria. Entre 1939 y 1944 fueron fusiladas un total de 190.694 personas. Esto no supuso un impedimento para que ya desde 1939 la CNT comenzara a reorganizarse en el interior. Los comités Nacionales caían constantemente pero a pesar de ello la Confederación experimentó un pequeño auge quedando prácticamente vertebrada en toda España. Comenzó la agitación en la universidad, los golpes de mano de los guerrilleros de El Maquis y las luchas de la guerrilla urbana en Barcelona alentadas por el movimiento libertario en el exilio.

Sin embargo, al finalizar la guerra mundial ya había quedado claro que las potencias occidentales no iban a intervenir en España, por lo que se recrudeció la represión del régimen a partir de 1947 la CNT en el interior comenzó su declive, extinguiéndose paulatinamente.

En 1961 se creó un organismo secreto, desde el exilio, conocido como *Defensa Interior* (DI), con el objetivo de dinamizar la acción armada y conspirativa contra el franquismo y que tenía como blanco principal la eliminación del general Franco. *DI* quedó formado por cuatro conocidos militantes exiliados en Europa, dos en América y uno en África: por la CNT en Europa, Acracio Ruiz y Cipriano Mera; por la FAI y representando al exilio libertario en América y Europa respectivamente, Juan García Oliver y Germinal Esgleas; por la FIJL, Octavio Alberola; y representando a la CNT en África, Juan Jimeno. Pronto se realizaron las primeras acciones. En Junio de 1961 estallaron artefactos explosivos en Madrid, para posteriormente realizar actos similares en Valencia y Barcelona y culminar en Agosto con explosiones en el Valle de los Caídos y en San Sebastián, en las cercanías de la residencia de verano de Franco. Sin embargo la presión de las autoridades francesas y la colaboración de las policías de ambos países fueron dificultando la acción de DI que terminaría por desaparecer.

Aún así, la década que va desde 1955 hasta 1965 fue en realidad un tiempo sombrío para el anarcosindicalismo español y no pocos vaticinaban -una vez más- su extinción. Pero con la paulatina caída del régimen la CNT comenzó su reconstrucción. En el verano de 1975, la sensación de desmoronamiento del régimen era omnipresente.

Finalmente, el dictador moriría en Madrid el 20 de noviembre de 1975. Tras su muerte, los mecanismos sucesorios funcionaron como el dictador había dejado *atado y bien atado* y Juan Carlos de Borbón fue investido rey el 22 de noviembre del mismo año, siendo aceptado con escepticismo tanto por los adeptos al régimen como por la oposición democrática. Se inició así el proceso conocido como Transición Española y su -no tan mencionada- guerra sucia.

El 6 mayo de 1977 la Confederación Nacional del Trabajo fue legalizada, lo que contribuyó a su desarrollo. La CNT, última organización sindical en ser legalizada, confirmó en esta etapa su clasicismo revolucionario: rechazaba los contactos o componendas con el estado o con el empresario en a la cúspide. Durante estos meses se declinó una invitación para dialogar con el ministro de Relaciones Sindicales y otra para participar en la OIT

*(Organización Internacional del Trabajo)* por su carácter intergubernamental y antiobrero a todas luces.

Al poco tiempo se hizo evidente el fracaso de la ruptura con el franquismo y la domesticación de los sindicatos. Creció así la sensación de traición y derrota entre los militantes más combativos de la clase trabajadora, sobre todo entre los afiliados a los partidos comunistas que, iritados y decepcionados, recalaron en los sindicatos de la CNT, que mantenía un discurso radical y antipolítico en el que ellos se reconocían. En muy pocos meses, los sindicatos cenetistas crecieron en número y afiliación pero, a cambio, se vieron reforzados por afiliados ajenos al anarcosindicalismo. En cualquier caso, la CNT ya era un sindicato plenamente consolidado, lo que se pudo comprobar en los mitines de San Sebastián de los Reyes o el de Montjuich, que congregó a más de doscientos mil personas.

Todo parecía apuntar a un gran renacimiento de la CNT, no sólo como organización sindical sino también como aglutinante de un importante movimiento libertario que conectaba con un amplio movimiento social contestatario. La CNT parecía revivir pasando factura a casi cuarenta años de dictadura y de falta de libertades, encabezando los anhelos, las ansias de libertad y los deseos de cambios radicales y en profundidad de amplios sectores de la población española.

En medio de una fuerte conflictividad social tuvo lugar en octubre de 1977 la firma de los Pactos de la Moncloa. Estos acuerdos fueron firmados entre el Gobierno de España, presidido por Adolfo Suárez y los principales partidos políticos con representación parlamentaria en el Congreso de los Diputados. Los pactos supusieron la imposición definitiva de la reforma política sobre la ruptura con el franquismo. Si la futura Constitución tenía una gran importancia en lo que se refería a establecer las reglas básicas del juego político, el pacto social tendría una importancia también trascendental, ya que sería lo que permitiría reconstruir la paz social y la disciplina en el mundo del trabajo español. Algo sin duda imprescindible en un país en donde la clase obrera había adquirido una gran capacidad de autoorganización capaz de sobrepasar a comités y burocracias sindicales. Había que restablecer una situación de sometimiento, imprescindible para afrontar una crisis económica que se pensaba resolver con un ajuste duro que, por supuesto, debían pagar los trabajadores.

Por lo tanto, una parte fundamental de los Pactos de la Moncloa era como controlar al movimiento obrero y a los sindicatos al margen de C.C.O.O. y UGT, es decir a la CNT. Fue



aquí por lo tanto donde se creó y preparó la colaboración de clases (concertación social), para lo que se tomó como ejemplo la socialdemocracia alemana. Así nacían los comités de empresa (sindicalismo de nuevo tipo) nefastos para la lucha no sólo en lo económico, sino también en lo organizativo y unitario como clase, ya que parcializaban las luchas empresa por empresa, cuando las luchas y las reivindicaciones eran globales. En realidad, los comités de empresa eran (y son) de naturaleza antisindical, puesto que la actividad sindical sólo consistía en depositar un voto en una urna cada cuatro años, y los trabajadores -supuestamente representados en su conjunto por el comité- no sentían la necesidad de organizarse para luchar por sus intereses.

Al poco tiempo UGT y C.C.O.O. aceptaron firmar el documento y la CNT pasó a ser el único gran sindicato que nucleaba un frente contra el pacto social en el que se agrupaba buena parte de la izquierda radical, otros sindicatos de corte asambleario y algunos movimientos sociales. Pero lo que convertía a la CNT en un peligro potencial no era su fuerza en aquel momento, sino su posible capacidad para encauzar el descontento social que inevitablemente iba a producirse.

El 15 de enero de 1978 la CNT organizó una manifestación en Barcelona contra la firma de los Pactos de la Moncloa y las elecciones sindicales. En la misma se juntaron alrededor de 10.000 trabajadores que seguían oponiéndose a ese pacto social y que era prueba evidente de la gran capacidad de convocatoria que tenía la CNT en aquellos momentos.

Terminada la manifestación, tuvo lugar un ataque con cócteles Molotov contra la sala de fiestas más conocida y de más éxito de Barcelona en aquellos momentos, la sala "Scala". El resultado inmediato fue la muerte de cuatro trabajadores de la sala, tres de los cuales eran afiliados de la propia CNT. La duda y la incredulidad siguió siendo la tónica general hasta que, tan sólo cuarenta y ocho horas después, un comunicado de la policía informó de la detención de todos los presuntos autores del atentado, a quienes inmediatamente se les relacionó con la CNT. En los días posteriores fueron detenidas alrededor de 170 personas más, al mismo tiempo que se desataba una imponente campaña de descrédito contra la organización confederal por medio de los medios de comunicación y de los aparatos represivos del estado, que vieron la ocasión de amordazar y destruir la única fuerza con cierto peso social que amenazaba la amplia operación de blanqueo de la dictadura franquista y de los propios franquistas: los Pactos de la Moncloa.

El tiempo demostraría que el atentado fue producto de un montaje policial orquestado mediante confidentes infiltrados en el sindicato y la infiltración del confidente, Joaquín Gambín, quien había dirigido el atentado. Peor ya era demasiado tarde, *el Caso Scala* marcó el fin del crecimiento espectacular de la CNT y del movimiento libertario en general, y el inicio de su decadencia acelerada. Supuso el frenazo de una organización que crecía a ojos vista, el acentuamiento de sus divisiones y un descrédito que arrastró la organización confederal que quedó ampliamente desautorizada socialmente y prácticamente neutralizada: se consumó el gran Pacto de Estado de la Transición y de la nueva Democracia Española, sin oponentes.

El período entre 1979 y 1983 estuvo marcado por las escisiones que sufrió la anarcosindical, producto de la postura mantenida por parte de los sectores minoritarios en favor de participar en las elecciones sindicales a comités de empresa, copia sin retoques de los Jurados Mixtos, los Comités Paritarios y los Jurados de Empresa que siempre rechazó la CNT y que fueron causa de su marginación con la dictadura de Primo de Rivera y con la Segunda República y motivo de exclusión de la lucha sindical en el seno de la CNS franquista. Es importante señalar que estas escisiones no se habrían producido sin la intervención estrella del gobierno del PSOE, deseoso de hacer pasar a la CNT por el aro del sindicalismo institucionalizado. Alfonso Guerra, vicepresidente del gobierno, llegó a mantener reuniones secretas con José Bondía, entonces secretario General de la CNT, al que le hizo una serie de succulentas promesas que ponían sobre la mesa una auténtica oferta de compra de la CNT. Producto de estas escisiones como resultado del entramado gubernamental fue la creación de la CGT, organización que aún a día de hoy mantiene su misión de tratar institucionalizar el sindicalismo revolucionario y encauzar la rebeldía de la clase trabajadora. Tal y como el PSOE había esperado.

La Confederación Nacional del Trabajo había retomado sus esencias, pero no sin pagar un alto precio: una dolorosa ruptura sindical, una considerable pérdida de militantes y una sensación de amargo desencanto que tardaría en superar. Tras el calvario vivido a lo largo de la década de los noventa, época en la que se podría destacar las luchas por la recuperación del patrimonio sindical histórico, la CNT entró en el siglo XXI exhausta. Fue entonces cuando comenzó a experimentar un crecimiento, enmarcado dentro de un contexto de revitalización del anarquismo a nivel global, especialmente en los últimos tres o cuatro años; un auge que se

puede constatar si examinamos el notable incremento de conflictos laborales y la creación de nuevos nuevos núcleos y sindicatos confederales en diversos puntos del estado.

### **Annexe VII : Teatro (Cf Thèse Ros Berenguer)**

**El alcalde de Zalamea de FFG :** .../... En lugar de la versión de la obra que pudiera hacer un escritor o un poeta, el trabajo de Fernán Gómez es «una acomodación de hombre de teatro» en torno a la clarificación del texto y el ritmo escénico, junto a la disposición del escenario. «La obra tiene la ventaja de ser menos barroca que otras de la época, con un lenguaje más llano y sencillo. En cuanto a la dificultad de decir el verso, creo que no es por el verso en sí, sino por el estilo; en esta obra la versificación carga más los conceptos y las imágenes.» *El alcalde de Zalamea* está considerada como una obra maestra. Calderón y Lope de Vega son los máximos dramaturgos de nuestro teatro clásico. «En la obra», señala Fernán Gómez, «todo gira alrededor de un suceso y un ambiente, y en este sentido Pedro Crespo se erige en protagonista; pero la acción no se concentra en el personaje, como ocurre en otras obras clásicas. En cierta manera, la obra parece de Lope. El tema del honor existe, pero el tratamiento externo del tema es más sencillo que en otros dramas calderonianos.» Las líneas generales del montaje han sido la claridad y la sobriedad. «No he recurrido a un montaje naturalista; prefiero que se note que es teatro, una representación, aunque hay detalles realistas y naturalistas. A mí me gusta el teatro recargado y espectacular, pero en esta ocasión no lo considero adecuado. El teatro de la época era distanciado, por la utilización del verso. La interpretación pretende ser natural; la supuesta dificultad del teatro en verso se debe en gran parte a las escasas ocasiones que tienen los actores de interpretar teatro clásico. » Los temas centrales de *El alcalde de Zalamea* son la honra y la oposición entre el poder militar y civil. «Estoy de acuerdo con los comentaristas al señalar que Calderón se limita en la obra a dar un mensaje de moral cristiana, que, por otra parte, era la moral de su época. » Fernando Fernán Gómez vuelve a la interpretación escénica después de seis años; su último trabajo como actor fue en la comedia isabelina *Los lunáticos*. En estos años se ha dedicado a la dirección en teatro y cine. La pasada temporada dirigió *¡Abre el ojo!*, de Rojas Zorrilla, para la programación del Centro Dramático Nacional, en el teatro María Guerrero. En cine dirigió e interpretó diversas películas; la preparación del montaje de la obra de Calderón coincidió con la terminación del rodaje de *Cinco tenedores*, una comedia de humor interpretada por Concha Velasco y José Sazatornil. Manifiesta que el proyecto de *El alcalde de Zalamea* es

muy antiguo, sobre todo por la interpretación del personaje. "Lógicamente, he tenido que esperar a tener la edad adecuada." Pocas horas antes del estreno se muestra satisfecho del trabajo con los actores y la puesta en escena, así como de sus propias aportaciones. Piensa que la obra puede interesar al público, en el contexto de una campaña de dos meses y a precios populares. Existe la posibilidad de llevar la obra a otras ciudades españolas.

Meritorio

Comparsa

**Annexe VIII : CIFESA :** .../... Para los Casanova resultaba clarísimo que *Locura de amor* era el filón a explotar. Había que dedicarse a los pelicolones históricos. Prescindieron de cualquier otra consideración, ya que no creo que se dieran cuenta de que el atractivo de la cinta estaba en la fuerza del melodrama, en su pasión necrofílica. La prueba la tenemos en el desastre de *La leona de Castilla*, que es una película equiparable, pero que parte de un guión espantoso, en el que se descalifica a los comuneros, cuando toda la historia está montada sobre su heroísmo’.

Antes de esta etapa de cine histórico, Cifesa había producido obras muy estimables, como *Ella, él y sus millones o Malvaloca*. Sorprendentemente, el número de títulos que se refieren a la guerra civil es escasísimo. ‘De 1939 a 1945, el modelo que se impone es el del cine americano, la comedia, y el referente no es la realidad, sino el propio cine. Luis Lucia es quizá quien mejor entendió el juego. Orduña, por razones personales, se movía mucho mejor en el melodrama, en el exceso y la grandilocuencia. Respecto a la guerra civil, es lógico que fuera un tema abordado en pocas ocasiones -*Harka, El frente de los suspiros*-, ya sea por el carácter traumático de la misma, ya sea porque se había desarrollado en el propio país. Aquí es impensable explotar la guerra como lo realizaron los americanos, que la hicieron por todo el mundo, excepto en Estados Unidos. Además, los guiones estaban repletos de jóvenes soñadores que decían sandeces del tipo: ‘¡Qué bonitas esas esquelas que dicen: murió por Dios y por España a los diecisiete años!’.

Si una buena parte de los filmes de Cifesa ponen en escena historias de equívoco de personalidad como fórmula para el acceso al ascenso social, los hermanos Casanova también se vieron obligados a practicar la doble vida, falseando los balances, para salvar la empresa y

su buen nombre. En lo primero fracasaron, en lo segundo no se puede decir lo mismo. ‘Todos los que trabajaron para Cifesa hablan de los hermanos Casanova como unos caballeros. Es lógico. Pagaban mejor que nadie, daban el mejor trato posible a sus trabajadores, repartían beneficios cuando los había. Otra cosa es su megalomanía y que montaran una estructura empresarial para un mercado como el español. Probablemente el departamento que siempre funcionó peor de Cifesa debió ser el de guiones. Su producción está repleta de argumentos absurdos’. El fin de Cifesa, del Hollywood hispano, fue sonado, con proceso incluido; pero la justicia, demostrando una vez más que su independencia durante el franquismo no pasaba de ser una mera formulación retórica, cuidó de que el escándalo no trascendiera. Se habrían visto implicadas algunas autoridades y el nombre de los propios Casanova pesaba mucho en Valencia. ‘Aún hoy mantiene su influencia. Cuando investigué sobre el proceso, que sabía que existía, pero nada más, me encontré con una especie de pacto de silencio. Nadie sabía nada, nadie hablaba de él, como si no hubiera habido reclamaciones por parte de los accionistas. Descubrí las actas de los consejos de administración y el sumario del proceso gracias al presidente de la Audiencia de Valencia, que acababa de ser nombrado. Era un montón de papeles guardado en una buhardilla. Sólo pude mirarlos tres días. Cuando pedí permiso para fotocopiarlos debí levantar la liebre, ya que intervinieron las órdenes de otros jueces para prohibírmelo.’ El juicio no fue público. Vicente y Luis Casanova fueron condenados siete años, después de presentada la querrela, como autores de estafa y falsificación. Todas sus maniobras ilegales no consiguieron salvar Cifesa. Ellos perdieron su patrimonio y hoy viven semienclaustrados, no queriendo hablar de sus años de productores con nadie.

**Annexe IX: Néoréalisme :** (CF Mémoires, passages sur néoréalisme).../... Quizá por ello, las partituras de Renzo Rossellini para los filmes de su hermano no sean las más adecuadas para la austeridad de la puesta en escena que propone *Roma, ciudad abierta*, o el

detallismo conductista de *Alemania, año cero* (*Germania, anno zero*, 1947): son en exceso redundantes y ancladas en los clichés del melodrama fácil. Del mismo modo, la música de un Alessandro Cicognini -un compositor iniciado antes del neorrealismo- cuadra mejor con el sentimentalismo humanista de Vittorio de Sica, al igual que el carácter popular de ciertas composiciones de Nino Rota se adecúa más al costumbrismo de Eduardo de Filippo. En todo caso, parece que la relación entre ese "ente" no muy definido considerado como neorrealismo condujo a éste por caminos que lo apartaban cada vez más del mero rigor documental, del simple testimonio de "urgencia" sobre una situación social determinada. Luchino Visconti fue uno de los realizadores que mejor supieron trascender las fronteras del neorrealismo para llevarlo a los terrenos de un cine más personal, trágico y operístico. En este sentido, *Rocco y sus hermanos* (1960) es su obra maestra. (Roberto Cueto).

**MADRID, FALLECE CARMEN ARROJO**

Carmen Arrojo falleció el pasado 6 de abril, con 98 años. Fue secretaria de estudiantes de la Juventud Socialista Unificada y profesora de la escuela de cuadros del partido. Carmen se

implicó mucho en la resistencia contra el golpe de estado franquista. Desarrolló acciones en la retaguardia republicana de la capital, algunas de ellas, encaminadas a mejorar las condiciones de trabajo de las mujeres, logrando que el Gobierno remunerara a las republicanas que en la retaguardia cosían uniformes y cocinaban para soldados que iban o venía del frente. Organizó una residencia para hijos de combatientes y, tras realizar un curso de enfermería, colaboró con los servicios sanitarios en el hospital de la 46ª división del Ejército Popular.

**TERUEL, XIII JORNADAS DE MEMORIA HISTÓRICA**

El martes 25 de abril comenzaron las XIII Jornadas de Memoria Histórica, organizadas por la Asociación Pozos de Caudé. En la inauguración estuvieron presentes representantes de la Universidad de Teruel, Ayuntamiento de Teruel, Instituto de Estudios

Turolenses, sindicatos, y representantes de PSOE, IU, Ganar Teruel y CHA. Además de diversas ponencias, se ha programado un paseo por vestigios, trincheras y cementerio de Singra y Rubielos de la Cérida. Otra salida al Muletón y Altos de Celadas, para conocer los acontecimientos ocurridos en la zona con una experta en Brigadas Internacionales Alemanas. La obra de teatro "Terror y miseria en el primer franquismo" de Sanchís Siniestra; la película: "Las 13 Rosas" de Emilio Martínez Lázaro. La obra de teatro "María la jabalina" de Lola López. La exposición: "Fotografías sobre bombardeos en Teruel y provincia".

**VALENCIA, HOMENAJE A LAS VÍCTIMAS DEL FRANQUISMO**

El sábado 8 de abril tuvo lugar un acto de homenaje a las víctimas del franquismo,

organizado por la Plataforma per la Memoria del P.V. Unas 300 personas portando claveles rojos, banderas republicanas se concentraron en el cementerio donde se leyó un comunicado y hubo actuaciones musicales. En el cementerio hay erigida una placa donde denuncia que hay más de 26.000 víctimas del franquismo enterradas entre abril de 1939 y diciembre de 1945, en cinco fosas comunes del cementerio de Valencia. Unas fueron asesinadas por defender la justicia y la libertad, otras murieron de hambre, frío y pobreza a causa de la miseria de una guerra injusta y de una posguerra interminable y cruel.

**BADAJÓZ, JORNADAS DE MEMORIA EN ALBURQUERQUE**

Del 19 al 22 de abril se han celebrado en Alburquerque las "Jornadas Memoria de Futuro: <https://plataformacontralaimpunidad.wordpress.com/>

"Hilvanando fronteras" organizadas por el Colectivo Memoria de Futuro de Alburquerque. Entre otros actos, que incluyen una ruta, se han realizado dos charlas: "La historia secreta de los refugiados de la Raya" a cargo de Carlos Pessoa, y "Refugiados ayer y hoy", a cargo de Virginia Domínguez, Carlos Pessoa y Andy Plaza.

**MADRID, HOMENAJE A JULIÁN GRIMAU**

**54 aniversario** del asesinato  
de **Julián Grimau** (20/04/1963)

El jueves 20 de abril se celebró en el Cementerio Civil de Madrid el acto homenaje del dirigente comunista Julián Grimau, fusilado hace 54 años sin ninguna garantía jurídica en su proceso. Intervinieron David García Carro de Memoria Democrática del PCM y Álvaro Aguilera, secretario general del PCM. Representantes de la

Plataforma contra la impunidad del franquismo estuvieron apoyando el acto donde se reivindicó la figura de Grimau y se hizo hincapié en la importancia de la labor de la recuperación de la memoria histórica. Grimau fue detenido en 1962. Durante los interrogatorios y torturas a los que fue sometido, le lanzaron de cabeza desde una ventana del primer piso al callejón de San Bernardo, en la parte posterior de la Dirección General de Seguridad en la Puerta del Sol. Grimau estuvo al borde la muerte, pero, con el cráneo, las muñecas y las piernas fracturadas, sobrevivió. Grimau, tras recuperarse de los traumatismos, no recordaba nada de lo que sucedió después de las primeras horas del brutal interrogatorio. Siguió siendo torturado y terminó siendo ejecutado el 20 de abril de 1936.

**MADRID, ANCLAR LA PALABRA EN LA VIDA**

El martes 18 de abril tuvo lugar la sesión V del Seminario Internacional de DDHH: Mujer y franquismo, con el título "Anclar la palabra en la vida: Historias y testimonios orales de mujeres y víctimas". Esta sesión tuvo un inicio especial, un homenaje al abogado Carlos Slepoy, fallecido el

día antes y al que se tuvo presente durante todo el acto. Las ponentes fueron: Matilde Eiroa San Francisco, doctora en Historia Contemporánea y profesora titular de la Universidad Carlos III de Madrid; Aránzazu Borrachero, catedrática del Departamento de Lenguas y Literaturas Extranjeras del Queensborough Community College de la Universidad de Nueva York; y Pilar Domínguez Prats, doctora en Historia y profesora del área de Historia del Pensamiento Político y Movimientos Sociales de la Universidad de Las Palmas de Gran Canaria. Las tres presentaron los proyectos de investigación que dirigen.

**MADRID, HOMENAJE EN EL ZANJÓN DE LOS FUSILADOS EN ALCALÁ DE HENARES**

El domingo 23 de abril se realizó un homenaje a los republicanos fusilados en el cementerio viejo de Alcalá de Henares. El acto estaba organizado <https://plataformacontralaimpunidad.wordpress.com/>

por IU, PCE, UJCE. Intervinieron también la Junta estatal republicana, Foro por la Memoria Guadalajara y la Plataforma contra la impunidad del franquismo. En Alcalá de Henares hubo 286 fusilados republicanos a manos de los golpistas de Franco una vez instalado en la dictadura militar. En su mayoría eran anarquistas, socialdemócratas y comunistas. Todos defensores de ideas de libertad y democracia y todos ejerciendo esa defensa con el gobierno de II República.



## CONVOCATORIAS

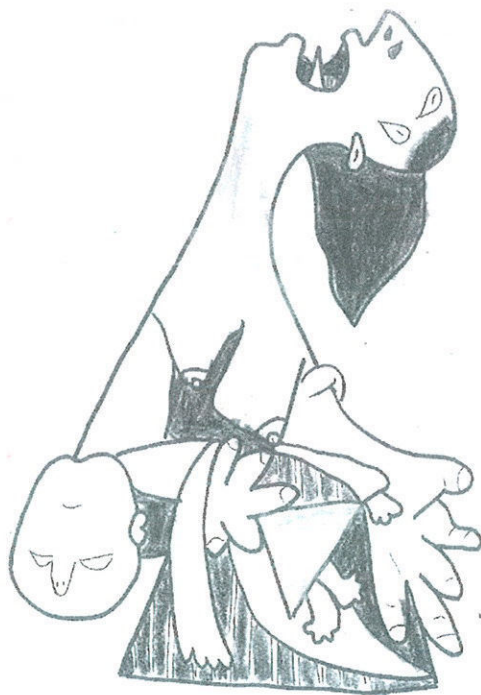

**DEL 18 AL 30 DE ABRIL, EXPOSICIÓN  
“LA NUEVE, LA HISTORIA SILENCIADA”**

Lugar: C.C. Príncipe de Asturias, c/ García Noblejas, 14 (Ciudad Lineal)

Recorrido fotográfico por la historia de esta unidad y sus hombres. Muestra su salida de España, la creación de la unidad, su lucha, sus victorias y su destino final. todo acompañado de los uniformes y objetos reales que se utilizaron junto con textos didácticos que ilustran una parte ocultada del exilio republicano español en el siglo XX.


**8 DE MAYO, LAS MUJERES EN LA QUERRELLA  
ARGENTINA CONTRA LOS CRÍMENES DEL FRANQUISMO  
(Sesión VI del seminario Mujer y Franquismo)**

Lugar: Universidad Carlos III,  
Ponentes: Ana Messuti, abogada de la Asociación Pro Derechos Humanos de España (APDHE), Paz Romero, de la asociación La Comuna, Ángel Bahamonde, Catedrático de Historia Contemporánea en la Universidad Carlos III de Madrid.  
Dirige y coordina: Soledad Luque Delgado (Todos los niños robados son también mis niños)


**11 DE MAYO, 7º ANIVERSARIO  
DE LA PLATAFORMA  
CONTRA LA IMPUNIDAD DEL FRANQUISMO**

**PUERTA DE SOL, A LAS 20:00 H.**

Llevamos 7 años, todos los jueves, en la Puerta de Sol, llueva, nieve o haga sol, frente el edificio que albergó la Dirección General de Seguridad, actual sede de la Presidencia de la Comunidad de Madrid.

Denunciamos los crímenes del franquismo. Exigimos que desaparezcan de Madrid y de España todas las calles y monumentos que homenajean a los golpistas y asesinos franquistas. Exigimos el fin de la impunidad y la derogación de las leyes de punto final. Reivindicamos que el Estado se haga cargo de la exhumación de todas las fosas comunes con presencia de jueces y fiscales que certifiquen y judicialicen los asesinatos de nuestros familiares.

**INTERVENDRÁN:**

Todos los niños robados son también mis niños  
Foro por la Memoria de la Comunidad de Madrid  
Querella Argentina.

Coordinadora de la Memoria Histórica de Madrid  
Personalidades públicas de la política y la cultura.

# PLATAFORMA CONTRA LA IMPUNIDAD DEL FRANQUISMO



Número 208

27/04/2017

## JOSÉ UTRERA MOLINA



Una vez más vemos como un franquista asesino muere en la impunidad de su casa y de la injusticia española y es enterrado con honores fascistas.

En octubre de 2014 la jueza argentina María Servini de Cubría ordenó detener a **José Utrera Molina, ex ministro de Franco**, y extraditarlo a Buenos Aires para proceder a su interrogatorio en la única causa abierta en el mundo contra los crímenes franquistas: lesa humanidad y genocidio. A Utrera Molina le imputó el haber convalidado con su firma la sentencia de muerte de Salvador Puig Antich, anarquista antifranquista ejecutado a garrote vil en 1974, a los 23 años. Fue el último condenado español ejecutado con tal método. Servini remarcó que los hechos por los que ordenaba la detención de Utrera Molina eran sancionables con las penas de reclusión o prisión perpetua. Con la llegada de la democracia muchos fascistas se alistaron a partidos presuntamente demócratas. Utrera no. Era miembro del patronato de la Fundación Francisco Franco y escribió un par de libros con títulos explícitos: "Sin cambiar de camisa" y "Sin cambiar de bandera"

La Audiencia Nacional española no atendió la orden de la jueza argentina y Utrera Molina no pagó sus crímenes ni con cadena perpetua ni con nada.

En el funeral en Nerja, al que acudió la hija del dictador, Carmen Franco Polo, los falangistas entonaron el 'Cara al sol', corearon vivas a José

Antonio, Francisco Franco y al propio Utrera Molina, y gritaron arribas a España una, España grande, España libre. Nadie, que sepamos ha sido detenido por estos hechos que como mínimo son sancionables por la ley de Memoria Histórica, además de por clara apología del terrorismo.

Su yerno Alberto, presunto demócrata, avaló abiertamente el acto fascista homenajando al asesino y llevando en hombros su féretro.

**Desde la Plataforma contra la impunidad del franquismo denunciamos que este ha sido un nuevo acto de denigración contra las víctimas del franquismo y contra la democracia.**

No es el único acto fascista del gobierno del PP de las últimas semanas. El pasado 23 de marzo el Ministerio de Defensa, dirigido por María Dolores de Cospedal, enterró al **general golpista José Sanjurjo en Melilla**, con honores en el Panteón de los Héroes de Regulares del cementerio melillense.

La misma Cospedal aprovechó su visita a Málaga durante la *semana santa* para homenajear los restos del **aviador golpista Joaquín García-Morato y Castaño**, premiado por el franquismo con el título de Conde del Jarama por su participación en los bombardeos del Frente de Andalucía. Concretamente García-Morato fue el responsable de los bombardeos realizados por la aviación franquista sobre la ciudad de Antequera, que precedió a la Masacre de la Carretera de Málaga, uno de los episodios más sangrientos de la Guerra Civil y que dejó entre 3.000 y 5.000 víctimas civiles asesinadas por el bando franquista. Tampoco Cospedal ha sido de momento inhabilitada por estos actos fascistas.

Y suma y sigue, el franquismo sigue vivo y sigue presente en el gobierno y las instituciones.

**SIN MEMORIA NO HAY DEMOCRACIA**

**MADRID, FALLECE CARMEN ARROJO**

Carmen Arrojo falleció el pasado 6 de abril, con 98 años. Fue secretaria de estudiantes de la Juventud Socialista Unificada y profesora de la escuela de cuadros del partido. Carmen se

implicó mucho en la resistencia contra el golpe de estado franquista. Desarrolló acciones en la retaguardia republicana de la capital, algunas de ellas, encaminadas a mejorar las condiciones de trabajo de las mujeres, logrando que el Gobierno remunerara a las republicanas que en la retaguardia cosían uniformes y cocinaban para soldados que iban o venía del frente. Organizó una residencia para hijos de combatientes y, tras realizar un curso de enfermería, colaboró con los servicios sanitarios en el hospital de la 46ª división del Ejército Popular.

**TERUEL, XIII JORNADAS DE MEMORIA HISTÓRICA**

El martes 25 de abril comenzaron las XIII Jornadas de Memoria Histórica, organizadas por la Asociación Pozos de Caudé. En la inauguración estuvieron presentes representantes de la Universidad de Teruel, Ayuntamiento de Teruel, Instituto de Estudios

Turolenses, sindicatos, y representantes de PSOE, IU, Ganar Teruel y CHA. Además de diversas ponencias, se ha programado un paseo por vestigios, trincheras y cementerio de Singra y Rubielos de la Cérda. Otra salida al Muletón y Altos de Celadas, para conocer los acontecimientos ocurridos en la zona con una experta en Brigadas Internacionales Alemanas. La obra de teatro "Terror y miseria en el primer franquismo" de Sanchís Siniestra; la película: "Las 13 Rosas" de Emilio Martínez Lázaro. La obra de teatro "María la jabalina" de Lola López. La exposición: "Fotografías sobre bombardeos en Teruel y provincia".

**VALENCIA, HOMENAJE A LAS VÍCTIMAS DEL FRANQUISMO**

El sábado 8 de abril tuvo lugar un acto de homenaje a las víctimas del franquismo,

organizado por la Plataforma per la Memoria del P.V. Unas 300 personas portando claveles rojos, banderas republicanas se concentraron en el cementerio donde se leyó un comunicado y hubo actuaciones musicales. En el cementerio hay erigida una placa donde denuncia que hay más de 26.000 víctimas del franquismo enterradas entre abril de 1939 y diciembre de 1945, en cinco fosas comunes del cementerio de Valencia. Unas fueron asesinadas por defender la justicia y la libertad, otras murieron de hambre, frío y pobreza a causa de la miseria de una guerra injusta y de una posguerra interminable y cruel.

**BADAJEZ, JORNADAS DE MEMORIA EN ALBURQUERQUE**

Del 19 al 22 de abril se han celebrado en Alburquerque las "Jornadas Memoria de Futuro: <https://plataformacontralaimpunidad.wordpress.com/>

Hilvanando fronteras" organizadas por el Colectivo Memoria de Futuro de Alburquerque. Entre otros actos, que incluyen una ruta, se han realizado dos charlas: "La historia secreta de los refugiados de la Raya" a cargo de Carlos Pessoa, y "Refugiados ayer y hoy", a cargo de Virginia Domínguez, Carlos Pessoa y Andy Plaza.

**MADRID, HOMENAJE A JULIÁN GRIMAU**

**54 aniversario** del asesinato  
de **Julián Grimau** (20/04/1963)

El jueves 20 de abril se celebró en el Cementerio Civil de Madrid el acto homenaje del dirigente comunista Julián Grimau, fusilado hace 54 años sin ninguna garantía jurídica en su proceso. Intervinieron David García Carro de Memoria Democrática del PCM y Álvaro Aguilera, secretario general del PCM. Representantes de la

Plataforma contra la impunidad del franquismo estuvieron apoyando el acto donde se reivindicó la figura de Grimau y se hizo hincapié en la importancia de la labor de la recuperación de la memoria histórica. Grimau fue detenido en 1962. Durante los interrogatorios y torturas a los que fue sometido, le lanzaron de cabeza desde una ventana del primer piso al callejón de San Bernardo, en la parte posterior de la Dirección General de Seguridad en la Puerta del Sol. Grimau estuvo al borde la muerte, pero, con el cráneo, las muñecas y las piernas fracturadas, sobrevivió. Grimau, tras recuperarse de los traumatismos, no recordaba nada de lo que sucedió después de las primeras horas del brutal interrogatorio. Siguió siendo torturado y terminó siendo ejecutado el 20 de abril de 1936.

**MADRID, ANCLAR LA PALABRA EN LA VIDA**

El martes 18 de abril tuvo lugar la sesión V del Seminario Internacional de DDHH: Mujer y franquismo, con el título "Anclar la palabra en la vida: Historias y testimonios orales de mujeres y víctimas". Esta sesión tuvo un inicio especial, un homenaje al abogado Carlos Slepoy, fallecido el

día antes y al que se tuvo presente durante todo el acto. Las ponentes fueron: Matilde Eiroa San Francisco, doctora en Historia Contemporánea y profesora titular de la Universidad Carlos III de Madrid; Aránzazu Borrachero, catedrática del Departamento de Lenguas y Literaturas Extranjeras del Queensborough Community College de la Universidad de Nueva York; y Pilar Domínguez Prats, doctora en Historia y profesora del área de Historia del Pensamiento Político y Movimientos Sociales de la Universidad de Las Palmas de Gran Canaria. Las tres presentaron los proyectos de investigación que dirigen.

**MADRID, HOMENAJE EN EL ZANJÓN DE LOS FUSILADOS EN ALCALÁ DE HENARES**

El domingo 23 de abril se realizó un homenaje a los republicanos fusilados en el cementerio viejo de Alcalá de Henares. El acto estaba organizado <https://plataformacontralaimpunidad.wordpress.com/>

por IU, PCE, UJCE. Intervinieron también la Junta estatal republicana, Foro por la Memoria Guadalajara y la Plataforma contra la impunidad del franquismo. En Alcalá de Henares hubo 286 fusilados republicanos a manos de los golpistas de Franco una vez instalado en la dictadura militar. En su mayoría eran anarquistas, socialdemócratas y comunistas. Todos defensores de ideas de libertad y democracia y todos ejerciendo esa defensa con el gobierno de II República.

## CONVOCATORIAS

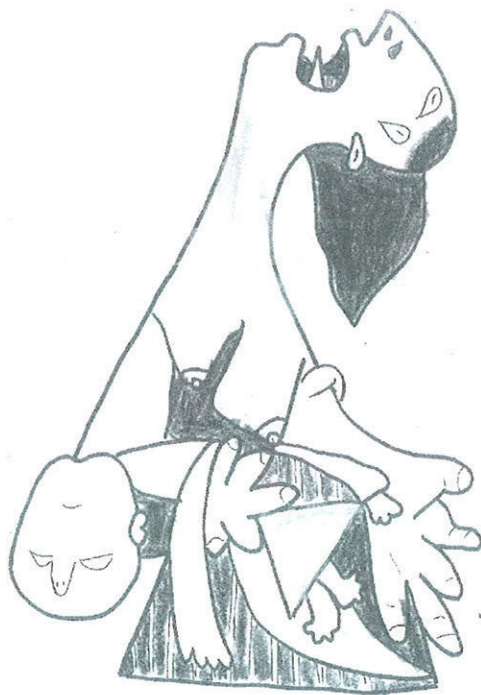

**DEL 18 AL 30 DE ABRIL, EXPOSICIÓN  
“LA NUEVE, LA HISTORIA SILENCIADA”**

Lugar: C.C. Príncipe de Asturias, c/ García Noblejas, 14 (Ciudad Lineal)

Recorrido fotográfico por la historia de esta unidad y sus hombres. Muestra su salida de España, la creación de la unidad, su lucha, sus victorias y su destino final. todo acompañado de los uniformes y objetos reales que se utilizaron junto con textos didácticos que ilustran una parte ocultada del exilio republicano español en el siglo XX.


**8 DE MAYO, LAS MUJERES EN LA QUERRELLA  
ARGENTINA CONTRA LOS CRÍMENES DEL FRANQUISMO  
(Sesión VI del seminario Mujer y Franquismo)**

Lugar: Universidad Carlos III,  
Ponentes: Ana Messuti, abogada de la Asociación Pro Derechos Humanos de España (APDHE), Paz Romero, de la asociación La Comuna, Ángel Bahamonde, Catedrático de Historia Contemporánea en la Universidad Carlos III de Madrid.  
Dirige y coordina: Soledad Luque Delgado (Todos los niños robados son también mis niños)


**11 DE MAYO, 7º ANIVERSARIO  
DE LA PLATAFORMA  
CONTRA LA IMPUNIDAD DEL FRANQUISMO**

**PUERTA DE SOL, A LAS 20:00 H.**

Llevamos 7 años, todos los jueves, en la Puerta de Sol, llueva, nieve o haga sol, frente el edificio que albergó la Dirección General de Seguridad, actual sede de la Presidencia de la Comunidad de Madrid.

Denunciamos los crímenes del franquismo. Exigimos que desaparezcan de Madrid y de España todas las calles y monumentos que homenajean a los golpistas y asesinos franquistas. Exigimos el fin de la impunidad y la derogación de las leyes de punto final. Reivindicamos que el Estado se haga cargo de la exhumación de todas las fosas comunes con presencia de jueces y fiscales que certifiquen y judicialicen los asesinatos de nuestros familiares.

**INTERVENDRÁN:**

Todos los niños robados son también mis niños  
Foro por la Memoria de la Comunidad de Madrid  
Querella Argentina.

Coordinadora de la Memoria Histórica de Madrid  
Personalidades públicas de la política y la cultura.

# PLATAFORMA CONTRA LA IMPUNIDAD DEL FRANQUISMO



Número 208

27/04/2017

## JOSÉ UTRERA MOLINA



Una vez más vemos como un franquista asesino muere en la impunidad de su casa y de la injusticia española y es enterrado con honores fascistas.

En octubre de 2014 la jueza argentina María Servini de Cubría ordenó detener a **José Utrera Molina, ex ministro de Franco**, y extraditarlo a Buenos Aires para proceder a su interrogatorio en la única causa abierta en el mundo contra los crímenes franquistas: lesa humanidad y genocidio. A Utrera Molina le imputó el haber convalidado con su firma la sentencia de muerte de Salvador Puig Antich, anarquista antifranquista ejecutado a garrote vil en 1974, a los 23 años. Fue el último condenado español ejecutado con tal método. Servini remarcó que los hechos por los que ordenaba la detención de Utrera Molina eran sancionables con las penas de reclusión o prisión perpetua. Con la llegada de la democracia muchos fascistas se alistaron a partidos presuntamente demócratas. Utrera no. Era miembro del patronato de la Fundación Francisco Franco y escribió un par de libros con títulos explícitos: "Sin cambiar de camisa" y "Sin cambiar de bandera"

La Audiencia Nacional española no atendió la orden de la jueza argentina y Utrera Molina no pagó sus crímenes ni con cadena perpetua ni con nada.

En el funeral en Nerja, al que acudió la hija del dictador, Carmen Franco Polo, los falangistas entonaron el 'Cara al sol', corearon vivas a José

Antonio, Francisco Franco y al propio Utrera Molina, y gritaron arribas a España una, España grande, España libre. Nadie, que sepamos ha sido detenido por estos hechos que como mínimo son sancionables por la ley de Memoria Histórica, además de por clara apología del terrorismo.

Su yerno Alberto, presunto demócrata, avaló abiertamente el acto fascista homenajando al asesino y llevando en hombros su féretro.

**Desde la Plataforma contra la impunidad del franquismo denunciamos que este ha sido un nuevo acto de denigración contra las víctimas del franquismo y contra la democracia.**

No es el único acto fascista del gobierno del PP de las últimas semanas. El pasado 23 de marzo el Ministerio de Defensa, dirigido por María Dolores de Cospedal, enterró al **general golpista José Sanjurjo en Melilla**, con honores en el Panteón de los Héroes de Regulares del cementerio melillense.

La misma Cospedal aprovechó su visita a Málaga durante la *semana santa* para homenajear los restos del **aviador golpista Joaquín García-Morato y Castaño**, premiado por el franquismo con el título de Conde del Jarama por su participación en los bombardeos del Frente de Andalucía. Concretamente García-Morato fue el responsable de los bombardeos realizados por la aviación franquista sobre la ciudad de Antequera, que precedió a la Masacre de la Carretera de Málaga, uno de los episodios más sangrientos de la Guerra Civil y que dejó entre 3.000 y 5.000 víctimas civiles asesinadas por el bando franquista. Tampoco Cospedal ha sido de momento inhabilitada por estos actos fascistas.

Y suma y sigue, el franquismo sigue vivo y sigue presente en el gobierno y las instituciones.

**SIN MEMORIA NO HAY DEMOCRACIA**



**BALANCE**  
**1946**  
**4 PRODUCCIONES**  
**4 ÉXITOS**

**1947**  
**7 PRODUCCIONES**  
**7 ÉXITOS**

**LA PRODIGA**  
**MAR ABIERTO**  
**CONDE PEPE CONDE**  
**AUDIENCIA PÚBLICA**

**REINA SANTA**  
**LA NO CAPITANA**  
**LA MUJER DEL ARMIÑO**  
**EL ENIGMADO**  
**LA FÉ**  
**BOTÓN ANCLA**  
**MANZAS DE ESPAÑA**



# CINE



El cine español en 1946... (Text describing the film industry's performance and upcoming releases.)

**Descan a los empresarios y público españoles. un feliz y próspero 1947**




**El GRAN MILAGRO**



CON PRODUCCIÓN DE...  
 ASISTEN...  
 FOSTA...  
 TRAYE...  
 EN EL...  
 CINE DE MODA

El cine español en 1946... (Continuation of the article text.)

**CINEMA PALACE**  
 2ª SEMANA DE GRANDIOSO ÉXITO



**CASA INDOMABLE**



El cine español en 1946... (Text block accompanying the portrait.)



El cine español en 1946... (Text block accompanying the portrait.)

**CINEMA**

**LA FÉ**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**

**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

**Imperial**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**

**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

**Imperial**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**

**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

**Imperial**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**

**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

**ENRIQUE V**

**TECNICOLOR**

**REALIDADES**

**JUAN MARTIN**

**DE SU NUEVA LISTA DE MATERIAL**

**NEGRO**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**

**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

**LA MUJER DEL ARMIÑO**

**LA PRODIGA**


**MAR ABIERTO**

**CONDE PEPE CONDE**

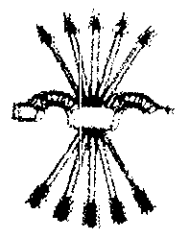


Vertical text on the far left margin, likely a page number or publication details.

**QUINTA SEMANADERA**



El presente número de la quinta semanadera...



# Arriba

Nueva Caracas...  
 Viernes 24 de Agosto de 1956

ESTADOS DE LA UNIÓN - CAROLINA DEL NOROCCIDENTE

## ANTE LA LEY DE ARRINDA MIENINOS

El problema de la vivienda en Venezuela es uno de los más importantes que enfrenta el país. Ante la Ley de Arrendamiento de Viviendas, se debe considerar el bienestar de la población...

La Ley de Arrendamiento de Viviendas tiene como objetivo regular el mercado de alquileres y proteger a los inquilinos. Sin embargo, su implementación plantea desafíos significativos para el sector inmobiliario y el gobierno.

Se espera que esta ley genere un impacto directo en el costo de vida de los venezolanos, especialmente en las zonas urbanas donde el alquiler es una carga pesada para muchas familias.

## "La nueva España es más que nunca la España de la nueva Argentina"

En esta época de crisis, el mundo mira hacia el futuro. La nueva Argentina representa un modelo de desarrollo que puede inspirar a otros países en busca de progreso y estabilidad.

El éxito de la nueva Argentina depende de la capacidad de sus líderes para implementar reformas estructurales y atraer inversión extranjera. La cooperación internacional será clave para superar los desafíos económicos actuales.

La historia nos enseña que los momentos de crisis también son oportunidades para el cambio y la innovación. Con determinación y visión, es posible construir un futuro más próspero y equitativo.

## DIPLOMACIA SUBTERR

El embajador de España en Londres, en un momento de la recepción...

Las relaciones diplomáticas entre España y el Reino Unido han experimentado cambios significativos en los últimos años. La diplomacia subterránea juega un papel crucial en la gestión de estas relaciones complejas.

Se han observado esfuerzos por fortalecer la cooperación en áreas como el comercio, la cultura y la seguridad. Sin embargo, persisten desafíos que requieren una comunicación constante y transparente entre ambas naciones.

## SEGUNDA ANUALIDAD del plan quinquenal Varela

Unos millones y medio por semana puede haber para otros habitantes...

El plan quinquenal Varela continúa en su segunda anualidad, con un enfoque en el desarrollo económico y social. Se proyecta que los recursos asignados beneficiarán a millones de personas.

El gobierno espera que estas inversiones generen empleo y mejoren las condiciones de vida de la población. La transparencia en el uso de los fondos será esencial para mantener la confianza pública.

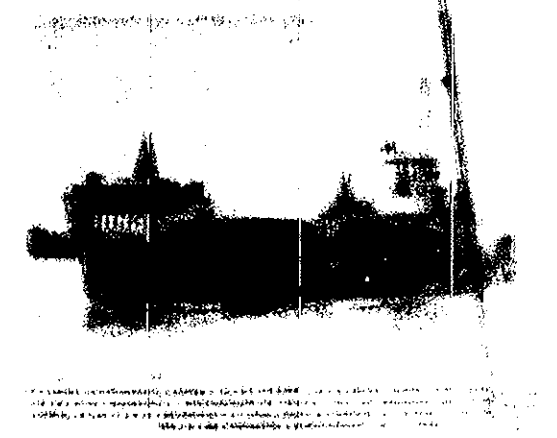
## PRENSA CATOLICA UN. DEL PUEBLO UNAS INDIVIDUALES DE FRANCO

El pueblo católico en España...

La prensa católica en España ha desempeñado un papel importante en la difusión de valores religiosos y sociales. Durante el periodo de Franco, su influencia fue particularmente notable.

Actualmente, se enfrenta a nuevos desafíos en un contexto de mayor pluralidad y libertad de expresión. Sin embargo, sigue siendo una voz importante para sus lectores.

## La baronza norteamericana que abandonan O'Brien a partiendo de sus...



En la noche...

El entusiasmo y el...

En la noche, se observó un gran entusiasmo por parte de la población. Los eventos se desarrollaron en un ambiente de alegría y unidad.

Los organizadores expresaron su satisfacción por la participación masiva de los ciudadanos. Se espera que estos actos refuercen el sentido de pertenencia y compromiso con la comunidad.



# Arriba

Nueva Carteya tiene, al fin, término municipal

Clienta voluta aña la tardada en empujariu cula demarcacion

MIÉRCOLES 15 DE AGOSTO DE 1957. NÚM. 10.151. MADRID, JUEVES 15 DE AGOSTO DE 1957. LAS 10.15. PÁGINA 1.

## ANTE LA LEY DE ARRENDAMIENTOS

El artículo 1.º de la Ley de Arrendamientos Urbanos, que establece la duración de los contratos de arrendamiento de viviendas, ha suscitado una gran polémica entre los juristas y los propietarios. Según el artículo citado, los contratos de arrendamiento de viviendas tendrán una duración de cinco años, salvo pacto en contrario. Esta medida, que pretende garantizar la estabilidad de los arrendatarios, ha sido criticada por algunos juristas que consideran que limita demasiado la libertad de disposición de los propietarios. Sin embargo, otros sostienen que es una medida necesaria para proteger a la clase trabajadora y garantizar su acceso a la vivienda.

## "La nueva España es más que nunca la España de la nueva Argentina"

"Se que trasé de allí un lazo más con que asegurar el todo indivisible que componemos"

Duflouyrimas de Ansoategui al correspondiente de ARRIBA en víspera de su viaje

El Sr. Duflouyrimas de Ansoategui, en su viaje a Argentina, expresó su firme convicción de que la nueva España es más que nunca la España de la nueva Argentina. Él cree que el lazo que lo une con su tierra natal es más fuerte que nunca, y que este sentimiento es el que debe guiar a la política exterior de España. Él cree que la unión de España y Argentina es el camino para garantizar la estabilidad y el bienestar de ambas naciones.

## DIPLOMACIA SUBTERRANEA

El embajador de España en Londres, Enrique de Aguirre, ha sido objeto de una serie de rumores que sugieren que está actuando como un agente secreto. Estos rumores han causado una gran polémica en los círculos diplomáticos y políticos.

El embajador de España en Londres, Enrique de Aguirre, ha sido objeto de una serie de rumores que sugieren que está actuando como un agente secreto. Estos rumores han causado una gran polémica en los círculos diplomáticos y políticos.

## SEGUNDA ANUALIDAD Del plan quinquenal Varela

Diez millones y medio para caminos, nueve millones para obras hidráulicas

El Gobierno ha anunciado la segunda anualidad del plan quinquenal Varela. Según el anuncio, se destinan diez millones y medio de pesetas para la construcción de caminos y nueve millones para obras hidráulicas. Estas inversiones forman parte de un programa más amplio de desarrollo económico que busca mejorar la infraestructura del país y promover el crecimiento industrial.

El Gobierno ha anunciado la segunda anualidad del plan quinquenal Varela. Según el anuncio, se destinan diez millones y medio de pesetas para la construcción de caminos y nueve millones para obras hidráulicas. Estas inversiones forman parte de un programa más amplio de desarrollo económico que busca mejorar la infraestructura del país y promover el crecimiento industrial.

## PRENSA CATOLICA Y EL UU. PUBLICA UNAS DECLARACIONES DE FRANCO

Ustedes, señores, en sus palabras le sigui la voz de los Regimenes español

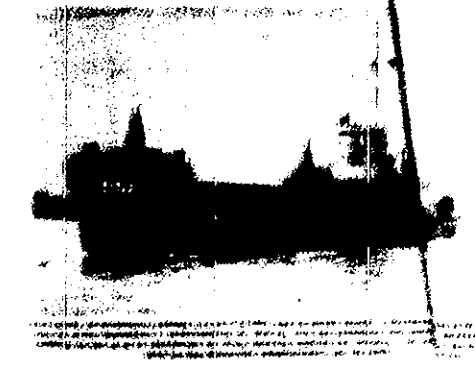
Las declaraciones de Franco en la prensa católica han sido objeto de una gran atención. Él ha expresado su firme apoyo a la democracia y a la libertad, y ha criticado a los regimenes autoritarios. Estas declaraciones han sido bien recibidas por los círculos católicos y han reforzado la imagen de Franco como un líder comprometido con los valores cristianos.

## La Sante Sude, cubren tradicionalmente la oferta del Alto Nuevo

El Alto Nuevo, una zona turística muy popular, ha sido cubierto por la Sante Sude, una empresa que ofrece servicios de transporte y alojamiento. Esto ha permitido a un mayor número de turistas disfrutar de las bellezas de esta zona.

El Alto Nuevo, una zona turística muy popular, ha sido cubierto por la Sante Sude, una empresa que ofrece servicios de transporte y alojamiento. Esto ha permitido a un mayor número de turistas disfrutar de las bellezas de esta zona.

## La bancarza norteamericana queuvo que abandonar Nelson a petición de sus rudos



La bancarza norteamericana ha causado un gran impacto en el mundo. Muchos países se ven afectados por la crisis económica que vive Estados Unidos. En particular, se ha mencionado el caso de Nelson, quien ha tenido que abandonar su país debido a la situación económica. Esto refleja la gravedad de la crisis y el sufrimiento que está causando a nivel mundial.

## Entusiasmo y esperanza en la Nochevieja española

La Nochevieja española ha sido una fiesta llena de entusiasmo y esperanza. Los españoles han disfrutado de una celebración que refleja su espíritu alegre y optimista. A pesar de las dificultades económicas, la gente se ha reunido en familia y ha celebrado con alegría el inicio de un nuevo año. Esto demuestra la resiliencia y la capacidad de los españoles para superar las adversidades.

TEMAS ESPAÑOLES

El obispo de Córdoba disertó sobre Santa Catalina de Siena

El acto fue presidido por el nuncio de su Santidad

Conferencia acerca del carácter español en Lisboa

Mañana, misa de rito oriental

Exposición de Bodegones

Arte

MIDAMIN EFECTUAL

El obispo de Córdoba disertó sobre Santa Catalina de Siena

El acto fue presidido por el nuncio de su Santidad

Conferencia acerca del carácter español en Lisboa

Mañana, misa de rito oriental

Exposición de Bodegones

Arte

Arte

NOVISIMO GLOSARIO

JUAN SUREDA

El glosario, en cualquier copuntura, es el floritador del decorado y en cuanto grado inferior, en sus más expensas cultivos, la distinción corresponde en la entonación ruidosa.

El Ayuntamiento y la Diputación expresan un sentimiento por el fallecimiento de don Emilio Carrere

Nacionalización de los transportes interiores ingleses

Los conservadores se oponen energicamente

Ochocientas enmiendas fueron presentadas al proyecto

Arte

Exposición de Bodegones

Arte

Arte

Arte

EXPOSICION DE MODERNA SANCHEZ

Mañana, misa de rito oriental

Exposición de Bodegones

Arte

Arte

Arte

Arte

Arte

Arte

LETONES DE "ARRIBA"

A BOMBA ATOMICA

La bomba atómica es un arma que puede destruir a la humanidad entera. Su desarrollo es el resultado de la investigación científica en el campo de la física nuclear. Este artículo describe los principios de funcionamiento de la bomba atómica y los riesgos que conlleva su uso. Se menciona el trabajo de científicos como J. Robert Oppenheimer y el Proyecto Manhattan.

Los estudios en el Paraíso de la Facultad de Filosofía y Letras... El padre Blaneau... Los hermanos de San Juan de Dios...

Revista hará su presentación en Madrid el próximo día 16... En Segovia torpará Manolete el 26 de Junio... ANEXO ALGEMANO... ANEXO ALGEMANO...

El Cuarteto Polirrom en la Cultural... En la subasta... Bn la subasta... Bn la subasta...

COMENTARIO: Sucursales de la Escuela de Toulouse... (Nota de primera página)...

Don Francisco Cambó falleció ayer en Buenos Aires... (Nota de primera página)...

SE RESTABLECE EL TRIBUNAL DE LA ROTA... (Nota de primera página)...

Annuncios de la Sección de Jefe del Estado... (Nota de primera página)...

En Méjico se siente cada día mayor cariño por las cosas de España... (Nota de primera página)...

COMO combatir el Reuma articular... (Nota de primera página)...

Don Serafín Palacios de la Fuente... PROCURADOR DE LOS TRIBUNALES... (Nota de primera página)...

EDICTO... (Nota de primera página)...

EDICION... (Nota de primera página)...

Don Serafín Palacios de la Fuente... PROCURADOR DE LOS TRIBUNALES... (Nota de primera página)...

ORTOGRAFIA... (Nota de primera página)...

XV FERIA NACIONAL E INTERNACIONAL DE PRODUCTOS DE BARCELONA... (Nota de primera página)...

**Partido Político en la Cultural**

El Partido Político en la Cultural...

**En la subasta de los cuadros se tiene la baja de precios**

En la subasta de los cuadros se tiene la baja de precios...

**ROTA**

El día 12 de mayo...

**"ralie" de Lisboa comienza hoy**

Los participantes saldrán de Madrid, Barcelona y otras capitales europeas

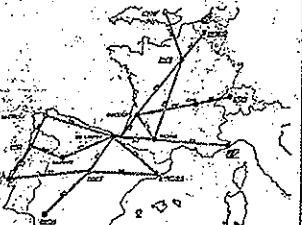
El "ralie" de Lisboa comienza hoy...

**CONCURSO FEMENINO DEL CLUB OLIMPIO "ARRIBA"**

inmediatamente han empezado las donaciones de trofeos y elegantes regalos

Es muy posible que puedan alcanzar pronto las quince primeras concursantes

El concurso femenino del Club Olímpico "Arriba"...



**Los dos rivales**

San Miguel

HOY, EN SAN MIGUEL

HOY, SENSACIONAL PRIMER REESTRUCO

MONTECRISTO

FOCACION SUBLINEE

**Comienza en Coruña el Campeonato de hockey de segunda categoría**

Seis equipos...

**El día 12 llegarán a Madrid los seleccionados portugueses de baloncesto**

El equipo que desplaza Portugal es el más fuerte que puede formar en estos momentos

La Federación Portuguesa de Baloncesto...

**San Miguel**

HOY, SENSACIONAL PRIMER REESTRUCO

MONTECRISTO

FOCACION SUBLINEE

**MOTORISMO**

**Han quedado formalizadas las primeras inscripciones para el Gran Premio de Madrid**

Si continúa la afluencia de participantes, el Moto Club tendrá que hacer una selección

El Moto Club de Madrid...

**Los franceses no tomarán parte en la Vuelta a España**

Señalada por un equipo de italianos residentes en Francia

Los franceses no tomarán parte en la Vuelta a España...

**San Miguel**

HOY, SENSACIONAL PRIMER REESTRUCO

MONTECRISTO

FOCACION SUBLINEE

**OFICIAL E INTERNACIONAL**

ESTRIBOS DE BARCELONA

ERRADA EN ABSOLUTO

EXPOSICION DE EXPOSITORES

TENDRA LUGAR DEL 15 DE JUNIO PROXIMO

ANDE SOCIEDAD

**Campeonato de España de ciclismo**

los días 14 y 15 de este mes

El Campeonato de España de ciclismo...

**Esta noche, en Flea**

Alberg, los cuartos de final del trofeo Escrivá de Romani

Esta noche, en Flea...

**SECCION DE ANUNCIOS TELEGRAFICOS**

TARIFA: 70 CENTIMOS CADA PALABRA

Alquileres

Compras

Especiálculos

Trabajo

Varios

Ventas

**OFICIAL E INTERNACIONAL**

ESTRIBOS DE BARCELONA

ERRADA EN ABSOLUTO

EXPOSICION DE EXPOSITORES

TENDRA LUGAR DEL 15 DE JUNIO PROXIMO

ANDE SOCIEDAD

**Campeonato de España de ciclismo**

los días 14 y 15 de este mes

El Campeonato de España de ciclismo...

**Esta noche, en Flea**

Alberg, los cuartos de final del trofeo Escrivá de Romani

Esta noche, en Flea...

**SECCION DE ANUNCIOS TELEGRAFICOS**

TARIFA: 70 CENTIMOS CADA PALABRA

Alquileres

Compras

Especiálculos

Trabajo

Varios

Ventas

# LA VIDA EN MADRID

## EL TIEMPO PASADO

2 DE MAYO DE 1937.—Un editorial pasado y presente, escrito en forma de una crónica, que trata de los recuerdos de los años que se han pasado y que se van pasando, en la vida de la ciudad de Madrid. El autor, don Juan de Dios Martín, recuerda los años de su infancia y juventud, y cómo se fue formando la personalidad de la ciudad de Madrid, desde sus primeros años de fundación hasta el presente. El artículo es una reflexión sobre el tiempo y la vida, y sobre cómo se ha ido conformando la ciudad de Madrid a lo largo de los siglos.

EN ESTE PAÍS  
LA VIDA BREVE...  
El tiempo pasa, y el tiempo pasa...  
En la vida de la ciudad de Madrid, el tiempo ha sido un factor determinante. Desde sus primeros años de fundación, la ciudad ha ido creciendo y cambiando, y esto se refleja en su arquitectura, en su cultura y en su vida social. El autor recuerda los años de su infancia y juventud, y cómo se fue formando la personalidad de la ciudad de Madrid, desde sus primeros años de fundación hasta el presente. El artículo es una reflexión sobre el tiempo y la vida, y sobre cómo se ha ido conformando la ciudad de Madrid a lo largo de los siglos.

## EL MINISTRO DE EDUCACIÓN NACIONAL, PRESIDENTE DEL ANTORIO DE EMILIO CARRERE

AL TRASLADO DE LOS RESTOS ASISTIERON EL VICERESIDENTE DE LAS CORTES Y OTRAS MUCHAS PERSONALIDADES

En la comitiva figuraban numerosos escritores y artistas

### El señor González Barón ministro de Educación Nacional

El señor González Barón, ministro de Educación Nacional, fue el encargado de dirigir el traslado de los restos de Emilio Carrere. La comitiva estuvo encabezada por el Vicerpresidente de las Cortes, don Juan de Dios Martín, y estuvo acompañada por numerosas personalidades de la cultura y de la política. El traslado tuvo lugar en un momento de gran solemnidad y respeto.

## INDICER DEL DIA

A las 10 de la mañana...  
A las 12 de la mañana...  
A las 2 de la tarde...  
A las 4 de la tarde...  
A las 6 de la tarde...  
A las 8 de la tarde...  
A las 10 de la noche...

## GOBIERNO CIVIL

### Delegación Provincial de Abastecimientos y Transportes

Señalar a los puntos de la provincia, durante el mes de mayo de 1937...  
El gobernador civil de Madrid ha publicado un decreto que establece los puntos de venta de los productos agrícolas y forestales durante el mes de mayo de 1937. El decreto indica que los puntos de venta estarán distribuidos por toda la provincia, y que los precios serán regulados por el gobierno civil.

## Plaza de Toros de Madrid

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en la Plaza de Toros de Madrid una corrida de toros. La corrida será organizada por el empresario Julián Martín y contará con la participación de los toreros Félix Rodríguez y Julián Martín. Se espera que la corrida sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## CONFERENCIA DEL SINDICATO DE URGENTE SOBRE ECONOMIA LABORAL

Se celebró el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebró en el Sindicato de Urgente una conferencia sobre economía laboral. La conferencia fue organizada por el sindicato y contó con la participación de numerosos expertos en el tema. Durante la conferencia se trataron temas como el salario, el tiempo de trabajo y las condiciones laborales. El objetivo de la conferencia era informar a los trabajadores sobre sus derechos y deberes, y sobre las medidas que se estaban tomando para mejorar las condiciones laborales.

## ENTRETENIMIENTOS

### POP CASTILLO

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en el teatro Pop Castillo una representación teatral. La obra se titula 'Pop Castillo' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## NOTAS

### DONELE

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en el teatro Donele una representación teatral. La obra se titula 'Donele' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## BOLSA DE MADRID

El día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebró en la Bolsa de Madrid una sesión de cotización. Durante la sesión se negociaron diversos valores, como acciones y bonos. El índice general de la bolsa cerró con un alza respecto al día anterior.

## ECONOMIA Y FINANZAS

Se celebró el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebró en el Ministerio de Hacienda una reunión de trabajo. Durante la reunión se trataron temas relacionados con la economía y las finanzas, como el presupuesto y los impuestos. El objetivo de la reunión era coordinar las acciones de los diferentes departamentos del gobierno.

## PROGRAMAS DE RADIO

Emisiones para hoy...  
RADIO NACIONAL DE ESPAÑA...  
RADIO MADRID...  
RADIO BARCELONA...  
RADIO VALENCIA...  
RADIO SEVILLA...  
RADIO GRANADA...  
RADIO MALAGA...  
RADIO CORDOBA...  
RADIO HUELVA...  
RADIO CÁDIZ...  
RADIO BILBAO...  
RADIO VIZCAYA...  
RADIO PASAJES...  
RADIO CÁDIZ...  
RADIO BILBAO...  
RADIO VIZCAYA...  
RADIO PASAJES...  
RADIO CÁDIZ...  
RADIO BILBAO...  
RADIO VIZCAYA...  
RADIO PASAJES...

## ESPECTACULO

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en el teatro Real una representación teatral. La obra se titula 'El Cid' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## EL PADRI

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en el teatro El Padri una representación teatral. La obra se titula 'El Padri' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## NECROLOGIA

Se celebró el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebró en el cementerio de San Isidro un funeral por el difunto don Juan de Dios Martín. El funeral fue muy solemne y estuvo asistido por numerosas personas. El cuerpo del difunto fue enterrado en el cementerio de San Isidro.

## FONTALBA

Se celebrará el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebrará en el teatro Fontalba una representación teatral. La obra se titula 'Fontalba' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.

## VIDA SOCIAL

Se celebró el día 7 de mayo...  
El día 7 de mayo se celebró en el teatro VIDA SOCIAL una representación teatral. La obra se titula 'VIDA SOCIAL' y será interpretada por un grupo de actores locales. Se espera que la representación sea muy interesante y que atraiga a un gran número de espectadores.



# Los Bergantes en España



La plaza de Oriente de Madrid durante la manifestación del día 9 de diciembre último contra la injerencia de las potencias extranjeras en los asuntos de España

Los bergantes en España son un fenómeno que ha llamado mucho la atención de los extranjeros, que ven en ellos una especie de singularidad que no encuentran en ninguna otra parte. Son los bergantes españoles, que por sus características y sus usos, constituyen un tipo peculiar que merece ser estudiado y conocido.

El bergante español es un tipo de bergante que ha sido modificado por las necesidades de la navegación en las costas de España. Su casco es muy ligero y rápido, lo que le permite navegar con facilidad por las aguas de nuestro mar.

Los bergantes españoles han sido muy importantes en la historia de la navegación, especialmente durante la época de la independencia, cuando se utilizaron para el comercio y para la defensa de las costas.

## INDEPENDENCIA Y MAS ALLA

Por Jorge VIGON

El hombre y el estado nacional, la organización del territorio, las relaciones internacionales, los problemas de la independencia, los usos y costumbres, los problemas de la independencia, los usos y costumbres, los problemas de la independencia, los usos y costumbres...

En estos días, cuando se celebran los actos de la independencia, es fácil sentirse atraído por el entusiasmo de la multitud. Sin embargo, es importante mantener la calma y reflexionar sobre los verdaderos problemas que enfrenta España.

La independencia no es un fin en sí mismo, sino un medio para alcanzar la libertad y el progreso. Por eso, es necesario que los españoles se unan y trabajen juntos para superar los obstáculos que se les presentan.

El hombre y el estado nacional, la organización del territorio, las relaciones internacionales, los problemas de la independencia, los usos y costumbres, los problemas de la independencia, los usos y costumbres...

Los problemas de la independencia son complejos y requieren una solución que tenga en cuenta todos los aspectos de la vida nacional. No se trata solo de luchar contra el extranjero, sino de construir un futuro mejor para todos los españoles.

Es necesario que se establezcan relaciones justas y equitativas con las potencias extranjeras. Solo así podremos garantizar la independencia y el bienestar de nuestra patria.

## LOS BERGANTES NO SE DEFIENDEN

Por José Antonio TORREBLANCA

Los bergantes en España son un fenómeno que ha llamado mucho la atención de los extranjeros, que ven en ellos una especie de singularidad que no encuentran en ninguna otra parte. Son los bergantes españoles, que por sus características y sus usos, constituyen un tipo peculiar que merece ser estudiado y conocido.

El bergante español es un tipo de bergante que ha sido modificado por las necesidades de la navegación en las costas de España. Su casco es muy ligero y rápido, lo que le permite navegar con facilidad por las aguas de nuestro mar.

Los bergantes españoles han sido muy importantes en la historia de la navegación, especialmente durante la época de la independencia, cuando se utilizaron para el comercio y para la defensa de las costas.

Los bergantes en España son un fenómeno que ha llamado mucho la atención de los extranjeros, que ven en ellos una especie de singularidad que no encuentran en ninguna otra parte. Son los bergantes españoles, que por sus características y sus usos, constituyen un tipo peculiar que merece ser estudiado y conocido.

El bergante español es un tipo de bergante que ha sido modificado por las necesidades de la navegación en las costas de España. Su casco es muy ligero y rápido, lo que le permite navegar con facilidad por las aguas de nuestro mar.

Los bergantes españoles han sido muy importantes en la historia de la navegación, especialmente durante la época de la independencia, cuando se utilizaron para el comercio y para la defensa de las costas.

## LA LECCION DEL DOS DE MAYO

Por Eduardo AUNOS

El día dos de mayo de 1808, España sufrió una de sus mayores catástrofes. Los franceses entraron en Madrid y se produjo una sangrienta lucha que terminó con la caída de la ciudad.

Este día es un día triste y doloroso para el pueblo español. Sin embargo, también es un día de orgullo y de esperanza. Porque los españoles demostraron su valor y su amor por la patria.

La lección del dos de mayo es que nunca debemos perder la fe en nosotros mismos ni en el futuro de nuestra patria. Siempre debemos estar preparados para defender la libertad y la independencia.

El día dos de mayo de 1808, España sufrió una de sus mayores catástrofes. Los franceses entraron en Madrid y se produjo una sangrienta lucha que terminó con la caída de la ciudad.

Este día es un día triste y doloroso para el pueblo español. Sin embargo, también es un día de orgullo y de esperanza. Porque los españoles demostraron su valor y su amor por la patria.

La lección del dos de mayo es que nunca debemos perder la fe en nosotros mismos ni en el futuro de nuestra patria. Siempre debemos estar preparados para defender la libertad y la independencia.



SERVICIO METEOROLÓGICO  
Diagnóstico de la tarde de hoy y tiempo probable para los días sucesivos...  
PREVISIONES PARA EL DIA DE MAÑANA...  
PREVISIONES PARA EL DIA DE DESPUÉS...

# Atica

NUM. 2510 - JUBILADA - MADRID, SABADO 3 DE MAYO DE 1947

## LOS QUE RENUNCIAN A LA GLORIA DEL "PARAISO ROJO"

Por Rafael MIRALLES BIRAVO

Se les ve con ojos de gato, que oscuramente se abre cuando se les mira. Los que renuncian a la gloria del "paraíso rojo" son los que han renunciado a la gloria del "paraíso rojo".

## IMPRESIONANTE MANIFESTACION ANTISOVJETICA EN NUEVA YORK

Cientos de millas de calles han estado cubiertas de público que aclamaba a Truman y Alemán

"Pravda" había lanzado a los norteamericanos un desafío y una advertencia

NUEVA YORK 3. (ORONCA) (ADN) EL DIARIO SOVIETICO "PRAVDA" ha lanzado a los norteamericanos un desafío y una advertencia. En un artículo publicado en el número de hoy de este periódico, el jefe de la edición en español de "Pravda", el Sr. Juan P. García, dice que el pueblo americano ha sido invitado a participar en una gran manifestación que tendrá lugar en Nueva York el día 5 de mayo.

## RREPRESION DE LOS delitos de bandadaje y terrorismo

LOS DELITOS CASTIGADOS EN ESTA LEY, QUE PUBLICA HOY EL "BOLETIN OFICIAL". SEAN JUICADOS POR EL PROCEDIMIENTO SUMARISIMO...

## JIMENEZ DE ASUR ESTABA TRISTE

TIENE MUCHAS GRIETAS EN SU VUJO OPTIMISMO. De él, Director Pelayo, ministro de Sanidad y Asistencia Social, se dijo que tenía una grieta en su ojo izquierdo.

## RUSIA HA COMPLETADO SUS OBJETIVOS EN LA CONFERENCIA DE MOSCU

Ha conseguido que cualquier solución a los graves problemas actuales sea parcial y transitoria

(ORONCA) DE GARCA, DIAZ DESDE BERLIN

BERLIN 3. (ORONCA) En la Conferencia de Moscú, la Rusia soviética ha conseguido que cualquier solución a los graves problemas actuales sea parcial y transitoria. El jefe de la delegación soviética, el Sr. Molotov, dijo en un discurso que la Conferencia había fracasado.

## Los obreros colombianos reclaman el voto plural

Los obreros colombianos reclaman el voto plural para poder elegir a sus representantes en el Congreso. Los obreros dicen que el voto plural es necesario para que sus intereses sean defendidos.

## "DE QUIEN MAS SE HABIA Y SE DISCUSI EN NORTEAMERICA ES DE FRANCO"

Declaraciones de Francisco Luchinos en San Sebastián

SAN SEBASTIÁN 3. (ORONCA) En una reunión que tuvo lugar en San Sebastián el día 2 de mayo, Francisco Luchinos, secretario general del Partido Socialista, declaró que el pueblo norteamericano se había enterado de la existencia de Franco.

## España conmemora la solemne festividad de la Independencia

En Madrid se celebraron actos religiosos y militares en la plaza del Dos de Mayo y ante el obelisco del paseo del Prado

En Zaragoza, el S. E. U. conmemoró la solemne fecha con un acto académico



En el momento de la colocación de la bandera se dio un momento de silencio. Después se celebró un acto académico en el que se leyó un discurso.

## LA DURACION DEL COLOREO MAYOR APOSTOL SANTIAGO



El colorido mayor apostol Santiago se prolonga durante varios días en San Sebastián.

SOBRE LA MARCHA... JUSTITIA... JUSTITIA...

## U. propondrá un general en Grecia

La Unión Soviética propone un general para el gobierno de Grecia. Se trata de una medida que busca asegurar la estabilidad política en el país.

El general propuesto es un hombre de confianza que ha demostrado lealtad y capacidad.

## RIVASADA POR LAS NACIONES CREE QUE ASI LOS GUERRER BANDANARAN LA LUCHA

Rivasada cree que así los guerrilleros bandanarán la lucha. Se refiere a la estrategia utilizada por las fuerzas revolucionarias.

Se espera que esta estrategia conduzca a un triunfo definitivo para las fuerzas revolucionarias.

## LAS FIESTAS DE SAN ISIDRO



Las fiestas de San Isidro se celebran en San Sebastián con gran alegría y participación popular.

Se trata de una tradición que ha perdurado durante siglos.

# PARA LA MASCALLE

**COSTUMBRES**

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

**LA ESCALERA**

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

**MITAD del MUNDO EL PLACER DEL VIAJE**

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

**CONSULTAS GRAFOLÓGICAS**

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

# Gran Bretaña inicia el reclutamiento de su Ejército territorial

Espera enrolarse en los próximos dieciocho meses a 200,000 voluntarios.

LONDRES 2.-Gran Bretaña inicia su reclutamiento de su Ejército territorial (Territorial Army) para el próximo mes de agosto. El reclutamiento se realizará en forma voluntaria y se espera que en los próximos dieciocho meses se enrolen 200,000 voluntarios.

El reclutamiento se realizará en forma voluntaria y se espera que en los próximos dieciocho meses se enrolen 200,000 voluntarios. El reclutamiento se realizará en forma voluntaria y se espera que en los próximos dieciocho meses se enrolen 200,000 voluntarios.

# Los que renuncian a la gloria del "paraíso rojo"

Algunos de ellos se van a los Estados Unidos.

Algunos de los que renuncian a la gloria del "paraíso rojo" se van a los Estados Unidos. Algunos de ellos se van a los Estados Unidos. Algunos de ellos se van a los Estados Unidos.

# Continúa la huelga telefónica en Norteamérica

Los Estados Unidos se suman a la huelga.

Los Estados Unidos se suman a la huelga. Los Estados Unidos se suman a la huelga. Los Estados Unidos se suman a la huelga.

## CAPITOL TUNES PROXIMO EST REINO

JEAN ARTHUR JOEL MAC CRE CHARLES COLUCCI

### EL AMOR LLAMO DOS VECES

Director: George Stierens

ELLA... alquiló la mitad de su piso... compartiendo su cocina con dos hombres extraños...

¿Qué le sucedería a JEAN ARTHUR

# Los que renuncian a la gloria del "paraíso rojo"

Algunos de ellos se van a los Estados Unidos.

Algunos de los que renuncian a la gloria del "paraíso rojo" se van a los Estados Unidos. Algunos de ellos se van a los Estados Unidos.

# CONCURSO PARA DISTINTAS OBRAS

El concurso para distintas obras se realizará en forma voluntaria.

El concurso para distintas obras se realizará en forma voluntaria. El concurso para distintas obras se realizará en forma voluntaria.

# REBOSION DE DELITOS de bandidaje y terrorismo

Se reportan numerosos casos de delitos de bandidaje y terrorismo.

Se reportan numerosos casos de delitos de bandidaje y terrorismo. Se reportan numerosos casos de delitos de bandidaje y terrorismo.

# CONCURSO DE OPOSICION EN EL B.S.A. TORRES QUINTERO S. A. TORRES COMUNICACIONES

El concurso de oposición en el B.S.A. Torres Quintero S.A. Torres Comunicaciones se realizará en forma voluntaria.

El concurso de oposición en el B.S.A. Torres Quintero S.A. Torres Comunicaciones se realizará en forma voluntaria.

## INGLES-FRANCES

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

## La venganza de MONTECRISTO

El mundo está cambiando y cambiando a gran velocidad. En el mundo de hoy, el hombre vive en un mundo nuevo, un mundo que le exige nuevas actitudes, nuevas ideas, nuevas formas de vida. El mundo de hoy es un mundo de progreso, de ciencia, de arte, de cultura. El mundo de hoy es un mundo que se abre a los horizontes del futuro, que se abre a las posibilidades de la vida.

El mundo de hoy es un mundo de libertad, de igualdad, de fraternidad. El mundo de hoy es un mundo que se abre a las posibilidades de la vida, que se abre a las posibilidades de la cultura, que se abre a las posibilidades de la ciencia, que se abre a las posibilidades del arte.

TIEMPO PASADO. 4 DE MAYO DE 1937. Ataque general de la Frente comunista...

INDICE DEL DIA. 4 DE MAYO. A las 10 horas...

La oferta y la demanda. Esta vez, la oferta y la demanda...

INDICE DEL DIA. 4 DE MAYO. A las 10 horas...

Clausura del Primer Curso de Misiones para el Magisterio

Intervinió el profesor Sagorninaga. Intervinió el Sr. Pattee. Ayer tarde, a las 10 horas...

Delegación Provincial de Abastecimientos y Transportes

Asociación chocolate, limón de mesa, arroz. Delegación Provincial de Abastecimientos y Transportes...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

INDICE DEL DIA. 4 DE MAYO. A las 10 horas...

Inauguración de la Escuela Nacional de Sanidad

Los Ministros de la Gobernación y de Educación presidieron el acto. Interesante discurso de don Blas Pérez González...

LA CIUDAD INDEPENDIENTE. Interesante discurso de don Blas Pérez González. La Ciudad Independiente...

LA CIUDAD INDEPENDIENTE. Interesante discurso de don Blas Pérez González. La Ciudad Independiente...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

El concierto de hoy en el Retiro

El concierto de hoy en el Retiro. El concierto de hoy en el Retiro...

Organización Nacional de Ciegos

Organización Nacional de Ciegos. Organización Nacional de Ciegos...

PROGRAMAS DE RADIO. EMISIONES PARA HOY. RADIO NACIONAL DE ESPAÑA. De 8 a 8.30 (segunda)...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

Ataque general de la Frente comunista

Ataque general de la Frente comunista. Ataque general de la Frente comunista...

LOTES LIB. 17 tomos, 30 p. NOVELAS DE 7 novelas. BLOQUES DE DI. Los 4 ejempl. ROBERT TA 3 pesetas a ree. COMPAÑIA TRASA. OPPOSITO.

REACTIVO PRENSA... MAÑANA... APLENGS DIARIOS



¡NO PUEDO VIVIR SIN TÚ! James MARR-STEWART CLARENCE BROWN

LA VIZCAYA... MONTECRISTO... A la luz de la que habia todo maduro...

LA SOLTERONA... TERCERA SEMANA DE... JARDIN DE ALA...

LA SOLTERONA... TERCERA SEMANA DE... JARDIN DE ALA... Presentación por...

LA SOLTERONA... TERCERA SEMANA DE... JARDIN DE ALA... Presentación por...

CINEMA PALACE... VOCACION SUBIME... UN MOMENTO...

CINEMA PALACE... VOCACION SUBIME... UN MOMENTO...

CAPITOL... LUNES PROXIMO ESTRENO



El Amor llamo dos veces... SENORITA! CABALLERO!

El Amor llamo dos veces... SENORITA! CABALLERO! Si ha tenido usted el pensamiento de ceder la mitad de su piso...

El Amor llamo dos veces... SENORITA! CABALLERO! Si ha tenido usted el pensamiento de ceder la mitad de su piso...



Imperial... MAÑANA LUNES, SENSACIONAL ESTRENO... LOS DOS RIVALES

LOS DOS RIVALES... LUIS SANDRINI y HUGO DEL CARRIL... LOS MAS PODEROSOS HOMBRES...

LA FIGURA DE ALBERTO... SIDA LLEVADA A LA MANZANA...

LA FIGURA DE ALBERTO... SIDA LLEVADA A LA MANZANA... LA FIGURA DE ALBERTO...

LA FIGURA DE ALBERTO... SIDA LLEVADA A LA MANZANA... LA FIGURA DE ALBERTO...

LA FIGURA DE ALBERTO... SIDA LLEVADA A LA MANZANA... LA FIGURA DE ALBERTO...

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Evahan... Progreso... 2a SEMANA... FRED MURRAY... BARBARA STANWYCK... EDWARD G. ROBINSON... REVOLUCION

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Rialto... MAÑANA ESTRENO... LA VENGANZA DE MONTECRISTO

Vertical text on the far right edge of the page, including names like 'Miguel' and 'SEMANA'.

PROXIMO RENO



GEORGE STEWENS BALLERO!

ceca a tardar que comparo de piso en donde yo linda rubia y un amable con, afanes de Cupido antes.

QUARTA SEMANA DE HERRONIA REEDLEY

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

LINE

Callao Manana lunes STRENO

Diablillos en Faldas

LA VIOLETA

UNA ANTONETA DE RUGO

SEMANA DE HERRONIA REEDLEY

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

DIABLO POR ARRIBA

Concurso femenino del Club Olimpico y ARRIBA

SERA UNA MANIFESTACION DEPORTIVA VISTOSA Y DE BUEN TONO

Algunas firmas de modas quieren colaborar con nosotros

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

El concurso de elegancia que para nuestra ciudad...

INDICE DEPORTIVO

para hoy

ATLETISMO. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

FUTBOL. En la noche en la Ciudad Universitaria...

ATRIO DEL SEÑOR

ADIOS

Por Andrés María MATEO

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

El día que me recibí en esta oficina para preparar una...

Advertisement for 'vicio' and 'STRENO' with various text and graphics.

Advertisement for 'Miguel SEMANA' and 'CIPRES'.

Advertisement for 'SEMANA DE HERRONIA REEDLEY' and 'CIPRES'.

Advertisement for 'FUTBOL' and 'Esta tarde el Atletico de Madrid jugará con el Castellón'.

Advertisement for 'CAMPEONATO DE ESPARA DE RUGBY' and 'El S. E. U. de Madrid, favorito en la semifinal con el campeón leonés'.

Large advertisement for 'SECCION DE ANUNCIOS TELEGRAFICOS' with a detailed tariff table.

TEMAS ESPAÑOLES

Idea misional de la escuela española... El profesor Rubio Mañé en la cátedra "Rubio de Mañé"...

VIDA INTELLECTUAL "La Nueva España y el último siglo del régimen virreinal"

Conferencia del profesor mejicano Rubio Mañé en la cátedra "Rubio de Mañé"...

Exposición de acuarelistas hispanolusos en el Palacio de Santa Cruz

FUE INAUGURADA AYER POR EL MINISTRO DE ASUNTOS EXTERIORES



El ministro de Asuntos Exteriores, Sr. Martínez Saldaña, inaugurando la exposición de acuarelistas hispanolusos en el Palacio de Santa Cruz.

LA VIDA EN MADRID

EN ESTE PAIS Desesperación

El artículo del Ateneo de los días... Desesperación... El Ateneo de los días...

AYER SE CELEBRO LA FIESTA DE LA BANDERITA

Millares de señoritas postularon por las calles madrileñas para la Cruz Roja...

INDICE DEL DIA

- 7 DE MAYO A las 12.30 horas... 1.º Desayuno... 2.º Desayuno... 3.º Desayuno...

ENTRETENIMIENTOS Por CASTILLO

PEPE BUENA 50... ORGANIZACION CULTOS... PROGRAMAS DE RADIO... EMISIONES PARA HOY...

Objetos perdidos en los taxis

Se han encontrado los objetos... Se han encontrado los objetos...

VIDA SOCIAL

Operas... Operas... Operas...

LA NUEVA CIUDAD SATELITE "LA FLORIDA"

Se han inaugurado oficialmente las obras... Se han inaugurado oficialmente las obras...

NECROLOGIA

En la tarde de ayer falleció... En la tarde de ayer falleció...

El cierre de industrias por crisis de trabajo

Informes que deberán presentar las Empresas antes de despedir personal... Informes que deberán presentar las Empresas...

GACETILLAS

El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina... El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina...

Gobierno Civil

Delegación Provincial de Abastecimientos... Delegación Provincial de Abastecimientos...

Delegación Provincial de Abastecimientos

El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina... El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina...

TEMAS ESPAÑOLES

Idea misional de la escuela española... El profesor Rubio Mañé en la cátedra "Rubio de Mañé"...

El cierre de industrias por crisis de trabajo

Informes que deberán presentar las Empresas antes de despedir personal... Informes que deberán presentar las Empresas...

LA NUEVA CIUDAD SATELITE "LA FLORIDA"

Se han inaugurado oficialmente las obras... Se han inaugurado oficialmente las obras...

NECROLOGIA

En la tarde de ayer falleció... En la tarde de ayer falleció...

Delegación Provincial de Abastecimientos

El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina... El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina...

Gobierno Civil

Delegación Provincial de Abastecimientos... Delegación Provincial de Abastecimientos...

Delegación Provincial de Abastecimientos

El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina... El Sr. García Oliveres en la Congregación Ultramarina...

TEMAS ESPAÑOLES

IDEA MISIONAL DE LA escuela española... GACETILLAS... TEMAS ESPAÑOLES... GACETILLAS... TEMAS ESPAÑOLES...

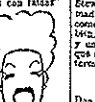
CINE Rialto: "La venganza de Montecristo"

Conoció la historia de este gran novelista francés... Gaceta Palace: "Saltar el cerco..."



NOVISIMO GLOSARIO CRONICA DE ARTE

NOVIMA SUPLENDA... Hiere usted, Rebeca. Ha sido el punto sobre las... HORTALIZAS A LO DIVINO...



EL NUEVO MUSEO... Juran los reclutas de la Guardia Penitenciaria... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

RUFGY ESTUDIANTIL... LISBOA... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LETONES DE "ARRIBA"

ARTÍCULO SOBRE POLÍTICA ESPAÑOLA... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

DECLARACION NACIONAL DEL FRENTE DE JUVENTUDOS

Presentado una Declaración Nacional... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

ENTRE LA PAZ Y LA GUERRA UN SOLO MUNDO

Por Guillén SALAYA... Entre la paz y la guerra un solo mundo... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

Juran los reclutas de la Guardia Penitenciaria

GUARDIA DEL VATICANO... DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

LA VENGANZA DE MONTECRISTO

DOB JOSÉ MARIA CAUANTILLAS ministro de España en Costa Rica...

VALENCIA. RECIBE TRIUNFALMENTE AL CAUDILLO DE ESPAÑA

(Foto de prensa pública)
El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'PONGA REMEDIO URGENTE A ESTAS ENFERMEDADES' featuring a portrait of a man and text about health products.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'DEPURATIVO RICHELET' with a portrait of a man and text describing the product's benefits.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'LA AVENTURA DE LA LENGUA' with a portrait of a man and text about language and education.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'SECCION DE ANUNCIOS TELEGRAFICOS' listing various services and rates.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'REQUISITORIA' and 'CONCURSO PARA DISTINTAS OBRAS' with detailed text.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'REQUISITORIA' and 'CONCURSO PARA DISTINTAS OBRAS' with detailed text.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'REQUISITORIA' and 'CONCURSO PARA DISTINTAS OBRAS' with detailed text.

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

El Caudillo de España, Sr. Franco, al ser recibido en Valencia...

Publicidad for 'REQUISITORIA' and 'CONCURSO PARA DISTINTAS OBRAS' with detailed text.



# La de Ocho de Alcalá de la provincia

El día de la fiesta se celebrará en la plaza de San Juan de los Ríos, a las 10 de la mañana. En ella se celebrará un concurso de baile de salón, en el que participarán los grupos de baile de las escuelas de la provincia. El premio consistirá en un diploma y un trofeo. La fiesta será organizada por el Ayuntamiento de Alcalá de Henares, en colaboración con el Ayuntamiento de Madrid.

## Mañana comienza la Vuelta Ciclista a España

Participarán belgas, holandeses, italianos y españoles.

La Vuelta a España, que comenzó ayer en Madrid, continuará mañana con la salida de Alcalá de Henares. El recorrido será de 180 kilómetros y llegará a Segovia.

## Concurso femenino del Club Olímpico y ARRIBA

El Club Olímpico de Madrid y el periódico ARRIBA organizan un concurso femenino de baile de salón. El concurso se celebrará el día 12 de mayo en el salón de actos del Club Olímpico. Participarán las bailarinas de las escuelas de la provincia. El premio consistirá en un diploma y un trofeo.

## El Madrid tiene potencia para eliminar al Betis

Clemente y Corona serán los defensas; Barinaga y Belmar, los interiores; y Molowny, el extremo derecho.

El equipo de fútbol del Madrid tiene todas las condiciones para eliminar al Betis en el partido que se celebrará el día 13 de mayo. El entrenador, Vicente Borja, cree que el equipo madrileño está en condiciones para ganar el partido. Los defensas serán Clemente y Corona; los interiores, Barinaga y Belmar; y el extremo derecho, Molowny.

## CARRERAS DE CABALLOS PREMIO CHOIX DE ROI 15.000 PESETAS

Autobuses: Estación metro Argüelles

En la Universitaria, quedarán asignados los atletas madrileños que se enfrentarán con los de Lisboa.

Los velocistas castellanos pueden batir la marca nacional de los 100 metros.

El CAUILLLO, ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

El CAUILLLO ELLO ANIMO... (Text continues with sports news)

## CINE

El Amor llama dos veces

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

## CAPITOL

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

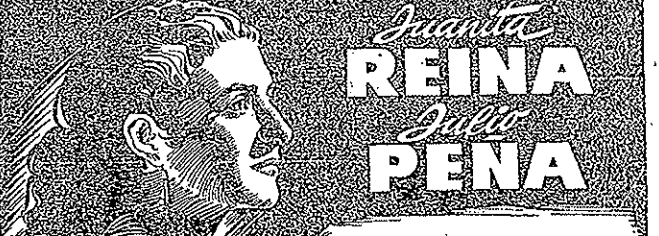
El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

El Amor llama dos veces. Una película de amor y aventura. Dirigida por Juan Antonio Bardem.

# AVENIDA



ANTONIO VICO MARUCHI FRESNO MANUEL LUNA MERY MARTIN JESUS TORDESILLAS RICARDO ACERO

en UNA PAGINA DE LA VIDA DEL GRAN COMPOSITOR ISAAC ALBENIZ

Director: JUAN ORDUÑA

INTERPRETACION DIRECTA DE LA "SINFONICA TORRESGODARD"

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

MAÑANA ESTRENA EL AVENIDA... (Text continues with program details)

GRAN SAN-MARIN



# Ariba

NUM. 2531 - II EPOCA - MADRID, MIÉRCOLES 21 DE MAYO DE 1947

SERVICIO METEOROLOGICO  
Durante el día de ayer se registró chubascos en Cataluña, Levante y partes de Aragón...

## “HA VENIDO UN ORDEN NUEVO A HACEROS A TODOS SOLIDARIOS EN EL PORVENIR DE LA PATRIA”

### Discurso del Caudillo en Manresa, donde le fué tributado un grandioso recibimiento

#### El Generalísimo visitó ayer, acompañado de su esposa e hija, el Monasterio de Montserrat

#### Milicia y religión otra vez en Montserrat

BARCELONA 20 (Ordina. Inf.)—Ya se presenta anteayer el Caudillo, acompañado de su esposa e hija, en el Monasterio de Montserrat...



El Generalísimo, con su esposa e hija, en el Monasterio de Montserrat.

Después de los ejercicios de la milicia, el Caudillo se trasladó al Monasterio de Montserrat...

## CLARIDAD DE ESPAÑA

Por Alfonso JUNCO

El Poder de Franco Ariba ha planteado el problema de la claridad de España...

La revolución de la proeza es la que ha permitido a España...

El Poder de Franco Ariba ha planteado el problema de la claridad de España...

La revolución de la proeza es la que ha permitido a España...

## “POLILLA ROJA EN EL ERAC DEL TIO SAM”

Es poderosísima la “quinta columna” comunista en los Estados Unidos.—Así lo asegura Edgar Hoover, director de la famosa F. B. I., institución que llaman los agentes rojos “la Gestapo democrática”.—Inspira William Foster, jefe de los comunistas yanquis, las actuales huelgas?



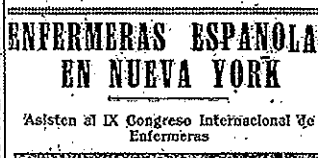
William Foster, jefe de los comunistas yanquis.

## PALABRAS DE S. E. EL JEFE DEL ESTADO EN EL MONASTERIO DE MONTSERRAT

Estos días y noches de dispersión, adversos de Nuestro Señor... No se puede estar en Montserrat si éste a nuestros actos...

## ENFERMERAS ESPAÑOLAS EN NUEVA YORK

Asisten al IX Congreso Internacional de Enfermeras... Las enfermeras españolas que asistieron al IX Congreso Internacional de Enfermeras...



Las enfermeras españolas que asistieron al IX Congreso Internacional de Enfermeras.

## El Ministro de Asuntos Exteriores en Toledo

ACOMPANADO AL DOCTOR ARCE EN SU VISITA A LA CAPITAL... El ministro de Asuntos Exteriores, Sr. Arias, acompañado de su esposa e hija...

## TORTAS Y PAN PINTADO

Crónicas de la Vuelta Ciclista a España... Tortas y pan pintado, los platos típicos de la zona...



Vertical text on the far left edge, including 'espera la y Renania' and other fragments.

gran concierto de la Capilla... Ramiro de Maiztegui

El Ministro de Asuntos Exteriores marchará a las Palmas para recibir a la ilustre viajera

Dona Ana Eva Duarte de Perón ha sido nombrada doctor 'honoris causa' de la Universidad del Plata

Enorme incendio en un almacén de Londres

ESTAN ARRIENDO BIELES DE TONELAROS DE CAUCHO

NOTAS VARIAS

Regulación del trabajo en las industrias del aceite

Primer número de 'Antonia'

Sección Financiera

Banco Urquijo

Honores presidenciales serán rendidos a la esposa de Perón en España

El Ministro de Asuntos Exteriores marchará a las Palmas para recibir a la ilustre viajera

Dona Ana Eva Duarte de Perón ha sido nombrada doctor 'honoris causa' de la Universidad del Plata

Enorme incendio en un almacén de Londres

ESTAN ARRIENDO BIELES DE TONELAROS DE CAUCHO

NOTAS VARIAS

Regulación del trabajo en las industrias del aceite

Primer número de 'Antonia'

Sección Financiera

Banco Urquijo

Se estrenaron ayer una película de terror, un drama amoroso y una comedia cómica

Destacó en la jornada 'La escalera de caracol', última realización de Robert Siodmak

Enorme incendio en un almacén de Londres

ESTAN ARRIENDO BIELES DE TONELAROS DE CAUCHO

NOTAS VARIAS

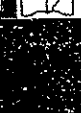
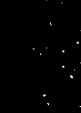
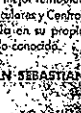
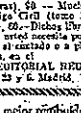
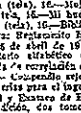
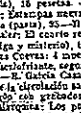
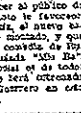
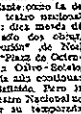
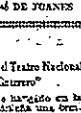
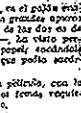
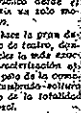
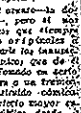
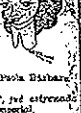
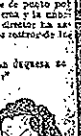
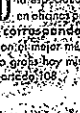
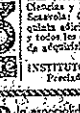
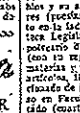
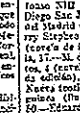
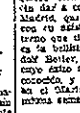
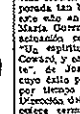
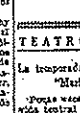
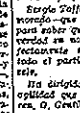
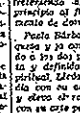
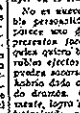
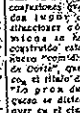
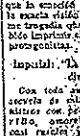
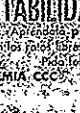
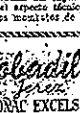
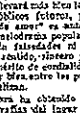
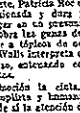
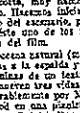
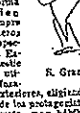
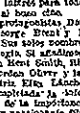
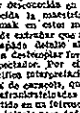
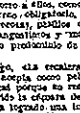
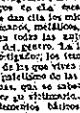
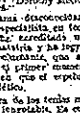
Regulación del trabajo en las industrias del aceite

Primer número de 'Antonia'

Sección Financiera

Banco Urquijo

Publicaciones y Revistas



En el Ministerio de la Gobernación se han reunido... LA PAZ (Borja). — Ministerio de Gobernación, Madrid. — Nombre colónia española en esta parte, Borja. Ve a aceptar una función adicional en Historia por Sucesión promovida (Gobernación Española). Respetuosamente, José Orea (Campesino, presidente Casa de España, (Gijón), 1931.

# Artículo

NUM. 2572. LA SEMANA — MADRID, LUNES 7 DE JULIO DE 1931

DIARIO DE LA MANA... ORGANISMO DE LA... REGIONAL... ARRIBA... 2572... 2573...

## España entera ratifica con un clamoroso "SI" la Ley de Sucesión

### Una nueva jornada de entusiasta adhesión a Franco y su política EN ALGUNAS PROVINCIAS LOS VOTOS AFIRMATIVOS REBASAN EL 80 POR 100

#### Con absoluto orden y fervor patriótico se celebró ayer el referéndum



El Presidente de la Corte, votando

Una vez más, Franco, Caudillo de España, ha demostrado un amor de su pueblo, de la más alta y limpia manera, hacia la grandeza patria. Como en el referéndum de 1927, inconsciente o consciente, al momento de votar, los españoles han dejado su voto en el referéndum de las urnas, lo mismo que en el referéndum de las manifestaciones que a lo largo de su mandato han ido realizando, a Franco el apoyo y el cariño de su pueblo, que no solo por el embudo regio, sino por el gobierno.

El día de hoy, España se levanta en un día de mayor gloria, de España para la centenario empresa de rescatar el honor y la Patria, los españoles expresan desde entonces y para siempre la voluntad de su Caudillo. Y hoy, aunque aquello del 18 de julio de 1930 no necesitara ratificación alguna, para cegar aún más la situación, el pueblo, para rescatar su fe en España y su deseo de que el Movimiento Nacional, alumbra en la guerra y mantenido en la paz, tenga continuidad efectiva para poder realizar en el futuro para que la Revolución española sea un hecho efectivo; pero que los españoles puedan dormir en paz tras de un sacrificio, y para que las nuevas generaciones sean más felices y más sanas; para que Franco sea el frente de los destinos españoles de por vida y gobierno tras el cual se continúan, España entera, unida, armoniosa y en paz, ha dicho sencillamente "SI" a la propuesta que se le había formulado.

gracia registrada en materia ciudad. En la primera hora de la mañana, las calles madrileñas se vieron gran animación, y desde las diez hasta las once, las calles madrileñas se vieron gran animación, y desde las diez hasta las once, las calles madrileñas se vieron gran animación...

**COMIENZA LA ELECCION**  
A las nueve de la mañana se inició la votación, y a las once se cerró con el anuncio de la votación, del domingo fue el punto que la gente acudió a votar, en la mañana de este día de hoy, la votación se celebró en la mañana de este día de hoy, la votación se celebró en la mañana de este día de hoy...

**DESDE LA NOCHA, A LA VOTACION**  
Mas nota plenerosa de este referéndum se dio en el distrito de La Latina, en el barrio de San Juan, número 8, y alrededor del cual se dio la mañana, desde las diez hasta las once, las calles madrileñas se vieron gran animación...

**El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana**  
BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

### Manifestaciones del Ministro de la Gobernación

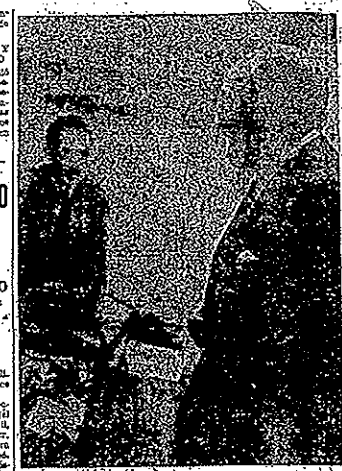
#### EL RESULTADO DE LA VOTACION HA SIDO UN TRIUNFO CLAMOROSO

Los votos son superiores al 70 por 100 del Censo

El Ministro de la Gobernación, don José Ortega y Gasset, en un momento de la votación, se dirigió a las manifestaciones del Ministro de la Gobernación, don José Ortega y Gasset, en un momento de la votación...

El resultado de la votación ha sido un triunfo clamoroso. Los votos son superiores al 70 por 100 del censo. El resultado de la votación ha sido un triunfo clamoroso. Los votos son superiores al 70 por 100 del censo...

El resultado de la votación ha sido un triunfo clamoroso. Los votos son superiores al 70 por 100 del censo. El resultado de la votación ha sido un triunfo clamoroso. Los votos son superiores al 70 por 100 del censo...



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana



El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...

El señor Lerroux llegará a Barcelona esta semana. BARCELONA 7.—A las once de la mañana se recibió en esta ciudad, procedente de Madrid, el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros, con el señor Lerroux, presidente del Consejo de Ministros...





# La muerte del diestro cordobés ha causado gran impresión en toda España

La muerte de Manolete, el diestro cordobés, ha causado una gran impresión en toda España. El hecho de que un diestro de esta categoría haya fallecido en plena actividad profesional, es algo que no se veía desde hace muchos años. Manolete, con sus 25 años, era considerado como uno de los diestros más prometedores de su generación. Su muerte ha sido recibida con dolor en todas las plazas de toros de España, y especialmente en Córdoba, su ciudad natal.

El diestro Manolete falleció el día 27 de agosto en la plaza de toros de Córdoba, durante una corrida. El toro que le causó la muerte era de la ganadería de don Juan Belmonte. Manolete, que llevaba ya varios años de actividad profesional, había alcanzado ya una gran fama. Su muerte ha sido considerada como una tragedia por los aficionados a la tauromaquia.

La noticia de la muerte de Manolete se conoció en toda España a través de los periódicos. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores. Su cuerpo fue enterrado en el cementerio de San Sebastián.

La muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores. Su cuerpo fue enterrado en el cementerio de San Sebastián.

La muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores. Su cuerpo fue enterrado en el cementerio de San Sebastián.

**Manolete recibió los últimos espírituales**  
 MANOLETE 28.—El diestro cordobés Manolete recibió los últimos espírituales en su domicilio particular, situado en la calle de San Sebastián, número 10. El acto fue presidido por el sacerdote de la parroquia de San Sebastián, don Juan Rodríguez. Manolete falleció el día 27 de agosto a las 11 de la mañana, a consecuencia de una lesión sufrida en la plaza de toros de Córdoba.

**La muerte de Manolete produce gran impresión en toda España**  
 Córdoba paraliza sus actividades. La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. En Córdoba, la ciudad natal del diestro, se ha paralizado la vida normal. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En la plaza de toros de Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores.

**El cadáver de Manolete llega a Córdoba**  
 Una inmensa multitud acompañó al fénebre cortejo. El cadáver de Manolete llegó a Córdoba el día 28 de agosto. Una inmensa multitud acompañó al fénebre cortejo. El cadáver fue llevado en un ataúd de madera, y fue acompañado por una gran cantidad de aficionados a la tauromaquia. El cortejo salió de la casa de Manolete a las 10 de la mañana y llegó a la plaza de toros de Córdoba a las 12 de la mañana.

**En Linares se suspende la corrida anunciada para hoy**  
 El toro que produjo la muerte se llama "Islero". La corrida que se iba a celebrar en Linares el día 29 de agosto se ha suspendido. El toro que produjo la muerte de Manolete se llama "Islero". La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**La agencia Reuters difunde la noticia**  
 La noticia de la muerte de Manolete ha sido difundida por la agencia Reuters. La noticia se conoció en toda España a través de los periódicos. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores.

**Los últimos momentos del diestro cordobés**  
 MANOLETE 28.—Los últimos momentos del diestro cordobés Manolete se vivieron en su domicilio particular, situado en la calle de San Sebastián, número 10. Manolete falleció el día 27 de agosto a las 11 de la mañana, a consecuencia de una lesión sufrida en la plaza de toros de Córdoba.

**Córdoba paraliza sus actividades**  
 La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. En Córdoba, la ciudad natal del diestro, se ha paralizado la vida normal. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En la plaza de toros de Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores.

**Traslado a Córdoba del cadáver de Manolete**  
 El entierro se verificará mañana. El cadáver de Manolete fue trasladado a Córdoba el día 28 de agosto. El entierro se verificará mañana. El cadáver fue llevado en un ataúd de madera, y fue acompañado por una gran cantidad de aficionados a la tauromaquia. El cortejo salió de la casa de Manolete a las 10 de la mañana y llegó a la plaza de toros de Córdoba a las 12 de la mañana.

**En Linares se suspende la corrida anunciada para hoy**  
 El toro que produjo la muerte se llama "Islero". La corrida que se iba a celebrar en Linares el día 29 de agosto se ha suspendido. El toro que produjo la muerte de Manolete se llama "Islero". La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**La agencia Reuters difunde la noticia**  
 La noticia de la muerte de Manolete ha sido difundida por la agencia Reuters. La noticia se conoció en toda España a través de los periódicos. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia. En Córdoba, se celebró un acto en honor de Manolete, y se le hizo un funeral con todos los honores.

**REQUISITORIA**  
 Se busca a don Juan Belmonte, propietario de la ganadería de don Juan Belmonte, para que comparezca en la plaza de toros de Córdoba el día 29 de agosto. La plaza de toros de Córdoba se ha paralizado la vida normal.

**SE ESPERA LA LLEGADA DE LA MADRE DE MANOLETE**  
 Se espera la llegada de la madre de Manolete, doña María, a Córdoba el día 29 de agosto. La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**NUMEROSAS PERSONAS DESFILAN ANTE LA CASA DEL DIESTRO**  
 Numerosas personas desfilan ante la casa de Manolete en la calle de San Sebastián. La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**AVENIDA HOY VIERNES, INAUGURACION DE TEMPORADA**  
 Hoy viernes se inaugura la temporada de la plaza de toros de Córdoba. La plaza de toros de Córdoba se ha paralizado la vida normal. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**Plaza de Toros de Madrid**  
 Se anuncia la inauguración de la temporada de la plaza de toros de Madrid. La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**CORTE Y CONFECCION**  
 Corte y confección de ropa para toda mujer. Dependiendo de su propio caso, puede ser un método. Fida telero. ACADÉMIA CCC. Aportado 108. SAN SEBASTIAN

**LA MUJER DE CORDOBA**  
 La mujer de Córdoba. Dependiendo de su propio caso, puede ser un método. Fida telero. ACADÉMIA CCC. Aportado 108. SAN SEBASTIAN

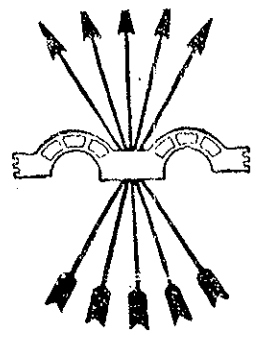
**EL ENTIERRO SE VERIFICARÁ MAÑANA**  
 El entierro de Manolete se verificará mañana. El cadáver fue trasladado a Córdoba el día 28 de agosto. El entierro se verificará mañana. El cadáver fue llevado en un ataúd de madera, y fue acompañado por una gran cantidad de aficionados a la tauromaquia.

**AVENIDA HOY VIERNES, INAUGURACION DE TEMPORADA**  
 Hoy viernes se inaugura la temporada de la plaza de toros de Córdoba. La plaza de toros de Córdoba se ha paralizado la vida normal. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.

**Plaza de Toros de Madrid**  
 Se anuncia la inauguración de la temporada de la plaza de toros de Madrid. La noticia de la muerte de Manolete ha causado una gran impresión en toda España. Los aficionados a la tauromaquia se sintieron profundamente afectados por la noticia.



**TOMAS ROMOJARO**  
El Caudillo, como Gran Maestro de la Orden de Cisneros, ha otorgado la Gran Cruz a nuestro camarada Tomás Romojaro Sánchez, Delegado Nacional de Provincias. El mérito político que la Orden premia y destaca se resienta en esta ocasión en las singulares cualidades que concurren en este camarada ejemplar.



# Arriba

NUM. 3.207. — II EPOCA. — MADRID, MARTES 19 DE JULIO DE 1949

ARIO DE LA MAÑANA — ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S. — LARBA

## ESPAÑA SOLEMNIZA EL 18 DE JULIO A EXALTACION DEL TRABAJO



Se entrega las llaves de las casas en el grupo de Canillejas, en la foto del Ministerio y Secretario General, camarada Fernández-Cuesta

### EL CAUDILLO ENTREGO AYER LOS PREMIOS A LAS EMPRESAS Y TRABAJADORES MODELO

Recibió la visita de las jerarquías nacionales de Sindicatos y una ofrenda de la Casa Militar. Inauguró grupos de viviendas en Cuatro Caminos y Canillejas, escuelas en Torrejón y un Asilo para mil ancianos en Carabanchel

Su Excelencia el Jefe del Estado inauguró en la mañana de ayer, lunes, bloques de viviendas y edificios oficiales de enseñanza y beneficencia enclavados en Madrid y pueblos de los alrededores. A las nueve presidió la inauguración de un bloque de ochenta viviendas en la barriada de Cuatro Caminos, al final de la calle de Juan de Oñas, en la zona comprendida por el Gran Madrid. Estas viviendas, confortablemente acondicionadas y de alquiler económico, están destinadas a los vecinos de la barriada cuyas casas han de ser demolidas por afectarles el proyecto de urbanización de dicho lugar. La presencia del Caudillo fue acogida por el vecindario con grandes muestras de entusiasmo y vítores, que se reprodujeron al abandonar Su Excelencia dicha barriada.

Acompañaron al Caudillo en esta ocasión el Ministro de la Gobernación, don Blas Pérez González; los jefes de sus Casas Militar y Civil, el obispo auxiliar de Madrid, Alcalde, directores generales del Ministerio de la Gobernación, director general de Seguridad y otras autoridades y personalidades.

El bloque inaugurado en Cuatro Caminos tiene una superficie de 2.500 metros cuadrados y está dividido en 80 viviendas. Estas viviendas están destinadas a los vecinos de la barriada que han de ser demolidas por afectarles el proyecto de urbanización de dicho lugar. La presencia del Caudillo fue acogida por el vecindario con grandes muestras de entusiasmo y vítores, que se reprodujeron al abandonar Su Excelencia dicha barriada.

EN CANILLEJAS. Su Excelencia el Jefe del Estado inauguró en la mañana de ayer, lunes, bloques de viviendas y edificios oficiales de enseñanza y beneficencia enclavados en Madrid y pueblos de los alrededores. Estas viviendas, confortablemente acondicionadas y de alquiler económico, están destinadas a los vecinos de la barriada cuyas casas han de ser demolidas por afectarles el proyecto de urbanización de dicho lugar. La presencia del Caudillo fue acogida por el vecindario con grandes muestras de entusiasmo y vítores, que se reprodujeron al abandonar Su Excelencia dicha barriada.

EN TORREJÓN DE ARDOZ. Su Excelencia el Jefe del Estado inauguró en la mañana de ayer, lunes, bloques de viviendas y edificios oficiales de enseñanza y beneficencia enclavados en Madrid y pueblos de los alrededores. Estas viviendas, confortablemente acondicionadas y de alquiler económico, están destinadas a los vecinos de la barriada cuyas casas han de ser demolidas por afectarles el proyecto de urbanización de dicho lugar. La presencia del Caudillo fue acogida por el vecindario con grandes muestras de entusiasmo y vítores, que se reprodujeron al abandonar Su Excelencia dicha barriada.

RECEPCION EN LA GRANJA. Como todos los años en este momento, ayer tarde tuvo lugar en los jardines del palacio de La Granja de San Ildefonso la tradicional recepción en nombre del Cuerpo diplomático acreditado en Madrid, Gobierno y altas jerarquías de la Nación. Los invitados comparecieron a Su Excelencia, en nombre del Estado y España, quienes acogieron amablemente a las distinguidas personalidades allí congregadas, en cuyo obsequio se ofreció un repertorio de canciones y unos bailes españoles. En la primera parte actuaron Rosaró y Antonio, acompañados por los maestros Rodríguez, Mendota y Figueroa; el guitarrista García de la Haza y, finalmente, los cantantes de ópera Candelario Roblo y María de los Angeles Morales, acompañados, respectivamente, por los maestros señorita Díez Martín y Alfredo Romero.

### LOS COMUNISTAS INICIAN UNA OFENSIVA EN CHINA CENTRAL

Avanzan en un frente de ochocientos kilómetros hacia Changsha

Un millón de personas han quedado ahogar a causa de las inundaciones

GHAI.—Los comunistas han iniciado en China central una ofensiva a largo de un frente de 800 kilómetros, según anuncia la agencia Tass. Los comunistas, basándose en zonas comunistas. Añade que se han conquistado 16 ciudades. Los comunistas avanzan hacia Changsha. (Efe.)

CIUDADES OCUPADAS POR LOS COMUNISTAS. KONG.—Radio Pekín anuncia que los Ejércitos comunistas, avanzan sin discontinuar línea. Han ocupado trece ciudades. Semana pasada, entre ellas, las de Ichang, Siasi y Kian, y más. Añade que los tropas comunistas hacen la ofensiva del río, al oeste de Hankow. MILLONES DE PERSONAS SIN HOGAR. (Efe.)

INUNDACIONES EN CHINA.—Las inundaciones en China central una ofensiva a largo de un frente de 800 kilómetros, según anuncia la agencia Tass. Los comunistas, basándose en zonas comunistas. Añade que se han conquistado 16 ciudades. Los comunistas avanzan hacia Changsha. (Efe.)

PROGRAMA DE AYUDA A CHINA. WASHINGTON.—El senador republicano William Knowland el día de ayer anunció un programa, por el cual se darían doscientos millones de dólares para la ayuda en armas a China, y que el Congreso tan pronto como sea ratificado el Pacto del Atlántico. (Continúa en sexta página.)

Un "modus vivendi" para Alemania. ESTA SIENDO ESTUDIADO POR UNA COMISION ALIADA. BERLIN.—Una Comisión especial de los cuatro potencias ocupadas se ha reunido para estudiar la formación de una constitución política para la Alemania sobre la base de "vivir y dejar vivir a las demoras". La Comisión está en el oeste de Alemania. (Efe.)

LA REDUCCION DE LA AYUDA AEREA. WASHINGTON.—El secretario de Defensa anunció ayer que se reducirá la ayuda aérea a China. La reducción de la ayuda aérea a China se reduce a la mitad. (Efe.)

COMUNISTAS CHINOS. Noticias de gads a las 10. Los comunistas han

### Revueltas en Guatemala

Asesinato del jefe del Ejército. Las fuerzas armadas luchan divididas en dos bandos.

MARAGUA. El jefe del Ejército, don Juan Arana, jefe de las fuerzas armadas de Guatemala, ha sido asesinado en la capital de su país. Los militares se dividen en dos bandos que están combatiendo en las calles de la ciudad.

### RECEPCION EN LA GRANJA

FUE OFRECIDA POR EL JEFE DEL ESTADO AL CUERPO DIPLOMATICO, GOBIERNO Y ALTAS JERARQUIAS.

Como todos los años en este momento, ayer tarde tuvo lugar en los jardines del palacio de La Granja de San Ildefonso la tradicional recepción en nombre del Cuerpo diplomático acreditado en Madrid, Gobierno y altas jerarquías de la Nación.

Los invitados comparecieron a Su Excelencia, en nombre del Estado y España, quienes acogieron amablemente a las distinguidas personalidades allí congregadas, en cuyo obsequio se ofreció un repertorio de canciones y unos bailes españoles.

En la primera parte actuaron Rosaró y Antonio, acompañados por los maestros Rodríguez, Mendota y Figueroa; el guitarrista García de la Haza y, finalmente, los cantantes de ópera Candelario Roblo y María de los Angeles Morales, acompañados, respectivamente, por los maestros señorita Díez Martín y Alfredo Romero.

El 18 de julio Franco dejó marcados para siempre el rumbo de la Justicia y el destino de la Patria



Onésimo Redondo, conde de Labajos, y el teniente general Dávil de Pradera, y el teniente general Dávil de Pradera, y el teniente general Dávil de Pradera.

### TITULOS NOBILIAR PREMIAR SERVICIO

Onésimo Redondo, conde de Labajos, y el teniente general Dávil de Pradera, y el teniente general Dávil de Pradera.

El teniente general Dávil de Pradera, conde de Labajos, y el teniente general Dávil de Pradera, y el teniente general Dávil de Pradera.



# España solemniza el 18 de julio con la Exaltación del Trabajo Nacional

## NUEVOS TITULOS NOBILIARIOS

(Véase de primera página.)  
**Artículo primero.** Se hace merced de los siguientes títulos del linaje:  
 Conde de Labajos, a don Osejmo Redondo Oriaga.  
 Conde de Pradera, a don Victor Jaber Larumbe.  
 Marques de Davila, al teniente general del Ejército, don Fidel Davitrondo.  
**Artículo segundo.** Los anteriores títulos se entenderán concedidos a los signados para sí y sus sucesores legítimos, con exención de derechos reales hasta la segunda transmisión, pudiendo ser otorgados por el sucesor de aquellos con tal carácter y mientras conserven dicho estatus civil.

realiza, con manera fogosa y decisiva el iniciado proceso seccionarista, que empezaba a disolver la robusta concepción unitaria de la Navarra, que en 1926 había de ser pieza esencial del Ateneo salvador. En 1921 volvió el destino providente de señalar antipadriano los cambios catastísticos de una política que entregaba todas las posibilidades económicas a los enemigos de Dios y de España. A él se debió, con la fraternal colaboración de José Calvo Sotelo, la urgente convocatoria a los españoles para la constitución del Bloque Nacional, postulado sin falta, aunque sin el necesario eco, durante toda su vida política.

### DATOS BIOGRAFICOS DE DON FIDEL DAVILA REDONDO

Nació el 24 de abril de 1878 en Barcelona. Ingresó en la Academia de Infantería el 28 de agosto de 1894 y fue promovido a segundo teniente el 1.º de febrero de 1896. En 1898 ascendió a primer teniente e ingresó en el Cuerpo de Estado Mayor. Ascendió a capitán en agosto de 1902; a comandante, en enero de 1912; y a coronel, en julio de 1924. Prestó servicios en Cuba en operaciones de campaña. Al regreso estuvo de jefe de Estado Mayor en Valladolid y pasó luego a la Capitanía General de la sexta región. Tomó parte muy activa en las operaciones desarrolladas en Marruecos desde julio de 1918 hasta enero de 1922. Fue jefe de Estado Mayor de la 11.ª división y secretario del Gobierno Militar de Burgos. En 1925 desempeñó en Tetuán el cargo de segundo jefe de Estado Mayor. Desempeñó numerosas comisiones de servicio.



Teniente general Davila



Osejmo Redondo



Victor Pradera

Al estallar el Glorioso Movimiento Nacional ocupó en Burgos un cargo destacado. Por designación definitiva integró la Junta Nacional primera que fijó los destinos del país y desempeñó en ella una función similar a la de un Ministro de la Guerra. Al morir el inolvidable general Mola, el Generalísimo lo designó para sustituirle, y se encargó al general Davila de toda la campaña del Norte, entrando al frente de las famosas Brigadas de Navarra, en Bilbao, Santander, Gijón y Oviedo. Constituido el Gobierno Nacional, el general Davila, sin abandonar su puesto de general jefe del Ejército del Norte, asumió la cartera de Guerra. Al frente de sus fuerzas reconquistó Aragón y liberó Teruel y Huesca. Conquistó Lérida. Hizo la famosa batalla de la "bola del Ebro" y avanzó por Cataluña hasta clavar sus banderas en la roca frontonera del Pícnico. Creó en el Ministerio de Defensa Nacional en 11 de agosto de 1899, al disolverse el Departamento en los de Ejército, Marina y Aire. El 18 de mayo de 1930 ascendió a teniente general. Después fue nombrado Capitán General de la segunda región. De este cargo pasó al de jefe del Alto Estado Mayor. Actualmente es Ministro del Ejército. Está en posesión de muchas condecoraciones, entre ellas las Medallas de Cuba y Marruecos, las Cruces Blanca de primera del Mérito Militar, Cruz y Placa de San Hermenegildo, Medalla Alfonso XIII, Gran Cruz del Mérito Militar y Cruz de Carlos III.

(Véase de primera página.)  
 col de magnífica construcción y perfectamente dotado de los elementos adecuados a las necesidades. Consta el grupo escolar de seis secciones para niños y otras tantas para niñas, caperes para albergar la población escolar de dicho pueblo (ha costado tres millones de pesetas), y es obra de la Academia Provincial de Bellas Artes y de las J. O. U. C. con una Junta de Consultores Sociales. Heva hechas 1.500 obras.

**EN OMBANACHEL BAJO**  
 A las once de la mañana se dirigió Su Excelencia a Carabanchel Bajo, donde presidió la solemne inauguración de la gran Residencia para Ancianos, en la antigua residencia de Vista Alegre, dependiente de la Dirección General de Beneficencia y Obras Sociales.

El Jefe del Estado llegó acompañado de las autoridades y personalidades antes mencionadas, a las que se sumaron el teniente general Muñoz Grandes, Obispo de Madrid-Alcalá y Patriarca de las Indias, doctor Filjo Garay, el director general de Telecommunications, y el teniente de alcalde de Carabanchel, señor Torres Garrido, y demás autoridades locales.

A la llegada del Caustillo le rindió honores una compañía del regimiento de León número 25 con bandera, banda y música, y después de vestir las fuerzas, penetró en la Residencia, ante la cual formaban los niños del orfanato y las religiosas Hijas de la Caridad, que regentan estas instituciones benéficas.

Su Excelencia recorrió las distintas dependencias del edificio y escuchó muy complacido las explicaciones que de la nueva institución le fueron dadas por el director general de Beneficencia y Obras Sociales, señor Martínez de Tena, y el arquitecto señor M. Chumillas.

**EL NUEVO CENTRO BENEFICO DE OMBANACHEL**  
 El establecimiento que inauguró en Carabanchel Bajo Su Excelencia el Jefe del Estado forma parte del gran programa de realizaciones que terminada la guerra de Liberación, hubo de trazarse el Ministerio de la Gobernación en orden al remedio de las necesidades benéfico-sociales. No se proponía el Departamento ministerial, porque no es de su inmediata incumbencia, resolver totalmente el inerte problema de la asistencia pública sino crear centros modélicos que fueran como el núcleo a seguir por las comunidades y corporaciones provinciales y locales, y así las particulares que tienen a su cargo y como obligación ineludible las penales atenciones, y así los grandes orfanatos de Madrid y Zaragoza, y el Instituto de niños anormales "Fray Bernardino Alvarez", y la Residencia de Ancianos, y el Asilo "María Cristina", ya ejecuta-

dos, y el gran Manicomio Nacional y la gran Hospital de la Beneficencia General y la Residencia de Convalecientes, en ejecución, formando, con otras casas amplísimamente reformadas, el magnífico complejo benéfico de máxima eficacia, que sustituirá a los antiguos y anticuados asilos y hospicios del Estado.

En esta gran institución — Residencia general del Estado, dependiente de la Dirección General de Beneficencia y Obras Sociales, que se inauguró, se refundirán los antiguos Asilos de Incurables de Madrid, denominados "Nuestra Señora del Carmen", para hombres, en la calle de Atocha, y "Jesús Nazareno", para mujeres, en la de Anagnón, actualmente instalados en muy antieconómicos y deficientes inmuebles.

Aogorá a la gran nueva construcción, en cinco grandes bloques o edificios unidos, de 25.350 metros cuadrados de superficie edificada, mil anchos de ambos sexos (el doble de la actual población de los asilos), y entre aquellos, construyendo también una novedad interesante, se ha instalado un departamento especial, denominado "hogar de matrimonios Ancianos", de muy amplia capacidad que evitará la separación al final de sus días, de los que habiten juntos al hogar oficial de la institución.

Terminado el acto, Su Excelencia se despidió de las autoridades y personalidades, y se dirigió a El Pardo. Tanto a la llegada como al abandono Carabanchel Bajo, el Caustillo recibió el homenaje de adhesión y cariño de aquel vecindario, que le aclama y vitorea largamente.

**OFRENDA DE UNA ESPADA AL CAUILLLO**  
 El PARDO.—Después de asistir S. E. el jefe del Estado a los actos celebrados en Cuatro Caminos, Canillejas, Torrejón y Carabanchel, regresó a El Pardo, en donde recibió a una representación de su Casa Real, al frente de la cual iba el capitán Martín Aguayo, que le hizo ofrenda de una espada regalada de la Casa Militar. El Caustillo pronunció unas palabras de agradecimiento.

A continuación el jefe del Estado recibió a una Comisión de la Delegación Nacional de Sindicatos, presidida por el Ministro de Justicia y Secretario General del Movimiento, señor Ferrnández Esteban, y del señor Sanz Urtivo, para proceder al acto de hacer entrega de los premios concedidos a las Empresas y obreros más distinguidos.

Los asistentes ascendieron al tele del Estado unos gradas en las que se recoge la obra realizada por los Sindicatos de toda España, y su Excelencia, después de examinarlos minuciosamente, pronunció unas palabras para exhortarlos a seguir laborando, como hasta ahora, en pro de nuestra Patria.

actuó en beneficio de los actos pertenecientes a los. El Sindicato de la Alumna ha hecho entrega de medallas y antenamientos de este. El Montepío y gran número de dones porción ha sido de los veintiséis ancianos y del mismo con pensiones. Asimismo el Sr. Cecilio; ha entregado 600 pesetas para impedir que se abra la Cáfila Asistencial. Tem han distribuido por los 80 Provincias 100.000 pesetas, pago de veraneos gratis residencias de verano, de día y de noche a los pro- y a los corresponsales de la red de la provincia, que han distinguido por su valor que va de año en año. También celebrado un acto en el que repartió comidas e parias a los pertenecientes Sindicatos ferroviarios de Villaverde, haciéndoles, de 35.000 y 50.000 pesetas, que las ha otorgado la Asmtencia Asistencial. En los distintos puebs provincia de Madrid, Edu- (Destaca, organizó prueba rices y deportivas, destaca de importancia la organiza- delegación de Canillas general, en todas sus entidades, y organizaciones, reunión, Empresa y pro- en comidas de hermandad

## Toda España agradece la Espada al Caustillo

Toda España conmemoró diversos actos la fiesta de julio. En Barcelona, el Frente Venturoso realizó una asist- catálogos laureados que se dicta capital, que son el coronel don José Salas y el de la Marina mercante G. Diaz. El teniente coronel E. de Belchite, hizo pa- visitantes su especial afecto y de levantados, que han ha ayudado en la defensa la población. También vió praprios del frente de- al Capitán General, Ex- del Maratiraga. En el sal- del del Palacio de Capitanía por una recepción, con a- del Gobernador Civil, Al- otras personalidades y aut-

En Cádiz se celebraron, entre los sucesivos des- ración en Parra de la Fl- en el cual se le otorgó a la inauguración de circunse- (pasa) en Algeciras, una Ex- (cional) entrega de un grup- sientes ultramarinos en Ce- Tariffa, inauguración de u- (erente) en memoria de la expedición que cruzó el Est- (caballero) el 25 de julio de- (de) Abogoré, de la Coma- (de) Gábria Oriaga, Síndico Agrario de Barce- na, que le hizo entrega- del álbum y M. María del Congre- so anual de Hermandades cele- brado en aquella región.

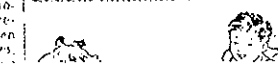
# Condecoraciones españolas a personalidades extranjeras

**Gran Cruz de Carlos III**  
 A don Eurico Gaspar Dutra, Presidente de la República del Brasil, y don Manuel Odría, Presidente de la Junta Militar del Perú.  
**Gran Cruz de Isabel la Católica**  
 A don Mariano Osuna, Presidente de la República de Colombia; don Raúl Fernández, Ministro de Asuntos Exteriores del Brasil; don

Han sido otorgadas por decreto del Ministerio de Asuntos Exteriores

de la Delegación permanente de Bolivia en la O. N. U. En la última Asam- blea general de esta organización su- cesivos sucesos en la Sierra, for- (reconociendo) físicamente y for- mando en el mejor ambiente su espíritu latinoamericano.

**LA FIESTA DEL TRABAJO EN LOS SINDICATOS PROVINCIALES DE MADRID**  
 Con motivo del 18 de Julio, los distintos Sindicatos Provinciales de Madrid han celebrado diversos





Publicaciones del Instituto de Estudios Políticos

Los orígenes de la ciencia política en España, de Juan Beneyto, y La Jurisprudencia no es ciencia...

Para remediar tales absurdos no es suficiente el grito histórico y patriótico...

Este último es el problema que resuelve el nuevo libro de Juan Beneyto...

Pero esto no nos había sido dicho hasta ahora...

Juan Beneyto, el culto catedrático de Salamanca...

mientos, el método y los retratos de un ayer más o menos remoto.

El libro está dividido en tres partes, que se subdividen, a su vez...

La tercera y última—'Elaboración literaria'—, para nosotros la más interesante...

Desde los orígenes del pensamiento político medieval con los elementos que aportan las doctrinas del cristianismo...

El catedrático de Filosofía del Derecho de la Universidad de Murcia, Trujillo Serrá...

personalidad y la obra de Kirchmann, que en el terreno jurídico...

Trujillo trae a colación unas notas simpáticas sobre el sentido antropológico de los humanistas...

La más interesante, sin embargo, es que este libro es el primero de una maravillosa colección 'Civitas'...

AVENIDA Mañana jueves, 10,30 noche EN FUNCION DE GRAN GALA ESTRENO ALAS de JUVENTUD



Un fotograma de 'Cieta amarilla', que, interpolada por Gregory Peck...

'LA DUQUESA DE BENAMEJI', EN 'TERCERA SEMANA' Desde su estreno, la magnífica producción...



CINE

TRIUNFO ROTUNDO DE LA DUQUESA DE BENAMEJI

MAÑANA SE ESTRENA EN CO. LUSIVM 'DOCE HORAS DE VIDA'

Los esfuerzos desesperados de un hombre condenado a muerte en plena juventud...

EN FUNCION DE GALA ESTRENA MAÑANA EL AVENIDA 'ALAS de JUVENTUD'

Una nueva película española de colaboración de nuestra querida AVENIDA...

Antes de su estreno, la magnífica producción española...

Una industria de plástico máxima modernidad se ha instalado en Madrid...



Rafael Durán ha interpretado el principal papel de 'Pas', superproducción española...

ECONOMIA LA B... Aunque en el mundo la inflación no tenga demasiada importancia...

# Arrik

NUM. 3.314. — II EPOCA.

MADRID, DOMINGO 20 DE NOVIEMBRE DE 1949

DIARIO DE LA MAÑANA — ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE

## XIII ANIVERSARIO JOSE ANTONIO ¡PRE

EDITORIAL

### "QUEDA LOS NEC

COMO todos los años, Esp...

Pasos los aniversarios...

Es muy posible que la...

Los trece años que medi...

Nuestras filias han clari...

### MAÑANA, LUNES, LOS SOLEMNES FUNERALES

Camaradas de la Vieja Guardia madrileña iniciaron anoche su marcha al Monasterio de El Escorial

LLEVAN UNA CORONA DE LAUREL PARA DEPOSITARLA EN LA TUMBA DEL FUNDADOR DE LA FALANGE

Representaciones falangistas de toda España llegan a Alicante

Los solemnes funerales por el...

Formaron también en la...

Al igual que en la...

LA CORONA DE LA VIEJA GUARDIA...

Ayer, a las ocho de la mañana...

Detrás de la Escuela alanciana...

que todos perciban el dolor de que se haya tanta sangre por no haber abierto a la Falange

serena atenta saña de un matía del otro"

Reproducimos el texto de las declaraciones...



de habérselo asido adrede en medio de una región que a tal fin se mantuvo sumisa...

OTRO extremo me queda por rectificar. El aislamiento absoluto de toda comunicación...





Salamanca, la dorada ciudad del Tormes, en cuyo recinto se realizó la unificación

# JOSE ANTONIO Y LA UNIFICACION



¡ALA fuera la mía la última sangre española que se vertiera en discordias civiles!», escribía José Antonio en su testamento. Uno de las consignas fundamentales de la Falange fue la de hacer la unidad entre los hombres y las tierras de España. Si se espigara en los escritos y discursos de José Antonio, buscando los textos en servicio de la unidad, no cae este artículo, sino otro, muchos veces mayor, resultaría insuficiente para recoger las citas, una tras de otra, sin comentario alguno. Costumbrados además a considerar en José Antonio la época de Fundador, como aquella que realiza su grande y heroico destino, apenas si se ha puesto de relieve la manera como liquidó la herencia política familiar, la de la Dictadura, de modo que a nadie se le ocurre relacionar su obra con la obra del General por algo que no sea el vínculo personal de filiación, honestísima y gallardamente sostenida. Se ha dicho bien poco como, sin género alguno de retórica, eligió el camino más difícil, y no ya por su espíritu de riesgo desnudo, sino por atención a la verdad de las cosas. Sólo con esperar, parapetado en el nombre y en el renombre de excepción que se conquistó inmediatamente, José Antonio hubiera tenido un papel político de primer orden, que muy bien hubiera podido revestir las actas de lo que fue en su tiempo con Antonio Maura. Pero la vida pública de José Antonio fue una permanente carrera de superación, de conquista de planos más comprensivos, de unidad y de unificación. Sólo permite torcer equivocadamente este juicio el perfil enérgico de la Falange, nada dispuesta a transigir y comerciar en el tablero político. Pero es que no se puede confundir el sentido y el espíritu de unidad con la inclinación al pasteleo, con la miopía política citando esperanzas sobre la simple componencia, cerrando los ojos a la realidad dura y honda para conllevar la responsabilidad terrible de la disolución y la miseria de España. Aquí es que conviene el lema famoso de "Aut César, aut nihil." Es preciso llevar las cosas al extremo y poner a prueba la capacidad y los recursos de un pueblo.

Julio FUERTES

de terminarla rápidamente con la conquista de Madrid, se planea o comienza la campaña del Norte. No importa que en el pensamiento de los protagonistas no se manejen en un determinado momento las máximas posibilidades discursivas, porque son los hechos los que hablan con mayor elocuencia. La inquebrantable resolución unificadora de la juventud del Alzamiento, interrumpida por el Caudillo, toma en 1937 los dos sentidos que impone la naturaleza: la hostilidad encerrada contra aquello que no puede salvarse, la amputación, el cautiverio, la guerra, y la máxima amplitud, cordialidad y comprensión hacia todo aquello que histórico y políticamente entienda un valor real o positivo. Esta doble cara y opción es la misma que representaba la Falange Española de las J. O. N. S. antes del 18 de julio de 1936, tan abierta como implacable, de tanta elevación moral como capacidad combativa, desmontando el tinglado de derechos e izquierdas y solicitando con la misma vehemencia a unas y a otras. El encabezamiento y asimilación de la política española por la Falange en la Revolución Nacional precede, sobre todo, de su riguroso ajuste doctrinal a las conveniencias morales y prácticas de

la coyuntura histórica y se debe al valor dialéctico de la creación intelectual de los fundadores.

Y la consolidación de la guerra en 1937, a lado del decreto de unificación, descubre mejorablemente su contenido frente a las dinámicas torpes. Cada contribución o acción de unidad ha de tener tanto de afirmación como de concesión. Se trata contra la unidad, pero no objetivo político de un país, ampliando una ilde el campo de lo que no puede verse ni ponerse en duda, extendiendo el campo personal cuando se implican en la creación las contingencias. El vicio de esta deformación se llama rigidez o uniformidad, y se alija tanto del objetivo como lo estéril de lo futuro. Poco se peca también, por defecto de flexibilidad y de penetración, acerca de aquello que no admite tratamiento y que encierra en sí peligro o causa de descomposición. Las interpretaciones hacia la unificación admiten un apuro estricto con las actitudes de egotismo, estrechez o deficiencia mental que obstaculizan la marcha de la Falange desde sus primeros días, mientras que la unificación, en cuanto idea y propósito, es la mejor expresión del tiempo de la Falange y el verdadero fruto del sentido de la vida política de José Antonio.

Hay, además, otro aspecto mal entendido de la unificación, que consiste en menospreciar o no entender la fuerza de los actos legislativos, de las leyes, como origen y causa de realidades políticas. Es un prejuicio de la antigua vida política, callejera, según el cual es congruente conciliarse adeptos por vía de acción personal o de proselitismo y no tiene sentido dirigirse a los demás por vía imperativa. La adhesión del proselitismo necesita ser, para ser ostensible, explícita. La adhesión al mando es excepcionalmente expresa y, como realidad, se manifiesta en no hacer nada contra lo mandado. Desde el punto de vista de la eficacia, el privilegio de poder mandar, para la ejecución de una empresa histórica, es inmensa, porque en la ilicitud, conveniencia objetiva de lo mandado y propia voluntad de hacer, es todo lo preciso para el éxito. Desde el poder sólo se cue por deficiencia propia. Y nada obsta a tener la adhesión con obras de un proselitismo conducido por menos cierta o importante que la adhesión verbal y con frecuencia turbia de las clientelas políticas. Toda convocatoria política o histórica, además de ser una llamada interior a los problemas de la vida pública, es de hecho una pretensión al mando en cualquiera de sus formas para poder hacer. Y a su vez, en la promoción al mando de las mejores para cada misión en las circunstancias dadas, están resumidas las cuestiones de dinámica histórica y política. Es así como la unificación se hizo y puede entrañar uno de

los textos en servicio de la unidad, no cae este artículo, sino otro, muchos veces mayor, resultaría insuficiente para recoger las citas, una tras de otra, sin comentario alguno. Costumbrados además a considerar en José Antonio la época de Fundador, como aquella que realiza su grande y heroico destino, apenas si se ha puesto de relieve la manera como liquidó la herencia política familiar, la de la Dictadura, de modo que a nadie se le ocurre relacionar su obra con la obra del General por algo que no sea el vínculo personal de filiación, honestísima y gallardamente sostenida. Se ha dicho bien poco como, sin género alguno de retórica, eligió el camino más difícil, y no ya por su espíritu de riesgo desnudo, sino por atención a la verdad de las cosas. Sólo con esperar, parapetado en el nombre y en el renombre de excepción que se conquistó inmediatamente, José Antonio hubiera tenido un papel político de primer orden, que muy bien hubiera podido revestir las actas de lo que fue en su tiempo con Antonio Maura. Pero la vida pública de José Antonio fue una permanente carrera de superación, de conquista de planos más comprensivos, de unidad y de unificación. Sólo permite torcer equivocadamente este juicio el perfil enérgico de la Falange, nada dispuesta a transigir y comerciar en el tablero político. Pero es que no se puede confundir el sentido y el espíritu de unidad con la inclinación al pasteleo, con la miopía política citando esperanzas sobre la simple componencia, cerrando los ojos a la realidad dura y honda para conllevar la responsabilidad terrible de la disolución y la miseria de España. Aquí es que conviene el lema famoso de "Aut César, aut nihil." Es preciso llevar las cosas al extremo y poner a prueba la capacidad y los recursos de un pueblo.

El año de 1937, cuando Franco decretaba la unificación, se coronaba con ello el más profundo significado de la obra y de la vida de José Antonio. Yo, por mi parte, no dudaría en afirmar que mientras la actitud relativa a aquel acontecimiento basta para discernir la capacidad intelectual y política de cada uno, el real servicio a su propósito ha constituido desde entonces el frente de la mayor eficacia y grandeza moral en el camino de la política española.



último

RENTE al despecto... Europa termina en nosotros... España por un acto soberano y que "Europa" en los Pirineos... el primero quedó... Europa se des... como colectividad y cor... en Lepanto, cuando... España iban en v... a su condición de "n... de la cristianidad... a nuestros cuarte... los hitos que se... dos ideologías... que no quiere la cosa, ocasi... que definió si en el... empujaba esto o empujaba... ocasión de la guerra... Europa no ha sabido... para un nuevo Lepanto... en sangre su primicia... Europa no ha sabido... los dos polos opuest... Rusia.



# servicio 1940

lectivo "Eu- en los Piri- puede opo- de volun- y liberta- "emplea- s". Y si con edamos gra- cursos en la cana, con lo os nosotros imos los mo- de la es- la extrao- os que invo- calafón eu- y nuestro que no por mente, han e al fin y al civil de los

esagró par- omo entid- de los hom- vanguardia, "martillo de ad". Luego, teles poní- separan dos gilas, dando, adán al me- a como pi- aba lo otro, rrrir dos ve- to formar la ; Europa ha acia rectoral lido escolar istos de Es-

cción de que pa del 397 607 su fal- to ya expre- ahora me- olectividades estino están i composición d su

universal do ntemano q- catastrófica, ile y de por s sólo confía t geminas "a ideología "llo, Euro- 039, al sus- re otra cosa la chaqueta reñunciando enderso a sí

frece venia- de los p- provocan and guerra, videncia de y acnelnaba, de la "ma- a a los pue- tan sólo la unas débiles sentimental.

bien clara- abiosa neu- mo un apar- i España no fué débil.

# La División A

L día 20 de noviembre de 1941 la División Azul llevaba poco más de un mes en el frente del Este. Exactamente un mes y ocho días, puesto que sus unidades habían comenzado a entrar en línea el día 12 de octubre, fiesta del Pilar, Día de la Hispanidad, con las primeras nieves del invierno que había de ser el más duro que se recordaba por aquellas latitudes. La División ha llegado tras una durísima marcha de más de mil kilómetros, en jornadas aproximadamente de cuarenta, cubiertos a pie con el armamento y el equipo individuales sobre los hombros. Los caballos servían, procedentes de la recuperación y en malas condiciones físicas, han ido quedando como jaleones por los bosques y los caminos.

Poco más de un mes y ya existe una historia apretada de hechos heroicos. La tenue línea que cubren los hombres divisionarios desde el lago Ilmen y a lo largo de 80 kilómetros del frente, recibe constantemente los mortis de la artillería soviética del 12.40 y de las demolitoras granadas de "orgánico", arma infernal que dispara a la vez por numerosas bocas, y de la infantería del frente, protegida por todas las armas de acompañamiento y el apoyo aéreo. Pero la línea no cede aun-



El Jefe Nacional de la Falange, Caudillo de la neutralidad española

# LA NEUTRALIDAD ESPAÑOLA 1942

hubiera que definir con una sola palabra el signo de España durante los pasados años de la guerra mundial, sería la palabra "neutralidad" la única posible definición, el único vocablo adecuado capaz de expresar de una manera exacta, de un modo absoluto, no sólo la posición fría y protocolaria de un Estado, sino la firme y serena actitud de todo un pueblo ante un conflicto en el que se debatía nada más y nada menos que la cultura y la espiritualidad de todo un continente, y en el que la razón del más fuerte —inevitable, aunque no siempre justa— constituía el triunfo más seguro en la complicada baraja de los intereses de Europa.

Pero conviene recordar que esta neutralidad, mantenido con una dignidad silenciosamente equitativa a lo largo de los más inesperados ataques de la guerra, no fué jamás una actitud de somnolenta debilidad o blandengüería ante la inmensidad de los recursos puestos en juego por los contendientes, ni tampoco una egoísta indiferencia, un cruzarse de brazos ante lo inevitable, fingiendo lo mas un rictus dolorido frente a la terrible angustia de un prójimo en desgracia. No, España vivió en la casa del vecino no con las débiles lamentaciones del impotente, sino con la vigilante actitud del que sabe que el fuego público corre a las propias medianerías. Sin ignorar incluso que pudieran existir malos intencionados que aventaran los chispas hacia el propio cercado, pero con la firme decisión de no convertirse en una toa mas, que alimentase la inmensa pira en que se consumía el sacrosanto cuerpo de una

tencioso "¡ahora veremos!" y el "¿Qué pasará?" medroso y desquino, cruzaban por los impalpables hilos de la conciencia de los roncadores o de los simplemente cobardes o mal pensados. Tan sólo la Falange, al margen de vagas actitudes o de vengativas ansiedades, daba al viento sus viejos cantos de esperanza, porque si no lo sabía, si odiaba que lo que iba a pasar era pura y simplemente aquello que mejor custodiase el honor, a la soberanía y a la eterna e inextinguible historia de España.

Nada podía pasar porque, tras duras etapas de lucha y sacrificio, tras las oscuras horas de angustia y ansiedad, la doctrina de José Antonio, la pura esencia de la Falange se había abierto paso a través de la mejor sangre española. Por ello el terrible finite de la guerra no encontraba fáciles los dilatados caminos de la Patria para el día trágico de su tierra galopada.

Pasaron los tiempos de aquella España fragmentada en pequeñas banderitas de partido, empujehada por luchas mezquinas y egoístas, en las que la codicia era el único incentivo, el móvil supremo que subleva a quienes se erigen en paladines del amor patrio. Lejos ya los viejos profetistas liberales en los que una razón de mayora, generosamente falsa, era suficiente y capaz de torcer por sí sola los destinos de la Nación.

Tres años-duros años en que se tornaron ruinas las pardas tierras españolas-habían sido

el valioso precio del rescate. La palabra de José Antonio, oída con curiosidad o indiferencia al principio, escuchada con ira más tarde, pero también con devoción y respeto, fue como brisa suave que trae en sus entrañas el germen del arrasador ciclón. A su influjo volaron muchos trizas los endeblecimientos de una política torpe y estéril y se dispersaron o huyeron los falsos profetas y los aprovechados mercaderes que habían alzado su tribuna y sus tiendas sobre el propio altar de la Patria.

Pasaron los tiempos en que alegres compañías de "chiladillos" y "cetrinardillos" pretendían convertirse intencionalmente a golpe de bastón, en plena calle de Meola, de la sazona que asistía al bando por ellos ostendido. Los tiempos en que especuladores sin conciencia llenaban sus cántaros de "champagne" para festejar el éxito de unos "negocios" basados en los cítricos de bajos de los partes de guerra. Los tiempos en que los duros cetrinardillos organizaban bailes en los que gentes inconsistentes reían alegres a la sombra de unas banderitas por las que los nombres caían con el rostro crispado sobre el lánguido lino de los campos de Flandes o frente a las fortificaciones de Verdun.

Todo eso había sembrado porque hubo un hombre que supo despertar la conciencia de España. Un hombre que puso un pie a la izquierda, un pie español y otro hombre que, recordando aquella herencia y aquella bandera, supo con-

ducir a esa misma juventud hasta hacerla que se coronase con los difíciles laureles de la Victoria.

Por eso no hubo nerviosos caballos ni torpes espavientos cuando el fantasma de la guerra asomó tras el cristal de la ventana. España había sentido en su propio carne la cruel experiencia, y si bien no temía la guerra, tampoco la desafiaba.

"Lo que no tolera España—dijo José Antonio— es adoptar una actitud de intervención o neutralidad por una amenaza o una exigencia." Y al amenazas ni exigencias—ya que ni unos ni otros fallaron—lucharon caparés de lograr que el tiempo girase loco bajo las firmes y serenas manos del seguro piloto.

Francisco Franco, Caudillo y Jefe Nacional de la Falange, era el patrón de la nave española. Hombre de guerra, nadie mejor que el conde sus terribles consecuencias, y, sordo a las insidias calumnias de sirenas, logró con inflexible paciencia que España se mantuviese al margen de la lucha.

Que la actitud más sencilla, el camino más fácil hubiera sido el de lanzar a los campos de batalla a quienes aun guardaban en sus pupilas el brillo de la luna sinada victoriosa. Pero la fácil no es siempre lo mejor, y por Francisco Franco, un mozo de guante blanco a sus sólidas, suaves manos de hierro para España la mejor batalla: la de la paz.

Cuando el 20 de noviembre de 1942 pasaba el Jefe Nacional de la Falange entre las Centurias Armadas en el patio de los Reyes del Ministerio de El Escorial, el viento movía los negros caparines y al viento curaban devotos el tembre tráfido de las campanas. Sobre la tumba de José Antonio colaba Franco la corona del triunfo. Tras él estaban las apretadas



# LA LEALTAD EN JOSE ANTONIO 1943



al de la Falange, Caudillo de la neutralidad española

# La División Azul

94



El día 20 de noviembre de 1941 la División Azul llegaba 9000 más de un mes en el frente del Este. Exactamente un mes y ocho días, puesto que sus unidades habían comenzado a entrar en línea el día 12 de octubre, fiesta del Pilar, Día de la Hispanidad, con las primeras nieves del invierno que había de ser el más duro que se recordaba por aquellas latitudes. La División ha llegado tras una durísima marcha de más de mil kilómetros, en jornadas aproximadamente de 40 kilómetros, cubiertos a pie con el armamento y el equipo individuales, sobre los hombres. Los caballos servían, procedentes de la repatriación y en malas condiciones físicas, han ido quedando como jaloneos por los bosques y los caminos.

Poco más de un mes y ya existe una historia apretada de hechos heroicos. La tenue línea que cubren los hombres d visionarios desde el lago Ilmen y a lo largo de 80 kilómetros de frente, recibe constantemente los mortis de la artillería soviética del 12.40 y de las demolidoras granadas del "organillo", arma infernal que dispara a la voz por numerosas bocas, y de la infantería de enfrento, protegida por todas las armas de acompañamiento y el apoyo aéreo. Pero la línea no cede nun-

ca y aun queda tiempo para el contraataque y la contraofensiva.

Así llega el día 20 de noviembre, fecha en que como nunca es recordado José Antonio. Era jueves y un día de intenso frío, de grandes nevadas. La nieve sobrecogió el horizonte y todo parecía muy pequeño; se amortiguaban todos los ruidos y apenas un intermitente cañonero recuerda el afán bélico. Es una jornada de meditación, de misa cida con más devoción y aplicada a la memoria de José Antonio.

Por la noche, en la cantinela o en la escucha entre los árboles, que la nieve hace fantasmal, aumenta la sensación de intimidad y recogimiento que provocan el silencio y la rara luz. Y sin descuidar la vigilancia, con el ánimo que el recuerdo ha preparado, tanto en el puesto como en la chabola los voluntarios reflexionan en que no ha sido el afán de fortuna ni el de gloria personal el que los ha traído, conducidos por jefes y oficiales de excepcional valía, también voluntarios, hasta los lugares donde todo les es hosco, extraño, hostil.

Algo muy importante les va en la aventura. España esta otra vez en los caminos que en tiempos pretéritos se abrieron con su coraje y su fe los tercios antiguos y gloriosos; en esos caminos abiertos por los aceros toledanos y las cruces, en servicio del ideal que hoy la Falange sintetiza en los conceptos de Dios, Patria y Justicia. Como sus antepasados salieron tantos veces. O sea, que su hecho tiene significación de coturno histórico.

Si luchan con frondoso valor, sus bayonetas no están empujadas por el odio y la saña. Fieles a su ser mitad monjes y mitad soldados, vienen a ser algo así como misioneros en la guerra, que van a extender con la predicación de su ejemplo la llama de un fe nueva. José Antonio les había dicho que la tarea de nuestro tiempo es devolver a los hombres los sabores antiguos de la norma y del pan, hacerlos ver que la norma es mejor que el desenfreno. Que hay que ligarlos de una manera más profunda a sus cosas, el hogar en que viven y a la obra diaria de sus manos. Que el hombre es un conjunto de un alma y un cuerpo, y capaz de un destino eterno. Que hay que volverles a enseñar a rezar, a sentir la Patria y la ternura familiar.

También les enseñó José Antonio que Marx, en su mente inhospitalaria, deshumanizó la justicia y convirtió al socialismo en una feroz y helada doctrina de lucha.

Todo esto es lo que ha llevado a Rusia a nuestros voluntarios. En aquella masa inocente, a la que todo le está negado, había de prender la llama de la fe que a nosotros nos anima. Pues el ideal, la hermandad de los hombres, por serlo, atraviesa las fronteras y se eleva por encima de los montes, de los ríos y aun de los continentes.

Rescatar hombres del falansterio en que el comunismo ha convertido a Rusia. Ayudar a aquellos seres a recobrar su libertad, derribando a los tiranos. Esta ha sido la tarea que por mandato de José Antonio vienen a cumplir los d visionarios al frente del Este.

Lo demás, anécdota, gloria desde luego. En los hospitales, como en los de la España nacional, no hay enfermos, sino solamente heridos. Los regimientos 262, 263 y 268; la Artillería divisoria, los Zapadores, las Transmisiones, el batallón de Reserva; todas las unidades, en fin, se han cubierto de gloria al llegar esta jueves triste y novoso, día 20 de noviembre de 1941.

Al cantinela, o al escucha, lo quema ya el eco de acero de puro frío; en sus meditaciones, el tiempo de la guardia se lo ha pasado volando, pero el frío agorrosa sus miembros y tiene los pies a punto de congelarse.

# IDAD ESPAÑOLA

1942

el "¿Qué pasará...  
razaban por los...  
encia de los ren...  
cobardes o mal...  
e, al margen de...  
antes ansiedades...  
os de esperanza...  
inaba que lo que...  
plemente aquello...  
a la soberanía y...  
a de España.  
tras duras etapas...  
sus líneas de cr...  
de José Antonio...  
se había abier...  
sangre española...  
la guerra no en...  
caminos de la Pa...  
teroz Galopada...  
ella España frag...  
rias de partido...  
zquinas y esols...  
y el único inca...  
cuchaba a quienes...  
amor patrio. Le...  
morales en los que...  
lmente falta, era...  
que si solo los...  
que se tornaron...  
olas-habían sido

el valioso precio del rescate. La palabra de José Antonio, oída con curiosidad o indiferencia al principio, escuchada con ira más tarde, pero también con devoción y respeto, fue como brisa suave que trae en sus entrañas el germen del vasallador ciclón. A su influjo volaron hechos tristes los endebles elementos de una política torpe y estéril y se dispersaron a bujeron los falsos profetas y los aprovechados mercaderes que habían alzado su tribuna y sus tiendas sobre el propio altar de la Patria.

Pasaron los tiempos en que alegres comparasas de "aliados" y "germanófilos" pretendían convenirse mutuamente a golpe de bastón, en plena calle de Alcalá, de la razón que asistía al bando por ellos defendido. Los llamaban en que especuladores sin conciencia llenaban sus estufas de "champagne" para festejar el exit de unos "negocios" basados en las cifras de bajas de los partes de guerra. Los tiempos en que los danos cartelistas organizaban bailes en los que gentes inconscientes reían burlas en la sombra de unas banderas por las que los hombres caían con el rostro crispado sobre el lengoso limo de los campos de Flandes o frente a las fortificaciones de Verdun.

Todo eso había acabado porque hubo un hombre que supo despertar la conciencia de España. Un hombre que puso en pie a la juventud española y otro hombre que, recogiendo aquella herencia y aquella bandera, supo con-

ducir a esa misma juventud hasta hacerla que se coronase con los ilustres laureles de la Victoria.

Por eso no hubo nerviosos cabildos ni torpes aspavientos cuando el fantasma de la guerra asomó tras el cristal de la ventana. España había sentido en su propia carne la cruel experiencia, y si bien no temía la guerra, tampoco la despreciaba.

"Lo que no tolera España—dijo José Antonio— es aceptar una actitud de intervención o neutralidad por una amenaza o una exigencia." Y ni amenazas ni exigencias—ya que ni unas ni otras fallaron—lucharon capaces de lograr que España se hiciera loco bajo las firmas y serenas manos del oscuro piloto.

Francisco Franco, Caudillo y Jefe Nacional de la Falange, era el patrón de la nave española. Hombre de guerra, nada mejor que el conocer sus terribles consecuencias, y, sordo a fascinadores cantos de sirena, logró con indomable pericia que España se mantuviese al margen de la lucha.

Corría la actividad más sencilla, el camino más fácil hubiera sido el de llevar a los campos de batalla a quienes aun guardaban en sus pupilas el brillo de la cima ganada victoriosa. Pero lo fácil no es siempre lo mejor, y así, Francisco Franco, aun movilizando preventivamente a sus soldados, supo ganar de nuevo para España la mejor batalla: la de la paz.

Cuando el 20 de noviembre de 1942 pasaba el Jefe Nacional de la Falange entre las Centurias Armadas en el patio de los Reyes del Ministerio de El Estorial, el viento movía los árboles españoles y el mar, cercano devolvía el feroz resaca de las campanas. Sobre la terraza de José Antonio caía el franco la corona del triunfo. Tras el estorbo las apretadas

# IDAD EN TONIO

1943



de la España

# FIDELIDAD CATOLICA DE LA PRENSA DEL MOVIMIENTO

Por Lucio del ALAMIO

Delegado Nacional de Prensa

**JUNTO a otras páginas católicas,** esta es la que **ARriba** publica cada día. Es la única que se publica en un formato de 16 páginas, con un contenido tan variado como el de la propia revista. En ella se publican los artículos de los autores más destacados de la prensa católica española, así como los trabajos de los colaboradores extranjeros que se publican en la sección de "Internacional".

Esta revista es una de las más importantes de la prensa católica española, y su contenido es muy variado. En ella se publican los artículos de los autores más destacados de la prensa católica española, así como los trabajos de los colaboradores extranjeros que se publican en la sección de "Internacional".

gracias a sus colaboradores, y a la fidelidad de la prensa católica de la Península y de las colonias. Esta revista es una de las más importantes de la prensa católica española, y su contenido es muy variado. En ella se publican los artículos de los autores más destacados de la prensa católica española, así como los trabajos de los colaboradores extranjeros que se publican en la sección de "Internacional".

Esta revista es una de las más importantes de la prensa católica española, y su contenido es muy variado. En ella se publican los artículos de los autores más destacados de la prensa católica española, así como los trabajos de los colaboradores extranjeros que se publican en la sección de "Internacional".

# UNA NUEVA MISION: LA MISION DE LA ARQUITECTURA RELIGIOSA

Por Mariato RODRIGUEZ DE RIVAS

¿CUMPLIDA una misión de esta índole en el mundo católico? La respuesta es afirmativa. El movimiento arquitectónico religioso ha alcanzado en estos días un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes. Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes.

Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes. Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes.

Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes. Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes.

Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes. Este movimiento ha alcanzado un grado de desarrollo que no se había alcanzado nunca antes.

# Labor religiosa de la Sección Femenina

HE aquí a continuación un pequeño informe de la Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.

La Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.

ORGANIZACIÓN

La Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.

ORGANIZACIÓN

La Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.

La Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.



ORGANIZACIÓN

La Sección Femenina de la Sección Religiosa de F. E. y O. de la Falange Española, que desde su creación en 1937, ha desarrollado una labor religiosa de gran importancia.

Esta labor religiosa se ha desarrollado en forma de actividades que buscan la formación espiritual de las mujeres, así como la promoción de la fe y la práctica de la religión católica.

(Cifras tomadas de los años 1937 y 1938 (Incluido))	
<b>CURSOS NACIONALES. CS.</b>	6.010
Almería	1.000
<b>CURSOS PROVINCIALES:</b>	
Almería	23
Cádiz	1.000
Córdoba	1.000
Granada	1.000
Huelva	1.000
Jerez	1.000
<b>ESCUELAS DE FALANGE. 320.</b>	6.171
Almería	200.000
<b>ESCUELA DE FORMACION. 320.</b>	17.822
Almería	1.000
Cádiz	1.000
Córdoba	1.000
Granada	1.000
Huelva	1.000
Jerez	1.000
<b>PREFECTORIOS. 2.</b>	43.556
Huelva de Almería	
<b>SECRETARÍAS:</b>	
Almería	20.558
Cádiz	11.500
Córdoba	11.500
Granada	11.500
Huelva	11.500
Jerez	11.500
<b>COMITÉES DE FALANGE:</b>	
Almería	1.000
Cádiz	1.000
Córdoba	1.000
Granada	1.000
Huelva	1.000
Jerez	1.000
<b>COMITÉES DE FALANGE. 320.</b>	20.000
Almería	1.000
Cádiz	1.000
Córdoba	1.000
Granada	1.000
Huelva	1.000
Jerez	1.000
<b>ESTADÍSTICAS:</b>	
Almería	1.000
Cádiz	1.000
Córdoba	1.000
Granada	1.000
Huelva	1.000
Jerez	1.000

Cada tarde, las muchachas de las Alfareros y Campaneros de Perano de la Sección Femenina realizan colectivamente sus oraciones vespertinas en la plaza de la Cruz de los Colores. De esta manera...

# Callao MAÑANA LUNES ESTRENO

GREER GARSON  
WALTER PIDGEON



## JUBLIA se porta mal

LAWFORD - TAYLOR - ROMERO  
DIRECCION JACAN CONVALE  
No es "Mme. Curie", ni "La Sra. Minniver", ni "La Sra. Parkinson". Es una nueva GREER GARSON, frívola, social y encantadora, que le entusiasmará.  
Complementará el programa el dibujo en color de Metro-Goldwyn-Mayer "LA PRIMERA COLONDRINA"

# ARIBIA



MANANA VUELVEN AL CALLAO GREER GARSON Y WALTER PIDGEON EN "JUBLIA SE PORTA MAL"

Arriba, adaptación española de la "Sra. Minniver". La película de Greer Garson y Walter Pidgeon, en la pantalla del Callao, en la más distinguida compañía de la ciudad. En esta obra, Greer Garson interpreta a una mujer que se enfrenta a una vida de aventuras y peligros. La película es una obra maestra de la cinematografía de guerra.

# PALACIO de la MUSICA 2ª SEMANA

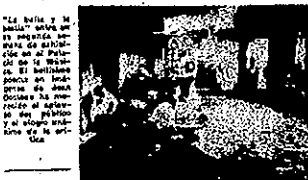
UN SUCESO ARTISTICO SIN PRECEDENTES EN LA PANTALLA MUNDIAL



## LA BELLA Y LA BESTIA

JEAN MARAIS  
JOSETTE DAY

DIRECCION JEAN COCTEAU



EL EXITO DE JEAN COCTEAU CON "LA BELLA Y LA BESTIA"

La película de Jean Cocteau, "La Bella y la Bestia", es una obra maestra de la cinematografía de fantasía. La película narra la historia de una joven que se enamora de un monstruo. La película es una obra maestra de la cinematografía de fantasía.

# LUNES ESTRENO CAPITOL



UNA PELLICULA EJEMPLAR



VA DIRECTAMENTE AL CORAZON DEL PUBLICO

**San Miguel**  
MAÑANA LUNES  
"Hoy no pisamos lista"  
DE TAMBIEN SE VIVE

# PROGRAMAS

**CAQUETIKYS**  
CINEMA FILARMONICA  
"Hoy no pisamos lista"

**ROBERTO BENZI**  
CINEMA FILARMONICA  
"Hoy no pisamos lista"

**ORQUESTA SINFONICA**  
CINEMA FILARMONICA  
"Hoy no pisamos lista"

**CONCIERTO DE LA ORQUESTA SINFONICA**  
CINEMA FILARMONICA  
"Hoy no pisamos lista"

**CONCIERTO DE LA ORQUESTA SINFONICA**  
CINEMA FILARMONICA  
"Hoy no pisamos lista"

**LA VOZ DE LA FLANGE**  
DOMINGO 5 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**GOYA BARCELO GONG**  
2ª SEMANA  
CORNEL WILDE  
"El hijo de Robin de los bosques"

**AVENIDA**  
3ª SEMANA  
OLIVER TWIST  
TOLERADA

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950

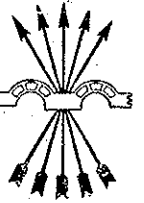
**LA BELLA Y LA BESTIA**  
LUNES 6 DE MARZO DE 1950





**CASTAN TOBEÑAS**

El castaño de Vilanova de Carrión, a quien se le ha dado el nombre de "Castano Tobeñas", es el más valioso de los castaños de España. Su fruto es el más rico en azúcar y el más sano. Se cría en las montañas de Carrión, en la provincia de Valladolid.



# Arriba

NUM. 3.428. — II EPOCA. — MADRID, DOMINGO 2 DE ABRIL DE 1930

**FOLIAN**

FUNDADA EN 1912

VENTA Y ALQUILER DE

Radio — Fotos — Amplificadores — Discos — Películas — Aparatos — Necesarios y accesorios eléctricos — Máquinas de escribir, calculadoras, calculadoras — Químicos — Fotocopias — Bolsas — Guantes — Papeles — Cartas — Películas — Máquinas y películas. Ejecución de copias, recuadros y reparar todos los aparatos que pertenecen a la fotografía.

Avenida José Antonio, 1. — ALBORD — Teléfono 22.28 00

DIARIO DE LA MAÑANA — ORGANISMO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S. — LARRA, 14, TELEFONO 23 25 10 — 50 CTS.

## FRANCO PRESIDE EL XI DESFILE DE LA VICTORIA



### El pueblo aclamó fervorosamente al Caudillo

En la plaza de Oriente, la multitud le renovó su adhesión y cariño entre vítores y aclamaciones

En la mañana de ayer se celebró el XI desfile de la Victoria en la plaza de Oriente, presidido por el Caudillo, General Franco. La multitud, que se reunió en la plaza de Oriente, le renovó su adhesión y cariño entre vítores y aclamaciones. El desfile comenzó a las diez y terminó a las once y media de la mañana. El Caudillo, que iba en el primer carruaje, fue aclamado por la multitud. El desfile estuvo acompañado por la banda de música de la Guardia Civil y por los batallones de la Guardia Civil. El desfile terminó a las once y media de la mañana. El Caudillo, que iba en el primer carruaje, fue aclamado por la multitud.



### QUEDA APROBADO EL PLAN DE AUTODEFENSA MILITAR DEL PACTO DEL ATLANTICO

Los miembros de los Estados Unidos, Gran Bretaña y Francia, que forman el Pacto del Atlántico, han aprobado el plan de autodefensa militar. Este plan, que es el resultado de las negociaciones que se celebraron en Washington, prevé la creación de una fuerza militar conjunta que será capaz de defender a los tres países. El plan también prevé la creación de una fuerza aérea conjunta y de una fuerza naval conjunta. El plan será ratificado por los parlamentos de los tres países en el próximo futuro.

### S. E. el Jefe del Estado inaugura la ampliación del Palacio de Santa Cruz

Asistieron al acto el Presidente de las Cortes Españolas y el Gobierno en pleno



El Jefe del Estado, Sr. Bermejo, inauguró ayer la ampliación del Palacio de Santa Cruz. Asistieron al acto el Presidente de las Cortes Españolas, Sr. Martínez Saldaña, y el Gobierno en pleno. El acto comenzó a las diez y terminó a las once de la mañana. El Sr. Bermejo, que iba en el primer carruaje, fue aclamado por la multitud. El acto estuvo acompañado por la banda de música de la Guardia Civil y por los batallones de la Guardia Civil. El acto terminó a las once de la mañana.

LA GRAN CRUZ DEL MÉRITO CIVIL A MANUEL VALDES

TAMBIEN HA SIDO CONCEDIDA A JUAN JOSÉ PRADERA Y A FEDERICO MAYO



### DISCUTEN nuestros historiadores cuál ha sido el rol de la introducción de la masonería en nuestro país, y registran en el primer tomo del siglo XVIII la presencia en una reunión internacional de un determinado individuo en representación de una logia de Madrid.

Los historiadores españoles están discutiendo el rol de la introducción de la masonería en nuestro país. En el primer tomo del siglo XVIII se registra la presencia en una reunión internacional de un determinado individuo en representación de una logia de Madrid. Este individuo, que se llama Felipe Wharton, fue el primer masonero español. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

## MASONERIA

El masonero Felipe Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

### El masonero Felipe Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

El masonero Felipe Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

**INSTRUMENTOS Y DETALLES DEL XX EJERCITO PORTUGUES**

El XX Ejército Portugués, que está formado por 100.000 hombres, está equipado con los mejores instrumentos y detalles. El ejército portugués es el más poderoso de Europa y está listo para defender a su país. El ejército portugués es el más poderoso de Europa y está listo para defender a su país. El ejército portugués es el más poderoso de Europa y está listo para defender a su país.

El masonero Felipe Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

El masonero Felipe Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan. Wharton, que era un inglés, llegó a España en el año 1721 y fundó la logia de San Juan.

Por Luis J. Medina



ACCIDENTES EN PROVINCIAS Muerto al chocar los motociclistas

BARCELONA.—Al chocar de dos motocicletas resultó un hombre muerto y tres heridos graves...

ARRIVADO POR UN TRAIN BARCELONA.—Una gran multitud de viajeros...

ACCIDENTE FORTUITO BARCELONA.—En un accidente ocurrido el día 25 de julio...

OS RATAS DE EN FRANCIA



EDITORIAL EL 18 DE JULIO Y LA JUVENTUD

El 18 de julio de 1936, día de la victoria, fue un día de gran importancia para España...

UNA MISIÓN AMERICANA

EL ESTRATEGICO ANTICOMUNISTA que pronto recibirán armas

INDIGNIDAD OPTA POR LA NEUTRALIDAD

OPAS FEDERALES INDONESIAS DESMORTRAN EN LAS MOLUCAS

YEMENI NIEGA LA VERIFICACION DE LAS AGUAS RIVALES

TRONAN EN EL CONGRESO PERU

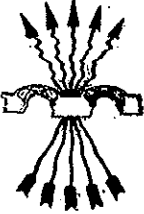
TRONAN EN EL CONGRESO PERU

TRONAN EN EL CONGRESO PERU



EDITORIAL EL 18 DE JULIO Y LA JUVENTUD

El 18 de julio de 1936, día de la victoria, fue un día de gran importancia para España...



Arriba

NUM. 4.014. - 8 EDIC. - MADRID, MARTES 18 DE JULIO DE 1950

ORGANO DE F. E. T. Y DE LAS J. O. N. S. - LARRA, 14. - 60 CTS.

HACE CATORCE AÑOS QUE ESPAÑA SE ADELANTO AL MUNDO EN LA BATALLA CONTRA EL COMUNISMO



Desde la mesa de su despacho en el Palacio de El Pardo (Quinta General de la España en paz), Francisco Franco continúa escribiendo...

EL ALZAMIENTO Y LAS PROVINCIAS

Por Juan Aparicio

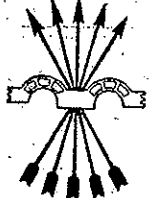
Vuestro aliento, así como el mío, se eleva al pensamiento de una España...

Quedamos divididos las realidades por una parte, pero una parte...

(Continúa en la página 104)

MORENO TORRES

Moreno, como el... con la banda... de los... de los... de los...



Arriba

NUM. 5.885. - EPOCA. - MADRID, DOMINGO 1 DE OCTUBRE DE 1950

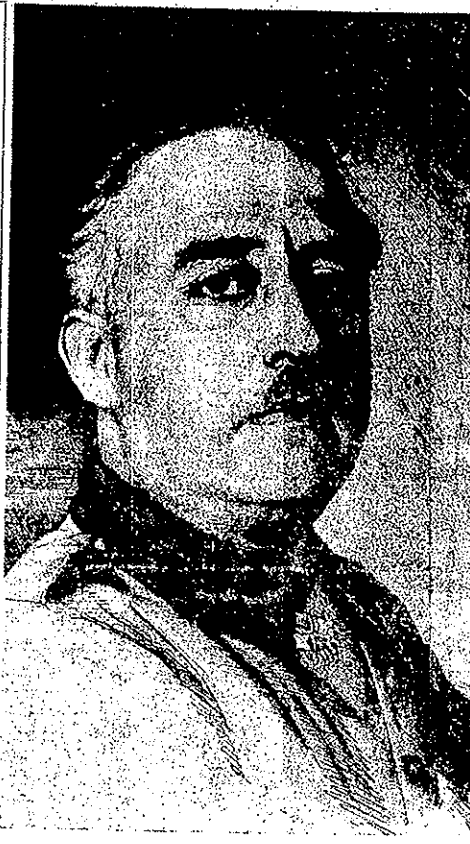
Advertisement for Gribet perfume, including address and phone number.

ORGAN O DE FALANGE ESPAOLA TRADICIONA LISTA Y DE LAS J. O. N. S. - LARIA, 14, TELEFONO 232610 - 70 CTS.

HOY, DIA DEL CAUDILLO

RATIFICACION, NO RECTIFICACION

FRANCO, hablando de Fernando el Catolico, que... de su juventud... de su... de su...



FRANCO, SI; FRANCO, SI

FRANCO, Caudillo de España, recibe hoy el gran homenaje de la general familia española. Hoy se celebra, más que cualquier...

LOS NORTEAMERICANOS CUMPLEN LA ORDEN DE DETENERSE ANTE EL PARALELO 38

La Asamblea surcoreana pide autorización a la O. N. U. para enviar fuerzas al Norte

"La demora en operar esa línea perjudicará la marcha de las operaciones"

MAG ARTHUR INVITA A LOS COMUNISTAS A RENDIRSE

Las autoridades chinas... invitan a los comunistas a rendirse...

Las declaraciones del Jefe del Estado, en la Prensa romana

"El MESSAGERO" LAS REPRODUCE DESTACADAS EN SU PRIMERA PAGINA

CONCENTRADO JUSTICIA SOCIAL EN CIFRAS

En los últimos meses... se han realizado importantes obras...

HOY EN LA ALEMANIA DEMOCRATICA: CIEN MIL COMUNISTAS CONTRA NOVENTA Y SEIS MIL POLICIAS

Las manifestaciones serán disueltas "sin indulgencia" Tropas aliadas, dispuestas a prestar ayuda a la Policía

FRANCOFORT. - Más de 100.000 comunistas alemanes occidentales tomaron parte en las manifestaciones que...

Primera medalla norteamericana para controlar al comunismo

Concede en honor al título de "Haza de América"...

Perfumeria Alvarez Gómez CREADORA DE LA FAMOSA AGUA DE COLONIA CONCENTRADA

Sovilla, 2 MADRID

Advertisement for LABORERIA, including address and phone number.



Por Luis J. Méndez



Las inundaciones francesas

La Casablanca-Marráquez, interrumpida por el agua...

Accidente en la línea ferroviaria por la que viajaba Jorge VI

El accidente en la línea ferroviaria por la que viajaba Jorge VI...

Durante un incendio salvó a la calle desde sus alturas

Durante un incendio salvó a la calle desde sus alturas...

Áreas quemadas tras las inundaciones de tabaco

Áreas quemadas tras las inundaciones de tabaco...

Resolución de Estudios Políticos

Resolución de Estudios Políticos...

Una bomba contra Churchill en Copenhague

Una bomba contra Churchill en Copenhague...

Continúa actividad comunista

Continúa actividad comunista...

El ARAMURU en San Sebastián de 1950

El ARAMURU en San Sebastián de 1950...

General de Brigadas Deraz y la revolución

General de Brigadas Deraz y la revolución...

LUIS RODRIGUEZ DE MORALES. Hoy es Miguele el Niño...

Arriba. NUN. 5.592. — II ÉPOCA. — MADRID, MIÉRCOLES 11 DE OCTUBRE DE 1950

DIARIO DE LA MAÑANA — ORGAN O DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S. — LARRA, 14, TELEFONO 232910 — 70 CTS.

EDITORIAL ISABEL Y FERNANDO

TODOS los siglos, en su más íntimo y sincero espíritu, encierran una verdad...

Un potente medicamento español contra el tifus

HA SIDO DESCUBIERTO EN BARCELONA POR EL DOCTOR ANTON BARGUES...

Una bomba contra Churchill en Copenhague

Una bomba contra Churchill en Copenhague...

Continúa actividad comunista

Continúa actividad comunista...

El ARAMURU en San Sebastián de 1950

El ARAMURU en San Sebastián de 1950...

General de Brigadas Deraz y la revolución

General de Brigadas Deraz y la revolución...

DESASTRE MILITAR FRANCÉS EN INDOCHINA

3.500 hombres aplastados, tras heroica resistencia, por fuerzas rojas muy superiores

El ministro Letourneau y el general Juin saldrán para Indochina el domingo

Legión Extranjera y marroquines componen la columna en retirada

PARÍS.—Fuerzas francesas, enfrentadas con comunistas franceses muy superiores en número...

CHINA DE 3.000 SOLDADOS HAN DESAPARECIDO

SINGAPUR.—Seis mil voluntarios chinos y otros que se les unieron...

UN INFORME DEL ALTO COMISARIO

PARÍS.—Los informes recibidos por el alto comisionado francés...

El dogma de la Asociación será proclamado el 1 de noviembre

LA PROCLAMACIÓN SE HARÁ EN LA PLAZA DE SAN PEDRO Y LOS DECRETOS EN LA BASÍLICA

El guiso de la postguerra

Por K I N

El dogma de la Asociación será proclamado el 1 de noviembre

LA PROCLAMACIÓN SE HARÁ EN LA PLAZA DE SAN PEDRO Y LOS DECRETOS EN LA BASÍLICA

El dogma de la Asociación será proclamado el 1 de noviembre

LA PROCLAMACIÓN SE HARÁ EN LA PLAZA DE SAN PEDRO Y LOS DECRETOS EN LA BASÍLICA

TRUMAN SE ENTREVISTARÁ EL VIERNES con Mac Arthur "en un lugar del Pacífico"

Estudiarán la fase final de la acción norteamericana en Corea

Las tropas surcoreanas entran en Wonsan

WASHINGTON.—Truman ha anunciado que confiere con el general Douglas Mac Arthur en un lugar del Pacífico...

ÉNERGICA protesta italiana a Estados Unidos

ROMA.—Una protesta energética italiana a Estados Unidos...

FILIPINAS PIDE TAMBIÉN LA liquidación del "caso español"

MANILA.—El problema era una constante pesadilla, dice el "New York Times"...

RUSIA ENVIA UNA ENERGICA NOTA DE PROTESTA A EE. UU.

MOSCÚ.—Una nota energética enviada por Rusia a Estados Unidos...

Se espera la obstrucción soviética en la O. R. U. al plan norteamericano

WASHINGTON.—Se espera la obstrucción soviética en la O. R. U. al plan norteamericano...

Afirmar que cazas norteamericanos han violado la frontera soviética

MOSCÚ.—Afirmar que cazas norteamericanos han violado la frontera soviética...

El Congreso Internacional de Capitalistas

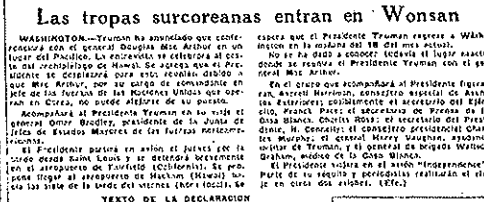
PARÍS.—El Congreso Internacional de Capitalistas...

El Congreso Internacional de Capitalistas

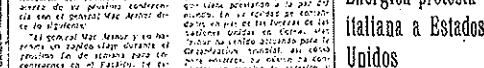
PARÍS.—El Congreso Internacional de Capitalistas...



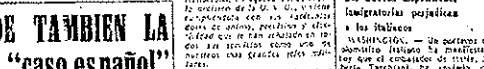
El general Juin



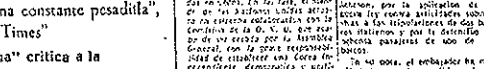
El presidente Truman



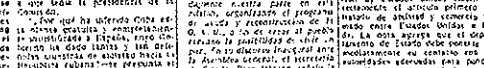
El general MacArthur



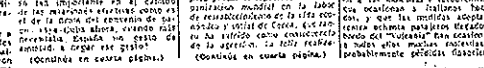
El general MacArthur



El general MacArthur



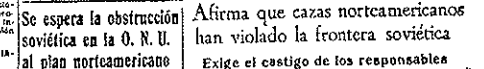
El general MacArthur



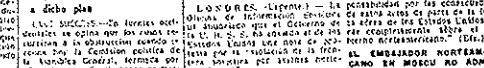
El general MacArthur



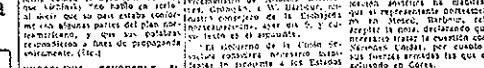
El general MacArthur



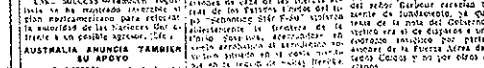
El general MacArthur



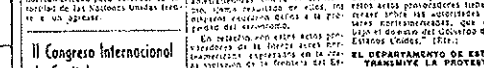
El general MacArthur



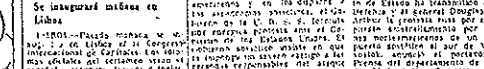
El general MacArthur



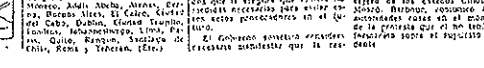
El general MacArthur



El general MacArthur



El general MacArthur



El general MacArthur



El general MacArthur







# CINE

## AVENIDA 2.<sup>a</sup> semana

¡TRIUNFO ROTUNDO!  
¡EXCEPCIONAL!

LA PELICULA DE LA JUVENTUD, LLENA DE EMOCION Y SIMPATIA ARROLLADORA



LOS TRES CAMARADAS DE "BOTON DE ANCLA" OTRA VEZ JUNTOS, MAS UNIDOS, ALEGRES Y AUDACES QUE NUNCA



Richard Widmark y Paul Douglas en una escena de "Pánico en las calles", que en programa doble se proyecta desde mañana lunes en el cine Imperial

MADRILEÑO: Ayuda con tu aportación generosa a la juventud estudiosa y económicamente débil entregando tu donativo en la Cuestación de Ayuda Juvenil que organiza la Sección Femenina de F. E. T. y de las J. O. N. S.



María de los Angeles Morales, que muy pronto se verá en Madrid en la película "La canción de la Ma-librán", realizada por Sagitario Films y distribuida por Europa Films, S. A.

## Cine GRAN VÍA (EMPRESA HISPANEM)

3.<sup>a</sup> SEMANA  
CUENTO de hadas  
LA COMEDIA MAS DIVERTIDA DEL CINE ESPAÑOL

TERCERA SEMANA DE EXITO EN EL GRAN VIA DE "CUENTO DE HADAS"

Como era de esperar, por tratarse de una completa historia de humor moderno, adaptada en sencillas, ligeros y sencillos, sigue siendo exhibida por Europa Films, S. A., su acostumbrada distribuidora, ya en tercera semana de éxito creciente, en el cine Gran Vía.

"Cuento de hadas" apasiona a los espectadores, que quedan prendidos en el encanto de la original trama tan felizmente llevada a la pantalla por Edgar Neville, y vivida extraordinariamente por sus protagonistas, Conchita Montes, Ismael Méndez y Alicia Montaña, quienes crean una no menos perfecta artista madrileña, Manuel Gómez Bur, Julia Laíza, Mariano Larrabetti y Julia Calvo.

EL GRANDIOSO EXITO DE "EL SECRETO DE SAIGON" EN EL POMPEYA Y PALACE

Originales y dramáticas escenas ambientadas en un cabaret chino de los bajos fondos de París y una original y graciosa canción titulada "Mejor vos que los blancos", que se ha hecho popular en el mundo entero, han contribuido al éxito de esta magnífica producción de Epcosa "El secreto de Saigón", que con tanto éxito se ha estrenado en los elegantes cines Pompeya y Palace.

El público sigue avido las emocionantes peripecias del periodismo y de las dos únicas encarnaciones, hasta que ya luego desentratada en ellas hasta hacer protagonir en la frase de "desaguijar de las tablas", pues de ya centrado les pasará a ustedes lo que le sucedió al simpático Raymond Roussel en "El secreto de Saigón", nuevo éxito del Pompeya y del Palace.

**REAL CINEMA LUCHANA**  
(CINES HERMANOS)  
2.<sup>a</sup> SEMANA DE éxito regocijante  
**UNA HORA DE VIDA**  
PRIMA COMUNIÓN  
PREMIO INTERNACIONAL DE VEVECIJA 1950.  
(DISTRIBUCION CUAMARTIN)

## TOROS LUIS MIGUEL Y MANOLO GONZÁLEZ TRIUNFARON EN GRANADA

Procuna resultó cogido en Sevilla

GRANADA.—Toros de Santa Co-

loma. Luchaga, que tomaba la alternativa, pelearon en el primero y polmiva en el octavo.

Pepe Luis, ovación en el segundo y palmas en el quinto.

Luis Miguel, vuelta al ruedo en el tercero y extraordinaria faena en el sexto, corriendo oreja y dando dos vueltas al ruedo.

Manolo González, gran faena en el cuarto, corriendo oreja y dando dos vueltas al ruedo, y vuelta al ruedo en el séptimo. (Otra.)

Cogida de Procuna

SEVILLA.—Toros de Ariza. Procuna sufrió una cornada en la cara en el primero. Mató de puchazo y estocada y fue muy aplaudido. Pasó a la enfermería, con una herida en la cabeza dislocada en la comisura labial, dirección ascendente, que ataraxa por tejido ocular y musculo ocular. Le fueron dados siete puntos de sutura. Pronóstico reservado.

Arriola, ovación en el segundo y vuelta al en el quinto.

Silvela, ovación en el tercero y palmas en el sexto. (Otra.)

En Graus

GRAUS.—Corrida de feria. Toros de Santa Carmen Ferra.

Julán Morit, oreja en los dos.

Isidro María, oreja en los dos.

Los diestros salieron en triunfos. (Otra.)

Novillada en Vélez Málaga

VELÉZ-MÁLAGA.—Novillos de Buitrago.

Dari, oreja. Enrique Vélez, regular. (Otra.)

Ganaderos multados

Nota de la Dirección General de Regencia:

Por insuficiente en el peso de las reses lidiadas el día 24 del mes

en la Plaza de Barcelona, se ha apostado al ganadero don Pedro Moreno la suma de 5.500 pesetas.

Por insuficiente en el peso de las reses lidiadas el día 24 del mes en la Plaza de Beja, se ha apostado al ganadero don Carlos Núñez la suma de 5.500 pesetas.

Antonio Velázquez, a Mejico

Esta madrugada salió en avión para Méjico el diestro Antonio Velázquez, que es portador de una enfermedad pánica con la que debe seguir a sus amigos. Fue despedida por unos toreros y amigos.

## PLAZA DE TOROS DE MADRID

Hoy domingo, 1.30 tarde, seis toros del Excmo. Sr. Duque de Pinhermoso, 1.25

CURRO CARO  
MANUEL CARMONA  
y ANTONIO CARO

(que continúa la alternativa) Localidad desde diez pesetas

## PLAZA TOROS VISTA ALEGRE

Hoy domingo, cinco tarde, seis novillos de truco de Sando, 1.25

FACUNDO ROJAS  
JOSE GOMEZ "JOSELITO"  
y PEDRIN MORENO

Tapique, Victoria, 3 Localidad desde cinco pesetas

## SECRETARIAS COMERCIALES

Secretarías Informativas para descripciones cargos administrativos, (MECANOGRAFIA, TAQUIGRAFIA, ARITMETICA, GRAMATICA, ORTOGRAFIA, REDACCION, CALCULO, ETC.) Garantizadas

Se abren en un curso, que comienza día 2 de octubre, en

ACADEMIA MUÑO Correo, 4

## CONTABLE

Lo será con facilidad, rapidez y economía, estudiando (sin necesidad de profesor, ni gastos de correspondencia) el modernísimo libro de texto "CURSO COMPLETO DE CONTABILIDAD", que por 35 ptas. puede adquirirse, o solicitar su envío contra reembolso, en:

EDITORIAL RÍPOLES S.  
Drava - Madrid, 29. - Madrid

Decida!  
COLEGIO  
"IDA"  
DOROSO CORTES, 74. Tel. 238976  
Primaria y Bachillerato  
Piedad, Laboral, Disciplina.

COMPRA DE ALHAJAS  
ORO-PLATA-PAPELETAS-MONTE  
ALEGRE  
ESPOZ Y MINA, 3  
ENTRESUELO

RESIDENCIA DE ESTUDIANTES  
SAN JOSE  
Informes y Reglamentos, al Director  
PLAZA DE CELENQUE, N.º 1  
ARENAL, 14

## CARRERA DE COMERCIO: INSTITUTO VALDIVIELSO

Dirección central: SAN BERNARDO, 20. — Sucesor Argüelles; ROMERO ROBLEDO, 17 (146).  
APERTURA DE CURSO: 5 DE OCTUBRE

## AYUDANTES AERONAUTICOS Y NAVALES INSTITUTO ADIA

INFORMES Y MATRICULA, DE CUATRO A OCHO — CURSO EMPIEZA DIA 2 DE OCTUBRE  
CARETAS, 8 MADRID TELEFONO 222064

de octubre de 1952

### Orden de la Victoria

Orden de la Victoria

Señor  
Don  
F. G.  
de la  
y la  
de la  
de la  
de la

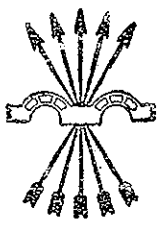


*Quene*

M  
U  
ORDEN  
DE LA VICTORIA



**MUSSADEQ**  
Jefe dimisionario del Gobierno persa, a quien el Shah, tras una crisis de varios días, en los que se han llevado a cabo largas conversaciones y negociaciones, ha vuelto a encargar que forme Gabinete.



# Arriba

Núm. 6.138.—II época.—Madrid, domingo 13 de julio de 1952

**SERVICIO METEOROLÓGICO**  
Se ha mantenido el cielo parcialmente nublado en la zona cantábrica. En el resto de España se mantiene el cielo despejado o casi despejado.  
**TIEMPO PROBABLE:** Bajas de nubes de mediana altura en Galicia y Cantabria. Sin grandes modificaciones de estado en el resto de España y favorable evolución en el resto de la zona.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA. — ORGANO DE PALANQUE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S. — LARRA, 14. — TEL. 33-20-13. — 4 PTA.

**EDITORIAL**

## La incógnita Eisenhower

La convención republicana de Chicago se ha venido polarizando en un excesivo anecdótico acerca de la lucha Taft-Eisenhower y en una generosidad de estadísticas electorales que quizá haya hecho olvidar—por aquello de que los árboles impiden ver el bosque—el hecho esencial que puede deducirse de ella. Lo que se ha olvidado ayer no ha sido una política determinada, sino el hombre que se cree con mayores probabilidades de éxito para arrastrar en noviembre a la masa norteamericana tras esa política. El propio Eisenhower dijo—nueve veces en nueve estrofeos a lo largo del trayecto oratorio Denver-Chicago—que los delegados nombraron un candidato republicano, pero los electores designaron al Presidente de los Estados Unidos. Es una manera sutil de indicar que, confiando en su éxito, no deseaba sujetarse excesivamente a la ortodoxia de un programa. Esta política tiene un nombre: las veintiséis rotundas acusaciones formuladas por Mac Arthur en su discurso, situado bajo la inspiración de Foster Dulles. La votación de Chicago no resuelve en lo formal ningún dualismo programático, sino una cuestión de facción con vistas a esa ciudadanía media, para el cual el nombre de Eisenhower va asociado, más que a un partido político, a los días de la última guerra—por el momento—guerra mundial. El cálculo sobre este prestigio legendario ha contado por encima de la exacta definición de Eisenhower dentro del partido republicano. El general no opuso ningún reparo al programa sobre la política extranjera de los Estados Unidos, que, en definitiva, es lo que da acusado relieve a las elecciones presidenciales; pero la verdad es que no necesitaba hacerlo. Desde la última guerra la figura del hombre del desembarco ha tenido una presencia activa sobre el Viejo Continente, que siempre aparece ante el conocimiento directo de la calle deformada y tejana. Además, estaba seguro de que sus seguidores confiaban en que en su persona se reúnen los dos aspectos opuestos del problema: la rectificación de los errores democráticos, que el conoce bien por haberlos servido, y la aplicación del punto de vista de los republicanos, que él comparte por su propia formación. El candidato más silencioso de esta agitada convención republicana tenía un auténtico programa escrito en su libro "Oración en Europa". Pueden leerse allí una serie de reflexiones que no constituyen otra cosa sino el programa de la gestión que le llevó a abandonar el mando del Ejército europeo para lanzarse a la brega electoral: "Nunca pude estar de acuerdo con algunos de los actos políticos de Roosevelt", afirmación que tranquiliza a los republicanos anti-Yalta, sin inspeccionar con los demócratas, muchos de los cuales consideran también un error la política de rendición de mano en Potsdam expuesta a ojos una serie de observaciones acerca de la ocupación y la transigencia con Rusia, no muy diferentes de la dura crítica formulada por Mac Arthur. Los primeros años de la posguerra no eran los actuales y el tono de la retórica de entonces no podía ser el de actual. Pero las mesuradas reflexiones del soldado Eisenhower días después del concierto de piano en Potsdam avanzan ya algunas de las alegaciones que más tarde formulará en Chicago. Así, tal como cuando hubiera encontrado seguramente en Taft o en el propio Mac Arthur una expresión más directa. Pero sólo a puebleras definiciones. En Chicago se ha decidido otra cosa y Eisenhower no la sabía. Y con Eisenhower se elige una línea de tranquilidad entre las dos posiciones que reflejan la famosa frase de Truman: "Mi candidato era Taft. Contar al está seguro de mi victoria." Porque la verdad es que Eisenhower—desde un objetivo punto de vista personal—lo mismo pudiera haber sido candidato demócrata. Quizá esta induzca a una definición facilon, que, por otra parte, ya apuntaba Maurais a Wendell Willkie en otras elecciones: "El más republicano de los demócratas y el más demócrata de los republicanos." Y fue precisamente Willkie quien sirvió mejor la política pro-soviética de Roosevelt, como puede leerse en la obra de Ybros Dillencz sobre Stalin.

La selección de que Eisenhower acepte el programa republicano y luego no lo cumpla en caso de ser elegido Presidente—lo que ya tendría un antecedente en el republicano Harding—ha sido la causa de la resistencia que a su designación ha venido oponiendo la vanguardia falstista. Hasta donde, en efecto, una interpretación personal de Eisenhower pudiera desvirtuar la línea anti-Yalta del curso de Mac Arthur? Esto resulta un problema que se resuelve en la propia realidad.

## España y Laos establecerán relaciones diplomáticas

**II. COLONIA ESPAÑOLA EN RIO DE JANEIRO RECIBE ENTUSIASTICAMENTE AL NUEVO EMBAJADOR**  
BANGKOK. — Entre el ministro de España, don Joaquín Mera, y el representante de Laos, en esta capital, se ha efectuado un cambio de notas, en virtud del cual los gobiernos de España y Laos han decidido establecer entre sí relaciones diplomáticas. (Efe)

### Llega a Río de Janeiro el marqués de Prat

RIO DE JANEIRO. — El nuevo embajador de España en el Brasil, marqués de Prat en Vasco de Gama, ha llegado a esta ciudad acompañado por miembros de la comitiva española acompañando al actual embajador desde la hora hasta el punto de embarque para ir a su residencia. El nuevo embajador de España en el Brasil, marqués de Prat, es el representante de la Legación de París y el secretario de la Legación de la Princesa, subleón a bordo a saludar al jefe de la comitiva, acompañado de todo el personal de la Legación. Recibió de personalistas, señores de radio, telegramas y otros cadenas, expresiones de bienvenida y el traslado a su residencia. El marqués de Prat, en su hora de embarque e ingreso en la ciudad, que él mismo ha anunciado por la radio, la Legación y el consulado de España en Río de Janeiro, que esperaban en el punto de embarque a Taft y a Eisenhower, al desembarcar en esta ciudad a su residencia. (Efe)

## Pyongyang, capital de Corea del Norte, reducida a cenizas

Más de 500 aparatos de bombarderos B-29 y más de la ciudad

La agencia Tass acusa el bombardeo de Pyongyang

El ataque a Pyongyang ha sido el mayor de toda la guerra

Los estrategas aliados, asustifichos

Los comunistas han cedido algo sobre la cuestión de los prisioneros

## Richard Nixon es un anticomunista fervoroso y un buen amigo de España

Su juventud y ascendido republicano pueden vencer ciertas objeciones que se formulan sobre Eisenhower en el partido

Esta vez es Corea

**EL CALOR NO EXISTE**  
Con unas pulverizaciones de **DECOPINO RUY-RAM** en el coche con algún laureado a la amiestra, desmóstrala y limpiando el polvo, humo y malos olores, facilitando la respiración en habitaciones reducidas, defendiendo el ambiente del perfume de los fumadores.

**MONTAÑAS DE DINERO**  
ENCUENTRA COMPRA LOS BOTANICOS  
**Waldes Catalanes**  
PLAZA CENTRAL DE MADRID



**ULTIMO DIA**

PILAR LORENGAR  
ENRIQUE A. DIOSDADO  
PEPE ISBERT  
ELENA BARRIOS  
Director: ANTONIO ROMAN



*La hermana  
San Sulpicio*  
EN  
OTOCOLOR

CARMEN SEVILLA  
JORGE MISTRAL  
MANUEL LUNA  
Director: LUIS LUCIA  
Productor: DENITO FERRO

**4** AUTENTICAS

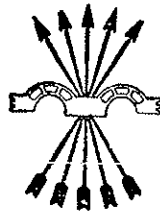
SUPERPRODUCCIONES  
ESPAÑOLAS CON QUE INICIARÁ  
**CIFESA**  
SU EXTRAORDINARIA  
TEMPORADA  
**1952-53**

**MAYA**

**LOS OJOS  
DE SAN PABLO**

**FELIZ AÑO NUEVO**

ARRIBA desea a todos sus lectores, anunciantes y amigos que este año de 1954 sea venturoso para ellos, para sus familias y para la Patria. De acuerdo con la costumbre, hemos cerrado la edición de este número de primero de año a última hora de la tarde. Pedimos, pues, disculpa por las deficiencias informativas que puedan advertirse.



# Arriba

Núm. 6.595.—Madrid, viernes 1 de enero de 1954

**SERVICIO METEOROLÓGICO**

Durante la noche pasada continuaron las precipitaciones en la vertiente cantábrica y cabeceras del Duero y Ebro, mientras que en las partes altas han sido en forma de nieve. Aunados de intensidad moderada en las Baleares. En el resto el cielo permaneció un poco nuboso.  
El día de hoy continuará el tiempo con las mismas características del día de ayer.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO IRIARDO DE RIVERA.—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 14.—917. 25-26-19 —1 PTA.

## EL CAUDILLO DIRIGE UN MENSAJE DE FIN DE AÑO

“El 1953 es uno de los años más fecundos y señalados de nuestra Historia”

La firma del Concordato y los acuerdos con Norteamérica son las pruebas de la vuelta de España a la política internacional activa

Más si estos acontecimientos quedan referidos al año que termina, este éxito data de la fecha de nuestro Movimiento

Su Excelencia el jefe del Estado, con motivo del fin del año 1953, ha dirigido a los españoles el siguiente mensaje, a través de los micrófonos de Radio Nacional de España:

Españoles:  
Nunca me es tan grato dirigirme a vosotros como en esta ocasión de las fiestas de fin de año, cuando las familias se reúnen en la intimidad del hogar en torno de sus mayores. Para nosotros la familia constituye la piedra básica de la Nación. En los umbrales del hogar quedan las ficciones y las hipocresías del mundo para entrar en el templo de la verdad y de la sinceridad. No en vano sobre la fortaleza de los hogares se ha levantado nuestra mejor Historia. Al correr de los años, nuestra Nación ha sido, más que una suma de individuos, una suma de hogares, de familias con un apellido común, con sus generaciones y jerarquías naturales y sagradas, con la solidaridad que mueve a unos en servicio y ayuda de los otros y que hace sentir con más fuerza que si fueran propias las desgracias o los sufrimientos de los demás. Por la elevación de sentimientos que el orden familiar entraña, por la solidaridad del común destino, por la red de afectos y tradiciones acumuladas al correr de los años, que de padres a hijos se transmiten con la antorcha del deber, de los honores, del trabajo o del sacrificio, no sólo es constante lo que puede establecerse entre la familia y la Patria, sino que la familia constituye un modelo, un arquetipo para la Nación.

Por esto comprenderéis mi satisfacción al introducirme en vuestra intimidad familiar para rogaros que pidáis a Dios, como yo lo hago en este día, para que la Patria alcance la concesión, el espíritu y la fuerza indestructible de los hogares cristianos y de las tradiciones familiares españolas. Que seamos leales y sinceros dentro de la Patria, como lo somos en nuestro reducido familiar. La mayoría de los males que el mundo padece proceden precisamente de haberse ido destruyendo los principios cristianos de la vida familiar, sobre los que la

existencia de las naciones se asentaba. Menoscabada la familia y sacudido el sólido cimiento, forzosamente había de derumbarse el edificio. ¿Cómo puede extrañarnos el egoísmo, la falta de caridad del hombre frente al hombre, si hemos venido destruyendo lo que de excelso y digno en el hombre existía? ¿Cómo podemos aspirar a la fraternidad humana si, destruida la paz cristiana de nuestros hogares, se fomentan las divisiones entre los vecinos y se estimula y se da estado a las esisiones en los eslabones de la Nación? ¿Qué justicia puede existir entre los hombres cuando los instintos y las pasiones constituyen la base de la sociedad moderna, contradiciendo las virtudes indispensables para que la justicia respaldada? ¿Qué justicia puede lograrse sin rectitud de conciencia y sin decálogo? ¿Qué importancia que se proclaman derechos y libertades, si las virtudes, la rectitud, la equidad y los respetos que unos faltan tanto en los encargados de garantizarlos como en los propios usuarios?

El destino de una nación está inescorramente ligado a la virtud o a los vicios de su pueblo; no sólo porque no es posible levantar una nación donde falte el cimiento de su célula básica, sino porque por encima de apariencias y de situaciones circunstanciales, existe una suprema voluntad que en su inescrutable justicia derrama las bendiciones o las tribulaciones sobre los pueblos.

**EL AÑO 1953, UNO DE LOS MÁS FECUNDOS Y SEÑALADOS DE NUESTRA HISTORIA**

Si las virtudes cristianas de los hogares alcanza tanta trascendencia para la vida y el porvenir de toda la Nación, también el gobierno y la marcha de la Nación tienen una honda repercusión sobre la vida íntima de nuestros hogares: no en vano la Patria es como una gran nave en que todos nos encontramos embarcados y que nos hace partícipe de sus felices o de sus desgraciados derroteros. Que la travesía en el año histórico que ahora termina ha

sido harto feliz, nos lo acusan los acontecimientos trascesos acaecidos que en el año se registraron y que hacen de 1953 uno de los más fecundos y señalados de nuestra Historia.

El relieve que ha alcanzado los acontecimientos diplomáticos no se ha conseguido a costa de que la política nacional interna haya decaído en algún aspecto; antes más bien ha sido condición necesaria para que esa vuelta de España a los planos superiores de la política internacional llegue a ser tan importante e imprimta carácter al año de gracia de 1953.

No es necesario que se recuerde cómo España venía siendo postergada aún en acontecimientos donde su contribución de sangre y de virtud fué decisiva. España ha carecido de política internacional durante el siglo XIX y primeras décadas del XX en forma tal que sólo el valor y las virtudes del pueblo español han podido asegurarlo, a través de tantas vicisitudes, su independencia y su integridad.

El veredicto de la Historia sobre aquellas etapas ha de ser más duro y terminante que ninguno otro. Nuestra sensibilidad humana que apenas podemos comprender o disculpar aquel desdén y subversión permanente de valores por los que la vida pública discurre en términos de incertidumbre, de farsa y de mentiras, mientras quedaban igualmente desatendidos lo económico, lo social y la política exterior.

**ES EN NOSOTROS MISMO DONDE ESTA EL FACTOR MÁS IMPORTANTE DE NUESTRA SITUACION Y POSIBILIDADES**

La firma del Concordato y de los acuerdos con Norteamérica son las pruebas de esa vuelta de España a la política internacional activa. Bien conocéis la significación de ambos acontecimientos y el estúpido que han causado en las filas de los irreconciliables enemigos de nuestra Patria. Mas si es explicable que estos acontecimientos queden referidos al año 1953, que ahora termina, yo quiero recordaros que la vuelta de España a su política internacional no data de ahora, sino de la fecha de nuestro Movimiento y de la ocasión en que España, unida y resuelta, decidió seguir su camino, afirmar su personalidad y ejercitar su voluntad soberana.

Porque es en nosotros mismos donde está el factor más importante de nuestra situación y de nuestras posibilidades. Y así como hubiera sido de todo punto descartado sujar nuestra conducta a los deseos del exterior durante los años de la pasada centuria, tampoco habría razón para ver en este éxito de hoy otra cosa que el fruto de un despertar de la vocación histórica de España. Yo ruego nuevamente a la (Continúa en la pag. siguiente.)



## Alemania espera recuperar su soberanía en el año 1954

Adenauer invita a sus vecinos a poner en vigor los acuerdos políticos y militares europeos

BONN.—El canciller Adenauer ha advertido en una declaración formulada con motivo del Año Nuevo que los alemanes occidentales se desilusionarían profundamente si no recuperasen pronto su soberanía.

«La República federal de Alemania occidental ha hecho todo lo que ha podido—dijo—, y ahora sus vecinos deben ratificar o poner en vigor el tratado del Ejército europeo y seguir adelante en la labor de constituir una Comunidad Política Europea. Esperamos esto porque podemos reconocer claramente el peligro que surgiría para toda Europa libre si se demorase la integración europea.» (Efe.)

**Nuevo jefe de los ejércitos aliados en Europa central**

LONDRES.—El general sir Gerald Templer, alto comandante de Malaca, cuyas anteriores misiones han permitido mantener la acción de los rebeldes comunistas en esa península, se hará cargo en el próximo del mando de los ejércitos aliados en Europa central, que se encuentran atomizados por el éxito del ataque nuclear por la desintegración del Atomo.

No obstante, se cree que antes de tomar posesión pasará unas vacaciones en Inglaterra. Tendrá a sus órdenes cuatro divisiones británicas y otras unidades belgas y holandesas. (Efe.)

**Facilidades a los contrabandistas alemanes**

WASHINGTON.—El senador republicano Herman Walker ha manifestado que intenta patrocinarse una resolución en la nueva sesión del Congreso, instando a que se permita a los contrabandistas alemanes participar en los trabajos de construcción de bases militares que puedan ser utilizadas por la Aviación norteamericana. (Efe.)

**Mensaje de Auriol**

PARIS.—El Presidente saliente, Vincent Auriol, ha dirigido un mensaje al país con ocasión de la entrada del nuevo año.

En el encargo a los dirigentes responsables de la política mundial que venían en su nueva desconfianza y garafon la paz a las poblaciones de sus respectivos países, que se recuperaran atomizadas por el éxito del ataque nuclear por la desintegración del Atomo.

# “SALINAS”

1.ª CASA EN LIMPIABARROS

de todas clases, incluso el fabricado con fibra de coco auténtico, sin igual para escaleras y portales, y de gran confort y utilidad en el automóvil

LINOLEUM, ALFOMBRAS, ESTERAS

Carranza, 5 - Tels. 23 23 70 - 23 97 23

**AVENIDA** MAÑANA ESTRENO

PROYECCION Y SONIDO PHILIPS  
CON LA FIDELIDAD, RELIEVE Y NORMAL

**VUELO 977**

PRODUCCION. ATENEA-CHAMARTIN

Director: **RAFAEL U. SALVIA**  
AUTORIZADA PARA TODOS LOS PUBLICOS

TODAS LAS PASIONES HUMANAS IGUALADAS POR EL MIEDO  
EN UN CRUCERO AUDAZ Y PELIGROSO

CAST: MARISA DE LEZA - ENRIQUE A. DOSDADO - ADOLOFO MARSILLACH - DORIS DURANTI - JOSE NIETO - MARUCHI FRESNO - JOSE BODALO - JULITA MARTINEZ - VICENTE PARRA

**SAN MIGUEL :: UNIVERSAL CINEMA**  
**CHUECA :: SAN CARLOS**

MAÑANA LUNES PROGRAMA DOBLE

MARGARET GENSKE  
MANOLO MORA  
ENRIQUE GUITAET  
(colaboración especial)  
ENCARNITA FUENTES  
JES. JOSE IBBERT  
FERNANDO SANCHEZ  
ORO, JOSE TOLEDO  
DANO

**INTRIGA en el ESCENARIO**

Director: Feliciano CATALAN

JOHN MILLS  
PHYLLIS CALVERT

**MISTER DENNING**  
**ASESINO**

Director: ANTHONY KIMMINS

**PROGRESO :: PROYECCIONES**  
**PANORAMA :: TIVOLI**

MAÑANA LUNES F. FERNAN GOMEZ en

**MANICOMIO**

con SUSANA CASALES  
JULIO PENA  
MARIA ASQUERINO  
JOSE MARIA LADO  
ANTONIO VICO  
ELVIRA GUNTHER  
MARIA RIVAS

Director: LUIS M. DELGADO  
FERNANDO GOMEZ  
Produccion: L. E. N. I. L. M.

¡NI SON TODOS LOS QUE ESTAN, NI ESTAN TODOS LOS QUE SON...!

P ASC  
gui  
habian  
que co  
rida pi  
na 199  
Put Co  
corie c  
paga l  
Duce  
tez pr  
el rob  
Seca, j  
Es, j  
de los  
pezo, j  
cuenta  
arra a  
crarle.  
Muc  
ra co  
aunco  
lico, y  
una c  
a su  
recon

Un  
ra la  
chael  
pa, e  
v, en  
dia e  
frecu

ellos  
conts  
Mino  
conos  
nora  
t  
acuc  
nter  
Es,  
an h  
adn  
sent  
rana

veaj  
y A  
pua  
E  
dad  
el s

T  
el c  
no  
lacc  
ra  
con  
ha  
da  
tro  
A  
el  
dic  
ro,  
bo  
le

go  
cie  
tre  
te:  
ho  
tur  
y.

ju  
ut  
pa

bu  
se  
go  
yo  
le  
m  
ta  
pe  
ne  
se  
ad  
su



La película lleva el bello fondo legendario de la Sevilla del romanticismo, primer de belleza, que sirve de fondo a las canciones de Luis Mariano



Luis Mariano y Lolita Sevilla son la pareja estelar de "Aventuras del Barbero de Sevilla", que presentará Cifesa

ES UNA PELICULA  
**CIFESA**

## "AVENTURAS DEL BARBERO DE SEVILLA"

Alegrías de una película divertidísima, en Gevacolor, de BENITO PEROJO.—L. P. C. de París.—Magnífica interpretación de LUIS MARIANO y LOLITA SEVILLA

**ALEGRÍA**, colorido andaluz dieciochesco, ingenio, amenidad, danzas y canciones... ¿Qué más, para un buen espectáculo?

Figaro, el pícaro y divertido personaje de la comedia y la ópera cómica, el endiablado aventurero Figaro, barbero de galanes y peluquero de damitas, que le tomaba el pelo a todo el mundo en Sevilla, salta con nueva púñeta a la pantalla en una fantasía musical de coproducción francoespañola, marca Benito Perojo-L. P. C., de París, en Gevacolor, que presentará Cifesa.

No podía su proverbial figura dejar de utilizar el dinamismo del cine para hacer una demostración más de su revoltosa gracia, de sus malignas picardías, de la agilidad diabólica de su ingenio.

Un guión de los señores Arazamena y Joffe nos evoca, de nuevo, al famoso Figaro, y no una, sino cien películas podría inspirar la traviesa personalidad del famoso barbero sevillano, porque una de las cualidades que tienen las creaciones geniales es su inagotable fecundidad.

He aquí, pues, que ahora Figaro resurge con estas aventuras, con una serie de lances a cuál más crecidos y cómicos, aderezados, como es propio de su tradición lírica, con melodías nuevas, para lucimiento del famosísimo actor y cantante Luis Mariano y para la bellísima estrella Lolita Sevilla.

Pareja ideal, especialmente para una obra de la índole de esta cinta. El público admirará en ambos gracia de acción y de canción en una película realmente excepcional.

La ha realizado un experto director europeo, que ya tiene en nuestra producción famosos títulos. Ladislao Vajda, quien, con un pintoresco exotismo deliberado, el que reclamaba el asunto y el más propio para una

colaboración francoespañola, nos obsequia con una peculiar resucitación original.

\*\*\*

"Aventuras del Barbero de Sevilla" nos presenta brillantemente una Sevilla del siglo XVIII con primor: relieve, debidos en buena parte al magnífico decorador Burman y al vestuario de Emilio Burgos. Una Sevilla que fué real y que es bonita como un sueño; una estancia romántica animada e iluminada por fino procedimiento de color; mezcla fina de lo moruno y lo renacentista, ornada con filigranas sutiles de caprichosa rejería, cerámica, faroles, cruces y claveles... Una Sevilla de perlaón, mantilla de madroños y basquiña y vestidos de raso y terciopelo y pelucas rizadas a lo francés; como un gran abanico de colores que se abiera y cerrara en la pantalla.

Eran los tiempos alabescos de candil y espada, cuando la vida parecía tener color de romance. La plaza de la Real Maestranza, sin acabar aún, brindaba palco a la Giralda, y así la dibujó todavía Valeriano Bécquer, nuestro Doré y la Giralda, torre con mantilla y peña, se asomaba a ver toreros machucos y madamitas pírpitas de corpiño de seda y collares sanguinos de coral.

En este excelso escenario lírico, en este ambiente de galanterías, elegancias, majeza y aventura, las barrabasadas de Figaro se pintan de colorido delicioso.

\*\*\*

Es perfecta la coproducción que ha creado "Aventuras del Barbero de Sevilla".

Artistas y técnicos españoles y franceses colaboran en el film, como parecía lo más genuino, pues que el barbero Figaro es invención de Beaumarchais, pero radicada en España.

La marca productora es Benito Perojo-L. P. C., de París; el guión, de un autor francés y otro español; la música, de Juan Quintero y Francis López.

Igualmente de colaboración internacional es la interpretación, encabezada por Luis Mariano, artista tan favorito del público en Francia como en España, y la sevillanísima Lolita Sevilla; Emma Fenella y Danielle Gode; José María Roldero y Jean Gallard; Mariano Asquerino, Juan Calvo y Pierre Cour...

Figaro, creación fecunda de un genio, ha de tener vida universal.

\*\*\*

Figaro es figura no sólo de amplia calidad humana, sino tipo representativo popular del rutilante encanto legendario de España, y más, de una España todavía no gravemente contaminada del cosmopolitismo igualitario... y rutinario.

Se trata, por tanto, de una pintoresca resurrección del fantástico y divertido personaje, para que también dé su salto travieso del escenario a la pantalla y se huelguen las gentes de hoy como se holgaron las de épocas pasadas, y se reírán las venideras. Cifesa presenta, con "Aventuras del Barbero de Sevilla", para nuevo triunfo de Luis Mariano y Lolita Sevilla, un espectáculo sensacionalmente popular, distinto, único. Un triunfo explosivo de la temporada.

BRUNO



Lolita Sevilla y Luis Mariano en una de las escenas del film "Aventuras del Barbero de Sevilla"

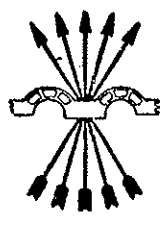


Una gran suntuosidad decora este film, avalorando tan divertida y amena película





**EMILIO GARCÍA GODOY**  
Embajador de la República Dominicana en Madrid, que hoy será testigo de excepción en el homenaje que España tributará al generalísimo Trujillo.



# Arriba

Núm. 6.725.—II época.—Madrid, jueves 3 junio de 1954

**SERVICIO METEOROLÓGICO**  
El pase de la borrasca sobre España ha dado lugar a una generalización de las precipitaciones.  
**TIEMPO PROBABLE:** Ligera mejoría del estado del cielo por el Oeste y Sureste, con desplazamiento al interior. El área de precipitaciones continuará su desplazamiento al Mediterráneo y Cataluña.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA.—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA 14.—TEL. 23-26-10.—70 CTS

## EL GENERALISIMO TRUJILLO LLEGARA HOY A MADRID

### EISENHOWER NO HA DECIDIDO AUN NADA SOBRE UNA INTERVENCION EN ASIA

NO SABE TODAVIA SI PEDIRA AL CONGRESO QUE AUTORICE UNA ACCION DIRECTA EN EL SURESTE ASIATICO

Afirmó que Rusia ha cerrado las puertas a un pronto acuerdo sobre la energía atómica

WASHINGTON.—El Presidente Eisenhower, en su conferencia de Prensa de ayer, ha dicho que no ha llegado aún a decisión alguna acerca de si va a pedir o no al Congreso que autorice una actuación directa de los Estados Unidos en el sureste de Asia. Aclaró, sin embargo, que los militares y funcionarios del departamento de Estado y otros están explorando constantemente toda posible línea de conducta en relación con la situación.

El Presidente se refirió después a las conversaciones sobre energía atómica. Dijo que Rusia había cerrado la puerta a un pronto acuerdo sobre su plan de aprovechamiento de la energía atómica con fines pacíficos. Agregó que esto no quería decir que no fuera a hacer nuevos contactos al respecto, pero señaló que el tono de la última respuesta soviética equivalía a cerrar la puerta a un posible resultado positivo para elaborar un programa de aprovechamiento pacífico del átomo, como había proyectado en diciembre pasado.

### Lucha contra la infiltración roja

Citó una serie de logros, nueve en total, alcanzados por su Administración en la lucha contra los comunistas en los últimos dieciséis meses. Entre ellos figuraron el procedimiento y demostración de culpabilidad de cuarenta y un dirigentes del partido, el proceso de otros veinte y la detención de siete más. Luego agregó que el comunicado de la semana pasada del fiscal general, con su visto bueno, fue su última palabra en todo lo que se relaciona con el asunto McCarthy, a menos que surja algo imprevisible que le haga cambiar de manera de pensar. Confirmó que la declaración del fiscal general, Brownell, había sido redactada bajo su dirección como Presidente. (Efe.)

### Regresa de Roma la Misión española

El cardenal Tedeschini ofreció un almuerzo al señor Iturmendi

ROMA.—La Misión oficial española en las ceremonias de canonización del Papa Pío X ha salido ayer en avión para Madrid. En el aeropuerto fueron despedidos los ilustres viajeros por los embajadores de España en la Santa Sede y en Italia, señores don Fernando María Castiella y don José Antonio de Sangroniz, así como numerosos miembros de la colonia española. (Efe.)

### El cardenal Tedeschini ofrece una recepción a la Misión española.

ROMA.—En el palacio de la Dataria Apostólica, el cardenal Tedeschini ofreció un almuerzo en honor de los miembros que integran la Misión española, que, presidida por el Ministro de Justicia, señor Iturmendi, ha representado a España en las ceremonias de la canonización de Pío X. (Efe.)

### El señor Iturmendi visitó al ministro de Justicia italiano

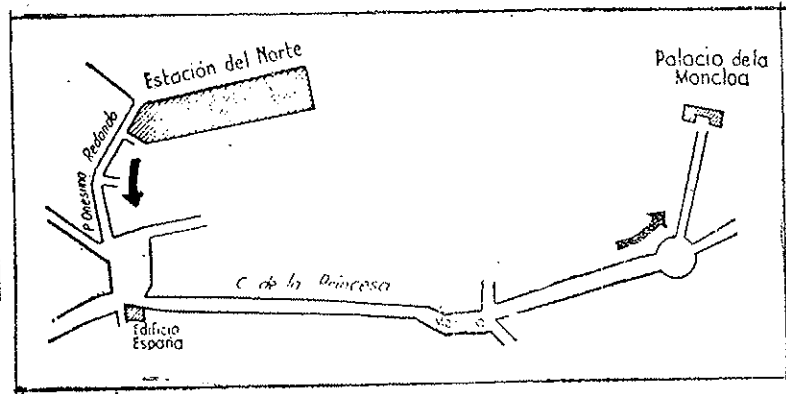
ROMA.—El Ministro de Justicia español, señor Iturmendi, realizó una visita a su colega italiano, con quien mantuvo una cordialísima entrevista. Trataron de los problemas jurídicos que interesan comúnmente a España e Italia en las circunstancias actuales. (Efe.)

### El Ministro, en Madrid

A las once y media de la noche aterrizó en el aeropuerto de Barajas el avión a bordo del cual viajaba el ministro de Justicia, señor Iturmendi.

### "ES PARA MI UN HONOR Y UN DEBER AMAR Y DEFENDER A ESPAÑA"

"Me siento íntimamente vinculado al héroe que salvó a esta noble nación de las garras del comunismo", manifestó al desembarcar en Vigo



VIGO (De nuestro corresponsal.) Ha sido realmente indescriptible el entusiasmo con que los vigueses han acogido la llegada del generalísimo Trujillo. Y para este apasionado amigo de España ha sido emocionante el primer contacto con la Madre España.

Cuando el trasatlántico "Antilles", que la conducía a nuestra Patria, franqueó el entrada de las islas Cíes y se adentraba en la incomparable bahía, llegaba ya hasta el generalísimo Trujillo el encantado homenaje de los vigueses a través de los pescadores, que a bordo de sus "bous", sus "lucas" y otras embarcaciones menores se habían adelantado, adelantándose en el mar para saludar, con el júbilo de sus arecas, al Presidente don Rafael Leónidas Trujillo durante las pocas horas que les separaba de tierra, en donde poco después recibía, de boca de los millares de argonautas, la vibración unánime y fervorosa de la hidalguía española.

Abiertas las brazos, arrojándonos nuestro aire y nuestro vibrante espíritu, el generalísimo de los Ejércitos dominicanos saltaba de gozo su corazón con su noble y generosa bienvenida que le daban los hijos de Vigo.

La ciudad gallega, que hoy anticipa, en nombre de España, un cordial homenaje de bienvenida a nuestro ilustre huésped, vivió una jornada inolvidable.

Había en las gentes viguesas una nosta incontrolable de responder con amor al gesto caballeroso y noble de este gran estadista para con nosotros, que obedecía al rigor de una continuidad histórica, a unas virtudes y a unos principios que España supo llevar al otro lado del Atlántico en su acción descubridora. Y en verdad que cabe afirmar que Vigo ha conseguido su propósito de representar a España dignamente en esta tremenda recepción que hoy le ha tributado el generalísimo Trujillo. Comandante en Jefe de las Fuerzas Armadas, en nombre del Cuartel General, el abuelo del generalísimo Trujillo, los ejércitos voluntarios de los vigueses salieron a recibirlo, impasible de que nunca habían olvidado los ritos de una raza generosa y heroica.

### ULTIMA HORA

#### Dimite el Gobierno chileno

SANTIAGO DE CHILE (3.15 m.). El Gabinete chileno ha presentado su dimisión al Presidente Ibañez. La medida se planteó en una reunión especial convocada por el Presidente en la tarde de ayer, después de su regreso de la estación veraniega de Viña del Mar.

Los ministros dimitisarios han manifestado que el Presidente les ha llamado su deseo de reorganizar el Gabinete. No se ha hecho ninguna declaración oficial acerca de la composición a carácter del nuevo Gobierno. (Efe.)

El Gobierno y altas jerarquías del Estado recibieron al generalísimo Trujillo

Hoy llegará a Madrid, en tren especial, que hará su entrada por la estación del Norte, a las diez de la mañana, el generalísimo de los Ejércitos dominicanos, Presidente don Rafael Leónidas Trujillo, quien será recibido por el Gobierno en pleno, las más altas autoridades del Estado y Comisiones de los diversos organismos oficiales.

En la estación le serán rendidos honores militares. Tras el recibimiento y presentaciones se organizará la comitiva oficial, que seguirá este itinerario: Paseo de Orensano Redondo, plaza de España, calle de la Princesa, Ciudad Universitaria, para desender por esta hasta el palacio de la Moncloa, residencia del generalísimo Trujillo durante su estancia en Madrid.

A lo largo del recorrido de la comitiva fuerzas militares cubrirán la carrera.

hombres de España, brindó ayer su más calurosa bienvenida al generalísimo don Rafael Leónidas Trujillo Molina, Presidente de la República Dominicana, en cuyo honor la población entera vivió el júbilo en demostraciones de cordial devoción y cariño hacia el ilustre estadista que en momento difíciles para nuestra Nación supo comprender y defender desde el primer momento la verdad de España.

### El Gobierno y altas jerarquías del Estado recibieron al generalísimo Trujillo

Hoy llegará a Madrid, en tren especial, que hará su entrada por la estación del Norte, a las diez de la mañana, el generalísimo de los Ejércitos dominicanos, Presidente don Rafael Leónidas Trujillo, quien será recibido por el Gobierno en pleno, las más altas autoridades del Estado y Comisiones de los diversos organismos oficiales.

En la estación le serán rendidos honores militares. Tras el recibimiento y presentaciones se organizará la comitiva oficial, que seguirá este itinerario: Paseo de Orensano Redondo, plaza de España, calle de la Princesa, Ciudad Universitaria, para desender por esta hasta el palacio de la Moncloa, residencia del generalísimo Trujillo durante su estancia en Madrid.

A lo largo del recorrido de la comitiva fuerzas militares cubrirán la carrera.

El recibimiento dispensado por la ciudad viguesa ha tenido carácter verdaderamente apoteósico, como pocas veces se recuerda en la historia de esta villa, hasta el punto de que el semblante del ilustre visitante reflejaba una felicidad y un orgullo que desde el momento que pisó la tierra española hasta que se separó de su suelo y se retiró a la patria, se reflejó en la página siguiente.



**SALAH SALEM**  
El ministro egipcio de Orientación Nacional ha salido para Arabia, donde conferenciará con el Rey sobre el proyectado pacto defensivo del Oriente Medio.



# Arriba

Núm. 6.729.—II época.—Madrid, martes 5 junio de 1934

**SERVICIO METEOROLOGICO**  
Ayer penetró una masa nubosa por Galicia y dio lugar a lluvias moderadas o débiles.  
**TIEMPO PROBABLE**—Se generalizará la nubosidad a la mitad norte de España y al Centro, produciéndose lluvias o tormentas aisladas. A última hora y entrará por Galicia un frente de aire más fresco que se desplazará hacia el Oeste, dando lugar a chaparrones y tormentas en las zonas montañosas. Sin cambios en Andalucía.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA.—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 11.—TEL. 23-16-10.—1 PTA.

## FRANCO HACE UN LLAMAMIENTO PARA LA REORGANIZACION DEL MUNDO LIBRE CONTRA EL COMUNISMO

Es apremiante la creación de un Consejo conjunto político y económico que complemente la autoridad suprema militar

### MOSCU VA A PROPONER UNA CONFERENCIA SOBRE EUROPA

Se afirma que su propuesta a los occidentales incluirá la presencia de la China roja en la reunión

**BERLIN.**—Rusia propondrá la celebración de otra conferencia de ministros de Asuntos Exteriores, probablemente con inclusión de la China roja, para este otoño, al efecto de tratar sobre el problema de Europa, según informes llegados del Berlín oriental.  
La conferencia que se dice propondrá Rusia incluirá tres puntos en su agenda:  
1. Un pacto de seguridad europeo, incluida Rusia y los Estados Unidos, tal y como fue propuesto por la Unión Soviética en la conferencia de Berlín y rechazado por los aliados occidentales.  
2. Un acuerdo sobre la cuestión de Alemania, actualizante en punto muerto.  
3. La conclusión del largo debate sobre la cuestión austriaca. (Efe.)

Policia roja ha tomado medidas especiales de precaución para que los muchachos no puedan entrar en la zona occidental. (Efe.)

#### Depuración en el comunismo francés

**PARIS.**—La XIII Asamblea del partido comunista francés ha depurado a cinco miembros de su Comité Central, y a la acusación general de desviacionismo.  
Los eliminados son el secretario general de la C. G. T., Lucien Mogino; el secretario para la región parisiense de la industria pesada, del mismo organismo sindical, André Larnet; y los diputados de la Asamblea Nacional Marius Patinaud, Jean Barotzini y Roger Lincet. (Efe.)

#### Jóvenes comunistas en el Berlín occidental

**BERLIN.**—Funcionarios occidentales calculan que unos 5.000 jóvenes alemanes del Este, vistiendo sus uniformes comunistas, han entrado en Berlín occidental para disfrutar unos momentos de libertad y comer helados.

A pesar del esguazo telón de acero que los comunistas han montado en Berlín oriental por medio de la Policía comunista, los funcionarios occidentales dicen que unos 5.000 jóvenes pasaron al sector occidental, desafiando las órdenes comunistas.

#### Desfile

**BERLIN.**—Varios centenares de miles de jóvenes alemanes movilizados por los comunistas desfilaron por las principales avenidas de Berlín oriental, como primer acto de una concentración de tres días de la Juventud Libre Alemana, dirigida por el partido comunista. Los jóvenes fueron llevados a Berlín desde todos los lugares de la zona oriental. La

Toda nación anticomunista debería embargar inmediatamente el comercio de todas cosas con Rusia y sus satélites

#### Declaraciones del Caudillo al vicepresidente de la United Press

**NUOVA YORK.**—El «New York World Telegram» y todos los periódicos de la cadena Scripps-Howard publican hoy en forma destacada las declaraciones hechas por el jefe del Estado español, Generalísimo Franco, al presidente de la Prensa Scripps-Howard y vicepresidente de la United Press, Roy Howard, que recientemente le visitó en el palacio de El Pardo.

La agencia United Press ha distribuido ayer lunes, a las tres de la tarde (hora española), el texto de las declaraciones del Generalísimo Franco en su servicio de información mundial.  
El texto del artículo de Roy Howard es el siguiente:

El Generalísimo Francisco Franco, en una conversación privada con el que esto escribo

me, abogó hoy por una reorganización radical de las tácticas empleadas por las naciones aliadas contra el comunismo internacional. El jefe del Estado español, el único soldado acreditado con un indiscutible victoria sobre un ejército dirigido por los comunistas, cree

que las tácticas de guerra fría de la coalición anticomunista están fracasando porque no se concentran sobre el punto más débil de Rusia, que es en la actualidad una necesidad de importaciones no estratégicas que provengan del mundo no comunista.

#### Necesidad de embargar el comercio con Rusia

El General Franco cree que toda nación anticomunista, interesada en detener la expansión de la amenaza roja, debería inmediatamente embargar el comercio de todas clases con Rusia y sus satélites. Por medio de esta acción, el Generalísimo cree que el mundo libre asestaría un golpe al talón de Aquiles del comunismo.

El General Franco expuso las bases de su razonamiento en el curso de una conversación dilatada y fuera de todo protocolo sobre la situación del mundo, sostenida en el palacio de El Pardo, que fue en tiempos finca de caza de los Reyes. Durante la charla, el Generalísimo puso de manifiesto una administración muy cierta por el Presidente Eisenhower, y con frases relativas a las nuevas relaciones hispanoamericanas reflejó los cálidos sentimientos hacia América y los americanos que son tan evidentes en España, en sorprendente contraste con la actitud que se advierte en otros muchos países europeos.

#### El comercio con Rusia

La efectividad de la coalición anticomunista cuando el aliado militar más reciente de América expuso su opinión con sinceridad y con una consoladora ausencia de doblez diplomática.

«El éxito de la coalición occidental ha sido considerable», dijo el General Franco. «Pero podría ser mayor aún con una organización mejor. El Occidente»

(Continúa en la página siguiente.)

### BIDAULT Y MOLOTOV "HABLARON AYER DE INDOCHINA"

Se había pronosticado que Molotov haría un esfuerzo para derribar a Laniel, pero sólo se sabe que rechazó una propuesta francesa

**GINEBRA.**—El ministro francés de Asuntos Exteriores, Bidault, y su colega soviético, Molotov, han fracasado en el intento de llegar a un acuerdo en la cuestión de cómo realizar el armisticio en Indochina. La entrevista duró cincuenta minutos.

Al parecer, Molotov ha rechazado una propuesta francesa para que una Comisión Internacional supervise el armisticio en Indochina. Esta Comisión estaría formada por las cinco potencias de Colón. Molotov insistió en que por lo menos, una nación comunista debe estar representada en

esa Comisión. Las cinco naciones de Colón son: la India, Pakistán, Ceylán, Birmania e Indonesia.  
Al salir de su entrevista con Molotov, Bidault declaró a los periodistas: «Hemos estado hablando de la cuestión del control del armisticio en Indochina. Tenemos que encontrar alguna fórmula, lo que no hemos encontrado hasta ahora.» (Efe.)

Se pronostica que Molotov se esforzará en derribar a Laniel

**GINEBRA.**—Funcionarios occidentales pronostican que Molotov hará un esfuerzo para derribar al Gobierno francés hoy, acusando a Bidault de bloquear el acuerdo de paz con Indochina. Se espera que el ministro ruso acusará a su colega francés de negarse a tomar parte en cualquier negociación de compromiso destinada a poner término a la guerra en aquel país. (Efe.)

Se afirma que Corea del Sur se retirará de Ginebra el día 20

**SEUL.**—Una fuente relacionada con el Gobierno ha manifestado que Corea del Sur preparará, hacia el próximo día 20 abandonar la Conferencia de Ginebra.

#### Llamamiento para una reorganización del mundo libre

El General Franco explicó su razonamiento básico para este llamamiento a una reorganización del mundo libre alineado contra el comunismo con la fuerza y la claridad de un soldado, a pesar del hecho de que sus planes piden, por lo menos temporalmente, la subordinación de las actividades militares en favor del esfuerzo civil.

Fué al pedirle una apreciación

### OTRA OPINION BRITANICA SOBRE GIBRALTAR

Intervención de Osveta Blosky sobre la actual polémica acerca del estatus de Gibraltar, manteniendo lo siguiente: «Supongo que tengo aún valor militar, la fortaleza de Gibraltar guarda la entrada del Estrecho, que es el mar de Europa. No se puede decir que sea la llave de la vida vital del Imperio británico por cuanto que en los dos últimos siglos controló el comercio del Mediterráneo europeo y el norte de África.»

En los últimos años, los Gobiernos británicos han insistido en estos años el Imperio, que se encuentra en el otro extremo de España. «No se puede decir que sea la llave de la vida vital del Imperio británico por cuanto que en los dos últimos siglos controló el comercio del Mediterráneo europeo y el norte de África.»

**AYUNTAMIENTOS LA BASCULA QUE NECESITAN**  
FABRICA FUNDADA EN 1899  
PRIMERA EN MADRID  
Hija de Alfonso García  
Exposición: PASEO DEL PRADO, 24. Teléfono 39 13 09  
Fábrica: FERROCARRIL, 24. Teléfono 27 53 24  
MADRID



Actuación en la Leprosaría de Mícomeseng



Actuación de un "balele" en la plaza de Jordana, de Santa Isabel



La Jefe de Expedición, Catalina Enrich, con el más pequeño componente del "balele" de Mícomeseng



Las chicas de las Coros y Danzas con los regalos que les hicieron los jefes de tribu



Las chicas de Coros y Danzas de la Sección Femenina en el patio de la Casa Cuna de Mícomeseng. En primer término puede verse el párroco, que está construyendo la iglesia

## LOS COROS Y DANZAS DE LA S. P., EN GUINEA

LLEVAN RECORRIDOS PAISES DE EUROPA, AMERICA, ASIA Y AFRICA  
Las excursiones al extranjero producen beneficios en divisas que se liquidan en el Instituto de Moneda Extranjera

CUANDO se coge en las manos un itinerario de los países recorridos en siete años por los Coros y Danzas, nos acordamos de la fabulosa empresa que la Sección Femenina —sin dejar la tarta que lleva a cabo día a día con minuciosa constancia— está realizando.

El arte popular español encontró la fuerte acción nacional que necesitaba para recobrar en la Sección Femenina, que todos los años, desde 1942 se esfuerza en presentar un Concurso Nacional de Coros y Danzas con creciente número de participantes, hasta el punto de que en 1942 tomaron parte en él 116 grupos con 2.185 participantes, y este año figuraron 237 grupos con 37.549 participantes.

Los viajes al extranjero se hacen casi siempre por iniciativa de Gobiernos y entidades oficiales de otras naciones, que invitan a los grupos para que actúen en festivales y concursos, y cuando esta iniciativa parte de la Sección Femenina, por la conveniencia de participar en determinados festivales o dar a conocer en el extranjero nuestro auténtico folklore, los viajes reportan casi siempre beneficios en divisas, que la Sección Femenina liquida en el Instituto de Moneda Extranjera.

El más reciente viaje de los Coros y Danzas ha sido a Guinea, a donde fueron los grupos de Cádiz y Murcia invitados por el Gobernador General, excelentísimo señor almirante Faustino Ruiz, y del que regresaron hace unos días.

Catalina Enrich, que fué de jefe de expedición, es la secretaria de la Escuela Nacional de Instructoras de Juventudes, instalada en el castillo de Las Navas; ella y María Luisa Cellier, que fué como subjefe, nos han contado cómo se desarrolló este viaje, que duró tres semanas, durante las cuales actuaron hasta en las poblaciones del interior.

—¿La impresión de Guinea?— preguntamos a Catalina.

—Estupenda. Cuando desembarcamos se colocaron alrededor de la lancha cien cayucos para escoltarnos.

—¿Qué impresión de Guinea?— preguntamos a Catalina.

—Los cayucos son lanchas que hacen los marenos vaciando el tronco de un árbol.

—Guinea es una maravilla; desde la lancha veíamos asombradas la vegetación que rodea Santa Isabel, que es una ciudad colonial preciosa.

—Desde el puerto a la plaza de España está la «Cuesta de los Fiebres», llamada así porque antes cuando se llegaba al final se ponía uno enfermo de fiebre. Ahora se sube en coche—añade con complicidad.

—¿Qué impresión causaron nuestros bailes?

—Es casi imposible explicarla. Los morenos, que nos llamaban «Baleles de España», se entusiasmaron y nos seguían por todas partes. Los españoles, ya sabéis, la nostalgia se siempre, se emocionaban.

—¿Y de la labor de España allí?

—Es extraordinaria, tanto la que realiza el Patronato en el sentido social como la labor sanitaria y la educativa. Fíjate que no hay analfabetos.

—¿Y de la labor de España allí?

—Los morenos escriben muy bien; todos tienen una letra preciosa.

—¿Hablen todos español?

—Sí, y, además, el aplinglis, que es una especie de esperanto con el que se entienden entre sí todos los indígenas de África.

—¿Cuántas actuaciones habéis hecho?

—Pues verás: diez en Santa Isabel, dos en Bata, otra en Sevilla de Niefang, que fué la única que hicimos de día. Siempre actuábamos de noche por el calor. Desde Sevilla fuimos a Mícomeseng.

—Lo más curioso—dice María Luisa—es que, como entre los poblados no hay comunicación ni telefónica ni telefónica y no sabían exactamente cuándo íbamos a actuar, se avisaban unos a otros por medio de la «tumba», que es un tambor que se cye a doce kilómetros. La tumba decía que había baile y al poco rato iban apareciendo las gentes de los alrededores.

—En Mícomeseng actuamos en el Tennis. Bailaron primero las niñas indígenas del «Balele de Mícomeseng», acompañadas únicamente del ritmo de los tambores. Fué una fiesta deliciosa. Asistieron todos los jefes indígenas y luciendo sus coronaciones. Por la mañana los jefes de tribu y los componentes del Balele nos hicieron entrega de sus regalos.

—¿Qué regalos?

—Flechetes, lanzas, ballestas, loros, cestas, collares de cobre... Nos gustaron muchísimo.

—¿Queréis contarnos algo de la labor sanitaria que se realiza?

—La Casa Cuna es una maravilla: se atiende en ella a los hijos de los leprotos, y la leprosería está haciendo una labor enorme. Se cura gratis con los médicos más modernos. En tres años se curaron mil quinientos, y hay otros quinientos que van a ser dados de alta en estos días. Está atendida por doce monjas misioneras concepcionistas y enfermeras misioneras. Pero todavía más importante es la ciudad sanitaria que está en construcción, y de la que ya funciona el pabellón central, que es el hospital.

A María Luisa, que se entusiasma con la letra preciosa de los morenos y es, además, auxiliar del Departamento de Escuelas Rurales de la Sección Femenina, le preguntamos:

—¿Y el desarrollo cultural?

—Enorme. A los morenos les interesa tanto aprender, que ellos mismos se construyen las carreteras que conducen a los poblados en donde hay escuelas. Y te dijo Catalina que no había analfabetos. Hay niños que se desplazan catorce kilómetros para asistir a las clases.

—¿Y la agricultura?

—El Servicio Agronómico tiene montada una granja de experimentación, que es, además, Granja-Escuela en donde los morenos aprenden a explotar mejor sus fincas. Me acordó el estado de los cultivos.

Catalina y María Luisa nos cuentan que el patronato de Mícomeseng está construyendo el mismo templo que la tiene muy avanzada; sólo le falta la puerta, que al atravesar la carretera desde Bata, Sevilla iba zanjando la gente de los poblados a sus danzas, y que la última actuación en Guinea fué en Río Banto.

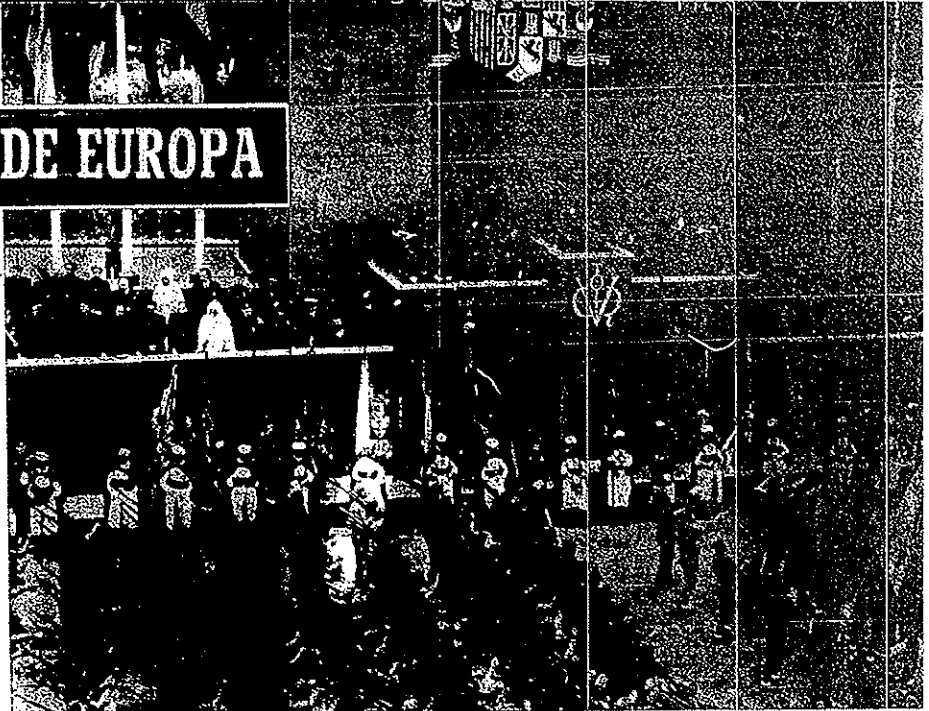
# FRANCO, ESCUDO DE EUROPA

CUANDO murió Lenin ya se decía que el comunismo iba a cambiar. Según parecía, su sucesor, Stalin, libraba al mundo de Trotsky y las cascacas de una corte imperial roja, de un neozarismo, reemplazaban a las chaquetas de cuero negro de los chekistas. Lo que de verdad sucedió está ilustrado con la sangre de millones de seres, las hecatombes del hombre y la esclavitud de media Europa. Cuando murió Stalin volvió a repetirse que la política soviética había variado. Si hemos de creer a los optimistas, Malenkov le ha librado al mundo de Beria, y las treinta campañas del Kremlin están espurciado impoluta nieve sobre la sangre ya seca de esos millones de cadáveres: las víctimas de Lenin y de Stalin. Sin embargo, la Europa en peligro no ha tenido jamás enemigos más implacables que Lenin, Stalin y Malenkov. Los dos últimos no hicieron y no hacen actualmente más que aplicar la estrategia permanente de Lenin: "Cada zigzag de la Historia es un compromiso entre las fuerzas antiguas, que no son bastante poderosas para apartar completamente las fuerzas nuevas, y estas fuerzas nuevas que no son "todavía" bastante poderosas para hacer desplomarse el viejo mundo. El marxismo no está sistemáticamente contra los compromisos: su utilización es necesaria para sacar de ahí todo el partido posible". ¿Está bien claro por qué no cabe ninguna transigencia ante el bolchevismo?

Este enemigo implacable lleva en las banderas que ondean sobre su gran cabalgada de tanques, hociqueando impacientes en las orillas del Elba, las consignas de Block: "Somos asiáticos de ojos ávidos y feroces"; de Tjudiev: "Entre Europa y nosotros no puede haber armisticio. La vida de uno es la muerte de la otra"; y de Marx: "Europa se renovará con la ayuda del Knut y la mezcla de las sangres europea y kal-muka". Las masas oscuras de la gran horda roja avanzan con consignas de hierro: "Rusia tiende la mano a Asia no porque comparta su ideal ni sus concepciones sociales, sino porque necesita los ochocientos millones de asiáticos para lanzarlos sobre Europa". Hace treinta y cuatro años que Zinoviev decía esto, y repetía únicamente la orden de Lenin diez años antes: "Caeremos sobre Occidente marchando hacia Oriente".

Si la doctrina comunista es implacable tiene al menos sinceridad. No ha ocultado lo que quiere. Señala el objetivo: Europa, nuestra civilización, nuestra libertad, bajo el "Knut", bajo la barbarie asiática, bajo las bayonetas de los esclavistas. El espíritu occidental sumergido en un mar de sangre sucia. Y señala también los medios con que espera alcanzar este objetivo: el hierro y el fuego de sus oleadas asiáticas, y cuando ello no sea posible, los "compromisos" para sacar todas las ventajas posibles. Bajo el látigo y la nagasa se han hundido media docena de pueblos. Otros han sido entregados en la cadena de una política conciliadora que hoy se denuncia como fácil abdicación ante el comunismo. Si hoy parece haber un momento de respiro para Europa—y sólo lo parece—, es porque la hoz soviética está segando la cosecha asiática: Corea del Norte, China, Manchuria y Tibet, encadenadas a la "troika" rusa por los cañones; Indochina por la rendición ginebrina. Pero el martillo sigue suspendido sobre el corazón de Occidente.

Que esto haya podido suceder no se debe a la superioridad del comunismo, sino a la debilidad de sus adversarios. Una debilidad derrotista que se ha instalado—y todos sabemos cómo se llaman los autores de la maniobra—, en la ciudadela occidental. A Europa se la han destruido sus virtudes morales, se ha encauzado su escala jerárquica de valores: disciplina, heroísmo, superioridad espiritual, idealismo. Cuando hoy se habla de Europa, sus límites no llegan más allá de lo que quieren los comités de apátridas y de marxistas, la cohorte de apaciguadores



Mayo de 1939. El Ejército de la Victoria desfila ante el Caudillo

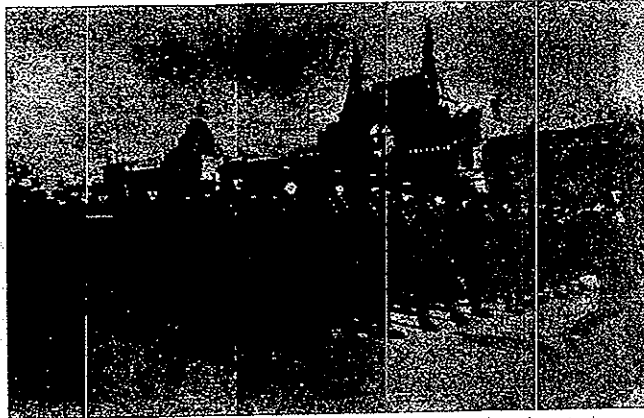


"Caeremos sobre Occidente marchando hacia Oriente", dijo Lenin, y ahí están los patibularios de Mao Tse Tung

y conferenciantes. Y sin embargo, si hay que creer en Europa será por la luz que viene de los excluidos de esa falsa unidad. La luz de los pueblos oprimidos y la luz de los pueblos que no concurren a las tertulias laicas. Esa Europa laica niega y sigue negando la condición europea del único pueblo que frente a la masonería estraburguesa ha levantado la Virgen de Europa. Esa Europa "anticomunista" cree que puede ignorar la existencia del único pueblo que ha vencido al comunismo. El único pueblo que le de-

rotó con los arcos en la mano y en los conciliábulos de la intriga y la abdicación. ¡Ay si se hubiera cedido a la tercera o al desaliento. Hoy resonaría en los campos y de aldea de una España transformada en Checoslovaquia o Corea del Mediterráneo la queja entulada de los viejos romances: "Dieranos Dios a España, guardar non la sopimos. Si en coyta somos nos byen to merecimos. Por nuestro mal sentydo en gran yerro caymos".

Y con ella hubiera caído toda Europa. ¿Cuál es hoy la voluntad de Europa—de la auténtica—, sin o la unificación, la defensa del comunismo, el hallazgo de un orden social que evita el contagio? Pues esto es lo que España anticipó hace años, unificándose a sí misma, defendiendo del comunismo su independencia e instaurando un orden que le evita al mundo el espectáculo de cien diputados comunistas y los micrófonos de Moscú en las deliberaciones del Consejo de Defensa francés, por ejemplo. ¿Cuál sería el ideal lúcido resultador del cuerpo despenalizado de este Continente, sino este mismo ideal que puso en pie a una España sobre la que caían los mismos peligros y las mismas traiciones que hoy caen sobre Europa? Pues este plebiscito unánime lo encontraba España en un sencillo monasterio castellano, hoy hace diecisiete años, al confiar su destino en la espada de Francisco Franco, Caudillo. "Y esta espada significa tres cosas: la primera, fortaleza, porque es de hierro; la segunda, justicia, porque corta de ambas partes; la tercera, la cruz". He aquí cómo en un libro de Juan Manuel está anticipada la decisión política del caudillaje y sintetizada nuestra actual historia ante el espejo del mundo. Es Franco quien dirigió las más solemnes advertencias ante el peligro, y Franco quien resume en su persona la negativa a la pretensión comunista de vencer a España por las armas o el compromiso. En el dorado otoño castellano nació hace años en Burgos una decisión que no iba a significar únicamente la "España defendida" de Quevedo, sino la Europa defendida en las laderas del Ebro y bajo las estrellas heladas de Teruel. Las bayonetas levantaban un dique gracias al cual aun Europa no está perdido del todo y tiene una Numancia moral que ni se rinde ni pacta. La espada de Franco—fortaleza, justicia y cruz— es la espada de un pueblo.



La fanfarría moscovita no oculta sus intenciones de asalto ni en la instrucción de orden cerrado

J. L. GOMEZ TELLO



Madrid, 1913

A  
JUAN LARRION  
ANTONIO PEREZ  
RICARDO PEREZ  
JUAN SANCHEZ  
RICARDO SANCHEZ  
GEE ORDOZ  
JUAN FUENTE  
DRE/ENTE/

da. La N  
del Vall  
el nomb  
a de Libe

**FIESTA DE LA INFANTERIA.** La Patrona...  
ha sido una jornada de misa y copla, competicion de portava y foto y coro y tambien café, copa y baile.  
Estos días a pasarse se retiraron fuera la...  
de la lista de los muertos, sobre los soldados del Regimiento Infantería...  
mona a cualquiera de los famosas...  
hava dado a ellos, a sus camaradas...

EDITORIAL

LEY DE SUCESION

EL Jefe del Estado español en sus recientes declaraciones al director de «Aletta» de La Habana, ha sido reiterado a considerar y ha considerado una importante cuestión de nuestra política institucional que si para el lector extranjero puede constituir novedad informativa y exposición alcecionadora, para el ciudadano español medianamente instruido en las formas de la comunidad, y muy concretamente en la ley de Sucesión, que fue objeto de extraordinaria publicidad y de un referéndum clamoroso, no ofrece la menor duda, aunque se aprecien como convenientes y aun como necesarias estas ratificaciones, más dirigidas a la memoria que a la sustancia de aquella ley, vigente sin la menor disminución y fundamental para España, según ha sido proclamado formalmente.

El espíritu del referéndum de la ley de Sucesión, uno de los acontecimientos electorales más puros de la Historia de Europa, no decidió sobre bizantinismos ni juegos de palabras, sino sobre una razón única y exclusivamente principal: la de que la Jefatura del Estado correspondía con absoluta legitimidad de origen y ejercicio al Caudillo de la Victoria, Francisco Franco. Esto fue, en resumidas cuentas, lo que el pueblo español, sometido entonces a un letuceo y siendo asedio internacional, escogió como pieza de los países vencedores y vencedores contribuyentes, afirmó resucitadamente por encima de todo, y si se quiere aprax más el espíritu de quienes con su afirmación electoral ratificaron la ley de Sucesión, si se aplica un criterio realista a aquella serolladora actitud del pueblo español, habrá que decir que el referéndum que proclamaba una vez más Jefe del Estado, irrenunciable guía de la Patria, al Caudillo de la Victoria, ponía también en sus manos, en prueba de magna confianza nacional, las normas y los precedentes por los que, llegado el caso, habría de producirse la sucesión.

El referéndum fue así prácticamente una prueba de absoluta confianza del pueblo español en quien, como Caudillo de la Victoria y firme guía de la paz de España, había ganado los más altos títulos sobre los destinos de la Patria. Esta incontestable realidad no puede ser disimulada con cuosas correrías por la letra de ley ni con subterfugios dialécticos. Queda bien claro, en primer lugar, que la ley de Sucesión no representa una actitud regresiva sobre la que puedan reivindicarse derechos o patentes. Queda bien claro que el Caudillo, al sancionar, con la completa confianza del pueblo español, la ley de Sucesión, realizó un acto institucional que no admite engaños ni co-

nexiones con anteriores situaciones de la Patria, entre otras cosas, porque la guerra de Liberación fue la empresa militar de un hecho auténticamente revolucionario. Queda bien claro que en el instaurado sistema de sucesión de la Jefatura del Estado la vía hereditaria, lejos de ser básica, casi se podría titular adjetiva, de modo que el acceso a la Jefatura del Estado tiene fundamentalmente un carácter electivo, o selectivo, si se quiere aquilatar; con lo cual, por lo pronto, se aprovecha la desgraciada experiencia de la sucesión hereditaria y de los pleites de sucesión, que han perturbado, por no decir que han aniquilado, grandes periodos de la Historia de España y representan precisamente aquella zona histórica con la cual no hay razonablemente posibilidad de ligazón. Queda bien claro, y esto sí que no debe esdarsarse nunca, porque es verdaderamente fundamental, más fundamental, si cabe, que la forma de sucesión en la Jefatura del Estado, que el Movimiento Nacional, con todo su repertorio de conquistas políticas y sociales, constituye la sustancia inalienable del Estado español en su proyección hacia el futuro.

«Ello no quiere decir—ha declarado el Jefe del Estado al director de «Aletta»—que se vuelva a la Monarquía en la forma y término que aquella se encontraba en España cuando cayó, sino a la esencia de la institución, o sea al mando y la rectoría de una persona durante un número dilatado de años, con exigencia de la integridad, capacidad intelectual e identificación moral de la persona que, llegado el caso, le corresponda «ceder». Aplíquese plenamente estas palabras al presente momento español y, si cupiese alguna duda, respaldarían la significación actual de la Jefatura del Estado y el procedimiento de sucesión. No se trata, pues, simplemente de purificar la Monarquía tradicional liberándola de aquellos trambos y barcomas que ella misma se creó. No se trata de andar en quiméricas gramaticales con las palabras «sistema» e «institución». Nada se salva de lo que a algunos parece interesante salvar. El Estado español se salvó históricamente, innovadoramente, irrevocablemente, en lo que el 18 de julio de 1936 significa. Nótese, en fin, que en el último párrafo de las declaraciones del Jefe del Estado al periodista cubano—«nuestro Movimiento político está firmemente enraizado, y la sucesión, prevista y asegurada como no lo ha estado nunca en el último siglo de nuestra Historia»—la premisa principal es, un género de vida, la ratificación del Movimiento Nacional, a la que sirve, como si dijéramos, en técnica histórica la previsión sucesoria.

Imposición de la Gran Cruz de San Raimundo de Peñafort al obispo de Huesca

EL NUNICIO DE SU SANTIDAD ORDENO DIECIOCHO SACERDOTES EN COMILLAS

HUESCA.—En el palacio episcopal se celebró ayer el acto de imposición de la Gran Cruz de San Raimundo de Peñafort al prelado de la diócesis, doctor don Lino Rodrigo Ruesca, en presencia de las autoridades provinciales y municipales.

Con anterioridad se ha inaugurado el monumento a la Santísima Virgen que bajo diversas advocaciones, se veneran en la diócesis.

La insignia fue impuesta por el Subsecretario de Justicia, quien en su discurso, y recordando la festividad del día, comenzó hablando de la Historia de España, asociada a una apoteosis marianita, y así dijo: «Nuestras victorias las bendice la Madre de Dios y nuestros agueridos Tercios la escogen como Patrona que ha de ser ya para siempre de la Hispania española».

Después la justicia del homenaje que se le tributa al señor obispo, y en una relación de méritos motivó la concesión que se le ha hecho.

Dieciocho nuevos sacerdotes ordenados en Comillas

SANTANDER.—El Nuncio de Su Santidad en España, monseñor Antoniutti, ha conferido en la Universidad Pontificia de Comillas las sagradas órdenes del presbiterado a 18 nuevos sacerdotes de las diócesis de Madrid, Victoria, Bilbao, León, Valencia, Plasencia, Santalucía, Cartagena y León de Navarra, con motivo de la clausura del Año Mariano y por especial concesión de Su Santidad el Papa.

En el seminario diocesano de Monte Corbán el arzobispo de Almería, monseñor Meléndez Aranda, les ordenó del presbiterado a nueve nuevos sacerdotes montañeses. (Mencheta.)

Condecoraciones a personalidades griegas

Su Excelencia el Jefe del Estado, en virtud de los correspondientes decretos del Ministerio de Asuntos Exteriores, ha concedido a las siguientes personalidades griegas que acompañaron al mariscal Pagos en su visita a España las condecoraciones que se citan:

La Gran Cruz de la Orden de Isabel la Católica, al ministro de Relaciones Exteriores, señor Stephanopoulos; la Gran Cruz de la Orden del Mérito, al ministro de la Presidencia, señor Theogni Rallis; la Encomienda de número de la Orden de Isabel la Católica, al ministro plenipotenciario y director de Política Exterior, señor Georges Coustas; y la Encomienda de la Orden del Mérito Civil, al jefe del Gabinete y secretario particular del ministro de Relaciones Exteriores, señor Jean Sossidis.

Un buen consejo y un buen regalo: Compre la Agenda para 1955 editada por la Secretaría Femenina. Precio, 10 pesetas.

La cifra de emigración española a los Estados Unidos va a ser incrementada

ES PRECISO QUE LOS ESPAÑOLES Y LOS NORTEAMERICANOS SE CONOZCAN MAS DIRECTAMENTE

Declaraciones de mister Celler, del Comité de Inmigración estadounidense

El representante democrata por el Estado de Nueva York y miembro del Comité de Inmigración de los Estados Unidos, Mr. Emmanuel Celler, que actualmente se encuentra en Madrid, mantuvo ayer una entrevista con los representantes de la Prensa madrileña y los correspondientes extranjeros acreditados en Madrid.

Acompañaban al señor Celler el secretario de la Embajada de los Estados Unidos, Mr. Coby; el agregado de Prensa, Mr. Mc Eroy; y el comandante Sellmer, de la Misión militar de los Estados Unidos.

El señor Celler comenzó sus palabras diciendo que España y los Estados Unidos son aliados y amigos, que tienen un enemigo enfrentado: el comunismo, y en la batalla contra éste deben de mantenerse los más unidos que sea posible. Cuando Norteamérica presta ayuda económica y militar a España no hace más que corresponder en el plan de ayuda mutua formulado.

Añadió que para evitar equivocaciones a este respecto lo mejor es que los habitantes de ambos países lleguen a tener conocimiento mutuo más exacto. Desgraciadamente, el americano medio piensa en la España de las corridas de toros, y el español corriente cree de los Estados Unidos las estrellas de Hollywood y los rascacielos.

Debemos descorrer los velos y telones para ponernos a plena luz de construir un puente más sólido que las leyes de inmigración de los Estados Unidos en lo que afecta a España.

En la actualidad, el contingente de inmigrantes españoles a los Estados Unidos no pasa de 250 al año. Esta pequeña cifra es responsable sobre la realidad y es injusta. Sobre nuestros Consulados caen millares de solicitudes de personas que desean marchar a los Estados Unidos. Dichas solicitudes no pueden ser tramitadas hasta el final, porque lo impide el pequeño cupo concedido, y tendrían que esperar años y años. La situación anómala debe ser modificada. De lo contrario, puede crear una mala voluntad latente.

España—siguió diciendo—es un país fundamentalmente agrícola, con su suelo cultivable de extensión limitada. Sufre pérdidas de sequía y apenas dispone de tierras suficiente para producir para todo. En consecuencia, el campo de España tiene que buscar otros medios de vida o procurar en otros climas. Uno se dirige a los países sudamericanos y otros nuevos quieren ir al Norte, pero el pequeño contingente que los concede los Estados Unidos es un contingente de 68.000 personas, pero nunca utiliza más de 10.000. Alemania tiene un cupo de 27.000; Irlanda, de 17.000... Como se ve, el número de 250 asignado a España es injusto en grado sumo.

Responde este cupo a una ley aprobada hace treinta años. Desde entonces han ocurrido muchas cosas, y esto nos lleva a modificar nuestras ideas por lo que se refiere a la emigración a los Estados Unidos. Los centenares de miles de españoles deben elevarse a millones. El Presidente Eisenhower ha prometido su apoyo a ese respecto. Cuando vuelva a los Estados Unidos y me reintere a mi país y como presidente de la Comisión Judicial de la Cámara de Representantes, propongo la modificación de la ley para dar satisfacción a la creciente demanda de individuos de nacionalidad española que aspiran a marchar a los Estados Unidos.

Finalmente, la mayor parte de los españoles que marchaban a Norteamérica eran pastores, pero nosotros deseamos que vengan a nosotros otros categorías de españoles. Necesitamos las culturas y los conocimientos que los españoles pueden aportar. Es interesante construir que en nuestros Estados

de California, Texas, Nuevo México y Arizona tenemos muchos millares de americanos de habla española. En la ciudad de Nueva York existen más de 250.000 puertorriqueños; hay Prensa y cine españoles, que llevan una vida prospera y que desean dar la bienvenida a muchos compatriotas.

Fue preguntado Mr. Celler si podía decir algo acerca de la visita que hizo ayer al Generalísimo Franco, a lo que repuso el representante americano que Su Excelencia le había recibido con la mayor cordialidad.

Añadió que habían coincidido en la necesidad de incrementar el mutuo conocimiento, y el Jefe del Estado español se mostró muy satisfecho de los proyectos del señor Celler para el incremento de la emigración española a los Estados Unidos. La entrevista con Su Excelencia duró una media hora.

A pregunta de algunos informadores, Mr. Celler dijo que en Madrid hay un millar de aspirantes para entrar en los Estados Unidos; en Barcelona, otros tantos, y en otras andagos en Bilbao y Valencia. No sabe con exactitud las solicitudes existentes en los Consulados de Sevilla, Ocaña, Zamora y otras ciudades; pero cree que se elevan a varios millares en total. Para él sería preciso señalar el cupo de 10.000, como ya dió en una declaración hecha en Millboro en julio, cuando asistía en una crónica de nuestro correspondiente el Heraldo, pero no sabe todavía qué resultado dará la campaña que va a iniciar en su país en tal sentido tan pronto regrese.

Respecto a las profesiones que se están estudiando, estimó que el esto se tendrán en cuenta los informes de los Consulados, que atenderán siempre a lo más conveniente para uno y otro país. Dijo, sin embargo, que esa era la intención de la ley de los Estados Unidos. En la actualidad, el contingente de inmigrantes españoles a los Estados Unidos es un contingente de 68.000 personas, pero nunca utiliza más de 10.000.

«En este respecto recordo las palabras que el almirante Carron pronunció en Madrid, afirmando que la VII flota se hallaba dispuesta a cumplir cualquier misión que se le encomendase.»

Aloudo uno de los informadores extranjeros a la detención por los Estados Unidos de tres aviones norcoreanos. Mr. Celler estimó que se trata de una infracción del armisticio de Corea—añadió—puesto que la China roja no es firmante de este tratado, sino de una violación del Derecho Internacional.

A este respecto recordó las palabras que el almirante Carron pronunció en Madrid, afirmando que la VII flota se hallaba dispuesta a cumplir cualquier misión que se le encomendase.

Nueva emisora de Radio Nacional en Valencia

VALENCIA.—El Subsecretario del Ministerio de Información y Turismo, señor Cervia, y el director general de Radiodifusión, señor Suñer, acompañados de autoridades y jerarcas, han inaugurado la nueva emisora de Radio Nacional de España en Valencia, situada en las salidas de Torralba. Tiene una potencia de cinco kilovatios y está instalada junto a un poste situado a 86 metros de altura, que le permitirá extender sus emisiones por todo el ámbito provincial, y en el futuro, impudará su potencia según las necesidades lo demanden. (Cortina.)

**CON OSRAM**  
**¡TODO SALE BIEN!**



**OSRAM**  
**¡LLEVA SIEMPRE OSRAM**  
**LA LAMPARA DE TODOS**

**Usted,**  
*sin duda, querrá  
 ver esta temporada  
 las mejores películas*

**No OLVIDE ESTOS TITULOS**

**UN CABALLERO ANDALUZ**  
EN GEVACOLOR

**SUCEDIO EN SEVILLA  
 ¿CRIMEN IMPOSIBLE?**

**MORENA CLARA**  
EN GEVACOLOR

**UN DIA PERDIDO  
 AMOR SOBRE RUEDAS**

**EL TORERO**  
EN EASTMANCOLOR

**CAÑAS Y BARRO  
 ZALACAIN EL AVENTURERO**

**VIENTO DEL NORTE  
 ONCE PARES DE BOTAS**

**EL PADRE PITILLO  
 AVENTURAS DEL BARBERO DE SEVILLA**  
EN GEVACOLOR

**PRISIONERA DEL RECUERDO**

**LA PICARA MOLINERA**  
EN GEVACOLOR

**SUSPIROS DE ESPAÑA**  
EN GEVACOLOR

**CONGRESO EN SEVILLA**

SON PELICULAS  
**Españolas**

**PRESENTADAS POR**



CIFESA PREPARA AL PUBLICO ESPAÑOL  
 EL MEJOR REGALO DE PASCUAS CON

## "MORENA CLARA"

LOLA FLORES FERNANDO FERNAN-GOMEZ y MIGUEL  
 LIGERO, dirigidos por LUIS LUCIA, lograrán un clamoroso  
 triunfo en esta superproducción BENITO PEROJO-  
 CÉSAREO GONZALEZ



VEINTE AÑOS DE EXITO

**1935**

SE ESTRENO «MORENA CLARA»,  
 QUE HIZO QUE EL CINE ESPAÑOL  
 GLORIA Y PROVECHO ALCANZARA

**1955**

UNA NUEVA Y HECHICERA  
 «MORENA CLARA» EN COLOR,  
 HARA OLVIDAR LA PRIMERA  
 CON UN EXITO MAYOR

# Rialto

INDISCUTIBLEMENTE ESTA PELICULA CONSTITUYE EL MEJOR REGALO DE PASCUAS PARA EL PUBLICO ESPAÑOL



a **LOLA FLORES**  
**FERNANDO FERNAN-GOMEZ**  
**MIGUEL LIGERO** etc



# Morena Clara

en **GEVACOLOR**



con **MANUEL LUNA - JULIA LAJOS - FRANCISCO PIERRA**  
y la colaboración de

**ANA MARISCAL y JULIA CABA ALBA**  
DIRECTOR:

**LUIS LUCIA**

FOTOGRAFIA: JEAN LEHERISSEY  
ESTUDIOS: C.E.A.

PRODUCCION: **BENITO PEROJO-CESAREO GONZALEZ**

REIRA CON «MORENA CLARA»  
COMO USTED NUNCA PENSABA

EN RIALTO LA CAMISA  
SE LE ENCOGERA DE RISA

AUTORIZADA PARA  
TODOS LOS PUBLICOS



**Rialto**

**HOY, SABADO, INAUGURACION DE LA TEMPORADA**



*Carmen*  
**SEVILLA**

*Fernando*  
**FERNAN GOMEZ**

*Manolo*  
**MORAN**

# Congreso en SEVILLA

con la colaboración de **Carlos CASARAVILLA José ISBERT Katie ROLFSEN**

**Director: ANTONIO ROMAN**

Cámaras: **CECILIO PANTAGUA**, Decorados: **ENRIQUE ALARCON**  
Argumento: **JOSE M. PEMAN**, Estudios C. E. A.

Una doctora que no es doctora, un casado que es galteró, un falso policía y una eminente neuróloga originan en Andalucía un terremoto de carcajadas

**AUTORIZADA PARA MAYORES de 16 AÑOS**



B.I.A.

(Continuación de la pág. anterior) y que el Régimen de Franco ha devuelto a la Iglesia; la traza de aguas y otras importantes obras correspondientes a la creciente expansión de la ciudad del Segre, que en conjunto, se ha duplicado durante los dieciséis años transcurridos desde la Liberación. No es extraño, pues, que también Lérida haya vibrado hoy clamorosamente de gratitud y de entusiasmo, expresando su inquebrantable adhesión al Caudillo providencial, a quien

# CUARENTA MIL PERSONAS RECIBIERON A FRANCO EN LERIDA

## El Caudillo llegó acompañado de su esposa y de los Ministros de Obras Públicas, Industria y Subsecretario de la Presidencia

debe, como España entera, tan inestimables beneficios

Fernando VAZQUEZ-PRAIDA

## El Caudillo inaugura importantes obras en Lérida

LERIDA.—Su Excelencia el Jefe del Estado llegó a esta ciudad a las doce y media en punto, en un automóvil cerrado, acompañado de su esposa. A la entrada de la capital, en el puente sobre el río Segre, donde se habían levantado dos monumentales arcos triunfales, la multitud estacionada en aquel lugar les hizo objeto de un caloroso recibimiento. El coche, sin detenerse, continuó hasta la plaza de la Catedral. A ambos lados del recorrido se había situado una ingente multitud, que se calcula en unas 40.000 personas, y que saludó el paso de Sus Excelencias con calorosos aplausos y vítores a España y al Caudillo.

Al llegar el automóvil a la catedral nueva, que iba a ser inaugurada por el Caudillo, Sus Excelencias descendieron en el primer momento el Generalísimo por los Gobernadores Civiles de Lérida y Huesca, señores Pagés y Gil Sastre, respectivamente; Gobernador Militar, general Muñoz Valcarlos; general don Gregorio Vilatorrada, Presidente de la Diputación, Alcalde, Corporaciones municipal y provincial en pleno y bajo maza; delegados de Hacienda, Industria y Trabajo y demás autoridades y jerarquías provinciales y locales. También saludaron al Caudillo los miembros del Consejo Provincial del Movimiento, presididos por el Subjefe. La esposa de Su Excelencia, doña Carmen Polo de Franco, fué obsequiada con ramos de flores por las escuadras del Gobernador Civil y del Alcalde.

Seguidamente el Alcalde de Lérida ofreció al Generalísimo la vara de mando, y a continuación, el Jefe del Estado, acompañado del Capitán General de la cuarta región militar, teniente general Sánchez González, pasó revista a una compañía del regimiento de Cazadores de Montaña, número 1, con bandera, escuadra y banda, a los acordes del Himno Nacional.

Acompañan a Su Excelencia, formando parte de su séquito, los Ministros de Obras Públicas, con

de Valliellano; de Industria, señor Planell y Subsecretario de la Presidencia, señor Carrero Blanco; directores generales de Regiones Devastadas, señor Martín Pérez; de la Guardia Civil, teniente general Martín Alonso, y de Seguridad, general Hierro; primer jefe de su Casa Militar, teniente general Franco Salgado Araujo; segundo jefe, contralmirante Nizco Antuña, segundo jefe de la Casa Civil, señor Fuertes de Zabala; jefe de la región aérea pirenaica, don Eugenio Frutos, y otras personalidades. También se agregó a la comitiva el Ministro de la Gobernación, don Blas Pérez González, llegado ayer mañana de Barcelona.

Después de pasar revista a las citadas fuerzas, el Generalísimo saludó a las Comisiones militares que se habían congregado en aquel lugar y, acto seguido, hizo el recorrido por la catedral nueva, bajo palio, cuyas varas eran llevadas por canónigos capitulares de la misma. El obispo de la diócesis, doctor Del Pino Gómez, que recibió a Sus Excelencias, les dio a besar el signum crucis y les ofreció el agua bendita.

El Caudillo y su esposa se dirigieron al altar mayor, arrodillándose en el centro del mismo, donde escucharon las oraciones que se leían a sus asientos del trono, situado en el presbiterio. El doctor Del Pino y Gómez pronunció una magnífica allocución, en la que puso de relieve las incomparables gestas realizadas por el Caudillo durante nuestra Cruzada de Liberación y sus gloriosos actos de actuación realizados por él en la posguerra, que no hubiese podido llevar a cabo un hombre de no haber contado, como él, con la protección divina. Enumeró diversas obras realizadas para el engrandecimiento de España, y Lérida, los que se han verificado en Lérida. Los que aceptasen el recuerdo que les ofrecía, como expresión de la gratitud y el amor de la ciudad, y seguidamente hizo entrega al Generalísimo de una artística placa y una reliquia de San Ramón de Roda, y a su esposa, de un rosario con una medalla de la Virgen de la Academia, Patrona principal de Lérida. Finalmente se cantó un solemne tedeum, en el que ofició el obispo de la diócesis revestido de pontifical, actuando la escuela cantorum de la parroquia de San Juan.

Terminada la ceremonia, Sus Excelencias abandonaron el templo, también bajo palio, acompañados los hasta la puerta el obispo y el Caudillo Catedral. Al salir de la iglesia, el Caudillo y su esposa fueron objeto de grandes ovaciones, mezcladas con los gritos de «Franco, Franco, Franco» y «Arriba España» por parte del numeroso público que allí y en los alrededores se había congregado.

### En el Gobierno Civil

A la salida de la catedral Su Excelencia el Jefe del Estado subió a su automóvil, acompañado de su esposa, y se dirigió al Gobierno Civil, entre las ovaciones del gentío que se había estacionado en aquel lugar. Las muestras de adhesión y entusiasmo se renovaron en el trayecto. En los jardines del Gobierno Civil se había congregado también una gran muchedumbre, que aplaudió al Generalísimo al descender del automóvil.

En la puerta del Gobierno Civil fué recibido por el Gobernador

Civil de la provincia, camarada José Pagés; director general de Regiones Devastadas, camarada Macián Pérez; Alcalde, camarada Molina Pinto, y el ingeniero delegado de la Comarca de Regiones Devastadas, señor Escarín. El Caudillo y acompañantes se dirigieron al salón del trono, donde, para corresponder a las aclamaciones del pueblo, el Generalísimo se vio precisado a salir al balcón principal del edificio.

De nuevo en el salón del Trono, Su Excelencia el Jefe del Estado escuchó las explicaciones que le dieron los arquitectos de Regiones Devastadas que han trabajado en la construcción del edificio. A continuación, un grupo de señoritas, ataviadas con trajes típicos leridanos, ofreció al Generalísimo muestras de frutas y productos agrícolas de la provincia, y el Gobernador Civil le hizo entrega de un folleto en el que se recoge gráficamente la labor realizada por Regiones Devastadas en la provincia de Lérida.

### Visita a la antigua Seo

Acto seguido el Caudillo abandonó el edificio y, en su automóvil, acompañado del Alcalde, se dirigió a la meseta de la Seo antigua. En otro coche lomaron asiento doña Carmen Polo de Franco y la esposa del Alcalde.

Sus Excelencias visitaron las obras de restauración del histórico templo y los depósitos construidos, que forman parte de la red de distribución de aguas de la ciudad, recientemente terminados en dicha meseta. Sobre los mismos les dieron amplias explicaciones los técnicos que han trabajado en la obra.

### Almuerzo en el Ayuntamiento

El director general de Regiones Devastadas presentó al Generalísimo el Libro de Oro, donde estampó su firma, y poco después, el Caudillo, su esposa y demás personalidades de su séquito se trasladaron al Ayuntamiento, en donde de la Corporación municipal ofreció un almuerzo, al que asistieron, asimismo, un centenar de invitados.

Terminado este almuerzo, Sus Excelencias se dispusieron a reanudar su viaje. Las autoridades del Ayuntamiento, donde una compañía del regimiento de Cazadores de Montaña número 1, con escuadra, bandera y banda, rindió honores. El Caudillo y su esposa subieron al coche, mientras el poblado que se había agolpado alrededor del palacio del Ayuntamiento.

## Agradecimiento del S. E. U. al Ministro de Educación

FUE EXPRESADO POR EL JEFE NACIONAL ANTE LA DECISION RESPECTO A LOS EXAMENES DE LA MILICIA

El Jefe Nacional del S. E. U., don Serrano Montalvo, como acto inmediato a su toma de posesión, visitó ayer al Ministro de Educación Nacional, con el que mantuvo una extensa conversación acerca de las cuestiones propias del Sindicato estudiantil. Serrano Montalvo expresó especialmente su gratitud al Ministro de Educación por la diligencia con que el Ministerio ha acogido y resuelto la petición del S. E. U. respecto a los exámenes extraordinarios de los alumnos procedentes de los Campeonatos de la Milicia Universitaria.

les hizo objeto de clamorosas ovaciones, que se repitieron a lo largo del puente, hasta que el automóvil se perdió de vista.

### Tárrega expresa su adhesión al Generalísimo

TÁRREGA (Lérida).—A las tres y cuarenta y cinco minutos de la tarde pasó por esta ciudad Su Excelencia el Jefe del Estado, acompañado de su esposa, y seguido de todo el séquito. La ciudad aparecía engalanada y con toda la población en la carretera por donde había de pasar el coche cubierto del Generalísimo, que fué objeto de fervorosas muestras de adhesión. A la entrada de la ciudad se había levantado un arco triunfal, bajo el cual las autoridades de Tárrega y comarca presentaron el paso de la comitiva. (Cifra)

### Paso por Igualada

IGUALADA.—A las cuatro y cuarenta minutos de la tarde, Su Excelencia el Jefe del Estado, acompañado de su esposa y séquito, pasó por esta ciudad. A la entrada

## Extraordinaria expectación en Barcelona

BARCELONA.—Barcelona ha tributado un apoteósico recibimiento a Su Excelencia el Jefe del Estado y Generalísimo Franco, que llegó acompañado de su esposa y séquito. Una ingente muchedumbre se apinó a lo largo del prolongado recorrido que siguió el Generalísimo, desde la plaza de España, por la avenida de José Antonio, paseo de Gracia y avenida del Generalísimo.

Cubrían la carrera fuerzas de la guarnición de los tres Ejércitos. Todos los edificios lucían colgaduras, banderas nacionales y gallardetes multicolores, y todas las avenidas estaban asimismo profusamente adornadas, con banderas en mástiles en tendidas a lo ancho de las calles.

### La Falange acude a recibir al Jefe Nacional

Los trabajadores barceloneses hicieron acto de presencia en este triunfal recibimiento portadores de pancartas con inscripciones patrióticas y de saludo al Caudillo, estando representados todos los Sindicatos Gran número de camaradas, con la camisa azul y la boina roja, y camaradas de la Sección Femenina, acudieron a recibir al Jefe del Estado. También destacaba la presencia de las Falanges Juveniles de Franco con los Guías, Cadetes y Flechas totalmente uniformados, y de los ex Cautivos de la plaza de España, que presentaban a las autoridades, jerarquías y representaciones oficiales. Formaban en dicha plaza el escuadrón de la Guardia Mora, y en el acceso de la autopista de Castelldefels la compañía de honores del regimiento Jaén 25, con bandera, escuadra y banda de música. Estaban presentes los jefes y oficiales de la guarnición, jerarquías del Movimiento, Cuerpo consular, representaciones económicas, etc. En torno a la fuente monumental se congregaron los Alcaldes y autoridades de las respectivas comarcas, a la alegría de Barcelona y al homenaje que la capital catalana ha rendido al glorioso salvador de España.

Los espacios abiertos para el pueblo ofrecían magnífico aspecto por el inmenso gentío que en los mismos se arremolinaba. La fuente monumental luminosa fué preciosa en funcionamiento para dar realce a la jornada.

En el punto reservado para la recepción de Su Excelencia aguardaban los Gobernadores Civil y Mi-

litar, Alcalde, Presidente de la Diputación, arzobispo-obispo, presidente de la Audiencia Territorial y demás primeras autoridades, con el Capitán General del Departamento Marítimo de Cartagena; jefe de la Región Aérea Pirenaica, secretario de la Casa Civil de S. E., el jefe del Estado, señor Gamir; laureado teniente coronel Zamalloa, jefe del Regimiento de la Guardia de Su Excelencia el Jefe del Estado; Consejeros Nacionales, Procuradores en Cortes, jerarquías del Movimiento y otras representaciones. En el conjunto de la plaza de España destacaban las amplias terrazas del grupo escolar «España», en las que se apinaban los pequeños escolares, agitando banderitas con los colores nacionales.

Después de las cinco de la tarde formaron las fuerzas militares en el indicado sector. Asimismo desfilaron para situarse en la avenida de José Antonio, en su tramo precedente de la plaza de España, el batallón de Cadetes, con sus respectivos guiones.

De todos los pueblos circundantes habían llegado gran número de Comisiones para aclamar a Franco. En trenes especiales rindieron homenaje al Jefe del Estado, el teniente de R. N. E. De los centros de producción textiles y metalúrgicos afluyeron militares de trabajadores, portando pancartas y banderas con expresivas salutaciones.

### Llega el Caudillo

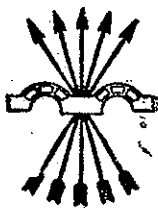
A las seis de la tarde, cuando comenzaba a declinar el día, se encendió la iluminación de las farolas y edificios de la plaza de España. Unos momentos más de espera entre la mata densa de aclamaciones al Jefe del Estado, hasta que a las seis y media un lejano toque de clarín y el clamor de aplausos y vítores dio cuenta de que el Caudillo estaba próximo a llegar. Inmediatamente comenzaron a entrar en la plaza los primeros coches de la comitiva, y a las seis y treinta y siete minutos un toque de atención anunció la llegada del Caudillo a la plaza de España, en cuyo momento las baterías de Montjuich dispararon las salvas de ordenanza. Los cantos de música interpretaron el Himno Nacional y las fuerzas aceptaron la posición de firme. Un clamor popular invadió la amplia plaza. En ese momento se escuchó en gritos y vítores de «Franco, Franco, Franco» y fueron a caer de las unas banderas de diversos colores en la borda de la fuente del centro de la plaza y en la parte superior de la plaza.

(Continúa en la página siguiente)



ALMIRANTE WRIGHT

En opinión del comandante supremo de la N. A. T. O. en el Atlántico, 1956...



Arriba

Núm. 7.217.—II época.—Madrid, domingo 1 de enero de 1956

FELIZ AÑO NUEVO
Al comenzar el nuevo año, ARRIBA reitera su fidelidad...

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA.—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 14.—TEL. 25-26-10.—1 PTA.

LA CONTINUIDAD Y LA ESTABILIDAD POLITICA NO SE RESUELVEN SOLAMENTE CON FORMULAS DE SUCESION EN LA JEFATURA DEL ESTADO



No podremos tener voluntad fuera si no tenemos unidad y fortaleza dentro

Mensaje del Caudillo en el Año Nuevo

Su Excelencia el Jefe del Estado y Generalísimo de los Ejércitos...

Españoles: Al entrar en el umbral del año 1956, en que se van a cumplir veinte de nuestro Glorioso Alzamiento...

El tiempo no ha podido aminorar aquella confianza, y cuando un año muere y otro se alumbra...

LOS PELIGROS QUE AL MUNDO ACECHAN SON MAYORES QUE NUNCA

Hoy, sin embargo, tengo que prevenirlos de un peligro: con la facilidad de los medios de comunicación...

zas en el futuro, no puedo menos de proclamar lo que mi mente acusa: ¡Bendita la tierra que cuenta con tales hijos!

mente cerrando los ojos a las desgracias pasadas, abierta la esperanza al logro de las satisfacciones personales...

Este año se unirá a las actividades intelectuales de las Universidades los nacidos bajo el signo de la Cruzada...

No sería sincero con vosotros si yo os diera esta vez de alarma que siento latir en las generaciones que pasan...

EDITORIAL

UN ESLABON MAS

Al considerar en bloque el año que termina para el comentario político, carece de interés la enumeración de los acontecimientos que durante él han tenido lugar...

cuidad de la política de Felipe II, al menos con el dinamismo y la intrepidez del abate Alberoni. Pero nosotros, interpretando la profunda seriedad del pueblo español...

Más enjundia y valor simbólico tiene la plena imposición de las leyes españolas sobre Marruecos en lo que concierne a la batalla del Sultan Mohamed V. Ha sido una acción a cuerpo limpio...

LLAMAMOS PAZ AL BIENESTAR EXTERIOR QUE DISFRUTAMOS

El equívoco está en que llamamos paz al bienestar exterior que disfrutamos cuando la vida es lucha y aun en los períodos aparentemente más placidos...

agravado por la herencia de la pasada guerra, que nos dejó como secuela el vivir bajo el imperio de la guerra fría...

Señora...

MEDIAS VESPA

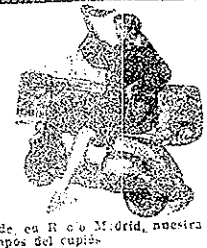
será usted distinguida y tendrá la oportunidad de oír a importantes premios

Pídale en todo el comercio de España o a su distribuidor

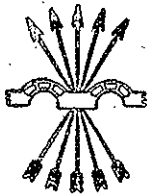
MONSIEUR

CALLE IMPERIAL, 4. MADRID.

Oiga los jueves, a las tres de la tarde, en Radio Madrid, nuestra emisión "Aquellos tiempos del cupido"



**FOSTER DULLES**  
 «Los Estados Unidos no emprenderán reducción alguna de sus efectivos militares que pueda afectar a cualquier alianza de Norteamérica con otras naciones», ha declarado el secretario de Estado en su conferencia de Prensa de ayer.



# Arriba

Núm. 7.387.—II época.—Madrid, jueves 19 de julio de 1956

**SERVICIO METEOROLOGICO**  
 Se registró durante el día de ayer el máximo de calor en Santander y Guipúzcoa. En el resto de España el tiempo fue bueno, con alguna nubosidad de evolución. **TIEMPO PROBABLE.** — Mejoría del tiempo en el Cantábrico, con nubosidad variable. Formación de nubosidad cumulonimbo de evolución diurna sobre cordillera Ibérica, Cataluña y Levante. Aumento general de la temperatura.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO RIVERA.—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 14.—TEL. 22-26-10.—1 PTA.

## FRANCO INAUGURO OCHO MIL DOSCIENTAS VIVIENDAS DEL PLAN NACIONAL PARA MADRID

**La Revolución Nacional que acaudilla Franco ha sometido al Gobierno el siguiente programa para su realización inmediata:**

- UNIFICACION DEL SALARIO, sumando todos los factores que hoy integran su valor real.**
- POLITICA DE VIVIENDA, rápida, responsable y eficaz, estimando la vivienda del trabajador como servicio público**
- EXTENSION DE LOS SEGUROS Sociales a mayores zonas de la sociedad.**
- PARTICIPACION EN LOS BENEFICIOS mediante la cogestión en la Empresa.**
- SISTEMA ELASTICO DE SALARIOS, hasta llegar a la fórmula de escalas móviles.**
- DISTRIBUCION DE LA RENTA Nacional en forma más equitativa.**
- LIBRE ACCESO A LA CULTURA en todos sus grados.**

(Texto íntegro del mensaje del Ministro de Trabajo a los productores españoles, en el que se contiene este programa. Páginas 11, 12 y 13)

### LE ACOMPAÑARON LOS MINISTROS SECRETARIO GENERAL, DE LA GOBERNACION Y DE TRABAJO

En el palacio de El Pardo el Caudillo hizo entrega de los títulos y diplomas a las Empresas y productores ejemplares. El homenaje de la Falange al Ejército revistió gran brillantez en toda España.

Terminados los actos en el palacio de El Pardo, durante los cuales hizo entrega de los títulos y diplomas a las Empresas y productores ejemplares, el Caudillo se trasladó a la zona que—en el término de Fuencarral—será objeto de un amplio plan de adquisiciones y urbanización para el desarrollo del Plan Nacional de la Vivienda en la parte correspondiente a Madrid. Acompañaron al Caudillo en su visita los Ministros Secretario General del Movimiento, camarada Arrese, de Trabajo, camarada Gilson, de la Gobernación, don Diego Pérez González, Vicepresidente General del Movimiento, camarada Estay Pombo, jefe de sus Casas Militares, teniente general Franco Salgado, y Civil, marqués de Rector de Santillán; segundo jefe de la Casa Militar, contralmirante Nieto Antuña, y de la Casa Civil e Intendente, don Fernando Fuenfres de Villavieja; Delegado Nacional de Sindicatos, camarada Solís, y otras personalidades.

plaza de Castilla. También aquí verdaderamente recibió al Caudillo con aplausos y vítores. Franco visitó algunas de las viviendas y seguidamente la comitiva salió a la carretera de Iruñ, desde la que el (Continúa en la página siguiente)

### CONVERSACIONES DE REPRESENTANTES DE LOS ESTADOS MAYORES DE ESPAÑA, PORTUGAL Y NORTEAMERICA

SE CELEBRARON EN MADRID LOS DIAS 17 Y 18 DE JULIO

El tema de las discusiones ha sido la defensa de la península Ibérica y la importancia de esta zona para la defensa de la Europa occidental.

Durante los días 17 y 18 de julio han tenido lugar conversaciones de alto nivel militar entre los representantes de España, Portugal y los Estados Unidos. Presidido por parte española el teniente general don Carlos Asensio, jefe del Alto Estado Mayor.

La Delegación de los Estados Unidos era presidida por el mayor general Francis M. Day, del Estado Mayor de la Defensa Nacional.

Las conversaciones versaron sobre problemas específicos relacionados con la defensa de la península Ibérica y la importancia estratégica de esta zona para la defensa de Europa occidental.

Se analizaron las misiones de las respectivas Fuerzas Armadas en la defensa de la península Ibérica, así como las medidas que conjuntamente deberían tomarse en las distintas situaciones defensivas que pudieran surgir.

Los conversaciones se llevaron a cabo dentro de una atmósfera de la mayor franqueza y cordialidad. Los resultados de las mismas constituirán la base para futuras discusiones militares.

### RUSIA PRESTARA GRAN AYUDA ECONOMICA A ALEMANIA ORIENTAL

Pagará, asimismo, la mitad de los gastos que acarrea el mantenimiento del Ejército soviético de ocupación

VIENA.—La Delegación gubernamental de Alemania oriental ha salido ayer, en avión, de Berlín con dirección a Berlín. Después de haber conseguido de los soviets un acuerdo por el que éstos se comprometen a contribuir a la mitad de los gastos producidos por el mantenimiento de las tropas de ocupación soviéticas.

Los rusos también han prometido a los soviets alemanes acrear millones de marcos en divisas pagadas por el primer ministro, Gheorgi Malenkov, y el ministro de Defensa, Zhukov. (Efe.)

dirigentes soviéticos han dirigido los días. Acudieron al aeropuerto a despedir al primer ministro, Grotzschki, y al secretario del partido comunista alemán, Walter Ulbricht, un nutrido grupo de jerarcas rusos, entre los que se encontraban: el primer ministro, Nikoos Bulganin; el secretario del partido comunista, Kravtchenko; el ministro de Asuntos Exteriores, Dimitri Chomikov; el ex primer ministro, Gheorgi Malenkov; y el ministro de Defensa, Zhukov. (Efe.)

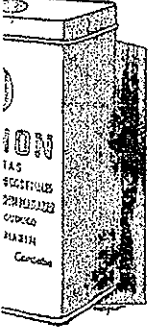
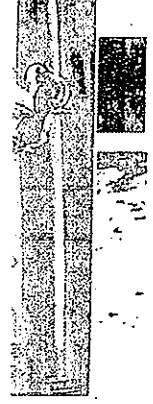
Veinte sacerdotes polacos, detenidos por los rojos

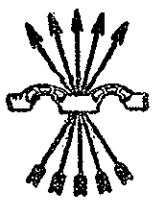
VIENA.—El servicio de Prensa austríaco informa que veintidós sacerdotes polacos fueron detenidos, y se les envió inmediatamente a prisión de guerra, por sospechas de hallarse relacionados con el reciente levantamiento de Posnan.

Según dicho servicio de Prensa, trece de los sacerdotes detenidos fueron puestos en libertad después de ser sometidos a interrogatorios. Al parecer, los sacerdotes distribuyeron alimentos a la población. (Efe.)

Con una crítica a Stalin, Thorez inaugura el XIV Congreso del partido comunista francés.

EL HAVRE (Francia).—Maurice Thorez, el jerarca comunista francés, considerado como un gran simpatizante con la política soviética, por tanto, ha ejercido a la disciplina del actual Kremlin, ha inaugurado el XIV Congreso del partido comunista francés con un discurso que comenzó a decir: (Continúa en la página 15)





# Arriba

Núm. 7.528.—II Época.—Madrid, martes 1 de enero de 1957

**SERVICIO METEOROLÓGICO**  
Llovizna en la región cantábrica y en Galicia, y con menor intensidad en otras regiones españolas. En la media amplitud las precipitaciones.  
**TIEMPO PROBABLE**—Tendencias a empeorar en toda la Península y aumento de la nubosidad en Levante. Intensas precipitaciones en Galicia y nevadas en los sistemas montañosos. Borejadilla en el Cantábrico.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA—ORGANO DE FALANGE ESPAÑOLA TRADICIONALISTA Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 14.—TEL. 23-36-10.—1 PTA.

## LA REVOLUCION HA TRANSFORMADO LA ESPAÑA ASPERA Y DESNUDA EN OTRA MAS HERMOSA Y FECUNDA

### Nada hace más anarquistas y comunistas que los abusos del capital

### La unidad y la continuidad del Régimen deben ser sagradas por tratarse de una necesidad histórica

### MENSAJE DE AÑO NUEVO DE S. E. EL JEFE DEL ESTADO

Su Excelencia el Jefe del Estado y Generalísimo de los Ejércitos dijo anoche, a través de los micrófonos de Radio Nacional de España el siguiente mensaje a los españoles con motivo del Año Nuevo:

**Españoles:**  
Nuevamente, al finalizar el año 1956 y alcanzar el umbral de 1957, se me ofrece la ocasión de dirigirme a todos los españoles que integran el cuerpo de la Patria para hacerles llegar, con mi salutación y deseos de felicidad para el nuevo año, el mensaje más grande y noble que es la comunidad nacional. En vano trataríamos de hacernos en la lejanía de la familia, desentendidos de los lazos que nos unen a los demás, cuando la realidad nos llama a todos solidarios en el destino común obligándonos a participar activamente en la conformación de ese destino.

Este año de 1956 que ahora termina tiene una significación muy especial para los españoles: en él el Movimiento Nacional ha cumplido cuatro lustros. No se trata de algo que desde el 18 de julio de 1936 se encuentra en marcha y en condiciones de alcanzar sus propios y legítimos reconocimientos de mayoría de edad, de madurez, de indiscutible

y fabulosa educación política, económica y social, que las hacen coexistentes con el presente y el futuro de España.  
Si desde las alturas de los veinte años transcurridos aún sea difícil percibir todo el alcance y la profundidad de sus líneas de acción y desarrollo para el porvenir, pues su contenido no es simplemente el de un programa, sino el de un modo de ser, el de una actitud dogmática, intelectual, moral y cordial ante la Historia, es lo que ésta tiene de pasado, de actual y de futuro, si son bastantes, sin embargo, para contrastar los juicios propios y deducir conclusiones a la luz de la experiencia.

#### TRASCENDENCIA DE NUESTRA CRUZADA Y DE LA OBRA REALIZADA

Si examinamos la situación en que España nos fue entregada, vacía y exhausta por las devastaciones ruinosas y en los años de guerra universal o de posguerra, en

abandono de su campo que se había hecho ya secular: cultivos arrasados, cañales degenerados y diseminados por la incuria y las epizootias; aldeas y poblados en el máximo abandono, víctimas de la usura; brazos ociosos, monjes descañados y producciones miserables. Las generaciones que nos sucedan recibirán una agricultura racionalizada en cultivos y métodos, en un proceso de colonización interior cuyas posibilidades habían permanecido inéditas durante siglos, con una población rural reducida de la usura y de la tentación de la especulación por organismos y procedimientos eficientes, con explotaciones agrícolas planteadas y dirigidas con mentalidad de empresa, con una riqueza forestal incalculable y con un potencial hidráulico y eléctrico puesto por primera vez en nuestra historia al servicio del campo y de las industrias agrícolas.

que ha tenido que realizarse nuestra reconstrucción, entre amenazas a nuestras fronteras y salpicaduras constantes de la guerra sobre nuestro comercio; de la necesidad de liquidar todo un coloso problema político de responsabilidades, se agiganta la trascendencia de la obra realizada en estos años en una Patria que tantos contenidos tenía latente.

De lo definitivamente establecido y de lo que se encuentra en vías de realización, podemos, si no sentimos saltos de alegría, pues a quienes nos rodeamos para España los más altos destinos esta satisfacción jamás puede seros permitida, si alimentarla la regularidad y la certeza de que las generaciones venideras recibirán una Patria, firme y estable una Nación que nosotros recibimos dispersa y desintegrada con la experiencia de ejemplo de que sólo es posible la libertad real, la justicia y el progreso dentro de una unidad sin fronteras, de la disciplina de unos principios, de unas normas y de un sistema institucional y legal adecuados a las específicas condiciones y cualidades de nuestro pueblo.

Recibimos una Nación con una economía básicamente somera que vivía prácticamente sometida al signo retardatario de las influencias extranjeras; con un

abandono de su campo que se había hecho ya secular: cultivos arrasados, cañales degenerados y diseminados por la incuria y las epizootias; aldeas y poblados en el máximo abandono, víctimas de la usura; brazos ociosos, monjes descañados y producciones miserables. Las generaciones que nos sucedan recibirán una agricultura racionalizada en cultivos y métodos, en un proceso de colonización interior cuyas posibilidades habían permanecido inéditas durante siglos, con una población rural reducida de la usura y de la tentación de la especulación por organismos y procedimientos eficientes, con explotaciones agrícolas planteadas y dirigidas con mentalidad de empresa, con una riqueza forestal incalculable y con un potencial hidráulico y eléctrico puesto por primera vez en nuestra historia al servicio del campo y de las industrias agrícolas.

Las razones de aquella grave situación de que partimos hemos de atribuirlos casi por partes iguales a la acción subsistente e interesada de nuestros enemigos tradicionales, que no han reparado en medios para mantener su hegemonía egoísta y antinacional sobre los otros países, y a la falta de visión de nuestros dirigentes políticos y de nuestras minorías rectoras, que durante cerca de un siglo, por inopia, incompetencia o entregues inconfesables, no quisieron abrirse de la esterilidad del sistema y no quisieron o no supieron desmontar aquel estado de cosas y desparlar

#### CAUSAS DE NUESTRA ANTERIOR DECAENCIA

(Continúa en la página 9)

## España recibirá más ayuda norteamericana en 1957

### LA POLITICA EXTERIOR DE WASHINGTON GIRARA ESTE AÑO SOBRE DOS GRANDES EJES: HUNGRIA Y EL ORIENTE MEDIO

**NUEVA YORK** (Crónica cablegráfica de Nueva York o correspondencia). — De mi última visita a Washington traigo la impresión de que 1957 será muy fecundo para las relaciones entre España y Estados Unidos en el sentido práctico de que nuestro país recibirá un apoyo económico norteamericano más sustancial que en años anteriores. Buena impresión para este 1.º de enero, en que la costumbre periodística impone al correspondiente el quehacer de resumir las incidencias del año que terminó y bosquejar una perspectiva teórica del año que nace. Como éste es hijo de aquél y nosotros no nos seguimos siempre, al uno condicionados al otro, máximo en política, que debe ser, por su capullo de cosas buenas, un año de redimir errores.

con una mayor frecuencia hacia la paz. De cualquier modo, un año difícil.

#### CONVERSACION CON ARELIZA

No quiero hoy que se pierdan, por el solo agrado de haberlos tenido, algunas de mis conversaciones en Washington, especialmente una interesantísima charla con nuestro embajador, don José María de Areliza, conde de Motrico, quien soportando esos dos hechos históricos, me decía: —Lo inverosímil y heroico del alzamiento húngaro contra las tropas rusas no sólo el síntoma más esperanzador de cuantos en estos trágicos diez años posteriores a la entrega de Yalta, se han producido en la cristiandad casuística. La debilidad política del gigante moscovita soviético se manifestó violentamente al descubrimiento. Por su lado, la advertencia egipcia demostró hasta qué punto son hoy imposible los intentos bélicos aislados de cualquier país si no cuentan con el apoyo militar y económico de una de las dos grandes potencias del mundo, Estados Unidos o Rusia.

No hay duda de que los Estados Unidos—aliados a religión—quieren sacar resultados positivos pacificadores de ambas crisis, porque la aventura egipcia releva

## Las perspectivas económicas de Inglaterra para 1957 son "cualquier cosa menos halagüeñas"

### ASI LO AFIRMA EL JEFE LABORISTA HUGH GAITSKELL

**LONDRES.** — El partido laborista está preparado para asumir el Gobierno de Gran Bretaña tan pronto se declare en favor suyo los electores, dice el jefe socialista Hugh Gaitskell en un mensaje de Año Nuevo, en que afirma que el Gobierno conservador se encuentra en situación lastimosa, dividido, desacreditado, confuso y fardo de una desolada a otro, mientras que el partido laborista «vive a diario en fuerza y confianza». Dice igualmente que las perspectivas económicas de comienzos de 1957 son cualquier

cosa menos halagüeñas, con una escasez de petróleo que amenaza con el paro y con unas reservas de oro deplorablemente bajas. (Efe.)

#### Huelga de estibadores en Londres

**LONDRES.** — Una huelga de seiscientos estibadores tiene detraídas seis buques en los South West India Dock de Londres, y amenaza con extenderse.

El paro es consecuencia de un disputa surgida el sábado después de la descarga del vapor «Goultan», en relación con la cual fueron decretados siete cientos a cada uno de los ciento cincuenta estibadores empleados en ella por un motivo que ellos consideran injusto. Se declararon en huelga hasta tanto no les fueran pagados los siete millones, y hoy se han sumado al paro otros cuatrocientos cincuenta obreros, que han abandonado cinco buques de los que estaban descargando un total de treinta mil toneladas de azúcar de Mauritania. Inútilmente les ha pedido su sindicato que reanuden la labor con el fin de que pudieran iniciarse negociaciones con la parte patronal. (Efe.)

## PASTILLAS BONALD

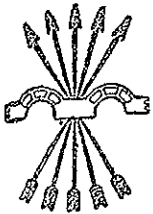
# BONALD

### TOS - GRIPE - ANGINAS - AFONIA

(C. S. 13399.)



La Col accidente alvamento.



# Arriba

Núm. 8.242.—II época.—Madrid, domingo 19 de abril de 1959



FUNDADO POR JOSE ANTONIO PIZZO DE RIVERA.—ORGANO DE P. E. T. Y DE LAS J. G. R. S.—LARRA, 15.—TEL. 233510.—DEPOSITO LEGAL: M. 17-1958.—2,00 PTAS.

## CHRISTIAN HERTER, NUEVO SECRETARIO DE ESTADO NORTEAMERICANO

### EL PARTIDO COMUNISTA ITALIANO ACUSADO DE ESPIONAJE EN FAVOR DE LA U. R. S. S. DIO ORDEN A TODAS SUS CELULAS DE REALIZAR INFORMACION SOBRE LAS INSTALACIONES MILITARES DEL PAIS

ROMA.—Tres periódicos romanos dicen que el partido comunista italiano se ha valido de su organización en todo el país para realizar espionaje a favor de la Unión Soviética y en contra de la Organización del Tratado del Atlántico Norte.

«El Tiempo», conservador; «El Secolo», neofascista, e «El Quotidiano», órgano de la Acción Católica Italiana, han publicado fotocopias de una supuesta circular del partido comunista pidiendo a todas las células locales que reúnan una detalladísima información sobre las instalaciones militares de sus zonas.

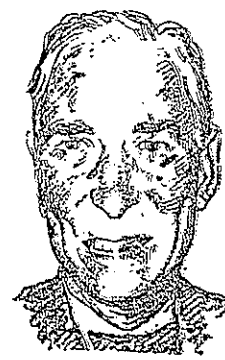
Un representante del partido ha declarado que los documentos reproducidos por los periódicos son falsos.

Uno de los reproducidos es un memorándum de fecha 8 de abril de 1958, en el que se pide urgente información sobre las bases aéreas, terrestres y navales de la O. T. A. N., el número de hombres que componen sus guarniciones, su nacionalidad y armamento y los nombres de los jefes de los mismos.

También solicita detalles sobre las armas de que dispone cada base, el lugar de las rampas de lanzamiento de los proyectiles dirigidos, así como información sobre las rampas móviles de los proyectiles.

Otro documento reproducido en los periódicos es una carta circular de fecha 17 de marzo de 1959, firmada por un destacado miembro del partido y en que se pide atención al cuestionario. (Efe.)

Gran figura del partido republicano, ha dedicado su vida a la diplomacia y ha sido el más íntimo colaborador de Dulles. ESTA CONSIDERADO COMO UN DECIDIDO ANTIISLACIONISTA, PARTIDARIO DE LA ESTRECHA COLABORACION CON TODAS LAS POTENCIAS OCCIDENTALES



Christian Herter

AUGUSTA (Georgia, Estados Unidos).—El Presidente Eisenhower ha nombrado a Christian Herter para suceder a John Foster Dulles como secretario de Estado de los Estados Unidos.

Eisenhower hizo el anuncio teniendo a su lado a Herter, que ha sido subsecretario del departamento desde febrero de 1957 y sucesor en el cargo de 1957 desde el mismo mes de este año, en que se pasó a John Foster Dulles.

La decisión de Dulles, se anunció el miércoles pasado después de consultar los miembros que el estado del secretario de Estado había empeorado.

### EL SENADO HA DE RATIFICAR EL NOMBRAMIENTO

El Presidente agregó que el senado que viene empieza el nombramiento de Herter a Se-

nado, donde se esperará que será confirmado.

Preguntado si proyectaba introducir algún cambio en la política exterior, Herter respondió con una sonrisa que no quería hablar de esto hasta que lo haya sido confirmado por el Senado. El nuevo secretario, que cuenta sesenta y tres años, también declaró hacer conjeturas sobre quien le va a sustituir en el cargo de subsecretario. Declaró que se había sometido a un completo reconocimiento médico en el Hospital de la Universidad de John Hopkins, en Baltimore, a petición personal del Presidente Eisenhower. Aseguró que no había sido informado del resultado de este reconocimiento, pero el secretario de Prensa, Hagerly, intervino para decir que los resultados habían sido satisfactorios en todos sus aspectos.

Herter ha sufrido de artritis durante varios años y se sentía cierta preocupación sobre su curación o su capacidad para desempeñar el pesado cargo de secretario de Estado.

### ENTREVISTA CON EISENHOWER

Herter, ha llegado esta mañana en helicóptero a Augusta, procedente de su plantación en Green Pond (Carolina del Sur), donde fue ayer desde Washington para pasar el fin de semana.

Eisenhower, a su llegada a la sala de Prensa, anunció a los periodistas:

«No deseo más que comunicarle mi intención de nombrar a Herter secretario de Estado». Luego añadió que el nombramiento será enviado al Senado a principios de la semana que viene.

Después, el Presidente aludió a la habitación, quedándose Herter para responder a las preguntas.

El nuevo secretario de Estado dijo a los periodistas que se entrevistó con el Presidente en la Casa Blanca, cuando el jefe ejecutivo suspendió sus vacaciones en Georgia durante 24 horas, dos días antes de que Dulles, después de haber sido informado por los medios de su estado, renunciara a que el Presidente anunciara dimisión.

Respondiendo a una pregunta dijo que no cree que su artritis le impida desempeñar su cargo.

### DULLES APROBO LA DECISION

Hagerly manifestó a los periodistas que el Presidente recibió el informe sobre el reconocimiento médico efectuado a Herter el jueves por la tarde o ayer. Hagerly dijo que el Presidente entregó a Herter que se trasladó a Augusta para celebrar esta conferencia. Herter y el jefe del Estado sostuvieron antes de la conferencia de prensa una conversación que duró 40 minutos.

Antes de la conferencia... (Continúa en la pág. 13.)

## EJERCITO Y FALANGE FORMAMOS UNA GRAN FAMILIA

NUESTROS HOMBRES ESTAN SIEMPRE DISPUESTOS A MARCHAR CUANDO EL EJERCITO LOS NECESITE

EL MINISTRO DEL EJERCITO IMPUSO LA GRAN CRUZ DEL MÉRITO MILITAR AL MINISTRO SECRETARIO GENERAL DEL MOVIMIENTO.

También condecoró a diversas jerarquías del Movimiento por su ayuda en los incidentes de Ifni

Nos lo ha dicho el teniente general Barroso, Ministro del Ejército: «Vosotros y nosotros formamos una gran familia». Es una verdad como una iglesia, sobria e incluso reiterada: Movimiento y Ejército, Ejército y Movimiento, compartimos la mesa, el pan y la doctrina, rezamos las mismas oraciones e idénticas, aunque estemos le montan guardia a nuestro sueño. Hay una nueva teoría de nombres ilustrados en el Orden del Mérito Militar. Nombres así: Solís, Pilar, Alfredo, Herrero Tejedor, Oriol Urguijo. Fue yo. La ocasión fue Ifni. Sobrevolada por el tiempo, pero no ahogada por el tiempo, aquella hora, aquella distancia, aquel trance, aquellas muertes, aquella el corazón heroico del pueblo español, movieron su entusiasmo, encendieron su llama. Es posible que las cosas fueran que suceder así. Es posible que necesitaríamos, al cabo de los años, aquel toque de corneta que fue campana de rebato. Tena África muchas historias escritas sobre nuestros hombres. Estábamos así, hablando de fútbol, criticando algunas filtraciones, impetrando la lluvia, viviendo la paz, cuando el fantasma de la guerra hizo su aparición. Para muchos, los proclamas del Sahara no alcanzaban siquiera a la leyenda de recuerdo geográfico. Puertos avanzados, guarniciones, fuertes, arca y sedad, eran como memorias de una película de aventuras posibles, pero no probables. Civildábamos allí, construíamos allí —say un poco, o un mucho, festivo de excepción de lo que dice—, en ausencia de inquietudes masivas, en una memoria de escándalos y de sacrificios que chapurraba palabras de dialecto marroquí. La playa de Sidi Ifni era la playa de las siete olas, fotográfica y tal, donde a veces naufragaba un caballo. El Sahara no parecía de ser ruta de nómadas, hijos de la lluvia, con sus velos azules y sus ojos entrecerrados de arena y de sol.

Pero de pronto, el golpe. «Lo recordáis? Se habló de unas partidas. Y en seguida, en seguida, de una Medalla Militar. Ortiz de Zuñiga. Cuando en España se dan Medallas Militares, algo de España está un pelotero. África volvió por sus viejos lucros de escribirse a golpe de mayúscula. Partes del Ministerio del Ejército. Bienes a la mar. Canciones al aire. Soldaditos. El camino es estrecho.

Pero ya nunca, nunca de los españoles, que dicen en algunos países españoles, la Patria divorciada a sus empresas defensivas. Se proclamó, sin que nadie tuviera que meterse a proclamarlo, el estado de guerra nacional, señores, ¿cómo pudo ser? a este trabajo. Se desafiaban con camisas azules y botas rojas. Era lo que tenía que ocurrir. Es lo que, venturosamente, ocurrió siempre que haya falta. Señor, si ya está a punto de inaugurarse el Valle, ¡qué más da ser los últimos en inscribir sus nombres en su rollo!

No recuerdo aquellas Navidades, en que el dulce turrón tenía no sé qué gusto de amargura. No fue un paseo Ifni para los infantes, para los arcabucos, para los marineros. No fué jugar con el co-

modo en la mano y el cordero a espaldas. Fue luchar como entenas, a cuerpo limpio, a cada decada, a hombre, a séptimo, a veintio, a veintio, pero que la boca respiraba temblorosa. Cada paso una bala. Cada metro un anzuelo de dolor. Cada trazo una revolución. Con los ojos en África, el corazón en África y el dolor de África arrojándonos a todas las estradas. La gran familia. LA GRAN FAMILIA que el general Barroso ha citado en su ofrecimiento de las Cruces al Ejército Militar, en repulsa tejana, señor; si tú nos necesitas aquí estamos, ya nos veremos. ¡baldago de casa conocida; te pilamos presentados con los nombres de tabernero, de bandurra y de tercio en Bruselas, en París, en el Ebro, en aquella Venta de Cameros que nadie ha sabido olvidar.

Yo le quiero estar al Ejército y al Movimiento, en esta hora de reconciliación y de abrazo que personalmente, que personalmente Barroso y Solís, la gloria consagrada, el esfuerzo conjunto, el ejemplo ejemplo, si en este último calderario vale la redención. Y quiero decir aquí, en estas estradas de ARRIBA, a los que seré como el más modesto de sus escritores mientras se averigüe si había falta de coherencia al campo, a los campos de África, al cabo de África, a la mar de África en la oscuridad de Ifni y el Sahara, que el otro día —está reciente, va a permanecer—, bajo la Cruz del Valle de los Caídos, pensé que, el día, España, tras la terrible experiencia de un millón de muertos, tras la locura heroica de un millón de muertos, ha llegado a aprender para siempre jamás que el secreto de la energía, de la continuidad y de la fe está en que el pueblo y el Ejército, que son la misma cosa, se entienda con los mismos peñeros y camuflaje en los mismos principios.

«Señor, si que dispones —alors los escritores— has dispuesto que el mío sea realidad. Señor, si has creído la familia y se espíritu. Gracias, señor, en el nombre de los que nunca volverán de África, en el nombre de los que les ayudaron desde aquí, en el nombre de todos los que iremos a África, o a donde tu nos mandes, señor, si ha de sonar la hora».

He querido decir en todo esto que por primera vez el Ejército ha condecorado al Movimiento. Y que es así como se escribe la historia mejor, la que España merece.

Luis DE DIEGO

El Ministro del Ejército, teniente general Barroso, condecoró a mediados de ayer al Ministro Secretario General del Movimiento, camarada Solís, y otras jerarquías nacionales con las in-

signias de la Gran Cruz del Mérito Militar con distintivo blanco. El acto se celebró a la una y media de la tarde en uno de los salones del Ministerio del Ejército. (Continúa en la pág. 13.)

ORTES  
**FUTBOL**  
 NO PARA DIVISION  
 s remoto, pero  
 e en absoluto,  
 recibió propo-  
 en España y  
 han interesado  
 y al juvenuta.  
 ol más popular  
 que es Gento.  
 Szymanski es  
 e una piscina  
 gación de ser-  
 eligio, a cual-  
 ta salvarlo y  
 el agua; es de-  
 la piscina y  
 ombre de sal-  
 gora. (AHL)  
 ISCO  
 AL  
 LUTO  
 GO  
 IA  
 NAL

# CINE

## "BOMBAS PARA LA PAZ", LA MAS AUDAZ SATIRA DE LA ACTUALIDAD MUNDIAL

APASIONANTE COMO NINGUNA. "DIEZ FUSILES ESPERAN"

—¿Es cierto que es Damás José Ibarren?  
 —Es cierto.  
 —¿Es cierto que habéis servido al ejército fascista con el empleo de teniente en el séptimo de Caballería de Linca?  
 —Sí, es cierto.  
 —¿Qué os trajo a este pueblo?  
 —Mi unidad combatió lejos de aquí, y no sabía que estaba ocupado. Lo creí porque era mi camino...  
 —¿Dónde fuiste?  
 —A mi pueblo... a Lesaca.  
 —¿Por qué motivo?  
 —No creo que sea necesario, señor.  
 —¿Secreto militar?  
 —Mi unjete... Mi primer hijo...  
 —Da con permiso para verlo.  
 —Procederé a leer la sentencia: ...sido lo cual, este Tribunal considera que debe condenar y condena al teniente fascista José

Ibarren a ser pumado por las bombas en la madrugada de hoy... Dado en Leiza, a 7 de mayo de 1934.  
 —No es el final de un capítulo sino el comienzo de un nuevo apasionante contenido en la película del gran director José Luis Sacos de Heredia. "Diez fusiles esperan", realizada sobre un magnífico guión de Carlos Blasco.  
 Intriga, aventura, humor y amor; pero, sobre todo, un sentido ejemplar de la amistad, de la lealtad del honor.

Diez fusiles esperan mantiene en tensión los nervios más serenos, pero antes del drama hace gala de un humor subrayado por la jugosidad de un diálogo brillante e inspirado.

Dipensa presenta esta producción Procas-Chapala-Douglans, que cuenta con un reparto en el que sobresalen Francisco Raso, Ettore Manni, Rosita Arnaiz, Senta Berta, Aterma Carotenuto y Milly Vitale.



Está deliciosa y atrevida política «Bombas para la paz» es una perfecta sátira de la vida actual, porque la paz, aunque fue el anhelo colectivo en el que todos los mortales estamos interesados, no sólo hay que buscarla en las altas esferas políticas, ya que el mayor enemigo hay que combatirlo mucho más efiezo, en la calle, en la vida cotidiana y

vulgar, en los deportes, en la convivencia de los seres entre sí. Llevar esto al cine era tarea bastante difícil, por eso Hispano-Films, que ha producido «Bombas para la paz», encargó su dirección al famoso director Antonio Román, quien ha sabido crear los escenarios apropiados para esta historia, contrastada con la máxima pacencia, con con-

trastes tan contrarios como el de un combate de locos libre en que los contendientes acaban ahorcándose y el de una confidencia y divertida reunión en una Asamblea Internacional, de alto nivel.

Los característicos personajes de esta sátira están interpretados por figuras de la categoría de Fernando Fernán Gómez, Susana Campos, Julita Martínez, que encarnan un reparto sensacional, en el que figuran Ramón Giner, Antonio Arcaiz, José Isbert, José Luis Sacos y otros destacados artistas.

Hispano-Films presenta esta temeraria su producción «Bombas para la paz» y garantiza que sea graciosa y alegre escucha entre de público, al que llevará la felicidad y la opaca que tanto falta hoy en día.



Francisco Rabal, principal intérprete de «Diez Fusiles Esperan», producción Procas que Dipensa presentará en breve al público de Madrid.

**¿QUE DECISION SERA TOMADA SOBRE BERLIN?  
 ¿SERAN RESPETADOS LOS ACUERDOS DE POSTDAN?**

MIENTRAS EL MUNDO SE DEBATE EN UN CLIMA DE TEMOR, LOS HOMBRES LUCHAN PARA EVITAR UNA NUEVA GUERRA

UN SABIO DESCUBRE LA FORMULA DE LA PAZ  
 VEA A **FERNANDO FERNANDEZ GOMEZ**  
 MAS GRACIOSO Y GENAL QUE NUNCA, en:

**BOMBAS PARA LA PAZ**

**JULITA MARTINEZ**  
**FELIX FERNANDEZ RAMON GINER ANTONIO RIQUELME**  
**JOSE ISBERT** PRESENTE **SUSANA CAMPOS**

Seleccionada para representar a España en el V Festival Internacional del Cine Cómic-Humorístico de BORDIGHERA (Italia) PARA TODOS LOS PUBLICOS

DIRECTOR: ANTONIO ROMAN  
 PRODUCCION: HISPANEX FILMS

**PASATIEMPOS**  
 Por K. B. ZAS  
 CRUCIGRAMA  
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										

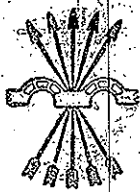
**Horizontales.**—1. Designa la prevista. Parte de una embarcación.—2. Hijo de Noé. Pueblo de la provincia de Leiza.—3. Ciudad de los Califas árabe.—4. Simbolo químico. Familia: Lía. Vocal.—5. Antigua ciudad de Africa.—6. Párrafo de letra.—7. Al revés, lo contrario.—8. Vocal. Dama de la mesa que se comienza de boca. Gran río de Europa. Simbolo químico.—9. Dama. Gráfica.—10. Tema. Artículo.—11. Robo en la plaza. Completa.

**Verticales.**—1. Al revés, fardo. Oficial turco, plural.—2. Esperanza. Oficial turco, plural.—3. Al revés, coge. Nombre de mujer.—4. Simbolo químico. Al revés, representa. Parte regional. Puesto castreño.—5. Socorro.—6. Culpeable.—7. Párrafo; prenda de la Academia de San.—8. Simbolo químico. Letra griega. Letras de España. Orizontales.—9. Serbo de personas que tratan su negocio de un mismo negocio. Dios no agotado.—10. Juego infantil. Al revés, número.—11. Al revés, intersección eléctrica. Sedimento.

**SOLUCION AL CRUCIGRAMA ANTERIOR**

**Horizontales.**—1. Ocho. Suez.—2. Paz. Ova.—3. Arán. Otoc.—4. C. Paz. Tex. L.—5. O. Pares. A.—6. Ova.—7. G. Ania.—8. R. Ob. Ma. R.—9. Igo. O.—10. Ma. Tex.—11. Asia. Croco.

**Verticales.**—1. Opeca. Grita.—2. Cita. Gita.—3. Fara. O.—4. Nub. Abu. D.—5. S. Suez. D.—6. Suez. L.—7. S. Tener. C.—8. A. Oca. Ma.—9. Cita. Nub.—10. Avo. Tuo.—11. Fara. Gita.



# Arriba

Núm. 3.383.—II época.—Madrid, jueves 1 de octubre de 1959

## TELEGRAMA DEL MUNDO

**PARIS.**—Arrese visitó ayer la sede de la Unesco. El Ayuntamiento parisino ofreció un almuerzo en su honor.

**FRANCIA.**—Incremento sobre el programa futuro del partido populista socialista.

**BUENOS AIRES.**—Comodoro ejemplo de una mischaka de quince años que costó la libertad.

**HISPANOAMERICANA.**—La Prensa cubana ataca duramente a Fidel Castro.

**ESTADOS UNIDOS.**—Washover intenta solucionar la huelga en la industria del zinc.

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA.—ORGANO DE P. R. T. Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 14.—TEL. 232610.—DEPOSITO LEGAL M 17-1338.—1,20 PTAS.

## EFFECTOS FAVORABLES DEL PLAN DE ESTABILIZACION

“El índice de los precios al por mayor muestra un ligero descenso en los meses transcurridos del año actual”.—“El aumento del coste de vida es notablemente inferior al de los tres últimos años”

**Las provincias españolas de África expresan su adhesión al Caudillo**

Con motivo de la festividad del Día del Caudillo se han recibido en la Dirección General de Plazas y Provincias Africanas sendas telegramas de las Gobernaciones de las provincias españolas de África—Iti, Sahara y Guinea—en los que se expresa la lealtad e inquebrantable adhesión de la población de las mismas hacia la persona del Jefe del Estado.

**Nueve millones de pesetas ha costado la visita de Kruschchev a Estados Unidos**

WASHINGTON.—Funcionarios del departamento de Estado dicen que la visita de Kruschchev ha costado a los contribuyentes norteamericanos 150.000 dólares (unos 3.000.000 de pesetas) y que ha sido la visita más costosa realizada por un jefe de Gobierno.

La comisión en esta clase de visitas oficiales—añaden—es de unos 100.000 dólares. (Efe.)

Otros signos optimistas: Incremento de los ingresos por turismo y repatriación de capitales; más solicitudes de exportación y menos de importación

### “LOS CREDITOS Y LA INVERSION DE CAPITAL EXTRANJERO, FUNDAMENTALES EN NUESTROS PROGRAMAS DE DESARROLLO”

**Amplio informe del Ministro de Comercio español ante el Fondo Monetario y Banco Mundial**

WASHINGTON.—El Ministro español de Comercio, don Alberto Ulloa, ha dicho en la reunión del Fondo Monetario y del Banco Mundial que el plan de estabilización español se está desarrollando normalmente y sin excesivas dificultades. Ulloa se refirió también a los esfuerzos españoles para atraer capital extranjero y a su continuada necesidad de créditos, por ahora.

El texto del discurso del Ministro español de Comercio es el siguiente:

“En la reunión anual del Fondo Monetario Internacional correspondiente a 1958, celebrada en Nueva Delhi, tuve el honor de saludar a esta Asamblea como representante de un país que acababa de incorporarse a los organismos internacionales nacidos de la Conferencia de Bretton Woods. Ahora vengo a tener esa oportunidad, después de una etapa de trabajos conjuntos entre el Fondo, la O. E. C. E. y mi país que han dado lugar a la puesta en marcha de un plan de estabilización de la economía española.

Ante todo quisiera expresar el agradecimiento sincero del Gobierno español y el mío propio por la gran ayuda que el Fondo y la O. E. C. E. han prestado a España durante los últimos meses.

Cuando la Misión del Fondo fue a España en el mes de febrero último, fuimos ocasión por primera vez de entrar en contacto con la institución, con motivo de las consultas reglamentarias previstas en el artículo 14.

Desde entonces el Fondo ha enviado a Madrid tantas veces como ha sido necesario a sus técnicos para ayudarnos en la redacción del plan de estabilización. Hemos tenido ocasión de apreciar su preparación técnica y su espíritu, obtenido en definitiva grandes beneficios de su colaboración. Después tuvimos la satisfacción de recibir en Madrid al director del Fondo, así como a sus funcionarios de la Secretaría de la O. E. C. E. y del Comité de Dirección del Acuerdo Monetario Europeo, habiendo discutido también con ellos los puntos más importantes de nuestro plan. Finalmente, éste fue presentado en julio último a la Junta ejecutiva del Fondo Monetario Internacional y al Consejo de la O. E. C. E., respaldando nuestras peticiones de ingreso en este organismo como miembro de pleno derecho. Puedo asegurar que el Gobierno español está verdaderamente agradecido a la importante cooperación que el Fondo nos ha prestado en estas ocasiones.

#### Plan eficaz y realista

No creo necesario hablar de los objetivos del plan ni de los medios que comprende, ya que son los tradicionales en estos casos. Como todos saben, el programa afecta substancialmente a todos los sectores importantes de nuestra economía. Cuando se elaboró su texto presento la necesidad de que respaldara a dos principios generadores: que fuera técnicamente correcto y eficaz, para alcanzar el objetivo de la estabilización y que fuera realista en el sentido de que pudiera ser puesta en práctica teniendo en cuenta las especiales condiciones del país. Entre éstas pueden mencionarse:

1) El hecho de que España está económicamente a medio camino de su desarrollo económico, no pudiendo ser clasificada ni entre los países subdesarrollados ni tampoco, entre aquellos otros que han alcanzado un notable desarrollo industrial.

2) El hecho de que, como consecuencia de lo anterior, las exportaciones abarcan dos grupos de productos agrícolas e industriales, cuyos problemas son por completo distintos.

3) La certeza de que la liberalización aceptada hasta ahora al comercio de importa-

## ARRESE VISITO AYER LA SEDE DE LA UNESCO

El Ayuntamiento de París ofreció un almuerzo en su honor

**NUESTRO MINISTRO ENTREGO AL ALCALDE LA MEDALLA CONMEMORATIVA DEL MINISTERIO DE LA VIVIENDA Y ELOGIO EL PLAN URBANISTICO DE PARIS**

### PARIS

(Cronica telefonica de nuestro corresponsal).—La más osada de las construcciones modernas que posee París es, sin duda, el Centro Nacional de Industrias Plásticas, sito en la plaza de la Defensa. Como millones de visitantes han comprobado, se trata de una gigantesca vivienda de forma triangular hecha de hormigón armado, donde colabora la ingeniería con la arquitectura en rara y armoniosa conjugación de acero, espacio y simplicidad. Esta obra ha sido inaugurada hace pocos meses y la admiró ayer el señor Arrese después de haber hecho una detallada visita a la sede de la Unesco, donde el director general quiso recibirle y titularle, en compañía del ministro francés, por todos los departamentos del edificio. Ambas ceremonias fueron las que dictaron el fondo de un discurso, dicho como respuesta a las palabras de bienvenida que le dirigió el alcalde de París en el momento que a la una del mediodía le ofreció el Ayuntamiento de la capital en el lujoso palacio de Launay. Señor alcalde—dijo Arrese.—París ha resuelto maravillosamente su problema urbano y está resolviendo de un modo perfecto el problema clave de los tiempos modernos: el hacinamiento de unas masas que empujan de las grandes ciudades buscando toda clase de limpios y saludables alientos. Las causas que producen este hacinamiento, la escasez de hogares y la proliferación de suburbios insalubres y antihumanos, son las mismas en todos los países, pero lo cierto es que el perímetro de las ciudades no debe crecer de modo desmedado e inútil y que el corazón de ellas no debe caer tampoco en la ruina. El peligro o la desahucio. Ayer y hoy, en las pocas horas de esta visita maravillosa que me ha proporcionado la institución del señor Sobrera, he visto en vías de solución los tres intentos mejor ordenados que pueden buscarse para resolver el problema de la inmigración: el estudio de un plan nacional que sirva a las necesidades de descongestionar París; la creación de poblados satélites, donde la vida sea alegre, en un paisaje más rítmico y más humano, y la reforma interior de la población, donde barrios enteros caigan bajo la ley de la higiene para que la ciudad conserve el rango mundial que ha ostentado.

El Ministro español siguió: «Ayer que, como ya he puesto en ocasión y profesión de arquitecto al servicio de la colectividad en la que vive, encontré en París, el de las hermosas y admirables plazas cruzadas en todas direcciones por las redes de sus bulevares y sus avenidas, prodigio de urbanísticos trazados, es un signo de perfección y un estímulo en la técnica».

Y después, respondiendo a la gentileza de esta buena hospitalidad que estaba recibiendo con la elegancia del mejor estilo, el señor Arrese, quiso añadir: «Permitame, señor alcalde, que, como recuerdo de esta hora que nos congrega, deje en vuestras manos la medalla conmemorativa del Ministerio de la Vivienda de España. Esta medalla es como un solemne juramento que nuestros dos pueblos se hacen, que no admiten reposo mientras no hayan conseguido una bendita ilusión de dar a cada uno el hogar que necesita; ese hogar donde pueda formarse una familia y donde pueda formarse una patria, y donde cada día pueda partirse el pan con el rítmico amoroso que aleja de los corazones el rencor de una vida desahucio; bella ambición que prueba la similitud existente en el deseo de todos los hombres justos que gobiernan, sean franceses, españoles o de cualquier otra nacionalidad: conseguir para sus administrados un mundo mejor, que significa un hogar perfecto y equitativo a una casa con techo y una puerta que resuelva la independencia no sólo de la familia, sino también del individuo».

MARCEL DE AGUSTIN

#### Detallada visita a la Unesco

PARIS.—El Ministro español de la Vivienda, don Luis de Arrese, fue recibido ayer por la mañana con todos los honores en la sede de la Unesco, donde ordenó la bandera española al lado de la bandera de las Naciones Unidas.

Llegó acompañado del ministro francés de la Construcción, señor Pierre Sudreau, y les esperaba el ministro delegado de España ante la Unesco, don Federico Díez y de Ycaza; el miembro español

(Continúa en la página 12.)

#### BALANCE SATISFACTORIO EN SUS PRINCIPALES

4) Como que también existía una circunstancia especial que era preciso tener en cuenta el hecho de que el Gobierno español durante los últimos meses había tomado medidas reparadoras que determinaron que, ya que en la primera mitad de este año la situación económica de España mejorase en las cifras y en la realidad signos inequívocos de estabilización.

Con la perspectiva que ofrece el nuevo plan transitorio del país en marcha del plan voy a decir algo de los efectos que esto puede acarrear. Toma en el que quizá están interesados algunos Gobernadores.

El índice de precios al por mayor muestra en los meses transcurridos del año actual un ligero descenso—0,35 por 100—, cuya importancia se puede apreciar si se compara con los grandes aumentos—0,15 por 100, 1,67 por 100, 2,5 por 100—que dicho índice experimentó en los tres años anteriores.

Por lo que alude al índice del coste de la vida, el aumento del mismo en lo que va del año—1,5 por 100—es notablemente inferior a los aumentos experimentados en los tres años anteriores—3,5 por 100, 10,5 por 100, 13,4 por 100—, lo cual es muy significativo si se tiene en cuenta la desaparición de numerosas subvenciones y el aumento de la carga fiscal sobre determinadas artículos de consumo.

#### EL REAJUSTE DE LA PESA- TA, COMPENSADO

Las cifras de los últimos meses, todavía en curso de elaboración, (Continúa en la página 12.)

UN HOGAR PARA CADA FAMILIA

Esta serie de observaciones fueron subrayadas con sinceros aplausos.







# FRANCO, VISTO POR LOS EXTRANJEROS

Por Tomás BORRAS

Que Francisco Franco es hoy figura universal, de las que imponen su peso específico en el magno asunto de la defensa de la Cristiandad, no hay quien lo dude. Que ha tardado España, encarnada en su Jefe Nacional, en conquistar ese puesto en el ágora de los directores es cosa asimismo consabida. De pocos hombres célebres puede decirse como de Francisco Franco que nació de sus obras, lo que acrecienta su mérito.

Los extranjeros han conocido, lo primero, a un militar de dotes fuera de serie, y eso en un ámbito en que el haz de héroes —me refiero a Marruecos español— era tan abundante que podía aludirse a su sobresaliente mérito con la lista entera de las promociones. Ya Liautay fijó sus ojos en aquel que llegara a Ceuta de segundo teniente y después impuso su natural dominio, que ha sido uno de los provinciales privilegios de Franco, superior con sólo presentarse, podría decirse por la gracia de Dios. Pues Franco —y soy testigo—, como cosa natural, extraño caso, sin más, y sin proponérselo, de jefes y soldados recibió una capitana moral aceptos todos a la predestinación, a la influencia inexplicable que emanaba. «Franquito», instimo apellido suyo en la familia castrense, tuvo una aureola que se acababa porque así había de ser y era. No le conocido quien secundase en ello, aunque, lo he de repetir, en nuestra zona estuvieron los mayores y los mejores.

Como superdotado, pues, los franceses le miraban: primeros que apreciaron, entre los forjados, al conductor de tropas de condición suprema. Después Franco desaparece del campo visual de extranjeristas. Es un general sí, eso sí, el más joven de Europa, y ello llama la atención, pero nada más. Marruecos le ha consagrado, España le emplea en la labor silenciosa de conservar intacta la potencia del Ejército, y luego él, en otra lucha de despachos, se emplea en procurar que la «trituración» no alcance al aniquilamiento. O evita, como en 1934, el triunfo de la revolución roja, la que en 1936 levantó la cabeza no aplastada el 34 por la cobardía de las llamadas «derechas». Todo ello sin relumbre fuera de casa.

La Cruzada atrae, claro es, las miradas del mundo sobre el Jefe del Abamiento por la Independencia. Es natural la cesión del juicio en dos antagónicas opiniones: los siervos del separatismo y del comunismo, los bien hallados con el módulo impuesto por Inglaterra y Francia, los bobos de todas las supuestas «democratizaciones», los «antís» de la anti España, desfigurando la realidad en beneficio de su zapa y crean una figura de Franco absolutamente desprovista de verdad. Es, como todos los españoles sin desdoro, un «fascista», un general de pronunciamientos, un general, un rebelde y quien sabe cuántas sandices propagandísticas más. O sea, que a Franco el enemigo masón, traidor o estúpido no le ve, no se entera de su estatura espiritual ni de su propósito.

En cambio, los hombres objetivos, los cristianos, los que no odian a España, a Franco le miran salvador de Occidente mediante el sacrificio que por Occidente hace España. Recordemos con gratitud a los hombres justos de cualquier parte del mundo que contem-

plian la desigual lucha en que David vence el Goliath del marxismo con sus corifeos y jenízaros en séquito. Entonces, en el exterior, Francisco Franco queda calificado como un estratega y general en superlativo. Con sus campañas victoriosas, en que a la vez crea un Ejército, alcanza el rango supremo en una dirección humana, la militar, competencia que ya en Marruecos comenzó a llevarle hacia las cimas de la fama.

Después, cuando comienza la guerra del 39, en su transcurso y en sus últimas consecuencias de entrega a Rusia de la mitad de Europa (por aquel Roosevelt que no debemos olvidar en nuestras oraciones), aparece, con asombro de los estadistas euroamericanos, tan infatuados, tan vulgares y hasta tan inicuos, un Francisco Franco político que no habían sospechado. Es cuando Churchill, al medirse con Franco, da el mayor resbalón de su historia. Es cuando el propio Roosevelt le llama «mi querido general». Es cuando impresiona su elegante negativa a asestar a los aliados punaladas por la espalda. Es cuando Mussolini, que tanto le admiró, y lo decía, sostuvo que su negativa a que Hitler entrase en España era nueva prueba de la sinceridad y el talento del entonces ya Caudillo natural de España. Es cuando Carlton Hayes, y los diplomáticos de cualquier punto cardinal, comprueban en sus libros y comunicaciones que en Madrid ha aparecido un astro nuevo.

Su lucha contra el cerco, y su triunfo sobre la maniebra de los mismos que intervinieron en contra nuestra en la Cruzada, abate los últimos reductos de Iniquidad, y Franco es admitido por el extranjero a diálogo. El almirante Sherman llega al Pazo de Ulla con el reconocimiento de su valía por Norteamérica. Comienzan los publicistas a examinar las calidades, la psicología y los hechos del nuevo Gran Capitán. Los diarios de por ahí polemizan, pero la proporción de los franquistas aumenta. El definitivo engarce de nuestra Patria en la política del mundo con los tratados y las intervenciones en lo institucional ecuménico rematan la victoria de Franco sobre la hostilidad disfrazada de ignorancia de él. De ahí entra en el foco iluminador de los que juegan la colosal partida. Ya Francisco Franco, ganadas las hazañas de Hércules de la época, está en la actualidad extranjera. Ya es acatado, comentado, estudiado, atendido. Hijo de sus propias obras, de sus enormes trabajos, «par inter primus». Y España, con él.



# LA PERSONALIDAD MILITAR DE FRANCISCO FRANCO

Por C. MEDRANO

Hoy hace veintitrés años que el General Franco, Jefe en aquella fecha del Ejército de África y Sur de España, con su Cuartel General en Cádiz, era proclamado Generalísimo de los Ejércitos y Jefe del Estado. Sólo quien poseyera la recia personalidad militar suya y las excepcionales condiciones que un caudillaje impone podía ser designado unánimemente por el grupo de generales más representativos del Ejército español.

Su elevado espíritu, su amor a la responsabilidad, su clarividencia y dominio en las situaciones difíciles, su fe y optimismo en las empresas que dirige, su firmeza en las decisiones bien meditadas tenían que conducirle, un día grave y trascendental para España, a empuñar el timón de la nave nacional, que, tras difíciles singladuras, llevaría a mares de paz.

Su personalidad militar no nace de un hecho esporádico en que se pueda ganar fama y honor para vivir después del crédito de una afortunada oportunidad. Se inicia desde su ingreso en la Academia y se va forjando día a día en los puestos de mayor riesgo y responsabilidad. Es una entrega total de su vida fecunda al servicio de la Patria en los campos de batalla de África y de España en unidades de choque, Regulares y Tercio, en puestos de responsabilidad del Ejército, en el estudio diario para prepararse profesional y culturalmente, porque siente la inquietud de los problemas nacionales.

No se duerme en los juveniles y bien ganados laureles, porque sabe que una conducta no basta mantenerla, sino que hay que superarla hasta el último latido del ser. Sabe, y lo practica, que el hombre, como la obra, es susceptible de perfección, y aspira a perfeccionar el instrumento militar y a perfeccionarse a sí mismo. No puede, pues, extrañar que este soldado de España, miembro predilecto de la Infantería, llegue a la máxima Capitanía por méritos que unánimemente son reconocidos y utilizados cuando España en su hora crucial le reclama angustiosamente y los generales más conspiuos le eligen, aun siendo el más joven, para que les conduzca.

Su hoja militar de servicios es imponente e inigualable. Comandante a los veintitrés años, coronel a los treinta y uno y general tres años después. No puede extrañar que un mariscal de la categoría militar de Pétain dijese que había nacido para general y que su espada era la más limpia de Europa.

Nadie como él pudo practicar el «hacerse querer y respetar» de sus inferiores, y a pesar de ser el más joven en todos los mandos del Ejército español, a él lo consultan, en África y en España, antes de ser Generalísimo, compañeros y superiores, porque sus decisiones y sus consejos llevan el sello del estudio, de la meditación, de la clarividencia y de la objetividad. En sus intervenciones militares, en su participación armada para apaciguar los disturbios sociales, no se limita a actuar o a reprimir para imponer la vo-

luntad al enemigo o restablecer la ley, sino que estudia y penetra en las causas de estos problemas bélicos o sociales para llegar a la más justa solución.

En curioso observar cómo lleva rápidamente la tranquilidad a los espíritus. Recordase cuando Franco llega con su 1.ª Bandera de la Legión a Melilla, en 1921; cuando en 1924 se trasladó a Uad-Lau, y en el otoño de este año participa en la retirada de Xatoua, o cuando al frente de sus tropas, en 1925, desembarca en Alhucemas y les manda en la campaña subseguinte; cuando al unirse el Movimiento Nacional aterrizó en Tetuán en julio de 1936, para tomar el mando del Ejército de África; cuando rompe el bloque y organiza el peso del Istmo en agosto del mismo año y cuando su presencia física se hace tangible en los momentos difíciles de la guerra de Liberación. Franco es el mismo en los repliegues que en los avances, en los momentos fáciles o en los difíciles. Su presencia apacigua, da optimismo y le da el triunfo. En pleno fuego discurre sereno y aprecia el detalle del combate sin perder la visión de conjunto. Su golpe de vista en el campo de batalla, indiferente al riesgo personal, es certero. Posee la ciencia militar y domina su arte. Su fea militar trasciende las fronteras como héroe excepcional en las campañas de África y como estratega cuando combato en España los Ejércitos nacionales a la Victoria. Su estrella no es simplemente la de la suerte; es la que acompaña al que a diario la conquista noble y desinteresadamente para ofrecerla a la más alta causa de la Nación. Respone lo personal, al mejor servicio de las Armas y de la Patria. Vive en constante vigilia, en alerta permanente de centinela, en actividad sin descanso. No conoce la monotonía del ocio porque siempre trabaja y piensa hasta en los momentos de esparcimiento. Sabe compaginar la acción y el estudio, y así proclama que en la paz se estudia, prepara y medita sobre la guerra, porque la guerra es cada vez más complicada.

Durante la guerra de Reconquista, al mismo tiempo que combate crea y organiza el instrumento de la victoria. Incansable, dicta instrucciones sobre métodos y procedimientos de defensa y combate y redacta los «Comentarios para el empleo táctico de las grandes unidades», modernizando así la doctrina.

El General Franco, valeroso, fuerte, prudente, enérgico, ponderado, con sentido exacto de la realidad, espíritu de militares, porque cultivó el espíritu y las más excelsas virtudes del militarismo, infaligable en el trabajo y de asombrosa capacidad de concentración, es, y así conviene dejarlo contado para siempre, el que decidió la victoria, como lo reconocen amigos y enemigos. Por eso sin su dirección y mandato la contienda, frente a un enemigo que poseía todo lo material y estaba ampliamente respaldado en lo internacional, hubiera tomado un sesgo y resultado diferente.



# Arriba

Núm. 8.419.—II época.—Madrid, jueves 12 de noviembre de 1959

FUNDADO POR JOSE ANTONIO ERIBIO DE RIVERA.—ORGANO DE F. E. T. Y DE LÁS J. O. N. S.—LARRA, H.—TEL. 232610.—DEPOSITO LEGAL: M 12-1203.—123 1735

## NORTEAMERICA INTENTARA CIRCUNVALAR LA LUNA CON UN COHETE A FINALES DE MES

WASHINGTON.—Los Estados Unidos esperan poder colocar en órbita alrededor de la Luna, a finales de este mes o principios de diciembre, uno de sus cohetes.  
Se espera que si la prueba tiene éxito los Estados Unidos continuarán, en el mes de diciembre, con más despegues previos de su programa del espacio referente a Venus, que se encontrará en órbita alrededor del Sol en la misma época.

## EISENHOWER LLEGARA A MADRID EL 21 DE DICIEMBRE

### El Presidente de los Estados Unidos ha aceptado la invitación que el Caudillo le dirigió en el pasado mes de agosto

La Oficina de Información Diplomática del Ministerio de Asuntos Exteriores ha hecho público el siguiente comunicado: «El Presidente Eisenhower ha aceptado la invitación del Jefe del Estado español, Generalísimo Franco, para visitar España, formulada en carta del 24 de agosto. El Presidente de los Estados Unidos de América llegará a Madrid, desde París, en la tarde del 21 de diciembre. Proseguirá viaje a Rabat en la mañana del 22 de diciembre.»

### Comunicado de la Casa Blanca

El embajador norteamericano en España, Mr. Lodge, ha anunciado que la Casa Blanca facilitó a mediados de ayer (hora de Washington) el siguiente comunicado:

«El Presidente Eisenhower ha aceptado una invitación del Jefe del Estado español para visitar España durante el viaje que realizará el próximo mes. El Presidente llegará a Madrid, procedente de París, la tarde del 21 de diciembre y saldrá para Rabat en la mañana del 22 de diciembre.»

## CONFERENCIARA CON FRANCO EN EL PARDO

### EL PRESIDENTE NORTEAMERICANO EXPRESO LOS DESEOS QUE TENIA DESDE HACE TIEMPO DE DIALOGAR CON EL CAUDILLO Y ELOGIO LA COLABORACION DE NUESTRO PAIS EN LA DEFENSA CONTRA EL COMUNISMO

#### En los medios internacionales se concede singular importancia a esta visita



(Por Carlos Crónica de nuestro corresponsal). Ya en un viaje pasado el Presidente Eisenhower expresó su deseo de visitar España, deseo que se cumplió. Días después, el próximo 21 de diciembre. En mayo, Eisenhower asistió a la Feria Mundial de Comercio de Nueva York y recorrió el país español, donde se detuvo un buen rato examinando los objetos expuestos, lo que le dio ocasión en su comentario para expresarse cordialmente, una vez más, hacia el Jefe del Estado de la República, hijo: «El mundo durante la última guerra, pero me gustaba contemplar desde tierra y espacio haberlo visto así. Este día puede ser el 21 de diciembre, si su tiempo y sus deberes protocolarios se lo permiten, porque en esta jornada, viniendo de París para encontrarse con el Generalísimo Franco, Eisenhower llegará a Madrid, donde permanecerá hasta el 22, en que volverá hacia Rabat.»

El anuncio de este viaje de Eisenhower a Madrid viene a confirmarse bien pronto y prácticamente con qué agrado aceptó el Jefe del Estado norteamericano la invitación que emanara de Franco, a fines de agosto, le hizo el Generalísimo Franco, por carta que le entregó en Londres nuestro Ministro de Asuntos Exteriores, señor Castiella, invitación que se extendió también a la esposa del Presidente y a sus otros familiares. La esposa de Eisenhower se acompañará esta vez porque sabe una frase bastante curiosa: «Estoy deseando ir a España, pero no puedo porque tengo que ir a París a visitar a mi familia. Con Eisenhower irán a Madrid dos miembros de su familia: su único hijo, John Suckman, que es comandante del Ejército, y la esposa de este, Miss Jean Thompson, una norteamericana muy bonita y distinguida, madre de los cuatro niños de Eisenhower, quien verdaderamente tiene por ella una absoluta dedicación afectiva. Fue cierta, que las esposas de Eisenhower, durante su última estancia en París, invitó a los hijos de Eisenhower para que les visitaran en Madrid y éstas entonces aceptaron la invitación, prometiendo ir muy pronto. Y, en efecto, van.

### Aceptación de la invitación de Franco

Aquí, la primera noticia pública del viaje de Eisenhower a España se difundió ayer, miércoles, muy de mañana, por las ediciones informativas de radio, noticias que algunos rotativos de Washington

y Nueva York ya intercurren, desafiando, en sus ediciones matutinas, horas antes de que el Presidente anunciara a mediados oficialmente la noticia. Desde el momento de hacerse en la Casa Blanca, de Washington. Con su cumplimiento la aceptación del Jefe del Estado español, el 21 de diciembre, por carta que le entregó en Londres el Ministro español de Asuntos Exteriores, señor Castiella, a la esposa del Presidente, expresó la satisfacción que siente por poder ir a España y conferenciar con el Generalísimo Franco, «como un deber que tenía bien merecido, pero que hasta ahora no podía satisfacer por las circunstancias de los quehaceres políticos».

### NO SERA POSIBLE LA VISITA A BARCELONA

El avión de Eisenhower aterrizó en el aeropuerto de Barajas. El día 21 el Presidente Eisenhower conferenciará con el Generalísimo Franco en el Palacio de El Pardo, quien el 22 por la mañana regresará al vuelo para Rabat, congresará el vuelo para Rabat. Se había pensado al principio, por deseo de Eisenhower, que se habría en Barcelona, a fin de visitar dicha ciudad, pero hubo de desistirse de esta idea por falta de tiempo de vuelo dentro del programa presidencial. Sin embargo, Barcelona fue mencionada ayer casualmente por Eisenhower en su diálogo con los periodistas.  
Eisenhower subrayó asimismo que es la primera vez que un Presidente de los Estados Unidos va a visitar España, hecho que tiene una gran significación histórica.  
Los rotativos informativos de la Casa Blanca en la página 13)

## EL CAUDILLO INAUGURO DOS CENTROS DE ENSEÑANZA EN PUERTOLLANO

### Le acompañaban los Ministros Secretario General del Movimiento, Gobernación, Educación Nacional, Industria y Agricultura

#### HOY PONDRÁ EN MARCHA UNA FACTORIA DE ABONOS NITROGENADOS DE LA EMPRESA NACIONAL "CALVO SOTELO"

PUERTOLLANO. (De nuestro redactor, enviado especial).—Esta hermosa ciudad manchega, la faja Puertollano, ha sido desde el principio de la balanza económica de España, uno de los más firmes baluartes de las fatigas laborales de Franco.  
En el año 1930, todavía en el pleno de las batallas sobre su viticultura, el Caudillo hizo su primera visita a Puertollano. Y de aquella estancia surgió el entusiasmo y el plan para lo que había de ser después un gran complejo industrial. La factoría se construyó y comenzaron a hacer sus chimeneas y a creptar sus calderas. Así, cuando poco después se inició el cerco económico que el comunismo levanta en nuestros territorios dicta contra España, Puertollano se convirtió en uno de los más potentes puntos de apoyo para nuestra resistencia.

Ahora viene por tercera vez a reunirse con los puertollanenses, a conocer las novedades del campo. Y se ha encontrado, en primer lugar, con el entusiasmo popular, que le ha proporcionado un recibimiento verdaderamente impresionante. Hay que considerar primeramente que la ciudad estaba muy hermosa. La ciudad, que tenía un crecimiento extraordinario, estaba en un momento magnífico, estaba en un momento de flores y de luz. Todo el vecindario se hallaba en los cultos y se agolpaba por aquellos lugares que había de recorrer el Caudillo con los Ministros y las restantes autoridades y

prograjes. El Caudillo, emocionado profundamente por tanta demostración de afecto y adhesión, visitó los nuevos edificios del Instituto de Segunda Enseñanza y de la Escuela de Maestría. El Ministro de Educación Nacional, don Jesús Rubio, fue explicando a Su Excelencia las características de las instalaciones que quedaban inauguradas las instalaciones perfectas, adecuadas en su todo a lo que los modernos sistemas de enseñanza requieren para centros de sus respectivas especialidades. Coherente y prolijo. Y hoy lo es Puertollano, y no menuda a esas condiciones naturales de excepción,

sino como premio a la laboriosidad de sus peñeros, que reciben el fruto de su sacrificio y de su esfuerzo esta recompensa del bienestar. Y también como premio a su lealtad que tuvieron en el momento crucial de la tierra, a lo que se entregaron con el más entusiasta de los afanes.  
Así ha transcrito la tarde de ayer, la de la tercera visita del Caudillo a Puertollano, entre un constante movimiento del entusiasmo del pueblo y una atención constante del hombre que sabe ser el portavoz de esta zona, el hombre que con visión de futuro, deteniéndose entre incertidumbres de la tierra y de esfuerzos, cuya cesación lleva mucho tiempo recogiendo para la mayor prosperidad de España.

Jesús M. TRESSIER

## Adenauer manifestó a Castilla sus deseos de visitar España

### La proximidad de importancia de las Conferencias internacionales impiden actualmente fijar una fecha para el viaje del canciller alemán a nuestra Patria.

(En página 17, crónica de nuestro corresponsal en Bonn, Alberto Crespo, sobre la jornada de ayer del Ministro español de Asuntos Exteriores.)

### INAUGURACIONES DE DOS CENTROS DE ENSEÑANZA

PUERTOLLANO. — Se inauguró el Jefe del Estado llegó a esta ciudad a las siete y diez de ayer tarde, en viaje directo desde Madrid. En el límite de provincia el Caudillo fue acompañado por el Gobernador Civil de la provincia, José Tirera Molina, y representantes de la

(Continúa en la página 12.)

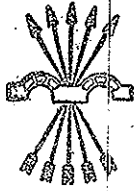
M

ELISA S. LOTI

PEPEZ VAZQUEZ

AS VA

PRODUCCION: CHAMARTIN



# Arriba

Núm. 8.461.—II época.—Madrid, viernes 1 de enero de 1960

## UN NUEVO AÑO

En el comienzo de 1960, ARRIBA desea cordialmente a sus camaradas, lectores, anunciantes y amigos un feliz y próspero año

FUNDADO POR JOSE ANTONIO PRIMO DE RIVERA.—ORGANO DE P. E. T. Y DE LAS J. O. N. S.—LARRA, 11.—TEL. 234610.—DEPOSITO LEGAL: M 12-1953.—124 PTAS.

## 1959 FUE EL AÑO DE LA AMISTAD HISPANOGERMANA

### Al reforzamiento de esas buenas relaciones contribuyeron decisivamente las visitas de Solís, Castilla y Arrese a la República Federal

#### Eisenhower ha confirmado la posición política y diplomática de España

“EL PRESIDENTE DE LOS ESTADOS UNIDOS HA RENDIDO HOMENAJE INTERNACIONAL A FRANCO”

Comentario del “Journal d’Egypte” sobre la visita de “Ike” a Madrid

EL CAIRO.—El “Journal d’Egypte” publica un editorial de su director bajo el título “Eisenhower ha confirmado la posición mundial, diplomática y estratégica de España”, ilustrado por una fotografía del Generalísimo Franco. En el artículo se subraya la especial significación de la visita a Madrid del Presidente Eisenhower, quien ha querido así reforzar la defensa de Occidente en un momento de crisis de la Alianza Atlántica, rindiendo homenaje internacional a España y a su jefe indiscu-

to que nunca ha vacilado en adoptar posiciones firmes. El “Journal d’Egypte” critica los pocos argumentos esgrimidos contra el Régimen español en nombre de las democracias parlamentarias que Francia mismo tuvo que liquidar y recuerda la importancia capital de la neutralidad española para los aliados durante la última guerra. Adelanta la suposición de que España entrará en la Organización del Tratado del Atlántico Norte por exigencias de la situación general, desecho de los Estados Unidos, apoyo de De Gaulle y realismo de Inglaterra que acabarán venciendo la resistencia de algunos pequeños aliados. Sin embargo, se pregunta el editor que nunca ha formulado demanda en ese sentido, no descarte, en la O. T. A. N. El Generalísimo Franco ha reformado su Ejército y modernizado su aviación, y con la cooperación americana se han preparado bases aéreas y navales que son de primera importancia en el espacio atlántico y mediterráneo.

Termina el artículo de “Journal d’Egypte” insistiendo en que la visita de Eisenhower ha confirmado la posición española como factor importante en la política y en la estrategia mundiales, y que ello habrá de ser tenido en cuenta por todos las potencias, guste o no guste el sistema político que ha logrado para España un indiscutible triunfo. (Efe.)

**BOON** (Por teléfono. Crónica de nuestro corresponsal.)—Puestos a dar una calificación a las relaciones de España y la República Federal durante 1959, se les podía otorgar un holgado notable. Y no sólo me refiero a las relaciones de Gobierno a Gobierno, sino también a la múltiple presencia de España y de algunos de sus hijos más ilustres en la Prensa y en las editoriales alemanas.

#### POLITICA

Políticamente, las visitas de los Ministros Solís, Castilla y Arrese han tenido una importancia grande para el robustecimiento de las relaciones hispano-germanas. La del primero, que fue el lucificador del cielo, por su simpatía, empuje y sinceridad. La de Castilla, por su ponderación y gravedad. La de Arrese, porque su espíritu iluminado—presentó el problema de la vivienda con un fin casi evangélico—impresionó a los alemanes. De añadidura, su propuesta de una Comunidad Europea de la Vivienda encontró aquí una acogida muy favorable. Los tres Ministros españo-

les han dejado en Bonn y en Berlín—centros nerviosos de la vida alemana—una huella profunda e imborrable. Sin esta misión de aproximación germano-española, continuado día a día sobre el terreno por el embajador, marqués de Bolaque, ha desbrozado el terreno para trazar un camino de entendimiento, tanto que en el año que hoy empieza alcanzará, con la visita a España del canciller Adenauer y del vicecanciller Erhard, su mayor anchura. Sus visitas a España del ministro del Tesoro, doctor Lindrath, que invitado por el señor Solís recorrió nuestro país y dio una conferencia en torno al capitalismo popular en la Casa Sindical de Madrid, y de Alfredo Krupp, no por privado menos interesante, han fortalecido aún más en 1959 la amistad de los dos pueblos. Cabe señalar asimismo la calorosa y abundante resonancia que tuvo en la Prensa alemana y en los medios políticos el plan de estabilización de la economía española, iniciado por el Gobierno de Madrid el verano último. Todavía hoy, al cabo de seis meses, quedan ecos favorables y esperanzadores de aquellas primeras resonancias.

#### Economía

Ecología de la Casa de Campo, dependiente del Sindicato de la Vid. En el campo de la política social cabe señalar la firma de un convenio hispano-germano de seguridad social y enfermedad, redactado de acuerdo con la legislación vigente sobre la

Continúa en la pag. 11.)

#### Nasser acepta la dimisión de cuatro ministros de la provincia siria de la R. A. U.

El hecho se interpreta como una ruptura entre el Presidente y el partido socialista Beuth

EL CAIRO.—La aceptación por Nasser de la dimisión de cuatro ministros pertenecientes al partido socialista Beuth, se interpreta como una ruptura entre el Presidente y el partido socialista Beuth.

El hecho recibirá repercusión en el “blanco” de los comunistas sirios, descontentos de la forma en que Mustafa Hazem, uno de los dirigentes, Beuth y otros de Siria la reforman, espere, con 15 años la propiedad y 30 hectáreas de tierra de riego a 80 de la de riego. Se espera, en particular, el anuncio de su haber respaldado al Gobierno de los propietarios y comerciantes de los círculos de comercio—los líderes que presionan.

#### Chipre tiene ya ley electoral

NICOSIA.—El proyecto de ley electoral ha sido aprobado por el Gobierno de Chipre, habiéndose introducido algunas modificaciones en las pequeñas ciudades.

## MUCHOS MILES DE MILLONARIOS FRANCESES DEJARAN HOY DE SERLO CON LA ENTRADA EN VIGOR DEL «NUEVO FRANCO» LA UNIDAD MONETARIA PIERDE DOS CEROS Y GANA UNA COMA

**PARIS** Crónica telefónica de nuestro corresponsal.—En el transcurso de los sesenta minutos que mediaron entre las doce y cincuenta nuevas monedas, Nueva moneda, además de los nuevos billetes de los comerciantes beneficiados al nuevo valor, la nota conservará el mismo poder adquisitivo. Nada cambia, insisten: todo cambia, aseguran: los billetes y monedas actuales tendrán como equivalente el nuevo franco. Pero los setos de euros que inflan los bolsillos de los franceses, pierden todo su valor. Nada cambia, insisten: los comerciantes deben modificar sus listas, sus tarjetas y sus tarjetas serán insertadas en una hoja y reformadas en francos nuevos, pero todo sigue igual. Sin embargo, un hecho significativo y evidente resulta claro: que la nueva moneda dará luz a que las personas sus créditos se aproximen a la cantidad para cancelar. La nueva moneda previene, ya sea en el caso de la liquidación y colectiva.

Las cuentas, claras... para sumar sobre un papel aun las más simples operaciones, contrario a lo que ocurre en la mayoría de los países mediterráneos, donde, con el mismo resultado, se confía al cálculo mental y a la palabra. En Francia se hace todo por escrito, y así, tanto el tendero como el camarero, tanto en el restaurante como en la quincallería, cuando no hay registrador, es el dependiente

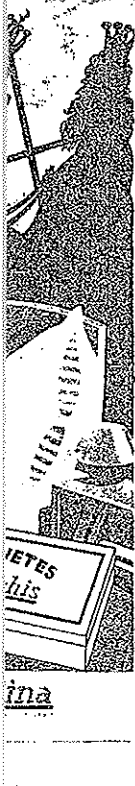
queles escribe. Y no tenga miedo de que, como muy pocas veces el caso de pagar la cuenta. De otros en algunas situaciones, reflexión y de no pocas circunstancias, que aumentan el tiempo de la cuenta y a veces, las cosas.

Manuel DE AGUSTIN

La existencia de este clima de bonanza en las relaciones germano-españolas ha favorecido, como es natural, el desarrollo de numerosas actividades. La Oficina de Economía y Comercio Exterior de la Embajada de Bonn, que dirige el profesor don Miguel Paredes, ha logrado, además de otras cosas de más envergadura, que en los mercados navideños alemanes encontráramos los españoles productos de la Patria. Sus consejos a los exportadores españoles, así como las facilidades que se les han dado, nos han permitido este año tomar turrones de Jijona y de Alicante, melones de Murcia, embudidos riojanos, etcétera, que en años anteriores no se veían. El espíritu de iniciativa del agregado agronómico, señor Abejón, en colaboración con la Delegación Nacional de Sindicatos y el Ministerio de Agricultura, hizo posible la visita de un grupo de relevantes enólogos athenianos a nuestros principales centros productores de vinos. Dado que en los visitantes recae la responsabilidad de la autorización de entrada y la clasificación de los vinos españoles, su paso al catar los mostos riojanos, manchegos, levantinos, aragoneses y catalanes tiene, a mi entender, una indudable importancia. Asimismo su asamblea ante la Sección Ecología del Instituto de Investigaciones Agronómicas de París y la Escuela de

Porque el público, a pesar de todo, no está aún bien enterado, ni ha comprendido con exactitud lo que se trata. La Prensa de oposición acusa al Gobierno de haber dispuesto una medida inútil y, sin embargo, equivocada. Este responde al carácter local. Hacia ahora, oportuno es utilizar, sin embargo, las cuentas resultaban ya largas y molestosas, los ojos un tanto generalizada en el

americana de Fotografía apa. — (F. Cifra.)



# LA MASONERIA NO DESCANSA

Por JAKIN-BORR

Constituye una nota de actualidad la referencia que el Ministro de Asuntos Exteriores español hizo en su conferencia en la Universidad Católica de Georgetown en la constante de la comprensión de España en el exterior y a la alfala Prensa que en este orden en el exterior venimos padeciendo. Nosotros añadiremos por nuestra cuenta la parte principalísima que en ella tiene la masonería internacional.

Si, mis queridos lectores, da masonería, esa seta lechosa que la bueca fe de nuestra juventud no comprende y que fácilmente interpreta como viejos cuentos de carbonarios alejados de la realidad del siglo en que vivimos.

Desgraciadamente las cosas son verdad y haría gravedad si encierran cuando la Iglesia Católica, siempre sabia y prudente, la condena y excomulgaba a través de la continuidad sin opción de las declaraciones de sus Pontífices.

Dos vertientes tiene la masonería: una, atea y persecutoria de la fe de Cristo, especialmente contra la Iglesia Católica, Apostólica y Romana; otra, política, instrumento de la política de adquisirias y del imperialismo de determinadas naciones.

El que la masonería no descansa constituye una realidad evidente. Frecuentemente recibimos comprobaciones fehacientes de intervención de la masonería en hechos que ya habíamos presentado como inspirados o dirigidos por la seta.

Todo esto resulta difícil de comprender si no se conoce la organización y actuación de la masonería en Occidente. Solo conociendo su doctrina y sus propósitos se puede comprender la influencia diabólica que una ceguera minoría ha podido lograr sobre los sucesos del Universo.

La masonería, que en su nacimiento constituye un instrumento de la política imperial británica, a cuya masonería se sigue llamando «la logia madre», deriva a principios de siglo hacia las masonerías nacionales, que acabaron desgajándose de la rama principal, y que, más tarde, coincidiendo con la primera guerra Europea, formaron la Asociación Masónica Internacional, que en pocos años llegó a constituir la dirección secreta y suprema de la política de los principales Estados.

La masonería no descansa; se reúne en las logias de las ciudades los grados inferiores, hasta el cuarto, desconfiados en su casi totalidad de los grandes secretos masónicos. Constituyen el dilatado campo donde se espere para la prueba y recluta de los grados superiores. Del cuarto al treinta y tres se reúnen separadamente los grados superiores, que se constituyen en la orden. Los caballeros alfa cruzados, los caballeros «Kadosch» y los grados hasta y dos y treinta y tres, que constituyen los principales. En las logias corrutivas de los grados primarios se habla de filosofía, de sistema, de filosofías y derechos del hombre, de teorías y derechos del hombre, de teorías y derechos del hombre, de teorías y derechos del hombre, de teorías y derechos del hombre, de teorías y derechos del hombre.

Reciben las consignas de éstos, que ejecutan en su deber de obediencia.

La masonería internacional, formada por representantes de las grandes logias y de los Orientes de cada Estado, constituye una entidad superior a las grandes logias y Orientes nacionales, que, como éstas, se reúnen en Ginebra, a juzgar los días laborables del año a fin de todos los acontecimientos universales o nacionales e impartir las consignas y órdenes a las logias subordinadas.

La primera pregunta que se nos ofrece es la de que medios e instrumentos poseen estas asambleas supremas de la masonería para influir en la marcha del mundo y hacer obedecer sus órdenes por la mayoría del Universo. Podemos contestar que este es el resultado de una labor y sucesos de rapta y conquista de los resortes y centros neurálgicos que gobiernan el Occidente.

La masonería ha forjado, empujado y hecho a la gran mayoría de los políticos liberales e izquierdistas que en el mundo se mueven. La masonería ha amparado, protegido, y muchas veces salvado, a través de su organización, a los dirigentes proletarios en sus luchas de clases y en sus revoluciones. La masonería ha tenido una influencia decisiva en la concepción de cátedras y en la situación de muchos sectores intelectuales, que ha cultivado con especial atención. La masonería lleva una labor tenaz y discreta de conquista y de filtración en la Prensa, en el Radio, en todos los medios de difusión y en varios centenares de Sociedades y organizaciones que aunque no son masónicas, ella crea y controla a través de masones de obediencia segura.

Entre otras muchas instituciones y entidades, la masonería controla la casi totalidad de los periódicos de izquierda y un tanto por ciento hasta el crecido, que sobrepasa el treinta por ciento, de los de derechas de las diversas naciones. Se puede decir que la libertad de Prensa es un feudo que el comunismo explota. Una vez, porque le pertenece a él la propiedad; otras, porque los propietarios son masones; otras muchas, por la acción personal y solapada de los jefes de redacción o redactores, y hasta hay periódicos, como sucedió con uno de gran circulación en España, en el que un pagador, masón, influía en cierta medida, por sus adelantos, sobre los redactores.

Los radios y órganos de difusión del mundo se encuentran también en una gran proporción en manos de masones, ya sea porque, como órgano gubernamental, depende de ministros masones o porque se ha logrado en ellas la filtración masónica correspondiente en los puntos clave. Esto explica la acogida que notorios masones españoles han encontrado en las radios francesas e inglesas; pero hay otras entidades que el mundo no sabe que han sido creadas o regidas por la masonería y que se convierten en caja de resonancia de aquella cuando reciben sus consignas. Por ejemplo, la Liga de los Derechos del Hombre, la trévida y llevada para amparar la anarquía y el desorden; la Internacional Liberal, que reúne a liberales ma-

zons de distintos países; la Confederación Mundial de Federaciones Universitarias Estudiantiles, encargada de extender la agitación y las consignas masónicas sobre el Universo. La Universidad Libre de Bruselas, que ejerce una acción nociva entre los estudiantes de todo el occidente europeo; la Confederación Mundial de Jóvenes Democráticos, la Liga Democrática Supranacional, la Liga Nacionalista, el Comité Permanente del Congreso Internacional de Librepensamiento, las Supremas Jefaturas, teosóficas y espiritistas; las Pen-Club, las Ligas de Intelectuales, los Rotarios y la Liga Libertaria Internacional. Esta última constituye el enlace más poderoso con el mundo proletario, reuniendo en ella a marxistas y anarquistas que, en general, ignoran que está fundada y manejada por elementos de la Orden. Muchas de estas Sociedades, en las que toman parte muchos elementos que no son masones, ignoran estar manejadas por la Orden.

Aunque la masonería en general es condenable y representa una traición y una estafa para la sociedad, existe entre ellos distintos grados de perversidad. Los hombres caracterizan a la obra. En un país como el nuestro, católico, en la masonería no pueden figurar más que los renegados, los ateos, y en general ha estado empujada por el desecho de la sociedad: previcardores, inmorales y todo; aquellos que las Corporaciones nacionales expulsaban por su mala conducta de su seno, aparte de algunos grupos de trepadores políticos y revolucionarios, que encontraban en la masonería un amparo a sus actividades punibles. Se daba el caso de que hasta la proclamación de la República, la mayoría de los personajes políticos que en España militaban en la masonería figuraban afiliados a logias extranjeras, inglesas o francesas, liberándose de esta forma de tener que asistir, mezclados con aquellos delincuentes, a las tenidas indígenas. A cambio de esta afiliación y obediencia recibían el espaldarazo y el apoyo internacional, cuando no representaciones pingües, en Sociedades mercantiles extranjeras. Así se fabricaba en nuestra Patria la traición de los afrancesados y de los anglofilos.

La República española, desde su origen, fue eminentemente masónica, tratada por la masonería y así proclamada a los cuatro vientos por los consuepos republicanos cuando buscaron el apoyo internacional masónico.

La caída de la Dictadura fue ya obra específicamente masónica, dirigida desde el extranjero contra el resurgir de nuestra Nación y que encontró franca acogida en el despecho de los políticos desplazados. El grupo de liberales constitucionalistas constituía un grupo masónico, obedientes, los más, a logias extranjeras, y ellos recibieron en las últimas horas de la Monarquía las consignas de las logias internacionales para evitar a toda costa la reacción natural de los gobernan-tes, que descubriese a la Nación el gran fraude electoral que se intentaba proclamar, ya que las elecciones, en su conjunto, habían sido francamente favorables al régimen que se derribó. Así puede explicarse que desde la casa de un Grande de España se hubiese

ido precipitadamente a buscar a la cárcel y a entregarles el Poder a los republicanos presos, después de haber coaccionado en Palacio aquella mañana a Su Majestad por todos los medios para evitar las reacciones naturales de defensa, apelando al patriotismo del Monarca, al que se había de injuriar y calumniar seguidamente.

En este orden hay que aclarar el equívoco de que la masonería hubiera estado recluida exclusivamente entre elementos de izquierda del país, pues eran muchos los señores y nobles que militaban en la traición de las logias extranjeras y de las que no estaban libres, por encapitados que en la sociedad figurasen, pues de la Historia es conocida la exoneración pública que los descendientes de un infante de España sufrieron por haber militado este en la masonería y nombres y honores de títulos del Reino figuraron como protagonistas en la disolución de la Compañía de Jesús y en la expulsión de los Ordenes religiosos.

La incompreensión de lo español y lo que nuestro Ministro de Asuntos Exteriores llama la mala Prensa de nuestra época no es cosa de hoy, sino que se repite a través de la Historia. Lo mismo en la emancipación de las provincias españolas ultramarinas, que otras naciones ambicionaban como mercado, que en la Semana Trágica de Barcelona, cuando las logias internacionales les antaban en Bruselas una estufa al anarquista Ferrer Guardia; si cuando la masonería disfrutaba en España de toda clase de libertades ocurria esto, que no pasará hoy, tras nuestra guerra de Liberación y cuando la masonería ha sido puesta fuera de la ley!

Pese a esas grandes diferencias que separan a la masonería española de las extranjeras y a haber pasado muchos años, en que por su situación de irregularidad existían en las reuniones internacionales, se acusa, sin embargo, cada vez más, la concomitancia de la masonería en el exilio con la masonería internacional, a través de las protecciones y apoyos que de ésta recibe. Esto nos demuestra que la masonería no descansa y que no ha renunciado a sus propósitos tenebrosos con respecto a nuestra Patria.

No pasa un año sin que asistamos a un recrudecimiento artificial de la ofensiva masónica contra nuestra Patria, y no transcurre mucho tiempo de esto sin que tengamos comprobación de la relación íntima de los grupos irreductibles de exilados políticos en el exterior, del llamado Gobierno republicano, con las logias y organizaciones masónicas de Europa e Hispanoamérica.

Hace unos meses se discutía en la tertulia de quienes se titulan gobernantes republicanos la petición de auxilio que Gordon Ordás había hecho a la masonería internacional para el movimiento terrorista que pretendía, con su apoyo, realizar contra nuestra Patria, y del apoyo que aquellas logias le ofrecían para un viaje circular por las naciones de Hispanoamérica, donde se dirigirían ordenes. (Continúa en la pag. siguiente)

RAZÓN del INDO

A LIGERA

o York debes muy los cada día; pero es not parcos especial; activo; se llama de Torgi Chessman, a la más larga antea; uriente, quid hata con el condenado perpetua vapor, ha dionizar el obo. toya y concéntrica avroos conta su hata, desespada y Muchachas y no arinado trance de subrimientos, se dromáticamente inoer; ras niéntras suca anda, algún acota cta en la vida del cante. Un nuevo dis; esto a la veita en (Notará algún lo hi del fanático) quien la urgeta transición, de las muestra que llevno de Goryl Chess, por el vicib. Pa; a quodarse entro esperanza en tal ha ido a otra par; a los raciones, a los casos de; los jurados par; gidos de la pena; adictos, en todo las melodias no siempre, la eto estarse quieto dos nuevos ju; los se pueden fir; dirigidos y nos; te que se sube; estableciendo su abicador de los del tcho. La et; vencia Bnkumit; la poyca de su; noas demostra; de la única val; las pitagóricos; a la manita de; Goryl Chessman; sola nuevo esta; da y hermosa; tidad y la tra; siempre se le; a, y ocano sfa; Chessman; sea 60, de los r; donde se expli; ensangrentad; El acredlido; ser se alia con que puede do; ar en, cabea; arcial del dis; todo el mun; de Goryl el mundo ha; der do concio; sica de balie; do, pero est; ya de col; g; acerrado, pero; el obo, y su; amani, ha c; tica por toda; le venga die; tica y coplito; s, un par de

CANTARA



# EL DEPORTE ESPAÑOL ANTE EL CAUDILLO

## Una amplia representación del Pleno, presidida por el Delegado Nacional, fué recibida por el Jefe de Estado

### JOSE ANTONIO ELOLA HIZO UNA BREVE EXPOSICION DEL TRABAJO REALIZADO EN EL CONSEJO

En la mañana de ayer, Su Excelencia el Jefe del Estado recibió en el palacio de El Pardo a una amplia representación del deporte español, reunida en el marco del XV Pleno del Consejo Nacional de Educación Física y Deportes. La presidencia del Dele-

gado Nacional, José Antonio Eloola, y estaba compuesta por el Secretario General, Jaime de San Román, miembros de la Comisión Ejecutiva de la Delegación, del Consejo Nacional de Educación Física y Deportes, y representantes de las Federaciones y de las Juntas Provinciales de los distintos deportes.

En presencia de Su Excelencia el Jefe del Estado, del Ministro de Asuntos Exteriores y de las Juntas de Honor Militar y Civil de Su Excelencia, y de Antonio Eloola, el Pleno realizó las siguientes actuaciones:

El deporte español, representado por la Delegación Nacional y el Comité Olímpico, con las Federaciones, las Secciones Deportivas del Movimiento, las Juntas Provinciales y otras representaciones, viene a renovar el permanente testimonio de respeto y fidelidad con respecto al haberse reunido el XV Pleno del Consejo Nacional de Educación Física y Deportes.

Sus futuras tareas para estudiar nuevos planes de trabajo, estructuras nuevas y de desarrollo de actividades con el afán de superar y perfeccionar la obra y alcanzar metas todavía no logradas. La relevancia de estos Consejos viene acreditada de los anteriores, de

donde partieron los estudios, deliberaciones, conclusiones y anteproyectos de las realidades más fundamentales conseguidas en el transcurso de estos años. Así, la Mutualidad General Deportiva, las Residencias de Selecciones, el Servicio de Medicina Deportiva, la reorganización de las Federaciones, la iniciación de publicaciones técnicas y culturales, y muy especial y desahogado, la ley de Educación Física, cuyo desarrollo y preceptiva reglamentación ha sido el eje primordial del presente Pleno.

A tal objeto se han dividido los trabajos del Consejo en cinco grandes ramas de Educación Física, de Deporte Federado, de Divulgación Deportiva, de Instalaciones y Material y de Asuntos Económicos y Administrativos, procurando, a su vez, cubrir uno de estos sectores disciplinares, poniendo en todo 16, y componiendo todas juntas un verdadero programa de acción política deportiva.

La obligada síntesis por razón de respeto impide una exposición detallada de la totalidad de los temas tratados, cuyas conclusiones tenemos el honor de entregaros en este acto.

En resumen, debemos decir que la primera rama, la más amplia y de cardinal importancia, alzó los temas del deporte con orientación eminentemente educativa. El

Instituto Nacional de Educación Física y la Junta Nacional del mismo título son frutos que se desprenden de la ley que precisa ser reglamentada conjuntamente por la Secretaría General de Educación Nacional. Los proyectos de Reglamento han sido estudiados por representantes del Movimiento y del citado Ministerio de Educación Nacional, compuesta esta representación por honrados catedráticos de la Universidad española, coincidiendo todos en que el Instituto debe ser una realidad inmediata e insustituible, con radicación en el sector de la Ciudad Universitaria y con Escuela de Medicina Deportiva anexa a él. Asimismo todos han coincidido en la necesidad de replantamiento de la enseñanza y la práctica de estas actividades físico-deportivas para lograr en todos los grados de la escolaridad una formación integral.

Otros temas de esta rama son: la Medicina deportiva, el Deporte Militar, con sus características específicas, y las Juntas Provinciales, cuyas misiones fueron revisadas.

En la segunda rama se recogieron los temas federalistas en general y muy particularmente la promoción y ayuda a Clubs y Sociedades deportivas, partiendo de una doble convicción: que el desarrollo deportivo arraiga de la asociación natural, el Club, cuyo crecimiento encuentra su climatización en las Federaciones, y que esta protección directa a la iniciativa privada constituye la fundamental premisa socializadora.

En la tercera rama, Divulgación Deportiva, se ha examinado un gran plan orientado a la suscitación, información y divulgación deportivas por todo el ámbito nacional. Con ello se acomete, siguiendo las técnicas hoy en uso del diálogo de la información hacia el deporte, recepción de la verdadera opinión popular, y de información y divulgación hacia fuera, con la expansión de ideas, noticias y publicaciones.

La cuarta rama acometió el estudio, organización y puesta en marcha de un Plan Nacional de Instalaciones Deportivas, el medio más apto para hacer llegar la educación deportiva a todos los rincones de España. Desde su creación ha sido política de la Delegación Nacional de Educación Física y Deportes impulsar, dentro de las posibilidades de cada época, la construcción de instalaciones deportivas. A los Altos Comandos, desde 1939 la Delegación Nacional asistió o ayudó a construir 18 instalaciones, lo que equivale a una media de 17 al año, y en el trienio 1960-62 se construyeron 60, lo que supone una media anual de 20. Es decir, una por provincia y año, a todas luces insustituible.

El Plan Nacional que ahora se

responsabilidad contraria en realizaciones de envergadura, cuales han sido este mismo año los II Juegos Atléticos Iberoamericanos, cuya clausura nos honra el honor de presidir y que políticamente sirvieron para estrechar lazos cordiales con la juventud de los países hermanos, así como también los IV Campeonatos del Mundo de Pelota celebrados en Pamplona.

Nadie puede negar el progreso del deporte español. La mejora incesante en la técnica de carreras a los rangos de los 50 o 100 metros en los deportes que se miden con exactitud, es la mejor prueba. Nuestro deporte en esta hora es además eminentemente juvenil: son jóvenes nuestro subcampeón de Europa de natación, las medallas de oro de los recientes Juegos Iberoamericanos, el vencedor del Tour de L'Avvenir, los campeones de Europa de hockey sobre patines y, en general, en todos los deportes, incluso en el fútbol se está en trance de relevo de las viejas figuras. En esto precisamente radica la servidumbre y la grandeza de nuestro cometido, porque si continuas con algunas realidades, muchas más son las promesas y posibilidades del futuro que tenemos el deber de cuidar que no se frustren.

Nuestro específica aportación al desarrollo de España y a la mejora de los españoles consiste sobre todo en cuidar al hombre de la salud, de las energías y de la alegría de vivir que da la educación física y el deporte. Esto es, a la postre, lo que de verdad importa: formar al hombre. Formarlo con el cuerpo recto y el alma limpia. Esta es la parte más noble del bello servicio que nos habéis encomendado y que tratamos de cumplir a vuestras órdenes.

Finalizadas las palabras de José Antonio Eloola, Su Excelencia el Jefe del Estado agradeció al Delegado Nacional su exposición de los trabajos y conclusiones del XV Pleno y saludó a los temas contemplados a trabajar por el crecimiento del deporte español y estimó que, ante la importancia que los resultados de competencias y campeonatos reviste la implicación de la cultura física como parte integrante de la educación de los españoles.

## Mañana puede resolverse el pleito del deporte norteamericano

### CON EL GENERAL MAC ARTHUR COMO MEDIADOR, LA AAU Y LA NCAA INICIAN LAS NEGOCIACIONES

NEW YORK — El pleito que se prolonga entre las federaciones norteamericanas de fútbol americano (AAU) y la Asociación Nacional de Fútbol Americano (NCAA), como organismo encargado de los deportes universitarios, amenaza de extenderse al deporte de la mujer en qué competiciones pueden participar las estudiantes.

La AAU ha manifestado que todo atleta que participa en una competición organizada por ella será suspendido. A cambio de todo el permiso de los atletas universitarios para jugar en competiciones autorizadas por la AAU.

Madison (Wisconsin). Las negociaciones entre la AAU y la NCAA, hasta la fecha, no han dado lugar a un acuerdo. El pleito se prolonga ya en la segunda guerra mundial (AAU).

El pleito se prolonga ya en la segunda guerra mundial (AAU).

## TROFEO DEL DUQUE DE ARIDA EN LAS REGATAS INTERNACIONALES DE MALAGA

### CON "CANUTO XIV" VENCIO EN LAS PRUEBAS DE SNIPPE

Málaga.—Comisión celebraron la inauguración de las Regatas Internacionales de Malaga, organizadas por el Real Club Náutico de Malaga, patrocinadas por el patrocinio de la Junta de Andalucía y el Ayuntamiento de Málaga.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día sábado las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día domingo las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día lunes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día martes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día miércoles las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día jueves las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

El día viernes las dos regatas de la categoría de Snippe se celebraron en el puerto de Málaga. La regata de Snippe con el "Canuto XIV" venció a los otros participantes.

# LA MUJER Y LA CASA

## UNA COCINA BIEN EQUIPADA

En un establecimiento especializado en menaje de cocina un grupo de muchachas jóvenes ocupa toda la actividad de sus empleados, que continuamente han de recurrir al encargado para pedirle consejo. Por la conversación, exclamaciones y risas se desprende que una de las chicas ha ido a la tienda acompañada por varias amigas para elegir los cacharros necesarios para la cocina de la casa que está equipando ante un próximo matrimonio. También se nota que son estudiantes que no tienen demasiada idea de la realidad sin pedir ayuda a los experimentados amos de casa que sin duda habrá en su familia.

Esto es frecuente. Novias que se ocupan muchísimo de la ropa, sobre todo la ropa personal; de los muebles, de los detalles, no le dan importancia a no ren el todo práctico a la hora de adquirir el menaje de cocina. Para todas ellas y aun para las pocas casadas que quieren sentirse cómodas a la difícil hora de preparar los comidas familiares, indicamos los utensilios necesarios en una casa donde se cocine para cuatro o seis personas:

- |  |  |
|--|--|
| 4 cacerolas de 10, 14, 18 y 24 centímetros.      | 1 chocolatera y molinillo.                                     |
| 2 ollas de 2 y 3 litros.                         | 1 molinillo de café.   |
| 2 cazos o perolitos de distintos tamaños.        | 1 máquina de pisar universal.                                  |
| 1 cazuguera de 40 centímetros.                   | 1 incheche   |
| 1 hervidor de leche de 3 litros.                 | 1 tablón para picar carne.                                     |
| 3 sartenes de distintos tamaños.                 | 1 tableta para usos diversos.                                  |
| 1 paellera de 40 centímetros.                    | 1 mazo.  |
| 2 parrillas.                                     | 2 grasseras con tapa colorada.                                 |
| 3 coladores de tela metálica de distinto tamaño. | 2 mangos para café.  |
| 1 cénola.  | 1 manga pastelera.   |
| 1 taza.  | 1 juego de boquillos rizados.                                  |
| 1 escorredor.                                    | 2 moldes de bischocho de dos tamaños.                          |
| 3 cucharas.                                      | 1 molde para flan.   |
| 3 tenedores.                                     | 1 placa para horno.  |
| 2 cuchillos.                                     | 1 juego de cortapastas.  |
| 2 espumaderas.                                   | 1 rodillo de empanadas.  |
| 1 cazuela de barro.                              | 1 tenedor para fritas.   |
| 1 fuente refractaria de 40 centímetros.          | 2 cucharillos de dos tamaños grandes.                          |
| 6 platos refractarios individuales.              | 2 cucharillos pequeños para palatas y otros usos.              |
| 1 mortero.                                       | 1 media luna.  |
| 1 seta.  | 1 tberelatas.  |
| 1 batidor de varillas.                           | 1 sacacorchos.   |
| 3 cucharas de maderera de boj.                   | 3 tijeras para pescador.                                       |
| 2 tenedores de madera de boj.                    | 6 platos grandes.  |
|  | 6 platos pequeños.   |
|  | 4 tazas.   |
|  | 1 ensaladera o barreño para preparación de masas y otros usos. |

## TIEMPO DE ENFRIAMIENTOS

EN esta época del año, cuando el tiempo es desapacible y frío, en todas las familias hay gente resfriada, mayores y pequeños, que pueden tener, desde un simple catarro a una gripe fuerte o una bronquitis. Estas enfermedades, que son infecciosas, se localizan a lo largo del tramo rino-laringo-faríngeo-bronquial; a todos se les denomina «enfermedades por enfriamientos». Casi todas agudas, tanto en niños como en mayores, fiebre, dolores de cabeza y musculares, obstrucción nasal, dificultad para tragar, etc. Si afecta al oído, los dolores son intensos; si a la laringe, tráquea o bronquios, la tos es el síntoma dominante.



CUANDO el enfriamiento ha aparecido, y muchas veces ocurre pese a todas las precauciones adoptadas por la madre, es necesario curarlo, siguiendo para ello las indicaciones del médico. En los lactantes, las enfermedades producidas por enfriamiento pueden producir más o menos fiebre, pero sobre todo se acusan por fenómenos gástricos, ocasionados de modo refleja por la irritación producida en el estómago por el exceso de mucosidades que traga; el niño rechaza el pecho o el biberón, tiene náuseas y vómito típicos con mucosidades; a veces también acusa deposiciones sueltas, también con mucosidades. Cuando el enfriamiento afecta al oído, los principales síntomas son el llanto, la intranquilidad, los vómitos y la diarrea. En los niños criados con leche materna hay una resistencia natural frente a la gripe; sin embargo, suelen padecer con frecuencia el catarro común y los resfriados.

Y como más vale prevenir que remediar, indicaremos algunos medios para evitar enfriamientos en los niños. Conviene preservar de contactos con enfermos y de grandes aglomeraciones de personas (fines, transportes colectivos, etc.). Es recomendable que jueguen al aire libre me-

lor que en habitaciones más; en éstas, sus movimientos son limitados, y al aire libre, por medio de juegos activos, consiguen la reacción y el calor natural necesarios. Se les pueden administrar vitaminas C. Si el niño es propenso a catarros, y siempre consultando al médico, se le puede vacunar contra éstos, eligiendo la época indicada por el facultativo.

ALGUNAS madres se llevan unos sustos tremendos porque después de haber acostado al niño perfectamente bien presenta alarmantes síntomas, por lo general a primeras horas de la madrugada. Son estos síntomas ruidosa y afónica, una respiración ruidosa y afónica que hace temer a una difteria, aunque, en realidad, estos síntomas obedecen a lo que se llama «falso crup».

## L L U V I A

En toda España llueve. Llegamos así una buena temporada, y según los entendidos, todavía tenemos para rato. Por ello, sugerimos:

za erguida para que la lluvia (ha de ser suave y fina) moje completamente la cara, que debe estar desprovista de maquillaje y sin cremas de ninguna clase. Secar con toalla, suave, sin frotar, dando ligeros golpes. Al cabo de una hora, aplicar loción o leche de toalla tres o cuatro días.

Un tratamiento de cutis, porque el agua de lluvia es estupenda para ello. Salir un día sin paraguas, con el pelo protegido por pañuelo o capucha de plástico, así como un buen impermeable. Pasearse una hora con la cabe-

Aprovechar cuando llueve sin violencia para sacar todas las plantas al balcón, terraza o patio. Aquellas que siempre permanecen en el interior también se benefician con la lluvia, siempre que la temperatura no sea fría en exceso. Dejarlas unas horas. Al meterlas dentro, evitar lugares muy caldeados y ponerlas de forma que reciban mucha luz natural.

Los cristales empañados por la lluvia quedan estupidos si se frotan con botas hechas con papeles de periódicos.

Los impermeables y gabarrina mojados deben secarse a colgados de una percha, y estirados y sin ponerlos nunca cerca de los radiadores o sitios demasiado calientes.

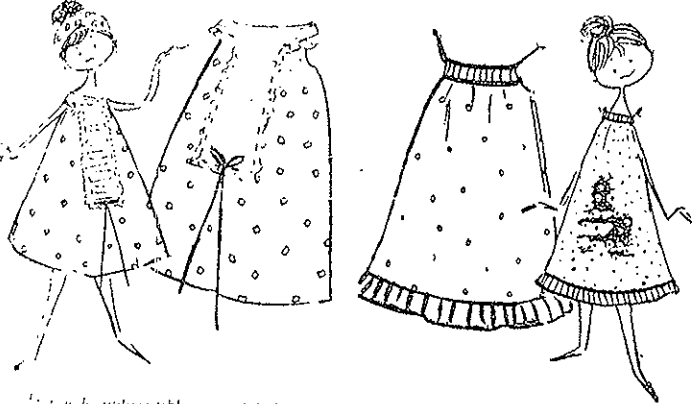
Nunca ponga los zapatos cerca del calor, porque se mojarán cerca del calor y se deformarán. Déjelos secar a temperatura normal, rellenándolos de papeles.

MIENTRAS llega el médico, la madre acostura con eficacia, pero a la vez con suma discreción. Cuando hay fiebre y dolores musculares o de cabeza pueden administrarse al niño pequeñas dosis de aspirina cada tres o cuatro horas. Si el paciente es mayorcito, también se le puede dar paramolón. Un urtaco de aspirina es suficiente para bajar la fiebre y aliviar los dolores en un niño pequeño, incluso cuando son de oídos. En este caso, además de la aspirina, puede usarse una o dos dosis de calmantes dulces (lo cualquiera de las gotas para niños que el médico haya prescrito con anterioridad), después de limpiarlo al baño de Mater, así como aplicación de calor local con un paño que se caliente con la plancha. Si tiene los fatiga o afecto nasal, que denuncian una infección en la faringe o en los bronquios, además de la cura con aspirina, la madre puede aliviar al niño con la aplicación de cataplasmas en el pecho y la espalda (evitando con probación antes la intensidad) calor para no quemar al niño y humidificando la atmósfera con vapor de eucalipto o otros herbarios inyectados o por vaporizadores.

El OCHO cuidado con las indicaciones personales a los niños —asegur de otras madres, por experiencias que sean. Sin aplicación médica no debe aplicarse penicilina, ni las clásicas balsámicos, ni sulfamidas, calmantes de la tos, fomentos o inhalaciones. Solamente el médico puede indicar si conviene utilizar alguno de estos medicamentos.

La alimentación para estos términos debe ser fácilmente digerible, con abundancia de zumos de frutas e infusiones azucaradas con miel o con leche. Menos indicadas las zumbas de Lencina, que aportan vitamina C natural. En caso de trastornos gástricos, consultar al médico el modo de alimentar al pequeño.

## Castaña: LENECERIA CLASICA



La indiscutible comodidad de la ropa interior de nylon, los clásicos camisoneros, continúan imponiéndose. Estos sencillos modelos, confeccionados en fina batina, se caracterizan por su suavidad y comodidad con las también clásicas lencinas, y una perfecta adherencia a la piel. Todo ello en una sola pieza, para que el uso diario sea más cómodo y sencillo. Se venden en talla única y en tallas personalizadas para ARRIBA.)

ensio con la vida por... estlieta y africana, solista española. Enrique FRANCO... AULA MUSICA... le Mística del Siglo... de Educación. Na... de Organ... Movimiento... La música... de la tarde... de la... en...

Extraordinario de Elementales para Magisterio... Magisterio...

... Diputación... al de Ciudad... NUNCIO...



# VIDA CULTURAL

## LA CRUZADA NACIONAL ES UN TEMA UNIVERSAL DE MAXIMA ACTUALIDAD

Conferencia del Secretario Nacional de Asociaciones, Miguel Fagoaga, en la Hermandad de Alléceces Provisionales  
**HABLO SOBRE "LOS IDEALES DE LA CRUZADA NACIONAL: POR DIOS Y POR ESPAÑA"**

El Secretario Nacional de Asociaciones del Movimiento y Consejero Nacional, Miguel Fagoaga, habló ayer en un acto organizado por la Hermandad de Alléceces Provisionales sobre el tema «Los ideales de la Cruzada nacional: por Dios y por España».

Demostó, con numerosos textos del Episcopado español y de los Romanos Pontífices que nuestra guerra de Liberación fue una auténtica Cruzada y que fueron calificados de verdaderos mártires los que murieron en la misma por Dios y por España.

Afirma que, según destacados escritores españoles y extranjeros, la Cruzada nacional sigue y seguirá siendo uno de los temas universales de máxima actualidad. Cita la afirmación del escritor norteamericano Walter Mayo: «Durante lo que queda de siglo se escribirá mucho todavía sobre la guerra civil española».

Analiza el carácter popular de la Cruzada con una serie de hechos históricos, y también se ocupa de la posición de los intelectuales: Unamuno, Pérez de Ayala, Madariaga y el doctor Marañón, que censuraron al Gobierno rojo y defendieron el Movimiento Nacional.

Estudia la conducta de los nacionalistas vascos, que fue condenada en la Carta pastoral colectiva del Episcopado español: «Lo que conturba y llena de consternación es que hijos de la Iglesia y seguidores de su doctrina han hecho causa común con enemigos declarados y encarnizados de la Iglesia».

Hace un estudio de los antecedentes de la Cruzada y explica la influencia de la masonería en los regímenes liberales anteriores, monárquico y republicano.

Por eso el Jefe del Estado, en los Principios Fundamentales del Movimiento, declaró que España es una Monarquía tradicional, católica, social y representativa.

Dice que los alléceces provisionales deben permanecer en constante vigilancia para que no se devienten los ideales de la Cruzada, rescatados con tanta sangre y tanto heroísmo.

Es necesario estar alerta porque los enemigos de España, la masonería y el comunismo, continúan en sus ataques descubiertos o solapados, como lo demuestran las injustas campañas internacionales que se reiteran contra nuestra Patria.

### Homenaje de la Escuela de Periodismo a Serrano Anguita

La Escuela Oficial de Periodismo rindió en la tarde de ayer un homenaje al periodista don Francisco Serrano Anguita, reciente-

mente galardonado con el Premio «Rodríguez Santamaría» y la Medalla del Trabajo. Profesores y alumnos de la Es-

cuela, entre éstos los hispanoamericanos que han iniciado el Curso de Estudios Superiores de Información y Documentación Española, se reunieron en un animado café de Redacción, y el señor Serrano Anguita dio una charla sobre «Cincuenta años de vida periodística».

«Entonces—dijo—la información no llegaba escrita a las Redacciones. Había que buscarla. Así era posible el pilotaje».

Serrano Anguita mantuvo la noticia del «Capitán Sánchez» durante varios meses en su periódico. Fue un éxito, pero tuvo sus dificultades y sus riesgos.

Le ha gustado mucho, después de escribir de todo, la conferencia. Puso para ello el ejemplo de «El Sol» y «La Voz», que, editados en la misma imprenta, tenían, sin embargo, fisonomía tipográfica totalmente distinta.

Tiene buen concepto del periodista. No sólo porque el periodista merece esta buena consideración, sino porque él lo es, desde niño, por vocación y dedicación, y no sería lógico tener deficiente consideración de sí mismo.

Los periodistas hispanoamericanos le pidieron su opinión sobre el periodismo de sus países, y dio con este pretexto una cumplida información acerca de este tema, por el personalmente conocido durante el ejercicio de la profesión en aquellas tierras.

El periodista ha tenido siempre escuela. Oficial, como ahora, o el mismo periódico, como antes; sobre todo ello, la vocación. La Escuela fortalece su formación. Así se puede llegar muy lejos.

Hizo énfasis en la importancia de la escuela. Oficial, como ahora, o el mismo periódico, como antes; sobre todo ello, la vocación. La Escuela fortalece su formación. Así se puede llegar muy lejos.

Antes de que lleguen los meses calurosos deben estar vacunados los niños contra la poliomielitis.

Acerte ahora con sus hijos a los Ambulatorios del Seguro de Enfermedad.

## La gran aportación del nacionalsindicalismo es haber hallado una salida justa

**TENEMOS QUE IR A EUROPA NO CON COMPLEJO DE INFERIORIDAD, SINO CON SENTIDO DE MISION**

### Conferencias de Vicente Díez Zazo y Eduardo Díez Casado en la Semana de Afirmación Nacionalsindicalista

En el Hogar Central de la Guardia de Franco de Madrid, con asistencia de los militantes de las Centurias II, VII, X, XIV, XX y XXV, se celebró ayer la cuarta sesión de la Semana de Afirmación Nacionalsindicalista, organizada por la Lugartenencia Provincial. Hablaban en el acto los camaradas Vicente Díez Zazo, Secretario de la Agrupación de Elijados en Estudios Sindicales, y Jefe de la Sección Sindical de la Guardia de Franco, y Eduardo Díez Casado, Jefe de la Centuria XVIII, quienes desarrollaron los temas «Facetas de la estructura sindical» y «Frente al neoeurofeísmo», respectivamente.

Presentó a los oradores el Jefe del Departamento de Encuadramiento de la Guardia de Franco, Luis García Cuevas.

Seguidamente hizo uso de la palabra Vicente Díez Zazo, quien,

después de glosar la importancia que el sindicalismo tiene en el mundo como fenómeno social y político, señaló la urgencia de un sindicalismo combatiente en España, que no se conforme con una simple función representativa y camine hacia el porvenir contrariándose en lo económico-social. Aludió en este sentido a los avances de José Luis Rubio y a la conferencia que Velarde Fuentes pronunció en el Círculo José Antonio. Abundó seguidamente en la crítica del sistema económico capitalista vigente, y al referirse al problema de la agricultura española afirmó: «Necesitamos un sindicalismo combativo, que plantee crudamente la reforma agraria que señaló José Antonio Rubio, y más atención seguidamente para los Congresos y Asambleas sindicales, cuyas conclusiones deben ser puestas en práctica».

Habló seguidamente el camarada Eduardo Díez Casado sobre el tema del neoeurofeísmo. Señaló como premisa la imposibilidad de que los pueblos europeos lleguen a una auténtica integración a través del Mercado Común por su carácter exclusivamente capitalista, en el que el menor roce de intereses hace quebrar su aparente unidad. Analizó a continuación las corrientes europeísta que esterminados grupos mantienen en España y aludió a la manifestación que Ismael Herráiz hizo en ARRIBA a través de sus artículos sobre «La Europa del milagro».

Estudió luego el problema de la emigración de la mano de obra española a Europa y las limitaciones que todavía padece la estructura económica española, y propugó la transformación de la emigración sobre base del sindicalismo vertical.

Terminada la conferencia, los asistentes, puestos en pie, cantaron el «Cara al Sol».

## INDICE DEL DIA

- A las 12,45.—Facultad de Derecho (Paraninfo): Conferencia de monsieur Joseph Follet sobre «Enrichissement ou asservissement de la personne?»
- A las 13.—Ambulatorio «Bernabéu Aznar»: (Modesto Lafuente, 21). Sesión sobre cáncer del recto por los doctores Casanova y Amo Calán.
- A las 17.—Instituto de Cultura Hispánica: Conferencia del doctor Alfonso de la Peña sobre «Histofisiología Renal e Hipertensión».
- A las 18.—Instituto de Cultura Hispánica: Conferencia de don Emilio Figueroa sobre «La política monetaria en el desarrollo económico» como inauguración del ciclo sobre «Problemas económicos contemporáneos».
- A las 19.—Ateneo de Madrid (Prado, 21): Sesión en recuerdo de Ramón Gómez de la Serna.
- A las 19,30.—Escuela de Asistencia Social: Conferencia del doctor Fernández Toranzo sobre «Asistencia social en España».
- A las 20.—Fábrica de Moneda y Timbre (Jorge Juan, 186): Conferencia de don Félix Valli Freid sobre «La enseñanza profesional de Artes Gráficas en Alemania».
- Sociedad Española de Siología (Santa Bárbara, 10): Conferencia de don Rof Carballo sobre «El servicio de siología física en un hospital psiquiátrico».
- A las 20,30.—Hogar de PET y de las JONS de Vallecas (Díaz Vial, 27). Sesión de Afirmación Nacionalsindicalista. Conferencias de Manuel Fernández Llaneros y Antonio Gálvez sobre «El futuro sindicalista» y «El programa actual de la UGT».
- A las 21.—Café de Mayor (Plaza de Franco, del SEU): Conferencia de don Emilio M. de Vally sobre «El futuro social del estudiante de la Escuela».

**Conferencia de Antonio Gibelto en el Círculo «Arión»**

En la Tribuna Juvenil del Círculo Cultural «Arión», de la Organización Juvenil del distrito 6.º Universidad, habló ayer nuestro camarada en la redacción de ARRIBA Antonio Gibelto, quien disertó sobre el tema «La juventud ante el futuro de España».

Analizó primeramente los supuestos y características que conforman la personalidad de las juventudes españolas en la actualidad y dijo que hablar de la juventud es ya hablar del futuro. Señaló seguidamente la necesidad que la juventud cumple de ejercer la continuidad política de la tradición emprendida por los líderes del 18 de Julio y reclamo de la actual juventud talangista de ser de alcanzar los objetivos propuestos por la doctrina nacionalsindicalista que movió la fe y la conciencia de los españoles en aquellos años de su historia, pero la preocupación por el futuro, la conciencia del servicio a los ideales nacionalsindicalistas—dijo Gibelto—requiere un rigor de pensamiento y de voluntad y una actitud de independencia y de exigencia moral que sólo se consiguen a través de la vida y vigencia de los valores de la doctrina nacionalsindicalista, como es el caso de España, y como propugna para los pueblos europeos.

**¡COMERCIANTE, ALMACENISTA!**

**HACER VUESTROS REPARTOS EN UN**



**FURGÓN SAVA-AUSTIN**

De 1,5 Tn. y 8 m<sup>3</sup>

**QUE CIRCULA LIBREMENTE POR MADRID**

**FACILIDADES DE PAGO HASTA 36 MESES**

**ENTREGAS INMEDIATAS**

**Distribuidor en ESPAÑA**

**Finanzauto S.A.**

**GAIOS DE REYES\***  
 O TELEFUNKEN • RELOJERIA  
 JORRES MARCAS • LOS MEJORES PRECIOS  
**GOVIA** Fuencarral, 129  
 ESQUINA A  
 JERONIMO DE LA QUINTANA

**YCA**  
 ALFONSO 14, MADRID - TEL. 21930 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 40 CENTIMOS

# año 1946 deja bien clara la prueba de nuestra

El 1947

EN obligadas unas  
 ras al cerrarse el 1946  
 ante nosotros los ho-  
 do 1947, pocas pala-  
 verdades. Cuan-  
 aha que van midiendo  
 curso de la vida de  
 y pueblos se derrama  
 necesariamente hacia  
 hacia adelante, en  
 nos mismos al re-  
 argnas más que quien  
 ro de qué arpen-  
 macho que rectificar,  
 zadas vacilaciones, im-  
 nidades militarias, son  
 de quilon no está se-  
 camino que sigue. Y  
 al final de este año,  
 tras un minuto ante la  
 1946, el 1947, está  
 un camino y llena de  
 lo buen andar.  
 eden, trabajo por do-  
 como firmes signos de  
 cura de una nación,  
 el interior y por tras-  
 interior. Hemos de de-  
 porque esa es la res-  
 España. Una realidad  
 oluntad de paz. Tran-  
 sero el espíritu, en  
 todas las dificultades  
 cundo al mundo el ca-  
 do un labra con indepen-  
 andero propio y de  
 Dios y de en sí mismo  
 estero.  
 io no nos detienen lar-  
 ni reclaman de nos-  
 temas considerables  
 a que luego vamos  
 o la historia que es-  
 con nuestra vida. El  
 sea en la enajenada,  
 ad es el camino que  
 ra. El camino sepa al  
 roed puede detenerse  
 r en las posibilidades  
 error lo brinca. Pero  
 escogió a tiempo el ca-  
 yo, el que no consiste  
 que, y sigue por él.  
 Si hielaríamos un ba-  
 año transcurrido nos  
 al roceder mucho tra-  
 diano y, y un año  
 se ofreciera a la ma-  
 muchos tralajes por  
 y que serán acomet-  
 evados a término.  
 más. Esa es la vida  
 uecida, normal y se-  
 España. Sin los a-  
 iectores en el estalbur  
 y pedimos con ellos a  
 violencia que signifi-  
 lviendo en paz el halo  
 tra destino, orientada  
 mismas cosas que día  
 376.



SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO

Su Excelencia el Jefe del Estado dirigió anoche por Radio Nacional minutos antes de las doce, el siguiente mensaje:

**Espanoles:**

En esta noche en que los hogares españoles celebran sus fiestas tradicionales de paz y de cristiana alegría, mi recuerdo es para todos los que en nuestra nación o fuera de ella elevan a Dios en estas horas sus plegarias o sus votos para que bajo su protección continúe en el año que comienza el resurgimiento de nuestra Patria.

Destaca en este año que termina sobre todos los trabajos fecundos de resurgimiento interior llevados a cabo el acto grandioso de unidad española y de verdadera comprensión que se solidarizó ante la infausta extraña en aquel 9 de diciembre de imborzable memoria. El año 1946 deja bien clara ante los ojos del mundo la prueba de nuestra razón y la razón de nuestra unidad, alzada catástroficamente por toda la Patria como la mejor y más segura bandera que los españoles han levantado en el transcurso de los siglos.

El ateísmo y el materialismo que se han apoderado de tantas

## NUESTRO AFECTO Y NUESTRA GRATITUD SE DIRIGEN A TODOS LOS QUE NOS COMPRENDIERON Y AYUDARON

Pedimos a Dios derrame sobre España y los españoles la gracia de la paz y de su protección para seguir adelante nuestra gloriosa historia

**Mensaje de Su Excelencia el Jefe del Estado en favor del mundo, estamos dispuestos a afrontarlos.**

Mas una cosa es la malicia de los hombres torcidos y otra muy distinta la de los pueblos de buena voluntad. Por esto nuestro afecto y nuestra gratitud se dirigen en este día a todos los que en el mundo nos comprendieron y nos ayudaron, en especial al mundo católico, que tanto nos asiste y nos conforta: nuestro perdón para los que, enajenados, han intentado, sin embargo, hermanos, y nuestro desdén para los impetentes maquinadores de toda injusticia que se han desbordado al injuriarnos.

**Nuestra paz y el adelantamiento Continúa la lucha con intensidad en Tonquín**

**La artillería rebelde causo graves daños en Hanoi**

**PARIS 31.**—Durante la noche de hoy se produjeron varios ataques de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Ataque a "Sofía"** (continuación)

**PARIS 31.**—Hoy más temprano que el sábado anterior se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Ataque fracasado**

**PARIS 31.**—En el día de hoy se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Una guarnición francesa se retira**

to de nuestro bienestar son una realidad innegable que nuestros enemigos intentan encubrir con ese telón de agravios y calumnias; pero nuestra conciencia en esta hora de resaca de cuentas descansa en el exquisito y reconocida caballerosidad, nobleza e hidalguía con que nuestra política se ha comportado respecto a todos los países y a todos los problemas en estas horas del mundo. Vamos al nuevo año con el ánimo bien templado, dispuestos a superar dificultades y reveses, y en el continuando esa labor ingenua de realizar la reforma económica-social de nuestros pueblos y ciudades.

**Los cristianos demócratas alemanes no aceptan la frontera oriental**

**BERLIN 31.**—Una gran parte de los cristianos demócratas alemanes no aceptan la frontera oriental propuesta por el Gobierno británico.

**Ante los regalos de Navidad**

**PARIS 31.**—En el día de hoy se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Ataque a "Sofía"** (continuación)

**PARIS 31.**—Hoy más temprano que el sábado anterior se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Ataque fracasado**

**PARIS 31.**—En el día de hoy se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**la noche de Año Nuevo de nuestros muertos, que es también de nuestros hijos, y sobre todos los españoles. La gracia de la paz y de su protección para ser el adelanto nuestra gloriosa historia.**

**Ofensiva general de las fuerzas centrales chinas contra Shuyang**

**El general comunista Chou-En-Lai acusa a Truman de tratar de convertir al país en una colonia norteamericana**

**Chang-Kai-Chek promulga la nueva Constitución**

**NANKIN 31.**—Las tropas del Gobierno central han lanzado su ofensiva general contra Shuyang.

**Ceremonia constitucional**

**PARIS 31.**—En el día de hoy se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

**Ataque a "Sofía"** (continuación)

**Ataque fracasado**

**PARIS 31.**—En el día de hoy se ha producido un ataque de artillería del Viet Nam en Hanoi, los cuales han producido daños de considerable importancia en la zona francesa.

## Los "hieladores" acosados por

Se visten de árabes atentados te

Ha sido confirmada la pen contra un judío de

**JERUSALEN 31.**—Fuera del Muro de Jericó y de la Puerta de Betanías, en la zona oriental de Jerusalén, se ha producido un atentado contra un judío de nombre David Leumi, antes de que dicho atentado pudiese tener a cabo los autores estos nuevos atentados.

**Sentencia confirmada**

**JERUSALEN 31.**—El general británico Evelyn Barker, comandante en jefe de las fuerzas británicas en Palestina, confirmó la sentencia de un tribunal que condenó a un árabe a la pena de muerte por el asesinato del general Barker.

**Se da por segura la boda de la princesa Isabel de Inglaterra con el príncipe Felipe de Grecia**

**LONDRES 31.**—El príncipe Felipe de Grecia, heredero del trono de Grecia, se casará con la princesa Isabel de Inglaterra, hija del rey Jorge VI.

**FELIZ AÑO**

illice a los dieciséis de edad

31.—En la inmediata víspera de la Navidad la Reina Sofía de España, con dieciséis años, se casará con el príncipe Felipe de Grecia.

os estanques de París, helados



# MEDITACION DE AÑO NUEVO

Al llegar a esta favorable disposición de ánimo, el hombre se siente más fuerte, más capaz de afrontar los problemas que se le presentan. La meditación es una herramienta poderosa para el crecimiento personal y la superación de las dificultades. En este momento de reflexión, es importante recordar que cada día es una oportunidad para comenzar de nuevo, con esperanza y fe en el futuro. La vida es un viaje constante, y cada paso que damos nos acerca a la realización de nuestros sueños. Mantengamos el corazón abierto y la mente clara, para poder aprovechar al máximo cada instante que el destino nos ofrece. Que este nuevo año nos traiga paz, armonía y la certeza de que todo es posible si nos esforzamos lo suficiente.

Por Pedro DE LEDESMA

En estas horas de reflexión, es importante recordar que cada día es una oportunidad para comenzar de nuevo, con esperanza y fe en el futuro. La vida es un viaje constante, y cada paso que damos nos acerca a la realización de nuestros sueños. Mantengamos el corazón abierto y la mente clara, para poder aprovechar al máximo cada instante que el destino nos ofrece. Que este nuevo año nos traiga paz, armonía y la certeza de que todo es posible si nos esforzamos lo suficiente.

BOLSOS, GUANTES  
IONES  
RIA

Generos para corsé  
Sección a medida



ALFONSO EL 4 - MADRID - TEL. 27.250 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 40 CENTIMOS



CORRIJA SU ESTREÑIMIENTO

NORMAL

# Caudillo preside la clausura de la VII reu- naria del Consejo Superior de Investigaciones Científicas

En el solemne acto el presidente de las Cortes, el Gobierno y el cuerpo diplomático, presidido por el nuncio de Su Santidad el arzobispo de Sevilla, el ministro de Educación pronunció un brillante discurso la vida y la obra del alto organismo cultural

La clausura del Estado fué objeto de una clamorosa ovación por el numeroso público congregado en las inmediaciones del edificio



El jefe del Estado, el ministro de Educación Nacional, el obispo de Madrid-Alcalá y otros directivos del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, en la presidencia de la sesión de clausura de la VII reunión del Pleno. (Foto Santos Yubero.)

representaciones diplomáticas y otras muchas personalidades.

**Llega el Generalísimo**  
Su Excelencia llegó al edificio del Consejo a las doce y veinte de la mañana, acompañado de los señores don Carlos Martínez y Obispo, general Martín Alonso y señor Álvarez, respectivamente. Fué cumplimentado por el coplan general de la primera región, también el general Muñoz Grandes, acompañado del cual pasó revista a la compañía de infantería del batallón del ministerio del Ejército que le rindió honores. Inmediatamente después, al pie de la escalinata del edificio del Consejo, fué saludado por el ministro de Educación, señor Illán de Guereñu, y el secretario del Consejo de Investigaciones. En el vestíbulo se le dio la bienvenida a los ministros y presidente de las Cortes, acompañado de los señores Illán de Guereñu, de Portugal, señor Carrero, y de Argentina, representantes del Consejo acudido en el momento de la clausura, don Juan de Madrid-Alcalá, Tío secretario de Educación, señor Rubio, con los directivos del departamento de Educación, señor Ortiz Muñoz y al frente de la Diputación, señor Almer (teniente de alcalde, de la Valdadia; vicesecretario del Movimiento, señor Téjler; delegado de Sindicatos, señor Sanz, y representante de la Sección Nacional del Frente de los Trabajadores, señor Elola; presidente del Instituto de Españolas, señor Elola; y representantes de los institutos que integran el Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

Frente a la presidencia se situaron el ministro de Educación, don César González Góngora, director del Instituto José Celestino Mutis, de Farmacología, que dirigió la investigación y el reconocimiento de la verdad materializada con puntualidad en el momento de la clausura.

El Generalísimo abrió la sesión y concedió la palabra al doctor don César González Góngora, director del Instituto José Celestino Mutis, de Farmacología, que dirigió la investigación y el reconocimiento de la verdad materializada con puntualidad en el momento de la clausura.

La clausura del Estado fué objeto de una clamorosa ovación por el numeroso público congregado en las inmediaciones del edificio.



Tendrá que tirarse de cabeza

## El conde de Guadalhorce, presidente del Consejo de ADMINISTRACION DE LA R. E. N. F. E.

Se nombran también 13 consejeros de dicho organismo

Más de 17 millones de pesetas para instalaciones de redes aéreas internacionales y rutas transoceánicas

Otros acuerdos del Consejo de ministros celebrado ayer, bajo la presidencia de Su Excelencia el jefe del Estado

En la Subsecretaría de Expedientes, el jefe del Estado, el ministro de Educación Nacional, el obispo de Madrid-Alcalá y otros directivos del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, en la presidencia de la sesión de clausura de la VII reunión del Pleno. (Foto Santos Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

El jefe del Estado saludando a los directivos del Consejo de Investigaciones Científicas. (Foto S. Yubero.)

## Gran Bretaña evacuará de Palestina las mujeres y los niños

También saldrá todo el personal civil "no esencial", incluso los corresponsales de prensa

Las tropas reciben la orden de alerta y sus familias se trasladarán a los cuarteles

Churchill y Stanley impugnan la política del Gobierno frente al terrorismo, acusándola de débil, vacilante y onerosa

Evacuación de corresponsales

Las autoridades británicas han comunicado a los corresponsales de prensa que deberán abandonar Palestina ya, no ser considerados como "indispensables".

Indignación de los propios británicos

Los hombres de negocios británicos de Palestina han expresado su indignación por el orden de evacuación. Entre la comunidad inglesa se ha causado una indignación por la medida, que parece el sacrificio de "hundimiento británico en el país".

Un golpe para los judíos

El personal militar de Jerusalén que se prepara para el momento de un posible ataque a la ciudad, se ha visto obligado a abandonar sus cuarteles.

Normas para facilitar el regreso a España de los exilados

Los expedientes se tramitarán por nuestras oficinas diplomáticas en el extranjero

Homenaje a los artistas

Homenaje a los artistas

Homenaje a los artistas

Homenaje a los artistas

### ACTUALIDAD INTERNACIONAL

## El debate sobre Palestina

La cuestión de Palestina ha sido objeto de un debate en el seno del Consejo de Seguridad de la ONU. El representante británico, Lord Airedale, defendió la política de evacuación, mientras que el representante estadounidense, Mr. Acheson, se opuso a ella. El debate continuó durante varias horas, con intervenciones de otros miembros del Consejo.

El debate sobre Palestina continuó en la noche, con intervenciones de representantes de otros países. Se discutió el papel de las Naciones Unidas y el futuro de la zona.

# E A T R O S

## ISABEL FORIA DE UNA BODA

**A DE DON LEANDRO NAVARRO**  
 autor el señor Navarro, presenciamos la obra de nuestra vida, la más hermosa y más interesante que jamás se haya escrito en este género. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.



Isabel García, Pedro Forcia, Rafael Fuster, Irene Caba, María Marina y Leandro Navarro

de Irene Caba y el de Manuel Arbó.  
 Isabella García, alma visible de la comedia, porque el alma visible es la del actor, es toda una gama de actrices: animosa, valiente, entera, blanda, enigmática y tierna; luego en la vida real, una mujer de una belleza física y constante de todas las especies, que en ella son la gracia y la fuerza, la gracia y la fuerza, la gracia y la fuerza.

Entre estos personajes base a un personaje de gran importancia, el de don Juan, el de don Juan, el de don Juan.

Esta obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

La obra está escrita, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo, con gran disciplina, en un lenguaje claro y sencillo.

# M U S I C A

## Congreso Internacional de Médicos Católicos

El próximo mes de mayo, en el día 11 a las 12 se celebrará en Lisboa el tercer Congreso Internacional de Médicos Católicos, organizado por la Asociación de Médicos Católicos portugueses, la que ha sido invitada por los médicos católicos y católicos portugueses de las Hermanidades de San Carlos y San Sebastián, con fines de carácter alcohólico.

El tema central del Congreso será: "La medicina individual y la medicina colectiva", y se desarrollará en las conferencias a cargo de médicos de otras tantas naciones, entre las que está España. Además se admiten trabajos hasta el día 15 de abril de carácter teórico, práctico, médico-social, moral, profesional, y especialmente, sobre: "Los problemas médicos y sociales de las naciones", "El problema de la medicina social", "El problema de la medicina social", "El problema de la medicina social".

Además de las sesiones solennizadas de estudio se proyecta una serie de actos religiosos y culturales, como conciertos, etc.

Este Congreso ha despertado gran interés en las clases médicas de los países y se espera, por lo tanto, una representación española sea la más numerosa de todas.

La Comisión organizadora de Coche-Correa (Vizcaya) con sus agencias de Lisboa y Madrid, estudia la organización del viaje y hospedaje en la forma más cómoda para los congresistas.

Se ha establecido una delegación del Congreso para España en la secretaría de las Hermanidades de San Carlos y San Sebastián, San Marcos, a segunda de mayo, para que se reúna el día 11 y se reciba el programa.

## Presentación de la Orquesta de Radio Nacional

La Vicepresidencia de Educación Pública, en cumplimiento de un convenio suscrito, ha invitado a la Orquesta de Radio Nacional para presentarse en el teatro Español, para presentar una obra de carácter musical, que será presentada por la Orquesta de Radio Nacional.

Concedido un concurso entre todos los músicos españoles para la formación de una orquesta más completa que la actualmente creada, se ha congregado en esta institución elementos procedentes de las orquestas de las provincias y de la Orquesta Sinfónica, más algunas profesiones musicales procedentes de la Orquesta de Radio Nacional, y el señor Puerta, director de la Orquesta de Radio Nacional, y el señor Puerta, director de la Orquesta de Radio Nacional.

El subsecretario de Educación Popular, señor Ortiz, el señor Puente, secretario de Radio Nacional, el maestro Contreras, director de la Orquesta de Radio Nacional, y el señor Puente, secretario de Radio Nacional.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

El arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga

MÁLAGA, 12.—Se ha recibido un comunicado de la Nunciatura en el que se comunica al señor arzobispo de Granada, administrador apostólico de Málaga, durante el tiempo que se ausente el obispo de Málaga.

# PALACIO

## la PREMIADA

### HOY JUEVES ESTRE

#### de la película más dinámico y folclórica

## LA MUJER

### en el hogar en la calle

#### Por ZITA

#### Mostraciones de USA

## Falsas teorías

### NEGRAS HASTA PERDIDA

#### con Gloria Marina

#### EL CHICOTE Y EUGENIO GALINDO

#### SI USTED VIO 'ME HE ESA TUNA', VOLVERA SU ESPIRITU CON ESTA PRODUCCION DEL JUEVES LAS MULTITUD

#### ARTE EN BARCELONA

## DIAZ PARDO, UNA EN ESTAS LATITUDES

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

#### En esta película se ve a una mujer que vive en un mundo que ella misma ha creado. Es una obra de arte, una obra de genio. El autor, como en un cuento, nos va contando la vida de una mujer, desde su nacimiento hasta su muerte. La obra es una obra de arte, una obra de genio.

SAL DE FRUTA BNO. TONIFICANTE

YUCA. REVISTA DE LA 4 - MAÑANA - TEL. 211933 - FRAMUJAO CONCERTADO - PREGO DEL EJERCITO 40 CENTAVOS

Desfile militar de la Victoria

Se celebrará el próximo día 1 de abril en la avenida del Generalísimo

La Subsecretaría del Ministerio de Ejército facilitará la siguiente descripción del desfile...

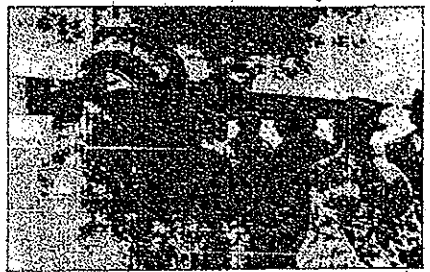
La Reina madre de Bélgica en Barcelona

BARCELONA, 29.-A las ocho y media de la noche...

Damos por valor de 20 millones de libras en la agricultura inglesa

LONDRES, 29.-Según datos oficiales de la agricultura...

AVION DE CARGA BRISTOL



Los ministros del Aire, Agricultura e Industria y Comercio visitan en el aeropuerto de Barajas el aparato de carga Bristol.

Callao. SILLANA Y ULTRACAS DILAS. CALLOS Y UNICORN

EL COMUNISMO, desenmascarado en E.E. UU.

“EL PARTIDO COMUNISTA NORTEAMERICANO ES AGENTE DE UNA POTENCIA EXTRANJERA”

SE TRATA DE UN MOVIMIENTO REVOLUCIONARIO UNIVERSAL DIRIGIDO DESDE MOSCU

DOCUMENTAL Y SENSACIONAL INFORME DE LA COMISION INVESTIGADORA DE ACTIVIDADES ANTINORTEAMERICANAS

WASHINGTON, 29.-La Comisión de Actividades Antinorteamericanas ha publicado hoy por primera vez...

El informe de 3000 páginas, la Comisión dice...

DOMINGO DE RAMOS



En la Hermandad de Cruzados de la Fe se han celebrado misas de pascua...

AVION DE CARGA BRISTOL



Los ministros del Aire, Agricultura e Industria y Comercio visitan en el aeropuerto de Barajas el aparato de carga Bristol.

Callao. SILLANA Y ULTRACAS DILAS. CALLOS Y UNICORN

Revin propone la repatriación de los prisioneros alemanes

Marshall insiste en que se apresure el ritmo de la conferencia de Moscú

En la capital rusa comienzan conversaciones para la revisión del tratado anglosoviético...

Las autoridades argentinas protestan contra un "propagandista" de las Naciones Unidas

BUEENOS AIRES, 29.-El ministro de Relaciones Exteriores ha protestado hoy...

El pleito

El Gobierno de la Provincia de Buenos Aires...

Callao. SILLANA Y ULTRACAS DILAS. CALLOS Y UNICORN

ACTUALIDAD INTERNACIONAL El comunismo internacional

El general Guebrachsky ha sido muerto por una gran explosión...

PROYECTO DE LEY DE SUCESION DE LA JEFATURA

Hoy, 1 de abril, conmemora el pueblo español la victoria sobre el comunismo

GUIADO POR SU INVICTO CAUDILLO DIO AL MUNDO, QUE SE SIENTE AMENAZADO, EL PRIMER TRIUNFO EN DEFENSA DE LA CIVILIZACION CRISTIANA

AL GENERALISIMO FRANCO DEBE ESPAÑA SU PAZ Y TRANQUILIDAD CUANDO SE PREPARA LA MAYOR OFENSIVA CONTRA EL MUNDO OCCIDENTAL

Cada primer día de abril, desde hace ocho años, celebra España una victoria inapagable que acredita en sí la justificación de toda acción española en la hora his- tórica presente.

destrojo civilizaciones y crea tra- mado de las personas humanas, de su dignidad y libertad.

Franco, interpretando su pensa- miento, lo declaró en Burgos el año de la guerra española. Se prepara la más grande ofensiva que registra la historia contra la soberanía y el régimen de los de- más países, para que un grupo de desalmados puedan traicionar a su patria hasta convertirse en ser- vidores del comunismo, laborando en período de su país y en favor del imperialismo soviético, del que temporalmente se ha proachado.

la naturaleza y del fin del Estado. magnos de la persona humana, de su dignidad y libertad.



Durante un desfile de tropas victoriosas, el Generalísimo Franco, saliendo al paso de la enseña nacional.

El peligro marxista El Suro Puntista habló sobre el comunismo que "hay que vencer en su idea de falsa revolución, de cuentas a las masas kalfadas por falsas promesas, un impulso y un entusiasmo, especial- mente en tiempos como el nueno, en el que la defectuosa distribución de bienes se ha se- guido una miseria cual semejante.

El primer triunfo Porque el marxista comunista, como tal, es la "Santidad". "Santísima" es decir, no se puede matar, no se puede hacer nada con él. El primer triunfo fue la victoria sobre el comunismo.

La mortal pestilencia El Generalísimo, apenas in- cendiada la guerra, determinó que la de España no se iba a ser una guerra de ella. La victoria que se celebra es, por tanto, más nuestra todavía, es la gloria que correpondrá a quienes sacrificaron su vida por el comunismo, haciendo como que sus hombres en la mayor mi- sericordia humana y espiritual.

guil era pensar en diferencias poli- ticas. Contra él no quedaban más españoles que los equivocados, es- cagnados y los que, vendiendo el comunismo, no merecían llamarse ciudadanos de España. Su Santidad Pío XII había condenado a la "infame doctrina del llamado comu- nismo, tan contrario al mismo derecho natural que una vez al- midida, llevaría a la ruina subver- sión de los derechos, bienes y propiedades de las naciones de la buena sociedad humana. Su Santidad León XIII repitió la adverte- ración contra el comunismo, al que llamó "mortal pestilencia que se es- tendió por las antepasadas más félicas de la sociedad humana y la pone en peligro de muerte".

El comunismo, anunciado en En- España, condujo en su época de gloria, "no había sido fijamente calcula- do y cuidadosamente preparado".

El movimiento nacional no fue un hecho menor entre las innumera- bles revoluciones políticas del mundo. De Orpaza le calificó en un momento de "perfecto ejemplo de nuestro Puntista. Guerra de nuestra fe de nuestra independencia y de liberación nacional. La buena guerra, nuestra guerra, gloriosa, para las generaciones que la vieren no podrá jamás cobdiciar.

SU EXCELENCIA EL GENERALISIMO, EN DISCURSO, ANUNCIA SU ENTREGA A LAS

España, como unidad política, es un Estado católico y social que, de acuerdo con su tradición, se constituye en Reino

En caso de muerte o incapacidad será llamada a sangre real con mejor derecho que reina las con-

SE CREAN UN CONSEJO DEL REINO Y UN CON VACANTE LA JEFATURA DEL ESTADO, AS

Permanencia de las esencias del Movimiento, legitimidad de ejercer servicio a la voluntad de la nación, esto es lo que persigue e

Los españoles: Gloria a los héroes, hoy a los mártires. Gloria a los que de la patria a los que cayeron por una España mejor encierra nuestro glorioso aniversario.

La trascendencia de lo que en nuestra guerra se ventilaba era tan grande, que nuestra victoria no podía ser simplemente exclusi- vamente y negativa. Para ser profunda había de tenerse al con- tenido, alentando las bases firmes de una nueva vida nacional. Esto ha perseguido toda la obra multitudinaria que desde los albo- res de la Cruzada venimos reali- zando, cuyos principios han ins- pirado los actos institucionales de nuestro régimen y cuya pacifi- cación se vio perturbada por la aguda contienda universal, que sumió al mundo en el más grande urriellano de pasiones que conoció la historia. La guerra vio con nuestro pensar y sentir un día, después del Vaticano, haya hecho una esfuerzo que nosotros para evitarlo a para reducir sus consecuencias. Muchos fueron los

Texto del proy de ley de suces

"Surge la conflagración univer- sальная terminada nuestra Cruzada, las antecelas que sólo se han- dario se cerraron no termina- ron con el final de la contienda, pero las ideas de los que por el mundo, a quienes tratamos y nos pasamos y a quienes que con este motivo se desatan, con un propósito de desmoronar el fundamento de las instituciones de la nación en lo que esta universa- mente reconocida pertenece al do- minio exclusivo de cada pueblo."

Fuerzas paracaidistas destilarán hoy por primera vez

Las fuerzas de paracaidistas de la Legión de Corceles, a las que se agregan los cazadores de montaña de la Legión de Aragón, se preparan para un lanzamiento de pruebas en el campamento de Salto del Ángel, cerca de Zamora. Este lanzamiento, que será el primero de este tipo que se realice en España, tendrá lugar a las 10 de la mañana del día 1 de abril. Los paracaidistas de la Legión de Corceles, que forman parte del 1.º Regimiento de Paracaidistas, se preparan para un lanzamiento de pruebas en el campamento de Salto del Ángel, cerca de Zamora.

**ANTISEPTICO LISTERINE**  
 Confeccionados: Federico Bonet, S. A. - Madrid



**Llegó la noche una pasi...**  
 Siempre Laxen

# Valencia tributa al Caudillo un apoteósico recibimiento

**“¡NO SERA GRANDE, NO POR LOS DE FUERA, SINO POR DE DENTRO”, DIJO EL GENERALISIMO EN LA ALUCACION QUE PRONUNCIÓ DESDE EL BALCON DEL AYUNTAMIENTO VALENCIANO**

**de 100.000 personas le aclamaron con delirante entusiasmo a su llegada a la capital levantina**

Valencia se detuvo en el pantano de Alarcón, donde inspeccionó detenidamente todas las obras

## LOS PUEBLOS DEL TRAYECTO RIVALIZARON EN SUS DEMOSTRACIONES DE AFECTO Y ADHESION AL JEFE DEL ESTADO

La soledad tan pronto como el tren llegó a Valencia, el Generalísimo se detuvo en el pantano de Alarcón, donde inspeccionó detenidamente todas las obras. El recibimiento fue apoteósico, con la participación de 100.000 personas. El Generalísimo pronunció una alucinación desde el balcón del Ayuntamiento valenciano, diciendo: "¡No será grande, no por los de fuera, sino por de dentro!".

El pantano de Alarcón, situado en el trayecto de Valencia a Alicante, es una obra de gran importancia. El Generalísimo inspeccionó detenidamente las obras y se detuvo en el pantano de Alarcón. El recibimiento fue apoteósico, con la participación de 100.000 personas.

**Extraordinaria animación**  
 El recibimiento en Valencia fue extraordinario. El Generalísimo fue aclamado por 100.000 personas.

### REFERENCIA DE MR. PATTEE



Referencia de Mr. Pattee, presidente de la Asociación Nacional de Católicos de los Estados Unidos.



El preso lleva mala vida...

### El plan Truman de ayuda a Grecia y Turquía, aprobado

**LA CÁMARA DE REPRESENTANTES HA DADO SU AUTORIZACION**

El Banco Mundial concede a Francia 250 millones de dólares

Recomendación unánime de la Cámara de Representantes...

Presiano a Francia 250 millones de dólares...

### La American Medical Association invita a España al centenario de su fundación

En el próximo mes de junio celebrará la American Medical Association...

A los diversos actos científicos que se celebrarán...

### Imponente manifestación del hambre en Hamburgo

**EN UN CARTELON SE LEIA: "DADNOS PAN O FERETROS"**

Un jefe sindicalista dijo: "El sufrimiento humano tiene límites y ya los hemos alcanzado"

Las autoridades de Sajonia castigarán con pena de muerte el mercado negro

HAMBURGO. 9.—Centenares de miles de hamburqueses se reunieron en la plaza del Ayuntamiento para manifestar su protesta por el hambre.

### Don Miguel Bordanó, director general de Archivos y Bibliotecas

Medida de urgencia para la reducción de las reservas alimenticias...

### Pena de muerte para los extraperlistas

BERLÍN. 9.—Las autoridades de Sajonia han decretado la pena de muerte para los extraperlistas.

### Dimite el Ayuntamiento de Brunswick

HERFORD (Westfalia). 9.—El Ayuntamiento de Brunswick ha dimisionado.

### Segunda conferencia de don Dámaso Alonso de King's College, de Londres

LONDRES. 9.—Del Consejo de Europa y del King's College de Londres...

### El Consejo Internacional de Alimentación pide ayuda a Perón

WASHINGTON. 9.—El secretario general del Consejo Internacional de Alimentación...

### Regresa de Roma el obispo de Madrid-Alcalá

Es el tercer obispo que regresa de Roma...

### Continúa en estudio el proyecto de ley de Sucesión

Continúa en estudio el proyecto de ley de Sucesión...



Don Miguel Bordanó y Niza, director general de Archivos y Bibliotecas.

### VISITA AL INSTITUTO DE PREVISION



### Signe en Obligatus

### ACTUALIDAD INTERNACIONAL

### Los medios de resistencia

LYA. Stenberg se ha enfadado y protesta abiertamente desde los columnas de "Hoy". Que un teniente general... Los medios de resistencia...

### El Consejo Internacional de Alimentación pide ayuda a Perón

WASHINGTON. 9.—El secretario general del Consejo Internacional de Alimentación...

# APOTEOSICO RECIBIMIENTO AL CAUDILLO EN PALMA DE MALLORCA

**SU EXCELENCIA REALIZO LA TRAVESIA DESDE VALENCIA EN EL CRUCERO "MIGUEL DE CERVANTES", BUQUE INSIGNIA DE LA ESCUADRA**

**En la ciudad de Inca inauguró un grupo de 31 viviendas protegidas y por la tarde presidió en Palma el solemne traslado a la catedral de los restos mortales de Jaime II y Jaime III**

**Al desfilar el Generalísimo a pie y sin escolta por las calles céntricas, se desbordó el entusiasmo irrefrenable de los mallorquines**

**"Tenemos una mala herencia de más de un siglo de abandono, que hemos de vencer a fuerza de sacrificios y trabajos", afirmó el Jefe del Estado en su discurso a la guarnición del archipiélago**

En la recepción celebrada en la Capitanía General de Palma de Mallorca, Su Excelencia el Jefe del Estado, pronunció las siguientes palabras:

Mi general, señores generales, señores y oficiales:  
 Nada más satisfactorio que poder estar entre vosotros, gentes vuestras simpáticas y verdaderas, los ojos de mi corazón en estos momentos en los que estabais preparando un momento difícil de la vida de España de los planes, millares de defensas del archipiélago. Yo como al gran recuerdo de aquellas conculiones y de las distintas potencias en que distabais las diferentes unidades que fueron preparadas concienzudamente, trabajosamente, durante dos años la defensa del archipiélago. Yo como al gran recuerdo de aquellas conculiones y de las distintas potencias en que distabais las diferentes unidades que fueron preparadas concienzudamente, trabajosamente, durante dos años la defensa del archipiélago.

La segunda guerra mundial vino a poner a prueba nuestra fortaleza al demostrarnos que no se puede dormir en los laureles. Nosotros no intervinimos, pero pecharon con las consecuencias de ella y hubimos de mantener en tensión nuestro espíritu para salir triunfantes.

Los guerreros araban entorpeciendo a las naciones. Promesas y propósitos de buena voluntad se les llevan los vientos, quedamos de paz universal y de buena intención, que se refuman y desaparecen. Desgraciado el pueblo que confía en la buena fe de los contrarios. Hemos de cuidar más a nosotros mismos, dispuestos siempre a defendernos y a apretarnos el cinturón al porvenir. En el momento de la guerra, si bien hemos llevado al mundo el grado de los pies. Por eso, hemos de pechar con todas las alturas del castillo general en la promesa de vencer a fuerza de sacrificios y trabajos.

Conozco vuestros sentimientos porque me abrieron de los míos, y como sé que estáis firmes en el servicio y en el amor a la Patria, tengo la absoluta seguridad de que ese es el verdadero del castillo general en la promesa de vencer a fuerza de sacrificios y renunciamientos que pudiera pediros.

Compañeros, camaradas de hoy y de mañana y de siempre. ¡Arriba España! ¡Viva España!

**Extraordinaria animación en Palma**

**PALMA DE MALLORCA, 15.**—Mucho tiempo hacía que el pueblo mallorquín aguardaba recibir la visita de Su Excelencia el Jefe del Estado, que fue comandante general de Baleares durante los años 1931 y 32.

En pueblo entero, no sólo de Palma, sino de toda la isla, se ha volado sobre los muelles el pavor de la Marilla, y a las 10 de los dos kilómetros y pico del recorrido que hay desde el muelle de desembarcadero hasta la plaza para volver con entusiasmo inextinguible al salvador de España. A principios de la mañana del día 15, se celebró desde todos los cuarteles del interior miles de cohetes particulares, raras centenas de ascuas y automáticos rayos de guerra y una larga hilera de banderas de buen número de pueblos que danzan (Continúa en quinta página)

## La próxima conferencia de Londres será de excepcional importancia

**Bevin dice que si fracasa nadie podrá profetizar la marcha del mundo**

**DEBE DEJARSE QUE ALEMANIA EQUILIBRE SU ECONOMIA, MAS NO QUE LLEGUE OTRA VEZ A SER UN PELIGRO**

**LONDRES, 15.**— Como estaba anunciado, en las primeras horas de la tarde comenzó el debate sobre los puntos exterior en la Cámara de los Comunes. El señor Bevin comenzó su discurso en la Cámara de los Comunes, en el que afirmó que el primer paso de la conferencia de Londres será el de asegurar el equilibrio de la economía alemana. "Como resultado de la Conferencia de Moscú", dijo, "se ha establecido un nuevo equilibrio de la economía alemana, que será el punto de partida de la próxima conferencia de Londres. Si este nuevo equilibrio se logra, Alemania podrá contribuir a la paz y a la prosperidad del mundo. Si no se logra, Alemania seguirá siendo un peligro para la paz y la prosperidad del mundo."

**Los problemas de Alemania**

A continuación, Bevin examinó el estado actual de la economía alemana, y dijo: "El problema de la economía alemana es el problema de la paz y de la prosperidad del mundo. Si este problema se resuelve, Alemania podrá contribuir a la paz y a la prosperidad del mundo. Si no se resuelve, Alemania seguirá siendo un peligro para la paz y la prosperidad del mundo."

**Peligro de la extrema centralización**

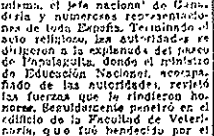
Bevin dijo que el peligro de la extrema centralización en Alemania es el peligro de la guerra. "Si Alemania se convierte en un país centralizado, será un peligro para la paz y la prosperidad del mundo. Si Alemania se convierte en un país descentralizado, será un peligro para la paz y la prosperidad del mundo."

## El ministro de Educación inaugura en León la Facultad de Veterinaria

**"España predica un hondo sentido cristiano de relaciones que dignifique al Universo", dijo en su discurso el señor Ibáñez Martín**

**LEÓN, 15.**—El ministro de Educación Nacional, señor Ibáñez Martín, ha prescrito hoy la inauguración del nuevo edificio de la Facultad de Veterinaria. El acto se celebró solemne en la puerta principal por el rector de la Universidad de Oviedo, señor Fernández de Caceres, y el doctor de la Facultad de Veterinaria de León, don Alfonso Vidigán de Castro, profesor de la mencionada facultad. Obtuvo la bienvenida el ministro y fue recibido por la rectoría de la facultad y la "sección catorce" del veterinarismo. Asistieron al acto también los autoridades provinciales de León, capitán general de Valladolid, decano de la Facultad de Veterinaria de Madrid y varios profesores de la "sección catorce" del veterinarismo. Asistieron al acto también los autoridades provinciales de León, capitán general de Valladolid, decano de la Facultad de Veterinaria de Madrid y varios profesores de la "sección catorce" del veterinarismo.

**El avión filipino, en Barcelona**



El coronel Aranz, piloto del avión filipino que ha inaugurado la línea con España, conversa con los periodistas de Barcelona, donde ha hecho escala en su viaje de regreso a Manila. (Foto Ochoa)

**Se estrella un helicóptero en Warwick (Estados Unidos)**

WARREN, Estados Unidos, 15. Un helicóptero se ha estrellado contra el suelo al salir en vuelo en el momento de aterrizar. El piloto y su acompañante, un alumno de la Escuela de Aviación, resultaron heridos. (Foto Ochoa)

## Con gran solemnidad la fiesta del S. Madrid, San

**El ministro de Agricultura preside la función religiosa oficiada por el obispo**

**La Hermandad de la Virgen de San Isidro...**  
 Con gran solemnidad se celebró ayer la fiesta del S. Madrid, San Isidro. El acto se celebró en la catedral de Madrid, presidido por el obispo de Madrid, don Juan de Sison, y asistido por el ministro de Agricultura, don Fernando de Castro. La Hermandad de la Virgen de San Isidro, fundada en 1600, es una de las más antiguas y veneradas de Madrid. Su fiesta se celebra el día 15 de mayo, en conmemoración de la muerte de San Isidro Labrador. Durante la fiesta se celebran diversas funciones religiosas, entre ellas una misa solemne en la catedral.

**Bosario de la aurora**

**El nuevo embajador de España llega a Buenos Aires**

**Una considerable multitud le ha dado la bienvenida en el muelle**

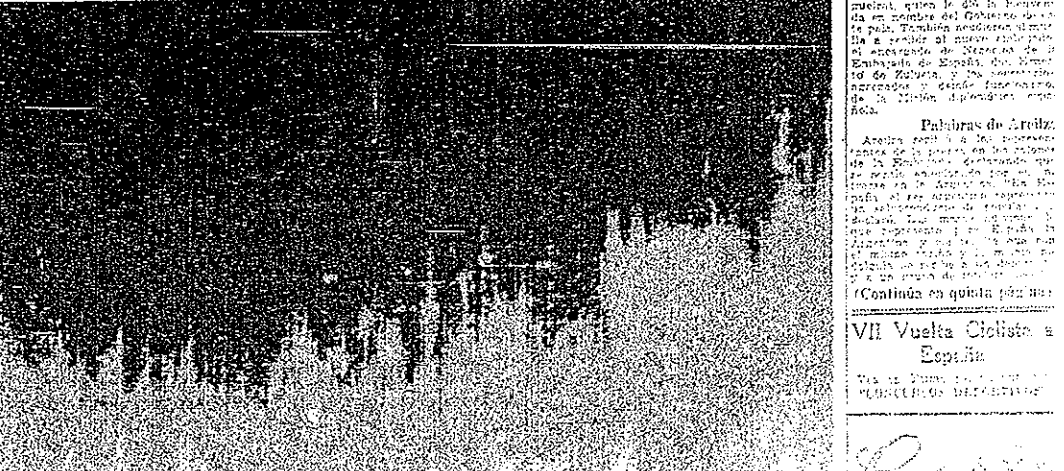
**"Ser argentino es un salvacundo de popularidad en mi país", declara el señor Arellano**

**Buenos Aires, 15.**—A bordo del "Cabo de Horn" el nuevo embajador de España, don Juan Arellano, ha llegado a Buenos Aires. Una considerable multitud le ha dado la bienvenida en el muelle. El señor Arellano declaró: "Ser argentino es un salvacundo de popularidad en mi país".



El enamorado pierde la cabeza

## LA ILUMINACION DE LA CIBELES



VII Vuelta Ciclista a España



ANTISEPTICO  
**YODINE**  
SANTALINA  
SANTALINA

**YCA**  
ALFONSO EL A. - MANGU - TEL. 221948 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 40 CENTIMOS

En estómago lo necesita  
**Elisir Estomacal**  
SALICILATO

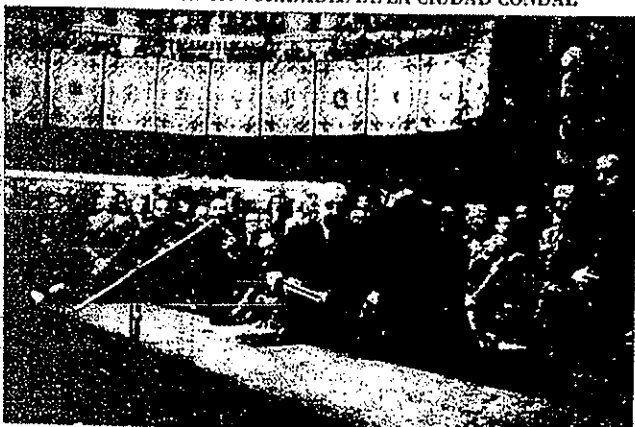
# Granada, aclamado entusiásticamente en Vich y Granoleros

## VEINTI Y NUEVE PUEBLOS DE LA COMARCA VICENSE RINDIERON AL REY DEL ESTADO UN FERVOROSO HOMENAJE DE ADHESION

EL CAUDILLO ASISTIO A UN SOLEMNE TEDEUM, OFICIADO POR EL PRELADO DE LA DIOCESIS

EL CAUDILLO ASISTIO A UN SOLEMNE TEDEUM, OFICIADO POR EL PRELADO DE LA DIOCESIS

EL CAUDILLO ASISTIO A UN SOLEMNE TEDEUM, OFICIADO POR EL PRELADO DE LA DIOCESIS



Su Excelencia el Jefe del Estado recibe, en el palacio nacional de Noyahut, la adhesión de las Diputaciones y Ayuntamientos catalanes. (Foto Ortiz)

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

El Jefe del Estado, don Francisco Franco, acompañado de su esposa y de los señores don Blas Pérez y los señores don Blas Pérez...

## La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

La política exterior británica, aprobada por los laboristas

## Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

Solemne clausura de la I Feria de Formación Profesional

## TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

TURQUIA SE SIENTE amenazada

## GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

GRAN BRETAÑA NO PUEDE ACEPTAR QUE SE CONCEDAN BASES A RUSIA EN LOS DARDANELOS

## Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

Don Angel Herrera pronuncia un importante discurso

**Alfarma**  
Descanso de los corredores de la Vuelta

**Descanso de los corredores de la Vuelta**

**Vich rompe su monacal silencio PARA VITOREAR A FRANCO**

**Nuevo encargado de Negocios**

**Funeral por el alma de la esposa del ministro**

# PALACIO DE LA PRENSA

2ª SEMANA DE ÉXITO EN PRESENTACIÓN DE LA SUPERPRODUCCIÓN DE LA TEMPORADA



Ginger ROGERS  
Walter PIDGEON  
Lana TURNER  
Van JOHNSON  
en  
**Fin de Semana**  
DIRECTOR Robert Z. Leonard

ES LO QUE EL DESTINO PUDE REPARARLE A TIENEN PASO UN FIN DE SEMANA EN EL PASADISO NOTICIAS, WASHINGTON, DE NEW YORK, AMOR, MENTIRAS, SOBORNOS, PELIGRO, INTIMIDAD, EL CANCEL, AMORICION, SOMBRAS, FUSION, EL DEBER, LO QUE CONSTITUYE EL NOBIA DE LA VIDA  
UNA SUPERPRODUCCION Metro Colwyn Mayer QUE SUPERA A TODO CUANTO SE HA HECHO HASTA EL DIA  
TOLERADA MENORES  
CINEMAT. - AVIAL 1

# Películas La Dirección del COLISEUM



La Dirección del COLISEUM  
Este es el honor de presentar el gran Drama de LONZOS y DE JUNIO, una obra de la autora R. E. C. V. RAYNO WILLIAMS, escritora de la temporada 1911-1914.  
**LA ESCALERA DE CARACOL**  
DOROTHY Mc. GURE  
GEORGE BRENT  
ETHEL BARRYMORE  
con Smith - Rhonda Fleming  
Gordon Oliver - Elsa Lanchester.  
DIRECTOR ROBERT SIODMAK  
ESTRENO de formidable y grandioso dibujo de la temblor "EL PATO DONALD Y SU FILIA", última novedad del genial WALT DISNEY

# Crónica de Sociedad

MADRID. En el momento de salir de la casa de la señora E. E. C. V. RAYNO WILLIAMS, escritora de la temporada 1911-1914.  
La obra que se va a representar en el teatro de la calle de San Juan, en el momento de salir de la casa de la señora E. E. C. V. RAYNO WILLIAMS, escritora de la temporada 1911-1914.  
En el momento de salir de la casa de la señora E. E. C. V. RAYNO WILLIAMS, escritora de la temporada 1911-1914.

# AVIUNIO



**Cinema Palace**  
2ª SEMANA  
SU ULTIMA DANZA  
FONDA BALL  
CINEMA PALACE



Maria del Pilar González Mendonza.

**REAL CINEMA**  
CLAUDIA ESPOSA MODERNA  
CINEMA REAL

La Villa de París  
ELIZABETH ARDEN - SALOU  
EXPOSICION DE INVERNA  
EMILIO ROS  
EN CASA VILCHES.

INDUSTRIA QUIMICA RIOJANA, S. A.  
ELEGANCIA MASCULINA DE VERANO  
Casadoras, pescadoras, "waiters" y otras bellas prendas de "sport"  
CONVECCIONALES en material textil en colores de lino, como el "Calden" y "Miguel" es un solo tejido...  
Calden... Miguel...

# Rialto



MAÑANA ESTRENO  
CIPERO  
Alida Valli  
CANTO de la VIDA  
UNA DE LAS MAS SORPRENDENTES CREACIONES DE LA GENIAL ACTRIZ TERMINADA POCO ANTES DE SU MARCHA A HOLLYWOOD

# Imperial

MAÑANA LUNES ESTRENO de la mejor y más divertida comedia del año



BARBARA HOFFMAN  
LA GRAN DUQUESA SE DIVIERTE  
MAGNIFICA Y PASADISO PRESENTACION CONTINUAS CARCAJADAS  
LA DOBLE PERSONALIDAD DE UNA PRINCESA QUE LLEVA UN CARRETA A TODA LA CORTE, BENEFICIO DE UN BANCO MILIONARIO...  
GENTE MARRON Y DUNPA...  
RATON

**PALACIO MUSICA**  
2ª SEMANA de gran éxito  
CHARLES BOYER  
JENNIFER JONES  
El mundo de CLARY BROWN

**CAPITOL** LUNES ESTRENO  
AVENTURAS DE JACK LONDON  
MICHAEL O'SHEA  
SUSAN HAYWARD  
FRANCIS X. BURNETT  
ALFRED SAUTILL

En la Feria del Libro de Madrid  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente  
LONDRES. El "Winston Churchill" es un libro de gran importancia...  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente

En la Feria del Libro de Madrid  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente  
LONDRES. El "Winston Churchill" es un libro de gran importancia...  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente

En la Feria del Libro de Madrid  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente  
LONDRES. El "Winston Churchill" es un libro de gran importancia...  
Winston Churchill, "monumento nacional" viviente

AGUA DE CARABANA Y JABON DE TOCADOR SALES DE CARABANA



El Equil. LUXUR ESTOMACAL SAIZ DE CARLOS

Doña María Eva Duarte de Perón pisa tierra española

Anoche, a las doce horas y trece minutos, llegó el avión a Villa Cisneros

Esta tarde, alrededor de las siete y media, aterrizará en el aeródromo de Barajas

El jefe del Estado impondrá mañana a la ilustre dama, en el palacio de Oriente, las insignias de la gran cruz de Isabel la Católica

EL PUEBLO MADRILEÑO RENDIRÁ UN CORDIAL Y FERVOROSO HOMENAJE A LA ESPOSA DEL PRESIDENTE DE LA ARGENTINA

COMENDADO DE PÉÑAS... La excelsísima señora Doña María Eva Duarte de Perón, esposa del Sr. Presidente de la República Argentina...



Menaje de Radio Nacional... Con ocasión de la llegada de Doña María Eva Duarte de Perón a las Cortes Españolas...

Las Cortes Españolas aprueban por unanimidad la ley de Sucesión

Durante el brillantísimo discurso pronunciado por don Esteban Bilbao, los procuradores, puestos en pie, tributaron clamorosas ovaciones al Caudillo

"Al proclamar que la Jefatura del Estado corresponde al Caudillo de España y de la Cruzada, no es un homenaje dictado por la adulación, sino como una exaltación de la Cruzada en la persona de su legítimo representante", dijo don Esteban Bilbao en su discurso

FUERON APROBADAS TAMBIEN LAS LEYES DEL SECRETARIADO JUDICIAL Y DE PRESUPUESTOS DE GUINEA

Las Cortes Españolas, reunidas ayer en sus sesiones ordinarias para la aprobación de la ley de Sucesión...



El presidente de las Cortes, don Esteban Bilbao, en un momento de su discurso sobre la ley de Sucesión. (Foto Enrique Ybarra)

La ley de Sucesión... El Sr. Secretario de Estado...

Don Angel Herrera será consagrado obispo el día 30

Extroordinario recibimiento... La ilustre Doña María Eva Duarte de Perón...

El homenaje del pueblo de Madrid... El pueblo madrileño tendrá ocasión de rendir un cordial y fervoroso homenaje...

El lunes, festivo de once a cuatro... La C. N. E. de Madrid se reunirá el día 1.º de Julio...

La sesión... El Sr. Secretario de Estado...

Actuarán de padrinos el Ayuntamiento y la Diputación de Santander... Don Angel Herrera...

Actuarán de padrinos el Ayuntamiento y la Diputación de Santander... Don Angel Herrera...

Callao 3.ª SEMANA RELAMPAGUANTE CON LA MARCA DE LO GRANDIOSO PAUL MUNI

Llegada a Nalca... Travesía del Atlántico... El viaje de Doña María Eva Duarte de Perón...

AVENIDA MAÑANA LUNES... Presenta la PRODUCCION WARNER BROS... GARY COOPER

AVENIDA MAÑANA LUNES... Presenta la PRODUCCION WARNER BROS... GARY COOPER



# España es un país pacífico, que no patrocina ni convoca acciones bélicas contra nada

### SOMOS EN EUROPA EL UNICO BALUARTE INACCESIBLE AL COMUNISMO; POR ESO EL COMUNISMO NOS DISTINGUE CON SUS PREFERENCIAS

#### En los momentos actuales pasamos por una situación económica todavía débil, pero franca y de seguro porvenir

La ley de Sucesión, aprobada por aclamación en las Cortes y pendiente del referéndum de la nación, no es un problema para hoy; es la estabilidad y la continuidad para el mañana

España es un Estado católico y, por el hecho de serlo, todas las leyes y la vida de la nación las preside un alto espíritu cristiano

DECLARACIONES DE SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO AL VICEPRESIDENTE DE LA AGENCIA UNITED PRESS, MR. PINCKLEY

**NEW YORK, 26.**—La agencia United Press ha publicado en un artículo informativo de hoy el texto de una importante declaración hecha por el general Francisco Franco antes de salir para Barcelona en su reciente viaje al presidente de dicha agencia y director de los Servicios para Europa, Mr. Virgil Pinckley.



**TENTO DE LAS DECLARACIONES DEL CABALLERO A MR. PINCKLEY**  
—Cómo eres usted que podría hacer un viaje tan largo y estar en los Estados Unidos y su país.  
—España no tiene tradición socialista. Por eso no hay nada que pueda oponerse a una actividad y una asimilación entre los dos países, y que yo, jefe de este gobierno, estoy en esto, industrial y reservecista.

de los fundamentos públicos como se reconocen, y se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero del Euzkadi, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona basca; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Aragón, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona aragonesa; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Valencia, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona valenciana; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Cataluña, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona catalana; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Castilla-La Mancha, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona castellano-manchega; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Aragón, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona aragonesa; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Valencia, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona valenciana; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Cataluña, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona catalana; la ley de los fueros que se reconocen en el mismo texto, la ley del Fuero de Castilla-La Mancha, que garantiza los derechos y libertades tradicionales de la persona castellano-manchega.

La ley de Sucesión, aprobada por aclamación en las Cortes y pendiente del referéndum de la nación, no es un problema para hoy; es la estabilidad y la continuidad para el mañana

**Que se cumpla la Carta de las Naciones**  
Ya ha pasado bastante tiempo desde que la guerra terminó para que en el mundo se haya algo constructivo y se eviten las pasiones e injusticias que la guerra produjo. España, recibiendo una forma de su estructura, como consecuencia de la desmilitarización y el plan de reorganización de España, que se cumplió en el momento de la firma de la Ley de Sucesión.

SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO

Independiente, así como los restantes países europeos, España, al haber cumplido la ley de Sucesión, garantiza la continuidad de su estructura, como consecuencia de la desmilitarización y el plan de reorganización de España, que se cumplió en el momento de la firma de la Ley de Sucesión.

Independiente, así como los restantes países europeos, España, al haber cumplido la ley de Sucesión, garantiza la continuidad de su estructura, como consecuencia de la desmilitarización y el plan de reorganización de España, que se cumplió en el momento de la firma de la Ley de Sucesión.

Independiente, así como los restantes países europeos, España, al haber cumplido la ley de Sucesión, garantiza la continuidad de su estructura, como consecuencia de la desmilitarización y el plan de reorganización de España, que se cumplió en el momento de la firma de la Ley de Sucesión.

## EL OBISPO DE TUI INVITA A REFRENDRAR LA LEY DE SUCESSION

15.000 personas desfilan diariamente por las oficinas de información del Censo de Valencia

EN DISTINTAS PROVINCIAS SE CELEBRAN ACTOS DE ORIENTACION

**Madrid, 26.**—El obispo de Tui, don Juan de Salazar y Castañeda, invitó a sus feligreses a votar favorablemente la Ley de Sucesión, aprobada por las Cortes y pendiente de referéndum. En un comunicado a los párrocos de su diócesis, el prelado expresó su firme convicción de que esta ley es la base para la estabilidad y el futuro de España. Asimismo, anunció que en las próximas semanas se celebrarán actos de orientación en varias provincias para explicar a la población el contenido y los beneficios de esta legislación.

INSECTICIDA D-D-T DE ACCION PROLONGADA

**Madrid, 26.**—El obispo de Tui, don Juan de Salazar y Castañeda, invitó a sus feligreses a votar favorablemente la Ley de Sucesión, aprobada por las Cortes y pendiente de referéndum. En un comunicado a los párrocos de su diócesis, el prelado expresó su firme convicción de que esta ley es la base para la estabilidad y el futuro de España. Asimismo, anunció que en las próximas semanas se celebrarán actos de orientación en varias provincias para explicar a la población el contenido y los beneficios de esta legislación.

**Obreiro:** Tienes, gracias a Franco, subsidios, "puntos" familiares, seguro de enfermedad, salario los domingos, participación en los beneficios de ciertas empresas. Si no quieres poner en peligro estas conquistas sociales y desees ampliarlas en la forma prevista por el Fuero del Trabajo, vota "SI" en el referéndum del día 6 de julio

## LA ESPOSA DEL PRESIDENTE PERON da por terminada su estancia en España

SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO, SU ESPOSA E HIJA ACOMPANARON A LA ILUSTRE DAMA HASTA EL AEROPUERTO DEL PRAT, DE DONDE SALIO EN AVION A LAS CUATRO DE LA TARDE CON DIRECCION A ROMA

"Parto con el corazón henchido de gozo y también de orgullo y de ternura por tener una madre tan hermosa y tan noble y, sobre todo, tan profundamente católica", dijo la ilustre dama en su alocución de despedida por Radio Nacional de España

EN LA PLAZA DE ESPAÑA DE BARCELONA, LA PRIMERA DAMA ARGENTINA RECIBIO LA ENTUSIASTICA ADHESION DEL PUEBLO CATALAN

Millares y millares de personas se congregaron en los alrededores del aeródromo para tributar a la egregia viajera una apoteósica despedida

**BARCELONA, 26.**—Esta tarde se desfiló por las calles de Barcelona la primera dama argentina, señora María Eva Perón de Perón, con su esposo y su hija. El desfile tuvo lugar en la plaza de España, donde la señora Perón recibió la entusiasta adhesión del pueblo catalán. El desfile duró más de una hora y estuvo acompañado por una gran multitud de personas. La señora Perón estuvo acompañada por su esposo y su hija. El desfile tuvo lugar en la plaza de España, donde la señora Perón recibió la entusiasta adhesión del pueblo catalán.

La señora Perón, con su esposo y su hija, se despidió del pueblo catalán en la plaza de España. Ella expresó su profundo agradecimiento por la cálida bienvenida que recibió en Barcelona. Dijo que su estancia en España había sido muy fructífera y que se despedía con el corazón henchido de gozo y ternura. El pueblo catalán respondió con una gran ovación a la señora Perón y a su familia. El desfile duró más de una hora y estuvo acompañado por una gran multitud de personas.

## Industrial: Recordar te tu empresa, socializada por los rojos, gracias a Franco, que además te ha dado la seguridad y el orden indispensables para el desarrollo de tus iniciativas y la consecución de tus legítimas ganancias.

Si quieres garantizar la transmisión pacífica a tus hijos de algo que te eos trajos de arrebataría inexorablemente, vota el 6 de julio en favor de la ley de Sucesión.

**Madrid, 26.**—El ministro de Agricultura y Educación Nacional, don Juan de Irujo, anunció que se celebraría una exposición de maquetas de silos en el Jardín de Botánicas de Madrid. La exposición tendría lugar a partir del día 30 de junio y duraría hasta el día 10 de julio. En la exposición se exhibirían varias maquetas de silos de diferentes tipos y materiales, que servirían para explicar a la población los beneficios de estos edificios agrícolas. La exposición estaría organizada por el departamento de Agricultura y Educación Nacional.

## Castellanos JOYERO

Compra de alhajas, objetos oro, plata y platino Papeletas del Monte Ar. José Antonio 33. entlo. Tel. 227159

**CONTRA ESCOGERURAS**  
**BALSAMO BEBE**

**BOCA**

**Elixir Estomacal**  
**SAN CARLOS**

# Hoy celebra España el Día del Domund

## GENEROSIDAD SIN LIMITES PARA LAS MISIONES

SE NECESITAN MUCHOS SEGADORES, MISIONEROS Y MISIONERAS, PORQUE LA MIES ES MUCHA Y NUNCA HA ESTADO COMO AHORA TAN SAZONADA

Es preciso que el pueblo católico conozca lo que representan las misiones en la obra de la redención y de la Iglesia

1.608 MISIONEROS HAN MUERTO Y 2.300 EDIFICIOS HAN QUEDADO DESTRUIDOS EN LA PASADA CONTIENDA MUNDIAL

Exhortación pastoral del excelentísimo señor obispo de Madrid-Alcalá y patriarca de las Indias, don Leopoldo Eijo Garay

**Amplísimos días de misión.** Después de la guerra mundial, la Iglesia católica, que hoy más que nunca participa de las alegrías y tristezas de sus hijos, necesita más que nunca hombres y mujeres que se dediquen a la salvación de las almas. La guerra ha dejado un rastro de destrucción y dolor que sólo se puede borrar con el trabajo de la misión. El obispo de Madrid-Alcalá y patriarca de las Indias, don Leopoldo Eijo Garay, ha exhortado al pueblo católico a participar en esta gran obra de redención y de la Iglesia.

**El tiempo es escaso.** Después de la guerra mundial, la Iglesia católica ha sufrido una gran pérdida de misioneros y edificios. En España, 1.608 misioneros han muerto y 2.300 edificios han quedado destruidos. Esto ha dejado un gran vacío en la obra de la misión. El obispo de Madrid-Alcalá y patriarca de las Indias, don Leopoldo Eijo Garay, ha exhortado al pueblo católico a participar en esta gran obra de redención y de la Iglesia.

**La guerra ha dejado un rastro de destrucción y dolor.** La guerra ha dejado un rastro de destrucción y dolor que sólo se puede borrar con el trabajo de la misión. El obispo de Madrid-Alcalá y patriarca de las Indias, don Leopoldo Eijo Garay, ha exhortado al pueblo católico a participar en esta gran obra de redención y de la Iglesia.

### Sesión pública extraordinaria en la Universidad de Alcalá de Henares

Presidió el acto el obispo de la diócesis

ALCALÁ DE HENARES, 11.- En el Paraninfo de la Universidad de Alcalá de Henares se celebró ayer una sesión pública extraordinaria en la que se celebró el acto de la inauguración de la Universidad de Alcalá de Henares.

El acto estuvo presidido por el obispo de la diócesis, don Leopoldo Eijo Garay, quien pronunció una extensa y brillante oración. En ella recordó la gran obra que se está realizando en la Universidad de Alcalá de Henares, y exhortó a todos los presentes a participar en esta gran obra de redención y de la Iglesia.

Después de la oración, se celebró un acto de inauguración en el que se colocó la primera piedra de la Universidad de Alcalá de Henares. El acto estuvo presidido por el obispo de la diócesis, don Leopoldo Eijo Garay, y asistieron numerosos invitados.

## LOS HUELGUISTAS PARISIENSES VOTAN LA CONTINUACION DEL PARO

El Gobierno se niega a reanudar las conversaciones, tras el fracaso de varios intentos conciliatorios

**La C. G. T. amenaza con la huelga general en la capital francesa.** Los huelguistas parisenses han votado ayer por la continuación del paro. El Gobierno se niega a reanudar las conversaciones, tras el fracaso de varios intentos conciliatorios.

Los huelguistas parisenses, pertenecientes a la C. G. T., han votado por la continuación del paro. El Gobierno se niega a reanudar las conversaciones, tras el fracaso de varios intentos conciliatorios. Los huelguistas amenazan con la huelga general en la capital francesa.

El paro en París se prolonga ya desde hace varias semanas. Los huelguistas exigen la reanudación de las conversaciones y la firma de un acuerdo que permita la vuelta al trabajo. Sin embargo, el Gobierno se niega a reanudar las conversaciones, lo que ha llevado a la continuación del paro.

## Argentina celebra brillantemente el segundo aniversario de la exaltación de Perón

Una inmensa multitud subrayó con aclamaciones la política del Presidente

"ARGENTINA NO SERA INSTRUMENTO DE NAZIE", DIJO EL GENERAL AL PUEBLO DESDE LA CASA ROSADA

**BUENOS AIRES, 11.-** En la celebración del segundo aniversario de la exaltación de Perón, una inmensa multitud subrayó con aclamaciones la política del Presidente.

El General Perón, desde la Casa Rosada, dirigió un extenso discurso al pueblo argentino. En él dijo: "ARGENTINA NO SERA INSTRUMENTO DE NAZIE". La multitud respondió con grandes aplausos y aclamaciones.

El General Perón destacó la política de justicia social que ha llevado a cabo el gobierno. Dijo que el gobierno se preocupa por el bienestar de todos los argentinos y que no permitirá que Argentina sea instrumentalizada por ninguna potencia extranjera.



Perón

## Se aprueba el estudio de un Comité permanente de la Asamblea de la O. N. U.

TODO EL BLOQUE SOVIETICO SE NEGÓ. VOTAR LA DECISION

La propuesta yugoslava sobre "entrega de criminales de guerra", rechazada

**LA HAYA, 11.-** El Consejo de Seguridad de la Asamblea General de la O. N. U. ha aprobado el estudio de un Comité permanente de la Asamblea de la O. N. U. La propuesta yugoslava sobre "entrega de criminales de guerra" ha sido rechazada.

El Comité permanente de la Asamblea de la O. N. U. se encargará de estudiar los casos de crímenes de guerra que ocurran en el futuro. La propuesta yugoslava, que pedía la entrega de criminales de guerra a las autoridades de su país, ha sido rechazada por el resto de los miembros del Consejo de Seguridad.

## Congreso de Analistas Clínicos

El ministro de Educación Nacional preside la clausura del I Congreso Hispanoamericano de Analistas Clínicos, celebrada ayer en el salón de actos del Colegio Bertrán de Morúa, (Foto Santos Yáñez).

El Congreso de Analistas Clínicos ha concluido con éxito. El ministro de Educación Nacional preside la clausura del evento. Durante el congreso se discutieron los avances en el diagnóstico y tratamiento de las enfermedades psicológicas.

## ACTUALIDAD INTERNACIONAL

El problema de huelgas

La guerra. La guerra civil en España. El problema de las huelgas. El problema de la población.

El problema de las huelgas es un tema de gran actualidad. Las huelgas paralizan la actividad económica y afectan a la vida cotidiana de la población. Es necesario encontrar soluciones que permitan la reanudación del trabajo y la normalización de la vida social.

## LA ESPOSA E HIJA DEL CAUDILLO EN OVIEDO

Fueron recibidas por los ministros de Justicia y Obras Públicas

Las ilustres damas fueron clamorosamente aclamadas a su paso por la población

La esposa e hija del Caudillo fueron recibidas en Oviedo por los ministros de Justicia y Obras Públicas. Fueron clamorosamente aclamadas a su paso por la población.



Jennifer Jones

## Cartas a mi amada

Cartas a mi amada. Un libro de William Somerset Maugham.

Cartas a mi amada es un libro de William Somerset Maugham que recoge una colección de cartas escritas por el autor a su esposa. El libro muestra la vida cotidiana de la pareja y es considerado una obra maestra de la literatura moderna.

## CABALGATA DEL DOMUND

Una de las carrozas de la cabalgata que recorre las calles de la capital. (Foto Santos Yáñez).

La Cabalgata del Domund es un evento tradicional de Alcalá de Henares. Durante la cabalgata se recorren las calles de la capital con carrozas decoradas y música.



El problema de las huelgas. Las huelgas paralizan la actividad económica y afectan a la vida cotidiana de la población. Es necesario encontrar soluciones que permitan la reanudación del trabajo y la normalización de la vida social.

## RECLUTAMIENTO DE VOLUNTARIOS

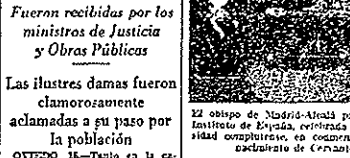
PARIS, 11.- El Gobierno ha iniciado el reclutamiento de voluntarios para el servicio militar. El reclutamiento se realiza en forma voluntaria y sin costo para el reclutado.

El reclutamiento de voluntarios se realiza en forma voluntaria y sin costo para el reclutado. El Gobierno busca personas que deseen servir al ejército para reforzar sus filas.

## EN LA UNIVERSIDAD COMPLUTENSE

El obispo de Madrid-Alcalá preside la sesión extraordinaria de la Universidad Complutense de Madrid. (Foto Santos Yáñez).

El obispo de Madrid-Alcalá preside la sesión extraordinaria de la Universidad Complutense de Madrid. Durante la sesión se discutió el estado de la educación en España y se tomaron algunas decisiones importantes.

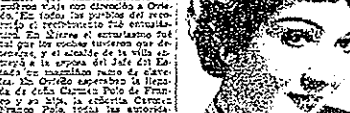


Bust of a man in the University of Madrid

## AVENIDA MASANA LUNES ESTRENO

El estreno de la película "Avenida Masana" en el cine de Masana. (Foto Santos Yáñez).

El estreno de la película "Avenida Masana" en el cine de Masana. La película narra la historia de una familia que vive en una calle de Madrid llamada Avenida Masana.



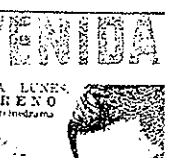
Portrait of a woman

El estreno de la película "Avenida Masana" en el cine de Masana. La película narra la historia de una familia que vive en una calle de Madrid llamada Avenida Masana.

## EXCLUSIVAS FLORALVA

El estreno de la película "Exclusivas Floralva" en el cine de Floralva. (Foto Santos Yáñez).

El estreno de la película "Exclusivas Floralva" en el cine de Floralva. La película narra la historia de una familia que vive en una calle de Madrid llamada Floralva.



Portrait of a woman

El estreno de la película "Exclusivas Floralva" en el cine de Floralva. La película narra la historia de una familia que vive en una calle de Madrid llamada Floralva.

El estreno de la película "Exclusivas Floralva" en el cine de Floralva. La película narra la historia de una familia que vive en una calle de Madrid llamada Floralva.

Almacenes Garmán Generos para cord. Sección a medida. Teléfono 26300. D.R.A.D.

ALFARO EL CALDERO - TEL. 21210 - FRANQUEO CONCERTADO - PLENO DEL LABORAL EN CÉNTROS

Ser español vuelve a constituir en el mundo un timbre de nobleza

Nuestro país ha realizado en el año 1947 una fecunda tarea del más relevante interés político y social

Su Excelencia el Jefe del Estado expresa, en un vibrante mensaje, su felicitación a los pueblos español y marroquí, a la Argentina, a Portugal, a las naciones hispanicas y a todos los hombres de buena voluntad



SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO

En Casablanca, en su mensaje de felicitación al día de la Independencia de Marruecos...

EL HAGANAH, ALERTA



Soldados de la brigada clandestina judía Haganah...

Los sacrificios para mantener la paz serán siempre menores que los que impondría una guerra

Es de esperar que el año 1948 no vuelvan los pueblos a conocer las calamidades de la lucha

Palabras del Padre Santo al Cuerpo diplomático acreditado en el Vaticano

En el momento de esta gran solemnidad, el Papa Pío XII ha expresado sus sentimientos...

Hoy, mensaje del embajador argentino

Don Manuel de Sáenz Peña, embajador argentino en España, ha expresado...

Donativos recibidos para el monumento al Sagrado Corazón

Table with 2 columns: Donor Name and Amount. Includes names like Juan María de la Cruz, María Inés de la Cruz, etc.

Sin España no se puede reorganizar Europa occidental

"Observar" afirma que nuestro país será invitado por EE. UU., Inglaterra y Francia para colaborar con la O. N. U.

Gran repercusión en Buenos Aires

El mensaje del Jefe del Estado en Buenos Aires ha causado una gran impresión...

Molotov ve una posibilidad de acuerdo sobre Alemania

HACE UNA INVITACION DIRECTA PARA CELEBRAR OTRA REUNION DE LAS CUATRO POTENCIAS

EL MINISTRO SOVIETICO ACUSA A ESTADOS UNIDOS DEL FRACASO DE LA CONFERENCIA DE LONDRES

LONDRES. El ministro soviético de Asuntos Exteriores, Molotov, ha expresado...

Acusación a Estados Unidos

LONDRES. El ministro soviético de Asuntos Exteriores, Molotov, ha expresado...

Truman confía aún en una posible paz

WASHINGTON. El presidente Truman ha expresado su confianza en la posibilidad de una paz...

Mensaje del Presidente Perón a sus compatriotas residentes en el extranjero en el año nuevo

Buenos Aires. El presidente Perón ha enviado un mensaje a los argentinos residentes en el extranjero...

Todos los Bancos de Roma, en huelga

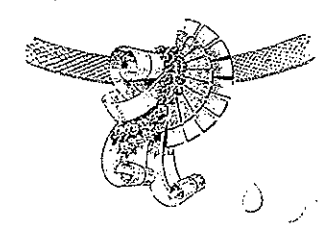
ROMA. Todos los bancos de la ciudad han declarado una huelga...

La nueva Constitución italiana

La nueva Constitución italiana entrará en vigor el día 1 de enero de 1948...

Frustrayero en su Nueva exposición, exhibe...

Bella Colección de Joyas Modernas felicitamente realizadas en su tradicional Alta Calidad



Relojes Joya y Cronómetros PATEK, PHILIPPE y ROLEX Concesionarios Exclusivos

Los argentinos tenemos derechos y obligaciones no sólo para con nosotros, sino también para con las demás naciones

Mensaje del Presidente Perón a sus compatriotas residentes en el extranjero en el año nuevo

El mundo, desahogado (Tyrre Lie) LONDRES. El mundo está desahogado...

Común sentido de unidad Mas el sentimiento de unidad...

EN LAS CORTES ESPAÑOLAS

La nueva Constitución italiana

"CRITERIO" Revista de problemas contemporáneos

Los últimos artículos aparecidos en el número 5

"AMERICA" COMPANIA GENERAL DE CAPITALIZACION, S. A. DICIEMBRE 1947 BFD UYE BXL AGA NYT GSD PBR UAE

ACTUALIDAD INTERNACIONAL PROXIMAS PERSPECTIVAS

CRITERIO Revista de problemas contemporáneos

CRITERIO Revista de problemas contemporáneos

INDUSTRIAS FUERTES logo with 'ARMARIOS-FIQUEROS-MESAS' text.

YCA logo with 'AUTOS. II, 4 - MARZO - TEL. 221019 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 10.- CÉNTIMOS'

SAIZ DE CARLOS logo with 'ESTOMAGO e INTESTINOS' text.

Su Excelencia el Jefe del Estado preside la clausura de la VIII reunión del Consejo Superior de Investigaciones Científicas

El Caudillo inauguró después el Instituto de Edafología y la Escuela-Residencia de Auxiliares de Investigación

A los solemnes actos asistieron el presidente de las Cortes, los ministros de Asuntos Exteriores, Gobernación, Aire, Hacienda, Obras Públicas, Agricultura e Industria y Comercio; nuncio de Su Santidad y el Cuerpo diplomático

EL MINISTRO DE EDUCACION, EN UN ELOCUENTE DISCURSO, PUSO DE RELIEVE LA GRAN LABOR DESARROLLADA POR EL ALTO ORGANISMO CULTURAL

Los premios nacionales de Letras y Ciencias Francisco Franco fueron otorgados a don Mariano Basols y don Carlos Rodríguez López-Neyra, respectivamente



El Caudillo estrecha la mano del ministro de Industria, señor Sazatorre, después de haberle entregado el diploma de la clausura del Instituto Juan de la Cierva. (Foto Sazatorre)

La presidencia del Jefe del Estado... El Caudillo inauguró después el Instituto de Edafología y la Escuela-Residencia de Auxiliares de Investigación... El ministro de Educación, en un elocuente discurso, puso de relieve la gran labor desarrollada por el alto organismo cultural...

Italia reafirma ante Rusia su soberanía

Advierte a Moscú que las visitas de barcos yanquis son cuestión de su exclusiva competencia

Un periódico francés dice que los rusos preparan un incidente en el Mediterráneo

Los súbditos soviéticos no podrán visitar instalaciones defensivas en Estados Unidos

Los súbditos soviéticos no podrán visitar instalaciones defensivas en Estados Unidos... Un periódico francés dice que los rusos preparan un incidente en el Mediterráneo...

Próxima réplica yanqui

WASHINGTON. Los Estados Unidos reafirmaron la soberanía... El ministro de Defensa declaró que los Estados Unidos no permitirán que los súbditos soviéticos visiten instalaciones defensivas...

El papa se preocupa por la muerte del gran hombre, que siempre luchó por la paz

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

El Pontífice expresa su pesar por la muerte del gran hombre, que siempre luchó por la paz

NUEVA DELHI. El Pontífice expresó su pesar por la muerte del gran hombre, que siempre luchó por la paz... El papa expresó su pesar por la muerte del gran hombre, que siempre luchó por la paz...

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Directrices Políticas

El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español

Alarmante crecida del río Duero

Continúa cortada la comunicación por la carretera de Cádiz a Madrid

A mediados de ayer quedó abierto el paso en el puerto de Pajares

El cadáver de Gandhi, incinerado ante una inmensa multitud

Más de cien coronas de flores acompañaron a la comitiva fúnebre

EN BOMBAY Y POONA SON ASALTADOS LOS LOCALES DEL EXTREMISMO HINDU

Detenidos en Bombay

Una gran multitud

Visitas corrientes

Actualidad Internacional

Callao 2ª SEÑANA Patrocinada por el Círculo de Escritores Ginebra. Includes portraits of Ginebra Garçon and Walter Pidgeon, and text for 'La Señora Lurkington'.

AVENIDA magazine advertisement. Includes text 'El presidente de la Academia de Bolivia habla en la Exposición del Libro Español' and 'España y los bloques, la potencia bélica occidental, la desvalorización del franco y otros originales interesantísimos de palpitante actualidad, en el número 7 de "CRITERIO"'. Also features portraits of Jorge Mistral and Antonio Cabal.

**EUBRONQUIOL**  
CALMA LA TOS  
Laboratorio Farmacológico S. A. - Madrid - S. M. M. S.



SAIZ DE CARLOS  
CÁJIZ ESTOMAGAL

# El Caudillo preside en El Escorial solemnes funerales por los Reyes de España

Al solemne acto concurren el Gobierno, presidente de las Cortes, Consejo del Reino y Cuerpo diplomático

El obispo de Madrid-Alcalá y patriarca de las Indias rezó un responso, revestido de pontifical

SU EXCELENCIA FUE RECIBIDO ENTRE GRANDES OVACIONES Y VITORES A LA PUERTA DE LA BASILICA



El ex jefe del Estado preside los solemnes funerales celebrados en la basílica del monasterio de El Escorial en el día de hoy. A la izquierda: el Sr. Caudillo y el Sr. Galdós.

El acto de hoy en la basílica del monasterio de San Fernando, en El Escorial, ha sido uno de los más solemnes que se han celebrado en España. El Sr. Caudillo, jefe del Estado, preside el acto, acompañado por el Sr. Galdós, presidente del Gobierno, el Sr. Martínez Saldaña, presidente de las Cortes, el Sr. Sánchez-Balboa, presidente del Consejo del Reino, y el Sr. Gual, presidente del Cuerpo diplomático. El Sr. Caudillo, vestido de negro, rezó un responso, revestido de pontifical, que fue recibido con grandes ovaciones y vitores a la puerta de la basílica.

## Los comunistas checos, en plena acción revolucionaria

LA DERROTA DE LA ACCIÓN ES DEFINITIVA, DICE GOTTSWALD

El ex ministro de Justicia Drtina aparece herido y, según declaraciones oficiales, "intentó suicidarse"

Serán nacionalizados los negocios y las industrias y se controlarán las exportaciones e importaciones

Praga. El ex ministro de Justicia Drtina, que fue herido en un atentado el día 27, se encuentra en un estado de gravedad. Según declaraciones oficiales, intentó suicidarse. Los comunistas checos están en plena acción revolucionaria. La derrota de la acción es definitiva, dice Gottswald. Serán nacionalizados los negocios y las industrias y se controlarán las exportaciones e importaciones.

## ES URGENTE UNA ACCION POSITIVA FRENTE AL COMUNISMO

Elen propugna una política de colaboración inmediata para salvar la libertad y la paz

Varias personalidades de Gran Bretaña y Francia piden la creación de una Internacional anticomunista

London. La señora Elen, ex esposa del Sr. Chamberlain, propugna una política de colaboración inmediata para salvar la libertad y la paz. Varias personalidades de Gran Bretaña y Francia piden la creación de una Internacional anticomunista.

## FINLANDIA, al habla con los rusos

Paasilivi da al ministro soviético el primer informe sobre la reacción oficial

LA MAYORIA DEL PAIS SE MUESTRA OPUESTA A LA ALIANZA

Helsinki. El ministro de Exteriores Paasilivi ha dado al ministro soviético el primer informe sobre la reacción oficial de Finlandia. La mayoría del país se muestra opuesta a la alianza con los rusos.

**Concentración comunista en Praga**  
Londres. Se ha anunciado que los comunistas checos están concentrando sus fuerzas en Praga. Se espera que pronto inicien una acción revolucionaria.

**Donativo del ministro de Asuntos Exteriores para la reconstrucción de la capilla de Nuestra Señora de Europa**  
Almería. El ministro de Asuntos Exteriores ha donado una suma de dinero para la reconstrucción de la capilla de Nuestra Señora de Europa en Almería.

**Radio Vaticana elogia a la B. A. C.**  
No hay en el mundo de hoy una producción semejante.

**Intento de suicidio**  
Praga. El ex ministro de Justicia Drtina intentó suicidarse el día 27. Se encuentra en un estado de gravedad.

**Se ha celebrado la entrevista Perón-Batlle**  
Ambos Presidentes llegaron a completo acuerdo sobre los problemas pendientes entre Argentina y Uruguay.

**Indecisión política**  
Helsinki. El ministro de Exteriores Paasilivi se encuentra indeciso sobre la política que seguir en Finlandia.

**EN MEMORIA DE LEON XIII**  
Se ha celebrado la entrevista Perón-Batlle.

**Completado acuerdo**  
Buenos Aires. Se ha completado el acuerdo entre Argentina y Uruguay sobre los problemas pendientes.

**Callao 2.ª SEMANA**  
ALAN LADD  
BON DONLEVY  
VIVIAN BENDIX  
BARRY FITZGERALD  
REVOLUCION ALTA MARE  
DIRECTOR: JOHN FARROW

**ACTUALIDAD INTERNACIONAL**  
La Internacional democrática

**AVENIDA 2.ª SEMANA DE EXITO**  
BETIE DAVIS  
OLGA DE HAVILLAND  
GEORGE BRENT  
DENNIS MORGAN  
CLOIS COBURN  
FRANK CRAVEN  
DIRECTOR: JOHN HUSTON

**Como ella SOLA**  
DIRECTOR: JOHN HUSTON



**PALACIO DE LA PRENSA** MAÑANA LUNES

**PASIÓN SALVAJE**

WILLIAM BISHOP & JOHN HARTWARD

DIRECTOR: ALFRED SANTILL

JOHN LODDER

LA EXTRAÑA HISTORIA DE AMOR DE UN MONSTRUO HUMANO... ¡LA BELLA LA BESTIA!

CISBERT, ARNAL, L.

HOY DOMINGO SE INAUGURA EL NUEVO CINE INFANTAS

Desde hoy Domingo se inaugura el nuevo cine infantil de Madrid, el cine infantil de las niñas, el cine infantil de las niñas, el cine infantil de las niñas...

**Infantas, 21**

HOY DOMINGO INAUGURACION CON EL SENSACIONAL ESTRENO

**REX**

Excepcional Hoy Séptima Film 4.ª SEMANA DE ÉXITO

**DILLINGER**

EL ENEMIGO PÚBLICO Nº 1

100 MILLONES DE SERES TEMPLARON ANTE UN SOLO CRIMINAL

El mejor cine de Madrid para la mejor película española

Con esta película se inicia el ciclo de los grandes protagonistas de la gran pantalla de Rex. El ciclo de los grandes protagonistas de la gran pantalla de Rex. El ciclo de los grandes protagonistas de la gran pantalla de Rex...

**"QUE BELLO ES VIVIR!"**

STEARNS

FRANK CAPRA

**Películas**

MAÑANA LUNES, "PASIÓN SALVAJE", EN EL PALACIO DE LA PRENSA

Una vez más la película pensada por el director francés de la gran pantalla de Madrid...

**PROXIMAMENTE MISIOD BIANCA**

**CINEMA BILBAO**

Desde mañana lunes sesión continua

LA MUJER ARANA

AY, QUE LULU!

Jack O'Connell - Misha Auer

Una de las protagonistas de la reproducción europea "Dillinger"

Una historia mundial en nuestras pantallas

Un mundo de aventuras y emoción

**CINE INFANTAS**

Infantas, 21

HOY DOMINGO INAUGURACION CON EL SENSACIONAL ESTRENO

**JOHN CARROLL RUTH RUSSEY**

Charles RUTHERFORD - RUGGLES

**Mi DOCTORA Y YO**

DIRECTOR: ANDREW STONE

CUANDO ELLA LE CUIDA, EL NUNCA QUIERE MEJORAR!

**F PALACIO DE LA MUSICA**

MAÑANA LUNES, ESTRENO

Robert DONAT \* Deborah KERR

**SEPARACION PELIGROSA**

ANA TODD ROLAND CULVER

DIRECCION: ALEXANDER KORDA

ANTES, ELLOS VIVIAN SIN EMOCIONES, Y SE CREIAN FELICES... PERO... LA GUERRA HUBO CAMBIADO SU PERSONALIDAD CUANDO VOLVIERON A ENCONTRARSE

UN FILM DE ALEXANDER KORDA EN EL PALACIO DE LA MUSICA

**LA ZINGARA Y LOS MONSTRUOS**

Una película que alterará sus sueños!

TOLERADA MENORES

**Imperial**

3.ª semana de éxito

3.ª SEMANA DE ÉXITO

**LA ZINGARA Y LOS MONSTRUOS**

Una película que alterará sus sueños!

TOLERADA MENORES

Exito exuberante del cine español

La película más admirada del público hispano y la más solicitada del público extranjero

**BOTÓN DE ANCLA**

**Su único pecado**

Por Vicente Blasco Ibañez

Un pecado, al fin, creyeron que era el pecado de los pecados...

Un pecado, al fin, creyeron que era el pecado de los pecados...

**Reunión de la Comisión organizadora de la Semana Santa madrileña**

Se reunió esta tarde en el salón de la casa de la Comisión organizadora de la Semana Santa madrileña...

Se reunió esta tarde en el salón de la casa de la Comisión organizadora de la Semana Santa madrileña...

**TEATRO**

**CORRILLO**

Este es el primer espectáculo de la temporada...

Este es el primer espectáculo de la temporada...

**REAL CINEMA**

MANANA LUNES

¡Excepcional acontecimiento!

**BOTÓN DE ANCLA**

Exito exuberante del cine español

La película más admirada del público hispano y la más solicitada del público extranjero



ODO-RONO
REGULA LA TRANSPIRACION

Y
FRANCO EL GRANDEZADO - TEL. 211994 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 54 CENTIMOS

SAIZ DE CARLOS
ELIXIR ESTOMACAL
Un licuado de...
21
23

No permitamos que se le corten las alas a nuestra victoria

PRIMO DE RIVERA, CALVO SOTELLO Y EL GENERAL MOLA, DUQUES DEL REINO CON GRANDEZA

Las victorias del 18 de julio



SE CONCEDE EL TITULO DE CONDE DEL ALCAZAR DE TOLEDO, TAMBIEN CON GRANDEZA, AL TENIENTE GENERAL MOSCARDO

LOS TITULOS SE ENTENDERAN CONFERIDOS A LOS DESIGNADOS PARA SI Y SUS SUCESORES
CON motivo de la fiesta Nacional de hoy, el Generalissimo P. e. a. c. o. haciendo uso de las prerrogativas que le concedieron las Cortes Españolas...



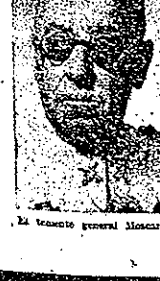
Don José Antonio Primo de Rivera



Don José Calvo Sotelo



Don Emilio Mola Vidal



Don Francisco Moscardo

Hoy nuestro número de hoy reproduciremos la efígie del Caudillo, que en momentos cruciales para la historia de nuestra Patria, recto, sereno y solemne...

LA FECHA RECORDADA
El 18 de julio de 1936 hasta el 18 de julio de 1943 resalta contemplada hasta ahora, tan asombrosa en su firme trascendencia...

CONTRA EL ESTADO DE SITIO EN EL SALVADOR
GUATEMALA. 17.- La prensa salvadoreña que se ha declarado en estado de sitio en El Salvador...

CON AVIONES CONTRA LOS TERRORISTAS MALAYOS
SINGAPUR. 17.- Aviones gubernamentales atacaron una aldea de los terroristas que se han refugiado en la zona...

A los doce años de nuestro glorioso Alzamiento nacional, se presenta éste tan necesario y eficaz como el primer día

El régimen español es un régimen para todos, y nuestra victoria, la victoria de España

IMPORTANTES DECLARACIONES DE SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO EN EL XII ANIVERSARIO DEL 18 DE JULIO

El Generalissimo del Ejército y Generalísimo de las Fuerzas Armadas de España, Sr. Francisco Franco Bahamonde, jefe del Gobierno de España...

Unión, trabajo, fe y constancia

«Este 18 de Julio, que es el aniversario de la victoria de España, me da lugar para expresar a todos los españoles...

Nada hay que corregir

«Puede decirse como se ha dicho en las últimas declaraciones del Generalissimo...

Agasajo español al Presidente Quirino

MANILA. 17.- El presidente de la República, Sr. Quirino, recibió en Manila a un contingente de la Guardia Civil...

Crónicas de Delgado Olivares desde Trieste

Como oportunamente anuncié, ayer, al salir de Madrid, he viajado a Trieste...

LA JUVENTUD CATOLICA, A SANTIAGO



VENTA DE VERANO
Ofertas especiales. Magníficas oportunidades. Unificación de precios.

SEDERIAS SOL

AGUA DE CARABANA Y JABON DE TOCADOR SALES DE CARABANA



EL ESTOMACO SAIZ DE CARLOS

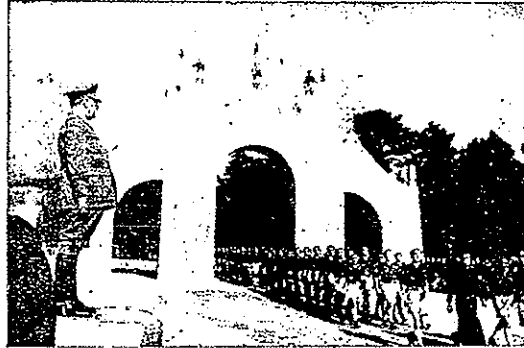
EL CAUDILLO, EN TOLOSA Y SAN SEBASTIAN

Su Excelencia fué objeto en la antigua capital guipuzcoana de un fervoroso homenaje de las Hermandades de Labradores y Ganaderos de la provincia

El delegado nacional de Sindicatos le hizo entrega del título de prohombre honorario de las entidades sindicales

EN EL PALACIO DE AYETE, DE SAN SEBASTIAN, RECIBIERON AL JEFE DEL ESTADO EL MINISTRO DE ASUNTOS EXTERIORES Y EL AYUNTAMIENTO EN CORPORACION

Durante todo el recorrido no cesaron las entusiásticas aclamaciones y vítores al Generalísimo



Su Excelencia el Jefe del Estado presenció el desfile de los bandos del Frente de Juventudes del campamento Francisco Franco en Corbalán, (Foto Orús)

En Tolosa, donde se celebró un acto en el que el Generalísimo recibió el título de prohombre honorario de las entidades sindicales...

En San Sebastián, el Ayuntamiento y el Ministerio de Asuntos Exteriores recibieron al Jefe del Estado...

El Generalísimo recibió el título de prohombre honorario de las entidades sindicales...

El acto en Tolosa fue presidido por el delegado nacional de Sindicatos...

Posible aplazamiento de elecciones francesas

Los partidos de la mayoría temen una gran victoria de De Gaulle

Visita del Ayuntamiento de Burgos

BURGOS, 24. - A la una de la tarde, Su Excelencia el Jefe del Estado...

Actualidad Internacional: El comunismo en Grecia

Y AS últimas noticias de Atenas, según los cables de la batalla de Grecia...

Actos del VII centenario de la Marina en San Vicente de la Barquera

Presidió el ministro de Educación, a quien el vecindario rindió un cálido homenaje de simpatía

En Panjón, el almirante Regalado hizo la tradicional ofrenda de la España marinera a la Virgen del Carmen

El almirante Regalado hizo la tradicional ofrenda de la España marinera a la Virgen del Carmen...

Se ha logrado cierto progreso en Moscú

Los comentarios occidentales autorizados dan a entender que existe una nueva base o principio de acercamiento

Sin embargo, al concluir la conferencia con Stalin, los negociadores parecían desalentados

HABRA POR LO MENOS UNA REUNION MAS LONDRES, 24. - Aunque de Moscú que en los últimos días...

Próximo comunicado acusatorio en Estados Unidos

Se sabe que por lo menos treinta funcionarios del Gobierno estuvieron complicados en el espionaje comunista

Cambio total de aspecto LONDRES, 24. - Una vez más...

Optimismo moderado en París

Truman prepara su campaña electoral

Los enviados ofrecen muestras de desaliento

Wallace apela a los negros

MADRID, EN OBRAS

FURIOSA REACCION rebelde en Grecia

Cañones de capitales, secuestrados en masa, emboscadas y voladura

El Gobierno llama a 60.000 soldados

Llamamiento a filas

Otra vez el expresidente de Grecia

FUTURO PRINCIPE



Próximo servicio aéreo Norteamericano-España

Los enviados ofrecen muestras de desaliento

Wallace apela a los negros

MADRID, EN OBRAS

Los actualistas griegos que...

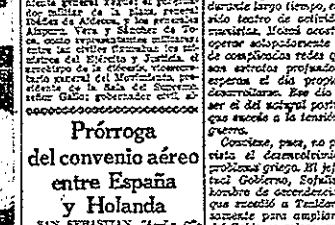
Vertical text on the left margin: 'nros col... sje, claz... en plaz... habilita... RANTE... RA... SAS... ANTES... OS... LABOR... SIA... INCORPOR... ALCA... 37... TANCOS...'

Acuerdo aéreo hispanofrancés



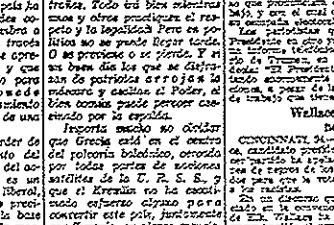
El ministro de Asuntos Exteriores, señor Martín Arista, y el secretario de Negocios de Francia en Madrid, M. Harcourt...

Prórroga del convenio aéreo entre España y Holanda



El Gobierno español, mediante un convenio...

PiAZOS DE CREDITO ALMACENES



CONDE DE ROMANONES S.A. SASTRERIA MUEBLES S.A. SASTRERIA MUEBLES S.A.

MADRID, EN OBRAS



Los actualistas griegos que...

Redes, chinas, microscopios, baterías portátiles, cámaras fotas, películas para cámaras, etc.

ALFONSO XII, 4.-MADRID.-TEL. 31158.-FRANQUEO CONCERTADO.-PRECIO DEL EJEMPLAR EN CÉDULOS

Córdoba y Sevilla tributan un entusiástico recibimiento al Caudillo

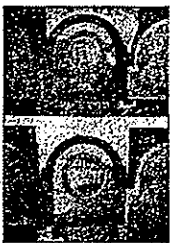
EN LA CAPITAL CORDOBESA, EL ALCALDE ENTREGO A SU EXCELENCIA EL BLASON DE LA CIUDAD

Todos los pueblos del trayecto se hallaban engalanados y celebraron jubilosamente la presencia de Franco

No sólo los jóvenes, sino los viejos, los niños y las mujeres si fueran necesarios, irían al frente si la horda asiática intentara asaltar nuestra Patria, dijo el Caudillo al pueblo cordobés

100.000 sevillanos aclamaron a Su Excelencia el Jefe del Estado a la terminación de su discurso en el Ayuntamiento

En la mañana del día 28 de Córdoba se produjo el recibimiento del Caudillo por el Ayuntamiento y el pueblo de Córdoba



Reverso y anverso del blason de Córdoba entregado ayer a Su Excelencia el Jefe del Estado por dicha ciudad.

El Caudillo, con el blason de Córdoba en la mano, se dirigió al Ayuntamiento para recibir el blason de la ciudad...

Alfombrada de España... Evocando gloriosos momentos, los ministros de Estado...

El ministro de Marina, condecorado



Después de los actos del VII centenario de la Mar de Castilla, el ministro de Marina...

Callao Mañana lunes, ESTRENO. Warner Baxter, Jon Hall. MUJER en la MISCHA A UER PENUMBRA. Mitchell Leisen.

EL MINISTRO DE ASUNTOS EXTERIORES emprendió ayer su viaje a Buenos Aires

En el aeropuerto de Barajas fué despedido por los ministros de Justicia, Aire, Industria y numerosas representaciones

Cerca de un millar de personas clamaron la partida del avión, con vivas a España, la Argentina, el Caudillo Franco y el Presidente Perón

El embajador argentino, doctor Radio, acompaña en su viaje a la misión española



El ministro de Asuntos Exteriores, acompañado de los señores de Justicia y Aire, rodeado a la salida del aeropuerto de Barajas...

Al salir del aeropuerto, a las 11.45 horas, el ministro de Asuntos Exteriores...

Personalidad asistente... Para la personalidad asistente...

ACTUALIDAD INTERNACIONAL. Maniobra en falso

El ministro de Defensa... Maniobra en falso... Los ministros de Defensa...

El ministro de Agricultura y el doctor Herrera Oria... El ministro de Agricultura...

El ministro de Agricultura... El ministro de Agricultura...

Truman proyectaba enviar un mediador personal cerca de Stalin

Después de conferenciar por dos veces con Marshall, desistió de su proyecto

La prensa londinense afirma que Marshall y Truman se encontraban en desacuerdo respecto a las relaciones con Moscú

WASHINGTON, 9.-Truman, el presidente de los Estados Unidos...

Marshall detuvo el proyecto de Truman... Después de haber conferenciado con el secretario de Estado...

El plan occidental de control de la energía atómica, aprobado en el Subcomité

Nueva reunión de los consejeros "neutrales" del Consejo de Seguridad para tratar de la crisis de Berlín

PARIS, 9.-El plan occidental para el control de la energía atómica...

Los "neutrales" estudian el caso de Berlín

PARIS, 9.-Los "neutrales" del Consejo de Seguridad se han reunido...

El ministro de Agricultura, en Córdoba

CORDOBA, 8.-Después de las 12 horas de la tarde, el ministro de Agricultura...

FRENTE al comunismo no hay más defensa que las bombas atómicas

En un importante discurso, pronunciado en la clausura del Congreso conservador, Churchill afirmó su creencia en una guerra inevitable

WASHINGTON, 8.-Después de haber pronunciado un discurso...



Churchill.

Churchill afirmó su creencia en una guerra inevitable...

PEREGRINACION SINDICAL



Los peregrinos sindicales van ante el apóstol Santiago a su llegada a la catedral cordobesa.

AVENIDA! 2ª SEMANA DE EXITO CRECIENTE. Rita Hayworth, Orson Welles. Dama Singspiel.

**AGUA DE CARABAÑA**  
Y JABON DE TOCADOR  
**SALES DE CARABAÑA**



*He aquí...*  
ELIXIR ESTOMACAL  
SALIZADO

# EL CAUDILLO FRANCO, ALMIRANTE MAYOR DE CASTILLA

**AYER LE FUERON ENTREGADOS EN LA RABIDA LOS ATRIBUTOS TRADICIONALES DEL ALMIRANTAZGO**

Por primera vez, barcos de nuestra estirpe comparten una fiesta naval en la cuna del descubrimiento, dijo el Generalísimo al recibir las insignias

**Junto a la puerta del monasterio, Su Excelencia plantó, en presencia de los marinos españoles, portugueses e hispanoamericanos, un simbólico olivo de la paz**

Qué importa que el mundo no sepa comprendernos si sabemos mantenernos firmes en nuestra fe y seguros en nuestro destino, dice el Jefe del Estado en su mensaje radiado al Presidente Perón

La población de Huelva tributó ayer un cálido homenaje de adhesión y afecto a Su Excelencia, con motivo de la clausura de los actos del centenario de la Marina castellana



El Caudillo, durante su visita a la Exposición de Regiones Devastadas en Sevilla, escuchó las expresiones del director de dicho organismo, señor conde de Santa Marta. Acompañan a Su Excelencia los ministros de Educación Nacional y de Hacienda, (Foto Ochoa)

Adelantar el régimen a los pueblos de España, que un día se desahogaron plañidamente en las plazas de las ciudades, hoy se viven en ellas y no se apartan, demoliéndose que una sola voz, la del pueblo, que es la que el Gobierno trabaja el día a día, es la que el pueblo respalda y que el pueblo respalda y que el pueblo respalda...

**Ordenación económica**  
En toda España existe un estado de desorganización económica, que hoy se manifiesta en forma de carestía de los alimentos y de otros artículos de primera necesidad...

**Raphaël**  
HAUTE COUTURE PARFUMS  
3, Avenue George V. — PARIS

Esta es que, en esta casa en el Hotel Palace, se encuentran los mejores diseñadores de moda de París...

## Cordialísima entrevista del señor Martín Artajo con el general Perón

Declara éste que el comunismo no es problema en el país

El Presidente argentino y el ministro español han presidido un solemne tedium en la catedral de Buenos Aires

Continúan las constantes manifestaciones populares de amistad a España y a su representante

**El comunismo no es problema en Argentina**  
Buenos Aires, 12.—El señor Martín Artajo, ministro de Asuntos Exteriores de España, ha mantenido una cordial entrevista con el general Perón, presidente de la República Argentina...

**Señala cordialidad**  
Buenos Aires, 12.—El señor Martín Artajo, ministro de Asuntos Exteriores de España, ha mantenido una cordial entrevista con el general Perón...

**Comunión religiosa en la catedral de Buenos Aires**  
Buenos Aires, 12.—El señor Martín Artajo, ministro de Asuntos Exteriores de España, ha mantenido una cordial entrevista con el general Perón...

## E.E. UU. acusan a Rusia de frustrar un acuerdo sobre Berlín

Vichinski se brinda a informar sobre la potencia militar rusa si los países occidentales hacen lo mismo

El PLAN OCCIDENTAL PARA CONTROL DE LA ENERGIA ATOMICA, APROBADO EN LA SUBCOMISION DE LA O. N. U.

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

**ACTUALIDAD INTERNACIONAL**  
El ejemplo hispanoamericano

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

El ejemplo hispanoamericano es el ejemplo de una civilización que ha sabido unir en una sola voz a los pueblos de América Latina...

## Emocionado mensaje del Presidente Perón a nuestro Caudillo en la Fiesta de la Hispanidad

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes



Presidente Perón

Buenos Aires, 12.—El mensaje del Presidente de la República Argentina, general Perón, al Caudillo de España, Generalísimo Franco, en la Fiesta de la Hispanidad...

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

## LA PATRONA DE CORREOS



El director general de Correos y Telecomunicaciones, con el general Lacort y otros personalidades, al salir de la plaza de los Jerónimos, donde asistieron a la solemne función religiosa organizada por el Cuerpo de Correos con motivo de la fiesta de la Virgen del Pilar. (Foto Santos Tuberos)

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

Se da el nombre de Corvintus a uno de las principales plazas de Ciudad Trujillo

El problema berlines, aplazado hasta el sábado o el lunes

La gaseosa tiene poca fuerza... ¿Y usted?

La debilidad puede ser una consecuencia del estreñimiento.

Los SUPOSITORIOS BOVI de glicerina para son el remedio del estreñimiento, por las siguientes razones:

- 1. Los efectos desahogados se consiguen en el momento por acción suave.
- 2. La glicerina es normal.
- 3. La glicerina lubrica el intestino y evita así todo tipo de molestias.
- 4. No produce ningún trastorno en el tubo digestivo.

CONSULTE CON SU MEDICO VENTA EN FARMACIAS

BOVI, S.A. de Productos Farmacéuticos, S.A. de Madrid

# Películas

## EL REPARTO DE "MARE NOSTRUM"

Este "Mare Nostrum" la superproducción oficial de Hollywood estrenada en el cine Avenida es un repartido de nombres que asegura la alta calidad artística de esta obra de gran presupuesto.

Los actores que forman el reparto son: **Juan Espantaleón**, **Fernando Rey**, **Guillermo Marín**, **Jose Nieto**, **Julia Cerrón**, **Porfiria Sánchez**, **Manolo Morán**, **Manuel Alcázar**, **Manolo Gómez**, **Manolo Gómez**, **Manolo Gómez**.

**Juan Espantaleón** es el autor de esta hermosa película que se abre con un acto de gran belleza. En ella se narra la historia de un hombre que se convierte en un héroe al salvar a un grupo de refugiados que se encuentran en un barco que está siendo atacado por los submarinos de la Armada. Este acto de valentía le vale el título de "Mare Nostrum".

El lunes estrena el Palacio de la Prensa "Brindis a Manolete"

Presenta por primera vez en el ambiente del cine el gran actor **Manolo Gómez** en el papel de un héroe.

### MATANZA INFERNAL

Matanza Infernal es una película que muestra una acción emocionante en un ambiente de misterio y suspense.



Esta película es una obra maestra que combina acción y emoción en un relato fascinante.

## CAPITOL

Lunes, ESTRENO (TOLERADA MENORES)

**SABU**  
**MICHELÉ**  
**COREY**  
**PAGE**  
**MURPHY**  
**MASHIN**

### EL TIGRE DE KUMAOH

"El tigre de Kumaoh" es una película que narra la historia de un hombre que se enfrenta a un tigre salvaje en un mundo primitivo. El director **Ripon Hasdün** muestra una gran habilidad en la dirección de esta obra.

### San Miguel

PRONIMO LUNES

San Miguel es una película que muestra una historia de amor y aventura en un entorno exótico. El director **John Ford** ha logrado una obra de gran calidad.

### EXITO ARROLLADOR

## Locura de amor

de **AMOR**

"Locura de amor" es una película que muestra una historia de amor intenso y dramático. El director **John Ford** ha logrado una obra de gran calidad.

### EXITO ARROLLADOR

## Locura de amor

de **AMOR**

"Locura de amor" es una película que muestra una historia de amor intenso y dramático. El director **John Ford** ha logrado una obra de gran calidad.

## AVENIDA

MARTES, DIA 21,

sensacional estreno, en función de gran gala, a beneficio de los huérfanos de la Armada

LA NOVELA QUE LLEVO EL MUNDO EN LA PELICULA QUE EL MUNDO HA DE VER

### MARIA FELIX

Maria Felix es una película que muestra una historia de amor y aventura en un entorno exótico. El director **John Ford** ha logrado una obra de gran calidad.

## MARE NOSTRUM

de **BLASCO IBARREZ**

con **FERNANDO REY**  
**GUILLERMO MARIN**, **JOSE NIETO**,  
**JUAN ESPANTALEON**, **PORFIRIA SANCHEZ**

Dirección: **RAFAEL GIL**

Mare Nostrum es una película que muestra una historia de amor y aventura en un entorno exótico. El director **Rafael Gil** ha logrado una obra de gran calidad.

## PALACIO de MUSICA

PRESENTA EL PROXIMO LUNES  
OTRA OBRA MAESTRA DEL SEPTIIMO ARTE

### Canción Inolvidable

en COLOR con TECHNICOLOR

**Paul MUNI** y **Merte OBERON**  
CORNEL WILDE

"Canción Inolvidable" es una película que muestra una historia de amor y aventura en un entorno exótico. El director **Cornel Wilde** ha logrado una obra de gran calidad.

### EL IDILIO DE "CANCION INOLVIDABLE"

Esta película es una obra maestra que combina acción y emoción en un relato fascinante.

### BRINDIS A MANOLETE

**PAQUITA RICO-PELLO ORTIGA**  
**MANOLO MORAN**  
**JOSE GREGO**

Dada la demanda de Manolete, queda reducida la oferta.

### GRAN VIA

sigue triunfando con EXITO EXTRAORDINARIO

**Richard Colman**

### DOBLE VIDA

AGUEL ASRAZO ESTABA LLENO DE AMOR... PERO FUE FATAL

### Euchana

Progreso

PRONIMO

"Euchana" es una película que muestra una historia de amor y aventura en un entorno exótico. El director **John Ford** ha logrado una obra de gran calidad.

### REAL CINEMA

EL TESORO DE SIERRA MADRE

de **WARHUR BROS.**

### Imperial

LA SEÑORITA PROFESORA

TOLERADA

### BOGART

BOGART

Se sus rest el en alg... EL CRA LA... Será con la fiat... Regre el esf... recont... Pri... Admi... VI an muer... T O... Acoaj...

Estilo — Esquinas — Cuentas  
Línea moderna. Grandiosos  
propósitos

**ARENAL 3**  
Artículos para corsés,  
Brochidos, Gomas, Aceros  
ENVÍOS A PROVINCIAS

Teléfono 21 94 43

Martes 1 de marzo de 1949. T. e. Año XV. Núm. 3.068

**YCA**

SEFICSA 14. 4. 14.2000 - TEL 21.990 - FRANQUEO CONCERTADO - PÉLAGO DEL EXAMEN EN CÉNTROS

COMPRA DE ALMAJAS  
OLIVETOS DE DDO. PLATA Y  
PAMLETOS DEL MONTE. Teléfono 21.555

ESPOZ Y MINA, entresuelo

# El Caudillo preside en El Escorial las solemnes honras fúnebres por don Alfonso XIII

Asistieron el Gobierno, el Consejo del Reino, el Cuerpo diplomático, la Junta Política y diversas autoridades y jerarquías

OCUPO LA PRESIDENCIA FAMILIAR S. A. R. EL INFANTE DON LUIS DE BAVIERA, A QUIEN ACOMPAÑABA LA DIPUTACION DE LA GRANDEZA DE ESPAÑA

El Caudillo fué clamorosamente ovacionado a su llegada y salida por el numeroso público que llenaba la lonja del monasterio

Por los micrófonos de Radio Nacional fué difundido anoche a toda España un editorial en el que se exaltan los valores de la Monarquía tradicional española



El Caudillo, en su sillón, preside las honras fúnebres por don Alfonso XIII y los monarcas de España. (Foto Santos Tuberos)

En EL ESCORIAL, 28.—El Caudillo, jefe del Estado, ha presido esta mañana las solemnes honras fúnebres por don Alfonso XIII, que se celebran en la Lonja del monasterio de El Escorial.

Parecía ardiente a las honras fúnebres, desde primeras horas de la mañana, cuando a las 10.30, en un momento de silencio, se celebró un momento de silencio en la Lonja del monasterio de El Escorial.

Llega el Caudillo a las once y media el Gobierno en pleno y el capitán general de la región en la puerta principal del monasterio con el jefe de la Lonja y media en punto, inmediatamente se abre el momento de silencio en la Lonja del monasterio no está en un momento de honor con el Caudillo, Su Excelencia vestía uniforme de capitán general y lucía sobre el pecho la cruz laureada de San Fernando. Era acompañado por los jefes de sus Casas Militares y Civiles.

**Poco a poco**  
PUEDE CONSTITUIRSE UN CANTIN

**Caja de Ahorros y Monte de Piedad de Madrid**  
LA MÁS ANTIGUA DE ESPAÑA

Político y el Cuerpo diplomático, con su cabeza, el señor de la Lonja.

El infante don Luis de Baviera y la abbesa de Santa Catalina de Siena, en el momento de la salida del Caudillo, en un momento de silencio, se celebró un momento de silencio en la Lonja del monasterio de El Escorial.

El infante don Luis de Baviera, en la presidencia familiar (Foto Santos Tuberos)

El jefe de la escolta del Caudillo, se encontraba en el momento de la salida del Caudillo, en un momento de silencio, se celebró un momento de silencio en la Lonja del monasterio de El Escorial.

**YCA**

SEFICSA 14. 4. 14.2000 - TEL 21.990 - FRANQUEO CONCERTADO - PÉLAGO DEL EXAMEN EN CÉNTROS

## INTENTONAS SUBVERSIVAS COMUNISTAS EN LA INDIA

Han sido denunciadas por Nehru, que promete tomar medidas para hacer frente a la situación

Se han producido actos de sabotaje y actividades clandestinas de franca rebelión

Calcuta, 28.—El Consejo Internacional del Movimiento Comunista, en su reunión de Calcuta, ha denunciado las actividades subversivas de los comunistas en la India, que han sido denunciadas por Nehru, que promete tomar medidas para hacer frente a la situación.

Harry Pollitt, el jefe comunista inglés, promete lealtad a Rusia en una futura guerra

Londres, 28.—El jefe comunista inglés Harry Pollitt ha prometido lealtad a Rusia en una futura guerra, según se ha anunciado en un momento de silencio, se celebró un momento de silencio en la Lonja del monasterio de El Escorial.

Gratkov repite la condena

Los grupos de Marina han luchado contra el Ejército siamés en las calles de Bangkok

Donativos para el monumento al Sagrado Corazón

Los grupos de Marina han luchado contra el Ejército siamés en las calles de Bangkok, según se ha anunciado en un momento de silencio, se celebró un momento de silencio en la Lonja del monasterio de El Escorial.

## Alemania occidental debe entrar en el Parlamento Europeo

Así lo recomienda el Consejo Internacional, reunido en Bruselas

Jouhaux ha sido elegido presidente del grupo

Churchill y Spaak fueron interrumpidos por alborotadores comunistas

Bruselas, 28.—El Consejo Internacional del Movimiento Comunista, en su reunión de Bruselas, ha recomendado que Alemania occidental entre en el Parlamento Europeo.

Reunión acalorada

Bruselas, 28.—El Consejo Internacional del Movimiento Comunista, en su reunión de Bruselas, ha recomendado que Alemania occidental entre en el Parlamento Europeo.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

El Consejo del Gobierno de la República Federal de Alemania, en su reunión de Bonn, ha rechazado la recomendación del Consejo Internacional del Movimiento Comunista.

## Dos oficiales franceses acusados de espionaje

CONTINUA LA CAMPAÑA ANTICOMUNISTA

Se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

París, 28.—Se ha anunciado que se va a pedir el procesamiento de diputados y senadores por espionaje.

**EN LA EMBAJADA DEL PERU**

**PANERIA FINA PARA CABALLERO**

Los vestidos más originales. Los dibujos más modernos. Los colores del mayor gusto. Acabados de repujar chon.

**SEDERIAS**



# Películas

## NUEVA ESTRELLA DE "NOCHE ETERNA" EN EL AVENIDA



Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

Desde su principio "Noche Eterna" ha sido un éxito. Desde su estreno en los Estados Unidos, el filme ha sido un éxito. Desde su estreno en los Estados Unidos, el filme ha sido un éxito. Desde su estreno en los Estados Unidos, el filme ha sido un éxito.

## Proximamente estreno de la sensacional película

# LA MIES ES MUCHA

la más grandiosa muestra del más elevado heroísmo

Director: JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA  
Fernando Fernán Gómez - Sarita Montiel  
Enrique Guitart - Rafael Romero Marchent

Una producción CHAPALO FILMS

Declarada de Interés Nacional - Teorizada para menores



## Próxima de Sociedad



Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## MUNDO



Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## AVENIDA Lunes próximo ESTRENO

UNA LUCHA DESPIADADA ENTRE LA JUVENTUD Y EL HOMBRE MADURO, DISPUTÁNDOSE EL AMOR DE UNA MUJER!



¡MAMATO POR AMOR!... PERO... ¿FUE SU GESTO UN CRIMEN?

## LA EVANGELIZACIÓN DE LA INDIA POR MISIONEROS CATÓLICOS

Entre las más interesantes historias del mundo, pocas son tan interesantes como la de la evangelización de la India por los misioneros católicos. Esta historia, que comenzó en el siglo XVI, es una de las más importantes de la historia de la humanidad.



Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## CAPITOL Lunes, ESTRENO

YOUNG DAY HARDING



Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## Rialto

2 de ÉXITO PASION DE LOS FUERTES

FONDA DANIEL NATURE

## JUVENTUD, DIVINO TESORO!

La juventud es el tesoro más precioso que Dios nos ha dado. Es el tiempo más fértil de nuestra vida, el tiempo en el que podemos hacer grandes cosas.

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## SE DESBORDA EL MISSISSIPPI

El río Mississippi se desborda en varias partes de su curso, causando graves daños a las zonas bajas. Los agricultores están sufriendo grandes pérdidas y las ciudades cercanas están siendo inundadas.

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

## Aniversario del levantamiento del cerco de Huesca

Se conmemora el aniversario del levantamiento del cerco de Huesca, un momento crucial de la guerra civil española. Los soldados republicanos lograron romper el cerco de las tropas franquistas.

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

### ESTOMAGO INTERESTINOS SERVETINAL

Una nueva estrella en el mundo del cine. Barbara Bel Gedde en una escena de "Noche Eterna".

**SALUD Y BIENESTAR**  
**REGULA EL ORGANISMO**

**WOLFF**  
 ALFARO 14 - MADRID - TEL. 21194 - FRANCOLO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 15 CENTIMOS

**PARALELA ASTOR MONTE**  
**COMPRA DE BILLETES**  
**ESPOZ Y MINA 3 - ENTRESUELO**

# El Caudillo recibe al Rey Abdallah en La Coruña

## LA IGLESIA, al lado de la justicia social

No puede permitirse que el mundo del trabajo caiga en el materialismo ateo, dice Pío XII a la Asamblea católica de Lucerna

Un mensaje del arzobispo de Praga ha sido leído en las iglesias de la capital

CASTELLANOS. — Una vez permitida que el mundo del trabajo caiga en el materialismo ateo, dice Pío XII a la Asamblea católica de Lucerna, el Papa, en un sermón pronunciado en Lucerna, Suiza, el día 2 de agosto, ha dicho que el mundo del trabajo caiga en el materialismo ateo, dice Pío XII a la Asamblea católica de Lucerna.

**Ambos Jefes de Estado, en medio de las aclamaciones del pueblo, recorrieron las calles de la ciudad y presenciaron desde el Ayuntamiento el desfile de las tropas que les rindieron honores**

**Hizo patente el Monarca hachemita al Generalísimo su gratitud por la cariñosa acogida que España le ha tributado**

**España, en colaboración con el mundo árabe y el hispánico, contribuirá a afianzar más intensamente la paz mundial, ha dicho el señor Martín Artajo**

**Presentó por la mañana, en el pazo de Meirás, sus cartas credenciales a Su Excelencia el nuevo ministro foráneo, Orgaz Sahi Dajá**



Se ve al Rey Abdallah de Jordania fotografiado en el Hyde Park de Londres durante su estancia en España, en la que mostró su agradecimiento a la invitación hecha por el Caudillo para visitar nuestra Patria. (Foto Ortiz)

## Sucre y Potosí, en poder del GOBIERNO

Es inminente el ataque a Santa Cruz

Los leales dominan toda la meseta boliviana

La Paz, 6 de septiembre. — Los leales dominan toda la meseta boliviana. Los ejércitos de Sucre y Potosí, en poder del Gobierno, se preparan para el ataque a Santa Cruz. El ejército de Sucre, al mando del general Goyena, ha avanzado hacia Santa Cruz, y el ejército de Potosí, al mando del general Goyena, ha avanzado hacia Santa Cruz.

## COMPLIMENTAN AL CAUDILLO, en Meirás, los jefes de la ESCUADRA NOROCCIDENTAL

OFRENDA DE LOS MARINOS AL APOSTOL SANTIAGO EN LA CATEDRAL DE COMPOSTELA

En el pazo de Meirás, sus cartas credenciales a Su Excelencia el nuevo ministro foráneo, Orgaz Sahi Dajá

El capitán Jofre hizo la ofrenda al Apóstol Santiago en la Catedral de Compostela. El capitán Jofre, jefe de la escuadra noroccidental, hizo la ofrenda al Apóstol Santiago en la Catedral de Compostela. El capitán Jofre, jefe de la escuadra noroccidental, hizo la ofrenda al Apóstol Santiago en la Catedral de Compostela.

## Alemania de ingresos pronto el Consejo de Euro

TAMBIEN HAY QUE ADMITIR OTROS PAISES, DICEN MACMILLAN

Revela un memorándum inédito de Churchill, que está prevenido con el peligro soviético

El memorándum de Churchill revela que el Reino Unido está prevenido con el peligro soviético. El memorándum de Churchill revela que el Reino Unido está prevenido con el peligro soviético.

## Gratitud del Caudillo a San Sebastián

El Caudillo expresó su gratitud por la acogida que le hizo San Sebastián. El Caudillo expresó su gratitud por la acogida que le hizo San Sebastián.

## España y Venezuela elevan a Embajadas sus representaciones diplomáticas

El Gobierno de España y el de Venezuela han elevado sus representaciones diplomáticas a Embajadas. El Gobierno de España y el de Venezuela han elevado sus representaciones diplomáticas a Embajadas.

## ACTUALIDAD INTERNACIONAL

### La colaboración alemana

La colaboración alemana en el campo de batalla. La colaboración alemana en el campo de batalla. La colaboración alemana en el campo de batalla.



El comandante general de la Escuadra española, Huelamo, en un momento de su discurso al presentar sus cartas credenciales al Caudillo. (Foto Ortiz)

## Presentación de credenciales en Liberia

El ministro de Exteriores de España, Martín Artajo, presentó sus cartas credenciales al presidente de Liberia. El ministro de Exteriores de España, Martín Artajo, presentó sus cartas credenciales al presidente de Liberia.

## EL GAUDILLO, ACLAMADO EN LA CORUÑA



En Estación de Jefe de Estado, acompañado de su esposa, es objeto de una entusiasta acogida en su llegada al pazo provincial de la plaza de Torres de La Coruña. (Foto Ortiz)

## Feria de San Erik en Estocolmo

La feria de San Erik en Estocolmo. La feria de San Erik en Estocolmo. La feria de San Erik en Estocolmo.

**A PLAZOS SIN ENTRADA NI FIDOR**  
**MUEBLES** - CAMAS METAL  
**RELOJES - TRAJES**  
**MODAS** - BICICLETAS

**ALMACENES RUIZ - MONTERA, 40 - EN LA SECCION MUEBLES - PONTEUOS, 1 - 42**

En España se practica todo lo noble y útil que encierra la democracia

CARECE DE SENTIDO EL PROBLEMA DE LA ADMISION DE NUESTRO PAIS EN LA O. N. U., PORQUE NUNCA EXPRESAMOS EL DESEO DE PERTENECER A ELLA

PARA COMBATIR AL COMUNISMO HAY QUE CONVERTIR EN REALIDADES LAS MAS AMPLIAS ASPIRACIONES SOCIALES

NO BASTA LA EXISTENCIA DE UNA FUERZA REPRISIVA; ES NECESARIA LA EXISTENCIA DE UNA UNIDAD MORAL

INTERESANTISIMAS DECLARACIONES HECHAS POR SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO AL PERIODISTA AUSTRALIANO TOM JACOB

BOGOTA, 23.-La sesión de la Asamblea General de la O.N.U. en Ginebra, el día 23 de octubre, fue el primer momento en que se planteó el problema de la admisión de España a esta organización...



de España dijo: "Habría un retraso en la admisión de España a la O.N.U. si se tratara de un país que no hubiera alcanzado todavía un nivel de civilización que le permitiera participar en las actividades de esta organización..."

El comunismo, negación de toda libertad

El comunismo es la negación de toda libertad. Es la negación de la personalidad humana, de la dignidad humana, de la libertad humana...

SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO

Al referirse a la democracia, el Sr. Franco manifestó que la democracia es un sistema que se ha desarrollado en el mundo occidental...

Audiencias militar y civil de Su Excelencia el Jefe del Estado

El Sr. Franco celebró ayer una audiencia militar y una audiencia civil en el Palacio de la Moncloa...

Actualidad Internacional

Angus Ward, libre. El Sr. Ward, ministro de Asuntos Exteriores británico, declaró ayer que el Reino Unido no tiene intención de intervenir en el conflicto de Corea...

OSBORNE advertisement featuring bottles of wine and a portrait of a man.

AUDIENCIA DE SU SANTIDAD advertisement featuring a religious scene with a priest and people.

Parece que Alemania participará en el control del Ruhr

Se cree saber también que ha sido autorizada para ingresar en el Consejo de Europa

Un senador americano dice que deberían organizarse divisiones germanas con armas extranjeras

BOONBY, 23.-De la reunión celebrada ayer en el Parlamento británico se sabe que el gobierno alemán ha sido autorizado para ingresar en el Consejo de Europa...

Panamá tiene dos presidentes rivales

Después de retirar su dimisión, Chanis y los diputados fueron acogidos a tiros cuando iban al palacio presidencial

ESTUDIANTES, MAESTROS Y PROFESORES SE DECLARAN EN HUELGA, EN MEDIO DE UN AMBIENTE DE GRAN TENSION

PANAMA, 23.-Después de haberse retirado su dimisión, el Sr. Chanis y los diputados fueron acogidos a tiros cuando iban al palacio presidencial...

Cumple ochenta años el mariscal Carmona

El mariscal Carmona cumple hoy ochenta años de edad. Nació en 1869 en la localidad de San Juan de los Rios...

BOGOTA, 23.-El Sr. Carmona cumplió hoy ochenta años de edad. Nació en 1869 en la localidad de San Juan de los Rios...

De Gasperi logra por gran mayoría el voto de confianza

Se llega a una solución provisional en la cuestión de la ocupación de tierras por los campesinos del sur de Italia

ROMA, 23.-El Sr. Gasperi logró ayer por gran mayoría el voto de confianza en el Parlamento italiano...

12 policías filipinos muertos en un encuentro con 300 rebeldes

Los rebeldes están enfilados

MANILA, 23.-En la Jefatura de Policía se informó que 12 miembros de la fuerza pública filipina fueron muertos en un encuentro con 300 rebeldes...

AUDIENCIA DEL CAUDILLO

Se celebró el día del Estado con un acto en el que se leyó el discurso del Sr. Franco...

Magníficos paños para abrigos

de señora, chaquetones, vestidos, trajes sastre.

SOL advertisement for fabrics and clothing.

Películas



Alfreda May y... en su asociación... la playa de 'El...'

AVISO

Agencia Inresa agradecerá y recompensará a la persona que le proporcione cualquier noticia sobre el actual paradero de la guitarra de Garibay...

El argumento de Luis Buñuel... se trata de un viaje extraordinario...

GLOSARIO URBA

Por Maximiliano GARCIA Y... 'Una vez pelada, mejor...'



se ufana de informar al público español del éxito alcanzado por su película

LA MIES ES MUCHA

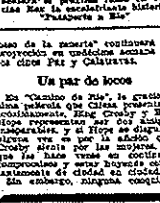
que apenas llegada a América ha merecido juicios tan elogiosos como los que reproducimos

Después visto con el mayor agrado la película 'LA MIES ES MUCHA'... Manuel Gálvez, Arzobispo de la Habana

Como saber que el mayor agrado la película 'LA MIES ES MUCHA'... 'El cine es un arte...'

Handwritten notes and signatures, including 'Manuel Gálvez' and 'Arzobispo de la Habana'.

Tuvo ocasión en la ciudad de Madrid... 'LA MIES ES MUCHA'... 'El cine es un arte...'



Pasaporte a Río... Próximo lunes, gran estreno... 'El cine es un arte...'

AVISO: Por necesidad de programación... 'El cine es un arte...'

Bilbao Vergara Bellas Artes... 'El cine es un arte...'

Bumbo de 'Bumbo'... 'El cine es un arte...'

El día 22, la Fiesta del Sainete... 'El cine es un arte...'

El día 22, la Fiesta del Sainete... 'El cine es un arte...'

CONTRA... 'El cine es un arte...'

REX... 'El cine es un arte...'

Pasaporte a Río... 'El cine es un arte...'

TEATRO... 'El cine es un arte...'

COMICO... 'El cine es un arte...'

El día 22, la Fiesta del Sainete... 'El cine es un arte...'

MUSI... 'El cine es un arte...'

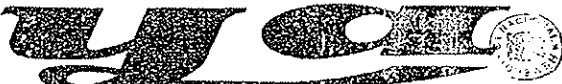
MUSI... 'El cine es un arte...'

al agradecer a tan ilustres personalidades tan espontáneas y laudatorias manifestaciones, CHAPALO FILMS se afirma en su denodado afán de perseverar en el engrandecimiento del cine español

Pronto, pronto, ESTRENO DE EL SANTUARIO NO SE RINDE!

INDUSTRIAS FUERTES  
A la venta especial. Oportunidad.

ARMARIOS-FICHEROS-MESAS



AVISO: EL 4.º VARIANTE DEL TELÉFONO-FRANQUEO CONCERTADO-FRANCO DEL EJEMPLAR 55 CENTAVOS

Los ejemplares de este día  
originan un ahorro de  
cinco céntimos.

# Sabemos que estamos en el camino de la verdad histórica de España

## La verdadera puerta de 1950

Por muy curiosa que sea la duración del tiempo amado por los hombres para entenderse, cada fin de año, cada tránsito desde un período anual al siguiente, lleva consigo por lo menos inevitable un momento de reflexión y de análisis que por un segundo considera el recorrido en lo que va de año y en qué se encuentra para cambiar. Es momento de las reflexiones que se refieren a las realizaciones de un período, a las rectificaciones, a las mejoras que se han hecho, a las cosas que se han hecho, a las cosas que se han hecho, a las cosas que se han hecho...

Nuestro país ha continuado durante el año 1949 inyectando su entusiasmo y su fe en aquellos organismos en los que el régimen concentra su voluntad creadora

**EL ESTADO ESTÁ YA ABRIENDO LAS ÚLTIMAS ETAPAS DE RECONSTRUCCIÓN EN LAS ZONAS QUE CONSERVABAN LAS HUELLAS DRAMÁTICAS DE NUESTRA GUERRA**

**IMPORTANTE MENSAJE DEL CAUDILLO EN EL AÑO NUEVO**  
El Caudillo del Ejército y el espíritu religioso de las masas y las personas que lo rodean, en el momento de la fe, en el momento de la fe, en el momento de la fe...



### ESPAÑA, SEÑALA DE SI MISMA

Si a algún momento se le ocurre a alguien que España es un país que se ha levantado de las cenizas, que se ha levantado de las cenizas, que se ha levantado de las cenizas...

### SU EXCELENCIA EL JEFE DEL ESTADO

Los españoles nos sentimos orgullosos de haber conocido a su Excelencia el jefe del Estado, don Francisco Franco Bahamonde...

### Fallece en Tánger el franciscano fray Buenaventura Díaz

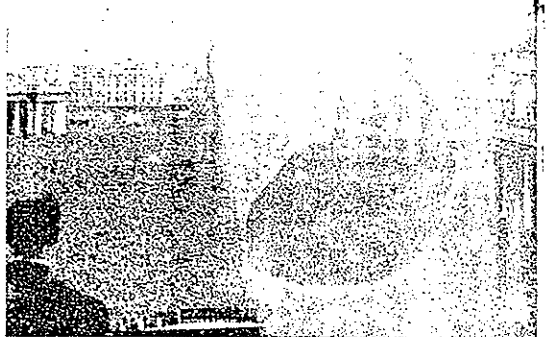
TÁNGER. Fray Buenaventura Díaz, franciscano que era conde de la Vicaría Apostólica de Marruecos, y brillante escritor, poeta y filósofo, falleció en Tánger el día 27 de diciembre...

## Chang-Kai-Chek denuncia la agresión soviética

Varios senadores norteamericanos reclaman una actitud enérgica contra el comunismo asiático

## VENID A ROMA

Por S. E. MONTIN



En respuesta a una petición de la señora Lora, la señora de Lora...

### Reposición política en Estados Unidos

WASHINGTON. El senador republicano Charles McNary...

### Actualidad Internacional

La integración de Palestina



Callao 3.ª SEMANA DE GRAN ÉXITO. ALBERO, BEATRIZ, MAYO DEANARA, TOMÁS BLANCO. EL SANTUARIO DE LOS RINDES. ARTURO RUIZ-CASTILLO.

En la basílica de San Juan de Letrán. Por las escenas que, según la tradición, sucedieron al nacimiento de Jesús...

AVENIDA (7 y 10 4) 2.ª SEMANA de éxito clamoroso de la producción de CESAREO GONZALEZ. FERNANDO REY, MARIE DECA. Es absurdo que España no forme parte de la alianza del Atlántico, dice Connally.

El colchón del mañana a su servicio hoy

Comodidad máxima Duración eterna... FOMONTAR, 100. Tel. 557704. MADRID. Alcalá, 78. Tel. 267206



APORTA II, 4 - MADRID - TEL. 27968 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 10 CÉNTIMOS

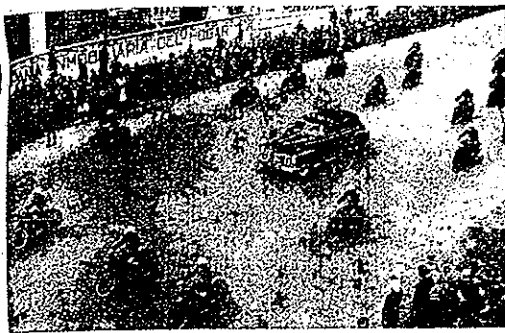
Su estómago lo necesita... ELIXIR ESTOMACAL SAIZ DE CARLOS

# Grandioso recibimiento a Franco

## Una impresionante manifestación acompañó al Generalísimo durante todo el trayecto oficial, que comprendía desde la plaza de la Independencia a la de España

En el aeropuerto de Barajas, Su Excelencia fué cumplimentado por los ministros de Asuntos Exteriores, Gobernación, Ejército, Marina, Hacienda, Justicia y Trabajo; subsecretarios y directores generales, Ayuntamiento y Diputación en pleno y numerosas autoridades y Jerarquías del Estado

Acompañado de su esposa y de sus hijos, los marqueses de Villaverde, Franco realizó el viaje en avión desde Sevilla



El magnífico aspecto del paso de la comitiva que acompañó al Generalísimo en su regreso a Madrid al pasar por la Gran Vía (Foto Santos Xubero)

A la vez y nada es punto de la gran manifestación que se celebró en el aeropuerto de Barajas al aterrizar el Generalísimo el día 4 de noviembre... El Generalísimo fué cumplimentado por los ministros de Asuntos Exteriores, Gobernación, Ejército, Marina, Hacienda, Justicia y Trabajo; subsecretarios y directores generales, Ayuntamiento y Diputación en pleno y numerosas autoridades y Jerarquías del Estado

Aspecto que ofreció el aeropuerto de Barajas... El Generalísimo fué cumplimentado por los ministros de Asuntos Exteriores, Gobernación, Ejército, Marina, Hacienda, Justicia y Trabajo; subsecretarios y directores generales, Ayuntamiento y Diputación en pleno y numerosas autoridades y Jerarquías del Estado

## Saludo especialísimo de Pío XII a las peregrinaciones españolas

Deseó el itinerario fijado para pasar junto a nuestra representación militar, a la que, igual que a los estudiantes de Deusto, dedicó grandes elogios

Cien mil fieles han asistido a una solemne audiencia general

El papa Pío XII ha saludado con especial interés las peregrinaciones españolas... Deseó el itinerario fijado para pasar junto a nuestra representación militar, a la que, igual que a los estudiantes de Deusto, dedicó grandes elogios

## DEFINITIVA LIQUIDACION del caso español

### Por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones, la Asamblea General de la O. N. U. levantó el "boicot" que pesaba sobre nuestra Patria desde 1946

En la aplastante mayoría obtenida, el quórum se sobrepasó por 18 votos, entre los cuales figuraba el de Luxemburgo, que se había abstenido en la votación anterior

## SE APROBO TAMBIEN EL INGRESO DE NUESTRO PAIS EN LOS ORGANISMOS ESPECIALIZADOS DE LAS NACIONES UNIDAS

El delegado de España en la Asamblea General... El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

En el aplastante mayoría obtenida, el quórum se sobrepasó por 18 votos, entre los cuales figuraba el de Luxemburgo, que se había abstenido en la votación anterior

El delegado de España en la Asamblea General... El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

## Se confirma la intervención china en Corea

Por lo menos, luchan dos divisiones comunistas

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

Señala el general chino... Se confirma la intervención china en Corea

Es probable que Gran Bretaña y Estados Unidos denuncien el caso en la O. N. U.

## Convenio comercial hispanofrancés

Resultados de las votaciones

A continuación se detallan los resultados de las votaciones en la Asamblea General de la O. N. U.

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

## Intervenciones hispanoamericanas

El delegado de España en la Asamblea General... Intervenciones hispanoamericanas

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

El voto de España se decidió por 38 votos contra 10 y 12 abstenciones

Callao Mañana lunes, ESTRENO LA BELLEZA DEL DIABLO MICHEL SIMON GERARD PHILIPPE SIMONE VALERE... LA LEYENDA DE "FAUSTO"

LA IGLESIA, ILUMINADA... Las 504 imágenes rotundas y otros muchos dibujos públicos y privados de la capital italiana...

AVENIDA 4 Semana de TRIUNFO ROTUNDO Annabella... DECLARADA DE INTERES NACIONAL

# Películas

## "REGRESARON TRES", con Claudette Colbert, en el PALACIO DE LA PRENSA



El matrimonio contra la guerra y el cortejo de noviazgo en el momento de la declaración de guerra, la aventura de un periodista en el campo de batalla, el amor, el heroísmo, el sacrificio y el triunfo.

Los protagonistas son: CLAUDETTE COLBERT, PATRIC KNOWLES, FLORENCE DESMOND, SESUE HAYAKAWA, JEAN NEGULESCO.

Director: JEAN NEGULESCO.

UN TERRIBLE INSPECTOR

En un mundo de espías, un hombre de acción y aventura. Una historia de amor y suspense.

Director: EDWARD G. ROBINSON.

El lunes entra en su tercera semana de triunfo "EL ULTIMO CABALLO", en Pompeya y Palacio. La extraordinaria adaptación de la novela de Fernán GómeZ por el director EDGAR NEVILLE.

### EXTRAORDINARIO FESTIVAL DEL Círculo de Escritores Cinematográficos

## LA NOCHE DEL SABADO

DIRECTOR: RAFAEL GIJÓ

(Marta Ferrer, Rafael Durán, María Rosa Góngora, Victoria, Cecilia, Amparito, Florita, etc.)

Una noche de fiesta y de amor, de alegría y de ternura. Una historia de amor y de triunfo.

Director: RAFAEL GIJÓ.



### LA FORTUNA CON LA QUE EL CINE HA GANADO TITULO DE NOBLEZA



## EL VALS DEL EMPERADOR

Una historia de amor y de triunfo. Una historia de amor y de triunfo.

Director: RAFAEL GIJÓ.

# PALACIO DE LA PRENSA

## LUNES PROXIMO

COMO BROCHE DE ORO QUE CIERNA BRILLANTEMENTE EL AÑO CINEMATOGRAFICO DE 1936

# PRESENTA

## REGRESARON TRES

CLAUDETTE COLBERT

PATRIC KNOWLES FLORENCE DESMOND SESUE HAYAKAWA JEAN NEGULESCO

Director: JEAN NEGULESCO

"Regresaron tres", la insuperable realización de NEGULESCO, está basada en un hecho auténtico... Es una historia que rebasa los límites de la resistencia humana, con destino a las multitudes!

# CAPITOL

LUNES

Estrenó!

## INSPECTOR GENERAL

QUE HOMBRE! QUE TIPO! QUE FARSANTE!

Infinitamente superior a todos cuantos hemos visto

¡GUERRA A LA MELANCOLIA! ¡NO SE LA PIERDA!

Todo es grande en "La mujer de los Borja". Desencadenada para el gran público.

Regalo en el cine Rex con "Así son ellas".

## AVENIDA UN EXITO EXCEPCIONAL

JUNTOS HASTA LA MUERTE

Una historia de amor y de triunfo. Una historia de amor y de triunfo.

## VEAN Y OIGAN COMO SON ELLAS

3ª SEMANA DE APOSTOLOS

# REX

El lunes entra en su tercera semana de triunfo "EL ULTIMO CABALLO", en Pompeya y Palacio.

Director: EDGAR NEVILLE.

El lunes entra en su tercera semana de triunfo "EL ULTIMO CABALLO", en Pompeya y Palacio.

Director: EDGAR NEVILLE.

## POMPEYA PALACE

ENTRA EL LUNES EN

### 3ª SEMANA DE AUTENTICO EXTRAORDINARIO EXITO LA PELICULA MAS REALIST DEL CINE ESPANOL

# EL ULTIMO CABALLO

FERNANDO FERNAN GOMEZ - CONCHITA MONTES

JOSE LUIS OZORES

con la colaboración de BUCCALO (caballo)

Es la producción más humana, más cómica, más sentimental. Un estilo nuevo que sólo recientemente elogiado por la crítica moderna y espléndido por el público.

Producción y dirección: EDGAR NEVILLE

TOLERADA MENORES

# Películas

## EN EL ACTUALIDADES HOY SE ESTRENA "ERASE UNA VEZ..."



Precedida de la gran ovación que en esta ciudad se dio al estreno de "Erase una vez..." en el cine de Valencia, donde obtuvo un primer premio...

**"Erase una vez..."**, una impresionante superproducción de los grandes maestros del cine...

### Balarrasa

La historia del secreto que destruyó en dieciocho segundos la felicidad de dieciocho años...

# TEATRO DE NAVIDAD

## Mañana sale el 136 "gordo"

Desde 1814, en que se instituyó la Lotería Nacional, el más alto de los premios mayores fué el 58.856, y el más bajo, el 523

De repente, la Navidad, y en su día, el primer premio y popular por su carácter de lotería de Navidad, se reparte en 140 millones de números...

Los jueces de estimación de la lotería, según hanse acordado, repartirán sus premios de la siguiente manera...

**MOTORES PASATIEMPOS**  
Crucegrama por Quique

### AMERICAN EXPORT LI

Se completa la suscripción al público español de la lotería de BARCELONA en el momento de su modernización...

### ACTUALIDADES Hoy jueves, ESTRENO

La historia de Cenicienta

# Erase una vez

EN CINEFOTOCOLOR

### El drama de Zorrilla, en Atenas

El drama de Zorrilla, en Atenas, es un espectáculo que ha sido acogido con gran entusiasmo...

### APLAZOS CONCURRENCIA DE CALIDAD

RELOJES ROTVAL

### ABRIGOS DE PIEL

PELETERIA FERRAS

### La Coronación

PUENCARRAL, 11 TOLDO

### ADQUIERA UN RECEPTOR

Radio Electra HORTALEZA

### 20 años

MUEBLES CAMAT

### Red Nacional de los Ferrocarriles I

DEPARTAMENTO DE ADQUISICIONES Y ALTA

### AMERICAN EXPORT LI

Se completa la suscripción al público español de la lotería de BARCELONA...

### Vapor Excambion

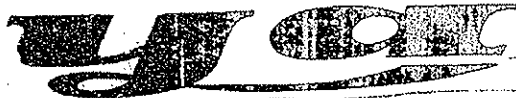
Vapor Exochorda

### El mejor regalo de Pascuas

Carbonell, Conacs, Ponche



ARENAL 3... Artículos para coral... Envíos a provincias



ALFARO D. 4-RICERO - TEL 21039 - FRANCISCO CONCERTADO - PREGO DEL EJEMPLAR 15 CENTAVOS

Llegó la noche... una pastilla de... LAREN RUSTO... LAXARTE PRODIGIOSO!!

# El mundo vuelve sus ojos hacia España

## Con notorio retraso los indiferentes van comprendiendo la razón de nuestra postura

Si hubiéramos vacilado, seríamos ahora uno más de esos pueblos que se debaten bajo la cantinada comunista

Sería nuestro deseo que una renaciente voluntad de resistencia revalorase el sistema defensivo de Occidente

Importantísimo mensaje del Caudillo en la despedida de año



Su Excelencia el Jefe del Estado, Generalísimo Franco, Caudillo de España

El mundo vuelve sus ojos hacia España... Han sido entregadas a Estados Unidos, Gran Bretaña y Francia tres largas notas... Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro...

## Rusia contesta a las potencias occidentales

Han sido entregadas a Estados Unidos, Gran Bretaña y Francia tres largas notas

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

Se estudia en el Foreign Office... El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

Se cree que los soviets presentan contrapropuestas sobre la conferencia de los cuatro

El ministro de Asuntos Exteriores británico, Ernest Bevin, ha recibido tres largas notas de Moscú...

## Comienza en Corea una nueva ofensiva roja con enormes efectivos

Masas de chinos y coreanos del norte hacen retroceder a las fuerzas de las Naciones Unidas hacia Seul

Aunque el frente se ha roto por varios puntos, la retirada parece realizarse en orden y dejándolo todo destruido

Se teme un intento comunista de movimiento envolvente y están en peligro las rutas principales de abastecimiento y refuerzo



Los soldados de Corea del Sur se ven obligados a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

## Indicios de tensión entre Praga y Moscú

'The Observer' dice que podría surgir en Checoslovaquia una estisión como la de Belgrado

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

Españoles... En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

En estas horas en que finaliza un año y va a dar comienzo otro...

## España ingresa en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

Washington, 1 de enero. España ha ingresado en la Comisión Internacional Consultiva del Algodón...

## Principio de la ofensiva en Corea

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

El ejército de Corea del Sur se ve obligado a abandonar sus posiciones en las montañas de la zona de combate...

## El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

El Gobierno yugoslavo concede una amnistía política

REBAJAS POST-BALANCE... Peños para abrigos... Guede 32 pesetas metro... SOL MADRID

## MADRID RECIBE AL NUEVO AÑO

CAJA DE AHORROS Y MONTE DE PIEDAD DE MADRID... OPERACIONES QUE REALIZA... DE AHORRO... CREDITOS... DEPOSITOS EN CUSTODIA... TASACIONES

**BALSAMO BEBE**  
CONTRA LAS ESCOCEDEURAS  
ECZEMAS E IRRITACIONES

**YOKAI**  
ALFARO EL 4 - ALVARO - TEL. 2124 - FRANQUEO CONCERTADO - FOLIO DEL CUENTA 77 (ESTRADA)

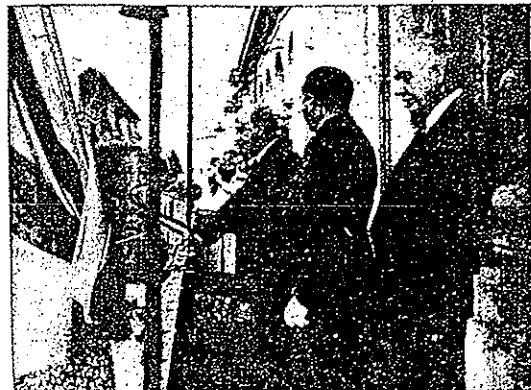
**YOKAI**  
CONTRA TODA ENFERMEDAD

# Franco inspecciona importantes obras en Córdoba y Sevilla

En la capital cordobesa inauguró el primero de los silos de la Red Nacional y visitó la barriada obrera de la Sagrada Familia

Recorrió después las obras en construcción de los canales del Genil y del pantano del Pintado, que convertirá en regadío 12.000 hectáreas de secano

LOS PUEBLOS ANDALUCES TRIBUTARON AL CAUDILLO UNA ENTUSIASTA ACOGIDA



El jefe del Estado, Generalísimo Franco, durante su discurso al pueblo de Añadán, pronunciado en el Hotel del Ayuntamiento de la citada localidad. (Foto Oliva).

CORDOBA. 6.— Poco después de las once de la mañana salió el Generalísimo Franco para inspeccionar en su coche al ministro de Agricultura, señor Julián Segura, Barón de San Juan de los Baños, ministro de Obras Públicas, señor Fernando Ledesma, y de Industria y Comercio, señor Sabatini; también el general jefe de la Cruz Roja de su provincia, señor Manuel Alonso; jefe de la Cruz Roja de la provincia de Sevilla, señor Juan de Dios; jefe de la misma, conde de Villaverde; y otros personalidades de su localidad. A las diez en punto, el Generalísimo y el Generalísimo llegaron al pueblo de Villa del Río. Toda la población en masa se hallaba congregada para recibir al Generalísimo y a su séquito. El Generalísimo se dirigió al Ayuntamiento de Villa del Río, donde se celebró una recepción en la que participó el alcalde, don Juan de Dios, y el señor Sabatini. El Generalísimo se dirigió al Ayuntamiento de Villa del Río, donde se celebró una recepción en la que participó el alcalde, don Juan de Dios, y el señor Sabatini.

**Giron se entrevista con su colega italiano**

ROMA. 6.— El ministro español de Trabajo, señor Giron, se entrevistó con su colega italiano, señor Nitti, ministro de Trabajo italiano. La conversación se celebró en la residencia de Giron en Roma, donde se trataron los asuntos de la cooperación social de sus respectivos países.—EPE.

**GRIF & ESCODA**  
ALCALA, 30

¡Lira de liquidación!

Precio café hora ordinaria de 120 a 200 pesetas.  
Cristalería de pines talladas de 120 a 200 pesetas.  
Vases agua tallados de 8 a 300 pesetas.  
Vases vino tallados de 400 a 2.500 pesetas.  
Tazas café con plato porcelana de 400 a 120 pesetas.

**¡Lira de liquidación!**

POR SU INMEDIATA REFORMA DEL LOCAL

## Eisenhower tiene ya los planes para la defensa de Europa

Declaraciones del general Bradley al salir de París para Londres

"Daily Telegraph" considera intolerable que los prejuicios socialistas obstruyan una cooperación más estrecha con España

COMPARTE. 4.— Un despacho de la prensa de París dice que el general Eisenhower ya tiene los planes para la defensa de Europa. El general Bradley, al salir de París para Londres, declaró que los planes para la defensa de Europa ya están preparados. El "Daily Telegraph" considera intolerable que los prejuicios socialistas obstruyan una cooperación más estrecha con España.

## Los siete dirigentes alemanes a muerte han sido ahorcados en la prisión de Landsberg

El Tribunal Supremo norteamericano había rechazado una demanda de aplazamiento

El Tribunal Supremo rechazó la demanda de aplazamiento

El Tribunal Supremo rechazó la demanda de aplazamiento de los siete dirigentes alemanes a muerte.

## Fragmentos de historia de la rueda



Waiting en su barrio de Madrid, donde se celebró una gran reunión de operarios de la industria de la rueda. El evento se celebró en el barrio de Madrid, donde se celebró una gran reunión de operarios de la industria de la rueda.

## Imminente ataque en Corea al "triángulo de hierro"

Son objetivos aliados los dos vértices meridionales, Chorwon y Kumhwa

Se cree que los rojos disponen de 200.000 hombres a retaguardia de su nueva línea



De aquí uno de los sectores de interés que ha sido el punto crucial en Corea para recibir los muchos soldados de estos simoniacos comunistas hechos por el ejército aliado en su retiro. (Foto Oliva).

## Concentraciones soviéticas en el norte de Persia

El Gobierno de Teherán advierte a los diputados que "pueden ocurrir acontecimientos"

Mejuna será entregada la respuesta a Gran Bretaña

El Gobierno de Teherán advierte a los diputados que "pueden ocurrir acontecimientos" en el norte de Persia.

## Proyecto de respuesta británica

El proyecto de respuesta británica a las acciones soviéticas en el norte de Persia.

## Comisión británica

Una comisión británica para investigar las acciones soviéticas en el norte de Persia.

## Posibles elegidos rusos

Posibles elegidos rusos para las elecciones en el norte de Persia.

## Margaret Truman y Winston Churchill



La hija del Presidente Truman ha sido huésped de Winston Churchill en la residencia que el ilustre político inglés posee en Westerbank, rodeada de flores. He aquí a las dos figuras de la actualidad. (Foto Oliva).

## Emoción y respeto ante la decisión de Oliveira Salazar

Emoción y respeto ante la decisión de Oliveira Salazar.

**TOALLAS, SABANAS DE BAÑO, RIZOS PARA ALBORNOCES, MANTELERIAS, JUEGOS DE CAMA, COLCHONES, ETCETERA**

**SEDERIAS SOL**

Puerta del Sol, 10, Madrid

ANTISEPTICO UNIRINE combate la HALITOSIS URAL ALIENTO



versión de 4. JUNIO. TEL. 11004 - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL CANTILLAN 70 ESTIMADO

El régimen alimenticio del enfermo del estómago...

Franco inaugura en Las Navas del Marqués la Escuela de Instructoras de la Sección Femenina

Su Excelencia, acompañado de su esposa, impuso las decoraciones de la "Y" de oro y plata a varias afiliadas

Nuestra victoria hubiera sido huera e ineficaz si no se hubiese llenado de contentos políticos, si un sentido social no la hubiere presidido, dijo el Caudillo en su discurso

Al acto, en el que el pueblo exteriorizó su entusiasmo y adhesión al Generalísimo, asistieron también el ministro de Justicia y secretario general del Movimiento, autoridades de la provincia y otras personalidades



Con asistencia del Jefe del Estado y su esposa y personalidades, el obispo de Ávila, doctor Macaya, Damián de las Huelgas, secretario de la Sección Femenina de las Navas del Marqués...

Las NAVAS DEL MARQUÉS. El trabajo de las Navas del Marqués...

En la inauguración, acompañada por su esposa y personalidades...

Esperando al Caudillo. Entre las jóvenes, autoridades y personalidades...

Legada de Su Excelencia. Las NAVAS DEL MARQUÉS. Su Excelencia...

VICTORIA GUBERNAMENTAL EN 14 CAPITALES ITALIANAS

De Gasperi arrebató a los comunistas Pisa, Piacenza, Asti, Florencia y Turín

AUMENTA EL NUMERO DE VOTOS DE LOS COMUNISTAS

ROMA. 12.-El partido Demócrata Cristiano de De Gasperi y sus aliados han conseguido 14 de las 14 capitales...

Podríamos arrebatársela a los comunistas

Aumentan las actividades rusas en los países árabes

ESTAMBUL. 12.-El ejército turco de Gambia...

Hacia un enfrentamiento asirio-palestino

EL CAIRO. 12.-La revolución egipcia...

Turquía, ofendida por su exclusión del pacto Atlántico

ANKARA. 12.-Turquía, que se encuentra en una posición difícil...

Comentarios sobre España

BARCELONA. 12.-Unos días después de haber publicado...

Se derrumba la resistencia roja en el "triángulo"

Fuerzas británicas realizaron un desembarco afortunado en la retaguardia comunista y lograron valiosas informaciones

El general Wedemeyer afirma que propuso al terminar la gran guerra enviar siete divisiones a Manchuria...

Un grupo de soldados estadounidenses con máquinas antitank...



Se derrumba la resistencia roja en el "triángulo"

El general Wedemeyer afirma que propuso al terminar la gran guerra enviar siete divisiones a Manchuria...

Washington. 12.-El general Wedemeyer...

Exercicios antibotánicos capturados

SECTOR CINCO. Los ejercicios antibotánicos...

Audaz operación. Los ejércitos de la Nación...

Grave accidente. Un avión de la Fuerza Aérea...

EL PARAISO DE LOS VEGETARIANOS



El ministro de la Gobernación, don Blas Pérez González, en la inauguración, en la Sociedad Española de Amigos del Arte...

ES UN DISPARATE SUPOSITORIOS "ROVI" de glicerina pura

MOTORES A GASOLINA PARA LA AGRICULTURA, INDUSTRIA Y MARINA EN TODAS LAS MARCAS

**Combata la HALITOSIS (MAL Aliento) con el HISTERINE DESINFECTA BOCA Y CARCANTA**

**YOL**

ALFARO 11, 4 - RÍOCH - TEL 21599 - FRANQUEO CONCERTADO - FILIO DEL EJEMPLAR 10 CENTAVOS

**Las bebidas frías...**

...que tanto se consumen en esta época del año, producen desagradables indigestiones en los que está indicado el ELIXIR ESTOMACAL SAIZ de CARLOS

# HOY, XV ANIVERSARIO DEL ALZAMIENTO NACIONAL

## QUINCE AÑOS, DIMENSION HISTORICA

## Grandeza de España al título de marqués de Dávila

## Visita al Jefe del Estado el almirante Sherman



### Se crea el condado de Benjuméa a favor de don Joaquín Benjuméa Burín

### El collar de Isabel la Católica, al patriarca de las Indias Occidentales

### Concesión de otras altas condecoraciones en conmemoración del 16 de Julio

El "Boletín Oficial del Estado" publica hoy el decreto acordado por el Consejo de Ministros...

Al conmemorarse el aniversario del primer levantamiento nacional que tuvo lugar en Algeciras el día 16 de Julio de 1816, el Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, el collar de Isabel la Católica, al patriarca de las Indias Occidentales, y a don Joaquín Benjuméa Burín, el collar de Isabel la Católica, al patriarca de las Indias Occidentales...

### IBA ACOMPANADO DE MR. STANTON GRIFFIS

### El jefe norteamericano presentó a Su Excelencia a los miembros de Estado Mayor de la Armada que le acompañan en su viaje

### "New York Herald" califica de sumamente desagradables las reacciones de Londres y París ante un posible acuerdo bilateral, que Estados Unidos y España pueden encontrar satisfactorio

En la tarde de ayer el Almirante Sherman, jefe del Estado Mayor de la Armada norteamericana, jefe de operación naval y jefe de Estado Mayor Comandante, acompañado del capitán de corbeta Nisiporek y coronel del Ejército don Ate Cruzal, se presentó a Su Excelencia el Jefe del Estado Mayor de la Armada, Sr. D. Juan de Dios...



La presencia actual entre nosotros del almirante Sherman, máxima autoridad norteamericana de la Escuadra de los Estados Unidos, viene a confirmar el rumbo de política que acerca de la España surgida del Alzamiento se ha acordado en las conferencias "hooradas del mundo". Así lo hemos conversado con el ministro de Asuntos Exteriores, Sr. don Martín Artajo, y el ministro del Aire, general Gutiérrez Galzara. (Foto O'Farr.)

### El collar de Isabel la Católica, al Patriarca de las Indias

Con ocasión de la conmemoración del primer levantamiento nacional que tuvo lugar en Algeciras el día 16 de Julio de 1816, el Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, el collar de Isabel la Católica, al patriarca de las Indias Occidentales...

### Grandes cruces del Mérito Civil

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Civil, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Civil...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

### Requisitorias de amonestación

El Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado expedir requisitorias de amonestación a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, y a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

Durante quince años ha venido encarnando providencialmente este hombre la conciencia de España. Protagonista de uno de los momentos estelares y decisivos de su Historia, para esta hora aquel limpio amanecer del 18 de Julio significa epical, tienen hora sonando más clara, más firme, más rotunda, más alta y más leal, con más eco, que nunca. Cualquier oscuro contrapunto, todas esas sombras y detritus de un mundo al desahogado, al fin directamente acometido por las Filer, Espinillo, Thomas, Longos, por el amor querido, no han logrado abajar, y lo largo de tres lustros de amargos contratiempos, el suelo ascendente de esa luz y heroica melodia con que la Patria, alegre, hoy se acompaña en su resurrección definitiva. (Nunca que ruman sin que enmudezcan las campanas.) Ante la elegía de este hombre honrado y austero, en la gloriosa plenitud de una senectud madura, una vez más en esta fecha tan hondamente contemporánea, estallamos en Franco con entusiasmo tan juvenil como el que merecía nuestra esperanza...

**MIGUEL ORTEGA**

Distribuidor exclusivo para España de las fábricas de cubiertas Pensylvania Rubber Co., Akron, Ohio (U. S. A.)

CUBIERTAS NORTeamERICANAS PARA: CAMIONES, LEGALIZADAS

RECAMBIOS AMERICANOS PARA TODAS LAS MARCAS DE COCHES Y CAMIONES

ALBERTO AGUILERA, 11, Teléfono 245928

## FUEGO EN KANSAS

**EL SACRIFICIO DE LA MISA**

TRATADO HISTORICO-LITURGICO POR J. A. Jungmann, S. I.

Este tratado es el más completo y autorizado que se ha escrito sobre el sacrificio de la Misa. Su autor, el Sr. J. A. Jungmann, S. I., es el más eminente liturgista de la época. Este tratado es el más completo y autorizado que se ha escrito sobre el sacrificio de la Misa. Su autor, el Sr. J. A. Jungmann, S. I., es el más eminente liturgista de la época.

### Negociaciones de pacto LINDBERGH

El Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Civil, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Civil...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

### Requisitorias de amonestación

El Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado expedir requisitorias de amonestación a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, y a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

### Requisitorias de amonestación

El Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado expedir requisitorias de amonestación a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, y a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

### Requisitorias de amonestación

El Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado expedir requisitorias de amonestación a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, y a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales...

### Grandes cruces del Mérito Militar

La Real orden de hoy del Sr. Ministro de Gracia y Justicia, Sr. D. Manuel de Gago, ha acordado conceder a don Joaquín Benjuméa Burín, patriarca de las Indias Occidentales, la Gran Cruz del Mérito Militar, y a don Joaquín Benjuméa Burín, la Gran Cruz del Mérito Militar...

"SAL DE FRUTA"  
REFRESCA  
Y ENTONA



LAXEN RUSTO  
es el amigo de los niños.

AVERSA 11, 4-MADEO-111 ZINCO-FRANQUEO CONCERTADO-RETO DEL ESTABLE 20 CENTROS

# Franco inaugura el Pantano del Ebro y un Sanatorio Antituberculoso en la provincia de Santander

## HACE DIECISIETE AÑOS COMENZO LA CONSTRUCCION DEL PANTANO Y HA HABIDO QUE INUNDAR TOTALMENTE CUATRO PUEBLOS Y PARCIALMENTE NUEVE

### El dolor de España se redime con estas grandes obras hidráulicas nacionales, afirmó el Caudillo al inaugurar el pantano

## Grave conflicto balcánico

### Grecia y Bulgaria se disputan unas islas fluviales y concentran fuerzas militares

Atenas 6.-Bucaresta 6.—En un momento de tensión política, las fuerzas armadas de Grecia y Bulgaria se disputan unas islas fluviales en el río Danubio, que ocupan una zona estratégica de gran importancia para el comercio de la zona. Se dice que tropas griegas, con tanques y artillería, se están desplegando en la zona.

## La capital de la montaña tributó al Jefe del Estado un apoteósico recibimiento

### A última hora de la noche, Su Excelencia embarcó en el "Almirante Cervera" rumbo a San Sebastián

Su Excelencia el Jefe del Estado, don Francisco Franco, después de haber estado en el pantano del Ebro, se embarcó en el "Almirante Cervera" rumbo a San Sebastián a última hora de la noche.

## Palabras del Caudillo al inaugurar el pantano

Don Francisco Franco, al inaugurar el pantano del Ebro, dijo: "Este pantano es una obra de gran importancia para España. Es el dolor de España se redime con estas grandes obras hidráulicas nacionales, afirmó el Caudillo al inaugurar el pantano".

## El Padre Santo recibe a los equipos norteamericanos de baloncesto



El Papa recibe a los equipos norteamericanos de baloncesto en el Vaticano. El Papa les desea una feliz estancia en el Vaticano y les desea una feliz estancia en el Vaticano.

## La Iglesia ha tenido y tendrá siempre entrañas maternas para los trabajadores

## Informe oficial del Departamento de Comercio Norteamericano sobre España

EL PRESIDENTE DE LIBERIA A ESPAÑA

El Papa dice en un momento para que las puertas se abran a los pobres con exceso de población.

Ha de ser la superación y solución de los conflictos sociales.

El Papa dice en un momento para que las puertas se abran a los pobres con exceso de población.

## Egipto, en manos de tres regentes



El rey Farouk II de Egipto, en un momento de su reinado.

El rey Farouk II de Egipto, en un momento de su reinado, se encuentra en un momento de su reinado.

## Premio de patios engalanados



Un patio engalanado en un momento de su decoración.

Un patio engalanado en un momento de su decoración, se encuentra en un momento de su decoración.

## La más importante mujer comunista de Nueva York, convertida al catolicismo

### Es Bella Dodd, abogada, doctora en Derecho y ex diputada

NUEVA YORK 6.—(Corresponsal de la "Vanguardia") — Responder a las críticas levantadas recientemente contra la derogación de pasaportes, el departamento de Justicia anuncia que aquellas ciudadanas cuyas solicitudes hayan sido rechazadas podrán pedir un nuevo pasaporte en un momento de su vida.

## Misa por el eterno descanso de la excelsima señora Eva Perón

Se celebró una misa por el eterno descanso de la excelsima señora Eva Perón.

### REBAJAS DE VERANO

Magníficas oportunidades  
Precios muy interesantes

## SEDERIAS Sol

PUERTA DEL SOL, 10. MADRID

## Reducción en el rearme francoinglés

## EL CONFLICTO DE TUNEZ SE VA ENCONTRANDO POR DIAS

El conflicto de Tunes se va encontrando por días, se encuentra en un momento de su desarrollo.

## Actualidad Internacional

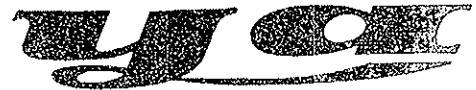
### Industria infantil

La industria infantil es un sector de gran importancia para el desarrollo económico.

## FOYQUELEN

Industria textil y de confección.

¿Usted quiere los dientes para comer? Entonces, protéjalos con CREMA DENTÍFRICA LISTERINE



llegó la noche una batalla de... el educador e investigador... LA BASTANTE PRODIGIOSA

# ESPAÑA CONMEMORA EL DIA DEL CAUDILLO

## La conferencia de metropolitanos explica lo acordado sobre enseñanza

# LAS DIVERGENCIAS ANGLOAMERICANAS amenazan el frente común

Los dos países consideran inaceptables las propuestas de Massadeq

PERO ESTADOS UNIDOS NO QUIERE RECHAZARLAS PLENAMENTE POR TEMOR A UN GOLPE COMUNISTA

Se dice que Londres ha advertido a Washington de que considerará propiedad robada cualquier petróleo adquirido en Irán...

ADVERTENCIA A LOS... Se dice que Londres ha advertido a Washington de que considerará propiedad robada cualquier petróleo adquirido en Irán...

En el templo de San Francisco el Grande se celebró un tedéum, oficiado por el patriarca-obispo

Asistieron el Gobierno, Cuerpo diplomático, Consejo del Reino, Junta Política y nutridas representaciones de otros ditos organismos de la nación

Recepción oficial en el palacio de Oriente en honor del Generalísimo Franco

Una época conmemorada ayer el XVII aniversario de la proclamación del Caudillo... la celebración del Día del Caudillo...

LA FORTIFICACION MEXICANIZADA Desde primera hora de la mañana...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

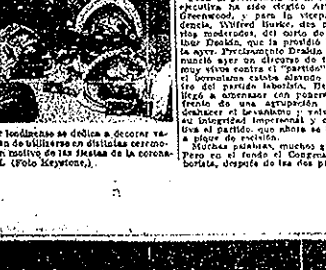
Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...

Al pie del altar, y en el lado del Evangelio se situaron los señores de Asuntos Exteriores, Justicia, Marina, Almirante, Gobernación, Obras Públicas, Educación Nacional, Instrucción, Agricultura, secretario general del Movimiento...



### Todas las naciones invocarán al Altísimo en favor de la propagación de la fe

### Con motivo del XXV aniversario del patronazgo misional de Santa Teresita del Niño Jesús

### UN GRAN PROYECTO PARA RESOLVER LA FALTA DE LOCALES ESCOLARES EN FRANCIA

### EL "PLAN EDEN" FUE ACEPTADO POR UNANIMIDAD PARA EUROPA

PARIS. - El Comité de nuestro continental... con este propósito el primer convenio... de la proclamación de Santa Teresita... Patrona de las Misiones. De todos a excepción... el especial caso de la asistencia que... el primer día del curso...

Por primera vez la radiotelevisión francesa... la celebración de la fiesta de la Virgen... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

AGUDO PROBLEMA DE LOCALES ESCOLARES. Más de cinco millones de niños y niñas han acudido hoy a las escuelas... el primer día del curso...

### Pío XII recib. al representante de la India

### Se ha roto abiertamente la hostilidad de las alas izquierda y derecha laboristas

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

Bombay y Estados Unidos... el mismo día respecto al norte de África... Eisenhower es atacado duramente por Truman... El rearme atómico no se completará en 1954... Hasta ahora triunfan en Yopbia los liberales de Yoshida tercera página... Información turística segunda página... Información deportiva séptima página.

### LLEGA A MADRID EL MINISTRO DE ASUNTOS EXTERIORES DE EL SALVADOR

### Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española. Doña Roberto Edmundo Castejo, ministro de Asuntos Exteriores de El Salvador, en su colera española.

## ACTUALIDAD INTERNACIONAL

### FRANCIA ESTUDIA RECOBRAR EL MERCADO DE SU CONAC EN HISPANOAMERICA

### Se confirma la actitud moderada en el laborismo

PARIS. - El sector agrícola francés... el mercado de su conac en Hispanoamérica... el sector agrícola francés...

PARIS. - El sector agrícola francés... el mercado de su conac en Hispanoamérica... el sector agrícola francés...

PARIS. - El sector agrícola francés... el mercado de su conac en Hispanoamérica... el sector agrícola francés...

### Sangriento incidente con los prisioneros de Corea

### Insistieron en celebrar el aniversario del régimen comunista de Pekín y la fuerza aliada disparó, previa intimidación por medio de minas

YULIAN. - El ejército del este... el aniversario del régimen comunista de Pekín... el ejército del este...

YULIAN. - El ejército del este... el aniversario del régimen comunista de Pekín... el ejército del este...

YULIAN. - El ejército del este... el aniversario del régimen comunista de Pekín... el ejército del este...

YULIAN. - El ejército del este... el aniversario del régimen comunista de Pekín... el ejército del este...

YULIAN. - El ejército del este... el aniversario del régimen comunista de Pekín... el ejército del este...

### Torero convertido en picador

### En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero...

En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

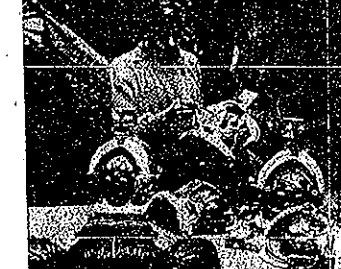
En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

En un momento de la corrida de toros de Madrid, el torero... el torero convertido en picador...

## CORONAS REALES



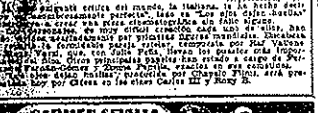
Esta joya española de un taller londinense se dedica a decorar... la casa de Isabel II. (Foto Keyton).

# Crónica Deportiva de España

## ATLETISMO

### III Y ROXY B DAN EL MAXIMO CUMPLIMIENTO DEL CINE ESPAÑOL CON LOS OJOS DEJAN HUELLAS

Una de las películas más importantes de la temporada de cine español, "Los Ojos Dejan Huellas", dirigida por el gran director Rafael Vallone, se estrenó hoy en el teatro de la Comedia. Esta obra maestra del cine español, protagonizada por los grandes actores Rafael Vallone y Elena Varzi, narra la historia de un crimen y su posterior resolución. La película, que dura 100 minutos, es considerada una de las mejores obras del cine español de la época.



El actor Rafael Vallone, en un momento de la película "Los Ojos Dejan Huellas".

Una de las escenas más importantes de la película, donde Rafael Vallone y Elena Varzi protagonizan una tensa escena.

El director Rafael Vallone, con su característica elegancia y precisión, logra capturar la esencia del crimen y su resolución de una manera magistral.

La película "Los Ojos Dejan Huellas" es un ejemplo de la alta calidad del cine español de la época, que logra atraer a una gran audiencia.

## CICLISMO

### Gelabert continúa de líder en la Vuelta a Castilla

En la segunda etapa de la Vuelta a Castilla, Gelabert se consolidó como el líder de la carrera. El ciclista catalán demostró una gran resistencia y habilidad al superar a sus rivales en una etapa que se disputó en terrenos difíciles. Su ventaja se hizo cada vez mayor a medida que avanzaba la carrera.

### Gran avance de los italianos en la Vuelta a Castilla

Los ciclistas italianos realizaron un gran avance en la Vuelta a Castilla, demostrando su fuerza y capacidad para competir a nivel internacional. Su rendimiento en esta etapa fue excepcional, lo que les permitió acercarse a la cabeza de la carrera.



Los ciclistas en acción durante la Vuelta a Castilla.

Los italianos continúan demostrando su dominio en el ciclismo de competición.

La Vuelta a Castilla sigue siendo una de las carreras más importantes del calendario ciclista español.

## BALONCESTO

### Melilla, del Real Madrid, se retira

El equipo de baloncesto de Melilla, que pertenecía al Real Madrid, se ha retirado de la competición. Esta decisión fue tomada por razones administrativas y deportivas. El equipo se retiró antes de comenzar la temporada.

### El Atlético decidirá hoy su alineación frente al Barcelona

El Atlético de Madrid decidirá hoy su alineación para el partido frente al FC Barcelona. El entrenador evaluará el estado de los jugadores y seleccionará el equipo que mejor se adapte al partido.

### Hoy sale el Madrid para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar

El Real Madrid saldrá hoy para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar. El equipo llegará mañana a Valencia para disputar el partido de ida de la final de la Copa del Rey.

### Ayer se entrenó Lesmes II, sin reenfirse de su lesión

Ayer se entrenó Lesmes II, pero sin reenfirse de su lesión. El jugador se mantendrá a parte del equipo hasta que se recupere por completo.

## FUTBOL

### El Atlético decidirá hoy su alineación frente al Barcelona

El Atlético de Madrid decidirá hoy su alineación para el partido frente al FC Barcelona. El entrenador evaluará el estado de los jugadores y seleccionará el equipo que mejor se adapte al partido.

### Hoy sale el Madrid para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar

El Real Madrid saldrá hoy para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar. El equipo llegará mañana a Valencia para disputar el partido de ida de la final de la Copa del Rey.

### Ayer se entrenó Lesmes II, sin reenfirse de su lesión

Ayer se entrenó Lesmes II, pero sin reenfirse de su lesión. El jugador se mantendrá a parte del equipo hasta que se recupere por completo.

### El Atlético decidirá hoy su alineación frente al Barcelona

El Atlético de Madrid decidirá hoy su alineación para el partido frente al FC Barcelona. El entrenador evaluará el estado de los jugadores y seleccionará el equipo que mejor se adapte al partido.

### Hoy sale el Madrid para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar

El Real Madrid saldrá hoy para Valencia y pernoctará en Motilla del Palancar. El equipo llegará mañana a Valencia para disputar el partido de ida de la final de la Copa del Rey.

### Ayer se entrenó Lesmes II, sin reenfirse de su lesión

Ayer se entrenó Lesmes II, pero sin reenfirse de su lesión. El jugador se mantendrá a parte del equipo hasta que se recupere por completo.

# CARLOS III Y ROXY-B

11 NOCHE 7 TARDE Y 11 NOCHE

## SENSACIONAL A CONTECIMIENTO!

### HOY, ESTRENO

# Los OJOS DEJAN HUELLAS

Producción de **RAFAEL VALLONE**

Protagonizado por **RAF VALLONE** y **ELENA VARZI**

## JULIO PEÑA • FERNANDO FERNAN GOMEZ

EMMA PENELLA FELIX DAFAUCE  
 UJÓN CARLOS BLANCO ESTUDIOS: BALLESTEROS

Director: **JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA**

CRIMEN PERFECTO, SIN MAS TESTIGO QUE EL CRIMINAL Y SU CONCIENCIA

### CAFES BARES

Venta de instalación completa

Cafetería Ideal, Repartidora Nacional, Cafetería Madrid, Cafetería Barcelona, Cafetería Valencia, Cafetería Sevilla, Cafetería Málaga, Cafetería Granada, Cafetería Córdoba, Cafetería Cádiz, Cafetería Huelva, Cafetería Jerez, Cafetería San Sebastián, Cafetería Pamplona, Cafetería San Pedro de Saldanha, Cafetería Lisboa, Cafetería Oporto, Cafetería Braga, Cafetería Guimarães, Cafetería Aveiro, Cafetería Coimbra, Cafetería Faro, Cafetería Lagos, Cafetería Évora, Cafetería Beja, Cafetería Faro, Cafetería Lagos, Cafetería Évora, Cafetería Beja, Cafetería Faro, Cafetería Lagos, Cafetería Évora, Cafetería Beja.

Avenida Brita, Av. 10, 10 y 11 de 1931

### PISOS A ESTRENAR

En el barrio de San Sebastián, se estrenan los pisos de la Urbanización "Los Pinos". Estos pisos cuentan con todas las comodidades y servicios necesarios para una vida tranquila y saludable.

Características: Amplios espacios, buena ventilación, luz natural, materiales de primera calidad, precios muy asequibles.

Para más información, contactar con el departamento de ventas.

### Campeonato de Castilla de gran fondo

El Campeonato de Castilla de gran fondo se disputará el próximo fin de semana. El evento atraerá a cientos de ciclistas de toda la región, quienes competirán por el título de campeón.

El recorrido será muy exigente, con terrenos variados y largas distancias. Se espera una gran participación y un emocionante desarrollo de la carrera.

### Teatro Fuencaerral por la compañía de TALLA

El Teatro Fuencaerral presenta una nueva obra de la compañía de TALLA. La obra es una adaptación de una obra clásica, que trata de temas de amor, poder y traición.

El elenco cuenta con algunos de los mejores actores del teatro español, que darán vida a los personajes con gran intensidad y emoción.

Las representaciones tendrán lugar los días 10 y 11 de octubre.

### Almacenero

para repuestos tractoros y maquinaria agrícola de los tipos: Massey-Harris, Ford, John Deere, etc.

ALAS, Alcala, Número 22 (3299)

### CONCURSO DE "YA"

CARRERAS DE CABALLOS

Domingo 5 de octubre

El premio es de 500 pesetas al que actúe el mejor caballo de carreras y otro de 20. En caso de empate, el premio será dividido.

El concurso se celebrará en el Hipódromo de San Sebastián, el domingo 5 de octubre, a las 10 de la tarde.

### Teatro Calderon

Hoy viernes, once noche, será radiada por la emisora RADIO ESPAÑA la nueva producción de QUINTERO, LEON y QUIROGA "Alegrias de Juan Val" donde triunfa el mazo

**JUANITO VALDERRAMA** y la auténtica revelación de esta año **ADELFA SOTO**

EDITORIALES

Nuestro papel en el mundo

Los países, cualquiera que sean, han de dedicarse a una tarea...

REALISMO DE LA DOCTRINA INTERNACIONAL DE LA IGLESIA

Por Autor DE LUZA

Con una cita del Papa San Gregorio XVI...



Desde el momento en que los Estados...

Con una cita del Papa San Gregorio XVI...

Desde el momento en que los Estados...



La política orientada a...

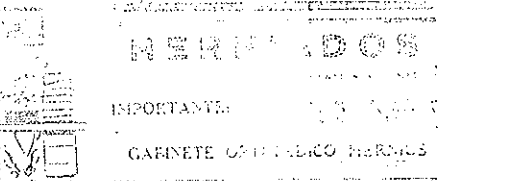


En la publicación de...

COMENTARIO

PROTECCIÓN

DADA la gravitación...



GABINETE OFICINAL

EL BIEN EN LA REALIDAD

Pero, en la realidad...

COMENTARIO

En la publicación...

Regimiento de la Guardia de Su Excelencia el Jefe del Estanco y Monopolios

Relieves culturales

INDUSTRIAS DEL MOTOR, S. A.

DESEMBOLO INICIAL

CONCEPTA

26 AÑOS

Vertical sidebar text containing various notices and ads.

COMPRARIA

1958 en España...

IMPORTANTE

El gobierno...

mas tuente



Para el niño...

Jarabe de Hiposifitos SALUD

Medicamento...

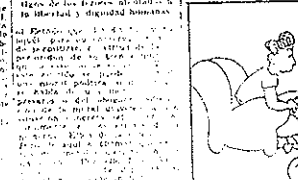
SEÑORA, durante las vacaciones

Almacenes de la Puerta del Sol

20 meses de crédito

MUEBLES RUIZ

PROBLEMAS, por Galindo



En la publicación...



Vertical sidebar text containing various notices and ads.



# Películas

## Mañana, inauguración de la temporada en el Capitol con "Esa pareja feliz"

Mañana lunes el Capitol inaugura su temporada con el estreno de "Esa pareja feliz", dirigida por Rafael Bardem y protagonizada por Fernando Gómez y Elvira Quintilla.



El gran éxito de "Esa pareja feliz" entra en su tercera semana triunfal en el elegante Biotio.

### PROGRESO PROYECCIONES PANORAMA UNIVERSAL CINEMA

Mañana Lunes Inauguración de la temporada



### EL PODER INVISIBLE

BRODERICK CRAWFORD

El éxito cómico de la temporada: "Se hueca una mujer", en Gran Via y Calatravas.

# CAPITOL

(PERFECTAMENTE REFRIGERADO)

## MANANA LUNES, INAUGURACION DE LA TEMPORADA CON EL ESTRENO

do la película de la Amipeta que triunfó en PARIS y CARNES

Dirigida por BARDEN y BERLANCA

# ESA PAREJA FELIZ

Fernando GOMEZ  
Elvira QUINTILLA  
JOSE LUIS OZORES  
RAFAEL BARDEM

Después de cámbiar este film, el maestro de maestros RENE CLAIR dijo: "Es un film encantador, de carácter popular y nacional. Es el mejor cine que más puede interesar al mercado internacional de hacer películas a las que el carácter nacional confiere autenticidad y originalidad."

APTA PARA TODOS LOS PUBLICOS

### ALMA EN TINIEBLAS ESTRENO EN EL PALACIO DE LA MUSICA

Mañana lunes el Palacio de la Música inaugura su temporada con el estreno de "Alma en Tinieblas", dirigida por Vincent Sherman y protagonizada por Patricia Neal, Richard Todd y Ronald Reagan.

### IMPERIAL

Mañana lunes el Imperial inaugura su temporada con el estreno de "Lo que el viento se lleve", dirigida por George Cukor y protagonizada por Vivien Leigh y Clark Gable.

### Rialto

ENTRA EN 3ª SEMANA EL MAYOR EXITO DE LA PRESENTE TEMPORADA

GLAUFORD

La vida deslumbrante de los escenarios de Broadway: "Siempre en tus brazos" en el Real Cinema y Claxton.

¿Cuál era su secreto? Lamentablemente, su pasado es el secreto de su éxito. Pero, según los críticos, su éxito se debe a su carácter popular y nacional.

### REAL CINEMA y CINEMA PAZ

Mañana lunes, el film más deslumbrante y espectacular

BETTY GRABLE  
BOB HOPE  
SIEMPRE RAZAS

### Inauguración de la temporada en San Miguel, Barceló, Goya y Cong con "Okay, Nerón"

Mañana lunes, el film más espectacular y espectacular

# PALACIO de LA MUSICA

## MANANA LUNES, ESTRENO EL AMOR MAS SUBLIME... POR IMPOSIBLE

# Alma en TINIEBLAS

PATRICIA NEAL, RICHARD TODD, RONALD REAGAN

DIRECTOR: VINCENT SHERMAN

VIBRANTE, POR SU DRAMATISMO; ¡SUBLIME! POR SU TERNURA. TODA ELLA ES PURA EMOCION

### SE BUSCA MUJER

DIRECTOR: LEIGH JASON

TOLERA MEMORIES

ANN DVORAK, GEORGE BRENT, VIRGINIA MAYO

QUEVE JERUSALEM, AMENAS ENTREVISTAS, GERARDIN HYER

**SOSTENES Belcor**  
 "MODELAN LA LINEA DE MODA"  
**FERNANDO GÁ ALONSO**  
**Caselería MONTERA, 3 MADRID**  
 MODAS AL POR MENOR - ENVÍOS A PROVINCIAS - PIDA CATALOGO

**YOL**  
 MADRID EL 4. MADRID - HIL TRUSS - FRANQUEO CONCERTADO - PRECIO DEL GASTADO 10 CÉNTIMOS

# Podemos aspirar a todo, unidos y en orden, dice el estudio

**No es fácil comprender, en los países amenazados, la desunión, los recelos y las deslealtades actuales**

**Ninguno de sus problemas es inabordable y bien merecen la pena los sacrificios para evitar la agresión**

**Es extraño que el Occidente no se percibiera de la ocasión favorable que se le presenta**

**Los fines sociales básicos son para el Estado fines primarios de bien común**

El estudio, presentado por el Sr. Rodó Mariscal al presidente de la Academia de Ciencias de la Historia, afirma que el estudio de la historia de la familia humana, en el curso de los siglos, muestra que el hombre, en su vida social, ha ido buscando la unión y la armonía, y que la familia es el núcleo básico de la vida social. El estudio de la historia de la familia humana, en el curso de los siglos, muestra que el hombre, en su vida social, ha ido buscando la unión y la armonía, y que la familia es el núcleo básico de la vida social.

**El tabaco, factor influyente en el cáncer del pulmón**

Según el estudio de la Academia de Ciencias de la Historia, el tabaco es uno de los factores más influyentes en el desarrollo del cáncer del pulmón. El estudio muestra que el consumo de tabaco ha aumentado considerablemente en los últimos años, y que esto ha contribuido a un aumento de la incidencia de este tipo de cáncer. Se recomienda a la población que evite el consumo de tabaco para reducir el riesgo de sufrir esta enfermedad.

**Más matrimonios y más nacimientos**

**Menos enfermos de tuberculosis y menos nacidos muertos que en 1952 en Madrid**

Según los datos estadísticos presentados, en Madrid se registró un aumento en el número de matrimonios y nacimientos, así como una disminución en el número de enfermos de tuberculosis y nacidos muertos en comparación con el año 1952. Esto refleja una mejora en las condiciones de vida y en el sistema de salud de la ciudad.

**Se mantendrá la Comunidad Defensiva Europea, pero se ofrecerán garantías a Moscú sobre Alemania**

**Los alemanes no deberán participar en la conferencia de Berlín**

El estudio indica que se mantendrá la Comunidad Defensiva Europea, pero se ofrecerán garantías a Moscú sobre Alemania. Además, se menciona que los alemanes no deberán participar en la conferencia de Berlín.

**21 nuevos cardenales recibieron la insignia de su alta dignidad en 1953**

**ACUERDO COMPLETO DE "LOS TRES" FRENTE A RUSIA**

El estudio menciona que 21 nuevos cardenales recibieron la insignia de su alta dignidad en 1953. También se refiere a un acuerdo completo de "los tres" frente a Rusia.

**Se mantendrá la Comunidad Defensiva Europea, pero se ofrecerán garantías a Moscú sobre Alemania**

**Los alemanes no deberán participar en la conferencia de Berlín**

El estudio menciona que se mantendrá la Comunidad Defensiva Europea, pero se ofrecerán garantías a Moscú sobre Alemania. Además, se menciona que los alemanes no deberán participar en la conferencia de Berlín.

**Los jugadores españoles, en la C. Universitaria**

El estudio menciona que los jugadores españoles participarán en la C. Universitaria. Se detallan algunos aspectos de la participación y el nivel de competencia de los jugadores.

**COMUNISTAS EN EL MUNDO**

El estudio menciona que los comunistas están presentes en todo el mundo. Se describen algunas de las actividades y objetivos de los grupos comunistas en diferentes regiones.

**BOURJOIS**  
 EL PERFUME MAS EVOCADOR



So Excelencia el Jefe del Estado, Generalísimo Franco, nos habla en este mensaje de final de año y mantener el orden y el orden en aras de la grandeza española

## Apertura de la Puerta Santa en Santiago

Ofició en la ceremonia el cardenal Quiroga y asistió la esposa del Jefe del Estado

El ministro de Justicia representó al Caudillo

El estudio describe la ceremonia de apertura de la Puerta Santa en Santiago. Participaron el cardenal Quiroga, la esposa del Jefe del Estado y el ministro de Justicia. Se detallan los actos realizados durante la ceremonia.

**EL CAUDILLO QUIROGA**

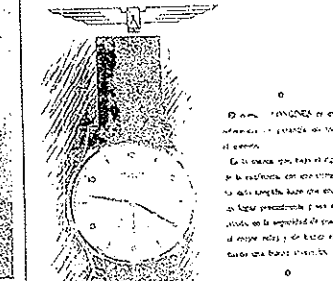
El estudio menciona que el cardenal Quiroga ofició en la ceremonia. Se describen algunos de los momentos más importantes de la celebración.

El estudio menciona que los jugadores españoles participarán en la C. Universitaria. Se detallan algunos aspectos de la participación y el nivel de competencia de los jugadores.

## Los jugadores españoles, en la C. Universitaria



En la Ciudad Universitaria, los jugadores del equipo español, que el día 6 se enfrentarán en Chambrón al de Turin, viven ya en estas horas de entusiasmo las personas cercanas en el Hotel Mayor José Antonio. El estudio menciona que los jugadores españoles participarán en la C. Universitaria.



El estudio menciona que los jugadores españoles participarán en la C. Universitaria. Se detallan algunos aspectos de la participación y el nivel de competencia de los jugadores.

**Y A**  
 desea a todos sus lectores y anunciantes  
**FELIZ AÑO NUEVO**

**SOL**  
 MADRID

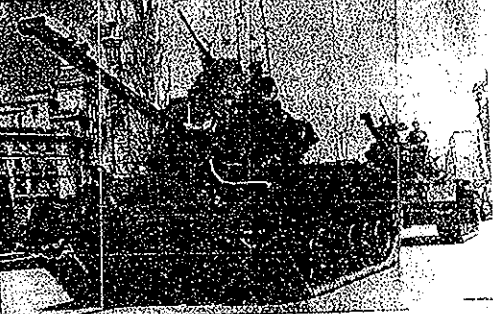
**SOL**  
 MADRID

1954
P.O.S.
por DI-FO
por MA-GO
CROMOSOMA
UMBRILLA
VICIOUITO
AGENCIA DE VIAJES
10 MESES DE CREDITO
CONSEJO DE BOMBAONES
GASTRERIA
CONSEJO DE BOMBAONES
GASTRERIA

Ahora a tomarlo
domina tranquila
las afecciones de
impedida conlugar
al pecho
BALSAMO BEBE
AFECCIONES DE PULMONES

YCA
ALFARO 11, 4-43333-TEL 21610-FRANCO CONCERTADO-FRENTE DEL EJERCITO DE CENTROS

Brillante desfile militar en el día de la Victoria



Arriba, el Cuartel general situado en la mansión del...
de la Victoria. En el centro, una de las columnas...
de la Victoria. En el centro, una de las columnas...

Planes de E.E. UU. ante el peligro de la bomba "H"

18 grandes ciudades de Norteamérica se consideran fatalmente amenazadas por un bombardeo
Los objetivos más propicios de Europa son: Londres, París, Viena, Hamburgo, Moscú, Budapest, Berlín y Bucarest.

Desesperada lucha en Dien Bien Fu

También Inglaterra rechaza el plan ruso de entrar en la O. T. A. N.
Pasado de 100.000 los soldados que solicitan ir al Ejército europeo.

ESTA NOCHE, LLEGARÁ el "Semíramis" a Barcelona

No hay entre los repatriados ningún enfermo grave; sólo unos 30 algo delicados
Después de una salve ante la Virgen de la Merced y de recoger los numerosos obsequios preparados, los liberados marcharán a su destino con sus familiares.

Una hora y cuarenta minutos duró el paso de las tropas

El gentío inmenso que cubría el recorrido aplaudió al Generalísimo y al Ejército
Los tanques llamaron poderosamente la atención

Fallece el internacional Guzmán en Las Cortes

Había jugado un encuentro de "viejas glorias" en el homenaje a "Rini"
RAMALLET SUFRIO LA FRACTURA DE LA MANDIBULA

Nueva York, 1. (Crónica radioeléctrica del correspondiente de YA y de "La Vanguardia", Augusto Aranda.)

La evacuación de Nueva York, caso de un atentado, no podría hacerse en menos de siete días y medio
Los planes para inspecciones de las industrias de las industrias de las industrias...

UN EXPRESO DETENIDO POR UNA HORMIGA

El "Semíramis" parece que atravesó a este puerto en la noche de hoy, sin que se pueda precisar la hora. Lleva una marcha de 11 días y medio. Su tripulación de 140 personas está dedicada a tareas especiales con esperanza de que sean captadas por los receptores de los servicios de radio...

A LAS ONCE DE LA MAÑANA DEL SABADO LLEGARÁN A MADRID EN UN TRAIN ESPECIAL

BARCELONA, 2. (Urgente). 1.30 madrugada. Servicio especial para YA, por Manuel Vilij y Vázquez.
El "Semíramis" parece que atravesó a este puerto en la noche de hoy, sin que se pueda precisar la hora...

Lanchas y perros policia en el desfile de la Victoria

En el desfile de la Victoria se utilizaron lanchas y perros policia para mantener el orden y asegurar la seguridad de los participantes.

VIAJES MARSANS, S. A.
EXCURSIONES DE PRIMAVERA
IV SALON DE ARTES GRAFICAS. París-Düsseldorf
ITALIA A SU ALCANCE
PARIS A SU ALCANCE
SEMANA SANTA EN CASTILLA

PARA
Estilográficas PERA
Las más bonitas y de mejor resultado.
El fotógrafo apuesto, desfiló de lanchas transportando a los liberados. En su plan preciso a la tribuna del Generalísimo. Al ponerse, solían saludar con entusiasmo a los que iban en las lanchas...

UNA HORA Y CUARENTA MINUTOS
UNA BREVESITA DE FLORENCIA
UN TRAIN ESPECIAL PARA MADRID
El gentío inmenso que cubría el recorrido aplaudió al Generalísimo y al Ejército. Los tanques llamaron poderosamente la atención.

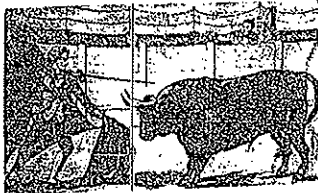




# SEVILLA Y SUS TOREROS

## RAPSODIA HISTORICA EN ESTAMPAS DE LAS FIGURAS DE LA FIESTA

Por CURRO CASTANARES



Sebastián Rodríguez (Covadonga), el primero de todos los matadores que dió un espectáculo en Sevilla, que se llamó, que se llamó, que se llamó...

En el presente número extraordinario de YA, que es una expresión de los valores sevillanos, me toca a mí el turno de los toreros. Cada tarde: ¡los toreros de Sevilla! Yo pudiera salir del paso con una época exaltación de las figuras de la fiesta. Pero yo me conozco. Soy más prosaico y reportero en un sentido estricto de la palabra. Pero no desentonces en un espíritu de la verdad mundana y honesta.

### COSTILLARES Y PEPE-BLLO

Los matadores sevillanos históricos son de origen, los matadores sevillanos históricos son de origen, los matadores sevillanos históricos son de origen...

### EL TATO Y EL GORDITO

Finura torera contra barroquismo. Finura torera contra barroquismo. Finura torera contra barroquismo...

### FERNANDO Y EL CURRITO

Finura artística... y bastante indocisión. Finura artística... y bastante indocisión. Finura artística... y bastante indocisión...

### LA PLAZA DE LA MAESTRANZA

En la plaza de la Maestranza, en la plaza de la Maestranza, en la plaza de la Maestranza...

### MOLDE DE FUNDIR TOREROS

(Y fundió los mejores de España). (Y fundió los mejores de España). (Y fundió los mejores de España)...



Antonio Revuelto, temerario célebre, que se debía coger en la plaza...

### REVERTE EL TEMERARIO

Pisaba siempre el terreno del toro. Pisaba siempre el terreno del toro. Pisaba siempre el terreno del toro...

### FUENTES Y BOMBITA

El cetro pasa sucesivamente de Antonio a Ricardo. El cetro pasa sucesivamente de Antonio a Ricardo. El cetro pasa sucesivamente de Antonio a Ricardo...

### JOSELITO Y BELMONTE

(O José y Juan a secas... Los más grandes!). (O José y Juan a secas... Los más grandes!)...



Y ahí tenía también a José Delgado (Covadonga) en esta época, que era un torero muy grande...



### CHICUELO Y SANCHEZ MEJIAS

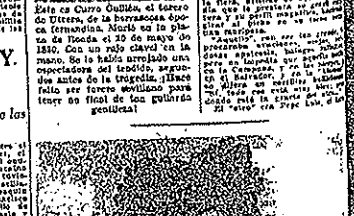
Palos opuestos del arte de torrear. Palos opuestos del arte de torrear. Palos opuestos del arte de torrear...

### PEPE LUIS... Y EL DUENDE

Un estilo que ha hecho proselitista. Un estilo que ha hecho proselitista. Un estilo que ha hecho proselitista...

### CAGANCHO Y GITANILLO

Los mágnicos toreros de las manos bajas. Los mágnicos toreros de las manos bajas. Los mágnicos toreros de las manos bajas...



Este es Curro Castañares, el torero de Sevilla, de la plaza de la Maestranza...

### LA TRAGEDIA

En la tragedia de la Maestranza, en la tragedia de la Maestranza, en la tragedia de la Maestranza...

### EL VALOR DEL ESPARTERO

Serenidad ante el peligro. Serenidad ante el peligro. Serenidad ante el peligro...



Entre las dos sombras del toro, que torero el Gijero y Joselito...

Entre las dos sombras del toro, que torero el Gijero y Joselito...

Renuevo la sangre con  
SALDE FRUITA  
Renuevo la sangre con  
SALDE FRUITA

**YER**  
FRANCO...  
TEL. 221193 - FRANQUEO CONCERTADO - PAGO DEL EJEMPLAR EN FECHAS

**NORMALICE SU ESTOMAGO**  
Tomando en  
comunicación con los doctores  
**ELIXIR ESTOMACAL**  
**SAIZ DE CARLOS**

# Franco formula ante las Cortes los principios fundamentales del Movimiento Nacional

## El Caudillo anuncia que se trabaja en la elaboración de las leyes fundamentales

La ley de Dios inspirará la legislación; Monarquía tradicional, católica, social y representativa como forma política

ERA ILEGAL TODA ORGANIZACIÓN POLÍTICA AL MARGEN DEL SISTEMA REPRESENTATIVO ESTABLECIDO

El Caudillo de España, don Francisco Franco, en un discurso leído por el jefe del Estado, don Emilio Salas Larrazolo, ante las Cortes Españolas, ha anunciado que se trabaja en la elaboración de las leyes fundamentales del Movimiento Nacional. El jefe del Estado ha leído el discurso en el salón de sesiones de las Cortes, que se celebran en el Palacio de la Monarquía.



En la fotografía superior, Su Excelencia el jefe del Estado leyendo en el discurso presidencial. El "Generalísimo" Franco, el Gobierno y otros altos personalistas en el estrado parlamentario. (Foto Santos Ybarra)

### DISCURSO DEL JEFE DEL ESTADO

El jefe del Estado, don Emilio Salas Larrazolo, ha leído el discurso del Caudillo de España, don Francisco Franco, en el salón de sesiones de las Cortes Españolas. El discurso se celebró en el Palacio de la Monarquía, a las 11 de la mañana.

### Principios fundamentales

Los principios fundamentales del Movimiento Nacional, que son: la ley de Dios, la monarquía tradicional, católica, social y representativa, y la unidad de España. Estos principios serán la base de las leyes fundamentales que se están elaborando.

## MAÑANA hablará De Gaulle EN PARIS

Soustelle, partidario del general, huye a Argel y es aclamado por inmensa multitud francoalusmana

Dimite el jefe de E. M., general Ely, y dos compañeros suyos son trasladados a provincias

Rigurosos medidas de seguridad y "cuidado de aumentar el potencial bélico de Argelia"

Pfímilus denuncia la amenaza creada en África contra la unidad nacional y pide apoyo a todos

Paris, 17. (Orléans por correspondencia, Antonio Mira.)

El general Ely ha anunciado su dimisión al jefe del Estado francés, el general Paul Doumer. Ely ha sido sustituido por el general Paul Magre. El general Ely ha sido trasladado a una provincia. Los otros dos generales también han sido trasladados a provincias.

## Las cosas se agravan

Se agravan las cosas en Francia. Con la huida de Soustelle a Argel, el ejército metropolitano de los franceses se desmorona. El general Ely, "indignado" porque se le prohibió permanecer en Argel, ha ordenado que se le retire de allí. Los franceses se están retirando de Argel y de otros puntos de Argelia.

Ya que los franceses Pfímilus ha denunciado que en Argel algunos "han creado una situación de hecho que amenaza a la unidad nacional". Para las cosas han llegado a un punto que sólo puede ser resuelto por la fuerza. El Gobierno tiene que decidir si quiere mantener la unidad o si quiere aceptar la división de Argel.

El jefe de la delegación de Argel, el general Ely, ha sido trasladado a una provincia. El general Ely ha sido sustituido por el general Paul Magre. El general Ely ha sido trasladado a una provincia. Los otros dos generales también han sido trasladados a provincias.

**Nuevo Gobierno en Grecia**  
Pront juramento ante el Rey Pablo  
El 17 de mayo Gótzis, el primer ministro de Grecia, ha jurado ante el Rey Pablo. El nuevo Gobierno de Grecia se ha formado con Gótzis como primer ministro y con otros miembros del Parlamento.

**LOPE VEGA**  
SEGUNDA SEMANA DE GRAN ÉXITO  
ELLINOR JENSEN PAUL BOE  
MICHAEV  
ZANDE  
El día más feliz de mi vida

**Callao**  
ENTRA EN SU SEGUNDA SEMANA DE ÉXITO RUIDOSO  
El sainete más divertido de la temporada

**Vigilancia ante los ataques a la paz**  
El XILHABLA A ALTOS JEFES DE LA O. T. N.  
INFORMACION DEL EXTRANJERO

**MEMORROIDOL YER**  
MEMORROIDOL YER  
MEMORROIDOL YER

**MEDICINA CIRANDERO**  
MEDICINA CIRANDERO  
MEDICINA CIRANDERO

**MEMORROIDOL YER**  
MEMORROIDOL YER  
MEMORROIDOL YER



# "LUNA DE VERANO"

En este pícaro mundo en que vivimos, las naciones andan tan a la greña unas con otras que cuando representantes de varios países se reúnen en un lugar determinado es siempre para discutir sus problemas y salir más distanciados que antes. A esto le llaman la "guerra fría".



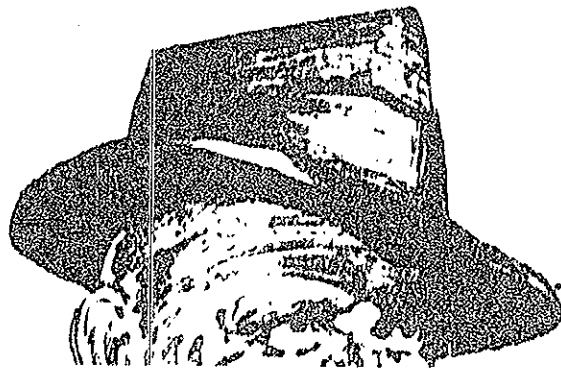
Mas he aquí que se dió el caso que en nuestro bello San Sebastián tuvo lugar un simposium (asi los llaman ahora) con bellas representantes de nacionalidades distintas. Y hemos dicho simposium porque la palabrita significa reunión para regularse comunmente con algo; este algo era la ciencia en una universidad de verano. El fin no podía ser más pacífico. Los poemas de nuestros clásicos eran materia adecuada. Pero... y ya llega el pero fatídico, nefastas influencias de un mundo exterior, concretamente la Luna, lo echaron todo a perder.

El lío que se armó será para usted un espectáculo divertido, pues siempre es divertido ver a los demás en apuros, aunque no sea muy cristiano el delecte. Y para apuros, los de Fernando Fernán Gómez frente a Analía Gadé, Tony Leblanc y Laura Valenzuela en "Luna de verano", divertida película en castmanicolor y filmascope, que, producida por Agata Films y dirigida por Pedro Lazaga presentará Radio Films, Sociedad Anónima Española, en los cines Pompeya, Palace y Gayarre mañana lunes.

## REAL CINEMA

### 4.ª SEMANA DE GRAN EXITO

¡Todo sucedió cuando el forastero llegó al pueblo que ocultaba su culpa en un reino de terror!



SPENCER  
**TRACY**

JULIO  
MARIO B

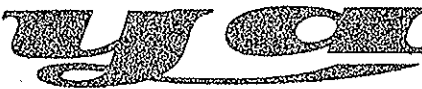
ALFREDO

Direct  
Sebastián

PRODUCC  
FERRANIA

P





ALFONSO VI, 4 - MADRID - TEL. 221.090 - FARMACIA CONCENTRADA - PRECIO DEL EJEMPLAR: 150 PESETAS

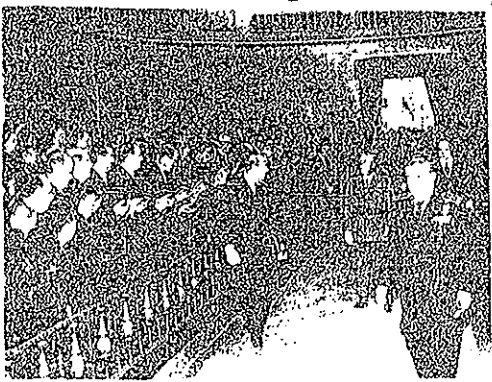


# Tranco inaugura el Congreso de la Familia

**GARGARICE MAÑANA Y NOCHE**

En su mensaje, el Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español.

«Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española».



Una fotografía del momento del discurso del Sr. Franco en el primer día del Congreso Nacional de la Familia. En el fondo se ve al Sr. Franco y a los señores de la familia.

**Próximo consistorio cardenalicio**

Los cardenales Bueno Monreal, Fietta y Conto recibirán el capelo, el anillo y el "título" correspondiente

(Continúa en página 13)

**Nuevo satélite ARTIFICIAL norteamericano**

LA POLITICA MUNDIAL PENDIENTE DE DULLES

(Página 8)

**DISTURBIOS EN AFRICA ECUATORIAL FRANCESA**

(Página 2)

## Peligro en el Caspio

Hoy parece ya el vector del peligro en el Caspio. En la zona, después de haberse producido ya el primer ataque, se ha producido ya el segundo. El peligro en el Caspio parece ya ser una realidad. En la zona, después de haberse producido ya el primer ataque, se ha producido ya el segundo.

## EL PRIMER MINISTRO TURCO, MENDERES, HERIDO EN ACCIDENTE AEREO

Se estrella fuera de Londres el avión que lo llevaba a la conferencia sobre Chipre y perecen diez o doce ocupantes

Es probable que entre ellos figuren altas personalidades turcas

**El arzobispo grecochipriota pide tiempo para celebrar consultas**

El arzobispo grecochipriota pide tiempo para celebrar consultas con el Gobierno turco y con el Gobierno británico. El arzobispo pide tiempo para celebrar consultas con el Gobierno turco y con el Gobierno británico.

## MENSAJE DE SU SANTIDAD

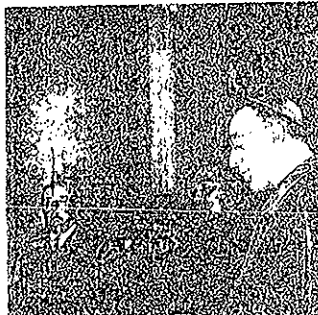
CUANTO SE HAGA EN FAVOR DE LA FAMILIA, SIN OLVIDAR DE LOS PRINCIPIOS SUSTANCIALES, SERA UN MERITORIO SERVICIO

## DISCURSO DEL JEFE DEL ESTADO

El Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español. Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española.

**La dignidad, los derechos y deberes del hogar, fundamento del bienestar social**

El Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español. Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española.



El Sr. Franco en el momento de su discurso durante el primer día del Congreso Nacional de la Familia.

**LA INSTITUCION FAMILIAR**

El Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español. Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española.

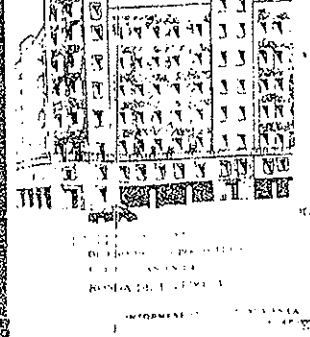
El Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español. Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española.

## Fidel Castro jura su cargo como jefe del Gobierno

Los sueldos de los ministros cubanos, reducidos al 50 por 100

El Sr. Franco recuerda su impresión gratísima del crecimiento familiar español. Dice el Jefe del Estado el Congreso de la Familia es un acto de gran importancia y de gran trascendencia para el futuro de la familia española.

## VENTA DE PISOS



VENTA DE PISOS en MAGAS. Precios desde 1.500.000 pesetas. Información en: LABORATORIO FARMACIA YCA.

## PEREGRINACION NACIONAL A ROMA Y LOURDES

PEREGRINACION NACIONAL A ROMA Y LOURDES. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

PEREGRINACION A TIERRA SANTA. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

## PEREGRINACION A TIERRA SANTA

PEREGRINACION A TIERRA SANTA. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

PEREGRINACION A TIERRA SANTA. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

## PEREGRINACION A TIERRA SANTA

PEREGRINACION A TIERRA SANTA. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

PEREGRINACION A TIERRA SANTA. Organizada por la JUNTA NACIONAL ESPAÑOLA DE PEREGRINACIONES. Salida el 15 de marzo de Madrid.

LABORATORIO FARMACIA YCA. MADRID. Tel. 221.090. FARMACIA CONCENTRADA. PRECIO DEL EJEMPLAR: 150 PESETAS.

# Biblioteca de Autores Cristianos

Ya están a la venta  
los tres volúmenes

de las

## OBRAS COMPLETAS DE

## SANTA TERESA DE JESUS

Una edición crítica de valor excepcional

Tomo I

**Bibliografía. Biografía. Libro de la Vida, escrito por la Santa.**  
Edición por EFRÉN DE LA MADRE DE DIOS y OTIFIO DEL NIÑO JESÚS.  
XIII + 904 págs., papel biblia. 100 ptas. en tela; 145 ptas. en piel (BAC 74)

Tomo II

**Camino de perfección. Moradas del castillo interior. Cuentas de conciencia. Apuntaciones. Meditaciones sobre los Cantares. Exclamaciones. Libro de las Fundaciones. Constituciones. Visita de descalzas. Avisos. Desafío espiritual. Vejamén. Poesías. Ordenanzas de una cofradía.**  
Por EFRÉN DE LA MADRE DE DIOS, O. C. D.  
XX + 1.046 págs., papel biblia. 80 ptas. en tela; 125 ptas. en piel (BAC 120)

Tomo III (último)

**Epistolario. Memoriales. Dichos.**  
Por los padres EFRÉN DE LA MADRE DE DIOS, O. C. D., y OTGER STEGGINK, O. Carm.  
124 + 1.041 págs., papel biblia. 125 ptas. en tela; 170 ptas. en piel (BAC 189)

Por vez primera aparece una edición verdadera mente científica y crítica de las cartas de Santa Teresa, elaborada en largos años de trabajo por dos investigadores especializados; los padres Efrén de la Madre de Dios, O. C. D., y Otger Steggink, O. Carm.

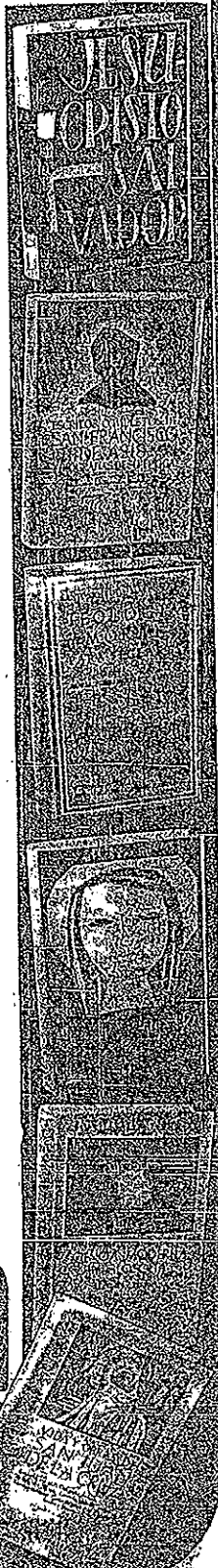
Cartas tenidas por autógrafas han sido desechadas por apócrifas. Han sido descubiertas otras. Ha sido restituida la cronología de la totalidad, alterando completamente la establecida anteriormente. Ha sido restituido de la manera más rigurosa el texto. Ha sido identificada la personalidad de todos los destinatarios y aun la de todas las personas citadas en las 457 cartas.

Contiene además el volumen una copiosa cantidad de dichos verbales de Santa Teresa, recogidos de labios de testigos coetáneos autorizados, en el proceso de beatificación, en biografías, etc.

Una Introducción preliminar estudia estos expresivos documentos de Santa Teresa en todos sus aspectos, incluso en la calidad del papel, los márgenes, los títulos de estricta empuñadura en cada caso, los correos y recaderos que los portaban, etc.

Entre otros hallazgos aparecen por vez primera veinte autógrafos, de los que sólo se conocía copia, y catorce desconocidos en las ediciones anteriores.

La edición de Santa Teresa en la BAC, que ahora queda acabada, es la última científica y definitiva



RIDAYA, SI DUBRE O Y SI NO LA TIENE  
**LA EDITORIAL CATOLICA S. A.**  
 MATEO INURRIA, MADRID 16

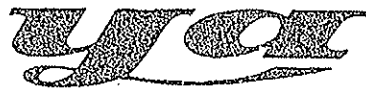
BOLETIN DE PEDIDO

D. \_\_\_\_\_  
 Dirección: \_\_\_\_\_  
 Población: \_\_\_\_\_ Provincia: \_\_\_\_\_  
 Deseo recibir a reembolso las siguientes obras: \_\_\_\_\_  
 Ptas. \_\_\_\_\_

La  
 Taa  
 un co  
 del P  
 Ocau  
 cian  
 Mosco  
 hora  
 yest  
 La  
 cost  
 nado  
 pue  
 El  
 fue p  
 de on  
 aut  
 hubi  
 y que  
 23.800  
 ANU  
 ES  
 Atid  
 piar  
 on s  
 agenc

**BALSAMO BEBE**  
**BALSAMO BEBE**  
 ESPECIFICO DE LAS ESCOCCOURAS  
 INCLUIDO EN EL PETITORIO

Sábado 9 febrero 1960. Año XXVI. Núm. 6730  
 (Circula en 11 países)



MATEO INURRIA, 7 - MADRID (6) - TEL. 532800 - FRANQUEO  
 CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR, 1,50 PESETAS

**LAXEN BUSTO**  
 EL LAXANTE  
 POLOSINA

# Actitud cristiana ante los problemas de la estabilización y del desarrollo económico

## DECLARACION COLECTIVA DE LOS METROPOLITANOS ESPAÑOLES

### Sobriedad y austeridad. Justicia social.

En otra página publicamos el texto íntegro de la declaración colectiva de los metropolitanos españoles sobre la actitud cristiana ante los problemas económicos de la estabilización y el desarrollo económico. En aquí el resumen de sus puntos principales:

1. La estabilización busca el progreso económico, más oportunidades de trabajo, una superior productividad y mejores salarios. La intención del Gobierno es laudable.
2. Interesa a todo el país y va a poner a prueba el espíritu de solidaridad de los españoles y su capacidad de sacrificio por el bien común.
3. Exige sobriedad y austeridad en todos. En quienes mandan, que se obliguen a predicar con el ejemplo—deban suprimir gastos públicos inútiles. En los ricos y empresarios, que deben contentarse con ganancias moderadas y evitar un tenor de vida antihistórico y escandaloso para los humildes. En los funcionarios, que han de pensar que en su puesto llevan a Dios. En los asalariados, que han de imitar el ejemplo de la vida de Cristo. En los obreros, que también han de evitar la tentación de la frivolidad moderna.
4. Con la seriedad es necesaria la justicia, y más que nunca la justicia social; abrir paso a una más justa distribución de los recursos, suprimir frías tentaciones desvirtuosas. La estabilización requiere la plena participación de sus responsables para con la sociedad y el personal de las empresas. Los obreros tienen plena conciencia de su dignidad humana y de su derecho a participar en el bienestar del país. No son culpables de la inflación. Les corresponde el deber de aceptar el sacrificio común, lo que no justifica para ellos el exceso de salarios, a veces, en generalidad.
5. La autoridad tiene el deber de informar sencillamente a qué se refiere el sacrificio solicitado; de hacer posible la participación de todos en la gestión conjunta; de quitar fundamento al temor de los trabajadores al apoyar un peso mayor que los ricos; de darles, cuando sea posible, una proporción equitativa de sus beneficios; de evitar, mientras tanto, el exceso de suprimir monopolios y de introducir y elevar impuestos sobre el consumo, y de corregir los abusos en los servicios públicos.
6. En para futuros planteamientos que la conciencia cristiana no puede aceptar. No sería justo transformar radicalmente el establecimiento en parte real y visible. La reducción de horas extraordinarias, la supresión de estímulos, el alejamiento de oportunidades y la reducción de posibilidades de doble empleo reducirá el poder adquisitivo de la mujer y la mujer al trabajo fuera de casa aumentará el angustia en los hogares. Ello es un riesgo moral y una amenaza para la paz social.
7. El trabajo es consecuencia del derecho a la vida. Nadie, en consecuencia, puede acudir al trabajo sino en último término. Ha de verse que los trabajadores deben ser considerados como eventuales.
8. El subsidio de paro, aun generoso, nunca proporcionará más que un mínimo, reducido en su duración, así siempre insuficiente, y a las mujeres, sin su culpa, no podrán disfrutar. Es deber de todos proporcionar trabajo. Cuando no sea técnicamente imposible son de particular importancia las ocupaciones y jornal suficientes.
9. Vivamos el pensamiento. La piedad, en cuanto amor a Dios, nos hace sentirnos hermanos de todos los hombres. En cuanto amor a la Patria, nos hace sentirnos hermanos de 26 millones de españoles.

(Texto íntegro de la declaración colectiva de los metropolitanos, en página 5.)

### Se cree probable otro segundo consistorio en 1960

SEVILLA, 8.—Según informaciones de Roma a la agencia Europa Internacional, en un momento próximo se reunirán en breve, probablemente el próximo mes de febrero, los miembros del consistorio de Madrid, monseñor de Trujillo, monseñor de Sotomayor y monseñor de Sotomayor.

También dice la información que es probable un segundo consistorio dentro de este año, que el cardenal de Sevilla...

### REORGANIZACION MINISTERIAL EN FRANCIA

Se confirma la salida de Soustelle.—No ha tenido participación alguna en los acontecimientos. Algunos ministros cambian de cartera.—DeLouvrier sigue en su cargo argelino.—Los titulares del Interior, Ejército y Justicia salen para Argelia con el fin de establecer responsabilidades.

(Información en página 6)

## Concesión de permisos de investigación de hidrocarburos en la Península y en el Sahara

### INJURIAS a nuestra bandera EN CARACAS

Parece que se trata de una represalia de emigrados vascos. Les habían hecho creer que aquí se obligaba a los presos a limpiar zapatos con banderas vascas.

CARACAS, 5.—En las calles de esta ciudad han aparecido varias banderas españolas quemadas y con señales de haber sido pisoteadas. Algunas tenían prendida una nota diciendo que era una represalia de los "patriotas" vascos.

Hay varios señalamientos que permiten pensar en que esta injuria al pabellón español haya sido planeada conjuntamente por los comunistas y los separatistas vascos, ya que el presidente del Centro Vasco en Caracas, que es a la vez redactor del diario procomunista "El Nacional", insertó hace algunos días en dicho diario la falsa noticia de que en España se obligaba a los presos a limpiar zapatos con banderas vascas y que "se esperaban represalias" por parte de los vascos exiliados en Venezuela.

En los círculos responsables caraqueños se nota cierta molestia por estos incidentes que perturban las relaciones entre Venezuela y España.

El embajador de España en Caracas visitó personalmente al ministro de Negocios Extranjeros para presentarle nota de energía protestando y dándole al precor, prometiendo llevar la queja al próximo Consejo de ministros.—EFE.

### Se otorgan a diversas empresas nacionales y extranjeras

Informes sobre la coyuntura económica y la política exterior

(ACUERDOS DEL CONSEJO DE MINISTROS, CELEBRADO AYER)  
 (Información, en página 9)

### Precios al productor y plan de estabilización

En relación con la información publicada sobre las palabras pronunciadas por el ministro de Comercio, señor Ullastres, en la reunión sindical, queremos aclarar, a la vista del texto íntegro, ciertos detalles de matiz importantes:

En la segunda columna de la página 13, hacia su mitad, se dice textualmente: "Queremos que la realidad no se trate en los textos literales de que bajen los precios de producción, sino de que, manteniéndose estos precios como estímulo para producir, se logre, por una mejor distribución de los productos, una baja al llegar al consumidor."

En la cuarta columna de la misma página se escribe: "El impulso personal es que la estabilización se como se debe." La afirmación del ministro realmente no fué tan tajante, sino que expuso que, como el proceso todavía no ha terminado, es preciso esperar hasta el final para poder dar un juicio definitivo.

**55 muertos al caer un avión boliviano**  
 Unica superviviente: una niña



El avión se estrelló en las cercanías de Cochabamba.

(Página 2)  
**CONTACTO DIRECTO CON EL SOL**  
 FUE CONSEGUIDO EN ABRIL DE 1959 (Página 7)

**PERFUMERIA ALVAREZ GOMEZ**  
 creadora de la famosa AGUA DE COLONIA Concentrada

SEVILLA, 2, y SERRANO, 14  
 Tel. 211387 Tel. 261656

**VARICES MEDIAS FINISIMAS SUPERLASTEX**  
 Tencarril, 39

No te importe que los demás ignoren tu generosidad. Si Dios lo quiere, que se sepa que tú eres el que juzgas. ¡Que importe la desgracia de los hombres!

**Balsamo Lebo**  
ESCOLEBURA  
IRRITACIONES



MATEO INURRIA, 15 - MADRID (6) - TEL. 2592800 - FRANQUEO  
CONCERTADO - PRECIO DEL EJEMPLAR 2 PESETAS

**LAXEN BUSTO**  
LAXANTE CAMPEON

## Franco preside en El Escorial la reunión del Capítulo de la Orden Militar de San Hermenegildo

Su Excelencia el Jefe del Estado presidió ayer en San Lorenzo de El Escorial la reunión del Capítulo de la Orden Militar de San Hermenegildo. El Generalísimo impuso la gran cruz de la Orden a los generales Galindo, Montosa y Juan Buitrago y al contraalmirante García Aguiló. En la basílica del monasterio se celebró una misa recada y después, en la llamada iglesia vieja, se celebró el Capítulo de la Orden, presidido por el Jefe del Estado. Pronunció un discurso el gran caudillo de la Orden, teniendo como general don Fermín Gutiérrez de Soto. (Información en pág. 11.)

## En enero entrará en vigor la ley sobre uso y circulación de vehículos de motor

(V Curso Internacional de Derecho de la Circulación. Información, en pág. 17)

## Inauguración de la II Feria Internacional de la Conserva y la Alimentación en Murcia

(Página 12)

## Llegan a Madrid los cuatro sacerdotes expulsados de Cuba

(Página 15)

## VAN A CERRAR TODOS LOS HOTELES DE ZERMATT

## Suman ya más de 180 los atacados por la epidemia en Suiza

ZERMATT (Suiza). 25.—Todos los hoteles de este centro de deportes de invierno están afectados por una epidemia de fiebre tifoidea. Según se ha informado a fines de esta semana y todos los huéspedes que se encuentran en estos centros evacuados, según se ha anunciado en una conferencia de prensa.

Hace sólo siete días, en esta localidad había 7.000 visitantes. Hoy sólo quedan por 100 de estos turistas, que han abandonado el lugar. El resto de los huéspedes que están completamente sanos, que el hospital de urgencias de Zermatt ha evacuado dos huéspedes de esta población, a quienes se les ha aplicado la epidemia de fiebre tifoidea.

En hospitales de toda Suiza están siendo tratados más de 180 personas que contraen la fiebre tifoidea en Zermatt.

Voluntarios de la Cruz Roja y un grupo de Sanidad Militar cooperan con los funcionarios de la sanidad local para combatir la epidemia.

**RECONOCIMIENTO DE LOS HABITANTES**

Un equipo sanitario del Ejército suizo compuesto de 120 hombres, entre los que hay algunos bacteriólogos, ha comenzado a reconocer a las cinco mil personas que habitan esta localidad con el fin de atajar la epidemia de fiebre tifoidea.

Los miembros del equipo sanitario han recibido órdenes tajantes de no comer ni beber nada que no haya sido comprobado con anterioridad. Todos los alimentos que llegan a Zermatt vienen por ferrocarril que es el único lazo de unión con el resto del país. EFE.

## REFORMA DE LA FUNCION PUBLICA

### Más de medio millón de funcionarios

Proliferación de cuerpos especiales y funcionarios con tasas y sin ellas

#### (CONFERENCIA DEL SEÑOR GARRIDO FALLA)

Don Fernando Garrido Falla, cátedrático de Derecho Administrativo y Jefe del Gabinete de Estudios para la reforma administrativa, pronunció una conferencia en el Ateneo y formuló cuatro conclusiones:

La reforma a fondo de la función pública es una necesidad urgente e ineludible en estos momentos en que España adopta trascendentes cambios en sus estructuras con vistas a las exigencias prácticas y realistas del futuro.

En primer lugar, debe suprimirse la deficiencia del actual estatuto de funcionarios de 1918, que no prevé la necesidad de un organismo que centralice y unifique todo lo que se refiere a los funcionarios. Este organismo debe tener atribuciones bastantes para evitar con eficacia los abusos, arbitrariedades e irritantes discriminaciones y diferencias de trato entre funcionarios de distintos ministerios y aun entre los del mismo departamento.

Se precisa asimismo la unificación de los cuerpos técnico-administrativos de los distintos ministerios con un escalón único. No se trata de favorecer la transhumancia e inestabilidad de los funcionarios con repetidos traslados de un ministerio a otro, pero no se debe impedir el traslado del personal al departamento donde haga falta. Bélgica nos brinda a este respecto una excelente experiencia.

En tercer lugar, se impone el cumplimiento de lo que dispone el artículo 85 de la vigente ley de Procedimiento Administrativo. Es decir, que los técnicos y facultativos se dediquen exclusivamente a funciones propias de su especialidad y que los cargos burocráticos sean desempeñados por oficiales y auxiliares administrativos. La delimitación de competencias entre el Cuerpo General de la Administración y los cuerpos especiales no sólo es un mandato legal, sino una necesidad práctica para evitar discordias, roces y retazos entre esos funcionarios.

Por último, debe ejercitarse por el ministerio de Hacienda la inspección y el control a fondo del dinero que cobran y manejan las Juntas de cuentas especiales, para conocer todo lo que se refiere al reparto de tasas y otras cantidades extrapresupuestarias.

#### TEMA AGUJANTE DE NUESTRA EPOCA

Tales fueron las cuatro conclusiones que concretó anoche en el Ateneo el cátedrático de la Universidad de Madrid don Fernando Garrido Falla. El tema de su conferencia fue "La reforma de la función pública".

Fuso de relieve el conferenciante que tal reforma es uno de los temas acuciantes de nuestra época. Cito los casos concretos e importantes de Francia, Bélgica e Italia. En España afecta a unos 341.000 funcionarios que figuran en los escalafones del Estado y cobran de los presupuestos. A eso hay que añadir más de 50.000 de organismos autónomos. Y si se agregan los de las corporaciones locales, se comprobará que el número (Continúa en pág. siguiente)

#### En este número:

Editoriales y colaboraciones (página 7). — Información del extranjero (9 y 10). — Información nacional (11, 12 y 13). — Información de Madrid (14, 15 y 17). — Secciones Ajna (18 y 20). — Deportes (29, 30, 31 y 32). — Sucesos (33). — Espectáculos (35 y 36).

## El Gobierno francés, decepcionado por los mineros

Se teme una huelga general

(Crónica de París, en pág. 9)

## La modelo inglesa desaparecida se presenta en Madrid

(Crónica de Londres e información, en pág. 10)

## El pacto franco-alemán, en peligro

(Crónica de Bonn, en pág. 11)

## TARRASA Y SABADELL HAN CUMPLIDO SU PALABRA

A los seis meses de la catástrofe, con los créditos recibidos, la industria textil catalana funciona con regularidad absoluta

Sobre el cauce violentamente abierto por la riada, en la riera de Las Arenas, se están llevando a cabo obras de canalización

BARCELONA, 25. (Crónica de Manuel Vigil y Vázquez, por "telex".)

Seis meses esta noche de la primera y trágica riada del Vallés. La industria textil interior prometió que, pese a sus pérdidas, atrocias en Sabadell, si se le daba crédito, en seis meses se habría reabierto y funcionar a pleno rendimiento. "Sabadell cumple su palabra de honor". "La industria textil labrada de Tarrasa está completamente reabierta y funcionando a pleno rendimiento". He aquí los titulares de dos informaciones que sobre la recuperación industrial del eje Sabadell-Tarrasa ha publicado "El Noticiero Universal". Es cierto: la industria ha cumplido lo que entonces no parecía de parecer un ardiente deseo. Y ha cumplido en pocas condiciones de las que yo había en el momento de hacer las valoraciones. Porque en noviembre se reabrió la riada hasta tres veces, y aunque entonces no hubo tributo de vidas humanas, los destrozos fueron en algunos aspectos más considerables que los de la primera riada del 22 de septiembre, que se llevó aguas abajo más de sesenta vidas.

**RIBI RENACE BAJO EL SOL**

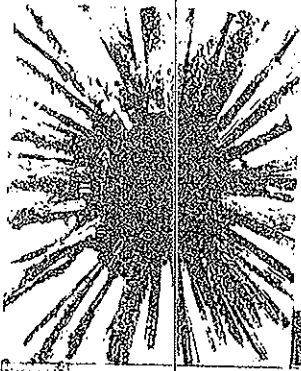
He recordado esta mañana, bajo un sol decididamente primaveral, el fin, parte del circuito de la catástrofe Ribi, al que siempre recordará en barro y en lúchidas, estaba replantado. He ido en primer lugar a Escaró, aquella barrida que desapareció bajo las

**HOY en "DIGAME"**

- La temporada taurina sigue en plan góldio
- Muere en accidente el Niño de la Estrella
- Estrenos de cine: Una película notable y cinco aprobadas
- Queta Claver, de la revista o la alta comedia
- Los duques de Bedford muestran sus tesoros
- Declaraciones de Luis Miguel Dominguín en Lima
- El fibron, enemigo público número uno del turismo
- Biografía de Alfonso Paso
- Los directores de cine, frente a la televisión
- Gran concurso de crucigramas

Lea "DIGAME" hoy y todos los martes

Cinco pesetas



# BAJO EL SOL...

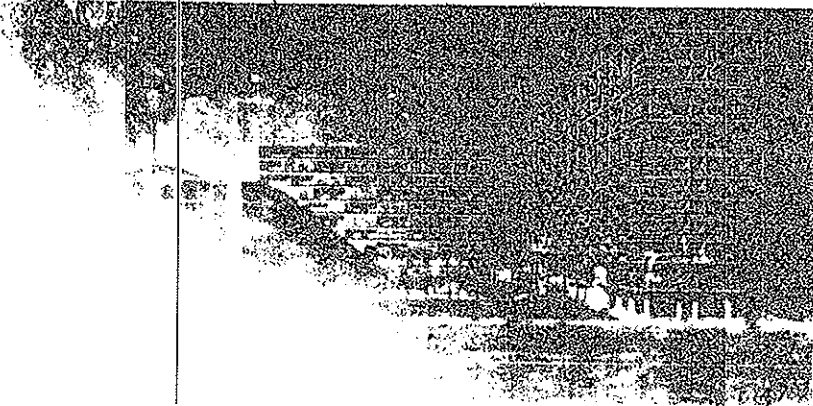


# ...JUNTO AL MAR

HAGA SU INVERSIÓN MÁS LUCRATIVA Y DISFRUTE CONVIRTIÉNDOSE EN COPROPIETARIO DEL MÁS BELLO, CONFORTABLE Y LUJOSO CONJUNTO RESIDENCIAL DE ESPAÑA. EN MARBELLA, CENTRO DE LA COSTA DEL SOL, SE ALZAN LOS EDIFICIOS SKOL, CON APARTAMENTOS PARA TODOS LOS GUSTOS Y NECESIDADES. SKOL CUENTA CON ELEGANTES CAFETERÍAS, BOUTIQUES, RESTAURANTES, PISCINAS... LA ADMINISTRACIÓN DEL EDIFICIO QUEDARÁ A CARGO DE SKOLSA, QUE ATENDERÁ EL ALQUILER DE SU APARTAMENTO CUANDO VD. NO VIVA EN ÉL. APARTAMENTOS DOTADOS CON TODAS LAS INNOVACIONES DEL MÁS EXIGENTE CONFORT MODERNO.

**PLAYA DEL MEDIODÍA, S. A.**  
**MADRID:** Torre de Madrid • Teléf. 246 04 00  
**MARBELLA:** Km. 187. • Carretera Cádiz-Barcelona  
**ZURICH:** 5 (Suiza) Almina, A. G. • Josefstrasse 35  
**MILANO:** (Italia) • Via Settembrini 17

**IDEAL PUNTO DE OIRA DE LA "ELITE" EUROPEA**



Pida HOY MISMO el folleto informativo SKOL a  
**PLAYAS DEL MEDIODÍA**  
 Apartado YA2  
 Torre de Madrid • Madrid



Dieci  
 Carmen  
 personaj

**ARMEN**  
 fué una  
 en un país  
 árboles  
 en su antiguo San Se  
 fotos con bigote,  
 el mar para dispa  
 las bañistas, amplio  
 largas sombrillas,  
 soo, la espesa somb  
 maridos.

Por entonces fué  
 Ayuntamiento de  
 (tán) contrató a un  
 olas, y todos los v  
 nizaba pequeñas g  
 distracción de los  
 pero la pequeña C  
 de pensar que la es  
 ella iba a fabricar  
 hecha de "vales o  
 en el teclado del p  
 siones al monte UR  
 plat cómo iba surg  
 rrio Gros, al otro  
 cho Urumea.

A Carmen Guare  
 taba reservado un  
 pondarante y difícil  
 está abolido el ero  
 sujeción a un proto  
 Sala de lectura de  
 oros viejos, techo a  
 ma que lee una no  
 y un caballero con  
 arpadador escandinav  
 de unas líneas.

Carmen Guarondia  
 do de ser directora  
 olimiento. Abandonó  
 el día anterior de la  
 Para coincidencia.

### Doctors en empeños difíciles

Durante diecisiete  
 ojos pardos o inteli  
 rrieron este edificio,  
 cinto de la pequeña  
 un Madrid que pasat  
 timidad al cosmopo  
 la comidilla callejer  
 mentario en la plata  
 tranvía a este Madri  
 dejado de ser, en  
 arquitectural, austrí  
 bónico para prolifer  
 merosos ensanches.

Todos los días, des  
 ve de la mañana has  
 de la noche, como un  
 ma—lo que es—que  
 sus invitados, su pr  
 mujer alta, elegante  
 consiguendo con su  
 que todos se encont  
 modos y que todo  
 como una perfecta m  
 los engranajes bien

Con anterioridad a  
 en Madrid, Carmen G  
 se habla doctorado  
 empeños no menos di  
 —Veinte años catu  
 Château d'Ardeunes.

Veinte años, que se  
 poco después de term  
 primera g rra mund  
 zont: el triunfo d  
 ocupac i alemanes  
 runda.

En Château d'Arde  
 no de los más presti  
 Europa. Si hubiera  
 hotclero diríamos que  
 ocupaba lugar le pri  
 porque era cons  
 sus estrech re-entreg  
 un gran dano de es  
 de la guerra. En  
 principios de los

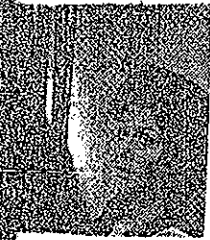
PELICULAS

"Jeséola"



La estrella que encarna a "Jeséola" es Angie Dickinson, un nombre nuevo que ya está en la cúspide de la fama. Desde de Angie es una actriz maravillosa, es decir, una rara unión de elegancia y simpatía; su rostro des- pende un encanto fresco y sencillo que figura constituye un indescritible encanto. Angie no puede ser comparada a ninguna de las estrellas de primera fila de hoy porque es una nueva armonía y nuevo modo de armonizar. Su talento y arte es el más olvidado: la personalidad espontánea. Angie Dickinson había hecho películas de poca importancia hasta que se fijó en ella el gran director José Paelell, que le ofreció el papel protagonista de "Jeséola". La producción de Juan Negulescu para United Artists y que presenta una gran distribuidora C. E. Films, la película ha sido rodada en París y tecnología.

"La cuarta ventana"



Las hermanas Penella juntas en la cuarta ventana. La película "Jeséola" que abarcan con una gran independencia un tema fuerte y fresco de lo común, cuya cru- z y vitalidad sorprenderá a los espectadores. Columbia Films presenta esta película que, sin duda, será una de las más discus- sadas del cine español.

"La becerrada", un reparto extraordinario



Una de las más importantes películas de la temporada de cine español. "La becerrada" es una película que, sin duda, será una de las más discus- sadas del cine español.

¡PROXIMO LUNES, DIA 27!

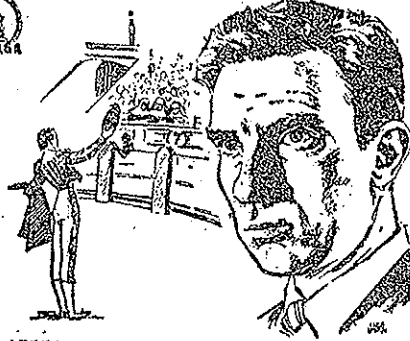
BROCHE DE ORO A LAS FERIAS DE SAN ISIDRO

UN ESPECTACULO QUE JUEGA CON LA EMOCION Y EL HUMOR

FERNANDO FERNAN GOMEZ

AMPARO SOLER LEAL

NURIA TORRAY



Y LA COLABORACION DE A. BIENVENIDA - A. ORDONEZ Y MONDEÑO

LA BECERRADA

EASTMANCOLOR

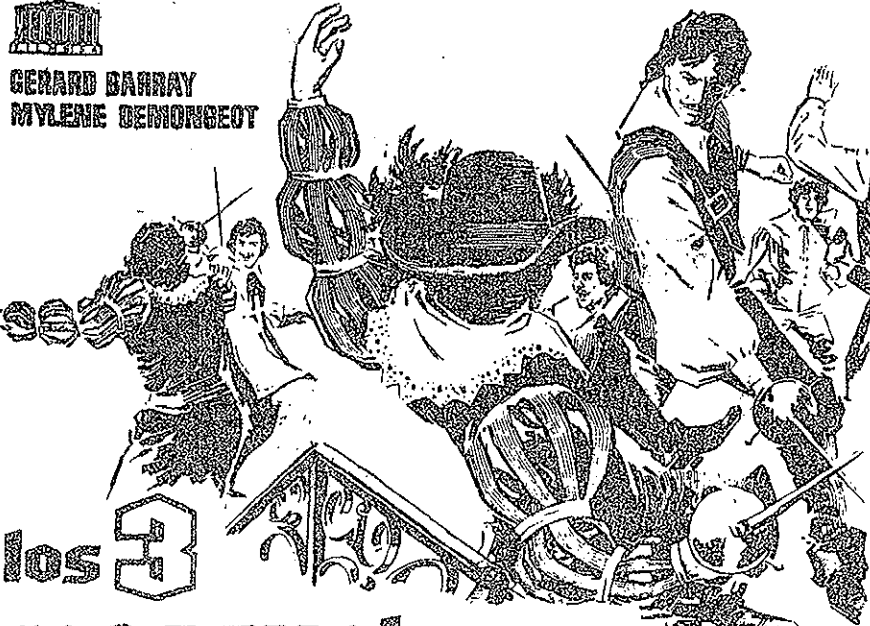
PRODUCCION: NAGA FILMS S.A.

DIRECTOR: JOSE MA FORQUE

CINE MADRID

¡LUNES, ESTRENO EXTRAORDINARIO!

Maravillosos y eternos ATHOS, PORTHOS, ARAMIS, D'ARTAGNAN en una nueva, deliciosa y centelleante versión de sus más audaces aventuras - PARA MAYORES



los 3 mosqueteros

FRANSCOPE - EASTMANCOLOR



Un detalle de la escena del "Cine Windsor", en la que destaca la silueta graciosa del intérprete principal, Fernando Fernán-Gómez



SE ESTIENA EN LOS CINES CAPITOL, DE MADRID, Y WINDSOR, DE BARCELONA

En el vestíbulo del Capitol, de Madrid, el apaisado autor "cael" Leandro Narváez con el señor De Miguel comentando el éxito de "Esa pareja feliz."



Fuiste inauguración de temporada han estado los cines Capitol, de Madrid, y Windsor, de Barcelona, en los que se estrenó hace dos semanas, y continúa con gran éxito en cartel, la película española de B. Stern y Berlanga, *Esa pareja feliz*. La crítica, en general, ha señalado este espíritu como un acortamiento y ha dedicado a la película los mejores elogios. Clements como ejemplo el humorístico de H. Stern Guerrero, crítico de *La Vanguardia*, que entre otras muchas palabras que hace del film dice: "La gala del film posee una personalidad poderosa e intransferible, tanto en su ambientación como en la forma y en el contenido: el encanto de fluidez originalidad y de expresión visual; sencillez y claridad, intenta a descubrir y señalar cuantos detalles y matices hacen de *Esa pareja feliz* una de las comedias cinematográficas más ciertas del cine español."

Para celebrar el éxito de "Esa pareja feliz" se celebró en Barcelona "Festividad", en la que venían al señor Nadal, director de "Españoles"; Están Quintana, Jiménez de Letam, crítico de "Soy Semanal"; Juan Antonio Bardem, director del film; M. de Miguel y el chico de "Hoy", Antonio Almendras

Entra Quintana, creadora intérprete de "Esa pareja feliz", con el director, Bardem, el tiempo del Windsor y señor Hales, que expresa su satisfacción por el éxito de la película, y M. de Miguel, distribuidor de la película para el mundo entero

Exito de una película española

«ESA PAREJA FELIZ»

ATKINSONS

English Lavender

SIEMPRE DE MODA

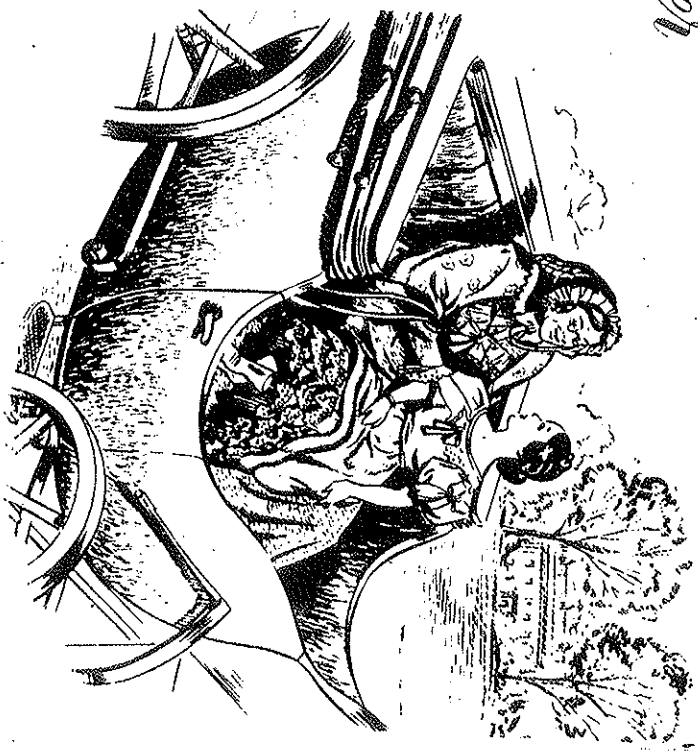
"Los niños deben ser vistos, pero no oídos", era el axioma de la Era Victoriana. Esta niña que ha salido a dar su paseo matutino con su abuela, se supone ha de comportarse con toda la reserva y dignidad propias de un adulto. Hasta sus vestiditos y sus enaguas almidonadas de tres capas, con encajes en los bordes, son simplemente una versión en miniatura de la ropa de su madre.

Los padres se preocupaban de educar a sus hijos para que respetaran y supieran apreciar lo que significaba una buena calidad. Esta es la razón por la que la genuina Agua de Lavanda ENGLISH LAVENDER de Atkinsons aumentó su popularidad durante aquel siglo.

Los productos Atkinsons son famosos desde hace 150 años.



BY APPOINTMENT PERFUMERS TO THE LATE KING GEORGE VI & E. ATKINSONS LTD., LONDON, ENGLAND





1er Plano 1953, m 842

Primer Plano

# FERNANDO FERNAN-GOMEZ se confiesa al otro lado del telón de seda

del teatro dignista de su tarea dramaturgicista

FERNANDO Fernán-Gómez representa en nuestro teatro actual de orfiza un personaje que, por su personalidad, por su capacidad de análisis, por su capacidad de síntesis, por su capacidad de síntesis, por su capacidad de síntesis, por su capacidad de síntesis...



Fernando Fernán-Gómez y la sarta de perlas de su obra dramaturgicista se confiesa al otro lado del telón de seda en el teatro de la Comedia (Fotos Sals)



PAUL BOWLES, músico del teatro norteamericano

Paul Bowles, músico y poeta norteamericano, se confiesa al otro lado del telón de seda en el teatro de la Comedia...

del teatro dignista de su tarea dramaturgicista... El teatro dignista de su tarea dramaturgicista... El teatro dignista de su tarea dramaturgicista...

## ¿O QUE VEREMOS

En el teatro latino habrá un estreno que será un acontecimiento... En el teatro latino habrá un estreno que será un acontecimiento...

Paul Bowles, músico y poeta norteamericano, se confiesa al otro lado del telón de seda en el teatro de la Comedia... Paul Bowles, músico y poeta norteamericano, se confiesa al otro lado del telón de seda...

1er Pleno 1953, m o 6 u 2



Juanita Reina, la gentil te-  
nandiera, presta su encanto a  
la película «Aeropuertos»,  
interpretando un momento  
con el grupo y, más que la  
característica

Dramatismo, intriga, comedia, dramáticos perfectos, hacen de «Aeropuertos» una película de corte moderno, en tanto que su es-  
cenario le presta todo universal, aunque por el estilo y la entimada  
de sus historias conviene saber español, que los una, herman  
Varos episodios, cargados para cuya interpretación han sido  
varia cambiar diez estrellas a las que secundan treinta y tantas  
primeras figuras de nuestro cine.  
Fernando Fernán-Gómez, Margarita Aulberg, María Asquerino,  
Fernando Rey, Manuel Rojo, Vázquez, Pao Barnal, Camarón  
Reina, Manuel Dicenta, José Franco y otros muchos y escogidas  
figuras de nuestro cine dan vida a los distintos personajes cuyas  
historias componen el argumento de este film. De su impecable  
necesidad de la idea aporreada el hecho de que el teatro, Juana Reina,  
necesaria actriz y canción interpretando una canción inédita, amena-  
tando los muchos alicientes de la película.

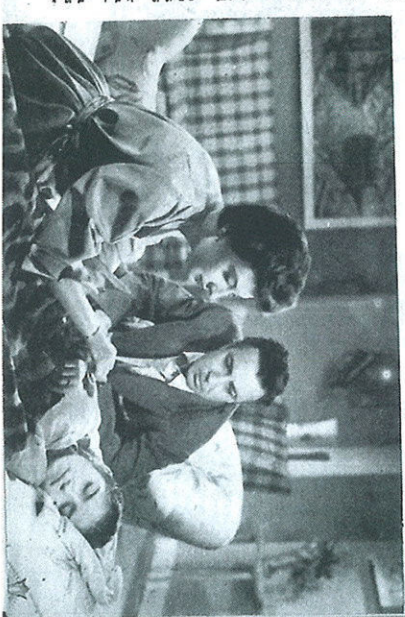
Luís Lucia, ha demostrado a través de sus realizaciones su do-  
minio del ritmo y la técnica cinematográfica, cuya amabilidad  
son, nos brinda una gran satisfacción de factura para el público.  
y verán como se hacen con el  
Con «Aeropuertos», la joven  
productora Ardel alcanza el an-  
bulo cinematográfico nacional.  
Presentada por Cinesa, muy  
pronto tendrá ocasión el pú-  
blico de disfrutar de que hoy  
atrayentes a modo de «Aero-  
puertos».

# Aeropuertos

NUEVO FILM DE  
**LUIS LUCIA**

Nos ofrece, en dinami-  
co relato, varios epi-  
sodios de accidentado  
sentimiento y simpática

Más de treinta prime-  
ras figuras de nuestro  
cine incorporan sus  
personajes



De las montañas que  
continúan la alpiñan-  
te, ha surgido un  
punto leve marcado con  
el nombre de aeropuerto. El  
pequeño círculo del perso-  
nal ha desplegado su acor-  
tumbrada actividad y la ma-  
ñana de los que esperan, ante  
la ineficacia barandada que los  
separa del campo. Con mo-  
dismo y ritmo zumban, el  
pájaro recorre y con se-  
gura manolita, un garboso  
dedir que contrasta su pe-  
sada mole, lo ha dejado  
norte «diste» «viga», cere-  
bro de los aires.

Tras potera convisión  
de sus motores, una puerta  
es su cordón psaltesco: pi-  
mano, una joven, elegante,  
transcendiendo aire parisiense; un se-  
ñor, despidido, que tirde su vida a  
todas partes con un alfilerado, que en  
sus penas demita costumbre de esos  
trance; varios más, y por último, la  
tipificación del aparato. Un oficial  
concomia, tendiendo un  
reclama la presencia de alguien en el  
interior y, a poco, desceñde con una  
chibucha del avión. Al cruzar la dis-  
tancia que los separa, como un  
control, como un cambio inerte  
de otro aparato a punto de  
partir. Un joven pelirrojo atende,  
apremiado, últimas indicaciones de  
un tripulante con un aparato  
poco con un promesa preguntas sobre la seguridad de su máquina,  
Leyes técnicas, y un taxi que, poco después, va dejando lejos el  
aeropuerto.

Militar, impresionera a la vida de un espectador indiferente,  
reguladas como sin aparente trascendencia. Y sin embargo, varias  
vidas se han cruzado y, en su mezcla, el destino ha prendido hilos  
separados que en adelante formarán un solo tejido, aunque a partir  
de la escena de posas es lugar clave y escenario propicio para en-  
carnar vidas, ya dramas o comedias.

«Aeropuertos es el título y punto de partida de la última película  
realizada por Luis Lucia, el director de una de las mejores películas  
en un año por la cámara que nos descubre su intimidad.

DESDE EL TRIBUNAL, por Valentín García

# MARIA DOLORES PRADERA

## quiere abandonar el cine (para dedicarse al canto)

**T**RIENES ya comencen a María Dolores Pradera. Bien, pues

samente en la preparación de un gran programa de canciones modernas que llevará como equipaje a la capital de Francia.

En los Estados Unidos, María Dolores Pradera ya tiene intervención en la película "Y estas espaldas"

pático papel, junto a Antonio Casal y Angel de Andrés, bajo la dirección de Javier Setó, un muchacho que comenzó bien su carrera de director y que, a juzgar por

te los artistas que toman parte en la labor anterior. Y al parecer, entre plano y plano, donde se desarrolla esta entrevista.

—¿Recuerda dos canciones tuyas por pedirlas?

—A mí, sí... Pero no soy muy indicado para juzgar canciones, porque no entiendo mucho. ¿Es que tanto te interesa esa nueva técnica del arte?

—¿Pienas dejar el cine?

—Si tuviese contratos para cantar lo abandonaría justamente por el tiempo que pudiera dedicarlo al canto.

—¿Pues ya ves, el cine y el teatro lo tendrías como complemento al canto.

—¿Cuántos años llevas en el cine?

—Desde el primer día de esta, dice en el cine?

—No, debate en el teatro de la Comedia, de Madrid, al mismo tiempo que interpretaba un papel en un pequeño teatro de Madrid, cuando Josép en el cine.

—Y como cantante, ¿eres veterana?

—¡Rechata nada más!

—¿Cuanto tiempo de "prele" quedas para cumplir?

—¡Jooor! seguiré cantando hasta que me "retire" el público. Eso es, hasta que el público rechate mi arte.

—¿Pero es que tu intención es abandonar el cine?

—Sí, puedo, sí. No olvides que los artistas nos debemos a nuestro arte; pero también al sueldo, ya que sin sueldo no podríamos vivir.

—¿Blas, ya tienes sueldos por el cine?

—El problema es que yo, en su momento, lo cual nos hace pensar en que verdaderamente esta muchacha ama el canto. Después de una breve pausa agregó:

—Para mí no tiene punto de comparación... Además me ha ido tan bien, que, la verdad, todo el mundo me felicita por haberme involucrado tan aína con la profesión del público.

—¿Cuáles son tus proyectos al terminar la película?

—Tengo muchos.

—El más próximo, por ejemplo.

—Ir a París.

—¿Canta?

—¿Contarás?

—¿Cómo iba a ir si no hace más de seis meses que tenía que estar allí.

—¿Sin embargo, no sé qué he



María Dolores Pradera en una escena de alta tensión amorosa, junto a Ángel de Andrés y Javier Setó, en la película, se dice, la legendaria "Y estas espaldas".

—¿De todo te enteras?... Bueno, cuando por ahí acerca de un contrato en firme con Iquino, ¿fuerdes decirme si hay algo en perspectiva?

—¿Algo malo?

—¿Que va? Lo que pasa es que me "ruboriza" decirlo.

—Una artista no debe "ruborizarse"... me me ponen por las narices, ¿no?

—Entonces es una carta razonable, ¿caso no las has recibido iguales en tu carrera cinematográfica?

—¿Tan cariñosas como ésta, cuando yo dicen que tengo una voz muy personal...

—Aquí tienen ustedes a Javier Setó y Pedro Lazaga, que vienen dispuestos a llevarnos a María Dolores Pradera.

—¿Vas a rodar el plano tuyo, tan pronto este colocada la cámara... Conviéndrte te diera un pequeño reposo el maquilador...

—María Dolores se disculpa. Formos un grupo los tres. Setó, Pradera, Lazaga y yo. Preguntas. Preguntas que se encaminan a París.

—Los dos se miran y sonrían. Abando intrigado.

—¿No es cierto?

—Lo era hasta hace pocas horas —replica Setó—, porque el contrato ha cumplido ya.

—Y lo peor —dice Lazaga— es que la culpa ha sido tuya por haber retrasado su trabajo.

—¿Qué tenía esperanzas y al día siguiente me quedaba a la espera de Antonio Casal y Ángel de Andrés, puesto que tenían que cumplir su compromiso teatral...

—María Dolores está entusiasmada —decimos— con su contrato de París.

—¿Pues positivamente lo tenga que dejar —contesta Setó—, por un momento de capricho en nuestros estudios.

—María Dolores se aproxima al grupo, ya maquillada.

—¿Soy bonita?

—El director acepta con la cabeza y ordena el rodaje. Permanecemos unos instantes y aprovechamos un momento de ensayo para despedirnos. Ya tenemos lo más importante gestionado de lo que nos han dado a entender. Ya, señores.



Antonio Casal y Ángel de Andrés charlaban. María Dolores y Valentín García rodaban escenas en Madrid. Pradera en la posteridad, formando parte de los buenos camaradas

*Ver Plano 1953 / no 658*



Y EN GRUPO, RAFAEL GIL, VICENTE ESCRIBA Y MANOLO MORAN.—En el momento del ataque sobre este apretado grupo que aparece en la foto, de Ana Es m eralda a Rafael Gil y Rafael Gil, al que le hicieron las preguntas que debían haber-

le hecho a Alfonso Sánchez, liza de su propia película una aguda crítica. Y hablando del cine en general, formula un diagnóstico a un preguntón atormentado: "En efecto, creo que entre las razones del éxito de "Bien venido, Mr. Marshall!" está el haber recogido un estado de ánimo en Europa." En el debate sobre los géneros aclara: "Creo que se puede tener éxito lo mismo con una película de "barbas" que con una en la que la acción se sitúa en un terreno más moderno." "El neorrealismo? La primera película neorrealista es muy vieja; se titula "Salida de los obreros de la fábrica." Luego Escrivá contraataca: "En las minas de atracción los mineros pueden luchar." "He dado oportunidades a los jóvenes del Instituto. No he hecho cine folklórico; pero todos sabemos que la cara de España que quiere verse en el extranjero es el folklóre." Manolo Moran —"señor don Manolo Moran" le llaman— ha estado muy sercico. Pero a la hora de las respuestas su ingenio se desborda: "¿Tústed no se parece a Bob Hope?" Moran pone una cara muy asustada y replica: "Palabra de honor que no sé quién es ese señor." Y cuando le dicen si es verdad que en algunos guiones el guionista se limita a escribir: "Aquí llega Moran y dice una de sus cosas", Moran replica: "Hombré, los directores son amigos." Alguien le pregunta por qué no hace papeles dramáticos. Y a ese alguien le contesta: "No se me han ofrecido." "¿Pues quéjese ahora que está a tiempo!"



FRAILE: "EL ACTOR MAS EXIGENTE, MORAN, QUE QUIERE SALIR GUARO."—Alfredo Fraile estaba en un ángulo. Por eso, los roles que tiraron contra él eran comunes, y Fraile los despegó con facilidad. Cuando le pregunta quién es el actor más exigente ante la cámara, contesta: "Manolo Moran, que quiere siempre salir guapo y con pelo." ¿La actriz más fotogénica? Fraile medita, piensa y suelta su quinela: "Amparito Ivelles." Y no le preguntan más.



FERNANDO FERNÁN GÓMEZ: "NO ESTA" —El peñerojo Fernando estaba de espectador. Pero se encontró metido en el temporal. Cuando una alumna —fue alumna y guapa— soltó su nombre, Fernando que estaba sentido sobre un escalón, puso la cara que ven en la fotografía y dijo: "No está." Pero estaba. Y estaba para poner los puntos sobre las fes en cuestiones sobre muy importantes: "En España se hacen menos películas históricas de lo que se dice, y los que hablan así es que siguen repitiendo lo que leen en los periódicos." (Y los periodistas se miran.) Y acerca de los críticos, Fernán Gómez dice: "Yo, en general, estoy contento de la crítica, en "escasas" ocasiones suplico a lo que creí que merecía." Y sigue su satisfacción: "Estoy contento del público del teatro... Y de los ingresos." Luego reviva los distintos cineastas: "Hay algo más que sólo cine americano y cine español." Y a cine italiano y cine francés, muchas veces superior al americano." Y a imperlmente que disparaba a cero sobre eso de la naturaleza: "¿No cree usted que, de todos modos, un actor español está más capacitado para el papel que un español que un americano?" —(Fotos: Saiz.)



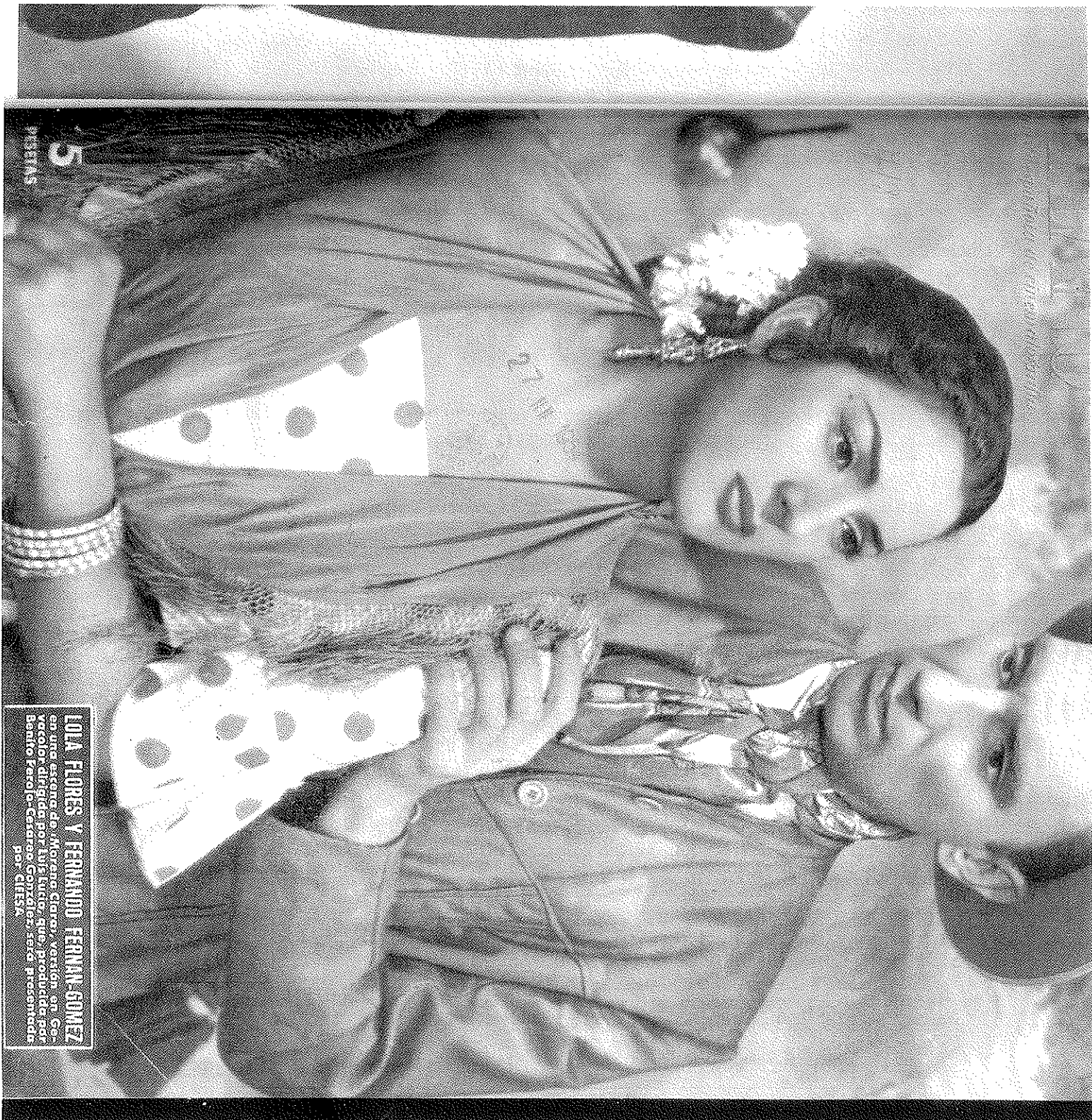
# ATKINSONS English Lavender

SIEMPRE DE MODA

Los trajes que usaban los niños de hace un siglo eran, generalmente, una imitación de los de sus padres. El encaje fue una característica de los vestidos de los niños en toda la Era Victoriana. Las niñas llevaban el encaje más fino y suave en cada garnición de a bonito vestido, que, por su forma y corte, era una versión en pequeño de la crinolina de la madre.

Los niños del siglo pasado fueron educados en el aprecio de la alta calidad. Esta es la razón por la cual la famosa Agua de Lavanda ENGLISH LAVENDER de Atkinsons aumentó mucho su popularidad en el curso del siglo.

Ver Plomo  
m0679  
20/10/1553



VESTIRAS

**LOLA FLORES Y FERNANDO FERRNAN-GÓMEZ**  
en una sesión de 'Morana Clara', versión en Ga-  
vador dirigida por Luis Lúcar, que produce por  
Bento Fajó-Casero González, será presentada  
por CLESA.

Primer Plano, no 371,  
27 juillet 1955



PRIMER PLANO  
revista española de cinematografía

27 JUL. 1955

5  
PTAS.  
NUMERO ESPECIAL  
DEDICADO AL FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN

MARIA LUZ GARCIA Y  
FERNANDO FERRAN-GONZALEZ  
en un plano de *424* dirigido por Cayo Irujo, que  
se muestra exclusivamente en Sevilla. Primeros para  
DYNON FILMS-CEA

TABLE

Primer Pleno, n.º 773,

Vol. 2, 6/08/1955

S C

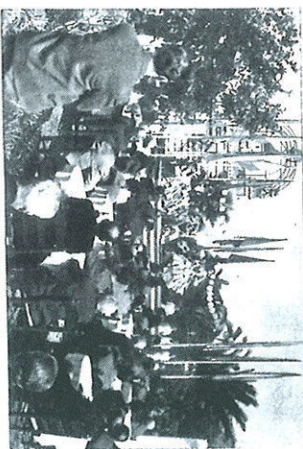
SON PELICULAS  
**CIFESA**

PROXIMO ESTRENO  
**«CONGRESO en SEVILLA»**

**Cinecomedia de ciencia y folklore, moderna y divertida, que interpretan Carmen Sevilla y Fernando Fernán-Gómez**

Una comedia científica se suele hacer en serio o se dice farsa con justicia celosa; pero a su alrededor, los que más bullen son otros que, por lo común, se olvidan pronto. Por eso, por saber vivir, y luego, los organizadores de profesión, esos fanáticos y valientes que son los que más desprecian y menos respetan, los que más se olvidan y menos se acuerdan, los que más se olvidan y menos se acuerdan, los que más se olvidan y menos se acuerdan...

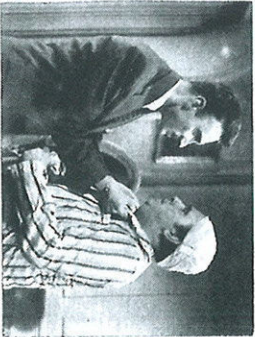
Una comedia científica se suele hacer en serio o se dice farsa con justicia celosa; pero a su alrededor, los que más bullen son otros que, por lo común, se olvidan pronto. Por eso, por saber vivir, y luego, los organizadores de profesión, esos fanáticos y valientes que son los que más desprecian y menos respetan, los que más se olvidan y menos se acuerdan, los que más se olvidan y menos se acuerdan...



«Congreso en Sevilla» es obra altamente moderna; pero se inspira en Sevilla, y, como película, gana la sola leyenda: no menos entusiasta!



Kompanekeras. ¡Dónde está Carmen Sevilla!



Tina y Alicia, escena por Fernando Gómez y Manuel Morán, en que éste ya se ha puesto antes la venda.

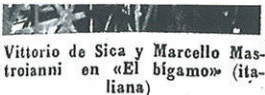


Carmen Sevilla y Nicolás Peribáñez en «Congreso en Sevilla», película e interesante presentación de Cifesa.

«Congreso en Sevilla», de Producciones Cifesa, es una película que promete ser una gran muestra de ciencia y folklore, moderna y divertida, que interpretan Carmen Sevilla y Fernando Fernán-Gómez. La película es una obra de gran calidad y su historia es original, moderna y divertida. Se trata de una película que promete ser una gran muestra de ciencia y folklore, moderna y divertida, que interpretan Carmen Sevilla y Fernando Fernán-Gómez.

JOSE BARRINO

Per Pleno n° 836, 2/10/56,  
Año XVI



Vittorio de Sica y Marcello Mastroianni en «El bigamo» (italiana)

Lahr, Marjorie Main, Joan Taylor, Ray Collins, Chief Yowlachie.

«Cuántas veces hemos visto a Rose Marie y Mike Malone, el sargento de la Policía Montada del Canadá, en el cine? Fueron Joan Crawford y House Peters, Mary Ellis y Dennis Kin, Jeannete MacDonald y Nelson Eddy, últimamente, en la gran época de esta pareja de cantantes. Ello indica suficientemente la virtualidad de la opereta de Otto A. Harbach y Oscar Hammerstein, que tanto hizo suspirar a las pianolas del mundo y cuyas canciones de ritmo popular conservan su frescura.

Le ha correspondido a Mervyn LeRoy trasladar al nuevo procedimiento de expresión del cinematógrafo la misma deliciosa historia de la pequeña semisalvaje educada en el fuerte de las Guerreras Rojas. Los dos factores fundamentales de la película eran, pues, el paisaje, con las posibilidades que deparaba el colorido y la ampliación del horizonte, y los cantantes. Mervyn LeRoy ha sabido sacar provecho a ambos, seguro de que ellos le bastaban para asegurar el éxito de un film favorablemente prejuzgado.

Pero en su realización, de gran sentido cinematográfico, en el que ponderó discretamente ambos factores para que no cayera en la monotonía, que tanto perjudica a los films musicales, ha dado pruebas de un virtuosismo coreográfico que resulta curioso, por lo menos, en un director que en general muestra sus preferencias por lo dramático. El ritmo del ballet indio —con motivos inspirados en las viejas escenas de los campamentos y con una animación digna del mejor «burlexk» del Bronx— constituye una lección de arte, que aparece elevando la calidad artística de la película.

Ann Blyth, Howard Keel y Fernando Lamas contribuyeron con su voz y con su talento interpretativo al esfuerzo realizado por el director para hacer de esta película un espectáculo animado y alegre. Y en el viejo policía montado que al fin de sus peripecias consigue el ascenso, quizá reconozcan a uno de los mejores y menos citados actores cómicos norteamericanos, que se llama Bert Lahr. Sus intervenciones son de antología en algunas secuencias de «Rose Marie».

## «El bigamo»

Callao, 11-X-56.

N. italiana. P. Royal Films. D. Mercurio. A. y d., Amidets. Age, Scarpelli, Tallarico, Rost. O. Mario Montuori, D. Virgilio Marchi. D. Luciano Emmer. Intérpretes: Marcello Mastroianni, Vittorio de Sica, Franca Valeri, Giovanna Ralli, Memmo Carotenuto, Marisa Merlini.

per en «Gloria» y otra en Tángers. En los dos casos el equivoco ha servido, naturalmente, para una serie de situaciones divertidas y jocosamente trágicas, porque en caso contrario no habría habido más remedio que encaminarse hacia el jolisin. En la película de Luciano Emmer, por el contrario, la situación clave, el truco sin el cual no hay cine de humor, parte de la confusión de dos maridos que tienen un mismo nombre, un vulgar nombre, Mario De Sanctis.

Pero Luciano Emmer —que arrancó en el cine con extraordinarios documentales y al que se le debe una de las mejores películas de la transición del neorealismo de cochambre a la poesía neorrealista «Domingo de agosto»—, posee una personalidad y una sensibilidad de más relieve que la de un mero conductor de la idea cómica de Amidei, trabajada artesanalmente por un numeroso equipo de guionistas, como es frecuente en el cine italiano. Esta sensibilidad es la piedra fundamental de su película, a pesar de las fáciles apariencias de humorismo teatral y asanietado que hay en la historia de Mario. Basta observar dos personajes que, sin ser los fundamentales de la película, han sido tratados con más cariño que ninguno otro por el director: la desgarbada que es Isolinda, viviendo en su soledad la felicidad de un hogar con el que sueña —llega un momento en la película en que nos parece que, efectivamente, se trata sólo de una ficción la existencia del marido—, y Quirino, el vagabundo que, al salir de la cárcel, emprende su personal batalla para restablecer la verdad. Dos humanísimos personajes que sustentan fuertemente la trama caricaturesca que gira en torno al abogado d'annunziano que encarna Vittorio de Sica. Y con ellos esa mayor elevación de toda la película se refleja en el sentido con que el director ha reflejado lo cotidiano de las vidas que juegan en el film: la minuciosidad de los detalles —esa escena de la comida, esas riñas familiares—, cuya unidad, tan difícilmente conseguible supone en el realizador una artesanía eficiente y admirable. Esto es lo que da la sensación de que una película tan mal construida en apariencia, tan llena de retazos tomados de lo vulgar, posee una elaboración minuciosa y perfecta. Lo mismo podemos decir de la aguda y buda intención caricaturesca que hay en otros tantos —como el abogado adjunto de Vittorio de Sica— y en otras escenas, como el juicio. Estos detalles se descubren a lo largo de la acción en una ininterrumpida



Fernando Fernán-Gómez y Julia Caba Alba en «El malvado Carabel» (española)

iento de cómico profundo resulta comparable a sus mejores interpretaciones. Marcello Mastroianni: es la sinceridad, especialmente en las iniciales escenas del film, cuando va de pueblo en pueblo vendiendo sus productos de perfumería. Giovanna Ralli y Marisa Merlini son agudadas y simpáticas, como lo es toda la película.

## «El malvado Carabel»

Actualidades y Bâtriz, 15 X-56.

N. española. P. Unión Films.CEA. D., ex.ativas Fiorava. A., Wenceslao Fernández Flórez. G. Manuel Suárez Caso. O., Ricardo Torre. M., Ruiz de Luna. D., Torre de la Fuente. D., Fernando Fernán-Gómez. I.: Fernando Fernán-Gómez, María Luz Galicia, Rafael L. Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez, Fernando Rodríguez, Rosario García Ortega, Julia Legado Caro, Julio Gordetegui, Joaquín Roa, Xán das Bolas, Antonio G. Wujada, Anibal Vela, Angel Alvárez.

Resulta curioso descubrir ahora en la novela de Wenceslao Fernández Flórez una antipatía de esos argumentos que bajo el calificativo de muy humanos, muy realistas, muy sencillos —y en general, muy de sainete—, na pues. de moda el cine italiano gracias a Zavattini, a Amidei y tantos otros escritores que, en suma, proceden de los flecos de Pirandello, Comedia d'arte italiana. La vida de este hombre modesto y simple, que llega a la conclusión de que en este bajo mundo hay que ser malo —o al menos parecerlo— para llegar a ser algo, resulta profundamente cinematográfica, como lo son tantas otras novelas del propio Fernández Flórez, al que como autor le ha perjudicado únicamente una cosa: la poca personalidad de los directores que cayeron sobre su vasta novelística. En sus obras —y por tanto en sus películas— hay siempre, bajo el amable humorismo que estruja los aspectos ridículos de la humana existencia —la humana fatalidad de vivir—, un patetismo amargo y a veces cruel. Del censo de personajes que ha puesto en circulación, Amaro Carabel, el malvado bueno, que vive la vulgar tragedia del novio irresoluto por la escasez del sueldo, es posiblemente el más significativo, incluso como espécimen de una sociedad contra la que ha clavado sus alfileres con bastante frecuencia el autor, y bastante legítimamente por cierto.

Pero dejando esta filosofía social que el tono primordialmente humorista y superficial de la película desvanece pronto, el film es un equilibrio conjunto de situaciones graciosas y otras que lo son menos. Dirigida por su intérprete, era lógico que la refundición cinematográfica —realizada por Suárez Caso en colaboración con Fernández-Gómez—, se orientara hacia la mayor brillantez del personaje principal. La inquietud intelectual de Fernando Fernán-Gómez es su



Folco Lulli e Irene Galter en «El secreto de Ana» (italian)

ficientemente conocida para no necesitar insistir en que esta valoración de lo cómico del personaje no ha ido en menoscabo de los aspectos dramáticos que laten en Carabel y su peculiar aventura. Y como actor, Fernán-Gómez ha sabido interpretar las dos facetas tan opuestas, como lo hizo en «El capitán Veneno» —una de sus mejores cintas humorísticas— y en «Balarras», una de sus mejores películas dramáticas.

Cmo director ha avanzado desde «Manicomio» y «El mensaje». Sin llegar a una altura excepcional, su labor merece alientos, porque no es tan frecuente el caso del actor que reúne en sí las posibilidades de intervenir directamente en todos los factores de una película, que debe ser eso: una obra de conjunto. La interpretación de María Luz Galicia, de Rafael López Somoza —que no está en el nivel que le corresponde—, de Julia Caba Alba y de todo el extenso reparto, muy identificado con su coro de personajes. Y la voz del narrador es la del desaparecido Pastor Mata.

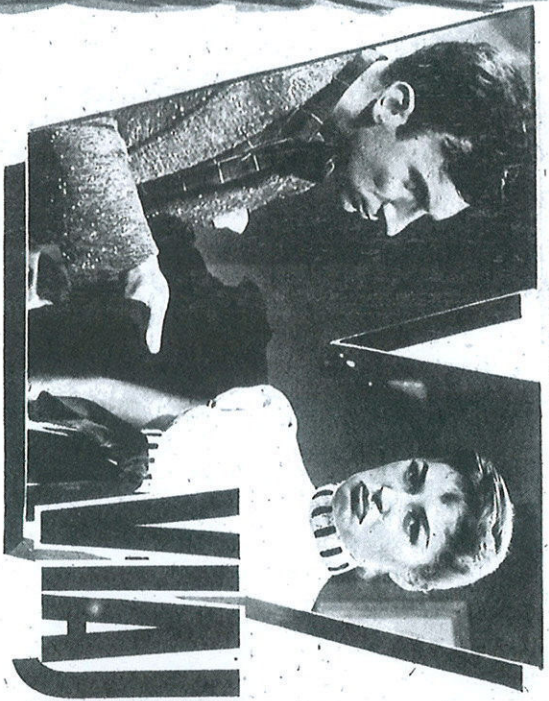
## «El secreto de Ana»

Benlliure, Ideal y Luchana, 15 X-56.

Esta cinta corresponde a la modalidad del folletín, que el cine italiano no se resigna a olvidar. Pero es un folletín vulgar, de un rarísimo folletín, en que intervienen viudas ricas y chóferes enamorados, críques, marineros y muchachas desvalidas. Tres guionistas que se han asociado para elaborar esta historia, y las consecuencias de la acumulación de incidentes nos recuerda aquel chi te del hombre rico que, para alejar los rayos, llenó su castillo de pirrayos: no se podía ni una tormenta. Aquí no hay tormenta final porque la acumulación de efectos acaba por abrumar. La tragedia se ensaña con los inocentes pero al final todo se arregla como es de suponer. Ubaldino María del Collé, su director, ha realizado su tarea de la manera menos comprometida posible, y lo único que merece citarse es la belleza del paisaje y de las intérpretes femeninas, Yvonne Sanson e Irene Galter. Un buen actor como Folco Lulli no gana nada con su reiteración de personajes stereotipados; y siempre vestidos de pna.



ASTORIA - GRAN EXITO EN - CRISTINA, de Barcelona



# MAJEDA NOVIOS

Escrita por  
NOEL CLARASO  
Y  
JULIUS DIBILDOS



ANALLA GADE • FERNANDO FERNAN GOMEZ

Primer Plano

m 0837,  
28/10/56,  
Año XVI.

La delantera electrónica internacional del humor...



**DEF**

..dispuesta a obtener el triunfo en la corrida de Beneficencia del cine español

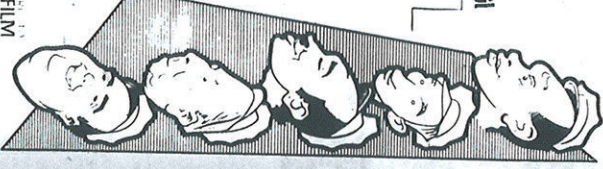
POR ORDEN DE ARRAULI  
**FERNANDO FERNAN GOMEZ • JOSE LUIS OZORES • JOSE ISBERT**  
**MANOLO MORAN • TONY LEBLANC • JULITA MARTINEZ**  
**MARLA MARTIN • TRINI MONTERO** Y LA PARTICIPACIÓN DE **DIANA MAGGI**

**PROSCOP**



VICINO  
**AGFACOLOR**

**Los ángeles del volante**



MANUFACTURADO EN  
**KLANGHILM**

**PRODUCCION Y DIRIGIDA POR IGNACIO E. IGUNO**

DISTRIBUCION Y VENTA PARA TODO EL MUNDO

**IFISA**

Las pers  
cubrimier  
como en  
habe  
que estos  
fian evolt  
nicio y a

En cua  
rido ya  
na habie  
en p  
—Come  
otro vi  
dura mi  
podamos  
—Pod  
cine de  
—Sin  
aspectos  
mo—  
—No  
cine, al  
Sfenz  
camino

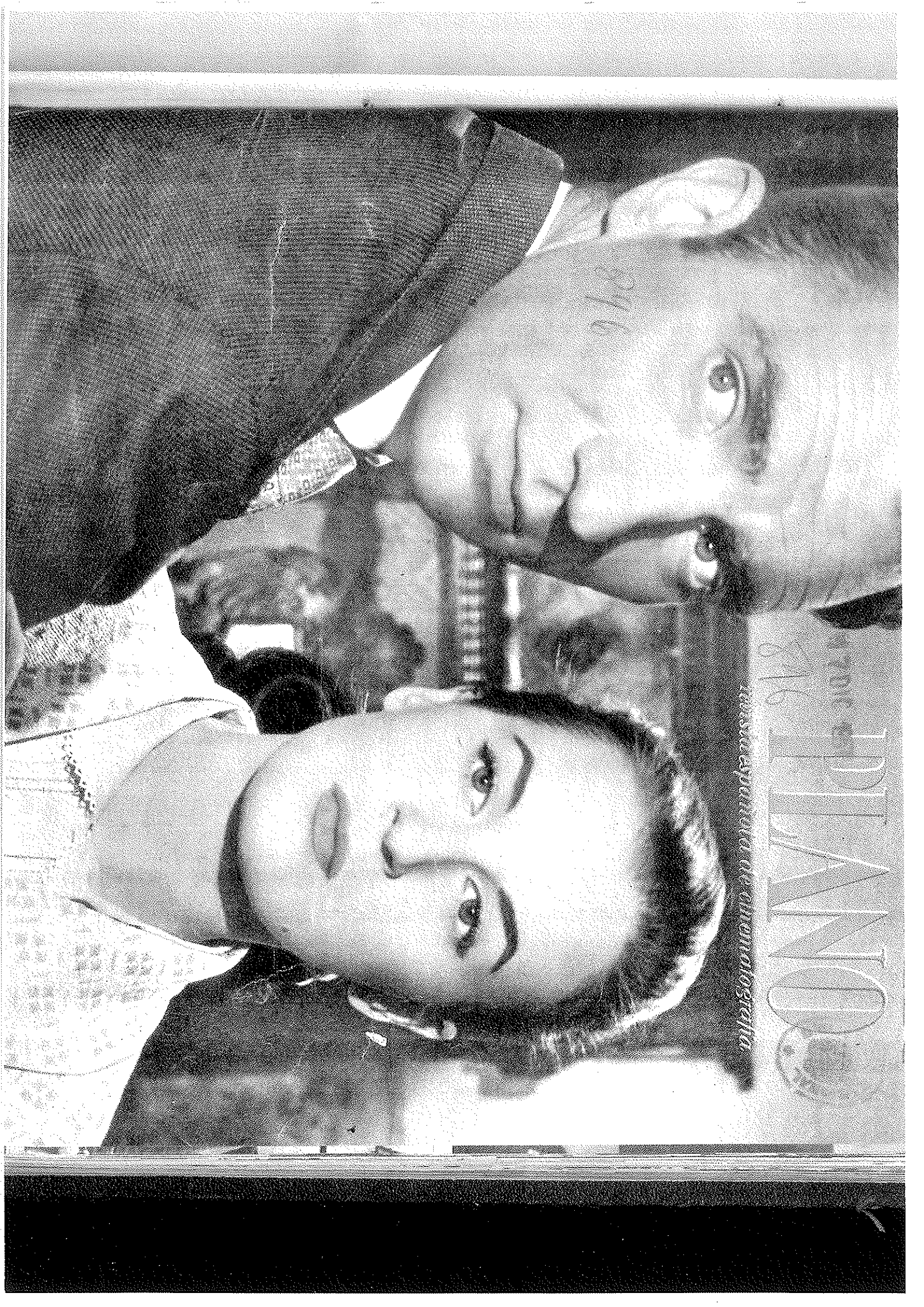
Jed  
malo  
tor tamb  
al que in  
tante, fi  
—Kog,  
zore el  
—Qué  
clonar e  
para sat  
—Est  
sincero,  
ritre a  
que nitr  
nematog  
último  
—No  
dor medi  
teridos  
omión,  
Sistema  
—Qué  
yerr  
No  
nalograd  
salida  
—No  
cuento,  
lo y real  
la mejor  
fedeis  
balco, t

Opinio  
saba Rub  
te como  
que uno

Los Pleno n 836,

21/6/56,

Año XVI



DIAMOND

quest'anno di fotografia

Ver Plano no. 836,  
15/12/57,  
Vol. 2,  
Año XVIII

REY



DESILLAS



PROTI



POMPEYA y PALACE. 16-XII-57.

N.º, española.—P. Agata Films.—D. Radio Films.—A y R. Noel Charabó y José Luis Dibildos.—O. Manuel Merino.—D. Francisco Canet.—M. Anton García Abril.—D. Pedro Lazaga.—I.: Analla Gade, Fernando Ferrnand 6 m e z, Tony Leblanc, Licha Calderón, Vicky Lagos, Antonio Ozores, Luchy Prado, José Luis López Vázquez, Margot Prieto, Mario Berriatua, Ena Sedeno, Xan das Bolas, Leo Anchóriz, Vicky Gómez, Anibal Vela, Erasmo Pascual, Ed u a r d i n i, Carlos Diaz de Mendoza, Angel Alvarez y José María Gavilán.

En cine italiano, que ya ha hecho desmar por la pantalla esos argumentos colectivos en que se recoge, con mayor o menor fortuna, la existencia de las telefilmistas, de las maniqués, de las distintas profesiones femeninas, no ha hecho sino adaptar a la época presente uno de los más castizos géneros teatrales españoles: el sainete de costumbres. Hoy, no obstante, pues, élas muchachas de azul, película española, aun colindando en el género de argumento colectivo, pertenece a una escuela muy nuestra de reflejar costumbres, tipos

Han sido los guionistas de esta cinta Noel Charabó y José Luis Dibildos. Conocido es el estilo humorístico y leve del primero. Su brillantez como escritor no tiene en el cine igual calidad, especialmente porque el guión ha resultado un poco desdibujado, sin apreciar completamente los elementos que intervienen. Muy afortunados los toques humorísticos ambientales, los pequeños rasgos, las escenas cortas, las frases de humor. Luego el tono difuso disminuye la calidad de la película. Bien es verdad que el propósito de Noel Charabó y José Luis Dibildos era, ante todo, construir una historia simpática, juvenil y distrayente.

Las bellas dependientes de unos grandes almacenes tienen también su corazoncito, sus ilusiones, sus planes para el futuro. Un grupo de muchachas ríen como una primavera en la sala de sonseas, de celos, de destempladas, de poéticas de todo orden en las imágenes de esta alta bien observada. Algunas secundarias, como la salida de los payasos en la pintoresca escena de la primera salida del novio, poseen sabor de cine de gran clase. De acuerdo con su desahogada tesis de que se nos va a relatar una eterna historia —el amor entre un hombre y una mujer—, las diversas parejas son manipuladas por los guionistas con gran habilidad, dando a cada una de élas el rasgo distintivo. En la cinta hay una labor correcta de Pedro Lazaga como di-

Las muchachas de azul



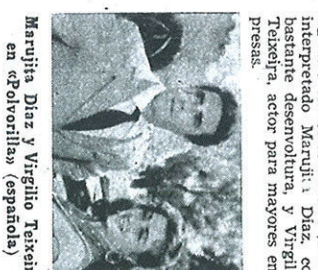
Una escena de «Muchachas de azul» (española)

rector, aunque en él se advierte que ha tenido que luchar con los factores formales de la película: el color y la dimensión gráfica. La envoltura del film es particularmente excelente. El material de interior y castizo ha sido capturado por la cámara de Manuel Merino en forma admirable. Algunas imágenes aéreas son de gran originalidad, y los tonos cromáticos, bellísimos. El espectador recordará una puesta de sol particularmente conseguida.

Todos los intérpretes ajustaron su trabajo al tono simpático y desenvuelto que poseen los personajes. Pero mencionamos a Analla Gade, de gran sensibilidad; el arte escénico de Tony Leblanc en su papel de taxista, a Fernando Fernández, en una excelente labor; a Licha Calderón, muy discreta; a Vicky Lagos, que trae su juventud; Luchy Prado, Mario Berriatua, Antonio Ozores, aunque un poco exagerado.

"LIBERTAD O MUERTE"

Albéniz. 12-XII-57.  
N.º, norteamericana.—T. O. «The First Texans».—F. Allied Artists.—D. Cineña.—A. y R. Daniel B. Ullman.—O. Willard Cline.—D. David Milton.—M. Roy Webb.—D. Byron Haskin.—I.: Joel Mac Orea, Felicia Farr, Wallace Ford, Abraham Sofaer, Chubby Johnson, David Silva, Jeff Morrow, Jody Meehan, Dayton Lumma, Rodolfo Hoyos, William Hopper, Roy Roberts.



En el trío de grandes personajes históricos norteamericanos el presidente Huston figura al lado de Washington, Jefferson o Abra-

ta a considerarse como el más típicamente nacional de la Unión, pese a ser uno de los últimos incorporados después de la Victoria sobre el general mejicano Santa Ana.

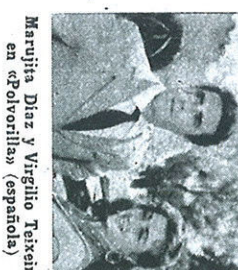
Es este episodio el que narra la película, construida toda ella para ofrecernos la gran sinfonía final de una batalla, con ritmo y movimiento prodigiosos. La existencia de Huston fue muy pintoresca y su huera, y en torno a este autor solido y político granon figuras muy clásicas en la historia americana. Entró ellos el famoso David Crockett, al que se dedicó una película y que en esta transmite de un modo eficiente.

Película interesante, con elementos muy hábilmente combinados, con un bello color y con una interpretación sobria a cargo de Joel Mac Orea —dejemos a un lado al caricaturesco Santa Ana, encarnado por David Silva—, cumple su misión de distraer.

Pavorilla

MONUMENTAL CINEMA. 16-XII-57.  
N.º, española.—P. Gredos Films.—D. Goya Films.—A. Antonio Quintero y Pascual Guillén.—R. Ramón Perello y Florian Rey.—O. Miguel M. Milla.—D. Eduardo Torre de la Fuente.—M. Fernando García Morcillo.—D. Virgilio Teixeira, Margulidiaz, José Marcos Davo, Casimiro Hurtado, Josefa Belarano, Rafael Albaladejo, José Prada, Manuel Arbo, Manuel Zarzo, Mario Moreno.

De una obra teatral de Quintero y Guillén, «Los cabaleros», se ha extraído una película que se atiene a las más mediocres características del género folclórico. Es la eterna historia de la bella gitana y el rico ganadero andaluz. Todo está demasiado tirado, nada hay que se salve de la vulgaridad, ni el guión, ni el diálogo, ni las situaciones, ni los chistes. Ha dirigido la película Florian Rey, cuyo nombre no gana nada con estos films. Y la han interpretado Marujita y Díaz, con bastante desenvoltura, y Virgilio Teixeira, actor para mayores empress.



Marujita Díaz y Virgilio Teixeira en «Pavorilla» (española)

UN MAGNIFICO DOCUMENTAL: «GOYA»

En el cine Rialto se proyectó el domingo pasado el documental «Goya» («Una vida apasionada»), en estuamancolor, dirigido por Ochoa.

La deliciosa película fue presentada por el insigne escritor y académico A. de Foxá, autor y locutor del documental, al que vemos en un momento de su disertación.

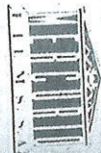


Fabricada en España según patentes americanas

MIRACLE MIRROR

... ¡miles espejamente resacas... toda para el CINESCOPE

# LA VIUDA por DIEZ AÑOS



ANALIA  
**GADE**

F. FERNAN  
**GOMEZ**

JOSE ISBERT

ARGUMENTO Y DIRECCIÓN:  
**F. FERNAN GOMEZ**

PRODUCCIÓN:  
**ESTELA FILMS**

**JOSE I**  
se va a  
part  
"LA VENGI

En su p  
cortaro  
y una

ALICANTE. Ozores, el  
de la ciudad pr  
San las pr  
ar desde hace  
eliz protagoni  
orno de in en  
za del hotel  
Por cierto q  
te en el ci  
fases, sus ges  
mo nos tiene  
l albo lienzo  
reguntado si  
ara decimos  
nate elevado  
ere, Ozores.  
Ha estadi  
anda por  
orado y con  
nos, a buen  
mucho mas.  
El actor m  
que ha hech  
de fieras. En  
Teresa del  
de estrellas  
Rojo, Tony  
lago.  
Ambas l  
o y la pr  
Ahora po  
ta como p  
va, que n  
...Cuanto  
saja?  
...El Sim  
nase, pero l  
nal deduci  
ntro caprici  
ho tiempo  
p preciso e  
nab, nadie  
can, por té  
astros gran  
Se hace  
ntra en es  
a ex actriz  
ha, simpáti  
inlelez y  
le, falta a  
eta de un  
del matrin  
physis, so  
le paratió  
n, colores  
Se ream  
ra en torn  
el cine.  
...Mi pr  
villanos, J  
timier, Ma  
...Cent  
Me hi  
a petici  
nla me  
En ra  
n con, c  
Chita.

*Primer Plano,*

*no 938,*

*Au/09/58,*

*Año XVIII*





1000  
107 Plano m 0888

20/78

13/12/59,

Ano XIX

# NO-DO

## UN COLEGA DE CELULOIDE

### Nació el primer lunes de 1943 y lleva producidos 1.391.400 metros

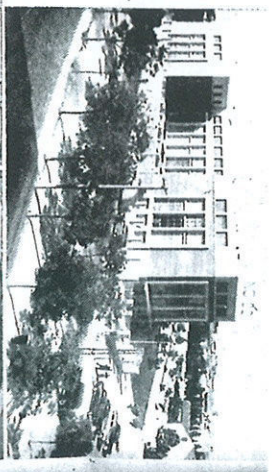
El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

Para abarcar la total producción de la época No-Do, una hazaña que consistió en imprimir 1.391.400 metros producidos (4.420 rollos de 300 metros), además que se imprimieron 70.000 metros de películas (series de empujones), nada de esto después que el No-Do, Taratán, por favor, se le dio un nombre que se le dio el día 19 de enero de 1943, cuando se estrenó el primer número de No-Do.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.



El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.



El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

El primer lunes de enero de 1943 apareció en las pantallas españolas el primer número de No-Do (Noticiarios y Documentales Cinematográficos), cuando el director de la empresa, el Sr. Juan José Fernández, presentó en manos del lector, el No-Do habiendo estrenado la doble edición de un número de 25 minutos.

*Ver Plano m o base,*  
*13/12/59,*  
*Año XIX*

Actualmente, el No-Do centra sus mayores esfuerzos en el semestral de sus ediciones a la TV española. La aparición de este programa en televisión es una indiscutible evolución en la ordenación de los noticiarios. La TV española y ya agota la primera mitad; ahora, el segundo tipo de noticia, porque la que pudieran llamar la noticia para el espectador, es la que se le presenta en forma de noticia. Pero, a cambio, la noticia de TV es directa, directa; al cine le quedaba el espacio de la noticia, pero no la noticia, pero no la noticia. Sin duda, en el mundo de la televisión, la imagen general que se le presenta al espectador es la que se le presenta al espectador. La imagen general que se le presenta al espectador es la que se le presenta al espectador. La imagen general que se le presenta al espectador es la que se le presenta al espectador.

BAHREINA



# FANTASIO (BARCELONA)

GRAN ÉXITO

NUNCA FUE MÁS DIVERTIDO EL DRAMA DE UN MARIDO QUE GANABA POCO Y UNA ESPOSA QUE GASTABA MUCHO  
 ¡UNA REGOCIANTE SATIRA DE LA VIDA DE RECIEN CASADOS!

ES UNA PRODUCCION METROROLI FILMS - P. C. TEIDE

## LA VIDA PRIVADA DE FULANO DE TAL

FERNANDO FERNAN GOMEZ  
 SUSANA CAMPOS

GUADALUPE M. SAMPERO ROBERTO CAMARDELL  
 DIRECTOR: JOSE Mª FORN

Un anillo demasiado costoso y un consultorio sentimental demasiado audaz crearon el mayor conflicto en la vida de Fulano de Tal



CRITI  
 AUT



PALACIO

Proyecto  
 dirid. 79  
 Arxime  
 dilloga  
 rindos, 1  
 Prandis  
 Cancon  
 ro.-Le  
 Monty-  
 dios, C  
 Eulkepr  
 Ana, M  
 Angeles  
 prados  
 Montan  
 yllur C  
 talion.  
 nes de  
 (197)

Merda,  
 ditione,  
 hores, qu  
 Ekko. Ar  
 a. In tur  
 a. In tur  
 fuero, a  
 pediendo  
 quibus 3  
 excepoe  
 Comittay  
 go para  
 enhar' i  
 va de la  
 extra, pr  
 una gran  
 Rildid, y  
 dando, ur  
 una afir,  
 Templo,  
 ras a te  
 corre' de  
 dures, lui  
 do a su  
 ra, post

*Per Pleno no 1079*

*18/06/81*

*Año XXI*

1er Pleno no 1162, 18/01/63, Año XXIII



FERNANDO FERNÁN-GÓMEZ



ANA  
ESMERALDA

**AQUI SE CUENTA TODO**

«La dulce vida», con lo que los exhibidores pierden un suculento plato comercial destinado a poner bien

GENTE PARRA y JOSE RUBIO... Después de ro-  
dar por la noche durante cincuenta días con una

1<sup>er</sup> Planer n.º 1189, 26/07/63, Año XXIII

# NUESTRO CINE EN UN VOLEO



## FERNAN-GOMEZ, GENIO, CON PERMISO DEL OTRO "GENIO"

FERNANDO Fernán-Gómez, en más de una ocasión ha demostrado sus dotes de actor, director y productor cinematográfico. Vuelve ahora a reunir este triple ataque de su personalidad artística. En esta semana comenzará su producción «El mundo sigue», que, además de producir, interpretar y dirige.  
Podemos anticipar al reparto, aún sin completar, los nombres de María Luisa Ponte, Agustín González, Antonio Prieto y Paco Pierrá. Faltan aún ochenta nombres más del reparto, que es numerosísimo.  
Como jefe de producción va Juan Estelrich, y como ayudante de producción, Arturo González.  
Para el genio pelirrojo no importa nada ese señor llamado mes de agosto; a pesar de que va a multiplicarse por tres, que siempre dará un poco más de calor.

## LUZ MARQUEZ "DEBUTARA" EN NUESTRO CINE

DESPUES de dos años de ausencia, Luz Márquez ha regresado de México, donde hizo ocho películas y televisión. Ahora Luz va a "debutar" en nuestro cine, y por la puerta grande. Será la protagonista, junto a Arturo Fernández, de "Sol de verano", que dirigirá Juan Buchs, en color, y que se rodará íntegramente en la Costa Brava, con muchas escenas en un desamparante yate inglés, que le sentará la mar de bien a "este hijo del cine español", como la llamó, para clasificar su estilo en nuestro cine, Alfonso Sánchez. Y para qué decir a Arturo Fernández, que es hombre de mar cien por cien, por herencia y por afición.  
Damos la nueva dirección de la estrella reintegrada a nuestro cine, donde dejó bien asegurado un buen puesto. Luz vive ahora en Maestro Alonso, 7, Madrid. Escrita que todas las



cartas de sus admiradores, que son legión, se las envían a sus cariñosos dominicos. Y los carteros andan de comilla.

# La semana en HOLLYWOOD

por VAV DUNHAM



Elizabeth Montgomery

- \* JOANNE WOODWARD Y PAUL NEWMAN VUELVEN A TRABAJAR JUNTOS.
- \* EVA GABOR SUSTITUIVA A SU HERMANA ISA ZSA.
- \* OLIVIA DE HAVILLAND VOLVERA A HOLLYWOOD.
- \* ELVIS PRESLEY RUEDA OTRA PELICULA.
- \* ELIZABETH MONTGOMERY SOBRENDA A HOLLYWOOD.
- \* BETTE DAVIS TIENE MUCHO TRABAJO.

\* Joanne Woodward y Paul Newman, que habían triunfado en el cine, abandonado el teatro por un tiempo, declararon que así mismo sería independiente de su matrimonio y por lo tanto no pensarán seguir trabajando en el teatro. Como vió Joanne y me dijo que estaba de acuerdo en volver a Hollywood para trabajar en películas que ella consideraba más interesantes que el teatro. Como vió que me quedaba muy sor- prendida me explicó que las habían hecho esta oferta y si la película se iba a hacer "A New Kind of Love".

\* En esta misma película a su hermana Zsa Zsa. Las razones por las cuales lo han hecho son muy sencillas: Zsa Zsa le hubiera gustado "A New Kind of Love" pero a última hora ha declarado que prefería continuar su luna de miel, cuando en una entrevista con este trabajo me preguntó si iba a hacer "A New Kind of Love", ha declarado.

\* Olivia de Havilland llevaba una larga temporada ausente de Hollywood. Muchos dicen que se fue de París y no sentía grandes deseos de trabajar. Allí vive con su esposo y sus hijos, dedica a su familia de una de esas. De todos modos los directores no se olvidan de ella, pues constantemente se le re- claman para que vuelva a trabajar. Al fin volvieron a verla por aquí, pues si no me han informado mal, ha aceptado que volverá a trabajar en un principio de esta manera Jean Crawford en "Jury in a Cage". Esta le ha rechazado porque se piensa que ella no tiene el nivel necesario para el film. "What ever happened to Baby Jane?" Esperamos a verla pronto. Warren ha llegado de Olivia durante este mes.

\* Elizabeth Montgomery, que en 1959 hizo de Gary Cooper en "Candente al silencio", ha revelado un temperamento de una alta clase que ha sorprendido a Hollywood en su nueva película. De todos modos no resulta tan sorprendente si se tiene en cuenta que ella es una actriz de gran personalidad. Muchas películas y que su padre es Robert Montgomery, que durante muchos años fue uno de los actores más populares de la pantalla americana. El padre que su hija quiere la tradición de la familia, pero, al parecer, Clark Young, marido de Elizabeth, no está conforme. pues desde que ella ha vuelto a los estudios su libertad corporativa se ha visto seriamente amenazada.

- \* PREMIO PARA F. F. G.
- \* "MISS CATALUNA" VA A HACER CINE.
- \* PRIMERA PIEDRA ARTIFICIAL.
- \* B. B. QUIERE CASARSE CON UN ESPAÑOL.
- \* JOSELUITO, A LA "MILLA".
- \* GUIONISTAS ESPAÑOLES, A TRABAJAR.



Nevea Garcia, Miss Cataluña

su oportunidad de trabajar en el cine. Hace el día veinte de este mes le de matrimonio a M. B. B. Quiere casarse con un español. Me lo dijeron y ya no me acuerdo de lo que va a ocurrir.

—¿Cuándo? —De su estancia a cincuenta mil por hora. —¿Cuándo? —De su estancia a cincuenta mil por hora. —¿Cuándo? —De su estancia a cincuenta mil por hora. —¿Cuándo? —De su estancia a cincuenta mil por hora.



Fernando Fernán Gómez

### INOCENTADA

El día 28 de diciembre, fue el día de las inocentadas cinematográficas. Se llegó a decir ¡inocentadas! que se había colocado la primera piedra de una ciudad cinematográfica en la falda de Montjuich. Ocas: que Brigitte Bardot quería venir a España a hacer una película. El último papel de su vida. ¿Que por qué el último? Pues porque confías que aquí se estaría con un libro que la hacían abandonar las cámaras a base de reproches y tener un caso y otro caso. ¿Que por qué el último? Pues porque confías que aquí se estaría con un libro que la hacían abandonar las cámaras a base de reproches y tener un caso y otro caso.

PRIMERA PELICULA DESDE que en mayo último, Nieves García salió elegida como Miss Cataluña, se ha empezado su primer pantofole largo y se ha emprendido una marcha de solidaridad para la película. Hace más y medio año la oportunidad de conseguir un papel, pero por no querer faltar a mi deber, he aceptado una oferta de un equipo de fútbol italiano, para salir en la primera película que se filmará en España. Pero como todo llega en esta vida, al fin le ha llegado su oportunidad de trabajar en el cine. Hace el día veinte de este mes le de matrimonio a M. B. B. Quiere casarse con un español. Me lo dijeron y ya no me acuerdo de lo que va a ocurrir.

Fotosuemas / 1968, Jovier, No. 08.

Fobogamos m0798 -

Años XIX.

31 enero 1964, A.9

LA SEMANA EN BARCELONA

por Gabriel Orfila

ENTREVISTA A DOS VOCES: ANAIA GADE - VICENTE PARRA



\* Dado hace cinco años hoy el actor más popular de España (Vicente Parra).

ANAIA Gade y Vicente Parra, dos de las figuras más populares del cine español, debieron coincidir en Barcelona, con la obra de la carrera. La carrera es una obra de tres actos presentada en un teatro...

ANAIA.— Es más difícil porque todo el peso de la comedia está repartido en muchos géneros, así como en muchos personajes...

ANAIA.— Para mí significa superación. Me dieron el premio a la mejor comedia en el mundo...

ANAIA.— Sí, es una popularidad conseguida normalmente, como por otra vía. Yo creo que la popularidad siempre se gana...

ANAIA.— Yo tengo una popularidad normal, no excesiva. Creo que es VICENTE. Cuando se es auténticamente uno, si aunque creo que he...

ANAIA.— No, he conseguido aquí, en España, en ocho años, lo que otros no han logrado en muchos más...

ANAIA.— Me hubiera gustado conseguir más, porque me he entregado a ello cuando se dio cuenta de que había fracasado...

ANAIA.— Me da cierta progresividad. La primera vez me quedé trabajando en dos películas, lo cual me valió, a los cuatro años, que me...

ANAIA.— Ni idea. No sé ni cómo en un momento bueno o malo. Por la VICENTE.— Es el momento más difícil de mi carrera...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

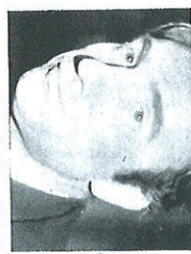
ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

ANAIA.— Seguir con ella, carreras y luego una película en Argentina, un premio...

FERNANDO FERNANDEZ GOMEZ GINE Y TEATRO



Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

Fernando Fernández Gómez estuvo en la semana en Barcelona. Una vez...

JOSE LUIS MADRID: NUEVA PELICULA



José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

José Luis Madrid, después de haber...

LAS COSAS COMO SON

Hay que esperar en los estudios cinematográficos...

FLASH DE NOTICIAS...

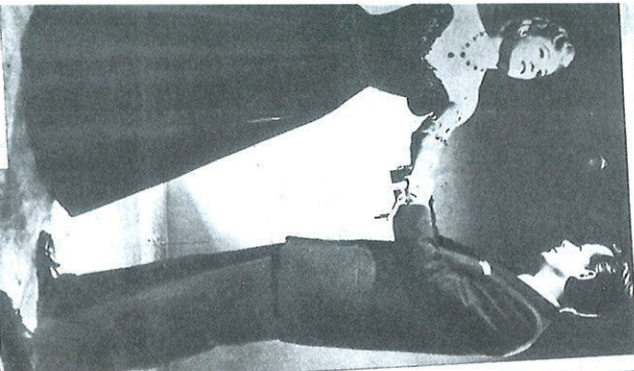
No será el Día de Reyes, ni Robert Triffin...

Decidido de una vez, en el título definitivo...



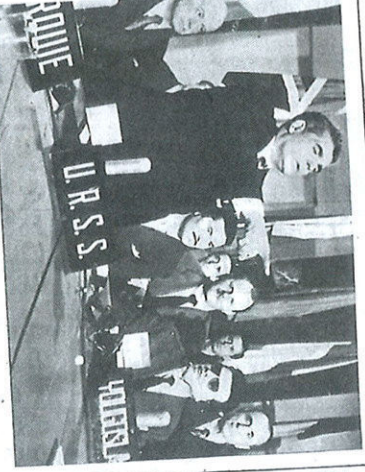
# DIA INTERRUPTIDA

## RAN FILM PARA UNOS IDES INTERPRETES



na suntuosa producción de la MEXOLIA. En el drama musical inspirado por el compositor de México, el actor español Juan José Martínez, que logra un extraordinario éxito interpretando el papel de un joven que se enfrenta a las dificultades de la vida en México. El filme, que se estrenó en México el 15 de febrero, ha sido un éxito de taquilla. El director, Carlos Bernhart, para el filme de gran emoción, el filme de la fama internacional que se estrenó en todos los territorios. El filme, que se estrenó en México el 15 de febrero, ha sido un éxito de taquilla. El director, Carlos Bernhart, para el filme de gran emoción, el filme de la fama internacional que se estrenó en todos los territorios.

# LLEGAN «BOMBAS PARA LA PAZ» QUE SEMBRARÁN DE ALEGRES Y SANAS CARCAJADAS LAS PANTALLAS ESPAÑOLAS



El punto de la guerra se demandó ayer vez y en la Asamblea General de las Naciones Unidas en París. Los representantes de las Naciones Unidas se celebró en París este día. El presidente de la Asamblea General, el Sr. Dag Hammarskjöld, ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión.



El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión.

# HOLLYWOOD

## ES

### FOTOS CLASIFICADAS

#### Una exclusiva de FOTOFEST



UNA NUEVA ESTRENA. El filme, que se estrenó en México el 15 de febrero, ha sido un éxito de taquilla. El director, Carlos Bernhart, para el filme de gran emoción, el filme de la fama internacional que se estrenó en todos los territorios.

El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión. El Sr. Hammarskjöld ha sido el encargado de presidir la sesión.

*Fotos tomadas el 27 de mayo de 1959. Año XIV & junio 1959, p. 16.*

*Fotogramas n.º 544. Año XIV.  
1 mai 1959, n.º 21.*



En San Demetrio, Roma, después provincial de Informacion y Turismo, y en el Radio Nacional, lee la lista de premios.

### SAN JORGE 1958

En cada año en la localidad de este Santo, el jurado de los Premios Nacionales de Cine, Radio y Televisión, se reúne para elegir a los ganadores de la capital catalana. En esta ocasión, el jurado se reunió en San Demetrio de Gossola, el día 15 de mayo de 1958.

#### CLASIFICACION DE PELICULAS NACIONALES

Mención al mejor director: **Manuel Antón** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor guión: **Manuel Antón** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor actor: **Alberto Cifuentes** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor actriz: **María de la O** por "El hombre que se fue".

#### CLASIFICACION DE PELICULAS EXTRANJERAS

Mención al mejor director: **Roberto Rossellini** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor guión: **Roberto Rossellini** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor actor: **Roberto Rossellini** por "El hombre que se fue".  
Mención al mejor actriz: **Roberto Rossellini** por "El hombre que se fue".

### JOHN GIELGUD, EL INTERPRETE DE SHAKESPEARE

Por JOHN CHAPMAN  
John Gielgud es un actor de teatro y cine inglés. Ha interpretado con gran éxito a Shakespeare en numerosas obras. Su actuación en "El hombre que se fue" fue especialmente destacada.

#### GIEGUD SE DESVANECIA

Toscanni, según se cuenta, se desvaneció al interpretar a Shakespeare en "El hombre que se fue". Este hecho se convirtió en un momento memorable de su carrera.

#### UN MEDIO

El medio de comunicación que se utiliza para difundir la cultura y el arte es fundamental para el desarrollo de la sociedad.

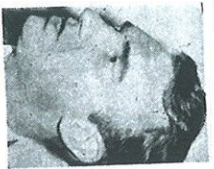
#### EXCLUSIVA DE FOTOGRAFIA

Una exclusiva de fotografías que muestra momentos importantes de la vida de los artistas.

*¡No lo dice, lo vive!*

«...EL PUBLICO, EL GRAN PUBLICO TIENE CIERTAMENTE UN MAL GUSTO MUY ACUSADO...»  
«...SI EN MI HAY ALGO DE PERSONALIDAD, SIEMPRE AFIORARA MAS Y MEJOR EN EL CINE QUE EN EL TEATRO...»

### FERNANDO FERNAN GOMEZ



Fernando Fernán Gómez es un actor y director español. Su obra más conocida es "El hombre que se fue". Él mismo comenta que el público tiene un mal gusto muy acusado, pero que siempre afiorará más y mejor en el cine que en el teatro.

#### DICHO:

**ENRIQUE SORDO**  
«REVISTAS»  
«...en una novela de primerísimo rango, de la más profunda y conmovedora que he leído en España...»

### IV CONCESION DE LOS PREMIOS «FOTOGRAMAS DE PLATA»

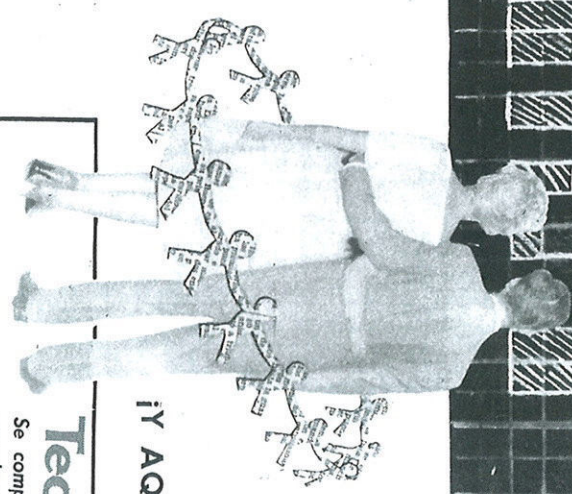
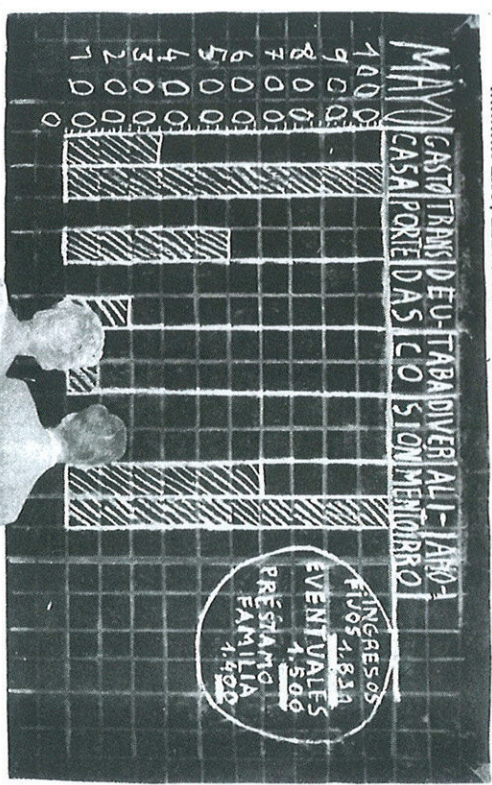
Como en años anteriores, en el presente más de un millón se concederán los premios a los mejores trabajos de cine, radio y televisión. El jurado de los Premios Nacionales de Cine, Radio y Televisión se reunió para elegir a los ganadores.

- Los Premios «FOTOGRAMAS DE PLATA» se otorgan a:**
- La mejor interpretación femenina
  - La mejor interpretación masculina
  - La mejor dirección
  - La mejor película extranjera
  - La mejor película española
  - La mejor película extranjera





LA GENTE LES CONSOLABA, DICIENDOLES: "¡Químotejenes toda, LA VIDA POR DELANTE  
 .....PERO: ELLOS PREFERIAN TEMER La vida alrededor!"



¡Y AQUÍ ESTÁ YA!

**Tecisa**

Se complace en informarles  
 que toca a su fin el rodaje  
 de su primera producción

# La Vida alrededor

Argumento y Guión: **F. FERNAN GOMEZ, M. PILARES, F. SORIA**  
 Director: **FERNAN GOMEZ**  
 con **ANALLA GADE, F. FERNAN GOMEZ, MANOLO MORAN, CARMEN DE LIRIO**

*Foto tomada n° 554. Año XIV  
 10 juillet 1959. 2e de  
 couverture.*

**ANALLIA GADE y FERNANDO FERNAN GOMEZ**



que tanto les  
divirtieron  
con las peripecias  
de la existencia  
de hoy  
en la película  
más inteligente  
de 1958  
**LA VIDA POR DELANTE.**  
notifican  
que ya tienen,  
como entonces  
querían,  
**LA VIDA ALREDEDOR...**  
y con ella,  
nuevas "papeletas"  
a resolver, en...

**PUERQUETURA  
ECONOMIA DOMESTICA  
PSICOTECNIA  
LEYES  
... y en AMOR**

**¡CON LAS QUE HARAN  
A USTEDES  
MAS FELICES  
QUE NUNCA!**

**MANOLO MORAN  
CARMEN DE LIRIO**

Una producción TECISA

# **LA VIDA ALREDEDOR**

**DIRECTOR:  
F. FERNAN GOMEZ**  
CAMARA: ALFREDO FRAILE  
GUIÓN DE FERNAN-GOMEZ, M. PILARES y F. SORIA



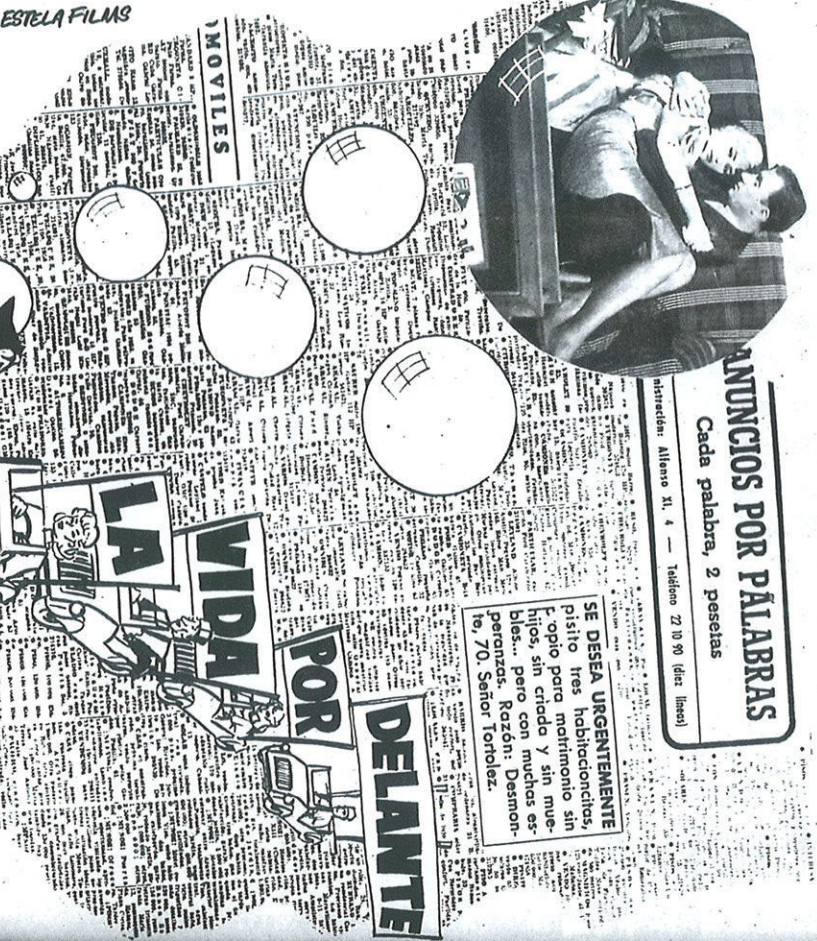
*Fotogramas Moscú, Año XIV,  
11 sept 1958, p. 14.*



de suicidarse

PICTURA QUE INAUGURA EN NUESTRO CINE EL HUMOR 1959

UNA PRODUCCION: ESTELA FILMS



ANUNCIOS POR PALABRAS  
Cada palabra, 2 pesetas

Administración: Alfonso XI, 4 - Teléfono 22 19 90 (diez líneas)

SE DESEA URGENTEMENTE  
piso tres habitaciones,  
piso para matrimonio sin  
hijos, sin criada y sin mu-  
bles... pero con muchas es-  
peranzas. Razón: Desmon-  
te, 70. Señor Tortoloz.

ANALIA  
GADE  
FERNANDO F.  
GOMEZ  
JOSE ISBERT  
ARGUMENTO Y DIRECCION:  
FERNANDO F. GOMEZ



*Fotosumadas mosko,  
año XIII, 5 sep/1958,  
n.º 2.*

Fotogramas n.º 520 - Año XIII,  
14 nov 1958, p. 17.



### «LAS CHICAS DE LA CRUZ ROJA»

Una grande para una ciudad el de la fiesta de la bandera. Animan sus calles, plazas, parques y avenidas grupos femeninos disciplinados por la fervorosa para la Cruz Roja. Y nadie se resiste al requerimiento. Se llenan las salas y hay que ventilarlas en las mesas que recorren lo resudado, para seguir las peticiones en un caminar incesante, alegremente cumplido. Y con ese tema, Rafael Salvia — como guionista, en colaboración con este maestro con Pedro Masó — y como director, ha hecho una película muy graciosa. Está rodada en Madrid, en un recorrido por diferentes lugares captados en resplandeciente cromatismo. Avenida de José Antonio, la Cibeles, la calle de Alcalá, la Plaza de la Independencia, el Hipódromo de la Zarzuela, el Estadio Santiago Bernabéu. Unidades circunstancialmente cus-

tro preciosas muchachas — Julia, Paloma, Marión e Isabel — en ese generoso trabajo de postular para la Cruz Roja, se establece entre ellas una firme amistad. Se cuentan sus intimidades, sus amores... Y deciden ayudarse. Conocemos sus aspiraciones, sus ilusiones. Uno de los más significativos y mejor logrados pasajes de la película es el de la plasmación — realizada — de los sueños en la ventura de las cuatro chicas. Desfilan distintos tipos, algunos de tópicos, pero todos eficaces para suscitar la hilaridad del público. Interpretan a las cuatro muchachas Concha Velasco, Luz Márquez, Katia Lortiz y Habel Carr. Y asumen los papeles de sus galanes y galanesadores Tony Leblanc, Antonio Casal — un psiquiatra, más loco que sus clientes —, Arturo Fernández y Ricardo Zamora. Sobresalen en el erecidísimo reparto, en intervenciones secundarias, o epifonías, María Isabel Fallarés, Pedro Porcel, Adrián Ortega, Gabriel Llopert, Mercedes Alonso, Raúl Cancino y Angel Ter.

### «ANA DICE SI»

La trama es vieja, muy repetida por el teatro y el cine. Pero no importa. Una herencia condicionada. Y unos personajes tienen interés en que se cumplan las cláusulas del otro. Lo de menos en estos enredos festivos es el argumento. Lo de más es la gracia de su desarrollo. Pero como hay diversas clases de comedia — desde la cínica embusteramente ingeniosa y la vulgar y facilon —, lo que asegura el éxito es el empleo de la que le va. Y lo que en un tiempo se denominó en argot teatral, «astuzanecacas», es la aplicada a una ficción. Encaja exactamente a sus incidencias «el tono exagerado, que no es excesivo de lo bufó, ni el de desorbitación de la burla al resentimiento, sino el de la jovialidad envuelta y desventrada en simpatía. Los tipos están caricaturizados, pero sin acritud. El principal, que es un joven jurista, de los que aceto se llaman en algunos sectores antiguos «calaveras», ocupa cuidadosamente un buen corazón. Y ella, su primera — o lo que sea — que aparenta que no sabe nada de la vida. Pero que la conoce por su inclinación femenina es una garantía de felicidad conyugal. Por eso las incidencias giran sobre el tema — siempre sutilivo — del verdadero o falso amor. ¿Quién la quiere



Fernando Fernán-Gómez

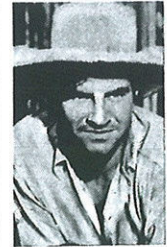
más: el de existencia divertida o el de una cotidianidad absurda? Son dos las parias que se agitan alrededor de esta cuestión. Interpreta la primordial Analía Gadé, que es guapísima, y Fernando Fernán-Gómez, que es muy bromista. Y a la otra, en concordia o mejor dicho, de contraste, Lariña Valenzuela, que es muy bonita, y Antonio Ozores, que es muy jocundo. Merece resaltar la actuación afortunadísima de Elisa Montes, en su mejor cometido artístico. La película, guiada de Noel Clarasó y José Luis Dibildos, dirigida admirablemente por Pedro Lazaga, exhibe unos bellos panoramas de la Costa Brava, lucidamente reflejados en muy brillante colorido.



### «ARTE FOTOGRAFICO»

HEMOS recibido el número de «Arte Fotográfico» correspondiente al mes de noviembre. En esta magnífica publicación, que cuenta con un nutrido y selecto grupo de lectores, hemos encontrado las secciones de costumbre, además de las habituales e interesantes colaboraciones. P u e d e n destacarse entre todas «De la Fotokina 1958», de Ignacio Barceló; «Encuentro con Henri Cartier-Bresson», de René Haury; «El retrato con luz artificial», de Diego Gálvez; «El cine en arte fotográfico», de J. López Clemente; «Fotografía en color», de José María Fernández Piñero; y el «Festival Internacional de Venecia», de V. A. Pinella. Ilustran el presente número varias magníficas fotografías premiadas en el IV Salón Nacional de Fotografía «San Isidro Labrador», organizado por la Real Sociedad Fotográfica de Madrid.

mascan un poco que supiese que los críticos la preferirían. Yo la preferí. «The Music Man» es un espectáculo delicioso, mientras que «West Side Story» es algo completamente distinto a lo habitual, por lo que le concedí mi voto. Pero cuando se hizo el escrutinio, se descubrió que ambas obras estaban empatadas a 9. Esto significaba que no habría concesión de premio. Hace años armé un gran escándalo, porque se había caído en la costumbre de declarar desiertos los premios. Alegué que no siempre se podía esperar que surgiera una obra extraordinaria. Puesto que yo era el que había organizado el escándalo, cambié mi voto y se lo concedí a «The Music Man».



Robert Preston



Judy Holiday

### EL VERANO, ENEMIGO DEL TEATRO

Al escribir estas líneas, se representan en Broadway unas catorce obras: «Bells are Ringing» y «Famula» han abierto otra vez sus puertas después del descanso veraniego, durante el cual las estrellas, Judy Holiday y Lena Horne, respectivamente,

años, el acondicionamiento de aire en nuestros anticuados teatros consiste en aire que se filtra a través de grandes bloques de hielo. Al entrar en el teatro desde la calle, el espectador percibe una agradable temperatura, que sin embargo no es más que apariencia. A finales del primer acto, el aire acondicionado pega la camisa a la sudorosa piel del público. A finales del tercer acto el hielo se ha fundido y los espectadores se encuentran en una caldesita y asfáltica habitación.

(Exclusiva de FOTOGRAMAS para España. Copyright Chicago Tribune Syndicate-Agencia Zardoya)

### ULTIMA HORA

#### Se confirma que Bárbara Stanwyck vuelve al cine

LA gran estrella del cine americano, Bárbara Stanwyck, que fue una de las primeras del cine sonoro, y quizá la que más años se ha sostenido en este primer puesto, va a rodar una nueva película después de varias temporadas de alejamiento de las pantallas. Sin embargo, la primera producción en la que va a intervenir Bárbara Stanwyck en su segunda época cinematográfica, no se rodará en Hollywood, donde ella jamás había querido salir. Era la única que hasta ahora se había negado a trasladarse a Europa o a África para filmar una película. El film que ahora interpretará es una coproducción americana-francesa, que se rodará en las proximidades de Atenas, y que llevará por título «Sunglars». Se ignora quiénes serán sus oponentes en esta película, y cuál es el argumento, pero, por ciertos comentarios oídos en Hollywood, se tiene la certeza de que Bárbara Stanwyck, como actriz, no interpretará un papel de mujer joven, sino otro más adecuado a su edad. En todas partes hay un gran interés por saber si de ser cierto el rumor, cómo aceptará el público a esta actriz que fue una de sus favoritas en un papel tan distinto de los que solía interpretar.

## Perdone: pero usted puede ser un asesino

por LUIS MARSILLACH

JUSTO puede ser un asesino. Le presento mis excusas. La afirmación no es mía sino de Alfonso Paso. Con más exactitud: de Simón Aldebré, protagonista masculino de la comedia de Alfonso Paso, que se titula precisamente así: «Usted puede ser un asesino». La comedia se basa en una frase de Georges Simenon: «Lo verdaderamente difícil no es asesinar, sino demostrar que no se ha asesinado». Esta idea de Simenon es bastante discutible. Muchas veces es difícil demostrar que uno es inocente, y no sólo en los casos de asesinato. Hasta frente a los jurados de una esposa, al marido más serio y leal le costará acreditar su fidelidad. De ahí que los celos sean siempre peligrosos para el bienestar de un matrimonio. Si nos atojan a preguntas, lo más probable es que nos pongan en aviso. Aunque todo sea perfectamente limpio y claro. Lo que es a raíz de lo que se puede demostrar. Pero, ¿cómo demostrar lo que no existió? Sólo los he-

chos son demostrables. Si afirmamos «esto hice», es fácil podamos aportar pruebas, pero ¿cómo están las pruebas de aquello que no hicimos? En «Usted puede ser un asesino» concurren un cúmulo de circunstancias para hacer sospechosos de asesinato a «Simón Aldebré» y a «Henri Louitex», dos amigos que se disponen a aprovechar las vacaciones de sus respectivos cónyuges para correría en grande. Lo que ellos quieren es jugar. Pero con lo que se encuentran es con un cadáver. Y un cadáver en la casa. La muerte ha sido fortuita, pero ¿cómo justificar la existencia del cadáver? ¿Por qué está el muerto en la casa? El enredo podría desarrollarse en un momento de tensión, pero el autor se lanza por el camino de lo bufo y consigue divertirse y encantarlos. «Simón» y «Henri», que tan felices se las proponían, lo pasan muy mal. En cambio, los espectadores lo gozan lo indecible. Es la comedia más torrada de Al-

fonso Paso. Tiene la gracia por arrechos y todo está urdido y tramado con un ingenio y una habilidad insuperables. El aire de la comedia es jardínelconceito. Alfonso Paso es el único autor que ha sabido seguir las huellas del turgese humorista, el único discípulo digno de tal maestro. Aunque, también como al maestro, le perjudique el exceso de producción.

La interpretación es magistral. Ismael Merlo es un actor magnífico, con una comicidad de segura eficacia y en la línea de la mejor escuela de hoy, sin exageraciones, siempre natural y espontánea. Ella es Diana Maggi. A Diana Maggi la conocen bien los aficionados al cine. Es figura relevante del cine argentino. Ha intervenido en más de 18 películas, pero la que la ha hecho famosa ha sido «Nacho Repulse», que le valió el primer premio de la Aca-

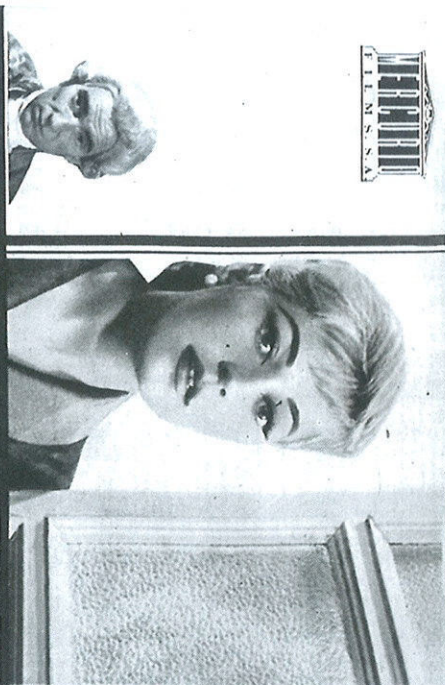


Diana Maggi

demia de Artes y Ciencias Cinematográficas de la Argentina y ser declarada como la primera actriz cinematográfica del país en 1951. La chica es un encanto. Y, en efecto, una actriz considerable. Hay momentos en que con su preciosa expresividad llega a lo genial. Completado el reparto por Ricardo Alpuente, Carlina Merlo, Encarnita Paso, Pepe García Noval y otros valiosos artistas, a los méritos de la comedia se unen los de la interpretación.

ANNADO ROEBE JUDA RESENS MANO

ESTRENO INMINENTE!



ANALIA  
**GADE**

F. FERNAN  
**GOMEZ**

JOSE  
**ISBERT**



# LA VIDA por DELANTE



ARGUMENTO  
Y DIRECCION  
F. FERNAN GOMEZ

UNA PRODUCCION: ESTELA FILMS

LA PELICULA QUE INAUGURA EN NUESTRO CINE EL HUMOR 1.959

*Foto sumario n.º 525, Año XIV,  
Cenizas, 19 dec 1958,  
n.º 32.*

Llegó la hora His de la felicidad con el lanzamiento de las 'BOMBAS PARA LA PAZ'



HISPANA FILMS S.A.

PRESENTA:

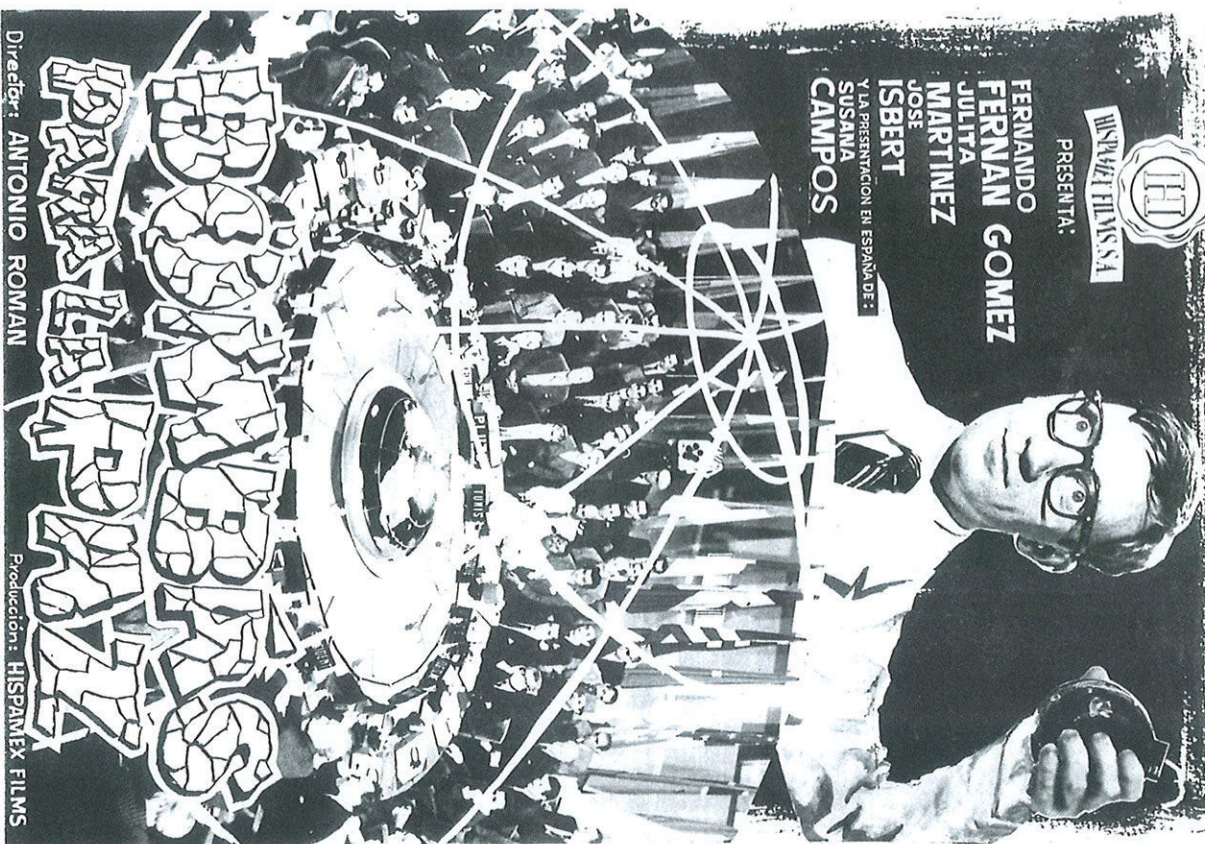
FERNANDO GOMEZ

JULITA MARTINEZ

JOSE ISBERT

SUSANA CAMPOS

Y LA PRESENTACION EN ESPAÑA DE:



Director: ANTONIO ROMAN

Produccion: HISPANEX FILMS

La más extraordinaria sátira sobre los ángeles pacifistas de conocidos hombres de nuestro tiempo. Ritmo trepidante y alegría a raudales en un tema inédito en el cine universal.

*FotoFomox m o s a s , Año XIII  
(extra Navidad), 19 de  
1958, p. 36.*



ES UNA PELICULA  
**CIFEESA**



**MORENA CLARA**  
vuelve en Gevaconcolor  
**LOLA FLORES Y FERNAN-  
DO FERNAN-GOMEZ, LA  
INTERPRETAN CON  
MIGUEL LIGERO  
DIRIGIDA POR LUIS LUCIA**



Luces, cámara y acción... más películas de este nuevo período de la famosa comedia

—¿Tendrán la variedad animal de todas las películas? —No, pero un actor distinto. Pero evidentemente el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto.

—¿Y ahora con los animales? —Ahora con los animales. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto.

—¿Y ahora con los animales? —Ahora con los animales. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto. Pero el espectáculo es distinto.

Se hay media como... y así... y así... y así...



La princesa Lola Flores... y así... y así... y así...

*Florencia clere,*  
*Fotogramas no 294,*  
*Año IX,*  
*16 juillet 1954, p.10*

Morena Clara,

Fotogramas n.º 803,

Año IX,

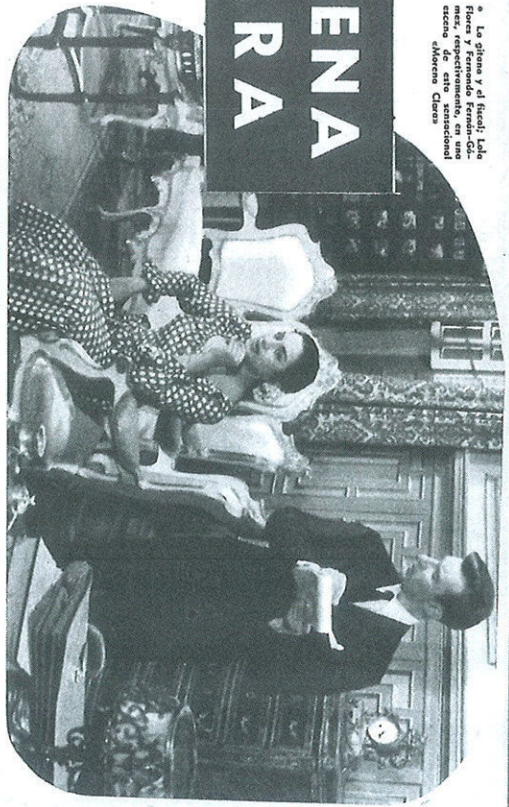
22 sept 1954, p. 11

SIN PELICULA  
CIFESA

La gloria y el fiscal: Lulu  
Plaza, respectivamente, en una  
escena de este sensacional  
"Morena Clara"

# MORENA CLARA

LOS CUENTA CON  
LEGRE Y DES-  
PRENADA ORI-  
GINALIDAD, LA  
HISTORIA DE LOS  
"CALES"



OLA FLORES, FERNANDO FER-  
NAN-GOMEZ Y MIGUEL LIGERO,  
CON LOS TRES GRANDES DE  
ESTA NUEVA REALIZACION DE  
LUIS LUCIA

MORENA Clara ha dejado de actuar en los estudios. Cien días de rodaje, habiendo sido los Estudios, porque el director pudo la palabra final. Nada tiene que ver con la historia de los Cales, no lleva la suada de un momento, sino que es un personaje. Toda la gracia de una película buena de luz y colorido, está en la fuerza que

• Aquí empieza la cinta en los tiempos remotos de los reyes, cuando los Cales eran los señores de la tierra. Y claro, el amor que surge entre la princesa y el príncipe, es el amor dominante. De nuevo, el millo no hay que decirlo, para ella es una historia de amor en el balcón, ni escena de Morena Clara se ven todos los días en la casa; ella le pre- por fardando, ellos y habla que es pronto, sonríen.

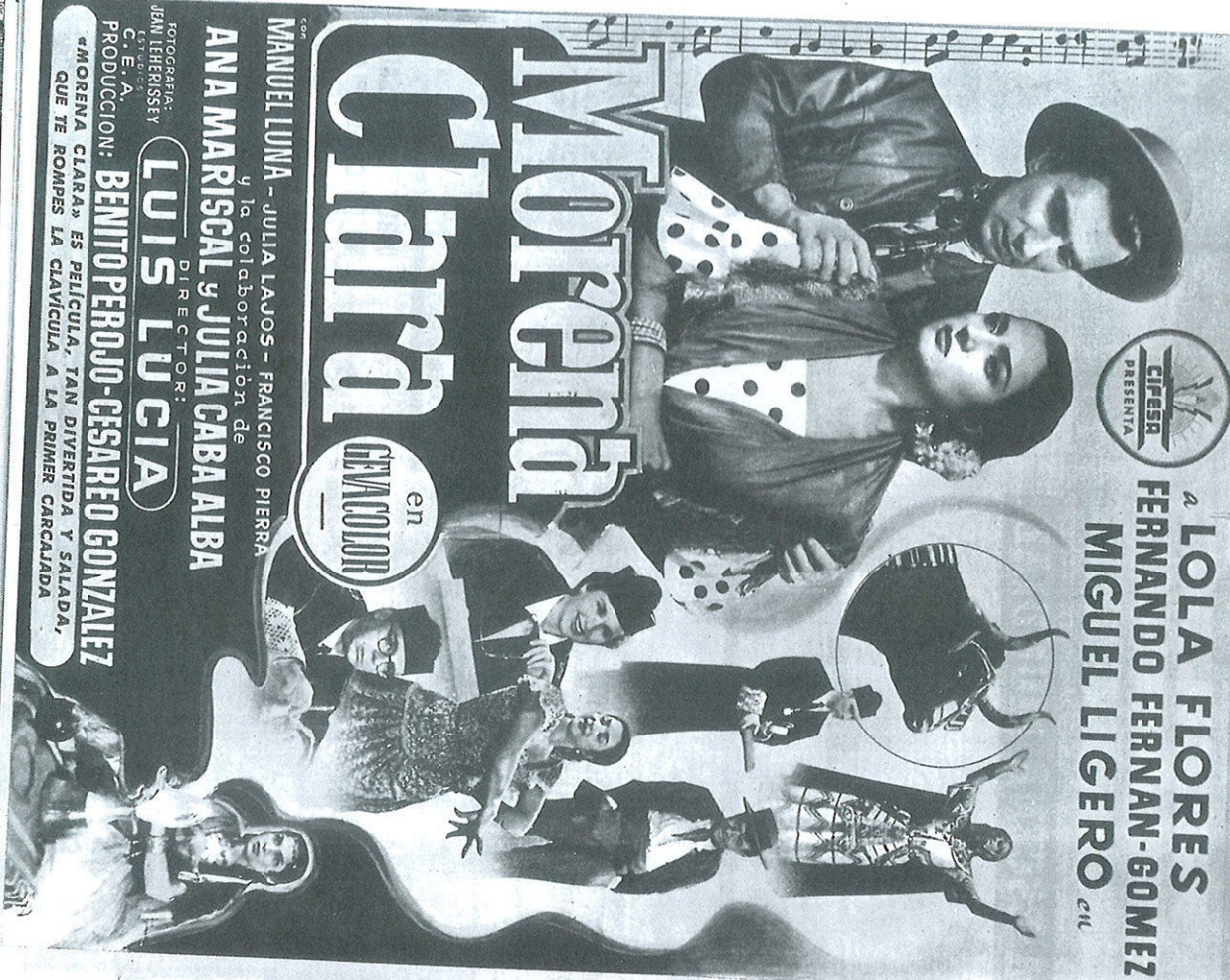
• Algo sorprendente: una película obligada a un género de cine, respectivamente, en una escena de este sensacional "Morena Clara" es otro que Miguel Ligero.



SIEMPRE, HACE AL PUBLICO ESPAÑOL  
EL MEJOR REGALO DE PASCUAS



a LOLA FLORES  
FERNANDO FERNAN-GOMEZ  
MIGUEL LIGERO en



# Morena Clara

en  
GENACOLOR

con MANUEL LUNA - JULIA LAJOS - FRANCISCO PIERRA  
y la colaboración de  
ANA MARISCAL y JULIA CABA ALBA

DIRECTOR:  
**LUIS LUCIA**

FOTOGRAFIA:  
JENI LEHERISSEY  
C. E. A.  
PRODUCCION: BENITO PERROD - CESAREO GONZALEZ  
«MORENA CLARA» ES PELICULA, TAN DIVERSTIDA Y SALADA,  
QUE TE ROMPE LA CLAVICULA A LA PRIMER CARCAJADA

fotografamos en 0317,  
Año IX,  
Qu Deo, 1954, n. 20

Fotogramas

mp 248

12 Sept 1953

N. 2.

cuatro relatos sorprendentes, en una gran trama general, es «Aeropuerto»

La superproducción de modernísimo cine que ha producido Ariel para Cifesa

**L**o inesperado: es... lo que más debemos esperar en la vida. Si nosotros supiéramos qué nos tiene reservado el destino, vivir no sería más que un total e insuperable aburrimiento. La más bella obra se inventa si se nos anticipan su desarrollo y su final. Por eso lo mejor es que Dios tenga dispuesto que desconozcamos lo que, a cada minuto, nos aguarda el porvenir: tristezas, alegrías, fortunas y desgracias...

Así, las vidas son un interesante misterio, y cada suceso una sorpresa: consolida o no, esperanza o no, siempre una sorpresa. Porque nosotros nosotros nuestros hechos: porque avanzamos por el mundo como en un barco entre la niebla, que nos oculta el horizonte del futuro.

Vidas y más vidas: todas diferentes y todas, al fin, la misma: historias y más historias: todas iguales, al fin, y todas distintas.

«Aeropuerto», la modernísima producción Ariel, que será presentada por Cifesa, tiene por tema esta interesante diversidad, captada en un puntito de comedia, muy típicamente, estación, y hoy, muy típicamente, una estación aeronáutica.

Cuatro relatos fundamentales, entre mil posibles, han expuesto en el film de «Aeropuerto» sus autores, López Rubio y Lovel.

Interpretada por Marija Asquerino, Fernando Rey y la niña Mari-Tere Reinos, una escena de dulce intimidad hogareña, capaz de vencer todos los desvíos monoides:



También hoy en «Aeropuerto» la nota fuertemente costiza que corresponde a la interpretación de Manolo Morán y Castiño Hurtado



constituyen el extraordinario repertorio de este film.

Los lectores pueden esperar realización extraordinaria de Lucha, dinámica y graciosa, tierna y típica de nuestro mundo habitualmente sabe lograr acreditado director, para quien tiene secretos ni temora el séptimo arte. Con «Aeropuerto», uno de los más originales temporales que presentará esta temporada Cifesa nos regala una obra de faro novísima, por entero distinta de producción corriente.

Un cruce de vidas que llegan van, que se encierran y se abren: un trozo de la bulliciosa actual, que el espectador contempla con creciente interés, mientras entre las nubes, llega un punto preciso, que se acerca, agranda, se zumbando, para posarse en el no de Barajas, y otro punto se abre en el cielo. Levándose otras a otros destinos.

Un gran espectáculo humano antes se desarrollaba lentamente la tranquila posta, y hoy, con el mismo acento, en el fondo. El supremo momento del acortamiento.

Pero siempre la misma humana los mismos problemas y el mismo fondo. El supremo momento, porque el hombre siempre

profesionistas, que ven cambiado su futuro, el rumbo aparente de sus vidas, a causa de unos acontecimientos al parecer insignificantes.

Pero en realidad de verdad no hay nada insignificante, aun cuando lo parezca, porque cada acto y cada incidente se van uniendo a otros sucesivos y otros que unas veces concuerdan y otras no, porque el ser humano camina, por lo común, a ciegas, ajeno a todo lo que no sea la conquista del dinero o del poder, y sólo cuando el paso del tiempo nos hace ver con claridad lo que hemos hecho, sospechamos la desigual ilación de los hechos y algo del rumbo de nuestro vivir.

Asunto de tantos dificultades realizadas, técnicas y artísticas, ha sido realizada felizmente por la reconocida habilidad de Luis Llueta, el director español que con más frecuencia busca nuevos caminos.

Ahora, en «Aeropuerto», nos relata con el más avanzado sentido del cine moderno la plural historia de unas vidas que iban ya encruzadas por unas líneas rutinarias y consabidas, o preconcebidas y que, de pronto, se ven envueltas en inesperados acontecimientos y complicaciones insospechadas, que alteran del todo su presupuesto porvenir.

Tales son el motivo y el arranque

*Fotogramas nº 232,*

*5 mai 1953, p. 17*

**"Aereo puerto", la más extraordinaria superproducción del moderno cine español, que será presentada por Cifesa**

**Con los personajes de esta película dirigida por Luis Lucia para Producciones Aitel, el espectador irá de sorpresa en sorpresa, y todas ellas agradables**

En la atmósfera de zarzuela y melodrama que se respira en esta película, el espectador se encontrará con una gran variedad de tipos y situaciones. El director, Luis Lucia, ha sabido aprovechar al máximo las posibilidades que ofrece el género. La película está llena de momentos de gran interés, que harán que el espectador disfrute de una experiencia única.

El mundo de "Aereo puerto" es un mundo de contrastes, donde la realidad se mezcla con el sueño. Los personajes están perfectamente definidos, cada uno con su propia historia y su propio destino. La dirección es magistral, logrando crear una atmósfera de tensión y emoción que atrapa al espectador desde el primer momento.

La película es una obra maestra del cine español, que merece ser vista por todos aquellos que aman el arte cinematográfico. Su presentación por Cifesa es una gran oportunidad para disfrutar de esta maravillosa producción. No se pierda esta oportunidad y vaya a ver "Aereo puerto" hoy mismo.





**CAPITOL WINDSOR**  
MADRID BARCELONA



LA PELICULA DE  
LA SIMPATIA  
QUE TRIUNFO EN  
PARIS Y CANNES

**ES A  
PARAJA**



**F E M I N A**

*Estreno inminente*

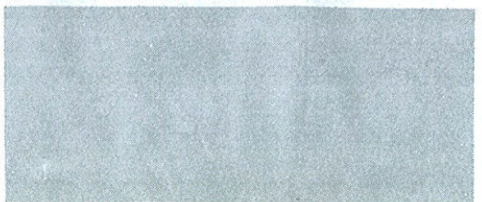
**INGRID BERGMAN**

en un film que no serd jamás olvidado

**EUROPA 1951**



*Fotofuores  
m0249,  
11 sept  
1953,  
2e de  
Couverture*



# ESTRENO DE LA PELICULA «UN TRANVIA LLAMADO DESEO», EN EL RIALTO

TAMBIEN SE ESTRENO, EN LOS "CINES" ACTUALIDADES Y BEATRIZ, "EL MALVADO CARABEL"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Título original: "A streetcar named Desire". Producción de Charles K. Feldman, en blanco y negro, para "Warner Bros". Guion, sobre la famosa obra de Tennessee Williams, del propio autor y adaptación de Oscar Saul. Director: Elia Kazan. Intérpretes principales: Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.

Con bastante retraso aparece en nuestras pantallas la película "Un tranvía llamado Deseo". Así, esta realización de Elia Kazan, anterior a "Viva Zapata!" y a "La ley del silencio", en las que también desempeñó el papel central masculino Marlon Brando, llega después de aquellas a los espectadores españoles. Pero aquí podríamos decir que el orden de factores no altera el producto, y ese producto es, remitiéndonos a lo cinematográfico, el valor magistral de las tres grandes obras del realizador.

Quiénes asistieron a la representación del drama de Tennessee Williams que brindó nuestro Teatro de Cámara, o que no poseen las obras del autor en la, por cierto, deficiente traducción argentina de León Mirás, y, naturalmente, aquellos que lo conozcan por haberlo leído, o presenciado, en su versión original escénica, pueden quizás apreciar con mayor profundidad la fuerza de esta película, que conserva toda la fuerza de la concepción primitiva y que, al pasar a la pantalla, trasplantada por Kazan, es "cine" cien por cien y se fructifica en bronco lenzo, desahogado y amarrado, arrancado de una de esas zonas sombrías que la vida presenta.

La acción, tanto la íntima como la externa, es violenta, immitescible, sin alivio ni rayo luminoso en el destino de la protagonista, y si se apoderaron de nosotros el conflicto y su "clima" en la lectura y, de modo más directo, en la ficción teatral, en el cinematógrafo adquieren una mayor pujanza de dramatismo y de angustia.

No ha operado Elia Kazan con muchos más elementos ambientales de los manejados en el teatro. Casi íntegramente, el drama se desarrolla en la pequeña casa de los Kowalski, y el diálogo que se sigue—salvo ligeras variaciones, que no supresiones, en su traducción, en su adaptación al castellano—es el mismo.

Elia Kazan da una lección de sencillez narrativa y de expresiva plástica de los personajes. Pero no necesita para sorprender ni sobrecoger, para producir angustia, plenitud o ternura, formar las imágenes. Su lenguaje plástico no gusta de los artificios, que, por otra parte, cuadrarían mal al conflicto nada artificial, sino brutal, del principio al fin.

El drama se plantea en realidad entre Stanley Kowalski y su cuñada Blanche, y ese drama va creciendo en intensidad hasta su desenlace. Quizá Vivien Leigh alcanzara en su interpretación, la de Blanche, el culmen de su carrera cinema-

tográfica, y a Marlon Brando es indudable que su manera de identificarse con Stanley Kowalski le valió consagrarse definitivamente. Con ellos, Kim Hunter, que encarna a Stella, y Karl Malden, a Mitch, componen el cuadro inolvidable.

Es, en general, correcto el doblaje castellano. En alguna ocasión, una que otra de las escenas próximas al final, la voz de Mitch resulta innecesariamente des-templada. En cuanto a las palabras, se

## NAPOLEON

La película de SACHA GUITRY será presentada en versión original francesa, en función de gala, el 18 de octubre, a las 22,15, patrocinada por el

EXCMO. SR. EMBAJADOR DE FRANCIA EN ESPAÑA

en el

## CINE LOPE DE VEGA

a beneficio del Hospital francés de Madrid

Rigurosa etiqueta en butacas de patio y de Club

Asistirán las "estrellas"

MICHELE CORDOUE  
JEAN PIERRE AUMONT

intérpretes de la película

Donativo: 100 pesetas butaca



Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.

ajustan casi siempre a las del original, salvo en ciertas referencias a la pasada vida de la protagonista y en algunas otras alusiones.

Desde luego, "Un tranvía llamado Deseo" merece considerarse, por sus valores, como obra magistral del "cine". DONALD.

### ACTUALIDADES Y BEATRIZ: "EL MALVADO CARABEL"

Producción, en blanco y negro, de "Union-Film". Guion de Manuel Suárez Caso, basado en la novela del mismo título de Wenceslao Fernández-Flores. Director y protagonista: Fernando Fernán-Gómez. Otros intérpretes: María Luz Galicia, Rafael L. Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y Fernandito Rodríguez.

De una gran cantidad de lectores es conocida la novela "El malvado Carabel", de Wenceslao Fernández-Flores, que ha servido como asunto para llevar a término la película del mismo título estrenada en los "cines" Actualidades y Beatriz. Su principal intérprete es Fernando Fernán-Gómez, que, al propio tiempo, ha asumido la realización del empeño.

La fama de Fernando Fernán-Gómez, fama merecida y muy justa, se sustenta sólidamente en sus actividades de actor. A nuestro juicio, es en la actualidad el de mayor riqueza de registros, el más completo que posee nuestra cinematografía y nuestro teatro. Pero también siente el arduo vocación de realizador de películas y es, en otra vertiente de la inquietud intelectual, un escritor de muy aguda intención. Como director ha hecho, hasta la fecha, tres o cuatro obras del séptimo arte; como actor habrá interpretado unas cincuenta y seis. Casi enteramente cae el peso de la interpretación de "El malvado Carabel" sobre su protagonista, que, una vez más, ha sabido dar al tipo que encarna las cambiantes expresiones que muestran sus reacciones varias para reflejar cumplidamente el proceso íntimo de una personalidad.

En "El malvado Carabel" hallamos pasajes divertidos como el del rata de hotel y otros de fluente comedia. Fernando Fernán-Gómez director no ha alejado, es evidente, la madurez que posee como actor, pero ha logrado imprimir a su empresa, en todo instante, un sello de sencillez y respetar las fundamentales esencias literarias de la novela que ha servido para dar vida al relato en imágenes. Con Fernando Fernán-Gómez forman el cuadro más destacado de los artistas María Luz Galicia, muy atractiva siempre y que se ajusta al tipo femenino de la novela; Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y el niño Fernandito Rodríguez.—D.

### Comienza la temporada del T. O. A. R.

El Teatro de Ensayo, T. O. A. R., comienza mañana miércoles su temporada experimental, estrenando a las once y cuarto de la noche, en el escenario del Circo Catalán, Marqués del Riscal, II, "El matrimonio", de Nicolás Gogol, en adaptación de Alberta Laverón.

### Recital pianístico de José Cuhiles

Un público adicto y entusiasta, en el que figuraban alumnos y admiradores de los de José Cuhiles, aplaudió largamente el recital del eminente concertista en el



Fernando Fernán-Gómez y María Luz Galicia.



"Vivir en paz" famoso en España y uno de los exaltados del neorrealismo italiano.—Luis CALVO.

CAPITOL: "ESA PAREJA FELIZ"

Guión y dirección: J. A. Bardem y L. G. Berlanga. Operador: Guillermo Goldberg. Se guñó o operador: Luis M. Alcolea. Música: Jesús G. Leoz. Decorador: Bernardo Ballester. Intérpretes principales: Fernando F. Gómez, José Luis Ozores, Felicia Fernández, Alady, Manuel Arbó, Matias Pruts, Rafael Bardem, Antonio Garisa, Elvira Quintilla, Matilde M. Sampedro, Raquel Datna.

"Esa pareja feliz", lo es aun después de obtener el premio que en un concurso publicitario ganó la joven recién casada. Pero a partir del momento en que la fortuna se decide a favorecerles, en combinada alianza con los fabricantes del jabón "Florit", sus vidas—y, lo que es peor, el "film", que las refleja—se complican en una enredosa maraña de situaciones dislocadas, a la vista de las cuales el espectador, aun riendo y celebrando el ingenio y la finísima gracia con que los realizadores lograron llevarlas a buen término, añoran el sencillo humor y la suave ternura de las primeras escenas, en las que Bardem y Berlanga se revelan como descubridores de una "manera de hacer", muy nuestra, que no trata de imitar, ni de cerca ni de lejos, a otras producciones europeas de reciente éxito, neorealistas o no.

Más tarde, ese absurdo teatrillo de ópera—existen, de veras, en España?—y la aparición de algunos personajes que jamás tropezamos en el curso de nuestra vida cotidiana y si numerosas veces sobre la pantalla, este reequipados—convertidos ya en puro tópicos—viene a establecer un breve parentésis de frialdad en el entusiasmo del público.

En el reparto, numerosísimo y seleccionado con extraordinario esmero, intervienen actores y actrices de primerísima fila, que prestan su colaboración en cortísimas escenas, en las que apenas pronuncian una breve frase. Aun a riesgo de pecar de injusticia, debe destacarse, a nuestro juicio, a José Luis Ozores, Rafael Bardem, Mercedes M. Sampedro y José María Rodero, perfecto de gesto y de expresión.

Fernando Fernán-Gómez—no vamos a descubrir ahora a este excelente actor—estudió concienzudamente su personaje y se identificó con él, ofreciendo una interpretación notable, como es ya en él inventada costumbre. Pero es Elvira Quintilla, la joven y encantadora actriz, la que con más acierto mantiene, a través de la peripecia, toda la suave dulzura del papel que le fue encomendado, el que con más acierto, indudablemente, supieron trazar los autores del argumento, más tarde directores de la cinta.—G. B.

REPARTO DE PREMIOS DEL CERTAMEN CINEMATOGRAFICO DE MALAGA Málaga 31. En el Club de Torremolinos se ha celebrado una fiesta, en la que se hizo entrega de los premios del I Certamen del "Cine" Español, que se ha desarrollado desde el pasado día 25, organizado por la Sociedad Cinematográfica de Málaga.

El Jurado ha tenido una tarea difícil para determinar su fallo y adjudicar los premios establecidos, dada la calidad de las películas presentadas, que han sido siete de largo metraje y 11 documentales.

La adjudicación de los premios ha sido como sigue: Quijote de oro para la mejor película, a "Dos Caminos", producción

"Eos Film": Quijote de oro, para el mejor director, D. Arturo Ruiz Castillo; Quijote de oro, para la mejor actriz, Julita Martínez, por su interpretación de la película "Hay un camino a la derecha"; Quijote de oro, para el mejor actor, Antonio Vilar, por su interpretación en la película "Fuego en la sangre"; Quijote de plata, para el mejor guión, a Noel Clarasó y José María Fortet, autores del de "El diablo tocó la flauta"; Quijote de plata, para el mejor "film" de corto metraje "El entierro del conde de Orgaz", producida y realizada por Juan Serra Oller. Por unanimidad se acordó conceder otro premio, consistente en un Quijote de plata, para la mejor labor fotográfica, a José Fernández Aguayo, por su trabajo en la película "Dos caminos", y menciones honoríficas por mérito interpretativo, a Mariuja Asquerino, en la película "Dos caminos"; a Francisco Rambal, por "Hay un camino a la derecha"; a Marisa de Leza, en "Fuego en la sangre"; a Félix Defauce, en "El diablo tocó la flauta", y a Jesús Tordesillas, en "El andén", y destacar también la brillante realización como director de D. Joaquín Luis Romero Marchent, en la película "Juzgado permanente".—Cifra.

Reposición en el Metropolitano de "¿Quién me compra un lío?"

En el escenario del teatro Metropolitano la compañía de Francisco de Lucio repuso anoche la comedia cómica, original de Lucio y Moyrón, "¿Quién me compra un lío?" En la interpretación de esta enrevesada y descacharrante comedia se distinguieron María Luisa Marfil, Nieves Barbero, Paquito de Lucio y Carlos García. El público rió mucho durante los tres actos y premió con aplausos la feliz interpretación de "¿Quién me compra un lío?"

Guía del espectador

Gloria Romero, en el teatro Calderón

Esta noche se presentará en el Calderón la diva del canto a orquesta y guitarra Gloria Romero, con su maravilloso espectáculo España tiene una copia (estreno), original de Liabrés Perelló y maestro Legaza. Gloria Romero presentará, además, un magnífico sintonio artístico, con la gran estrella polifacética Paloma Blasco y con Manuel Requena, Los Cumberos, Justa Peña, Angelita Serrano, Eddy-Yip-Rudy, Hermanas California, Tina Fernán, Eduardo Ariza, Ramón de Oteyza y el extraordinario "balet" Mágica, con 20 bailarinas y bailarines, todos con la dirección escénica de Perceño y la música del maestro Casas.

Plaza toros Aranjuez Viernes 4, cinco tarde: siete novillos de don Domingo Ortega, uno para el rejoneador Angel Peraita y los seis restantes para Pepe Ordóñez Jaime Ostos y Rafael Jiménez (Chicote). Venta localidades: "La Pañoleta", Jardines, 26. Gran servicio de autocares.

Cartelera madrileña

TEATROS

ALCAZAR. (21 22 52. Refrigerado.) Compañía de revistas, con Gracia Imperio.—7, 15: Gala. 11 noche: Homenaje a los autores. 15ª representación de "Goleada" y extraordinario fin de fiesta.

ALVAREZ QUINTERO.—7 y 11: Busco un hombre (de Prada, Vals y maestro Diaz, por Trini Morén y Niño de Ultera).

CALDERON. (39 13 33.) — 11 noche: Gloria Romero presenta España tiene una copia (de Liabrés Perelló y Legaza). Estreno.

CIRCO PRICE. (Refrigerado. Teléfono 216319.) 7, 11: ¡Excitazo! ¡Ole! Evocador superespectáculo de "ayer" y de "hoy". (Pista, 15 pesetas; general, 3 pesetas.) Contaduría para cinco días.

COMICO. (Aurora Redondo-Valeriano León).—7, 15 y 11: ¡Me matas con tu cariño! La mejor butaca, 15 pesetas. Última semana.

PUBLICARRAL.—7 y 11: Compañía dramática de Doroteo Martí, con Josefina Robeda, en Genevieve du Brabant. Butaca, 12 pesetas. Tres últimos días.

LATA. (Compañía revistas).—7, 11: Secreto de estado. Elena y Aida Maya y Cervera. (Precios populares.)

LOPE DE VEGA. (Refrigerado.) 22 20 S1. Compañía de revistas Victoria.—7 y 11: Me gustan todas.

MADRID. (21 56 94. Refrigerado.) — 7, 11: Visto y Oído presenta su magnífica producción Las chicas del tren. El espectáculo más divertido de Madrid.

MARAVILLAS.—7, 15 y 11: Selección variedades. Bofio el Moro, Camián, Paky-Poly, Tony Castels y colaboración especial de Tomás de Antequera.

REINA VICTORIA. (Jim Murati).—7 y 11: Tovarich. "Divertidísimo".

TEATRO METROPOLITANO. — 7, 15, 11 (Compañía comedias cómicas Francisco de Lucio): Quién me compra un lío (de Lucio y Moyrón). Éxito risa.

CINES

AMAYA. (Refrigerado).—7, 11: Ana (Silvana Mangano). Localidades, tres días anticipación. AVENIDA.—7, 15 y 11: ¡Aquí viene el novio! (Bing Crosby, Jane Wyman, Alexis Smith). Tolerada.

BARCELLO.—7 (sala), 11 (terrace): ¡Okay, Nerón! (Silvana Pampanini, Walter Chiari). Primer reestreno.

CAPITOL. (Refrigerado).—7, 11: Esa pareja feliz (Fernando Fernán Gómez, Elvira Quintilla). Tolerada.

GOYA.—7, 11: ¡Okay, Nerón! (Silvana Pampanini, Walter Chiari). Primer reestreno. GRAN VÍA. (22 60 31).—7 y 11: Se busca una mujer (Ann Dvorak, George Brent). Tolerada, 2ª semana.

LUCHANA. — 7, 11: Los asesinos acusan (George Raft). Tolerada menores. PALACIO DE LA MUSICA. (Refrigerado).—7, 11: Amor en tinieblas (Patricia Neal, Richard Todd, Ronald Reagan). Tolerada.

PALACIO DE LA PRENSA. (Refrigerado).—7, 15, 11: La ley del látigo (Maureen O'Hara, Peters Lawford). Técnico. Tolerada. PAZ.—7, 11 (primer reestreno): Siempre en tus brazos.

POMPEYA. (Refrigerado. 23 32 21). — 7, 11: Quinto continente (John O'Malley, Wendy Gibb, Len Waine). Tolerada.

PROYECCIONES.—7, 11: El poder invisible (Broderrick Crawford). Tolerada. PROGRESO.—7, 11: El poder invisible (Broderrick Crawford). Tolerada.

REX. (Teléfono 22 37 00).—Continúa de 11 a 6. Numeradas, 7 y 11: El beso de la muerte (Victor Mature, Brian Donlevy).

RIALTO.—7 y 11: El guantelete verde (Glenn Ford, Geraldine Brooks). 2ª semana. BOX.—7, 11: (37 16 11 Refrigerado).—7, 11: Al diablo la celebridad (primer reestreno). Tolerada.

ROXY "B". (37 16 12. Refrigerado).—7, 11: Tres enamoradas. ¡Simpatía, sencillez, sinceridad! (Rita Hayworth).

SALA BLANCA. (26 48 23).—6, 15, 10, 30: Cabaret (Nati Mistral, Fernando Rey). La dama desconocida (Ella Raine, Franchoi Tone).

SAN MIGUEL.—7, 11: ¡Okay, Nerón! (Silvana Pampanini). UNIVERSAL CINEMA. (Refrigerado. Teléfono 26 06 01).—7, 11: El poder invisible (Broderrick Crawford). Tolerada.

CINES DE SESION CONTINUA

ACTUALIDADES. (Refrigerado).— 16: Una mujer imposible, Inferno en las nubes (John Wayne).

ALBA. (27 67 85. Reformado.) Selecto.—Continúa 10 mañana: Al sur de Pago Pago. Océo. ALCALA. (35 38 05).—5: ¡Ahí va el espíritu! (Jack Warner), Sábidos (Montgomery Clift).

ALCANTARA.—Continúa 5: Gilda (Lita Hayworth). No quiero decirte adios (Dana Andrews, Dorothy Mac Guire).

ALHAMBRA. (Divino Pastor, 25. 21 65 15).—5: Al borde del peligro. Cuatro en un jeep. ARGEL. (Refrigerado).—5: Los ojos misteriosos de los reyes, Como te conocí (Jeanne Crain, técnico).

ARGENTALES.—Continúa 6: En busca de marido y Mara-Maru (Errol Flynn, Ruth Roman). Toleradas.

AYALA. (Refrigerado).—5: La venganza del corsario y Gloria Marlon. (Toleradas.) AZUL. (31 76 60).—Continúa: Bailando nace el amor (Rita Hayworth), Muñerón con las botas puestas (Errol Flynn).

BELLAS ARTES. (Refrigerado).—5: Malasia (Claudette Colbert), Fases: 3, 7, 9, 11. Tolerada. BENAVENTE.—10: Don Juan (Antonio Milar, Annabella). La Primera Legión (Charles Boyer).

BILBAO. (Refrigerado).—5: Los ojos dejan huellas. Ellas somos nosotros. CALATRAVAS.—Continúa 11 mañana (riguroso estreno): Se busca una mujer.

CALIFORNIA. A. 27 28 15. Refrigerado).—Capitán O'Hara. Jalisco canta en Sevilla. CARRERAS. (Refrigerado).—10 mañana: Un cuerpo de mujer y Espías en el mar.

CERVANTES. (Refrigerado).—5: Yo lo maté, Como te quisiera (Tolerado). COLON.—5: El hombre de mis amores (Glenn Ford, Evelyn Keyes) y Corazones en llamas (Fred Mac Murray, Paulette Goddard).

CHAMBERI.—4: El correo del rey (Adolphe Menjou), El libro de la selva (técnico: Sabó). CHUECA.—5: Vuelven de la guerra y Mara-Maru.

ESPRONCEDA. (Refrigerado). — 5: Robinsones atómicos, Como te quisiera (Tolerado). FIGARO. (Refrigerado).—4: La encubridora (técnico: Marlene Dietrich, Arthur Kennedy, Né Ferrey). Cuando ésto se encuentran (Jean Crawford, Robert Taylor).

GONG.—Continúa 6: ¡Okay, Nerón! (Silvana Pampanini, Walter Chiari), Primer reestreno. IBIZA. (Refrigerado). — 5: Pandora y el sueño de Andalucía.

IDEAL. (Refrigerado). — Continúa 5: Los asesinos acusan (George Raft). Tolerada.



Fernando Fernán-Gómez y Elvira Quintilla

ARADOS DE TODAS CLASES Extranjeros y Nacionales Finanzauto, S.A. ADRIAN PIERA MADRID

## LA PELICULA «MANICOMIO», DE FERNANDO FERNAN-GOMEZ, EN LOS «CINES» PANORAMA, PROYECCIONES, PROGRESO Y TIVOLI

“Juzgado permanente”, cinta policíaca, estrenada en el Palacio de la Música

## AUTOCRITICA DE “AMORIÑOS A DOS VELAS”, COMEDIA DE TORRADO, QUE ESTA NOCHE SE ESTRENA EN EL INFANTA ISABEL

Recital pianístico de Lelia Gousseau en el Alvarez Quintero

Producción: “Helenia-Films”. Argumento: Una adaptación de cuentos de Poe. Gómez de la Serna, Kuprin y Andreiev. Dirección: Luis M. Delgado y Fernando Fernán-Gómez. Intérpretes: Fernando Fernán-Gómez, Susana Canales, Julio Peña, Marisa Asquerino, José María Lado, Antonio Vico, Elvira Quintillá, María Rivas...

Tiene la película “Manicomio”, estrenada en cuatro salas, las del Panorama, Tivoli, Progreso y Proyecciones, el aliciente

## EL DIESTRO «CAGANCHO» SE DESPIDIO DEL PUBLICO MEJICANO

En la plaza “El Toreo”, un picador sufrió una cornada

México 26. Octava corrida de la temporada en El Toreo, con toros de Tequisquipan, Esquivales, y dos de Xajay. Juan Cañete rejonó bien y valiente y fué ovacionado. El sobresaliente descabelló al toro.

En lidia ordinaria, Antonio Valázquez, a quien tocó el peor lote, no consiguió cuajar faena en ninguno de sus toros. Acabó al primero con una estocada caída y hubo división de opiniones. En el segundo se mostró valiente pero embarullado y terminó de media estocada.

Luis Procuna fué ovacionado en su primero con el capote y banderillas. Tras una faena valiente, mató de pluchazo y estocada y fué aplaudido. En su segundo, que se mostraba peligroso, realizó también una faena valiente y mató de varios pinchazos y estocada. Fué también aplaudido.

Emilio Ortíz “Jumillano” alcanzó un gran triunfo en su primero. Con el capote estuvo muy bien y con la muleta hizo una faena valiente y variada, para rematar de una estocada. Cortó dos orejas y escuchó una gran ovación. En el que corrió plaza toró también con la capa entre ovaciones y realizó una gran faena. Mató de media estocada y descabello. “Jumillano” fué despedido con una ovación.

En la lidia del segundo toro recibió una cornada en un muslo el picador Mariano Gómez. Su estado no reviste gravedad.—Etc.

México 26. Décima corrida de la temporada en la plaza de México.

Joaquín Rodríguez “Cagancho”, que se despedía del público mejicano, se lució en una verónica y muleteo garbosamente a su primero. Oyó aplausos, aunque con el estocade estaba pesado. A su segundo se adornó con gracia y mató de una estocada. Dio la vuelta al ruedo.

Rafael Rodríguez realizó una buena faena a su primero, pero pinchó varias veces. Vuelta al ruedo y petición a oreja. En el quinto estuvo valiente.

“Pedrés” estuvo muy valiente y apreciado en su primero. Aplausos. En el último, toro en un terreno inverosímil y cidió desde lejos, entre ovaciones. Mató de un pinchazo, estocada y descabello. Ovación.—Etc.

do la interpretación de su principal personaje: Fernando Fernán-Gómez, que hace, al propio tiempo, un ensayo de dirección en compañía de Luis M. Delgado. Se trata de una película modesta, de medios materiales, fada a los efectos de humor que contiene y a la actuación de las numerosas figuras notables que intervienen en el relato, formado con narraciones de autores célebres. También toman parte, como tipos episódicos, algunos conocidos escritores, quizá a título de admiración hacia los maestros que suministraron el hilo argumetal de la obra fílmica.

No es éste un empeño cuidado de técnica, precisamente; Gómez y Susana pero por su intención no parece mucho más estimable que tantas y tantas cintas pretenciosas y... mortalmente aburridas. Las escenas en la casa de alienados, con los locos convertidos en loqueros y la persecución del protagonista, son francamente divertidas.

Ya he dicho antes que la interpretación de Fernán-Gómez es un aliciente. Las grandes calidades de este actor se ponen, una vez más, de manifiesto, y junto a él desempeñan sus papeles con fortuna An-



Fernando Fernán-Gómez y Susana Canales

tonio Vico, Lado, Julio Peña, Susana Canales, Marisa Asquerino, Elvira Quintillá, María Rivas y demás componentes del reparto.—DONALD.

## PALACIO DE LA MUSICA: “JUZGADO PERMANENTE”

Producción: “Atlánta-Films”. Argumento y guión de José Casajuana Llorch y Joaquín Luis Romero Marchent. Director: Joaquín Romero Marchent. Intérpretes principales: José María Roderó, Marisa de Leza, Elvira Quintillá, Rafael Romero Marchent y Rafael Luis Calvo.

Se exhibe “Juzgado permanente” en el Palacio de la Música, y con este “film” hace sus primeras armas de director Joaquín Luis Romero Marchent. De haber podido hacerlo, yo creo que hubiera beneficiado a su trabajo artístico elegir otro guión, no importa de qué género, incluso del que ha sido objeto de sus desvelos, mejor construido, con mayor interés en su acción, con más intensidad en su trama porque el relato policíaco que se ofrece al espectador resulta un tanto desabazado. Y ello es, naturalmente, un lastre que daña a la obra en lo puramente visual, y en su ritmo cinematográfico. Sin embargo, en el novel realizador se aprecian esas inequívocas condiciones que le harán brillar en el futuro cuando encuentre guiones más valiosos, que los encontrados en breve, a no dudarlo.

En la interpretación de “Juzgado permanente”, a excepción de Rafael Luis Calvo, que imprime fuerza y carácter al tipo que sé María Roderó y Susana de Leza, Elvira Quintillá y Rafael Romero Marchent, más entorpecidos los últimos, sirven con acierto la presencia y la psicología de sus personajes juveniles.—D.



En la interpretación de “Juzgado permanente”, a excepción de Rafael Luis Calvo, que imprime fuerza y carácter al tipo que sé María Roderó y Susana de Leza, Elvira Quintillá y Rafael Romero Marchent, más entorpecidos los últimos, sirven con acierto la presencia y la psicología de sus personajes juveniles.—D.

En la interpretación de “Juzgado permanente”, a excepción de Rafael Luis Calvo, que imprime fuerza y carácter al tipo que sé María Roderó y Susana de Leza, Elvira Quintillá y Rafael Romero Marchent, más entorpecidos los últimos, sirven con acierto la presencia y la psicología de sus personajes juveniles.—D.

## Agrupación de artistas y escritores nuevos.

En el salón-teatro del Parque Móvil de Ministerio, la Agrupación de Artistas y Escritores Nuevos presentó en su primera sesión de la temporada las comedias “Dicen que soy viejo...”, de Flores Centeno, y “La fuerza bruta”, de D. Jacinto Benavente, bajo la dirección de Emilio Serrano y Vicente Flores.

La interpretación por el cuadro artístico fué muy lucida, y al final de cada obra se escucharon aplausos calurosos.

## FUNCION BENEFICA EN RIALTO

A beneficio de las obras sociales de la Congregación Mariana Universitaria, se celebrará en Rialto, el próximo día 29, una función. Será proyectada “Jertemin”, e intervendrán en el fin de fiesta Jesús Tor-desillas, Gila, Ozora y el trío Ruiseñor, acompañado al piano por el maestro Juan de Urteaga.

Las invitaciones para el espectáculo pueden recogerse en Zorrilla, 3.

## HOMENAJE A CONCHITA PIQUER EN SEVILLA

Sevilla 26. Con extraordinario éxito ha celebrado las funciones de su homenaje y despedida la insuperable Conchita Piquer, después de una temporada triunfal en el teatro Cervantes. Le ofreció el homenaje, en nombre de los organizadores, el escritor sevillano D. Celestino Fernández Cruz, y al final, uno de los autores del es-

**Trecio de Enero**

**145 PESETAS**

Antes **250 Ptas.**

MALETA PIEI CANTONERAS DE NUESTRA SERIE DE ARTICULOS REBAJADOS

**HEYCA**

ALBERTO AGUILERA, 28 - T. 23 05 13

# TEATRO DE LA COMEDIA

HOY, 11 NOCHE

PRESENTACION de

*Fernando*

## FERNAN-GOMEZ

CON EL ESTRENO

### EL CASO DEL SEÑOR VESTIDO DE VIOLETA

DE MIGUEL MIHURA



INTERPRETES: MARIA DEL PILAR ARMESTO, LUISITA ESPAÑA, PILAR LAGUNA, MERCEDES M. SAMPEDRO, MARIA LUISA PONTE, OLVIDO RODRIGUEZ, MANUEL ALEXANDRE, RAFAEL HARDEN, AGUSTIN GONZALEZ, FERNANDO GUILLEN, FERNANDO LA RIVA, GABRIEL MIRANDA, JOAQUIN REGALES Y JOAQUIN RÓA

Publicidad: "HIJOS DE VALERIANO PEREZ", Cruz, 7, Madrid.

# LUCHANA-IDEAL

(Cines preferentes)

HOY, SABADO DE GLORIA

## *El honor del Capitán*

# LEX

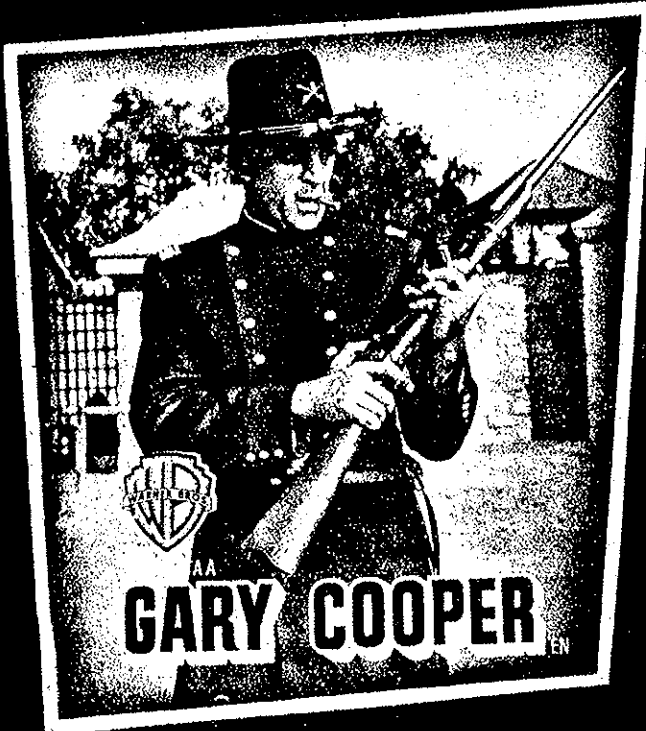
PHYLLIS THAXTER - DAVID BRIAN

Director: ANDRÉ DETOÏH

La historia de un hombre para quien el honor valía más que la propia vida.

COLOR POR WARNERCOLOR

TOLERADA MENORES



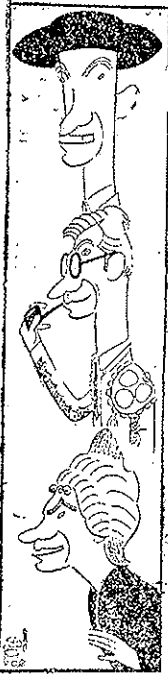
## GARY COOPER

Publicidad: HIJOS DE VALERIANO PEREZ - Cruz, 7

"perfecto" es una estupenda obra policíaca. Pero, ¡cuidado!, ni más ni menos que eso. Que nadie se llame después a engaño.— Alfredo MARQUERIE.

**COMEDIA: "EL CASO DEL SEÑOR VESTIDO DE VIOLETA"**

Por la noche se estrenó en la Comedia "El caso del señor vestido de violeta", de Miguel Mihura. Los decorados—excelente el del primer acto—eran de Manuel López. La interpretación corrió a cargo de Fernando Fernán Gómez, que en el papel de protagonista—dificilísimo por la



Fernando Fernán Gómez en tres momentos de "El caso del señor vestido de violeta"

variedad de matices—realizó una magnífica creación y agotó materialmente las posibilidades y recursos para hacer reír dentro de la mejor y más moderna línea de la naturalidad cómica, sin excesos ni abusos de ninguna especie. Con él compartieron el extenso repartó Luisita España, Olvido Rodríguez, María Luisa Ponte, Mercedes M. Sampedro, Pilar Laguna, María del Pilar Armesto y los señores Bardem, Guillén, Regales, Alexandre, Roa, González, Miranda y La Riva, que trabajaron mucho y bien.

Como se trata de una farsa hilarante, diremos—aplicando el "risómetro", ya conocido de nuestros lectores—que el público rió 55 veces en el primer acto, 40 en el segundo y 30 en el tercero. El telón se alzó al fin de cada jornada y el autor recibió al lado de los intérpretes las ovaciones del auditorio, más complacido en la primera y segundas partes que en la tercera.

Comienza y se desarrolla, hasta poco antes de su desenlace, la farsa de Miguel Mihura en un tono de original violencia humorística y de desbordante fantástica. En la línea de aquel teatro que creó Jardiel Poncela—sátirico y poético al mismo tiempo—. El autor nos va poniendo en contacto con el clima, con los tipos, con las situaciones de la obra y hasta logra interesarnos e intrigarnos con el misterio que pesa sobre la vida del protagonista—un torero vanidoso e intelectualoide, que acaba siendo víctima de la enfermedad de moda, o lo que es lo mismo: que es presa de un curioso y raro complejo—. Lo que pasa, lo que sucede en el curso de la acción durante el primero y segundo acto, tiene tanto vuelo gracioso como lo que allí se dice. Un ritmo dinámico, trepidante, preside las entradas y salidas de los personajes, y en las frases y en las ocurrencias chispeantes, así como en las sorpresas y hallazgos cómicos, reconocemos el sello del autor, que tiene un puesto bien ganado en las primeras filas, en los lugares primerísimos del nuevo humor español. Mihura toma en sus manos un tema—los tópicos sociales, la medicina, el amor, el miedo y muchos motivos más—y sabe hacer burla de todo ello con inflexión sarcás-

tica que pasa la batería y llega a los espectadores. En ciertos momentos—justamente cuando la farsa parece que va a dispararse y a dispararse en exceso—recoge velas y humaniza, por decirlo así, a los personajes, centrando de nuevo el equilibrio de la acción.

Es este un experimento, un ejercicio atrevido, osado, peligroso, digno de un autor cómico de gran categoría, que de ninguna forma quiere caer en lo fácil ni en lo vulgar, y hasta ahí "El caso del señor vestido de violeta", por su argumento y sus personajes, por su novedad y originalidad, sólo elogios merece.

Si el tercer acto decae y languidece, se debe a que la fuerza humorística de los anteriores ni por el propio autor puede ser superada, y también a que, descubierta el "complejo" citado que atormentaba al protagonista, la incógnita de la farsa está despejada y la curación del enfermo interesa menos que sus padecimientos de traza divertida y estrafalaria. Por eso lo que pudiéramos llamar dentro de la tendencia teatral de la pieza "el retorno a lo andaluz"—de índole muy bien intencionada—no alcanza la potencia hilarante de los restantes recursos y ardidés cómicos.

Lo único que de verdad podemos reprochar al autor es ciertas alusiones innecesarias a la actualidad fugaz y transitoria—el retrato de un pensador ilustre que figura en un visible cuadro—, las citas y menciones de nombres y lugares conocidos, que aminoran la noble ambición cómica del resto de la farsa y que no hacen falta.

Quedamos, pues, en que Miguel Mihura, con esta nueva creación de su ingenio, y aparte de las tachas mencionadas, no ha defraudado a quienes esperan de él fidelidad al género teatral que quiere hacer reír por los caminos difíciles de la invención y no por los trillados senderos de la vulgaridad festiva o del chascarrillo puesto en acción.—A. M.

**LARA: "LA TERCERA JUVENTUD"**

"La tercera juventud" parece una comedia de la primera juventud del teatro de D. Cándido Lara, antes de D. Eduardo Yáñez, ilustres personajes del mundillo del teatro, jamás olvidados por los que pertenecen a la edad intermedia, aludida por un famoso comediante. Correcta de

lenguaje, dulce de expresión, discreta de forma; sin una palabra de más y la terminación de los actos en suave punta.



Amparo Martí y Mariano Azaña

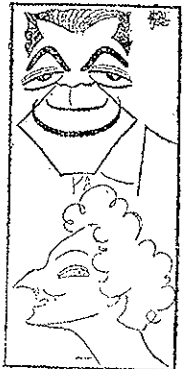
Una abuelita pícaro, millonaria y bondadosa; un paciente encargado del negocio, enamorado y fiel, silencioso y tontísimo; la nuera, la nieta, el nieto y la hija, el ingeniero y Marisa, la honrada engañada. Y la ruina. La sombra de D. Manuel Linares Rivas cruzaba por la escena para agradecer la lisonja imitativa a uno de sus discípulos. Pero es que han pasado todos esos años, todas las cosas que nadie olvidada, un teatro distinto, en el que ya es viejo Pirandello, y aquello parecía en un tonado, carcomido, como ensayo de un buen escritor, que quiere trabajar sobre reflejos.

José Téllez Moreno es un excelente periodista. Hombre aficionado al teatro, al que quiso dársele todo, y ahora vuelve con los viejos bríos. Otras comedias le darán el sitio que en larga ausencia de los escenarios parece haber perdido.

Los cómicos de hoy no pueden representar ya estas comedias de ayer. Todo el espíritu y agilidad de Pastora Peña, la sabiduría tranquila de Amparo Martí, esa autoridad en la escena de Paco Pierrá y la gracia y el arte de Azaña, chocaron con la barrera que les separa a ellos de la nueva comedia de Lara. E igual a sus compañeras, en numeroso repartó. El público aplaudió los tres actos y el autor, salió a escena con sus intérpretes en esos tres momentos.—A.

**REINA VICTORIA: "ASI NO HAY LUNA POSIBLE"**

No pretendemos descubrir a Ismael Merlo, pero si nos apresuramos a decir que es un buen cómico, un original actor, que tiene todas las cualidades para los mejores empeños. Anoche, en una situación sostenida durante cinco cuadros, parecía renovar en cada instante una escena, a la que si no faltaban gracias a "lo Paso" y otras que intentaron una renovación del género familiar, sufrían ese defecto reiterativo, defecto que parece ser el eje de todo lo que apunta a la comedia de enredo amoroso, fundado en un equívoco, que cualquiera puede desvanecer cuando al autor le importe. Comedias estas para entretener y sin otros modos ni ambiciones.



Manuel Paso es el autor. Uno se hace cierto lío con las comedias y revistas de estos infatigables trabajadores de la escena. Ya no sabe a quien atribuir los títulos y necesitamos verles aparecer ante las candilejas para recordarles. Manuel Paso, en su "Así no hay luna posible", ha Ismael Merlo y Micerito una farsa en lagros Pérez de León tono mayor, un poco a gritos, como es natural, que logra su objeto. Y el éxito fué de acto en acto y de cuadro en cuadro hasta el final venturoso. Con Ismael Merlo, Antonio Riquelme.

**CONJUNTO RESIDENCIAL**  
**«PARQUE»**  
**CEA BERMUDEZ**  
 Parque del Camal de Isabel II  
**MADRID**  
**CASAS AISLADAS**  
**CUATRO FACHASAS**  
**CON JARDINES**  
**PARTICULARES**  
 Pisos modernísimos de gran confort, 90 por 100 de exenciones en contribución e impuestos durante veinte años.  
**VENTA DE PISOS**  
 Pueden visitarse de doce a dos

**ALQUILO EN HILERAS, 4**  
 Despachos y oficinas

# COMEDIA

*Fernando*

## FERNAN GOMEZ

CLAMOROSO EXITO

### EL CASO DEL SEÑOR VESTIDO de VIOLETA

de MIGUEL MIHURA

**HOY, VIERNES,**  
**FUNCIONES**  
**TARDE y NOCHE**

Publicidad: HIJOS DE VALBRIANO PEREZ - Cruz, 7 -



MARJORIE REYNOLDS  
 GAIL PATRICK  
 DENNIS O'KEEFE  
 MISCHA AUER

Director  
 ALLAN DWAN

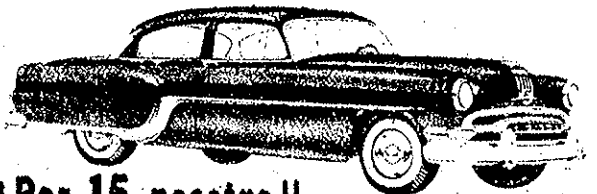


# UN CASADO EN APUROS

UNA ALEGRE PELICULA LLENA DE SITUACIONES DIVERTIDISIMAS

¡UN "PONTIAC" EN LA PUERTA DE SU CASA!

(MATRICULADO Y LIBRE DE TODO GASTO)  
 SEDAN DE LUJO, 4 PUERTAS, SERIE CHIEFTAIN, CON APARATO DE RADIO, MODELO 1954



¡¡ Por 15 pesetas !!

puede usted ser el afortunado dueño de este aristocrático vehículo.

DIRIJASE HOY MISMO A

## CLUB ATLETICO

GENERALISIMO, 17 - TETUAN (MARRUECOS)

Enviando relleno el siguiente boletín:

Don .....

Residente en .....

Provincia .....

Calle ..... n.º .....

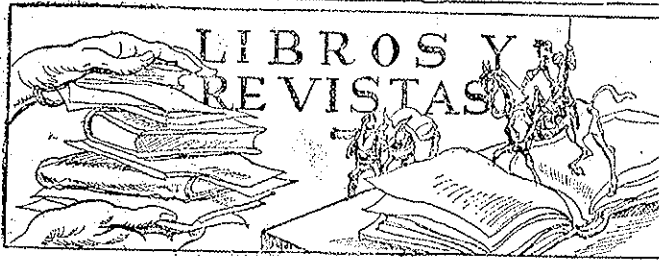
desea se le envíen, contra reembolso, ..... papeletas, que, a QUINCE pesetas cada una, importan ..... pesetas.

Tradicional sorteo en combinación con el premio mayor de la lotería nacional sorteo de 21 Julio 1954.

**PRECIO DE LA PAPELETA**  
**15 Ptas.**

**¡¡ IMPORTANTE !!**  
 El vehículo se entregará matriculado, y libre de toda clase de gastos, en el propio domicilio del interesado, si éste reside en España, Islas adyacentes, Plazas de soberanía o posesiones.

El "Chevrolet" rifado en el sorteo anterior correspondió a don Francisco Nazabal Apalategui, residente en Arama (Gulpúzcoa).



Crítica semanal

"HISTORIA DEL CORAZON"

por Vicente Aleixandre

Espasa Calpe. 200 páginas. 45 pesetas.

FERNAN-GOMEZ, FERNANDO: "A ROMA POR ALGO"

Edición para amigos. Madrid, 1954. 30 páginas.

A nadie se le oculta que Fernando Fernán-Gómez es una clara y ávida inteligencia. No sólo es gran actor, sino buen prosista y poeta. Lamentamos que "A Roma por algo" sea una limitada edición para amigos limitados, porque, de otra manera, esta obra poética de Fernán-Gómez ganaría amplias resonancias. Confiamos en que un día, el autor rectifique y lance a los vientos, sin cortapisas, de número, esta obra.

Porque en "A Roma por algo" hay un poeta, un poeta antiguo y moderno. Late en sus versos un espíritu que va, sin detenerse, de lo clásico a lo actual, en estrecha fusión, sin deliberado propósito de cultivar lo raro. Algunas composiciones del libro, breves y jugosas, podrían figurar, por propio mérito, en las antologías de última hora: "Roma", por ejemplo, deliciosa biografía de la imperial ciudad; "El milagro", henchida de ternura y de emoción; "Recuerdo" y "Las hijas de la marquesa".

Fernando Fernán-Gómez, de vuelta de mil aventuras doctas, no se acomoda a canon determinado. Es él mismo, Fernando Fernán-Gómez, hombre y artista, sincero e inquieto, sensible y exigente. A través de todas las experiencias activas de este gran actor (la poesía, en primer término), una cosa es incuestionable: que ama y sirve a la belleza en sus diversas manifestaciones artísticas.

"POESIA ESPAÑOLA"

Abre el número último de esta revista la versión completa de una bella colaboración de Juan Ramón Jiménez titulada "Espacio", con la que el viejo maestro vuelve a ponerse en comunicación directa con la juventud poética de España. Inserta también dos poemas inéditos del magro cantor de la Mancha, Juan Alcáiz-Sánchez, tan poco conocido aún, a pesar de su recta personalidad lírica.

Figuran, además, originales de Víctor Carandé, Cardona, Ramón Cid, Pablo Corbalán, Victoriano Cremer, González Casanova, Iglesia Alvarado, Rafael Lasso de la Vega, López Anglada, Leopoldo de Luis, Pérez Valiente y Dámaso Santos.

El sumario se completa con las acostumbradas secciones "Las Revistas", "Noticiero" y "Estafeta".

PARDO CANALIS, ENRIQUE: "VIDA Y ARTE DE JOSE GRAGERA"

Instituto de Estudios Madrileños. 227 páginas.

La Historia del Arte no se nutre sólo de los datos relacionados con autores y obras de primer orden, sino que también necesita de segundos términos, que en tanto grado contribuyen a completar el cuadro, fijando contrastes, influencias, estilos y gustos generales. Por lo que resulta sobremedida útil el estudio que pluma tan docto como la de Enrique Pardo Canalis ha dedicado al escultor José Gragera, nacido en Laredo el año 1818 y muerto en Oviedo en 1897: artista olvidado que representa muy bien el sentido imperante en nuestra



No sabemos hasta qué punto se pueden contraponer los conceptos Hombre y Naturaleza o Cosmos, si no es a meros efectos discursivos o en lenguaje figurado. Más bien nos parece que presentan una extensa superficie de contacto y aun de mutua penetración, donde hallamos, en tesis general, una de las más sutiles, típicas y eficaces claves poéticas: el hombre y su mundo, más o menos complicado y amplio, según quien lo haya, líricamente, de asimilar, recreándolo. Comoquiera que sea, acusa Vicente Aleixandre, en su reciente "Historia del corazón", una más acendrada y constante presencia de sí mismo, en sus intrínsecos valores humanos, que en obras anteriores, como "La destrucción o el amor" y "Sombra del paraíso", en que la Creación impone tal vez su primacía, con el imperativo poder de las fuerzas de la Naturaleza, muy dadas a juzgar con el hombre. En "Historia del corazón", el hombre se afirma con su mayor virtud susoria, la muy sustantiva del amor, tanto más perceptible y patética cuanto que el poeta la expresa en función del tiempo.

"Difícil es el amor. Más difícil su ausencia...", nos dice Vicente Aleixandre en uno de los más bellos poemas de su nuevo libro.

"Difícil, mirar los hondos ojos donde boga la vida, y allí navegar, y allí remar, y allí esforzarse..."

Todo es difícil, sí, y "el supremo valor de la vida continúa", ¿no depende de la fluida persistencia del amor...? Del amor, que no necesita de nombres propios, porque se realiza inequívocamente en cualquier caso, lugar o momento, nos habla Vicente Aleixandre, mirando a su propio e intrasferrible corazón por la ventana de un verso claro como nunca. Trátase, en verdad, de una historia sentimental, determinada por una sucesión de estados de ánimo, sólo que el tiempo no marca períodos; gravita de continuo sobre el amor para hacerlo valer como razón de la vida misma, y la lírica cronología de estas confesiones y recuerdos dijérase que se resuelve en una especie de visión simultánea. Todo lo transparenta el amor, cristalinamente, a la vez: la iniciación, la plenitud y el olvido; el goce y la pena, la ilusión y la nostalgia. La cuestión estriba en mirar a fondo, como el poeta, como Vicente Aleixandre, que siente bajo la amada piel, cálida y suave, el duro y triste hueso, con un tacto o sentido de las cosas que no es ciertamente el del asceta, sino el del hombre que vive, apasionada e intensamente, la experiencia de cada día.

De igual suerte que cuanto hay de telúrico y de paradisiaco en libros anteriores de Aleixandre, no obsta a lo personal y realmente vivido; si bien prevalezcan aquellos otros elementos, en "Historia del corazón" predomina el factor líricamente individualizado, pero nunca falta, al fondo, un paisaje abierto a preocupaciones trascendentes y universales: cielo, mar, selva... Bellos paisajes, Naturaleza al desnudo, apuntan en diversos poemas. ¡Y qué personalidad adquieren, en su calidad de fuerzas elementales, aparte el sonido y color de cada vocablo, los animales y alimañas, franciscanamente tocados de amor y poesía! "...Y vimos gruesas serpientes dibujar su pregunta"; "las mariposas estivales, los lentos gusanillos de colores, el diminuto insecto rojo que sube...". En "Historia del corazón" se insinúan también la ciudad, la calle, el parque. Paisajes urbanos prestan su ambiente a los recuerdos que irisan los poemas del grupo, quizá más armónico: "La mirada infantil", que nos brinda un delicado y certero psicologismo. Tanto en la lírica fijación de un recuerdo, vinculado a un lugar, de íntimo latido, como en la caracterización del niño que fue el poeta, o que se ha integrado en su conciencia, y de otros niños—"el más pequeño", entre ellos—, y de aquella "Joven", que contra tier-nísimo poema. Hablábamos antes de la ventana por la que el poeta se asoma al corazón de su entrañable "Historia". Pero el corazón mira, a su vez, por esa misma ventana a la vida y al mundo—tan sencillo, tan complicado—de los demás. Esa es "La mirada extendida" que permite al poeta contrastarse y reconocerse en ajenos dolores, memorias, frenesíes... "El poeta canta por todos"; pero su voz no se pierde, sino que domina el humano coro y se eleva, peculiar e inconfundible, firmísima.

Corazón de niño, de adolescente; corazón de joven, de maduro, de viejo: siempre palpitante de amor, en palabras significativas, diáfanas, precisas, prendiendo y estilizando la realidad tangible, comprobada, gracias al propio vivir, o presentida en el sueño, la ilusión, el temor, la misteriosa continuidad. "Entre dos oscuridades, un relámpago"; "Luz de estertor"; como dice el poeta en ese instante...? Mejor, luz dorada, como la del poema "Tierra del mar";

"El cielo poderoso vertía luz dorada, color fuerte, templado hábito.

Lejos estaba el mar: afil puro.

Los cantiles tajantes parecían cuajados, petrificados de resplandor..."

Vemos al poeta, con su corazón en la mano y en la frente, más allá: en lo alto de la montaña, señoreando su paisaje y su historia: "Todo él iluminado por el permanente sol que aun alumbraba nuestras cabezas."

V. FERNANDEZ ALMAGRO  
de la Real Academia Española

escultura, en los años que promedian el siglo XIX.

Investigando en los Archivos del Palacio Nacional y de la Real Academia de Bellas Artes, entre otros, así como en la Prensa

coetánea, y orientado por su conocimiento de la época, Pardo Canalis ha reconstruido la biografía de Gragera, representando una actividad capital de éste, sus trabajos meritísimos como escultor del Mu-

## DOCE MUERTOS Y MAS DE 300 HERIDOS EN LAS INUNDACIONES DE MEXICO

Cerca de Larache naufraga un pesquero y perecen cinco de sus siete tripulantes

Tampico (México) 20. Las primeras noticias facilitadas por la Cruz Roja dan cuenta de que, por lo menos, 12 personas han muerto, la mayor parte de ellas mujeres y niños, mientras que otras 350 están siendo atendidas por haber resultado heridas, como consecuencia de las imponentes inundaciones provocadas por el huracán "Hilda".

Acciones de transporte del Gobierno, con equipos sanitarios y alimentos, han comenzado a volar sobre la ciudad. Más de 10,000 personas han sido alojadas ya en casas del Gobierno y refugios especiales improvisados para ellas.

El gobernador de Tamaulipas, Homero Terán, ha ordenado la requisita de todos los vehículos para que participen en las operaciones de socorro y se ha dado la orden de que sean alojadas en las casas particulares las 15,000 personas que, en principio, se calcula que han quedado sin hogar.

El aspecto de la ciudad es desolador. Numerosos edificios han resultado gravemente dañados, la gran plaza del centro ha quedado totalmente destruida y el campanario de una iglesia ha sido truncado por la fuerza de los vientos. Quedan todavía cientos de personas a las que hay que rescatar de los tejados de sus casas o de las copas de los árboles. Muchos de ellos llevan sin alimento y sin agua casi cuarenta y ocho horas.—Efe.

### ONCE MUERTOS EN UNA MINA ESLOVACA

Viena 20. Once personas resultaron muertas a consecuencia de un accidente en una mina de Eslovaquia Oriental, según anuncia Radio Europa Libre.—Efe.

### GRAVE ACCIDENTE DE AUTOMOVIL

En Valencia, un muerto y seis heridos, uno de ellos grave, han resultado entre los pasajeros del coche de línea que hace el recorrido por varias aldeas del término de Macastre, al entrar en colisión con un camión, en el lugar denominado "Barranco del Pralle". A consecuencia del choque, el autobús cayó por el barranco, desde una altura considerable. Los heridos fueron recogidos por el camión, que los trasladó a Valencia, donde ingresaron en el Hospital Provincial.

Uno de los viajeros, Isabel Gómez González, de veintisiete años, que habitaba en esta capital, ingresó ya cadáver. Regresaba en el autobús, junto con su esposo y su madre política, y hacía sólo seis meses que había contraído matrimonio.

### CINCO PESCADORES MUERTOS EN NAUFRAGIO

Tetuán 20. Noticias procedentes de Larache dan cuenta del naufragio; cerca de dicha ciudad, de una lancha pesquera tripulada por siete hombres, de los que sólo han podido salvarse dos.

Agarrados a tablas flotantes, procedentes de la embarcación, consiguieron salvarse Antonio Torreón, Atienza y Pedro Benito de Lucas. El patrón del "Pepita", Joaquín Erté, y los marineros Antonio Erté (hermano del patrón), Manuel Torreón Atienza (hermano de uno de los salvados) y Manuel Narváez, han desaparecido bajo las aguas.

El dramático esfuerzo de los tripulantes para salir de su apurada situación fue observado desde la costa por el legionario Emiliano Fernández Villanueva, quien se dirigió rápidamente en una barca de salvamento al lugar del naufragio, logrando recoger al marinero Manuel Fernández, al cual llevó, aún con vida, hasta la playa; pero el infortunado marinero falleció poco después de recibir los primeros auxilios facultativos.—Cifra.

## ESTRENO DE LA PELICULA "PERSEGUIDO" EN EL "CINE" REX

Proyección de "El mensaje", "Nubes de verano", "Proceso a la ciudad" y "El corazón no miente"

EN EL REINA VICTORIA SE REPUSO "LA BODA DE QUINTA FLORES", DE LOS HERMANOS ALVAREZ QUINTERO

Título original: "Scapa rout". Producción, en blanco y negro, de Ronald Hitchcock. Guión de John V. Baines. Dirección de Deymour Friedman y Peter Graham Scott. Intérpretes principales: George Raft, Sally Gray, Clifford Evans.

Si "Perseguido" no ofrece novedad temática, en cambio entretiene por la abundante cantidad de lances que componen la acción. Así la película que se proyecta en el "Cine" Rex es dinámica y su intriga sostiene la curiosidad del espectador, que es, en definitiva, lo importante cuando se trata de una obra policíaca. Resulta, como la mayoría de las concepciones de su género, bastante convencional y con escenas y situaciones un tanto pueriles, pero, esto admitido, el constante movimiento de los personajes y la atmósfera de misterio, que se mantiene, dan la suficiente fuerza al relato. Varios de sus pasajes son semejantes a los de otras películas de parecidos argumentos, y con tipos analógicos, porque ya hemos apuntado en diferentes ocasiones y habremos de insistir en ello, que guionistas y realizadores suelen coincidir en sus procedimientos narrativos al abordar asuntos en una misma línea.

El escenario es Londres, y la ambientación, tanto de exteriores, como de interiores es buena, sin que hallamos, por otra parte, ninguna novedad ni audacia técnica. Pero, en cambio, los directores Deymour Friedman y Peter Graham Scott, han conseguido un capítulo final-plástico y emocionalmente convincente.

George Raft es el protagonista y repre-



George Raft, Sally Gray y Clifford Evans

ta un agente del F. B. I. Actor sin mucha flexibilidad, agertera, en esta ocasión, a caracterizar con fortuna a su personaje. Sally Gray, muy atractiva, es su inseparable compañera de aventura, que anima la película y la presta particular alienación.—DONALD.

### REAL CINEMA: "EL MENSAJE"

Producción española, en blanco y negro: "Hispanic Films". Libro de Manuel Suárez Caso y Fernando Fernán-Gómez, que ha dirigido la cinta e interpretado el papel de protagonista. Otros intérpretes: Elisa Montés, José María Lado, José María Mompián, etc.

"El mensaje" recoge un episodio imaginario de la guerra de nuestra Independencia contra los invasores napoleónicos. La historia es sencilla, pero hay de todo en ella: pasajes dramáticos, sentimentales y de humor, con unos tipos que nos parecen lo más logrado, lo mejor de la cinta.

La acción peca de un poco lenta. Casi toda la aventura del grupo de guerrilleros en los que está centrada la historia, transcurre en exteriores, salvo alguna escena que se brinda en el interior de una humilde casa de campo, o en cobijos de los jefes de la guerrilla. La fotografía está cuidada y la cámara ha captado de una manera bella paisajes de los alrededores de Madrid.

Se mezcla al tema Fernando Fernán-bélico el amoroso, Gómez, Elisa Montés y José María Lado, e, incluso, un tanto ingenuas.

Creemos, sin embargo, que el relato es pobre en lances, y que en ocasiones los diálogos son prolijos. Como contrapartida de estos reparos, señalaremos la interpretación de Fernando Fernán-Gómez, realizador y principal actor. Incorpora un tipo de mozo pueblerino, simple, bondadoso, valiente y enamorado. Capaz de asimilar y de dar vida a muy diferentes personajes, logra en éste una de sus ceteras, convincentes pinturas. Los demás, José María Lado, Mompián, Prieto, Romero Marchent, Alejandro y Torre, componen el armónico conjunto apetecido para el reparto. Con ellos actúa una joven actriz, prometedora, Elisa Montés, que aquí tiene más encanto cuando se disfraza de muchacho.—D.



### IDEAL, LUCHANA Y BENLILURE: "NUBES DE VERANO"

Producción, en blanco y negro, y argumento y guión de Angel Génion. Director: Arthur Duarte. Intérpretes principales: Manuel Santos Carvalho, Ana Paula, Virgílio Teixeira, José Isbert y Maria Alguin.

Nos ha sorprendido agradablemente "Nubes de verano", la película que se proyecta en los "cines" Ideal, Luchana y Benlilure por la ponderación con que está realizada. Con evidente pobreza de medios, el director portugués Arthur Duarte ha logrado reflejar con plausible propiedad el ambiente madrileño de los, en su mayoría, modestos comerciantes establecidos en los viejos y más característicos barrios de la urbe. Y eso es ya, de señalar, un empec-

EN VUESTRAS REUNIONES...

la bebida de la cordialidad



**CHARLES CHAPLIN** y Claire Bloom en "Candilejas", el mayor éxito de las películas extranjeras presentadas en el año. Aunque al público español la cinta le llegó con retraso, fue recibida con el entusiasmo que sólo se dispensa a las obras maestras para las que no cuenta el tiempo.



**JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA** ha logrado en 1955 uno de sus más claros, justos y resonantes éxitos de su carrera de realizador cinematográfico, y también de guionista, con "Historias de la radio", película en la que el humor y la ternura campean, y a la que la crítica, unánimemente, y las grandes masas de público han otorgado todos sus favores. La cinta está compuesta con varios episodios, a los que una emisora sirve para entazar entre sí a cada cual más sutil, ingenioso y divertido. He aquí una de las escenas que interpretan el veterano actor José Isbert y el popular animador radiofónico Bobby Deglané.



"**MARTY**", Gran Premio del Festival Internacional de Cannes de 1955 y Premio de la Oficina Internacional del "Cine" Océlico, ha enriquecido sus éxitos con la acogida que ya han dispensado los espectadores españoles. Además la cinta elevó al estrellato a un actor y una actriz, considerados hasta esa actuación como "segundos", Ernest Borgnine y Betsy Blair. Esta es una de las escenas en la que se nos brinda al primero.



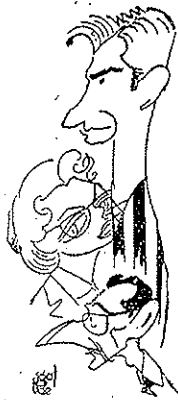
"**LA OTRA VIDA DEL CAPITAN CONTRERAS**", adaptación cinematográfica de la novela de Torcuato Luca de Tena, por Vicente Escrivá, y realizada por Rafael Gil, fue uno de los primeros afortunados estrenos del año. Contribuyeron al interés de la narración, trasladada a la pantalla, las actuaciones de Fernando Fernán Gómez, en el papel del famoso, legendario aventurero devuelto a la vida de nuestros días; María Piazzai, María Asquerino, Fernando Sancho y cuantos intérpretes figuraron en el bien elegido reparto. En la fotografía aparecen Fernán Gómez, María Piazzai y Fernando Sancho.

**GRAN PREMIO INTERNACIONAL** de Cannes de 1954 fue "La puerta del infierno", película japonesa en color que a España, y para su estreno, llegó esta recién pasada temporada. El carácter de esta magistral obra del séptimo arte, su originalidad, su exotismo y la belleza del colorido han hecho que sea uno de los más señalados triunfos del "cine" extranjero en nuestro país. He aquí a Hasegawa Karno y a Kyo Machi-ko, los protagonistas.





se cambian delanteros, medios volantes, guardametas, etc., etc., cotizándose a más alto precio aquellos que tienen un nombre de difícil pronunciación. La trama, el argumento, no es precisamente muy original, puesto que repite, una vez más, el archiconocido error de la suplantación involuntaria, con sus consiguientes equívocos, pero Juan Manuel Iglesias, Base- ras y Elorrieta, acumularon incesantemente los lances, las situaciones dislocadas, ahorrando todo luego con "gags" de positiva gracia y un diálogo intencionado y recurrente, y así se logró una película que hace casi constantemente reír a los espectadores, que es, seguramente, lo que se propusieron los que intervinieron en su realización. Pero, claro está, "el fenómeno", el auténtico fenómeno del "film" es Fernando Fernán- Gómez en una de sus más felices interpretaciones burlescas. Tan gran actor como siempre, aquí hace un verdadero derroche de vis cómicas, con el gesto, el ademán, la expresión, y se mueve con tan particularísima gracia que es una verdadera delicia presenciar sus entrenamientos y luego su actuación final, tan descercantante como afortunada para su equipo.



Fernando Fernán Gómez, María Piazzai y Antonio Riquelme

Todos los restantes actores del reparto—algunos de ellos como Riquelme, Calvo, Lina Canalejas y María Piazzai, excelentes artistas—no hacen sino secundarle, hacer coro al verdadero divo que es Fernán-Gómez. Señalemos, sin embargo con sorpresa, la intervención discretísima del polifacético Rafael Albaicín, que se revela como un estimable actor cinematográfico.

Y eso es todo: se quiso hacer una película para reír y, en ese sentido, el objetivo se consiguió plenamente.—G. B.

**Presentación del coro del teatro de la Zarzuela**

En la tarde de ayer, y en la sala de ensayos del teatro de la Zarzuela, ha tenido lugar el acto de presentación ante la empresa y dirección de dicho teatro, de los concursantes admitidos para el coro del mismo en las recientes pruebas realizadas.

Dirigió la palabra el director del coliseo, D. José Tamayo, quien, dando la bienvenida a los futuros coristas, les presentó con frases elogiosas al director titular del coro, maestro D. José Perera. Expuso su firme propósito de hacer del coro un vivero de futuros cantantes, del que puedan surgir valores positivos para el género lírico nacional, y después de presentar también al director musical, maestro D. Odón Alonso, terminó exhortándole para iniciar la tarea con voluntad y espíritu de sacrificio, ofreciéndoles al mismo tiempo su ayuda y estímulo.

A continuación, y en breves palabras, habló el maestro Perera, quien agradeció su designación para cargo de tanta responsabilidad, y pidió a sus colaboradores entusiasmo y buena voluntad para acometer la tarea encomendada y llevar a buen fin el prestigio de nuestro género lírico.

Finalmente, y en representación de la Sociedad de Autores, habló el maestro don Federico Moreno Torroba, expresando sus deseos de que, todos unidos, consigan hacer resurgir la zarzuela española, tan injustamente olvidada en los últimos años.

Al acto asistieron, además, el maestro D. Manuel Payada y los comediógrafos don Guillermo Fernández Shaw y D. Luis Muñoz Lorente, de la Sociedad General de Autores de España.

**Guía del espectador**

**Infanta Isabel**

Viernes, inauguración 41 temporada Compañía titular, estreno: *Un trono para Cristy*, de José López Rubio, por Isabel Garcés, Irene Caba Alba, García Ortega, Consuelo Company, Alonso Povedano, Julia e Irenita Gutiérrez Caba y toda la gran Compañía titular, bajo la dirección de Arturo Serrano.

Para versiones originales. Movies in english ver cartelera Cino Voy. Descuento especial para estudiantes.

**Plaza Aros Madrid**

Mañana, jueves, cinco tarde: seis novillos de D. José Matías Bernards, de Salamanca, para "Morza de Córdoba", Francisco Rodrigo y Francisco Antón "Barro", de Alicante, nuevo en esta plaza. Carnets: hoy, miércoles, mañana. Localidades público: miércoles tarde y jueves. Taquillas: Victoria, 2.

**Cartelera madrileña**

**TEATROS**  
ALCAZAR. (Refrigerado.) Revistas Ramón Clemente. — 7 y 11: De himno y menta. (La

**EMBAJADORES EN EL INFIERNO REALISMO**

**CAPITALISTAS**

Constructor joven aportando 3.000.000 pesetas, más 1.000.000 de ladrillos, asociábase persona dispusiera igual o más, crear fuerte sociedad. Importante negocio perspectivas. Escribid: 1.013 - "Alas" Alcalá, 32.

**EMBAJADORES EN EL INFIERNO REALISMO**

**IMPORTANTE EMPRESA**  
de Sevilla precisa jefe de taller de mármoles-piedras, con mucha experiencia. Escriban, dando referencias y pretensiones, al núm. 230. Publicidad Bellido. SEVILLA

**EMBAJADORES EN EL INFIERNO REALISMO**

**COPIAS EN MULTICOPISTAS**  
de circulares, listas de precios, apuntes, etc. Entregas en 24 horas.

**GONDEL. LTDA.**

CARRETAS, 12 - TELEFONO 22 96 35

**PERITO O TECNICO INDUSTRIAL**

Con bastante práctica en trabajos de productividad y determinación de tiempos de mecanización para importante taller de maquinaria en Madrid. Escribid dando detalles sobre experiencia, referencias, edad, etc., al núm. 1.108. Alas. Alcalá, 32.

revista de las 10.000 carcajadas.) Butacas 44 centavos. 7 pesetas.  
GABRIÓN. (39 12 33. M. E. L. de Guevara.) 7 y 11: Buena y feñora (de Torrado y Navarro). Noche: Romería a María Fernanda Ladron de Guevara. Grandioso fin de fiesta por destacados artistas y despedida de la compañía.

COMEDIA.—7 y 11: Gracia de Triana presenta su Ramillete de Estrellas con Mary Merche, Pacho de Cuadro Gilano, Seppe, Trío Siboney, Antoñita Ariel, Mary Dory Sisters y colaboración familia Escudero. 15 atracciones. Precios populares. Noche, grandioso homenaje a Gracia de Triana y despedida de la Compañía.

COMICO. (Compañía de revistas Manuel Paso.) 7 y 11: ¿Anda con ella?  
FENCIBARRAL.—Boj, 31 noche: Compañía revistas. Estreno de Los ladrones van a la oficina (Raquel Dalma).

INFANTA ISABEL. (Dirección Arturo Serrano.)—Viernes, 11 noche: Inauguración 41 temporada Compañía titular. Estreno: Un tesoro para Cristy (de José López Rubio). Protagonista: Isabel Garcés.

LARVA. (Varietades).—7, 11: Tomás Antequera, Diana Márquez, 3 Chispitas, Aren-Plata, Kim y Kiko, colaboración especial.

MADRID. (21 56 94. Refrigerado.)—Viernes 14, noche: Grandioso acontecimiento, presentación de Los Vieneses, con el estreno de la superproducción de Artur Kaps y Franz Joham Campañas de Viena.

MATAVILLAS.—6.45, 10.45: Celia Gómez, en El espíritu de fuego (de Ribal, R. de Castro y Francis López). 359 y 366 representación. Venta anticipada.

PRINCE. (Refrigerado. Teléfono 21 63 19.) Altas Varietades.—7, 11: Circuitos Carcellé presenta su nuevo colosal programa: Marioli, R. y C. y Mercedes Molina, Joseira, Irene Vilches, Fernando Vargas, Helena y Troya, Mercedes Obiol, Zalde, Anita Estrella y la gigantísima Rosa Giménez (La Diamante Negra), etc. 80 artistas magníficos en el local más fresco de Madrid. (Localidad desde 1 pesetas).

REINA VICTORIA. (Compañía Alejandro Ulloa).—7 y 11: Tortura. Una gran obra norteamericana.

**CINES**

AMAYA. (Refrigerado).—7, 11: Entre dos mujeres (Jean Simmons, Victor Mature).

AVENIDA. (21 75 71).—7, 11: Todos somos necesarios (Alberto Closas, Folco Lull). Un film extraordinario, orgullo del cine nacional!

BARCELÓ.—7, 11: La puerta del infierno (Eastmancolor). Mayores.

BENLLIURE. (Alcalá, 106, esquina Fernán González. Teléfono 26 24 58).—7, 11: Giuliano (El bandido de Sicilia). Vittorio Gassman, María Gracia.

BULEVAR. (Refrigerado).—7, 11: Entre dos mujeres (Victor Mature, Jean Simmons).

CALLAO. (Refrigerado).—7, 11: La mujer más guapa del mundo (Eastmancolor). 24.ª semana.

CAPTOL. (Refrigerado).—7, 11: Inolvidable amistad (Amici per la pelle). La gran película italiana (Itorreda).

CARLOS III. (36 26 51. Refrigerado).—7, 11: Mouth Rouge (technicolor). José Ferrer, Zsa Zsa Gabor. ¡Maravillosa, soberbia, incomparable!

GRAN VÍA.—7, 11: Los ladrones somos gente honrada (Osbert, Ozores). Tolerada.

LOPE DE VEGA. (Refrigerado).—7, 11: El bandido (Fernando Fernán Gómez). LUCHANA.—7, 11: Giuliano (El bandido de Sicilia). Vittorio Gassman, María Gracia.

MUNOZ SECA. (21 90 47. Refrigerado).—Continúa 11 a 6. Numeradas 7 y 11: El gran delito (procedente del Lope de Vega: 4.ª semana de exhibición con carácter de estreno).

PALACIO DE LA MUSICA.—7, 11: Chica para matrimonio (Judy Holiday). Mayores.

PALACIO DE LA PRENSA. (Refrigerado).—7, 11: Sissi (Romy Schneider). Agfacolor. ¡Un film lleno de encanto, alegría, simpatía y gracia! Tolerado.

PAZ. (Refrigerado).—7, 11: El caso O'Hara (Spencer Tracy).

POMPEYA. (Refrigerado).—7, 11: La gran esperanza (Renato Baldini). Folco Lull). Ferranicecolor. Tolerada.

PRINCESA. (Refrigerado).—7, 11: Piedad para el cuido (Antonella Lualdi).

PROGRESO.—7, 11: Semiramis (Escaya y reina). Color. (Ricardo Montalban). Tolerada.

PROYECCIONES.—7, 11: Semiramis (Escaya y reina). Rionda Fleming. Ricardo Montalban. Technicolor. Autorizada.

REAL CINEMA.—7, 11: Carta a Sara (Marta Toral). Marnescop.

REN. (Teléfono 47 12 37).—Continúa de 11 a 6. Numerada 7 y 11: El gran delito.

RIALTO. (Refrigerado).—7, 11: Luces de la ciudad (de Charlie). Tolerado. 15.ª semana.

ROXY.—7, 11: (27 16 11. Refrigerado).—7, 11: Sissi (Romy Schneider). Agfacolor. 16.ª semana. Tolerada.

ROXY "B". (27 16 12. Refrigerado).—7, 11: Mouth Rouge (technicolor). José Ferrer, Zsa Zsa Gabor. ¡Maravillosa, soberbia, incomparable!

SAN AGUSTÍN.—7, 11: La puerta del infierno (Eastmancolor).

**CINES DE SESION CONTINUA**

ACTUALIDADES. (Refrigerado).—10: La gran esperanza (Renato Baldini). Folco Lull). Color. Tolerada.

ALBA. (27 07 55). Reformado, selecto.—Continúa 16 mañana: María Montecristo. No hay amor más grande.

ALEENIZ.—Continúa desde las 5: El caso O'Hara (Spencer Tracy).

ALCALA. (25 46 98).—5: Papá necesita esposa (Dieter Borsche). Tres soldados (Stewart Granger). Toleradas. 2.ª

# ACTUALIDADES - BEATRIZ

MAÑANA, LUNES, ESTRENO

## EL MALVADO CARABEL

FERNANDO FERNAN MARIA LUZ  
**GOMEZ-GALICIA**

DIRECTOR:  
FERNANDO FERNAN  
GOMEZ

—¡Pedir aumento de sueldo!  
¡Pedir tranquilidad a la mamá política!  
¡Eso ya es pedir demasiado!

—Carabel quiso pasar por las  
últimas pruebas del hampa: la  
dron, secuestrador, dinamitero...  
¡Eso era un aprendiz malísimo!

### EL RAPTOR DE NIÑOS

Hace del niño un mandigo,  
mas el chico, que es goloso,  
con el duro percibido  
compra un dulce empalagoso.

AUTORIZADA PARA  
MAYORES DE 16 AÑOS

# AMAYA BULEVAR

MAÑANA, LUNES,  
PRIMER REESTRENO

## LA GRAN ESPERANZA

EN FERRANIACOLOR  
¡¡Una visión dantesca de la guerra en el  
mar...! pero también un canto a la paz!!  
AUTORIZADA PARA TODOS LOS PUBLICOS

DIRECTOR: GIULIO COLETTI

FOLCO LUZZI

PUBLICIDAD GIBBERT. Arenal, 1.

# ESTRENO DE LA PELICULA «UN TRANVIA LLAMADO DESEO», EN EL RIALTO

TAMBIEN SE ESTRENO, EN LOS "CINES" ACTUALIDADES Y BEATRIZ, "EL MALVADO CARABEL"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

**Título original:** "A streetcar named Desire". **Producción de Charles K. Feldman, en blanco y negro, para "Warner Bros". Guión, sobre la famosa obra de Tennessee Williams, del propio autor y adaptación de Oscar Saul. Director: Elia Kazan. Intérpretes principales: Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.**

Con bastante retraso aparece en nuestras pantallas la película "Un tranvía llamado Deseo". Así, esta realización de Elia Kazan, anterior a "¡Viva Zapata!" y a "La ley del silencio", en las que también desempeñó el papel central masculino Marlon Brando, llega después de aquéllas a los espectadores españoles. Pero aquí podríamos decir que el orden de factores no altera el producto, y ese producto es, remitiéndonos a lo cinematográfico, el valor magistral de las tres citadas obras del realizador.

Quienes asistieron a la representación del drama de Tennessee Williams que brindó nuestro Teatro de Cámara, o quienes poseen las obras del autor en la, por cierto, deficiente traducción argentina de León Miras, y, naturalmente, aquellos que lo conozcan por haberlo leído, o presenciado, en su versión original escénica, pueden quizás apreciar con mayor profundidad la fuerza de esta película, que conserva toda la fuerza de la concepción primigenia y que, al pasar a la pantalla, trasplantada por Kazan, es "cine" cien por cien y se traduce en bronco lienzo, desgarrado y amargo, arrancado de una de esas zonas sombrías que la vida presenta.

La acción, tanto la íntima como la externa, es violenta, inmisericorde, sin alivio ni rayo luminoso en el destino de la protagonista y si se apoderaron de nosotros el conflicto y su "clima" en la lectura y, de modo más directo, en la ficción teatral, en el cinematógrafo adquieren una mayor pujanza de dramatismo y de angustia.

No ha operado Elia Kazan con muchos más elementos ambientales de los manejados en el teatro. Casi íntegramente; el drama se desarrolla en la pequeña casa de los Kowalski, y el diálogo que se sigue—salvo ligeras variaciones, que no supresiones, en su traducción, en su adaptación al castellano—es el mismo.

El drama se plantea en realidad entre Stanley Kowalski y su cuñada Blanche, y ese drama va creciendo en intensidad hasta su desenlace. Quizá Vivien Leigh alcanzara en su interpretación, la de Blanche, el culmen de su carrera cinema-

tográfica, y a Marlon Brando es indudable que su manera de identificarse con Stanley Kowalski le valió consagrarse definitivamente. Con ellos, Kim Hunter, que encarna a Stella, y Karl Malden, a Mitch, componen el cuadro inolvidable.

Es, en general, correcto el doblaje castellano. En alguna ocasión, una que otra de las escenas próximas al final, la voz de Mitch resulta innecesariamente desatendida. En cuanto a las palabras, se



Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.

## NAPOLEON

La película de SACHA GUITRY será presentada en versión original francesa, en función de gala, el 18 de octubre, a las 22,15, patrocinada por el

EXCMO. SR. EMBAJADOR DE FRANCIA EN ESPAÑA

en el

## CINE LOPE DE VEGA

a beneficio del Hospital francés de Madrid

Rigurosa etiqueta en butacas de patio y de Club

Asistirán las "estrellas"

MICHELE CORDOUE  
JEAN PIERRE AUMONT

intérpretes de la película

Donativo: 100 pesetas butaca

ajustan casi siempre a las del original, salvo en ciertas referencias a la pasada vida de la protagonista y en algunas obras alusiones.

Desde luego, "Un tranvía llamado Deseo" merece considerarse, por sus valores, como obra magistral del "cine".—DONALD.

ACTUALIDADES Y BEATRIZ: "EL MALVADO CARABEL".

**Producción, en blanco y negro, de "Unión-Films". Guión de Manuel Suárez Caso, basado en la novela del mismo título de Wenceslao Fernández Flórez. Director y protagonista: Fernando Fernán-Gómez. Otros intérpretes: María Luz Galicia, Rafael L. Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y Fermadito Rodríguez.**

De una gran cantidad de lectores es conocida la novela "El malvado Carabel", de Wenceslao Fernández Flórez, que ha servido como asunto para llevar a término la película del mismo título estrenada en los "cines" Actualidades y Beatriz. Su principal intérprete es Fernando Fernán-Gómez, que, al propio tiempo, ha asumido la realización del empeño.

La fama de Fernando Fernán-Gómez, fama merecida y muy vasta, se sustenta sólidamente en sus actividades de actor. A nuestro juicio, es en la actualidad el de mayor riqueza de registros, el más completo que posee nuestra cinematografía y nuestro teatro. Pero también siente el artista vocación de realizador de películas y es, en otra vertiente de la inquietud intelectual, un escritor de muy aguda intención. Como director ha hecho, hasta la fecha, tres o cuatro obras del séptimo arte; como actor habrá interpretado unas cincuenta y seis.

Casi enteramente cae el peso de la interpretación de "El malvado Carabel" sobre su protagonista, que, una vez más, ha sabido dar al tipo que encarna las cambiantes expresiones que muestran sus reacciones varias para reflejar cumplidamente el proceso íntimo de una personalidad.

En "El malvado Carabel" hallamos pasajes divertidos como el del rata de hotel y otros de fuente comicial. Fernando Fernán-Gómez director no ha alcanzado, es evidente, la madurez que posee como actor, pero ha logrado imprimir a su empresa, en todo instante, un sello de sencillez y respetar las fundamentales esencias literarias de la novela que ha servido para dar vida al relato en imágenes.

Con Fernando Fernán-Gómez forman el cuadro más destacado de los artistas María Luz Galicia, muy atractiva siempre y que se ajusta al tipo femenino de la novia; Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y el niño Fermadito Rodríguez.—D.

Comienza la temporada del T. O. A. R.

El Teatro de Ensayo, T. O. A. R., comienza mañana miércoles su temporada experimental, estrenando a las once y cuarto de la noche, en el escenario del Círculo Catalán, Marqués del Riscal, 11, "El matrimonio", de Nicolás Gogol, en adaptación de Alberto Laverón.

Recital pianístico de José Cuhiles

Un público adicto y entusiasta, en el que figuraban alumnos y admiradores leales de José Cuhiles, aplaudió largamente el recital del eminente concertista en el

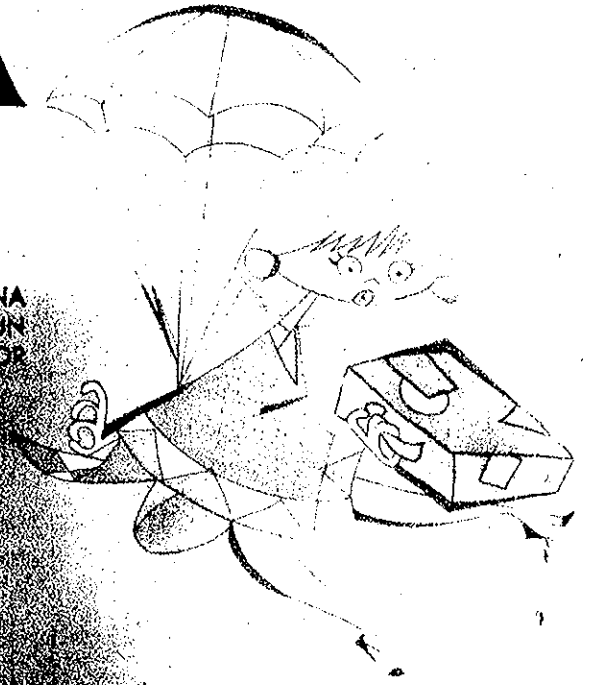


Fernando Fernán-Gómez y María Luz Galicia.

# POMPEYA PALACE

MAÑANA, LUNES, ESTRENO

HASTA AHORA... UN ESTILO INEDITO EN NUESTRO CINE. UNA PELICULA AGIL, PICAESCA, DINAMICA, DIVERTIDA Y CON UN GRUPO DE BELLEZAS COMO NO PODIA IMAGINARSE EL ESPECTADOR



## Viaje de Novios

(COLOR POR AGFACOLOR)

ANALIA  
**G A D E**

FERNANDO  
**FERNAN GOMEZ**

LIDA BAAKOVA - ROLF WANKA  
ELVIRA QUINTILLA - MANUEL  
MONROY - MARIA MARTIN - FELIX  
FERNANDEZ - MARIA PIAZZAI -  
MANUEL ALEXANDRE -  
AURORA DE ALBA

Dirigida por León Kilimovsky - Es-  
crita por Noel Clarasó y José Luis  
Dibildos.

### AVISO: UN CONCURSO SORPRENDENTE

Para los casados, los recién casados y los que se casarán. La pareja que averigüe el nombre de los protagonistas de esta película, será invitada a pasar cinco días en un lujosísimo hotel de Palma de Mallorca, con viaje de ida y vuelta en avión y un premio en metálico de pesetas 8.000.

En el caso probable de que sea más de una pareja acertante, un Jurado decidirá, previo sorteo ante notario, la pareja vencedora.

Es condición indispensable adjuntar una entrada de los cines POMPEYA-PALACE para poder tomar parte en este sencillo concurso.

Dirigirse por carta a C. B. Films, S. A., Avda. José Antonio, 70, indicando en el sobre: para el concurso "Viaje de Novios".



PRESENTA UNA PRODUCCION AGATA FILMS

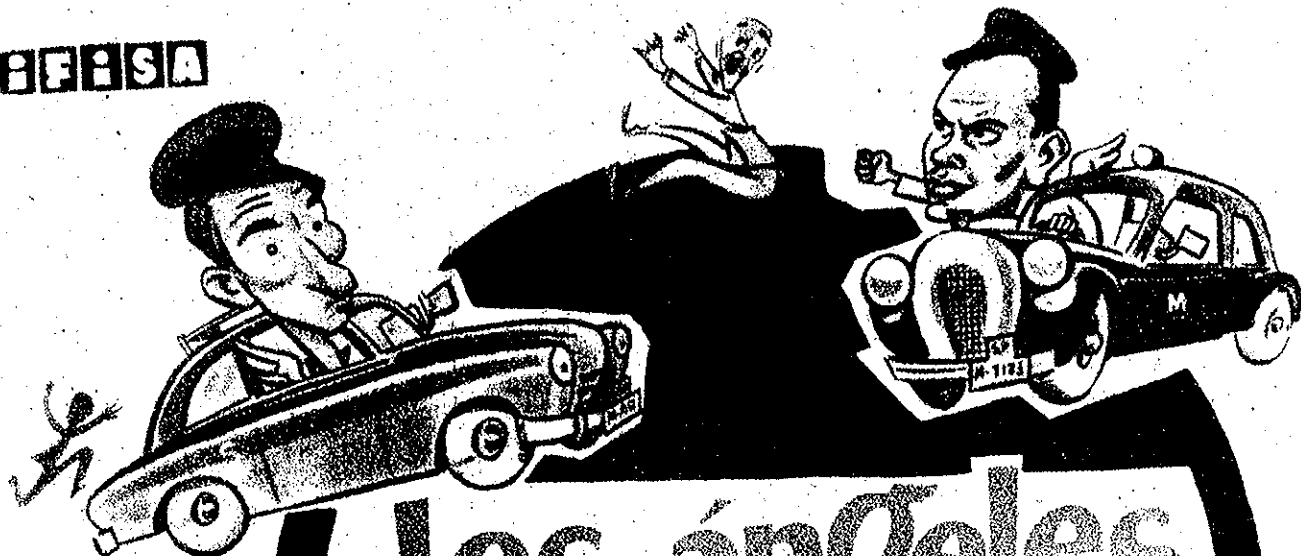
# PALACIO DE LA PRENSA

MAÑANA  
LUNES  
ESTRENO

(REFRIGERADO)

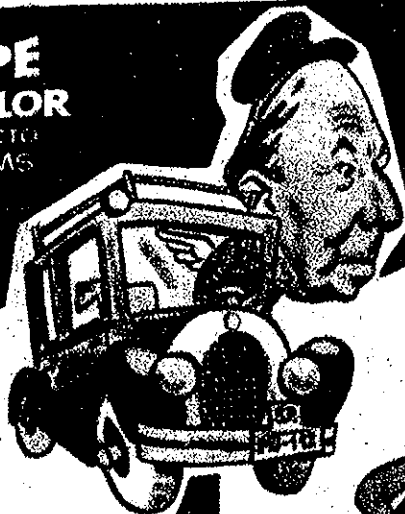
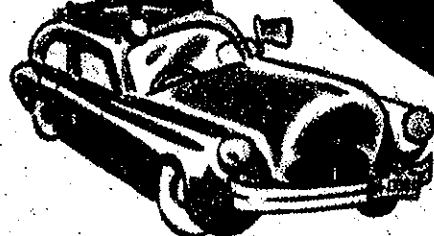
LOS "CINCO GRANDES" DEL HUMOR, POR PRIMERA VEZ JUNTOS, EN UN PUGILATO DE SIMPATIA Y COMICIDAD!

**BEISA**



## Los ángeles del volante

EN  
**IFISCOPE**  
Y **AGFACOLOR**  
SONIDO DIRECTO  
KELANG-FILMS



POR ORDEN DE APARICIÓN  
**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
**JOSE LUIS OZORES**  
**JOSE ISBERT**  
**MANOLO MORAN**  
**TONY LEBLANC**  
**JULITA MARTINEZ**  
**MARIA MARTIN**  
**TRINI MONTERO**  
Y LA PARTICIPACION DE  
**DIANA MAGGI**  
PARA MAYORES DE 16 AÑOS

PRODUCIDA Y DIRIGIDA POR **IGNACIO F. IQUINO**

PUBLICIDAD GIBBERT - Arenal, 1

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

## EN EL INFANTA BEATRIZ SE ESTRENO "CON DERECHO A FANTASMA", DE EDUARDO DE FILIPPO

### Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Anoche se estrenó en el Infanta Beatriz "Con derecho a fantasma", de Eduardo de Filippo, en versión española de Jaime de Armiñán, que salió a saludar requerido por los aplausos al fin de la obra, y que ha realizado una labor de adaptación llena de ingenio, y de garbo, incluso con felices adiciones humorísticas.

Obtuvo la pieza un éxito rotundo. El público rió mucho en el curso de las divertidas situaciones y escenas que abundan en el curso de la trama, y tributó grandes ovaciones a los intérpretes.

Si no tuviéramos a Fernando Fernán Gómez por uno de los mejores cómicos españoles, anoche le habría bastado su actuación para conseguir ese rango. Habló, se movió, compuso gesto y figura, matizó actitudes y acentos con un dominio del tablado y una visilarante extraordinarios. Y se mostró también como excelente director de escena en el juego nada fácil de los restantes personajes. Fueron éstos la encantadora Analia Gadé, que dió a su papel naturalidad y elegancia; Irene Gutiérrez Caba, tan buena actriz como siempre; el veterano Balaguer, que supo acentuar muy bien los rasgos maliciosos, como Manuel Alexandre y el resto del reparto; Agustín González, Maite Blasco, Marta Cansapié, Julia Lorente y la magnífica Eloísa Muro y Amengual, Sola, Sánchez, Margarita Gil y Pepita Alfonso, que contribuyeron eficazmente al triunfo.

La farsa de Eduardo de Filippo se apoya casi toda ella en el infalible recurso del miedo como resorte propicio para despertar la risa. El protagonista es un figurón grotesco, pero con un fondo de



Fernando Fernán Gómez y Analia Gadé, intérpretes, y en el recuadro, Jaime de Armiñán, autor de la versión de "Con derecho a fantasma", estrenada anoche en el teatro Beatriz.

ingenuidad que para entendernos llamaremos "charlotesco", que poco a poco va ganando nuestra ternura, y que le permite realizar en el epílogo una pirueta senti-

SU ABRIGO DE **ASTRAKAN** al precio que usted DESEABA en la **PELETERIA Lobel** VELAZQUEZ, 15 (Importación directa)

**BLÜCHER** ENCICLOPEDIA DE QUIMICA INDUSTRIAL

¿Qué es **TaKola?**

## PROXIMO ENVIO DE SATELITES A VENUS Y LA LUNA

San Antonio (Texas) 12. Dos hombres de ciencia, especializados en cuestiones del espacio, han informado acerca de los proyectos para lanzar cohetes a la Luna y al planeta Venus cuando éste se halle más cerca de la Tierra, a unos 41 millones de kilómetros de distancia, aproximadamente.

Se ha señalado que se podrá lanzar un cohete a la Luna, a una velocidad de 38.240 kilómetros por hora y otro, a Venus, a una velocidad de 40.800 kilómetros por hora.

El fin perseguido mediante el lanzamiento de los mencionados cohetes es colocar en órbita dos satélites, uno alrededor de la Luna y otro alrededor de Venus.—Efe.

mental que sin duda alguna es lo mejor de la obra.

"Pascual" recuerda en ocasiones a las máscaras de la "Commedia dell'Arte"—en general toda la pieza es bufonesca, parodística y pantomímica, graciosamente italiana—. Otras veces, "Pascual" es como la encarnación de los mitos del "coitado", del desgraciado, del "poverello" que hace reír sin proponérselo, a fuerza de no percatarse de la realidad que le rodea, como un personaje de Cervantes o de Dickens. Todo en la obra es desorbitado, desmesurado, desenfadado, con aire de caricatura, como en muchas obras de Jardiel Poncela—cuyo recuerdo evocaba justamente el adaptador en su autocrítica—. "Pascual"—y ahí radica, creemos, lo más feliz de la creación de Fernando Gómez—se peca empavorecido con su propia sombra, lo cree todo, mientras los demás no creen nada, y al fin, es su fe en lo imposible, su adorable ingenuidad, la que le salva y la que hace reaccionar conmovidamente a quienes intentaban engañarle y abandonarle.

El ritmo trepidante y, ¿por qué no decirlo?, un poco circense de la farsa le presta jocunda y arlequinésca alegría. No nos importa su falsedad, su artificio, su inverosimilitud, porque nada de eso pretendió, como en las clásicas "entradas cómicas" de la pista—por ejemplo, "la del testamento", también basada en el miedo de los payasos—. Lo único que quizá sobra en "Con derecho a fantasma" es parlamento. Muchos pasajes de los que pendían en los balcones podrían ser recortados. Con ello la trama ganaría agilidad y ligereza y se evitarían reiteraciones innecesarias. Pero, de veras, es ese un defecto de poca monta. En general la farsa es francamente divertida.—Alfredo MARQUERIE.

## COMEDIAS FRANCESAS EN INGLATERRA

Londres 11. Nuevamente se representarán en Inglaterra comedias francesas, después de ocho años de ausencia en los escenarios británicos.

El 16 de marzo próximo será estrenada en el "Princes Theatre", de Londres, una comedia de Molière.—Efe.

## EL PLEITO LABORAL DE LOPEZ SOMOZA CONTRA CASAL Y DE ANDRES

La Magistratura del Trabajo número 1 de Madrid ha fallado el pleito entre los actores Angel López Somoza, demandante, y Antonio Casal y Angel de Andrés, demandados. El primero reclamaba determinada cantidad de dinero a consecuencia del accidente automovilista que sufrió el día 23 de agosto de 1956, en la carretera de San Sebastián a Santander, cuando iba a actuar en esta última capital, según su contrato con los demandados, en calidad de empresarios. López Somoza sufrió una grave lesión en el ojo izquierdo que el magistrado del Trabajo equipara a la pérdida total de dicho órgano, y, consiguientemente, estima que

# LA VIDA POR DELANTE

**PREMIO**  
del Círculo de Escritores Cinematográficos  
a la mejor película española

\*\*\*\*\*

**PREMIO**  
del Círculo de Escritores Cinematográficos  
al mejor argumento original

\*\*\*\*\*

SELECCIONADA PARA REPRESENTAR A ESPAÑA EN EL  
**FESTIVAL INTERNACIONAL DE MAR DEL PLATA**



## LA VIDA POR DELANTE

Una producción ESTELA FILMS - Distribuida por MERCURIO FILMS

Argumento y dirección: FERNANDO FERNAN GOMEZ

**ANALIA GADE - FERNANDO FERNAN GOMEZ - JOSE ISBERT**

Proyectándose actualmente con éxito rotundo en el **MONUMENTAL CINEMA** de Madrid

# LA PRIMERA GRAN PELICULA DE ESPAÑA PARA EL MUNDO!

¡¡MUY PRONTO EN MADRID!!



FERNANDO  
**FERNAN GOMEZ**  
GERMAN  
**COBOS**  
PILAR  
**CANSINO**

FERRANIACOLOR  
**CINEMASCOPE**



¡UNA JOYA  
CINEMATOGRAFICA!

mac

# SOLEDAD

UNA PELICULA DE ENRICO GRAS Y MARIO CRAVERI  
LOS AUTORES DE "CONTINENTE PERDIDO"  
Y "EL IMPERIO DEL SOL"

FOTOGRAFIA DE MARIO CRAVERI  
UNA COPRODUCCION ASPA-LUX FILM



# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

## ESTRENO DE LA PELICULA "BOMBAS PARA LA PAZ"

### Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en blanco y negro: Hispamez. Guión de J. María Iglesias. Director: Antonio Román. Interpretes principales: Fernando Fernández Gómez, Julita Martínez, José Isbert y Susana Campos.

En "Bombas para la paz", que se ha estrenado en el Palacio de la Música, se han intentado conciliar el juguete cómico, que suele no tener otro propósito que el de hacer reír, con la ironía, que siempre abriga, ya que es un juego intencionado del ingenio, mayor ambición. Y la amalgama no ha resultado afortunada más que en algunos pasajes de la película, en aquellos en que el realizador, Antonio Román, que muestra en cuanto tiene ocasión su pericia, se ha sentido más libre de trabas y ha podido valerse casi exclusivamente de las imágenes para expresar la acción. Y así lo más feliz son las escenas de las Conferencias Internacionales, llevadas con cierta movilidad, donde centellea la burla.



Indudablemente se podía haber obtenido mucho mejor partido de la idea que sirvió para inventar la historia que había de ser jocosa, y que no tuvo un pleno remate satisfactorio en su desarrollo. Con el imaginario descubrimiento de un científico que consigue una substancia que tiene

el poder de convertir en apacible y amable el carácter de las gentes que lo tienen apasionado e iracundo, hubiera cabido esperar episodios y situaciones infinitamente más chispeantes que aquellos que se ofrecen, sobre todo, en la parte primera, con el noviazgo del discípulo del sabio, que hereda su descubrimiento, y la señorita que tiene una madre autoritaria, y todos esos manejos de ambas para meter al mozo en un matrimonio, porque sus experiencias científicas son causa de que se vaya aplazando la proyectada boda. Todo eso, en la cinta, resulta de una vulgaridad aplastante.

Encarna al joven investigador, y a la par novio de la señorita de escasas luces —en la ficción, claro está— Fernando Fernández Gómez, Julita Martínez, Susana Campos y José Isbert.

## UN CONCURSO DE CANTO ACABA A GOLPES

Nápoles 12. Un festival de canto, celebrado anoche en el teatro Mediterraneo, de esta ciudad, terminó en un tremendo altercado al expresar el público su disconformidad con el resultado del concurso.

Unos 100 napolitanos gritaron "¡Tongo, tongo!" y golpearon a varios de los miembros del Jurado. Algunos cantantes se desmayaron. La Policía envió refuerzos al local para restablecer el orden.

Antes de comenzar el festival se habían presentado algunas quejas por la admisión de ciertos concursantes y por no haberse aceptado otras.—Efe.

nán Gómez. A la prometida, con mamá de armas tomar, Julita Martínez. Y con ellos forman el cuadro principal de artistas, José Isbert y Susana Campos, actriz argentina. El tipo de Fernán Gómez no se aparta mucho de los que viene representando en esas películas en las que ahora se prodiga. Julita Martínez, que

posee positivas dotes de comediante, no aparece—especialmente en estos últimos tiempos—, muy fotogénica; ¡y la fotogénica es importante! José Isbert caracteriza a un portero mayor de Palacio de las Naciones, o de sede de la Unesco, en la invariante de los personajes que le encomiendan productores y realizadores, y Susana Campos se limita a contribuir con su presencia.—DONALD.

## Las 400 de "S. E. la Embajadora"

Ayer alcanzó en el Alcázar la cifra gozosa de la 400 representación, la aplaudida revista de Rigel y Arozamena, con música de Francis López, "S. E. la Embajadora". Hubo un gran fin de fiesta y todos los que intervinieron en él fueron muy aplaudidos, así como la compañía, los autores y la impar estrella Celia Gómez, que, una vez más, recibió el homenaje debido a su arte y a su simpatía.—M.

## "MIRANDO HACIA ATRAS CON IRA", EN EL GOYA

El drama de John Osborne "Mirando hacia atrás con ira", admirablemente traducido por Gobernado y Fernández Asís, y de cuyo estreno ya dimos cuenta con el debido elogio, ha sido presentado en el Goya, donde será ofrecido al público durante doce días.

Con la acertada dirección de José María de Quinto y con la interpretación realmente excepcional de Germán Cobos y del resto de la compañía, la obra ratificó su mérito y su éxito y su apasionante interés humano.—M.

## EL AGASAJO A ESTRELLITA CASTRO

Cerca de doscientas personas, entre las cuales se encontraban descolantes figuras del arte y de las letras, asistieron ayer al agasajo tributado a Estrellita Castro, para la cual se pidió una merecida condecoración. Hablaron en honor de la festejada, que escuchó grandes ovaciones; los señores Labrés, Carcellé, Peña Bocuf, Borrás y Marquerie, y Antonio Quintero leyó unos versos inspirados y conmovedores, llenos de gracia popular.

## "BOHEMIOS", EN EL TEATRO CAMPOAMOR, DE OVIEDO

Oviedo 11. La popular obra de Perrin y Palacios, con música de Amadeo Vives, tantas veces centenaria, ha sido la obra elegida por Tamayo para presentar en la noche del martes en el teatro Campoamor su compañía lírica. La personalidad de este gran director es tan sobradamente conocida y estimada en la escena española, que por sí sola basta para conferir categoría a un espectáculo teatral. Tamayo emprende ahora la noble empresa de renovar el género despojándole de todo aquello que le tenía arrinconado en el desván de los viejos recuerdos, para convertirlo en un espectáculo dinámico, moderno y brillante.

Consignemos que el propósito ha sido plenamente logrado, y así, anoche, hemos asistido a una representación de "Bohemios", totalmente nueva en muchos de sus aspectos.

Buenos han sido los colaboradores que han ayudado a Tamayo en su trabajo. En primer lugar, José López Rubio, respetando lo esencial del libreto, le ha dado un nuevo carácter rehaciendo muchas de sus escenas, añadiendo otras y en suma, confiriendo al diálogo y a las situaciones un ritmo teatral más en consonancia con los gustos de nuestro tiempo. Asimismo ha ampliado la obra convirtiendo lo que antes era tres breves, estampas, en una zarzuela grande dividida en tres actos.

Por su parte, el maestro Rafael Ferrer, conservando los números musicales del original, ha compuesto otros nuevos inspirándose en temas del propio Vives, dotándolos de una instrumentación rica en hallazgos armónicos que vienen a prestar a la obra un singular atractivo. Si añadimos que la obra está montada con todo lujo de detalles, a base de nuevos y preciosos decorados y vestuario, una escenografía ultramoderna con plataformas giratorias que permiten hacer las mutacio-

**Florida PARK**

SPASEO DE COCHES DEL RETIRO

Presenta

**POR PRIMERA VEZ EN ESPAÑA, A**

**JOSUANE HERVE**

EXCLUSIVA "BOCA"

RESTAURANTE A LA CARTA

RESERVE SU MESA Ts. - 366028 - 364151

Tarde y noche - Abierto hasta las 3:30 madrugada

**TEATRO DE LA ZARZUELA**

Dirección: Lola Rodríguez Aragón

**AVISO**

HOY, SIETE TARDE,

ULTIMA REPRESENTACION DE

**«ORFEO»**

ONCE NOCHE, ESTRENO DEL

TERCER PROGRAMA

Del "Ballet Theatre de Paris"

de

Maurice Bejart

**¿A DONDE VA TANTO COCHE?**

Su aspirador: UN

**Electrolux**

Solicita una demostración en su domicilio

Casa de Suecia: Marqués de Casa Rié, 4.

TELEFONOS: 21 27 64 - 21 27 65

**LA VIDA POR DELANTE**  
fue la película más inteligente de 1958.

**LA VIDA Alrededor**

es la película más sorprendente de 1959.

**LA VIDA POR DELANTE**  
inauguró en nuestro cine el humor de hoy.

**LA VIDA Alrededor**

lo consagrará triunfalmente en las pantallas.

**LA VIDA POR DELANTE**  
exponía cosas y decía cosas.

**LA VIDA Alrededor**

¡Ni se tapa los ojos ni se muerde la lengua!

**LA VIDA POR DELANTE**  
abrirá un camino nuevo al cine español.

**LA VIDA Alrededor**

lo consolida con los "firmes especiales" del INGENIO, la ORIGINALIDAD y la AUDACIA

**LA VIDA Alrededor**

UNA PELICULA DE HOY ALREDEDOR DE LA VIDA DE HOY

Escrita por  
**F. FERNAN GOMEZ, M. PILARES y F. SORIA**

Realizada por  
**FERNAN GOMEZ**

Interpretada por  
**ANALIA GADE y FERNANDO FERNAN GOMEZ**

con  
**MANOLO MORAN y CARMEN DEURIO**  
y cuarenta y cuatro artistas más!

UNA PRODUCCION  
**TECISA**  
DISTRIBUIDA POR

**Callao**

**LA ESTRENA MAÑANA...**  
TODO MADRID  
HABLARA DE ELLA EN SEGUIDA!

AUTORIZADA MAYORES

baloncesto, 12; boxeo, 6; ciclismo, 3; esgrima, 1; pesos y halteras, 1.

Francia, 69 participantes: boxeo, 5; ciclismo, 8; natación, 11; esgrima, 9; pesos y halteras, 3; lucha, 5; gimnasia, 5; tiro, 3, y atletismo, 20.

Las delegaciones yugoslava, marroquí y libanesa no han sido constituidas todavía definitivamente.

Como puede apreciarse, la delegación italiana es menos numerosa que en ediciones anteriores, y no tomará parte en algunos deportes en los que obtuvo destacados triunfos.—Mencheta.

**ARIÑO SALTA 1.90 METROS EN ALTURA**

En las pistas del Parque Sindical de Puerta de Hierro se celebraron el domingo las pruebas de atletismo del "V Trofeo Barasa", en las que junto a atletas federados intervinieron otros de Educación y Descanso. Resaltó entre las marcas conseguidas la de Juan Ignacio Ariño en salto de altura, con 1.90 metros, que es la mejor marca española en esta temporada. Los vencedores de las restantes pruebas fueron:

- 100 metros lisos: Jaime López Amor, de Altis, 11 segundos.
- 400 metros lisos: González Gaveira, de la Federación Asturiana, 52,2 segundos.
- 800 metros lisos: Manuel García Cabrera, del Real Madrid, 2 minutos, 1 segundo.
- 5.000 metros lisos: Ramón Sainz, del Real Madrid, 15 minutos, 43 segundos.
- Salto con pértiga: Juan Tejero, del Real Madrid, 3,20 metros.
- Lanzamiento de disco: Fernando Peñabatt, del Real Madrid, 31,45 metros.
- Relevos 4 por 400 metros: Equipo de Educación y Descanso, compuesto por Toledo, Ortiz, Macho y Ramos, en 3 minutos, 43 segundos, 7 décimas.

**LA CARRERA "XII TROFEO BUENAVISTA"**

Con participación de 60 corredores, se celebró esta carrera, que organiza la Tenencia de Alcaldía del distrito de Buenavista, con motivo de las fiestas de la Patrona del distrito, Nuestra Señora del Pilar, con la asesoría técnica de la Obra Educación y Descanso.

Se clasificaron 51 atletas, y los primeros fueron:

- 1, Mariano Fernández; 2, Antonio Cámara; 3, Aurelio Aguirre; 4, Juan García; 5, Francisco Román.

Por equipos federados venció el de Barasa, y en no federados el de Marathon.

**CURSOS DE MONTAÑISMO Y ESPELEOLOGIA DEL S. E. U.**

Los Grupos Universitarios de Montaña han organizado el IV Curso de Montañismo y otro de Espeleología, que se celebrarán durante los días 17 y 18, 24 y 25, 31 de octubre y 1 de noviembre, en los lugares más bellos y sugestivos del Guadarrama y zonas kársticas de las provincias de Madrid, Guadalajara y Soria.

Los jueves anteriores a las salidas, se darán las siguientes conferencias: "Espeleología ciencia y espeleología deporte", "Morfología kárstica", "Prehistoria", "La Montaña, factor formativo", "Normas para la vida en alta montaña" y "Topografía y orientación".

El precio para universitarios es muy reducido y pueden hacer su inscripción en los C. U. M., San Bernardo, 49, a las horas de oficina.

**ESTADIO SANTIAGO BERNABEU**

Hoy, miércoles, día 7, a las 8,30 de la noche, partido amistoso: Cádiz Club de Fútbol-Real Madrid. (Este partido no es de abono.)

Venta de localidades: En las taquillas de Alfonso XI, número 6, hoy, miércoles, día del partido, de once de la mañana a dos de la tarde y de cuatro a siete de la tarde. En las taquillas del Estadio, desde las siete de la tarde.

Los señores socios podrán presenciar el partido previa presentación del carnet y recibo corriente.

Las puertas del Estadio se abrirán a las siete de la tarde.—R.

**MAÑANA ENTRARA LA RISA EN MADRID... ¡¡Y EN SU SALA FAVORITA!!**



UNIVERSAL FILMS ESPAÑOLA S.A. PRESENTA:

**UN MAYORDOMO ARISTOCRATA**



**DAVID NIVEN JUNE ALLYSON MARTHA HYER**

DIRECTOR: HENRY KOSTER

CINEMASCOPE EASTMAN COLOR

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

## AUTOCRITICA DE "EL COMPRADOR DE HORAS"

Estreno de las películas "La vida alrededor" y "Un mayordomo aristócrata"

PROXIMAS ACTUACIONES DEL "BALLET U. S. A.", DE JEROME ROBBINS, EN ESPAÑA

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Esta noche se estrena en el Lara "El comprador de horas" de M. Jacques Deval (versión libre de D. José María Pemán). El ilustre autor francés, que ha llegado a Madrid para el estreno, nos escribe:

"No he podido contener mi impulso de venir desde París a presenciar con los madrileños el estreno español de "El comprador de horas". Me apasionaba esta experiencia de ver una de mis obras que más quiero en este país, que podrá sentir como suyo propio, el ardor apasionado y tropical de una acción que transcurre en tierras que son sus hijas y comprender hasta el fondo toda la audacia misional del protagonista.

Toda la acción de la obra se desarrolla en cuatro cuadros, desde el 20 de junio al 5 de julio del mismo año, en la calle francesa, en el Chorrillo, el barrio "galante" de la ciudad de Panamá.

Hace seis años que el canal está abierto a la navegación comercial de todas las naciones y a la Marina de Guerra de los Estados Unidos.

Superficialmente americanizada, la ciudad de Panamá ha quedado, sin embargo, como una de las más intactas reliquias de la conquista española y el barrio del Chorrillo (en buen francés, "la Regalada"), era como una especie de concesión internacional de la galantería.

Por otro lado, el arzobispo de Panamá no había podido continuar, dados sus pequeños medios, el socorro espiritual de sus parroquias, repentinamente superpobladas y aumentadas.

Se vió obligado a llamar y a acudir a muchos seminarios españoles. Los sacerdotes jóvenes que más deseo tuvieron de expatriarse eran de origen vasco, raza sedicente de viajes.

Al contrario que el clero panameño, leve y soñoliento, ponían en la práctica y en el ejercicio de su sacerdocio todo el vigor, el fuego y la rudeza un poco agresiva de su raza.

En este año 1920, Rolanda Ustarritz, era la mujer galante más famosa de toda la calle francesa y el padre Miguel Ibarra, recientemente llegado de España, acababa de ser nombrado vicario de la parroquia del Chorrillo.

La serie de acontecimientos, reales y sucedidos, que tan furiosamente y tan violentamente ocurrieron por el encuentro de este sacerdote y esta mujer, siguen siendo célebres hoy día en los anales de la ciudad de Panamá.

Es una historia más osada que un cuento de Boccaccio, pero más pura que un cuento de Andersen. Lo importante es saberla contar y esta es la gracia que deseo haber tenido.

Deseo expresar mi gratitud a Conrado Blanco, por haber logrado para mi obra la generosa palabra española de Pemán y haberla rodeado de un montaje escénico en el que se vive, con una pululación de actores nativos panameños, mulatos y mestizos; todo el ambiente tropical de la calle panameña, sobre el que cobra todo su sentido el apasionado duelo de los protagonistas admirables: la señora Asquerino y el señor Marsillach; este último, además, en funciones de eficaz y modernísimo director de escena. He visto un en-

sayo y sé que no giro a crédito y sin fondos mi alabanza.—Jacques DEVAL."


### Callao: "La vida alrededor"

Producción, en blanco y negro, "Te. Cl. Sa". Argumento, dirección e interpretación del papel central masculino de Fernando Fernán Gómez. Guión del mismo con Pílares y Soría. Actriz principal: Analia Gadé. Otros intérpretes: Manolo Morán.

**EL BIOMBO GIGANTE**

ISABEL LA CATOLICA. 6. Teléfs. 48 50 81 - 48 50 82.

GRAN TRIUNFO DE DOS MAXIMAS FIGURAS INTERNACIONALES!



**"EL GUITO"**  
El mejor bailarín de flamenco del mundo.

**JOCELINE JOCYA**  
Máxima figura de la canción francesa.

Sigue el éxito de... JARRITO el gran "cantaor". SANDY el mago del naipe.  
Orquestas: Sergio Christian Maestro Crespo - José Gea

### PALACIO DE LA MUSICA

Domingo 11, a las 11,30  
**ORFEON MANRESA**  
Director: AGUSTIN COLL  
Precios populares.  
Venta de entradas: Círculo Catalán, Marqués Riscal, II, y taquillas Palacio de la Música.

Carmen de Lirio, Xan das Bolas, Antonio García Quijada, etc.

La película "La vida alrededor", estrenada en el Callao, es continuación de "La vida por delante", que obtuvo muy halagüeño éxito de público la temporada pasada.

Nos volvemos a encontrar con aquella simpática pareja de Josefina y Antonio, médico ella y abogado él, que de su matrimonio tienen un bebé al que la mamá empieza a educar ya desde antes de que el infante lance su primer llanto a guisa de salutación al mundo en el que abre los ojos y le recibe.

Esta segunda parte de "La vida por delante" es divertida a ratos y en otros se producen como baches de aburrimiento, de monotonía y de exceso de palabras. Quiere decirse que nos hallamos ante una obra cinematográfica desigual en sus situaciones y ocurrencias dialogales, y a la que falta, por tanto, la continuidad de ritmo y de fortuna en su desarrollo, que hubiera sido apetecible.

Hay momentos particularmente felices como los de la Fernando Fernán vista final contra "El Gómez, Analia Gadé, Carmen de Lirio, Manolo Morán y Manuel Morán encarna con su proverbial gracejo y eficaz sentido de la comicidad, y muy especialmente la parte muda de ese episodio.

En el comienzo de la cinta es donde más abundan los aciertos de guiño y de dirección, pero luego empiezan a producirse las lagunas, los pasajes farragosos, que denotan como una preocupación de originalidad, originalidad que no se logra y que, por tanto, evidencia la elaboración y, en consecuencia, la falta de espontaneidad.

Fernando Fernán Gómez y Analia Gadé hacen, como intérpretes, un trabajo excelente, incluso en esos pasajes donde la película padece estancamientos. El primero confirma la riqueza de sus registros de actor, y la segunda se muestra, una vez más, la actriz encantadora a la que el público viene aplaudiendo.

El público celebró mucho la parte primera de la cinta, manifestándolo con sus risas casi continuas y con sus comentarios en voz alta—costumbre de unos espectadores esta de comentar como si la proyección fuese para ellos solos, que distrae la atención de los otros—y se fué apagando en su entusiasmo hasta volver a reanimarse en él en las escenas finales.

A nosotros, respetuosos siempre con las opiniones de todo el mundo, la película nos resultó más morosa que divertida.—DONALD.

### COLISEVM: "UN MAYORDOMO ARISTOCRATA"

Título original: "My Man Godfrey". Producción, en Cinemascope y Eastmancolor, Universal International. Guión de Everett Freeman, Peter Berneis y William Bowers, basado en un argumento de Morris Ryskind y Eric Hatch, extraído de una novela de Eric Hatch. Director: Henry Kosler. Protagonistas: David Niven y June Allyson. Otros intérpretes: Jessie Royce Landis, Robert Keith, Eva Gabor, Marsha Hyer, etc.

Un juguete cómico que fía sus efectos a las situaciones extremadas y a la comicidad de los diálogos es "Un mayordomo aristócrata", la película estrenada en el Colisevm.

Aquel acierto, aún no superado en su



# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

ESTRENO DE LAS PELICULAS "SOLO PARA HOMBRES" Y "¡AHI VA OTRO RECLUTA!"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en blanco y negro, de Agata Films. Argumento de la pieza "Sublime decisión", de Miguel Mihura. Adaptador, director y actor protagonista: Fernando Fernán Gómez. Actriz protagonista: Analía Gadé. Otros artistas: Elvira Quintillá, Juan Calvo, Manuel Alexandre, Joaquín Roa, Angela Bravo, etc.

Es natural, dados los merecidos éxitos teatrales de Miguel Mihura, que los productores cinematográficos intenten transformarlos en éxitos del llamado séptimo arte. Unas veces se acercan en sus empeños en cuanto a fortuna a los primeros y otras veces no llegan a obtener la aproximación apetecida. Y casi siempre la dificultad se halla en la adaptación, en la transplatación de lo que el comediógrafo creó.



Analía Gadé, F. Fernán Gómez, Elvira Quintillá y Joaquín Roa

En poco tiempo, contando la presente, "Solo para hombres", extraída de "Sublime decisión", que se ha estrenado ayer en los cines Pompeya, Palace y Gayarre, son tres las películas con argumento de Mihura proyectadas en nuestras pantallas. Las otras dos han sido "Maribel y la extraña familia" y "Melo-cotón en almíbar".

De "Sublime decisión", o, ahora, "Solo para hombres", ha hecho Fernando Fernán Gómez, también director y principal intérprete masculino de la cinta, una adaptación de marcado sello bufo, exagerando los lances y los efectos, subrayando por demás los rasgos de lo que antes fue aguda, intencionada caricatura, pintura burlesca y tierna, a la par, de aquellos tiempos que el maestro don Benito Pérez Galdós fijara perdurablemente en "Miau". Y en esa exageración, en ese forzar al extremo es en lo que encontramos el más serio reparo que oponer a esta "versión" cinematográfica.

La comedia está aprovechada casi por entero, y el cineasta la ilustra con escenas como las del Congreso de los diputados y otras similares, a las que quiere dar el movimiento y carácter, que hoy resultan hilarantes, de la mayoría de los viejos celuloideos.

Nosotros, desde luego, hubiéramos preferido una transplatación más dentro del

espíritu y los matices de la pieza original escénica.

Actúan Fernando Fernán Gómez y Analía Gadé como protagonistas, la última con su encanto habitual y el primero con su certera visión y asimilación de los tipos como el que ahora encarna. Juan Calvo, Elvira Quintillá, Manuel Alexandre y Joaquín Roa merecen el aplauso junto a ellos.—DONALD.

## CAPITOL: "¡AHI VA OTRO RECLUTA!"

Producción Aspa Films, en East-mancolor. Argumento y guión de Vicente Escrivá. Director: Ramón Fernández. Protagonista: José Luis Ozores. Otros artistas: José Luis Carbonell "Kiko", Manolo Zarzo, Pilar Cansino, Carmen Rodríguez, etcétera.

La intención de la película "¡Ahí va otro recluta!", estrenada en el Capitol, no puede ser más laudable: exaltar el compañerismo castrense y un Cuerpo particularmente aguerrido, valeroso y simpático, el de Paracaidistas. Y hecha esta salvedad, vamos a dar una idea de la cinta como

empeño puramente cinematográfico, si-cuiera sea someramente.

Nos encontramos, en realidad, con dos películas colocadas una detrás de la otra. La primera es cómica, rayando en el as-tracán en algún instante, y gira alrededor de uno de esos paletos tradicionales, del corte de los que aparecían en los antiguos juguetes cómicos, que tiene un casual encuentro con unos soldados que descienden en sus paracaídas en el campo donde trabaja. Y, por sugestión de ellos, se alista en la Escuela de Paracaidistas. Toda esa parte se centra en las bromas que al paleta le gastan sus compañeros y en algunos pasajes sentimentales.



En la segunda parte todo cambia súbitamente, y ante los ojos del espectador se desarrolla, ya sin ninguna comedia, naturalmente, la acción bélica en Iñfi de la Compañía a la que el protagonista pertenece.

Así nos hallamos ante un empeño cuya tónica se cambia bruscamen-te de lo cómico a lo heroico, lo que no deja de producir un cierto desconcierto en quien sigue el relato.

En la parte hilarante se han acumulado los recursos para que el público ría, a veces con ocurrencias un poco de "sal gorda". Y el público, en efecto, ríe abundantemente. Después, habremos de insistir, nos hallamos ante una película de guerra.

No es, pues, esta cinta como una continuación de aquella otra "Recluta con niño", del mismo guionista, cuya tónica jocosa se mantenía con fortuna del principio al fin.

José Luis Ozores realiza en esa mitad primera—en la segunda su intervención se incrusta en el conjunto de quienes actúan con él—una excelente labor, muy semejante a la que tanto éxito le diera en "Recluta con niño". Su comicidad es muy eficaz, y merece, en consecuencia, un sincero elogio. Los demás papeles del reparto son mucho menos importantes, y en los que les correspondieron, se distinguen José Luis Carbonell, "Kiko"; Manolo Zarzo, Pilar Cansino, Venancio Muro, Carmen Rodríguez y José Mar-co.—D.

## Antecrítica

Hoy, viernes, se inaugura oficialmente, la temporada en el teatro María Guerrero, con "El jardín de los cerezos", de Antón Chéjov, según adaptación de Josefina Sánchez-Pedreño, sobre traducción literal del ruso de Victoriano Imbert. El director, José Luis Alonso, nos envía la siguiente antecrítica:

Al ofrecerme la dirección del teatro María Guerrero, el primer problema que se me presentó fue escoger la obra de inauguración. Por varias razones me decidí por "El jardín de los cerezos". En 1960 se está celebrando el centenario del nacimiento de Antón Chejov. Con este motivo, en todas las capitales del mundo se le están dedicando artículos en la Prensa, conferencias, cursillos sobre su arte inmenso y toda clase de homenajes, paralelos a la reposición de sus más famosas comedias. A esta razón se añaden otras con peso suficiente en la era de las decisiones. Aunque parezca increíble, hasta la fecha jamás se había ofrecido en Madrid una obra de Chejov para el público de todos los días. Por un momento pensé que no se debía inaugurar la temporada del Teatro Nacional con una obra extranjera. Pero, ¿se puede considerar a Chejov extranjero? No.

**MOTOCULTOR**

*Outholder*

con **MOTOR DIESEL de 7 HP.**

FRESADORA, ÁRADO O CULTIVADOR  
REMOLQUE HASTA 1.500 KGS.

Entregas inmediatas.

**Finanzauto, S.A.**

VELAZQUEZ, 42 · ATOSHA, 62  
MADRID

32 Sucursales Agrícolas

## EL FESTIVAL TAURINO DE NAVIDAD SE CELEBRARÁ EL DIA 5

A causa del mal tiempo fue suspendido ayer el festival taurino a beneficio de la campaña de Navidad, que patrocina la esposa del Jefe del Estado, doña Carmen Polo de Franco, y que ha sido organizado por el gobernador civil de Madrid.

Este gran festejo, que ha despertado extraordinaria expectación, se celebrará el sábado 5 de noviembre, con el mismo cartel de toreros y ganaderías. Las entradas adquiridas para ayer servirán igualmente para dicha fecha.

## PROPIETARIOS!!!

COMPRARIASE INMEDIATAMENTE solar céntrico residencial, 3.000 metros en adelante. EXCLUSIVAS RAMIRO. Plaza Cortés, 4.

**BACHILLER Y PARVULARIO**  
Externos y mediopensionistas. Colegio Ramón y Cajal. Teléfono 246 13 45.

# Pavilla del **ALCAZAR**

¡¡EXITO!!

¡¡EXITO!!

¡¡EXITO!!

## Malta and Fernando

CON SUS MARAVILLOSOS PERROS COMEDIANTES  
"ESPECTACULAR ATRACCION MUNDIAL  
PROCEDENTE DEL PALADIUM, DE LONDRES"

La formidable "bailaora"

### MARI CARMEN ACEVEDO

EN EL GRAN CUADRO FLAMENCO  
DEL PATIO DEL ALCAZAR



★  
ESMERADO SERVICIO DE  
RESTAURANTE DESDE  
LAS 9,30 DE LA NOCHE.



ALAS MADRID

PEÑALVER - BECERRA  
METROPOLITANO - PAVON  
SAN CARLOS - PRINCIPE PIO  
BECQUER

MAÑANA, LUNES

LA PELICULA QUE TODAS LAS MUJERES  
VERAN EN SECRETO

¡¡Abajo la tiranía del sexo fuerte!! ¡Las divertidísi-  
mas peripecias de la primera mujer que conquistó  
la libertad para el sexo débil!

UNA PRODUCCION DE BASADA EN UNA COMEDIA DE  
AGATA FILMS \* MIGUEL MINURA  
DIRECTOR: FERNÁN GÓMEZ

(AUTORIZADA PARA MAYORES DE 16 AÑOS)



En los cines Peñalver y Becerra se proyectará "Bodas Reales: Balduino-Fabiola",  
reportaje en color.

MORASOL - NIZA  
«PAGA O MUERE»  
(LA MAFIA)  
ERNEST BORGNINE - ZOHRA LAMPERT  
(PARA MAYORES)

MAÑANA, LUNES  
EN PROGRAMA DOBLE

POSTAS - CHAMBERI - APOLO - PEZ  
«MELODIA DE AMOR»  
«MI ULTIMO TANGO»  
(SARA MONTIEL)  
SEGUNDA SEMANA TRIUNFAL (MAYORES)

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

PROYECCION DE LAS PELICULAS "¡ADIÓS, MIMI POMPON!" Y "YO NO CREO EN LOS HOMBRES"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en Eastmancolor, Cea-Tarfe Films. Argumento de la pieza teatral de Alfonso Paso. Director: Luis Marquina. Intérpretes principales: Silvia Pinal, Fernando Fernán Gómez, Catalina Bárcena, Manuel Collado, etc.

A veces la justa medida lograda en una pieza teatral se pierde al ser ésta trasplantada al cinematógrafo, y no por culpa del realizador, sino, simplemente, porque la acción teatral se diluye al convertirse en acción cinematográfica, se queda como difuminada, languidece, y se reitera. Esto sucede con "¡Adios, Mimi Pompon!", la parodia de Alfonso Paso del cine terrorífico, que al producirse con el medio de expresión que se pretende parodiar, queda mermada notablemente en cuanto a su eficacia.

Una vez pintados los tipos, esos tipos de elementos en los que el autor carga, conforme a la intención de sátira que le movía, las tintas, lo que va sucediendo en la película, no sostiene el interés del espectador, que sólo ríe, o sonríe, según la gracia de la ocurrencia oral, en algunos pasajes del diálogo.

Y hemos de señalar, sin embargo, que la dirección de Luis Marquina es inteligente, buena la ambientación, y muy acertado el colorido. Silvia Pinal, Fernando Fernán Gómez, pues, esta noche Fernando Fernán Gómez en la adaptación de mez, Catalina Bárcena, la pieza de teatro, cena y José Luis que al pasar al cine López Vázquez, no conserva su medida, como hemos dicho, y por lo tanto su equilibrio.

Silvia Pinal y Fernando Fernán Gómez interpretan a los protagonistas con caracterizaciones acertadas y con su talento. En cuanto a Catalina Bárcena, descuella de todo el reparto e imprime a la madre un humor y una naturalidad que son muestras de su probada inteligencia de actriz.—DONALD.

## PROYECCIONES: "YO NO CREO EN LOS HOMBRES"

Producción, en blanco y negro, de Alfonso Moreno. Argumento basado en la novela radiofónica de Caridad Bravo Adams. Director: Juan J. Ortega. Intérpretes principales: Sara Montiel, Roberto Cañedo, Emperatriz Carvajal, Antonio Roxel, etc.

Esta película pertenece a esa serie más o menos larga que Sara Montiel hizo hace algún tiempo en América. Se titula "Yo no creo en los hombres" y se proyecta en el cine Proyecciones. Su argumento y

desarrollo tienen todo el corte de un "serial"—emplearemos la palabreja—y responden a una novela radiofónica, más bien folletín, sin recato, y con todas las agraves allegadas para interesar e impresionar a públicos supuestamente fáciles, ya que en ocasiones no resultan tan fáciles como quienes prepararon y llevaron a término la producción desearan.

Se nos ofrece lo de casi siempre en semejantes pergeños en busca de la galería: un hombre bueno y otro malo; una mujer a merced del segundo, del que se quiere liberar, tal fin, desengañada. Y el drama, un drama con muerte violenta de algún personaje principal o secundario.

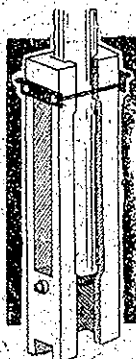
La realización de Juan J. Ortega es pobre, conforme a los medios materiales de que dispuso y a la obligada celeridad quizá a que el plan de la película le obligaba. Sara Montiel, guapa siempre, no parece, claro está, aun admitiendo que su interpretación es correcta, la misma de cuando entona canciones en películas escritas a su medida o que vienen como guante a la mano a su temperamento, con una ambientación apropiada



Sara Montiel, Roberto Cañedo y Rebecca Iturbide.



**Excursión a PARÍS**  
Salida: 17 junio  
en los autopullmans de  
**VIAJES MELIA**  
Plaza del Callao, 3  
Goya, 23  
Hall Hotel Plaza  
Paseo Delicias, 28  
Paseo Castellana, 70



## INSTALE "ZANCAS MADRID"

Pretensadas

MAXIMA CALIDAD  
MINIMO COSTE

plícite catálogo  
y precios a:

**VIGUETAS MADRID**

S. A.

SAGASTA, 13 - MADRID  
Teléfono 224-98 82

## EL DIA 25, CORRIDA GOYESCA EN LA MONUMENTAL

La duquesa de Alba hará el despeje a caballo en la corrida goyesca que, dentro del ciclo conmemorativo del IV centenario de la capitalidad de Madrid, organiza el Círculo de Bellas Artes a beneficio de sus actividades culturales, y que se celebrará en la Monumental el próximo día 25.

Se trata de un fastuoso espectáculo lleno de colorido, con el coso engalanado con grandes reposteros, tapices, banderas y moñas de colores de las principales ganaderías, y el facsimil de la firma de Goya, en color, en el centro del ruedo. Habrá un vistoso desfile en el que participará un grupo de muchachas de la aristocracia española, también a caballo; dos carrozas, varias calesas con majos y majas, Tunas universitarias, etc. La banda de música del Tercio Móvil de la Guardia Civil cerrará la comitiva y un piquete de alabarderos, de gran gala, dará guardia de honor.

Otro gran atractivo de la corrida goyesca que organiza el Círculo de Bellas Artes será el pregón, muy al estilo de los tiempos de Goya, obra del ilustre escritor y académico D. José María de Cossío. Se lidiará un toro de rejones por un famoso y joven caballista, y seis reses de Barcial por una terna de diestros de primera categoría.

al género que le ha dado fama y animación por el colorido.—D.

## ENTREGA DE PREMIOS OTORGADOS A ESPAÑOLES EN HOLLYWOOD

El próximo domingo, día 18, a las once y media de la mañana, en el teatro Calderón, tendrá lugar un magnífico festival para la entrega de los Galardones, Hispanorama, concedidos por la Radio y la Televisión americana, a los autores españoles que han obtenido tan señalado triunfo.

Las tres canciones españolas premiadas son: "Ven mi amor" de Roberto Blasco y maestro Francisco Jattler Riera, que será interpretada por primera vez en España, por la popular estrella de la canción moderna Elia Flea; "Torero de España" de Quintero, León y Quiroga, interpretada por Imperio de Triana; y "Aquella casita azul" de Miguel del Oro y maestro Miguel C. Díaz, interpretada por el Trio Angelina.

Destacadas personalidades harán la entrega de los galardones a los autores premiados, y finalmente habrá un magnífico fin de fiesta por conocidas figuras del teatro y del cine, que habrán de sumarse a este homenaje.

## Nota de la Sociedad Anónima Teatro de la Zarzuela

Con ruego de su publicación recibimos la siguiente nota:

"La Sociedad Anónima Teatro de la Zarzuela tiene especial interés en hacer constar su propósito de no contestar públicamente a las extensas declaraciones que el señor De Mendoza Lassalle viene haciendo en los periódicos.

En nuestra decisión de producirnos con la discreción y seriedad propias de nuestra ejecutoria hemos procedido a dar estado judicial al asunto de fondo que el señor De Mendoza Lassalle quiere desvirtuar, y en lo que respecta a sus declaraciones publicadas en el diario "El Alcázar", en la página 33 de su número de 12 de junio corriente, también queremos hacer constar expresamente que inmediatamente ejerceremos las acciones que en derecho proceden."

## HOMENAJE A SANTACANA EN SORIA

En el teatro Almazán, de Soria, la compañía Engudanos ha dedicado una función en homenaje a Santacana, el famoso actor trágico. Se representó el popular drama "El Idiota". El numeroso público que ocupó totalmente el teatro saludó al famoso actor a su salida con gran ovación y le aclamó durante toda la representa-

ANTES DE CASARSE, ELLA DIJO: «CUIDARE DE TI COMO UNA  
ESCLAVA»... DESPUES DE CASARSE, ERA EL QUIEN LE SERVIA  
EL DESAYUNO EN LA CAMA



ES UNA PRODUCCIÓN METROPOLI FILMS - P.C. TEIDE

# LA VIDA PRIVADA DE FULANO DE TAL



**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
**SUSANA CAMPOS**

GUADALUPE M. SAMPEDRO · ROBERTO CAMARDIEL  
DIRECTOR JOSE MA FORN

UNA REGOCIJANTE SATIRA DE LA VIDA DE RECIEN CASADOS



**PROXIMAMENTE!**

**FERNANDO F. GOMEZ**  
**PALOMA VALDES-JUANJO MENENDEZ**



**LA VENGANZA**  
**de D. MENDO**  
de PEDRO MUÑOZ SECA

**ANTONIO GARISA-LINA CANALEJAS**  
DIRECCION Y ADAPTACION  
**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
EASTMANCOLOR

EL DESENFRENO, LA RISA INCONTENIBLE, LA CARCAJADA CONTINUA... BUENO, ES QUE DON MENDO ES LA MONDA

Producción A. C. T. A. FILMS



hombre por el hombre y combatan con todas sus fuerzas al colonialismo y al imperialismo". Pero en esa sesión final había una ausencia significativa y que estaba en el ánimo de todos. La Delegación de Uganda se había retirado espectacularmente de la conferencia para protestar contra la negativa de una Comisión de incluir en la resolución relativa al imperialismo la mención "el imperialismo comunista de la Unión Soviética y China". La protesta y la retirada produjeron sorpresas e impresión en los reunidos. Nadie esperaba que un país africano exigiría con la energía con que lo hizo Uganda una condena del comunismo internacional. La principal resolución votada afirma que "el imperialismo, cuya acción dirigen los Estados Unidos, es la única fuente de guerra".

La conferencia ha decidido instalar en Colombo una sede permanente de los escritores afroasiáticos y ha nombrado un Comité ejecutivo que representa a veintitrés países.—C. L.

**Cruentas luchas entre las tribus kurdas y fuerzas iraquíes**

Teherán 16. Veinte personas han sido muertas, doscientas sufren heridas y más de otras doscientas han sido detenidas tras haberse reanudado la lucha entre miembros de las tribus kurdas y fuerzas del Gobierno iraquí en Kirkuk, en el norte del Iraq, esta semana.

Un comunicado del Gobierno publicado al parecer en Kirkuk asegura que desde el comienzo de las luchas, en septiembre pasado, 60 pueblos han sido saqueados y destruidos en la citada zona y detenidas unas 4.800 personas.—Efe.

**Delicada situación de los judíos en Rusia**

Nueva York 16. La revista de la comunidad judía de Nueva York "Day-Jewish Journal" publica unas declaraciones del diplomático soviético en la O. N. U., Vadim Bogoslovsky, quien explica la situación actual de los judíos en la U. R. S. S. Entre otras cosas declaró que "los científicos y técnicos judíos en la Unión Soviética están sometidos a una vigilancia especial por parte de los órganos de seguridad, a causa de sus disposiciones naturales hacia el espionaje"...—Efe.

**LOS RADIOAFICIONADOS NORTEAMERICANOS RECIBEN INFORMACION DE SU PEQUEÑO SATELITE ESPACIAL**

Washington 16. La Liga de Radioaficionados ha dado cuenta hoy de la información recibida de un pequeño satélite lanzado al espacio por un cohete del Gobierno y en el que 550 estaciones de radioaficionados en 41 Estados y 14 países han efectuado diversas observaciones, que en el espacio de veintidós días se han elevado a 4.300 contactos.

Los experimentos han demostrado, entre otras cosas, que aunque se esperaba que la temperatura en el satélite variara ampliamente, como consecuencia de hallarse el vehículo en plena luz del Sol o en la zona de sombra de la Tierra, se ha producido un inexplicable descenso de la temperatura, de 45 a 35 grados, a su paso por Italia. Asimismo, el resplandor de la aurora boreal anuló la señal. El informe dice que es posible que la señal fuera reflejada, aunque es probable que fuera absorbida. Con una potencia eléctrica inferior a la de una vulgar linterna—añadió el informe—, el satélite hubiera podido, en un circuito, retransmitir mensajes simultáneamente a California, Tejas y Kansas, si hubiera contado con un repetidor y un transmisor.—Efe.



MUY PRONTO CONOCERA USTED A... "PARRISH"... Y A LAS DESLUMBRANTES Y JOVENES ESTRELLAS QUE CONSTITUYEN LA MAXIMA REVELACION DE HOLLYWOOD



**PARRISH**

¡UNA SOLA PELICULA DIO FAMA A TRES ESTRELLAS!



## ADIOS A BRUNO WALTER, PRIMER DIRECTOR

Tuvo la suerte de oír su último concierto; mejor dicho, viajé desde muy lejos y muy de prisa para llegar a tiempo: fue hace casi dos años, en Viena, en una maravillosa mañana "a lo dulce mes de mayo" de Heine-Schumann. Estaba ya retirado del mundo de los conciertos; tenía más de ochenta años, pero no podía faltar a la cita: dirigir en Viena el concierto que conmemoraba el centenario de Mahler, su gran maestro de pentagrama, de pasión y de hermosura. Hay que cuidar el corazón para que se conserve joven; en este caso, el cuidado consistió en colocarse muy temprano a la puerta de la Musikverein, entre los estudiantes de la Academia, para verle muy de cerca. Llegó y estuvo un rato con nosotros; esbeto el paso, nervioso el gesto, pálido el color, dura y ardiente la mirada. Una enorme pasión que se humillaba para hacernos oír en el arranque de la "sinfonía incompleta" un "pianísimo" como el del mejor cuarteto del mundo, que eso es la Filarmónica de Viena cuando la dirige un maestro como Bruno Walter. Una enorme pasión que se desataba después, dirigida y tremenda tormenta, para darnos con la "Cuarta sinfonía" de Mahler; la mejor biografía, el corazón sangrando de una Viena distinta del tópico, distinta de toda, desesperada y amorosa. Ahora, en otra mañana de domingo, oyendo a Scherchen, nos dan la noticia de su muerte.

Bruno Walter heredó toda la pasión del "artista" según el modelo de Nietzsche-Mahler. Los grandes triunfos, las grandes riquezas no le ahorraron hondos, permanentes dolores. No había retórica, porque él no fue a buscarlos a voz en grito, sino que le llegaban como un destino. La neurótica que le curara el mismo Freud sólo fue accidente de director discutido. Lo horrible fueron sus espantosas desventuras familiares, freud de grandes amores. Lo horrible fue la persecución política por ser judío, a él que desesperadamente no era nada, que creía en el "misterio" sin más, pero no en la persona; en el Tú que lo sustentaba y que se iba al final de su vida tras las magias y técnicas para buscar el otro mundo. De la rara y necesaria especie de los demócratas señores, peleó, fue símbolo de peleas contra la injusticia. Tuvo que rehacer su vida cuatro veces, y llegó joven a tantos años porque buscaba a Dios una y otra vez; no le bastaba el misterio de Mahler y se metió en las entrañas de Bach, pero no en vano ha sido el mejor intérprete de Mozart, porque sólo se sentía cerca de Dios cuando tocaba la música más cercana al paraíso perdido.

Su enorme pasión no necesitó de la retórica; hereda de Mahler, sí, el corazón sangrado, pero heredó y perfeccionó una técnica portentosa hecha a través de todos los menesteres, bajos y altos, pues Bruno Walter fue sucesivamente repetidor de coros, director de ópereta, segundo director, director en provincias, director en Viena, en Munich y en Nueva York, director de todo, pero siempre, siempre, como un constante refugio, pianista de sonatas y pianista para "lieder"; hace once años le oí acompañar a la Ferrier Schubert y Schumann, y cada nota bajo la voz era herida y caricia. Ahí estaba precisamente el secreto de su técnica, la necesaria para "cantar" siempre con la orquesta.

Deja libros espléndidos; hijos por igual de la pasión y del orden; en la música nadie se ha parecido tanto a Thomas Mann, contemporáneo, vecino en Munich, amigo fraternal. Sus "Memorias", su trabajo sobre Mahler, sus escritos sobre interpretación acercan un lenguaje de hombre que se sabe de memoria, la Biblia, Homero, Shakespeare, Goethe, Nietzsche. Fue director modernísimo por la técnica, que abarca todo, desde la orquesta hasta el último habitante de la escena, pero fue hombre antiguo, porque siempre se reservó meses en el año, días en la semana, horas en el día para la soledad; quizá para

solicitar la plegaria. Se le morará, sobre todo, en el rincón más alegre de Europa: en el Salzburgo de Mozart, donde los deseados como él, como Zweig, como Werfel, encontraron un poco de sonrisa. Pero el mayor de todos era, sin duda alguna, este Bruno Walter, primer director del mundo, único hombre a quien el orgulloso Toscanini, más viejo, respetó y quiso.— P. Federico SOPEÑA (de la Real Academia de S. Fernando).

## TEATRO MARIA GUERRERO

7,30 (en punto)

# LA LOCA DE CHAILLOT de Jean Giraudoux

AMELIA DE LA TORRE  
OLGA PEIRO  
ANTONIO FERRANDIS  
JULIETA SERRANO  
JOSE VIVO  
AGUSTIN GONZALEZ  
ROSARIO G. A ORTEGA

y la colaboración extraordinaria de

JOSE BODALO

## CONSEJO DE LAS OBRAS DEL MONUMENTO NACIONAL A LOS CAIDOS

### ANUNCIO

Se convoca concurso público entre artistas españoles para la construcción de cuatro candelabros de 5,00 metros de altura, aproximadamente, que irán colocados en las hornacinas del crucero de la Basílica del Monumento Nacional.

Las bases para este concurso estarán de manifiesto todos los días laborables, de 11 a 13, en las oficinas del Consejo, sitas en el Palacio de Oriente.

Madrid a 15 de febrero de 1962. El Consejojero Gerente. Firmado, Antonio de Mesa y Ruiz-Mateos.

## INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

### ESTRENO DE LAS PELICULAS "LA VENGANZA DE DON MENDO" Y "LA BANDA DEL TERROR"

El Teatro de Cámara "Haz" presentó "La esfinge furiosa"

Producción, en Eastmancolor, de A. C. T. A-Film. Argumento de la famosa obra de Pedro Muñoz Seca. Dirección y adaptación de Fernando Fernán Gómez, que también hace el papel del protagonista. Otros artistas: Paloma Valdés, Juanjo Menéndez, Antonio Garisa, Joaquín Roa, Lina Canalejas, María Luisa Ponte, José Vívó, Paula Martel, etc.

El año 1918 se estrenó en Madrid, y en el teatro de la Comedia, por Irene Alba, Bonafé y Zorrilla, "La venganza de don Mendo", de don Pedro Muñoz Seca. El éxito fue enorme, al punto de que raro fue el español de entonces que la desconociera. Luego la pieza se ha repuesto, y su fama continúa vigente.

Al llevar "La venganza de don Mendo" al cinematógrafo, Fernando Fernán Gómez ha querido conservarla íntegramente



Fernando Fernán-Gómez, Paloma Valdés, Juanjo Menéndez y Antonio Garisa

en la pantalla con su movimiento teatral, haciendo, en suma, teatro fotografiado e introduciendo tan sólo algunos efectos como a guisa de leves ilustraciones alusivas o de subrayados según la conveniencia, que en ningún caso ha desvirtuado ni la hacen desmerecer.

Así presentamos "La venganza de don Mendo", que se proyecta en el Lope de Vega, y la escuchamos tal como cuando asistimos a su representación en un tablado. Y el público—nos place consignarlo—la acoge y la celebra con regocijo. Justo no podía suceder de otra manera, porque continúa siendo una obra maestra de nuestro teatro cómico, feliz caricatura de tragedia de ambiente histórico.

Lo más importante de la "venganza de don Mendo" son las palabras, los versos que cantan la acción, que tiran, pueden decirse, del hilo de ella, y que rezuman extraordinario ingenio.

Además de haber hecho la respetuosa adaptación y de depérsese, la inteligente realización, Fernando Fernán Gómez brinda un Don Mendo muy agitado, tanto en la composición del tipo, en sus gestos y ademanes, como en la manera de decir los versos. A su lado Paloma Valdés ofrece una Magdalena muy intencionada y expresiva, e igualmente merecen el aplauso Juanjo Menéndez, en el duque de Toro; Roa, en don Nuño; María Luisa Ponte, en doña Ramírez, y, en fin, cuantos componen el reparto.

Añadamos a los aciertos de la interpretación los de decorados y vestuarios—han divertidos anacronismos en los primeros—

ESPECTACULOS

# ESTRENO DE LAS PELICULAS «LA BECERRADA», «LA CUARTA VENTANA» Y «EL HIJO DEL CAID»

*En Eastmancolor. Productor: Na-  
ga Films, S. A., para Dipenja, S. A.  
Fotografía: Alejandro Ulloa. Direc-  
tor: José María Forqué. Intérpre-  
tes: Fernando Fernán Gómez,  
Amparo Soler Leal, José María  
Rodero, Nuria Torray, María José  
Alfonso, Domínguez Luna, Irene  
Gutiérrez Caba, Ana María Noé, He-  
reñía, Lepe, Perchicot, F. Fernández,  
Gandía, Ruiz, Carmen Santonja,  
Alicia Hermida, Rafaela Aparicio,  
Ana María Ventura y Antonio Bien-  
venida, Antonio Ordóñez y Mondeño.  
Cines: Pompeya, Palace, Goyarre,  
Voz y Rosales.*

Un extraño encanto, casi imposible de definir, se desprende de la contemplación de esta película. Se dan en ella de mane- ra generosa todos esos tópicos que juegan siempre en lo popular, en lo colorista, alrededor del mundo de los toros. Parece así, de pronto, otro ejemplo del tipismo indígena tan fácil en ese trozo meridional español que suena por encima con bulla de cascabel y brilla con un color violento. Pero en «La becerrada» andan por dentro con paso desigual y por eso más percepti-



Fernando Fernán Gómez, María José Alfonso Nuria Torray y Amparo Soler Leal

ble una serie de calidades hermosas y medio escondidas que estallan de pronto ante los ojos con un acierto y una gracia mucho más graves y trascendentes por sus imprevistas calidades.

José María Forqué ha hecho para mí gusto una película desigual y encantadora. «La becerrada» es una especie de tierno cuento popular cuyo final, entrevisto, muy pronto deriva en las últimas secuencias hacia otra diana no imaginada de caliente poesía. Este vaivén, este caminar un tanto vacilante entre lo cómico, lo popular y lo poético apuntala siempre con una serie de hallazgos de la mayor finura aquellas tres positivas condiciones.

Forqué se ha rodeado de un grupo excelente de intérpretes y los maneja de admirable modo. Para cada uno de ellos debiera traer aquí un elogio al lado de su nombre a pesar de la fugacidad de sus presencias. Traigo, sí, a los tres diestros, Antonio Bienvenida, Antonio Ordóñez y «Mondeño» que pusieron en «La becerrada» la hermosa planta de su condición torera en unas breves y oportunísimas apariciones. Traigo a las tres monjas, Amparo Soler Leal, Nuria Torray y María José Alfonso, milagrosas empresarias en esta especie de celestial festejo, y a Ana María Noé su maternal y tierna superiora. Traigo a José María Rodero, en un papel genérico de ingeniosísima pintura resuelto con apretada gracia de gran có- mico. Y traigo, por último a Fernando Fernán Gómez, el «Juncal» de «La bece- rrada», que sólo en su increíble caminar —justificando su apodo— por las calles del pueblo y en la despedida de las tres mon- jas, bajo la lluvia, en una escena risueña pero de extraordinario patetismo, define con soberbia naturalidad su condición de gran actor.

El guión de «La becerrada», de vulgar apariencia, está sostenido a ratos por una

gracia dialogal, por unas situaciones gráficas de vivísimo ingenio que son siempre el mejor soporte para la buena mecánica del buen cine. En su transparente color resaltan las escenas taurinas muy bien dosificadas, someras y concretas; y la hermo- sura del campo sureño, de esa baja Anda- lucía en su toque salobre con el mar. «La becerrada» es una obra sorprendente por su vena inesperada, por su gracia imprevista, por su trasfondo poético lleno de ternura, de inocencia, de bondad y a veces de melancolía. Película de corte menudo, de recastado horizonte pero gozosa para la con- templación, la sonrisa y hasta el ensimis- mamiento.—Gabriel GARCÍA ESPINA.

## ROSY "A": «LA CUARTA VENTANA»

*Productor: Juro Films. Fotografía:  
Torres Garriga. Director: Julio Coll.  
Intérpretes: Emma Penella, Elisa  
Montés, Teresa Pavez, Angel del Po-  
zo, Gloria Osuna, Luis Induni y Leo  
Amchoriz.*

Los misterios de las ventanas atisbadas desde la jejanía de otra ventana con ayu- da de unos prismáticos, fueron siempre un



Emma Penella, Elisa Montés, Teresa Pa- vez y Gloria Osuna

estupendo aliciente para el cine. Esa in- dagatoria silenciosa, ese entrar en la intimidad ajena con el auxilio de la distancia y del secreto, como a pie desnudo, con la misteriosa cordina de la impunidad, levan- taron más de una vez la arquitectura de películas inolvidables.

Pero esta «cuarta ventana» de Julio Coll tiene una medida de más recordadas am- biciones. Y juegan mucho más en la casi inocente anécdota los puestos de observa- ción que los observados. Estos últimos son únicamente un apoyo de distantes y her- mosas ejemplaridades para el mal ejemplo que palpita en ese hogar en que las her-

manas Penella fingien, con buen aplomo de actrices y con desgarrar, una alegre vida, mucho más desventurada que alegre. La película tiene un corte policiaco que apen- as llega a profundizar en la siempre agra- decida vena del género. Y ese desequilibrio entre el propósito intrigante y el tono me- lodramático que domina en casi toda la obra distrae las dispersas atenciones de uno y otro «estrado», con la inevitable mer- ma para el interés general.

La película está correctamente puesta a punto. Y las tres hermanas, dentro de un apesadumbrado mal vivir en esta cinema- tográfica tropelía, resuelven el problema de «La cuarta ventana», y cambian su pro- pio ambiente por otro más incómodo, pero también más honorable.—G. E.

## REX: «EL HIJO DEL CAID»

*Producción en Euroscope y East-  
mancolor. Argumento: Nino Stresa.  
Director: Mario Costa. Intérpretes  
principales: Gordon Scott, Cristina  
Gaioni, Moira Orfei, Jany Clais, Al-  
berto Farnese, Nando Tamberlani,  
Luciano Benetti, Maria Grazia Spi-  
na y Mitchell Gordon.*

Según nuestros recuerdos, bastante va- gos ya, no se parecen mucho la película estrenada ahora y la de idéntico título que contribuyó a acrecentar la ya consoli- dada fama de Rodolfo Valentino. Pero lo que desde luego podemos asegurar, es que no existe semejanza alguna ni física ni artísticamente entre el malogrado actor italiano y éste a quien se corrió ahora el personaje, Gordon Scott, un hércules de fenomenal musculatura, a imagen y se- mejanza de Steve Reeves, el casi deforme



Mitchell Gordon, Moira Orfei y Gordon Scott

«Mister Universo», y que debe, posible- mente, su encumbramiento a haber gana- do, como él, algún concurso de los que con cierta frecuencia se celebran en las playas del Sur de Francia.

Realizada, pues, a la medida de las limi- tadas facultades de su protagonista, cuya labor como intérprete, casi inexistente, podría calificarse, benévolutamente, de «so- bria», la cinta es, como puede deducirse poco más o menos, un cuentecillo de avcn- turas, propio para entretener a un pú- blico infantil o de adultos no muy exi- gentes; y en la que se suceden sin tregua las cabalgadas a caballo o sobre camello, y las luchas cuerpo a cuerpo, o con armas blancas o de fuego, de las que, natural- mente, sale siempre triunfante el inefable Kerim, «El hijo del caid».

Mario Costa, que dirigió discretamente el «film», ha movido con indudable acier- to a la numerosa y bien vestida comparsa- ría, mejor en las secuencias que se desarro- llan en el desierto que las que «rodadas» en estudio transcurren en decorados que tienen cierto aire de «boite» nocturna realizados con verdadero derroche de pur- purina.—G. BOLAN.

## Representaciones populares de teatro

*La Comisión de Deportes y Feste-  
jos del Ayuntamiento de Madrid, nos  
ruega la publicación de la siguiente  
nota:*

Mañana, miércoles, y dentro de los feste- jos de San Isidro, comenzarán en la pla- za de la República Dominicana, bajo el patrocinio del Excmo. Ayuntamiento de Madrid, una serie de representaciones po- pulares. Se pondrá en escena, por la com- pañía Teatro de Humor, la comedia de Lope de Vega «La maledada».

La entrada será totalmente gratuita. Las

## LOS CANASTEROS

Barbieri, 10 - Tel. 232 39 51



JUEVES, DIA 30

HOMENAJE DE DESPEDIDA DE LOS GENIALES ARTISTAS

LUISA ORTEGA

Y ARTURO PAVON

Viernes 31, reaparición del genio del canto

MANOLO CARACOL

Lo que el público esperaba (RESERVE SU MESA)

**LA SINFONICA, EN EL MONUMENTAL**

**ESPECTACULOS**

**ESTRENO DE «EL CAPITAN VENENO», EN VERSION DE RUIZ IRIARTE**

En un programa con Albéniz y con el "Dainis", de Ravel, tan propicios al alboroto y al alborozo del público, quiso Spiteri, muy generosamente, hacer de un estreno de Victorino Bohevarria autentico homenaje a la persona. Quiso, quiso bien y lo logró: Bohevarria es un músico, un compositor trabajador de cada día, inquieto ante cada novedad, abierto el corazón y el oído a las músicas de los jóvenes, apasionado espectador en todos los sitios donde se oye y se discute la música viva. "Muñecos de trapo" es una "suite" que está pidiendo con urgencia un montaje de "ballet": salvo en el segundo tiempo, amenazado por ciertos toques de fácil verismo, la obra consigue felizmente mantenerse en ese carácter típico en que el "gesto" plástico funciona como motivo de inspiración. Si el Strawinsky de "Petrouchka" mucho y un poco el Falla de "El Retablo" pueden señalarse como fuentes de influencia, mejor, porque casi no caben otras a la hora de decorar instrumentalmente una materia leve, graciosa, apta para el ingenio y para cierta melancolía. El autor saludó entre aclamaciones.

Aun siendo tan bella, tan querida y tan popular no se da muchas veces la "Sinfonía incompleta" de Schubert. Para ella hay dos normas de interpretación: dejar cantar, frasear los instrumentos, llevarlos más desde el ritmo interno que desde el rígido compás y no hacer de los fuertes ni estallido ni excesivo contraste porque esta obra, especialmente en el segundo tiempo, hace de la orquesta, genialmente, "lied" y cuarteto. Tanto preocupaba esto a Bruno Walter—lo vi y lo oí en el último concierto de su vida—que variaba la coloración "ocultando" un poco, difuminando el metal, Spiteri, cuyo gesto es tan eficaz para "embalar", para hacer que la orquesta brille, llevó Schubert atenido precisamente a extremar los contrastes, cuadruplicando con exceso entradas y matices. Los leales a la Sinfónica recordarán conmigo lo siguiente: hace más de treinta años, con motivo del éxito de la película "Vuelan mis canciones", Arbós anunció la "Incompleta". La dirigió casi sin gesto, casi sin moverse, atento a que todo el mundo cantara como la cuerda, el clarinete y el oboe...—P. Federico SOPENA.

**HOY, FIESTA DE SANTA CECILIA**

Hoy, viernes, celebran los músicos españoles la fiesta de su Patrona Santa Cecilia. A las once de la mañana, en la Iglesia del Carmen, el coro de la catedral y una nutrida orquesta, dirigidos por el maestro Barrón, interpretarán la misa de Silke. Asistirán a la misa el obispo-vicario capitular de Madrid, doctor García Leñiguera. Predicará en la misa el padre Federico Sopena. Por la tarde, a las seis, el Conservatorio de Música celebrará el tradicional concierto y reparto de premios.

**LA CORAL GIJONESA, EN EL MINISTERIO DE INFORMACION**

Mañana, sábado, actuará en el teatro del Ministerio de Información y Turismo la Coral Gijonesa, fundada en el año 1954, y que ha obtenido cuatro primeros premios en los certámenes corales de Mieres y Salinas, en 1961 y 1962. Este año ha conseguido en Llangollen el primer premio, en competencia con otras treinta y ocho masas corales.

**ORQUESTA NACIONAL**

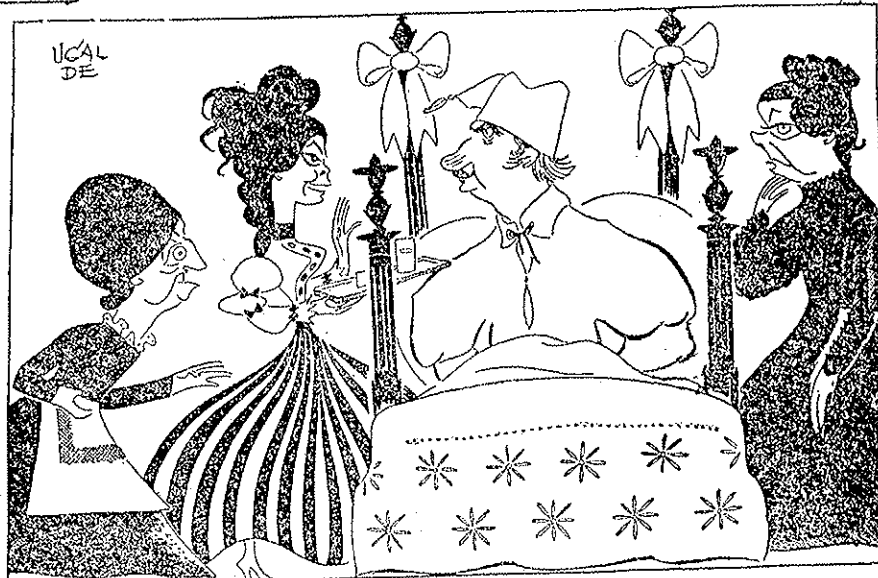
Vandermoot, Hanni Marck Cosack. Hoy, 6,45, Palacio Música.—R.

**TEATRO MARQUINA**

Lunes 25, 7 tarde. Niños Cantores de Viena. Opera: Offenbach, Palestrina, Gallus, Kodaly, Schubert, Strauss. Localidades en taquilla.—R.

**NIÑOS CANTORES DE VIENA**

Teatro Marquina. Lunes 25, 7 tarde. Opera: Offenbach, Palestrina, Gallus, Kodaly, Schubert, Strauss. Localidades en taquilla.—R.



Julia Caba, Gemma Cuervo, Fernando F. Gómez y María Luisa Ponte, intérpretes de "El capitán Veneno", estrenada anoche en el teatro Marquina.

Teatro: Marquina. Título: "El capitán Veneno". Autor: De la novela, Pedro Antonio de Alarcón; de la versión teatral, Victor Ruiz Iriarte. Decorados y figurines: Santiago Ontañón. Dirección: Ruiz Iriarte y Fernán-Gómez. Principales intérpretes: Fernando Fernán-Gómez, Gemma Cuervo y María Luisa Ponte.

Buen cuento infantil, Buena, buenísima ilustración de una historia que tiene todos los colores y sabores de una pastelería de lujo. ¡Buen pastel, vaya! Aquí están todos los ingredientes típicos de la tarta monumental realizada, ejecutada y coronada por un pastelero habilitado y concienzudo.

La historia del "Capitán Veneno", contada por Pedro Antonio de Alarcón en una de sus novelas menos brillantes, admite—ahí está la prueba—una transposición teatral. Es la historia del hombre de acción clausurado por accidente, inmovilizado y obligado a vivir en un caldo de cultivo al que está muy poco acostumbrado. El tal capitán es, realmente, una caricatura de hombre. Su trazado es burdo, cómico, exagerado. Alarcón vivió un clima en que el material novelesco, extraído

de una sociedad heterogénea y revuelta, permitía tratamientos "nacionales" o tratamientos "regionales". La novela se escindió en relatos "naturales" y relatos "personales". Alarcón, aquí, trató un material de orden "humano". Ese "material" lo ordenó con una óptica muy ingenua y primaria. Alarcón trató a sus figuras de una forma apasionada y sentimental. No pudo evitar enjuiciamiento el comportamiento de sus personajes. Era un realista que utilizaba sólo aquella parte de la realidad que más convenía a sus intenciones. La verosimilitud tuvo una medida simplemente estética. El romanticismo, el moralismo, la truculencia, el dibujo de grueso perfil, la gracia, la maldicia, el extremismo de las situaciones, son de Alarcón.

La adaptación de Ruiz Iriarte, pícaro y hábil, habilísima, reconoce con mucho tino y sensibilidad que un tratamiento "realista" nos resultaría intolerable. Ruiz Iriarte tema sus distancias, sonríe, se separa, rehace con ternura la época, lo agrega como un suplemento, pone un poco de ironía, poda los trozos de prosa muerta, dialoga nuevamente, espiga las situaciones fundamentales y reelabora, completamente, la historia. Muy bien.

La representación acusa, por el empleo de dos técnicas diferentes y alternadas, la perspicacia de Fernán-Gómez. Hay cuadros que nos son contados, casi con un guiño de ojos, jugando y aceptando la complicidad del espectador. Hay parlamentos recitados de cara al público. Hay apartes y soliloquios. Luego, de repente, hay un tratamiento realista del espacio teatral y de la "manera" de enfocar una escena, se pierde el tonillo burlesco y se nos sirve una ración de naturalismo directo. A mí me parece que la pasada de María Luisa Ponte por el escenario, en silencio, con el capitán inmóvil en la silla, es de las que arruinan o redondean la carrera de una actriz. Me parece que la escena de la moribunda que confía su hija a aquel hombre grandullón, violento y terrible es una escena "de folletín". Me parece que no se puede hacer más ni mejor para ennoblecir una situación que roza el melodrama, para medir los efectos y dignificarlos. Sólo por esa relación—Fernán-Gómez-Ponte—valdría la pena ver esta comedia. Y también por Gemma Cuervo, guapa, con bonita voz, con un solo registro dentro de su personaje—"quiero casarme con el capitán"—administrado mesuradamente desde el primer encuen-

**TEATRO RECOLETTOS**  
 Todos los días, 7 y 11  
 gran éxito de la obra más genialmente  
 alegre y divertida de  
**PIRANDELLO**  
**«EL HOMBRE, LA BESTIA Y LA VIRTUD»**  
 Por  
**ANTONIO PRIETO**  
**ESPERANZA GRASES**  
**GABRIEL LLOPART**

## LOS CONCIERTOS DE CUENCA

Estreno de una obra de Joaquín Rodrigo

### ESPECTÁCULOS

Cuenca 17. (Crónica de nuestro enviado especial.) Lo que hace Cuenca es inédito en la vida musical española: "encargar" cada una obra de música religiosa a determinado compositor. Mompou, Remacha, Halffter, ahora Joaquín Rodrigo, han respondido a la llamada; un nuevo capítulo en la música española. La obra de este año, la de Rodrigo, es de una rara y sugestiva belleza. El escoger como texto uno de los himnos de Amram es ya acierto rotundo, y más con la preciosa versión castellana de Victoria Cambi. La obra está, claro, en la línea típica del Rodrigo que escribe para voces femeninas. Ahora bien: entre las "Dulcineas" y este himno se ha metido todo el mundo de influencias, y en ellas, creo yo, la decisiva de Webern; decisiva por su concisión, por su inmensa y sencilla capacidad para poner la música en la vecindad del silencio, de un misterio inexpressado hasta él. Entonces, el Rodrigo de siempre apura al máximo la concisión—la obra dura siete minutos—, inventa su tonalidad evanescente, tonalidad de notas y de timbres—notas y "sonidos"—, aunque la expresión parezca dudosa, coloca las tres voces femeninas regidas por la valentía de la más aguda, pero valentía que es también denámica dentro del misterio, envuelto siempre en una orquestación ingravida, exquisita. Esa percusión, ese vibráfono, esa "celesta" descubiertos en mucho por la música de hoy, pero convertidos pronto en la mayor parte de esa música en tónico de muy sucio ruido, pasan por la sabia, madura técnica de Rodrigo para hacerse expresión de lo inefable. Lo mismo ocurre con la "simbólica" de los dos grupos de notas que encuadran la obra. Desde el punto de vista de estricta música religiosa, ésta de Rodrigo, dentro de la nueva liturgia, debe ocupar en el capítulo de la "participación por el esplendor" un sitio singular: es la "intimidad" de la noche que se hace día en la Vigilia pascual. Y esta obra la vemos como el prólogo a la "Misa de esplendor", humilde y radiante, que Rodrigo puede y debe hacer.

Odón Alonso ha dirigido con cariño, con emoción verdadera, la obra de Rodrigo que no es difícil en sí, pero que exige una batuta muy acostumbrada a manejar timbres que ahora son belleza. Ana María Higuera fue, con su voz, la batuta interior, logrando que la enorme dificultad no acusara ni en un solo momento la aspereza; Alicia de la Victoria y Ana Orán dieron la bella y exacta réplica, lo mismo que el coro de López Cobos en su breve intervención, modelo en la obra de Rodrigo de "música en prosa", significativa por eso mismo. La iglesia de San Miguel, abarrotada hasta el conflicto. A la salida, en la noche suspirada por tibia, recogida y solemne, la larga fila de luces, de estrellas bajas y movidas en el camino—los numerosos coches que volvían a Madrid después del concierto—eran el mejor testimonio de cómo se nota el interés cuando el estreno es importante. Cuenca nos da lo que casi siempre nos niegan los más peregrinos festivales: "encargo" con entusiasmo y con sentido.—F. Federico SOPEÑA.

## LOS ESTRENOS TEATRALES DE HOY

"Noche de San Juan" (María Guerrero), "Mayores con reparos" (Reina Victoria) y "Los caminos de Damasco" (Cómico).

*Hoy se estrena en el teatro oficial María Guerrero, la obra en dos actos "Noches de San Juan" (segundo premio Lope de Vega), original de Ricardo López Aranda. Su autor nos envía, para su publicación, las siguientes cuartillas de presentación:*

"Ante todo, mis más cordiales saludos; seguramente ya no me recuerdan; yo a ustedes, sí; charlamos durante dos horas hace cuatro años; desde entonces he trabajado día a día y muy duramente para poder reanudar aquel diálogo; el haber obtenido el segundo premio nacional de Teatro Lope de Vega me ha dado la oportunidad de charlar nuevamente con ustedes esta noche; la espera ha sido larga: ¡cuatro años! Les confieso que hubo momentos en que pensé que no lo lograría jamás.

Esto es como una llamada telefónica concertando una cita; están ustedes al otro lado del hilo, han descolgado y oigo su voz que me dice: "¿Quién es y qué quiere?" Y yo no sé que responder, a pesar de haber soñado tantas veces con lo que les diría cuando el telón estuviera a punto de alzarse, nuevamente, ante una obra mía; me encuentro con la misma timidez e indecisión de cuando "Cerca de las estrellas".

¡Me gustaría tanto que esta noche ustedes pensarán que no ha resultado estéril tanto trabajo silencioso y tenaz durante este tiempo!

Sé bien que si algo le agrada a ustedes en "Noches de San Juan" se deberá, sin duda, a los extraordinarios actores del teatro María Guerrero y al joven y gran director Angel F. Montesinos; a ellos les conocen ustedes bien; en cuanto a mí, es, seguramente, mi última oportunidad. Si a ustedes les gusta la obra, quizá pueda estrenar alguna otra—cinco en total—, fruto del trabajo de estos años; si la pierdo, todo habrá quedado en un bello sueño que me brindó la oportunidad de conocerlos hace cuatro años y... decirles adiós ahora.

Cuelgo; no quiero molestarles más; gracias por todo y... ¡hasta esta noche! Ricardo LOPEZ ARANDA."

### "MAYORES CON REPAROS"

*Esta noche, en el teatro Reina Victoria, será puesta en escena la comedia "Mayores con reparos". Su autor nos dice:*

"Hay una clase de comedias que tienen su origen en unos tipos; esos tipos nos dan una situación, y como consecuencia de todo esto, un argumento. "Mayores con reparos" no tiene argumento, no pretende demostrar nada, no tiene tesis, ni mensaje, ni dos cuartos de baño.

Es éste un teatro que podríamos denominar de "retaguardia", sin alcohólicos, parricidas, ninfomaníacos, incestuosos, ni humor negro; de llevar algún tinte esta función yo le pondría un ligero color verde tirando a amarillo. Usted se preguntará: "¿Y qué es lo que ha pretendido este hombre?" Muy sencillo: provocar a cuerpo limpio una sonrisa inteligente con unas armas honradas y unas señoritas muy poco honradas. Propósito tan digno y noble como el de Aristófanes, pongo por caso.

"Mayores con reparos" consta de tres historias enlazadas por un lugar común. El lugar común es la situación que se le plantea a un hombre español, que vive en Madrid en la época actual, si por casualidad o por lo que sea "liga" con una señorita de un cabaret. ¿Que eso a usted le parece una tontería? Puede que tenga usted razón, pero yo le juro, con la mano puesta en el corazón, que eso no lo he inventado yo. Existe, como existe la ópera y la música concreta. Yo me he limitado a hacer una comedia realista y que sea como la vida misma.

"Mayores con reparos" tiene tres plan-

teamientos, como todo en la vida; tres nudos, como las cuerdas de los marinos, y tres desenlaces, como las señoritas de vida alegre; porque cada acto es una comedia cortita. Cuando empecé a escribir teatro vi claramente que escribir un buen primer acto se le puede ocurrir a cualquiera; escribir un primer acto bueno y un segundo aceptable, ya es más difícil, y escribir un buen primer acto, un segundo aceptable y un tercero estupendo, ya es como de brujería. Yo he buscado una solución fácil y aquí está: tres obras cortitas que se pueden representar alterando el orden de los actos, que probablemente no alterará para nada el producto. Así es que en cuanto usted me diga que el tercero es el más flojito, yo le pongo el primero, y todos tan contentos. Porque, como usted verá, ésta es una comedia totalmente funcional.

"Mayores con reparos" es un ejercicio de interpretación; Analia Gadé y Fernando Fernán Gómez realizan tres tipos totalmente distintos entre sí... ¡y cómo los hacen! Es como un... "¿quién da más?" o "más difícil todavía". Son, sin duda alguna, dos monstruos sagrados de la escena española. La dirección de Fernando, irreprochable. Los decorados son de Santiago Ontañón, que han sabido captar perfectamente el aire distinto de las tres historias; están estupendamente realizados por Manuel López.

Y nada más. A todos, mis más expresivas gracias, y a ustedes también, por leerse esto tan largo.—Juan José ALONSO MILLAN."

### "LOS CAMINOS DE DAMASCO"

*Hoy se estrena en el teatro Cómico "Los caminos de Damasco", de la que es autor Emilio Candá. En la autocrítica, dice:*

"Hace poco leí en A B C, precisamente, un artículo de César González-Ruano, admirable como todos los suyos, en el que, poco más o menos, decía que cuando uno se dispone a escribir una comedia se da cuenta de las enormes dificultades que entraña este género literario, como son mover los personajes y describir sus caracteres. "Resultado—son las palabras exactas de González-Ruano—que una comedia por las buenas, en tres actos, a la hora de ponerse a escribirla, es mucho más difícil de hacer que otra en la que un explicador venga, de vez en vez, a contarnos lo que piensan los personajes y nos dicen, o casi recitan en voz alta, lo que serían largas acotaciones en un teatro escrito para no ser representado." Estoy por completo de acuerdo con el ilustre cronista.

"Los caminos de Damasco" es una de esas comedias "por las buenas". Es decir: está escrita a la manera clásica y eterna. No pretendo de ningún modo ser original ni descubrir nada que no sea del común de la gente. El tema, aunque expuesto con cierta crudeza, está tratado con el máximo respeto y una inocultable emoción.

Todo el peso de la obra gravita sobre Andrés Mejuto y José Luis Pellicena. Yo estoy particularmente satisfecho de la la-

## DECORE CON FOTOGRAFÍAS

Amplio muestrario para fotos gigantes. Plásticos, fotografía industrial y publicitaria especial para catálogos.

Gama

MONTERA, 43 - Madrid-14  
Tels. 231 57 51 - 231 74 32

## TEATRO LA BATUÑA

Empresa COLSADA

MÚLTIPLES REPRESENTACIONES

Madrid

Jueves 22

noviembre de 2007

# ABC

1 euro

Año CIV

Número 33.580

www.abc.es

FUNDADO EN 1903 POR DON TORCUATO LUCA DE TENA

Edredón nórdico Hoy, con ABC, nuevo cupón para conseguirlo ... 111

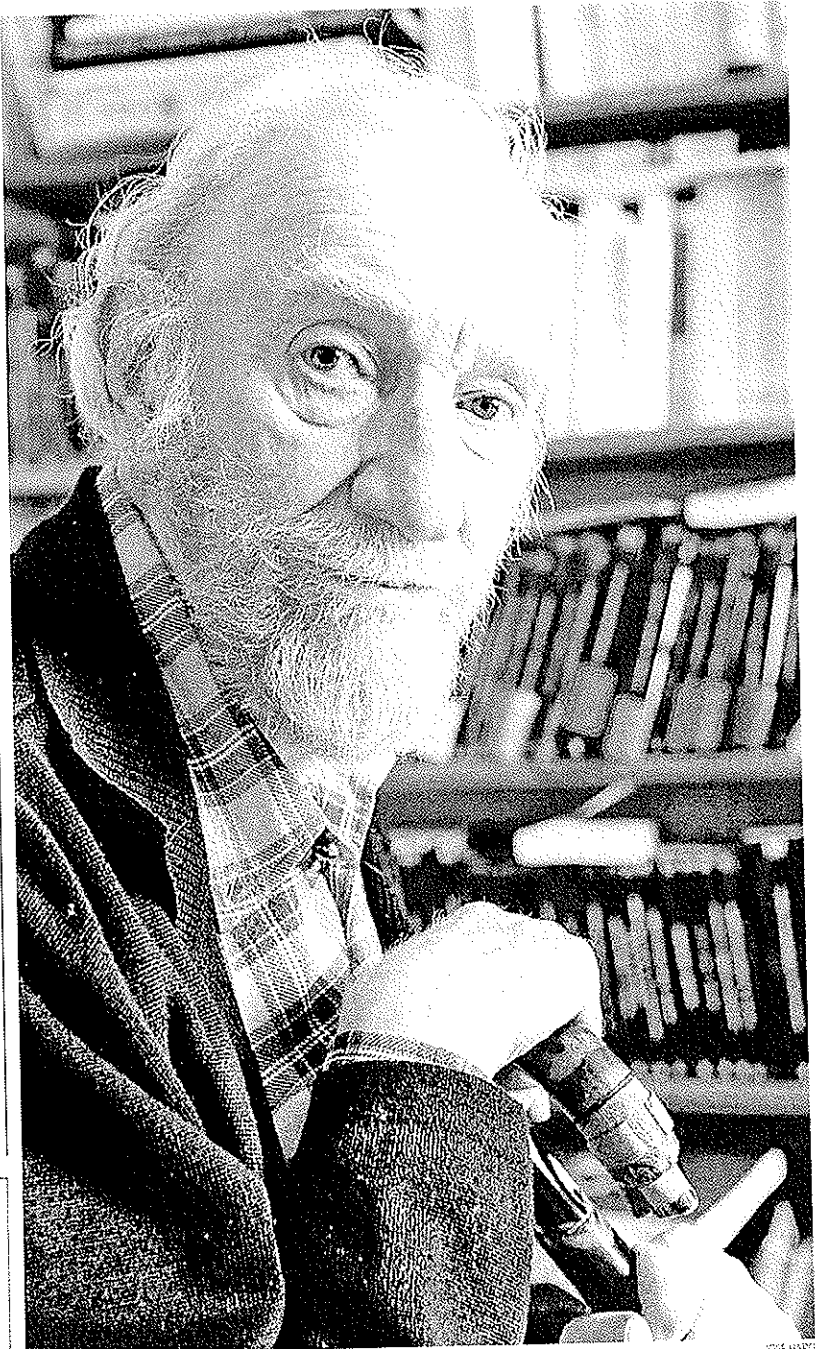
## Responsables de Batasuna seleccionan las listas de ANV a las generales

Una «comisión» en la sombra los elige entre **más de mil candidatos** que han pasado ya una criba en octubre — La coalición sabe que la **Fiscalía será más dura** ahora que durante la tregua ... 10

La telebasura, en el punto de mira de los jueces tras el asesinato de la mujer rusa

«El diario de Patricia» podría ser responsable civil, según la vocal del CGPJ Montserrat Comas — Las tv, entre la crítica y la solidaridad ... 24

La Bolsa española y las europeas caen más del 2% arrastradas por EE.UU. ... Edit. y 38



Fernán-Gómez, en una de sus últimas entrevistas realizada hace ahora justo un año

## El genio atronador de Fernando Fernán-Gómez calla a los 86 años

«El Campo de Calaveras», Tercera inédita del escritor y actor fallecido ayer

Escriben M. Gutiérrez Aragón, J. L. Garci, E. Rodríguez Marchante, S. Martínez-Fornés, J. I. García Garzón y M. García Posada ... 84

## CUMPLEN AÑOS



**Boris Becker 40**  
Paloma San Basilio 57  
Gonzalo Alonso  
Martínez 53  
Jaime Lee Curtis 49  
Scarlett Johansson 23  
Esperanza Roy 72  
Terry Gilliam 67

## FUE NOTICIA EN ABC



## Hace 32 años

Juan Carlos I de Borbón jura como Rey de España.

## EFEMÉRIDES

**1901** Nace Joaquín Rodrigo.  
**1963** Asesinado a tiros en Dallas el presidente de los Estados Unidos, John F. Kennedy, de 44 años.  
**1978** Las Cortes aprueban el Estatuto de Autonomía de Galicia.  
**1986** El Príncipe Don Felipe de Borbón preside en Oviedo por primera vez la entrega de los Premios «Príncipe de Asturias».  
**2000** Detectado en Galicia el primer caso de «vacas locas» de España.  
**2002** Los obispos españoles aprueban el documento sobre el terrorismo.  
**2006** El Hospital Clínico de Barcelona efectúa con éxito, por primera vez en España, un trasplante renal de un donante vivo y con grupo sanguíneo incompatible con el receptor.



Victor Rabinowitz

## NECROLÓGICAS

## Victor Rabinowitz

El que fuera abogado del dictador cubano, Fidel Castro, así como de los Panteras Negras, murió ayer a los 96 años en su domicilio de Manhattan, en el corazón de Nueva York. En sus memorias publicadas en 1996, «Izquierdista sin arrepentimiento», Rabinowitz reveló que fue afiliado del Partido Comunista estadounidense desde 1942, cuando Estados Unidos y la Unión Soviética eran aliados en la guerra, hasta principios de los sesenta porque le parecía la mejor manera de luchar por la justicia social.

En 1960, Castro contrató a Rabinowitz para defender la nacionalización de propiedades estadounidenses en Cuba. Rabinowitz ganó el juicio con el argumento de que las cortes estadounidenses no podían cuestionar los asuntos internos de otros países.

En otro caso que llegó a la

Corte Suprema de Estados Unidos, Rabinowitz argumentó sin éxito contra la constitucionalidad de una ley que obligaba a los dirigentes sindicales a jurar que no eran comunistas.

## Paula Sacristán

Ha muerto Paula Sacristán, o sería mejor decir que Paula Sacristán ha terminado de morir, después de años de pequeños sufrimientos y grandes privaciones. Para muchos su nombre dirá muy poco y resulta difícil hablar de alguien, contar la vida de quien supo mantenerse en la discreta retaguardia y hacer discreta su vida y mejor la de los demás. El oficio de vivir y la aventura de morir tienen grandezas y secretos que sólo en raras ocasiones aparecen en las páginas de los periódicos.

Paula Sacristán era la mujer de Manuel Alcántara, sin duda uno de los mejores poetas y más brillantes articulistas que nos queda. Paula no era sólo algo así como la infraestructura vital de Manolo, su apacible reserva de vida y la compañera de secretos insondables. Más allá de las turbulencias de la vida, de los sobresaltos de los días, hubo siempre entre ellos un extraño pacto de entusiasmo y comprensión. Paula también publicó un libro, un libro divertido de relatos en los que hablaba, sencilla y claramente, de la vida, de su vida y de Manolo. Es el único lujo que se permitió en una vida de generoso apoyo a los demás; una vida en la que ejerció de

lugar de referencia y de fuente de entusiasmo para muchas personas.

En los versos de Manolo, en sus artículos en los que deslumbran las sentencias de solitario observador de la vida, no resulta muy difícil intuir a Paula: la mujer que hizo posible todo lo demás, esa literatura brillante y cotidiana que nos salpica el alma, día a día, sin faltar un solo día, desde las páginas de los periódicos. Ni hoy ni mañana habrá artículo de Manolo Alcántara. Y no lo habrá porque Paula Sacristán ha dejado de morir ahora que casi empiece el invierno.

Pablo JIMÉNEZ BURILLO

## Javier Berastain

Javier Berastain, alto directivo del Grupo Barceló, ha fallecido víctima de un cáncer que le llevó el pasado verano a abandonar su puesto de director general para Europa de Barceló Hotels&Resorts. Nació en Madrid en 1953, casado y con cuatro hijos, prácticamente desarrolló toda su actividad profesional en la empresa balear. Licenciado en Ciencias Económicas por la Universidad de Bilbao y diplomado en Dirección de Empresas por el IESE, fue responsable en su primera etapa en Barceló del Departamento de Control y Auditoría interna.

## Ilmo Sr. don Alejandro Crespo Calabria del Real, Ilustre y Primitivo Capítulo Noble de Caballeros de la Merced

En la esquila publicada el lunes 19 de noviembre de 2007, por error en la transcripción del texto, se puso como persona fallecida a don Antonio Crespo Calabria, siendo el nombre correcto don Alejandro Crespo Calabria.-R.

## VIDA SOCIAL

## Natalicio

La señora de Álvarez Selgas (don Alberto), de soltera Trinidad Cordero Cordero, ha dado a luz un niño, segundo de sus hijos que recibirá en el bautismo el nombre de Pablo.

## Colegio San Luis de los Franceses

La Asociación de Antiguos Alumnos se complace en invitar a la celebración anual del primer domingo de Adviento (2 de diciembre 2007), a las

11,00 horas. En la sede del colegio de la calle Portugete, 1, Pozuelo de Alarcón.

## Antiguos Alumnos del Colegio Cristo Rey

El próximo sábado, día 24, a las 17,30 horas, en la Parroquia de Santa Cristina de Madrid (Paseo de Extremadura) los antiguos alumnos del Colegio Cristo Rey, C/ Santa Úrsula, 5, Madrid, celebrarán una Eucaristía. Posteriormente la Comunidad ofrecerá en el Colegio un vino español. Los asistentes podrán participar también en una Tómbola a beneficio de la misión que tienen en Santibáñez-Cochabamba (Bolivia).

## Gala internacional de Danza

Los bailarines del Ballet Nacional de Cuba, Hayna Gutiérrez y Miguelángel Blanco se presentarán en la Gala Internacional de Danza, que se celebrará hoy en el Teatro Tomás y Valiente de Fuenlabrada, Madrid. Intendrán también el Royal Ballet de Londres, el Ballet de la Ópera de Viena e importantes compañías de flamenco.

## TEATRO

## «La telaraña» de Agatha Christie en el Colegio Ntra. Sra. del Recuerdo

Pasado mañana sábado, día 24, a las 19,00 horas, el Grupo de Teatro «Recuerdo» de la Asociación Loyola de Padres de Alumnos del Colegio Nuestra Señora del Recuerdo representará «La telaraña» de Agatha Christie en el teatro del Colegio, Plaza del Duque de Pastrana, 5, Madrid. Tel: 913 022 640.

## PREMIOS

## Entrega de premios del XIV Concurso «Háblame de amor y de amistad»

Hoy jueves, día 22, a las 19,00 horas, en el Salón de Actos del Montepío de Teléfonos, calle Valverde, 17, Madrid, se hará entrega de los premios «Háblame de amor y de amistad» que han sido otorgados a Manuel Ramón Moya Bascuñana y Teresa Núñez González en la modalidad de poesía y para Luis A. Arroyo Gómez y Juan Lorenzo Collado Gómez en la de narrativa. El jurado estuvo presidido por Juan Bautista Grau Olivé.

## ESQUELAS

†  
**FERNANDO FERNÁN  
GÓMEZ**

**AUTOR  
Y CONSEJERO DE LA SGAE**

Los autores y editores de la SGAE lamentan tan sensible pérdida y se unen al dolor de su familia

(2)

# CULTURA ESPECTÁCULOS

www.abc.es/culturayespectaculos

## Muere Fernando Fernán-Gómez, el tiempo es ya amarillo

Tierno y tímido, el genio emprendió el extraño viaje a los 86 años. Director, actor, iautor, autor!, se baja el telón del cine español

POR ANTONIO ASTORGA  
FOTO SIGEFREDO

MADRID. A las seis de la tarde de ayer murió en La Paz Fernando Fernán-Gómez, un cruce de Leonardo y Cyrano con ojos de diablillo verde. 6 Goyas («El viaje a ninguna parte»: 3; «Belle époque», «El abuelo», «Lázaro»), 1 Oscar («Belle époque»), 1 Oso de Oro de Berlín, triunfador en Venecia, San Sebastián... Ayer le lloraban cómicos —él era uno de ellos— y pícaros, señoritas de pitimini y mendigos, vates y cuentistas, castañeras y loteros, pobres de la Gran Vía y hambrientos con cartel...

—Diablo, mariposa, oso, ¿su animal preferido, don Fernando?  
—El perro. Porque aprendió a convivir con los hombres.

Fernando Fernán-Gómez es el cine: la pantalla, el acomodador, el proyccionista, y hasta el tipo que te vendía las palomitas. Soñaba con ser «un ¡¡¡señoriiiifito!!! rico», pero el día que cayó la primera bomba sobre Madrid confiesa que se «cagó». Y entonces se dio cuenta de que no sería aventurero. Cuando Madrid dejó de ser una ciudad cercada comenzó a andar; a andar, a andar y llegó hasta... Leganés. «Vengo del mundo, de la liberación», dijo a las gentes de allí, y les invitó a coñac. Se veía demasiado flaco, y poco agraciado fisi-

camente después de que una muchacha en flor le encarara: «Fernando, a ti no se te puede destruir, tú ya estás destruido». Ex-noctámbulo y ex-noctívago, en casa de Lola Flores conoció a Ava Gardner y a Frank Sinatra, a quien le pidió que cantase «Saint Louis Blues». La «Voz» le miró con cara de «huele mierdas». Después el animal más bello del mundo le susurró algo en inglés, y él pidió traducción a uno que pasaba por allí: «Que dice que si tiene usted ganas de joder ahí tiene a mi mujer; que siempre está dispuesta». Lo contó amarrado a «La silla» que le colocaron ante la cámara David Trueba y Luis Alegre, su penúltima seducción a la cámara. La última, y póstuma, será «Fuera de carta», de Nacho G. Velilla.

**El traidor era su temperamento**  
En «La silla» confesaba que las mujeres no le atraían por cul-tas: «Si necesito una maestra ya buscaré a alguien que me enseñe filosofía medieval», ilustraba. Le gustaba cultivar la antipatía para liberarse, pero el traidor era su temperamento. Fue su temperamento quien mandaba «a la miiieeeeerda» al pesado de turno, y aunque las telebasuras repiqueten hoy esa imagen, bórrenla de sus ojos, y miren a Fernán-Gómez como lo que era: un genio tímido. Esa timidez le

### Pésame de los Reyes y los Príncipes de Asturias

Sus Majestades los Reyes y los Príncipes de Asturias enviaron ayer sendos telegramas de condolencia a Emma Cohen, viuda de Fernando Fernán-Gómez, y hacen extensivos sus sentimientos de dolor a los hijos del actor. Los Reyes y los Príncipes destacaron su polifacética figura clave de las artes españolas

llevó a acompañar un día a Luis Lucía, que le anunció: «Tengo ganas de pegarle a alguien». Y Lucía se lió a mamporros con el vecino de barra.

Fernando Fernán-Gómez nació circunstancialmente en Lima el 28 de agosto de 1921, durante una gira teatral de su madre, la actriz Carola Fernández-Gómez. Su abuela materna lo trajo a España con sólo unos meses de vida. En 1940 Jardiel lo descubrió en «Los ladrones somos gente honrada». Seductor, conversador delicioso, lírico, irónico, surrealista, barroco, disparatado, lo que no podíamos negarle a don Fernando era un encanto, un don personal. No le gustaba distinguirse por su ternura porque no estaba de moda,

pero destilaba puro ternasco. Sospechaba que su humor se le había ido amargando con los años. «De joven era feo, débil y tenía envidia de Paco Rabal y Jorge Mistral», decía. Pero, ¿cómo se veía este «Molière español»? —José Luis Garcé dixit— ante un espejo? «Muy mal, más con una ventaja: «No me he estropeado con el paso del tiempo. Ya estaba estropeado desde mi juventud», disparaba.

En «En la ciudad sin límites» Fernán-Gómez luchaba contra el «Malvado Carabel» cáncer. Llevaba un mes ingresado en la unidad de oncología de La Paz, donde ayer se extinguió una vida grande, enorme, que ha regalado 200 películas, dirigido 30, y escrito 29. F. F-G estuvo en los grandes hitos del cine, como en «Esa pareja feliz» (1953), debut en la dirección conjunta de Luis García Berlanga y Juan Antonio Bardem.

Fernán-Gómez era un acorazado humanísimo, pintoresco, extravagante, cómico, lírico, trágico, poético. Rezumó amor hacia las vidas de aquellas gentes que viajaban en trenes de mala muerte por las ciudades de España levantando el tinglado de la antigua y moderna farsa, en muchos casos viajando a ninguna parte: «Señoras y señores, con ustedes ¡los cómicos!». Era uno de los nuestros.

—Y la vida, ¿sigue siendo una gran farsa, señor Fernán-Gómez?

—Cuestión demasiado filosófica —respondía—. ¿Cómo vamos a llamar «gran farsa» a los miles de niños muertos de hambre en cualquier lugar?

Llegó una noche, como su amigo Umbral, al Café Gijón, «educadísimo, elegantísimo y con temperamento». «Ha sido un usado golfo madrileño —lo dibujaba el autor de «Mortal y rosa»—: lo cual le honra: a los usados por la vida y las mujeres».

Padeció la guerra como víctima, pero atizado por una posguerra durísima. Galdós, Víctor Hugo, Salgarí fueron sus maestros literarios, y el teatro español le debe el resurgimiento de los clásicos. ¿Cómo le abonamos esa deuda? «Simplemente diciéndolo», susurraba. Cuando hablaba parecía Don Quijote. «¿Por qué? ¿Cree usted que estoy medio chalado?», espetaba. «¡Válgame Dios!, Señor de Albrit, es porque nos recuerda a los dibujos animados de Alonso Quijana a quien usted concedía ro-



tunda y poderosa voz». «Bueno, si es así no me molesto. Prefiero tener un grado de locura como el que tenía don Quijote, y no el de Hitler o cualquier personaje de esta calaña».

### Labrador de amistades

Fernán-Gómez labraba la amistad, y tenía muchísimos amigos: Manuel Alexandre, sus hermanos «Rambal», Umbral, Álvaro de Luna: «Si he conservado unos cuantos amigos es porque he tenido la fortuna de tropezar con gente inteligente y comprensiva», reconocía. De la amistad hablaba en «El tiempo amarillo», sus memorables memorias: «Por encima del amor filial, del paternal, del fraterno, sitúa Moutaigne la amistad. Y de esa relación entre los hombres hace Epicuro la columna vertebral de su filosofía. Pero nos están poniendo difícil la amistad».

Trabajó mucho, tal vez demasiado. Escribía Terceras para

Manuel Gutiérrez Aragón

Director de cine



### UN PERSONAJE Y UN PENSADOR

Fernando Fernán-Gómez ha sido para todo el mundo mucho más que un actor o un director. Era un personaje de una época, en el que se encarna toda una manera de vivir y de entender el mundo, desde

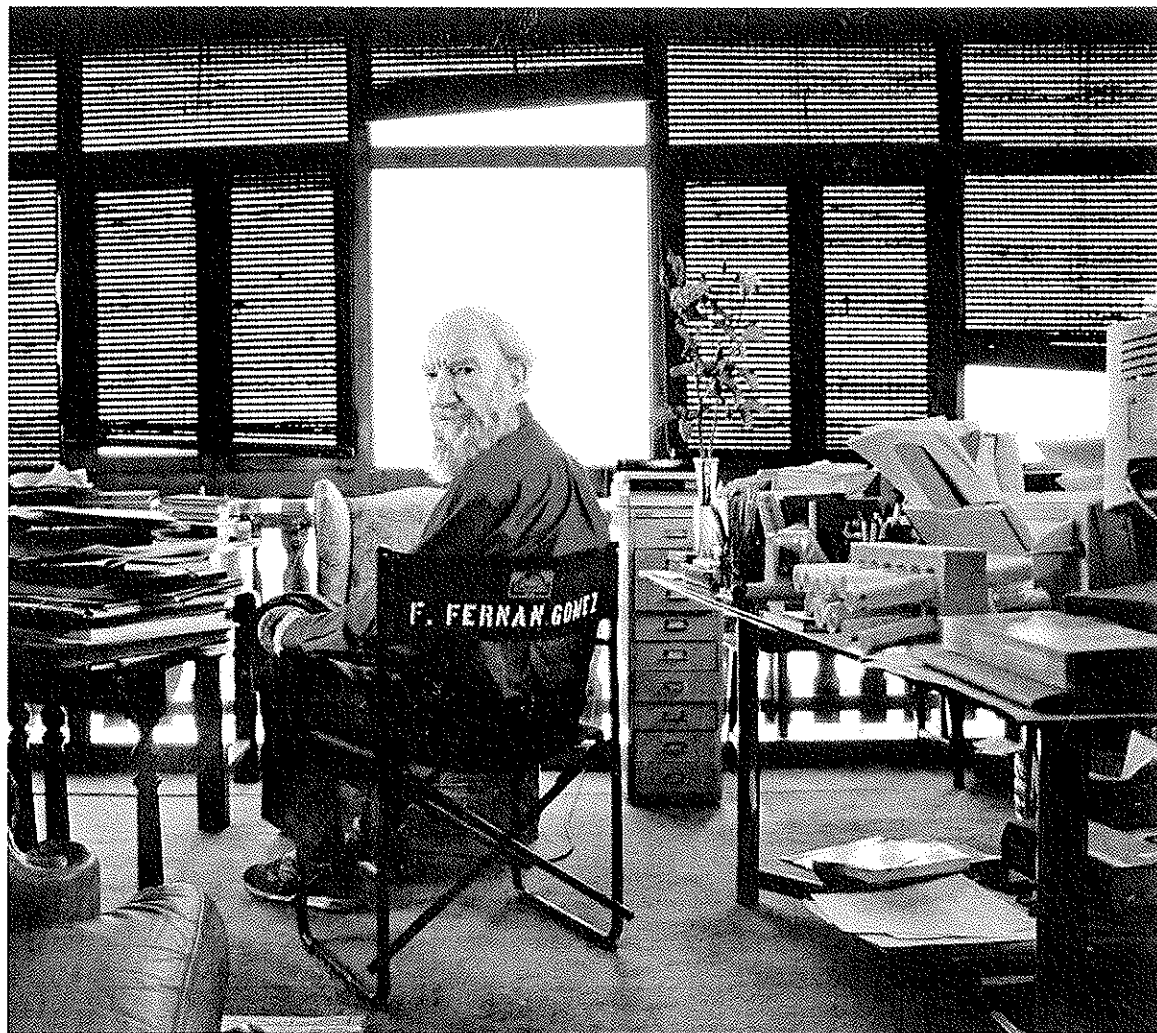
apurar la noche y salir a hacer obras de teatro o películas. Fernando es el hombre que más y mejor ha reflexionado sobre la profesión de actor en Europa, en títulos como «El viaje a ninguna parte», en conversaciones, en todo. Confieso que había personajes que sólo escribía porque sabía que los interpretaría Fernando. Cuando ya no los pudo hacer, tuve que dejar de escribirlos.

Trabajando, Fernando Fernán-Gómez no era bromista o irónico, como podría pensarse. Era riguroso y concentrado, nada dado a la improvisación. Hacía su papel sin adornos. Ni siquiera era el típico actor que brindaba sugerencias. Fuera,

tuve una gran amistad con él, pero en el trabajo no se prestaba a compadres. Era muy estricto y ni siquiera le gustaba hablar de política o de fútbol. Compartimos teatro en el Centro Dramático Nacional, donde montábamos nuestras obras a la vez, pero nunca hizo ni una sola observación sobre el trabajo de los demás.

Fernando, en definitiva, ha sido un hombre que vivía, actuaba y pensaba como un personaje, un hombre irrepitible que distinguía muy bien su papel como actor y como intelectual. Era un personaje cuando escribía, cuando actuaba, cuando hablaba, incluso cuando tomaba café.

Su capilla ardiente se instalará hoy en el teatro Español, y será incinerado mañana



Fernando Fernán-Gómez, en su despacho, con motivo de una entrevista realizada en 1999

lo quiten de la cabeza. El público, hoy por hoy, prefiere a los americanos. Nosotros le preferimos a él.

En su dorada madurez seguía ejerciendo como escritor; actor; novelista, director de teatro y de cine, articulista y en todas esas tareas se desenvolvía de una manera inigualable. Y... ¿picaro? «Puedo haber parecido picaro, pero no creo haberlo sido. Cuando los demás saben que uno es actor resulta muy difícil enredarlos con picardías. Este oficio despierta mucha desconfianza».

Partidario del amor libre, recuerda que de pequeño era «católico escasamente practicante». Como escritor inteligente huía instintivamente del tópico; era como el perro de caza ante las víboras: levantaba la cabeza de golpe. ¿Se tropezó con muchas víboras en su carrera? «Si asociamos víboras a tópicos es posible que en lo que he escrito abunden». No abundaban, y con «El saloncito de mis tiempos» honró el Mariano de Cavia, en su Casa de ABC, Premio Príncipe de Asturias de las Artes, Nacional de Cine y Teatro, Medalla de Oro de la Academia de Cine, Fernando era Fernán-Gómez y su circunstancia: «Para muchos la olla podrida es un plato muy sabroso». Sostenía que la televisión se había convertido en opio para el pueblo, «aunque de esto no se desprende mi opinión sobre el opio», matizaba. Sobre las ideologías mantenía que lo que murió fue «la utilización que se ha hecho y se sigue haciendo de esas ideologías, la falsificación de algunas de ellas para convertirlas en simples materias alimenticias».

¿Cuál era el estado de su humor?: «Por los dolores reumáticos estoy de mal humor. Por todo lo demás, en pocas ocasiones me he encontrado de mejor humor», genializaba.

Cuando cumplió los ochenta años, un amigo dijo que él era el «vago que más trabajaba de España».

—¿Se dejaría clonar por el bien de España?

—Sí, ¿por qué no? Si le conviene a mi empresario...

—¿Hay demasiada «calaña» gobernando nuestras vidas?

—No sé si viene a cuento algo que escribió Jorge Luis Borges: «Quizá los hombres merezcamos algún día que no haya gobiernos», —concluía.

En «El tiempo amarillo» glossaba la vejez: «No es agradable, no es placentera, no produce ningún gozo por sí misma; pero tampoco es dolorosa, si no se convierte en enfermedad».

El tiempo es ya amarillo. Fernando Fernán-Gómez tiene toda la vida por delante.

ABC, novelas, guiones..., pero las mayores satisfacciones de su carrera como actor se las dio la convivencia con sus compañeros de rodaje y viaje. Ennoblecía la escena, el cine, la literatura, el teatro, y la Academia, donde ingresó en 2000, y en la que introdujo el invento de los hermanos Lumiere. En una de sus Terceras en ABC, titulada «Divagación sobre el cine mundial», Fernán-Gómez profetizaba: «Los que nos ganamos el pan y el whisky con el cine español sabemos en qué consiste que salga el tiro por la culata. Muchas de las películas en que intervenimos resultan frustradas. No reciben el apoyo de la crítica ni la curiosidad del público. Sigue ocurriendo así».

Fernando Fernán-Gómez ha sido el personaje más profundo, original y extenso de la vida lírica, lúdica, cultural, poética, teatral y cinematográfica española desde hace 86 años. Sin sus her-

manos Paco Rabal, —«Rambal» le llamaba él—, Cela, Marsillach, Umbral, la cultura española se queda huérfana de talentos. Con Rabal había química: «Por Fernando Fernán-Gómez hago lo que sea, su grandeza como actor le ha convertido en un mito», le definía el genio de Águilas. Cuando era mozo, inocente y noctívago, Fernán-Gómez le preguntaba: «¿Hermano Rambal, ¿dónde vamos esta noche?». Él le contestaba: «A Pasapoga, que está muy de moda; a Morocco, que no está mal tampoco, o a Fontonia, que es una gloria...». Umbral sostenía que, a cierta hora ya de la madrugada, emergía otro Fernán-Gómez, porque «se ponía surrealista, disparatado, complejo, vamos, de estar con él hasta las 9 de la mañana en saludable costumbre».

En el cine F-FG ha dirigido obras sublimas, inalcanzables —«Manicomio», «La vida por delante», «El malvado Caramel»,

«La vida alrededor», «El extraño viaje», «El mundo sigue», «El picaro», «El viaje a ninguna parte»...—, y ha volcado su estratagémico talento actuando en «Esa pareja feliz», «Balarrasa», «La mies es mucha», «La lengua de las mariposas»... y ha sido gigante en teatro, en televisión...

Sobre el (mal)trato al cine en

Ha interpretado 200 películas, dirigido 30, escrito 29, y defendido a los actores, su tribu urbana

Era premio Príncipe de Asturias de las Artes, Mariano de Cavia y Nacional de Cine y Teatro

España denunciaba: «Es imposible defenderse de la presión que el cine americano ejerce contra las cinematografías nacionales». Y subrayaba: «Si uno es un fracasado, por saberlo no se convierte en un triunfador». Más que enamorarse, se «entactaba». Y la palabra amor la entendía así: «Es una amistad exaltada a la que se unen los placeres del tacto».

Divorciado de la cantante María Dolores Pradera, con la que se casó en 1945 y tuvo dos hijos, Fernán-Gómez contrajo matrimonio civil con la actriz Enma Cohen, en 2000, en el hospital donde se recuperaba de una operación de cáncer.

A su madre, excepcional actriz, se lo debía casi todo, como una buena parte de su ternura. Y a los jóvenes actores y actrices les animaba: «Puestos a imaginar, si lo que quieren es dedicarse a ser actores o actrices de cine españoles, mi consejo es que se



## LOS PERSONAJES

1945. Actor

**Domingo de carnaval**

Fernando debe investigar el asesinato de una prestamista usurera, cuyo cadáver ha aparecido en su domicilio, en pleno Rastro madrileño. Uno de los mejores títulos de Edgar Neville y la primera gran película del actor, que había debutado dos años antes en «Turbante blanco»

1958. Director y actor

**La vida por delante**

Obra maestra que retrata la España de los años cincuenta y muestra la madurez de Fernando Fernán-Gómez como actor, director y guionista. Su enorme éxito propició la secuela «La vida alrededor», también deliciosa y de nuevo con Anafía Gadé como compañera de reparto

1964. Director

**El extraño viaje**

Esperpento basado en el «crimen de Mazagón», en el que unos hermanos desaparecieron misteriosamente. Ácido y genial, su autor debió sortear la censura, que obligó a aplazar su estreno. Como director, Fernán-Gómez demostró que no sólo sabía hacer comedias

1973. Actor

**El espíritu de la colmena**

La que para muchos es la mejor película española de todos los tiempos no podía existir sin la presencia de Fernando. Esta obra maestra de Víctor Erice ganó la Concha de Oro en el festival de San Sebastián



El actor en «El pícaro», una de sus más emblemáticas interpretaciones para televisión

## Grande como un continente y eterno como un gerundio

Nadie era Fernando Fernán-Gómez. De él, puramente de él, sólo podíamos certificar su voz profunda y teatral, con la que sabía honrar a Valle y, llegado el caso, deshonrarse a sí mismo: «¡A la mierda!» No pretendía admiraciones

POR E. RODRÍGUEZ MARCHANTE

Un continente. Eso es Fernando Fernán-Gómez dentro de esa redondez achatada del cine español. Y como cualquier continente, inabarcable a un simple golpe de mirada: es eso, pero también lo contrario: húmedo y seco, montañoso y llano, frondoso y árido, concurrido y

desolado, cómico y trágico. Un tipo serio con vis cómica. Un encantador malhumorado. Un poeta burlón y malhablado. Un listín de telefónica...

Tan ancho y versátil, que da a elegir la ruta que se quiera entre sus varios puntos luminosos: Articulista cristalino que cuenta historias para que los demás serían mientras él supu-

ra. Actor de tablas y verso entregado a la prosaica tarea de comer del cine. Director de media docena de películas imposibles de encerrar en un artículo o en un teatro. Creador de personajes que se beben el tiempo con sed de eternidad. Bebedor eterno que apura hasta la última gota de su tiempo como si fuera tan intocable como sus personajes...

Nadie como él ha explicado tan claro, contundente y graciosamente triste la incompatible verdad entre un actor de verso y un actor de plano como en esa escena sublime de «El viaje a ninguna parte», cuando el viejo cómico se presta a interpretar una vulgar secuencia de re-

lleno en una película más... Nadie ha retratado el frío en el día a día de los cómicos... Nadie se ha contado a sí mismo tan solo y vencido como aquel hombre tras los vitrales y entre las colmenas... La vida por delante... La vida alrededor... Nadie, en fin, ha cantado las cuarenta en un casino como lo hizo aquel Conde de Albrit, Señor de Jerusalén y de Polán que conocimos como «El abuelo».

Extraño viaje de un creador, o mejor, un pensador; para llegar de aquel tenebroso paisaje de sus películas malditas hasta ese otro sarcástico y herrumbroso de otras como «Siete mil días juntos», el colmo de la contraluz. Hace no mucho

tiempo, se sentó en una silla para contarle a la cámara que lo vasto y lo basto riman con la esencia de la finura: un documental sencillo, que exudaba humor socarrón y cínica elocuencia, que dejaba entrever su propio personaje a lo largo de los siglos, desde aquel pícaro, a ratos quijotesco, hasta el humanista empapado en alcohol, vida y milagros o un entrañable y malvado Carabel.

Nadie era Fernando Fernán Gómez. De él, puramente de él, sólo podíamos certificar su voz profunda y teatral, con la que sabía honrar a Valle y, llegado el caso, deshonrarse a sí mismo: «¡a la mierda!». No pretendía admiraciones, lo cual, en un actor, de verso o prosa, de escena o plató, es algo fuera de toda lógica y comprensión. Los siglos le pedirán cuentas; y ahí permanecerá siempre, visto para sentencia. Pero conocemos con certeza el veredicto: un continente y un contenido. Y eterno como un gerundio: Fernando.

1986. Actor y director

**El viaje a ninguna parte**

Este filme, una de las obras capitales de su filmografía, ha visto la luz en casi todas las versiones posibles, como novela, como serial radiofónico, como película y como audiolibro. Quizá sea el momento de grabar la serie

1992. Actor

**Belle époque**

Rafael Azcona escribió uno de los papeles principales de esta comedia de Fernando Trueba, que ganó el Oscar, con la mente puesta en su único intérprete posible. El actor es un pintor liberal que vive en un caserón durante la II República junto a sus cuatro hijas, a cuál más guapa

1999. Actor

**La lengua de las mariposas**

De nuevo portentoso, Fernando Fernán-Gómez da vida a un inolvidable maestro, víctima del odio que generan las guerras. José Luis Cuerda supo confrontar la mirada de un niño con la sabiduría de toda una vida

2005. Actor

**Para que no me olvides**

Patricia Ferreira fue una de las últimas afortunadas en dirigir al genio en este excelente dramón que se permite un momento de sutil comedia, cuando Fernando desata su ira y a punto está de mandar a alguien «a la mierda»

**LA DIMENSIÓN HUMANA DE FERNANDO**

«Su generosidad sin límites le llevaba a desprenderse de algo valioso e irrepetible si con ello hacía feliz a alguno de sus amigos»



**Santiago Martínez-Fornés**

Médico

Pocos afortunados hemos tenido el privilegio de compartir la intimidad de F. F.G. durante cuarenta años, y comprobar que su imagen pública tenía poco que ver con la persona generosa, respetuosa, entrañable y tímida que era. Jugaba a enfadarse con los medios de comunicación y con algún coleccionista de autógrafos—Círculo de Bellas Artes—. Pero, a veces se desmadraba. Me recordaba a los dos únicos enfados explosivos que presencié en otro gran tímido, mi maestro Don Gregorio Marañón.

Al día siguiente de la disputa en el Círculo Bellas Artes se doña en la consulta: «Este mal carácter mío, Santiago, me juega malas pasadas que luego soy el primero en lamentar». Se tranquilizó por completo cuando le convencí de que, al contrario, tenía muy buen carácter: «Lo que te traiciona es el temperamento». Desde entonces, cuando empezaba a sentirse incómodo con algún periodista poco respetuoso terminaba la entrevista: «Y no me enfado más con usted porque me lo tiene prohibido mi médico por razones de salud».

Ingresé en su círculo más íntimo en mayo del 68—¡buena fecha para estrechar lazos!—, cuando apareció en mi consulta con un «síndrome de la pedrada» en la pantorrilla derecha, que había surgido bruscamente—como una pedrada—durante la representación de una obra de Alonso Millán en la que encarnaba a un rico patán. Le aconsejé una sencilla medicación y que le adquiriesen un garrote a tono con el papel que representaba. Le permitió seguir las representaciones con dolor moderado y una leve

cojera, tan frecuente antes en el medio rural.

Quedé admirado al contemplar cómo manejaba el garrote y cómo lo convirtió en órgano expresivo del cazurro rural que personificaba. Tanto que—desaparecida la cojera—siguió con el garrote hasta finalizar el contrato. Hoy forma parte del museo que guardo en mi consulta. Su generosidad—sin límites—le llevaba a desprenderse de algo valioso e irrepetible si con ello hacía feliz a alguno de sus amigos.

A medida que iba estrenando obras de teatro o películas estableció la impagable costumbre de regalarme el texto original con todas las anotaciones que hacía durante los ensayos o dirección del filme. Encuadradas en cuero por el último gran artesano del gremio que ejerce en Madrid y dedicadas todas por Fernando sobre el cuero en letras de oro. Las últimas, acompañadas de un fascículo con 30-40 deliciosos cómics, pintados a plumilla y co-

loreados para ilustrar a sus colaboradores cómo imaginaba el maestro la localización, los personajes, su expresión, gestos, indumentaria.

Esa mezcla de creatividad, riqueza expresiva y gracia de sus cómics constituye una joya. Las tres tesis doctorales sobre su obra—dos, para la Sorbona—utilizaron los textos en mi consulta. Soy plenamente consciente de que este tesoro—que guardo como oro en paño—deberá ser expuesto en alguna ocasión para gozo de los devotos de Fernando.

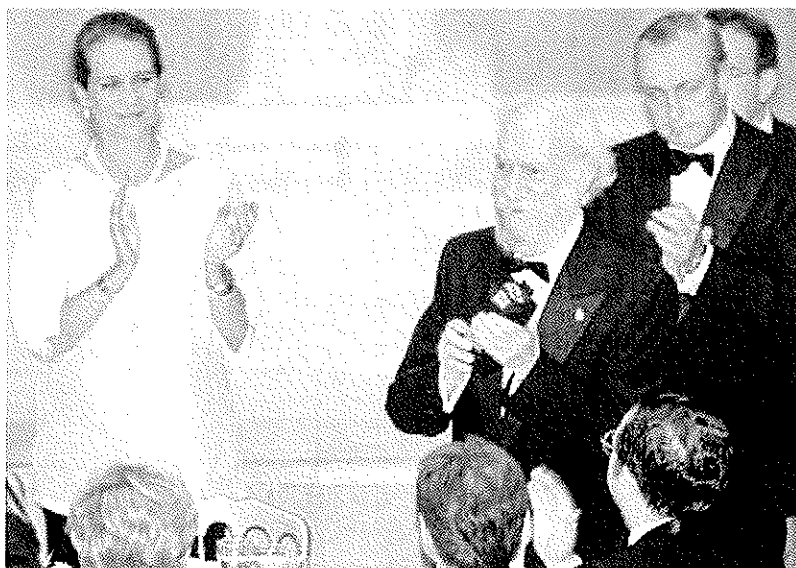
Cada dedicatoria es única e irrepetible. Por ejemplo, el de su libro de poemas «A Roma por algo»: «Al Dr. Santiago Martínez-Fornés. A veces uno piensa mudarse de casa. ¿Cómo voy a hacerlo yo, que tengo en la mía la salud y la amistad?» Jamás agradeceré al maestro la confianza y el privilegio de cuidar su voz y su salud. Siguió fumando—pese a los consejos del doctor Loredo y los míos—hasta que empezó

a quebrarse la voz. Esa voz única e irrepetible de Fernando, que tanto echamos de menos en los escenarios y películas de hoy. Nos fue fácil entonces motivarle para que hiciese el gran esfuerzo de abandonar el tabaco.

En los últimos años—cuando se trasladó de la Castellana a la Urbanización de Santo Domingo—, compartí el cuidado de su salud con los doctores Pilar Guiu y López de Letona. Al final, dos graves episodios exigieron su ingreso hospitalario. Primero, en la Clínica de la Concepción y posteriormente en La Paz, donde falleció.

Jamás se quejó de dolor o incomodidad alguna. Emma Cohen se convirtió en su ángel de la guarda, y vivía exclusivamente para cuidarle y mirarle. Murió tranquilo, relajado, como pidiendo perdón por las molestias que pudiese ocasionar.

No he conocido a nadie que jugase con las palabras con el talento, la cultura y la ironía de Borges o Fernán-Gómez. Pero no conseguí—por ceguera de los posibles responsables—que alguien montase y filmara este diálogo para la posteridad. Mientras tus textos originales tiemblen en mis manos, tú y yo seguiremos vivos. Gracias, Fernando, por haber sido tú.



En 2000 recibió en la Casa de ABC el premio Mariano de Cavia de manos de la infanta Doña Elena

LA SUERTE ES DE TODOS. TOMA PARTE.

555 MILLONES DE EUROS. EL GORDO MÁS GRANDE DEL MUNDO.

22 DE DICIEMBRE. SORTEO EXTRAORDINARIO DE NAVIDAD. Lotería Nacional. ¡Juega la suerte tu año que viene!

## REACCIONES

## «No tengo palabras, salvo que estoy jodido»

José Sacristán

Lo que siento en estos momentos no es traducible en palabras. Soy incapaz de expresar lo que siento, salvo que estoy jodido, que me siento vacío, con una orfandad enorme, porque más allá de su grandeza era mi amigo

## «Un actor irrepitible, un ser prodigioso»

José Luis López-Vázquez

Fue uno de sus compañeros de reparto más frecuentes. «Fue un actor irrepitible, un ser prodigioso y no tiene sustituto». El actor destacó también «la gravedad de espíritu de un hombre esencialmente sencillo y ético»

## «Uno de los últimos de una gran estirpe»

Aitana Sánchez-Gijón

La actriz, que rodó a sus órdenes «El mar y el tiempo», señaló que era «uno de los últimos actores de esa gran estirpe que nos está dejando poco a poco». «El lo era todo para las artes escénicas españolas», comentó.

## «Un agudo escritor, de opinión insobornable»

Gerardo Vera

El director del Centro Dramático Nacional cree que el mejor homenaje que se le puede hacer es «volver a ver "El viaje a ninguna parte"». «Es una persona irremplazable, un agudo escritor, de opinión insobornable», añadió

## «No hay nadie a su altura, su sombra es enorme»

Ángeles González-Sinde

«No hay nadie que esté a la altura del hueco que deja como actor, director y autor de guiones, obras de teatro y novelas, su sombra es enorme», afirmó la presidenta de la Academia de las Artes y las Ciencias Cinematográficas

## GRANDE DE ESPAÑA

Fernando no sólo ha sido actor, sino que ha reivindicado el papel del actor. Ha sido un director extraordinario y un escritor maravilloso

## José Luis García

Director



La noticia de la muerte de Fernando Fernán-Gómez me deja tocado, sobrecogido, como a todos los que estamos en pleno rodaje del «Dos de Mayo». Lo bueno es que en un día tan triste me encuentro en compañía de intérpretes y amigos suyos, como Manolo Galiana, Miguel Rollán, Tina Sainz, Quim Gutiérrez... y la triste noticia de su muerte, no por esperada, nos ha dejado conmocionados. Se nos ha muerto un grande de España.

Me siento honrado y orgulloso de haber hecho «El Abuelo» con él; de haber sido miembro del Jurado del premio Mariano de Cavia que le concedimos por unanimidad en la Casa de ABC; y de haberle dedicado un número en la revista «Nickel Odeón» a su inmensa figura y personalidad.

Fernando no sólo ha sido actor, sino que ha reivindicado el papel del actor. Ha sido un director extraordinario, un escritor maravilloso —«Las bicicletas son para el verano», «El tiempo amarillo»—; era alguien que pasaba por encima de lo que se proponía como creador y artista. A todos los que hemos trabajado con él nos ha dejado una huella enorme. En particular, mi trato con él siempre ha sido magnífico en los tres proyectos cinematográficos que compartimos.

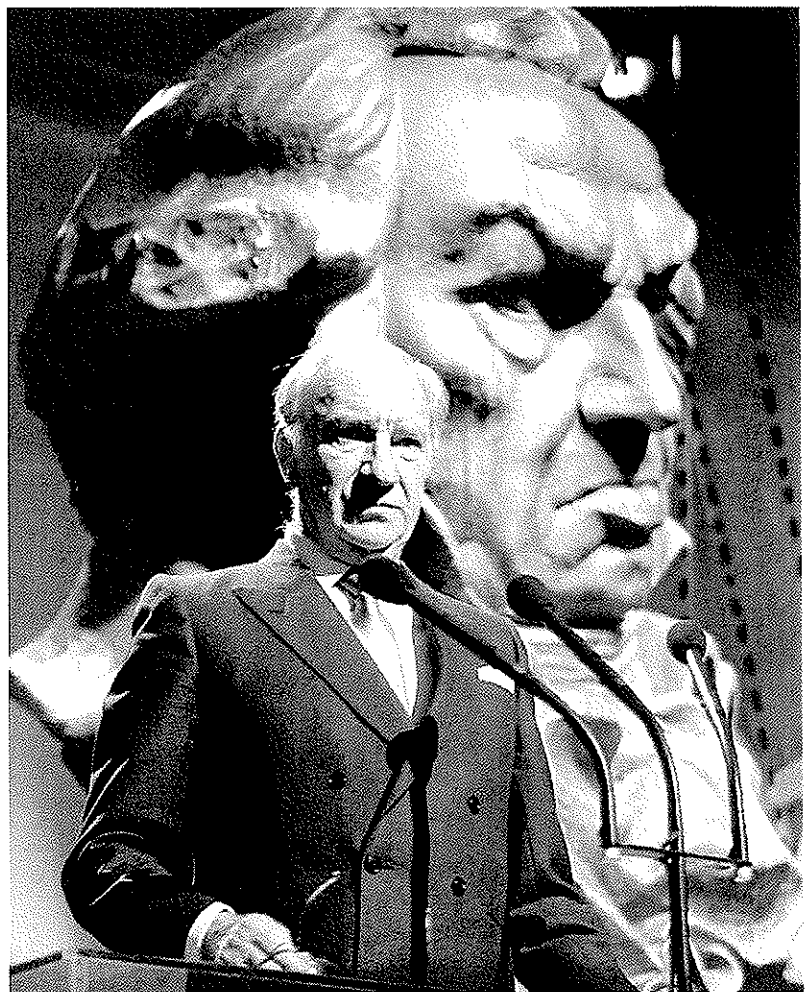
Fernando ha sido un hombre divertido que brillaba por su inteligencia. Era un ser humano de una inteligencia y de una clarividencia absolutas. Quiero desmentir rotundamente que fuera, como se decía de él, un hombre «huraño», o

que «estaba airado...» Jamás lo vi así, conmigo nunca lo estuve, y eso que he estado con él rodando, fuera de rodaje, en Hollywood, en Los Ángeles, y jamás se ha comportado como un hombre airado o gruñón.

Me viene a la memoria una anécdota estúpida al respecto que muestra muy bien cómo era Fernando: allá en la Meca del cine, nos metimos un día en una limusina enorme repleta de licores: whisky, coñac... Allí dentro nos encontrábamos Mariano Rajoy, que entonces era ministro de Cultura; Pio Cabanillas, que era el director de RTVE; Luis María Delgado, amigo de Fernando, y director de cine también, que ha fallecido este año; Emma Cohen, y un servidor. Entonces, de repente, el chófer de la limusina se dirigió a Pio, que era el que hablaba maravillosamente inglés, para preguntarle dónde íbamos. Y Fernando salta y le pregunta a su vez: «¿Cómo dice usted, caballero?», con esa voz rotunda, enorme. Pio le traduce: «¿Que a dónde vamos?» Y Fernando aclara: «¿Cómo que a dónde vamos? A ningún sitio, joder, con lo bien que se está aquí dentro, y con todo lo que tenemos, es imposible estar mejor. Con whisky, televisión, charla y tertulia, a ningún lado vamos, coño».

Fernando honró la Real Academia. Recuerdo que el día que vimos «El abuelo» junto a Sus Majestades los Reyes le dije a Fernando: «Vas a ser académico». Y así ha sido. Con él entró el cine en la Academia, y ya era hora. Hasta ese momento lo representaba Julián Marías, pero su relación con el cine era más reflexiva, más analítica.

Fernando ha sido un magnífico actor y escritor, y su obra teatral extraordinaria. Hace algunos años estuvimos durante doce semanas en Asturias rodando «El Abuelo» —creo que también para él fueron unos



El actor, en la segunda edición de los Goya, en 1988. Fue el más laureado del cine español

«Ha sido magnífico como cineasta, como autor, como dialoguista. Ha sido una persona que sabía conversar, con la que se podía hablar»

«Era un ser humano de una inteligencia y una clarividencia absolutas. No era huraño, como se ha dicho de él»

días extraordinarios—, y tuve el placer y la oportunidad de dar muchos paseos junto a él por aquel maravilloso y estupefaciente paisaje asturiano. Compartimos sobremesas y en cada momento me daba cuenta de que Fernando ha sido, es, y será un grande de España, que, normalmente no son los que aparecen y conocemos.

Los grandes de España han sido hombres como Picasso, como Ortega y Gasset, como Falla, como Antonio Mingote, como él. Ha sido magnífico como cineasta, como autor, como dialoguista. Ha sido una persona que sabía conversar, con la que

se podía hablar y que era capaz de contar las cosas de una manera amenísima.

En su haber tiene un póker de obras maestras: «La vida por delante», «El extraño viaje», «El mundo sigue» y «El viaje a ninguna parte». Ha sido un actor colosal y le recuerdo así en interpretaciones asombrosas en cine: «Balarras» y «El abuelo», que no se hubiera hecho sin él, y teatro: «Sonata a Kruiser» y «El pensamiento». Para mí siempre ha sido una experiencia maravillosa trabajar con él, un orgullo y un privilegio.

Así era F.F.G.

# Muere el cómico total

El actor, director y escritor Fernando Fernán-Gómez fallece a los 86 años

ELSA FERNÁNDEZ-SANTOS  
Madrid

Le gustaban el tango *Caminito* y Marlene Dietrich, había nacido en Lima en 1921 durante una gira teatral de su madre, la actriz Carola Fernán-Gómez, y su voz impar era todo un símbolo para el cine español. Fernando Fernán-Gómez murió ayer a los 86 años en el hospital La Paz de Madrid rodeado de su compañera durante los últimos 35 años, la actriz Emma Cohen y de sus dos hijos, Elena y Fernando, fruto de su matrimonio con la cantante María Dolores Pradera. Los restos del actor se instalarán hoy a partir de las 11.00 en el Teatro Español de Madrid, el último escenario que pisó.

Con Fernán-Gómez desaparece un creador total: dramaturgo, novelista, articulista, guionista, director de cine, teatro y televisión y, fundamentalmente, actor. Un cómico (término que le gustaba más y que siempre defendió) que dirigió obras maestras como *El extraño viaje* o *El viaje a ninguna parte* e interpretó películas (algunas de ellas fundamentales) como *Esa pareja feliz*, *La vida por delante*, *El mundo sigue*, *El espíritu de la colmena*, *El anacoreta*, *Maravillas*, *Belle époque*, *El abuelo* y *Todo sobre mi madre*. En sus memorias, tituladas *El tiempo amarillo* y publicadas en 1990, reunió la crónica de una vida marcada por su madre y su abuela ("Ellas se esforzaban en que me pareciera natural el hecho de no tener padre y yo me esforzaba en que ellas no se dieran cuenta de que yo me daba cuenta de que aquello no era normal"), el desamor ("así, de destrozo en destrozo, de derrota en derrota, anible lector ha ido transcurriendo mi vida sentimental") y el humor: "Hacia la mitad del camino de mi vida, una mujer bellísima y muy inteligente con la que había tenido escasos días de intimidad me dijo mirándome con su mirada inolvidable: 'A ti no se te puede destruir Fernando. Tú ya estás destruido'".

## El gran bohemio

Fernán-Gómez empezó su carrera en los años cuarenta y desde entonces trabajó en más de 180 películas, dirigió 25 filmes y escribió una decena de obras teatrales, entre ellas, en 1984, *Las bicicletas son para el verano*. Recibió numerosos galardones como el Premio Príncipe de Asturias de las Artes, los Premios Nacionales de Cine y Teatro, la medalla de oro de la Academia de Cine y cinco premios Goya. Elegido en 2000 miembro de la Real Academia (donde ocupó el sillón B) el día de su ingreso proclamó: "Creo hallarme entre las personas dispuestas a defender su libertad no con la violencia y la sangre, sino con el pensamiento y la palabra".

Pero Fernán-Gómez fue sobre todo un defensor feroz de la vida libertaria de los cómicos, de su moral y del mundo aparte



Fernando Fernán-Gómez fotografiado en 1990 en su casa de las afueras de Madrid. / BERNARDO PÉREZ

## Una vida en fechas

- ▶ **1940** Debuta en el teatro a las Órdenes de Jardiel Poncela.
- ▶ **1945** Participa en *Domingo de carnaval*, de Edgar Neville.
- ▶ **1950** Protagoniza *Balarrasa*, de José Antonio Nieves Conde.
- ▶ **1951** Protagoniza *Esa pareja feliz*, de Luis García Berlanga.
- ▶ **1952** Dirige su primer largometraje, *Mañicomio*.
- ▶ **1964** Dirige la película *El extraño viaje*.
- ▶ **1973** Protagoniza *El espíritu de la colmena*, de Víctor Erice.
- ▶ **1976** Gana el Oso de Plata en Berlín por *El anacoreta*.
- ▶ **1978** Premio Lope de Vega por *Las bicicletas son para el verano*.
- ▶ **1979** Trabaja en *Mamá cumple cien años*, de Carlos Saura.
- ▶ **1987** Gana cuatro Premios Goya: tres por *El viaje a ninguna parte* y un cuarto por *Mambrú se fue a la guerra*.
- ▶ **1989** Premio Nacional de Cinematografía.
- ▶ **1990** Publica su autobiografía *El tiempo amarillo*.
- ▶ **1992** Goya al mejor actor por *Belle époque*.
- ▶ **1995** Gana el Príncipe de Asturias de las Artes.
- ▶ **1997** Elegido miembro de la Real Academia Española.
- ▶ **2004** Oso Honorífico en Berlín.
- ▶ **2006** David Trueba y Luis Alegre estrenan *La silla de Fernando*, filme basado en una conversación con él.

que constituyeron durante los grises años del franquismo. Más de una vez explicó que la íntima tragedia de todo actor es saber que nunca podrá ser otra persona y por ello siempre intentó descifrar la fragilidad de un oficio "imposible" que necesita el elogio "sin medida, menos por vanidad que por la ineludible necesidad de ser tranquilizado, de recuperar la calma".

La última vez que se subió a un escenario fue en 1992 para una lectura de anuncios por palabras en el Teatro Español, en un espectáculo que dirigió Mario Gas. Entonces, ya había decidido retirarse de las largas giras teatrales y actuar solo para el cine: *La silla de Fernando*, un documental-conversación dirigido por David Trueba y Luis Alegre, fue en 2006 su último gran estreno.

En la intimidad, Fernán-Gómez se lamentaba de los "injustos" dolores de la vejez y le gustaba recordar su niñez pegado a una abuela que muy pronto le enseñó a correr en libertad ("Para mí, mi abuela era la ternura, el calor, la compañía") y la belleza de su madre, a la que dedicó algunas de sus mejores páginas: "Jugaba yo en la plaza de Santa Ana con otros niños desconocidos y por allí, por el fondo de la plaza, se dibujaba una aparición sonriente, venía hacia mí llena de belleza. Era mi madre. Lo más bello que había en toda la

plaza. Me traía besos, abrazos, y regalos, un juego de dominó con las fichas de chocolate y una caja de lápices de colores".

El estallido de la Guerra Civil dejaba en suspenso la vida de un país, pero él "seguía creciendo mientras aquellas dos mujeres discutían sobre qué hacer conmigo. 'Un oficio limpio', opinaba mi abuela. 'Obrero, de ninguna manera', replicaba mi madre".

A los 16 años, ya convertido

**"Todo lo compensa el misterioso placer de sentirse invadido por un personaje"**

en un pelirrojo zangolotino, empieza a estudiar declamación con Carmen Seco en la Escuela de Actores de la CNT. Su primera actuación fue de comparsa en el teatro Pavón. Y en su primera función, con una compañía de vodevites en el teatro Eslava, el miedo le impidió pronunciar las dos frases de su papel.

Fernán-Gómez solía decir que el oficio de actor es quizá el único en el que la alienación puede producir felicidad. "Todos los esfuerzos, todos los dolores también tienen su compensación. Una de ellas es el misterioso placer de sentirse invadido por un personaje".

## El adiós a un creador

## cultura

# Más que un hombre, todo un género

CARLOS BOYERO

La última vez que escuchamos esa voz inconfundible, clavando cada palabra, interpretando un texto con apabullante magisterio, creando atmósfera, fue hablando de las esencias y los rituales del fútbol en anuncios publicitarios al servicio de una cervéza. Un año antes le vimos, pero sobre todo le escuchamos con la boca abierta, en el impagable documental (o lo que sea) *La silla de Fernando*, haciéndonos el perdurable regalo de hablar con sabiduría, humor, sarcasmo, transgresión y gracia de su relación con el alcohol y con las mujeres, la vida nocturna y los pecados nacionales, el teatro y el cine, la guerra y la posguerra, las patrias y la religión.

Por mi parte, sentí una envidia monstruosa hacia sus amigos, la desolación de no haber tenido la oportunidad de escuchar en vivo y en directo a ese narrador y conversador excepcional, a una inteligencia superior expresando su libre y experimentada visión de las personas y las cosas.

La muerte de Fernando Fernán-Gómez va más allá de la desaparición de un actor tan identificable como excelso, de alguien que imprimía verdad y complejidad a cualquier personaje que interpretara, del creador de algunas de las películas más inquietantes y conmovedoras del cine español, de un articulista y escritor tan personal como inagotable.

Desaparece un insustituible símbolo de la mejor cultura, una opinión con poder legitimador, anticonvencional y brillante, heterodoxa y libertaria. Ese concepto tan enfático, patriótico, de pompa y circunstancias, denominado una tragedia nacional, adquiere significado, realidad y sentido constatando que ya sólo nos queda el legado de Fernando Fernán-Gómez en los vídeos, los libros y los DVD, que ha desaparecido una persona que formaba parte de las mejores señas de identidad pa-

ra mucha gente de este país. Me gusta ver y escuchar al actor Fernán-Gómez en blanco y negro y en color, en películas alimenticias o prestigiosas, en las que sólo aportaba su profesionalidad y en las que parecía sentirse implicado, en comedia y en drama, en personajes bondadosos o malvados, en faceta cómica y en faceta trágica, metiéndose en la piel del hombre de la calle o dando vida a gente excepcional, exteriorizando e interiorizando, histriónico o cotidiano, pintoresco o desamparado, parlanchín o receptivo, castizo o intimista, ganador o perdedor.

No recuerdo ninguna decepción con él, aunque el guión o la película fueran infames. Me ocurría lo mismo que con José Isbert, con Marcello Mastroian-

ni, con Robert Mitchum, con Cary Grant. Su presencia siempre es gratificante, desprende

**Desaparece una opinión con poder legitimador, brillante y anticonvencional**

**No recuerdo ninguna decepción con él, aunque la película fuera infame**

autenticidad, está por encima del bien y del mal. Pero voy a recordarle siempre con mucho agradecimiento por su crea-

ción de tres ancianos memorables. El tan sabio como cálido de *Belle époque*, el maestro humanista, librepensador y finalmente masacrado de *La lengua de las mariposas* y el moribundo enloquecido y obsesionado con ajustar torturadas cuentas con su pasado de *En la ciudad sin límites*.

Pero inevitablemente soy selectivo con las películas que dirigió. Hubo de todo e imagino que cualquier cosa que llevara la firma de talento tan poderoso se presta a la revisión o a la sorpresa. Cada vez que me he topado con *La vida alrededor* y *La vida por delante* me confirman que son inteligentes y agradables. *El mundo sigue* se parece demasiado a la vida y continúa provocando cierto malestar y miedo. Refleja el color gri-

sáceo o tirando a sombrío de una época ingrata, gente frustrada o mezquina, sueños y esperanzas definitivamente rotas.

Te asombra cómo es capaz de mezclar esperpento y realismo, humor negro y piedad subterránea, costumbrismo sórdido y perversión fetichista en esa película inquietante y admirable titulada *El extraño viaje*.

Existen toneladas de comprensión y de sentimiento en ese emotivo y desolado retrato de perdedores que viajan incansablemente a ninguna parte, de la patética supervivencia y el doloroso anacronismo de los cómicos de la legua.

Empieza a resultarme esquemático o superfluo analizar los múltiples dones de este hombre renacentista. Se ha muerto Fernán-Gómez. Todo el mundo sabe lo que eso significa y está de luto. Era uno de los tres más grandes. Nos quedan Berlanga y Azcona.



Fernando Fernán-Gómez, en el centro, sentado, en una imagen de *El viaje a ninguna parte*, que dirigió el propio actor.

## El lujo fuiste tú

DAVID TRUËBA

Disculpen, pero la noticia no es que Fernando Fernán-Gómez haya muerto, sino que haya existido. Y puede que la pena arrase a los que lo conocieron o a los que lo admiraron, ya fuera en la escena, en la pantalla o en la página escrita. Pero háganme caso, nada puede enturbiar el lujo de haberlo disfrutado, la suerte mayúscula de los que coincidimos en el tiempo con sus seis décadas de ininterrumpida presencia en el mundo del espectáculo.

Muere quien es, sin duda, la más importante personalidad de la historia del cine español. Las necrológicas se quedan ridículamente pequeñas. Las glosas raquíticas. Brillante, insumiso,

apabullante talento sostenido hasta el último día por una cabeza prodigiosa.

Deja huérfanos amores, hijos, amigos, conocidos, colegas, admiradores, pero, y esto es lo más triste, deja huérfano a un país que no está para permitirse el lujo de derrochar seres irrepetibles. Pienso en Emma Cohen, su compañera y cómplice; también en Manolo Alexandre, su primer amigo en el teatro; la Asquerino; tantos...

Tantos podrían hablar de lo que Fernando significó para ellos. En el oficio fue el espejo en el que nos mirábamos, el orgullo secreto cuando venían mal dadas y todo se tambaleaba. Mirar, nunca jugó al personaje popular ni al cariño fácil. Tuvo

siempre discurso propio y lo que los demás esperábamos acerca de cualquier asunto era saber: ¿y de esto qué piensa Fernán Gómez?

Cuando dejó de salir por las noches, se llevó la tertulia del café a casa. Agarrado a un whiskey jamás pontificó, sino que buscó la intimidad de un teatro entre amigos. Porque dedicó a la amistad sus mejores destellos. Nunca Luis Alegre y yo podríamos agradecer lo suficiente al actor Juan Diego que nos llevara a su casa una Nochevieja hace 17 años y nos presentara como dos cantantes callejeros de Zaragoza en busca de dinero para pagar la pensión. Aquella fue la entrada en un privilegio que quizá ni nos merecíamos. Cómo con-

tar su don para la conversación. Amaba el lujo, pero el lujo era él.

Sentimental disfrazado de ogro, a Fernando le divertía que se conociera su mala leche. Era su escudo antiplatas. Pero el brillo de sus ojos cuando algo lo emocionaba, lo excitaba, el centelleo juvenil ante la belleza femenina, la pícara sonrisa para servirse un vaso más o celebrar la ocurrencia o el disparate de algún contertulio, se convierten hoy en tesoros que los allí presentes guardaremos como alguna de las cosas más preciadas de nuestra existencia.

Pero no se aflijan, que deja para los que vengan detrás una obra plena y contundente. Dirigió películas como *La vida por delante*, *El mundo sigue*, *El extra-*

*ño viaje*, *El viaje a ninguna parte* y le puso cara y voz al cine de nuestro país. Escribió una de las obras fundamentales del teatro contemporáneo, *Las bicicletas son para el verano*, y un libro báscico en la literatura memorialista, *El tiempo amarillo*. Fue el protagonista de la aventura de la palabra en el siglo XX, así tituló su discurso de entrada en la Academia de la Lengua, porque pocos han tratado tan bien la palabra como él.

Le gustaba el flamenco, el jazz, la literatura de entreguerras y el tango. Su favorito era *Caminito*, un canto a la huellas que el tiempo se encarga de borrar. Puede descansar tranquilo, tardará mucho en borrarse su largo viaje por esta tierra. Sé que le fastidiaba enormemente morir-se, pero, querido Fernando, no te puedes imaginar cómo nos duele a nosotros. Buen viaje, amigo.

## cultura

## El adiós a un creador

## Una relación tormentosa

MARCOS ORDÓÑEZ

Para nuestra desgracia, Fernán-Gómez se hartó demasiado pronto del teatro. La repetición diaria, al parecer, se le hacía insostenible, y el público le ponía cada vez más nervioso. No creo que olvide nunca su última función. Julio de 1992, Poliorama. Recital de otoño, aquella maravilla en la que pasaba de su deslumbrante lectura de los anuncios por palabras del *Abc* a la desolación de *La infanticida María Farrar*, de Brecht. Se cansó del teatro unos meses antes, durante una representación, sobrecargada de gritos escolares, de *El alcalde de Zalamea*.

Cuando rompió la varita dijo: "Me faltaron fuerzas y entusiasmo para hacer lo que había soñado: los grandes títulos del repertorio universal". Tuvo a los mejores maestros. Antes de la guerra, a doña Carmen Seco, su profesora de declamación en la Escuela de Actores de la CNT, y al gran actor Gaspar Campos; después, a Manuel González ("el mejor director de actores", escribió, "que ha habido en España"), que luego, como actor, formó la célebre compañía de los Cuatro Ases. Jardiel, es sabido, fue su primer valedor: en 1949 le repartió el personaje de Peter el Pelirrojo de *Los ladrones somos gente honrada*. Yo creo que Fernán-Gómez sólo fue feliz, teatralmente hablando, en esa época y, en los primeros cincuenta, montando representaciones únicas con el Grupo de Cámara del Instituto de Cultura Italiano.

En los primeros sesenta, sus mayores éxitos fueron *Mi querido embustero*, en la que Jerome Kilty recogió la correspondencia entre Bernard Shaw y la señora Campbell, que giró por toda España con Conchita Montes y, en el pequetísimo Recoletos, *La sonata a Kreutzer*, de Tolstói. Le funcionaron moderadamente algunas comedias (*La vida en un bloc*, de Carlos Llopi, *El caso del señor vestido de violeta*, de Mibura, y *Con derecho a fantasma* —el *Questi fantasma*—, de De Filippo), pero se arruinó como director y empresario con *El pensamiento*, de Andreiev, y *Los lunáticos* (*The Changeling*), de Middleton y Mowray, en el Marquina.

Quizás por eso, y porque le gustaba vivir bien y siempre le divertieron las piezas descaradamente frívolas, alternaría luego *Un enemigo del pueblo* —su incontestable triunfo en los setenta, junto con el *Espectáculo Brecht* en el Bellas Artes— con *La vil seducción*, *Mayores con reparos* y *Gravemente peligrosa*, de Alonso Millán, o *Vodevil*, de André Roussin, para escándalo de los puristas. Por esa época quiso montar una temporada nada menos que con *Macbeth*, *Tío Vania*, *La muerte de Dantón* y *El alcalde de Zalamea*, pero no encontró productor que asumiera el riesgo. Tampoco funcionaron sus propias obras, ni la am-

biciosa *La coartada* (1977), ambientada en la Florencia de los Medici, ni aquella curiosa mezcla de Jardiel y Pinter que fue *Los domingos, bacanal* (1980). También hay que recordar que *Las bicicletas son para el verano*, hoy considerada una de las joyas de nuestro teatro, gana el Lope de Vega en el '77, pero no se estrena hasta el '82; pese a la sensacional acogida de público y crítica, dura una semana en el Centro Cultural y apenas mes y medio en el Español. El premio, sin embargo, le estimuló a seguir escribiendo y estrenando. En los ochenta reinventa dos leyendas populares, *Del rey Ordás y su infamia* (1983) y *Ojos del bosque* (1986), sobre el mito de la doncella guerrera. Desenga-

**"Me faltaron fuerzas para hacer los grandes títulos", confesó el actor**

**Sobre el escenario sólo fue feliz con el grupo del Instituto Italiano**

ñado, se dedicó a las adaptaciones —*El Picaro*, *El Lazarillo*, *Tartufo*— y alternó el cine con la escritura de novelas y, cómo no, de su formidable autobiografía, *El tiempo amarillo*. En el nuevo siglo vieron la luz dos aproximaciones cervantinas: *Defensa de Sancho Panza* (2002, Corral de Comedias de Almagro) y *Morir cuerdo y vivir loco* (2004, en el María Guerrero). Permanece inestrenada, que yo sepa, *Los invasores de palacio*, compuesta en el 2000.

## Júpiter es inmortal

RAFAEL ÁLVAREZ, EL BRUJO

Era Júpiter tonante que blandía el rayo de su voz. Un dios del Olimpo, el padre de los dioses del talento. Yo le tenía tanto respeto que me azoraba cuando estaba delante de él. Me ponía nervioso, tímido, me volvía torpe. Le admiraba profundamente y contemplaba siempre su figura con sumisa reverencia, como quien contempla un monumento. Fernán-Gómez era un monumento. Cuando él hablaba, yo escuchaba como un cachorro estremecido ante el rugido imponente del jefe del clan, el patriarca, el rey de la manada.

Mi propio instinto de actor, de cómico como diría él, me hacía reconocerle como algo vivo y sagrado: el antepasado epónimo que confiere regia dignidad a toda la estirpe del teatro. Yo era de esa estirpe de nobleza y



Fernando Fernán-Gómez y Emma Cohen en un ensayo de *Del rey Ordás y su infancia*, en 1983. / BERNARDO PÉREZ

cuando le veía en el cine, en televisión o en el teatro ahí estaba yo también, con él. Por su presencia yo experimentaba el orgullo del linaje porque él era El Actor que estaba ahí, con esa calidad e intensidad de presencia que otorga siempre dignidad a todo lo que hace, por insignificante que fuera la función, y contemplaba siempre su figura con sumisa reverencia, como quien contempla un monumento. Fernán-Gómez era un monumento. Cuando él hablaba, yo escuchaba como un cachorro estremecido ante el rugido imponente del jefe del clan, el patriarca, el rey de la manada.

Tuve la suerte de pisar el escenario junto a él en Alicante con motivo de un homenaje que se le hacía al insigne drama-

turgo español contemporáneo. Yo representaba su versión de *Lazarillo de Tormes* (que aún hoy después de 16 años sigo representando en gira por todas partes). Al final de la función hube de sacarle a escena para que dijera unas palabras. Yo tenía miedo porque nunca se sabe por dónde puede salir Júpiter blandiendo el rayo, ante el atrevimiento osado de alguno de sus cachorros; se me ocurrió eliminar cuatro o cinco páginas de su versión para sustituirla por una especie de entremés o "descanso" de mi propia cosecha compartido con el público donde yo improvisaba chanzas y chascarrillos varios (siempre anécdotas sobre mis experiencias haciendo esta misma obra por esos pueblos de Dios) que el público celebraba gozoso con frecuentes ovaciones y risas.

Cuando le recogí entre cajas

me cambió el paso. Sentí el peso de sus pies sobre las tablas como una plomada. A su lado yo era una plumita que flotaba inconsistente. Tuve la conciencia cierta de lo que es andar y pisar de verdad un escenario. Su rostro era una máscara. Los ojos azules profundos no dejaban traslucir nada. Cuando llegó a la "corbata" hizo una pausa. Un enigmático abismo que el público saludó con respetuoso silencio: "De esta obra", dijo, "de esta obra que acabamos de ver [yo temblaba], de esta obra lo que más me ha gustado ha sido el descanso". Al unísono el público soltó la carcajada, aplaudió y yo respiré al fin con alivio. Júpiter se mostró favorable al cachorro.

Era grande, pero noble y generoso. Jamás lo olvidaré: Transmitía un secreto en la acción sin palabras. El fuego sagrado del teatro. Gracias, Fernando, los dioses viven siempre. Esta muerte es tu última victoria. De momento.

El adiós a un creador

cultura

# El tiempo del escritor

JAVIER RIOYO

Había crecido en un mundo que parecía una novela costumbrista. Se acostumbró a vivir cada día como un personaje de una novela, de una obra que transcurría entre la irrealidad del teatro, el mundo del cine, la vida del café y las fugas en un mundo injusto y puñeteramente divertido.

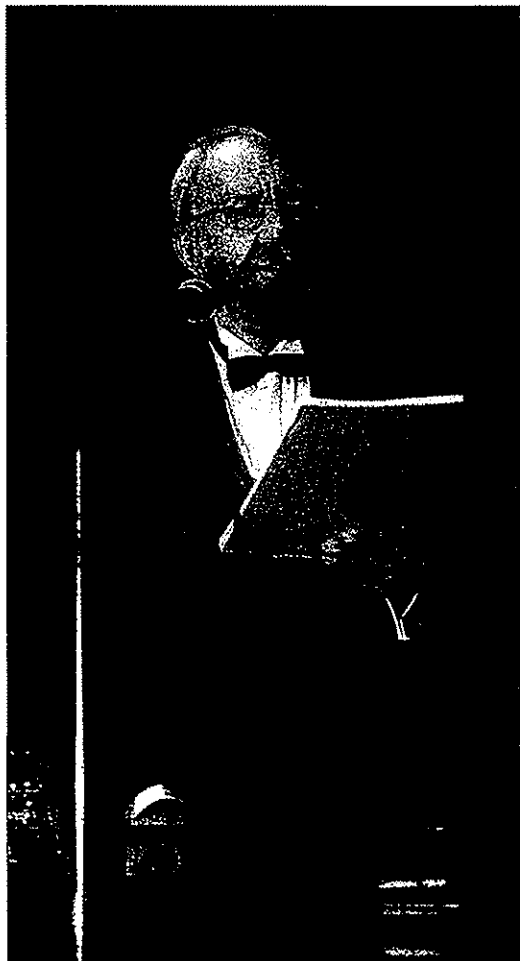
El escritor Fernando Fernán-Gómez, premio Príncipe de Asturias de las Artes y las Letras, premio Nacional de Teatro, premio Lope de Vega, finalista del Planeta, académico de la Lengua, no ha sido el escritor que pudo ser porque su vida de actor, de director teatral y cinematográfico, le robaron el tiempo del escritor que pudo haber sido.

Pertenece a una generación que tuvo en el Café Gijón su lugar de vida, de tertulias literarias, de escribir, beber y ligar. Un lugar literario que frecuentó desde los oscuros años cuarenta hasta los abiertos años sesenta. Allí conoció los tiempos de la Juventud Creadora de García Nieto, las visitas de los consagrados Gerardo Diego o Eugenio Montes y la llegada de los jóvenes, sus contemporáneos, la generación de los "niños de la guerra". Fernán-Gómez, que sin querer estaba en el grupo de los mayores, miraba con envidia a aquellos jóvenes que le parecían existencialistas a la madrileña. Se llamaban Ignacio Aldécoa, Jesús Fernández Santos, Alfonso Sastre o Rafael Azcona. Los admiraba, siempre admiró a los escritores, a los poetas y no tardó en hacerse amigo de muchos de ellos. Con su anónima generosidad ayudó a crear y mantener el

Premio de Narrativa Café Gijón. Entre sus mitologías de café se cuenta que, sin que nunca lo supiera uno de los supervivientes del teatro y el humor, el relegado autor Jardiel Poncela recibió durante un tiempo dinero de un anónimo admirador. La generosidad oculta de Fernán-Gómez que conocen muy bien quienes han sido sus amigos estaba detrás de aquel sobre.

En aquel café se mezclaban "monárquicos, republicanos, católicos, comunistas, anarquistas, tecnócratas y hombres que acababan de dejar en el armario la camisa azul y la pistola", en ese lugar donde se refugiaban los "enchulados de la violencia cuando no sabían dónde descargar sus palos de ciego", decidió que él también sería escritor. Y lo fue, entre otras razones porque allí pasó muchas horas de vida, charlas y discusiones literarias. Un lugar en el que un autor como Bue-ro Vallejo parecía el apuntador de una tertulia, donde Cela sentenciaba y Mercedes Fórmica se separaba de su pasado de camisa azul, era un buen lugar para observar la vida y contarla.

Tardó en escribir, pero con *Las bicicletas son para el verano* —que empezó siendo un guión radiofónico— consiguió todos los reconocimientos como autor teatral. Y entre sus novelas, casi siempre alimentadas de su vida, de la memoria de su vida de cómic, de hijo de cómicos, hay que destacar *El viaje a ninguna parte*, después llevada al cine. Con *El mal amor* fue finalista del Premio Planeta del año 87. Y son destacables sus novelas de la memoria, de un costumbrismo pasado por el descreído culto que



Fernán-Gómez, leyendo su discurso de ingreso en la RAE. / RICARDO GUTIÉRREZ

fue, *La Puerta del Sol*, *El tiempo de los trenes*, *Stop o El vendedor de naranjas*.

Fue desde muy joven un poeta oculto. Apenas publicó algunos poemas en alguna revista. Había sido un gran lector de poe-

sía y eso se deja ver en su antología, *El canto es vuelo*. El gran libro de Fernán-Gómez, del escritor que se entretuvo con la vida y sus actuaciones, sin duda son sus tomos de memorias *El tiempo amarillo*.

# Pesimista certero y dubitativo

JUAN CRUZ

Mayéutico, dubitativo, pasó por la vida haciendo creer que estaba seguro de todo. Y sin embargo sólo estaba seguro de lo que acaba de ocurrirle. Su indignación, cuando le importaron, que fue muchas veces, era su modo de tachar el mundo que venía, un mundo en el que ya estuvo definitivamente incómodo: el de las preguntas estúpidas, el de la intimidad asaltada por un titular de basura, es decir, de mierda.

Tengo algunas imágenes suyas. La primera, él está en un automóvil pequeño, de madrugada, por la Castellana, en Madrid. Ya es mayor y tiene sus ojos fijos en un papel; es un guión. Le espera el final de la madrugada en una película que se hace en la sierra. A él le toca decir una frase y volver, y la memoriza, a los 80 años, como si fuera a perder el empleo.

Ahora está, en esta otra imagen, recibiendo un encargo para escribir una serie de radio. Es tarde, pero él sigue preguntando y dudando, y al final se pone un dedo en la sien, ha tenido una idea, está feliz; retira de su alrededor todas las cenizas y los platos y dibuja sobre el mantel lo que va a hacer luego, *Las bicicletas son para el verano*. Nadie le interrumpe; cuando acaba su entusiasmo dice: "Bah, luego todo es para nada".

## Carta de un editor

Esta vez recibe una carta de un editor. Le piden que sea cualquier cosa en una película, *La lengua de las mariposas*, a partir de un cuento del escritor Manuel Rivas, guión de su amigo Rafael Azcona y de su amigo José Luis Cuedra. "Puede ser aquí el niño, el maestro, el director". Fue el maestro, acaso su último gran papel, un símbolo de su modo de estar, muchas veces, en este mundo en el que se apedrea a los maestros con piedras y también con preguntas estúpidas.

Ahora está, en esta memoria con imágenes, empuñando un vaso de whisky. Se acaba de estrenar *Pepe Guindo*, él es el actor solitario que busca refugio a partir de la nada. Antonio Resines hace apuestas con él: quién la va a ver. "Nadie", dice Fernando. Acierta.

Su pesimismo acertó siempre. Su risa era triste, como si le pesara el pasado. En esta imagen está él jugando de niño, bajo la guerra, junto a Eduardo Haro, su amigo. Allí se heló la sonrisa, allí nació la rabia de un caballero contra las piedras y contra las preguntas estúpidas.

# Ese señor pelirrojo y libre

DIRGO GALÁN

Ha muerto Fernando Fernán-Gómez. Uno no quiere creerlo, ni acostumbrarse a estar sin su talento, su sentido del humor, su experiencia, y el constante derroche de ingenio y discreción que él mezclaba sabiamente con un implacable sentido de la lógica. Fue singular en el cine, la novela, el teatro, la televisión... pero sobre todo fue grande como persona. Un tipo excepcional. Se nos acaba una época...

No le gustaba envejecer si ello suponía sentirse mal, pero no echaba de menos su juventud, cuando no era apolíneo ni siquiera guapo, sino desgarrado, pelirrojo, con una narizota imposible, y una voz severa. "No me noto ahora más feo que cuando era joven", decía, argumentando que es una suerte no poder añorar lo que no se ha tenido. No se correspondía su físico con la imagen del típico galán joven de los años cuarenta, en que comenzaba su carrera de actor, pero poco a poco se hizo un lugar en la pantalla. El

tiempo le fue aportando dominio y cierto porte y, ya de mayor, acaparó la atención de los directores más jóvenes, deslumbrados por su talento como actor, y de hombre sabio.

Lo que le molestaba a Fernán-Gómez eran la algarabía y la estupidez. Hombre de palabra, de palabras, se sentía cómodo rodeado de amigos con quienes compartir la vida. De ahí le vino su merecida fama de buen tertuliano. Estar con él era un privilegio, incluso cuando en los últimos años sus dolencias le quitaban brillo en la mirada o rotundidad a la voz. Siempre le surgía una observación aguda, una anécdota significativa, o una curiosidad inocente. Años atrás, él lo decía a menudo, también le había gustado la vida de noche, cuando ésta era tranquila, y se podía alternar en cabarets con putas de lujo, y naturalmente con amigos. Digan lo que digan, Fernando Fernán-Gómez fue exquisito con los demás, conservó siempre las buenas formas de un hidalgo de otros tiempos; tiene maldita gracia que

ahora se le recuerde más por algún exabrupto de cascarrabias que por su delicadeza permanente. Tenía estilo.

Fernando se avino a casi todo en su carrera de actor. Era dócil y aceptó cualquier oferta, siempre que no le obligara a ejercicios físicos insoportables para él. Y al mismo tiempo, fue un artista empeñado en abrir

## Creía en el hombre sin ataduras y lo pregonaba

puertas para que se fueran a tomar vientos la mojigatería y cualquier atisbo de poder. Creía en el hombre libre de ataduras y lo pregonaba. Ha dejado obras magistrales, *El extraño viaje* en cine, *Las bicicletas son para el verano* en teatro, *Juan Soldado* en televisión, *El tiempo amarillo*, su autobiografía, en libros... en las que se respira la búsqueda

## cultura

## El adiós a un creador

# Querido Fernando

ANTONIO MUÑOZ MOLINA

Fernando Fernán-Gómez era un hombre tímido y tierno de corazón al que le tocaron vivir unos tiempos muy oscuros en un país muy áspero. Era de esas personas que de algún modo preservan en la vejez la actitud ante el mundo que se les quedó fijada al final de la infancia. Uno lo veía, con sus grandes barbas rojizas, con sus andares torpes, y podía ver fácilmente al chico de las fotografías tomadas en la época de la

Tenía una intensa vocación literaria, pero se hizo actor por casualidad

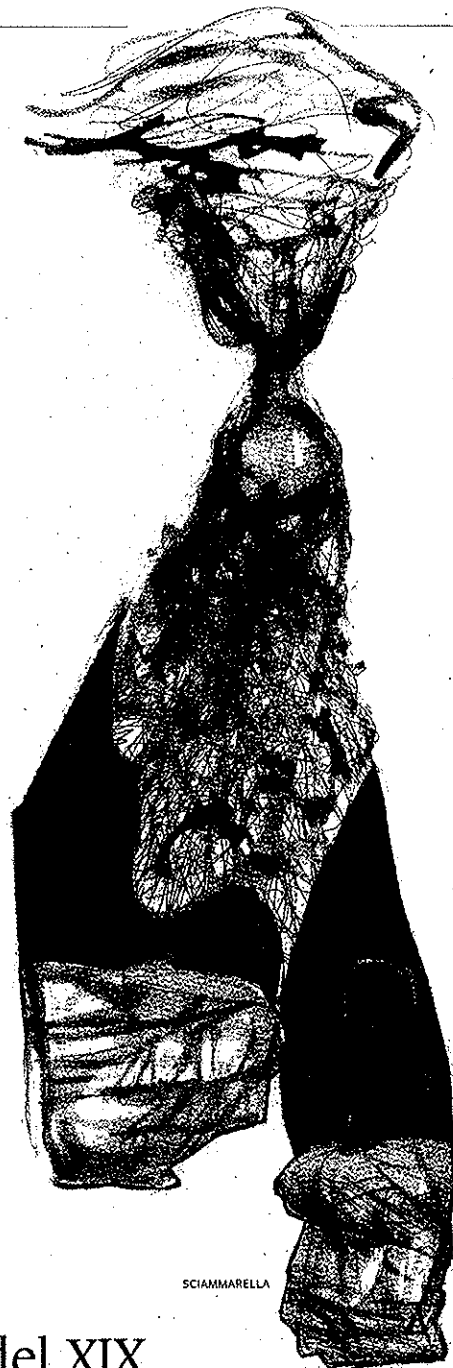
Era tímido y fue un galán raro igual que había sido un niño raro

En casi todas partes tenía el desasosiego del advenedizo

guerra, el muchacho flaco, larguirucho, ilusionado ante las cosas y también amedrentado por la brutalidad de los seres humanos, con la delgadez del que crece muy rápido y además pasa necesidad, porque ha tenido la mala suerte de que su adolescencia coincide con la guerra. Si escribió mejor que nadie sobre el Madrid de entonces —en *Las bicicletas son para*

el verano, en sus incomparables memorias— fue porque lo hizo a través de la mirada y la memoria de ese chaval que era entonces, a quien el infortunio de los tiempos le interrumpió el bachillerato y la vida, demasiado joven para actuar de militante, de comparsa o de carne de cañón, pero ya con el uso de razón suficiente para observar las cosas con una agudeza melancólica que mantuvo siempre, con una mirada de muchacho aficionado a la lectura y a las ensufaciones, con una intuición prematura de las limitadas posibilidades que se iban a ofrecer a alguien como él en un país como España.

Tenía una intensa vocación literaria, pero se hizo actor por las causalidades de la vida más que por seguir el ejemplo de su madre, que influyó tal vez en él menos que su abuela. Le sobrevino de pronto una improbable celebridad de estrella de cine, que no se avenía nada con su carácter, pero que le permitió disfrutar de una notable prosperidad con acentos de bohemia de artista en una época general de penuria, en el Madrid de los cabarets y los primeros edificios modernos de los años cincuenta. Fue un galán raro igual que había sido un niño raro. Siendo tan tímido, la fama lo incomodaba, alimentaba su aprensión de no encontrarse nunca en el sitio que le correspondía. Había sido un niño alto y pelirrojo entre bajitos y morenos, un hijo de cómica sin padre en una época en la que esas cosas importaban mucho. Se hizo adulto y triunfó en el teatro y en el cine y la inseguridad no cesaba. Entre los actores era un literato; entre los literatos era un cómico. Hacía muy bien demasiadas cosas distin-



SCIAMMARELLA

## Luto por un caballero del XIX

R. G. / I. L., Madrid

Desolación. Era el sentimiento que ayer invadía no sólo a los profesionales del cine, que unánimemente reconocían en Fernando Fernán-Gómez la figura de un maestro, sino al mundo de la cultura. Víctor García de la Concha, director de la Real Academia Española, indicó que, hace algún tiempo, le pidió por carta que se pusiera su plaza en discusión y se aceptarían candidaturas porque él ya no podía ocuparla; su salud estaba muy quebrantada: "Esto da idea de su extremada delicadeza; Fernando, al contrario de la imagen que se daba de él, era una persona delicadísima que dentro de la institución siempre mantuvo una actitud de imborrable caballerosidad".

Para Alejandro Amenábar, "ha sido el mejor actor que ha tenido nunca el cine español,

alguien capaz de interpretar con pasmosa naturalidad lo que decía el guión, entre otras cosas porque entendía mejor que nadie lo que leía. Fue también un grandísimo director y escritor, un referente fundamental para entender la cultura española del siglo XX... Aunque, como oí alguna vez, parecía un caballero del diecinueve". Era "el más grande", según Fernando Trueba. "Es la persona que más me ha hecho reír. El genio más grande de la conversación. La idea de no poder volver a escucharle me resulta muy jodida. Me siento un absoluto privilegiado por haber trabajado en dos ocasiones con él, en *El embrujo de Shanghai* y en *Belle Époque*".

"Fernando fue eterno antes de morir", dijo Pedro Almodóvar. "En mi filmografía hay muy pocos personajes mayores masculinos, afortunadamente

cuando me salió uno en *Todo sobre mi madre*, a pesar de su brevedad, Fernando accedió a hacerlo. Es uno de los mejores regalos que he recibido como director".

Marisa Paredes acogió conmovida la noticia. "Ha sido uno de los amores de mi vida y, desde luego, el amor de mi adolescencia. Me ha marcado a mí y a todos los actores de mi generación, por su amor por la profesión, su sentido del humor rotundo y su sabiduría". Alfredo Landa recordaba cómo su "admiración y cariño" por Fernán-Gómez se acrecentaron durante los dos meses de rodaje de la versión italiana de *Marcelino, pan y vino*, que dirigió Luigi Comencini en 1992. "Era un asombro. Hablar con él era la felicidad. Era inteligente, sensato, honesto a más no poder, gracioso, con un sentido del humor fuera de serie. Era completo".

La actriz Penélope Cruz fue dos veces su hija en el cine: "Vivíamos muy cerca y en estos últimos años, a veces nos reuníamos en su casa para merendar y ese ángel llamado Emma Cohen nos ofrecía la mejor tortilla del mundo. Yo siempre salía de su casa siendo muy consciente de lo privilegiada que era por poder tenerle como amigo", recordó la actriz por correo electrónico desde Los Ángeles.

A la presidenta de la Academia de Cine, Ángeles González Sinde, le sorprendió la noticia en pleno rodaje de su última película. "Es una persona irremplazable, no sólo en la historia del cine, sino de la cultura española. Es difícil hacer tantas cosas tan bien".

Para Álex de la Iglesia, Fernán-Gómez era la persona más importante de la cultura en España. "No solo ha sido el mejor

actor, también fue el mejor director, el mejor novelista. Todo lo que hizo fue esencial y excelente".

José Luis Cuerda, que dirigió a Fernán-Gómez en dos ocasiones —*La lengua de las mariposas* y *Así en la tierra como en el cielo*— destacó también su figura como "cumbre de la cultura española" y evocó con emoción los rodajes: "De todos los planos que pudimos filmar, que serían 700 u 800, cuando a mí se me ocurría proponerle algo —lo que sucedió en poquísimas ocasiones— siempre me decía lo mismo: 'Voy a intentarlo, José Luis'. Y yo me emocionaba. ¿Cómo que lo iba a intentar? ¡Lo clavaba!".

Y sin embargo no se sentía seguro. En casi todas partes tenía el desasosiego del advenedizo, y también el escepticismo de quien ha visto y vivido demasiados sobresaltos. Agradecía el cariño y era hosco y descreído hacia esos homenajes españoles que sobrevienen en forma de chaparrón y no son incompatibles con el desdén murmurado y la malvolencia.

Era tan tímido que las primeras veces que iba a la Academia quedábamos un rato antes en alguna esquina próxima para entrar juntos. Con la asistencia benévola y novelera de Emma Cohen, aquel encuentro previo requería una preparación como de cita de espías: la hora exacta, unos minutos antes del comienzo de la sesión, el lugar preciso, no en la misma puerta pero tampoco lejos. Yo esperaba en la esquina y el coche negro que los traía a él y a Emma se paraba en la esquina. Subíamos del brazo la acera de la calle Felipe IV, y cuando por fin entrábamos él apretaba el mío, en parte para apoyarse por la debilidad de sus piernas, en parte por aquella sensación antigua de sospecharse fuera de lugar. No me costaba nada imaginarlo muchos años atrás, en un aula de la escuela o del instituto o en uno de los primeros teatros en los que tuvo trabajo, el nuevo que no quisiera llamar la atención y en el que sin embargo todos se fijan, el que lo observa todo con la atención entre deseosa y esceptica de los que no ocupan un lugar seguro en el mundo. Pocas personas conozco capaces de despertar tanta ternura.

### EL PAÍS.COM

#### ► El adiós de los internautas.

Deje su condolencia por la muerte de Fernando Fernán-Gómez y recuerde su vida a través de una galería de fotos y un vídeo. Consulte el especial con su trayectoria vital.



# ESTRENO DE LA PELICULA «UN TRANVIA LLAMADO DESEO», EN EL RIALTO

TAMBIEN SE ESTRENO, EN LOS "CINES" ACTUALIDADES Y BEATRIZ, "EL MALVADO CARABEL"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

*Título original: "A streetcar named Desire". Producción de Charles K. Feldman, en blanco y negro, para "Warner Bros". Guión, sobre la famosa obra de Tennessee Williams, del propio autor y adaptación de Oscar Saul. Director: Elia Kazan. Intérpretes principales: Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.*

Con bastante retraso aparece en nuestras pantallas la película "Un tranvía llamado Deseo". Así, esta realización de Elia Kazan, anterior a "¡Viva Zapata!" y a "La ley del silencio", en las que también desempeñó el papel central masculino Marlon Brando, llega después de aquéllas a los espectadores españoles. Pero aquí podríamos decir que el orden de factores no altera el producto, y ese producto es, remitiéndonos a lo cinematográfico, el valor magistral de las tres citadas obras del realizador.

Quienes asistieron a la representación del drama de Tennessee Williams que brindó nuestro Teatro de Cámara, o quienes poseen las obras del autor en la, por cierto, deficiente traducción argentina de León Miras, y, naturalmente, aquellos que lo conozcan por haberlo leído, o presenciado, en su versión original escénica, pueden quizás apreciar con mayor profundidad la fuerza de esta película, que conserva toda la fuerza de la concepción primigenia y que, al pasar a la pantalla, trasplantada por Kazan, es "cine" cien por cien y se traduce en bronco lienzo, desgarrado y amargo, arrancado de una de esas zonas sombrías que la vida presenta.

La acción, tanto la íntima como la externa, es violenta, inmisericorde, sin alivio ni rayo luminoso en el destino de la protagonista y si se apoderaron de nosotros el conflicto y su "clima" en la lectura y, de modo más directo, en la ficción teatral, en el cinematógrafo adquieren una mayor pujanza de dramatismo y de angustia.

No ha operado Elia Kazan con muchos más elementos ambientales de los manejados en el teatro. Casi íntegramente; el drama se desarrolla en la pequeña casa de los Kowalski, y el diálogo que se sigue—salvo ligeras variaciones, que no supresiones, en su traducción, en su adaptación al castellano—es el mismo.

Elia Kazan da una lección de sencillez narrativa y de expresiva pintura de los personajes. Pero no necesita para sorprender ni sobrecoger, para producir angustia, piedad o ternura, forzar las imágenes. Su lenguaje plástico no gusta de los artificios, que, por otra parte, cuadrarían mal al conflicto nada artificial, sino brutal, del principio al fin.

El drama se plantea en realidad entre Stanley Kowalski y su cuñada Blanche, y ese drama va creciendo en intensidad hasta su desenlace. Quizá Vivien Leigh alcanzara en su interpretación, la de Blanche, el culmen de su carrera cinema-

tográfica, y a Marlon Brando es indudable que su manera de identificarse con Stanley Kowalski le valió consagrarse definitivamente. Con ellos, Kim Hunter, que encarna a Stella, y Karl Malden, a Mitch, componen el cuadro inolvidable.

Es, en general, correcto el doblaje castellano. En alguna ocasión, una que otra de las escenas próximas al final, la voz de Mitch resulta innecesariamente desatendida. En cuanto a las palabras, se



Vivien Leigh, Marlon Brando, Kim Hunter y Karl Malden.

## NAPOLEON

La película de SACHA GUITRY será presentada en versión original francesa, en función de gala, el 18 de octubre, a las 22,15, patrocinada por el

EXCMO. SR. EMBAJADOR DE FRANCIA EN ESPAÑA

en el

## CINE LOPE DE VEGA

a beneficio del Hospital francés de Madrid

Rigurosa etiqueta en butacas de patio y de Club

Asistirán las "estrellas"

MICHELE CORDOUE  
JEAN PIERRE AUMONT

intérpretes de la película

Donativo: 100 pesetas butaca

ajustan casi siempre a las del original, salvo en ciertas referencias a la pasada vida de la protagonista y en algunas obras alusiones.

Desde luego, "Un tranvía llamado Deseo" merece considerarse, por sus valores, como obra magistral del "cine".—DONALD.

ACTUALIDADES Y BEATRIZ: "EL MALVADO CARABEL".

*Producción, en blanco y negro, de "Unión-Films". Guión de Manuel Suárez Caso, basado en la novela del mismo título de Wenceslao Fernández Flórez. Director y protagonista: Fernando Fernán-Gómez. Otros intérpretes: María Luz Galicia, Rafael L. Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y Fermadito Rodríguez.*

De una gran cantidad de lectores es conocida la novela "El malvado Carabel", de Wenceslao Fernández Flórez, que ha servido como asunto para llevar a término la película del mismo título estrenada en los "cines" Actualidades y Beatriz. Su principal intérprete es Fernando Fernán-Gómez, que, al propio tiempo, ha asumido la realización del empeño.

La fama de Fernando Fernán-Gómez, fama merecida y muy vasta, se sustenta sólidamente en sus actividades de actor. A nuestro juicio, es en la actualidad el de mayor riqueza de registros, el más completo que posee nuestra cinematografía y nuestro teatro. Pero también siente el artista vocación de realizador de películas y es, en otra vertiente de la inquietud intelectual, un escritor de muy aguda intención. Como director ha hecho, hasta la fecha, tres o cuatro obras del séptimo arte; como actor habrá interpretado unas cincuenta y seis.

Casi enteramente cae el peso de la interpretación de "El malvado Carabel" sobre su protagonista, que, una vez más, ha sabido dar al tipo que encarna las cambiantes expresiones que muestran sus reacciones varias para reflejar cumplidamente el proceso íntimo de una personalidad.

En "El malvado Carabel" hallamos pasajes divertidos como el del rata de hotel y otros de fuente comicial. Fernando Fernán-Gómez director no ha alcanzado, es evidente, la madurez que posee como actor, pero ha logrado imprimir a su empresa, en todo instante, un sello de sencillez y respetar las fundamentales esencias literarias de la novela que ha servido para dar vida al relato en imágenes.

Con Fernando Fernán-Gómez forman el cuadro más destacado de los artistas María Luz Galicia, muy atractiva siempre y que se ajusta al tipo femenino de la novia; Somoza, Julia Caba Alba, Carmen Sánchez y el niño Fermadito Rodríguez.—D.

Comienza la temporada del T. O. A. R.

El Teatro de Ensayo, T. O. A. R., comienza mañana miércoles su temporada experimental, estrenando a las once y cuarto de la noche, en el escenario del Círculo Catalán, Marqués del Riscal, 11, "El matrimonio", de Nicolás Gogol, en adaptación de Alberto Laverón.

Recital pianístico de José Cuhiles

Un público adicto y entusiasta, en el que figuraban alumnos y admiradores leales de José Cuhiles, aplaudió largamente el recital del eminente concertista en el

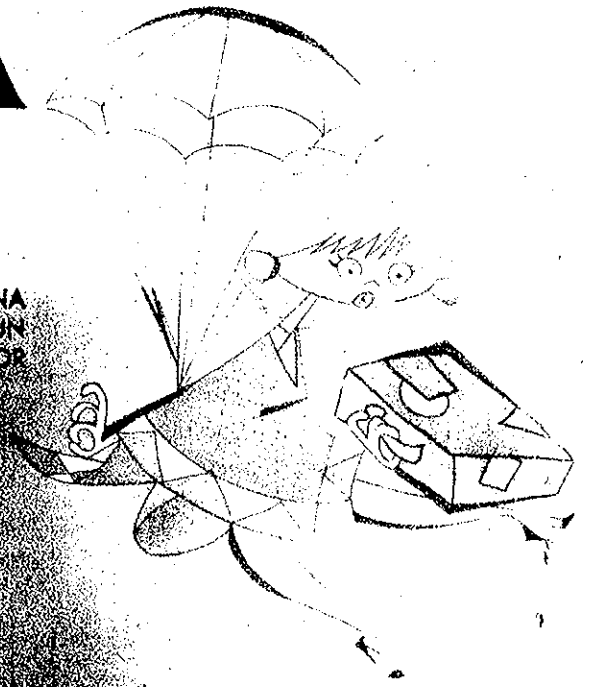


Fernando Fernán-Gómez y María Luz Galicia.

# POMPEYA PALACE

MAÑANA, LUNES, ESTRENO

HASTA AHORA... UN ESTILO INEDITO EN NUESTRO CINE. UNA PELICULA AGIL, PICAESCA, DINAMICA, DIVERTIDA Y CON UN GRUPO DE BELLEZAS COMO NO PODIA IMAGINARSE EL ESPECTADOR



## Viaje de Novios

(COLOR POR AGFACOLOR)

ANALIA  
**G A D E**

FERNANDO  
**FERNAN GOMEZ**

LIDA BAAKOVA - ROLF WANKA  
ELVIRA QUINTILLA - MANUEL  
MONROY - MARIA MARTIN - FELIX  
FERNANDEZ - MARIA PIAZZAI -  
MANUEL ALEXANDRE -  
AURORA DE ALBA

Dirigida por León Kilimovsky - Es-  
crita por Noel Clarasó y José Luis  
Dibildos.

### AVISO: UN CONCURSO SORPRENDENTE

Para los casados, los recién casados y los que se casarán. La pareja que averigüe el nombre de los protagonistas de esta película, será invitada a pasar cinco días en un lujosísimo hotel de Palma de Mallorca, con viaje de ida y vuelta en avión y un premio en metálico de pesetas 8.000.

En el caso probable de que sea más de una pareja acertante, un Jurado decidirá, previo sorteo ante notario, la pareja vencedora.

Es condición indispensable adjuntar una entrada de los cines POMPEYA-PALACE para poder tomar parte en este sencillo concurso.

Dirigirse por carta a C. B. Films, S. A., Avda. José Antonio, 70, indicando en el sobre: para el concurso "Viaje de Novios".



PRESENTA UNA PRODUCCION AGATA FILMS

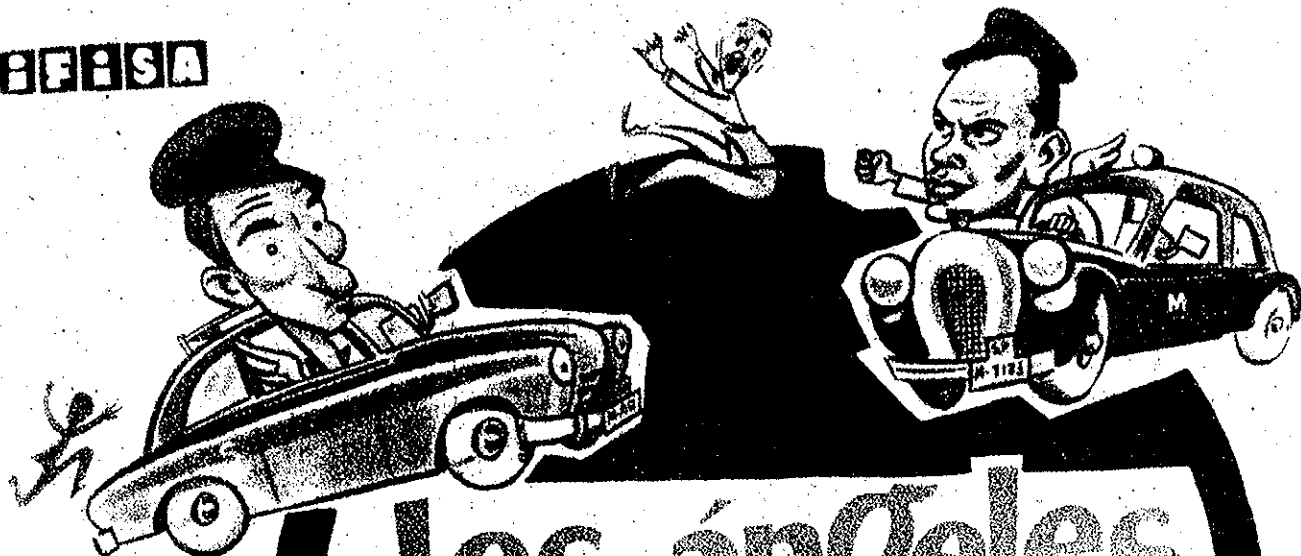
# PALACIO DE LA PRENSA

MAÑANA  
LUNES  
ESTRENO

(REFRIGERADO)

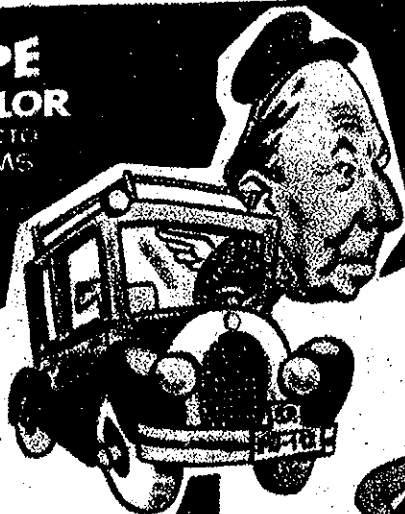
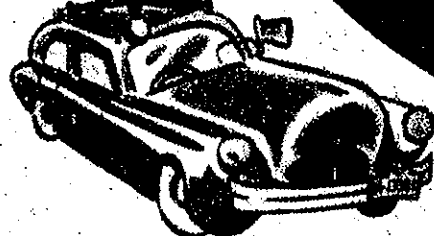
LOS "CINCO GRANDES" DEL HUMOR, POR PRIMERA VEZ JUNTOS, EN UN PUGILATO DE SIMPATIA Y COMICIDAD!

**BEISA**



## Los ángeles del volante

EN  
**IFISCOPE**  
Y **AGFACOLOR**  
SONIDO DIRECTO  
KELANG-FILMS



POR ORDEN DE APARICIÓN  
**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
**JOSE LUIS OZORES**  
**JOSE ISBERT**  
**MANOLO MORAN**  
**TONY LEBLANC**  
**JULITA MARTINEZ**  
**MARIA MARTIN**  
**TRINI MONTERO**  
Y LA PARTICIPACION DE  
**DIANA MAGGI**  
PARA MAYORES DE 16 AÑOS

PRODUCIDA Y DIRIGIDA POR **IGNACIO F. IQUINO**

PUBLICIDAD GIBBERT - Arenal, 1

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

## EN EL INFANTA BEATRIZ SE ESTRENO "CON DERECHO A FANTASMA", DE EDUARDO DE FILIPPO

### Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Anoche se estrenó en el Infanta Beatriz "Con derecho a fantasma", de Eduardo de Filippo, en versión española de Jaime de Armiñán, que salió a saludar requerido por los aplausos al fin de la obra, y que ha realizado una labor de adaptación llena de ingenio, y de garbo, incluso con felices adiciones humorísticas.

Obtuvo la pieza un éxito rotundo. El público rió mucho en el curso de las divertidas situaciones y escenas que abundan en el curso de la trama, y tributó grandes ovaciones a los intérpretes.

Si no tuviéramos a Fernando Fernán Gómez por uno de los mejores cómicos españoles, anoche le habría bastado su actuación para conseguir ese rango. Habló, se movió, compuso gesto y figura, matizó actitudes y acentos con un dominio del tablado y una visilarante extraordinarios. Y se mostró también como excelente director de escena en el juego nada fácil de los restantes personajes. Fueron éstos la encantadora Analia Gadé, que dió a su papel naturalidad y elegancia; Irene Gutiérrez Caba, tan buena actriz como siempre; el veterano Balaguer, que supo acentuar muy bien los rasgos maliciosos, como Manuel Alexandre y el resto del reparto; Agustín González, Maite Blasco, Marta Cansapié, Julia Lorente y la magnífica Eloísa Muro y Amengual, Sola, Sánchez, Margarita Gil y Pepita Alfonso, que contribuyeron eficazmente al triunfo.

La farsa de Eduardo de Filippo se apoya casi toda ella en el infalible recurso del miedo como resorte propicio para despertar la risa. El protagonista es un figurón grotesco, pero con un fondo de



Fernando Fernán Gómez y Analia Gadé, intérpretes, y en el recuadro, Jaime de Armiñán, autor de la versión de "Con derecho a fantasma", estrenada anoche en el teatro Beatriz.

ingenuidad que para entendernos llamaremos "charlotesco", que poco a poco va ganando nuestra ternura, y que le permite realizar en el epílogo una pirueta senti-

SU ABRIGO DE **ASTRAKAN** al precio que usted DESEABA en la **PELETERIA Lobel** VELAZQUEZ, 15 (Importación directa)

**BLÜCHER** ENCICLOPEDIA DE QUIMICA INDUSTRIAL

¿Qué es **TaKola?**

## PROXIMO ENVIO DE SATELITES A VENUS Y LA LUNA

San Antonio (Texas) 12. Dos hombres de ciencia, especializados en cuestiones del espacio, han informado acerca de los proyectos para lanzar cohetes a la Luna y al planeta Venus cuando éste se halle más cerca de la Tierra, a unos 41 millones de kilómetros de distancia, aproximadamente.

Se ha señalado que se podrá lanzar un cohete a la Luna, a una velocidad de 38.240 kilómetros por hora y otro, a Venus, a una velocidad de 40.800 kilómetros por hora.

El fin perseguido mediante el lanzamiento de los mencionados cohetes es colocar en órbita dos satélites, uno alrededor de la Luna y otro alrededor de Venus.—Efe.

mental que sin duda alguna es lo mejor de la obra.

"Pascual" recuerda en ocasiones a las máscaras de la "Commedia dell'Arte"—en general toda la pieza es bufonesca, parodística y pantomímica, graciosamente italiana—. Otras veces, "Pascual" es como la encarnación de los mitos del "coitado", del desgraciado, del "poverello" que hace reír sin proponérselo, a fuerza de no percatarse de la realidad que le rodea, como un personaje de Cervantes o de Dickens. Todo en la obra es desorbitado, desmesurado, desenfadado, con aire de caricatura, como en muchas obras de Jardiel Poncela—cuyo recuerdo evocaba justamente el adaptador en su autocrítica—. "Pascual"—y ahí radica, creemos, lo más feliz de la creación de Fernando Gómez—se peca empavorecido con su propia sombra, lo cree todo, mientras los demás no creen nada, y al fin, es su fe en lo imposible, su adorable ingenuidad, la que le salva y la que hace reaccionar conmovidamente a quienes intentaban engañarle y abandonarle.

El ritmo trepidante y, ¿por qué no decirlo?, un poco circense de la farsa le presta jocunda y arlequinésca alegría. No nos importa su falsedad, su artificio, su inverosimilitud, porque nada de eso pretendió, como en las clásicas "entradas cómicas" de la pista—por ejemplo, "la del testamento", también basada en el miedo de los payasos—. Lo único que quizá sobra en "Con derecho a fantasma" es parlamento. Muchos pasajes de los que pendían en los balcones podrían ser recortados. Con ello la trama ganaría agilidad y ligereza y se evitarían reiteraciones innecesarias. Pero, de veras, es ese un defecto de poca monta. En general la farsa es francamente divertida.—Alfredo MARQUERIE.

## COMEDIAS FRANCESAS EN INGLATERRA

Londres 11. Nuevamente se representarán en Inglaterra comedias francesas, después de ocho años de ausencia en los escenarios británicos.

El 16 de marzo próximo será estrenada en el "Princes Theatre", de Londres, una comedia de Molière.—Efe.

## EL PLEITO LABORAL DE LOPEZ SOMOZA CONTRA CASAL Y DE ANDRES

La Magistratura del Trabajo número 1 de Madrid ha fallado el pleito entre los actores Angel López Somoza, demandante, y Antonio Casal y Angel de Andrés, demandados. El primero reclamaba determinada cantidad de dinero a consecuencia del accidente automovilista que sufrió el día 23 de agosto de 1956, en la carretera de San Sebastián a Santander, cuando iba a actuar en esta última capital, según su contrato con los demandados, en calidad de empresarios. López Somoza sufrió una grave lesión en el ojo izquierdo que el magistrado del Trabajo equipara a la pérdida total de dicho órgano, y, consiguientemente, estima que

# LA VIDA POR DELANTE

**PREMIO**  
del Círculo de Escritores Cinematográficos  
a la mejor película española

\*\*\*\*\*

**PREMIO**  
del Círculo de Escritores Cinematográficos  
al mejor argumento original

\*\*\*\*\*

SELECCIONADA PARA REPRESENTAR A ESPAÑA EN EL  
**FESTIVAL INTERNACIONAL DE MAR DEL PLATA**



## LA VIDA POR DELANTE

Una producción ESTELA FILMS - Distribuida por MERCURIO FILMS

Argumento y dirección: FERNANDO FERNAN GOMEZ

**ANALIA GADE - FERNANDO FERNAN GOMEZ - JOSE ISBERT**

Proyectándose actualmente con éxito rotundo en el **MONUMENTAL CINEMA** de Madrid

# LA PRIMERA GRAN PELICULA DE ESPAÑA PARA EL MUNDO!

¡¡MUY PRONTO EN MADRID!!



FERNANDO  
**FERNAN GOMEZ**  
GERMAN  
**COBOS**  
PILAR  
**CANSINO**

FERRANIACOLOR  
**CINEMASCOPE**



¡UNA JOYA  
CINEMATOGRAFICA!

mac

# SOLEDAD

UNA PELICULA DE ENRICO GRAS Y MARIO CRAVERI  
LOS AUTORES DE "CONTINENTE PERDIDO"  
Y "EL IMPERIO DEL SOL"

FOTOGRAFIA DE MARIO CRAVERI  
UNA COPRODUCCION ASPA-LUX FILM

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

ESTRENO DE LA PELICULA "BOMBAS PARA LA PAZ"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en blanco y negro: Hispamez. Guión de J. María Iglesias. Director: Antonio Román. Interpretes principales: Fernando Fernández Gómez, Julita Martínez, José Isbert y Susana Campos.

En "Bombas para la paz", que se ha estrenado en el Palacio de la Música, se han intentado conciliar el juguete cómico, que suele no tener otro propósito que el de hacer reír, con la ironía, que siempre abriga, ya que es un juego intencionado del ingenio, mayor ambición. Y la amalgama no ha resultado afortunada más que en algunos pasajes de la película, en aquellos en que el realizador, Antonio Román, que muestra en cuanto tiene ocasión su pericia, se ha sentido más libre de trabas y ha podido valerse casi exclusivamente de las imágenes para expresar la acción. Y así lo más feliz son las escenas de las Conferencias Internacionales, llevadas con cierta movilidad, donde centellea la burla.



Indudablemente se podía haber obtenido mucho mejor partido de la idea que sirvió para inventar la historia que había de ser jocosa, y que no tuvo un pleno remate satisfactorio en su desarrollo. Con el imaginario descubrimiento de un científico que consigue una substancia que tiene el poder de convertir en apacible y amable el carácter de las gentes que lo tienen apasionado e iracundo, hubiera cabido esperar episodios y situaciones infinitamente más chispeantes que aquellos que se ofrecen, sobre todo, en la parte primera, con el noviazgo del discípulo del sabio, que hereda su descubrimiento, y la señorita que tiene una madre autoritaria, y todos esos manejos de ambas para meter al mozo en un matrimonio, porque sus experiencias científicas son causa de que se vaya aplazando la proyectada boda. Todo eso, en la cinta, resulta de una vulgaridad aplastante.

Encarna al joven investigador, y a la par novio de la señorita de escasas luces —en la ficción, claro está— Fernando Fernández Gómez, Julita Martínez, Susana Campos y José Isbert.

nán Gómez. A la prometida, con mamá de armas tomar, Julita Martínez. Y con ellos forman el cuadro principal de artistas, José Isbert y Susana Campos, actriz argentina. El tipo de Fernán Gómez no se aparta mucho de los que viene representando en esas películas en las que ahora se prodiga. Julita Martínez, que

posee positivas dotes de comediante, no aparece —especialmente en estos últimos tiempos—, muy fotogénica; ¡y la fotogénica es importante! José Isbert caracteriza a un portero mayor de Palacio de las Naciones, o de sede de la Unesco, en la invariante de los personajes que le encomiendan productores y realizadores, y Susana Campos se limita a contribuir con su presencia. —DONALD.

## Las 400 de "S. E. la Embajadora"

Ayer alcanzó en el Alcázar la cifra gozosa de la 400 representación, la aplaudida revista de Rigel y Arozamena, con música de Francis López, "S. E. la Embajadora". Hubo un gran fin de fiesta y todos los que intervinieron en él fueron muy aplaudidos, así como la compañía, los autores y la impar estrella Celia Gómez, que, una vez más, recibió el homenaje debido a su arte y a su simpatía. —M.

## "MIRANDO HACIA ATRAS CON IRA", EN EL GOYA

El drama de John Osborne "Mirando hacia atrás con ira", admirablemente traducido por Gobernado y Fernández Asís, y de cuyo estreno ya dimos cuenta con el debido elogio, ha sido presentado en el Goya, donde será ofrecido al público durante doce días.

Con la acertada dirección de José María de Quinto y con la interpretación realmente excepcional de Germán Cobos y del resto de la compañía, la obra ratificó su mérito y su éxito y su apasionante interés humano. —M.

## EL AGASAJO A ESTRELLITA CASTRO

Cerca de doscientas personas, entre las cuales se encontraban descolantes figuras del arte y de las letras, asistieron ayer al agasajo tributado a Estrellita Castro, para la cual se pidió una merecida condecoración. Hablaron en honor de la festejada, que escuchó grandes ovaciones; los señores Labrés, Carcellé, Peña Bocuf, Borrás y Marquerie, y Antonio Quintero leyó unos versos inspirados y conmovedores, llenos de gracia popular.

## "BOHEMIOS", EN EL TEATRO CAMPOAMOR, DE OVIEDO

Oviedo 11. La popular obra de Perrin y Palacios, con música de Amadeo Vives, tantas veces centenaria, ha sido la obra elegida por Tamayo para presentar en la noche del martes en el teatro Campoamor su compañía lírica. La personalidad de este gran director es tan sobradamente conocida y estimada en la escena española, que por sí sola basta para conferir categoría a un espectáculo teatral. Tamayo emprende ahora la noble empresa de renovar el género despojándole de todo aquello que le tenía arrinconado en el desván de los viejos recuerdos, para convertirlo en un espectáculo dinámico, moderno y brillante.

Consignemos que el propósito ha sido plenamente logrado, y así, anoche, hemos asistido a una representación de "Bohemios", totalmente nueva en muchos de sus aspectos.

Buenos han sido los colaboradores que han ayudado a Tamayo en su trabajo. En primer lugar, José López Rubio, respetando lo esencial del libreto, le ha dado un nuevo carácter rehaciendo muchas de sus escenas, añadiendo otras y en suma, confiriendo al diálogo y a las situaciones un ritmo teatral más en consonancia con los gustos de nuestro tiempo. Asimismo ha ampliado la obra convirtiendo lo que antes era tres breves, estampas, en una zarzuela grande dividida en tres actos.

Por su parte, el maestro Rafael Ferrer, conservando los números musicales del original, ha compuesto otros nuevos inspirándose en temas del propio Vives, dotándolos de una instrumentación rica en hallazgos armónicos que vienen a prestar a la obra un singular atractivo. Si añadimos que la obra está montada con todo lujo de detalles, a base de nuevos y preciosos decorados y vestuario, una escenografía ultramoderna con plataformas giratorias que permiten hacer las mutacio-

**Florida PARK**  
PASEO DE COCHES DEL RETIRO  
Presenta  
**POR PRIMERA VEZ EN ESPAÑA, A**  
**JOSUANE HERVE**  
EXCLUSIVA "BOCA"  
RESTAURANTE A LA CARTA  
RESERVE SU MESA Ts. - 366028 - 364151  
Tarde y noche - Abierto hasta las 3:30 madrugada

## TEATRO DE LA ZARZUELA

Dirección: Lola Rodríguez Aragón

## AVISO

HOY, SIETE TARDE,  
ULTIMA REPRESENTACION DE

## «ORFEO»

ONCE NOCHE, ESTRENO DEL  
TERCER PROGRAMA

Del "Ballet Theatre de Paris"

de

Maurice Bejart

¿A DONDE VA TANTO COCHE?

Su aspirador: UN  
**Electrolux**

Solicita una demostración en su domicilio  
Casa de Suecia: Marqués de Casa Rié, 4.  
TELEFONOS: 21 27 64 - 21 27 65

## UN CONCURSO DE CANTO ACABA A GOLPES

Nápoles 12. Un festival de canto, celebrado anoche en el teatro Mediterraneo, de esta ciudad, terminó en un tremendo altercado al expresar el público su disconformidad con el resultado del concurso.

Unos 100 napolitanos gritaron "¡Tongo, tongo!" y golpearon a varios de los miembros del Jurado. Algunos cantantes se desmayaron. La Policía envió refuerzos al local para restablecer el orden.

Antes de comenzar el festival se habían presentado algunas quejas por la admisión de ciertos concursantes y por no haberse aceptado otras. —Efe.

**LA VIDA POR DELANTE**  
fue la película más inteligente de 1958.

**LA VIDA Alrededor**

es la película más sorprendente de 1959.  
**LA VIDA POR DELANTE**  
inauguró en nuestro cine el humor de hoy.

**LA VIDA Alrededor**

lo consagrará triunfalmente en las pantallas.  
**LA VIDA POR DELANTE**  
exponía cosas y decía cosas.

**LA VIDA Alrededor**

¡Ni se tapa los ojos ni se muerde la lengua!  
**LA VIDA POR DELANTE**  
abrirá un camino nuevo al cine español.

**LA VIDA Alrededor**

lo consolida con los "firmes especiales" del INGENIO, la ORIGINALIDAD y la AUDACIA

**LA VIDA Alrededor**

UNA PELICULA DE HOY ALREDEDOR DE LA VIDA DE HOY

Escrita por  
F. FERNAN GOMEZ, M. PILARES y F. SORIA

Realizada por  
**FERNAN GOMEZ**

Interpretada por  
**ANALIA GADE y FERNANDO FERNAN GOMEZ**

con  
MANOLO MORAN y CARMEN DEURIO

y cuarenta y cuatro artistas más!

UNA PRODUCCION  
**TECISA**  
DISTRIBUIDA POR

**Callao**

**LA ESTRENA MAÑANA...**  
TODO MADRID  
HABLARA DE ELLA EN SEGUIDA!

AUTORIZADA MAYORES

baloncesto, 12; boxeo, 6; ciclismo, 3; esgrima, 1; pesos y halteras, 1.  
Francia, 69 participantes: boxeo, 5; ciclismo, 8; natación, 11; esgrima, 9; pesos y halteras, 3; lucha, 5; gimnasia, 5; tiro, 3, y atletismo, 20.  
Las delegaciones yugoslava, marroquí y libanesa no han sido constituidas todavía definitivamente.  
Como puede apreciarse, la delegación italiana es menos numerosa que en ediciones anteriores, y no tomará parte en algunos deportes en los que obtuvo destacados triunfos.—Mencheta.

**ARIÑO SALTA 1.90 METROS EN ALTURA**

En las pistas del Parque Sindical de Puerta de Hierro se celebraron el domingo las pruebas de atletismo del "V Trofeo Barasa", en las que junto a atletas federados intervinieron otros de Educación y Descanso. Resaltó entre las marcas conseguidas la de Juan Ignacio Ariño en salto de altura, con 1.90 metros, que es la mejor marca española en esta temporada. Los vencedores de las restantes pruebas fueron:

100 metros lisos: Jaime López Amor, de Altis, 11 segundos.  
400 metros lisos: González Gaveira, de la Federación Asturiana, 52,2 segundos.  
800 metros lisos: Manuel García Cabrera, del Real Madrid, 2 minutos, 1 segundo.  
5.000 metros lisos: Ramón Sainz, del Real Madrid, 15 minutos, 43 segundos.  
Salto con pértiga: Juan Tejero, del Real Madrid, 3,20 metros.  
Lanzamiento de disco: Fernando Peñabatt, del Real Madrid, 31,45 metros.  
Relevos 4 por 400 metros: Equipo de Educación y Descanso, compuesto por Toledo, Ortiz, Macho y Ramos, en 3 minutos, 43 segundos, 7 décimas.

**LA CARRERA "XII TROFEO BUENAVISTA"**

Con participación de 60 corredores, se celebró esta carrera, que organiza la Tenencia de Alcaldía del distrito de Buenavista, con motivo de las fiestas de la Patrona del distrito, Nuestra Señora del Pilar, con la asesoría técnica de la Obra Educación y Descanso.

Se clasificaron 51 atletas, y los primeros fueron:

1, Mariano Fernández; 2, Antonio Cámara; 3, Aurelio Aguirre; 4, Juan García; 5, Francisco Román.

Por equipos federados venció el de Barasa, y en no federados el de Marathon.

**CURSOS DE MONTAÑISMO Y ESPELEOLOGIA DEL S. E. U.**

Los Grupos Universitarios de Montaña han organizado el IV Curso de Montañismo y otro de Espeleología, que se celebrarán durante los días 17 y 18, 24 y 25, 31 de octubre y 1 de noviembre, en los lugares más bellos y sugestivos del Guadarrama y zonas kársticas de las provincias de Madrid, Guadalajara y Soria.

Los jueves anteriores a las salidas, se darán las siguientes conferencias: "Espeleología ciencia y espeleología deporte", "Morfología kárstica", "Prehistoria", "La Montaña, factor formativo", "Normas para la vida en alta montaña" y "Topografía y orientación".

El precio para universitarios es muy reducido y pueden hacer su inscripción en los C. U. M., San Bernardo, 49, a las horas de oficina.

**ESTADIO SANTIAGO BERNABEU**

Hoy, miércoles, día 7, a las 8,30 de la noche, partido amistoso: Cádiz Club de Fútbol-Real Madrid. (Este partido no es de abono.)

Venta de localidades: En las taquillas de Alfonso XI, número 6, hoy, miércoles, día del partido, de once de la mañana a dos de la tarde y de cuatro a siete de la tarde. En las taquillas del Estadio, desde las siete de la tarde.

Los señores socios podrán presenciar el partido previa presentación del carnet y recibo corriente.

Las puertas del Estadio se abrirán a las siete de la tarde.—R.

**MAÑANA ENTRARA LA RISA EN MADRID... ¡¡Y EN SU SALA FAVORITA!!**



UNIVERSAL FILMS ESPAÑOLA S.A. PRESENTA:  
**UN MAYORDOMO ARISTOCRATA**



**DAVID NIVEN**  
**JUNE ALLYSON**  
**MARTHA HYER**

DIRECTOR:  
**HENRY KOSTER**

CINEMASCOPE EASTMAN COLOR



# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

## AUTOCRITICA DE "EL COMPRADOR DE HORAS"

Estreno de las películas "La vida alrededor" y "Un mayordomo aristócrata"

PROXIMAS ACTUACIONES DEL "BALLET U. S. A.", DE JEROME ROBBINS, EN ESPAÑA

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Esta noche se estrena en el Lara "El comprador de horas" de M. Jacques Deval (versión libre de D. José María Pemán). El ilustre autor francés, que ha llegado a Madrid para el estreno, nos escribe:

"No he podido contener mi impulso de venir desde París a presenciar con los madrileños el estreno español de "El comprador de horas". Me apasionaba esta experiencia de ver una de mis obras que más quiero en este país, que podrá sentir como suyo propio, el ardor apasionado y tropical de una acción que transcurre en tierras que son sus hijas y comprender hasta el fondo toda la audacia misional del protagonista.

Toda la acción de la obra se desarrolla en cuatro cuadros, desde el 20 de junio al 5 de julio del mismo año, en la calle francesa, en el Chorrillo, el barrio "galante" de la ciudad de Panamá.

Hace seis años que el canal está abierto a la navegación comercial de todas las naciones y a la Marina de Guerra de los Estados Unidos.

Superficialmente americanizada, la ciudad de Panamá ha quedado, sin embargo, como una de las más intactas reliquias de la conquista española y el barrio del Chorrillo (en buen francés, "la Regalada"), era como una especie de concesión internacional de la galantería.

Por otro lado, el arzobispo de Panamá no había podido continuar, dados sus pequeños medios, el socorro espiritual de sus parroquias, repentinamente superpobladas y aumentadas.

Se vió obligado a llamar y a acudir a muchos seminarios españoles. Los sacerdotes jóvenes que más deseo tuvieron de expatriarse eran de origen vasco, raza sedicente de viajes.

Al contrario que el clero panameño, leve y soñoliento, ponían en la práctica y en el ejercicio de su sacerdocio todo el vigor, el fuego y la rudeza un poco agresiva de su raza.

En este año 1920, Rolanda Ustarritz, era la mujer galante más famosa de toda la calle francesa y el padre Miguel Ibarra, recientemente llegado de España, acababa de ser nombrado vicario de la parroquia del Chorrillo.

La serie de acontecimientos, reales y sucedidos, que tan furiosamente y tan violentamente ocurrieron por el encuentro de este sacerdote y esta mujer, siguen siendo célebres hoy día en los anales de la ciudad de Panamá.

Es una historia más osada que un cuento de Boccaccio, pero más pura que un cuento de Andersen. Lo importante es saberla contar y esta es la gracia que deseo haber tenido.

Deseo expresar mi gratitud a Conrado Blanco, por haber logrado para mi obra la generosa palabra española de Pemán y haberla rodeado de un montaje escénico en el que se vive, con una pululación de actores nativos panameños, mulatos y mestizos; todo el ambiente tropical de la calle panameña, sobre el que cobra todo su sentido el apasionado duelo de los protagonistas admirables: la señora Asquerino y el señor Marsillach; este último, además, en funciones de eficaz y modernísimo director de escena. He visto un en-

sayo y sé que no giro a crédito y sin fondos mi alabanza.—Jacques DEVAL."

### Callao: "La vida alrededor"

Producción, en blanco y negro, "Te. Cl. Sa". Argumento, dirección e interpretación del papel central masculino de Fernando Fernán Gómez. Guión del mismo con Pílares y Soría. Actriz principal: Analia Gadé. Otros intérpretes: Manolo Morán.

## EL BIOMBO GIANO

ISABEL LA CATOLICA. 6. Teléfs. 48 50 81 - 48 50 82.

GRAN TRIUNFO DE DOS MAXIMAS FIGURAS INTERNACIONALES!



**"EL GUITO"**  
El mejor bailarín de flamenco del mundo.

**JOCELINE JOCYA**  
Máxima figura de la canción francesa.

Sigue el éxito de... JARRITO el gran "cantaor". SANDY el mago del naipe.  
Orquestas: Sergio Christian Maestro Crespo - José Gea

### PALACIO DE LA MUSICA

Domingo 11, a las 11,30

### ORFEON MANRESA

Director: AGUSTIN COLL

Precios populares

Venta de entradas: Círculo Catalán, Marqués Riscal, II, y taquillas Palacio de la Música.

Carmen de Lirio, Xan das Bolas, Antonio García, Guayada, etc.

La película "La vida alrededor", estrenada en el Callao, es continuación de "La vida por delante", que obtuvo muy halagadizo éxito de público la temporada pasada.

Nos volvemos a encontrar con aquella simpática pareja de Josefina y Antonio, médico ella y abogado él, que de su matrimonio tienen un bebé al que la mamá empieza a educar ya desde antes de que el infante lance su primer llanto a guisa de salutación al mundo en el que abre los ojos y le recibe.

Esta segunda parte de "La vida por delante" es divertida a ratos y en otros se producen como baches de aburrimiento, de monotonía y de exceso de palabras. Quiere decirse que nos hallamos ante una obra cinematográfica desigual en sus situaciones y ocurrencias dialogales, y a la que falta, por tanto, la continuidad de ritmo y de fortuna en su desarrollo, que hubiera sido apetecible.

Hay momentos particularmente felices como los de la Fernando Fernán vista final contra "El Gómez, Analia Gadé, Carmen de Lirio, Sódico que Manolo Morán y Manucl Morán encarna con su proverbial gracejo y eficaz sentido de la comicidad, y muy especialmente la parte muda de ese episodio.

En el comienzo de la cinta es donde más abundan los aciertos de guiño y de dirección, pero luego empiezan a producirse las lagunas, los pasajes farragosos, que denotan como una preocupación de originalidad, originalidad que no se logra y que, por tanto, evidencia la elaboración y, en consecuencia, la falta de espontaneidad.

Fernando Fernán Gómez y Analia Gadé hacen, como intérpretes, un trabajo excelente, incluso en esos pasajes donde la película padece estancamientos. El primero confirma la riqueza de sus registros de actor, y la segunda se muestra, una vez más, la actriz encantadora a la que el público viene aplaudiendo.

El público celebró mucho la parte primera de la cinta, manifestándolo con sus risas casi continuas y con sus comentarios en voz alta—costumbre de unos espectadores esta de comentar como si la proyección fuese para ellos solos, que distrae la atención de los otros—y se fué apagando en su entusiasmo hasta volver a reanimarse en él en las escenas finales.

A nosotros, respetuosos siempre con las opiniones de todo el mundo, la película nos resultó más morosa que divertida.—DONALD.

### COLISEVM: "UN MAYORDOMO ARISTOCRATA"

Título original: "My Man Godfrey". Producción, en Cinemascope y Eastmancolor, Universal International. Guión de Everett Freeman, Peter Berneis y William Bowers, basado en un argumento de Morris Ryskind y Eric Hatch, extraído de una novela de Eric Hatch. Director: Henry Kosler. Protagonistas: David Niven y June Allyson. Otros intérpretes: Jessie Royce Landis, Robert Keith, Eva Gabor, Marsha Hyer, etc.

Un juguete cómico que fía sus efectos a las situaciones extremadas y a la comicidad de los diálogos es "Un mayordomo aristócrata", la película estrenada en el Colisevm.

Aquel acierto, aún no superado en su



# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

ESTRENO DE LAS PELICULAS "SOLO PARA HOMBRES" Y "¡AHÍ VA OTRO RECLUTA!"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en blanco y negro, de Agata Films. Argumento de la pieza "Sublime decisión", de Miguel Mihura. Adaptador, director y actor protagonista: Fernando Fernán Gómez. Actriz protagonista: Analía Gadé. Otros artistas: Elvira Quintillá, Juan Calvo, Manuel Alexandre, Joaquín Roa, Angela Bravo, etc.

Es natural, dados los merecidos éxitos teatrales de Miguel Mihura, que los productores cinematográficos intenten transformarlos en éxitos del llamado séptimo arte. Unas veces se acercan en sus empeños en cuanto a fortuna a los primeros y otras veces no llegan a obtener la aproximación apetecida. Y casi siempre la dificultad se halla en la adaptación, en la transplatación de lo que el comediógrafo creó.



Analía Gadé, F. Fernán Gómez, Elvira Quintillá y Joaquín Roa

En poco tiempo, contando la presente, "Solo para hombres", extraída de "Sublime decisión", que se ha estrenado ayer en los cines Pompeya, Palace y Gayarre, son tres las películas con argumento de Mihura proyectadas en nuestras pantallas. Las otras dos han sido "Maribel y la extraña familia" y "Melo-cotón en almíbar".

De "Sublime decisión", o, ahora, "Solo para hombres", ha hecho Fernando Fernán Gómez, también director y principal intérprete masculino de la cinta, una adaptación de marcado sello bufo, exagerando los lances y los efectos, subrayando por demás los rasgos de lo que antes fue aguda, intencionada caricatura, pintura burlesca y tierna, a la par, de aquellos tiempos que el maestro don Benito Pérez Galdós fijara perdurablemente en "Miau". Y en esa exageración, en ese forzar al extremo es en lo que encontramos el más serio reparo que oponer a esta "versión" cinematográfica.

La comedia está aprovechada casi por entero, y el cineasta la ilustra con escenas como las del Congreso de los diputados y otras similares, a las que quiere dar el movimiento y carácter, que hoy resultan hilarantes, de la mayoría de los viejos celuloideos.

Nosotros, desde luego, hubiéramos preferido una transplatación más dentro del

espíritu y los matices de la pieza original escénica.

Actúan Fernando Fernán Gómez y Analía Gadé como protagonistas, la última con su encanto habitual y el primero con su certera visión y asimilación de los tipos como el que ahora encarna. Juan Calvo, Elvira Quintillá, Manuel Alexandre y Joaquín Roa merecen el aplauso junto a ellos.—DONALD.

## CAPITOL: "¡AHÍ VA OTRO RECLUTA!"

Producción Aspa Films, en East-mancolor. Argumento y guión de Vicente Escrivá. Director: Ramón Fernández. Protagonista: José Luis Ozores. Otros artistas: José Luis Carbonell "Kiko", Manolo Zarzo, Pilar Cansino, Carmen Rodríguez, etcétera.

La intención de la película "¡Ahí va otro recluta!", estrenada en el Capitol, no puede ser más laudable: exaltar el compañerismo castrense y un Cuerpo particularmente aguerrido, valeroso y simpático, el de Paracaidistas. Y hecha esta salvedad, vamos a dar una idea de la cinta como

empeño puramente cinematográfico, si-cuiera sea someramente.

Nos encontramos, en realidad, con dos películas colocadas una detrás de la otra. La primera es cómica, rayando en el as-tracán en algún instante, y gira alrededor de uno de esos paletos tradicionales, del corte de los que aparecían en los antiguos juguetes cómicos, que tiene un casual encuentro con unos soldados que descienden en sus paracaídas en el campo donde trabaja. Y, por sugestión de ellos, se alista en la Escuela de Paracaidistas. Toda esa parte se centra en las bromas que al paleta le gastan sus compañeros y en algunos pasajes sentimentales.



En la segunda parte todo cambia súbitamente, y ante los ojos del espectador se desarrolla, ya sin ninguna comicidad, naturalmente, la acción bélica en Iñfi de la Compañía a la que el protagonista pertenece.

Así nos hallamos ante un empeño cuya tónica se cambia bruscamen-te de lo jocoso en serio, de hilarante en heroica, lo que no deja de producir un cierto desconcierto en quien sigue el relato.

En la parte hilarante se han acumulado los recursos para que el público ría, a veces con ocurrencias un poco de "sal gorda". Y el público, en efecto, ríe abundantemente. Después, habremos de insistir, nos hallamos ante una película de guerra.

No es, pues, esta cinta como una continuación de aquella otra "Recluta con niño", del mismo guionista, cuya tónica jocosa se mantenía con fortuna del principio al fin.

José Luis Ozores realiza en esa mitad primera—en la segunda su intervención se incrusta en el conjunto de quienes actúan con él—una excelente labor, muy semejante a la que tanto éxito le diera en "Recluta con niño". Su comicidad es muy eficaz, y merece, en consecuencia, un sincero elogio. Los demás papeles del reparto son mucho menos importantes, y en los que les correspondieron, se distinguen José Luis Carbonell, "Kiko"; Manolo Zarzo, Pilar Cansino, Venancio Muro, Carmen Rodríguez y José Mar-co.—D.

## Antecrítica

Hoy, viernes, se inaugura oficialmente, la temporada en el teatro María Guerrero, con "El jardín de los cerezos", de Antón Chéjov, según adaptación de Josefina Sánchez-Pedreño, sobre traducción literal del ruso de Victoriano Imbert. El director, José Luis Alonso, nos envía la siguiente antecrítica:

Al ofrecerme la dirección del teatro María Guerrero, el primer problema que se me presentó fue escoger la obra de inauguración. Por varias razones me decidí por "El jardín de los cerezos". En 1960 se está celebrando el centenario del nacimiento de Antón Chejov. Con este motivo, en todas las capitales del mundo se le están dedicando artículos en la Prensa, conferencias, cursillos sobre su arte inmenso y toda clase de homenajes, paralelos a la reposición de sus más famosas comedias. A esta razón se añaden otras con peso suficiente en la era de las decisiones. Aunque parezca increíble, hasta la fecha jamás se había ofrecido en Madrid una obra de Chejov para el público de todos los días. Por un momento pensé que no se debía inaugurar la temporada del Teatro Nacional con una obra extranjera. Pero, ¿se puede considerar a Chejov extranjero? No.

**MOTOCULTOR**

*Outholder*

con **MOTOR DIESEL de 7 HP.**

FRESADORA, ÁRADO O CULTIVADOR  
REMOLQUE HASTA 1.500 KGS.

Entregas inmediatas.

**Finanzauto, S.A.**

VELAZQUEZ, 42 · ATICHA, 62  
MADRID

32 Sucursales Agrícolas

## EL FESTIVAL TAURINO DE NAVIDAD SE CELEBRARÁ EL DÍA 5

A causa del mal tiempo fue suspendido ayer el festival taurino a beneficio de la campaña de Navidad, que patrocina la esposa del Jefe del Estado, doña Carmen Polo de Franco, y que ha sido organizado por el gobernador civil de Madrid.

Este gran festejo, que ha despertado extraordinaria expectación, se celebrará el sábado 5 de noviembre, con el mismo cartel de toreros y ganaderías. Las entradas adquiridas para ayer servirán igualmente para dicha fecha.

## PROPIETARIOS!!!

COMPRARIASE INMEDIATAMENTE solar céntrico residencial, 3.000 metros en adelante. EXCLUSIVAS RAMIRO. Plaza Cortés, 4.

## BACHILLER Y PARVULARIO

Externos y mediopensionistas. Colegio Ramón y Cajal. Teléfono 246 13 45.

# Pavilla del **ALCAZAR**

¡¡EXITO!!

¡¡EXITO!!

¡¡EXITO!!

## Malta and Fernando

CON SUS MARAVILLOSOS PERROS COMEDIANTES  
"ESPECTACULAR ATRACCION MUNDIAL  
PROCEDENTE DEL PALADIUM, DE LONDRES"

La formidable "bailaora"

### MARI CARMEN ACEVEDO

EN EL GRAN CUADRO FLAMENCO  
DEL PATIO DEL ALCAZAR



★  
ESMERADO SERVICIO DE  
RESTAURANTE DESDE  
LAS 9,30 DE LA NOCHE.



ALAS MADRID

PEÑALVER - BECERRA  
METROPOLITANO - PAVON  
SAN CARLOS - PRINCIPE PIO  
BECQUER

MAÑANA, LUNES

LA PELICULA QUE TODAS LAS MUJERES  
VERAN EN SECRETO

¡¡Abajo la tiranía del sexo fuerte!! ¡Las divertidísi-  
mas peripecias de la primera mujer que conquistó  
la libertad para el sexo débil!

UNA PRODUCCION DE BASADA EN UNA COMEDIA DE  
AGATA FILMS \* MIGUEL MINURA  
DIRECTOR: FERNÁN GÓMEZ

(AUTORIZADA PARA MAYORES DE 16 AÑOS)



En los cines Peñalver y Becerra se proyectará "Bodas Reales: Balduino-Fabiola",  
reportaje en color.

MORASOL - NIZA  
«PAGA O MUERE»  
(LA MAFIA)  
ERNEST BORGNINE - ZOHRA LAMPERT  
(PARA MAYORES)

MAÑANA, LUNES  
EN PROGRAMA DOBLE

POSTAS - CHAMBERI - APOLO - PEZ  
«MELODIA DE AMOR»  
«MI ULTIMO TANGO»  
(SARA MONTIEL)  
SEGUNDA SEMANA TRIUNFAL (MAYORES)

# INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

PROYECCION DE LAS PELICULAS "¡ADIÓS, MIMI POMPON!" Y "YO NO CREO EN LOS HOMBRES"

Cartelera madrileña de espectáculos para hoy

Producción, en Eastmancolor, Cea-Tarfe Films. Argumento de la pieza teatral de Alfonso Paso. Director: Luis Marquina. Intérpretes principales: Silvia Pinal, Fernando Fernán Gómez, Catalina Bárcena, Manuel Collado, etc.

A veces la justa medida lograda en una pieza teatral se pierde al ser ésta trasplantada al cinematógrafo, y no por culpa del realizador, sino, simplemente, porque la acción teatral se diluye al convertirse en acción cinematográfica, se queda como difuminada, languidece, y se reitera. Esto sucede con "¡Adios, Mimi Pompon!", la parodia de Alfonso Paso del cine terrorífico, que al producirse con el medio de expresión que se pretende parodiar, queda mermada notablemente en cuanto a su eficacia.

Una vez pintados los tipos, esos tipos de elementos en los que el autor cargo, conforme a la intención de sátira que le movía, las tintas, lo que va sucediendo en la película, no sostiene el interés del espectador, que sólo ríe, o sonríe, según la gracia de la ocurrencia oral, en algunos pasajes del diálogo.

Y hemos de señalar, sin embargo, que la dirección de Luis Marquina es inteligente, buena la ambientación, y muy acertado el colorido. Silvia Pinal, Fernando Fernán Gómez, pues, esta noche Fernando Fernán Gómez en la adaptación de mez, Catalina Bárcena, la pieza de teatro, cena y José Luis que al pasar al cine López Vázquez, no conserva su medida, como hemos dicho, y por lo tanto su equilibrio.

Silvia Pinal y Fernando Fernán Gómez interpretan a los protagonistas con caracterizaciones acertadas y con su talento. En cuanto a Catalina Bárcena, descuella de todo el reparto e imprime a la madre un humor y una naturalidad que son muestras de su probada inteligencia de actriz.—DONALD.

## PROYECCIONES: "YO NO CREO EN LOS HOMBRES"

Producción, en blanco y negro, de Alfonso Moreno. Argumento basado en la novela radiofónica de Caridad Bravo Adams. Director: Juan J. Ortega. Intérpretes principales: Sara Montiel, Roberto Cañedo, Emperatriz Carvajal, Antonio Roa, etc.

Esta película pertenece a esa serie más o menos larga que Sara Montiel hizo hace algún tiempo en América. Se titula "Yo no creo en los hombres" y se proyecta en el cine Proyecciones. Su argumento y

desarrollo tienen todo el corte de un "serial"—emplearemos la palabreja—y responden a una novela radiofónica, más bien folletín, sin recato, y con todas las agraves allegadas para interesar e impresionar a públicos supuestamente fáciles, ya que en ocasiones no resultan tan fáciles como quienes prepararon y llevaron a término la producción desearan.

Se nos ofrece lo de casi siempre en semejantes pergeños en busca de la galería: un hombre bueno y otro malo; una mujer a merced del segundo, del que se quiere liberar, tal fin, desengañada. Y el drama, un drama con muerte violenta de algún personaje principal o secundario.

La realización de Juan J. Ortega es pobre, conforme a los medios materiales de que dispuso y a la obligada celeridad quizá a que el plan de la película le obligaba. Sara Montiel, guapa siempre, no parece, claro está, aun admitiendo que su interpretación es correcta, la misma de cuando entona canciones en películas escritas a su medida o que vienen como guante a la mano a su temperamento, con una ambientación apropiada

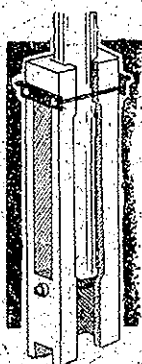


Sara Montiel, Roberto Cañedo y Rebecca Iturbide.



**Excursión a PARÍS**

Salida: 17 junio  
en los autopullmans de  
**VIAJES MELIA**  
Plaza del Callao, 3  
Goya, 23  
Hall Hotel Plaza  
Paseo Delicias, 28  
Paseo Castellana, 70



**INSTALE**  
**«ZANCAS MADRID»**  
Pretensadas  
MAXIMA CALIDAD  
MINIMO COSTE

pícite catálogo  
y precios a:

**VIGUETAS MADRID**  
S. A.  
SAGASTA, 13 - MADRID  
Teléfono 224-98 82

## EL DIA 25, CORRIDA GOYESCA EN LA MONUMENTAL

La duquesa de Alba hará el despeje a caballo en la corrida goyesca que, dentro del ciclo conmemorativo del IV centenario de la capitalidad de Madrid, organiza el Círculo de Bellas Artes a beneficio de sus actividades culturales, y que se celebrará en la Monumental el próximo día 25.

Se trata de un fastuoso espectáculo lleno de colorido, con el coso engalanado con grandes reposteros, tapices, banderas y moñas de colores de las principales ganaderías, y el facsímil de la firma de Goya, en color, en el centro del ruedo. Habrá un vistoso desfile en el que participará un grupo de muchachas de la aristocracia española, también a caballo; dos carrozas, varias calesas con majos y majas, Tunas universitarias, etc. La banda de música del Tercio Móvil de la Guardia Civil cerrará la comitiva y un piquete de alabarderos, de gran gala, dará guardia de honor.

Otro gran atractivo de la corrida goyesca que organiza el Círculo de Bellas Artes será el pregón, muy al estilo de los tiempos de Goya, obra del ilustre escritor y académico D. José María de Cossío. Se lidiará un toro de rejones por un famoso y joven caballista, y seis reses de Barcial por una terna de diestros de primera categoría.

al género que le ha dado fama y animación por el colorido.—D.

## ENTREGA DE PREMIOS OTORGADOS A ESPAÑOLES EN HOLLYWOOD

El próximo domingo, día 18, a las once y media de la mañana, en el teatro Calderón, tendrá lugar un magnífico festival para la entrega de los Galardones Hispanorama, concedidos por la Radio y la Televisión americana, a los autores españoles que han obtenido tan señalado triunfo.

Las tres canciones españolas premiadas son: "Ven mi amor" de Roberto Blasco y maestro Francisco Jattler Riera, que será interpretada por primera vez en España, por la popular estrella de la canción moderna Elia Flea; "Torero de España" de Quintero, León y Quiroga, interpretada por Imperio de Triana; y "Aquella casita azul" de Miguel del Oro y maestro Miguel C. Díaz, interpretada por el Trio Angelina.

Destacadas personalidades harán la entrega de los galardones a los autores premiados, y finalmente habrá un magnífico fin de fiesta por conocidas figuras del teatro y del cine, que habrán de sumarse a este homenaje.

## Nota de la Sociedad Anónima Teatro de la Zarzuela

Con ruego de su publicación recibimos la siguiente nota: "La Sociedad Anónima Teatro de la Zarzuela tiene especial interés en hacer constar su propósito de no contestar públicamente a las extensas declaraciones que el señor De Mendoza Lassalle viene haciendo en los periódicos.

En nuestra decisión de producirnos con la discreción y seriedad propias de nuestra ejecutoria hemos procedido a dar estado judicial al asunto de fondo que el señor De Mendoza Lassalle quiere desvirtuar, y en lo que respecta a sus declaraciones publicadas en el diario "El Alcázar", en la página 33 de su número de 12 de junio corriente, también queremos hacer constar expresamente que inmediatamente ejerceremos las acciones que en derecho proceden."

## HOMENAJE A SANTACANA EN SORIA

En el teatro Almazán, de Soria, la compañía Engudanos ha dedicado una función en homenaje a Santacana, el famoso actor trágico. Se representó el popular drama "El Idiota". El numeroso público que ocupó totalmente el teatro saludó al famoso actor a su salida con gran ovación y le aclamó durante toda la representa-

ANTES DE CASARSE, ELLA DIJO: «CUIDARE DE TI COMO UNA  
ESCLAVA»... DESPUES DE CASARSE, ERA EL QUIEN LE SERVIA  
EL DESAYUNO EN LA CAMA



ES UNA PRODUCCIÓN METROPOLI FILMS - P.C. TEIDE

# LA VIDA PRIVADA DE FULANO DE TAL



**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
**SUSANA CAMPOS**

GUADALUPE M. SAMPEDRO · ROBERTO CAMARDIEL  
DIRECTOR JOSE MA FORN

UNA REGOCIJANTE SATIRA DE LA VIDA DE RECIEN CASADOS



**PROXIMAMENTE!**

**FERNANDO F. GOMEZ**  
**PALOMA VALDES-JUANJO MENENDEZ**



**LA VENGANZA**  
**de D. MENDO**  
de PEDRO MUÑOZ SECA

**ANTONIO GARISA-LINA CANALEJAS**  
DIRECCION Y ADAPTACION  
**FERNANDO FERNAN GOMEZ**  
EASTMANCOLOR

EL DESENFRENO, LA RISA INCONTENIBLE, LA CARCAJADA CONTINUA... BUENO, ES QUE DON MENDO ES LA MONDA

Producción A. C. T. A. FILMS



hombre por el hombre y combatan con todas sus fuerzas al colonialismo y al imperialismo". Pero en esa sesión final había una ausencia significativa y que estaba en el ánimo de todos. La Delegación de Uganda se había retirado espectacularmente de la conferencia para protestar contra la negativa de una Comisión de incluir en la resolución relativa al imperialismo la mención "el imperialismo comunista de la Unión Soviética y China". La protesta y la retirada produjeron sorpresas e impresión en los reunidos. Nadie esperaba que un país africano exigiría con la energía con que lo hizo Uganda una condena del comunismo internacional. La principal resolución votada afirma que "el imperialismo, cuya acción dirigen los Estados Unidos, es la única fuente de guerra".

La conferencia ha decidido instalar en Colombo una sede permanente de los escritores afroasiáticos y ha nombrado un Comité ejecutivo que representa a veintitrés países.—C. L.

**Cruentas luchas entre las tribus kurdas y fuerzas iraquíes**

Teherán 16. Veinte personas han sido muertas, doscientas sufren heridas y más de otras doscientas han sido detenidas tras haberse reanudado la lucha entre miembros de las tribus kurdas y fuerzas del Gobierno iraquí en Kirkuk, en el norte del Iraq, esta semana.

Un comunicado del Gobierno publicado al parecer en Kirkuk asegura que desde el comienzo de las luchas, en septiembre pasado, 60 pueblos han sido saqueados y destruidos en la citada zona y detenidas unas 4.800 personas.—Efe.

**Delicada situación de los judíos en Rusia**

Nueva York 16. La revista de la comunidad judía de Nueva York "Day-Jewish Journal" publica unas declaraciones del diplomático soviético en la O. N. U., Vadim Bogoslovsky, quien explica la situación actual de los judíos en la U. R. S. S. Entre otras cosas declaró que "los científicos y técnicos judíos en la Unión Soviética están sometidos a una vigilancia especial por parte de los órganos de seguridad, a causa de sus disposiciones naturales hacia el espionaje"...—Efe.

**LOS RADIOAFICIONADOS NORTEAMERICANOS RECIBEN INFORMACION DE SU PEQUEÑO SATELITE ESPACIAL**

Washington 16. La Liga de Radioaficionados ha dado cuenta hoy de la información recibida de un pequeño satélite lanzado al espacio por un cohete del Gobierno y en el que 550 estaciones de radioaficionados en 41 Estados y 14 países han efectuado diversas observaciones, que en el espacio de veintidós días se han elevado a 4.300 contactos.

Los experimentos han demostrado, entre otras cosas, que aunque se esperaba que la temperatura en el satélite variara ampliamente, como consecuencia de hallarse el vehículo en plena luz del Sol o en la zona de sombra de la Tierra, se ha producido un inexplicable descenso de la temperatura, de 45 a 35 grados, a su paso por Italia. Asimismo, el resplandor de la aurora boreal anuló la señal. El informe dice que es posible que la señal fuera reflejada, aunque es probable que fuera absorbida. Con una potencia eléctrica inferior a la de una vulgar linterna—añadió el informe—, el satélite hubiera podido, en un circuito, retransmitir mensajes simultáneamente a California, Tejas y Kansas, si hubiera contado con un repetidor y un transmisor.—Efe.



MUY PRONTO CONOCERA USTED A... "PARRISH"... Y A LAS DESLUMBRANTES Y JOVENES ESTRELLAS QUE CONSTITUYEN LA MAXIMA REVELACION DE HOLLYWOOD



**PARRISH**

¡UNA SOLA PELICULA DIO FAMA A TRES ESTRELLAS!

## ADIOS A BRUNO WALTER, PRIMER DIRECTOR

Tuvo la suerte de oír su último concierto; mejor dicho, viajé desde muy lejos y muy de prisa para llegar a tiempo: fue hace casi dos años, en Viena, en una maravillosa mañana "a lo dulce mes de mayo" de Heine-Schumann. Estaba ya retirado del mundo de los conciertos; tenía más de ochenta años, pero no podía faltar a la cita: dirigir en Viena el concierto que conmemoraba el centenario de Mahler, su gran maestro de pentagrama, de pasión y de hermosura. Hay que cuidar el corazón para que se conserve joven; en este caso, el cuidado consistió en colocarse muy temprano a la puerta de la Musikverein, entre los estudiantes de la Academia, para verle muy de cerca. Llegó y estuvo un rato con nosotros; esbeto el paso, nervioso el gesto, pálido el color, dura y ardiente la mirada. Una enorme pasión que se humillaba para hacernos oír en el arranque de la "sinfonía incompleta" un "pianísimo" como el del mejor cuarteto del mundo, que eso es la Filarmónica de Viena cuando la dirige un maestro como Bruno Walter. Una enorme pasión que se desataba después, dirigida y tremenda tormenta, para darnos con la "Cuarta sinfonía" de Mahler, la mejor biografía, el corazón sangrando de una Viena distinta del tópico, distinta de toda, desesperada y amorosa. Ahora, en otra mañana de domingo, oyendo a Scherchen, nos dan la noticia de su muerte.

Bruno Walter heredó toda la pasión del "artista" según el modelo de Nietzsche-Mahler. Los grandes triunfos, las grandes riquezas no le ahorraron hondos, permanentes dolores. No había retórica, porque él no fue a buscarlos a voz en grito, sino que le llegaban como un destino. La neurótica que le curara el mismo Freud sólo fue accidente de director discutido. Lo horrible fueron sus espantosas desventuras familiares, freud de grandes amores. Lo horrible fue la persecución política por ser judío, a él que desesperadamente no era nada, que creía en el "misterio" sin más, pero no en la persona; en el Tú que lo sustentaba y que se iba al final de su vida tras las magias y técnicas para buscar el otro mundo. De la rara y necesaria especie de los demócratas señores, peleó, fue símbolo de peleas contra la injusticia. Tuvo que rehacer su vida cuatro veces, y llegó joven a tantos años porque buscaba a Dios una y otra vez; no le bastaba el misterio de Mahler y se metió en las entrañas de Bach, pero no en vano ha sido el mejor intérprete de Mozart, porque sólo se sentía cerca de Dios cuando tocaba la música más cercana al paraíso perdido.

Su enorme pasión no necesitó de la retórica; hereda de Mahler, sí, el corazón sangrado, pero heredó y perfeccionó una técnica portentosa hecha a través de todos los menesteres, bajos y altos, pues Bruno Walter fue sucesivamente repetidor de coros, director de ópereta, segundo director, director en provincias, director en Viena, en Munich y en Nueva York, director de todo, pero siempre, siempre, como un constante refugio, pianista de sonatas y pianista para "lieder"; hace once años le oí acompañar a la Ferrier Schubert y Schumann, y cada nota bajo la voz era herida y caricia. Ahí estaba precisamente el secreto de su técnica, la necesaria para "cantar" siempre con la orquesta.

Deja libros espléndidos, hijos por igual de la pasión y del orden; en la música nadie se ha parecido tanto a Thomas Mann, contemporáneo, vecino en Munich, amigo fraternal. Sus "Memorias", su trabajo sobre Mahler, sus escritos sobre interpretación acercan un lenguaje de hombre que se sabe de memoria, la Biblia, Homero, Shakespeare, Goethe, Nietzsche. Fue director modernísimo por la técnica, que abarca todo, desde la orquesta hasta el último habitante de la escena, pero fue hombre "antiguo" porque siempre se reservó meses en el año, días en la semana, horas en el día para la soledad; quizá para

solicitar la plegaria. Se le llorará, sobre todo, en el rincón más alegre de Europa: en el Salzburgo de Mozart, donde los deseados como él, como Zweig, como Werfel, encontraron un poco de sonrisa. Pero el mayor de todos era, sin duda alguna, este Bruno Walter, primer director del mundo, único hombre a quien el orgulloso Toscanini, más viejo, respetó y quiso.— P. Federico SOPEÑA (de la Real Academia de S. Fernando).

## TEATRO MARIA GUERRERO

7,30 (en punto)

# LA LOCA DE CHAILLOT de Jean Giraudoux

AMELIA DE LA TORRE  
OLGA PEIRO  
ANTONIO FERRANDIS  
JULIETA SERRANO  
JOSE VIVO  
AGUSTIN GONZALEZ  
ROSARIO G. A ORTEGA

y la colaboración extraordinaria de

JOSE BODALO

## CONSEJO DE LAS OBRAS DEL MONUMENTO NACIONAL A LOS CAIDOS

### ANUNCIO

Se convoca concurso público entre artistas españoles para la construcción de cuatro candelabros de 5,00 metros de altura, aproximadamente, que irán colocados en las hornacinas del crucero de la Basílica del Monumento Nacional.

Las bases para este concurso estarán de manifiesto todos los días laborables, de 11 a 13, en las oficinas del Consejo, sitas en el Palacio de Oriente.

Madrid a 15 de febrero de 1962. El Consejo-gerente. Firmado, Antonio de Mesa y Ruiz-Mateos.

## INFORMACIONES TEATRALES Y CINEMATOGRAFICAS

### ESTRENO DE LAS PELICULAS "LA VENGANZA DE DON MENDO" Y "LA BANDA DEL TERROR"

El Teatro de Cámara "Haz" presentó "La esfinge furiosa"

Producción, en Eastmancolor, de A. C. T. A-Film. Argumento de la famosa obra de Pedro Muñoz Seca. Dirección y adaptación de Fernando Fernán Gómez, que también hace el papel del protagonista. Otros artistas: Paloma Valdés, Juanjo Menéndez, Antonio Garisa, Joaquín Roa, Lina Canalejas, María Luisa Ponte, José Vívó, Paula Martel, etc.

El año 1918 se estrenó en Madrid, y en el teatro de la Comedia, por Irene Alba, Bonafé y Zorrilla, "La venganza de don Mendo", de don Pedro Muñoz Seca. El éxito fue enorme, al punto de que raro fue el español de entonces que la desconociera. Luego la pieza se ha repuesto, y su fama continúa vigente.

Al llevar "La venganza de don Mendo" al cinematógrafo, Fernando Fernán Gómez ha querido conservarla íntegramente



Fernando Fernán-Gómez, Paloma Valdés, Juanjo Menéndez y Antonio Garisa

en la pantalla con su movimiento teatral, haciendo, en suma, teatro fotografiado e introduciendo tan sólo algunos efectos como a guisa de leves ilustraciones alusivas o de subrayados según la conveniencia, que en ningún caso ha desvirtuado ni la hacen desmerecer.

Así presentamos "La venganza de don Mendo", que se proyecta en el Lope de Vega, y la escuchamos tal como cuando asistimos a su representación en un tablado. Y el público—nos place consignarlo—la acoge y la celebra con regocijo. Justo no podía suceder de otra manera, porque continúa siendo una obra maestra de nuestro teatro cómico, feliz caricatura de tragedia de ambiente histórico.

Lo más importante de la "venganza de don Mendo" son las palabras, los versos que cantan la acción, que tiran, pueden decirse, del hilo de ella, y que rezuman extraordinario ingenio.

Además de haber hecho la respetuosa adaptación y de depurarse, la inteligente realización, Fernando Fernán Gómez brinda un Don Mendo muy agitado, tanto en la composición del tipo, en sus gestos y ademanes, como en la manera de decir los versos. A su lado Paloma Valdés ofrece una Magdalena muy intencionada y expresiva, e igualmente merecen el aplauso Juanjo Menéndez, en el duque de Toro; Roa, en don Nuño; María Luisa Ponte, en doña Ramírez, y, en fin, cuantos componen el reparto.

Añadamos a los aciertos de la interpretación los de decorados y vestuarios—han divertidos anacronismos en los primeros—

ESPECTACULOS

# ESTRENO DE LAS PELICULAS «LA BECERRADA», «LA CUARTA VENTANA» Y «EL HIJO DEL CAID»

En Eastmancolor. Productor. Naga Films, S. A., para Dipenja, S. A. Fotografía: Alejandro Ulloa. Director: José María Forqué. Intérpretes: Fernando Fernán Gómez, Amparo Soler Leal, José María Roldero, Nuria Torray, María José Alfonso, Domínguez Luna, Irene Gutiérrez Caba, Ana María Noé, Heredia, Lepe, Perichicot, F. Fernández, Gándia, Ruiz, Carmen Santonja, Alicia Hermida, Rafaela Aparicio, Ana María Ventura y Antonio Bienvenida, Antonio Ordóñez y Mondeño. Cines: Pompeya, Palace, Goyarre, Voz y Rosales.

Un extraño encanto, casi imposible de definir, se desprende de la contemplación de esta película. Se dan en ella de manera generosa todos esos tópicos que juegan siempre en lo popular, en lo colorista, alrededor del mundo de los toros. Parece así, de pronto, otro ejemplo del tipismo indígena tan fácil en ese trozo meridional español que suena por encima con bulla de cascabel y brilla con un color violento. Pero en «La becerrada» andan por dentro con paso desigual y por eso más percepti-



Fernando Fernán Gómez, María José Alfonso Nuria Torray y Amparo Soler Leal

ble una serie de calidades hermosas y medio escondidas que estallan de pronto ante los ojos con un acierto y una gracia mucho más graves y trascendentes por sus imprevistas calidades.

José María Forqué ha hecho para mí gusto una película desigual y encantadora. «La becerrada» es una especie de tierno cuento popular cuyo final, entrevisto, muy pronto deriva en las últimas secuencias hacia otra diana no imaginada de caliente poesía. Este vaivén, este caminar un tanto vacilante entre lo cómico, lo popular y lo poético apuntala siempre con una serie de hallazgos de la mayor finura aquellas tres positivas condiciones.

Forqué se ha rodeado de un grupo excelente de intérpretes y los maneja de admirable modo. Para cada uno de ellos debiera traer aquí un elogio al lado de su nombre a pesar de la fugacidad de sus presencias. Traigo, sí, a los tres diestros, Antonio Bienvenida, Antonio Ordóñez y «Mondeño» que pusieron en «La becerrada» la hermosa planta de su condición torera en unas breves y oportunísimas apariciones. Traigo a las tres monjas, Amparo Soler Leal, Nuria Torray y María José Alfonso, milagrosas empresarias en esta especie de celestial festejo, y a Ana María Noé su maternal y tierna superiora. Traigo a José María Roldero, en un papel genérico de ingeniosísima pintura resuelto con apretada gracia de gran cómico. Y traigo, por último a Fernando Fernán Gómez, el «Juncal» de «La becerrada», que sólo en su increíble caminar —justificando su apodo— por las calles del pueblo y en la despedida de las tres monjas, bajo la lluvia, en una escena risueña pero de extraordinario patetismo, define con soberbia naturalidad su condición de gran actor.

El guión de «La becerrada», de vulgar apariencia, está sostenido a ratos por una

gracia dialógica, por unas situaciones gráficas de vivísimo ingenio que son siempre el mejor soporte para la buena mecánica del buen cine. En su transparente color resaltan las escenas taurinas muy bien dosificadas, someras y concretas; y la hermosura del campo sureño, de esa baja Andalucía en su toque salobre con el mar. «La becerrada» es una obra sorprendente por su vena inesperada, por su gracia imprevista, por su trasfondo poético lleno de ternura, de inocencia, de bondad y a veces de melancolía. Película de corte menudo, de recastado horizonte pero gozosa para la contemplación, la sonrisa y hasta el ensimismamiento.—Gabriel GARCÍA ESPINA.

## ROXY "A": «LA CUARTA VENTANA»

Productor: Juro Films. Fotografía: Torres Garriga. Director: Julio Coll. Intérpretes: Emma Penella, Elisa Montés, Teresa Pavez, Angel del Pozo, Gloria Osuna, Luis Induni y Leo Anchovich.

Los misterios de las ventanas atisbadas desde la jejanía de otra ventana con ayuda de unos prismáticos, fueron siempre un



Emma Penella, Elisa Montés, Teresa Pavez y Gloria Osuna

estupendo aliciente para el cine. Esa indagatoria silenciosa, ese entrar en la intimidad ajena con el auxilio de la distancia y del secreto, como a pie desnudo, con la misteriosa cordina de la impunidad, levantaron más de una vez la arquitectura de películas inolvidables.

Pero esta «cuarta ventana» de Julio Coll tiene una medida de más recordadas ambiciones. Y juegan mucho más en la casi inocente anécdota los puestos de observación que los observados. Estos últimos son únicamente un apoyo de distantes y hermosas ejemplaridades para el mal ejemplo que palpita en ese hogar en que las her-

manas Penella fingien, con buen aplomo de actrices y con desgarrar, una alegre vida, mucho más desventurada que alegre. La película tiene un corte policiaco que apenas llega a profundizar en la siempre agradecida vena del género. Y ese desequilibrio entre el propósito intrigante y el tono melodramático que domina en casi toda la obra distrae las dispersas atenciones de uno y otro «estrado», con la inevitable merma para el interés general.

La película está correctamente puesta a punto. Y las tres hermanas, dentro de un apesadumbrado mal vivir en esta cinematográfica tropelía, resuelven el problema de «La cuarta ventana», y cambian su propio ambiente por otro más incómodo, pero también más honorable.—G. E.

## REX: «EL HIJO DEL CAID»

Producción en Euroscope y Eastmancolor. Argumento: Nino Stresa. Director: Mario Costa. Intérpretes principales: Gordon Scott, Cristina Gaioni, Moira Orfei, Jany Clais, Alberto Farnese, Nando Tamberlani, Luciano Benetti, Maria Grazia Spina y Mitchell Gordon.

Según nuestros recuerdos, bastante vagos ya, no se parecen mucho la película estrenada ahora y la de idéntico título que contribuyó a acrecentar la ya consolidada fama de Rodolfo Valentino. Pero lo que desde luego podemos asegurar, es que no existe semejanza alguna ni física ni artísticamente entre el malogrado actor italiano y éste a quien se corrió ahora el personaje, Gordon Scott, un hércules de fenomenal musculatura, a imagen y semejanza de Steve Reeves, el casi deforme



Mitchell Gordon, Moira Orfei y Gordon Scott

«Mister Universo», y que debe, posiblemente, su encumbramiento a haber ganado, como él, algún concurso de los que con cierta frecuencia se celebran en las playas del Sur de Francia.

Realizada, pues, a la medida de las limitadas facultades de su protagonista, cuya labor como intérprete, casi inexistente, podría calificarse, benévolutamente, de «sobria», la cinta es, como puede deducirse poco más o menos, un cuentecillo de aventuras, propio para entretener a un público infantil o de adultos no muy exigentes; y en la que se suceden sin tragua las cabalgadas a caballo o sobre camello, y las luchas cuerpo a cuerpo, o con armas blancas o de fuego, de las que, naturalmente, sale siempre triunfante el inefable Kerim, «El hijo del caid».

Mario Costa, que dirigió discretamente el «film», ha movido con indudable acierto a la numerosa y bien vestida comarsaría, mejor en las secuencias que se desarrollan en el desierto que las que «rodadas» en estudio transcurren en decorados que tienen cierto aire de «boite» nocturna realizados con verdadero derroche de purpurina.—G. BOLAN.

## Representaciones populares de teatro

La Comisión de Deportes y Festejos del Ayuntamiento de Madrid, nos ruega la publicación de la siguiente nota:

Mañana, miércoles, y dentro de los festejos de San Isidro, comenzarán en la plaza de la República Dominicana, bajo el patrocinio del Excmo. Ayuntamiento de Madrid, una serie de representaciones populares. Se pondrá en escena, por la compañía Teatro de Humor, la comedia de Lope de Vega «La malsuada».

La entrada será totalmente gratuita. Las

## LOS CANASTEROS

Barbieri, 10 - Tel. 232 39 51

JUEVES, DIA 30

HOMENAJE DE DESPEDIDA DE LOS GENIALES ARTISTAS

LUISA ORTEGA

Y ARTURO PAVON

Viernes 31, reaparición del genio del canto

MANOLO CARACOL

Lo que el público esperaba (RESERVE SU MESA)





**LA SINFONICA, EN EL MONUMENTAL**

**ESPECTACULOS**

**ESTRENO DE «EL CAPITAN VENENO», EN VERSION DE RUIZ IRIARTE**

En un programa con Albéniz y con el "Dainis", de Ravel, tan propicios al alboroto y al alborozo del público, quiso Spiteri, muy generosamente, hacer de un estreno de Victorino Bohevarria autentico homenaje a la persona. Quiso, quiso bien y lo logró: Bohevarria es un músico, un compositor trabajador de cada día, inquieto ante cada novedad, abierto el corazón y el oído a las músicas de los jóvenes, apasionado espectador en todos los sitios donde se oye y se discute la música viva. "Muñecos de trapo" es una "suite" que está pidiendo con urgencia un montaje de "ballet": salvo en el segundo tiempo, amenazado por ciertos toques de fácil verismo, la obra consigue felizmente mantenerse en ese carácter típico en que el "gesto" plástico funciona como motivo de inspiración. Si el Strawninsky de "Petrouchka" mucho y un poco el Falla de "El Retablo" pueden señalarse como fuentes de influencia, mejor, porque casi no caben otras a la hora de decorar instrumentalmente una materia leve, graciosa, apta para el ingenio y para cierta melancolía. El autor saludó entre aclamaciones.

Aun siendo tan bella, tan querida y tan popular no se da muchas veces la "Sinfonía incompleta" de Schubert. Para ella hay dos normas de interpretación: dejar cantar, frasear los instrumentos, llevarlos más desde el ritmo interno que desde el rígido compás y no hacer de los fuertes ni estallido ni excesivo contraste porque esta obra, especialmente en el segundo tiempo, hace de la orquesta, genialmente, "lied" y cuarteto. Tanto preocupaba esto a Bruno Walter—lo vi y lo oí en el último concierto de su vida—que variaba la coloración "ocultando" un poco, difuminando el metal, Spiteri, cuyo gesto es tan eficaz para "embalar", para hacer que la orquesta brille, llevó Schubert atenido precisamente a extremar los contrastes, cuadruplicando con exceso entradas y matices. Los leales a la Sinfónica recordarán conmigo lo siguiente: hace más de treinta años, con motivo del éxito de la película "Vuelan mis canciones", Arbós anunció la "Incompleta". La dirigió casi sin gesto, casi sin moverse, atento a que todo el mundo cantara como la cuerda, el clarinete y el oboe...—P. Federico SOPENA.

**HOY, FIESTA DE SANTA CECILIA**

Hoy, viernes, celebran los músicos españoles la fiesta de su Patrona Santa Cecilia. A las once de la mañana, en la Iglesia del Carmen, el coro de la catedral y una nutrida orquesta, dirigidos por el maestro Barrón, interpretarán la misa de Silke. Asistirán a la misa el obispo-vicario capitular de Madrid, doctor García Lahiguera. Predicará en la misa el padre Federico Sopena. Por la tarde, a las seis, el Conservatorio de Música celebrará el tradicional concierto y reparto de premios.

**LA CORAL GIJONESA, EN EL MINISTERIO DE INFORMACION**

Mañana, sábado, actuará en el teatro del Ministerio de Información y Turismo la Coral Gijonesa, fundada en el año 1954, y que ha obtenido cuatro primeros premios en los certámenes corales de Mieres y Salinas, en 1961 y 1962. Este año ha conseguido en Llangollen el primer premio, en competencia con otras treinta y ocho masas corales.

**ORQUESTA NACIONAL**

Vandermoot, Hanni Marck Cosack. Hoy, 6,45, Palacio Música.—R.

**TEATRO MARQUINA**

Lunes 25, 7 tarde. Niños Cantores de Viena. Opera: Offenbach, Palestrina, Gallus, Kodaly, Schubert, Strauss. Localidades en taquilla.—R.

**NIÑOS CANTORES DE VIENA**

Teatro Marquina. Lunes 25, 7 tarde. Opera: Offenbach, Palestrina, Gallus, Kodaly, Schubert, Strauss. Localidades en taquilla.—R.



Julia Caba, Gemma Cuervo, Fernando F. Gómez y María Luisa Ponte, intérpretes de "El capitán Veneno", estrenada anoche en el teatro Marquina.

Teatro: Marquina. Título: "El capitán Veneno". Autor: De la novela, Pedro Antonio de Alarcón; de la versión teatral, Victor Ruiz Iriarte. Decorados y figurines: Santiago Ontañón. Dirección: Ruiz Iriarte y Fernán-Gómez. Principales intérpretes: Fernando Fernán-Gómez, Gemma Cuervo y María Luisa Ponte.

Buen cuento infantil, Buena, buenísima ilustración de una historia que tiene todos los colores y sabores de una pastelería de lujo. ¡Buen pastel, vaya! Aquí están todos los ingredientes típicos de la tarta monumental realizada, ejecutada y coronada por un pastelero habilitado y concienzudo.

La historia del "Capitán Veneno", contada por Pedro Antonio de Alarcón en una de sus novelas menos brillantes, admite—ahí está la prueba—una transposición teatral. Es la historia del hombre de acción clausurado por accidente, inmovilizado y obligado a vivir en un caldo de cultivo al que está muy poco acostumbrado. El tal capitán es, realmente, una caricatura de hombre. Su trazado es burdo, cómico, exagerado. Alarcón vivió un clima en que el material novelesco, extraído

de una sociedad heterogénea y revuelta, permitía tratamientos "nacionales" o tratamientos "regionales". La novela se escindió en relatos "naturales" y relatos "personales". Alarcón, aquí, trató un material de orden "humano". Ese "material" lo ordenó con una óptica muy ingenua y primaria. Alarcón trató a sus figuras de una forma apasionada y sentimental. No pudo evitar enjuiciamiento el comportamiento de sus personajes. Era un realista que utilizaba sólo aquella parte de la realidad que más convenía a sus intenciones. La verosimilitud tuvo una medida simplemente estética. El romanticismo, el moralismo, la truculencia, el dibujo de grueso perfil, la gracia, la maldicia, el extremismo de las situaciones, son de Alarcón.

La adaptación de Ruiz Iriarte, pícaro y hábil, habilísima, reconoce con mucho tino y sensibilidad que un tratamiento "realista" nos resultaría intolerable. Ruiz Iriarte tema sus distancias, sonríe, se separa, rehace con ternura la época, lo agrega como un suplemento, pone un poco de ironía, poda los trozos de prosa muerta, dialoga nuevamente, espiga las situaciones fundamentales y reelabora, completamente, la historia. Muy bien.

La representación acusa, por el empleo de dos técnicas diferentes y alternadas, la perspicacia de Fernán-Gómez. Hay cuadros que nos son contados, casi con un guiño de ojos, jugando y aceptando la complicidad del espectador. Hay parlamentos recitados de cara al público. Hay apartes y soliloquios. Luego, de repente, hay un tratamiento realista del espacio teatral y de la "manera" de enfocar una escena, se pierde el tonillo burlesco y se nos sirve una ración de naturalismo directo. A mí me parece que la pasada de María Luisa Ponte por el escenario, en silencio, con el capitán inmóvil en la silla, es de las que arruinan o redondean la carrera de una actriz. Me parece que la escena de la moribunda que confía su hija a aquel hombre grandullón, violento y terrible es una escena "de folletín". Me parece que no se puede hacer más ni mejor para ennoblecir una situación que roza el melodrama, para medir los efectos y dignificarlos. Sólo por esa relación—Fernán-Gómez-Ponte—valdría la pena ver esta comedia. Y también por Gemma Cuervo, guapa, con bonita voz, con un solo registro dentro de su personaje—"quiero casarme con el capitán"—administrado mesuradamente desde el primer encuen-

**TEATRO RECOLETTOS**  
 Todos los días, 7 y 11  
 gran éxito de la obra más genialmente alegre y divertida de  
**PIRANDELLO**  
**«EL HOMBRE, LA BESTIA Y LA VIRTUD»**  
 Por  
**ANTONIO PRIETO**  
**ESPERANZA GRASES**  
**GABRIEL LLOPART**

## LOS CONCIERTOS DE CUENCA

Estreno de una obra de Joaquín Rodrigo

### ESPECTÁCULOS

Cuenca 17. (Crónica de nuestro enviado especial.) Lo que hace Cuenca es inédito en la vida musical española: "encargar" cada una obra de música religiosa a determinado compositor. Mompou, Remacha, Halffter, ahora Joaquín Rodrigo, han respondido a la llamada; un nuevo capítulo en la música española. La obra de este año, la de Rodrigo, es de una rara y sugestiva belleza. El escoger como texto uno de los himnos de Amram es ya acierto rotundo, y más con la preciosa versión castellana de Victoria Cambi. La obra está, claro, en la línea típica del Rodrigo que escribe para voces femeninas. Ahora bien: entre las "Dulcineas" y este himno se ha metido todo el mundo de influencias, y en ellas, creo yo, la decisiva de Webern; decisiva por su concisión, por su inmensa y sencilla capacidad para poner la música en la vecindad del silencio, de un misterio inexpressado hasta él. Entonces, el Rodrigo de siempre apura al máximo la concisión—la obra dura siete minutos—, inventa su tonalidad evanescente, tonalidad de notas y de timbres—notas y "sonidos"—, aunque la expresión parezca dudosa, coloca las tres voces femeninas regidas por la valentía de la más aguda, pero valentía que es también denámica dentro del misterio, envuelto siempre en una orquestación ingravida, exquisita. Esa percusión, ese vibráfono, esa "celesta" descubiertos en mucho por la música de hoy, pero convertidos pronto en la mayor parte de esa música en tónico de muy sucio ruido, pasan por la sabia, madura técnica de Rodrigo para hacerse expresión de lo inefable. Lo mismo ocurre con la "simbólica" de los dos grupos de notas que encuadran la obra. Desde el punto de vista de estricta música religiosa, ésta de Rodrigo, dentro de la nueva liturgia, debe ocupar en el capítulo de la "participación por el esplendor" un sitio singular: es la "intimidad" de la noche que se hace día en la Vigilia pasual. Y esta obra la vemos como el prólogo a la "Misa de esplendor", humilde y radiante, que Rodrigo puede y debe hacer.

Odón Alonso ha dirigido con cariño, con emoción verdadera, la obra de Rodrigo que no es difícil en sí, pero que exige una batuta muy acostumbrada a manejar timbres que ahora son belleza. Ana María Higuera fue, con su voz, la batuta interior, logrando que la enorme dificultad no acusara ni en un solo momento la aspereza; Alicia de la Victoria y Ana Orán dieron la bella y exacta réplica, lo mismo que el coro de López Cobos en su breve intervención, modelo en la obra de Rodrigo de "música en prosa", significativa por eso mismo. La iglesia de San Miguel, abarrotada hasta el conflicto. A la salida, en la noche suspirada por tibia, recogida y solemne, la larga fila de luces, de estrellas bajas y movidas en el camino—los numerosos coches que volvían a Madrid después del concierto—eran el mejor testimonio de cómo se nota el interés cuando el estreno es importante. Cuenca nos da lo que casi siempre nos niegan los más peripuestos festivales: "encargo" con entusiasmo y con sentido.—F. Federico SOPEÑA.

## LOS ESTRENOS TEATRALES DE HOY

"Noche de San Juan" (María Guerrero), "Mayores con reparos" (Reina Victoria) y "Los caminos de Damasco" (Cómico).

*Hoy se estrena en el teatro oficial María Guerrero, la obra en dos actos "Noches de San Juan" (segundo premio Lope de Vega), original de Ricardo López Aranda. Su autor nos envía, para su publicación, las siguientes cuartillas de presentación:*

"Ante todo, mis más cordiales saludos; seguramente ya no me recuerdan; yo a ustedes, sí; charlamos durante dos horas hace cuatro años; desde entonces he trabajado día a día y muy duramente para poder reanudar aquel diálogo; el haber obtenido el segundo premio nacional de Teatro Lope de Vega me ha dado la oportunidad de charlar nuevamente con ustedes esta noche; la espera ha sido larga: ¡cuatro años! Les confieso que hubo momentos en que pensé que no lo lograría jamás.

Esto es como una llamada telefónica concertando una cita; están ustedes al otro lado del hilo, han descolgado y oigo su voz que me dice: "¿Quién es y qué quiere?" Y yo no sé que responder, a pesar de haber soñado tantas veces con lo que les diría cuando el telón estuviera a punto de alzarse, nuevamente, ante una obra mía; me encuentro con la misma timidez e indecisión de cuando "Cerca de las estrellas".

¡Me gustaría tanto que esta noche ustedes pensarán que no ha resultado estéril tanto trabajo silencioso y tenaz durante este tiempo!

Sé bien que si algo le agrada a ustedes en "Noches de San Juan" se deberá, sin duda, a los extraordinarios actores del teatro María Guerrero y al joven y gran director Angel F. Montesinos; a ellos les conocen ustedes bien; en cuanto a mí, es, seguramente, mi última oportunidad. Si a ustedes les gusta la obra, quizá pueda estrenar alguna otra—cinco en total—, fruto del trabajo de estos años; si la pierdo, todo habrá quedado en un bello sueño que me brindó la oportunidad de conocerlos hace cuatro años y... decirles adiós ahora.

Cuelgo; no quiero molestarles más; gracias por todo y... ¡hasta esta noche! Ricardo LOPEZ ARANDA."

### "MAYORES CON REPAROS"

*Esta noche, en el teatro Reina Victoria, será puesta en escena la comedia "Mayores con reparos". Su autor nos dice:*

"Hay una clase de comedias que tienen su origen en unos tipos; esos tipos nos dan una situación, y como consecuencia de todo esto, un argumento. "Mayores con reparos" no tiene argumento, no pretende demostrar nada, no tiene tesis, ni mensaje, ni dos cuartos de baño.

Es éste un teatro que podríamos denominar de "retaguardia", sin alcohólicos, parricidas, ninfomaníacos, incestuosos, ni humor negro; de llevar algún tinte esta función yo le pondría un ligero color verde tirando a amarillo. Usted se preguntará: "¿Y qué es lo que ha pretendido este hombre?" Muy sencillo: provocar a cuerpo limpio una sonrisa inteligente con unas armas honradas y unas señoritas muy poco honradas. Propósito tan digno y noble como el de Aristófanes, pongo por caso.

"Mayores con reparos" consta de tres historias enlazadas por un lugar común. El lugar común es la situación que se le plantea a un hombre español, que vive en Madrid en la época actual, si por casualidad o por lo que sea "liga" con una señorita de un cabaret. ¿Que eso a usted le parece una tontería? Puede que tenga usted razón, pero yo le juro, con la mano puesta en el corazón, que eso no lo he inventado yo. Existe, como existe la ópera y la música concreta. Yo me he limitado a hacer una comedia realista y que sea como la vida misma.

"Mayores con reparos" tiene tres plan-

teamientos, como todo en la vida; tres nudos, como las cuerdas de los marinos, y tres desenlaces, como las señoritas de vida alegre; porque cada acto es una comedia cortita. Cuando empecé a escribir teatro vi claramente que escribir un buen primer acto se le puede ocurrir a cualquiera; escribir un primer acto bueno y un segundo aceptable, ya es más difícil, y escribir un buen primer acto, un segundo aceptable y un tercero estupendo, ya es como de brujería. Yo he buscado una solución fácil y aquí está: tres obras cortitas que se pueden representar alterando el orden de los actos, que probablemente no alterará para nada el producto. Así es que en cuanto usted me diga que el tercero es el más flojito, yo le pongo el primero, y todos tan contentos. Porque, como usted verá, ésta es una comedia totalmente funcional.

"Mayores con reparos" es un ejercicio de interpretación; Analia Gadé y Fernando Fernán Gómez realizan tres tipos totalmente distintos entre sí... ¡y cómo los hacen! Es como un... "¿quién da más?" o "más difícil todavía". Son, sin duda alguna, dos monstruos sagrados de la escena española. La dirección de Fernando, irreprochable. Los decorados son de Santiago Ontañón, que han sabido captar perfectamente el aire distinto de las tres historias; están estupendamente realizados por Manuel López.

Y nada más. A todos, mis más expresivas gracias, y a ustedes también, por leerse esto tan largo.—Juan José ALONSO MILLAN."

### "LOS CAMINOS DE DAMASCO"

*Hoy se estrena en el teatro Cómico "Los caminos de Damasco", de la que es autor Emilio Candá. En la autocrítica, dice:*

"Hace poco leí en A B C, precisamente, un artículo de César González-Ruano, admirable como todos los suyos, en el que, poco más o menos, decía que cuando uno se dispone a escribir una comedia se da cuenta de las enormes dificultades que entraña este género literario, como son mover los personajes y describir sus caracteres. "Resultado—son las palabras exactas de González-Ruano—que una comedia por las buenas, en tres actos, a la hora de ponerse a escribirla, es mucho más difícil de hacer que otra en la que un explicador venga, de vez en vez, a contarnos lo que piensan los personajes y nos dicen, o casi recitan en voz alta, lo que serían largas acotaciones en un teatro escrito para no ser representado." Estoy por completo de acuerdo con el ilustre cronista.

"Los caminos de Damasco" es una de esas comedias "por las buenas". Es decir: está escrita a la manera clásica y eterna. No pretendo de ningún modo ser original ni descubrir nada que no sea del común de la gente. El tema, aunque expuesto con cierta crudeza, está tratado con el máximo respeto y una inocultable emoción.

Todo el peso de la obra gravita sobre Andrés Mejuto y José Luis Pellicena. Yo estoy particularmente satisfecho de la la-

## DECORE CON FOTOGRAFÍAS

Amplio muestrario para fotos gigantes. Plásticos, fotografía industrial y publicitaria especial para catálogos.

Gama

MONTERA, 43 - Madrid-14  
Tels. 231 57 51 - 231 74 32

TEATRO LA BATUÑA

Empresa COLSADA

MÚLTIPLES REPRESENTACIONES

Madrid

Jueves 22

noviembre de 2007

# ABC

1 euro

Año CIV

Número 33.580

www.abc.es

FUNDADO EN 1903 POR DON TORCUATO LUCA DE TENA

Edredón nórdico Hoy, con ABC, nuevo cupón para conseguirlo ... 111

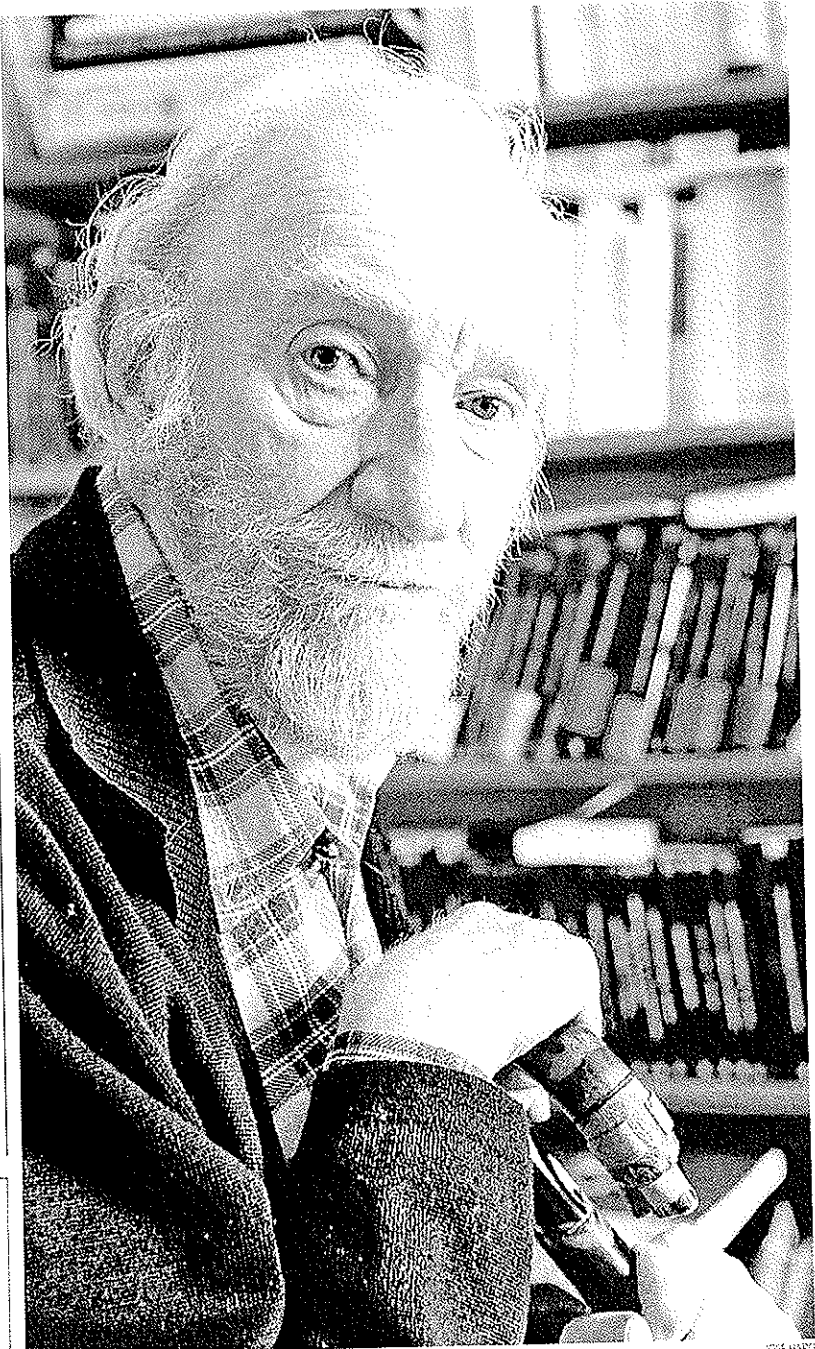
## Responsables de Batasuna seleccionan las listas de ANV a las generales

Una «comisión» en la sombra los elige entre **más de mil candidatos** que han pasado ya una criba en octubre — La coalición sabe que la **Fiscalía será más dura** ahora que durante la tregua ... 10

La telebasura, en el punto de mira de los jueces tras el asesinato de la mujer rusa

«El diario de Patricia» podría ser responsable civil, según la vocal del CGPJ Montserrat Comas — Las tv, entre la crítica y la solidaridad ... 24

La Bolsa española y las europeas caen más del 2% arrastradas por EE.UU. ... Edit. y 38



Fernán-Gómez, en una de sus últimas entrevistas realizada hace ahora justo un año

## El genio atronador de Fernando Fernán-Gómez calla a los 86 años

«El Campo de Calaveras», Tercera inédita del escritor y actor fallecido ayer

Escriben M. Gutiérrez Aragón, J. L. Garci, E. Rodríguez Marchante, S. Martínez-Fornés, J. I. García Garzón y M. García Posada ... 84

## CUMPLEN AÑOS



**Boris Becker 40**  
Paloma San Basilio 57  
Gonzalo Alonso  
Martínez 53  
Jaime Lee Curtis 49  
Scarlett Johansson 23  
Esperanza Roy 72  
Terry Gilliam 67

## FUE NOTICIA EN ABC



## Hace 32 años

Juan Carlos I de Borbón jura como Rey de España.

## EFEMÉRIDES

**1901** Nace Joaquín Rodrigo.  
**1963** Asesinado a tiros en Dallas el presidente de los Estados Unidos, John F. Kennedy, de 44 años.  
**1978** Las Cortes aprueban el Estatuto de Autonomía de Galicia.  
**1986** El Príncipe Don Felipe de Borbón preside en Oviedo por primera vez la entrega de los Premios «Príncipe de Asturias».  
**2000** Detectado en Galicia el primer caso de «vacas locas» de España.  
**2002** Los obispos españoles aprueban el documento sobre el terrorismo.  
**2006** El Hospital Clínico de Barcelona efectúa con éxito, por primera vez en España, un trasplante renal de un donante vivo y con grupo sanguíneo incompatible con el receptor.



Victor Rabinowitz

## NECROLÓGICAS

## Victor Rabinowitz

El que fuera abogado del dictador cubano, Fidel Castro, así como de los Panteras Negras, murió ayer a los 96 años en su domicilio de Manhattan, en el corazón de Nueva York. En sus memorias publicadas en 1996, «Izquierdista sin arrepentimiento», Rabinowitz reveló que fue afiliado del Partido Comunista estadounidense desde 1942, cuando Estados Unidos y la Unión Soviética eran aliados en la guerra, hasta principios de los sesenta porque le parecía la mejor manera de luchar por la justicia social.

En 1960, Castro contrató a Rabinowitz para defender la nacionalización de propiedades estadounidenses en Cuba. Rabinowitz ganó el juicio con el argumento de que las cortes estadounidenses no podían cuestionar los asuntos internos de otros países.

En otro caso que llegó a la

Corte Suprema de Estados Unidos, Rabinowitz argumentó sin éxito contra la constitucionalidad de una ley que obligaba a los dirigentes sindicales a jurar que no eran comunistas.

## Paula Sacristán

Ha muerto Paula Sacristán, o sería mejor decir que Paula Sacristán ha terminado de morir, después de años de pequeños sufrimientos y grandes privaciones. Para muchos su nombre dirá muy poco y resulta difícil hablar de alguien, contar la vida de quien supo mantenerse en la discreta retaguardia y hacer discreta su vida y mejor la de los demás. El oficio de vivir y la aventura de morir tienen grandezas y secretos que sólo en raras ocasiones aparecen en las páginas de los periódicos.

Paula Sacristán era la mujer de Manuel Alcántara, sin duda uno de los mejores poetas y más brillantes articulistas que nos queda. Paula no era sólo algo así como la infraestructura vital de Manolo, su apacible reserva de vida y la compañera de secretos insondables. Más allá de las turbulencias de la vida, de los sobresaltos de los días, hubo siempre entre ellos un extraño pacto de entusiasmo y comprensión. Paula también publicó un libro, un libro divertido de relatos en los que hablaba, sencilla y claramente, de la vida, de su vida y de Manolo. Es el único lujo que se permitió en una vida de generoso apoyo a los demás; una vida en la que ejerció de

lugar de referencia y de fuente de entusiasmo para muchas personas.

En los versos de Manolo, en sus artículos en los que deslumbran las sentencias de solitario observador de la vida, no resulta muy difícil intuir a Paula: la mujer que hizo posible todo lo demás, esa literatura brillante y cotidiana que nos salpica el alma, día a día, sin faltar un solo día, desde las páginas de los periódicos. Ni hoy ni mañana habrá artículo de Manolo Alcántara. Y no lo habrá porque Paula Sacristán ha dejado de morir ahora que casi empiece el invierno.

Pablo JIMÉNEZ BURILLO

## Javier Berastain

Javier Berastain, alto directivo del Grupo Barceló, ha fallecido víctima de un cáncer que le llevó el pasado verano a abandonar su puesto de director general para Europa de Barceló Hotels&Resorts. Nació en Madrid en 1953, casado y con cuatro hijos, prácticamente desarrolló toda su actividad profesional en la empresa balear. Licenciado en Ciencias Económicas por la Universidad de Bilbao y diplomado en Dirección de Empresas por el IESE, fue responsable en su primera etapa en Barceló del Departamento de Control y Auditoría interna.

## Ilmo Sr. don Alejandro Crespo Calabria del Real, Ilustre y Primitivo Capítulo Noble de Caballeros de la Merced

En la esquila publicada el lunes 19 de noviembre de 2007, por error en la transcripción del texto, se puso como persona fallecida a don Antonio Crespo Calabria, siendo el nombre correcto don Alejandro Crespo Calabria.-R.

## VIDA SOCIAL

## Natalicio

La señora de Álvarez Selgas (don Alberto), de soltera Trinidad Cordero Cordero, ha dado a luz un niño, segundo de sus hijos que recibirá en el bautismo el nombre de Pablo.

## Colegio San Luis de los Franceses

La Asociación de Antiguos Alumnos se complace en invitar a la celebración anual del primer domingo de Adviento (2 de diciembre 2007), a las

11,00 horas. En la sede del colegio de la calle Portugete, 1, Pozuelo de Alarcón.

## Antiguos Alumnos del Colegio Cristo Rey

El próximo sábado, día 24, a las 17,30 horas, en la Parroquia de Santa Cristina de Madrid (Paseo de Extremadura) los antiguos alumnos del Colegio Cristo Rey, C/ Santa Úrsula, 5, Madrid, celebrarán una Eucaristía. Posteriormente la Comunidad ofrecerá en el Colegio un vino español. Los asistentes podrán participar también en una Tómbola a beneficio de la misión que tienen en Santibáñez-Cochabamba (Bolivia).

## Gala internacional de Danza

Los bailarines del Ballet Nacional de Cuba, Hayna Gutiérrez y Miguelángel Blanco se presentarán en la Gala Internacional de Danza, que se celebrará hoy en el Teatro Tomás y Valiente de Fuenlabrada, Madrid. Intendrán también el Royal Ballet de Londres, el Ballet de la Ópera de Viena e importantes compañías de flamenco.

## TEATRO

## «La telaraña» de Agatha Christie en el Colegio Ntra. Sra. del Recuerdo

Pasado mañana sábado, día 24, a las 19,00 horas, el Grupo de Teatro «Recuerdo» de la Asociación Loyola de Padres de Alumnos del Colegio Nuestra Señora del Recuerdo representará «La telaraña» de Agatha Christie en el teatro del Colegio, Plaza del Duque de Pastrana, 5, Madrid. Tel: 913 022 640.

## PREMIOS

## Entrega de premios del XIV Concurso «Háblame de amor y de amistad»

Hoy jueves, día 22, a las 19,00 horas, en el Salón de Actos del Montepío de Teléfonos, calle Valverde, 17, Madrid, se hará entrega de los premios «Háblame de amor y de amistad» que han sido otorgados a Manuel Ramón Moya Bascuñana y Teresa Núñez González en la modalidad de poesía y para Luis A. Arroyo Gómez y Juan Lorenzo Collado Gómez en la de narrativa. El jurado estuvo presidido por Juan Bautista Grau Olivé.

## ESQUELAS

†  
**FERNANDO FERNÁN  
GÓMEZ**

**AUTOR  
Y CONSEJERO DE LA SGAE**

Los autores y editores de la SGAE lamentan tan sensible pérdida y se unen al dolor de su familia

(2)

# CULTURA ESPECTÁCULOS

www.abc.es/culturayespectaculos

## Muere Fernando Fernán-Gómez, el tiempo es ya amarillo

Tierno y tímido, el genio emprendió el extraño viaje a los 86 años. Director, actor, iautor, autor!, se baja el telón del cine español

POR ANTONIO ASTORGA  
FOTO SIGEFREDO

MADRID. A las seis de la tarde de ayer murió en La Paz Fernando Fernán-Gómez, un cruce de Leonardo y Cyrano con ojos de diablillo verde. 6 Goyas («El viaje a ninguna parte»: 3; «Belle époque», «El abuelo», «Lázaro»), 1 Oscar («Belle époque»), 1 Oso de Oro de Berlín, triunfador en Venecia, San Sebastián... Ayer le lloraban cómicos —él era uno de ellos— y pícaros, señoritas de pitimini y mendigos, vates y cuentistas, castañeras y loteros, pobres de la Gran Vía y hambrientos con cartel...

—Diablo, mariposa, oso, ¿su animal preferido, don Fernando?  
—El perro. Porque aprendió a convivir con los hombres.

Fernando Fernán-Gómez es el cine: la pantalla, el acomodador, el proyccionista, y hasta el tipo que te vendía las palomitas. Soñaba con ser «un iiiñeñoriiiñito!!! rico», pero el día que cayó la primera bomba sobre Madrid confiesa que se «cagó». Y entonces se dio cuenta de que no sería aventurero. Cuando Madrid dejó de ser una ciudad cercada comenzó a andar; a andar, a andar y llegó hasta... Leganés. «Vengo del mundo, de la liberación!», dijo a las gentes de allí, y les invitó a coñac. Se veía demasiado flaco, y poco agraciado fisi-

camente después de que una muchacha en flor le encarara: «Fernando, a ti no se te puede destruir; tú ya estás destruido». Ex-noctámbulo y ex-noctívago, en casa de Lola Flores conoció a Ava Gardner y a Frank Sinatra, a quien le pidió que cantase «Saint Louis Blues». La «Voz» le miró con cara de «huele mierdas». Después el animal más bello del mundo le susurró algo en inglés, y él pidió traducción a uno que pasaba por allí: «Que dice que si tiene usted ganas de joder ahí tiene a mi mujer; que siempre está dispuesta». Lo contó amarrado a «La silla» que le colocaron ante la cámara David Trueba y Luis Alegre, su penúltima seducción a la cámara. La última, y póstuma, será «Fuera de carta», de Nacho G. Velilla.

**El traidor era su temperamento**  
En «La silla» confesaba que las mujeres no le atraían por cul-tas: «Si necesito una maestra ya buscaré a alguien que me enseñe filosofía medieval», ilustraba. Le gustaba cultivar la antipatía para liberarse, pero el traidor era su temperamento. Fue su temperamento quien mandaba «a la miiieeeeerda!» al pesado de turno, y aunque las telebasuras repiqueten hoy esa imagen, bórrenla de sus ojos, y miren a Fernán-Gómez como lo que era: un genio tímido. Esa timidez le

### Pésame de los Reyes y los Príncipes de Asturias

Sus Majestades los Reyes y los Príncipes de Asturias enviaron ayer sendos telegramas de condolencia a Emma Cohen, viuda de Fernando Fernán-Gómez, y hacen extensivos sus sentimientos de dolor a los hijos del actor. Los Reyes y los Príncipes destacaron su polifacética figura clave de las artes españolas

llevó a acompañar un día a Luis Lucía, que le anunció: «Tengo ganas de pegarle a alguien». Y Lucía se lió a mamporros con el vecino de barra.

Fernando Fernán-Gómez nació circunstancialmente en Lima el 28 de agosto de 1921, durante una gira teatral de su madre, la actriz Carola Fernández-Gómez. Su abuela materna lo trajo a España con sólo unos meses de vida. En 1940 Jardiel lo descubrió en «Los ladrones somos gente honrada». Seductor, conversador delicioso, lírico, irónico, surrealista, barroco, disparatado, lo que no podíamos negarle a don Fernando era un encanto, un don personal. No le gustaba distinguirse por su ternura porque no estaba de moda,

pero destilaba puro ternasco. Sospechaba que su humor se le había ido amargando con los años. «De joven era feo, débil y tenía envidia de Paco Rabal y Jorge Mistral», decía. Pero, ¿cómo se veía este «Molière español»? —José Luis Garcé dixit— ante un espejo? «Muy mal, más con una ventaja: «No me he estropeado con el paso del tiempo. Ya estaba estropeado desde mi juventud», disparaba.

En «En la ciudad sin límites» Fernán-Gómez luchaba contra el «Malvado Carabel» cáncer. Llevaba un mes ingresado en la unidad de oncología de La Paz, donde ayer se extinguió una vida grande, enorme, que ha regalado 200 películas, dirigido 30, y escrito 29. F. F-G estuvo en los grandes hitos del cine, como en «Esa pareja feliz» (1953), debut en la dirección conjunta de Luis García Berlanga y Juan Antonio Bardem.

Fernán-Gómez era un acorazado humanísimo, pintoresco, extravagante, cómico, lírico, trágico, poético. Rezumó amor hacia las vidas de aquellas gentes que viajaban en trenes de mala muerte por las ciudades de España levantando el tinglado de la antigua y moderna farsa, en muchos casos viajando a ninguna parte: «Señoras y señores, con ustedes ¡los cómicos!». Era uno de los nuestros.

—Y la vida, ¿sigue siendo una gran farsa, señor Fernán-Gómez?

—Cuestión demasiado filosófica —respondía—. ¿Cómo vamos a llamar «gran farsa» a los miles de niños muertos de hambre en cualquier lugar?

Llegó una noche, como su amigo Umbral, al Café Gijón, «educadísimo, elegantísimo y con temperamento». «Ha sido un usado golfo madrileño —lo dibujaba el autor de «Mortal y rosa»—: lo cual le honra: a los usados por la vida y las mujeres».

Padeció la guerra como víctima, pero atizado por una posguerra durísima. Galdós, Víctor Hugo, Salgarí fueron sus maestros literarios, y el teatro español le debe el resurgimiento de los clásicos. ¿Cómo le abonamos esa deuda? «Simplemente diciéndolo», susurraba. Cuando hablaba parecía Don Quijote. «¿Por qué? ¿Cree usted que estoy medio chalado?», espetaba. «¡Válgame Dios!, Señor de Albrit, es porque nos recuerda a los dibujos animados de Alonso Quijana a quien usted concedía ro-



tunda y poderosa voz». «Bueno, si es así no me molesto. Prefiero tener un grado de locura como el que tenía don Quijote, y no el de Hitler o cualquier personaje de esta calaña».

### Labrador de amistades

Fernán-Gómez labraba la amistad, y tenía muchísimos amigos: Manuel Alexandre, sus hermanos «Rambal», Umbral, Álvaro de Luna: «Si he conservado unos cuantos amigos es porque he tenido la fortuna de tropezar con gente inteligente y comprensiva», reconocía. De la amistad hablaba en «El tiempo amarillo», sus memorables memorias: «Por encima del amor filial, del paternal, del fraterno, sitúa Moutaigne la amistad. Y de esa relación entre los hombres hace Epicuro la columna vertebral de su filosofía. Pero nos están poniendo difícil la amistad».

Trabajó mucho, tal vez demasiado. Escribía Terceras para

Manuel Gutiérrez Aragón

Director de cine



### UN PERSONAJE Y UN PENSADOR

Fernando Fernán-Gómez ha sido para todo el mundo mucho más que un actor o un director. Era un personaje de una época, en el que se encarna toda una manera de vivir y de entender el mundo, desde

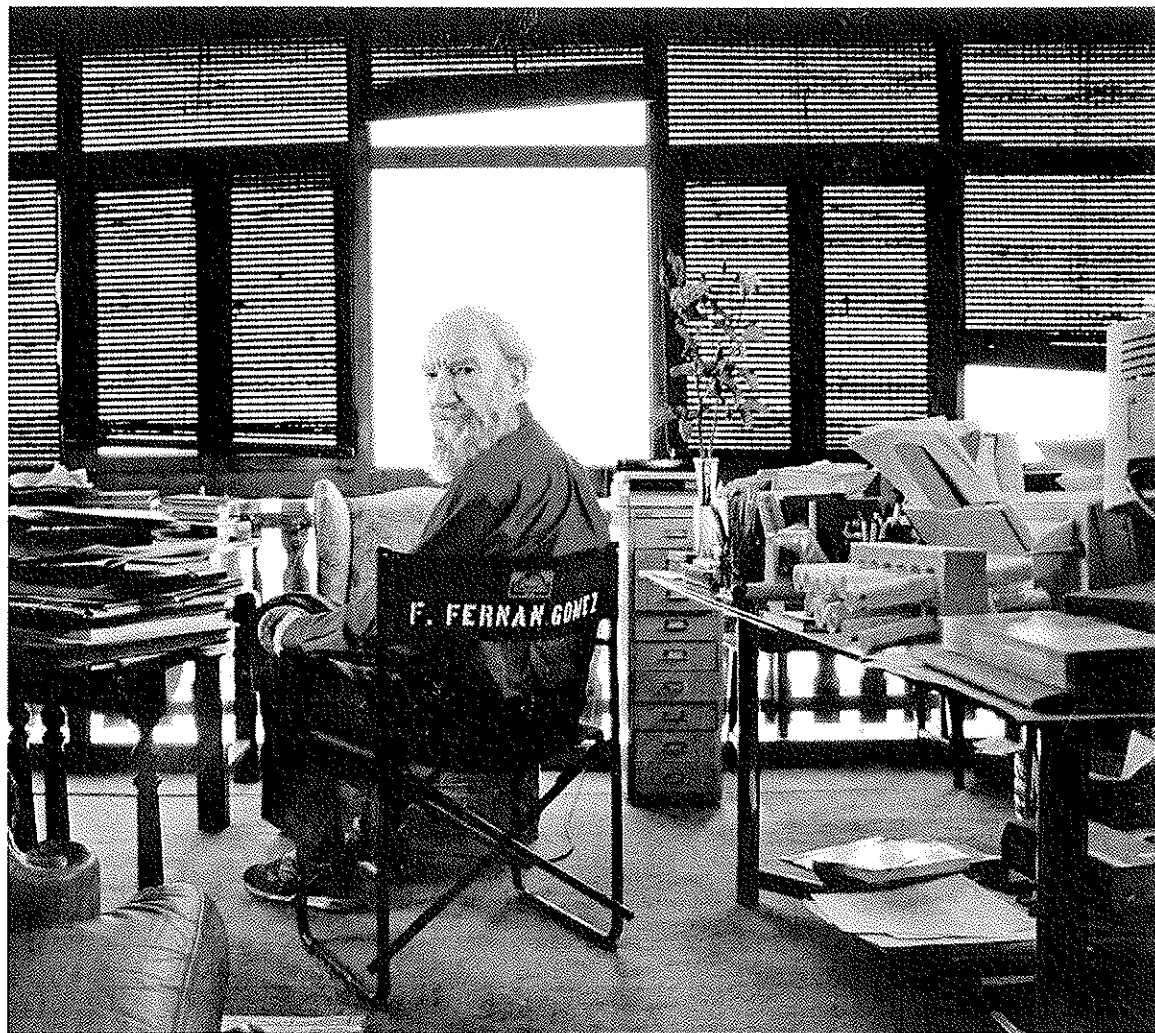
apurar la noche y salir a hacer obras de teatro o películas. Fernando es el hombre que más y mejor ha reflexionado sobre la profesión de actor en Europa, en títulos como «El viaje a ninguna parte», en conversaciones, en todo. Confieso que había personajes que sólo escribía porque sabía que los interpretaría Fernando. Cuando ya no los pudo hacer, tuve que dejar de escribirlos.

Trabajando, Fernando Fernán-Gómez no era bromista o irónico, como podría pensarse. Era riguroso y concentrado, nada dado a la improvisación. Hacía su papel sin adornos. Ni siquiera era el típico actor que brindaba sugerencias. Fuera,

tuve una gran amistad con él, pero en el trabajo no se prestaba a compadres. Era muy estricto y ni siquiera le gustaba hablar de política o de fútbol. Compartimos teatro en el Centro Dramático Nacional, donde montábamos nuestras obras a la vez, pero nunca hizo ni una sola observación sobre el trabajo de los demás.

Fernando, en definitiva, ha sido un hombre que vivía, actuaba y pensaba como un personaje, un hombre irrepetible que distinguía muy bien su papel como actor y como intelectual. Era un personaje cuando escribía, cuando actuaba, cuando hablaba, incluso cuando tomaba café.

Su capilla ardiente se instalará hoy en el teatro Español, y será incinerado mañana



Fernando Fernán-Gómez, en su despacho, con motivo de una entrevista realizada en 1999

lo quiten de la cabeza. El público, hoy por hoy, prefiere a los americanos. Nosotros le preferimos a él.

En su dorada madurez seguía ejerciendo como escritor; actor; novelista, director de teatro y de cine, articulista y en todas esas tareas se desenvolvía de una manera inigualable. Y... ¿picaro? «Puedo haber parecido picaro, pero no creo haberlo sido. Cuando los demás saben que uno es actor resulta muy difícil enredarlos con picardías. Este oficio despierta mucha desconfianza».

Partidario del amor libre, recuerda que de pequeño era «católico escasamente practicante». Como escritor inteligente huía instintivamente del tópico; era como el perro de caza ante las víboras: levantaba la cabeza de golpe. ¿Se tropezó con muchas víboras en su carrera? «Si asociamos víboras a tópicos es posible que en lo que he escrito abunden». No abundaban, y con «El saloncito de mis tiempos» honró el Mariano de Cavia, en su Casa de ABC. Premio Príncipe de Asturias de las Artes, Nacional de Cine y Teatro, Medalla de Oro de la Academia de Cine, Fernando era Fernán-Gómez y su circunstancia: «Para muchos la olla podrida es un plato muy sabroso». Sostenía que la televisión se había convertido en opio para el pueblo, «aunque de esto no se desprende mi opinión sobre el opio», matizaba. Sobre las ideologías mantenía que lo que murió fue «la utilización que se ha hecho y se sigue haciendo de esas ideologías, la falsificación de algunas de ellas para convertirlas en simples materias alimenticias».

¿Cuál era el estado de su humor? «Por los dolores reumáticos estoy de mal humor. Por todo lo demás, en pocas ocasiones me he encontrado de mejor humor», genializaba.

Cuando cumplió los ochenta años, un amigo dijo que él era el «vago que más trabajaba de España».

—¿Se dejaría clonar por el bien de España?

—Sí, ¿por qué no? Si le conviene a mi empresario...

—¿Hay demasiada «calaña» gobernando nuestras vidas?

—No sé si viene a cuento algo que escribió Jorge Luis Borges: «Quizá los hombres merezcamos algún día que no haya gobiernos», —concluía.

En «El tiempo amarillo» glossaba la vejez: «No es agradable, no es placentera, no produce ningún gozo por sí misma; pero tampoco es dolorosa, si no se convierte en enfermedad».

El tiempo es ya amarillo. Fernando Fernán-Gómez tiene toda la vida por delante.

ABC, novelas, guiones..., pero las mayores satisfacciones de su carrera como actor se las dio la convivencia con sus compañeros de rodaje y viaje. Ennoblecía la escena, el cine, la literatura, el teatro, y la Academia, donde ingresó en 2000, y en la que introdujo el invento de los hermanos Lumiere. En una de sus Terceras en ABC, titulada «Divagación sobre el cine mundial», Fernán-Gómez profetizaba: «Los que nos ganamos el pan y el whisky con el cine español sabemos en qué consiste que salga el tiro por la culata. Muchas de las películas en que intervenimos resultan frustradas. No reciben el apoyo de la crítica ni la curiosidad del público. Sigue ocurriendo así».

Fernando Fernán-Gómez ha sido el personaje más profundo, original y extenso de la vida lírica, lúdica, cultural, poética, teatral y cinematográfica española desde hace 86 años. Sin sus her-

manos Paco Rabal, —«Rambal» le llamaba él—, Cela, Marsillach, Umbral, la cultura española se queda huérfana de talentos. Con Rabal había química: «Por Fernando Fernán-Gómez hago lo que sea, su grandeza como actor le ha convertido en un mito», le definía el genio de Águilas. Cuando era mozo, inocente y noctívago, Fernán-Gómez le preguntaba: «¿Hermano Rambal, ¿dónde vamos esta noche?». Él le contestaba: «A Pasapoga, que está muy de moda; a Morocco, que no está mal tampoco, o a Fontonia, que es una gloria...». Umbral sostenía que, a cierta hora ya de la madrugada, emergía otro Fernán-Gómez, porque «se ponía surrealista, disparatado, complejo, vamos, de estar con él hasta las 9 de la mañana en saludable costumbre».

En el cine F-FG ha dirigido obras sublimas, inalcanzables —«Manicomio», «La vida por delante», «El malvado Caramel»,

«La vida alrededor», «El extraño viaje», «El mundo sigue», «El picaro», «El viaje a ninguna parte»...—, y ha volcado su estratagémico talento actuando en «Esa pareja feliz», «Balarrasa», «La mies es mucha», «La lengua de las mariposas»... y ha sido gigante en teatro, en televisión...

Sobre el (mal)trato al cine en

Ha interpretado 200 películas, dirigido 30, escrito 29, y defendido a los actores, su tribu urbana

Era premio Príncipe de Asturias de las Artes, Mariano de Cavia y Nacional de Cine y Teatro

España denunciaba: «Es imposible defenderse de la presión que el cine americano ejerce contra las cinematografías nacionales». Y subrayaba: «Si uno es un fracasado, por saberlo no se convierte en un triunfador». Más que enamorarse, se «entactaba». Y la palabra amor la entendía así: «Es una amistad exaltada a la que se unen los placeres del tacto».

Divorciado de la cantante María Dolores Pradera, con la que se casó en 1945 y tuvo dos hijos, Fernán-Gómez contrajo matrimonio civil con la actriz Enma Cohen, en 2000, en el hospital donde se recuperaba de una operación de cáncer.

A su madre, excepcional actriz, se lo debía casi todo, como una buena parte de su ternura. Y a los jóvenes actores y actrices les animaba: «Puestos a imaginar, si lo que quieren es dedicarse a ser actores o actrices de cine españoles, mi consejo es que se

## LOS PERSONAJES

1945. Actor

**Domingo de carnaval**

Fernando debe investigar el asesinato de una prestamista usurera, cuyo cadáver ha aparecido en su domicilio, en pleno Rastro madrileño. Uno de los mejores títulos de Edgar Neville y la primera gran película del actor, que había debutado dos años antes en «Turbante blanco»

1958. Director y actor

**La vida por delante**

Obra maestra que retrata la España de los años cincuenta y muestra la madurez de Fernando Fernán-Gómez como actor, director y guionista. Su enorme éxito propició la secuela «La vida alrededor», también deliciosa y de nuevo con Anafía Gadé como compañera de reparto

1964. Director

**El extraño viaje**

Esperpento basado en el «crimen de Mazagón», en el que unos hermanos desaparecieron misteriosamente. Ácido y genial, su autor debió sortear la censura, que obligó a aplazar su estreno. Como director, Fernán-Gómez demostró que no sólo sabía hacer comedias

1973. Actor

**El espíritu de la colmena**

La que para muchos es la mejor película española de todos los tiempos no podía existir sin la presencia de Fernando. Esta obra maestra de Víctor Erice ganó la Concha de Oro en el festival de San Sebastián



El actor en «El pícaro», una de sus más emblemáticas interpretaciones para televisión

## Grande como un continente y eterno como un gerundio

Nadie era Fernando Fernán-Gómez. De él, puramente de él, **sólo podíamos certificar su voz profunda y teatral**, con la que sabía honrar a Valle y, llegado el caso, deshonrarse a sí mismo: «¡A la mierda!» No pretendía admiraciones

POR E. RODRÍGUEZ MARCHANTE

Un continente. Eso es Fernando Fernán-Gómez dentro de esa redondez achatada del cine español. Y como cualquier continente, inabarcable a un simple golpe de mirada: es eso, pero también lo contrario: húmedo y seco, montañoso y llano, frondoso y árido, concurrido y

desolado, cómico y trágico. Un tipo serio con vis cómica. Un encantador malhumorado. Un poeta burlón y malhablado. Un listín de telefónica...

Tan ancho y versátil, que da a elegir la ruta que se quiera entre sus varios puntos luminosos: Articulista cristalino que cuenta historias para que los demás serían mientras él supu-

ra. Actor de tablas y verso entregado a la prosaica tarea de comer del cine. Director de media docena de películas imposibles de encerrar en un artículo o en un teatro. Creador de personajes que se beben el tiempo con sed de eternidad. Bebedor eterno que apura hasta la última gota de su tiempo como si fuera tan intocable como sus personajes...

Nadie como él ha explicado tan claro, contundente y graciosamente triste la incompatible verdad entre un actor de verso y un actor de plano como en esa escena sublime de «El viaje a ninguna parte», cuando el viejo cómico se presta a interpretar una vulgar secuencia de re-

lleno en una película más... Nadie ha retratado el frío en el día a día de los cómicos... Nadie se ha contado a sí mismo tan solo y vencido como aquel hombre tras los vitrales y entre las colmenas... La vida por delante... La vida alrededor... Nadie, en fin, ha cantado las cuarenta en un casino como lo hizo aquel Conde de Albrit, Señor de Jerusalén y de Polán que conocimos como «El abuelo».

Extraño viaje de un creador, o mejor, un pensador; para llegar de aquel tenebroso paisaje de sus películas malditas hasta ese otro sarcástico y herrumbroso de otras como «Siete mil días juntos», el colmo de la contraluz. Hace no mucho

tiempo, se sentó en una silla para contarle a la cámara que lo vasto y lo basto riman con la esencia de la finura: un documental sencillo, que exudaba humor socarrón y cínica elocuencia, que dejaba entrever su propio personaje a lo largo de los siglos, desde aquel pícaro, a ratos quijotesco, hasta el humanista empapado en alcohol, vida y milagros o un entrañable y malvado Carabel.

Nadie era Fernando Fernán Gómez. De él, puramente de él, sólo podíamos certificar su voz profunda y teatral, con la que sabía honrar a Valle y, llegado el caso, deshonrarse a sí mismo: «¡a la mierda!». No pretendía admiraciones, lo cual, en un actor, de verso o prosa, de escena o plató, es algo fuera de toda lógica y comprensión. Los siglos le pedirán cuentas; y ahí permanecerá siempre, visto para sentencia. Pero conocemos con certeza el veredicto: un continente y un contenido. Y eterno como un gerundio: Fernando.

1986. Actor y director

**El viaje a ninguna parte**

Este filme, una de las obras capitales de su filmografía, ha visto la luz en casi todas las versiones posibles, como novela, como serial radiofónico, como película y como audiolibro. Quizá sea el momento de grabar la serie

1992. Actor

**Belle époque**

Rafael Azcona escribió uno de los papeles principales de esta comedia de Fernando Trueba, que ganó el Oscar, con la mente puesta en su único intérprete posible. El actor es un pintor liberal que vive en un caserón durante la II República junto a sus cuatro hijas, a cuál más guapa

1999. Actor

**La lengua de las mariposas**

De nuevo portentoso, Fernando Fernán-Gómez da vida a un inolvidable maestro, víctima del odio que generan las guerras. José Luis Cuerda supo confrontar la mirada de un niño con la sabiduría de toda una vida

2005. Actor

**Para que no me olvides**

Patricia Ferreira fue una de las últimas afortunadas en dirigir al genio en este excelente dramón que se permite un momento de sutil comedia, cuando Fernando desata su ira y a punto está de mandar a alguien «a la mierda»

**LA DIMENSIÓN HUMANA DE FERNANDO**

«Su generosidad sin límites le llevaba a desprenderse de algo valioso e irrepetible si con ello hacía feliz a alguno de sus amigos»



**Santiago Martínez-Fornés**

Médico

Pocos afortunados hemos tenido el privilegio de compartir la intimidad de F. F.G. durante cuarenta años, y comprobar que su imagen pública tenía poco que ver con la persona generosa, respetuosa, entrañable y tímida que era. Jugaba a enfadarse con los medios de comunicación y con algún coleccionista de autógrafos—Círculo de Bellas Artes—. Pero, a veces se desmadraba. Me recordaba a los dos únicos enfados explosivos que presencié en otro gran tímido, mi maestro Don Gregorio Marañón.

Al día siguiente de la disputa en el Círculo Bellas Artes se doña en la consulta: «Este mal carácter mío, Santiago, me juega malas pasadas que luego soy el primero en lamentar». Se tranquilizó por completo cuando le convencí de que, al contrario, tenía muy buen carácter: «Lo que te traiciona es el temperamento». Desde entonces, cuando empezaba a sentirse incómodo con algún periodista poco respetuoso terminaba la entrevista: «Y no me enfado más con usted porque me lo tiene prohibido mi médico por razones de salud».

Ingresé en su círculo más íntimo en mayo del 68—¡buena fecha para estrechar lazos!—, cuando apareció en mi consulta con un «síndrome de la pedrada» en la pantorrilla derecha, que había surgido bruscamente—como una pedrada—durante la representación de una obra de Alonso Millán en la que encarnaba a un rico patán. Le aconsejé una sencilla medicación y que le adquiriesen un garrote a tono con el papel que representaba. Le permitió seguir las representaciones con dolor moderado y una leve

cojera, tan frecuente antes en el medio rural.

Quedé admirado al contemplar cómo manejaba el garrote y cómo lo convirtió en órgano expresivo del cazurro rural que personificaba. Tanto que—desaparecida la cojera—siguió con el garrote hasta finalizar el contrato. Hoy forma parte del museo que guardo en mi consulta. Su generosidad—sin límites—le llevaba a desprenderse de algo valioso e irrepetible si con ello hacía feliz a alguno de sus amigos.

A medida que iba estrenando obras de teatro o películas estableció la impagable costumbre de regalarme el texto original con todas las anotaciones que hacía durante los ensayos o dirección del filme. Encuadradas en cuero por el último gran artesano del gremio que ejerce en Madrid y dedicadas todas por Fernando sobre el cuero en letras de oro. Las últimas, acompañadas de un fascículo con 30-40 deliciosos cómics, pintados a plumilla y co-

loreados para ilustrar a sus colaboradores cómo imaginaba el maestro la localización, los personajes, su expresión, gestos, indumentaria.

Esa mezcla de creatividad, riqueza expresiva y gracia de sus cómics constituye una joya. Las tres tesis doctorales sobre su obra—dos, para la Sorbona—utilizaron los textos en mi consulta. Soy plenamente consciente de que este tesoro—que guardo como oro en paño—deberá ser expuesto en alguna ocasión para gozo de los devotos de Fernando.

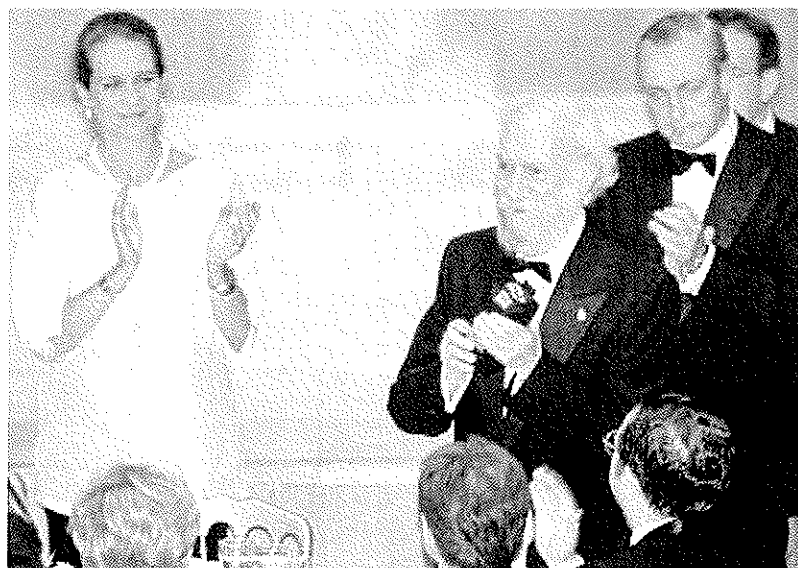
Cada dedicatoria es única e irrepetible. Por ejemplo, el de su libro de poemas «A Roma por algo»: «Al Dr. Santiago Martínez-Fornés. A veces uno piensa mudarse de casa. ¿Cómo voy a hacerlo yo, que tengo en la mía la salud y la amistad?» Jamás agradeceré al maestro la confianza y el privilegio de cuidar su voz y su salud. Siguió fumando—pese a los consejos del doctor Loredo y los míos—hasta que empezó

a quebrarse la voz. Esa voz única e irrepetible de Fernando, que tanto echamos de menos en los escenarios y películas de hoy. Nos fue fácil entonces motivarle para que hiciese el gran esfuerzo de abandonar el tabaco.

En los últimos años—cuando se trasladó de la Castellana a la Urbanización de Santo Domingo—, compartí el cuidado de su salud con los doctores Pilar Guiu y López de Letona. Al final, dos graves episodios exigieron su ingreso hospitalario. Primero, en la Clínica de la Concepción y posteriormente en La Paz, donde falleció.

Jamás se quejó de dolor o incomodidad alguna. Emma Cohen se convirtió en su ángel de la guarda, y vivía exclusivamente para cuidarle y mirarle. Murió tranquilo, relajado, como pidiendo perdón por las molestias que pudiese ocasionar.

No he conocido a nadie que jugase con las palabras con el talento, la cultura y la ironía de Borges o Fernán-Gómez. Pero no conseguí—por ceguera de los posibles responsables—que alguien montase y filmara este diálogo para la posteridad. Mientras tus textos originales tiemblen en mis manos, tú y yo seguiremos vivos. Gracias, Fernando, por haber sido tú.



En 2000 recibió en la Casa de ABC el premio Mariano de Cavia de manos de la infanta Doña Elena

LA SUERTE ES DE TODOS. TOMA PARTE.

555 MILLONES DE EUROS. EL GORDO MÁS GRANDE DEL MUNDO.

22 DE DICIEMBRE. SORTEO EXTRAORDINARIO DE NAVIDAD. Lotería Nacional. ¡Juega la suerte tu acompañando!



## REACCIONES

## «No tengo palabras, salvo que estoy jodido»

José Sacristán

Lo que siento en estos momentos no es traducible en palabras. Soy incapaz de expresar lo que siento, salvo que estoy jodido, que me siento vacío, con una orfandad enorme, porque más allá de su grandeza era mi amigo

## «Un actor irrepitible, un ser prodigioso»

José Luis López-Vázquez

Fue uno de sus compañeros de reparto más frecuentes. «Fue un actor irrepitible, un ser prodigioso y no tiene sustituto». El actor destacó también «la gravedad de espíritu de un hombre esencialmente sencillo y ético»

## «Uno de los últimos de una gran estirpe»

Aitana Sánchez-Gijón

La actriz, que rodó a sus órdenes «El mar y el tiempo», señaló que era «uno de los últimos actores de esa gran estirpe que nos está dejando poco a poco». «El lo era todo para las artes escénicas españolas», comentó.

## «Un agudo escritor, de opinión insobornable»

Gerardo Vera

El director del Centro Dramático Nacional cree que el mejor homenaje que se le puede hacer es «volver a ver "El viaje a ninguna parte"». «Es una persona irremplazable, un agudo escritor, de opinión insobornable», añadió

## «No hay nadie a su altura, su sombra es enorme»

Ángeles González-Sinde

«No hay nadie que esté a la altura del hueco que deja como actor, director y autor de guiones, obras de teatro y novelas, su sombra es enorme», afirmó la presidenta de la Academia de las Artes y las Ciencias Cinematográficas

## GRANDE DE ESPAÑA

Fernando no sólo ha sido actor, sino que ha reivindicado el papel del actor. Ha sido un director extraordinario y un escritor maravilloso

## José Luis García

Director



La noticia de la muerte de Fernando Fernán-Gómez me deja tocado, sobrecogido, como a todos los que estamos en pleno rodaje del «Dos de Mayo». Lo bueno es que en un día tan triste me encuentro en compañía de intérpretes y amigos suyos, como Manolo Galiana, Miguel Rollán, Tina Sainz, Quim Gutiérrez... y la triste noticia de su muerte, no por esperada, nos ha dejado conmocionados. Se nos ha muerto un grande de España.

Me siento honrado y orgulloso de haber hecho «El Abuelo» con él; de haber sido miembro del Jurado del premio Mariano de Cavia que le concedimos por unanimidad en la Casa de ABC; y de haberle dedicado un número en la revista «Nickel Odeón» a su inmensa figura y personalidad.

Fernando no sólo ha sido actor, sino que ha reivindicado el papel del actor. Ha sido un director extraordinario, un escritor maravilloso —«Las bicicletas son para el verano», «El tiempo amarillo»—; era alguien que pasaba por encima de lo que se proponía como creador y artista. A todos los que hemos trabajado con él nos ha dejado una huella enorme. En particular, mi trato con él siempre ha sido magnífico en los tres proyectos cinematográficos que compartimos.

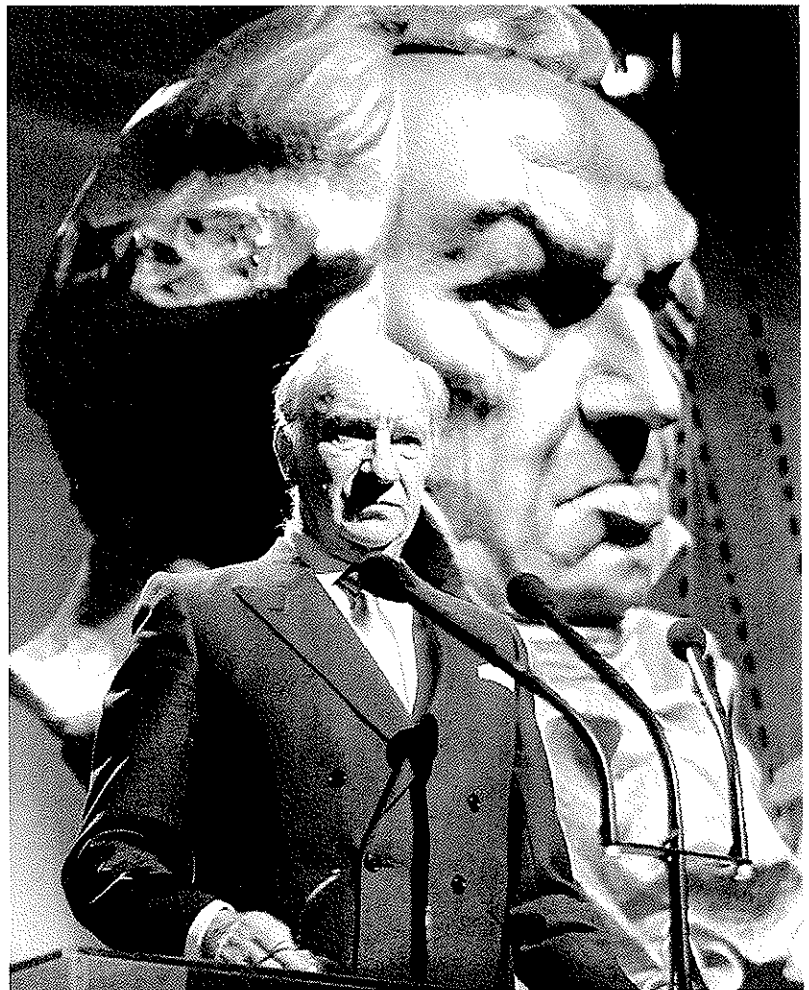
Fernando ha sido un hombre divertido que brillaba por su inteligencia. Era un ser humano de una inteligencia y de una clarividencia absolutas. Quiero desmentir rotundamente que fuera, como se decía de él, un hombre «huraño», o

que «estaba airado...» Jamás lo vi así, conmigo nunca lo estuve, y eso que he estado con él rodando, fuera de rodaje, en Hollywood, en Los Ángeles, y jamás se ha comportado como un hombre airado o gruñón.

Me viene a la memoria una anécdota estúpida al respecto que muestra muy bien cómo era Fernando: allá en la Meca del cine, nos metimos un día en una limusina enorme repleta de licores: whisky, coñac... Allí dentro nos encontrábamos Mariano Rajoy, que entonces era ministro de Cultura; Pio Cabanillas, que era el director de RTVE; Luis María Delgado, amigo de Fernando, y director de cine también, que ha fallecido este año; Emma Cohen, y un servidor. Entonces, de repente, el chófer de la limusina se dirigió a Pio, que era el que hablaba maravillosamente inglés, para preguntarle dónde íbamos. Y Fernando salta y le pregunta a su vez: «¿Cómo dice usted, caballero?», con esa voz rotunda, enorme. Pio le traduce: «¿Que a dónde vamos?» Y Fernando aclara: «¿Cómo que a dónde vamos? A ningún sitio, joder, con lo bien que se está aquí dentro, y con todo lo que tenemos, es imposible estar mejor. Con whisky, televisión, charla y tertulia, a ningún lado vamos, coño».

Fernando honró la Real Academia. Recuerdo que el día que vimos «El abuelo» junto a Sus Majestades los Reyes le dije a Fernando: «Vas a ser académico». Y así ha sido. Con él entró el cine en la Academia, y ya era hora. Hasta ese momento lo representaba Julián Marías, pero su relación con el cine era más reflexiva, más analítica.

Fernando ha sido un magnífico actor y escritor, y su obra teatral extraordinaria. Hace algunos años estuvimos durante doce semanas en Asturias rodando «El Abuelo» —creo que también para él fueron unos



El actor, en la segunda edición de los Goya, en 1988. Fue el más laureado del cine español

«Ha sido magnífico como cineasta, como autor, como dialoguista. Ha sido una persona que sabía conversar, con la que se podía hablar»

«Era un ser humano de una inteligencia y una clarividencia absolutas. No era huraño, como se ha dicho de él»

días extraordinarios—, y tuve el placer y la oportunidad de dar muchos paseos junto a él por aquel maravilloso y estupefaciente paisaje asturiano. Compartimos sobremesas y en cada momento me daba cuenta de que Fernando ha sido, es, y será un grande de España, que, normalmente no son los que aparecen y conocemos.

Los grandes de España han sido hombres como Picasso, como Ortega y Gasset, como Falla, como Antonio Mingote, como él. Ha sido magnífico como cineasta, como autor, como dialoguista. Ha sido una persona que sabía conversar, con la que

se podía hablar y que era capaz de contar las cosas de una manera amenísima.

En su haber tiene un póker de obras maestras: «La vida por delante», «El extraño viaje», «El mundo sigue» y «El viaje a ninguna parte». Ha sido un actor colosal y le recuerdo así en interpretaciones asombrosas en cine: «Balarras» y «El abuelo», que no se hubiera hecho sin él, y teatro: «Sonata a Kruiser» y «El pensamiento». Para mí siempre ha sido una experiencia maravillosa trabajar con él, un orgullo y un privilegio.

Así era F.F.G.

## cultura

## El adiós a un creador

## Muere el cómico total

El actor, director y escritor Fernando Fernán-Gómez fallece a los 86 años

ELSA FERNÁNDEZ-SANTOS  
Madrid

Le gustaban el tango *Caminito* y Marlene Dietrich, había nacido en Lima en 1921 durante una gira teatral de su madre, la actriz Carola Fernán-Gómez, y su voz impar era todo un símbolo para el cine español. Fernando Fernán-Gómez murió ayer a los 86 años en el hospital La Paz de Madrid rodeado de su compañera durante los últimos 35 años, la actriz Emma Cohen y de sus dos hijos, Elena y Fernando, fruto de su matrimonio con la cantante María Dolores Pradera. Los restos del actor se instalarán hoy a partir de las 11.00 en el Teatro Español de Madrid, el último escenario que pisó.

Con Fernán-Gómez desaparece un creador total: dramaturgo, novelista, articulista, guionista, director de cine, teatro y televisión y, fundamentalmente, actor. Un cómico (término que le gustaba más y que siempre defendió) que dirigió obras maestras como *El extraño viaje* o *El viaje a ninguna parte* e interpretó películas (algunas de ellas fundamentales) como *Esa pareja feliz*, *La vida por delante*, *El mundo sigue*, *El espíritu de la colmena*, *El anacoreta*, *Maravillas*, *Belle époque*, *El abuelo* y *Todo sobre mi madre*. En sus memorias, tituladas *El tiempo amarillo* y publicadas en 1990, reunió la crónica de una vida marcada por su madre y su abuela ("Ellas se esforzaban en que me pareciera natural el hecho de no tener padre y yo me esforzaba en que ellas no se dieran cuenta de que yo me daba cuenta de que aquello no era normal"), el desamor ("así, de destrozo en destrozo, de derrota en derrota, anible lector ha ido transcurriendo mi vida sentimental") y el humor: "Hacia la mitad del camino de mi vida, una mujer bellísima y muy inteligente con la que había tenido escasos días de intimidad me dijo mirándome con su mirada inolvidable: 'A ti no se te puede destruir Fernando. Tú ya estás destruido'".

## El gran bohemio

Fernán-Gómez empezó su carrera en los años cuarenta y desde entonces trabajó en más de 180 películas, dirigió 25 filmes y escribió una decena de obras teatrales, entre ellas, en 1984, *Las bicicletas son para el verano*. Recibió numerosos galardones como el Premio Príncipe de Asturias de las Artes, los Premios Nacionales de Cine y Teatro, la medalla de oro de la Academia de Cine y cinco premios Goya. Elegido en 2000 miembro de la Real Academia (donde ocupó el sillón B) el día de su ingreso proclamó: "Creo hallarme entre las personas dispuestas a defender su libertad no con la violencia y la sangre, sino con el pensamiento y la palabra".

Pero Fernán-Gómez fue sobre todo un defensor feroz de la vida libertaria de los cómicos, de su moral y del mundo aparte



Fernando Fernán-Gómez fotografiado en 1990 en su casa de las afueras de Madrid. / BERNARDO PÉREZ

## Una vida en fechas

- ▶ **1940** Debuta en el teatro a las Órdenes de Jardiel Poncela.
- ▶ **1945** Participa en *Domingo de carnaval*, de Edgar Neville.
- ▶ **1950** Protagoniza *Balarrasa*, de José Antonio Nieves Conde.
- ▶ **1951** Protagoniza *Esa pareja feliz*, de Luis García Berlanga.
- ▶ **1952** Dirige su primer largometraje, *Mañicomio*.
- ▶ **1964** Dirige la película *El extraño viaje*.
- ▶ **1973** Protagoniza *El espíritu de la colmena*, de Víctor Erice.
- ▶ **1976** Gana el Oso de Plata en Berlín por *El anacoreta*.
- ▶ **1978** Premio Lope de Vega por *Las bicicletas son para el verano*.
- ▶ **1979** Trabaja en *Mamá cumple cien años*, de Carlos Saura.
- ▶ **1987** Gana cuatro Premios Goya: tres por *El viaje a ninguna parte* y un cuarto por *Mambrú se fue a la guerra*.
- ▶ **1989** Premio Nacional de Cinematografía.
- ▶ **1990** Publica su autobiografía *El tiempo amarillo*.
- ▶ **1992** Goya al mejor actor por *Belle époque*.
- ▶ **1995** Gana el Príncipe de Asturias de las Artes.
- ▶ **1997** Elegido miembro de la Real Academia Española.
- ▶ **2004** Oso Honorífico en Berlín.
- ▶ **2006** David Trueba y Luis Alegre estrenan *La silla de Fernando*, filme basado en una conversación con él.

que constituyeron durante los grises años del franquismo. Más de una vez explicó que la íntima tragedia de todo actor es saber que nunca podrá ser otra persona y por ello siempre intentó descifrar la fragilidad de un oficio "imposible" que necesita el elogio "sin medida, menos por vanidad que por la ineludible necesidad de ser tranquilizado, de recuperar la calma".

La última vez que se subió a un escenario fue en 1992 para una lectura de anuncios por palabras en el Teatro Español, en un espectáculo que dirigió Mario Gas. Entonces, ya había decidido retirarse de las largas giras teatrales y actuar solo para el cine: *La silla de Fernando*, un documental-conversación dirigido por David Trueba y Luis Alegre, fue en 2006 su último gran estreno.

En la intimidad, Fernán-Gómez se lamentaba de los "injustos" dolores de la vejez y le gustaba recordar su niñez pegado a una abuela que muy pronto le enseñó a correr en libertad ("Para mí, mi abuela era la ternura, el calor, la compañía") y la belleza de su madre, a la que dedicó algunas de sus mejores páginas: "Jugaba yo en la plaza de Santa Ana con otros niños desconocidos y por allí, por el fondo de la plaza, se dibujaba una aparición sonriente, venía hacia mí llena de belleza. Era mi madre. Lo más bello que había en toda la

plaza. Me traía besos, abrazos, y regalos, un juego de dominó con las fichas de chocolate y una caja de lápices de colores".

El estallido de la Guerra Civil dejaba en suspenso la vida de un país, pero él "seguía creciendo mientras aquellas dos mujeres discutían sobre qué hacer conmigo. 'Un oficio limpio', opinaba mi abuela. 'Obrero, de ninguna manera', replicaba mi madre".

A los 16 años, ya convertido

**"Todo lo compensa el misterioso placer de sentirse invadido por un personaje"**

en un pelirrojo zangolotino, empieza a estudiar declamación con Carmen Seco en la Escuela de Actores de la CNT. Su primera actuación fue de comparsa en el teatro Pavón. Y en su primera función, con una compañía de vodevites en el teatro Eslava, el miedo le impidió pronunciar las dos frases de su papel.

Fernán-Gómez solía decir que el oficio de actor es quizá el único en el que la alienación puede producir felicidad. "Todos los esfuerzos, todos los dolores también tienen su compensación. Una de ellas es el misterioso placer de sentirse invadido por un personaje".

## El adiós a un creador

cultura

## Más que un hombre, todo un género

CARLOS BOYERO

La última vez que escuchamos esa voz inconfundible, clavando cada palabra, interpretando un texto con apabullante magisterio, creando atmósfera, fue hablando de las esencias y los rituales del fútbol en anuncios publicitarios al servicio de una cervéza. Un año antes le vimos, pero sobre todo le escuchamos con la boca abierta, en el impagable documental (o lo que sea) *La silla de Fernando*, haciéndonos el perdurable regalo de hablar con sabiduría, humor, sarcasmo, transgresión y gracia de su relación con el alcohol y con las mujeres, la vida nocturna y los pecados nacionales, el teatro y el cine, la guerra y la posguerra, las patrias y la religión.

Por mi parte, sentí una envidia monstruosa hacia sus amigos, la desolación de no haber tenido la oportunidad de escuchar en vivo y en directo a ese narrador y conversador excepcional, a una inteligencia superior expresando su libre y experimentada visión de las personas y las cosas.

La muerte de Fernando Fernán-Gómez va más allá de la desaparición de un actor tan identificable como excelso, de alguien que imprimía verdad y complejidad a cualquier personaje que interpretara, del creador de algunas de las películas más inquietantes y conmovedoras del cine español, de un articulista y escritor tan personal como inagotable.

Desaparece un insustituible símbolo de la mejor cultura, una opinión con poder legitimador, anticonvencional y brillante, heterodoxa y libertaria. Ese concepto tan enfático, patriótico, de pompa y circunstancias, denominado una tragedia nacional, adquiere significado, realidad y sentido constatando que ya sólo nos queda el legado de Fernando Fernán-Gómez en los vídeos, los libros y los DVD, que ha desaparecido una persona que formaba parte de las mejores señas de identidad pa-

ra mucha gente de este país. Me gusta ver y escuchar al actor Fernán-Gómez en blanco y negro y en color, en películas alimenticias o prestigiosas, en las que sólo aportaba su profesionalidad y en las que parecía sentirse implicado, en comedia y en drama, en personajes bondadosos o malvados, en faceta cómica y en faceta trágica, metiéndose en la piel del hombre de la calle o dando vida a gente excepcional, exteriorizando e interiorizando, histriónico o cotidiano, pintoresco o desamparado, parlanchín o receptivo, castizo o intimista, ganador o perdedor.

No recuerdo ninguna decepción con él, aunque el guión o la película fueran infames. Me ocurría lo mismo que con José Isbert, con Marcello Mastroian-

ni, con Robert Mitchum, con Cary Grant. Su presencia siempre es gratificante, desprende

Desaparece una opinión con poder legitimador, brillante y anticonvencional

No recuerdo ninguna decepción con él, aunque la película fuera infame

autenticidad, está por encima del bien y del mal. Pero voy a recordarle siempre con mucho agradecimiento por su crea-

ción de tres ancianos memorables. El tan sabio como cálido de *Belle époque*, el maestro humanista, librepensador y finalmente masacrado de *La lengua de las mariposas* y el moribundo enloquecido y obsesionado con ajustar torturadas cuentas con su pasado de *En la ciudad sin límites*.

Pero inevitablemente soy selectivo con las películas que dirigió. Hubo de todo e imagino que cualquier cosa que llevara la firma de talento tan poderoso se presta a la revisión o a la sorpresa. Cada vez que me he topado con *La vida alrededor* y *La vida por delante* me confirman que son inteligentes y agradables. *El mundo sigue* se parece demasiado a la vida y continúa provocando cierto malestar y miedo. Refleja el color gri-

sáceo o tirando a sombrío de una época ingrata, gente frustrada o mezquina, sueños y esperanzas definitivamente rotas.

Te asombra cómo es capaz de mezclar esperpento y realismo, humor negro y piedad subterránea, costumbrismo sórdido y perversión fetichista en esa película inquietante y admirable titulada *El extraño viaje*.

Existen toneladas de comprensión y de sentimiento en ese emotivo y desolado retrato de perdedores que viajan incansablemente a ninguna parte, de la patética supervivencia y el doloroso anacronismo de los cómicos de la legua.

Empieza a resultarme esquemático o superfluo analizar los múltiples dones de este hombre renacentista. Se ha muerto Fernán-Gómez. Todo el mundo sabe lo que eso significa y está de luto. Era uno de los tres más grandes. Nos quedan Berlanga y Azcona.



Fernando Fernán-Gómez, en el centro, sentado, en una imagen de *El viaje a ninguna parte*, que dirigió el propio actor.

## El lujo fuiste tú

DAVID TRUËBA

Disculpen, pero la noticia no es que Fernando Fernán-Gómez haya muerto, sino que haya existido. Y puede que la pena arrase a los que lo conocieron o a los que lo admiraron, ya fuera en la escena, en la pantalla o en la página escrita. Pero háganme caso, nada puede enturbiar el lujo de haberlo disfrutado, la suerte mayúscula de los que coincidimos en el tiempo con sus seis décadas de ininterrumpida presencia en el mundo del espectáculo.

Muere quien es, sin duda, la más importante personalidad de la historia del cine español. Las necrológicas se quedan ridículamente pequeñas. Las glosas raquíticas. Brillante, insumiso,

apabullante talento sostenido hasta el último día por una cabeza prodigiosa.

Deja huérfanos amores, hijos, amigos, conocidos, colegas, admiradores, pero, y esto es lo más triste, deja huérfano a un país que no está para permitirse el lujo de derrochar seres irrepetibles. Pienso en Emma Cohen, su compañera y cómplice; también en Manolo Alexandre, su primer amigo en el teatro; la Asquerino; tantos...

Tantos podrían hablar de lo que Fernando significó para ellos. En el oficio fue el espejo en el que nos mirábamos, el orgullo secreto cuando venían mal dadas y todo se tambaleaba. Mirar, nunca jugó al personaje popular ni al cariño fácil. Tuvo

siempre discurso propio y lo que los demás esperábamos acerca de cualquier asunto era saber: ¿y de esto qué piensa Fernán Gómez?

Cuando dejó de salir por las noches, se llevó la tertulia del café a casa. Agarrado a un whiskey jamás pontificó, sino que buscó la intimidad de un teatro entre amigos. Porque dedicó a la amistad sus mejores destellos. Nunca Luis Alegre y yo podríamos agradecer lo suficiente al actor Juan Diego que nos llevara a su casa una Nochevieja hace 17 años y nos presentara como dos cantantes callejeros de Zaragoza en busca de dinero para pagar la pensión. Aquella fue la entrada en un privilegio que quizá ni nos merecíamos. Cómo con-

tar su don para la conversación. Amaba el lujo, pero el lujo era él.

Sentimental disfrazado de ogro, a Fernando le divertía que se conociera su mala leche. Era su escudo antiplatas. Pero el brillo de sus ojos cuando algo lo emocionaba, lo excitaba, el centelleo juvenil ante la belleza femenina, la pícaro sonrisa para servirse un vaso más o celebrar la ocurrencia o el disparate de algún contertulio, se convierten hoy en tesoros que los allí presentes guardaremos como alguna de las cosas más preciadas de nuestra existencia.

Pero no se aflijan, que deja para los que vengan detrás una obra plena y contundente. Dirigió películas como *La vida por delante*, *El mundo sigue*, *El extra-*

ño viaje, *El viaje a ninguna parte* y le puso cara y voz al cine de nuestro país. Escribió una de las obras fundamentales del teatro contemporáneo, *Las bicicletas son para el verano*, y un libro básico en la literatura memorialista, *El tiempo amarillo*. Fue el protagonista de la aventura de la palabra en el siglo XX, así tituló su discurso de entrada en la Academia de la Lengua, porque pocos han tratado tan bien la palabra como él.

Le gustaba el flamenco, el jazz, la literatura de entreguerras y el tango. Su favorito era *Caminito*, un canto a la huellas que el tiempo se encarga de borrar. Puede descansar tranquilo, tardará mucho en borrarse su largo viaje por esta tierra. Sé que le fastidiaba enormemente morir-se, pero, querido Fernando, no te puedes imaginar cómo nos duele a nosotros. Buen viaje, amigo.

## cultura

## El adiós a un creador

## Una relación tormentosa

MARCOS ORDÓÑEZ

Para nuestra desgracia, Fernán-Gómez se hartó demasiado pronto del teatro. La repetición diaria, al parecer, se le hacía insostenible, y el público le ponía cada vez más nervioso. No creo que olvide nunca su última función. Julio de 1992, Poliorama. Recital de otoño, aquella maravilla en la que pasaba de su deslumbrante lectura de los anuncios por palabras del *Abc* a la desolación de *La infanticida María Farrar*, de Brecht. Se cansó del teatro unos meses antes, durante una representación, sobrecargada de gritos escolares, de *El alcalde de Zalamea*.

Cuando rompió la varita dijo: "Me faltaron fuerzas y entusiasmo para hacer lo que había soñado: los grandes títulos del repertorio universal". Tuvo a los mejores maestros. Antes de la guerra, a doña Carmen Seco, su profesora de declamación en la Escuela de Actores de la CNT, y al gran actor Gaspar Campos; después, a Manuel González ("el mejor director de actores", escribió, "que ha habido en España"), que luego, como actor, formó la célebre compañía de los Cuatro Ases. Jardiel, es sabido, fue su primer váleador: en 1949 le repartió el personaje de Peter el Pelirrojo de *Los ladrones somos gente honrada*. Yo creo que Fernán-Gómez sólo fue feliz, teatralmente hablando, en esa época y, en los primeros cincuenta, montando representaciones únicas con el Grupo de Cámara del Instituto de Cultura Italiano.

En los primeros sesenta, sus mayores éxitos fueron *Mi querido embustero*, en la que Jerome Kilty recogió la correspondencia entre Bernard Shaw y la señora Campbell, que giró por toda España con Conchita Montes y, en el pequeñísimo Recoletos, *La sonata a Kreutzer*, de Tolstói. Le funcionaron moderadamente algunas comedias (*La vida en un bloc*, de Carlos Llopi, *El caso del señor vestido de violeta*, de Mibura, y *Con derecho a fantasma*—el *Questi fantasmi*—, de De Filippo), pero se arruinó como director y empresario con *El pensamiento*, de Andreiev, y *Los lunáticos* (*The Changeling*), de Middleton y Mowray, en el Marquina.

Quizás por eso, y porque le gustaba vivir bien y siempre le divertieron las piezas descaradamente frívolas, alternaría luego *Un enemigo del pueblo*—su incontestable triunfo en los setenta, junto con el *Espectáculo Brecht* en el Bellas Artes— con *La vil seducción*, *Mayores con reparos* y *Gravemente peligrosa*, de Alonso Millán, o *Vodevil*, de André Roussin, para escándalo de los puristas. Por esa época quiso montar una temporada nada menos que con *Macbeth*, *Tío Vania*, *La muerte de Dantón* y *El alcalde de Zalamea*, pero no encontró productor que asumiera el riesgo. Tampoco funcionaron sus propias obras, ni la am-

biciosa *La coartada* (1977), ambientada en la Florencia de los Medici, ni aquella curiosa mezcla de Jardiel y Pinter que fue *Los domingos, bacanal* (1980). También hay que recordar que *Las bicicletas son para el verano*, hoy considerada una de las joyas de nuestro teatro, gana el Lope de Vega en el '77, pero no se estrena hasta el '82; pese a la sensacional acogida de público y crítica, dura una semana en el Centro Cultural y apenas mes y medio en el Español. El premio, sin embargo, le estimuló a seguir escribiendo y estrenando. En los ochenta reinventa dos leyendas populares, *Del rey Ordás y su infamia* (1983) y *Ojos del bosque* (1986), sobre el mito de la doncella guerrera. Desenga-

**"Me faltaron fuerzas para hacer los grandes títulos", confesó el actor**

**Sobre el escenario sólo fue feliz con el grupo del Instituto Italiano**

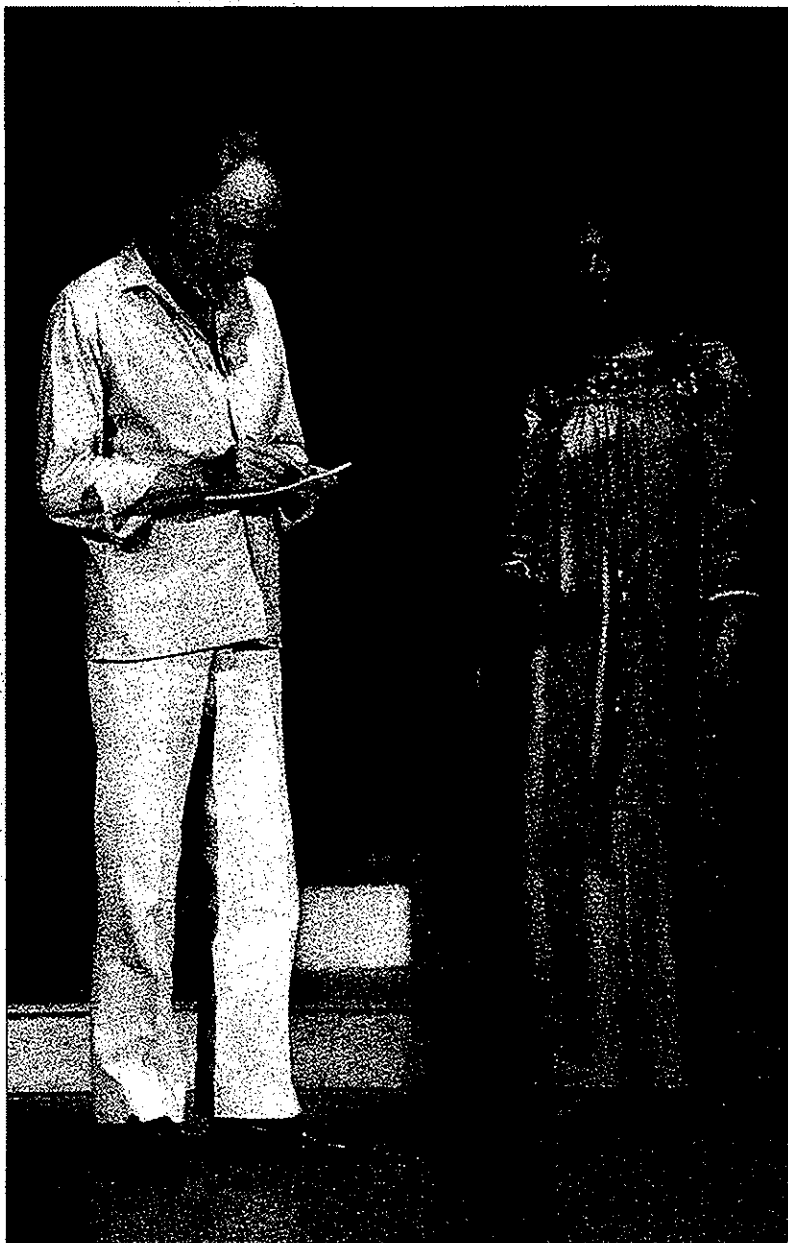
ñado, se dedicó a las adaptaciones—*El Picaro*, *El Lazarillo*, *Tartufo*—y alternó el cine con la escritura de novelas y, cómo no, de su formidable autobiografía, *El tiempo amarillo*. En el nuevo siglo vieron la luz dos aproximaciones cervantinas: *Defensa de Sancho Panza* (2002, Corral de Comedias de Almagro) y *Morir cuerdo y vivir loco* (2004, en el María Guerrero). Permanece inestrenada, que yo sepa, *Los invasores de palacio*, compuesta en el 2000.

## Júpiter es inmortal

RAFAEL ÁLVAREZ, EL BRUJO

Era Júpiter tonante que blandía el rayo de su voz. Un dios del Olimpo, el padre de los dioses del talento. Yo le tenía tanto respeto que me azoraba cuando estaba delante de él. Me ponía nervioso, tímido, me volvía torpe. Le admiraba profundamente y contemplaba siempre su figura con sumisa reverencia, como quien contempla un monumento. Fernán-Gómez era un monumento. Cuando él hablaba, yo escuchaba como un cachorro estremecido ante el rugido imponente del jefe del clan, el patriarca, el rey de la manada.

Mi propio instinto de actor, de cómico como diría él, me hacía reconocerle como algo vivo y sagrado: el antepasado epónimo que confiere regia dignidad a toda la estirpe del teatro. Yo era de esa estirpe de nobleza y

Fernando Fernán-Gómez y Emma Cohen en un ensayo de *Del rey Ordás y su infancia*, en 1983. / BERNARDO PÉREZ

cuando le veía en el cine, en televisión o en el teatro ahí estaba yo también, con él. Por su presencia yo experimentaba el orgullo del linaje porque él era El Actor que estaba ahí, con esa calidad e intensidad de presencia que otorga siempre dignidad a todo lo que hace, por insignificante que fuera la función, y contemplaba siempre su figura con sumisa reverencia, como quien contempla un monumento. Fernán-Gómez era un monumento. Cuando él hablaba, yo escuchaba como un cachorro estremecido ante el rugido imponente del jefe del clan, el patriarca, el rey de la manada.

Tuve la suerte de pisar el escenario junto a él en Alicante con motivo de un homenaje que se le hacía al insigne drama-

turgo español contemporáneo. Yo representaba su versión de *Lazarillo de Tormes* (que aún hoy después de 16 años sigo representando en gira por todas partes). Al final de la función hube de sacarle a escena para que dijera unas palabras. Yo tenía miedo porque nunca se sabe por dónde puede salir Júpiter blandiendo el rayo, ante el atrevimiento osado de alguno de sus cachorros; se me ocurrió eliminar cuatro o cinco páginas de su versión para sustituirla por una especie de entremés o "descanso" de mi propia cosecha compartido con el público donde yo improvisaba chanzas y chascarrillos varios (siempre anécdotas sobre mis experiencias haciendo esta misma obra por esos pueblos de Dios) que el público celebraba gozoso con frecuentes ovaciones y risas.

Cuando le recogí entre cajas

me cambió el paso. Sentí el peso de sus pies sobre las tablas como una plomada. A su lado yo era una plumita que flotaba inconsistente. Tuve la conciencia cierta de lo que es andar y pisar de verdad un escenario. Su rostro era una máscara. Los ojos azules profundos no dejaban traslucir nada. Cuando llegó a la "corbata" hizo una pausa. Un enigmático abismo que el público saludó con respetuoso silencio: "De esta obra", dijo, "de esta obra que acabamos de ver [yo temblaba], de esta obra lo que más me ha gustado ha sido el descanso". Al unísono el público soltó la carcajada, aplaudió y yo respiré al fin con alivio. Júpiter se mostró favorable al cachorro.

Era grande, pero noble y generoso. Jamás lo olvidaré: Transmitía un secreto en la acción sin palabras. El fuego sagrado del teatro. Gracias, Fernando, los dioses viven siempre. Esta muerte es tu última victoria. De momento.

El adiós a un creador

cultura

# El tiempo del escritor

JAVIER RIOYO

Había crecido en un mundo que parecía una novela costumbrista. Se acostumbró a vivir cada día como un personaje de una novela, de una obra que transcurría entre la irrealidad del teatro, el mundo del cine, la vida del café y las fugas en un mundo injusto y puñeteramente divertido.

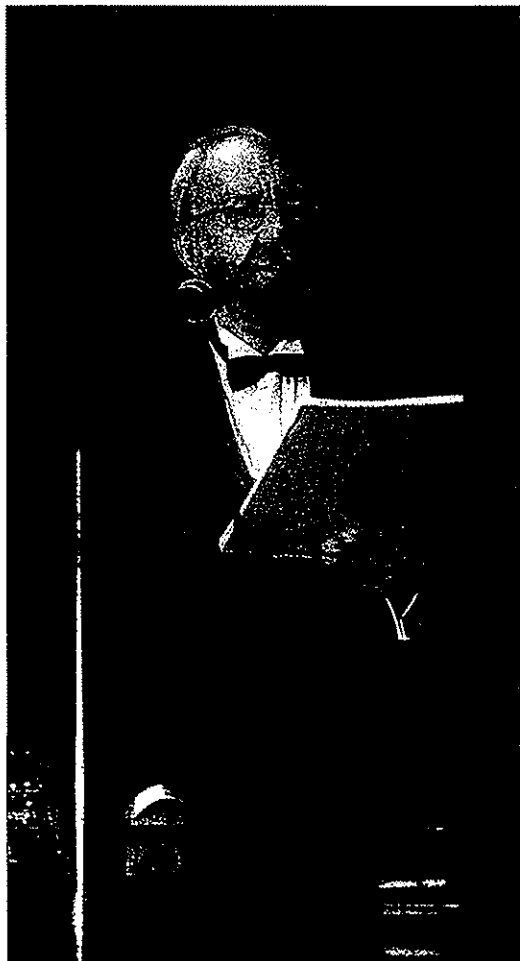
El escritor Fernando Fernán-Gómez, premio Príncipe de Asturias de las Artes y las Letras, premio Nacional de Teatro, premio Lope de Vega, finalista del Planeta, académico de la Lengua, no ha sido el escritor que pudo ser porque su vida de actor, de director teatral y cinematográfico, le robaron el tiempo del escritor que pudo haber sido.

Pertenece a una generación que tuvo en el Café Gijón su lugar de vida, de tertulias literarias, de escribir, beber y ligar. Un lugar literario que frecuentó desde los oscuros años cuarenta hasta los abiertos años sesenta. Allí conoció los tiempos de la Juventud Creadora de García Nieto, las visitas de los consagrados Gerardo Diego o Eugenio Montes y la llegada de los jóvenes, sus contemporáneos, la generación de los "niños de la guerra". Fernán-Gómez, que sin querer estaba en el grupo de los mayores, miraba con envidia a aquellos jóvenes que le parecían existencialistas a la madrileña. Se llamaban Ignacio Aldécoa, Jesús Fernández Santos, Alfonso Sastre o Rafael Azcona. Los admiraba, siempre admiró a los escritores, a los poetas y no tardó en hacerse amigo de muchos de ellos. Con su anónima generosidad ayudó a crear y mantener el

Premio de Narrativa Café Gijón. Entre sus mitologías de café se cuenta que, sin que nunca lo supiera uno de los supervivientes del teatro y el humor, el relegado autor Jardiel Poncela recibió durante un tiempo dinero de un anónimo admirador. La generosidad oculta de Fernán-Gómez que conocen muy bien quienes han sido sus amigos estaba detrás de aquel sobre.

En aquel café se mezclaban "monárquicos, republicanos, católicos, comunistas, anarquistas, tecnócratas y hombres que acababan de dejar en el armario la camisa azul y la pistola", en ese lugar donde se refugiaban los "enchulados de la violencia cuando no sabían dónde descargar sus palos de ciego", decidió que él también sería escritor. Y lo fue, entre otras razones porque allí pasó muchas horas de vida, charlas y discusiones literarias. Un lugar en el que un autor como Bue-ro Vallejo parecía el apuntador de una tertulia, donde Cela sentenciaba y Mercedes Fórmica se separaba de su pasado de camisa azul, era un buen lugar para observar la vida y contarla.

Tardó en escribir, pero con *Las bicicletas son para el verano* —que empezó siendo un guión radiofónico— consiguió todos los reconocimientos como autor teatral. Y entre sus novelas, casi siempre alimentadas de su vida, de la memoria de su vida de cómic, de hijo de cómicos, hay que destacar *El viaje a ninguna parte*, después llevada al cine. Con *El mal amor* fue finalista del Premio Planeta del año 87. Y son destacables sus novelas de la memoria, de un costumbrismo pasado por el descreído culto que



Fernán-Gómez, leyendo su discurso de ingreso en la RAE. / RICARDO GUTIÉRREZ

fue, *La Puerta del Sol*, *El tiempo de los trenes*, *Stop o El vendedor de naranjas*.

Fue desde muy joven un poeta oculto. Apenas publicó algunos poemas en alguna revista. Había sido un gran lector de poe-

sía y eso se deja ver en su antología, *El canto es vuelo*. El gran libro de Fernán-Gómez, del escritor que se entretuvo con la vida y sus actuaciones, sin duda son sus tomos de memorias *El tiempo amarillo*.

# Pesimista certero y dubitativo

JUAN CRUZ

Mayéutico, dubitativo, pasó por la vida haciendo creer que estaba seguro de todo. Y sin embargo sólo estaba seguro de lo que acaba de ocurrirle. Su indignación, cuando le importunaron, que fue muchas veces, era su modo de tachar el mundo que venía, un mundo en el que ya estuvo definitivamente incómodo: el de las preguntas estúpidas, el de la intimidad asaltada por un titular de basura, es decir, de mierda.

Tengo algunas imágenes suyas. La primera, él está en un automóvil pequeño, de madrugada, por la Castellana, en Madrid. Ya es mayor y tiene sus ojos fijos en un papel; es un guión. Le espera el final de la madrugada en una película que se hace en la sierra. A él le toca decir una frase y volver, y la memoriza, a los 80 años, como si fuera a perder el empleo.

Ahora está, en esta otra imagen, recibiendo un encargo para escribir una serie de radio. Es tarde, pero él sigue preguntando y dudando, y al final se pone un dedo en la sien, ha tenido una idea, está feliz; retira de su alrededor todas las cenizas y los platos y dibuja sobre el mantel lo que va a hacer luego, *Las bicicletas son para el verano*. Nadie le interrumpe; cuando acaba su entusiasmo dice: "Bah, luego todo es para nada".

## Carta de un editor

Esta vez recibe una carta de un editor. Le piden que sea cualquier cosa en una película, *La lengua de las mariposas*, a partir de un cuento del escritor Manuel Rivas, guión de su amigo Rafael Azcona y de su amigo José Luis Cuedra. "Puede ser aquí el niño, el maestro, el director". Fue el maestro, acaso su último gran papel, un símbolo de su modo de estar, muchas veces, en este mundo en el que se apedrea a los maestros con piedras y también con preguntas estúpidas.

Ahora está, en esta memoria con imágenes, empuñando un vaso de whisky. Se acaba de estrenar *Pepe Guindo*, él es el actor solitario que busca refugio a partir de la nada. Antonio Resines hace apuestas con él: quién la va a ver. "Nadie", dice Fernando. Acierta.

Su pesimismo acertó siempre. Su risa era triste, como si le pesara el pasado. En esta imagen está él jugando de niño, bajo la guerra, junto a Eduardo Haro, su amigo. Allí se heló la sonrisa, allí nació la rabia de un caballero contra las piedras y contra las preguntas estúpidas.

# Ese señor pelirrojo y libre

DIEGO GALÁN

Ha muerto Fernando Fernán-Gómez. Uno no quiere creerlo, ni acostumbrarse a estar sin su talento, su sentido del humor, su experiencia, y el constante derroche de ingenio y discreción que él mezclaba sabiamente con un implacable sentido de la lógica. Fue singular en el cine, la novela, el teatro, la televisión... pero sobre todo fue grande como persona. Un tipo excepcional. Se nos acaba una época...

No le gustaba envejecer si ello suponía sentirse mal, pero no echaba de menos su juventud, cuando no era apolíneo ni siquiera guapo, sino desgarrado, pelirrojo, con una narizota imposible, y una voz severa. "No me noto ahora más feo que cuando era joven", decía, argumentando que es una suerte no poder añorar lo que no se ha tenido. No se correspondía su físico con la imagen del típico galán joven de los años cuarenta, en que comenzaba su carrera de actor, pero poco a poco se hizo un lugar en la pantalla. El

tiempo le fue aportando dominio y cierto porte y, ya de mayor, acaparó la atención de los directores más jóvenes, deslumbrados por su talento como actor, y de hombre sabio.

Lo que le molestaba a Fernán-Gómez eran la algarabía y la estupidez. Hombre de palabra, de palabras, se sentía cómodo rodeado de amigos con quienes compartir la vida. De ahí le vino su merecida fama de buen tertuliano. Estar con él era un privilegio, incluso cuando en los últimos años sus dolencias le quitaban brillo en la mirada o rotundidad a la voz. Siempre le surgía una observación aguda, una anécdota significativa, o una curiosidad inocente. Años atrás, él lo decía a menudo, también le había gustado la vida de noche, cuando ésta era tranquila, y se podía alternar en cabarets con putas de lujo, y naturalmente con amigos. Digan lo que digan, Fernando Fernán-Gómez fue exquisito con los demás, conservó siempre las buenas formas de un hidalgo de otros tiempos; tiene maldita gracia que

ahora se le recuerde más por algún exabrupto de cascarrabias que por su delicadeza permanente. Tenía estilo.

Fernando se avino a casi todo en su carrera de actor. Era dócil y aceptó cualquier oferta, siempre que no le obligara a ejercicios físicos insoportables para él. Y al mismo tiempo, fue un artista empeñado en abrir

## Creía en el hombre sin ataduras y lo pregonaba

puertas para que se fueran a tomar vientos la mojigatería y cualquier atisbo de poder. Creía en el hombre libre de ataduras y lo pregonaba. Ha dejado obras magistrales, *El extraño viaje* en cine, *Las bicicletas son para el verano* en teatro, *Juan Soldado* en televisión, *El tiempo amarillo*, su autobiografía, en libros... en las que se respira la búsqueda

de la libertad, de la utopía. Le tocó en mala suerte vivir la guerra, la posguerra, la dictadura —"todo era entonces un esperar, esperar, esperar..."—, y luego vino la democracia, que él no llegaba a aceptar del todo, como el ácrata que siempre fue... Uno de sus lemas era dudar de cuanto digan los poderosos. "Yo me considero ya un contemplador de la vida, vivo de mis memorias y de las memorias de otros..."

A menudo, discutía con su amigo Eduardo Haro Tecglen; seguro de que él sería quien en este periódico escribiera su necrológica, le confesó: "No todos los días, pero sí con mucha frecuencia, me digo: Oye, Fernando, no te empeñes en pensar en tu porvenir, no te esfuerces en pensar en lo que debe ser. Todo lo más, y si es para entretenerlo, piensa en lo que ha sido, porque lo que ha sido ya está hecho, piensa que así ha sido, y santas pascuas. De modo, Eduardo, que no hay más allá, no podemos, que no hay más allá, no podemos arreglarlo". Rotundo Fernán-Gómez.

## cultura

## El adiós a un creador

# Querido Fernando

ANTONIO MUÑOZ MOLINA

Fernando Fernán-Gómez era un hombre tímido y tierno de corazón al que le tocaron vivir unos tiempos muy oscuros en un país muy áspero. Era de esas personas que de algún modo preservan en la vejez la actitud ante el mundo que se les quedó fijada al final de la infancia. Uno lo veía, con sus grandes barbas rojizas, con sus andares torpes, y podía ver fácilmente al chico de las fotografías tomadas en la época de la

Tenía una intensa vocación literaria, pero se hizo actor por casualidad

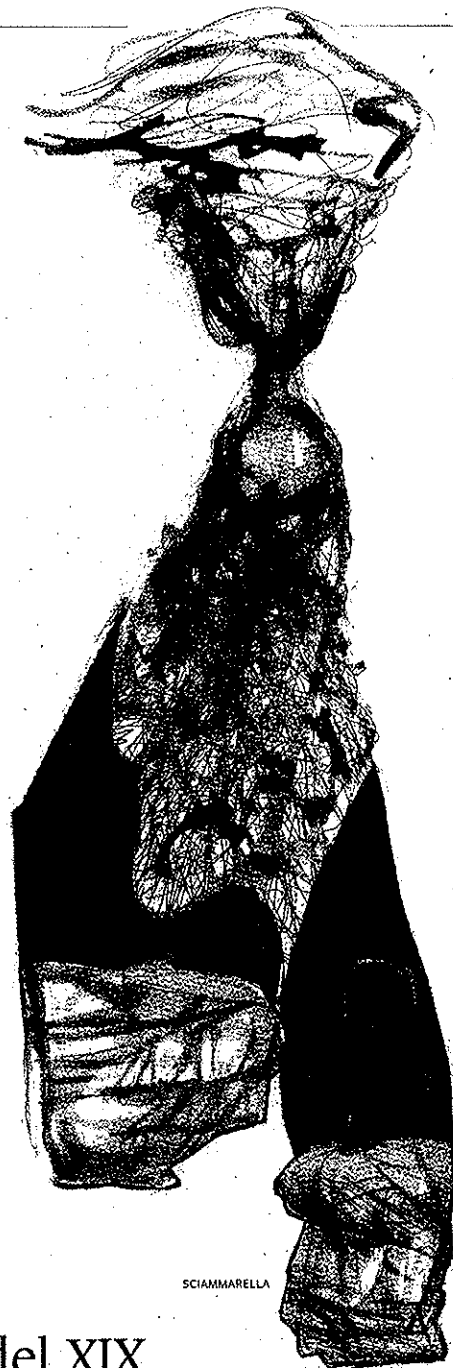
Era tímido y fue un galán raro igual que había sido un niño raro

En casi todas partes tenía el desasosiego del advenedizo

guerra, el muchacho flaco, larguirucho, ilusionado ante las cosas y también amedrentado por la brutalidad de los seres humanos, con la delgadez del que crece muy rápido y además pasa necesidad, porque ha tenido la mala suerte de que su adolescencia coincide con la guerra. Si escribió mejor que nadie sobre el Madrid de entonces —en *Las bicicletas son para*

el verano, en sus incomparables memorias— fue porque lo hizo a través de la mirada y la memoria de ese chaval que era entonces, a quien el infortunio de los tiempos le interrumpió el bachillerato y la vida, demasiado joven para actuar de militante, de comparsa o de carne de cañón, pero ya con el uso de razón suficiente para observar las cosas con una agudeza melancólica que mantuvo siempre, con una mirada de muchacho aficionado a la lectura y a las ensufaciones, con una intuición prematura de las limitadas posibilidades que se iban a ofrecer a alguien como él en un país como España.

Tenía una intensa vocación literaria, pero se hizo actor por las causalidades de la vida más que por seguir el ejemplo de su madre, que influyó tal vez en él menos que su abuela. Le sobrevino de pronto una improbable celebridad de estrella de cine, que no se avenía nada con su carácter, pero que le permitió disfrutar de una notable prosperidad con acentos de bohemia de artista en una época general de penuria, en el Madrid de los cabarets y los primeros edificios modernos de los años cincuenta. Fue un galán raro igual que había sido un niño raro. Siendo tan tímido, la fama lo incomodaba, alimentaba su aprensión de no encontrarse nunca en el sitio que le correspondía. Había sido un niño alto y pelirrojo entre bajitos y morenos, un hijo de cómica sin padre en una época en la que esas cosas importaban mucho. Se hizo adulto y triunfó en el teatro y en el cine y la inseguridad no cesaba. Entre los actores era un literato; entre los literatos era un cómico. Hacía muy bien demasiadas cosas distin-



SCIAMMARELLA

## Luto por un caballero del XIX

R. G. / I. L., Madrid

Desolación. Era el sentimiento que ayer invadía no sólo a los profesionales del cine, que unánimemente reconocían en Fernando Fernán-Gómez la figura de un maestro, sino al mundo de la cultura. Víctor García de la Concha, director de la Real Academia Española, indicó que, hace algún tiempo, le pidió por carta que se pusiera su plaza en discusión y se aceptarían candidaturas porque él ya no podía ocuparla; su salud estaba muy quebrantada: "Esto da idea de su extremada delicadeza; Fernando, al contrario de la imagen que se daba de él, era una persona delicadísima que dentro de la institución siempre mantuvo una actitud de imborrable caballerosidad".

Para Alejandro Amenábar, "ha sido el mejor actor que ha tenido nunca el cine español,

alguien capaz de interpretar con pasmosa naturalidad lo que decía el guión, entre otras cosas porque entendía mejor que nadie lo que leía. Fue también un grandísimo director y escritor, un referente fundamental para entender la cultura española del siglo XX... Aunque, como oí alguna vez, parecía un caballero del diecinueve". Era "el más grande", según Fernando Trueba. "Es la persona que más me ha hecho reír. El genio más grande de la conversación. La idea de no poder volver a escucharle me resulta muy jodida. Me siento un absoluto privilegiado por haber trabajado en dos ocasiones con él, en *El embrujo de Shanghai* y en *Belle Époque*".

"Fernando fue eterno antes de morir", dijo Pedro Almodóvar. "En mi filmografía hay muy pocos personajes mayores masculinos, afortunadamente

cuando me salió uno en *Todo sobre mi madre*, a pesar de su brevedad, Fernando accedió a hacerlo. Es uno de los mejores regalos que he recibido como director".

Marisa Paredes acogió conmovida la noticia. "Ha sido uno de los amores de mi vida y, desde luego, el amor de mi adolescencia. Me ha marcado a mí y a todos los actores de mi generación, por su amor por la profesión, su sentido del humor rotundo y su sabiduría". Alfredo Landa recordaba cómo su "admiración y cariño" por Fernán-Gómez se acrecentaron durante los dos meses de rodaje de la versión italiana de *Marcelino, pan y vino*, que dirigió Luigi Comencini en 1992. "Era un asombro. Hablar con él era la felicidad. Era inteligente, sensato, honesto a más no poder, gracioso, con un sentido del humor fuera de serie. Era completo".

La actriz Penélope Cruz fue dos veces su hija en el cine: "Vivíamos muy cerca y en estos últimos años, a veces nos reuníamos en su casa para merendar y ese ángel llamado Enma Cohen nos ofrecía la mejor tortilla del mundo. Yo siempre salía de su casa siendo muy consciente de lo privilegiada que era por poder tenerle como amigo", recordó la actriz por correo electrónico desde Los Ángeles.

A la presidenta de la Academia de Cine, Ángeles González Sinde, le sorprendió la noticia en pleno rodaje de su última película. "Es una persona irremplazable, no sólo en la historia del cine, sino de la cultura española. Es difícil hacer tantas cosas tan bien".

Para Álex de la Iglesia, Fernán-Gómez era la persona más importante de la cultura en España. "No solo ha sido el mejor

actor, también fue el mejor director, el mejor novelista. Todo lo que hizo fue esencial y excelente".

José Luis Cuerda, que dirigió a Fernán-Gómez en dos ocasiones —*La lengua de las mariposas* y *Así en la tierra como en el cielo*— destacó también su figura como "cumbre de la cultura española" y evocó con emoción los rodajes: "De todos los planos que pudimos filmar, que serían 700 u 800, cuando a mí se me ocurría proponerle algo —lo que sucedió en poquísimas ocasiones— siempre me decía lo mismo: 'Voy a intentarlo, José Luis'. Y yo me emocionaba. ¿Cómo que lo iba a intentar? ¡Lo clavaba!".

Y sin embargo no se sentía seguro. En casi todas partes tenía el desasosiego del advenedizo, y también el escepticismo de quien ha visto y vivido demasiados sobresaltos. Agradecía el cariño y era hosco y descreído hacia esos homenajes españoles que sobrevienen en forma de chaparrón y no son incompatibles con el desdén murmurado y la malvolencia.

Era tan tímido que las primeras veces que iba a la Academia quedábamos un rato antes en alguna esquina próxima para entrar juntos. Con la asistencia benévola y novelera de Emma Cohen, aquel encuentro previo requería una preparación como de cita de espías: la hora exacta, unos minutos antes del comienzo de la sesión, el lugar preciso, no en la misma puerta pero tampoco lejos. Yo esperaba en la esquina y el coche negro que los traía a él y a Emma se paraba en la esquina. Subíamos del brazo la acera de la calle Felipe IV, y cuando por fin entrábamos él apretaba el mío, en parte para apoyarse por la debilidad de sus piernas, en parte por aquella sensación antigua de sospecharse fuera de lugar. No me costaba nada imaginarlo muchos años atrás, en un aula de la escuela o del instituto o en uno de los primeros teatros en los que tuvo trabajo, el nuevo que no quisiera llamar la atención y en el que sin embargo todos se fijan, el que lo observa todo con la atención entre deseosa y esceptica de los que no ocupan un lugar seguro en el mundo. Pocas personas conozco capaces de despertar tanta ternura.

### EL PAÍS.COM

#### ► El adiós de los internautas.

Deje su condolencia por la muerte de Fernando Fernán-Gómez y recuerde su vida a través de una galería de fotos y un vídeo. Consulte el especial con su trayectoria vital.

# Fernando Fernán-Gomez

Le monstre sacré du cinéma espagnol, qui tournait depuis 1940, était aussi un écrivain et un chroniqueur. En 1998, il a été élu à l'Académie royale des lettres : grâce à lui, le septième art y entrait pour la première fois

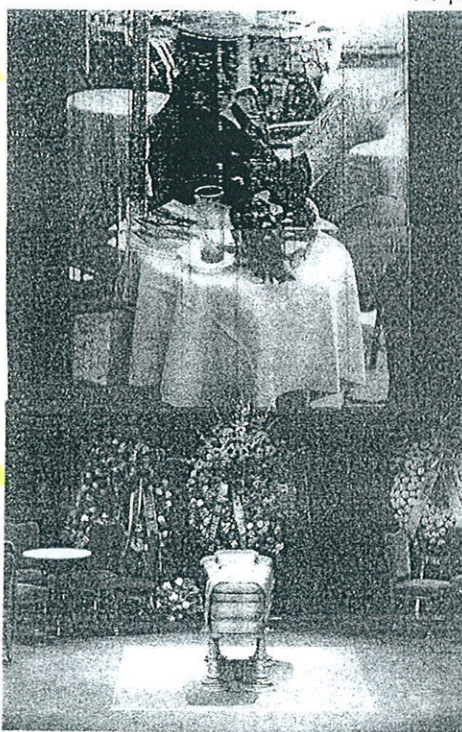
Le Monde  
25/26 NOV 2007

Les funérailles de Fernando Fernán-Gomez n'ont pas été tristes. Le corps de l'acteur espagnol, mort mercredi 21 novembre à Madrid à l'âge de 86 ans, a été veillé jeudi sur la scène du Théâtre Espagnol dans la capitale espagnole. Le décor reproduisait le café Gitano, le traditionnel bistrot de la bohème intellectuelle, fameux bien avant qu'Almodovar ne célèbre la movida madrilène. Un drapeau anarchiste couvrait le cercueil.

Fernando Fernán-Gomez a été une figure des planches et des écrans espagnols d'après-guerre, mais aussi un écrivain et un chroniqueur remarqué. Pour rendre hommage à cet immense comédien, les amis se sont succédés, les uns lisant des poèmes, les autres interprétant un tango ou un « chotis ». Le chef du gouvernement, José Luis Rodríguez Zapatero, est aussi venu présenter ses condoléances. Sur un immense portrait accroché au fond de la scène, le disparu lumineux semblait jeter un regard ironique sur son ultime spectacle.

Le hasard d'une tournée artistique a fait naître ce fils d'une actrice à Lima (Pérou) le 28 août 1921. Sa mère, Carlota Fernandez Gomez, l'ayant inscrit au registre civil lors de l'étape suivante, à Buenos Aires, il eut pendant longtemps la nationalité argentine. Cela ne l'a jamais empêché de se sentir profondément espagnol ; il s'est fait naturaliser en 1970.

Après la guerre civile, il décroche son premier rôle en 1940, grâce à l'humoriste Jardiel Poncela. Dans le cinéma étriqué et hautement surveillé du franquisme, il se fait rapidement une place de jeune premier. La magie des salles obscures y est sans doute pour quelque chose : le noir et blanc de l'époque ne permettait pas aux spectateurs d'apprécier ses cheveux roux, inhabituels. Pourtant, sa présence et sa voix s'imposent, au point d'en faire un visage célèbre du cinéma espagnol. Il est qu'générique de plus de 200 films. L'interprète des fleurons de l'idéologie franquiste



Recouvert d'un drapeau anarchiste, le cercueil de Fernando Fernán-Gomez était exposé jeudi 22 novembre sur la scène du Théâtre Espagnol, à Madrid. SERGIO BARRERECHEA/ASP PHOTO

comme *La mies es mucha* (« La récolte est abondante » en français), de José Luis Saenz de Heredia (1948), ou *Balarrasa*, de José Antonio Nieves Conde (1951).

Néanmoins, sous cette dictature, il parvient à accompagner les premiers pas d'une dissidence de gauche en jouant notamment dans *Essa pareja feliz* (« Ce couple heureux »), de Juan Antonio Bardem et Luis Garcia Berlanga (1953). Il tourne avec une enviable aisance dans *Ana y los lobos* (*Anna et les loups*), de Carlos Saura, et

*El Espíritu de la colmena* (« L'Esprit de la ruche »), de Victor Erice, tous deux en 1973, et dans bien d'autres titres du cinéma d'auteur. Il tourne aussi sous la direction des réalisateurs Edgar Neville, Jaime de Armiñan, Gonzalo Suarez, Manuel Gutiérrez Aragón, Mario Camus, Fernando Trueba et Pedro Almodovar. Parmi les metteurs en scène étrangers, il a travaillé avec Luigi Comencini (1916-2007), Georg Wilhelm Pabst (1885-1967), Roberto Gavaldon (1909-1986) et Raul de la Torre.

Lorsqu'il est passé derrière la caméra il a enchaîné deux comédies légères et modernes, *La vida por delante* (« La Vie devant », 1958) et *La vida alrededor* (« La Vie autour », 1959). Ensuite, il signe une satire féroce de l'Espagne profonde, *El extraño viaje* (« L'Étrange Voyage », 1964), chef-d'œuvre d'humour noir, à faire pâlir de jalousie Berlanga et Buñuel. Le film eut maille à partir avec la censure franquiste, mais devint par la suite une œuvre culte.

Bon vivant, fidèle en ami, amateur de bon vin, il était un pilier des conversations de tertulias littéraires. Il puise dans son expérience et dans la tradition orale de l'Espagne la matière d'une œuvre littéraire vouée à explorer la mémoire avec un regard lucide, humaniste, sans acrimonie loin de tous les dogmes.

## Commentateur désabusé de la société

Ainsi, la guerre civile habite les personnages de sa pièce *Las bicicletas son para el verano* (« Les bicyclettes sont pour l'été »), primée en 1978 et portée à l'écran par Jaime Chavarrri en 1984, avec un succès persistant. La vie des petites troupes ambulantes d'après-guerre inspire son roman *El viaje a ninguna parte* (« Le Voyage nulle part »), qu'il a lui-même adapté et mis en scène pour le cinéma en 1986.

Commentateur désabusé de la société espagnole contemporaine dans ses chroniques destinées à la presse quotidienne, il écrit deux volumes de Mémoires, *El tiempo amarillo* (« Le Temps jaune »), dont la première édition, en 1990 chez Editorial Debate, sera suivie d'une deuxième, élargie, en 1999. S'il reste modeste en poésie, il réussit une carrière littéraire où des romans historiques alternent avec les pièces de théâtre.

En 1998, il a été élu à l'Académie royale des lettres, et y a fait entrer ainsi pour la première fois le septième art, comme jadis René Clair à l'Académie française. Cette consécration ne s'est pas accompagnée pour autant de concessions à sa sensibilité libertaire.

Il a été marié à la chanteuse María Dolores Pradera, dont il a eu deux enfants, puis à l'actrice Emma Cohen, qui a été souvent sa complice, sur les planches et sur les plateaux de cinéma. Alors que d'autres le sont uniquement à cause de leur origine aristocratique, Fernando Fernán-Gomez est devenu, par son seul talent, un « Grande de España ».

PAULO A. PARANAGUA

# Fernando Fernan-Gomez

Ce monstre sacré du cinéma espagnol, qui tournait depuis 1940, était aussi un écrivain et un chroniqueur. En 1998, il a été élu à l'Académie royale des lettres : grâce à lui, le septième art y entrerait pour la première fois

le monde  
25/26 nov 2007

**L**es funérailles de Fernando Fernan-Gomez n'ont pas été tristes. Le corps de l'acteur espagnol, mort mercredi 21 novembre à Madrid à l'âge de 86 ans, a été veillé jeudi sur la scène du Théâtre Espagnol, dans la capitale espagnole. Le décor reproduisait le café Gijón, le traditionnel bistrot de la bohème intellectuelle, fameux bien avant qu'Almodovar ne célèbre la movida madrilène. Un drapeau anarchiste couvrait le cercueil.

**28 août 1921** Naissance à Lima (Pérou)

**1964** Réalise « L'Étrange Voyage »

**1973** Acteur dans « L'Esprit de la

ruche », de Victor Erice

**1984** Sa pièce « Les bicyclettes sont pour l'été » est portée à l'écran

**21 novembre 2007** Mort à Madrid

Fernando Fernan-Gomez a été une figure des planches et des écrans espagnols d'après-guerre, mais aussi un écrivain et un chroniqueur remarqué. Pour rendre hommage à cet immense comédien, les amis se sont succédés, les uns lisant des poèmes, les autres interprétant un tango ou un « *chotis* ». Le chef du gouvernement, José Luis Rodriguez Zapatero, est aussi venu présenter ses condoléances. Sur un immense portrait accroché au fond de la scène, le disparu lui-même semblait jeter un regard ironique sur son ultime spectacle.

Le hasard d'une tournée artistique a fait naître ce fils d'une actrice à Lima (Pérou) le 28 août 1921. Sa mère, Carlota Fernandez Gomez, l'avant inscrit au registre civil lors de Pérou. entente à Buenos



Lorsqu'il est passé derrière la caméra, il a enchaîné deux comédies légères et modernes, *La vida por delante* (« La Vie devant », 1958) et *La vida alrededor* (« La Vie autour », 1959). Ensuite, il signe une satire féroce de l'Espagne profonde, *El extraño viaje* (« L'Étrange Voyage », 1964), chef-d'œuvre d'humour noir, à faire pâlir de jalousie Berlinga et Buñuel. Le film eut maille à partir avec la censure franquiste, mais devint par la suite une œuvre culte.

Bon vivant, fidèle en amié, amateur de bon vin, il était un pilier des conversations des *tertulias* littéraires. Il puise dans son expérience et dans la tradition orale de l'Espagne la matière d'une œuvre littéraire vouée à explorer la mémoire avec un regard lucide, humaniste, sans acrimonie, loin de tous les dogmes.

## Commentateur désabusé de la société

Ainsi, la guerre civile habite les personnages de sa pièce *Las bicicletas son para el verano* (« Les bicyclettes sont pour l'été »), primée en 1978 et portée à l'écran par Jaime Chavarrí en 1984, avec un succès persistant. La vie des petites troupes ambulantes d'après-guerre inspire son roman *El viaje a ninguna parte* (« Le Voyage nulle part »), qu'il a lui-même adapté et mis en scène pour le cinéma en 1986.

Commentateur désabusé de la société espagnole contemporaine dans ses chroniques destinées à la presse quotidienne, il écrit deux volumes de *Mémoires*, *El tiempo amarillo* (« Le Temps jaune »), dont la première édition, en 1990 chez Editorial Debate, sera suivie d'une deuxième, élargie, en 1999. S'il reste modeste en poésie, il réussit une carrière



ete venue jouer sur la scène du Théâtre Espagnol, dans la capitale espagnole. Le décor reproduisait le café Gijón, le traditionnel bistrot de la bohème intellectuelle, fameux bien avant qu'Almodovar ne célèbre la movida madrilène. Un drapeau anarchiste couvrait le cercueil.

**28 août 1921** Naissance à Lima (Pérou)

**1964** Réalise « L'Étrange Voyage »  
**1973** Acteur dans « L'Esprit de la ruche », de Victor Erice

**1984** Sa pièce « Les bicyclettes sont pour l'été » est portée à l'écran

**21 novembre 2007** Mort à Madrid

Fernando Fernan-Gomez a été une figure des planches et des écrans espagnols d'après-guerre, mais aussi un écrivain et un chroniqueur remarqué. Pour rendre hommage à cet immense comédien, les amis se sont succédé, les uns lisant des poèmes, les autres interprétant un tango ou un « *chotis* ». Le chef du gouvernement, José Luis Rodríguez Zapatero, est aussi venu présenter ses condoléances. Sur un immense portrait accroché au fond de la scène, le disparu lui-même semblait jeter un regard ironique sur son ultime spectacle.

Le hasard d'une tournée artistique a fait naître ce fils d'une actrice à Lima (Pérou) le 28 août 1921. Sa mère, Carlota Fernandez Gomez, l'ayant inscrit au registre civil lors de l'étape suivante, à Buenos Aires, il eut pendant longtemps la nationalité argentine. Cela ne l'a jamais empêché de se sentir profondément espagnol ; il s'est fait naturaliser en 1970.

Après la guerre civile, il décroche son premier rôle en 1940, grâce à l'humoriste Jardiel Poncela. Dans le cinéma étriqué et hautement surveillé du franquisme, il se fait rapidement une place de jeune premier. La magie des salles obscures y est sans doute pour quelque chose : le noir et blanc de l'époque ne permettait pas aux spectateurs d'apprécier ses cheveux roux, inhabituels. Pourtant, sa présence et sa voix s'imposent, au point d'en faire un visage célèbre du cinéma espagnol. Il est au générique de plus de 200 films. Il inter-  
prete des fleurons de l'idéologie franquiste

fondé, *El extraño viaje* (« L'Étrange Voyage », 1964), chef-d'œuvre d'humour noir, à faire pâlir de jalousie Berlanga et Buñuel. Le film eut maille à partir avec la censure franquiste, mais devint par la suite une œuvre culte.

Bon vivant, fidèle en amitié, amateur de bon vin, il était un pilier des conversations des *tertulias* littéraires. Il puise dans son expérience et dans la tradition orale de l'Espagne la matière d'une œuvre littéraire vouée à explorer la mémoire avec un regard lucide, humaniste, sans acrimonie, loin de tous les dogmes.

## Commentateur désabusé de la société

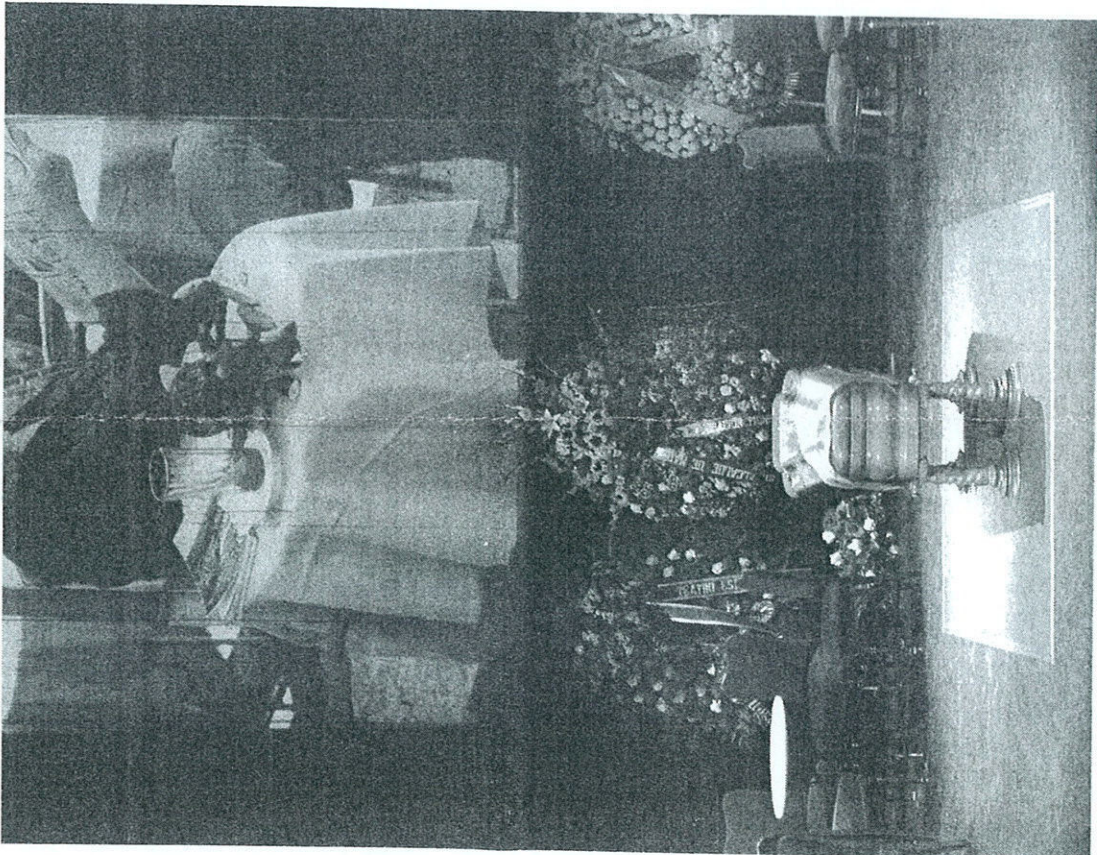
Ainsi, la guerre civile habite les personnages de sa pièce *Las bicicletas son para el verano* (« Les bicyclettes sont pour l'été »), primée en 1978 et portée à l'écran par Jaime Chavari en 1984, avec un succès persistant. La vie des petites troupes ambulantes d'après-guerre inspire son roman *El viaje a ninguna parte* (« Le Voyage nulle part »), qu'il a lui-même adapté et mis en scène pour le cinéma en 1986.

Commentateur désabusé de la société espagnole contemporaine dans ses chroniques destinées à la presse quotidienne, il écrit deux volumes de Mémoires, *El tiempo amarillo* (« Le Temps jaune »), dont la première édition, en 1990 chez Editorial Debate, sera suivie d'une deuxième, élargie, en 1999. S'il reste modeste en poésie, il réussit une carrière littéraire où des romans historiques alternent avec les pièces de théâtre.

En 1998, il a été élu à l'Académie royale des lettres, et y a fait entrer ainsi pour la première fois le septième art, comme jadis René Clair à l'Académie française. Cette consécration ne s'est pas accompagnée pour autant de concessions à sa sensibilité libertaire.

Il a été marié à la chanteuse Maria Dolores Pradera, dont il a eu deux enfants, puis à l'actrice Emma Cohen, qui a été souvent sa complice, sur les planches et sur les plateaux de cinéma. Alors que d'autres sont uniquement à cause de leur origine aristocratique, Fernando Fernan-Gomez est devenu, par son seul talent, un « *Grande de España* ». ■

PAULO A. PARANAGUA



Recouvert d'un drapeau anarchiste, le cercueil de Fernando Fernan-Gomez était exposé jeudi 22 novembre sur la scène du Théâtre Espagnol, à Madrid. SERGIO BARRONE/CEA/AFP PHOTO

comme *La mies es mucha* (« La récolte est abondante » en français), de José Luis Saenz de Heredia (1948), ou *Balarrasa*, de José Antonio Nieves Conde (1951).

Néanmoins, sous cette dictature, il parvient à accompagner les premiers pas d'une dissidence de gauche en jouant notamment dans *Esa pareja feliz* (« Ce couple heureux »), de Juan Antonio Bardem et Luis Garcia Berlanga (1953). Il tourne avec une enviable aisance dans *Ana y los lobos* (*Anna et les loups*), de Carlos Saura, et Gavaldon (1909-1986) et Raul de la Torre.

A continuación reproducimos varios fragmentos del discurso del presidente del Gobierno, José Luis Rodríguez Zapatero, en el homenaje a Fernando Fernán Gómez del pasado 27 de mayo, cuando se le concedió a título póstumo la Medalla de Alfonso X El Sabio.



# Hay que recordar..!

Fernando Fernán Gómez recibe un nuevo homenaje a título póstumo

“ Alguien ha dicho que un país que no crea su propio cine y su propio teatro es como una casa sin espejos: todo son sombras engañosas en las que ningún cuerpo vivo ni ningún sueño encuentra su lugar. Tal vez por eso queríamos tanto a Fernando Fernán Gómez, porque en su obra hallábamos reflejadas las grandezas y las miserias de nuestra historia, y porque en su manera inteligente y poética de enfrentarse a la vida teníamos la posibilidad de ver con qué noble actitud recorrimos los ciudadanos de España el arduo camino que nos llevaba desde una posguerra triste y oscura hasta la democracia de las ilusiones cumplidas. (...)”

Por eso, una vez más, y nunca mejor que en este momento de homenaje al que sería con justo título el patriarca de los cómicos, toda la sociedad española tiene que rendirle en su figura la gratitud que les debemos y de la que esta medalla, la Gran Cruz de Alfonso X El Sabio, quiere ser testimonio.

Fernando Fernán-Gómez mostró, en el escenario de la ciudadanía, el esfuerzo y generosidad de un país capaz de renacer sin renegar de su pasado, sin olvidarlo. Eso hace a Fernán Gómez tan universalmente español: su compromiso con un patrimonio vital,

cultural, social, el nuestro, ahornado en siglos de tradición teatral y literaria; su compromiso con nuestra memoria más brillante y más dolorosa, como él mismo escribió en el inicio de *El viaje a ninguna parte*: “Hay que recordar...”.

Sabio del arte antiguo de la actuación, como los que ya han pasado a ser acervo de una indispensable grandeza cultural, su lucidez hablando del ser humano sólo es comparable con su lucidez a la hora de hablar de España. (...)

Además de sentirse un cómico de la legua, Fernán Gómez se convirtió en un intelectual respetado en todos los ámbitos. Fue el primer actor y cineasta de la Historia elegido miembro de la Real Academia Española. De su mano entraron, al tiempo, la modernidad y la memoria en la institución que vela por el lenguaje, porque no en vano los cómicos siempre han sido la punta de lanza de nuestra sociedad, la vanguardia, los “inventores” de esos espacios de convivencia y dignidad que las palabras construyen, cuando son usadas para el diálogo y no para la afrenta.

Este “obrero de las palabras”, como se describía con modestia, representaba la sabiduría de siglos de actores, directores y escritores que

han enriquecido nuestro país desde los tiempos de Lope y Calderón. Fernán Gómez era uno de los depositarios de ese legado, enriquecido luego por las aportaciones de nuestro gran cine, que tanto nos ha enseñado a mirarnos, a entendernos, a respetarnos, a crecer como sociedad y como pueblo, a estar más cerca de todos nosotros, a ser más libres.

Cómicos libres. Estas dos palabras van unidas en el caso de Fernán Gómez de manera indisoluble. Por eso, reivindicar y recordar a Fernando es también reivindicar a los cómicos y reivindicar la libertad, como hizo Fernán Gómez a lo largo de toda su obra, pero especialmente en *El viaje a ninguna parte*, o en su discurso de entrada a la Real Academia Española...

Después de Fernán Gómez, después de la labor que llevan a cabo diariamente los creadores en nuestro país, nadie puede utilizar la palabra “cómico” con un tono ligero; el cómico, como alguien que se arriesga en el ejercicio de la libertad, para provocarnos o emocionarnos, para mediar entre el público y sus conflictos, entre la sociedad y sus tensiones, y que, a veces, por ello, recibe también las críticas y hasta los menosprecios con mayor facilidad”. ■



» Fernán Gómez y Fernando Trueba en el rodaje de *El embrujo de Shanghai*

¿QUE HA SIDO LO MEJOR (Y LO PEOR) DEL 2007?

# otoo...mas & DVD

LA REVISTA DE CINE

AÑO 61 / NÚMERO 1971  
ENERO 2008 / 2,70 €

Canarias 2,95 €

INO DEL OSCAR

# EIRA

# IGHTLEY

ALGO MAS QUE  
CARA BONITA

LEONOR  
WATLING  
EROTISMO  
INTELIGENTE

ICÓPATAS

# 80

E A  
EELING

CINADA  
URA DE  
BRODY  
WILSON

ANDO  
N-GÓMEZ  
AL  
DR TOTAL

'AMERICAN  
GANGSTER'  
'EL PADRINO'  
DEL SIGLO XXI

# LOS 35 FENÓMENOS DEL 2008

# VIAJE CON Fernando Fernán-Gómez

Maruja Torres, Terenci Moix, Lola Salvador, Sol Alameda, Jaime Picas o el mismo Fernando Fernán-Gómez. La historia de FOTOGRAMAS rinde homenaje a un histórico del cine español. Reflexiones y anécdotas de un pelirrojo irrepetible desaparecido a los 86 años.

Fotos: ARCHIVO FOTOGRAMAS.

**C**uando el pasado 21 de noviembre el mundo del cine (de la cultura) se puso de luto por el fallecimiento de Fernando Fernán-Gómez, comenzaron los homenajes a uno de los más geniales personajes que ha tenido el Arte nacional. Este cómico universal, este pelirrojo impertinente, libertario y sensible en el fondo, no emprendía ese triste día otoñal ningún viaje a ninguna parte. Si acaso un viaje hacia la inmortalidad. FOTOGRAMAS fue testimonio y cómplice de la trayectoria del actor, director y escritor. Nuestro Archivo se abre para recordar, a través de entrevistas, reportajes y confesiones en primera o tercera persona, a ese hombre del Renacimiento.

La primera aparición de Fernán-Gómez en FOTOGRAMAS fue muy temprana. Ya en el número 4 de la revista, del 1 de enero de 1947, el actor que naciera en Lima (Perú) debido a la gira teatral de su madre, Carola Fernán-Gómez, era sometido a 3 *Preguntas de circunstancias*, por Ubaldo Pazos. Definido por el autor de la entrevista como *joven, apuesto, no mal parecido y ya casado!*, sus respuestas tenían todo ese

**“Desgraciadamente, el público, el gran público, tiene un mal gusto muy acusado.”**

Fotogramas, año 1959.

sentido del humor y de la nostalgia con cierto regusto amargo que caracterizarían su posterior obra: *Mi mejor recuerdo de Nochebuena son los ratos que pasaba con los chicos de mi barrio, pudiendo el aguinado por las tiendas. En casa, tenía el otro aguinado, el de turrón, mazapán y peladillas; pero esto de la calle me sabía mejor.* Y además de una referencia al mortal frío de la posguerra (o sea, de su presente) declaraba que *en confianza: yo creo que eso de los Reyes Magos es mentira.*

## LA POPULARIDAD NUNCA FUE LO QUE ERA

*Botón de ancla* (Ramón Torrado, 1947) le había convertido en un actor conocido (era el tercero en discordia humorística del trío protagonista)

de una película taquillera. En pleno Paseo de Gracia barcelonés tuvo lugar una anécdota: tras firmar autógrafos a unas señoritas, otras dos se acercan y le pidiéron lo mismo.

-¿Y ahora esto en dónde se recoge?, pregunta una de las señoritas.

-¿Dónde se recoge el qué?

-Lo que den.

-Con eso no dan nada, señoritas.

-Pues, entonces, ¿para qué vale?

-Para nada, es simplemente mi firma.

-¡Pues vaya una estupidez! ¡Yo creía que regalaba usted algo!

Fecha: 1 noviembre 1947. FOTOGRAMAS nº 24.

Autor: Ubaldo Pazos.

## LAS MALETAS DE UN ACTOR

FOTOGRAMAS hablaba con Fernán-Gómez en un andén, cuando se iba a Valencia a presentar *Esa pareja feliz* (J.A. Bardem y Luis G. Berlanga, 1951). Pero nuestro reportero tenía otro viaje en mente: el que el intérprete acababa de hacer a México representando a la cinematografía española en el vigésimo aniversario de la industria fílmica sonora mexicana. *Cualquier melodrama dignamente presentado tiene de antemano asegurado el favor del público. De ahí que guarden gran consideración a nuestro cine,* afirmaba: *Por tal causa hay que intensificar la distribución de nuestras películas por tierras americanas.* Y tenía tiempo para expresar su teoría respecto a la crisis del cine hispano: *La crisis cinematográfica es en España un poco artificial. No obedece a un aumento en el coste de la producción como en los demás países, sino a otras causas. Por eso seguirán produciendo quienes prescindan de todas esas problemas accesorios (permisos, etc...) pura dedicarse única y exclusivamente a su tarea: hacer películas.*

Fecha: 4 enero 1952, FOTOGRAMAS nº 164.

Autor: J.R.

## ENTRE ACTUARY Y DIRIGIR

Desde muy pronto, sintió la necesidad de ponerse tras la cámara. Muchas de esas



Fernando Fernán-Gómez con Luis García Berlanga, que lo dirigió en 'Esa pareja feliz' (1951), con Juan Antonio Bardem. Repetirían, muchos años después, en 'Moros y cristianos' (1987).



# GÓMEZ

Marija Torres, Terenci Moix, Lola Salvador, Sol Alameda, Jaime Picas o el mismo Fernando Fernán-Gómez. La historia de FOTOGRAMAS rinde homenaje a un histórico del cine español. Reflexiones y anécdotas de un pelirrojo irreplicable desaparecido a los 86 años.

Fotos: ARCHIVO FOTOGRAMAS.

Cuando el pasado 21 de noviembre el mundo del cine (de la cultura) se puso de luto por el fallecimiento de Fernando Fernán-Gómez, comenzaron los homenajes a uno de los más geniales personajes que ha tenido el Arte nacional. Este cómico universal, este pelirrojo impertinente, libertario y sensible en el fondo, no emprendía ese triste día a ningún viaje a ninguna parte. Si acaso un viaje hacia la inmortalidad. FOTOGRAMAS fue testimonio y cómplice de la trayectoria del actor, director y escritor. Nuestro Archivo se abre para recordar, a través de entrevistas, reportajes y confesiones en primera o tercera persona, a ese hombre del Renacimiento.

La primera aparición de Fernán-Gómez en FOTOGRAMAS fue muy temprana. Ya en el número 4 de la revista, del 1 de enero de 1947, el actor que naciera en Lima (Perú) debido a la gira teatral de su madre, Carola Fernán-Gómez, era sometido a *Preguntas de circunstancias*, por Ubaldo Pazos. Definido por el autor de la entrevista como *juven, apuesto, no mal parecido y ya casado*, sus respuestas tenían todo ese

**"Desgraciadamente, el público, el gran público, tiene un mal gusto muy acusado."**

Fotogramas, año 1959.

sentido del humor, y de la nostalgia con cierto regusto amargo que caracterizarían su posterior obra: *Mi mejor recuerdo de Nochebuena son los ritos que pasaba con los chicos de mi barrio, pidiendo el aguinaldo por las tiendas. En casa, tenía el otro aguinaldo, el deurrón, mazapán y petacillitas; pero este de la calle me sabía mejor. Y además de una referencia al moral frío de la posguerra (o sea, de su presente) declaraba que en confianza; yo creo que eso de los Reyes Magos es mentira.*

**LA POPULARIDAD NUNCA FUE LO QUE ERA**

*Botón de ancla* (Ramón Torrado, 1947) le había convertido en un actor conocido (era el tercero en discordia humorística del trio protagonista)

de una película taquillera. En plano Pasos de Gracia barcelones tuvo lugar una anécdota: tras firmar autógrafos a unas señoritas, otras dos se acercan y le pidieron lo mismo.

-¿Y ahora esto en dónde se recoge? ¿pregunta una de las señoritas.

-¿Dónde se recoge el qué?

-Lo que tiene.

-Con eso no dan nada, señoritas.

-Pues, entonces, ¿para qué vale?

-Para nada, es simplemente mi firma.

-¿Pues vaya una estupidez! ¡Yo creía que regalaba usted algo!

Fecha: 1 noviembre 1947. FOTOGRAMAS nº 24. Autor: Ubaldo Pazos.

**LAS MALETAS DE UN ACTOR**

FOTOGRAMAS hablaba con Fernán-Gómez en un andén, cuando se iba a Valencia a presentar *Esa pareja feliz* (J.A. Bardem y Luis G. Berlanga, 1951). Pero nuestro reportero tenía otro viaje en mente: el que el intérprete acababa de hacer a México representando a la cinematografía española en el vigésimo aniversario de la industria fílmica sonata mexicana. *Cuadecúper melodramático presentado tiene de onemano asegurado el favor del público. De ahí que guardan gran consideración a nuestro cine, afirmaba: Por tal causa hay que intensificar la distribución de nuestras películas por tierras americanas. Y tenía tiempo para expresar su teoría respecto a la crisis del cine hispano: La crisis cinematográfica es en España un poco artificial. No obedece a un aumento en el coste de la producción como en los demás países, sino a otras causas. Por eso seguirán produciendo quienes presindan de todos esos problemas accesorios (permisos, etc...), para dedicarse técnica y existencialmente a su tarea: hacer películas.*

Fecha: 4 enero 1952. FOTOGRAMAS nº 164. Autor: J.R.

**ENTRE ACTUAR Y DIRIGIR**

Desde muy pronto, sintió la necesidad de ponerse tras la cámara. Muchas de esas



Fernando Fernán-Gómez con Luis García Berlanga, que lo dirigió en 'Esa pareja feliz' (1951), con Juan Antonio Bardem. Repetición, muchos años después, en 'Moros y cristianos' (1957).

# VIAJE CON Fernando Fernán- Gómez

Maruja Torres, Terenci Moix, Lola Salvador, Sol Alameda, Jaime Picas o el mismo Fernando Fernán-Gómez. La historia de FOTOGRAMAS rinde homenaje a un histórico del cine español. Reflexiones y anécdotas de un pelirrojo irrepetible desaparecido a los 86 años.

Fotos: ARCHIVO FOTOGRAMAS.

Cuando el pasado 21 de noviembre el mundo del cine (de la cultura) se puso de luto por el fallecimiento de Fernando Fernán-Gómez, comenzaron los homenajes a uno de los más geniales personajes que ha conocido el Arte nacional. Este cómico universal, este pelirrojo impertinente, libertario y sensible en el fondo, no emprendía ese triste día otoñal ningún viaje a ninguna parte. Si acaso un viaje hacia la inmortalidad. FOTOGRAMAS fue testigo y cómplice de la trayectoria del actor, director y escritor. Nuestro Archivo se abre para recordar, a través de entrevistas, reportajes y confesiones en primera o tercera persona, a ese hombre del Renacimiento.

La primera aparición de Fernán-Gómez en FOTOGRAMAS fue muy temprana. Ya en el número 4 de la revista, del 1 de enero de 1947, el actor que naciera en Lima (Perú) debido a la guerra teatral de su madre, Carola Fernán-Gómez, a sometido a 3 Preguntas de circunstancias, por Ubaldo Pazos. Definido por el autor de la entrevista como *joven, apuesto, no mal parecido ya casado!*, sus respuestas tenían todo ese

**“Desgraciadamente, el público, el gran público, tiene un mal gusto muy acusado.”**

Fotogramas, año 1959.

sentido del humor y de la nostalgia con cierto regusto amargo que caracterizarían su posterior obra: *Mi mejor recuerdo de Nochebuena son los ratos que pasaba con las chicas de mi barrio, pidiendo el aguinaldo por las tiendas. En casa, tenía el otro aguinaldo, el de turrón, mazapán y poladillas; pero este de la calle me sabía mejor.* Y además de una referencia al mortal frío de la posguerra (o sea, de su presente) declaraba que *en confianza: yo creo que eso de los Reyes Magos es mentira.*

## LA POPULARIDAD NUNCA FUE LO QUE ERA

*Botón de ancla* (Ramón Torrado, 1947) le había convertido en un actor conocido (era el tercero en discordia humorística del trío protagonista)

de una película taquillera. En pleno Pasco de Gracia barcelonés tuvo lugar una anécdota: tras firmar autógrafos a unas señoritas, otras dos se acercan y le pidieron lo mismo.

-¿Y ahora esto en dónde se recoge?, pregunta una de las señoritas.

-¿Dónde se recoge el qué?

-Lo que den.

-Con eso no dan nada, señoritas.

-Pues, entonces, ¿para qué vale?

-Para nada, es simplemente mi firma.

-¿Pues vaya una estupidez!; Yo creía que regalaba usted algo!

Fecha: 1 noviembre 1947, FOTOGRAMAS nº 24.

Autor: Ubaldo Pazos.

## LAS MALETAS DE UN ACTOR

FOTOGRAMAS hablaba con Fernán-Gómez en un andén, cuando se iba a Valencia a presentar *Esa pareja feliz* (J.A. Bardem y Luis G. Berlanga, 1951). Pero nuestro reportero tenía otro viaje en mente: el que el intérprete acababa de hacer a México representando a la cinematografía española en el vigésimo aniversario de la industria fílmica sonora mexicana. *Cualquier melodrama dignamente presentado tiene de antemano asegurado el favor del público. De ahí que guarden gran consideración a nuestro cine, afirmando: Por tal causa hay que intensificar la distribución de nuestras películas por tierras americanas.* Y tenía tiempo para expresar su teoría respecto a la crisis del cine hispano: *La crisis cinematográfica es en España un poco artificial. No obedece a un aumento en el coste de la producción como en los demás países, sino a otras causas. Por eso seguirán produciendo quienes prescindan de todos esos problemas accesorios (permisos, etc...) para dedicarse única y exclusivamente a su tarea: hacer películas.*

Fecha: 4 enero 1952, FOTOGRAMAS nº 164.

Autor: J.R.

## ENTRE ACTUAR Y DIRIGIR

Desde muy pronto, sintió la necesidad de ponerse tras la cámara. Muchas de esas



Fernando Fernán-Gómez con Luis García Berlanga, que lo dirigió en 'Esa pareja feliz' (1951) con Juan Antonio Bardem. Repetirán, muchos años después, en 'Moros y cristianos' (1987).

LEONOR  
ATLING  
ROTISMO  
ELIGENTE

AMERICAN  
GSTER  
PADRINO  
SIGLO XXI

5  
NOS  
8



**LA "EXTRAÑA" VISITA**  
En el número 336, del 6 de mayo de 1955, FOTOGRAMAS publicó el siguiente reportaje: "Fernando Fernán-Gómez visitaba los nuevos locales de la revista. Entrando por la ventana y calibrando puertas y tabiques, su reacción final fue de entusiasmo: ¡Sensacional, francamente sensacional! En cuanto pongáis los cristales, esto va a parecer de película. Aunque es lo natural: tratándose de una revista de cine, ¡Qué lá



Fernando Fernán-Gómez

**“Mi primera obligación, como ser humano y artista, es dudar. Y la cumplo. Mi vida será más corta que mi duda.”** Fotogramas, año 1970.

ocasiones obtuvo un buen reconocimiento del público. En 1959, en la sección *Si lo dice, lo público*, dejó claras sus ideas respecto al equilibrio entre dirigir e interpretar. *Si asumo también el papel de director en algunas producciones, se debe únicamente a que considero esa doble condición como un ascenso en la carrera artística. Y no precisamente por estimar la dirección más importante que la interpretación, sino porque sumándose ambas, indudablemente representan el ascenso de escalafón del que le hablo. Y continuaba con un consejo que convirtió en el lema de su labor de autor: El director, en cambio, jamás puede perder de vista al público, a la taquilla. Habrá sus más y sus menos, naturalmente, pero nunca logrará zafarse de tal imposición. Y desgraciadamente, el público, el gran público, tiene un mal gusto muy acusado.*  
Fecha: 1 mayo 1959, FOTOGRAMAS n° 544.  
Autor: J. Font-Espina.

#### PROBLEMAS DE CINE, REFUGIOS TEATRALES

Acababa de dirigir una de sus obras maestras, *El mundo sigue* (1963), y tenía en mente la que sería otra pieza capital de su filmografía: *El extraño viaje* (1966). Sin embargo, este par de cumbres en su obra estaban marcadas por la vitola del malditismo. En la reseña de actualidad semanal barcelonesa, FOTOGRAMAS conversaba con un director preocupado por la falta de distribución de la melodramática y cruda *El mundo sigue*, algo que le llevaría a declarar que *últimamente dedico más atención al teatro. Me gusta más el cine, siempre me ha gustado más, pero ahora es lo que considero que se debe hacer.* Preguntado si, en esa mitad de la década sesentera del Nuevo Cine Español, él era un outsider o una voz que estaba en una postura contraria, afirmaba que *no, no lo estoy, porque, entre otras cosas, aún no está definido el terreno de la Nueva Ola.* Pocos años más tarde, sería un actor fundamental en el mejor cine moderno nacional: películas de Carlos Saura (*Ana y los lobos*, 1973) o Víctor Erice (*El espíritu de la colmena*, 1973).  
Fecha: 31 enero 1964, FOTOGRAMAS n° 798.  
Autor: Gabriel Orfila.

#### LA VERDAD POR DELANTE

Prosiguiendo esa especie de posicionamiento que en los años 60 dejaba a Fernán-Gómez al margen de los nuevos movimientos del cine patrio, recogemos unas declaraciones en las cuales insiste en su escepticismo respecto a la viabilidad comercial (e incluso artística) de algunas de esas películas. Muchas verdades salidas de la boca de un francotirador nato. *Es este un momento peligroso. Reconozco que hay en los jóvenes directores una intención de*

*renovación que me parece buena. Pero dudo de los resultados de ese nuevo cine español porque se está haciendo demasiado insistientemente de espaldas al público. Verá, hay un tipo de cine español que si ha logrado esa intimidad con el público. No se trata de un estilo de cine. Es un cine representado por los nombres de una serie de figuras: Aurora Bautista, Sarita Montiel, Marisol, José...  
Fecha: 11 marzo 1966, FOTOGRAMAS n° 908.  
Autor: Jaime Picas.*

#### LOA DEL MALDITO

En *Una columna*, Ricardo Muñoz Suay se quejaba de que *con un talento no solo excepcional, sino puesto al día, contemporáneo, capaz de imbricar su angustia intelectual en el cine, no ha alcanzado el puesto preciso. A E.F.G., maldito indigena, no le ha llegado todavía la hora de poder expresarse tal como es, piensa y siente, sin males pragmáticos.*  
Fecha: 10 marzo 1967, FOTOGRAMAS n° 960.  
Autor: Ricardo Muñoz Suay.

#### PREMIOS Y SINCERIDAD

La V Placa San Juan Bosco (antecesores de los Fotogramas de Plata) recayó, en el apartado de Mejor Trabajo de Televisión Española, en Fernán-Gómez por *La última cinta*. Buen momento para confesarse y seguir cultivando una imagen que le iba a acompañar hasta el final de sus días. *Soy un producto en el mercado, uno de los vagos que más trabajan en el país. ¿Un mito? No tengo la más pequeña noticia de eso. Creo que es una impresión personal tuya (le decía a su entrevistadora). Mis compañeros de profesión sienten hacia mí cariño, respeto, incluso admiración... soy descendiente de actores y llevo mucho tiempo trabajando. Entre el público creo que cuento con simpatías. Pero de eso al mito... Mi primera obligación, como ser humano y artista, es dudar. Y la cumplo. Mi vida será corta, más corta que mi duda. Con todas las reservas que esta vida me impone y con la vergüenza que me da confundir las páginas de una revista cinematográfica con un confesionario, o con el sofá del psicoanalista... no sé... creo que mi compromiso como ser humano con la sociedad es respetar la moral por encima de cualquier otro valor.*  
Fecha: 13 febrero 1970, FOTOGRAMAS n° 1.113.  
Autor: Lola Salvador.

#### FLASHBACK MARUJIL

La sección *El Túnel del Tiempo* repasaba la vida y obra de las estrellas del séptimo arte. Él tuvo el honor de ser la novena figura referenciada. Maruja Torres puso todo su talento y sentido del humor en los pies de foto de la biofilmografía del interfecto, y le dedicó esta entrada: *Tiene un túnel largo (y ancho, y a veces desoladamente oscuro), este Fernando*



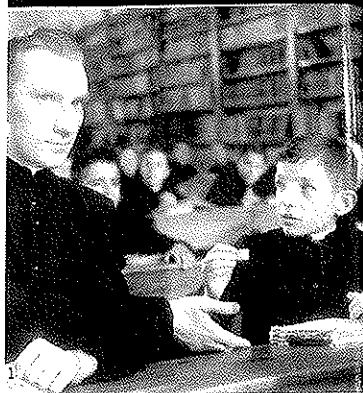
*Fernán-Gómez que hoy, a los 50 años casi, puede presumir ya de ser y haber sido uno de los talentos más subestimados del cine español. Puede presumir de desconocido, a pesar de que ha protagonizado alrededor de un centenar de films, y de que ha dirigido 13. El verdadero Fernán-Gómez, lo que un señor como él hubiera podido hacer, hubiera podido dar al público en otras circunstancias, permanecerá para siempre en el mundo de lo no consumado, en el limbo de los hombres intactos a quienes se les abortó la posibilidad de ser con todas sus consecuencias.*  
Fecha: 5 de junio de 1970, FOTOGRAMAS n° 1.129.  
Autor: Maruja Torres.

#### TRÍO TEATRAL

Principios de los 70. El inquieto pelirrojo experimenta en escena con un espectáculo sobre Bertolt Brecht, su prosia y sus personajes teatrales. Una dramaturgia muy cabaretera, muy experimental y muy de aquellos años. Una Massiel contestataria da la réplica al Fernán-Gómez actor, y Terenci Moix se acerca al teatro para una de sus deliciosas crónicas, aunque tenga que escuchar un divertido reproche del intérprete: *¿Aula, cómo te aprovechaste de mí en tu libro! Y es que en el sadismo de nuestra infancia, Terenci utilizaba el personaje del cura de Balarrasa (José Antonio Nieves Conde, 1950) con aviesas intenciones. Pero todo queda en una broma y en un reconocimiento a un cincuentón que no se dormía en sus laureles: Mientras Fernán-Gómez, a un lado del escenario, desparfama sobre la sala esta cabalgata alucinante de toda la Humanidad en sus momentos de mayor apuro (con sus apañes de un día) la Massiel se limita a ser algunas de las mujeres de Bertolt Brecht y, ¡sorpresa!, uno de sus caballos.*  
Fecha: 19 marzo 1971, FOTOGRAMAS n° 1.170.  
Autor: Terenci Moix.

#### SOLDADO UNIVERSAL

*Juan Soldado*, telefilm de 1973, fue un encargo a Fernán-Gómez por parte de TVE. Destinado a concursar en festivales, sufriría la censura: TVE lo emitió de madrugada, tras la Carta de Ajuste y sin previo aviso. Fábula ácida, le daría un Fotogramas de Plata en el apartado televisivo (sería finalista a Mejor Actor de Cine por *Ana y los lobos* esa misma edición). Juan Soldado es lo que más me satisface de cuanto he hecho, declaraba en nuestras páginas. Era su primer trabajo como director para TV, y se sentía



...án Gómez que hoy, a los 50 años casi, de presumir ya de ser y haber sido uno de los más subestimados del cine español, de presumir de desconocido, a pesar de que protagonizado alrededor de un centenar de películas, y de que ha dirigido 13. El verdadero Fernando Gómez, lo que un señor como él hubiera sido capaz de hacer, hubiera podido dar al público en las circunstancias, permanecerá para siempre el mundo de lo no consumado, en el limbo de los hombres intacts a quienes se les abortó la habilidad de ser con todas sus consecuencias. Fecha: 5 de junio de 1970. FOTOGRAMAS nº 19. Autor: Maruja Torres.



**CURA, COMICO, TORERO, DIABLO, MAESTRO, ABUELO.**  
 En el papel del cura de *Balarrasa* (1930), de José Antonio Nieves Conde. Con José Luis López Vázquez, en *Las muchachas de azul* (1946), de Pedro Lazaga. Dos inolvidables compañías: Fernando Rey y Emma Penella. Fue en *Un marido de ida y vuelta* (1957), de Luis Lucia. Dirigiendo a Rafael Aparicio en *El extraño viaje* (1964). En *Faustina* (1967), de José Luis Sáenz de Heredia, tuvo un colega tan divertido como Juan de Landa. Tuvo grandes compañeras de reparto como Amparo Soler Leal en *Estudio amueblado 2ª* (1969), de José María Forqué. Junto a Ana Torrent a Isabel Tellería en *El espíritu de la colmena* (1973), de Víctor Erice. Fue el ridículo en varias ocasiones por Carlos Saura. En la foto, en *Los zancos* (1984), con el cineasta y Paco Rabal, entrevistados por José Agustín Mahiques. Director y actor en *El viaje a ninguna parte* (1986). En la imagen, con Gabrio Díaz y José Saezn de Heredia. Un breve pero gran trabajo para Pedro Almodóvar: *Todo sobre mi madre* (1992), con Rosa María Sardá. El Año 10 (1998), de José Luis García, la redescubrió. Como profesor en *La lengua de las mariposas* (1999), de José Luis Cuerva. A las órdenes de Fernando Trueba en *El embudo de Shanghai* (2002).



**RÍO TEATRAL.**  
 Principios de los 70. El inquieto pelirrojo experimenta en escena con un espectáculo de Bertolt Brecht, su poesía y sus personajes teatrales. Una dramaturgia muy cabaretera, y experimental y muy de aquellos años, a Massiel contestataria da la réplica al Fernando Gómez actor, y Terenci Moix se acerca al teatro para una de sus deliciosas crónicas, aunque tenga que escuchar un divertido monólogo del intérprete: *Anda, cómo te rovechaste de mí en tu libro!* Y es que en *El limbo de nuestra infancia*, Terenci utilizaba un personaje del cura de *Balarrasa* (José Antonio Nieves Conde, 1930) con aviesas intenciones. Pero todo queda en una broma y un reconocimiento a un cincuentón que no dormía en sus laureles: *Mientras Fernán Gómez, a un lado del escenario, desparatara bre la sala esta cabalgata alucinante de toda la Humanidad en sus momentos de mayor nervio (con sus capuñes de un día) la Massiel se nita a ser algunas de las mujeres de Bertolt Brecht y, ¡sorpresa!, uno de sus caballos.* Fecha: 19 marzo 1971. FOTOGRAMAS nº 1170. Autor: Terenci Moix.



**OLDADO UNIVERSAL.**  
 Juan Soldado, telefilm de 1973, fue un encargo de Fernando Gómez por parte de TVE. Destinado a concursar en festivales, sufriría la censura; TVE emitió de madrugada, tras la Carta de Ajuste sin previo aviso. Fábula ácida, le daría un Fotogramas de Plata en el apartado televisivo y sería finalista a Mejor Actor de Cine por *Ana y los lobos* esa misma edición. Juan Soldado es lo que más me satisface de cuanto he hecho, aclaraba en nuestras páginas. Era su primer trabajo como director para TV, y se sentía



optimista respecto al medio (repetiría con la serie *El Pícaro*). *Nunca he tenido una idea muy concreta respecto al futuro. Por eso admiro a personas que, como Víctor Erice, son capaces de mantener su interés por una idea concreta durante años. Esto me deja perplejo.*  
**Fecha:** 8 febrero 1974, FOTOGRAMAS n.º 1.321. **Autor:** Sol Alameda.

### LA CARA DEL GENIO

*Puedo dar dos imágenes muy distintas. Una de ellas es para un pequeño círculo de amigos, o de adictos, y creo que ellos piensan que soy un personaje muy abierto y sin ninguna complicación. Hasta un tanto frívolo, podríamos decir. Y la otra imagen es la del hombre hosco, un poco encerrado, e incluso desagradable. No puedo rebatir esa imagen porque creo que esto es así y que esta hosquedad mía la utilizo un poco como defensa. Eran los días de la Transición, y de presentar el rodaje de *Mi hija Hildegart* (1977).*  
**Fecha:** 17 junio 1977, FOTOGRAMAS n.º 1.496. **Autor:** Esteban Peicovich.

### IRONÍA CREATIVA

En la sección *Artista invitado*, escribió un irónico artículo bajo el epígrafe de *El cine pobre de los ricos*. Estas son algunas de sus perlas que quedaron impresas para la posteridad: *Ha surgido cierta especie de cine pobre, contra la que no hay nada que decir. Si un señor es capaz de realizar por sí solo una película, ¿por qué no ha de hacerlo? Y mire usted por donde, ahora que el tiempo sobra y que los medios están al alcance de todo el mundo, todo sale más caro. Digo yo que si la libertad de expresión y de comunicación está irremisiblemente relacionada con el dinero, en lo que debiera ocuparse con urgencia el ministerio de Cultura (y que le echara una mano el de Hacienda) es en que todos lo tuvieran.*  
**Fecha:** 18 febrero 1981, FOTOGRAMAS n.º 1.645. **Autor:** F. F. Gómez.

### EN PIE DE GUERRA

*Hacerse pasar por Fernán Gómez, este era el título de la entrevista que FOTOGRAMAS realizó por el estreno de *Mambra se fue a la guerra* (1986). Volvía a ser un (in)voluntario balance de su carrera: *Ocurre una cosa extraña. Que ya no veo cine español desde hace bastantes años. Veo viejas películas extranjeras en televisión y vídeo. El mismo se aplicaba el cuento, y así opinaba de su trayectoria detrás de las cámaras: *No ha seguido ninguna evolución en especial, creo. Ha sido una línea muy zigzagante en la que no he ido ni a más ni a menos, sino que siempre he sido muy desigual. Todas las películas que he hecho casi siempre han sido producto de la casualidad. Suelo tener siempre una esperanza muy grande en que los demás no noten los errores.**  
**Fecha:** Junio 1986, FOTOGRAMAS n.º 1.720. **Autor:** Koro Castellano.*



### FAMILIA, PAREJAS Y PREMIOS

Fernando Fernán Gómez, nacido en Lima el 28 de agosto de 1921, en una foto de agosto de 1934 con su madre, la actriz Carolina Fernán-Gómez.

La actriz y cantante María Dolores Pradera fue su esposa entre 1947 y 1959. Con ella tuvo dos hijos: Fernando (en la foto) y Helena.

Analia Gadé, musa y compañera durante varios años. La dirigió en títulos como 'La vida por delante' ('La vida al rededor', 'Solo

para hombres' y 'Mujeres con vapores'). Con la actriz Emma Cohen, con la que se casó en el año 2000, tuvo una íntima relación de varias décadas de las cámaras. 'Mambra se fue a la guerra', 'El viaje a ninguna parte' o 'El mar y el tiempo'.

En 1998 recibió el Fotogramas de Plata Especial Homenaje.

A finales de 1999 también fue honrado por el Festival de San Sebastián con el Premio Donostia.

Y aún quedaban varias piezas magistrales en su recámara (*El viaje a ninguna parte*, *Siete mil días juntos...*) y un actor soberbio al pie del cañón hasta el último suspiro (*Belle Époque*, *Todo sobre mi madre*, *La lengua de las mariposas*, *En la ciudad sin límites*, *Para que no me olvidéis*, *Mía Sarah...*). ¡Adiós, maestro!

**Top 10 en DVD:** *Esta pareja feliz* y *Pan, pan, pan... ¡Juepi!* (Divisa); *El Malvado Carabel* (Filmox); *Ara y los lobos*, *Belle Époque* y *El espíritu de la colmena* (Manga); *En la ciudad sin límites* (Fox); *El Abuelo* (Sony Pictures); *La lengua de las mariposas* (Universal); y *El viaje a ninguna parte* (Suavia).

### CARTA A UN AMIGO

## Nuestro Fernando

**H**ace 40 años conocí a un Fernán-Gómez que ya no era el protector de los caballos, ni el cura de *Balarrasa*, ni el inquilino de casas imposibles. Conocí al de la vida real. Unos amigos (García de Dieñas y Brasó) me lo presentaron en un teatro y allí fue la primera tertulia de mi vida con Fernando. Gracias a *El capitán Veneno* (Luís Marquina, 1950) había empezado a admirarle, y a intuir una escondida ternura bajo los malos humos de la apariencia. En la distancia corta comprobé cada vez mejor esa ternura, y nunca sufrí los malos humos. En aquel final de los 60, había descubierto que se podía tener amigos con 20 años menos. Cultivó esta relación el resto de su vida.

### LA CASA DE FERNANDO (Y EMMA)

Fernando y Emma Cohen nos abrieron su casa: Castellana primero, Santo Domingo después del alquiler de la pequeña caja de cerillas en Riazas que heredamos Concha Goyanes y yo. Parejas habituales para compartir momentos de vida con ellos: Julieta Serrano y Enrique, Charo López y Jesús, Charo Ema y Manolo Pérez Estremera... Las parejas cambiaban (*Almudena* y Juan, Patricia y Enrique, Teresa y Jesús...) y algunas volvían a cambiar otra vez. Todos seguíamos

*"En la distancia corta comprobé su ternura, y nunca sufrí los malos humos."*

yendo a escucharte y a quererte. Incluso por encima de malos asuntos cruzados, que Emma sorteaba heroicamente. Y aunque él dejó escrito que fue Emma, ciertamente, quien llenó la casa de risas y de amigos. Él nos reunía a todos, con discos, alcohol, charlas y hospitalidad. Y con esa amistad que resiste las brechas de algunas ausencias. Incluso esta tan irremediable como la muerte.

Con Pablo del Amo se tomaba bacalao y se escuchaban fados. Con Agustín González y Sacristán podía cantarse flamenco o zarzuela. Y Fernando nos contaba que los arquitectos (y por qué no, los médicos) deberían sufrir las críticas públicas en el periódico como los cómicos; que todos mereceríamos que no hubiese gobiernos (aunque eso quizá fuera irrealizable); que el amor libre no tiene más normas que las de la honestidad, que ser filósofo de profesión era un tanto pretencioso; que el español desprecia antes que envidia...

Algunos se fueron antes, Estelrich, Pílares, Agustín, Pedro Beltrán (¡felizmente vivo, el gran Alexandre). Una vecina de su casa de Castellana, a la que invitó en ocasiones a compartir el calor de su acogimiento, decía el triste día de su duelo, que se había quedado solo en el descansillo.

Juan TEBAR, guionista y cineasta

TC  
NA

(1808-2008. Número

PROTAGONISTAS, Y ADEMÁS, LA MEJ...  
1808, EL 19

## EMPEZO EN BODA

1944

### FICHA TECNICA

D : RAFAEL MATARAZZO  
G : RAFAEL MATARAZZO  
F : MARIANO RUIZ CAPILLAS  
M : MAESTRO LEMBERG  
P : MANUEL DE LARA PADIN - 87 minutos

### INTERPRETES

SARA MONTIEL, GUADALUPE MUÑOZ SAMPEDRO, JULIA LAJOS, PILAR SOLER, CONCHA LOPEZ SILVA, FERNANDO FERNAN GOMEZ, MANUEL ARBO, RAFAEL BARDEM, LUIS ALCARAZ, GABRIEL ALGARA, MARIANO ALCON, NICOLAS D. PERCHICOT.



### SINOPSIS

Lina y Carlos, jóvenes de clase media, se casan prometiéndose una vida tranquila y feliz. En seguida empiezan los disgustos conyugales y, para evitarlos, la madre de Lina se instala en el hogar matrimonial. Más tarde se incorporan el padre de Lina y un tío músico, siendo imitados por los padres de Carlos.

Carlos, no pudiendo aguantar la situación, huye de su casa y se embriaga, acabando en la comisaría. Allí acuden la mujer y toda la familia, y el comisario consigue, al fin, restablecer la paz conyugal.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era CARLOS

## EL DESTINO SE DISCULPA

1944

### FICHA TECNICA

D : JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA  
G : J.L. SAENZ DE HEREDIA y W. FERNANDEZ FLOREZ, basado en la novela de Wenceslao Fernández Flórez  
F : HANS SCHEIB  
M : MAESTRO PARADA  
P : CHAPALO FILMS

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, RAFAEL DURAN, MARIA ESPERANZA NAVARRO, MILAGROS LEAL, MARY LAMAR, MANOLO MORAN, GABRIEL ALGARA, JOSE RAMON GINER, JOSE FRANCO, MANOLO PARIS, FRANCISCO DELGADO TENA, JOAQUIN BERGIA, FELIX FERNANDEZ, ENRIQUE HERREROS, JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA, ANTONIO MARTELO, CARLOS FUENTES PERALBA, NICOLAS D. PERCHICOT.

### SINOPSIS

Ramiro y Teófilo son dos buenos amigos que viven del teatro en un pequeño pueblo hasta que deciden trasladarse a Madrid. Una vez en la capital, Ramiro se emplea como locutor de radio y más tarde recibe una inesperada herencia que lo convierte en millonario, siendo esquilimado por unos oportunistas estafadores.

Teófilo muere accidentalmente y su fantasma pasa a ser la conciencia de su amigo, avisándole de los posibles peligros.



FERNANDO FERNAN GOMEZ era TEOFILO

## DOMINGO DE CARNAVAL

1945

### FICHA TECNICA

D: EDGAR NEVILLE  
G: EDGAR NEVILLE  
F: ENRIQUE BARREIRE  
M: JOSE MUÑOZ MOLLEDA  
P: NEVILLE - 79 minutos

### INTERPRETES

CONCHITA MONTES, FERNANDO FERNAN GOMEZ, GUILLERMO MARIN, JULIA LAJOS, ALICIA ROMAY, MANUEL REQUENA, JOAQUIN ROA, MANUEL ARBO, MARIANA LARRABEITI, MANUEL REQUENA, FERNANDO AGUIRRE, JUANITA MANSO, ILDEFONSO CUADRADO, GINES GALLEGU, CARLOS ALVAREZ SEGURA.

### SINOPSIS

En un domingo de Carnaval en Madrid, mientras todo el mundo comenta la inmediata caída de Romanones y su sustitución por Sánchez Guerra, se comete el asesinato de la señora Reme, una vieja prestamista de un barrio popular.

Un joven policía llamado Matías es encargado de la investigación, apareciendo numerosos sospechosos y resolviéndose el caso en plenas fiestas.



Séptimo premio del Sindicato.  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era MATIAS.

## BAMBU

## SINOPSIS

1945

### FICHA TECNICA

D : JOSE LUIS SANZ DE HEREDIA  
G : JOAQUIN GOYANES DE OSES  
F : MICHEL KELBER  
M : ERNESTO HALFTER  
P : SUEVIA

Tras fracasar como autor musical en Madrid, Alejandro Arellano decide marchar a Cuba, enrolándose como voluntario en el acantonamiento de Santiago. Allí hace amistad con Antonio, un compañero de armas, coincidiendo ambos en el amor por una hermosa joven mestiza llamada Bambú, que se gana la vida como vendedora de frutas por las calles.

El dueño del Pay-Pay, un café cantante, pretende que Bambú trabaje para él, pero la muchacha se niega, no teniendo más salida que escapar y ocultarse en un ingenio azucarero.

### INTERPRETES

IMPERIO ARGENTINA, LUIS PEÑA, FERNANDO FERNAN GOMEZ, JOSE MARIA LADO, SARITA MONTIEL, MARI LAMAR, JULIA LAJOS, ALBERTO ROMEA, FELIX FERNANDEZ, FERNANDO FERNANDEZ DE CORDOBA, GABRIEL ALGARA, NICOLAS D. PERCHICOT.



Segundo Premio del Sindicato. Premio del CEC a la música. FERNANDO FERNAN GOMEZ era ANTONIO

# SE LE FUE EL NOVIO

1945

## FICHA TECNICA

D: JULIO SALVADOR  
G: ANDRES REVESZ  
F: EMILIO FORISCOT  
M: J. DURAN ALEMANY  
P: EDICIONES CINEMATOGRAFICAS KINEFON - 88 minutos

## INTERPRETES

SARA MONTIEL, FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARTA FLORES, RAMON MARTORI, EMILIO FABREGAS, RAFAEL NAVARRO, RICARDO MARTIN, SALVADOR FONT, ALFREDO CRUZ, ALBERTO LOPEZ.



## SINOPSIS

La acción es en un país imaginario. La protagonista, que nació accidentalmente en otro país, no puede casarse por no haber recibido los documentos legalizados antes de la fecha en que su prometido embarca para Australia. Desesperada, acude al ministro del interior, presentándole sus quejas, quien, por enemistad con el ministro de Relaciones Extranjeras, promete reparar el daño que le ha causado la negligencia de los funcionarios de aquél.

A tal fin, el ministro encarga a su secretario que busque novio a la muchacha, lo que da lugar a una serie de incidentes cómicos que terminan con el amor entre la joven y el secretario y la consiguiente boda.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era MIGUEL



## ERES UN CASO

1945

### FICHA TECNICA

D : RAMON QUADRENY  
G : Basado en la obra de Vela y Sierra  
F : JOSE GASPAR  
M : JUAN DURAN ALEMANY  
P : CAMPA MORAN - 93 minutos

### INTERPRETES

MARIA SEVERINI, MARY QUADRENY, LUPE DE MOLINA, MERCEDES MOZAR, FERNANDO FERNAN GOMEZ, MODESTO CID, GERARDO ESTEBAN, RAMON MARTORI.



### SINOPSIS

Don Hermenegildo, dueño de un comercio y casado con Doña Belina, tiene como dependiente a un sobrino suyo llamado Inocencio, muchacho apocado y tímido. Un amigo suyo, Fernando, le incita a que le acompañe por las noches a un salón de baile. Para que los tíos no se enfaden, Fernando les dice que su sobrino padece una enfermedad, que consiste en una doble personalidad, para cuya curación no hay más que un remedio: no contrariarle.

En estas circunstancias llega de Barcelona otra sobrina de D. Hermenegildo que, enterada de la jugarreta de Inocencio, le hace creer que es cierta la enfermedad fingida. Por fin, todo se explica y resuelve felizmente, terminando con la boda de los dos sobrinos.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era INOCENCIO

## EMBRUJO

1947

### FICHA TECNICA

D : CARLOS SERRANO DE OSMA  
G : PEDRO LAZAGA y CARLOS SERRANO DE OSMA  
F : SALVADOR TORRES GARRIGA  
M : JESUS GARCIA LEOZ  
P : PRODUCCIONES BOGA.

### INTERPRETES

LOLA FLORES, MANOLO CARACOL, MARIA DOLORES PRADERA, FERNANDO FERNAN GOMEZ, FERNANDO SANCHO, CAMINO GARRIGO, JUAN MAGRIÑA, PEDRO PUCHE, ANTONIO BOFARULL, JOAQUIN SOLER SERRANO.



### SINOPSIS

En un homenaje que se dedica a una vieja gloria del baile flamenco, Lola, ya retirada, le presentan una nueva bailarina en la que se cifran las mejores condiciones para llegar también a ser famosa.

Lola le aconseja cariñosamente y le cuenta su vida, sus principios y el amor suplicante de un gitano, de quien le separa un jefe de orquesta, también enamorado de Lola, llevándosela a una gira por el extranjero. Cuando vuelve el gitano muere de emoción al volver a verla actuar.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era MENTOR

## LA SIRENA NEGRA

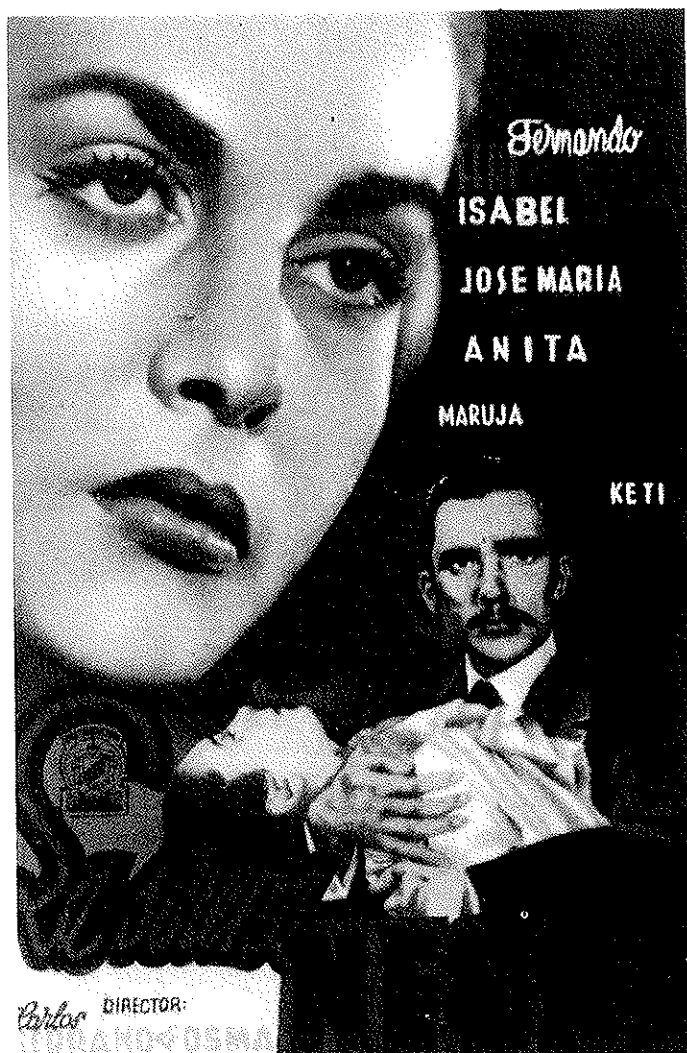
1947

### FICHA TECNICA

D : CARLOS SERRANO DE OSMA  
G : JUAN ANTONIO CABEZAS, JOSE VEGA, según la obra  
de Emilia Pardo Bazán.  
F : TORRES GARIGA  
M : JESUS GARCIA LEOZ  
P : BOGA - 76 minutos

### INTERPRETES

ISABEL DE POMES, FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANITA FARRA, MARUJA ASQUERINO, JOSE MARIA LADO, LILY VICENTI, JOSEFINA TAPIAS, FERNANDO SANCHE, RAMON MARTORI, MODESTO CID, KETI CLAVIJO.



### SINOPSIS

A finales del siglo pasado, Gaspar Montenegro vivía obsesionado por el recuerdo de una mujer muerta, cuya relación se había visto interrumpida por la intransigencia de unos familiares. El fantasma de la difunta le persigue y atormenta, hasta que Gaspar encuentra a otra mujer que le recuerda a aquella. Esta también fallece y Gaspar adopta a su hija, dejando a su novia Trini y marchando a vivir a un pazo solariego. Allí contrata a una institutriz y a un preceptor para la educación de la niña. Mientras ella se enamora de Gaspar y se le insinúa, el preceptor se consume en desprecio y envidia, culminando en un trágico desenlace.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era GASPAR MONTENEGRO

# LA MURALLA FELIZ

1947

## FICHA TECNICA

D : ENRIQUE HERREROS  
G : LUIS DELGADO BENAVENTE  
F : SALVADOR TORRES  
M : JUAN QUINTERO  
P : PRODUCCIONES BOGA, S.A. - 88 minutos

## INTERPRETES

ISABEL DE POMES, NATI MISTRAL, ALBERTO ROMEA,  
FERNANDO FERNAN GOMEZ, RAFAEL CALVO, JOSE  
SUAREZ, FERNANDO SANCHO, ENRIQUE HERREROS,  
JESUS PUCHE, CARLOS SALDAÑA "ALADY".



## SINOPSIS

Don Filiberto, viejo capitán retirado de la Marina Mercante, dejó su carrera por la ilusión de recibir una herencia de dos millones de pesetas, cuya esperanza fue sugerida por varios vaticinios. Don Filiberto tiene una hija, Lena, de la que está enamorado el jefe de su oficina, y un hijo, David, que se dedica a la pintura.

La situación económica familiar es bastante difícil, pero Don Filiberto sigue soñando con la herencia. La circunstancia de que un ratero, que acaba de cometer un robo, se refugia en el estudio de David, pone en manos de D. Filiberto una cartera con 20.000 ptas. que remedian de momento la situación.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era FULGENCIO

# BOTON DE ANCLA

1947

## FICHA TECNICA

D : RAMON TORRADO  
G : J.L. AZCARRAGA, RAMON TORRADO y HERIBERTO VALDES  
F : MANUEL BERENGUER  
M : JESUS LEOZ  
P : SUEVIA

## INTERPRETES

JORGE MISTRAL, FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANTONIO CASAL, FERNANDEZ DE CORDOBA, ISABEL DE POMES, MARIA ISBERT, MARY SANTPERE, XAN DAS BOLAS



## SINOPSIS

Las peripecias, novatadas, travesuras y amoríos de tres jóvenes amigos, guardiamarinas en la Escuela Naval de Marín. Un día, su participación en el rescate de unos hombres en peligro pone de manifiesto su espíritu de sacrificio y compañerismo, especialmente en el caso de uno de ellos que pierde la vida en su heroica intervención.

Segundo Premio del Sindicato.  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era ENRIQUE

## VIDA EN SOMBRAS

1947

### FICHA TECNICA

D: LORENZO LLOBET GRACIA  
G: LORENZO LLOBET GRACIA  
M: GARCIA DE OZ  
P: CASTILLA FILMS - 70 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA DOLORES PRADERA, ISABEL DE POMES, ALFONSO ESTELA, FELIX DE POMES, FERNANDO SANCHO.



### SINOPSIS

Es la historia de un hombre que ha consagrado su existencia al cine, porque nacido en una primitiva barraca de feria de las que exhibían los títulos venerables de Lumiere y Meliés, comprendió su trascendencia de testimonio del tiempo.

Su entrega en cuerpo y alma a la amadísima profesión de operador de actualidades le lleva invenciblemente a abandonar a los peligros del momento a su propia esposa en las jornadas del 18 al 20 de julio para captar con su cámara lo que sucede.

Y mientras, obtiene las imágenes palpitantes del hervor revolucionario, con su mujer atravesada por una de aquellas balas.

# LA MIES ES MUCHA

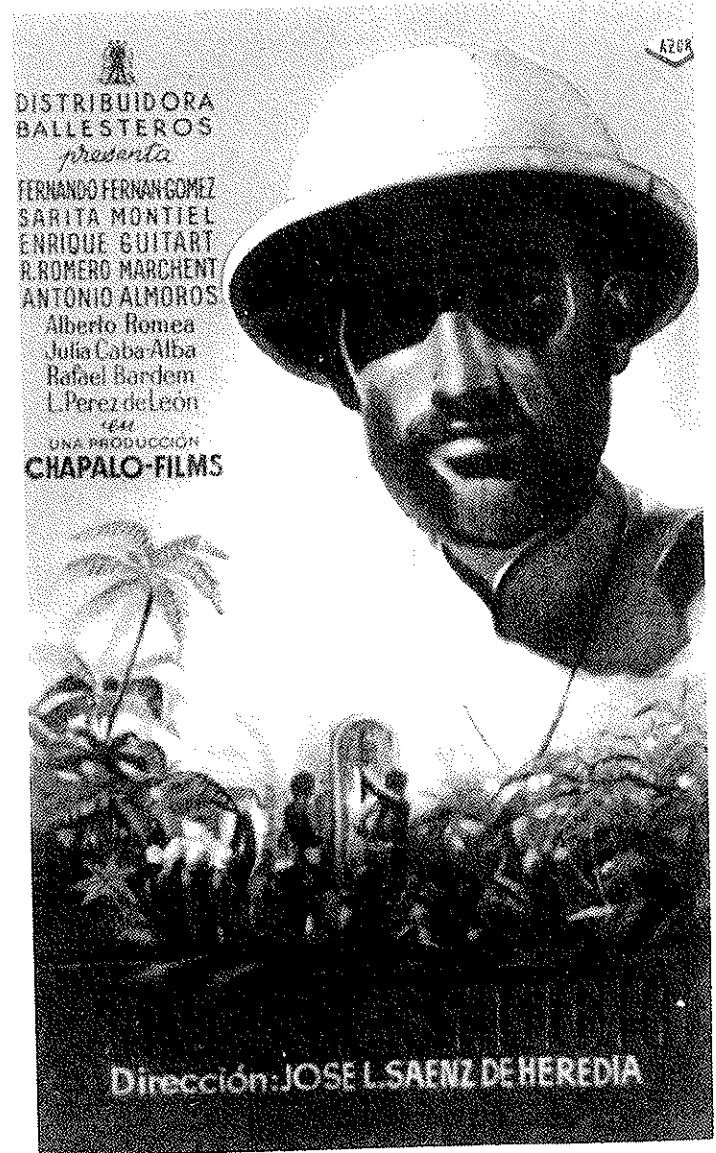
1948

## FICHA TECNICA

D : JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA  
G : VICENTE ESCRIVA y JOSE RODULFO BOETA  
F : RICARDO TORRES  
M : MANUEL PARADA  
P : CHAPALO FILMS

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, SARITA MONTIEL, ENRIQUE GUITART, RAFAEL ROMERO MARCHENT, ANTONIO ALMOROS, ALBERTO ROMEA, JULIA CABA ALBA, SANTIAGO RIBERO, LUIS PEREZ DE LEON, RAFAEL BARDEM.



## SINOPSIS

El misionero Pedro Hernández llega a Kattinga (India). Va a reemplazar al padre Daniel, que muere a los pocos días. Un traficante esclaviza a los indios en una mina, en donde fácilmente mueren, enviándolos allí si no le devuelven el dinero que les presta.

El misionero intenta arreglarlo, pero más tarde el traficante es asesinado por sus compañeros.

Al declararse la peste en el poblado, el misionero se esfuerza por atender a todos.

Finalmente, contagiado por la peste, muere, no sin ver realizados sus esfuerzos al convertir en sacerdote a Modu, su guía fiel.

Premio del Sindicato, Declarada de Interés Nacional.  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era PEDRO HERNANDEZ

# ALAS DE JUVENTUD

1949

## FICHA TECNICA

D : ANTONIO DEL AMO  
G : MANUEL MUR OTI y ANTONIO PUMAROLA  
F : JUAN MARINE  
M : JESUS GARCIA LEOZ  
P : SAGITARIO FILMS - 110 minutos

## INTERPRETES

ANTONIO VILAR, CARLOS MUÑOZ, FERNANDO FERNAN GOMEZ, JULIO RISCAL, JOSE A. NIETO, NANI FERNANDEZ, RINA CELI, TOMAS BLANCO, FRANCISCO PIERRA, MANUEL AGUILERA, MANUEL DE JUAN.



presenta

**ANTONIO VILAR**  
*Nani Carlos Tomás Julio*  
FERNANDEZ-MUÑOZ-BLANCO-RISCAL  
*con la colaboración de*  
E. FERNAN GOMEZ y RINA CELI



## SINOPSIS

Daniel, Rodrigo, Luis y Felipe son cadetes de la Academia General del Aire. Elena, hija del coronel, llega del internado y constituye la manzana de la discordia entre Daniel y Luis. A fin de deslumbrar a Elena, Daniel ejecuta unos arriesgados ejercicios con su avioneta sobre la casa del coronel, que le valen un ultimatum por parte de éste, que mira a Daniel como un hijo. Por este ultimatum conoce Daniel la forma en que murió su padre, lo que produce en el cadete un cambio radical. Se convierte en el mejor estudiante de la Academia, lo que produce odio en Luis. Más tarde regresando de un vuelo a Almería se produce un desafío entre los dos, durante una tempestad. El avión de Luis se incendia, lanzándose en paracaídas. Daniel, arriesgando su vida, logra rescatar a Luis, que ha resultado gravemente herido en la pierna.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era RODRIGO



# EL ULTIMO CABALLO

1950

## FICHA TECNICA

D : EDGAR NEVILLE  
G : EDGAR NEVILLE  
F : CESAR FRAILE  
M : JOSE MUÑOZ MOLLEDA  
P : NEVILLE

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, CONCHITA MONTES, JOSE LUIS OZORES, JULIA LAJOS, MARY LAMAR, FERNANDO AGUIRRE, ARTURO MARIN, MANUEL AGUILERA, JULIA CABA ALBA, MARIA CAÑETE, CASIMIRO HURTADO, MANUEL DE JUAN, JOSE PRADA, JOSE FRANCO, RAFAEL BARDEM, MANUEL ARBO, BENITO COBEÑA, MANUEL MIRANDA, MANUEL REQUENA, CARLOS RUFAR.



## SINOPSIS

Al ser motorizado un regimiento de caballería, el coronel anuncia a los soldados, que van a ser licenciados, que esa es la última noche que los caballos dormirán en el cuartel. Los caballos han sido vendidos a un contratista con destino a las plazas de toros. Uno de estos soldados, encariñado con su caballo, utiliza todos sus recursos económicos, que guardaba para casarse, comprando el animal. A partir de entonces, todo serán problemas para alojar y alimentar al caballo en una gran ciudad moderna y motorizada.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era FERNANDO

## BALARRASA

1950

### FICHA TECNICA

D : JOSE ANTONIO NIEVES CONDE  
G : VICENTE ESCRIVA  
F : MANUEL BERENGUER  
M : MAESTRO LEOZ  
P : ASPA PRODUCCIONES CINEMATOGRAFICAS

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA ROSA SALGADO, DINA STEN, LUIS PRENDES, EDUARDO FAJARDO, JESUS TORDESILLAS, MARUCHI FRESNO, MARIO BERRIATUA, JULIA CABA ALBA, GARY LAND, DOMINGO RIVAS, GERARD TICHY, ALFONSO DE CORDOBA, MANUEL DE JUAN, MIGUEL PASTOR MATA, MARIANO ALCON, FERNANDO AGUIRRE, FRANCISCO BERNAL, CHANO CONDE, OSORIO, JOSE MARIA MARTIN.



### SINOPSIS

Alaska. Perdido en la inmensa llanura helada un misionero se siente morir. Es Javier Mendoza "Balarrasa", que recuerda emocionado su vida.

En tiempo de guerra Balarrasa es capitán, alegre y desenfadado, para él no hay freno divino ni humano y procura siempre divertirse.

Un día se juega la guardia con un compañero, al que gana, y ese compañero resulta muerto de una bala estando de centinela, bala que iba destinada a Balarrasa.

Eso le hará cambiar de vida e ingresará en un seminario de Salamanca.

Antes de ser ordenado sacerdote, en un permiso, visita a su familia y ve horrorizado que los suyos viven de espaldas a toda disciplina moral. Intervendrá y cambiará la vida de todos ellos.

Al final será ordenado sacerdote.

Ha terminado la evocación y vemos como se extingue la vida de Balarrasa, cubierto por la nieve.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era "BALARRASA"

## FACULTAD DE LETRAS

1950

### FICHA TECNICA

D : PIO BALLESTEROS  
F : RICARDO TORRES  
P : GRUPO DE PRODUCCION/ANGEL TAMAYO

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, CARLOS MUÑOZ, JOSE BODALO, CAROLINA JIMENEZ, MIRIAM KLECKOWA, GUSTAVO RE, MANUEL BERMUDEZ, JOSE FRANCO, MANUEL REQUENA, CAMILO JOSE CELA, ANGEL TER.



### SINOPSIS

Esta película refleja la vida estudiantil de cuatro amigos, a lo largo de un curso. Fernando pretende ser un gran galanteador, fracasando en sus peripecias, Bernardo es un buen muchacho, humilde, que estudia gracias a una beca del Estado. Bethencourt es un gandul que sólo piensa en divertirse, y Salomón es una especie de divertido intelectual "existencialista".

FERNANDO FERNAN GOMEZ era FERNANDO

## LA TRINCA DEL AIRE

1951

### FICHA TECNICA

D : RAMON TORRADO  
G : RAMON TORRADO, según argumento de H.S. Valdés.  
F : VICTOR HERRERA  
M : JESUS GARCIA LEOZ  
P : SUEVIA FILMS (CESAREO GONZALEZ) - 100 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANTONIO CASAL, JORGE MISTRAL, CARMELITA GONZALEZ, LINA STERN, FERNANDO FERNANDEZ DE CORDOBA, FELIX FERNANDEZ, MARUJA ISBERT, XAN DAS BOLAS, JOSE VI-VO, BENI DEUS, ANTONIO RIQUELME, VICENTE SOLER, FERNANDO AGUIRRE, CASIMIRO HURTADO, ANA GALISTEO, ROSARIO ROYO.



### SINOPSIS

Esta cinta nos cuenta las peripecias de Alberto, Jabato y Zanhoria, tres jóvenes oficiales paracaidistas en una escuela de aviación, con la finalidad poner de relieve la formación y entrenamientos de este cuerpo de especialistas. Historia llena de anécdotas e incidencias propias del medio juvenil en que se desarrolla.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era ZANAHORIA



## ESA PAREJA FELIZ

1951

### FICHA TECNICA

D : J.A. BARDEM y LUIS G. BERLANGA  
G : J.A. BARDEM y LUIS G. BERLANGA  
F : GUILLERMO GOLDBERGER  
M : JESUS LEOZ  
P : ALTAMIRA

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ELVIRA QUINTILLA, JOSE LUIS OZORES, FELIX FERNANDEZ, JOSE ORJAS, MANUEL ARBO, JOSE MARIA RODERO, ANTONIO GARISA. FERNANDO AGUIRRE, MATILDE MUÑOZ SAMPEIRO, ANTONIO G. QUIJADA, JOSE FRANCO, ALADY, RAFAEL BARDEM, FRANCISCO BERNAL, ANTONIO ESTEVEZ, LOLA GAOS, MAPI GOMEZ, PILAR SIRVENT, MANUEL AGUILERA, MARIANO ALCON, RAFAEL ALONSO, ANTONIO OZORES, DOMINGO RIVAS, RAQUEL DAINA, PAQUITO CANO.



### SINOPSIS

Un electricista que trabaja en unos estudios cinematográficos lleva una modestísima existencia con su mujer, en un piso realquilado. Un día, la afición de la mujer por participar en los concursos publicitarios les hace ganar un premio, consistente en ser durante todo un día, la "pareja feliz", contando con una serie de fiestas, visitas y regalos.

Premio del C.E.C. a la dirección.  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era JUAN

## EL SISTEMA PELEGRIN

1951

### FICHA TECNICA

D : IGNACIO F. IQUINO  
G : IGNACIO F. IQUINO y WENCESLAO FERNANDEZ FLO-  
REZ, según la obra de Wenceslao Fernández Flórez.  
F : PABLO RIPOLL  
M : MAESTRO ALGUERO  
P : SUEVIA FILMS

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ISABEL CASTRO, SER-  
GIO ORTA, MANUEL MONROY, LUIS PEREZ DE LEON,  
RAFAEL LUIS CALVO, GERARDO ESTEBAN, JUAN CAL-  
VO, JOSE RAMON GINER.



### SINOPSIS

Peripecias de un fracasado agente de Seguros que ingresa en un colegio como profesor de cultura física, creando un equipo de fútbol que origina una serie de problemas que llenan de conmoción toda la localidad.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era HECTOR PELEGRIN

# LA VOCE DEL SILENZIO (La conciencia acusa)

1952

## FICHA TECNICA

D : G.W. PABST

G : CESARE ZAVATTINI, G.W. PABST, BRUNO PAOLINELLI, GIORGIO PROSPERI, GIUSEPPE BERTO, ORESTE BIANCOLI, PIERRE BOST, ROLAND LAUDENBACH, TULLIO PINELLI, AKOS TOLNAY, PIETRO TOMKINS, BONAVENTURA TECCHI, FRANZ T. TREUBERG, argumento de C. Zavattini.

F : GABOR POGANY

M : ENZO MASETTI

P : Italo-Francesa. CINES/Franco London Films - 87 minutos

## INTERPRETES

ALDO FABRIZI, JEAN MARAIS, DANIEL GELIN, FERNANDO FERNAN GOMEZ, FRANK VILLARD, COSETA GRECO, PAOLO STOPPA, EDUARDO CIANELLI, ANTONIO CRAST, PAOLO PANELLI, ROSSANA PODESTA, ENRICO LUZI, MARIA GRAZIA, CHECCO DURANTE.



## SINOPSIS

En una casa de ejercicios espirituales de Roma, se reúnen varios personajes de diferente procedencia: un antiguo miembro de la Resistencia, un escritor cuyos libros siempre han incitado al pecado, un industrial que fabrica cirios, un ratero que se escondió huyendo de la policía, y un sacerdote, el padre Marco Revere. Durante los tres días de retiro, profundas transformaciones tienen lugar en estos personajes, destacados entre todos los asistentes a dichos ejercicios...

FERNANDO FERNAN GOMEZ era MARCO REVERE

## LOS OJOS DEJAN HUELLAS

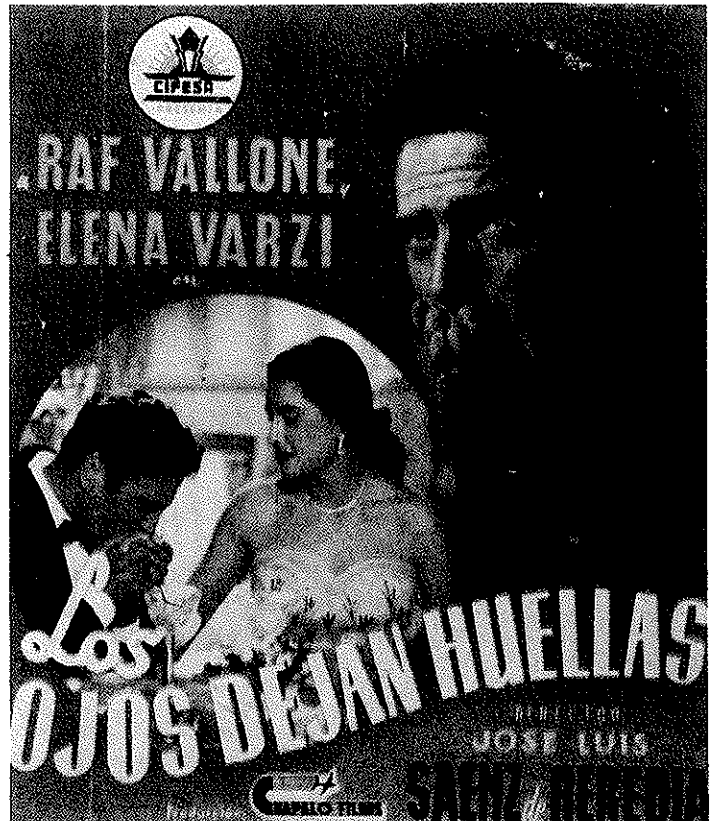
1952

### FICHA TECNICA

D : JOSE LUIS SAENZ DE HEREDIA  
G : CARLOS BLANCO  
F : MANUEL BERENGUER  
M : MANUEL PARADA  
P : CHAPALO FILM

### INTERPRETES

RAF VALLONE, ELENA VARZI, JULIO PEÑA, FERNANDO FERNAN GOMEZ, EMMA PENELLA, FELIX DAFAUCE, GASPAR CAMPOS, ANIBAL VELA, FERNANDO SANCHO, CARLOS DIAZ DE MENDOZA, ANTONIO RIQUELME.



### SINOPSIS

Martín Jordán que, tras haber vivido brillantemente como abogado, vende perfumes a domicilio, siente el hondo amargor de su vida en derrota, y en un encuentro casual con un amigo, antiguo condiscípulo, rico y frívolo, descarga sobre él su última protesta, calificándolo como representante de la decadente sociedad que le ha postergado. Riñen violentamente, pero después, viendo como tropieza y cae en la calle, lo lleva a su casa, y en ella, Jordán conoce a Berta, esposa de su amigo, de gran belleza y por la que Jordán se sentirá atraído.

Jordán acabará asesinando a su amigo, cambiándole el arma en un suicidio disimulado, y Berta intentará demostrar que Jordán es el asesino de su marido.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era DIAZ



# MANICOMIO

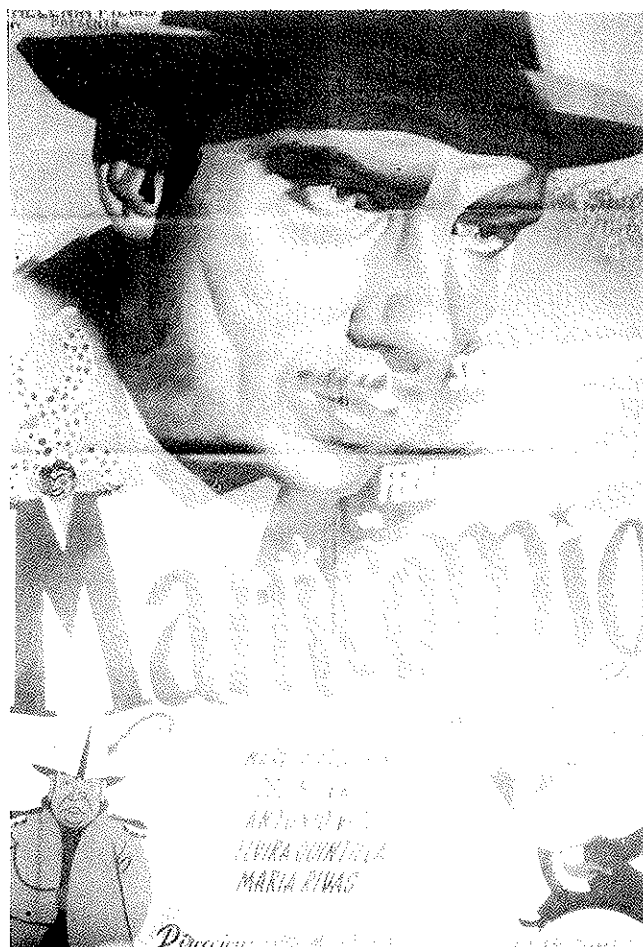
1952

## FICHA TECNICA

**D** : FERNANDO FERNAN GOMEZ y LUIS MARIA DELGADO  
**G** : FERNANDO FERNAN GOMEZ y F.T. COMES  
**F** : CECILIO PANIAGUA y SEBASTIAN PERERA  
**M** : MANUEL PARADA  
**P** : HELENIA FILMS - 85 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, SUSANA CANALES, JULIO PEÑA, ELVIRA QUINTILLA, ANTONIO VICO, MARIA ASQUERINO, JOSE MARIA LADO, VICENTE PARRA, MARIA RIVAS, C. DIAZ DE MENDOZA, ANA DE LEIVA, MANUEL SAN ROMAN, RAFAEL CALVO REVILLA, CAYETANO TORREGROSA, JOSE ALBURQUERQUE, ERNESTINA SIRIA, MARIA BAUS, C. LOPEZ SILVA, MARGARITA LOZANO, MANUEL ALEXANDRE, ALFREDO MARQUERIE, CAMILO JOSE CELA.



## SINOPSIS

Los cuentos "El sistema del doctor Bea" y "El profesor pluma", de Edgar Allan Poe, "La mona de imitación" de Ramón Gómez de la Serna, "La equivocación" de Alexandro Kuprin, y "El médico loco" de Leonid Andreiev.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era CARLOS

## AEROPUERTO

1953

### FICHA TECNICA

D : LUIS LUCIA  
G : JOSE LÓPEZ RUBIO, ENRIQUE LLOVET, JOSE LUIS COLINA, LUIS LUCIA  
F : SEBASTIAN PERERA  
M : JUAN QUINTERO  
P : ARIEL - 85 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARGARITA ANDREY, FERNANDO REY, MARUJA ASQUERINO, MANOLO MORAN, JULIA CABA ALBA, FERNANDO SANCHO, JUAN VAZQUEZ, TERE REINA, FELIX FERNANDEZ, JOSE FRANCO, ADRIANO DOMINGUEZ, VALERIANO ANDRES, LOLA DEL PINO, MANUEL DICENTA, MILAGROS CARRION, RAMON ELIAS, MANUEL GUITIAN, MANUEL SAN ROMAN, ANTONIO OZORES, MARIA DEL CARMEN GOÑI, CASIMIRO HURTADO, ARTURO MARIN, MANUEL REQUENA, LUIS ZAPATER, ANGEL ALVAREZ, FRANCISCO BERNAL, MERCEDES MUÑOZ SAMPEDRO, CHARITO LEONIS, MANUEL ARBO, XAN DAS BOLAS, ANA DE LEYVA, DELIA LUNA, JOSÉ SEPULVEDA, JUANITA GINZO, JOSE BLANCH, FELIX DAFAUCE, JOSE ISBERT, ELVIRA QUINTILLA, JUANITA REINA.



### SINOPSIS

El film nos relata la historia de unas vidas que, al cruzarse con otras, dan lugar a sucesos que ya no olvidarán. Todo sucede del modo más imprevisto, algo que parece casual, pero que no lo es porque los hilos invisibles que mueven cada existencia tienen previsto lo que les ha de suceder. Es cierto que siempre le queda al individuo el derecho de elección, pero pocas veces acierta a rebelarse a su destino, y en la mayoría de los casos en que decide hacerlo, en lugar de variarlo, se precipita inexorablemente en él.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era LUIS

## EL MENSAJE

1953

### FICHA TECNICA

D : FERNANDO FERNAN GOMEZ  
G : FERNANDO FERNAN GOMEZ y M. SUAREZ CASO  
F : JOSE F. AGUAYO  
M : RAFAEL DE ANDRES, canciones: José García Nieto  
P : HELENIA FILMS - 90 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANTONIO PRIETO, JOSE M<sup>a</sup> LADO, ELISA MONTES, JOSE M<sup>a</sup> MONPIN, RAFAEL ROMERO MARCHENT, MANUEL ALEXANDRE, FRANCISCO TORRE.



### SINOPSIS

Un grupo de guerrilleros españoles lucha contra el ejército francés desesperadamente. Tiene una importante misión, entregar un "mensaje" a sus compañeros situados en la sierra vecina. En él se les pide que resistan ante la ofensiva que va a tener lugar.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era ANTONIO

## MORENA CLARA

1954

### FICHA TECNICA

D : LUIS LUCIA  
G : JOSE LUIS COLINA y LUIS LUCIA, según argumento de la comedia de Antonio Quintero y Pascual Guillén.  
F : JEAN LEHERISSEY (Gevacolor)  
P : BENITO PEROJO - CESAREO GONZALEZ

### INTERPRETES

LOLA FLORES, FERNANDO FERNAN GOMEZ, MIGUEL LIGERO, MANUEL LUNA, JULIA LAJOS, ANA MARISCAL, JULIA CABA ALBA, FRANCISCO PIERRA.



### SINOPSIS

Estamos en los más remotos tiempos. En el palacio del faraón Ramses, celebran una fiesta flamenca, pero al aparecer la guardia civil, se refugian bajo un puente como cualquier gitano de hoy. Debido al hambre se comen al buey Apis.

Pasamos a Roma, años después, es ahora un centurión quien se queda sin caballo, son los gitanos quienes lo han robado. Pasamos a un castillo medieval, bajo los muros hay una fiesta flamenca, como a Doña Berenguela no le gusta les echa un cubo de agua.

Vuelan los años. En una cueva la gitana Trinidad Vargas vende sus conjuros, pero el corregidor de la villa la hace prender y la acusa de supercherías. Pero don Lope se ve envuelto en los conjuros de Trinidad y ahí nace la maldición que al cabo de los siglos hará encontrarse de nuevo a otra gitana y a otro fiscal: se vuelven a encontrar dos descendientes, la gitana Trinidad y el fiscal Enrique, pero aunque la historia se repite esta vez todo acabará bien.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era ENRIQUE y DON LOPE

# LA OTRA VIDA DEL CAPITAN CONTRERAS

1954

## FICHA TECNICA

D : RAFAEL GIL  
G : VICENTE ESCRIVA, TORCUATO LUCA DE TENA y RAMON O. FARALDO, según la obra de T. Luca de Tena.  
F : ALFREDO FRAILE  
M : JUAN QUINTERO  
P : SAETA, P.C./CESAREO GONZALEZ

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA PIAZZI, FERNANDO SANCHO, MARUJA ASQUERINO, MARIANO AZAÑA, FELIX DE POMES, ANTONIO RIQUELME, RAMON ELIAS, LUIS HURTADO, JUAN CALVO, FRANCISCO ARENZANA, JOSE MANUEL MARTIN PEREZ, MANUEL KAISER, TONY HERNANDEZ, GERMAN COBOS, CARLOS MIGUEL SOLA, VIRGINIA DE MATOS, MATIAS PRATS, ANTONIO MOLINO ROJO.

# FERNANDO FERNAN GOMEZ

# La otra vida del CAPITAN CONTRERAS

SEGUN LA OBRA DE T. LUCA DE TENA

MARIA PIAZZI  
MARUJA ASQUERINO  
FERNANDO SANCHO



DIRECTOR: **RAFAEL GIL**  
Creador: **VICENTE ESCRIVA**  
Escritor: **ALFREDO FRAILE**  
Decorador: **ENRIQUE ALARCON**  
Estudios: C.E.A.



## SINOPSIS

Con motivo de las excavaciones en la cripta de Santo Tomás, es descubierto en uno de los sarcófagos, por unos obreros y un periodista, el cuerpo de un hombre que desde 1650 se encontraba en él gracias a una droga que le hicieron ingerir para evitar males mayores.

Para el periodista esto supone el principio de su gran oportunidad y más tarde se convierte, con la ayuda de una mujer desaprensiva y de un doctor, en un medio de vida fructífero y cómodo.

Presentan al capitán Contreras a los hombres de ciencia en España, luego los americanos lo "compran" para comprobarlo por sí mismos.

El capitán Contreras es llevado a América, y es allí donde ve derrumbarse todo su ideal, y se da cuenta de la falsedad de la mujer y de quien él cree su mejor amigo.

El capitán huye de América y vuelve a España donde encontrará otra mujer, con la que se casará.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era CONTRERAS

# EL GUARDIAN DEL PARAISO

1955

## FICHA TECNICA

D: ARTURO RUIZ CASTILLO  
G: MANUEL POMBO ANGULO  
F: SALVADOR TORRES GARRIGA  
M: JUAN MUÑOZ MOLLEDA  
P: RONCESVALLES/CESAREO GONZALEZ-SUEVIA - 90 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, EMMA PENELLA, ELVIRA QUINTILLA, JOSE MARIA RODERO, JOSE ISBERT, FELIX DAFAUCE, ANTONIO RIQUELME, RAFAEL BARDEM, JOSE PRADA, CAROLINA JIMENEZ, MARIANO BELLOSO, MATILDE MUÑOZ SAMPEDRO, ANA MARIA GONZALEZ.



## SINOPSIS

Un sereno madrileño va relatando a un individuo que ha conocido en un café, tres anécdotas en las que tomó parte. La primera se refiere a un poeta alucinado y enfermo, al que proporciona un lugar donde cobijarse y que permanece obsesionado por una mujer.

La segunda es la historia de una monjita, que tiene que entrar en un antro nocturno para poder conseguir unos antibióticos para un niño, ya que hacen estraperlo.

La tercera habla de sus propias experiencias.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era MANUEL

# LA IRONIA DEL DINERO

1955

## FICHA TECNICA

D : EDGAR NEVILLE  
G : EDGAR NEVILLE  
F : TED PAHLE, ALFREDO FRAILE  
M : JOSE MUÑOZ MOLLEDA  
P : EDGAR NEVILLE/LES GRANDS FILMS - 89 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, CECILE AUBRY, GUILLERMO MARIN, CARMEN DE LIRIO, ALFONSO GODA, ANTONIO RIQUELME, ANTONIO VICO, IRENE CABA, ANTONIO CASAL, JACQUELINE PIERREUX, RAFAEL ALONSO, CAPILLA, MANUEL ARBO, PEDRO PORCEL, PHILIPPE LEMAIRE, JACQUELINE PLEISIS, HENRI VILBERT, JEAN CARMET.



## SINOPSIS

Un cachazudo narrador nos va exponiendo su particular filosofía sobre la gente, el dinero y el azar. Y para ello actúa como introductor de cuatro ejemplares episodios que ilustran sus palabras.

FOTOGRAFIA EPISODIO FRANCES: MAURICE BARRY  
DIRECTOR EPISODIO FRANCES: GUY LEFRANC  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era FRASQUITO

## CONGRESO EN SEVILLA

1955

### FICHA TECNICA

D: ANTONIO ROMAN  
G: JOSE LUIS COLINA, JOSE SANTUGINI, PEDRO DE JUAN, ANTONIO ROMAN y TONO, según argumento de José María Pemán.  
F: CECILIO PANIAGUA  
M: JUAN QUINTERO  
P: PRODUCCIONES DIA - 90 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, CARMEN SEVILLA, MANOLO MORAN, CARLOS CASARAVILLA, JOSE ISBERT, KATIE ROLFSEN, FERNANDO NOGUERAS, MANOLO GOMEZ BUR, NICOLAS PERCHICOT, GUSTAVO RE, ANIBAL VELA, TEOFILO PALOU, DOMINGO RIVAS, MARIANO ALCON, JUANITO CORTES.



### SINOPSIS

Una pareja de emprendedores sevillanos tiene abierto en Suecia un restaurante andaluz, negocio que se revela ruinoso. Mientras él regresa a su tierra, ella decide en vano buscar trabajo. Casualmente consigue un pasaje aéreo, gracias a una doctora que ha decidido no acudir a cierto congreso. Pero en el avión otro congresista entabla conversación con la muchacha, por lo que al tomar tierra no se puede desembarazar de su acompañante ni del comité de recepción, viéndose hospedada en un lujoso hotel y tenida por investigadora de fama. El lío aumenta cuando llega un amigo de la verdadera doctora quien, astuto, en vez de denunciarla la hace pasar por su esposa.

Accésit del Sindicato Nacional del Espectáculo.  
FERNANDO FERNAN GOMEZ era DOCTOR KROLL



## EL MALVADO CARABEL

1955

### FICHA TECNICA

D : FERNANDO FERNAN GOMEZ  
G : FERNANDO FERNAN GOMEZ y MANUEL SUAREZ CASO, según la noveía de Wenceslao Fernández Flórez.  
F : RICARDO TORRES  
M : SALVADOR RUIZ DE LUNA  
P : EDUARDO MANZANOS para C.E.A. UNION FILMS - 81 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA LUZ GALICIA, RAFAEL LOPEZ SOMOZA, JULIA CABA ALBA, JOAQUIN ROA, ROSARIO GARCIA ORTEGA, FERNANDITO RODRIGUEZ, XAN DAS BOLAS, MANUEL ALEIXANDRE, ANGEL ALVAREZ, JULIO SAN JUAN, ANIBAL VELA, LIS ROGI, CARMEN SANCHEZ, MARIA REY, JULIO GOROSTEGUI, JOSE MARIA GAVILAN, ANGELITA TAMAYO, ISABEL MEDEL, MIGUEL ARMARIO, JULIA DELGADO CARO, JOSE REY, MIGUEL PASTOR.



### SINOPSIS

Carabel piensa en casarse, por lo cual pide un aumento de sueldo a su tirano jefe; con tan mala fortuna que es despedido. De pronto se ve sin trabajo y casi sin novia, no obstante no se desanima y se dedica a realizar "sucios trabajos"...

FERNANDO FERNAN GOMEZ era AMARO CARABEL

## EL FENOMENO

1956

### FICHA TECNICA

D : JOSE MARIA ELORRIETA  
G : JUAN MANUEL IGLESIAS, JOSE MARIA ELORRIETA y  
J. BASERAS  
F : ALFONSO NIEVA  
M : MORENO BUENDIA y ROBERTO BERKI, hijo  
P : GREDOS FILMS

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA PIAZZAI, ANTONIO RIQUELME, JUAN CALVO, LINA CANALEJAS, RAUL CANCIO, RAFAEL ALBAICIN, MATILDE MUNOZ SAMPEDRO.

## SINOPSIS

Un científico sabio y despistado, que procede del otro lado del telón de acero, coincide en el aeropuerto con un famoso futbolista ruso también exiliado y, confundido con él, los presidentes del club lo llevarán a los entrenamientos y acabará casualmente triunfando en un partido de fútbol.



FERNANDO FERNAN GOMEZ era PAULOSKY

# LAS MUCHACHAS DE AZUL

1957

## FICHA TECNICA

D : PEDRO LAZAGA  
G : JOSE LUIS DIBILDOS y NOEL CLARASO  
F : MANUEL MERINO - Eastmancolor y filmascope  
M : ANTON GARCIA ABRIL  
P : JOSE LUIS DIBILDOS - AGATA FILMS - 83 minutos

## INTERPRETES

ANALIA GADE, FERNANDO FERNAN GOMEZ, TONY LE-BLANC, LICIA CALDERON, ANTONIO OZORES, VICKY LAGOS, LUCIA PRADO, JOSE LUIS LOPEZ VAZQUEZ, ANA SEDEÑO, LEO ANCHORIZ, MARIO BERRIATUA, MARGOT PRIETO, LUISA SALA.



## SINOPSIS

Las aspiraciones matrimoniales de las empleadas de unos grandes almacenes, que además de servir con diligencia a los clientes tienen el punto de mira puesto en un posible matrimonio: Con un compañero, con un cliente, con el jefe de una sección o... Ana está enamorada de Juan, quien a su vez lo está de su soltería y no se decide a dejar el celibato. Cuenta con la ayuda de su amigo Alvaro, un abogado especializado en defender la soltería de sus amigos. Olga aspira a casarse con un hombre que tenga automóvil y se deja seducir por un corredor de coches de carreras, que a lo más que llega es a invitarla a dar un paseo en una vespa prestada. Pilar, quiere ganar un concurso de radio sobre los reyes godos para complacer a su novio que es un estudioso de Wamba.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era JUAN

# UN MARIDO DE IDA Y VUELTA

1957

## FICHA TECNICA

D : LUIS LUCIA  
G : JOSE M<sup>a</sup> PALACIO, según la comedia de Jardiel Ponceña.  
F : ALFREDO FRAILE  
P : M.J. GOYANES - 95 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, EMMA PENELLA, LUZ MARQUEZ, FERNANDO REY, MERCEDES MUÑOZ SAMPEDRO, ANA M<sup>a</sup> VENTURA, LOLA GAOS, NURIA TORRAY, JOSE LUIS LOPEZ VAZQUEZ, ANTONIO RIQUELME, FÉLIX BRIONES, JAIME BLANCH, MANUEL REQUEÑA, ANGEL ALVAREZ y EMILIO ALONSO.



## SINOPSIS

Una mujer excesivamente dominante tiene completamente atemorizado a su tímido marido, haciendo éste cualquier cosa o capricho que tenga ella. Al fallecer él, vuelve a este mundo para observar cuanto su esposa lleva a cabo en su ausencia, encontrando entonces que su amor era verdadero.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era PEPE

# EL INQUILINO

1958

## FICHA TECNICA

D : J.A. NIEVES CONDE  
G : JOSE MARIA PEREA, M. SEBARES y J.A. NIEVES CON-  
DE  
F : FRANCISCO SEMPERE - Blanco y negro  
P : F. ESPAÑOLA COOPERATIVA - 90 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, MARIA ROSA SALGADO,  
JOSE MARCO DAVO, PACO CAMOIRA.



## SINOPSIS

En un viejo edificio cuya demolición va a empezar, vive aún (pues todos los esfuerzos del marido por encontrar piso y dinero fueron fallidos), un matrimonio con cuatro hijos.

El capataz los traslada a un piso bajo con el fin de empezar la demolición y darles unos días para buscar vivienda.

Ni al acaudalado banquero, a quien él atiende (es practicante) ni a la agencia de pisos, ni la sociedad propietaria, etc., les preocupa lo más mínimo el problema pese a su desesperación.

Finalmente, la mujer, ayudada por una vecina, encontrará en una colonia apartada un pisito.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era EVARISTO

# LA VIDA POR DELANTE

1958

## FICHA TECNICA

D : FERNANDO FERNAN GOMEZ  
G : MANUEL PILARES y FERNANDO FERNAN GOMEZ  
F : RICARDO TORRES  
M : RAFAEL DE ANDRES  
P : ESTELA FILMS - 89 minutos

## INTERPRETES

ANALIA GADE, FERNANDO FERNAN GOMEZ, JOSE ISBERT, MANUEL ALEIXANDRE, FELIX DE POMES, CARMEN LOPEZ LAGAR, MANUEL DE JUAN, CAROLA FERNAN GOMEZ, PILAR CASANOVA, RAFAELA APARICIO, RAFAEL BARDEM, JULIO SAN JUAN, JOSE MARIA GAVILAN, ERASMO PASCUAL, ANIBAL VELA, FRANCISCO BERNAL, XAN DAS BOLAS, CARLOS DIAZ DE MENDOZA, SANTIAGO ONTAÑON, GRACIA MORALES, GUADALUPE MUÑOZ SAMPEDRO, ALDREDO MUÑIZ, MARIA LUISA PONTE, ANTONIO QUEIPO, RAFAEL CALVO REVILLA, LOLA BREMON, ENRIQUE NAVAS, MANUEL SORIANO, JOSEFINA SERRATOSA, JUAN CAZALILLA, JOSE RIESGO, ANTONIO MOLINA, JULIO GOROSTEGUI, PEPITA FERNANDEZ, MARIO ALONSO, GUILLERMO AMENGUAL, JOSE MARIA TASCO, FLORENCIO BARBON.



## SINOPSIS

Una entusiasta pareja se ve con dificultades para salir adelante. Aunque ella es Psiquiatra y él abogado, no andan muy sobrados de posibles y es ella quien tiene que ganar dinero para subsistir. El marido tiene que desplegar actividades tan poco lucrativas como ser vendedor de automóviles, dibujante de tebeos, representante de aspiradoras, animador de cabarets, extra de cine, parado, ama de casa, etc...

Pese a todo siempre ha mantenido un nivel de vida "decoroso": un viaje de novios colectivo en autobús mugriento, un piso con habitaciones de estrechez laberíntica, y, eso sí, un biscuter. Cuando él enferma ella lo empeora al pretender sanarle, y cuando logra su primer caso —defenderla a ella— casi acaban en la cárcel. Pero quizás, piensan, todo mejore algún día.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era ANTONIO

# ANA DICE SI

1958

## FICHA TECNICA

D: PEDRO LAZAGA  
G: NOEL CLARASO, JOSE LUIS DIBILDOS  
F: MANUEL MERINO - Eastmancolor y Filmoscope  
M: ANTON GARCIA ABRIL  
P: AGATA FILMS. 90 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANALIA GADE, LAURA VALENZUELA, ANTONIO OZORES, ELISA MONTES, LUCHY PRADO



## SINOPSIS

Un joven calavera vive y se divierte bajo la promesa de pagar un día sus innumerables deudas, pensando que va a heredar de un viejo tío. Pero el tío Patricio había desheredado a Juan cuando se enteró de sus fracasos como estudiante.

A pesar de todo, los acreedores, cuando muere el tío, obligan a Juan a ir a Costablanca para la lectura del testamento. Juan ve la posibilidad de recuperar los millones ayudando a la hija adoptiva de su tío, a casarse con su novio, Andrés, cosa que desagradaba tanto a don Patricio que dejó en su testamento, como condición expresa, que si esta boda se efectuaba no cogería ningún socio del club de Costablanca, ni ningún pescador, ni un céntimo de lo que para ellos legaba.

En los bellos escenarios de la Costa Brava Juan ayuda a Ana y Andrés, y a este lo persiguen los pescadores y los socios del club.

Al final acaba enamorándose de Ana y corre tras ella para que le diga sí.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era JUAN

## LUNA DE VERANO

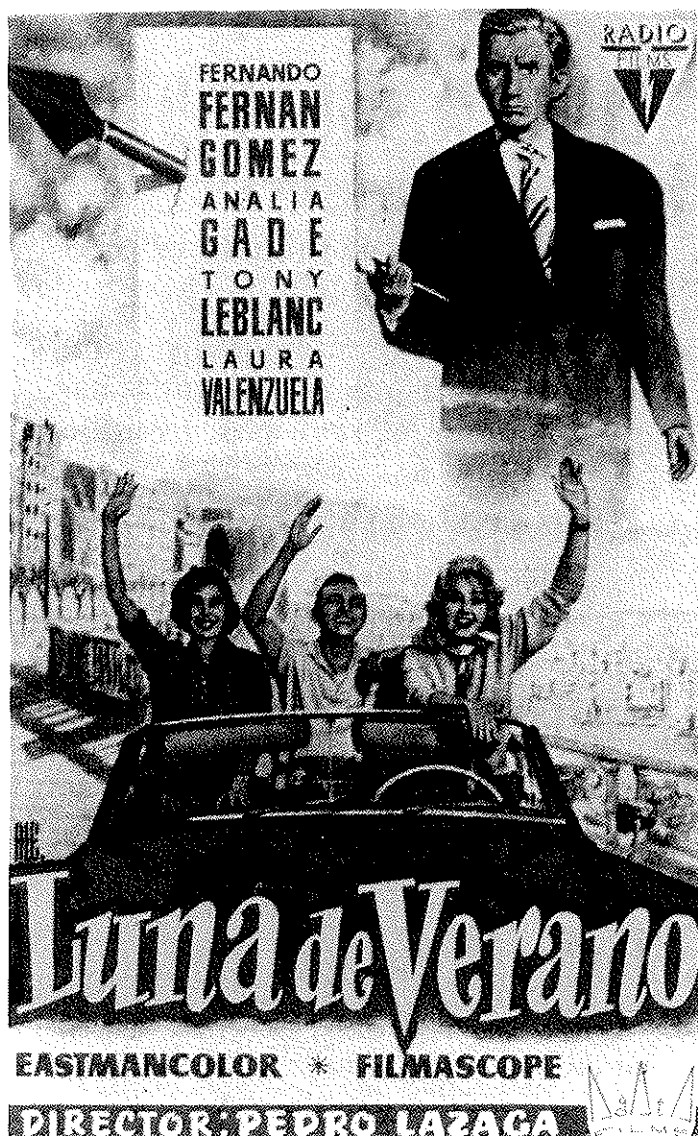
1958

### FICHA TECNICA

D: PEDRO LAZAGA  
G: JOSE LUIS DIBILDOS y JESUS FRANCO  
F: MANUEL MERINO - Eastmancolor y Filmoscope  
M: ANTON GARCIA ABRIL  
P: AGATA FILMS. 88 minutos

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANALIA GADE, TONY  
LEBLANC, LAURA VALENZUELA.



### SINOPSIS

Dos muchachas extranjeras acuden a España para participar en uno de los cursos de verano de la Universidad de San Sebastián, motivadas al mismo tiempo por el aliciente de hacer turismo. Allí conocen a un profesor de literatura tímido del que una de ellas se enamora convirtiéndolo imaginariamente en un héroe de gesta medieval.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era JUAN



## LA VIDA ALREDEDOR

ANALIA GADE • FERNANDO FERNAN GOMEZ



1959

### FICHA TECNICA

D: FERNANDO FERNAN GOMEZ  
G: FERNANDO FERNAN GOMEZ, MANUEL PILARES y FLORENTINO SORIA  
F: ALFREDO FRAILE  
M: RAFAEL DE ANDRES, Canción: "La vida alrededor" por los Tres de Castilla.  
P: JOSE G. MAESSO, para TECISA, 94 minutos.

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, ANALIA GADE, MANOLO MORAN, CARMEN DE LIRIO, XAN DAS BOLAS, ANTONIO GARCIA QUIJADA, FELIX DE POMES, CARMEN LOPEZ LAGAR, CAROLA FERNAN GOMEZ, MANUEL SAN JUAN, RAFAELA APARICIO, FELIX FERNANDEZ, FRANCISCO CAMOIRAS, MARIA LUISA PONTE, ANGEL ALVAREZ, MAITE BLASCO, ANTONIO QUEIPO.



### SINOPSIS

Josefina espera el primer bebé, y como no quiere que su hijo nazca tan desamparado frente a la vida como ellos dos lo están, aplica a su hijo un cursillo prenatal, que no puede por menos de hacerlo un Einstein.

Antonio se ha hecho abogado de delincuentes criminales, pero a la hora de defenderlos se da cuenta que sus clientes saben más a fondo las triquiñuelas de la Ley que él mismo.

En el apartamento de Antonio, continúan las obras de albañilería, fontaneros, carpinteros... y Antonio encuentra un remanso de tranquilidad en el "chalet" de Carmen.

Un día Josefina hipnotiza a Antonio, porque tiene sospechas, y Antonio habla de esa misteriosa Carmen.

Josefina en un raptó de celos abandona la casa, y deja a su marido hipnotizado.

Así que va a defender a su mejor cliente, en tal estado, diciendo solamente la verdad.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era ANTONIO

# LA VENGANZA DE DON MENDO

1961

## FICHA TECNICA

**D:** FERNANDO FERNAN GOMEZ  
**G:** FERNANDO FERNAN GOMEZ, basado en la comedia de Pedro Muñoz Seca.  
**F:** JOSE F. AGUAYO - Eastmancolor  
**M:** RAFAEL DE ANDRES  
**P:** FERNANDO CARVALLO y JOSE LUIS GONZALEZ para Cooperativa ACTA. 90 minutos

## INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, PALOMA VALDES, JUANJO MENENDEZ, LINA CANALEJAS, JOAQUIN ROA, ANTONIO GARISA, MARIA LUISA PONTE, JOSE VIVO, PAULA MARTEL, NAIMA CHESKY, LOLA CARDONA, FRANCISCO CAMOIRAS, ANTONIO QUEIPO, XANDAS BOLAS, JULIO GOROSTEGUI, RAFAEL SAMANIEGO, PILAR GOMEZ FERRER, MARGARITA TORINO, JOSE ANTONIO IZAGUIRRE, AGUSTIN ZARAGOZA, MANUEL AGUILERA, JOAQUIN PAMPLONA, ENRIQUE NAVARRO, ANGEL CALERO, JOAQUIN BURGOS, EUGENIO DICENTE, ENRIQUE SOTO, LAUREANO FRANCO, PAQUITA GUILLOT, MANUEL FLORES.



## SINOPSIS

Magdalena, la hija del Conde Don Nuño, ama en secreto a Don Mendo, marqués de Cabra, un noble pobre de solemnidad. Don Nuño, ignorante de que su hija recibe cada noche a su amante, concierta la boda de ésta con el duque de Toro, Don Pedro Collado, rico y privado del rey.

Magdalena, a la que le interesa la boda, quiere deshacerse de Don Mendo y le tiende una trampa.

Don Mendo, para salvar el honor de su dama, al ser descubierto, asegura que ha entrado en el castillo a robar, y por ello es conducido a una mazmorra.

El duque se entera de que Magdalena y Don Mendo eran amantes, y entra en la ceremonia injuriando. Ella, delante de todos, jura que no es verdad, y Don Mendo la vuelve a salvar, corroborando lo que ella dice.

Pero a continuación exige que su salvador muera emparedado. Don Mendo huye y con el paso del tiempo se hace trovador y jura vengarse de ella.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era DON MENDO

## EL MUNDO SIGUE

1963

### FICHA TECNICA

D: FERNANDO FERNAN GOMEZ  
G: FERNANDO FERNAN GOMEZ, basado en la novela de Juan Antonio Zunzunegui  
F: EMILIO FORISCOT  
M: DANIEL J. WHITE  
P: Juan Estelrich para ADA Films. 124 minutos.

### INTERPRETES

FERNANDO FERNAN GOMEZ, LINA CANALEJAS, GEMMA CUERVO, MILAGROS LEAL, AGUSTIN GONZALEZ, FRANCISCO PIERRA, JOSE MORALES, FERNANDO GUILLEN, JOSE CALVO, JACIENTO SAN EMETERIO, JOSE M<sup>a</sup> CAFFARELL, JOAQUIN PAMPLONA, CAYETANO TORREGROSA, MARIA LUISA PONTE, ANA M<sup>a</sup> NOE, ANTONIO ESCRIBANO, PILAR BARDEM, ENRIQUE SOTO, MARISA PAREDES, JULIA DELGADO CARO, MANUEL SORIANO, AGUSTIN ZARAGOZA, MARI CARMEN RUIZ, JOAQUIN BURGOS, TERESA GISBERT, ANTONIO PAUL, RAFAEL CALVO REVILLA, ROSA LUISA GOROSTEGUI, PETISA ROSALES, JOSE MARIA ALBENIZ, JOSE SANTAMARIA, ANGEL CABEZAS, JULIA PACHELO, ALFONSO DE CORDOBA, MILAGROS GUIJARRO, RICARDO LILLO.



ADA  
FILMS S.A.

LINA  
CANALEJAS  
FERNANDO  
FERNAN GOMEZ  
GEMMA  
CUERVO  
MILAGROS  
LEAL

DIRECTOR:  
FERNANDO FERNAN GOMEZ

EL  
MUNDO  
SIGUE



"Basada en la novela de Juan Antonio Zunzunegui"

PRODUCCION: ADA FILMS

### SINOPSIS

Un modesto camarero, casado y con hijos, lleva una existencia miserable, repleta de dificultades económicas, no sólo por los escasos ingresos con los que cuenta, sino también por su inclinación al juego. El film es el relato del drama de esa caída y degradación, mientras su esposa añora sus sueños de juventud.

FERNANDO FERNAN GOMEZ era FAUSTINO

# EL EXTRAÑO VIAJE

1964

## FICHA TECNICA

**D:** FERNANDO FERNAN GOMEZ  
**G:** PEDRO BELTRAN y FERNANDO FERNAN GOMEZ, basado en un argumento de Pedro Beltrán y Manuel Ruiz Castillo, sobre una idea de Luis G. Berlanga.  
**F:** JOSE F. AGUAYO  
**M:** CRISTOBAL HALFFTER  
**P:** JOSE LOPEZ MORENO y FRANCISCO MOLERO, para IZARO FILMS/PRO ARTIS IBERICA/IMPALA. 98 minutos.

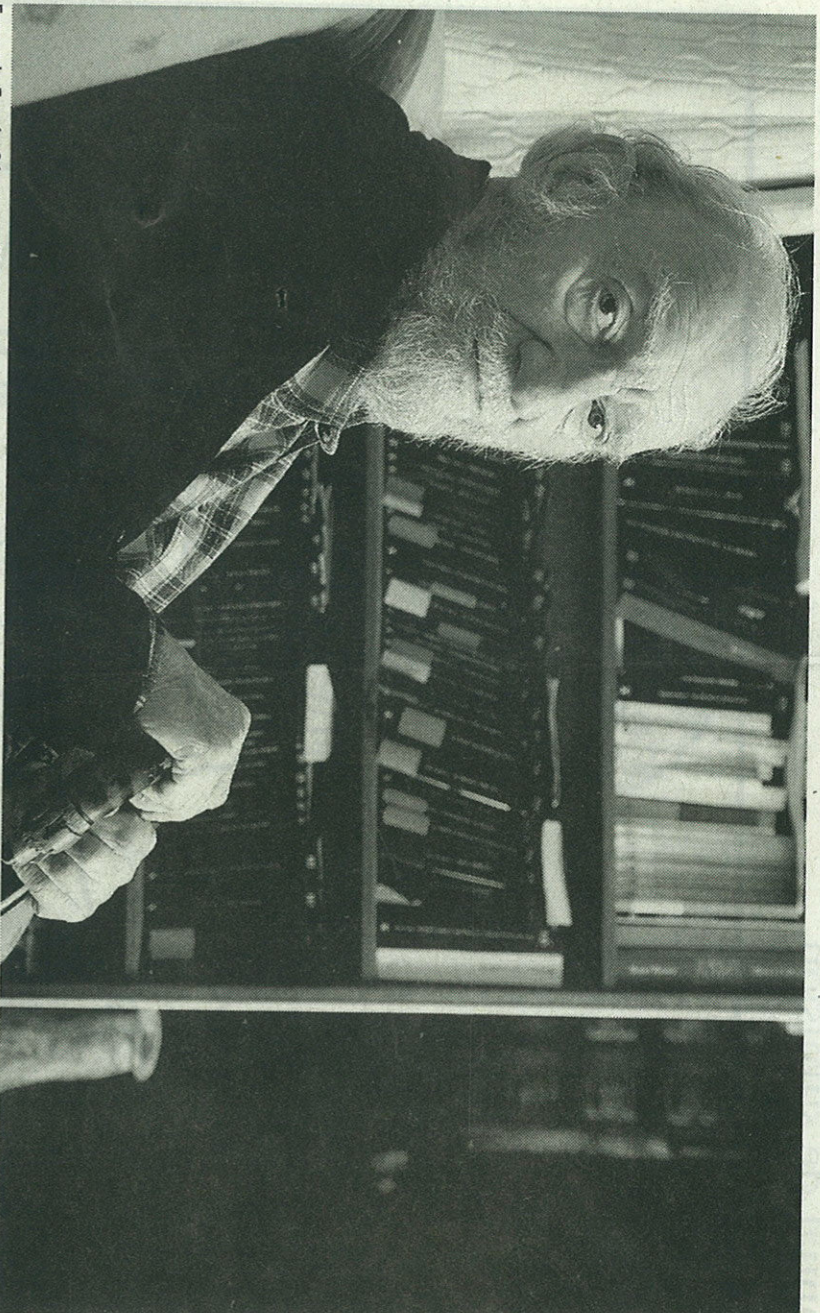
## INTERPRETES

CARLOS LARRAÑAGA, TOTA ALBA, LINA CANALEJAS, RAFAELA APARICIO, JESUS FRANCO, LUIS MARIN, MARIA LUISA PONTE, SARA LEZANA, JOAQUIN ROA, XAN DAS BOLAS, GOYO LEBRERO, JULIO SANTIAGO, JESUS DOMINGUEZ LUNA, RAFAEL ALCANTARA, CAROLA FERNAN GOMEZ, CAYETANO TORREGROSA, TERESA ISBERT, NARCISO OJEDA, ENRIQUE VILLASANTE, ENRIQUE SOTO, ANGEL MENENDEZ, ALFREDO DIAZ, RICARDO G. LILLO, PILAR GOMEZ FERRER, ENRIQUE PELAYO.



## SINOPSIS

En una playa del Mediterráneo aparecen dos cadáveres. Son los de dos hermanos solterones, vecinos de un pequeño pueblo donde, junto con otra hermana también soltera, vivían de antiguas rentas. La policía inicia la investigación, con testimonios de todo tipo, para finalmente descubrir el cadáver de la tercera hermana en una tinaja de vino.



Fernando Fernán Gómez, en 2006, un año antes de morir. Foto: José Haro (AFP)

# Nuestro Fernando

Elvira Lindo



DA PENA. En Madrid, las estatuas dedicadas a nuestros artistas parecen sacadas de una caja de Legos. La de Valle-Inclán en Recoletos, la de Lorca en la plaza de Santa Ana, la de Velázquez en su calle.

Son estatuas más propias de un jardín de infancia que de los grandes espacios públicos. Se diría que sus dimensiones reflejan la idea inconsciente que nuestras autoridades han tenido siempre de la cultura: con supuesta generosidad promueven una estatua a un gran escritor, pero jibarizándolo hasta hacerlo más pequeño que el ser humano que se va a parar a contemplarlo. Las estatuas de artistas en Madrid no dan sombra, dan lastimilla. También las calles que se dedican a los grandes de la literatura son las más pequeñas. La de Pérez Galdós hay que verla. El escritor que más páginas dedicó a Madrid tiene una calle del tamaño de una culebrilla. Tal vez a él no le importaría porque está en pleno centro y en una zona en la que seguro vivía una de aquellas mujeres del pueblo que, con frecuencia, le trastornaron la vida. Pero ya nos vale. Los voluntariosos guías literarios se las ven y se las desean para pergeñar un recorrido que reconstruya los pasos de los autores y sus personajes. Hay que tener una gran imaginación retrospectiva para reconstruir mentalmente aquel paisaje del que no queda casi nada. A veces ni una de esas placas con el típico "aquí vivió fulanito".

Va uno por las ciudades europeas y se encuentra estatuas nobles, amedrantadoras por aparecer ante nosotros casi vivas en movimiento y expresión, de los escritores y artistas que convirtieron en inmortales a criaturas extraordinarias o a los seres anónimos de su tiempo. Son estatuas para quedarse un rato parado y rezar una oración para que no nos falten jamás los cuentos en este mundo, no para dormirnos, como dijo el poeta, sino para entenderlo mejor. Son los santos del lector: el Ibsen de Oslo, el Eça de Queiroz de Lisboa, el Andersen de Co-

penhague, el Joyce de Dublín o el Balzac de París. Añada usted los que quiera. Tal vez no hayamos de echar solo la culpa a las autoridades o a los valientes políticos: padecemos una mezquindad endémica que nos impide reconocer los méritos de otros, aunque estén muertos. Somos un país de nula liturgia laica, si se me permite este disparate expresivo. Mucho-mucho en los entierros, pero luego nuestra memoria débil.

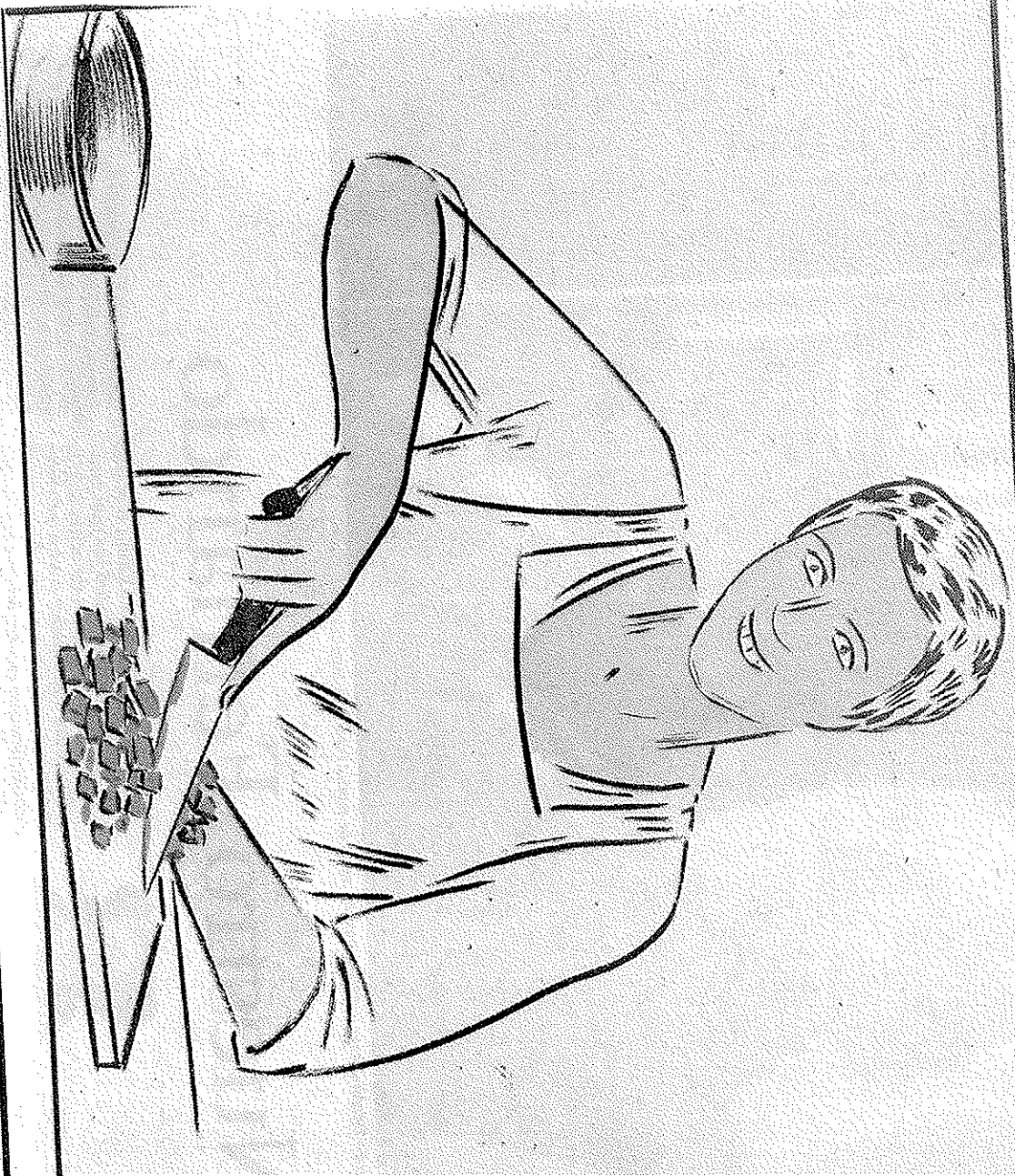
Hubo un tiempo, no muy lejano, en que el Ayuntamiento de Madrid se volvió loco poniendo placas. Hasta le dedicaron una al ratoncito Pérez, que no digo que no tenga mérito, pero siendo un personaje que nunca muere, tal vez

**Espero que cuando vuelva a mi ciudad me encuentre los apellidos de Fernando todavía en el teatro**

**Donde está la bandera de España, plantaría una estatua de Fernán-Gómez, pero una de verdad**

era menos necesario su reconocimiento oficial que el de otros. Y hace poco, al calor de la muerte del actor y escritor Fernando Fernán-Gómez, el exalcalde Gallardón decidió cambiar el nombre del Centro Cultural de la Villa por el del querido cómico. Bien es verdad que tenía de concejala a Alicia Moreno, particularmente sensible hacia el mundo del teatro por ser hija de Nuria Espert y haberse criado entre cómicos. A mí ese cambio me provocó una dulce alegría interior: cada vez que cruzaba la horri-

plante plaza de Colón, me encontraba con las letras que conformaban el apellido de uno de los hombres más admirables que he conocido y eso me reconfortaba el paseo y me reconciliaba con esa plaza que merece una enmienda a la totalidad. "Ahí estás, Fernando", pensaba, y me acordaba de su voz temblada, de su piel iluminada y de la melena blanca. Y de unos ojos ante los que había que estar alerta, porque unas veces eran acariciadores y otras te traspasaban. Si estaba paseando con una amiga extranjera le hablaba del actor y le recomendaba, por supuesto, *El tiempo amarillo*, sus memorias, si es que le interesaban Madrid, la guerra y la posguerra, la vida misma en el siglo XX español. Espero que cuando vuelva a mi ciudad me encuentre los apellidos de Fernando todavía colgados de la marquesina. Declan que los iban a quitar. Que al responsable de ese centro le parecía que el nombre vendía solo teatro y no cultura en general. ¿Sabe ese señor quiénes somos los consumidores de la cultura, lo que nos mueve, lo que nos saca de casa? Mi amigo el crítico Diego Galán escribió el otro día un artículo en el que decía que el verdadero motivo de la retirada es que Fernando era un rojo. No lo descarto, pero creo que más bien se trata de una falta imperdonable de sensibilidad. Para mí es tan insultante pervertir el nombre de la Puerta del Sol, añadiéndole el adjetivo Vodafone, como arrebatarle a un teatro el nombre de quien más se lo puede merecer. Las dos decisiones nacen de la misma indelicadeza. Es el desprecio por ese bien intangible que es la cultura, por aquella imbricada en el sentir popular. Si por mí fuera, en el mismo lugar en el que está situada la bandera de España, plantaría una estatua de Fernán-Gómez, pero una de verdad, no un apaño. Fernando tenía un físico tan poderoso que hubiera hecho las delicias de un Rodin. Sería una de esas estatuas que hay que mirar hacia arriba y se recorrian contra el cielo. También, si se me permite un inciso sentimental, pondría otra en Moratalaz, con mi padre sentado en su banco leyendo el periódico. Le sobrabran atractivos y también tenía su público. Pero esto es otra historia. ●



## A PUNTA DE LA LENGUA

# La palabra "inmigrante" se hereda

ex Grijelmo



ISTIANO RONALDO no recibe el apelativo de "inmigrante", sino el de "extranjero", pese a que técnicamente cumple los requisitos de inmigrante. Lo mismo sucede con el siseño Mazinho, instalado en España a su paso por el Celta. A su compatriotaigo Costa incluso le ha propuesto el seccionador de fútbol, Vicente del Bosque, a se vista de rojo. No ayudáramos tanco la palabra "inmigrante" a los altos cultivos alemanes, franceses o italianos BMW o de Crédit Lyonnais o de Telecin.

que dirigen esas empresas en España. "Inmigrante" se define en el *Diccionario la Real Academia* así: "Que inmigra". Y en "inmigra" (del latín *immigrare*) mos: "Dicho del natural de un país. lleres".

quedarse a vivir con sus hijos o tenerlos ya en España. Acaso los apellidos nos darán la pista de que sus familias vinieron de lejos, pero pronto tomaremos a esas citaturas por compatriotas; sin ningún problema, sobre todo si les oímos hablar con naturalidad en una lengua española. Así sucede con uno de los hijos de Mazinho: Thiago Alcântara, nacido en Italia, que se siente español y ya ha jugado en La Roja. Sin embargo, los hijos de los inmigrantes marroquíes o colombianos de empleos más menestrales tienen reservado otro nombre en las estadísticas y en nuestro

Anoté este titular el 13 de mayo de los inmigrantes de segunda generación se sienten españoles". La expresión ta en decenas de diarios, con datos dentes de la Investigación Longitudinal de la Segunda Generación en España (Ortega y Gasset - Universidad Cerón), según la cual el sentimiento aumenta en quienes llegaron al texto de una de esas noticias también que el porcentaje de quienes sienten españoles "es todavía mayor los que han nacido en el país (80% los que han llegado a edades tempranas). Resulta difícil entender que con frecuencia "inmigrantes de segunda generación" a quienes ya son españoles muchos casos además nacieron en España. Si se pretende analizar una sociológica y definir un grupo de sus padres, pueden denominarse "hijos de inmigrantes" o, que "españoles hijos de extranjeros" todo caso "españoles", pues esa dad tienen o merecen.

Les hemos dado a ciertos c

**Llamamos extranjero a un alemán o a un canadiense, pero inmigrante a un rumano o un marroquí**

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 30

País/Provincia : ESPAÑA / GRANADA

Profesión : GUIA DE TURISMO

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

SI

2) ¿Qué representa para ti?

UNO DE LOS ACTORES / DIRECTORES  
MÁS CONOCIDOS

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

= EL ABUELO

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

- RUDEZA                      - CREATIVO  
- SERIEDAD                    - REIVINDICATIVO  
- MAL GENIO

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

NS/NC

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

SI                      - EL ABUELO

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

NS/NC

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

NS/NC

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

- JOSÉ SACRISTÁN

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 37

País/Provincia : Gauda. España

Profesión : Enfermera

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Si, Actor

2) ¿Qué representa para ti?

Buen actor. Con carácter

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

La descazoza

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

- El Abuelo

- Belle Epoque

- La legua de los uanipases

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

- Profesional,

- Polifacético.

- Malafolla.

- Buen intérprete

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

- No.

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

- No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

- El Abuelo, por la ternura que demuestra

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

No sé.

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :



## Encuesta Fernán-Gómez

Edad :

País/Provincia :

Profesión :

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Si, Un actor Español

2) ¿Qué representa para ti?

Actor consagrado.

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

B

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad: 69 años

País/Provincia: ESPAÑA

Profesión: JUBILADO

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

SÍ

2) ¿Qué representa para ti?

UN BUEN ACTOR

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

MEJOR OLVIDAR

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

BELE EPOQUE, EL ESPIRITU DE LA COLMENA  
LA LENGUA DE LAS MARIPOSAS

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

MUY FUERTE

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

?

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

LAZARO DE TORMES  
LA VENGANZA DE D. MENDO  
NINETTE Y UN SR. MURCIA

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

EN BELE EPOQUE (UN PADRE CON TODAS  
LAS CONSECUENCIAS)

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

POR LA LIBERTAD.

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

TENIA MUY MAL CARACTER

Eusebio

Encuesta Fernán-Gómez

Edad: 52

País/Provincia: Granada

Profesión: Administrativo

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí. Fue un gran histrión

2) ¿Qué representa para ti?

Un modelo de perseverancia y ahínco

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Le tocó vivir en aquel tiempo

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

Alas de juventud; Facultas de letras,

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

imconsable

- Culto

famoso

- Creativo

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

- talentoso

Aeropuerto

Sí. Leí La Puerta del Sol, una novela histórica

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

Sí pero no soy capaz de decirte ni una

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

El papel de cómico en aeropuerto

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

Bueno, me imagino que sí

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

Hombre que escribía también en la prensa

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 45

País/Provincia : MADRID

Profesión : ADMINISTRATIVO.

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Si. Conozco a su hija, a su exmujer y a él profesionalmente

2) ¿Qué representa para ti?

Una de las primeras figuras del cine español.

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

CNT

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

Belle Époque, La lengua de las vacas, El viaje a ninguna parte

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Autoritario, Egoísta, Buen compañero

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

Las bicicletas son para el verano  
El tiempo amarillo.

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

El viaje a ninguna parte  
El mar y el tiempo.

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

Juan

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad: 27  
País/Provincia: Madrid  
Profesión: enfermero

- 1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar) Sí, es actor
- 2) ¿Qué representa para ti? Uno de los mejores actores y comediantes de su generación
- 3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?  
Desempeño papeles típicos del Régimen y luego otros que se oponían a esta imagen
- 4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :  
La lengua de las mariposas, El abuelo y Mamá cumple cien años
- 5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :  
Generoso, gracioso, colérico, mal carácter y talentoso
- 6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :  
No, no sabía que había escrito
- 7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :  
No.
- 8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?  
Los papeles que destacaban un espíritu bondadoso
- 9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?  
Sí, como vemos en La lengua de las mariposas
- 10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :  
Forma parte de los más grandes del cine español.

Marta

Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 23

País/Provincia : Madrid

Profesión : peluquera

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

sí fue un actor  
conocido

2) ¿Qué representa para ti?

un cómico

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

No lo sé la verdad

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

La ciudad sin límites, Mía Sarah

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Divertido, mal genio, poderoso

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

Las bilbetas son para el verano

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

No sé

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

No sé

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

—

Encuesta Fernán-GómezEdad : 22País/Provincia : MaohiolProfesión : estudiante de Derecho

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí fue actor y director de cine

2) ¿Qué representa para ti?

Una voz potente

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Debutó su carrera durante el franquismo

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

El viaje a ninguna parte  
La lengua de las mariposas

La viola por delante

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Actor      Personalidad fuerte      imbuje personaje

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

No

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

Los 3 que acabo de citar

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

Sí en las pelis que mencioné ¡claro!

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

Falta su presencia.

LETICIA

Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 34

País/Provincia : Granada

Profesión : Vendedora Corte Inglés

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí fue un actor muy conocido

2) ¿Qué representa para ti?

Un hombre insigne

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Fue anti franquista

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

La ciudad sin límites

La lengua de las mariposas

Niña Sarah

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Leal a sus principios

Generoso

Auténtico

Sin compromisos

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

Sí. Escribió 'El viaje a ninguna parte'

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

Sí. Rodó 'Manbrú se fue a la guerra'

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

Papeles con resonancias con la historia como la lengua de las mariposas.

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

Sí, claramente como en la lengua de las mariposas.

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

fue también un gran hombre de teatro.



Encuesta Fernán-GómezEdad: 29País/Provincia: GranadaProfesión: agricultor

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí fue un conocido actor

2) ¿Qué representa para ti?

Un hombre excepcional

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Vivió ese período

4) Cita por lo menos tres películas de él y con él de manera espontánea:

La lengua de las mariposas ; Todo sobre mi maestro

La silla de Fernando

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad:

genial

con mucho talento

obscuro

con carácter

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos:

Sí. El viaje a ninguna parte

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él:

No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

Pues los que le escribió

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? ¿Por qué?

Sí, por G Jones

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana:

Tuvo problemas con la censura

Encuesta Fernán-Gómez

Jose' Barcena Gran  
Cafe' Gijón

Edad : 62

País/Provincia : MADRID

Profesión : Camarero + organizador eventos culturales  
Cafe' Gijón

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí. Es imposible olvidarte por muchas razones  
entre ellas la amistad, la admiración a su persona  
y obra.

2) ¿Qué representa para ti?

Un artista polifacético. La honestidad, el tesón  
un artista en toda la extensión de la  
palabra.

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Pues se puso famoso durante el franquismo (1950)

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

La viola soliente, Solo para hombres

El ferdmeno

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

hombre inquieto, artista plural, creador  
resultor de su persona, libre. Comprometido

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

El mar y el tiempo

Sí. Venía al Cafe' Gijón. Las bicicletas son para el verano  
El tiempo amarillo

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

¡Claro!

Manicomio, El mudo sigue

El viaje a ninguna parte

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

El Abuelo; El ferdmeno, El embrujo de Shangai  
La lengua de las mariposas

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? ¿Por qué?

Fiel a sus ideales anarquistas tuvo siempre como referente  
la libertad, la dignidad humana y la justicia. luchó con los  
herramientas de su trabajo: la pluma y la interpretación.

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te da la gana :

Artista comprometido y activo.

Venía al Gran Cafe' Gijón dos veces al día y participaba  
e iba betulias, entre ellas la de los poetas que se llamaba  
Mera Juventud. Cedió un premio en 1949 para ayudar a los  
escritores en tiempos de crisis

Amos  
40/50-60

## Encuesta Fernán-Gómez

Madre de  
Tonatiuth

**Edad** : 58 años

**País/Prov incia** : Colombia, Valle del Cauca, Cali

**Profesión** : Pensionada

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

No

2) ¿Qué representa para ti?

Nada

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

El único vínculo es el que deja el personaje de la película La lengua de las mariposas.

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

La lengua de las mariposas

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

No se

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

No

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

El maestro de la lengua de las mariposas

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

No sé

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te apetece...

No sé.

Estela

## Encuesta Fernán-Gómez

**Edad : 52 años**

**País/Provincia : París (Francia)**

**Profesión : Profesora**

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Sí, sé que es un escritor y actor de cine

2) ¿Qué representa para ti?

Un gran actor

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Pretendía retratar y denunciar indirectamente el franquismo a través de sus actuaciones comprometidas (si bien me acuerdo...)

4) Cita por lo menos tres pelis de él y con él de manera espontánea :

El inquilino, una pareja feliz, el rey pasmado

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Versatil, comprometido, buen actor,...

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

No he leído ninguna de sus obras

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

No

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

No me acuerdo muy bien de su actuación en las películas que acabo de citar

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

Sí, porque como ya lo dije, encarnó personajes que cuestionaban la sociedad

10) Añade un aspecto o varios referentes a Fernán-Gómez si te apetece...

No puedo porque no sé mucho sobre él.

Carmen

## Encuesta Fernán-Gómez

Edad : 53

País/Provincia : París

Profesión : Profesora de español

1) ¿Conoces a Fernando Fernán-Gómez? (Precisar)

Un poco

2) ¿Qué representa para ti?

Un actor famoso español

3) ¿Qué vínculo con el franquismo se puede establecer al evocar a Fernán-Gómez?

Tenía papeles de personajes que se oponían al régimen dictatorial

4) Cita por lo menos tres películas de él y con él de manera espontánea :

La lengua de las mariposas

La colmena

Mi general

5) Cita 5 palabras que se refieren a su personalidad :

Conmovedor / respetuoso y respetable / el compromiso / el humanismo

6) ¿Conoces al escritor? Cita dos de sus narrativas, obras de teatro o ensayos :

non

7) ¿Sabías que también fue director de cine? Cita tres filmes de él :

non

8) ¿Qué papeles de él te han llamado más la atención? Cita, ¿Por qué?

El maestro en la lengua de las mariposas. Es para mí la perfecta encarnación de la generosidad, también la de la fuerza porque su bondad, si puede ser engañada por la maldad, no puede ser vencida, ni tampoco morir.

9) Para ti, ¿se le puede calificar de artista comprometido? : ¿Por qué?

Claro, por tratar del tema de la dictadura con sensibilidad ( el maestro)y a veces humor (mi general)

## Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 35

Pays/région = Francia

Profession = universitaria

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez) Bien sûr un personnage

clef & un intellectuel du XX<sup>e</sup> & XXI<sup>e</sup> siècle,  
un génial "touche à tout" de l'Espagne

2) Que représente-t-il pour vous?

3) Un artiste polifacétique qui a su, à travers diverses époques  
de l'Espagne s'affirmer en tant qu'artiste malgré la censure et  
de livrer un message honnête

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Pendant la 1<sup>ère</sup> partie de sa carrière, comme il voulait percer,  
il a endossé des rôles types du régime "moine" "curé" "prêtre"  
"missionnaire" "militaire" "marin" puis dans une seconde partie  
il a fait parti de la opposition & a lutté  
à se marier contre le  
pouvoir en place.

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

La vida por delante

El extraño viaje

El mundo sí que

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

Libertaire, anarchiste, tendencieux, paradoxal,  
génial ...

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

El último de la fila

Las bicicletas son para el verano

Las bicicletas son para el verano

Qui a fait un scénariste, écrivain,  
dramaturge, poète, chroniqueur de  
presse ...

El vedador de naranjos

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

Après avoir connu une carrière à succès en tant qu'acteur il passe derrière  
la caméra pour y porter des thèmes + personnels & de faire une vision  
y a interprété des rôles  
qu'on ne lui avait pas  
donné.

Manicomio

El malvarado carabel

Minette y un  
señor de Murcia

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

Beaucoup !

1) La lengua de las mariposas

2) Mambú se fue a la guerra

3) ¡Pim, pam, pum, Puzo!

4) El espíritu de la  
calena

5) Ano y los lobos

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

C'est un artiste a gagé bien qu'il n'est jamais milité dans un parti  
visiter des prisons, déployé des discours. Dans ses films, dans ses textes,  
dans sa personnalité "anarchiste" dans des personnages très incarnés  
on peut dire qu'il l'était ...

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

C'était aussi un merveilleux comédien de théâtre !

Mais les représentations quotidiennes, souvent deux en Espagne  
le discipline que le théâtre imposait & la fatigue  
sont restés ensuite rare sur les planches.

Jordi  
Ponsola  
= teatro

notamment  
ces

rôles  
pour les universités  
de Lyon, de Madrid,  
de Séville de Barcelone,  
des festivals  
internationaux

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 25 ans

Pays/région = France / Île-de-France

Profession = Enseignante

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Oui, j'ai étudié <sup>ses œuvres</sup> au lycée (en spécialité) et à l'université.

2) Que représente-t-il pour vous?

Ecrivain, acteur et réalisateur

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

→ "La lengua de las mariposas" : preguntar puede ser peligroso

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

→ "La lengua de las mariposas"

→ "Las bicicletas son para el verano"

→ "¡Pim, pam, pum... Fuego!"

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

- Ecrivain
- réalisateur
- guerre civile
- acteur
- franquisme

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

Oui.

→ "Las bicicletas son para el verano"

→ "Defensa de Sencho Panza"

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

Oui.

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

Ses rôles d'acteur très nombreux.

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

Oui.

→ "Il aborde tous les thèmes qui ont manqué l'histoire espagnole sous le franquisme et la guerre civile."

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Je me souviens avoir joué une scène de "Las bicicletas son para el verano" au lycée.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à me passionner pour l'histoire de l'Espagne tant son œuvre est riche.

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Madame  
Brossollette

Age= 55

Pays/région= France / Paris

Profession=sans

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

2)

Ce nom m'évoque vaguement quelque chose... C'est un acteur espagnol ?  
Je ne peux rien dire de plus sans aller vérifier sur internet.

2) Que représente-t-il pour vous?

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :



Nicolas  
I

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age=38

Pays/région=Fr Toulouse

Profession=Enseignant-chercheur

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez).

**Un auteur et acteur espagnol.**

2) Que représente-t-il pour vous?

**Critique de la société dans laquelle il vit.**

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

**Témoignage de la vie sous le franquisme, résistance à la dictature.**

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

**Ana et les loups, le voyage nulle part.**

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

**Auteur, comédien, citoyen engagé, satire, humanisme, lucidité.**

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3

**NON**

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

**Oui mais je n'ai pas de nom de film en tête (langue espagnole).**

Nicolas  
II

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

**Je ne sais pas...**

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

**Oui, car il a un regard très critique de la société dans laquelle il vit, et tente à sa manière de faire bouger les lignes.**

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

**Grand penseur, artiste et citoyen engagé de son temps. Homme à talents multiples.**

Gasparol

## Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 19

Pays/région = Paris

Profession = Terminale

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Acteur espagnol

2) Que représente-t-il pour vous?

~~3)~~ Un homme réputé

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Il a subi le pouce franquiste?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

La lengua de las mariposas

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

Héros                      courageux                      beaux  
engagé                      travailleur

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

Non

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

Non

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

Celui que j'ai cité et le seul que je connais, La lengua de las mariposas

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

Je le vois comme dans le film

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Émouvant

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 52

Pays/région= France

Profession= Coach

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Quasiment pas ☹

2) Que représente-t-il pour vous?

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

Tout sur ma mère

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

Monstre du cinéma. Réalisateur, interprete

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Nergem Jay

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 32 ans

Pays/région = Paris / France

Profession = professeur d'espagnol

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Oui, je connais son nom et j'ai vu voir des extraits de certains de ses films.

2) Que représente-t-il pour vous?

Il représente un artiste engagé et subtil qui a su faire passer des messages importants au travers d'éléments symboliques dans ses films.

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Il évoque le franquisme dans ses films, c'est une cause qu'il prend en compte, condamne et donc une cause avec laquelle il a été lié une bonne partie de sa vie.

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez. (Sans vérifier)

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

culture / engagement / force / symbole  
liberté

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

Un artiste engagé avec intelligence et réflexion

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Il fait partie de l'artiste qui ont traversé pour donner du plaisir et de l'opinion aux humains.

Sondage Fernando Fernán-GómezAge= 44Pays/région= FranceProfession= Stewart

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

No

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

No

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

No

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

No

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

No

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

No

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

No

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

No

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

No

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

No

## Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 40  
Pays/région = Paris, France  
Profession = Professeur d'espagnol

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Oui, un peu.

2) Que représente-t-il pour vous?

Un des acteurs espagnols les plus prolifiques, une grande figure du monde du cinéma surtout, mais aussi du théâtre.

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Beaucoup de films autour et sur la guerre civile et le franquisme.

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

Anay los lobos, El espíritu de la colmena, Belle-époque  
 La lengua de las mariposas...

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

director, actor, determinado, multiple, académico

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

Non

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

Mambú se fue a la guerra -

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

Nos sé, peut-être "La lengua de las mariposas", "Todo sobre mi madre"

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

Oui, Il dénonce plus ou moins ouvertement les injustices et les stigmates du franquisme en tant que réalisateur ou acteur.

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Un homme unique dans son genre qui a marqué, marque et marquera longtemps beaucoup de monde.

Sondage Fernando Fernán-GómezAge= 17Pays/région=Profession=

Paris

lycéenne

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Pas beaucoup. Un comédien ?

2) Que représente-t-il pour vous?

3) Une personne connue

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Il a eu des ennuis avec Franco ?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

La lengua de las mariposas  
Todo sobre mi madre

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

Généreux  
acteur espagnol  
brillant

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

Pas du tout

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

non

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

Le rôle de La lengua de las mariposas car  
il jouait un républicain espagnol

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

Oui, il représentait la culture  
& la libertéqui allait  
être  
écarté

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :



Benöt +

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 18  
Pays/région= Paris  
Profession= Term

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Un acteur ou comédien

2) Que représente-t-il pour vous?

~~X~~ une personne très connue

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

Il a vécu à l'époque

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

La lengua de las mariposas

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

Acteur

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 16

Pays/région = Paris

Profession = Terminé

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Je suis obéissant,

je suis  
nè !

Parole !

Thierry

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 20

Pays/région= Paris

Profession= Term

No se magla

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 19  
Pays/région= Paris  
Profession= Tsm

- 1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)
- 2) Que représente-t-il pour vous?
- 3)
- 3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?
- 4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)
- 5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?
- 6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :
- 7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :
- 8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?
- 9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?
- 10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

Cassandra

## Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 18  
Pays/région= Paris  
Profession= Term

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

Un comédien

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

No

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

No

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

No

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

NO

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

NO

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

NO

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

No

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

NO

Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age= 18  
Pays/région= Paris  
Profession= Terminale

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

—

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

—

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

—

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

—

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

—

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

—

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

—

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

—

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

—

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

—

Fabrice

## Sondage Fernando Fernán-Gómez

Age = 20  
Pays/région = Paris  
Profession = Teran

1) Connaissez-vous Fernando Fernán-Gómez? (Précisez)

no

2) Que représente-t-il pour vous?

3)

no

3) Quel lien avec le franquisme peut-on établir lorsqu'on l'évoque?

no

4) Citez au moins 3 films avec ou de lui. Justifiez (Sans vérifier)

no

5) Quels sont les 5 mots qui vous viennent à l'esprit lorsqu'on parle de Fernán-Gómez?

no

6) Connaissez-vous ses écrits? Citez en 3 :

no

7) Saviez-vous qu'il avait été aussi réalisateur? Citez trois de ses films :

no

8) Quels rôles ont été les plus marquants dans sa carrière d'après-vous?

no

9) Peut-on parler de lui comme d'un artiste engagé? Pourquoi?

no

10) Champ libre pour dire ce que vous avez envie sur Fernán-Gómez :

no